LES·ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

TOME

SOIXANTE-SEPTIÈME

JUILLET-DÉCEMBRE

1916

PARIS
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
51, RUE SAINT-GEORGES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

JUILLET-DÉCEMBRE 1916

O

P

Q

R

S

T

V

W

X

Musique

Ce N° contient une Pièce de Théâtre : *Les Deux Gloires*, par PIERRE WOLFF

LES·ANNALES



« TOMMY », par JONAS

Juillet 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS · 8, R... ienne, Paris.



RHUMATISANTS !

Allez au

Grand Etablissement Thermal des *BAIGNOTS* à *DAX* (LANDES) *OUVERT TOUTE L'ANNÉE*

Traitement par les merveilleuses BOUES végéto-minérales | HOTEL DE 1er ORDRE *S'adresser au Directeur*

DEMANDER : 1° *Notice gratuite de 24 pages;* 2° *Dax Médical et Thermal, 400 pages, 3f50 franco poste*

JE SUIS LA GEMME ASTEL — JE SEME LE BONHEUR !

J'OFFRE *à tous la* "GEMME ASTEL". *Cette Gemme puissante et mystérieuse vous fera obtenir ce que désire votre cœur ; Si vous désirez* SANTÉ, BONHEUR, *connaître la joie d'aimer et d'être aimé, devenir l'un de ces êtres enviés ne connaissant pas d'obstacles et à qui tout sourit ; demandez le "Livre d'Or" de la* "Gemme Astel". *(Envoi sous pli fermé : 20 cent.)* Cette gemme est facilement expédiée dans une simple lettre recommandée. Prix spécial pendant la guerre. *SIMEON BIENNIER.* Bijoutier-Lapidaire. 16 rue des Gras, Clermont-Ferrand. — Maison créée en 1901.

VÉRITABLES GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK

BOITE 50 Grains 1f50 | Le Soir, dans le Potage, prenez un ou deux Grains et vous éviterez la | DANS toutes les Pharmacies.

CONSTIPATION

CAMBO-LES-BAINS Pension de Famille Très recommandée

Au pied de la Montagne, Proximité du Parc de l'Etablt. Arrangement pour famille. — Maison EYHERALDE.

laBlédine JACQUEMAIRE

farine délicieuse est *l'ALIMENT FRANÇAIS* des Enfants des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

EN VENTE DANS Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.

DEMANDEZ UN ECHANTILLON GRATUIT aux Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

SECRET DE BEAUTÉ

Comment paraître plus jolie tout en dépensant moins d'argent.

A ce moment où l'économie s'impose plus que jamais, nous accueillerons certainement avec le plus grand plaisir tout ce qui nous permettra de diminuer nos dépenses ; nombreuses seront celles de nos lectrices qui voudront essayer la recette suivante permettant d'obtenir une excellente lotion pour le teint. Tous les bons pharmaciens se feront un plaisir de la préparer pour vous en mélangeant 60 grammes d'eau de rose, 60 grammes de fleurs d'ozoin et 3 gr. 1/2 de teinture de benjoin. Avant de l'employer secouez-la bien, puis appliquez-la avec une éponge, laissez sécher et passez un morceau d'étoffe douce sur le visage. Même si vous avez toujours employé des poudres, crèmes ou rouges d'un prix relativement élevé, vous serez très agréablement surprise de constater que cette lotion vous rend le teint beaucoup plus joli et donne à votre peau une fraîcheur et une douceur délicieuses. Vous économiserez en même temps, car elle prendra la place, dans votre toilette journalière, des meilleures crèmes, poudres ou rouges que vous puissiez obtenir, et le prix en est relativement très bon marché. Si vous préférez essayer cette préparation sans courir le moindre risque de perdre même un centime, demandez un flacon de Fleurs d'Ozoin Composée que de nombreux pharmaciens tiennent en magasin toute prête à être employée, car ils peuvent rembourser intégralement le prix de la Lotion à toute personne qui n'en serait pas absolument satisfaite après **en avoir** essayé un flacon.

Teignez-vous bien ...et...



OU LES POUDRES SPÉCIALES de HENNÉ (toutes teintes)

PARFUMERIE FINE H.CHABRIER 48, Passage Jouffroy. PARIS Tél: Cent. 57.88

MESDAMES

CHAQUE MOIS, les Capsules des Drs JORET & HOMOLLE Préviennent les *Malaises spéciaux* des Dames et des Jeunes Filles.

Le Fl. 4f50 Fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



ANEMIE, MALADIE DES OS, TUBERCULOS[E] à tous degrés, *Débilité générale, Enfants faibles, Personnes délicates, Convalescents,* guéris par *SOLUTION de BIPHOSPHATE de CHAU[X]* DES FRÈRES MARISTE[S]

36 ans de succès. Exiger signatures *L. ARSAC* et *Fr CHRY[SO]GONE.* Lit. 4f50 · 1/2 lit. 2f50. Not. grat. ARSAC, ph. MONTELIM[AR]

VOYAGES

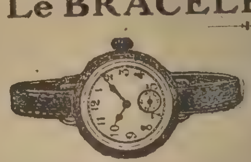
Il est recommandé à toute personne projetant un déplacement ou excursion en France ou à l'Etranger d'écrire à MM. THOS COOK & FILS 1, pl. de l'Opéra, PARIS, qui fourniront gratuitement tous renseignements pour obtenir le maximum de confort avec le minimum de dépenses.

VOUS POUVEZ GROSSIR DE 5 KOS par MOIS par le RÉGÉNÉRATEUR de la VI[E] de l'Abbé SÉBIRE

Méthode et Attestations gratis et franco

Laboratoires Marins, Enghien-les-Bains (S.-O.) Dépôt pour Paris : 49, Rue de Maubeuge

Le BRACELET du POI[LU]



Garanti 2 ans, depuis. . Avec radium visible la nuit *Demander le Catalo[gue]* Superbe Prime à tout ache[teur] Franco contre Mandat ou

Chez D. LEFEBVRE, 13, r. [S]aulnier, P[aris]

Célérité = Discrétion

Le Rasoir de Sûreté Gillette est discret : Il rase légèrement sans jamais irriter la peau. Il est rapide : En effet aucune difficulté ne l'arrête et il triomphe vivement des barbes les plus dures.

Gillette RASOIR DE SURETÉ

RASOIR BREVETÉ

En vente partout. Prix depuis 25 fr. complet avec 12 lames. Catalogue illustré franco sur demande mentionnant le nom de ce journal, au Rasoir Gillette, 17bis, rue La Boëtie, Paris, et à Londres, Boston, Montreal.

MARQUE DE Gillette FABRIQUE

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

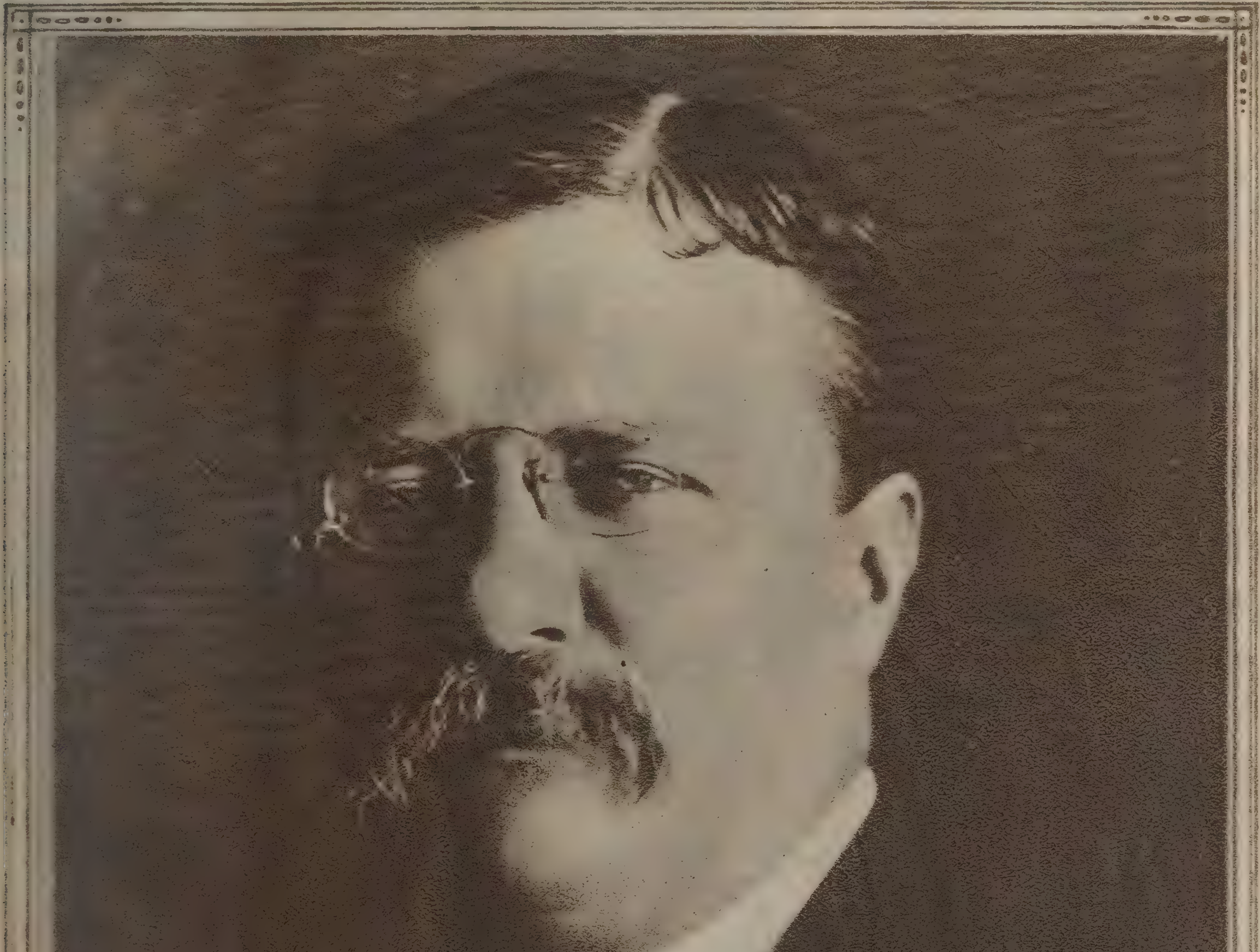
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1723. — 2 JUILLET 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



THÉODORE ROOSEVELT

PAGES OUBLIÉES

Une Profession de Foi

Les lignes qui suivent furent écrites il y a douze ans. Les circonstances actuelles leur donnent une singulière éloquence. Tel fut Roosevelt, tel il demeure, l'apôtre de la justice et de la vérité, jaloux de l'honneur et de la bonne renommée de son pays:

MES PRINCIPES

Aucun pays n'accomplira grand'chose pour le monde en général s'il ne s'élève lui-même. L'utile membre d'une communauté est l'homme qui, d'abord et avant tout, est attentif à ses propres droits et à ses propres devoirs, et qui, en conséquence, devient plus apte à faire sa part dans les communs devoirs de tous.

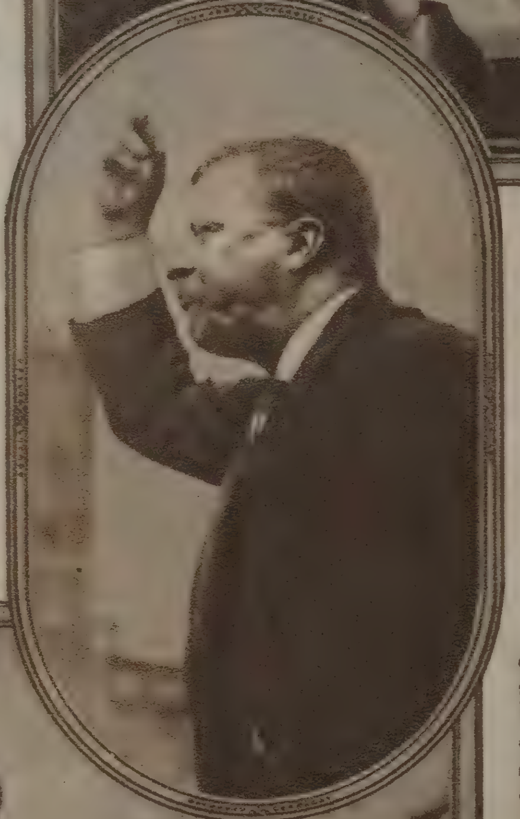
Quand les hommes craignent le travail ou craignent la guerre juste, quand les femmes craignent la maternité, ils tremblent sur le bord de la Damnation, et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, où ils sont de justes objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes qui sont eux-mêmes forts et braves et d'âme haute.

Le siècle où nous venons d'entrer doit nécessairement être un siècle d'effroyable triomphe ou d'effroyable faillite pour toute la race humaine, parce que, à un infiniment plus haut degré que jamais auparavant, l'humanité est entrelacée dans toutes ses parties pour le bonheur ou pour le malheur.

... Nous tous nous regardons au loin en avant, vers le jour où on approchera de plus près que jamais de la fraternité des hommes et de la paix du monde.

De plus en plus nous apprenons qu'aimer son pays plus que tous les autres n'est nullement incompatible avec le fait de respecter tous les autres et de leur vouloir du bien; et que la grande loi de justice devrait régner, non seulement d'homme à homme, mais aussi de nation à nation.







Merci à Dieu pour le fer qu'il a mis dans le sang de nos pères, ces hommes qui soutinrent la sagesse de Lincoln et portèrent l'épée ou la carabine dans les armées de Grant! Nous, enfants de ces hommes qui prouvèrent qu'ils étaient égaux à ces puissants jours; nous, enfants des hommes qui conduisirent la grande guerre civile à une triomphante conclusion, louons le Dieu de nos pères de ce que les ignobles conseils de paix aient été rejetés, de ce que, aux souffrances et aux pertes, aux ténèbres du chagrin et du désespoir, il ait été fait face sans défaillance, et de ce que les années de lutte aient été endurées; car, à la fin, l'esclave fut libéré, l' « Union » restaurée, et la puissante République américaine placée une fois encore comme une reine casquée parmi les nations.

Une maigre attention est accordée à la femmelette et au couard qui babille de paix : mais une profonde attention est accordée à l'homme fort qui, avec l'épée ceinte sur la cuisse, prêche la paix, non par d'ignobles motifs, mais par un sens profond de l'obligation morale.

C'est le plus doux de nos poètes qui a écrit : « Soyez hardis! soyez hardis! et partout soyez hardis! » Ne soyez pas trop hardis! Cependant mieux vaut l'excès que le défaut; mieux vaut le plus que le moins.

Chez Longfellow, l'amour de la paix était profond; mais c'était un homme, et un homme sage, et il savait que la couardise n'est pas promotrice de paix, et que même le grand mal de la guerre peut être un moindre mal que de ramper sous l'iniquité.

THÉODORE ROOSEVELT,
président des États-Unis.

ROOSEVELT EN ACTION PENDANT LA PÉRIODE ÉLECTORALE

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Roosevelt

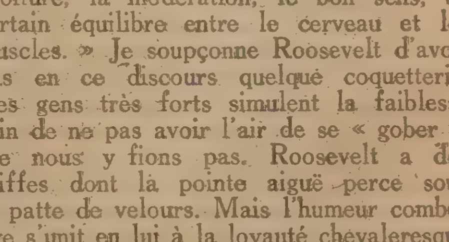
Nous avons toutes les raisons du monde d'aimer Théodore Roosevelt. D'abord la générosité de son attitude depuis la guerre. Il s'est fait nettement l'avocat de notre cause; il eût voulu que le gouvernement des Etats-Unis intervînt en faveur de la justice et du droit; il n'a cessé, par la plume et la parole, de le pousser à l'action. Ce zèle lui a valu d'ardentes inimitiés qui lui barrent le chemin de la présidence. Si Roosevelt n'a pas été choisi comme candidat, il doit cette disgrâce à sa sympathie immodérée pour l'Entente. Nous devons lui savoir gré du sacrifice de ses légitimes ambitions. Et puis, il possède un ensemble de défauts et de qualités qui nous séduisent parce que ces qualités et ces défauts sont un peu les nôtres. Il est énergique, bouillant et brillant, absolu dans ses idées, toujours prêt à les défendre; il va de l'avant, s'expose aux coups, dédaigne l'emploi des moyens hypocrites, joue franc jeu. Imprudent et discoureur, il a du moins le mérite d'être sincère et d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Vous avez lu plus haut certaine profession de foi qui décèle une rare noblesse d'âme. Dans d'autres pages, il s'occupe de la France qu'il ne perd jamais de vue.

« Les vicissitudes de ce pays, écrivait-il en 1912, ont été provoquées pendant un siècle par la folie de ceux qui se partagèrent en deux camps, où dominait d'un côté un esprit conservateur déraisonnable, de l'autre un radicalisme non moins déraisonnable. Si les gens d'avant la Révolution avaient écouté des conseillers comme Turgot, et s'ils les avaient aidés, tout se serait bien passé. Mais les bénéficiaires des privilèges, les Bourbons réactionnaires, les conservateurs à courte vue, renversèrent Turgot. Plus tard, ils découvrirent que, par ce procédé, ils avaient ouvert la porte à Robespierre. Ils gagnèrent vingt années de répit et prévinrent les réformes au prix de la terreur rouge. Puis, à leur tour, les terroristes débridés déchaînèrent une aveugle réaction. C'est ainsi qu'au milieu de convulsions et d'oscillations entre les deux extrêmes, pris entre les alternatives d'un violent radicalisme et d'un violent bourbonisme, les Français parcoururent les étapes d'une malheureuse carrière. Puissions-nous profiter de l'exemple de nos frères républicains et marcher raisonnablement en évitant ces tempêtes! »

L'espoir et l'effort de Roosevelt, ce fut d'épargner de telles épreuves à son peuple. Celui-ci se trouvait placé entre deux périls également redoutables : le règne de la ploutocratie — c'est-à-dire le triomphe de l'argent — et la brutalité démagogique — c'est-à-dire les représailles de l'excès de pauvreté contre l'excès de richesse... Une première obligation s'imposait : brider, sinon briser l'avidité tyrannique et accapareuse des milliardaires, déclarer la guerre aux *trusts*. La lutte commença très vive. Un message demeuré fameux, s'abattit comme une massue sur la tête des « rois » du commerce, de l'industrie, et de la banque. Le retentissement de cet acte de vigueur fut énorme. L'Europe s'en émut autant que l'Amérique. Elle crut voir en Roosevelt une sorte d'Hercule Farnèse formidablement armé, résolu à tout massacrer et à déchaîner la révolution. Elle se méprenait sur la portée du message. Roosevelt n'était pas animé de desseins si violents. Chef d'une république où l'esprit puritain et l'idéalisme démocratique sont puissants, il avait compris la nécessité de rassurer les millions d'individus qu'opprimait et qu'irritait une poignée de despotes.. Il ne s'illusionnait pas. Il savait que les *trusts* survivraient à son assaut. Mais il donnait des indications utiles, il soulignait des abus, il intimidait les gens d'affaires, il protégeait leurs victimes; surtout il proclamait que l'argent n'est pas tout en ce monde et que les pouvoirs publics s'affranchissent parfois de sa tutelle...

Ce geste cavalier eut un succès fou, sauf parmi ceux qu'il lésait. Roosevelt devint, aux yeux de l'univers, le « surhomme » d'Amérique. On lui attribua des plans gigantesques. Il incarna l'impérialisme d'outre-mer... Ses admirateurs et ses ennemis le comparèrent à Napoléon. Dans un article intitulé *Ave Cæsar*, M. Frédéric Masson protestait contre cette assimilation, mais il se demandait si le président pourrait poursuivre jusqu'au bout sa tâche de *conciliateur* sans sortir de la voie constitutionnelle... Au surplus, la légende était créée. Roosevelt, chasseur intrépide, infatigable sportman, tribun fougueux, brandissait l'épée du *conquistador*. Les journaux le montraient haranguant la foule, levant des armées, s'acquittant d'une mission belliqueuse, un peu obscure... Or, si nous en croyons Guglielmo Ferrero, le vrai Roosevelt ne ressemblerait pas à ce portrait. Ce serait un être simple, modeste, plein de bonhomie. « La municipalité de Rome, raconte notre confrère italien, lui a offert, le soir du 6 avril 1910, un banquet au Capitole, dans une des plus belles salles du palais des Conservateurs. S'il y a un endroit capable d'inspirer un « surhomme », c'est bien le Capitole. M. Roosevelt, au contraire, nous a développé, dans un joli petit discours, une de ses idées les plus chères : à savoir que pour gouverner, les qualités exceptionnelles et héroïques sont beaucoup moins nécessaires que les qualités ordinaires et simples, telles que la droiture, la modération, le bon sens, un certain équilibre entre le cerveau et les muscles. » Je soupçonne Roosevelt d'avoir mis en ce discours quelque coquetterie. Les gens très forts simulent la faiblesse afin de ne pas avoir l'air de se « gober ». Ne nous y fions pas. Roosevelt a des griffes dont la pointe aiguë perce sous la patte de velours. Mais l'humeur combative s'unit en lui à la loyauté chevaleresque et au plus noble libéralisme. Cela suffit pour que la France, mère de la liberté, lui rende hommage.

LE BONHOMME CHRYSALE



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXI

PAROLES D'UNION

29 juin 1916.

Décidément, mon cher ami, rien ne se tait et tout se sait. Je suis pourtant surpris que cette conversation avec Bouvie, dont les témoins me sont connus pour leur discrétion, soit allée jusqu'à vous. Méritait-elle l'importance qu'on lui a donnée? A coup sûr non, si on la prend en elle-même, mais j'imagine qu'on lui a découvert la valeur d'un exemple ou d'un symbole. Les paroles que nous avons échangées, Bouvie et moi, avec une franchise entière et parfois un peu vive, dépassent, en effet, une explication personnelle : elles étaient l'écho d'une situation générale dont on se préoccupe et dont on s'entretient un peu partout.

A mesure que la guerre, en se prolongeant, accumule plus de ruines, les soucis du lendemain se multiplient et s'aggravent. On a l'angoisse de tout ce qu'il faudra réparer, reconstituer et organiser. Et la question se pose, obsédante et inéluctable, de l'état d'esprit dans lequel la France abordera et résoudra tous ces graves problèmes. Vous connaissez le mien. Je suis plus que jamais convaincu de la nécessité de continuer l'union nationale si l'on ne veut pas courir les risques d'une victoire stérile. Il ne servirait à rien d'avoir triomphé des Allemands, et au prix de quels sacrifices! si nous n'avions pas la volonté de mettre fin à des querelles et à des divisions qu'ils ont, dans le passé, exploitées ou provoquées. Est-ce à dire que j'entrevoie ou que je souhaite la disparition des partis? Je n'ai ni ce désir ni cette illusion. C'est là-dessus que Bouvie m'a entrepris avec une sorte de provocation familière. Vous connaissez la violence qu'il dissimule sous ses façons de bon garçon et le fond de sectarisme dont sa nature est faite. Il est un homme de parti, pour lequel son parti est tout. Il croit à son parti comme d'autres croient à leurs dogmes. Il se dit libre d'esprit, mais je ne sais pas d'esprit plus asservi et plus étroitement tenu.

Nous sommes de vieux camarades. Songez donc : il y a trente-cinq ans que nous nous connaissons! La vie nous a séparés. Bouvie, qui fit au Quartier Latin de vagues études médicales, s'est retiré dans sa province où il cultive des terres et des vignes. Ne le prenez pas pour un raté : il a conduit sa barque à sa façon, selon ses goûts, et il travaille. Quand nous nous rencontrons, c'est par hasard, mais avec plaisir. J'aime son impétuosité, ses manières brusques et affectueuses, son robuste entrain. Je ne l'avais pas vu depuis la guerre. Elle l'a peu changé. Il a fait à l'union sacrée le sacrifice de quelques rancunes personnelles et il serre dans son village des mains qu'il évitait autrefois. Mais, au fond, l'homme de parti n'a pas désarmé et il guette le lendemain pour réapparaître. Bouvie a subi l'union comme une nécessité de circonstance, dont il ne veut pas être dupe. Il craint pour ses idées un embrassement qui serait un étouffement et même il a des craintes pour la République. J'ai fait de mon mieux pour le rassurer. La République ne doit redouter que les périls qu'elle se créerait à elle-même. Elle fera sa destinée et il ne dépend que d'elle de se confondre avec les intérêts de la nation. Là-dessus Bouvie s'est déchaîné. Notre dialogue s'est fait plus vif...

BOUVIE. — Alors vous êtes boulangiste? La République nationale! Mais cela nous rejette à trente ans en arrière! Je vous savais sur une mauvaise pente, dont vos articles et vos discours m'avaient révélé la direction, mais je ne vous croyais pas descendu si bas.

— Je ne suis ni monté ni descendu, mon bon Bouvie, et je ne suis d'autre pente que celle de mes réflexions. Je ne songe pas à réhabiliter le boulangisme. Je l'ai combattu et je ne regrette pas ma part de bataille. Mais l'idée valait mieux que l'homme et tout n'était pas à rejeter dans l'idée...

BOUVIE. — Vous y voilà. Vous passez à droite. Vous êtes nationaliste. Je soupçonnais où l'on voulait nous conduire sous un prétexte d'union. Votre aveu éclaire et confirme mes soupçons.

— Il vous faut peu de chose pour soupçonner, Bouvie, et moins encore pour prouver. Rassurez-vous et ayez seulement la patience de m'écouter deux minutes. Le *nationalisme* et le *cléricalisme* ne m'ont jamais eu et ils ne m'auront jamais pour adepte. Je leur reproche d'exploiter dans un intérêt de parti, l'un l'idée de patrie, l'autre la foi religieuse. Mais vais-je cesser d'être patriote parce qu'il y a des nationalistes imprudents et dois-je refuser aux catholiques la liberté de croire et de pratiquer leurs croyances parce qu'il y a des cléricaux impénitents qui compromettent la religion dans les affaires politiques? La liberté, une liberté sincère et réciproque, peut tout concilier. La guerre nous en aura appris les bienfaits...

BOUVIE. — Prenez garde d'être dupe. Vous *leur* donnez une force qu'*ils* retourneront contre vous. Moi, je serre la main à mon curé, qui n'est pas d'ailleurs un mauvais homme, mais je me méfie. Je ne crois pas, comme vous, à un changement. Chacun reprendra ses positions...

— Pas tout à fait, mon ami. Les positions ne pourront pas être exactement les mêmes. Il y a des rapprochements dont, fort heureusement à mon avis, la guerre n'épuisera pas la leçon et le profit. Avez-vous remarqué ce qui s'est passé récemment à Rouen? M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, qui n'est pas un calotin, comme vous dites, et M. Steeg, ancien ministre, qui est protestant, ont pris part à une manifestation organisée en l'honneur de la Belgique. Le nouvel archevêque, Mgr Dubois, était à côté d'eux sur l'estrade...

BOUVIE. — Le président de la République avait donné l'exemple en assistant, dans la Sainte-Chapelle, à l'oraison funèbre des avocats catholiques prononcée par l'archevêque de Paris, Mgr Amette.

— Je ne pense pas, Bouvie, que vous blâmiez le chef de l'Etat qui, d'ailleurs, s'est successivement rendu au temple et à la synagogue, remplaçant ainsi le Concordat par la concorde, selon le mot d'un journal catholique. Mais à Rouen il y a eu plus (je ne dis pas, pour ne pas vous déplaire, qu'il y a eu mieux...), à Rouen, M. Painlevé, le ministre, et Mgr Dubois, l'archevêque, ont dîné ensemble à la table du préfet. Je me rappelle le temps où, esclaves d'un mot d'ordre, nous disions, dans les réceptions officielles, *Monsieur l'Evêque* à l'évêque que tout de suite après, dans le privé, nous décorions du titre de *Monseigneur*...

BOUVIE. — Vous respectiez les articles organiques. C'était la loi de l'Etat...

— Je le sais, Bouvie. D'autres les accommodaient. J'ai connu à la Chambre un vieux député radical et fort brave homme, le père Verne, qui s'était lié d'amitié avec Mgr Freppel. Il se tira assez bizarrement de l'embarras où le mettait la nécessité d'employer une appellation qui ne fût ni trop compromettante ni trop sèche. *Monsieur* était bien court. *Monseigneur* frisait le cléricalisme. Le père Verne trouva un *Mon vieux seigneur* qui arrangea tout et dont l'évêque Freppel, sous la robe duquel battait aussi un cœur de brave homme, fut le premier à rire...

BOUVIE. — Ne me prenez pas pour un imbécile ou pour un goujat. Je vis comme un ours dans ma province, mais je ne suis pas étranger à certaines manières et je ne pense pas qu'une certaine forme de politesse puisse passer pour l'abdication des convictions. Ma crainte est toute autre. Le clergé se remue beaucoup, il prépare des batteries d'après guerre et je ne veux lui sacrifier ni les libertés acquises ni les progrès nécessaires. Quoi que vous en disiez, il y aura demain des partis et des luttes. Je suis de mon parti et je m'apprête à lutter. La question est bien posée, n'est-ce pas?...

— Evidemment, si c'est bien poser une question que de prêter à son contradicteur une opinion qui n'est pas la sienne. Je ne tiens pas moins que vous à la liberté et au progrès. Je sais aussi qu'il y aura des luttes entre les partis, mais je crois fermement que le ton des discussions et des polémiques ne sera pas le même...

BOUVIE. — C'est une illusion...

— Je ne suis pas le seul à la partager, Bouvie. Vous n'avez donc pas lu le discours que Sembat a prononcé il y a deux mois à Marseille?... Non. Tant pis pour vous. C'est votre tort de ne lire que *votre* journal, où vous ne trouvez qu'un seul aspect des hommes et des choses. Je vous enverrai le discours de Sembat et vous me direz votre sentiment.

Nous nous sommes quittés, Bouvie et moi, en bons camarades. L'ai-je ébranlé? je n'y compte guère, mais j'attends sa réponse avec curiosité. Je vous la ferai connaître. Bouvie représente un état d'esprit qu'il ne faut pas négliger. A bientôt, Bouvie.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

En regardant une carte postale

Ma chère cousine,

J'ai reçu d'un camp d'Allemagne une carte postale dont je ne puis détacher mes yeux... Elle représente une sorte de long jardin à la française, taillé dans la forêt... De beaux arbres bordent, à droite et à gauche, de petits parterres fleuris qui s'alignent à l'infini, surmontés chacun d'une pierre très simple, sur laquelle un nom est gravé. Au bout de la grande allée, triste, tendre et pleine de fleurs, un monument dresse sa colonne blanche contre la masse sombre des bois et semble veiller ceux qui dorment, en ce refuge, du sommeil éternel. Une palme légère est sculptée dans la pierre, la palme des héros et des martyrs, et deux mots profondément ciselés, « *Pro Patria* », disent la raison émouvante de ce jardin... Des arbres ferment de tous côtés l'horizon de ce champ funèbre, et dans l'enclos formé par la nature, à l'abri des yeux impies, les vivants, ceux-là même qui édifièrent ce chef-d'œuvre de piété, les vivants viennent rendre leurs devoirs aux camarades couchés en terre maudite.

Champ sacré que les prisonniers soignent avec amour..., morceau de France chez l'ennemi..., sanctuaire de douleurs et de secrets emportés dans la tombe..., pauvre champ qui contient tant de dépouilles misérables et d'âmes immortelles!

Ils dorment là, nos martyrs, dans ce cimetière élevé par les compagnons d'infortune... Chacune de ces pierres raconte une agonie et le déchirement de l'exil, et chaque tertre embaumé raconte le courage des vivants... *Pro Patria!*... C'est pour la Patrie que ces enfants ont subi la croix de la captivité allemande..., c'est pour la Patrie qu'avec une ferveur passionnée les prisonniers entretiennent le culte de nos morts... Ils sont là, serrés les uns contre les autres, sous un ciel resté pur, et dans une nature indifférente aux crimes... Les arbres penchent leurs ombrages sur les pierres tombales, et des noms..., des noms aimés de chez nous..., dansent au soleil et rendent plus poignant le drame de toute cette jeunesse torturée chez les Barbares et fauchée à la fleur de l'âge... Devant cette évocation pathétique, on sent une peine infinie monter au cœur...

Car nous le savons maintenant, nous en sommes sûrs, ce sont des crimes qui ont couché sous la terre la plupart de nos prisonniers... Ils ont trouvé des bourreaux dans les camps au lieu de gardiens... Avec un génie froid, lent, calculé, avec des âmes de tortionnaires, ces bandits ont assassiné nos enfants... Ils les laissent périr à petit feu, ils les prennent par une famine savante qui ne fait point mourir de suite ceux qui ont la vie tenace, mais rendra à la Patrie des tuberculeux ou des demi-fous... Ils traitent nos captifs comme des bêtes, sans respect de l'individu, sans aucun souci du droit moral...

Je ne devrais peut-être pas révéler tout ce que des évadés ou des filleuls rapatriés m'ont raconté avec l'horreur dans les yeux, mais il faut qu'on connaisse la vérité, il faut qu'on sache ce que nos prisonniers souffrent, d'abord pour leur venir en aide coûte que coûte jusqu'à la fin de la guerre, ensuite pour mesurer notre haine à leurs forfaits... Ecoutez ces lettres dont je tiens les originaux dans mes archives et écoutez-les et frémissez d'indignation... Ecoutez-les et prenez l'engagement solennel de venger plus tard l'agonie de ces malheureux... Ecoutez-les et dites-vous qu'il faudra que ces brutes nous paient tous les supplices endurés par les nôtres, supplices qui ne sont pas et n'ont jamais été du domaine de la guerre... Ecoutez-les et demandez-vous si Dieu peut être avec ces gens-là!...

Voici la lettre d'un filleul qui l'a fait parvenir à sa marraine, au moyen d'un camarade évadé. Il raconte son incroyable odyssée..., et je ne change pas un mot à sa lettre... Il va passer en conseil de guerre :

« Partis tous les 40... de..., à 4 heures du matin, sans savoir où nous allions travailler, nous arrivons à ..., vers midi. On nous mène dans une grande usine métallurgique où l'on fabrique des munitions et du matériel de guerre... Le soir, vers 3 heures, le chef de chantier allemand nous rassemble et nous somme pour commencer le travail de nuit à l'usine (je vous livre son nom, c'est ...).

» A ce moment, nous faisons tous dire par l'interprète au chef du chantier que nous ne pouvons pas travailler dans une fabrique de munitions. Il part et avertit l'officier de justice du camp de ..., qui arriva le soir vers 5 heures et demie. Il nous rassembla en présence du chef de chantier et de quatre sentinelles de surveillance, nous lut le code militaire allemand et nous parla des peines que nous pouvions encourir jusqu'au maximum de 10 ans de travaux forcés.

» Enfin, plusieurs voulurent expliquer à l'officier que nous étions tous décidés à faire n'importe quel travail, mais que notre conscience de soldats français nous défendait de travailler aux munitions. Il ne voulut rien savoir. Il nous fit passer un par un devant lui et que chacun réponde « oui », ou « non »... *Bien entendu tous dirent « non »*. Alors, il nous donna l'ordre suivant d'une voix haute :

« Le colonel commandant le camp de ...
» vous donne l'ordre par moi, officier de
» justice, de commencer de suite le tra-
» vail, et que ceux qui veulent travail-
» ler passent à droite, ceux qui refusent à
» gauche... »

» *Nous passâmes à gauche.* Après quelques minutes d'attente, il donna l'ordre de nous transporter de ... vers 9 heures du soir et mis de suite en prison pour 5 jours, en attendant une décision; elle arriva et l'on nous prévint que nous étions en prévention de conseil de guerre. Nous ne savons pas encore la date où nous passerons. Jusqu'ici, et malgré tous ces événements, notre moral est bon et nous avons confiance à l'armée française... »

Ah! les chers soldats... Je l'avoue, en lisant cet admirable récit, mes larmes coulaient. Leur... « Bien entendu, tous dirent *non* », et... « Nous passâmes à gauche », sont des paroles sublimes, et ceux qui les ont prononcées méritent qu'on les admire à l'égal des défenseurs de Verdun... Ces soldats que la faim, les mauvais traitements, la dépression de longs jours de captivité ont laissés avec la même âme fière, le même ardent patriotisme, le même sentiment d'honneur et qui, au seuil du supplice, terminent une lettre exprimant leur pensée à tous par ces mots : « Malgré ces événements notre moral est bon et nous avons confiance à l'armée française... », ces soldats-là sont des héros..., héros obscurs et d'autant plus magnifiques.

Voici un de leurs crimes moraux..., mais écoutez celui-ci, d'un raffinement aigu. C'est un prisonnier en camp de représailles. Il écrit à sa marraine, et goûtez, je vous prie, le ton de la lettre. Le tour en est vif, enjoué, d'une délicatesse émouvante. Il esquive tous les détails propres à faire de la peine et montre un optimisme qu'il ne peut sans doute éprouver, mais qu'il voudrait glisser au cœur de sa maman. Il raconte qu'il vient d'échouer dans un de ces camps barbares où l'on donne aux vengeances personnelles des titres de noblesse sous le nom de « représailles » :

« En fait, comme représailles, ça se pose un peu là..., *mais nous savons toujours trouver le bon côté des choses* et personne ne se plaint, bien au contraire, nous sommes gais, rien à faire contre cela, c'est le propre de notre caractère...

» Nous sommes 500 logés dans une vaste grange, sans lumière, serrés comme des harengs. Nous couchons sur la planche toute nue, sans paillasse ni couverture, pas même de paille... Je dors là-dessus à poings fermés. Comme nourriture, nous avons droit à 125 grammes de pain par jour, un café le matin, une soupe légère à midi et le soir. Jugez si avec cela nous pouvons satisfaire notre appétit, mais il faut s'en contenter, car on m'a fait entendre qu'il serait difficile d'avoir nos colis, en un mot, il n'y faut pas compter... Il y aura une cantine, elle vendra de tout, sauf à manger. L'eau d'ici n'est pas potable. Il faut la faire bouillir. — Il nous est très difficile de nous laver. Notre ressource pour le linge est de le laver dans l'eau du purin.. Pour la soupe, on ne nous a même pas donné de plats. Il a fallu se débrouiller avec des boîtes de conserve. Le réveil est à 5 heures. Nous partons au travail à 6 heures et n'en revenons que le soir à 6 heures. On mange sur place. Le travail consiste à transporter des troncs d'arbre d'une forêt de sapins à la gare. On les porte à dos d'homme. C'est pénible. La distance est de 1,500 mètres. On en revient le soir assez fatigué pour dormir sur notre planche que *nous trouvons pourtant bien bonne.* Continuez vos envois comme si rien n'était, nous retrouverons tout cela au retour... »

Voilà ce qu'ils font de nos enfants! c'est à faire pleurer des larmes de sang!... mais leur tour viendra... Nous aussi, nous aurons des représailles. Nous aussi nous garderons le nom des officiers allemands qui accomplissent cette infâme besogne, et nous nous vengerons, comme nous garderons aussi de l'estime et de la gratitude à ceux qui auront traité humainement les prisonniers confiés à leur surveillance, car, heureusement, tous les camps ne se montrent pas aussi féroces.

En ce moment, selon le mot d'un soldat, nous les « repérons ». Ecoutez plutôt ce

récit, adressé à Mlle Mirman et dont l'original est à la préfecture de Nancy...

« J'ai été, au début de ma captivité, réduit à mangé de l'herbe et des champignons crus que je ramassais en allant en corvée, cela pour apaiser ma faim. J'ai tombé deux foi faible au travail et je ne suis pas le seul.

» Pour avoir fumé une cigarette pendant le travail (pourtant je ne suis pas fumeur, c'est la faim qui me faisait fumer), j'ai été attaché 4 heures au poteau au mois de janvier 1915. Ils nous fesaient aussi faire la plotte. Cela consiste à faire le pas de gymnastique avec un sac de sable qui pèse 25 à 30 kilos, pendant une heure sans arrêt. Celui qui succombait au bout de 55 minutes devait recommencer le lendemain. On nous infligeait ces punitions quand nous rentrions du travail à 6 heures du soir. Pour aller en corvée, nous partions à 6 heures du matin avec 200 grammes de pain qui n'a de cela que le nom. Il est fait avec de la paille hachée et des pommes de terre. Inutile de parler de l'espèce de soupe que l'on nous apportait à une heure, elle était faite avec du poisson pourri. Nous avons voulu plusieurs fois en donner à un chien qui, pourtant n'était pas plus gras que nous, eh bien! il se sauvait... Dans ce camp, il y avait un officier boche qui, avant la guerre, habitait Paris, et à qui on a brûlé son ménage; il a appris ça par sa femme qui est allée le rejoindre à Dresde. Par vengeance, il se fesait notre bourreau. Je l'ai vu de mes yeux crever les yeux à un soldat russe d'un coup de cravache... Qu'il revienne en France après la guerre, il est repairé!... »

C'est à toutes ces lettres que je songeais en regardant la petite carte postale représentant, dans un coin perdu d'Allemagne, le champ sacré de nos morts... Pauvres petits..., avant de reposer pour l'éternité, ils ont souffert tout cela et ils n'auront pas vu la victoire..., ils sont morts, la détresse dans le cœur. Pauvres, pauvres petits!

Pro Patria!...

Oui, *Pro Patria!*

Mais nous sommes là pour nous souvenir! Et nous nous souviendrons.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — La liste des chiens-soldats demandés pour l'armée par Yvonne Sarcey, dans son article : *Des bons gros Toutous, s. v. p.*, est trop longue pour que nous la puissions publier cette fois-ci. Ce sera pour notre prochain numéro.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Je parlerai aujourd'hui très rapidement de l'hôpital, ne disposant plus que de quelques lignes; cependant ce serait ingratitude de ma part de ne pas remercier de suite M. Pedro Marocain, qui nous a envoyé, au nom de la colonie française de Curiço (16 membres), et au nom de la colonie française de Talca, une somme totale de 6,300 francs (5,475 francs Curiço, 825 francs Talca). Il oublie d'ailleurs de mentionner que le plus généreux donateur est lui-même. Il me prie de verser sur cette somme un don aux Aveugles, un autre à l'Adoption des prisonniers; enfin, un troisième, à un hôpital de Toulouse.

Nous sommes pénétrés de gratitude envers ces généreux et lointains amis, et ne voulons point attendre un jour de plus pour les remercier.

Le Comité « Aide du soldat de Montréal » vient de nous adresser une caisse magnifique, contenant lainages et linges. On sait l'amour que les Canadiens témoignent à leur ancienne patrie; les enrôlés volontaires du Canada se battent comme des lions, et les femmes ne perdent pas une occasion de témoigner leur sympathie à la France, et surtout à la grande cause qui appelle tous leurs vœux.

Le comité, dirigé par l'admirable présidente, Mme Obalski, a comme membres :

Mmes J.-X. Choguet, Hélène-G. La Fontaine, H.-B. Chauvin, B. Necker, G. Grenier, G. Marchand, J.-O. Marchand; Mlles Belcourt; Mmes Clément; Mlles Marie Lassalle, Marceau; Mmes L. Warren, Biron, Nolin; Mlles Adèle La Molhe, Alice Jaché; Mme Jean Bérard (née Obalska); Mlle Marthe Obalska.

Mme Debovy, de New-York, nous envoie une caisse contenant 436 paires de chaussettes pour les soldats du front, et accompagne son envoi de la lettre la plus délicieuse : « Nos remerciements doivent aller, dit-elle modestement, à M. Gas-B. Squir. » Ils vont à tous ceux qui travaillent si tendrement pour nos chers défenseurs de la Patrie.

Les Envois au Front

Grâce à toutes ces caisses inépuisables, nous avons pu faire au front notre 31 millième envoi, 31,003 exactement, chiffre heureux.

Le sergent Flach, 111e d'infanterie, 1re compagnie, 2e section, secteur 161, nous dit que son régiment, fort éprouvé et nouvellement reformé, est essentiellement composé d'hommes des pays envahis, et par conséquent nécessiteux.

Le *caporal Louis Blanchard, 5e pièce, 2e compagnie de mitrailleuses, 313e d'infanterie, secteur 9*, sollicite des colis pour rendre heureux les braves poilus qui reviennent de la fournaise de Verdun, loin de tout ravitaillement.

Le *lieutenant Pfister, 50e bataillon de chasseurs, secteur 195, 9e compagnie*, demande si parmi les charmantes cousines des Annales il ne s'en trouverait pas quelques-unes assez charitables pour envoyer des douceurs à cinq ou six poilus de la compagnie, qui ne reçoivent rien.

Des sacs à terre.

D'abord, merci à nos Cousines. Mlle Mirman me dit en avoir reçu plus de mille. J'ai eu le grand plaisir de recevoir la visite de M. Villetard de Laguerie, qui est ravi du zèle de nos cousines. Il ne se lassait pas de me dire l'utilité de ces sacs, certains régiments de l'avant en consomment jusqu'à *5,000* par jour. Voilà comme la chose se passe : Au moment de l'attaque, le soldat tient, accroché à son ceinturon, cinq ou six sacs vides... Il s'élance, arrivé au point voulu, se couche à plat ventre et, en hâte, gratte la terre, emplit ses sacs, les met devant lui et, derrière ce rempart improvisé, trouve une sécurité relative. D'ailleurs, le commandant Aubertin m'a fait l'honneur de m'écrire, et certainement ce passage de sa lettre intéressera toutes nos chères travailleuses :

« Permettez au commandant du 5e bataillon du 4e tirailleurs, de vous adresser ses remerciements les plus chaleureux pour l'accueil que vous avez fait à la requête de son habile médecin, pour la confection de sacs à terre, et laissez-moi admirer l'élan avec lequel vos lectrices ont répondu à votre appel! Bien des chefs seraient flattés de trouver dans leur troupe une discipline de pensée aussi active.

» J'ai reçu depuis quelques jours des centaines de sacs, par petits paquets, par gros paquets. Beaucoup étaient accompagnés ou précédés d'un mot aimable, souvent touchant, et je suis confus, au milieu des pressantes occupations d'un secteur, de n'avoir pu encore accuser réception que d'une partie des envois.

» Il y a deux catégories de sacs à envisager : le *sac de position*, fait pour les travaux permanents des tranchées (il faut qu'il soit solide pour *durer)*, et le *sac d'attaque*, qui n'est fait que pour improviser un parapet au cours d'une attaque obligée de stopper. Il n'a pas besoin de durer longtemps. Il y a avantage à ce qu'il soit *plutôt léger*, pour que chaque tirailleur puisse en emporter beaucoup.

» C'est surtout le sac d'attaque léger, dont on n'a jamais trop, ou plutôt dont on n'a jamais trop eu jusqu'ici, qui est à recommander.

» L. AUBERTIN,
» secteur 109. »

Un Exemple touchant

Mlle Cœurdacier, cette simple ouvrière dont j'ai raconté la vie, me prie instamment de remercier les anonymes qui ont voulu prendre part à sa bonne action et l'aider dans ses envois aux innombrables filleuls qu'elle s'est créée. Elle a reçu 180 francs et des provisions en quantité. Je joins ma gratitude à celle de cette vieille fille, mère de tant d'heureux enfants.

A la Brosse! A la Brosse!...

Bonne semaine pour les aveugles de M. Brieux. Mlle Charpentier nous a remis 186 francs 50, produit d'une conférence musicale faite à Saumur; et Mme Simoneau, la délicieuse femme du sous-préfet de Langres, et la dévouée présidente de la Croix-Rouge, nous a apporté de la part de son comité 1,025 francs... C'est le résultat d'un concert, où tout le monde rivalisa de bonté : M. Geo Michel en dessinant un programme; les artistes en donnant leur talent, les autorités compétentes en offrant salle et lumière. Tous furent applaudis comme ils le méritaient : M. Jean Toutout, excellent diseur, M. Paul Loyonnet, un admirable pianiste, M. G. Hérouard, un violoncelliste remarquable, Mme Mussé-Roland, M. Jean Masson, enchantèrent l'auditoire.

Mme Simoneau — et sur nos instances, — car elle ne voulait pas de brosses, en a accepté 100, pour distribuer dans les hôpitaux.

L'œuvre de M. Brieux a reçu jusqu'à ce jour 26,297 francs 25 pour la commande de 4,977 brosses. Nous avons pu heureusement rattraper notre retard, et il nous en reste 47 seulement à livrer.

Y. S.

DEUXIÈME ANNÉE D'HOPITAL

98e LISTE DE SOUSCRIPTION

46e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 10 au 17 juin 1916.)

Mlle Geslin, Sainte-Suzanne, 4 fr. — M. Thorvald, vice-consul de France, Bergen (Norvège), 300 fr. — Un Anonyme, Oran, 5 fr. — M. Louis Barthou, 100 fr. — Madeleine Martigny, 5 fr. — M. Gautier, Angoulême, 3 fr. — M. Coldefy, Vitry, 1 fr. 50. — F. M., Dunkerque, 5 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — M. Michel Tricaud, Lyon, 5 fr. — Capitaine Lebreton, Dieppe, 8 fr. — Cousine Marthe, République Argentine, 10 fr. — Mlle Konyer, Londres, 12 fr. 50. — M. Maurice Planel, Port-Louis, 11 fr. 20. — Mlle Jeanne Aliassa, 20 fr. — M. Pedro Marocain, Curico, 3,800 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr.

Total général de cette 98e liste........ **4,320 fr. 20**

(A suivre.)



I. Le boucher entame le premier navet...

II. Pour dorer la pilule à son mari, elle introduit le navet dans des boyaux à saucisses.

III. Illusion... Sous l'influence d'un puissant anesthésique, le Munichois baptise rognons sautés l'humble plat [illegible].

PEINTS PAR EUX-MÊMES : **Jour sans viande à Munich.** *(Simplicissimus.)*

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XXXV

26 décembre 1914.

Voici Noël revenu. Dans les églises on a de nouveau commenté les paroles des anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », et, autour des sapins symboliques, les petits ont chanté : « Oh! nuit silencieuse, oh! nuit sainte, tout dort, seul, l'Enfant-Dieu veille. » Autrefois, cette journée bénie marquait effectivement une trêve heureuse au milieu des luttes de la vie. Aujourd'hui nous fêtons une Noël sanglante, une Noël barbare, où, autour de la crèche, on ne voit plus de bergers souriants, mais des hordes de féroces légionnaires. Petit Jésus repose sur des haillons rouges et sur de la paille brûlée.

Au temple, j'ai entendu, hier matin, un sermon qui, à mon avis, n'était qu'un long blasphème : « Nous sommes le peuple le plus vertueux de la terre. Dieu lui-même nous a donné la mission de punir, par le fer et par le feu, les nations impies, esclaves de l'enfer. Le saint Michel, que notre glorieux empereur a modelé, symbolise notre race, soldat de Dieu au milieu des Philistins et des Amalécites. Il faut que la fidélité allemande, la douceur allemande rayonnent sur tout l'univers. Soyons les apôtres des peuples dégénérés. Nous les aimons, ces peuples malheureux, mais comme le père, comme le professeur aiment les enfants révoltés. Pour les ramener dans le droit chemin, Dieu nous a donné des verges et des gourdins. Frappons sans pitié, ceux qui sont assez aveugles pour vivre dans le péché, alors que l'Allemagne leur montre le chemin de la vertu. »

Et, en sortant de la maison de Dieu, j'ai pu, une fois de plus, pendant toute la journée, assister au spectacle le plus révoltant. Tous les cafés et tous les bars regorgeaient de noceurs qui, sous l'œil complaisant de la police, se livraient aux pires excès. Je ne m'attarderai pas une fois de plus à décrire les scènes ignobles auxquelles j'ai assisté, mais j'éprouve encore le besoin de dire toute mon indignation en voyant les gamins se mêler à ces orgies; car la guerre a eu, je le constate de nouveau, pour conséquence d'abaisser de quelques années l'âge du vice crapuleux. Jusqu'à minuit, et au delà, on entendait dans les rues les voix de fausset de jeunes blancs-becs se mêler aux voix avinées des femmes. La guerre a décidément déchaîné toutes les passions et supprimé toute pudeur.

Ayant assisté à une scène particulièrement révoltante au coin du Potsdammerplatz et de la rue du même nom, j'ai cru devoir signaler ce scandale public à un agent :

« Ne vous échauffez pas les sangs, m'a répondu d'un ton placide, le gardien de la loi. Nous avons ordre formel de nous montrer indulgents. Tant que le peuple s'amusera, il oubliera les durs sacrifices qu'entraîne la guerre. A le contraindre à une trop grande tenue, on le forcerait à réfléchir, et il ne faut pas qu'il en trouve le temps. Et puis, ajouta mon homme en clignant de l'œil d'un air entendu, la guerre fauche un grand nombre de jeunes hommes. N'est-il pas nécessaire de penser à la repopulation, et le meilleur moyen de la préparer ne consiste-t-il pas à entraîner les jeunes générations aux plaisirs et aussi aux devoirs de l'amour? »

J'étais indigné, et je ne le cachai pas :

« Vous êtes père, cependant, m'écriai-je, tolérez-vous que vos enfants se livrent à tous ces débordements sous prétexte que là-bas les hommes de votre race souffrent et meurent pour sauver la patrie? »

L'agent eut un haut-le-corps :

« J'ai cherché à réagir, dit-il d'un ton découragé, mais l'entraînement général a été plus fort que la sagesse de mes conseils et même que l'énergie de mes menaces. Et puis que voulez-vous? je craignais de me singulariser. La folie est universelle. Tous les gens de l'arrière sont atteints du même délire. Nous n'avions pas les nerfs assez solides pour supporter cette crise d'exaltation patriotique. Chacun, du plus petit au plus grand, vibre de tout son être à la pensée des énormes bénéfices que nous allons réaliser. Nous sommes comme de pauvres hères auxquels on annonce un héritage fabuleux. Peut-on nous faire un crime de ce que, à l'annonce de ce bonheur inespéré, nous nous accordions quelques plaisirs déraisonnables. Peut-être que nous serons plus tard moins riches qu'on ne nous l'affirme; mais du moins nous aurons vécu des heures inoubliables, dans l'attente de la fortune prochaine, et ce sera toujours cela de gagné sur les tristesses de la vie. »

Cette philosophie me surprit chez l'humble gardien de la paix. Ainsi, lui également, l'homme du peuple, sentait la désillusion grandir dans son âme simple et il n'avait plus dans le succès des armes allemandes, cette foi inébranlable où tant d'autres cherchaient le facile prétexte à leurs débordements! Je m'éloignai et, fermant mes yeux et mes oreilles au spectacle répugnant que me donnait la rue, je rentrai chez moi, découragé, écœuré, prêt à pleurer toutes les larmes de mes yeux sur ce que le pasteur avait ce matin glorifié comme la vertu allemande illuminant le monde.

Oh! petit Jésus, est-ce là ce que tu pensais apporter au monde, quand les anges racontaient aux bergers les beautés incomparables de ton royaume, les gloires si douces et si simples de ta domination!



XXXVI

31 décembre.

Me voilà de nouveau revenu dans ma petite ville de Fulda, un peu étourdi par mon séjour de six mois à Berlin, mais heureux de retrouver, au pied de mes belles montagnes de Thuringe, le calme et le recueillement. La guerre a bien aussi un peu modifié l'aspect de la province. La transformation n'est cependant pas très sensible. On se rend en foule à la gare pour voir passer les trains militaires qui font constamment la navette entre le front français et le front russe. Tandis qu'aux hommes harassés de fatigue, on distribue du pain, des saucisses, du chocolat, la foule, plutôt recueillie, écoute les récits tragiques des batailles. Plus d'un ancien combattant de 1870, en apprenant que les combats d'aujourd'hui sont si durs et les pertes de l'armée si lourdes, hoche mélancoliquement la tête. Dans sa jeunesse, les régiments avançaient plus vite, dans la griserie de victoires qui se succédaient sans interruption, et toute la guerre n'avait néanmoins pas coûté autant d'hommes que la seule bataille perdue de l'Yser. Les réflexions moroses de ces vieux braves exercent une action déprimante sur la population qui, malgré l'optimisme officiel, commence à redouter les pires épreuves.

On chuchote maintenant dans le peu-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.



IV. Ce qu'on devient calé dans l'art d'accommoder les légumes !...



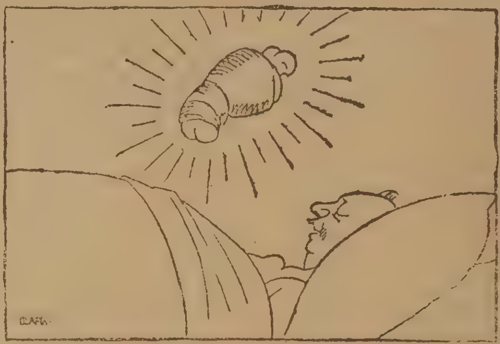
V. Les jours sans viande, on devrait bien aussi interdire les mouches dans la bière.



VI. Des fleurs, des légumes !... Dire qu'on en est réduit à manger cela !...



VII. L'après-midi, le Munichois continue à se rendre comme d'habitude à la brasserie pour s'y changer en ruminant.



VIII. Le jambonneau, ou « rêve du bonheur perdu ».

PEINTS PAR EUX-MÊMES : **Jour sans viande à Munich.** *(Simplicissimus.)*

ple, que, si la guerre se prolonge, la disette se fera durement sentir. Bon nombre de bourgeois amassent de gros approvisionnements de farine, de pommes de terre et de légumes secs et produisent ainsi une hausse considérable sur le prix des denrées alimentaires. De là un mécontentement général. On avait tant répété à ces pauvres gens que la campagne serait terminée pour Noël, et qu'ensuite l'Allemagne, maîtresse du monde, jouirait d'une incomparable prospérité. La richesse promise se fait attendre. Par contre les deuils se multiplient lamentablement. Il n'est pas une famille qui ne soit atteinte. La quatrième page des journaux est encombrée d'annonces mortuaires, qui toutes commencent par les mots fatidiques : « Est mort en héros, un tel..., qui servait dans le ...e régiment. » D'ordinaire je parcours d'un œil distrait ces listes interminables. Quelquefois cependant ma vue se brouille, quand, parmi les victimes de la guerre, je trouve un de mes anciens élèves, gamin de 16 ou 17 ans.

Ils sont en effet presque tous partis pour le front, ceux qui devaient former les réserves de l'avenir. Les professeurs de collège, les instituteurs, les industriels ont tout mis en œuvre pour provoquer les engagements volontaires et nos journaux ont pu annoncer « fièrement » que, dans les premières semaines de la guerre, le nombre des volontaires s'était élevé à 1 million 200.000, soit presque l'effectif de trois classes complètes. Si, grâce à ces enrôlements, la campagne avait pu prendre fin, comme on l'espérait, en trois mois, il n'y aurait eu qu'à se féliciter de cet enthousiasme ou réel, ou factice. Mais, depuis qu'on ne voit plus la fin des opérations, les pessimistes constatent mélancoliquement que l'Allemagne a, dès la première heure, épuisé tout son réservoir d'hommes valides. Avec quoi comblerons-nous les vides, quand nos ennemis, plus ménagers de leurs ressources, feront avancer leurs énormes réserves? J'ai entendu parler, par des hommes compétents, de 8 millions de Russes, de 3 millions d'Anglais qui viendront s'ajouter aux 5 millions de Français. Il ne manquerait plus, vraiment que les 3 millions d'Italiens mobilisables pour nous accabler. Or, il semble de plus en plus que l'Italie, désormais assurée de la prépondérance des alliés, va, elle aussi, nous brûler la politesse.

Je vois l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Pour avoir voulu dominer l'univers, la grande Allemagne va retomber dans le néant. Nos ennemis victorieux ne laisseront certainement pas subsister l'empire qui, en agglomérant sous le sceptre des Hohenzollern tous nos petits Etats, avait rompu l'équilibre entre les grandes puissances. Nous allons donc reprendre notre vie misérable d'autrefois. La Prusse, par ses ambitions démesurées, aura, une fois de plus, brisé le faisceau allemand. Ah! si les démocrates de la vieille école savaient s'affranchir enfin de la tutelle des pangermanistes; si, renouant les traditions de nos théoriciens de 1848 et de leur meilleur élève, le grand Eugène Richter, ils se débarrassaient de la domination honteuse des hobereaux de l'Elbe; si, jetant à bas la dynastie orgueilleuse et rapace des Hohenzollern, ils dotaient leur pays d'institutions franchement républicaines, nous pourrions bénir une défaite d'où sortiraient pour nous, le définitif affranchissement, la vraie civilisation, la marche triomphale vers le progrès!

Les militaristes prussiens parlaient avec un souverain mépris des démocraties et, quand nous nous avisions de protester contre leurs exigences humiliantes, ils nous montraient la prétendue dégénérescence des pays à gouvernement populaire : « Si nous pouvons espérer rétablir bientôt l'empire des Césars au profit du peuple-roi, nous disaient-ils, c'est parce que chez nous un gouvernement fort, avant tout soucieux de maintenir une saine discipline et d'organiser, même par la violence, toutes les forces vives de la nation, refuse au peuple, incapable de se conduire, toute participation à la direction des affaires publiques. Les peuples qui s'administrent eux-mêmes, sont tous voués à la décadence et à la mort. »

Les démocraties d'Angleterre, de France et d'Italie, sont en train de démolir ce raisonnement, dont si longtemps nous avons été les dupes. Saurons-nous tirer des événements tragiques qui se préparent, les conclusions qui s'imposent? Je l'espère! Alors s'ouvrira pour l'Allemagne, même vaincue, même morcelée à nouveau, une ère, sinon de prospérité matérielle, du moins de grandeur morale jusqu'ici inconnue. Lentzmann avait raison, il faut que nous passions par l'épreuve de la défaite, avec son hideux cortège de misères et de privations, pour arriver au plein épanouissement de nos qualités raciques. L'autocratie, la richesse, l'ambition nous avaient pourris, le gouvernement du peuple par le peuple, la pauvreté noblement acceptée et l'acceptation virile du châtiment mérité nous rendront l'estime des autres nations.

J'arrête ici mon carnet de guerre. On n'y trouvera que des réflexions affligeantes, mais pouvais-je, sans mentir à ma conscience, y mettre autre chose que l'expression de mon dégoût pour les criminels qui ont affolé le peuple le plus paisible de la terre et qui, par leurs monstrueuses entreprises, ont failli transformer le monde, affranchi des vieilles formules, en une geôle, en une géhenne, où les plus vils tyrans devaient étouffer dans leur germe et brûler au feu de leurs honteuses convoitises, la vérité, la beauté, la sainte liberté.

KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

Abbé WETTERLÉ.



Échos de la Guerre

Dédié à Maurice Donnay, auteur de l'article sur le « Perco ».

« M. Maurice Donnay écrit : « Encore un » mot qui nous vient du front. L'étymologie » n'en est pas bien fixée, à vrai dire il est » d'argot, etc. » Je crois pouvoir donner à votre illustre collaborateur les renseignements qui lui font défaut :

» Au début de la campagne, on désignait sous le nom de perco le récipient (l'unique) qui servait à faire la soupe et le café; ceci en souvenance du percolateur du temps de paix.

» Dans la compagnie où j'ai eu l'honneur de servir dans les Vosges, quand une nouvelle exagérée ou irréelle venait à surprendre les oreilles de quelque brave poilu et qu'il essayait de s'informer auprès d'un camarade d'où venait cette nouvelle, invariablement il s'entendait dire : « Du rapport de la cuisine, » du rapport du cuistot. »

» Le rapport du cuistot, au sens que lui donnent les poilus, s'écrit sur le fond des percos qui est d'un noir parfait, c'est-à-dire qu'il est indéchiffrable, plus exactement de source inconnue.

» Le rapport de la cuisine, par abréviation « le perco », c'est tout ce qui passe dans le cerveau et sort de la bouche des braves qui, sur le front, cherchent par des facéties innocentes à tuer le temps, quand ils ne peuvent tuer des Boches.

» Si vous jugez mon raisonnement de quelque utilité pour l'explication de l'origine du mot « perco », je vous serais reconnaissant, monsieur le directeur, de le faire parvenir à M. Maurice Donnay, pour le convaincre de la justesse de son article.

» MAURICE DESVAUX. »

C'est fait...

Sonnet inspiré par une de nos récentes images :

LE COMMUNIQUÉ

Hommage à Madame Léonie Michaud.

Avec sa coiffe blanche à la croix d'infirmière,
Chaque matin elle entre et fait son pansement;
Puis elle lit, avec sa grâce coutumière,
Le bulletin du front, au brave commandant.

Assis dans son fauteuil, ayant le bras pendant
Il écoute, ravi, cette voix printanière;
D'autant que nos soldats, d'une crâne manière,
Ont repoussé, hier, l'assaut de l'Allemand.

Que son sourire est frais, que sa bouche est vermeille,
On dirait une fleur où se pose l'abeille!
Chaque mot, lu par elle, est un baume appliqué

Sur la blessure : Aussi, le vieux soldat de France
Dont le cœur, resté jeune, a besoin d'espérance,
Lui dit : — « Relisez-moi ce beau communiqué! »

EMILE PONCHELEZ.

L'étymologie du mot « Pinard ».

Notre excellent collaborateur Louis Schneider nous écrit :

« Mon cher directeur et ami,

» Je lis dans *Les Annales* que l'excellent Sergines cherche l'étymologie de *pinard;* et je vois qu'un bon latiniste se surexcite les méninges pour trouver à ce mot une origine latine.

» Ne serait-il pas plus simple d'attribuer au pinard une naissance plus vraisemblable?

» Pinard est, à mon avis, un terme de métier.



— Tu vas au lycée avec ce costume ?

— Oui papa..., je vais à « la classe de préparation militaire ».



— Je perdais tous mes cheveux...

— Bigre..., mais tu t'es fait faire une belle perruque...

— Oui..., avec la barbe d'un Poilu... C'est un de mes filleuls qui a fait ce sacrifice pour moi!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

On greffe la vigne avec des ceps qui s'appellent des Pinot ou des Gamay (noms de viticulteurs sans doute). Les soldats, dont quelques-uns sont des vignobles bordelais ou bourguignons, auront appelé « pinard » le jus divin qui vient du Pinot. Et ce nom de baptême aura sans doute été adopté par toute une compagnie, tout un régiment, tout un corps d'armée, toute l'armée.

» Cette explication ne vous semble-t-elle pas plausible?

» Je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

» Bien cordialement à vous.

» LOUIS SCHNEIDER. »

La même indication nous est donnée par quelques abonnés de Bourgogne, notamment par M. E. Pyot, de Dijon.

« Des canons! Des munitions! »

En relisant Victor Hugo..., M. G. J. R. a copié les lignes suivantes (1) :

« Napoléon était officier d'artillerie et il s'en ressentait. Le fond de ce prodigieux capitaine, c'était l'homme qui, dans le rapport au Directoire sur Aboukir, disait : « Tel de nos » boulets a tué six hommes. » Tous les plans de bataille sont faits pour le projectile. *Faire converger l'artillerie sur un point donné*, c'était là sa clef de victoire. Il traitait la stratégie du général ennemi comme une citadelle et il la battait en brèche. Il *accablait le point faible de mitraille;* il nouait et dénouait les batailles avec le canon. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était là, frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne au boulet. Méthode redoutable, et qui, jointe au génie, a fait invincible pendant quinze ans ce sombre athlète du pugilat de la guerre. »

(1) *Les Misérables*, 2e partie, livre 1er, chap. III.

Voilà qui prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et pourrait s'intituler : « Où il est encore prouvé que les Allemands — ou Boches — n'ont rien inventé ».

La France en Hollande.

Ces notes m'arrivent d'un de nos abonnés de Rotterdam :

« Le peuple hollandais est très calme et très réservé, et ce n'est que rarement qu'il expose ses idées concernant la guerre.

» Toutefois, si l'on croit que les Hollandais sont pro-allemands, on se trompe. Il ne le sont pas du tout et le « boche » est critiqué à toute heure du jour. La guerre fait les frais de toutes les conversations, mais sur un point ils sont d'accord : l'héroïsme de la France!

» Lors du bombardement de la cathédrale de Reims, tous se sont écriés que jamais « horreur ne pouvait être plus grande ». Et vers cette époque on jouait dans une revue une scène représentant la basilique avant la guerre, toute remplie de fidèles. Puis le bombardement : chute de la toiture, les vitraux arrachés, les colonnes brisées, et sur les décombres dansaient des démons! Un frisson parcourut la salle bondée; puis, après la chute du rideau, une clameur immense s'éleva : « Vive la France! »

» Les journaux ne ménagèrent pas leurs expressions pour blâmer ouvertement la sauvagerie de l'armée du kronprinz. C'était le plus grand crime!

» Maintenant, c'est Verdun!

» Verdun, la cité vaillante et ses héros : Castelnau, Pétain... Joffre est populaire au possible : on le vend en cartes postales, des cigares portent son nom, et son portrait est fort répandu dans les grands magasins. Avec le roi et la reine des Belges, c'est la figure la plus connue.

» Dernièrement, le communiqué annonçait : « Les Français reprennent en partie le fort » de Douaumont. » La joie rayonnait sur tous les visages, et l'on en parla toute la journée!

» Dans le plus petit village, l'Allemand n'est pas aimé du peuple, et tous ont en les Alliés une confiance illimitée pour la paix resplendissante qui va bientôt venir de... France!

» CARLO DIRCKX. »

Souhaitons que beaucoup de Hollandais soient animés de ces sentiments.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les héliogravures de luxe, gravées à la main, de Firmin Bouisset; rien n'égale l'émotion qui se dégage de la vue de ces magnifiques tableaux sur lesquels sont gravés les noms de ceux qui sont morts pour la Patrie et de ceux qui ont été à l'honneur. Félicitons l'éminent graveur, Firmin Bouisset, qui a réalisé des œuvres de premier ordre, et son éditeur, Fernand Nathan.

Post-scriptum à notre petite enquête :

Entre autres lettres intéressantes (toutes ne peuvent être citées), je mentionnerai celles de :

Ch. Marinier-Comte, Georges Boudue, J. Trouillot, Marius Chauvet, Capitaine Lanthier, Robert Lecourt, F. Dalbero, Joseph Gaillaud, Georges Lion, Roty, Jules Roy, Gandal, G. Lyonnais, Louis Chambes, P. Gauchaud, Paul Malière, Solange Sicard, Riondet, Noémie Méry, Nic-Rep, Martha et Théonie, Graycreau, Hac-

Grenier, Salem El Koubi, Toussaint Luca, L. France, Lieutenant R. T., Robert Colas, Maurice Maningue, Rousseau-Pielle.

Le maintien du mot *poilu* obtient la presque unanimité des suffrages.

Affaire jugée...

LES BRUITS QUI COURENT

MÉFIEZ-VOUS DE L'ACCENT. — M. Barthe, pharmacien et député de l'Hérault, est doué d'un accent qui n'a d'égal que celui de M. Emmanuel Brousse. Ce n'est pas que cela manque d'harmonie, mais il faut y être habitué pour saisir une parcelle de ce qu'il dit.

Dernièrement, raconte *Le Cri de Paris*, le sympathique potard parlementaire avait pris place dans un tramway de la rive gauche, et, selon son habitude méridionale, il parlait haut. Son langage étonna les voyageurs qui n'avaient jamais entendu rien de pareil. Un soldat traduisit le sentiment général par ces mots dépourvus de courtoisie :

— D'où sort-il, celui-là?

M. Barthe entendit et protesta avec véhémence. La véhémence aggrave encore l'accent. Le tramway entier se demanda quel dialecte il entendait, et le militaire, agacé, se fit l'interprète de l'opinion publique.

— Quand on parle comme ça, on se tait! La France est envahie par des étrangers, qui viennent on ne sait d'où. Est-ce qu'on devrait tolérer des gens qui parlent comme ça chez nous!...

M. Barthe avait fini par s'amuser beaucoup de la méprise, et comme il était arrivé près de chez lui, il descendit du véhicule. Mais le soldat, persuadé qu'il avait affaire à un indésirable, le suivit et continua sur le refuge à lui dire des choses peu aimables. M. Barthe répliqua. Un gardien de la paix s'approcha, voulut les calmer, ne fit qu'envenimer la querelle. Le soldat criait de plus en plus haut : « C'est un étranger, c'est un étranger! »

— C'est un étranger, c'est un étranger!

A la fin, M. Barthe en eut assez, et, avec toute sa dignité, il s'écria :

— Etranger, moi! sachez que je suis député!

Mais, alors, le sergent de ville lui coupant la parole lui enjoignit avec autorité :

— Dites donc, vous, n'aggravez pas votre cas!

C'est M. Barthe lui-même qui a raconté l'anecdote à la Chambre et il en riait comme une petite folle.

❀

UN ANNIVERSAIRE. — L'impératrice Eugénie est entrée dans sa quatre-vingt-onzième année. Sa famille s'était groupée autour d'elle, notamment le prince Victor-Napoléon et la princesse Clémentine qui avaient fait tout exprès le voyage de Farnborough.

Sa santé est encore remarquablement bonne, quoiqu'elle souffre beaucoup de rhumatismes. Elle marche seule dans l'intérieur de sa maison et fait de longues promenades en voiture.

Son grand âge ne l'empêche pas de s'intéresser effectivement à la guerre. Elle a chez elle une vingtaine d'officiers anglais blessés; elle les visite tous les jours, quand ils sont convalescents, ils ne quittent jamais Farnborough avant d'avoir déjeuné ou dîné avec l'impératrice.

Elle aime raconter l'observation que lui fit un gardien des Tuileries peu avant 1870, alors qu'elle venait de cueillir une marguerite sur une des pelouses des Tuileries, c'est-à-dire dans son ancien parc privé :

« Hé! la petite dame, faudrait voir à ne pas toucher aux fleurs... Vous n'êtes pas chez vous, ici! »

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LA CHIMIE MILITAIRE

A Berlin.

La maison de santé du docteur Muhlhaus. Le professeur Altfeld en fut un des premiers pensionnaires. On lui a installé un laboratoire dans un pavillon; il y vit en compagnie de son infirmier-préparateur.

Ce jour-là, il fait, comme de coutume, sa promenade dans le parc après le déjeuner : il est calme et même déprimé. L'infirmier a cru pouvoir, sans inconvénient, le laisser seul pour aller vider quelques chopes, avec des camarades, dans une brasserie du quartier.

Au détour du sentier, le docteur Altfeld aperçoit à quelques pas une dame en deuil qui se promène mélancoliquement : c'est la colonelle von Schnick. Il ne l'a point rencontrée depuis le fameux jour où, au cours de sa crise, il a proféré contre l'armée des propos désobligeants que la colonelle a vertement relevés. L'incident, que le professeur avait oublié, lui revient brusquement à la mémoire : il veut s'esquiver. Mais Mme von Schnick l'appelle, — au reste sans que son intonation décèle la moindre colère.

Mme VON SCHNICK. — *Docteur, docteur! Vous ne me reconnaissez donc pas ?*

ALTFELD, embarrassé. — *Excusez-moi, madame la colonelle...*

Mme VON SCHNICK, doucement. — *Eh! quoi, vous me fuyez ?*

ALTFELD, même jeu. — *Je craignais que vous ne m'eussiez gardé rancune de certains discours fâcheux que, l'année dernière, dans un moment d'égarement...*

Mme VON SCHNICK, même jeu. — *N'en parlons plus, mon cher professeur.* (Sentencieuse.) *Il y a des moments où l'indulgence est un devoir.* (Elle pousse un profond soupir.)

ALTFELD. — *Je suis touché, madame la colonelle, de celle que vous me témoignez. Puis-je vous demander des nouvelles de monsieur le colonel?*

Mme VON SCHNICK, interloquée. — *Comment, mon cher professeur, vous ne savez pas... Vous n'avez pas remarqué...* (Elle montre ses vêtements.)

ALTFELD. — *Ciel!... Ce deuil, c'est de lui?*

Mme VON SCHNICK. — *Hélas!*

ALTFELD. — *C'est affreux!*

Mme VON SCHNICK, résignée. — *C'est la guerre!*

ALTFELD. — *Et quand ce malheur s'est-il produit ?*

Mme VON SCHNICK. — *Il y a environ quatre semaines, à Verdun, au cours d'un assaut. Jusque-là, mon mari les dirigeait de préférence par téléphone : mais, cette fois, pour obliger les hommes manifestement dépourvus d'entrain, à se porter en avant, il dut marcher avec eux...*

ALTFELD. — *Quelle imprudence !*

Mme VON SCHNICK, sentencieuse. — *Il est toujours regrettable de déroger aux traditions.* (Avec un soupir.) *Un éclat d'obus m'a rendue veuve.*

ALTFELD. — *Je compatis à votre chagrin qui doit être profond.*

Mme VON SCHNICK. — *Insondable!* (Un temps.) *Toutefois, pour être franche, il est une pensée qui contribue à l'atténuer...*

ALTFELD. — *C'est que le colonel est mort au champ d'honneur ?*

Mme VON SCHNICK. — *Sans doute... Et puis, surtout... que j'aurais peut-être perdu mon mari, même s'il n'était pas mort !*

ALTFELD — *Comment ?*

Mme VON SCHNICK. — *Vous savez que le colonel voyageait beaucoup d'un front à l'autre : il y a trois mois, on l'envoya à Constantinople : mais il ne se contenta pas d'instruire les officiers turcs : avec sa curiosité ordinaire, il s'initia aux mœurs du pays, et avec tant d'ardeur qu'il prétendit divorcer pour devenir musulman et prendre un harem !*

ALTFELD. — *Vous croyez qu'il aurait réalisé ce projet d'un orientalisme évidemment excessif ?*

Mme VON SCHNICK. — *Oui, sans moi : mais, avertie, j'ai pu obtenir à temps sa mutation... Il n'a occupé son nouveau poste que quelques jours...*

ALTFELD. — *Tout cela est fort triste, — en particulier pour le colonel.*

Mme VON SCHNICK, sombre. — *Et maintenant que je suis seule, je déplore la ruine de mes espérances. J'aurais poussé mon mari aux plus grandes dignités : mais je ne puis les solliciter pour moi-même. Et, désemparée, je suis venue faire retraite chez le docteur Muhlhaus... Mais à quoi songez-vous donc, mon cher professeur ?*

ALTFELD. — *Je me demande par quelle aberration feu le colonel von Schnick a pu songer un seul moment à se séparer d'une femme telle que vous? Si j'avais eu la chance...*

Mme VON SCHNICK. — *Plaignez-vous ? Mme Altfeld est une épouse dévouée...*

ALTFELD. — *Mais incapable d'aider à ma carrière.*

Mme VON SCHNICK. — *J'en conviens : elle manque d'initiative et d'entregent...*

ALTFELD. — *N'est-ce pas ?*

Mme VON SCHNICK. — *Tenez, ce qu'elle aurait dû, par ses relations, obtenir pour vous, c'est un grade.*

ALTFELD, surpris. — *Dans l'armée ?*

Mme VON SCHNICK. — *Bien entendu, puisque vous avez tous ceux de l'Université. Vous avez eu raison de déclarer, dans un accès de mauvaise humeur, qu'il n'y en avait ici que pour les militaires : l'armée, c'est le pilier de l'Allemagne : elle prime tout. Mais un homme comme vous ne déblatère pas contre elle : il s'y fait une place...*

ALTFELD. — *A quel titre ?*

Mme VON SCHNICK. — *Comme chimiste, tout simplement : il y a bien des vétérinaires, des pharmaciens...*

ALTFELD. — *C'est juste. Comment n'y ai-je pas pensé autrefois ?*

Mme VON SCHNICK. — *Il est encore temps... Certes, il y aura des résistances à vaincre : mais on a obtenu des réformes plus considérables... Le corps de chimie militaire constitué, on vous y accorderait, au moins, le rang de général.*

ALTFELD, ébloui. — *Général !*

Mme VON SCHNICK. — *En attendant le maréchalat et la particule : car on anoblit toujours les chefs de l'armée...*

ALTFELD, même jeu. — *Von Altfeld, ce serait magnifique!* (Un temps.) *Mais qui pourrait plaider ma cause ?*

Mme VON SCHNICK, avec intention. — *Conciliez-vous des influences...*

ALTFELD. *Où les chercher ?* (Tout à coup.) *Madame la colonelle, il me vient une idée tellement inattendue, tellement audacieuse que j'en suis moi-même épouvanté... N'en soyez pas choquée...*

Mme VON SCHNICK. — *Allons, parlez...*

ALTFELD, balbutiant. — *Madame la colonelle... C'est sans mauvaise intention... Madame la colonelle...* (Après un effort.) *J'ai l'honneur de vous demander votre main !*

Mme VON SCHNICK, jouant la surprise. — *Vous voulez m'épouser ?*

ALTFELD. — *N'est-ce pas le seul moyen de satisfaire nos mutuelles ambitions ? Ainsi vos espérances se réalisent sur une autre tête. Quant à moi, je gravis, grâce à vous, l'échelle des dignités. J'en ai déjà le vertige !*

Mme VON SCHNICK. — *Tout cela est bel et bien. Mais vous oubliez que vous êtes marié ?*

ALTFELD. —*Je divorce...*

Mme VON SCHNICK. — *Je suppose, cependant, que votre femme...*

ALTFELD, soudain très exalté. — *L'intérêt de l'empereur est que je sois utilisé au maximum de mon colossal génie : si ma femme refuse de m'affranchir, je la ferai condamner pour lèse-majesté.*

GABRIEL TIMMORY.







ROUEN
et les Anglais



L'invasion amicale de nos pays normands par l'armée anglaise est un des phénomènes les plus caractéristiques de cette guerre. A Dunkerque, à Boulogne, au Havre, l'entente cordiale fleurit, mais nulle part elle ne s'affirme avec une si complète intimité qu'à Rouen. Ici règne Tommy. Dès la sortie de la gare, on l'aperçoit dans la rue, sur la plate-forme des tramways, arrêté devant les boutiques, ou filant droit, de son pas ferme et tranquille. Il est superbe. L'uniforme kaki moule ses formes athlétiques, sa large poitrine, ses bras musclés, ses jarrets nerveux. Une expression d'insouciance enfantine, rayonnant de ses yeux bleus, anime son visage que rosissent les couleurs de la santé. Tommy se porte à merveille. Il jouit de la vie, en attendant d'affronter la mort. Mêlé à la population indigène, qui lui offre une souriante hospitalité, il conserve néanmoins sa physionomie propre; il est inadaptable, fidèle à des habitudes ancestrales auxquelles il ne saurait renoncer. Partout où il va, que ce soit aux confins de l'Asie ou de l'autre côté du pas de Calais, physiquement et moralement il reste lui-même; il fait sa partie de football, il boit du wisky, il considère le five o'clock comme une institution nationale. Une certaine pâtisserie de la rue du Grand-Pont se montre particulièrement accueillante au joyeux Tommy. De jolies vendeuses s'empressent à le servir et je suppose que plus d'un flirt s'ébauche autour des tasses de thé. Vénus et Mars sympathisent... Dans l'enceinte du camp somptueux installé près de la ville, Tommy trouve bonne table et bon gîte. Il se repose, il accumule des forces qu'il dépensera bientôt, en prodigue, quand l'heure de l'assaut aura sonné... Et les Indiens, graves, étonnes, mystérieux, nostalgiques, contemplent ce guerrier d'Occident qui les conquit jadis et les associe maintenant à sa victoire...

A. B.



1. Le pont Corneille, à Rouen (vue de la cathédrale). — 2. Un coin de la vieille ville. — 3. Le camp anglais.

ROUEN ET LES ANGLAIS



Souvenir d'une Visite
AUX ARMÉES ANGLAISES

Derrière ses lignes de combattants, au loin jusqu'à la Seine, l'armée anglaise étend ses services et s'appuie sur de puissantes installations, déjà célèbres par leur richesse et leur bel ordre.

Pendant une semaine, de neuf heures du matin à sept heures du soir, j'ai visité des écoles d'instruction, des centres d'aviation, des hôpitaux sur chalands, des trains d'ambulance, des convois d'ambulance automobile, des camps de convalescents, des ateliers de camions automobiles, des dépôts d'infanterie et de cavalerie, des hôpitaux de chevaux, d'immenses approvisionnements de tous ordres. Cette installation formidable, improvisée en si peu de mois, fonctionne d'une manière prodigieuse. C'est du moins l'opinion des Français que j'ai consultés. Et, pour ma part, ce que j'ai pu voir m'a émerveillé. Aux heures des repas, nous nous arrêtions chez quelque chef, qui nous faisait l'honneur de nous recevoir à sa table avec son état-major. Nous étions là devant des généraux qui sont, en même temps que des hommes de guerre, de grands administrateurs formés aux Indes, en Egypte, au Cap, habitués à soigner les préparations d'une campagne et à ne plaindre ni la dépense, ni leur peine pour établir les bases d'une longue action militaire.

Leur conversation nous aidait à comprendre ce que nous avions vu. J'admirais leur paisible confiance dans la souveraine puissance de la Grande-Bretagne. C'était toujours le même raisonnement :

« Nous autres Anglais, il nous faut le temps de comprendre. Nous ne savions pas cette guerre-là. Elle s'apprend. Nous sommes lents à nous mettre en route, mais nous y sommes, et aujourd'hui rien ne peut nous arrêter... »

On se levait de table; ils se remettaient à leur travail, poursuivi fort avant dans la nuit; nous remontions en voiture, pour voir de nouveaux camps, de nouveaux magasins, de nouvelles richesses.

Je voudrais vous les énumérer, les situer et les décrire, vous dénombrer les abondances d'habillements, de vivres, d'armes et de munitions (celles-ci chaque jour plus nombreuses) qui s'y accumulent. Des chiffres vaudraient mieux que des adjectifs pour vous donner une idée de ce fleuve de richesses continuellement versées avec le plus bel ordre sur l'arrière des armées britanniques. Mais je n'écris pas le Guide des aviatiks allemands.



D'ailleurs rien ne remplacerait la vue directe de ces grandes « villes blanches » (leurs camps et leurs hôpitaux sous la tente) créées en pleine campagne, de ces voies ferrées agrandies, de ces suites interminables de docks. Ah ! lecteurs, si vous m'aviez accompagné, quelle confiance de victoire mettraient en vous ces accumulations qui semblent prévues pour entretenir des millions de soldats.



Voici, autant que je puisse parler, ce qui a surnagé dans mon esprit :

D'abord la plus grande admiration pour le service sanitaire Les Anglais n'avaient pas l'obligation gênante d'employer un matériel et des règlements vieillis; ils se sont outillés (en choses et en hommes) à la mesure de cette guerre. Ces problèmes dont nous nous tirons péniblement et chétivement, que nous n'avons pas pensés d'ensemble mais par une série d'expédients et, maintenant encore, d'une manière mesquine, ils les règlent sous l'impulsion d'un seul homme responsable, le directeur du Service de santé, et avec une magnificence d'argent inouïe.

En principe, ils ne veulent pas de casernes. Le combattant doit vivre et être soigné sous la tente. Il respire mieux, la propreté s'ob-

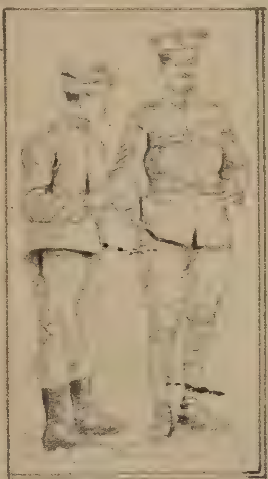
1. La tour de Jeanne d'Arc. — 2. Portail de la cathédrale. — 3. L'Inde en Normandie : un chef (croquis de Jonas).

ROUEN ET LES ANGLAIS









tient plus complètement; la vermine est facile à chasser, chaque matin on brûle tout. Je dis *tout*, sans aucune odeur. Dans le camp, qu'il soit caserne ou hôpital, des fleurs égaient le regard. Il paraît qu'elles font un grand plaisir au soldat anglais.

Dans un de ces camps-hôpitaux, j'admirais de magnifiques tentes. On m'a dit qu'elles viennent du camp du couronnement aux Indes. Et l'hiver ? Elles sont chauffées par des poêles.

J'ai été ébloui par leurs dépôts d'éclopés. Là viennent ceux des soldats qui ont besoin de se raffermir par trois semaines de repos. A leur arrivée, c'est une désinfection vigoureuse : l'homme passe à la douche et au bain, les vêtements à l'étuve. Ce premier stade de purification franchi, le voilà habillé coquettement d'une chemise blanche à col mou, avec cravate rouge, d'une veste bleue au revers blanc et d'un pantalon bleu. On le mène dans un paradis, dans un jardin semé de tentes-dortoirs, de tentes-réfectoires et de fleurs et de bancs. Il y trouve des tennis, voire un dentiste, voire un pédicure. Et le menu! Et les égards!

— Nous voulons, me dit le général, qu'en retournant dans la tranchée, il dise aux camarades : « Tu sais, si tu es malade ou blessé, à l'hôpital on est rudement bien. »

C'est sur un principe tout différent qu'en France nous nous réglons. Je revois en esprit le dépôt de la Courneuve, à Aubervilliers.

Il faut encore noter que dans leurs trains-ambulances et dans



1. Le repas au camp. — 2. Les halles centrales.

ROUEN ET LES ANGLAIS



Composition de J. BERNE-BELLECOUR.

LEÇON



Souvenir du séjour des Indiens de l'armée anglaise en Normandie. Un jeune écolier se fait leur instituteur et leur enseigne les rudiments de notre langue.









leurs hôpitaux, les infirmiers et infirmières sont très bien logés, nourris et payés. « Ils travaillent, ils doivent se reposer. »

J'aime recueillir ces brèves formules. Elles vous donnent la contrepartie d'une boutade qui a fait le tour de l'Angleterre et de la France :

« Oui, c'est bien ; mais que penseriez-vous d'un peu moins de confitures et d'un peu plus de munitions ? »

C'est un fait que l'Anglais ne marche que bien nourri. Au Transvaal, un des premiers soins de lord Roberts a été de reconstituer les services d'intendance. Les soldats ont eu leur roastbeef, ils se sont bien battus. Leur organisme ne résiste pas comme le nôtre à la privation. Et puis quoi ! ils ont des coutumes, des mœurs, des traditions. Leurs chefs y sentiraient-ils des inconvénients qu'ils auraient tout de même à les accepter. Il faut prendre les peuples comme ils sont et tirer d'eux le meilleur parti.

Un général fait une inspection de détail et demande à l'officier gestionnaire :

— Que disent les hommes ?

— Ils voudraient un peu plus de légumes et moins de viande.

— C'est bien. Quoi encore ?

— Ils se plaignent qu'on leur donne toujours la même confiture.

Et le général a répondu :

— Il faudra y veiller.

Le Français qui assistait à cette conversation ne put en cacher son léger scandale.

1. Les jeux athlétiques. La lutte à dos de cheval. — 2. La rue de la Grosse-Horloge.

ROUEN ET LES ANGLAIS



— Comment, dit-il au général, quand ils se trouvèrent seuls, voilà des hommes qui ont chacun leur quart de confiture par jour, et des meilleures marques, et vous vous préoccupez du fait que c'est de la fraise! Vous notez de leur procurer des prunes et des cerises!...

Et l'Anglais de répondre :

— Au moment où ils se sont engagés, ils ont reçu l'assurance qu'ils seraient nourris conformément à un programme-type que nous leur avons soumis. Il faut le remplir.

Autre histoire entre mille :

Dans un grand dépôt de pièces mécaniques, cinq ou six Anglais, en raison de principes plus ou moins bien établis, refusent de se laisser vacciner contre la typhoïde. Le commandant du dépôt crut devoir les faire vivre à part, sous le prétexte qu'ils pouvaient constituer un danger pour les autres. Mais une série de lettres arrivèrent d'Angleterre, écrites par les familles aux autorités supérieures et disant que ces hommes, au moment où ils avaient signé le contrat, n'avaient pas pris l'engagement de se faire vacciner.

Et le général leur a donné raison.

Les soldats anglais se sont engagés à bien servir et s'il le faut à se faire tuer. Mais le gouvernement s'est engagé à les payer, à les nourrir et à leur accorder le maximum de liberté que l'état de guerre permet. C'est une double série d'engagements pris de part et d'autre en toute liberté et que l'on s'applique à tenir en bonne foi.

Tout ceci conduit à regarder les intérieurs de cette administration, les chefs qui mènent ce chef-d'œuvre.

Je n'ai pas le droit de vous faire le portrait des hommes supérieurs auprès de qui j'ai été introduit. Entrez pourtant avec moi chez l'un de ces généraux, l'un des plus hauts, dont le champ d'action est très vaste.



Une petite pièce nue, le téléphone, de longues tables faites de bois blanc, à peine rabotées, campées sur des chevalets. Là-dessus, des cartes. Sur le côté, un petit fourneau de fonte (du type qu'ils emploient par milliers sous les tentes de leurs blessés). Notre hôte parle, nous donne tous les chiffres, avec une confiance, un sérieux, une absence de tout pédantisme professionnel, le ton simple d'un gentleman.

— Beaucoup de paperasseries? lui disons-nous.

Il se lève, va au petit fourneau, l'ouvre et dit avec un geste expressif :

— La paperasserie, en temps de guerre, est là.

Tout au long de ce voyage, je suis frappé de cette admirable simplicité. Je cherche à quoi la comparer. Ce sont les manières d'un grand propriétaire anglais nous faisant visiter son château, ses écuries, ses serres, ses fermes. Jamais de bruit ni d'embarras. Nous traversons un dépôt de chevaux : pas d'injures ni de coups des palefreniers à leurs bêtes. Celles-ci ne se cabrent pas, ne ruent pas. Je songe à nos brillants maréchaux des logis. « A quoi bon, monsieur Barrès? Ce sont des mouvements inutiles. Puisqu'elles sont dressées, elles n'ont pas à bouger pour rien. » Encore un mot que je retiens.

Ce qui frappe le plus quand on est au milieu de ces Anglais, c'est que chacun d'eux, officier et soldat, accomplit sa besogne dans le calme, avec une complète sérénité d'esprit, sans se préoccuper de ce que fait le voisin, n'ayant d'autre souci que de réussir l'œuvre grande ou petite qui lui a été confiée. Un esprit d'optimisme calme et sans forfanterie. Ils ont l'esprit libre, et la machine a l'air de rouler toute seule.

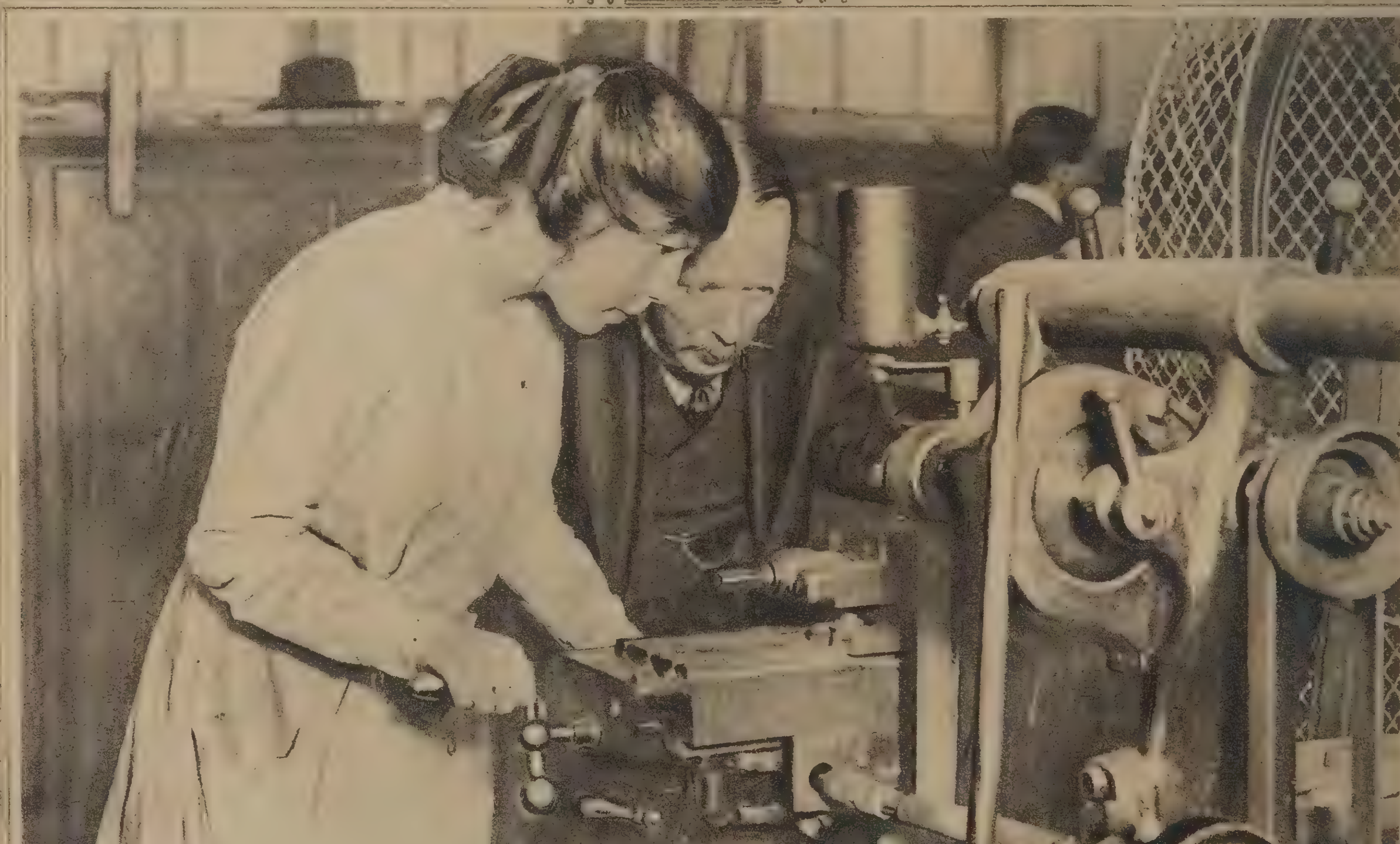
MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

Croquis de J. T. Edition Girieud, Rouen.

1. Les jeux sportifs. Le ballon. — 2. Le lieutenant B... (croquis de Jonas).

ROUEN ET LES ANGLAIS





EN ANGLETERRE. — LE TRAVAIL FÉMININ DANS LES USINES DE GUERRE

AUTOUR DE LA GUERRE

NIL MIRARI

Nil mirari. Ne s'étonner de rien. Parmi tant d'excellents adages qu'a légués à ses hoirs la sagesse antique, voilà, certes, l'un des meilleurs, et dont nous avons à lui rendre le plus de grâces.

Sans doute étions-nous prédisposés de nature pour en goûter tout le sens et en tirer tout le profit. N'importe! c'est elle qui en a trouvé la formule. Bénies soient donc les *humanités* qui nous ont transmis cette formule, et en ont fait une des règles de notre pratique!

Nil mirari. Ne s'étonner de rien. Telle est, en effet, la devise française. Et c'est bien, finalement, la sagesse antique, classique, méditerranéenne, qui nous en a, de génération en génération, infusé jusqu'à l'os la *substantificque moelle*, comme dit si savoureusement notre Rabelais.

Or, de cette moelle vient notre force.

Quoi qu'il arrive, et qu'il nous arrive à nous, en particulier, fût-ce de fâcheux, voire de grave, et surtout d'imprévu, notre premier mouvement, instinctif et naturel, et raisonné en même temps, c'est de n'en pas être étonnés du tout.

Si bien que nous ne sommes jamais pris sans vert! Si bien que nous restons toujours prêts à nous retourner du côté qu'il faut! Si bien qu'il n'y a point de coup contre lequel nous puissions nous trouver soudain sans parade!

Ainsi avons-nous fait tête à l'attaque brusquée sur Paris, après Charleroi, après la retraite jusqu'à la Marne. Un autre peuple se fût laissé étonner, et son étonnement eût dégénéré en écrasement. Notre *nil mirari*, à nous, s'est manifesté par cette riposte foudroyante d'une victoire tellement extraordinaire qu'on l'a qualifiée de miracle.

On savait de reste que nos soldats étaient irrésistibles dans l'offensive, par leur élan, leur fougue. Le sachant, on les condamne à la défensive, aux tranchées, à la guerre de siège, immobile, comme qui dirait à la guerre sédentaire. Nous nous y accommodons aussitôt. Et notre *nil mirari* enfante les poilus.

La force germanique avait pour causes quarante-quatre ans de préparation et, au dire de leurs savants, le génie de l'organisation. Nous autres, nous n'étions pas préparés. En outre, paraît-il, le génie de l'organisation nous fait défaut absolument.

Pour le coup, il y avait de quoi, une fois ces constatations établies, non seulement être étonnés, mais l'être jusqu'à l'*épatement* complet, démoralisant, destructeur de toute énergie, dévorateur de tout espoir.

Mais quoi! même à cela, le *nil mirari* a des réponses. Loin de nous croire perdus, battus, sans ressources, nous nous mettons à crier en souriant :

— Des canons! des munitions!

Et, joignant le geste au cri, après nous être révélés les poilus des tranchées, nous nous révélons les poilus de l'usine. Et nous improvisons une artillerie lourde, des obus *en veux-tu en voilà*, et de tous les calibres, à faire crever de rage les plus grosses Berthas.

De quoi serions-nous donc étonnés? Ne sommes-nous pas résolus à le garder jusqu'au bout, jusqu'au triomphe voulu définitif, notre confiant sourire, jolie fleur que nous met aux lèvres le *nil mirari* faisant notre force?

Il n'y a au monde qu'une seule chose dont la France s'étonne : c'est que l'Allemagne s'imagine encore qu'elle puisse nous étonner.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

L'Heure de l'Angleterre

L'énorme accélération de l'effort anglais à laquelle nous assistons est vraiment le « *Lasciate ogni speranza* » de tous ceux qui craignaient ou qui escomptaient une solution moyenne et équivoque de la guerre : un roi Constantin qui nous dit « coup nul »; un Haase qui ne voudrait « ni vainqueurs, ni vaincus ». Chez nous, même, à de certaines minutes indécises, on constatait dans des coins une sorte de pessimisme résigné qui n'osait pas croire à une victoire complète sur un adversaire si formidablement organisé.

Tant que les peuples alliés ne s'étaient pas engagés tout entiers, sur tous les points et de toutes leurs forces, la solution moyenne restait en effet possible. Or, la France seule, dès le début, avait tout risqué et s'était, d'un cœur impitoyable, résolue à disparaître ou à vaincre. Ni l'Angleterre, ni la Russie ne jouaient comme nous leur existence nationale. Elles avaient conscience qu'elles pouvaient survivre à la défaite, nous pas. Il nous fallut une armée héroïque pour compenser cette terrible inégalité de chances.

Peu à peu, les procédés de l'ennemi, les horreurs des sous-marins, une ambition inouïe qui ressemblait mieux encore à de la voracité qu'à de l'ambition, ne permirent plus d'erreur sur le dessein que se proposait l'Allemagne. Les points de vue alors changèrent. La nécessité d'abaisser l'Allemagne et de la mettre pour longtemps hors d'état de nuire, apparut clairement : les Alliés sentirent que leur sort serait pareil au nôtre s'ils hésitaient à donner de toute leur masse. Et qui sait si demain le reste du monde n'aura pas une impression identique?

Aujourd'hui, c'est l'heure de l'Angleterre. Après une effort déjà grandiose, elle s'offre maintenant à la cause commune avec une générosité nouvelle, et elle va déployer sans réserve son incomparable génie d'audace et de persévérance, et sa puissance illimitée. C'est la terreur de ce formidable apport qui secoue en ce moment l'Allemagne et prête à la politique impériale cet air de boussole affolée.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

ETATS-UNIS ET MEXIQUE. — LA LUTTE POUR LA PRÉSIDENCE

Le conflit que la diplomatie allemande attisait depuis plusieurs mois déjà entre le Mexique et les Etats-Unis, en manière de riposte à la campagne du président Wilson contre la guerre de piraterie, a pris subitement un tour critique. Le général Carranza s'est en effet laissé entraîner à une sorte d'ultimatum, réclamant le retrait immédiat des troupes américaines lancées depuis plusieurs semaines à la poursuite de Villa.

On se souvient qu'après avoir accepté l'assistance yankee contre les excès des dissidents commandés par ce hardi partisan, le président provisoire se ravisa brusquement. Affectant le patriotisme, il revint sur les arrangements pris entre le général Obregon, commandant les troupes régulières, et le général Scott, qui dirige la colonne répressive américaine. Il se prétendait en mesure de rétablir l'ordre par ses propres moyens.

Et l'on sait aussi que pour prévenir une rupture au moment le plus aigu de son conflit avec la Wilhelmstrasse, Woodrow Wilson ordonna aux troupes américaines de stopper. Mais les exigences de Carranza ne pouvaient pas ne pas grandir avec les hésitations de la Maison-Blanche, et il a placé les Etats-Unis devant une mise en demeure. A la même heure, les incidents se multipliaient du côté du Texas; les sujets américains étaient l'objet d'actes d'hostilité les plus caractérisés.

Bref, les Etats-Unis mobilisent leur armée, leur flotte, et appellent toutes leurs milices disponibles, — cent quarante mille hommes environ, — votent d'urgence une loi autorisant l'envoi de ces forces hors du territoire fédéral.

Après avoir fait reculer le kaiser, les Etats-Unis ne pouvaient accepter la menace d'un Carranza et le président Wilson a immédiatement opposé à sa note comminatoire un véritable ultimatum dans lequel il déclare que si l'armée mexicaine exécutait ses menaces contre les troupes fédérales, cette action entraînerait les plus graves conséquences.

La sommation mexicaine tombe en pleine lutte pour la présidence, en plein hourvari électoral, car la bataille déjà si vive et mouvementée en temps ordinaire, ne pouvait pas ne pas se ressentir des graves événements que le monde traverse et auxquels les Etats-Unis étaient fatalement mêlés.

Celle-ci d'ailleurs devait commencer par une surprise. Alors, en effet, que tout semblait désigner Théodore Roosevelt comme l'outsider probable, que ses reproches au président sortant d'avoir engourdi la conscience nationale et ses rappels à la politique de Washington et de Lincoln étaient salués de tous côtés comme le meilleur des programmes, la convention de Chicago, en partie républicaine, s'est prononcée pour un homme nouveau, le juge Hughes; et, le successeur de Mac Kinley, l'homme qui incarne si profondément l'américanisme, n'a recueilli que le contingent infiniment plus faible des voix progressistes. Enfin, à la convention de Saint-Louis, les démocrates se sont prononcés d'acclamation pour le président Wilson.

Entre ces trois ou ces deux grands candidats, car Roosevelt paraît avoir renoncé à la lutte, le choix est assez difficile, d'autant plus difficile que leur programme est à peu près identique. La préparation militaire y figure également. Seuls les considérants diffèrent. Chez les républicains et les progres-

sistes, c'est le souci de la dignité, chez les démocrates, l'amour de la paix.

L'un et l'autre enfin répudient tout ce qui est allemand. Et même semble-t-il que l'élection se fasse contre l'Allemagne. « Si vous êtes pour Guillaume II, disent les clients du président sortant, votez pour Hughes. » « Si vous êtes pour l'Amérique, ripostent les partisans de celui-ci, ne votez pas pour Wilson. » En sorte que, dans cette grande consultation, le vrai battu sera le kaiser.

LA LIQUIDATION GRECQUE

Pendant qu'au Mexique le général Carranza faisait le jeu de l'Allemagne, en Grèce le roi Constantin et le gouvernement agissaient également comme s'ils avaient partie liée avec elle. Ils laissaient la fête du Stade se transformer en une manifestation nettement hostile aux Alliés. Sous prétexte d'honorer le souverain, une bande d'agitateurs à la solde du baron de Schenk se répandaient dans Athènes, et pendant plusieurs heures, sous les yeux de la police indifférente, s'y livraient à de multiples scènes de provocation envers les puissances de l'Entente; sur une scène de théâtre nos soldats et les soldats anglais se voyaient bafoués et représentés comme fuyant devant les paysans bulgares. Ces faits étaient intolérables et ont mis fin à la longanimité des Alliés. En effet, dans la journée du 22 juin, les puissances protectrices, France, Angleterre, Russie, faisaient remettre au gouvernement grec une note collective où, après avoir énuméré leurs trop réels griefs, après avoir rappelé l'entrée en Grèce des forces bulgares avec la connivence du cabinet hellénique et montré aussi que les élections grecques ne jouèrent pas normalement, que la constitution n'avait pas été respectée, elles exigeaient, dans l'intérêt même de la Grèce et comme les traités leur en donnent le droit, la démobilisation réelle, effective, totale; le départ du cabinet Skouloudis, la dissolution de la Chambre et de nouvelles élections, etc. La note laissait au gouvernement la responsabilité des événements qui suivraient un refus.

Et, en effet, les puissances étaient décidées à agir énergiquement en cas de résistance. La flotte française eût été en quelques heures devant le Pirée. Mais ni le roi Constantin ni le ministre Skouloudis n'ont osé résister. Ils ont, *hic et nunc*, accepté les demandes des puissances. M. Skouloudis s'est immédiatement effacé devant M. Zaïmis qui le remplace et procédera à de nouvelles élections, etc. C'est en somme une véritable capitulation. Il n'est tel que de parler ferme, de faire, comme on l'a dit, sentir le fer.

LA CHAMBRE UNIE POUR LA VICTOIRE

Le ministère Briand sort du grand débat secret engagé à la Chambre sur la conduite de la guerre, avec une force, une autorité nouvelles. Les sept séances de discussion à huis clos se sont, en effet, terminées par le vote à une majorité considérable — 444 voix contre 80 — d'un ordre du jour de confiance où l'assemblée, tout en affirmant son droit de veiller à tout ce qui peut intéresser les opérations militaires, tout en décidant d'organiser le contrôle effectif et sur place de tous les services ayant pour mission de pourvoir aux besoins de l'armée, tout en se réservant de recourir, si besoin était, aux délibérations secrètes, constate que le comité secret lui a permis de se renseigner efficacement sur la conduite générale de la guerre. Elle dit qu'elle prend acte des efforts déjà faits et des engagements pris par le gouvernement, qu'elle lui fait confiance pour que « l'expérience du passé aidant, il continue à employer toute son énergie pour fortifier la direction de la guerre. »

« La France, ajoute-t-elle, enregistre avec satisfaction les résultats acquis par la France et ses Alliés grâce à la coordination de plus en plus étroite de leurs efforts ». Et c'est là, pour M. Briand, un grand encouragement, la fin du malentendu qui semblait exister entre lui et le Parlement; c'est pour tout le monde un nouveau et précieux gage de l'union pour la victoire

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DE PARIS

La conférence économique des Alliés ne constitue pas seulement l'un des événements les plus considérables de cette longue guerre, un acte historique au premier chef puisqu'elle a fondé le statut économique de l'Entente, mais ce statut, ce rempart contre les ambitions germaniques, elle a fait ce tour de force de l'établir en quatre journées seulement — celles des 14, 15, 16 et 17 juin. Dans ces quatre jours elle a à la fois posé les principes de nos futurs Etats-Unis économiques, et pris toutes les résolutions pratiques correspondant au temps de guerre, à la période de reconstitution qui suivra immédiatement la lutte, puis à l'après-guerre, lorsque l'Europe sera remise en état. Car il ne faut pas, comme l'a dit le ministre, M. Clémentel, « se laisser surprendre par la paix après l'avoir été par la guerre ». Nos ennemis organisent en effet cette lutte commerciale et financière de l'après-guerre avec plus d'âpreté et de brutalité que jamais. Grâce en partie à nos charbons, à nos métaux du bassin de Briey ils ont accumulé des stocks énormes de marchandises pour les jeter à bas prix sur le marché et s'en rendre maîtres.

Et à ces projets de « dumping » l'Entente oppose les plus puissantes barrières. C'est jusqu'à la fin de la guerre l'interdiction de tout commerce avec l'ennemi, avec l'ennemi où qu'il soit, et même avec les habitants des pays ennemis à quelle que nationalité qu'ils appartiennent. C'est la résiliation de tout contrat avec eux nuisible à l'intérêt national, etc. C'est pendant la période de reconstitution le refus aux puissances ennemies, le refus formel des avantages dits de la nation la plus favorisée. Dès l'après guerre enfin, les pays alliés s'assurent le contrôle exclusif de toutes les matières premières, celui notamment des métaux. Elles se donneront une aide mutuelle pour le développement de leurs principales industries. A la libération obtenue sur le champ de bataille succédera l'autre, la libération économique, sans laquelle il n'y aurait pas de paix durable.

LA BATAILLE DU STYR. — LA PRISE DE CZERNOWITZ

Les armées russes poursuivent activement leur victoire. Aux deux trophées superbes de Loutsk et de Doubno, elles ajoutent celui vraiment triomphal de Czernowitz, la capitale de la Bukovine et la porte de la Hongrie, le gage de l'accession toujours espérée de la Roumanie aux côtés de l'Entente. A la date du 17 juin, le chiffre de leurs prisonniers montait à près de cent soixante-dix mille hommes, sans compter trois mille officiers. Et la cueillette continuait toujours, cueillette aussi des canons, des mitrailleuses et du matériel innombrable que les armées modernes traînent après elles. L'adversaire essaie d'endiguer le flot moscovite, et le grand foyer de résistance est à la fois en Galicie, dans la région de Buczacz, et en Volhynie, en avant de Kovel et de Vladimir-Volynski, où il a jeté des masses considérables, sous le poids desquelles les Russes ont momentanément fléchi; mais des renforts leur ont presque aussitôt permis de progresser à leurs ailes, vers Grusiatyn, entre le Styr et le Stochod, et à Lokatzy, d'où ils menacent à la fois Vladimir-Volynski et Sokol, l'une des têtes de routes qui mènent vers Lemberg.

Sur la Strypa, la situation ne se dessinait pas aussi nettement; mais en Bukovine la prise de Czernowitz a été, pour les Autrichiens, le signal d'une véritable débâcle. Ils ne s'y attendaient pas. Leurs généraux s'y faisaient décerner des brevets universitaires au lieu de surveiller les mouvements des troupes russes. On sait que les Russes n'attaquèrent pas la capitale bukovinienne par Toporouz et Rarancze comme en décembre dernier, mais par Bojan et Sagadora, colline dont l'occupation livra la ville elle-même. C'es la quatrième fois que les troupes du tsar occupent Czernowitz. Ce fut d'abord en septembre 1914, puis en novembre de la même année, quand la grande contre-offensive autrichienne la leur eut enlevée; puis le 2 mai 1915, alors que le grand-duc Nicolas marchait vers les Carpathes.

Avec la rapidité de manœuvre qui le caractérise, le général Letchitzky n'a fait que la traverser. Dès le lendemain, il était à trente-cinq kilomètres au sud, à Storozinetz, sur le Sereth, puis à Sereth, à la poursuite sur les talons mêmes du malheureux général Pflanzer, nouveau Mélas, dont l'armée semblait en partie perdue, coupée qu'elle était en deux tronçons, l'un fuyant vers les Carpathes, l'autre le long de la frontière roumaine avec la perspective d'un désarmement.

L'ARABIE SE SOULÈVE

La menace qui pesait depuis longtemps déjà sur les tristes maîtres de Constantinople et de la Turquie se déclanche. L'Arabie est en pleine révolte, elle lève l'étendard de l'indépendance. Et, comme entrée de jeu, avec l'aide des tribus de l'ouest et du centre de l'Hedjaz, le grand chériff vient de chasser de la Mecque la garnison turque et son commandant, le colonel Vahib bey. Il a forcé les troupes ottomanes occupant Djedda et Taïf à se rendre. Enfin il assiège étroitement Médine, la cité sainte. Il n'est pas besoin de souligner l'importance de ce grand mouvement insurrectionnel. C'est la coupure entre l'Islam et la Turquie, c'est pour celle-ci une grosse aggravation de sa situation militaire.

LA BATAILLE DE VERDUN

La bataille de Verdun entrait le 22 juin dans son cinquième mois; et, comme on le pensait, le kronprinz a voulu marquer ce nouveau stade par une attaque de grand style, et cela d'autant que les jours précédents toutes ses attaques contre la redoute d'Avocourt et la cote 304, sa tentative pour nous reprendre les gains réalisés au Mort-Homme dans la journée du 15, et une sorte de hurrah sur Thiaumont avaient radicalement échoué.

Après des préparations d'artillerie vraiment formidables, des bombardements d'une intensité jusqu'alors inconnue, il ne cesse de lancer attaques sur attaques des deux côtés de la Meuse, tantôt contre le Mort-Homme et la cote 304, tantôt sur le plateau de Vaux, et cette furie nouvelle, comme les tentatives en Champagne, sur le Mont-Têtu, n'ont sans doute d'autre but que de masquer les prélèvements de troupes au profit du front oriental, d'essayer d'en faire douter.

LÉON PLÉE.

Les Livres

Les Débris de la Guerre, par Maurice Mæterlinck. — *Bourguignottes et Pompons Rouges*, par Charles le Goffic.

Dans la dernière page écrite par Emile Faguet pour *Les Annales* et publiée à cette place où notre directeur veut bien me confier la tâche, difficile après ce maître, de vous parler, chaque semaine, du mouvement des idées tel qu'il s'affirme dans les livres nouveaux, l'éminent critique constatait que parmi les choses changées en France du fait de la guerre, rien ne l'est autant que ce que les étrangers appelaient l'esprit français. A considérer les efforts littéraires du moment, on reconnaît pleinement cette vérité. L'épopée passionnément vécue nous a fait une âme grave, prise toute par les événements où nous mettons, du geste ou de la pensée, un peu du meilleur de nous-mêmes. Il n'est point d'autre littérature possible actuellement que la littérature de guerre, l'esprit demeurant obstinément fixé sur le drame qui bouleverse l'humanité. La lutte tragique entre deux mentalités et deux civilisations ravive chaque jour toutes les vertus de la race et détermine plus de sincérité dans nos méditations. A vivre en cette atmosphère d'héroïsme, il s'est formé tout naturellement un esprit nouveau — celui qui marque dans l'évolution des peuples les périodes d'élan et de rédemption.

Si l'on fait abstraction des ouvrages hâtivement écrits, avec l'unique préoccupation d'une fructueuse exploitation du goût du jour, on constate que cet esprit nouveau s'annonce généralement dans notre littérature de l'heure présente. On demeure frappé du fait que des écrivains parvenus depuis longtemps à la pleine maturité du talent, dont la « manière » est consacrée par toute une œuvre, en viennent à se renouveler puissamment sous l'effet direct de l'émotion ressentie au spectacle des peuples aux prises. Sans doute, il ne faut pas chercher dès à présent le livre définitif, fixant pour les générations à venir le prodigieux tableau d'ensemble de cette épopée. Dans l'angoisse des jours qui s'écoulent, on ne peut que noter les impressions du moment, décrire la scène entrevue, orner du prestige des mots la pensée qu'éveillent en nous toute cette vaillance, toute cette gloire et toute cette douleur. C'est ce qui constitue le charme de la page brève, où le détail prend la valeur d'un symbole, où une silhouette se détache émouvante dans l'imprécision des lignes, où nous retrouvons, comme prolongés par un écho puissant, la plainte de notre cœur et le cri de notre conscience.

Parmi les livres les plus récents, il en est deux, très différents d'inspiration et d'écriture, qui produisent, à ce point de vue, une impression durable : *Les Débris de la Guerre* (1), de M. Maurice Maeterlinck, et *Bourguignottes et Pompons rouges* (2), de M. Charles Le Goffic. M. Maeterlinck a réuni les articles qu'il écrivit et les discours qu'il prononça pour dénoncer au monde l'horreur du crime allemand. Il offre un vivant exemple du bouleversement déterminé par cette crise d'humanité dans les esprits les plus puissants et les âmes les plus fermes. « J'ai essayé, dit-il, de m'élever au-dessus de la mêlée, mais plus je m'élevais, plus j'entendais ses cris et mieux j'apercevais sa démence et son honneur, la justice de notre cause et l'infamie de l'autre. » L'auteur de *La Sagesse et la Destinée* déplore de devoir faire entendre des paroles de haine et de malédiction dans une œuvre qui, jusqu'à ce jour, n'a maudit personne, mais il constate : « En écartant la haine, j'aurais trahi l'amour. » Toute la conscience du devoir envers les autres et envers soi-même est là, et elle se retrouve à chaque page de ce livre, que l'auteur médite sur la mort d'un petit soldat, qu'il glorifie la mémoire de miss Edith Cavell, ou qu'il proclame l'impérissable gloire de la Belgique héroïque.

Devant ces millions d'hommes disparus, une pensée obsède M. Maeterlinck : celle de la « vie » des morts. Il avait déjà exprimé l'idée que ceux qui tombent pour la patrie ne devraient pas être comptés parmi les morts, qu'il faudrait leur donner un autre nom. Il développe magnifiquement ce thème qu'il n'y aurait plus de différence entre les vivants et les morts si nous savions nous souvenir. « Ils ne meurent pas à l'heure qu'ils descendent dans la terre, mais à mesure qu'ils descendent dans l'oubli, et l'oubli seul rend la séparation irréparable. » Nul n'a davantage que M. Maeterlinck la sûre intuition du mystère qui est au cœur des hommes, et c'est par là que sa vision de la guerre est si émouvante.

Celle de M. Charles Le Goffic ne l'est pas moins. L'auteur de *Dixmude*, cet admirable chapitre de l'histoire des fusiliers marins, a profondément senti la guerre. Dans *Bourguignottes et Pompons rouges*, il réussit par les moyens les plus sobres à traduire fortement tout ce que cette lutte comporte de grandeur et de misère, d'élan et de détresse, non seulement pour ceux qui consentent à un haut idéal l'héroïque sacrifice d'eux-mêmes, mais pour tous les êtres. Il faut lire la page où il décrit l'effet du tocsin annonçant la mobilisation aux humbles villages bretons. « L'air n'est plus qu'un immense halètement. » On sent que le paysage entier s'imprègne de la gravité de l'heure.

M. Charles Le Goffic a le don de la description. Son esquisse de Nieuport sous la lune et son évocation d'Arras, ce « cadavre de ville », sont saisissantes. Le tableau qu'il trace de Furnes-la-Noire, la ville qui « a pris la livrée du roi », est d'une réelle beauté. Ces pages comptent parmi les plus belles qui furent écrites sur la grande misère du pays de Flandre. Les figures qui peuplent ces paysages ont toute la mélancolie et toute la noblesse aussi du décor où elles se meuvent, comme celle de ce fusilier Cacherat cité à l'ordre de l'armée pour « indiscipline sublime ». Tout cela vaut par sa simplicité, sa fraîcheur, le charme de sa poésie intime, par la phrase qui découvre largement un horizon et le mot qui révèle une âme.

On a fait des enquêtes pour essayer de se rendre compte quelle influence la guerre exercera sur les arts et les lettres. Il semble que des livres comme ceux-ci fournissent sur ce point une indication précieuse. La littérature est toujours ce que la font l'époque et le milieu où elle se développe. Elle est l'expression rigoureusement fidèle des aspirations profondes qui commandent l'évolution. C'est pourquoi il est permis de croire que les hommes de cette génération tiendront leur noblesse intellectuelle de la bonne épreuve de la douleur et que la paix ne fera pas renaître de sitôt certains genres littéraires que la guerre a voués à un juste abandon.

ROLAND DE MARÈS.

(1) Bibliothèque Charpentier, 1 vol.
(2) Collection « les Proses », Crès et Cie, 1 vol.

LE LIVRE DU JOUR

La Parisienne et la Guerre, par Maurice Donnay (Crès, éditeur).

Il est superflu de vanter à nos lecteurs l'art de M. Maurice Donnay, ce talent fait de sensibilité souriante, de grâce et d'ardent patriotisme Le petit livre publié par l'illustre écrivain contient le texte de trois conférences. L'une d'elles, Un Voyage en Allemagne, *fut prononcée à l'Université des* Annales, *une autre,* France et Angleterre, *au Majesty's Théâtre à Londres, la troisième, dans la salle de la Société de Geographie. Celle-ci donne son titre au volume. Elle trace un double portrait de la Parisienne, avant et depuis la guerre. C'est une merveille d'esprit et d'émotion. En 1914, il y avait à Paris, dans ce qu'on nomme « le monde », un besoin effréné de luxe, une excessive frivolité... En 1916, les choses ont un peu changé, heureusement. Citons l'observateur philosophe .*

Des Parisiennes qui n'étaient jamais descendues dans les profondeurs du métro ont appris à utiliser les voies souterraines. Elles y sont foulées, pressées ; mais elles trouvent qu'elles ont une bonne presse et s'en amusent. Quelques amies se réunissent, en petit comité, pour dîner, Mme X... est arrivée à l'heure exactement, bien qu'elle demeure tout près ; c'est qu'elle n'a plus son auto ; tout s'explique. Dès le potage, la maîtresse de la maison prévient, s'excuse : " Vous savez c'est un tout petit dîner, un repas de guerre ; il n'y a que deux plats et vous serez indulgents pour le service. Je n'ai qu'une bonne ; mon domestique est dans les tranchées... Il écrit d'ailleurs des lettres admirables ! " Oh ! qui ne s'accommoderait ce soir et les autres soirs d'un tout petit dîner, alors que tant de gens ce soir et les autres soirs mangent strictement pour vivre et, même, pour ne pas mourir ? Allons ! la maîtresse de la maison est tout excusée. Plus d'une juge sévèrement les tralalas et les balthazars d'antan, ces festins sans innocence qui mènent à la dyspepsie, à l'artério-sclérose, au ralentissement général, où tant d'argent est sottement et inutilement dépensé : car la majeure partie des invités s'abstient, suit un régime, et les autres, ceux qui ne s'abstiennent pas, le précèdent. On projette de fonder, après la guerre la Ligue des deux plats ; oui, deux plats seulement quand on recevra ses amis à dîner, mais une cuisine sans sophismes : un seul vin, mais sincère.

La table n'est pas couverte d'orchidées, ni d'œillets, ni de roses. Eh bien ! s'il n'y a pas de fleurs, on aura plus de place pour y mettre, moralement, ses coudes. On se réunit pour causer, pour se confier, pour échanger des idées et des nouvelles. On a besoin de cordialité, d'amabilité, d'amitié.

C'est grâce à la Parisienne d'aujourd'hui que Paris a cette physionomie spéciale, sévère et douce, ce sourire grave qui fait qu'on aime la grande ville plus qu'on ne l'a jamais aimée.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROISME

L'ALOUETTE FRANÇAISE POUR LA MOUETTE RUSSE

(Vers écrits pour le gala franco-russe, à Toulon)

Au-dessus de la steppe immense, en plein azur,
Blanche et coquette suzeraine,
S'enivrant de soleil, d'étendue et d'air pur,
Planait la mouette d'Ukraine.

Vive et fière, au lever du jour, loin du sillon
Où ses petits dormaient encore,
L'alouette gauloise à l'ardent carillon
Montait pour saluer l'aurore...

Tout à coup un long vol de corbeaux essaima
Des forêts de la Germanie;
L'alouette gémit, la mouette clama :
Et l'une à l'autre fut unie...

Oui, parce qu'un matin deux oiselets tremblants
Furent troublés dans leur prière,
Deux grands peuples, sur leurs grands vaisseaux noirs et blancs,
Se visitent à la frontière.

Cronstadt ! Toulon !... O jours d'allégresse et d'espoir !
On se rapproche, on se fiance...
Les cœurs battent d'accord... et l'on échange, un soir,
Les anneaux d'or de l'alliance.

❀

Mais les corbeaux teutons depuis ont pullulé;
Alliés aux vautours d'Autriche,
Ils ont dit : « La mouette a vraiment trop de blé;
» L'alouette en or est trop riche... »

Et sur les deux oiseaux de paix ils ont fondu
A l'improviste, un soir d'orage.
A l'assaut des brigands l'Entente a répondu :
Et la guerre depuis fait rage.

Et par centaines de milliers tes fils sont morts,
Mouette des steppes lointaines;
Et tes fils, alouette, atteints dans leurs essors,
Innombrables jonchent les plaines.

Et par centaines de milliers également,
— Moins heureux ceux-ci que les autres, —
Dans les bagnes où les torture l'Allemand
Souffrent vos captifs près des nôtres.

Amis très chers, héros frères de nos héros,
Gémissant sous la même chaîne,
Sans vêtements, sans pain, à leurs communs bourreaux
Vouant une commune haine,

Fiévreux, les poings crispés, mais, hélas ! sans pouvoir
Contre des barrières que garde
La foudre... et regardant au loin, sans jamais voir,
Sur la route où leur œil s'attarde

Accourir au galop vos cosaques vainqueurs,
Ou nos petits soldats de France
Poussant enfin le cri qu'attendent tous les cœurs :
« Victoire ! Paix et délivrance ! »

❀

Ah ! que du moins vers eux aille le réconfort
De notre obole fraternelle;
Que l'alouette à la mouette offre un peu d'or,
Et tout l'espoir qui vit en elle

Du triomphe assuré de nos soldats unis,
De la délivrance prochaine
Et du retour de vos beaux oiseaux dans leurs nids,
A l'heure où chanteront sur vous nos blés bénis,

Alouette de Gaule et mouette d'Ukraine !

FRANÇOIS FABIÉ.

ÉPITAPHE

Ce n'était pas assez du cyprès à sa tombe,
Ni de la stèle dure où son nom est écrit,
Ni de l'écho vibrant de mitraille qui tombe,
Ni du printemps précoce où la ronce fleurit.

Ce n'était pas assez du bruit que font les armes
De ses frères venant saluer son repos,
Et mêlant les éclairs rapides de leurs larmes
A celui du soleil couché sur ce héros.

Ce n'était pas assez de la noble louange
Pareille à la tempête au milieu d'un bois vert,
Pareille à l'épopée où la chanson d'un ange
Fait se choquer l'azur, les myrtes et le fer.

Ce n'était pas assez de la force et du rêve,
Des pleurs que, sur le fils, ont versé les aïeux,
Du laurier dont le tronc est traversé d'un glaive...
Ce n'était pas assez du sublime, en ces lieux.

Il n'avait pas suffi que la victoire rude
Ait, de son pied d'airain, dans cet enclos doré,
Foulé divinement tes lis, ô solitude,
Et tes genièvres noirs, ô silence sacré !

Que les chefs attendris dans un élan de mère
Aient fait, à leur soldat, le geste de dormir.
Ce n'était pas assez de la senteur amère
Des ifs, de la pitié, du sang, du souvenir...

Il n'avait pas suffi que les colombes mêlent
Le songe de ce mort à leur cri rauque et lourd,
Et que vos grandes voix, sur ce tombeau, s'appellent,
O Patrie, ô douleur, ô jeunesse d'un jour !

L'ombre, la paix, les cris des batailles lointaines,
Le salut fraternel, les arbres enlacés,
Le discours héroïque ensemençant les plaines
De sourire et d'espoir avec ses mots blessés,

La tendresse des cœurs, le battement des ailes,
Tant de beautés autour de ces restes glacés,
Sur ce tertre, le vent des palmes immortelles,
Et, sur ce front, le ciel, ce n'était pas assez !

Non ! La Gloire serait sans âme et sans revanches,
Et la mort n'aurait pas sa complète douceur,
Si, légère et voilée, ô frémissante sœur,
Vous ne vous avanciez, sous ces funèbres branches,

Vierge de pur amour avec vos roses blanches...

HÉLÈNE PICARD.

LORD KITCHENER OF KHARTOUM

Les voix de l'Océan bercèrent son enfance
Sur les rochers d'Erick en lutte avec le flot.
Issu du sang des preux, il en eut l'endurance;
L'honneur fut son drapeau, la bataille son lot.

Sous sa première armure il combat pour la France
Dont la brise des mers lui porte le sanglot.
De son lourd destrier, harnaché d'espérance,
Le Nil, l'Inde, le Cap entendent le galop.

Quand la libre Angleterre eut besoin d'une armée
Pour défendre le faible et restaurer le Droit,
Le vieux chef, se dressant sur son haut palefroi :
« Il le faut ! Levez-vous ! fils de la terre aimée !

» Déjà les Francs sont prêts, brandissant la framée ! »
Les barbares, alors, tressaillirent d'effroi...
Le tocsin s'envola des cloches du beffroi,
Et le glaive couvrit la justice alarmée !

Vers l'empire des tzars l'appelle le Devoir...
Il part ! le regard clair, impatient de voir,
Surgissant des glaciers, la radieuse aurore.

L'univers contempla, spectacle triomphant,
Réunis sous les plis du drapeau tricolore,
La baleine portant secours à l'éléphant !

Le Destin réservait d'illustres funérailles
Au sirdar épargné par le feu des batailles...
Aux flancs d'un cuirassé fut forgé son cercueil !
L'Océan, déchainant sa clameur grandiose,
Couvrit de son manteau royal, vivant linceul,
Kitchener of Khartoum, dans une apothéose !

LÉON ÉTEVENON.
Préfet des Études de l'École J.-B.-Say.

A NAVARRE

Je t'arrivais, joyeux, si fier de te connaître,
De pouvoir t'approcher l'espace d'un moment
Toi que j'avais vu de loin m'apparaître,
Aigle pourpre fendant les airs superbement.

Mais tu me dis : « Mon cœur, triste autant qu'il peut l'être,
« Pleure depuis une heure, et désespérément,
« Le pilote Boillot, mon camarade et maître.
« *Ils* se sont mis à cinq pour « l'avoir » lâchement ! »

Et tes lèvres tremblaient de fureur contenue ;
Et ton œil fier et dur fouillait déjà la nue ;
Et tes doigts caressaient, fiévreux, ton appareil.

Alors, je t'admirai, Fraternité des Armes,
Toi par qui, devant moi, l'aigle versa des larmes
Lui qui peut, d'un œil sec, contempler le soleil !

THÉODORE BOTREL.

L... (sous Verdun), le 19 mai 1916.

LE LION

Aux défenseurs de Verdun.

Ivre d'indépendance et de force, ô lion,
Monarque redouté de l'espèce vivante,
Ta pourpre au loin s'étend sur la brousse mouvante
Où le sang frais décrit maint rutilant sillon.

La nuit ton œil fulgure, intense vision,
Verte lueur d'enfer, à l'approche émouvante,
Et ta voix de tonnerre, en clameur d'épouvante,
Sème dans les forêts la désolation.

L'homme, pour t'asservir, te brave dans la chasse,
Mais soudain tu bondis et l'abats de ta masse,
Où s'enfonce un poignard, en ton cœur arrêté.

Ainsi le héros vole au-devant du carnage :
Il fond sur l'ennemi pour vaincre l'esclavage
Ou perdre l'existence avec la liberté.

SALEM EL KOUBI.

SALONIQUE

Princesse d'Orient, Salonique amoureuse,
Dès que je vis, charmé, ton golfe harmonieux,
Je sentis que j'entrais dans une terre heureuse
Au sublime pays des Dieux.

Mais saurais-je chanter ta baie immense et rose,
Ta rade incomparable aux flots resplendissants,
Où l'aube radieuse en de la brume éclose
M'ouvrit ses bras éblouissants ?

Ainsi tu souhaitais bonheur et bienvenue
Au soldat voyageur qui venait vers ton port,
Et mon âme éprouvait une joie inconnue
Devant ton souriant décor.

Des Pélions de neige et de mauves Parnasses
Diadémaient ton front d'un cercle lumineux.
Couchée au bord des eaux tu faisais, non sans grâces,
Briller tes joyaux merveilleux.

De loin, t'apercevant sous un dais de ciel pâle
Que soutenaient les fins piliers des minarets,
Près de la mer Égée aux clairs reflets d'opale,
Je savais que tu me plairais.

Des remparts crénelés où nichent des corneilles
Cernent ton beau royaume en proie aux nations,
Et le soleil, dorant tes coupoles vermeilles,
T'offre ses adorations.

J'aime tes blancs turbés qu'ombrage un cyprès sombre,
Ton grand arc d'Alexandre aux reliefs effacés,
Tes basiliques d'or, de mosaïque et d'ombre
Qui marquent tes nombreux passés.

Mais je ne saurais dire, ô ville levantine,
Ton âme hellène et turque avec ton double sang,
Salonique ottomane, orthodoxe et latine
Où la Croix se mêle au Croissant.

ALBERT TUTTES,
du corps expéditionnaire d'Orient.

A MA BOURSE

Reporte-toi, ma bourse, au jour déjà lointain
Où de gros louis d'or se prenaient dans tes mailles.
Ils avaient sur leur plat des profils de médailles,
Rois de France frappés dans leur regard hautain,

Chacun rêvait par eux d'assurer son destin.
Ils croissaient sous le sol, dans le blé des semailles,
Et quand venait le temps des fraîches accordailles,
Ils payaient largement la note du festin.

La guerre a fait s'enfuir nos belles pièces jaunes;
Et monsieur le Curé, le dimanche, à ses prônes,
A chassé de ton fond mes derniers embusqués.

Tu n'es riche, depuis, qu'en vieux billets sordides,
Contre mes beaux jaunets, pour la France troqués.
L'or est le sang de ceux dont les veines sont vides.

JOSEPH ANCEY.

POUR MESDAMES DE LA CROIX-ROUGE

Grands oiseaux blancs penchés sur la souffrance humaine,
Sur la nuit parcelles de jour,
Comme on vient à l'amour, vous vîntes à la peine,
Parce que de la peine était né votre amour.

Vous vîntes librement, sans ciel qui se décore
De vœux prononcés à genoux,
Et nul ne prévoyait, quand vous dansiez encore,
Le dieu de charité qui sut descendre en vous.

Mais les plaisirs légers, tango, thé, bavardage,
Se sont effacés sans débat
Devant le geste simple et le joli courage
Qui du bal chatoyant vous menaient au combat.

Votre âge ?... Votre nom ?... Pour le pauvre visage
Que mitrailleraient les canons,
Les soins n'ont pas de nom, le dévouement pas d'âge,
Et vous les prodignez sans demander des noms.

Vous qui perdiez les sens pour une égratignure
En dépit de sels vigoureux,
Vous osez avec art panser une blessure
Et presque tendrement laver les pieds poudreux.

Vous rappelez la mère ou la sœur ou l'amante,
L'amante surtout certain soir
Où l'on vous trouverait la coiffe trop seyante,
La peau trop blanche et l'œil trop noir.

Bah! que les médisants critiquent votre charme :
Parmi les balles, les obus,
L'élégance jamais ne fit couler de larme
Et la coquetterie est un charme de plus.

Un entre-deux d'auvergne ou d'irlande peut-être,
A l'ambulance, n'exclut pas
La douceur de la femme et la grandeur du prêtre
Dont sont auréolés les gestes de vos bras.

Sur les lits douloureux où repose la France,
A pleines gerbes vous versez
Le mol apaisement, la bonne délivrance
Et des espoirs nouveaux sur les espoirs blessés.

Au sang qui racheta nos fautes par l'épreuve,
Au sang pâle qu'il faut bénir,
Vous préparez la foi, la vie ardente et neuve,
La résurrection et le clair avenir!

G. G.

LA FRANCE SAUVÉE

Notre confrère Fernand Hauser (aux armées) publie sous ce titre, chez les éditeurs Bloud et Gay, un recueil de poèmes inspirés par la Grande Guerre. Nous sommes heureux d'en extraire ce fragment :

LES ENFANTS DE STRASBOURG

Les enfants de Strasbourg chantaient sur le Broglie,
Ils chantaient des chansons de France, et leurs parents
Écoutaient en riant ces chansons si jolies
En songeant au passé, si lointain maintenant :

Entrez dans la danse,
Chantaient les enfants.
Voyez comme on danse,
Disaient les parents.

Les vieux dodelinaient de la tête, et des larmes
Qui perlaient à leurs yeux montraient leur émotion.
Mon Dieu! Qu'il était loin, le temps où, sous les armes,
Soldats français, ils se battaient comme des lions!

Pauvres gars! Ils n'ont pas connu la douce France!
Savent-ils seulement qu'on y vit mieux qu'ailleurs,
Que ses drapeaux sont un symbole d'espérance,
Et que la liberté flotte dans leurs couleurs?

Soudain, coups de canon! Qu'est-ce donc? C'est la guerre!
Nous allons les revoir, les gais soldats français!
Ah! Nos petits pioupious, nos gentils militaires!
Revenez dans Strasbourg, ainsi qu'au temps passé!

Revenez dans Strasbourg, vous reverrez l'Alsace,
O mes amis, française, ainsi qu'au premier jour!
L'Allemand n'a rien pu changer à notre race,
O France, nous t'avons conservé nos amours!

Des Prussiens ont passé, partant pour la frontière;
Entendant ces enfants qui chantaient en français,
Ils les ont regardés, puis, ivres de colère,
A coups de revolver, ils les ont massacrés!

Entrez dans la danse,
Petits Alsaciens;
Voyez comme on danse,
Chantaient les Prussiens.

FERNAND HAUSER.

Que de lyres continuent à vibrer dans la Tempête!... Signalons parmi tant de chants inspirés par le plus pur patriotisme, les envois les plus réussis au point de vue littéraire, qui nous ont été adressés par MM. et Mmes :

Eug. Chabaud, Pierre Félix, Charles Barbet, Et. Maireau, F. Faurnier, A. Neumarc, Suzanne Werthy, Condemine, Raymond Catrin, Alexandre Rey, Petit-Cuenot, Louis Proust, Charles Moulié, M.-L. Péralo, A. Bergerioux, Octave Charpentier, Jean Naudinat, Frédéric Fortin, Paul Leca, Madeleine-Jenny Cadelys, A. Guillon, Henri Ponzin, Ernest Laurent, C. Dille, Bernard Jannin, Marcel Ferré, A. Eyris, Louise Lafay et Georges Pélisson, Camille Mielle, Louis Chervet, Pierre-P.-J. Richard, Alphonse Lorraine, M. Mantel, Petrus Valti, Zerkine, Canudo, C. B..., Henry Cieutat, Paul Bertrand, Joseph Voisin, Julien-Jacques Sénégas, M.-L.-M. de Lavoute-Chilhac, A. Rigaud, Louis Lagrue, C. B..., André Bertet, Egée, André Mercier, Maray, J. D..., Pierre Segad, Apolline Reydet, Abel Marlette, J. V..., Gina Denoisy, Alice Lagoutte, Geneviève Girard, G.-A. Driessens, J.-B. Saladin, Marie-Louise Boisson, Jules Ligouzat, François Epelly, F. Meunier, Germaine-Camille Abéline, Robert Raguis, Ry, Contemnatillustris, Georges Roger, J.-M. Floch, Fernand Giran, P. Mouton, René Delaporte, A. Vy, L. Larmonier, Robert Raguis, lieutenant Berthet, Christiane H..., Maurice Raesch, Henri Pommier, J.-F. de Correa y Rivero, Léon Rostaing, Ernestine Compagnon-Thiery, Louis Dussouba.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

VI

AUTRE CHOSE, — UN PETIT RIEN D'AUTRE CHOSE QUE DE LA PITIÉ !

Sans que le malade ait ouvert les yeux, Manuel, une seconde fois, a relevé la petite châtelaine de sa faction près de la couchette blanche.

Epuisée par ces nuits de veille, Sylvette s'est installée dans le cabinet vert. Le divan lui sert de lit. Frileusement enveloppée d'une longue et large fourrure, engoncée, blottie, nichée en de moelleux coussins, elle sommeille, quand trois coups, rudement frappés l'éveillent en sursaut. Sa pensée valsant encore dans le tourbillon de ses rêves, d'un redressement vif, elle s'assoit sur son lit improvisé, défripe son corsage et reboucle ses frisons; en même temps, elle repêche sur le tapis de la fine pointe de ses petits pieds, puis renfile au vol ses mignonnes mules de Cendrillon.

— Entrez! permet Sylvette.

Et soudain, songes envolés, le cœur pincé d'une inquiétude aussi soudaine que cruelle, elle se dit :

« La guerre! Nous sommes en guerre! Pourvu qu'il n'y ait pas de mauvaises nouvelles! »

C'est Rupain qui entre, un Rupain méconnaissable, extraordinaire et jamais vu ainsi. Lui que morts ou naissances, bienfaits ou crimes, n'attendrissent guère, il a les paupières, les joues, le nez et le menton rouges, boursouflés, ruisselants de pleurs. Il crache, il renifle, il éternue des larmes.

Interdite, craintive, ne respirant plus, Sylvette s'écrie :

— Quelle catastrophe venez-vous m'annoncer, Rupain? Parlez! Dites vite... Dites tout... Les Allemands sont-ils dans le parc, dans le château?

Et le brave homme, tendant une liasse de journaux, riposte dans une détonation de sanglots :

— Ah! petite patronne, petite patronne, est-ce que je pleurerais si c'était du danger, du malheur ou de la mort! Si je piaille, c'est de joie. Nous sommes vain... vain... vainqueurs!

Rose d'émotion, mains jointes en élan d'action de grâces, mains jointes sur son cœur qui saute follement, la petite châtelaine s'est levée et répète transfigurée, emballée, exaltée, croyant vivre un des miracles dont Manuel lui parle si souvent:

— Vainqueurs! Nous sommes vainqueurs! Où ça, Rupain, où ça?

Et Rupain de répondre en assurance superbe :

— Sur la Marne... et partout! Partout les Boches reculent! Nous avons remporté la victoire partout!

Nouvelle coulée de larmes à travers une mitraille de sanglots.

Derrière le vieux garde frémissant de joie patriotique, apparaît, sans bruit, marchant sur la pointe des pieds, la silhouette chétive de Manuel. Aucune surprise n'altère les traits fins et réguliers de cette face de saint Joseph, pâle, résignée, mélancolique et douce.

Ce rude et vigoureux gros diable de garde,

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

en irrésistible besoin d'expansion, se jette sur le vieil ange ; il lui saisit les poignets, et, s'exaspérant de son calme béat, il le secoue comme un prunier dont on veut faire tomber toutes les prunes :

— Tu ne comprends pas..., Tu ne comprends donc pas ?

— Mais si..., mais si..., interrompt le jardinier de sa voix tranquille, jeune encore comme une voix d'adolescent qui n'a pas mué. Je savais avant toi, et je savais avant tous ceux qui ne croient pas ! La foi m'a depuis longtemps averti que Dieu sauverait la France.

— T'es vraiment trop discret, mon Breton ! Un tuyau de ce calibre-là, ça ne se chuchote pas qu'à confesse, ça se confie aux copains ! Si le bon Dieu nous a sauvés, avoue au moins que Joffre et ses poilus ont rudement aidé à la besogne !

— J'avoue que nos soldats se sont battus en bons chrétiens, accorde gravement Manuel, déchiffonnant sa manche que Rupain vient de froisser sous sa poigne musclée.

Les yeux secs à présent, mais surexcité et le teint enluminé, à croire qu'il vient de boire un coup de trop, le garde gesticule, fait à la fois du bâton, de la boxe et de l'escrime à la baïonnette.

— Une victoire comme ça, clame-t-il, y a de quoi rendre braves tous les neutres de Hollande, de Suisse, d'Espagne et d'Amérique, de quoi cicatriser toutes les plaies des ambulances de France et de Navarre, de quoi remettre sur pieds tous les morts ! Annoncez cette nouvelle à votre blessé, mam'zelle : je parie que ça le guérira du coup. Cette bataille de la Marne, c'est plus beau que toutes les batailles de 93 contre l'Europe coalisée ! C'est plus beau que toutes les victoires du monde ! Repousser et culbuter cette multitude barbare, rejeter à soixante kilomètres en arrière ce million de Boches depuis quarante-trois ans dressés, organisés, entraînés au massacre, voilà ce qu'ont fait nos poilus, jeunes et vieux ! Et dire que je n'en suis pas et que, sur dix enfants, je n'en ai que six au front ! Il me semble que, par mes gars, j'y donne mon coup d'épaule tout de même, en ce choc de gloire ! La carcasse reste ici, mais le cœur est là-bas ! Ah ! mam'zelle, que c'est chic et chouette d'être Français ! Faut-il être bête pour naître ailleurs qu'en France !

Et, menottes toujours jointes sur son cœur haletant, pleurant d'allégresse comme avait pleuré le garde, frémissante et fière, ivre de bonheur, Sylvette ne se lasse pas de répéter :

— C'est chic ! ah ! oui, Rupain, c'est chic d'être Français !

Devant Manuel immobile, en attitude recueillie, les lèvres remuées de prières et la pensée envolée, Rupain grogne de nouveau :

— Est-ce tout ce que tu trouves à dire, toi, neveu de curé ? Qu'as-tu à demeurer coi, pif en l'air et bouche bée comme un poussin qui avale sa goutte d'eau ?

Imposant, en dépit de son geste étriqué, d'un ton de sentence et d'inspiration malgré sa voix fluette, Manuel riposte avec l'à propos imprévu qui, parfois, coupe court aux risées :

— Je trouve à dire ceci : c'est un miracle à faire tomber à genoux les mécréants comme toi !

— Dans notre joie, n'oublions pas notre blessé, intervient Mlle d'Auberval.

Ses journaux à la main, d'un pas vif et léger, elle traverse le salon et pénètre dans la chambrette blanche. Le géant dort encore. Elle reprend sa place au chevet, sur la petite chaise basse, les yeux fixés sur les journaux. Elle brûle de tout lire et, pourtant, elle ne tourne pas les pages de peur que le froissement du papier ne réveille le blessé.

Vers deux heures vient le vieux médecin. Le soldat entr'ouvre les yeux, ces yeux de l'autre monde qui, parmi gens et choses oubliés d'ici-bas, semblent toutefois reconnaître la petite hôtesse si dévouée.

— Amnésie partielle, constate le docteur. Des faits les plus récents, il ne doit rien se rappeler.

« Rien ? — est sur le point d'interroger Sylvette. Pas même... m'avoir passé la bague au doigt ? »

Mais la jeune fille se tait, confuse d'abord d'être si près de trahir le secret du pauvre soldat, puis ensuite attristée...

Comment ne pas se souvenir des moindres détails de cette scène émouvante ? Est-il possible que son camarade de guerre ne se rappelle rien ? La mémoire ne lui reviendra-t-elle plus jamais..., jamais ?

— Moins de température, beaucoup moins que je n'osais l'espérer. Plus de délire, seulement de la torpeur. Les complications sont maintenant conjurées. C'est le principal. On s'occupera d'extraire la balle après.

Et, après nouvel examen du blessé, le docteur remarque :

— Quel beau garçon ça fait, à présent que vous l'avez peigné, débarbouillé, bichonné !

Sincèrement étonnée, comme si elle regardait le soldat pour la première fois, la petite châtelaine remarque et s'écrie à son tour en toute ingénuité

— C'est vrai : il est très beau garçon !

— Un type superbe de jeunesse développée, purifiée, fortifiée par les sports, ajoute le médecin. Pour avoir échappé à la mort, après tant de fatigues et de privations, avec une blessure pareille, il faut que ce gaillard-là ait l'âme chevillée au corps. Jamais je n'aurais cru le retrouver aussi calme. Vos soins, — c'est manifeste, — sont d'une efficacité merveilleuse. Pauvres praticiens que nous sommes ! Votre présence, une gentille parole, un seul de vos regards, ont fait plus que mes ordonnances. Pour le malade ou le blessé allemand, nul remède ne vaut une saucisse arrosée de goulées de bière. Pour le Français, la meilleure potion est le sourire d'une femme !

Sylvette rougit. Sous ses paupières baissées, son regard s'arrête au pauvre petit anneau, vaguement ciselé de deux cœurs ou de deux trèfles à quatre feuilles, — on ne sait plus, à cause de l'usure ! L'or brille à son doigt d'un reflet de soleil mat, presque éteint. Mlle d'Auberval se fait un cas de conscience de rappeler au vieux médecin :

— La nuit fut agitée. Notre blessé a eu la fièvre, le délire..., il a prononcé des paroles...

— Incohérentes ! — tranche le docteur. Ça n'a pas d'importance : il ne devait plus savoir ce qu'il disait !

— Il semblait pourtant, par instant, retrouver sa lucidité, objecte la jeune fille timide et tourmentée de scrupules. Il a prononcé un nom de femme ; il a parlé...

— Il faut qu'il parle le moins possible, interrompt de nouveau le médecin. Repos absolu. Rien qui puisse lui rappeler ce qu'il a pu faire et dire d'insensé dans son délire ; rien qui puisse lui troubler le cœur ou l'esprit !

Sylvette a pleine confiance en son docteur. Quoique de caractère assez résolu, elle hésite parfois avant d'agir, car elle se sent très jeune, très seule et très ignorante de la vie. Un désir bien naturel d'être conseillée et secourue en ce rôle de confidente d'un malade, rôle toujours si délicat et pour elle si nouveau, lui donne envie de conter plus en détail ce qui s'est passé pendant la nuit de veille. Mais, cette fois encore, il lui semble que, même avec les meilleures intentions du monde, la moindre indiscrétion serait une trahison envers son pauvre camarade de guerre.

Préoccupée, silencieuse, elle suit le docteur qui sort de la chambre blanche. Elle oublie bientôt le dilemme psychologique qui l'obsède en entendant cette brusque question du médecin :

— Que sont devenus et Mme Heltoux et ses projets d'ambulance ?

Ici encore, gênée de scrupules, Mlle d'Auberval hésite à répondre. Sous forme de plaisanterie interrogative, le docteur opine assez crûment :

— Serait-elle lâcheuse, votre belle cousine ? Nous promettant monts et merveilles de son entente et de son entregent, de ses innombrables relations et de ses puissantes influences, elle nous a mobilisés en hâte vertigineuse... puis, — Rupain m'a conté la scène de l'alerte, — elle nous plante là, s'éclipse sans crier gare. Aura-t-elle les autorisations annoncées ? Tiendra-t-elle ce qu'elle a promis ? Reparaîtra-t-elle, seulement ?

— Je n'en sais absolument rien, soupire Sylvette de plus en plus embarrassée. Marthe est intelligente, active, débrouillarde ; elle connaît énormément de monde. Je la crois à même de nous rendre de grands services. Elle peut revenir d'un jour, d'une heure à l'autre, dès que...

— Dès qu'il n'y aura plus de danger ! Jusqu'à présent notre infirmière-major ne nous a donné qu'un exemple... de prudence !

— Vous êtes dur pour Marthe, docteur.

— Est-elle si indulgente ?... Pour vous, par exemple ?

— Bah ! je m'accommode de son humeur...

— ...Et surtout de son absence !

— Elle aurait pu nous être très utile.

— Bah ! j'ai la preuve que vous êtes une meilleure garde-malade que votre cousine, en dépit de ses diplômes. Si elle ne *rapplique* pas, nous nous passerons d'elle... D'abord nous avons déjà commencé... et ça n'en va pas plus mal ! Je parie bien que c'est l'avis de notre blessé !

Le docteur a pris congé et c'est maintenant Rupain qui veille sur le géant. Sylvette, dans le cabinet vert définitivement aménagé en chambre, va mettre ses livres de comptes à jour. Tout bien réglé, elle se donne loisir d'examiner attentivement l'annelet d'or resté à son doigt. — Il lui arrive de le regarder très souvent à présent ! — Ressaisie d'appréhension, elle se répète les recommandations du docteur : « Repos absolu. Rien qui puisse rappeler au malade ce qu'il a pu faire et dire d'insensé dans son délire, rien qui puisse lui troubler le cœur et l'esprit ! »

Et des pensées taquines provoquent une jolie moue sur les lèvres de Sylvette :

« Si je porte encore la bague, s'il la revoit à mon doigt, mon grand blessé se rappellera sûrement la scène touchante de cette nuit ; alors, vagues ou précis, des souvenirs le troubleront. Aussi me paraît-il prudent d'ôter cette pauvre petite bague. C'est dommage ! Elle était à la mesure de mon doigt et elle m'allait si bien ! Chaque fois que je la regardais, sa teinte d'or très vieux, comme du soleil très doux, me pénétrait et me réchauffait le cœur d'espérance et de joie ! Je l'aimais déjà, je l'aurais aimée de plus en plus... »

Enlevant à regret, puis remettant vivement

la bague, Sylvette entrecoupe son monologue de gros soupirs :

« Mon doigt me semble tout chétif, tout nu, tout froid sans cet anneau... — un vrai petit doigt de neige! Et tout à l'heure, il était tiède mon doigt : il y avait du soleil sur la neige! De mode naïve et vieillotte, il est joli cet annelet, et combien précieux par tout ce qu'il suggère du passé! On croirait une bague de conte de fées, celle que le prince, pantoufle essayée, offrit à Cendrillon, ou celle que Peau-d'Ane glissa dans la galette pétrie pour cet autre prince qui se mourait d'amour. Avec ses menues feuilles... ou ses cœurs... — au fait, sont-ce deux cœurs ou deux trèfles? — usée ou inachevée, la ciselure est si fruste qu'on ne peut pas savoir. Mais, cœurs rapprochés ou trèfles à quatre feuilles, qu'importe! A peine esquissé, le symbole est complet, puisque le bonheur que promet le trèfle, le cœur le donne! Gentille bague, j'ai envie de te porter quand même! Malheureusement, je ne suis pas aussi sûre que le docteur de l'inconscience et de l'oubli de mon camarade de guerre! J'ai idée que, s'il ne me voit plus l'anneau d'or au doigt, il se souviendra tout de même... Alors, à quoi bon l'enlever? Allons, Sylvette, allons, pas de rêveries, pas de faiblesses, ma petiote, sois crâne! En temps de guerre, pour l'infirmière novice, la prescription du docteur doit être aussi sacrée que l'ordre du colonel pour n'importe quel bleu! Enlevons l'annelet une fois pour toutes, bravement..., et ne le remettons plus. Elle ne m'appartient pas, d'ailleurs, cette chère petite bague : je n'en dois être que la dépositaire fidèle. Probablement, ce bijou est destiné à cette jeune Marie, épouse ou fiancée dont mon géant a prononcé le nom si tendrement! Cette Marie a de la chance d'être aimée par un si brave et si beau fils de France! Je ne puis imaginer la situation sociale de mon pauvre blessé. Mais, à se fier aux apparences, on se souhaiterait volontiers, pour compagnon de toute la vie, un fiancé et mari de telle mine et telle allure! Oui, j'estime que cette jeune Marie est née sous une heureuse étoile! Mais pourquoi, si mon protégé lui réserve cette bague, au lieu de me la poser seulement dans la main, comme cela se fait en simple entremise, me l'a-t-il glissée au doigt..., et de quel geste volontaire..., avec quel long regard d'instance et de prière? Se sentant près de mourir, souhaitant, en souvenir d'une tendresse suprême, faire parvenir sa bague à une femme aimée, quel fiancé ou quel époux aurait l'idée de passer cette bague au doigt d'une autre? Aucun!... Pour ma part, je sais bien que la relique de mon promis ou de mon mari, m'arrivant ainsi au doigt d'une autre, me paraîtrait profanée! Ouvrier ou paysan, un Français ne commettra jamais pareille faute de tact, disons même semblable aberration de sentiment... Alors?... Sur l'instant, l'émotion m'a empêchée de réfléchir. J'ai reçu l'anneau croyant qu'il n'était pas pour moi... A présent que j'évoque la scène de sang-froid, je ne sais plus que penser... L'action de ce grand garçon, qui me semblait alors si simple, si naturelle, prend, dans mon souvenir, une signification différente... et voici aujourd'hui que je m'en sens troublée, voici que je prête à l'incident d'hier un sens étrange, quasi-mystérieux..., et, malgré tant de circonstances tragiques, un sens tout de même charmant! »

Une seconde, les beaux yeux azurés de Sylvette caressent la bague d'un regard attendri. Puis la petite châtelaine demeure silencieuse, immobile et pensive.

Au dehors un souffle écarte les branches. Le pâle soleil d'automne, tamisé par les feuillages verts, joue sur les vertes tentures, enveloppe la jeune fille d'une lumière d'espérance... L'anneau d'or, à son tour, brille comme un petit soleil... Puis le vent passe, la branche se redresse, le soleil se cache et l'ombre envahit la pièce. Le beau songe d'amour, à la fois héroïque et tendre, s'évanouit juste au moment où l'anneau d'or s'éteint. Sylvette se ressaisit dans un petit frisson, comme si son espoir envolé venait de lui jeter du froid dans un dernier coup d'aile.

« O folle! Que vais-je imaginer là, et comment hésiter encore? se gronde-t-elle. Plus de bague! C'est fini, le docteur l'a défendu : le blessé doit oublier ce qu'il a fait, ce qu'il a dit. Heureusement je garde, moi, le droit de me souvenir... Ce sera mon secret à moi toute seule! Si, règlementairement, l'anneau d'or n'est pas d'ordonnance en tenue d'infirmière, je le porterai, non par-dessus, mais sous ma blouse. Personne n'ira le voir là..., pas plus le docteur que notre infirmière-major.

Lentement, non sans soupirs, Sylvette, ayant retiré l'anneau, le rapproche de ses lèvres. Dans un recueillement de candide ferveur, elle murmure à mi-voix :

« Suspendu à ma chaînette d'or, parmi mes croix et mes médailles d'enfant, je te porterai cachée dans mon corsage, ô petite bague jolie, précieuse relique de guerre! Tes deux cœurs unis, ainsi blottis contre mon cœur, ne risqueront pas de se refroidir jamais! Libre au beau géant de t'oublier et de ne plus parler de toi! Je veux me taire aussi, mais pour sans cesse et mieux penser à toi! Et te frôlant jour et nuit, mes médailles et mes croix de petite fille te garderont pur et chaste, cher souvenir de mon premier blessé. Ton doux reflet d'or, aux jours de tristesse et d'hiver, me mettra de la joie et du soleil plein le cœur! »

Ayant, à la chaînette, enfilé la bague parmi les croix et les médailles bénies, Sylvette, avant d'enfouir l'annelet dans sa mousseuse et tiède cachette de batiste et de dentelle, le baise doucement et longuement.

Et déjà, il y a autre chose, un petit rien d'autre chose que la pitié, dans ce baiser-là!

(A suivre.) *CHARLES FOLEŸ.*

Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

« DEBOUT, LES MORTS!... »

Rappelons que cette œuvre d'art est délivrée :

Gratuitement dans nos bureaux, *à tout abonné sur la présentation de sa bande (envoi franco contre 75 centimes);*

Moyennant 50 centimes, à tout acheteur au numéro, porteur de trois exemplaires des Annales.

(Pour réception à domicile, en faire la demande en joignant la somme de 1 fr. 25.)

Les Deux Gloires [1]

Pièce en un acte, représentée à la Comédie-Française (Gala des Marins de France).

PERSONNAGES

Mme PHILIPPE	Mme JEANNE GRANIER
LOUISETTE	Mlle BERTHE BOVY
LE PÈRE BAUDOIN	M. MAURICE DE FÉRAUDY
JACQUES	M. ROCHER

Le théâtre représente une petite chambre assez pauvre, au sixième étage. A gauche, un lit, un petit buffet servant d'armoire, une table, quatre chaises de paille, une fenêtre formant tabatière. Au mur, une gravure représentant le général Joffre. Il est environ cinq heures du soir, il fait jour encore. Quand la toile se lève, Mme Philippe est en train de donner un petit coup de balai. Elle range deux ou trois objets qui traînent, puis pose trois assiettes sur la table. On frappe à la porte.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme PHILIPPE, LOUISETTE

Mme PHILIPPE. — Entrez!

Louisette a environ 17 ans, très pauvrement vêtue.

LOUISETTE. — Bonjour, mère Philippe.

Mme PHILIPPE. — Ah! c'est toi, petite! Eh bien! as-tu porté le pain chez Mme Brun, chez Mme Dutheil?

LOUISETTE. — Rassurez-vous, j'ai fait tout votre ouvrage.

Mme PHILIPPE. — Merci, petite.

LOUISETTE. — Et partout, d'ailleurs, on m'a posé la même question : « Elle n'est pas malade, au moins, notre porteuse de pain? »

Mme PHILIPPE. — Malade le jour où son petit revient du front! Ah! bien, ça serait du joli!

LOUISETTE. — Vous êtes contente, hein, de le revoir?

Mme PHILIPPE. — C'est comme si tu me demandais si je suis contente de voir clair. Alors tu leur as bien expliqué, tu n'as rien oublié, tu as bien porté un pain de quatre livres à la petite dame du rez-de-chaussée?

LOUISETTE. — Je vous dis que tout a été bien fait.

Mme PHILIPPE. — Ça t'a pas trop fatiguée de pousser la petite voiture?

LOUISETTE. — Ma foi non.

Mme PHILIPPE. — Passe-moi trois verres... Merci. Et maintenant va ouvrir le tiroir là-bas, tu y trouveras trois pièces de deux sous toutes neuves. Prends-les, elles sont pour toi.

LOUISETTE. — Vous ne voudriez pas, mère Philippe!

Mme PHILIPPE. — Fais pas la fière, va! t'es encore plus miséreuse que moi.

LOUISETTE. — Oui, mais j'ai l'habitude. Et puis, qu'est-ce que c'est que nos souffrances par rapport aux leurs?

Mme PHILIPPE. — Ah! ça, pour sûr! Passe-moi les fourchettes et les couteaux.

LOUISETTE. — J'y pense souvent la nuit à tous les petits qui sont là-bas.

Mme PHILIPPE. — Pourtant t'as ni père, ni frère, ni fiancé qui vivent dans les tranchées.

LOUISETTE. — Peut-être, mais à la longue, voyez-vous, on s'imagine qu'on est un peu de leur famille.

Mme PHILIPPE. — T'es un brave petit cœur.

LOUISETTE. — Non, je suis comme beaucoup d'autres.

Mme PHILIPPE. — Passe-moi le litre.

LOUISETTE. — Mais, dites-moi, madame Philippe, pourquoi mettez-vous trois couverts? Vous n'allez donc pas être seule avec lui, ce soir?

(1) Droits de reproduction, traduction et représentation réservés pour tous pays.

JACQUES, *souriant.* — Mais oui, père Baudoin.

LE PÈRE BAUDOIN. — Avoue que c'est amusant de se battre?

JACQUES. — Oui, c'est des belles heures!

Mme PHILIPPE. — Des belles heures!

LE PÈRE BAUDOIN. — Et puis, là-bas, la vie est plus grande, plus claire.

JACQUES. — On est tellement mêlé qu'on ne sait plus si les hommes sont différents.

LE PÈRE BAUDOIN. — C'est ça... Ni pauvres, ni riches, on fait plus qu'un... On ne s'y reconnaît plus!

JACQUES. — Un homme qui tombe, ça fait comme si soi-même on était fauché.

LE PÈRE BAUDOIN. — T' as raison, c'est des belles heures! Tiens, moi, quand je sonnais la charge, j'en donnais tellement que j'ai vu des blessés se sauver de l'ambulance pour venir reprendre leurs places dans nos rangs!

JACQUES. — Moi j'ai vu des gosses de vingt ans commander à des hommes de quarante... et se faire tuer pour les apprendre à mourir!

LE PÈRE BAUDOIN. — Parle!... il me semble que j'y suis encore!

JACQUES. — J'ai vu des poilus, la poitrine crevée, se traîner jusqu'à nous pour nous demander si on avait repris cent mètres de terrain perdu.

LE PÈRE BAUDOIN. — Cent mètres! quand on aime son pays... on s'imagine que c'est toute la patrie!

JACQUES. — Tenez, moi qui vous parle, j'ai vu à mes côtés, un copain, mon meilleur, qui est tombé, frappé mortellement. Il me donna une petite médaille qu'il avait au cou, le portrait de ses gosses et me demanda de lui chercher un prêtre. Il y en avait un justement qui montait la garde à cinq cents mètres de là. Il s'amena, posa son fusil, se mit à genoux, sortit sa croix et lui parla tout bas, comme à un enfant qu'on veut qui s'endorme. Le prêtre, malgré le bombardement et les balles qui chantaient à ses oreilles, continua à lui dire tranquillement les choses qui consolent et qui vous rapprochent de là-haut. Lui, le camarade, il le regardait... lui tenait les mains... et semblait ne plus souffrir! J'entendis : « Maman..., ma petite maman... », puis un cri! Le prêtre avait lâché sa croix..., tué net par un shrapnel. Un autre homme alors s'approcha, ramassa le crucifix, et, tout curé juif qu'il était, il continua ce que l'autre avait commencé. Oui, père Baudoin, c'est comme ça. Je ne sais pas comment on est à l'arrière..., c'est trop loin! Mais là-bas, sur le front, il n'y a plus que des hommes pareils! Et puis, pas un jour, on s'est senti découragé; on a toujours le sourire! Qu'il pleuve des marmites ou que ce soit leur 420 qui vienne faire du raffût, c'est pas ça qui nous enlèvera la volonté que nous avons tous de les faire rentrer chez eux à coups de baïonnette.



Mlle Berthe Bovy (Louisette) et M. Rocher (Jacques). *Phot. Manuel.*

LE PÈRE BAUDOIN. — En as-tu tué beaucoup, au moins?

JACQUES, *se redressant.* — Quatorze!

Mme PHILIPPE, *à mi-voix.* — Misère!

LE PÈRE BAUDOIN. — Vous apitoyez pas, madame Philippe..., c'est pas des hommes.

Mme PHILIPPE. — Oui, vous avez raison. Quand on se rappelle ce qu'ils ont fait..., c'est presque une trahison que de s'attendrir.

LE PÈRE BAUDOIN. Il faut qu'on se souvienne, madame Philippe.

JACQUES. — Soyez tranquille, père Baudoin, ceux qui se seront battus sauront apprendre aux autres à ne pas oublier.

On frappe.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOUISETTE

Louisette entre; elle est mieux coiffée. Elle a une rose au corsage. En voyant Jacques elle est très émue, très intimidée.

Mme PHILIPPE. — Entrez. Le voilà, Louisette... Eh bien!... avance..., sois pas bête.

JACQUES. — Comme tu es devenue jolie, Louisette!

LOUISETTE, *sans oser le regarder.* — Non.

Mme PHILIPPE. — Regarde-le donc au lieu de baisser le nez.

LE PÈRE BAUDOIN. — Il est trop beau, parbleu..., elle n'ose pas.

JACQUES. — Et comme te voilà fleurie!

LOUISETTE. — C'est pour toi que je l'ai apportée.

JACQUES. — C'est vrai?

LOUISETTE. — Oui..., c'est vrai.

JACQUES. — Alors, donne..., et embrasse-moi.

Il la prend dans ses bras.

Mme PHILIPPE. — Et maintenant, à table... Ici, père Baudoin, toi, petite, en face... Et mon Jacques, à côté de moi.

Long silence, troublé seulement par le bruit des fourchettes. Mme Philippe se penche vers son fils, et l'embrasse.

LE PÈRE BAUDOIN. — Nom de Dieu!

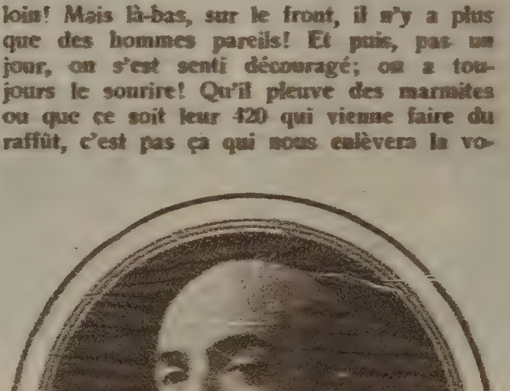
Mme PHILIPPE *et* JACQUES. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE PÈRE BAUDOIN. — Il y a tout de même de bons moments dans la vie!

Un silence. La toile tombe lentement.

Rideau.

PIERRE WOLFF.



(Phot. Chéri-Rousseau.)

M. Pierre Wolff.

LES·ANNALES



GÉNÉRAL SIR DOUGLAS HAIG
COMMANDANT EN CHEF DES ARMÉES BRITANNIQUES EN FRANCE
Portrait au fusain, par **Lucien Jonas**

9 Juillet 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS

Le N° 25 Cent.

COMMENT DÉTRUIRE LES PELLICULES ET GUÉRIR LA CALVITIE

Garantie remarquable

Garantir tout simplement qu'un régénérateur des cheveux donnera vraiment tous les résultats promis est une chose très commune ; mais garantir l'exécution de ces promesses par un contrat signé, en bonne et due forme, et en vertu duquel l'argent déboursé vous sera rendu si vous n'obtenez pas satisfaction est une chose toute différente et presque inconnue. Lorsque vous recevez en effet des mains du pharmacien chez qui vous faites votre achat cette garantie, vous ne pouvez vous empêcher de constater que c'est là quelque chose d'inaccoutumé, de fait sans précédent. Et, cependant, c'est une offre qui vous est faite aujourd'hui même par un des principaux pharmaciens. Il peut vous faire cette offre, car la Lotion Lavona est le seul régénérateur des cheveux connu sur lequel on puisse véritablement compter pour obtenir satisfaction 99 fois sur 100, comme il a été prouvé dans des milliers de cas. Cette offre est non seulement inaccoutumée, mais presque sensationnelle ; elle crée un précédent et marque une époque dans les relations ordinaires entre l'acheteur et le vendeur. Votre pharmacien vous vend ce régénérateur parce qu'il est persuadé qu'il vous donnera les résultats désirés ; si vous ne les obtenez pas, l'argent que vous avez versé vous est rendu. Vous ne courez aucun risque, un contrat signé vous garantit complètement. Le secret du succès merveilleux de la fameuse Lotion Lavona se trouve certainement dans ce fait qu'elle est fabriquée au moyen de la formule suivante de réputation mondiale : 50 grammes d'alcool à 90°, 30 grammes de Lavona de Composée, 7 décigrammes de menthol cristallisé et 45 grammes d'eau distillée. Cette lotion peut être préparée par tous les bons pharmaciens. Cependant, si vous désirez en faire l'essai sans courir le moindre risque de perdre un centime, vous devez demander la « Lotion Lavona » toute préparée, c'est-à-dire, celle qui est garantie.









LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	12 fr.	6 fr. 50
UNION POSTALE	18 fr.	9 fr. 50

51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

Nº 1724. — 9 JUILLET 1916

EDITION·DE·LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	16 fr.	8 fr. 50
UNION·POSTALE	22 fr.	11 fr. 50

51·RUE SAINT GEORGES · PARIS



LES FAMILLES NOMBREUSES : CHEZ UN PAYSAN DU NORD



1. Au seuil du cottage (Angleterre). — 2. Par rang d'âge et de taille (Amérique). — 3. Une famille française émigrant aux Etats-Unis.
Dans le médaillon : M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

LES FAMILLES NOMBREUSES

Notes de la Semaine

Familles Nombreuses

Tous les problèmes dont on devra chercher la solution après la guerre s'imposent déjà aux soucis des bons Français. L'un des plus graves se lie au danger de la dépopulation. L'inquiétude qu'il éveille ne date pas d'aujourd'hui. Rappelez-vous les polémiques, les enquêtes, les interviews, les joutes oratoires, les efforts de propagande que cette question a suscités... Depuis vingt ans, elle éveille l'inquiétude des économistes, des sociologues, des statisticiens et leur arrache des cris d'alarme... Un des premiers, l'honorable M. Piot essaya de lutter contre ce péril dont il prévoyait les conséquences. Cela lui valut les railleries des vaudevillistes et l'estime des honnêtes gens. Croisade utile, urgente, mais inefficace. Notre légèreté foncière, n'écoute pas les conseils de la raison. Nous ne sommes point aveugles; nous discernons clairement nos erreurs et nos fautes; nous y retombons, par étourderie, par mollesse, par égoïsme, par lâcheté. Le fléau du malthusianisme aura exercé sur ce pays des ravages qui, perpétuellement accrus, ont failli le précipiter aux catastrophes. Citerai-je des chiffres? En voici que j'emprunte aux travaux de M. Bertillon et de M. Henry. L'excédent du nombre des naissances sur celui des décès était de 200,000 en 1830 et de 100,000 encore jusqu'en 1885. Dès lors, chaque année, il ne cesse de faiblir. Il tombe à 40, à 30, à 25,000, tandis que chez le voisin, chez l'éternel ennemi, il oscille entre 900,000 (Allemagne), et 340,000 (Autriche-Hongrie). Enfin, un moment arrive (1911), où les décès excèdent de 34,000 les naissances. La France glisse sur la pente fatale, s'achemine vers les désastres qui lui ont été prédits, ressent les premiers symptômes de l'amaigrissement progressif avant-coureur de la mort. Comment en serait-il autrement? Nos jeunes femmes redoutent la maternité, ne la subissent qu'à regret, écartent d'elles, avec la complicité de leurs maris, les maternités multiples. Ainsi qu'en témoigne le tableau suivant, les familles qui comptent plus de trois enfants forment la sixième partie des familles françaises. Or, s'il n'y a dans chacune d'elles que deux enfants, la disparition du père et de la mère se trouve strictement compensée. Il importe donc que le nombre moyen des enfants soit de beaucoup supérieur, pour que la population du pays progresse.

Célibataires de plus de 30 ans	1.376.591	soit	12 0/0
Familles sans enfants.......	1.848.572	—	15 —
— ayant 1 enfant.....	2.639.894	—	22 —
— ayant 2 enfants....	2.364.202	—	20 —
— ayant 3 enfants....	1.585.960	—	13 —
— ayant plus de 3 enf.	2.122.210	—	17 —
Nombre d'enfants inconnu..	189 594	—	1 —
Total.........	12.127.023		100

Le résultat de ce déplorable état de choses, se conçoit : c'est l'invasion pacifique, précédant l'invasion guerrière. Les nations trop peuplées, inondent, comme des fleuves sortis de leurs lits, les nations dépeuplées. L'Allemand prolifique prend possession de Paris, de Londres, d'Anvers; partout il s'insinue, tend les invisibles fils de son réseau d'espionnage, met la main sur le commerce et l'industrie, prépare sournoisement les conquêtes que la brutalité des armes achèvera... Le monde, indifférent ou distrait, le laissait faire. Ne regrettons pas qu'un formidable coup de tonnerre ait secoué sa torpeur. Et arrangeons-nous pour que la leçon si chèrement payée, ne soit pas perdue. La France a des devoirs sacrés envers elle-même. Le plus urgent est de se reconstituer, de combler les vides qu'une lutte meurtrière a creusés dans sa jeunesse. La forêt ravagée par l'orage, reverdit... Les branches se couvrent de feuilles sur les arbres abattus. Que la patrie cruellement frappée se redresse... Que ses blessures se cicatrisent... Que les tout petits affluent pour remplacer les grands, disparus... Le don généreux et cordial de M. Etienne Lamy correspond à ce besoin. Les cinq cent mille francs que l'éminent écrivain vient d'offrir à l'Académie, avec mission d'en distribuer le revenu à des familles nombreuses et intéressantes, ce geste magnifique n'apportera pas seulement une aide matérielle au travail et à la vertu; il a la signification d'un symbole, l'éloquence d'un chaleureux plaidoyer. M. Lamy veut que ses libéralités aillent aux paysans. Dans une page très belle, pénétrée d'émotion et de tendresse et dont les mots sont soigneusement pesés, il précise sa pensée; il explique pourquoi, entre tous, le paysan lui est cher.

« J'ai choisi les familles de paysan, parce que c'est le paysan qui laisse le moins déchoir la race, en perpétue les stabilités, travaille le plus, vit le plus accablé de charges et, pour les fuir, commence à déserter les campagnes; parce que le paysan, grande victime de la paix, est la grande victime de la guerre, parce qu'il en est le héros obscur et continu, parce qu'aucune aptitude ouvrière ou savante ne l'a jamais appelé en arrière du front, parce que sa passion du sol changeant de forme et croissant en vertu, il le défend comme il le cultivait, et qu'à lui surtout nous devrons de recouvrer nos départements envahis et nos anciennes provinces; parce qu'il est à la fois le plus nécessaire, le plus oublié, le plus patient et le plus stoïque des Français. »

Oui certes, le paysan mérite cette sollicitude fraternelle. Je suppose qu'il en sera touché, qu'il en saisira le sens profond. M. René Bazin nous peint son étonnement et sa joie quand la manne académique arrosera son humble logis. Sera-t-il surpris à ce point? Le lauréat n'aura-t-il pas ouï parler des démarches tentées en sa faveur par d'obligeantes personnes? Si discrète que soit la bienveillance, elle se laisse toujours un peu pressentir... N'importe! cette scène à la Greuze est charmante et je ne résiste pas au plaisir de la placer sous vos yeux :

« Vous représentez-vous l'arrivée du facteur, au moment où la famille va se mettre à table?

» — Une lettre pour vous, maître François!

» — Une lettre? Je n'en attends pas:

personne ne manque, depuis que la guerre est finie. »

» Le facteur a déjà repris sa bicyclette, et descend en vitesse, les jambes et les bras écartés, le raidillon qui porte la ferme. Il ne sait rien, naturellement, il n'a pas pu deviner ce qu'il y a d'écrit sur le papier, moitié en imprimé et moitié à la main, ces lignes qui font pâlir le père, et qu'il faut relire, pour être bien sûr. Qu'est-ce que c'est que ce bout de papier qui fait pâlir le père, un homme d'aplomb pourtant? Tous les enfants regardent : les quatre filles, dont une grande, les six fils échelonnés tout le long de la jeunesse. Le voilà qui étend la main vers la cheminée. « Dis donc la mère? » Elle a cessé tout aussitôt de puiser avec la louche dans la marmite et de jeter le bouillon dans la soupière où le pain se gonfle, et, encore penchée, levant seulement la tête, comme ceux qui épargnent un mouvement inutile :

» C'est pas une lettre de famille, au moins? Tu as l'air tout drôle? Le malheur vient si vite!

» — Le bonheur aussi, à ce qu'il paraît...

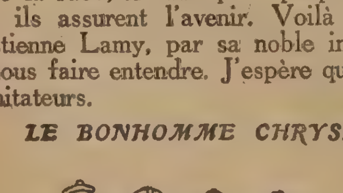
» L'homme s'est approché. Il a touché le bras qui a tant bercé.

» Lève-toi!... c'est une bonne nouvelle... Ma pauvre femme, te voilà riche aujourd'hui... Dix mille francs... Embrassez tous la mère, les enfants!... C'est bien sa faute!

» Et la maison a été remplie de joie, à cause de l'avenir en un instant changé. Le père a dit : « J'achèterai un champ, pour quand je serai vieux. » La fille aînée a regardé par la fenêtre, et elle a dit : « Je pourrai donc m'établir à la Saint-Jean d'été. » Le fils, qui est revenu de la guerre, a dit : « Je crois qu'avec un cheval de plus et un beau brabant neuf, on fera une jolie terre. » Chacun a dit ainsi sa parole, et il n'y a que la mère qui n'ait point parlé, parce que son bonheur était de voir les autres contents. »

Multiplions ces images, répandons ces idées... C'est notre rôle, le rôle de la presse. L'Etat a des moyens d'encourager la repopulation. Il peut exonérer les famille nombreuses, leur accorder mille avantages d'ordre pratique. Le législateur peut aussi les alléger, les protéger. Ces mesures, si rien ne s'y ajoutait, resteraient impuissantes. L'appât de l'intérêt matériel ne suffit pas. Il faut pour que le but soit atteint, qu'un mobile plus élevé intervienne, un scrupule de conscience, un élan d'enthousiasme. Il faut que le Français et la Française, nouvellement unis, songent moins à leur bien-être qu'à la conservation de la race; il faut qu'en peuplant leur foyer, ils assurent l'avenir. Voilà ce que M. Etienne Lamy, par sa noble initiative, veut nous faire entendre. J'espère qu'il aura des imitateurs.

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXII

POUR CEUX QUI AVAIENT HUIT ANS EN 1870

5 juillet 1916.

Dois-je vous remercier, mon cher ami, pour ce dernier désir? A la façon même dont vous l'avez exprimé, j'ai senti une hésitation. Il semblait vous en coûter de marquer, par une question trop précise sur les souvenirs que la guerre de 1870 m'a laissés, la distance qui sépare nos âges. J'ai, hélas! trente-sept ans de plus que vous, et vous devez me trouver très vieux! Je le suis moins que vous ne le croyez, mais peut-être le suis-je plus que je ne le crois moi-même. La vie est un fardeau dont il est difficile d'évaluer exactement le poids. Il change d'un jour à l'autre, tantôt plus léger, tantôt plus lourd, au gré des événements et presque des heures. Albert Samain, dans une pièce du *Jardin de l'Infante*, a exprimé cette instabilité avec la force pénétrante et la puissante mélancolie auxquelles atteint parfois son talent, fait surtout de mièvre délicatesse. Je ne connais plus, hélas! et qui les connaît encore! ses

... Clairs matins, de roses se coiffant,
Où l'âme a des gaietés d'eaux vives dans les roches,
Où le cœur est un ciel de Pâques plein de cloches.

mais j'ai d'*étranges soirs*, de *mornes jours* et des *nuits de doute*, où seule la victoire finale ne me fait pas douter. Il tombe tant de morts autour de moi que la tristesse et la commisération m'envahissent... J'ai le souci des lendemains.

Certes, la France a connu des heures tragiques, dont une belle lettre de M. Ernest Lavisse évoquait récemment le souvenir. Mais y eut-il jamais autant de ruines? M. Lavisse puise dans l'histoire, où il est passé maître, des raisons d'espérer. Croyons-en sa forte parole, loyale et confiante. La France s'est relevée de défaites qui paraissaient irréparables. Comment la victoire lui réserverait-elle un sort moins heureux? La rapidité avec laquelle elle avait pansé ses plaies après 1870 remplit le monde entier de surprise et d'admiration. L'Allemagne en prit ombrage. La résurrection de la victime qu'elle croyait, sinon morte, du moins épuisée pour longtemps, fut son premier châtiment. Elle voulut, en 1875, se servir à nouveau de son poignard et l'enfoncer plus avant. La généreuse intervention de la Russie arrêta, avant qu'il ne tombât, le bras meurtrier que la haine de Bismarck avait déjà levé. Il dépendra de nous de le réduire à l'impuissance en le garrottant dans des liens solides.

Pour cela, il ne suffit pas de vaincre. La victoire ne mériterait pas de s'appeler de ce nom si elle ne permettait pas de dicter la loi aux vaincus et d'associer aux restitutions légitimes les précautions nécessaires. Il faut savoir attendre avec patience, sans la brusquer par une précipitation téméraire, l'heure où la force armera le droit pour le triomphe définitif. Quelles que soient les vicissitudes de la lutte, cette heure est sûre. J'ai assisté, pendant de longues séances, à la réunion de ce Comité secret qui a fait couler tant d'encre et tant de paroles. Combien je regrette de ne pouvoir pas en dégager les chiffres qui attestent l'effort accompli et ceux où s'appuient nos espérances? Vous comprendriez alors, mon cher ami, pourquoi les préoccupations dont je suis souvent envahi, et que je ne songe pas à taire, n'altèrent pas au fond la fermeté de ma confiance. L'avenir m'obsède, mais ma foi dans les destinées de la France reste intacte. Ce passé même que vous m'avez invité à ouvrir devant vous est l'une de mes raisons d'espérer.

En 1870, j'avais huit ans. J'étais loin du théâtre de la guerre. Elle ne m'a pas laissé beaucoup de souvenirs. D'abord, elle fut courte, six mois à peine. Puis, comparée aux ravages que ces vingt-trois derniers mois ont creusés dans la population française, elle fut presque anodine. Et enfin, les conditions qui réglaient le service militaire n'y engageaient qu'une partie de la nation. Aussi, tandis qu'aujourd'hui j'ai de la peine à trouver autour de moi une famille qui n'ait pas payé son tribut de sang, il me faut un effort pour me rappeler quelques noms des victimes que je pus connaître en 1870. J'ai, par contre, gardé l'impression très nette des bruits qui couraient. On — ce *on* mystérieux, insaisissable et insupportable, qui propage les nouvelles, surtout les fausses nouvelles! — on racontait des victoires, aussitôt démenties. Les communiqués, au sens que ce mot a pris, n'existaient pas. C'étaient les dépêches officielles, de source administrative, qui renseignaient les populations. Un journal local y trouvait prétexte à une édition spéciale, dont elles étaient le seul attrait. En attendant qu'il s'imprimât, les plus impatients ou les plus désœuvrés couraient à la sous-préfecture et remportaient des copies prises sur la dépêche originale collée sur le portail. Mon père m'y envoyait. J'y allais comme on va à une mission de confiance, fier et important, muni d'une feuille de papier et d'un crayon taillé avec soin. Un jour, un grand diable m'emprunta mon crayon. Au fait, était-il grand? Je ne sais, mais j'étais si petit! Il me fit une plaisanterie diabolique. L'épithète, même à distance, ne me paraît pas disproportionnée à l'impression que j'en éprouvai. Pressé d'emporter ma dépêche, que mon père attendait, je ne lui prêtai mon crayon que sur sa promesse de me faire ma copie et de me rendre ainsi le temps perdu. A peine eut-il fini... la sienne, il s'enfuit avec un bruyant éclat de rire, me laissant cloué sur place dans un étonnement que des larmes abondantes suivirent. Evidemment, en soi, c'est peu de chose, et beaucoup penseront que l'incident ne vaut pas la peine d'être raconté. Je le croirais s'il ne m'avait pas laissé un aussi profond souvenir. Ce fut mon premier contact, ou du moins le premier que je me rappelle, avec la méchanceté humaine. J'en fus tout secoué. Mon étonnement survécut longtemps à ma peine. Je n'arrivais pas à comprendre qu'on pût être aussi stupidement cruel et aussi lâchement fourbe avec un enfant inoffensif. Je découvrais l'injustice. Depuis je l'ai rencontrée souvent,

et elle m'étonne encore! Mon père, qui avait le mensonge en horreur, s'indigna du mauvais tour dont je souffrais et je crois bien que, s'il les eût trouvées, il eût tiré les oreilles au mauvais plaisant.

Ce n'est pas moi qui lui rapportai de la sous-préfecture la nouvelle de la capitulation de Sedan. Il l'apprit un matin, en ouvrant sa fenêtre, par son voisin d'en face, un brave marchand drapier, bonapartiste impénitent, qui se lamentait à la fois sur la chute de l'Empire et sur les malheurs de la France. Le ton tragique de cette conversation me saisit au point qu'il me semble presque encore l'entendre. D'un côté de la rue à l'autre il n'y a que quelques mètres. Les deux hommes, n'ayant pas besoin d'élever la voix, se parlaient comme s'ils se faisaient une confidence. Autour d'eux, les maisons voisines dormaient. C'était un effondrement. Combattant de Sébastopol, mon père apprenait la fatale nouvelle avec la tristesse étonnée d'un soldat qui sent pâlir l'étoile de la France. Il n'était pas bonapartiste. Mais qu'importait le régime? Il s'agissait de la France. Elle rapprochait dans la commune détresse de leur piété filiale, bouleversée et anxieuse, deux Français que jusqu'à cette heure leurs opinions avaient divisés. Les enfants se réconcilient au chevet de leur mère que la mort menace. J'appris ainsi, par ce morne matin de septembre, les bienfaits de l'union sacrée, qui m'apparaissait pour la première fois. Certes je ne compris ni toute la gravité de la situation où le pays était tombé, ni toute la leçon de l'émouvant dialogue dont j'étais, par hasard, le confident, et sans doute retournai-je à mes jeux où j'eus vite fait de secouer la tristesse qui, par contagion plus que par réflexion, m'avait un instant gagné. Mais la semence jetée dans un coin de mon âme ne devait pas être stérile. Elle germa à son heure. Assis plus tard sur les bancs de l'école, je ne fus pas surpris de lire sur les murs de la grande salle où nous étions tous réunis des écriteaux portant cet appel : « Enfants, n'oubliez jamais 1870-1871. » Si je n'ai jamais *oublié*, je le dois à la fois à la conversation, surprise après Sedan, entre deux Français effondrés et à l'avis, pathétique dans sa simplicité, de mon vieux maître laïque.

C'est là, mon cher ami, le souvenir le plus précis et le plus poignant que les événements de 1870 m'aient laissé. Je n'en retrouve aucun autre qui soit contemporain de cette date fatale, et je ne veux pas appeler l'imagination à l'aide de la mémoire. Si peu que ce soit pourtant, cela m'a servi et guidé. La génération à laquelle j'appartiens a grandi dans l'espoir de la revanche que le sort doit à la Patrie mutilée. Je vous le répète, patience, patience, mon cher ami. Nous passons, et la France dure. Pour qu'elle dure et pour qu'elle vive, il faudra encore des efforts et des sacrifices, il faut, au prix d'un douloureux présent, libérer et assurer l'avenir.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



JEUNE FILLE

Gérard d'Houville vient de faire paraître un livre intitulé Jeune Fille. *J'ai toujours éprouvé une vive admiration pour le talent si personnel et d'une essence si rare de ce grand écrivain. Mais j'aime ce dernier livre plus que les autres.*

La jeune fille qu'il présente, fleur délicate et sauvage poussée dans un milieu frivole, n'est évidemment pas un exemple d'éducation, mais son cœur, épris de poésie et de beauté, garde, malgré ses pires hardiesses, une chasteté, une grâce inexprimables... Juliette est le type de la jeune fille audacieuse et pure, objet de luxe d'avant-guerre, et qui laisse pressentir sincère et ardente, l'admirable femme de demain... A ce point de vue, un des chapitres de ce livre que je tiens tout entier pour un chef-d'œuvre est très caractéristique, et je demande à mes amis la permission de leur en donner lecture. Elles goûteront là une page profonde aux accents prophétiques, et me sauront gré de l'avoir substituée à ma lettre hebdomadaire.

YVONNE SARCEY.

La Mort d'un Aviateur

J'ai reçu de Perrette ce télégramme bouleversant de concision et de fierté :

« Gavarrez mort, mais vainqueur. — Perrette Gavarrez. »

Quelques heures plus tard, par les journaux, j'apprenais toutes choses : l'exploit sublime et sa réussite, et, au moment de la victoire, à l'instant de toucher la terre, la chute funeste, l'agonie sur le sol conquis.

Perrette! ma pauvre amie chérie, si passionnément heureuse et qui aviez si peur, vous avez donc vu, vous, dans sa réalité tragique et aussi dans la beauté de son rêve, votre amour s'écraser à vos pieds!

Je n'avais pas eu le temps de concevoir pour Gavarrez une affection profonde; je reportais sur lui un peu de l'amitié que je donne à Perrette et je lui savais gré dans mon cœur de la rendre heureuse, d'être jeune et beau et hardi, et j'admirais sa robuste énergie. Aussi ai-je une grande tristesse, mais une tristesse qui s'éclaire d'une sorte de splendeur. Perrette a ressenti aussi cela : j'en suis sûre.

Maman gémit : « Mais pourquoi a-t-il tenté le sort? Pourquoi? A quoi bon cette dangereuse folie, cette formidable aventure! A quoi sert sa mort! A quoi? »

Je ne sais pas encore lui répondre; et pourtant, je comprends à quoi sert cette mort; je l'admire, je l'envie.

Perrette, malgré sa douleur, m'a écrit une longue lettre très calme, très résignée, pleine d'orgueil et de désolation; elle me dit : « Ne me plains pas. J'ai, pendant quelques semaines, possédé tout l'amour et tout le bonheur. Cette joie-là ne se mesure pas au gré du temps; et ces courtes heures ont contenu un peu de l'infini. »

Elle me dit qu'elle va rester encore chez ses beaux-parents dont le désespoir est affreux, et puis qu'ensuite elle aura besoin de moi et me préviendra. Elle peut compter sur mon amitié.

Je lis et relis sa lettre, décousue, hachée, fiévreuse et pourtant soutenue par cette robustesse que Perrette possédait autrefois au suprême degré et qu'elle semble avoir entièrement retrouvée au cours de ces instants terribles.

Et pourtant, quelles affres elle a vécues!...

Elle l'attendait. Elle savait que pour venir la rejoindre il dominait le vent, les nuages, les vertigineuses vallées, l'effroi des précipices; que dans les rafales des houles aériennes il planait au-dessus des gouffres et des cimes, parmi l'immensité des monts et leur colossale multitude; cet homme, son amour, son espoir, sa vie, elle savait qu'il n'était alors rien qu'un point à peine perceptible, un point pensant dans l'espace; elle savait que, presque surhumain d'intrépidité, il dirigeait son joujou de toile vers d'incroyables hauteurs, cœur vivant penché sur la palpitation du moteur aveugle, yeux terrestres s'essayant à percer les étendues où planent les aigles; elle savait que ce jeune homme, aussi fabuleux que Persée, allait ainsi venir la délivrer, elle, petite Andromède torturée, des liens étouffants de son angoisse, et de toute l'horreur de son attente.

Hélas! il est tombé à ses pieds.

Il a vécu quelques heures, elle s'est penchée sur lui, elle a entendu sa voix murmurer dans un dernier souffle :

— Et pourtant, je t'aimais...

Oh! ces derniers mots, comme ils m'émeuvent, et comme cette petite veuve au cœur fier doit se les répéter avec ivresse et désespoir!

« Et pourtant, je t'aimais... » Mais, plus il est doux, précieux et bon de posséder l'amour, la vie et la jeunesse, plus il est beau de les aventurer hardiment dans une surprenante tentative, plus il est beau de dire à la chance héroïque :

« Voilà mon amour », et si la chance vous avait été favorable, de pouvoir dire à l'amour :

« Je te donne tout ce que j'ai risqué; je t'augmente de tout mon courage et de toute ma victoire... »

Que l'on pleure l'anéantissement de cette énergie merveilleuse, que l'on gémisse sur les belles possibilités perdues, rien de plus juste, de plus naturellement douloureux et vrai, mais sa femme elle-même a compris que l'admiration doit ici dominer le regret vain d'une jeunesse brisée. Il sied qu'un sentiment moins pitoyable et plus magnanime accompagne cette mémoire ailée de héros. Oh! certes, mourir à seize ans comme Jamine, d'un accident, d'une maladie banale, est affreux! Mais il est admirable de mourir comme meurt Gavarrez dans la magnificence d'un élan unique, dans une sorte d'apothéose funèbre. Il n'est pas à plaindre, celui-là qui succombe après avoir accompli ce qu'il ne pourrait jamais peut-être plus atteindre ni dépasser au cours d'une plus longue vie, celui qui meurt au but, mais ayant eu le temps de juger la grandeur de sa réussite et de son courage; celui qui victorieux, expirant, sous ses ailes brisées, le recouvrant déjà d'un linceul, tombe, le cœur tout rempli d'amour...

Il a plané sur les monts ainsi qu'un dieu des mythologies, et il eut des fu-

nérailles dignes d'un héros antique. L'italienne poésie de l'imagination populaire comprit toute cette beauté et voulut y participer un peu.

Quoi de plus touchant que les dons rustiques offerts par les paysans à ce jeune mort?

Les montagnards, cueillant pour lui les fleurs des sommets, les ont portées à sa dépouille avec un geste aussi noble que celui de quelque pâtre grec ornant de branches et de guirlandes une stèle vénérée.

Plus tard, ils raconteront à leurs petits enfants : « Nous l'avons vu voler au-dessus des Alpes. »

Le destin de Gavarrez dépasse étrangement d'autres sorts illustres; il semble déjà appartenir à la légende, se reculer dans la fable.

Ainsi, Perrette me parle des heures de leur amour, m'affirme : « qu'elles ne se mesurent pas au gré du temps... »

Malgré toute l'injustice de cette fin, elle fait comprendre une grandeur nouvelle. Qu'importe de ne pas survivre au désir ou au devoir accompli? Qu'importe la mort et la chute qui brise et tue, si on a goûté dans toute sa plénitude l'audace du départ et du vaste élan irrésistible vers ce qui paraît un songe que nul encore n'avait osé réaliser ainsi? Pour avoir pu goûter ces minutes prodigieuses, cette lutte si âpre dans une solitude singulière, cette véhémence dans l'énergie, l'orgueil et la joie d'un risque sublime, est-ce trop payer que de mourir?

Non. Un instant d'incroyable beauté, la noblesse de cette conquête d'une heure, cette victoire qu'il voulait offrir à son amour, valent cent fois une vie médiocre, tranquille et longue. A quoi sert-elle, cette mort, petite Marianne? A donner aux vivants un exemple inouï d'héroïsme, le spectacle inoubliable d'une existence sacrifiée avec une ferveur généreuse; à ce que pas un jeune homme épris d'un idéal nouveau ne songe à Gavarrez sans une vénération inconsciente pleine d'étonnement, d'envie, et d'un obscur désir de bien mourir aussi.

. . . .

Perrette a compris tout cela.

Et je ne lui écrirai rien de ce que je pense. Elle se sait, elle le sent et sent que je le sais. Je lui dirai seulement : « Je t'aime, je pense à toi, je partage ton orgueil et ta détresse; dispose de mon amitié. »

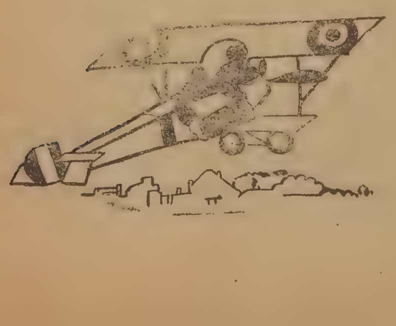
. . . .

Je ne peux penser qu'à la mort de Gavarrez...

Il y a donc quelque chose de plus beau que le bonheur, de plus désirable que la vie, de plus fascinant que l'amour?

Oui... Je ne sais... Je le crois... Peut-être leur sacrifice à un sentiment plus pur.

GÉRARD D'HOUVILLE.



Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'Hôpital a été très gâté cette semaine. Et il l'a été par l'Amérique qui chaque semaine témoigne avec une ardeur charmante son amour pour la France. Mme Eulogia del Campo de Printo, de Santiago, nous adresse avec son chèque de 200 francs, des mots charmants : « Les vœux que je fais pour le triomphe de la France, je les joins à ceux que dans le monde entier font tous les cœurs qui aiment la Justice, le Droit, la Liberté. »

Mmes Rogers et Léonie Rutlidge, de Rio de Janeiro, qui, chaque mois, se donnent la peine de recueillir une souscription, nous ont envoyé ce mois-ci, avec une générosité qui nous émerveille, 942 francs 45. En reconnaissance pour ce don régulier, nous avons mis une plaque sur deux lits avec cette inscription : « Lit offert par nos amis de Rio ».

Chaque jour, à Rio, l'amour pour la France croît. Mme Rutlidge m'écrit : « Vous serez heureuse d'apprendre qu'on vient d'ouvrir ici un lycée français pour les garçons. Nous nous sommes empressés d'y envoyer le nôtre, — il y a déjà 200 élèves. » Certes oui, je suis heureuse de connaître une telle nouvelle. Tout ce qui peut faire apprécier mieux deux pays si bien faits pour s'estimer et s'aimer, ne peut que réjouir une Française qui adore son pays.

Et comment ne pas être ému du geste fraternel du Chili, qui, par son agent consulaire, M. Duhart, nous envoie deux dons magnifiques..., chacun de deux mille francs.

« Comme agent consulaire de la République française à Temuco, je me fais l'interprète de mes compatriotes qui, aidant dans la mesure du possible toutes les œuvres instituées pour soulager les misères de la guerre, ont eu une pensée pour l'œuvre de l'hôpital auxiliaire 123, dont vous êtes la vaillante présidente. »

Le deuxième don, d'égale valeur, vient de la province Cantin. Tous ces admirables témoignages de sympathie prouvent les vœux qui accompagnent nos chers soldats, en cette campagne héroïque qui nous aura coûté bien des vies et nous aura valu bien des amitiés.

Les Envois au Front

Nos envois au front cette semaine ont été nombreux... Le livre de Mme Nicolle marque son 31,210e envoi... Les chères, naïves, bonnes et pittoresques lettres que nous valent ces paquets mettent quelquefois ces dames de l'Ouvroir et du Paquetage en joie... Mais ce sont de tendres rires où se mêle souvent une petite larme...

Nous sommes heureux de constater que nous avons, à l'heure actuelle, 1,880 filleuls au front... Mais il nous faudrait encore des marraines, beaucoup de marraines...

Joignons encore quelques demandes :

Le *sous-lieutenant Delacotte, 25e d'infanterie, secteur 75,* nommé major d'un camp où nos braves défenseurs viennent à tour de rôle passer quelques jours de repos, demande quelques livres, publications et jeux : football, tennis, quilles, balles, dames, cartes.

M. Marcel Santini, ambulance numéro 2, nouvelle armée d'Orient, secteur 502, dit que les braves soldats d'Orient seraient infiniment reconnaissants aux cousines de leur envoyer des livres, revues et journaux.

Le *sous-lieutenant Raymond-P. Ballu,* grand blessé en traitement à l'*hôpital Notre-Dame, secteur 27,* fait appel à la grande générosité des cousines des Annales, pour obtenir à cet hôpital de grands blessés un phonographe et quelques disques.

L'Adoption des Prisonniers

Nos marraines ont souvent bien du mal avec leurs filleuls. Mais elles sont bien récompensées par la pensée du bien qu'elles font, car les faits viennent leur prouver que leur aide fut non seulement efficace, mais littéralement une question de vie.

Les prisonniers s'en rendent si bien compte qu'ils ne cessent de témoigner de toutes façons leur gratitude.

L'un d'eux a pu s'évader d'Allemagne. Après avoir rejoint son dépôt en Dordogne, il va passer sept jours de permission chez sa marraine et retournera ensuite à son travail. Il a pris des notes sur sa campagne, sa captivité, son évasion, et il a offert le cahier précieux à celle, dit-il, qui lui a sauvé la vie. « Il ne nous a pas oubliés, écrit tout émue sa marraine. »

Un autre filleul, un chasseur alpin, nous avoue son esbaudissement devant l'accueil reçu en Suisse, après l'enfer de la prison allemande :

« Dans tout le parcours, c'était un enthousiasme fou, pendant toute la nuit on allumait des feux de bengale, des lanternes vénitiennes. Nous nous pincions pour voir si on ne rêvait pas. Nous serons éternellement reconnaissants à la population suisse de ce qu'elle a fait pour nous... »

Et se souvenant des mauvais jours, il termine sa lettre en disant :

« Je voudrais, chère cousine, vous recommander quatre camarades qui souffrent dans les camps, car ils n'ont plus de parents, ils sont sans famille et ne reçoivent rien... Avec ce que donnent les têtes carrées, il y a *juste pour mourir de faim,* aussi chère cousine, je vous prierais de vouloir leur procurer une marraine qui, je vous assure, leur sauverait la vie... »

Vous le voyez, leur préoccupation est de penser à ceux qu'ils ont laissés derrière eux, et dont ils savent la souffrance...

On sait l'admirable travail fait par le 20e corps — l'élite de notre armée. Un groupe de soldats du 20e corps ayant succombé sous le nombre, le 25 avril 1916, à Haucourt, se trouve prisonnier de guerre, interné au camp de Preussich-Holland. Il demande que l'on signale sa présence dans le camp. Jeux, livres, provisions seraient reçus avec une reconnaissance infinie. Adresse pour les envois : *Henry Munier, 69e d'infanterie, Kriegsgefg. Stammlager, Preussisch-Holland Abt 5, Via Suisse.*

Et terminons par les remerciements du caporal René Fromentin, qui a reçu différents envois de livres pour la bibliothèque, au camp de Nürnberg, de nombreuses et charmantes lettres, mais la réglementation ne lui permet pas de remercier les nombreux donateurs, comme ils mériteraient l'être.

De bons Toutous, s. v. p.

Notre armée s'augmente; aujourd'hui, 26 juin, nous comptons 51 enrôlements volontaires... On trouvera le nom de ces braves chiens-soldats page III des annonces. Ces engagements nous valent d'adorables lettres, que nous voudrions toutes publier, car ce n'est pas sans déchirement que les maîtres se séparent de ces bonnes bêtes.

Un soldat, Edouard Eckes, écrit : « Etant mobilisé depuis le 4 août 1914, titulaire d'une citation à la division, ayant un frère égale-

ment cité à l'ordre du jour, il me plairait que mon chien fît aussi son devoir et connût le chemin de l'honneur. »

Je transmets toutes ces lettres à M. Lepel-Cointet, l'admirable président du Chien-Sanitaire, et tous renseignements, toutes indications, sont donnés par lui. Je me charge seulement des enrôlements.

Des sacs à terre.

« Des sacs, encore des sacs, toujours des sacs, m'écrit le Dr Villetard... Si le sac est fait d'étoffe légère, quoique résistante, chaque homme en prendra dix au lieu de six, et sa vie sera plus en sécurité; surtout pas d'étoffe trop voyante, l'ennemi ainsi n'aura pas de point de mire... »

Des milliers sont déjà parvenus, et un grand et charmant effort est fait dans nos écoles et partout où des doigts de femme savent tenir une aiguille.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Belle semaine pour les aveugles de M. Brieux. Nous avons reçu pour remettre à l'œuvre, un chèque de 6,047 francs 50. C'est un don d'autant plus charmant qu'il se doublait d'un autre de même somme pour remettre à M. Vallery-Radot pour ses aveugles, commission dont nous nous sommes acquittées avec joie. Ce double don, d'une générosité splendide, venait d'une de nos cousines de San-Francisco, Mme Mercey, qui avait organisé un bazar dont le succès fut foudroyant. Elle en organise un autre pour Noël, et demande des objets confectionnés par les soldats. Merci du fond du cœur à cette généreuse amie.

Nous avons reçu aussi un don qui va faire bien des heureux : La maison Brandt, nous a envoyé 50 montres de précision Oméga, avec cadran spécial pour aveugles... Or, on n'imagine pas la joie des aveugles en sentant battre sur leur cœur cette petite machine vivante, obéissant à une caresse de leurs doigts et marquant l'heure. M. Brieux doit distribuer cette semaine, entre les plus méritants, ce don doublement beau, puisqu'il rend la lumière aux aveugles et leur donne la notion exacte du temps. Nos remerciements à M. Louis Brandt et à son frère.

Bref, la semaine fut belle. Le total des sommes encaissées jusqu'à ce jour fut de 33,854 francs 75. La commande des brosses fut de 5,012. Notre retard étant rattrapé, nous les avons toutes expédiées.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

99e LISTE DE SOUSCRIPTION

47e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 17 au 24 juin 1916)

M. Vidal-Cuervo, Montevideo, 40 fr. 50. — M. Dubief, Alger, 10 fr. — M. Raymond de Boyer de Sainte Suzanne, 5 fr. — Mlle Servajan, Mustapha-Alger, 3 fr. — M. Bertholet, Sao Paulo, 28 fr. — Mme Denise, Ploesti (Roumanie), 13 fr. 50. — Dr Bruno Barbozo, Xapury Alto Aere (Brésil), 47 fr. — Mme Bym, Paklay, 70 fr. — Baron de Maricourt, 20 fr. — Anonyme de Douzy, 3 fr. — M. Menasche, Bombay, 78 fr. — M. Decré, Cosse-le-Vivien, 5 fr. — Mlle Benoît, Dijon 5 fr. — Mme Golembraska, Hobart (Tasmanie), 23 fr. 65. — Mme Lauffray, Bordeaux, 10 fr. — Mme Ducastaing, Saint-Benoît (Réunion), 3 fr. — Mme Del Campo de Puito, Santiago de Chili, 200 fr. — Mme Marie Conchez, Buenos-Ayres, 50 fr. — La Colonie Française de la Province de Temuco et de Cantin (M. F. Duhart), 4,000 fr. — M. G. Noël, Montpellier, 3 francs. — M. Henri Lacaze, Capesterre (Guadeloupe), 8 fr. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutidge, de Rio-de-Janeiro, 942 fr. 45. (Voir à la page VI des Annonces la liste des donateurs.)

Voir à la page III la liste des souscriptions recueillies pour nos Prisonniers.

Total général de cette 99e liste........ 5,564 fr. 05

(A suivre.)

L'Armée Autrichienne A PARIS

Depuis quelque temps, il est trop visible qu'on fait campagne à Paris en faveur des Autrichiens.

Qui? Des Français qui ne veulent pas ou ne savent pas voir; qui, pleins de bonnes intentions peut-être, n'ont pas saisi le but essentiel de cette guerre libératrice; ou bien des Français, mus par quelque intérêt de commerce ou de société, qui se trouvent consciemment ou non, agir pour l'étranger; ou bien encore des pseudo-Français ou des pseudo-Polonais, en réalité excellents sujets de Sa Majesté Apostolique et serviteurs dévoués de certains archiducs que leurs biens et leurs alliances approchent davantage des magnats polonais.

Ils viennent dire qu'il faut ménager à la monarchie dualiste, nécessaire à l'équilibre européen, quelques moyens de sortir de l'alliance allemande; que si l'Autriche doit être privée de certains des éléments qui la constituent, elle ne doit pas disparaître et qu'il est utile et nécessaire de maintenir, en présence de l'Allemagne luthérienne, une Allemagne catholique qu'il serait impossible de trouver si l'Autriche était démembrée.

En vérité, il y a, en Allemagne, bien d'autres éléments catholiques que ceux qui se rencontrent en Autriche; sans parler des 1,500,000 catholiques d'Alsace-Lorraine, il s'en trouve en Prusse (et particulièrement dans la Prusse rhénane) 14,600,000, 5,000,000 en Bavière, 1,200,000 dans le grand duché de Bade; en tout, dans l'empire, 24,000,000 contre 40,000,000 d'évangéliques. En Autriche, les catholiques des divers rites, romain, grec et arménien, ne dépassent pas 25,000,000. Il y a là une parité d'autant plus frappante que l'on s'est moins habitué à considérer qu'elle pût exister. Donc, si l'on doit ménager l'Autriche pour les catholiques qu'elle renferme, pourquoi pas l'Allemagne?

L'argument tombe, si imposant qu'il puisse paraître d'abord. Sur ce côté, comme sur tous les autres, l'empire austro-hongrois n'a qu'une façade. De toutes parts, il se délite et les races qui le composent aspirent, malgré leurs pénétrations réciproques, à reprendre leur action et à exercer leurs droits nationaux. Bohémiens, Moraves, Slovaques, Ruthènes, Croates, Serbes, Slovènes, Roumains, Italiens, Bosniaques et Herzégoviniens ont assez souffert de la domination des Allemands, des Hongrois et des Polonais pour aspirer à leur indépendance ou à leur réunion aux groupements déjà formés d'individus de leurs races.

Ces groupements ne sont point, qu'on sache, areligieux; où qu'aillent ces races délivrées, qu'elles demeurent libres, ou qu'elles s'agglomèrent selon leur origine ethnique, elles formeront toujours des masses identiques au point de vue cultuel et l'Eglise romaine gagnera à la disparition de la Confédération autrichienne, de se trouver soustraite à des influences qui ont trop souvent pris le caractère d'oppression. Quiconque se souvient de l'action jouée à Rome, surtout depuis quarante ans, par la faction autrichienne ne manquera pas de partager cet avis, et il suffira de rappeler l'exclusion brutale prononcée, lors du conclave de Pie X, contre un cardinal suspect de n'être pas assez favorable à l'Autriche.

Dans cette campagne en faveur de l'empire austro-hongrois, dans cette préférence qu'on semble lui donner sur son allié et ami, l'empire allemand, on met vraiment un peu trop en oubli que ce sont les ambitions de l'archiduc-héritier qui ont préparé cette guerre; que le gouvernement austro-hongrois en a volontairement déclanché les ressorts; que, vis-à-vis de la Serbie, qu'elle croyait sans défense et dont elle imaginait avoir raison au premier coup, l'armée austro-hongroise a employé les mêmes procédés atroces que l'armée allemande vis-à-vis de la Belgique, et ne sont-ils pas nos ennemis, au même titre que les Allemands, ceux qui ont prêté leurs canons et leurs artilleurs pour anéantir Liége et Anvers, ceux dont les soldats assaillent nos alliés et nous-mêmes avec une farouche énergie, ceux qui, en Belgique, dans les combats contre nous, ont laissé jusqu'ici tout près de 13,000 des leurs; ceux qui, à présent, sur l'ordre de l'empereur allemand, se préparent à exploiter les ruines des villes brûlées et détruites de la Belgique et de notre Flandre?

La République — celle de 93 — qui voulut vaincre et qui sut vaincre — avait appliqué aux suspects un traitement dont tout bon Français doit réclamer l'application aux sujets des puissances ennemies restés, on ne sait pourquoi, sur notre sol et suspects à bon droit, quelles que soient leurs déclarations. Chacun des étrangers, originaire et relevant d'une des nations en guerre avec la France — naturalisé ou non — devrait présenter pour ses répondants dix citoyens français, d'un patriotisme insoupçonnable et d'une probité qui ne pût être attaquée. Le nom de l'étranger serait publié avec ceux de ses dix répondants, avant qu'il fût admis à continuer en France un séjour qui est suspect à tous les bons citoyens, et le permis serait délivré par un acte public et non par un papier subreptice.

Et ces étrangers, tolérés en France, mais non point agréés, seraient invités, une fois pour toutes, sous peine d'être traités comme agitateurs et espions à ne point se mêler de nos affaires intérieures ou de notre politique — et à se taire.

Qu'est-ce que prendrait un Français qui, à Berlin, à Vienne, à Munich ou à Pesth, s'aviserait d'exposer publiquement ce qu'il conviendrait que fissent l'empereur allemand ou l'empereur autrichien, de leur prodiguer des conseils, de leur infliger des leçons et d'injurier les Allemands, Autrichiens, Bavarois et Hongrois qui ne seraient pas de son avis? Non, dites-le, qu'est-ce qu'il prendrait?

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

L'Épée Allemande

A toutes les violations du droit des gens, à toutes les atrocités, à toute la barbarie de cette guerre, M. de Bethmann-Hollweg ne répond que par ces mots : « L'épée allemande! » Voilà la raison nécessaire et suffisante. Donc, tant que l'épée allemande ne sera pas brisée, tant qu'elle restera libre de frapper, elle frappera, le chancelier de l'Empire nous l'annonce. Il n'y met pas d'ailleurs une conviction profonde, et le ton du discours se ressent des événements de Verdun. Remarquez cette phrase : « Un recul est désormais impossible. » C'est une claire allusion aux angoisses de l'Allemagne entière qui, jusqu'à ce jour, croyait à une paix prochaine.

Mais quelle ouverture nouvelle sur l'âme de nos ennemis! Leur geste instinctif est de brandir l'épée, *ultima ratio* de leur civilisation et de leur kultur. Il n'y a que l'épée capable de régler le sort de la Belgique, de la Pologne, des nationalités opprimées qui réclament l'indépendance et la justice! On voit ce que deviendrait la vie européenne si la guerre ne se terminait pas par la défaite de l'Allemagne.

Quant à nous, opposons à ces cyniques menaces les cris poignants de la lettre pastorale du cardinal Mercier : « Par respect pour notre parole d'honneur, pour affirmer que dans vos consciences, le droit prime tout, vous avez sacrifié vos biens, vos foyers, vos fils, vos époux, et après dix-huit mois de contrainte, vous demeurez comme aux premiers jours, fiers de votre geste. »

Pas plus en Belgique qu'en Serbie ou en France, pas plus en Italie qu'en Russie ou en Angleterre, il n'y a une autre conception de la lutte contre l'Allemagne que celle que le cardinal Mercier définit si magnifiquement. C'est la charte des Alliés, et les coups de l'épée allemande, de moins en moins forts, ne l'entameront pas.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



On nous demande des renseignements précis sur l'édition de luxe des *Annales*... Cette édition, fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur vélin surglacé, accompagnée d'une couverture en papier couché, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

Échos de la Guerre

Les concours du Conservatoire battent leur plein.

Cette année — année de guerre — ils ont lieu presque à huis-clos, dans la petite salle de la rue de Madrid. Malgré les circonstances très exceptionnelles, le spectacle varie peu.

Ils sont tous là, lauréats et retoqués, entourés d'une foule d'amis et de parents qui les pressent dans leurs bras. Et de toutes parts pleuvent les salamalecs, les félicitations, les compliments de condoléances, les imprécations contre l'aveuglement du jury. Les premiers prix sont légitimement fiers de leur victoire; mais ils croient devoir prendre des airs magnanimes et ils réconfortent avec éloquence leurs camarades moins favorisés. Peut-être, après tout, sont-ils sincères. Il est si facile d'être bon quand on est heureux!... D'ailleurs, les fruits secs du concours ne quêtent pas des consolations. Ils n'ont qu'une idée : s'y dérober, fuir au plus vite et s'en aller bien loin, chercher dans la campagne

Un endroit écarté
Où de pleurer à l'aise on ait la liberté.

Les jeunes filles, principalement, ne sont pas très fortes contre la douleur. Elles ont moins de philosophie, ou si vous aimez mieux, les nerfs plus tendres, et versent d'abondantes larmes sur le sein de leurs mamans. Pauvres petites! Elles ne peuvent se résigner à voir leurs peines perdues. La déception est trop forte et leur pauvre cœur se fend... Il se révolte aussi quelquefois, et des ferments de haine y pénètrent, avant-goût des rivalités qui empoisonneront leur vie d'artiste. On ne sait pas dans le public ce que suppose d'efforts, d'application soutenue un premier prix de violon et de piano, les études cent fois répétées, les traits laborieusement piochés, et les gammes, les affreuses gammes, les horribles gammes, qu'il faut recommencer sans relâche, pour assouplir la main et la rendre agile. Joignez-y le solfège, le déchiffrage, l'accompagnement, l'harmonie, l'expression et le style, et comptez les heures que le lauréat a dû passer devant son Erard, son Pleyel ou son Gaveau. Eh bien, par un étrange miracle, cette immense fatigue ne se voit pas. Les femmes ont en elles d'infinis trésors de force nerveuse. Ces jeunes filles qui devraient être brisées, sont roses, fraîches, vives comme le salpêtre; leur taille est rondelette, leurs regards brillants (je parle des brunes) ou rêveurs (je parle des blondes) et dans la fièvre de la lutte leurs joues se couvrent de ce que nos pères appelaient un tendre incarnat.

Un mariage sur le front en Alsace.

Le général Joffre avait apporté le baiser de la France à l'Alsace. Tout modestement, un petit troupier a apporté son cœur à une Alsacienne qui lui a donné le sien en échange. Et c'est pourquoi, samedi, 6 mai, pendant que tout près grondait le canon, le vieux curé d'un petit village reconquis bénissait l'union des deux cœurs.

Selon la coutume alsacienne des familles modestes, la mariée était tout habillée de noir, avec, à la taille, un large ruban blanc, sur la tête, une petite couronne de fleurs d'oranger; un léger voile de tulle blanc l'enveloppait.

Le marié portait le casque de tranchée et sur sa vareuse bleu-ciel était aussi épinglé un petit bouquet de fleurs d'oranger.

Quelques soldats, amis du marié, au bras de jeunes filles dont les cheveux étaient piqués de gros nœuds de ruban blanc, quelques parents, voilà tout le cortège.

En le regardant passer, les gens avaient du sourire dans les yeux; des poilus qui descendaient de la tranchée et croisaient le défilé se sont mis à sourire, eux aussi. Ils ont vu que, pas trop loin de la fournaise et par une de ces contradictions qui constituent le fond de la nature humaine, l'amour fleurissait à côté de la haine, l'œuvre de vie continuait à côté de l'œuvre de mort.

Le colonel du ...e d'infanterie, qui descendait de « là-haut », a salué, en passant, le jeune couple, encore tout ému de la bénédiction du prêtre : une Alsacienne au bras d'un soldat français. Quel symbole!

Et dans le petit village, caché dans la verdure, flottait, mélangé à l'air printanier, un peu de joie puisqu'un peu d'amour y était revenu, et aussi frissonnait un peu d'espérance puisqu'il était permis de songer que les héroïques Colette Baudoche pouvaient devenir désormais d'excellentes mères françaises.

Le poète P. Merlateau s'est diverti à ciseler en sonnet des « Têtes de Boches ». Voici un petit portrait détaché de la galerie :

HERR DOKTOR PROFESSOR

Celui-là, qu'il exulte aux chimiques cuisines
Ou dévoile aux esprits les pandectes romains,
Qu'il soit féru d'hier ou gonflé de demain
Qu'il enseigne l'argent, ou la terre, ou l'usine :

Son âme est pure! Il sait, candidement humain,
Vivre son lot et sans abus et sans lésine;
D'un cœur égal il boit, il aime, il assassine :
Il embrasse un enfant ou lui coupe les mains.

O candeur de ce front pensif et débonnaire!
Il nous montre, coiffé par Bellone, à pignon,
Et tel un Bochisman de l'âge quaternaire,

Un visage, ou plutôt une gueule, un trognon,
Qui semble — plus un nez que chevauche un lorgnon,
Un cantaloup barbu sous un paratonnerre!

Pas mal! Pas mal!

Le Comité des Conférences nationales, composé de M. Paul Deschanel, président d'honneur, Mme Juliette Adam, MM. Ch. de Freycinet, ministre d'Etat, général de Lacroix, général Dalstein, marquis de Ségur, Pierre Wolff, S. Pichon, E. Herriot, Aug. Norero, et qui a pour délégué M. L. Broussan, ancien directeur de l'Opéra, a organisé en 1915-1916 deux séries de conférences avec MM. Jean Richepin et l'abbé Wetterlé, ainsi que plusieurs représentations en province. Elles ont eu un plein succès et M. Broussan a versé, au nom du Comité :

Aux œuvres locales des villes visitées.. Fr.	18.871
Aux œuvres d'Alsace-Lorraine.........	15.000
Aux orphelins de Thann et Alsaciens Lorrains	2.000
Répartis entre l'Aide artistique, Reconstitution du Foyer, Ecole des Mutilés de Lyon, soldats dans les tranchées, Fraternelle Artistique, Réfugiés de l'Aisne, de la Nièvre, Convalescents militaires, le Bon feu, Prisonniers Alsaciens-Lorrains, etc.	8.000
Total... Fr.	43.871

M. Paul Deschanel, président, a félicité

l'organisateur, M. Broussan, pour le beau résultat obtenu par son action qui, sans réclame déplacée, a su, à la fois, faire œuvre de réconfort moral à travers la France, par son choix de conférences, et d'œuvre d'assistance en abandonnant ses bénéfices aux victimes de la guerre.

Les Allemands, d'après Schopenhauer.

Un des plus grands philosophes de l'Allemagne, et l'un des plus populaires, Arthur Schopenhauer, a eu le courage de dire ce qu'il pensait des Allemands, et comme il a passé toute sa vie en Allemagne, soit à Berlin, soit à Francfort, il devait les bien connaître.

Les citations que nous communique notre confrère G. de Dubor ont été traduites par M. J. Bourdeau et sont extraites de l'ouvrage *Pensées et Fragments*, d'Arthur Schopenhauer :

« On a reproché aux Allemands d'imiter tantôt les Français, tantôt les Anglais; mais c'est justement ce qu'ils peuvent faire de plus fin, car réduits à leurs propres ressources, ils n'ont rien de sensé à nous offrir. »

« Le véritable caractère national des Allemands, c'est la lourdeur; elle éclate dans leur démarche, dans leur manière d'être et d'agir, leur langue, leurs récits, leurs discours, leurs écrits, dans leur façon de comprendre et de penser, mais tout spécialement dans leur style. Elle se reconnaît au plaisir qu'ils trouvent à construire de longues périodes, lourdes, embrouillées... Ils sont stupides et ennuyeux comme des bonnets de nuit. »

« En prévision de ma mort, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie et que je rougis de lui appartenir. »

Notez que ces phrases se trouvent dans trois ouvrages différents de Schopenhauer, écrits en différentes époques de sa vie; il ne s'agit donc pas ici de simples boutades, mais d'une opinion bien arrêtée.

Les réflexions d'un « poilu ».

« ...Il m'est venu, en fixant les yeux sur mon pauvre bonnet de police qui menaçait ruine, quelques réflexions que je prends la liberté de vous adresser.

» Au moment où enfin nous serons débarrassés de la « vermine boche », nous voulons et nous nous efforcerons de rester nous-mêmes; pourquoi ne remettrions-nous pas en honneur la coiffure française : le béret?

» Son histoire n'est-elle pas notre histoire nationale? La tradition l'a pieusement conservé dans les universités, chez nos artistes peintres et sculpteurs; par snobisme, dira-t-on, par habitude professionnelle. Je ne crois pas. En tout cas, on ne saurait faire cette objection pour nos populations montagnardes. Et si nos Basques, nos Auvergnats ont gardé le béret, c'est parce qu'il était français, mais aussi et surtout parce qu'il était pratique. Témoin l'adoption du béret dans l'armée du front, qui tend à se généraliser, étant toléré. Et il a fallu la ténacité des Alpins qui l'ont revendiqué comme un titre de gloire, pour qu'on ne les affuble pas de cette tranche de melon plus ou moins esthétique qui, à force de « retaillages », se transforme en « toque de concierge » ou de « vieux rond de cuir ».

» Nous nous sommes laissé envahir par la casquette, dont l'industrie, en majeure partie juive, est étrangère. La casquette a un grand défaut, la visière, qui, fût-elle même très souple, se déforme fatalement, surtout dans



— Moi, ce qui me paraît stupéfiant, c'est qu'il y ait quinze milliards de billets de banque en circulation et que jamais un seul ne passe par mes poches.



EN ALLEMAGNE

— C'est tout ce que nous avons pour dîner ?

— Oui..., une pomme de terre, mais avec le grand pavois !

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

l'« as de carreau ». Les Russes ont tenté d'atténuer ce défaut par la visière minuscule rigide. Les Boches lourdauds qui ne savent toujours que copier, n'ont rien su trouver de plus « kultur » qu'une casquette sans visière.

» Et pourquoi ne pas remplacer nos « calots » par le béret français, qui aurait l'avantage d'être une coiffure convenable de sortie et d'intérieur, car j'espère bien que le supplice du casque ne saurait être imposé pour la sortie. Économie de cuir et de boutons, chose, semble-t-il, non négligeable. Plus de visières cassées, moins d'astiquage, partant moins de salle de police.

» Les multiples emplois aussi ingénieux que variés, les chasseurs alpins nous les ont donnés pendant la campagne. Et je ne crois pas qu'ils m'en veuillent de réveiller la mode du béret. Car eux aussi mettent en pratique l'union sacrée.

» L'air crâne du béret, n'est-ce pas bien français? Savoir le porter avec chic, n'est-ce pas encore français?

» Chic, utile, pratique et fait de rien. Car on le trouvera dans la veste comme dans le pantalon hors d'usage, dans une administration prévoyante. Fait de drap l'hiver, fait de toile bleue l'été.

» Ainsi renaîtra peu à peu par répercussion cette industrie à peu près disparue et qui est essentiellement française, l'industrie du béret.

» Les Alpins en ont lancé la mode jusque dans la gloire immortelle devant Verdun. Pourquoi ne pas l'adopter dans l'armée? »

Question transmise au ministre de la Guerre pour qu'il y pense... quand il aura le temps!...

LES BRUITS QUI COURENT

« DEBOUT, LES MORTS! ». — Barrès a déjà relaté, d'après le témoignage du principal intéressé, dans quelles circonstances fut prononcé le fameux cri : « Debout, les morts! » par notre cher collaborateur et ami, l'adjudant Péricard, devenu lieutenant à la suite de ce haut fait. Le récit de Barrès laisse, à vrai dire, planer un doute sur l'authenticité rigoureuse du mot. Mais voici que le *Bulletin des nouvellistes parisiens* publie une lettre du général Gallieni où nous est donnée une version nouvelle de l'héroïque anecdote :

« ... Il intéressera certainement le Sénat d'apprendre que l'admirable cri : « Debout, les morts! » a été poussé, le 8 avril 1915, par l'adjudant Péricard, du 95e régiment d'infanterie, actuellement lieutenant au régiment.

» C'était pendant la période des attaques du mois d'avril, au Bois-Brûlé. Une tranchée conquise la veille par les 1er et 3e bataillons venait d'être l'objet d'une violente contre-attaque; les occupants reculaient, et un boyau allait être envahi par l'ennemi. L'adjudant Péricard, qui avait pris une part glorieuse à l'action de la veille et qui était en réserve, groupa de lui-même quelques volontaires de sa compagnie et se porta au-devant de l'ennemi. Le boyau fut repris après un combat prolongé et terrible, au cours duquel Péricard, sentant ses hommes faiblir et ne voyant que des morts et des blessés autour de lui, s'écria : « Debout, les morts! »

JERIMADETH. — Notre excellent confrère du *Figaro*, « le Masque de Fer », signale fort justement une piquante curiosité littéraire :

« Dans l'admirable poème de *Booz endormi*, il y a un vers d'une mélodie pénétrante et que tout le monde connaît :

» Tout reposait dans Ur et dans Jerimadeth.

» Eh bien! tout comme le Petit-Picpus ou la belle Euryant, Jerimadeth est un mythe. Vous feuilleterez en vain, pour le trouver, tous les Larousse et toutes les encyclopédies. Jerimadeth n'a jamais existé que dans *La Légende des Siècles!* »

Le Masque de Fer a raison : Jerimadeth n'a jamais existé que dans l'imagination de Victor Hugo. Mais ce que notre confrère semble avoir oublié, ainsi d'ailleurs que la plupart de nos contemporains, c'est l'origine et le sens du mot forgé par le poète...

Eh bien! ce mot, nous apprend *L'Action Française*, est un simple calembour : « J'ai rime à *dait* », décida résolument Hugo, après avoir longtemps et vainement cherché une rime à « demandait » qui vint trois vers plus loin.

La tradition de cette plaisante forgerie ne subsistait plus que dans la mémoire de quelques familiers d'Hugo et d'Alphonse Daudet, quand Eugène Marsan, critique et poète à la fois, mais trop jeune pour participer de cette tradition, restitua de sa seule grâce et par une heureuse et décisive conjecture, le thème originaire de « Jerimadeth ».

La fine trouvaille de Marsan fut immédiatement célébrée, reprise et élevée aux proportions d'une véritable apocalypse poétique par le noble Charles Péguy, qui édifia là-dessus un grand nombre de pages de son *Victor-Marie comte Hugo*.

LA PEUR. — M. Georges Fabri raconte, dans *Le Souvenir*, que, le jour de Pâques, une bombe d'avion étant tombée, sans éclater,

à deux mètres d'une tranchée fort découverte en cet endroit, le lieutenant réunit quelques hommes et leur dit :

— Vous devinez de quoi il retourne... Qui est-ce qui va chercher l'œuf de Pâques?

— Moi! répondent trois des soldats.

— Alors, je vais faire tirer au sort.

— Non, moi..., moi..., j'y vas! fait vivement le gros Leblond, qu'on n'eût pas cru si crâne.

Mais le lieutenant aime la justice. Il fronce les sourcils :

— Pourquoi vous plutôt qu'un autre?

Et Leblond, montrant le terrible engin :

— Parce que c'est moi qui en ai le plus peur!...

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LE MESSAGE

Quel peut bien être le message que, par un sous-marin, le kaiser fit tenir à Alphonse XIII ?

Se borne-t-il à remercier le roi d'Espagne de ses bons offices, ainsi qu'on nous l'a affirmé? Nous n'oserions nous inscrire en faux contre une version officielle : nous est-il permis, toutefois, de faire remarquer que, pour exprimer sa gratitude, il disposait d'autres moyens aussi rapides et moins coûteux! Il affecte de réduire au minimum ses dépenses de maison; il fait parade de frugalité; et c'est au moment où il aurait institué ce régime d'économies qu'il aurait frété un U, *simplement pour porter sa carte de visite?*

L'hypothèse est invraisemblable. Dans les cercles diplomatiques, on risque les suppositions les plus diverses.

Selon les uns, le message solliciterait Alphonse de quitter la neutralité pour embrasser la cause des empires du milieu : les Autrichiens sont des seconds infiniment moins brillants qu'au moment où ils méditaient de déchaîner la guerre européenne; entre les Arabes et les Russes, les Turcs, quoique toujours jeunes, se sentent malades; les Grecs, auxquels Ferdinand le Bulgare, à la requête de Constantin, — familièrement Tino, — et de sa femme la belle Sophie, — la Vénus de Tino, — voulait enseigner la manière de donner des coups de poignard dans le dos des Alliés, se laissent soudain rappeler à la prudence : il y a une place à prendre, l'a-t-on proposée à l'Espagne?

C'est également peu probable.

A-t-on essayé de l'apitoyer sur le sort de ces pauvres Boches auxquels le blocus impitoyable des Anglais enlève leurs délicatesses? Au contraire, a-t-on cherché à lui en imposer? La lettre du kaiser lui vante-t-elle les ressources inépuisables dont dispose encore l'empire? L'invite-t-on à un dîner de cérémonie où il pourra constater par lui-même l'excellence du pain KK et l'art avec lequel les cuistots de la cour accommodent les épluchures?

Lui offre-t-on une promenade en zeppelin, la croix de fer, une partition de Richard Strauss, un abonnement à la Zukunft, *une réduction de la statue de Hindenbourg abondamment percée de clous, la correspondance de M. de Bülow, le recueil des discours de Bethmann-Holweg, ou le dernier cheveu de von Haeseler?*

Autant de questions embarrassantes. Il y a donc là une énigme.

En revanche, il est évident qu'à la place du sous-marin, Wilhelm eût mieux aimé faire parader à Carthagène un de ses redoutables vaisseaux de haut bord : mais on sait que, jusqu'à nouvel ordre, depuis l'échauffourée du Jutland, sa flotte, tel un collégien indiscipliné est privée de sortie...

GABRIEL TIMMORY.

GALLIENI

* * *

Notre excellent confrère, M. P.-B. Gheusi, qui publia jadis, dans la Nouvelle Revue, *des articles d'une haute valeur documentaire, nous communique ces notes émues sur le général Gallieni. Il fut son officier d'ordonnance, son ami, son confident. C'est ce qui donne aux pages qu'il veut bien aujourd'hui — et nous l'en remercions — offrir à nos lecteurs, un prix tout particulier.*

Paris a voulu faire à Gallieni des funérailles nationales et patriotiques que l'on n'avait pas vues depuis celles de Gambetta. La sensibilité, la faculté subtile de deviner ce qui s'ignore encore, le don merveilleux d'intuition de notre Paris éclatent, une fois de plus, dans cette manifestation que personne n'avait prévue si spontanée et si profonde.

On n'avait pas, en effet, fait à Gallieni sa part devant l'Histoire. Son prodigieux passé colonial était à peu près inconnu de tous. Ce soldat, qui a donné à la France des territoires plus étendus qu'elle, n'avait pas encore, dans les cœurs français, toute la place que lui doit la reconnaissance nationale.

Le 6 novembre dernier, Kitchener arrivait d'Égypte et traversait Paris; il vint, au ministère de la Guerre, causer avec Gallieni. Nous fûmes frappés de son effusion — si rare chez ce géant froid et calme — quand il étreignit les mains de notre ministre. Et comme je m'en étonnais un peu, l'officier qui accompagnait le Maréchal — son nom figure sur la liste des secrétaires torpillés avec le grand Anglais — me dit avec cordialité :

— « Lord Kitchener a pour le général Gallieni une estime particulière. Il s'étonne souvent que la France n'ait pas fait pour lui quelque chose d'éclatant après ce qu'il a réalisé pour elle. En Angleterre, un homme comme votre ministre aurait un titre, des honneurs et une dotation considérables. »

Nous avons souri sans répondre ; il est difficile, parfois, d'expliquer à nos alliés l'effacement — d'ailleurs distant et volontaire — des Français hors de pair qui n'appartiennent pas à la politique ou au théâtre.



Je publierai un jour, après la guerre, le journal vécu d'un territorial, attaché depuis seize ans au gouvernement militaire de Paris : du 26 août au 12 septembre 1914, nous y avons, auprès de Gallieni, vécu des heures inoubliables, tragiques et splendides tour à tour.

Mais il y a des figures qu'il faut éclairer déjà, pour notre histoire de la guerre, des rayons augustes de la vérité. Gallieni doit, dès aujourd'hui, prendre devant tous l'attitude qu'il aura dans l'avenir.

Ce colonisateur de génie, dont les méthodes et les « tactiques de pacification » — le mot est de lui et demeure — sont dignes des proconsuls romains d'autrefois, avait une culture universelle, une faculté de généraliser et de voir les événements sous l'angle précis du réel qui, parfois, lui donnaient la physionomie d'un impressionnant visionnaire.

En décembre 1911, à l'issue d'une soirée intime passée à causer avec Gallieni autour des cartes de la frontière, j'ai écrit des notes qui ont paru *le 1er janvier* 1912, dans la *Nouvelle Revue*. Le général commandait alors l'armée du Nord et venait de visiter, de Dunkerque à Mézières, le terrain de la bataille française — ou belge — qui lui paraissait inévitable. Ces notes, jetées sur le papier après notre conversation, énonçaient des hypothèses rédigées comme des certitudes :

« Nous aurons la guerre, affirmait cet article publié *il y a quatre ans*... L'Angleterre est avec nous. La Russie, qui ne pourra peut-être nous apporter qu'une aide tardive, éclaircit encore notre avenir en nous déconseillant de nous décourager si le sort des premiers combats se déclarait contre nous... Une gigantesque ligne de bataille fera front à l'ennemi depuis Dunkerque jusqu'à Belfort; *car la neutralité de la Belgique sera certainement violée par les Allemands.*

» ... Si l'on pouvait alors avoir fait cette éducation idéale des Français, on laisserait l'ennemi s'engager dans la direction du camp de Châlons, soutenu de cette casemate formidable que sera le camp retranché de Paris : et les Allemands, aventurés dans ce guêpier, n'échapperaient pas, une semaine après, à la déroute. Si la France gardait son sang-froid, sa défaite serait impossible, même après des surprises funestes et des revers immérités... L'Italie, de jour en jour, devient moins résolue à nous assaillir, les derniers événements lui ayant ouvert les yeux... La France ne désire pas la guerre, mais elle ne la craint plus. L'armée allemande et son empereur n'ont pas cessé de la souhaiter...

» Après la guerre, nous en aurons fini avec près d'un demi-siècle de rodomontades odieuses, de querelles « d'Allemands » et de mauvaise foi. Nous pleurerons nos morts, nous guérirons nos blessures, nous rebâtirons des cités neuves, et nous aurons enfin devant nous de longues années de paix féconde, de travail et de liberté. »

Telles étaient les idées de Gallieni : depuis vingt ans, notre étroite amitié m'avait inspiré, sur la guerre fatale, des articles que leur documentation précise pourrait, aujourd'hui, faire passer pour des « prophéties », comme celui que j'avais publié, après Moukhden, sur la guerre de tranchées et qui disait, selon Gallieni et mon chef d'alors, le général Silvestre :

— « Toute tranchée de un mètre de large et de deux mètres de profondeur est à peu près invulnérable, *même à la grosse artillerie.* » (*Nouvelle Revue,* 15 nov. 1910.)

Le *coup d'œil* de Gallieni est depuis longtemps légendaire parmi ses collaborateurs. Je voudrais en donner ici un exemple et m'excuser, une fois pour toutes, de me citer moi-même ; mais comment faire autrement ?

Le 3 septembre 1914, au moment où la ruée sur Paris de von Klück nous paraissait imminente il obliqua soudain sur notre droite ; la bataille de l'Ourcq, prélude de l'offensive générale et de la victoire sur la Marne, devait en sortir. Je recopie les notes de mon carnet.

— « *3 septembre.* — Le gouvernement est parti dans la nuit. La proclamation du général Gallieni rassure les soldats, donne du cœur aux civils — pas à tous, hélas !... Installation de nos bureaux du nouveau Q. G. 31, boulevard des Invalides. Cohue des laissez-passer... L'ennemi progresse. L'armée anglaise est entre la Marne et le Grand-Morin ; la nôtre entre Ecouen et Dammartin. Soudain, du nouveau : nos avions et nos officiers de liaison annonçent que les têtes de colonnes ennemies semblent brusquement s'infléchir vers l'est, courir sus à l'armée anglaise, nous couper de la 5e armée... Je demande au Chef s'il croit à la réalité de ce glissement vers la Marne : — Je n'ose pas, répond-il, les yeux sur la carte... Et il me semble qu'il a conclu entre ses dents : — Ce serait trop beau !

» Il s'est enfermé deux heures avec son chef d'état-major. Ordre de ne les déranger sous aucun prétexte... Plus de doute : von Klück déboîte vers sa gauche et marche sur l'Ourcq et sur Meaux en se couvrant d'un seul corps d'armée. Il dédaigne Paris et sa défense mobile. Le gouverneur n'hésite pas : il va jeter son armée (Maunoury) dans la flanc-garde ennemie, la bousculer, la rompre, surgir en pleine aile marchante des Allemands... Si les Anglais la coiffent en même temps par une attaque vigoureuse, von Klück se repentira de sa manœuvre — et de son dédain... »

Homme de décision, Gallieni mûrissait vite ses plans et les exécutait aussitôt. Il parlait peu, sauf à ses intimes ; il écrivait beaucoup. Ses carnets sont des merveilles de concision nette et de précision. Sa mémoire, sans cesse exercée, était prodigieuse.

Il y a quelques semaines encore, il se souvenait de nos entretiens au Quartier Latin, en 1891, lorsque, détaché à l'École de guerre comme lieutenant-colonel, il prenait pension avec nous chez « le Père Chocolat », rue du Cardinal-Lemoine. Et il reconnaissait les visages, vingt ans après, en retrouvant les noms sans hésiter. Ce sont des qualités de chef ; personne ne les a eues au même degré que lui.

Plus tard, nous essaierons de raconter sa vie prestigieuse et de fixer ses traits pendant un demi-siècle de labeur ininterrompu. Son exercice familier était la marche. Il avait un pas régulier, inlassable, difficile à suivre ; il a presque toujours marché à pied, même en colonne sous les tropiques ; et, la veille de son opération, neuf jours avant sa mort, il a, toute la journée, fait les cent pas dans son jardin de Versailles, et kilométré comme un trappeur.

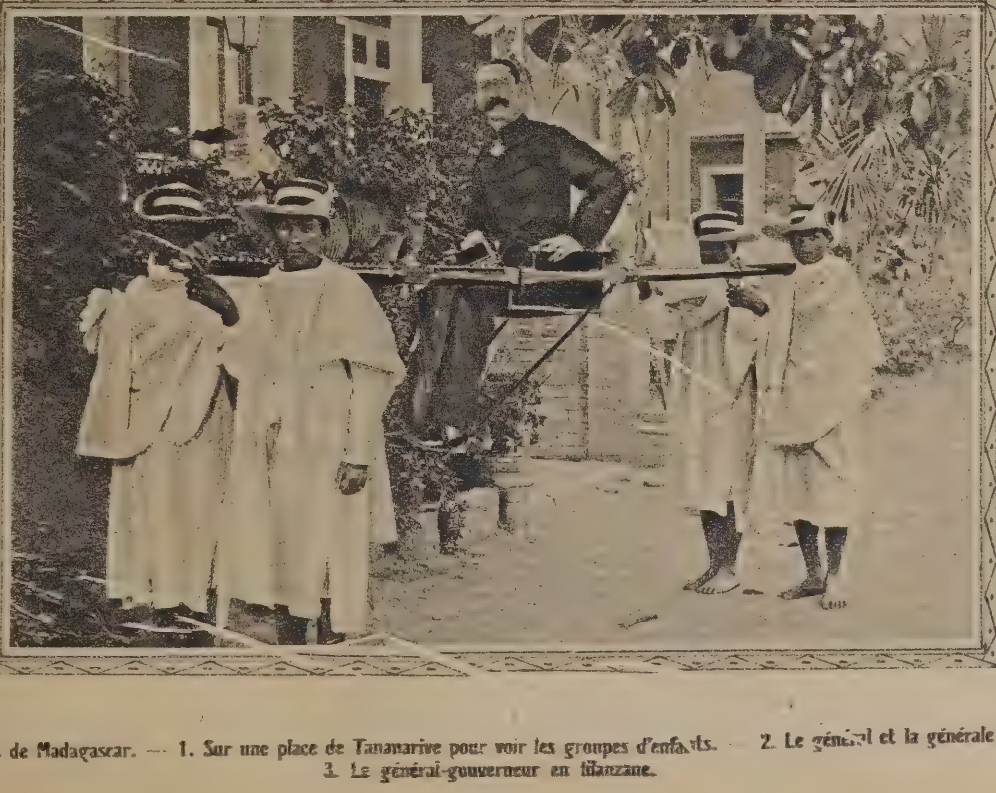
« Jusqu'au bout », la formule désormais historique qu'il a signée à Paris le 2 septembre 1914, était depuis longtemps sa devise ; elle revenait sous sa plume à chaque instant. Il m'écrivait, le 12 mars 1901, de Tananarive :

— « Je ne me sens nullement ému de la campagne Vigné d'Octon : je la prévoyais et vous en avais averti. C'est, au contraire, un nouveau stimulant pour mes collaborateurs et pour moi, et nous travaillons plus fermement que jamais... Malgré tout, j'accomplirai mon devoir *jusqu'au bout.* Mes illustres devanciers, Dupleix,



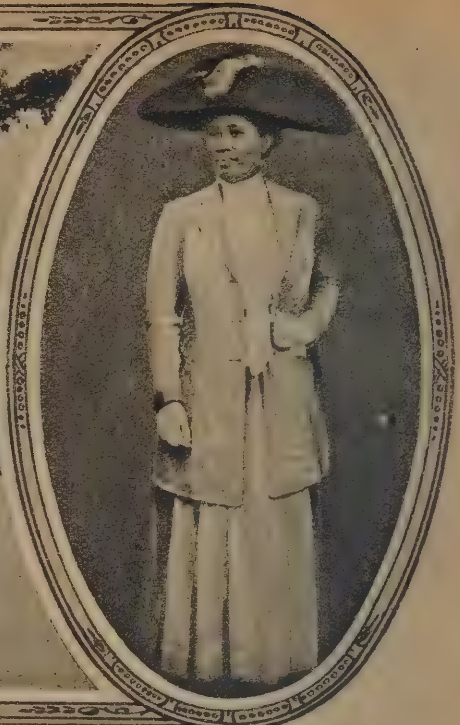






Souvenirs de Madagascar. — 1. Sur une place de Tananarive pour voir les groupes d'enfants. — 2. Le général et la générale Gallieni. 3. Le général-gouverneur en filanzane.







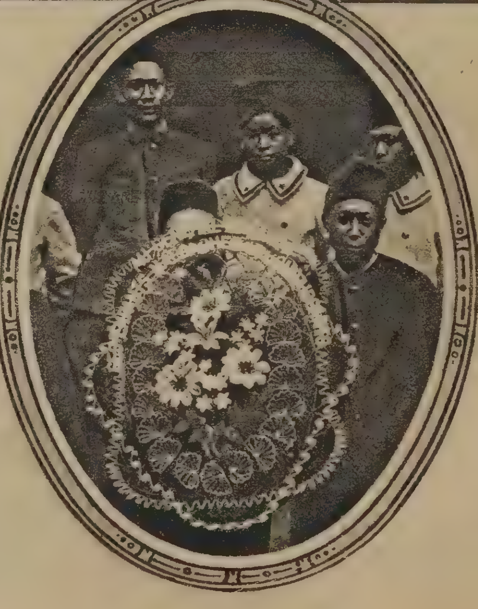
Labourdonnais et bien d'autres ont été, tout comme moi, traités d'assassins et de concussionnaires. Pourtant, leur œuvre reste et, s'ils avaient été mieux écoutés, l'Inde et Maurice seraient encore français. »

Le 29 novembre 1901, ses lettres me disaient :

— « Ceux qui m'ont fait l'honneur de m'attaquer si violemment, il y a huit mois, me laissent à présent bien tranquille : ils ont fini, sans doute, par s'apercevoir que je tiens à rester éloigné de la politique, qui me dégoûte, et que je veux seulement servir mon pays. »

Et, le 8 décembre 1904, sur le point de quitter Madagascar, l'admirable soldat nous confiait encore :

— « ... Votre affection rêve pour moi, je le vois bien, de hautes situations politiques, comme, par exemple, le ministère de la Guerre. Je ne me sens pas fait pour ces positions élevées, dans lesquelles il faut user son temps et ses forces parmi des intrigues et des discussions perpétuelles, sans pouvoir jamais rien faire d'utile. Je ne m'effraie pas des difficultés ni du travail, mais à condition d'aboutir et de pouvoir mettre sur pied quelque chose qui dure et qui vaille. Or, croyez-vous que ce soit possible aujourd'hui, surtout sur le terrain militaire ?... J'aime mieux un commandement actif ; je ne suis, au fond, qu'un soldat. »



Déjà, les fausses légendes s'ourdissent autour du mort glorieux que nous venons de perdre ; nous en ferons justice après la guerre. La haute figure de Gallieni dominera les événements de septembre 1914. Rien ne ternira l'éclat de son renom, la dignité de sa vie ascétique, toute de labeur et de devoir ; des plaisanteries essaieront en vain de l'environner, comme Gambetta, de « points » stupides. Gallieni les eût dédaignés : ils ne valaient même pas, à ses yeux, un haussement d'épaules.

Il ne faudra point, non plus, faire servir sa mémoire aux basses besognes qu'il a tant méprisées toute sa vie. Comme Desaix et comme Hoche, comme son maître Faidherbe, Gallieni aura côtoyé ou traversé la politique en hôte étranger et dépaysé. Son souvenir restera devant l'avenir celui d'un soldat singulièrement averti de presciences et doué de génie.

Ceux qui l'ont aimé, — et qu'il a su chérir de tout son grand cœur timide et tendre — seront toujours, parmi les hommes, fidèles à son souvenir et résolument armés pour le défendre.

P.-B. GHEUSI.

1. L'automobile du général aux fêtes malgaches ; à la direction, le capitaine Gruss auprès de sa fiancée. — 2. La reine Ranavalo, dépossédée de son trône. — 3. Mme, Mlle et le général Gallieni avec ses auxiliaires de l'état-major à l'inauguration du tunnel de Sahampala. — 4. Couronne déposée par les soldats malgaches sur le cercueil du général Gallieni.

A RIVESALTES

[illegible]

C'est ici : le platane est devant la maison;
On dirait qu'on est à Maillane ;
Il y a tout, — l'azur, le jardin, l'horizon,
La grille en fer et le platane...

Il y a tout : là-bas, sous leur manteau de thym
Dessinant leurs veines de pierres,
On peut voir comme des Alpilles au lointain
Onduler les sobres Corbières.

Les charrettes avec leur poids de vin nouveau
Vont, lentes, des cuves aux caves ;
Il y a tout : la plaine a le ciel pour niveau,
Les charretiers ont des airs graves. .

C'est ici qu'au retour des travaux incertains
D'une fiévreuse colonie,
Il retrouvait dans les souvenirs enfantins
La paix, la joie et l'harmonie :

C'est ici qu'ayant vu des terres et des mers,
Il préférait au vaste monde
Le village natal, ce solide univers
D'une existence vagabonde.

Comme Fabre, comme Mistral dans leur jardin
Assis au devant de leurs portes,
Il voyait sous le vent montagneux ou marin
Tomber les larges feuilles mortes.

Avec elles glissaient, pâles, dans le soir pur
Les fantômes des camarades
Partis là-bas en conquérants parmi l'azur
Des estacades et des rades,

Et puis, dans un plus triste et plus lointain jadis,
Ceux qui dans une pose altière,
Frappés au cœur en mil huit cent soixante et dix,
Etaient tombés à la frontière.

Oh ! quelque jour les venger tous, oh ! quelque jour
Délivrer la douce captive,
Ou bien, désespéré, succomber à son tour
Dans la rencontre décisive...

Ainsi, tandis qu'au loin le Canigou massif
Dressait sa taille d'épopée,
Ainsi devant son seuil rêvait le chef pensif
Sentant frissonner son épée.

Et tandis que le soir pacifique et latin
Mourait sur la douce campagne,



Le pied-à-terre du généralissime sur la place du Pont, à Rivesaltes.



Le général Roques, le général Joffre et M. Aristide Briand.

Il ignorait encor qu'il devait, ô destin,
Briser l'empire d'Allemagne,

Et que, lucide et fier, sans fièvre, comme font
Les vendangeurs rangés en lignes,
Il cueillerait du fond de l'horizon profond
Des grappes de gloire à nos vignes...

Septembre dix-neuf-cent-quatorze... O vigneron,
Ce fut une belle vendange !
Qu'en pensez-vous, vous qui le soir causez en rond
Près du cellier ou de la grange ?

Qu'en pensez-vous sous vos bonnets de tulle blanc,
Vieilles femmes, ô Catalanes,
Vous le rappelez-vous ce petit Catalan,
Quand il jouait sous vos platanes ?

Qu'en pensez-vous, jeunes filles aux foulards noirs,
Aux yeux pleins de lueurs verdâtres,
Est-il digne que l'on en parle dans les soirs,
Quand le vent siffle au cœur des âtres ?

Qu'en pensez-vous, ô travailleurs du Roussillon
Des Corbières aux Pyrénées,
A-t-il bien travaillé pour creuser son sillon
Parmi le champ des destinées ?

Qu'en pensez-vous, pêcheurs dans le matin vermeil
D'Argelès ou de Collioure ?...
La gloire ainsi qu'une voile rouge au soleil
De ses plis somptueux l'entoure...

Qu'en pensez-vous, les montagnards sur les sentiers,
Est-il assez de votre race,
Lui qui, pour l'étouffer, serra des mois entiers
Le cou du grand vautour vorace ?

Qu'en pensez-vous, les charretiers sur les chemins,
Est-il assez digne de boire
De votre vin, celui qui tient de ses deux mains
L'attelage de la victoire ?

Et toi, vieux tonnelier qui d'un rude marteau
Frappais sur les douves de chêne,
Que devait, sang vermeil du clos et du coteau,
Combler la récolte prochaine.

Dans l'ombre du petit cimetière, où, vibrant,
L'Angelus fait de tièdes haltes,
Que penses-tu de ton petit devenu grand,
Vieux tonnelier de Rivesaltes ?

ÉMILE RIPERT.



Une vue de Rivesaltes, prise du pont de l'Agly.

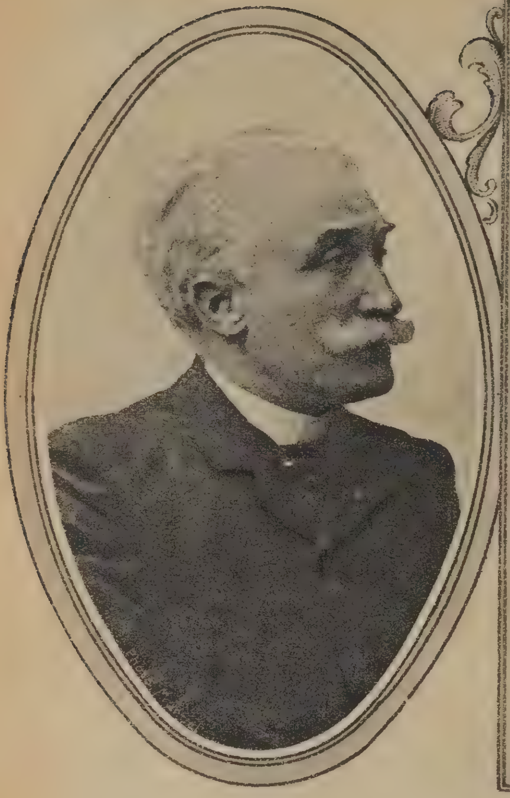


LE REPOS



GUERRIER

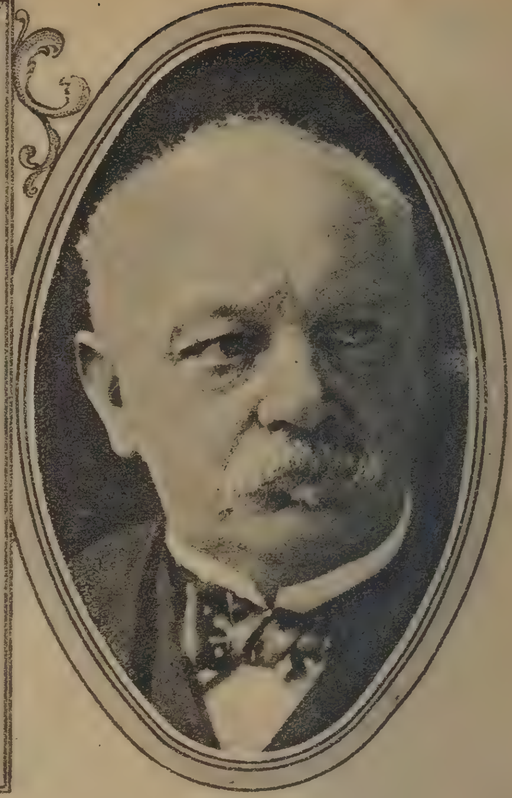
Composition de LEVEN et LEMONIER.



M. de Selves, (Phot. Manuel.)
ministre des Affaires étrangères.



M. de Kiderlen-Wæchter,
chancelier de l'empire.



M. Jules Cambon, (Phot. Manuel.)
ambassadeur de France à Berlin.

L'ÉTÉ DE 1911

Le yacht *Aimée*, de tragique mémoire, le yacht d'Alfred Edwards et de Mme Lantelme, a été, lui aussi, mobilisé : on l'a transformé et il est devenu transport-ambulance. Edwards, Lantelme, *L'Aimée*, comme c'est loin, tout cela ! C'est dans les choses avant la guerre, et l'on songe à l'été de 1911, cet été sec et brûlant où, pendant trois mois, le vent souffla presque continuellement de l'est.

Le 1er juillet, sur le coup de midi, le baron de Schœn rendait visite à M. de Selves, depuis deux jours notre nouveau ministre des Affaires étrangères, et lui notifiait que l'Allemagne avait résolu d'envoyer un navire de guerre dans les eaux d'Agadir, pour rétablir l'ordre au besoin. L'ambassadeur espérait que, dans ce geste subit, la France ne verrait pas le moindre signe d'un esprit querelleur ; il comptait bien que cette manifestation n'affecterait en rien les bonnes relations des deux pays. Evidemment, l'envoi d'un croiseur qui porte ce nom de carnassier, *Panther*, cela ne sent-il pas la conciliation? On entend l'Allemand développer ce thème. Si notre ministre l'avait un peu pressé, l'ambassadeur eût prétendu que des avions français avaient survolé Nuremberg !

C'était bien le système de provocations et de menaces méthodiques que l'Allemagne appelle la paix. Malgré les bonnes paroles de M. de Schœn, notre gouvernement ne fut pas de son avis, ni l'Europe qui suivait avec une attention passionnée le déroulement de l'affaire. Les conversations diplomatiques allaient leur train : l'Allemagne ne voulait point troubler la paix du monde ; si nous évacuions complètement le Maroc, *Le Panther* quitterait immédiatement le port d'Agadir, etc.



Le « Panther » devant Agadir.

Cependant, le Paris qui s'amuse envoyait *L'Aimée* dans les eaux du Rhin, et les personnes qui ont le goût du symbole considèrent que c'était une réponse aimable, de tout repos : la croisière de ce yacht de plaisance ayant à son bord des passagers insouciants et d'aimables passagères, signifiait que, dans une certaine société, l'on ne pensait pas du tout à la guerre, que l'on ignorait même l'existence d'empêcheurs de s'amuser et de s'aimer en rond. Réponse aimable, en vérité, bientôt tragique. On sait la fin de l'aventure ; on imagine la scène : une belle nuit, des rires, des chants, des danses, sous le clair de lune et les étoiles ; des fleurs, des vins de Champagne et du Rhin ; puis une jeune femme tombe à l'eau et disparaît dans le courant rapide. Que *L'Aimée* ait été aménagée en ambulance, c'est encore un symbole, celui-là plus touchant, plus réconfortant. Ainsi plus d'une légère danseuse de tango s'est mobilisée dame blanche. Mais il paraît que le Service de santé n'a pas voulu employer *L'Aimée*, utiliser ce concours gracieux, ainsi que tant d'autres bonnes volontés : c'est dommage !

En cet été de 1911, il y a d'autres gens qui rejettent la possibilité d'une guerre ; ce sont ceux qui, dans leur aveuglement généreux, dans leurs belles illusions, croient à l'humanité, à la fraternité des peuples, surtout à la conviction des socialistes allemands. Une délégation de la C. G. T. doit se rendre à Berlin, pour affirmer que les camarades sauront s'opposer, par tous les moyens possibles, à une déclaration de guerre ; à Toulon, un ouvrier syndiqué de l'atelier des torpilleurs doit se joindre à la délégation, et cet ouvrier humanitaire, tout de même en quelque sorte torpilleur, n'est pas, à tout prendre, plus paradoxal qu'un gouvernement qui entretient une armée dont il comprend la nécessité, mais tolère et parfois encourage tout ce qui tend à la démolir.

Rien n'est plus intéressant, à ce point de vue, que la lecture des journaux de cette époque. Sous la grande menace on politiquaille, on sabote, et, contre les saboteurs, l'Ouest-État fait garder ses voies par des soldats.

On discute la question du haut commandement militaire ; on discute la question de la guerre aérienne et du droit ; le nouveau ministre de la guerre prononce, dans l'improvisation d'une harangue, quelques mots malheureux que relève le sénateur Reymond, qui devait avoir une mort si héroïque. Les jeunes gardes révolutionnaires veulent infliger une correction à M. Cruppi, ministre de la justice, pour le punir d'avoir ordonné le transport de M. Gustave Hervé à Clairvaux, de M. Hervé qui, trois ans plus tard, la patrie étant en danger, s'est montré un patriote admirablement conscient.

La situation diplomatique est de plus en plus tendue. C'est toujours le vent d'est qui souffle et nous apporte la chaleur et les prétentions de l'Allemagne. 37°7 à l'ombre ! Le thermomètre n'est jamais monté à ce degré depuis Louis XV. Vague de chaleur, de guerre et de révolution. Cependant, à Deauville-Trouville, c'est la grande semaine des courses, des chambres à cent francs par jour, des parties insensées au cercle, des gains fabuleux, des grosses culottes, des grands chapeaux des fleurs et plumes, diamants et perles. L'Allemagne réclame une portion du Congo, grande comme la France. A Berlin, M. Jules Cambon et M. de Kiderlen-Wæchter ont des conversations pathétiques. Entre les socialistes et les fêtards, nombreux sont les bourgeois, chez nous, ne voulant pas croire à la guerre. Pourquoi ? On ne se battra certainement pas pour le Congo ; on cédera, voilà tout : c'est une affaire comme une autre ! La guerre est aujourd'hui impossible. Avec les armements, les moyens de destruction dont on dispose, ce serait affreux, horrible. Et puis, à la fin, vainqueurs et vaincus seraient épuisés pour de longues années. Jamais l'empereur ne prendra la responsabilité d'une telle tuerie. Guillaume II est l'empereur de la paix ; c'est lui-même qui l'a dit. La civilisation a fait des progrès. Il y a des juges à La Haye, etc.



Lantelme et le yacht l'« Aimée ». (Phot. Manuel.)

D'autres Français, nombreux aussi, secouent la tête lorsqu'on leur dit ces choses ; ils passent pour moins intelligents ; hélas ! on les croit moins généreux. Ce sont des affectifs : ils sentent mieux qu'ils ne raisonnent. Quand ils se promènent dans nos campagnes, dans la montagne ou la plaine, dans la forêt ou la prairie, quand ils relisent notre histoire dans les monuments des villes, ils sont envahis par une grande tristesse, à la pensée que tant de richesse, de charme et de beauté pourrait tomber en barbarie. Ils causent avec les paysans et les ouvriers, ils les écoutent causer entre eux et ils entendent, dans un langage familier qui leur paraît le plus beau langage, des paroles qui les remplissent d'espérance et de joie.

« Bien sûr qu'on ne *les* cherche pas ; mais s'*ils* nous cherchent, *ils* nous trouveront. »

C'est que, pendant tout cet été de 1911, la plupart des Français ont la sensation qu'avec des grosses bottes on leur marche sur les pieds. Eh bien ! chez nous, on n'aime pas ça. Les milliers d'espions allemands qui vivent parmi nous et nous observent sont d'ailleurs incapables de se rendre compte de cet état d'esprit trop fin pour eux ; ils sont incapables de comprendre, à travers ses manifestations complexes, contraires et paradoxales, l'âme véritable du peuple. Mais, à partir du coup d'Agadir, les hommes qui ont le sens du pays savent à n'en pas douter que si l'Allemagne nous attaque, nous déclare une guerre de conquête et d'hégémonie, tout le pays se lèvera pour la défense ; ils savent que le lien sentimental de tous les cœurs français, c'est toujours l'amour de la France.

Ce qui fut démontré dans l'été de 1914.

MAURICE DONNAY

de l'Académie française.



LE GÉNÉRAL NIVELLE

Le Général Nivelle

Le chef de la défense de Verdun est un des soldats les plus solides et les plus brillants de notre armée. Un de ses compatriotes d'armes a bien voulu tracer de lui, pour nos lecteurs, ce vivant portrait :

La guerre, qui met en évidence les talents, éprouve les caractères. Si elle déprime certains cœurs, trop faibles pour ses écrasantes responsabilités, elle permet aux fortes personnalités de déployer tout ce qu'elles portent en elles de puissance intellectuelle et de magnanimité. Admirable agent de sélection, elle a tôt fait d'amener au sommet les Pétain et les Nivelle. A la vérité, si ces noms paraissent au grand public brusquement surgis de la tempête pour devenir, en un instant, populaires, depuis longtemps leurs pairs et quelques-uns de leurs chefs avaient les yeux sur les colonels du 33e d'infanterie et du 5e d'artillerie, et déploraient de ne les pas voir là où leur place était marquée. On sait la carrière du premier. Il n'est pas d'un moindre intérêt de retracer, en peu de mots mais précis, celle du second, jusqu'à ce jour.

Petit-fils, fils et neveu d'officiers, cousin germain de deux généraux, Nivelle est, dès l'enfance, destiné à porter l'épaulette. Il entre donc à l'Ecole polytechnique, suit en qualité de sous-lieutenant d'artillerie l'enseignement de Fontainebleau, puis, un peu plus tard, va s'instruire de la cavalerie dans cette célèbre école de Saumur, où se sont formées tant de générations de parfaits écuyers. Revenu à son régiment, le 1er d'artillerie à Bourges, il ne se contentera pas d'y être un excellent instructeur; il monte en course et dans les concours hippiques. Mais ne croyez pas qu'il se satisfasse des prix qu'il y remporte; les occupations d'un ardent et vigoureux sportsman ne suffisent pas à remplir ses heures; les lauriers du steeple-chase ne comblent pas tous ses vœux; il prépare le concours de l'Ecole de guerre et s'y présente avec succès.

A suivre des cours pendant deux ans et à prendre des notes dans des amphithéâtres, Nivelle n'est pas de ceux, hélas! trop nombreux qui perdent le goût du plein air et qui s'ankylosent. Il a soif des grands espaces. Aussi toutes les occasions qui se sont depuis offertes de servir outre-mer, il les a saisies : en Afrique septentrionale d'abord; ensuite, — après un séjour à l'état-major de l'armée — en Chine, de 1900 à 1901; à Oran, enfin à Alger, où il est chef d'état-major de la division. Entre temps, il a été détaché auprès du général Voyron, membre du Conseil supérieur de la guerre.

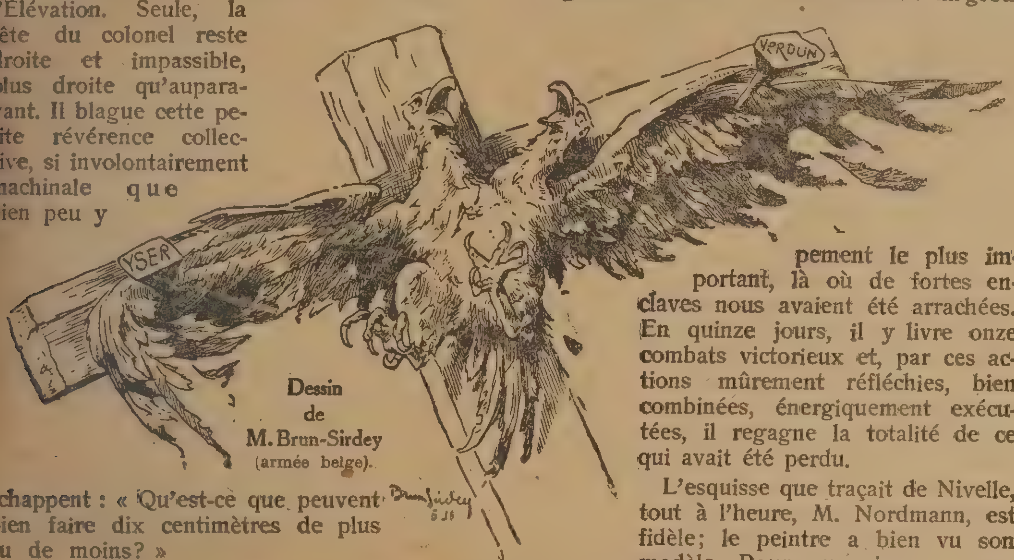
Ainsi, en cet officier complet, se rencontrent harmonieusement partagées, intactes et assouplies, les forces et les habitudes du travail et de l'action. Les hostilités le trouvent, en août 1914, colonel et commandant un régiment de couverture, le 5e d'artillerie, à Besançon. Donnons ici la parole à un témoin, M. Charles Nordmann, qui publiait, il y a un an, ses *Impressions d'un combattant :*

« Le colonel est le type le plus accompli du « chef », que j'aie rencontré dans cette guerre, du « chef » tout court, mais surtout du « chef français », en qui les qualités militaires et viriles se teintent harmonieusement d'humanisme. Grand, solide, cavalier intrépide, silencieux, avec une belle tête noble et grave, d'un sang-froid et d'un calme étonnants sous la mitraille, il s'est couvert de gloire à la ba-

taille de la Marne; il est adoré de tout le régiment... »

Au cours d'une visite à un poste d'observation, l'arrivée du colonel semble donner le signal de « la musique ». Les obus sifflent assez bas, cherchant le but :

« A chacun de ces passages, qui se succèdent d'ailleurs fort vite pendant un moment, raconte M. Nordmann, les officiers et les hommes groupés autour du colonel, baissent instinctivement et d'un seul mouvement la tête. On dirait, à l'église, l'inclinaison unanime et pensive des fidèles au moment de l'Elévation. Seule, la tête du colonel reste droite et impassible, plus droite qu'auparavant. Il blague cette petite révérence collective, si involontairement machinale que bien peu y échappent : « Qu'est-ce que peuvent bien faire dix centimètres de plus ou de moins? »



Dessin de M. Brun-Sirdey (armée belge).

Une autre fois, il s'agit d'installer une batterie : l'emplacement favorable a été choisi sous les balles et sous les obus :

« Nous revenons en arrière, toujours accompagnés par le bruit de petite flûte que font à nos oreilles les balles mauser et le craquement léger qui jaillit quand elles s'enfoncent dans quelque arbre voisin. Le colonel ne paraît pas y prêter attention; mais à chaque sifflement il sourit et ses lèvres en imitent le bruit reptilien, et il fait, sans broncher des réflexions sur la philosophie des choses. Quelle est la probabilité pour qu'une balle sifflant à une oreille humaine, c'est-à-dire passant à une distance très faible et facile à déterminer, casse la tête à qui le destin la réserve. C'est un calcul aisé à faire avec une table de logarithmes. Malheureusement nous avons oublié d'en emporter en ces lieux et il n'y en a point dans les chariots de batterie. Grave lacune... »

Et M. Nordmann de conclure :

« Comment ne mépriserait-on pas le danger à côté d'un tel homme? »

A la suite de services glorieux, dans des circonstances décisives, en Alsace, sur la Somme, Nivelle est, le 16 septembre, sur l'Yser. Ce jour-là, une ruée formidable mettait en péril notre 7e corps, obligé, sous le poids de forces supérieures, à repasser la rivière. Pas un instant, le colonel du 5e d'artillerie, n'a hésité. Dès qu'il aperçoit notre infanterie menacée, il ramasse, — par un mouvement d'audace tactique qui rappelle la manière d'un Dessaix ou d'un Bonaparte — toutes les pièces qu'il a encore disponibles, dix-huit ou vingt, je crois; à leur tête et au grand trot, il les porte en avant des fantassins ébranlés, et, par un feu rapide, à petite portée, mitraille toute une division allemande, la décime et l'oblige à refluer en désordre dans ses lignes. Sa manœuvre hardie a rendu confiance à nos troupes; elle a mieux fait que les raffermir; elle les enthousiasme; en un instant, tout le terrain cédé est reconquis d'un élan.

Nommé général, en octobre 1914, sa brigade d'infanterie livre divers combats heureux sur l'Aisne et permet, en janvier 1915, d'arrêter l'ennemi à Soissons. Proposé, le jour même, pour le commandement d'une division, celle-ci lui est confiée le 19 février. Il était fait, le 10 avril, commandeur de la Légion d'honneur.

Envoyé devant Verdun, Nivelle y reçoit du général Pétain le commandement du groupement le plus important, là où de fortes enclaves nous avaient été arrachées. En quinze jours, il y livre onze combats victorieux et, par ces actions mûrement réfléchies, bien combinées, énergiquement exécutées, il regagne la totalité de ce qui avait été perdu.

L'esquisse que traçait de Nivelle, tout à l'heure, M. Nordmann, est fidèle; le peintre a bien vu son modèle. Pour que rien ne manquât à la ressemblance et pour en faire un portrait, il n'y faudrait de plus qu'un ou deux coups de crayon, et appuyer, ici et là, sur le dessin, mais des traits essentiels, aucun n'est absent : c'est bien là la taille élevée, l'aisance de la démarche, l'élégante correction de la tenue; la tête, — harmonieusement construite, un profil net et précis, où l'ovale, un peu cassé, mais sans lourdeur, atteste la volonté et équilibre un front haut et large, — la tête pensive a, en effet, cette gravité qui a frappé M. Nordmann; mais la bouche, ferme dans le silence, et le regard — ce regard du marin et du chef qui porte loin vers l'horizon et descend dans les consciences — s'éclairent de sensibilité dans le sourire, de bonne grâce et de finesse dans la conversation. A celle-ci le général apporte un entrain, une gaieté, une verve que ne peuvent pas soupçonner ceux qui ne le connaissent point dans le charme de son intimité et dans la chaleur de son amitié.

Tel est le général Nivelle. Il a de l'ascendant, de la méthode et de la suite, de l'inspiration, de la sérénité, la force d'âme et le caractère, ces rares vertus sans lesquelles les plus beaux dons ne sont rien.

La Grande-Bretagne peut se réjouir avec nous de son ascension. Ce grand serviteur de la France ne lui est pas tout à fait étranger : par sa mère, Charlotte Sparrow- Pennington, qui était Anglaise, il appartient à une famille qui a donné à l'armée et à la flotte britanniques de nombreux officiers; son aïeule, Elisabeth Carter, fut un remarquable historien. En sa personne, — de même qu'en celle d'un Hillair Belloca, qui, né d'une Française mariée en Angleterre, fit son service militaire dans nos rangs avant de siéger à la Chambre des communes — se trouve incarnée l'Entente cordiale. Il convient de s'en féliciter.

JEAN DE FAUCOGNEY.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

GUERRE ET POLITIQUE. — L'ALLEMAGNE ET LA SUISSE. — L'INCIDENT DE CARTHAGÈNE

Il semble bien que l'heure de l'action générale ait sonné pour les Alliés. Le canon tonne à peu près sur tous les fronts, et déjà une grande victoire italienne répond à celle des Russes en Volhynie et en Bukovine. Nos frères latins viennent, en effet, de repousser le Tedesco hors de ses conquêtes éphémères, déjouant ainsi, ruinant à leur tour le plan des empires centraux de désorganiser les forces de l'Entente avant qu'elles aient pu prendre une offensive commune.

Ce n'est pas d'ailleurs que la politique chôme. L'Allemagne, toujours en quête d'une mauvaise querelle, se livre vis-à-vis de la Suisse à un odieux chantage. Elle la menace de lui couper le charbon et le fer si le gouvernement fédéral n'autorise pas la livraison de tout un stock de marchandises dont il s'est formellement interdit la réexpédition, du coton notamment qu'il retient depuis que l'Angleterre le prohibe à juste raison en tant que contrebande de guerre. Elle la place dans l'alternative ou de manquer à ses engagements de neutre ou de laisser périr ses industries faute de combustible, faute du charbon qu'elle lui livre au bas prix de 37 francs la tonne, alors que le charbon anglais rendu à Milan vaut déjà 200 francs. Nos excellents voisins se tournent vers nous pour les tirer d'embarras et la France, combien reconnaissante de tout ce qu'ils font pour nos grands blessés, est toute disposée à trouver un terrain d'entente, si difficile cela soit-il.

L'Allemagne vient également d'essayer de compromettre le roi Alphonse XIII aux yeux des puissances alliées. Guillaume II, laissant là le télégraphe et la malle diplomatique, n'a-t-il pas imaginé de lui faire théâtralement porter une lettre autographe par un de ses pirates, par un submersible, l'U-35, qui de Pola, le grand boulevard naval de la monarchie dualiste, vint brusquement surgir en pleine rade de Carthagène. Après avoir transmis le message impérial et dûment paradé, plastronné, revendiqué la triste gloire de cinq ou six torpillages notables, le commandant de ce navire, Arnaud de Laperrière, un descendant des réfugiés de l'Edit de Nantes, reprit la mer et, comme il lui était aisé, échappa à la surveillance des flotilles alliées montant la garde à la limite des eaux territoriales.

Tout cela était supérieurement machiné pour frapper les imaginations espagnoles, et la population de Carthagène a peut-être, en ces circonstances, oublié que le corsaire qui nous brûlait la politesse appartient à cette triste marine à qui le compositeur Granados doit la mort.

L'incident est minime, plus pittoresque qu'autre chose, et il n'est même pas à mettre en regard du grand succès de l'Entente à Athènes, de la tragi-comédie qui a emporté le Skouloudis et fait capituler le roi Constantin.

En tout cas, la Grèce ne cache pas son soulagement depuis que la note des Alliés, comme l'a dit Venizelos, lui a fait l'économie d'une révolution : la note des Alliés et surtout l'apparition d'une escadre franco-anglaise de quatorze gros navires au large de la baie de Phalère. M. Zaïmis a promis de souscrire à toutes les conditions de l'Entente, d'y sous-

trire sans restrictions, et ce silencieux s'y emploie avec une loyauté parfaite et d'autant plus nécessaire que les Allemands et leurs champions sont loin de désarmer. Leur mot d'ordre aux élections d'août sera, et est déjà : « Venizelos, c'est la guerre. »

LE GUET-APENS DE CARRIZAL

L'Allemagne a partout de perfides agents : à Athènes, le baron Schenck; en Suisse, le colonel de Bismarck; aux Etats-Unis, le comte Bernstorff, et au Mexique, enfin, le fameux Rintelen, dont le jeu était de pousser les généraux à quelque coup d'éclat irréparable, et l'un d'eux, en effet, dûment suggestionné, attira les troupes américaines lancées à la poursuite de Villa, dans un véritable guet-apens, à cent kilomètres de l'Arizona, à Carrizal, en plein Chihuahua. Un assez gros détachement de cavalerie, traîtreusement amené devant une ligne de mitrailleuses habilement dissimulées, fut en partie décimé et le reste fait prisonnier. L'instigateur périt dans la lutte. Mais l'attentat ne subsistait pas moins et le président Wilson, bien qu'enclin, comme toujours, à la temporisation, mit immédiatement le président Carranza entre un désaveu et la libération immédiate des prisonniers ou la guerre.

LA VICTOIRE D'ASIAGO

Les victoires russes n'ont pas été longues à réagir sur le front italien. Dans une admirable riposte, les grigio-verde ont, en effet, repoussé les Autrichiens sur toute leur longue ligne d'attaque, leur ont repris Asiago, Arsiero, Posina, et infligé une véritable déroute.

On sait que l'offensive montée par l'archiduc Eugène avec un véritable luxe d'artillerie et d'effectifs, l'offensive déclanchée entre l'Adige et la Brenta avait pour objectif le débouché de la plaine vicentine et la coupure de l'armée italienne avec toutes les forces combattant sur l'Isonzo, et que sa progression au centre donna un moment quelques alarmes. Les Autrichiens avaient pu gagner Arsiero et la Brenta, — ils grignotaient le plateau des Setti-Comuni. Mais les ailes italiennes tenaient bon dans la Vallarsa, sur la Brenta; et cette résistance allait permettre le redressement complet de l'armée italienne.

Dès qu'il fut certain que le grand état-major autrichien appelait à lui divisions sur divisions pour parer à l'avance russe en Volhynie et en Bukovine, le général Cadorna n'hésita pas à passer de la défensive d'ailleurs énergique où il se cantonnait et couvrait Venise, à une contre-offensive aussi rapide qu'énergique. Malgré les difficultés matérielles, le manque d'eau, il poussait à fond la lutte sur le haut plateau des Sept-Communes. Et les succès qu'il y remportait, l'occupation méthodique du Moletta, du Longara, de Gallio, de Cesuna, du Cengio lui rendaient la ville d'Asiago elle-même. Bien plus, pendant qu'une même manœuvre à tenailles lui permettait de reprendre Arsiero, la chute du Mandrielle vint menacer toute la ligne ennemie d'encerclement et le commandement autrichien dut ordonner le repliement général. Il cherche à masquer sa retraite avec de furieuses affaires d'arrière-garde, mais bien vainement. En un effort magnifique, en moins de trois journées, nos alliés avaient reconquis plus de la moitié des territoires qu'ils avaient volontairement évacués devant la poussée tudesque. La joie est grande à Rome, à Venise qui est sauvée, dans toute l'Italie, et surtout dans l'armée italienne qui prend dans sa victoire et celle aussi qui se dessine sur le Carso, le sentiment exact de sa force.

KOLOMEA ET KOVEL

Les armées russes sont aujourd'hui complètement maîtresses de la Bukovine. Elles ont enlevé Kimpolung, au pied même des Carpathes, et de nouveau la Hongrie s'ouvre



devant elles. Mais elles ne peuvent le faire avant que le sort de Kovel et celui surtout de Lemberg soient décidés. Et déjà, en effet, le général Letchitzky tenait-il virtuellement Kolomea en son pouvoir après une victoire nouvelle entre Snyatin et Kuty, et dans laquelle il a fait dix mille prisonniers.

La bataille n'est pas moins chaude devant Kovel, entre le Styr et le Stokhod. Le maréchal Mackensen y pousse tous ses renforts, et cela se conçoit, puisque Kovel est un nœud de voies ferrées plus important encore que Kolomea. Il s'efforçait à la fois de fermer la vaste brèche que les Russes ont ouverte dans la région de Loutsk, vers Vladimir-Volynski, et, par Tchartorisk, de prendre à revers le flanc russe. Il s'aidait d'une diversion d'Hindenburg sur Riga.

LA BATAILLE DE LA MEUSE

Les Allemands continuent de chercher sous Verdun la décision qui ne vient jamais. A la suite d'un grand conseil de guerre tenu à Mézières, le kronprinz a déclanché sur le demi-cercle du secteur des Hauts-de-Meuse une suprême attaque. Après avoir groupé devant nos positions tout ce qu'il pouvait réunir d'artillerie lourde, tout ce que l'arsenal de Metz pouvait lui fournir, après avoir déchaîné sur elles le plus formidable ouragan de mitraille qui se soit jamais abattu sur un champ de bataille, il a lancé en avant six divisions pour le moins. Cent mille hommes se ruèrent à l'assaut sur un espace large de cinq kilomètres, et sous cette avalanche d'hommes nos troupes durent céder le terrain entre les cotes 320 et 321, ce qui amenait forcément la perte de l'ouvrage de Thiaumont. Et même l'ennemi put-il gagner la côte de la Froide-Terre et pénétrer dans Fleury. Dès le lendemain, une contre-offensive nous rendait ce village, dont le kronprinz ne tenait plus que les lisières. Mais, bien qu'il ait pris le temps de souffler, Fleury ou plutôt Souville reste son objectif. Partout ailleurs il était repoussé.

LE FRONT ANGLAIS

Les armées anglaises ont elles-mêmes engagé ou du moins amorcé la lutte. Tout leur front s'allume; et l'on sait que depuis l'effort allemand sur Verdun, depuis qu'elles sont venues relever nos troupes de Loos à la Somme, il s'est allongé d'environ quatre-vingts kilomètres. Leurs lignes en soudure avec le secteur belge commencent au nord d'Ypres, l'enveloppent, puis entre Zillebeke et Hooge gagnent Saint-Eloi, et de là descendent jusqu'à la Lys. Elles sont ce qu'elles étaient après la seconde bataille d'Ypres; les derniers combats ne les ont que très légèrement modifiées. De la Lys qu'elles passent devant Frelinghien, où commence, avec la sixième armée, le principal noyau de la force allemande, les lignes de nos Alliés défendent Armentières, touchent Fromelles et filent vers la Bassée que tiennent les Allemands. Elles ont dans ce secteur été fixées par la belle victoire de Neuve-Chapelle et les combats d'Aubers et de Festubert. De la Bassée, c'est-à-dire à leur sortie des Flandres, en Picardie, les positions anglaises traversent la célèbre redoute de Hohenzollern, plusieurs fois prise et perdue, puis reprise, défendent Loos, pointent vers Hulluch et Lens, un des boulevards de la défense ennemie, puis gagnent Arras à travers le grand champ de bataille jalonné par la colline de Lorette à jamais fameuse, Souchez, Carency, Neuville-Saint-Vaast, trempés du sang français, et cet ouvrage du Labyrinthe, théâtre de combats épiques. Entre Souchez et Givenchy, ces mêmes positions traversent la fameuse falaise de Vimy, le gros obstacle fermant la plaine de Douai. D'Arras, le front anglais s'achemine à travers les basses collines du beau pays de Santerre, contournant Gommecourt, touchant Hebuterne; puis, de la Lys, où la sixième armée allemande fait place à la deuxième, le front anglais va défendre Albert devant Fricourt et atteint la Somme.

Sur toute cette longue ligne, les Anglais



tâtent le front allemand, l'éprouvent aux points de jonction de ses différentes armées, par une préparation d'artillerie intense, des « émissions de gaz » et des raids d'infanterie qui leur ont permis de constater qu'il n'était pas intangible.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

CORTÈGE FUNÈBRE

(Souvenir du 1er juin)

C'est le général mort que l'on emporte au pas,
Dans un débordement de fleurs et de soldats,
Devers une tranchée aux éternelles boues
D'où l'on ne revient pas.
Un cercueil pour canon, entre les lourdes roues,
Met des pleurs sur les joues.
C'est le général mort, que l'on emporte au pas.

La foule a salué par un vaste silence
Celui qui, sur l'affût qui le traîne et balance,
Est un héros vainqueur, pour toujours endormi,
Celui qui fut la lance
Devant quoi, monstre en feu, recula l'ennemi.
Nulle voix n'a gémi,
La foule a salué par un vaste silence.

Le peuple de Paris a vu les chars de fleurs,
Les drapeaux alliés de toutes les couleurs,
Et les lents bataillons bleus comme la turquoise,
Martiales pâleurs ;
Et, couvrant le sauveur de la Seine et de l'Oise,
Un drapeau d'une toise.
Le peuple de Paris a vu les chars de fleurs.

Le peuple de Paris a vu le cheval triste,
Si long vêtu de noir, derrière l'améthyste
Des crêpes violets recouvrant le cercueil.
Allant où rien n'existe,
Le maître était suivi par son cheval en deuil.
Dans la pompe et l'orgueil,
Le peuple de Paris a vu le cheval triste.

Par azur et soleil de juin, plus d'un drapeau
Flotte, grande aile ouverte au-dessus du troupeau,
Chacun d'eux plus sacré qu'une sainte bannière,
Ayant reçu l'impôt
Du sang mâle tout frais, sang de la Grande Guerre.
Voici, dans la lumière,
Par azur et soleil de juin, plus d'un drapeau.

Entre les flots ouverts des foules infinies,
Voici, visages africains, les colonies.
Blancs et noirs sont mêlés sur le grand échiquier
Des forces réunies.
Voici, petits et grands, les canons sans pitié,
Gens à cheval, à pied,
Entre les flots ouverts des foules infinies.

Silence, peuple ! C'est le défunt général !
Il passe, tristement suivi par son cheval
Qui traîne à ses sabots sa grande robe noire.
C'est le deuil nuptial
De celui que la mort marie avec la gloire.
Il entre dans l'Histoire...
Silence, peuple ! C'est le défunt général !

Silence ! Ouvrez les yeux !... La victoire s'annonce !
Ces troupes, dont le front sous le casque s'enfonce,
Sont déjà des soldats qui reviennent du feu.
Qu'elle meure, la ronce
Qui nous étouffe encor d'un exécrable nœud !
Par ce cortège bleu,
— Silence ! Ouvrez les yeux !... La victoire s'annonce.

Ouvrez les yeux ! Parmi le cortège aux pas sourds,
Au battement voilé de crêpe des tambours,
Voici ! Spectres au loin, derrière Notre-Dame,
Toutes les autres tours,
Le Louvre et les palais suivront le corps sans âme
Que le silence acclame.
Ouvrez les yeux parmi le cortège aux pas sourds !

Ce pauvre petit corps enfermé qu'on promène,
C'est celui du sauveur de l'Oise et de la Seine.
Saluez, gens, drapeaux, palais, tour et pavé !
Paris, un jour de haine,
Par ce mort glorieux qui s'en va, fut sauvé.
A tout jamais, *Ave*,
O pauvre petit corps enfermé qu'on promène !

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

UN PARISIEN AU GÉNÉRAL GALLIENI, SAUVEUR DE PARIS

Général, vous avez ramené l'espérance
Qui, pauvre oiseau blessé, désertait nos cieux gris ;
Certes vous avez bien mérité de la France,
Mais recevez surtout l'hommage de Paris,

De Paris, but suprême où tendait le Barbare,
Qu'il convoitait d'avance et qu'il croyait tenir...
La nef allait sombrer ; vous étiez à la barre,
Et, calme, vous avez vu la horde venir.

Le mal et toutes ses puissances faisaient rage ;
Il fallait qu'un grand chef mesurât le danger,
Que, chez lui, le sang-froid égalât le courage,
Qu'il sût organiser, prévoir et diriger.

Du sol fécond, du sol sacré de la grand'ville
Vous avez fait lever bataillons, escadrons ;
Une armée a surgi, puis une autre ; cent mille
Soldats d'élite sont envoyés vers les fronts.

Sur un signe de vous, cette troupe s'élance.
Elle sait où frapper, — vous lui montrez l'endroit, —
Fait pencher du côté des nôtres la balance,
Reculer l'Allemand et triompher le Droit.

La Marne, fièrement, distribua la gloire
A d'autres généraux, vos émules, vos pairs,
Mais Paris vous a dû sa part de la victoire,
Et les lauriers du grand Paris sont les plus verts.

Nous avons acclamé, le soir de la bataille,
Votre nom que la mort ennoblit aujourd'hui.
Nous savons qu'il est peu d'hommes de votre taille ;
Que sur un front plus pur jamais l'astre n'a lui.

Nul n'a fait plus que vous, sur les rives lointaines,
Pour la France agrandie et son drapeau vainqueur ;
Nul n'a fait plus que vous, sur les rives prochaines,
Pour défendre Paris et lui gagner le cœur.

OLIVIER DE GOURCUFF.

UN RÊVE !

A Liége, un uhlan, campé dans la rue,
Panse le cheval de son lieutenant ;
Tout en le lavant et le bouchonnant,
Il lui tient la queue afin qu'il ne rue,
Et trime en sifflant un air de son goût
Qui dit : « l'Allemagne au-dessus de tout »

Un gamin s'arrête, et, grave, examine
L'humble serviteur du brillant coursier.
Au même moment, survient l'officier,
Un jeune baron de hautaine mine,
Guindé, corseté, le monocle à l'œil...
L'admiration où le soldat plonge
Cet enfant Liégeois le remplit d'orgueil !...

L'ordonnance, alors, passe son éponge
Sur l'arrière-train du noble animal
(Nous voulons parler — personne n'en doute ! —
Non du hobereau, mais bien du cheval !)
— « Ça, dit l'officier au gamin : Ecoute,
» Ne voudrais-tu pas, comme celui-là,
» Etre un fier uhlan d'allure superbe ? »
— « Non, fait le petit » — « Je comprends cela !...
» Tu préférerais, capitaine en herbe,
» Que l'on te nommât, de suite officier ? »
L'enfant déclara peu s'en soucier.
Puis, l'autre insistant pour, enfin, connaître
Son ambition. — « C'est répond-il d'être [plaît ?
» Cheval. » — « Quoi !... Cheval ?... Cela seul te
» Quelle est la raison d'un pareil souhait ? »
— « C'est afin d'avoir, lui dit le mioche,
» Le bas de mon... dos torché par un boche !... »

ANDRÉ MOUËZY-ÉON.

LE CIVIL ET LE POILU

A mon ami le sergent Louis Ravet, de la Comédie-Française.

Sa capote en lambeaux, son casque défoncé,
Le bras gauche en écharpe, à la hâte pansé,
Le bâton à la main et la pipe à la bouche,
Hirsute, noir, crotté, déguenillé, farouche,
La tête d'un bandit, mais le regard d'un dieu,
Un poilu revenait de la ligne de feu...
C'était un lieutenant, dont jadis l'élégance
Eut ravi don Juan et fait pâlir Bragance ;
Délicat, raffiné, grand seigneur accompli,
Insolent quelquefois, tant il était poli ;
Arbitre du bon ton et des belles manières
Il était adoré des nobles douairières
Tant il mettait de grâce, au faubourg Saint-Germain,
A madrigaliser, en leur baisant la main...
Et maintenant, ce beau diseur de patenôtres,
Ce muscadin était soldat, comme les autres ;
Et depuis dix-huit mois, sans trêve ni repos,
Il faisait son devoir, anonyme héros,
Comme il y en a tant, là-bas, à la frontière !...

Donc, notre lieutenant revenait à l'arrière
Pour se faire panser. Il suivait un boyau
Étroit et tortueux, à moitié rempli d'eau.
Soudain, il aperçut, barbottant dans la fange,
Et s'avançant vers lui, des gens d'aspect étrange...
« Qui diable sont ceux-là ? dit-il, en s'arrêtant,
» Quel drôle d'uniforme !... Il me semble pourtant
» Connaître ce costume !... Oui... J'ai vu ces jaquettes,
» Ces vestons, ces chapeaux, ces faux-cols, ces man [chettes...
» Mais où ?... De quelle espèce animale sont-ils
» Ces gens ?... Parbleu !... Mais j'y suis ! Ce sont des [civils ! »

C'étaient des délégués faisant une tournée
Sur le front. Ils venaient passer une journée
Au milieu des poilus, pour voir s'ils tenaient bon
Comme ceux de l'arrière, et du Palais-Bourbon.
Ils marchaient lentement dans l'humide tranchée,
Graves, préoccupés, et la tête penchée,
Apportant tous leurs soins à ne pas trop salir
Leurs superbes souliers et leurs guêtres de cuir...
Muet d'étonnement devant tant de courage,
L'officier s'effaça pour leur livrer passage ;
Mais soudain trébuchant, heurté par un poteau,
Il mit son pied en plein dans une flaque d'eau...
Un civil, tout jeune homme, important personnage,
Reçut à bout portant le fâcheux arrosage,
Et son beau pardessus fut tout éclaboussé...
Alors se secouant, il cria courroucé :
« Maladroit ! »
Puis, voyant que sans daigner rien dire,
L'officier s'éloignait réprimant un sourire,
Il bougonna rageur :
— « Vraiment, c'est abuser !
» Quand on salit les gens on pourrait s'excuser !...
» Si c'était un soldat, je croirais qu'il est ivre !...
» Vous ignorez, Monsieur, les lois du savoir-vivre !... »

Alors se retournant, l'héroïque blessé,
Otant, pour saluer, son casque cabossé,
Répondit doucement à ce jeune imbécile :
— « Le savoir-vivre, c'est une vertu civile ;
» Nous en avons, Monsieur, perdu le souvenir...
» On ne connaît ici que le savoir-mourir ! »

RENÉ BERTON.

SOLDAT BASQUE

Je l'ai vu, désirant une dernière fois
Jouer un air natal sur sa flûte de bois,
Et, bien qu'il eût le front nimbé d'une blessure,
Faire chanter son âme en une haleine pure.
Il disait la douceur des femmes de chez lui,
Le travail journalier, propre au facile ennui,
De grouper, chaque soir, blancs sous la blanche lune,
Les moutons égrenés dans la montagne brune.
Son ardeur tout à coup l'abandonna ; ses yeux
Tournèrent en dedans leurs deux points lumineux,

Mais ses doigts, se levant et s'abaissant encore,
Cherchaient les trous creusés dans le roseau sonore;
Puis, consumant son âme en un souffle léger,
Il sourit à sa « mie » et mourut en berger.

Sous-lieutenant ANDRÉ LAMANDÉ.

PAGES OUBLIÉES

Ces beaux vers écrits il y a près d'un demi-siècle correspondent plus que jamais à nos sentiments :

COMMENT IL FAUT AIMER LA FRANCE

Si vous voulez, dans votre cœur,
Quand mes os seront sous la terre,
Sauver ce que j'eus de meilleur,
Gardez mon âme tout entière.
Aimez, sans vous lasser jamais
Ni perdre un seul jour l'espérance,
Aimez-la comme je l'aimais.
Aimez la France!

Qu'importent les labeurs ingrats
Et l'injustice populaire,
Travaillez de l'âme et des bras
Et je vous réponds du salaire.
Conservez la robuste foi,
Vous en aurez plus de vaillance,
Enfants, servez-la mieux que moi,
Servez la France!

Servez-la dans l'obscurité,
Avec la même idolâtrie :
Arrière toute vanité
Et gloire à toi, sainte Patrie!
Votre honneur, amis, c'est le sien;
Humbles soldats de sa querelle,
Souffrez sans lui demander rien,
Souffrez pour elle!

Vous tenez d'elle et des aïeux,
De ce grand passé qu'on envie,
Vos mœurs, votre esprit et vos dieux;
Vous lui devez plus que la vie.
Ne marchandez pas votre sang
Afin de la rendre immortelle :
Au premier rang, au dernier rang,
Mourez pour elle!

V. DE LAPRADE.

Voici une nouvelle liste d'excellents poètes patriotes auxquels nous ne pouvons, hélas! accorder l'hospitalité mais dont nous avons infiniment goûté les derniers envois :

MM. et Mmes A. M..., Victor Schleininger, Louis Abric, Ant. Chansroux, Raoul Duffo, Louise Lafay, Robert Petit, E. Rioult, Marie-Louise Dardigna, Antoine Rinaldi, Victor Terré, André Médioni, Suzanne d'Houdan, Léon Voisin, A. Peyre, Georges Gallon, Henri Vignier, Thomas Ristori, Ganton Gastier, Henri Casse, Louis Berton, Robert Milliat, Gabriel Roche, Gérard Duvergé, Léontine Duteil, Marcel V..., Henry Bersac, Louis Lara, Marcel Seignobos, Fred Helckine, Marcel Chavet, Emile Miquel, Marcelle Dutheil, A. Guillon, Jules Lehec, Aimé Joulin, A. Lesaine, Claude-Victor, Clem. Mar., R. Desvettes, Horace Bert, Maurice de Creps, Lucy Jane, François Carrey, Lucienne Berdiel, S. H.... François Le Forban, Camille Valentin, Arsène Doumain, A. Lurbe, A. Millerioux, Henri Tuffier, Henry Fafin, Georges Frouin, Magd. Roussie, Albert Cazajus, Albert Bujol, H.-D. Bellanger, Alfred Sickersen, Pierre-P.-J. Richard, Albert Enom, M. Mahé, Clodion Rogues, Gustave Laussel, Le petit sous-off., Rosa Maillot, M. Pene-Siéfert, J. de Perceval, A. Regier, A. Boy, A. Lion, René Bargheon, L. Moreau, Marthe Xilta, Adrien Dupin, Louis Repnol,

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

CINQUIÈME PARTIE

XI

LE COMMANDANT DE LAFERRIÈRE

L'attaque, prévue pour les premiers jours de mars, avait été fixée au 7. La mort du commandant de Laferrière la fit reculer d'un jour.

Le commandant de Laferrière avait préparé cette affaire avec le scrupule qu'il apportait à ses moindres actes. Il avait tenu à contrôler de ses propres yeux les renseignements fournis par ses capitaines; il avait tenu à faire lui-même le plan des défenses ennemies.

A toute heure de la nuit et du jour il appelait l'adjudant de bataillon :

— Debout, Vérouille!

Et il s'en allait, son bâton à la main, le long des boyaux et des tranchées, indifférent à la boue, à la pluie, à la neige, au bombardement même.

Peu de paroles aux hommes rencontrés sur sa route, mais un air de les regarder qui voulait dire :

Soyez tranquilles, les gars, je suis là!

Grand, robuste, imposant, un peu hautain même à qui l'approchait pour la première fois, il avait plus vite gagné le respect que l'amour. Mais l'amour venait ensuite, d'autant plus fort qu'il lui avait fallu passer par-dessus plus d'obstacles.

Comment cet homme de tendresse et de sacrifice, comment ce grand sentimental pouvait-il forcer son talent jusqu'à donner l'illusion de la sévérité et de la rudesse?

Pour lui sans doute, comme pour beaucoup d'autres, l'explication doit se chercher dans la timidité, cette absurde et attendrissante timidité de l'homme...

Une fois parti pour ses randonnées quotidiennes, il prenait à tâche de tout voir. Scrupuleux, il prêchait le scrupule :

— Songez, disait-il à ses officiers, que tel petit détail, négligé par vous pour son insignifiance, coûtera peut-être la vie à l'un de vos hommes.

Et pour mieux se rendre compte, il n'hésitait pas à passer le buste par-dessus le parapet, atténuant ainsi les inconvénients de sa myopie par l'avantage d'un champ plus vaste.

Peut-être certains chefs sont-ils tentés de voir dans leur dignité un moyen d'élargir leurs aises, de diluer leurs responsabilités, d'assourdir à leurs oreilles le fracas de la bataille? Peut-être regardent-ils chaque galon nouveau comme un barreau nouveau qu'ils gravissent au-dessus de la boue et du sang des tranchées?...

Pour le commandant de Laferrière l'honneur de commander à des hommes impliquait la dépense totale de son activité et l'absolu mépris du péril.

Que pendant si longtemps les balles l'aient épargné, cela tient du miracle! Mais il ne faut pas tenter le ciel et Lazare lui-même n'a été ressuscité qu'une fois.

Le 5 mars, vers trois heures de l'après-midi, le commandant de Laferrière se trouvait dans la tranchée, à son habitude. Un élément d'ouvrage ennemi sollicitait son attention, un peu à gauche de la « Patte d'Oie ». Que machinaient les Boches de ce côté? Sans relâche on les entendait taper leurs pics, remuer leurs pelles et, sans relâche, ils tiraient des coups de feu à balles retournées, qui faisaient dans nos sacs à terre de larges entailles.

Le commandant se met à un de nos créneaux, créneau meurtrier, de réputation sinistre, par lequel le guetteur ne hasardait que des coups d'œil espacés et furtifs.

Sans se presser, il regarde :

Autour de lui tous tremblent : on sait que sa vue est mauvaise et on sait qu'il n'a pas l'habitude de laisser une tâche à demi accomplie.

L'inspection s'éternise :

— Mon commandant, dit quelqu'un, prenez garde, il y a eu six hommes déjà touchés à ce même créneau.

Pas de réponse.

Les balles retournées s'enfoncent avec un bruit mat dans les sacs à terre ou font voler en éclats les cailloux du parapet.

Le commandant regarde toujours.

Ceux qui sont là détournent les yeux : ils n'ont plus la force de contempler le drame. Il y en a qui grincent des dents. D'autres mâchonnent nerveusement leurs ongles...

Tout à coup un grand cri. On se précipite. Le commandant vient de tomber : une balle l'a frappé en plein front.

L'attaque, ai-je dit, fut reculée d'un jour. Seules y participèrent des fractions des 2e et 3e compagnies : mon bataillon fournit les réserves.

Notre rôle se borna à prendre la tenue d'attaque et à attendre assis dans nos cagnas, le fusil entre les jambes, un ordre qui ne vint pas.

Rien de déprimant comme de demeurer de longues heures dans l'incertitude. Que font les camarades? L'attaque réussit-elle? Cet agent de liaison qui se hâte vers le poste du capitaine, est-ce nous qu'il vient chercher? Pourquoi l'artillerie allonge-t-elle son tir? Pourquoi le raccourcit-elle?...

A ces angoisses s'ajoutent les dangers courus, d'autant plus sensibles qu'ils doivent être subis dans l'immobilité.

Pour les écarter de l'imagination, l'action est le meilleur des garde-fous.

Ce qui montre bien que le rôle des réserves n'est pas du tout une sinécure, c'est qu'une des compagnies du 2e bataillon, la 8e, eut à elle seule plus de tués que les deux compagnies d'attaque.

Le champ de bataille forme en effet une zone neutre où se mêlent les éléments de l'un et l'autre parti et que respectent les canons. Ceux-ci tirent en arrière de cette zone, sur les réserves justement, ce que traduisait un jour de cette façon un Morvandiau placé près de moi :

— C'est eux autres qui s' pignent (se battent) et c'est moué qui reçoué les coups!

L'opération ne fut pas de grande envergure. Il s'agissait simplement de rectifier notre ligne en coupant une pointe ennemie de laquelle partait chaque jour et plusieurs fois par jour une averse de grenades.

Après un tir très précis de nos 75, l'attaque se déclanche. Par les quatre boyaux qui nous sont communs avec les Boches, quatre groupes s'élancent par-dessus les barrages de sacs. L'ennemi, interdit par cette brusque irruption, recule d'abord. Il revient sur nous pendant que nous perdons du temps à enlever les chevaux de frise jetés par lui.

Nos hommes sont arrosés de « boîtes à singe » qui font heureusement plus de bruit que de mal.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Notre compagnie de droite opère un simulacre d'attaque qui oblige les Boches à porter leur attention de ce côté. Nos bombardiers rivalisent d'entrain.

A cheval sur le parapet de la tranchée ennemie, le sergent Pétouillat vide sur la tête des « Fritz » sa musette de grenades. Il paie, hélas! sa témérité d'une balle en plein cœur.

Le sergent Aubrun se démène comme un possédé et fait à lui tout seul autant de bruit et de besogne qu'une section entière.

L'adjudant de la 2e, Durassié, qui tient à justifier sa réputation de « lanceur de poids », n'a pas trop de tous ses hommes pour le ravitailler. Une grenade n'attend pas que l'autre soit tombée.

— Ceux qui ne connaissent pas le principe du nettoyage par le vide, déclare-t-il, n'ont qu'à jeter un œil par ici.

Et bientôt, en effet, les Boches font le vide devant lui : ou tués ou mis en fuite.

Une amusante anecdote qui se rapporte à cette affaire.

Un de nos sergents du génie avait commencé, avant le lever du jour, à barrer avec des sacs à terre un des boyaux conquis par nous. Il s'était mis à plat ventre pour offrir moins de prise aux regards. Derrière lui des sapeurs, à plat ventre également, formaient une ligne jusqu'à notre tranchée. De mains en mains les sacs passaient et le sergent peu à peu élevait son barrage. Le jour vint avant l'achèvement du travail. Le sergent n'y prit pas garde tout d'abord, tant fébrile était sa hâte. A un moment, cependant, entendant une exclamation étouffée, il jette les yeux par-dessus les sacs.

Et que voit-il?

A quelques mètres de là, un Boche qui, un sac à terre à la main et, devant lui, un barrage auquel il travaillait de son côté, le fixe avec des yeux arrondis.

La stupéfaction du Français n'est pas moindre.

Les deux sapeurs se regardent quelques instants. Que faire? Sauter sur les grenades et voir qui sera maître du champ de bataille? Mais ce n'est pas cela qui avancera la besogne.

Non. Il sera toujours temps de se cogner après. Pour le moment, par une entente tacite, on décide de continuer les barrages.

Fébrilement, de part et d'autre, les sacs sont apportés, le mur s'élève...

Mais le dernier sac en place, quel beau duel à la grenade fit place à la trêve!

Ce dut être également pendant cette affaire — mais je ne saurais l'affirmer — qu'on vit ces prouesses d'un des artilleurs chargés du service d'un « Louis-Philippe » (1).

Un fantassin, un « pays », un ami d'enfance, presque un frère, avait, au cours d'une conversation, négligemment posé ceci dans la main de l'artilleur :

— Après tout, vous autres artiflots, vous n'êtes jamais que des embusqués!

Fureur de l'artilleur :

— Est-ce que tu t'imagines que nous avons la frousse! Crois-tu qu'on ne serait pas capable de charger les Boches aussi bien que les sales fantassins!

Eclat de rire ironique de l'ami d'enfance.

Alors l'artilleur fait ce serment solennel :

— La première fois qu'il y a un coup de fourchette par ici (attaque à la baïonnette), je marche le premier!

— Tais-toi donc plutôt que de dire des bêtises. Toi, marcher le premier? Ah! là, là!

— Bien sûr que je marcherai le premier, et sans fusil, encore, rien qu'avec un bâton!

— Rien qu'avec ton bâton! Un artiflot! un sale artiflot!

Et un nouvel éclat de rire appuie le scepticisme de l'ami d'enfance.

L'artilleur garde pour lui sa rancœur, mais le jour de l'attaque, on le voit sortir de la tranchée à côté des assaillants et bondir à leur tête. Et comme seule arme, ainsi qu'il l'avait juré, un gourdin énorme!

Le camarade qui me rapporta l'aventure ajouta même que l'artilleur trouva le moyen de ramener deux prisonniers. Si vous voulez accepter ce détail pour véridique, je n'y vois pas d'objection. Je crois, quant à moi, que cette fois encore, la légende a brodé sur l'histoire.

La joie du succès fut gâtée par le souvenir du commandant de Laferrière. Cette attaque avait été organisée par lui : pourquoi n'était-il plus là pour recueillir la gloire de ses travaux et de ses peines?...

Sans l'avoir vu, sinon de très loin, sans lui avoir jamais adressé la parole, je partageais les regrets de mes camarades; dans un régiment plus que dans toute assemblée d'hommes, amour et haines sont en commun.

C'est dire le plaisir qu'un an plus tard me causa la venue dans ma propre section du fils aîné du commandant de Laferrière, Jacques, engagé à dix-sept ans, « pour venger son père ».

Il y a de ces mots touchants qui éclairent une âme jusqu'en ses profondeurs.

Le jeune engagé n'est resté près de moi que soixante jours à peine. Cela lui a suffi pour connaître l'âme des poilus de la grande guerre — il en était ébloui — et pour prendre la tranchée dans un de ces secteurs qui sacrent une vaillance.

Il se prépare maintenant dans l'étude à la noble profession paternelle.

Ce que je n'ai pu lui dire avant son départ, je veux le lui dire ici même, et peut-être pourront-ils en faire leur profit, les jeunes poulains de la classe 16 qui, piaffants et frémissants, se préparent à bondir par la vaste steppe?...

« Mon cher enfant, gardez le plus noble héritage de votre père : sa bravoure, mais gardez-vous de sa témérité. La prudence va très bien avec le courage : ils forment un ménage très uni.

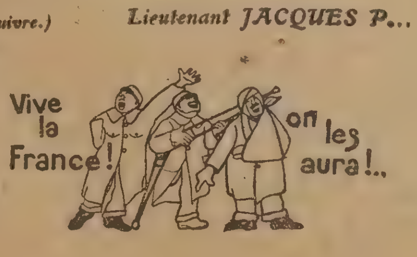
» Quand le combat sera engagé, ou quand la mission qui vous aura été confiée impliquera le sacrifice de votre vie, oh alors! allez-y bon jeu, bon argent. Tapez, enfoncez, égratignez, mordez Jetez votre prudence aux orties, riez aux blessures et dites à la mort : « Je me f... de toi! »

» Mais dans l'existence d'entente que nous donnent les tranchées, la consigne est de tenir, non de se faire tuer. Calmez vos impatiences, refrénez vos audaces, endiguez l'impétuosité de votre sang.

» Songez à votre mère qui, à chaque heure du jour et de la nuit vous regarde.

» Et songez à la France, qui a besoin de braves garçons comme vous. »

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...



(1) Mortier de tranchée.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

VII

BROUHAHA

Plusieurs jours ont passé.

Sylvette a fini de déjeuner. Le calme enchanté de midi règne dans ce très vieux manoir de Belle au bois dormant. Assise près de la table à ouvrage de tante Luce, porte de la chambrette blanche entr'ouverte, la petite châtelaine, avec du fil gros comme de la ficelle, recoud solidement les boutons d'une capote bleue. Cela la change des roses et des myosotis. Les filles du garde ont lavé, puis séché cette capote au grand feu de la cuisine. Rupain l'a vigoureusement battue, Manuel l'a minutieusement brossée. Ainsi toute la maisonnée travaille pour le jeune soldat.

Tirant l'aiguille, presque une aiguille à poulet, Sylvette rédige mentalement le bulletin de santé du jour :

— « Plus trace de délire. La température » est redevenue normale. Le blessé ne dit » rien. L'amnésie persiste. Son regard est » lucide... mais mélancolique... » — Oh! combien mélancolique, dès que Sylvette s'éloigne! Est-ce détente ou langueur de bien-être? Est-ce contre-coup de fatigue et d'épuisement après tant d'épreuves et de souffrances?.... Ordre formel de ne pas interroger le géant : le docteur l'a défendu! Et, donnant l'exemple, la petite patronne observe strictement la consigne. Mais parfois elle se demande si ce n'est pas à cause de ce silence que le grand blessé la regarde avec des yeux si tristes.

Ainsi rêve Sylvette, incorrigiblement...

Soudain des rugissements de sirène, des vrombissements d'autos. Sur cet accompagnement grave, sourd, menaçant comme une rumeur d'alarme, six notes, en vibrations suraiguës d'harmonica, brodent, esquissent, puis laissent en suspens dans l'espace le motif « Au clair de la lune », tel un éclat de rire qui se ficherait du monde.

La petite d'Auberval n'en peut croire ses oreilles

Elle court à la fenêtre. Déjà Rupain ouvre la porte cochère. Un auto glisse sur le sable de l'allée, s'arrête devant le vestibule. Un second auto suit. Une voix perçante domine, — celle de la belle cousine!

De ce retour imprévu Sylvette éprouve un tel saisissement qu'elle demeure immobile. Il a suffi de la vue de Marthe pour mettre ses pensées sens dessus dessous.

Bousculant Manuel, passant devant Rupain qui veut l'annoncer, Mme Heltoux fait irruption dans le salon et, à brûle-pourpoint, elle apostrophe la cousinette avec un aplomb qui achève d'hypnotiser celle-ci.

— Où te caches-tu, jeune lâcheuse? Ah! te voilà..., enfin! Eh bien! tu peux te vanter de m'avoir fait passer une sale semaine... A-t-on jamais vu plaquer les gens comme ça?

Ce procédé classique du coupable qui, pour s'innocenter, accuse effrontément sa victime, indigne et révolte la pauvre Sylvette. Elle en est suffoquée, à tel point suffoquée qu'elle en perd la réplique. Dès qu'elle recouvre la voix, sans plus songer à se défendre qu'à attaquer, vaquant au plus pressé, elle recommande à Manuel :

— Vite, allez près de notre malade et...

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

fermez la porte afin que ce vacarme ne l'éveille pas. S'il a besoin de la moindre chose, venez me chercher dans mon bureau.

Rassurée de ce côté, mais agacée des reproches que la belle Marthe ne cesse de lui dégoiser avec une volubilité destinée à l'étourdir, la petite d'Auberval attrape la jeune veuve par le poignet, assez rudement, ma foi, et l'entraîne dans le cabinet vert. Là, délivrée de la crainte de troubler le repos du géant, Sylvette retrouve la force de s'insurger :

— Oh! non, ma petite Marthe, non, je vous en prie, pas de récriminations! Votre toupet ne me donnera pas le change. De nous deux, la lâcheuse ce n'est pas moi, c'est vous! Je sais ce qui s'est passé : Rupain m'a tout conté.

Marthe ne reconnaît plus Sylvette. Ces quelques jours d'initiative et de responsabilité si lourdes, cette crise d'angoisse et de dangers bravement affrontés, ont fait une femme de la *gamine*. Le regard droit, le ton ferme, l'attitude résolue de la petite déconcertent la grande, en dépit de son imperturbable assurance. Elle comprend que la cousinette, cette fois, ne sera pas aussi facile à berner que de coutume ; l'audacieuse attaque trouvera un adversaire prévenu et sur ses gardes.

Une explication plausible devient indispensable. Mais quelle explication? Quoique bas-bleuette en ses rares loisirs ou quand s'en présente l'occasion, la jolie veuve manque totalement d'imagination. D'ailleurs, fate et présomptueuse, sûre à l'avance du succès de l'offensive, elle n'a pas pris la peine de préparer sa défense.

« Ce moucheron n'osera jamais me questionner, — s'est-elle dit : Mais, si par hasard, on s'en avise, je m'en tirerai lestement par la première bafouille venue! »

Mais, devant la mine sérieuse, sous le regard clair et franc de Sylvette, voici que, prise d'un embarras aussi brusque qu'imprévu, la belle Marthe ne trouve pas la bafouille espérée. Le dépit qu'elle en ressent redouble sa confusion. Et, pour gagner du temps, elle s'empêtre d'elle-même dans les inextricables explications qu'elle se proposait de rétorquer d'un seul mot péremptoire.

Patiente, la cousinette écoute l'élucubration longue, pénible, contradictoire, absolument invraisemblable. Bientôt son sourire amusé constate :

— « Ce qu'elle patauge, cette pauvre Marthe! »

Et Marthe, effectivement, a l'impression de s'envaser davantage à chaque mot. De sa posture humiliée en face de ce moucheron qu'elle dédaigne foncièrement et ne ménage que par intérêt, une colère lui vient. Dans un sursaut de rage, elle se redresse, se dégage des excuses, secoue les justifications bourbeuses où elle s'enfonce et déclare dans un choc en retour d'extraordinaire aplomb :

— Et pourquoi ne pas l'avouer, après tout? Oui, là, j'ai eu peur, effroyablement peur..., mais peur *pour toi!* Oui, j'ai filé en auto, oui, je me suis échappée, mais c'était afin de te sauver!

L'impudence même de son bluff la remet en posture meilleure. Dans la stupéfaction dont elle n'est pas maîtresse, Sylvette perd ses premiers avantages. Elle répète, estomaquée :

— Vous vous êtes sauvée... pour me sauver?

— Parfaitement! Quand j'ai vu des uhlans, quand j'ai entendu le premier coup de feu, je n'ai plus songé qu'au danger que tu courais...

— Et, pâmée de frayeur, vous vous êtes précipitée dans l'auto...

Marthe éclate de rire :

— Pâmée de frayeur, moi? Tu bats la breloque, enfant! Jamais je ne me suis sentie si téméraire... Si tu m'avais regardée à ce moment-là, ma petite...

— Rupain vous a vue.

— Ton vieux Pandore n'avait sûrement pas mis ses lunettes! Qu'est-ce qu'il a pu voir, puisque j'étais dans l'auto et que l'auto dérapait?

— Eh bien, oui, justement, vous fuyiez à grande vitesse.

— Naturellement..., pour aller te chercher du secours! Est-ce que je pouvais te laisser seule, dans ta vieille bicoque, en tête-à-tête avec un détachement de Boches?

— Ainsi vous me lâchiez... pour ne pas m'abandonner!

— Enfin, ça y est : elle a compris!... Merci, mon Dieu! s'exclame Mme Heltoux voilant son impudent mensonge d'un ton de blague cabotine.

Et saisissant enfin le fil de ses arguments, certaine de s'en tirer plutôt mal, mais de s'en tirer, elle commence pathétiquement :

— Etonnamment lucide dans l'horreur même de cette épouvantable attaque, je me suis instantanément rappelé que mon vieil ami le général de Marsilles se trouvait à Boissy, six kilomètres d'ici. Il est chargé de défendre le passage de la rivière.

— Et vous substituant d'emblée au haut commandement, interrompt Mlle d'Auberval dans un haussement d'épaules, vous alliez ordonner à ce brave général de quitter son poste pour défendre ma demeure et lancer ses régiments aux trousses des uhlans?

— Non, pas un régiment..., quelques sections..., peut-être une compagnie.

— Je vous en prie, Marthon, n'insistez pas! Que vous me jugiez naïve, passe, mais assez bête pour avaler des bourdes pareilles, ça devient humiliant!

— Ah! que voilà bien l'esprit de prévention, de routine et d'entêtement de nos petites bourgeoises de province! Tu ne comprends donc pas que nos conditions d'existence normale, que nos habitudes et conventions de paix sont foncièrement bouleversées. Ce qui te paraissait hier extraordinaire est aujourd'hui chose courante. Un événement jadis sensationnel n'est plus qu'un accident quotidien auquel personne ne prête attention. La guerre a rendu l'invraisemblable possible...

— Je connais le thème, ma chère, faites-moi grâce des variations.

Mais, mors aux dents, c'est-à-dire langue déliée, la belle cousine saute les divers obstacles opposés à ses emballements verbeux. Sylvette, en résignation très lasse, doit écouter, sans l'entendre, improvisé à la diable, un petit roman d'aventures incroyables et rien moins qu'inédites : poursuite folle du général battant en retraite ; fantastiques randonnées à travers une ruée d'autos bondés de soldats dirigés vers l'Ourcq ; entrée à Paris par la dernière grille encore ouverte ; puis extravagantes péripéties de la semaine d'angoisse ; cela épars, confus, noyé, puis repêché dans des bribes de considérations militaires, diplomatiques, politiciennes, morales, philosophiques, sociales et religieuses d'une femme qui a tout entendu, tout lu, tout su, tout vu!

— Quel mal inutile vous vous donnez, ma pauvre Marthe! observe la petite châtelaine, sincèrement apitoyée de ces innombrables paroles dépensées en persuasion nulle.

Mais la belle cousine continue infatigablement, ne fût-ce que pour raviver sa propre confiance en sa faconde. Et comment ne pas se féliciter du résultat, puisque la cousinette, visiblement accablée du verbiage, ne cherche plus à démêler la vérité, même plus à comprendre?

A quoi bon? Sylvette est tellement sûre que Rupain n'a pas menti! Marthe a cédé à la peur, pris la fuite et, pour masquer cette défaillance qu'un aveu rendrait excusable, elle échafaude péniblement une histoire de sacrifice et de dévouement si bête... que Sylvette est bien près d'en pleurer.

— Et ce que je me suis « grouillée! » Ce que j'ai secoué ministres, parlementaires, généraux, ce n'est rien de le dire, ma petite! se vante la belle cousine. Aussi ai-je obtenu ce que je voulais et même plus! J'apporte le matériel qui manque; je ramène du personnel. J'ai en poche, dûment enregistrées, congrûment estampillées, timbrées et parafées, les autorisations nécessaires. Ces « grosses huiles » ont absolument voulu me nommer fondatrice, directrice, administratrice, infirmière-major, que sais-je encore! Je me suis débattue comme un beau diable, mais il a fallu en passer par là. *Le président* — quel président? Marthe ne précise pas — n'a confiance qu'en moi. Il a fait de ma nomination une condition *sine quâ non!* Comme, en fait, tu prêtes ta demeure, j'ai remué ciel et terre pour t'obtenir un grade, une distinction quelconque. Impossible! barrière infranchissable! tu n'as pas ton diplôme. Mais ne te frappe pas : je trouverai à t'employer. Néanmoins, avant de m'occuper de toi, il faut que j'organise mes services. Je me promets d'être sévère, mais juste. Discipline avant tout! J'ai l'œil et la poigne, faudra que ça marche, et ça marchera! J'assume là d'écrasantes responsabilités, je m'adjuge gratis un travail fou, mais tu me connais : dès qu'il s'agit de servir mon pays, rien ne me coûte, je donnerais ma peau! Pour me résumer, je t'annonce que, par décret ministériel daté du 18 septembre 1914, sous le contrôle direct et la haute présidence de Mme Marthe Heltoux, le manoir d'Auberval est devenu l'*hôpital auxiliaire neuf cent quarante-trois mille huit cent cinquante-sept!!*

La belle cousine claironne cela d'une voix qui atteint le *fa* suraigu; mais, sous ce ton d'emphase encore un peu blagueuse, on la devine follement grisée de son importance.

Sylvette, qui eût éclaté de rire quelques mois auparavant, se contente de sourire et constate mentalement :

« Notre infirmière-major se gobe... et voudrait se faire gober! »

Rien moins que jalouse, imaginant qu'elle peut faire œuvre utile, même par l'entremise d'une telle bluffeuse, la petite châtelaine n'a garde de protester contre, ministérielle ou autre, une décision qui, momentanément, la dépossède de sa demeure, la dépouille de son autorité au profit de l'intruse. « Tu n'as pas tes diplômes! » A cette phrase dont, quinze et vingt fois par jour, Marthe rabat le caquet cependant discret de la cousinette, il n'y a rien à répliquer, et la douce petite ne discute pas. Il est tellement évident que, sans l'extraordinaire entregent de la belle cousine, la manoir d'Auberval ne serait jamais devenu l'hôpital auxiliaire 943,857!

Cette transformation, c'est d'ailleurs Marthe qui, seule, l'a souhaitée. Consciente que, en matière de secours, assistance, charité, l'initiative privée vaut plus et mieux que toute ingérence de l'Etat, Mlle d'Auberval se serait modestement contentée, sans autre estampille officielle, avec le concours de ses deux bons vieux amis, le docteur et le curé, de conserver à sa vieille demeure, si largement hospitalière, son caractère et son aménage-

ment d'asile de famille, une famille accrue de réfugiés, d'éclopés et de convalescents. Anonyme, dans l'ombre et le silence, cette bienfaisance eût semblé à Sylvette tellement mieux adaptée aux traditions du manoir! Mais dame Marthe en a jugé autrement. Sans un regret pour ses projets dédaignés, Sylvette s'incline devant le fait accompli. Optimiste, elle espère, avec tant d'appuis hardiment sollicités et finalement obtenus, faire infiniment plus de bien qu'elle n'en eût pu faire seule. Et cela la console.

A ce moment, la jeune châtelaine tressaille, car, debout devant elle, les bras croisés, Marthe vient de lui lancer un reproche indigné :

— Et après le mal que je me suis donné, voilà ce que tu trouves à me dire? Tu as donc un caillou à la place du cœur? Comme remerciement, ton silence m'apparaît plutôt maigre. Et moi, pauvre bonne âme sensible, qui me figurais qu'enthousiaste, vibrante de tendresse et de reconnaissance, tu allais te jeter à mon cou, m'embrasser à pincettes! Ce qu'on est poire tout de même!

— Je pensais, risque candidement Sylvette, que vous aviez fait ces démarches autant pour vous que pour moi.

— Ingrate!

— Je n'avais pas, en outre, la présomption d'imaginer qu'un baiser de moi, même à pincettes, pourrait, non seulement vous payer de vos peines, mais par-dessus le marché vous faire plaisir!

La belle cousine ne s'était, de sa vie, souciée de sa cousinette avant que la petite fût majeure et maîtresse de sa fortune. Mme Heltoux n'en secoue pas moins la tête comme attristée et déçue profondément. Puis, entr'ouvrant les bras dans un élan d'attendrissement, elle se dolente :

— Élevez donc ça, choyez donc ça, dépensez-vous donc en grande sœur jour et nuit, sans compter, pour entendre ces gosses, une fois devenues grandes, vous marchander et vous chicaner deux sous de tendresse! Allons, un bon mouvement, glaçon! Embrasse-moi, flocon de neige!

Cette légende de petite maman pleine de sollicitude, dévouée, vivant penchée sur le berceau de la quasi-sœurette plus jeune, a récemment pris naissance dans l'imagination de l'infirmière-major. Devant ou sans témoins, elle ne néglige aucune occasion de l'accréditer. En dépit des réfutations parfois véhémentes de la petite d'Auberval, Marthe, à force de ressasser ce blanc mensonge, a fini par y croire et même par s'offusquer que Sylvette n'y croie pas.

Encline à mille complaisances, la cousinette n'a pas celle-là. Pourtant, touchée d'une effusion si rare, et, — qui sait? — peut-être sincère, Sylvette juge inutile et mesquin de protester. Sans plus se faire prier, elle embrasse Marthe. La jeune femme la serre vivement dans ses bras, mais, sans attendre que la gamine y mette les pincettes, elle tourne prestement la tête pour esquiver le baiser. Il glisse sur l'oreille et se perd dans les cheveux, seul moyen pour que les lèvres ne laissent pas de traces sur une joue fraîchement poudrerizée.

— Tu ne peux pas, tu ne pourras jamais imaginer combien je fus inquiète de toi! S'il me fallait revivre cette semaine d'agonie, j'en mourrais!

Comme les chanteuses légères couronnent d'un trille leur air de bravoure, Marthe souligne cette situation de mélo d'un trémolo. Mais l'émotion n'étant pas dans ses cordes, elle ne tient pas la note. Et, profitant de l'étreinte qui lui permet d'esquiver le regard parfois gênant de Sylvette après avoir escamoté son baiser, elle lui demande d'un ton qui ne s'attendrit plus :

— Es-tu allée chez ton notaire, comme c'était convenu? As-tu de l'argent? Il nous en faudra... et beaucoup!

— J'ai un peu plus de cinq mille francs dans mon bureau, mais le notaire ayant repris à la banque, avant le moratorium, ce que j'avais de disponible, tient à ma disposition sept ou huit fois plus. Je ne sais pas ce que peut coûter une ambulance... Sera-ce assez?

Mme Heltoux ne daigne pas remarquer, en ces derniers mots vibrants d'anxiété, l'élan d'un cœur confiant et généreux.

— Ce ne sera pas trop, estime la belle cousine.

Puis, écartant Sylvette, les sourcils rapprochés, les traits tendus, son mince visage allongé, elle ajoute, en mathématicienne résolvant de diaboliques équations :

— Je t'amène un personnel qui, sauf les bas emplois dont se chargeront les filles du garde, m'offre ses services à l'œil. Ce sera le moins de loger et nourrir proprement ce monde-là. Ma troupe est de choix, encore que panachée. J'ai deux Américaines divorcées, mon accordeur de piano, boiteux, pauvre garçon; puis Viviane, la poétesse célèbre, la marquise de Castaniéra, de Madrid, la fille de ma concierge, douée d'un superbe contralto, Darcy, le siffleur mondain, et quelque menu fretin de moindre importance. Sous ma direction, ça va manœuvrer militairement. Tu t'occuperas du ménage, de la cuisine, de la cave, de l'éclairage, de la lingerie, du chauffage et de la pharmacie, car je n'entends pas te laisser bayer aux corneilles pendant que je trimerai.

— La besogne ne me fait pas peur.

— Comme à toutes les rentières qui n'ont jamais fait œuvre de leurs dix doigts! Darcy sera surveillant général et me servira de secrétaire. Pour ce qui est des dépenses et de la comptabilité...

— Je garderai la clé de la caisse et tiendrai les livres.

— Toi?

— Dame! Si je fournis l'argent, j'ai bien le droit de savoir ce qu'on en fait.

— Ah! bon, mademoiselle se réserve de contrôler ma gestion. Merci de ta confiance. Ça va être gai!

— Il n'est pas nécessaire qu'une ambulance soit gaie, pourvu que les soins soient empressés, qu'il y ait de l'ordre et de l'économie. Je n'administre pas si mal mon petit domaine: il est prospère...

— Prospère? Tu me fais pitié! Enfin... garde tes illusions.

Pour relever les mots désobligeants et réprimer les gestes rageurs de l'infirmière-major, la cousinette est une insurgée encore trop novice, encore trop bridée par l'indulgence et l'affection. D'ailleurs, elle préfère ne pas chercher l'explication de l'humeur maussade de Marthe... Elle aurait peur de trouver trop facilement! De son côté, foncièrement pratique, en dépit de ses allures brouillonnes, Mme Heltoux juge prudent, sinon de céder, du moins de paraître céder.

— Tu contrôleras demain ce que tu voudras. Aujourd'hui, je mobilise tes domestiques, y compris ce vieux fouinard de garde et ton escobar de Manuel. Pendant ce temps, fais-moi le plaisir d'aller dare-dare trouver le maire en mon nom. Annonce mon retour au bonhomme, mets-le au courant, remplis les formalités voulues et vois dans quelle mesure le Conseil municipal peut nous aider. De là, cours chez ton docteur. Obtiens qu'il se mette à mon entière disposition, car j'aurai besoin de lui tout le temps, mais fais comprendre à ce brave esculape qu'il ne sera qu'en sous-ordre à l'ambulance, car j'ai obtenu le puissant concours de mon excellent ami Maudol, le chef de clinique, l'illustre chirurgien connu du monde entier! Bien entendu, Maudol ne pourra venir opérer qu'exceptionnellement — il est tellement pris! — mais il me conseillera de loin. Tu penses bien que je ne pouvais hésiter entre une gloire de la science et ton humble médicastre. Sorti de chez le docteur, trotte-toi chez le curé. Dégoise-lui ton boniment. Secoue cette vieille soutane pour qu'elle tape ses bonnes ouailles d'Auberval de linge, de vêtements, de provisions, de tout ce qu'elles pourront donner. Mais rappelle-toi que je suis gouvernementale. Sois adroite; ne me compromets pas. Gare la gaffe! Obtiens que ton ratichon nous apporte le plus d'argent et le plus de choses possible... Par contre, arrange-toi pour qu'il ne fiche jamais les pieds à l'ambulance! Qu'est-ce que tu attends?... Tu devrais être partie! Surtout ne prends pas l'auto. J'ai dû renvoyer le second; il ne me reste que le tien et je peux en avoir besoin d'une minute à l'autre... Enfin, sois de retour avant une heure : il me faut beaucoup de monde sous la main... J'ai beau me mettre en quatre, je ne peux pas tout faire!

Sans autrement s'effarer, Sylvette fait venir Rupain et le prie de lui préparer sa bicyclette. Puis, avant de partir, épinglant son feutre dans ses cheveux et jetant son collet sur ses épaules, elle essaie de mettre la belle cousine au courant de l'aventure du géant. Ce qui, l'autre soir, fut si facile à faire, lui paraît aujourd'hui plus difficile à dire.

— Un pauvre garçon, le soldat, dont je parlais à Manuel quand vous êtes arrivée...

— Quel garçon? Crois-tu que je me rappelle? Je ne t'écoutais même pas! Et puis, que veux-tu que cela me fasse? J'ai bien autre chose en tête! Ce qui se passe ici, chez toi, ne me regarde pas. Donne tes ordres à ta guise... et pars, je t'en prie, pars: tu vas te mettre en retard.

— Je voulais vous raconter...

— Demain, un autre jour, plus tard, je n'ai pas le temps! Il faut que j'aille houspiller mes gens, Darcy, mon boiteux et les autres. Si je ne suis pas là, ils se croiseront les bras. C'est fou, ce que j'ai à faire! Qu'est-ce que tu attends?... File, mais file donc! Tu devrais être revenue!

Sans doute exaspérée des lenteurs de Sylvette, la belle cousine s'élance dans l'escalier. Bientôt ses appels retentissent, non plus en graves trémolos, mais en trilles suraigus.

Et Rupain, poussant la bicyclette de la petite patronne vers le perron, ne peut se tenir d'annoncer très irrespectueusement à Manuel qui passe, une valise à chaque main:

— Quel barouf, hein, Breton! C'est à croire que Mme Martha, la fameuse 420, marmite le manoir!

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

« DEBOUT, LES MORTS!... »

Rappelons que cette œuvre d'art est délivrée:

Gratuitement dans nos bureaux, *à tout abonné sur la présentation de sa bande (envoi franco contre 75 centimes);*

Moyennant 50 centimes, à tout acheteur au numéro, sur présentation des trois bons I, II et III, publiés dans le présent N° (page VI des annonces) ainsi que dans ceux des 2 et 16 juillet.

(Pour réception à domicile, en faire la demande en joignant aux trois bons précités, la somme de 1 fr. 25.)

Les Livres

Lamartine orateur, par Louis Barthou
(Hachette et Cie éditeurs)

M. Louis Barthou vient d'élever à Lamartine orateur un monument digne de l'homme qui eut, au siècle dernier, la plus haute conscience du devoir politique et sut demeurer dans l'âpre lutte des partis et des ambitions, au milieu de bouleversements profonds comme des catastrophes, le noble poète dont aucune misère morale ne put troubler la foi en un pur idéal. Pour comprendre le rôle de Lamartine, pour évoquer sa personnalité dans toute la splendeur de son rayonnement intime et déterminer l'influence qu'elle exerça sur son milieu et son époque, il faut avoir à la fois, comme l'auteur des *Méditations* et de l'*Histoire des Girondins* lui-même, le don littéraire et le don politique, qui trop souvent paraissent s'exclure l'un l'autre, même chez la rare élite. Orateur à la parole vibrante, sachant émouvoir et provoquer l'élan; homme d'Etat dont la claire vision élargit l'horizon des réalités immédiates; écrivain à la phrase nette, où l'argument prend toute sa valeur par le mot faisant image, on comprend que M. Barthou ait été tenté par un tel sujet. Nul, sans doute, ne l'eût traité avec une intelligence plus précise du caractère tout en finesses et en nuances de cette admirable figure de poète et d'apôtre.

Il y a, dans ce livre d'un si bel ensemble, des pages particulièrement émouvantes : celles où l'auteur décrit les efforts de Lamartine pour atteindre la maîtrise de la parole, cette éloquence souveraine où l'on se livre tout entier et par laquelle seulement on domine les foules. La lutte opiniâtrement soutenue contre soi-même; le constant souci d'assouplir son talent, d'adapter ses moyens à tout ce qu'exige l'expression puissante et sûre dans ses effets; tout ce labeur, souvent douloureux, qui n'est vraiment fécond que lorsque l'auditoire ne le perçoit point, Lamartine s'y acharna des années durant. C'est par un prodige de volonté qu'il devint l'orateur dont l'adversaire même subissait le charme. Il avait la fougue, la voix et le geste, mais le poète dominait toujours en lui, avec ses rythmes dont s'accommode mal la phrase parlée et la part trop large faite à la « littérature » dans le développement des idées. D'être un grand poète, ce fut, à certaines heures, son plus amer regret. Sa gloire poétique l'écrasait en quelque sorte, le gênait pour donner à sa vie ce qu'il croyait être sa véritable orientation. « J'ai plus de politique que de poésie dans la tête », disait-il; mais on refusait de l'admettre et on ne voyait généralement dans son désir de faire de la politique qu'une assez médiocre prétention d'amour-propre. Chose curieuse, Louis Veuillot, qui soutenait volontiers qu'un peuple donnant la parole aux poètes sur les affaires de l'Etat est un peuple abêti, fut un des premiers à rendre hommage à Lamartine orateur politique. Il lui reconnaissait la pensée d'un homme d'Etat et l'âme d'un homme de bien; mais chez la plupart de ses contemporains, la défiance subsista jusqu'au bout.

Et pourtant, le sens politique de Lamartine était certain. Il eut le sentiment très net de l'évolution et des grands acheminements. Il a indiqué des solutions logiques pour des questions infiniment complexes autour desquelles se sont déroulées, un siècle durant, toutes les grandes luttes européennes, et dont certaines s'imposent aujourd'hui par l'évidence des faits. Il avait la sûre intuition des lendemains glorieux, et c'est par là, peut-être, qu'il déconcertait les professionnels de la politique qui s'imaginent volontiers qu'on fait de l'Histoire en groupant des ambitions. « Les hommes, disaient-ils, sortent des choses et non les choses des hommes. » Ce n'est point amoindrir Lamartine, en vérité, que d'affirmer qu'il a fait de la politique en poète, car ce fut en poète vraiment qu'il se jeta dans la bataille, avec l'orgueil de tout son idéal, offrant largement et son génie et son cœur. Sa ferme croyance en sa vertu politique, qu'on qualifia parfois de fatuité, s'expliquait du fait qu'il avait l'instinct des masses. « Je sens ce qu'elles sentent, ce qu'elles vont faire, même quand elles se taisent. » Il n'était pas l'homme d'un parti, mais l'homme d'un peuple et d'une race.

Dans les chapitres où il traite des années de formation, M. Barthou constate que Lamartine a surtout subi l'influence première de sa mère, une nature admirable, faite de sensibilité, de délicatesse et de droiture. Ce sont là, en effet, les trois qualités qui caractérisent son génie et c'est par elles, en somme, que s'explique le mieux son évolution morale. Des opinions légitimistes qui lui furent transmises par son père, il en vint aux conceptions les plus libérales. Au début, plaçant toute sa confiance dans la force, il finit par ne plus admettre d'autre force que celles des doctrines. Longtemps il rêva de réconcilier la royauté et la liberté. Son évolution fut vraiment la transformation logique d'une conscience au contact des réalités. « Celui qui n'a pas changé, constatait-il, n'a pas vécu, puisqu'il n'a rien appris. » Etant un précurseur, il était par la force des choses un isolé, et à la Chambre, il siégeait « au plafond ». Echappant à toute emprise de l'action purement parlementaire, il se faisait applaudir tantôt par la droite, tantôt par la gauche dans ses joutes oratoires fameuses avec Thiers, Guizot et Berryer.

Le miracle est que, souverainement dédaigneux des groupes qui font et défont les gouvernements, il ait pu imposer à tous à un moment donné. Il n'avait jamais douté que cette heure viendrait. « Vous me verrez, aimait-il à répéter, l'homme politique le plus populaire et le plus puissant. » Mais pour que cette prédiction-là se réalisât, il ne fallut rien de moins qu'une révolution. Alors, dans la tempête de 1848, où toute politique traditionnelle croûlait, il fut vraiment, lui, le poète et l'apôtre, le maître des foules. « Trois mois de dictature oratoire », dit M. Barthou, et ce fut bien, en effet, par la parole, la parole seule, qu'il domina les assemblées et contint les factions. Cette éloquence admirable se déversait illassablement sur les masses populaires, brisait l'émeute, désarmait les bras prêts à frapper. Y a-t-il une page plus émouvante que son apostrophe au peuple, à propos du drapeau rouge qu'on voulait substituer au drapeau tricolore? Quelle noblesse d'attitude, quelle ampleur du geste, quelle sérénité de la pensée! Lamartine marchait dans son rêve vivant, et il pouvait croire que, par le prestige de sa parole, tout était promis à sa puissance de réalisation.

Et pourtant, ce fut bientôt le déclin, et puis l'oubli. Le cœur des masses est changeant comme l'onde sous les reflets du ciel. Peut-être reconnut-il là que le triomphe de l'homme politique ne vaut pas la gloire du poète, mais il n'en manifesta aucune amertume. Dans sa lettre célèbre aux dix départements qui l'avaient élu, il constatait simplement : « La popularité qui m'avait entouré sans cause, s'est retirée sans motif. » A distance, cet abandon dans lequel s'acheva son existence le grandit encore et complète en quelque sorte sa physionomie. Avec sa passion de l'idéal et la hantise de son rêve généreux, Lamartine ne pouvait être que l'homme d'une heure rare entre toutes les heures, celle où le génie, parfois, prend sa revanche sur le Destin.

Il faut savoir gré à M. Louis Barthou de cette puissante évocation de Lamartine orateur dans les circonstances actuelles, où les plus nobles vertus françaises s'affirment glorieusement, et l'on comprend la pensée qui l'a fait dédier son œuvre « à la chère mémoire de son fils Max », tué à Thann, en Alsace, par un obus allemand. C'est dans le génie des grands hommes que se reflète fidèlement l'âme d'une race. Révéler toute sa splendeur, la faire mieux connaître et mieux aimer, c'est encore servir dignement la patrie dont la grandeur est faite de l'offrande de nos peines et du sacrifice de notre sang.

ROLAND DE MARÈS.

Le Carnet du Lecteur

L'Union sacrée contre l'Alcoolisme, par Jean Finot.

Voilà certainement un excellent livre dont la lecture ne saurait être trop recommandée. Et ce n'est pas un livre ennuyeux. L'auteur, connu déjà par des ouvrages de psychologie sociale qui furent très remarqués : la *Philosophie de la Longévité*, la *Science du Bonheur*, le *Préjugé des Races*, a le don d'animer, de rendre attrayantes les études les plus graves. Il s'associe ardemment à la croisade poursuivie par tous les bons Français contre notre terrible ennemi : l'alcool. Il lui assène de rudes coups. Mais il ne frappe point à tort et à travers ; il établit des distinctions et se ménage des alliances.

M. Finot soutient cette thèse que détruire l'alcoolisme, c'est sauver les vignobles, gloire et richesse de la France.

« Si les dévastations alcooliques doivent continuer, ajoute-t-il, un moment arrivera où tout ce qu'il y a chez nous de noble, de généreux et de prévoyant, voudra sacrifier, dans un sursaut de patriotisme le vin et l'alcool à la fois. Les viticulteurs devraient donc se joindre à ceux qui, en combattant pour le salut de la patrie, défendent aussi leur honneur et leur intérêt. En bannissant les boissons spiritueuses qui figurent au répertoire des débitants, des restaurants et des cafés, on provoquerait une réaction salutaire à l'égard des crus de Bordeaux, de Bourgogne, du Médoc et de tant d'autres, célèbres à travers le monde. »

Les vignerons ne peuvent qu'être sensibles à de si ingénieuses et sages raisons.

LE LIVRE DU JOUR

Lamartine orateur

Voici quelques pages extraites du bel ouvrage de M. Louis Barthou :

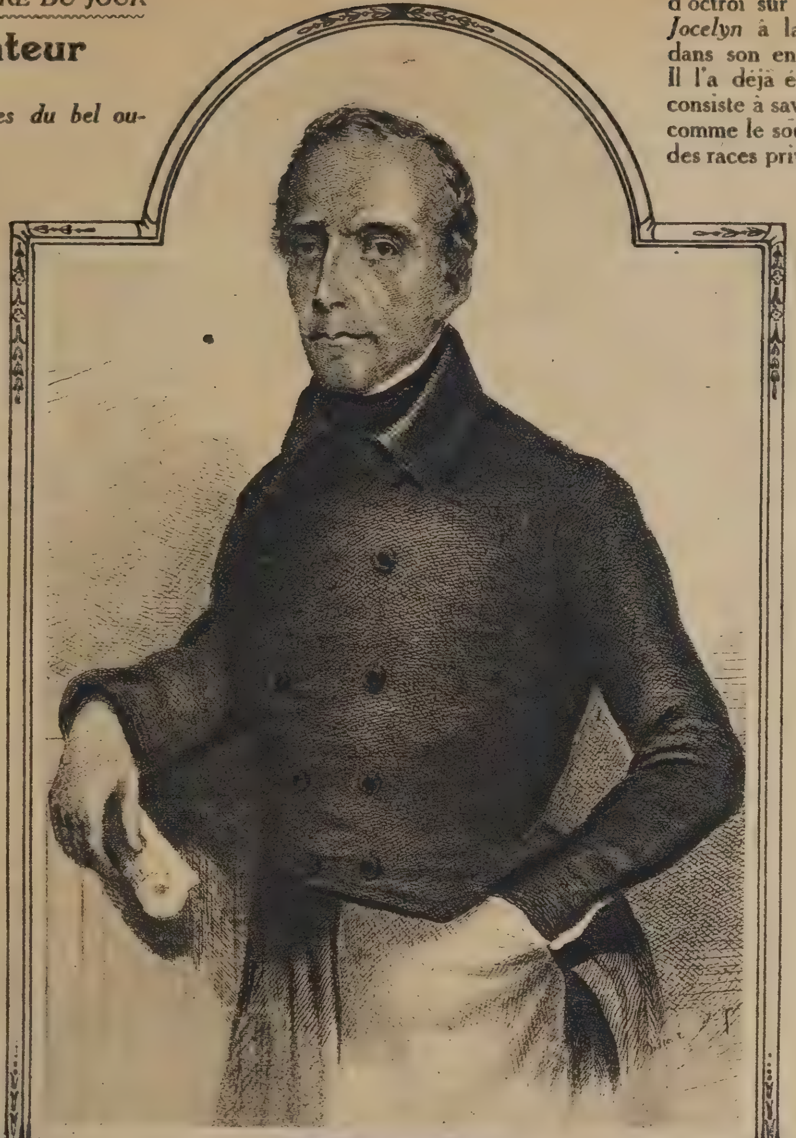
LES IMPROVISATIONS DE LAMARTINE

Si l'on veut connaître Lamartine comme orateur d'affaires sous l'étourdissante multiplicité de tous ses aspects, il faut remonter à l'année 1848 dont Charles Alexandre a eu raison de dire que ce fut, de victoire en victoire, sa campagne d'Italie. Dargaud, de son côté, notait les étapes de cette campagne éblouissante, qui envahissait tous les terrains, et où Lamartine distançait tous ses rivaux de tribune et de gloire. « Autant qu'aucun de ses émules, il avait l'intelligence : plus que tous, il avait l'accent, le rayon. Il était l'idéal du pays, sans en être encore l'instrument. »

Le 18 janvier, Lamartine combat, dans un projet de Caisse de retraite et de prévoyance pour les ouvriers, la disposition qui institue une sorte de tontine à immense proportion, où la pension payée aux derniers survivants est fondée sur la disparition des autres déposants. Il n'admet pas que « la vie et la mort de l'ouvrier deviennent les mises d'une loterie dont le hasard tirera les numéros ». Mais, s'il combat une combinaison qui lui apparaît comme une prime à l'égoïsme individuel, et comme une dangereuse atteinte à l'esprit de famille, il ne ferme pas les yeux aux transformations que l'industrie et le travail vont créer dans la société et il réclame, sur d'autres bases, « des pensions universelles de retraite pour les travailleurs, afin de fonder la solidarité et la fraternité de toutes les classes sociales entre elles ».

Le 3 février, il prononce, en faveur de la Syrie et de la nation maronite, un discours d'une telle émotion et d'une telle force, que Guizot, dont pourtant il n'a pas tu les erreurs, est obligé d'en subir la pensée directrice et d'en accepter les conséquences.

Deux interventions successives, qui se produisent encore dans le mois de février, fournissent à Lamartine l'occasion de se révéler économiste. Le 10, il combat avec une sobriété vigoureuse, qui fait de ce petit discours un modèle, le régime d'inquisition sous lequel une prétendue protection risque d'écraser la viticulture et le commerce des vins. Le 23, c'est la question du droit d'octroi sur les bestiaux qui ramène l'auteur de *Jocelyn* à la tribune. La question, envisagée dans son ensemble, n'est pas nouvelle pour lui. Il l'a déjà étudiée en 1841. Aujourd'hui, elle consiste à savoir s'il faut taxer le bétail par tête, comme le soutient Berryer, défenseur des grandes races privilégiées, ou au poids, comme Lamartine le demande dans le double intérêt de la répartition de l'élève du bétail sur toutes les parties du territoire et la diminution du prix de la viande. Ce n'est pas seulement « de la logique » que Lamartine introduit dans les documents et les notes réunis par Champvans en 1841. Il y met et il communique à l'Assemblée tout entière une profonde émotion inspirée par l'amour du peuple, dont il cherche à alléger les conditions de la vie. Il discute les statistiques et les chiffres, mais il se refuse à écarter tout sentiment de l'économie politique à laquelle il veut une âme et à laquelle il reproche l'enchérissement systématique comme un crime. Il convie la Chambre à constituer la ligue de justice afin d'assurer la vie *à bas prix* contre les ligues au moyen desquelles les producteurs écrasent les consommateurs.





Triomphe de Lamartine, le 15 mai 1848, d'après une lithographie de l'époque.
Au-dessus : Lamartine à la tribune.

Dix jours s'écoulent, et voici de nouveau Lamartine à la tribune, il y prononce, en faveur de l'approfondissement de la Seine entre Rouen et la mer, l'un des discours les plus imprévus et les plus heureux que lui ait inspirés la souplesse de son génie. La commission avait refusé les crédits à l'unanimité. Déjà un discours technique d'Arago avait ébranlé la Chambre, mais, plus intéressée que convaincue, elle ne cédait pas encore. Comment Lamartine intervint-il ?

Il sentait se développer en lui, de jour en jour, une faculté d'assimilation et une facilité d'improvisation qui lui permettaient toutes les gageures. Celle qu'il tint et gagna le 4 mars 1846 est peut-être la plus surprenante. Il se fit, de son incompétence même, éclairée par la discussion, un titre contre l'esprit de système, « qui n'est quelquefois qu'une science obstinée ». Fort de la leçon qu'il avait reçue et de la vérité qui s'en dégageait, il marqua avec un puissant relief la situation que la nature avait réservée au port de Rouen et la nécessité de l'améliorer. On objectait deux difficultés : la *barre* et la *traverse*. Ni ces mots ni ces choses n'étaient faits pour effrayer Lamartine. Il en joua avec une merveil-



Lamartine et le drapeau rouge, par A. Andrieu.
« ... Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang... »



Le manifeste adressé par Lamartine à tous les peuples.
« La République française n'intentera la guerre à personne... »

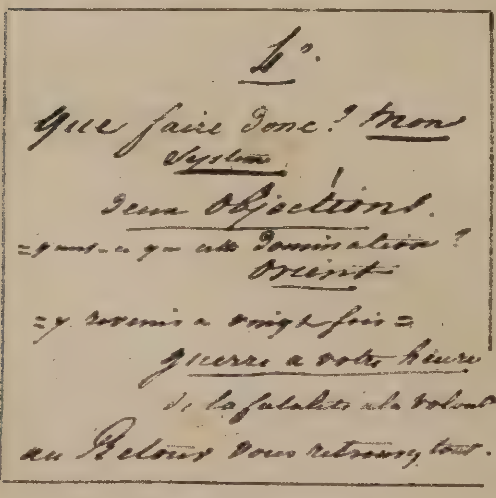
cuse aisance. Le discours d'Arago avait complété son instruction, que ses visiteurs rouennais avaient déjà poussée fort loin, et vraiment un marin ou un ingénieur n'aurait pas mieux parlé. Eût-il même parlé aussi bien ? Je doute qu'il eût trouvé, pour caractériser les luttes de la science et de l'art humain avec la nature, à la fois ennemie et collaboratrice, les formules et les développements dont Lamartine eut l'heureuse rencontre. Evoquant ses années de jeunesse, il rappela comment, pendant sa mission diplomatique en Toscane, il avait été initié par le grand-duc aux travaux qui avaient pour objet de dessécher et de fertiliser les marais Pontins. Cette expérience avait laissé en lui une conviction profonde.

L'entreprise qui consistait à approfondir la Seine ne paraissait pas à Lamartine moins sûre et moins utile que celle dont le grand-duc de Toscane avait si heureusement doté son pays.

« Mais je dis plus, ajoutait-il : quand cette expérience n'aurait pour résultat, même en échouant, que d'arracher enfin son secret au fleuve, son secret à la marée, son mystère à la navigation maritime de la Seine, oui, quand elle n'aurait pour résultat que d'arracher le oui ou le non à la nature ! *(Sensation)*... oui, d'arracher le oui ou le non définitif à la nature sur la possibilité ou l'impossibilité de prolonger de 120 kilomètres la navigation française, ce oui ou ce non arraché à la nature vaut à lui seul vos deux millions. »

Les deux millions furent votés d'enthousiasme.

LOUIS BARTHOU,
Ancien président du Conseil.



4°.
Que faire donc? Mon système.
Deux objections.
= faut-il que cette domination? Orient =
= y reviens a vingt fois =
guerre a votre heure
de la fatalité de la volonté
au Retour vous retrouvez tout.

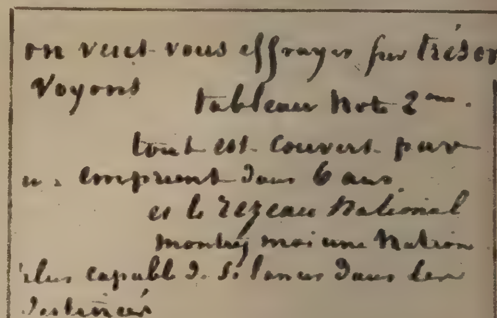
Autographe de Lamartine.

***

PAGES OUBLIÉES

Donnons pour finir le portrait tracé par Lamartine, de l'orateur idéal, qui pour lui était Vergniaud.

« ...La facilité, cette grâce du génie, assouplissait tout en lui : talent, caractère, attitude. Une certaine nonchalance annonçait qu'il s'oubliait aisément lui-même, sûr de se retrouver avec toute sa force au moment où il aurait besoin de se recueillir... On l'aimait familièrement au pied de la tribune. On s'étonnait de l'admirer et de le respecter dès qu'il y montait. Son premier regard, son premier mot mettait une distance immense entre l'homme et l'orateur. C'était un instrument d'enthousiasme qui ne prenait sa valeur et sa place que dans l'inspiration. Cette inspiration, servie par une voix grave et une élocution intarissable, s'était nourrie des plus purs souvenirs de la tribune antique. Sa phrase avait les images et l'harmonie des plus beaux vers. S'il n'avait pas été l'orateur d'une démocratie, il en eût été le philosophe et le poète. Son génie, tout populaire, lui défendait de descendre au langage du peuple, même en le flattant. Il n'avait que des passions nobles comme son langage. Il adorait la Révolution comme une philosophie sublime qui devait ennoblir la nation tout entière sans faire d'autres victimes que les préjugés et les tyrannies. Il avait des doctrines



on veut vous effrayer sur trésor
Voyons tableau Not. 2me.
tout est couvert par
un emprunt dans 6 ans.
et le réseau National
montez moi une Nation
plus capable de se lancer dans les
intérêts

Autographe de Lamartine.

et point de haines, des soifs de gloire et point d'ambitions. Le pouvoir même lui semblait quelque chose de trop réel, de trop vulgaire pour y prétendre. Il le dédaignait pour lui-même, et ne le briguait que pour ses idées. La gloire et la postérité étaient les deux seuls buts de sa pensée. Il ne montait à la tribune que pour les voir de plus haut... Trop insouciant pour être un chef de parti trop grand pour être le second de personne, il fut Vergniaud. »

A. DE LAMARTINE.

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre



LE 14 JUILLET DANS LA TRANCHÉE

16 Juillet 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS

Édition de Luxe

LE MOYEN D'ÊTRE JOLIE SANS SE MAQUILLER

Comment vous pouvez obtenir une jolie peau délicieusement claire et fraîche et délicatement colorée sans employer de crèmes ou de rouge.

De nombreuses femmes seront certainement très agréablement surprises d'apprendre qu'il leur est maintenant possible de rendre leur peau et leur teint plus jolis encore sans employer de poudres, de parfums, de crèmes, etc. Ce moyen est si simple, cependant, qu'il est étonnant de constater qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de femmes qui le connaissent et qui ne sachent combien sont agréables les résultats obtenus. Demandez tout simplement à votre pharmacien de mélanger pour vous : 60 grammes d'eau de rose, 60 grammes de fleurs d'ozoin et 3 gr. 1/2 de teinture de benjoin. Avant de vous servir de cette préparation secouez-la bien et appliquez-la au moyen d'une éponge, matin et soir ; laissez sécher, puis passez légèrement sur la peau un morceau d'étoffe douce ou de peau de chamois. Toutes les taches ou imperfections de la peau, du cou et du visage disparaitront rapidement et vous obtiendrez une jolie peau, douce, claire et délicatement colorée. Quelques pharmaciens, pour ne pas avoir à préparer une lotion pour chaque cliente différente, la vendent toute prête à être employée sous le nom de « Fleurs d'Ozoin Composée ». Il est entendu en outre que le montant intégral du prix payé pour la lotion toute préparée sera remboursé à toute personne qui ne sera pas entièrement satisfaite.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN 6MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE .. 18 fr | 9 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

Nº 1725. — 16 JUILLET 1916

EDITION·DE·LUXE UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE 14 JUILLET EN ALSACE RECONQUISE



La première Fête nationale à Paris en 1880, tableau de Roll (Petit-Palais des Champs-Elysées).

PAGES OUBLIÉES

PARIS EN FÊTE

L'anniversaire de la Fête nationale, célébrée cette année dans le recueillement et l'espoir, évoque de joyeux souvenirs. La première de ces solennités eut lieu en 1880. Au tableau de Roll ci-dessus reproduit, nous joignons une jolie page descriptive écrite à cette date... Jules Claretie ayant assisté à la distribution des drapeaux regagne Paris :

Paris apparaît à l'horizon, rayonnant de lumière, tout blanc sur le ciel bleu pommelé de nuages. — A Saint-Cloud, sur la rampe qui monte à Montretout, les bataillons de Saint-Cyr sont massés. Ils font halte, les fusils en faisceaux. Tout à l'heure ils prendront le train qui, par l'aqueduc de Viroflay, les ramènera « chez Mme de Maintenon ». Ils ont encore la vision de ce fier défilé de tout à l'heure, alors que les députations d'officiers, tous massés devant les tribunes, les acclamaient, et que des mains gantées de blanc, à l'ordonnance de la grande tenue, les saluaient d'applaudissements au passage.

A Ville-d'Avray, c'est un régiment du génie qui fait halte. La *Sente aux Lilas* joli nom d'un joli chemin — est pleine de soldats. L'artillerie défile déjà sur la grand'route de Versailles et a dépassé Chaville. Là-bas, sur l'hippodrome de Longchamp, il ne reste plus rien que les tentes des marchands, les tribunes délaissées, et, sur cette immense pelouse verte, tout à l'heure pleine de milliers de gens et maintenant déserte, oubliée, vide, le grand soleil qui fait toujours resplendir le velours des tentures, l'or des crépines et des ornements, l'acier des cuirasses formant trophées et les trois couleurs des drapeaux.

Et le soir, quel tableau! Je l'ai vu, de loin, fuyant le brouhaha des rues; mais, parti de Viroflay, je me suis arrêté sur la hauteur de Suresnes et j'ai regardé. C'était une féerie dont n'approcheront pas les futures merveilles de *Michel Strogoff*.

Qu'on se figure une sorte d'immense gouffre rougeâtre où des lumières semblaient courir comme sur ces papiers qu'on brûle et où les étincelles s'allument. De longues raies géographiques, comme tracées par un tire-ligne lumineux, dessinaient les ponts, les quais, et, çà et là, dans un fourmillement de lumières, des points plus brillants étincelaient, frontons de monuments, clochers d'églises.

Plus de distances : impossible de se rendre compte des plans. Tel monument éloigné semble tout près; tel autre, rapproché, s'enfonce dans l'ombre. Au loin, très loin, des lueurs rouges s'allument, indistinctes. C'est le Mont-Valérien lui-même qui illumine avec des lanternes après avoir illuminé — il y a dix ans — avec des obus.

Et de ces lumières, de cette nuit qui étincelle, de ce fouillis de lueurs, des gerbes surgissent, des fusées partent, comme des éclairs qui sortiraient de terre au lieu d'y tomber. Des lueurs rouges, vertes, bleues, éclatent, sur quatre, cinq, six points à la fois. Ce sont les feux d'artifice. Le feu de bengale semble incendier Montmartre. Un immense bouquet tricolore sort du Trocadéro et retombe en éventail. Les bombes fulminent, les chandelles romaines éclatent, et sur ces illuminations superbes, les lividités de lueurs sulfureuses, que Ruggieri n'a pas fournies, se montrent de temps à autre. Éclairs d'orage qui ajoutent leur lumière verdâtre à ces lueurs rouges qui forment, au-dessus de Paris, une sorte de nuée opaque, comparable à un nuage derrière lequel, tout à l'heure, le soleil va se montrer, dans une rougeur d'aurore.

JULES CLARETIE.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

1880-1917

QUAND ces lignes paraîtront, l'aube se lèvera sur le 14 juillet. La fête nationale ne sera pas plus chômée en 1916 qu'elle ne le fut en 1915. Il n'y aura point d'orchestres aux carrefours, ni de lampions aux fenêtres. Seuls, peut-être, quelques poilus se permettront, en manière de gai défi, d'accrocher des lanternes vénitiennes aux fils de fer barbelés qui protègent leurs guitounes. Mais les civils s'abstiendront de toute manifestation joyeuse, jusqu'à ce que la terre de France et la terre de Belgique aient été totalement délivrées de l'ignoble et fétide contact des barbares... Paris se dédommagera l'an prochain. 1917 verra des apothéoses, auxquelles la pensée toujours présente de nos morts, communiquera, je l'espère, une nuance de gravité recueillie... Pourtant, ce jour-là, quelque cruels que soient les deuils particuliers, ils s'effaceront dans le rayonnement d'une immense allégresse. Nous ressentirons avec plus de vivacité et d'ampleur, l'ivresse heureuse, l'enthousiasme qui, voilà trente-six ans, enflammèrent l'âme et le cœur de notre pays.

Nous nous rappelons ce 14 juillet 1880, date à jamais mémorable. La France n'était pas victorieuse comme elle va l'être. Elle avait été piétinée, meurtrie, mais ses blessures se cicatrisaient. Elle reprenait conscience de sa santé renaissante, de sa dignité et de sa force. C'est le 21 mai que Benjamin Raspail avait déposé la proposition de loi « ayant pour objet l'établissement d'un jour de fête nationale annuelle ». Elle portait, à côté de sa signature, celles de Barodet, Germain Casse, Clemenceau, Allain-Targé, Lockroy, Floquet. Elle tenait d'ailleurs en peu de mots et se composait d'un article unique brièvement formulé : « la République adopte la date du 14 juillet comme jour de fête nationale annuelle ». Cette phrase suffisait. La discussion parlementaire s'ouvrit le 8 juin. Elle fut brève et après un timide essai d'opposition du duc de la Rochefoucauld-Bisaccia, conclut, dans l'élan unanime d'une majorité qui ne se composait pas exclusivement de voix républicaines, à l'adoption du projet... L'opinion publique ratifia. Elle attendait ce geste; elle y voyait comme un allègement des humiliations passées, comme l'annonce des glorieuses revanches, comme un sourire du destin, redevenu favorable. Elle y voyait surtout une marque d'attachement et de respect offerte à l'armée. Un orateur l'avait proclamé, du haut de la tribune :

« Cette armée nous est plus chère que les légions de prétoriens ne l'étaient à César. Nous sommes prêts à nous imposer pour elle tous les sacrifices. Lui donnant nos fils, comment lui marchanderions-nous notre or? Elle est la chair de notre chair. Sans elle, rien ne garantirait à la France le respect qui lui est dû, et, ce qui est peut-être plus important encore, notre jeunesse ne trouverait nulle part ailleurs l'équivalent de cette école de forte discipline d'où elle rapporte la fleur d'honneur et de patriotisme sans laquelle la France ne serait plus la France. »

La distribution des drapeaux fut une de ces cérémonies où s'exaltent noblement les ardeurs d'un peuple qui renaît à la vie. Le soir, une gaieté débordante envahit les faubourgs, les rues de la capitale, la France entière. Les archives du treizième arrondissement ont conservé le programme des réjouissances, naïves et pompeuses, réglées par l'accord des habitants, organisées à leurs frais : « Un char richement orné, traîné par six chevaux caparaçonnés et portant cinquante jeunes filles, a parcouru les voies principales, annonçant la fête de l'Enfance. Dans la soirée, retraite aux flambeaux. Aujourd'hui les musiques se feront entendre place de la Mairie, au rond-point de l'avenue de Tolbiac, place Nationale et place Pinel. Plusieurs bals sont organisés pour la soirée. La décoration d'ensemble des vastes avenues d'Italie, des Gobelins, de la Gare, de l'Hôpital, a été fort bien ordonnée par les comités. Les illuminations, ce soir, seront très belles; la place d'Italie est, à elle seule, éclairée par dix mille verres de couleurs. » Et c'est le quartier qu'on disait le plus pauvre de Paris!

Au retour de la revue, Gambetta avait été acclamé. Il symbolisait l'idéal du patriotisme avisé et agissant. Etroitement mêlé à la tragédie de 1870, l'homme qui, à cette époque, avait incarné la résistance française; celui qui — lion superbe et généreux — avait, depuis, le plus contribué au *risorgimento* national, celui-là méritait d'être à l'honneur, le jour où la Patrie fêtait sa résurrection : « J'ai senti remuer au fond de mon âme, écrivait-il, mes espoirs les plus ambitieux et les plus sacrés, et ces grands desseins dont je ne peux m'abstraire dès que je suis en présence de nos jeunes régiments. Je suis revenu de là, le cœur gonflé de fortifiantes pensées... »

Représentons-nous la situation du pays en cette année 1880... La République a pour président Jules Grévy. La fin tragique du malheureux prince impérial, massacré chez les Zoulous, l'a délivrée d'un des graves périls qui pouvaient la menacer. Les Chambres ont quitté Versailles pour se réinstaller normalement à Paris. On vient d'adopter le plan Freycinet : huit milliards de travaux pour nos chemins de fer, nos canaux et nos ports. Les capitaux français participent à la nouvelle et gigantesque entreprise de Ferdinand de Lesseps, le percement de l'isthme de Panama... 800,000 actions de cinq cents francs sont émises. Une commission aux Travaux publics a approuvé le projet du transsibérien. Le budget est voté en quelques semaines, n'ayant pas encore à subir les charges écrasantes qui pèseront sur lui plus tard. L'horizon, jusqu'alors si sombre, commence à s'éclaircir. Il y a du bleu dans l'air.

Nous avons survécu aux orages du passé. De l'effroyable tempête actuelle qui faillit nous engloutir, nous sortirons triomphants! Dieu ne veut pas que la France meure...

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXIII

L'ESPRIT DE PARTI ET L'ESPRIT NATIONAL

13 juillet 1916.

Comment, mon cher ami, vous ne comptiez plus sur Bouvie? C'était mal le connaître. Bouvie ne se dérobe jamais. Je vous ai dit qu'il aime la lutte et, loin de la fuir, il la provoque. Je l'avais piqué au vif; il m'a répondu vivement. Je sens que je l'agace et que je l'inquiète, mais, au fond, il a de l'affection pour moi. Nous nous plaisons par nos contrastes et nous trouvons à nous voir de loin en loin une satisfaction réciproque dont la surprise n'est pas la seule cause.

Quoique moins ardent que Bouvie à rechercher la discussion, je ne la crains pas. Elle peut être l'occasion de s'expliquer, de se renseigner et de se convaincre. Il me souvient d'avoir entendu Henri Brisson louer les *forts partis pris*. Cette parole m'avait frappé, parce qu'elle n'était pas lancée au hasard et qu'elle exprimait visiblement une pensée réfléchie et résolue. Si Henri Brisson voulait dire qu'il faut savoir prendre un parti et s'y déterminer par des raisons, il n'avait pas tort. Voulait-il tout à fait dire cela? Supérieur à Bouvie de toute la hauteur d'une intelligence cultivée, Henri Brisson n'en était pas moins un homme de parti. Il aimait passionnément la France et je me rappelle tel sobre discours de lui où, opposant le patriotisme aux chimères périlleuses du socialisme international, il disait simplement : « De mon temps, on n'avait pas besoin de proclamer ces choses! » Mais même âgé, il était toujours en bataille, avec l'ardeur de la bonne foi, dénonçant chez ses adversaires des intentions belliqueuses, de noirs desseins, des projets perfides. Bouvie, par certains côtés, lui ressemble. Au fait, pourquoi ne le laisserais-je pas parler? Après quelques détails sur sa vigne, qui a coulé, il a abordé dans sa lettre le point vif de notre dernière conversation.

« J'ai reçu, m'a-t-il écrit, le discours que vous m'aviez promis. J'en aime le ton. Il y a dans l'éloquence de Sembat une allure bon garçon et une brusquerie familière qui me plaisent. Il n'attend pas qu'on l'interpelle, il prend les devants et il secoue son homme avec une déconcertante rudesse. C'est un type. Je ne vous dis pas qu'il soit tout à fait le mien. Mon socialisme est plus sentimental que révolutionnaire. Je tiens à mes vignes et à mes prés. Mes voisins, surtout, ne lâcheraient pas aisément les leurs. Ils ont, depuis la Révolution, qui les a libérés, la propriété dans le sang. Le collectivisme n'est pas leur affaire ni la mienne. Je doute qu'elle soit la vôtre. Et pourtant vous me citez Sembat! Après d'autres citations, celle-ci m'étonne. Vous passez de Pascal, de l'abbé Eddy, de l'abbé Touan et du père Janvier à Sembat. Est-ce contradiction? Est-ce progrès? Est-ce dilettantisme? Je ne sais.

» Moi, mes réserves faites, je préfère Sembat. J'ai lu son discours. Vous me l'aviez mal traduit. Sembat parle de l'union sacrée, qui doit se prolonger après la guerre, mais il y met des conditions. D'abord, il déclare, car il n'est pas un rêveur, que la vie politique reprendra son cours normal; vous entendez : son *cours normal*, et que le progrès démocratique se poursuivra parmi les luttes, où il voit la condition des peuples libres. Ensuite il ne veut pas que cette union dite sacrée soit une duperie et il revendique pour les travailleurs, avec la place qu'ils méritent dans la vie nationale, la reconnaissance de leurs droits. Il parle aussi des matières religieuses, sur lesquelles il n'insiste pas, mais cette seule allusion me suffit pour conclure que Sembat voit le danger. Il a de meilleurs yeux que vous, celui-là, à moins que vous ne les fermiez volontairement, par faiblesse ou par calcul. Et croyez-vous que Painlevé, parce qu'il a dîné avec un archevêque à la table d'un préfet, se fasse *vos* illusions? Une politesse, je vous l'ai dit, n'est pas une conversion. Que le clergé commence, et nous verrons. Je sais que vous me prenez pour un sectaire. Je n'ai pas peur des mots et celui-ci, comme tous les autres, a besoin d'être défini. Il me suffit de savoir que je suis, avec Sembat, et malgré mes réserves, du côté du progrès. Je vous laisse avec vos abbés. Cela me fait de la peine de vous voir frôler des soutanes, mais chacun garde la place qu'il a prise. Vous avez la vôtre, j'ai la mienne. Tant pis pour ceux qui recevront des coups, quand ils pleuvront! Et je crois bien... »

J'interromps ici la lettre de Bouvie parce que, sans rien ajouter à sa pensée, il l'exprime dans une forme qui dépasse un peu la mesure. Je suis sûr, d'ailleurs, que, maintenant, il regrette ce passage inutile. Au fond, il est plus impulsif que méchant et il n'a jamais des méchancetés calculées. C'est pourquoi je ne lui ai jamais non plus gardé rancune des vivacités injustes où son tempérament l'entraîne. Je lui ai répondu sans me fâcher. Ma lettre était assez longue. Je ne vous la donne pas en entier; j'en extrais seulement la substance et quelques passages.

J'ai expliqué à Bouvie que si, selon le mot de Mirabeau, un jacobin ministre n'était pas toujours un ministre jacobin, il est difficile, au temps où nous vivons, d'interdire à un socialiste ministre de se dire encore socialiste et de réserver les lendemains. Qui donc songerait à demander à M. Denys Cochin, qui est ministre d'Etat et catholique, de taire des croyances où sa vie puise son honneur? Je conviens donc qu'il y a dans l'union sacrée, non une confusion faite d'abdications réciproques, mais une trêve née d'un commun patriotisme. Toute la question est de savoir s'il n'en restera rien après la victoire ou si la victoire elle-même, pour avoir tout son prix et donner tous ses fruits, n'en imposera pas, dans un intérêt général, l'heureuse et nécessaire prolongation.

J'ai dit à Bouvie : « Je prends mon bien où je le trouve. Quand le père Janvier a raison, je n'éprouve nulle honte à donner raison au Père Janvier. De même pour Sembat. C'est vous qui ne pensez pas et ne parlez pas comme lui, quoique vous essayiez de tirer son discours à vous. Son ton et le vôtre diffèrent. Sembat déclare que les polémiques, dont il n'exclut pas le retour, — ni moi non plus, s'il vous en souvient, — ne pourront pas reprendre après la guerre le caractère qu'elles avaient auparavant. La fraternité du sang répandu, des larmes versées et des angoisses vécues en commun donnera aux problèmes un aspect imprévu. Je dirais volontiers que les questions devront être envisagées dans un *esprit nouveau*, si ce mot du brave Spuller, interprété et dénaturé par d'habiles adversaires, n'avait pas connu une injuste et mauvaise fortune. Je me suis réjoui d'entendre Sembat dire qu'il y aura une région réservée où les efforts de tous continueront à s'unir pour travailler à la grandeur économique du pays. Qu'après cela, il rende aux ouvriers, qui ont en effet rempli tout leur devoir, un hommage particulier et qu'il désire le développement de leurs droits, je n'ai pas à y contredire, à la condition que ces droits soient l'expression de la liberté commune et ne constituent pas, à rebours, un privilège de classe. La guerre nous aura appris, parmi tant d'autres choses dont nous lui devrons le bénéfice, que nous sommes tous frères dans la même grande famille. La réconciliation nationale, qui s'est faite dans l'élan des cœurs, ne perdra rien à se contrôler par la réflexion. Nous étions trop ignorants les uns des autres et cette ignorance nous rendait méfiants et injustes. Nous avons appris à *nous* connaître, et j'entends par ce *nous:* nous et les autres. Quand nous faisons notre examen de conscience, nous ne frappons plus uniquement sur la poitrine de notre voisin. La bourgeoisie et le peuple, de même que les croyants de toutes les confessions et les libres penseurs, se sont rapprochés dans les tranchées, exposés aux mêmes périls, résolus aux mêmes devoirs, animés des mêmes espérances.

» Je désire, Bouvie, la pacification religieuse. Vous connaissez mal Sembat si vous croyez qu'il en soit l'adversaire. Il est trop intelligent pour avoir l'esprit aussi étroit. Je pense seulement qu'il la veut des deux côtés. Je ne l'entends pas autrement. Ainsi de la pacification sociale. Le patronat aura des devoirs nouveaux et il comprendrait mal sa tâche s'il ne tendait pas de plus en plus à substituer la collaboration à l'antagonisme. Nous devons tous y aider. Au lendemain de la répression de la Commune, Sully Prudhomme écrivait : « *Pour moi, rêveur débile, je suis honteux, je sens que je jouis des fruits d'une injustice ancienne et constitutionnelle dont les gens de ma classe n'ont pas conscience, mais dans laquelle je sais lire maintenant. J'apprendrais ma ruine avec le chagrin de l'égoïsme, mais sans avoir l'impudeur de m'en plaindre, puisque je ne dois pas ma fortune à mon travail. Si nous n'avons pas l'énergie, ayons au moins la sincérité.* » Il nous faut les deux, mon bon Bouvie. Ayez l'énergie d'être sincère avec vous-même. Vous valez mieux que votre opinion. »

LOUIS BARTHOU,

député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Le Supplice

Ma chère cousine,

On causait l'autre jour entre femmes... et par une pente infaillible, la conversation tomba sur la guerre! sujet inépuisable, le seul qui occupe l'imagination en ce moment, sujet sublime auquel on pense toujours même quand on n'en parle pas... Et parce que la merveilleuse Espérance éblouit l'horizon et rehausse les cœurs, tous les sentiments, amour ou haine, sont exprimés avec une véhémence qui sent la poudre et la Victoire... Ces jeunes femmes, dont la plupart étaient en deuil, s'ingéniaient à découvrir un supplice qui fût assez grand, assez terrible, pour punir le kaiser et le laisser expier quelque chose de ses crimes.

Toutes les tortures de la cruauté chinoise furent passées en revue, et cependant, quelle que fût leur cruauté, jamais le châtiment ne parut égal aux monstruosités commises par le Barbare teuton. L'une émit cette supposition que le kaiser fût attaché à un poteau et que chacun de nos prisonniers ayant subi en Allemagne l'affreux outrage, passât devant lui en lui criant son infamie... Une autre proposa que l'empereur vaincu assistât, enchaîné sous l'Arc de Triomphe, au retour de nos troupes, et que toutes les veuves, tous les orphelins, lui jetassent un anathème au passage...: « Tu m'as pris mon mari, tu as assassiné mon fils, tu as persécuté mon frère, tu as fait mourir des petits innocents... » Et qu'ensuite, dominant ce lamento funèbre, il entendît clamer par des milliers de bouches, la magnifique vengeance... notre *Marseillaise* nationale!... tandis que nos drapeaux percés de balles et salués par une foule en délire l'humilieraient au passage...

Une autre imagina qu'il fût enfermé dans un parc et qu'il y vécût dans la compagnie de tous les soldats devenus fous pendant la guerre, en sorte que son regard ne rencontrât que faces contractées, visages hagards, yeux pétrifiés d'angoisse, rires stridents, cris lugubres et qu'à chaque détour du chemin un enfant en démence hurlât son épouvante, ou bien qu'un amputé, tenant de sa main unique un clairon, déchirât l'air du bruit de ses sonneries; ou qu'un solide gars la démarche égarée, sautât sur son auguste personne... Et qu'il restât seul dans cet antre infernal, jusqu'à ce qu'il fût atteint lui-même de folie furieuse.

En écoutant le détail de ces élucubrations romantiques, je pensais : « Quel plus beau châtiment imaginer que celui qui ronge aujourd'hui cet homme et dont il sortira pantelant et déchu! Quelle torture comparable à celle dont il meurt petit à petit, quel supplice plus aigu que celui qui tient ce tout-puissant, ce fétiche d'un peuple agenouillé, ce Titan glorieux, abaissé dans son orgueil sur un sol qui croule, et regardant monter comme une mer déchaînée la honte et le mépris universels. »

Il se croyait une sorte de divinité, il disait volontiers : « Dieu et Moi », et pensait peut-être : « Moi et Dieu », et voilà que ce Goliath à canons lourds devait trouver son David, voilà qu'acculé dans la plus effroyable des impasses, il regarde avec stupeur fondre son armée, il entend craquer l'édifice de toutes parts, et sent la haine le submerger... Il voit sa « Deutschland über alles » en proie à la famine et sa fameuse organisation à vau-l'eau...

Il avait supposé qu'on peut dompter l'univers à coups de mitraille, réduire les consciences à l'aide de zeppelins... Il souriait dans sa moustache en songeant à ce petit pays dont il ne ferait qu'une bouchée, et qu'il lui fallait violer pour atteindre son but, et voilà que le petit pays plein d'honneur s'était levé frémissant pour lui barrer la route; il riait encore en pensant à cette France dégénérée, légère, frondeuse et mal préparée, dont la conquête, évidemment, serait un jeu, et voilà que tous ces Français, à quelque parti qu'ils appartinssent, s'étaient levés en masse, indignés et magnifiques, et avaient écrit avec leur sang sur la terre natale : « Ici on ne passe pas... C'est le sol sacré, c'est la Patrie... » Il avait rugi alors comme une bête fauve, ne comprenant rien à cette résistance inconcevable : « Ces gens ne me redoutent pas suffisamment, pense-t-il, il faut leur inspirer une crainte salutaire. » Et comme un forcené, il avait ordonné les massacres, les incendies, les viols, les martyres... Il voulut qu'on s'attaquât à la fois aux navires, aux cathédrales, aux femmes, aux captifs, à tout ce que l'on vénère, à tout ce que l'on respecte, à tout ce que l'on aime... Et voilà qu'au lieu de réduire sa proie au silence, elle se débattait, ardente, tenace, avec une patience, un courage, un héroïsme inouïs.

« Frappons un grand coup et finissons-en s'était dit le kaiser de plus en plus confondu par ce mystère qui le dépassait; prenons, avec mon artillerie des dimanches, le fort de Verdun, et que la tragédie trouve son dernier acte... » Et voilà que des enfants sublimes s'étaient avancés, pâles et farouches, répétant : « Ici on ne passe pas, c'est la Lorraine... la patrie de Jeanne!... notre Patrie à tous... » Et les soldats de France montant une garde furieuse, en dépit de toutes les attaques, tinrent tête, malgré un enfer de feu, malgré un chaos d'obus, ils tinrent opiniâtrement, frénétiquement, malgré la rage des ennemis... ils tinrent toujours. Et le Titan décontenancé se demandait : « Suis-je fou? Est-ce un cauchemar? »

Et voilà que le 4 juin, le jour même de la fête de Jeanne d'Arc, de la divine Protectrice de la France, un souffle de victoire passa comme un grand vol de colombes lâchées du ciel... Les Russes firent des prodiges, nos soldats devant le monceau de cendres qui s'appelle Verdun, continuèrent d'étonner le monde, et tous les Alliés, tous ceux qui luttent pour la liberté des consciences, tous ceux-là qui ont un idéal, d'un coup lent et sûr tendirent un immense filet dans lequel l'Allemagne enserrée, se débat, prise des dernières convulsions...

Il verra cela, le kaiser..., il verra les sujets qui l'adoraient se détourner de lui avec horreur, et dire... : « Voilà où nous a menés notre aveuglement pour cet homme... »

Il verra son peuple, mourant de faim, se battre pour un morceau de pain...

Il verra les nations le renier et lui dire : « C'est toi qui fus la raison de tous ces crimes, nous détestons ton pays et son empereur... »

Il verra les ruines s'accrocher à toutes les maisons jadis prospères, et les Allemands lui en demander raison avec fureur... Il verra son pays en deuil, dans une détresse désespérée... Il se bouchera les oreilles pour ne pas entendre les sanglots, les gémissements des mères, des femmes, des enfants auxquels il avait osé dire : « Dieu est avec nous... » Il verra les larmes de tous ceux qui perdirent dans cette hécatombe, leurs amours, leurs espérances et jusqu'à leur foi... Il verra ses armées vaincues, son empire démantelé, et ses sujets révoltés contre lui, se battant dans les rues. Il verra tout cela... et on voudrait imaginer châtiment plus effrayant!

Il l'a le plus beau supplice que des ennemis puissent inventer... Il l'a depuis le 4 juin... Depuis qu'il agonise dans l'épouvante, dans le remords et dans la douleur.

Tous ceux qu'il a fait souffrir, tous ceux qu'il a martyrisés sont vengés sur cette terre et dans l'autre...

Il vit dans le tourment...

Il est l'être le plus haï, le plus méprisé qui ait jamais existé.

Il est un pauvre homme, un vaincu sans honneur. Nul esclave ne peut se dire plus malheureux que lui... Jeanne, la bonne Lorraine et nos soldats lui ont infligé un supplice digne de ses crimes.

YVONNE SARCEY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Le mois de juin est décidément le mois heureux. Nous avions au 31 mai en caisse 25,137 francs. Nous y retrouvons au 30 juin, 32,650 francs 60... Et cependant les dépenses furent importantes. Nous apportons chaque mois à notre hôpital des perfectionnements nouveaux. C'est ainsi que notre autoclave n'ayant pas paru suffisant aux besoins de deux salles d'opérations, l'ancienne et la neuve, nous nous sommes inquiétés d'un nouvel autoclave... Nous avons reçu ce don magnifique du docteur Goldman, directeur de la maison de santé de la Villa Molière, celle que nous appelons toujours avec une pointe d'envie : la Maison modèle... Mais cet autoclave dut trouver sa place sur une terrasse et il fallut construire pour cela une cabane blindée, aménager le gaz, etc...

Les dépenses totales du mois comprenant: alimentation, blanchissage, charbon, achat de matériel, pharmacie, chirurgie, installation, etc., etc., furent de 7,625 francs 75. L'hôpital, comme on le sait, prend toujours à sa charge complète les envois au front...

Il faut donc rendre grâce à la bonté inépuisable de nos cousines qui nous permettent sans inquiétude de soigner nos chers blessés exactement comme ils le seraient dans une maison de santé...

Parmi les beaux dons reçus ce mois, l'un d'eux nous a particulièrement touchés. Il entend rester anonyme et est de 1,428 francs 25. Il arrive des colonies et il est le produit de chasses de tirailleurs!... N'est-ce pas joli ces frères lointains qui travaillent à améliorer le sort des soldats de la métropole?

Sait-on combien nos deux salles d'opérations ont vu de pansements depuis le commencement de l'hôpital? 9,985... Nous fêterons

naux que vous pouvez vous procurer : *Matin, Victoire, Humanité, Journal; Petit Parisien, Homme Enchaîné*, etc.

» Espérant que d'ici fin août, tout sera terminé et dans l'attente de vous revoir, je vous embrasse tous de tout cœur. Bon courage donc et faites comme moi, prenez patience. Si pour le 15 août la guerre n'est pas terminée, je m'évade à nouveau.

» X... »

N'est-ce pas merveilleux, cet entrain, cette énergie que rien ne peut briser..., ce bel optimisme? Avec un tel ressort, comment ne serait-on pas victorieux? La fortune aime les courageux et les forts.

LES BRUITS QUI COURENT

LES VIEILLES COQUETTERIES DU KAISER. — Un sénateur pacifiste alla faire, comme les camarades, son petit pèlerinage chez les Boches. Il déjeuna même sur le yacht de l'empereur et il fut photographié auprès de l'illustre manchot... Quel souvenir que cette photographie! Notre sénateur ne manqua point de lui donner la place d'honneur de son salon, dans le petit château qu'il habite auprès d'une rivière paresseuse... comme un Loir.

Et tout cela — n'est-il pas vrai? — était bien innocent...

Seulement, (raconte la *Vie Parisienne*), la guerre étant déclarée, notre sénateur, qui est étourdi, oublia d'enlever la compromettante photographie, orgueil des temps de paix... et il eut, en revanche, l'excellente pensée de convier quelques soldats convalescents à venir goûter un peu de repos dans son joli petit château.

Tout cela, répétons-le, était simple et charmant. Mais l'histoire se compliqua quand les soldats aperçurent, dans le salon du château, la photographie de Sa Majesté Guillaume-Hun et, près de ladite Majesté, le sénateur pacifiste, debout, l'air vainqueur et le sourire sur les lèvres.

Les soldats, à cette vue, entrèrent dans une telle colère qu'ils faillirent tout casser dans la maison. Ils ne consentirent pas, en tout cas, à rester un jour de plus les hôtes du sénateur si pacifiste et si bien intentionné... Entre nous, il n'a pas volé cette petite leçon!

Nous ne donnerons pas le nom du sénateur. D'ailleurs, on l'a, sans doute, deviné.

❀

PINARD DE LUXE. — La récolte du fameux climat de Romanée-Conti, sur le territoire de la commune de Vosne-Romanée, qui, pour l'année 1915, comprenait quinze pièces de vin, vient d'être vendue à un Américain pour la somme de 149,259 francs, ce qui met le prix de la pièce de 228 litres à 9,940 francs et celui du litre à 43 fr. 64.

Braves poilus, ce pinard-là n'est pas pour vos bouches.

❀

LIGUE NOUVELLE. — Quelques amis, littérateurs, artistes, journalistes, viennent de fonder une Ligue. Son titre est : C. Q. N. A. J. A. R. Ce n'est point une société nouvelle, constituée par des affiliés des Mystères de New-York. Les lettres fatidiques veulent dire : «Ceux qui n'arriveront jamais à rien». Sont exclus les arrivistes, d'autorité. C'est un clan de timides, de gens sans confiance en eux-mêmes.

S'étant aperçus qu'on fait bien plus aisément pour un ami ce qu'on n'oserait exécuter pour soi-même, ils promettent d'aider les membres du club, tous choisis parmi les talents qui ne percent point par manque de hardiesse. Le jour où un membre sera arrivé, il devra se retirer de la Ligue : C. Q. N. A. J. A. R.

❀

TOUJOURS LE SONNET D'ARVERS. — Les parodies du sonnet d'Arvers affluent. En voici un très bien venu ma foi, que nous empruntons au *Figaro:*

SONNET SUR LA FLOTTE ALLEMANDE

Guillaume a son secret, la flotte a son mystère,
La fin d'un grand dessein, imprudemment conçu
Le coup fut plutôt rude, aussi dut-on le taire,
Et les épais Teutons n'en ont encor rien su.

L'échec a donc passé pour eux inaperçu;
Rien n'est venu troubler leur orgueil solitaire,
Car la flotte battue a regagné la terre,
N'osant rien laisser voir de ce qu'elle a reçu.

Bien que pour elle enfin, le Boche soit très tendre
Il va, gardant l'espoir, confiant, sans entendre
Le bruit des gros obus éclatant sous ses pas,

A cette illusion, obstinément fidèle,
Il dira, si l'on vient à lui mal parler d'elle :
«Quelle est donc cette flotte?» et ne comprendra pas.

❀

LA PIPE DU CHEF. — Le 25 février, le général de Castelnau, raconte le *Journal de Genève*, fumait des pipes sur le pas de la porte de la mairie de Douaumont, au milieu des obus.

Le général de Castelnau est un type de paysan de l'Aveyron, avec toute l'agilité d'esprit d'un méridional, jointe au calme imperturbable du fumeur de pipe. Lorsqu'on lui apporte une mauvaise nouvelle, par un tic habituel, il commence toujours par allumer sa pipe. Il ne répond qu'ensuite, et ces quelques secondes de réflexion sont peut-être le secret de la victoire, à coup sûr celui de la popularité.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

CHEZ LE COUTURIER

A Berlin.

La grande maison de couture que, cédant à des influences officielles, M. Wolfenbuttel a fondée pour supplanter en Allemagne la mode de la rue de la Paix.

Entrent M. Sigismond Kleinhardt, le fameux confiseur de Friedrichstrasse, beau-frère de Wolfenbuttel; sa fille Gertrud, qu'accompagne son nouveau fiancé, le lieutenant Fritz Niedersohn, de la flotte aérienne.

WOLFENBUTTEL, accourant, aussitôt prévenu. — *Comment, c'est vous, Sigismond...*

KLEINHARDT. — *Mon cher Auguste, je vous amène Gertrud... et son fiancé...*

GERTRUD, présentant l'officier. — *Le lieutenant Fritz Niedersohn, neveu du célèbre professeur, commandant en second le zeppelin Z 38.*

FRITZ, assurant son monocle. — *Qui a bombardé Paris.*

WOLFENBUTTEL, un peu interloqué. — *Mais, si je ne me trompe, n'est-ce pas M. l'officier dont il avait été question...*

GERTRUD, achevant la phrase. — *Pour Minna, oui mon oncle... Comme elle ne semblait pas disposée à l'agréer, je l'ai pris pour moi. Mais j'ai tenu absolument à vous commander ma robe de fiançailles...*

KLEINHARDT, avec satisfaction. — *Ma petite Gertrud est une jeune fille pleine de tact.*

WOLFENBUTTEL, vexé. — *En effet. Je vous remercie de me donner la préférence. Vous savez que je ne suis devenu couturier que par devoir patrio-*



— C'est-il en tapant dessus la « Marseillaise » que t'as crevé la grosse caisse ?

— Mais non, mon vieux..., pendant l'assaut, un obus a passé dedans.



— Tu ne t'occupes que des blessés, jamais de moi! regarde le trou que j'ai à ma culotte!

— Du moment qu'il n'a pas été fait par un obus, il ne m'intéresse pas!



— Oui sire..., le terrain est très cher à Verdun..., dix mille hommes le mètre ..

Il n'y a plus que 1,200 kilomètres à conquérir!



— Il est très avancé pour son âge...

— Il parle?

— Pas encore..., mais il commence à fredonner la « Marseillaise! »

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

tique. Mais, bien entendu, je me suis entouré de spécialistes du plus grand talent : je vais vous confier à ma première. (Se tournant vers une vendeuse.) *Mademoiselle Sophie, voulez-vous montrer nos dernières créations ?* (Il sort.)

Mlle SOPHIE, à Gertrud. — *Mademoiselle s'est-elle fixé une limite pour le prix ?*

KLEINHARDT, vivement, avec ostentation. — *Aucune. Je n'en impose pas plus à mes désirs que l'Allemagne n'en assigne à ses frontières. Je suis riche et j'exige que ma fille fasse honneur à son fiancé, le lieutenant Niedersohn, le héros de la flotte aérienne, ici présent...*

FRITZ, assurant son monocle. — *Qui a bombardé Paris.*

Mlle SOPHIE, prenant une attitude militaire. — *A vos ordres, monsieur l'officier.* (Faisant signe à un mannequin qui se promène devant les clients au pas de parade.) *Voici précisément la robe « Zeppelin » : corsage-redingote à armature rigide, jupe ballonnée...*

KLEINHARDT, examinant. — *Jolie... N'est-ce pas, Gertrud ?*

GERTRUD. — *Quelle étoffe ?*

Mlle SOPHIE. — *Taffetas gris, tissé aluminium.*

GERTRUD. — *Un peu terne. Je veux que plus tard, quand je suivrai mon mari aux manœuvres, il puisse me distinguer dans la foule, en évoluant à deux mille mètres de hauteur.*

Mlle SOPHIE. — *Parfaitement : il vous faut une toilette à longue portée... J'ai votre affaire...* (Présentant un autre mannequin, qui défile de la même manière que le premier.) *« La Bertha » : corsage avec empiècement et basques, jupe droite.*

GERTRUD. — *Quelle couleur ?*

Mlle SOPHIE. — *Eclatante.*

GERTRUD. — *Bien.*

Mlle SOPHIE. — *Nous avons encore d'autres modèles : la « François-Joseph », en satin barbelé, inusable; « l'Asphyxiante », en gaze; « la Bulgare », en soie changeante...*

GERTRUD, l'interrompant. — *Il suffit. J'ai arrêté mon choix : une combinaison des deux premiers modèles. Pouvez-vous me donner la jupe ballonnée de la « Zeppelin » et aussi son corsage-redingote à armature rigide, mais avec l'empiècement et les basques de la « Bertha » ?*

Mlle SOPHIE, prenant note. — *Rien de plus facile.*

GERTRUD. — *Comme teintes : du rouge, du vert, du bleu, et, pour relever le tout, des broderies d'or.*

KLEINHARDT, enthousiasmé. — *Exactement les nuances de la « Porte de Brandebourg » en fruits confits qui m'a valu ma première médaille à l'exposition culinaire de Munich !* (Attendri.) *Ma petite Gertrud a un goût terrible !*

GERTRUD. — *Je sais m'habiller.* (A Mlle Sophie.) *Alors, c'est bien entendu ?*

Mlle SOPHIE. — *Oui, mademoiselle, — si toutefois M. l'inspecteur militaire autorise l'exécution de votre commande.*

GERTRUD. — *C'est là une formalité indispensable ?*

Mlle SOPHIE. — *Nous ne pouvons mettre une toilette en circulation qu'avec l'assentiment du délégué de la place de Berlin.* (L'inspecteur s'est approché ; elle lui communique ses notes.)

KLEINHARDT. — *C'est pour ma fille, monsieur l'inspecteur, la fiancée du lieutenant Niedersohn...*

FRITZ, assurant son monocle. — *Qui a bombardé Paris.*

L'INSPECTEUR. — *Vous supprimerez l'empiècement et les basques qui excèdent le métrage réglementaire.*

GERTRUD. — *Mais c'est la mode !*

L'INSPECTEUR, sévère. — *En Allemagne, la mode n'existe pas : il n'y a que la discipline !*

GABRIEL TIMMORY.

AMOUR PRIME TOUT

Le jour même où Bismarck, pour légitimer son agression de 1870, lançait sa fameuse parole : « *La force prime le droit* », cette formule de noire magie déterminait la future résistance du monde aux ambitions de l'Allemagne. Positivement, Bismarck sera l'auteur de la défaite des Teutons. Cette formule, forgée par le chancelier de fer, est une lame empoisonnée qui, d'elle-même, s'est magiquement retournée contre l'Allemagne et s'y est plantée en pleine chair.

En résumé, que rêve l'humanité? Un peu de bonheur, d'amour, de douce paix. Les hommes cherchent à s'installer le plus commodément qu'ils le peuvent, sur ce globe, où tant de forces obscures leur sont ennemies. Par l'intelligence, ils ont eu raison, en eux et autour d'eux, de la brute. L'homme est parvenu, en effet, à dominer toutes les bêtes et tous les éléments qui, de par la nature sans cœur, sont plus forts que lui. Les puissances brutes le rencontrent partout, armé de son adresse, de son intelligence, de son ingéniosité, puis de son génie, et enfin de sa bonté.

Ce qui a fait la grandeur humaine, lentement mais magnifiquement accrue de jour en jour, depuis les origines, c'est, en réalité, la révolte de la raison et du cœur contre les forces élémentales.

Or, que proclame la formule du sinistre chancelier? Que le fait prime l'idée — et c'est le contraire qui est vrai : l'idée parvient toujours à dominer le fait, parce qu'elle crée, tôt ou tard, des faits humains dominateurs des faits élémentaux; parce qu'elle est incessamment génératrice de puissances morales supérieures aux forces de la nature physique, à la Force comme l'entend l'Allemagne.

Dire à l'humanité : *la force prime le droit*, c'était donc bien déterminer, tôt ou tard, la révolte universelle, dans un monde qui aime et qui espère, qui sent et qui pense.

Bismarck a des commentateurs en Teutonie, et des disciples, Maximilien Harden par exemple. Que dit ce violent? Il dit : « Demandez au hêtre qui lui a donné le droit d'élever sa cime plus haut que le pin et le sapin, le bouleau et le palmier. Citez-le devant l'aéropage que président les mâchoires édentées et pendantes. Dans le feuillage du hêtre, retentira, comme une tempête, ce cri : *Mon droit, c'est ma force!* Ainsi, par la voix de leur coryphée, les intellectuels allemands osent se réclamer d'un phénomène brut; ils osent dire : « Nous nous comportons comme des végétaux; les végétaux, comme les bêtes, ont tous les droits que leur donne la force. »

Jamais on ne vit plus parfaite aberration!

Et remarquons en passant que, même parmi les végétaux, comme parmi les bêtes, il existe des races bienfaisantes et des races nocives, et que l'homme traite différemment l'hyène et le chien. Un article très curieux d'un inspecteur des forêts — M. de la Roussière — fait observer au polémiste allemand que, dans la forêt, le vrai représentant de la force, c'est le chêne (*robur*); et celui-là, étant vraiment fort, « n'étouffe » personne autour de lui. Il est bon! et sous son ombre, les autres essences, surtout les timides, les moins robustes, tel le hêtre précisément, s'installent comme elles veulent. Quant au hêtre — et ceci est plaisant — « il ne tient pas solidement au sol, et les grands vents le mettent à bas »! Maximilien Harden a mal choisi son arbre, et il y a des arbres bienveillants à leurs congénères.

Il y a beau temps que les hommes, pour leur vraie gloire, ont inventé des forces qui n'existent pas dans la nature autour d'eux, qui sont nées d'eux, et qui se nomment la justice (c'est-à-dire le droit des faibles), la compassion et la bonté, la sympathie humaine. Et ces idées et ces sentiments, en des temps où ils ne disposaient d'aucune arme, ont fait crouler des empires. Ce n'est pas par le glaive que l'Evangile a triomphé des lions, des tigres et des Césars, dans le cirque de Rome, c'est parce qu'il servait la loi d'évolution, la loi incoercible grâce à laquelle l'homme des cavernes est devenu l'homme des cités.

La grandeur d'un peuple n'est pas dans l'organisation de ses forces et l'administration de ses richesses (kultur), mais dans ses puissances idéalistes, dans les efforts qu'il tente pour réaliser plus de justice, plus de bonté, plus de compassion. Et c'est à ces puissances-là, à ces puissances idéalistes seules, qu'est promis le monde.

Sans doute, nous avons vu les formes religieuses du christianisme perdre de leur majesté et de leur influence, mais le christianisme essentiel n'a pas cessé de gagner des cœurs. Il est l'âme des civilisations modernes. Je ne crois pas beaucoup qu'il importe à un Dieu (si ce n'est à celui de S. M. Guillaume) d'être appelé *Dieu des armées*, ni même, tout simplement, *Dieu*. Il lui suffit d'être appelé, même par des philosophes, Amour ou Charité. Or, sous ces noms, le Christ est adoré par l'univers; il le dirige; il s'accommode même des socialismes exaspérés; il est compris et aimé dans tous les pays, sauf à Berlin. Et ne dites pas que ce miracle : la victoire initiale de l'Evangile sur la force, — ne se peut recommencer. Qu'est-ce au bout du compte, que le Fils de l'homme? C'est un *vaincu de la terre;* et c'est le signe légué au monde par ce *vaincu*, qui triomphe, encore inscrit à jamais, dans les pierres du Colisée romain et au faîte de la colonne Trajane!

Et, enfin, instruit par l'histoire, l'idéal chrétien, obéissant à la loi de défense, en présence d'une force brute qui s'arme des engins inventés par la science sans cœur ni âme, s'est armé à son tour, parce qu'il ne faut pas que l'évolution humaine soit arrêtée par la démence d'un peuple. Le Droit, comme le Christ fustigateur, s'est donné des forces matérielles; le cœur et l'âme, à leur tour, ont forgé des épées, et, face aux ennemis, ils ont crié, comme Jeanne d'Arc : « Boutons l'ennemi dehors! » car — remarquez-le bien — notre sainte Jeanne, c'est l'esprit même du Christ, le Christ à cheval et armé pour la défense de l'amour!

De deux adversaires égaux, celui qui combat pour l'amour et le droit sera, fatalement, le vainqueur. Amour est la force suprême, déterminante : AMOUR PRIME TOUT.

JEAN AICARD,
de l'Académie française

PROPOS DE L'ARRIÈRE

STRATÈGES

* * *

Chez la baronne Dubois d'Etennemare.

Petit dîner de guerre : en tout, huit convives, qui sont bien étonnés de pouvoir attaquer ensemble les divers services et de ne pas se sentir les coudes : car on n'est jamais moins de vingt-quatre chez la baronne, en temps de paix.

La conversation est animée, bruyante. Tout le monde parle à la fois, personne n'écoute : on n'y perd rien.

La baronne profite du tapage pour s'occuper exclusivement de son voisin de droite, l'illustre Vernantes. Elle est aux petits soins. Vernantes, accoutumé aux hommages, se laisse gâter.

LA BARONNE, *d'une voix suppliante, l'air humble.* — Vous n'êtes pas trop malheureux?

VERNANTES. — Si; mais je me fais une raison.

LA BARONNE. — Oh!... D'où vous vient cette horreur du monde?

VERNANTES. — J'en ai toujours eu horreur. Ce n'est pas la guerre qui me réconciliera.

LA BARONNE. — Il faut bien dîner quelque part!

VERNANTES. — Oui, chez soi.

LA BARONNE. — J'ai composé le menu exprès pour vous.

VERNANTES. — Et la liste?

LA BARONNE. — Quelle liste?

VERNANTES. — Des invités?

LA BARONNE. — Egalement pour vous... La liste... Elle est courte... mais triée... Ah! vous n'allez pas dire que je ne vous fais pas dîner avec des gens intéressants.

VERNANTES. — Je ne le dirai pas : Je n'en sais rien.

LA BARONNE. — Je viens de vous les présenter!

VERNANTES. — Je n'ai aucune mémoire des noms.

LA BARONNE. — Il y a des noms que l'on n'oublie pas, surtout au bout de cinq minutes.

VERNANTES. — Qui est ce vieux, qui vous fait vis-à-vis, et à qui vous avez distribué, pour l'honorer plus que moi, la place du feu maître de la maison?

LA BARONNE. — Ce vieux! Il a votre âge.

VERNANTES. — Tant mieux.

LA BARONNE. — Pourquoi?

VERNANTES. — Je parais dix ans de moins.

LA BARONNE. — C'est le comte de Maillet de la Friche...

VERNANTES. — Comment voulez-vous que je me rappelle ça?

LA BARONNE. — Ancien conseiller d'ambassade.

VERNANTES. — Il en a bien l'air.

LA BARONNE. — A quoi le reconnaissez-vous?

VERNANTES. — A son silence diplomatique.

LA BARONNE. — Il parle tout le temps!

VERNANTES. — De ce qu'il ignore. D'où je conclus qu'il se tait de ce qu'il sait peut-être... Appelons-le le vieux diplomate.

LA BARONNE. — De quoi parle-t-il? Je n'entends rien.

VERNANTES. — Moi non plus, mais je devine. Ce n'est pas sorcier. Il parle des opérations.

LA BARONNE, *avec feu.* — Alors, écoutez! Ça doit être passionnant! Le comte de Maillet de la Friche, outre qu'il est une intelligence, connaît la terre entière et reçoit de tous les côtés des nouvelles qui ne sont que pour lui. Chut!

En effet, le vieux diplomate vient d'élever la voix de telle sorte qu'il domine le tumulte, et il dit :

LE VIEUX DIPLOMATE. — Pardon... Nous sommes sur la hauteur, n'est-ce pas? et ils sont dans la plaine. Alors, canardons-les!

LA BARONNE. — C'est évident!

VERNANTES, *doucement.* — C'est idiot.

UN AUTRE CONVIVE, *au vieux diplomate.* — Il vous est aisé de dire...

VERNANTES, *bas à la baronne.* — Qui est celui-là?

LA BARONNE. — Vous ne connaissez que lui! Beaudurand! Tout-Paris! Une célébrité!

VERNANTES. — D'avant le 2 août... Qu'est-ce qu'il fait, dans le civil?

LA BARONNE. — Rien. Il est d'un cercle.

BEAUDURAND, *au vieux diplomate.* — Avez-vous étudié la carte?

LA BARONNE. — Elle est dans le salon, je peux l'envoyer chercher.

BEAUDURAND. — Non, je la sais par cœur!

LE VIEUX DIPLOMATE. — J'ai le terrain dans l'œil.

BEAUDURAND. — Alors vous savez comme il est haché! Dans tous les sens! Ce ne sont que croupes et vaux!

VERNANTES, *à part.* — Croupes et vaux!

BEAUDURAND. — Si un principe de stratégie est applicable, c'est celui-ci, et celui-ci seulement : attirer l'ennemi dans un défilé, et l'écraser.

VERNANTES, *à la baronne.* — Comme c'est simple!

LE VIEUX DIPLOMATE. — Je vous répète que tout terrain, si nombreux qu'en puissent être les accidents, se ramène schématiquement à une hauteur et à une plaine. Ils sont dans la plaine, nous occupons la hauteur : canardons-les. *(La discussion se poursuit, mais devient confuse.)*

VERNANTES, *à la baronne.* — Je vous demande la permission de changer le sobriquet du vieux diplomate et de l'appeler désormais Escalopier.

LA BARONNE. Qu'est-ce que ça veut dire? Qui est Escalopier?

VERNANTES. — Un personnage de Meilhac et Halévy. Le comte Escalopier, qui a eu des malheurs conjugaux... et a pardonné... assiste à un mariage. Quand l'officier de l'état civil enseigne au mari ce qu'il doit à sa femme, le comte Escalopier interrompt et dit : « Il lui doit aussi le pardon. » C'est un effet de fou rire à la troisième fois.

LA BARONNE, *indignée.* — Vous avez le cœur de rire, dans les circonstances tragiques...

VERNANTES. — Permettez... Personnellement... je ne vois pas ce que notre situation a de tragique... Nous sommes à table, nous faisons un excellent dîner... Même, j'en ai un peu honte... Enfin, ce n'est pas drôle, mais c'est tolérable... La fausse note, ce n'est pas mon rire : c'est la bêtise et le ridicule de ces bavards. On n'a pas le droit de bavarder, on a encore moins le droit d'être bête : voilà qui n'est pas français! Et que savez-vous si je n'en ris pas comme Figaro, parce que j'ai une envie folle d'en pleurer?

LE VIEUX DIPLOMATE. — J'en reviens toujours à ce que j'ai dit : nous sommes sur la hauteur, ils sont dans la plaine, canardons-les.

LA BARONNE, *hors d'elle.* — Messieurs, messieurs... *(Elle s'oublie jusqu'à frapper son verre de son couteau. Mouvement d'attention.)* Notre ami Vernantes... Vernantes... qui connaît la terre entière... sait des choses, des choses... enfin... il va nous les dire. *(Un grand silence.)*

VERNANTES, *imperturbable.* — Quelle plaisanterie! Je n'ai aucune relation.

TOUS. — Oh! Oh! Oh!

VERNANTES. — Et je suis affligé d'un défaut... qui les rendrait inutiles : je suis discret. S'il m'arrive de rencontrer un personnage..., tout-puissant... que je connaisse... un peu..., je n'ose pas lui demander le moindre détail précis sur la position de nos armées. C'est tout au plus, tout au plus, si je lui demande... timidement : « Ça va bien? » Il me répond : « Ça va bien », et je suis content. J'ai confiance. Maintenant, il pourrait me donner tous les détails..., comme je n'y entends rien... je n'en serais pas plus avancé. Je vais vous faire un aveu pénible : je ne sais pas lire la carte d'état-major. Ça ne m'empêche pas d'attendre avec impatience, quelquefois avec angoisse, le communiqué de trois heures... et de retarder mon coucher d'une heure, parce que je ne pourrais pas m'endormir sans avoir lu le communiqué de minuit. Quand il est bon, je dors très bien : je sais qu'on ne nous ment jamais. Et je pense... avec amour... aux braves gens qui sont là-bas..., où nous n'avons pas l'honneur d'être... Voilà... Je suis borné, je suis ignorant : je me tais... Je crois que c'est mon devoir..., et pas seulement le mien... Il est purement négatif. Il n'est pas très difficile.

(Un silence.)

LE VIEUX DIPLOMATE. — C'est absolument juste! Je vous approuve absolument!... Mais je ne retire rien de ce que j'ai dit : puisque nous sommes sur la hauteur et qu'ils sont dans la plaine, canardons-les!

ABEL HERMANT.







1. Manifestation devant la maison de M. Venizelos, à Athènes. — 2. Grand meeting organisé dans un parc de Londres, pour demander au gouvernement d'interner les Austro-Allemands demeurés en Angleterre.

LES FOULES ET LA GUERRE



De gauche à droite : M. Viviani, vice-président du Conseil, garde des sceaux ; M. Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions ; le colonel Rémond, directeur du matériel au ministère de la Guerre ; M. Réau, officier interprète ; Mme Viviani.

De France en Russie pendant la Guerre

Une mission française, ayant à sa tête M. René Viviani, vice-président du Conseil et M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, s'est rendue à Pétrograd et à Moscou peu de temps avant que commençât la victorieuse offensive des armées russes. Mme René Viviani qui participait à ce rapide et important voyage en a rapporté des photographies qu'elle veut bien — et nous l'en remerçions — donner aux Annales. Nous lui avons demandé de fixer quelques-unes des impressions qu'elle a recueillies en cours de route et durant son séjour en Russie. Elle y a gracieusement consenti. Nous sommes heureux de placer cette jolie page et ces images pittoresques sous les yeux de nos lecteurs :

Les rares voyageurs qui se trouvaient sur les quais de la gare du Nord, le 27 avril, à une heure de l'après-midi, virent un groupe de personnes monter dans un train encombré de colis, de gros pardessus et de couvertures. Ces gens avaient bien l'air d'être en route pour un véritable déplacement. En effet, ils quittaient Paris pour un voyage de guerre.

Ces mystérieux voyageurs étaient simplement chargés d'une mission en Russie. Au milieu d'eux, une femme, cherchant le plus naturellement du monde à passer inaperçue, à ne pas gêner ces hommes sérieux qui devaient être ses compagnons pendant cinq semaines.



D'Ecosse à Bergen. — A bord du cuirassé anglais le « Roxburgh » ; M. Thomas et M. Viviani jouant au palet.

Le train commençait à peine à s'ébranler que celui qui avait toute l'apparence d'être le premier personnage de la mission, fouilla dans sa poche, en retira des papiers auxquels il attacha un trousseau de clefs et interpella son voisin qui semblait être également un important personnage français, malgré une physionomie digne d'un bon Russe, celui-ci répondit sans hésitation : « Jamais de la vie! il faut y mettre du plomb! » Ce propos me fit aussitôt tressaillir. « Eh! quoi, dis-je, que craignez-vous donc ?... »

— Mais, les sous-marins! me lancèrent-ils d'un commun accord.

Ainsi, malgré les précautions, on avait à redouter les conséquences d'un torpillage. Je n'en fus nullement effrayée. A quoi bon! Notre ligne de chance n'est-elle pas tracée d'avance par la Destinée ?

La Mort est partout aujourd'hui — elle nous guette trop à notre époque pour que nous ne la sentions pas toujours près de nous, pour que notre âme ne s'attende à chaque instant à s'envoler pour le départ mystérieux. Vraiment! Point n'était besoin de s'agiter avant le coup fatal, s'il devait jamais se produire. Fort heureusement notre voyage eut toutes les bonnes chances pour lui et vous l'allez voir... Pourtant, nous eûmes











à subir deux traversées redoutables avant d'arriver en Norvège. La première, celle du pas de Calais, s'effectua par un temps délicieux... pour la navigation sous-marine. Au moment où nous aperçûmes les côtes anglaises, un dirigeable anglais évolua au-dessus de notre croiseur avec une souplesse qui nous transporta d'admiration.

Ce fut d'un grand port du nord de l'Ecosse qu'un soir nous embarquâmes sur le *Roxburgh*.

Ah! l'imposant navire! Quelle allure avec ses quatre cheminées! et quels officiers d'élite!... On les sentait si bien prêts à bondir sur l'ennemi qui oserait tenter d'approcher. J'ai peine à m'imaginer qu'un croiseur tout semblable — comme le *Hampshire* — ait pu disparaître avec une telle rapidité, quand on sait quel ordre devait régner sur celui qui emportait lord Kitchener en Russie.

Nous, nous ne rencontrâmes que de pauvres voiliers qui fuyaient dans la nuit profonde devant le monstre marin armé comme une forteresse, et filant vingt nœuds à l'heure.

Un matin clair et froid, le *Roxburgh* entra dans le fjord norvégien. A peine l'aperçut-on, qu'on vint nous dire qu'un bâtiment de guerre n'entrait pas dans les eaux neutres et que nous ayons à prendre passsage sur un torpilleur pour pénétrer dans le port de Bergen.

Nous nous séparâmes donc au plus vite du magnifique *Roxburgh*, très touchés par la belle conduite du commandant qui veilla sur nous avec une sollicitude admirable. Et, longtemps nous regardâmes le *Roxburgh* repartant sans perdre une minute, sur cette mer sournoise, hardi et imposant, et nos cœurs, en entendant les « hurrahs » frénétiques dont l'équipage tout entier du *Roxburgh* nous saluèrent, s'émurent, en ce matin naissant du Nord, à la pensée du danger qu'il pouvait courir. Mais le *Roxburgh* retraversa les champs de mines avec la même chance, en refaisant les zigzags afin d'éviter les torpilles.

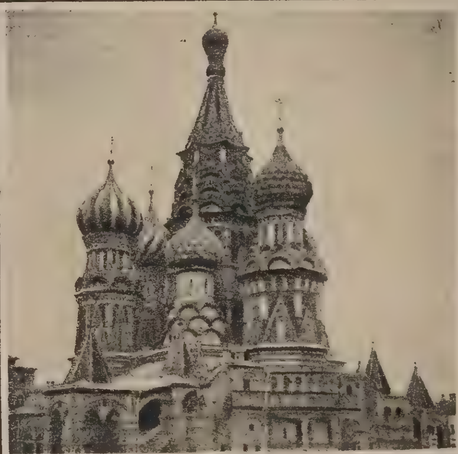
Nous prîmes le premier train pour Christiania. Magnifique parcours d'un paysage de montagnes couvertes de neige. Les Norvégiens, en mai, peuvent encore goûter aux plaisirs du ski. Nous avons rencontré de nombreux jeunes gens et jeunes filles habillés en costume de sports d'hiver, armés de skis et de luggs.

Nous ne sommes restés que quelques heures à Stockholm et, c'est dommage, cette ville mériterait une visite, mais le but de notre voyage

1. Stockholm. — 2. Tornea, frontière de Suède. — 3. Tornea, vue de Happaranda. — 4. A Pétrograd, Mme Viviani dans une voiture de la Cour.
5. L'église de la Résurrection, à Pétrograd. Endroit où fut assassiné Alexandre II.

VOYAGE EN RUSSIE









AUTOUR DU KREMLIN
MAI 1916



COURONNEMENT DE L'EMPEREUR NIC
A MO
Tableau de L. Tuxen,



II ET DE L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA-FÉODOROWNA
U, LE 14 MAI 1896
rvé dans le Palais Impérial, à Pétrograd.









AUTOUR DU KREMLIN
MAI 1916













nous sollicitait trop pour nous arrêter en route.

Nous prenons un train qui se dirige vers le nord de l'Europe : ni buffets, ni wagon-restaurant, mais toutes les deux heures, à peu près, les voyageurs descendent et se trouvent dans une grande salle où, sur de larges tables toutes chargées de victuailles, les voyageurs se réconfortent.

Enfin! nous arrivons à la dernière station suédoise : à Happaranda. La ville est encore sous la neige et on s'y promène en traîneau. Le fleuve Tornea, marque la frontière entre la Suède et la Russie. Il était encore sous la glace, de sorte que j'ai eu le plaisir de le traverser sur un traîneau traîné par un homme.

Il y a des pays dans lesquels on ne peut pénétrer sans la plus vive émotion : la Russie est de ceux-là, surtout quand on aperçoit les drapeaux français et russes, mêlés ensemble pour exprimer aux voyageurs la bienvenue.

La Russie est vraiment d'un pénétrant attrait : elle retient l'attention de tous ceux qui aiment ce grand peuple, admirent la beauté de ses écrivains et de ses artistes incomparables.

Nous descendîmes la Finlande monotone, parsemée de lacs et couverte de forêts de pins. Le trajet nous sembla un peu long, ayant hâte d'arriver à Pétrograd, après dix jours d'un voyage sans arrêt.

A onze heures du soir, au milieu d'une foule aimable et empressée, nous fîmes notre entrée dans la célèbre capitale.

Que dire de nouveau sur la Russie ? Tout le monde sait que Pétrograd est une ville aux palais grands et somptueux, qu'un fleuve large et magnifique l'arrose et que la promenade favorite est située dans les îles au bord du golfe de Finlande.

Moscou est la seconde ville de cet empire. Elle ne ressemble pas à la capitale,

1. La baie d'Arkangel. — 2. Un des membres de la mission, M. Loucheur, en Lapon. — 3. Le brise-glace dans la mer Blanche. — 4. Le port d'Arkangel. 5. Sortie de la région des glaces (23 mai). — 6. Le nouveau chemin de fer d'Arkangel à Pétrograd.

VOYAGE EN RUSSIE







chacun le sait. Quand on a vu Pétrograd, on a le désir de voir Moscou. Aussi, c'est dire avec quel joyeux empressement j'ai accompagné la mission.

Notre séjour à Moscou fut hélas! si bref, nous y fûmes si occupés que je n'en conserve qu'une vision étincelante.

Notre premier soin fut de visiter l'admirable Kremlin C'est bien un des plus grandioses monuments du monde et je ne me permettrai de ne pas vous le décrire, tellement il m'est apparu unique. Je préfère vous engager à aller le contempler vous-même, quand viendra l'heureux temps de paix.

Le gouverneur de Moscou nous convia dans l'après-midi à une très belle réception dont sa femme nous fit les honneurs gracieusement et le préfet de la ville, le général Schebeko, nous pria également à un dîner de toute élégance.

Nous fûmes aussi reçus par la colonie française. C'est une des plus grandes colonies françaises du monde. D'importantes industries y ont été fondées, y sont en pleine prospérité et témoignent, contrairement à ce que l'on pense, que lorsque les Français veulent s'expatrier, ils sont assurés, grâce à leurs qualités, de fonder loin de la patrie, des institutions dignes d'elle. Après avoir visité l'école française et l'hôpital français, nous allâmes au cimetière russe, tout récemment créé. On l'appelle le « cimetière fraternel », parce que indistinctement, dans ce vaste enclos uniquement réservé aux soldats morts pour la patrie, généraux et simples troupiers dorment côte à côte. Nous déposâmes des fleurs sur la tombe d'un général, d'un soldat et d'une sœur de charité tuée au front, pénétrés du spectacle que nous offrait près de six mille tombes à côté de vingt-quatre mille destinées à recevoir d'autres héros.

Mais il nous fallait repartir pour Pétrograd, le terme de notre séjour approchait.

Nous partîmes définitivement de Pétrograd, le 17 mai, mais par où revenir?... S'il nous avait été relativement aisé de descendre sur la côte de Norvège à notre aller, il ne nous était plus possible, une fois signalés, de reprendre le même chemin.

Aussi, nous rejoignîmes l'extrême nord de la Russie, désireux de profiter du retour en France d'un croiseur français auxiliaire qui se trouvait à Arkangel.

Quarante heures de chemin de fer devaient nous permettre d'atteindre le port d'embarquement, en passant par la seule ville importante qui se trouvait sur le trajet, « Vologda », où, prévenues de notre passage, les dentellières vinrent nous proposer d'acheter le produit de





1. La « Champagne » dans le port d'Arkangel. — 2. Sur la « Champagne ». — 3. M. du Couëdic, commandant de la « Champagne » et les officiers du bord.
4. Sur la « Champagne ». — 5. Essai des appareils de sauvetage.

VOYAGE EN RUSSIE









leur travail délicat et fin, véritable richesse du pays. Quelques-unes de ces femmes montèrent dans le train pour mieux nous exposer leurs dentelles. elles étaient si peu habituées au mouvement, que quelques-unes d'entre elles, effectuant le trajet pour la première fois, nous offrirent un spectacle qui était un triste présage pour des voyageurs destinés à prendre la mer le lendemain.

Le port d'Arkangel est une véritable fourmilière où, sous la direction de l'amiral Oubrioumof, des milliers d'hommes ont étendu et élargi les quais. Quelques heures après, nous montions sur la *Champagne*, qui se mettait en route.

Toute la soirée, nous longeâmes, dans un étroit chenal, la côte auprès de laquelle se trouvait rassemblés une multitude de navires, que l'hiver avait bloqués dans cet admirable port naturel qui, demain, sous une impulsion énergique, pourra égaler celui de Hambourg.

Toute la nuit, de sourds grondements se faisaient entendre autour du navire. Je n'oublierai jamais le saisissement que j'éprouvai lorsque, de bon matin, levée pour regarder l'état de la mer, j'aperçus à perte de vue des blocs de glace compacts étreignant le navire comme une véritable cuirasse.

Nous étions dans un océan qui me donnait le spectacle offert seulement aux explorateurs des pôles.

Comment allions-nous sortir de là? Devant le navire, deux brise-glace se frayaient difficilement un chemin à travers des blocs d'une épaisseur de trois mètres et, quand nous voulions nous engager dans l'étroit sillage que ces brise-glace laissaient derrière eux, il fallait le faire sans perdre de temps, car la glace, un instant brisée, se reformait. Le soir du premier jour, nous étions réduits à l'immobilité complète; vers les dix heures du soir, au milieu d'une éblouissante clarté, quelques-uns de nos compagnons allèrent se promener sur cette nappe inébranlable. Enfin, peu à peu, nous finîmes, après cinquante heures d'efforts, par percer les 200 kilomètres d'une glace qui devenait, heureusement, de plus en plus liquide à mesure que le goulet de la mer Blanche s'élargissait. Enfin! nous aperçûmes la mer bleue, les brise-glace nous quittèrent et dans cet Océan glacial, pour éviter toute fâcheuse rencontre, nous montions vers le nord, à cent kilomètres au-dessus des côtes, nous allions doucement dans un jour sans fin, sur des flots tellement limpides que nous les aurions pris pour ceux de la Méditerranée, si le soleil de minuit ne nous avait rappelé que nous nous rapprochions des régions polaires.

Que dire de cette traversée qui fut immuablement belle, sauf pendant quelques heures au nord de l'Ecosse où la mer s'agita?

Bienheureuse tempête! Elle venait à notre secours au moment même où, par la télégraphie sans fil, un navire anglais nous signalait les évolutions d'un sous-marin dont l'état de la mer ne pouvait que gêner, si par hasard il nous apercevait, les desseins meurtriers. La mer enfin redevenait pareille à un lac azuré et loin

1. Croiseur français venu à la rencontre de la mission, à proximité des côtes d'Irlande. — 2. Manœuvre d'artillerie à bord. — 3. Manœuvre d'artillerie en présence de M. Albert Thomas. — 4. Fin du voyage. La « Champagne » dans la rade de Brest.

VOYAGE EN RUSSIE

de tout, n'apercevant que quelques rares navires de commerce, nous nous serions crus séparés du reste du monde si, à heure fixe, matin et soir, nous n'avions recueilli de Lyon et de la Tour Eiffel, les communiqués qui, depuis l'Océan polaire, jusqu'en France, nous rappelaient la vaillance de nos soldats. C'est là que la télégraphie sans fil nous apprit la mort du général Gallieni. Après un silence consterné, nous envoyâmes tous notre adieu reconnaissant au grand soldat.

Cependant, nous approchions de Brest; deux torpilleurs français devaient venir nous attendre à quelques heures des côtes. Le point de rencontre avait été fixé d'accord avec le commandant de la *Champagne*, qui aidé par les officiers de son équipage prêt à parer, jour et nuit, à toute alerte, a conduit son navire avec cette tranquillité d'esprit qui est la marque distinctive des hommes de mer.

A l'heure dite, en pleine nuit, une masse sombre surgissait devant nous et s'adressait à nous par des signaux lumineux. C'était un destroyer anglais qui nous apprit qu'un léger retard empêchait les navires français de se trouver au rendez-vous, il avait reçu la consigne et venait nous escorter. Dans la nuit il faisait place aux navires français et après quelques heures de traversée, les côtes de France étaient signalées, nous étions arrivés au terme de notre voyage maritime. Et je dois bien le dire, si gracieuse qu'ait été l'hospitalité reçue à bord, et encore que la longueur de la traversée ait été trompée par les conversations où l'esprit français ne perdait jamais ses droits, c'est avec joie que nous retrouvions enfin la Patrie et aussi avec la plus douce émotion.

ISABELLE VIVIANI.



Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'OFFENSIVE

Nos longues attentes ont pris fin. L'offensive générale des Alliés se déchaîne. Sur la Meuse et la Somme, le canon répond à celui d'Asiago et de Czernowitz, un même vent de victoire souffle dans nos drapeaux. C'est à chaque journée de lutte un de nos chers villages, en attendant les villes : Péronne, Roisel, etc., que nos soldats et ceux de la vieille Angleterre, délivrent, reprennent à l'envahisseur. Et vraiment l'heure est si belle et décisive, elle apporte aux cœurs français tant d'espérances que l'attention s'arrache avec peine des champs de bataille où se jouent nos destinées. Il faut faire effort pour revenir à la politique, à ses incidents, aux chantages qui montrent aux neutres quel serait leur sort si l'Allemagne était victorieuse, à la condamnation de Roger Casement, le triste ouvrier de nos ennemis en Irlande, aux démêlés de Liebknecht avec la justice impériale qui le jette au bagne pour trente mois, aux intrigues grecques, et même à ce manifeste qui fera date dans l'histoire de la guerre et dans lequel l'opposition allemande ouvre les yeux du pays sur la politique du kaiser, rejette sur elle les responsabilités du blocus qui l'épuise, et fait appel à la paix. « La paix seule, dit-elle, peut limiter le désastre. »

Mises en demeure, procès de guerre, tout disparaît devant l'action commune des Alliés. Attaquer l'ennemi sur tous les points à la fois, exercer sur lui une pression unique et continue, lui interdire son perpétuel jeu de navette : l'Europe en attendait le moment avec la patience des forts. Ne lui fallait-il pas créer toute une artillerie, laisser la Russie se refaire?

Il s'en faut d'ailleurs que cette offensive soit la même partout. Sur le front oriental un heureux concours de circonstances ont permis aux généraux Broussilof et Letchitzky d'enfoncer rapidement les lignes autrichiennes et de revenir à la guerre de mouvements, la guerre fructueuse qui leur donna, avec la Bukovine tout entière, deux cent vingt mille prisonniers, toute une armée.

Sur le front occidental, la lutte ne pouvait avoir le même caractère. Nous avons devant nous une organisation que, depuis la bataille de la Marne, les Allemands fortifient sans répit. Ils ont transformé chaque village en forteresse, organisé des redoutes à chaque pas. Leurs lignes sont en profondeur, défendues à l'avant, par quinze et même vingt réseaux de fils de fer barbelés et jalonnées sur leur double et même triple ceinture d'abris de combat, d'abris creusés à des profondeurs souvent énormes et d'où les mitrailleuses montent automatiquement dès que l'artillerie s'est tue. Et c'est morceau par morceau qu'il faut abattre cet organisme. Pour passer, il faut écraser le terrain sous des tonnes d'acier.

LA BATAILLE DE PICARDIE

Ici l'offensive était dans l'air depuis longtemps. On ne pouvait laisser la manœuvre allemande sur Verdun se prolonger indéfiniment sans réagir, sans attaquer à notre tour sur un point ou sur un autre. Et c'est sur la Somme que s'est porté le premier effort des Alliés, c'est au nord et au sud de cette rivière que s'est déclanchée leur attaque.

Une longue préparation d'artillerie, six jours d'un bombardement formidable leur avaient préparé les voies; notre grosse artillerie était allée bouleverser les tranchées de l'ennemi, entamer son organisation de première ligne, troubler gravement ses communications. Nos avions avaient partout interdit aux *drachen*, aux saucisses, toute vision sur nos mouvements ou concentrations de troupes, l'état-major allemand était dans l'indécision sur la direction de notre offensive. Et le 1er juillet, à sept heures du matin, par un brouillard léger qui masquait leur marche, nos troupes, en liaison avec les troupes britanniques, se lançaient en avant.



Le front d'attaque s'étendait sur une quarantaine de kilomètres et se partageait en trois secteurs distincts : le secteur français, à cheval sur la Somme et allant de la grande route d'Amiens à Péronne jusqu'à la hauteur de la boucle de la rivière marquée par les célèbres villages de Frise et de Curlu; les secteurs anglais allant de notre gauche, au delà de l'Ancre à la hauteur de Beaumont, puis d'Hébuterne à Gommécourt, c'est-à-dire jusqu'aux lisières d'Arras.

Le succès de ce premier assaut fut général quoique avec des fortunes diverses.

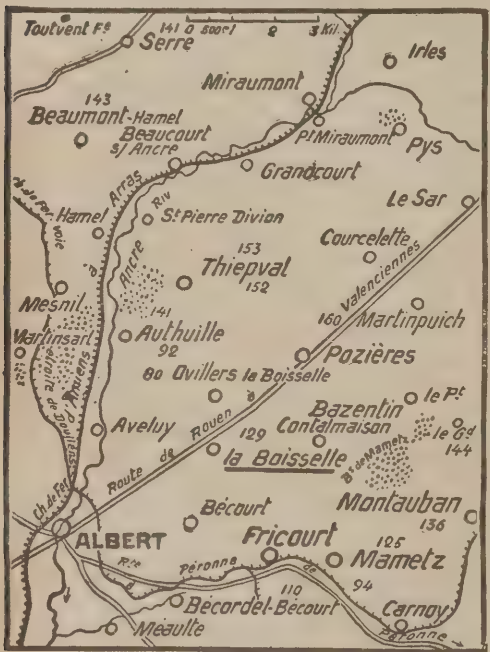
Nos troupes et la « contemptible little army », la « Kitchener », pour lui laisser à une heure glorieuse le nom de celui qui l'a créée de toutes pièces, avec une énergie illassable, emportèrent d'un même élan les premières lignes allemandes. Pendant que les Tommies, les Canadiens, les Anzacs enlevaient Fricourt, Mametz puis Montauban et les gardaient, malgré de forcenées contre-attaques ennemies et progressaient vers la Boisselle, où allait s'engager une longue bataille, nos soldats gagnaient au nord de la Somme Hardocourt, Curlu et, au sud de la rivière, s'emparaient de Dompierre, de Becquincourt, de Bussus, de Fay, et faisaient près de quatre mille prisonniers.

C'était un début magnifique, un succès que les journées des 2, 3 et 4 juillet allaient accuser encore, surtout dans cette même région du sud de la Somme où nous emportions la seconde ligne de défense de l'ennemi et atteignons ses troisièmes positions. Cette deuxième ligne commençait à la Somme, entre Feuillères et Buscourt, et se couvrant du bois de Mereaucourt, s'appuyait aux villages d'Herbécourt et de Hassevillers, organisés défensivement, puis gagnait la petite localité d'Estrées, qui longe la grande route d'Amiens à Péronne. Moins dense que la

première, qui comptait un véritable labyrinthe de tranchées, elle masquait en revanche à Flaucourt, à la crête d'un étroit plateau, une grosse préparation défensive ; enfin entre Hassevillers et Estrées, le village de Belloy-en-Santerre formait réduit. Mais l'élan de nos troupes eut raison de tous ces obstacles. Flaucourt fut le trophée de la coloniale comme Belloy et Estrées, et du coup nos soldats gagnaient quatre nouveaux kilomètres en profondeur.

Dans le même temps, à notre gauche, au sud de l'Ancre, nos alliés poussaient vers Contalmaison et enlevaient la Boisselle, ce même village qu'en décembre 1915 les Bretons attaquaient à la baïonnette, après une lutte épique.

Dans leur marche en avant les armées alliées empruntent à Mackensen son système de coups d'épaule, tantôt à gauche tantôt à droite. C'est ainsi que dans la journée du 4 au 5 et la journée du 5 au 6, les troupes fran-



çaises ont successivement augmenté leur progression de chaque côté de la Somme : au sud, par la capture de la ferme de Sormont, de la cote 63 et de la région comprise entre Flocourt et Barleux; au nord, en enlevant le village de Hem et la ferme Monacu. La progression des Anglais ne pouvait être aussi rapide. Ils avaient devant eux entre l'Ancre et la route de Bapaume des positions formidables, Thiepval, Orvillers, où les Allemands ont amené des forces considérables et des fractions de la garde prussienne. Enfoncés au centre, ceux-ci les contre-attaquent furieusement pour empêcher leur marche en liaison avec nous. Dans la journée de 6, ils ont d'ailleurs essayé de réagir un peu partout et de rompre notre flanc nord, là où il se relie au front britannique et à notre flanc sud, au saillant d'Estrées-Belloy. Mais ces contre-offensives n'ont abouti à aucun résultat ou le seul but d'augmenter considérablement leurs pertes.

Bref, après six jours de combat, les troupes du général Fayolle, l'adversaire de von Einem, étaient maîtresses de toute la seconde ligne allemande sur un front de quinze kilomètres, virtuellement en possession de tout le terrain compris dans la boucle de la Somme au sud-ouest de Péronne. Elles avaient enlevé dix-sept villages, ajouté 10,000 prisonniers aux 6,000 faits par l'armée britannique, capturé un matériel considérable (un seul corps d'armée comptait soixante canons dans ses prises), elles étaient sur le dernier plateau qui domine Péronne, la cavalerie patrouillait aux abords de la petite vallée qui précède la ville — vallée toute en canaux, en tourbières, que les Allemands n'ont pas manqué d'organiser fortement, et qui sera sans doute un gros obstacle.

Ces derniers ne s'attendaient pas à des coups si rudes et si rapides. Ils étaient persuadés que la bataille de la Meuse absorbait toutes nos ressources, qu'ils nous tenaient sous clé à Verdun. Toutefois, et comme de coutume, ils dissimulent impudemment leur recul. Une avance de quinze kilomètres en largeur sur six ou sept en profondeur, n'est rien pour leur état-major. Il faudra, pour que celui-ci laisse percer la vérité, que les Anglais soient à Combles et nous à Péronne.

THIAUMONT

Ces victorieuses journées de l'attaque anglo-française sur la Somme n'ont été devant Verdun qu'un furieux combat pour la possession de Thiaumont, de l'ouvrage fortifié qui, sur l'éperon de la Froide-Terre, entre les cotes 320 et 321, couvre Fleury, le palier d'assaut convoité par le kronprinz pour atteindre Souville. Et l'ouvrage passe de main en main. Par trois fois ses soldats l'ont enlevé et trois fois les nôtres l'ont repris. Ils l'ont reperdu dans la journée du 4 juillet, mais ils n'avaient pas dit leur dernier mot. Il ne faut pas que les Allemands passent et ils ne passeront pas. Le généralissime et le général Fayolle ont, dans deux ordres du jour superbes, soufflé à ces héros des pensées de suprême résistance, exalté leur volonté.

« L'heure est décisive, s'écrie le général Nivelle... les Allemands lancent sur nous des attaques désespérées dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées. Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades. »

Et le généralissime ajoute :

« Le plan mûri par les conseils de la coalition est maintenant en pleine exécution. Soldats de Verdun, c'est à votre héroïque résistance qu'on le doit. C'est elle qui a été la condition indispensable du succès; c'est sur elle que repose notre victoire prochaine, etc. »

LA QUADRUPLE BATAILLE DU FRONT RUSSE

La défaite autrichienne en Bukovine et en Galicie tourne décidément à la catastrophe. C'est un véritable effondrement surtout depuis la prise de Kolomea qui a permis à nos vaillants alliés d'aller par Delatyn et Stanislau, qu'ils tenaient virtuellement, tourner les grandes positions ennemies de la Strypa — et la journée du 5 à Miloutitchine avait été pour eux un premier triomphe. Et non seulement Bothmer voit ses communications avec la Hongrie menacées, non seulement Pflanzer continue de battre en retraite sans pouvoir s'accrocher nulle part, mais le front austro-allemand paraît lui-même sérieusement ébranlé. Tandis, en effet, que Broussiloff arrête la contre-offensive des Allemands devant Kovel, que le général Kalidine leur fait 8,000 prisonniers et pousse même vers la ville, à la frontière galicienne, sur la Chara, à Baranovitchi, important nœud de voies ferrées, son collègue Evert bat le vieux prince de Bavière, le coupe ou à peu près des secteurs d'Hindenburg et de Linsingen. Enfin, Kouropatkine refait contre les Tudesques, mais avec succès, leur expédition de Riga.

LÉON PLÉE.

Les Livres

Choses vues et Pages vécues

Récits de Combattants, par C. BUFFIN. — *Sous Verdun*, par MAURICE GENEVOIX. — *Le Drame de Senlis*, par A. DE MARICOURT. — *L'Agonie de Dixmude*, par L. BOCQUET et ERNEST HOSTEN.

C'est par milliers que l'on compte à cette heure les œuvres se rapportant directement à la lutte formidable qui se développe dans la vieille Europe depuis près de deux années, et il ne semble pas que le public éprouve quelque lassitude de cette littérature. Une récente enquête a établi que seuls nos poilus s'intéressent encore aux genres en faveur avant la grande crise. Pendant les longues journées d'attente dans les abris et les gourbis, ils relisent volontiers les pages qui les charmaient autrefois. On prétend même que les intellectuels réclament surtout Pascal, Montaigne et Rabelais; les autres s'attendrissent aux récits compliqués des aventures sentimentales constituant le fond du traditionnel roman populaire. Précisément parce qu'ils font la guerre et que toute leur force de vivre se concentre sur celle-ci, ils n'aiment point qu'on l'évoque encore à leurs yeux aux heures de répit et de recueillement. Par contre, il est très naturel que les gens de l'arrière aient essentiellement le goût de l'aventure militaire, car dans l'apparente quiétude de leur existence, leur pensée demeure fixée sur les êtres chers qu'ils savent au front, exposés à tous les périls. L'effroyable mêlée dont ils ne perçoivent que l'écho lointain parle toujours vivement à leur imagination, et il est bon qu'il en soit ainsi, puisque la preuve est là que le moral de la nation n'a faibli à aucun moment.

La question est de savoir si le manque de sincérité d'une certaine littérature de guerre ne risque pas de fausser assez dangereusement les esprits. Il importe, en effet, de distinguer nettement entre les œuvres de pure imagination, où l'épisode héroïque n'est qu'un prétexte à développements littéraires plus ou moins habiles, et les œuvres à caractère documentaire, qui prétendent nous offrir un tableau fidèle de l'existence de nos soldats. Nul n'ignore que rien ne ressemble moins à un vrai « Poilu », que le type de guerrier popularisé par les premiers récits de campagne. En vérité, nos frères et nos enfants faisant face à la barbarie germanique sont plus simples et plus grands. Leur attitude a plus de vraie noblesse que cet héroïsme conventionnel, où le geste de théâtre paraît trop laborieusement cherché. Ils furent les premiers à rire, et même à s'indigner un peu, du type factice par lequel on a voulu symboliser la vaillance de toute une race. Nos « Poilus » n'eurent jamais une mentalité de reîtres se plaisant au jeu cruel de la guerre; ils vont à la bataille par devoir, avec la conscience d'accomplir une chose juste; ils s'abandonnent loyalement aux élans généreux de leur âme, sans arrière-pensée de médiocre gloriole. Ce qui domine chez eux, avec le souvenir

du foyer abandonné, c'est le sentiment profondément humain du sacrifice nécessaire. C'est par là qu'ils sont réellement des héros.

Nos conteurs et nos romanciers, cédant à l'habitude du procédé littéraire trop facile, l'ont oublié parfois, et il en est résulté quelque défiance chez le public de moyenne culture pour toute œuvre qui ne constitue pas un témoignage direct, offrant des garanties de sincérité. Le moindre carnet où un soldat note ses impressions prend ainsi à ses yeux une réelle importance. Ce qu'on cherche, c'est la page vécue, toute vibrante d'angoissante réalité, — et il se trouve parfois qu'elle a la sécheresse d'un procès-verbal. C'est que l'homme capable, au plus fort de l'action, de concentrer sa pensée et d'analyser ses sentiments est par là même un être d'exception. Le fait ne vaut que par son cadre, par l'atmosphère dans laquelle il se produit et qui lui donne toute sa portée morale.

Le baron C. Buffin, qui a eu l'idée de grouper une série de *Récits de Combattants* (1) a parfaitement compris que le témoignage direct n'existe que par l'intelligence de ceux qui le rendent. Il a choisi ses « témoins » avec un goût très sûr, de telle sorte que son livre, qui évoque les dures étapes de la campagne de Belgique, de Liége à l'Yser, constitue un véritable document, tant au point de vue de la mentalité générale du soldat belge que de l'action des armées du roi Albert. Des récits comme celui du « Boyau de la Mort », où le caporal J. Libois raconte une nuit de garde à l'Yser, font comprendre le caractère profond de cette guerre; des chapitres comme celui intitulé : « Une patrouille », et rédigé par un capitaine d'artillerie, fixent admirablement des physionomies de soldats bien adaptés à leur milieu et ayant la plus ingénieuse conception de leur tâche. C'est par des documents de ce genre que les générations à venir pourront le mieux comprendre les hommes qui réalisent par l'effort soutenu de chaque jour la plus prodigieuse épopée de l'Histoire.

Un des livres qui, dans cet ordre un peu spécial du témoignage direct, donnent l'impression la plus saine et la plus large de l'heure ardemment vécue, c'est *Sous Verdun* (2) de M. Maurice Genevoix. On reconnaît ici dès les premières pages l'œuvre d'un écrivain de race, ayant le sens de la mesure et le souci de l'expression juste. L'auteur n'éprouve à aucun moment la tentation d'« embellir » les êtres et les choses par des artifices littéraires; il a le dédain de toute recherche de l'effet. Avec une simplicité qui imprègne tout son livre d'une sorte de charme intime, M. Genevoix raconte ce qu'il a vu, ce qui lui est advenu. Il note au jour le jour les incidents de sa vie d'officier, depuis son départ de Troyes, fin août 1914, jusqu'au moment où son régiment fut envoyé aux Eparges. La joie du premier contact avec l'ennemi, les tristesses de la retraite, l'ivresse de la victoire de la Marne; la longue attente dans le silence de la nuit, l'être entier qui se tend sous le choc formidable de l'adversaire, la folle ruée contre les bataillons allemands, la détresse des esprits et des cœurs quand, des semaines durant, il faut se terrer dans la boue des tranchées, tout cela est rendu avec une puissance vraiment rare. Si l'on cherche une impression de guerre qui demeure comme une vision d'enfer, on la trouvera dans les notes du 10 septembre 1914 où M. Genevoix décrit l'attaque d'une tranchée française par les Allemands, en pleine nuit, la pluie cinglant les visages. C'est un morceau superbe, largement enlevé, où les moindres détails contribuent par leur valeur propre à l'émouvant ensemble de la scène la plus tragique qui se puisse concevoir.

Le témoignage direct ainsi loyalement compris ne mérite pas seulement notre attention quand ce sont des combattants qui le fournissent en y mettant un peu du souffle héroïque qui les anime au fort de la mêlée. Il constitue un document humain tout aussi précieux quand il nous vient de simples spectateurs sachant observer les hommes et les choses. Le *Drame de Senlis* (1), le livre que M. A. de Maricourt a consacré à ce qui fut un des plus abominables crimes par lesquels les troupes impériales se sont deshonorées aux yeux du monde civilisé, présente à ce point de vue le plus réel intérêt. Ici encore, la page vécue ne vaut que par elle-même, indépendamment de toute littérature. C'est l'humble journal intime d'un habitant d'une petite ville avant, pendant et après l'occupation; ce sont les notes d'un homme qui se « raconte » au jour le jour, quelque chose comme un acte de conscience. On y retrouve, heure par heure, les espoirs dont nous avons vécu, les illusions dont nous avons failli mourir, les dures réalités par lesquelles notre foi se fit plus sereine et plus ardente notre volonté de vaincre.. Puis, il y a le drame lui-même, cet implacable acharnement des Barbares sur la pauvre cité agonisant dans l'épouvante, tout le sang innocent répandu à flots et par lequel, désormais, la haine nous est sainte.

Ce qu'il y a de sacré dans la juste haine, on le comprend mieux encore en lisant *L'Agonie de Dixmude* (1) de MM. Léon Bocquet et Ernest Hosten. Avec un joli sentiment des nuances, les auteurs évoquent l'ancienne cité flamande assoupie dans une atmosphère de béguinage, ayant toute la grâce mélancolique des choses qui lentement, le long des siècles, s'étiolent et se fanent, et ils opposent cette évocation à l'horreur du suprême écroulement. La fin de Dixmude, dans les lueurs d'un immense embrasement et la puanteur des charniers, c'est vraiment la page la plus douloureuse, de toutes les guerres que connut depuis plus de mille années la vieille terre de Flandre.

Quelle que soit leur valeur littéraire proprement dite, les livres reflétant ainsi fidèlement les choses vues méritent de survivre un peu à l'heure qui passe, car c'est par eux, en somme, que nous apprendrons le mieux à ne pas oublier, ce qui sera demain notre premier devoir envers nous-mêmes.

ROLAND DE MARÈS.

(1) Plon et Nourrit.
(2) Hachette.

(1) Bloud et Gay.

LES POÈTES DE LA GUERRE

PIERROT HÉROS

Saynète en deux actes en vers, représentée pour la première fois à Paris le 15 décembre 1915 par le Théâtre Sarah-Bernhardt, au bénéfice de l'Œuvre des Mutilés de la Guerre.

PERSONNAGES

PIERROT. Costume classique ; fraise, veste avec large col retombant, gants blancs. Paupières et cils très noircis. Au second acte, képi de soldat, et, jetée sur l'épaule, une capote bleu atmosphère.

COLOMBINE. Costume classique. Au premier acte, Louis XV, robe à paniers. Au second acte, ce costume est dissimulé par la blouse blanche et le voile bleu des dames de la Croix-Rouge.

Un Poilu. Personnage muet, aussi sale qu'hirsute.

ACTE PREMIER

La scène représente un coin de parc baigné de rayons de lune. Au fond, maison du temps avec balcon. Côté jardin : un banc rustique en bois ou en pierre.

SCÈNE I

PIERROT, *faisant bouffer son large pantalon, ses deux mains dans ses poches.*

Coucou ! C'est moi Pierrot, le vrai, le grand, l'unique,
Moi qui, depuis l'antiquité la plus antique,
Désopile la rate et chasse le souci...
Les temps sont durs. Vous êtes triste. Me voici...

Il regarde interloqué autour de lui.

Ah ! mais... Pourquoi ces fronts renfrognés et moroses ?...
Vous n'applaudissez pas, de vos jolis doigts roses,
Mesdames... C'est vraiment un bien piteux accueil.
Je lis votre pensée, à vos clignements d'œil :
« Pierrot est embusqué ». Que non, le mot me blesse,
Bien qu'ayant pour la chose un soupçon de faiblesse.
Embusqué, certes point : simplement exempté
De tout service armé, par raison de santé...
Laissant tout, même ma chemise de batiste,
Nu comme un petit ver, ou comme Jean-Baptiste,
Je comparus devant le major Pantalon,
Grand docteur de Bergame. Oh ! ce ne fut pas long.
« Qui m'a fichu, dit-il, cette face macabre,
Ce teint jus de navet, ce menton blême et glabre,
Il ne pourra jamais faire un de nos poilus,
Exempté, ce Pierrot, et qu'on n'en parle plus.
Allons, ouste, rompez, espèce de bélitre,
Allez porter ailleurs votre tête de pitre ».
C'est vrai, je suis content et ne vous cache pas
Que la guerre et la mort ont pour moi peu d'appâts,
Et que, puisqu'il le faut, je me résigne à vivre.
Mais je suis brave à ma façon, et je m'enivre
Du récit des exploits fameux de nos guerriers
Qui tombent bravement dans des combats meurtriers,
Pour suivre leurs hauts faits dans la guerre austro-[boche,
Je me ruine en journaux et j'en ai plein la poche.

Il en tire de toutes les poches de sa veste et de son pantalon et les énumère.

L'Homme Enchaîné, Le Temps, L'Aurore, Il [Picolo Giornale, Le Matin, Pall-Mall, El Secolo...
J'en passe et des meilleurs. Cherchons sous la rubrique
Faits de guerre, et lisons cette feuille publique...

Lisant à haute voix, sous un rayon de lune.

« Au bois de la Grurie, Arlequin amoché ».
Povero ! Triste sort ! Aux médianoché
Il ne sablera plus le champagne à plein verre.
Mon vieux Pasquin a décroché la croix de guerre,
« Pour avoir, avec la division de fer,
Pris une mitrailleuse et trois minnenwerfer ».
« Capitan médaillé ! » — « Décoré Scaramouche.
Avec un 120 long, ce pointeur a fait mouche
Dans une batterie alboche — et patatras —
Bombardé les Prussiens qui bombardaient Arras... »
Ces chers amis, je prends ma part à leur victoire,
Et leurs lauriers auréolent mon front de gloire.

Il laisse tomber son journal. Fredonnant sur un air connu.

« Nous n'irons plus au front, les lauriers sont coupés. »
Mais tandis qu'ils sont tous à la guerre occupés,
Il me paraît séant de consoler leurs dames.

Il prend sa mandoline, qu'il porte en bandoulière et l'accorde.

La musique, en leurs cœurs, versera ses dictames.

Se tournant de trois quarts vers le balcon, il chante.

SÉRÉNADE

Le tambour bat, le clairon sonne,
Lugubrement le canon tonne,
Le fracas du combat résonne,
Troublant les échos d'alentour...
Moi, je gratte ma mandoline,
Pour accompagner, en sourdine,
En l'honneur de ma Colombine,
Une tendre chanson d'amour.

Après la dernière note de la chanson, l'orchestre joue les premières mesures de la « Marseillaise ».

PIERROT, *étonné.*

Foin des musiciens! Drôle de ritournelle
L'orchestre, attention.

Prenant un air vainqueur et tendant le jarret.

Second couplet, la belle!

D'obus la terre est écrasée.
Le shrapnel éclate en fusée,
Et la moisson est embrasée :
Le feu rougeoie à l'horizon...
Phœbé, de sa clarté légère
Nous inonde. Descends, ma chère,
Viens donner à ce pauvre hère
Un seul baiser pour sa chanson.

Comme après le premier couplet, l'orchestre joue le « Chant du Départ » ou « Sambre et-Meuse »

SCÈNE II

PIERROT, COLOMBINE, *apparaît au balcon.*

COLOMBINE

Hé! qui donc êtes-vous, beau chanteur de fadaise?

PIERROT

Regarde, tout est blanc en moi : blanche est ma fraise,
Blanc mon teint, blancs mes gants et blanc aussi mon cœur,
Sauf mon œil noir qu'avive une pointe de kôl.
Tout blanc, je suis Pierrot, Colombine chérie...

COLOMBINE

Assez, monsieur, et trêve à la plaisanterie.
Vous avez pris, sans doute un faux état civil.
Le Pierrot que j'aimais n'eut pas été si vil
Que de laisser partir au feu ses camarades
Pour venir roucouler de plates sérénades,
Quand on entend au loin la basse des canons.
Pierrot est avec tous ses vaillants compagnons.
Ils sont là-bas, au feu, ceux de la Comédie,
Et, magnifiquement, font de la Tragédie.
De la troupe pas un, pas un n'est embusqué.
Tous l'arme au poing. Ainsi mon Léandre a troqué
Son pourpoint rose-clair contre un bleu atmosphère,
Fantasio, planant dans la plus haute sphère,
Fait pleuvoir les obus et flambe les cités.
Pour leurs faits de valeur, combien furent cités!
Stenterello combat sur la chaîne carnique,
Scapin est mort, hurlant : « Vive la République ».
Pulcinello mitraille et Puch est highlander.
Plock, sous la chéchia du zouave, a fort grand air,
Et Cassandre, le pôvre, est dans une ambulance.
On fait, comme on le peut, son devoir pour la France.
Ils luttent en soldats et tombent en héros.
Et toi seul mentirais au vieux sang des Pierrots?
Non, tu n'es pas Pierrot!

PIERROT

Qui suis-je?

COLOMBINE

Son sosie
Indigne...

S'adressant au public.

O mon Pierrot! Ah! quelle âme choisie
Dans un corps sain et fort : c'était lui, le coquin,
Qui bâtonnait Cassandre et tombait Arlequin.
Pour un rien, pour un mot, un vain propos d'auberge,
Tout son sang bouillonnait : il vous mettait flamberge
Au vent, et sus! hardi! fonçait sur le maraud.
Vous ne vous battez pas, vous n'êtes pas Pierrot.

Insistant.

Pierrot, je vous le dis, est de la classe seize,
Fine et dernière fleur de la race française,
Avec nos fiers soldats et partageant leur sort,
Obscur s'il est vivant, glorieux s'il est mort.

PIERROT

Pour Dieu, que suis-je donc?

COLOMBINE

Vous n'êtes que son ombre,
Fantôme revenant de ce rivage sombre
Où Caron, sur le Styx, passe les trépassés...
Allez votre chemin, beau troubadour, passez.
Et si vous rencontrez Pierrot, celui que j'aime,
Dites-lui que mon cœur est la constance même.

Elle referme la croisée du balcon.

PIERROT, *ahuri.*

Je ne suis plus Pierrot, c'est dit. Ainsi soit-il.
Laissant la mandoline et prenant le fusil,
Allons faire un métier que ma paresse abhorre,
Et puisque je suis mort, allons mourir encore

Se retournant vers le public, il chante.

L'amour, hélas! n'est que fumée!
Comme le cœur de mon aimée,
La fenêtre s'est refermée :
On reste sourd à mes accents...

Une longue pause. On entend au loin une sonnerie de clairon.
Transfiguré.

Qu'importe! La trompette sonne.
Qui manque à son appel? Personne.
A la voix du canon qui tonne,
Les Français répondent : Présents!

Pierrot met sa mandoline sur l'épaule droite et sort en traversant la scène au pas militaire, tandis que l'orchestre joue l'air des Girondins : « Mourir pour la Patrie ».

Rideau.

ACTE II

Même décor qu'au premier acte. Côté jardin, une table rustique sur laquelle sont posés un verre et un flacon.

SCENE I

PIERROT, *une large tache rouge sur sa veste et aussi des gouttes qui forment des larmes de sang. Un képi sur la tête, il entre, s'appuyant de sa main gauche sur son fusil et de l'autre sur l'épaule d'un poilu.*

Nous arrivons... enfin... Merci, mon camarade.
Laisse-moi là...

Le poilu l'arrange sur le banc, prend le fusil que Pierrot laisse tomber, le met sur l'épaule droite, et, traversant la scène, s'en va fièrement, au pas militaire.

SCÈNE II

PIERROT, *fredonne sur un air connu.*

C'est la dernière sérénade.

Il prend sa mandoline, qu'il porte toujours en bandoulière, et, après avoir préludé, il chante.

Au clair de la lune,
Le pauvre Pierrot,
En grande infortune,
Dit son dernier mot.
Sa chandelle est morte,
Il n'a plus de feu,
Et la mort l'emporte...
Colombine, adieu!

Il laisse tomber sa mandoline, comme épuisé par l'effort, et, une main sur son cœur, d'une voix de plus en plus faible et comme scandée :

Au... clair... de... la... lune...

SCÈNE III

PIERROT, COLOMBINE

COLOMBINE *sort de la maison et se précipite vers Pierrot.*

Toi, mon Pierrot..., sous ce vêtement martial?
Mais pâle, mais blessé...

Colombine, tout en parlant, va rapidement vers le guéridon, verse une large rasade de vin, l'apporte à Pierrot et le fait boire en lui soutenant la tête.

Tiens, prends ce cordial
Qui chasse des humeurs les effets délétères
Et fera circuler le sang dans tes artères.
Bois, mon aimé, mon chou...

PIERROT

Fameux cru, sacristi!
Chianti, Moscatel ou Lacryma-Christi...
Mais c'est mon *dernier* verre.

Il accentue le mot dernier.

COLOMBINE

Oh! Pas cette parole.
Tu me brises le cœur, et je deviendrais folle,
Si je pensais que mon ami pourrait mourir.
Méchante que j'étais, moi qui t'ai fait souffrir
Et qui t'ai refusé, viatique suprême,
Un baiser... Prends-en deux, ô mon Pierrot, je t'aime
Plus qu'avant, car tu fus héroïque au combat,
Et je sens que mon cœur de Française ne bat
Que pour les gars vaillants qui défendent la France.
Et maintenant ouvrons nos cœurs à l'espérance.

PIERROT

Non, c'est fini, m'amour. Je sens que je m'en vais
Tout dou... tout doucement vers le champ des navets.

COLOMBINE

Va, tu vivras, Pierrot, et pour ta Colombine.

Dans un mouvement coquet, elle enlève sa blouse blanche d'infirmière, quitte son bonnet, fait bouffer ses cheveux et continue.

Je mettrai sur ma joue une mouche assassine;
Je danserai pour toi, tout seul, des boléros,
Et tu seras le plus adoré des Pierrots.

PIERROT, *secouant tristement la tête en signe de dénégation et montrant sa plaie.*

J'ai cueilli la fleur rouge au sein de la bataille
Pour flatter ta fierté, pour que ton cœur tressaille
D'orgueil, en apprenant mes faits dignes des preux.
Mais mortelle est la plaie; et puis cela vaut mieux
Que je meure en beauté dans une apothéose,
Que sous tes blanches mains ma paupière se close,
Que je quitte ce monde, où mon cœur attristé,
Pour toujours a perdu sa verve et sa gaieté.
Ce que j'ai vu...

Il se voile la face avec ses deux mains.

Ce qu'ils ont fait, ces sales boches,
Leurs bandits couronnés, ces sinistres fantoches!
Des enfants suppliaient, en joignant les deux mains,
Ils ont coupé les mains et jonché les chemins
De membres palpitant de vie encore... Atroce!
Ils pariaient à qui serait le plus féroce
Du père le kaiser ou du prince l'Infant.
On ne vit plus, on meurt, sous un ciel étouffant,
Où, brasiers colossaux, flambent les cathédrales.
Ils ont troublé les morts, sous les pierres tombales,
Réveillé les aïeux et saccagé les croix!

Il se lève, comme halluciné.

Dans la nuit, on n'entend plus que de lugubres voix,
Les plaintes des enfants et les sanglots des mères.

S'attendrissant.

Nos amours ne sont plus que choses éphémères...
Tu connais la maison blottie au fond des bois,
Qui cacha tendrement notre vie, autrefois,
Sous les volubilis et sous les clématites...
Détruite la maison. Leurs hideuses marmites
Ont calciné les fleurs et brûlé les chevrons...

COLOMBINE

Qu'importe la chaumière, ami; nous reprendrons
Par les sentiers ombreux la route poursuivie.
Nous nous adorerons, monsieur, toute une vie,

Et nous redeviendrons les amoureux d'antan,
Nous querellant toujours, toujours nous bécotant.

PIERROT

De baisers, j'en rêvais encore dans ma fièvre.
Bientôt je cueillerai le dernier sur ta lèvre.

COLOMBINE, *câlinement.*

Comme au temps de jadis, nous tenant par la main,
Près du ruisseau jaseur, nous prendrons le chemin
Où nichent à l'envi et pinsons et linottes,
Où l'on cueillait, tous deux, les fleurs à pleines bottes,
Sous le ciel bleu, dans la saison que Dieu bénit...

PIERROT, *sombre.*

Ils ont souillé la source, ils ont tué le nid...

COLOMBINE, *plus câline encore.*

Un jour, un jour prochain, et bien loin des batailles,
L'hymen couronnera nos longues fiançailles.
Je ne donnerai plus, comme cela se doit,
Le plus petit baiser qu'avec la bague au doigt.
Ce sera, tu verras, une journée exquise,
Lorsque nous nous rendrons tous les deux à l'église,
Toi, mon Pierrot, en frac, moi la fleur d'oranger
Au corsage, on fera le peuple se ranger.
Ils te jalouseront tous, tant je serai belle.

PIERROT, *plus sombre encore.*

Ils ont brisé le porche et pillé la chapelle.
Il n'étaient qu'assassins, ils sont pires, voleurs!

Il s'arrête, comme épuisé par l'effort, et soupire.

Ah! je vois s'approcher la fin de mes douleurs,
Je sens que de mon corps la force se retire.
Je voudrais conserver jusqu'au bout le sourire
Et narguer la camarde en m'enivrant de son,
Mourir en te chantant ma dernière chanson :

Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu.
Qui frappe à ma porte?
C'est la mort... Adieu!

Il se reprend.

Colombine... Adieu!

Pierrot meurt. Sa tête retombe lourdement sur le banc. Colombine l'embrasse sur le front, lui ferme les paupières, rajuste sa blouse blanche et son voile.

COLOMBINE

Ma jeunesse et Pierrot sont morts!

Elle s'agenouille.

A vous, mon Dieu!
Reprenant ma croix rouge et ma coiffure blanche,
Je ne demande plus qu'un bonheur.

Elle se lève toute droite, tend le poing vers l'horizon et clame :

La Revanche!

La Marseillaise.

Rideau.

JEAN DESRIEUX.

Les glorieux combats que soutiennent en ce moment nos vaillantes troupes, de la Somme à la Meuse, excitent la verve de nos poètes. Inscrivons sur notre petit palmarès les noms de ceux qui nous ont soumis les pièces les plus remarquables, de forme et de sentiment :

MM. et Mmes Léon Adrier, Marcel Sosson, J.-B. Santelli, Alexandre Goichon, P. Nancey, G. G..., J.-C. Audibert, Odette Fourgassié, Charles Plumerel, Emma Baugé, Un sergent du 134e, Lucienne P..., Paul Alberge, Henry Foley, M. Crevel, Emilie Arnal, Charles Lorie, Jane Maxime, Maurice Desvaux, Lucien Dauven, P. S..., Louis Renaud, E. Désirat, Alfred Latour, Roger Maury, Armand Becquet, R. Bézanger, Pierrette Guesde, Gélo Sam, de L..., M. S..., Emilien Barreyre, Georges Livet, Albert Peugeot, sergent Pauly, Suzanne Mensy, Jacques Géant, Jean Mauclère, Léopold Cyr, Clodion Rogues, Lucien de Sault-Bidon de Bancey, Boum cadet, Gabrielle Anclair.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

VIII

PLEURS ET GRINCEMENTS DE DENTS

De retour, visites faites au maire, au docteur, au curé, Mlle d'Auberval croise, dans le jardin, des visages inconnus. Elle s'incline; on lui rend à peine son salut. Elle aperçoit Manuel, va vers lui, s'informe du blessé. Mais déjà la cousine s'élance, intervient avant que le jardinier ait prononcé un mot :

— Inutile! J'expliquerai moi-même à mademoiselle...

Et sans autre allusion à ce qu'elle doit expliquer, elle entraîne Sylvette, lui demande compte de ses démarches et daigne approuver :

— Bon, ça va! Par hasard, tu n'as pas fait de gaffes! Maintenant, viens prendre le thé : il est cinq heures. Je vais faire sonner la cloche...

Sylvette veut protester : son blessé dort peut-être. Mais Darcy, la marquise et Viviane rejoignent l'infirmière-major, l'entourent avec empressement. Bavardant, tout le monde gagne la salle à manger.

Le five o'clock est animé. Marthe préside avec la marquise en vis-à-vis, Darcy à droite et l'accordeur à gauche. Sylvette trouve place au bout de la table. En face sont trois petites Croix-rouges, modestes et silencieuses qui lui plaisent beaucoup. Mais elles sont trop loin pour qu'on puisse causer.

Marthe pérore. On l'écoute avec déférence, mais, comme elle abuse, tous se mettent à parler en même temps qu'elle. Ainsi que *la troupe*, selon l'expression de Mme Heltoux, le dialogue est panaché.

Tour à tour, pêle-mêle, au vol, on attrape puis on lâche les sujets les plus divers : guerre, théâtre, prophylaxie, musique, héroïsme, greffe humaine, jambes articulées, radioscopie, bottes lacées, stérilisation, jupes courtes et cocaïne. L'infirmière-major décrit sa salle d'opération qui va être épatante. Darcy lance des calembours, fait des grimaces et des imitations. La belle cousine, très inopinément s'esclaffe :

— Il me fait tordre, cet animal-là!

Il semble bien à Sylvette que ces gens-là sont foncièrement animés des meilleures intentions patriotiques et prêts à s'agenouiller devant le premier poilu qui leur tombera du front, mais ce dévouement emprunte des formes si bizarres, que la jeune châtelaine et les trois petites Croix-rouges en demeurent interloquées. Darcy, plus fin que Mme Heltoux, s'en aperçoit sans doute car il essaie de jeter, entre le désarroi des jeunes filles et l'enjouement des dames, une phrase de transition :

— La gaieté est non seulement une force mais une preuve de santé. Une nation faible ou malade ne rit pas.

« Ça peut se soutenir, pense la petite châtelaine. »

En tous cas, cela sanctionne adroitement des propos plutôt joyeux.

Aux petits fours, apportés de Paris, speech d'inauguration de l'infirmière-major, coupé de bravos et couronné, dans son allusion finale à la victoire de la Marne, d'une longue ovation. Enthousiasme. Il n'y manque que le champagne. Mais personne n'en réclame : on le garde pour les blessés. Sylvette se sent plus à l'aise.

La petite d'Auberval n'est nullement soucieuse d'étiquette, mais elle a sa dignité et juge quand même étrange que ces gens-là s'installent à sa table, avalent ses rôties, dégustent son porto, sans éprouver le moindre besoin de savoir chez qui ils se trouvent. On ne connaît que Marthe. Ils croient peut-être que le manoir lui appartient : elle a tellement l'air d'être chez elle! Sylvette s'offusque un peu d'être comptée pour rien. Personne ne lui parle; elle a l'impression d'être une humble figurante parmi des cabotins fêtant une triomphante première. Le lunch lui paraît long, mais pas tant qu'aux trois petites Croix-rouges.

Dès qu'on se lève de table, la châtelaine tente de s'esquiver, afin de regagner sa chambrette. Marthe, tout en jacassant avec Darcy, la guette du coin de l'œil et l'arrête d'un mot :

— Attends-moi..., je vais remonter avec toi... J'ai plusieurs choses à te dire.

— Je suis pressée... Je me sens lasse...

— Pour si peu! Tu n'as pas de résistance! Tu ne vas pas, comme les poules, te jucher sur ton perchoir avant le coucher du soleil?

— J'en ai envie, ma foi. Restez, Marthe, ne vous dérangez pas. Je connais la maison.

La cousine ne sourit même pas. Le reproche, voilé d'ironie, lui échappe. Cela l'ennuie de quitter sa petite cour et d'interrompre ces parlotes qui l'amusent. Elle rejoint pourtant Sylvette et lance, avant de sortir, une plaisanterie que Sylvette ne goûte pas du tout, mais qui fait rire la bande des flagorneurs :

— Je vous demande pardon, mes amis : il faut que je m'occupe de mon bébé.... Je la couche avant le dîner. Elle ne sait pas se déshabiller seule. Ma mioche ne dormirait pas si elle n'était bordée et bercée par sa grande sœurette.

Dans l'escalier, Mlle d'Auberval ne se gêne pas pour dire ce qu'elle pense :

— Vous m'obligerez beaucoup, Marthon, en choisissant un autre plastron. Je ne me sens aucune vocation pour l'emploi.

— J'ai dit cela pour rire, sans y penser...., comme toute autre chose.

— J'aime mieux autre chose.

— Oh! que tu es susceptible!

— Oui, assez. Comme je ménage mes hôtes, j'entends qu'on me ménage. Vous auriez pu, aussi, me présenter vos amis. Bien que ma demeure soit largement ouverte, j'aime à savoir qui je reçois.

— Quelle formaliste et ce que tu es province, mon chou! Crois-tu que j'ai le temps de penser à ces futilités! En guerre, on ne fait pas tant de cérémonies... Peut-être est-ce une façon de me rappeler que tu tiens la clé de la caisse? Tu ne me rends pas cet oubli-là facile.

— Il ne s'agit aucunement de cela, mais de ces gens qui n'ont même pas l'air de se douter qu'ils sont chez moi... D'ailleurs, depuis ce matin, je me le demande à moi-même : suis-je encore chez moi?

— Jusqu'à nouvel ordre, ma chère, mes amis ont lieu de se croire à l'hôpital auxiliaire 943,857. Comme moi, ils ont laissé famille, affaires, travaux, pour venir, à ma requête, en spontané dévouement, non villégiaturer au manoir, mais soigner des blessés. Je ne vois pas quelles obligations mondaines ou autres ils contractent vis-à-vis de toi.

— Soit! Je ne discute pas. Ce zèle est louable de leur part. Je vous demande simplement, à première occasion, — si ce n'est pas trop exiger, — de nous faire mutuellement savoir qui ils sont et qui je suis. Pour le surplus, j'admets parfaitement que vos amis vivent en toute indépendance à me.

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

dépens... Cependant, je vous saurai gré, ma chère Marthon, de les faire rire aux dépens d'une autre.

— C'est bien, mam'zelle, c'est bien, on ne vous blaguera plus ! Laisse-moi seulement te dire, ma petite, que si tu prends la mouche comme ça, tu ne vas pas nous rendre l'existence facile...

— Cherchez d'abord à ne pas me la rendre impossible, Marthe..., et vous verrez que le reste ira tout seul.

Les deux cousines entrent dans le cabinet vert. Mme Heltoux garde un silence boudeur et rancunier. Sylvette remarque :

— Tiens ! d'où viennent ces valises, ces cartons, ces vêtements ? Il y en a jusque sur le canapé qui me sert de lit ! Qui a mis le désordre dans cette pièce ?

— C'est moi, déclare la belle cousine Je t'en prie : ne fais pas de potin ! Il m'a fallu caser mon monde ici et là, aménager un second dortoir, une salle d'opération, la pharmacie..., que sais-je ? Les autres pièces étant encombrées, il n'y a que dans ton cabinet que j'ai pu mettre mes affaires à l'abri des heurts et de la poussière ; ici seulement j'ai pu travailler tranquillement.

— Il était convenu qu'on respecterait mon coin de famille. Je ne vous ai cédé le reste de la maison qu'à cette condition...

—Pas de scènes, je t'en supplie, pas de scènes ! Mes nerfs ne sont pas en état de les supporter. M'offres-tu l'hospitalité, oui ou non ?

— C'est vous qui vous l'offrez, ce n'est pas moi !

Vexée, Marthe riposte en sarcasme agressif :

— Ça bouleverse tes manies, pauvre chérie ! Tu veux bien recevoir des blessés, mais à la condition que ça ne dérange rien à ta petite existence casanière et bourgeoise. C'est burlesque !

— Je n'ai pas vu vos blessés, ma chère, mais vos amis. Et ce qui me paraît burlesque, c'est la façon dont vous désorganisez tout sous prétexte de tout organiser ! Si j'avais pu prévoir ce qui se passe, si vous aviez seulement daigné me faire part de vos projets...

Marthe saisit avec empressement le prétexte d'une habile diversion :

— Oh ! ne me reproche pas de m'être méfiée de toi, ce serait le comble ! Quitte à te froisser, j'agis ouvertement, franchement. Tandis que toi... Tu n'es qu'une cachottière !

Et profitant de la surprise de Sylvette pour détourner des reproches mérités, la belle cousine, selon sa tactique audacieuse, attaque :

— Oui, cachottière !

— En quoi ?

— Tu t'es bien gardée de me dire que tu avais déjà recueilli un blessé.

— Par exemple ! J'ai parlé de lui à Manuel, devant vous ! J'ai essayé, ce matin, de vous conter l'aventure. Vous m'avez envoyée promener.

— Ta ta ta ta ! Tu te confesses maintenant, parce que j'ai éventé ton secret. Tu comptais filer le parfait roman dans l'ombre et le mystère.

— Vous êtes folle ! Si vous croyez que j'ai le cœur et l'esprit disposés au roman....

— Ça n'est pas défendu ! Si tu pensais autrement, tu ne serais pas Française. En tous temps, même en guerre, l'amour aide à bien vivre... et même à bien mourir !

— Il s'agit si peu de ça !

— Tu ne veux pas avouer que ce garçon t'intéresse ?

— Je l'avoue au contraire. Il m'intéresse... et beaucoup..., parce qu'il est malheureux !

— Bien entendu..., ça commence toujours par la pitié ! Et naturellement il t'a choisie pour marraine...

— Pas encore ! Mais, s'il a besoin de moi, je l'accepterai volontiers pour filleul. Entre protectrices et protégés, ce sentiment de pure et loyale camaraderie, cet échange naturel d'aide morale et matérielle, ce lien qui rapproche les classes, c'est, franche et spontanée, une des institutions les plus heureuses de la guerre.

— A qui le dis-tu ? s'exclame la belle cousine qui, très snob, se targue non pas de suivre, mais de lancer la mode. J'ai trente-trois filleuls....

— Trente-trois !

— Oui..., rien qu'en France. Je suis, en outre, marraine de deux Belges, de quatre Italiens, de cinq Anglais et de huit Serbes !

— Pourquoi pas d'un Japonais ?

— Tu peux rire..., c'est comme ça ! Et mes filleuls m'écrivent des lettres délicieuses... Ce sont des natures d'élite. Je n'en dirais pas autant de ton grand diable de poilu avec sa barbe de quinze jours et sa face égratignée. Dieu, qu'il est laid !

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu.

— J'avais pourtant donné ordre qu'on le laissât dormir tranquillement.

— Etant responsable, je dois savoir ce qui se passe à l'ambulance.

— A l'ambulance, soit ! Mais pas chez moi. Je vous ai déjà dit que je me réservais ces trois pièces. Ce garçon a besoin de repos..., il a fallu que vous le dérangiez !

— Cela te contrarie peut-être, mais lui, cela n'a pas eu l'air de l'embêter tant que ça ! A ma vue, je t'affirme que ton dormeur avait les yeux ouverts et la mine éveillée. Ça l'a ravigoté, ce pauvre diable, après tant de visions de solitude et de désolation, de voir enfin une Parisienne ni trop blèche, ni trop moche. D'ailleurs tous les soldats ont une prédilection pour nous. Ils affirment que nous leur portons bonheur ; ils nous appellent gentiment leurs Dames blanches

— Savez-vous bien, madame la major, que vos propos n'ont rien d'édifiant.

— Hors mes fonctions officielles, jeune Nitouche, je peux bien me permettre, dans la coulisse, entre femmes, de rire un peu. Je crois, sans me vanter, avoir produit un effet réconfortant à ton brave poilu. J'en parle d'autant plus librement que ce n'est pas réciproque. Dieu, que je le trouve laid !

— Vous me l'avez déjà dit. Il n'est pas rasé et les éraflures de son visage s'atténuent chaque jour. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

— Evidemment... Il y a des hommes laids qui plaisent, mais ce que je ne peux souffrir, c'est la vulgarité. Ce garçon est vulgaire.

— Je n'ai pas remarqué.

— Il doit être de... de très basse extraction.

— Je ne le crois pas..., mais c'est possible.

— Quel métier exerce-t-il ?

— Je l'ignore.

— Pourtant tu as dû causer avec lui.

— Peu...

— Tu n'es pas curieuse !

— Vous voulez sans doute dire que je suis discrète !

— C'est sûrement un ouvrier..., peut-être est-il maçon..., charron... ou terrassier.

— A quoi devinez-vous cela ?

— A tout, riposte Marthe avec autant d'aplomb que de pédantisme. D'abord à ses mains. Il a des mains énormes, calleuses, abîmées, déformées par le travail. J'ai passionnément observé le peuple ; dans ses expressions et ses traits les plus significatifs, j'ai étudié le physique des travailleurs. Ton poilu est un cas très caractérisé de dégénérescence amyloïde par ambiance défavorable.

Sylvette éclate de rire :

— Vous ne l'avez pas regardé, Marthe : c'est un géant !

— Parce que son cas se complique de croissance anormale par désassimilation fonctionnelle. Une physiognomoniste comme moi ne peut pas s'y tromper : ton filleul est la victime type des plus basses misères.

— Tant mieux ! Vous me faites plaisir.

— Comment ?

— Dame ! S'il est réellement malheureux, je pourrai lui faire plus de bien et lui être plus utile que je ne l'espérais ! Quel bonheur si je pouvais lui donner et me donner l'illusion de croire qu'être marraine c'est aussi devenir un peu fée !

Puis voyant, sans comprendre pourquoi, que la belle cousine, mécontente, mordille ses lèvres fines comme pour faire venir une riposte piquante, Sylvette s'efforce d'éviter une nouvelle discussion :

— Mon petit Marthon, si vous n'avez rien de plus pressé à me dire, je vous demanderai de vouloir bien vous retirer : je me sens extrêmement lasse.

Brusquement ramenée à l'explication redoutée, la jeune femme, une fois de plus, paie d'aplomb et ment :

— Comment, me retirer ? Mais Rupain et Manuel ne t'ont-ils pas prévenue que je m'installais ici.

— Dans mon cabinet ?

— Naturellement. Où veux-tu que je niche ? C'est bien assez de vivre le jour dans cette ambiance d'hôpital, je veux respirer un autre air la nuit. Après tant de fatigue, il me faut une détente de silence. J'ai besoin de penser et de dormir tranquillement. Et comme il n'y a de paix qu'en cette aile du manoir, je n'avais pas le choix : j'ai fait ma chambre ici.

— Ça par exemple, c'est fort ! Et moi alors ? Je parie qu'en mon absence vous avez fait dresser mon lit dans le salon gris ?

— Oh ! non, car je respecte tes préjugés et je sais que tu veux conserver à cette pièce son caractère familial.

— Alors, où m'avez-vous fourrée... Sur le palier ?

— Tu aimes trop tes aises pour que je risque cela.

Soit pour cacher et son embarras d'avoir agi avec sans-gêne et sa crainte de provoquer un éclat, soit que, se croyant maîtresse de la situation, elle s'amuse des impatiences de Sylvette, Mme Heltoux affecte le calme. Cette femme si nerveuse et si pressée, répond posément, lentement..., puis ne répond plus. La jeune fille s'en irrite :

— Enfin, où sont mes affaires ? Où suis-je logée ?

— Où tu seras le mieux et où se trouve ta vraie place : dans ta chambre !

— Dans ma chambre ? s'écrie la cousinette abasourdie. Mais c'est fou ! Vous savez bien que j'y ai installé mon blessé.

— Il n'y est plus !

Sylvette suffoque :

— Sachant combien tu aimes ta chambrette blanche, reprend Marthe avec un sourire d'ironique froideur, mon premier soin fut de te la restituer.

— Ah ! mon pauvre malade, mon malheureux soldat, se désole la jeune fille, où l'avez-vous mis ? Qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai évacué. Il est à l'ambulance, pavillon A, salle Blanqui, lit n° 13.

— Vous avez fait ça... Vous avez osé faire ça! s'écrie Sylvette menaçante et prise d'une telle colère que la belle cousine en perd son flegme superbe et recule effarée, imaginant que la gamine va se jeter sur elle et la gifler.

Réellement, une seconde et même deux, les doigts de la petite châtelaine frémissent de cette démangeaison-là. Puis l'emportement de Sylvette sombre dans un immense chagrin. Cédant à son émotion, elle se laisse tomber sur le canapé-lit et, les coudes sur les genoux, le visage caché dans ses mains, elle se met à pleurer, secouée de gros sanglots.

— Oh! mon Dieu, se lamente-t-elle d'une voix brisée, moi qui me sentais tellement fière d'avoir cédé ma chambre à mon premier blessé, tellement heureuse de lui avoir prêté, donné ce que j'avais de plus cher, ce que j'aimais le plus au monde! Ce devait être un si bon souvenir! J'y attachais cette pensée pieuse que cela nous porterait bonheur à tous les deux! Et vous avez troublé, détruit, tué cette belle joie-là! Qu'est-ce qu'il va penser de moi, ce brave garçon? Il va me croire capricieuse, égoïste..., mauvaise patriote! Oh! le chagrin que vous me faites là, Marthe, jamais je ne l'oublierai, jamais je ne vous le pardonnerai!

Et c'est, en son expression même de candeur presque enfantine, une explosion de douleur si profonde et si vraie que la belle cousine, ne sachant que répondre, en est, sinon émue, du moins décontenancée.

— Quelle gosse tu fais! dit-elle dans un haussement d'épaules, quand Sylvette, redressée et redevenue maîtresse de ses nerfs, essuie ses yeux. Est-il raisonnable de se mettre en pareil état pour si peu de chose! Je ne peux m'en expliquer le motif...

— Oh! ne cherchez pas, interrompt Sylvette avec véhémence, et retrouvant, avec le calme, une douce pointe d'ironie, ne cherchez pas, vous ne comprendrez pas... vous ne pouvez pas comprendre!...

— C'est incompréhensible, en effet, reprit Mme Heltoux. Puisque tu m'en veux de t'avoir dépossédée de ton bureau, tu devrais me savoir gré de t'avoir rendu ta chambre. Si te dépouiller pour un étranger te comble de joie, tu devrais exulter de te gêner pour moi qui t'ai servi de mère...

— Pourquoi pas de nourrice? réplique Sylvette, ne pouvant s'empêcher de sourire à travers ses dernières larmes. Croyez-moi, ma chère Marthe, laissez cette maternité-là une bonne fois de côté : ça ne vous va pas. Songez, si quelqu'un avait le malheur de vous entendre, combien cela vous vieillirait! On a vu, pour moins que ça, rater des mariages!

— Ma chère, commence la veuve assez piquée pour n'avoir plus désir de ménager sa cousine, je n'ai, dans les circonstances actuelles, pas plus à tenir compte de tes railleries que de tes pleurs. Je ne connais que mon devoir. On m'a confié une mission, je la remplis; j'ai reçu une consigne, je l'exécute. Tu m'obliges à te rappeler que tu n'es plus au manoir d'Auberval, mais à l'hôpital auxiliaire...

— Numéro 943 857! Oh! je le sais...

— Succursale étroitement et directement soumise à l'autorité militaire. Tout doit être, ici, réglementé, régi, discipliné ainsi qu'à la caserne.

— Vous n'allez pas me soutenir que céder ma chambre à un soldat malade et blessé est un acte antimilitaire?

— Si! Tout soldat doit être couché, nourri et soigné à l'ambulance, ni plus mal ni mieux que les autres. Ici faveurs et passe-droits sont abolis. C'est le principe même des vraies armées républicaines!

— Le propre du soldat, c'est d'être apte à se battre. Par ce fait même que, blessé ou malade, un Français ne peut plus se battre, il ne doit pas être traité avec la même rigueur que le soldat. Jamais vous ne me ferez admettre que le règlement de la caserne est applicable à l'ambulance. Y ouvrirez-vous une cantine? Y amputerez-vous les fortes têtes à la salle de police, en cellule?

— Pourquoi pas? L'armée doit être l'école égalitaire ou la fraternité...

— Vous m'ennuyez! Je ne suis pas soldat, mon coin familial n'est pas une caserne. J'ai le droit, chez moi, de recevoir, soigner et même gâter l'hôte qui me plaît sans vous en demander la permission.

— C'est ce qui te trompe, ma petite! Etant la major d'une ambulance reconnue par les autorités...

— L'ambulance, c'est de l'autre côté du palier, ma chère amie, allez-y voir... Je ne demande que ça! Ici, passé ce seuil, il n'y a qu'une major... c'est moi!

— Je ne soutiendrai pas cette discussion puérile..., mais, puisque tu m'y obliges, je te déclare que, si j'ai effectué ce déménagement nécessaire, c'est encore moins par respect du règlement que par souci d'amitié. J'ai voulu t'éviter les commérages. La réputation d'une jeune fille est sacrée. En installant un soldat dans ta chambre, tu as agi en véritable étourdie; tu as commis la pire inconvenance!

— L'inconvenant, là-dedans, ce n'est pas mon acte, c'est l'idée que vous y attachez. Non, ne m'expliquez pas! Je n'éprouve aucun désir de connaître votre opinion..., gardez-la pour vous. J'ai recueilli ce brave garçon dans ma demeure, sous les yeux des miens: il n'y a nul mal à cela! Désormais, je vous prie de ne pas étendre vos entreprises de déménagement hors de votre ambulance.

— Pourquoi le ferai-je, puisque tout est maintenant en ordre et que ton protégé ne reprendra jamais la chambrette blanche.

— Il la reprendra si cela me plaît.

Ce fut au tour de Marthe de sourire et de lancer gouailleusement :

— Peu probable.

— Vous l'en empêcherez peut-être?

— Ce ne sera pas la peine... Quelqu'un d'autre s'y opposera, et d'une volonté plus forte que la tienne et la mienne.

— Qui ça?

— Ton poilu lui-même!

— Parce que?...

— Parce que je l'ai averti qu'il t'avait dépossédée de ton sanctuaire, que cela t'avait gênée et privée énormément. En outre, je lui ai fait sentir combien c'était peu convenable! Si rustre, si inculte, si ignorant qu'il soit, ce garçon a saisi ce que tu t'obstines à ne pas comprendre. Aussi, tu peux maintenant le prier à genoux, le supplier avec larmes de revenir dans la chambrette blanche: pour rien au monde il n'y consentira!

— De quoi vous mêlez-vous, mon Dieu, de quoi vous mêlez-vous!

— De tout..., heureusement pour tous! affirme la jeune veuve avec sa jactance ordinaire. Rien ne marcherait, si je n'étais pas là!

Consternée, pâle et triste, Sylvette contemple la belle cousine dans une sorte de stupeur. Elle ne peut que redire d'une voix, non pas irritée, mais de plus en plus déçue :

— Pourquoi avez-vous fait cela, mon Dieu, pourquoi?...

Et la petite châtelaine se retire, le cœur lourd de regrets, répétant plaintivement :

— Oh! Marthe, vous avez tué ce qui fut ma première joie, ce qui sera ma seule joie de la guerre!

(A suivre.) *CHARLES FOLEY.*

Le Chant du Départ et le Chant du Retour (1)

Une *proclamation faite au Champ de Mars le 1er vendémiaire de l'An V, anniversaire de la fondation de la République,* nous informe qu' « au premier rang des compositeurs républicains, la nation place et proclame le citoyen Méhul... dont *Le Chant du Départ* rivalise avec l'*Hymne des Marseillais.* » La nation ne se trompait pas en établissant cette équation, quelquefois rompue injustement au profit de *La Marseillaise.* Sans nous y arrêter, disons seulement que si la genèse de notre hymne national est clairement déterminée, celle de son non moins glorieux rival est, par contre, demeurée passablement obscure.

A lui seul le bon Arnault nous en a laissé deux versions, dont la plus intéressante nous montre Joseph Chénier venant prier Méhul « de mettre en musique *Le Chant du Départ...* espérant, par ce chant, fléchir les bourreaux et faire tomber de leurs mains la hache levée sur son frère André. » Cette version est postérieure de trente ans aux faits qu'elle rapporte. Un autre récit, écrit quarante-sept ans plus tard, est dû au pianiste Zimmermann. Enfin, en 1848, Adolphe Adam nous conte que Robespierre à qui Sarrette, le fondateur du Conservatoire, avait présenté le manuscrit du *Chant du Départ* comme l'ouvrage d'un timide inconnu, se serait écrié : « A la bonne heure! Voilà de la poésie grandiose et républicaine qui efface tout ce qu'a fait ce girondin de Chénier! »

Quoi qu'il en soit de l'incertitude des origines, le succès s'affirma bientôt. La première exécution publique fut vraisemblablement celle du 14 juillet 1794. Une nouvelle audition, donnée pour les fêtes du 10 août, produisit une impression profonde, et le journaliste Duchosal put à bon droit dépeindre « l'enthousiasme général... la fureur peinte dans tous les regards », en évoquant, selon la mode de l'époque, Tyrtée, Platon et Plutarque.

La « 5e sans-culottide » de l'an II (21 septembre 1794) consacra l'entrée du corps de Marat au Panthéon. Mais cette cérémonie com-

(1) *Voici les paroles des deuxième et troisième couplets. Nous donnons ci-contre la musique du « Chant du Retour » avec le premier couplet :*

2e COUPLET

Chers enfants, la tombe des braves
Réclame ces lauriers moissonnés par vos mains,
Vos frères, comme vous, ont vaincu les Germains,
Délivré les Toscans, les Belges, les Bataves.
Au séjour des héros parvenus avant vous,
Ils y tiennent vos palmes prêtes,
Leurs mânes célèbrent nos fêtes;
Unis à nos concerts, ils chantent avec nous

3e COUPLET

LES JEUNES FILLES
Guerriers, votre dot est la gloire,
LES GUERRIERS
Unissons par l'hymen et nos mains et nos cœurs,
LES JEUNES FILLES
Et l'hymen et l'amour sont le prix des vainqueurs.
LES GUERRIERS
Formons d'autres guerriers, léguons-leur la victoire.
LES JEUNES FILLES
Qu'un jour à leurs accents, à leurs yeux enflammés,
On dise : ils sont enfants des braves.
LES GUERRIERS
Que sourds aux tyrans, aux esclaves,
Ils accueillent toujours la voix des opprimés.

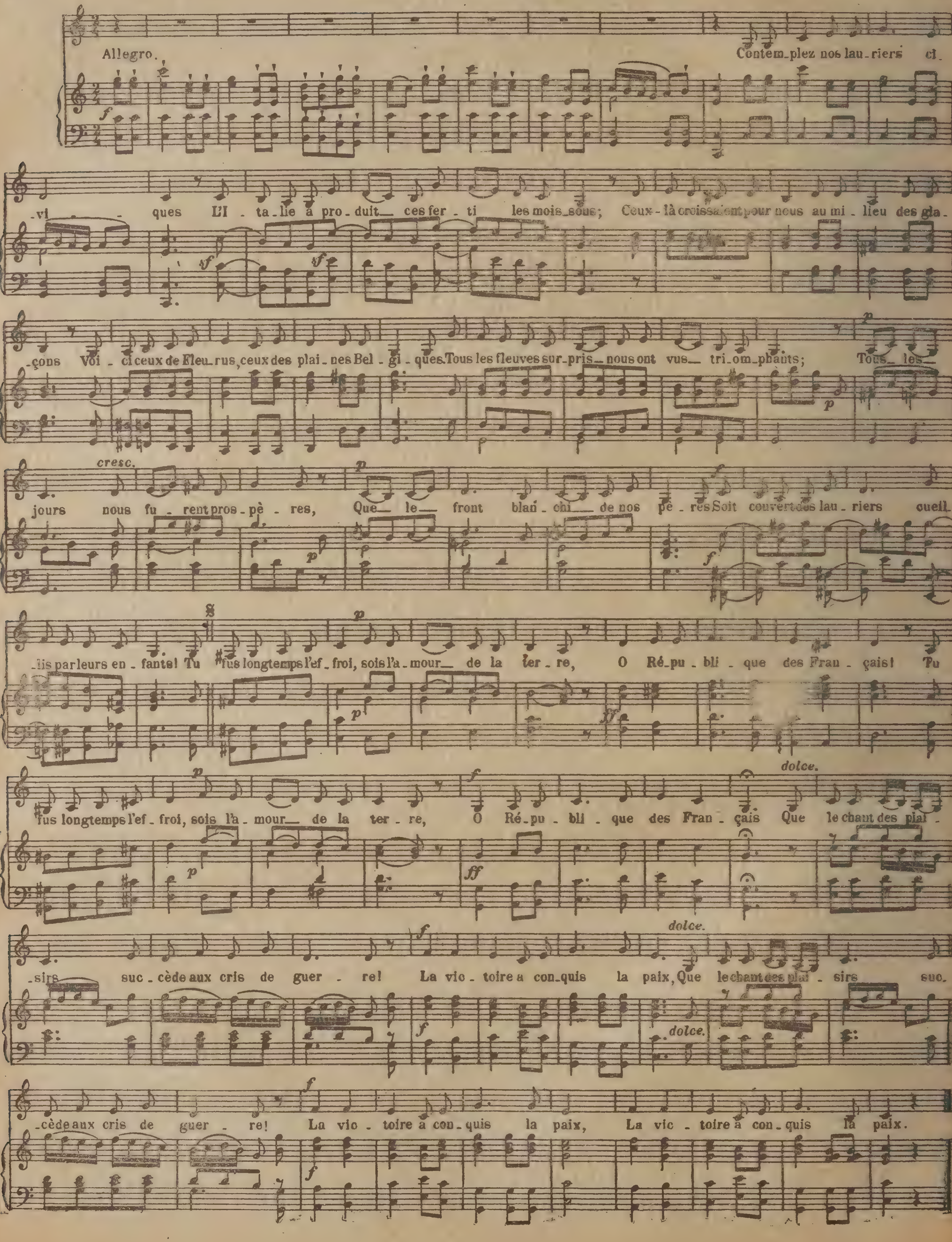
Moins célèbre que Le Chant du Départ, le Chant du Retour *de Méhul, mérite d'être exhumé, puisqu'il fut composé en l'honneur de la victoire.*

Le Chant du Retour

HYMNE POUR LA PAIX

1797

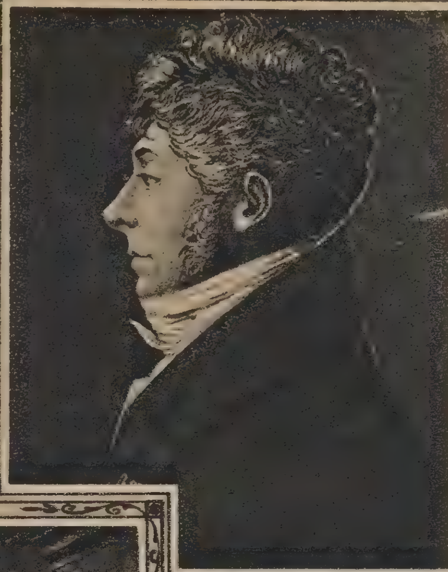
Vers de
Marie-Joseph CHÉNIER
mis en musique par
MÉHUL





Marie-Joseph Chénier.





Méhul.



Méhul enseignant « Le Chant du Départ » au peuple de Paris
(Tableau appartenant à la bibliothèque du Conservatoire).
Dans le médaillon : « Le Retour », croquis de Rude.

prenait également une distribution de drapeaux aux héroïques soldats de nos armées du Nord : « Lorsque les défenseurs de la patrie blessés dans chacune des armées auront reçu les drapeaux, on entonnera *Le Chant du Départ*, hymne de guerre par Chénier, musique de Méhul », disait le programme.

Dès lors, l'hymne nouveau vint ajouter son éclat à celui de presque toutes les cérémonies officielles ; il y paraît même avoir distancé *La Marseillaise*, et sous le Directoire il fut mis au nombre des « airs chéris par les républicains », que les directeurs de théâtre devaient faire jouer par leur orchestre « avant la levée de la toile ».

De même que l'hymne de Rouget de Lisle, celui de Méhul connut les honneurs de la mise en scène. Il servit d'abord à corser le programme, lors d'une reprise d'*Iphigénie en Tauride*, et le *Journal de Paris* affirme qu' « il était nécessaire de mettre ce morceau en action... La beauté de la composition musicale, le brûlant patriotisme exprimé par les paroles, l'ensemble et la simplicité des chœurs, enfin l'exécution précise des différentes marches, ont fait de ce morceau un spectacle plein de grâce et de chaleur. Il a été vivement applaudi ».

Le succès de cette adaptation scénique ne fut point éphémère ; en cinq ans elle compta une centaine de représentations. Méhul, au surplus, y avait apporté toute son ardeur et se montra satisfait du résultat. La *Décade philosophique* nous conte, probablement par la plume de Ginguené, que « jamais les strophes des femmes n'ont paru si touchantes. J'étais auprès de Méhul, ajoute le « sensible » auteur de *La Confession de Zulmé*, quand elles ont chanté cette heureuse production de son génie. Nous nous sommes regardés, les yeux humides... ».

La popularité du *Chant du Départ* se vérifia dans le choix qu'en firent un certain nombre de paroliers pour soutenir de cette noble mélodie la platitude ou la boursouflure de leurs mètres :

> La Victoire en chantant nous
> ouvre la barrière...

céda tour à tour la place à : *Notre sol est purgé des cohortes esclaves*, de Desgrouas, député de l'Orne ; — *Des tyrans en ce jour que la horde frémisse !* — modifié plus tard en *Des tyrans muscadins que la horde frémisse !* « par des républicains incarcérés pour leurs opinions ». — *Dans les airs consternés l'étendard tyrannique*, où nous est révélé le nom de Perraud, de Seurre (Côte-d'Or), auteur précautionneux qui ne voulut pas laisser à la postérité le tracas de rechercher son adresse. Ne pouvant les citer tous, je nommerai du moins encore l' « Hymne dédié aux citoyens français, chanté le jour de la victoire à la gloire des braves guerriers », et composé par le très modeste « citoyen P. F. P., patriote pour la vie, canton de Sceaux-l'Unité ».

Bonaparte, qui estimait le caractère de Méhul et admirait sa musique, égalait *Le Chant du Départ* à *La Marseillaise* dans leur action sur ses soldats. Aussi le fit-il conserver au répertoire des musiques militaires, tout au moins jusqu'à son avènement au trône (1). Les paroles lui en parurent dès lors quelque peu subversives. Mais il n'en continua pas moins d'en garder le thème en sa mémoire. Il le fredonnait volontiers, nous rapporte le général Thiard en ses *Mémoires diplomatiques et militaires*, « et c'était là l'indice certain que de grands projets agitaient son imagination. »

Il semble, en vérité, que ce chant ait été prédestiné à accompagner Napoléon dans toutes les circonstances importantes de sa vertigineuse épopée. Pendant les Cent-Jours, ils assistait à la représentation de la *Mort d'Hector*. Une salle comble demanda *La Marseillaise* et *Le Chant du Départ*, qui durent faire quelque peu pâlir les alexandrins

(1) *Le Chant du Départ* fut encore exécuté au cours de la première distribution des croix de la Légion d'honneur, au camp de Boulogne, en 1804.

discrètement téméraires de l'agréable Luce de Lancival. Enfin ce fut l'air de Méhul qui, lancé par les cuivres du 23ᵉ, entraîna vers l'ennemi, à la bataille de Ligny, les héroïques régiments de Vandamme et de Lefort.

Mais ce n'est pas seulement sur les lèvres impériales ou parmi les rangs de l'armée que voltigeait la noble mélodie. Toute la nation l'avait adoptée, et les imitations mêmes que nous avons citées plus haut avaient contribué à sa diffusion. Écoutons sur ce point le témoignage de Renan :

« Ma mère, gaie, ouverte, curieuse, nous dit-il, en ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, aimait plutôt la Révolution qu'elle ne la haïssait. A l'insu de ma bonne maman, elle écoutait ses chansons patriotiques. *Le Chant du Départ* lui avait fait une vive impression... »



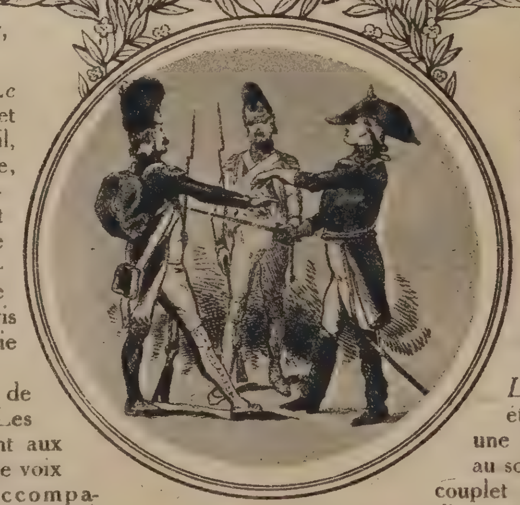
L'âme de la vieille paysanne bretonne vibrait donc à l'unisson de celle de Napoléon, au souffle épique du thème de Méhul !

Que l'on me permette, puisqu'il s'agit ici d'un musicien de génie qui devint inspecteur de l'enseignement et professeur de composition au Conservatoire, de signaler la part que prirent à une solennelle exécution de son hymne les élèves de notre grande école, alors à son aurore. Ce fut le 14 juillet 1797 que pour la première fois ils se firent entendre en public, entourés de leurs professeurs qui, selon l'expression d'un chroniqueur d'alors, « offrirent à la Patrie les fruits d'une organisation récente ». Ces fruits « étaient des jeunes personnes et des jeunes gens, instruits seulement depuis huit à neuf mois par les leçons des grands maîtres que réunit le Conservatoire. »



Musée du Conservatoire. Piano de M.-Jos. Chénier, sur lequel Méhul a joué « Le Chant du Départ. »

Cette juvénile cohorte exécuta en chœur *Le Chant du 14 juillet* — un chef-d'œuvre ! — et *Le Chant du Départ*. L'impression fut, paraît-il, excellente ; nous le croyons sans peine. En outre, il est à noter que « les jeunes filles, parmi lesquelles un grand nombre, joignent à tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté un air de décence qui annonce l'éducation la plus honnête, étaient presque toutes accompagnées de leurs mères. C'est sous leurs yeux attendris qu'elles célébraient, d'une voix pure, la Patrie et la Liberté. »



Rien n'a été changé depuis lors aux traits de ce touchant tableau, sauf le répertoire. Les maîtres sont toujours de premier ordre. Quant aux jeunes filles, elles continuent de faire vibrer une voix pure, et les yeux des mères qui les accompagnent s'humectent encore du même attendrissement....

Nous regrettons de devoir dire que *Le Chant du Départ* qui malheureusement n'a point bénéficié, comme *La Marseillaise*, d'une revision sévère amenant une saine unification du texte n'a cessé de circuler en de multiples éditions le défigurant à qui mieux mieux. Suppression du beau prélude, substitution d'un lourd accompagnement à l'élégante harmonisation du compositeur, dénaturation de la mélodie ; peu importe, pourvu que l'édition soit peu coûteuse et rapporte beaucoup. Il serait temps, en vérité, de faire cesser un tel scandale, et de rendre à un chef-d'œuvre son intégrale pureté.

Après *Le Chant du Départ*, *Le Chant du Retour*. Cette fois il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre. Né quatre ans après son grand frère, il n'a jamais aspiré à partager le droit d'aînesse de son immortel aîné. Mais enfin, ne soyons pas injuste à son égard, et si nous ne devons certes pas le placer au premier rang, ne le reléguons pas pour cela au dernier. Réellement

...il n'a mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

C'est, en somme, « un chant vraiment populaire, d'une allure vivante et gaie. » Le prélude exprime bien la joie des combattants revenant au foyer. Cet hymne fut chanté en l'honneur du traité de Campo-Formio, par lequel la France et l'Autriche s'étaient entendues pour fonder la République cisalpine. Et il faut convenir qu'un souvenir autrichien frétille au cours de l'introduction instrumentale, sous les espèces d'un rappel de Haydn. Le solo vocal est large et sonore, bien d'accord avec les paroles, dont le refrain sera digne d'être repris en chœur par la foule des « civils » lors du retour de nos triomphants et chers « poilus ».

Ce chant devait être, lui aussi, mis en action. Un entrefilet du *Rédacteur* en informait ses lecteurs, peu de jours après l'exécution au palais du Directoire : « *Le Chant du Retour* doit être incessamment mis en scène sur le Théâtre des Arts, comme l'a déjà été *Le Chant du Départ*. » Ce projet ne semble d'ailleurs pas avoir été réalisé.

Telle est en deux mots l'histoire du *Chant du Retour*. Plante alerte et vivace, cette aimable et vaillante inspiration a cru sous l'ombrage du chêne puissant et majestueux qu'est *Le Chant du Départ*. Évitons-lui d'en être étouffée. Rendons-la au grand jour. Ce sera une joie pour nos soldats que de la voir s'épanouir au soleil. Et puisque les jeunes filles ont aussi leur couplet dans ce *Chant du Retour*, qu'elles en étudient et en retiennent au plus tôt le rythme martialement scandé, afin de pouvoir, en marraines averties, l'enseigner à leurs filleuls !

RENÉ BRANCOUR,

Conservateur du Musée du Conservatoire national de Musique.

LES ANNALES



ES 4 CLOUS DE L'OFFENSIVE

23 Juillet 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON.

N° 1726. — 23 JUILLET 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES: 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE PATRIARCHE DES CÈDRES DU LIBAN



DANS LA FORÊT DES CÈDRES

Notes de la Semaine

Les Cèdres du Liban

Les clameurs de la guerre ont troublé leur sommeil... La terre où ils s'élèvent est ensanglantée, elle connaît, comme l'Arménie, la persécution et le martyre. Que d'orages, — convulsions de la nature et fureurs des hommes — les cèdres séculaires ont vu passer! On nous apportait hier de superbes photographies qui les évoquent à vos yeux. Je me rappelais la description que Lamartine en a fait dans son *Voyage en Orient*. Je viens de relire ces pages. Il n'en est pas de plus belles, de plus harmonieuses, de plus largement compréhensives. Une âme les imprègne, l'âme du poète qui absorbe tous les bruits, tous les parfums, toutes les lumières et, sans effort, nous les restitue. Cela coule ainsi qu'un fleuve aux ondes puissantes, qui reflète le ciel et les arbres de ses rives. Lamartine ne possède pas l'éblouissante palette d'un Théophile Gautier; il observe de moins près les paysages, il les domine plutôt qu'il ne les peint; il en embrasse l'ensemble, en dessine l'horizon, en fixe les lignes avec une incomparable ampleur. Son regard d'aigle plane sur les choses.

C'est le 9 août 1833 que les splendeurs de la vallée de Hamana lui sont révélées. Après une journée de marche le long des sentiers de chèvres tracés aux flancs des monts libaniens, il découvre la perspective des plaines de Syrie. Il s'arrête émerveillé. L'admiration qu'il ressent jaillit de sa plume en effusions musicales et pieuses :

« J'ai vu Naples et ses îles, les vallées des Apennins et celles des Alpes, de Savoie et de Suisse : mais la vallée de Hamana et quelques autres vallées du Liban effacent tous ces souvenirs. L'énormité des masses de rochers, les chutes multipliées des eaux, la pureté et la profondeur du ciel, l'horizon des vastes mers qui les termine partout, le pittoresque des lignes de villages et de couvents maronites, suspendus, comme des nids d'hommes, à des hauteurs que le regard craint d'aborder; enfin la nouveauté, l'étrangeté, la couleur tantôt noire, tantôt pâle, de la végétation; la majesté des cimes des grands arbres, dont quelques troncs ressemblent à des colonnes de granit; tout cela dessine, colore, solennise le paysage, et transporte l'âme d'émotions plus profondes et plus religieuses que les Alpes mêmes. — Tout paysage où la mer n'entre pas pour élément n'est pas complet. Ici la mer, le désert, le ciel, sont le cadre majestueux du tableau, et l'œil ravi se reporte sans cesse du fond des forêts séculaires, du bord des sources ombragées, du sommet des pics aériens, des scènes paisibles de la vie rurale ou cénobitique, sur l'espace bleu sillonné par les navires, sur les cimes de neiges noyées dans le ciel auprès des étoiles ou sur les vagues jaunes et dorées du désert, où les caravanes de chameaux décrivent au loin leurs lignes serpentales. C'est de ce contraste incessant que naissent le choc des pensées et les impressions solennelles qui font du Liban des montagnes de prière, de poésie et de ravissements! »

Lamartine veut rendre visite aux cèdres, aux fameux cèdres, contemporains, paraît-il, du roi Salomon. Il exprime ce désir au Sheik son ami qui lui donne une escorte d'agiles cavaliers. La caravane gravit, à travers des champs de glace, les pentes où s'érigent au creux d'un petit vallon, les arbres sacrés. Ils couronnent comme un diadème, le front de la montagne. Malheureusement, en cette saison, on ne peut les joindre. Les chevaux enfoncent dans la neige jusqu'au poitrail. Le voyageur est contraint de s'arrêter à cinq ou six cents pas des cèdres inaccessibles; il s'assied sur un rocher et s'abandonne à ses rêves... Tableau romantique et charmant... Dialogue muet entre le Poète et l'Arbre. L'auteur des *Méditations*, remontant le cours des âges, interroge ces témoins... Témoins augustes, consacrés par la religion, la poésie et l'histoire. Ils sont saints; ils ornèrent de leurs branches, la demeure du prophète; ils furent loués par Ezéchiel. Les Arabes leur attribuent, non seulement une force végétative miraculeuse qui les fait vivre éternellement sur des sommets où aucune herbe ne pousse, mais aussi la sagesse des êtres divins pour qui l'avenir n'a pas de mystères. Chaque année de Beschieraï, d'Eden, de Kanobin, les populations accourent, s'assemblent sous leurs feuillages, assistent aux messes rustiques que les moines maronites viennent y célébrer. Et Lamartine, saisi de respect, se prosterne comme un pâtre, devant les patriarches de la forêt.

Lorsqu'il redescendit à Damas, il y trouva des lettres qui lui annonçaient son élection à la Chambre des députés. Il accueillit avec froideur la nouvelle d'un succès qu'il avait souhaité passionnément. La mort récente de sa fille le laissait inconsolable, découragé. « J'ai sollicité cette mission que je ne puis décliner maintenant sans ingratitude, écrit-il. J'irai. Mais combien il me serait doux que ce calice passât loin de moi! » Il se croit dégoûté de l'action. Il n'aspire qu'à la paix et au silence : « Une existence de contemplation, de philosophie, de solitude serait la seule couche où mon cœur pourrait se reposer avant de se briser tout à fait. » Est-il sincère? Il croit l'être. L'accablement d'un deuil cruel, l'atmosphère de ces lieux engourdis dans la torpeur orientale créent en lui cette illusion. Elle se dissipera, dès qu'arraché au charme magique, il quittera l'ombre des vieux cèdres pour revenir vers la lutte, vers la vie...

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXIV.

DE MIRABEAU A NOS JOURS

20 juillet 1916.

Je ne suis ni surpris ni froissé, mon cher ami, que vous ayez cherché à vérifier mes citations, mais je suis moins surpris encore que vous n'y ayez pas réussi. Il y a ainsi un grand nombre de formules, d'aphorismes et de proverbes dont il est difficile, si connus qu'ils soient, de fixer l'origine ou de déterminer le texte initial. A mon tour, dans ce mois où les examens et les concours fleurissent, je suis tenté de vous pousser une *colle* innocente. Savez-vous de qui est ce vers, dont l'application ne fut jamais plus de circonstance?

L'amour de la patrie enfante des miracles.

Ne le cherchez ni dans Corneille, quoique l'inspiration en soit noble, ni dans Voltaire, quoique l'expression en soit plate. Je l'ai rencontré par un hasard de lecture dans l'acte II, scène I du *Moïse*, de Chateaubriand. Ce prince somptueux de la prose française adorait en secret la Muse, dans l'intimité du foyer, mais la tragédie en cinq actes, et avec des chants! qu'il avait corrigée pendant vingt ans n'a rien ajouté à sa gloire.

J'en viens à Mirabeau, sur lequel je vous soupçonne d'avoir voulu m'embarrasser. Je n'ai pas eu de peine à trouver l'une des deux citations. Pour l'autre, ce fut toute une affaire. Il y a, décidément, toujours quelque chose à apprendre.

La phrase sur les ministres jacobins, à laquelle je suis aisément allé tout droit, se trouve dans la Correspondance du tribun avec le comte de La Marck, qui lui servait d'intermédiaire dans ses négociations occultes avec la Cour. Un malencontreux décret de l'Assemblée Constituante, fait surtout contre Mirabeau, excluait les députés du ministère. Où prendre les ministres? Parmi les Jacobins? La Cour redoutait de donner par cette audace la fièvre républicaine à tout le royaume. Hors des Jacobins? Il y avait lieu alors de craindre la violence aggravée de leur opposition. Mirabeau fut consulté. Il tenait naturellement pour la levée d'une interdiction qui faisait obstacle au plein développement de son puissant génie. Dans ce cas, il lui paraissait indifférent qu'on prît les ministres parmi les Jacobins ou dans ce qu'il appelait une autre secte. « *Des Jacobins ministres ne seraient pas des ministres jacobins.* Pour un homme, quel qu'il soit, une grande élévation est une crise qui guérit les maux qu'il a, et lui donne ceux qu'il n'a point. Placé au timon des affaires, le démagogue le plus enragé, voyant de plus près les maux du royaume, reconnaîtrait l'insuffisance du pouvoir royal. » La veille du jour où il envoyait à M. de La Marck, cette note du 14 octobre 1790, dans laquelle sa pensée politique prenait une précision extraordinaire, Mirabeau lui écrivait un court billet dont je retrouve une phrase qui, pour être moins connue, n'en est pas moins significative : « Et puis, ne sait-on pas que la place de ministre fait d'un homme, un tout autre homme? »

Les formules de Mirabeau, dont le génie s'appuyait sur une connaissance profonde du cœur humain, ont la force d'une vérité durable. Au moment où il les exprimait, son ambition, qui s'accordait avec l'intérêt général, était impatiente d'en fournir un nouvel exemple et de consolider par la modération et par la sagesse, la révolution que son impétuosité clairvoyante avait déchaînée. Le destin lui refusa cette chance. Mais combien d'autres, depuis, appelés au timon, ont justifié sa prédiction en dépouillant, au contact des événements, l'esprit démagogique dont une jeunesse trop ardente, ou une ambition trop pressée, ou des déceptions mal supportées, les avaient nourris. J'en dirais plus long, en regardant simplement autour de nous, si je ne craignais que l'on vît une critique où j'ai l'intention sincère de mettre un hommage. Les hommes sont ainsi faits, surtout les hommes publics, qu'ils n'aiment pas qu'on les loue de leur sagesse lorsqu'elle est le fruit de leur évolution. Portés à se défendre avant qu'on ne les accuse, ils allèguent l'unité d'une vie dont ils cherchent, en les niant, à couvrir les contrastes. J'aime mieux, pour ma part, une erreur noblement avouée, que cet aveu même efface et répare. Ni la pensée ni l'action ne sont infaillibles. Il importe seulement qu'un changement d'opinion ne soit pas la conséquence ou la cause d'un changement de fortune. Les événements ont leur influence légitime, à laquelle la vie privée n'échappe pas. Pourquoi en refuser les bénéfices à la vie publique? J'accepte donc qu'un Jacobin ministre ne soit pas un ministre jacobin, s'il ne cède qu'au souci de l'intérêt général dont le pouvoir révèle des aspects et des besoins que l'opposition ignore.

La seconde citation de Mirabeau, sur laquelle vous m'interpellez, m'a causé plus d'embarras. Combien de fois, n'a-t-on pas répété d'après lui, depuis l'ouverture des hostilités, la célèbre formule que *la guerre est l'industrie nationale de la Prusse?* Je sais que je l'ai employée moi-même. Je me croyais sûr de son exactitude! Tout le monde s'en croyait sûr. Je n'ai eu des doutes que le jour où M. Aulard, après d'infructueuses recherches, a bien voulu, avec une modestie charmante, solliciter ma référence. J'ai cherché avec le soin le plus rigoureusement attentif. Je ne suis pas rentré bredouille de cette chasse passionnante dans une œuvre touffue et grouillante, mais je n'en ai pas rapporté le texte concis que la tradition attribue à Mirabeau. L'idée est sienne : la formule, quoique très voisine de la phrase consacrée, en diffère. Ouvrez la préface de la vaste compilation qui a pour titre : *De la Monarchie prussienne*, publiée par Mirabeau en août 1788. Vous y lirez, à l'occasion du livre septième, ce passage : « Je traiterai enfin du système militaire de ce pays tout guerrier : *genre d'industrie vraiment prussien*, et jusqu'ici l'une des plus solides bases de la puissance à laquelle s'est élevée la maison de Brandebourg. » Il est évident que la citation classique qui a si abondamment servi depuis deux ans, est née de ce passage. Mais qui l'a altéré pour frapper la saisissante formule dont l'expression caractérise avec tant de force exacte le trait essentiel de la Prusse? Vous m'avez fait chercher : cherchez à votre tour.

Mais, ne croyez pas que je me plaigne! Si lourd que soit l'apparat de la *Monarchie prussienne*, dont un certain major allemand nommé Mauvillon compila avec la plus méthodique patience tous les éléments techniques, Mirabeau y mit la patte et sa griffe s'y sent. Son coup d'œil démêla le secret d'un pays, « le plus guerrier de l'Europe », qui avait établi, même avant Frédéric II, la « prééminence universelle du militaire ». Il vit et il dit que l'orgueil était le principal mobile de cette armée, où pourtant on ne faisait pas difficulté d'enrôler des déserteurs, des vagabonds et des malfaiteurs! La discipline y était pratiquée avec une « inflexible et rigoureuse observation », non exempte de coups de canne! Déjà « l'artillerie de campagne y était très très forte », et l'infanterie était la mieux armée qu'il y eût en Europe. Mirabeau, que trois séjours en Allemagne avaient renseigné sur le fond de la politique prussienne, déclarait que le *système offensif* et l'*art de manœuvrer* constituaient la supériorité léguée à son armée par le génie de Frédéric. L'attaque brusquée n'est une nouveauté que par l'expression. Elle est traditionnelle en Prusse. Écoutez encore Mirabeau, dont je rapproche deux passages : « Les troupes prussiennes sont capables presque à volonté d'entrer soudainement en guerre, et d'agir avec toute la vivacité d'une armée qui l'a faite depuis longtemps... Non seulement les troupes prussiennes peuvent entrer en campagne beaucoup plus tôt qu'aucunes autres, mais encore elles peuvent y entrer, au moment où le roi l'ordonne, sinon aussi bien qu'il le faudrait peut-être, *du moins mieux que toutes les autres, qui, après plusieurs mois de préparatifs, manquent de beaucoup de choses.* »

Cette quasi-perfection d'un mécanisme dont Mauvillon avait démonté pour lui tous les ressorts ne faisait pas obstacle à l'admiration que Mirabeau éprouvait pour l'« incomparable bravoure des soldats russes ». Mais faut-il s'étonner qu'il n'ait pas prévu le sacrifice que l'Angleterre ferait un jour pour défendre son existence? « Que le peuple qui a le bonheur d'avoir trouvé dans sa situation et sa Constitution de quoi se passer des armées toujours subsistantes, chérisse sa condition, en pensant à ce que coûte à l'espèce humaine, aux droits de l'homme, au développement de ses facultés physiques et intellectuelles, le triste avantage d'avoir une excellente armée... Et nous aussi, nous estimons trop les Anglais pour croire qu'ils puissent jamais être d'aussi bons soldats que les Prussiens. » Cette double erreur de Mirabeau prouve que si le génie a ses limites, le patriotisme n'en a pas. Entre la conscription obligatoire et la domination prussienne l'Angleterre a délibérément choisi. Et, ce choix fait, elle ira, comme nous, jusqu'au bout, pour se sauver et pour vivre.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Patriotismes

Ma chère cousine,

N'êtes-vous pas frappée des diversités avec lesquelles un même sentiment peut s'exprimer... Il est évident que le patriotisme est au fond de tous les cœurs. Il faudrait n'avoir pas une goutte de sang français dans les veines, pour ne pas éprouver jusqu'aux larmes l'émotion qui soulève le pays ni les effluves passionnés qui lui donnent le sens de l'héroïsme et la volonté de vaincre, jusqu'à la mort... Mais autant de caractères, autant de façons différentes de sentir et par conséquent d'exalter ou d'accommoder l'Idée sublime...

La femme des champs est patriote presque sans le savoir..., elle n'a point de formules en tête, et les grands mots lui font peur... Elle a son pays dans le sang, et c'est tout... Si ses fils sont en âge de s'engager, elle les embrasse bien fort et leur dit : « Va mon petit, va te battre, ta vieille maman t'attendra... » Et sa simplicité, son instinct, la conduisent, sans qu'elle s'en doute, aux sommets du courage... Elle trouve naturel de remplacer dans ses travaux l'homme qui est parti faire son devoir; elle s'arrange des privations, de la misère, et connaît encore qu'on peut secourir plus pauvre que soi... Si vous lui demandez ses théories sur la Patrie... elle vous regardera étonnée..., elle n'en a pas..., le mot est beau, elle l'a vu souvent inscrit en lettres d'or sur des drapeaux, et puis elle entend appeler les soldats « les enfants de la Patrie », elle sait qu'on prononce la chose avec amour et son respect est infini... mais ne lui demandez pas d'explication... Elle travaille sa pleine peau, et trouve le moyen d'envoyer des douceurs aux garçons, elle ne se plaint jamais, même quand on lui pille sa maison, ou qu'on lui apprend la mort glorieuse d'un de ses enfants...; elle a été à la dure école de la terre, elle a éprouvé de la peine en tous temps et ce n'est pas au moment de la grande Epreuve qu'elle faillirait à sa tâche. Elle aime son bout de champ, son humble clocher, et la masure dans laquelle ont dormi ses parents, et les Boches ne lui voleront pas ces trésors-là. Elle parle peu, lit à peine le journal, et se contente des nouvelles qu'elle entend. Quand on lui raconte que M. Poincaré est allé voir son petit aux tranchées, elle pense que tout va très bien et que si la guerre est longue, c'est qu'il fallait sans doute qu'elle fût longue... Elle a un bon sens héréditaire, une honnêteté dépourvue de nerfs, et un esprit de sacrifice touchant... Elle fait « tout pour le mieux », le devoir ça la connaît, alors que peut-on lui demander de plus?... Et ce sont ces femmes patriotes et sages qui sont la force de nos campagnes et la sécurité morale du pays...

L'ouvrière a, de la Patrie, une esthétique plus guerrière, ce qui l'emballe pardessus tout, c'est le panache, le galon, le casque; la vue d'un général l'enivre, la musique militaire l'exalte, elle est vibrante, frémissante et délicieuse, elle arrache les journaux aux crieurs des rues, passe d'un excès d'optimisme à des vagues de pessimisme qui la rendent toute pâle... Elle ne craint rien pour elle, car la midinette est brave; quand il y a du danger, on la voit se précipiter dehors sous les bombes...; elle se priverait de manger pour envoyer du chocolat et des cigares à ses chers poilus, et elle a décidé que le jour de la fête de la Victoire, elle grimperait dans un arbre des Champs-Elysées pour acclamer le retour des troupes... Elle se promet de crier : « Vive l'armée » jusqu'à épuisement et de jeter des fleurs sur tous les généraux. Pour la patrie, elle donnerait sa vie dans un sourire, et si on lui disait : « Petite midinette qu'est-ce que la Patrie? » elle répondrait : « C'est tous nos soldats... Nos braves petits poilus..., nos filleuls..., les défenseurs de Verdun... », et elle entendrait dans son cœur une sonnerie de clairon, ou une bribe de La Marseillaise... Brave petite créature, pleine de courage, de bonté souriante, et de dévouement..., force des grandes villes, et poésie tendre de Paris...

La Française de fortune moyenne et d'esprit cultivé est peut-être la femme qui a le plus profondément senti la beauté de la Patrie...; petite et grande bourgeoise, institutrice, artiste, employée, elle n'a plus connu qu'une pensée : son Pays... et *Eux* qui la défendaient.

Les frivoles ont quitté leur âme légère, les craintives se sont réveillées combatives, les paresseuses se sont découvertes des appétits de travail... Toutes ont plus ou moins oublié leurs goûts, sacrifié leurs penchants, et dominé leurs nerfs... Bien-être, confort, plaisirs furent remisés avec un mépris charmant, et l'on vit surgir cette armée de femmes instruites, bien élevées et compréhensives qui tendirent tous leurs efforts vers la Patrie... Elles furent toujours optimistes, en dépit des catastrophes, elles le furent avec cette foi ardente qui soulève les montagnes... Elles voulurent tous les hommes valides au front, mais moralement, elles s'enrégimentèrent et firent leur service militaire à leur manière. Elles donnèrent sans compter leur travail, leur pitié, leur fortune, leur cœur..., elles s'unirent dans un but supérieur et travaillèrent à bien penser — et à bien agir... Elles mirent en jeu les deux choses qui conduisent les grandes actions et les élèvent : l'instinct et l'expérience — et ce furent les vraies femmes de la guerre.

Elles admiraient profondément les soldats qui donnaient leur sang, et comprirent qu'elles étaient marquées par Dieu, pour jeter sur les horreurs actuelles, la douceur de leur dévouement, la tendresse secourable de leurs petites mains pleines de bonté!... Et plus l'épreuve fut terrible, plus elles s'ingénièrent à rendre la consolation lumineuse... Elles vécurent pour la Patrie, par la Patrie, dans une sorte de mysticisme passionné, comme des religieuses laïques portant un grand vœu... le vœu de la France sauvée, de la Patrie triomphante.

La bourgeoisie riche fit aussi très souvent son devoir, et la noblesse retrouva les grandes vertus ancestrales à l'heure du péril, ce fut en vérité l'union sacrée de toutes les classes pour la Patrie... Cependant, parmi les femmes fortunées, la « parvenue » fut peut-être celle qui parla le plus haut de la Patrie, et qui montra le moins de courage à la défendre... Soucieuse de garder sa fortune, affolée à l'idée d'envoyer ses enfants dans la fournaise, terrorisée par la peur du Boche, elle fut à la fois lâche en action et éloquente en parole... Elle noua soigneusement sa bourse, cacha dans une cachette sûre l'or propice à une fuite chez l'étranger...; fit jouer toutes ses relations pour que les autorités reconnussent la gravité des attaques cardiaques de son aîné, et l'entérite aiguë de son cadet... Puis, ayant pris adroitement toutes ses précautions d'ordre pratique et tous ses ménagements personnels, elle lâcha la bride à son exaltation patriotique... Vous ne l'eussiez pas vue dans un hôpital, il y a de la contagion par là — ni occupée à quelque œuvre — sait-on seulement comment elles sont dirigées?... Mais vous la rencontriez dans tous les salons, fière de son pays, superbe d'indignation et remettant vertement à leur place toutes les bonnes créatures qui, faisant simplement leur devoir, n'éprouvaient pas le besoin de le crier si haut. Il n'aurait pas fallu qu'un jour, à la lecture du communiqué, on se permît de dire devant elle : « Cruelle journée, pauvres soldats! » Eh quoi, cruelle journée, glapissait la dame palpitante de fureur... Il faudrait fusiller, oui fusiller les gens qui osent dire : Cruelle journée!... Cruelle journée... avait-on idée d'un crime pareil contre le Patriotisme... Et, pathétique, impérieuse, vindicative, elle enfilait des phrases sonores, des formules définitives qui faisaient sourire autour d'elle, mais lui donnaient la sensation d'une supériorité écrasante. Et peut-être..., qui sait..., dans ces explosions de fureur, entrait-il comme un remords d'avoir fait si peu et si mal, pour son pays, comme un regret obscur de n'avoir pas su se dévouer comme elle l'aurait dû à la chère et grande Patrie...

On me contait l'autre jour l'anecdote d'une jeune fille — une parvenue aussi — entendant avec des signes de vive impatience un poilu de Verdun raconter un combat qui d'ailleurs avait valu à ce jeune héros, la croix de guerre et un tympan crevé, au moment où il déclarait qu'au déclanchement de l'assaut les plus braves sentaient une minute d'angoisse inexprimable..., elle n'y tint plus et l'interrompant vivement, lança d'un air furieux ces mots inouïs d'outrecuidance :

« Monsieur, je ne permettrai pas que devant moi, un soldat de l'armée française puisse avouer qu'il a connu la peur... » Ayant donné cette leçon de patriotisme la péronnelle continua de manger sa tarte aux fraises...

Il y a patriotisme et patriotisme comme il y a fagot et fagot, le vrai se mesure à l'action, non aux paroles. Agir!... Agir avec toutes les tendresses d'un cœur de femme, aller à la souffrance avec la volonté de consoler, agir sans défaillance... Agir! voilà le grand secret du Patriotisme. Les mots sont de peu..., et n'ont jamais fait un caractère ni une victoire.

YVONNE SARCEY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital a repris ses grandes journées de travail, et les deux salles d'opération chôment d'autant moins que nous avons à panser nos anciens enfants — évacués à l'hôpital de la rue de Clichy — et qui reviennent, selon le règlement, recourir aux soins de leur chirurgien-chef, M. le Dr Baudet. Vers la fin de la journée, de temps à autre, quand l'état des santés le permet, Mme Guernieri offre à ses chers blessés quelques-uns des beaux films de Tivoli-Palace..., et cela est amusant d'entendre leurs cris de joie quand ils reconnaissent un coin où ils se sont battus, quand ils aperçoivent des théories de prisonniers boches...

Les arrivées de nouveaux blessés ne présentent plus les difficultés de jadis, si atteints qu'ils soient, leurs pansements ont déjà été faits et bien faits au front, les piqûres antitétaniques données, cela est loin de ressembler aux horribles déballages de la première année. Les blessés passent des heures relativement courtes dans les trains sanitaires, ils sont transportés sans perte de temps dans les ambulances, avec des petites fiches portant des diagnostics exacts; dans le train, ils ont reçu soins et nourriture, tout est rapidement et sainement compris. Les cauchemars d'antan ne nous font plus souffrir.

Les Envois au Front

Nous avons expédié des *milliers* de sacs à terre, grâces en soient rendues aux aimables donateurs. Mme Hamoir, à elle toute seule, nous en a fabriqué 200, et de tous les coins de France il nous en arrive... On sait que six sacs sauvent la vie d'un homme et en ces temps d'offensive on n'en fabriquera jamais trop. Pour celles qui ont oublié l'adresse, la voici : *Commandant Aubertin, 5e bataillon, 4e régiment de tirailleurs indigènes, 1re division marocaine, secteur 109.*

Nous avons pu envoyer de nombreux paquets au front... Nous les composons généralement ainsi : une chemise, 2 paires de chaussettes, une serviette, un mouchoir, tabac ou chocolat. D'autres sont exclusivement faits de livres, et je relève sur le registre de Mme Nicolle des envois de fleurets, de clarinettes, de jeux divers, de partitions, etc. Rien n'est amusant comme de feuilleter ce livre imposant que Mmes Nicolle et Francis Thomé, tiennent avec un ordre scrupuleux, et qui marque son 31,493e envoi...; rien, si ce n'est les lettres de remerciements d'une naïveté délicieuse :

« Je menvait metre une père de chausette toute suite car ant se moment nous avont les pier très mouilliés, car il pleut toute les jour et il y a baucoup dau dan lès tranchés, mès se nes pa encore a comparette avec Verdum nous sommes tranquil dan se secteur les boches nous ent bette pa, car il resoive la purge ent Russie!... »

N'oublions pas de donner des joies à ces soldats qui ont les « pier mouilliés » ni à ceux qui ont des besoins plus intellectuels. Tous nous conduisent à la victoire.

Et maintenant, transmettons quelques demandes :

Les *sous-officiers de la 2e batterie de tir, 14e d'artillerie, secteur 6*, ayant pu apprécier l'effet salutaire des petites distractions sur l'entrain des combattants, seraient heureux qu'un généreux donateur leur envoyât un phonographe.

M. *R. Poncelet, sergent, 21e d'infanterie, 3e compagnie, secteur 117*, actuellement dans un secteur où l'observation est constante, ne possède pas de bonnes jumelles.

M. *Albert Candillon, 18e bataillon de chasseurs à pied, 2e compagnie de mitrailleuses, secteur 110*, des pays envahis, au front depuis la mobilisation, aurait bien besoin d'une montre avec cadran lumineux.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons eu le bonheur, cette semaine, ayant reçu de beaux dons d'argent, d'expédier d'importantes caisses de vivres aux présidents des comités de secours des divers camps, pour les nécessiteux.

Nous avons consacré une somme de 3,000 francs à ces envois, d'autant plus nécessaires que la famine sévit en Allemagne, et qu'il faut songer à ceux qui, dépourvus encore de marraines, meurent littéralement de faim... Nous avons obtenu, grâce à l'œuvre du Vêtement du Prisonnier de Guerre, la mise directe de nos caisses dans les wagons, dégrevés des frais de transport et de douanes, et nous sommes heureux de penser qu'un peu de bien-être et de vie sera répandu grâce à ces confortables envois.

Nous avons envoyé au camp d'Altdam 24 caisses de lait, soit 1,152 boîtes (chaque caisse étant de 48 boîtes); si ce détail peut intéresser nos marraines, nous leur apprendrons volontiers que nous payons la caisse 32 francs 50.

Aux camps particulièrement nécessiteux de Halbe, de Sprottau et de Gorlitz, nous avons expédié à chacun dix caisses.

Au camp de Bautzen, 6 caisses; au camp de Zeitham, 2 caisses; au camp de Sagan, 2 caisses.

Et une caisse à chacun des camps suivants : Cellelager, Guben, Kœnigsbruck, Osterwald-Meyenfeld, Parchim. En tout 69 caisses, soit 3,312 boîtes de lait.

De plus, nous avons envoyé au camp de Regensbourg, pour huit prisonniers dans le plus grand abandon, une caisse composée de 25 kilos de chocolat, 25 boîtes de sardines, 25 boîtes de bœuf, 25 boîtes de lait, et des caisses de pâtes, nouilles, macaroni.

Au camp de Wittenberg, 2 caisses contenant thé, quina, kola granulé, glycéro-phosphate de chaux, phosphatine Falières, lait Nestlé, café, extrait de malt, boîtes de pâte au menthol et à l'eucalyptus.

Enfin, au camp de Dulmen, pour les prisonniers russes qui meurent de faim, nous avons expédié 3 caisses de 48 boîtes de bœuf à la gelée...

Ce sont les générosités de nos cousines qui nous permettent ces dons si utiles. Grâces leur en soient rendues.

Une Fête à l'hôtel Biron

Mme René Viviani a donné deux admirables fêtes dans cet hôtel historique, où elle a créé ces écoles de préapprentissage dont j'ai eu le plaisir de parler déjà, écoles qui sont à mon avis une des œuvres les plus intéressantes de guerre. Fêtes réussies en tous points, la première extrêmement élégante; la deuxième, à la portée de toutes les bourses. Les deux fêtes données au profit des œuvres si intéressantes patronnées par Mme R. Viviani, ont obtenu auprès du public le succès qu'elles méritaient. Les écoles de *préapprentissage* sont une œuvre grosse de conséquences et dont l'avenir dira les admirables bienfaits. C'est un exemple à suivre.

A la Brosse! A la Brosse!...

On ne se doute pas jusqu'où peut aller l'ingéniosité des cœurs compatissants, qui trouvent le moyen d'aider, sans fortune, quelques-unes des misères qui les touchent. Le corps enseignant, toute l'armée des institutrices de campagne aura fait dans ce genre des prodiges. Ecoutez plutôt ce que m'écrit l'une d'elles, institutrice dans un petit village de Dordogne, à Farges-de-Montignac :

« Je parle souvent des aveugles à mes petits élèves, et des souffrances morales qu'ils endurent, les petits cœurs se serrent et bien des yeux se remplissent de larmes, et je lis dans tous les regards ce gentil souhait : « Nous voudrions bien envoyer notre offrande à M. Brieux!... Mais on est si pauvre ici! » J'ai pourtant trouvé un moyen : en cette saison les escargots abondent ici et se vendent bien. J'ai dit cela à mes quarante petits garçons et filles qui, tout de suite, sont partis en chasse; nous avons pu avoir 8 francs que nous vous envoyons avec joie. C'est peu, mais tous mes petits élèves y joignent, pour les soldats aveugles que vous soignez, des pensées pleines d'affection, d'admiration et de reconnaissance...»

Est-il rien de plus émouvant que ce simple hommage d'enfants aux grands frères malheureux... Qu'ils sachent, ces braves petits, que M. Brieux fait tout ce qu'il peut pour adoucir leurs maux... Il vient encore d'établir cinq soldats aveugles, leur fournissant les matières premières. Ils pourront dorénavant prendre des commandes et gagner leur vie. Je livre leurs noms avec plaisir, puisqu'en somme ce sont les filleuls de l'œuvre :

Louis Courtemanche, à Connerré (Sarthe).

Jules Duché, à Choloy (Meurthe-et-Moselle); ce brave aveugle a cinq enfants et une grand'mère à sa charge.

Charles Dumont, 33, rue des Carmélites, à Guingamp (Côtes-du-Nord), a deux enfants et une femme de santé délicate.

Jean Hamel, à Marbach (Meurthe-et-Moselle), a deux enfants et point l'ombre de ressources.

Enfin Marcel Margault, au Brioud par Vierzon (Cher), est le dernier de nos « établis ».

L'œuvre, jusqu'à ce jour, a reçu 34,747 francs. Les 5,313 brosses commandées sont expédiées.

De bons Toutous pour le Front, s. v. p.

L'armée de nos chiens-soldats grossit tous les jours, et les chenils de M. Lepel-Cointet s'emplissent de beaux chiens de berger, de terre-neuve, de chiens de chasse... Le ministère de la Guerre en réclame encore.... Tous les donateurs de chiens seront prévenus du départ de leurs toutous au front, après le dressage nécessaire. On lira le nom de ces « braves conscrits » page VI des annonces.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

101e LISTE DE SOUSCRIPTION

49e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 1er au 8 juillet 1916)

Une Tunisienne, 20 fr. — M. Tournié, Auch, 8 fr. — — M. Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Ernest, Blois, 5 fr. — Une Abonnée, 5 fr. — Mlle Marcelle Favre, 20 fr. — Un Anonyme, 2 fr. 50. — M. Louis Fleury, Cherchell, 30 fr. — M. Cholley, Chalon-sur-Saône, 10 fr. — M. Mansion, 20 fr. — Mlle Marie Moll, Londres, 2 fr. — M. Clément Juin, 2 fr. 50. — Mme Dupuy, Sivry-Courtry, 5 fr. — M. Léon Roussel, du train des équipages, 1 fr. 50. — Anonyme, Cannes, 1 fr. 50. — M. Monteil, Tarbes, 2 fr. — Mlle Delia Landais, Buenos-Ayres, 14 fr. — Anonyme, 25 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Ch. B..., 5 fr. — Une Anonyme, 10 fr. — Cousine Marthe de la République Argentine, 10 fr. — Mme Lauvais, 10 fr. — Mlles Marta et Yolanda Petreluzzi, San-Remo (Italie), 10 fr. — Mme Benoist, Le Raincy, 1 fr. — Lieutenant Guérin, du corps colonial, 2 fr. 50.

Total général de cette 101e liste....... 252 fr. 50

(A suivre.)

Les Livres

***La Hyène enragée*, par Pierre Loti**
(Calmann-Lévy, éditeurs)

Les impressions de guerre de M. Pierre Loti sont de celles qui doivent logiquement éveiller la meilleure curiosité du public lettré, car l'auteur de tant d'œuvres où le plus délicat don d'observation s'allie au charme de l'imagination la plus subtile, a su regarder l'effroyable tragédie que nous vivons depuis près de deux années avec le sentiment profond de toutes les tristesses, mais aussi de toutes les grandeurs qu'elle comporte. La sensibilité est la qualité dominante du talent de M. Loti. On a dit que nul ne s'entend comme lui à mettre son âme en communication avec les êtres et les choses, que nul ne sait, comme lui, souffrir avec les créatures, hommes et bêtes, toute la mélancolie de sa nature s'appliquant aux thèmes essentiellement humains. Chaque page de ce livre nouveau confirme la justesse de cette observation; mais il s'en dégage quelque chose de mieux encore, et de plus haut: la révolte d'une conscience contre le geste criminel, la colère d'un cœur loyal contre la fourberie dont le monde civilisé tout entier fut dupe et victime.

Cette colère, on la trouve d'abord dans le titre : *La Hyène enragée*, d'une violence justement voulue; cette révolte, elle s'affirme chaque fois que l'auteur précise un aspect de la guerre. Elle éclate alors en cris de haine et de malédiction contre celui qui voulut toutes ces larmes, tout ce sang, contre ceux qui se firent ses complices jusqu'à la honte et la damnation. M. Pierre Loti, expliquant dans une courte préface que son livre s'est fait lui-même, au hasard des choses vues et des notes prises, s'excuse de ce qu'il soit très décousu, trop anodin et trop pâle à son gré, la langue française n'ayant pas su prévoir les mots dont on pourrait avoir besoin un jour, au vingtième siècle, pour désigner certaines abominations et certains monstres. C'est là un scrupule excessif, car les mots dont se sert l'écrivain expriment sa pensée avec une rare précision et ceux qu'il flétrit en demeurent comme marqués au fer rouge du signe d'infamie. Le portrait qu'il trace de Guillaume II est saisissant : « Oh! cet œil vipérin, embusqué à l'abri des flasques paupières, ce sourire tordu par toutes les tares intérieures : foncière hypocrisie, brutalité maladive en même temps que férocité à froid, sans compter l'excès de morgue, devant quoi les cravaches se mettraient à cingler toutes seules! » Et le portrait s'achève par le rappel d'un vieil épouvantail japonais, un masque humain, aux traits plutôt réguliers et affinés, mais dont l'expression atroce, à la fois cruelle et morte, vous poursuit pendant des jours et des nuits. La violence atteint ici à la beauté par l'ampleur du rythme de l'expression, et c'est parce que ce même souffle passe, largement soutenu, dans le livre entier, que celui-ci ne laisse aucune impression de décousu, bien qu'il soit composé de pages détachées. Il apparaît par là, au contraire, d'une parfaite unité d'inspiration et d'écriture.

M. Pierre Loti, capitaine de vaisseau de réserve, rappelé à l'activité au début du conflit européen, occupa un poste à l'arsenal de Cherbourg, mais dès le 18 août 1914, il souffrait de ne point être rapproché de l'ennemi, de n'être pas là où l'on avait quelque chance de combattre. Ayant l'ardent désir de « vivre » la guerre, il obtint du moins de pouvoir aller et venir librement, en attendant qu'on pût l'employer utilement, fût-ce même dans un poste « très en-dessous de ses cinq galons d'or », comme il le demanda. Cela nous vaut aujourd'hui des impressions d'un charme réel, des pages d'un sentiment délicieusement nuancé, avec un art à la fois simple et subtil. Il y a des tableautins du front tout à fait jolis, comme celui de la « petite vision de gaieté », où un beau sergent écossais, assis à l'arrière d'un fourgon, s'enroule autour du bras une corde par laquelle il entraîne une voiturette où reposent deux enfants; il y a des visions qui émeuvent jusqu'aux larmes, comme celle de cette petite fille, seule au milieu de la forêt, près d'un hameau n'ayant plus que des pans de murs calcinés, et qui arrange un bouquet, fait de quelques pauvres chrysanthèmes, sur la tombe de deux soldats dont personne ne connaîtra jamais le nom. Cela se passait « un soir d'automne, pendant qu'un grand froid descendait, avec la nuit, sur la forêt enveloppante ».

C'est la manière de M. Pierre Loti, de créer ainsi, d'une phrase donnant le sentiment vrai des choses, le décor et l'atmosphère, et de produire l'impression voulue par l'évocation d'ensemble la plus touchante. Cette manière, on la retrouve, encore élargie, dans les descriptions des nobles cités dévastées par les obus allemands : c'est la « basilique-fantôme » de Reims, qui fait l'effet d'une « grande momie », encore droite et majestueuse sans doute, mais qu'un rien ferait tomber en cendres; ce sont les ruines de Soissons, où de pauvres choses familières, un berceau d'enfant, un vieux piano, gisent parmi les décombres, où d'étonnantes affiches des élections de 1914, avec leurs brutales formules des manœuvres de la dernière heure, subsistent sur des pans de murs noircis par les flammes, troués et croulants. La vision d'Ypres par une brumeuse soirée d'hiver, avec le grouillement de toute une armée parmi les éboulements, est une évocation tragique; et tout à coup, dans ce décor d'enfer, apparaît une chose d'une fraîcheur délicieuse : quatre petites filles, se prenant par la main et dansant une ronde sur une vieille chanson de Flandre.

Un des chapitres les plus émouvants de ce livre où les pages qui nous troublent jusqu'au frisson sont nombreuses, c'est celui que M. Pierre Loti a consacré à « Un petit Hussard », ce jeune Max Barthou, qu'un obus allemand tua à Thann, en Alsace, et qui, parmi tous les adolescents de France ayant fait à la patrie le généreux sacrifice d'eux-mêmes, eut vraiment le sens de la mort en beauté, puisqu'il voulut le fracas de la bataille toute proche pour l'orgueil de ses dix-huit ans. M. Loti nous en offre un portrait d'une intimité exquise. On sent tout le charme du plein éveil de la vie sur ce cœur encore naïf et déjà grave; on comprend la force généreuse de cette nature qui dans le plein épanouissement de sa maturité eut ajouté, sans doute, un peu de grandeur et de beauté à l'âme que nous fit le bon effort de générations sans nombre. Combien sont-ils dont les yeux reflétaient tout l'espoir de demain et que la mort a pris tout entiers, avec leurs rêves et la puissance de réalisation qui était en eux? C'est l'infinie tristesse de cette guerre dont nulle victoire ne pourra nous consoler.

Dans le livre de M. Pierre Loti, il y a d'autres portraits émouvants, profils de soldats, silhouettes de héros, figures de douceur et de tendresse se détachant sur des fonds de grisaille ou de feu. Le roi Albert et la reine Elisabeth, en traits à peine indiqués, d'une délicatesse exquise, apparaissent ici comme des êtres de la belle légende. Ils le sont, en effet, l'un et l'autre si profondément humains, si près du cœur des foules et si loin des vanités de ce monde qu'on pourrait les croire venus du fond des siècles pour accomplir cette grande chose que fut l'exemple du devoir et de l'honneur à donner aux hommes de notre temps. Elle surtout, la reine, elle qui voulut éteindre jusqu'au souvenir pour n'être plus que la souveraine d'un pays de grande pitié et d'un peuple en détresse, et qui eut ce mot : « C'est fini... Entre *eux* et moi, il y a un rideau de fer qui est descendu pour jamais. », ne symbolise-t-elle pas tout le sacrifice sublime?

La grande qualité du livre de M. Pierre Loti, c'est qu'il dégage des impressions d'ensemble de la guerre ce qui vraiment élève la pensée et exalte l'âme. Il n'est point pour l'écrivain de plus noble tâche que celle qui consiste à nous faire méditer en toute sincérité sur ce qui nous trouble jusqu'à l'angoisse, car c'est ainsi seulement qu'aux clartés de la vie, nous apprenons à nous connaître nous-mêmes.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

***Remarques autour de la Guerre*, par Albert Guinon.**

D'innombrables pages sont écrites sur la guerre et par beaucoup de personnes dont ce n'est pas le métier. Cette observation ne s'applique point à M. Albert Guinon. Dramaturge et moraliste, il a publié un recueil de Pensées, où la fine ironie s'allie au bon sens. Nous en citons quelques-unes:

La nation française n'est inférieure à elle-même que dans les périls médiocres. Aux grands peuples, il faut les grandes crises.

Gloire à l'esprit français qui jaillit jusque sous la mitraille et qui transforme intrépidement le mot pour rire en un mot pour mourir!

Les étrangers ne comprennent jamais qu'en France les dissensions politiques sont comme les disputes de cochers : elles cessent tout d'un coup, dès qu'il faut aller de l'avant.

En cas de guerre, une des pires souffrances c'est de n'être, ni assez jeune pour se battre, ni assez vieux pour se résigner.

Si le patriotisme est peut-être le plus beau des sentiments humains, c'est qu'il est le seul qui puisse être à la fois aussi violent et aussi pur.

ALBERT GUINON.

EN SYRIE

Une guerre atroce ravage ce pays qui, à tant de titres, nous est cher. Le massacre et l'incendie, organisés selon la méthode germano-turque, anéantissent sa population. L'étude de M. René Bazin, les souvenirs de voyage de M. Pierre Loti, rappelleront au lecteur les raisons particulières que nous avons de plaindre ces martyrs et de leur venir en aide :

La France du Levant

Si les prédictions redoutées par les sultans de Constantinople doivent s'accomplir, si l'empire turc doit être partagé, comme tant de signes le font croire, l'histoire la plus ancienne et d'autres bonnes raisons désignent la Syrie comme la part d'héritage qui revient à la France.

Je voudrais simplement rappeler cette histoire et quelques-unes de ces raisons, afin que notre intérêt non moins que notre droit fussent clairs à tous les yeux.

Nos témoins, dans le passé, on ne saurait les compter, car ce sont les rois avec tout le peuple de France, le peuple se reconnaissant dans la pensée royale, ratifiant ce qu'avait fait le roi, comprenant l'honneur et le profit des expéditions, des traités et des ambassades, content d'avoir des cousins d'Orient et fier de les avouer devant la chrétienté. C'est Charlemagne, recevant l'investiture du protectorat des Lieux saints et accueillant l'envoyé du calife, qui lui apporte l'étendard de Jérusalem; c'est saint Louis, auquel les populations de la Syrie offrirent trente mille combattants et qui voulait qu'elles fussent traitées comme enfants de la France; plus tard, c'est François Ier, en faveur de qui les Capitulations furent consenties; puis chacun de ses successeurs, qui défendirent et accrurent les privilèges accordés à la France, politique d'honneur et d'humanité, où l'intérêt trouvait son compte, comme je l'ai dit : si bien qu'il y eut une époque où aucun bateau n'était admis dans les ports de Syrie s'il ne battait pavillon français. Dans des temps plus proches de nous, l'expédition de Syrie n'a été que l'affirmation par nous-mêmes et la reconnaissance par l'Europe de notre rôle historique. Les traités internationaux mentionnent nos droits comme un bien légitime et indiscuté. Tout concourt à la preuve : l'envie elle-même. On peut dire que la Syrie est une colonie morale de la France. Pour elle, sous tous les régimes, nous avons donné notre or, nos soldats, nos missionnaires; nous avons fait son éducation française, lui apprenant notre langue, lui racontant notre histoire, l'initiant à nos idées. Les dissensions intérieures ont à peine influé sur notre politique dans l'Orient des croisades.

On peut dire, en effet, que la Syrie n'est pas à conquérir; qu'elle est à nous, habituée à prononcer le nom de la France comme le plus beau qui soit, étonnée de ne pas nous voir plus souvent, persuadée qu'un jour prochain la puissance attendue, souveraine déjà, viendra sur ses frégates, comme une reine pacifique, pour prendre possession de ses Etats, et qu'elle laissera un chef, pour gouverner enfin selon la justice. Elle parle le français, ou elle le comprend, bien que l'arabe soit sa langue maternelle. Sa jeunesse fait ses études dans des écoles françaises, écoles primaires, secondaires, supérieures. Nos journaux sont lus dans toutes les villes. La population chrétienne, fort nombreuse, et spécialement les Maronites, se réjouiraient de notre venue. Les musulmans, sans avoir une affection particulière pour la France, éprouvent à son endroit une estime tenace, héritée de leurs pères, et ils savent que la France les délivrera de la tyrannie des Jeunes-Turcs. Ils ne se révolteront pas; Ils accepteront notre domination plus volontiers qu'une autre; ils peuvent même nous servir grandement, voici de quelle manière.

La France est la première puissance arabe du monde. Or, la Syrie, en même temps qu'elle est plus pénétrée de christianisme qu'aucune autre contrée du Levant, renferme les plus célèbres écoles et les plus vivantes sociétés coraniques. Damas surtout est un centre rayonnant, une ville sainte pour les musulmans du monde entier. Ce qui vient de Damas est réputé préférable, les hommes, les idées, les choses. C'est de là que part la grande caravane pour la Mecque, et de là que s'acheminent, vers l'Afrique ou l'intérieur de l'Asie les prédicants de la doctrine. Damas est une force. En l'administrant avec équité, avec douceur, et en parfaite connaissance des choses orientales, nous consoliderons notre empire arabe tout entier.

Devant de si grands avantages, et je ne les ai pas tous énumérés, les objections ne tiennent guère. La plupart ne sont que des apparences, que la timidité appelle à son secours. J'ai entendu des gens, qui n'avaient jamais quitté la France, parler avec un sourire dédaigneux de la pauvreté légendaire de la Syrie.

Or, une partie tout au moins de cette Syrie, le vilayet d'Adana, n'est pas une des provinces les moins fertiles de l'empire turc; la plaine d'Alep, la Transjordanie et d'autres régions n'ont besoin que d'être cultivées et irriguées pour valoir autant que les bonnes terres de l'Algérie et de la Tunisie. Sans doute, j'ai présents dans mon esprit, bien nets et désolés, les paysages de pierre que traverse le chemin de fer de Jérusalem. Je me rappelle des promenades à travers des espaces dénués d'arbres et de moissons, abandonnés à des troupeaux de chèvres, et des collines successives, semblables à des ruines de villes très anciennes, rompues elles-mêmes par le temps et réduites en débris. La lumière seule en jaillit en gerbes, à toute heure, le soir surtout. Mais je revois également des feuillages qui retombent par-dessus les murs blancs, des jardins d'une tiédeur printanière sous le soleil le plus chaud, et tout vivants de fruits et de fleurs, ceux de Jaffa, de Caïffa, de Beyrouth et cette oasis de Damas, où l'on entre à travers une forêt d'abricotiers, plus vaste, m'a-t-il semblé, que la forêt de Fontainebleau.

Il ne faut pas s'inquiéter non plus, outre mesure, du manque de main-d'œuvre pour la culture du sol. L'état de dévastation est l'état normal des possessions turques. Les Syriens émigrent en Amérique, en Egypte, au Transvaal, parce que personne n'est assuré, sous le régime des Jeunes-Turcs, de récolter le produit de son travail et de le conserver. Dès que nous aurions rendu la paix à ces populations molestées et pillées, elles cesseraient d'émigrer.

On peut prévoir d'autres objections, mais ce n'est pas nous qui les ferons. Elles concernent la Palestine. Plus que partout ailleurs, la France a des droits acquis en Palestine. Le tombeau du Christ, Bethléem, les plus grands souvenirs de l'histoire du monde, ont attaché tant de cœurs à cette terre sacrée qu'il y aura sans doute des compétitions, et tout aussi ardentes que celles qui animèrent jadis les chefs des Croisés. On pourrait croire, de loin, que les nations chrétiennes veillent moins jalousement qu'autrefois sur le trésor de leurs origines. Il n'en est rien, et tous ceux qui ont visité les Lieux saints se souviennent, au contraire, des rivalités d'influence, des luttes publiques ou secrètes entre les différentes confessions chrétiennes, d'une foule d'incidents qui seraient mesquins et méprisables s'ils ne se rattachaient à la cause la plus sainte, s'ils ne prenaient au contact, comme les clous de fer de la croix, une valeur inestimable, et s'ils n'étaient une preuve indirecte, médiocre dans sa forme, d'une vénération qui n'aura pas de fin. Nulle nation n'a guerroyé, peiné, dépensé autant que la France pour les Lieux saints. Elle peut invoquer, comme titres de son ambition, onze siècles d'histoire, et le protectorat qui ne lui a jamais été enlevé par la papauté, et qui n'est suspendu, en fait, que par la guerre. Elle ne saurait renoncer sans amoindrissement, ni sans froisser des millions d'âmes, chez elle d'abord, dans tout l'univers ensuite, témoin de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est toujours, à posséder la relique vers laquelle les regards de tant de peuples sont tournés. D'ailleurs, elle ne l'aurait pas pour elle seule, mais pour tous. Administrant comme un bien personnel la Syrie, et par conséquent la Palestine, qui en dépend, elle reconnaîtrait volontiers les droits et les établissements des orthodoxes et des protestants; elle s'engagerait à respecter les situations acquises et à en permettre le développement légitime. Une convention préalable pourrait régler, entre nations chrétiennes, les droits de toutes dans le sanctuaire unique. Et l'on sait très bien que nous tiendrions parole.

Si, contrairement à l'équité, il n'était pas possible de faire prévaloir cette solution, il n'y aurait qu'une formule acceptable : La Palestine à la France comme une dépendance de la Syrie; les Lieux saints internationalisés, sous le patronage d'un prince catholique. Et pourquoi pas le roi de Belgique? pourquoi pas le successeur de Baudouin de Flandre, roi de Jérusalem?

Nous devons tous penser un peu, et beaucoup, s'il nous plaît, à cette question de la Syrie, de la France du Levant, où l'honneur est engagé, et aussi le très positif intérêt de la patrie. Elle est aussi importante qu'aucune question européenne, et c'est peut-être la pièce maîtresse sur laquelle nous serons jugés par le monde attentif. Je crois qu'on l'a compris; j'espère qu'on s'en souvient. Nous vivons en des temps prodigieux.

RENÉ BAZIN
de l'Académie française.

Le Bazar de Damas

Souvenirs de Voyage

Comme dans tous les pays de l'Islam, le point où se concentre la vie, c'est le bazar, en dehors duquel ne s'étendent plus guère que d'étroites ruelles couvertes, des murailles de jardins ou de palais, puis de primitives banlieues construites en terre rose et sentant le voisinage des déserts.

Le bazar, lieu immense où l'on se perd, dans la constante pénombre des voûtes. Avenues de mille mètres de long, bordées d'innombrables échoppes où miroitent les choses orientales : les armes, les faïences, les meubles peinturlurés ou incrustés de nacre; les cuivres, ciselés fin comme des dentelles; les costumes de nuances rares; les étonnantes indiennes bariolées dont s'habillent les gens du peuple, ou bien les belles soies de Brousse et les soies de Damas; puis les soies d'Alep qui, sur des fonds d'exquises couleurs, sont semées de flammèches blanches.

Comme chez nous au moyen âge, les marchands sont groupés par catégories : il y a, dans le vieux labyrinthe obscur, le quartier des drapiers, le quartier des armuriers, le quartier des orfèvres et le quartier des guenilles...

Dans les parties moins éclairées où se vendent les soieries, les femmes affluent comme des légions de fantômes. Chrétiennes enveloppées de longs suaires blancs, mais laissant voir leur joli visage et leurs noirs cheveux où sont piquées des roses naturelles, Musulmanes pareillement drapées, mais dans des soies de nuances vives, et les traits cachés sous d'impénétrables mousselines sombres où deux trous sont percés pour les yeux comme dans les cagoules; — souvent elles portent au cou, celles-ci, des bébés adorables, aux yeux déjà peints et allongés jusqu'aux tempes, aux étonnants minois de poupée.



Un coin du Bazar à Damas.

Et des voitures s'en vont ventre à terre au milieu de tout ce monde; des cavaliers se débattent, le manteau au vent, sur des chevaux rétifs; on se gare comme on peut des coups de tête et des ruades. Des caravanes aussi passent, en files lentes et toujours solennelles; ou bien de pompeux chameaux pour dames de harem, enguirlandés de perles des pieds à la tête, et portant sur le dos ces édifices légers qui les font ressembler à des papillons gigantesques.

Çà et là, des boutiques de fleurs s'improvisent par terre; bouquets qui embaument, composés bizarrement d'orangers et de soucis; petits jasmins ou petits rosiers tout fleuris dans des pots. Autour des vendeurs, les femmes stationnent — et quelque clair rayon de soleil filtre des voûtes, des toitures de bois, pour tomber, au milieu de tant d'ombre, sur les voiles lamés d'or des



LE CHATEAU FORT D'ALEP, CONSTRUIT PAR LES CROISES

acheteuses ou sur leurs touffes de roses...

Une clameur d'ensemble, dissonante et gaie, s'échappe de ce lieu tout entier. Discussions, rires, cris chantés, se mêlent à des tintements de clochettes ou de tasses heurtées, à des aboiements de chiens, des hennissement de chevaux, ou au murmure de cette eau intarissable et sans prix, qui est tout le secret de la vie persistante de Damas et qui se divise sous ses rues en des myriades de petits torrents frais. Puis, aux heures fréquentes de la prière, la voix des muezzins tombe de tous ces minarets, qui sont là-haut mais qu'on ne voit pas : chant du grand mystère, versant à flots l'inexprimable mélancolie de ses fugues en mineur; chant de rappel à ceux qu'étourdissent les mirages transitoires des choses; chant du recueillement, chant de la mort...

Et de distance en distance, rompant la monotonie bariolée des échoppes, dans une trouée d'ombre, au fond d'une vieille cour interdite aux infidèles, apparaît un kiosque funéraire; ou bien simplement le plus humble catafalque de quelque émir d'autrefois, au milieu de pieux drapeaux décolorés par les ans.

Ville essentiellement bruyante que Damas. Le soir, quand s'apaisent les cris des hommes et ceux des nuées de martinets en tourbillons noirs dans l'air, les eaux courantes enflent partout leurs sons de cristal, les grenouilles entonnent dans l'oasis un concert immense, les chiens errants commencent leur ensemble nocturne — et toujours, aux heures consacrées par la coutume millénaire, les muezzins chantent, dominent tout de la délicieuse tristesse de leur voix.

⁂

Le matin, à l'entrée du grand Bazar. La lumière resplendissante et encore neuve d'avant dix heures. Un quartier non voûté, où des arbres ont poussé vigoureusement au hasard. Un lieu à ciel ouvert, où le soleil gaiement tombe sur une foule orientale, à travers de jeunes feuilles de platanes. Une vénérable fontaine, toute revêtue de faïences de l'ancien temps. Des minarets, proches ou lointains, montent dans l'air bleu où tourbillonnent des martinets et des hirondelles. Tout le long de la rue, des cafés, avec un bariolage de divans alignés dehors, sous la retombée d'ombre de vieux toits, et des gens en longues robes de toutes couleurs, assis là, fumant leurs cigarettes blondes, dont la senteur se répand, très doucement grisante. Du vrai Orient, sans âge précis, tel qu'aux époques d'Aladin ou des Trois Dames de Bagdad.



Jeune enfant syrien chargé d'amulettes.

Devant nous, qui avons pris place un moment parmi les rêveurs, passe une petite fille arabe, de cinq ou six ans, seule, l'air comiquement grave, marchant avec des socques aux talons très élevés. Tout à coup, de trop regarder voler les hirondelles, voici qu'elle trébuche, perd une de ses hautes chaussures et tombe contre le pavé, en plein sur son nez.

Sans rien dire, elle se relève, toute sanglante, et se rechausse : enfant du peuple, déjà habituée aux détresses solitaires; personne ne s'occupe de son malheur et elle ne s'en étonne pas. Cependant le sang coule toujours de son pauvre petit nez; chaque fois qu'elle y porte la main, ses doigts deviennent rouges et elle les secoue sur le pavé; alors tout de même une expression d'angoisse contracte sa figure, les larmes viennent; elle pleure silencieusement — et s'en va, très raisonnable, à l'exquise fontaine, pour se laver toute seule à l'eau fraîche.

Comme diversion, nous lui donnons des pièces blanches. Elle les serre dans sa poche en disant merci, et pleure toujours, et continue de saigner beaucoup.

Survient un petit garçon arabe de sept ou huit ans, un petit passant quelconque, plus haut qu'elle d'une demi-tête et appartenant à une condition sociale visiblement plus aisée, grave lui aussi dans sa belle robe longue et tenant d'un air religieux son chapelet d'ambre. Il s'arrête pour la consoler; puis décidément l'emmène par la main, nous disant qu'il veut la faire soigner dans sa propre maison, et elle, très confiante, s'en va avec lui...

Nous n'y pensions plus, quand, un moment après, il la ramène pour nous la faire voir : elle n'a plus de larmes, le sang a cessé de couler et sa petite figure est bien lavée. A présent, nous dit-il, il va la reconduire chez elle.

A lui aussi, nous donnons des pièces blanches, à cause de sa gentille action; mais il croit que c'est encore pour la petite blessée et il se baisse pour les lui mettre dans sa poche de tablier.

« Non, c'est à toi, cette fois, garde! » La petite d'ailleurs est de cet avis.

Ils remercient tous deux avec de grands saluts; puis, se tenant par la main, adorables de gravité enfantine et portant haut la tête, ils s'en vont ensemble — bientôt perdus parmi la foule damasquine, dans les fonds du décor idéal!

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.



PENDANT L'OFFENSIVE : UNE MINUTE AVANT L'ASSAUT

Composition de GEO CONRAD.



PENDANT L'OFFENSIVE : LES BLESSÉS SOUS LA MITRAILLE

Composition de GEO CONRAD.



L'OFFENSIVE RUSSE EN BUKOVINE : APRÈS LA PRISE DE CZERNOWITZ



L'OFFENSIVE FRANÇAISE EN PICARDIE : VERS LES TRANCHÉES



L'OFFENSIVE ANGLAISE : PRÉPARATION D'ARTILLERIE LOURDE

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'UNION SACRÉE AU SÉNAT. — M. BRIAND ET LLOYD GEORGES

Sur le champ de bataille comme sur le terrain politique, la situation n'a jamais été meilleure pour les Alliés, plus remplie d'espérance. En même temps, en effet, que la victoire russe grandit jusqu'au triomphe, que partout sur les neuf cents kilomètres du front oriental, l'Autrichien et l'Allemand lui-même reculent, pendant que l'armée italienne continue de refouler méthodiquement l'envahisseur, tandis que nos soldats et ceux de la noble Angleterre, reprennent de nouveaux morceaux de terre française, menacent Combles, Chaulnes et Péronne, l'Entente fait bloc partout; partout les nations alliées donnent des gages manifestes de leur union, de leur volonté d'intensifier la guerre. La Russie et le Japon signent même un traité d'alliance; l'Angleterre attribue la succession de lord Kitchener à l'homme qui la méritait le mieux; ici enfin, le Parlement apporte au cabinet Briand une consécration définitive, éclatante; donne à son chef, une autorité nouvelle pour mener jusqu'à la victoire sa tâche gigantesque. Le Sénat, après la Chambre, était appelé à juger son œuvre, et c'est par un vote de confiance absolue, de confiance unanime ou peu s'en faut — 251 voix contre 6 — qu'il a répondu. Et même la haute assemblée est-elle allée dans cette confiance plus loin encore, puisqu'elle écarte de son chemin la délégation aux armées décrétée au Palais Bourbon.

Après un hommage reconnaissant aux armées, un salut respectueux aux morts, le Sénat se borne à constater les grands progrès réalisés dans la préparation des moyens offensifs et défensifs militaires, à enregistrer les résultats acquis par la France et ses Alliés grâce à la coordination nécessaire de leurs efforts, qui assureront l'unité d'action sur l'unité de front.

M. Briand n'avait qu'à laisser parler les faits, et sa loyauté, sa parole persuasive, et qui rappelle beaucoup celle de Gambetta, ont fait le reste..

Le succès qu'il vient de remporter et la nomination de M. Lloyd George au poste de ministre de la guerre, sont l'occasion d'un éloquent parallèle de la part du *Daily Mail :*

« Deux hommes qui ont fait plus que tous les autres pour assurer l'unité d'action sur tous les fronts, secret véritable du succès. L'un est M. Briand, premier ministre de France ; l'autre est M. Lloyd George, force motrice du cabinet britannique, tous deux grands orateurs : tous deux doués d'un tact instinctif, tous deux ayant une certaine similitude d'apparence d'âge.

» Ces deux hommes sont l'âme de l'offensive sur le front occidental. M. Briand est à peu près de la même taille que M. Lloyd George; il a le même charme de manières, le même regard pénétrant, le même enthousiasme et la même activité.

» Les deux hommes d'Etat sont des travailleurs acharnés; tous deux sont de lumineux exemples de ceux qui mettent le pays et la victoire au-dessus des discussions de coulisses, des querelles et des intrigues politiques. »

C'est, en effet, à la foi communicative de Lloyd George, à sa parole ardente, que l'Angleterre doit de pouvoir lutter avec avantage à nos côtés. Pendant que lord Kitchener lui donnait une armée, lui la dotait d'une artillerie puissante, il montrait au peuple des usines de guerre, la nécessité d'un travail intensif, il la déclarait une œuvre de salut public. Grâce à son énergie, à sa volonté, l'Angleterre est devenue en quelque sorte l'arsenal général des Alliés. Quatre-vingts arsenaux produisent sans une heure d'arrêt, les gros canons lourds, les obusiers, les obus, les explosifs, quatre-vingts arsenaux où travaillent sept cent cent mille femmes et trois millions d'ouvriers. Et ce bilan de victoire, c'est à Lloyd George qu'elle le doit.

LE TRAITÉ RUSSO-JAPONAIS

C'est une association pour le développement d'une politique d'action solidaire en Extrême-Orient que le Japon et la Russie consacrent dans leur nouvelle convention. Les deux puissances s'y interdisent non seulement tout arrangement politique, toute combinaison dirigée contre l'une d'elles, mais se promettent encore un mutuel appui pour sauvegarder leurs intérêts et leurs droits. Collaboration intime et mutuelle défense, tel est, en deux mots, le sens d'un accord qui apparaît aussi comme une réponse du Japon aux sollicitations allemandes pour une paix séparée. Le jeu de l'Allemagne en Chine, le rôle qu'elle essaie de jouer dans le grand empire en décomposition, ses intrigues auprès de Yuan-Chi-Kaï, le disparu d'hier, ne sont pas étrangers au geste du Japon.

L'INCIDENT DE BALTIMORE

Les Etats-Unis n'en ont pas fini avec les Allemands qui non seulement renouvellent avec eux le coup de Carthagène, mais les placent en face d'un véritable problème diplomatique. Comme on pouvait s'y attendre après le raid de l'U-35, un nouveau submersible battant les couleurs impériales s'est présenté à Norfolk, puis à Baltimore et son commandant partant de cette thèse que son navire, le *Deutschland*, n'est pas armé et que son équipage se compose de marins de la flotte marchande, il demandait de pouvoir, en échange d'une grosse cargaison de matières tinctoriales qu'il avait à son bord, embarquer un certain stock de nickel. Les navires de guerre ne peuvent séjourner dans un port neutre plus de vingt-quatre heures, mais il se réclamait de cette même prétendue qualité de navire marchand pour prendre le temps nécessaire à un long chargement. La thèse est audacieuse, ce serait une façon de tourner le blocus des Alliés et la Maison Blanche ne pouvait point ne pas agir en conséquence.

LES VICTOIRES RUSSES. — DU STYR AU STOCHOD

La victoire russe grandit toujours. En cinq semaines nos alliés ont fait deux cent soixante-quinze mille prisonniers et capturé trois cents canons avec un millier de mitrailleuses — une véritable saignée, comme on voit. Et dans ce triomphe, un grand succès se détache, c'est leur mainmise sur la boucle du Styr, sur le saillant de Tchartorisk. La position si longtemps contestée est tombée le 8 juillet aux mains du général Kaledine et cette capture lui donne virtuellement Kovel, le grand nœud de voies ferrées. Depuis la prise de Loutsk, le front russe formait un saillant sur lequel les Allemands s'acharnaient, amenaient le meilleur de leurs renforts dans l'espérance de crever à leur tour les lignes russes. Mais dans une superbe manœuvre d'aile, les Russes ont habilement redressé leur front, supprimé le saillant dangereux. Une de leurs armées descendant inopinément du nord, parallèlement à la rive du Styr moyen et vers la voie ferrée Kovel-Tchartorisk, est venue attaquer cette pointe redoutable, l'a enlevée; les Tudesques pris à revers et complètement culbutés ont dû retraiter tant bien que mal vers l'Ouest, sur le Stochod que les Cosaques passent déjà en maints endroits.

Et chose plus grave, la coupure entre eux et le vieux prince Léopold de Bavière semblait presque consommée.

La marche des Russes sur Kovel était foudroyante. Nos alliés n'auraient pas fait en quatre jours moins de cinquante kilomètres dans la direction de Kovel, et, à cette allure, ils devaient être bientôt devant la ville.

La portée stratégique de cette avance dépasse même en importance les avantages remportés par le général Letchitsky en Galicie et en Bukovine. Et cependant ceux-ci sont énormes puisque la ville de Delatyn tournée à l'est par Kolomea puis au sud par une colonne russe qui la coupait de la Hongrie a dû capituler et nos alliés y sont maîtres d'aborder la route de la Hongrie par le col de Jablonika ou, comme on le pressent, de gagner sur Stanislau, c'est-à-dire de menacer directement la droite du général Bothmer.

LA BATAILLE DE LA SOMME

Sur la Somme, nos progrès et ceux de nos alliés n'ont cessé de s'accentuer. Si les Allemands croyaient qu'il en serait là comme en Champagne, où nos troupes ne purent achever leur victoire, ils se méprenaient gravement. Notre avance est méthodique, continue; l'artillerie ouvre progressivement la voie à nos soldats.

« Les canons, indéfiniment ravitaillés, dit le général Malleterre, le glorieux blessé de la Marne, jouent le grand jeu. Les attaques sont ainsi bien préparées et progressent par tranches consolidées qui servent de nouvelles bases d'assaut. On y met le temps, mais ce n'est pas le temps qui compte, c'est la constance de l'effort, renouvelé sans interruption,



sans trêve ni merci. Nos alliés et nous, nous sentons bien aujourd'hui que nous tenons le bon bout. A notre volonté de vaincre nous ajoutons le sentiment de notre force croissante, de notre supériorité sur nos adversaires. Il faut y joindre aussi la résolution implacable de n'arrêter notre effort qu'après la défaite écrasante, irréparable des impériaux. »

Cette avance est d'autre part admirablement servie par le réseau de voies ferrées qui courent derrière notre front et le front anglais. Par Amiens, la voie de Rosières, nourrit le premier et celle d'Albert le second, et Amiens lui-même est desservi par des

lignes à grand débit qu'il n'est même pas besoin de nommer. Nos alliés ont également à leur disposition les grandes artères de Calais, de Rouen, etc. Enfin, le sextuple réseau ferré de Boulogne est lui-même doublé par un ensemble de routes où s'achemine le flot ininterrompu du ravitaillement.

On sait quelle était la situation au 7 juillet. Nos troupes étaient maîtresses de la seconde ligne de défense des Allemands. De coup d'épaule en coup d'épaule, tantôt sur une rive de la Somme, tantôt sur une autre, elles avaient poussé leurs lignes jusqu'au dernier plateau devant Péronne. Dix-sept villages, Curlu, Maricourt, Frise, Dompierre, Fay, Herbecourt, Assevillers, Estrées, Bruscourt; Flaucourt, Belloy, etc., étaient dans leurs mains. Elles avaient fait près de dix mille prisonniers, capturé soixante-seize pièces de canon et plusieurs centaines de mitrailleuses. De leur côté, les Anglais possédaient Fricourt, Mametz, Montauban, la Boisselle comptaient six mille prisonniers et repoussaient devant Thiepval, Ovillers et Contalmaison les plus furieuses contre-attaques prussiennes. Ils attendaient pour reprendre leur avance, que du plateau de Flaucourt, notre artillerie puisse prendre à revers les lignes allemandes au nord-ouest de Combles.

Au nord de la Somme, la ligne française atteignait la ferme Sormont et la cote 60. Nos soldats avaient devant eux en contrepente le petit village de Biaches. Les Allemands l'avaient fortement organisé. Mais dans la journée du 9 juillet notre échelon central déjà maître de Hardecourt l'enlevait de la façon la plus brillante, portant ainsi l'offensive française à trois kilomètres de Péronne si l'on prend comme point de départ le centre de la ville, mais bien moins si l'on compte à partir de certains faubourgs comme celui de Sainte-Radegonde qui n'est qu'à douze cents mètres à vol d'oiseau. En tout cas le village est dans la vallée de la Somme et l'ennemi se trouvait virtuellement rejeté sur le flanc. Ce succès, accompagné les jours suivants de la prise de la cote 97 (la Maisonnette), ont permis à nos troupes de consolider leur situation tactique dans la boucle de la Somme. En même temps, en effet, qu'elles gagnaient, un autre échelon débordait les positions allemandes si complètement que l'ennemi semblait contraint à un recul. Pris entre nos avant-lignes établies de Buscourt à Biaches et de Belloy, d'Estrées à la Somme, coincé entre elles et le double fossé de la Somme, il ne pouvait plus réagir que par le sud, par Berny-en-Santerre, et Villers-Carbonnel.

Les deux armées rivalisent d'ardeur. Si les troupes anglaises n'ont pu encore progresser comme les nôtres, leur avance s'étendait le 12 juillet sur une longueur de treize kilomètres et une profondeur de quatre. Montauban, le bois de Mametz, Contalmaison, le bois des Trônes, Ovillers jalonnaient leurs lignes. Leur progression était méthodique, inlassable, admirablement servie par une artillerie formidable. Vingt faits d'armes, et notamment leur lutte victorieuse à la Boisselle contre la garde prussienne, le geste de la division de l'Ulster, qui préfère se faire décimer plutôt que d'abandonner les positions conquises, attestent leur héroïsme.

Les glorieux Tommies ont d'ailleurs été acclamés comme ils le méritaient à la revue du 14 juillet et durant toute la Fête nationale, devenue la Fête des Nations. Paris les a confondus avec les nôtres et les soldats du tsar, les soldats belges dans une même grande ovation.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Les élèves du Conservatoire sont venus recevoir leurs prix, le jeudi 13 juillet. Un éloquent discours de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, inaugurait cette cérémonie traditionnelle. Elle s'est achevée par une matinée dramatique et musicale. Disons quelques mots des lauréats qui y ont pris part.

Les concours de tragédie et de comédie furent assez heureux. M. Adolphe Brisson, critique du *Temps*, apprécie en ces termes le talent ou les promesses des jeunes gens et des jeunes filles récompensés. Nous reproduisons les notes de son carnet :

Tragédie. — Hommes. — Pas de premier prix. Second prix : M. Armand Bernard. N'a pas la beauté, la noblesse, la séduction d'un héros... Plutôt destiné, par son physique, aux troisièmes rôles. Exprime intelligemment l'inquiétude et les remords d'Amaury, de *La Fille de Roland*. Eût fait un intéressant Louis XI. Sait composer.

Tragédie. — Femmes. — Pas de premier prix. Seconds prix : Mlle Behrendt. Extraordinairement sensible, intuitive, passionnée. Toutes les ardeurs, toutes les violences féminines se concentrent en cette petite créature frêle, volontaire et nerveuse. Inégale d'ailleurs. A mal joué le debut de la scène d'Hermione, avec des attitudes à la Sarah et une émotion factice. Mais se relève soudain et traduit supérieurement certains mouvements d'âme délicats et nuancés. Va au fond des sentiments et rend toute la vérité, toute la poésie raciniennes : *« Je ne t'ai point aimé, cruel, qu'ai-je donc fait ? »* Artiste originale qui pourra devenir une grande artiste si elle ne tombe pas dans un excès de raffinement esthétique et d'étrangeté — Mlle Ducraine. Infiniment gracieuse. A plus de sensibilité que de force. Exprime harmonieusement les plaintes, les détresses et les tristesses de Phèdre, moins bien ses fureurs jalouses. Elle n'est que touchante. Ce n'est pas assez. — Mlle Colliney. Jolie et pure Antigone. Essaie d'imprimer une énergie farouche à une voix douce et tendre. Délicieuse quand elle n'outrepasse pas ses moyens.

Comédie. — Hommes — Premier prix : M. Lehmann. De la tenue, de la distinction, une élégance un peu sèche. La surprenante maîtrise, l'autorité d'un acteur rompu aux planches. Est-il capable de quelque chaleur ? Nous le saurons quand il jouera d'autres rôles que Simerose ou Jalin. — Deuxième prix : M. Armand Bernard. Nous montre un Tabarin douloureux, violent et bon. Adroit comédien, possédant son métier, instruit de tout ce qu'on enseigne au Conservatoire. S'est cru digne de la première récompense et n'a pas dissimulé son désappointement. Aura des succès, rendra d'inestimables services, fournira une utile, sinon une brillante carrière. — M. Pizani. Comique pittoresque et savoureux. Par le seul aspect de son visage, par ses regards fuyants, sa voix doucereuse et sa fausse humilité, suggère la physionomie et jusqu'à l'accoutrement de Basile. La tête apparaît coiffée du long chapeau. la jaquette se mue en soutane. Le cuistre surgit, sinistre, plaisant, caricatural et fermement dessiné. — M. Alcover. Large d'épaules, massif, râblé, herculéen, créé pour incarner les brutes tragiques. A construit un Juif polonais assez puissant et saisi la psychologie élémentaire de ce personnage, violent et faible, accessible à l'épouvante, conduit au remords par la terreur. — M. Hiéronimus. Celui-ci est menu, souple, agile, frétillant, spirituel. Notes hautes aiguës. Diction mordante. Débite avec feu le plaidoyer bouffon de l'Intimé. Pas très personnel. Mais comment renouveler ces morceaux classiques, labourés et fouillés en tous sens par vingt générations d'acteurs illustres ?

Comédie. — Femmes. — Premiers prix : Mlle Colliney. Possède toutes les ressources de l'art. Les connaît trop. En abuse. Des cris, des gestes, une véhémence sans répit. Fait de *Daniel Rochat* une parodie tragique de *Polyeucte*, prête à l'héroïne l'exaltation mystique, les agenouillements d'une Pauline exaspérée et un peu démente. Il faudra que ces violences mélodramatiques s'apaisent. — Mlle Behrendt. Revêt sans élégance le travesti de Lorenzaccio, qui la rapetisse et l'amaigrit. Mais sous ce costume désastreux, palpite un cœur amer et blessé. Une flamme luit dans ces yeux brûlés de fièvre. Interprétation incomplète, par moments défaillante, mais illuminée d'éclairs. — Mlle Nivette. L'auditoire, remué, ne peut s'empêcher d'enfreindre la rigoureuse consigne de M. Fernand Bourgeat et d'applaudir cette loyale, honnête et courageuse Clara Vignot. On n'est pas plus simple et plus émouvante. C'est la vérité jointe à la grâce. — Seconds prix : Mlle Yolande Laffon. Concourt dans la même scène du *Fils Naturel*, une « scène en or », qui décidément porte bonheur à ses interprètes et qu'il est question d'éliminer comme trop avantageuse. Y réussit par des qualités pareilles et toutefois un peu différentes, en exprimant moins fortement, mais plus finement cette tendresse enveloppée, cette pudeur discrète, cette délicate fierté qui groupent tant de sympathie autour de la jeune mère abandonnée. — Mlle Parisis. Réservée et charmante. Voix musicale, visage fait pour refléter les mouvements d'une âme innocente. La plus gentille des petites femmes malheureuses. Arrive avec quelque effort, et sans dépouiller sa grâce, à nous donner la demi-illusion d'une princesse Georges torturée.

Passons aux classes musicales. L'épreuve de *déclamation lyrique* n'a pas révélé de sujet exceptionnel. Nous mentionnerons toutefois parmi les élèves les mieux douées, Mlles Mireille-Berthon, Laval, Lerida, Gœrlich et Francesca. Ajoutons que Mlles Cros et Carle ont de belles voix de théâtre.

Comme d'ordinaire, les plus remarquables de ces concours furent ceux des classes instrumentales. Le *piano* et le *violon* donnèrent de brillants résultats. La séance de *piano (femmes)*, commencée à neuf heures du matin, ne s'acheva qu'à huit heures du soir. Trente-cinq candidates se présentaient. Le premier prix, prix d'excellence, fut décerné, à l'unanimité, à Mlle Brard, une surprenante virtuose de douze ans qui a exécuté de façon à se concilier aussi bien les suffrages du public que du jury les admirables *Variations symphoniques* de Schumann.

Pour le *violon*, les hommes ont eu deux premiers prix d'« excellence », attribués à MM. Claude Lévy et Stenger, et en outre un premier prix dont fut pourvu M. Bouillon.

Quant aux jeunes filles, elles étaient à la fois si nombreuses et si dignes d'être louées que le jury s'est vu dans la nécessité de décerner vingt et une récompenses sur vingt-huit concurrentes.

La séance de *piano (hommes)* a affirmé une fois de plus l'excellence de la classe du maître Diémer, qui a obtenu un premier prix, un second prix, un premier accessit et deux seconds!

Pour le *violoncelle*, le jury s'est montré quelque peu parcimonieux. Il aurait pu se montrer plus généreux et plus galant envers les jeunes filles, auxquelles il n'a attribué aucun premier prix. Il est vrai qu'il leur a donné trois *seconds* prix, mais là encore il nous semble qu'il aurait pu aisément gratifier d'un prix Mlle Bernard, à qui n'échut qu'un premier accessit.

A la *harpe*, le sexe féminin prit sa revanche, Il y eut un brillant prix d'excellence à la *harpe à pédale*, décerné à Mlle Amalou. Aussi bien dans cette classe que dans celle de la *harpe chromatique*, toutes les récompenses, sans exception, furent enlevées par des jeunes filles.

Une lettre émouvante, reçue du front, me reproche d'avoir, dans un écho sur la prise de Douaumont, omis de citer un régiment qui s'y est couvert de gloire :

« Je ne veux nullement faire de tort au 36e et au 74e, qui se trouvaient, l'un à notre

droite, l'autre à notre gauche, et nous, le 129e, juste face à l'ouvrage.

» Je me suis permis de vous faire cette simple remarque à seule fin qu'une juste part de la gloire aille à nos pauvres camarades tombés pour toujours dans ce magnifique élan.

» Excusez, monsieur, la liberté que j'ai prise et croyez, etc. »

C'est nous qui nous excusons de n'avoir pas mentionné le brave 129e. Réparation lui est due. C'est fait...

LES BRUITS QUI COURENT

Cervantès et les Boches. — Le *Simplicissimus* a consacré à Shakespeare et à Cervantès un numéro de centenaire. On y peut lire ce petit poème, signé de l'Allemand Peter Scher :

« C'était quand le tambour battait. Un Allemand marchait au pas, portant au fond de son sac le vieux seigneur Cervantès.

» Le cher livre lui paraissait lourd, presque aussi pesant que le ventre de Sancho, si bien qu'il était prêt de le maudire; pourtant, il continua de le porter pour l'usage de campagne.

» Que ce fut justement le volume de l'Espagnol, Bartels lui-même le lui eût pardonné, car ce livre enferme dans ses feuillets la joie ardente de sa jeunesse.

» Et quand, la nuit, le feldgrau repose et rêve lourdement sur son cher seigneur Cervantès ; quand, la main au fusil, il veille et crie : *Wer da?*

» Quand, intrépide et joyeux, il affronte le danger, c'est au poète, qui était un soldat, qu'il doit de marcher en souriant vers la mort. »

Il est à coup sûr inattendu que Don Quichotte soit le compagnon de route du troupier allemand. Matamore serait plus indiqué.

❀

Le Clairon. — Quelle plus belle illustration de ces tirades patriotiques que cette anecdote dont *La France du Sud-Ouest* a justement fleuri ses colonnes.

« Garde à vous! Garde à vous! » Richer souffle du sang dans son clairon. Dans la tranchée, les effluves mortels s'attardent pesamment. Richer sent ses forces décroître. Ses camarades lui crient de mettre son masque. Il s'agit bien de cela. « La barbe! » répond-il simplement.

» Dans un sursaut d'énergie farouche, le héros, bravant la mort, remplit sa poitrine de l'air empoisonné et jette encore l'alarme aux échos lointains. Mais cet effort l'a épuisé. Ses yeux s'obscurcissent. Sa main crispée lâche le clairon. Sa bouche cherche en vain un peu d'air pur. Il porte les mains à sa gorge, chancelle et tombe au fond de la tranchée, râlant.

» Ainsi mourut un simple paysan, le clairon Louis Richer, matricule 10518, porté à l'ordre du jour en ces termes :

« Etant clairon de garde dans un poste » chargé de donner l'alerte « aux gaz », a » exécuté sa mission au cours d'une attaque » avec un magnifique mépris du danger et » a sonné jusqu'au moment où il est tombé » épuisé, atteint par les gaz. »

❀

Un centenaire prochain. — Le 24 juillet le vieux maître Harpignies entrera dans sa quatre-vingt-dix-huitième année. Encore un peu et nous célébrerons son centenaire. Le centenaire d'Harpignies! Tous les chênes de notre France en frissonnent d'aise.



EN GALICIE

— Nos troupes ont-elles suffisamment de poudre?

— Oui, mon archiduc, surtout de la poudre d'escampette.



— Kamaraths..., kamarades! !

— Qu'est-ce que vous avez à hurler comme ça?

— Papa..., nous jouons aux Boches...

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

La Renaissance assure que l'illustre artiste a déjà retenu le pavillon Ledoyen, sous les vieux arbres en fleur des Champs-Elysées, pour y réunir, le 24 juillet 1919, ses amis.

— On fera une noce à tout casser, dit-il en riant.

Et il ajoute :

— Oui, mais avant, nous aurons célébré la victoire de la France et repris aux Boches ma bonne ville de Valenciennes. Et c'est ça qui va nous donner du cœur au ventre pour se remettre au travail!

❀

Fourrure a la mode. — Le rat se portera beaucoup cet hiver.

Pas dans les restaurants; j'espère que la vie chère n'aura pas d'aussi fâcheuses conséquences, ou tout au moins qu'on évitera de l'indiquer sur les menus.

Non, c'est comme vêtement que nous allons avoir l'honneur d'utiliser cet animal, qui pousse le patriotisme, après avoir tenu compagnie à nos soldats sur le front, jusqu'à leur prêter sa peau pour les grands froids.

Tout le monde paie de sa peau en ce moment.

Et le gilet de... flanelle en peau de rat, les cuissards et les chausses en peau de rat vont faire fureur — fureur et bonheur.

Par un esprit d'imitation qui ne leur est cependant pas habituel, ces dames de l'arrière ont décidé de donner le ton.

Les fourrures font des difficultés ou plutôt ont des difficultés pour traverser les mers. Elles redoutent les sous-marins.

Le rat, lui, ne se fait pas tant prier. On s'habillera donc avec du rat.

Le lapin, qui servait à cet usage, tombe de plus en plus en défaveur. Le rat gagne les tranchées de première ligne, voire la ligne tout entière du corps, du ...e (respectons la Censure) corps féminin.

Mais les chats vont avoir de l'ouvrage.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LE MAUVAIS GÉNIE

A Berlin.

La chambre d'hôtel où habite le compositeur Hugo Schnubel.

Mme MUHLHAUS, entrant. — *Monsieur Hugo Schnubel, j'ai à vous parler.*

SCHNUBEL, lui avançant une chaise avec obséquiosité. — *Tout à votre disposition, madame.*

Mme MUHLHAUS. — *Lorsque mon mari a fondé sa maison de santé, il a pensé que la musique pourrait exercer sur l'esprit de nos malades une heureuse influence et il vous a chargé, sur ma recommandation, d'y organiser des concerts.*

SCHNUBEL. — *Comment vous témoigner ma reconnaissance?*

Mme MUHLHAUS, sèchement. — *En ne m'attirant pas d'ennuis. Or le docteur vient de m'adresser, à cause de votre audition d'hier, les plus vifs reproches.*

SCHNUBEL. — *Est-ce possible? J'en avais composé le programme avec un soin tout particulier!*

Mme MUHLHAUS. — *Il ne contenait que de vos œuvres.*

SCHNUBEL, tranquillement. — *Il me semble qu'on ne pouvait pas mieux choisir!*

Mme MUHLHAUS, sardonique. — *Ah, vraiment? Vous ne savez donc pas que, chez nous, vous avez failli provoquer une catastrophe? Mais aussi quelle idée de nous donner des « Impressions de Picardie »!*

SCHNUBEL. — *C'est une symphonie d'actualité, — et de quelle puissance! Toute la nature en musique : le vent qui souffle, l'eau qui murmure, l'abeille qui bourdonne, l'oiseau qui chante, le train qui passe, la vache qui mugit, le chien qui aboie. Et puis, les bruits du temps de guerre : le sifflement des balles, le gémissement des obus, le fracas des explosions, le vrombissement des avions..., que sais-je? Quand on comprend ainsi son art, on a du génie, madame!*

Mme MUHLHAUS. — *Du mauvais génie... Vous avez donné des crises à tous nos malades. Il nous est impossible de vous laisser vos fonctions...*

SCHNUBEL. — *Alors, ce petit appartement que je devais occuper dans votre maison de santé, m'en voici déjà dépossédé?*

Mme MUHLHAUS. — *Nous n'avons plus aucune raison de vous loger!*

SCHNUBEL, désolé. — *Il me faudra donc rester encore dans cet hôtel, où je ne comptais demeurer que les quelques jours nécessaires à la conquête du grand Opéra et où je m'étiole depuis deux ans? J'en mourrai!... Quelle catastrophe... pour moi, d'abord... et puis pour l'art!*

Mme MUHLHAUS. — *Nous ne pouvons cependant pas, mon cher maître, tuer nos clients pour vous conserver la vie!*

SCHNUBEL. — *Eh! je ne veux la mort de personne!... Ne pourrait-on pas trouver un accommodement entre la musique et la médecine? Un artiste doit faire des concessions à l'humanité...*

Mme MUHLHAUS. — *Soit. Mais alors, plus de symphonies d'actualité, plus d'harmonie imitative. Plus de chants de victoire. Plus d'allusions à Verdun, à la Picardie. C'est prudent, croyez-moi.*

SCHNUBEL. — *Quels programmes, alors?*

Mme MUHLHAUS. — *Du classique.*

SCHNUBEL, triste. — *Plus de Schnubel?*

Mme MUHLHAUS. — *Plus une note.*

SCHNUBEL, résigné. — *Bien.* (A part.) *Pauvre Allemagne!*

GABRIEL TIMMORY.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROISME

LES NIDS

D'une tranchée au bord de l'Aisne,
Voici ce qu'un petit poilu m'écrit. A peine
Si j'ajoute à sa prose, en la scandant un peu,
De l'orthographe, — chose vaine,
Et des rimes, — pourquoi, mon Dieu?

« Je vous écris d'un beau pays : coteaux et plaines
Semés de petits bois, récemment reverdis,
Où chantent des oiseaux et tintent des fontaines.
En temps de paix ce devait être un paradis ;
Mais la bombe et l'obus sont les seules charrues
Qui labourent ce sol si fécond autrefois.
Point de blés ; comme prés, quelques glèbes bourrues
Couvrant les morts enterrés là depuis vingt mois...
Et nous, dont trois sur quatre étaient avant la guerre
Laboureurs, métayers, ouvriers de la terre,
Nous sentons s'affliger nos cœurs comme nos yeux
A voir ce qu'en vingt mois les hommes furieux
Ont fait d'une vallée où sans doute naguère
Il faisait si bon vivre — en attendant les cieux.
Et si nous ne savions qu'en bouleversant toute
Cette glèbe si riche, en nous y cramponnant,
Tapis dans nos boyaux, — nos sillons, maintenant,—
Dans la tranchée obscure et les postes d'écoute,
En souffrant de la pluie et du froid, en donnant
Nos corps quand il le faut, nous barrerons la route
A ceux qui s'en iraient, sans pitié, sans merci,
Dévaster notre champ après les champs d'ici,
Nous nous estimerions aussi fous et sauvages
Que les bandits teutons, cause de ces ravages...

. . . .

— Que vous avez raison de chanter les oiseaux !
Ils sont vaillants ; ils n'ont point déserté leur terre ;
Je les entends au ciel, dans les bois, près des eaux.
Le coucou chante au loin, du côté de... Mystère !
Le coucou peut chanter, le poilu doit se taire :
La censure nous guette avec ses longs ciseaux...
— Je vous dirai pourtant qu'au cours d'une escapade,
L'autre jour, à quelque cent pas de ma « cagnade »,
Dans un étroit ravin, sous l'abri d'un talus
D'où pendaient les rejets de ronciers chevelus,
J'ai découvert un nid de duvet et de mousse,
Un nid de roitelet ! Mon cœur battit. Soudain
Je revis tout chez nous, la maison, le jardin,
Le vieux mur qu'en fuyant le torrent éclabousse,
Et sous lequel aussi, quand vient avril, se plait
A nicher, tous les ans, un autre roitelet...

— Quatre oisillons encor demi-nus, pêle-mêle,
Me regardaient, émus, du fond de leur berceau ;
Et j'entendis le cri strident de la femelle
Accourue et tenant au bec un vermisseau.
— Je m'en revins tout attendri vers ma « cagnade » ;
Et la nuit, plusieurs nuits, malgré la canonnade,
Les alertes, la veille aux créneaux, je rêvai
Du petit nid voisin jusque-là préservé.
Et j'y courus encor, sitôt libre... Or, la guerre
Avait fait aussi là son œuvre : je trouvai
Le nid dans le ravin, trois oisillons par terre
Et morts asphyxiés, et le seul survivant
Que sa mère appelait et qui l'allait suivant,
Ébouriffé, plaintif, — tous les deux misérables...
— « Ah ! que de nids humains à celui-là semblables !
Heureuse encor la mère à qui reste un enfant,
S'il a fait son devoir et revient triomphant !
Disais-je en retournant, pensif, tête penchée,
Vers mes frères poilus, oiseaux de la tranchée. »

Signé : Un Abonné des *Annales*.

Pour copie presque conforme :

FRANÇOIS FABIÉ.

CONSCIENCE

Pour amuser un peu, là-bas,
Mon âme trop préoccupée,
Si j'ai pris parfois dans mes bras
Mon violon ou ma poupée,

Si je cours ici les chemins
Parmi l'ivresse printanière,
Si je revois la vieille ornière
Où passèrent mes pas gamins,

Si mon front tristement se plie
Ou se redresse de plaisir,
Que jamais mon âme n'oublie
A qui je dois ce long loisir.

C'est vous, gens des grandes batailles,
Gens de la Marne et de Verdun,
Grands et petits, de toutes tailles,
Milliers qui ne formez plus qu'un,

C'est vous qui nous gardez nos villes
Et nos campagnes à tous vents.
C'est vous les morts, vous les vivants
Qui nous faites nos jours tranquilles.

Nous devrions, dans nos maisons,
Toutes les fois qu'art ou musique
Bercent notre vie extatique,
Nous tourner vers les horizons.

Beaux rêves, belles promenades,
Nous devrions, là-bas, ici,
Penser à nos grands camarades
Et sans cesse dire : « Merci ! »

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

A UN VIEUX MINARET D'AFRIQUE

Nouvel envoi du poète oriental Salem El Koubi, qui écrit de si jolis vers dans notre langue :

O vous qui croyez, ne prenez point mes ennemis et les vôtres pour amis.
(Coran, Chap. LX, verset 1.)

Minaret, joyau d'art élevé jusqu'aux cieux
Où ton fin croissant d'or scintille avec l'étoile
Et dans l'azur serein contemple Allah sans voile
De ton sommet audacieux ;

Que parais-tu fixer de tes balcons hardis
Dans l'éden et le ciel où s'exalte ton faîte ?
Vois-tu par leurs amours les houris du Prophète
Illuminer son paradis ?

Songes-tu dans la nue aux sultans andalous
Qui régnèrent jadis sur Cordoue et Séville,
Pays où la nature a des grâces d'idylle
Et les femmes un cœur jaloux ?

Est-ce aux cris déchirants du vaincu Boabdil,
A ses larmes de femme en contemplant Grenade,
La ville des amours et de la sérénade
Qu'il abandonnait pour l'exil ?

Minaret ! minaret ! que te laissa le Temps ?
N'a-t-il pas sur tes murs, dans sa course légère,
Laissé trace des jours de gloire et de misère
Qu'ont vécus jadis tes sultans ?

« — Non, dit le minaret. J'eus certes des moments
De fierté triomphale où planait la Victoire,
Où de ma cime d'or un cantique de gloire
Auréolait mes musulmans.

Je me souviens ainsi que digne d'un Rachid,
Mon noble Iben Nassir livra dans sa campagne
Des combats d'épopée où les maures d'Espagne
Furent héros avec le Cid.

Mais ce qui passe meurt. Les siècles écoulés
Sont aux spectres pareils, et leurs voiles funèbres
Sont les voiles du temps, plus noirs que les ténèbres
Où tous ces héros sont allés.

Pensons donc à nos jours, où le peuple ottoman,
D'une race étrangère à celle du grand More
L'artiste et le guerrier que je me remémore,
Est l'allié de l'Allemand.

A l'encontre des lois et des préceptes saints,
Un vizir l'a rendu complice d'un empire
Dont les sujets félons, à l'instinct de vampire,
Font une guerre d'assassins !

On a vu ses marins, pirates déchaînés,
Faire exploser soudain des vaisseaux dans les flammes
Et noyer sans pitié des enfants et des femmes
Avec des rires forcenés.

On a vu se livrer tout le peuple germain
A la danse du scalp autour de ces épaves,
Et son digne empereur féliciter les « braves »,
Auteurs du lâche coup de main.

Mais étranger aux Turcs, un peuple brave et droit,
Valeureux héritier des Mores indomptables,
Lance ses fiers soldats, légions redoutables,
Aux combats acharnés du Droit.

Et je vois poindre après les désolations,
Rayonnant sur les morts, une nouvelle aurore
Dont l'éclat fêtera de l'Ecosse au Bosphore
La liberté des nations !

SALEM EL KOUBI.

Pour finir, adressons nos vives félicitations aux poètes dont les noms suivent et auxquels nous devons les meilleurs morceaux parmi les plus récents envois qui nous ont été adressés :

Mmes et MM. H. Antelme, L. Charrière, L. Petit, Elisabeth Laurent-Mahaud, Lucien Gellis, A. Walhett, Emile Vidal, Marcel Georges, Elisabeth Pontier, Lucienne Crouzat, Désiré Barat, Ch. Vuccucy, Jehan de Chapteuil, E. de Gandillac, Edmond Garanois, Tonal, Noëlle T., M. Gilet, Pol Léo, X., Une Femme à V., Emile Turle, Jean Artilloy, H. Couttet, Jane Valmont, Joanny Jacquemier, Henry Labonne, Jacques Belt, Georges Bouysson, Philibert H., Raoul, Hermann Duodié, Mon frère Yves, Antoine Pol, Alphonse Crousmillon, Alphonse Lorraine, Roger Maury, Léon Guénéhen, Jean Emanuel, Emile Rossignol, Germain Brenn, Alphonse Rouby, Pauline Morel, Jean Saphir, Fernand Allais, Marthe Roinel, Jacques Duval, Charles Grandel, Gaston Miliane, Albert Sérieys, Lucie Bauer, Rouffiac, Le petit sous-off., Marc Audrey, B. Audin, B. Nalin, Un Lyonnais patriote, A. M., Suzanne Naret, Raffaël de Bruges, Jean Magaud, Paul Pradel, Henri de Lagarde, Auguste Picot, Marie-Louise Crépin-Leblond, Paul Lefèvre, M. Maur de Cheldœ, Raymond Puech, Le Troglodyte, Sous-lieutenant L. M., Elisabeth Seizor, L. Hubert d'Ignauval, Désiré Briand, Paul Bermont, Pierre P.-J. Richard, Paul Fraysse, Henri Tuffier, Léopold Cyr, Gaston Mas, Aimé Jaulin, Félix Colomb, Jean Rhuys, E. Paret, S. Frantz, Gaston Forgeois, S. Dessaguères, A. Muret, Charles Daydé, François Signerin, Marcel de Lormes, Sylvain Reillant, L. de Mussa, Henry Noblet, Pierre Daussint, Mado, Albert Rochais, Pierre Félix, Henri Bosco, Alidas Faure, Georgette Garmond, René Laser, Frédal, Max de Seilh, Suzanne Meusy, Marcel Bertrand, M.-G. Saintive, Pierre Chartier, Ena Ramie, Victor Mottes, Alice Michelet, Maurice Zmiro, Léon Grenet, Le petit sous-off., A. Walhett, Ch. Enginger, Mozenet, Yvonne Renault-Magny, Y. K., André Baudon, B. Nalin, Un poilu de l'Orient, Beraussou, André Maurellet, Henry-Louis Ninot, Gustave Thom, Paul Geoffroy, E. Crotté, Joseph Mazzini, A. Muret, Charles Noble, Marius Augé, Max de Seilh, Prugnot, R. Herval, R. H., Paul Franck, Thimothée Paret, Léon Gal, A. Latour, Edmond Pasquier, Aspirant Valette, Henri Coomans, Henri Combretoux, Louise Lafay, Albert Cazajus, Vien, L.-L. Sady, caporal au 113e, Révy, Georges Pons, Maurice Houette, Jean Aroix, Robert Chamboredon, Adrien Théry, Jules Chaufour, André Gaillon, Ernest Lafond.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

IX

VOLE, MON CŒUR, VOLE !

Le blessé de l'ambulance 943 857 va beaucoup mieux.

Pour faire visite à son blessé, Sylvette soigne sa toilette. Non par coquetterie, — cherche-t-elle à s'expliquer, — mais afin de fêter et d'honorer l'armée. Elle se choisit une robe ni trop claire, ni trop sombre, un élégant tailleur gris, couleur du temps, couleur aussi de ses pensées.

Mlle d'Auberval se dirige vers l'orangerie du manoir, devenue le pavillon A, salle Blanqui. Dès le seuil, elle aperçoit le jeune géant, quoique son lit, le seul lit occupé d'ailleurs, — est-ce le n° 13 ? — soit là-bas, dans le coin contre le vitrage. A la vue de Sylvette le soldat lâche son journal et la salue joyeusement :

— Enfin, vous voilà ! Vrai, ça n'est pas trop tôt. Bonjour ma petite marraine.

— Bonjour, mon grand filleul.

Ainsi, de consentement mutuel, dans une poignée de mains vigoureuse que souligne un regard loyal et confiant, en deux phrases courtes jaillies spontanément du cœur aux lèvres, se trouve conféré le baptême de guerre. Baptême de feu, baptême de sang, où l'ennemi, hélas ! distribue les dragées, baptême où ne manquent ni le sel ni l'eau puisque déjà Sylvette y a versé des larmes !

Un silence.

A se retrouver devant son blessé, la jeune fille est prise d'une émotion intense et fort complexe. Elle ne peut et ne sait l'exprimer que par cette petite phrase simplette :

— Je suis contente de vous revoir.

— Et moi donc !

Le regard et le sourire des deux camarades s'en disent un peu plus que leurs voix.

— Etre filleul, c'est gentil, mais ça ne suffit pas, remarque insidieusement le soldat, Quels prénoms de guerre me donnez-vous, marrainette ? Ne m'appelez pas mon *poilu*, je n'aime pas ce mot là.

— Et moi, j'en ai horreur ! Poilu, c'est laid, c'est vulgaire, c'est lourd. Je vous appellerai mon *héros !*

— Emphatique.., et d'ailleurs je ne le mérite pas encore suffisamment.

— Alors, mon *preux*, comme dans les vieux romans de chevalerie. Je me demande pourquoi nous n'avons pas adopté ce terme pour nos combattants. C'est très joli, mon preux !

— Oui, mais trop vieux jeu.

— Alors je dirai mon *bleuet !* Je trouve ce mot-là jeune et charmant. Votre capote est bleue. Sous vos cheveux blonds comme blés, vos yeux sont du même bleu que la fleurette des champs. Ça vous va tout à fait.

— Ça ne me va pas du tout. Le bleuet est un soldat de dix-huit ou dix-neuf ans qui n'a pas vu le feu. Or j'ai vingt-six ans, dont trois ans de service. J'ai combattu à Dinant, à Charleroi, à Guise, sur la Marne. J'espère bientôt retourner au front. Je n'ai ni la fraîcheur ni le charme d'un bleuet.

Mais Sylvette, très gentiment, s'entête :

— Ne savez-vous pas que, dès le début de la Révolution, le surnom de Bleuet était couramment appliqué aux volontaires et aux gardes nationaux qui portaient l'habit bleu ? On désignait La Fayette sous le plaisant sobriquet de *Général Bleuet* ou *Général des Bleuets*. Vous voyez que le surnom ne date pas d'hier. En vous le décernant, mon grand filleul, je lui rends son sens traditionnel. Et puis je ne veux pas m'embarrasser de tant d'explications. Vous êtes un bleuet monté en graine, voilà tout, et pas en mauvaise graine, j'espère ! Etant marraine, n'ai-je pas le droit de donner à mon filleul le sobriquet qui me plaît ? Et si les autres, trouvant le terme impropre, vous le refusent, j'en serai ravie, mon grand filleul, car vous serez alors, mon bleuet à moi toute seule !

Allez donc réfuter de pareilles raisons ! Ce vieux bleuet, pas le moins du monde fané pour ses vingt-six ans, y songe d'autant moins que sa jolie berceuse, confuse de son audace, est devenue rouge comme un pavot. Cette touche de fard aux joues, ma foi, lui va très bien. Encore qu'après coup, cette timidité de la petite marraine intimide le grand filleul lui-même et, pendant quelques secondes, ils ne se disent plus rien.

Cette couchette est aussi étroite, mais combien plus courte que celle de la chambrette ! Carcasse de fer tranchant en noir sur la blancheur des murs crépis à la chaux, elle évoque des barreaux de prison. Vision de prison encore ce matelas plat sur un maigre sac de paille et, au-dessus du chevet, cette planchette nue de tout paquetage, car le bleuet de Sylvette n'a rien à mettre dessus. Pas une lettre, pas une boîte de chocolat, pas une fleur même fanée ! Couleur prison aussi cette couverture de laine d'un brun sale, neuve et propre sans doute, mais comme imprégnée d'ombre.

La jeune fille a soudain remords de s'être faite belle, — bien discrètement pourtant, — quand elle voit la vilaine vareuse bleu sombre du blessé, vareuse d'hospice rapiécée, qui laisse voir une grosse chemise de toile bise, sans col. Décidément l'infirmière-major n'a pas gâté le filleul de Sylvette. Celle-ci a l'impression que son camarade de guerre est dédaigné, négligé, traité en blessé sans importance. Quelle pauvre installation, comparée à la chambrette blanche douillette, tiède, comme ouatée de blancheur et parfumée d'intimité !

Sylvette a le cœur serré. Des larmes lui viennent aux yeux, mais des larmes encore trop craintives pour se risquer hors des cils. Son regret s'exhale dans un soupir.

— Et dire que vous êtes dans le lit n° 13 !

— Ça non, par exemple ! Sans être superstitieux, je ne défie pas la guigne. Aussi ai-je choisi le lit qui me plaisait, dans ce coin clair d'où l'on voit le parc et que chauffe le soleil... quand il y en a ! J'ai déménagé, sans tambour ni trompette, à la cloche de bois ; mes meubles et mes ballots étant plutôt légers, ce fut vite fait et je me suis installé d'emblée dans ce pieu-là.

— Mme Heltoux ?

— Elle a fait du boucan.

— Et vous ?

— J'ai fait le sourd. A ses véhémentes objurgations d'avoir à réintégrer le n° 13, j'ai riposté : « Peux pas... Trop faible... Qu'on m'y porte ! » Et comme ni Darcy, ni le boiteux ne sont de force, je reste où je me trouve bien.

— Pourquoi vous a-t-on mis ici ?... Vous étiez tellement mieux là-haut, chez moi !

Le géant braque droit sur la petite châtelaine ses yeux d'un bleu cru, clouté de taches d'or pareilles à des blutes de soleil. En même temps ses lèvres charnues et fraîches esquissent une moue d'enfant gâté qui boude, une moue dont l'expression puérile contraste curieusement avec le reste de la physionomie très mâle, très énergique.

— Comment ce chambardement peut-il vous contrarier ? demande-t-il d'un ton de doute et de raillerie méfiante.

Il n'ajoute pas : « Puisque c'est vous qui l'avez voulu ! »

Mais la petite d'Auberval devine cette fin de phrase à sa grimace dépitée. Et quelle voix bourrue, quel regard dur ! Sylvette ne reconnaît plus son bleuet si doux, si tendre, si émouvant de la nuit de fièvre et de délire.

Au reproche interrogatif, Sylvette se rappelle que la belle cousine, avec sa désinvolture habituelle, a dû lui « mettre sur le dos » l'initiative du petit chambardement. Elle croit entendre la voix aiguë et sèche de Marthe répondre aux questions étonnées du jeune homme :

« Ma cousine aime ses aises. Un rien la gêne : elle veut ravoir sa chambre ! » Marthe elle-même ne lui a-t-elle pas avoué qu'on avait *évacué* le blessé par ordre de la châtelaine. La marraine souhaite vivement se disculper, mais elle ne le peut qu'en rejetant à son tour la faute sur Marthe. Il lui paraît mesquin de se plaindre de sa cousine. Replacer les choses sous leur vrai jour, expliquer le comment et le pourquoi, ne serait-ce pas mettre ce brave garçon au courant de leurs querelles intimes ? Ne serait-ce pas aussi semer la zizanie, discréditer l'ambulance en donnant à douter de l'ordre, de l'organisation, des soins éclairés de sa directrice ?

Mlle d'Auberval est résolue à se taire. Mais qu'il en coûte à la petite camarade de passer pour égoïste aux yeux de son grand filleul ! Aussi, dans l'émoi que lui cause cette décision de silence, effarées, poussées et bousculées par d'autres, les deux larmes, hésitantes encore, timidement arrêtées au seuil des paupières, jaillissent hors des cils où les pauvrettes sont tout de suite mangées, bues, dévorées par la brûlante rougeur des joues.

Devant ces pleurs, les blutes d'or, qui donnent au regard du géant une acuité de curiosité défiante, s'éteignent brusquement. Il n'y a plus que du bleu dans ces yeux de bleuet, un bleu devenu très doux.

— Cela vous contrarie aussi, je le vois, admet-il conciliant. Mais alors..., pourquoi ?

Puis devant un nouvel afflux de larmes roulant sur le visage de Sylvette, pareilles à de fines gouttelettes de rosée qui glisseraient sur des roses, le filleul renonce à finir sa phrase et ne pousse pas son enquête plus loin. On dirait, que dans un haussement d'épaule, il veut rejeter ces choses inexpliquées très loin derrière lui, dans le passé. Et il conclut dans un soupir de détachement résigné :

— A quoi bon savoir ? Dans ce monde les plaisir sont courts et les chagrins *durent toute la vie*. Je crois même que cela rime avec Sylvie...

Immédiatement la vieille romance surgit dans la mémoire de Sylvette. Décousues mais combien suggestives, les paroles se précisent en son souvenir : « *J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie... Elle me fuit et me quitte à son tour... Elle a changé pourtant...* »

Ainsi, en dépit des larmes versées, le grand blessé croit encore un peu à l'oubli, au caprice et peut-être à l'égoïsme de Sylvette. C'est affreux ! Comment le dissuader, mon Dieu ?

Le filleul reprend avec ce sourire ironique dont il masque ses accès de mélancolie :

— Là-haut, dans la chambrette blanche,

---

(1) Copyright by Charles Foley, 1916. — Tous droits de reproduction et de traduction réservés.
Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

c'était vraiment trop gentil pour être vrai! Sous vos mousselines, je me sentais redevenir pur comme un petit ange emmailloté de nuages. Je faisais, à plein ciel, le plus joli voyage de toute ma vie..., mais le songe a duré ce que durent les songes : l'espace d'une nuit!

Il ajoute, plus gouailleur :

— Si vous avez le temps et l'occasion de me mieux connaître, marrainette, vous constaterez que ces revenez-y d'attendrissement ne sont pas dans mes façons coutumières. Au demeurant, je ne me nourris pas de poésie, mais de la plus substantielle réalité pratique; j'estime que regrets et souvenances sont du temps perdu... mais, ici, n'ayant pas autre chose à faire que perdre mon temps, je me berce et me dorlotte avec ce souvenir-là..., faute de mieux!

Puis, comme s'il eût laissé échapper ces derniers mots étourdiment, il reprend avec malice :

— Faute de mieux n'est ni sincère ni aimable... Je vous demande pardon... Je devrais dire faute de pis!

Et, de mémoire ferme, il se tient prêt à expliquer pourquoi, jusqu'à ce jour, les jeunes filles lui sont demeurées à peu près inaccessibles. Mais Sylvette, qui n'a ni le goût, ni l'habitude du flirt, manque cette belle occasion de provoquer les confidences du jeune homme. Sans discerner l'invite aux questions, elle se sent simplement encouragée, puis consolée par ce regard moins dur, par cette voix moins bourrue. Alors, machinalement, ainsi qu'elle l'a fait jour et soir, dans la chambrette blanche, elle esquisse un mouvement pour aller s'asseoir sur sa chaise basse, au chevet du blessé.

Le géant devine son intention et ricane :

— Pas moyen! La bonne petite chaise n'est pas là, et les lits sont tellement rapprochés les uns des autres, que vous ne pourrez pas vous faufiler entre eux, toute fluette que vous êtes.

— Vous croyez ça, sourit la châtelaine; eh bien, tenez, m'y voilà!

Et c'est vrai. Elle a pu se glisser prestement, et elle vient s'asseoir sur le bord du lit voisin. Ils se trouvent l'un près de l'autre, plus commodément pour causer.

Le filleul sourit à sa marraine.

— Dépêchons-nous de bavarder, propose-t-il, car l'infirmière-major, le médecin, Darcy et tout le bataclan ne vont pas nous laisser longtemps tranquilles. Je suis le blessé de l'ambulance, fredonne-t-il, le vrai, l'unique, le seul blessé... C'est vous dire que tout le monde s'occupe de moi. Il faut que j'aie une rude santé pour subir ces soins aussi nombreux que variés et ne pas m'en porter plus mal. Mais procédons par ordre. Je veux d'abord profiter du tête-à-tête pour vous remercier de ce que vous avez fait pour moi. Sans vous, épuisé de fatigue et de faim, perdant mon sang, à bout de souffle, j'achevais de crever contre le mur, dans l'ornière, en pauvre chien perdu. Et, même là-haut, dans votre blanche chambrette, j'ai bien manqué passer de vie à trépas. Pris de vertige, j'avais l'impression de glisser, puis tomber dans le vide noir de la mort... J'y glissais, j'y tombais, je m'y perdais pour toujours, si, à quinze ou vingt reprises, vous ne m'aviez *tendu la perche*..., la petite perche que voilà!

Le géant prend la menotte de Sylvette et la serre doucement dans sa main large :

— Nerveuse et solide, cette petite perche, sous son enveloppe mignonne, douillette et jolie, jolie, jolie!

Sylvette pressent que le blessé va porter les doigts fluets jusqu'à ses lèvres. La voici de nouveau qui rougit. L'idée de ce baiser, même respectueux et reconnaissant, l'effarouche, car, enfin, le géant n'a plus l'excuse de la fièvre et du délire. Evidemment, il serait convenable que la jeune fille retirât sa main, mais elle s'émeut du chagrin que va causer ce geste de froideur et de défiance. Ce geste, hélas! la petite châtelaine n'a même pas la peine de l'esquisser. Avant que les mignons ongles roses aient effleuré ses lèvres, le soldat a brusquement laissé retomber la menotte. Et Sylvette, désolée, devine immédiatement :

« Il vient de constater que je n'ai plus sa bague au doigt. »

Et, en effet, subitement pâli, le visage du malade n'exprime plus qu'une morne indifférence. Sous son sourcil froncé, son regard s'assombrit, son sourire s'efface. Trop fier pour demander aucune explication, mais visiblement froissé, le filleul se tait et la petite marraine se sent le cœur très gros.

« Mon bleuet n'est plus le même », songe-t-elle attristée.

La dame blanche a passé par là. Il semble même que son ombre, mince, svelte, insinuante, vient de se glisser et de jeter du froid entre eux.

Sylvette conçoit que son silence, justifiant elle ne sait au juste quels soupçons ou quels griefs insinués par la belle cousine, peut aggraver le naissant malentendu. Ah! qu'il lui serait facile de le dissiper, ce malentendu! Il lui suffirait, par exemple, d'avouer :

« Il est vrai que j'ai retiré votre anneau, mais c'était pour l'enfiler à ma chaînette d'or, parmi mes croix et mes médailles très aimées. Je ne porte plus votre bague à mon doigt..., parce que je la porte plus près, tout près de mon cœur! »

Mais si le grand filleul est fier, sa petite marraine l'est au moins autant. Et cet aveu-là, Sylvette, en ce moment surtout, ne le fera pour rien au monde!

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Sœur Gabrielle



L'officier qui veut bien guider notre petite caravane nous a dit ce matin : « Il ne faut pas passer à Clermont-d'Argonne sans aller faire une visite à sœur Gabrielle. C'est une vaillante femme, un beau type de Française : elle vous intéressera. Restée seule avec sa petite communauté dans la ville abandonnée par tous les habitants, fuyant devant les hordes du kronprinz, elle a su en imposer aux chefs allemands par sa ferme attitude et leur a tenu tête. Elle a ainsi sauvé de l'incendie et du pillage l'hospice de vieillards qu'elle dirige et où elle a soigné depuis, avec un dévouement illassable, plus de huit cents soldats français blessés en février aux attaques de Vauquois. »

Accepté d'enthousiasme! Allons voir la brave sœur Gabrielle.

De loin, Clermont-d'Argonne nous apparaît comme une pittoresque petite ville, dominée par sa vieille église gothique, bâtie sur une éminence et qu'ombragent de grands arbres vénérables... Mais, de près, ce n'est plus, en réalité, qu'un monceau de ruines calcinées. La plus grande partie des maisons sont écroulées et brûlées — brûlée aussi, hélas! et dévastée comme sa grande sœur la cathédrale de Reims, la charmante petite église! Les vieux arbres qui l'entourent semblent la veiller et cachent de leur mieux ses blessures.

La sœur tourière nous introduit dans la petite cour enclose du couvent. « Notre mère, nous dit-elle, est occupée en ce moment, mais elle ne tardera pas à venir. »

Des colombes effarouchées s'envolent sur les toits; des blancheurs de cornettes apparaissent derrière les vitres des fenêtres : on dirait que des anges passent... Le long du mur, une cloche recueillie attend patiemment l'angelus. Dans un coin, un houx énorme, trois fois centenaire pour le moins, constellé de ses mille petites boules rouges, ressemble à un arbre de Noël. Un léger



arome de tisane flotte dans l'air candide et on a sur les lèvres comme la fraîcheur d'une pastille de menthe...

Bientôt une porte s'ouvre; nous entendons à la cantonade une voix décidée de maîtresse femme donnant des ordres rapides... Et dans un actif cliquetis de clés et de chapelet, sœur Gabrielle vient vers nous.

Elle est jeune pour une supérieure et porte la coiffe de l'ordre de Saint-Vincent de Paul, ces

grandes ailes blanches qui mettent en se penchant sur les lits douloureux, comme une ombre apaisante de purs rideaux de lin.

— Bonjour, messieurs. Entrez, je vous en prie, dans le parloir.

Nous sommes là deux officiers et quatre journalistes, et nous hésitons devant le parquet immaculé, les yeux désolés et confus, baissés vers nos gros souliers et nos jambières qui ne sont plus que des bottes de boue ; car nous avons passé la matinée dans les tranchées.

— Oh ! ma sœur, vraiment non ; ce serait un sacrilège !

Mais la bonne sœur nous bouscule et nous pousse :

— Allons, allons, entrez ; nous sommes en guerre !

Brouhaha... On dérange le pensionnat des chaises bien sages rangées le long des quatre murs blanchis, et nous voici, le stylo au bout des doigts, tout oreilles, assis autour de la sœur.

— Je vois ça. Vous désirez, messieurs, que je vous raconte comment ma chère maison a échappé à l'incendie. Je suis un peu pressée, car ça va être l'heure du repas de mes vieux. Mais tout de même, puisque vous avez pris la peine de venir de si loin, je vais vous contenter. Voici :

« Les troupes françaises, sous la pression des Allemands, ont dû abandonner Clermont le 4 septembre. Tous les habitants et même le maire (je l'excuse, car c'est un vieil homme très fatigué et qui s'était beaucoup surmené pendant la mobilisation) avaient quitté la ville. Les autorités militaires françaises vinrent me prévenir que je devais sur le champ partir aussi. J'ai demandé :

» — Pouvez-vous faire évacuer les vieillards dont j'ai la charge ? Je ne partirai pas sans eux.

» Malheureusement, cela n'avait pas été prévu. Je suis donc restée seule avec mes sœurs à mon poste.

» Je fis alors un petit tour dans la ville déserte. Les dernières troupes françaises venaient de passer. Les rues étaient vides. Seul, couché sur le sol, un malheureux petit fantassin gisait, pâle, pâle, presque inanimé. « Mon pauvre petit, » lui ai-je dit, il faut te lever et suivre tes cama- » rades. Les Allemands vont arriver et ils te » tueront. » Mais il était épuisé par la dysenterie ; il n'en pouvait plus. Il me répond d'une voix mourante :



Les ruines de Clermont-en-Argonne.

» — Qu'ils me tuent, s'ils veulent, je suis à bout de forces.

» Alors, je l'ai porté comme j'ai pu jusqu'à l'hospice. Mais où le mettre ? Le pauvre petit me disait : « Couchez-moi dans le dortoir, vous » direz que je suis un de vos vieux. » Voyez-vous ça ? Avec cette pauvre figure d'enfant ! Je me disais : « Si ces maudits Allemands le dé- » couvrent ils vont tout massacrer. » Alors, j'ai eu une idée ! Je lui ai arrangé un lit dans un petit cabinet à part et j'ai accroché sur la porte une belle pancarte où j'ai écrit en grosses lettres : *Contagieux*. Que le bon Dieu me pardonne ce petit mensonge !

Voilà que les premiers obus allemands éclatent. Bientôt c'est un terrible bombardement, tout s'écroule partout. Mes pauvres vieux étaient fous de peur. Aidée de mes sœurs, je les descends à la cave et je les installe tant bien que mal sur des matelas. Nous avons passé là de pénibles moments à la lueur d'une lampe Pigeon.

» Enfin, vers cinq heures du matin, le bombardement cesse et j'entends un bruit cadencé de grosses bottes : c'était l'infanterie allemande qui arrivait ; puis des fourgons, des caissons, et des canons, et des canons !

Que faire ? Je ne sais pas un mot d'allemand. Je me dis : « Ils ne comprendront pas un » mot de ce que je vais leur dire, si je leur » parle. » Je suis Auvergnate, messieurs ! »

Nous ne pouvons nous empêcher de sourire. Bravo, ma sœur, vous ne faites pas mentir la légende : « A moi d'Auvergne, ce sont les ennemis ! »

Toute à son récit, la bonne sœur reprend vivement :

» Qu'est-ce que je fais ? J'écris bien lisiblement, sur un papier, à peu près cela : *Messieurs, je suis restée ici, avec mes sœurs, auprès des vieillards infirmes dont j'ai la garde. J'ai des lits. Comme me le commandent les lois de la guerre et les préceptes de ma religion, je soignerai vos blessés avec un entier dévouement ; épargnez la ville et mon couvent. Je m'en rapporte à votre dignité de soldats.*

» Il n'était que temps. De violents coups de crosse ébranlent la porte, qui cède et s'abat, et je me trouve face à face avec trois grands officiers allemands qui braquent sur moi leurs revolvers. Je tends mon papier à celui du milieu. Il met son monocle et lit attentivement, pendant que les autres me tiennent en joue. Puis il me dit, en mauvais français :

» — Où est le bourgmestre

» — Il est parti.

» — Où est le pasteur ?

» — Il est parti.

» — Tout le monde est parti. Alors, on nous » prend pour des barbares ! On s'en repentira. » Vous, brave ; votre maison sera respectée. »

» Alors, d'un geste, je relève les canons des pistolets et je lui dis fermement :

» — Il faut que vous me donniez votre pa- » role d'honneur que vous épargnerez aussi la » ville. »

Il répond : « C'est bien », et il demande à visiter l'hospice. Quand il voit le dortoir, dont les lits étaient vides (les vieux étaient toujours à la cave), il dit : « Il me faut ces lits. » Je lui fais observer que ce sont les lits de mes vieux et que je les garde pour eux. Mais il me répond brutalement : « Les vieux, ça n'existe pas en temps » de guerre. Capout, les vieux ! » Mais il avait affaire à forte partie. Je me débats et, pour le décider, je lui promets les soixante-dix autres lits de l'hôpital pour ses blessés. Il me demande si



Sœur Gabrielle reçoit les officiers allemands.



L'église de Clermont-en-Argonne après le bombardement.

je n'ai pas caché chez moi des soldats français : Je lui réponds : « J'en ai un », et je le conduis devant la chambre où est couché mon pauvre petit fantassin, bien tremblante, vous pensez. Je lui montre la pancarte : *Contagieux*, en lui disant : « Fièvre typhoïde. » Ils parlent entre eux ; j'entends plusieurs fois le mot : typhus... et ils n'insistent pas. Je respire et je rends grâce à Dieu. »

Très intéressés à ce petit soldat, nous demandons ce qu'il est devenu.

« — Oh ! il a guéri, et, quand les Français sont revenus, il est parti.



Sœur Gabrielle a sauvé ses bêtes..

» Bientôt, les blessés allemands arrivent à pleines charrettes. Je les installe partout, dans toutes les salles libres.

» Mais voici que, vers dix heures, le feu éclate dans la ville, toutes les maisons brûlent et notre couvent est entouré de flammes. La chaleur est tellement intense que les vitres de nos fenêtres éclatent. Je cours vers le colonel (j'ai appris depuis que l'officier à qui j'avais parlé était colonel. Je lui dis, indignée : « Monsieur, » la parole d'honneur pour un soldat français est » une chose sacrée ; que vaut donc la parole » d'un officier allemand ? » Oh ! cela l'a touché. Il me répond, visiblement troublé, que c'est un feu de cheminée qui a provoqué l'incendie d'une maison. Ce n'était pas vrai : l'incendie avait été allumé et propagé par ordre. Mais je lui fais toucher les murs de notre maison, qui sont brûlants. Alors, il a peur pour ses blessés et il envoie chercher une escouade de sapeurs, car les pompes de la ville étaient détruites. Toute la nuit, ces sapeurs ont arrosé les murs, et ainsi notre cher couvent a pu échapper à l'incendie. »

Nous entendons tinter la cloche de l'angelus : il est midi. La sœur Gabrielle se lève, nous nous apprêtons à prendre congé. Mais l'un de nous désire poser encore quelques questions à la sœur.

« — Comment se sont comportés les soldats allemands vis-à-vis de vous ?

» — Eh bien ! messieurs, il faut être juste, ils étaient polis. Chaque fois qu'une de nos sœurs passait devant eux, ils s'effaçaient et faisaient le salut militaire. »

Ainsi le charme angélique de ces saintes femmes agissait sur ces bêtes féroces, et ce fut le miracle renouvelé de sainte Blandine.

« — Mais, reprend sœur Gabrielle, ils étaient gourmands et avaient un appétit vorace. Figurez-vous qu'après m'avoir pris mes poules et mes lapins, ces misérables s'apprêtaient tout simplement à égorger mes cochons, les cochons de mes vieux ! Ah ! pour le coup, j'ai éclaté ; je leur ai déclaré tout net qu'ils me tueraient avant mes cochons. Eh bien ! je les ai sauvés aussi !

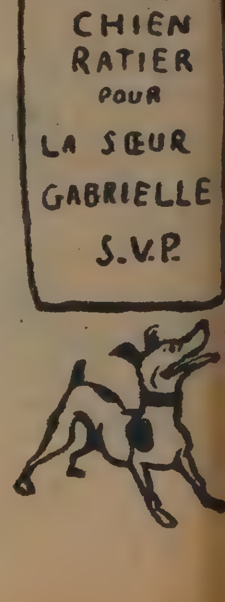
» Enfin, le 13, ils fuyaient devant les Français vainqueurs.

» Avec quelle joie j'ai vu revenir dans notre pauvre Clermont dévasté les premiers pantalons rouges..., je pleurais de joie. »

Et comme, très émus, nous félicitions sœur Gabrielle de son courage, elle nous a dit simplement, ses yeux brillants soudainement baissés :

« — Je suis heureuse d'avoir pu, avec l'aide de Dieu, conserver cet hospice à la municipalité. Seulement, messieurs, en échange de mon petit récit, je voudrais bien vous demander une faveur. Les Allemands ont été chassés ; mais les rats les ont remplacés. Oui, nous sommes littéralement dévorés par les rats. Dites à Paris qu'on nous rendrait un grand service en nous envoyant quelques petits chiens ratiers.

Voilà qui est fait, ma sœur.



Texte et dessins de SEM

LES·ANNALES



MESSIDOR

30 Juillet 1916

ABONNEMENTS ET RéDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

Avez-vous taillé un crayon sans briser la mine ?

Combien en avez-vous gaspillé de ces crayons, vingt fois brisés, vingt fois retaillés! Que de temps et d'argent perdus! Un crayon qui ne se taille pas, qui ne salit pas les doigts, quel idéal!

Il existe, c'est le

Crayon Papier

Exigez-le chez votre papetier.

Propre, Pratique, Léger, il ne se casse pas, il ne se taille pas.

Il suffit de découper entre deux trous une bandelette de papier qui se déroule et met la mine à découvert.

SE FAIT EN NOIR ET EN TOUTES COULEURS

En vente dans toutes les Grandes Maisons

FABRICATION FRANÇAISE

Usines à Paris

POUR BIEN ACHETER MEUBLES D'OCCASION
Voir *Bureau Centralisateur d'Ameublement*, 54, B^d Richard-Lenoir



J'OFFRE *à tous la* "GEMME ASTEL". *Cette Gemme puissante et mystérieuse vous fera obtenir ce que désire votre cœur; Si vous désirez* SANTÉ, BONHEUR, *connaître la joie d'aimer et d'être aimé, devenir l'un de ces êtres enviés ne connaissant pas d'obstacles et à qui tout sourit; demandez le « Livre d'Or » de la* "Gemme Astel". *(Envoi sous pli fermé: 20 cent.)* Cette gemme est facilement expédiée dans une simple lettre recommandée. Prix spécial pendant la guerre. *SIMEON BIENNIER*, Bijoutier-Lapidaire, 16 *rue des Gras, Clermont-Ferrand.* — Maison créée en 1901.

OU IL EST DIT QUE LA CIRE REND AU TEINT SA BEAUTÉ ORIGINELLE

On a pu lire de temps à autre des notes dans les journaux relatant les effets remarquables obtenus par l'usage régulier de la cire aseptine au lieu de crèmes absorbées par les pores. Une enquête démontre que la cire aseptine pure, qui peut être obtenue chez tous les bons pharmaciens, doit sa grande popularité au fait qu'elle a la propriété de détacher et de dissoudre les tissus morts qui cachent ou étouffent le véritable épiderme qui est au-dessous. Les rides, les lignes accusées, les teints épais et blafards, ainsi que presque tous les défauts du visage sont dus à l'accumulation de ce tissu mort, qui ne peut être enlevé qu'en frottant avec le bout des doigts chaque soir un dissolvant approprié, tel que la cire aseptine, laquelle rajeunit fréquemment de 10 à 15 ans en une semaine. Les dames qui suivent ce simple traitement à la cire sont invariablement étonnées du résultat.

VOYAGES

Il est recommandé à toute personne projetant un déplacement ou excursion en France ou à l'Étranger, d'écrire à MM. **THOS COOK & FILS** 1, pl. de l'Opéra PARIS, qui fourniront gratuitement tous renseignements pour obtenir le maximum de confort avec le minimum de dépenses.

CONSTIPATION
et ses Conséquences
GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK
1 ou 2 grains avant le repas du soir.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS: 8, Rue Vivienne, Paris.



Amateurs de bon café

Assurez-vous { préparation parfaite, arôme concentré, économie d'un quart } avec le nouveau filtre double LE TONNEAU brev. S. G. D. G. *Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 6 fr. 95.* VOISIN, 8, rue Remparts-d'Ainay, Lyon.

Poils et Duvets disgracieux

du visage et du corps sont détruits radicalement par la **CREME EPILATOIRE "PILOBE"**, parfumée, toute prête à employer. *Effet garanti.* N'occasionne ni boutons, ni rougeurs, et n'irrite jamais la peau. Le flacon 4 fr. Envoi discret cont. mandat ou timb. **DULAC**, Ch^te, 10 *bis*, av. St-Ouen, Paris.

La Pommade Philocome Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber et, s' graisser, les fait repousser, abondants et soyeux, après la 3e friction. *Dépôt toutes ph^cies.* F^co poste, 2f 50. — Les six pots, 13f 20. Adr. comm. au Laborat^re GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura) ÉTRANGER: 3 fr. 10. — Les six pots, 16 fr. 50.

ASTHME

Soulagement et Guérison par les Cigarettes ou la Poudre **ESPIC**
2 fr. la B^e Toutes Ph^ies. — & : 20, rue St-Lazare, Paris. Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.



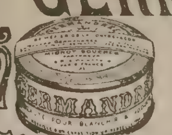
UN PRÊTRE L'Abbé HAMON, Curé de Vaumoise (Oise), possède les recettes infaillibles pour guérir DIABÈTE, ALBUMINE, Cœur, Reins, Foie, etc. et toutes Maladies chroniques, réputées incurables. Aucun Régime, rien que des Plantes. GRATIS ET FRANCO. Notice convaincante. — Laboratoire Botanique de l'Abbé HAMON, St-OMER (Pas-de-Calais), France.

L'HYGIÈNE du SOLDAT

L'alcool de menthe de Ricqlès est indispensable en campagne.

Par son action antiseptique il assainit l'eau, préserve des épidémies et dissipe tout malaise. C'est un stimulant énergique. Refuser les imitations. Exiger du Ricqlès.

GERMANDRÉE



en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

Demandez un N° spécimen DU MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

14, rue du Helder, Paris (IXe)

C'est l'un des plus anciens organes de la finance parisienne et un guide sûr et indépendant des capitalistes.

Chaque jeudi, il donne à ses abonnés les cours des valeurs, les renseignements d'actualité : assemblées, coupons, tirages, etc.

Les *Abonnés des "Annales"* ont droit à un prix de faveur de 5 fr. pour la France et de 7 fr. pour l'Étranger (au lieu de 8 fr. et 10 fr.), montant de l'abonnement d'un an.

Vérification gratuite de tous les tirages et renseignements gratuits sur toutes les valeurs pour les abonnés du *Moniteur des Tirages Financiers.*

HYGIÈNE ET BEAUTÉ

Spécialités renommées

APOSEPTINE Poudre aseptique pour la toilette des enfants et des femme. Prix 1.75
CRÈME LEJEUNE *Finesse du teint. Velouté de la peau. Disparition des rides.* Prix 2 fr.
DENTAL TOUSSAINT Pâte dentifrice, alcaline, antiseptique. Blanchissant, désodorisant. La b^te 2.50
EPILATOIRE LEJEUNE Inoffensif. Rapide. Sans douleur, sans rougeur 6.50
KORIDWEN *Parfum délicat à la fougère bretonne. Le flacon cristal en écrin riche.* Prix 10 fr.
SAVON-THYM *Neutre, onctueux, aseptique.* Le pain 1.25
TEINTURE LEJEUNE *Pour cheveux et barbe. Inoffensive. Infaillible.* Le flacon 3 fr.

Envoi franco sur demande à la Société "Le Parfait Nourricier", 70, r. Rochechouart, Paris.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE... 18 fr. | 9 fr. 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1727. — 30 JUILLET 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE..... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



MESSIDOR : JOURNÉE FINIE — Tableau de E. BAUDOUX.



SOLDATS AIDANT AUX TRAVAUX DES CHAMPS

Cliché de la Section photographique de l'armée

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

Maspero et Metchnikoff

Ces deux savants furent deux magiciens... Gaston Maspero ressuscita les sociétés endormies sous les pierres des pyramides et les sables du désert. Il fit revivre l'ancienne Egypte avec ses rois, ses stratèges, ses législateurs, ses mœurs politiques et familières. Dès l'enfance, il se sentait attiré par les poétiques mirages de l'orientalisme et s'essayait à déchiffrer les hiéroglyphes. C'est un champ d'activité où l'imagination, l'érudition, le sens poétique et le sens critique collaborent. Maspero réunissait tous ces dons. Doué d'un talent sévère, et charmant, il n'affirmait rien qui ne fut contrôlé et précis, mais il savait envelopper de grâces coloriées et sensibles, ses découvertes. Lorsque Mariette-Bey mourut, on s'inquiétait de lui trouver un successeur. L'Allemagne convoitait, bien entendu, cette place. L'intervention de notre agent diplomatique, M. de Blignières, réussit à faire évincer ses candidats au profit du jeune Maspero, brillant normalien, qui devenait ainsi, par un coup de fortune inespéré, directeur du musée et des fouilles archéologiques de Boulaq et de Memphis. Avancer, s'épanouir dans une voie librement choisie, travailler selon ses goûts, notre compatriote connut cette joie. Quand il pénétra pour la première fois dans la pyramide d'Ounas et franchit le seuil de la chambre où sommeillait Sésostris, il murmura : « Je crois rêver. » Des guirlandes de fleurs ornaient le tombeau et sur l'une d'elles, une guêpe, les ailes ouvertes, était posée. Sur les murailles, Maspero déchiffrait les noms d'Aménophis, de Toutmos, de Sêti. Il emportait les précieux papyrus et y puisait les éléments de ses livres lumineux et vivants. « La solitude m'attire, dit-il quelque part. Elle me donne la sensation de ce qu'était la cité antique. » Ces villes disparues, Maspero les connaissait comme s'il les eût habitées. Guide impeccable au verbe pittoresque, il nous y conduit. Une de ses pages les plus joliment évocatrices nous peint l'intérieur de l'école de Sippara, les salles où s'assemblaient les élèves, les tablettes où, sous la dictée des maîtres, ils transcrivaient leurs devoirs. Elle nous montre l'adolescent armé du stylet de bois, d'os ou de cuivre, incisant chaque trait dans l'argile encore fraîche, se répétant à mi-voix la valeur des signes graphiques à mesure qu'ils naissaient sous ses doigts. Ainsi des mondes ignorés et gros de surprises surgissaient aux yeux de l'explorateur...

C'était aussi un univers qu'étudiait Elie Metchnikoff et dont il tentait de percer l'énigme. Tandis que Maspero arrachait leurs secrets aux sépultures, il interrogeait la vie, il remontait à sa source, il fouillait le domaine de l'infiniment petit. Ces problèmes qui sont le tourment des hommes, il les examinait hardiment. Qu'est-ce que la vieillesse! Qu'est-ce que la mort? Ne peut-on supprimer l'une, retarder l'autre? Oui, répondait l'audacieux Metchnikoff. Il se vantait d'arriver à supprimer la souffrance physique, à chasser du corps humain les germes de destruction, à lui assurer un équilibre parfait. A l'appui de sa thèse, il invoquait la logique et la raison. Pourquoi, répétait-il, nos organes s'affaiblissent-ils, alors que notre volonté reste intacte? Qu'un être animé de désirs soit par ailleurs rongé, miné, anéanti, cela est contre nature. Nous avons l'habitude d'accepter la vieillesse comme les Indiens acceptent la famine. Modifions cette attitude et proclamons que la vieillesse doit être vaincue par la science »... Se mettant à l'œuvre, le physiologiste observait à travers les lentilles de son microscope, quelques-uns de ces drames obscurs qui se trament en nos chairs. Il voyait les éléments nobles de l'organisme, c'est-à-dire les cellules spécialisées qui font la besogne active des reins, du cerveau, dépérir après un certain nombre d'années révolues, pour céder à l'assaut de cellules inférieures, des phagocytes, qui circulent dans nos veines, en quête de proies faciles. Ces ennemis féroces assiègent les cellules vitales anémiées, s'installent à leur place, comblent, avec un tissu grossier les vides qu'ils ont ouverts. Le corps devient raide et paresseux. La décrépitude arrive.

Il faut lutter. Mais comment? Metchnikoff préconisait deux méthodes. Premièrement : par l'emploi de sérums spécifiques, soutenir, ragaillardir les éléments vitaux : combattre l'intoxication, cause principale de ces dégénérescences. Et le savant, penché sur notre misérable guenille, sondait, palpait, multipliait les recherches, bâtissait des théories, inventait des systèmes. Il vouait une haine particulière au gros intestin, véritable foyer d'infection, où les aliments digérés stagnent et se putréfient. Les virus qui s'en dégagent, nous envahissent, nous empoisonnent; Metchnikoff accusait de la plupart de nos maux ce fâcheux viscère. Ne pouvant l'abolir, il tentait de le rendre inoffensif; il le réduisait à l'inaction; il le nourrissait exclusivement de laitages, de légumes, de fruits cuits... De ce régime il attendait des miracles. Et son raisonnement se tenait très bien... Plus de poison. Donc plus de maladie. Les phénomènes morbides de la vieillesse disparaissent; la vie se prolonge; elle atteint aisément un siècle, peut-être deux, peut-être trois... « Actuellement, concluait-il, notre condition précaire nous oblige à faire en quarante ou cinquante années, simultanément et mal, tout ce que nous pouvons accomplir. Mais quand nous aurons devant nous la perspective d'une pleine existence, moins pressés, nous pratiquerons successivement toutes sortes de travaux. Jeunes (jusque vers cent ans peut-être), nous ferons les dures besognes et nous demanderons à l'amour un délassement; puis, mûris, non pas affaiblis par l'âge, nous nous adonnerons aux tâches intellectuelles, nous nous occuperons de politique. Alors tout ira mieux dans la société; car aujourd'hui — voyez l'absurdité! — à peine un homme a-t-il acquis un peu d'expérience qu'il perd mémoire et forces et doit abandonner les plus délicates fonctions à l'extravagance des jeunes gens. »

Les lois naturelles opposent leur inflexi-

ble rigueur à l'orgueilleuse illusion des hommes. Elles ont frappé Metchnikoff, prince de l'intelligence, ainsi que le plus humble artisan. Il a dû se résigner à vieillir. Et il n'est pas mort centenaire.

LE BONHOMME CHRYSALE.

PAGES OUBLIÉES

METCHNIKOFF

Sollicité par un journal de dire s'il croyait ou non à la veine, le savant lui envoya cette jolie réponse :

LA VEINE

Il faudrait, avant de pouvoir dire si dans sa vie on a eu une heure de veine, savoir en quoi consiste celle-ci. J'ai beau m'évertuer à chercher une définition satisfaisante, qui soit par conséquent rigoureusement scientifique, je ne la trouve pas. J'ai bien peur que la veine ce soit « de la littérature », et non pas « de la réalité ».

En faisant appel à tous mes souvenirs, je ne me rappelle aucune circonstance où le résultat de mes efforts ait été dû à d'autres causes que ma persistance et ma volonté. La veine est-elle le hasard? En ce cas, il me paraît absolument impossible d'en recueillir la moindre trace dans l'existence des savants qui ne peuvent recueillir la vérité que dans l'expérience.

Je sais bien que la poudre a été découverte tout à fait fortuitement, mais aussi ne vient-il à l'idée d'aucun historien de prétendre que Robert Schwartz fut un savant, même dans la plus faible acception de ce mot. Il y aurait aussi l'exemple de Newton, mais l'aventure qu'on lui prête n'est aujourd'hui considérée que comme une jolie légende. Pour moi, la veine n'existe pas, et je ne conçois même pas sous quelle forme elle peut jouer un rôle dans la vie et, par suite, dans les travaux des chercheurs. Montrez-la-moi d'abord dans mon microscope, je vous dirai ensuite si je l'ai déjà aperçue quelque part.

Si j'étais poète, sans doute vous répondrais-je autrement. La veine existe peut-être sous la forme de la folle du logis, de la fée Imagination, mais je ne suis qu'un homme de laboratoire n'ayant ni le droit, ni l'envie de demander quoi que ce soit à l'imprévu.

METCHNIKOFF.

MASPERO

Sensations de l'égyptologue devant la sépulture qui lui livre ses secrets. Page écrite au moment des fouilles de Memphis :

LA MOMIE

Zannéhibou était équipé luxueusement. Il avait été un gros personnage de son vivant, et il avait commandé les bateaux du roi, sans qu'on soupçonne quel roi il servit : aussi remarque-t-on parmi les objets déposés auprès de lui, une barque en bois d'une exécution soignée. La coque en est dressée sur quille, et les façons en sont semblables à celles des deux galères en or que M. Bénédite acheta naguère pour le Louvre. La galère-joujou du tombeau était sans doute la copie exacte de celle que Zannéhibou montait, lorsqu'il escortait le roi dans ses navigations. Elle accompagnait un véritable arsenal d'armes et d'insignes honorifiques en miniature, casse-tête, arcs, flèches, sceptres de forme variée, de quoi remplir une vitrine de musée, le tout sans préjudice de cinq à six cents figurines en faïence, d'un modèle gracieux et d'un bleu charmant. Lorsqu'après avoir écarté le couvercle en calcaire, M. Barsanti ouvrit la cuve en basalte, il la trouva pleine jusqu'au bords d'un bitume compact et dur dans lequel la momie était comme noyée. Il entama la masse au ciseau et, bientôt, des reflets fauves s'allumèrent, qui trahirent la présence de l'or : le cadavre portait un trésor sur lui. Ce ne fut pas mince affaire que de le lui enlever, et jamais bitume ne se montra plus rebelle à lâcher la proie dont jadis on lui avait confié la garde : il fallut la lui arracher lambeau à lambeau. Les momies de cette époque sont souvent revêtues de pièces en carton doré, masque, pectoral, bande d'inscriptions allongée sur les jambes, amulettes de vingt espèces et de vingt grandeurs : les dévots voulaient réaliser à leur profit une vieille idée de leurs ancêtres et transformer leurs chairs en métal précieux, mais faute de pouvoir opérer la transmutation en réalité, ils se donnaient l'apparence de l'avoir opérée. Les plus riches seuls se passaient le luxe de substituer une armure de lames épaisses à celles de carton doré dont les autres se contentaient. Zannéhibou avait un masque en or épais qui lui emboîtait la face, et un pectoral en or découpé.

Des bandes en or lui descendaient de la poitrine au cou-de-pied et elles nous apprennent son nom et sa filiation, des bracelets en or et en feldspath vert étaient déposés près de ses poignets et de ses chevilles, et vingt étuis en or emprisonnaient les doigts de ses mains et ceux de ses pieds. Toutes ces pièces sont embouties d'une finesse étonnante, et la valeur artistique en dépasse de beaucoup la valeur vénale, mais sans que rien encore y sorte de l'ordinaire. La merveille, c'est le collier bordé d'amulettes qui lui tombait du cou sur le sein, et dont M. Barsanti recueillit les fragments un à un dans le bitume. Nous connaissions l'orfèvrerie de la douzième dynastie par les trouvailles de Dahshour et celle du second empire thébain par les bijoux du Louvre et de Gizêh, mais nous soupçonnions à peine ce que l'orfèvrerie saïte pouvait être : la momie de Zannéhibou nous la rend. Ce sont des vautours, des éperviers, des âmes à tête humaine ou à tête de bélier, une barque mystique, un palmier, des cynocéphales adorant Osiris, des figurines de divinités, les motifs ordinaires de la décoration égyptienne, mais traités avec une délicatesse et une habileté de main qui les fait sembler presque nouveaux. La plupart ont été taillés en plein dans un lingot d'or minuscule, et il faut les examiner de très près pour en discerner les finesses. Qu'on ait pu empreindre d'une expression de douceur le visage d'une Isis, haute d'environ trois centimètres, on le comprend encore, mais que l'Horus assis sur les genoux de la déesse ait un air d'individualité sur sa face d'enfant, voilà ce qu'on s'imaginera difficilement tant qu'on ne l'aura pas vu. Le faire est bien partout celui de l'Egypte, et rien ne permet d'y deviner quelque emprunt de dessin ou de technique à l'étranger, et pourtant, un je ne sais quoi d'exotique qu'on ne trouve pas dans les bijoux d'Ousirtasen, ni dans ceux de Ramsès II. Un air de Grèce a soufflé déjà sur la vallée et Naucratis n'est pas loin de Memphis : quelque chose de la mollesse et de la grâce ionienne est répandu sus ces mignons chefs-d'œuvre.

G. MASPERO.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXV

LA CONTAGION SUBLIME

25 juillet 1916.

Mon cher ami, parmi les lettres bordées de noir dont cette guerre tragique m'a apporté la douloureuse émotion, il en est une, toute récente, qui m'a particulièrement bouleversé. Elle m'invitait à assister aux service et enterrement de Gustave-Lucien Peignot, lieutenant, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, des suites d'une maladie contractée au front, à l'âge de trente-deux ans. La lettre de faire-part ajoutait : « La messe funèbre sera dite également à la mémoire de ses frères morts au Champ d'Honneur : Georges Peignot, adjudant, tombé à Souchez, décoré de la croix de guerre; André Peignot, capitaine, tombé à Chuignes, décoré de la croix de guerre; Rémy Peignot, maréchal des logis, tombé à Carency, décoré de la croix de guerre. »

Ainsi, en vingt-deux mois, la mort a fauché une famille entière! Deux des frères Peignot s'adonnaient à la rénovation de la typographie française avec un zèle où le goût artistique tenait une plus grande place que l'intérêt commercial. Ils avaient dépassé l'ère des promesses pour entrer dans d'originales et heureuses créations. Un désir de bibliophile m'avait mis en relations avec Georges Peignot, le chef de cette famille et de cette maison d'élite. Une entrevue me suffit pour apprécier son intelligence active et ouverte, impatiente d'initiatives, la droiture de son caractère ferme et loyal, sa passion frémissante et réfléchie pour le noble métier auquel il avait voué sa vie. Sa mort a été un sacrifice accepté, voulu, cherché, pour la France. Une pieuse correspondance, dont je viole le secret pour donner cet héroïsme en exemple, m'a permis de suivre, presque jour par jour, les battements d'un cœur où la Patrie menacée avait pris toute la place.

Quand la guerre éclata, Georges Peignot avait quarante-deux ans. D'abord affecté au camp retranché de Paris, puis nommé adjudant dans un régiment d'artillerie territoriale, il fut versé, sur sa demande, dans l'infanterie coloniale. Il savait ce qu'il voulait et il voulait ce qu'il faisait. Dès les premières heures, il avait senti la grandeur et la sainteté de la lutte, proclamant la nécessité d'aller jusqu'au bout, se donnant à son humble tâche et exprimant le regret de ne pouvoir suivre ses cadets sur la ligne de feu. « Quelle joie ce doit être de se battre vraiment! Quel idéal!... Je ne plains pas ceux qui meurent. » (4 octobre 1914). Quelques jours après, il apprend que son frère, le capitaine, est tombé. Il pleure, mais il se résigne. « Il faut tout endurer, s'attendre à tout pour sauver la France de nos pères et nos enfants. » S'il songe à sa femme et à ses enfants aux heures d'angoisse, il redresse sa volonté vers le devoir. « Tou-

tes ces douceurs de la famille endorment trop l'idée du sacrifice à la Patrie. » Son fils, spontanément, s'engage. Il le loue, mais il ne s'en étonne pas. « Charles m'a montré qu'il n'avait pas eu besoin de moi pour comprendre que l'on doit sa vie à son pays. Il me restait à lui apprendre qu'un père devait au besoin donner sa vie pour ses enfants... » (1er novembre 1914). Quand son souvenir le ramène au frère aimé qu'il a perdu, il ne trouve dans cette mort qu'une raison de sacrifice et d'espérance. « Ceux qui habitent notre esprit et ont place dans notre cœur ne sont pas les vrais morts. » La peur de ne pas faire tout son devoir l'inquiète : il a l'obsession du front : « Comme les poitrines doivent s'y dilater plus librement, sous la mitraille!... J'envie ceux qui se battent, ceux qui souffrent, tellement ils me paraissent grandis par la dure vie qu'ils mènent pour une si belle cause! »

Il ne cesse d'aspirer à l'action pour s'y retremper. Il demande, à plusieurs reprises, de partir à l'avant. On lui répond d'attendre. Lassé de tant de vaines sollicitations, impatient de se donner tout entier, il prend la détermination de se faire verser dans le régiment colonial où son frère, le capitaine, avait servi. Il en rend compte à sa famille dans une lettre dont la simplicité et la fermeté sont admirables. Il ne veut pas être un *demi Français*. Soucieux de son rôle social, il se refuse à revenir devant ses enfants, qu'il a élevés dans le culte du devoir, et devant ses ouvriers, dont les regards le jugeront, sans avoir fait pour son pays tout ce qu'il peut faire. « Allons! laissons nos cœurs se dilater une bonne fois et respirer à pleins poumons, l'amour de la France; si l'on aime son parfum, c'est le moment de se baisser pour en prendre. Quoi qu'il advienne, je veux aujourd'hui que le sacrifice de ma vie assure à vos cœurs une noblesse qui vous placera au-dessus des soucis matériels de l'existence. Les peuples se mouraient de tant d'égoïsme! Espérons que la guerre fera renaître l'idéal, fécond moralement, du droit et de la justice. »

Avant de s'engager dans la vie active du régiment, dont il accepte les servitudes nécessaires qui sont la condition de la discipline et la rançon de la gloire, il fait un retour sur son échoppe, sur son métier, sur l'outil qu'en bon artisan, il a forgé avec goût, patience et amour. « Après la guerre, si je n'ai pas l'honneur, que je mets au-dessus de tout, d'avoir donné ma vie à la défense de mon pays, mon but sera de me consacrer entièrement à la renaissance de la belle typographie. Faire de beaux livres, bien français, et savoir y mettre toute l'empreinte des événements actuels qui sont d'un ordre si sublime, quelle joie et quel joli devoir professionnel! » (19 février 1915). Il travaille, il se forme, il fait vaillamment les marches, les instructions, les manœuvres qui le préparent à l'action. Ira-t-il en Orient? Non, s'il dépend de lui. « J'aurais besoin du parfum de notre terre de France, si j'avais l'honneur de tomber pour elle. » C'est un autre de ses frères un délicat artiste peintre, qui, en mai, tombe à Carency.

Cette fois encore il dégage du malheur qui le frappe les nobles leçons du sacrifice qu'il faut faire « à l'idée immortellement belle de la Patrie. »

Enfin, il atteint son but! Il est sur le front, il s'enivre de la poésie de la tranchée, où sifflent des balles que les soldats appellent les hirondelles de cimetière! Près de lui, les torpilles éclatent, les mines sautent, la terre tremble : il reçoit cette initiation avec le tranquille courage d'un cœur qui s'est préparé et donné à la mort. « Mes impressions de cet abondant baptême du feu sont nettement que je suis heureux d'être devenu un combattant qui défend son sol; que tout ce danger est un ennoblissement dont instinctivement j'éprouvais le besoin; que je suis prêt à tout, comme j'en ai volontairement décidé; que cet état d'âme ne doit pas m'être reproché, car il est le seul compatible avec le lieu et les circonstances, et l'on a tôt fait de reconnaître ici ceux qui ne peuvent pas aller jusque-là! » (26 août 1915). Au milieu du tumulte qui l'environne, dans les angoisses où il vit, si près du danger et de la mort, il se rappelle les douces et lumineuses matinées de l'Ile-de-France dont il recommande à sa famille le bienfaisant apaisement. « Chacun est à sa place : les hommes protègent l'avenir des femmes et des enfants. » A son chef d'atelier, qui a été malade, il prêche le courage, l'endurance, le travail réparateur. Il parle de ses ouvriers avec une affection fraternelle à laquelle la guerre, qui lui a révélé sous de rudes écorces la générosité des cœurs populaires, donne un ton plus ému et un accent noblement désintéressé.

Le 18 septembre, à peine venait-il de recevoir les photographies de sa famille que, à sa gauche, une furieuse attaque allemande faisait rage. D'une voix calme, qu'il avait sentie lui-même étrangement calme, tandis que des milliers d'obus passaient au-dessus de sa tête, il avait transmis les ordres, dont la précision et la netteté l'avaient frappé. Repoussée, mise en déroute, l'attaque allemande n'insista pas. Georges Peignot, après un souvenir donné aux siens, avait attendu la mort. Elle ne vint pas. Ce n'était pas son heure, mais elle ne tarda pas, hélas! L'héroïque adjudant écrivait le 21 septembre : « Nous vivons des instants de pleine activité où un seul sentiment doit dominer : faire son devoir. Soyez courageuses, droites, fières, de vraies femmes de France. Et maintenant, je vous bénis et je vous embrasse. »

Au moment même où cette lettre était remise à la femme courageuse, droite et fière qui porte son nom, Georges Peignot tombait, face à l'ennemi. Sa mère, sa pauvre mère vit encore. La guerre lui a enlevé ses quatre fils! Je me souviens d'un passage de l'*Emile*. « Une femme de Sparte avait cinq fils à l'armée et attendait des nouvelles de la bataille. Un ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. — Vos cinq fils ont été tués. — Vil esclave, t'ai-je demandé cela? — Nous avons gagné la victoire... La mère court au Temple et rend grâce aux dieux ». Les mères de France, dont la contagion sublime du devoir et du sacrifice a fait des héroïnes surhumaines, n'ont rien à envier aux mères de Sparte.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

En regardant un tableau

Ma chère cousine,

J'ai eu l'autre jour devant les yeux un spectacle admirable et je voudrais que les petites jeunes femmes qui tournent en moquerie les grandes familles, et trouvent ridicule l'action de mettre des enfants au monde aient contemplé un instant le tableau adorable qui m'a émue jusqu'au fond du cœur...

Et d'abord que je vous présente une des figures du chef-d'œuvre. Il est jeune encore, malgré l'auréole de ses cheveux blanchis avant l'âge, c'est un grand rêveur humanitaire qui croit à la Beauté et à son influence morale sur tous les gestes de la vie. Tout sentiment bas ou lâche l'offense en soi d'abord, et aussi parce qu'il lui semble une atteinte au grand Idéal qu'il s'est forgé sur cette terre... Idéal à la fois grave et charmant et dont l'essence est que chacun, en ce monde, doit être occupé de son devoir, et que cette volonté du devoir soit assez puissante pour diriger les instincts vers l'amour, vers le travail, vers la musique, vers l'art, vers tout ce qui ennoblit la pensée... Idéal de poète, idéal aussi très humain qui mène tout droit vers la Bonté, vers la Famille, vers les actions évangéliques et tendres, vers la charité discrètement faite... Marié jeune avec la femme qu'il aimait, père de quatre filles admirablement belles, il ne leur enseigna point cette fausse modestie, qui consiste à s'excuser d'un don de Dieu, il leur permit d'être belles physiquement, mais il les voulut belles moralement... Il leur mit au cœur cette pureté qui est un des charmes de la jeunesse, et leur apprit à se garder de toutes les pensées vulgaires ou méprisables, il leur modela peu à peu quelque chose de son âme, développant en elles avec une délicatesse rare les facultés de la pitié et de l'enthousiasme sans lesquelles il ne conçoit pas de Beauté en ce monde...

Quand la guerre éclata, ce père de famille, ce grand-père de plusieurs petits-enfants ne connut plus qu'un devoir... la Patrie... Il ne regarda point dans la glace les rayons argentés de ses cheveux, il sentit que tous devaient l'exemple, que tous devaient le grand sacrifice de leur vie au pays, et sans phrase, il dit à sa femme : « Je vais m'engager. » Et très simplement, cette amie de toutes les heures répondit : « Tu as raison. », et il partit... Toutes les horreurs de la guerre, il les vit et en souffrit, mais le sentiment qui domina son cœur fut celui de la grandeur de cette lutte à peu près unique dans l'histoire, et qui avait comme but non seulement la défense d'une terre sacrée, mais le triomphe de la civilisation contre la barbarie... Et il sentit profondément la douceur de ce rêve... Il fit son devoir avec une jeunesse qui émerveilla ses hommes, toujours prêt à la plus rude besogne, toujours prêchant d'exemple; la mauvaise fortune fit qu'il se cassa le bras, il fut évacué sur un hôpital, mais avant même que d'être complètement rétabli, il déclara vouloir repartir

au front, l'inaction de l'arrière le faisait bouillir et la vie de dépôt l'écœurait... Il réclamait sa compagnie, ses frères d'armes; il entendait vivre dangereusement et apporter sa part de dévouement au pays... Il ne comprenait point qu'on pût rester les bras croisés, même avec des cheveux blancs, alors que l'ennemi souillait encore notre patrie... Avant ce deuxième départ, il témoigna le désir d'embrasser tous ses enfants... Et, j'arrive à la deuxième figure, de mon tableau. Sa fille aînée, une toute jeune femme qui habitait une grande ville de province, fit tout exprès le voyage long et difficile pour voir le cher guerrier. Et on vit arriver, un être délicieux, une enfant presque, dont les yeux de pervenche, la bouche fraîche, le sourire juvénile, le profil pur disaient le poème éternel de la jeunesse. Elle ressemblait étonnamment de visage au père qui la tenait entre ses bras virils et tendres...

« Papa, dit la jeune femme, avec une grâce enfantine, j'ai voulu que les petits t'embrassent..., ils sont tous là... »

Et cinq petits bonshommes et bonnes femmes, dont l'aîné n'avait point six ans, beaux comme des amours, se précipitèrent sur le cher grand-père, formant autour de lui un groupe ravissant...; le benjamin, un chérubin potelé et rose, était porté dans les bras, et l'on s'étonnait que toutes ces jeunes vies fussent nées de cette femme gracieuse et frêle, qui n'avait pas l'âge de coiffer sainte Catherine.

J'aurais souhaité être peintre pour fixer cette vision de maternité, j'aurais voulu dire aux petites créatures stériles qui craignent pour leur teint, leur taille et leur bien-être : « Regardez cette enfant, à la démarche souple, c'est une maman, la maman de ces six admirables bébés, et ses seins menus sont gonflés de lait, et elle rayonne de cette joie profonde et douce qui est comme la poésie de la famille... » Cette jeune femme ressemblait à une fée, qui de sa baguette magique et par la grâce de son sourire eût fait éclore autour d'elle des chefs-d'œuvre. Et rien n'était plus émouvant que de la voir, entourée de ses bambinos, qu'on eût dit échappés d'un ciel de Rubens... Tous ses petits étaient vêtus avec une simplicité extrême, on eût vainement cherché le moindre ornement de parade, les costumes tombaient droit, sur des petites jambes nues, mais ils étaient d'une blancheur immaculée, tout racontait l'enfant soigné, élevé à l'air et dans une heureuse discipline d'hygiène et d'éducation... Et le grand-père, en respirant le parfum de ces fleurs éclatantes qui étaient de sa race, éprouva certainement que son Idéal était le plus beau puisqu'il revivait en sa fille, créatrice de Beauté.

En les regardant, chacun accomplissant très simplement son Devoir, je me disais : « Voilà le vrai tableau de la Famille... et l'image du Bonheur!... Bonheur dénué de tout égoïsme où l'on donne son cœur, son effort, et même son sang, mais où l'on crée..., où l'on fait œuvre de vie... » Le grand-père n'imagina point en cette guerre que sa fortune ni son âge le missent à l'abri de toute peine personnelle. Il tira son épée qui fut souvent une pioche..., il fit de cette terre sacrée un objet de défense contre l'ennemi et ne crut point s'abaisser en la remuant de ses mains généreuses. Soldat il voulut être..., soldat il restera tant qu'un Allemand gardera un pied sacrilège en France... Et sa femme, ses filles, dignes d'un tel exemple, s'enrôlèrent comme infirmières, et l'aînée, malgré ses devoirs multiples de maternité, trouva encore le moyen de travailler pour les combattants... Noble famille, généreux exemple, tableau plein de lumière auquel les ombres ajoutent de la grandeur... Et c'est bien là qu'il faut trouver le magnifique et double symbole du foyer : l'homme défendant le sol, la femme produisant les fleurs; le patriote prêt à verser son sang, la mère, dans toute la fraîcheur de la jeunesse, prête à donner la vie...

Ah! comme on voudrait être poète pour glorifier les mystères charmants de la maternité, et ses joies, et ses peines, et ses robustes et tendres grâces, et répéter aux petites rebelles qui prétendent vivre leur vie : « Vous vous trompez, c'est cela la vérité... La vérité n'est point ailleurs... Mettez des enfants au monde dans la joie, élevez-les dans le recueillement... Instruisez-vous, perfectionnez votre cœur, votre cerveau, non pour vous affranchir de l'homme mais pour être son amie et pour diriger l'éducation de vos fils... ces fils qui doivent toujours ressembler à leur mère. »

Oh! oui, jeunes filles, passionnez-vous à toutes les œuvres de l'enfance, apprenez déjà à aimer les enfants..., à être aimée d'eux... Si vous ne vous mariez pas, vous remplirez ainsi quelque chose de votre rôle maternel; si vous vous mariez, vous comprendrez que le bonheur d'avoir à soi des chérubins à serrer sur son cœur, vaut toute la peine que ces petits tyrans causent... et vous ne craindrez plus le mariage... Et parce que l'amour vrai donne la simplicité, vous serez simple... Et parce que vous vivrez entourée de jeunesse, votre cœur restera jeune. Et parce que vous marcherez dans le sens vrai de la vie, vous suivrez, malgré ses ronces, le chemin de la Beauté.

Mon ami aux cheveux d'argent, est un grand philosophe. Il donne à la Sagesse des ailes.

YVONNE SARCEY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital, cette semaine, n'a pas eu d'histoire, les blessés guérissent, et retrouvent avec joie du goût à la vie. En revanche, il a reçu quelques beaux dons. Mais nous avons tant à dire de nos prisonniers, de nos envois au front, que nous ne nous arrêterons pas davantage.

Et d'abord, nous avons à transmettre les remerciements de M. l'abbé Mercier. Voici les termes émus de sa lettre :

« La revue *Les Annales* a bien voulu recommander à la charité de ses lecteurs les petites Serbes, qui ont été envoyés par le gouvernement à Châtillon-sur-Chalaronne, pour y continuer leurs études brutalement interrompues par l'invasion des armées allemandes et bulgares.

» Son appel a été entendu et nous avons reçu de différentes personnes des secours qui nous aideront à procurer à ces petites réfugiées si dignes d'intérêt parce qu'elles ont beaucoup souffert, des vêtements chauds pour l'hiver.

» Permettez-moi de vous remercier en leur nom et au mien, et de demander à votre revue de transmettre toute notre reconnaissance aux personnes généreuses qui nous ont fait parvenir leur obole. »

M. *Victor Cœur*, de la Société des Concerts du Conservatoire, *sergent, 247e d'infanterie, secteur 105*, est chargé par le colonel du 247e d'infanterie de former et de diriger une musique; mais hélas! certains de ses musiciens, braves petits Bretons, ne possèdent pas d'instruments. Il faudrait pistons, bugles, alto, trombone à pistons, basse, saxophones, clarinettes, grosse-caisse, tambour, une paire de cymbales.

M. *J. Buffelan, aspirant, 4e batterie, 57e d'artillerie, secteur 175*, raconte en termes émus qu'après deux années de guerre, il ne reste plus aucune trompette à son groupe et que les braves artilleurs s'habituent difficilement à ne plus entendre pendant les défilés les accents joyeux des fanfares. Aussi seraient-ils reconnaissants aux cousines de remplacer les dix trompettes disparues.

L'Adoption des Prisonniers

Il faut avouer que les marraines de nos prisonniers poursuivent un but méritoire... Il n'est point de semaine que l'administration allemande ne leur cherche quelque noise et il leur faut subir les changements de camp de leurs filleuls et des réglementations nouvelles; tantôt on supprime les lettres, tantôt les paquets, et cependant elles tiennent bon et elles ont raison, car chacune d'elles est au moins sûre d'avoir sauvé une vie. Et c'est moins que jamais l'heure d'abandonner nos prisonniers..., d'abord parce que nous ne sommes plus loin du but, ensuite parce que l'Allemagne traverse une crise économique telle que la vie des prisonniers serait intenable sans les secours de France...

Nous avons encore cette semaine, grâce au don généreux de M. Delagenière, fait de gros envois à certains camps... Pour la somme de mille francs, nous avons fait partir une immense caisse de conserves, sucre, chocolat, thé, au lazaret Hofjäger, à Magdeburg; un envoi, composé de corned beef et de deux sacs de sucre à M. Fernand Renaud, fusilier marin à Zarpen, qui distribuera les provisions. Enfin, nous avons envoyé 240 boîtes de lait condensé au lazaret de Zerbst et une grande caisse de vêtements. On peut dire que M. Delagenière est un grand et cher ami de nos prisonniers.

Puisque nous parlons aujourd'hui des envois collectifs, il faut que nous mentionnions les bienfaits sans nombre que nous ont valu l'activité illassable de Mme Simon, la femme de notre consul à l'Ile Maurice; grâce à son ouvroir, des soldats, des enfants et des femmes à bout de ressources, ont pu se vêtir. M. Lemaire, président de l'œuvre de « La Cigarette », n'a cessé d'offrir à nos combattants les cigarettes qui leur sont si chères; enfin Mme de Caïla a su organiser avec fruit, de si lointaines régions, les envois pour le front.

Et je ne compte pas parmi ces dons, les riches caisses de sucre, de riz, de confitures, dont nos prisonniers ont profité, entre autres, avec une joie bien douce.

Nous tenons à rendre notre hommage de gratitude aux bonnes fées de l'Ile Maurice qui lèvent, au profit de la France douloureuse, leurs baguettes magiques!

Que nos chères marraines lisent mainte

nant cette lettre d'un prisonnier rapatrié en Suisse, elles verront si elles font besogne utile.

« A partir de janvier 1916, la nourriture n'a plus de nom; plus de riz, plus de pois, seulement de l'orge qui sent le moisi et un pain pour dix hommes. Ce pain est fait de pommes de terre, de son et de sciure de bois de bouleau. On recevait aussi une espèce de bouillie appelée par nous « Ciment armé ». On aurait cru manger du sable. On nous distribuait aussi de la farine de gland et de maïs, quant à la viande, elle était remplacée par de la morue de dernier choix, des harengs, et une conserve composée de sang, que nous avons surnommée : « Pâtes de Verdun ». Pendant les derniers temps de mon séjour, nous n'avions plus par homme que deux pommes de terre souvent gâtées et quelques carottes dans de l'eau chaude. Sans les colis que nous recevions, nous serions morts de faim depuis longtemps. »

A la Brosse ! A la Brosse !...

Nous avons la bonne fortune de publier dans les Annales quatre lettres écrites par M. Brieux à ses chers aveugles. Notre éminent ami ne voulait point qu'elles fussent livrées au public, mais sur nos très vives instances, et comprenant que nos lecteurs s'intéressaient trop au sort de ses protégés pour ne pas être heureux de prendre part à un enseignement précieux, il consentit à nous donner son texte tout en prétendant que ces lettres, d'une simplicité voulue, ne pouvaient être entendues avec intérêt que par ceux auxquels elles s'adressaient.

Nous sommes persuadés du contraire. Ces quatre lettres forment une petite brochure copiée en Braille et qui sera adressée à tous les soldats aveugles. Nos cousines en liront ici la traduction pour voyants avec une joie émue (1)... Ajoutons qu'elles sont dédiées à M. le docteur Cosse, médecin-chef du centre ophtalmologique de Chartres, et portent en tête ces lignes touchantes :

« Mon cher ami,

» Vous m'avez amené auprès de nos soldats blessés aux yeux, vous m'avez appris à les aimer et à les aider. Je vous dois d'inscrire votre nom en tête de ces pages en témoignage de reconnaissance et d'affection.

» BRIEUX. »

Nous devons le même hommage reconnaissant à M. Brieux; c'est lui qui nous fit aimer et aider ses chers soldats aveugles.

Ajoutons qu'aujourd'hui nous avons reçu la commande de 5,469 brosses, toutes livrées et un total de 35,080 francs 45. (Nous publions page III la suite des listes de souscription.)

Des sacs à terre.

Voilà que les enfants des écoles se mettent à tailler, coudre ces sacs dont il est dit que six sauvent la vie d'un homme. Ecoutez cette lettre :

« Je suis heureuse de pouvoir vous annoncer que votre appel ne demeure pas inutile; dans un village voisin, Valentigney, les institutrices ont envoyé quelques élèves chez les habitants afin de recueillir les toiles ou étoffes de toutes sortes que ceux-ci ont bien voulu donner. Bien des sacs ont déjà été coupés et cousus par les mamans des élèves et bientôt nos chers soldats recevront des sacs qui leur diront notre amour pour eux et notre grand désir de les protéger le plus possible; puissent-ils les protéger jusqu'au « grand retour »!

» Nous faisons ainsi notre devoir de Françaises, et je vous remercie, chère Cousine Yvonne, de nous donner l'occasion de le remplir.

» GERMAINE PHEULPIN. »

Cette œuvre intéresse vivement nos amis d'outre-mer, puisque la comtesse de Clercq, de la légation de la Havane, une grande fervente de nos soldats, nous apprend qu'une généreuse Française, Mme Martin Martinto, après la lecture de l'article des Annales sur les sacs, a envoyé à Mlle Mirman, par les soins du ministère, la somme de mille francs pour en confectionner en masse...

Le commandant Aubertin et M. le médecin aide-major Villetard de Laguerie me chargent de transmettre de chaleureux remerciements pour les innombrables envois qui leur ont été faits.

De bons Toutous pour le Front, s. v. p.

Nous avons maintenant nos cent toutous, et nous sommes heureux en pensant aux services que vont rendre ces nobles bêtes, ces braves chiens-soldats. Ecoutez ce qu'écrit un infirmier, qui revient du feu : « Je suis infirmier au 39e d'infanterie et j'ai un chien sanitaire répondant au nom de « Pille ». Cette bête provient de l'œuvre de M. Lepel-Cointet, 21, rue de Choiseul, et elle a la bonté, le dévouement que vous décrivez si bien. Il faut le dire tout haut : *leur présence est indispensable au front*... Jamais nous n'en aurons assez... »

A la revue du 14 juillet, nos bons chiens-soldats ont été à l'honneur, et le brave toutou qui suivait dignement, le dos rayé d'une croix rouge, fut longuement acclamé.

Les Lycéens aux Champs

M. Lavarenne, professeur agrégé de l'Université, vient de lancer une idée charmante, celle des équipes volontaires de jeunes gens, trop jeunes encore pour s'engager et cependant désireux de rendre service à la patrie en prenant part aux travaux des champs. Les élèves du lycée Lakanal ont commencé avec un grand succès une de ces équipes, qui a fait merveille. Plus de mille mètres carrés ont été fort bien cultivés. Les volontaires soucieux d'offrir leurs forces au pays devront, pour les détails, s'adresser à M. Lavarenne, 11, rue Jeanne-Hachette, Paris (XVe).

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

102e LISTE DE SOUSCRIPTION

50e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 8 au 15 juillet 1916)

Mme Taffoureau, Pontchartrain, 5 fr. — Une Amie des Annales de Tolosa, 10 fr. — M. Emile Chevalier, Santa Barbara, 5 fr. — M. Martin, Hué, 10 fr. — Mme Mattei-Corsica, Calacuccia, 5 fr. — Deux abonnées de Camarsac, 20 fr. — Sergent Luchaire, du 416e, 2 fr. 50. — M. Cottin, Concarneau, 10 fr. — Mme Cottard, Annecy, 20 fr. — Mme Santos de Bosch (Teresa), 100 fr. — Mme Boulzy, Saint-Etienne-Rouvray, 10 fr. — Mme Pseffer, Calais, 5 fr. — Mme Farquhar, Curepipe, 513 fr. 70. — Marquise de Villedieu, El Escorial, 35 fr. — Mlle Lendemaire, Meulan, 2 fr. — Mme Goguin, 30 fr. — Mlle Taillebois, Saint-Jean-la-Motte, 5 fr. — Adjudant Tauveron, du 175e de marche, 1 fr. 10. — Mme Moulton, 250 fr. — Mme Luis Donnadix, Santiago, 40 fr. — Nemo, Philippeville, 5 fr. — M. Paul Robert, Taza, 10 fr. — Une Anonyme, Lion-sur-Mer, 20 fr. — Transmis par Mme Elise Guerrero (Colombie), 274 fr. 70.

Liste des Donateurs:

Dr Guerrero, R. Hernandes, P.-P. Eudistas, H. Mathieu, C. Stevenson, E.-A. Tates, Prof. de Aruyo, Mme Gomez de Casséres, Nemésie de la Espinella, Luis J. Jaspe, Mogllive, Un Syrien qui cache son nom, Rosa Yasbek, Ramon del Castillo, J.-J. de Pombo, H. Lecompte, Juan Bayter, Manuel N. Gomez, Carlos Gomez E., S. A. Villareal Jr.

Total général de cette 102e liste....... 1,389 fr. »

(A suivre.)

Nous avons reçu de M. de la Marlière, à Macequece (Mozambique), le 13e versement de 100 fr. à partager entre 4 soldats du front.

Échos de la Guerre

PÉRONNE

Nous publions dans ce numéro quelques vues de la cité française dont nos troupes, pendant trois semaines, ont poursuivi, avec une énergie admirable, la délivrance. Que d'efforts! Quelle émotion! Nous détachons ces lignes saisissantes de la lettre d'un artilleur qui se bat au sud de la Somme :

« Un coup de vent déchira le voile de fumée qui nous cachait Péronne et, dans le tonnerre de la canonnade, parmi les éclairs des « départs » et les flocons des « arrivées » nous entrevîmes la ville prisonnière. De l'observatoire d'artillerie d'où nous la contemplions, il semblait qu'en étendant le bras on eût pu toucher ses faubourgs. Au beau milieu de la bataille Péronne se dressait, déserte, comme insensible, avec ses maisons aux toits pointus, la boucle de sa rivière, ses tourbières. Déjà nos canons ont baissé leur rideau de fer sur les routes de Bapaume, de Cambrai et de Saint-Quentin. La ligne ferrée de Roisel est sous nos obus. On n'atteint plus Péronne sans passer dans le champ de tir de nos 75. On ne sort plus de Péronne sans risquer la mort. La ville est comme assiégée.

» Par-dessus la ligne de feu nous avions déjà contemplé des villes françaises aux mains de l'envahisseur. J'en connais une dont l'église déchirée semble, au soleil couchant, tendre, suppliants vers le ciel, des bras de pierre. En dix jours les Alliés ont reconquis quelques dizaines de hameaux de France, Herbecourt, Dompierre, Maricourt, Montauban... Mais nous n'avons délivré jusqu'ici que des cités désertes, des pierres écroulées. Et de penser que peut-être cette fois, de l'autre côté de la Somme, des Français, des Françaises, de la chair française attend et espère dans Péronne la prisonnière, — nous ressentions une étrange angoisse.

» Au-dessus de la bataille, un avion tricolore se leva, sembla se jouer quelques instants au-dessus de la rivière, puis piqua droit vers la ville. Ce pilote-là n'avait point pour mission de bombarder une ligne ou de repérer une batterie. Il avait ordre de laisser tomber sur Péronne quelques milliers de petits papiers promettant la délivrance prochaine aux habitants. Nous vîmes l'avion planer, puis des flocons blancs se détachèrent et lentement, en zigzags, atterrirent sur les toits pointus. On eût dit un grand oiseau se dépouillant de ses propres plumes. Ceux de Péronne auront reçu les messages d'espérance. »

MESSIDOR

Avec quelle constante fidélité l'Histoire s'ingénie à faire défiler sous nos yeux des images éternellement semblables! A un siècle de distance, voici que nous voyons réapparaître parmi nous une des figures les plus sympathiques du début de la Restauration, une de celles qui firent battre le plus sûrement le cœur des Français : la figure du soldat-laboureur. Depuis que nos braves « poilus » ont obtenu des permissions, depuis que ceux de l'arrière ont été eux-mêmes renvoyés pour quelques jours afin d'aider aux travaux de la moisson, vous la rencontrez au détour de chaque champ la silhouette de nos gars, la fourche sur l'épaule ou la faux à la main, en bras de chemise, manches retroussées, n'ayant conservé de l'équipement militaire que le

(1) Voir page 135.

crâne képi avec parfois le pantalon de velours, travaillant dur avec les femmes, les vieux et les garçonnets. Et à sa vue vous ne pouvez vous empêcher de la reconnaître la vieille estampe que vous avez sans doute contemplée dans quelque logis provincial, du soldat-laboureur de 1815, avec son pantalon et ses guêtres de toile grise, son bonnet de police à gland, sa veste d'uniforme avec la croix d'honneur, la bêche sur l'épaule ou la charrue à la main. A cent ans de distance, le type se reproduit, trait pour trait, dans des conditions presque identiques.

Sans doute nous entrevoyons bien qu'aujourd'hui ce ne sera point la belle gravure sur acier qui popularisera une telle scène du salon à la mansarde, et le cinéma s'est déjà chargé de ce soin, mais tout de même, comme il a peu changé, notre soldat-laboureur, depuis un siècle qu'on l'applaudissait sur la scène sous le nom significatif de Francœur! Toujours aussi loyal que brave, il aime d'un même amour la gloire des armes et la terre nourricière :

> Au beau pays qui m'a vu naître,
> Utile jusqu'au dernier jour,
> Apprenez que Francœur veut être,
> Soldat, laboureur tour à tour.

Il vous le chantera en un couplet gentiment troussé, car Francœur, en 1915 comme il y a cent ans, adore les chansons, et son gosier s'exerce en même temps que ses bras s'escriment dans le sillon ou la tranchée.

Et chacun, autour de lui, reprend au refrain, que ce soient « poilus » ou moissonneurs.

Ainsi, pendant les quelques jours qu'il va passer au village, notre soldat-laboureur réalisera vraiment une fois de plus le type éternel de notre race qui va le plus profondément au cœur du peuple, celui de soldat de la nation que la défense du sol arrache de ce sol lui-même, pour l'y ramener bientôt, couvert de gloire, mais plus étroitement encore attaché à cette terre s'il est possible. Pas un instant le métier des armes ne lui aura fait oublier le métier des champs : la moisson comme la vendange le retrouvent aussi alerte, aussi joyeux au travail, aussi ingénieux, aussi solide dans la tâche. Et qu'il soit de 1916 ou de 1815, on s'accordera à lui attribuer le seul nom qui aille à sa loyauté, à son courage et à sa bonté : Francœur!

Metchnikoff et la vieillesse.

L'illustre savant avait entrepris de lutter contre les ravages de la vieillesse.

Il s'astreignait au régime le plus sévère et veillait attentivement sur son alimentation.

D'abord, de l'eau bouillie, toujours bouillie. Elle n'est pas mauvaise au goût, cette eau, et si salutaire! Avec un peu d'habitude, on la trouve exquise. Metchnikoff se déclarait aussi partisan du lait bouilli. Mais ce sont les légumes et les fruits qu'il redoutait surtout. Légumes et fruits, salades, radis introduisent souvent des entozoaires et des microbes pathogènes. Le lavage à l'eau bouillie n'est pas suffisant; il faut échauder avec de l'eau bouillante ou bien cuire. Les fraises, les cerises même transportent dans l'intestin des germes infectieux.

Les oiseaux sont des agents de contamination. Les huîtres offrent du danger, et quand elles proviennent des parcs voisins d'égouts, elles peuvent parfaitement contenir des bacilles typhiques. La viande de bœuf, la viande de veau, les produits de charcuterie, certains



LE COMMISSAIRE AUX ARMÉES

— Dépêchons-nous! ils sont capables de remporter la victoire sans moi!



LES AUTRICHIENS « RECTIFIENT LEUR FRONT »

— Pas si vite, général..., pas si vite..., nous ne pouvons pas vous suivre!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

poissons d'eau douce peuvent renfermer des cestodes; le mouton ne renferme pas de parasites, et il est presque sans danger, même à peine cuit, comme la viande de cheval.

Alors, quoi, que reste-t-il à manger? Pas grand'chose. Des œufs, par exemple, et cuits de préférence. C'est le meilleur aliment. Et encore, est-il si sûr qu'il soit irréprochable?

Il faut se défier de tout, telle était la conclusion de Metchnikoff.

Hélas! en dépit de ces précautions, il n'a pu se préserver des injures du temps, ni éloigner indéfiniment l'échéance fatale de la mort.

Nous recevons cette lettre que nous nous empressons d'insérer :

« Monsieur le directeur,

» Les *Annales* ont conquis une confiance si générale et si justifiée, que je m'étonne d'y trouver, dans le numéro d'hier, la reproduction d'un « bruit » répandu par certains journaux contre moi et que j'ai démenti déjà plusieurs fois.

» Il s'agit de cette histoire d'un sénateur pacifiste exposant, à la place d'honneur, dans son salon, à la campagne, sous les yeux des blessés qu'il hospitalisait, la photographie de l'empereur d'Allemagne. « Les soldats, à cette vue, seraient entrés dans une telle colère qu'ils faillirent tout casser à la maison où ils ne consentirent pas à rester un jour de plus!... »

» Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire. Je n'y ai tout d'abord prêté aucune attention, mais, à la faveur de mon silence, elle a été répandue par certains journaux, *L'Action Française*, par exemple, qui m'ont nommé; et j'ai fini par protester. Vous me permettrez donc de vous dire que votre bonne foi a été surprise. Jamais la scène en question ne s'est produite et n'a pu se produire. Aucun de nos blessés n'a vu et n'a pu voir dans mon salon le portrait de l'empereur d'Allemagne. La vérité est qu'il n'y a pas un seul d'entre eux qui ne soit parti et que nous n'ayons vu partir de chez nous avec regret.

» Je vous serai reconnaissant de bien vouloir reproduire cette lettre dans le prochain numéro des *Annales*.

» Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

» D'ESTOURNELLES DE CONSTANT. »

Nous n'ajouterons qu'un mot. Nous avions accueilli cette anecdote parmi tant d'autres qui nous sont apportées. Mais nous ignorions qu'elle visât M. d'Estournelles de Constant. C'est sa lettre qui nous en instruit.

Quelques lecteurs nous demandent à quelle époque furent écrites, par Pierre Loti, les belles pages consacrées à Reims et publiées dans notre numéro du 7 mai. Ces pages résument les impressions que l'illustre écrivain rapporta en 1914 de sa visite à la ville bombardée. Elles ont paru depuis à Londres (texte français et traduction anglaise) et font partie d'un volume intitulé *Le Livre de France*.

Le Cercle des Annales, fondé à Genève le 14 juillet 1914, fêtait dimanche en un « garden-party » intime son deuxième anniversaire. Ce fut pour les membres l'occasion de manifester leur sympathie et leur reconnaissance au jeune président-fondateur, M. Sacha-Bernhard. Le secrétaire, M. C. Joz-Rolland, prononça un discours très émouvant, en lui remettant un souvenir. M. Châtillon dit quelques mots, et le président devait trouver dans son cœur de quoi répondre à l'affection de tous pour cette œuvre littéraire franco-suisse. Et la fête des Annales fut la sienne aussi.

M. l'abbé Sertillanges a bien voulu laisser inscrire son nom comme membre d'honneur, à côté du marquis de Castellane, Mme Pascal d'Aix, la femme de notre éminent consul à Genève, Paul Fort, Adolphe Brisson, Carl Spitteler, Ysaïe, Kalka de Hudeur, etc., etc.

LES BRUITS QUI COURENT

UN MOYEN DE FAIRE FORTUNE. — La *Nature* appelle l'attention sur une industrie qui paraît devoir donner de grosses satisfactions à ceux qui s'y adonnent, celle de la culture des éponges. Le dividende probable serait de 3,000 % par an.

Des expériences faites aux îles Caïcos, près de la Jamaïque, et aussi en Floride, établissent que l'on peut très bien cultiver l'éponge. Non pas celle qui vient naturellement dans ces parages, car elle est de médiocre valeur; mais d'autres, que l'on transplante. On ne dit pas d'où elles viennent. La culture consiste à couper les éponges importées en fragments que l'on fixe à des corps lourds, servant d'ancre, qui sont mis à l'eau dans les milieux favorables, c'est-à-dire sur les fonds appropriés comme structure, comme courants, température, éclairement, etc. Une fois la plantation faite, on se repose. Il n'y a pas de soins

de culture à donner en attendant la récolte. Celle-ci se fait au bout d'un temps qui dépend de la variété d'éponge cultivée, et qui varie de un à quatre ans. Pour planter, récolter, et mettre sur le marché le produit d'un acre (quatre dixièmes d'hectare) d'éponge «laine de mouton», il faut dépenser une centaine de francs. La quatrième année, la récolte se vend 2,900 francs. En mettant chaque année en culture une dizaine d'acres, afin d'avoir à récolter chaque année, on peut vivre très confortablement. Les spongiculteurs de Caïcos trouvent encore plus avantageux, paraît-il, de cultiver la petite éponge de récif, qui vient à maturité en douze ou quatorze mois. Sans doute à chaque récolte on prélève ce qu'il faut pour ensemencer à nouveau, et on n'a pas à faire venir de l'éponge de loin. Bien entendu, le développement des fragments en éponges adultes et volumineuses se fait par bourgeonnement.

❀

Kitchener et Chanzy. — M. L. Jenouvrier, sénateur d'Ille-et-Vilaine, évoque, dans un intéressant article du *Petit Journal*, ses souvenirs personnels sur lord Kitchener. Au mois d'avril dernier, les ministres anglais recevaient à Mansion House, des parlementaires français. M. Jenouvrier causa alors longuement avec lord Kitchener. Ils parlèrent de la guerre et le grand soldat lui dit « sa certitude absolue du succès et de l'écrasement inévitable de nos ennemis ».

Mais, ajoute M. Jenouvrier, il parla aussi, je pourrais dire surtout, de la douce terre de France, de Dinan, où il avait passé de si longs, de si heureux jours de sa jeunesse, où il laisse encore de tendres affections, de ses environs, la «Fontaine des eaux», la Rance, Saint-Malo, etc. : «Depuis longtemps, je veux y retourner; je n'ai pas le temps. Mais savez-vous que j'ai failli rester dans l'armée française? En 1870, je m'étais *naturellement* engagé sans demander permission à personne. Je ne croyais pas que ce fût obligatoire.

» Je travaillai de mon mieux, si bien que Chanzy voulait me garder comme capitaine du génie. Mais je compris qu'après avoir rempli mon devoir de reconnaissance envers la France, je me devais à mon pays. Je partis donc en disant à Chanzy : «Si on ne veut pas de moi, je reviendrai.» Mais on voulut de moi. Ce ne fut pas cependant sans que je reçoive une forte admonestation. Le chef de l'armée me donna *tous les noms d'oiseaux (sic)* et me congédia en me disant : «Allez et ne recommencez pas.» Je ne recommençai pas, puisque la France n'eut plus besoin de moi, et j'allai travailler ailleurs.

» Ma joie est grande en ce moment de trouver dans l'alliance indissoluble de nos deux patries comme la consécration de toute ma vie.»

❀

Une troisième rime a Joffre. — Les poètes ont cherché des rimes à Joffre et ils n'en ont trouvé que deux : *offre* (du verbe offrir) et *coffre*. C'est peu, pour le grand nombre de vers que le généralissime a déjà inspirés et inspirera jusqu'à la fin des siècles.

Rendons aux poètes le service de leur en signaler une troisième : *soffre*, terme de métallurgie, servant à désigner l'anneau de fer qu'on place sous la pièce qu'il s'agit de percer.

Et vous verrez qu'un jour notre général Joffre
Saura percer le front sans se servir d'un soffre.

SERGINES.

SOUVENEZ-VOUS!

C'est une ligue nouvelle qui s'ajoute à tant d'autres. Celle-ci poursuit un but original et digne d'éloges. M. Jean Richepin la fait connaître aux lecteurs de L'Intransigeant. *Voici les passages essentiels de son vibrant article :*

Je n'ignore point qu'il existe à l'heure actuelle beaucoup de ligues. Bien peu d'entre elles peuvent se flatter de posséder un état-major supérieur au nôtre.

Cela constaté, on ne saurait m'en vouloir si j'essaie de recruter pour cet état-major une armée qui soit digne de lui. Et telle est la raison qui me dicte le présent appel. D'autant que cette armée d'adhérents, elle est toute prête à se lever; il n'y a qu'à lui faire signe pour qu'elle se dénombre et s'enrôle.

Cette armée, en effet, je ne crains pas de l'affirmer à nouveau, c'est, et ce doit être, absolument tout le monde.

La preuve, brève et convaincante, va tout de suite vous en être fournie par la lecture des quelques lignes que voici, prises dans les statuts, très sommaires au reste, de la Ligue :

Article premier. — Il est fondé à Paris, sous le titre *Souvenez-vous*, une association ayant pour objet de perpétuer, en France et dans le monde entier, le souvenir des crimes commis par les Allemands au cours de la guerre 1914-1916, et de prévenir le retour de pareils forfaits.

Art. 3. — L'association fait appel à tous les concours, à toutes les bonnes volontés, sans distinction de partis ni d'opinions. Elle s'interdit, d'ailleurs, toute discussion politique ou religieuse.

N'est-il pas vrai, n'est-il pas évident, que ces deux articles, à eux seuls, sont faits pour entraîner l'adhésion complète et immédiate des raisons et des cœurs, de toutes les raisons et de tous les cœurs?

L'illustre poète conclut et l'on ne saurait assez répandre ses nobles paroles :

Resterait, si j'en avais la place, à dire comment la Ligue compte s'y prendre pour atteindre le but qu'elle se propose. Elle en a longuement et minutieusement étudié les voies et moyens, qui sont en nombre, et divers, et qu'elle tâchera de son mieux à mettre en œuvre, avec l'aide de ses collaborateurs.

Sans entrer dans le détail des projets déjà suggérés ou même en cours d'exécution, je me bornerai à citer notamment : les livres, les brochures, les albums, les affiches, les conférences, les films, les images, les bouquins de classe, d'étrennes, de prix, le théâtre; les commémorations, les anniversaires, les pèlerinages.

Il va de soi que la Ligue ne pourra suffire par elle-même toute seule à tant d'entreprises, et à bien d'autres encore dont les idées surgiront et foisonneront dans les imaginations inventives de ses adhérents. Elle s'y attend de reste, à ce surcroît de besogne, puisqu'elle veut avoir l'adhésion de ce fameux monsieur Tout-le-Monde, lequel possède, on l'a dit à juste titre, infiniment plus d'esprit que Voltaire.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Est-il nécessaire d'ajouter que les Annales *s'associent pleinement à ces utiles efforts? Nous convions ardemment nos lecteurs à faire de même.* ***Le siège de la ligue est au 167 de la rue Montmartre, où l'on trouvera tous les renseignements nécessaires.***

ALCESTE

Un matin de cette semaine; Alceste, dans son cabinet, lit les journaux; entre son ami Philinte; Alceste ne lui dit même pas bonjour et le dialogue suivant s'engage :

Philinte. — Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

Alceste. — Laissez-moi, je vous prie.

Philinte. — Ah! non, nous n'allons pas recommencer. On ne peut pas vous parler, ce matin? Vous en faites une figure! Allons, mon cher Alceste, je suis votre meilleur ami : dites-moi ce que vous avez sur le cœur.

Alceste. — Ce qui m'indigne, c'est que l'humanité tout entière n'ait pas pris parti résolument pour la justice. Que la justice et le droit soient de notre côté, c'est une vérité éclatante! Alors, que toutes les nations n'aient pas au moins protesté contre la violation des règles qu'elles avaient établies, des conventions qu'elles avaient signées, c'est une monstruosité... et un aveuglement : car la civilisation est en cause; c'est son patrimoine moral et son avenir qui se jouent actuellement à ce jeu brutal. Les peuples devraient se comporter comme une grande famille.

Philinte. — Si les neutres protestaient, ils ne seraient plus des neutres! Et puis protester, intervenir, c'est facile à dire. La guerre, telle qu'elle est pratiquée aux temps civilisés, n'apparaît pas comme une aventure en dentelles. Alors les neutres ne marchent pas; ils ont, selon l'expression populaire, les pieds en dentelles. Les petits peuples tremblent devant la réalité et le réalisme de la puissance allemande ou, plutôt, devant la légende de cette puissance. J'ai eu des confidences.

Alceste. — Et les grands?

Philinte. — Ils tremblent aussi; mais les petits sont bien excusables. Vous parlez d'une grande famille des nations; mais n'avez-vous pas observé que si les membres d'une famille se querellent, la prudence des vieillards conseille aux autres de ne pas s'en mêler. Dans la famille des nations, les querelles sont les guerres, mal affreux et inévitable!

Alceste. — Ce que je déteste en vous, Philinte, c'est que vous vous complaisez à vous construire, pour employer le mot à la mode, une acceptation de la guerre, mal inévitable!

Philinte. — Mais je suis bien forcé de l'accepter. Et vous-même, combien de fois ne vous ai-je pas entendu dire que nous aurions dû mieux préparer cette guerre?

Alceste. — Je le dis encore.

Philinte. — Et que maintenant il fallait aller jusqu'au bout.

Alceste. — Certes.

Philinte. — *Si vis pacem para bellum*, Alceste, est un conseil à deux tranchants. Celui qui s'exerce à manier une épée éprouve toujours à un moment le besoin de s'en servir.

Alceste. — Laissons cela... Je vous dis, moi, que nous assistons à la faillite de la science, de la morale, de la religion et même de l'anarchie.

Philinte. — De l'anarchie? Regrettez-vous donc cette faillite-là?

ALCESTE. — Non mais, étant donné des anarchistes, je constate qu'il s'est trouvé un Luccheni pour planter son tiers-point dans le dos de l'impératrice Elisabeth, de cette Rose de Bohême dont la pathétique neurasthénie venait sans doute d'avoir épousé François-Joseph, alors qu'il ne s'est trouvé nul propagandiste pour supprimer cet empereur de tyrannie, de trahison, de stupre et de crimes qui n'a cessé, dans sa trop longue existence, de martyriser ses parents et ses peuples. Je constate qu'il s'est trouvé un Caserio pour frapper l'honnête et inoffensif Sadi Carnot, mais que nul justicier ne monte quelque machine infernale contre Wilhelm II, dieu de la plus infernale machine qui ait jamais éclaté sur le monde, le Wilhelm II, l'empereur fourbe, menteur et cruel, le Kaiser rouge, le tueur de femmes, de vieillards et d'enfants.

PHILINTE. — Prenez garde... Vous faites appel à l'anarchie.

ALCESTE. — Quand je pense à la Belgique, à la Serbie, aux innocents égorgés, éventrés, noyés, je fais appel à tout. Mais, à quelques exceptions près, qui donc a compris le rôle qui lui incombait dans cette guerre? Les cathédrales sont incendiées, les petites églises réduites en poudre, des prêtres sont fusillés et moi, qui ne suis pas un catholique pratiquant mais qui ai le respect de la croyance et de la foi, je m'étonne de ne pas avoir encore entendu gronder les foudres vaticanes...

PHILINTE. — Attendez..., elles s'apprêtent sans doute. Prenez garde d'être injuste.

ALCESTE. — Prenez garde vous-même... Vous prenez garde à tout... Vous êtes trop conciliant.

PHILINTE. — Je suis union sacrée.

ALCESTE. — Dites sucrée. Vous êtes chèvre et chouiste.

PHILINTE. — Et vous?

ALCESTE. — Je dis ce que je pense et ne prends garde à rien.

PHILINTE. — Il y paraît.

ALCESTE. — Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée?

PHILINTE. — Non, j'en ai déjà trop entendu; souffrez que je vous quitte, pour ne pas en entendre davantage.

ALCESTE. — A votre aise.

Philinte sort. Alceste reste seul et, d'ailleurs, il aime beaucoup mieux ça.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française

De la Conduite de la Guerre

Le général Foch, en même temps qu'un des chefs les plus actifs et les plus heureux de notre armée, est un théoricien de haute valeur. Nous empruntons à son principal ouvrage quelques réflexions qui seront lues avec un vif intérêt :

LA DISCIPLINE

La discipline, pour un chef, ne signifie pas l'exécution d'ordres reçus autant qu'ils semblent convenables, justement raisonnables et même possibles. Cela signifie que vous avez complètement épousé les idées du chef qui a donné l'ordre et que vous faites tout le possible pour y satisfaire. La discipline ne veut pas dire le silence et l'abstention pour ne faire que ce qui vous apparaît comme possible sans vous compromettre; ce n'est pas la pratique de l'art d'échapper aux responsabilités. Au contraire, c'est agir dans le sens des ordres reçus.

L'ACTE DE FORCE

Les anciens systèmes de guerre, éminemment conservateurs de la force armée, s'adressaient pour atteindre leurs fins à la ruse, à la menace, aux négociations, à la manœuvre, au combat, à l'occupation du territoire, à la prise des places. La guerre moderne, depuis Napoléon, use sans compter des moyens à sa disposition; elle ne connaît qu'un argument : l'acte de force. C'est après avoir assommé l'adversaire par la bataille, l'avoir achevé par la poursuite, qu'elle discute avec lui.



GUERRE MÉTHODIQUE

Napoléon lisait un jour dans un ouvrage cette expression : « guerre méthodique ». Il s'écria exaspéré : « Toute guerre bien conduite est une guerre méthodique »; il écrivait plus tard : « Car toute guerre doit être méthodique, parce que toute guerre doit être conduite d'après les principes et les règles de l'art et de la raison, conformément à son but. »

Il y a donc guerre bien conduite ou mal conduite selon qu'il y a ou non suite dans les idées, méthode, adaptation des règles de l'art au but poursuivi.

Il ajoutait :

« La stratégie est un art qui repose sur des principes qu'il n'est permis à personne d'oublier. Tous ces grands généraux de l'antiquité et tous ceux qui plus tard ont suivi dignement leurs traces n'ont fait de grandes choses que parce qu'ils se sont assimilé les règles et les principes naturels de l'art de la guerre, c'est-à-dire la justesse des combinaisons, la conception exacte des moyens à mettre en œuvre, la résistance aux difficultés.

» Ils ont réussi, grâce à cette assimilation, quelle qu'ait été d'ailleurs la hardiesse de leurs entreprises et l'étendue de leurs succès. Ils n'ont jamais cessé de faire de la guerre, une véritable science. Ce n'est qu'en raison de cette considération qu'ils sont nos grands maîtres et ce n'est qu'en s'efforçant de les suivre qu'on peut espérer s'en rapprocher. »

La guerre donc, considérée dans son ensemble, n'est pas un produit du hasard, mais une science, comportant d'abord de l'assimilation. Il y a des principes de stratégie. Seuls ils fixent la justesse des combinaisons, la conception exacte des moyens à mettre en œuvre.



LA STRATÉGIE NAPOLÉONIENNE

Je serai à Berlin avant eux, dit Napoléon au commencement d'octobre 1806, et c'est pour être à Berlin avant eux qu'il va orienter toute sa stratégie, la direction de ses attaques; que la veille d'Iéna il maintient sur la Saale les détachements de Davout et Bernadotte difficilement justifiés, sans cela, par la simple tactique.

Il ne se borne pas à préparer la journée du lendemain — ses visées s'étendent plus loin — mais celle du surlendemain. Il veut livrer une grande bataille, c'est incontestable, avec le gros des forces de l'adversaire, d'une façon victorieuse, il n'y a pas de doute; il ne néglige pas la tactique de combat, mais, au mode de la bataille qui coupe l'armée de ses communications, il demande plus que le renversement de l'adversaire, il demande de préparer la seconde partie du programme : être à Berlin avant eux, but de la guerre, pour y trouver alors un gouvernement sans armée, c'est-à-dire sans puissance, comme il aura déjà fait une armée sans gouvernement, c'est-à-dire sans ressources (finances, hommes).

LE BUT FINAL

Dans la forme absolue que revêt la guerre actuelle, tout est motivé; les actions se poursuivent sans entr'acte. Elles se pénètrent à un degré tel qu'on ne peut y considérer qu'un résultat, le résultat final. L'entreprise aboutit ou rien n'est fait. Les résultats partiels n'ont de valeur qu'autant qu'ils assurent le résultat final, l'obligation pour l'adversaire d'accepter nos conditions. « Seule la fin couronne l'œuvre. » (Clausewitz.) La première bataille est soumise à cette condition au même titre que les autres résultats partiels.

N'est-ce pas à une erreur dans la fixation de ce but final qu'est dû l'échec de Napoléon en 1812? Il avait cru à tort que la conquête de Moscou et de la moitié de la Russie, assurerait la paix qu'il désirait. Rappelons-nous d'ailleurs son désespoir quand, après avoir perdu les grandes batailles de La Rothière, de Laon, d'Arcis, etc., reprenant ses manœuvres sur les lignes de communication de l'ennemi, il s'aperçoit qu'il n'est pas suivi par les alliés; que ceux-ci continuent leur marche sur Paris. Leurs souverains savent eux aussi quels sont les centres de la puissance des Etats; ils comprennent que l'Empereur ne peut survivre au soldat malheureux, au gé-



Deux grands chefs : Le général Foch (1) et le général Fayolle (2). Phot. Manuel

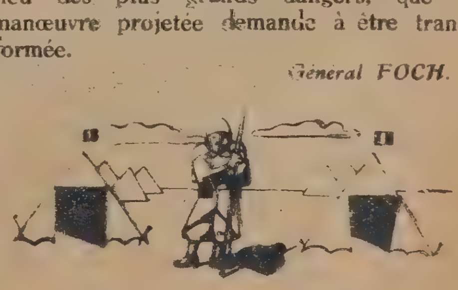
néral sans armée; que cet empire expirant, il l'achèvera, non en poursuivant un fantôme d'armée, mais en renversant à Paris un gouvernement, l'empire existant encore et capable au besoin de restaurer cette armée.

Les improvisations du champ de bataille

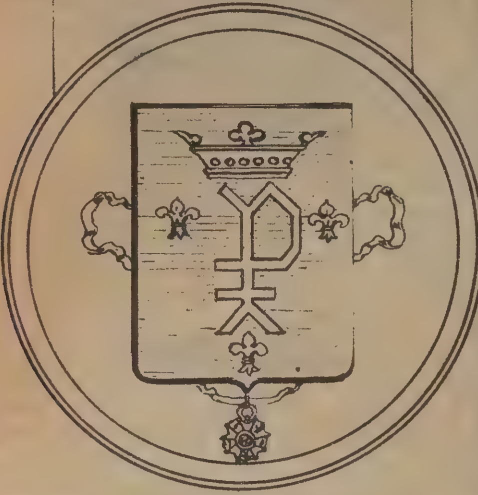
Pour si haut qu'on place le commandement, sa tâche première reste donc bien toujours de donner des ordres, mais la seconde, tout aussi importante, est d'en assurer l'exécution. Ce serait rentrer dans le platonisme le plus pur, de le faire disparaître au moment où l'idée doit se traduire en actes, où la plus belle conception peut être mise à néant par une défaillante exécution; c'est bien sur le champ de bataille que se mène la bataille.

Contre l'adversaire placé et déterminé, par un pur travail de l'esprit, on monte une attaque, une manœuvre enfantée dans le cabinet, préconçue par essence. Elle sera évidemment juste si, au moment où elle va aboutir, l'ennemi a fait ce que l'on avait prévu. Mais s'il agit autrement, obéissant en cela à des intérêts toujours difficiles à connaître entièrement, ou à des motifs déraisonnables, encore plus difficiles à présumer, elle tombe évidemment à faux. Bien plus, si cet ennemi, au lieu de se laisser attaquer, prend l'offensive, raccourcit brusquement les distances et passe à l'attaque, c'est en cours de préparation et d'enfantement, par suite au milieu des plus grands dangers, que la manœuvre projetée demande à être transformée.

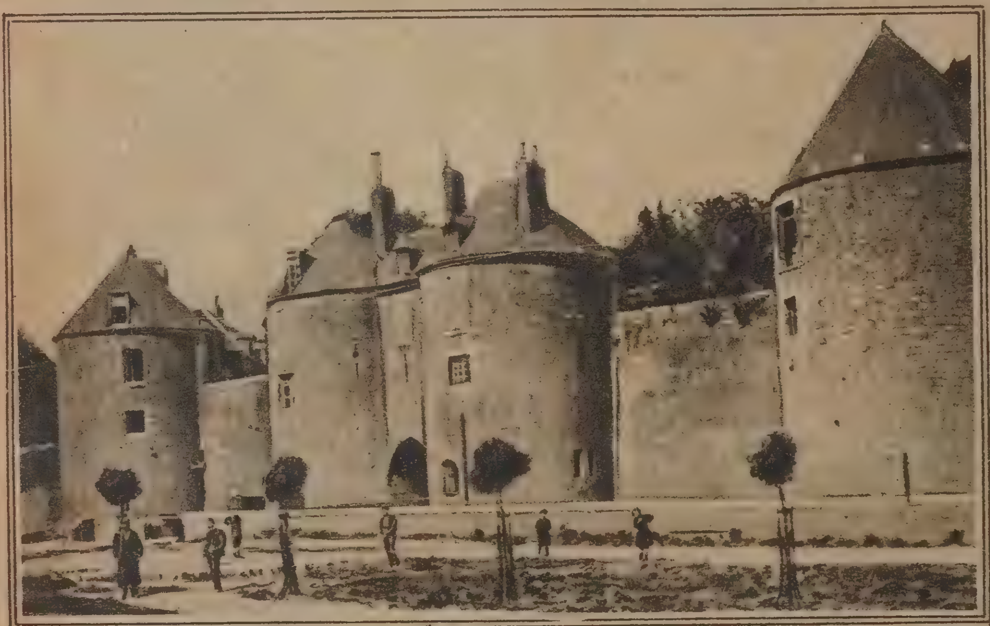
Général FOCH.



PÉRONNE













1. Vue générale de Péronne. — 2. Le vieux château, où fut enfermé Louis XI. — 3. Cour intérieure du château, entrée des appartements de Louis XI. — 4. Pont-levis sur le canal de la Somme. — 5. Environs de Péronne : Flamicourt, les Hardines.

LA DÉLIVRANCE DES VILLES FRANÇAISES



UN SOUVENIR DU 14 JUILLET — Les Parisiennes fleurissent les soldats indiens.

(Scène photographiée à l'entrée des Champs-Élysées.)



Composition de LEVEN et LEMONIER

ŒIL POUR ŒIL, D



T POUR DENT...

« Une de nos attaques s'est déroulée après émission de gaz. Nos troupe: en pénétrant dans les tranchées allemandes, ont trouvé un granc nombre de morts. (Communiqué anglais

Commissaires aux Armées

Commissaire aux armées!... Le beau titre! Combien tentant pour un patriote et l'on explique facilement que la Chambre des Députés, comme conclusion au débat secret sur la Défense nationale, se soit particulièrement arrêtée au texte suivant :

La Chambre décide d'instituer et d'organiser une délégation directe qui exercera, avec le contrôle du gouvernement, le contrôle effectif et sur place de tous les services ayant mission de pourvoir aux besoins de l'armée.

C'est, en somme, la reprise d'une ancienne conception révolutionnaire dont il nous a semblé particulièrement intéressant de rechercher la genèse.



Représentant du peuple à l'armée du Rhin (1794), dessin de Raffet.

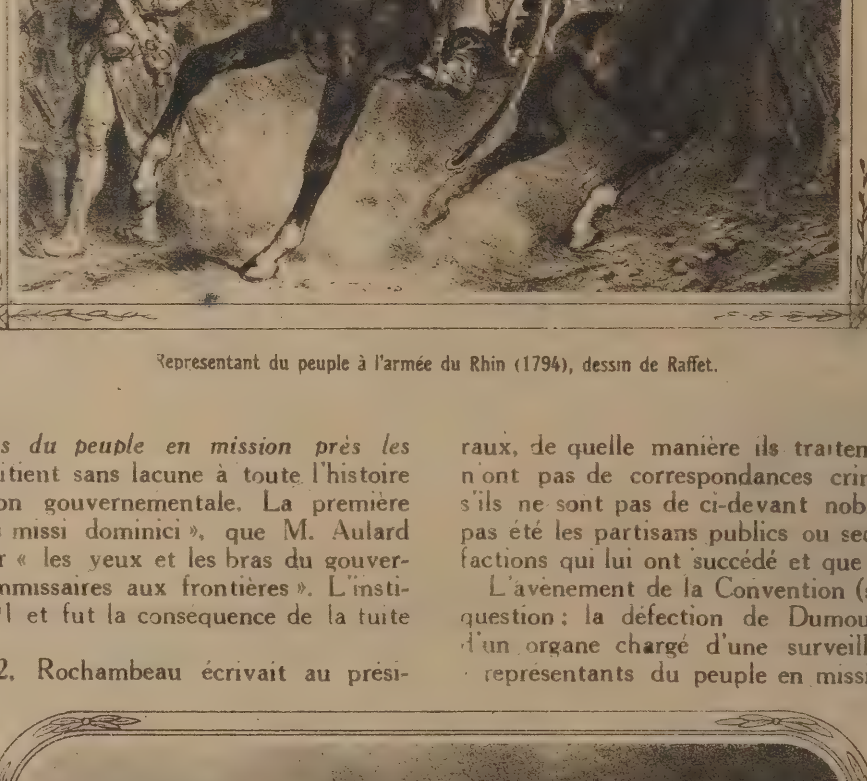
Les excellents volumes de M. Bonnal de Ganges : *Les Représentants du peuple en mission près les armées (1791-97)*, nous initient sans lacune à toute l'histoire de cette énorme délégation gouvernementale. La première appellation donnée à ces « missi dominici », que M. Aulard a pu très justement appeler « les yeux et les bras du gouvernement », fut celle de « commissaires aux frontières ». L'institution date du 21 juin 1791 et fut la conséquence de la fuite à Varenne.

Dès le 26 janvier 1792, Rochambeau écrivait au président de la Législative, le priant de déléguer des membres de l'assemblée auprès de l'armée du Nord, où leur collaboration devenait nécessaire : « Je suis accablé, expliquait-il, de détails qui resserrent le cercle des mouvements et des combinaisons qui doivent être dans la tête d'un général » ; et cette phrase précise parfaitement le rôle des commissaires aux armées. Mais un membre obscur de l'assemblée objecta que ses délégués militaires n'avaient pas le choix dans la conduite à tenir ; ils ne pouvaient que exiger leur démission ou se faire remplacer par leurs suppléants », et la demande de Rochambeau fut écartée.

... maréchal Luckner, à son tour, réclame, en août 1792, l'envoi de commissaires pour le seconder, et le Conseil exécutif désigne alors trois agents : Laporte, Bréard et Lamarck, investis de pouvoirs immenses. Ils étaient, d'après les termes mêmes de leur mandat, « l'agent du Conseil et l'œil du ministre près des armées pour découvrir toutes les trahisons, les intrigues et autres abus. C'est principalement, précise le texte qui les nomme, sur l'esprit, les principes et la conduite du chef que cette surveillance doit s'exercer. Dans la République, c'est la tête des grands coupables qu'il faut faire tomber sous la hache de la loi... L'agent du Conseil doit donc s'attacher surtout à connaître l'esprit et les principes des généraux, de quelle manière ils traitent leurs frères d'armes, s'ils n'ont pas de correspondances criminelles avec nos ennemis, s'ils ne sont pas de ci-devant nobles, en un mot, s'ils n'ont pas été les partisans publics ou secrets de la tyrannie et des factions qui lui ont succédé et que le peuple a terrassées. »

L'avènement de la Convention (septembre 1792) modifia la question ; la défection de Dumouriez détermina la création d'un organe chargé d'une surveillance plus générale et les « représentants du peuple en mission » furent substitués aux « commissaires aux armées ».

Le 3 avril 1793, Fabre d'Églantine proposa d'arrêter les effets de la trahison de Dumouriez en édictant des mesures urgentes. Quatorze conventionnels seraient désignés pour présider à la défense du Nord et de l'Est, assistés d'ingénieurs et d'officiers spéciaux avec pouvoir des réquisitions dites de « sûreté générale ». Comme marque distinctive, le rapporteur proposait de donner aux commissaires aux armées une écharpe en ceinture avec frange jaune ; mais le peintre David émit cette conception : que le costume tînt du civil et du militaire... Une écharpe, une épée et un plumet aux trois couleurs au chapeau.



La prise du fort Mulgrave (siège de Toulon, 19 décembre 1793), dessin de Raffet.

Un décret de la Convention, du 4 avril 1793, désigne quatorze commissaires aux armées, mais le décret organique précisant le rôle des représentants du peuple en mission et les désignant nommément, date du 30 avril 1793. L'article 24 de ce décret délègue un certain nombre de ces représentants parmi lesquels Carnot, Duquesnoy, Cavaignac, Gasparin, Soubrany, Rewbell, Merlin de Thionville, Dubois-Crancé, Alquier, Prieur de la Marne, Salicetti, Romme, etc... près des armées du Nord, du Rhin, de la Moselle, des Ardennes, des Alpes, de la Rochelle et de Corse.

« J'ai été moi-même revêtu de pouvoirs illimités et j'en ai frémi » s'écriait plus tard Kersaint ; mais ces pouvoirs illimités, qui parfois s'exercèrent à faux, amenèrent aussi parfois de splendides résultats. Les représentants du peuple aux armées se montrèrent, pour la plupart, admirablement braves et admirablement patriotes. Saint-Just et Levasseur de la Sarthe à l'armée du Nord, Choudieu à Verdun, Robespierre jeune, Ricord, Salicetti, à Toulon, prodiguent, sur les champs de bataille ou dans l'exercice de leurs terribles fonctions, leur ardent patriotisme et leur sauvage énergie. Un document entre cent montre de quelle façon ces propagateurs d'héroïsme savaient galvaniser les cœurs :

PROCLAMATION DES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE

« *Les citoyennes de Strasbourg sont invitées de quitter les modes allemandes puisque leurs cœurs sont français.* A Strasbourg, le 25 brumaire, l'an second de la République une et indivisible. Les représentants du peuple près l'armée du Rhin. Signé : Saint-Just et Lebas. »

Est-il rien de plus émouvant que ce discret appel au patriotisme alsacien ?

C'est dans les lettres et rapports des représentants devant Toulon qu'apparaît pour la première fois le nom de Bonaparte



« L'ennemi ne se doute pas que nous sommes là. Il est sept heures, nous le surprendrons demain à quatre heures du matin », dessin de Raffet



Le représentant a dit : « Avec du fer et du pain on peut aller en Chine, il n'a pas parlé de chaussure », dessin de Raffet

sur une pièce, datée du 2? octobre 1793, ce nom est suivi de la mention : « Commandant en chef l'artillerie, nommé à Ollioules par les représentants du peuple Gasparin et Salicetti. » Le 5 décembre 1793, le général Dugommier signalait, d'ailleurs, à la Convention la vaillance du jeune chef en ces termes : « Je ne saurais trop louer la bonne conduite de tous ceux de nos frères d'armes qui ont voulu se battre ; parmi ceux qui se sont le plus distingués et qui m'ont le plus aidé à rallier et pousser en avant, ce sont les citoyens Buona-Parte (*sic*) commandant l'artillerie, Arena et Cervoni, adjudants généraux. Signé : Dugommier, général en chef ». Et une note signale que Bonaparte avait été blessé à la jambe d'un coup de baïonnette.

Le 6 décembre 1796, le Directoire exécutif arrêtait : « *A compter du 1er nivôse prochain* (22 décembre), *il n'y aura plus de commissaires du Gouvernement près des armées.* Signé : Carnot, Rewbell, La Reveillère-Lepeaux. »

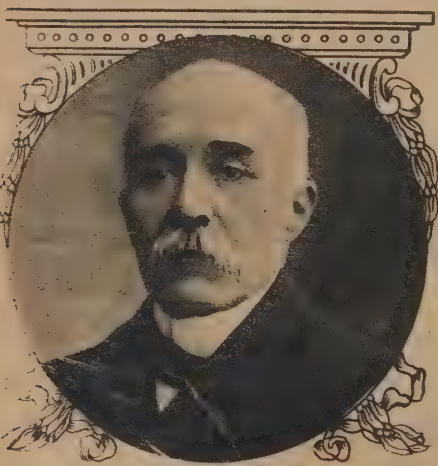
Reste à établir la question de l'uniforme adopté par les représentants du peuple. Deux décrets, l'un du 16 avril 1793, l'autre



« Le bataillon de Loire-Inférieure s'étant bien comporté devant l'ennemi, il sera accordé à chaque homme une paire de sabots. » (Dessin de Raffet.)

…u 28 nivôse, an III, précisent : habit bleu national sans revers, parements écarlates, …ottes, avec quatre boutons sur chaque parement … collet rouge rabattu, veste et culotte blanches, chapeau uni, retapé à l'ordinaire, bordé de tresses de soie, panache aux trois couleurs, le blanc à la naissance du panache, le rouge à la cime.

Les documents dessinés montrant les représentants du peuple en tenue sont rares. L'œuvre de Raffet nous en offre cependant quelques exemples. C'est ainsi que dans l'album lithographique de 1834 nous rencontrons (pl. 2), un *Représentant du peuple à l'armée du Rhin* (1794), superbe sur un cheval noir, le col engoncé dans une cravate à la Saint-Just, la taille sanglée d'une écharpe aux trois couleurs, balançant sur sa tête altière les plumes tricolores traditionnelles...; et la planche précédente : *Prise du fort Mulgrave* (siège de Toulon, 19 décembre 1793), nous montrait un groupe de représentants mêlés aux lignes profondes des soldats qui, sous la pluie, se ruent, intrépides, à l'assaut des ouvrages fortifiés de l'ennemi... Dans « l'ordre du jour » (album de 1835), un représentant du peuple annonce aux poilus d'alors cette imprévue récompense nationale : *Le bataillon de Loire-Inférieure s'étant bien comporté devant l'ennemi, il sera accordé à chaque homme une paire de sabots.* Il est vrai qu'un peu plus loin, nous trouvons les grognards d'Italie protestant : *Le représentant a dit : « Avec du fer et du pain, on peut aller en Chine, il n'a pas parlé de chaussures ».* Dieu sait pourtant que ces braves, les pieds enveloppés dans des tresses de paille, semblent en avoir le plus grand besoin. Plus loin encore, sous ce titre : *De quoi vous plaignez-vous ?* nous retrouvons un représentant apaisant une émeute de soldats. C'est le même, d'ailleurs, qui, prêchant d'exemple, patauge avec eux, plonge dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, calme l'impatience de ses hommes par cette phrase extraordinaire : *L'ennemi ne se doute pas que nous sommes là ; il est sept heures, nous le surprendrons demain, à quatre heures du matin.*



M. Georges Clemenceau, (Phot. …)
président de la Commission de l'armée du Sénat.

PROCLAMATION
DES
Représentans du Peuple.

Les Citoyennes de Strasbourg sont invitées de quitter les modes allemandes puisque leurs coeurs sont français.

A Strasbourg le 25e Brumaire l'an second de la République une et indivisible.

Les Representans du Peuple
près l'armée du Rhin.

Signés St. Just et Lebas.

Proklamation
der
Volks-Repräsentanten.

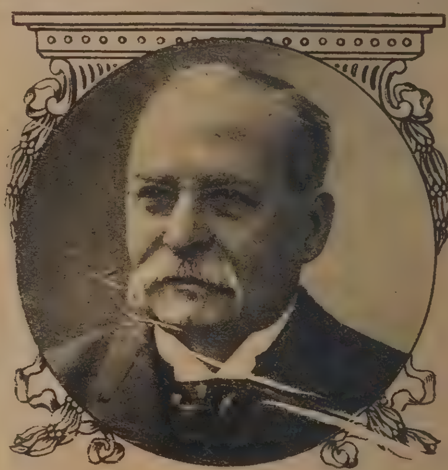
Die Bürgerinnen Straßburgs sind eingeladen die teutsche Tracht abzulegen, da ihre Herzen fränkisch gesinnt sind.

Straßburg den 25ten Nebelmonat im zweiten Jahr der einen und unzertrennlichen Franken-Republik.

Die Volks-Repräsentanten
bei der Rheinarmee.

Unterschrieben St. Just u. Lebas.

Si nous citons le dessinateur Raffet, c'est que chacun sait l'exactitude de ses documentations et que le brave artiste, né en 1804, fut un enfant de cette forte génération dont la prime jeunesse avait connu les bruits du tambour, la lecture des bulletins de victoire. Aux premiers appels de la Patrie en danger, son père s'était enrôlé dans un bataillon de volontaires de la garde nationale et avait fait campagne ; son oncle, Nicolas Raffet, après avoir été intimement mêlé aux drames de la Révolution, fut nommé général de brigade par le comité de Salut Public, en récompense du zèle qu'il avait apporté à défendre la Convention contre les insurgés. Si, plus tard, Raffet illustra exactement les grands faits de cette terrible et glorieuse époque, c'est qu'après avoir été bercé par les récits de nos grandes guerres, il avait eu sous les yeux les survivants des héros de l'an II, son père, son oncle et leurs compagnons d'armes... Il était donc particulièrement qualifié pour nous documenter sur les costumes portés par les représentants aux armées... Son père et son oncle les avaient connus et les avaient vus !



Le général Pédoya, (Phot. Manuel.)
président de la Commission de l'armée de la Chambre des Députés.

S'il plaît à nos parlementaires de se documenter, ils ne sauraient puiser à meilleure source !

GEORGES CAIN.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'HOMMAGE MONDIAL A LA FRANCE. — LES REPRÉSENTANTS DES DOMINIONS BRITANNIQUES A PARIS

Notre fête nationale, devenue pour un jour, pour toujours peut-être, celle des Nations, n'est pas si éloignée qu'on n'en puisse parler encore. Et même, est-ce là un devoir, tant les témoignages de sympathie qu'elle vaut à la France, sont émouvants et bien faits pour hausser nos âmes à la hauteur des épreuves que nous avons à surmonter encore avant d'atteindre la victoire. Jamais, dans les plus beaux jours de son histoire, notre pays n'avait été glorifié de si magnifique manière. Et les couronnes tressées à la force morale, à l'héroïsme de la nation française, sont venues de partout. C'est un des maîtres de la célèbre Université d'Harward qui regarde le cri héroïque de nos soldats à Verdun, « Vous ne passerez pas », comme un mot d'ordre pour le monde entier. » C'est le représentant d'un des Dominions britanniques, qui déclare s'agenouiller « pour offrir sa vénération à la France immortelle ». Car après les soldats, les délégués de l'empire britannique, Canadiens, Australiens, Africains, ont voulu venir s'associer de plus près à nos espérances. Et leur visite, que le chef de l'Etat a saluée comme une glorieuse étape de la voie glorieuse que l'empire britannique et la France parcourent côte à côte, montre bien l'aspect mondial de la guerre.

On sait avec quel loyalisme chevaleresque, dès l'agression allemande, les colonies anglaises vinrent se grouper autour de l'Angleterre; et depuis, elles n'ont épargné ni leur concours financier, ni leur concours militaire. L'Australie, à elle seule, a envoyé 300,000 volontaires, et s'il est nécessaire, elle en enverra un million. « A notre appel, dit l'ancien ministre Mac-Mahon Glynn, tous rallieront le drapeau ».

Et ce n'est pas là seulement, ainsi que l'a dit M. Briand, « le symbole d'un idéal débordant les frontières de nos continents », c'est la condamnation même des Hohenzollern.

ITALIE ET ALLEMAGNE

Ces sujets de réconfort ne sont pas les seuls de l'heure. L'ennemi y ajoute lui-même, avec ses désordres intérieurs, ses émeutes de la faim et cette crise de chancellerie que l'on voit poindre à l'horizon. Un vent de fronde conservatrice souffle, en effet, contre le chancelier. On lui reproche de ne pas être un Bismarck; on lui oppose le prince de Bulow, dont un livre récent a proclamé la nécessité d'annexions allemandes nouvelles, «sans quoi il n'y aurait, dit le fidèle Bernard, que défaite pour l'Allemagne». Et M. de Bethmann-Hollweg croit devoir lâcher du lest, beaucoup de lest. Il rompt les derniers ponts avec l'Italie, traite comme un chiffon de pier les engagements de l'Allemagne, envers les ouvriers italiens ayant travaillé chez elle; il refuse les retraites que les lois d'empire leur accordaient. L'Italie répond d'ailleurs du tac au tac, en dénonçant la convention conclue avec ce même prince de Bulow pour garantir les droits privés des ressortissants allemands et italiens en cas de conflit. Et c'est peut-être là un nouvel acheminement vers une déclaration de guerre. Mais il est des fictions qui ne peuvent durer. Enfin une longue entrevue du chancelier et des chefs de file du Reichstag se traduit par une reprise de la guerre sous-marine.

LA VICTOIRE RUSSE DE LA LIPA

L'Allemagne est dans l'attente d'une proclamation du kaiser l'incitant, sans doute, aux derniers sacrifices et, à défaut du verbe impérial, l'état-major essaie de diminuer les succès russes. De quelque côté, en effet, que se porte le regard, Arménie, Volhynie, Galicie, Bukovine, nos alliés voient la fortune leur sourire. Alors qu'en Arménie les Turcs se flattaient de tourner Trébizonde, c'est bien, au contraire, leur aile gauche qui subit une défaite et se voit menacée d'enveloppement.

Le succès des armées du tsar en Volhynie est plus grand encore, et les critiques militaires lui attribuent, avec raison, une importance capitale. Par une suite de coups d'épaule, tantôt à l'aile droite, tantôt à l'aile gauche, nos alliés ont, en effet, brisé en partie la résistance allemande devant le saillant de Loutsk et atteint le grand plateau d'où l'on maîtrise les routes de Lemberg. Lorsque le général Kalédine eut ouvert ce saillant dans la ligne autrichienne, l'armée Sakharof, qui vint l'épauler pour déborder les troupes du général Bothmer devant Tarnopol, se heurta aux renforts jetés en toute hâte par les Allemands et dut piétiner. Mais la bataille du Stokhod, à laquelle cette contre-offensive de Linsingen donna lieu, se termina par la double victoire des généraux Lescha et Kalédine, et l'armée Sakharof put alors reprendre l'offensive. Dans les journées des 16 et 17 juillet, elle rompait le front ennemi à Pustomyty et rejetait son adversaire au delà de la Lipa, le petit affluent de la gauche du Styr. Et cette victoire qu'accusent 13,000 prisonniers, cause dans le dispositif austro-allemand un tel vide qu'une reculade sur Kovel paraît dans les choses possibles.

LA BATAILLE DE LA SOMME

L'état-major impérial s'ingénie également à rabaisser l'avance anglo-française dans la Somme. Il traite nos communiqués et les communiqués britanniques de « vaine littérature ». Alors que nos troupes étaient déjà à un kilomètre de Péronne, et atteignaient la cote 97, alors que nos alliés emportaient les deux villages de Barentin et celui de Longueval, les scribes du bureau de la presse osaient écrire que les troupes allemandes ne cessaient de repousser les nôtres dans leurs positions d'assauts. Et le mensonge est de taille, puisque la manœuvre en échelons des troupes franco-britanniques, à travers des flottements naturels, ne cesse de se développer. Le dispositif d'attaque des généraux Fayolle et Douglas Haig est ce que les militaires appellent « les marches d'escalier ». Il permet des feux croisés, des marches convergentes, dont nos alliés ont profité pour aligner leur front sur le nôtre, et même esquisser une première pointe vers Bapaume. Au 12 juillet, l'offensive des troupes anglaises, dont le front allait de Contalmaison à Montauban, avaient dû stopper devant la grosse contre-attaque des Allemands au bois des Trônes, mais le 14 juillet elles reprenaient l'attaque, enlevaient Bazentin-le-Petit, Bazentin-le-Grand, Longueval, — façon magnifique de célébrer la fête des Nations, — et les jours suivants elles complétaient ces avantages par la prise à l'est de Longueval du bois Delville, de la ferme Waterlot, et par l'occupation, à l'ouest de



Contalmaison, du village d'Ovillers, ce même Ovillers-la-Boisselle qui avait été le 7 juillet, le théâtre d'une lutte sanglante entre les Tommies et la garde prussienne, et que celle-ci, finalement débordée à l'est, puis au nord par l'ouvrage de Leipzig, ne put continuer à défendre.

Les Allemands ne pouvaient rester sous le coup de ce gros échec; et, comme les nouvelles positions anglaises, comme le saillant du bois Delville et de la ferme Waterlot leur en donnait la tentation, car un saillant est toujours un point vulnérable, en raison même du feu restreint de ses défenseurs, ils contre-attaquaient presque aussitôt avec une furie et une ampleur de moyens qu'ils n'avaient pas encore mises dans leurs ripostes à la progression britannique.

C'est là d'ailleurs que le front britannique se soude au nôtre, qu'ils font charnière, et c'était pour l'ennemi une seconde raison d'attaquer, car il espère, il escompte toujours à la soudure d'une armée avec une autre, un certain manque de coordination dans les mouvements.

L'attaque menée par deux divisions fraîches, sous les yeux mêmes du kaiser, fit tout d'abord fléchir nos alliés. Ils se maintinrent à la ferme Waterlot, qui est l'articulation même de leur dispositif avec le nôtre, mais ils perdirent une partie du bois Delville et de Longueval; perte toute passagère d'ailleurs, car, le lendemain, ils avaient récupéré la presque totalité du terrain perdu.

Cette attaque sur le saillant anglais se conjuguait avec deux autres, très violentes, sur notre front lui-même, contre le secteur compris entre le village de Biaches et la Maisonnette. La première, favorisée par un épais brouillard, réussit tout d'abord. Biaches et la cote 97 furent enlevés; toutefois les Allemands n'eurent pas le temps de crier victoire, puisque le tout fut immédiatement repris. La seconde échoua misérablement. Et d'ailleurs la période de préparation où nous étions depuis notre avance de ce côté avait pris fin et nous allions reprendre notre marche en avant. L'action déclanchée le 20 juillet sur les deux rives de la Somme nous a, dès le premier jour, permis, en effet, de porter au nord notre ligne du mamelon d'Hardecourt jusqu'au petit chemin de fer Combles-Cléry, progression sensible et qui vint donner à l'échelon anglais menacé par Guillemont, un sérieux appui. En même temps, entre Barleux et Soyecourt, nos troupes enlevaient la première position allemande sur un front de six kilomètres, et ce gain magnifique faisait espérer l'occupation de Barleux et de Soyecourt eux-mêmes. Pour la première fois, enfin, au sud de Soyecourt, notre action prenait corps et s'étendait à l'ouest de Vermandovillers, où nos soldats enlevaient de haute lutte le « Bois étoilé », que les Allemands avaient transformé en une véritable redoute. Toute la région n'est d'ailleurs qu'un labyrinthe de tranchées.

Cette nouvelle poussée se traduit par un autre gain, celui de 3,000 prisonniers, et elle continuait, méthodique, progressive, brisant peu à peu non seulement la barrière ennemie, mais arrêtant tout transport des troupes allemandes sur le front russe, sur Riga, où cependant Hindenburg en a plus que besoin.

Sous Verdun, toutes les attaques du kronprinz contre le fort de Souville avaient échoué, le 22 juillet, et c'étaient nos troupes qui regagnaient du terrain dans Fleury.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

La Guerre européenne, par G. FERRERO. — *Le Plan pangermaniste démasqué*, par A. CHÉRADAME. — *Le Réveil de la France*, par CH. SAROLÉA. — *France*, par CHRISTOPHE NYROP.

Les ouvrages d'histoire, de polémique politique et de controverse diplomatique jouissent actuellement de la plus grande faveur du public lettré. Il semble bien qu'ils prennent complètement le dessus sur la littérature proprement dite et que, du fait des circonstances, leur clientèle s'est singulièrement élargie. On leur demande le secret de cette catastrophe européenne qui demeure pour tous un troublant mystère, les esprits les plus attentifs ne s'étant pas trouvés préparés à une crise comme celle dont les développements bouleversent tous les principes fixés par la tradition. Les hommes dont la profession est d'étudier le pourquoi et le comment des choses, qui s'essayent à dégager des faits le sens profond de l'immense effort accompli par les peuples aux prises acquièrent par là un prestige qu'ils n'avaient jadis qu'aux yeux d'une rare élite. En réalité, il apparaît qu'ils furent surpris, eux aussi, et tout autant que les foules, par les événements, et il n'est point raisonnable d'attendre de leur génie et de leur conscience la sûre histoire du drame que nous vivons et dont les éléments les plus subtils échappent encore à tout contrôle rigoureusement scientifique.

On a pu croire, au début, qu'il s'agissait d'un conflit armé comme la vieille Europe en connut tant, et que tout serait dit quand la puissance des armes aurait modifié l'aspect de certaines régions-frontières; puis on a compris qu'il y a autre chose dans cette lutte formidable, où se jouent vraiment les destinées du monde et l'avenir même de la société des Etats civilisés. Tous nous avons l'impression d'une révolution morale qui fera que, lorsque toute l'épreuve aura été subie, jamais plus nous ne serons les hommes que nous avons été. Quelque chose de notre vie passée, la meilleure part peut-être, des illusions et des rêves, demeurera enseveli sous les ruines accumulées. Comment tout cela s'est-il accompli, de quelles profondeurs de l'âme humaine ont surgi à la fois tant de laideur et tant de beauté, toute cette barbarie et tout cet héroïsme, il n'est pas de penseur ou d'historien qui puisse nous l'apprendre en toute certitude à cette heure, dans l'émoi des passions déchaînées. Il n'en est pas moins vrai que les graves méditations sur les données du problème actuellement connues présentent le plus réel intérêt général, car elles nous apportent des clartés sur la valeur de notre propre geste et nous confirment dans la ferme conscience de notre devoir.

Le livre que M. G. Ferrero vient de consacrer à *La Guerre européenne* doit retenir tout particulièrement l'attention à cet égard. L'illustre historien, traite avec une grande élévation de pensée des causes profondes de la crise, qui sont essentiellement morales; il précise le caractère de la guerre voulue par l'Allemagne et qui est une sorte de « tragédie d'orgueil ». Des réserves s'imposent, sans doute, selon les tempéraments, en ce qui concerne certaines opinions formulées par M. Ferrero, notamment quand il oppose la force nouvelle à la sagesse antique et quand il considère que cette guerre est la première grande crise de la société établie par le siècle dernier en Europe et en Amérique; mais ses thèses procèdent en général d'un remarquable sens de l'évolution. Une des idées le plus fortement développées par M. Ferrero est celle du déséquilibre politique existant entre la France et l'Angleterre, d'une part, l'Allemagne d'autre part. Partant du principe que l'accord de ces trois puissances garantirait la paix de l'Europe, l'auteur cherche la raison pour laquelle l'Angleterre et la France ont pu s'entendre, tandis qu'elles n'ont jamais pu trouver de base solide de rapprochement avec l'Allemagne. Ce n'est pas, pense-t-il, parce que la France voulait reconquérir l'Alsace-Lorraine, ni parce que l'Angleterre était envieuse de l'Allemagne, ni parce que les Allemands forment une race ayant besoin de faire une grande guerre tous les cinquante ans, mais parce que les forces et l'esprit qui gouvernent la France et l'Angleterre sont différents de ceux qui gouvernent l'Allemagne. Les deux premières nations sont dirigées par des bourgeoisies rendues pacifiques par une longue expérience et un penchant professionnel, tandis qu'en Allemagne, un peuple qui se croyait invincible était encore régi, il y a quelques mois, par une aristocratie de guerriers ennemis de la paix par devoir de caste.

La thèse est solide, mais il semble bien qu'il ne suffirait pas d'une démocratisation plus ou moins sincère de l'Allemagne pour établir entre les trois nations un équilibre politique constituant une garantie sûre pour le maintien de la paix en Europe. En vérité, il y a dans le cas de l'Allemagne autre chose que la domination d'une aristocratie belliqueuse par devoir de caste; il y a la folie pangermaniste dont demeure frappé le peuple allemand tout entier. Ce qu'est réellement cette aberration collective, quel péril elle crée pour l'Europe et la civilisation, on n'en tient pas suffisamment compte dans les spéculations politiques du moment. Un ouvrage de M. André Chéradame, *Le Plan pangermaniste démasqué*, fournit à ce sujet d'impressionnantes précisions. Le pangermanisme, qui est la négation radicale du principe des nationalités, tend à établir sous la tutelle de l'Allemagne une vaste confédération où 77 millions d'Allemands domineraient 127 millions de non-Allemands et qui se traduirait pratiquement par ces quatre formules géographiques : Berlin-Calais; Berlin-Riga; Hambourg-Salonique et Hambourg-golfe Persique. Peut-être M. Chéradame est-il trop absolu dans ses conclusions, mais tel est bien le rêve.

Et voyez l'ironie des choses : c'est cette Allemagne-là que la guerre, qui devait la grandir immensément au-dessus de toutes les nations, réduit et écrase dès à présent, avant même que le triomphe des alliés se soit affirmé. M. G. Ferrero, dans le livre dont nous parlons plus haut, constate précisément que le plus surprenant de tous les revirements auxquels nous avons as-

sisté est celui qui concerne la France et l'Allemagne. L'admiration pour celle-ci était si grande en ces dix dernières années qu'on comptait sur elle pour tout — même pour la conservation de la paix — tandis qu'une méfiance croissante entourait la France. Moins de deux années de guerre ont suffi pour renverser complètement la situation, et c'est de l'étranger que s'élèvent les voix les plus autorisées pour proclamer avec des accents émouvants la splendeur du rayonnement moral et politique de la France dans le monde. Il y a toute une littérature anglaise, hollandaise et scandinave glorifiant le « miracle » français et que nous avons tort de ne pas mieux connaître. M. Charles Saroléa, l'éminent professeur à l'Université d'Edimbourg, qui est un des esprits européens les plus complets, ayant le sens profond de l'histoire, publie un *Réveil de la France*, dont M. Charles Grolleau nous donne une traduction excellente. Il y combat par des arguments précis la croyance dans la supériorité de la race allemande, qui prévalut après 1870, et il proclame qu'à l'heure de l'épreuve, la France révéla des ressources morales et spirituelles qui contraignirent le monde à reviser ses jugements. Il y a là un véritable hymne à la vaillance française. Le professeur Christophe Nyrop, de l'Université de Copenhague, dans son étude, *France*, traduite par M. de Coussange, donne une remarquable analyse du génie français, de cet individualisme si fier et si jaloux par lequel ce pays est celui dont la grandeur est faite de l'amour même de la liberté. La France est la terre de la joie, parce qu'elle est la terre de la beauté. N'est-ce pas là tout le secret de l'attirance qu'elle exerce depuis des siècles sur tous les hommes épris d'idéal et de clarté?

Ces choses-là, quand elles sont dites au dehors, il est bon qu'on les entende et qu'on s'en pénètre, afin que le juste orgueil de l'âme française préserve l'avenir des fautes anciennes. Trop souvent ce fut la littérature d'ici, ou du moins des productions se réclamant d'elle sans droit et sans excuse, qui faussa l'opinion étrangère et contribua à créer la légende d'une lamentable décadence. En vérité, de miracle il n'y en a point, mais il a fallu cette tragique épreuve de la guerre pour que la vraie France s'affirme telle qu'elle n'a jamais cessé d'être, dans toute la splendeur de ses traditions et de ses vertus. Devant l'écroulement du rêve allemand, c'est cela que le monde entier reconnaît aujourd'hui et c'est par là que déjà s'atteste glorieusement la victoire.

ROLAND DE MARÈS.

Le Carnet du Lecteur

L'Impromptu du Paquetage, par Maurice Donnay. Un des plus charmants ouvrages qui soient nés de la guerre. Cette comédie spirituelle et tendrement émue fait en ce moment son tour de France, partout applaudie. Elle restera comme une image fidèle de la société parisienne de 1914-1916, améliorée par l'épreuve, résolue à pratiquer sans défaillance l'union sacrée, animée de sentiments généreux et fraternels.

Les Poètes de la Guerre

***Anthologie de la Poésie Catholique (de Villon jusqu'à nos jours)*, publiée et annotée par ROBERT VALLERY-RADOT.**

M. Robert Vallery-Radot, actuellement aux tranchées, a trouvé le moyen, tout en se battant pour son pays, de recueillir les éléments d'une anthologie abondante et d'un choix impeccable. Encore un bel exemple de sang-froid et de conscience claire. On lutte pour l'humanité, on l'explore, on la sert; l'action et la pensée se soutiennent et se commentent l'une par l'autre.

Il n'était pas inopportun, en un temps de renouveau français et chrétien, de vérifier la valeur de ce trésor spirituel alternativement dédaigné et exalté, aujourd'hui magnifié de la meilleure façon, par un accroissement heureux et notable : la poésie catholique.

Un tel contrôle a une portée plus grande qu'on ne croirait; car si la religion se faisait voir incapable d'alimenter les sources d'art ou de les utiliser, il serait démontré que la religion ne sert de rien pour la vie, vu que l'art, et la poésie plus que tous les arts peut-être, est le miroir de la vie.

Le contrôle peut s'exercer, en pareille matière, soit par enquête, — et c'est à quoi le volume de M. Robert Vallery-Radot nous invite, — soit par la réflexion psychologique, celle-ci venant à la rencontre du fait et y trouvant ses confirmations, terme de certitude.

On peut remarquer que la poésie et le sentiment religieux ont des attaches étroites et réciproques. La première offre à la seconde, quand elle s'y alimente, des ressources que toute l'histoire du sentiment religieux et toute la liturgie nous font voir. Puissante en suggestions, évocatrice, motrice, émouvante dès qu'elle est émue et même, parfois, dès que l'imagination créatrice le lui ordonne, créatrice d'états d'âme, grâce aux symboles et aux analogies qu'elle emploie, grâce à son sens des états associés et des réminiscences qui rapprochent les lointains du rêve, grâce aux images qui imposent la vision, au rythme qui martèle et persuade, la poésie crée en faveur de tout ce qu'elle touche, et *a fortiori* de ce qui lui est parent, une prédisposition favorable.

L'objet religieux, qui est de tous le plus profond, se rapproche de nous dès que nous pénétrons le réel, fût-ce en ses moins religieux arcanes. Quand l'être m'ouvre un quelconque de ses gîtes, j'y perçois un fragment du tout, j'y devine l'Auteur du Tout, j'éprouve Dieu pour hôte. Il suffira de reconnaître ce Dieu et de ne pas en fausser la notion, comme font ceux qui versent au panthéisme et au paganisme, l'un évaporateur, l'autre falsificateur du divin.

L'œuvre du genre humain, c'est de trouver son Dieu, a dit Lamartine (2). C'est l'œuvre de la nature aussi, car

> Vers Celui dont le monde est l'émanation
> Tout ce qu'il a créé n'est qu'aspiration. (3)

Mais on comprend que la nature que nous sommes intéresse davantage la lyre, comme nous-mêmes. Or l'étude poétique de la vie en a mené beaucoup par des chemins droits à Celui qui a dit : *C'est moi qui suis la vie*, parce que cette grande plongée spirituelle nous fait aller au tréfonds des notions et des faits, écarte le *divertissement* au sens de Pascal, nous éveille au sens mystérieux du tout et à notre propre mystère, dévoile le « monstre » humain, nous unit aux « Idées éternelles » dont nous sommes issus, nous révèle nos aspirations et trouve les attaches divines qui les peuvent satisfaire. Cela, bien entendu, si la recherche procède bien, s'adaptant au réel, qui est intimité de l'incréé avec sa créature, réalisant au profit de nos esprits religieux l'admirable pensée augustinienne : « Toute chose est née deux fois, une fois en elle-même, une fois dans les intelligences. »

Que si ma sonde a mesuré l'insuffisance du créé comparé à l'élan qui me porte vers sa conquête, là aussi, une ressource religieuse apparaît. La poésie peut louer Dieu comme chacun se loue obscurément en blâmant le prochain. Quand le vers gémit, se plaint, plaide le vide, constate le mal, il hausse par contre-coup, s'il ne le blasphème, Celui qui est plénitude, perfection et joie.

> La vie est une fleur épineuse et poignante,

dit Philippe Desportes (4); partant de cette constatation, la recherche humaine désabusée pourra biaiser dans le sens de l'Unique suffisant et nécessaire; on pourra revenir à Dieu, une fois revenu de tout le reste.

> Ni le jeune désir, ni la Raison qui ruse,
> Ni la chimère ainsi qu'un cheval ébloui
> Ne m'ont été loyaux et sûrs : tout m'a trahi! (5)

écrira Paul Claudel, et l'on ne s'étonnera pas, quelques vers plus loin, de l'entendre dire :

> J'ai fui en vain, partout j'ai retrouvé la Loi;
> Il faut céder enfin! O porte, il faut admettre
> L'hôte; cœur frémissant, il faut subir le maître.
> Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi.

Dans le cas — qui est celui-ci — où le poète est profond chrétien, tout concourt, désormais, à servir les fins chrétiennes et à réaliser l'Art apôtre. En transposant dans le mode divin le son de la vie universelle, le poète fait à Dieu une gloire qui sera facilement conquérante. Le peintre exorcisera son fidèle en beauté, il le baptisera d'un subtil baptême, il le communiera et lui fera la sublime aumône de son Dieu caché. « *Notre cœur n'était-il pas tout ardent au dedans de nous, tandis qu'il nous parlait?* », disent les disciples d'Emmaüs : quoi plus que la beauté imprégnée de Dieu peut donner à un homme le pouvoir de rendre ainsi tout ardents ses frères de pèlerinage?

Pierre Corneille dans sa traduction de l'*Imitation* et dans *Polyeucte*, Jean Racine dans ses *Cantiques spirituels* et ses tragédies religieuses, d'autres avec moins de génie, en des siècles chrétiens de tradition et trop souvent païens d'esthétique, et parmi nos contemporains, toute une heureuse pléiade où Verlaine prend la tête, où plus près de nous, Claudel, Jammes, le Cardonnel, Péguy paraissent au premier rang dans l'Anthologie — ajoutons-y l'auteur de l'Anthologie lui-même — ceux-là ont chanté le catholicisme de façon à le glorifier et à lui préparer des adeptes plus que ne feraient maints raisonneurs ou convertisseurs ignorants du Verbe.

Du reste, même dépourvu pour son compte de piété, un poète de tradition chrétienne et d'heureux génie, peut évoquer ce qui ne vit en lui que dans le fond de sentiments inutilisés par l'action et à quoi son imagination toute seule donne l'être. Notre Villon, en fait si peu mystique, n'a-t-il pas écrit quelques-uns des vers religieux les plus émouvants? C'est

(2) Anth. p. 176.
(3) Anth. p. 175.

(4) Philippe Desportes. Anth. p. 51.
(5) Anth. p. 248.

lui qui exprime la rédemption en ces tendres paroles :

> Le Tout-Puissant prenant notre faiblesse
> Laissa les cieulx et nous vint secourir;
> Offrist à mort sa très chère jeunesse. (6)

Et c'est lui qui rêvant, je pense, de sa propre vie jouisseuse et folle, écrit ce mot de mélancolie chrétienne :

> Tantost faillent telles plaisances,
> Et la coulpe si en demeure. (7)

Pierre de Ronsard, ce païen, n'en fait pas moins le plus bel exposé de la foi chrétienne (8). Dans Charles d'Orléans, auteur de chansons galantes et de ballades, on voit dépeint, en 1420, l'idéal de la France catholique tel que nous le rimerions aujourd'hui. La *Complainte de France* n'a presque pas vieilli. La « Vocation de la nation française », et notre certitude d'avenir, la « foi inaltérable en l'indestructibilité des forces vitales de la nation », dirait M. de Bülow, et le titre de *Fille aînée de l'Eglise* autrement exprimé :

> Court de Romme te fait appeler
> Son bras dextre...

et les *gesta Dei per Francos :*

> Quels champions soulait en toi trouver
> Chrétienté...

et la dévotion à la Vierge :

> Notre Dame, la très puissant princesse
> Qui est ton cry et que tiens pour maîtresse,

tout se rencontre dans cette méditation de prisonnier, que maintenant tous les cœurs catholiques reprennent. Preuve qu'il y a bien vraiment une âme de la race, en étendant le mot jusqu'à « cette race de Dieu » dont parlait Paul à l'aréopage et que Tertullien évoquait en nommant l' « âme naturellement chrétienne ».

Inversement, le sentiment religieux, les faits religieux, les pensées religieuses et toutes leurs manifestations offrent une matière d'art et une source d'inspiration qui ont frappé jusqu'à la conversion tels esprits de notre temps; qui ont été méconnues seulement quand un aveugle classicisme régnait, sans d'ailleurs effacer les preuves de fait qui confondaient jusque chez leurs auteurs ces théories étranges.

Je n'invoquerai pas *Quo Vadis*, ni les *Martyrs*, pour comparer au catholicisme en tant que source d'art le laïcisme païen : peut-être l'intention et la thèse troublent-elles là, un peu, l'expérience; mais j'invoque la *Divine Comédie*, où deux sources inspiratrices, également épuisées, s'affrontent, grâce à un effort de génie et de sincérité, qui se joint à une humilité de disciple. J'invoque, en plein règne classique, la triomphante aventure d'Esther et Athalie, et plus tard, le meilleur romantisme, et maintenant, la plus neuve et la plus pleine poésie.

La liturgie à elle seule fournirait ici la preuve, avec les Ecritures dont elle épuise les sucs, avec cet intégrisme étonnant qui fait entrer toute la vie dans le mouvement d'ascension que la prière organise. Prête à dire avec le Corneille de l'*Imitation :*

> Je n'ai plus rien en moi que ce que Dieu m'inspire (9)

la liturgie ne se sent appauvrie de rien.

> Près des cierges fleuris qu'allument les prières, (10)

la vie entière vient, et la nature aussi vient, si ardemment invoquée par les hymnes et les psaumes! Qu'a-t-on écrit de plus beau que ce qui sourd de là? Connaît-on rien de plus racinien que ces strophes limpides empruntées par Racine aux hymnes du matin :

> L'oiseau vigilant nous réveille
> Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit
> Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille
> Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit.

Et encore :

> Tandis que le sommeil réparant la nature
> Tient enchaînés le travail et le bruit,
> Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure
> Pour te louer dans la profonde nuit. (11)

Les deux plus grandes puissances de jaillissement poétique : la douleur et l'amour gagnent à être aux prises avec la foi comme Jacob avec l'ange. La lutte tragique est pleine d'éclairs et d'épouvantements, avec de mystérieuses douceurs.

> Connais-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer, (12)

pourrait-on dire au poète sensuel qui volontiers trouverait nos données froides. Et quant à la douleur, c'est Verlaine qui a dit :

> La douleur chrétienne est immense (13)

Et c'est ce rien du tout de Marc-Antoine de Saint-Amant qui a écrit :

> J'y remarque en chaque tourment
> L'éternité dans le moment,
> La gloire dans l'ignominie
> Et la vigueur dans l'agonie. (14)

Son thème central : le Christ, donne occasion à la poésie chrétienne de déployer toutes ses ressources qu'elle puise indéfectiblement dans ce trésor; elle s'y grandira autant que Paul quand il se vante *de ne savoir au monde que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.* C'est pour le poète aussi bien que pour le chrétien, que

> La croix ouvre l'entrée au trône de la gloire (15)

L'Anthologie offre mainte preuve à l'appui de cette assertion; le cas de Verlaine n'est peut-être pas le moins poignant. Ce sensuel et ce faible s'est élevé, ou, si l'on veut, s'est plongé dans le mysticisme le plus pénétré et le plus magnifique. Qu'on lise *Sagesse*, et notamment l'émotionnante pièce qui débute ainsi :

> O mon Dieu! vous m'avez blessé d'amour,

on sentira passer, avec le souffle des quatorzième et quinzième siècles, avec l'émoi mystique des *Mystères*, tout le lyrisme moderne, intéressé, sublimé, retournant l'abus de l'amour en adoration et tout l'orgueil des sens ou de l'esprit en humilité grandiose. Toute la poésie de l'âme est là, et le sens de la vie sans Dieu, et les sursauts pour monter vers lui et vers l'ordre qu'il règle

> Comme la guêpe vole au lis épanoui. (16)

Or, c'est le Christ, on le sent, avec les profondeurs d'humanité que sa divinité recèle et avec le divin que révèlent tous ses gestes humains, qui a séduit Verlaine :

> Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
> Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui [saigne. (17)

Douleur, rayonnement, amour, tout est là; et le pauvre Lélian y renouvelle sa veine.

Dans la « magnificence intime » d'un Francis Jammes, et dans le « frémissement divin » dont il fait tressaillir ses mots ingénus, ne trouvons-nous pas aussi un beau témoignage? Paul Claudel, poète du sens divin de la vie et du poids infini de ses humilités, nous dit aussi que Joachim du Bellay n'avait pas si tort, quand, s'écartant de la « muse charnelle » pour « sonner la muse éternelle », il avançait ce considérant :

> De l'onde vive il nous faut boire
> Qui seule inspire à bien chanter (18)

Nul n'entend certes réserver à la pensée religieuse le monopole de l'inspiration; mais ce qui est bien certain, c'est qu'à elle rien n'est étranger, tandis qu'être étranger à la pensée religieuse, c'est se fermer les plus hautes sources, c'est déflorer de leur plus belle fleur de rêve et la nature, où ne circule plus Dieu, et l'âme, qu'il n'anime plus, et les chemins de la vie, qui ne plongent plus dans cet infini d'un horizon qui ne se ferme que pour s'ouvrir et qui s'ouvre au delà sur le sans terme.

Le sentiment religieux rend la vie humaine à la fois grave et toute jeune, intime jusqu'à l'aliénation de l'extase et universelle jusqu'à la communion avec les mondes surhumains, après épuisement des amours terrestres.

Il est bien vrai que ces avantages sont acquis, à l'heure qu'il est, même à ceux qui en négligent le principe. Même quand le Christ est absent de la pensée des âges chrétiens, le Christ y travaille. Il y produit une impression d'humanité supérieure, comme dans *Le Parnasse* de Raphaël, qu'on a pu qualifier de « scène céleste », comme dans l'*Iphigénie* de Racine.

Toutefois, en poésie comme en toute chose, le christianisme explicite est requis; sa sève, qui est loin d'avoir donné tout ce qu'elle porte, veut couler dans les branches neuves de notre arbre contemporain mieux que ne lui permirent autrefois des théories caduques.

Le mouvement est donné, et nous avons joie à constater qu'à parler en général sa direction est droite.

La poésie catholique contemporaine est moins exclusivement sentimentale et décorative, romantique et extérieure qu'elle ne fut. Elle est orthodoxe, elle est traditionnelle, elle est mystique, d'une saine mysticité, elle est humble de cœur, si je puis dire, par quoi je veux signifier qu'elle se subordonne à ce qui nous domine, au lieu de s'en servir comme d'un piédestal consacré à l'exaltation du moi. Et il s'ensuit que, rendant hommage à sa propre règle, elle devient apte à dominer et d'abord à comprendre ce qui est au-dessous d'elle ou à son niveau. Car ce n'est pas seulement en morale et en spiritualité que le dégagement intérieur est à la base des enrichissements, c'est aussi en art. Dans l'exclusion du moi obstructeur, la limpidité du regard et sa pénétration s'accroissent, la nature et la grâce triomphent mieux.

A cet égard, j'aimerais faire à certains le reproche cordial que beaucoup de leurs amis ont sur les lèvres, que sans doute l'admiration quand même y retient. Trop de système, trop de roueries littéraires, trop de manière, que ce soit la fausse naïveté ou la sibylline obscurité, que ce soit le rythme disloqué, que ce soit le rabâchage voulu, le remâchement verbal qui d'abord amuse et à la fin énerve. Tout cela ne sent pas la grande sincérité de l'âme éprise et que l'inspiration enlève par les cheveux, comme le prophète; on y néglige un peu la nature et la véracité devant elle; on se soustrait à l'objet du chant.

Tout système qui se complaît en soi-même ne vient-il pas en diminution à l'égard de ce qu'il veut servir? « La rime est une esclave », les procédés aussi. Quand on entend grincer

(6) Anth. p. 11, init.
(7) Anth. p. 11, fin.
(8) *La Foi Catholique*, Anth. p. 25.
(9) Corneille. Anth. p. 106.
(10) Germain Nouveau, Anth. p. 217.
(11) Anth. p. 133.
(12) Anth. p. 204.
(13) Anth. p. 202.
(14) Anth. p. 124.
(15) Corneille. Anth. p. 108.
(16) Sagesse. Anth. p. 208.
(17) Anth. p. 206.
(18) Anth. p. 35.

les cordages du verbe, les recherches d'école prenant la place de la belle piété soumise, la pensée souffre, et l'image alourdit ses ailes, et le divin, quand c'est lui qu'on chante, dit au poète : « *Pourquoi me persécutes-tu?* »

N'importe, ces taches légères ne nous empêcheront pas de proclamer la grande joie. L'art chrétien a revécu; la poésie et la foi reprennent leur alliance; le baptême chante et le chant se ressouvient des saintes eaux. Dans les deux sens les voies nous sont ouvertes. Un vaste espoir nous est donc permis.

En ce moment où l'œil ne voit que le trépas (19)

l'esprit attend pour la poésie comme pour l'action une vie nouvelle. Après victoire, après que tant auront pris, pour racheter l'avenir,

Le chemin déserté que Jésus-Christ trouva
Quand tout mouillé de sang racheta notre race (20)

il faudra bien que le chant de l'avenir s'élève! Que ce soit celui d'un avenir rattaché aux sources du temps; d'un avenir qui soit un passé, un avenir qui est en même temps le passé, le présent, toute la durée formant sa gerbe et se dépassant elle-même. Que ce soit le chant éternel!

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

LES MATHIEU (*)

Deux braves paysans arrivent à la porte
D'un hôpital, hier. L'homme, d'une voix forte :
« J'venions avec ma femme afin d'voir not'garçon,
Jean Mathieu, des Aulnais, tout proche Montluçon.
Depuis deux mois passés, de nouvelles, pas une!...
Nous nous mangions les sangs... Hier, la bonn'fortune
Fait qu'en rev'nant chez nous j'ai lu sur le journal
Parmi ceux des blessés qu'on soign' dans ct' hôpital
Son nom de Jean Mathieu... Qué chance!... Plus de
[doute !...
Deux temps et trois mouv'ments, nous nous mettons
[en route...
Tout' la nuit, dans l'ch'min de fer, nous avons traversé
Des pays, des pays... qu' j'en ai l'dos tout cassé...
Mais j'allons le revoir!... Hein, ma Jeanne, qué fête!
— Pour sûr ! a dit la femme, en relevant la tête.
— Hé! monsieur l'employé!... Parlez, bon Dieu d'bon
[Dieu! »
Le surveillant a pris un registre : « Mathieu...
Mathieu (Jean), dites-vous?... Du cent vingt et unième?
— Oui! du cent vingt et un, pardi!... Sûr qu' c'est
[lui-même!... »
Dit la mère, esquissant un prompt signe de croix :
« Est-y blessé ben fort?...
— Salle numéro trois,
Lit trente-deux. Allez! »
Grave comme un ministre,
Monsieur le surveillant referme le registre...

*

« Salle numéro trois... » Les bons vieux sont entrés,
Timides, hésitants, leurs pauvres cœurs serrés.
Dans lequel de ces lits?... Rapide, une infirmière
Arrive à leur rencontre, apportant la lumière
De sa robe candide et de son jeune front.
« Vous voulez?...
— Jean Mathieu, not' fils... Un p'tit gars blond...
Lit trente-deux, qu'on m'a dit.
— Trente-deux?
— Oui, madame.
— Il est blond ?
— Oui, très blond... Même un peu
[rousseau... Dame!
Cheux nous, de père en fils, on est un brin roussi...
Mais pourquoi qu'vous tardez, ma bonn' dame?...
[Allons-y !
— Venez! » dit l'infirmière, étonnée, inquiète...
Ils arrivent au lit trente-deux... Une tête
Contre le mur tournée, et le drap jusqu'aux yeux...
« Hé! Jean! Réveille-toi, mordienne! C'est tes vieux
Qui viennent t'embrasser...
— C'est nous, reprend la mère.
J'm'en vas t'tirer les pieds, com' j' les tirais naguère
Quand t'étais tout petiot et qu'tu f'sais l'fainéant! »
Un grognement... Et puis, tout droit sur son séant,
Un grand garçon très brun se dresse, les regarde...
« C'est pas lui! » dit le père. Et la mère, hagarde,
Près de tomber, cherchant de la main un appui :

« Sainte Vierge!... c'est pas not' p'tit Jean!... C'est
[pas lui! »

Puis le père Mathieu, coléreux de nature,
Les poings serrés, les lèvres blanches, la voix dure,
S'adressant au soldat qui s'éveille à demi :
« D'abord, qu'é qu'tu fais là? T'es pas honteux, l'ami?...
C'est pas ton lit, c'lit-là ?
— Quoi qu'c'est qu'vous voulez dire?...
— Tu t'appell' pas Mathieu, hein ?
— Si fait!
— Tu veux rire!
— Non!... je m'nomm' ben Mathieu..., Mathieu (Jean)...
— Qu'é qu'tu dis?
Alors t'aurais l'mêm' nom, l'mêm' prénom que not' fils?
— Vot' fils... Vous êtes donc?...
— Mais oui, sacré tonnerre
Tu ne comprends donc rien?... J'somm's son père et
[sa mère...
— Bonnes gens!... C'est-y vrai?... Jean Mathieu, des
[Aulnais,
Près Montluçon?... Un p'tit rousseau...
— Tu le connais?
— Si je l'connais?... Parbleu!... J'étions d'la même
[escouade...
On nous app'lait les deux jumeaux, par rigolade,
A cause de not' mêm' nom... C'était un bon enfant...
— C'était? qu'tu dis, c'était?... Il n'est donc pus vivant?
— Ah! bonnes gens!...
— Tu t'tais?... Il est mort..., je l'devine...
— Du même obus qui m'a blessé...
— Bonté divine!
— Mon p'tit Jean! dit la mère. Il n'est pus... Mon chéri!
— Il est roulé d'un coup, sans faire « ouf », sans un cri,
A la corne d'un bois où l'on entrait à peine...
— En Lorraine, est-ce pas?...
— Oui, c'était en Lorraine...
Moi, j'ai reçu l'atout dans les jambes, les deux;
Cell'là surtout... Enfin, maintenant ça va mieux.
Mais le major a dit qu'c'est un' mauvais' blessure,
Et qu'j'en d'meur'rai boiteux pour toujours, qu'il
[assure... »

Sans l'écouter, les vieux restaient auprès du lit.

« Et qu'est c'qu'on en a fait d' son corps, à not' petit?
— Ça, j'en sais rien. Quand on a l'temps, on les enterre...
Autrement... Qu'voulez-vous? Que l'on soit sous la terre
Ou ben ailleurs, tout ça, c'est kif-kif bourricot!
— Alors, avant d'passer, il n't'a point dit un mot?
— Pas un seul, vrai de vrai!... Ça s'est fait tout de
[suite...
On n'a pas l'temps d'causer beaucoup, sous un' marmite!
Mais, pour sûr, il m'avait souvent parlé de vous...
D'vot' pays, d'vot' maison, d'vot' enclos, du grand houx
Qu'est just' contre vot' porte...
— A côté du vieux tremble.
— Oui!... mêm' qu'il me disait qu'ils font très ben
[ensemble... »
Un silence tomba. Puis, tout à coup, brutal :

« Et tout ça, c'est la faute à ce sacré journal,

Dit le père. On pouvait s'y tromper, tout de même!
— Sûr! Quand on s'nomm' Mathieu comm' nous,
[l'jour du baptême,
On devrait avoir soin de donner au mortard
Un prénom ben ronflant, ben chic, qu'on puiss' plus tard
Le reconnaît', parmi tous ceux d'la grand' famille
Des Mathieu... Ils sont tant, les Mathieu, qu'ça four-
[mille!...
Des fois, d'avoir l'mêm'nom, ça peut vous fair' du tort!...
— Tout ça n'empêch'ra pas qu' mon pauv' p'tit Jean
[soit mort! »
Dit la mère, essuyant des pleurs sur son visage.

« Allons, femme, partons!... Assez de bavardage!...
Reprenons l'train... Ça va l'êt' triste, la maison
Sans l'petit... Faudra ben se faire une raison... »

Puis, tendant au blessé sa rude main ouverte :

« Top' là!... Je n't'en veux pas, mon garçon... Oh! non!
[certes!
T'es pour rien dans la chose, et j'en aurais pas l'droit...
Mais l'bon Dieu s'est montré ben dur à not' endroit...
Entre deux Jean Mathieu, puisque, sans plus attendre,
Il voulait fair' son choix, il aurait ben pu t'prendre! »

Et le blessé, voulant ne le fâcher en rien,
Lui dit en souriant :
« Trop honnêt'! Merci bien! »

JACQUES NORMAND.

LA TERRE

J'aime à te remuer, ô terre,
Et découvrir tes profondeurs.
C'est comme un voile de mystère
Que j'entr'ouvre sur des splendeurs...
Des fécondités innombrables
Dorment dans ton velours bistré
Et je les sens, impondérables,
Frémir en toi, terreau sacré;
Combien vas-tu nourrir encore
D'ardents essors vers le grand ciel?
Le monde n'est qu'à son aurore,
Tu seras peut-être éternel!
Dans ton sein, les germes si frêles
Ont des rêves émerveillés
Quand ils dorment, fermant les ailes,
Sur tes effritements douillets :
Ils seront des fleurs, des feuillages
Que berceront de doux zéphirs
En échangeant leurs babillages
Ponctués d'amoureux soupirs;
Ils seront telle ou telle chose,
Ils nourriront des gueux, des rois;
L'un sera la brillante rose
Et l'autre un grand chêne des bois.
Une force de vie immense
Est assoupie au creux du sol
En attendant la délivrance
Qui lui permettra son envol.

*

Tout naît de cette terre grasse
Qui s'agglutine dans ma main.
Mais en elle, aussi, tout s'efface,
Tout se désagrège et s'éteint.
Que vous proveniez, ô poussières,
De manants ou de majestés,
Elle mélange vos matières,
Elle endort vos rivalités.
En elle, la mesquinerie
Trouve le calme du tombeau,
Car elle est l'ultime patrie
Qui porte : « Paix », sur son drapeau.
Tous nos orgueils, toutes nos haines,
Nos bassesses et nos rancœurs,
Toutes nos misères humaines,
Là, s'endorment aux pieds des fleurs.

Puisque maintenant c'est la guerre
Qui gronde en ouragans d'acier,
Frémis-tu, toi, ma vieille terre,
Sous ce vacarme meurtrier?
Non... Sous ma main qui te caresse,
Pas le moindre frisson d'effroi
Ne te trahit, car la détresse
Est étrangère à ton cœur froid.
Tu dois te dire, je suppose,
Sous ces trépignements humains,
Qu'un jour, en toi, tout se repose,
Que tous nos vacarmes sont vains...

(19) Lamartine, Anth. p. 168.
(20) Pierre de Ronsard. Anth. p. 31.
(*) Cette petite scène d'une émouvante simplicité est extraite d'un volume qui paraîtra très prochainement sous ce titre : *Le Laurier Sanglant* (Poèmes de Guerre).

Tu te dis que le fier Guillaume
Devra bien fléchir sous ta loi !
Tu ne crains rien pour ton royaume
Et le butin sera pour toi !

ROGER DESVELLES.

A LA MÉMOIRE DU DUC DE ROHAN

Mme Juana-Richard Lesclide glorifie dans ces strophes chaleureuses l'héroïsme du fier soldat mort pour son pays :

Comme dans leurs écrins parures merveilleuses
Votre illustre maison a ses croix glorieuses,
Croix symbolique ou croix du courage vainqueur,
Votre admirable mère, aux heures périlleuses,
Porte la sienne au front, vous les portiez au cœur.

Ce sont ses tendres mains qui pansaient vos blessures
De Douaumont ; bientôt, par des routes peu sûres,
A peine guéri, vous repartiez, ajoutant
Aux fastes du passé, pour les aubes futures,
Un rayon de splendeur à l'arbre des Rohan.

Mais, jeunesse, beauté, talent, valeur profonde,
Tout ce fonds sur lequel le vrai bonheur se fonde,
Sont des hochets aux mains de la Fatalité,
Et toutes les grandeurs, des choses de ce monde
Ont l'éclat périssable et la fragilité.

Parfois un nom surgit, dominant nos désastres,
Comme une ogive fière au-dessus des pilastres :
C'est un nom de guerrier, c'est un nom génial,
Qui d'un jet vigoureux s'élance jusqu'aux astres
Et qu'inscrit l'Avenir dans son temple idéal.

Or, vous étiez marqué pour surpasser vos maîtres,
Car c'est dans un assaut pour décrocher les reîtres
De Guillaume incrustés à nos flancs, que nimbé
Dans la gloire, le preux a rejoint ses ancêtres :
Josselin de Rohan pour la France est tombé.

Sur le sol envahi combien de croix nouvelles
Lèguent aux jours futurs la conquête et les droits
De ceux qui sont couchés entre leurs bras étroits !...

Puissent les enfants nés à l'abri de ses ailes
Reposer dans la paix à l'ombre de la Croix !...

16 juillet 1916.

JUANA-RICHARD LESCLIDE.

LES CITADELLES DE VERDUN

En les voyant, hélas ! aux mains de ces damnés,
Les soldats de Verdun disent : « O citadelles,
Vous que nous défendions, vous nous abandonnez ! »
Ne parlez pas ainsi, car elles sont fidèles.

Les gardiens douloureux de Verdun, les vieux forts
Cachent sous leurs débris la garnison farouche
De ceux de ces héros sublimes qui sont morts
Avec une menace au rictus de leur bouche.

Et quand l'heure viendra, proche, où reculeront
Devant nos canonniers les hordes du Barbare,
Ces morts s'éveilleront, ces morts se dresseront,
Opposant à leur fuite une effrayante barre.

Et par ces morts si grands ces vivants si petits,
Et ces vivants abjects, par ces morts pleins de gloire
Seront rompus, brisés, fauchés, anéantis
Dans le prodigieux élan de la Victoire !

MAURICE OLIVAINT.

AUX AVANT-POSTES

(Souvenir du dernier hiver)

Il a neigé ; la nuit est claire.
La forêt, ce soir, pour nous plaire
A piqué l'étoile polaire
Dans ses cheveux ;
Les astres dont elle est l'idole
Font sur sa tête en farandole
Comme un sillage de gondole
Danser leurs feux.

Dans la clairière et sur la dune
Coulent en silence une à une
Comme des paillettes de lune,
Et l'on dirait
Au métallique éclat du givre
Que tous ces rameaux sont de cuivre
Et que tout a cessé de vivre
Dans la forêt.

Pourtant, blotti dans la ravine,
Un poste est là qui se devine
A travers la dentelle fine
De ses réseaux
Où nuit et jour flairant un piège,
La vedette qui le protège
Guette un bruit de pas sur la neige
Ou de ciseaux...

Malgré l'angoisse qui l'assaille,
Immobile dans la broussaille
Elle entend parfois qui tressaille
Le bois trompeur :
Un éclair brusque, un bruit de bombe ;
Puis c'est un silence de tombe...
Le blockhaus endormi retombe
Dans sa torpeur.

Nuit et jour, depuis deux années
A leur tranchée, enracinées
Deux ombres veillent, obstinées
Et jusqu'au bout,
Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente,
A ce poste de l'épouvante
Leur double cuirasse vivante
Sera debout !

Perdus dans la nuit hypocrite
Au fond de leur humble guérite,
La peau de mouton où s'abrite
Leur dos frileux
Donne à leur visage un peu triste
Où la flamme des yeux persiste
De faux airs de saint Jean-Baptiste
En casques bleus.

Et par instants je me figure
Les voyant dans leur lutte obscure
Pour la foi qui les transfigure
Si grands s'offrir,
Qu'ils sont eux aussi des apôtres
Plus seuls, plus cachés que les autres
Qui pour leurs péchés et les nôtres
Veulent souffrir.

GEORGES ROLLIN.

Parmi les poèmes reçus cette semaine, nous avons particulièrement remarqué ceux de

MM. et Mmes Jean-Simon de Kermainguy, Roger-Léon Péré, M. Poulin, Alceste, J. Chavy, Edmond Gayon, E. H..., Pierre Mesnard, Eugène Casimir, Charles Engniger, Guy de Tourvéon, Edgar Cayla, Edouard Louit, Le petit sous-off., C. Lami, Charles Marnas, Xavier Prunac, Joseph Fages, A. Pasquet, Raymond Ledeux, Jos. Isnard, Jean Cotereau, Thomas Ristori, F. A. B., Maurice Desvaux, Maurice Houette, sous-lieutenant Rouffiac, Andréa Angelo, Raoul Duffo, Isa Demenge, Marcel Georges, Lucie Bauer, Georges de Lamarne, Adrienne Seigneurie, George Latil, Henry Vinas, Un artilleur de campagne, Jacques Gausseron, Mme Beneteau, Marthe Roinel, M. Brasseau, C. K..., Marie-Thérèse Jean, Suzanne Scheerer, E. Legris et C. Detronde, P.-H. Bigot, H. H..., Fernande Feret, L. M..., Gabrielis, G. Alheilig, C. Nocquet, Joseph Emiliani, André Odé, Roger d'Aubas, Gabriel Deluy, G. Tinel, Alice Antoin, P. Le Houx, Georges Dangouard, Ame de Française, Raymond Bustault, Jean Braud, C. C. D., A. Baffert, Maurice Rivoire, G. L..., Jean Siane, Henri Pouzin, Jean Gachet, Louis Lansonneur, André Cambréal, Léon Lorillère, Paul Evard.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

IX

VOLE, MON CŒUR, VOLE !

— SUITE —

Quel dommage ! Si gentiment commencée, la causette familière s'interrompt en contrainte mutuelle. Le grand bleuet et le petit pavot, sans pourtant se la confier, conçoivent en même temps cette pensée mélancolique :

« Est-elle donc finie, à jamais finie, cette douce intimité de la chambrette blanche ? »

Pour secouer l'obsession, Mlle d'Auberval interroge :

— Ma cousine et le docteur affirment que vous allez beaucoup mieux. Est-ce vrai ?

Elle devine, à la moue persistante, qu'il a bien envie de bouder encore. Il est en effet sur le point de grommeler :

« Tiens, vous daignez vous informer de ma santé ? Il est bien temps ! »

Mais il croit découvrir, dans l'attitude nouvelle de Sylvette, non certes l'égoïsme et le caprice dont Marthe l'a jalousement gratifiée, mais une réserve timide et d'ingénus scrupules que, potache élevé loin des couventines, puis bachelier se défiant des demoiselles à marier, il ne peut s'expliquer clairement. Tant mal que bien, mais tout de même, il comprend que le reproche serait injuste et peut-être cruel. Aussi, modérant son humeur, s'oblige-t-il à répondre poliment :

— Oui..., dans le jour, ça va... La nuit, c'est plus pénible. J'ai l'impression que la balle se déplace, qu'elle me touche et me comprime le cœur. Cela persiste parfois et me cause des étouffements.

Mettant le doigt sur sa vareuse, à la hauteur de la blessure, il ajoute :

— Le projectile est là. Il me pèse, il m'oppresse dès que je suis couché... Il faut que je reste assis. Ça se trouve à propos, car ce lit, le plus grand de la salle, est encore trop court quand je m'y allonge. Ennuyeux que je ne sache pas encore dormir assis !... Tout ça va s'arranger au mieux. d'ailleurs, car Mme Heltoux, ce matin même, a reparlé de l'extraction de la balle. Je me sens assez fort pour subir l'opération ; mais, si ça ne dérange pas trop les préjugés du manoir, j'aimerais autant que le chirurgien ne fût ni le dentiste, ni le vétérinaire, ni même le pédicure du patelin !

Ignorant toute passe, feinte, parade, garde ou défense de la blague à froid, Sylvette ne savoure nullement le contraste, pourtant piquant, de ce ton sarcastique et de cette mine pince-sans-rire. La pauvrette est simplement et profondément bouleversée par l'annonce, à brève échéance, de cette épreuve nouvelle. L'altération de son joli visage trahit une émotion qui ne déplaît nullement au jeune géant. Son regard en devient d'un azur plus tendre encore.

Et comme, dans son trouble, la petite marraine, demeure de nouveau muette, le blessé explique :

— J'ai reçu cette balle-là devant la grille du parc. Tout de suite après le dernier combat, mon capitaine, sans me dissimuler le risque de cette mission de confiance, m'envoya porter des ordres pressants au poste téléphonique établi dans le bois. J'y parvins en dépit de ma fatigue extrême et de quelques alertes. Au retour, me hâtant de re-

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

joindre ma compagnie, je voulus couper au plus court à travers la forêt. C'est alors que je vis, bride abattue, en vrais fous ne sachant où ils allaient, déboucher de l'avenue deux uhlans. J'aperçus en même temps l'auto, le chauffeur et la dame prête à fuir. Aussitôt je m'arrêtai. Caché dans la broussaille, épaulant mon flingot, j'observai. Les deux Boches hésitèrent une seconde, puis poussèrent leurs chevaux vers la grille du parc. A l'idée que ces brutes allaient peut-être massacrer ou tout au moins maltraiter et menacer cette jeune femme affolée et tremblante de peur, je vis rouge, mon sang ne fit qu'un tour. Je tirai. Un Boche fut touché. La jeune femme se mit à pousser des cris de paon. Effrayés, les uhlans firent brusquement demi-tour et s'enfuirent, mais en déchargeant au passage carabine et revolver sur la broussaille d'où le coup venait de partir. A mon tour, je fus atteint à la poitrine. Sur l'instant, je m'en ressentis si peu, que je pus encore tirer sur les fuyards. Je crois bien qu'un des deux tomba dans l'avenue. Je perdis l'autre de vue. Quant à la jeune femme et au chauffeur, sautés dans l'auto, ils détalaient, grande vitesse, sans demander leur reste. Cette dame qui fichait le camp, ce ne pouvait pas être vous, marrainnette. Je vous crois plus crâne que ça..., vous n'êtes pas non plus aussi grande, aussi mince...

— Ce n'était pas moi, avoue Sylvette. Je n'ai pas voulu quitter mon vieux manoir.

— Heureusement pour moi! Si vous n'aviez pas été là pour me ramasser, je serais mort souillé de poussière et de sang, contre le mur du parc. Mais cette franc-fileuse, si j'en crois votre brave homme de garde, ce serait...

Généreuse, Mlle d'Auberval coupe court.

— Qu'importe! Dites-moi plutôt, après cet échange de coups de feu, ce que vous êtes devenu.

— Je fus pris de faiblesse et, ma foi, piquant du nez dans les ronces, je n'eus plus conscience de rien. Quand je revins à moi, je me vis tombé à plat ventre dans les épines. J'avais le visage déchiré. Je ne m'occupai que de tamponner ma blessure pour l'empêcher de saigner. Puis, non sans mal, je me suis relevé. Clopin-clopant, je suis allé jusqu'à la grille. Elle était fermée. Plus personne. Je n'essayai pas d'appeler : j'avais peur de cracher du sang au lieu de donner de la voix. Alors je me suis pitoyablement traîné le long du mur du parc. Tête vide, marchant dans un vertige, tombant, me relevant, puis retombant, j'ai fini par arriver à la porte du manoir, ne me demandez pas comment. Dans un effort d'énergie suprême, redressé, en ressaut de ce qui me restait de vie, j'ai tendu le bras, saisi, soulevé, puis rabattu le heurtoir. Je me cramponnais à cette poignée de bronze comme le naufragé se crispe à la dernière épave. Cette seconde d'attente me parut un siècle. J'imaginai que la peur empêchait qu'on m'ouvrît. Puis, croyant la demeure déserte, abandonnée, je voulus chercher secours ailleurs. Mais je n'avais pas fait dix pas que, épuisé, je m'écroulai d'une masse à la renverse, frappé du silence opposé à mon dernier appel comme d'un coup de foudre.

Sylvette écoute, immobile, toute blanche. Devant ses jolis yeux, aussi candidement et grandement ouverts que ceux d'une enfant à qui l'on conte une histoire à faire peur, la vision s'évoque tragiquement. Le temps de descendre du salon gris et de traverser le jardin en courant a-t-il pu paraître un siècle au malheureux blessé? Elle s'est tant hâtée, cependant, qu'elle est arrivée avant Rupain et Manuel. Ah! Si elle avait su, comme elle se serait encore plus dépêchée! Et la pauvrette qui ne trembla pas durant cette angoissante nuit de veille, frissonne maintenant à la voix du géant, ainsi qu'une petite feuille secouée par un grand vent.

Sans crainte d'accroître son propre émoi, mais par unique crainte d'agiter le malade, elle murmure ce conseil ou plutôt cette prière :

— Ne vous souvenez pas, mon camarade, ne vous souvenez plus jamais! Le docteur a beau vous trouver mieux, évoquer tout cela doit vous troubler encore et vous donner la fièvre. N'en parlons pas!

Mais le géant, orphelin, élevé à dure école loin du foyer, a peine à croire qu'une jeune fille, même une jeune fille aussi bonne que Sylvette, puisse moins souffrir de ses chagrins que des chagrins d'autrui. Les insinuations de la belle cousine ont renforcé ce doute-là. Aussi achève-t-il de se méprendre sur les sentiments de la blonde châtelaine.

— Pourquoi m'interrompez-vous au bon moment où l'affreux cauchemar devient un rêve exquis? Connaissant aussi bien que moi la fin de l'histoire, vous déplaît-il de l'entendre répéter? Ou pis : vous est-il désagréable de raviver ce souvenir-là? Oui?... Alors enterrons l'aventure!

Pour toute réponse, un soupir désolé.

Le filleul, en tant que protestation, juge ce soupir absolument insuffisant. Et une seconde fois il fixe son regard dur sur la menotte de neige où manque la petite lueur de soleil.

Sylvette a été trop frappée des recommandations du docteur, elle est surtout trop émue des paroles de son filleul, pour se tirer et le tirer de souci par une réplique avisée. Ce qu'elle éprouve, en cette causette, est si neuf, si divers, tellement imprévu que, ayant peur d'elle-même, pénétrée de scrupules, elle préfère ne pas répondre plutôt que répondre maladroitement. Et comment, d'ailleurs, ignorant la portée des racontars de Marthe, pourrait-elle imaginer que son silence sera plus mal interprété que tout ce qu'elle aurait dit?

— Soit! grogne le blessé, puisque ce sont là des propos défendus, n'en parlons plus jamais!

Et rancunier, comme pour se venger un peu, il reprend :

— Parlons plutôt de la dame qui, à l'approche des uhlans, jeta des cris de paon, se pâma dans l'auto, puis dérapa prestement.

Sylvette, obsédée de tristesse, demeure silencieuse.

— C'est très délicat de votre part de ne pas nommer votre cousine, mais c'est générosité parfaitement inutile, d'abord parce qu'elle ne vous en saura aucun gré, ensuite parce que, — même si Rupain et Manuel n'avaient pas répondu à mes questions, — je l'aurais bel et bien reconnue à sa silhouette mince, à sa voix suraiguë.

Et il se met à rire de toutes ses dents blanches, des dents qui ont envie de mordre quelque chose ou quelqu'un.

— Ah! Quelle frousse, marrainette, quelle frousse!

— Ne faites jamais allusion à ce départ, recommande Sylvette alarmée, Marthe en serait froissée...

— Encore un sujet défendu! Hum! si ça continue, les causettes vont devenir difficiles, peut-être même impossibles. Cela me privera auprès de vous, bonne petite âme qui, de temps à autre, je l'espère, aurez la charité de venir me distraire. Envers votre cousine, ça me gênera moins. Sauf le jour où, pour me déloger de votre chambrette blanche, elle a su me décocher les quelques mots nécessaires à vaincre mes résistances, notre infirmière-major ne m'a plus adressé la parole. Je ne dois pas lui sembler ce que, en termes d'ambulance, on appelle : « un cas intéressant. » Le pauvre type que je suis ne s'en afflige pas trop..., surtout en ce moment : votre visite consolerait de bien autres déceptions!

Il débite ces choses aimables d'une voix brève et rude, comme s'il les disait, non pas à contre-cœur, mais contre sa volonté. Cela, puis le contraste d'une attitude farouche, d'une lippe dédaigneuse et d'un regard hardi qui, soudain se fait tendre, c'est justement pour l'ingénue Sylvette le flirt le plus impressionnant, le seul qui puisse ne lui paraître ni fade, ni sournois. Il lui plaît infiniment que, dans son désir même de lui faire un brin de cour, son bleuet demeure franc, viril, brusque et fier. Elle trouve naturel que cet homme sauvage se sente humilié, se cabre et rage un peu d'être sinon dompté, du moins forcé de s'apprivoiser. C'est tout à fait comme ça que la petite marraine se rêvait un filleul de guerre. Et la constatation qu'un songe, cependant très vague, peut se réaliser avec une telle précision, plonge la cousinette en profonde méditation.

— Je ne suis bavard qu'à mes heures et par intermittence, — remarque le blessé. — Si vous devenez muette, je ne vois pas comment, à travers tant de sujets défendus, nous arriverons encore à échanger nos impressions. Peut-être en serai-je réduit à vous demander de chanter, comme l'autre jour, dans la chambrette blanche. Vous savez cette chanson de jadis avec son refrain charmant : « *Vole, mon cœur, vole!* » C'était gentil tout plein, ma petite marraine, ce vieux refrain d'amour dans votre voix si jeune! Est-ce que à la fin de la chanson, ce cœur qui vole toujours finit par se percher et trouver un nid?

La pauvre Sylvette, rose d'embarras mais délicieusement confuse, se dépêche de rire pour se dispenser de répondre. Le filleul en conclut dans une nuance d'amertume :

— Le cœur n'a pas trouvé son nid. C'est comme ça, toujours mal, que finissent les romans d'amour. Vous ne dites ni oui, ni non? C'est à croire que vous êtes encore plus normande que moi! Ne savez-vous pas la fin de la chanson? Décidément ce n'est pas moi, c'est vous, mam'zelle Sylvette, que mon accès de délire a frappé d'amnésie.

Dans cette dernière réplique il y a de la moquerie, du reproche, voire même un peu beaucoup de dépit. Mais, — les goûts ne se discutent pas! — Sylvette trouve en bloc, tout ça charmant et s'en montre visiblement charmée. Les moindres intentions câlines prennent une telle saveur dans une voix bourrue! Puis, quoi de plus attrayant que ce rôle de petite fée qui, sans lever d'autre baguette que son petit doigt, fascine et désarme un redoutable géant.

Et comme le blessé répète sur un ton de commissaire-priseur :

— Alors, pas de regrets, c'est bien dit, bien fini, vous ne voulez plus vous souvenir? Adjugé!

Elle approuve sans grande conviction :

— Le docteur a défendu tout effort de mémoire. Nous bavarderons dans quelques jours, plus tard, à votre première promenade dans le parc. Nous irons, au bosquet de Flore. Ce site, le salon gris et ma chambrette blanche, sont dans mon petit royaume, mes trois coins favoris.

Et, très raisonnable, — trop raisonnable au gré de son filleul, — la marrainette affirme avec une gravité qui voudrait s'imposer :

— Vous êtes ici pour guérir, non pour flirter.

Ça ne prend pas du tout. Le blessé, rien moins que crédule, riposte effrontément :

— Avec ça qu'un bon flirt, mieux que n'importe quelle drogue, ne refiche pas un Français d'aplomb !

Autrement formulé, c'est l'avis du docteur.

A ce moment la porte s'ouvre, Darcy, le siffleur mondain vient, prévient Sylvette :

— Je vous cherche, Mademoiselle. Madame l'infirmière-major vous demande. Elle est dans son bureau.

Puis, avec une affectation de discrétion plutôt vexante, il referme la porte sans attendre le « J'y vais » de la jeune fille.

Le filleul rage, s'emporte :

— On ne peut pas être une seconde tranquille !

Cette colère flatte Sylvette, mais lui paraît injuste, car, sans compter les silences et les soupirs, la causette a duré vingt bonnes minutes.

Très renfrogné, le blessé se laisse glisser sur son maigre matelas, s'engonce la joue dans le traversin flasque, presque vide de plume... ou de varech et, d'un mouvement d'épaules, rejette sa couverture par-dessus ses oreilles. Il s'apprête à tuer l'ennui de sa solitude par le sommeil.

Cette bonne petite âme blanche de marraine, — comme dit le filleul, — s'apitoie de voir son camarade faire l'impossible pour allonger ses grandes jambes dans la couchette trop courte. Comment donc faisait-il pour que celle de la chambrette blanche parût assez longue ? De cette gêne, elle souffre plus que lui. Ah ! comme il était mieux là-haut ! Elle se sent tentée, cédant à l'impulsion de son cœur de sœur, d'enlever tout emmailloté, ce bébé géant dans ses bras et de le reporter dans son nid tiède et douillet. Mais c'est impossible, c'est fou ! Le filleul lui même blaguerait, à peine esquissé, ce geste ridicule et la belle cousine le jugerait inconvenant.

Dans sa détresse d'impuissance, Sylvette ne peut que se pencher sur son bleuet et lui murmurer, — oh ! de sa voix la plus argentine, de sa voix de petite cloche bénie, — des mots de patience et de consolation. Ça ne vaut pas « *Vole, mon cœur, vole !* » mais le jeune homme écoute tout de même parce que ces paroles berçantes lui préparent un joli rêve. Et, suffisamment dorloté, déjà somnolent, il demande pratiquement, brusquement :

— Quand repasserez-vous ?

— Dès que je pourrai.

— C'est pas une date. Ça peut être dans une heure, ça peut être dans vingt ans.

— Ce sera demain. Je m'assoierai là, si le docteur permet encore un brin de causette. Ça vous va-t-il ?

— Oui, parbleu, ça me va ! Mais nous aurons beau faire, ça ne pourra plus jamais être aussi gentil qu'avant le déménagement.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que je sais maintenant quelque chose... une chose... dont j'ai juré de ne pas vous parler !

Prudente, réservée et toujours tourmentée de scrupules, Sylvette ne pousse pas son interrogatoire plus loin. Elle se doute bien que le jeune homme fait allusion aux sous-entendus de Marthe. Qu'a-t-elle raconté, cette amie dont le cœur n'est pas sûr, et pour quelle raison a-t-elle fait promettre au jeune homme de ne rien répéter ? Enfin pourquoi entre marraine et filleul « cela ne pourra-t-il plus jamais être aussi gentil qu'avant ?

Sylvette souhaiterait élucider ces diverses questions et cependant, elle se garde de rouvrir l'enquête, arrêtée en plein élan de curiosité comme si surgissait la fameuse voix : « Attention ! Tournant dangereux ! »

— En attendant demain, puisque éveillé vous ne me permettez pas de rêver, devinez à quoi, les yeux fermés, je vais me régaler de songer ?

— Je ne suis guère plus experte aux devinettes qu'au flirt.

— Eh bien, en vrai concierge qui sommeille, je vais rêver au dénouement de mon feuilleton. Et savez-vous le titre, vraiment épatant de ce feuilleton ? Non !... Ah ! décidément, petite marraine, vous manquez de malice ! Ce roman, dont le premier chapitre, le seul lu, me passionne, s'appelle : « *Le Secret de la Chambrette blanche.* »

... Sylvette se sauve.

X

ON FAIT LES POCHES

En traversant allées et pelouses, en grimpant l'escalier, Sylvette, encore émue et fiévreuse, résume à la diable ses impressions :

« A premier aspect, en dépit de quelques égratignures de ronces encore visibles, le mâle visage de mon bleuet m'a frappé d'une impression de lumière. Et, ainsi épandue sur la face, cette lumière ne doit être, ne peut être que le reflet d'une belle loyauté d'âme ! »

Puis, assagie, Sylvette tempère son emballement d'une remarque critique :

« Mais, à côté de cette qualité dominante, que de travers de grand enfant gâté, d'un grand enfant qui, délaissé par tous, a dû se gâter lui-même. Egoïste ? Oui..., peut-être, mais à fleur d'âme seulement, avec, au fond, une bonté qui s'ignore. Clairement conscient que rien ne serait plus ridicule qu'un géant sentimental, il doit masquer sa sensibilité de gouaillerie et de mauvaise humeur. Maladroit près des jeunes filles ?... Hum !... Pas autant qu'il le prétend et s'en donne l'air. Ce preux, avec sa façon de grommeler les petites choses gentilles d'une grosse voix rébarbative, a l'art d'amener la plus prude à lui prêter l'oreille. On l'écoute sans se douter qu'on écoute une galanterie. Au demeurant, un bon et brave chien de berger qui, pour mieux faire obéir ses brebis, revêt la peau du loup... ou de l'ours ! Brusque et rude, ce beau fils de France, ça oui, mais vulgaire, ça non ! Terrassier, maçon, cultivateur, mon bleuet ? Jamais de la vie ! Où ma belle cousine avait-elle les oreilles et les yeux ? Ce qui le distingue d'un ouvrier ou d'un paysan, ce n'est pas son courage, certes, — ils sont tous tellement braves ! — c'est bien moins que cela : un tas de petits riens auxquels une femme ne se trompe pas. A premier loisir, au lieu de culotter sa pipe ou de faire une manille, il préfère rêver des dénouements de roman ; il prône le flirt comme le meilleur cordial ; il fredonne en riant, de toutes ses dents blanches, *Plaisir d'amour*... ou *Vole, mon cœur, vole !* Et je ne trouve pas cela si ordinaire ! »

Ici, stupéfaite, la petite châtelaine coupe ses réflexions d'une exclamation :

— Tiens ! quel est ce portefeuille ? Qu'est-ce que vous farfouillez ?

A pas vifs et légers, Sylvette vient d'entrer dans le cabinet vert, et, par habitude, elle n'a pas frappé : on est ou on n'est pas chez soi.

Marthe, secouée d'un sursaut, est surprise en train de visiter minutieusement les pochettes d'un carnet de cuir à chiffre d'or.

Sans rougeur, mais sourcils froncés, non confuse, mais très contrariée, la belle cousine, d'un geste furtif et nerveux, va rejeter l'objet dans le tiroir du bureau entr'ouvert devant elle. Mais trop tard ! Sylvette a vu le chiffre C. D. ; elle n'a qu'à allonger les doigts pour saisir cartes de visite, menus papiers et lettres.

Incapable de semblable indiscrétion, la cousinette s'étonne que Marthe l'ait commise. Elle répète, indignée :

— Comment, Marthe, vous faites les poches de vos malades ?

— Je pourrais, — réplique la jeune veuve avec une insouciance affectée — parfaitement me dispenser de te répondre...

Et, de fait, elle en meurt d'envie. Toutefois elle réfléchit rapidement, — quand Mme Heltoux réfléchit, ce n'est jamais longuement, — que se taire serait aussi inutile et malaisé que mentir. Alors, selon sa tactique habituelle, elle paie d'audace, avoue effrontément :

— Oui... J'examine les papiers de ce jeune soldat... Se conformant au règlement, l'infirmier a dû prendre le linge et les vêtements de ce *jeune homme* pour les désinfecter... Il a trouvé ce carnet dans une poche et me l'a apporté... J'en extrais les renseignements nécessaires à l'établissement du dossier. Je ferai de même pour chaque soldat entrant à l'ambulance. Il y a là un rouage administratif que j'entends contrôler de près et dont tu ne peux te faire aucune idée...

— Je m'en fais pourtant une... et très nette ma foi. D'ailleurs pour ce fameux contrôle, le livret militaire des malades doit suffire.

— Pas toujours.

— Vous auriez pu questionner ce jeune homme..., ou tout au moins lui demander son consentement avant de vous livrer à cet inventaire clandestin qui me fait l'effet fâcheux d'un rapiotage de mouchard !

Vexée et rouge cette fois, usant de ces grands mots dont l'emphase creuse n'explique rien mais détourne les questions directes, Marthe tranche et le prend de haut :

— Ma chère, je sais mieux que personne de quels droits et de quelles prérogatives je peux me targuer dans l'exercice de mes fonctions. Je n'ai de critique à subir et d'ordre à recevoir que des chefs hiérarchiques dont je tiens mes pouvoirs.

— Oh ! chère bas-bleuette d'antan, — fait Sylvette moqueuse, — que vous vous êtes promptement adaptée au style rond-de-cuir !

Rien ne froisse autant la jeune veuve, en sa vanité de femme supérieure et dans ses accès de bluff, que de n'être pas prise au sérieux, — par Sylvette surtout ! Que ce moucheron sans importance, jeune, ignorant tout de la vie, loin de pâmer d'admiration devant sa grande cousine, se permette de la juger et même de la blaguer, cela l'exaspère. N'est-ce pas le monde renversé que Marthe, l'intellectuelle, douée d'étonnantes facultés d'initiative et d'organisation, en soit réduite à *trimer* pour faire figure dans le monde, tandis que cette mauviette insignifiante, née comblée, dot au fond de ses langes, n'ait qu'à se laisser vivre ! Si ça ne fait pas rager ! Il y a là de quoi devenir anarchiste. Et dire que, à cause de sa galette, il faut encore la ménager, cette mazette !

Rongeant son frein, Mme Heltoux en revient à l'intimidation :

— Voyons, ne fais pas la gosse ! Tâche d'être sérieuse cinq minutes dans ta vie ! Je vais t'apprendre quelque chose qui va bien t'étonner...

— Ça ne me changera guère : vous m'étonnez toujours.

Marthe ne répond à l'insinuation railleuse que par un haussement d'épaules. Mais, sous le couvert d'un silence de dédain, la jeune veuve discute mentalement l'opportunité de la révélation annoncée.

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

LETTRES
aux
Soldats blessés aux Yeux

PREMIÈRE LETTRE

Tu as été blessé aux yeux, mon camarade, et te voilà à l'hôpital, la tête enveloppée d'un pansement. Tu es triste, et je le comprends : tu es inquiet pour ton avenir, et c'est tout naturel. Tu te demandes si tu verras assez, plus tard, pour reprendre ton ancien métier, même si tu pourras te conduire seul. Je ne connais pas ta blessure, et je n'en sais rien.

Lorsqu'on te lira ceci, c'est que tu ne souffriras plus guère et que tu seras porté à penser à ton avenir. Je viens t'aider. Depuis le mois d'avril 1915, je vis avec des soldats atteints comme toi. J'en ai suivi beaucoup, pas à pas, depuis l'arrivée à l'hôpital jusqu'à leur retour chez eux, après un séjour à l'école de rééducation.



Je n'entreprendrai pas de te consoler. Lorsque je suis malade, j'ai envie de battre ceux qui me plaignent. Par conséquent, je ne veux pas te plaindre. Plaindre quelqu'un, c'est l'humilier. Je veux t'aider et te faire profiter de ce que j'ai appris en vivant avec ceux qui sont comme toi. Je ne te dirai pas que tu es un héros. Nous le savons et tu le sais. Je te dirai que tu es un homme et que tu dois agir non comme un désespéré, mais vaillamment, comme un homme qui ne se laisse pas abattre, qui ne perd pas son temps à pleurer sur un malheur auquel on ne peut rien, et qui va marcher dans la vie en se tournant non pas vers le passé, mais vers l'avenir.



Quel sera-t-il, ton avenir ? Au point de vue de ta blessure, nous l'ignorons. Ayons l'espoir que tout s'arrangera. Mais ce peut être long, très long. Il est même possible que, pour assurer ta guérison, on t'oblige à garder sur les yeux un bandeau pendant de longs mois. Il faut utiliser ce temps-là et apprendre à vivre et à travailler comme vivent et travaillent ceux qui n'ont jamais vu, et qui tous sont gais. Je te le répète : « et qui tous sont gais ».

Qu'est-ce que tu risques ? Rien. Ou plutôt rien que de bon. Si tu vas mieux, tu oublieras très vite ce que tu auras appris, et tu auras toujours gagné de ne pas t'être ennuyé. Dans le cas contraire, tu auras gagné du temps pour ton adaptation à ta vie nouvelle. Quand on sait d'avance qu'en jouant on ne peut que gagner, il n'y a pas à hésiter : il faut jouer. En faisant ce que je vais te dire, tu ne peux rien perdre, au contraire, donc il faut le faire.

Que faut-il faire ? Il faut se mettre à travailler. Il faut apprendre les métiers qu'on peut faire rien qu'avec ses doigts, sans le secours des yeux.

Il y en a, et il y en a beaucoup, et qui permettent de gagner de l'argent. Cela, on le savait avant la guerre, et il y avait dans tous les pays des gens qui vivaient par leur travail et qui cependant étaient aveugles. On savait que, sans y voir du tout, on peut travailler à bien des métiers.

Depuis la guerre, on en a essayé de nou-

1. Apprentissage d'un soldat par un vannier aveugle. — 2. Soldats jouant aux dominos.

CEUX QUI NE VOIENT PLUS

veaux et on a réussi. Je t'en reparlerai plus tard, mais je puis bien te dire tout de suite que parmi ceux qui ont été atteints aux yeux dès le début de la guerre, plusieurs sont établis. Nous avons des cultivateurs, des brossiers, bien entendu, et des rempailleurs de chaises, des fabricants de tapis, etc., etc. Il y en a un qui était menuisier et qui a repris son métier. Nous avons des emballeurs, des mécaniciens, des éleveurs de volailles, des raccommodeurs de chaussures, et nous avons même un coiffeur.

Naturellement, tu ne me crois pas. A ta place, je serais comme toi. Seulement, je puis te prouver que ce que je te dis est vrai. Tu n'as qu'à m'écrire. Je te donnerai le numéro du régiment, du bataillon et de la compagnie de celui qui fait le métier qui t'intéresse. Je te dirai où il est maintenant ; tu pourras lui écrire toi-même directement et même tu pourras aller causer avec lui. Je ne te demande pas de me croire sur parole. Fais ce que je te dis, exige que je te donne des preuves. Cela ne me fâchera pas, au contraire, je serai content.

Tu ne me croirais pas non plus si je te disais que ceux-là sont heureux ; j'aime mieux qu'ils te le disent eux-mêmes.

Donc, les aveugles d'avant la guerre étaient gais, les soldats blessés dont la vue est atteinte et qui se sont remis au travail sont heureux.

Pourquoi n'en serait-il pas de même pour toi, tant que ta guérison ne sera pas venue, et même si elle ne devait pas venir ?

Es-tu autrement bâti que ceux-là ? Es-tu plus bête qu'eux ? plus maladroit ? Es-tu moins courageux ?

Non ? Alors, il n'y a pas de raison pour que tu ne réussisses pas là où ils ont réussi.



Il faut que tu saches d'ailleurs que tu ne seras pas abandonné. L'État te donne une pension. Il ne fait que son devoir. A cette pension de 975 francs pour un simple soldat, s'ajouteront 100 francs de médaille militaire, et très probablement encore 225 fr. d'augmentation de pension. Cela te fera 1,300 francs, c'est-à-dire 3 fr. 55 par jour. Ce n'est pas la fortune, mais à la campagne, c'est la certitude de ne pas mourir de faim.

Si tu as besoin d'aide, ou si tu tombes malade, ou si tu te maries, ou si tu as des enfants, il y a des sociétés qui viendront à ton secours. On te donnera leurs noms et leurs adresses.

Mais il faut espérer que tu n'en auras pas besoin, et que tu pourras, à l'aide de ton travail, ajouter assez à ta pension pour n'avoir besoin de personne.

Donc il faut te mettre à apprendre un métier, le plus vite possible, afin de rentrer dans ton pays le plus tôt possible.

J'ai dit cela à beaucoup de tes camarades, déjà. Il y en a qui m'ont dit :

— Si j'apprends un métier on me diminuera ma pension.

Ce n'est pas vrai et je t'en donnerai la preuve.

D'autres m'ont dit :

— J'ai assez pour vivre avec ma pension ; je n'ai pas besoin de me bourrer le crâne à apprendre un métier.

Je leur ai prouvé qu'ils avaient tort, et je te dirai comment.

Et d'autres encore m'ont dit :

— Jamais je n'arriverai à rien, avec les « carreaux cassés ».

Ils savent maintenant qu'ils se trompaient.

Je te parlerai de cela dans ma deuxième lettre.

Voici mon nom et mon adresse :

BRIEUX,
de l'Académie française,
Paris.



1. Soldats aveugles apprenant à lire. — 2. Aveugle apprenant à se diriger, sous la surveillance de son professeur de marche.

CEUX QUI NE VOIENT PLUS

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *Petits Princes*, par André Guess

LES·ANNALES



LA FIN DU PIRATE

6 Août 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.



Amateurs de bon café

Assurez-vous { préparation parfaite, arôme concentré, économie d'un quart

avec le nouveau filtre double **LE TONNEAU** brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 6 fr. 95.
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Ainay, Lyon.

PHENOL BOBŒUF détruit tout microbe ; en injection, guérit *Métrites, Pertes Bl.* etc. Flac. 1 f. 50.

1500 PROPRIÉTÉS à vendre ou louer. Liste fco. Boisselot, rue Rocher, 56.

EAU DE LÉCHELLE

Arrête les PERTES, CRACHEMENTS DE SANG, HÉMORRHAGIES INTESTINALES, DYSSENTERIES etc. Flacon 5 Fr. Franco
PARIS - PHIE SÉGUIN - 165 R. SAINT-HONORÉ

VOYAGES

Il est recommandé à toute personne projetant un déplacement ou excursion en France ou à l'Etranger, d'écrire à MM. **THOS COOK & FILS** 1, pl. de l'Opéra PARIS, qui fourniront gratuitement tous renseignements pour obtenir le maximum de confort avec le minimum de dépenses.

La Pommade Philocome Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber et, se graisser, les fait repousser, abondants et soyeux, après la 3e friction. *Dépôt toutes phcies*. Fco poste, 2f 50. — Les six pots, 13f 20.
Adr. comm. au Laborat^re GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura)
ETRANGER : 3 fr. 10. — Les six pots, 16 fr. 50.

VÉRITABLES

GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK

1 OU 2 GRAINS avant le repas du soir
Contre la **CONSTIPATION**

Crème de Beauté DALYB

Le pot, franco, 2 fr. 25 contre mandat. *Notice gratis* contenant avis précieux sur les soins de beauté et d'hygiène de la femme. Parfumerie Dalyb, Service U., 20, rue Godot-de-Mauroy, Paris.

Teignez-vous bien ...et...



OU LES
POUDRES SPÉCIALES de HENNÉ
(toutes teintes)

PARFUMERIE FINE
H. CHABRIER
48, Passage Jouffroy. PARIS. Tél : Cent. 57-89

Avez-vous taillé un crayon sans briser la mine ?

Combien en avez-vous gaspillé de ces crayons, vingt fois brisés, vingt fois retaillés ! Que de temps et d'argent perdus ! Un crayon qui ne se taille pas, qui ne salit pas les doigts, quel idéal !

Il existe, c'est le

Crayon Papier

Exigez-le chez votre papetier.

Propre, Pratique, Léger,
il ne se casse pas,
il ne se taille pas.

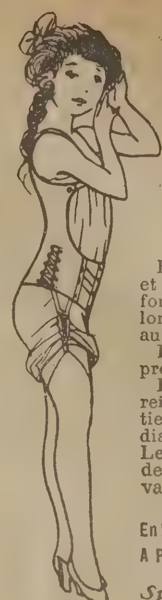
Il suffit de découper entre deux trous une bandelette de papier qui se déroule et met la mine à découvert.

SE FAIT EN NOIR ET EN TOUTES COULEURS

En vente dans toutes les Grandes Maisons

FABRICATION FRANÇAISE

Usines à Paris



EN plein centre de **PARIS, 18, rue Taitbout**, dans un décor ravissant, trois jolies petites fées (onze ans, seize ans, vingt ans), en de gracieuses attitudes, nous donnent cet avertissement :

« En respirant la Poitrine se dilate,
» Le Poumon s'amplifie.
» Chez la jeune fille,
» Le Corset empêche cette action. »

Conséquences :

Poitrine creuse, Dos rond, Teint pâle.

Elles ont revêtu le **Corset Juvénil**, et l'on s'étonne, à les voir si belles de formes, que l'on ait pu faire porter si longtemps aux jeunes filles des corsets autrement faits.

Par bonheur, le Corset Juvénil a fait ses preuves et est aujourd'hui répandu partout.

Le Corset Juvénil soutient le dos et les reins ; il laisse la poitrine libre et maintient le ventre de façon à alléger immédiatement le poids qu'il impose aux reins. Le Corset Juvénil s'adresse à l'adolescence, de six à vingt ans. Son prix varie suivant les âges, de **14.50** à **29.50**.

NOTICE FRANCO

En France : *Meilleures Maisons de Corsets.*
A Paris : CORSETERIE SPÉCIALE DE FRANCE
16-18, rue Taitbout.
Spécialité de Corsets de style et Corsets-Ceintures pour Dames, en tissus riches
ORTHOPÉDIE — CONSULTATIONS.

Le BRACELET du POILU



Garanti 2 ans, depuis . . 10f
Avec radium visible la nuit 13f
Demander le Catalogue
Superbe Prime à tout acheteur
Franco contre Mandat ou Bon

Chez D. LEFEBVRE, 13, r. Saulnier, Paris

MESDAMES ne soyez plus INQUIÈTES pour vos *ÉPOQUES* car les **ADRAGINES** rétablissent rapidement les fonctions mensuelles. *Notice gratuite.* **Laboratoire Pharmaceutique, 46, Rue Moscou, PARIS**

DISPARITION SANS DOULEUR DES DUVETS SUPERFLUS

Les duvets superflus au-dessus des lèvres et sur le menton, affliction des femmes qu'ils défigurent, peuvent rapidement disparaître et sans aucune souffrance, en quelques minutes, par l'usage de la sulthine préparée, produit que tiennent tous les bons pharmaciens. Si le vôtre n'en possède pas, il peut facilement le préparer lui-même en mélangeant 15 grammes de sulthine concentrée avec 9 gr. 1/2 d'oxyde de zinc et 3 gr. 1/2 de racines d'iris en poudre. Pour s'en servir, avec un peu de poudre faire une pâte sur une assiette en ajoutant quelques gouttes d'eau, prendre une étroite lame de couteau et au bout de quelques minutes enlever la pâte avec le dos de la lame ; si vous voulez en faire l'expérience, vos amis les plus intimes ne sauront jamais que vous souffrez de cette affliction désagréable.

COMPTABILITÉ STÉNO CHEZ SOI EN 2 MOIS. Méthode infaillible A FORFAIT, par correspondance. ESSAI GRATUIT. **LEDI, 7, r. St-Hyacinte, Paris**

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris

RÉGÉNÉRATEUR DE LA VIE DE L'ABBÉ SÉBIRE



GROSSIR DE 5 Kos PAR MOIS

MÉTHODE ET PREUVES GRATIS. *ÉCRIRE AUX* LABORATOIRES MARINS ENGHIEN-LES-BAINS (S&O)

POÊLE MUSGRAVE

VÉRITABLE POÊLE IRLANDAIS

Fabriqué dans nos usines de Belfast (Irlande)

CHAUFFAGE hygiénique et économique
Fournisseurs de nombreux hôpitaux et administrations
STOCK CONSIDÉRABLE ACTUELLEMENT EN MAGASIN
Catalogue franco : **MUSGRAVE et Cie**
3, rue de Metz, à Levallois-Perret (Seine)

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1728. — 6 AOUT 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



LE PEUPLE DE PARIS ACCLAME L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, AU RETOUR DE SON VOYAGE EN RUSSIE (29 JUILLET 1914)

IL Y A DEUX ANS

PAGES D'HIER

IL Y A DEUX ANS

[illegible] lèvent cette semaine vers les premiers jours de la guerre. Nous reproduisons quelques photographies prises en juillet-août 1914 et nous y joignons deux pages d'Henri Lavedan, extraites de son volume Les Grandes Heures, *qui reflète avec une si pathétique vérité les émotions de ces jours tragiques :*



Devant la gare de l'Est les premiers jours de la mobilisation : la foule se presse fiévreuse et enthousiaste.

DANS LA RUE

Je fends cette foule et je gagne les boulevards où, au coin de la rue Drouot, les passants nombreux regardent, en applaudissant, effacer le titre de : Restaurant *viennois*, inscrit en lettres d'or sur les glaces d'une devanture. Je rencontre des amis, le lieutenant-colonel Rousset, entre autres, qui ne craint pas de me dire sa confiance, toute sa confiance dans notre armée, et dans la situation aussi, dans la façon dont se présentent les choses fatales et grandioses prêtes à se dérouler. A peine ai-je prononcé ces mots : notre mobilisation..., qu'il m'interrompt pour me déclarer avec un accent, impossible à rendre : « Un chef-d'œuvre, vous entendez ! c'est un chef-d'œuvre ! Dites surtout que l'on a fait tout ce qu'il fallait, tout ce qu'on devait faire, et cela d'une manière admirable, incomparable. » Que les paroles tombées de la bouche d'un des plus valeureux combattants de 70, de l'éminent officier d'état-major et du savant historien de la dernière guerre sont précieuses à recueillir et à conserver dans notre mémoire au début même de la lutte de géants qui s'engage !

Mais me voici place Vendôme et déjà commence la course émouvante des autos filant vers les gares, emportant l'officier ou le simple soldat, en tenue de campagne, bien sanglé, net, équipé de partout. Ils ont le même visage, tranquille et ferme, les muscles placés aux joues et aux mâchoires de la même façon, la même teinte de marbre au front, et le même regard, bien soutenu, aigu, profond, lointain, un peu dur, un regard qui ne voit plus Paris, ni nous-mêmes, qui interroge la frontière, qui cherche les Vosges et se prépare à l'Alsace. Qu'ils soient seuls ou accompagnés, pareille est leur assurance, et leur gravité ; et quand il y a près d'eux une femme : mère, épouse, fille ou sœur..., le maintien de celle qui reste est toujours à l'altitude de celui qui s'en va. Ainsi ces couples muets de la Séparation observent presque, si l'on peut dire, une héroïque froideur, une chaste et sublime réserve, et rien n'est plus grand, plus rare, plus méritoire et plus tragique, à la secousse et au bouleversement intérieur des adieux, que cette espèce d'holocauste de la sensibilité, ce sacrifice des expansions si douces, des sanglots qui soulagent, faits et consentis à la patrie, à cette patrie pour laquelle on est prêt à donner tout son sang en gardant pour soi seul et cachées toutes ses larmes... et ces larmes, conservées et rentrées, forment l'eau sainte et baptismale où se lavent les âmes baignées de devoir, où se trempe l'acier des irrésistibles volontés...

Par centaines, j'ai vu ces départs précipités, rapides comme des apparitions, entraînants comme des appels... Ceux qui passaient dans les autos avec cette promptitude vertigineuse avaient vraiment l'air non seulement d'y aller pour leur compte, mais de faire signe, d'appeler..., de dire : « Qui m'aime me suive ! » et le vent de leur course nous ébranlait au passage en nous faisant vaciller de regrets...

C'est à ce moment, et comme je débouchais sur la place de la Concorde, que j'aperçus Barrès à quelques pas, au coin de la rue Royale. Je pris la main qu'il me tendait. Je m'écriai d'une voix étranglée :

— Ah ! mon ami ! que vous dire !

— Il n'y a rien à dire, me répondit-il. Que pourrions-nous dire ? C'est l'heure. Voilà.

LES DRAPEAUX

Dès le premier jour, Paris s'est pavoisé.

Cher drapeau *d'ici*, qui ne vas pas au feu, pacifique drapeau du bazar, qui ne pars pas, qui ne risques rien, tu nous mets pourtant au cœur une ample joie, un héroïsme résigné. Tu nous prêches la patience. Tu fais comme nous, tu attends. Tu es l'ami de notre anxiété, tu nous tiens compagnie du matin au soir, tu es l'insigne militaire de notre inaction, tu protèges notre sommeil comme le rideau de notre lit.

Aussi nous ne t'oublierons pas. Quand il faudra plus tard, *après la guerre*..., te retirer..., quelle tristesse et quel déchirement nous aurons !... Je les sens déjà. Le pourrons-nous ? Quand, au prix de mille inquiétudes, de mille joies, mille douleurs, à travers toutes les gradations de la bataille et les secousses de la victoire, tu nous seras devenu indispensable, nécessaire..., comment ferons-nous pour te perdre et renoncer à toi, pour te *ranger*, ainsi qu'un meuble désormais inutile et n'ayant plus de raison d'être ? Te remettrons-nous au sixième, dans la chambre de débarras, avec les malles et les vieux cartons ? Quel sacrilège ! Non, tu resteras dans l'appartement, à portée de notre pieuse caresse, en une place discrète et privilégiée, près des portraits de nos parents défunts et des reliques de famille... Et nous te sortirons souvent, car, grâce à Dieu, les *autres* drapeaux, ceux des champs de bataille, nous auront fait d'ici là des quantités de splendides anniversaires que tu seras, toi, l'humble et le *civil* de la fenêtre, chargé de célébrer, avec tes couleurs toujours pimpantes et fraîches de fête publique...

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.



La population parisienne acclame les cuirassiers défilant sur les grands boulevards.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Chacun pour soi

NOTRE confrère Gustave Téry publiait hier un article incisif, où il exposait quelques idées excellentes à répandre. C'est à propos de la « crise du papier », qui pèse très lourdement sur la presse, et lui inflige des tourments que le lecteur ne soupçonne point... Je vous parlerai bientôt de cette question si grave... Donc, M. Gustave Téry raconte qu'un certain nombre d'industriels et de directeurs de journaux ayant été convoqués pour examiner la situation et adopter des mesures nécessitées par l'intérêt général, les plus importants de ces messieurs s'abstinrent de venir au rendez-vous. Ils répugnaient à cet accord. Particularistes et ombrageux, ils préféraient souffrir dans leurs propres affaires, plutôt que de s'alléger eux-mêmes en apportant un peu d'aide au voisin. Téry ajoute judicieusement :

« Allez donc prêcher la solidarité à ces gens-là... Vous me direz qu'en France c'est partout la même chose, que dans tous les commerces, dans toutes les industries, c'est la même méfiance, le même séparatisme, le même individualisme... Et je vous répondrai que je le sais bien. Mais ne voyez-vous pas que c'est justement le mal? Ne voyez-vous pas que ce mal-là finira par nous tuer, *même victorieux*, si la guerre ne nous en apporte pas le remède? »

Le rédacteur en chef de *L'Œuvre* souligne, avec sa franchise habituelle, un de nos pires travers : le manque d'entente, de cohésion, l'esprit de rivalité qui nous porte à considérer sans bienveillance quiconque exerce notre profession, le fâcheux sentiment qui nous pousse, sinon à lui nuire, du moins à nous réjouir secrètement de ses embarras... Regardez autour de vous. Cette humeur se manifeste en mille circonstances. Naguère les éditeurs parisiens, sous le coup d'une grève qui paralysait la fabrication du livre, s'assemblèrent afin de rechercher en commun les moyens de parer à ce danger. Sur le principe les bonnes volontés s'unirent; dès qu'il fallut passer à l'action, elles se montrèrent vagues, fuyantes, sourdement rebelles... M. X... ne tenait pas à s'imposer la moindre contrainte pour soulager M. Z..., momentanément plus gêné que lui. Si M. Z... fût venu lui demander un service, sans doute le lui eût-il rendu avec plaisir, d'homme à homme. Mais il ne pouvait se résoudre à travailler au profit de la communauté. Cela était contraire à ses vieilles habitudes, à son tempérament, à son instinct. Une locution populaire, très usitée dans l'armée, caractérise ces dispositions : *Débrouillez-vous;* c'est-à-dire soyez ingénieux, avisé, fertile en expédients et ne comptez que sur vous-même. A ce mot, il conviendrait pourtant d'opposer un autre mot : l'*Union fait la force...* Deux doctrines, deux systèmes qui devraient se compléter et non pas s'exclure.

Débrouillez-vous! ô Français, mes frères, c'est là votre génie; vous vous tirez avec une aisance incomparable des mauvaises aventures; là où l'épais Saxon s'embourbe et se noie, vous surnagez; il n'est pas de difficulté dont ne triomphent l'audace et l'allègre énergie qui sont en vous. Que de ressources vous possédez! la vivacité, l'imagination, la vigueur nerveuse et, quand il est nécessaire, l'endurance... Au cours de l'inoubliable matinée du 14 juillet dernier, au milieu de la foule innombrable, mouvante et recueillie, je regardais défiler les troupes alliées sur les boulevards. Et j'admirais à quel point les traits moraux des divers peuples se reflètent dans leurs gestes, leur physionomie et leur allure... Les Russes avançaient, formidables et mystiques, clamant des hymnes religieux, les yeux pleins d'extase, l'âme exaltée, ardente au sacrifice. Moins emballée, plus réfléchie et plus près de terre, la marche des Anglais indiquait le parfait équilibre de Tommy, sa sagesse positive et son tranquille courage. Tommy ne se hâte point, mais lorsqu'il commence une chose il y persévère et va jusqu'au bout de ses entreprises... Très fermes apparaissaient les Belges et très tenaces. Quant à nos petits soldats, il suffit de les voir une minute pour ne rien ignorer d'eux. C'est le courage, l'entrain, la grâce alerte, l'impétuosité, ce qu'on appelait jadis la *furia*, ce qu'on nomme aujourd'hui le *mordant* et le *cran*, le mordant qui bondit sur l'obstacle, le cran qui s'y accroche... et ne le lâche plus. Tout cela, nous l'apercevions — avec quelle émotion, quelle fierté — dans leur pas leste et souple, dans leur façon crâne et coquette de relever les pans de la capote et de porter le fusil. En chaque troupier français il existe un gamin, un paladin, — Gavroche et Roland, — il y a aussi un inventeur, un artiste. Ces vertus lui font faire des miracles.

Mais l'homme de notre pays a les défauts de ses qualités. Merveilleux improvisateur il n'est pas assez prévoyant. Il ne se discipline qu'au moment du combat. Cette minute passée, il rue dans le brancard; il se plie malaisément aux lents efforts, longtemps concertés, et surtout aux efforts qui s'associent... Sans se proposer comme modèle un ennemi haïssable, il pourrait s'inspirer de quelques-unes de ses méthodes. La puissance de l'Allemagne, son rayonnement commercial sous lequel nous avons failli périr étouffés, sont dus à l'organisation de ses moyens de travail, à la coordination de ses forces. Dans ce domaine seulement, imitons les Boches. Regrettons nos erreurs; n'y retombons plus... Sur les champs de bataille pacifiques nous combattions en tirailleurs. Groupons-nous désormais, luttons coude contre coude, en masses serrées. Cessons de pratiquer cet individualisme étroit qui n'est qu'une forme de l'égoïsme et de l'orgueil, n'abdiquons pas dans le privé notre indépendance, mais sachons la limiter et soyons solidaires les uns des autres. Voilà de bons conseils. J'ai le droit de les proclamer tels, puisqu'ils n'émanent point de moi et découlent naturellement des faits. Ce sont les enseignements de la guerre.

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

XXVI

LE DEUXIÈME ANNIVERSAIRE

3 août 1916.

Mon cher ami. Ce sont, en fin de compte, les Anglais qui ont eu raison. Quand ils louaient au Havre, en août 1914, des maisons ou des appartements pour une durée de trois ans, la raillerie, quoique atténuée par la fraternité des armes, ne les épargnait pas. On s'étonnait et on blaguait. Eux, ils laissaient dire et ils laissaient rire. Ils prenaient tranquillement, avec la douce patience de gens que rien ne presse, leurs dispositions pour se garantir contre tous les risques d'une guerre dont ils acceptaient l'éventuelle longueur. Je ne crois pas qu'il faille faire honneur de cette attitude à une psychologie particulière, plus aiguë et plus prévoyante que la nôtre. Lord Kitchener avait dit : « Trois mois ou trois ans. » La marge était grande! En réalité les Anglais, que leur honneur et leur intérêt engageaient dans une action sérieuse, ne voulaient pas être pris au dépourvu. Ils ne lâchent jamais une partie commencée. Si dure et si longue que soit la fin, ils l'acceptent. Le bon Commines, qui les connaissait, résumait leurs traits essentiels dans un raccourci savoureux : « Anglais ne sont pas si subtils comme sont les Français; et quelque chose que l'on en die, ils vont assez grossement en besogne; mais il faut avoir un peu de patience et ne débattre point choleriquement avec eux. »

Je doute que M. de Bethmann-Hollweg et M. de Jagow lisent Commines. S'ils avaient eu avec lui la fréquentation dont M. Roosevelt me fit un jour, pour son propre compte, la confidence et la surprise, ils n'auraient point « débattu choleriquement ». Au fait, pressés par les événements qu'un ordre supérieur les contraignait à déchaîner, ils n'avaient pas le temps d'attendre. Il faut à une attaque brusquée une diplomatie brutale. Quand des négociations traînent en longueur, elles laissent une marge à la réflexion et à la conciliation. Guillaume II, impatient de réaliser par le fer et par le feu son rêve de domination universelle, brusqua la conversation pour aider ses armées à brusquer l'invasion de la Belgique. Il n'en fallut pas tant à la « subtilité » des Anglais pour comprendre. Dès qu'ils virent le but poursuivi et les moyens employés, leur parti fut pris. Ils envisagèrent toutes les conséquences. Trois ans peut-être : va pour trois ans! Ainsi mis en route, ils n'étaient pas gens à s'arrêter. Vous savez ce qu'ils ont fait. Je tiens leur effort militaire, si contraire à leurs traditions, pour le plus extraordinaire de tous ceux que la guerre a provoqués.

Ne vous récriez pas, dans un sentiment d'amour-propre national! Je sais, et j'admire, et je loue les prodiges d'organisation et d'héroïsme qui seront devant l'histoire l'immortel honneur de la France envahie. Je n'oublie rien de ce qu'ils ont ajouté à sa gloire. Elle s'est, dans un sursaut magnifique de volonté, élevée jusqu'à des sommets que l'on croyait inaccessibles. Mais la France fut toujours une nation militaire, condamnée par sa situation même à entretenir une armée permanente et régulière. Notre race a, depuis ses origines, la guerre dans le sang. Chez les Anglais, rien de semblable, et même tout le contraire. Il leur a fallu revenir de loin et revenir d'eux-mêmes. Cela explique leur patience, leur ténacité, leur ferme propos, avoué dès la première heure par ces locations dont l'excès apparent nous déconcertait, de mettre à leur préparation, à leur action, à leur victoire, tout le temps nécessaire, trois ans, oui trois ans, et même davantage! Avaient-ils tort? L'événement leur a donné, jusqu'ici, aux deux tiers raison.

Cette semaine ouvre la troisième année de la guerre. J'enregistre d'heureux symptômes, un changement bienfaisant, une méthode améliorée, une coordination nouvelle, l'unité et la continuité dans les efforts. Ma certitude de la victoire finale, dont je me fais honneur de n'avoir pas désespéré une heure, s'en est accrue. J'en crois le terme plus proche. Mais ne m'en demandez pas plus que je ne peux, et ne dois, et ne veux en dire. Je regrette pour vous les questions précises et pressantes que vous m'avez posées : elles dénotent plus d'impatience que de réflexion. Vous rappelez-vous le général Joffre, sollicité il y a vingt mois par une curiosité semblable sur la durée de la guerre, et montrant du doigt un petit garçon qui passait : « Interrogez-le, il en sait autant que moi! »

Le petit garçon a, comme la guerre, vingt mois de plus, mais je ne me confierais pas à ses prédictions. Je ne crois même pas que le général Joffre en sache davantage. L'un des meilleurs parmi ses collaborateurs, celui dont le nom restera attaché à quelques-unes des actions les plus importantes de cette guerre, et qui n'a dit ni son dernier mot ni son dernier succès, le général Foch a prononcé deux fortes paroles. C'est bien lui, n'est-ce pas? qui, pour marquer le caractère imprévu et nouveau des opérations militaires, s'est écrié un jour : « Et maintenant, je vais oublier tout ce que j'ai enseigné à l'École de Guerre! » Il entre une profonde clairvoyance dans l'humilité d'un tel aveu. Ne prouve-t-il pas en même temps l'impossibilité de hasarder une prophétie, une prévision, même une approximation? J'aime mieux m'en tenir à l'autre mot du général Foch. Interrogé sur la durée du conflit par un indiscret de votre espèce, il répondit avec une sobriété militaire qui dit tout : *long, dur, sûr.*

J'imagine que, réduit à employer trois mots pour exprimer ses espérances, Guillaume II n'eût pas choisi ceux-là. Hanté par le souvenir de César, qu'il ne vaut pourtant ni comme général, ni comme orateur, ni comme écrivain, ni comme homme, et dont il serait vraiment trop commode d'égaler la gloire s'il suffisait d'en prendre le titre, le kaiser, grisé par des flatteries et enivré par son propre orgueil, aurait dit simplement : *veni, vidi, vici.* Et, s'il ne l'a pas dit tout démontre qu'il l'a pensé. Il en faut rabattre. C'est des deux côtés que la guerre est *longue* et c'est pour tout le monde qu'elle est *dure.* Mais seuls, les Alliés peuvent en escompter avec confiance le succès comme *sûr.* On affirme que Guillaume II lit les livres saints qu'il aime à citer. Je lui souhaite de trouver sur sa table le Livre de Daniel. Il y rencontrera les trois mots, ceux-ci vraiment à son usage, qui écrivent son destin : *Mane, Thecel, Phares.* Vous savez l'hébreu? Non. Moi non plus, mais j'ai un bon dictionnaire. Il supplée à mon ignorance en me donnant la traduction opportune d'une prophétie plus souvent citée que réellement comprise. Et s'il est bien vrai que cela veuille dire *pesé, compté, divisé,* je n'ai pas besoin d'insister sur une application dont la portée dépasse un trop facile jeu de mots. Quand tout aura été *pesé et compté* avec Guillaume II, ses provocations, ses perfidies, ses duplicités, ses mensonges, ses assassinats, en un mot tous ses crimes, il faudra bien trouver le moyen de *diviser* son empire de telle sorte que la perpétration de tant d'horribles attentats contre le droit humain soit rendue impossible aux successeurs de ce malfaiteur abhorré.

Vous voyez donc, mon cher ami, que si ma plume traîne des hésitations, au bout de deux ans de guerre, sur la date de sa fin, elle est ferme autant que confiante sur le but à atteindre. Ce but exige des moyens appropriés. Je n'entrevois pas et je ne désire pas la réduction de l'Allemagne exclusivement par le blocus économique. Je regrette même qu'on ait entretenu dans ce sens des espérances prématurées et démesurées. L'Allemagne, à laquelle tout est bon, a fait du *bluff* à rebours. Elle a, pendant des mois, joué la comédie du resserrement de ses ressources soit en vivres, soit en munitions. Je me rappelle avoir là-dessus reçu des confidences où je ne pouvais m'empêcher de relever l'illusion qui a contribué à ralentir et à retarder notre préparation. Sans doute la situation n'est plus la même. Nous avons, nos alliés et nous, fait un effort qui a regagné le temps perdu. D'autre part, les témoignages, les faits et les documents abondent pour établir que, si la production allemande des munitions n'a pas subi d'arrêt, la situation économique de l'Empire s'aggrave de jour en jour. C'est un élément de la fin : *ce n'est pas le moyen de la fin.* Il faut, pour que l'Allemagne soit vaincue, j'entends par là mise dans l'impossibilité de recommencer et réduite à l'impuissance de nuire, qu'elle subisse une défaite militaire. Je ne pense pas ainsi dans le seul désir d'assurer aux armées alliées la satisfaction qu'a méritée leur héroïsme. Une lettre récente de votre père, qui se bat vaillamment sur la Somme, m'a dit le sentiment des soldats. Je cherche à voir au delà. Notre sécurité s'accorde avec notre amour-propre. L'Allemagne a frappé avec l'épée. Il faut que l'épée frappe et abaisse son front. A ce prix seulement, l'Europe libérée pourra lui imposer les conditions d'une paix qui soit vraiment et définitivement la paix.

LOUIS BARTHOU,
Ancien président du Conseil.

LETTRES
aux
Soldats blessés aux Yeux

⁂

DEUXIÈME LETTRE (1)

« Si j'apprends un métier, si je travaille, si je gagne de l'argent, est-il bien sûr que l'Etat ne me diminuera pas ma pension? »

Non, l'Etat ne diminuera la pension de personne. La loi en a fixé le chiffre, et, récemment encore, M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé l'a solennellement déclaré.

Il a dit :

« Je saisis l'occasion de faire ici une déclaration formelle pour détruire une mauvaise légende qui court parmi les mutilés. Certains craignent, en se remettant au labeur, et en gagnant un salaire, de perdre leurs droits à une pension ou d'en voir diminuer le montant. Ces craintes ne sont point fondées.

» C'est la blessure et ses conséquences qui fixent la pension et non la situation sociale du blessé. Pour la blessure identique, la même pension est due au riche et au pauvre. Et le pauvre peut devenir riche par son travail ou par un héritage, l'Etat continuera à lui payer sa pension, parce qu'elle est la dette sacrée, intangible, le prix du sang et de la souffrance. Les mutilés n'ont à redouter aucune répercussion sur leur pension du fait qu'ils apprennent un métier et l'exerceront avec profit... »

Ainsi, voilà qui est net. La pension est due au riche comme au pauvre, et l'on peut gagner de l'argent par le travail ou autrement sans que personne au monde puisse prétendre à enlever un sou à la dette de l'Etat vis-à-vis des soldats blessés.

— Soit, répondra l'entêté, je vous crois. La pension me sera payée tant que je vivrai. Elle se monte, m'avez-vous dit à 1,300 francs par an, c'est-à-dire à 3 fr. 55 par jour. Eh bien, pourquoi travailler? Je puis vivre avec cette somme-là, à la campagne, et même faire des économies. Je vais rentrer chez moi, dans mon patelin, chez mes parents, ou chez un frère, une sœur, un cousin, et ils seront bien heureux de me recevoir si je leur abandonne ma pension.

— Oui, mon vieux camarade, on te recevra avec plaisir, dans ta famille et même, tu trouveras des étrangers qui t'offriront de te prendre chez eux.

Seulement, il faut réfléchir à ceci. Tu n'iras pas toucher ta pension tout seul : tu ne le peux pas. Ton père, ta mère, ton frère, ta sœur, ta femme, ton cousin ou ton propriétaire t'accompagneront. Et même, au guichet, ce n'est pas toi qui prendras les billets, les louis et les pièces blanches, dont tu ne pourrais reconnaître la valeur. On les prendra pour toi, et même tu ne pourras pas dire non si on t'offre de les garder, pour ne pas qu'on te les vole.

Souvent, tu ne sauras même pas où sera caché ton magot. Sans doute comme tu as affaire à d'honnêtes gens, et que tu l'auras stipulé d'avance, on te donnera bien une certaine somme pour tes dépenses personnelles. Mais il te faudra la demander. C'est toujours un peu désagréable de demander de l'argent même lorsqu'il est à soi, parce que cela oblige pour ainsi dire à rendre compte de ses dépenses. Si tu veux acheter une bague ou un médaillon à ta bonne amie, il faudra que tu demandes une avance, et par amitié, par curiosité, pour autre chose encore peut-être, on te posera des questions dont tu seras un peu agacé. Tu n'es plus un gamin et tu voudrais bien ne plus être forcé de rendre compte de tes actes, même des plus honnêtes.

Si tu acceptes cela, le plus souvent, tout ira bien. Pas toujours.

Lorsque la récolte aura été mauvaise, quand crèvera une vache, quand le blé aura été gelé ou les avoines pourries, quand les pommes de terre seront malades ou que la vigne aura coulé, et que tu demanderas ton argent, on te demandera peut-être de le prêter, on te suppliera, et comme tu as bon cœur, tu ne sauras pas refuser.

Suppose qu'au lieu de rester à te tourner les pouces toute la journée, tu te sois mis à travailler d'un des petits métiers que tu peux apprendre aujourd'hui et que tu pourrais faire chez toi. Tu vendrais toi-même tes produits, à des voisins, si peu que ce soit, tu aurais de l'argent à toi, bien à toi, que nul n'oserait te demander. Et lorsque, le dimanche tu voudras aller trinquer en bavardant avec des amis, ou faire un petit cadeau à quelqu'un, tu n'auras besoin de demander de l'argent à personne.

Il y a quelque chose de plus, mon camarade. Tu seras plus fier et plus content de toi. Tu auras plus de dignité parce que tu auras plus d'indépendance. Vois-tu, un homme qui peut travailler et qui ne travaille pas, c'est contre la nature, et tout ce qui est contre la nature finit par tourner mal. Et il y a encore ceci : les journées paraîtront bien bien longues à quelqu'un qui ne fera rien et qui n'aurait pas l'usage complet de ses yeux. Mais pour pouvoir travailler plus tard et gagner de l'argent libre, il faut apprendre maintenant et profiter des professeurs qui sont gratuitement à ta disposition dans les écoles créées pour toi.

Peut-être as-tu maintenant la curiosité de savoir ce que sont ces écoles.

D'abord, où sont-elles situées?

La plus grande est à Paris, 99, rue de Reuilly. Elle a été créée par l'Etat, et le travail y est organisé avec l'aide de la Société des Amis des Soldats Aveugles.

Qu'y apprend-on ?

Beaucoup de choses. Il y a un atelier pour chaque métier, et pour chacun un professeur qui est souvent un aveugle.

On y apprend, par exemple à faire des brosses, depuis la brosse la plus ordinaire jusqu'à la plus belle; à rempailler des chaises, chaises communes ou chaises plus riches; à faire des balais, des tapis, des tonneaux.

Il y a même un atelier de cordonnerie. Je t'entends d'ici. A ce mot de cordonnerie, tu t'es écrié : « Ça, c'est trop fort! De la cordonnerie! On peut faire de la cordonnerie sans y voir clair! » Je comprends ta surprise parce que j'en ai eu une pareille. Je n'y voulais pas croire et je savais cependant qu'au Danemark et en Angleterre, et même à Dijon, il y avait eu des cordonniers aveugles. Je n'ai pas voulu le croire tant que je ne l'ai pas vu. Eh bien, je l'ai vu et tout le monde peut le voir. Les cordonniers aveugles de Reuilly ont ressemelé les chaussures de tous leurs camarades.

Prépare-toi à une surprise plus grande encore. On y fait de l'ajustage mécanique. Sans y voir clair? Parfaitement sans y voir clair, et il y a, dans une usine d'aéroplanes, un camarade dont je puis te donner le nom et l'adresse, et à qui tu pourras écrire, qui gagne cinq et six francs par jour à ce métier-là, qui était le sien.

On joue aux boules, on fait même de l'escrime, et, lorsqu'il pleut, on joue aux dominos ou aux cartes, avec des cartes marquées, et on lit. Oui, mon ami, on lit, parce qu'on peut lire avec ses doigts, si l'on veut bien apprendre un système d'écriture qui a été inventé par un aveugle et qui s'appelle l'écriture Braille.

Si tu es Parisien, ou si tu as ta famille à Paris, et que tu sois un ouvrier, on t'enverra à l'école de Reuilly ou à celle de l'Association Valentin Haüy, 9, rue Duroc. Si tu es de Bordeaux, de Nantes, de Toulouse, de Marseille, de Lyon, de Montpellier, tu iras à l'école de celle de ces villes qui est la plus proche de chez toi, afin que tes parents puissent venir te voir souvent.

Et des écoles, il y en a encore à Chartres, à Amiens, à Caen, à Saint-Brieuc, à Bayonne, à Tours, à Clermont-Ferrand, à Dijon, à Saint-Etienne.

Toutes sont organisées comme celles de Reuilly, bien que plus petites, on les appelle les filiales de Reuilly, Reuilly est comme la mère Gigogne.

Partout, il y a de grandes pièces, et de grands jardins, des jeux et des ateliers, des professeurs habiles et des directeurs dévoués.

Quel métier choisiras-tu?

Nous y réfléchirons ensemble dans ma prochaine lettre.

Et si tu as besoin de renseignements sur ce qui précède, écris-moi, voici mon nom et mon adresse :

BRIEUX,
de l'Académie française, Paris.

(1) Voir *Les Annales* du 30 juillet 1916.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Les grands jours de travail ont repris, et les salles d'opération ne chôment plus de la journée. Nos Dames Blanches travaillent de tout leur cœur... D'autres dames lointaines travaillent pour leur faciliter la tâche, et permettre à l'hôpital de poursuivre son œuvre en beauté.

C'est ainsi que Mme Farguhar Shand a organisé à l'Ile Maurice une fête délicieuse au profit des soldats anglais et français, et Mme Jeanne Naffray, une de nos chères amies mauriciennes, lui a demandé d'en réserver une part à l'hôpital des *Annales*; elle nous l'adresse avec ces lignes charmantes :

« Ce don, dit-elle, prouvera à nos chers blessés que, de loin comme de près, tous les cœurs pensent à eux. Nous souhaitons à la France la Victoire, la belle victoire, qui viendra couronner tant de grands sacrifices. »

Les Envois au Front

Nous avons, cette semaine, adressé au front, grâce à toutes les caisses qui nous arrivent si affectueusement, notre 31,903e envoi! Beau chiffre... Le lieutenant Delacotte nous dit sa joie des livres reçus. N'oublions pas de mentionner que nombre de ces livres sont adressés aux prisonniers et aux soldats par la Croix Tricolore, œuvre de la visite et de l'aide aux blessés. Les soldats témoignent de leur gratitude en écrivant des lettres délicieuses de naïveté... L'un d'eux n'en revient pas qu'on pense à eux à l'arrière : « Vous pouvez croire qu'ici nous n'avons pas le chocolat prêt à déguster le matin, aussi c'est avec plaisir que je fais mes déjeuners avec celui que vous m'envoyez. »

Tous ces braves garçons souhaiteraient une marraine régulière. Nous en avons heureusement 2,012 qui soutiennent chaque semaine leur filleul. Mais à tous ces enfants dont on lit ici les touchantes lettres, nous ne pouvons adresser qu'un paquet de loin en loin... Ils sont si nombreux... Avis donc aux marraines et avis aussi aux soldats... Nous ne les recommandons aux marraines ou nous ne les prenons sous notre protection directe que quand leur demande a été apostillée par un chef... Les poilus qui s'étonnent que nous ayons leur adresse, c'est justement parce que leur cas nous a été signalé comme particulièrement intéressant par un de leurs supérieurs... Il y a malheureusement trop de soldats qui cumulent les marraines pour que ce contrôle ne soit pas nécessaire.

Donnons maintenant une occasion de plus à nos cousines d'exercer leur générosité.

Nous recevons la spirituelle petite demande suivante :

AUX COUSINES DE FRANCE

O vous qui détenez dans notre chère France
Le record de la charité,
Daignez nous faire don, cela de toute urgence,
D'un bon phonographe Pathé.

Ce sera pour l'ambulance Quatorze-Vingt,
Qui, ma chère Cousine Yvonne,
Appréciera bien fort, et comme il le convient,
Ce que votre grand cœur lui donne.

Docteur H. G., hôpital chirurgical des Ecoles, ambulance 14/20,

Cette demande nous paraît encore bien intéressante :

M. Paul Mazaud, sous-lieutenant, 168e d'infanterie, 6e compagnie, s'adresse à la générosité des cousines des Annales pour obtenir de leur bienveillance quelques dons en faveur des pauvres soldats qui l'entourent.

M. J. Pouret, sergent, 5e compagnie, 2e colonial, se recommande à la charité de la grande famille des Annales pour obtenir quelques douceurs pour des hommes de sa section qui sont des pays envahis, braves marsouins qui, depuis 23 mois, en ont vu de dures et qui, une fois de plus, viennent de faire du beau travail. Des jeux de cartes seraient aussi bienvenus.

M. Eug. Peuch, abonné des Annales, *344e d'infanterie, 14e compagnie,* nous signale qu'à ses côtés, et ils sont en première ligne, de vaillants poilus souffrent beaucoup car personne ne leur envoie rien et le ravitaillement se fait fort difficilement.

L'Adoption des Prisonniers

Nos marraines, un peu décontenancées pendant quelques jours par l'interdiction de lettres, interdiction qui, à notre avis, ne durera pas, savent néanmoins que malgré cette nouvelle entrave leur effort mérite de persévérer, puisqu'à défaut de lettres, *elles reçoivent de leurs filleuls l'accusé de réception* des colis qui leur sont envoyés; cet accusé de réception laconique est cependant bien éloquent..., il semble dire : « Je ne meurs pas, grâce à votre tendresse. Je vous dois la vie. Merci. »

Certaines de ces lettres de prisonniers sont bien touchantes et ont une saveur toute particulière. Voici un petit billet délicieux d'un prisonnier russe :

« Bonjour, ma chère bienfaitrice. Je vous envoie mon estime des plus grandes, et avec amour un salut bas et à toute votre famille, et je vous souhaite tous les bonheurs, la bonne santé dans votre vie, et encore je vous prie, s'il vous plaît, envoyez-moi votre photographie, moi je prie Dieu pour vous. Ensuite bonjour.

» IVAN LOPATINE. »

Comment raconter mieux les souffrances endurées par nos prisonniers qu'en publiant quelques-unes de leurs pauvres confidences... On verra combien il est nécessaire de leur donner le réconfort physique et moral. En voici une du camp de Soldau :

« Je vous accuse réception de deux caissettes qui m'ont fait un grand plaisir. Elles sont arrivées à point. Si vous saviez quelle nourriture nous avons! Je me sens très faible. Même avec de l'argent nous ne pouvons rien nous procurer. Ma femme n'aurait pas apporté plus de soin à ces caissettes : acide borique, zan, menthe, cigares, confiture, conserves, etc., le tout était en très bon état. Ce qui m'a été droit au cœur, c'est la petite branche de buis bénit. Cette délicate attention m'a profondément touché, je n'ai pu retenir mes larmes. Que deviendrions-nous si des personnes charitables, de bonnes chères Françaises, ne venaient à notre secours. »

Et maintenant, lisez avec émotion, avec respect cette autre triste lettre..., vous comprendrez que si ces malheureux n'avaient pour se rattacher à la vie, le lien béni des marraines — qui dorénavant doivent être appelées chères bienfaitrices, chères tantes ou chères sœurs, mais non plus chères marraines, — ils perdraient toute espérance, tout courage.

« De la Russie où je me trouve en représaillieu, je vous envois un affectueux bonjour, aunsi qua toute set dame qui ne mont pas oubliét depuis que je suis prisonnier vous dire que nous sommes parti du camp le 28 mars et nous sommes arrivet à destinationt, sest a dire en russie ou nous somme, le 2 avril nous avont mi catre jours et catre nuit de chemin de fer vous pouvet croire que se voyage nous avet fatiguet à tous vous dire que nous ne pourront pas trop écrire je vous diret que nous travaillon à casset des cailloux sur la route de russie vous dire que de tant ou tant on antant le canont puis nous ne fesont qu'un repas par jour à midi le matif à 5 here le café et an viront 300 de pain noir pour toute la journée à midi un peu de soupe de l'orge casset et deu arrant à 6 heure un cart de café voilà pour notre journée a vait sa vous pouvet casset des cailloux quar nous serront la ceinture et comme coucher sur la planche vous pouvet croire qu'il faut avoir bont eétomac pour pouvoir supporter toute set fatique quar nous sommes de pire que les forçat. Je ne voir plus gran chosè à vous dire pour le moment j'espère que ma lettre vous trouvera a tous en bonne santé ainsi qua toute ses dames quant amois jan suis de bonne pour le moment met jet bien sanjet depuis que je suis en russie. Amitiés à tous. »

Bonnes marraines, tenez bon, ne faiblissez pas. Il faut préserver jusqu'au bout ces pauvres enfants..., des forçats, des martyrs.

Nous avons eu la joie, cette semaine, de confier trente prisonniers nouveaux, appartenant aux pays envahis et par conséquent nécessiteux, au comité de Copenhague. Ce comité, sous l'impulsion de son éminente et charmante présidente, Mme Bapst, a fait un travail magnifique depuis le commencement de la guerre. Son zèle toujours croissant et qu'aucune difficulté n'abat, mérite la reconnaissance profonde de la France.

Le Droit des Veuves (1)

Il vient de paraître sous ce titre un livre tout exprès pour venir en aide aux veuves et aux orphelins, écrit par une femme-avocate à la cour d'appel, avocate de grand talent, Me Suzanne Grünberg. M. le bâtonnier Henri-Robert a consacré à cet ouvrage clair, précis, documenté, d'un laconisme lumineux, une préface racontant en termes émouvants l'utilité de ce petit livre. Ces renseignements sur la législation de guerre concernant les veuves et les orphelins des mobilisés, il fallait les donner :

« Un fil d'Ariane était nécessaire, dit-il, et je trouve joli le geste d'une femme qui va prendre la veuve et l'orphelin par la main et leur indiquer la porte où il faut frapper pour être moins malheureux. »

Ce petit livre, que l'éminent avocat appelle par ailleurs « Le guide de la reconnaissance nationale », sera d'un secours miraculeux aux femmes qui s'affolent à l'idée de démarches à faire, de demandes à rédiger, de papiers et de pièces à obtenir... Il faut que les veuves se disent bien qu'elles ne vont pas dans les bureaux pour demander l'aumône, remarque Mme Grünberg, mais que tout ce qui est prévu par la loi, est un droit pour elles. Et c'est pour le parfaitement prouver qu'elle a composé ce bouquin, qui sera, hélas! en bien des pauvres petites mains de veuves. »

A la Brosse! A la Brosse!...

Nous avons le bonheur de publier cette semaine la seconde lettre de M. Brieux à ses amis les aveugles... Nous savons qu'elles toucheront le cœur de tous ceux qui les liront... Mais déjà nos cousines nous ont maintes fois prouvé qu'elles étaient sensibles aux maux de ces pauvres blessés, et déjà en Amérique, pays de toutes les initiatives généreuses, Mme Alice Gardet, de Buenos-Ayres, a eu la charmante pensée de se faire camelot à son tour pour la vente des brosses. Elle nous envoie le montant d'une vente faite

(1) Albin, éditeur.

sur parole, puisqu'elle n'avait pas encore les brosses. Elle a de ce fait vendu 79 brosses pour 521 francs 85. Le compte n'est peut-être pas très exact, mais elle avait prévenu honnêtement que quoique la brosse fût au prix de 2 francs, rien ne s'opposait à ce que l'on achetât plus cher...

Puisque nous faisons toutes nos petites cuisines devant nos collaboratrices et amies, veut-on savoir ce qu'il en coûte à l'œuvre de M. Brieux, notre ami aussi, lorsqu'il donne le matériel à un de ses aveugles, pour que ce glorieux soldat puisse gagner sa vie une fois de retour au pays? environ 500 fr.

Voici le nécessaire :

Un couteau avec son tréteau, un peigne, un tourniquet, une scie, une boîte à fiches, un marteau, une pince coupante, une tape demi-ronde, un poinçon rond, une paire de grands ciseaux, une pince plate, une cheville d'établi, un jeu de marques, 1200 grammes de ficelle fine, 15 kilos de chiendent, 35 kilos de tempico, 50 kilos de kassive, 500 bois de brosse. Et quand la provision est renouvelée, l'œuvre fait un nouvel envoi de provisions...

Des sacs à terre.

Nous avons le vif regret d'apprendre par la sœur de M. Henry Villetard de Laguerie, aide-major à la division marocaine, que notre grand ami vient d'être blessé...

« Les sacs, dit-elle, ont afflué de toutes parts et ont opéré largement leur œuvre de salut. Le résultat de votre appel dans les Annales fut magnifique... Merci à toutes celles qui aident son effort par le travail charitablement accompli... La division marocaine lutte vaillamment en ce moment. Mais excusez si mon frère ne répond pas à toutes leurs lettres, la chose lui est impossible, il a été grièvement blessé à la tête, et, ajoute la jeune femme, il a fait bravement son sacrifice à la patrie... »

Nous faisons des vœux pour le prompt rétablissement de notre ami.

Les sacs peuvent, comme toujours, être envoyés au *commandant Aubertin, 5e bataillon, 4e régiment de tirailleurs indigènes, 1re division marocaine, secteur 109.*

Et j'ajoute que Mlle Mirman, à la préfecture de Nancy (Meurthe-et-Moselle), en réclame aussi... beaucoup... beaucoup.., il en faut tant en ce moment. Et répétons-le sans nous lasser, six sacs sauvent la vie d'un homme!

De bons Toutous pour le Front, s. v. p.

Lundi 24 juillet, 80 de nos bons toutous partaient au front... Ils furent réunis par les soins de M. Lepel-Cointet, dans son chenil de Maisons-Laffitte... Le général de Sailly, commandant le département de Seine-et-Oise, les passa en revue!... On fit exécuter à ces braves bêtes leurs exercices... et ils s'en tirèrent en soldats sûrs d'eux, et les voilà prêts à mourir pour la patrie...

Bons chiens de guerre, vous nous ferez honneur, et sauverez peut-être bien des vies. Merci d'avance.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

103e LISTE DE SOUSCRIPTION

51e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 15 au 22 juillet 1916)

Mlle Marie Cattiaux, Angers, 5 fr. — En souvenir de mon vieil ami F. Duquesnel, 1 fr. 50. — Sous-lieutenant Florentin, 2 fr. 50. — M. de Clercq, ministre de France à la Havane, 500 fr. — M. Jules Lévy, téléphoniste, armée d'Orient, 2 fr. — Mme Berthe Valentio, Sao-Paulo, 15 fr. 30. — Anonyme, 5 fr. — Anonyme (H. R...), 200 fr. — Mme Marcel Guépet, 10 fr. — Une abonnée, Cherchell, 50 fr. — Anonyme, Murat, 5 fr. — M. Gourniac, la Garenne, 10 fr. — Mme Duperray, 10 fr. — M. Charles Mantelet, Anglure, 10 fr. — M. Chartier, Franconville, 2 fr.

Total général de cette 103e liste........ 828 fr. 30

(A suivre.)

La Littérature de Guerre et l'Académie

Aux Orphelins de la guerre incombera la plus lourde des tâches, celle de continuer l'œuvre de leurs pères : Sauver la France. Les pères ont donné leur sang, leur souffrance, leur misère, leur vie. Les enfants devront donner leur cerveau, leur activité, leur industrie. Les pères ont sauvé le capital; aux enfants de le mettre en valeur.

Certes, il ne faut point que le travail intellectuel diminue et que de sa victoire la France sorte amoindrie, comme la Prusse de Sadowa. Depuis lors, pas une œuvre notable, pas un effort de recherches et de construction ; quelques publications de texte où le truquage est évident et puis du technique, du précis, du formel à l'infini. Sur ce point, on peut être rassuré. Chez nous, c'est par centaines, par milliers que se présentent les œuvres individuelles; les œuvres qui attestent des personnalités, qui ne viennent ni d'une école, ni d'un séminaire, qui ne mènent à rien, qui ne procurent ni grade, ni place, ni ruban, qui ont été conçues dans l'indépendance, méditées longuement dans la liberté et qui sont telles qu'elles sont parce que leur auteur les a voulues ainsi. A côté des monstres épais, coriaces et totalement indigestes que produisit un enseignement méticuleux, promenant sur les beautés et les noblesses des littératures de vilaines mains tachées d'encre, il s'élève constamment des œuvres supérieures qui respectent comme elles l'honorent l'esprit français.

Elles ne sont pas l'expression d'une école; elles ne sont pas le produit d'un enseignement; elles sont l'âme même, diverse et constamment nouvelle de la nation. L'Académie a décidé que cette année encore elle réserverait ses couronnes aux morts, aux blessés et aux combattants. Rien que de morts, cent soixante-quatorze inscrits sur nos listes : cent soixante-quatorze! Des gens de lettres, oui, assez peu, mais des professeurs, des officiers, des bourgeois quelconques, un ministre plénipotentiaire, beaucoup d'instituteurs, des gens de tous les métiers et de tous les mondes, figures diverses, élevées, instruites, formées différemment et qui, sauf qu'elles portent au front le sceau de la commune patrie, ne se ressemblent point dans les manifestations de son génie.

Chacun avait ou croyait avoir quelque chose à dire et l'a dit à sa mode. Ce n'est parfois qu'un balbutiement comme d'un enfant qui s'éveille en son berceau et qui pousse des vagissements inarticulés. Et les pauvres petits, ils croient que ce sont des vers; parfois c'est développé, avec la robustesse d'un style plein et maître de soi, un roman, un morceau d'histoire, un récit de voyage, un compte rendu d'explorations lointaines. N'étant point hommes de lettres de leur métier, avaient-ils le droit de publier ce qu'ils avaient écrit? Avaient-ils même le droit d'écrire ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient pensé? Écrire et oublier ne constitue-t-il pas, selon certains, le privilège de l'homme de lettres professionnel, lequel se reconnaît à ce qu'il n'appartient même pas comme adhérent à la Société des Gens de Lettres? Il s'est proclamé tel et cela suffit. Tout le reste est des amateurs. « De bonne foi, peut-on tolérer qu'ils viennent voler le pain des écrivains professionnels? Qu'ils accaparent leurs places?... *Et s'il vous plaît, comment le délit n'est-il pas puni de prison, au même titre que l'exercice de la médecine?* »

Ceci n'est pas encore passé dans la loi, mais tout arrive et pour réaliser cette interdiction d'écrire appliquée aux amateurs et aux académiciens, il suffirait d'un ministre, et même d'un censeur, ce qui est autre chose encore qu'un ministre.

En attendant, jamais les Lettres françaises n'ont mieux attesté leur vitalité que dans ces listes funèbres établies par l'Académie, en 1915 et en 1916, dont on peut conclure que les meilleurs écrivains, les plus originaux et les plus rares, n'étaient pas tous des gens de métier. En tous cas, ils n'avaient pas reçu une culture spéciale; ils n'avaient pas été soumis aux exercices d'assouplissement qu'enseignent certains professionnels de la critique ; ils n'avaient pas subi cette mise au point de leur production littéraire qui abolit l'originalité, étire en vingt phrases ce qui doit être condensé en une, et, selon des procédés importés d'outre-Rhin, entoure d'une glose perpétuelle une matière qui fut jadis immortelle et qui disparaît à présent sous les insectes qui la couvrent et qui en interdisent l'approche.

Qu'on ne craigne point pour la vitalité de la littérature française; elle est au-dessus des pions, elle leur échappe, elle se rit d'eux, elle les ignore, et si elle les connaît quel mépris! De sa production, bien plus intense que l'on n'imagine en la regardant de Paris, il faut — et c'est l'œuvre du temps et l'œuvre du goût — que beaucoup d'échantillons mal venus tombent et disparaissent, mais il en reste assez pour prouver la vitalité d'un pays qui dressa jadis un diplomate en face d'un officier pour être les deux plus grands écrivains du dernier siècle, l'un le poète des *Destinées*, l'autre le sublime auteur des *Méditations*. Deux amateurs!

C'est par la liberté que la littérature française se développe, c'est par la liberté qu'elle s'affirme et que, quoi qu'il arrive, elle maintiendra sa production. L'on peut bien dire que quiconque sait lire et écrire aspire à voir imprimée sa pensée. C'est pourquoi tant de lettres parviennent aux rédacteurs de journaux avec une *Prière d'insérer* parfois timide — et il s'y trouve des choses excellentes, des récits émouvants, parfois sublimes. Peut-on appeler ces ébauches les résultats de la culture littéraire? Assurément; car il est des cultures pour toutes les terres et qui procurent tous les fruits. Ceux-ci ne sont pas entre les moins savoureux qui aient mûri sur la terre de France. Et en même temps qu'un regard vers les morts révèle quels trésors recélaient leurs esprits, un regard vers les vivants apprend qu'une incomparable littérature est en train de naître, littérature réaliste, spiritualiste, mystique, digne de l'épopée que vivent chaque jour ceux qui l'écrivent quand ils ont le temps.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

LES LIVRES

Parmi les Cendres, par EMILE VERHAEREN. — *Poèmes de France*, par PAUL FORT. — *La Flandre Rouge*, par MARCEL WYSEUR.

On a beaucoup médit des poètes depuis le début de la guerre et l'on est en général, très injuste pour eux. On s'imaginait volontiers que les événements que nous vivons inspireraient des poèmes admirables, des chants où s'exalterait toute l'âme de la race. On s'attendait à des élans prodigieux, car il semblait que toute cette vaillance et tout cet héroïsme devaient doter notre littérature de pages durables. Or, il se trouve qu'à de rares exceptions près, les poèmes du temps de guerre ne dépassent point l'honnête moyenne du temps de paix et que l'œuvre maîtresse, celle qui s'impose comme la plus haute expression d'une époque tragique, fait encore totalement défaut. La raison en est, sans doute, que les événements ont surpris les poètes aussi bien que les philosophes et les hommes politiques; qu'ils n'ont point su adapter tout de suite leur sensibilité et leur puissance d'expression à des circonstances qui bouleversent complètement leur être intime. Le vaste ensemble de la guerre échappe encore à l'inspiration poétique, dirait-on; l'imagination s'arrête au détail, à l'épisode héroïque ou sentimental, à la vision brève et à l'impression du moment. C'est humain, et nous vivons trop ardemment chaque heure qui sonne pour qu'il en soit autrement. Pour la poésie comme pour l'histoire, un certain recul est nécessaire pour que les sentiments que la guerre fait naître se fixent en nous dans un tout harmonieux constituant pour le poète une source d'inspiration vraiment rare. Quand ce recul sera atteint, un génie se révélera peut-être qui exprimera toute la douleur et toute la beauté de ce temps en des chants sublimes que rediront des générations sans nombre.

Tels quels, les poètes de la guerre ont du moins le mérite de la sincérité et ils apportent une bonne volonté extrême et parfois touchante dans sa naïveté à orner d'images délicates et de rythmes subtils des sujets empruntant tout leur intérêt à l'actualité et ne se prêtant guère aux développements poétiques. Le grand défaut de toute cette poésie, c'est de trop dater par la précision du détail et de ne point viser à durer par l'ampleur de la vision. Il est à remarquer, au surplus, que nombre de poètes, et parmi eux des plus grands, ont compris d'instinct la difficulté de leur tâche dans ces conditions, et qu'ils ont de préférence recouru à la prose poétique, qui se prête admirablement à rendre des impressions de guerre. C'est le cas, notamment, de M. Emile Verhaeren, qui, dans un petit livre, *Parmi les Cendres* (1), publie des pages d'un sentiment profond et délicat sur le martyre de la Flandre et de la Wallonie. Nul comme M. Verhaeren n'a une compréhension plus nette de l'âme si particulière de la Belgique, faite à la fois de mélancolie et de force, et nul ne l'a chantée avec des accents plus émouvants. On retrouve cette inspiration dans les chapitres qu'il consacre à Bruges et à Anvers, dans son évocation de Louvain: *Parmi les Cendres* a beau être écrit en prose, le livre demeure totalement une œuvre de poète.

(1) Crès et Cie, éditeurs.

On n'oserait point dire que M. Paul Fort a écrit en prose ses *Poèmes de France* (2), car ce sont là, malgré le dédain affecté de toutes les règles, de vrais poèmes, les strophes d'une belle envolée ayant leur cadence propre. Il faut prendre M. Paul Fort tel qu'il est, avec ce qu'il y a dans son art de parti pris, mais on ne peut lui contester le sens du lyrisme. Il a eu l'idée, qui est d'un vrai poète, de rédiger le « bulletin lyrique de la guerre », entreprise périlleuse, exigeant, avec un souffle largement soutenu, de réelles qualités d'imagination et d'éloquence, car de telles œuvres valent surtout par le prestige des mots. Il n'est certainement pas banal de soutenir ce ton quand on chante à la fois la cathédrale de Reims, la victoire de la Marne, les regrets de l'humble auxiliaire, l'or qui se cache, les cosaques, les pêcheurs du Pont-Neuf et les mensonges de l'agence Wolff. Si l'auteur se risque parfois à l'apostrophe brutale ou à la plainte familière, il le fait avec un tel art des nuances que cela ne choque jamais. La « Berceuse pour endormir la folie du dernier empereur allemand » est tout à fait jolie avec cette phrase qui a toute la valeur du vers harmonieux : « Le rossignol chante ce soir l'oubli au fond du bois noir. » Et ceci encore, qui est d'un rythme parfait et d'un sentiment exquis : « L'heure est plaintive et douce et toute en souvenirs. Pouvons-nous empêcher nos enfants de mourir? » Sans doute, tout n'a pas cette valeur dans les Poèmes de France, mais dans l'ensemble de la littérature de guerre, le livre de M. Paul Fort, avec ses hardiesses et ce qu'il y a de trop voulu dans son originalité, mérite une place à part.

Voici l'œuvre d'un jeune qui constitue un début poétique tout à fait remarquable : *La Flandre Rouge* (3), de M. Marcel Wyseur. Il y a là une vraie nature de poète, et quand le travail et le temps auront pleinement mûri ce talent, il n'est pas douteux qu'il s'affirmera noblement. M. Marcel Wyseur a des qualités essentielles : l'inspiration, l'émotion, l'élan, et surtout un sens très précis du rythme. Quand il aura réussi à se dégager totalement des influences subies, à s'affranchir de ce que des maîtres comme Verlaine et Verhaeren imposent encore à son esprit de souvenirs et de réminiscences, quand il sera franchement lui-même, enfin, il donnera mieux que de brillantes promesses. Pour les poètes et les artistes vraiment doués, le plein développement de la personnalité est une question de volonté et de discipline intellectuelle. Malgré une certaine irrégularité dans la puissance d'évocation et d'expression, presque tous les poèmes de *La Flandre Rouge* ont de la fraîcheur et un grand charme fait de tendresse et de simplicité. Les « Moulins de Flandre », mutilés par les obus allemands, sont évoqués de façon impressionnante dans ces strophes :

(2) Payot et Cie, éditeurs.
(3) Librairie Perrin.

> A l'horizon, leur solitude
> Est si minable que souvent
> Le vent pour eux se fait moins rude,
> Eux qui fauchaient si bien le vent...
>
> Et que sa lèvre, sur leurs toiles
> Qui saignent par tous les trous nus,
> Vient les baiser sous les étoiles...
> Mais les moulins ne chantent plus!

De même, le petit poème des « Heures » — ces heures qui sont de vieilles gens cheminant à pas lents sur les chemins et sur les routes — est d'une grande délicatesse de sentiment, et le poème du « Soir » est un des meilleurs du recueil :

> Dans les maisons, voici le soir
> Aux mains de douceur infinie.
> Qui met des linges de charpie
> Sur les blessures de l'espoir.
> Dans les maisons, voici le soir.
>
> Les gens, n'allumez pas les lampes!
> Pourquoi faites-vous peur au soir,
> Au soir ami qui vient vous voir
> Et caresser vos mornes tempes?
> Les gens, n'allumez pas les lampes!

Dans les « Errants » et « La Morte », l'influence de Verhaeren, avec le rappel des rythmes familiers au grand poète, se fait sentir plus lourdement et ailleurs, comme dans « Les Etrangers », c'est à Verlaine que l'on songe tout naturellement. On pourrait aussi reprocher à M. Marcel Wyseur la répétition trop systématique du mot par lequel il veut produire l'impression directe qui ne doit naître que de l'idée et du rythme, mais tels quels, ses poèmes sont d'une belle venue littéraire et d'une sincérité émouvante.

Parmi toutes les manifestations poétiques de cette heure, où le cœur en émoi et l'esprit en révolte ignorent le charme du rêve, le cas du poète s'abandonnant franchement à son inspiration et à sa méditation est assez rare. Il vaut qu'on le signale quand on le rencontre, surtout lorsqu'il révèle, comme ici, une pensée qui s'éveille et une âme qui frémit devant la douloureuse beauté de vivre.

ROLAND DE MARÈS.

Le Carnet du Lecteur

L'Heure du Droit, recueil des vibrantes et utiles paroles prononcées par M. Louis Barthou en diverses circonstances : pour la France, pour la Belgique, pour la Serbie... Volume à conserver. Petit bréviaire du patriote.

L'Annuaire de la Fondation Thiers vient de paraître. Il contient l'émouvant éloge par MM. Frédéric Masson et Emile Boutroux du regretté Francis Charmes et des anciens pensionnaires de l'Association, MM. Arren, Brisard, Doucker, Ducros, Gazin, Loubers, Pascal, Treffel, morts au champ d'honneur.



LE GÉNÉRAL BRUSSILOFF EN SON QUARTIER GÉNÉRAL



Une charretée de prisonniers autrichiens exténués.

L'OFFENSIVE RUSSE



Scène photographiée au début de la guerre [illegible] Service solennel à Moscou pour invoquer la protection céleste en faveur des armées russes
[illegible] bénédiction [illegible] les troupes [illegible] armée en campagne.



SCÈNE DE GUERRE : LES PONTONNIERS



Elle naquit, n'ayant formé d'autre dessein
Que d'ébahir le populaire,
Ossature sans âme et clocher sans tocsin,
Aiguille sans cadran solaire.

Un prodige de fer et d'acier, mais voulant
En vain servir à quelque chose.
Rien que de l'apparat stérile, s'étalant
Dans un décor d'apothéose.

Elle flattait surtout quelques vagues instincts
D'échapper aux communes règles.
C'est par elle qu'on vit bourgeois et philistins
Monter aussi haut que des aigles.

Cependant Maupassant fuyait Paris, lassé
De voir, toujours, sans art, sans style,
Du plus loin, dominant les gloires du passé,
Ce paratonnerre inutile.

Notre-Dame souffrait du défi triomphant
Qui, bizarrement, devant elle,
Faisait porter ainsi par des pieds d'éléphant
Un édifice de dentelle.

Le temps passe. Soudain un long frémissement
A secoué la tour prodige.
Et le siècle nouveau, mystérieusement,
Met la vie au creux de sa tige.

Écoutez. Elle parle, elle voit, elle entend.
Aux plus démentes étendues.
Dans l'espace sans borne, en nul lieu, nul

Et tout lui vient, d'un bout du globe à l'autre
Comme les flèches sur la cible. bout,

Les mots volent au but, répondent à l'appel,
Enchevêtrent leurs idiomes.
Tour Eiffel ! où renaît, revanche de Babel,
La légende des premiers hommes !

Et dans le vain jouet dont l'art avait souffert,
Où tant de force aujourd'hui gronde,
Sous le réseau serré des nervures de fer,
On sent battre le cœur du monde.

GEORGES TROUILLOT.



L'AME DES CHOSES : UNE DES GRANDES HÉROÏNES DE LA GUERRE, LA TOUR EIFFEL

Composition de PAUL THIRIAT.





LES EXPLOITS des Sous-Marins Anglais

contés par RUDYARD KIPLING

Les sous-marins anglais ont accompli de nombreux exploits. L'Amirauté a bien voulu communiquer leurs livres de bord à l'illustre poète Rudyard Kipling qui vient de les analyser dans Le Daily Mail. *Notre collaborateur V. Forbin va résumer ce récit en ajoutant à ces citations quelques anecdotes authentiques glanées par lui dans la presse londonienne.*

Pour des raisons militaires que nous comprenons, que nous respectons, mais que nous ne pouvons nous empêcher de regretter, l'Amirauté n'a rien révélé des exploits accomplis par ses sous-marins dans les eaux qui avoisinent les Iles Britanniques; nous ne les connaîtrons qu'après la guerre. En revanche, nous connaissons presque en détail les hauts faits de guerre sous-marine qui ont eu pour théâtre la mer de Marmara, exploits qui suffiraient à alimenter pour longtemps les spécialistes du roman d'aventures.

Avant tout, décrivons sommairement ce théâtre. La mer de Marmara, longue de 280 kilomètres sur une largeur maximum de 80 kilomètres, avec une profondeur qui atteint 1,300 mètres, sert comme d'écluse commune à la mer Noire et à la mer Egée. La première y déverse des eaux froides et peu salées, la seconde, des eaux tièdes très chargées en sel. C'est indiquer qu'elle est traversée, à différentes profondeurs par des courants contraires dont le heurt engendre des tourbillons, plus dangereux pour les sous-marins que pour les navires de surface.

L'étroitesse du passage facilite l'établissement de cordons de mines flottantes ou de filets propres à la capture des sous-marins. Les courants de surface sont très violents; les courants de profondeur le sont davantage.

Par ces notes sommaires, le lecteur se rendra mieux compte des difficultés de toute nature qu'un sous-marin venant de la mer Egée doit surmonter pour pénétrer, *en temps de guerre*, dans la mer de Marmara.

Après ce prélude, qui nous a paru indispensable, prenons place dans la coque du *E 14* et lançons-nous avec lui dans le domaine des aventures héroïques.

Quittant sa base de l'île Embros à la nuit tombante,

1. Sous-marin recevant la correspondance. — 2. Sous-marin anglais se frayant un passage à travers les glaces de la Baltique.

LA VIE A BORD DES SOUS-MARINS



Concours de pêche à la ligne



Un brin de toilette.



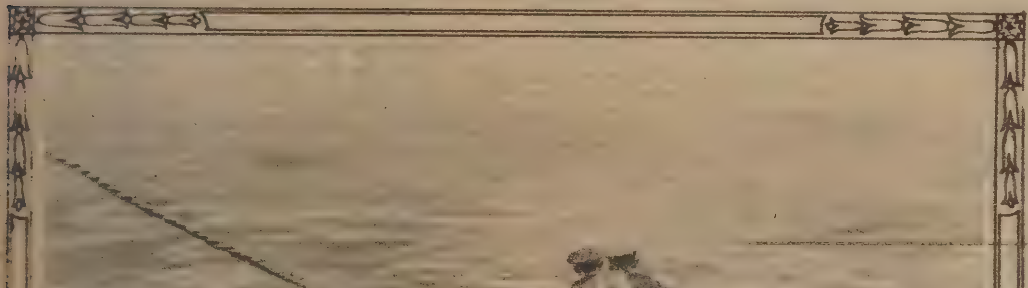
On joue aux cartes

le sous-marin s'engage à vitesse réduite dans le détroit, plonge pendant quelques minutes pour franchir un premier cordon de mines.

Le bruit de son moteur signale sa présence aux sentinelles d'un fort et les projecteurs ont tôt fait de le découvrir. Les canons tonnent, les obus pleuvent. Sans demander son reste, il plonge de nouveau, franchit un second barrage de mines et s'avance à tâtons entre les deux rives, en luttant contre le courant.

Quand il émerge, il se trouve dans la partie la plus étroite du goulet et l'aurore le désigne nettement aux pointeurs des batteries. Des vapeurs patrouilleurs s'apprêtent à le cerner.

Il choisit dans leurs rangs une canonnière turque, lui décoche une torpille, constate par la projection de l'énorme colonne d'eau qu'elle a touché la cible et se hâte de disparaître sous les flots. Il n'a pas achevé son immersion qu'une barque s'approche assez près pour qu'un marin turc puisse saisir à pleines mains l'extrémité de son périscope !



La baignade

LA VIE AU GRAND AIR A BORD DES SOUS-MARINS

Au prix d'une lutte de six heures contre les courants sous-marins, le vaillant *E 14* pénètre enfin dans la mer de Marmara. Mais la vigilance des navires patrouilleurs l'empêche de naviguer en surface. L'atmosphère intérieure devient irrespirable. Enfin, vers la fin de l'après-midi, il réussit à échapper à ses ennemis, se réfugie dans des parages peu fréquentés, où il peut renouveler son air et recharger ses batteries électriques.

Il retourne aussitôt au combat et ne tarde pas à découvrir trois destroyers escortant deux grands transports militaires. Mais la mer est lisse comme un miroir et les navires le découvrent à leur tour et foncent sur lui.

Persécuté, harcelé, dans un moment de mauvaise humeur, il fait les honneurs d'une torpille à un vapeur mouilleur de mines qui sombre en moins d'une minute.

Il en poursuit d'autres à coups de fusil ou de canon, car il entend réserver ses torpilles à des proies de plus grande importance. Plusieurs fois par jour, il arrête des vapeurs de commerce et des voiliers, et les laisse continuer leur route quand il s'est assuré qu'ils ne transportent ni soldats turcs ou allemands, ni cargaison de contrebande.

Dans le cas contraire, équipages et passagers prennent place dans leurs chaloupes, et le navire est livré aux flammes. Quand il s'agit d'un voilier qui ne dispose pas d'un canot de sauvetage, le *E 14* pousse l'humanité jusqu'à recueillir l'équipage sur son pont pour le conduire aux abords d'une plage.

Mais provisions et munitions s'usent vite à ce jeu. Il ne lui reste plus qu'une torpille quand il dit adieu à la Marmara par une nuit noire et sur une mer agitée. Deux grands transports chargés de troupes de relève passent à quelques centaines de brasses. — Quelle tentation pour le hardi corsaire ! [illegible] [illegible]

l'attention des nombreux patrouilleurs qui montent la garde à l'entree du detroit ; mais il se croirait deshonore s'il rapportait une torpille intacte !

Il coule donc un des transports, puis, au nez d'une canonniere et de deux destroyers accourus, canonne l'autre et l'oblige à s'echouer, plonge juste a temps pour eviter le coup d'éperon d'un des navires ennemis, se faufile a travers champs de mines et filets, et atteint enfin la bouche du détroit, ou il emerge au flanc d'un cuirasse français.



Le lieutenant d'Oyley Hughes dut nager pendant quatre heures en poussant son radeau sur lequel il avait chargé ses explosifs, deux revolvers et ses vêtements, le tout enfermé dans deux barils...

Le *E 11* est un autre sous-marin que ses exploits dans la mer de Marmara auront immortalise. Pour les conter, il faudrait plusieurs volumes. Contentons-nous d'exposer l'emploi de son temps durant une periode de quarante-huit heures.

De grand matin, il emerge devant l'entree du port de Constantinople, coule un gros torpilleur turc qui monte la garde, se retire sous une pluie d'obus, dont l'un brise son periscope, s'éloigne à bonne distance pour reparer cette avarie, remet en ordre son « sans fil », expedie quelques messages a ses chefs — là-bas, vers Lemnos, — accorde une demi-heure de baignade a son equipage, et retourne au combat.

Il coule deux vapeurs charges de munitions ; il torpille pres de la côte un gros voilier, malgre l'intervention de cavaliers turcs dont les carabines endommagent son periscope.

Il s'immerge pour echapper à leur feu, se refugie dans une anse ecartee, recharge ses batteries électriques et, naviguant en surface, s'achemine a petite vitesse vers Constantinople. Toutes les actions que nous venons d'exposer sommairement se sont deroulées en l'espace de *six heures*, soit de 10 heures du matin à 4 heures du soir !



Ce remarquable instantane nous fait assister à la capture d'une barque turque armee de mitrailleuses et qui transportait des munitions.

Le lendemain matin, il pénetre en plongee dans le port de Constantinople, bravant les cordons de mines, les courants, l'eau vaseuse, se jouant de la vigilance des innombrables patrouilleurs qui veillent sur la securité de la capitale.

Les journaux de Grece raconterent à l'époque ce haut fait prodigieux. Ils decrivirent la panique folle qui s'empara de la population de Stamboul quand deux torpilles, lancées presque simultanement, vinrent s'ecraser, en un fracas epouvantable, contre le quai, parmi les transports militaires qui venaient d'embarquer leur pleine cargaison de soldats.

Mais c'est maintenant seulement que nous apprenons que le *E 11* faillit payer cher son audace. Sitôt son double coup lance, il prit du fond, se heurta à des roches, remonta, rencontra de violents tourbillons qui le firent pivoter sur lui-même, tel une toupie, pendant plusieurs minutes, et enfin, à tâtons, decouvrit un banc de sable, à une profondeur de plus de 28 metres, où il put « reprendre haleine », tandis que des essaims de patrouilleurs le poursuivaient au large !

Nous voudrions conter encore comment le *E 11*, ou plutôt son lieutenant d'Oyley Hughes, fit sauter une voie ferrée sur le littoral asiatique de la Marmara. L'intrépide officier se lança a la nage par une nuit noire, en poussant devant lui un radeau improvisé qui transportait ses vêtements, ses armes et sa charge d'explosifs.

Des barricades de ronces metalliques, immergees en partie, lui barrent l'acces de la rive. Il atterrit enfin, s'oriente vers le viaduc qu'il a la mission de detruire, essuie le feu d'une patrouille, recourt a des ruses d'Apache pour s'approcher de son but, et, quand il l'atteint presque, constate qu'il est gardé de pres par des postes turcs !

Il rebrousse chemin avec sa lourde charge d'explosifs. Rampant dans la nuit à travers les buissons épineux, il heurte par mégarde la porte d'une cabane, d'où s'élance un gros chien, prêt à le déchirer. Il le poignarde.

Les hurlements d'agonie de la bête ont donné l'éveil aux soldats groupés près d'un feu de bivouac. Le lieutenant s'enfuit, après avoir caché son paquet dans un buisson, laisse passer une heure, rampe à nouveau vers son but, reprend sa charge d'explosifs et, gagnant le fond de la ravine, réussit enfin à accrocher ses cartouches de lyddite à l'une des piles du ponceau sur lequel passe la voie ferrée.

Un bruit trahit sa présence alors qu'il allume la mèche, et il déguerpit sous une grêle de balles. Tout en trébuchant contre les pierres, il décharge son revolver sur ses poursuivants. Soudain, le fracas de l'explosion... La mèche a bien travaillé !

Il dut nager pendant *six heures* avant d'être recueilli par son sous-marin, que guidaient ses coups de sifflet. Plusieurs fois, à bout de forces, il avait voulu se reposer au creux des rochers ; mais les balles des sentinelles ne lui avaient pas laissé de répit.

Nous déplorons de ne pouvoir, faute de place, narrer en détail les exploits des sous-marins dont la mer Baltique a été le témoin. Pour y pénétrer, les vaillants navires avaient à surmonter des obstacles formidables : les champs de mines et les filets des Boches, leurs innombrables patrouilleurs, leurs zeppelins toujours aux aguets près des détroits scandinaves, et encore, et surtout, les glaces flottantes qui obstruaient ces détroits.

Parvenus dans la Baltique, leurs équipages avaient à endurer de terribles souffrances. L'embrun se congelait sur le miroir du périscope, obligeant les matelots, par tous les temps, à se relayer sur le pont pour essuyer le précieux œil. Une épaisse couche de glace se formait sur l'écoutille de la tourelle, et, sous peine d'être muré dans la coque, il fallait empêcher cette couche de s'épaissir.

Mais tous ces obstacles n'évitèrent pas le contact des torpilles anglaises aux navires du kaiser. Le *E 1* et le *E 9* lui coulèrent chacun un cuirassé et de nombreux destroyers, sans parler des transports militaires et des vapeurs de commerce chargés de soldats, de munitions ou de minerai de fer.

Retraçons, pour finir, l'étonnante aventure du *E 9*. C'était au cœur du rude hiver de la Baltique ; quand le petit navire partait de sa base, un vapeur brise-glace le précédait jusqu'au large pour lui frayer un passage.

Le hardi corsaire est à la recherche de deux grands dreadnoughts qui, escortés de six destroyers, se dirigent, à en croire le service de renseignements, sur le golfe de Riga. Il rencontre trois gros transports, qu'il a le regret de laisser s'éloigner : une attaque, heureuse ou non, donnerait l'éveil aux vaisseaux de guerre.

Sa sagesse trouve sa récompense dès le lendemain. Il aperçoit à l'horizon la proie convoitée : les deux cuirassés de haut-bord et leur escorte. Favorisé par le clapotis des vagues, il trompe la vigilance des destroyers, qui, peut-être, se refusent à admettre qu'un sous-marin puisse naviguer par un froid de 20 à 25 degrés. Et il réussit à s'approcher *à moins de quatre cents mètres* du dreadnought qui marche en tête à pleine vapeur.

Il décharge simultanément deux torpilles avec ses tubes avant. L'une d'elles frappe le mastodonte sous la ligne de flottaison, soulevant une colonne de fumée et de débris à la hauteur du sommet du mât. Le *E 9* ne s'attarde pas à ce spectacle impressionnant : un des destroyers s'est précipité sur lui. Et il a juste le temps de plonger : le coup d'éperon le manque de moins d'un mètre !

Vingt minutes plus tard, quand il aventura son périscope hors de l'eau, il n'aperçut plus qu'un seul cuirassé à l'horizon ; l'autre avait disparu, corps et biens. Rageusement les destroyers allaient et venaient en décrivant de grands cercles au-dessus de sa tombe, prêts à canonner le corsaire...

V. FORBIN.

Joignons à ce qu'on vient de lire, la primeur d'une poésie de Rudyard Kipling, que publie notre excellent confrère londonien Le Daily Mail. *Nous en donnons une traduction littérale.* The Trade *(le métier) est le glorieux sobriquet dont les gens de mer désignent le service à bord des sous-marins. Et c'est bien là le « Métier par excellence », pour des hommes épris de fortes émotions et de périlleuses aventures.*

LE MÉTIER
(The Trade)

Ils portent, en guise de noms classiques, — Des lettres et des chiffres sur leur peau. — Ils emploient, en leurs terribles parties de colin-maillard, — De petites boîtes faites de fer-blanc (1). — Tantôt, ils chassent le zeppelin à la piste; — Tantôt, ils cherchent l'emplacement des mines, — Ou encore le passage à travers les glaces de la Baltique.

C'est la consigne dans le métier.

Les tribunaux maritimes ne s'occupent guère de leurs prises. — Rarement, ils rapportent en remorque leurs cibles. — Ils entreprennent des missions secrètes — Dans les régions que n'atteint pas le tumulte de la guerre. — Quand ils sont prêts à commencer, — Point de pavillon déployé, et point d'autre manifestation — Que le déclanchement d'un ressort (2).

C'est la consigne dans le métier.

Les quatre cheminées d'un éclaireur flambent — Un signal visible de la Suède au Swin (3); — Les tonitruantes hélices d'un croiseur proclament — Ses allées et venues. — Mais des bouffées de paraffine (4), — Ou des vagues d'écume qui frétillent et s'évanouissent, — Montrent seules où a passé la mort borgne (5).

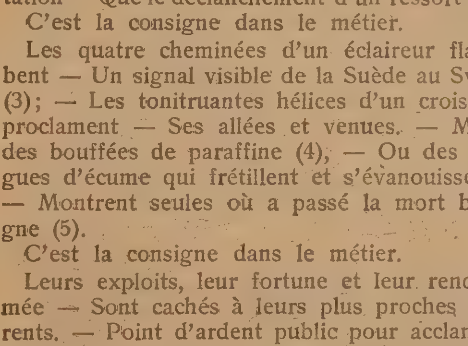
C'est la consigne dans le métier.

Leurs exploits, leur fortune et leur renommée — Sont cachés à leurs plus proches parents. — Point d'ardent public pour acclamer ou blâmer — (Ni de journal pour imprimer) les archives qu'ils ont à dérouler — (Le censeur s'y opposerait!) — Quand ils reviennent d'une course ou d'un raid. — Ils travaillent sans être entendus, ils vainquent sans être vus.

C'est la consigne dans le métier.

RUDYARD KIPLING.

(1) Les torpilles.
(2) La manœuvre du lancement d'une torpille.
(3) Swinemunde, port de la Poméranie.
(4) Le combustible employé à bord des sous-marins anglais.
(5) Allusion à l'unique périscope des sous-marins anglais. Les plus récents sous-marins allemands en possèdent deux.



LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ALLEMAGNE ET LA TROISIÈME ANNÉE DE GUERRE

Une troisième année de guerre commence. Elle trouve l'Allemagne singulièrement désemparée. Sur le champ de bataille elle a perdu l'initiative que ses quarante années de préparation formidable et son habile jeu de navette lui permettaient d'imposer partout. L'armée russe qu'elle déclarait incapable d'entreprendre désormais la grande offensive est de nouveau au seuil de la plaine hongroise. Elle a repris la Bukovine, menace Kovel, Lemberg, compte ses prisonniers par centaines de mille, et sa dernière victoire sur la Lipa est une défaite allemande, puisque Linsingen est le vaincu. En Asie, elle parachève à Erzindjan la conquête de l'Arménie.

De leur côté, les « grigio verde » ont brisé l'offensive du grand-duc héritier d'Autriche et repris en une semaine tout le terrain qu'il devait à sa grosse artillerie. Ici, Verdun est non seulement le tombeau de l'armée impériale, mais, sur la Somme, cette armée trouve un adversaire qui la manœuvre, lui impose ses volontés. En liaison intime avec nos admirables soldats, la « kitchener » la refoule méthodiquement, sûrement. « Jamais, dit le ministre Lloyd George, l'infanterie britannique des jours de Wellington et de Napoléon n'a été supérieure à celle d'aujourd'hui. » Et, en effet, ces « amateurs », ces hommes qui n'ont que quelques mois d'exercice, se battent comme des gens de métier.

L'Allemagne ne croyait pas au moral de ce nouvel adversaire et elle voit avec dépit ses meilleures troupes reculer devant lui.

Mais son grand sujet d'inquiétude, c'est notre grosse artillerie. Le 75 a maintenant de « gros frères » qui ne le cèdent en rien aux majestueuses « Berthas », qui les font taire.

La A. L. G. P. et la A. L. V. F. vont, à dix kilomètres écraser les organisations allemandes les plus solides, les plus cachées. Et ces colosses, ces 274, 240, 293, 305, 340, 370, ont la mobilité que demande le déplacement successif du terrain d'attaque. Des régiments entiers de travailleurs établissent en quelques heures les voies ferrées nécessaires à leur mise en ligne. Quant au tir, il est admirablement précis, si précis qu'à Curlu la redoute du « Chapeau de Gendarme » fut prise par les nôtres « l'arme à la bretelle ».

L'inquiétude, le désarroi des coalisés se traduisent d'ailleurs de cent façons. Les mauvaises querelles faites au chancelier, l'attentat dirigé contre le comte Tisza, les polémiques de la presse sur les buts de la guerre, tout cela n'est pas de peuples victorieux. Certes les prétentions allemandes sont encore énormes et dans sa forme modérée le mot d'ordre du comité national pour la paix et de son président, le comte Wedel, « annexions à l'est, garanties à l'ouest », en donne l'étiage, mais tout cela tombera devant une appréciation plus exacte de la situation.

LE BRÉSIL CONTRE L'ALLEMAGNE
LE DÉPUTÉ BATTISTI

Ce que l'Allemagne perd sur le champ de bataille elle ne le gagne pas sur le terrain politique. C'est ainsi qu'elle a dans le Brésil, au moins virtuellement, un ennemi de plus. Le parlement de Rio de Janeiro s'est, en effet, approprié les conclusions d'une conférence faite en Argentine par Ruy Barbosa, l'ancien délégué du Brésil à la conférence de

la Haye et où il avait dit, en substance : « Les nations forment aujourd'hui une société. Aucune ne peut être indifférente à la lutte mondiale. La neutralité a ses devoirs et les neutres ne doivent pas récompenser par leur abstention ceux qui ont prémédité l'assaut. Entre ceux qui détruisent la loi et ceux qui l'observent, il n'y a pas de neutralité admissible. Les tribunaux, l'opinion et la conscience ne sont pas neutres entre la loi et le crime. »

Le crime, ses crimes, l'Allemagne en augmente chaque jour le poids. C'est ainsi qu'à Lille elle arrache à leur famille les jeunes gens, de préférence les jeunes filles, et sous prétexte de leur faire gagner leur vie, les expédie au delà du Rhin, vers des destinations inconnues.

Il y a entre elle et l'Autriche comme une émulation de forfaits. Le supplice du député Battisti égale, dépasse même en cruauté celui de miss Cavell. Battisti, qui représentait le Trentin à la Diète austro-hongroise, avait, dès l'entrée de l'Italie dans la lutte, pris le fusil. Il était de ces alpins qui portent la guerre « dans le ciel ». Fait prisonnier dans un des derniers combats pour la possession du Monte-Cimone, il fut traîné au bord des tranchées autrichiennes et pendu en vue de ses amis italiens, pendu avec des raffinements de cruauté. Son corps resta exposé plusieurs jours avec un écriteau infamant. « L'Italie entière ! » s'écria-t-il au moment de mourir. Ce sera le mot d'ordre de l'armée italienne, comme le poteau où il fut supplicié un lieu de pèlerinage sacré pour l'Italie.

LES VICTOIRES RUSSES. — LA PRISE D'ERZINDJAN
M. SAZONOF

Sur leurs deux vastes fronts d'Europe et d'Asie, les armées russes continuent de marcher de victoire en victoire. Tandis que le général Sakharow confirmait à Verben son éclatant succès de la Lipa, pénétrait en Galicie, après avoir culbuté les Autrichiens à Letchinow; et venait menacer Brody, tandis que Kouropatkine repoussait les Allemands d'Uxküll, jusqu'au golfe de Riga, en Asie, les troupes du grand-duc Nicolas s'emparaient d'Erzindjan, parachevant ainsi et de façon magnifique, la conquête de l'Arménie.

Cette victoire est le résultat d'une longue manœuvre, habilement imaginée par l'oncle du tsar et supérieurement exécutée par le général Youdenitch, le vainqueur d'Erzeroum. Tandis, en effet, qu'une première colonne marchait de Trébizonde et de Dzevis-



lik, qu'une seconde, venue d'Erzeroum enlevait Ach-Kalé, puis Mamahatun, une troisième manœuvrant entre elles deux le long du haut Tchorok, s'emparait, le 15 juillet, de l'important plateau de Baïbourt, achevant ainsi de se saisir de la grande route militaire de Trébizonde à Erzeroum, et dès lors l'aile gauche turque, menacée d'enveloppement, et Erzindjan lui-même était à merci.

L'Arménie est une région facile à défendre, et la résistance des Turcs sur des positions naturellement fortifiées, s'en est ressentie, mais l'élan, la stratégie russes ont fini par en avoir raison, et dix jours après la prise de Baïbourt, le 25 juillet, l'intrépide



cavalerie cosaque, poussant le long du Kara-Su, entrait dans Erzindjan.

Cette nouvelle victoire de nos alliés est grosse de conséquences. L'armée turque n'a derrière elle qu'un pays pauvre, sans ressources militaires, elle est démoralisée, désunie, les lignes sur lesquelles Youdenitch la rejette — Sivas, Kharpout, etc., — sont immenses, et l'on ne voit pas qu'elle puisse y résister longuement. Politiquement où ce triomphe ne va-t-il pas porter ses fruits. La Grèce, et surtout la Roumanie, ne peuvent pas n'en pas comprendre toute la signification ?

A cette heure glorieuse pour la Russie, la maladie est venue définitivement terrasser M. Sazonof, le contraindre à la retraite, l'arracher à ce poste des Affaires étrangères où depuis sept années il faisait de si excellente besogne, où il avait essayé d'arrêter l'odieux geste de Guillaume II. M. Sturmer l'a remplacé, et devient le second du tsar, car le vrai directeur de la politique extérieure de la Russie, c'est l'empereur.

LA BATAILLE DE PICARDIE

Sur la Somme, l'avance anglo-française se poursuit dans le même esprit de méthode qui a signalé ses débuts et amené ses premiers et grands succès. On sait qu'en moins de quinze jours nos troupes avaient enlevé aux Allemands quatre-vingts kilomètres carrés d'organisations de tous genres : tranchées, villages fortifiés, carrières pareilles à des forteresses, etc. « Jamais, comme l'écrit un témoin de l'offensive française, le travail d'organisation n'avait été poussé aussi loin que dans la Somme. » L'arrière ne fut durant plusieurs semaines qu'un grand chantier de terrassement et d'établissement de voies ferrées. Et alors que nos aviateurs interdisaient à l'ennemi toute vue sur nos travaux et nos mouvements de troupes, la quatrième arme, tant par son observation directe que par la photographie, permettait au commandement toute appréciation sur les défenses de l'ennemi, sur leur destruction méthodique par nos canons. Jamais aussi liaison ne fut plus heureuse et plus complète entre l'infanterie et l'artillerie. C'est aujourd'hui l'artillerie qui attaque, et l'infanterie ne marche que lorsqu'elle trouve le chemin déblayé, les tranchées ennemies, nivelées. Comme le dit le général Malleterre, « les obus précèdent les assauts. »

Au début, notre offensive s'orientait directement à l'est, puis elle a obliqué au sud même, en raison du gros obstacle que constituent la Somme, son canal, ses méandres de tourbières, en raison surtout de l'intérêt de prendre à revers les positions allemandes de Barleux, de Villers, de Berny, et le gros obstacle constitué par les trois villages de Denicourt, Vermandovillers et Soyécourt. C'est le noyau d'une formidable résistance que nous usons peu à peu, que nous avons déjà entamée au nord et au sud d'Estrées.

A propos de ce village et de celui de Belloy, j'ai contristé quelques braves cœurs de la légion étrangère. C'est elle qui a conquis Belloy et non, comme je l'écrivais, les coloniaux. Le trophée lui a coûté et elle y tient. C'est une gloire de plus à son drapeau. Quant à d'Estrées, la joie de l'avoir rendu à la France appartient à un régiment de ligne, le ...°.

Néanmoins, de l'autre côté de la Somme, nous avons progressé et atteint le petit chemin de fer à voie étroite qui relie Combles à Cléry et file vers Péronne, notre grand objectif. L'histoire est un perpétuel recommencement et nous nous trouvons devant la bonne cité française dans la position des Allemands lorsqu'ils l'attaquèrent en 1870. Comme nous ils l'attaquèrent en 1870. Comme nous ils étaient à Biaches, à la Maisonnette. Pour protéger leurs corps de siège, ils avaient détaché au nord, dans la direction de Bapaume, la XV° division, puis le III° corps, les mêmes que Faidherbe, en janvier 1871, attaqua et battit. Cette couverture vers Bapaume, c'est aujourd'hui les Anglais qui la cherchent, qui la trouvent victorieusement déjà au delà de Bazentin-le-Petit, et surtout de Pozières. Après onze journées d'une lutte acharnée, les troupes australiennes ont brillamment emporté ce village où le commandement allemand avait accumulé des moyens de défense véritablement formidables, en raison même de sa situation stratégique. Les troupes d'élite qui le défendaient avaient reçu l'ordre formel du kaiser d'y résister à tout prix, et, de fait, une compagnie allemande lutta presque jusqu'au dernier homme dans le réduit central.

Pozières constituait le plus solide appui de la seconde ligne allemande dans cette région; c'était un peu, comme le dit notre excellent confrère Dumazet, le « toit du pays entre Albert et Bapaume », et son occupation ne fait pas que grand honneur aux Australiens et aux régiments qui participèrent à la lutte, elle aide considérablement l'avance britannique.

Les braves Tommies avaient également progressé au bois Delville et rendu intenables aux Allemands leurs dernières positions dans Longueval.

Devant Verdun, les attaques du kronprinz semblaient mollir, mais en Champagne, l'ennemi avait tenté une assez grave diversion, en portant, en renouvelant ses attaques, contre nos positions de Prosnes, le fort village dont la situation à vingt kilomètres de Reims, sur la Suippe et la route de Verdun, ne manque pas d'importance.

Ce n'était là sans doute qu'un incident. La grande lutte reste sur la Somme, où l'ouverture d'une seconde phase de la bataille paraissait imminente.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

LA TOUR EIFFEL

Très peu de Parisiens ont dû prendre garde que la fête de l'astre qui nous éclaire avait été supprimée cette année. Il est même probable que la plupart apprendront son existence par sa suppression. C'est que le temple où l'on avait coutume de la célébrer est peu accessible : c'est le troisième étage de la tour Eiffel. Il y a très peu de place, et les hiérophantes de ces mystères devaient réduire au minimum le nombre des initiés. Les profanes, au lieu de rôder autour et devant le seuil du sanctuaire, allaient et venaient dessous, à trois cents mètres, et ne se souciaient guère ou ne se doutaient pas de ce qui se tramait là-haut.

L'institution de cette fête partait d'une très louable pensée. Renan a observé que le seul des faux dieux dont le culte soit autorisé et même, en quelque sorte, commandé par la raison, c'est le soleil. N'est-ce pas lui qui nous fait vivre? Cela vaut bien de notre part un peu de reconnaissance, même si nous ne sommes pas toujours enchantés de la vie. Nous pouvons consacrer des idoles à ce père et à ce protecteur de tout notre système. C'est la plus excusable des idolâtries.

Malheureusement, la fête de la tour Eiffel n'avait pas assez le caractère d'une idolâtrie. Elle avait plutôt un caractère astronomique. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question des rapports que peuvent soutenir les religions avec la science moderne; mais il tombe sous le sens que les savants contemporains, véritables ascètes, n'ont cependant rien de sacerdotal ni d'ecclésiastique, et le mot hiérophante, risqué plus haut un peu légèrement, s'applique assez mal au respectable M. Camille Flammarion.

Avant la guerre, il honorait Phœbus-Apollon par des discours fort beaux et fort éloquents. Ce n'est peut-être pas par des discours que Phœbus-Apollon désire être honoré. Il serait urgent de fixer ce point et de nous rendre le dieu favorable. Est-ce parce que sa fête a été momentanément abolie? Le fait est qu'il semble irrité. Il boude. Il répond par un froid silence à notre silence, qui ne sera pourtant pas éternel : il devrait le savoir, s'il est dieu. Il a tout l'air de vouloir nous jouer un méchant tour; il nous escamote l'été. Et si vous allez consulter à ce sujet messieurs les astronomes — car c'est bien le cas de leur demander des comptes, ils sont responsables des frasques de leur divinité, — ils n'hésiteront pas à vous déclarer que le mauvais temps est absolument normal. Avez-vous remarqué que pour les astronomes, dès que la température est insupportable, elle est normale? Ils sont toujours satisfaits. Le voilà bien, l'optimisme béat, le voilà bien! — ABEL HERMANT.

La tour Eiffel — autrefois honnie, maintenant sacrée — s'absorbe en ses devoirs militaires et ne peut plus s'amuser à la bagatelle. C'est justement ce qu'ont exprimé, dans ses vers, le poète Georges Trouillot et, dans sa composition symbolique, le dessinateur Thiriat.

Un petit livre bien émouvant, bien touchant, vient de paraître. Il a pour auteur Mgr Herscher, archevêque de Laodicée, qui fut appelé à recueillir, comme nous l'avons dit déjà, les suprêmes confidences de notre cher Emile Faguet... Ce sont ces entretiens, dont l'éminent prélat a voulu fixer le souvenir. Il s'en dégage une adorable impression de sérénité, de bonté, de pureté morale. Faguet mourut comme un saint. Mais le mieux est de citer :

« Le lendemain, fête de l'Ascension, le cher malade ressentit un mieux si manifeste que son dévoué et intelligent médecin, M. le docteur Laugier, m'assura qu'il ne désespérait pas de le sauver.

» Pendant quelques jours, nous eûmes tout à fait bon espoir. Dès lors, une fois, deux fois, et même trois fois dans la journée, je pris l'habitude d'aller voir mon cher et vénéré malade. J'entrais dans sa chambre, je m'installais discrètement auprès de lui.

» A ma question :

» — Je viens trop souvent, n'est-ce pas?

» Il me répondait :

» — Vous ne viendrez jamais assez, cher ami!

» Quand il voulait causer, nous causions; lorsqu'il aimait mieux se taire, je le laissais à ses pensées et à son repos. Auprès de lui, je goûtais, en quelque sorte, des leçons de sérénité, tant me pénétrait jusqu'au fond de l'âme la splendeur de ce crépuscule qui, à certains moments, revêtait des tons d'aurore.

» — La mort, me disait M. Faguet, c'est un *tunnel*... A l'avant de ce tunnel, où nous nous tenons dans la vie, c'est la demi-clarté... la demi-clarté mélangée de tant d'ombre que souvent l'on se cogne aux murs en cherchant son chemin. Mais, le tunnel une fois passé, c'est le plein soleil... la lumière... J'ai toujours aimé la lumière!

» Un jour, je lui disais :

» — Cela va mieux, maintenant. Vous voilà dans la bonne voie!

» — Oui, répliqua-t-il, cela va plus vite.

» — Qu'entendez-vous par là?

» — Je vais plus vite vers la mort... Que Dieu me protège et me soutienne! Priez toujours pour moi!

» — Il vous soutient et vous protège, n'en doutez point. Je pense à vous, au saint autel, et je ne manque pas un jour de vous recommander à notre bienheureuse Jeanne d'Arc.

» J'ajoutai :

» — Vous avez été un grand sur la terre, vous serez aussi un grand dans le ciel : n'êtes-vous pas à présent un ami de Dieu?

» Mon cher malade soupira :

» — Pourvu qu'il ne soit pas déçu à mon sujet!

» — Non, non, lui répondis-je, il n'est point déçu. Vous aurez une belle place dans la maison de votre Père céleste!

» Il parut réfléchir :

» — Oui, l'on dit bien : *In domo Patris mei multae sunt mansiones.* (Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures.) Mais il n'y a point de grands dans le ciel. Le bonheur y est proportionné aux mérites de chacun. J'étais habitué à vivre ici-bas, dans un modeste appartement... je n'aimais ni le faste, ni le luxe, ni le bruit... Je préférais le veston à l'habit... et j'étais heureux! Là-haut, un tout petit coin du ciel me suffira... Je compte n'être pas loin de mes parents, de mon père surtout, auquel je dois tout!...

» — Vous serez parmi les académiciens du ciel.

» Il sourit :

» — Forcément. Dans l'éternité, tous sont immortels... »

Les conversations, entre l'évêque et l'académicien se multiplient de plus en plus intimes. Le malade fait son examen de conscience, se juge et expose ses scrupules au conseiller affectueux qui l'écoute :

« De temps en temps, il disait :

» — J'aurais souhaité vivre quelques années encore... Mais Dieu en a décidé autrement. *Fiat voluntas tua!*

» M. Faguet, sur son lit de mort, n'oubliait point ses amis; il me parlait d'eux dans les termes les plus touchants.

» — Voilà deux fois, me dit-il un matin, que l'un des plus fidèles d'entre eux est venu me réconforter!

» A ce propos, il me confiait qu'il aurait voulu voir cet ami nommé à l'Académie française.

» — J'irai voter pour lui, dussé-je y aller sur mes deux genoux; et, si je ne suis plus dans ce monde au jour de son élection, je lui enverrai mon bulletin de vote de là-haut!

» D'un autre de ses amis qui avait été son premier éditeur, il me disait :

» — Je l'appelle toujours mon *inventeur*, car c'est à ses instances affectueuses que je dois d'avoir vaincu un fond naturel de paresse qui m'aurait poussé à garder pour moi seul toutes les idées qui me passaient en tête.

» Il souriait facilement, mon cher malade, et c'est en souriant qu'il relevait les fautes contre la langue française. Une personne, voulant lui exprimer le plaisir qu'elle éprouvait à le revoir, lui dit :

» — Comme j'étais en mal de vous!

» Autre Malherbe, il s'écria :

» — Ce n'est pas français, cela; il faut tâcher de parler correctement!

» Ce mourant m'avoua qu'il ne pouvait s'empêcher de sauter en l'air en entendant certaines innovations de notre langue.

» — Bien parler français, disait-il, c'est être bien Français.

» Et M. Faguet était Français jusqu'aux moelles; son amour de notre belle langue, était l'une des formes de son patriotisme. Jusqu'à la fin, il s'intéressa passionnément aux nouvelles de la grande guerre.

» La veille de sa mort, il demandait ses lunettes pour lire encore le journal annonçant le beau succès des Russes. Ses yeux brillaient d'une flamme intense :

» — Enfin!... enfin!... s'exclama-t-il, voilà la victoire qui s'annonce!

» Après quoi, il soupira :

» — Je ne la verrai pas!...

» Son regard se tourna alors avec une indicible mélancolie vers Mme Faguet, qui le soignait avec le plus touchant dévouement.

» Il ajouta :

» — Je ne verrai plus rien... je quitte tout!... tout!...

» Et très bas il murmura :

» — *Fiat voluntas tua!* »

Cette brochure restera comme un précieux document psychologique et littéraire. Elle est écrite avec autant de simplicité que de sincérité. Mgr Herscher a mis son talent et tout son cœur dans ces pages pénétrées d'une des plus grandes émotions de sa vie sacerdotale.

Un don roumain à la France.

La Roumanie annonce que, grâce à la généreuse initiative de plusieurs dames roumaines amies de la France, habitant Bucarest ou appartenant à la colonie roumaine de Paris, un comité a été formé par les soins du Cercle des Annales de Bucarest, dans le but de recueillir des fonds pour contribuer à soulager les souffrances des soldats français qui ont versé leur sang pour leur patrie.

Ce comité, après avoir longuement étudié les moyens de rendre son concours aussi efficace que possible, et après avoir pris l'avis des autorités compétentes, s'est arrêté à l'idée d'offrir à la France une formation complète de voitures automobiles légères de modèle américain, destinées à parcourir les champs de bataille et à recueillir, dès le premier instant, les blessés sur les lieux mêmes où ils ont été frappés.

LES BRUITS QUI COURENT

HERRIOT-COPPÉE. — Comme tous nos grands hommes de la politique, M. Edouard Herriot, sénateur, maire de Lyon, historiographe de Mme Récamier et ancien normalien, s'amusait jadis, en ses moments de loisir, à pasticher les plus notoires poètes contemporains, et particulièrement François Coppée. Nous saura-t-il gré de reproduire ce sonnet rimé par lui du temps qu'il n'avait encore que duvet au menton?

CHOSE ENTENDUE

L'autre jour, à Montrouge, en traversant un square,
Je fus arrêté par les cris de deux bambins
Qui pleuraient, paraissant avoir de gros chagrins,
Et je les regardais en fumant un cigare.

L'un portait un béret fait d'une étoffe rare,
Il tenait un tambour tout crevé dans ses mains.
L'autre, à coup sûr le plus diable des deux gamins,
Avait une casquette, ainsi qu'un chef de gare,

Le premier, d'une voix que le sanglot coupait,
Dit à son camarade, en offrant son jouet,
Conclusion de leur effroyable dispute :

« Mon papa le fera payer à ta maman »,
L'autre tira la langue et lui répondit : « flûte ».
Et ce mot si naïf m'émut profondément.

Ajoutons que ce sonnet fit la joie de Francisque Sarcey qui le proclama chef-d'œuvre, en louant, dans *Le XIXe siècle* le talent de son jeune camarade.

ACROSTICHE. — Nous avons dit l'accueil enthousiaste fait à Francis Planté qui, si généreusement, est venu à Paris se faire entendre au profit des œuvres de guerre. On lira avec plaisir ce délicat acrostiche que le maître Saint-Saëns a composé sur son illustre ami :

Fabuleux virtuose,
Rêveur aux doigts d'azur,
Au style d'un ton rose,
Nacré même, et si sûr
Caractère sans fiel,
Icare dont les ailes,
Sans retomber du Ciel,

Planent, toujours plus belles!
La Muse te décore
Avec un laurier vert.
Ne ferme pas encore
Ton clavier grand ouvert,
Éveilleur de l'Aurore!

SAINT-SAËNS.

SOUS LE JOUG DES BARBARES. — Les Allemands, malgré leur brutalité, sont quelquefois subjugués par l'héroïsme et la douceur d'une Française.

Telle Mme Fiévin, qui, à Guillemont, village situé à dix-sept kilomètres de Péronne, en pays envahi, assure le service de la mairie, en l'absence de son mari, maire de cette commune. Elle discute les réquisitions et finit par avoir raison du commandant allemand.

Ses moments de loisir, elle les occupe à fleurir les tombes des soldats morts pour leur patrie.

Tant de courage calme a désarmé ses ennemis. La *Gazette de Francfort* a fait elle-même un long éloge de cette femme.

FIVE O'CLOCK NORMANDS. — Depuis que les tommies campent à Rouen, le prince de Galles s'est beaucoup intéressé au merveilleux petit musée de céramiques de la capitale de la Normandie; et il s'est commandé un service en vieille faïence de Lisieux.

La mode lancée par le jeune prince s'est répandue à Londres — et de Londres arrive à Paris — n'était-ce pas à prévoir? Les thés du boulevard se mettent à nous offrir des collations très parisiennes dans une vaisselle très provinciale, poteries azurées de Beauvais, assiettes de Rouen à hiératiques palmes d'or. Ajoutons que l'addition est... un peu plus forte à cause de ce luxe, mais il serait du dernier mauvais goût de s'en plaindre et nous buvons gaiement notre thé dans de vieux pots en grès « à traire les vaches ».

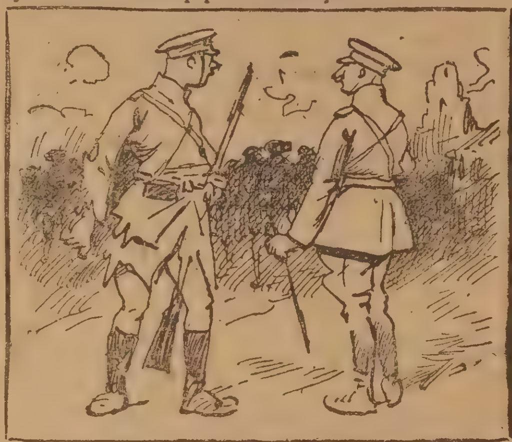
Quant aux *tea-rooms* de Londres, beaucoup ont pris une enseigne générique et charmante : « A ma tante d'Honfleur ».

Et voici la Normandie, qui fut si longtemps un sujet de querelles entre la France et l'Angleterre, devenue le meilleur terrain de l'Entente.

SERGINES.



— Comment !... tu as acheté une vache?
— Oui..., au prix où sont le beurre et le lait, je crois que ce sera beaucoup plus économique !



— Mon capitaine, dans la furia de l'assaut, j'ai perdu mon pantalon...
— C'est très bien, John..., mais dans ce cas, vous irez combattre avec les Ecossais.

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LA PETITE GUERRE

ERREURS ALLEMANDES

A Berlin.
Le cabinet du docteur Muhlhaus, à la maison de santé qu'il vient de fonder. Il range des paperasses, feuillette des illustrés et semble fort bien disposé quand entre sa femme.

MUHLHAUS, apercevant Mme Muhlhaus. — *Ah ! c'est toi...*

Mme MUHLHAUS. — *En personne... Tu as l'air de bonne humeur.*

MUHLHAUS. — *Comment ne le serais-je pas? Nous avons une clientèle superbe: Mlle Spendling, Hans Lindau, de l'agence Wolff, le docteur Altfeld, et, depuis quelques jours, la colonelle von Schnick. Nous allons à la fortune.*

Mme MUHLHAUS, froidement. — *Nous allons à la ruine.*

MUHLHAUS, bondissant. — *Qu'est-ce que tu me chantes-là?*

Mme MUHLHAUS. — *Je viens d'examiner les livres.*

MUHLHAUS. — *Nous ne gagnons donc pas d'argent?*

Mme MUHLHAUS. — *Nous en perdons plus que de raison, — surtout pour une maison de fous. On n'a pas même commencé à amortir les frais d'établissement qui ont été considérables. Notre architecte, Henrick, ne voit que le* colossal; *qu'est-ce que nous avons à payer comme note!*

MUHLHAUS. — *Puisqu'on nous fait crédit!*

Mme MUHLHAUS. — *Tiens, voilà une de nos erreurs à nous, les Allemands : les autres peuples craignent toujours d'aventurer leurs capitaux; nous, nous engageons trop volontiers l'avenir. Comme médecin, tu multipliais les visites; comme directeur de sanatorium, tu multiplies tes dettes. C'est dangereux!*

MUHLHAUS. — *Il fallait bien s'installer!*

Mme MUHLHAUS. — *Oui, mais avec prudence; qu'il y eût, comme dans toute maison d'aliénés, une cellule capitonnée pour les agités et une douche, c'était indiqué; mais il était inutile que la douche fût lumineuse.*

MUHLHAUS. — *Je me proposais d'appliquer à la neurasthénie le traitement par les verres de couleur.*

Mme MUHLHAUS. — *Et sais-tu quel a été le premier résultat de ton traitement? C'est de provoquer une dénonciation : on a écrit à la police que tu avais organisé un poste de signaux pour les aéroplanes ennemis!*

MUHLHAUS, suffoqué. — *Non!*

Mme MUHLHAUS. — *Heureusement que nous avons des relations; tu as failli nous attirer les plus graves ennuis.*

MUHLHAUS. — *Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?*

Mme MUHLHAUS. — *A quoi bon? Je ne voulais pas t'ennuyer. C'est comme ton réduit blindé pour soigner la folie des grandeurs, — encore un appareil trop coûteux!*

MUHLHAUS. — *J'ai voulu fonder un établissement modèle!*

Mme MUHLHAUS. — *Oui, tu es fier quand les visiteurs s'amusent de tes inventions; et en effet, dans la salle de gymnastique mentale, on feint de se récrier sur le petit oiseau électrique qui apparaît successivement dans tous les coins, dès que l'on a pressé un bouton, pour distraire les personnes possédées d'une idée fixe, ou encore sur la boussole directrice de la volonté, ou sur l'excitateur de sentiments... Mais les malades, eux, sont loin d'être satisfaits.*

MUHLHAUS. — *Qu'en sais-tu?*

Mme MUHLHAUS. — *Je suis renseignée. J'envois notre petit Hermann écouter aux portes.*

MUHLHAUS. — *Eh bien?*

Mme MUHLHAUS. — *On se plaint beaucoup!*

MUHLHAUS, ennuyé. — *Par exemple!*

Mme MUHLHAUS. — *On trouve que la pension est chère et que la guérison n'arrive pas vite... Et c'est encore une erreur allemande de trop compter sur la mécanique : nous nous sommes imaginé qu'il nous suffisait de construire d'excellentes machines de guerre pour conquérir le monde; il n'est pas plus raisonnable de vouloir enrayer, grâce à des appareils, les maladies mentales, contre lesquelles le traitement par la psychologie est plus efficace...*

MUHLHAUS. — *Oui, quand on ne se trompe pas. Ainsi, tiens, Wolfenbuttel, je l'ai trop bien guéri de son excessive propension à l'obéissance : il a maintenant l'esprit de contradiction, et parce que je lui réclame mes honoraires, — il refuse de me les payer...*

Mme MUHLHAUS. — *L'erreur de psychologie, la voilà... Surtout l'erreur allemande!*

GABRIEL TIMMORY.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

X

ON FAIT LES POCHES

— SUITE —

Evidemment, pour la réussite du projet qui déjà s'esquisse en sa cervelle active, mieux vaudrait être seule à savoir ce qu'elle vient de découvrir. Cela, dans l'avenir, pourrait lui assurer de grands avantages tactiques. Mais, maintenant que sa cousinette l'a vue vider le portefeuille, il est difficile de se taire. D'autre part, Sylvette s'est trouvée souvent seule avec le jeune géant : ils ont certainement bavardé. La gamine est peut-être beaucoup mieux renseignée qu'elle n'en veut avoir l'air. En tout cas, si le blessé n'a fait encore à son hôtesse aucune confidence, Marthe aura beau mettre bon ordre à une intimité qu'elle juge peu convenable, le filleul et la marraine se reverront, causeront. Et tôt ou tard Sylvette saura. Alors à quoi bon garder le silence ? Sans se réserver plus de chance de succès, c'est risquer de passer pour dissimulée. Mise au courant par Mme Heltoux, si elle ne l'est déjà par le géant, la cousinette devient complice de l'indiscrétion. En admettant que la chose tourne mal, cette complicité peut non seulement aider Marthe à se disculper, mais empêcher la petite d'ébruiter l'inqualifiable curiosité de sa parente. Ayant ainsi pesé le pour et le contre, la belle cousine se décide :

— Figure-toi que ce beau grand garçon...

— Tiens ! Vous le trouvez beau aujourd'hui ! Hier, vous le disiez laid, vulgaire...

— Je ne l'avais pas vu. Crois-tu que j'ai loisir d'examiner à la loupe les traits de mes blessés ?

— Comme il est seul à l'ambulance, vous en auriez eu le temps. Mais, continuez.

— Eh bien, ce jeune Mars que tu prenais pour un chemineau...

— Pas moi ! C'est vous... Vous le prétendiez cultivateur, maçon ou terrassier.

— Es-tu sûre ? Sans doute je plaisantais... afin de te taquiner. Mes finesses t'échappent.

— Ceci ne m'échappe pas que ce jeune Mars vous parut d'abord la victime-type d'une dégénérescence amyloïde par ambiance défavorable, désassimilation professionnelle..., et je ne sais plus quoi !

— Tu dois faire erreur, ma petite... Peu importe ! Un fait certain, c'est que notre blessé est Claude Davières.

— Ah !

Paisible et presque indifférent, ce *ah !* déconcerte Mme Heltoux.

— Tu le savais ?

— Non..., pourquoi ?

— Parce que tu n'as pas l'air autrement épatée.

— Pas plus que si ce garçon se nommait Durand, Dupont, Dubois ou Dumolard. Mon filleul m'étant sympathique, je suis contente qu'il porte ce prénom de Claude que je trouve chic. Quant à Davières...

— Ça ne te dit rien ?

— Absolument rien.

— Et tu te crois Parisienne ? Davières, mais ça dit tout, Davières ! Veuf et mort il y a seize ou dix-sept ans, Claude Davières, le papa de *notre* blessé, notaire place Vendôme, a vendu sa charge quinze cent mille francs et l'étude ne représentait pas le quart de sa fortune.

Comme, plus calme encore, Sylvette ne fait même plus « Ah ! », Marthe s'irrite de cette placidité :

— Tu n'as jamais entendu parler de ce jeune millionnaire ?

— Jamais.

— D'où sors-tu ? Tu vis dans ton vieux manoir comme un mollusque en sa coquille.

— Merci !

— Claude Davières est connu, archiconnu. Il a fait courir et, voici deux ans, il a gagné le Derby avec *Futaille*. Il a entrepris une croisière au pôle Nord sur son yacht, *Vadrouille*. C'est lui qui a donné au Louvre, héritée de la collection de son père, la fameuse baigneuse de Falconet. Cela, puis quelques aventures de Montmartre et de Monaco l'ont mis en vedette. Enfin, il y a deux ans, subitement assagi, dans une conversion non moins sensationnelle que ses excentricités, il s'est avisé de faire valoir ses millions au lieu de les gaspiller. Ses entreprises industrielles ayant grossi son capital, il a fondé, peu de temps avant la guerre, une maison d'édition et a lancé une collection de romans qui a révolutionné le monde artistique et littéraire.

— Je ne suis pas de ces mondes-là.... Aussi ça ne m'a pas révolutionnée.

— Je voudrais bien savoir ce qui te remuerait ?

Puis, ressaisie de soupçon, enfonçant son regard gris, troublé de vert et de noir, — surtout de noir en ce moment, — au fond des grands yeux bleus de Sylvette, la cousine prend tout à coup la mouche :

— Et puis, en voilà assez ! Je n'aime pas qu'on se fiche de moi ! Tu me fais poser, tu veux te payer ma tête, mais ça ne prend pas, ma petite ! Vous ne jabotez pas ensemble depuis je ne sais combien de jours, toi et ton poilu, sans vous être chuchoté vos petits secrets Oui, proteste, fais les yeux blancs, lève les pattes au ciel, singe l'innocence.... Avec ça que tu te serais déménagée dare-dare comme tu l'as fait si tu n'avais pas su à qui tu cédais ta chambre !

A l'attaque brusquée la cousinette n'oppose qu'un ahurissement muet, mais si sincère que Mme Heltoux, se mordillant les lèvres, comprend soudain l'étendue de sa gaffe :

« Cette gosse ne savait rien... et je lui ai tout dit ! »

Etant de celles qui aiment mieux jeter cargaison par-dessus bord que de faire machine en arrière, Marthe ne s'embarrasse pas plus de rétractations que d'excuses. Elle croit pallier ses maladresses d'aveu par une révélation habile, audacieuse et de plus en plus sensationnelle.

— Il y a cependant une chose que ce beau filleul n'a pas dû te confier.

— Et c'est ?

— ... Qu'il est... fiancé !

Sylvette subit le choc bravement, — mais quel choc ! Le mot lui entre dans le cœur tel qu'un coup de lancette. Elle se sent repiquée au vif d'une blessure mal cicatrisée et elle a conscience de sa pâleur par un petit froid aux pommettes.

Son attitude n'en demeure pas moins simple, naturelle, tranquille. Pour répondre, néanmoins, sa voix claire se voile de douceur résignée, puis, un instant — oh ! un instant très court ! — se fêle d'un grelottement de regret :

— Je savais cela. Il me l'a dit.

L'aveu ne désarme pas la veuve. Elle a remarqué ce chevrotement et cette subite percée de neige sous le rose des joues. Elle croit tenir sa revanche. Et, se délectant de la déception de Sylvette, elle insiste :

— Davières adore sa fiancée. Elle habite au château de Malbois, à dix ou douze lieues d'ici... Elle s'appelle Marie !

Ainsi c'est vrai ! Sylvette, qui eût de beaucoup préféré ne pas savoir, a grand'peine à se tenir de tressaillir. Ce nom de femme lui évoque la nuit de veille au chevet du jeune géant, la crise de fièvre et de délire, les appels à la vie coupés d'attendrissements confidentiels. La petite berceuse croit sentir encore, sur ses doigts, de tièdes baisers mêlés de larmes. Il lui semble que l'annelet d'or, enfilé à la chaînette cachée sous son corsage, lui presse et lui meurtrit le cœur. Le doute n'est plus permis : le filleul est bel et bien fiancé. La petite marraine, en émoi, se demande avec inquiétude : « Le bonheur de mon bleuet me causerait-il cette mélancolie si je n'éprouvais pour lui que de la pitié ? »

Sylvette n'écoute plus. Obstinément bavarde, la belle cousine accumule certains détails puisés dans le portefeuille, puis les rapproche, les accole et les recoud à la diable, au gros fil blanc de sa malice.

— Claude Davières habite place Malesherbes, 48, un charmant petit hôtel. Dès la fin de la guerre, il y installera probablement sa femme. Ils iront à Malbois, château de la fiancée, pour les chasses d'automne. Davières a vendu ses haras. Il ne fera plus courir. Mais le ménage voyagera, car *Vadrouille* est encore à Toulon, son port d'attache... Le jeune marié n'en conservera pas moins la direction de sa maison d'édition...

La jeune veuve ne tarit plus, ajoutant au peu qu'elle sait tout ce qu'elle ne sait pas.

A bout de patience, la petite châtelaine se lève et l'interrompt :

— Vous faut-il autant de renseignements que cela pour établir le dossier de chaque malade ?

Sylvette essaie un sourire, mais si pâle que Marthe ne le remarque pas.

— A propos, — reprend Mme Heltoux de sa voix pointue, — je te demande d'espacer tes visites à notre malade. Il a besoin de silence et de repos.

— Depuis que vous l'avez *évacué*, c'est la première fois que j'entre à l'orangerie.

— Je ne te dis pas non. Mais tu es restée longtemps. L'infirmier m'affirme que cela fatigue Davières. La prochaine fois, abrège la causette. Je te prie aussi, par mesure d'ordre et afin de ne pas créer de précédent dont d'autres se targueraient, de n'aller voir *notre* filleul qu'aux heures permises... D'ailleurs il va pouvoir se lever ; un bain de soleil sur la pelouse ou un tour dans le parc lui seront meilleurs que tailler des bavettes...

— Zut !

C'est tout ce que Sylvette trouverait à répondre. « Cette interjection — nous apprend le dictionnaire — exprime le dépit, le dédain, l'indifférence. » C'est cela, en effet, et autre chose encore que voudrait exprimer la jeune fille en claquant nerveusement la porte.

Seule, dans sa chambrette blanche, Sylvette médite. Bien que « la *petite patronne* n'ait pas pour deux sous d'astuce », — comme dit Rupain, — elle pressent, sans en deviner exactement le motif, que la belle cousine veut, après les avoir séparés, éloigner la marraine du filleul. Retranchée derrière un règlement qu'elle saura accommoder à toutes les sauces de sa rancune et de sa jalousie, l'ombrageuse major, s'insinuant tardivement mais cauteleusement entre eux, va défendre l'approche de celui qu'elle nomme déjà *notre*

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

blessé. Elle dira bientôt *mon* blessé..., et pourquoi pas *mon* filleul ?

Cette idée est souverainement désagréable à Sylvette.

Mme Heltoux, n'essayait-elle pas, tout à l'heure, de lui faire gratuitement endosser l'invraisemblable supposition que ce jeune géant, d'abord *si vulgaire, si laid*, et maintenant beau « comme le dieu Mars », devait être agriculteur, maçon, terrassier ou chemineau ?

Sylvette, sans trop croire à l'humble condition du bleuet, s'en était réjouie en laissant échapper ce cri de compassion : « Plus il sera pauvre, plus je pourrai lui faire de bien! » A présent que son cœur est troublé d'autre chose, d'un petit rien d'autre chose que la pitié, la jeune châtelaine n'éprouve aucun regret égoïste de savoir le jeune homme en bonne et belle situation dans le monde. Il n'y a dans cette satisfaction ni fierté, ni préjugé de caste, mais l'espoir très simple et très naturel de pouvoir, entre gens de même ambiance, resserrer plus promptement et plus facilement les liens d'une affection mutuelle. Cette affection sera de l'amitié..., rien de plus, puisque cette peste de Marthe vient, sur l'idylle à peine esquissée, de faire surgir l'ombre d'un épouvantail : la fiancée officielle !

C'est ici que la bonne nouvelle devient mauvaise et que la joie se tourne en déception. Sa camaraderie se nuance déjà trop de tendresse pour que Sylvette puisse penser sans émoi : « Davières n'a plus le cœur libre ! »

A défaut de finesse ou d'observation, Marthe a été avertie de cette émotion par son instinct jaloux. Aussi, sourire rentré, narines pincées, œil guettant la moindre défaillance, se paie-t-elle le malin plaisir de commenter sa découverte. Et, dans cette voix sèche, la nouvelle mauvaise a paru pire.

« Eh bien oui, j'ai pâli, et *cette pâleur ne me fait pas rougir !* — s'avoue comiquement mais courageusement la petite d'Auberval. Certes la résurrection de cette Marie bouleverse le benjamin de mes rêves... Toutefois, étant une ingénue très sage et très rangée, je saurai bien vite remettre de l'ordre dans mon cœur. C'était vraiment un devoir de guerre trop agréable que d'aimer ce grand garçon-là tout seul... Il s'agit aujourd'hui d'aimer aussi celle qu'il aime... Et dame, ça va devenir un peu plus dur ! J'espère en venir à bout quand même. Mon âme est de trempe à s'imposer des sacrifices plus cruels que celui-là ! »

Et Sylvette poursuit le cours de ses réflexions :

« Si mes sentiments pour Davières doivent changer lentement, combien ceux de Marthe ont évolué brusquement ! Ma déconvenue est d'ordre purement sentimental, tandis que l'engouement de ma jolie cousine, né de la plus basse indiscrétion, me semble fort intéressé. Notre mondaine vise-t-elle des relations fructueuses ? Notre bas-bleuette flaire-t-elle un éditeur influent ? On ne peut savoir encore. L'évocation de cette promise indésirable n'a pas déçu Marthe comme moi, parce que son esprit s'emballe et que son cœur reste froid. Mais qui sait ? Peut-être cette malencontreuse et mystérieuse Marie gênera-t-elle ma cousine plus que moi dans ses calculs d'avenir. Dommage que je ne sois pas vindicative : je trouverais là, sans l'avoir provoquée, une occasion de revanche. Si cela arrive jamais, sans rire méchamment de son déboire, car je ne suis pas une diablesse, je me permettrai d'en sourire furtivement, car je ne suis pas une sainte ! »

Se repentant déjà de cette pensée pourtant peu coupable, Sylvette fait son examen de conscience, se morigène et ne se promet l'absolution qu'à condition de ne pas recommencer. Finalement elle apaise son âme en peine dans une de ces résignations dont la sagesse n'exclut pas la mélancolie. Les noces de son bleuet ne seront-elles pas un peu comme l'enterrement de ses rêves ?

« Riche, marié, heureux, — soupire-t-elle, — ce beau filleul n'aura plus jamais besoin de sa marraine. Quelle désolation ! Et moi, nigaude, qui me figurais — illusion puérile ! — que je jouerais dans sa vie le rôle de la bonne fée, de *la fée des bleuets !* Pauvre fée, tu peux lever ton petit doigt : rien ne t'obéira plus. Tu as perdu ta baguette magique en même temps que le merveilleux anneau qui pouvait te faire aimer. Et te voici maintenant le cœur vide comme Cendrillon qui, revenue du bal, s'assoit triste et seulette sur la pierre froide de l'âtre et laisse tomber ses larmes dans les cendres, — les cendres de ses plus chères espérances ! »

Dans un retour non moins mélancolique sur elle-même, la jeune fille compare la lucidité avertie et sévère avec laquelle elle juge aujourd'hui Mme Heltoux à son indulgence aveugle d'autrefois. Alors, pour empêcher ce chagrin d'accroître son autre chagrin, elle se réfugie et se console en cette pensée qui emporte son imagination et plus haut et plus loin que l'envolée d'une illusion d'amour :

« L'effroyable explosion de cette guerre a fait tomber les masques. Aux lueurs fulgurantes des fusées, des obus incendiaires, des acides enflammés, les laideurs apparaissent plus laides et les beautés plus belles. L'immense embrasement de la lutte jette sa clarté crue aux profondeurs des âmes. La France n'a rien à en redouter, car si cette lumière éclaire quelques lâchetés, elle fait resplendir d'innombrables héroïsmes ! »

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Abonnements d'Été et de Vacances aux « ANNALES »

Sur la demande d'un grand nombre de lecteurs, nous acceptons, jusqu'au 15 OCTOBRE, des abonnements de vacances, partant de n'importe quelle date, et basés sur le prix de :

	Édition courante	Édition de luxe
Le N° pour la FRANCE . . .	0 fr. 25	0 fr. 35
Le N° pour l'ÉTRANGER . .	0 fr. 35	0 fr. 45

Prière d'indiquer avec précision la durée de l'abonnement, le nombre de numéros qu'il comporte et le POINT DE DÉPART. Envoyer le montant en timbres-poste ou mandat.

LES POÈTES DE LA GUERRE

« PETITS PRINCES »

Cette pièce, charmante à faire jouer par des adolescents, a été représentée en Angleterre avec grand succès.

PERSONNAGES

LE DUC DE BRABANT, fils du roi Albert de Belgique, 14 ans.
LE DUC DE NEMOURS, 11 ans.
LOUIS, valet de chambre, 20 ans.

La scène est au château de Belmont, chez le duc de Vendôme (Angleterre), vers le 15 octobre 1914.

SCÈNE PREMIÈRE

La scène représente une salle d'étude avec un bureau-table au milieu ; table plus petite à gauche, au fond. Une seule entrée suffit. La scène est vide au lever du rideau. Puis Nemours entre, suivi d'un domestique chargé de boîtes.

NEMOURS, LOUIS

NEMOURS

Tenez, Louis, posez tout ceci sur la table...
Ah ! voulez-vous aussi me chercher le cartable
Où sont tous les dessins que j'ai faits ces jours-ci ?...

LOUIS, *le tirant d'entre les boîtes.*

Je l'avais apporté, monseigneur, le voici.

NEMOURS

Bon ! je voudrais aussi mon beau livre de contes.

Le valet sort pour le chercher.

Je connais bien Brabant ; quand je les lui raconte
Il aime à feuilleter les illustrations.
Ce cher cousin ! Les jours heureux que nous passions
Quand nous étions ensemble aux vacances dernières !
Car nous nous entendons de toutes les manières.
Il est plus grand que moi, c'est vrai ;

Se redressant.

mais il comprend
Qu'on ne peut pas toujours vous traiter en enfant,
Quand on est rejeton de la Maison de France !

Rêveur.

Il vient de traverser une ère de souffrance
Dans son pauvre pays en proie aux Allemands.
Mais je saurai lui faire oublier ses tourments :
Nous nous amuserons gaîment comme naguère,
Et nous ne parlerons pas du tout de la guerre !

On frappe.

Entrez !

LOUIS, *avec l'album.*

Voici le livre, monseigneur.

NEMOURS

C'est bien.

LOUIS, *avec déférence*

Monseigneur, maintenant, n'a plus besoin de rien ?

NEMOURS

Non ; mais lorsque viendra son Altesse Royale,
Vous la ferez entrer tout droit dans cette salle.

Le valet s'incline et va sortir. Nemours l'arrête d'un geste.

Croyez-vous qu'à venir elle tarde longtemps ?

LOUIS, *embarrassé.*

Je ne sais, monseigneur. Il fait assez gros temps
Et cela peut avoir retardé le passage.

NEMOURS, *dépité.*

Il devrait faire beau quand les princes voyagent !

LOUIS, *sérieux, s'inclinant.*

Monseigneur a raison.

NEMOURS, *railleur.*

Oui, j'ai toujours raison,
Sitôt que de ma voix vous entendez le son,
Même quand je profère une lourde sottise
Comme à l'instant !

LOUIS, *l'air scandalisé, protestant.*

Se peut-il que monseigneur dise!...

NEMOURS, *gaiement*

Je ne l'ai fait, d'ailleurs, qu'en plaisantant, par jeu.
Il ferait beau, vraiment, penser que le bon Dieu
A nos déplacements fait plier la nature !

Congédiant le valet.

Allez !

Louis sort, déconfit.

[illegible] maintenant ? dessin ? lecture ?
Comment tromper le temps pour qu'il semble moins long ?
[illegible] je vais ranger [illegible] mes soldats de plomb.
Et Brabant trouvera prêtes nos deux armées !
[illegible] commence à retirer les soldats d'une boîte, puis, [illegible] un moment, [illegible]
Il me paraît qu'en bas des portes sont fermées ?...
Sans doute, ce sont eux ! Ma foi, tant pis, j'y cours !
Au moment où il va atteindre la porte, elle s'ouvre [illegible] Brabant paraît [illegible] temps pour [illegible] un [illegible].

SCÈNE III

BRABANT, NEMOURS

NEMOURS
Mon cher cousin Brabant !

BRABANT
Mon bon petit Nemours !

NEMOURS
Comme je suis content ! Nous allons vivre ensemble :
Mettre tout en commun, comme avant ! Il me semble
N'avoir jamais autant senti que je t'aimais
Que depuis...

BRABANT *l'arrête d'un geste et tombe accablé sur une chaise. Avec effort.*
Merci ! Je connais ton bon cœur ! Mais...
Il soupire et se tait.

NEMOURS, *surpris et peiné.*
Tu te tais, toi jadis de paroles prodigue ?
Je ne t'ai point fâché ?

BRABANT, *se forçant à sourire.*
Oh ! non, c'est la fatigue...

NEMOURS, *l'examinant.*
C'est vrai, je n'avais pas remarqué ta pâleur ;
Je te trouve grandi, Brabant !

BRABANT, *avec fierté, se levant.*
C'est le malheur !
Car le devoir des rois, quand souffle la tempête,
Est de se redresser et de lever la tête
Afin de rassurer tout ce qui dépend d'eux...
Et c'est à quoi nous nous efforçons tous les deux,
Mon père et moi.

NEMOURS, *comprenant le sens littéral.*
Tu parles de la traversée :
Mauvaise, n'est-ce pas ?

BRABANT, *ne relevant pas l'erreur et en souriant.*
La mer s'était dressée
Comme pour nous barrer le chemin de l'exil.
Le bateau, bravement, affrontait le péril :
Pauvre nef qui semblait, en ces heures tragiques,
Être un symbole amer du sort de la Belgique !
Les lames, se frangeant de lourde écume blanche,
Sur le pont déserté croulaient en avalanche,
Et ma sœur, les voulant de plus près épier,
En reçut un assaut qui lui trempa les pieds...

NEMOURS, *riant.*
Que faire ?

BRABANT
On n'avait pas de change, en l'occurrence !
Une réfugiée, humble et pauvre, par chance
Se présenta, portant des bas et des sabots
Qu'elle offrit simplement, les disant les plus beaux
De la pâle fillette à sa jupe soudée !
Marie-José en fut en hâte accommodée
Devant la femme, heureuse et confuse à la fois
D'avoir pu faire aumône à l'enfant de ses rois,
Et qui, pour tout présent, la brave créature,
N'accepta qu'un merci...

NEMOURS
La gentille aventure !
Ma cousine en sabots ! Je la taquinerai
Fort là-dessus, sitôt que je la reverrai...
[illegible]
Au fait, n'est-il pas temps que j'aille vers la reine
Lui porter mes respects ?

BRABANT, *l'arrêtant d'un geste.*
Ne t'en mets pas en peine :
Aussitôt arrivés, les enfants s'endormant,
Ma tante les guida vers leur appartement,
Et ma mère près d'eux en ce moment repose.



Le prince Léopold de Belgique, duc de Brabant, entouré de son frère et de sa sœur.

NEMOURS
Et tu voudrais peut-être en faire autant ? Je n'ose
Insister. Va, cousin. Nous reprendrons plus tard
L'entretien.

BRABANT, *gaiement.*
Non ! Je suis dispos comme au départ !
Puis un soldat n'a pas droit au sybaritisme
De dormir en plein jour !

NEMOURS, *étonné.*
Un soldat ?

BRABANT, *de même.*
Sans snobisme.
Un vrai soldat qui va, sans tarder, sur l'Yser,
Prouver que l'on n'est pas pour rien le fils d'Albert.

NEMOURS
Si jeune, cependant ?...

BRABANT
Oui. Mon père m'engage.
Qu'importe qu'on n'ait pas la maîtrise de l'âge
Quand le cœur a déjà dû devancer les ans !
Alors, crois-tu, qu'on a vécu ces jours cuisants
Où s'abattait la horde innombrable, en furie,
Sur les champs bien-aimés de la sainte Patrie,
Coupable seulement, aux yeux du suborneur,
De n'avoir point voulu forfaire aux lois d'honneur !
Quand on a vu tomber Leman avec Liége ;
Quand sur Anvers, sur le palais qui nous protége,
On a vu projetés leurs engins de bandits ;
Quand ils ont tout brûlé, tout pillé, les maudits !
Termonde la jolie et Louvain la savante ;
Alors qu'un peuple entier suffoque d'épouvante ;
Alors qu'on précipite en des brasiers hurlants,
Des femmes, des enfants et des vieillards tremblants :
Crois-tu qu'il soit besoin du flux des jours, en somme,
Pour que la haine fasse avec l'enfant, un homme ?

NEMOURS, *[illegible].*
Ce fut affreux, [illegible] je comprends ton horreur.
Mais, puisque te voici hors de cette terreur
Pourquoi ne pas rester près de nous, ici même ?
A Belmont, n'es-tu pas chez toi ? Pour moi qui t'aime,
Ne sens-tu pas combien je vais être angoissé
De te savoir là-bas au péril exposé ?

BRABANT
Alors, je laisserais ce doux héros, mon père,
Préparer seul le jour que notre cœur espère,
Et ma mère partir sans son aîné ? Non pas !
Je veux ma part d'émoi, de dangers, de combats ;
Je veux avoir dormi dans la boue, aux tranchées ;
Faire le coup de feu, les hardes mal séchées ;
Endurer par moments faim et froid, et, joyeux,
Penser qu'ainsi je sers mon pays de mon mieux ;
Tout fier de défiler dans le rang, à Ostende ;
Petit Belge voulant la Belgique très grande !
Il s'arrête, voyant que Nemours a l'air boudeur et contrarié.
Tu sembles ennuyé ?

NEMOURS, *boudeur.*
Certes ! Vois-tu, Brabant,
Si je parlais argot, je dirais : « C'est barbant ! »

BRABANT, *riant.*
Mais pourquoi ?

NEMOURS, *de même.*
Parce que, de tes vastes idées,
Toutes les actions vont se trouver guidées.
Tu me regarderas comme un petit garçon
Qu'on renvoie à ses jeux... ou bien à sa leçon :
Si tu crois que c'est gai !

BRABANT, *souriant.*
Comme preuve à l'encontre,
Ne suis-je pas venu bien vite à ta rencontre,
Aussitôt débarqué ?

NEMOURS, *ne se déridant point.*
Cela n'empêche pas,
Que tu ne voudras plus t'amuser aux soldats
Si tu vas en être un pour de vrai tout à l'heure !

BRABANT, *souriant toujours.*
Qui te dit que pourtant le goût ne m'en demeure ?

NEMOURS, joyeux.

Quoi, tu voudrais ?...

BRABANT

Bien sûr !

NEMOURS, de même

Chic alors ! Rangeons-les !

Il ouvre une boîte et continue l'alignement commencé plus haut.

Pour les boches, tu vois, je choisis les plus laids,
Ceux dont la couleur part, dont le vernis s'écaille.
Et je les crible après, sans pitié, de mitraille !

Tendant un petit canon à son cousin.

Vois mes soixante-quinze !

BRABANT, l'examinant

Ils sont vraiment gentils !

NEMOURS

Et je les charge avec des pois secs, tout petits !

Brabant l'aide, et maintenant deux groupes de soldats de plomb sont en présence.

Là ! je suis les Français, et j'attaque à leur tête !

BRABANT

Et moi, que suis-je donc ?

NEMOURS

Les boches..., es-tu bête !

BRABANT, sec.

Alors, je ne veux pas !

NEMOURS, haussant les épaules

Soit ; mettons « l'ennemi ».
Mais comme, contre nous, l'Allemand seul s'est mis,
Dans ce cas-là... tu fais le boche tout de même !

BRABANT, énervé, se forçant au calme

Écoute, je veux bien, pourvu que, de toi-même,
Tu consentes à l'être après : chacun son tour !

NEMOURS, fâché.

Ça non !

BRABANT, amer, se levant.

Ah ! tu vois bien, tu renâcles, Nemours !

NEMOURS

Je ne veux pas qu'à tes ordres tu m'asservisses !

BRABANT

Et moi, je ne veux pas céder à tes caprices !

NEMOURS

Méchant !

BRABANT, avec dédain

Niais !

Les deux cousins, fâchés, semblent prêts à en venir aux mains. Soudain ils se regardent. Leur colère tombe, et Nemours, honteux, baisse la tête. Doucement.

NEMOURS

Tiens ! ne jouons plus aux soldats,
Nous nous disputerions !

BRABANT, calmé aussi.

Et c'est trop triste, hélas !

NEMOURS, timidement.

Nous reprendrons... plus tard ?

BRABANT

Certe ! après la victoire !

Ils remettent hâtivement les soldats dans la boîte. Un petit temps.

BRABANT

Mais que faire ?

NEMOURS, timidement.

Je puis te raconter l'histoire,
Sans y changer un mot, car je la sais par cœur,
De la princesse Exquise et du bon roi Francœur.

BRABANT, indulgent.

Parfait !

NEMOURS

Je vais d'abord te montrer les images !

Il prend le livre de contes et le pose sur la table devant son cousin, le feuilletant et désignant les personnages à mesure.

Vois : cette grosse laide en sa robe à ramages,
C'est Germa, mariée à l'ogre Croc-en-Fer.
Et puis voici Francœur, le héros noble et fier.
Celle-ci, soulevant sa robe de marquise
Avec son pied menu, c'est la princesse Exquise.
Regarde Maltru, Pillardel, Malfaisant,
Fils de l'ogre ; Chiffon, son ministre. A présent
Que tu connais les personnages, je commence.

BRABANT, souriant un peu tristement.

Oui, cher petit cousin, je suis sûr à l'avance
Que tu vas apaiser le trouble de mon cœur.
Mène-moi dans ce monde adorable où, vainqueur,
Le bien toujours triomphe avec les bonnes fées ;
Où passent dans les airs leurs légions coiffées
D'or et mêlant des chants harmonieux
Aux souffles d'un printemps éternel et joyeux ;
Où les elfes légers dansent dans les clairières ;
Où les rois se marient avec des chambrières
Qui deviennent soudain, pour le bonheur de tous,
Rompues aux us des cours autant que leurs époux !
Quand la réalité est poignante et contraire,
Aux belles fictions ne peut-on se distraire ?
Va, j'écoute.

NEMOURS, intimidé.

Mon conte est un peu différent...

BRABANT, gaiement

Tant mieux !

NEMOURS, hésitant.

Je crois pourtant son intérêt fort grand.
Mais...

Il s'arrête.

BRABANT

Va donc !

NEMOURS, se décidant et avec volubilité

La princesse avait eu pour marraine
Une puissante fée, entre les autres, reine.
On l'appelait Charité...

BRABANT, avec une moue

Un prénom un peu sec !

NEMOURS, avec importance.

Mais ça veut dire « amour », prétend mon prof de grec !
De tous les dons par elle Exquise fut dotée :
Son enfance, du mal fut par elle abritée
Et, quand elle parut, jeune fille, à la cour,
Chacun la déclara belle comme le jour !
Son père gouvernait un important royaume ;
Mais il était vassal d'un très vilain bonhomme,
Ogre et magicien, surnommé Croc-en-Fer



Le Père et le Fils

Pour sa moustache dure, et qui, dressée en l'air,
Faisait sur son visage, autrement [illegible],
Le très comique effet de deux paratonnerres.
Croc-en-Fer admirait Exquise, et son épouse,
Germa, bien qu'elle fût à son endroit jalouse,
Méditait de l'unir à son fils Maltru,
Laid, pillard et brutal, qui s'en disait féru.

BRABANT, d'un air entendu.

Mais Charité veillait !...

NEMOURS

Et, guidant sa filleule,
Parvint à la montrer, un jour qu'elle était seule,
Au beau prince Francœur. Celui-ci s'en éprit...

BRABANT, plein d'expérience

Parbleu ! c'était couru !...

NEMOURS

...Et pour femme la prit.
Et la princesse fut divinement heureuse :
Son époux l'entourait de tendresse amoureuse,
Son peuple l'adorait... Germa, très en courroux,
Disait à Croc-en-Fer : « Ils se moquent de nous !
Ne saurait-on trouver un grief, fût-il mince,
Afin que nous puissions boulotter leurs provinces ? »

BRABANT, riant.

Hum !

NEMOURS, riant aussi

Conquérir, là !

BRABANT, de même.

C'est mieux !

NEMOURS

On manda Chiffon,
Le ministre, orgueilleux, servile et fourbe à point ;
Bras droit de Croc-en-Fer et son âme damnée,
Parce qu'il méprisait la parole donnée
Et, quand on présentait quelque traité signé,
Disait cyniquement : « Peuh ! chiffon de papier ! »

BRABANT

D'où son nom ?

NEMOURS fait un signe affirmatif et poursuit.

Il trouva sans peine la recette :
— « Il nous faut à Francœur réclamer la cassette
Que Gall, le roi voisin, son ami, récemment
Lui confia. C'est un magique talisman
Qui nous assurerait en tout cas la victoire.
S'il refuse, nous envahirons son territoire...
S'il accepte, ma foi !... nous le prendrons... après ! »

BRABANT, dressant l'oreille.

Joli calcul !

NEMOURS

Vite, on dépêcha des exprès
Chargés de présenter la requête félonne.
Francœur ne répondit qu'en mettant en colonne
Son armée et disant : « Tout perdre fors l'honneur ! »

BRABANT

Bien, cela !

NEMOURS

Oui, mais terrible ! L'enchanteur
Soumettait à son joug tous les mauvais génies
Qu'il jeta sur Francœur en masses infinies :
Les uns, versant la mort par leurs gueules en feu,
Et d'autres, d'une haleine empestée, en tout lieu,
Faisant tomber hommes et bêtes dans la plaine.
Mais Francœur résistait vaillamment...

BRABANT, anxieux.

Et la reine ?...

NEMOURS

Fidèle, à ses côtés soutenait son ardeur,
Bien que semblât couler tout le sang de son cœur.
Lors, Charité lui dit : « Courage ! à tous tes charmes
Je prétends ajouter encor le don des larmes.
De ton peuple blessé tu peux, grâce à tes pleurs,
Adoucir les tourments, conjurer les malheurs.
Partout où tombera la divine rosée,
La souffrance sera d'elle-même apaisée ;
Chaque larme versée au cours de ton chemin
Va combler l'indigent qui te tendra la main,
Perles saintes pouvant, en leurs métamorphoses,
Faire naître à ton gré des lauriers... ou des roses !... »

Voyant son cousin s'essuyer les yeux, surpris.

Mais qu'as-tu donc ? D'où vient cet attendrissement ?

BRABANT, d'une voix sourde.

Tu viens de raconter l'histoire de maman !

NEMOURS, *stupéfait.*

Comment?

BRABANT

Oui. Réfléchis.

NEMOURS, *lentement, comprenant à mesure.*

Ma tante, comme Exquise,
Est bonne et tendre... Aussi sa terre fut conquise...
Germa, c'est l'Allemagne, et le méchant kaiser
Rappelle trait pour trait l'enchanteur Croc-en-Fer!
Enfin, elle a pleuré souvent, la pauvre reine!...
Avec élan.
Pardonne, cher cousin, je t'ai fait de la peine;
Je suis vraiment confus de n'avoir pas compris,
Et tu peux me traiter de sot... dans les grands prix!

BRABANT, *touché.*

Non, c'est ma faute aussi. Quand on est triste, il semble
Que tout sort malheureux à notre sort ressemble!...

NEMOURS, *confiant.*

Eh bien, laisse-moi vite achever mon récit,
Il te consolera..

BRABANT, *sombre.*

Non, mon cousin, merci!

NEMOURS, *insistant.*

Le conte finit bien...

BRABANT, *de même.*

Comme finit un conte!

NEMOURS

Et comme finira cette guerre, j'y compte!

BRABANT

Hélas!

NEMOURS

Crois-tu vraiment que Dieu, qui nous voit tous,
Pourrait favoriser ces bandits et ces fous,
Comme cible prenant d'augustes cathédrales,
Et surpassant si bien en forfaits les Vandales
Que ceux-ci paraîtraient presque de petits saints,
S'ils étaient comparés à ces vils assassins?
Conçois-tu que le doux Jésus de l'Évangile,
Le Sauveur pitoyable au passereau fragile,
Leur pourrait pardonner à ces monstres, jamais,
Le meurtre répété des petits qu'il aimait,
Et dont les frêles voix, s'élevant des abîmes,
Jettent au ciel leur cri d'innocentes victimes?
Non, cousin, nous pouvons marcher l'espoir au front,
Car notre cause est juste, et par là nous vaincrons!
Tu doutes maintenant, toi, si fier tout à l'heure?
Mon oncle voudrait-il d'un soldat qui s'épeure?
Sursum corda, voyons!...
Il s'arrête et, souriant.
Bon! je parle latin!
Je ne sais vraiment pas ce que j'ai ce matin!

BRABANT, *touché.*

C'est ta jeune bravoure, ingénieuse et forte,
Qui te fait prononcer le mot qui réconforte
Et me montre du doigt, moi, pourtant ton aîné,
Le sentier qu'il ne faut jamais abandonner.
Oui, je veux jusqu'au bout espérer et combattre!...

NEMOURS

Et ton sort est heureux, Brabant: tu peux te battre!
Moi je suis trop petit... et mon père est trop grand...
La loi ne l'admet point, même obscur, dans le rang...
Parce qu'il est issu de royale lignée,
Sa vaillance, des camps doit rester éloignée;
Et c'est dur de savoir le pays en danger
Sans opposer son fer au fer de l'étranger,
Alors surtout qu'on est d'une race guerrière!...

BRABANT, *pensif.*

C'est vrai!

NEMOURS

Mais il nous reste une arme: la prière!
Et sans cesse nos vœux s'élèvent, implorants,
Vers le Christ... dont on dit qu'il aime encore les [Francs!
Celui qui nous donna Jehanne la Pucelle
Ne peut au flot germain livrer notre nacelle!...
Sur la Marne déjà nous fûmes préservés;
Et, même dussions-nous être encore éprouvés,
Rien dans mon cœur d'enfant n'abattra l'assurance
Que Dieu délivrera la Belgique...

BRABANT, *l'interrompant avec élan.*

Et la France!

Les deux enfants se serrent la main, le rideau tombe.

ANDRÉ GUESS.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 28 juillet 1916.

A la veille de la troisième année de guerre, laquelle sera, suivant notre intime conviction, l'année de la conclusion de la paix et le commencement d'une ère nouvelle et heureuse pour le monde entier, il nous plaît de constater chez nous, aussi bien que chez la plupart de nos alliés, un épanouissement financier et économique, que nul, il y a deux ans, n'eût pu soupçonner pouvoir se produire après un cycle d'événements aussi formidables et qui laissent encore sous l'emprise tudesque une des plus riches régions de la France.

Si l'œuvre militaire a été féconde et est grosse actuellement de vastes espoirs, comment ne pas admirer également l'effort financier et économique accompli?

Depuis le début des hostilités jusqu'au 30 septembre prochain, la France aura dépensé 55 milliards et demi et ce chiffre atteindra 63 milliards fin décembre, d'après le rapport de M. Raoul Péret, rapporteur général de la Commission du budget.

Déjà, au 30 avril 1916, pour ne citer que des chiffres officiels, le Trésor avait pu couvrir 46 milliards de dépenses par ses ressources diverses: recettes budgétaires normales, Bons et Obligations de la Défense nationale, Bons placés en Angleterre et aux Etats-Unis, Emprunt 5 o/o, Emprunt franco-anglais aux Etats-Unis, avances des Banques de France et d'Algérie.

Depuis lors, de nouvelles opérations de crédit ont été réalisées ou sont en voie de l'être à l'étranger, grâce aux prêts à l'Etat de titres de pays neutres.

A ce propos, nous signalerons que, pour répondre aux désirs exprimés de divers côtés, le ministre des Finances vient d'augmenter la liste des valeurs des pays neutres qui peuvent être prêtées à l'Etat: fonds suédois et norvégiens, Villes de Stockholm, de Christiania, etc., dans les mêmes conditions avantageuses que nous avons précédemment indiquées. L'attrait de ces opérations se traduit par un accueil de jour en jour plus favorable de la part du public qui continue en même temps son apport régulier au Trésor, en plaçant ses fonds en Bons et en Obligations de la Défense nationale, et affirme ainsi son intention bien marquée d'avancer l'heure décisive.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur le rendement des impôts, nous constatons l'empressement des contribuables à s'acquitter; pour le premier semestre de 1916, on relève une augmentation de 14 1/2 o/o sur la période correspondante de 1915, et, si l'on tient compte de la partie encore envahie du territoire, on peut conclure que le rendement des impôts est revenu à ce qu'il était en période normale.

La force financière et économique de la France se fait jour de toutes parts.

Il y a huit jours, nous signalions la reprise notable, en avril, des recettes brutes des cinq grands réseaux non affectés directement par la guerre. Alors que, en avril 1914, ces recettes se chiffraient par 117,450,000 francs et qu'elles avaient fléchi à 105,802,000 francs en avril 1915, nous les voyons se relever à 125 millions 204,000 francs en avril 1916.

Sur un mois d'année normale, 1914 par exemple, la plus-value des recettes en avril 1916 est de 7,754,000 fr., soit 6 20 o/o; pour le mois précédent de 1916, l'augmentation sur mars 1914 n'était que de 4,182,000 francs, soit seulement 3 70 o/o.

La même augmentation se constate sur les Compagnies du Nord et de l'Est, dont le trafic est cependant très sérieusement affecté par l'occupation allemande et les opérations militaires.

Les recettes de la Compagnie du Nord, en avril dernier, ont augmenté de près de 10 millions et celles de la Compagnie de l'Est de près de 7 millions sur avril 1915. Bien que ces chiffres affectent pour 70 o/o environ les recettes d'ordre militaire, ces résultats sont satisfaisants puisque, malgré l'activité des transports de guerre, les recettes commerciales ont cependant progressé d'un mois à l'autre de 30 o/o environ.

La libération du territoire français, si vaillamment poursuivie par les troupes anglaises et françaises, accentuera ce mouvement de reprise dans un avenir que nous aimons à croire prochain.

A ces divers indices d'un renouveau économique et financier, nous pouvons ajouter la belle allure de la Bourse, qui consolide actuellement la forte étape de hausse qu'elle a parcourue et qui demeure encore assez active dans les compartiments bancaire et de transports, et sur les grandes valeurs de placement: Obligations de la Ville de Paris, titres de nos grandes Compagnies de chemins de fer.

La Rente Française 5 o/o tient toujours la tête du marché; pour la semaine, elle a encore gagné un tiers de point à 90 90.

C'est d'un heureux augure pour le futur emprunt, qui sera émis vraisemblablement au début de l'automne. Du reste, les disponibilités sont très abondantes, comme le démontre la réduction à 4 o/o des taux de reports à la dernière liquidation, et constituent, avec les diverses manifestations de la puissance financière et économique de la France que nous venons d'esquisser, un faisceau de conditions très favorables à un appel au crédit.

Obligations de la Défense Nationale

Prix net à payer:

1re quinzaine d'août	Fr	96 80
2e quinzaine d'août		94 51
1re quinzaine de septembre		94 72

Paiement du coupon semestriel, le 16 août.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAIL.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le, de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, répondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile ; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.

BOITE AUX LETTRES

Nanette. — Il vous faut d'abord détruire vos pellicules, cause de la chute de vos cheveux. Employez donc l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella, en vente chez l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, qui les fera également pousser et en retardera la décoloration.

Nina. — 1° Non, le henné n'enlève pas les ondulations naturelles. 2° La Poudre Nildé naturelle.

Un partisan du duc d'Orléans. — Il faut persévérer, ce n'est pas au bout de ce temps que vous pouvez obtenir un résultat. Essayez, si vous voulez, la recette suivante : toilette à l'eau très chaude et au savon de Panama, puis frictions avec : 100 grammes d'alcool à 60°, 50 grammes d'alcool de mélisse, 10 grammes de résorcine et 2 grammes de chloral.

Une amie. — Pour apprendre rapidement et bien la sténodactylographie et la comptabilité, adressez-vous, de notre part, à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

Pierrette M... — Il n'existe pas de produit de ce genre.

Gaston. — Villa Arnaga, à Cambo (Basses-Pyrénées).

Lib. — Voyez ma réponse à « Un partisan du duc d'Orléans ».

Mme Renaud. — Employez la Véritable Eau de Ninon, recette de la beauté légendaire de Ninon de Lenclos, qui embellit la peau, empêche et efface les rides, boutons et taches de rousseur. Son prix est de 6 fr., franco 6 fr. 50, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Une abonnée. — Je ne connais pas les effets de ce produit, mais faites plutôt des applications, soir et matin, avec du jus de citron. Pour atténuer l'effet un peu vif du citron ajoutez un peu de glycérine ou d'eau de rose.

Guy Blas, 4-3-16. — Non, rien à faire. Impossible de changer la conformation du pied.

Jean-Pierre. — Pour parfumer votre tabac, demandez à Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin, ses Tubes d'Essences. Je vous recommande aussi son Eau de rose pour les soins de la toilette.

Un admirateur de Loti. — P. Loti, rue Saint-Pierre, à Rochefort. René Bazin, 6, rue Saint-Philippe-du-Roule. Tous les deux sont bien, mais n'étant pas du même genre, ne peuvent être comparés. En tout cas, vous pouvez les lire tous les deux.

Cousine Nora. — 1° La Véritable Eau de Ninon, voyez ma réponse à Mme Renaud. 2° Une légère couche de crème avec un peu de poudre, voyez ma réponse à Colette. 3° Pour la recoloration de vos cheveux, adressez-vous à M. H. Chabrier, 68, passage Jouffroy.

Colette. — La crème non grasse de Mme Rambaud ne ressort pas et conserve la peau souple et fraîche. Avec sa poudre de riz sans bismuth vous aurez le teint que vous enviez. Crème à fr. 50 et 4 fr. Poudre 3 et 5 fr. 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Joor. — La Delphinine, chez Langlois, boulevard de la Madeleine, Paris.

Lectrice embarrassée. — Je vous conseille la comptabilité ou la sténographie. Vous êtes sûre d'une formation sérieuse à l'Ecole Pratique, 45, rue de Rennes.

L. T. C. A. — La Pâte Epilatoire Dusser, 10 fr. la boîte, 5 fr. la demi-boîte.

Une abonnée R. F. — 1° L'eau oxygénée. Je ne connais pas ce dépilatoire, mais je doute que le procédé soit bon. 2° Cela dépend de la nature des boutons, mais je préférerais les bains de son ou d'amidon. 3° Lotionnez-vous deux ou trois fois par jour avec le mélange suivant : 10 grammes de borate de soude, 50 grammes de glycérine neutre dans un litre d'eau de rose. N'employez que de très bon savon, faites vos ablutions à l'eau bouillie. 4° Voyez ma réponse à Colette et usez de cette crème, changez également de poudre de riz si celle dont vous me parlez ne convient pas à votre peau.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Coupe, couture, corset, mode, broderie. *Patrons.* Ecole Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris.

Les Carrières Féminines

La France commerciale va subir d'innombrables vides qu'auront à combler des jeunes, des femmes et des hommes jusqu'ici éloignés des affaires : il faut les préparer. Beaucoup, qui habitent la province, ont l'étoffe d'excellents Comptables, Sténo-Dactylos, etc... Pourvus d'une instruction primaire mais suffisante, leur sérieux et leur aptitude au travail les feraient rechercher des Chefs de Maison et les arriveraient rapidement à des situations enviables. Mais ils ne peuvent se déplacer pour s'instruire : c'est alors qu'intervient si heureusement l'enseignement par correspondance dont il nous a été donné d'apprécier les excellents résultats. C'est l'apprentissage chez soi, rapide, sans frais ni déplacement, même à temps perdu. Nous ne saurions assez le recommander.

Demander le programme gratuit M aux Etablissements Jamet-Buffereau, initiateurs de ces méthodes : à Paris, 96, rue de Rivoli ; à Nancy, 20, faubourg Saint-Jean ; à Bordeaux, 67, cours Pasteur ; à Marseille, 15, allées de Meilhan, où vient de s'ouvrir une succursale qui va doter la région du Sud-Est d'un établissement de premier ordre.

UN DANGER!

« Vos reins sont *une région dangereuse* qu'il est nécessaire de surveiller constamment. »

Le travail quotidien fatigue les reins et cette fatigue est souvent mal supportée par ces organes si délicats. Ils sont de même rapidement touchés à la suite de surmenage, de refroidissement ou de fatigue en général.

Si vous vous sentez abattu, nerveux, irritable, si vous souffrez de maux de tête, de douleurs aiguës dans le dos lorsque vous vous baissez ou vous relevez, si vous éprouvez une douleur sourde ou lancinante dans le bas du dos, ce sont autant de bonnes raisons pour suspecter vos reins d'être faibles. Les reins *(vulg. rognons)* qui ne fonctionnent plus normalement sont également la cause de la sciatique, du rhumatisme, des douleurs dans les membres, des raideurs dans les articulations, des gonflements de l'hydropisie, des troubles urinaires, de la gravelle et de bien des troubles nerveux. Ces premiers symptômes ne devraient jamais être négligés, sinon c'est la porte ouverte à l'hydropisie ou au diabète et au mal de Bright incurables. Néanmoins, on peut guérir des reins affaiblis en les soignant à temps.

Les Pilules Foster pour les Reins sont d'un grand secours pour l'homme fatigué et la ménagère surmenée. Elles régénèrent les reins et régularisent leurs fonctions. Elles les aident à filtrer du sang les poisons et les impuretés trop souvent cause de maladies. Leurs bons effets se font souvent sentir immédiatement, et les reins activés et fortifiés sont pour l'homme comme pour la femme un aide précieux dans leurs travaux.

Les Pilules Foster n'ont aucune action sur les intestins. Elles font une seule chose et la font bien : elles nettoient et régénèrent les reins. Elles sont un excellent médicament pour les hommes comme pour les femmes et peuvent être données aux enfants en toute confiance.

Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris (Ternes).

LES·ANNALES



DICTÉE CONFIDENTIELLE

13 Août 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

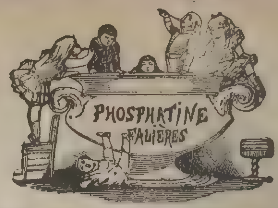
Le N° 25 Cent.











LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE... 18 fr. | 9 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

ÉDITION DE LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION POSTALE..... 22 fr. | 11 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

N° 1729. — 13 AOUT 1916



LA RENTRÉE DE M. ANATOLE FRANCE A L'ACADÉMIE

De gauche à droite : MM. Marcel Prévost, De Ségur, Jean Richepin, Anatole France, Ernest Lavisse, Brieux, Frédéric Masson.

La Rentrée d'Anatole France
A L'ACADÉMIE

M. Anatole France a été accueilli par ses confrères avec la plus franche cordialité. Ce retour et cet accueil sont de nouvelles manifestations de l'« Union sacrée »... L'éminent écrivain a réuni quelques-unes des belles pages consacrées par lui aux choses de la guerre. Nous détachons de ce recueil, intitulé Sur la Voie Glorieuse, *les lignes qu'on va lire et dont nos lecteurs apprécieront la vigoureuse et délicate ironie.*

XERXÈS et DÉMARATE

Xerxès, à la tête d'une immense armée, envahit la Grèce. Ayant appris que Léonidas, roi de Sparte, s'apprête à défendre contre lui le défilé des Thermopyles, il fait venir Démarate, fils de l'ancien roi des Spartiates, exilé de son pays et lui tient ce discours :

Tu sais que les Grecs, rassemblés pour défendre ce défilé, sont commandés par Léonidas. Un espion, envoyé par moi, a observé ceux d'entre eux qui se tenaient de ce côté du mur qu'ils ont élevé pour fermer le passage. C'étaient des Spartiates. Ayant posé leurs armes contre ce mur, ils se livraient nus à des jeux athlétiques ou se peignaient soigneusement les cheveux. Je ne puis croire qu'ils se préparent ainsi à mourir en combattant. Ils me paraissent au contraire agir d'une façon très ridicule, et j'augure qu'avant quatre jours ils se seront retirés. Qu'en penses-tu, Démarate?

DÉMARATE. — O Roi, dois-je te faire une réponse agréable ou une réponse véritable?

XERXÈS. — Dis la vérité, et je te promets que tu n'auras pas à t'en repentir.

DÉMARATE. — O Roi, ne crains pas de ma part une parole feinte. Je t'ai déjà dit quels hommes étaient les Grecs. Ils ne nourrissent point de vastes désirs, et se contentent de ce qu'ils possèdent. Ils craignent la Némésis divine qui abaisse ceux qui s'élèvent trop haut, et ils gardent en tout la mesure. La sagesse est leur fidèle compagne ; elle les préserve de subir la tyrannie au dedans et de l'exercer au dehors. Mais quand je t'ai annoncé, ô Roi, la manière dont ils se comporteraient à ton égard, tu t'es moqué de moi. Ecoute-moi, cette fois, plus favorablement. Ceux-ci sont venus défendre ce défilé contre toi, et c'est à quoi ils se disposent. Or telle est leur coutume : avant de faire le sacrifice de leur vie, ils ceignent leur tête de bandelettes et de couronnes.

Xerxès interroge Démarate sur les Grecs, sur les forces qu'ils sont en mesure de lui opposer, et sur les querelles qui les divisent.

DÉMARATE. — Il est vrai, ô Roi, que, jugeant d'après leur sentiment de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, les Grecs se querellent souvent et luttent ville contre ville, citoyens contre citoyens. Il est vrai que le peuple d'Athènes n'est pas unanime sur la manière dont il convient de gouverner la ville. Parmi les citoyens, les uns regrettent les tyrans et prétendent réserver le pouvoir aux hommes bien nés ; les autres, conduits par des orateurs brillants d'intelligence et d'audace, s'efforcent de maintenir le gouvernement populaire ; et il est vrai encore que ceux-ci l'ayant emporté, des hommes ont été exilés, qui passaient pour justes. Mais ces dissensions ont cessé à ton approche, ô Roi. Les chefs de l'aristocratie ont été rappelés dans leur patrie, et ils la gouvernent aujourd'hui de concert avec les amis du peuple.



Anatole France, dessin de Pierre Calmette.

XERXÈS. — Que m'importe! Le ciel est pour moi. Seuls entre les hommes les Perses connaissent les vrais dieux. J'ai donné aux dieux immortels les plus sûrs témoignages de ma piété. Je leur ai sacrifié des chevaux blancs et de jeunes hommes afin qu'ils me donnent la victoire. Les Grecs n'adorent ni le soleil, ni les astres, et ils sont très ignorants dans les choses divines. Les Athéniens ne font rien d'agréable aux puissances célestes et se refusent à verser le sang des victimes humaines. Ils se sont souillés chez les Lydiens d'impiétés horribles. Ils ont incendié, à Sardes, les temples et les Bois sacrés. Le ciel les punira de leurs crimes et leur perte est assurée. Je porterai la guerre contre eux, afin d'acquérir devant les hommes une haute renommée et d'apprendre à tous les peuples ce qu'il en coûte d'envahir un pays qui m'appartient. Mon dessein est de conquérir non seulement la Grèce, mais toute l'Europe. L'Europe est belle, le ciel y est doux et la terre fertile; on y cultive toutes sortes d'arbres fruitiers. De tous les mortels, je suis seul digne de la posséder.

DÉMARATE. — O Roi, prends en bonne part ce qu'il me reste à te dire. Ecoute, je te parle comme à un hôte sacré. Roi, ne te venge pas trop cruellement des Athéniens. Les vengeances des hommes sont odieuses aux divinités. Fils de Darius, si tu te crois un dieu, si tu crois commander à une armée d'immortels, tu n'as que faire de mes avis. Mais si tu reconnais que tu es un homme et que tu commandes à des hommes, songe que la fortune est semblable à une roue qui tourne sans cesse et renverse ceux qu'elle avait élevés. Il n'est jamais arrivé, il n'arrivera jamais qu'un mortel, de sa naissance à sa mort, éprouve un bonheur constant. Aux têtes les plus hautes sont réservées les plus terribles calamités. J'ai parlé parce que tu m'y avais contraint. Maintenant puisse advenir ce que tu désires, ô Roi!

Sur ces mots, Xerxès congédia Démarate sans colère. Il n'était point irrité contre lui parce qu'il le croyait hors de sens.

Pourtant il s'aperçut bientôt que le Spartiate ne s'était point trompé. Les Grecs, demeurés fermes et résolus, eussent barré le passage si un homme de Malis, nommé Ephialte, n'eût découvert à Mardonius un sentier peu connu qui n'était point gardé et par lequel les Barbares pénétrèrent en Grèce. Se voyant tournés, les Grecs se retirèrent pour combattre ailleurs, à l'exception de 400 Thébains, des 700 Thespiens et des 300 Spartiates qui eurent pour agréable de faire à la patrie le sacrifice de leur vie. Les Perses s'étant emparés d'Athènes, vide de combattants, massacrèrent les vieillards, pillèrent le temple et incendièrent la citadelle. Cependant les Athéniens, retirés sur trois cent quatre-vingts galères, détruisirent dans le détroit de Salamine douze cents vaisseaux perses.

Xerxès repassa seul en Asie dans la barque d'un pêcheur. Il laissait Mardonius en Grèce avec trois cent mille hommes. Les Barbares ravagèrent l'Attique, brûlèrent ce qui restait d'Athènes et passèrent en Béotie. Un an après la fuite du grand Roi, Mardonius fut vaincu et tué à Platée, au pied du Cithéron. Et le même jour les Athéniens et les Spartiates alliés coulèrent au promontoire de Mycale les navires perses qui avaient échappé au désastre de Salamine.

Ainsi se vérifièrent jusqu'au bout les paroles de Démarate. Ni l'abondance de l'or, ni le nombre des navires, ni la multitude des hommes ne prévalurent contre le courage et la sagesse des Grecs.

L'Europe cessa d'entendre une menace insolente et ne craignit plus de subir le joug des Barbares.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

La Terreur

Nous plaçons, cette semaine, sous vos yeux, de tristes images : des vues de la malheureuse Arras, qui n'est qu'une ruine et de Lille, moins abîmée, mais plus misérable, puisqu'elle agonise sous le talon prussien. Le récit des persécutions barbares dirigées contre les habitants de cette ville, nous a indignés, mais ne nous a pas surpris. Il fallait s'y attendre. Elles étaient annoncées. Vous souvenez-vous d'une certaine brochure, parue l'an dernier à Vienne et autour de laquelle on ne fit peut-être pas assez de bruit? L'auteur, député et journaliste si j'ai bonne mémoire, indiquait aux deux empereurs un moyen efficace et facile d'imposer au monde une paix honorable, c'est-à-dire une paix « chargée d'honneurs », c'est-à-dire une paix inacceptable. « N'avons-nous pas des otages? osait-il écrire. Nous possédons la Belgique, la Serbie, la Pologne, le nord de la France. Des millions de femmes, d'enfants, de vieillards y vivent et y subissent notre volonté. Resserrons l'étau qui les broie. Fermons nos cœurs à toute pitié. Soyons cruels. Et nous verrons ces êtres inoffensifs, devenus esclaves, joindre les mains, supplier leurs compatriotes, leurs frères de mettre fin à cette intolérable torture, en acceptant les conditions de l'Allemagne victorieuse. » On répugnait à croire qu'un si monstrueux chantage pût s'exercer... Mais de quelle scélératesse les Austro-Germains ne sont-ils pas capables? Menacés de l'inévitable écrasement, conscients d'un péril que chaque journée aggrave, pressés d'en finir, ils ont recours aux expédients désespérés. D'ailleurs, l'abus de la violence est conforme au programme qu'ils s'étaient tracé. Relisons leurs théoriciens. D'abord, l'infaillible oracle, Clausewitz : « On ne saurait, sans commettre une absurdité, introduire dans la philosophie de la guerre un principe de modération. » Le général von Hoffmann n'use pas de périphrases, il va droit au but : « Quand la guerre nationale a éclaté, le terrorisme est une méthode nécessaire. » Daniel Frymann vise nettement notre pays : « Nous exigerons la cession d'autant de territoires français qu'il nous en faudra pour être toujours en sûreté. Ces territoires seront évacués par tous leurs habitants. » K.-F. Wolff déclare avec férocité que « le conquérant doit travailler à l'anéantissement politique et ethnique des vaincus ». Remontons... Interrogeons les philosophes allemands d'hier. Nous découvrons chez l'un d'eux — chez l'illustre Nietzsche — cette hideuse déclaration :

« Qui donc arrivera à quelque chose de grand, s'il ne sent pas en lui la force et la volonté d'infliger de grandes souffrances? Savoir souffrir, c'est la moindre des choses; de faibles femmes, des esclaves même y réussissent souvent à merveille. Mais ne pas s'effondrer dans la tristesse et dans l'incertitude intérieures, quand on inflige une grande douleur et quand on entend le cri de cette douleur, — voilà qui est grand, voilà qui appartient à la grandeur! »

Je suppose que les Français, qui se proclamaient nietzschéens avant août 1914, vomiront désormais le nietzschéisme. Il aura fallu, pour les guérir, que le sang des martyrs coulât à flots. Maintenant, la preuve est faite. L'acte teuton, la pensée teutonne se tiennent étroitement et dérivent l'un de l'autre. Les tortionnaires de Lille exécutent ce que les professeurs ont froidement conçu dans le silence du cabinet. Ils collaborent à la même œuvre. Or, l'abîme où se précipite l'Allemagne, elle l'a creusé. Folle d'orgueil, elle prétendait semer partout l'épouvante. Elle raillait « la méprisable petite armée du maréchal French ». La méprisable petite armée compte aujourd'hui d'innombrables soldats. Les Allemands se sont fait haïr plus qu'ils ne se sont fait craindre. En harcelant les Anglais sur terre et sur mer, ils les ont déterminés à accomplir un effort qui, sans la perpétuelle provocation des zeppelins et des sous-marins, eût été moins énergique.

De cette erreur fondamentale découle leur perte. Au lieu d'intimider l'ennemi, ils l'exaspèrent et le rendront implacable. La terreur ne sévit impunément qu'alliée à la force. Malheur à ceux qui y ont recours, si leur puissance faiblit. Alors toutes les colères, toutes les rancunes qu'elle a provoquées grossissent et se déchaînent. Un immense cri s'élève, réclamant le châtiment des Barbares, exigeant des représailles. Cet orage grondait depuis longtemps sur la tête de Guillaume II. Voici qu'il tourne au cyclone. L'horreur des vêpres lilloises, l'assassinat du capitaine Fryatt excitent des appétits de vengeance qui ne peuvent plus se contenir. La mesure est comble. Un désir, qui ne s'exprimait jusqu'ici que timidement, prend corps, jaillit du cœur des mères, de la conscience des peuples, du besoin de justice épars dans l'univers... Ce vœu, c'est que le monarque, inspirateur de tant d'ignominies, soit frappé personnellement, que sa couronne n'écarte pas de lui la peine qu'il a méritée, mais au contraire qu'elle le désigne à la rigueur de ceux qui seront appelés à le condamner... Les paroles terribles prononcées le 1er août par M. Asquith sonnent, dès aujourd'hui, comme un glas aux oreilles du kaiser :

« Lorsque le moment attendu arrivera, le gouvernement britannique traduira devant le tribunal de l'Europe les auteurs responsables de ces atrocités, quels qu'ils soient et quelque position qu'ils occupent. L'homme qui a autorisé un système permettant de si grands crimes est le plus coupable de tous. »

Voilà Guillaume averti. Il expiera. Ses protestations hypocrites, ses plaintes, ses larmes, — car nous le verrons pleurer, — ne désarmeront pas ses juges. Souverain déchu, effondré sous les malédictions et les huées, il assistera au naufrage de ses rêves. On ne lui fera pas l'honneur de discuter avec lui. Entouré de ses complices, — son fils, sa noblesse et les chefs de son armée, — il écoutera l'arrêt motivé qui les clouera tous, maître et valets, au pilori de l'histoire et les retranchera de l'humanité.

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXVII
AUTOUR DE LA SUISSE NEUTRE

9 août 1916.

Mon cher ami. Le voyage que j'ai fait en Suisse, où j'avais été invité à porter la parole française, m'a valu les criailleries de la presse allemande. Ce n'est pas la première fois que cet honneur m'advient. Il y a quelques années, pour avoir affirmé à Dombasle, avec toute la prudence du langage officiel, la foi de la France dans des destinées réparatrices, je fus pris à partie par les reptiles qu'un dressage habile tient toujours en haleine. Cette espèce a grandi avec la guerre. Elle fait son métier et elle dément le proverbe, puisqu'elle prouve qu'il y a à la fois de sots métiers et de sottes gens. Les *querelles d'allemands*, ce genre tout spécial d'une industrie nationale qu'aucun autre pays n'a égalé, ne sont pas réservées à la seule diplomatie. Elles s'exercent sur tout et elles sont devenues un moyen de gouvernement. Quand on se défend contre elle, l'Allemagne allègue qu'on la provoque. Aussi a-t-elle une façon d'entendre la neutralité des autres qui, pratiquée selon son goût, ne tendrait à rien de moins qu'à asservir les consciences et à étouffer toute indépendance de jugement.

La Suisse s'est révoltée contre cette prétention. Les cantons alémaniques, où l'usage presque exclusif de la langue allemande a permis pendant trop longtemps les mensonges d'une propagande effrénée, ont fini par comprendre les origines, les responsabilités et les desseins de la guerre que l'Allemagne a déchaînée sur le monde. Ils rejoignent peu à peu, sous l'influence de la vérité, le sentiment que la Suisse romande avait éprouvé dès la première heure. Un régime politique constitué en Confédération exige, avec des égards réciproques, beaucoup de tact et beaucoup de prudence. Il y règne le souci de ne rien faire ou de ne rien dire qui risque d'affaiblir le lien commun. Les mouvements d'opinion, retenus par cette prudence nécessaire, y sont plus lents qu'ailleurs. Mais, moins prompts à s'affirmer, ils ont une force plus durable, qui ne cède pas.

La Suisse tout entière a vivement ressenti le chantage que l'Allemagne, où décidément la difficulté de vivre s'accroît tous les jours, voulait exercer sur elle. Des yeux se sont ouverts qui jusque-là étaient restés obstinément fermés. L'Allemagne a raté son coup, mais elle a surtout, pour avoir voulu trop oser, perdu une grande partie de l'influence morale qui lui restait dans certaines régions de la Suisse. Je me garde bien de penser que tout moyen d'action lui soit interdit. Je n'ai pas de ces illusions et je sais qu'un affront subi excite plus qu'il ne la rebute la propagande allemande. Mais elle ne s'en est pas moins fait un tort qu'elle ne réparera pas.

C'est l'erreur de l'Allemagne, son erreur traditionnelle et incorrigible, de ne pas tenir compte de la force morale. Elle joue cyniquement et brutalement avec la dignité des peuples ou avec leur liberté. Les avantages militaires que lui a donnés la violation de la neutralité belge ne sont rien à côté du dommage qu'elle lui a causés dans l'opinion du monde. Les lourds canons à tir rapide, les zeppelins et les sous-marins, les mitrailleuses et les gaz asphyxiants, n'ont pas réussi à tuer l'idéalisme sur la terre. Déjà en Italie, j'avais pu mesurer l'émotion, l'indignation et l'action produites par l'invasion de la Belgique, accompagnée de crimes dont l'horreur se révèle chaque jour. J'ai rapporté de Suisse la même impression. C'est l'honneur de ce petit pays, si grand par la générosité des sentiments, de n'être pas resté insensible à une infortune née d'une épouvantable injustice. Quel que soit l'endroit où l'on prononce le nom belge, on est assuré d'y trouver de l'écho. Comment en pourrait-il être autrement ? Il y a un rapprochement de faits et de dates qui prend, même simplement exposé, une signification particulière. J'en ai fait, à Genève et à Lausanne dans des conférences publiques, mais bien souvent ailleurs dans des conversations intimes, l'expérience décisive. Mon seul étonnement est, ou qu'on n'y ait pas pensé plus tôt, ou qu'on n'y ait pas insisté davantage.

Quand la Belgique, brutalement mise en demeure par la sommation allemande d'ouvrir son territoire aux armées du kaiser, préféra le péril au déshonneur, elle déclara qu'elle était « fermement décidée à repousser par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte à son droit ». La Suisse, dont tout danger immédiat paraissait écarté, mais à laquelle les soucis de l'avenir imposaient une attitude, fit, de son côté, une déclaration. Je vous en rappelle le texte, trop souvent oublié : « En vertu du mandat spécial qui vient de lui être décerné par l'Assemblée Fédérale, le Conseil Fédéral déclare formellement qu'au cours de la guerre qui se prépare, la Confédération suisse maintiendra et défendra par tous les moyens dont elle dispose la neutralité et l'inviolabilité de son territoire. » La neutralité de la Suisse a été garantie par les traités de 1815; la neutralité de la Belgique a été instituée par les traités de 1831 et de 1839. Différence de dates, mais analogie de situations et similitude de droit. D'ailleurs, il y a, pour la Suisse et pour la Belgique, à la fois des droits et des devoirs. Une neutralité garantie est aussi une neutralité qui se défend. Aucun des deux pays n'a tenté de se dérober à ses obligations. Et, ce qui est frappant, c'est qu'ils ont, l'un et l'autre, défini un même devoir par une même formule. La Belgique défendra sa neutralité *par tous les moyens en son pouvoir;* la Suisse maintiendra et défendra son inviolabilité *par tous les moyens dont elle dispose.* N'est-ce pas la même chose? Plus heureuse que la Belgique, la Suisse n'a pas subi l'invasion. Attaquée comme elle, elle se fût défendue comme elle. Les déclarations des deux gouvernements sont du même jour : elles sont entrées dans l'Histoire le 4 août 1914. Etonnez-vous après cela de l'émotion que l'on provoque en Suisse, dans presque toute la Suisse, quand on évoque les souvenirs tragiques de la Belgique, ce martyr héroïque du droit!

Si je n'avais encore dans l'oreille le bruit des applaudissements qui ont, à Genève et à Lausanne, acclamé la Belgique et la France, je pourrais croire à la légende de la froideur du tempérament suisse. J'accorde pourtant que les Suisses sont moins expansifs que leurs voisins italiens. Mais la sobriété des gestes et la modération des cris n'excluent pas la chaleur des sentiments et, à plus forte raison, la liberté, la fierté, et la dignité du jugement. Nous sommes jugés et nous gagnons à l'être. Ne nous plaignons pas que le temps ait été long, puisque le temps, en Suisse comme ailleurs, a travaillé pour nous. Et surtout ne croyons pas, ne croyez pas, si vous en recueillez l'expression, à de certaines légendes. Il est tôt fait de dire que la Suisse ravitaille l'Allemagne, mais la justice et l'exactitude d'une affirmation ne se mesurent pas au ton tranchant qui l'énonce. Il faut se garder de généraliser des faits particuliers. La Suisse est officiellement et loyalement neutre. Peut-on rendre son gouvernement et le pays tout entier responsables de quelques abus de négoce? N'y en a-t-il pas eu même dans les pays belligérants, où la spéculation et l'appât du gain ont excité l'inconscience criminelle de quelques rares, mais lamentables convoitises?

Au fond et au vrai, la Suisse souffre de la guerre. Je ne compare pas ces souffrances, qui lèsent seulement des intérêts, aux deuils douloureux qui ont meurtri nos âmes. Mais la situation de la Suisse est difficile. Placée entre quatre pays qui sont en guerre, elle supporte les frais et elle subit les entraves d'une mobilisation partielle sans être en guerre elle-même. Il n'est pas de situation plus délicate et, à la longue, plus irritante. Pourtant, la Suisse ne s'irrite pas. Quand elle songe aux autres, surtout à ceux qu'elle aime, elle les plaint sans se plaindre. Son industrie hôtelière traverse une crise dont les conséquences se font sentir partout. La Suisse n'en reste pas moins généreusement hospitalière. Et c'est, à l'heure où nous sommes, son trait essentiel. Tandis que des millions d'hommes se tuent sur tant de champs de bataille, il y a un coin de terre où l'humanité, respectée et soulagée, n'a pas perdu ses droits. Je vous y ferai pénétrer et je ne doute pas que votre gratitude et votre admiration n'égalent celles qu'un instructif voyage m'a inspirées. Ce que l'on voit confirme, mais dépasse ce que l'on lit. Il faut être allé sur place pour savoir tout ce que la Suisse, fidèle à ses plus nobles traditions, a ajouté, au cours de cette guerre, à son renom de charité active et de cordiale hospitalité. Elle a vraiment enrichi son patrimoine moral.

LOUIS BARTHOU,
Ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

Anniversaire

2 Août 1916.

Ma chère cousine,

Je vous écris aujourd'hui, en ce deuxième anniversaire de la guerre... Il fait doux, le soleil par-dessus les toits est lumineux, les pavés de Paris brûlent... Et l'on se souvient... Tant d'événements douloureux et glorieux ont rempli ces deux années qu'on ne sait plus en mesurer la durée ni les placer dans l'espace. Les jours ont, à la fois, la valeur et la plénitude des siècles et la rapidité haletante d'une course. Il semble qu'hier encore on songeait à ces fameuses vacances, jamais prises, au seuil d'un été immortel, et que cependant toutes les heures inoubliables d'angoisse, vécues pendant ce temps, aient glissé comme des ombres.

La vie est tellement autre, que l'on n'ose marquer ces deux années à la dose habituelle : « C'était avant la guerre... » dit-on. Et, ensuite, on entre dans l'enceinte sacrée, dont on ne connaît pas encore la limite, et qui contient le jeu de toutes les passions humaines... Tout, même les sentiments, tout a changé de valeur..., on souffre comme jamais peut-être on n'a souffert, et pourtant on retrouve parfois la joie innocente des enfants... On rit de ce rire sain, courageux, qui est comme une soupape de sûreté à l'explosion universelle de douleurs qui fait trembler le monde. On a une âme de guerre qui ne ressemble plus à celle des temps heureux..., les points de repère des saisons, des fêtes célébrées en famille, des anniversaires, des vacances n'existent plus... Une seule chose tient haut tous les cœurs : la Victoire... Et, jusque-là, drames, deuils, chagrins, joies comptent à peine et se confondent dans une même attente... Les événements ont perdu leur intérêt particulier pour n'être plus que les gouttes d'eau qui iront de rivière en fleuve, faire la force irrésistible de la mer... Et c'est pourquoi ces longs jours d'épreuves passent étrangement vite... Ils sont comme un rêve lourd que guette le réveil aux clartés d'aurore...

On songe : « Deux ans déjà, est-ce croyable?... » En même temps que le pauvre cœur répond : « Seulement deux ans et avoir déjà battu de tant de peines! »

En vérité, est-ce l'anniversaire de deux siècles ou de deux jours que notre pensée voudrait évoquer?... On hésite... Ce qui est sûr, c'est que ces deux années sont le prologue d'une minute inouïe, qui ne tardera plus et qu'on espère avec une intensité folle.

Combien de choses se sont passées en ce cycle qui restera légendaire dans l'histoire! La tête tourne à essayer de les fixer et par un phénomène étrange, quelques tableaux seuls se détachent, et ce sont peut-être les plus puérils; on se rappelle : « J'ai vu cela que je ne reverrai jamais plus. », et l'on s'émerveille de s'être déchiré les mains à des ronces miraculeuses...

Toute ma vie, je garderai dans les yeux certaines visions de Paris... C'est le boulevard, le soir de l'assassinat de Jaurès..., la foule frémissante, pressée, déferlant par grandes vagues houleuses devant *Le Matin* pour y lire les nouvelles jetées en pâture aux passants par la mode des affiches lumineuses... Oh! le bruit passionné de cette foule... et la fièvre, et l'électricité qu'elle dégage! et la pureté de ce ciel plein d'étoiles couvrant la tragédie qui se déroule, là, sur la pauvre machine ronde toute bouleversée, comme à l'approche du cyclone quand les feuilles commencent à tournoyer dans le vent! Et l'on se demandait, anxieux : « Si la guerre est déclarée, quelle sera l'attitude de cette foule?... auront-ils la foi, tous ces êtres noirs qui se profilent en ombres chinoises sur la crudité aveuglante des lumières?... auront-ils la foi ou connaîtrons-nous les horreurs de la guerre civile?... »

Je me souviens encore d'une scène rapide le dimanche de la déclaration de guerre... Un gros homme blond affolé, fuyant éperdu par la rue Montmartre, suivi par des clameurs folles : « A mort le traître! Arrêtez le Boche!... » L'homme, comme une bête traquée, zigzaguait dans la rue et puis, tout à coup, le voilà qui s'engouffre sous une porte cochère qui se referme sur lui. Une armée de gens carillonnent, cognent, grisés de fureur; la porte cède, et toujours je verrai cette meute passionnée forçant la bête sauvage dans son repaire, et les battements de mon cœur devant cette première manifestation populaire.

Je vois encore un Paris adorable de poésie et de solitude, aux premiers jours de septembre!... plus de voitures, plus d'autos, les quais déserts, les rues silencieuses et, débouchant du fond de Neuilly, une immense charrette remplie de foin sur laquelle pêle-mêle se tenaient des femmes, des enfants, une armoire couchée en travers, un petit berceau, des paniers et une cage dans laquelle voletait un oiseau... Ces pauvres gens fuyaient devant l'invasion des Barbares, ils emportaient on ne sait où leur foyer, leurs amours, et ne se doutaient point qu'ils composaient un tableau d'une beauté poignante... et devant cet exode rappelant les temps primitifs, on pensait...: les Barbares au vingtième siècle..., les Barbares dans ce cadre délicieux de civilisation..., les Barbares dans ce Paris unique, arrosé par un fleuve souple, ondoyant et frais, où se profilent les plus beaux monuments du monde... Les Barbares sous l'incomparable coucher de soleil dorant l'Arc de Triomphe et jetant ses rayons de feu à travers les Champs-Elysées..., les Barbares chez nous!... Non! Dieu ne permettrait pas ce sacrilège!...

Je vois encore le bon petit gavroche sautant dans un fiacre le jour de la mobilisation, et criant à tue-tête, sous le nez d'un jeune officier : « Embrassez-moi, mon lieutenant, ça vous portera bonheur... » Le lieutenant, aujourd'hui dort son dernier sommeil dans un pauvre village du Nord pris par les ennemis... Héros entre tant d'autres héros!

Jamais non plus, je n'oublierai certaine nuit sinistre où des autos de bonne volonté ramenèrent du champ de bataille de la Marne, onze soldats blessés dont on ne distinguait plus le visage... Loques de sang, épaves de boue, charniers vivants..., onze étaient étendus à terre, dans le hall de l'hôpital, gémissant, hoquetant, exhalant je ne sais quelle fadeur âcre et pourrie de cadavre... On n'avait point le cœur encore très solide en ce temps-là, et on ne savait trop comment surmonter son dégoût..., et puis, la pitié aidant, on s'attaqua à ces débris humains. L'un d'eux, revenant à lui d'un long évanouissement, vomit à notre visage, un affreux mélange de pus et de sang..., nous nous regardâmes très pâles, et puis le sentiment du devoir l'emporta. Et une de ces jeunes femmes très simplement dit à l'autre : « Je le tiens solidement, allez vous laver... j'irai ensuite. » Nous avons reçu notre baptême du feu cette nuit-là!

Ah! combien de visions brèves surgissent ainsi à ma mémoire..., imagerie divine qu'aucun art n'égalera et dont tous les détails sont marqués dans le coin des grands souvenirs.

Je vois le premier retour du permissionnaire après des mois d'attente et d'angoisse, et puis un jour, l'enfant bien vivant, serré là, entre deux bras qui ne voudraient plus se dénouer... Je vois encore..., mais je n'en finirais pas s'il me fallait tourner tous les feuillets de cet album divin qu'on porte là, sur la place chaude de son cœur... où tant de choses, depuis deux ans, sont dessinées en traits impérissables.

Ma dernière grande vision, fut l'admirable défilé des troupes sur les boulevards le 14 juillet... La foule qui se pressait n'avait plus les rumeurs terrifiantes du soir de Jaurès... Elle était recueillie et ardente comme devant le passage d'une cérémonie sainte...; les femmes jetaient des fleurs, les hommes se découvraient dans un geste pieux, et des milliers de voix chantaient des litanies de gloire et de joie. On applaudissait le passage des troupes, on criait : « Vive Verdun, vive la Russie, vive la Belgique, vive l'Angleterre, vive l'Armée... » Et quand le drapeau passait, c'était plus fort que soi, on pleurait..., on pleurait toute la peine des morts qui avaient préparé le chemin de cette apothéose..., on pleurait les vivants si braves, si beaux, qui donnaient à la France, leur héroïsme et qui demain peut-être, allaient tomber à leur tour pour le salut de la Patrie... On pleurait de saisissement, d'émotion, de respect, devant ce spectacle grandiose qui n'était pas une parade, mais la preuve vivante de nos forces, de nos espérances et d'une gloire chèrement achetée... Chaque musique bouleversait l'âme et l'enivrait..., oui, c'est au son de ces fanfares, de ces clairons, de ces tambours, que nos troupes rentreraient un jour..., bientôt..., peut-être avant la fin de l'année, et qui sait, si le jour de la grande victoire, qui sait si, ce jour-là, les femmes ne seront point faibles... Elles auront tant souffert..., tant aimé..., leur cœur crèvera de joie... Cousine, je vous écris toutes ces choses en ce deuxième anniversaire de guerre. Elles sont de pauvres choses, mais elle ont le mérite d'être vraies — et je vous offre l'humble bouquet de mes souvenirs en attendant celui qui illuminera à jamais cette troisième et dernière année de guerre...

Le Président de la République a terminé sa belle lettre aux armées par ces mots pathétiques : « Gloire immortelle à Verdun qui a préparé l'action commune des armées alliées. Gloire à vous, mes amis qui avez sauvé la France et vengé le droit insulté. »

Oui, gloire à tous nos soldats, ils nous ont fait d'immortels souvenirs.

YVONNE SARCEY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Travail et joie..., voilà les deux mots qui peuvent marquer cette semaine... Beaucoup de blessés nous arrivent de la Somme et nous donnent l'occasion de soins constants. Mais jamais l'hôpital n'est si heureux que lorsque tous les lits sont pris et que la tâche devient difficile. Et puis, le 31 juillet restera marqué d'un caillou blanc dans l'histoire de l'hôpital. Un de nos grands blessés, l'adjudant Marini, reçut la médaille militaire, et ce fut une cérémonie touchante dans sa simplicité. Le commandant Cazenave, auprès de son lit, prononça quelques paroles vibrantes et familiales, et donna l'accolade au milieu des applaudissements émus de tous les malades... Quelques-uns ayant encore une grosse fièvre, la séance fut très courte et absolument à huis-clos. Mais elle est de celles qui laissent une impression profonde dans le cœur...

Ce même jour, nous fêtâmes un événement heureux entre tous pour nous... Notre éminent docteur et ami Raoul Baudet venait de recevoir le ruban de la Légion d'honneur... Chirurgien en chef à l'Hôpital Saint-Louis depuis dix ans, la seule chose qui pouvait étonner, c'est qu'il ne fût pas déjà décoré. Dès le commencement de la guerre, il mit au service des blessés toute sa science, tout son art prestigieux, toute sa bonté aussi. Il soigna non seulement les soldats de l'Hôpital Saint-Louis, mais tous ceux de la Villa Molière, hôpital complémentaire numéro 11, la maison modèle entre toutes. Il soigna aussi nos enfants, et le dévouement qu'il y apporta fut merveilleux. Aussi bien je laisse à penser l'ovation que les soldats firent à leur cher docteur. Dès son arrivée, l'un d'eux s'avança et lui débita un petit compliment fort bien tourné, et une infirmière lui remit au nom de l'hôpital une croix très simple, dont tout le mérite était que chacun y avait accroché une pensée de gratitude... « Cette croix, dit-elle, vous rappellera des victoires quotidiennes et les sentiments d'admiration et d'affection de tous ceux qui ont l'honneur charmant de travailler dans votre ombre... »

Le docteur répondit quelques mots pleins de bonne grâce et d'esprit, et l'on but à la santé de l'armée, cette armée à laquelle nous devons les héros couchés sur ces lits, à laquelle demain nous devrons la Victoire...

Puis l'on s'en fut travailler bien vite à la salle d'opération...

Notre Deuxième Année d'Hôpital

Et voici qu'il nous faut redescendre des hauteurs de la Légion d'honneur aux simples comptes de notre hôpital...

Voici deux ans qu'il dure et nous devons faire notre examen annuel. Or, nous lisons dans le grand livre de Mme Guernieri ceci : Les dépenses totales de l'année ont été de 86,367 fr. 35..., comprenant absolument toutes les dépenses faites à l'hôpital, auxquelles il fallut ajouter les frais de la nouvelle salle d'opération, les achats de matériel et de mobilier, les services de radiographie, les transformations nécessaires pour les différentes installations. Il ne faut pas oublier non plus les dépenses occasionnées par nos *envois au front*, que l'hôpital, comme on sait, prend à sa charge complète... Et si, par exemple, nous trouvons au chapitre Chirurgie, pansements, pharmacie, alcool, drains, etc., etc., la somme totale de 7,339 fr. 95, qui est impressionnante pour une année, en revanche, nous avons une bien douce compensation si nous considérons le chapitre Obsèques..., absolument libre de toute dépense.

C'est à nos chers amis de France et des pays neutres que nous devons ces beaux résultats. Ces 86,367 fr. 35 dépensés, c'est d'eux que nous les tenons, et nous avons encore une réserve de 26,995 fr. 20 qui nous promettent la sécurité pour quelques mois. Il nous est donc particulièrement doux de leur rendre un hommage de fervente gratitude. On nous eût bien étonnés au début de la guerre, si on nous avait prédit que cet hôpital dût tenir plus de deux ans, et très probablement nous ne nous serions pas senti le courage de l'entreprendre... Maintenant, les temps sont changés : nous entrons dans notre troisième année d'hôpital et nous affichons notre 104e liste de souscription avec la même confiance tranquille... Nous savons que nos fidèles cousines de France, d'Amérique et des colonies soutiennent notre cause avec une ardeur charmante et ne nous abandonneront jamais, et vraiment, en considérant notre bilan, nous pouvons garder le souvenir de cette année où tout fut, à l'hôpital, travail et joie.

Je ne voudrais point terminer sans dire ma reconnaissance particulière à l'effort si méritoire de Mmes Rutlidge et Rogers qui, chaque mois, quêtent en faveur de notre hôpital et qui, ce mois-ci, ont encore envoyé une fortune, exactement 1,028 fr. 75, sur lesquels elle nous prie de donner, à notre choix, 250 francs à un hôpital pauvre.

A toutes ces femmes admirables, je répète nos sentiments de tendresse. Nous leur devrons quelque chose de la Victoire et nous ne l'oublierons pas.

Les Envois au Front

Le livre de Mme Nicolle marque aujourd'hui son 32,041e envoi!... Disons la chose bien vite en passant, et signalons plus longuement à l'attention toujours si tendre de nos cousines les demandes que nous ne pouvons satisfaire nous-mêmes parce qu'elles sont trop!

C'est ainsi qu'un officier nous confie trois cents noirs d'un coup... C'est le lieutenant commandant la 2e compagnie du 42e bataillon sénégalais, secteur 24 B, qui nous recommande les bons soldats appartenant à toutes les races de l'Afrique, et qui combattent pour la France :

« C'est nous, le cadre européen, qui remplaçons les parents trop éloignés; nous faisons de notre mieux pour les habituer au climat de France, trop rude pour eux, et les gâter si possible. » Il demande pour ces braves noirs, si peu difficiles à satisfaire, quelques friandises très sucrées, quelques poissons secs, du lait condensé, chocolat... et pour les gradés européens qui les conduisent, livres, revues, et si possible quelques imperméables.

Le *capitaine Paquet, commandant la 19e compagnie du 33e territorial d'infanterie*, nous dit que des hommes de sa compagnie (ils sont 250), lui demandent des marraines, n'en ayant jamais eu malgré leurs 17 mois de front. Ils font de plus appel à la générosité des cousines pour des jeux, lectures, ainsi que des objets de correspondance.

M. Boucher, médecin auxiliaire, compagnie 6/4, 9e génie, s'adresse à la générosité des cousines des Annales pour leur demander un clairon, qui comblerait de joie toute sa compagnie.

L'Adoption des Prisonniers

Voilà bientôt 18 mois que notre œuvre fonctionne et nous sommes pénétrées de joie à la pensée qu'aucune marraine n'a déserté son poste et que nous les retrouvons toutes fidèles auprès de leur filleul, maternelles et vaillantes... jusqu'au bout... Quand même!... Leur tâche est ardue, méritoire et cependant très douce, car elles font œuvre de défense nationale en leur donnant le moyen de dompter la famine, qui est à peu près de rigueur dans les camps allemands.

Voici une recette précieuse que nous envoie un de nos abonnés, M. Dhierges, et qu'il dit avoir copiée dans un livre, *L'Hygiène des Tuberculeux*, par le professeur Daremberg et le docteur Chuquet. Une petite quantité équivaut à un beau bifteck comme valeur nutritive...

POUDRE DE VIANDE

« On gratte au couteau de la viande de bœuf, qu'on fait sécher dans un plat creux, au bain-marie Quand la viande est devenue jaune et dure, il ne reste plus qu'à la piler dans un mortier ou la broyer à plusieurs reprises dans un moulin à café dont la vis est très serrée. On trouve maintenant des broyeurs *(meat chopper)* qui permettent de pulper toutes sortes de viandes. On peut les employer pour mettre en poudre la viande de poulet, de veau, et varier ainsi le goût de la poudre.

» Cette substance alimentaire, quand elle est de bonne qualité, est facilement absorbée et digérée. Comme elle représente quatre fois son poids de viande ordinaire, il en résulte qu'avec un poids de poudre de 100, 150, 250 grammes, on peut réellement absorber 400, 600, 1,000 grammes de viande.

» On peut absorber cette poudre en la mélangeant au lait, ou en la délayant dans de l'eau qu'on peut aromatiser à volonté. »

Et, maintenant, que toutes nos marraines préparent leur poudre de viande...

Grâce au don généreux de M. Marchand, à Bouzanges, nous avons pu envoyer 190 boîtes de conserve de bœuf aux civils de Rastatt dont l'état de privations est indicible, nous raconte Mlle Sablier, qui revient des enfers et n'a plus qu'un souci, sauver les malheureux camarades restés là-bas au camp.

Un don de M. Moret, de Lyon, nous a permis d'envoyer 48 boîtes de lait et deux colis copieux aux Russes du camp Dülmen.

Merci à tous nos chers et généreux donateurs.

A la Brosse ! A la Brosse !...

En deux mots, voici le résultat : La commande totale est de 5,726 brosses, pour un total de 36,494 francs. Nous donnerons le détail des comptes la semaine prochaine.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

104e LISTE DE SOUSCRIPTION

52e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 22 au 29 juillet 1916)

M. Catmouche, Leeds, 2 fr. — Anonyme, Oran, 5 fr. — Mme Marcey, Cayenne, 5 fr. — Mme Girard, Buenos-Ayres, 25 fr. — Mlle Boulogne, 20 fr. — M. Grandidier, Nancy, 5 fr. — Anonyme béarnaise, 10 fr. — Anonyme, Philippeville, 5 fr. — M. Giraud, 20 fr. — Anonyme, 2 fr. — M. Georges Mitchell, Bradfort, 1 fr. 95. — M. Lainé, Nouméa, 3 fr. — Mme Hariot, 2 fr. — M. de la Guéronnière, Baclieu, 15 fr. — M. Artige, Aubenas, 600 fr. — M. Danlos, 10 fr. — Anonyme, 9 fr. — Mlle Rességuier, Bourret, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Un isolé du 108e terr., 10 fr. — M. Dupuy, Montmélian, 15 fr. — Mme Jeanjean, Oued-Dekri, 20 fr. — Mme Jacot, Capetown, 21 fr. 25. — M. Moulis, Mazamet, 5 fr. 50. — Mme Joos. Andréoni, Philadelphia, 10 fr, — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, Rio de-Janeiro, 778 fr. 75. Nous publierons la liste des donateurs dans un prochain numéro.

Total général de cette 104e liste...... 1,610 fr. 45

(A suivre.)

LETTRES
aux
Soldats blessés aux Yeux

TROISIÈME LETTRE (1)

Tu as donc compris maintenant que le mieux pour toi est de te préparer au travail, et tu sais à quelle école tu seras envoyé pour ton apprentissage.

Tu dois te demander combien de temps tu y resteras. Cela dépendra de toi et du métier que tu apprendras. On t'y gardera le moins longtemps possible. Toi même, tu dois désirer y rester très peu de temps : juste ce qui sera nécessaire. Tu y seras très bien. Il ne faudra pas trop t'y plaire et t'y endormir. La place d'un homme est chez lui, auprès des siens, dans sa famille, et non pas au loin, dans un établissement officiel.

Parlons du choix de ton métier.

Si tu étais cultivateur avant ta blessure, il faut rester cultivateur. Ne te laisse pas tenter par les grandes villes : tu le regretterais. Dans les grandes villes, tout est cher, et avec l'argent que tu y donnerais pour le loyer d'une chambre étroite et souvent malsaine tu auras une maisonnette et un bout de jardin, à la campagne. A la ville, si tu travailles au dehors, il te faudra quelqu'un pour te conduire à l'atelier et t'en ramener, à travers les rues encombrées et dangereuses. Si tu travailles chez toi il te faudra un guide pour aller chercher et rapporter ton ouvrage. A la campagne, tu pourras sortir seul, on viendra t'acheter tes produits, tu seras au milieu de gens qui te connaissent; tu y retrouveras la petite amie à qui tu parlais avant la guerre, et si elle a du cœur, elle t'épousera. Si celle-là te manque, tu en trouveras une autre, et dans ta petite maison, tu vivras heureux avec ta femme à côté de toi, et bientôt des petits enfants. Tu cultiveras ton jardin, tu seras connu, choyé, considéré.

Tu te demandes s'il est possible, y voyant mal ou pas, de travailler à la terre. Plusieurs de tes camarades, qui sont dans ton cas, y travaillent et sont contents. Je ne vais te parler que de deux d'entr'eux. L'un est un beauceron, l'autre un habitant du midi.

Le premier s'appelle Bruneau, il demeure à Fresnay-le-Comte dans l'Eure-et-Loir et tu peux lui écrire. Voici, en attendant, un passage d'une lettre que j'ai reçue de lui :

« On peut dire qu'un cultivateur même tout à fait aveugle peut faire beaucoup dans l'intérieur d'une ferme, s'il n'est pas paresseux et s'il n'est pas bête. Il peut nettoyer les cours, il peut aller chercher de l'eau, il peut panser les chevaux et puis les vaches, il peut donner la nourriture à toutes les bêtes. C'est pas difficile de reconnaître avec les mains le tourteau de lin, puis l'orge et le petit lait, le son ou l'avoine, et de savoir aussi avec les mains si les râteliers, les mangeoires sont pleins, et quand on en revient on voit bien, aussi avec les mains, si les bêtes ont mangé. Il n'y a pas besoin de voir clair pour nettoyer le grain, pour mettre les grains dans les sacs en tenant les bords du sac, pour les mettre dans la voiture en les poussant sur la planche. On peut couper les betteraves, et puis vous savez, ici, on fait son pain chez nous, et un cultivateur qui n'y voit plus peut faire la pâte et la mettre dans les paniers.

» C'est certain que, pour le dehors, c'est plus difficile, seulement il y a des choses qu'on croit d'abord qu'elles ne sont pas possibles et qu'on aurait ri avant si l'on vous avait dit qu'on pouvait les faire sans y voir clair; eh bien, après qu'on a essayé trois, quatre fois, qu'on a été bête, trois, quatre fois, on finit par se débrouiller. On peut très bien arracher des betteraves et des pommes de terre, on peut décharger les voitures, et puis pendant la saison on peut faire des liens et puis battre au fléau; quand ce sera le printemps on pourra faner les foins. Je ne peux pas tout vous dire, naturellement, mais ça commence déjà à faire quelque chose, et puis avec ça, quand il pleut ou quand on a du temps on fait des brosses comme on en faisait avec vous à l'hôpital, et jamais je n'aurais cru que j'aurais pu être content comme je le suis maintenant. »

Ecris-lui, je t'en prie. Demande-lui si tout cela est vrai.

L'autre possède plusieurs vaches. « C'est moi, m'a-t-il déclaré sur une lettre, qui matin et soir m'occupe de les traire et de faire le pansage et de leur donner à manger. Pendant la journée, je fais de la brosserie ou bien je vais travailler aux vignes, car sauf la taille, le sulfatage et le soufrage, on peut tout faire. On peut aussi trouver un assez bon rendement dans la basse-cour avec l'élevage des canards et des poules. »

Celui-là s'appelle Tiffereau, et demeure à Cussac (Gironde).

J'ai d'autres attestations à ta disposition.

Donc, un blessé aux yeux peut faire beaucoup de choses à la ferme. Mais il ne peut pas tout faire. Il s'agit de savoir comment il emploiera le reste de son temps.

Il fera des brosses ordinaires, du rempaillage de chaises, du ressemelage et des paniers.

Tout cela, tu peux l'apprendre en quatre mois, si tu es dégourdi. Naturellement, tu n'apprendras pas en quatre mois à faire des chaises de luxe, ni des brosses fines, ni des bottines pour duchesses ou des paniers à broderies. Tu n'en as d'ailleurs pas besoin. Ce qu'il te suffit de savoir faire, à toi cultivateur, c'est la brosse de chiendent que tu vendras à tes voisins ou au chef-lieu de canton, c'est le rempaillage des chaises ordinaires pour le cabaret voisin ou la ferme d'à côté, c'est le ressemelage des souliers de la famille et des habitants de ton village, c'est le panier ordinaire pour le jardin ou le marché.

Mais il faut des outils, un établi, des matières premières, diras-tu. Je le sais bien. L'établi, tu le fabriqueras toi-même avec l'aide du charron. C'est tout simplement une table solide, solidement fixée au mur. Les outils et la matière première, on te les donnera quand tu auras fini ton apprentissage. Si l'école ne pouvait pas te les donner tu t'adresserais à une des Sociétés qui sont créées pour cela et dont tu trouveras les noms à la fin de ma dernière lettre.

Si, avant ta blessure tu étais ouvrier, il faudra rester ouvrier et autant que possible dans ta partie. Je sais bien que tu ne vas pas me croire, mais je te donnerai les adresses et les preuves. Je t'ai dit que nous avions des cordonniers aveugles, nous avons aussi un ébéniste à Angers, des menuisiers à Vichy, des fabricants de pianos, un coiffeur à Saint-Germain-des-Fossés, un électricien à Marseille, un ajusteur mécanicien, des tonneliers, et d'autres que j'oublie.

Les métiers dont les cultivateurs n'apprennent que les éléments, ce qui suffit pour la campagne, tu en pousseras plus loin l'apprentissage, toi qui devras satisfaire les clients de la ville; tu fabriqueras des brosses à habits, des chaises cannées, et de la vannerie fine.

Quoi que tu doives faire plus tard, je te conseille de commencer à faire des brosses, cela te dégourdira les doigts; tu apprendras à toucher, à apprécier le poids, la quantité, la qualité sans le secours des yeux. Et tu auras le grand plaisir de te rendre compte, dès le premier jour, que tu peux faire quelque chose, car après quelques heures de leçons, tu fabriqueras toi-même une brosse qu'on pourrait vendre. Tu n'auras gagné que quelques sous, c'est entendu. Mais trouve-moi beaucoup de métiers où on commence à gagner après quatre heures d'apprentissage.

Quand ce sera venu le moment de décider ton choix pour un métier, tu consulteras ton Directeur. Tu lui diras quelle est l'industrie et quel est le commerce de la ville, et il te cherchera une place.

Ces lettres sont destinées aux cultivateurs et aux ouvriers. Je veux dire tout de même un mot de ce que pourront apprendre, dans nos écoles, les employés. Ils y apprendront la machine à écrire qui leur permettra d'écrire aux voyants et ils apprendront l'écriture Braille pour correspondre avec les autres. Ils pourront ainsi être, plus tard, dactylographes, sténographes, téléphonistes, agents de la télégraphie sans fil, professeurs de langues étrangères, etc., etc...

Je voudrais que tous, mes enfants, vous appreniez le Braille. C'est une écriture avec des points en relief qu'on lit avec ses doigts et qu'on écrit avec un poinçon. Même celui qui a peu besoin d'écrire, même celui qui a quelqu'un à côté de soi pour lui lire le journal devrait apprendre le Braille.

D'abord, pour un cultivateur, pour un ouvrier, c'est très utile, puisqu'il pourra prendre lui-même les notes de ce qu'il aura acheté, payé, vendu, et qu'il pourra lui-même relire ces notes. Celui qui n'y voit pas et qui ne sait pas le Braille est sous la dépendance des voyants, puisqu'il ne peut tenir ses comptes lui-même, ni correspondre avec personne sans mettre un tiers dans la confidence. Les blessés aux yeux qui auront appris le Braille pourront s'écrire sans le secours de personne. Celui qui saura écrire le Braille pourra s'adresser aux sociétés de patronage ou à des amis comme moi, et recevoir leurs réponses sans avoir besoin de raconter ses affaires à tout le monde.

Naturellement, il y a un professeur de Braille dans chaque école, et, en travaillant

(1) Voir *Les Annales* des 30 juillet et 6 août 1916.

bien deux heures par jour pendant trois mois, on commence à se débrouiller.

Voilà donc ce que tu trouveras à l'école. J'ai oublié de te dire qu'il y a aussi des appareils de gymnastique, des jeux de boules et autres, et que chaque samedi on te paiera les objets que tu auras fabriqués.

On fera tout pour que tu y sois bien. Tu devras nous y aider. Tu es assez grand pour comprendre qu'une discipline y est nécessaire. Tu l'accepteras facilement car elle est douce, et tu n'es plus un enfant. On ne te donnera pas des mauvais points comme à un élève de l'école primaire, ni de la salle de police comme à un bleu. On te traitera en homme et tu seras assez raisonnable pour ne pas le faire regretter. On comptera sur ton intelligence pour ne pas troubler le travail des autres et perdre ainsi leur temps, le tien et celui du professeur. On comptera sur ta dignité, sur ton bon cœur, comme on a compté sur ton courage.

Tu as été un brave soldat, tu seras un brave Français et un bon citoyen.

Et quand tu rentreras chez toi... Mais cette lettre est déjà bien longue. Nous finirons la prochaine fois.

Tu sais que pour tous renseignements, tu n'as qu'à écrire, en Braille ou en noir, à

BRIEUX,
de l'Académie française, Paris.

L'Esclavage économique

Certes, il serait sacrilège de dire que la guerre actuelle n'est qu'un épisode de la lutte que notre génération aura à soutenir contre l'Allemagne. Mais ce grossissement de la vérité nous aide à la mieux voir. Et la vérité, c'est que la fin de la guerre et la victoire ne feront que changer les conditions de la lutte, ne feront que lui fournir d'autres armes et un autre terrain. Si nous la considérions à ce moment comme terminée, si nous laissions nos âmes et nos intelligences s'engourdir dans le triomphe, ce triomphe serait promptement compromis et ne serait qu'une brève et brillante halte avant la défaite prochaine. Notre esclavage ne serait que retardé.

Que l'Allemagne trouve une exaltation dans la force qu'elle avait acquise et dans ses progrès vers la conquête du monde, rien de plus compréhensible! Nous n'avons à nous occuper, nous, que des menaces contenues dans cette situation monstrueuse, et de nos moyens de défense.

Il faut les élargir et les perfectionner sans cesse, les étendre à tous les plans de la pensée et de l'action. Quelques personnes se scandalisent quand on conseille la méfiance d'esprit même envers les plus grands génies allemands, un Gœthe, un Hegel, un Wagner. Il s'est formé presque un snobisme qui consiste à les admirer davantage encore depuis la guerre! Le devoir de l'esprit français est, au contraire, de réagir, de contraindre par une éducation nouvelle cette admiration à diminuer. Car l'Allemagne doit être traitée, pendant longtemps, en vaste foyer pestilentiel, dont toutes les émanations, même celles qui semblent flatter notre goût, propagent des poisons mortels.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

LES VILLES MARTYRES

ARRAS

Comme Reims, Soissons, Verdun et toutes les villes situées aux avant-postes, Arras aura subi les horreurs de la guerre. Ces documents et ces pages vont vous peindre son supplice:

I. — DANS LES RUINES

Je suis allé passer quelques heures dans Arras. Avec méthode, les Allemands bombardent la ville. Depuis combien de temps? Depuis le 6 octobre 1914. C'est le général de Maud'huy qui sauva la ville et barra devant elle aux Prussiens le chemin de la mer, en même temps que le chemin de Paris. Au 26 octobre, il put prendre la contre-offensive.

« Canonnade violente, canonnade intermittente. » Nous venons voir ce qu'il y a de positif sous cette expression un peu grisâtre que nous offrent régulièrement les communiqués.

Des ruines, de la solitude, un grand tapage d'artillerie. Notre hôte nous reçoit à la cave et tandis qu'il nous offre une tasse de thé, se félicite vivement de son installation. Elle est sombre, humide, étroite, mais il a raison: le vrai luxe à cette heure, dans Arras, c'est de n'être pas tué.

Nous partons en promenade. Voilà donc Arras, cette belle ville du bonheur calme! Elle a perdu son bonheur et plutôt exagéré son calme. Plus un passant, de l'herbe entre les pavés et de la mousse sur les pavés. Le long des rues, à ras du trottoir, des sacs de terre bouchent les soupiraux des caves; les maisons lugubres ont fermé tous leurs jours, pareilles à des mortes aux yeux clos.

Ruine à droite, ruine à gauche; de deux en deux ruines pourtant, une maison subsiste. Voici même des magasins entr'ouverts, leurs volets prêts à être rapidement verrouillés. Mais à mieux regarder, les meilleures de ces maisons ont dans leur toit un obus.

Souvent la façade s'est écroulée du haut en bas, et d'un seul regard, on voit la série des étages, les chambres éventrées, hideuses, montrant partout sur leurs tapisseries décollées les traces de la flamme et de la pluie. Une de ces maisons avait quatre salamandres en fonte, superposées d'étage en étage, restées en place, collées à la cheminée, bien que les planchers eussent disparu. Petites vies mesquines devenues des vies tragiques!

Les murailles écroulées découvrent des recoins, des bouts de cour, des ruelles inexprimables. Il y a tout un moyen âge derrière les façades modernes de ces vieilles villes. Un peintre trouverait ici tout les vingt pas, un motif de tableau. Mais il aurait d'ailleurs plus envie de prendre un fusil qu'un pinceau.

Naturellement le but de notre promenade c'est le fameux hôtel de ville du seizième siècle, surmonté du plus haut beffroi de France. Hôtel de ville et beffroi sont par terre.

Le décor des deux places est en loques; le beffroi fait un énorme tas de pierrailles. Toute cette grandeur et cette tranquillité, tout ce bel ordre sont devenus une colline de pierres éclatées et de ferrailles tordues.

L'immobilité de ce désastre par terre est effroyable. On souhaiterait que ces écroulements dormissent ainsi sous les yeux de nos petits-fils durant l'éternité. Ils enseigneraient ce qu'il en coûte de n'être pas toujours préparé à la guerre.

Je lève les yeux dans le ciel par-dessus ces ruines. Ce n'est pas pour y chercher les obus. Je cherche la divinité qui préside à ces grandes scènes, quelque haute figure qui exprimerait les sensations qui bourdonnent en moi. J'aurais besoin, pour le bon ordre du spectacle, qu'un dieu tutélaire flottât au-dessus de ces crimes qui ne servent à rien et se chargeât d'en prendre bonne note. Allons voir nos soldats!

Le temps que je pouvais passer à Arras, je l'ai achevé dans les tranchées, aux portes de la ville. Je crois que c'est là qu'on m'a raconté la belle histoire d'un soldat alsacien. Il se battait comme un lion; le voilà blessé.

— Sergent, dit-il, je suis f..., mais je suis encore bon pour faire barrage.

Ses camarades se mirent derrière lui et tirèrent.

En partant, et tandis que la voiture roule, je ne songe plus aux ruines d'Arras, à tant de pierres écroulées, je réfléchis à nos murailles vivantes, à nos soldats.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

II. — LE SANG D'ARRAS

Arras, tu peux aujourd'hui te souvenir orgueilleusement des chevaliers au tournoi offert par le duc de Bourgogne sur la Grande Place, et qui descendaient à ton hôtellerie des Rosettes avant d'inspirer l'admiration de Froissart et ses éloges au langage nombreux. Tu peux t'en souvenir: pour les dames accoudées dans les fenêtres, sous les pignons à degrés de leurs demeures, défilaient, fastueux cortèges, les seigneurs en chausses et en souliers à la poulaine, en pourpoints à coudettes tailladées, ou bien en armures très closes, empanachées, pourvues de targes armoriales, de lances au ciel; le tout sur de lourds palefrois bardés de fer et ornés de draperies flottantes. Cela passait sous les enseignes de l'Angelot et du Chapeau vert, sous le Mouton d'argent, sous le Chaudron et sous la Herse, insignes de maisons trapues, à grosses arcades et à gros piliers abritant la clientèle des boutiques ouvertes et pleines de trésors.

Que de richesses déjà s'entassaient dans les salles profondes, que de somptueuses tapisseries étalaient leurs images contre les murs, que de faïences luisaient sur les dressoirs! Enrichis, artistes, les bourgeois édifiaient leurs curieuses maisons dans la rue de la Taillerie, sur la Petite Place. De leurs façades ornées, les faîtes à gradins découpaient le ciel. A ces riches, les villageois picards apportaient, le samedi, les biens de la campagne, bétail, grains, volailles. On buvait en conclusion des marchés à la taverne de la Sirène, ou au cabaret de la Salamandre. On visitait le tabellion en son hôtel de la Rose. On achetait des hardes à la Licorne d'or.

Enfin, au début du seizième siècle, le beffroi s'achevait. Il éleva tout son corps de géant couronné par-dessus le toit de l'hôtel de ville, par-dessus le toit des mai-

sons tapies, par-dessus les quartiers des Trois Visages, de Saint-Vaast, de Mieauleurs, de Rouville et de Baudemont. Le lion dressé surveilla la campagne. La cloche, l'Effroy, annonçait l'ennemi, les incendies, tous les fléaux, pour les corporations immédiatement rassemblées sous leurs bannières.

La Banclocque conviait les mousquetaires de Louis XIV à la fête et plus tard les ingénieurs de Vauban qui construisaient les remparts, et l'avocat Robespierre, le capitaine Carnot, le père Fouché, professeur de physique au collège des Oratoriens. En préparant l'avenir de la Révolution française puis universelle, ces grands hommes montèrent souvent l'escalier tors du beffroi, afin de contempler la riche campagne que partout fleurissaient, aux mois d'été, les hautes tulipes de l'œillette. Imaginaient-ils déjà l'élan de Valmy, la course de la Liberté sous le drapeau tricolore, à travers l'Europe épouvantée par la chute des tyrans germaniques, par le désastre de cent armées formidables que chassaient les Jourdan, les Murat, les Moreau, les Bonaparte, leurs légions parties avec mes grands-pères selon le refrain de la *Marseillaise*, vers Austerlitz, Iéna, Wagram.

Les grandes ombres de nos poètes anciens, de nos artisans industrieux, de nos argentiers adroits, de nos conventionnels enseignèrent le droit aux peuples, par la volonté de Robespierre, par le génie stratégique de Carnot, par l'intelligence de Fouché, ces grandes ombres qu'offensèrent l'absurde destruction d'Arras, les ruines des deux places, la chute du beffroi, le plus beau des Flandres et de l'Artois, après celui de Bruges, ces grandes ombres assurément ont combattu dans les rangs de nos soldats, fils de nos idées nationales, à Notre-Dame-de-Lorette, au Mont-Saint-Eloi, à Souchez, à Carency, à La Targette, à Vimy. Car toute l'âme de la France intelligente, artiste et libératrice, l'âme ancienne et neuve, l'âme éternelle de la Nation s'élançait du sol et des morts avec les cris vivants de nos héros. La ruine idiote d'Arras a été vengée par les vivants et par les morts.

« C'est une goutte de sang, le sang de Reims », m'avait dit Gabriele d'Annunzio en me donnant un éclat de vitrail pourpre ramassé par lui dans la cathédrale que les Barbares, aussi, détruisirent. Les deux Latins que nous étions là, face à face, se regardèrent. Nos yeux se confessèrent que cette furie vandale nous demeurait inintelligible à nous dont l'esprit reste éclairé par la lumière des eaux où baignent tant de villes, mères du génie humain, villes des Pharaons, de Minos, des Athéniens, des légions romaines et de saint Paul.

PAUL ADAM.





Le beffroi : 1. Vue prise de la Petite-Place. — 2. Vue intérieure.

LES VILLES MARTYRES : ARRAS

Terminons par ces pages émouvantes de M. Joseph Schewœbel. Elles rendent hommage à la magnifique endurance des habitants d'Arras qui ne pouvaient se résoudre à abandonner leur ville bombardée et incendiée :

III. — LA POPULATION

Gercor en vient à me parler de cette population arrageoise si magnifique dans l'épreuve. Une à une les maisons avaient pu s'effondrer sous les coups de furieux adversaires, elle bravait le bombardement, car aux accalmies elle pouvait encore contempler, crânement dressé sur le ciel, son beffroi tutélaire couronné du lion des Flandres. Jusqu'en octobre 1914 il en fut ainsi. Arras vivait d'une vie spéciale, réduite et confinée, mais fière, stoïque, pleine d'ardeur. Dès que l'heure du martyre quotidien était passée, la foule, — le sang d'une ville — continuait de circuler dans ses artères. L'amour régnait, la bonne humeur, on haussait les épaules à l'imbécile fureur des barbares. « Le beffroi tient bon ! » disaient les gens. Le beffroi, monument commémoratif d'un riche passé, colonne à l'honneur des vertus militaires et civiques de tout ce qu'un peuple met en commun d'effort et de conscience. Le beffroi contenait le cœur de la cité, comme une cathédrale contient Dieu ! « Le beffroi tient bon ! » disaient les gens ; et ils restaient, et ils se faisaient tuer parfois, parce que le beffroi demeurait à son poste de veille et de provocation, à son poste religieux du culte traditionnel !... Mais vint le jour où le lion des Flandres vacilla, où les pierres frémirent sur leur base et chutèrent dans un inoubliable gémissement. Alors, l'exode des Arrageois se précipita.

Et cependant l'exode ne fut point total. Gercor me cite des traits héroïques et touchants, des anecdotes d'une qualité si rare qu'on ne les croit possibles que dans les romans. Citerai-je cet homme continuant d'occuper sur la Petite-Place sa chambre subsistant seule, par un miracle bizarre, de l'immeuble auquel elle appartenait. La maison fut décoiffée, les étages réduits en poudre, mais la chambrette était debout, et son propriétaire l'avait recouverte de tôle afin qu'elle demeurât habitable. Les obus pleuvaient alentour.

La belle-mère de Gercor, une très vieille dame, vivait dans une maison de retraite. Au moment où les barbares commencèrent de bombarder, elle était en proie à une maladie grave et on la suppliait de se laisser emmener. « Quitter mes bonnes sœurs et mon couvent !... Plutôt mourir ! » On la descendit dans une cave avec ses compagnes âgées, et ce fut là qu'on la soigna. Maintes fois elle faillit succomber d'émotion et de manque d'air ; mais l'exil l'eut achevée à coup sûr. Lorsqu'on ne trouva plus de médecin, les bonnes sœurs y suppléèrent, et la vieille dame se rétablit.



Maisons Wartel et Leviez, rue de l'Arsenal et rue des Fours.

Mais quels tableaux évoque Gercor !... Chaque soir, par les temps fangeux d'hiver, il se rendait à la maison de retraite ; qu'il y eut accalmie ou non, il traversait les rues dangereuses. Les pauvres nonnains l'aimaient comme un père. Parfois durant sa visite, le bombardement reprenait avec furie. Sur leurs têtes, les pierres des corniches volaient en éclats, et des immeubles voisins, inondés de liquides incendiaires, flambaient. A chaque obus, une petite sœur malade près du lit de laquelle il se trouvait, lui saisissait le bras : « Seigneur ! Monsieur Gercor, nous sommes perdus ! » — « Mais non, mais non, ça n'est rien », répétait-il de sa voix douce. Par le soupirail on voyait luire des flammes. Alors toutes les vieilles dames tombaient à genoux : « Encore un Ave Maria !... Encore un Pater noster ! » Et tremblante, la prière montait dans l'horrible vacarme. Ceci a duré tout un hiver, tout un printemps.

Les enfants de M[me] Noiraud voulurent rester, eux aussi, et chaque matin elle allait les voir, au diable vauvert, par delà les faubourgs, sans se soucier du feu de l'ennemi. « Il faut, pour ma santé, que je fasse une longue promenade », disait-elle. Elle avait reçu le plafond de sa cuisine sur la tête. « Faites-lui raconter ça », me souffle Gercor. Et elle nous explique qu'avec des petites bonnes du voisinage on était bien tranquillement à bavarder, quand tout à coup : « Flac ! voilà le plafond qui dégringole. Nous étions toutes à quatre pattes parmi les plâtras, criant comme des animaux, monsieur ! La petite bonne du juge d'instruction me poussait, elle voulait à toute force que je passe à travers un mur. Croyez-vous qu'on est bête dans ces moments-là ! Pauvre petite ! le soir, son père, sa mère et ses trois frè-



Maisons Wandamme, rue des Louez-Dieu.

res étaient tués par un même obus, chez elle... »

Les rues commerçantes de la ville ont été spécialement visées par les barbares. Les magasins sont dévastés, leurs lettres d'or en miettes, leurs marchandises enfouies sous les platras. Quelques maisons, dont les façades paraissent indemnes, sont complètement vidées, les planchers ayant coulé dans les caves. Voici le chapeau rouge à cocarde d'une chapellerie, criblé de balles; la main de bois géante d'une ganterie, les doigts brisés; au-dessus d'une crevasse, par laquelle on aperçoit près d'une berceau vide une poupée sur son petit fauteuil, un chat de tôle tient entre ses pattes une ombrelle déchirée. Plus loin, le premier étage d'un immeuble ayant été réduit en poudre, le toit s'est affaissé sur le rez-de-chaussée.

Dunkerque.

J'ai écrit à Billy : « Merci, mon ami, pour les heures que vous venez de me faire vivre. Elles sont inoubliables. Arras m'a tonifié le cœur d'un âpre enchantement. Je crois à d'impossibles héroïsmes. J'envie le destin de ceux qui nous sauvent !... »

JOSEPH SCHEWŒBEL.

(Photographies Louis.)

Depuis que ces lignes furent tracées, la destruction d'Arras s'est poursuivie méthodiquement. Le plus récent des visiteurs, M. Paul Ginisty, officiellement chargé de recueillir les épaves des richesses artistiques de la ville, décrit ainsi un des endroits où elles sont conservées :

On dirait une échoppe de brocanteur. C'est dans ce capharnaüm que nous pénétrons pour y rencontrer un homme qui s'est constitué le sauveteur de ce qui pouvait être arraché à la destruction, dans une cité qui était riche en œuvres d'art. Hélas, peu de chose, malgré son zèle et ses courageuses initiatives ! C'est un Arrageois, fervent de sa ville, connaissant et aimant chacune des vieilles maisons qui avait son caractère particulier. Rien au monde ne le ferait partir, tant qu'il y aura à tenter quelque préservation, M. Leroy, faisant fonctions de conservateur du musée, titre douloureusement ironique actuellement, puisque le musée, installé dans le palais de Saint-Vaast, a subi le sort de l'édifice. Fouillant parmi les ruines, il recueille tout ce qui a encore un intérêt et il dispose sur des planches des fragments d'objets qui eurent de la beauté ou qui, même mutilés, gardent un intérêt historique. Au moment où nous arrivons, il tient dans les mains un livre percé de part en part par un éclat d'obus, ce livre a pour titre : *Les Rues d'Arras.*

— Voici, nous dit M. Leroy, en hochant mélancoliquement la tête, qui est assez symbolique !

Ces rues dévastées, combien de fois les a-t-il parcourues avec un serrement de cœur, en constatant de nouvelles destructions. Il savait l'histoire de tous ces anciens logis, qui étaient encore nombreux, qui avaient une âme, qui avaient vu passer tant de générations, en bravant le temps, et que les bombes allemandes ont renversés. Si on voulait essayer de les reconstruire un jour, ces maisons de la Petite et de la Grande Place, sur leurs galeries à arcades, elles n'auraient plus qu'une vie artificielle. C'est bien du Passé aboli.

Ce chemin du martyre d'Arras, nous le refaisons avec cet érudit, dont l'émotion se renouvelle aux souvenirs qu'il évoque. Nous voici au milieu des éboulements de la cathédrale : ces jours derniers, le peintre Sabatté en fixait sur la toile un des aspects tragiquement pittoresques. Tout à coup, une explosion: quand il put se remettre à l'œuvre, il chercha vainement le motif qu'il s'attachait à rendre, emporté dans un autre bouleversement. Et la misère de l'église Saint-Jean-Baptiste, et l'anéantissement de l'hôtel de ville, et ce monceau de pierres qui fut le beffroi !

Le lion qui le dominait, tenant son pennon doré, a été transporté, blessé, tordu, ayant l'air de souffrir, dans la cour de Saint-Vaast, appuyé sur la façade noircie du musée, qui n'est plus, par l'écroulement des étages, qu'un grand espace vide. Si quelques tableaux précieux purent être mis à l'abri, si quelques pièces importantes furent disputées à l'incendie par un vieux gardien, qui nous dit quelle part M. Leroy eut à cette périlleuse opération. Que de pertes irréparables !

PAUL GINISTY.





1. Fronton de la Cathédrale. — 2. Hôtel de ville, vue prise de la rue Saint-Géry. — *Dans le médaillon :* Mgr Lodeley, l'héroïque évêque d'Arras.

LES VILLES MARTYRES : ARRAS







1. La porte de Paris. — 2. Le Canal. — 3. La Bourse.

LI



Cette page réunit quelques vues de la chère cité, autrefois si prospère, maintenant si éprouvée. Nos images évoquent son double aspect, avant et depuis la guerre. Rappelons les événements qui s'y sont déroulés. C'est du 10 au 13 octobre 1914 que la malheureuse ville subit un bombardement particulièrement meurtrier. L'incendie, allumé par les bombes, dévora environ 800 maisons. Ce n'était pas assez. Dès leur arrivée, les Allemands mirent le feu à 1,200 immeubles. Avant de procéder à ce lugubre













travail, ils prirent possession des machines élévatrices d'eau situées à Emmerin, ils arrêtèrent les appareils et fermèrent les vannes des réservoirs qui se trouvent à l'Arbrisseau. Ces précautions barbares paralysèrent l'effort des pompiers et rendirent tout secours impossible. La photographie ci-dessus donne une idée de ces désolations. Nous y ajoutons un second document significatif, l'aspect d'un des panneaux du foyer du Grand Théâtre, au centre duquel le portrait de Guillaume II s'étale insolemment.

1. Les fossés à la porte de Gand. — 2. Le Palais de Justice, les Prisons et la Deule. — 3. Un coin de la Grand'Place.

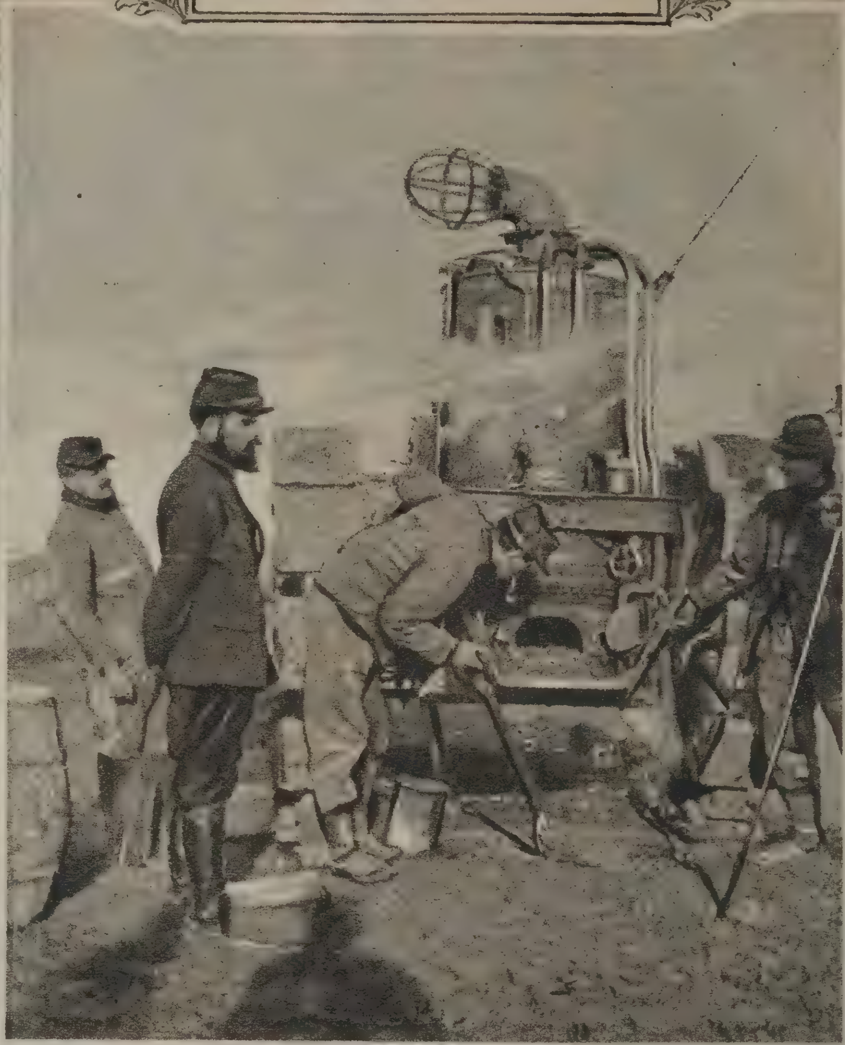
LA SAUCISSE

Avant la guerre, on se déclarait parfaitement satisfait des ballons sphériques mis en service dans l'armée et divisés en quatre séries : *gazomètre, auxiliaire, normal* et *de siège*. On avait de plus, en sphérique, deux sortes de ballons réservés aux ascensions libres. Les ballons captifs, construits en étoffe double caoutchoutée, étaient gonflés à l'hydrogène. L'état-major avait présidé à des expériences comparatives de ces sphériques avec des ballons cerfs-volants (*drachen ballon*), inventés par le major von Parseval, mis en service dans les armées allemande, russe, autrichienne, norvégienne, suisse, italienne, etc., etc., et il avait déclaré que « le *drachen ballon* n'était supérieur au ballon de siège français à aucun point de vue : il s'élevait même moins haut que lui pour une même longueur de câble déroulé ; de plus, l'observation était aussi difficile dans l'un que dans l'autre...; le *drachen* avait l'inconvénient d'être, sinon intransportable, au moins très peu transportable, ce qui obligeait à faire les ascensions sur le lieu même du gonflement ; enfin la manœuvre en était plus pénible et plus délicate que celle du ballon sphérique... Aussi n'avait-on pas jugé utile d'adopter ce genre d'aérostats.»

Telle était la doctrine officielle au début de 1912. C'est pourquoi, un an plus tard, sur tous les fronts français, de l'Océan à Belfort, il n'y avait plus un seul sphérique, rien que des ballons — cerfs-volants (*drachen ballon*) improvisés depuis la guerre et montés pour la plupart par des officiers ou des sous-officiers de réserve du génie.

Le major von Parseval avait vraisemblablement pris des trains de cerfs-volants, étudiés par un Français, M. Maillot, et surtout par le capitaine anglais Baden-Powell, l'idée initiale de son ballon, qui, dès qu'il fut mis en service en France, reçut le nom caractéristique de *saucisse*. Le ballon cerf-volant, au lieu d'être gêné par le vent, en reçoit sa sustentation, et plus le vent est violent, plus le ballon est stable, toutefois tant que les agrès résistent Dès que le ballon, de forme cylindrique allongée, et muni d'un gouvernail automatique portant, d'une part, un entonnoir d'entrée d'air, de l'autre un trou d'air opposé à l'entonnoir, se trouve livré à lui-même, il s'oriente de façon que le grand axe du cylindre se trouve dans le plan du vent ; le vent pénètre dans le gouvernail par l'entonnoir d'entrée d'air, le gouvernail se gonfle et c'est lui qui donne l'orientation. Il faut rechercher les détails complémentaires dans le supplément général au *Dictionnaire militaire, Encyclopédie des sciences militaires*, qui en donna le dernier état au 1er octobre 1911.

Désormais, l'on conçoit la série des dangers auxquels est constamment soumis le ballon cerf-volant. L'observateur, s'il est plus stable que dans le sphérique, n'en est pas moins vigoureusement balancé, et, pour conserver toute sa présence d'esprit, il lui faut un estomac solide, autant qu'un cœur ferme; il est le but que vise l'artillerie ennemie, comme





1. Le treuil à vapeur. — 2. Le gonflement de la saucisse.

il est le point autour duquel tourne la ronde des aéroplanes. Fléchettes ou bombes, tous les projectiles sont employés contre lui, et, dans ce continuel péril, il doit continuer avec la même précision et la même sûreté ses remarques minutieuses ; car on excelle, d'un côté comme de l'autre, au camouflage des batteries, et il s'agit de ne point se laisser tromper aux fausses lueurs qui simulent à s'y méprendre la vraie — celle qui sort vraisemblablement de la bouche d'un canon.

On ne fait point un observateur avec un tringlot, et l'inaptitude est ici grave pour tout le monde.



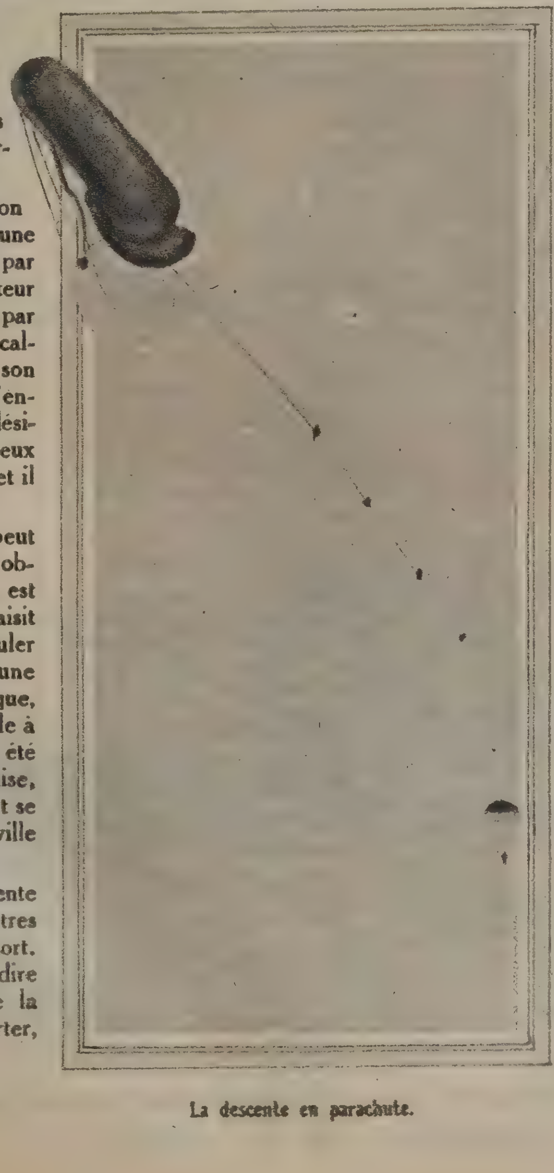
Le départ.

Il y a pis que le canon, pis que l'aéroplane : la tempête. Elle peut, d'un seul coup de vent brusque, briser les câbles les plus solides avant qu'on ait eu le temps d'amener le ballon à terre, et elle l'emporte à des centaines de lieues. Elle brise les cordes d'attache de la nacelle, et, de deux à trois mille mètres, précipite dans le vide l'observateur.

On a pourtant, dans le cas où le ballon s'échapperait, pensé à fournir à l'aérostier une chance de salut. C'est un parachute auquel, par un mode ingénieux de sustentation, l'observateur se trouve attaché et qui est relié au ballon par une boucle s'ouvrant sur une pression calculée. L'observateur qui est emporté par son ballon soit en hauteur, soit du côté de l'ennemi, sort de la nacelle par un côté désigné, il s'accroche au rebord avec les deux mains et, à un moment, il lâche les mains et il tombe...

Alors le parachute peut s'ouvrir, mais il peut ne pas s'ouvrir, et il peut rester accroché. L'observateur, retenu par cet arrêt de fortune, est emporté il ne sait où. L'un, en pareil cas, saisit une corde qui pendait du ballon et put la rouler autour de ses reins, se ménageant ainsi une chance nouvelle. Poussé par le vent en Belgique, où il atterrit, il ne voulut point demander asile à des paysans qui eussent, pour un tel crime, été condamnés à mort et fusillés. Il vint à l'église, demanda au curé un suprême réconfort et fut se livrer. Il est à présent prisonnier dans une ville de Westphalie.

Si le parachute ne s'ouvre pas, après trente mètres de chute, ça y est. Il y a donc trente mètres de réflexion, trente mètres où l'on goûte la mort. Ensuite, on se reprend à vivre. Mais que dire d'un observateur qui, avant de sortir de la nacelle, a soin de rassembler, pour les emporter, les cartes et les observations qu'il a réunies dans un cartable et qui, après une descente de deux à trois mille mètres, atterrit, n'ayant rien égaré, rien perdu, calme comme si, sa serviette sous le bras, il revenait de son ministère!



La descente en parachute.

On parle peu des aérostiers. Moins brillants, moins sportifs, moins mordants que les aviateurs, moins connus du public, couverts d'un anonymat collectif, ils ont peu de part aux citations et moins encore aux récompenses. Dans le dur métier qu'ils font, dur au physique comme au moral, ils n'éprouvent point les âpres joies de l'agression, il ne chassent point à l'avion avec la satisfaction intime du beau coup de fusil, ils n'ont de permission que celles qu'on octroie à tous — et encore! Sous le ballon qui les porte et qu'ils s'ingénient par des moyens de casse-cou à faire monter plus haut pour voir plus loin et mieux préparer l'attaque, ils n'ont aucune arme pour se défendre ; ils attendent l'obus, la bombe ou les fléchettes qui détruiront leur ballon ou y mettront le feu. Ils regardent, uniquement fascinés eux aussi, « hypnotisés par cette ligne des Vosges », par l'immense front derrière lequel ils s'efforcent de discerner quelque chose. Jusqu'à la dernière minute de leur vie, ils transmettent à l'artillerie les indications et les renseignements ; ils pointent leurs cartes, ils prennent des notes. Ils sentent la responsabilité qui pèse sur eux ; ils connaissent la forme du devoir qu'ils ont à remplir ; ils savent que ce devoir est impérieux, étroit et mal payé. Qu'importe? Il est le devoir.

Tant pis pour ceux qui cherchent dans l'accomplissement de leur tâche autre chose que l'orgueil de la remplir, de participer ainsi pour une part, fût-ce la plus modeste, à l'œuvre commune, de s'y employer de toutes ses forces et de tout son cœur. Ça, ça n'est pas l'affaire de ces jeunes hommes qui, exposant à chaque minute leur vie à la plus effroyable des morts, rient et plaisantent aux minutes de repos comme des gosses qu'ils sont encore — et comme des héros.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.





1. Convoi d'artillerie traversant un village. — 2. Comment on organise une tranchée conquise.

L'OFFENSIVE DE LA SOMME

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE DEUXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE. — LE MESSAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ARMÉES

C'est dans un même esprit de fierté et d'espérance que la France et ses alliés ont pour la seconde fois commémoré l'anniversaire de l'odieuse guerre déchaînée sur le monde par le militarisme allemand et l'orgueilleux délire du kaiser.

En un émouvant message aux armées, le président de la République a rappelé les heures inoubliables, les heures qui doivent à jamais demeurer dans la mémoire française, où l'Allemagne et l'Autriche, malgré l'abnégation de la Serbie, précipitèrent la lutte, y acculèrent la Russie, y obligèrent l'Angleterre; où, pour tirer l'épée contre nous Guillaume II invoqua le prétendu vol d'avions français sur Nuremberg, où, avant même que son ambassadeur eût commis ce mensonge, le Luxembourg était envahi et notre frontière passée aux cris de l'abominable «Deutschland uber alles».

Et après avoir évoqué tout cela, après avoir demandé à nos soldats de n'en rien oublier, il a montré que les empires du Centre essayaient vainement d'écarter la responsabilité de leur crime, car la justice était en marche, car la France magnifiquement unie pour sa défense, la France, champion naturel du droit des gens et de la liberté des peuples, avait permis au monde de s'armer contre l'ennemi commun. Et M. Poincaré en a reporté tout l'honneur aux héros de la Marne, de l'Yser, de la Champagne, de la Somme et de Verdun.

«La grandeur de votre mission a élevé vos cœurs. C'est vous qui avez donné à l'Angleterre le temps de former les admirables divisions qui se battent maintenant à nos côtés, etc. Aujourd'hui, voyez: les Alliés commencent à cueillir les fruits de votre persévérance. L'armée russe poursuit les Autrichiens en déroute; les Allemands, attaqués à la fois sur les fronts d'Occident et d'Orient, engagent partout leurs réserves.»

Et le beau cri de reconnaissance qui termine le message présidentiel, le généralissime l'a poussé à son tour; il a conclu de la vaillance opiniâtre de nos soldats à leur triomphe. Pour lui, la victoire est certaine. Et elle l'est aussi pour sir Douglas Haig, pour le général Cadorna, pour l'admirable Lloyd George.

«Soldats de France, s'écrie celui-ci, il fera bon vivre dans votre pays quand vous en aurez chassé l'envahisseur et quand vos vertus guerrières auront assuré aux générations qui vous suivent la Paix dans la Liberté!»

De son côté enfin, le généralissime anglais a certifié que cette troisième année de guerre verrait le châtiment de l'Allemagne.

LA RÉQUISITION LILLOISE. — LE CAPITAINE FRYATT. LE DÉPUTÉ PREISS

Et ce châtiment, il faut qu'il soit entier, car l'exécrable nation ne cesse d'accroître ses crimes.

Sous menace de mort, vingt-cinq mille des nôtres, femmes, jeunes gens, jeunes filles, hommes valides ou non, furent, en avril dernier, arrachés à leurs foyers, enlevés de Lille, de Roubaix, de Tourcoing et emmenés comme un troupeau d'esclaves dans l'Aisne, dans les Ardennes pour y travailler la terre et, pis encore, pour y servir la soldatesque d'outre-Rhin. C'est à Lille surtout qu'eut lieu la lâche, l'ignoble réquisition. Chaque quartier fut consigné tour à tour, et le jour comme la nuit, sous la menace des mitrailleuses, pendant toute la semaine de Pâques, par les rues et les maisons condamnées, les séides de l'abominable général Grœveditz firent leur choix parmi la population convoquée de force dans les couloirs ou sur les trottoirs. A l'aveuglette de bas officiers désignaient les victimes du plus épouvantable arbitraire qu'un vainqueur eut osé commettre.

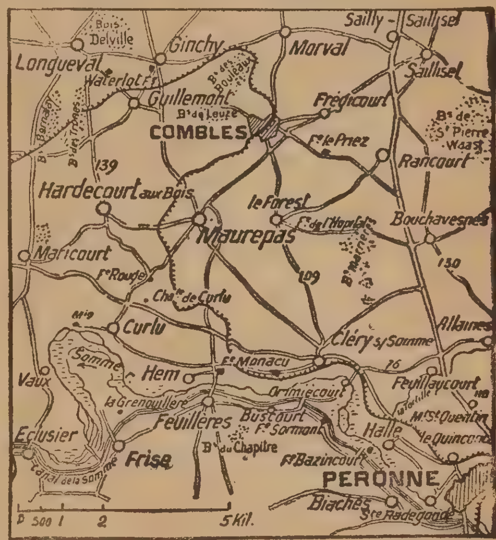
Ces faits odieux avaient depuis longtemps passé les barrages du front et le gouvernement français s'était empressé de faire protester à Berlin contre des agissements qui reculent la civilisation jusqu'au temps où le vaincu était la proie absolue du vainqueur. C'est, en effet, un véritable retour à l'esclavage. L'Allemagne a cru se justifier en représentant son acte comme la contre-partie du blocus anglais. Elle n'est jamais à bout de mauvaises raisons. Et malgré les difficultés, notre gouvernement a établi la matérialité du nouveau crime allemand, et un «Livre Jaune» en fait juge le monde entier. Après lui on ne peut rester neutre. La conscience universelle en sera d'autant plus révoltée que le seuil de cette troisième année de guerre est lui-même ensanglanté par l'assassinat de sang-froid du capitaine anglais Fryatt, le même qui attaqua l'*U-33*, alors que celui-ci voulait l'arraisonner, et le força à plonger. Les bourreaux du *Lusitania* regardaient sa résistance comme un crime inexpiable, et, en effet, après un jugement sommaire, le malheureux officier a été passé par les armes. L'Angleterre se promet de tirer vengeance de ce nouveau crime et non seulement M. Asquith en a pris l'engagement solennel, mais rapprochant l'*assassinat* du capitaine du *Brussels* des réquisitions lilloises, il a dit la détermination du peuple britannique de châtier non seulement les exécuteurs de ces forfaits, mais d'atteindre celui qui les autorise, qui autorise chaque jour en Alsace des meurtres comme celui du député Preiss, du serrurier Lettermann et de tous les martyrs que la France glorifie en ce moment même.

LA PRISE DE BRODY. — LE DUEL BROUSSILOF-HINDENBURG

Nos Alliés ne considéraient les opérations des dernières semaines, si brillantes fussent-elles, que comme des actions de détail, et les armées de Broussilof ont de nouveau passé à une attaque générale. Et, en moins de quarante-huit heures, du 28 au 30 juillet, le dispositif tudesque se voyait ébranlé aux deux ailes. Pendant que Linsingen était brusquement rejeté de la boucle du Stokhod, et ramenée, suivant sa propre expression, de «l'arc sur la corde», l'armée Boëhm-Ermoli se faisait enlever Brody. En quarante-huit heures, l'aile droite russe venait s'aligner sur le front acquis par la victoire de Loutsk. Bien plus, l'armée du comte Bothmer, d'abord insensible à la débâcle de Pflanzer en Bukovine, obligée de se retirer de la Strypa sur le Koropiec, voyait le général Sakharof franchir cette rivière et l'obliger à son tour à une grosse reculade. Enfin, Letchitsky venait donner un violent coup de boutoir à ce même Pflanzer, cramponné devant Stanislau, et le rejetait de Thumatz sur sa seconde ligne de défense. En un mot, c'est la débâcle, et après l'occupation de Brody, c'est, à brève échéance, celle de Stanislau, de Kovel, de Lemberg peut-être, malgré toute la science militaire du vieil Hindenburg, que Guillaume II et François-Joseph appellent à la rescousse, nomment généralissime des armées austro-allemandes.

SUR LA SOMME ET LA MEUSE LA REPRISE DE FLEURY

Sur la Somme la lutte se poursuit toujours à notre avantage. Les périodes d'accalmie y sont suivies de bonds en avant par nos glorieuses troupes et celles de la vieille Angleterre. C'est ainsi qu'au nord du fleuve, à la jonction des lignes britanniques et des nôtres, nos bataillons ont dans un irrésistible élan enlevé la tranchée des «Cloportes», gagné les lisières du village de Maurepas et occupé, pour ne plus la perdre, cette ferme Monacu, qui domine le passage de la Somme. Ce gain représente une avance de trois cents à huit cents mètres, sur une longueur de six kilomètres. Et ce succès, celui de nos alliés entre le bois Delville et la ferme de Waltz-Horn, sont d'autant plus importants que le terrain offre autant de difficultés à l'attaque que de commodités à l'assaillant. Entre Guil-



lemont, Maurepas et Cléry, ce ne sont que monticules et cuvettes où l'adversaire s'assemble et se dissimule à loisir. Chacun d'eux forme redan, en avant du réduit central constitué par le gros bourg de Combles.

A Verdun, nos soldats ont magnifiquement répondu à l'hommage que leur rend, non seulement le président de la République et leur grand chef, mais le monde entier, en reprenant le village de Fleury où les Allemands prétendaient avoir trouvé les clés de Souville, si ce n'est celles de Verdun lui-même. Et c'est là un prodigieux exploit, car l'ennemi couvraient nos cheminements de ce côté d'un véritable déluge d'acier, déclanchant coup sur coup les contre-attaques.

Mais on connaît la ténacité des nôtres, et bientôt le village, menacé de trois côtés, fut enlevé dans un assaut général. Cette victoire grossie encore de dix-huit cents prisonniers aura, malgré la réaction ennemie, un grand retentissement; elle montre qu'à Verdun comme partout, l'armée allemande recule.

Dans les Balkans, l'armée serbe entre en scène et, dans la vallée de la haute Moglenica, refoule les Bulgares. Les héros de tant de batailles glorieuses tiennent, comme on le voit, la gauche du front allié et leur position, à l'orée de la vallée de la Berna, dit leur objectif dans l'offensive future.

LÉON PLÉE.

Nous offrirons à nos lecteurs, dans le prochain numéro, le texte complet de l'œuvre nouvelle de Mlle Hélène Picard, Le Poète et la Guerre, *représentée et applaudie le 6 août sur la scène du théâtre antique d'Orange.*

LES LIVRES

Le Rosaire au Soleil, par FRANCIS JAMMES
(Edition du *Mercure de France*).

Il faut un certain courage littéraire pour publier actuellement une œuvre ne se rapportant pas directement à la guerre, ne s'inspirant point des circonstances si émouvantes pour les foules et faisant mieux comprendre la vanité des attitudes qui ne sont pas purement héroïques, alors que l'héroïsme seul peut assurer le salut des nations. Quand des millions d'hommes sacrifient à un haut idéal ce que la vie représente pour eux de promesses heureuses; quand tant de douleur courbe les fronts et baigne les yeux de toute une génération, et que tant de juste fierté élève les âmes, tout s'efface devant la grandeur de l'heure vécue qui nous prend totalement, absorbant toute notre pensée et tout notre rêve. Pour que soit lisible maintenant un livre ne s'occupant pas de la guerre, ne s'y rattachant ni par les faits, ni par son esprit, ni même par l'atmosphère spéciale qui imprègne cette époque de vaillance, il faut que l'auteur soit réellement parvenu à s'affranchir de toute influence extérieure et à s'élever par la méditation à cette sérénité d'âme, voisine de l'extase, que le cloître réservait parfois aux moines de jadis. Encore est-il à craindre, dans ce cas, que l'écrivain ne demeure pas suffisamment humain pour que sa pensée, malgré les splendeurs du verbe, soit comprise et sentie dans toute sa puissance de rayonnement. Pour les plus habiles, l'expérience est pleine de périls.

Cette expérience devait tenter un esprit comme celui de M. Francis Jammes, ardemment mystique, naturellement porté à la contemplation, et pour lequel le geste des hommes n'a de valeur que dans la mesure où il répond au sentiment du divin. *Le Rosaire au Soleil* qu'il vient de publier constitue par là une manifestation littéraire des plus intéressantes. Il s'agit vraiment ici d'un livre hors le temps, qui ne date ni par l'ensemble des idées ni par les détails. Si « l'union sacrée » n'était qu'une simple formule, et si le devoir patriotique ne commandait pas la loyale réconciliation de toutes les consciences, ce livre ne manquerait pas sans doute de provoquer des controverses passionnées. En vérité, il n'est pas nécessaire de partager toutes les opinions et toutes les convictions de M. Francis Jammes pour goûter la poésie qui se dégage de son œuvre et le charme de son style, dont la simplicité est faite de précision et d'élégance. Le rôle du critique n'est point, au surplus, d'activer certains courants ou de réagir contre eux, mais de les constater, d'en marquer les tendances et de noter leur valeur propre au point de vue du mouvement général des idées. Ce qui importe, c'est la sincérité de l'écrivain et le talent qu'il met à développer ses thèses, celles-ci fussent-elles trop absolues. On ne saurait mettre en doute la sincérité de M. Francis Jammes, et c'est pourquoi il faut le prendre tel qu'il s'affirme, avec tout ce qu'il y a en lui de systématique et de parti pris, mais aussi de noble et de généreux. Cela fait au total, quand on le juge, comme il convient, du point de vue de ses propres convictions, un des écrivains catholiques les plus remarquables et les plus originaux de ce temps.

Le Rosaire au Soleil est par lui-même un tour de force d'une rare souplesse littéraire. Comme l'indique l'auteur, le rosaire est un ensemble de trois chapelets, avec méditation sur un Mystère à chaque dizaine. Il y a quinze Mystères : cinq Mystères joyeux, qui sont l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Purification et le Recouvrement de Notre-Seigneur au Temple; cinq Mystères douloureux, qui sont l'Agonie, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de la croix et le Crucifiement; enfin, cinq Mystères glorieux, qui sont la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption et le Couronnement de la Vierge. M. Francis Jammes a donc imaginé quinze « méditations » s'adaptant très exactement à chacun des quinze Mystères, ayant toutes une valeur symbolique plus ou moins impressionnante. Il a cherché des applications ingénieuses dans l'existence au jour le jour d'êtres profondément imprégnés de l'esprit religieux et il a voulu ainsi dégager le sens puissamment humain de tous les épisodes du drame mystique qui est à l'origine du christianisme. Du premier Mystère au dernier, c'est d'un souffle également soutenu, avec une unité d'inspiration qui se retrouve jusque dans les détails infimes. C'est en quelque sorte le roman spirituel d'une jeune fille d'une rare beauté, riche, heureuse, une jeune fille d'aujourd'hui, ayant de la grâce, de l'élégance et de l'indépendance, dont la foi lentement élève l'âme jusqu'à l'extase. Cette Dominica, qui sait rire et sait méditer, vit réellement, de page en page, les grands Mystères, et elle est si différente des mystiques telles que les poètes et les conteurs nous les présentent généralement; on la sent si près de la vie du siècle qu'on n'éprouve aucune surprise de ses gestes les plus inspirés. Elle rencontre au cours d'un pèlerinage un pauvre enfant dont la mère est morte et le père mourant, et elle se donne à elle-même la mission de le « sauver », au sens chrétien du mot. Tout le livre est là. Dominica est un être de poésie et d'idéale pureté. Chacun des Mystères s'éclaire de la joie sereine et douce qui est en elle et quand, se sentant digne, enfin, par ses méditations, de « soigner les pauvres de Notre-Seigneur Jesus-Christ », elle apparaît dans l'humble robe grise de celles qui renoncent au monde, aucune impression de tristesse ou d'abandon ne subsiste, parce qu'on comprend que pour elle la vie est vraiment là.

Il y a dans ce livre, à côté de Dominica, d'autres figures qui ne manquent ni de noblesse ni de grâce, mais on doit regretter pour l'harmonie générale de son œuvre, que M. Francis Jammes ait cru devoir leur opposer, par recherche d'un contraste qui n'est, en somme, qu'un artifice littéraire assez médiocre, des physionomies tout en violence, incarnant les idées et les convictions qui ne s'accordent point avec les siennes. De ce fait, certaines pages ont un ton de banale polémique assez choquant dans une œuvre d'inspiration essentiellement religieuse et qui ne saurait ajouter la moindre force aux arguments de l'auteur. C'est une grave erreur de croire qu'on sert mieux son idéal en ravalant jusqu'à l'opprobre celui d'autrui. Les idées — et cela est vrai surtout pour celles qui procèdent du principe religieux — trouvent leur prestige en elles-mêmes, et elles ne s'imposent aux esprits sincères que par l'éclat de leur propre rayonnement. Quand on prétend, par exemple, incarner l'irréligion dans un « libertaire » frappant jusqu'au sang un enfant qui refuse d'abjurer sa foi, on commet la même erreur que ceux qui systématiquement suspectent du plus sombre fanatisme toute manifestation d'une conviction religieuse sincère. Il y a dans de tels gestes plus de haine que d'amour — et la haine ne saurait être un sentiment chrétien, puisque c'est par la splendeur de son amour que s'atteste depuis près de deux mille ans aux yeux des croyants la divinité du sublime Nazaréen.

Le livre de M. Francis Jammes n'en demeure pas moins une œuvre fort curieuse, d'un mérite incontestable. La prière par laquelle il se termine peut compter, par son inspiration et son élan, parmi les les plus belles pages de la littérature religieuse. Elle a de la poésie et de la grandeur; elle vaut par l'humilité et la sérénité d'une âme qui s'abandonne en toute confiance. C'est par là que *Le Rosaire au Soleil*, malgré la monotonie de certains passages, et qui est presque inévitable avec un tel sujet, est réellement émouvant, même indépendamment de tout sentiment religieux. Constater cet effet produit, fût-il chez certains lecteurs de pure essence littéraire, c'est le plus sûr hommage, semble-t-il, que l'on puisse rendre à un écrivain qui a surtout voulu toucher les cœurs et qui a l'orgueil de ses idées jusqu'à l'affirmation parfois violente. En un temps où, trop souvent, l'habileté supplée à tout, même à la conscience, il y a là un mérite assez rare qu'adversaires et amis seront d'accord pour reconnaître à M. Francis Jammes.

ROLAND DE MARÈS.

Le Carnet du Lecteur

Nous, poèmes choisis de FRANÇOIS PORCHÉ.

Le jeune et déjà célèbre auteur de *l'Arrêt de la Marne*, ce beau poème dont les auditeurs de l'Université des *Annales* ont eu la révélation, vient de réunir en un volume quelques pages de ses œuvres antérieures. Ce sont des vers, des vers très personnels, imprégnés d'une sensibilité délicate; des vers nostalgiques qui évoquent successivement la petite ville provinciale où naquit l'auteur, Paris où il apprit à lutter, et le cercle de tendresses familiales où son cœur et son cerveau se formèrent. Il y a, dans ces souvenirs et dans ces tableaux, un charme infini. M. Porché n'essaie pas d'éblouir le lecteur par de vains exercices de rhétorique. Il préfère le toucher. Il ne se préoccupe que d'être sincère; d'exprimer ce qu'il a vu et senti. Il écrit une langue simple, savoureuse, colorée. Le chapitre intitulé *l'Aïeule et l'Enfant*, suggère des émotions lointaines. Chacun de nous pourrait répéter ces douces paroles dédiées par M. Porché à l'ombre protectrice de sa grand'mère :

Je suis l'urne où dort ta cendre chaude
Et sous la cendre couve un feu pur.
J'écoute en moi le cher bruit obscur
Qu'y fait ton âme, abeille qui rôde.

Échos de la Guerre

Une émouvante descente en parachute.

(A ajouter aux intéressants détails que M. Frédéric Masson vous donne d'autre part sur la «Saucisse».)

Les soldats suivaient les mouvements de la saucisse régulatrice, quand ils la virent brusquement s'agiter en des soubresauts inquiétants, tanguer, puis prendre de la hauteur... Le câble qui la retenait à la terre venait de se rompre.

Le vent soufflait avec force, entraînant notre ballon dans la direction des lignes allemandes d'où partaient à son intention les obus ennemis.

Chacun suivait avec angoisse l'évolution de la saucisse, car on se demandait ce qu'il allait advenir du malheureux observateur qui était dans la nacelle. Malgré leur tir précipité et général, les Allemands n'avaient pas encore réussi à toucher le ballon. Encore quelques instants et il allait voguer au-dessus du territoire envahi et notre homme serait tué ou fait prisonnier.

Mais, soudain, on devine plutôt qu'on n'aperçoit un geste résolu de l'observateur.

Le ballon fait un bond prodigieux et, en même temps, quelque chose semble échapper à la nacelle.

— Il a jeté du lest!

— Mais non! Il a enjambé...

— Il est fou! Il va se tuer, le malheureux.

L'hypothèse du poilu est la vraie. Le sous-lieutenant X... a pesé le pour et le contre : tomber aux mains de l'ennemi ou risquer la mort. Il n'a pas hésité. Cette masse qui fonce vers la terre, c'est bien lui.

Les spectateurs de cette scène la suivent avec un mélange d'effroi et d'admiration. Ils ont bientôt une lueur d'espoir.

Au-dessus de la forme humaine, ils aperçoivent comme un large parapluie. C'est le parachute du sous-lieutenant qui s'est déployé et lentement, lentement, sans que l'artillerie allemande parvienne à l'atteindre, il descend vers le sol et atterrit entre les lignes allemandes et les lignes françaises...

Il est sain et sauf.

Pendant ce temps, le ballon complètement délesté file vers le Nord et disparaît dans l'espace.

Détail curieux : le matin même un des camarades du sous-lieutenant avait fait une expérience de parachute qui avait parfaitement réussi. Qui sait? C'est peut-être ce résultat qui a donné l'idée au vaillant observateur de tenter cette suprême chance.

Dans un article publié par nous le 2 juillet, M. Maurice Barrès faisait allusion au dépôt d'éclopés de la Courneuve qu'il comparait aux formations anglaises du même genre. Celles-ci, pourvues tout d'abord d'abondantes ressources, avaient été mieux installées, mieux organisées... Mais, depuis ce temps, grâce à de persévérants efforts, chez nous, de grandes améliorations ont été réalisées, d'importants résultats obtenus.

« Un officier actif et intelligent (écrit-on à M. Barrès) a transformé ce dépôt. Le capitaine Lacombe a triomphé d'une matière ingrate. Sans doute il ne pouvait pas déplacer les cheminées d'usine ni les rails de chemin de fer; mais il a établi des baraquements spacieux, propres, artistiquement décorés; il a



LE CAMOUFLEUR

— Il y a trois ans, j'avais au Salon un tableau épatant et la critique était unanime pour fonder sur moi les plus grandes espérances...



LE PERMISSIONNAIRE

— Vas-tu avoir à nous raconter des détails du front, des batailles?...

— Ah bien non, maman..., si vous le voulez bien, pendant six jours je vais m'imaginer que je n'y suis jamais allé!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

fait pénétrer partout, autant qu'il était en son pouvoir, l'hygiène, le soleil, la gaieté. »

Les pauvres éclopés qui retournent au front, gardent un excellent souvenir de leur passage au dépôt de la Courneuve et vouent une profonde gratitude au personnel dévoué dont ils ont reçu les soins...

L'opinion, assurément, est divisée en Espagne. Nous y comptons, en tout cas, d'excellents amis. Je détache cette phrase d'une allocution prononcée à Valence, le 14 juillet dernier, par M. Ludovico Simulin, ingénieur :

« Hommage à notre bon Joffre, le père de nos enfants, qui sait ménager leur sang et cependant leur réserver la victoire.

» Hommage à cette pléiade de grands généraux qui sont l'émerveillement du monde, Castelnau, le pivot de Nancy, le noble père si éprouvé; Foch, l'organisateur des armées du Nord; Gallieni, le défenseur de Paris « jusqu'au bout »; Pétain, le sauveur de Verdun; à nos héroïques soldats qui font tous les jours le sacrifice de leur vie, et, dans leur vaillante et belle jeunesse, ne perdent pas le sourire; à ceux de Champagne, de Verdun et de la Somme; à nos alliés, dont la coordination a hâté l'aube de la grande victoire finale. »

Ces phrases chaleureuses ont été dites en présence du consul de France et vivement applaudies.

Nous ne voulons pas laisser partir sans un mot de regret ému Mme Botrel, la compagne de notre collaborateur et ami. Le poète est revenu du front juste à temps pour recueillir les dernières pensées de cette bonne Française, qui murmurait dans son délire : « Je vais vous envoyer la victoire. »

A ses obsèques modestes comme elle l'avait souhaité et qui ont eu lieu jeudi matin, chaque maison de Pont-Aven, nous disait un brave homme, avait député ses représentants. Il y avait surtout, encadrant le corbillard, le chœur des reines successives de la Fleur d'Ajonc et de leurs demoiselles d'honneur. Elles formaient un gracieux cortège à celle qui, née hors de Bretagne, était devenue une vivante incarnation de la Bretagne moderne et qui, pour être Bretonne jusque dans la mort, avait voulu qu'on l'ensevelît dans ses plus beaux atours des rives de l'Aven.

Je n'apprendrai rien aux lecteurs en disant que nous sommes submergés par l'abondance des manuscrits. Nous devons, hélas! faute de place refuser de bonne prose et d'excellents vers et nous borner à mentionner leurs auteurs. Un de ceux-ci ayant demandé qu'à titre exceptionnel son manuscrit lui fût restitué, reçut par la poste ses sonnets non insérés. Il repique et écrit au directeur des *Annales*... Sa réponse est charmante.

Le ciel est gris, le cœur est triste. En l'air muet,
Les trois couleurs, au front de notre hôtel de ville,
Pendent avec trois plis d'ombre pâle immobile,
Qu'un frisson de succès ce matin remuait.

Moi, j'avais déposé ma lyre,
Dont chaque corde tressaillait,
Et, ce jour, quatorze juillet,
Il me fut donné de vous lire :

« Les vers sont trop nombreux, même pour nos drapeaux! »
Gardons ceux-là des mois, ceux-ci des jours encore.
Heureux pays qui peut proclamer ce pléthore.
« Trop de bardes avec presque trop de héros! »

Et le facteur qui les rapporte
(Je ne l'avais pas demandé),
M'a, sous un pli recommandé,
Remis cinq pauvres feuilles mortes.

Cinq sonnets! Cinq clameurs qu'eût fait vivre un bon vent.
Ils ont tous leur destin... Pour ceux-ci point d'histoire.
Nos drapeaux?... claqueront aux souffles des victoires...
Et mes vers... attendront un soir moins décevant.

RAYSSAC.

Ce poète a accepté avec bonne humeur la décision qui le frappait. Il s'est montré spirituel. Nous sommes heureux de lui offrir cette petite compensation.

D'un de nos lecteurs, M. Abel Malé, ce petit complément d'information que nous sommes heureux d'accueillir. Il s'ajoute à l'article publié dans un récent numéro sur le général Nivelle.

« Ce général synthétise non seulement l'*entente cordiale*, mais la triple union *franco-anglo-italienne*. Apparenté aux fiers Anglais par sa mère, Robert Nivelle touche aux vaillants Italiens par sa grand'mère (j'en parle savamment, cette bonne grand'maman d'Italie étant aussi ma grand'maman à moi).

» La gentille Italienne épousée par le rude soldat Nivelle (un de ceux que distingua Napoléon), lui donna une lignée assez intéressante... Les généraux Achille et Eugène

Chamoin, auxquels votre rédacteur fait allusion, sont ses petits-fils... et quelques autres aussi qui firent bravement leur chemin dans la vie. »

LES BRUITS QUI COURENT

POÈTES D'IRLANDE. — Avec Thomas Mac Donagh et Patrick Pearse, exécutés à la suite de la dernière révolte irlandaise, sont morts deux poètes de grande valeur, lisons-nous dans *Le Mercure de France*. Thomas Mac Donagh était en outre professeur de littérature anglaise à l'Université catholique de Dublin. Patrick Pearse était également professeur et avait fondé une école importante tout près de Dublin. Il écrivait en irlandais et en anglais et on lui doit nombre de traductions de poèmes gaëliques. *L'Epée de Lumière*, journal de la « Gaelic League », était sous sa direction. Son érudition était notoire, son caractère réputé grand et ses idées, larges et belles. Avant de mourir, il demanda de dire un dernier adieu à sa mère, mais, quand cette dernière arriva, il venait d'être exécuté. La veille de l'exécution, il avait écrit un poème que voici dans la traduction de miss Maud Gonne :

LE VOYAGEUR

La beauté de ce monde m'a rendu triste,
Cette beauté qui passera,
Des fois, mon cœur a tremblé de grande joie
A voir un écureuil sauter sur une branche,
Une coccinelle rouge sur une tige,
De petits lapins dans un champ, le soir,
Sous le soleil couchant,
Une colline verte où les ombres passent,
Quelque solitude où des hommes de la montagne
Ont semé
Ou bien récoltent, près des portes du Ciel,
Des enfants pieds nus sur le sable
D'une mer retirée,
Ou jouant dans les rues d'une petite ville de Connaught.
Toutes choses jeunes et heureuses.
Et puis mon cœur m'a dit :
Tout cela passera,
Passera et changera, mourra, ne sera plus.
Des choses belles et vertes, des choses jeunes et heureuses.
Et j'ai poursuivi mon chemin, tristement.

L'ECHELLE DES S. — Les feuilles de notes des soldats de l'armée allemande possèdent, si l'on en croit *Le Figaro*, une colonne spéciale réservée à l'inscription de la lettre *S*. Voici l'explication de ces *S* mystérieux.

Sauf de très rares exceptions, les officiers et sous-officiers de carrière ont un certain nombre d'*S* à leur actif, ou plutôt à leur passif, car cette initiale, surtout quand elle est répétée, n'a pas une signification très flatteuse. Elle est, en effet, la première lettre des mots *Saufen*, *Sehr*, *Stark*, *Schnapps*, *Schlecht*. Et voici les cinq combinaisons qu'on obtient :

Quand un officier n'a qu'un *S* porté à son folio, cela veut dire qu'il boit beaucoup. Rien au delà. *SS* indique qu'il boit plus qu'il ne devrait : *sauft stark*. *SSS* indique qu'il boit prodigieusement : *sauft sehr stark* ; mauvaise note. *SSSS* est une note déplorable : le titulaire absorbe des quantités kolossales d'eau-de-vie, *sauft sehr stark Schnapps*. Quant à *SSSSS*, cette note entraîne en principe l'exclusion de l'armée, celle-ci ne pouvant conserver dans son sein des gens qui boivent des quantités immenses de *mauvaise* eau-de-vie : *sauft* (boit) *sehr* (très) *stark* (fort) *schlechtes* (de mauvaise) *Schnapps* (eau-de-vie).

SERGINES.

Les Poètes de la Guerre

FLEURS D'HÉROÏSME

FAUCHEURS

Dans les prés, au bord des ruisseaux
Où flottent de légères brumes,
Dès l'aube on entend les marteaux
Tinter gaîment sur les enclumes :
Les faucheurs aiguisent leurs faux.

La bataille aujourd'hui fait trêve ;
La Mort a tellement fauché
Qu'elle est lasse ; le jour se lève,
Qui dans le sang s'était couché :
Faucheurs, profitez de la trêve !...

Ce sont tous des adolescents
Ou des vieillards aux pas pesants,
Aux reins trop raides ou trop frêles ;
Ils vont dans les prés bruissants
De grillons et de sauterelles.

L'un coupe trop haut, pauvre vieux
A qui résiste l'herbe drue.
Un jeune, front baissé se rue,
Et, plus ardent, ne fait pas mieux,
Sa force étant vite décrue.

N'importe ; ils fauchent âprement,
Ainsi que nos soldats combattent.
Leurs yeux voient rouge par moment ;
Des cosses sous leurs faux éclatent
Comme des casques d'Allemand...

Braves vieux ! Chers petits ! phalange
De l'arrière, héroïque aussi !
Il faut qu'on se batte et qu'on mange,
Emplir le grenier et la grange :
Tenez là-haut, on tient ici !...

Pourtant, quand sur le pré s'allonge
L'ombre des hêtres, vers le soir,
Plus d'un faucheur, comme en un songe,
Près de lui croit apercevoir
Un faucheur-fantôme tout noir.

D'un geste pareil mais plus large
Il va fauchant sans aucun bruit ;
Il fauche à vide, il fauche en marge.
Ils pressent le pas ; il les suit
Et marche en fauchant de la nuit...

Quelque part un angelus sonne
Et rappelle les travailleurs.
Là-bas, au front, le canon tonne ;
Le faucheur noir les abandonne :
On l'attend pour faucher ailleurs.

FRANÇOIS FABIÉ.

A LA MÉMOIRE DU COLONEL DRIANT

Dans quel temple idéal, beau comme un Parthénon,
Où des pages de gloire illustreraient la pierre,
Ce héros vaudrait-il qu'on inscrivît son nom
Grand parmi tous les noms dont la Patrie est fière !

Rappelez-vous ce nom, jeunes gens qui serez
Les premiers ouvriers d'une France nouvelle :
Peu l'égalent, aucun n'est plus grand ; honorez
Une sublime mort, une vie aussi belle.

Quand nous nous endormions dans le calme trompeur
D'une paix où l'espion germain tendait son piège,
Driant veillait, pensif ; il dénonçait sans peur
L'ennemi qui du sol français faisait le siège.

De son oreille experte il écoutait des pas
Qui pour les autres se perdaient dans la nuit sombre ;
Il était le soldat qui ne désarme pas,
Le guetteur qui, debout sur sa tour, scrute l'ombre.

Il comprit que le livre est un bon instrument
De revanche, il croisa la plume sur l'épée ;
Par ses écrits de guerre il hâtait le moment
Où la France elle-même écrirait l'épopée.

Projetant des lueurs sur chaque obscur chemin,
En prophète, en savant, surtout en patriote,
Il dit ce que serait la guerre de demain
Dans les airs maîtrisés par le meilleur pilote.

Il vit enfin la guerre attendue éclater,
Et pour lui ce dut être un bonheur sans mélange
Que d'être appelé, chef d'élite, à commander
Ses fiers petits chasseurs, héroïque phalange.

Il a baigné de son sang pur le sol sacré ;
La France qu'il aimait avec idolâtrie,
Le jour où le Teuton honni l'a massacré,
Combla son dernier vœu : Mourir pour la Patrie !

9 avril 1916.

OLIVIER DE GOURCUFF.

LE GLAS

Dans le wagon dément qui roule
De l'est du steppe à l'ouest des monts,
Brûlant le rail que les démons
Survolent de leurs tourbillons,
Aux cris de leur hurlante foule,

Un homme est songeur, le front bas.
A l'heure où l'univers sommeille,
Seul avec sa chimère, il veille
Tandis que sonne à son oreille
Comme l'écho lointain d'un glas...

Kaiser ! ton châtiment s'apprête.
Après deux ans, l'instant est mûr ;
Déjà la brèche est faite au mur.
De ton empire et, d'un vol sûr,
La flèche est au flanc de la Bête.

Ni sous ton fer, ni par ton or,
Ne s'ouvrira plus loin ta route ;
Dans la nuit qui t'engouffre, écoute
Siffler le vent de ta déroute,
Nouveau Nabuchodonosor !

Proche est ta fin ; pleurarde et rouge,
Ta voix, ô Boche ! clame en vain :
Kamerades, pardon ! Demain
Ta nef, sous le bras du destin,
Va sombrer aux mers de sang rouge,

Car, au fatidique tournant,
Rit le spectre de la défaite —
Et la terre, en atours de fête,
Applaudit, clown tombé du faîte,
Au kaiser qui croule au néant !

ALEXANDRE DE LINCHE.

LES VICTOIRES

Nous les imaginons dans les siècles antiques
Montant, leur robe d'or immense à l'horizon,
Avec un fier regard vierge de trahison ;
Et notre âme qu'émeut un étrange frisson
Croit boire au souffle pur des ailes héroïques.

Les monts vêtus d'azur tremblant et de clarté,
Les grands caps dont les flancs froissent la mer mouvante,
Les forêts, les vaisseaux tendant leur proue errante,
Comme ils devaient frémir dans la suprême attente
Lorsque planaient sur eux les vols pleins de beauté !

Les cimes se sentaient devenir plus royales.
Les navires pressés sur l'océan songeur
Traînaient leur ombre ainsi qu'un manteau d'empereur,
Et les foules, groupées en un immense chœur,
Les bras hauts, saluaient les vierges triomphales.

Plus puissantes encor vous paraîtrez demain,
Filles du ciel profond et lumineux, Victoires,

Vous dont les noms sacrés dominent les mémoires,
Et qui seules laissez aux anciennes histoires
Sur tant d'écroulements un chaud reflet divin.

Les beaux adolescents vous veulent pour amantes.
Combien ont attendu le vent de vos cheveux
La nuit, dans les forêts aux grands portiques bleus,
Et combien sont tombés, sans cris, leur rêve aux yeux,
Pour que brillent sur tous vos aubes éclatantes!

. . . .

Victoires de demain, beau groupe renaissant,
Vous sèmerez sur eux les divines couronnes.
Et puis vous passerez, sublimes Antigones,
Enlaçant les douleurs aux yeux clos qui tâtonnent
Et les marquant au front d'un signe éblouissant.

JEAN BALDE.

HYMNE DE GLOIRE AUX ALLIÉS

Ces vers, d'un poète suisse, et acclamés à Lausanne à l'occasion du 14 Juillet, expriment avec chaleur des sentiments dont les Français ne peuvent être que profondément touchés :

Alliés, vêtus de lumière,
Alliés, Défenseurs du Droit,
Le Monde attend, espère, croit.
Pour avoir bondi la première,
La Nuit règne par Attila...
Alliés, vêtus de lumière,
Nous savons que vous êtes là
Et que devant vous les ténèbres
Retomberont en plis funèbres
Sur les cohortes d'Attila.

Soldats de France et d'Angleterre,
Soldats d'Albert, chacun posté
Aux Remparts de la Liberté,
Gloire à vous tous sur notre Terre!

Gloire à vous, antiques Latins,
Enfants de la belle Italie,
Que l'Histoire aujourd'hui rallie,
Consciente de vos destins!

Gloire à vous, les Russes, les Serbes!
Fidèles aux pactes sacrés,
A votre heure, vous châtierez
Ceux que le Forfait rend superbes...

En avant, Héros, en avant,
Pour que la Force soit brisée
Et que la Terre humanisée
Chante votre hymne triomphant!

Alliés, vêtus de lumière,
Alliés, Défenseurs du Droit,
Le Monde attend, espère, croit.
Pour avoir bondi la première,
La Nuit règne par Attila...
Alliés, vêtus de lumière,
Nous savons que vous êtes là
Et que devant vous les ténèbres
Retomberont en plis funèbres
Sur la défaite d'Attila!

JULIEN GRUAZ.

Nos poètes n'ont que l'embarras du choix à cette heure, pour exalter l'émulation d'héroïsme des Anglais, des Russes, des Français... Signalons, dans cet ordre d'idées, les noms des auteurs qui nous ont paru le mieux inspirés :

Mmes et MM. Armand Colard, Gustave Milet, Sylvain Barthélemy, Camy-Renault, Roger Desvelles, Paul Liseron, Léon Noël, G. Grandjean, Vital Mague, Jean Papon, Georges Laval, Louis Ducla, George Siam, Commandant Troispieds, Albert Noblet, Paul Labourgade, André Maillet, Jules Roy, Maurice Math, P., Nemorin, Une Bretonne, Auguste Faure, Rouget, Paula Riffeault-Videau, Léon Bancal, J. Roubaudy, L. Fleurant, Hugues Millière-Isak, Maia la Basquaise, Suzanne Werthy, Maurice Gastaud.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XI

MADAME JORDONNE

Ce jour-là, quand Mlle d'Auberval veut entrer à l'ambulance, elle se heurte, dès le seuil, à Darcy, factionnaire intraitable :

— Nous avons reçu hier plusieurs convalescents et pas mal de blessés. Ce matin, le chef est arrivé de Paris en auto. Il inspecte les salles. La major m'a donné l'ordre de ne laisser pénétrer personne. D'ailleurs le beau filleul va aussi bien que possible...

Museau poudré, l'œil en coulisse et mouillé de malice sous ses cils frisés, la bouche gouailleuse, fendue de travers en coup de sabre sous sa moustache trop noire, le cabotin. délayant le reste, mais ponctuant les derniers mots, lance sa consigne très rosse d'un ton de blague narquoise et montmartroise.

Sylvette n'ose insister. Et puis elle a tellement à faire! Journaliers mobilisés, il ne lui en faut pas moins faire valoir et gérer son domaine. Elle doit prévoir et régler les dépenses en ménagère diligente, préparer le nécessaire et même le superflu. On la voit trottiner de la lingerie à l'office, de la buanderie à la cuisine et au cellier. Quoique fermes et précis, les ordres prennent, dans sa voix, des douceurs de conseils.

A présent la voici qui rejoint le garde et le jardinier en train de causer dans le potager, — un potager auquel des bordures de buis, des fleurs vivaces et démodées qu'on ne trouve plus que là, donnent l'air d'un très ancien jardin de curé.

— Vous arrivez à temps, mademoiselle, s'exclame Rupain portant la main à la visière de son képi. Croyez-vous, à propos de la victoire de la Marne, que Manuel me bourre le crâne et les oreilles de saint Loup, de sainte Geneviève et de la bienheureuse Jeanne d'Arc! Avouez que Saint-Joffre, Saint-Castelnau et nos braves poilus y sont tout de même pour quelque chose! Mais ce vieil enfant de Joseph ne veut pas démordre de son miracle! Miracle de la mobilisation! Mobilisation de tous les cœurs, autre miracle! Miracle de la Marne! Miracle sur miracle! Notre Breton voit du surnaturel partout, comme si le courage n'était pas naturel aux Français. Va donc soutenir aux poilus qu'ils se croisent les bras ou jouent à la manille dans les tranchées pendant que les anges de Mons font le coup de feu pour eux! Ce qu'ils t'enverront faire frire! Tout expliquer par l'intervention de la citoyenne Providence, ça rapetisse les hommes sans grandir le bon Dieu!

L'allure libre et dégingandée du garde, sa franche et brutale goguenardise, contrastent curieusement avec l'attitude comme il faut et les propos modérés de l'ancien écolier de la Doctrine Chrétienne. Même en discussion politique, Manuel garde le ton et la mine, non seulement d'un petit vieux garçon bien élevé, mais d'une petite vieille fille vertueuse et prude. Très taquin, Rupain le gouaille impitoyablement :

— Regardez-le, mam'zelle. Ruminant la riposte qui ne vient pas, n'a-t-il pas l'air de marmotter sa prière pour avaler plus facilement son pain bénit sans beurre? Ah! mon Breton, avec le cœur si chaste, l'esprit si innocent, ça ne m'étonne pas que tu aies moins de moustache qu'une mère abbesse. Ne faisant jamais la bombe, pauvre cher homme, tu ignores le mal aux cheveux. Aussi n'es-tu pas chauve comme moi. Tu as la crinière blanche mais drue. Ça te donnerait l'air d'un saint, s'il y avait des saints à auréole d'argent!

Manuel ne se fâche jamais.

— Blague, blague, mécréant. Mes cheveux d'argent, c'est mon auréole de la terre... Quand, âme et corps rajeunis, je serai là-haut, mes cheveux reblondiront à l'éternel soleil du paradis. Et, si Dieu le permet, ça sera mon auréole d'or!

Sans esprit de riposte, Manuel trouve souvent de ces phrases imagées et redondantes. Dans sa voix de flûte, les mots prennent pourtant une telle emphase, sa mine reste si grave, qu'on ne sait guère si l'on doit en rire ou les méditer.

Jamais Sylvette n'en rit. Elle en sourit parfois.

— Ce n'est pas tout cela, mon bon Manuel, fait-elle vivement. Il va falloir vous mettre en quatre. J'aurai besoin d'énormément de légumes pour l'ambulance. Qu'est-ce qu'il y a dans ce carré?

— Des carottes d'hiver, mademoiselle.

— On ne voit rien.

— J'ai semé, mademoiselle. A Dieu de faire germer!

— Dieu ne peut s'occuper de tout, mon bon Manuel. Il a sans doute, en ce moment, d'autres soucis que de faire lever vos carottes. Aidez la Providence d'un petit coup d'arrosoir.

Manuel hoche la tête :

— Certainement, ça ne fera pas de mal..., mais jamais un petit coup d'arrosoir ne vaudra la bonne grande pluie du ciel.

— Bien entendu. Je ne vois rien non plus dans cette plate-bande.

— Il n'y a rien.

— Pourquoi?

— Dieu a créé le monde en six jours, mademoiselle; le septième, Dieu s'est reposé... Il faut, à l'instar du ciel, que la terre se repose.

— Mon bon Manuel, je n'ai qu'un reproche à vous faire : vous vivez dans votre rêve béat à croire que chaque jour est dimanche. En ces temps cruels où chacun se doit à la Patrie, l'application au travail vaut le recueillement de la messe; à sa façon, un coup de bêche est un mot de prière.

— Et dame! ricane le garde, une bêche, ça ne se tient pas mains jointes!

Paisiblement, Manuel réplique de sa voix claire comme celle d'un enfant de chœur :

— C'est, en effet, moins commode qu'un petit verre! Un petit verre, ça se prend de toutes mains, n'importe comment!

— Pas mal envoyé! J'ai mon compte! glousse le garde, bon garçon.

Le Breton, paisible et souriant, semble inconscient de sa malice. Sylvette le stimule, lui parle d'accroître la basse-cour, de racheter oies, pigeons, coqs, poules et lapins. Manuel, songeant tout haut, s'exclame hors de propos :

— Ce que mademoiselle devrait acheter aussi, c'est un agneau.

— Un agneau? Pas pour le manger?...

— Oh! non, pauvre bête du bon Dieu, mais pour l'élever, le rendre intelligent, en faire mon fidèle compagnon. Ça bêle si gentiment, un agneau! C'est si blanc, c'est si doux, c'est tellement innocent! Je lui apprendrai à me suivre partout, en ne trottant jamais qu'au milieu des allées... Je le soignerai; je lui donnerai du lait et de l'herbe fraîche. Je lui mettrai une clochette au cou.

(1)
Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

Je lui servirai de mère et le savonnerai chaque semaine.

— Tu lui friseras la laine et lui doreras les cornes, — plaisante Rupain, — et tu le feras assister à la messe, près de toi, en vrai petit chrétien, assis sur son derrière.

Hanté de visions, Manuel n'écoute pas.

— Ce manoir ferait un si beau couvent, imagine-t-il. Mademoiselle devrait aussi faire bâtir une chapelle. Ça manque à son manoir. Je sonnerais les offices, je repriserais les aubes et les étoles, je servirais la messe, je parerais l'autel de fleurs, je laverais les bénitiers, j'époussèterais la sainte Vierge, le bon Jésus, les saints... Je me croirais déjà bedeau du paradis ! Oh ! que je serais content ! Si, par surcroît de bonheur, notre petite demoiselle se vouait un jour à l'Eglise, on ne trouverait jamais pareille petite sœur des pauvres !

— Merci de m'associer à vos aspirations célestes, mais je ne me sens pas la vocation. Je suis jeune, je suis femme, je désire vivre ma vie, même ma vie de guerre, non pas timidement à l'ombre du cloître, mais hardiment, en plein jour.

— Qu'on s'agite peu ou prou dans ce monde, mademoiselle, ça n'a pas d'importance. Le seul voyage qui compte ne se fait pas sur terre. Souvent celui qui croit devancer les autres sur la route ne fait que passer et repasser... jusqu'à ce qu'il trépasse !

A cette vision de voyage, le pâle et placide visage du jardinier se rose et s'épanouit d'une sorte d'extase.

La jeune châtelaine opine pratiquement :

— Nous deviserons de ces belles choses plus tard, Manuel. Aujourd'hui nous avons mieux à faire que d'éduquer des agneaux. Pas de dépenses inutiles.

Le petit vieux soupire, mais n'insiste pas. La jeune fille parle maintenant châssis, plantations et fumage. Alors, reportant son regard des nuages sur la plate-bande où la graine ne lève pas, mine sincèrement contrite et voilant sa voix comme à confesse, le jardinier murmure :

— Je le reconnais, mademoiselle. A trop songer au ciel, je néglige la terre... Le potager pourrait produire davantage.. C'est ma faute..., c'est ma faute..., c'est ma très grande faute !

Et, se frappant la poitrine de ses doigts très propres mais fripés de rides, le bonhomme bat par trois fois sa coulpe.

Cette douceur soumise coupe court au reproche. La petite châtelaine en est désarmée, voire même confuse. Comment, si jeune, si éloignée de la perfection, ose-t-elle gronder ce vieux et respectable vieillard, — « le Saint d'Auberval », comme dit M. le curé ?

Recommandations achevées, Sylvette s'éloigne. A demi retournée, elle voit Manuel debout entre ses deux carrés stériles, sans le moindre souci du gloussement goguenard de Rupain, se frapper à nouveau la poitrine en lente contrition :

« C'est ma faute..., ma faute..., ma très grande faute... »

Sortant de l'allée couverte, Mlle d'Auberval est surprise d'apercevoir sur la pelouse, à l'ombre d'un massif de frênes, assis l'un près de l'autre et lui tournant le dos, Davières et la belle cousine.

Claude a rejeté la vareuse d'hôpital. Chaussé et ceinturé de cuir blond comme ses cheveux, il est en uniforme flambant neuf et du même bleu que ses yeux.

Heureusement, Sylvette est trop loin pour entendre.

— Depuis la déclaration de guerre, les civils ne me semblent plus des hommes ; ça ne compte plus pour moi ! Il n'y a que les militaires.

Marthe lance crânement sa profession de foi. La moue dédaigneuse, le regard sceptique, le géant observe l'infirmière-major en silence expectant. N'ayant pas produit l'impression désirée, Marthe force ses effets.

— D'élan irrésistible, spontané, je me suis consacrée aux soldats malades et blessés. Sœur laïque, j'ai renoncé à mes relations, à ma famille, à mon bien-être, à tout au monde, *pour servir !* A l'heure où le sang parle, je veux être *au front de la souffrance !* Je me prive de tout, je vis comme un poilu. Rien que sur mes économies je nourris quatre-vingt-trois petits Belges ! Fille et petite-fille de soldat, j'ai trente-cinq cousins au feu !

— Ah !... J'aurais cru, d'après les propos de Darcy, que vous étiez plutôt d'une famille de gens de lettres.

— Non. Mes goûts littéraires n'ont rien d'atavique. J'ai beaucoup écrit, jadis, quand j'avais des loisirs... Ça me distrayait et puis ça me payait mes théâtres, mes toilettes, mes gants et mes autos. A présent je n'ai plus le cœur et l'esprit qu'à la guerre. Devant tant d'actes sublimes, la phrase me répugne et me dégoûte. Jamais je n'ai aussi profondément ressenti l'inanité du métier littéraire.

Ce détachement lui paraît plein d'allure et d'élégance.

— Alors vous n'écrivez plus ?

— Si..., mais tellement malgré moi ! A même d'observer, d'exprimer des choses que personne ne sait ou ne peut savoir, j'ai été sollicitée, pressée, harcelée par les grands journaux. Ils m'ont suppliée de répandre la bonne parole, d'entretenir la confiance, de raviver l'espoir. Comprenant que c'était un devoir, je ne m'y suis pas dérobée. Dans les feuilles les plus lues, j'exalte les exploits de nos combattants ; je glorifie notre race ; je salue le relèvement superbe de la Patrie... Ah ! la Patrie, j'en ai l'âme si pleine, les nerfs si vibrants qu'il me serait impossible de parler d'autre chose ! On m'affirme que mes articles font un bien immense. On insiste pour que je les recueille en volume et les fasse paraître en librairie... Ce ne sont pas les éditeurs qui me manquent, vous pensez bien ! Mais, pour ce livre où j'ai mis mes plus belles ferveurs de Française, je rêve un lancement exceptionnel et souhaite des conditions spéciales...

Davières prend un détour, esquive l'invite :

— Sous le coup de pareilles émotions, pouvoir non seulement analyser ses sensations, mais en prendre note et mettre ses notes au clair, ça prouve un détachement...

— Entraînement de métier : j'ai tellement l'habitude ! Je griffonne mes articles au dos des ordonnances, au chevet d'un malade, entre deux amputations...

— Epatant ! Dites-moi, Mlle Sylvette, votre nièce...

— Pas ma nièce, ma cousine... Je n'ai que deux ans de plus qu'elle ! Elle paraît plus âgée, n'est-ce pas ? Moralement, elle est pourtant demeurée très enfant.

— Note-t-elle aussi ses impressions d'ambulance ?

— Oh ! non. Dénuée de sentiment et d'imagination, la pauvrette n'est rien moins qu'artiste... Une bonne petite fille, en somme, dont je voudrais faire quelque chose..., mais quoi ? Ah ! oui, quoi ? Avec ces natures molles, quelconques...

— Elle est rudement jolie...

— Vous trouvez ?... Sincèrement ?

— Je trouve..., plus que sincèrement.

— Oh ! que vous me faites plaisir ! Vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que vous me faites !

— Mais si..., je me l'imagine... ça se voit... C'est d'ailleurs un plaisir qu'on doit vous faire souvent.

— Jamais !... Vous êtes le premier. Moi non plus je ne la trouve pas laide..., mais tout le monde lui reproche de manquer de physionomie. Aucun de ses traits, encore qu'assez réguliers, n'a d'expression. Charme et grâce lui font défaut... Vous savez qu'elle est fiancée ?

— Oui. C'est la première chose que vous m'avez dite en me rendant mon portefeuille.

— On trouve toujours un fiancé quand la dot est rondelette.

— Avec une gentille petite femme comme ça et beaucoup d'argent pour la gâter, le mari ne s'embêtera pas...

— Hum ! On ne sait jamais..., ça dépend... Ma cousinette n'est pas très instruite..., elle a peu de ressources dans l'esprit..., moins encore dans le cœur... Aimant Sylvette comme je l'aime, l'indulgence m'aveugle forcément...

— Mettons seulement qu'elle vous rende borgne.

— Je crains parfois que son fiancé, plus clairvoyant que moi, ait déjà perdu toute illusion.

— Pourquoi l'épouse-t-il, alors ? S'il ne la trouve pas à son goût, qu'il laisse sa place à d'autres. Il y aura amateur... au moins un, sinon deux !

— Peut-être..., mais Sylvette adore son promis : une vraie passion. Délaissée, elle mourrait de chagrin. Rien moins qu'emballé, ce pauvre garçon n'ose rompre... par pitié.

— Il a tort. Un de perdu, dix de retrouvés ! J'en connais qui offriraient mieux que de la pitié à Mlle Sylvette.

— Ne lui soufflez jamais mot de ce que je vous dis là, vous l'offenseriez atrocement. Ce serait payer notre hospitalité de la pire inconvenance. D'ailleurs ces fiançailles sont secrètes et le fiancé se bat. La moindre allusion raviverait l'angoisse de ma cousine. Je vous ai confié cela sous le sceau du secret. N'en parlez à personne.

— Je n'ai qu'une parole. Je vous ai juré de me taire, je me tairai, bougonne Claude.

Puis, « piquant un fard carabiné », il ajoute :

— Mais... êtes-vous bien sûre que votre cousinette soit à ce point éprise de son promis ? Sans fatuité, je m'étais figuré que..., que..., en me donnant quelque mal, en réprimant mes façons d'ours..., je serais peut-être arrivé... à lui plaire... Oh ! je ne dis pas tout de suite, mais plus tard...., bien plus tard...

Sans être autrement touchée par l'embarras et l'émotion du jeune géant, l'infirmière-major part d'un éclat de rire strident :

— Vous ? lui plaire ? Ah ! par exemple, si je m'attendais à celle-là !

Claude se fâche :

— Dites-donc, mal polie, qu'est-ce qu'il y a de drôle là dedans !

L'approche de Mlle d'Auberval interrompt le dialogue. La poignée de main de la jeune fille, en secousse franche et cordiale, détend le visage assombri de Davières.

— Ça va, ma petite marraine ?

— Ça va.

Et, sans autre motif ils se sourient, en aise mutuelle de se revoir. Ainsi contents, ils n'éprouvent le désir d'aucune parole.

Marthe, par contre, bavarde nerveusement. Les deux autres répondent à peine. La belle cousine a l'impression agaçante de lancer ses paroles à vide et de rester étrangère, non pas à leur conversation, mais à leur silence.

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Les Étoiles Éteintes

XII. — LE COLONEL DRIANT

De tous les chefs dont la mort fut un exemple, il est, je crois bien, le plus populaire. C'est que son héroïsme a des racines dans le passé. Tout ce que nous savons du colonel Driant, tout ce qu'il pensa, prépara, publia avant la guerre, annonçait son action et sa fin glorieuse. Nul n'aura été, mieux que lui, l'homme de ses écrits et de ses paroles. Ceux-là même qui n'approuvaient pas entièrement ou combattaient ses idées lui rendront cette justice qu'il a su mourir pour elles et qu'il a mis à les défendre, armes en main, autant d'ardeur qu'à les soutenir. Et puis, il avait conquis par ses livres l'imagination et le cœur de la jeunesse. Il lui offrait des récits enflammés qui alliaient à la valeur documentaire des romans scientifiques de Jules Verne l'attrait des romans d'aventures du père Dumas. Il inventait des combinaisons d'événements extraordinaires qui semblaient invraisemblables à beaucoup de ses lecteurs et qui pourtant allaient se réaliser. Il possédait les dons du « voyant ». Il lisait, en prophète, dans l'avenir. J'ai sous les yeux un article paru il y a dix ans, le tableau de la France surprise par une brutale agression de l'Allemagne et se ressaisissant pour y répondre. J'en citerai les dernières lignes, étrangement clairvoyantes :

Les boulevards sont déserts, les journaux soumis à une censure sévère destinée à éviter les indiscrétions de 70, ont diminué leur tirage, les industries de luxe disparaissent momentanément, l'argent se raréfiant; les boutiques brillamment éclairées ont définitivement clos leurs volets, les brasseries allemandes ont expédié leur personnel dans les régiments prussiens, la dépêche Havas est devenue le centre des derniers rassemblements de Paris.

Toute la vie du pays s'est soudain portée à la frontière! Là c'est un grouillement d'hommes, de chevaux, de canons, qui s'épaissit à chaque heure.

Sur le généralissime sont concentrés maintenant tous les espoirs et fixés tous les regards.

— Oh! ce choix! ce choix formidable!

Et la guerre a produit un résultat inattendu la semaine précédente, elle a réalisé l'union des classes; le pays se réveille, les indifférents vibrent, les ennemis se réconcilient; un misérable a prêché la désertion, on l'a exécuté la veille au coin d'une borne comme un chien enragé et il n'y en aura point, car le vieux sang guerrier des ancêtres coule toujours dans les veines du peuple.

La guerre a refait en une nuit l'unité française! les riches donnent leur or, tous vont donner leur sang, la Patrie est debout!

Cette intuition du soldat-romancier explique son effervescence. La vision qu'il avait de l'avenir le rendait nerveux, irritable, violent. Il bouillait d'impatience parce qu'il apercevait le péril. Il fonçait avec fureur contre l'antimilitarisme, l'internationalisme, le pacifisme, contre les utopies et les torpeurs meurtrières. On le traitait d'agité. Ce sont les fous de son espèce qui empêchent le feu sacré de s'éteindre. Il nous faut de ces vigies...

La carrière de Driant, laborieuse et diverse, offre une rare unité, puisqu'en ses directions successives, elle ne s'inspire que d'un sentiment : le patriotisme. Elève du lycée de Reims, il entre à Saint-Cyr (1875), débute à Compiègne. Promu lieutenant (1882), il part pour Tunis. Ses qualités d'initiative, sa valeur professionnelle séduisent le général Boulanger qui le garde auprès de lui. Des liens plus étroits ne tardent pas à les unir, Mademoiselle Boulanger partageant le goût de son père pour le jeune officier. Passionnément attaché à son métier, le capitaine Driant retourne aux zouaves; ayant reçu son quatrième galon, il traverse Nancy et se fixe enfin à Troyes, où il commande le 1er bataillon de chasseurs à pied. Démissionnaire en 1906, élu député de Nancy en 1910, possédé de son éternelle angoisse il presse le gouvernement d'achever l'organisation défensive du Grand-Couronné ; il joint ses efforts à ceux de Louis Barthou pour obtenir le vote de la loi de trois ans. Il fonde ligue sur ligue. Il essaie de créer un mouvement d'opinion tendant à développer la préparation militaire. Il mène de front les travaux littéraires et les travaux législatifs. Ses ouvrages sont autant d'avertissements et de cris d'alarme: La Guerre de Forteresse, La Guerre en Ballon, Un Dirigeable au Pôle Nord, L'Aviateur du Pacifique, L'Alerte, Les Deux Drapeaux, Les Robinsons de l'Air, La Guerre au Vingtième Siècle... *La guerre toujours!... Il l'attendait... Elle ne le surprit pas. Il l'accueillit comme une délivrance, comme le dénouement d'un conflit qui ne pouvait avoir que cette issue. A la fin de juillet 1914, il reprenait l'uniforme et s'installait à son poste de combat — sur le front...*



LE LIEUTENANT-COLONEL DRIANT,
mort devant Verdun, le 22 février 1916.



Phot. Paul Boyer.

Ce que fut, pendant plus d'une année, l'existence du colonel et de ses hommes, il est superflu de le raconter. La bataille de Verdun témoignera à jamais de la valeur du soldat français, restera comme une des pages fameuses de notre histoire, s'imposera à l'étonnement et à l'admiration des siècles. Trop près de nous, cette gloire nous trouble et nous dépasse. Elle grandira. On ne connaît aujourd'hui qu'imparfaitement, on saura mieux plus tard la sublimité de certains sacrifices... Driant comprenait toute l'étendue de son devoir, il l'accomplissait avec une intelligence et un tact supérieurs. Ses subordonnés lui rendaient justice, ils étaient fiers d'être si bien commandés et sentaient redoubler leur confiance au contact d'un si bon chef. L'un d'eux retrace, dans une note adressée à Mme Driant, les lourdes tâches que l'officier zélé multipliait à plaisir. Cette énumération constitue le plus beau des éloges et le plus magnifique des portraits.

La morne guerre de siège ne convient pas au tempérament actif de notre co-

lonel; il s'y résigne, mais veille à maintenir et à développer les qualités offensives de ses chasseurs. Tenir l'ennemi sans cesse en éveil, assurer la défense irréprochable de son secteur, telles sont les deux grandes préoccupations. Des tranchées, dont certaines pointent à moins de dix mètres des positions allemandes il n'est petit poste si avancé dont il ne connaisse les recoins; ses visites fréquentes sont pour les chasseurs d'un précieux réconfort; il sait leur parler et leur prouver sa sollicitude, il encourage les habiles tireurs, fait le coup de feu au créneau, énerve l'ennemi par des bombardements inopinés, observe en personne les tirs d'artillerie importants, exerce et assouplit ses hommes par de fréquentes alertes, stimule les travailleurs, les intéresse à leur besogne en s'y intéressant lui-même, se dépense sans compter, toujours dispos, toujours allègre.



Cette photographie montre les rapports de charmante et cordiale familiarité qui unissaient le colonel Driant et ses hommes.

Driant n'est plus! Jamais il n'avait manqué d'accompagner jusqu'à leur dernière demeure les braves tombés à leur poste, dans la tranchée, et pour qui il avait créé, à la lisière d'un village tout proche de nos lignes, ce coquet « cimetière des chasseurs », à l'entretien duquel il veillait avec un soin jaloux. Et nous, madame, ses chasseurs, pour qui il eut tant d'affection, à qui vous-même et toute votre famille avez fait tant de bien, nous n'aurons même pas eu le triste privilège d'ensevelir de nos pieuses mains la dépouille glorieuse de notre colonel!

Il y a un infini respect dans ces lignes; il y a aussi de la tendresse virile et de l'amour filial. Driant entretenait ce sentiment, non certes par ambition, il ne recherchait point la popularité. S'il était aimé de ses hommes, c'est simplement parce qu'il les aimait. Les mots qu'il prononçait leur allaient au cœur. La veille du 1er janvier 1916, il rédigeait cette proclamation, où il versait son mâle optimisme, sa certitude de la victoire...

Ordre du groupe de chasseurs numéro 31.

Le lieutenant-colonel commandant le groupe de chasseurs adresse, au seuil de l'année nouvelle 1916, qui sera, nul n'en peut douter, l'année de la victoire et de la paix, tous ses souhaits d'heureux avenir aux officiers, sous-officiers, caporaux et chasseurs des 56e et 59e bataillons.

Il les remercie des preuves de bravoure, de discipline et de résolution qu'ils lui ont données depuis dix-sept mois. Il est convaincu que rien chez eux ne faiblira, ni la foi dans le triomphe de la France, ni la volonté d'aller jusqu'au bout.

Donnant un souvenir ému à ceux qui depuis dix-sept mois ont jalonné de leurs corps le chemin parcouru, confiant à la Providence la vie des autres, le lieutenant-colonel compte sur l'affection de tous les membres de la famille que forment les chasseurs des deux bataillons étroitement unis, en les priant, quoi qu'il arrive, de ne jamais douter de la sienne.

Camp du clairon Rolland, 31 décembre 1915,
Le lieutenant-colonel commandant le groupe,

DRIANT.

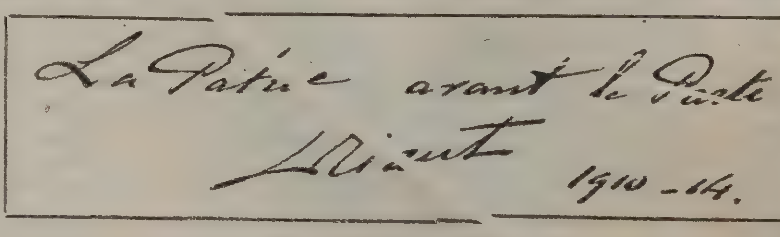
Cependant l'attaque allemande se préparait. Le colonel avait trop d'expérience et une trop fine compréhension des choses de la guerre pour s'illusionner sur la gravité des circonstances. Il écrivait le 16 février à M. Paul Sardoillet, de Nancy: « Les Boches travaillent autour de nous comme des fourmis. L'heure de l'agression ne peut tarder. Jamais la phrase: A la grâce de Dieu ne m'a paru moins banale. » Il n'ignorait pas que le choc serait terrible. « Je plains, disait-il, le bataillon qui sera aux avant-postes, le jour du déclanchement. » Il ajoutait: « Je ne veux pas être prisonnier. A vingt-cinq mètres, je mets une balle entre les deux yeux du premier Allemand qui s'approche. J'ai été champion de France au revolver... » Il feignait de ne rien redouter pour lui-même et de croire en son étoile. « Ne croyez pas que j'aie des idées lugubres. Je suis au contraire très tranquille et convaincu que ma chance habituelle me suivra. » Pourtant il envoyait un suprême souvenir à ses amis nancéens et, la veille de l'assaut, il confiait à un camarade son alliance et le chargeait, en cas de malheur, de la faire parvenir à sa femme. Le lundi 21, le bombardement commença. Les 210, les 305, les 380 pleuvaient dru comme grêle. Driant, fusil en main, parcourait les tranchées, soutenant par son équilibre et sa belle humeur, la vaillance de ses troupes: « Eh bien, mes enfants, ça va? On est ici. C'est notre place. On n'en bouge pas!... » En attendant le renfort du 56e, il donne l'ordre de contre-attaquer. Toute la nuit, les chasseurs décimés conservent leur position. Le lendemain, devant la violence croissante du tir qui rend le terrain intenable, ils se replient sur l'ordre formel du chef. Celui-ci reste le dernier dans le bois évacué, tel un capitaine à son bord. Une balle l'atteint à la tempe. Il fait un quart de tour sur lui-même en s'écriant: « Oh! là, mon Dieu » et tombe face à l'ennemi. C'est ainsi qu'il avait voulu mourir. Son vœu suprême était exaucé...

Ces tristes et sublimes détails, plusieurs témoins les ont apportés à Mme Driant, mêlés de larmes et d'effusions de regrets. La veuve douloureuse m'a permis de feuilleter ces papiers, venus, les uns des lieux où l'on s'est battu, les autres d'Allemagne, où quelques-uns des survivants sont captifs. Elle conserve un trésor, précieux entre tous: la collection des lettres du cher disparu. Cette correspondance, presque quotidienne, atteste l'étroite intimité d'âme qui régnait entre le père, la mère, les enfants, entre tous les membres d'une famille étroitement groupée autour de son chef. J'ai lu ces lettres. Vous allez les lire. Mme Driant le veut ainsi et elle a raison, car la figure de son mari en sort ennoblie, illuminée. Le colonel, ardent Français et brave homme, était un homme perspicace. Dès 1911, il pressentait l'imminence de l'aggression germanique et sa forme, la façon dont les événements allaient bientôt se précipiter:

Avril 1911.

Vous avez peut-être su que j'étais parvenu à faire enlever de l'ordre du jour le déclassement de Lille. Je sais bien que X..., impressionné par ce que je lui ai dit sur le rôle de Lille en cas d'invasion de la Belgique (hypothèse aujourd'hui certaine), a dû aider beaucoup à ce retrait, étant donné surtout que je ne me suis pas gêné pour lui dire qu'il y avait là-dessous de vilaines spéculations de terrains par des financiers belges et allemands.

Toujours, lorsque les intérêts du pays étaient en jeu, Driant montrait cette lucidité. Elle éclate à chaque ligne des belles lettres — véritable journal de guerre — dans lesquelles son vif esprit et son grand cœur s'épanchaient. La dernière, datée du 20 février, est empreinte d'une incomparable sérénité. Le soldat désire que l'on ne s'alarme pas, chez lui, que les pleurs ne coulent point, que celle qui porte son nom et dont il sait le courage garde le sang-froid dont elle a besoin pour le



Autographe du colonel Driant.

suppléer dans les charges de la vie. Il la réconforta. « Je ferai de mon mieux, je suis très calme. » Mais, à travers les mots qui rassurent, on sent la pensée qui se recueille. Cette lettre optimiste et grave est un adieu...

ADOLPHE BRISSON.

DEVANT VERDUN

Fragments des lettres inédites adressées à Mme Driant, du 28 septembre 1914 au 20 février 1916.

28 septembre 1914.

J'ai repris le commandement du secteur nord et je veux le purger des patrouilles qui infestent tous les bois. Tous les jours nous avons une expédition ici où là, jamais aux mêmes heures, et j'emmène mes quatre canons de 75 qui font merveille. Hier un de leurs obus à mélinite est tombé sur une tranchée remplie d'hommes entassés, à 2,800 mètres; on a vu tout cela voler en l'air et les survivants se sauver comme des rats dans toutes les directions; et ceci est fréquent.

Quant aux gros obus allemands, on n'y fait même plus attention. Le sifflement prévient, on s'arrête, on attend, on finit, par habitude, par savoir où ils vont tomber; quand c'est près on fait le gros dos, on se couche vite et ils n'atteignent presque personne.

2 octobre 1914.

J'ai échappé avant-hier à un déluge d'obus qui aurait dû me tuer cent hommes : il en a tué une douzaine dans le bataillon voisin; dans les miens, pas un chasseur tué, pas un blessé, dans l'artillerie qu'on m'avait donnée, un cheval tué, un artilleur blessé, c'est tout, et c'est bien la preuve que ce sont les balles de fusil qui font le plus de victimes. Ils étaient trop loin pour faire marcher leurs mitrailleuses et c'est surtout à cela que nous devons notre chance; mais c'est aussi à la discipline des chasseurs. Au lieu de se disperser sous les explosions, ils sont restés en ordre, j'ai pu, sans descendre de cheval, car mon cheval est maintenant fait au canon, emmener dans les bois de gauche, où le ballon ennemi nous a perdu de vue, tout ce que j'ai pu ramasser; mais je t'assure que j'ai fait plus d'une fois le signe de croix et pensé à vous.

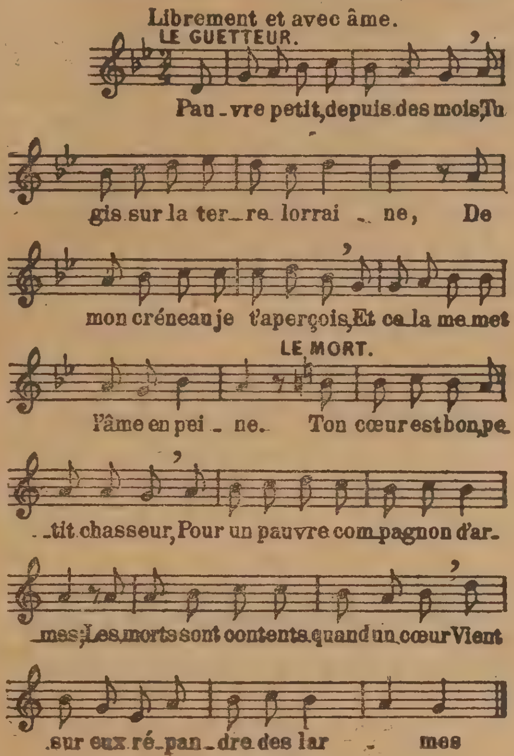
Ici nous n'avons pas de grandes batailles comme sur l'Aisne, mais tous les jours, nous avons une opération ici où là, ne voulant pas laisser un seul jour de répit aux Allemands qui maintenant subissent nos attaques derrière leurs tranchées, mais n'attaquent plus : toute leur force est dans cette artillerie trop lointaine pour que nous puissions même savoir où elle est. Mais il vient d'arriver à V..., des pièces de marine de 14 c/m qui tirent à 12 kilomètres 500 et j'espère qu'elles vont nous faire du bon travail.

ÉMILE DRIANT.

(Nous donnerons la suite de ces lettres dans le prochain numéro).

Voici un poème lié au souvenir de Driant. Il fut composé (texte et musique), près de lui, par un sous-officier de son régiment. Cette complainte du guetteur, ce dialogue entre le mort et le vivant, cette tragique évocation des horreurs de la guerre est certainement aussi belle que mainte chanson immortalisée par l'admiration populaire.

LA COMPLAINTE DU GUETTEUR



LE GUETTEUR

Vois combien l'homme est inhumain
De te laisser ainsi sans tombe !
Je voudrais bien..., mais le Germain
Guette pour que sur toi je tombe !

LE MORT

Reste au créneau, petit soldat
Et laisse-moi sans sépulture;
La terre est lourde, et puis là-bas
Je vois du ciel dans la ramure !

LE GUETTEUR

Mais quand le froid gèle mes doigts,
Lorsque l'eau me cingle la face,
Que le soleil se rit de moi...,
Toi, tu dois souffrir à ta place ?

LE MORT

Non, petit, je ne souffre plus,
J'ai tout souffert à l'agonie;
Mourir est bien simple, vois-tu,
Le plus dur est d'offrir sa vie.

LE GUETTEUR

Le soir lorsque le bois s'endort
Et que là-haut les cieux sont rouges,
Quand tout seul je me sens moins fort,
Il semble que parfois tu bouges...

LE MORT

N'aie pas peur, petit, c'est le vent
Qui souffle à travers ma capote,
Car, s'il t'attaque, l'Allemand
Devra m'écraser de sa botte.

LE GUETTEUR

Adieu, voisin, la nuit descend,
Tout autour de moi devient sombre;
Ne parlons plus car tout s'entend,
Même les paroles d'une ombre.

LE MORT

Adieu, mais reste près de moi,
Et s'il te semble que l'on pleure,
Dis ta prière et signe-toi,
Car mon âme attend sa demeure.

Au front, 21 août 1915.

Paroles et musique du sergent A. B. C. D.

Vendredi, 4 août 1916.

La Bourse de Paris a célébré le second anniversaire de la guerre par une allure très ferme, digne des proclamations officielles qui ont signalé la belle étape parcourue depuis un an, grâce à un effort incessant et continu, par les armées alliées, et montré les « signes de victoire ».

Cette attitude résolue du marché est très significative en pleine période de vacances, au moment où des chaleurs exceptionnelles éloignent de la Bourse nombre d'habitués et de professionnels. Ces absences nuisent évidemment à l'activité des transactions, mais l'optimisme ambiant s'oppose à toute dépréciation des cours.

La **Rente Française 5 0/0** a détaché, le 1er courant, en Bourse, son coupon trimestriel du 16 août et se présente très soutenue à 89 65, ex-coupon.

On croit généralement que c'est d'après ce type de rente que s'établiront les modalités de l'emprunt futur, remis sans doute au moins à la fin de septembre, par suite des vacances parlementaires, et d'ici là nous espérons que les succès militaires des Alliés apporteront un nouveau facteur à la réussite de cette opération. C'est probablement, d'autre part, en vue de lui assurer une nouvelle série de souscripteurs que le *Journal Officiel* a publié lundi une loi portant de 1,500 francs à 3,000 francs le montant des dépôts aux Caisses d'épargne et à 25,000 francs le montant des dépôts des Sociétés de Secours mutuels et des institutions autorisées spécialement à déposer aux Caisses d'épargne.

Les **Fonds Russes** et les **Fonds Portugais** sont en hausse.

L'Extérieure d'Espagne, après un tassement, se présente en reprise. On envisage un grand emprunt de consolidation, en raison de l'augmentation de la dette flottante.

Les **Fonds Japonais** clôturent très fermes à la suite d'une entente avec les Etats-Unis, qui prendraient dans le consortium financier en Chine la place de l'Allemagne.

Les **Fonds Argentins** sont très fermes. Pour le premier semestre de 1916, la plus-value des recettes des douanes de Buenos-Aires, comparativement à celles du premier semestre de 1915, dépasse 18 0/0, ce qui est très intéressant vu la pénurie actuelle des moyens de transports maritimes.

Les **Fonds Brésiliens**, de leur côté, sont soutenus en raison de la perspective de la reprise du paiement normal des coupons en 1917.

Dans le compartiment des **Banques Françaises**, le mouvement de reprise se continue. Les circonstances générales permettent, en effet, d'entrevoir une ère de relèvement définitif suivie d'une phase de prospérité dont la durée ne peut être prévue; l'habileté et la prudence des directions ont fait leurs preuves depuis le début de la guerre et permettent de bien augurer de l'avenir.

La semaine dernière, s'est tenue l'assem-

blée générale du **Crédit Franco-Egyptien.** Le dividende, fixé à 7 fr. 20, est payable depuis le 1er août. On sait que, l'an dernier, il n'avait rien été réparti. D'un exercice à l'autre, les bénéfices nets sont passés de 294,771 fr. à 479,155 fr.

Les valeurs de transports sont fermes. Notons la hausse du **Canal de Suez** de 4,473 fr. à 4,605 fr. Les succès du Chérif de la Mecque sur les Turcs constituent un nouvel élément de sécurité pour le Canal.

Comme nous l'avions annoncé, les porteurs de parts de la **« Société Civile** pour le recouvrement de la participation dans les bénéfices de la **Compagnie Générale Transatlantique** attribuée à la Société du **Crédit Mobilier** ou à ses ayants droit **»** se sont réunis en assemblée générale extraordinaire le mercredi 2 août, au Siège social, 3, rue Saint-Georges, à Paris, et ont approuvé l'accord à intervenir avec la Compagnie Transatlantique, accord déjà approuvé par les actionnaires de cette Compagnie le 17 juillet dernier et que le vote des porteurs de parts de la Société Civile consacre ainsi définitivement.

Rappelons brièvement que la Société civile renonce à la participation aux bénéfices de la Transatlantique, que lui conférait l'article 40 des statuts de cette Compagnie, moyennant le versement d'une somme de cinq millions, dont deux millions payables en 1916 et un million pour chacune des années suivantes ; les trois derniers millions portent intérêt à 4 0/0 ; toutefois, la Compagnie Transatlantique a la faculté de se libérer par anticipation à toute époque.

Ainsi se termine une association d'intérêts datant de 1860 ; elle prend fin au mieux des intérêts des deux parties, qui se sont inspirées d'ailleurs de l'intérêt général du pays ; on comprend, en effet, le rôle spécial qu'aura la Compagnie Transatlantique dans la renaissance économique de la France.

Le **Crédit Mobilier Français**, dont on connaît l'importance des intérêts dans cette affaire, a été chargé de la liquidation.

Le Crédit Mobilier Français reçoit, sans frais, les souscriptions aux Obligations et aux Bons de la Défense nationale.

Pour les **Obligations de la Défense nationale,** le prix net à payer est fixé comme suit :

1re quinzaine d'août ....Fr	96	80
2e quinzaine d'août...........	94	51
1re quinzaine de septembre.....	94	72

Rappelons que le paiement du coupon semestriel aura lieu le 16 août.

Le **Crédit Mobilier Français** se charge également d'effectuer, pour compte de la clientèle, les opérations de prêts de valeurs étrangères à l'Etat et les versements d'or à la **Banque de France.**

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAIL

En Cheminant

Nous savons toutes, n'est-ce pas, chères amies, l'effroi que cause le blanchiment de la chevelure ! Malheureusement, en ce moment, les tourments et les angoisses de la guerre sont tels qu'il n'est pas rare de voir des visages de toutes jeunes femmes vieillis par des cheveux grisonnants ! C'est un très élémentaire devoir de coquetterie pour elle de

LES FAIRE DISPARAITRE AU PLUS TÔT

en poudrant leur chevelure avec la Poudre Capillus, qui n'offre aucun inconvénient puisqu'elle recolore à sec, ce qui évite ainsi toutes douleurs cérébrales causées par l'humidité. Pour avoir la nuance exacte, il suffit d'envoyer une mèche de cheveux à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, en faisant sa première commande.

J'ai prononcé tout à l'heure le mot de « coquetterie », presque à tort, puisque c'est bien plutôt d'hygiène qu'il s'agit lorsque je vous recommande d'observer

UNE PROPRETÉ MINUTIEUSE DU VISAGE

Et, pour l'obtenir dans de bonnes conditions, sur des parties aussi délicates, il n'est pas de meilleur produit que la Crème Simon (première marque française). Pour en compléter l'heureux effet, employez aussi la Poudre de riz et le Savon à la Crème Simon.

Les plus jolis cheveux semblent fades, le teint le plus frais paraît pâle lorsque la physionomie est

RENDUE INEXPRESSIVE

par des yeux ternes aux paupières fatiguées. Mais Bichara (parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin), réalise notre désir en nous offrant le Cillana, qui ombre délicieusement les yeux, et le Mokoheul, qui guérit les yeux qu'il étoile.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Mlle J... — Vous détruirez ces points noirs en employant l'Anti-Bolbos, qui les fait disparaître sans causer la moindre irritation de l'épiderme ni rougeur. Le flacon vaut 5 fr., franco 5 fr. 50, contre mandat adressé à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

Malte. — 1° Employez le Xématol Airesse qui vous donnera toute satisfaction. 2° Inutile de suivre ce régime, abstenez-vous simplement de crudités, mets épicés, fruits crus, poissons, liqueurs. 3° Prenez des bains d'amidon et non des bains sulfureux.

Lyonnaise embarrassée. — 1° Si ce manteau a des godets ou une certaine ampleur, vous pouvez continuer à le porter. 2° Ces manteaux ne sont généralement pas très chauds, vous pouvez en tous cas mettre le vôtre par-dessus un costume tailleur. 3° Oui, une fourrure et un manchon. 4° Pour le voyage, les tissus anglais, gris ou beige, sont les plus pratiques.

Mme R... — Vous aurez plus de chance de réussir dans le commerce, qui offre maintenant de nombreux débouchés aux dames. Demandez, de ma part, à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, sa brochure « Situations ».

Mangoapelle. — 1° Vous pouvez employer ce produit sans aucun danger. 2° Faites une pochette, c'est un objet qui rend toujours service.

L. D. F. — La réponse étant trop longue à vous donner ici, veuillez m'envoyer un timbre.

Génée. — Adressez-vous à l'Ecole Pratique, 45, rue de Rennes. Elle vous fera de bonnes conditions pour la sténo-dactylo et l'anglais, et vous aurez toutes garanties de résultats.

Pas coquette. — 1° Un grand chapeau de velours noir. 2° En feutre gris, beige ou rose.

Marie-Thérèse. — 1° Ce livre n'existe qu'en édition à 3 fr. 50, à la librairie Plon-Nourrit. 2° Non, ils sont défendus dans les envois aux prisonniers.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Chronique dentaire. — Il n'est plus toujours facile de faire soigner ses dents. Bien des soldats au front souffrent sans espoir de guérison possible, bien des personnes attendent le retour de leur dentiste mobilisé. Pour leur venir en aide, un chirurgien-dentiste a fait éditer récemment une brochure indiquant comment soigner et guérir *soi-même* les maux de dents, névralgies, abcès, fluxions, maladies des gencives, éruptions douloureuses des dents de lait chez les petits enfants, comment éviter la carie dentaire et avoir de jolies dents blanches, comment nettoyer les dentiers, les faire adhérer au palais, et comment préparer soi-même ses dentifrices et ses parfums. Cette intéressante brochure est envoyée gratuitement aux lecteurs des *Annales* qui la demanderont à M. l'abbé Arnol, à Chalon-sur-Saône (S.-et-L.).

Un bon conseil. — Le Docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, Paris, affirme que *l'électricité seule* détruit les poils *sans cicatrice*. Traite difformités, rides, cicatrices. *Consulter ou écrire.*

LES·ANNALES



LE ROI ALPHONSE XIII
CHÉRI DES MÈRES FRANÇAISES

20 Août 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *Le Poète et la Guerre*, par Hélène Picard

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1730. — 20 AOUT 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES · PARIS



QUELQUES-UNS DE CEUX QUE LE ROI ALPHONSE XIII A DÉLIVRÉS

(PRISONNIERS FRANÇAIS INTERNÉS EN SUISSE AU SORTIR DE LEUR CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE).

Le roi Alphonse XIII
chéri des Mères Françaises

Comme M. Poincaré s'était fait auprès d'Alphonse XIII l'interprète des familles françaises reconnaissantes, le roi d'Espagne, avec sa charmante ardeur, a répondu que cette reconnaissance « le comblait de joie » et l'encourageait à poursuivre l'œuvre *humanitaire* qu'il a entreprise pour le soulagement des soldats français prisonniers en Allemagne, pour le réconfort de leurs mères inquiètes.

Il n'est qu'un mot que l'on voudrait changer à la dépêche du roi d'Espagne. C'est l'épithète d'humanitaire, qu'il a dû mettre par modestie. « Humaine » eut été plus juste. L'œuvre d'Alphonse XIII est admirable, et un Allemand même tomberait d'accord qu'elle est merveilleusement organisée; mais, si bien « qu'elle fonctionne », elle n'a rien du tout de mécanique. Elle n'a rien non plus d'humanitaire, n'en déplaise à Sa Majesté: elle porte la marque personnelle de celui qui l'a conçue, et qui a coutume d'agir plutôt par coups de cœur que par principe. Elle est presque une œuvre d'initiative privée, bien qu'un roi la dirige; mais quel roi aussi est plus homme privé qu'Alphonse XIII?



Le dernier voyage d'Alphonse XIII à Paris (mai 1913)

Ce n'est pas seulement avec M. le président de la République qu'il échange des télégrammes dépourvus de cérémonie. Tous les simples citoyens que torture l'anxiété affreuse de savoir un des leurs captif ou disparu peuvent s'adresser directement au roi d'Espagne, et il ne se contente pas de « faire le nécessaire »: il répond par dépêche, où il n'oublie jamais de glisser un mot de consolation et de fraternité. Ses messages aux particuliers ne sont pas plus administratifs que ses messages aux chefs d'Etat ne sont protocolaires. Les braves gens qui les reçoivent y attachent naturellement plus de prix à cause de la signature auguste. Ce n'est point snobisme: comment ne seraient-ils pas touchés qu'un grand de la terre s'intéresse à leur infortune, et qu'il n'ait pas l'air de seulement daigner s'y intéresser? Comment aussi ne croiraient-ils pas que rien n'est impossible au roi d'Espagne? Pour les rois comme pour les humbles mortels, il y a la manière de faire le bien. Elle est plus difficile à attraper quand on est roi; mais le cœur emporte toutes les difficultés.

C'est par la manière plus encore que par ses bienfaits qu'Alphonse XIII a séduit l'âme française, si ombrageuse mais si tendre. N'hésitons pas à lui faire une déclaration: sa popularité ne date pas seulement du jour où il a mérité des familles françaises cette reconnaissance qui le comble de joie; il a su d'abord nous plaire, par des riens qui lui ont échappé sans doute et qu'il s'étonnera bien qu'on ait remarqués; par ses saluts vifs de la main, parce qu'il a, lors de sa première visite, soutenu les pas du vénérable archevêque de Paris, et familièrement aidé M. Loubet à remettre son manteau; parce qu'il n'a marqué aucune mauvaise humeur de l'attentat dont il a failli être la victime, mais au contraire une sorte de joie puérile, et qu'il nous a fait la politesse de dire qu'il se réjouissait d'avoir reçu chez nous le baptême du feu.

On se rappelle qu'en ce temps-là nous n'étions pas dans les meilleurs termes avec l'Allemagne, et que Guillaume II, pour nous le faire mieux sentir, félicita notre hôte avec fracas, mais omit de féliciter le président de la République par le même courrier. Les uns savent vivre, les autres non. Guillaume II justifierait cette réplique d'une comédie d'avant la guerre: « J'ai observé, moi, que la plupart des princes n'ont aucune espèce d'éducation. » L'éducation qu'Alphonse XIII a reçue est excellente. C'est une éducation d'homme. Il en donne aujourd'hui la mesure; car l'éducation est une grande chose, qui ne se trahit pas seulement aux grâces de la bonne compagnie. Il y a une charité bien élevée.



Un souvenir: Le roi et la reine d'Espagne photographiés en Angleterre, peu de temps après leur mariage.

Il y a aussi une loyauté bien élevée. Alphonse XIII a donné à la France toutes les preuves d'amitié, sans jamais enfreindre la neutralité la plus correcte; mais c'est aussi qu'il en a inventé une sorte dont il ne fut jamais question dans le vocabulaire des chancelleries, une autre sorte que la rigoureuse ou même la bienveillante: la neutralité humaine.

ABEL HERMANT.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Le Cas du Major

Plusieurs abonnés m'écrivent : « Vous ne nous avez rien dit du cas du major? N'avez-vous pas d'opinion sur ce procès autour duquel se sont déchaînées de si furieuses polémiques? Approuvez-vous la décision des juges? Etes-vous pour le zouave contre le médecin, pour le médecin contre le zouave, ou pour les deux, ou contre les deux? Pensez-vous qu'ils soient fautifs l'un et l'autre et qu'il eût mieux valu les renvoyer dos à dos? Y a-t-il enfin une idée générale à tirer de tout cela, un avertissement pratique, une leçon?... Dès que ces choses sont mises sur le tapis, on se fâche. La discussion dégénère en dispute. L'obscurité s'épaissit. De grâce, aidez-nous à y voir clair. »... Je le veux bien, quoiqu'il s'agisse d'une question épineuse, et que j'aie peu de chance, quelque avis que j'émette, d'y rallier l'unanimité de nos lecteurs... Je risque fort d'aviver la querelle au lieu de l'apaiser. Tant pis! Bonnes ou mauvaises, je vous donne mes raisons.

Considérons d'abord les acteurs du drame. Ils sont dignes d'estime. Le docteur Clovis Vincent possède des titres scientifiques incontestés. Des épreuves brillamment subies l'ont élevé au premier rang. Interne, puis lauréat, puis médecin des hôpitaux, il a acquis une expérience et jouit d'une autorité qui le placent au-dessus de la discussion. Nul ne s'avisera de le déclarer incompétent. En outre, sa conduite à proximité du front lui a valu une citation glorieuse, la croix de guerre, le ruban rouge, les félicitations du généralissime. Ces hautes récompenses lui donnent droit au respect de tous... Le zouave Deschamps ne saurait intellectuellement lui être comparé. Mais, dans une sphère plus modeste, il a fait son devoir, vaillamment affronté la mort, mérité, lui aussi, les éloges de ses chefs. Comment refuser à ce brave la sympathie qu'il mérite? Certes, il n'est pas sans défauts. Ses défauts sont l'exagération de ses qualités. Il manque de patience et de douceur. De brusques accès de colère le poussent à de fâcheuses manifestations. Il faut les excuser. Que ne pardonne-t-on pas aux héros!...

Et voici qu'une scène brutale met aux prises ces deux hommes. Je ne la conterai pas en détail, elle est connue. Je la rappelle brièvement. Le major applique à certains blessés un traitement de rééducation intensive, dont un rapport officiel affirme l'efficacité, et l'innocuité. Il leur imprime une secousse électrique qui rend presque instantanément à ces nerveux l'usage de leurs membres engourdis. Le bras plié se détend, l'échine courbée se redresse, l'infirme, devenu valide, peut, au bout de quelques semaines, regagner son poste. Ces premiers essais ayant donné d'heureux résultats et restitué quelques centaines d'unités à nos régiments si appauvris, naturellement le major persévère; il attache un prix particulier à ce remède qu'il a inventé, expérimenté avec succès. L'application en est assez dure, mais qu'importe, si de cette douleur passagère naît la guérison. D'ailleurs, nos poilus ne sont pas des poules mouillées, ils ont l'habitude de souffrir, ils le prouvent chaque jour. Le docteur ne conçoit pas qu'ils aient la stupidité et l'audace de se soustraire à ses soins. Cela lui semble invraisemblable, monstrueux. Or il essuie de la part de Deschamps un refus formel, un de ces refus obstinés qui résistent à la persuasion et se hérissent devant la force. Le zouave est buté. Vainement le major essaie-t-il de le convaincre. Il s'agace, il s'échauffe, il interpelle le patient, il prétend lui infliger le contact de ses tampons électrisés. L'irascible Deschamps proteste, se débat, s'enfuit, roule à terre. Finalement il lève la main — lui, simple soldat — sur l'officier. Faute grave que le code de justice militaire châtie comme un crime. Le major, cédant à un fâcheux mouvement de vivacité qu'il eût mieux fait de contenir, dans l'intérêt de sa propre dignité, riposte à coups de poing. Le personnel de l'hôpital assiste au pénible spectacle de ce combat singulier.

Vous savez les conséquences. Plainte du docteur, arrestation et comparution du délinquant. Si le conseil saisi de l'affaire, n'a condamné Deschamps qu'à six mois de prison (avec sursis), c'est qu'il ne le jugeait qu'à demi coupable, qu'il le frappait par principe, au nom de la discipline, et blâmait implicitement, non pas les exigences du major, mais la violence malséante de son geste. Tout le monde a pénétré le sens nuancé de cet arrêt et je suppose que tout le monde l'approuve.

Quant au fond même de l'incident, les appréciations diffèrent. Et c'est le point délicat. Admettra-t-on qu'un malade discute les ordonnances du médecin qui le soigne, qu'il oppose sa répugnance instinctive ou sa superstitieuse terreur à la volonté méthodique et réfléchie du savant? Vous représentez-vous de telles délibérations au chevet de chaque lit? Aucun praticien ne tolérerait ce scandale, et n'accepterait une responsabilité qui n'aurait pas pour contre-partie une entière liberté d'agir. Il faut que, dans la limite de ses attributions, le médecin règne en maître, qu'il ait autour de lui des instruments dociles, — ses infirmières, ses aides — et que le malade, tout le premier, subisse la loi de ce bon tyran. Nulle part l'esprit de révolte ou d'anarchie ne serait plus dangereux. Ceci ne signifie pas que le major échappe au contrôle. S'il se montre incapable on le brise, mais jusqu'à ce que son pouvoir lui soit retiré, il doit l'exercer pleinement, sous peine de perdre toute autorité. Songez aussi qu'une tâche ingrate et sacrée lui incombe, celle de vérifier la sincérité de ses « clients », d'accélérer leur convalescence, de les remettre en état de servir, de restituer au pays le plus grand nombre possible de défenseurs. Il se heurte, hélas! à des résistances secrètes, inavouées, presque inconscientes. Parmi les névrosés que l'énergique médication de M. Clovis Vincent arrachait à leur torpeur, quelques-uns sans doute n'eussent pas été fâchés de prolonger la quiétude d'un repos chèrement acquis et, sortis de la fournaise, de différer un peu l'heure d'y rentrer. Ce n'était point lâcheté. C'était lassitude, besoin de détente après un rude effort. Si le médecin

n'interrogeait que son cœur, il compatirait à cette immense fatigue. Il écoute le devoir, supérieur à la pitié. Il dit au malheureux : « Relève-toi et marche. » Le blessé se dresse sur sa couche. Et c'est parce que, ferme et soumis, il obéit sans un mot de plainte à cette voix, qu'il est sublime...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Le lecteur n'ignore point les cruels embarras que la question du papier inflige à la Presse. Mais certainement il ne soupçonne pas l'acuité de ce malaise et la gravité de cette crise. Voici plus d'une année que nous souffrons, et nous n'apercevons pas le bout de nos peines. La hausse progressive et exorbitante du papier français nous contraignit de faire appel à l'industrie scandinave. D'importantes commandes furent transmises aux puissantes usines de Suède et de Norvège. Celles-ci demandèrent un très long délai pour nous servir. Puis, perpétuellement, les exigences des fournisseurs s'accrurent. Augmentation sur la main d'œuvre, sur le fret, sur les assurances maritimes, sur le change. Le prix fixé à quarante-cinq francs les cent kilos, se trouva bientôt doublé par ces inexorables majorations. Joignez les incertitudes du transport, le danger du torpillage...

Enfin, au bout de six mois d'attente, nous apprîmes que cinq cents tonnes destinées aux *Annales* étaient rendues à Rouen. Fausse joie. Impossibilité de décharger le navire. Frais imprévus de surestarie ajoutés aux autres frais.. Les wagons, dont le départ a été différé, s'immobilisent en chemin sur une voie de garage. Coups de téléphone désespérés. C'est hier seulement que nous avons reçu à Paris ce papier qui, après tant d'émotions, nous était devenu si cher, — au propre et au figuré! Il est un peu dur mais robuste, formé de la mœlle des pins de Scandinavie, fortement parcheminé. Sa solidité nous permet d'unifier nos procédés d'impression et de tirer désormais en taille-douce — amélioration notable, — la couverture de la revue.

Voila l'explication que nous devions aux fidèles abonnés, confidents de nos satisfactions et de nos mécomptes. S'il nous advient de nouvelles mésaventures, nous tâcherons de les endurer avec bonne humeur et nous leur en ferons part — pour nous consoler.

A. B.

Nous continuerons, dans les prochains numéros, de publier les pièces de théâtre les plus intéressantes représentées pendant la guerre.

Paraîtront successivement:

La Parfaite Secrétaire, par GEORGES TOUDOUZE;

Souvenirs, par HANSWYK et P. DE WATTYNE;

Les Disputes de la Saint-Jean, par GEORGES BERR et JULES TRUFFIER;

Sans Nouvelles, par CHARLES LE GOFFIC et ANDRÉ DUMAS.

Les Lettres de la Cousine

Dans les Ambulances

Ma chère cousine,

Je lisais l'autre jour un petit livre intitulé « Une Ambulance de Gare » (1), plein de croquis alertes et qui m'a amusée parce qu'on le sent vrai... L'auteur a vraiment vu ce qu'il note et ses petits portraits saisis sur le vif, crayonnés entre deux trains de blessés dans le brouhaha d'une gare, donnent l'illusion d'une ressemblance frappante... En quelques traits rapides, les figures sont silhouettées de la façon la plus drôle du monde...

C'est d'abord le Patron, celui qu'on appelle le chef, et puis des personnages de marque, Monseigneur, au visage paternel, et puis les docteurs et toute la théorie des coiffes blanches s'agitant avec excès, se disciplinant peu à peu, et se clairsemant aux heures pénibles... Les infirmières surtout se profilent sur l'écran avec une vie intense... On reconnaît au passage la bonne grosse rougeaude qu'on croirait descendue d'un tableau de Gérard Dow, femme aux allures hydropiques, admirablement bonne et dévouée, se dépensant en pansements, pansant et repansant toujours, d'ailleurs sourde à tout principe d'hygiène et rappelant, écrit l'auteur, la bonne chienne qui lèche la patte coupée de ses petits...

Et puis c'est l'infirmière genre gravure de mode ou réclame pharmaceutique qui n'oublie pas, entre chaque train, de rentrer chez elle se composer une nouvelle beauté et qui se croit quitte de tout service après qu'elle a suivi M. le major dans les couloirs, un flacon d'iode dans la main, le petit doigt gracieusement retroussé en l'air...

Et voilà l'infirmière infiniment dégoûtée, craignant les microbes, redoutant les contagions, s'évanouissant à la vue des plaies, détestant les mauvaises odeurs et qui invoque la vigilante sollicitude de son mari pour ne pas répondre aux appels de nuit...

Et puis voici la dame au verbe haut et jovial, l'enfant terrible, bonne comme du pain, preste comme une anguille, sans gêne, sans peur, sans reproche, sachant son métier sur le bout du doigt, une infirmière un peu là enfin...

Et puis voilà encore l'infirmière extra-supérieure, diplômée sur toutes les coutures, écrasant de sa science ses contemporaines; personne à principes, la tête bourrée d'idées fixes et qui fignolera pendant un quart d'heure des « renversés » inouïs, sans s'émouvoir un instant à la pensée des malheureux qui se morfondent en attendant des soins qui ne viennent pas...

Et puis voici l'infirmière autoritaire, sèche en diable, dont toutes les remarques sont du vinaigre et toutes les paroles des couperets... Personne impitoyable, cinglante et sèche..., sèche, oh! combien!...

Enfin, voici la vraie bonne infirmière, simple, droite, active, qui ne rougit pas des plus humbles besognes et peut s'élever aux tâches les plus hautes, possédant une charité infinie, des trésors d'expérience acquis par de longs stages dans les dispensaires et les hôpitaux, fanatique de dévouement et d'une bonté légendaire. Noble figure de Dame blanche, d'ailleurs fort jalousée de ses camarades.

A regarder cette galerie de physionomies prises sur le vif, chacune avec leurs traits caractéristiques, on ressent quelque chose du plaisir qu'on éprouve à retrouver aux feuillets d'un album de poche, des figures connues, des souvenirs d'amis oubliés et des bouts de paysage favoris...

L'auteur possède ce tour enjoué où l'ironie, l'esprit et la bonté se confondent, et on parcourt ce volume avec d'autant plus d'agrément qu'il n'est point d'ambulance qui, par quelque côté, n'ait un air de ressemblance avec l'ambulance de gare qu'il décrit... Les mêmes petites passions y dominent, et chose curieuse, les caractères y prennent un relief d'autant plus saisissant qu'ils sont soumis à une sorte de discipline qui nivelle les rangs, les âges et les sentiments au moins dans leurs apparences extérieures... Ainsi, toutes les infirmières, jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, portent la même robe blanche, elles sont coiffées des mêmes ailes de colombe, elles ont la poitrine barrée de la même grande croix symbole de paix, et toutes tendent vers un but identique d'un Idéal émouvant..., mais sous cet uniforme moral, chacune garde son âme..., son âme bien à soi, qui ne ressemble à aucune autre, son âme des grands jours, et de là naissent ces orages et ces arcs-en-ciel, cette diversité inouïe qui rend la vie en commun adaptée à une règle, passionnément intéressante... On ne sent point de même sur beaucoup de points, mais, comme au bout du compte, on suit un chemin qui conduit aux mêmes fins, il y a toujours quelque carrefour où l'on se retrouve dans les bras les uns des autres.

Il est impossible par exemple de se dévouer à ce dur métier d'infirmière sans aimer les pauvres êtres qu'on soigne, mais on les aime chacun à sa manière... Et il y aurait tout un roman à écrire sur ces manières-là... Un exemple entre mille, c'est le conflit perpétuel de la dame au cœur ferme avec la dame au cœur faible... Jamais vous ne ferez admettre à la seconde que c'est l'autre qui peut-être aime le plus profondément, puisqu'elle sait résister à la tentation de gâter plus qu'il ne convient les malheureux auxquels elle se dévoue.

Il en est de certaines infirmières comme de certaines mamans qui font joujou avec leur bébé et leur passent tous leurs caprices, pour un rien elles pleureraient si on leur disait : « Laissez donc ce petit, vous lui rendez un détestable service en donnant cette importance à sa personne... » Elles croient de bonne foi que la sensiblerie est de la sensibilité, la faiblesse de la bonté..., et elles couvent leur blessé d'une façon exagérée, et je dirais presque nuisible, car tout malade n'est qu'un grand enfant et devient d'autant plus exigeant, nerveux et impressionnable qu'il sent qu'on s'apitoie davantage sur son compte... L'infirmière qui a toujours des bonbons plein ses poches et octroie en cachette exactement tout ce que le médecin défend, est un fléau national, et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle regarde de travers l'infirmière qui trouve le courage, n'ayant d'autre souci que le bien de son blessé, de dire non quand il faut dire non.

« Elle a un cœur de pierre gémit la

(1) *Une Ambulance de Gare*, par José Roussel-Lépine.

Dame au cœur faible, rien ne la touche, je la déteste... »

Et s'en allant rejoindre le camp des Dames tendres, elle jette feu et flamme sur ces personnes sans entrailles dont l'inflexibilité la révolte et la voilà qui sort son grand couplet patriotique :

« C'est inouï, des soldats qui se sont battus pour la France! Oui, madame, sans eux où en serions-nous!... Et ces pauvres soldats n'auraient pas le droit de se passer leurs fantaisies, c'est trop fort... »

Et ces Dames tendres s'ingénient à pousser à la révolte des êtres pleins de bon sens naturel, et inventent mille tours qui n'ont d'autre raison que de retarder leur guérison et de les éloigner de leur vrai devoir...

Nous avons toutes connu, au début de la guerre, ces sensiblardes personnes, plaies des hôpitaux et cause de petites révolutions intérieures. Elles ont du moins ce mérite de n'y être pas restées longtemps, justement parce qu'elles se lassaient très vite d'une bonté qui, exercée sans discernement, n'inspirait point les sentiments de reconnaissance auxquels ces dames croyaient avoir droit. Elles regardaient en chiens de faïence le camp ennemi. Un jour, quelque algarade éclatait, à propos d'un dessert ou d'un régime; et... on ne les revoyait plus.

Maintenant les infirmières, toujours fidèles au poste après deux ans passés dans une même ambulance, composent un corps d'élite où tous les caractères sont intimement fondus. Et l'on peut observer que le camp qui n'a point failli, un instant, à sa tâche est justement celui des cœurs fermes..., car celui-là ne soigne point les blessés par amusement, ni par fièvre, ni par désœuvrement, ni pour en tirer vanité, ni par un besoin ostentatoire de bonté..., mais seulement pour tirer d'affaire, avec l'aide de Dieu, un soldat de France... Les Dames de ce parti mesurent leur tendresse à la gravité de la blessure. Elles sont maternelles et caressantes avec les grands malades, et les bercent comme de petits enfants, et leur parlent doucement, pieusement presque... Ce sont des blessés qui souffrent, ils sont sacrés. Elles sont attentives et affectueuses avec ceux qui, commençant à guérir n'ont plus besoin de soins constants; elles deviennent plus lointaines à mesure que le malade tourne au convalescent... Alors des attentions exagérées leur paraîtraient quelque chose de choquant, car on peut se faire un honneur d'être la sœur de charité d'un pauvre être qui gît comme une épave dans un lit; l'homme bien portant doit reprendre une vie normale et non point se laisser dorloter avec des mièvreries exagérées... Un soldat, est un soldat... dès l'instant qu'il retrouve ses forces, on lui fait perdre sa dignité d'homme en l'étouffant de petits soins, de gâteries et de sottises...

C'est de cette diversité innombrable de sentiments, c'est de ces petites luttes intimes que s'anime la vie d'un hôpital... Les Dames blanches aux ailes de colombe, y apportent leur passion, une immense bonne volonté et ce je ne sais quoi qui compose leur « manière »... Elles mettent en pratique le beau vers de Sully Prud'homme :

C'est peu de secourir, il faut surtout qu'on aime.

Et c'est pourquoi aux ambulances de gare comme aux ambulances des villes, il sera beaucoup pardonné. Parce que les femmes, quelle que soit la manière, y auront secouru de leur mieux, et auront aimé de tout leur cœur.

YVONNE SARCEY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

On déborde de travail, on n'a qu'une idée : guérir vite pour laisser de la place à de nouveaux blessés. Nos enfants, à nous, viennent presque tous de la Somme, et il nous apportent des nouvelles propres à donner du cœur. « Ça va, ça va, disent-ils, on avance..., on les aura... » Beau refrain, quand il est chanté par des blessés dont la plaie saigne encore...

Nous ne saurions dire assez combien, plus que jamais, nous sommes sensibles à l'aide magnifique de l'Amérique. Plus que jamais nous éprouvons le besoin de son secours intelligent. Au bout de deux ans de guerre, il faut à peu près tout renouveler dans un hôpital. Or, l'Amérique généreuse, magnifique et admirablement organisée, arrive à point pour combler les vides, emplir les rayons et semer la joie. Mme de la Jarrée fut une providence. Mme Ruérat nous adressa plus de cinquante paquets cette semaine pour nos prisonniers. Le Canada, la Californie, Haïti et nos colonies ne se montrèrent pas moins prodigues... Nous avons acquis une dette de reconnaissance que nous n'oublierons pas, de l'autre côté de l'Atlantique...

Les Envois au Front

Nos envois au front ont été, dit le grand-livre de Mmes Francis Thomé et Henri Nicolle, de 32,267 envois... Et plus il y en a, plus il en faudrait. Mais, dorénavant, la presse a reçu communication du grand quartier général de n'avoir plus à donner le numéro du secteur... C'est la poste qui ajoutera elle-même le numéro... C'est une mesure de prudente discrétion, à laquelle il est trop sage de se soumettre... Qu'on ne s'étonne donc point, dans les quelques demandes qui vont suivre, de ne plus trouver que les numéros de régiment.

Le *sous-lieutenant Chambrille, 162e d'infanterie, 11e compagnie*, serait heureux si quelques généreuses cousines voulaient s'intéresser à ses hommes qui sont presque tous du Nord et des pays envahis.

Le *caporal Burel, 31e d'infanterie, 6e compagnie*, fait appel à la grande générosité des lectrices des Annales pour trouver parmi elles quelques marraines pour les hommes de son escouade qui sont les uns sans nouvelles, les autres des pays envahis.

M. E. Jaudoin, 6e d'artillerie, 13e batterie, 5e groupe, serait heureux si les chères cousines des Annales voulaient bien envoyer, à lui et à ses camarades, un jeu d'échecs pas trop encombrant. Voici cinq mois que ces braves participent à la défense de Verdun.

L'Adoption des Prisonniers

Ce n'est point seulement à Lille que les Allemands commettent des lâchetés morales, partout où domine cette race maudite elle commet des actions monstrueuses. Ecoutez un des supplices inventés par ces êtres abominables qui sont la honte de l'humanité. C'est un prisonnier qui nous l'écrit :

« Les Allemands tentent par tous les moyens de nous faire travailler dans les usines militaires ou dans les mines. Cent cinquante hommes ayant refusé de descendre dans les mines furent punis de la manière suivante : dans une salle cimentée, où la température était portée à 45 degrés par la vapeur, ils durent rester dix-huit jours entièrement nus, au pain et à l'eau. Vingt-huit d'entre eux, ne pouvant supporter cette épreuve, reprirent le travail et les autres furent réintégrés dans le camp. Il y avait un groupe de 190 hommes occupés dans un atelier de cordonnerie à réparer les bottes soi-disant pour nos camarades. Ayant appris que ces bottes étaient destinées à l'armée allemande, ils refusèrent de continuer. Le colonel arriva avec un peloton de trente hommes et nous menaça de nous faire exécuter sur-le-champ. Nous fûmes donc obligés de reprendre notre tâche après avoir servi de cible pendant une heure à un simulacre d'exécution. Comme fiche de consolation, le colonel nous promit des certificats à notre retour, reconnaissant que nous avions été, sous menace de mort, contraints de travailler. »

On conçoit dans quel état de dépression morale ou d'exaltation peuvent être des malheureux soumis à de telles atrocités.

Le Pain de nos Prisonniers

Beaucoup de nos marraines ont eu l'idée bienfaisante de poursuivre leurs envois de pain aux prisonniers russes auxquels il n'est point assuré par le gouvernement.

Nous leur conseillons d'apporter leur concours de préférence aux Comités organisés pour secourir les Russes : (Œuvre municipale de Lyon, Section russe à Berne), et qui ont tout pouvoir de le faire parvenir en bon état et à bon escient.

A la Brosse! A la Brosse!...

Les Lettres de Brieux à ses chers soldats aveugles émeuvent profondément tous nos amis des Annales. C'est ainsi que des cousines peu fortunées s'offrent à les promener, à s'occuper d'eux, voulant, disent-elles, au moins donner leur temps.

Les petites filles de l'école du cours Saint-André, à Grenoble, nous adressent, avec une lettre délicieuse de la directrice, Mme Brunet, la collecte réunie par ses élèves : 75 francs pour le prix d'une brosse!

Au cours d'une fête organisée par l'école The High School de Saint-Alban, les élèves ont fait une quête pour les aveugles de M. Brieux... « Veuillez dire, ajoute Mme Lucie Dupuis, professeur de français à l'école, veuillez dire à ces héros que les enfants de notre école admirent leur bravoure, leur courage et leur envoient de profonds et affectueux souhaits. »

Voici l'état des comptes de notre œuvre des aveugles. Nous avons reçu jusqu'à ce jour 36,683 francs 50 pour une commande de 5,740 brosses.

Nous avions en caisse au 30 juin 18,696 francs 35.

Les recettes du mois de juillet ont été de 2,179 francs 25.

Les dépenses du mois de juillet ont été de 4,242 francs 10, comprenant le paiement des aveugles de l'Hôtel-Dieu, Panthéon, Valentin Haüy, etc., les achats de matières premières (2,286 francs), des secours aux femmes de blessés aveugles, nos expéditions de brosses... et nos dons de fournitures aux aveugles à installer dans leur pays.

Il nous reste à ce jour, 31 juillet, en caisse: 16,633 francs 50.

Y. S.

LE JOURNAL
de l'Université des Annales

On sait que l'abonnement à ce journal d'un intérêt si rare, comprend 24 numéros par an. Les douze premiers numéros déjà parus forment un volume broché, contenant entres autres :

Les conférences admirables de Jean Richepin, sur l'âme et la littérature anglaises (le Folklore, le Drame au temps de Shakespeare, Bacon, Milton);

De Henri-Robert, deux conférences sur l'héroïsme féminin à travers les âges et les Héroïnes de la Grande guerre;

La belle conférence de Brieux sur les Aveugles;

Les Tableaux de la vie de Paris et Choses vues, de Maurice Donnay;

La remarquable étude de Frédéric Masson sur l'Organisation allemande;

Les Leçons divines de la guerre, de l'abbé Sertillanges;

La Poésie des chants russes, de Henri Cain;

Le Soldat au théâtre, d'Adolphe Brisson;

Le Patriotisme au théâtre, de Louis Barthou;

La Poésie après la guerre, de Saint-Georges de Bouhélier;

Le Patriotisme dans Victor Hugo et... Agir! deux hautes conférences d'Edouard Herriot, etc., etc.

Toutes ces conférences sont accompagnées de nombreuses lectures, de poèmes, de morceaux de musique.

Le volume broché contient 608 pages. Abondamment illustré de gravures rares, d'estampes, de photographies, il présente un intérêt documentaire tout à fait précieux, et a une valeur littéraire qui le met hors des publications ordinaires... Le Bureau de la Propagande Française dans les Pays Neutres, institué par le ministère, a été tellement frappé de l'intérêt de certaines de ces conférences, qu'il a demandé à reproduire, pour les propager, certaines conférences de Richepin, de Maurice Barrès et d'Herriot, ainsi que nombre de poésies et de récitations dont la sincérité patriotique lui semblait de nature à impressionner vivement les neutres et à leur montrer sous un jour vrai notre glorieuse et chère France.

Tout abonné, s'abonnant maintenant pour l'an 1916, recevra :

Le premier semestre broché, qui constitue une admirable lecture de vacances ou de tranchées.

Et les douze derniers numéros parus ou à paraître, qui compléteront l'année scolaire.

L'abonnement pour l'an 1916, soit 24 numéros, est de dix francs.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

105e LISTE DE SOUSCRIPTION

1re LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 29 juillet au 5 août 1916)

M. Jean Bord, à Vauvert 3 fr. — M. André Tempez, secteur 165, 2 fr. 50. — Elèves de l'école de Saint-Sernin, 1 fr. 30. — M. Debrige, sous-lieutenant au 415e d'infanterie, 1 fr. 50. — M. Offroy, Château-Landon, 2 fr. — B. J., 15 fr. — Mme Basler, Genlis, 13 fr. 50. — M. Guilbert, Croisset-Dieppedale, 10 fr. — Caporal Julien Rohrbacher, Oran, 5 fr. — M. Ricourt, Levallois, 10 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Mme Treucalie, Sétif, 3 fr. 25. — M. Chabal, Nice, 10 fr. — M. Ricard, Villerville, 5 fr. — Mlle Arnoux, Oran, 50 fr. — Mme Couturier, Chasse, 5 fr. — Mlles Dreyfus, 16 fr. B— M. Mansion, 20 fr. — Mlle Grouselle, Glatigny, 20 fr. — M. Léon Chaliande, 2 fr. 50. — Mme Becque, Angers, 3 fr. — Maggy, 2 fr. — Anonyme, 5 fr. 50. — Mme Viviani, 200 fr. — Anonyme, à Paklay, 40 fr. — Mme Fallet, Westerton, 87 fr. 50. — Mme Chaffaujon, Singapore, 8 fr. — M. Reymond Forbes, New-South-Wales, 5 fr. 65. — Mme Pignol, Brignoles, 10 fr. — Anonyme, 3 fr. — M. Pepson, Nouméa, 10 fr. — Une fidèle abonnée, 10 fr.

Total général de cette 105e liste...... 600 fr. 20

(A suivre.)

LETTRES
aux
Soldats blessés aux Yeux

QUATRIÈME LETTRE (1)

Quand tu rentreras chez toi, s'il t'arrive la même chose qu'à plusieurs de tes camarades qui me l'ont écrit, peu de jours après les premiers épanchements, tu seras vite agacé par les lamentations de tes parents et de tes amis. Ils ne sauront pas tout ce que tu auras appris et ils seront portés à te regarder comme un phénomène, et à ne cesser de s'apitoyer sur ton sort. Un de mes jeunes amis, dans ce cas, a dit à son père et à sa mère :

— Mais si vous continuez à me pleurer vivant comme si j'étais mort, vous allez me donner le cafard!

Et comme ils ne s'arrêtaient pas il les a menacés de retourner à la maison de rééducation d'ou il sortait.

Mon cher enfant, c'est toi qui devras consoler les tiens quand tu reviendras auprès d'eux. Tu leur diras des paroles bien douces et bien gentilles, mais tu leur demanderas de ne pas te faire plus malheureux que tu ne l'es et de ne pas te plaindre plus que tu ne te plains toi-même.

On aura pour toi des prévenances à l'excès. On ne voudra pas te laisser faire un pas tout seul. On te traitera comme si tu sortais du maillot ou comme si tu étais en verre et que le moindre choc dût te casser. Ne te laisse pas faire. (Ne fais pas trop le malin non plus, parce que, sans te casser, tu pourrais tout de même t'abîmer ton beau physique.)

Tu diras à tes parents :

— Vous vous trompez en me prenant pour un infirme. Je n'en suis pas un. Laissez-moi me reconnaître, avec mes mains. On m'a appris à avoir des yeux au bout des doigts. Je ne vous demande que deux choses, c'est de toujours remettre mes affaires à la même place et de ne pas laisser les portes entr'ouvertes. Cela peut vous paraître insignifiant ces deux petits détails. Ils ont, pour moi, la plus grande importance.

A l'école, on t'aura appris à te conduire, à sentir l'obstacle avec une petite badine que tu porteras toujours suspendue à ton poignet par une boucle de cuir. On t'aura appris à reconnaître sous tes pas le pavé, le sable, ou la pierre du chemin. Tu commenceras par bien te rendre compte, à l'intérieur, de la place de la table et des autres meubles. Tu te feras dire où sont les choses que tu pourrais casser en les heurtant. Puis tu sortiras, tu ne feras d'abord que quelques pas, dehors. Si quelqu'un veut absolument t'accompagner, recommande-lui de ne pas te tenir par le bras, de se contenter de te regarder et de te crier « casse-cou » lorsqu'il en sera besoin.

Lorsque tu auras retrouvé l'étable, la cour, la grange, le puits, tu t'amuseras à aller et venir, et quand tu te sentiras sûr de toi, tu entreprendras un petit voyage d'exploration un peu plus loin.

Après quelques jours, tu t'installeras pour le travail. Tu tâcheras d'obtenir qu'on te donne, pour toi, une place devant une fenêtre ouvrant sur la rue, et c'est là que tu mettras ton établi, de façon à ce que les passants te voient travailler.

Pour la vente de tes produits, tu essaieras de te débrouiller tout seul. Tu as dû entendre parler du système D; ce sera le moment de l'appliquer. Tu te mettras à faire la brosse et le balai les plus ordinaires, ceux dont on se sert le plus et qu'on remplace le plus souvent. Tu tâcheras de te trouver des commis-voyageurs gratuits. Ce sera, par exemple, le facteur, le boulanger, le marchand de journaux, à qui tu pourras faire cadeau d'une brosse qu'ils ne manqueront pas de montrer dans leurs tournées. Tu pourras aussi ressemeler une fois, pour rien, les souliers du plus bavard de tes concitoyens. Tu demanderas de la paille à la ferme d'à côté, et tu offriras au curé de rempailler les chaises de son église à très bon marché. Une à une. Cela te fera un petit travail de fonds pour les jours de chômage.

Si cela ne te suffit pas, tu écriras aux maires voisins, aux conseillers généraux, à ton député, au directeur de l'hôpital le plus proche et tu lui demanderas de t'envoyer un échantillon des brosses à fournir, et le prix qu'il les paie. Et si enfin tout cela ne réussissait pas, tu écriras à une des Sociétés dont tu trouveras la liste à la fin de cette lettre.

Et tu te marieras.

Ainsi que je te l'ai déjà dit, le mieux pour toi, serait de retrouver la jeune fille que tu connaissais avant la guerre et que tu devais épouser. A son défaut, cherche autour de toi, et surtout garde-toi bien de te laisser épouser par pitié ou par intérêt.

Il peut, en effet, se présenter des jeunes filles, ou des dames plus instruites, plus riches que toi, ayant été élevées avec d'autres habitudes que les tiennes, et qui, dans l'émotion exagérée que leur donnera ton état, t'offriront de se marier avec toi. Résiste à cela de toutes tes forces. A l'heure qu'il est, ces personnes sont sincères, je n'en disconviens pas, mais dans un an, dans cinq ans, dans six ans, elles ne te considéreront plus comme un héros; leur crise sentimentale sera passée et vous serez tous les deux, ensemble, très malheureux, parce que vous sentirez tout ce qui vous sépare.

Méfie-toi aussi de celle qui serait attirée vers toi par ta pension. Cela pourra arriver. Pour certaines, tu seras un beau parti. N'épouse que celle qui t'aimera pour toi-même et que tu aimeras parce qu'elle a le même cœur que toi, les mêmes amitiés, les mêmes idées sur la vie. Plus qu'un autre tu auras besoin d'être aimé, et tu le seras plus qu'un autre si tu as épousé une fille honnête, pas exaltée mais raisonnable; pas avide d'argent mais économe, courageuse, bien portante et de bonne humeur.

Je te vois, dans quelques années, avec de petits enfants que peut-être tu ne verras pas, mais que tu entendras, que tu caresseras, que tu feras jouer, et dont les rires t'épanouiront le cœur. Tu iras de ton

(1) Voir *Les Annales* des 30 juillet, 6 et 13 août 1916.

établi à ton jardin que tu sauras cultiver toi-même. Si quelque chose te manque, si tu as égaré quelque outil, ta femme sera là pour te le donner. Elle sera tes yeux et ta lumière. Elle t'aidera dans ton travail, elle te consolera si tu as quelque découragement, et tu pourras être fier d'être ce que tu seras puisque tu l'auras été à force d'énergie et de dignité.

Après avoir eu le courage du champ de bataille, tu auras eu un courage plus rare peut-être, celui qui doit s'exercer tous les jours, dans le calme et sans témoins.

Si tu en es réduit à ne plus voir, tu pourras dire que tes yeux perdus ont vu ce qu'aucun homme n'avait vu avant toi, car il n'y a jamais eu sur la terre une guerre aussi terrible que celle à laquelle tu as pris part. Il n'y a jamais eu dans l'histoire de l'humanité un événement aussi important que celui que tu as contribué à réaliser. Tu as été un de ceux qui auront préparé la paix définitive à l'humanité, en arrêtant le flot des nouveaux barbares. Tu as fait la plus belle des guerres : la guerre à la guerre, et tu pourras dire avec orgueil à tes enfants et à tes petits-enfants :

— Voyez-vous, mes petits, vous avez raison de m'aimer, parce que j'ai donné mes yeux pour mon pays et pour la civilisation. Je les ai donnés pour que vous et tous les autres qui viendront ne soient plus jamais exposés aux souffrances que j'ai subies, pour qu'ils ne voient plus les épouvantes que j'ai vues, ni les horreurs au milieu desquelles je me suis débattu dans cette guerre atroce qui sera la honte éternelle du peuple qui l'a déchaînée. N'ayez plus peur. Si la Bête n'est pas morte, au moins, elle est inoffensive, car mes camarades et moi nous lui avons arraché les dents.

Voilà ce que tu as le droit de dire, et qui te vaut l'amitié et le respect de tous ceux qui ont du cœur.

Allons, je t'embrasse, mon ami, et je te remercie.

BRIEUX,
de l'Académie française, Paris.

LISTE DES SOCIÉTÉS

Les Amis du Soldat aveugle, 99, rue de Reuilly, Paris.
Association Valentin Haüy, 9, rue Duroc, Paris.
Société des Ateliers d'Aveugles, 9, rue de l'Échelle, Paris.
Le Foyer du Soldat aveugle, 64, rue du Rocher, Paris.
L'Aide au Soldat aveugle, 2, rue de Balzac, Paris.

Échos de la Guerre

LA FRANCE DE DEMAIN

Hier vous étiez encore,
De l'école à l'atelier,
Ceux dont le rire sonore
Est gai de tout oublier ;

Vous étiez, fils de la ville,
De la montagne ou des champs,
Cette foule junévile
Dont sont clairs les yeux contents !...

Cependant votre jeunesse,
Debout et grave soudain,
Ecoutait avec ivresse
La grande rumeur d'airain

Qui gronde, s'enfle, s'apaise,
Mais pour reprendre plus haut,
Et remplit l'âme française
De son héroïque écho !

Aujourd'hui ce bruit de gloire
Vous appelle et, frémissants,
Vous entrerez dans l'Histoire
Avant d'avoir eu vingt ans ;

A cet âge — d'où nous sommes
Hélas ! si loin, le plus beau ! —
Vous allez être des hommes
Marchant avec un drapeau ;

Et cette précoce avance
Dont vos fils seront jaloux
Fait, sous les couleurs de France
Déjà des soldats, de vous...

Hier, vous étiez encore
Ceux qui rêvent de demain,
Quand la glorieuse aurore
Se lèvera sur le Rhin,

Mais, aujourd'hui, la Patrie
Qui saigne sous son laurier
Vous appelle et vous convie
A son grand œuvre guerrier

Et veut que votre vaillance
Dont l'éclair luit en vos yeux,
Apporte à notre espérance
Vos rires victorieux.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

M. Alphonse Franck, le directeur du Gymnase, nous raconte l'histoire, qu'il affirme tenir d'une source sûre, du chauffeur du général Joffre.

Ce brave chauffeur qui, depuis plusieurs mois, conduit l'automobile du généralissime, obtint, il y a quelque temps, une permission de six jours qu'il alla passer dans son village natal, un petit village de quelques centaines d'habitants, tous très fiers de ce que l'un de « chez eux » eût l'insigne honneur de tenir le volant de la limousine du général en chef. Camu — c'est son nom — était devenu le grand homme de l'endroit.

Lorsque ses vieux parents reçurent la dépêche annonçant son arrivée, ils coururent de toute la vitesse de leurs vieilles jambes en informer M. le maire d'abord, puis, bien entendu, tous les administrés rencontrés sur leur chemin. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Bientôt, dans tout le village, ce fut un branle-bas général. On s'interpellait de porte en porte, on se précipitait les uns chez les autres. Les animaux eux-mêmes étaient gagnés par cette agitation. Tous les chiens du village aboyaient à qui mieux mieux, les poules, les canards et les oies les dindons couraient affolés de tous côtés. Cette grande rumeur, cette fièvre si vite répandue, étaient bien justifiées. Enfin, on allait savoir quelque chose de précis, de certain, d'indiscutable, on allait avoir un bon tuyau ! Il était impossible que le chauffeur du général Joffre, en contact quotidien avec le chef, n'eût pas surpris de précieux renseignements et, s'il était par trop discret, on saurait bien trouver le moyen de lui délier la langue.

Camu devait arriver par le train de 18 heures 17, mais en ce moment les trains ont souvent du retard — presque autant qu'avant la guerre. Camu n'apparut qu'à 19 heures aux yeux impatients de ses compatriotes. A peine eut-il embrassé ses vieux parents que des centaines de mains se tendirent vers lui et que presque autant de bouches lui posèrent mille questions.

Camu déclara ne rien savoir tout en prenant l'air d'un homme qui en savait long.

Ce que furent ses six jours de permission est difficile à décrire. On se l'arrachait. Chacun, toujours dans l'espoir d'apprendre quelque chose, l'invitait à dîner, à déjeuner, à prendre un verre. Les six jours de permission ne lui permirent d'accepter que douze invitations et, entre ces douze repas, quelques tournées. Mais ni les bons plats, ni le bon vin ne le firent sortir de sa discrétion obstinée et d'ailleurs toute naturelle car, à vrai dire, Camu ne savait de la guerre que ce qu'il lisait dans les communiqués. Il parlait beaucoup, mais n'émettait que des idées générales.

Enfin, le dernier jour arriva. Seuls, ses vieux parents et le maire l'accompagnèrent à la gare. Tous les autres s'étaient lassés d'interroger ce sphinx mystérieux. L'enthousiasme était tombé, on en voulait même à Camu de son mutisme.

Comme le train était annoncé, le maire prit Camu par le bras et lui dit :

— Camu, je suis le premier magistrat de la localité. A moi, vous pouvez tout dire. Que savez-vous des événements qui se préparent ?

— Mais rien, répondait Camu.

— Enfin, sapristi, vous n'allez pas me faire croire que le général Joffre ne vous a jamais adressé la parole.

— Si ! Il m'a parlé une fois, une seule.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Mon vieux Camu, as-tu une idée, toi, de l'époque à laquelle finira la guerre ? »

Le Français n'est pas ingrat...

A l'occasion du second anniversaire de la guerre, je reçois quantité de propos dédiés au roi des Belges... Je ne puis les citer tous. Voici du moins quelques vers :

A Albert Ier.

**Deux ans se sont passés depuis l'heure historique
Où vous avez dit : « Non » au Boche tentateur ;
Et depuis ce temps-là, grand Roi, votre Belgique,
Se modelant sur vous, n'a pas trahi l'honneur.**

**O Roi, depuis deux ans, elle attend, elle espère ;
Depuis deux ans, elle n'a pas perdu la foi,
Et fidèle, bravant la mort et la misère,
Elle attend fièrement le retour de son Roi.**

CARMOSINE.

Nous l'attendons aussi. Nos espoirs sont les mêmes.

Il n'est pas de plus noble profession féminine que celle d'infirmière. Il n'en est pas de plus utile, de plus nécessaire même, en ce moment, où la longue durée de la guerre multiplie, hélas ! le nombre des blessés et des malades...

On sait que l'une des pépinières les plus justement renommées — d'où sortent, ad-

mirablement instruites et aguerries, celles que nos soldats surnomment des « Anges blancs », — est l'Ecole des infirmières de la Salpêtrière. Or, voici l'époque où s'opère son recrutement, par l'examen d'entrée qui aura lieu le 9 octobre.

Rappelons-en les formalités essentielles, d'après une communication autorisée :

« Les candidates doivent être âgées de 19 ans au moins et de 26 ans au plus, et peuvent même bénéficier de dispenses d'âge. Elles sont admises dès maintenant, à adresser leurs demandes, soit à l'administration de l'Assistance publique (3, avenue Victoria), soit à la Surveillante générale de l'Ecole, à la Salpêtrière (47, boulevard de l'Hôpital), afin de s'y procurer tous renseignements utiles sur les conditions d'admission, le régime de l'école, les avantages qu'elle procure, etc. »

Avis donc à celles de nos lectrices qu'une généreuse vocation entraînerait vers cette carrière!...

La croix de guerre.

Parmi les récentes citations à l'ordre du jour nous relevons les noms de deux de nos collaborateurs de l'administration et de l'imprimerie des *Annales* : le lieutenant Voisin, du 351e d'infanterie, qui, « au front depuis le début de la guerre, a assuré, dans des circonstances souvent périlleuses, le ravitaillement du régiment et a fait preuve d'énergie et de courage », et le caporal-mitrailleur Henri Besnard, du 161e d'infanterie qui, « chargé d'appuyer l'attaque d'une tranchée allemande, s'est porté en avant avec les premiers groupes de grenadiers, a rempli sa mission avec un courage et un calme au-dessus de tout éloge ».

A ces vaillants, nous adressons les vives félicitations que méritent leur belle conduite et leur courage si français.

LES BRUITS QUI COURENT

FILLEUL ROYAL. — Les gares sont en ce moment-ci le dernier salon où l'on cause. Elles sont aussi la dernière « agence de marrainage », s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Tout dernièrement, raconte *Excelsior*, dans une petite gare de Normandie, une jeune et charmante Parisienne avait fait le pari de prendre pour filleuls les trois premiers soldats qui passeraient près de la banquette (où elle surveillait du coin de l'œil ses malles, ses valises et ses cartons à chapeau). Un soldat d'Afrique passa, coiffé d'une chéchia superbe, et il fut adopté. Un Hindou eut le même heureux sort. Restait à trouver le troisième filleul.

Notre Parisienne avisa un petit officier anglais tout rose, qui venait de se détacher d'un groupe très chamarré, et lui demanda gentiment :

— Sir, voulez-vous que je sois votre marraine?

— Yes! répondit le jeune homme sans hésiter.

Au bout d'une seconde, il reprit avec embarras :

— C'est que... *je l'avais oublié...* je suis le prince de Galles!

A défaut d'un troisième filleul, quel joli souvenir de voyage et d'Entente cordiale cette zélée marraine va nous rapporter à Paris!

❀

AVENUE DES POILUS... OU DE VERDUN. — C'est un de ces deux noms qui sera donné à l'avenue de Neuilly, à la suite du plébiscite organisé par *La Liberté*. Notre confrère donne le résultat de cette consultation parisienne et nationale :

« Nous procédons au dépouillement, qui représente un travail considérable et minutieux. A côté des milliers de bulletins, faciles à recenser ceux-là, qui portent simplement, sans signature et sans commentaires : Verdun ou avenue des Poilus, nous avons reçu, en effet, une grande quantité de lettres explicatives des votes et des solutions diverses autres que Verdun ou Poilus, amplement motivées, et nous voudrions, dans la mesure du possible, en faire des extraits appropriés.

» Quel est le résultat? Il est très difficile de le dire dès aujourd'hui : ce matin, les Poilus ont fait un bon effort pour rattraper Verdun. Y arriveront-ils? Le prestige de Verdun est bien grand! Ainsi que le proclamait sir Ed. Morris, le premier ministre de Terre-Neuve, apportant à M. Briand l'hommage de son pays à la France : « La guerre est virtuellement finie et les Allemands s'en doutent. La bataille de Verdun, la plus grande bataille de l'histoire, est une victoire française. »

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LES BOCHES CONTRE LES MOINEAUX

Au moment où nous nous inquiétons d'assurer la subsistance de nos moineaux de Paris, menacés d'être privés de leur plat favori, le crottin, les Boches, qui, évidemment, n'ont pas assez d'ennemis à combattre, déclarent la guerre aux leurs : ils offrent, si nous en croyons La Gazette de Francfort, *à ceux qui entreprendront de les exterminer une prime de trente pfennigs par dix moineaux tués.*

Trente pfennigs, la somme semble, au premier abord, minime.

Mais tout est relatif : à l'heure actuelle, elle égale certainement le revenu que l'Allemagne tire de ses colonies, et dépasse de beaucoup le montant de l'indemnité qu'elle peut dorénavant espérer obtenir de la France.

Elle ne s'impose donc pas sans raison un sacrifice aussi considérable.

Cherche-t-elle à distraire des graves soucis dont il est accablé, son peuple qui commence à ne plus s'amuser ?

Veut-elle se venger sur des oiselets innocents des pertes effroyables que lui infligent les Alliés? C'est dans sa manière : elle avait accoutumé, jusqu'à présent, après un échec, d'assouvir sa rage sur nos cathédrales ; prévoyant qu'elles seront toutes bientôt hors de portée, essaie-t-elle de se donner d'autres buts ?

Peut-être aussi que, dans l'angoisse de la catastrophe où vont s'anéantir leurs ambitions, le chant de ces mignonnes bêtes, dont la gaieté réconforte les autres hommes, paraît aux Boches un insupportable persiflage : plus cruellement que le merle d'Alphonse Daudet narguait le sous-préfet descendu de sa calèche pour invoquer, dans la fraîcheur d'un bois, la Muse des Comices agricoles, ne raillent-elles point, en un gazouillis effronté, leurs rêves orgueilleux et leurs crimes inutiles ? Pour les forcer au silence, ils les massacrent.

A moins que ce ne soit, tout simplement, pour les manger ; car on sait leur détresse. Mais on sait aussi avec quelle obstination ils sauvent la face. Quand ils crient famine, ce n'est pas dans les journaux.

S'ils y publient l'ouverture d'une chasse qui ne se pratiquait point, c'est sans doute pour préparer un nouveau bluff : ils nous annonceront quelque jour que, s'ils s'attaquent à ce gibier, menu ailleurs, c'est que, chez eux, la chimie, grâce à une alimentation spéciale, réussit à produire des moineaux d'espèce géante, véritables volailles, et ils voudront nous les faire passer pour des oies.

Mais, avertis, nous ne les prendrons, tout au plus, que pour des canards.

GABRIEL TIMMORY.

LE LIVRE DU JOUR

Dialogues de Guerre

Ces dialogues sont de petites pièces de théâtre qui expriment à peu près tous les états d'âme créés par la guerre. M. Henri Lavedan — le clairvoyant auteur de Servir — y a versé l'ingéniosité de son esprit, l'émotion de son cœur, et ce goût de vérité, et ce sens de la vie qui font le charme et la valeur psychologique de ses œuvres. Le bourgeois, le paysan, l'ouvrier, l'officier, le poilu — et les femmes, la mère, l'épouse, la sœur, autant de figures bien françaises, autant de portraits tracés d'une main ferme et légère. Nous empruntons au volume et offrons à nos lecteurs ces pages familières, empreinte d'une si délicate sensibilité :

LES ENFANTS

Dans les hauteurs de Montmartre. Une petite boutique peinte en vert clair, sur la devanture de laquelle on lit : *Lambin, tapissier. A l'Exactitude. Travaux en tous genres. Decoration d'intérieurs.* Deux enfants, Paul Lambin, quinze ans, dit POULET, et sa sœur Isabelle, treize ans, dite ZAB, y sont assis bas, sur deux vieilles caisses, de chaque côté d'un guéridon disloqué, posé à plat sur le sol, son pied à trois doigts en l'air. Zab tient le meuble à deux mains pour qu'il ne remue pas et Poulet, armé d'un marteau, plante des pointes dedans avec satisfaction. Une femme s'apprête à sortir par le fond, pâle, amaigrie. Mise décente. Un air de grande lassitude physique et morale. C'est Mme LAMBIN.

Mme LAMBIN. — Vous travaillez, mes enfants?

POULET. — Oui maman. On finit ce matin le guélidon des Sauvage.

Mme LAMBIN. — Moi, je sors.

ZAB. — Où vas-tu?

Mme LAMBIN. — Chez Mathieu, c'est à côté, savoir s'il guérit de sa bronchite, et quand est-ce qu'il sera en état de reprendre le travail.

POULET. — On est là, nous deux.

Mme LAMBIN. — Vous ne pouvez tout de même pas le remplacer.

POULET. — Avec ça!

Mme LAMBIN. — C'est un bon ouvrier.

POULET. — Il est vieux. Tandis que nous... Ne te frappe pas pour Mathieu, va...

Mme LAMBIN. — Oh! si ce n'était que lui!

POULET. — Oui. Tu te frappes pour tout.

Mme LAMBIN. — J'ai trop de raisons.

POULET. — Non. Tais-toi, petite mère.

Mme LAMBIN, *se tournant vers sa fille qui baisse le nez, très gênée.* — Regarde ta sœur. Elle ne trouve rien à me dire, elle, parce qu'elle pense comme moi.

ZAB, *sans conviction.* — Pas du tout maman...

Mme LAMBIN. — Si... si... Je sais bien que toi aussi tu crois que ton pauvre père...

POULET, *sans la laisser finir.* — Pch... Défendu! Va chez Mathieu. *(Il la pousse affectueusement dehors. Elle veut parler...)* Non. Rien. Je t'aime, mais je t'écoute pas. Va chez Mathieu...

Elle sort navrée.

ZAB, *à son frère.* — Poulet, je n'en peux plus. Ça me fend le cœur.

POULET. — Quoi?

ZAB. — De dire et de faire comme tu m'as forcé. Tout l'opposé de mon idée. Quand notre papa a été porté disparu, l'année dernière, tout de suite, moi j'ai eu confiance qu'il n'était pas mort, qu'on le reverrait. Toi pas.

POULET. — C'est vrai. Pour moi, il a péri. Jamais je ne m'en consolerai, mais il a péri.

ZAB, *avec énergie.* — Non. Alors, au lieu de

dire chacun comme nous pensions, à maman qui était folle et qui ne cessait de pleurer, tu as voulu que ce soit moi qui fasse celle qui n'espérait plus, et toi qui n'as pas confiance tu t'es mis à faire celui qui l'a... Eh bien! ça n'est pas gentil..., sans compter que tu as pris le beau rôle et que tu m'as laissé le vilain. Une riche invention que tu as eue là! Rends-moi donc mon idée et reprends la tienne. On dira chacun à petite mère comme on juge et comme on raisonne dans son cœur à soi, et, de cette façon-là, on le dira bien. Tandis qu'autrement on s'en tire très mal, on n'y met pas le ton, la franchise...

POULET. — Mais si. Tous les deux on ment comme pour de bon.

ZAB. — Moi, jusqu'ici, je t'ai obéi sans savoir, sans rien te demander, parce que tu es grand et que tu es l'aîné.

POULET. — J'ai quinze ans.

ZAB. — Mais aujourd'hui je t'interroge. Pourquoi as-tu fait ça?

POULET. — Parce qu'il le fallait. Pour maman..., dans son intérêt. Sans doute. Est-ce ma faute si je crois malgré moi que le père a été tué? Ça m'étouffe et je n'en dors pas la nuit. Ah! je voudrais bien avoir ton espérance! Je ne l'ai pas. Qu'y faire? Seulement, voilà, j'ai compris que les hommes, à tout moment, et surtout en temps de guerre, même quand ils croient que ça va mal, ils doivent toujours dire que ça va bien. C'est cette parole-là qu'on attend d'eux, et qui tape, parce que c'est les hommes..., qu'ils ont les cheveux courts et puis une grosse voix. Un homme qui est à la manque et qui mâche du noir, même s'il a raison il a tort, et il fiche tout le monde par terre autour de lui... J'ai donc pensé: si j'ai le malheur de laisser entendre à petite mère le fond de mon idée rapport à papa, comme elle est persuadée qu'il est blessé, prisonnier, vivant... je vais la ravager..., tandis qu'en ayant l'air d'entrer dans ses vues je la soutiens.

ZAB. — Eh bien mais alors, moi? Quand je lui dis le contraire?...

POULET. — Justement. S'il n'y avait que moi seul pour causer, ça serait trop alors, ça pousserait maman plus loin qu'il ne faut... C'est pourquoi je t'ai conseillé d'observer le système contraire... pour équilibrer. Et puis, de ta part, les choses mauvaises prennent moins de sérieux. Tu es une femme, toi, même pas..., une fillette.

ZAB. — Oh!

POULET. — Si tu as de la faiblesse et que tu ne voies pas la vie en rose, c'est tout naturel, ça ne tire pas à conséquence.

ZAB. — Et pourtant tu as beau faire l'homme, mon Poulet, c'est moi, Zab, ta sœur, qui le suis.

POULET. — Des fois, çà et là, c'est possible.

ZAB. — Quand tu te coupes, ou que tu te tapes sur les doigts avec un marteau, tu cries plus fort que moi.

POULET. — Parce que je me cogne plus fort que toi, tiens! Il ne s'agit pas de ça... mais de maman. Qu'est-ce qu'est arrivé, grâce à ma ruse? C'est qu'à dire chacun ce que nous ne pensions pas, nous l'avons tout de même dit du mieux que c'était utile. Quand elle perd courage avec toi, avec moi elle le retrouve. Et quand je la vois qui se lance à trop rêver, je te fais signe pour que tu l'arrêtes, et que tu la remettes dans le doute.

ZAB. — Et ça m'est dur, Poulet! Oh! oui!

POULET. — Je m'en rends compte, Zab. Y a que toi capable d'un pareil sacrifice. On se la repasse, comprends-tu? Alors, entre les deux, un qui dit blanc, l'autre qui dit noir, à force de croire et de ne pas croire, elle est ballottée, cette pauvre mère, et elle ne sait plus..., mais plus du tout... Et ça l'empêche de se buter à une idée fixe, dans n'importe quel sens. Ainsi, petit à petit, le jour où elle connaîtra la vérité, elle tombera de moins haut et se résignera.

ZAB. — Il n'est pas mort.

POULET. — Je voudrais.

ZAB. — Si tu le voudrais, et autant que moi, tu ne penserais pas le contraire. Il a été envoyé en mission, un soir...

POULET. — Mission « très dangereuse », c'est les termes.

ZAB. — Bien entendu. Toutes le sont.

POULET. — Plus ou moins. Celle-là l'était le plus. Et il n'est pas revenu. On l'a cité à l'armée. Et il n'a jamais donné signe de vie, depuis onze mois, lui qui prenait la plume toutes les semaines! C'est pourtant assez clair! Où veux-tu qu'il soit?

ZAB. — Blessé..., prisonnier, loin, bien loin... ou évadé... dans les forêts... Ça m'est égal. Mais il vit. Rien ne m'étonnera de papa, tu entends? Il est si brave!

POULET. — Ça, oui.

ZAB. — Toujours il se proposait pour les périls.

POULET. — C'est même ce qui aura été la cause de sa...

ZAB. — Puisque je te dis qu'il vit! Et débrouillard!... malin! Rappelle-toi... Le jour qu'il est parti, comme il était gai pour nous empêcher de pleurer: « Mes enfants, j'aurai peut-être un morceau de cassé..., à la manière d'un fauteuil..., un bras ou un pied... Vous savez que c'est pas grave et ça se recolle... Plus solide qu'avant. Quoi qu'il arrive, espérez toujours..., je suis sûr de revenir, fidèle à ma devise: « *A l'Exactitude* ».

POULET. — On l'attend.

ZAB. — Eh bien on l'attend. Quoi donc? On peut. Travaillons, tiens. A bavarder on ne fait rien. Il s'agit de montrer qu'on égale Mathieu.

POULET. — ... Pas pour tout.

ZAB. — Pour tout. Moi je sais nourrir un bourrelet, tendre un entoilage, garnir un siège, poser un galon, et puis rester une heure avec de la semence plein la bouche, sans l'avaler.

POULET. — Et moi pour l'échelle, ah! dame! je ne crains personne. Un écureuil. Et puis que je drape à l'italienne, comme aux grands boulevards!

ZAB. — Et je connais la passementerie! la torsade!

POULET. — Et moi le tissu! Dommage que je ne sois pas au front! Je te garantis que je saurais prendre un drapeau, oui, et en grande largeur!

ZAB. — C'est pas ça qu'on te demande!... ni à moi, de ramasser par terre des zouaves qui ont soif. Notre champ de bataille c'est la boutique. Notre devoir c'est de faire marcher la maison nous deux et de contenter la clientèle, pour que maman ne pâtisse pas d'abord.

POULET. — Aie pas peur. Je mendierais, je volerais plutôt!

ZAB. — C'est pas ça non plus qu'on te conseille.

POULET. — Histoire de dire.

ZAB. — Sans doute... Et puis pour que de cette façon, le jour où le père rentrera vainqueur, il retrouve tout en ordre...

POULET. — Tu recommences.

ZAB. — Non, je continue.

POULET. — Ça serait trop beau. C'est du cinéma, Zab.

ZAB. — Tout ce qui est au cinéma, c'est arrivé et ça arrive, tout, tu entends!... Tu verras.

POULET. — Allons!... Tu sais bien que ce jour-là je serai plus fou que toi!

ZAB. — Pas plus. Autant.

POULET. — Oui. *(Il regarde dans la rue à travers la glace.)* Tiens, voilà maman qui rentre.

ZAB, *qui regarde aussi.* — Elle est avec Mme Sauvage.

POULET. — Sais-tu? Pour la dissiper un peu, je vais chanter.

ZAB. — Oh! ça, c'est trop. Tu en mets de trop, Poulet.

POULET. — Non.

ZAB. — Alors, moi aussi?

POULET. — Oh non! Pas toi! Tu fais celle qui n'a pas confiance... tu ne peux pas..., ça égarerait maman.

ZAB. — Oh! Enfin, j'espère que le bon Dieu qui me voit...

POULET, *chantant, mais à mi-voix, avec un tact infini:*

Ne fermons pas nos cœurs à la douce es..pé..rance...
Plus d'un de ceux que l'on croyait perdus,
Quand on n'y comptait plus,
Reverra le ciel de la France...

La porte s'ouvre sur ces derniers mots et les deux femmes entrent.

Mme LAMBIN. — Tu chantes, mon Poulet? Tu as donc confiance, que tu chantes?

POULET. — Toujours.

Mme LAMBIN, *à sa fille.* — Et toi, ma chérie? Pas toi, je le sais.

ZAB, *étranglée d'émotion.* — Mais si, maman, mais si.

Mme LAMBIN, *avec un sourire douloureux.* — Enfin... soyez gais, malgré tout. C'est de votre âge. J'aime mieux ça... *(A mi-voix, à Mme Sauvage.)* Les enfants... ça ne se rend pas compte.

Poulet et Zab, qui ont entendu, échangent un regard.

POULET, *à Mme Sauvage.* — Et puis voilà, votre guéridon est prêt.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

L'ILLUSION de la Révolution Allemande

Ce serait une grave erreur d'inscrire, parmi nos chances de victoire, des phénomènes révolutionnaires à l'intérieur de l'Allemagne. L'imagination française ne se laissera pas prendre à cette rêverie socialiste; et il est même remarquable que les gens qui nous reprochent le plus fréquemment l'optimisme en soient à compter sur un secours indirect de l'adversaire. C'est cette illusion qui me semble constituer au contraire l'optimisme intégral.

L'argument tiré de la condamnation de Liebknecht et du manifeste de la minorité socialiste au Reichstag ne tient pas. Ce dernier document surtout, plein de préoccupations d'estomac, est d'une bassesse de ton qui ne doit pas nous égarer sur l'état véritable d'un peuple encore profondément résolu à la résistance.

Ce peuple déchaîné, on n'en viendra à bout que par la force militaire et la dure leçon de la défaite. Toute autre conception de la guerre s'opposerait à l'intensité de notre effort.

Non pas que l'hypothèse d'une révolution en Allemagne soit négligeable. Mais ce mouvement ne serait qu'une sorte de choc en retour chez une nation vaincue. Il n'aurait qu'à cette condition tous ses éléments dynamiques, aujourd'hui épars et sans lien, et qu'une formidable déception est seule capable de rassembler.

Il ne faut donc envisager la révolution allemande que comme un phénomène d'après guerre, susceptible en effet, à ce moment-là, d'assurer à notre victoire tous ses prolongements, toute son ampleur économique et morale. Abandonnons l'espérance que l'Allemagne y cherchera l'absolution de ses crimes envers l'humanité et sa rentrée dans la civilisation.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

XXVIII

AUTOUR DE LA SUISSE HOSPITALIÈRE

17 août 1916.

Vous n'avez pas été surpris, mon cher ami, que je vous aie manifesté l'intention de revenir sur ce voyage en Suisse dont les impressions réconfortantes ont presque eu pour moi la valeur d'une révélation. Il est ainsi des choses qu'il faut approcher, examiner et pénétrer pour en connaître la physionomie exacte et pour en mesurer la portée bienfaisante. De loin on les devine : de près, on les juge.

Le Comité international de la Croix-Rouge gagne à être vu et jugé de près. Il n'a rien négligé pour justifier sa noble devise : *inter arma caritas* et pour tempérer par des mesures d'humanité les horreurs de la guerre la plus horrible que les hommes se soient faite. C'est une grande force pour une institution, en même temps qu'un titre d'honneur, de ne pas dévier de son but, de remplir toute sa tâche et d'élargir ses attributions, sous la nécessité pressante des événements imprévus, sans briser ou fausser son cadre. La Croix-Rouge internationale a eu la bonne fortune, qu'elle a méritée, de rencontrer et de conserver des hommes qui l'ont représentée et servie avec une autorité exceptionnelle. Depuis sa fondation, en 1863, elle n'a eu que trois présidents. Quoi que veuille une œuvre, de quelque idéal qu'elle se réclame et de quelque noblesse qu'elle se pare, elle n'est efficace et durable que par la valeur des hommes. Combien d'institutions excellentes n'ont-elles pas sombré dans la ruine, l'indifférence ou l'oubli pour n'avoir pas su trouver des serviteurs dignes d'elles! L'instabilité dans la direction des affaires publiques est un fléau dont les maux de la France sont en partie venus. Quel contraste avec cette société admirable où il a suffi de trois hommes pendant une période de cinquante-trois ans pour accomplir des prodiges!

Vous savez que l'objet originel et essentiel de la Croix-Rouge consiste dans l'amélioration du sort des blessés, dont elle fait respecter la situation et les droits. Elle a, dans cet ordre d'idées, provoqué les plus heureuses initiatives et rendu à l'humanité, qui est son unique client, d'incomparables services. La guerre actuelle, sans la détourner de cette mission, à laquelle elle s'est appliquée avec le zèle le plus constant et le plus dévoué, lui a imposé une autre tâche. Une conférence tenue à Washington en 1912 avait donné mandat au Comité international de servir d'intermédiaire entre les Croix-Rouges des pays belligérants et de faciliter, d'une puissance à l'autre, la communication des listes des prisonniers. Il y avait dans cette simple décision, dont personne sans doute n'avait soupçonné ni l'application prochaine ni l'importance, le principe d'une révolution bienfaisante. Encore fallait-il la vouloir. C'est l'honneur de M. Gustave Ador, qui est un homme de cœur et un homme de tête, de l'avoir faite parce qu'il l'a voulue.

Instituée le 27 août 1914, *l'Agence internationale de secours et de renseignements en faveur des prisonniers*, vit, de mois en mois, son travail s'accroître au point qu'elle dut deux fois changer de local. Aujourd'hui le musée Rath, qu'il a fallu agrandir par des installations de fortune, l'hospitalise. C'est une ruche dont l'activité saisit et émeut. Je n'en saurais trop louer l'ordre, le mouvement, l'organisation habile et souple. Chacun est à sa place. Personne n'empiète sur son voisin. D'une cellule à l'autre il n'y a d'autre émulation que celle du bien à faire. On respire dans ces vastes locaux, où la propreté tient lieu de luxe, une atmosphère de bonté agissante et de travail désintéressé qui réconforte. Que de secrets ont passé par là! Que de misères, que de tristesses, quelles angoisses dans ces milliers de fiches multicolores, dans ces étiquettes rouges, jaunes, vertes, roses, qu'il faut déchiffrer, commenter, transmettre! Quelles scènes se jouent ou se préparent sous ces bulletins, sous ces lettres, sous ces cartes, où les familles mettent leur dernier espoir. Au cours de ma visite, j'en avais l'esprit obsédé et le cœur bouleversé. Je songeais aux drames que la guerre a accumulés, aux incertitudes tragiques dont elle est l'occasion, aux souffrances impitoyables qu'elle a abattues sur tant d'êtres innocents. Et ma haine, cette haine vengeresse dont je crie partout la nécessité clairvoyante et inexorable, allait au malfaiteur cynique qui a déchaîné sur l'humanité l'épouvantable fléau. Qu'il ait suffi, pour la ravager, de la volonté d'un seul homme, cela confond l'imagination. Lui, il se dit l'envoyé de Dieu! J'ai vu des cartes postales où le Christ, réquisitionné à son service, commande à ses soldats! Cette profanation le juge. Quel châtiment pourra expier de tels crimes! Ce temps aura tout connu. L'abjection et le dévouement y ont été poussés jusqu'à leurs extrêmes limites.

Ici, au musée Rath, le dévouement est infatigable. Deux chiffres vous permettront de vous rendre compte de la besogne accomplie : il n'y a pas moins d'un million et demi de fiches franco-anglo-belges pour les prisonniers militaires — ce n'est pas, bien entendu, le nombre des prisonniers — et les fiches civiles du même service s'élèvent à 180,000. Ces chiffres ne disent pas ce que le cœur ajoute de secours à l'intelligence et toutes les ressources ingénieuses d'un dévouement qui se multiplie. Quand, après la guerre, on fera le compte du bien et du mal qu'elle a engendré, il faudra, pour le bien, réserver une mention d'honneur aux hommes, aux femmes, aux jeunes filles qui auront, au musée Rath, réalisé des miracles pour soulager toutes les souffrances. M. Gustave Ador et les collaborateurs qu'il a su grouper dans des choix heureux, ont bien mérité de l'humanité.

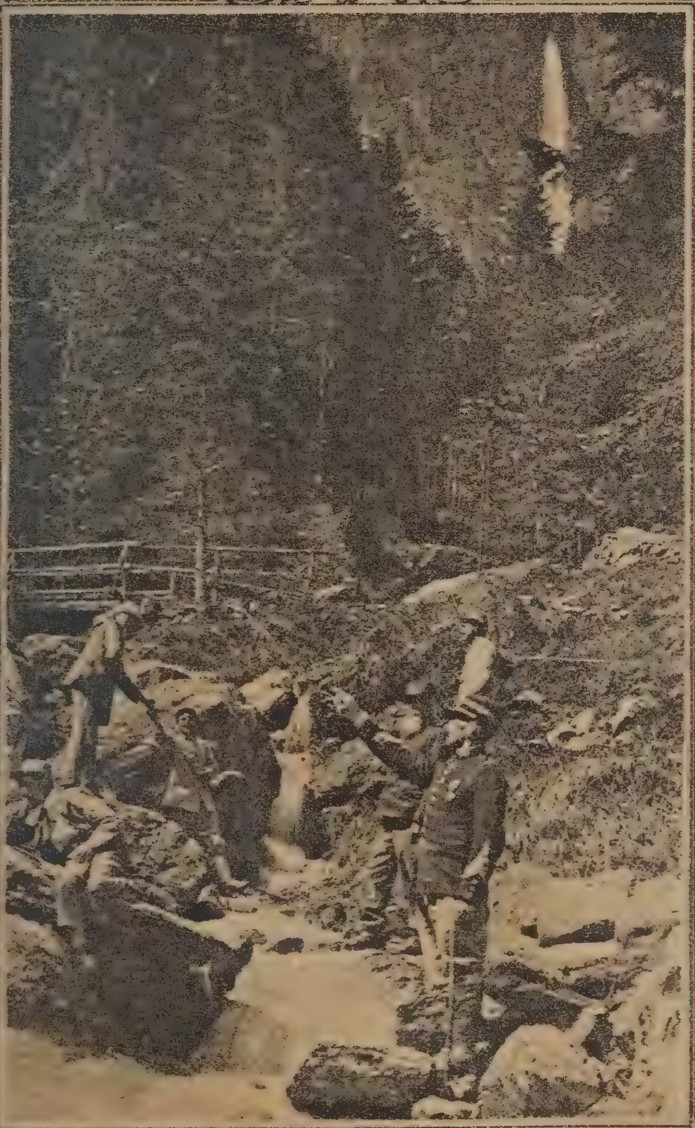
Leurs efforts, d'ailleurs, ont, peu à peu, dépassé le programme qu'ils s'étaient primitivement fixé. C'est la loi du bien de ne se contenter que dans la poursuite incessante du mieux et d'estimer que rien n'est fait tant qu'il reste encore quelque chose à faire. L'initiative du Comité international de la Croix-Rouge s'est employée au rapatriement des grands blessés et à l'internement en Suisse des tuberculeux et des grands malades. Qui ne sait en France l'accueil triomphal que les grands blessés ont, sur toute l'étendue de leur parcours, reçu dans tous les cantons? J'ai entendu là-dessus des témoignages qui ont accru ma gratitude. La presse allemande a sa façon, qui n'est pas heureusement celle de la Suisse, de comprendre la neutralité helvétique. La neutralité oblige officiellement le gouvernement et les autorités qui relèvent de lui. Elle ne lie pas les consciences individuelles. Chacun a le droit d'avoir et d'exprimer son sentiment. Si les Allemands n'ont nulle part réussi à soulever l'enthousiasme, même dans les cantons qui parlent leur langue, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux de leur déconvenue. La vérité et le droit leur opposent une revanche bien gagnée.

Nos blessés se sont révélés comme d'excellents missionnaires qui ont aidé la diplomatie dans sa tâche. Je les ai rencontrés ou réunis sur les coteaux qui avoisinent Montreux comme dans les hautes montagnes qui sont la parure d'Interlaken et d'Engelberg. J'ai admiré leur résignation, leur santé, leur bonne humeur, leur courage, leur confiance. Quand ils comparent l'hospitalité attentive et généreuse dont ils jouissent avec l'enfer dont ils sont sortis, ils songent d'autant moins à se plaindre qu'ils ne peuvent oublier leurs camarades restés en détresse et en exil. Sans doute, ils sont encore captifs, mais cette captivité adoucie et choyée est le premier terme d'une délivrance certaine. Ils peuvent se mouvoir dans des rayons étendus, travailler, respirer, recevoir leurs familles. A Montreux, d'une rive à l'autre, c'est la France, dont le parfum les pénètre. Tout autour, ils entendent parler la langue maternelle. Ailleurs, dans les pays de langue allemande, les gestes et les attentions suppléent aux mots que l'on ne peut pas échanger. Quand les cœurs s'entendent, l'amitié est faite. Nos soldats, blessés ou malades, ont répandu l'amitié française. On ne résiste pas à leur bonté, à leur douceur, aux charmes de leur gaminerie ingénieuse, spirituelle et cordiale, aux récits racontés ou mimés des tours que, là-bas, ils ont joués aux autres. Le soldat allemand, même quand la discipline est allégée, conserve sa raideur d'automate. J'en ai vu, vous pouvez deviner de quels yeux! sur les bateaux, dans les rues, dans les gares. Ni grâce, ni abandon, ni tact, ni mesure. Ce sont, vraiment, des échantillons d'une humanité inférieure, asservis à la force pour régner par elle. Quel monde ils nous auraient fait s'ils avaient été vainqueurs! Entre les deux civilisations, les deux gouvernements, les deux peuples et les deux armées, la Suisse, toute la Suisse a pu comparer. Son hospitalité est impartiale. Eux et nous, nous plus qu'eux, nous en sommes les bénéficiaires. Mais je suis sûr de ne pas me tromper en disant de quel côté, sous les dehors de la neutralité officielle, vont l'estime, la sympathie et les élans du cœur.

LOUIS BARTHOU,
Ancien président du Conseil.









La Suisse accueillante et douce assure le bonheur des prisonniers venus d'Allemagne. 1.-2. Visite de M. Louis Barthou, ancien président du Conseil (château d'Ex et Interlaken). — 3. Repos au bord du torrent. — 4. Le joli village.

AU SORTIR DE L'ENFER



1. À Engelberg, M. Louis Barthou parle aux prisonniers. — 2. Canotage sur le lac. — 3. La correspondance et la lecture. 4. Promenade à cheval. — 5. Les plaisirs de la pêche. — 6. Travaux champêtres.

AU SORTIR DE L'ENFER

L'OFFENSIVE SUR LA SOMME



Installation d'une ligne en [illegible] campagne



Guetteurs dans une tourelle blindée.





Composition de JONAS.

LA FRANCE DE DEMAIN

Troisième année de guerre... Un vieux sergent de 1870 instruit les futurs soldats.

A LA
Manufacture de Sèvres

« ... Mais oui, la manufacture de Sèvres est militarisée!... On y travaille dur pour la guerre, on y fait même belle et utile besogne... Croyez-moi, poussez jusque-là, vous ne regretterez pas votre pèlerinage... »

Aussitôt dit, aussitôt fait, un rendez-vous fut pris avec M. Bourgeois, professeur en Sorbonne et éminent directeur de notre manufacture, plus que jamais nationale, et nous voici, l'autre matin, sonnant à la grille de l'ex-Temple de la porcelaine.

Mme de Pompadour elle-même ne retrouverait plus sa chère fabrique d'antan, ce magnifique Sèvres, créé en 1756, ne l'oublions pas, pour « contrebalancer les porcelaines de Saxe et de Chine par une porcelaine française », ce Sèvres déclaré manufacture royale au même titre que la Savonnerie et les Gobelins. La célèbre maison, si joliment blottie dans le vert feuillage du parc est aujourd'hui quasi-silencieuse et le nombre des ouvriers paraît singulièrement diminué. Mais l'âme même de l'élégant établissement semble plus encore modifiée que le décor. Dès l'entrée, on croit pénétrer chez quelque prodigieux alchimiste; ce ne sont qu'alambics colossaux, tuyaux énormes, cuves gigantesques... Devant notre étonnement, M. Bourgeois voulut bien expliquer :

« Je conçois votre surprise car vous ne sauriez vraiment reconnaître dans le Sèvres militarisé d'aujourd'hui le Sèvres aimable d'autrefois, le Sèvres des fleurs peintes, des porcelaines tendres, le Sèvres des fragilités, le Sèvres des biscuits ajourés, des bergeries, des déesses et des apothéoses, le Sèvres enfin dont la belle marquise « réfléchissante » se faisait vendeuse et marchande en des expositions organisées par elle au palais même de Versailles.

» Rien de plus simple cependant : nous avons arboré les couleurs de la Nation et nous sommes devenus machine de guerre... Finis le gracieux, le joli, nous avons aujourd'hui le très grand honneur de travailler pour la défense nationale, ce dont nous sommes fiers!... Ne vous étonnez pas encore car vos surprises ne font que commencer... Mais d'abord apprenez comment la manufacture a été appelée à mettre son dévouement au service du pays.

» L'acide nitrique est, vous le savez, j'imagine, la base même de tous les explosifs. Pas d'explosifs sans l'acide nitrique et ses dérivés. Or, pour fabriquer nos explosifs de guerre — et Dieu sait si la consommation en est grande par ces affreuses journées de bataille où il pleut des tonnes d'explosifs variés, mélinite, cheddite, cordite, roburite, etc... — il est nécessaire d'employer des cuves en terre réfractaire, irréprochables, très solides, capables de supporter les effroyables températures dégagées par ces réactions chimiques, qui dépassent 150 degrés, si bien que, trop souvent, les cuves éclatent, se fendillent, s'encrassent, bref, deviennent rapidement inutilisables. Jadis, le ministère de la Guerre adressait le plus souvent ses commandes d'acides aux industries chimiques; mais ces industries, suffisantes en temps de paix, ne l'étaient plus en temps de guerre; leur matériel, devant les surproductions imposées, devint rapidement insuffisant et les services compétents durent prendre la sage décision de produire eux-mêmes, pour la plus grande partie, les explosifs indispensables. Pour arriver aux résultats souhaités, il était nécessaire de créer un outillage et surtout de posséder les indispensables jarres à mélange.

» Il y a quelques mois, l'un des ingénieurs chargés de la préparation des explosifs, eut l'heureuse idée de mettre notre manufacture au courant des difficultés qui se représentaient chaque jour : « Mais pourquoi ne pas vous adresser à nous? fit M. Baudin, le remarquable chef de notre fabrication, nous pourrions très probablement vous tirer d'ennui... » — « Comment? Sèvres saurait fabriquer nos fameuses jarres? » — « Nous avons fait plus difficile que ça, on pourrait toujours essayer et le grès de la manufacture est, vous l'avouerez, de première qualité... »

» Une heure plus tard, poursuit M. Bourgeois, ayant à mes côtés M. Baudin, je réunissais dans mon cabinet les quelques vieux collaborateurs que les besoins du service militaire ne nous avaient pas réquisitionnés; je leur expliquais comment, eux aussi, pouvaient prendre part et une part importante à cette œuvre de guerre. D'un mot, d'un seul, M. Barral nous avait taillé notre part et dicté notre devoir : « La céramique est indispensable à la Défense nationale, une simple terrine à réaction doit nous fournir mille obus. » Et, tandis que je parlais, je lisais dans les yeux humides de tous mes braves collaborateurs leur joie patriotique, leur émotion de pouvoir, eux aussi, être utiles, collaborer au devoir sacré... en un mot, de pouvoir servir!... *Servir!*... Ah! la belle race française!...

» Depuis le plus modeste de nos ouvriers, jusqu'au plus habile de nos décorateurs ou de nos modeleurs, il n'en est pas un seul qui n'ait tenu à mettre la main à la besogne, chacun acceptant les tâches les plus



Manufacture nationale de porcelaine de Sèvres
Vue d'ensemble du bâtiment du musée céramique et des collections d'art.



Une galerie du musée céramique de la manufacture de Sèvres.

humbles. On se dispute l'honneur de fabriquer des cuves, des bassines, des réfrigérants, des touries... et ceux de nos collaborateurs qui ne peuvent s'employer effectivement à cette besogne trouvent ailleurs matière à utiliser leur talent... Saviez-vous que notre ami Lalique fabrique des ampoules à vaccin et des fioles pour l'Institut Pasteur et le service des hôpitaux?... Ici, c'est la fièvre, c'est l'emballement et n'est-il pas émouvant de songer que les ateliers, jadis remplis de mille aimables statuettes, de coupes, de vases, etc..., encombrés aujourd'hui de dépôts de grès, grès concassés, grès en cours de fabrication, grès en cours d'ajustage, grès prêts à passer au four, grès parés pour l'émaillage... Les habiles ouvrières d'hier se sont découvert d'inattendues aptitudes pour l'emballage et les précautionneux mouleurs de biscuits délicats préparent aujourd'hui des bonbonnes, des jarres, capables de contenir roulant, cette énorme chambre de chauffe... Eh bien! tout cela nous le devons à deux bons patriotes, MM. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions. Avec une bonne grâce, une compréhension merveilleuses, ces messieurs nous ont ouvert les crédits nécessaires. Grâce à eux — et c'est notre agréable devoir de le proclamer — tout s'est exécuté rapidement, utilement, intelligemment. D'ici quinze



Les productions de guerre de la manufacture de Sèvres : Un mélangeur de 1,200 litres. *Cliché de la Section photographique de l'armée*

mains qui exécutent ces énormes terrines, ces condenseurs, ces grossiers récipients, sont les mains qui, hier encore, pétrissaient des pétales de roses, filetaient des bonbonnières, exécutaient enfin ces merveilles arachnéennes qui sont l'orgueil des collections. Ne me parlez plus de la « Frileuse » de Houdon, ni même du « Sourire de Voltaire », le sourire c'est nous qui l'avons lorsque nous contemplons nos terrines... Mais, assez causé, parcourons l'établissement! »

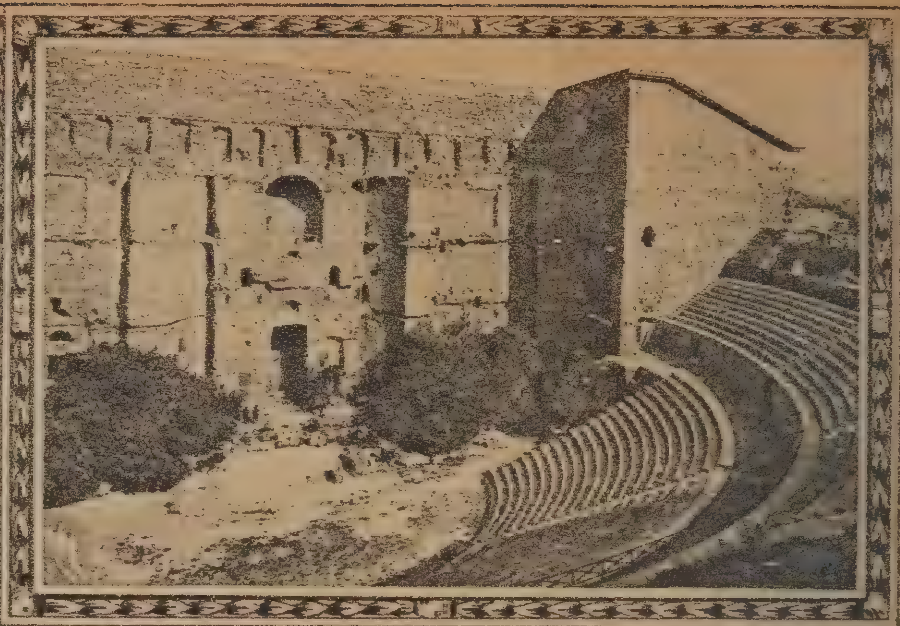
C'est alors une étonnante promenade dans 1,200 litres d'acide! Enfin les meilleurs décorateurs se disputent le soin de passer la couche d'émail, avec la savante minutie qu'ils mettaient hier à couronner de lis les amours à fossettes d'autrefois.

Mais l'orgueil de M. Bourgeois c'est le nouvel atelier : « Ce sera superbe, s'exclame-t-il, que dis-je? C'est déjà superbe... Contemplez ce four à cuire qui cube plus de 80 mètres, le plus beau, le mieux compris, le plus vaste des fours à cuire... Admirez cette porte large à enfourner un auto, chauffeur compris... Admirez ce pont jours les sept foyers de notre grand four ronfleront joyeusement... Et nous en cuirons des terrines!... Et nous apporterons ainsi notre contribution au triomphe final! Ici, la consigne ne changera pas tant que durera la guerre : « une terrine à réaction représente mille obus... et nous fabriquons des terrines! ».

» Depuis des siècles, Sèvres a modelé assez de roses pour avoir le droit d'aider aujourd'hui à l'éclosion des lauriers ».

GEORGES CAIN.





Le Théâtre antique d'Orange.

LES POÈTES DE LA GUERRE

Le Poète et la Guerre

Scène lyrique représentée le 6 août, au Théâtre Antique d'Orange et interprétée par Mme Yvonne Ducos, de la Comédie-Française, et M. Gaillard.

LE POÈTE

...O Guerre, il est assez de corbeaux dans le vent,
Et de cendre étouffant le soupir des chaumières,
Assez de fugitifs en larmes se suivant...

LA GUERRE

Il est assez d'effondrements parmi les pierres
Pour que ton âme aussi déplace ses frontières.

LE POÈTE

Il n'est plus de printemps. Il n'est plus d'univers.
Le Rêve est un captif; la Muse une bannie.
Tout ce qui fut musique a déserté les airs :
Les cloches, les oiseaux, l'espérance, les vers !

LA GUERRE

Oui, je te vois passer, dans les chemins déserts,
Dévêtu de ton songe et de ton harmonie,
Et l'on trouve le geste et l'ombre superflus
De celui qui chantait quand il ne chante plus.
Ta raison d'être est vaine, ô Poète, il me semble :
Tu te tais...

LE POÈTE

Que dirai-je à l'espace qui tremble,
A la tour qui s'écroule, au feu qui se nourrit
D'un voile, d'un portrait, d'un luth, d'un manuscrit,
De tout ce que j'adore?... Ah ! que dirai-je aux mortes
En croix sur leur martyre et sur leurs longs cheveux?
Et que dirai-je au sang qui passe sous les portes?
Et que dirai-je au ruisseau rouge, aux morts boueux?
Au tout petit enfant qui cherche en vain, dans l'ombre,
Le sein qui l'allaitait?...
Ah ! le temps est trop sombre.
Ces paysans pendus aux branches d'un tilleul,
Cet exode des chars, des chiens et de l'aïeul,
Et ces traditions qu'on souille avec les vierges,
Ce passé qu'on renverse avec des coups de pied,
Et ce vin des vainqueurs allumant les auberges,
Et ces pleurs des vaincus où tu peux te noyer,
Je ne les dirai pas...
Cette misère...

LA GUERRE

Arrête !

LE POÈTE

...Cette honte, ces maux, je veux les ignorer.
Le Poète offensé a détourné la tête
Et dit qu'il est des pleurs qu'on ne doit pas pleurer.
Ce délire sans nom, cette tuerie infâme,
Je ne les dirai pas...

LA GUERRE

Qu'as-tu fait de ton âme?
Tu n'en as qu'une.

LE POÈTE

Hélas !

LA GUERRE

Elle doit être ici.

LE POÈTE

Que dirai-je à ce ciel, par la poudre obscurci?



Mme Hélène Picard.

LA GUERRE

Qu'as-tu fait de ton verbe?

LE POÈTE

Ah ! que dirai-je aux plaines
Si riantes, jadis? si tièdes de parfum?

LA GUERRE

Qu'as-tu fait de ton verbe?

LE POÈTE

Hélas !

LA GUERRE

Tu n'en as qu'un.

LE POÈTE

Que dirai-je aux clochers tombant sur les fontaines?

LA GUERRE

Qu'as-tu fait de ton cœur, de tes bras, de tes yeux?
Mérite que, jadis, ils aient été joyeux,
Mérite maintenant le don pur et sonore.
Viens vers la nuit...

LE POÈTE

Hélas !

LA GUERRE

Ah ! viens !

LE POÈTE

J'aimais l'aurore.

LA GUERRE

Viens, un pays t'appelle, un pays de douleur ;
Viens chanter, viens chanter dans chaque cloche morte.
Viens...

LE POÈTE

J'aimais le soleil, la vie...

LA GUERRE

O déserteur !

LE POÈTE

Que dirai-je aux cités que la mitraille emporte?

LA GUERRE

Qui donc a pu, jadis, croire à la royauté,
Roi proscrit, roi vaincu, roi plaintif, roi sans armes?
Qui donc a pu, jadis, parler d'éternité
A celui qui jamais n'a pleuré que ses larmes?
Pleure celles de tous...
Ecoute : si ton nom
Egale, tout à coup, le fracas du canon,
S'il est rapide, ailé, vierge comme les balles,
S'il jette sa clarté sur mes grandes mains pâles,
Et si, comme mes fils, il habite les bois
Avec le vent mouillé de neige et de silence,
S'il abreuve les forts, les faibles, à la fois,

Si, parmi mes enfants qui meurent, il s'élance,
S'il est su, murmuré, grandi par les héros,
S'il commence leurs chants ou finit leurs sanglots,
S'il s'écrit sur le ciel en lettres de victoire,
Et si, plus doux encor, parmi la terre noire,
Il est la fleur qu'on trouve et qu'on n'espérait pas...,

Alors Poète, alors, sois fier d'être poète.

Si ton nom, chez mes fils, met sa grâce secrète,
S'il rajeunit les cœurs, s'il allège les bras,
S'il évoque soudain, par sa syllabe heureuse,
Une vigne, un enfant, un puits une fileuse,
La pente d'un coteau, la brume d'un climat,
S'il est le dernier souffle aux lèvres d'un soldat
Dont j'ai laissé brûler la chaumière chérie
Et qui n'a que ton nom pour croire à la Patrie...,

Alors, Poète, alors, sois heureux d'être né.

Si ton nom, conscient d'être prédestiné,
Se fait ample, profond, vivant comme cette heure,
Si, dans mon ouragan, il s'élève, il demeure,
S'il peut, à la famine, à l'exil, à la mort,
Arracher quelque grave et divine parole,
S'il est le tambour noir, s'il est le clairon d'or,
S'il est, dans le combat, ce qui vibre et qui vole,
Si quelque camp l'écoute et s'il lui doit l'essor
De sa foi, de sa force et de sa gloire folle,

Alors, Poète, alors, garde ton auréole.

LE POÈTE

Je suis comme un torrent dont on barra le cours.

LA GUERRE

On n'arrête pas l'eau qui descend des montagnes.

LE POÈTE

Je ne chanterai pas tant que tu m'accompagnes.
D'ailleurs tu m'as tout pris : ma lyre et mes amours.

LA GUERRE

La vigueur des forêts s'éprouve à la tempête,
Et tel arbre qui tombe, en sa puissante fête,
Etait un arbre mort avant qu'il fût tombé.

LE POÈTE

... Dans l'extase sans fin je restais absorbé.
Mes rythmes enchantaient mes sommes et mes veilles,
A peine changeaient-ils de robe pour voler
Des palais de la lune aux hameaux des abeilles...
Pensif, je regardais le ruisseau s'en aller,
Et les feuilles mourir et mes larmes poursuivre,
Quelquefois, un amour qui ne voulait pas vivre...
Et le monde affluait secrètement en moi.
J'étais sa fin...

LA GUERRE

Blasphémateur ! Mais c'était toi
Qui devais accourir vers les êtres, les choses.
Ah ! Poète charmant en prison chez les roses,
Et captif des oiseaux et lié par l'amour
Dans une solitaire et lumineuse tour,
Poète pour sourire, ah ! Poète d'une heure !
Que pense de tes pleurs l'humanité qui pleure ?
Que pensent de tes chants les hymnes des combats ?
Que pensent de ton but les soldats, les soldats
Dressés, compacts, profonds comme un mur de victoire ?
Tends-le ton gobelet aux assoiffés de gloire,
Offre-les tes pipeaux à ceux qui vont mourir !
Tes lieds font-ils danser les combattants farouches ?
Donne aux héros tes bulles d'or en souvenir !
Jette tes osselets aux joueurs de cartouches !

LE POÈTE

Tu me railles, ô Guerre, et moi, la haine aux yeux,
Je t'ai maudite !

LA GUERRE

Eh quoi !

LE POÈTE

Oui, maudite.

LA GUERRE

Tant mieux.

LE POÈTE

Comme je t'ai haïe en de longs jours de rage !
Que je te méprisai, servante des canons !
Comme, en mes doigts tremblants, j'ai caché mon visage
Tandis que les fils morts me chuchotaient leurs noms.

Comme je t'ai haïe, ô cruelle, ô marâtre !
Le dégoût, la révolte, une sombre fureur
Fouillaient, à mes côtés, la cendre de mon âtre,
Et l'horloge écoutait le vide de mon cœur.

De longs mois, j'ai maudit ton œuvre détestable
Qui détruisait la joie et les sept jours de Dieu,
Qui mettait, dans les cris du tocsin lamentable,
Tous les livres en sang, tous les cailloux en feu !
Oui, je t'ai proclamée horrible, malfaisante.
Tes bras, j'aurais voulu, moi seul, les désarmer.
Je t'ai haïe, injuste, ô mauvaise, ô sanglante !

LA GUERRE

Mais, pauvre enfant, alors tu vas bientôt m'aimer !

LE POÈTE

T'aimer ?

LA GUERRE

Parle.

LE POÈTE

T'aimer !...

Un silence.

Et, pourtant, je dois dire
Que j'ai marché, parfois, ô Guerre, sur tes bords,
Appelé par la nuit, les canons et les morts,
Appelé par le vent qui sur tes mains soupire.
Dépossédé de moi, de mon songe passé,
En vain je m'enfermais dans l'absolu silence :
Ici, c'était l'appel, la plainte d'un blessé...
Là-bas, l'écho du sol sous le pas de la France...

LA GUERRE

Parle...

LE POÈTE

J'ai vu des trains, des trains harmonieux,
Et leurs fusils chantaient parmi les branches vertes,
Et leurs clairons chantaient dans les éclairs des yeux,
Et leurs roses chantaient sur les bouches ouvertes...

LA GUERRE

Ainsi...

LE POÈTE

J'ai vu des trains, dans le matin vermeil,
Et leurs canons étaient braqués sur le soleil.

La jeunesse choquait des verres et des armes...

LA GUERRE

Parle...

LE POÈTE

A ce souvenir, mes yeux sont pleins de larmes.

L'espace appartenait à ces soldats chantant.

LA GUERRE

Parle...

LE POÈTE

Alors, j'ai compris ce mot : Etre content !

LA GUERRE

Ah ! Parle ! Parle !

LE POÈTE

Alors, la Joie, avec son aile,
M'a paru ce qu'elle est : Une force éternelle.
La Joie !

Oh ! ces soldats, ces adieux, ce printemps !

LA GUERRE

Poursuis...

LE POÈTE

Des trains partaient...
Ils n'avaient que vingt ans !

LA GUERRE

Parle...

LE POÈTE

Oh ! toute la joie !

Un silence.

Et toute la tristesse !

Quelquefois, j'ai marché dans tes camps assoupis,
J'y surprenais tes sœurs, ô terrible déesse !
C'était la Gloire avec ses lumineux épis,
La blanche Mort avec son fardeau de jeunesse,
La Pitié qui se voile et marche sans répits,
Soufflant, ici du calme, ici de la tendresse,
Ici le souvenir d'un rire ou d'une tresse...

LA GUERRE

Parle...

LE POÈTE

Je contemplais le soldat écrivant,
Sur un tambour crevé, au feu d'une bougie,
Une lettre immortelle, une lettre d'enfant
Qui veut, demain, mourir avec son énergie,
Et son rire léger épandu doucement
Comme l'odeur des prés sur le pain de froment.

LA GUERRE

Parle... Parle...

LE POÈTE

Parfois, une tête penchée,
Blanche mortellement, s'appuyait sur un cœur.
Fraternité divine ! amour de la tranchée !
Dans l'odeur de la poudre, ô leçon de douceur !

Ici, c'était du pain partagé... là, des larmes...

LA GUERRE

Ah ! Parle !...

LE POÈTE

Là, c'était des femmes s'en allant
Vers l'hôpital, l'effroi, la sueur, les alarmes...

Et, puis, je revenais à pas grave, à pas lent,
Vers le champ glorieux où le héros se couche,
Le fusil, la blessure et la boue au côté.
La Marseillaise, avec le sang, monte à sa bouche,
Tandis que toi tu fais, souriante, farouche,
De tes mille canons sortir la Liberté !

LA GUERRE

Tu me comprends, enfin. Je suis de la Victoire.

L'enfant qui meurt, le train qui chante et le héros
Soutenu par son frère au milieu du chaos,
Et le rêve qui fait du soleil sur l'histoire,
L'acte le plus chétif, la plus humble mémoire,
Du moment qu'ils se sont ardemment consacrés,
L'amour, le sacrifice et le geste de croire,
Ah ! tout cela, c'est moi, c'est mes rites sacrés,
Et c'est de la Victoire ! Et c'est de la Victoire !

LE POÈTE

Ouragan de tambours, d'héroïsme et de gloire !

Oui, je vois, tout à coup, ta face de beauté...
Epreuve, certitude, ô grave vérité !
O Guerre, en trébuchant contre ta pierre noire,
Je vois jaillir du sol des sources de clarté.

L'arme ne suffit pas pour défendre la terre.
Victoire : tu l'as dit. Tu triomphes des cœurs.
Pour défendre le sol, il faut des chants, des pleurs,
Et même la folie, et même la prière !

LA GUERRE

Tu vas m'aimer, Poète ! Ah ! tu m'aimes déjà !

LE POÈTE

Peut-être...

Mais ces morts, ces mourants, ici, là...
Ces blessures, ces cris, ce prix de la conquête...
— Et, pourtant, cette ivresse... —

LA GUERRE

Ah ! tu m'aimes, Poète !

LE POÈTE

Peut-être...

Et cependant, tes crimes, tes forfaits...

LA GUERRE

Sont le limon d'où sortiront les jours parfaits...

LE POÈTE

Je ne puis regarder tes couteaux homicides.

LA GUERRE

Vois bondir les Héros sous les balles rapides.

LE POÈTE

Je me détourne avec horreur de tout ce sang.

LA GUERRE

Sur l'azur des drapeaux il est éblouissant.

LE POÈTE

Le mal que tu permets est incurable, ô Guerre !

LA GUERRE

Les morts..., ce sont les cicatrices de la terre.
Par eux elle guérit, elle est belle toujours !

LE POÈTE

Mais, eux, qui leur rendra leurs maisons, leurs amours,
Qui leur rendra leur cœur, leur âme volontaire,
Qui fera qu'il vivront une autre fois?

LA GUERRE

La terre!
Les vivants continuent les morts, et d'autant mieux
Que ceux-ci sont tombés avec un rêve aux yeux.
Ah! les vivants futurs seront beaux, je le jure,
O morts, par votre noble et profonde figure,
Ils seront forts par votre épaule qui portait
Tout le poids du pays quand le canon chantait.
Ils seront purs par vos sacrifices superbes,
Ils seront le blé mûr dont vous étiez les gerbes,
Et les raisins dont vous étiez, ô combattants,
Les vignes, les grands ceps qu'on émonde au printemps!

LE POÈTE

Mon âme était ardente. Elle veut être insigne.
O Purificatrice, ô Guerre, fais un signe
Et je m'élèverai jusqu'au regard de Dieu,
Et j'essaierai le chant qui donne une âme aux cygnes!

LA GUERRE

Ne crains plus ma mitraille et mes torches de feu!

LE POÈTE

Je t'ai comprise, ô Guerre! et si je suis poète,
Si je le suis vraiment, je le dirai demain,
En pleurant à tes pieds, Guerre, Foudre, Tempête,
Sur le chaos du monde et le malheur humain!

LA GUERRE

Parle de la douleur: tu dis sa délivrance.

LE POÈTE

Oui, d'un grand désespoir naît la grande espérance.

LA GUERRE

Evolue, ô Poète, et fais de ton destin
L'inexpugnable mur que nul canon n'emporte.
Ton âme s'armera comme une place forte
Où flotte un étendard ruisselant de matin.
Suis le geste des jours...

LE POÈTE

O mission divine!
O soldats, ô soldats, je suis à vous pareil,
Et je viendrai vers vous de colline en colline,
Et nous partagerons le même beau sommeil,
Frères par la vaillance et le tendre conseil.

Pour défendre la terre, il faut plus que l'épée.

LA GUERRE

Il faut les chants de ceux qui croient à l'Epopée.

LE POÈTE

Il faut même une lyre au bord du ciel vermeil.

LA GUERRE

Oui, Poète, rayonne autant que le soleil!

LE POÈTE

Il faut sortir de moi. J'en sortirai sans hâte,
Sans faiblesse, sans peur, sans élan passager.
[illegible] revêts, dès ce soir, ta tunique écarlate,
[illegible] ton pain, dans les camps, je veux le partager.
Il faut souffrir avec tes compagnons. Je souffre.
Car voilà ta maxime, ô Guerre : Il faut souffrir!

Et qu'ils se noient ceux-là qui restent loin du gouffre!
Et qu'ils meurent ceux-là qui n'osent pas mourir!

LA GUERRE

Oui, je suis la mesure et l'épreuve des âmes.
En ces jours, où mon nom absorbe tous les noms,
S'il est de la tendresse, elle habite les flammes,
Et s'il est de l'amour, il vit près des canons.
Et, déjà, je t'enchaîne à mes rouges sandales.
Viens, Poète...

Aimons-nous puisque nous nous cherchons.

LE POÈTE

Ah! s'il est du génie, il court parmi les balles!

LA GUERRE

Le chemin est ouvert, ô Poète!

LE POÈTE

Marchons.

HÉLÈNE PICARD.

LES ÉVÉNEMENTS

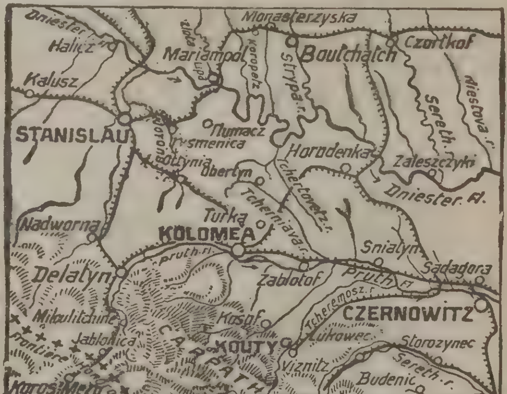
HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'HEURE DES ALLIÉS

La Fortune sourit aux Alliés. De grands succès, de réelles victoires confirment de tous côtés leurs espérances, les espoirs que le 4 août encore, anniversaire du jour où l'Angleterre releva le gant que lui jetait l'Allemagne avec l'ultimatum à la Belgique, le premier Anglais formula magnifiquement au banquet du Queen's [illegible]. C'est en vain que les Allemands reviennent à leur odieuse guerre sous-marine et réveillent dans le monde les douloureux échos du *Sussex* et du *Lusitania*, que les zeppelins sèment de nouveau la mort parmi les populations de la côte anglaise, le torpillage du *Letimbro* et autres attentats ne font qu'accuser la rage et l'impuissance de nos ennemis. Car dans la grande bataille qui se resserre autour d'eux, leur destin se fixe. Certes, ici, la décision est encore pendante, mais nous avançons sur la Somme et même sur la Meuse, mais les armées russes ont passé le Sereth et capturent Stanislau, mais les Italiens ont brisé le front de l'Isonzo et enlevé Gorizia en trois jours, dans une lutte épique, magnifique, où le courage et la manœuvre ont été de pair; enfin, sur le canal de Suez, les troupes anglo-indiennes ont infligé à l'armée turque la plus sanglante défaite. C'est même à une véritable débâcle qu'a abouti la fameuse expédition de Djemal pacha contre Port-Saïd. En débouchant à l'improviste par la route d'El-Arish, suivie à l'inverse par Bonaparte et l'armée d'Egypte, les Turcs espéraient les effets d'une surprise contre les lignes anglaises établies d'el-Kantara à Peluse et au long de la plaine aride de Tineh. Mais nos alliés veillaient, et les troupes ottomanes, bombardées de flanc par les navires embossés dans la baie de Tineh et opportunément tournées, furent presque immédiatement mises en déroute. Quelques heures après leur folle tentative, elles battaient en retraite, laissant aux mains anglaises quatre mille des leurs, et la grosse artillerie qu'elles venaient de traîner péniblement à travers les sables brûlants et mouvants du désert syrien... et leur destruction semblait à peu près certaine.

LA BATAILLE DU SERETH. — STANISLAU

En Galicie la défaite autrichienne tourne au désastre. La venue du septuagénaire Hindenburg n'a pas empêché les armées russes d'enfoncer un nouveau coin dans le dispositif austro-allemand. Nos alliés ont, en effet,



passé le Sereth, l'un des nombreux affluents du Dniester constituant avec la Strypa et le Koropiec des lignes de défense naturelles en Galicie. Appuyé sur ces trois rivières le bavarois Bothmer avait pu, jusque-là, résister à la pression russe. Malgré la violente poussée contre son aile gauche par Brody et son aile droite sur le Koropiec, il tenait toujours sur la Strypa, mais le passage du Sereth dans la région de Zaloczé paraît le décoller cette fois, rendre excessivement pressant le repli sur Lemberg, auquel il se refusait. Et cela d'autant mieux que nos alliés ont immédiatement gagné du champ et progressé sur la voie ferrée de Tarnopol à Zloczov, et enfin que leur menace par le nord se double d'une autre par le sud. Tandis, en effet, que Sakharov refoulait son adversaire vers le Bug le général Letchitzky, l'habile conquérant de la Bukovine, dont on n'entendait plus parler et qu'on crôyait aux prises avec les troupes du hongrois Kœvess, le bourreau de Belgrade, se rappelait brusquement à l'attention par l'attaque et la prise des fortes lignes de Tumlach qui couvraient Stanislau à une vingtaine de kilomètres. C'était la prise de cette place à brève échance et l'on en voit les conséquences. Qui tient Stanislau tient, en effet la route de Lemberg.

Et ainsi en tout cas l'armée Bothmer voyait se refermer une autre branche de la tenaille moscovite et à moins d'un repli elle courait à un désastre.

LES ITALIENS A GORIZIA

Les Italiens sont magnifiquement revenus à leur plan originel de débordement du front autrichien sur l'Isonzo. Leur drapeau flotte sur Gorizia; la route de Trieste leur est ouverte et d'autres encore, pour peu qu'ils le veuillent, car l'histoire et la guerre sont un perpétuel recommencement.

Toute opération contre le bastion du Trentin ne pouvait mener nos alliés bien loin; elle ne les conduisait qu'à de brillants faits d'armes, comme cette vertigineuse escalade du mont Cimone que les alpins menèrent sur des échelles de corde, sous une avalanche de pierres et de projectiles. Et l'offensive autrichienne contre les Sette-Comuni une fois arrêtée et repoussée, la plaine vicentine une fois libérée, le général Cadorna ne pouvait que revenir à son plan primitif. Son attaque, qui semblait tout d'abord limitée, et pour cause, à la région de Montefalcone, s'étendit rapidement sur tout le front de l'Isonzo, de Tolmino à la mer, se porta contre Gorizia et les deux montagnes de San-Michele et du Sabotino qui en étaient les clés, qui la défendaient et sur les pentes, sur les sommets desquels s'étaient déroulé déjà tant de luttes épiques.

Malgré tout le courage italien, les Autrichiens en étaient restés maîtres. L'armée du général Cadorna n'avait pas la grosse artillerie nécessaire pour se maintenir sur ces deux belvédères. Mais cette fois rien ne manquait. Le San-Michele, le Sabotino, puis les hauteurs du Podgora tombèrent successivement aux mains des grigio verde et la ville elle-même de Gorizia était à leur merci. Les Autrichiens ramenèrent bien leur tête de pont de la rive droite sur la rive gauche de l'Isonzo, dans l'espérance d'y disputer le passage du fleuve. Mais la cavalerie italienne l'avait déjà traversé sur leurs talons. Maîtresse du pont qui conduit au faubourg de Carinzia, elle gagnait le quartier de Zingara, atteignait la gare; en même temps des régiments passaient le fleuve à gué, les ponts étaient rapidement rétablis. Et les cinquante mille défenseurs de Gorizia, impuissants désormais, ne songèrent plus qu'à la fuite, fuite désordonnée d'ailleurs et laissant aux mains du général Cadorna et du duc d'Aoste, un butin énorme et les prisonniers par milliers.

Cette grande, cette retentissante victoire, cette victoire de la ténacité et du courage assure aux Italiens la route de Trieste; elle leur



facilite l'assaut définitif du Carso; elle leur permet toutes les espérances, elle autorise leur grande joie... et la nôtre.

LE GÉNÉRALISSIME PARLE. — SOUVILLE LES AVIATEURS

Ici le généralissime a magnifiquement commenté la situation militaire. Le général Joffre est un silencieux, il ne parle pas au hasard, et ce qu'il a dit à des journalistes américains n'en a que plus de poids. Son mot historique, « je les grignote », fait place aujourd'hui à des déclarations plus positives. Il a montré nos ennemis se battant encore désespérément, mais donnant déjà des signes de faiblesse, puisant dans leurs réserves, ne pouvant plus continuer leur jeu de navette. Et, a-t-il dit, « la victoire est maintenant certaine. Ce n'est pas à moi de dire combien de temps durera la lutte. Peut-être des semaines. Peut-être des mois, avant que ne vienne la rupture finale des forces de l'ennemi. Mais il est absolument certain que cela viendra ».

Certes le vainqueur de la Marne estime la force ennemie à sa juste valeur. Nous avons devant nous cent vingt-deux divisions, mais à cette force nous opposons une force égale et une armée « surentraînée » par deux ans de combats les plus durs, dont le moral, a déclaré le général Joffre, « est absolument inébranlable ». Et, en effet, ce moral ne fut jamais plus haut, tant sur la Somme, où nos troupes repoussent toutes les contre-attaques ennemies, progressent au delà de la ferme Monacu et entre Hardecourt et Guillemont, que sur la Meuse où elles disputent âprement aux Allemands les ruines de ce qui fut Thiaumont et Fleury. Au prix de pertes énormes, l'adversaire leur avait repris ce dernier village qu'il regarde, à tort ou à raison, comme le palier d'assaut du fort de Souville, mais, dans un élan admirable, elles l'en ont de nouveau chassé, comme elles le chasseront sans doute de Thiaumont. Dans cette dernière phase de la lutte, le bataillon des aviateurs a été particulièrement à l'honneur. Aux noms glorieux des Navarre, des Guynemer, de Nungesser et de ce lieutenant Marchal, qui en juin survola Berlin, s'ajoutent aujourd'hui ceux du capitaine Happe, des lieutenants Chaput et Delorme, des adjudants Lenoir et Baron, des sergents Chainat et de Rochefort, de Le[illegible]eu, d'Emmanueli, de Petit et de ce jeune de Terline qui, dans un duel épique, sacrifia sa vie pour avoir celle de l'adversaire.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

Aujourd'hui et Demain, par RENÉ BAZIN. — *Journal d'une Parisienne*, par la baronne J. MICHAUX. — *Le Livre du Souvenir*, par P. GINISTY et A. ALEXANDRE.

On regrette parfois que la plupart des livres qu'on nous donne depuis deux ans soient constitués par des morceaux détachés, des chroniques ou des articles publiés au jour le jour, qui datent quelque peu et répètent forcément, à des détails et des nuances près, les sujets que l'actualité impose à toutes les imaginations. Il est certain que l'œuvre d'inspiration soutenue, harmonieusement conçue dans toutes ses parties, dont les développements précisent toute la valeur des figures et des décors, a une portée à laquelle les pages brèves ne sauraient prétendre. Mais l'heure présente n'est point favorable aux entreprises littéraires de longue haleine, car chacun de nous vit dans la fièvre des nobles passions que suscite la lutte héroïque contre la Barbarie. Toute notre âme est prise par les épisodes glorieux ou tragiques de l'épopée où tant et tant des nôtres se sacrifient à la plus sainte des causes. N'est-il point naturel que les écrivains soient de même essentiellement impressionnés par l'histoire du moment et que toute leur sensibilité, toute leur puissance de pensée et d'expression se voue aux faits qui nous émeuvent si profondément à l'instant où ils se produisent et qui symbolisent alors pour nous toute la joie et toute la douleur de vivre?

Il est bon qu'il en soit ainsi, car ces pages écrites dans la fièvre du jour, constituent en réalité des documents précieux.

C'est par elles surtout que les générations à venir connaîtront vraiment notre vie intellectuelle et morale pendant la guerre; c'est à elles qu'on se rapportera quand on voudra se rendre compte comment les hommes de notre époque subirent l'épreuve, de quels sentiments sont nés leurs sublimes élans, par quelles détresses de l'esprit et de l'âme doivent s'expliquer leurs défaillances. Le livre qu'on écrira plus tard donnera dans un prestigieux ensemble la juste somme de nos angoisses et de nos fiertés, mais ces notes rédigées dans l'émoi du moment, ce sont les battements mêmes de notre cœur.

Le livre de M. René Bazin, *Aujourd'hui et Demain*, qui porte en sous-titre : « Pensées du temps de guerre », est un modèle du genre. Dans le ton d'un sentiment très doux propre à l'auteur de *La Terre qui Meurt*, avec sa phrase un peu lente de balancement, mais qui a toute la noblesse de la simplicité, M. René Bazin dégage des sujets les plus divers les idées essentielles qui lui paraissent devoir dominer le grand drame et les demains glorieux que nous en attendons. Qu'il parle du devoir maternel, de la famille, de la connaissance de soi-même et d'autrui ou du moral du front, c'est la même foi ardente dans la vertu française qui l'anime et qu'il affirme avec une légitime fierté. On peut discuter les opinions de M. Bazin, ne point souscrire à certaines de ses conconclusions d'une généralisation peut-être trop systématique, on ne saurait lui contester le mérite d'une réelle élévation de pensée et du constant souci du bien moral le plus évident. Des chapitres comme ceux que l'écrivain consacre à Louis Gandeau, à la Toussaint en Alsace, à Arras, sont d'une émotion forte et saine; les exemples qu'il cite de la fermeté d'esprit et d'âme avec laquelle, dans les familles, on subit les épreuves les plus cruelles, sont touchants. Doivent-ils s'expliquer par le seul argument religieux, comme très sincèrement le pense M. René Bazin? On pourrait en discuter. Il semble bien que ces exemples attestent, comme tant d'autres pris dans les milieux les plus divers, sinon les plus opposés, qu'il n'y a point de miraculeuse résurrection de l'âme française, comme on le prétend parfois, mais que devant la menace du dehors, les hautes vertus du peuple de France, qui restent totalement ce qu'elles ont toujours été, s'affirment ici dans toute la splendeur de leur puissance morale. A travers les siècles, et jusque dans ses erreurs, la France est toujours demeurée semblable à elle-même, parce que l'instinct de sa race est fait de grâce et de clarté. C'est par là qu'elle est unique entre les nations.

Dans un genre très différent, le *Journal d'une Parisienne*, de la baronne J. Michaux mérite de retenir l'attention. Il ne faut pas y chercher de subtiles dissertations sur des questions politiques infiniment complexes, ni de sévères méditations sur quelques-uns des plus hauts problèmes moraux posés par cette crise d'humanité. Ce n'est pas davantage un livre destiné à exalter le rôle tout de charité, de dévouement et d'abnégation de la femme pendant que les hommes combattent au front. Le titre précise bien le caractère de l'ouvrage : c'est le journal consciencieusement tenu d'une Parisienne attentive aux événements, sachant observer ce qui se passe autour d'elle, ayant le sentiment exacte des attitudes, très instruite de la valeur des hommes qui emplissent le monde du bruit de leur nom. On ne trouve ici ni un récit de bataille, ni un air de bravoure. Tout cela est « en marge de la guerre » et pourtant à chaque page, on perçoit la guerre ardemment vécue. La baronne J. Michaux a pensé qu'il pouvait être utile de noter l'impression produite par les nouvelles, vraies ou fausses, dans un milieu déterminé; d'interpréter par un mot de bon sens, une observation piquante, une phrase attendrie ou ironique, l'incident faisant le fond de la conversation du jour. Elle l'a fait avec une réelle intelligence des hommes et des choses, éclairant les faits par le rappel discret d'un document notoire ou d'une anecdote caractéristique. De semaine en semaine, de mois en mois, elle a constitué ainsi un livre évoquant avec simplicité des heures qui déjà paraissent lointaines. Par son caractère même, sa tâche ne comportait pas de développements littéraires, qui eussent fait douter de sa sincérité, mais il semble que l'auteur se soit trop fié parfois à une facilité d'écriture qui ne lui a pas toujours permis d'éviter le mot banal et la phrase familière. Sans rien ajouter à la note toute d'intimité de son journal, certaines pages en apparaissent alourdies.

C'est que le style, autant que l'idée elle-même, crée l'atmosphère d'un livre. Il n'est point de sujet qui ne puisse être traité en beauté par la clarté des mots. M. Paul Ginisty et M. Arsène Alexandre le prouvent, une fois de plus, dans leur *Livre du Souvenir*, qui n'a pourtant pas d'autre prétention que d'être un simple guide du voyageur dans la France envahie en 1914 et qui, en fait, est une œuvre profondément émouvante. Les deux auteurs ont voulu décrire la terre où passèrent les Barbares, nous dire comment on y a lutté et souffert, comment, d'aspect et d'âme, elle est si différente maintenant de ce qu'elle était, ennoblie par la misère de ses paysages et la ruine de ses pierres. Meaux, le décor de la bataille de l'Ourcq, Coulommiers, Château-Thierry, Senlis, Soissons, et Reims, quelles évocations! Quand on songe à ce que les Barbares ont accompli dans les villes et les villages qu'il fallut leur arracher rue par rue et champ par champ, quand on pense aux cités et aux bourgs qu'ils occupent encore, là-bas, et où les nôtres subissent stoïquement le joug odieux, vaincus mais non soumis, le cœur se gonfle de colère et de haine.

MM. Paul Ginisty, et Arsène Alexandre font œuvre saine et juste en fixant dans leur véritable cadre les physionomies de tant d'humbles qui furent des héros et des martyrs. Leur livre est vraiment un acte de piété, car nous n'avons plus le droit de parcourir ces régions sans nous souvenir de tout ce qu'on y a souffert, puisque c'est de la douleur qu'elles connurent qu'est faite notre grandeur et notre gloire.

ROLAND DE MARÈS.

Le Carnet du Lecteur

***Pour une Dame qui voudrait penser à autre chose,* par EMILE BERR.**

Voici, pour lire en wagon, un tout petit livre gros de sagesse. Le moraliste Emile Berr y répand la verve de son esprit philosophique et narquois et les remarques quotidiennes que lui suggère le spectacle du monde. Citons quelques-unes de ces pensées familières:

Il y a des maisons où c'est toujours le mari qui invite. D'autres où c'est la femme. Un homme seul se sent plus à l'aise dans cette seconde espèce de ménages que dans la première.

Le nombre des personnes qu'on ne froisserait pas en leur glissant un pourboire dans la main est beaucoup plus considérable qu'on ne suppose.

C'est un commencement de satisfaction pour la conscience que de classer, avec l'intention d'y répondre, des lettres auxquelles on ne répondra jamais.

Deux timbres verts de cinq centimes donnent à une enveloppe un air pauvre, qu'elle n'a pas sous le timbre rouge de deux sous.

Jane essuie son pain, elle essuie son sucre, elle épluche son raisin, elle épluche tout. A table, il lui faut un bol, pour y tremper, à chaque instant, le bout de ses doigts. Mais voici que Bob revient de promener, dans la rue, son petit museau parmi toutes sortes de choses. Elle lui tend les lèvres.

Si tu veux connaître l'âge de ta voisine, avant d'avoir vu son visage, écoute les airs qu'elle fredonne.

DEVANT VERDUN

(DOCUMENTS INÉDITS) (1)

Fragments des lettres intimes écrites par l'héroïque colonel Driant, du 28 septembre 1914 au 20 février 1916.

— SUITE —

6 octobre 1914.

Dur combat aujourd'hui, où mon 59e a été bien éprouvé. J'ignore encore le chiffre des pertes. Je n'ai rien, n'ayant pas d'ailleurs été aussi exposé que les chasseurs avec qui je marche d'habitude. Mais aujourd'hui, on avait mis un bataillon dans une colonne, l'autre dans une autre et ma place n'était nulle part. J'ai donc vu d'assez loin tomber les obus lourds, « les noirs », comme disent les pauvres blessés, écrasant une demi-compagnie, celle de G... Et c'est douloureux de voir éclabousser de tous côtés, terre, débris, membres dispersés. J'ai cette vision dans les yeux en me couchant.

Tout le monde a les yeux fixés sur le nord d'où viendra la décision, mais nous soutenons ici une lutte qui comptera elle aussi. Tu verras dans la suite, plus tard, quelle place Verdun a tenu dans ces deux batailles de la Marne et de l'Aisne. La bataille d'aujourd'hui dure depuis avant-hier et ne finira que demain. Nous avons eu affaire aux troupes de Metz; on le sent quand ce sont des troupes de l'active. Ils ont abandonné une tranchée profonde, leur laissant toutes leurs armes, leurs cartouches, leur liebig, chocolat, tabac. Je dis leur laissant, car les chasseurs ont fait main basse sur tout.

J'ai été glacé la nuit dernière au bivouac dans un petit bois. Il a gelé blanc. Tout cela s'oubliera avec la victoire.

*

10 octobre 1914.

Vos cinq lettres m'arrivent et tout s'éclaire; ce sont les bonnes lettres où tout le monde se serre autour de moi et cela me fait du bien, car ces combats de tous les jours, sous la pluie qui recommence, avec les blessés gémissants qui passent sans arrêt, finissent par tout assombrir.

M. de Mun est mort. C'est une perte irréparable, surtout en ce moment. Quel beau chrétien, quel beau caractère! C'était l'âme la plus noble que j'aie jamais rencontrée!

*

13 octobre 1914.

Depuis sept jours, mes chasseurs campent et dorment dans les bois, face à Etain, où nous ne pouvons entrer parce qu'ils y sont plus forts que nous et y ont surtout beaucoup d'artillerie. Mais mon dernier poste en est à deux kilomètres et on les voit à la lorgnette, relever leurs postes et partir en patrouille. Nous occupons le nord d'une véritable forêt et nous l'avons hérissée de fils de fer et de tranchées; ils n'y entreront pas : de temps en temps il arrive une avalanche d'obus; on recule un peu à l'intérieur du bois, des hommes restent tapis dans le fossé et ils n'atteignent presque jamais personne. Hier, à notre tour, nous leur avons rendu la pareille. J'ai conduit deux pièces de 75 à un angle du bois d'où l'on voyait la gare d'Etain et au troisième obus, le réservoir d'eau était éventré. Mais en somme on ne fait de progrès ni d'un côté, ni de l'autre, leur artillerie lourde nous tenant éloignés, quoique nous fassions. S'ils n'avaient pas cette supériorité, nous serions sur leurs communications depuis quinze jours.

Les nouvelles du nord sont bonnes; tant que notre ligne n'est forcée nulle part, c'est parfait. Or chaque jour la renforce, et il faudra bien qu'ils s'en aillent. Hier, un aviateur allemand a jeté sur Verdun des papiers disant : « Nous avons pris Anvers, la première forteresse du monde. Nous prendrons Verdun dans huit jours et nous crachons sur le gouverneur. » Aimables gens! Je pense à la guerre en dentelles de d'Esparbès. Nous en sommes aussi loin que du siège de Troie!

*

14 octobre 1914.

Quelle affreuse chose que cette guerre et combien ces Allemands dont nous avions apprécié certaines qualités familiales se montrent aujourd'hui de vrais bandits. Tous les jours vers huit heures du soir, les sept batteries qui sont devant nous, incendient un village. Ce sont des torchères qui flambent au loin chaque soir. Mon centre de B..., au milieu des bois, leur a échappé jusqu'à présent, mais il est à portée de leurs obus noirs (15 centimètres), et quand le premier y arrivera, il faudra évacuer : aussi, en nous couchant, nous avons toujours les voitures chargées, prêtes à partir et nous nous en irions dans les bois; je finis par en connaître tous les sentiers. A Jarny, ils ont fusillé le maire devant sa femme et ses enfants; l'instituteur a eu les yeux crevés à coups de baïonnette avant d'être fusillé. C'est le vicaire de Jarny, actuellement infirmier, qui nous a raconté cela.

Ce qu'il y a de merveilleux au milieu de toutes ces fatigues, c'est que personne ne se plaint. Les hommes sont décidés à tout subir. Voilà une alerte. Je vais voir ce que c'est et je reviens finir ma lettre...

(3 heures après : 11 heures du soir). Les obus noirs sont tombés dans le bois qui commence à trois cents mètres du village, au point exact où, à cette heure même, se font les distributions. Car on les fait le soir pour ne pas attirer leur attention par des mouvements de voitures sur les routes. Donc ils ont été prévenus par quelqu'un du village et demain je ferai saisir deux ou trois braconniers suspects que le maire m'a soumis.

Toujours est-il que, les coups se rapprochant des maisons, j'ai emmené tous les chasseurs et le 165e de l'autre côté de Braquis, dans les prés; les habitants qui restent ont suivi et nous avons attendu là, sans aucune lumière, qu'ils se décident à cesser leur feu. C'est ennuyeux parce qu'ils vont recommencer chaque soir.

Je me couche, harassé. Je pense à vous, au bonheur de se retrouver tous après cet orage, ayant tous fait notre part et de notre mieux.

(1) Voir *Les Annales* du 13 août 1916

18 octobre 1914.

Me voici sorti de mes bois de B... On m'a appelé à une autre mission : diriger les attaques sur un village nommé M..., parce qu'elles n'avancent pas.

C'est ce soir que je rejoins mon nouveau poste, dans des tranchées en avant d'Aulnois, le château brûlé des L... On ne peut travailler à ces sapes que la nuit, car tout ce qui se montre de jour déchaîne une rafale de shrapnels. Il faut, par des boyaux défilés, atteindre les tranchées allemandes qui sont encore à 300 mètres, puis leur lancer des pétards de mélinite tout allumés pour les obliger à filer, et sauter dedans. Tu vois que l'on a une bonne opinion des chasseurs pour leur confier cela.

Le 164e qui marchait avec nous, est rappelé par le gouverneur pour aller renforcer un autre point du front où l'on craint une attaque. Alors, nous restons seuls dans ce pays désolé. J'aimais mieux les tranchées de L... Mais, on finit par se résigner à tout ce qui vous échoit. Défendre ceci ou cela, c'est toujours tenir sa place et faire son devoir.

❀

19 octobre 1914.

Nous sommes ici en contact permanent avec les lignes prussiennes qui défendent leur ligne de communication vers Saint-Mihiel; les pièces de 14 de la marine arrivées à V... sont installées non loin de nous et vont leur donner des surprises inattendues, car elles ont une portée utile de 14 kilomètres. Nous avons aussi des fusées-parachutes qui sont très ingénieuses et qui éclairent leurs travailleurs pendant deux ou trois minutes; on leur fait alors un feu d'enfer, et hier nous avons trouvé plus de trois cents cadavres, parmi lesquels un superbe officier habillé à neuf et dont on voyait le pli du pantalon. Evidemment il venait d'arriver sur le front. Ils en auront perdu par ici! Mais la vie humaine ne compte pas pour eux.

❀

28 décembre 1914.

Nous avons fait prisonnier un officier allemand qui, par derrière nos lignes, a abattu cinq chasseurs à coups de fusil. Quand on l'a interrogé, il a répondu en bon français : « Je suis aussi patriote que vous et ne vous dirai rien. » Il avait un poignard ouvert dans sa poche, sans doute pour se défendre dans la lutte rapprochée.

❀

23 janvier 1915.

Me voici de retour dans mes bois et je t'assure que j'en suis tout content, surtout en voyant combien les chasseurs m'attendaient.

Je suis revenu content aussi parce que j'ai reçu une lettre du ministre me disant que lui et Joffre adhéraient à la création de la médaille de la Valeur militaire. Le rapport que tu as dû recevoir a été approuvé en entier à l'unanimité par la Commission de l'armée. Je reçois de toutes parts des lettres me disant combien cet insigne sera apprécié. Il y a séance jeudi prochain et Bonnefous y déposera mon rapport, qui le lendemain paraîtra dans l'*Echo de Paris*. La loi sera discutée à la séance suivante qui sera fixée par la Chambre, sans doute trois semaines après, et pour cette dernière seule je reviendrai probablement le 20 février. Il est certain, d'après le vote de la Commission de l'armée, que la Chambre adoptera à l'unanimité.

❀

23 février 1915.

En rentrant, j'ai fait hier le tour de mes propriétés, j'ai constaté l'incendie de neuf de mes maisons et des trous d'obus plus nombreux que jamais.

Mes deux bataillons, vêtus d'oripeaux, recouverts de toiles de tente, de couvertures, de tapis de table trouvés dans des maisons, de peaux de mouton, ressemblent à des bandes de brigands, mais la belle humeur est toujours là et j'étais content de les retrouver. Ils savaient déjà qu'on nous avait donné à choisir entre Paris et eux, mais ne doutaient pas de mon retour.

❀

3 mars 1915.

Mes bataillons conservent toute leur vigueur et leur belle humeur, et j'en suis content, car il y a quelques indices de dépression dans certains corps, surtout chez ceux qui n'ont pas de nouvelles des leurs. Je n'ai plus que douze ou quinze malades par jour sur 1,100 hommes dans chaque bataillon. Plus de cent cinquante blessés des premiers combats sont revenus, l'ayant instamment demandé, et ce sont ceux qui ont le plus d'entrain. Je t'assure que leur accueil à mon retour était touchant, plusieurs venant me rappeler des péripéties de Gercourt ou d'Ornel. Je cherche parmi eux un clairon qui a sonné la charge quand j'ai donné le signal, alors qu'il avait déjà une balle dans le pied. Je voudrais lui remettre un clairon tout en argent qu'un M. James Blanc, de Paris, m'a envoyé pour le « clairon le plus vaillant des deux bataillons ».

❀

mars 1915.

Je ne suis pas sûr de t'avoir envoyé cette proposition de loi dont parle le général Cherfils dans *L'Echo* d'hier et qui, tu le devines, m'attire de nombreuses lettres de veuves et de blessés. Je voudrais, vois-tu, qu'après la guerre, si j'en reviens, on ne puisse pas dire que j'ai tout à fait négligé mes fonctions législatives. Une veuve me donne une idée très juste; c'est la femme du colonel N..., dont je t'envoie d'ailleurs la lettre dans une autre enveloppe : donner la gratuité à La Flèche, à tous les fils d'officiers tués à l'ennemi. N'est-ce pas déjà très beau que ces enfants veuillent embrasser la carrière de leur père? Si tu as d'autres idées du même genre, écris-les-moi; si tu en entends énoncer de justes autour de toi, fais-m'en part, car ce n'est pas après, c'est *pendant* qu'il faut arracher cela aux Chambres. Dans la joie de la victoire, on ne songera plus guère aux morts.

❀

5 mars 1915.

Je rentre d'assister à un bombardement furieux de notre artillerie lourde sur le bois de C... C'était grandiose, j'ai pu voir cela d'un observatoire où nous nous étions préservés le mieux possible des éclats et d'où nous avons pu juger des coups.

S... est bombardé parce que jamais l'Allemand ne laisse un coup sans riposte et que le mal que nous leur faisons dans les bois, ils nous le rendent dans les villages. On est prévenu par les premiers coups rapprochés, on prend ses précautions; ce n'est que bruyant et il faut de la malchance pour être atteint.

❀

9 mars 1915.

Que dis-tu de ce pitoyable Constantin? Et dire que quand j'ai écrit dans *La Libre Parole*, l'article intitulé : « Encore lui, Constantin ! » on m'a trouvé trop dur! Puisse son peuple ne pas s'apercevoir trop tard que le kaiser est le grand maître du palais!

❀

24 avril 1915.

Journée d'émotions; ce matin à quatre heures, fusillade enragée, canonnade, etc. Je me dis : « C'est dans le bois de C..., pauvre 165e, toujours attaqué! » et je me lève sans me presser, quand le téléphone m'appelle. Mes postes 7, 8, 20 sont attaqués au bois d'H..., des obus arrivent sur le village, un tué, un blessé, etc.

Or ce sont les territoriaux qui en ce moment occupent le bois; je me dis : « Les Allemands l'ont appris par un prisonnier d'un régiment voisin ou autrement, et profitent de ce qu'ils n'ont pas affaire aux chasseurs qui ne se laissent plus émouvoir facilement. »

Et sais-tu ce qu'il y a de plus rude à supporter? C'est qu'on ne peut pas aller soi-même sur place. Il faut rester l'oreille au téléphone jusqu'au moment où le fil est coupé par un obus, et alors le commandant du bois est livré à lui-même. J'ai mis en alerte le bataillon qui est à cinq kilomètres d'ici, au repos à V..., mais il lui faut une heure et demie pour arriver, puis les Allemands font barrage pour empêcher nos renforts d'atteindre le point attaqué, alors on ne sait jamais... S'ils prenaient pied dans le bois!... Je tremble en y pensant.

D'ailleurs, coûte que coûte, il faudrait reprendre ce qu'on a perdu et ces contre-attaques coûtent cher.

Enfin, la fusillade s'est ralentie, l'attaque avait renoncé; à sept heures, c'était fini pour la fusillade, mais les canons ont de part et d'autre donné toute la matinée.

Hier, notre pauvre église de Samogneux a été éventrée. Elle est finie, tout est dans un désordre inexprimable. Un séminariste du 165e est venu chercher le Saint Sacrement et l'a mis dans la sacristie qui n'avait pas été touchée. J'ai emporté la tête du petit Jésus coupée dans les bras de sa mère. Chose curieuse : une grande statue du Christ qui est au-dessus de l'autel a été déplacée par le souffle sans tomber et elle est maintenant tournée vers le trou de l'obus avec l'air de dire : « Voilà ce que vous avez fait de ma maison. »

ÉMILE DRIANT.

(Nous donnerons la fin de ces lettres dans le prochain numéro).

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XI

MADAME JORDONNE

— SUITE —

Après tant de jours d'angoisse parmi les hommes, Claude savoure la douceur de ce repos entre deux jeunes et jolies femmes. Leur regard épand de la lumière, leur présence fait flotter comme une tiédeur dans l'ombre un peu froide des frênes. Le moindre frôlement de jupes semble au jeune soldat un bruissement de caresse. Les menus gestes de l'une et l'autre lui vaporisent des parfums dans la brise. Et, tour à tour, en fin gourmet, voire même en gourmand soumis à de longs jeûnes, le géant déguste de l'œil et la brune et la blonde.

Lucidement Davières apprécie la jeune femme :

« Liane, anguille ou serpent, un long corps gracile, élégant, étiré à la Boldini, en tige torsionnée, à la fois raide et souple. Des formes qui doivent rester très dessinées même sous le flou des boas de plume et des écharpes de gaze. Gainés de chair élastique, des nerfs d'acier et des osselets de fer. Un visage en ovale allongé, comme les aime Helleu. Des traits jolis, mignards, pourtant nets et précis, ici accentués d'une acuité de mine de plomb, là durcis en saillies de volonté d'un coup de pointe sèche. Un nez aquilin, mince, étroit, aux arêtes fines, aux narines vibrantes. Des yeux gris, troublés de vert et de noir, le plus souvent de noir. Un teint à peine ambré, vivifié aux lèvres et aux pommettes d'une touche de sanguine. Dans l'ensemble, on ne sait quoi d'un oiseau, — mésange et pie-grièche. Puis indéfinissable, dans l'allure, dans le circonflexe du sourcil, dans le regard, dans le menton, dans la voix, quelque chose de trop pointu. Une tension d'esprit, changeante et pourtant perpétuelle, retient et bride le sourire sans le lâcher jamais. »

Combien il est plus difficile de fixer la physionomie de la jeune fille ! A la contempler, tant d'impressions vives, nouvelles et profondes remuent l'âme de Claude que son regard en reste troublé. Son cœur pressent en elle tellement plus de choses que n'en voient ses yeux ! L'image physique, pourtant délicieuse, devient imprécise en s'auréolant de rêve et s'idéalisant de poésie. Il lui semble connaître sa marrainette depuis longtemps, depuis toujours. Cependant elle garde pour lui la grâce et l'attrait du mystère. Près de Marthe, qui lui demeure cependant plus étrangère mais qui connaît la vie aussi bien ou mieux que lui, Davières conçoit très bien ce que pourraient être entre eux l'amour et le mariage. Par contre, devant cette enfant simple, naïve, rien moins que dissimulée mais encore ignorante des plus chastes caresses, le filleul ne se fait aucune idée réelle de ce que serait le bonheur, encore qu'il imagine ce bonheur incomparable. Ainsi, près d'elle, sa pensée voyage sans cesse et se perd dans l'infini d'espoirs et de désirs jusqu'alors inconnus.

Après tant d'heures tragiques, ce retour à l'existence sentimentale est si neuf, si exquis, que le jeune homme voudrait fermer les lèvres, les oreilles et les yeux pour se mieux recueillir en sa songerie d'amour. Voilà pourquoi le mutisme de Sylvette l'enchante, tandis que le babillage de Marthe l'importune.

La cousine ne prend-elle pas à tâche de les empêcher de rêver, vantant son personnel, vantant Darcy, se vantant elle-même. Finalement, sentant qu'ils lui échappent, soit par étourderie soit avec intention, elle proclame :

— Et vous verrez quel prestigieux opérateur est Maudol. D'ici quelques jours, il vous escamotera votre balle au thorax comme muscade en gobelets.

Les espoirs bleus et roses s'envolent. Sylvette tressaille. Elle a la sensation que l'ombre des frênes lui tombe tout à coup, lourde et froide, sur les épaules, la glace jusqu'au cœur. Apeurée, elle croit voir en pleine lumière crue de vitrages, dans la blancheur luisante et nue de l'émail, des faïences et du ripolin, son bleuet étendu, insensible, inerte, bafouillant des phrases incohérentes sous le masque de chloroforme. Comment Marthe peut-elle altérer d'une vision d'horreur ce répit de douceur inespérée ? La pitié ne l'avertit donc pas du mal que peuvent causer ses propos inconsidérés ? A défaut de pitié, son tact n'a-t-il pu lui conseiller le silence ?

Interprétant aussi faussement la pâleur de Sylvette que la gravité de Claude, la jolie veuve semble les narguer en fatuité tellement inconsciente de *sa gaffe* que Claude, mentalement, définit aussitôt ce cas de flagrant égoïsme :

« Encore une qui se trouve trop bien dans sa peau pour se mettre dans celle des autres ! »

En familiarité osée mais qu'elle croit piquante, Marthe plaque ses cinq doigts minces, à gauche, sur la vareuse du jeune homme et demande, dans l'accès d'une gaieté qu'elle juge à la fois taquine et gentiment flatteuse :

— Bat-il à la menace du bistouri, ce cœur qui n'a frémi ni sous les obus, ni à travers les balles, ni devant les baïonnettes ?

Froissé de tout ce que la question prouve d'indifférence, le jeune homme riposte rudement :

— Mon cœur ne bat pas comme ça... sous n'importe quelle main !

Mme Heltoux ne comprend ou ne veut pas comprendre l'impertinence. Agacée du geste trop libre de sa belle cousine, mais contente de la riposte farouche du filleul, la petite châtelaine intervient :

— Voyons, Marthe, finissez. Otez vos doigts. C'est la place de la blessure, la place de la croix de guerre !

Sincère et spontanée, l'exclamation ne déplaît pas au géant. La brusquerie des répliques apaisée, la conversation traîne languissamment. Marthe elle-même a maintenant l'impression que son allusion au bistouri de Maudol vient d'attirer sur le parc une vague d'ombre et de froid. Se taire et demeurer immobile, cela lui donne le frisson de la petite mort. Afin de se sentir vivre, elle se lève, s'agite, parle. Encore vague, la conscience qu'elle prend de sa maladresse la rend nerveuse et cette nervosité la sert on ne peut plus mal. Elle croit tout réparer par un effet littéraire, et, au lieu de glisser, elle appuie, cite, de mémoire plutôt douteuse, une pensée pas très neuve sur la vie et la mort.

— Ne vous frappez pas, Davières. L'existence, après tout, n'est peut-être que le feu de la rampe. On entre en scène, on fait son geste appris ou spontané, on débite sa longue tirade ou sa brève réplique...

— On peut même y remplir des rôles muets, et ce ne sont pas les pires, intercale le blessé.

— ...Cela dit ou fait, on rentre dans le noir des coulisses et l'on n'y est plus qu'une ombre retombée dans l'ombre. Drame ou farce, la pièce est jouée et la vie est vécue.

Le couplet paraît factice ou prétentieux.

Marthe s'obstine à le corser :

— Le plus cruel pour nous vivants, ou plutôt cabotins grands ou petits, c'est de quitter le plateau sans espoir d'apprendre jamais si la pièce est bonne ou mauvaise, si notre rôle mérite bravos ou sifflets, car, tout le monde étant acteur, notre vie se joue devant des banquettes vides ..

Révoltée de l'insinuation sceptique, Sylvette réplique dans un élan de foi :

— Ne croyez pas cela, Marthon. Il y a, dans la salle, au fond de ces loges mystérieuses, silencieux, invisible pour nous, un spectateur qui voit, qui écoute et qui juge..., c'est Dieu !

Claude n'est plus très croyant. Pourquoi donc approuve-t-il Sylvette ? Marthe en ressent de l'humeur et trouve que la causerie a pris un tour ennuyeux. Elle prétexte :

— Vous me faites musarder, mes enfants, alors qu'on doit me chercher aux quatre coins du manoir. J'ai promis à mes *convals* de les accompagner dans leur première promenade au village. Une vraie corvée pour moi, mais quelle joie pour eux ! Ils doivent m'attendre comme le Messie. Il faut que je retourne. Vous venez, Davières ?

— Non. Mon opération me retiendra de nouveau au lit. Je vais profiter de ce que je suis encore ingambe pour visiter le parc.. Il y a des coins que je ne connais pas, le bosquet de Flore par exemple. Voulez-vous me servir de guide, marrainette ?

— Moi ? s'exclame Marthe. Je veux bien, mais...

— Non, pas vous, vous n'êtes pas ma marraine ! interrompt le jeune homme plus ou moins poliment. Je parlais à Mlle d'Auberval.

Mme Heltoux s'interpose aussitôt :

— Impossible. Je ferai ce soir l'inventaire de la lingerie. Il faut que Sylvette s'y prépare. Je l'emmène.

Et son bras, en enroulement de couleuvre, glisse, s'entortille, se noue à la taille de la jeune fille. La cousine entraîne la cousinette.

Pelouse traversée, la jolie veuve ne s'impose plus la contrainte du sourire. Elle allègue, en reproche aigre :

— Ce garçon-là fait de la température. Mauvaise préparation à l'épreuve qu'il va subir. Je le trouve toujours moins calme après ses causettes avec toi. Tu devrais bien, je t'en ai déjà priée, t'abstenir de tout flirt. Ça l'agite et l'énerve.

— Je ne flirte nullement, se défend Sylvette outrée. Vous vous montrez, près de lui, plus coquette et provocante que moi.

— Moi ? Tu rêves, ma petite ? Je ne lui parle que de sa fiancée, Marie de Malbois, une jeune fille exquise et colossalement riche. Il l'adore. Il lui écrit. Tu ne saurais croire à quel point la perspective de ce mariage le déride, l'apaise, le repose...

— N'ajoutez pas que ça l'endort ! Sa délicieuse fiancée n'en serait pas flattée. Si notre hôte vous paraît nerveux, ne serait-ce pas à cause de la disparition de son portefeuille ?

— Je le lui ai restitué !

Et, sans autre souci de transition, la belle cousine s'écrie :

— Tiens, vois si on m'attend ? Mon boiteux a déjà réuni mes poilus devant le manoir... Tu m'as mise en retard, moi l'exactitude même !

Et, plantant Sylvette là, ressaisie de

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

bougeote et de tracassin, Marthe court vers le manoir, gesticule, commande, crie :

— Me voilà ! Me voilà ! Mettez-les sur deux rangs et faites l'appel.

Amusée, Sylvette s'arrête, regarde.

Une des petites Croix rouges, gentiment complaisante, apporte la cape bleue de la major. Marthe la prend sans dire merci, tant son escouade l'occupe.

Képis, bérets, calots ou chéchias, jeunes ou vieux, blonds ou rouquins, bruns ou gris, gouaille au coin de l'œil et, dans leur face basanée, leur rude moustache retroussée d'envie de rire, les poilus s'amusent au moins autant que Sylvette. A chaque nom appelé, basses profondes, barytons ou ténors hurlent « présent ! » en passant sans transition du grave au suraigu. Pintade qui se pavane devant une rangée de coqs, Marthe les passe en revue, importante, se prenant au sérieux. Elle essaie, à force de toupet et par l'autorité du geste, de suppléer aux défaillances de sa voix de tête :

— Voyons, un peu d'ordre et de silence... Attention ! Alignez-vous mieux que ça !... Souvenez-vous que vous êtes dans une ambulance militaire où tout doit fonctionner militairement. Là, c'est mieux... Tâchez de garder vos distances... Et tout le monde au pas... Je ne veux pas de traînards... En avant, marche !

A ce dernier commandement, lancé d'une voix de petit cochon qu'on écorche, les poilus se gondolent de joie, leurs quolibets et leurs fous rires éclatent :

— Elle a un chouette galoubet pour hurler « au feu », notre poulette !

— Elle en pince pour le service. Sûr qu'elle rengagera !

— Nom d'une pipe, avec ce coup de clairon-là, tout va barder, pétarder, rouspéter : les Boches sont f...ichus !

Et, lourds godillots ferrés emboîtant le pas aux légers souliers blancs à talonnettes cambrées, l'escouade défile allégrement.

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 11 août 1916.

Obligations de la Défense nationale

Le Journal Officiel du 5 août a publié un arrêté du Ministre des Finances fixant, jusqu'à nouvel ordre à partir du 16 août, à 0 fr. 45 par 100 francs de capital nominal la somme qui doit être ajoutée au prix d'émission, soit 96 fr. 50 o/o, des Obligations de la Défense nationale, à titre de portion déjà acquise de la prime de remboursement.

En conséquence, le prix net à payer pour les Obligations de la Défense nationale, déduction faite des intérêts payables par anticipation, ressort à

2e quinzaine d'août.......... Fr. 94 66
1re quinzaine de septembre...... 94 87

En dehors du beau revenu que donnent ces obligations, il devient de plus en plus d'actualité de rappeler qu'elles pourront être échangées contre les titres des emprunts qui pourront être émis jusqu'au 1er janvier 1918 dans les mêmes conditions que lors de la souscription de la Rente Française 5 o/o. Or, on sait que le nouvel emprunt sera émis vers le commencement de l'automne. Il sera du devoir de tous les Français d'y souscrire, mais les porteurs d'Obligations de la Défense Nationale seront à même de le faire dans des conditions avantageuses.

En Bourse

On ne se croirait pas à la veille de quatre jours de chômage à la Bourse. Malgré l'approche du « pont » de l'Assomption et malgré les vides occasionnés par les vacances, l'animation est loin d'y faire défaut et la fermeté est générale.

C'est le réflexe logique des événements heureux, particulièrement sur le front italien où la prise de Gorizia est venue couronner les efforts dépensés par nos alliés sur le mont Sabotino et sur le mont San-Michele et mettre toute la ligne de l'Isonzo entre leurs mains.

La puissante manœuvre russe en Galicie n'escompte pas de moins heureux résultats vers Stanislau.

Il faut noter aussi la séance extraordinaire des Chambres portugaises du 7 août, dont le vote d'acclamation range définitivement le Portugal aux côtés des Alliés, auxquels il enverrait deux fortes divisions. Chose non moins importante, dans la même séance, le Gouvernement portugais a été autorisé à louer à l'Angleterre, à raison de 14 shillings la tonne, les navires allemands réquisitionnés dans ses divers ports par le Portugal, lequel reçoit de l'Angleterre le concours financier le plus complet.

La défaite des Turcs par les troupes britanniques à l'orée de l'Egypte et par les Arabes sur le chemin de Médine complète un faisceau d'événements, qui sont commentés sur le marché de la façon la plus favorable.

On augure également d'excellents résultats de l'offensive déclanchée sur notre front. Aussi nos Rentes demeurent-elles fermes et la **Rente Française 5 o/o** commence-t-elle à regagner son coupon détaché le 1er août en Bourse et qui est payable le 16 courant.

Les **Fonds Russes** poursuivent leur reprise. M. Bark, ministre des finances, retour de Paris et de Londres, a déclaré que les accords intervenus entre lui et M. Ribot assurent à la Russie des crédits jusqu'à la fin de la guerre pour les commandes de matériel passées par la Russie en France et pour le paiement des intérêts pour toutes les opérations financières faites par nos alliés jusqu'à ce jour.

L'**Extérieure d'Espagne**, très demandée pour compte espagnol, a dépassé le pair.

Les **Fonds Brésiliens** demeurent sous l'heureuse perspective de la reprise du paiement normal du coupon en 1917.

Les **Fonds Argentins** se présentent en progrès, bien influencés par la publication du message du Président de la République Argentine, notamment au regard du développement des opérations de la Caisse de Conversion, dont l'encaisse-or s'est accrue, en un an, de près de 23 millions de piastres et garantit à raison de plus de 73 1/2 o/o la circulation fiduciaire.

Du compartiment bancaire, toujours très soutenu, la **Banque de France** émerge avec une nouvelle avance de cent francs à 5,300 francs. Les beaux bénéfices que lui vaut sa situation spéciale, la quasi-certitude du renouvellement de son privilège dans de bonnes conditions et les brillantes perspectives qui s'ouvrent pour elle expliquent suffisamment ce mouvement.

Il est curieux de noter le versement à la Banque de France de Vichy, d'une somme de 200,000 francs en louis d'or par l'héritier d'un campagnard de la région. Cet héritier a été vivement félicité de son geste. Mais combien reste-t-il encore de louis d'or qui dorment sans profit pour personne ?

Les **Banques et les valeurs industrielles russes** sont en hausse sur toute la ligne. On mande de Pétrograd que la plupart des entreprises métallurgiques, dans lesquelles des capitaux étrangers sont intéressés, terminent leur exercice social le 1er juillet et que, d'après les indications que l'on possède déjà, ces entreprises ont clôturé leurs écritures avec des bénéfices supérieurs à ceux des années précédentes ; il faut s'attendre, malgré l'impôt sur les bénéfices de guerre qui est appliqué depuis le 1er janvier, à une augmentation de leurs dividendes. La Bourse fait état non seulement d s perspectives favorables au point de vue industriel, mais aussi du bénéfice très intéressant que peut laisser la hausse probable du change après la victoire des Alliés.

Notre groupe métallurgique consolide fortement ses positions.

Le groupe cuprifère se présente en bonne orientation suivant celle du prix du métal.

On remarque quelques hausses un peu vives dans le groupe des produits chimiques.

Le **Crédit Mobilier Français** vient de recevoir de la **Chambre des Mines du Transvaal** son câblogramme mensuel annonçant, pour les mines d'or du Transvaal, en juillet, un rendement de 761,987 onces d'or fin d'une valeur de £ 3,232,891. Ce rendement est sensiblement égal à celui du mois de juin.

Imprimerie des Annales, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le, de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, repondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.

Lettres timbrées de plages connues, de villes d'eaux reposantes, de « coins charmants », tel a été mon courrier de cette semaine. Presque toutes, chères amies, vous goûtez le repos des vacances; cette année encore, ce repos ne sera pas complet car l'esprit est inquiet, et je suis sûre, d'autre part, que vous chercherez à vous rendre utiles partout où vous serez. Il y a tant d'infortunes à soulager que chaque femme doit s'y employer!

Du reste, il n'y a pas de « vacances » dans les devoirs de charité, on doit toujours les accomplir.

Il en est aussi de moins nobles, mais importants néanmoins, ceux de « coquetterie » qu'il ne faut pas oublier. Je vous rappelle à ce sujet qu'il ne faut pas négliger,

EN CETTE SAISON,

les soins à donner à votre chevelure. Si vous vous découvrez quelques fils d'argent, ce n'est pas une faute de votre part de les teindre. Seulement, il faut employer de bonnes teintures car cette recoloration ne va pas toujours sans inconvénients, ni même sans dangers. Avec les teintures « Hennextré », de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, à Paris, vous serez assurées d'obtenir d'heureux résultats. Demandez-lui tous renseignements sur le mode d'application de ses « Hennextré » liquides et en poudre.

Le soleil est chaud, l'air est vif et le teint le plus joli en est légèrement altéré. Pensez alors à

L'EAU DE ROSES DE SYRIE,

qui n'est pas un fard, mais un remède, ou même un préventif. Elle communique à l'épiderme une fraîcheur délicieuse. Nous la devons à Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin, qui crée chaque jour des produits nouveaux.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

J. F. 19. — La Sève Sourcilière fera rapidement allonger vos cils et sourcils, donnant ainsi plus d'expression et de vivacité à votre regard. Vous la trouverez à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Petite Miss. — 1° Humectez-vous le nez plusieurs fois par jour, sans essuyer, avec le mélange suivant: eau de rose, 40 grammes; eau de fleurs d'oranger, 40 grammes; borax, 6 grammes. 2° Prenez deux jaunes d'œufs, deux cuillerées à bouche d'huile d'amandes douces, 10 grammes d'eau de rose, 3 grammes de benzine. Mélangez bien, retournez une paire de gants, enduisez-les de cette pommade et portez-les toute la nuit.

Djovanna. — Docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil.

J. B. 13. — 1° Vous dégraisserez vos cheveux en les lavant souvent avec une dissolution de bicarbonate de soude dans de l'eau tiède. 2° Ne faites rien contre ces pellicules car vos cheveux deviendraient encore plus gras. 3° Demandez à cette maison son catalogue, car il existe plusieurs préparations différentes.

M, R..., Nantes. — Pour avoir un visage soigné, il faut employer une crème qui ne ressorte pas, et une bonne poudre de riz sans bismuth. Ces deux produits parfaits se trouvent chez Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Jack W. — Voyez ma première réponse à « Petite Miss ».

Confiante. — La Pâte Epilatoire Dusser.

Quand même! — Pour conserver à vos dents leur blancheur, en fortifier l'émail et communiquer à votre bouche une agréable fraîcheur, rien ne peut remplacer les Dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella, Elixir, Poudre et Pâte. L'Elixir vaut 3 fr., franco 3 fr. 50, contre mandat à l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Un artilleur passionné. — 1° Savonnages le soir avec savon noir et eau chaude, suivis de lotion à l'eau de Cologne; mettez ensuite vaseline et amidon. 2° Employez la Pâte Epilatoire Dusser.

Cousin Américain, W. 40. — 1° Je n'ai, en ce moment, personne à vous indiquer. Je note votre demande. 2° Employez le jus de citron en applications, soir et matin. Pour atténuer l'effet un peu vif du citron, ajoutez-y un peu de glycerine ou d'eau de rose. 2° Nettoyez la peau avec un tampon d'ouate imbibé de: bi-borate de soude 10 grammes, éther sulfurique camphré 40 grammes, eau de rose 100 grammes, eau distillée 150 grammes.

Lise Bertrand. — Je vous conseille plutôt la sténographie et la dactylographie. Adressez-vous à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Si vous savez aussi la comptabilité, votre place sera meilleure.

Une Andalouse. — 1° A la Parfumerie Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris. 2° Je ne connais pas de spécialiste en cette ville.

Mlle Ginette. — Les cours de cuisine du « Foyer », 34, rue Vaneau, à Paris, mais ils ne rouvriront qu'en novembre.

Difficile. — 1° Vous avez raison. 2° Il y a tout de même des Ecoles sérieuses. Pour la sténo-dactylo et la comptabilité, nous vous recommandons l'Ecole Pratique, 45, rue de Rennes.

FURETTE.

ENTRE NOUS

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Souscription recueillie par Mmes Rogers et Rutlidge, de New-York, et mentionnée dans la 52e liste de la deuxième année (N° du 13 août 1916).

NOMS DES DONATEURS:

Fourmy Soarès Bonne Cie, Mme Louise Hoxe Cardozo, Mme Ettinger, George Mahieu, M. et Mme Sylvester, M. et Mme Huntresse, Francisco de Castro, Ferd. Rosenboom, Mme Troop, Mlle Cherencq, Mme Loubet, Jules Blum, Mme Chambon Chifenti, Mme Bouilloux Lafont, Mme Sloper, F. W. Spackman, Mme Georgette, Louis Duprez, H. B. Cooper, E. Mahieu. P. Meghe, Colombo, E. François, Mlle B. Fauré, Mme Brigole, Lanel, Dupas, J. B. English, C. S. Rutlidge, Mme Léonie Rutlidge, M. et Mme Grandmasson, Mme Cécile Mortimer, Ernest Mortimer, D'Orey et Cie, G. Coatalem, C. Severino Perera de Mello, Janin, A. Aguenauer, Anglo Mexican Petroleum Oil Cie, E. Harrison, E. Thiers et Cie, Aug. Breissan, Vassenhove, André Bravard, C. Dho, Mme Soussan, Cesse Charles Schmitt, Mme Elise Castel, A Cavé, Medawar, Antonio Joachim Teixeira, Sambrook, Anonyme, E.-C. Vautelet, Paulo H. Labouriau, Tierz, Dining, M. et Mme Lesage, Isidor Marx, Mme R. Cauzard, Louis Petit, D'Ainvelle, M. et Mme Makenzie, M. et Mme Rogers, Andrée Devin, F. Walter Hime, H. J. Lynch, Mme Marigny, Francisco Alves, Mme F. Alves, Arthur Lévy, Luiz Rezende, G. Tattersall, Kanthak, E. V. Lamaignère, Mirilli, Barragat, A. de Moura, Fourmy, F. Sampiera, Pouzet, M. et Mme Claude, P. Pitez, T. Rhode, Besnard frères, Etablissements Block, Clayton Oldsburg et Cie, Lambert Poznansky, Ernest Isnard, Ferdinand Labouriau, Société Financière du Brésil, Eza Cie Rio Grande do Sul, P.-J Gidon, Cie Mse de Explosivos, Mme Estoueigt, G. Eickhoffe, Carneiro Leão et Cie, Cirio, Ch. L. Ebert, Henri Robert, A. Rouchon, Artiges. Mmes Church, Garder. Sturgis, Gulnar Stampa, Dor et Cie, Cabalzar, G. Gooda, J. Tisserandot, Mme Vermeylen, Miss Stephens, Mme Bevans.

A la Brosse! A la Brosse!

Beaucoup de lecteurs ont joint à leur commande de Brosses une souscription en sus dont on trouvera ici le montant. La somme figurant ici est, bien entendu, celle de la différence entre le prix d'achat et la somme totale envoyée.

Huitième Liste

Mme Morestet, Toucy, 3 fr. — M. de Subercasaux, Tauriac-le-Méron, 1 fr. — Mlle Ménirath, Bizanet, 1 fr — Mme Moudot, Châlons-sur-Marne, 2 fr. — Commandant Gruau, Camp de Mailly, 247 fr. — Mme Weber, Le Tréport, 14 fr. — Mme Missir, Vathy (Samos), 6 fr. 50. — Mme Tatem, Haddonfield, 20 fr. — Mme Vincent, Tarbes, 5 fr. — Mme de la Seiglière, Chicago, 50 fr. — Mlle Bardin, Alger, 3 fr. — Mme Rousselle, Fontaine-Guyon, 1 fr. — Mlle Terrillon, Fontaines-Sèches, 0 fr. 50. — Mlle Bertail, Firminy, 3 fr. — M. Osereau, Nice, 8 fr. — Mlle Le Comte, Vannes, 5 fr. 50. — Mme Gout, Ruffec, 1 fr. 50. — M. Baille, Tunis, 4 fr. 50. — Mme Guyon, 3 fr. — Mlle Jannot, Chaumes-en-Brie, 1 fr. — Mme Gérard, Epinal, 6 fr. — Mlle Elisabeth Racle, Grenoble, 1 fr. — Mlle Emma Verdier, Lassalle, 58 fr. — Mlle Vive, Labaste, 2 fr. — Mme Bernard, Argenteuil, 38 fr. — M. Riollet, Dun-le-Palleteau, 1 fr. — Mlle Blanc-Péridier, 3 fr.

M. Servières, Cannes, 500 fr. — M. Michaud, Saint-Mandé, 3 fr. 50. — M. Bouscharain, Saint-Tropez, 55 fr. 25. — M. Dubosco, 3 fr. — Mme Richard, Pont-l'Abbé, 6 fr. — Mme Filoux, Avor, 0 fr. 50. — M. Edmond Barbe, Cherbourg, 8 fr. — Mlle Ferrier, Saint-Etienne, 4 fr. — Mme Durieu, 8 fr. — M. Toru, Saint-Pierre-Saint-Paul (Alger), 0 fr. 75. — Mme Becker, Ben Ali Arba, 1 fr. — Mlle Bourgeois, 1 fr. — M. René Baschet, 200 fr. — Mlle Françoise Besson, Clourgivaux, 48 fr. — Mlle Claire Salicis, Marseille, 1 fr. — M. Gautier, Angoulême, 1 fr. — M. Nicollet, Cherbourg, 3 fr. — Mlle Pazin, 2 fr. — Mme Courmontagne, Vincennes, 1 fr. — Mlle Cournet, Arcachon, 1 fr. — Mlle Bertrand, Mont-sur-Meurthe, 2 fr. — Mlle Boulinaud, Archiac, 3 fr. — Mme Delande, Cuxac, 1 fr. — M. Joseph Delande, Cuxac, 3 fr. — Mme Gabriel Place, Marseille, 198 fr. — Dr Delaroche, Loudun, 3 fr. — Mme Bach, Montpellier, 3 fr. — M. Louis Varu, Bordeaux, 3 fr. — Mlle de Freycinet, 48 fr. (transmis par M. Brieux). — Mme Péchambert, Agen, 3 fr. — Mme Hauville, Le Havre, 3 fr.

Mlle Marguerite Chilot, Châlons-sur-Marne, 3 fr. — Mme Meyroux, Bélis, 1 fr. — Mme Morel, La Tour-du-Pin, 3 fr. — Mme Bourdillon, La Tour-du-Pin, 1 fr. — Mme Chabrand, La Tour-du-Pin, 5 fr. — Mme Catelaud, La Tour-du-Pin, 0 fr. 50. — Dr R. Jacques, Marseille, 3 fr. — M. Barthélemy, Marseille, 2 fr. — MM. Gaudry et Martin, Marseille, 4 fr. — M. Gruau Marseille, 1 fr. — M. Chaponen, Marseille, 1 fr. — Mme Collard, Toucy, 3 fr. — M. Blais, Cagny, 1 fr. — M. Henri Pons La Chiffa, 3 fr. — Mme Roussie, Pont-l'Abbé, 22 fr. — Mme Lemoine, 1 fr. — Mme Haller, Giromagny, 1 fr 50. — M. Maubernard, Aix-en-Provence, 3 fr. — Mlle Demarre, Alligny, 8 fr. — Mme Gobillot, 1 fr. — Mlle Jacquier, Maillat, 3 fr. — Mlle Piocher, Saint-Calais, 1 fr. — Mlle Ménéret, Turenne, 3 fr.

Cette liste est arrêtée le 13 mai. — Neuvième liste à suivre.

LES·ANNALES



UN DISCOURS DE LLOYD GEORGE

27 Août 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HOGUET, DE PALLISSAUX et Cie. 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1731. — 27 AOUT 1916

EDITION DE LUXE — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



L'ARMÉE DES OUVRIÈRES DE GUERRE MOBILISÉE PAR LLOYD GEORGE

(UN COIN DES USINES DE MUNITIONS DE COVENTRY)

L'Éloquence de Lloyd George

Cet homme d'Etat est un des principaux acteurs du formidable drame de la guerre. Sa vive intelligence, son énergie qu'aucun obstacle ne décourage et que la difficulté surexcite, son entrain, sa conviction ont obtenu de l'Angleterre l'effort prodigieux qui étonne l'univers. Nul orateur ne sait plus profondément agir sur les foules. Parmi ses innombrables discours, il en est un qui restera célèbre, celui qu'il prononça au City-Temple et dans lequel il s'érige en accusateur de Guillaume II :

Le ministre parlait devant un auditoire composé de tous les représentants des Eglises libres. On l'avait convoqué; on attendait son jugement comme un verdict. Il appartient, en effet, au groupe des baptistes campbellistes, c'est-à-dire à l'une des Eglises à la fois les plus austères et les plus démocratiques; il a été élevé sur les genoux d'un oncle, pasteur d'une de ces Eglises. La tradition qu'il a reçue est fortement biblique. On se souvient du discours, où, à propos de la nouvelle loi scolaire, il revendiqua, en mai 1906, des maîtres à la fois religieux et indépendants, pour les écoles :

« Notre peuple a pris sa décision, choisi son attitude : il s'est rallié autour de la Bible. Il désire ardemment qu'elle soit placée entre les mains de ses enfants... car c'est le Grand Livre qui a sauvé l'Angleterre de l'obscurité et qui continuera encore à éclairer les ténèbres douloureuses qui pèsent sur la vie humaine bien après que la dernière secte aura disparu de cette terre. »

En outre, Lloyd George est un pacifiste :

« Le jour viendra où la nation qui tire son épée contre une autre sera mise au banc des filous comme un frère qui frappe son frère dans un mouvement de colère... »

Et cet homme, dans le même langage violent, imagé, haché et scandé, précisément comme des versets de l'Ecriture sainte, élève la voix et dénonce les auteurs de la guerre actuelle :

« Oh! c'est une terrible guerre; c'est une horrible guerre! En tout, elle est horrible! Il m'a été donné de me rencontrer avec un des généraux de l'armée française, un homme de haute expérience qui sait ce qu'est la guerre, et qui après avoir vu le carnage, l'horreur de celle-ci, m'a dit : « Vraiment, les hommes responsables de ceci ont une âme de démon! » Et ce cri partait du cœur d'un grand chef, prudent et sage, qui se bat et qui affirme : « Les hommes responsables de ceci! »...

Tout le discours, j'allais dire le sermon, est ainsi coupé, sillonné d'images fulgurantes : « Longtemps le vautour a plané sur la Belgique, et puis il s'est abattu sur sa proie... » Et enfin, le magnifique morceau qui fit passer un frisson sur l'auditoire :

« Parfois, quand je lis les communiqués, je me sens perplexe : je vois des avances ici, des retraites là, des victoires sur un point, des échecs sur un autre; mais, à travers tout cela, il me semble aussi apercevoir la main de la justice graduellement, lentement, mais sûrement, étreindre la victoire.



M. Lloyd George et M. Albert Thomas à l'issue de la conférence des Alliés à Paris.

« Veilleur, comment est la nuit?

» Il fait encore sombre, des cris de rage et d'angoisse déchirent encore l'air; mais l'aube dorée est proche. Et la vaillante jeunesse de Grande-Bretagne va revenir du champ de bataille de l'Europe où son héroïsme aura montré au monde que la Justice est le meilleur soutien de la valeur et où sa bravoure aura assuré le triomphe durable de la Justice. »

Jusqu'aux extrémités du vaste champ religieux qu'est le monde anglo-saxon, cette parole retentit. Que d'âmes sont aux écoutes!

Cette guerre, en effet, devient de plus en plus une affaire de conscience pour l'humanité. Nous pouvons à peine en apercevoir les conséquences : mais il est permis de dire, dès à présent, qu'elle n'aura pas seulement des effets politiques, militaires, économiques, mais aussi des suites morales et même religieuses.

Si l'on va au fond des choses, on remarque que l'action allemande sur le monde exerce depuis quarante ans une poussée uniquement matérialiste. Il n'est pas un intellectuel, un homme d'Etat qui ne le reconnaisse, qui ne le proclame chez eux, cette guerre est une guerre de nécessités matérielles, une guerre pour le ventre. « Notre nombre croît sans cesse et nous voulons manger à notre faim » tel est le premier et le dernier mot de la politique allemande. Donner satisfaction à toutes les convoitises allemandes, voilà son objectif principal. Mais il y a une contre-partie à ce hourra des appétits bas et des rapacités brutales sur le monde, c'est l'abaissement des âmes et des caractères, la lente disparition du vieil idéal spiritualiste et chrétien.

N'est-ce pas l'empereur Guillaume qui a prononcé le fameux mot : « Les puissances des ténèbres rongent la moelle de mon peuple! » Voilà l'aveu. En quoi diffère-t-il de l'invective de Lloyd George : « ...des âmes de démon »?

Dans la paix de Justice que ces terribles événements préparent, les « impondérables » de la conscience universelle décideront.

Catholiques ou protestants, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne même, comme partout ailleurs, ceux qui ont au cœur l'honneur du genre humain, s'uniront pour rompre avec l'affreuse doctrine qui invoque sans cesse le nom de Dieu pour excuser les pires attentats contre Dieu.

Je ne sais quelle union, quel apaisement des querelles antérieures se fera dans un besoin universel de rompre avec les violateurs de la foi jurée et de toute morale internationale et humaine. La paix future refoulera le matérialisme allemand, l'hypocrisie allemande, le Dieu allemand, — puisqu'il y a un Dieu allemand, — et elle ralliera tous les honnêtes gens pour saluer l'aube évoquée par le magnifique langage de Lloyd George :

« Veilleur! comment est la nuit? L'aube dorée est proche! »

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française

Notes de la Semaine

Fils de Corneille

Avez-vous remarqué, parmi les milliers de documents qui emplissent chaque matin les journaux, deux lettres, dignes assurément de ne point passer inaperçues. L'une émane de M. Max, le bourgmestre de Bruxelles, l'autre du général Leman, le légendaire défenseur de Liége assiégée. Ces héros, — car civil ou militaire, ce sont des âmes forgées dans le même métal — auraient pu, grâce à la généreuse initiative d'Alphonse XIII, quitter les geôles allemandes et jouir de la douce hospitalité suisse. Ils ont eu le courage de repousser cet allègement : « Je préfère demeurer captif, a déclaré M. Max. Après la guerre, je dirai mes raisons. » Moins discret, le général Leman donne les siennes et motive abondamment son refus. Il supplie ses enfants de ne tenter pour lui aucune démarche : « Depuis le 4 mars, ajoute-t-il, je savais que l'Allemagne aurait accueilli l'idée de me transférer dans ce pays, si j'en avais manifesté le désir. Je n'ai pas voulu solliciter ce changement, parce qu'il impliquerait ma disqualification; les désignations pour la Suisse ne se font, en effet, que pour raisons d'âge ou de santé. Or, non seulement je me sens très apte à reprendre du service de guerre, mais mon plus ardent désir est toujours de retourner au front. »

(Cette réflexion semble un peu naïve. L'illustre guerrier ne pourra contenter son envie de retourner au front que si d'abord il est libre. Mais peut-être nourrit-il l'espoir de ne devoir qu'à lui-même sa délivrance.)

« Au point de vue moral, le plus important de tous, à mes yeux, j'estime (poursuit-il) que je m'abaisserais en faisant une démarche.

» Qu'il ne soit donc plus question de cela, et puisque je dois abandonner, pour le moment du moins, l'espoir d'un échange direct de prisonniers valides, je me résignerai comme il convient à un soldat que le sort des armes a cruellement frappé et qui ne voit pas encore le terme de sa longue captivité.

» Mes bien chers enfants, je vous embrasse avec toute ma tendresse et tout mon amour paternel.

Devant la noble et fière sérénité d'un tel langage, nos esprits se retournent vers Corneille. Un Max et un Leman s'ajoutent aux personnages du répertoire cornélien. Leurs paroles et leurs gestes, c'est du Corneille en action. Quelle gloire pour l'auteur du *Cid* qu'on ne puisse citer un fait ou un mot sublime sans y associer son nom! Toujours ce nom fut lié chez nous à l'exaltation du sentiment national. Dans les moments d'épreuve la foule l'invoque instinctivement comme réconfort; aux heures de triomphe elle le glorifie. La faveur dont jouit ce répertoire varie selon les époques et les circonstances. Elle faiblit lorsqu'une paix prolongée a relâché les mœurs et développé le goût des frivolités; elle se ranime avec l'inquiétude et les graves méditations nées du péril.

Rien n'est plus pathétique que d'assister en ce moment à une représentation d'*Horace :* Nos fils se battent; ils ont emporté l'âme et le cœur de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs fiancées, de leurs femmes, de tous ceux qui, n'ayant pu les suivre, attendent avec angoisse leur retour. Nous pensons à eux, en regardant le spectacle. Quel frémissement dans la salle où se pressent mille auditeurs secrètement anxieux! Le chef-d'œuvre rajeuni prend le relief et les couleurs de la vie. Il éveille des idées, suggère des impressions nouvelles. A la lueur de la guerre, certaines de ses parties s'illuminent. Il nous touche autrement qu'il ne nous touchait hier... Exemple. Nos sympathies se détournaient du meurtrier de Camille pour aller à Curiace, plus doux et plus humain. Nous adoptions en cela le jugement des manuels de littérature. Nous blâmions l'excès de fanatisme du jeune Horace. Présentement, nous constatons avec surprise que sa violence nous choque beaucoup moins. Nous la trouvons presque légitime; nous l'excusons. Il ne nous déplaît pas qu'un soldat se voue furieusement au salut de sa patrie et fasse taire les voix blasphématrices qui osent le blâmer d'avoir accompli cette tâche sacrée. Curiace nous paraît bien mou, bien faible. Il remplit son devoir, mais sans vigueur, en poussant des soupirs, en versant des larmes. Camille lui demande de déserter, de s'« embusquer » dans une inaction déshonorante :

> Que ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
> Dérobe à ton pays le secours de ton bras.

S'il n'obéit pas à ces conseils, il ne refuse pas de les entendre. Dangereuse complaisance qui le prédestine au revers et à la mort :

> Je vais comme au supplice à cet illustre emploi,
> Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime,
> Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller...

Lorsqu'on marche au combat d'un pas irrésolu, on n'y rencontre point la victoire. Au contraire, le langage d'Horace, sa fière assurance, son énergie annoncent la certitude de vaincre. Les mots qu'il prononce énumèrent et définissent les vertus indispensables au parfait guerrier :

> Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
> J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
> Celle de recevoir de tels commandements
> Doit étouffer en nous tous autres sentiments
> Qui, près de le servir, considère autre chose
> A faire son devoir lâchement se dispose.
> Ce droit impérieux rompt tout autre lien,
> Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.

Horace possède toutes les qualités et tous les défauts de l'homme de guerre; il en a l'intrépidité, il en a la jactance. Et c'est ainsi qu'il devient criminel. Il sait le désespoir où la perte de Curiace a précipité sa sœur. Il n'évite pas, comme la pitié et la bienséance l'exigeraient, l'infortunée Camille; il l'affronte, la poursuit. Fou d'orgueil, il prétend que, la première, elle lui rende hommage :

> Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
> Et préfère du moins au souvenir d'un homme,
> Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

La pauvre amante essuie tour à tour l'agressive exigence du jeune Horace, les dures remontrances du vieil Horace qui ne compatit nullement à sa douleur et annonce — suprême injure — qu'il lui procurera un autre mari. Son indignation, sa colère, la véhémence de ses « imprécations » sont justifiées. Il est odieux qu'elle périsse par la main fraternelle qui lui a déjà infligé tant de maux. Et toutefois nous ne pouvons nous résoudre à condamner l'assassin. L'arrêt du roi qui l'absout nous semble équitable...

Vis donc Horace, vis, soldat trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime.
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait,
D'une cause si belle, il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'Etat...

Notez que cette clémence, théoriquement, est assez immorale, qu'elle tend à amnistier, en payement du service rendu, le crime atroce du fratricide. Et nous ne frémissons pas. Et nous acquiesçons... La guerre crée chez l'homme une conscience spéciale. Elle comporte, à vingt siècles d'intervalle, les mêmes nécessités, déchaîne les mêmes horreurs, suscite les mêmes héroïsmes, inspire au philosophe les mêmes méditations. Voilà pourquoi l'audition d'une œuvre comme *Horace* est, à l'heure actuelle, si émouvante. Ses personnages reflètent des types d'humanité qui ne sont jamais abolis et que les circonstances ressuscitent. Nous avons nos Horaces, nos Curiaces, nos Camilles, nos Sabines : Horace, le patriote intransigeant et fougueux; Curiace, le pacifiste provisoirement résigné à subir la loi de fer; Camille, l'amoureuse déchaînée qui revendique malgré tout le « droit au bonheur »; Sabine, l'épouse éplorée et passive dont la vaine activité ne se déploie qu'en paroles. Et nous avons, Dieu merci! nos vieux Horaces — les Sachems de la tribu — que l'âge a courbés, non pas éteints, en qui brûle la flamme éternelle de l'honneur et de la foi.

Et quand Valère vient retracer les péripéties de la lutte difficile et finalement victorieuse engagée par le champion romain contre un ennemi supérieur en nombre, à quoi pouvons-nous songer, je vous prie, sinon aux prodiges stratégiques des champs de bataille de la Marne?

Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si dangereux;
Il fuit pour mieux combattre et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne...

Vous voyez qu'aucune pièce n'est plus moderne qu'*Horace*.

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXIX

L'ÉLITE QUI MEURT

22 août 1916.

Je ne sais pas, mon cher ami, d'écrivain dont la pensée s'adapte mieux que celle d'Alfred de Vigny aux temps d'héroïsme stoïque que nous traversons. Il ne fallait rien de moins que cette épreuve où le sens du devoir s'éclaire, s'affermit et s'exalte, pour dégager dans son entier la sobre et noble beauté d'un chef-d'œuvre comme *Servitude et Grandeur militaires.* Si l'on y joint quelques pages du *Journal d'un poète*, c'est un bréviaire à l'usage des combattants.

Alfred de Vigny a écrit cette phrase profonde : « Il faut que le sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il y a tant de beauté chez les hommes simples, qui souvent n'ont pas la pensée de leur mérite et le secret de leur vie. » L'héroïsme n'est pas toujours, en effet, un acte réfléchi et prémédité dont son auteur a pénétré toute la signification et mesuré toute la portée. L'instinct, souvent, le prépare et le domine. Mais quel plus noble instinct que celui de la terre des ancêtres, qu'il faut libérer de l'invasion, et des droits conquis, qu'il faut protéger contre la domination tyrannique de la force barbare! Le patriotisme, qui fait les grands héros, est à la fois le sentiment le plus complexe et le plus simple. Il peut se prêter aux raffinements de l'esprit, mais il y suffit aussi de l'élan spontané du cœur et rien ne le définit mieux que le cri de douloureuse tendresse avec lequel l'enfant vole au secours de sa mère menacée. C'est pour sauver leur mère, vers laquelle le péril les a ramenés, que les Français sont tombés, par centaines de mille, sans avoir « la pensée de leur mérite ». La mort leur a révélé le « secret de leur vie », dont elle a fait l'unité et la noblesse. Cette dernière heure a résumé et effacé toutes les autres, comme le soleil couchant enflamme et emporte dans son dernier éclat toute la splendeur du jour qui meurt.

A côté de ces héros obscurs et sublimes, qui ont eu l'instinct de leur sacrifice, d'autres en ont eu la volonté. Ils ont compris qu'ils se devaient en exemple et que la solidarité sociale est une hiérarchie de devoirs. Nul n'a mieux exprimé ce noble sentiment que le sergent Xavier Roques, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, blessé mortellement au milieu de ses hommes, qu'il encourageait par sa présence : « Les hommes, disait-il, marchent s'ils se sentent entraînés, s'ils voient le chef à la place que la décence, à défaut du règlement, lui assigne, c'est-à-dire à leur tête. Nous avons, nous, pour nous soutenir, ce que la plupart n'ont pas, une force intérieure, une volonté, faite de notre éducation et de notre culture. *Nous sommes les riches. C'est à nous, s'il le faut, de payer.* » Il n'est rien de plus grand que cette phrase si simple. La richesse, qu'elle soit intellectuelle, ou qu'elle consiste dans les biens matériels, crée des devoirs, qui sont sa rançon. Celui qui s'y dérobe est un mauvais débiteur. Il ne paie pas sa part.

Ne croyez pas que je sois insensible aux pertes qu'a subies l'esprit français et à la brutale disparition de tant de fleurons que la mort, impitoyablement égalitaire, a arrachés de notre couronne. J'en éprouve une profonde tristesse, mais je ne m'insurge pas contre un sort où je soupçonne la mystérieuse nécessité d'une justice réparatrice et compensatrice. L'élite, si elle ne se mettait pas à la tête des bataillons sacrés qui vont à la mort, perdrait, en réclamant des droits particuliers à vivre, toutes les raisons qui font la noblesse et la dignité de la vie. Un exemple n'a sa vraie force que dès qu'il va jusqu'au bout. S'il s'arrête à mi-chemin, il est une abdication, où les renonciations et les lâchetés accrochent trop aisément leur prétexte. Quand, pour rallier des troupes, on arbore un panache blanc, il ne sied pas de le mettre dans sa poche à l'heure où la bataille, qui fait rage, sème partout la mort. Qu'aurait pensé Siamon, pêcheur de Cette, soldat dans la compagnie du sergent Xavier Roques, s'il avait senti la volonté fléchir dans son chef, lui qui, père de quatre enfants, en avait adopté un cinquième! et qui acceptait tout avec un tranquille courage.

Quand Joinville partait pour la croisade, son cousin, le sire de Bollainmont lui tint ce langage : « Vous vous en allez outre-mer. Or, prenez garde au retour, car chevalier, ni pauvre ni riche, ne peut revenir sans être honni, s'il laisse dans les mains des Sarrazins le menu peuple de Notre-Seigneur en la compagnie duquel il est allé. » J'ai appris, par un émouvant et magnifique article de Paul Bourget, que le capitaine Augustin Cochin avait coutume de citer ce passage, où se retrempait son âme héroïque. Ce bourgeois cultivé, cet érudit dont l'histoire pouvait attendre de si grandes œuvres, cet homme heureux, digne héritier d'un nom qu'il suffit de prononcer pour évoquer toute une tradition de probité et de bonté, avait le souci du *menu peuple* de ses soldats, de ses *biffins*, de ses *pauvres petits*, qu'il aimait et traitait en frères. Blessé plusieurs fois, le bras dans un plâtre, — un bon plâtre, disait-il avec la générosité de son esprit charmant. — il était revenu au milieu d'eux pour partager leur sort et leurs risques. Les sollicitations des médecins, qui priaient sans trop oser interdire, n'avaient pas réussi à ébranler une volonté d'autant plus inflexible qu'elle se dérobait sous la grâce d'un sourire. Il y a des sacrifices, déterminés à l'avance, contre lesquels on ne peut rien. Que répondre à un ancien élève de l'Ecole des Chartes, historien par profession et capitaine par occasion, s'il vous dit simplement : « On renvoie au front les hommes mal guéris, blessés trois ou quatre fois. *Que voulez-vous qu'ils pensent, si nous faisons autrement qu'eux?* Le bien que je puis leur faire vaut bien un bras. » Evidemment il n'y a rien à dire, même si au bras perdu s'ajoute une vie donnée. Il faut seulement s'incliner et admirer, plaindre ceux qui restent et qui souffrent, et aimer d'un plus ardent amour, avec une foi plus vive et

plus pure, la chère terre bénie pour laquelle tombent tant de nobles enfants.

Il faut se dire aussi que leur mort, qui a sauvé la France d'aujourd'hui, sera bienfaisante à la France de demain. Il y a une semence dans le sacrifice. C'est de ces morts que la France vivra. Ils lui ont appris ce que peuvent la force dans l'union, le désintéressement dans l'héroïsme, l'égalité dans le devoir, la simplicité dans la grandeur, la subordination, librement acceptée, des intérêts individuels au bien public et au salut du pays. Les vivants seraient indignes de vivre s'ils ne comprenaient pas et s'ils ne pratiquaient pas la leçon des morts.

Il en est un parmi ceux-ci dont la fin, précédant celle d'Augustin Cochin, mérite d'être mise au même plan. Comme le capitaine Cochin, le lieutenant Pierre-Maurice Masson avait écrit des livres qui donnaient plus que des espérances. Je ne le connaissais que par ses études littéraires, mais elles m'avaient souvent, au cours de recherches personnelles, rapproché de lui, toujours sûrement et heureusement informé. J'appréciais sa finesse, sa délicatesse, l'élégance bien française d'une érudition qui ne se croyait pas obligée d'être pédante pour paraître profonde et de jouer au paradoxe pour conquérir l'originalité. Si Maurice Masson avait corrigé dans les tranchées sa thèse sur *La Religion de Jean-Jacques Rousseau*, ce n'était pas par pose, mais seulement par un joli sentiment de coquetterie professionnelle qui s'aventure à poursuivre jusque sous le feu de l'ennemi un travail commencé dans le calme de la vie civile. Il ne put, au jour fixé, venir affronter la soutenance : une attaque allemande empêcha l'élégance de son geste de s'achever en succès. Il est vrai qu'aux yeux de Masson le succès de nos armes importait davantage. « Ne me plaignez pas, écrivait-il à son ami Victor Giraud, auquel les lettres françaises doivent tant; je n'ai aucun effort à faire pour oublier mes petites déconvenues personnelles et me donner tout entier aux émotions héroïques et aux grandes espérances de l'heure présente. Est-ce déjà leur bienfaisance que j'éprouve? Mais jamais je ne me suis senti un meilleur moral. » Cinq semaines après, en pleine possession de ce moral qui le préparait et l'égalait aux grandes épreuves, Maurice Masson tombait à la tête de ses soldats. Ceux qui le pleuraient ne savaient pas ce qu'il disait d'eux dans la simplicité confiante d'une lettre intime : « Ce n'est pas parce que je laisserais quelques gros bouquins derrière moi que ma vie vaudrait plus que la leur. *Cette égalité dans le péril anonyme a quelque chose de fraternel qui est très salutaire.* »

Emile Clermont, le délicat auteur de *Laure*, mort aussi en chef, disait des mineurs de Saint-Etienne, ses camarades : « On éprouve plus de respect à mesure qu'on a davantage de contact les uns envers les autres. Hommes du peuple, mineurs, on se souviendra qu'à chaque instant, on en voyait sortir un héros. » De l'élite et de la foule il est sorti des héros. Si la leçon de cette union était perdue, il faudrait douter de la France. Je me refuse à cette profanation.

LOUIS BARTHOU,
Ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Paroles de Femme

Ma chère cousine,

Aimez-vous à méditer?... le mot est peut-être prétentieux sous ses airs de gravité monastique..., et pourtant comment appeler ces pensées qui jaillissent en foule, à propos d'un bout de phrase rencontrée au hasard d'une lecture, et dont on reste obsédé...; cent fois on en fait le tour, y découvrant chaque fois un sens plus profond, plus vrai, et on l'aime comme une amie cette petite phrase qui n'a pas été écrite pour vous, mais qui vient de vous entrer dans le cœur, d'où elle ne sortira plus.

Est-il par exemple quelque chose de plus émouvant et de plus propre à la méditation que cet idéal offert à la femme, par l'abbé Sertillanges (1)...

« Je prends pour moi la part douloureuse et exquise. Je suis celle qui aime... »

Je suis celle qui aime!... secret éternel de toutes les faiblesses, de toutes les forces, de toutes les larmes, de toutes les lumières de la femme..., secret divin et plein de joies.

Je suis celle qui aime..., ce qui ne veut pas dire... : je suis celle qui exige d'être aimée, mais celle qui donne son amour sans calcul, pour le plaisir de donner, pour le délice de voir des regards contents, des sourires clairs, et des âmes en paix.

Idéal délicat et doux, que l'abbé Sertillanges a résumé encore par ces mots si beaux dans la bouche d'une femme : « Je ne suis pas tranquille quand je n'ai pas le bonheur des autres...» Idéal de poète aussi, que Sully-Prudhomme a traduit sous cette forme pure.

> Heureux qui, sans vaine langueur,
> Voyant les étoiles renaître,
> Ferme sur elles sa fenêtre,
> La plus belle luit dans son cœur.

Oui, la plus belle luit dans le cœur de celle qui aime..., de celle qui, joignant ses mains, dit : J'aime la moisson vivante, les chers petits nés de l'homme que j'ai choisi; j'aime les parents qui me furent tendres et dont la mémoire revit en chacune de mes volontés; j'aime ceux qui souffrent parce que des pleurs peuvent être essuyés et des peines consolées. J'aime ce coin vénéré de la terre où je puis m'écrier : « C'est ici ma maison, mon champ et mes amours »; j'aime les amis qui sont comme une seconde famille dans la mienne, et la famille où je ne trouve que des amis; j'aime le cher pays qui m'a vu naître..., auquel je dois tout... et auquel je rendrais, s'il le fallait, la vie qu'il m'a prêtée. J'aime les belles nuits et le ciel profond semé d'étoiles, j'aime les forêts pleines d'oiseaux et les fleurs qui sentent si bon, et les paysages qui se mirent au bord des fleuves ou des ruisselets; j'aime tout ce qui vit dans l'univers et tout ce qui se meut; j'aime la nature entière et ses créatures qui sont les créatures de Dieu..; Et puis, j'adore la présence auguste du bonheur, et je tâche, là où il se trouve, d'en recueillir quelques grains pour les semer autour de moi; j'aime la vie avec ses douleurs et son soleil, je l'aime avec tout ce que j'ai d'immortel qui me vient de mes morts chéris, et que je transmettrai à ceux qui sont nés de moi...

Je suis celle qui aime...

Et ces cinq mots racontent mieux qu'un long poème le grand Idéal humain proposé aux femmes sur la terre...,

Car l'amour, si on prend le mot dans sa noble acception, c'est le prodige qui transforme la laideur en beauté, la tristesse en clarté, la souffrance en joie; c'est le soleil qui accroche des rayons d'or là où il se pose, c'est le grand miracle incompréhensible et délicieux qui fait épanouir les fleurs rouges du sacrifice...

Et c'est peut-être parce que tant de femmes, depuis deux ans, répètent dans leur fervente solitude : Je suis celle qui aime..., que tant d'hommes sont des héros... Eux aussi, ne sont pas tranquilles avant que d'avoir donné le bonheur, eux aussi sont entraînés dans ce grand flux d'amour qui soulève toutes les âmes; eux aussi, d'une voix mâle, avec des accents très simples, disent : Je suis celui qui aime la Patrie! et cet acte de foi formulé sous les obus prend une signification pathétique. L'Idéal aussi les habite... Et je vous le demande, cousine, en ce moment, alors que le chagrin nous submerge, la vie vaudrait-elle qu'on la vécût, si l'Idéal ne venait y jeter sa poésie!... C'est maintenant, dans les flots d'horreur, dans les champs de carnage, dans les mers de sang qui nous entourent, c'est maintenant que les voix de femme doivent s'élever et murmurer pieusement : Je suis celle qui aime..., je ne suis pas tranquille quand je n'ai pas le bonheur des autres!... Divines paroles, douces manifestations du cœur français qui bat pour l'amour bien plus fort que pour la haine, et qui n'est supérieur en toutes choses que par l'Amour... Il se hausse en ce moment jusqu'à des sommets inconnus, non point à cause de sa haine de l'ennemi, mais parce qu'il aime son pays au delà de tout; et il ne s'étonne pas de souffrir pour lui, et il s'en fait gloire; la douleur, à certains moments, resserre les cœurs en des étreintes plus passionnées que les plaisirs... Il était juste que cet Idéal d'amour fût enseigné sous la forme d'une prière, et que la Française élevant sa pensée là-haut prononçât en toute simplicité cette parole : Je suis celle qui aime...

Un peuple sera toujours grand qui sait garder un idéal, et ce sont de pareils bouleversements qui ramenant les êtres à un sentiment profond et presque élémentaire des choses, leur apprennent à se bien connaître... Les instincts qui composent l'âme humaine et qui sont enfouis dans les couches profondes de notre moral, se réveillent avec une force de primitifs, et redonnent une beauté presque biblique aux mouvements du cœur... Est-il un geste plus noble, par exemple, que celui de ces collégiens, ignorant à peu près tout des mystères de la terre, qui s'en vont aux champs volontairement, et disent à des paysans... :

« Veux-tu le secours de mes bras, mon frère, veux-tu que je t'aide à rentrer ta moisson? Montre-moi à lier les belles gerbes d'or qui feront le pain de la France, et j'imiterai ton exemple... »

(1) *Prière de la Femme Française pendant la Guerre*, par l'abbé Sertillanges, illustrée de vignettes de Maurice Denis, à la librairie de l'Art Catholique, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Et le paysan étonné, de répondre :

« Qui es-tu, toi, que je ne reconnais pas sous ces habits de ville, et comment peux-tu prendre ma peine à ton compte, puisque tes mains ne savent ni manier la rude charrue, ni conduire les bœufs, ni dresser la meule, ni chanter la chanson des épis blonds ?

Et l'enfant, mettant sa main trop blanche dans la grosse main calleuse, répond à son tour :

« Je suis celui qui aime... Je ne suis pas tranquille quand je n'ai pas le bonheur des autres..., ta moisson souffre, mon pays a besoin de pain, je te donne ma bonne volonté, et toutes nos bonnes volontés jointes ensemble, accompliront la grande tâche qui est au pays de France... Prends mes deux bras au travail, et prends aussi quelque chose de mon cœur... Ainsi ta moisson sera rentrée, ainsi notre bonne terre de France continuera son œuvre féconde... »

Aimer, aimer, voilà notre cri sacré, notre cri de guerre, notre talisman précieux, et voilà tout le secret de notre force...

Et ils n'ont pas ce cri-là en Bochie.

Chez nous, tant que les femmes répèteront la parole divine :

Je suis celle qui aime...

notre pays, notre cher pays, sera le plus beau.

YVONNE SARCEY

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital regorge de blessés, nous avons même dû en accepter plus que notre compte et le meilleur temps de la journée se passe dans les salles d'opération, puisqu'aussi bien, nous ne devons garder ces enfants dans notre hôpital que pendant le temps où ils sont dangereusement atteints. Heureusement, de tendres amitiés continuent leur protection. N'est-ce pas charmant, ce don de la Section de l'Union des Femmes Françaises de Diego-Suarez qui, voulant encourager toutes nos œuvres, nous envoie la somme de 1,500 francs à répartir ainsi : 500 francs à notre hôpital, 500 francs à l'adoption des prisonniers, 250 francs aux aveugles de M. Brieux, 250 francs au transport des blessés. Ce sont ces jolis mouvements de solidarité qui nous donnent une si grande confiance dans l'avenir et nous laissent toute notre quiétude auprès des blessés.

Nous recevons des sacs..., des sacs..., toujours des sacs..., immédiatement réexpédiés au front où, paraît-il, ils ont sauvé bien des vies déjà. Mlle Mirman, à la Préfecture de Nancy, en réclame aussi, Verdun en dévore terriblement. Pour cette spécialité, nous avons des bienfaitrices admirables. En cette seule semaine, Mme Hamoir nous a fait don de 400 sacs...

Les Envois au Front

Nous avons pu enregistrer au front, notre 32,498e envoi, doux paquets qui nous valent de si chères lettres de gratitude, terribles paquets qui nous valent toujours des clients nouveaux.

Voici quelques vœux que nos amies voudront réaliser, pris entre mille autres :

Le *sous-lieutenant Dubroca, 109e territorial, 6e compagnie*, nous écrit : « Je ne vous dirai pas le mérite de mes hommes. Depuis vingt-deux mois, le régiment est au front et depuis plus d'un mois dans l'enfer de Verdun où mes braves poilus de 35 à 45 ans allaient poser des fils de fer barbelés — je les ai vus tellement courageux, dans des conditions matérielles si dures et sans une plainte, que je serais heureux de leur procurer quelques marraines. »

M. *H. Lacombe, brigadier, 11e d'artillerie, 101e batterie de 58*, et ses hommes, logés dans une forêt de sapins, ne voyant jamais personne, ne reçoivent plus de colis « tant attendus ». Quelques douceurs et quelques livres seraient les bienvenus.

M. *Chevauché*, vicaire à Dreux (Eure-et-Loir), actuellement *ambulance 8/4*, serait heureux de recevoir quelques livres pour ses chers blessés.

Le *capitaine René Duvernay, groupe R 1, dépôt divisionnaire*, nous écrit que, prenant un nouveau commandement, il serait heureux de créer une petite salle de récréation pour ses hommes et recourt à la bonté de nos aimables et patriotes lectrices pour obtenir quelques livres et jeux.

Enfin, *Joseph Audéon, musicien, 270e d'infanterie C. H. R.*, me dit ceci : « Chère cousine Yvonne, notre colonel veut bien que nous ayons une fanfare, mais nous devons nous débrouiller pour trouver les instruments. » Il voudrait une trompette en *si* bémol et *ut*, et serait si content.

Va pour la Fanfare.

M. *Perruchet, canonnier-observateur, 37e d'artillerie, 4e batterie*, demande à personne généreuse, une petite longue-vue ou jumelle assez puissante, permettant d'observer un vaste secteur boche.

Le *caporal Chauchevel, 21e d'infanterie, 11e compagnie*, serait très heureux qu'on lui envoyât quelques friandises, cigarettes, papier à lettres, fil et aiguilles, qu'il distribuerait aux hommes de sa section les plus méritants.

L'Adoption des Prisonniers

Comment raconter mieux nos pauvres prisonniers qu'en leur laissant la parole. Songe-t-on que certains de ces malheureux enfants sont prisonniers depuis deux ans..., que depuis deux ans ils vivent sous le joug allemand et presque dans la famine, que depuis deux ans ils végètent misérablement, souffrant de l'ignorance dans laquelle ils sont de ce qui se passe en France..., heureux encore ceux qui, restant dans un camp, ont pu améliorer leur sort matériel, organiser des Comités de Distribution de Secours, des Bibliothèques, des Orchestres, et des salles de réunion..., et qui, dans la tempête, ont su se créer un petit abri... Mais que dire de ceux qui vont, ballottés d'un camp à un autre, d'une forteresse à un camp de représailles ?

Ecoutez ce qu'écrit l'un de ces malheureux à un proche, avec tous les ménagements qui forcent à lire plus entre les lignes que le texte même :

D'un coin perdu de la brousse, en Russie.

Le 5 mai 1916.

« Après quarante-huit heures de voyage, nous sommes arrivés en représailles en Russie (1,400 hommes). Nous sommes très fatigués.

» Du chemin de fer, nous avons vu Kovno et Vilna.

» Je suis en pleine forêt, à quelques kilomètres de cette dernière ville.

» Nous avons dû faire une longue marche dans la forêt avec tous nos bagages.

» Nous avons touché une cuisine roulante et des tentes, et nous devons former une colonne volante.

» Nous sommes très mal sous tous les rapports : nourriture, confort et traitement.

» Nous faisons des travaux pénibles. Depuis deux jours, nous bivouaquons sous nos tentes, il fait bien froid; il tombe de la neige tous les jours. Quel temps, et quel triste pays.

» Nous souffrons terriblement du manque de paquets et de lettres, et je ne sais pas si nous recevrons quelque chose ici. D'ici notre retour, que d'événements peuvent se produire!

» L'immensité de ma tendresse pour vous, me donne le courage de supporter toutes ces peines. Toutes ces choses, ne m'apprennent qu'à mieux vous aimer. »

Un autre de nos filleuls analyse sa pauvre âme et c'est à pleurer :

« Depuis si longtemps, dit-il, que nous sommes séparés des nôtres, notre caractère à tous en général s'est sensiblement modifié. Pour un rien nous exultons; c'est je crois surtout la faiblesse qui est cause de cet état nerveux. Il y a déjà pas mal de cas de folie, et si cette guerre doit durer encore un an, ce qui est à supposer, beaucoup d'entre nous rentreront dans un état lamentable. Enfin, il n'y a rien à faire à cela; à la grâce de Dieu! Heureux, ah! bien heureux! ceux qui sont encore dans la patrie tant aimée! Et encore que deviendrions-nous si des personnes charitables, de bonnes chères Françaises, ne venaient à notre secours! »

Quelle mélancolie dans ces lettres écrites l'une en plein mois de mai, sous la neige, l'autre pleine de ce désespoir morne qui va au cœur... Cependant, rassurons nos marraines : sauf dans les camps de représailles où souvent les paquets ne sont pas remis, les envois sont généralement très bien reçus. Une marraine villégiaturant en Suisse dit textuellement ceci :

« J'ai vu plusieurs prisonniers venant du camp de Zwickau et internés actuellement en Suisse : ils disent tous qu'ils recevaient très bien tous les colis et ils ajoutent tous que, sans eux, ils seraient morts. »

Il faut donc songer au grand devoir dont nos marraines ont pris la charge, devoir sacré auquel rien ne doit les soustraire, et qui ne doit trouver sa fin que dans la victoire et le retour de ces soldats.

Disons très vite pour terminer que l'Amérique vient de prendre 95 filleuls, et nous charge très régulièrement des envois à faire... Nous avons même reçu de Mlle Ferrer, et de Mlle Ruérat, de précieuses caisses bourrées de paquets.

Enfin, mentionnons l'envoi collectif délicieux des élèves de Chemin par Passavant qui s'excusent, n'étant pas nombreux dans la classe, et n'étant pas très riches, de ne pouvoir envoyer que 7 francs 50 pour les pauvres prisonniers... Chers petits, s'ils savaient combien leur don est émouvant!... Merci à tous.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Les aveugles de M. Brieux seront contents cette semaine. Ils auront été particulièrement gâtés, et par la section de l'Union des Femmes de France de Diego-Suarez, et par Mme de Sola qui veut prendre à sa charge l'établissement d'un aveugle et à cet effet envoie cinq cents francs, coût prévu pour les achats de matériaux et d'accessoires. Enfin Mlle Joudet, directrice du lycée français de Port-Saïd, nous envoie le fruit d'une collecte

faite par les élèves du lycée auquel elle a joint un mot délicieux portant les vœux de tous ses enfants pour leurs grands frères malheureux — les blessés aux yeux... comme les appelle M. Brieux.

Les sommes totales reçues jusqu'à ce jour ont été de 37,915 francs pour 5,787 brosses.

De bons Toutous pour le Front, s. v. p.

A l'heure actuelle nous avons reçu 161 chiens-soldats. M. Lepel-Cointet est très fier, très heureux de ce succès.

Les Doigts de Fées

Sous le patronage d'honneur de la générale Joffre et de la duchesse de Rohan et sous la protection de Mmes Eugène Simon, Jeanne Paquin, Schwerer, Amic, Guitry, etc., s'ouvrira prochainement une vente de charité permanente qui permettra de mettre sous les yeux du public les travaux d'art des femmes françaises et alliées éprouvées par la guerre.

Elles pourront ainsi vendre leurs œuvres d'une manière anonyme qui ménagera leur légitime amour-propre et trouver un encouragement rémunérateur qui leur sera d'un secours précieux.

Les travaux seront reçus provisoirement le jeudi de 2 heures à 4 heures, 15, boulevard Poissonnière le magasin de vente situé 222, rue de Rivoli, ne pouvant ouvrir que dans quelques jours.

Pour la province, demander le règlement à suivre en s'adressant à Mme Juliette Ferrant, 15, boulevard Poissonnière. Toute demande doit être accompagnée d'une enveloppe timbrée pour la réponse.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

106e LISTE DE SOUSCRIPTION

2e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 5 au 12 août 1916)

M. J. Ferrer, Rio-de-Janeiro, 25 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Un capitaine de la Cie Werms 10 fr. — Marie, 5 fr. — Mme Letellier, Saint-Efflam 5 fr. — Raymond du Boyer de Sainte-Suzanne, 5 fr. — Un Sergent mitrailleur, 1 fr. — M. Favatier 10 fr. — Anonyme, 1 fr. 30. — Mme Papineau Montréal 175 fr. 50. — Mlle Marie Conchez, Buenos-Ayres, 50 fr. — Anonyme P. C., 2 fr. 50. — Mme Artaud, Cognac, 5 fr. — Mme Poast, Tournus, 12 fr. — Mme Duboscq, 10 fr. — Union des Femmes de France. Diego-Suarez, 500 fr. — Mme Girard, Buenos-Ayres 20 fr. — M. René Lauriac, Mostaganem 20 fr. — Mme Heurté, Ile d'Ouessant, 5 fr.

Total général de cette 106e liste...... 872 fr. 30

Reçu d'une fidèle abonnée à Autheuil (pour les orphelins), 100 fr.

(A suivre.)

Journal de l'Université des Annales

Le numéro 14-15 qui vient de paraître, continue l'incomparable collection des conférences faites à l'Université des Annales, par les plus grands écrivains français.

Il contient les conférences suivantes :

Notre Anglicisme du XVIIIe siècle, de M. JEAN RICHEPIN.

Les Embusqués de la Ville... et du Théâtre comique, de M. JULES TRUFFIER.

L'Uruguay et la Femme Uruguayenne, de Mme TERESA SANTOS DE BOSCH.

Il contient en outre, des lettres choisies de Mme du Deffand, Diderot, Voltaire, Montesquieu, etc.;

Une « Méditation sur Lamartine », par Édouard Herriot :

« Résurrection », un acte en vers, de M. Louis Daney;

Des morceaux de musique.

Le tout illustré de 80 gravures, photographies, dessins, autographes.

Le tome 1er (1er semestre) de l'année 1916 vient de paraître; les nouveaux abonnés le recevront broché de suite et, au fur et à mesure de leur publication, ils recevront les 12 derniers numéros de l'année scolaire jusqu'en décembre 1916.

Abonnements à l'année scolaire (24 Nos), 10 francs. Etranger, 15 francs.

Échos de la Guerre

Rien ne faisait prévoir la perte du marquis de Ségur, dont nous donnions récemment le portrait parmi ses confrères, s'empressant au seuil de l'Académie autour d'Anatole France. L'aspect enjoué de son visage n'éveillait pas l'idée de la mort.

La mort est venue pourtant. Elle a frappé cet historien savant et délicat, ce galant homme qui n'avait que des amis et laisse d'unanimes regrets dans le monde des lettres.

Son fin talent l'avait appelé à siéger dans l'illustre Compagnie où deux académiciens de même nom l'avaient précédé.

Le premier est le brillant comte Louis-Philippe de Ségur qui fut maître des cérémonies de Napoléon Ier. Né au milieu du dix-huitième siècle, il avait été le familier du salon de Mme Geoffrin, qui inspira à l'académicien d'aujourd'hui un de ses plus beaux livres : *Le Royaume de la rue Saint-Honoré.* C'est chez la grande bourgeoise directrice de l'opinion que le comte de Ségur se lia d'amitié avec les philosophes. Ce général-diplomate, auquel on doit une sévère *Histoire de Frédéric II*, fut aussi le plus verveux des auteurs dramatiques. C'est pendant son ambassade auprès de l'impératrice de Russie, Catherine II, qu'il fit représenter pour la souveraine les petites pièces qu'il réunit plus tard sous le titre « Théâtre de l'Ermitage ». Il avait autant d'esprit que de bravoure. C'est lui qui dit un jour à l'Empereur, pour s'excuser d'un retard :

— Sire, j'ai un million d'excuses à présenter à Votre Majesté, mais je viens de donner dans un embarras de rois dont je n'ai pu sortir plus tôt... »

Le comte Philippe-Paul de Ségur qui entra à l'Académie française en 1830, est le fils de ce dernier. Comme lui, il commença par écrire des poésies légères et des chansons. Mais, très jeune, il renonça à ces jeux brillants. Tous ses écrits gardent la gravité d'une existence qui fut mêlée à la plus magnifique des épopées. C'est par lui qu'on connaît les horreurs tragiques de cette retraite de Russie à laquelle il participait en qualité de général. Dans sa belle *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, le narrateur est vraiment digne du héros. Cette œuvre, qu'on lit encore avec une émotion poignante, fut, lors de sa publication, la cause d'un duel célèbre entre le général de Ségur et le général Gourgaud.

Le marquis Pierre de Ségur aura ajouté de nouveaux rayons à la gloire littéraire de sa famille. Né en 1853, entré au Conseil d'Etat comme auditeur à l'âge de vingt-deux ans, il ne se voua que beaucoup plus tard à l'art d'écrire. D'heureuses circonstances l'ayant mis en possession des papiers de Mme Geoffrin et de sa fille, la marquise de La Ferté-Imbault, il en tira la matière d'un livre délicieux, *Le Royaume de la rue Saint-Honoré*, qui lui valut de grands compliments. Ce succès l'encouragea à persévérer. Il publia tour à tour *Le Dernier des Condé*, *Le Maréchal de Luxembourg*, surnommé le tapissier de Notre-Dame, à cause de ses fructueuses victoires et des innombrables drapeaux dont il avait orné les murs de la cathédrale; *Mademoiselle de Lespinasse*, *Marie-Antoinette*, enfin, un vaste ouvrage, *Au Couchant de la Monarchie*, qu'il laisse inachevé...

En 1907, l'Académie lui offrit le fauteuil de M. Rousse. Il fut élu le même jour que Maurice Donnay...

Le marquis de Ségur n'était pas moins apprécié comme conférencier que comme écrivain. Les auditeurs de l'Université des *Annales* lui doivent des heures exquises qu'ils n'oublieront pas.

Je citais l'autre jour un joli sonnet-pastiche d'Edouard Herriot. En voici un autre, dans la même note et signé d'un nom également célèbre :

SONNET-COPPÉE

L'autre jour, — et vous m'en croirez si vous voulez
Car un événement simple est parfois bizarre, —
Ayant sous le bras deux paquets bien ficelés,
Je me dirigeais du côté de Saint-Lazare.

Après avoir pris mon billet sans démêlés,
J'entre dans un wagon et j'allume un cigare
D'un sou. Le train — nous en étions fort désolés, —
Etant omnibus, s'arrêtait à chaque gare.

Soudain il siffle et fait halte. Au même moment,
Un monsieur pénétrant dans mon compartiment,
Prend les billets ainsi qu'on ferait une quête;

Et moi, content de voir enfin ma station,
Je remets mon billet sans contestation
A l'employé portant un O sur sa casquette.

JULES LEMAITRE.

Notre abonné, M. Margayan, qui nous le transmet, rappelle que ce charmant morceau a paru dans le premier volume des *Contemporains*.

Remarques reçues du front.

« Dans un récent numéro des *Annales*, M. Jean Richepin faisait remarquer que cet adage de la sagesse antique : *Nil mirari*, est devenu une devise bien française.

» Voici une anecdote prise dans mes notes récentes, qui prouve que votre célèbre collaborateur a parfaitement raison; car, au front, où les raisons de s'étonner ne sont pourtant pas rares, les poilus pratiquent, si je puis dire, le *Nil mirari* d'une façon aussi absolue que possible :

» Un camouflet boche vient d'exploser et a fait effondrer un de nos petits postes d'écoute! Pas de morts. Deux hommes atteints par les gaz; leur état n'est pas grave. Par exemple, des dégâts matériels; beaucoup de terre éboulée!...

» Les poilus sont là, contemplant leur tranchée démolie qui est située tout au plus à 25 mètres des Boches!

» Mais il faut réparer cela. Un gradé commande un homme pour aller veiller dans l'emplacement du petit poste à demi détruit, pendant que les autres travailleront.

» Alors, il s'attire cette réponse plutôt déconcertante :

» — Veiller, travailler, bon! mais on n'a pas encore pris le jus!

» Cet état d'esprit peut, j'en conviens, prêter à certaines critiques, néanmoins il est bien conforme à la conclusion de M. Jean Richepin : « Il n'y a au monde qu'une chose » dont la France s'étonne : c'est que l'Allemagne s'imagine encore qu'elle puisse nous » étonner. »

» RENÉ DARNIS. »

Nous recevons du Royal College d'Osborne (Angleterre), une intéressante communication. M. le professeur L. Lassimonne nous écrit :

« Lord Tennyson, fils du poète-lauréat,

m'exprime le désir que l'original et la traduction suivante des vers francophiles de son père soient connus en France. J'espère que vous voudrez bien leur faire bon accueil dans vos patriotiques *Annales*. Alfred lord Tennyson est l'auteur de l'original anglais dont la troisième strophe a été composée par Lady Tennyson. Ces vers, « inédits jusqu'ici », ont été vendus en Angleterre, le 14 juillet, au bénéfice de la Croix-Rouge française. »

Nous sommes heureux d'ouvrir nos colonnes à ce poème qui exprime, par la plume d'un illustre écrivain, des sentiments que la France sera fière d'avoir inspirés.

FRANCE AND GREAT BRITAIN

Frenchman, a hand in thine!
Our flags have waved together.
Let us drink to the health, of thine and mine,
And swear to be friends for ever.

Our flags together furl'd
Thence forward no other strife
Than which of us most shall help the world,
Which lead a nobler life.

Now pledge we our glorious dead
That rest in their graves together,
Ay! God's best blessing on each dear head.
We swear to be one for ever.

ALFRED, LORD TENNYSON.

SAINTE ALLIANCE

(14 juillet 1916)

Français, prends cette main, une main d'Angleterre,
Car ensemble ont flotté les jumelles couleurs
De ton pays, du mien, pareilles à des sœurs.
Pour boire à nos amours, il suffit d'un seul verre!

Et quand seront ployés nos drapeaux, à genoux,
Jurons que désormais il n'y aura chez nous
Que de nobles rivaux, qu'une même utopie
Et ce double idéal : Honneur! Philanthropie!

Jurons-le par nos morts, pauvres têtes fauchées,
Quelque part endormis dans les rouges tranchées.
Dieu bénissant alors tous les cœurs généreux,
Nous ne ferons plus qu'un au lieu de rester deux!

L. L.

LES BRUITS QUI COURENT

FRATERNITÉ. — Dans une pharmacie proche de la Madeleine, sept heures du soir vont sonner. Entre, très élégant, mais visiblement fatigué, le comte de B..., l'un des membres les plus sympathiques de la colonie sud-américaine à Paris.

Et, quelques secondes après lui, entre un poilu permissionnaire, magnifique dans son uniforme délavé par les pluies, brave type de terrien qui tient assurément la tranchée depuis de longs mois.

Le comte de B... va demander au pharmacien quelque médicament, mais, plus pressé, le soldat dit, avec un franc accent angevin :

— Donnez-moi donc, monsieur, quelque chose pour le mal de tête. Je n'en vois plus clair. Et faut que j'aie mal, vous savez, pour me plaindre.

— Voilà, mon brave, répond le pharmacien en tendant le cachet, et ça ne vous coûtera rien.

L'homme tourne le cachet entre ses doigts. Il est confus de la gentillesse.

— Il faut prendre cela un quart d'heure avant le dîner, lui dit-on encore, tandis que le comte de B... demande un semblable cachet pour lui-même, car c'est la névralgie qui l'a fait, lui aussi, entrer dans l'officine.

— Moi aussi, un quart d'heure avant le dîner? s'enquiert-il.

— Oui, monsieur.

Alors, se tournant vers le poilu, l'aimable étranger :

— Eh bien! mon ami, puisque nous souffrons du même mal et que nous avons à nous guérir dans les mêmes conditions, faites-moi donc le plaisir de dîner avec moi.

C'est ainsi que, vingt minutes plus tard, un héros de l'Argonne, aux rudes mains, et un comte d'au delà des mers, aux ongles en amande, déployaient leur serviette dans un des plus chics restaurants du boulevard.

❀

SOUVENIR. — Au mois de mai 1915, un député pérorait dans le salon de la Paix, près du groupe de Laocoon. Un groupe assez nombreux l'entourait et l'on discutait de *omni re scibili et quibusdam aliis*.

De temps en temps, un homme jeune, modeste et souriant, formulait avec réserve, presque avec timidité, quelques objections. Si mesurées qu'elles fussent, ces ripostes avaient le don d'agacer le parleur. Tout à coup, il n'y tint plus.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous? Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu ici!

Puis, se tournant vers le groupe :

— C'est étonnant, messieurs, ce qu'on rencontre de visages inconnus dans le salon de la Paix, pendant la guerre.

— Monsieur, dit alors l'inconnu, vous êtes fort excusable de ne pas me connaître, vous m'avez si peu vu! Je suis un de vos collègues, le duc de Rohan, député de Ploërmel. Mais je n'ai pas mis le pied à la Chambre depuis la mobilisation.

Et le duc s'éloigna après un salut courtois.

Le député, un instant déconcerté, reprit bientôt son sang-froid et courut après son interlocuteur qu'il rejoignit dans une salle voisine:

— Mon cher collègue, lui dit-il à haute et intelligible voix, me prenez-vous donc pour un mufle?

— Comment cela, mon cher collègue?

— Vous ne m'avez pas même laissé le temps de vous faire mes excuses? Je vous exprime tous mes regrets des paroles inconsidérées que je viens de prononcer.

Le duc de Rohan ne le laissa pas continuer. Cinq minutes plus tard, ils devisaient intimement et paraissaient s'être connus depuis la prime enfance.

❀

LA MENACE. — (Scène notée par un rédacteur du *Souvenir.*) L'adjudant Durolle n'a que vingt-huit ans, mais il a la rudesse du vieil adjudant classique à moustache grise.

Isolé dans un entonnoir, à quelques mètres en avant du parapet, il reçoit un culot de shrapnel qui lui brise la cuisse. De la tranchée on l'entend qui grogne sa souffrance.

— On part vous chercher..., lui crient trois poilus qui, malgré l'ouragan de fer, prétendent sauver leur chef.

Mais une voix furibonde de répondre aussitôt :

— Restez tranquilles, tas d'idiots!... Le premier qui vient, je lui brûle la cervelle!...

Et, jugeant la menace insuffisante à arrêter le dévouement de ses hommes, il tonitrue, après réflexion :

— Et il n'y coupe pas de huit jours!... Et-il-les-fera!

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

UN PSYCHOLOGUE

A Berlin.

La maison de santé que dirige le docteur Muhlhaus.

Le domestique apporte une carte au docteur.

MUHLHAUS, lisant. — *« Dolorès »... Faites entrer cette dame...*

LE DOMESTIQUE. — *Ce n'est pas une dame, docteur, c'est un monsieur...*

MUHLHAUS. — *Ah ?... Alors, faites entrer aussi...*

RICHARD TOPF, entrant. — *Docteur, je vous présente mes hommages...*

MUHLHAUS. — *Asseyez-vous donc, monsieur Dolorès... Il me semble que votre nom ne m'est pas inconnu... Je crois l'avoir vu souvent...*

TOPF, souriant. — *Je suis, en effet, assez répandu dans les romances espagnoles...*

MUHLHAUS. — *Et aussi, n'est-ce pas, dans les journaux et sur les murs... « Dolorès », agence de naturalisation pour tous pays...*

TOPF. — *En effet : c'est moi Dolorès... Mais mon véritable nom est Richard Topf. Après avoir songé à entrer dans l'industrie et dans l'administration, j'ai eu l'idée de fonder « Dolorès », estimant qu'après les événements actuels, il nous sera à peu près impossible, sauf en Bulgarie, de nous présenter à l'étranger sous notre nationalité...*

MUHLHAUS. — *Vous devez être accablé de besogne.*

TOPF. — *Surmené et excédé. Toujours accomplir les mêmes formalités, rien n'est plus fastidieux... C'est pourquoi je me présente chez vous.*

MUHLHAUS. — *Et « Dolorès » ?*

TOPF. — *Je la vendrai... Vous verrez que je ne vous serai pas inutile.*

MUHLHAUS. — *Je n'ai besoin de personne, monsieur.*

TOPF. — *Docteur, je ne veux rien vous dire de désagréable..., mais vous vous trompez.*

MUHLHAUS. — *Plaît-il ?*

TOPF. — *Je connais vos clients les plus notoires... Or, entre nous, il ne semble pas que vous ayez obtenu une amélioration sensible dans leur état!*

MUHLHAUS. — *Est-ce que ça vous regarde ?*

TOPF, calme. — *Non, mais vous n'en commettez pas moins, en ce qui les concerne, l'erreur évidente de les traiter par des remèdes qui n'ont aucun rapport avec leur mal : soigner leurs manies par des douches, des procédés mécaniques, c'est traiter la bronchite par la trépanation, et la gastralgie par une pommade contre les pellicules !*

MUHLHAUS, sardonique. — *Et vous avez sans doute, vous, monsieur, une autre méthode à me proposer ?*

TOPF. — *Oui, docteur, et qui donnerait des résultats surprenants : j'appliquerais à chaque cas un traitement moral approprié...*

MUHLHAUS. — *Ah ! vous êtes psychologue ?*

TOPF. — *Si vous voulez !*

MUHLHAUS. — *Et vous espérez des résultats ?*

TOPF. — *Comme je vous l'ai dit, surprenants...*

MUHLHAUS. — *Mais en supposant que je vous prenne avec moi, je ne puis d'emblée vous créer une situation...*

TOPF. — *Nous ne signerons qu'après la réussite. Jusque-là, à l'essai, avec un titre quelconque : directeur adjoint, par exemple...*

MUHLHAUS. — *Sans appointements, n'est-ce pas ?*

TOPF. — *C'est entendu. Toutefois, je vous demande de bien vouloir, si possible, me verser maintenant dix marks.*

MUHLHAUS. — *Pourquoi ça ?*

TOPF. — *Pour la consultation.*

GABRIEL TIMMORY.

Les Livres

La Femme et la Guerre, par Henry Spont

D'excellents esprits se préoccupent, dès à présent, des conséquences à longue portée de la guerre sur toute notre vie sociale. Il n'est pas douteux, en effet, que celle-ci demeurera profondément troublée longtemps après que le canon se sera tu et qu'un ordre de choses nouveau se créera lentement, irrésistiblement, par la force des circonstances. Le retour pur et simple à ce qu'on considérait comme l'état normal avant le 2 août 1914 est une impossibilité. Après cette tragique crise d'humanité, où tant d'énergies précieuses se sont brisées et où tant d'autres, qu'on ne soupçonnait point, se sont révélées, le monde ne saurait redevenir ce qu'il a été. Par les millions d'existences sacrifiées, les brusques changements de fortune et l'effort d'organisation dont nous avons appris l'impérieuse nécessité, nous serons demain très différents de ce que nous étions hier. Qu'on le veuille ou non, nous touchons à une grande étape de l'évolution. Dans tous les domaines, on a le sentiment très net d'une ère nouvelle, d'un de ces éternels recommencements de l'effort humain par lesquels, de période en période, s'affirment et se complètent les sociétés, et qui donnent à chaque époque leur caractère et leur physionomie propres. Dans l'histoire, on datera de la guerre des nations une façon d'être, de vivre et de penser, comme nous datons d'autres façons d'être, de vivre et de penser de la Renaissance et de la Révolution.

Un des plus graves problèmes posés dès maintenant est celui de la condition nouvelle de la femme. Que seront nos sœurs et nos filles dans la société en formation? Comment des circonstances indépendantes de leur volonté et de la nôtre, impossibles à prévoir et auxquelles on n'a pu se préparer utilement, réfléchiront-elles sur les destinées des êtres chers dont la faiblesse est faite surtout des erreurs de notre amour? Quand tout le bilan de la guerre aura été établi, quand on aura compté les morts et déblayé les ruines, on constatera que la femme est la grande victime de la plus effroyable des luttes entre les hommes.

M. Henry Spont a consacré un livre tout à fait remarquable à *La Femme et la Guerre*, et il y pose le problème dans toute son angoissante ampleur.

Dans toutes les familles, on devrait le lire et le méditer, car on y trouvera définies avec clarté leurs préoccupations au sujet de ce que l'avenir réserve à nos filles; on y verra nettement précisées les conséquences des fautes commises par l'excès de tendresse et d'orgueil maternel. Jamais on ne dira assez quel rôle admirable fut celui de la femme pendant cette guerre; comment elle stimula la vaillance des hommes par les plus nobles gestes de pitié et de charité, et comment son courage fut la part la meilleure peut-être de cette force morale qui a permis de « tenir », quand « tenir » était la condition première de la victoire. Dans les services publics, dans les usines et aux champs, les femmes ont accompli des miracles, et il y aurait une injustice monstrueuse à ne point reconnaître, la paix revenue, toute la valeur de leur collaboration en leur déniant encore systématiquement les aptitudes naturelles dont elles ont fourni tant de preuves.

Beaucoup d'idées qui avaient cours avant la catastrophe européenne se trouveront singulièrement modifiées à cet égard. Il ne s'agit plus ici de ce féminisme théorique, si discuté et si discutable, par lequel on risquait, avec les meilleures intentions du monde, de distraire la femme de sa mission naturelle pour l'opposer à l'homme dans tous les domaines de l'activité. L'ère du « suffragettisme » est close, mais celle du féminisme pratique commence, parce qu'il s'agit de résoudre loyalement, par nécessité sociale, un de ces problèmes qu'on n'écarte point par de subtiles formules politiques.

Les veuves et les orphelines de la guerre, arrachées du milieu où elles vivaient grâce au travail de l'époux et du père, devront se débattre seules contre les difficultés de l'existence. L'appui qu'elles trouveront auprès de l'État et de la famille ne les sauvera jamais complètement. M. Henry Spont nous trace un tableau très complet de la condition faite aux femmes et aux filles des héros tombés : celles qui sont pourvues de fortune continueront à vivre de leurs rentes, et celles qui, dans la masse du peuple, avaient l'habitude du travail, reprendront courageusement leur tâche. Mais les autres, toutes les autres, dont l'aisance était faite des gains du mari et père disparu, qui furent éduquées exclusivement en vue du mariage, auxquelles on n'apprit aucun métier, qu'on ne prépara par aucune instruction spéciale à une véritable carrière, que deviendront-elles?

Là est la question angoissante. Et elle ne se pose pas seulement pour les victimes directes de la guerre, mais encore pour toutes les jeunes filles en général. M. Arthur Girault, professeur à l'Université de Grenoble, a démontré, dans une étude récente, que l'équilibre qui existait antérieurement entre les sexes et les âges étant rompu, la femme, condamnée au célibat, remplira peu à peu une foule de rôles qu'elle ne songeait pas jusqu'ici à disputer à l'homme. C'est l'évidence même, mais pour qu'elle puisse y prétendre et s'y maintenir, toute son éducation est à refaire; mieux, toute notre conception de sa mission sociale est à reprendre. Les idées développées par M. Henry Spont dans cet ordre méritent la plus sérieuse attention. Il s'élève contre le principe qui a prévalu jusqu'ici que seul l'homme doit travailler; il veut qu'à la « valeur » que représente l'homme, on associe équitablement la « valeur » que logiquement devrait représenter la femme. Si le père ayant peiné de longues années durant pour constituer une dot à sa fille avait consacré la même somme à lui faire entreprendre des études devant lui permettre l'exercice régulier d'une profession assurant son existence, n'eût-il pas agi plus sagement? Au point de vue du mariage, la femme capable de subvenir à ses besoins par le travail, ne représente-t-elle pas pour le ménage la même « valeur » que celle pourvue d'une dot? Encore est-il à remarquer qu'elle offre infiniment plus de garanties pour la pleine sécurité de l'avenir.

M. Henry Spont soutient, non sans raison, que la femme occupe dans la société une situation anormale et qu'on lui attribue un rôle quasi impossible : le mariage, qui lui est assigné comme but unique, ne dépend pas d'elle, et quand les circonstances ne lui permettent pas de l'atteindre, on ne lui accorde, en guise de juste dédommagement, aucun moyen de se mouvoir seule dans le monde et d'y occuper la place qui lui revient de droit. Elle est toujours condamnée à vivre en tutelle, mais cela ne la garantit pas nécessairement contre tous les périls, car ses parents disparaissant avant elle, et le mari attendu ne se présentant pas, qui la protègera? La conclusion s'indique d'elle-même : la femme ne trouvera réellement l'indépendance que par le travail. Or, pour acquérir cette indépendance, pour qu'elle soit en mesure de vivre au besoin de son travail, il faut la préparer aux luttes de l'existence dans les mêmes conditions où on y prépare l'homme.

Le principe est certainement juste, car la première condition de l'égalité est évidemment dans l'équilibre parfait au point de départ. Mais M. Henry Spont fait erreur, semble-t-il, quand il rattache systématiquement ce principe à des revendications féminines d'ordre essentiellement politique. Croit-on vraiment que le droit de vote, par exemple, favoriserait sincèrement l'émancipation de la femme dans le sens profond de cette formule? Ce qui est essentiel, c'est de déterminer pratiquement une meilleure adaptation de la femme aux conditions nouvelles d'existence qui lui sont faites, de la préparer utilement à toutes les tâches qui peuvent être les siennes, de l'élever en consciente dignité par son propre effort. Ceci doit être l'œuvre des parents, et c'est pourquoi M. Henry Spont a eu raison de dédier son livre « aux mères françaises », car c'est d'elles surtout que dépend le sort des femmes de demain.

ROLAND DE MARÈS.

Nous avons le plaisir d'annoncer que le Père Sertillanges va nous donner une série d'études que nos lecteurs accueilleront certainement avec une fervente sympathie. Elles auront pour objet :

LES CATHÉDRALES

Qui donc pourrait mieux parler des cathédrales de France que celui dont la grande voix les a emplies si souvent? Et puis le moment n'est-il pas bien choisi pour méditer sous les voûtes des temples qu'ont outragés les Barbares? Notre éloquent collaborateur saura interroger ces vieilles pierres et nous dire avec émotion leurs secrets.

Des gravures en taille-douce reproduiront les plus beaux modèles d'architecture religieuse dont il sera fait mention au cours des articles.

A. B.

PHILINTE

Philinte est assis dans son cabinet et contemple sur sa table une liasse de papiers. Par moment, il a des gestes de colère. Alceste entre souriant. Philinte ne répond même pas au sourire de son ami.

ALCESTE, *étonné.* — Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

PHILINTE. — Laissez-moi, je vous prie.

ALCESTE. — Ah! Ah! Les rôles sont renversés, aujourd'hui! Pour une fois que je suis d'une humeur agréable, c'est vous qui paraissez de méchante humeur.

PHILINTE. — En effet, vous avez l'air tout guilleret.

ALCESTE. — Guilleret, n'est pas le mot, et peut-on être guilleret en ces temps-ci? Mais je viens de voir un poilu, mon neveu qui est venu en permission et qui m'a raconté des choses admirables. Alors, je suis tout plein d'espérance et de foi. On les aura, Philinte, on les aura! Comprenez-vous ce qu'il y a dans ces trois mots? Mais qu'avez-vous?

PHILINTE. — J'ai des Sao-Pedro, Alceste... comprenez-vous ce qu'il y a dans ces quatre mots?

ALCESTE. — Des Sao-Pedro?

PHILINTE. — Oui, hélas! des obligations des Chemins de fer de Sao-Pedro.

ALCESTE. — Et alors?

PHILINTE. — Vous voyez bien cette liasse? Cela vous représente cent obligations que j'ai payées quarante-cinq mille francs. A l'heure actuelle, tout ce papier ne vaut pas un sou.

ALCESTE. — Vous exagérez.

PHILINTE. — Plus rien, vous dis-je. Franchement il est bon à mettre au cabinet.

ALCESTE. — Ne faites pas cela! gardez-les, quand ce ne serait que pour la gravure. La gravure est charmante : un ingénieur montre des plans à une femme magnifique qui symbolise, j'imagine, la République de Sao-Pedro; du haut de son cheval, un conquistador regarde la scène, en souriant avec bonté. Il y aurait une jolie étude à faire sur les illustrations des valeurs mobilières.

PHILINTE. — J'admire que vous puissiez plaisanter.

ALCESTE. — Plaie d'argent n'est pas mortelle et vous n'êtes pas ruiné pour cela. Mais comment se fait-il? Vous n'aviez donc pas pris vos renseignements?

PHILINTE. — Si fait! Ils étaient excellents. Une affaire superbe, inouïe..., un Etat neuf, d'une richesse minière incomparable..., des villes qui s'étendaient sans cesse, toujours vers l'Ouest!... des vaisseaux qui partaient tout seuls, chargés d'or, d'argent, de pierres précieuses. Il ne manquait qu'un réseau de chemins de fer.

ALCESTE. — Je connais votre cœur; vous avez voulu donner une maille du réseau.

PHILINTE. — Je n'ai rien voulu du tout. C'est le hasard ou, plutôt, le malheur qui a voulu que j'aie connu, à l'époque de l'émission, un personnage qui faisait partie du consortium de banquiers chargés de trouver de l'argent en France pour cette entreprise.

ALCESTE. — Et vous avez écouté ce Sortium?

PHILINTE. — Il s'appelait Vogelsturm. Je le rencontrais dans les meilleures sociétés...

ALCESTE. — Vous n'en fréquentez pas d'autres...

PHILINTE. — Un soir, après dîner, dans une maison des plus fermées, Vogelsturm s'approcha de moi et, brusquement, me demanda si je voulais faire un placement avantageux.

ALCESTE. — Avantageux pour lui! Vous ne saviez donc pas que ce Vogelsturm était boche.

PHILINTE. — Je l'ai su depuis..., mais, en 1910, avant la guerre, pouvais-je me douter?

ALCESTE. — Evidemment..., pourtant, rien que le nom...

PHILINTE. — Il trompait bien son monde, allez; je l'ai entendu un jour parler allemand... avec un fort accent français!

ALCESTE. — Ça ne m'étonne pas..., raison de plus pour vous méfier.

PHILINTE. — Enfin savez-vous ce que j'ai appris ce matin? C'est que, non seulement la maison Vogelsturm et Söhne de Hambourg était émettrice de l'emprunt, mais qu'aux termes d'un contrat ignoré des souscripteurs, cette maison avait été instituée comme *trustee*, c'est-à-dire comme représentant collectif des obligataires..., vous me suivez?

ALCESTE. — Difficilement, mais j'y arrive.

PHILINTE. — Or, en 1914, la Compagnie des Chemins de fer de Sao-Pedro était en faillite, à la suite de graves malversations dans la gestion.

ALCESTE. — Ces choses-là se sont vues déjà..., elles se reverront encore!

PHILINTE. — Et comme, à cause de la guerre, nous autres obligataires français, qui sommes de beaucoup les plus nombreux, nous n'avions aucun moyen d'agir sur le *trustee* allemand, la liquidation a été activée et une autre société a été constituée qui a tout simplement radié l'hypothèque des obligations..., de sorte que nous n'avons plus entre les mains que des chiffons de papier.

ALCESTE. — Encore.

PHILINTE. — Que dites-vous de ça? Radier l'hypothèque des obligations. Quelle abomination!

ALCESTE. — C'est une atrocité allemande... dans l'ordre financier.

PHILINTE. — Je ne vous trouve pas suffisamment indigné...

ALCESTE. — Croyez bien que...

PHILINTE. — Enfin, vous n'êtes pas hors de vous!

ALCESTE. — Pas tant que vous, évidemment, mais je n'ai point non plus les mêmes raisons. D'abord, Philinte, je ne suis pas fâché de constater que certaines choses peuvent vous faire sortir de votre indulgence souriante. Et puis, si vous me poussiez un peu, je vous dirais que si vous êtes volé, ma foi, vous ne l'avez pas volé.

PHILINTE. — Doux ami! Et sur quoi basez-vous cette consolation?

ALCESTE. — Rappelez-vous, en 1910 précisément, j'ai désiré vous intéresser aux projets d'un de mes amis qui désirait exploiter des gisements de bauxite aux environs de Toulon. En vain je vous informai que la bauxite était un minerai de l'aluminium et que les Allemands guettaient ces gisements. Mon ami était un jeune ingénieur, intelligent, actif, honnête; j'en répondais comme de moi-même. Seulement il était Français, il s'appelait Durand, et les gisement en question étaient en France. On pouvait se rendre sur les lieux, constater qu'il y avait là une longue étendue de belle terre rouge. Mais vous êtes de ceux pour qui tout minerai que la main peut atteindre est un rêve. Il est dans notre nature, en France, de ne pas tirer parti de nos richesses naturelles. Enfin, vous n'avez pas marché. Vous m'avez répondu avec beaucoup d'esprit que jamais l'avenir de l'aluminium ne vous avait paru aussi sombre; qu'un capitaliste sérieux ne pouvait s'intéresser à un métal aussi léger et que vous seriez encore plus léger que l'aluminium si vous commanditiez un homme qui, s'occupant de bauxite, ne s'appelait même pas Philimon, mais Durand. D'ailleurs, vous n'êtes pas le seul : la plupart des amis à qui je me suis adressé m'ont fait des réponses analogues. Et, deux mois avant la guerre, Durand me racontait que les Allemands continuaient leurs efforts pour s'emparer des gisements qu'ils pouvaient trouver dans notre beau pays. Il entre beaucoup d'aluminium dans la construction des zeppelins.

PHILINTE. — Je ne savais pas!

ALCESTE. — Faites l'examen de votre conscience, c'est-à-dire de votre portefeuille, Philinte. Avez-vous jamais prêté de l'argent à l'Etat? Vous estimiez qu'il ne vous donnait pas un taux assez élevé. Avez-vous jamais aidé un industriel entreprenant et ingénieux? Etes-vous jamais venu au secours d'une belle invention? Mais vous aimiez les valeurs lointaines, exotiques, et gaies surtout..., c'était votre mot..., des valeurs gaies! Et, pourtant, je ne vous vois pas rire devant cette liasse de Sao-Pedro.

PHILINTE. — Il n'y a pas de quoi rire, quand on perd quarante-cinq mille francs!

ALCESTE. — Non, il n'y a pas de quoi rire, Philinte, surtout si l'on songe combien de bonnes œuvres on pouvait faire avec cet argent. Croyez-vous que cet argent, par exemple, n'eût pas été plus utile à votre pays, en obligations de la Défense?

PHILINTE. — Je ne savais pas, Alceste, je ne savais pas.

ALCESTE. — Vous ne saviez rien, Philinte, c'est une justice à vous rendre.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française

Lloyd George intime

En retraçant chaque semaine l'histoire de la guerre on vous a dit la part qu'y a prise Lloyd George. On loue plus haut son action, son éloquence... Je voudrais esquisser un portrait familier de ce personnage considérable, montrer ce qu'il fut et ce qu'il est, dans les moments où les soucis de la vie officielle lui laissent quelque répit. La connaissance qu'on a de l'homme privé, corrige et complète l'image que l'on se fait de l'homme public.

Né parmi le peuple, fils d'un instituteur de village, dénué d'argent, contraint de pourvoir dès l'adolescence à ses besoins matériels, Lloyd George n'a point passé par Oxford ou Cambridge. Après des études rapides, il exerça la profession de *sollicitor* (notaire et avoué) dans un coin perdu de sa province. Il n'appartient donc ni à l'aristocratie de la naissance comme M. Balfour, ni à celle de la fortune comme Chamberlain. Il ne rougit point de la modestie de ses origines. Et il est fier d'être Anglais. Mais entendons-nous bien, plus que sa grande patrie — l'Angleterre — il aime sa petite patrie, — le Pays de Galles. Celte d'origine, possédant par atavisme les qualités et les défauts de cette race, il ressemble à nos Bretons ; il a leur ténacité, leur patience et leur humeur combative. Sa « tête carrée » ne craint pas la lutte, elle s'échauffe promptement, s'ouvre aux idées d'avant-garde. Le démocrate Lloyd George, député à 27 ans (1890), se mêle avec ardeur aux querelles politiques qui déchirent le royaume. Antiimpérialiste, plébéien, révolutionnaire, implacable adversaire des riches *landlords*, des conser-





1. M. et Mme Lloyd George campés dans le [illegible], montagne de la chaîne Snowdonienne. — 2. M. Lloyd George et sa fille Megan, dans le jardin de la villa de Folkestone.

vateurs, des capitalistes, il devient l'âme de l'opposition. Il jette à la face de Chamberlain, instigateur de la campagne sud-africaine, cette phrase terrible et demeurée fameuse : « Plus l'Empire s'étend, plus les Chamberlain soumissionnent ». Il poursuit son ennemi jusqu'à Birmingham ; il ose l'attaquer devant des partisans fanatiques, prêts à se faire tuer pour lui. Un policeman le sauve de leur fureur en lui prêtant son uniforme et son casque.

Ces aventures, divulguées par les journaux, accroissent la popularité de Lloyd George. Les Gallois le réélisent en 1906 et chantent sous ses fenêtres le vieil hymne électoral de Carnarvon, adapté aux circonstances :

« Hurrah ! Hurrah ! nous voulons livrer bataille — Hurrah ! Hurrah ! nous chasserons sir John (le candidat conservateur) — Le grand jeune homme triomphera ; il gagnera la journée ».

Le « grand jeune homme » est en réalité un petit homme très vif, spirituel, malicieux, plein d'entrain et doué d'une activité exceptionnelle. Il se spécialise au Parlement dans l'étude des questions économiques ; il y acquiert et y affirme une telle compétence que le roi lui confie le portefeuille du Commerce *(Board of trade)*. Sur ce terrain,





Lloyd George, soutenu par une majorité qui s'associe à toutes ses hardiesses, manœuvre avec une habileté supérieure. Il s'efforce de réconcilier l'ouvrier et le patron, de prévenir les grèves, d'atténuer la rigueur des lock-out. Rude besogne, où il dépense des trésors d'ingéniosité, de souplesse et de vigueur. Ces succès le rendent indispensable. Il monte en grade. Le voici chevalier de l'Échiquier. Il gère les finances de sa Gracieuse Majesté et s'évertue à combler l'énorme déficit du budget. Quatre cents millions sont nécessaires. Il les demande à ceux qui possèdent. Il taxe à revers de bras les gros propriétaires fonciers, la noblesse richissime que la chambre des Lords essaie de protéger contre des assauts sans cesse renouvelés. Le ministre crible d'épigrammes acérées, et quelquefois triviales, ses contradicteurs. Au vote hostile de la

1. M. Lloyd George au cours de la promenade de 7 milles qu'il fait à pied chaque jour, avant de gagner la gare où il prend le train qui le mène à Londres.
2. M. Lloyd George cause avec son vieil ami John Jones, propriétaire de la ferme de [illegible].





chambre haute qui a repoussé son budget, il répond par ces paroles facétieuses qui donneront une idée de son humour : « Je ne viens pas ici pour prêcher une oraison funèbre. Je n'ai pas à enterrer ou à exalter le budget. Je ne dirai qu'un mot : Il est mort... Nul n'apprécie ses mérites plus que moi-même, son auteur. *Rires*. Mais nous avons maintenant à emprisonner son assassin, cette classe d'hommes égoïstes que la Providence a comblés. » La foule applaudit...

Ne croyez pas cependant que ce radical austère mène l'existence d'un ascète. Il cultive les sports. Il fait, ou plutôt il faisait avant la guerre, du *camping*, du *footing*. Il assure par l'hygiène, l'équilibre de sa santé physique et morale : *Mens sana in corpore sano*. Nos gravures le représentent pêchant à la ligne, couchant sous la tente, jouant au golf, jouissant, en bon père de famille, des délices d'une vie naturelle, saine et confortable. Mais s'il ne repousse pas les félicités terrestres, il désire que les plus pauvres de ses compatriotes puissent les connaître un jour. Il travaille dans ce but. Il est altruiste. Il est sensible. Il est l'ami sincère des petites gens. Ceux-ci lui vouent une gratitude infinie, et sont heureux de subir son autorité. Lorsque parlant au nom de la patrie il leur a indiqué ce qu'il attendait d'eux, presqu'aucun n'a résisté à sa voix impérieuse et persuasive. Lloyd George, ministre de la Guerre, est aujourd'hui le chef de deux immenses armées, l'armée des soldats qui refoulent l'Allemand, l'armée des prolétaires qui procurent aux combattants le moyen de vaincre...

ADOLPHE BRISSON.

1. M. Lloyd George et ses enfants pêchant à la ligne dans la rivière Dwyfor, à Criccieth. — 2. M. Lloyd George sportsman.



Composition de LEVEN et LEMONIER.

L'HÉR



QUE DÉFI

« Le lieutenant X... tomba, mortellement frappé, au cours d'une attaque. Ses hommes ne voulant pas abandonner ses dépouilles, l'enterrèrent et lui rendirent les honneurs, debout, sur la crête de la tranchée, face à l'ennemi !... »



Le flot des prisonniers autrichiens traversant une petite ville de Galicie.

SUR LE FRONT RUSSE





1. Dans les tranchées. — 2. Un jeune soldat russe dicte à l'interprète une lettre destinée à sa marraine française.

LES RUSSES COMBATTENT EN FRANCE





1. Le général Cadorna au milieu de ses Alpins. — 2. Une pièce d'artillerie lourde dans un village de la haute montagne.

Clichés de la Section photographique de l'armée italienne.

L'OFFENSIVE ITALIENNE

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE

La grande bataille européenne se poursuit à l'avantage des Alliés. Leur cercle se resserre chaque jour davantage autour des empires du Centre. Ni la grande victoire russe, ni celle de l'Italie, ni la poussée franco-anglaise ne s'arrêtent. Tandis que les vaillantes troupes italiennes marchaient de la conquête de Gorizia à celle du Carso et progressaient à la fois vers Laybach et Trieste les magnifiques armées russes enlevaient Stanislau, forçaient définitivement l'entêté Bothmer à la retraite, et sur ses talons mêmes menaçaient Lemberg. Du 1er au 11 août elles avaient capturé plus de quatre-vingt mille hommes, portant ainsi à trois cent soixante mille, le chiffre colossal de leurs prisonniers en neuf semaines. Sur l'Isonzo, le général Cadorna et le duc d'Aoste prenaient de leur côté quinze mille soldats au général Boroevic, et c'était là autant de divisions qui disparaissaient du dispositif ennemi.

C'est en vain que l'Allemagne impose à la Turquie, contre un prêt de soixante-quinze millions, l'envoi d'un corps d'armée pour renforcer l'armée du hongrois Kœvess dans les Carpathes. C'est en vain que, pour se procurer des soldats, elle joue l'exécrable comédie d'une restauration de la Pologne. Cette autonomie d'imposture sera inutile. Jamais les Polonais ne marcheront de cœur avec leurs bourreaux de Posnanie. Comme le dit *Le Temps*, dans un maître article : « L'unité polonaise ne se fera pas par la Prusse, mais contre elle. Il n'y a pas d'opposition entre une Russie victorieuse et une Pologne nationale. Il y a une opposition irréductible entre une Prusse intacte et une Pologne autonome. La constitution préparée à Berlin, ne profiterait qu'à Berlin. » Cette restauration dérisoire est sur le chantier depuis l'occupation de Varsovie, et l'on se souvient que, dans ses multiples randonnées sur le front oriental, le kaiser esquissa à ce sujet un premier scénario. Une prétendue délégation de paysans et de nobles polonais vint lui témoigner d'un ardent désir d'avoir l'un de ses fils pour souverain si le royaume de Pologne était restauré. L'affaire en était restée là. La maison de Habsbourg ne se prêtait que médiocrement au jeu allemand. Mais on est tenace à Berlin, et la pièce, après des allées et venues de von Jagow et du comte Andrassy, paraît au point. L'Austro-Allemand espère que des légions de soldats se lèveront immédiatement pour la défense du sol polonais contre les armées victorieuses du tsar. C'est là, on le répète, un calcul aussi faux qu'odieux, le paravent d'un enrôlement forcé. Il peut y avoir une légion de mercenaires polonais, et le sacrilège est déjà suffisant. Les mânes de Kosciusko et de Mickiewicz, n'en permettront pas un plus grand, celui d'une Pologne luttant avec l'Allemagne, avec l'Autriche, contre la liberté du monde, contre cette liberté que la France eût voulu lui donner, et pour laquelle, elle-même, a tant lutté.

SUR LA ROUTE DE LEMBERG

Qu'il ait voulu donner le temps aux états-majors austro-allemands, à Hindenburg, de préparer de nouvelles lignes de défense ou qu'il ait si longtemps tenu sur la Strypa et le Koropiec par simple entêtement, le comte Bothmer a dû se replier devant la stratégie supérieure du général Broussiloff. La manœuvre de nos Alliés, des marécages du Pinsk aux Carpathes, est, en effet, un chef-d'œuvre de stratégie. Inspirée des principes napoléoniens qu'il ne faut jamais attaquer de front, un adversaire que l'on peut tourner, cette manœuvre visait à l'enveloppement de l'aile droite austro-allemande, et consistait à refouler l'armée autrichienne sur les Carpathes, à contenir ses débris, puis à tourner le front allemand proprement dit, tout en menaçant Kovel et Brest-Litovsk. Et elle s'est exécutée de point en point, par coups d'épaule successifs des armées Lescha, Kalédine, Sakarow, Tcherbatchew et Letchitsky, par poussées alternées du Styr sur le Stokhod et du Sereth sur le Dniester et la Lipa. Jour par jour, depuis le 4 juin, le front russe n'a cessé d'avancer de Rowno sur Loutsk et Doubno, de Kremenetz sur Brody, de Tarnopol sur Brezany, de Czernowitz sur Kolomea, Kuty et enfin Stanislau, dont la chute devait être décisive et a fait tomber tout le dispositif de la droite ennemie. Jusque-là, l'armée Bothmer avait pu se maintenir de la Strypa et du Koropiec au Dniester. Mais en quatre jours, elle se vit débordée sur ses ailes, coupée de la moitié de son ravitaillement, exposée à perdre son avance sur l'armée Sakarow. Tandis, en effet, que celle-ci la manœuvrait à l'ouest du Sereth, l'armée Tcherbatchew la menaçait au nord du Dniester, et l'armée Letchitsky au sud du grand fleuve galicien. Successivement, les bataillons russes dépassaient les confluents du Koropiec et du Dniester, celui de la Zlota-Lipa, et la retraite s'imposait sous peine d'enveloppement. Les trois grands groupes russes la suivent dans sa retraite vers Lemberg qui est leur objectif géographique : l'un marchant parallèlement au chemin de fer de Brody à Lemberg, le second en chevauchant les affluents du Dniester, le troisième entre ce fleuve et les Carpathes, et cela sans qu'on vît se dessiner là où vers Kovel qu'Hindenburg se promet de défendre à tout prix, la réplique à la Tannenberg pompeusement annoncée à Berlin. Le vieil homme de guerre n'a pas trop de toute son habileté car le général Roussky, le premier vainqueur de Lemberg, rentre en scène.

Si continue qu'elle fût, la marche de nos alliés n'allait pas, d'ailleurs, sans prudence. La petite mésaventure qui leur survient en Asie ne saurait être, en effet, perdue pour eux. Les trois colonnes qui, par les couloirs du plateau de l'Iran, gagnaient les plaines de la Mésopotamie, Diarbekir, Mossoul, Bagdad, prises, à une longue distance de leur base, dans une attaque générale des Turcs, ont dû rétrograder, abandonner Mouch, Bitlis et par répercussion, repasser les défilés de Zagros, évacuer Kermanchah et Hamadan.

DE GORIZIA AU CARSO

Les Italiens ne restent pas davantage sur leur grande victoire de l'Isonzo. Les Autrichiens attribuent la chute de Gorizia à la supériorité seule des forces et de l'artillerie italiennes, quand elle est, au contraire, le résultat d'une stratégie supérieure, d'un emploi judicieux de la manœuvre par lignes intérieures. Le général Cadorna eut le grand art de désorganiser rapidement le commandement ennemi. D'autre part, le général Boroevic s'attendait à une irruption des troupes italiennes entre Larinzia et Campionuzza, alors que son adversaire jeta ses troupes devant Vipacco, là où l'Isonzo, aussi peu profond que peu rapide, permettait le passage à gué. Et quand les Autrichiens se reconnurent joués, il était trop tard : les brigades de Casale et de Pavie avaient traversé le fleuve, et le comte de Turin jetait sa belle cavalerie dans le sillon de Vipacco et précipitait une défaite que les bersagliere du duc d'Aoste avaient magnifiquement commencée.

Les bulletins autrichiens donnent également la chute de Gorizia comme une simple « égratignure d'épine ». Mais ,quoi que dise l'auteur de ces bulletins, le maréchal von Hoeffer, cette égratignure s'élargit, se fait blessure. Sans s'arrêter, en effet, à ces premiers et cependant magnifiques lauriers, le général Cadorna a lancé ses troupes sur le plateau de Doberdò, séparé du Carso par le fossé



du Vallone, puis sur le Carso lui-même, dont elles ont emporté un nouveau et important palier, c'est-à-dire les positions de Nadlogen et de Debeli. La ligne de résistance autrichienne s'oriente du nord au sud-ouest et passe par le mont Gabriele et le Bersaglion. Le Gabriele est un peu la porte de Laybach et Cadorna n'est pas homme à broncher devant elle.

En attendant, le roi Victor-Emmanuel adresse à ses troupes ce remerciement superbe :

« Grâce à vous la patrie joyeuse accueille Gorizia dans son sein; grâce à vous un nouveau et grand pas a été fait sur le chemin ardu et glorieux qui vous conduira à l'achèvement de nos saintes aspirations. »

Les critiques militaires ennemis se montrent inquiets de savoir où tend l'offensive italienne; et l'opinion viennoise elle-même ne cache pas ses appréhensions. C'est ainsi que la *Nouvelle Presse Libre* demande à l'Allemagne d'« intervenir sur le front italien », d'arrêter la débâcle, la défaite dont la lâche destruction par les avions tudesques de Santa Maria Formosa, l'une des cent merveilles de Venise, est l'aveu.

LA PRISE DE MAUREPAS

Nos troupes participent, dans une belle mesure, au bilan victorieux de l'Entente. Leur avance sur la Somme, méthodique, sûre, et qu'un journaliste américain compare à

un gigantesque et multiple marteau de forge capable de frapper des coups irrésistibles à tout endroit et à tout moment, a été, dans la journée du 12 août, couronnée par l'occupation, sur six kilomètres, de la troisième position allemande constituée, entre Guillemont et Péronne, par le bourg de Combles, le village de Maurepas et Cléry. Les journées précédentes leur avaient permis d'en nettoyer l'avant-ligne devant Cléry et Maurepas, celui-ci grosse agglomération de fermes organisées défensivement, ainsi que le cimetière et l'église. Et l'on sait ce que cela veut dire : des tranchées, des abris souterrains, profonds souvent de plus de trente mètres, des multiples fortins. Le morceau était de taille; mais, en un magnifique élan, après une longue préparation d'artillerie, nos soldats en enlevaient toute la partie méridionale, y compris le cimetière, l'église, gagnant à gauche la route de Cléry et à droite la croupe appuyée à la Somme, à la hauteur de Buscourt.

Et ce gain s'est encore étendu dans la journée du 16 par la prise, au nord de Maurepas, d'une longue ligne de tranchées qui nous donne la domination sur la position principale de Combles. Enfin, au sud de la Somme, près de Belloy-en-Santerre, nous avons, en un brillant tournemain, gagné un coupon notable de terrain. Nos alliés ont également progressé de Pozières à Guillemont et participé brillamment à notre mouvement sur Combles. Les armées britanniques ont eu la visite du roi George, qui a longuement parcouru la partie du champ de bataille où se livra la bataille du 1er juillet, et sa présence, les encouragements que le souverain leur a donnés, la fierté dont il s'est dit justement empli par leur ténacité, leur courage et leur constante progression, seront autant de stimulants pour elles, pour les Tommies, les Canadiens, les Australiens et autres braves sans peur, dans les prochains combats.

A Verdun, de nouvelles attaques ennemies sur le secteur convoité de Souville ont été brisées facilement et nos ripostes ont été fructueuses vers la chapelle Sainte-Fine ainsi qu'à Thiaumont et nous ont ramenés dans le village de Fleury que les Allemands avaient en partie repris. Enfin, tant sur la Meuse que sur la Somme, l'ennemi, dont la facilité à se rendre augmente chaque jour, a laissé dans nos mains plus d'un millier de prisonniers.

Sur le front de Salonique les engagements se multiplient tant du côté des troupes serbes que des nôtres qui ont, dans la journée du 10 août, occupé la gare de Doiran, et, les jours suivants, toute une suite de villages au pied de la chaîne du Vélès.

C'est là-bas maintenant un des hommes que la guerre a mis en lumière, comme Foch, Pétain, Nivelle et Fayolle, le général Cordonnier qui commande les divisions françaises. Attaché à l'armée japonaise en Mandchourie, il s'était déjà formé à la guerre et préparé d'instinct à la grande tâche qui lui échoit glorieusement aujourd'hui. Le commandement général reste, bien entendu, aux mains expertes du général Sarrail. La direction, la coordination des opérations d'une armée de plus de trois cent mille Français, Serbes et Anglais et la conduite elle-même des troupes sur le terrain, sont deux choses qui ne peuvent marcher de pair; et, avec une modestie qui rappelle celle de Canrobert à Sébastopol, c'est le général Sarrail qui a lui-même réclamé un collaborateur, un adjoint.

LÉON PLÉE.

DEVANT VERDUN

(DOCUMENTS INÉDITS) (1)

Fragments des lettres intimes écrites par l'héroïque colonel Driant, du 28 septembre 1914 au 20 février 1916.

— SUITE ET FIN —

mai 1915.

J'ai pu faire, hier soir, le tour complet de mon nouveau domaine de C... et je t'assure qu'en retrouvant mon lit à deux heures du matin, j'admirais profondément les hommes qui sont là, à 40, 30 et en un point à 15 mètres des Allemands et sur qui repose toute notre sécurité. Mais je ne dormirai plus guère tant que je serai là. Nous sommes littéralement encerclés par eux dans ce bois et ils occupent les crêtes pendant que nous sommes dans les fonds. Le gouverneur est venu me voir hier, m'a dit qu'il comptait sur les chasseurs pour ne pas se laisser enfoncer, etc... Ma peur c'est le gaz asphyxiant, car on beau se mettre un mouchoir mouillé sur la figure — nous avons partout, dans les tranchées des baquets d'eau — ce n'est qu'un préservatif insuffisant.

Si nous sommes encore là dans un mois, j'accumulerai des fascines goudronnées, du pétrole, etc., et un jour de vent venant du sud, je mettrai le feu à la forêt. En ce moment on ne le pourrait pas.

Il y a une tranchée où ils nous jettent des pierres; on voit leurs mains qui se lèvent dans une autre, comme pour dire bonjour, bonjour! Sur certains points ils ont des tireurs d'élite toujours aux aguets et malheur à qui se montre. Bref, ici c'est la guerre d'apache si dissemblable de celle que j'aurais rêvé!

❀

3 mai 1915.

Je viens de recouvrer mon 56e. Je suis allé au-devant de lui à 15 kilomètres d'ici; il est rentré clairons sonnants, les hommes fiers me regardant dans les yeux et semblant dire : « 120 des nôtres sont restés là-bas, mais vous devez être content de nous. » Ah! oui, j'étais content de les retrouver! Ils ont défilé avec leur fanion neuf de mère Thérèse et quand la 9e — mise à l'ordre — est passée devant moi sans officiers, conduite par le sergent-major Bodelle qui à lui seul l'avait maintenue sous un feu terrible, je t'assure que j'avais les larmes aux yeux. Comme mon cœur se serrait en pensant aux six officiers manquants! Et ils étaient contents de revenir, si tu savais, je lisais de la joie dans tous les yeux.

Nous quittons le bois de H..., dans lequel nous avions, jusqu'aux tranchées boches, un glacis découvert de six cents à douze cents mètres de long. On nous donne le bois de C..., où nous sommes presque partout à cinquante mètres d'eux, souvent à trente mètres seulement. Et c'est l'alerte permanente, le fusil toujours prêt! C'est un poste d'honneur et les chasseurs eux-mêmes en sont très fiers!

❀

10 mai 1915.

Je rentre ce matin harassé mais content. Je t'ai dit sans doute que j'avais projeté de ramener au pied de notre croix, le capitaine B..., tué dans la deuxième attaque manquée des E... Nous y avons réussi cette nuit à grand'peine, mais je ne puis te décrire cela dans une lettre. Du côté allemand le ciel illuminé par des fusées incessantes, les projecteurs de nos forts balayant toute la Woëvre, le canon ininterrompu et mes cinq chasseurs travaillant fébrilement au milieu de tout cela...

Je suis heureux en songeant que sa femme et ses enfants auront la consolation de le retrouver plus tard. Le sort de ceux qui reposeront dans notre petit cimetière est enviable; je voudrais pouvoir donner semblable sépulture à tous ceux qui tombent autour de moi.

❀

26 mai 1915.

Je pars à minuit à pied, avec Gaston portant deux musettes remplies de tabac. C'est, distribué comme cela, à quelques mètres des Boches, quand ils veillent derrière leur créneau, que ce tabac leur fait plaisir. Et puis, je sais que cela les rassure de me voir venir souvent. Vois-tu, à la guerre, le soldat est un enfant; c'est infiniment vrai et comme on sent qu'il a l'œil sur vous, ce sentiment qu'on a, qu'on est tout pour lui, vous donne une décision qu'on n'aurait pas en temps ordinaire. Pour qu'il croie et suive, il ne faut pas qu'il soit témoin d'une hésitation et dès lors on n'hésite pas devant les situations qui en temps ordinaire exigeraient de la réflexion. Ce qui est certain c'est que cette influence ainsi acquise à la longue devient une espèce de foi et, sous les mitrailleuses, l'homme part sans hésiter quand on le lui dit. Les chefs qui n'obtiennent pas cela, ne méritent pas de commander. Je te dis tout cela parce que j'ai eu de ces braves gens des preuves touchantes d'attachement. Eux aussi m'ont souhaité ma fête. Qui la leur avait indiquée?

Ils vont être contents ce soir, du tabac, surtout maintenant qu'on en reçoit très peu, car Verdun n'est plus alimenté comme il y a cinq ou six mois.

Combien je voudrais être sûr de te revoir! Ce n'est pas que je risque grand' chose, vois-tu; il y a sur le front bien d'autres points plus dangereux que le nôtre. Mais les Allemands n'ont pas renoncé à prendre Verdun, j'en suis absolument certain; la lutte sera chaude; nous recevrons le premier choc; j'ai bon espoir que mes braves chasseurs ne les laisseront pas passer.

❀

4 juillet 1915.

En ce moment, c'est la vie de tranchées, avec ses monotonies, mais aussi avec ses terribles imprévus. Ainsi, ce matin, un « minenwerfer » ennemi, placé tout près, a envoyé juste sur un lieutenant abrité avec quelques hommes, un paquet de cheddite de vingt-sept kilos qui a tout pulvérisé.

Il a fallu rechercher les membres très loin dans une toile de tente, mélanger ceux des hommes et de l'officier et enterrer tout au plus tôt.

Voilà la terrible égalité! Quand j'adresse un adieu à une tombe, ce qui est à peu près tous les jours, sans que la plus humble soit oubliée, je ne manque pas de leur montrer combien nous sommes égaux dans le danger et, il me semble que de cet enseignement fait partout, il devra rester

(1) Voir *Les Annales* des 13 et 20 août 1916.

quelque chose chez ces révoltés du temps de paix qui prêchaient la lutte des classes..., pauvres classes mélangées ce matin dans le même linceul.

❀

23 décembre 1915.

Au seuil de l'année nouvelle, tous les vœux des Français ne peuvent aller qu'à la victoire, la victoire éclatante, indiscutée, après laquelle tout le pays se remettra au travail pour réparer ses ruines, sans pouvoir oublier ses deuils.

❀

12 janvier 1916.

Les chasseurs suivent religieusement l'état d'avancement des travaux de leur monument au cimetière de Vacherauville. Il s'agrandit tous les jours, hélas! ce cimetière! Mais du moins les hommes voient que nous les ramenons du point où ils tombent, du fond du bois, de partout, au pied de la croix des chasseurs. Ils sont heureux de penser qu'une statue, un vrai monument qu'on viendra voir de partout après la guerre, va s'y dresser à leur mémoire; et moi-même plus tard, je serai content que mes enfants la viennent visiter. Si Dieu voulait que je tombe par ici, c'est là que je veux reposer. Tout cela fait que je soigne mon œuvre!

Je sais bien que c'est un peu une œuvre superflue et que j'aurais pu attendre après la guerre! Mais serai-je encore là? Voyez-vous, les combattants ont besoin d'idéal. Les honneurs rendus à leurs camarades morts les touchent infiniment; la pensée d'être déposés pieusement au pied de cette France à laquelle ils se sacrifient et d'être plus tard retrouvés par leur famille, les réconforte et est douce à leur cœur.

Que deviendra notre pauvre monument, le jour de l'offensive allemande, si des projectiles s'égarent de son côté? De pareilles attaques se font précéder de quarante-huit heures de bombardement, et bien que Vacherauville soit à 8 ou 9 kilomètres de leurs batteries, le cimetière pourra bien être atteint. J'ai dit à mon sculpteur de continuer paisiblement son travail et quand les obus arriveraient de gagner les abris avec ses camarades et de s'en remettre comme moi à la Providence du soin d'épargner notre « Patria ».

❀

10 février 1916.

Il me semble qu'il y a une éternité que je vous ai écrit, fort absorbé par tous ces préparatifs qui se passent chez nos affreux voisins et qui sont l'indice de l'attaque que je prévoyais dans l'ordre du jour du mois de janvier. Cette préparation est longue et je crois qu'avant qu'ils aient rassemblé projectiles et corps d'armée, il se passera encore une ou deux semaines. Un Lorrain déserteur nous disait hier que le kronprinz venait souvent à Romagné, qui est en face de nous, assister aux débarquements de munitions et leur avait dit: « Il faut absolument prendre Verdun. L'empereur viendra vous passer en revue sur l'esplanade de la ville et la paix sera conclue de suite. » Faut-il « qu'ils en aient une couche » (pour employer l'expression populaire), pour croire encore, après dix-huit mois, à de pareilles affirmations! Ils vont être fort mal reçus mais que restera-t-il de mes deux pauvres bataillons, quand le cyclone aura passé?

Ne pensons pas à cela! Le résultat est tout! Il ne faut pas que Verdun succombe!

Merci de me dire l'affection que ce brave M... éprouve pour moi. C'est tout ce que je désire le plus. Le soldat ne suit que le chef qu'il aime. Dans le danger il n'y a plus de sanction : il n'y a que la confiance ou la peur. Et je compte bien que le jour venu, ils feront honneur à leurs marraines, car vous et vos filles êtes bien les marraines bienfaisantes de ces deux bataillons.

❀

20 février 1916.

Le soir je passe en revue tous ceux et toutes celles à qui je veux envoyer ma pensée avant l'assaut. Je parle de l'assaut ennemi que nous attendons de jour en jour et qui est certain maintenant, car le général J... est venu nous l'annoncer hier et nous dire qu'il comptait sur nous. Il peut y compter et le kronprinz qui a annoncé à ses quatre corps d'armée la prise de Verdun terminant la guerre, va savoir ce qu'il en coûte pour ne pas le prendre. J'éprouve une certaine satisfaction à l'avoir annoncé d'avance cet assaut. Il vous souvient sans doute de l'ordre du groupe de chasseurs qui a dû vous être envoyé. Quand il a paru, quelques-uns hochaient la tête. Certains indices ne m'avaient pas trompé.

Prévoir « la guerre de demain », n'était pas difficile : elle devait venir. Prédire cette ruée sur Verdun, nécessitée par le besoin d'avoir un succès à annoncer au Reichstag avant le vote du nouvel emprunt, était plus risqué. Nous allons l'avoir.

Beaucoup des chasseurs que vous avez gâtés, ne seront plus là d'ici huit ou quinze jours, et c'est ce qui m'attriste en pensant à demain. Les avoir épargnés depuis dix-huit mois comme j'ai eu la chance de le faire et les voir fondre dans la fournaise où ils vont tomber! Enfin, c'est la guerre... Quant à moi, j'ai toujours eu une chance telle qu'elle ne m'abandonnera pas et j'espère vous écrire, quand nous aurons franchi le dur passage.

❀

20 février 1916.

Je ne t'écris que quelques lignes hâtives, car je monte là-haut encourager tout mon monde, voir les derniers préparatifs; l'ordre du général Bapst que je t'envoie, la visite de Joffre hier, prouvent que l'heure est proche et au fond, j'éprouve une satisfaction à voir que je ne me suis pas trompé en annonçant il y a un mois ce qui arrive, par l'ordre du bataillon que je t'ai envoyé.

A la grâce de Dieu, vois-tu, je ferai de mon mieux et je me sens très calme. J'ai toujours eu une telle chance que j'y crois encore pour cette fois.

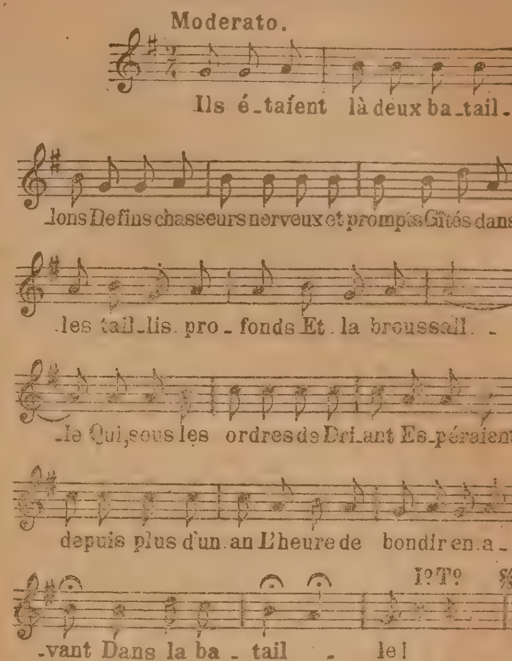
Leur assaut peut avoir lieu cette nuit comme il peut encore reculer de plusieurs jours, mais il est certain. Notre bois aura ses premières tranchées prises dès les premières minutes, car ils y emploieront flammes et gaz. Nous le savons par un prisonnier de ce matin. Mes pauvres bataillons si épargnés jusqu'ici! Enfin eux aussi ont eu de la chance jusqu'à présent. Qui sait! Mais comme on se sent peu de chose à ces heures-là!

Colonel DRIANT.

LES CHASSEURS DE DRIANT

par THÉODORE BOTREL

Sur l'air de *Au Bois de Boulogne*, d'ARISTIDE BRUANT



Un arrosage meurtrier
Décima le sombre hallier
Le vingt et un de février
Dix-neuf cent seize...
Et l'obus en passant hurlait,
Et le sol tanguait et roulait,
Et le bois des Caures croulait
Dans la fournaise!

Le soir, enfin, comme des loups
Les boches sortent de leurs trous,
Et leur bande accourant vers nous
Est signalée;
Et Driant leur cria de loin :
« Vivant, gueux, vous ne m'aurez point! »
En s'élançant, fusil au poing,
Dans la mêlée!

Qu'ils sont beaux les petits chasseurs!
C'est la phalange des meilleurs
Tireurs, grenadiers, mitrailleurs,
Bientôt fauchée,
Qui, seule, tient tête aux loups gris
Sans nulle panique, sans cris,
N'ayant même plus ses abris
Dans la tranchée!

Hélas! hélas! le lendemain,
A la faveur d'un coup de main,
L'ennemi barre le chemin,
Là, sur la crête :
Driant — dernier — se retirant,
Fut aussi stoïque, aussi grand
Que Ney, jadis, et que Roland
Dans la retraite!

Un tel chef ne sait pas ramper
Et daigne à peine se courber :
Une balle s'en vint frapper
Sa tête altière;
Il se retourna d'un effort :
« Oh là! mon Dieu! » dit-il encore...
Et, face au boche, il roula mort
Dans la poussière!

Dors fièrement, dors souriant!...
La terre où tu dors, ô Driant!
Va, ne sera plus dans un an
Terre allemande!
Tes petits chasseurs, tes enfants
Tes vengeurs, demain triomphants,
Avec toi mort, entrent, vivants,
Dans la Légende!

Les Poètes de la Guerre

FLEURS D'HÉROISME

LA MORT DU SERGENT

S'il est vrai que les vers soient *la langue immortelle*,
O Muse de l'Horreur, et toi sa sœur jumelle,
Tendre Muse de la Pitié,
Donnez donc à ceux-ci, chacune par moitié,
Assez de flamme et de coup d'aile
Pour qu'ils aillent, chauds et vivants,
Conter ce trait chez les enfants de nos enfants,
Faire naître, nourrir, attiser dans leur âme
Le culte des petits martyrs tombés ainsi,
Et contre les auteurs de cette guerre infâme
Une haine farouche, immortelle, elle aussi !

Quelque part sous Verdun, — Vaux, Douaumont, Mort-[Homme,
Je ne sais, et cela n'importe guère, en somme,
De connaître le nom exact du coin d'enfer
Où mon humble héros martyr mourut hier.
C'était un bon sergent, un Breton doux et brave,
Soumis, aimé de ses hommes, qu'il adorait,
Et de son lieutenant, — un jeune, ardent et grave,
Et qui n'avait pour lui ni morgue ni secret...
Un soir, comme il montrait à deux des siens la place
Où, la nuit, ils devraient dresser leurs fils de fer,
Un obus en sifflant soudain déchira l'air,
Et le sergent tomba lourdement sur la face,
Sanglant, atteint au plus intime de sa chair,
Criblé, déchiqueté par l'ignoble ferraille...
Dans un étroit gourbi, pansé vaille que vaille,
— Car nul n'atteindrait vif, brancardiers ni blessé,
Le poste de secours à l'arrière placé, —
Le bon sergent gémit : « Que c'est triste, la Guerre !
» Je n'étais pas froussard, vous le savez, amis...
» Et là depuis vingt mois !... Est-ce qu'il est permis
» De mourir bêtement ainsi ?... »

Ne croyant guère
Qu'il en pût réchapper, on lui disait pourtant :
« Mais tu ne mourras pas, voyons !... Dans un instant,
» Dès que leurs satanés canons feront silence,
» On ira te porter en hâte à l'ambulance
» Où le major saura sûrement te guérir...
» Un gaillard comme toi qui parle de mourir
» Parce qu'au bas des reins il a quelques encoches ?
» Va, dans un mois d'ici nous te verrons courir
» Du même pas que nous sur les talons des Boches... »

Cependant le sang coule et la fièvre grandit.
— « A boire ! » gémit-il. Et chacun, interdit,
Renverse vainement bidon et gourde vide
Sans pouvoir humecter sa pauvre lèvre aride :
Pour prix de tout ce sang pas une goutte d'eau,
Et le héros, souffrant l'enfer du mauvais Riche,
Misère !.. — Et chaque fois qu'on tente de nouveau
D'emporter le blessé hors de l'étroite niche
Où sont tassés, couchés, agenouillés ou droits,
Dix hommes, quand l'espace est exigu pour trois,
La rafale d'acier de nouveau se déchaîne !...

Puis le délire vient, et la mort est prochaine.
Et, crispés, impuissants, rage au cœur, pleurs aux yeux,
On voit agoniser le grand Breton pieux
Qui balbutie encor : « Que c'est triste, la Guerre ! »
Et baise un chapelet en songeant à sa mère...

Il meurt ; et l'on ne peut même enterrer son corps,
Sous peine de jeter sur ce mort d'autres morts.
Un de ses compagnons, pour tombe provisoire,
Lui cède son gourbi plus étroit qu'un caveau ;
Et le soleil d'un premier jour de renouveau,
A travers l'ouragan, darde un rayon de gloire
Qui met une auréole à ce front humble et beau,
Ainsi qu'un Primitif au saint de son tableau.

FRANÇOIS FABIÉ.

PROCLAMATION

Soldats ! Voici l'instant du combat merveilleux !
Chargez, chantez, mourez dans la lumière blonde,
Purs comme des enfants, puissants comme des dieux,
Et vainqueurs dans l'azur, sur la terre et sur l'onde !

Puis, la main dans la main, terribles et joyeux,
De l'Yser aux Balkans, menez l'ardente ronde,
Broyant dans son étau tout le peuple orgueilleux
Dont l'audace a bravé les libertés du monde.

Allez ! Epouvantant jusqu'aux cieux interdits,
Enfoncez en plein cœur les bataillons maudits !
Allez ! Ivres d'amour, de gloire et de souffrance,

Dressez-vous dans l'Histoire ainsi que des Titans,
Et, pour venger les morts et sauver les vivants,
Délivrez l'univers en délivrant la France !

MARIE-ANNE COCHET.

LES ARBRES DE FRANCE

Arbres de mon pays comme vous semblez calmes,
Comme il tombe une paix triste et douce à la fois
De l'immobilité chantante de vos palmes,
Du sommeil frissonnant et rêveur de vos bois.

Le village est en feu, la hutte au toit de paille
Illumine le ciel de ses flammes de sang ;
Le vieux château s'écroule au fracas des batailles
Mais vous offrez encor votre ombrage au passant.

Dispersés à travers les plaines de la France,
Vous êtes la seule ombre et la seule fraîcheur
Qui s'étende au-dessus de toute sa souffrance,
Le seul parfum qui monte encore de son cœur...

Au moment des combats comme vous étiez larges
Pour faire à nos soldats comme des boucliers,
Et parfois on croyait, le soir, après les charges,
Que vous étiez vivants et que vous leur parliez.

A ceux qui reposaient loin des voix familières
Vos murmures semblaient un écho du foyer ;
Vos branches les frôlaient comme des mains légères
Lorsqu'un souffle de vent passait pour les ployer.

O chers arbres, épars de l'Alsace au rivage,
Seul chant qui dans la nuit soit venu nous bercer,
Vous penchiez comme un front d'ami sur nos visages,
Et vous nous endormiez dans les bras du passé.

Quand vous apparaissiez parmi la brume grise,
Nous rêvions que là-bas, cachés derrière vous,
Vivaient notre village et notre vieille église
Et la triste chaumière où l'on pleurait sur nous...

Et maintenant au long des plaines mortuaires,
Les arbres abattus, fauchés au ras des troncs,
Semblant agenouillés pour d'ultimes prières,
Vers l'immense sépulcre ont incliné leurs fronts.

Ils sont là pour veiller nos morts, comme des prêtres,
Ils leur font un linceul de leur mille rameaux,
Et tendent à jamais vers tous ceux qui vont naître,
Leurs grands bras protecteurs au-dessus des tombeaux.

ANDRÉ LEGRAND.

LES BAGUES

Il est de pauvres doigts qui se fanent sans bagues,
De beaux doigts dédaignés où jamais nulle main
Ne glissera l'anneau désiré de l'hymen,
Et qui tremblent, hélas, d'effrois obscurs et vagues.

En guise de rubis, de saphirs précieux,
De diamants très purs, de turquoises, d'opales,
Sur vos doigts inquiets, ô ! vieilles filles pâles,
Ne scintillent jamais que les pleurs de vos yeux.

Et ce soir, tristement, je songe à vos alarmes,
Je voudrais voir briller, magiques sur vos doigts,
Les joyaux préférés si troublants et si froids,
En perles, je voudrais changer toutes vos larmes.

Bagues, chers souvenirs enchaînant notre cœur,
Vous évoquez l'instant du premier : « Je vous aime ».
Vous savez les frissons et la douceur suprême,
De la main qui se donne à la main du vainqueur.

Aussi je plains les doigts qui se fanent sans bagues,
Les beaux doigts dédaignés où jamais nulle main
Ne glissera l'anneau désiré de l'hymen,
Et qui tremblent, hélas, d'effrois obscurs et vagues.

Et tant de doigts, hélas ! vont se faner sans bagues !

PAULA RIFFEAULT-VIDEAU.

L'INEFFAÇABLE

M. Miguel Zamacoïs réunit sous ce titre les poèmes qu'il a composés depuis la guerre. Ce sont de nobles pages, animées d'un souffle puissant. Inspiré par le drame grandiose, le spirituel et délicat auteur des Bouffons *et de la* Fleur Merveilleuse, *vient, à l'exemple d'Hugo,*

D'ajouter une corde à sa lyre d'airain.

Nous détachons du recueil cet émouvant morceau :

L'OISEAU NOIR

Lorsqu'on eut empilé dans des fourgons énormes,
Avant le grand départ pour la course à l'horreur,
Le lit, le campement, les croix, les uniformes,
A l'usage de l'Empereur ;

Lorsqu'on eut emballé sa cantine, sa trousse,
La vaisselle d'argent aux armes de l'État,
La tente et les tapis, — tout ce qui rend plus douce
La guerre au prince qu'au soldat ;

Lorsque l'on eut enfin, selon la vieille règle,
Prévu tout le confort d'un camp seigneurial,
Quelqu'un dit : « Avec nous il faut emmener l'aigle
Allemand et Impérial !

Pour châtier l'Anglais, le Français et le Russe,
Pour aller rappeler le Belge à la raison,
Emmenons avec nous le grand aigle de Prusse,
L'aigle noir de notre blason !

Cet aigle courageux est notre arme parlante ;
Sur les plus hauts sommets il fixe son séjour ;
Pour combattre sa proie, il la choisit vivante :
C'est un noble oiseau de plein jour ! »

On sortit le grand aigle à mine furibonde,
Arrogamment fidèle au geste consacré :
De la patte de gauche il présentait le monde,
Et de l'autre un sceptre doré.

Avec respect l'oiseau fut mis dans une cage,
Puis, suivant l'Empereur au front empanaché,
Le pesant convoi prit la route du carnage,
Par l'odeur du sang alléché !

Ce fut, comme l'on sait, une marche héroïque
Au milieu des fléaux ensemble déchaînés !
Et ce fut la ruée à travers la Belgique
Des Vandales disciplinés !

Ce fut l'indescriptible horreur sur le passage :
Dans les hameaux perdus les voleurs de bijoux,
Quand les mères tendaient leurs enfants en bas âge,
Les leur clouant sur les genoux !

L'épouvantable abus des lâches représailles ;
Les innocents collés au mur dans tous les coins,
Pour supprimer, avant les viols et les ripailles,
Tous les gêneurs et les témoins !

Le mensonge flagrant, le prétexte futile,
Le coup de feu voulu, la fausse trahison,
Pour abattre, pendant l'incendie inutile,
Ceux qui sortaient de la maison !

Les procédés honteux et les farces courantes !
La bravoure à l'abri d'un bouclier vivant,
Les enfants apeurés et les femmes tremblantes,
Que l'on faisait marcher devant !

Le réservoir vidé par le petroleur brave
Sur des milliers de toits sitôt incendiés;
Et pour avoir ouvert trop lentement sa cave,
Le vieillard pendu par les pieds!

La fillette à l'écart frappée à coups de bottes,
Et servant de jouet à des monstres gouailleurs!
Tout ce dont est capable une armée en ribote,
Lorsque les chefs boivent ailleurs!

❀

Le convoi poursuivait cette marche horrifique,
Et dans plus d'un endroit le fourgon précieux,
Qui servait de refuge au grand aigle héraldique,
Avait du sang jusqu'aux essieux!

Il écrasait ses morts — privés de sépulture
Parce qu'on se hâtait pour massacrer plus loin —
S'embourbait dans la fange et dans la pourriture
Des fosses qu'on ne comblait point!

Cahotait lourdement en foulant les carcasses
Des grands chevaux raidis, par milliers éventrés;
Et recevait sur lui la bourbe des crevasses
Et des étangs pestiférés!

❀

Certain soir, cependant, le moyeu de la roue
A ce point s'enliza dans un mouvant charnier,
Que l'on crut un instant qu'ils allaient dans la boue
S'enfoncer tous jusqu'au dernier!

« Tirons l'aigle avant tout du hideux marécage,
— Dit quelqu'un — l'aigle fier qui nous sert de drapeau! »
On se précipita... Mais au fond de la cage
On ne trouva plus qu'un corbeau!

On recula d'horreur, car l'an mal immonde
Faisait le geste aussi de l'oiseau brave et fort,
Mais ses griffes au lieu de la boule du monde
Serraient une tête de mort!

MIGUEL ZAMACOÏS.

Avec quel regret ne nous voyons-nous pas contraints de refuser l'insertion, faute de place, à tant de beaux poèmes patriotiques que nous recevons chaque jour!... Inscrivons, à défaut de mieux, les noms de leurs auteurs sur notre palmarè :

MM. et Mmes Georges Chabellard, J. Huard, E. Adriaensens, Edouard Laporte, Emilien Barreyre, Henri Chevallier, Jean G..., Henri Soulier, Emmy Wingert, Maurice Maningue, J.-C. Engelhard, A. Rénier, Hermann Boué, Pierre Boirie, Sergent Charles Guérin, Eugène Figuière, Camille Lami, A. S..., Suzanne Clerc, Jean de Pantruche, V. Beaubelicourt-Ferrand, M. Besnard, Albert Brice-Caussé, Jean Dorès, Henri Felgines, Léon Quénéhen, Charles Sarrus, Julien Sahy, Simone Cirabla, Georges Marnès, Paul-Honoré Lefèvre, Lucien Baudry, Nougué, Léon Salomon, P. C..., Rosa Maillot, Michelle Laymark, Gina Denoisy, Caporal Joseph-Emile Poirier, Berthe Brault, Gabriel Garibaldi, C. Gr..., F. Romainenz, René Niverd, J. P..., G. Parreau, Antoine Bellut, J. Papon, François Oudot, Hermance Léocady, François Brun, Marcel Aymes, Antonia Frégyl, G. Morin, G. F..., G.-Jean Prost, F. A. B. G., S. R..., Ch. Vanlaecke, Fernande Tessier, Firmin Amiel, E. Géluco, Thibaut des Fagnes, A. Scavini, G. Verstraëte, Octavie Guérin, Hermann Boué, Jean Mauclère, Donat, Charles Barbet, G. D..., René Proust, Alice Lagoutte, Enelgel, Emile Vidal, A. M... à Saint-M..., M.-L. Dupuy, Tommy, Guy Vanhor, Eudes Ollère, E. Dufay, Roger Maury, Marceau d'Aignan, Gabriel Cachet, J. Bonvarlet, Germaine Camille-Abéline, H.-J. Levêque, Paul Chevrière, E. C..., M.-Th. Taupin, Raymond Guillemin, Alfred Barouille, Pierre Préteux, J. Portet, Emile Miquel, Marius Michelot, capitaine Gontines, Jean Dardigna, Jean Boirel, C. Magel, Alfred Barouille-Decraon, M. Chabiraud, J. Delattre, F. Lafond, Gabriel Pinguet, Manchotte, Un Potache.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XII

LE MIROIR DU PETIT AMOUR

Sylvette reste sur la pelouse, un peu mortifiée du ridicule que Marthe vient de se donner. Derrière elle une voix forte, — Claude vient de la rejoindre, — lui chuchote à l'oreille :

— Faut pas vous en faire, petite marraine! Prenez ça comme viennent de le prendre les Poilus : en franche rigolade. Votre cousine se frotte à des lascars plus roublards qu'elle; ils en ont dompté de plus farouches. Je vous parie une balade au bosquet de Flore que, au détour de la ruelle, histoire de se rendre populaire dans l'escouade, notre major autorise une tournée de malaga chez le troquet!

Sylvette ne pouvant s'empêcher de rire, aussi roublard que les Poilus, Davières insinue du ton le plus engageant :

— Comme je suis sûr de gagner le pari, si vous étiez une marrainette chic, vous paieriez d'avance... Il fait un temps superbe, la cousine n'est pas là..., c'est l'occasion ou jamais...

En voyant que la jeune fille hésite encore, de plus en plus cajoleur, Claude fredonne gaiement, sur un air d'opérette :

Après tant de tourment,
C'est vraiment
Le moment
De s'offrir ce p'tit agrément.

Claude a une voix de basse profonde, timbrée, chaude, pénétrante. Il a dit gaiement le reste du refrain, mais il su accentuer « Après tant de tourment » avec une émotion si vraie que la petite châtelaine ne se fait plus prier.

Elle guide le filleul vers le bosquet de Flore. Ils passent devant l'orangerie.

Est-ce hasard? Veut-on distraire les blessés ou narguer les promeneurs d'une allusion malicieuse? Cette « rosse » de Darcy se précipite au piano. Et Sylvette, un peu rose, reconnaît l'air sifflé, se souvient des paroles :

Espoir charmant, Sylvain m'a dit : Je t'aime...

Sylvain-Sylvette! Hum! Cela semble un hasard un peu bien prémédité. En tout cas, c'est trop de musique légère coup sur coup. La petite d'Auberval en est d'autant plus gênée que Claude, lui aussi, reconnaissant l'air et se souvenant des paroles, la regarde et se permet de risquer :

— Ça ne vaut pas : *« Vole, mon cœur, vole! »*.

Le filleul remarque l'embarras de sa marrainette et, prudent, n'insiste pas. La promenade se poursuit dans le silence pensif qui leur est doux.

Les voici au bosquet.

Dans l'hémicycle des charmilles touffues, les pentes gazonnées descendent jusqu'au grand bassin. A fleur d'une onde dormeuse qui reflète les ors et les saphirs du ciel dans ses profondeurs d'émeraude, sur un récif de rocaille, repose la statue de l'Amour. Le bel enfant de marbre est ligoté, griffé, déchiré par une ronce sauvage, surgie d'on ne sait où et pareille à une noire vipère d'eau. Elle semble avoir mordu la chair et bu tout le sang du jeune dieu, déjà glacé, et d'une pâleur de mort...

— Nous appelons ce bassin le miroir du petit Amour.

Le miroir du petit Amour!

Dans la voix de Sylvette, dans cette voix de clochette argentine, comme les mots caressent l'oreille et chatouillent le cœur!

A l'appel évocateur de la jeune fée, le site reprend son charme et recouvre son prestige d'antan. Bien qu'assez peu sensible aux impressions de la nature, Claude est soudain envoûté d'enchantement. Dans l'exquis salon de verdure, il se croit le prince Charmant, le prince vainqueur des sortilèges de la forêt et fantastiquement venu jusqu'à cette petite Belle au bois dormant, toute ennuagée de songes.

L'Amour est là, endormi.

N'est-ce pas le moment de parler et d'éveiller doucement le cœur de Sylvette, ce cœur aussi paisible que cette onde et qui, comme elle, reflète tout l'azur!

Le jeune homme hésite; un scrupule lui clôt encore les lèvres. Il se souvient de l'anneau d'or. Pourquoi Sylvette ne l'a-t-elle plus au doigt? A-t-elle, en retirant la bague, voulu rejeter la tendresse qui s'offrait?

Claude souhaiterait le savoir... Claude est près d'interroger...

Hélas! il se rappelle la promesse de silence qu'a su lui arracher la maléfique Dame blanche.

Etreint de mélancolie profonde, il se résigne et, muet, essaie de se consoler de l'occasion perdue. Dans l'âme ensommeillée de Sylvette, un aveu ne serait-il pas comme une pierre jetée dans cette onde endormie? Agitées de frissons, l'âme et l'onde ne refléteraient plus, dans leur profondeur limpide, le bel azur du ciel. Un peu de vase, peut-être, troublerait leur pureté. Le site en perdrait son charme et son prestige. Le bruit d'une parole, le souffle d'un baiser achèveraient de dissiper l'enchantement. Et sans doute, le bel enfant de marbre, le jeune dieu si pâle ne se réveillerait pas. La ronce l'a mordu et la vipère a bu son sang...

Sylvette a retiré la bague...

L'Amour ne dort pas, il est mort!

Sous cette impression vague et fugitive de rêve où l'amour et la mort se confondent, Claude, ne pouvant parler de l'amour, parle de la mort. Il murmure :

— Je ne voudrais pas mourir de mon opération, je voudrais mourir au front!

L'eau dort encore, mais Sylvette s'éveille et tressaille. Comme mordue au cœur par la vipère noire, elle devient plus blanche que le bel enfant de marbre.

— Et si vous saviez comme, au front, c'est beau, simple et facile de mourir! On ne frissonne et on ne soupire même pas; on expire avant de penser qu'on meurt; on n'a même pas le temps de dire : « Ça y est! » qu'on n'y est plus!

Est-ce besoin de confidence, ou le filleul veut-il éprouver sa marraine? Ne pouvant la griser de tendresse, désire-t-il l'enfiévrer d'héroïsme? Géant farouche, ressent-il une âpre et sauvage jouissance à voir trembler et pâlir sa petite berceuse d'un soir?

— Nous ne faisons même plus attention à la mort. Nous la savons sur nos têtes, sous nos pieds, devant et derrière nous, partout; nous la sentons aller et venir dans nos rangs, non pas à pas feutrés, non pas en intruse occulte, taciturne, sournoise, mais en camarade familière, criant dans le fracas de la mitraille et des explosions, visible à travers la fumée et la flamme. Et nous nous attendons à ce

(1) Copyright by Charles Foley, 1916. — Tous droits de reproduction et de traduction réservés.
Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

que, aujourd'hui ou demain, tout à l'heure ou tout de suite, elle nous touche l'épaule, le cœur ou le front de son doigt non glacial mais brûlant. Nous sommes tellement faits à l'idée de mourir que notre unique surprise est d'exister encore! Un nouvel instant de vie nous semble une survie.

Ah! pourquoi cette voix de basse profonde, souffle puissant qui secoue le cœur de Sylvette comme une petite feuille, ne lui parle-t-elle que de la mort dans le bosquet de l'Amour? Silencieuse, la jeune fille a maintenant l'impression, elle aussi, que l'eau dormeuse est morte, que l'Amour ensommeillé est mort, — que tout est mort!

— Je souhaite mourir là-bas plutôt qu'ici — achève Claude, — parce qu'ici ma mort ne signifie rien; là-bas, mêlée aux autres innombrables, ma mort devient un exemple, ma mort prend un sens sublime. Et je voudrais aussi que ma dernière heure fût une heure de printemps et de soleil, parce que, étant propre d'âme et de corps, je préfère, pour le repos éternel, tomber dans l'herbe ou sur la mousse plutôt qu'en pleine boue...

Davières se tait. Peu bavard, il s'étonne lui-même d'en avoir tant dit. Et, suivant son regard, sa pensée s'en va loin, très loin, vers la frontière.

Les yeux émus de la petite marraine, ces yeux où vacillent des larmes, vont plus près, s'attachent au filleul. Cette héroïque tristesse du soldat a empoigné le cœur de la châtelaine sans retour et plus sûrement que toutes les tendresses câlines.

La jeune fille se lève. Claude la suit. Et, dans ce silence pensif qui leur est doux, ils s'éloignent à pas lents comme on marche dans un rêve. Ils quittent ce bosquet de l'Amour où, — la guerre l'a voulu, — ils n'ont parlé que de la mort. L'heure est cependant pour eux de délice inoubliable. Envolée, elle les berce et les enchante encore...

Devant l'orangerie, le charme se brise. Non seulement Darcy pianote encore, mais il siffle à sa façon très rosse. Et les deux promeneurs, cette fois encore, reconnaissent l'air et se souviennent des paroles :

Prenez garde,
Prenez garde,
La Dame blan...an...che... vous regarde...

Le charme est brisé.

XIII

QUELQUES HEURES D'ANGOISSE

Voici le matin de l'opération. Dès l'aube, Sylvette vaque à ses opérations habituelles. Vers neuf heures, elle a terminé sa besogne. Loin de tromper son angoisse, l'activité l'accroît. Combien le temps lui paraît plus long, à présent qu'elle n'a plus rien à faire... qu'attendre! Et d'abord elle attend dans le potager où Rupain doit venir l'avertir dès que Maudol aura terminé; puis elle attend moins loin, sur la pelouse; en quête de nouvelles, Manuel y est déjà posté. Enfin, elle vient attendre encore plus près, au seuil de l'orangerie, guettant le passage d'un infirmier, d'une servante, de n'importe qui venant de la salle d'opération.

Pour éviter les railleries ou les commentaires désobligeants, Mlle d'Auberval avait décidé de se tenir dans le salon gris. Impossible! Chaque minute, écoulée dans cette incertitude affreuse, a atténué sa prudence; plus précipité, chaque battement de son cœur anxieux l'a poussée, d'un grand pas en avant, vers l'ambulance. Et maintenant, mise à la rude épreuve du silence et de l'éloignement, son affection pour Davières domine et fait taire tout autre sentiment. La petite châtelaine n'a plus crainte qu'on remarque sa pâleur et son émotion. Marthe peut la gouailler, Darcy peut grimacer son sourire le plus rosse, tout le personnel peut, se fichant d'elle, entonner le chœur : « Espoir charmant » ou « Prenez garde ». Sylvette ne redoute plus qu'une chose au monde : la mort de son grand bleuet!

Par instants, elle joint les doigts pour empêcher ses mains de trembler; elle abaisse ses paupières pour retenir ses larmes; impuissante contre les sanglots, elle veut au moins en faire des mots de prière :

« Mon Dieu, que ce pauvre garçon vive!... Qu'il vive, je vous en supplie, mon Dieu! »

En d'autres moments, arrêtant les personnes qui passent, Sylvette demande d'une voix altérée : — « Sera-ce bientôt fini? » Elle a l'impression d'être la mendiante qui court de l'un à l'autre, non la main mais l'oreille tendue à l'aumône d'une parole d'espoir. Pure imagination! Blanche, immobile et silencieuse, la pauvrette conserve, au contraire, une attitude réservée et très digne...

Mais comme c'est long! Que ne donnerait-elle pas pour voir, pour savoir, pour être là! Tenir, le pouls, passer les éponges et les pinces, vider les cuvettes de sang, ce serait moins atroce que cette faction muette, en détresse d'impuissance! Comme Marthe est cruelle de lui fermer la porte de la salle d'opération, de ne pas même lui jeter un mot ou un geste de réconfort à chaque entre-bâillement!

Marthe passe, affairée. Sylvette s'élance, questionne :

— Est-ce fini? Puis-je entrer?...

— N'entre pas, Maudol se fâcherait... et de quel secours nous serais-tu? Un embarras plutôt. Tu tournerais de l'œil, mauviette, il faudrait s'occuper de toi, te soigner..., nous avons bien autre chose à faire!

— Davières a-t-il perdu beaucoup de sang? L'a-t-on réveillé? Souffre-t-il?

— Je ne sais pas... Comment veux-tu qu'on sache? Il est encore sous l'influence du chloroforme. Par exemple, Maudol a été épatant. C'est inouï les progrès que la guerre fait faire à la chirurgie! Ce qu'on n'avait pas encore osé, le maître l'a risqué. Il a été d'une promptitude, d'une dextérité, d'une audace extraordinaires. Ce fut prestigieux, fantastique, passionnant! Quand, doigts levés, il nous a exhibé la balle au bout de sa pince, nous avons été sur le point d'applaudir. Cette opération-là datera d'une victoire les annales de la Science!

— Mais le blessé, Marthe, parlez-moi du blessé!

— Il est aussi bien qu'on peut l'être... après ça.

Sylvette supplie d'une petite voix tellement humble et touchante :

— Je voudrais le voir... un instant, rien qu'un instant... Je promets de ne pas lui adresser une seule parole.

— Inutile d'insister!... Cela l'agiterait et il ne te reconnaîtrait probablement pas! Son état est normal, mais la moindre secousse, un rien, peuvent l'empirer de fièvre, d'érysipèle, d'on ne sait quelle autre complication! Un point acquis, un fait certain, incontestable, c'est, si l'opéré meurt, qu'il ne mourra pas de l'opération : elle a merveilleusement réussi!

Maudol s'avance sur le perron, entouré d'infirmières. Darcy fait signe à l'auto d'approcher. Marthe quitte brusquement sa cousine :

— Le chef va partir... Il me cherche des yeux... Il a sûrement quelque chose à me dire!

Sylvette reste seule à l'écart, défaillante. Elle ne se souvient que des mots les plus inquiétants : « fièvre, érysipèle, complications... Il ne te reconnaîtrait pas... S'il meurt... »

Ces phrases obsèdent la petite d'Auberval : elle leur prête un sens terrible.

Forcer la consigne, se rapprocher de Davières coûte que coûte, Sylvette, en dépit de sa timidité, y a songé. Elle y renonce tout de suite. Rien qu'à voir le visage pâle et convulsé de sa petite marraine, le grand filleul ou se croirait perdu ou se devinerait en danger. Et la jeune fille lui ferait ainsi beaucoup de mal... elle qui donnerait sa vie pour lui faire un peu de bien!

La mine grave, Manuel survient, annonce de sa voix lente et flutée :

— Il paraît que ce bon jeune homme a perdu beaucoup de sang; il se sent faible; on ne sait pas s'il pourra s'en remettre... Et justement M. le curé est parti à Baucelles par la route de Malbois. Je vais aller le chercher.

Tranquillement dits, ces mots terrifient la châtelaine. Que plein de force et de jeunesse Claude puisse mourir si vite, cette idée, en dépit de sa foi, la bouleverse, la révolte. Et Manuel juge cela simple, naturel... pas même triste! Comment, médite le Breton, ne pas se réjouir d'échanger les douleurs d'une existence éphémère pour les joies de la vie éternelle! Le vieux serviteur absent, détaché de tout, prend l'essor dans son rêve pieux. Et, cette vision d'envolée d'âme en plein azur rend son regard plus doux dans sa blanche figure de jeûne. Ses lèvres s'entr'ouvrent en demi-sourire d'extase. Il a peine à reprendre pied dans la réalité :

— M. Davières est un jeune homme trop comme il faut et de trop bonne famille pour s'en aller chez le bon Dieu sans un mot de recommandation de M. le curé... C'est le laissez-passer du grand voyage. Un vrai chrétien ne part jamais sans ça! Puisque ce pauvre monsieur n'est plus en état de passer prendre son ticket au guichet du confessionnal, je vais m'occuper de lui amener le prêtre...

— Et moi, Manuel, moi, — gémit Sylvette dans l'émoi de la plus tendre pitié, — en quoi puis-je être utile, à notre blessé? N'a-t-il pas exprimé un désir, une volonté suprêmes? Ah! je serais si heureuse, secouant mon impuissance d'angoisse et d'inertie, de faire n'importe quoi pour lui!

Manuel réfléchit, se rappelle :

— Dans le parc et dans le potager, j'ai maintes fois causé avec ce bon jeune homme. Il parlait avec effusion d'une personne nommée Marie. Je ne répondais pas parce que, — et je m'en accuse, — j'imaginais, en prévention coupable, quelque liaison réprouvée. Depuis j'appris de Mme Heltoux que cette Marie était la fiancée de M. Davières. J'eus satisfaction de savoir que l'amour de ce brave garçon ne mettait pas son âme en état de péché. Or, l'infirmier m'assure que, endormi, le jeune homme n'a cessé d'appeler cette Marie. L'effet du chloroforme dissipé, le seul mot que le blessé eut encore la force de prononcer, fut ce même nom de Marie. J'aurais préféré croire que, dans un moment pareil, il s'agissait de la sainte Vierge. Malheureusement le doute n'est pas permis : le malade pensait à sa promise. Il n'y a plus que ça qui l'intéresse au monde. Sûrement son suprême désir est de voir cette Marie avant de mourir. Je vais lui chercher le curé, vous, mademoiselle, allez lui chercher sa fiancée.

Après l'éternel bonheur que je veux lui assurer là-haut, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez lui procurer ici-bas.

Une seconde, la douleur de Sylvette s'avive à cette pensée cruelle : « Dans sa souffrance, Claude a prononcé le nom de Marie... et pas le mien ! » Mais ce regret apparaît tellement égoïste et coupable à Sylvette qu'elle s'en repent immédiatement et veut le racheter à force d'abnégation. Sa tendresse achève de s'exalter dans la conscience même de ce que cette mission comporte de sacrifice.

« J'irai !... Je lui ramènerai celle qu'il aime ! De son regard elle rallumera les yeux éteints de Claude, elle ranimera sa voix par sa parole, elle lui rendra la vie dans un baiser... Et, moi aussi, j'aurai fait quelque chose pour qu'il vive ! »

Résolue, elle annonce au petit vieux Breton :

— Je pars en même temps que vous, Manuel. La fiancée de M. Davières habite le château de Malbois, à quelques kilomètres de Baucelles : nous ferons route ensemble. Apprêtez nos deux bicyclettes..., le temps d'avertir Mme Heltoux et je redescends.

En se dirigeant vers le cabinet vert, la petite châtelaine se demande comment la belle cousine va prendre sa démarche. Certes, Marthe eût fait l'impossible pour empêcher, — si peu qu'elles eussent été possibles, — les fiançailles de Sylvette et de Claude. Mais la cousinette s'éloignant, la jolie veuve ne sera sans doute aucunement ravie de voir une authentique fiancée s'installer au chevet du jeune millionnaire, place qu'elle se réserve peut-être... en cas de convalescence !

Cette femme autoritaire n'est pas ennemie du remariage.

A ce magnanime projet d'aller quérir une rivale, Mlle d'Auberval prévoit des objections et s'attend à quelque résistance. L'infirmière-major va la traiter de folle : « — Qu'est-ce qui te prend ? De quoi te mêles-tu ? Est-ce que ça te regarde ? » Sylvette tiendra bon : — « Quoique Marthe dise ou fasse, je ne céderai pas, j'irai... C'est mon devoir d'amie et de marraine : je l'accomplirai ! ».

Néanmoins, après les rudes émotions de la matinée, la jeune fille appréhende une scène de reproches et de colère. Et, dès le seuil, l'attitude de la cousine n'est pas faite pour la rassurer. Sourcils froncés sur les fameux yeux gris troublés de vert et noir, narines pincées, moue rentrant ses lèvres minces, Mme Heltoux achève la lecture d'une lettre sur papier bleu. Manifestement cette lettre lui cause une vive contrariété. Sylvette s'accoude au bureau. Marthe glisse précipitamment la lettre bleue au fond du tiroir.

— Mauvaises nouvelles ?

— Non...,annonce d'une visite dont... que... à laquelle je ne suis pas préparée ! La chose ne te concernant en rien, n'a pas le moindre intérêt pour toi. Que me veux-tu ?

Sylvette expose son projet. Contre toute attente, la belle cousine se déride, sourit.

— J'ai pensé, conclut la jeune fille, dont la voix tremble encore d'émotion, que si ce pauvre garçon meurt, — ce dont Dieu nous préserve ! — il aura l'unique et la meilleure consolation que nous puissions lui donner. S'il vit, la visite de sa fiancée le guérira plus vite que tous nos soins. Etant absolument inutile ici, je lui rendrai au moins ce service-là !

L'infirmière-major approuve d'un hochement de tête, puis observe curieusement la cousinette. Ne pouvant croire la gamine aussi désintéressée, elle ne s'explique pas cette décision. Si Sylvette aime Claude, pourquoi s'efface-t-elle ou affecte-t-elle de s'effacer devant une autre ? A quel mobile obéit-elle ?

Marthe renonce à comprendre. Pour une femme comme elle, rien de plus mystérieux qu'un cœur simple. Ces ingénues vous ont des idées si baroques et tellement sottes qu'une femme d'esprit ne les saurait prévoir.

En l'occurence le voyage de la petite châtelaine s'offre à point. Cela solutionne du coup, de la façon la plus simple et la plus élégante, le problème embarrassant que suscitait la lettre bleue.

Mme Heltoux juge même la chance à ce point inespérée qu'elle se met à rire d'aise.

— Ton idée est généreuse, déclare-t-elle avec une étonnante aménité. Tu n'as effectivement rien de mieux à faire pour le moment. Quand pars-tu ?

— Tout de suite. Manuel m'accompagne.

— Ne prends pas l'auto, surtout. J'en ai besoin.

— Je ferai le trajet à bicyclette.

— Oui. Cinquante kilomètres..., ce n'est rien..., une petite balade.

— Alors vous m'approuvez ?

— Pleinement.

Le cœur gros, elle est sur le point d'ajouter : « Soignez bien mon filleul. »

Mais elle a peur, à ces mots-là, que des sanglots ne lui crevent la voix. Elle s'esquive, surprise d'être quitte de l'explication à si bon compte.

Dix minutes après, mise en selle par Manuel, son petit pied arcbouté sur le sol pour se lancer sur la route, Sylvette fait au garde ses recommandations.

— Veillez bien sur M. Davières. Je me rends à Malbois. A la moindre alerte, si je tardais, venez me prévenir.

Préoccupé, tortillant de ses gros doigts sa rude moustache grise, Rupain maugrée :

— Ça me turlupine, mam'zelle, de vous voir partir du côté de Baucelles, seule avec notre enfant de Saint-Joseph. On parle, en diversion possible pour soulager leur front, d'une poussée des Boches par là... Manuel est une vieille bibine apte à conduire des couventines à la messe du dimanche, en temps de paix. Mais en temps de guerre, courir les routes défoncées sous les gros noirs, c'est plutôt mon fourbi que le sien ! Laissez notre artilleur à genoux soigner votre blessé, mam'zelle, et emmenez-moi ! Je saurai vous défendre. Malgré ma tignasse blanche, vous le savez, je suis d'attaque...

— Je ne risque rien. Manuel n'aura pas à me défendre.

— Et puis, — dit le jardinier, — je vais chercher M. le curé à Baucelles ; je dois revenir avec lui. Ce rôle-là n'est pas dans tes cordes, Rupain.

— S'il s'agit de ça, j'ai le bec cloué ! Un diable comme moi, au lieu d'attirer, ferait fuir l'homme du bon Dieu !

Rupain salue Sylvette militairement, puis se rapproche du jardinier et lui souffle à l'oreille :

— Tu es responsable de la petite patronne, Breton. S'il s'agit de faire le coup de poing, n'aie pas peur !

— Un bon chrétien n'a peur que pour son âme et l'âme ça ne se tue ni à coups de fusil, ni à coups de canon.

— Vas-y de ces idées là pour toi ; mais ouvre l'œil et tends l'oreille à ce qui se passe sur le plancher des vaches.

Et soucieux, tortillant plus nerveusement encore sa rude moustache grise entre ses gros doigts calleux, Rupain, planté droit au milieu de la route, regarde les cyclistes s'éloigner.

(A suivre.) *CHARLES FOLEY.*

Revue Financière

Vendredi, 18 août 1916.

La Bourse, en rouvrant ses portes après les quatre jours de chômage de l'Assomption, s'est montrée aussi ferme qu'auparavant.

Son activité se porte principalement sur les valeurs dites de guerre et sur les titres industriels russes. Les valeurs cuprifères se présentent en sensible amélioration et le groupe bancaire demeure bien orienté. La Rente Française 5 0/0 gagne quinze centimes à 89 90.

Les excellentes dispositions manifestées par la Bourse montrent que son moral est au niveau de celui de la nation.

Augmentation des courtages à la Bourse de Paris

Le *Journal Officiel* du 13 août a publié un décret, en date du 10 août, fixant comme suit le tarif maximum des courtages à percevoir par les Agents de change près la Bourse de Paris :

Négociations effectuées en vertu des pièces contentieuses ou d'actes notariés à l'exception des procurations générales :

0 fr. 25 0/0 du montant de la négociation, avec un minimum de courtage de 1 fr.

Autres négociations :

1° Opérations au comptant :

Rentes françaises :

0 fr. 10 0/0 du montant de la négociation, avec un minimum de courtage de 50 centimes.

Emprunts des colonies et des pays de protectorat, emprunts des départements et des communes ; obligations des Chemins de fer de l'Etat ; obligations des grandes Compagnies de chemins de fer français et de la Grande Ceinture, obligations du Crédit foncier :

0 fr. 125 0/0 du montant de la négociation avec un minimum de courtage de 50 centimes

Autres valeurs :

Actions et obligations lorsque le cours est inférieur à 50 fr. :

0 fr. 10 par action ou obligation.

Actions et obligations lorsque le cours est compris entre 50 fr. et 100 fr. :

0 fr. 20 par action ou obligation.

Actions et obligations dont le cours est supérieur à 100 fr., fonds d'Etat étrangers et toutes valeurs non dénommées ci-dessus :

0 fr. 20 0/0 du montant de la négociation.

Avec un minimum de courtage de 1 fr. dans tous les cas.

2° Opérations à terme :

Rentes françaises :

0 fr. 04 par 3 fr. de rente 3 0/0 ou par 3 fr. 50 de rente 3 1/2 0/0 ;

0 fr. 05 par 4 fr. de rente 4 0/0 ou par 4 fr. 50 de rente 4 1/2 0/0 ou par 5 fr. de rente 5 0 0.

Rentes étrangères se négociant en capital ou en rente :

Lorsque le cours est inférieur à 60 fr. :

0 fr. 06 0/0 du capital nominal.

Dans les autres cas :

0 fr. 10 0/0 du montant de la négociation.

Actions et obligations lorsque le cours est inférieur à 200 fr. :

0 fr. 25 par action ou obligation.

Actions et obligations lorsque le cours est compris entre 200 et 400 fr. :

0 fr. 50 par action ou obligation.

Actions et obligations lorsque le cours est supérieur à 400 fr. et toutes valeurs non dénommées ci-dessus :

0 fr. 125 0/0 du montant de la négociation.

3° Reports :
Rentes françaises :
0 fr. 04 par 3 fr. de rente 3 0/0 ou par 3 fr. 50 de rente 3 1/2 0/0 ;
0 fr. 05 par 4 fr. de rente 4 0/0 ou par 4 fr. 50 de rente 4 1/2 0/0 ou par 5 fr. de rente 5 0/0.
Autres valeurs :
1 fr. 80 0/0 l'an du montant de la valeur reportée calculé d'après le cours de compensation pour les opérations donnant lieu à un report.
1 fr. 20 0/0 l'an du montant de la valeur reportée calculé comme ci-dessus pour les emplois de capitaux en report.

Pour les valeurs non entièrement libérées, les maxima indiqués ci-dessus sont réduits proportionnellement à la partie non versée.

Lorsque deux opérations en sens contraire ont été effectuées au comptant, en vertu d'un même ordre et dans la même bourse, pour le compte d'un client particulier, et lorsque l'opération d'achat porte sur la Rente française ou sur l'une des valeurs soumises au tarif de 125 millimes 0/0, il n'est perçu de courtage que sur celle des opérations qui, par l'application du tarif ci-dessus, donne lieu au courtage le plus élevé.

Les certifications de signatures données par les Agents de change dans les cas visés par l'article 76 du décret du 7 octobre 1890 et la loi du 11 juin 1909 donneront lieu à la perception d'honoraires dont le tarif sera, suivant les cas, celui des courtages qui a été fixé ci-dessus, soit pour les négociations effectuées en vertu de pièces contentieuses ou d'actes notariés, soit pour les opérations au comptant. Ces honoraires ne seront pas perçus lorsque les certifications seront corrélatives à l'achat ou à la vente de valeurs négociées par le ministère de l'Agent certificateur.

Pendant le délai de dix ans qui suivra la cessation des hostilités, la revision du présent tarif pourra être faite par décret rendu dans la forme des règlements d'administration publique, sur la proposition du Ministre des Finances, après avis de la Chambre syndicale des Agents de change près la Bourse de Paris, de la Chambre de Commerce de Paris et du Tribunal de Commerce de la Seine.

En suite de ce décret, la Chambre syndicale se réunira le 22 courant pour prendre une décision. En attendant, et jusqu'au 1er septembre probablement, rien ne sera changé aux taux antérieurs.

Le nouveau tarif est supérieur à celui actuellement en vigueur, mais il est encore notablement inférieur à celui de la plupart des places étrangères. Du reste, cette mesure, que justifient les circonstances actuelles, ne sera appliquée et maintenue que dans les limites indispensables ; elle n'entrera d'ailleurs en vigueur que pour les négociations au comptant ; pour les achats à terme et les reports, elle sera ajournée jusqu'au moment où le marché à terme, provisoirement limité à la liquidation des engagements anciens, aura repris sa liberté d'action.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, pour le mois de juillet dernier, ont atteint 80,036 fr. 05, contre 78,574 fr. 55 en juillet 1915.

Pour les sept premiers mois de 1916, le total des recettes s'élève à 725,500 fr. 40, en augmentation de 102,481 fr. 30 sur celles de la période correspondante de l'an dernier.

Pour le deuxième trimestre de 1916, les recettes de la **Compagnie des Chemins de fer de Porto-Rico** se sont élevées à 2,320,881 fr.

Les recettes du premier semestre de l'année en cours se trouvent ainsi portées à 4,895,981 fr., soit, par rapport aux recettes du 1er semestre de 1915, une augmentation de 1,032,879 fr.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le, de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, répondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile ; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.

Vous me demandez, « Cousine Inquiète », pourquoi je ne vous entretiens pas plus souvent de la mode de la coiffure ? C'est qu'elle est moins générale que celle des robes ou chapeaux. Les grands coiffeurs lancent une mode, un style, mais ce style est presque toujours modifié par chacune de nous, suivant le genre de notre physionomie.

Sachez, cependant, amie, que la coiffure haute, dégageant bien la nuque, est la préférée en ce moment. Mais, qu'elles soient simples ou compliquées, les coiffures ne peuvent être réussies que lorsque les cheveux sont légers, bouffants et soyeux.

VOUS OBTIENDREZ CE RÉSULTAT

en employant régulièrement l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella pour les soins habituels de la tête. Cette lotion fait renaître la chevelure appauvrie en la débarrassant des pellicules, et, par son action vivifiante, la préserve de la décoloration. L'Extrait Capillaire favorise également la frisure et l'ondulation des cheveux. Adressez vos commandes à l'Administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Je reviens encore sur cette question — si souvent traitée déjà — parce que je trouve encore, dans mon courrier de cette semaine, des lettres traitant de

L'ACTION DE LA GLYCÉRINE.

Je rappelle que nos plus savants hygiénistes l'ont proclamée éminemment bienfaisante à la peau. Il convient donc de recommander la Crème Simon (première marque française) comme un produit supérieur à base de glycérine.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Pour ma fille. — Pour obtenir un teint idéal, restez fidèle au Veritable Lait de Ninon, dont les tons lactés veloutent l'épiderme. Son prix est de 5 fr., franco 5 fr. 85, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Il existe en blanc, rose et rachel.

Maman de deux diables. — Frottez-les avec du blanc d'Espagne délayé dans un peu d'alcool ou de vinaigre très léger. Pour les empêcher de s'oxyder, passez dessus un chiffon enduit de vaseline.

J. M. G., Tulle. — Paul Bourget, 20, rue Barbet-de-Jouy. Maurice Donnay, 7, rue de Florence. Crès, 116, boulevard Saint-Germain. Emile-Paul, 100, faubourg Saint-Honoré.

A, S., Arlésienne. — 1° L'eau oxygénée, mais il ne faut pas en abuser. 2° Chez tous les pharmaciens.

Pressée. — Ce délai est court pour les deux langues, mais, si vous avez une bonne oreille, l'Ecole Pratique, 45, rue de Rennes, vous fera parler couramment en trois mois.

B. C. 29 — A la maison même, 39, rue de Surène, ou dans toutes les bonnes maisons d'alimentation

Fleur du môle. — Retournez à la maison à laquelle vous vous étiez adressée, il y a quelques années. Je lui communique votre lettre.

Edelweiss. — La méthode Prévost-Delaunay, qui est très rapide et très commerciale.

B. S. Joséphine. — Employez le Cillana qui ombre délicieusement les yeux et le Mokoheul qui avive le regard. Vous trouverez ces deux produits chez Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin, à Paris.

Jocelyne. — 1° J'ai toute confiance en ce produit. Huit à dix mois de traitement. Une boîte suffit. 2° Je préfère le premier produit. 3° Frictions deux fois par jour, avec : borax, acide salicylique, 15 grammes ; acide borique, 5 grammes ; alcool dilué, glycérine, 60 grammes.

Mme Louise D... — Les situations ne manqueront pas après la guerre pour les dames. Suivez les cours de commerce de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, et demandez-lui, de ma part, sa très intéressante brochure « Situations ».

Lison 89. — Faites votre toilette à l'eau très chaude et au savon de Panama, puis frictionnez-vous avec : alcool à 60°, 100 grammes ; alcool de mélisse, 50 grammes ; résorcine, 10 grammes ; chloral, 2 grammes. Si vous préférez, employez l'Anti-Bolbos.

Rose-Violette. — 1° Le Pilivore Dusser. 2° Voyez ma réponse à « Pour ma fille » 3° Nettoyez la peau avec un tampon de ouate imbibé de : bi-borate de soude, 10 grammes ; éther sulfurique camphré, 40 grammes ; eau de rose, 100 grammes ; eau distillée, 150 grammes 4° C'est une question de tempérament ; suivez le régime de la suralimentation, et, si vous le pouvez, étendez-vous une heure après le déjeuner.

Mary B... — Comme antivermineux le plus efficace, le meilleur désinfectant à vous conseiller, est « Le Lu[illegible] 1 fr. 50 le flacon, 2 francs franco. En vente 4[illegible] de Clichy, à Paris.

Jeanne F... — 1° Voyez ma chronique. 2° Tous les [illegible] jours.

FUR[illegible]

Conseils d'Hygiène

Chronique dentaire. — Il n'est plus tou[illegible] facile de faire soigner ses dents. Bien des so[illegible] au front souffrent sans espoir de guérison pos[illegible]sible, bien des personnes attendent le retour de leur dentiste mobilisé. Pour leur venir en aide, un chirurgien-dentiste a fait éditer récemment une brochure indiquant comment soigner et guérir *soi-même* les maux de dents, névralgies, abcès, fluxions, maladies des gencives, éruptions douloureuses des dents de lait chez les petits enfants, comment éviter la carie dentaire et avoir de jolies dents blanches, comment nettoyer les dentiers, les faire adhérer au palais, et comment préparer soi-même ses dentifrices et ses parfums. Cette intéressante brochure est envoyée gratuitement aux lecteurs des *Annales* qui la demanderont à M. l'abbé Arnol, à Chalon-sur-Saône (S.-et-L.).

DE-CI DE-LA

Coupe, couture, corset, mode, broderie. *Patrons.* Ecole Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris.

Les Carrières Commerciales

Le Commerce et l'Industrie manquent totalement de jeunes débutants susceptibles de devenir un jour, par la pratique et l'expérience, de très bons employés de bureau pourvus d'une situation intéressante. Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants doivent envisager, à la fin de leurs études scolaires, la possibilité de leur voir un jour occuper ces emplois. Les Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis), ont créé un apprentissage professionnel pouvant être suivi chez soi ou sur place et mettant les jeunes gens des deux sexes en mesure de débuter avantageusement. Prix à forfait. Demander le programme M gratuit. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

Qu'est-ce que l'Arthritisme ?

A quels signes peut-on reconnaître que l'on est arthritique ?
Dangers qui menacent les arthritiques qui négligent de soigner leurs reins.

L'arthritisme est, avant tout, un trouble de l'organisme par ralentissement de la nutrition des tissus. Cette disposition, généralement héréditaire, se traduit par une foule d'affections qui peuvent affecter la peau et les muqueuses : eczéma, urticaire, psoriasis, angine, coryza chronique, laryngite et bronchite chroniques, asthme, ou le système circulatoire : obésité, diabète insipide, néphrite ou maladie des reins, lithiase biliaire et urinaire, ou aussi le système nerveux : migraines, goutte, névralgies, douleurs intercostales et rhumatismales. Il ne faut donc pas toujours se fier à cette belle santé apparente qui fait négliger ces douleurs passagères dans le dos et les articulations, et surtout quand les urines sont anormales une cure avec les Pilules Foster est indiquée.



Le 2 mai 1907, **Mme Ve B. Morlon, 36, rue Duplessis, à Versailles, nous disait : « Il y avait bientôt dix ans que j'étais prise très fréquemment de douleurs de reins, de maux de tête, vertiges, que l'on attribuait à l'arthritisme. Mon état devenait de plus en plus mauvais, malgré tous les traitements. Avec les Pilules Foster pour les Reins, en peu de temps mes douleurs disparurent. »**

Le 4 juin 1913, Mme Ve Morlon ajoute : Ma guérison s'est maintenue parfaite. »

Tous les arthritiques ou descendants d'arthritiques devraient faire usage régulièrement de Pilules Foster pour aider les reins à rejeter de l'organisme l'acide urique et les déchets d'une mauvaise nutrition. Non seulement elles nettoient les reins et la vessie, mais elles opèrent un véritable lavage du sang, indispensable pour éviter les coliques hépatiques, néphrétiques et ces crises de goutte et de rhumatismes qui vous clouent sur le lit ou sur le fauteuil pendant des mois.

Pilules Foster (3 fr. 50 la boîte) chez tous les pharmaciens, ou franco : H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris (Ternes).

LES ANNALES



ÉTÉ DE GUERRE A SALONIQUE

Les soldats du Camp d'Aviation s'amusent à composer sur le sol des mosaïques avec des coquilles, des grains de porphyre et des silex.

Cliché de la Section photographique de l'armée.

3 Septembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

EDITION·DE·LUXE UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ...... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

N° 1732. — 3 SEPTEMBRE 1916



LES IMAGIERS DE LA GUERRE MAITRE ET VALET

DESSINS DU PEINTRE ITALIEN SACHETTI, EXPOSÉS DANS LES « LEICESTER GALLERIES », A LONDRES

LE ROYAUME
de la Rue Saint-Honoré

Le livre qui commença la réputation du marquis de Ségur, et l'un des plus charmants qu'il ait composés, fut l'étude consacrée à Mme Geoffrin et à ses amis. C'est le tableau brillant et précis d'un des salons où s'épanouirent les grâces du dix-huitième siècle :

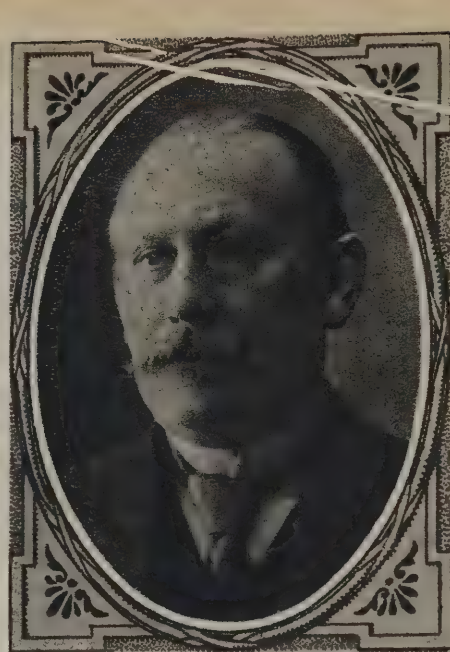
LES DINERS DE Mme GEOFFRIN

Elle voulut faire de sa demeure le centre et le rendez-vous de toutes les gloires intellectuelles, non seulement de la France, mais de l'Europe entière, grouper autour de son fauteuil tout ce qui, à son époque, portait un nom dans les lettres, les arts, les sciences ou la politique.

Le procédé qu'elle employa pour mener à bien cette tâche est simple, et peut se résumer en deux mots : aux hommes de lettres qui composaient son premier entourage, elle adjoignit désormais les artistes, peintres, sculpteurs et musiciens, gens que la coutume tenait jusqu'alors à l'écart des réunions mondaines ; puis, par une seconde et non moins heureuse innovation, elle s'avisa d'attirer à sa cour les étrangers de passage ou en séjour à Paris, quel que fût leur rang social, pourvu qu'ils eussent à leur actif un mérite ou une célébrité quelconques.

Regardons Mme Geoffrin à l'œuvre, et voyons comment elle en use avec les nouveaux sujets de son « royaume ».

Ses premières relations avec le monde artistique, alors plus casanier et non moins ombrageux qu'aujourd'hui, lui furent facilitées par un de ses fidèles amis, le comte de Caylus. Une figure assez originale que celle de ce gentilhomme de grande race volontairement déclassé, fils de la charmante marquise qui fit les délices de la cour de Louis XIV, s'exilant lui-même de la société raffinée qui entoura sa jeunesse, pour adopter une existence à part, habituellement solitaire et perpétuellement laborieuse. Lui-même d'ailleurs dessinateur de talent, gravant des pointes sèches qui ne sont pas sans mérite, généreux et cordial avec les artistes qu'il traitait en confrères, et aimé de la plupart d'entre eux en dépit de sa franchise brutale, de son ton sec et tranché, de ses « coups de boutoir » parfois féroces, qui lui valurent plus tard de Diderot cette oraison funèbre : « La mort nous a délivrés du plus cruel des amateurs ! » Les antipathies de Caylus ne s'arrêtaient pas en effet aux gens du grand monde, auxquels il avait si lestement tourné le dos ; elles s'étendaient aux philosophes, aux encyclopédistes, au plus grand nombre des hommes de lettres, tels que Marmontel, d'Alembert, Diderot, duquel, comme on vient de le voir, il était payé de retour. Aussi, lorsqu'il eut amené dans le salon de la rue Saint-Honoré l'intéressante clientèle qui seule trouvait grâce à ses yeux, n'eut-il point de repos qu'il n'eût déterminé Mme Geoffrin à établir un jour spécial, où il pût voir chez elle ses amis, sans rencontrer les visages qui avaient le don de lui déplaire.



(Phot. Manuel.)

Le marquis de Ségur.

Donner la liste des convives serait énumérer presque sans exception tous ceux dont le crayon, la brosse ou le ciseau portèrent si haut le renom de l'art français au dix-huitième siècle, et je ne citerai ici que les plus marquants et les plus assidus. C'est Boucher, gai causeur, et de propos parfois légers comme son pinceau ; c'est La Tour, le pastelliste, mélancolique au contraire, et plus occupé de philanthropie que de peinture ; Joseph Vernet, dont Mme Geoffrin goûtait particulièrement le talent, Lagrenée, Drouais, le sculpteur Bouchardon, le dessinateur Cochin, qu'elle « combla de bienfaits ».

Enfin, pour fermer la marche le préféré de Mme Geoffrin, l'élève de Boucher, le « bon » Carle Van-Loo, dont elle avait fait, a-t-on dit, « son peintre attitré », l'un des seuls à qui elle rendit régulièrement ses visites, en allant chaque semaine le trouver dans son atelier, afin de surveiller ses ouvrages. Et c'était alors entre eux « des scènes à mourir de rire. Rarement d'accord sur les idées et la manière de les exécuter, on se brouillait, on se raccommodait, on riait, on pleurait, on se disait des injures, des douceurs ; et c'est au milieu de toutes ces vicissitudes que le tableau s'avançait et s'achevait. »

Il ne faudrait pas croire que des conseils judicieux, une réception cordiale, et quelques bons dîners, fussent les seules marques d'intérêt dont Mme Geoffrin gratifiât les artistes de son entourage. Elle savait également leur procurer des avantages d'un ordre plus positif. Elle fut particulièrement généreuse envers la famille de Van-Loo, à ce que rapportent les *Mémoires secrets*. Elle avait acheté, en effet, à la vente qui fut faite après la mort du peintre, deux fort beaux tableaux, qu'elle paya quatre mille livres. Deux seigneurs russes, de passage à Paris, s'étant, peu à près, engoués de ces toiles, la prièrent de les leur céder. Elle refusa d'abord, puis, se ravisant, leur fit dire que « s'ils en étaient passionnés, peut-être à force d'argent se laisserait-elle tenter ». Ils proposèrent cinquante mille livres ; elle accepta sur-le-champ cette somme, en retira les quatre mille livres d'achat, et envoya le surplus à la veuve de Van-Loo, qu'elle savait fort gênée.

Sous son intelligente direction, les réunions du lundi prennent un charme spécial, et tous ceux qui les ont connues semblent en avoir gardé un exquis et précieux souvenir. La composition en était calculée avec un soin extrême, et la maîtresse de maison se montrait incomparable dans l'art d'assortir les convives, et de combiner, par un choix délicat, l'harmonie avec la variété.

Il est aisé d'imaginer qu'une hospitalité si rare ne manqua pas de faire du bruit dans le monde, et que la réputation de l'hôtel de la rue Saint-Honoré franchit bientôt les barrières de Paris pour se répandre en Europe. Quelques étrangers de distinction, diplomates accrédités auprès de la cour de Versailles ou visiteurs de passage, s'y firent d'abord présenter ; l'accueil empressé qu'ils reçurent les encouragea à amener de leurs compatriotes. Peu à peu ce fut une mode ; il fut admis dans toutes les capitales qu'un homme de mérite ne pouvait débarquer à Paris sans faire aussitôt que possible la connaissance de Mme Geoffrin, et aller chercher dans son salon ses lettres de naturalisation.

Et l'on comprend l'exclamation du savant italien qui, au sortir d'un lundi, s'écrie avec enthousiasme : « Je croyais voir ces soupers d'Athènes où l'on ne s'entretenait que d'arts et de sciences ! »



Mme Geoffrin, par Van-Loo.

Marquis de SÉGUR.

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

Télémaque et Mentor

Le grand ouvrage, dont M. Ernest Daudet entreprend la publication, illumine de lumières nouvelles la psychologie du kaiser. L'historien, commentateur minutieux et perspicace des documents qu'il a su se procurer, trace de Guillaume un portrait en pied fort ressemblant. Il prend son modèle dès le début, au moment où l'impatience de régner agitait le jeune prince. C'était en 1888. Guillaume Ier, nonagénaire, attendait la mort. Le kronprinz Frédéric agonisait sur la côte d'Azur. La couronne allait incessamment revenir au petit-fils du vieil empereur. Aussi Bismarck — le dictateur, le vrai souverain — essayait-il de se rendre indispensable au futur Guillaume II. Il s'instituait le Mentor de ce Télémaque. Il le façonnait à ses méthodes, l'imprégnait de son expérience, lui donnait pour compagnon de fête et de travail son propre fils Herbert... A vrai dire, Wilhelm lui inspirait quelque défiance. En regardant agir à cette époque le louveteau, on ne peut s'empêcher de songer à la jeunesse de Néron. Même ambition, même besoin d'attirer les regards, de jouer un rôle, même soif de popularité, même appétit du pouvoir, même égoïsme féroce et sournois. Cette violence ne déplaît pas à Bismarck, à condition qu'elle ne s'exerce pas contre lui. Il l'encourage plutôt, car elle entraîne à des fautes qui achèvent de mettre le prince à sa discrétion. Wilhelm reçoit les leçons du haut fonctionnaire Rudolf Gneist dont l'opinion est intéressante à rappeler :

« Mon élève manque d'idées générales. On l'a trop tôt spécialisé. En dehors de ses obligations réglementaires, on l'a initié sans vues d'ensemble au fonctionnement des rouages de l'Etat. Education à refaire. Ajoutez qu'ayant été trop adulé, il croit tout savoir, quoiqu'il n'ait rien appris. »

Guillaume Ier ne s'illusionnait pas outre mesure sur son petit-fils, mais il comptait que l'autorité de Bismarck réussirait à le discipliner, à le conduire dans la bonne voie. De fait, Wilhelm témoignait au chancelier le respect mêlé d'agacement que le Néron de Racine voue à Burrhus. Bismarck, ravi de cette apparente docilité, souhaite vivement l'abdication du moribond Frédéric, l'avènement immédiat de Guillaume II. Celui-ci s'associe à ce désir avec une ardeur brutale et une indélicatesse qui scandalisent tous ses parents. Il va porter à San-Remo une sorte d'ultimatum dont sa mère est indignée. Son oncle, le prince de Galles, sa grand'mère, la reine Victoria, ne le sont pas moins des ouvertures qu'il leur fait faire à ce sujet; ils en gardent un fâcheux souvenir qui ne cessera de peser plus tard sur les relations d'Edouard VII et de son neveu. L'astucieux chancelier attise comme à plaisir ces divisions, ces querelles, s'imaginant que Wilhelm lui appartiendra davantage s'il l'a brouillé avec sa famille.

Et les événements se précipitent. Guillaume Ier s'éteint, suivi, au bout de trois mois, dans la tombe par le malheureux Frédéric III. Bismarck, haï mais, suppose-t-on, inébranlable, n'a pas été congédié. Le couronnement de Guillaume II consacre son triomphe. Il le croit et l'Allemagne entière partage cette certitude. Télémaque n'oserait pas se séparer du sage Mentor, s'affranchir d'une tutelle plus que jamais nécessaire... C'est justement l'efficacité de cette tutelle, et l'importance que l'opinion publique lui attribue, qui va la rendre lourde, puis pénible, puis intolérable à l'orgueil du jeune empereur. D'abord les choses se passent à merveille. Aucun orage ne trouble la lune de miel. Guillaume va voir à Friedrichsruhe le chancelier, flatté et fier d'une faveur si exceptionnelle.

« Comme il était attentif et prévenant, raconte-t-il. Le soir, il fut tout étonné que j'eusse attendu jusqu'à onze heures et que je ne me fusse pas couché. Le lendemain, il entra dans ma chambre au moment où je me levais et quand j'étais à peine vêtu. Il me mit gentiment la main sur l'épaule et nous causâmes familièrement. »

Bismarck souligne cette intimité, il s'en pare, il s'en vante. Il s'en vante trop. « Nous sommes d'accord, répète-t-il, pour l'exécution d'un programme de politique extérieure et de réformes. » Ce programme, il laisse entendre que c'est lui qui l'a dicté. Ses paroles, perfidement répétées, éveillent un premier trouble dans l'esprit ombrageux et vaniteux du kaiser. Le malaise ne tardera point à s'aggraver. Télémaque, entouré de flatteurs, persuadé de l'éminence de son génie, prétend ne s'inspirer que de soi-même. Le voyage qu'il entreprend autour de l'Europe après son élévation, achève de l'infatuer, de le griser. L'allure bruyante et ostentatoire qu'il affecte ne plaît ni à Londres, ni à Vienne, ni à Rome. Mais il est seul à ne pas s'en apercevoir. Son compagnon, Herbert de Bismarck, qui se règle sur lui, excite une égale aversion. Un rapport diplomatique exhumé par M. Ernest Daudet, juge en ces termes le maître et le favori : « Leur brusquerie hautaine envers les hommes, leur galanterie soldatesque envers les femmes du plus haut rang, ont donné l'impression que l'on avait affaire à des reîtres du moyen âge... » Guillaume, désormais incapable d'endurer la plus légère contrainte, cherche et trouve bientôt l'occasion de secouer le joug de Bismarck. Il accomplit certains actes, — il déplace et choisit des ministres, — sans le consulter, et lui fait comprendre que sa volonté doit toujours être obéie. Tantôt il résiste, tantôt il ordonne. Ainsi il décide de composer avec les exigences du parti socialiste. Sachant l'opposition bismarckienne irréductible sur ce terrain, il s'y place tout exprès pour provoquer la rupture. Il épie l'attitude, il brave l'entêtement, diminue les prérogatives du chancelier, et s'empresse d'accepter une démission qu'on ne se soucie guère de lui offrir, au fond, et qu'on ne lui apporte que parce qu'on pense qu'elle sera refusée.

Bismarck garda de ce divorce un souvenir amer. Toutefois, il avait déposé dans les veines de l'ingrat Guillaume II le virus de sa doctrine. Cela aurait dû le consoler. Vainement l'empereur eût-il essayé d'éliminer le poison. Il en demeurait contaminé à jamais. Sous son nom, c'est l'âme avide, cynique, barbare, rusée du vieil homme d'Etat qui continue de gouverner l'Allemagne et la mène aux abîmes...

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXX

DANS UN HOPITAL

29 août 1916.

Je suis heureux, mon cher ami, de pouvoir vous rassurer tout à fait par des détails nouveaux sur l'état de votre père. Vous le saviez hors de danger, mais il est certain maintenant que l'amputation de son bras droit, que l'on avait trop de raisons de redouter, ne sera pas nécessaire. Le chirurgien responsable, homme de science et d'honneur, en a donné sa parole, qui ne doit rien à une volonté de complaisance consolatrice. Je lui ai demandé la vérité : il me l'a dite. D'ailleurs, dès le premier moment, votre mère, dont le courage a su dominer les inquiétudes, avait obtenu de lui qu'il ne lui dissimulerait aucune de ses appréhensions.

Votre père l'a échappé belle; il s'en est fallu d'un millimètre que la première balle, reçue dans la tête, n'affectât une région où la lésion eût été irréparable. La gravité d'une blessure ne se mesure heureusement pas à l'abondance du sang versé. L'évanouissement du brave commandant — il étrennait son quatrième galon! — et tant de sang répandu avaient affolé les soldats qui, sans songer à leur propre péril, l'avaient ramassé sous la rafale de feu. Seule, la blessure du bras, qui ne les avait pas inquiétés, était sérieuse. C'est une plaie de l'avant-bras avec fracture des deux os et section des artères radiale et cubitale. Le chirurgien m'a expliqué que si l'artère interosseuse n'était pas restée intacte, il eût été presque impossible d'éviter la désarticulation du coude. Ces termes scientifiques me sont peu familiers. Je ne les emploie pas pour faire parade d'érudition, mais la précision même de mes explications vous fixera sur leur sincérité.

Vous ne tarderez pas, d'ailleurs, à voir votre père, dont votre absence est le principal souci. Il vous racontera son histoire. Elle est aussi courte que glorieuse. C'est sur la pente sud de la cote 109, le long de la route de Maurepas à Cléry, qu'une mitrailleuse allemande, habilement dissimulée, l'a frappé deux fois. Avant de tomber, le commandant avait vu les ravages que l'instrument, semeur de mort, avait répandus dans son bataillon. Il parle peu de lui, mais beaucoup des autres, dont il a l'obsession attristée. Il ne tarit pas d'éloges sur ses soldats, qu'il traite en enfants d'adoption. Les périls courus en commun les lui ont rendus plus chers. Il les connaît tous. Il sait leurs noms, leurs professions, leurs situations de famille. Il y a de tout là dedans : les conditions sociales y sont confondues de telle sorte qu'il faudrait beaucoup de pénétration au regard le plus attentif pour distinguer entre deux sergents, couverts de la même boue glorieuse, le marquis d'Aydius, qui n'a plus le temps d'être coquet, et son nouvel ami, le brave Arudy, maître maçon dans le civil. Entre ces hommes divers, qu'il a fallu la guerre pour rapprocher, il n'y a d'autre émulation que celle du courage, du dévouement, du devoir et, à l'occasion, de l'héroïsme. Les soldats de la Somme sont dignes de ceux de Verdun. Il y a d'ailleurs beaucoup de ceux-ci dans ceux-là. Ceux qui ont pris part à l'immortelle défense se réjouissent d'être passés à l'attaque. L'un d'eux disait : « Enfin, on voit du pays! » Du pays, ils en verront encore, et jusqu'à la Meuse, et au delà. Ce n'est pas avec les soldats français qu'il faut discuter ce que les Boches appellent les *buts de la guerre*. Les nôtres savent à quoi s'en tenir. D'un mot ils disent tout : *Nous ne voulons pas que cela recommence.* Et pour que *cela ne recommence pas*, ils sont prêts à y aller et à se donner tout entiers, sang et vie compris.

Ah! les braves gens! — L'héroïsme dans l'action, où l'instinct finit par dominer et par supprimer la réflexion, n'est peut-être pas celui que j'admire le plus, quoique je tire devant lui mon chapeau avec un humble respect. Il me semble qu'il y a plus de mérite dans cet héroïsme continu qui s'emploie à chaque heure et à chaque instant, sans éclat, sans tambour ni clairon, apte à toutes les besognes, soumis à tous les ordres, résolu à tous les sacrifices, résigné à toutes les privations. De mes conversations avec votre père, j'ai retenu des mots et des traits qui atteignent au sublime par la simplicité. Ils prêteraient mal à des vers cornéliens, mais, plus près de la nature, et pris en pleine vérité, ils ont une humanité émouvante qui secoue le cœur. La vie quotidienne du soldat en est remplie. Quand votre père, qui la partage depuis deux ans, la raconte, on sent que la race qui a produit de tels hommes n'était pas en décadence. Nos adversaires s'y étaient trompés. Ils finissent par avouer leur déconvenue avec une amertume qui en dit long sur leurs espérances et sur leurs déceptions. Il faut convenir que nous avions aidé à leur erreur par la fausseté injuste et injurieuse de nos propres jugements. Nous prenions ou nous paraissions prendre tant de plaisir à nous méconnaître et à nous calomnier! Nos livres et notre théâtre — où il s'en faut que l'inspiration fût toujours de source française! — nous ont fait un grand tort. Beaucoup parmi ceux qui nous aimaient au dehors le croyaient irréparable. Ils conviennent aujourd'hui que les soldats de France ont noblement vengé la France. Mais ils ne rendent pas un moindre hommage à la femme française dans cette œuvre de réhabilitation dont leur amitié fidèle se réjouit. Plus que le soldat peut-être, jeté par ordre dans l'action et dans le risque, la femme française leur est une révélation. Ils ne soupçonnaient ni ce ressort ni cette endurance, ni ce stoïcisme.

Je me suis rencontré dans l'hôpital où votre père va poursuivre sa convalescence avec un ami d'un pays neutre que le besoin d'un renseignement y avait, par hasard, amené. Venu d'une Amérique lointaine et récemment arrivé, il entrait pour la première fois dans un établissement de blessés. Je lui ai offert d'en faire la visite. Je l'ai présenté à votre mère, qu'une bienveillance toute naturelle, même si elle n'est pas rigoureusement réglementaire, a autorisée à mettre au service de son mari ses soins d'habile infirmière. Mon ami a été étonné d'apprendre de quelle façon elle a *tenu*. Là-bas, dans son hôpital, depuis le début de la guerre. Il s'est, et de toute façon, intéressé à ses blessés, qui ne tardèrent pas à éprouver son intelligente générosité. Son étonnement n'a pas été moindre de savoir qu'un parfait notaire peut devenir un excellent commandant d'infanterie. Et je vous assure que le ruban rouge qui éclatait sur le pyjama bleu a eu, aux yeux de mon ami, mis au courant de l'affaire de Maurepas, un autre prix que si votre père l'avait gagné au service d'un candidat : il semblait que la couleur ne fût pas la même!

De la chambre de votre père, nous sommes descendus dans les salles des soldats où l'ordre et la propreté, tout de suite rétablis après les pansements, s'agrémentaient d'une coquetterie à laquelle le goût des infirmières et le zèle des blessés avaient heureusement collaboré. Je ne vous dirai pas de quelle société cet hôpital relève, pour ne pas paraître faire d'un hommage une réclame. Sachez seulement qu'elle n'est pas celle dont votre mère porte les insignes. Cette circonstance donne plus de prix au libéralisme avec lequel elle y a été accueillie. Les mauvaises langues, que la guerre n'a pas toutes supprimées, se plaisent à dire qu'il y a entre les trois sociétés, dont se compose la Croix-Rouge française, des rivalités fâcheuses. Je ne connais, pour ma part, dans l'ensemble, soit d'une société à l'autre, soit dans le sein de chacune d'elles, qu'une louable émulation de générosité et de bonté.

Qu'il y ait, ici et là, des incidents, je n'ai pas le mauvais goût de le nier ou la naïveté d'en être surpris. La nature humaine n'est pas, tout d'un coup, devenue parfaite. Et même si l'on raconte quelques histoires, il me suffit, sans refuser d'y croire, de ne pas les généraliser pour ne pas crier au scandale. Je n'estime pas à moins de trente mille le chiffre des infirmières *diplômées* pour les trois sociétés réunies. C'est un gros chiffre. Il n'y a vraiment pas lieu de s'étonner et de s'indigner si dans une telle armée féminine, mise par ses fonctions mêmes au contact des tentations faciles, la vertu enregistre quelques imprudences et quelques défaillances. Le tort serait de juger le troupeau — j'entends ce mot dans son sens évangélique — sur les brebis galeuses dont l'exclusion suit et châtie la faute.

Autour de la chambre de votre père, on circule, le long de salles qui n'ont rien à cacher, dans une atmosphère saine, réparatrice et réconfortante. Je mettrai, en vous y conduisant quelque jour, votre psychologie à l'épreuve pour voir si vous saurez deviner sous la coiffe blanche la situation sociale ou familiale des infirmières que vous rencontrerez. Je vous avertis qu'il faudra vous mettre en garde contre des surprises et même contre des méprises. Mon neutre, auquel j'ai dit les noms et les conditions, n'en revenait pas. Il confiera là-dessus au *diario* de son pays quelque bel article. En attendant, il m'a exprimé son sentiment dans une brève formule : « En France, les soldats sont des héros, et les femmes valent les hommes. » Ce neutre n'a pas exagéré.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Pour seconder les Mères

Voici une brochure pleine de mérite, qui vient de paraître; elle intéresse non seulement les éducatrices, mais toutes les amies de l'enfance. Ce sont quelques conseils donnés avec infiniment de tact et de simplicité par Marguerite Léon-Lévy, la fondatrice de cette École de Bonnes d'Enfants, qui a eu l'idée ingénieuse et hardie de croire que tout métier s'apprenait, — même celui de bonne d'enfants. — Non contente de fonder cette école pratique où les jeunes recrues font un stage de trois mois dans une crèche, elle a écrit, à l'intention de ces femmes simples, des petits entretiens propres à élever leur moral et à leur donner le sentiment de la profession très noble qu'elles exercent. Ces leçons courtes qui se résument à l'essentiel des choses, auront certainement une excellente répercussion sur l'âme des bonnes d'enfants, nos nurses à nous, trop souvent décriées puisqu'on estimait que leur carrière était de rebut, convenant aux personnes aptes à rien...

YVONNE SARCEY.

LE CARACTÈRE ET LE BON CARACTÈRE

Il vous est nécessaire de prendre de l'autorité sur les enfants. Il faut pour cela être indulgent et ferme, sans vanité et sans maladresses, sans caprices et sans faiblesses.

Ne vous chargez donc pas de l'éducation des enfants si vous êtes incapable d'avoir du caractère et un bon caractère.

Qu'est-ce qu'avoir du caractère? C'est suivre avec fermeté une ligne de conduite constante, inspirée par des principes que nous dicte la raison.

C'est pourquoi le caprice est indigne de celui qui doit guider les autres.

On n'a pas de caractère quand on n'a pas de convictions; on n'a pas de fermeté quand on n'a pas de foi.

Une personne qui veut se vouer au soin des enfants, ne doit pas être l'esclave de ses nerfs ou de sa fantaisie. Il faut savoir ce dont vous êtes capable quand vous choisissez cette profession.

Aimer les enfants c'est quelque chose, mais ce n'est pas suffisant pour se dévouer à eux absolument; il faut être sûr de savoir bien les aimer. Les personnes qui s'amusent des enfants ou même qui les amusent se croient parfois des facultés d'éducatrices. Elles se trompent.

Il faut aimer l'enfant d'un amour désintéressé, voir en lui l'espoir de l'avenir, le considérer comme une semence précieuse dont la bonne ou la mauvaise culture peut avoir de nobles ou de douloureux résultats.

Il faut cultiver l'âme et le corps d'un enfant comme un bon jardinier qui ne recule devant aucune peine, ni aucun sacrifice. Comme lui il faut penser à tout et y penser à temps, ne se permettre aucune négligence dont la moindre pourrait être néfaste; comme lui il faut croire à l'efficacité de certains efforts, être patient, constant, exact, si vous voulez voir s'épanouir et prospérer les petites plantes qui vous sont confiées.

Mais le dévouement de tous les instants du jardinier maladroit ou qui ne sait pas son métier reste stérile. Ses maladresses nuisent aussi sûrement que la paresse et la négligence, et c'est pourquoi il faut qu'il apprenne son métier.

Apprenez donc à connaître les vrais besoins de l'âme et du corps de l'enfant: votre tâche a une portée qui dépasse celle du jardinier.

Pour trouver la force de vaincre les difficultés qui surgissent tout autour de vous, venant des choses, des autres et de vous-même, il faut croire en ce que vous faites, il ne faut pas vous laisser abattre par le découragement.

Si vous avez du caractère, vous vous respecterez vous-même, ce qui vous assurera le respect des autres.

C'est pourquoi une vie sans honneur vous mettrait dans une condition d'infériorité, telle que vous ne pourriez pas vous permettre d'élever et de guider la jeunesse.

Vous devez faire effort pour rester digne de remplir cette tâche sacrée.

Qui dit caractère dit absence de faux-fuyants, respect de la parole donnée, conscience et sincérité dans l'accomplissement de sa tâche.

L'exemple d'un seul caractère de cette trempe dans une famille peut la maintenir tout entière à un niveau moral élevé.

Pour guider un enfant et vivre avec les autres en bonne harmonie, avoir du caractère ne suffit pas, il faut aussi avoir un bon caractère.

Ce qui fait le mauvais caractère, ce n'est pas d'être ferme et sévère dans ses principes, c'est d'être vaniteux et susceptible.

Une personne qui a une véritable valeur souffre peu du blâme immérité.

L'indulgence pour les autres peut s'allier à la sévérité pour soi-même, mais c'est une faculté qui ne s'acquiert qu'avec l'âge. Vous ne serez jamais trop indulgente à l'égard des enfants, vous n'oublierez jamais trop vite leurs injustices ou leurs petites ingratitudes, ni toutes les peines qu'ils vous occasionneront volontairement ou involontairement.

Pour ne les juger qu'avec votre cœur, il faut vous oublier entièrement pour eux en toute circonstance.

Cet oubli de soi s'allie fort bien avec la fermeté. Essayez de proscrire la sévérité et les punitions, ce sont des armes qui doivent être inutiles vis-à-vis des enfants dont la première éducation n'a pas été défectueuse.

Les méfaits d'un enfant ne nous font perdre patience qu'au moment où nos nerfs l'emportent sur notre jugement.

Le soufflet est un soulagement pour les nerfs; proscrivez-le.

Ce n'est jamais en vous fâchant que vous triompherez d'un enfant. Plus il est dans son tort, plus il est égaré, plus vos cris continueront à l'éloigner de la raison. Quand il est en colère, on doit le considérer comme en état de maladie. Ce n'est que par un grand calme qu'on peut lui en imposer. Votre calme lui fera sentir votre supériorité. C'est parce que vous vous dominerez qu'elle éclatera à ses yeux.

L'exemple de la fermeté et du bon caractère est contagieux. Les jeux des enfants reproduisent généralement tout ce que vous dites ou faites devant eux. Votre exemple aura, par ses imitations, une sérieuse influence. Il agira plus sûrement que les paroles, le fait étant plus éloquent que les mots. Les enfants n'ont pas le sens critique assez développé pour résister à l'exemple.

Chez l'adulte, la résistance de sa volonté et de ses passions s'oppose à l'effet du bon exemple; chez l'enfant, il s'impose par le don d'imitation. Ce n'est pas intentionnellement mais automatiquement qu'un enfant nous imite dans nos gestes, dans notre manière d'être et de penser, et c'est pourquoi il devient si facilement le reflet de son entourage.

Il faut donc faire attention à tout ce que l'on fait et tout ce que l'on dit devant lui. Comme l'enfant imite plus particulièrement ceux qu'il aime, les responsabilités de la personne qui l'entoure et qui se fait aimer de lui s'en accroissent.

Ce n'est pas être faux que de se cacher d'un mauvais sentiment devant un enfant; c'est nécessaire pour lui et pour vous qui, après réflexion, chasserez ce mauvais sentiment d'autant plus aisément que vous ne l'aurez pas exprimé.

Ainsi ce ne sont pas les paroles et les exhortations qui imposent la sagesse à l'enfant, ce sont les actes. Ne prêchez pas, agissez. Il faut que l'enfant, sans se défier, sans discuter, se pénètre auprès de vous de ce qu'il est beau et bien de faire.

MARGUERITE LÉON-LÉVY.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital a eu, cette semaine encore, la cérémonie toujours touchante d'une remise de médaille militaire faite par le commandant Cazenave à un de nos grands blessés, Paul Charlot. D'ailleurs, nos enfants sont presque tous titulaires de médailles militaires ou de croix de guerre. Et cela se conçoit, atteints gravement, ils reçoivent ainsi la juste récompense de leur dévouement à la Patrie, et cet honneur leur est une grande consolation. Nous avons en ce moment, parmi nos derniers arrivants, un territorial qui a perdu ses deux bras et un œil, et il trouve le moyen d'être de bonne humeur, reconnaissant et s'excuse presque de la peine qu'il donne, en effet il faut le faire manger, boire, s'occuper de toutes les misères de la vie, en un mot être ses mains vivantes, les siennes ayant été arrachées par une grenade. Comme on est heureux d'apporter quelque douceur à une épreuve aussi douloureuse!

Notre hôpital en ce moment, donne son maximum de travail, — tous les lits sont occupés, — et d'ailleurs jamais l'hôpital n'est si joyeux que lorsque les infirmières sentent qu'elles font de «la belle ouvrage»... En ce moment, le docteur Brun vient souvent aider son maître, le docteur R. Baudet, déjà assisté par le docteur Braun, et Mlle la doctoresse Salinas, ses élèves...

L'hôpital est très gâté. Les admirables Mmes Léonie Rutlidge et Rogers, avec un dévouement qui ne se dément jamais, nous ont envoyé ce mois-ci de Rio de Janeiro encore 1,107 fr. 95, dont 800 francs 95 pour notre hôpital, et 307 fr. pour les aveugles de M. Brieux... La continuité de cet effort est remarquable, car Mmes Rutlidge et Rogers nous ont adressé chaque mois, le produit toujours grossissant de leur quête parmi leurs amies. Rien qu'en ces derniers mois, nous devons à la générosité des charmantes amies de Mme Rutlidge, en mars 817 francs 45, en avril 815 francs 35, en mai 942 francs 45, en juin 1,028 francs 75; une petite fortune...

L'Adoption des Prisonniers

RAPPORT DES TROIS SEMESTRES (1)

Voici dix-huit mois que l'Adoption des Prisonniers existe... L'œuvre fut créée sans le vouloir presque, par une sorte d'instinct maternel et sur un simple article paru ici, et qui n'avait d'autre prétention que d'intéresser les femmes au sort si triste de nos prisonniers. L'œuvre naquit de ce fait et dut son expansion et sa force à l'admirable empressement de toutes les amies qui nous lisent et suivent nos efforts avec une tendresse touchante... Les marraines vinrent s'enrégimenter sans peut-être savoir au juste à quel dur et long service elles devraient s'astreindre... Et cependant, aujourd'hui, elles tiennent toutes bon... Les défections furent si rares qu'il vaut mieux ne point les compter, et, chose digne de remarque, jamais une marraine n'abandonna son enfant sans l'avoir remis en d'autres mains sûres.

Depuis dix-huit mois, les marraines nous tiennent au courant de leurs envois, et nous-mêmes les prévenons des différents changements de camp de leurs prisonniers. Nous leur transmettons les avertissements que nous recevons des différents Présidents de Comités, et la Croix de Genève suisse nous avertit également des mesures nouvelles prises... nous savons donc régulièrement des nouvelles de nos 7,168 enfants... Nous apprenons leurs rapatriements, leurs maladies, quelquefois aussi nous avons la douleur d'apprendre leur mort. Mais il nous reste du moins la douceur d'avoir consolé leur exil et leur pauvre agonie! Nos chères marraines ne comprendront tout le bien qu'elles ont fait, qu'au retour, quand, dans leurs bras, elles recevront leurs filleuls, et qu'elles entendront ces paroles d'une singulière et émouvante vérité... : « Sans vous, madame, sans vous qui avez été ma maman, je serais mort de faim et de désolation. »

On se doute de la correspondance qu'entraîne une pareille œuvre, et du nombre de dossiers qu'elle comporte. Deux secrétaires, Mlles Bella Franck et de Langalerie sont constamment occupées du soin des fiches... Chaque prisonnier-filleul a sa fiche, et son petit historique sur le dos, où, en termes brefs sont notés au fur et à mesure, tous les détails le concernant.. Mme Pierre Ginisty et Mlle Suzanne Delcassé, les deux vice-présidentes, et la secrétaire générale, Mlle Marguerite Warrain ont assumé là une tâche infiniment lourde, infiniment discrète aussi, et dont elles prennent la responsabilité avec un courage charmant, et un dévouement passionné... Leur récompense est dans le résultat admirable obtenu...

Les paquets des Marraines

Songe-t-on que chacune de ces 7,168 marraines s'est engagée à pourvoir aux besoins de son filleul..., les unes envoient quatre paquets par mois, les autres trois, d'autres deux... Elles ne sont plus que des demi-marraines lorsqu'elles ne peuvent envoyer qu'un paquet... Effort encore très louable et méritoire, surtout pour certaines bourses, mais qui nous autorise à redonner une autre marraine au même prisonnier... Si l'on veut bien aligner quelques chiffres, on considérera que ces 7,168 filleuls, avec leur moyenne de deux paquets par mois, ont reçu par la grâce de nos marraines, 14,336 paquets par mois, soit pour dix-huit mois, 114,688 paquets...

J'ai bien dit *cent quatorze mille six cent quatre-vingt-huit* paquets...

(1) Ce rapport et la vérification des comptes m'ayant pris un grand temps, je m'excuse de ne pas donner cette semaine mon article hebdomadaire.

Et si l'on considère que chaque paquet, en moyenne, revient à dix francs (certains valent le double et même le triple), nous arrivons au chiffre fabuleux et délicieux de 1,146,880 francs, dépensés en l'honneur de nos exilés.

J'ai bien dit *un million cent quarante-six mille huit cent quatre-vingt francs* donnés par nos marraines pour nos chers enfants d'adoption...

Et ceci est une moyenne, car à ces paquets particuliers viennent s'ajouter les dons innombrables reçus directement aux camps des prisonniers par les Présidents de Comités à la suite de certains appels faits ici et qui provoquèrent des mouvements de générosité tels que les Présidents nous priaient de remercier en leur nom les innombrables bienfaiteurs, leur permission de correspondance étant épuisée.

C'est ainsi que des Bibliothèques ont pu être fondées, des Théâtres organisés. « Vos cousines sont légendaires parmi les prisonniers », m'écrivait l'autre jour un Président!... voilà une célébrité de bon aloi qui nous rend très fières... En vérité, il est intéressant de jeter ce regard d'ensemble sur un chemin montant parcouru de compagnie... Nous arrivons au haut de la côte et la montée fut rude, mais la victoire n'est pas loin et nous embrasserons de là-haut un coup d'œil féerique. Trois semestres ont passé sur notre œuvre, que sera le quatrième?

Subventions

Vous vous souvenez que pour l'« Adoption des Prisonniers », je n'avais pas demandé d'argent. N'ayant pas de frais généraux d'une part : l'hôpital offrant son hospitalité, sa lumière, sa chaleur, et d'autre part, tous les concours étant bénévoles, je ne pensais point qu'un maniement d'argent fût nécessaire... mais le ciel en décida autrement et en ces dix-huit mois, nous avons reçu pour les prisonniers un total de 61,215 francs 80.

D'abord nous reçûmes du ministère de la guerre une somme de 4,500 francs et de M. Arthur Meyer, sur la Journée de Paris, 1,500 francs, soit 6,000 fr., qui suffirent abondamment à couvrir nos frais : timbres, correspondances, lettres recommandées, circulaires, envois postaux, gratifications, etc., frais qui, en dix-huit mois s'élèvent à la somme plus que modeste de 5,351 francs 95... Si encore, s'écrie quelquefois l'une ou l'autre de nos vice-présidentes en poussant de gros soupirs de regret, si encore chacun prenait la peine de nous envoyer les timbres de réponse, ce chapitre serait singulièrement diminué.

Les Dépôts d'argent des Marraines lointaines

Nous avons d'autre part reçu en dépôt la somme de 24,139 francs 40.

Ces dons nous sont adressés par des marraines éloignées, qui nous envoient des provisions d'argent, pour soutenir pendant un certain nombre de mois un, deux ou trois prisonniers choisis par elles... Elles sont en contact direct et constant avec leurs filleuls, leur écrivent et en reçoivent des réponses, mais elles nous chargent de leurs envois, étant trop éloignées pour le faire utilement. Nous leur adressons les reçus de paquets composés selon leurs indications précises.

Nous avons à l'heure actuelle dépensé 18,306 francs 95 sur ces provisions...

Il nous reste donc en dépôt, à ce chapitre spécial, la somme de 5,832 fr. 45 pour continuer les libéralités de ces aimables et lointaines cousines, parmi lesquelles nous relevons un nombre considérable d'Américaines, de Mauriciennes, de cousines de la Réunion, du Tonkin, de la Guadeloupe, etc.

Les Dons

Nous avons encore reçu sans désignations spéciales, pour être attribués au mieux dans l'intérêt des prisonniers, 31,076 francs 40.

C'est sur ces dons-là que nous avons envoyé : d'abord des colis de secours pour des prisonniers non pourvus encore de marraines, et aussi des secours pressants à leurs femmes, lorsqu'elles étaient des pays envahis, et dans une grande nécessité.

Nous trouvons à ce chapitre la somme dépensée de 8,110 francs 20.

C'est encore sur ces dons-là que nous avons expédié ces grandes caisses collectives de lait, chocolat, sucre, pâtes, conserves, phosphatine, pharmacie, fortifiants, etc., qui sont distribués par les Présidents de camp aux plus nécessiteux. De ce fait, nous avons dépensé 6,098 francs 20.

Récapitulation

En sorte que n'ayant rien demandé, nous avons beaucoup reçu (61,215 francs 80).

Et naturellement, comme c'était notre devoir, nous avons beaucoup dépensé, 37,867 francs 30.

Il reste donc à l'œuvre, après dix-huit mois d'un fonctionnement intensif, la somme de 23,348 francs 50 en caisse.

Ce résultat nous permettra de faire encore d'autres grands envois collectifs... Et il nous laisse pénétrées de gratitude et d'admiration envers nos cousines à la bonté proverbiale.

Il est impossible de jeter les yeux sur ce bilan sans être ému de tant de patients et fidèles concours. Et je remercie une fois de plus en mon nom, au nom de Mmes Pierre Ginisty, Suzanne Delcassé, Marguerite Warrain, les charmantes et tendres femmes qui ont bien voulu choisir ce journal pour accomplir tant de belles actions...

Et maintenant souhaitons de faire notre compte-rendu final et glorieux avant que notre quatrième semestre ne soit expiré. Car avec la Victoire, cette œuvre aura vécu.

YVONNE SARCEY.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Les aveugles de M. Brieux sont des gens aimés; ils suscitent des élans de cœur incroyables... Ils ont reçu cette semaine de nombreux dons. Peut-on lire sans en être remué cette lettre : « Je suis chef comptable des Etablissements Geismar et Cie, et j'ai tâché d'intéresser mes collègues au sort de nos malheureux frères aveugles. Nous nous sommes imposé des amendes et en réservons le montant à l'œuvre de M. Brieux... Je vous remets nos pénitences de la semaine et vous prie d'envoyer une brosse à l'adresse suivante : Mlle P. Pujol, pour le compte du personnel de la comptabilité de la maison Geismar, Lévy et Cie. »

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

107e LISTE DE SOUSCRIPTION

3e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 13 au 20 août 1916)

Anonyme, Soulac-les-Bains 5 fr. — Mme Legrand Puiseaux, 5 fr. — Mme Jeaurenaud, Vevey, 5 fr. — Un groupe de musiciens du 133e d'infanterie, 5 fr. — M. Galinacci, Madagascar, 3 fr. — Anonyme, 1 fr. — Anonyme, 100 fr. — Mme Dufrénoy, Tournan 20 fr. — Mlle Bodu, La Chapelle-Montreuil 10 fr. — Mlle Autun, Dormont 10 fr. — M. Marleau, Montréal, 13 fr. 05. — Mme Crissey, Montigny-sur-Loing, 10 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Mlle Cattiaux, Angers, 7 fr. — Mme Schneeberger, Rottersac, 20 fr.

Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, Rio de Janeiro, 800 fr. 95. (Nous publierons la liste des donateurs dans un prochain numéro.)

Total général de cette 107e liste........ 1,035 fr.

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Le « Pinard », ami du troupier, m'envoie des vers. Je ne le savais pas poète... Il se chante lui-même, et fort gaiement, ma foi :

Le « Secteur 120 » ? — Ça n'est pas en France !
On ne voit que moi de l'arrière au front.
On peut, j'en suis la preuve, être de l'Intendance
Et vivre aussi sous le canon,
Dans le gourbi, dans la tranchée,
Où, par des chemins effarants,
J'arrive — las ! — péniblement,
Après quelle humide odyssée,
Hydropique, affaibli, mourant !
Parfois, cependant, mon étoile
Me réserve de meilleurs sorts :
... Quand je troque mon seau de toile
Pour des verres d'état-major !
Je suis aussi roi des cuisines,
Où Cuistot, mon adorateur,
Dans un coin de son officine
— Combien souvent — m'ouvre son cœur !
... Mais rien ne vaut que l'aventure :
Habiter un boyau, des trous de mitrailleurs !
Un bouchon dans le bec, du drap sur la soudure,
Faire la nique aux gaz — des lacrymo-gêneurs !
Vivre avec le sapeur qui rampe sous la terre,
Couvert de boue, oreille au guet ;
Faire sauter le Boche en un bruit de tonnerre,
Boire dans l'entonnoir (et ça, ça me connaît).

Et le joyeux « Pinard » raille ses frères aristocratiques, qui ne daignent pas aller au front :

Mais il en est qui, moins que braves,
Froussards, trembleurs, gardent leurs caves :
Pontet-canet, rotschild-mouton,
Les chambertin, les haut-brion,
Des saumurs, des vouvray, les graves,
Et combien d'autres loupillons,
Des rouges et des blancs ; et messieurs les sauternes
Qui restent cois dans leurs citernes !
Mais venez donc !
Vous seriez, sachez-le, les bienvenus au front !
... Vous hésitez ? Vous dites : « non ! »

Vous portez à vos flancs je ne sais quels grimoires :
Sur les miens, je vais, sans retard,
Chez mon tailleur à moi, maître-coupeur de gloire,
Faire coudre « illico » mes galons de briscard !

L. B.
Sous-lieut. au 14e chasseurs.

En vérité, le poète « Pinard » est fort sympathique. Son allégresse contribue à donner du cœur au ventre au poilu...

Scène vue sur la côte d'azur, à Nice et décrite par Mme A. d'Ulmès :

« Ils sont nos frères d'armes, accueillis amicalement. Officiers et soldats serbes sont soignés dans nos hôpitaux, garçons et filles suivent les cours de nos lycées, les orphelins serbes bégayent des mots français auprès de nos orphelins français dans les claires villas de Juan-les-Pins et de Saint-Jean-sur-Mer. Le dimanche, la petite colonie se réunit à Nice, à l'église orthodoxe qui dresse sa coupole dorée au milieu des lauriers roses, des dattiers aux palmes vertes, des aloès aux dards acérés, des héliotropes odorants et des géraniums d'un rouge de flamme.

» On célèbre l'office dans cette petite église décorée de peintures byzantines sur fond d'or. Les portes du chœur s'ouvrent, l'autel apparaît, resplendissant des innombrables cierges que la piété des fidèles apporte chaque jour. Et, sur ce fond lumineux, trois silhouettes se détachent : le pope, à la longue barbe, vêtu d'une étole de soie brodée d'or, et ses deux assistants aux visages minces, d'une pâleur transparente, aux cheveux flottants, aux paupières baissées.

» Prosternés, les Serbes et les Russes prient. Ce sont des pères, des mères, des femmes, des sœurs de soldats. Les enfants serbes gardent dans leurs prunelles, l'effroi des scènes de carnage auxquelles ils ont assisté. Les soldats serbes, aux bruns visages amaigris par la souffrance, ont dans leurs regards sombres la volonté de revanche. Ils offrent leur vie en sacrifice. De grosses larmes glissent sur le visage d'une jeune femme en deuil de veuve. Une ferveur profonde règne dans l'église où l'atmosphère s'alourdit d'encens, les fronts se penchent vers le sol, les lèvres supplient, et le pope récite les prières en cette langue slave rauque et passionnée.

» Puis les chants s'élèvent, sans accompagnement, chants pathétiques qui retracent les souffrances du peuple martyr. Et soudain l'hymne de foi et d'espérance retentit; les fronts penchées se redressent, les yeux brillent de ferveur mystique. La confiance et l'espoir animent les âmes douloureuses que le miracle de la prière a su relever. »

M. G. Raymond m'écrit d'Antibes :

« Dans l'intéressant article de M. F. Masson : « La Saucisse », publié dans votre dernier numéro, il est dit qu'un M. Maillot a étudié des trains de cerfs-volants applicables à l'aviation, etc. Ces trains sont d'origine américaine et créés par Hargrave; l'application en a été faite en France par le regretté L. Teisserenc de Bort, fondateur de l'observatoire de Trappes en 1897; il a aussi étudié et expérimenté la fameuse « Saucisse », avant l'année 1900. »

Je trouve dans mon courrier ce joli croquis de guerre :

LE FRONT

C'est la grande muraille humaine.
De l'Yser jusqu'à la Lorraine,
Les enfants de France, debout,
Qui barrent, sans pitié, la route,
Ne laissant libre à ces hiboux
Que le chemin de la déroute.
Le front, c'est tout leur horizon,
Et leur maison, c'est la tranchée ;
Notre tête y semble penchée,
Pour les voir, parmi ce sillon,
Etendus sur le sol humide,
Le corps trempé, le ventre vide,
Mais toujours alertes et gais ;
Fier, brave, téméraire même,
Et chrétien à l'heure suprême :
Le voici, le soldat français !

ALEXANDRE DE POMPERY.

Le « ventre vide » !... Mais non ! Mais non ! Nos « Poilus » sont bien nourris...

Notre excellent collaborateur E. Halpérine-Kaminsky rappelait dernièrement, dans une savante étude, l'origine des Hohenzollern et des Romanov. Reproduisons-en ce passage :

« Enrichis par leurs rapines, s'attachant à la fortune tantôt de l'une, tantôt de l'autre des trois grandes familles qui se succédèrent à la tête du Saint-Empire, les Hohenzollern achetèrent ou reçurent en don nombre de fiefs qui formèrent graduellement le burgraviat de Nuremberg, d'abord, le margraviat de Brandebourg, ensuite. La preuve du rôle qu'a joué l'argent dans l'agrandissement de leurs territoires nous est fournie, entre autres, par un document de l'époque, le traité stipulant un prêt consenti à l'empereur Sigismond par Frédéric IV de Hohenzollern en échange de la reconnaissance du burgrave de Nuremberg comme margrave de Brandebourg. C'est, au surplus, à dater de cette élévation, en 1415, au margraviat et à l'électorat du Saint-Empire que commence la grandeur historique des Hohenzollern.

» Tout autre fut l'avènement à la souveraineté des Romanov. D'une famille de boyards fort ancienne, ils avaient donné à plusieurs tsars de la première dynastie des conseillers écoutés et dont l'autorité reposait sur l'affection populaire qui les entourait. Leur souvenir se perpétuait dans les chants des multitudes reconnaissantes comme celui des protecteurs des « petits et des malheureux », et c'est en raison de cette renommée traditionnelle des boyards Romanov que l'adolescent Michel fut, à l'unanimité, élu tsar de toutes les Russies par le Zemsky Sobor, assemblée la plus démocratique qui ait jamais été réunie dans l'ancienne Moscovie.

» Entre la fortune naissante des boyards protecteurs des faibles et celle des burgraves de grand chemin, le contraste est significatif. »

Le contraste paraîtra plus grand encore après la victoire de Nicolas II et des Alliés — et la défaite de Guillaume, qui sera, nous voulons l'espérer, le dernier des Hohenzollern !...

Au musée Galliera, les mutilés de la guerre ont exposé leurs œuvres utiles, charmantes ou amusantes, et toutes, surprenantes d'habileté.

Les sérieux travaux du sellier, du tailleur, du serrurier ou du vannier, voisinent avec les jouets de bois découpé, les corbeilles de raphia, les bibelots d'étain repoussé, les frises au pochoir, les rubans de perles, le macramé, et bien d'autres choses encore.

Il y a une section particulièrement jolie où nous avons admiré de superbes tapis faits par des amputés du bras droit. C'est si bien fait que l'on a peine à croire, tout d'abord, qu'un seul bras suffise, — et le bras gauche, encore ! — pour accomplir ces merveilles.

C'est aussi un bras gauche qui a exécuté les aquarelles qui sont sous une vitrine, près de l'entrée. Mon Dieu ! que nos chers poilus sont donc adroits et artistes !

Çà et là, une fantaisie amusante, un amour d'aéroplane en plumes blanches, un mobilier de poupée mignonnette, Guillaume et le kronprinz entrant à Paris, dans une cage, bien entendu !

Une place spéciale est faite à l'œuvre des aveugles de la guerre. Dans ces salles où sont exposés, à côté des travaux de modelage, de brosserie et de vannerie, les outils et les jeux qui servent à la rééducation des héros privés de la vue, on parle plus bas, et on s'arrête plus longuement. C'est que nous ressentons ici, tout particulièrement, la grandeur du sacrifice qui a été fait à la patrie, et que nous sentons vibrer notre cœur dans la muette et reconnaissante admiration qui met des larmes dans nos yeux.

Il faut que tous ceux qui le peuvent aillent au musée Galliera. Nous devons cet hommage aux efforts de nos braves. Ils ont si bien travaillé, et si bien réussi ! et sans doute, maintenant, ils sont si anxieux de savoir ce que nous pensons de leurs œuvres, ces artistes improvisés qui, demain, seront habiles comme des gens de métier, et qui même le sont déjà.

Nous nous associons à ce vœu de Mme Eveline Le Maire :

« Encourageons donc leur travail. Avec cet intérêt nouveau, leur vie sera encore intéressante et belle, et la chère patrie qui a besoin de tous ses enfants, trouvera dans leurs industries, une nouvelle source de gloire et de prospérité. »

LES BRUITS QUI COURENT

Loyalisme. — Ce sera une bien jolie collection de cannes, sticks et cravaches qu'aura dans quelques mois le jeune prince de Galles.

En effet, chaque fois qu'un petit bois est enlevé par les Anzacs, les gars du Yorkshire, les Ecossais, etc..., une petite baguette épargnée par l'ouragan de feu est coupée dans ce qui fut le bois.

Le plus habile de la troupe y grave la date, le lieu, le numéro de son régiment, et le colonel envoie ce souvenir glorieux à l'héritier du trône d'Angleterre.

Suivant cet exemple héroïque les marins de la Grande-Bretagne ont décidé de forger une couronne avec le fer pris à chaque vaisseau allemand vaincu par eux et de l'offrir au jeune prince George, qui vient de passer avec succès son examen d'admission à l'Ecole navale royale d'Osborne.

Souhaitons au prince George autant de couronnes de fer que de sticks de frêne et de noisetier au prince de Galles!...

Les Prophéties. — Sous ce titre : « Prophéties perpétuelles très anciennes et très certaines, de Thomas-Joseph Moult, natif de Naples, grand astronome et philosophe », l'éditeur Pellerin, d'Epinal, a publié, en 1835, un petit livre où il explique qu'en 1268, Thomas-Joseph Moult a rangé par catégories, d'après certains calculs solaires, toutes les années devant s'écouler jusqu'en l'an 2,000 et a prévu le temps qu'il ferait pour chacune de ces années.

L'Evénement a copié dans l'ouvrage les prédictions pour l'année 1916 :

« Le printemps sera froid, cette année, et peu profitable. — L'été sera humide et contraint à toutes choses qui signifieront que les blés auront mauvaise venue. — L'automne sera froid et humide et fera mauvaise allure. — L'hiver, il fera de grandes froidures. — Les blés et autres grains seront de petite venue. Qui pourra garder fera grand profit. — Il fera bon acheter du vin en été, car il augmentera de prix par la mauvaise venue qu'il y aura en vendange. Et il sera bien cher et bien requis. La misère du temps et de la saison sera cause que l'on en fera peu, quoique les vignes aient eu belle apparence au commencement. »

Suivent des prédictions dites « particulières » ainsi libellées :

« Un grand prince montera sur le trône.
» Nouvelle forme de gouvernement dans un royaume.
» Grande guerre entre les princes chrétiens. »

On mange ce qu'on peut. — Voici quelques recettes copiées, nous dit le rédacteur du *Rire aux Eclats*, sur le carnet de la cuisinière du kronprinz.

POUR FAIRE DU PAIN SANS FARINE

Prenez feuilles de cahier
Ou papier
Du Berliner Tageblatt-e;
Faites infuser trois jours,
Assez pour
Que cela fasse une pâte;
Pour neutraliser l'effet
Très mauvais
De l'encre d'imprimerie,
Un peu de chlore ajoutez;
Agitez,
Faites cuire au bain-marie;
De sciure saupoudrez...
Vous aurez
Cette merveille chimique :
« Pain-papier », ou « papier-pain ».
Pour la faim,
C'est vraiment économique.

POUR FAIRE UN RAGOUT DE PETITS POIS SANS POIS

Arrachez, ô bons Teutons,
Les boutons
De vos vieilles bottines :
Pour les rendre plus mollets,
Mettez-les
Un mois dans la vaseline;
Puis faites-les macérer
Très serrés
Dans de la peinture verte,
Pour qu'ils aient le teint qu'on voit
Aux p'tits pois
Dans leurs cosses entr'ouvertes.
Faites cuire à feu très doux
Ce ragoût,
En humant l'air qu'il parfume...
C'est de la plante des pieds,
Vous voyez,
Que nous vient ce bon légume.

J.-B. Daurmois.

Un bon tour. — Simple « biffin », ou, soyons moderne : simple « mille-pattes », Larille ne porte pas les « vitriers » dans son cœur. Il les accuse de crâner et n'attend qu'une belle occasion pour leur infliger une petite leçon.

Un jour, conte le *Souvenir*, à l'est accidenté de Verdun, sa compagnie se trouve placée de telle façon qu'elle découvre un mouvement offensif de l'ennemi contre le secteur voisin, tenu par les chasseurs, mouvement que ceux-ci ne peuvent apercevoir et dont ils vont être victimes.

Chefs et soldats enragent d'assister impuissants au coup qui se perpètre. Les fils téléphoniques étant coupés, il faudrait pour prévenir l'artillerie faire traverser aux agents de liaison une zone d'au moins 800 mètres, battue par la plus effroyable avalanche d'obus. Aucun gradé ne voudrait donner un tel ordre.

Larille enrage, lui aussi, et semble un jeune chien aux oreilles dressées, impatient de bondir... Soudain n'y tenant plus, il s'offre comme volontaire et insiste tant qu'on l'autorise à partir.

Par quel miracle échappe-t-il à la mort? Toujours est-il qu'il accomplit sa mission et que son retour s'effectue sans autre accroc qu'une blessure à l'épaule.

On le fête, on l'embrasse et son capitaine l'informe qu'il le proposera pour la croix de guerre.

Sans fausse modestie, Larille accepte, mais tout heureux d'avoir pu jouer un aussi bon tour aux chasseurs, il entend que son « corps » en recueille le bénéfice.

— Je veux bien... Mais je tiens à ce qu'ils sachent que c'est un « mille-pattes » qui leur a sauvé la mise. Parce que, moi, ces types-là... je peux pas les sentir!...

SERGINES.

Les Livres

Les Diables bleus, par Louis Thomas. — *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne,* par Victor Boudon. — *La Bataille de Verdun,* par Henry Dugard. — *Avec l'armée serbe en retraite,* par Raoul Labry.

La période des vacances ne marque, cette année, aucun ralentissement dans la production littéraire. Les ouvrages nouveaux sont en nombre tel qu'il devient extrêmement difficile de lire tout ce qui mérite réellement de retenir l'attention. La « crise du livre », qui constituait avant la guerre un sujet de chronique imposé par l'actualité au moment du départ pour la mer ou la campagne, serait-elle définitivement conjurée, ou bien faut-il expliquer par le seul effet des circonstances tragiques de l'heure le goût très vif que l'ensemble du public manifeste actuellement pour la lecture? Il est à noter que le regain de faveur dont jouit le livre coïncide avec la disparition presque totale de la passion sportive. D'autre part, ayant l'obsession de la lutte héroïque soutenue par nos soldats, il est assez naturel que notre curiosité aille à tout ce qui rappelle la noblesse de leur effort.

Ce sont toujours les récits de campagne qui dominent, nous découvrant chaque jour un aspect nouveau de ce front immense où les défenseurs du droit s'opposent opiniâtrement aux Barbares. On ne dira jamais tout ce qu'il y a dans cette guerre de grandeur et de souffrance, de beauté et d'horreur. Tous les témoignages comportent une part de révélation, et leur ensemble constitue le plus prodigieux document humain que connaisse l'histoire. Sans doute, il y a quelque monotonie dans la description des paysages et des tranchées, dans le tableau qu'on nous offre de la vie de nos « poilus », mais, après deux années de guerre, les impressions demeurent d'une étonnante fraîcheur. On n'éprouve aucune lassitude de ces récits à la fois pittoresques et émouvants, qui ont la valeur de l'aventure réellement vécue et qui, abstraction faite de toute préoccupation littéraire proprement dite, ont toujours le mérite d'une touchante sincérité.

Il faut lire, dans cet ordre d'idées, *Les Diables bleus*, de M. Louis Thomas, vibrant hommage aux chasseurs à pied et aux chasseurs alpins, ces soldats merveilleux qui ont constamment forcé l'admiration de l'ennemi lui-même. M. Louis Thomas, qui a vécu parmi eux et est sorti de leurs rangs, a voulu faire pour les « Diables bleus », ce que M. Charles Le Goffic a fait pour les fusiliers marins. Sans doute, il n'atteint pas la maîtrise littéraire de l'auteur de *Dixmude*, mais il raconte avec facilité, simplement, et il sait tirer parti d'une documentation très précise sans alourdir le récit. La qualité est assez rare, surtout dans une œuvre de ce genre. Il y a là des pages d'une grandeur impressionnante, comme celles que l'au-

teur consacre à l'assaut de Carency, et qui valent de survivre à l'heure qui passe, parce qu'elles font comprendre par le simple exposé des faits ce qu'a été réellement la vaillance de nos soldats dans les situations les plus tragiques. La défense du Fresnoy, la prise de l'Hartsmannwillerkopf, l'assaut du Lingekopf, la prise de Metzeral, ce sont des faits d'armes dont les communiqués officiels nous ont à peine indiqué la portée et dont chaque Français devrait connaître les détails, afin qu'il sache ce qu'il a fallu de sacrifices, d'héroïsme et de gloire pour sauver la patrie en danger. Il serait à souhaiter que l'on écrive ainsi l'histoire exacte de tous les régiments qui furent à la peine. Il est entendu que dans cette effroyable mêlée, la vaillance est anonyme et que la foule n'a pas le droit de connaître ceux qui accomplissent chaque jour ce qui, jadis, eût suffi pour faire entrer dans la légende un chevalier. Que l'on connaisse, du moins, les hauts faits des unités qui ont brisé l'élan allemand et dont l'ensemble est d'un si grand enseignement moral pour la nation.

Tout de même, quelques figures se détachent, avec un relief saisissant, de cet immense ensemble, mais ce sont le plus souvent, hélas! des figures de héros tombés. Celle de Charles Péguy est parmi les plus nobles et les plus pures, non seulement parce que la balle allemande qui le tua le 5 septembre 1914, à Villeroy, éteignit un des plus clairs esprits de notre monde littéraire, mais parce que Péguy, par son attitude en campagne, fut le vivant symbole de la conscience du devoir et du sacrifice librement consenti à la Patrie. Un soldat qui a servi sous ses ordres et combattu à ses côtés, M. Victor Boudon, vient de publier sous le titre : *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne*, un livre qui constitue l'hommage que le héros disparu eût préféré entre tous ceux qui lui furent rendus. M. Victor Boudon n'est pas un homme de lettres; il ignore le « métier », qui consiste à classer les idées et les impressions dans l'ordre servant le mieux la valeur d'ensemble d'une composition; il n'a nul souci de la phrase qui « porte » ni du mot faisant image, mais il se laisse aller franchement aux élans de son cœur. Ce n'est pas seulement Charles Péguy qu'il évoque puissamment, c'est toute l'armée d'avant la bataille de la Marne, l'armée des premiers jours de la campagne, si différente de celle formée dans la suite par la tactique d'usure et la guerre de tranchées. Dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, M. Maurice Barrès note précisément qu'on y voit dans toute sa réalité le grouillement de la vie, la foule populaire pas encore devenue tout à fait la troupe guerrière, *sancta plebs Dei*, si chère aux historiens des Croisades. Il y a beaucoup de cela, en effet, et c'est le charme de ces pages d'y sentir vibrer des âmes simples et ardentes. Cela n'empêche pas l'auteur de trouver tout naturellement le sens et l'expression de la grandeur aux passages tragiques. La scène de la mort du lieutenant de la Cornillière et du lieutenant Péguy, tous deux debout dans la bataille, dirigeant le tir de leurs hommes couchés, se dressant « comme un défi à la mitraille », est d'une beauté empoignante. Le livre se termine par une série de lettres de Charles Péguy écrites en campagne aux siens et par les lettres, d'une rare noblesse de ton et de sentiment, du capitaine Claude Casimir-Périer, donnant à Mme Charles Péguy des détails sur la fin glorieuse de son mari. Tout cela est d'une force morale admirable et du meilleur enseignement.

Dans un genre très différent, M. Henry Dugard a entrepris d'écrire l'histoire de *La Bataille de Verdun*, du moins de la première phase de cette bataille, allant du 21 février au 7 mai. C'est une œuvre essentiellement documentaire et par là même, la tâche de l'auteur fut assez ingrate, les éléments dont on dispose actuellement ne permettant pas de fixer avec une certitude absolue les conditions et les circonstances d'une lutte comme celle-ci, qui n'est point terminée et qui est unique dans toutes les guerres que connut le vieux monde. Les citations trop abondantes, le rappel fréquent de commentaires de journaux, la reproduction de récits dont les données ne paraissent pas avoir été définitivement contrôlées, ce sont des éléments qui alourdissent quelque peu l'allure générale de ce livre. Malgré tout le savoir-faire de l'auteur, on n'a pas l'impression de la chose vue et vécue. Or, c'est cela surtout que l'on cherche, avec raison, dans les récits de guerre.

Cette impression, elle se dégage avec une réelle puissance du livre de M. Paul Labry : *Avec l'armée serbe en retraite à travers l'Albanie et le Monténégro*. C'est le journal de route d'un officier de la mission médicale militaire française en Serbie. La retraite serbe constitue peut-être l'épisode le plus prodigieux de toute la guerre européenne, et c'est celui qui est, en général, le moins connu. Quand on en parle, c'est surtout pour évoquer le départ du vieux roi Pierre et le spectacle de ses soldats succombant par milliers sur les routes d'Albanie. Cette retraite fut autre chose, en vérité, — quelque chose de plus grand. Quand cette armée de héros, à Lioum-Koula et à Ipek, fut acculée à des montagnes sans routes, et qu'elle fit sauter ses derniers canons, qu'elle ne pouvait plus emmener, elle donna vraiment l'exemple du sacrifice suprême. Le livre de M. Raoul Labry, si simplement émouvant, fait mieux comprendre l'héroïsme serbe en nous faisant connaître tout ce qu'a enduré ce petit peuple qui n'eut pas une minute de défaillance dans les épreuves les plus cruelles. De Kralievo à Scutari et Saint-Jean-de-Medua, ce fut la déroute dans un décor d'enfer, mais ce fut encore de l'épopée. Quelles revanches compenseront jamais toutes ces souffrances? La gloire de quel renouveau consolera de toute cette détresse et de tout ce deuil?

ROLAND DE MARÈS.

FIN DE GUERRE

Avant que finisse cette guerre, dont les jours de deuil et de terreur semblent comptés, pesons une dernière fois dans notre conscience les paroles de haine et de malédiction qu'elle nous a bien souvent arrachées.

Nous avons affaire au plus étrange des ennemis. Il a ressuscité de parti pris, sciemment, dans sa pleine lucidité, sans nécessité comme sans excuses, tous les crimes que l'on croyait à jamais ensevelis dans un passé barbare. Il a foulé aux pieds tous les préceptes que l'homme avait si péniblement dégagés des cruelles ténèbres de ses origines; il a violé toutes les lois de la justice, de l'humanité, de la loyauté, de l'honneur, depuis les plus hautes, qui touchent presque aux dieux, jusqu'aux plus simples, aux plus élémentaires, qui appartiennent encore aux mondes inférieurs. Il n'y a plus de doute sur ce point; la preuve en est faite et refaite et la certitude définitivement acquise.

Mais, d'autre part, il est non moins certain qu'il a fait montre de vertus qu'il ne serait pas digne de nous de nier; car on s'honore à reconnaître la valeur de ceux que l'on combat. Il est allé à la mort en masses profondes, compactes, disciplinées, avec un héroïsme aveugle, obstiné, sans espoir, dont on n'avait pas eu d'exemple aussi sombre, et qui, à maintes reprises, a forcé notre admiration et notre pitié.

Je sais bien que cet héroïsme n'est pas semblable à celui que nous aimons. Pour nous, l'héroïsme doit être avant tout volontaire, affranchi de toute contrainte, actif, ardent, enjoué, spontané; au lieu que chez eux s'y mêle beaucoup de servilité, de passivité, de tristesse, de soumission morne, ignorante, massive, et de craintes assez basses. Il n'en est pas moins vrai qu'au moment du péril, de toutes ces distinctions il reste peu de chose, et qu'aucune force au monde ne saurait pousser vers la mort un peuple qui ne porte pas en soi la force de l'affronter. Nos soldats ne s'y sont pas trompés. Interrogez ceux qui reviennent des tranchées : ils exècrent l'ennemi, ils ont horreur de l'agresseur, injuste, arrogant, grossier, trop souvent cruel et perfide; ils ne haïssent pas l'homme, ils en ont pitié, et, après la bataille, dans le blessé sans défense ou le prisonnier désarmé, reconnaissent avec étonnement un frère de misère qui obéit comme eux à des devoirs et à des lois que lui aussi croit hautes et nécessaires. Sous l'ennemi insupportable, ils voient le malheureux qui porte également le poids de la vie.

Mettant à part l'agression impardonnable et l'inexpiable violation des traités, il s'en est fallu de bien peu que cette guerre, en dépit de sa démence, ne devînt un sanglant mais magnifique témoignage de grandeur, d'héroïsme, d'esprit de sacrifice. L'humanité était prête à s'élever au-dessus d'elle-même et à dépasser tout ce qu'elle avait fait jusqu'à ce jour. Elle l'a dépassé. On n'avait pas connu de peuples qui fussent capables, durant des mois, et bientôt des années, de renoncer à leur repos, à leur

sécurité, à leurs richesses, à leur bien-être, à tout ce qu'ils possédaient et aimaient, à leur vie même, pour accomplir ce qu'ils croyaient être leur devoir. On n'en avait jamais vu qui tout entiers fussent à même de comprendre et d'admettre que le bonheur de chacun de ceux qui vivent au moment de l'épreuve ne compte pas quand il s'agit de l'honneur de ceux qui ne vivent plus ou du bonheur de ceux qui ne vivent pas encore. Nous sommes ici sur des sommets qui n'avaient pas été atteints. Et si, du côté des ennemis, ce renoncement sans exemple n'avait été empoisonné dans sa source, si la guerre qu'ils nous font avait été aussi belle, aussi loyale, aussi généreuse, aussi chevaleresque que celle que nous leur faisons, on peut croire qu'elle eût été la dernière et se fût terminée, non point dans un combat, mais comme le réveil d'un mauvais rêve, dans un noble étonnement fraternel. Ils n'ont pas permis qu'il en fût ainsi; et c'est, n'en doutons point, la déception que l'avenir leur pardonnera le plus difficilement.

Maintenant, que ferons-nous? Nous faudra-t-il haïr jusqu'à la fin des jours? Le poids de la haine est le poids le plus lourd que l'homme puisse porter sur cette terre, et nous courberions sous le fardeau. Mais d'autre part, nous ne voulons pas être, une fois de plus, les dupes et les victimes de la confiance et de l'amour. Ici encore, nos soldats, dans leur simplicité clairvoyante et toute proche des vérités, devancent l'avenir et nous apprennent ce qu'il convient d'admettre et d'éviter. Nous l'avons vu, ils ne haïssent pas l'homme, mais ils ne s'y fient point. Ils n'y retrouvent l'être humain que lorsqu'il est sans armes. Ils savent, pour l'avoir trop souvent éprouvé, que tant qu'il en possède, il ne résiste pas au délire de nuire, de trahir, de tuer, et qu'il ne devient bon que lorsqu'il est impuissant.

Est-il ainsi de nature ou a-t-il été perverti par ceux qui le mènent? Les chefs ont-ils entraîné tout ce peuple; ou tout ce peuple a-t-il poussé ses chefs? Ceux-ci l'ont-ils rendu semblable à eux-mêmes, ou ne les a-t-il choisis et supportés que parce qu'ils lui ressemblaient? Le mal est-il parti d'en bas ou d'en haut ou était-il partout? C'est le grand point obscur de cette effroyable aventure. Il n'est pas facile de l'éclaircir; et moins facile encore d'y trouver une excuse. En effet, s'ils prouvent qu'ils ont été trompés et corrompus par leurs maîtres, ils prouvent en même temps qu'ils sont moins intelligents, moins affermis dans la justice, l'honneur et l'humanité, moins civilisés en un mot que ceux qu'ils prétendaient avoir le droit d'asservir au nom d'une supériorité que leur démonstration anéantit; et d'autre part, s'ils n'établissent pas que leurs erreurs, leurs perfidies et leurs cruautés, qu'il n'est plus possible de nier, ne sont imputables qu'à ces maîtres, elles retombent sur eux tous, de tout leur poids impitoyable. Je ne sais comment ils échapperont à cette étreinte, ni ce que décidera l'avenir qui est plus sage que le passé, de même que l'aurore, au dire d'un vieux proverbe slave, est plus sage que la nuit. En attendant, imitons la prudence de nos admirables soldats, qui, mieux que nous savent à quoi s'en tenir.

MAURICE MAETERLINCK.

Le Génie Français
SUR LE RHIN

Bien souvent on m'a interrogé sur les divers personnages qui figurent soit dans *Colette Baudoche*, soit dans le complément de ce petit livre, *Au Service de l'Allemagne*. « Où donc demeurent exactement les dames Baudoche ? Nous avons cherché leur appartement à Metz. Dans quelle caserne de Strasbourg M. Ehrmann a-t-il fait son volontariat ? Qu'est-il devenu ? Colette a-t-elle trouvé un mari ? » Ce sont des questions que l'on pose à tous les romanciers, et la plupart s'en agacent, ou bien en sourient. Ils ont droit de les trouver intempestives, car l'artiste propose à ses lecteurs un monde qui n'existe nulle part et qu'il crée avec ses émotions profondes. Pourtant je m'empresse de répondre que j'ai désiré d'être un portraitiste de l'âme alsacienne et lorraine et que la jeune Colette ou bien M. Ehrmann, le héros de *Au Service de l'Allemagne*, sont vivants, respirent dans Metz, dans Strasbourg, Colmar, Mulhouse, dans chacun des villages de Lorraine et d'Alsace. Ils y existent à des milliers d'exemplaires, ils nous attendent là-bas ou bien se sont jetés dans nos rangs, au début de la guerre, ou bien, les malheureux, reçoivent nos coups sans nous les rendre.

Un grand nombre de Lorrains et d'Alsaciens excellents, au lendemain de l'annexion, après la triste guerre que nous sommes en train de venger, étaient venus se réfugier en France. Mais ceux qui restaient ? Isolés, inquiets de savoir s'ils avaient pris la bonne résolution, ces frères malheureux, on était tenté de les méconnaître. Leur rendions-nous justice ? Eux-mêmes, étaient-ils bien assurés d'avoir pris la bonne voie ? Il fallait leur donner confiance ; il fallait dire d'eux ce qu'ils se disent à eux-mêmes :

— On peut rester Français et sauver son cœur, son honneur, son esprit, sous la domination prussienne.

Mais ce n'est pas assez. Le rôle des dignes Français, c'est éternellement de franciser la rive gauche du Rhin. Je n'ai pas voulu seulement dire à ceux d'Alsace et de Lorraine : « Maintenez la France chez vous », j'ai voulu aussi constater, proclamer que, tout vaincus qu'ils étaient, ils connaissaient d'instinct leur mission et s'employaient à conquérir leurs vainqueurs.

La tendance constante, le pouvoir et le devoir de tout élève de la civilisation latine, c'est de civiliser la barbare Germanie. Je croyais, je savais, je voyais que les conquis conquerraient leurs vainqueurs. L'événement est en train de me donner la confirmation que j'attendais pour une date indéterminée. Cette vertu de civilisateur latin que nous constatons, à travers les siècles, dans le fond des populations de la rive gauche du Rhin, cette puissance qu'elles ont pour latiniser, romaniser, franciser ceux qui viennent d'outre-Rhin se fixer au milieu d'elles, j'ai voulu la montrer agissante. J'ai voulu prouver que cette tâche de diffuser de la France à travers la Germanie était à la portée des plus simples gens, à la portée d'un jeune Alsacien que la loi appelle à servir sous les drapeaux ennemis, à la portée de la modeste petite fille qui force des étrangers à sentir sa grâce et sa dignité.

La vérité de cette influence des vaincus sur leurs vainqueurs, des Alsaciens et des Lorrains, en tant que Français, sur les Germains, n'est niée par personne. Jaurès en convenait avec moi, mais ayant reconnu le fait, il voulait l'employer au bénéfice de cette entente franco-allemande qui fut son effroyable chimère.

« Est-il possible, écrivait-il, qu'une Colette et qu'un Ehrmann, qui parviennent à imprimer jusque dans l'esprit du vainqueur une noble image de la France, s'obstinent à repousser ceux sur qui le charme français aura opéré ? Entre M. Ehrmann et l'élite des Allemands immigrés, il se créera un lien subtil et fort, une communication d'ordre supérieur, et l'idée viendra un jour à ce jeune homme que cette mutuelle sympathie pourrait s'élargir jusqu'à envelopper les deux nations. Et Colette ? Elle refuse de se marier avec Asmus, soit. Mais elle a hésité ; on a entrevu que si elle épousait Asmus, elle travaillerait avec lui à réconcilier Français et Allemands, et par là le livre de M. Barrès nous prédispose à une sorte d'indulgence...

» Ainsi, concluait Jaurès en m'interpellant tout droit, parce que vous avez le sens de la vie, vous ne pouvez enfermer l'ample mouvement des choses dans les formules étroites que vous préférez. Vous vous démentez et vous vous dépassez vous-même, à votre insu, en nous suggérant, malgré que vous en ayez, l'idée d'une revanche plus haute, celle du génie français parvenant à se faire comprendre du génie allemand et à le combattre. »

Je n'ai jamais oublié cet article de Jaurès. Il est de grande portée. Étant donnée l'opposition de ses idées doctrinales et de mes idées propres, les faits sur lesquels nous nous accordions prenaient à mes yeux une rare valeur. La civilisation française dans les pays annexés conquiert les Allemands, s'impose à leurs professeurs, transforme leurs mœurs, voilà ce que Jaurès me concédait, en ajoutant qu'il avait bien pu en être toujours ainsi.

« Il se pourrait bien, disait-il, que, depuis deux mille ans, il y eût, de ce côté-ci du Rhin, des Colettes qui ne veulent pas épouser des Asmus. Quand par force le mariage s'est accompli, M. Asmus, après s'être fait appeler quelque temps M. Asmus-Baudoche, s'est trouvé, un beau jour, Baudoche tout court, ne voulant plus rien savoir des Asmus. »

Très bien dit, et fort juste. C'est l'opération que nous réussirons à Trèves et à Coblence et dans toutes ces charmantes petites villes de la basse Moselle. Aisément, par la douceur de la vie française que nous y transporterons, nous ferons le plus beau mariage. Des unions, qui n'étaient pas possibles à Strasbourg et à Metz, le deviendront ; car il y a la manière, et ce ne sera plus la manière prussienne. Ils étaient légion, hier, les Allemands qui se tournaient vers nous comme les plantes vers le soleil. Le







dur génie destructeur de la Prusse les contrariait, les contraignait, les dénaturait. Libérés de cette barbare tutelle, les bords du Rhin, trop heureux de respirer à leur aise, prendront leur libre rythme, aisément accordé au nôtre.

Dans l'intérieur de notre frontière rhénane pourra s'épanouir, avec le temps, le rêve de Mistral, qui ne voulait pas comprendre les obligations que l'honneur imposait aux filles d'Alsace et de Lorraine et qui souhaitait le mélange des deux races pour le profit du monde français et latin.

J'ai de lui une lettre bien curieuse. Elle rend compte de ce qu'était, dans ces dernières années, la plus noble raison française, Minerve trop disposée à déposer sa lance, tandis que les Walkyries désignaient nos meilleurs jeunes gens pour la mort. Le poète immortel de *Mireille* m'écrivait à propos de *Colette Baudoche:* « Vous rendez si sympathiques le terroir et la race (de Metz) que le bon gros Allemand Frédéric Asmus est vaincu en peu de temps, et vaincu de façon si naturelle et si honnête qu'on regrette vraiment la maussaderie finale de la petite Colette. Etant donné que le germanisme finit toujours par se fondre dans la latinité, — à preuve la fusion rapide des innombrables envahisseurs de l'empire romain, — il est certain que par le seul effet des influences naturelles, les immigrés allemands sont destinés à faire des fils et petit-fils lorrains, et par eux la Lorraine reprendra son autonomie. Je remarque en Provence que les fils des métèques sont généralement plus ardents que les indigènes de vieille roche. C'est le mystère de la greffe. Donc j'aurais vu avec plaisir le bon





1. 2. 4. Souvenirs de la campagne d'hiver dans la vallée de Saint-Amarin et sur les rampes de l'Hartsmannwillerkopf.
3. *(Au milieu)* A Dannemarie, le dessinateur alsacien Zislin. — 5. Une vieille auberge de Steinbach.

EN ALSACE



Retranchements français aux environs de Steinbach.

docteur Asmus contribuer à repeupler Metz de jeunes patriotes. Il méritait bien cette jolie récompense. »

Allons, je ne vais pas contester contre un grand homme à qui nous gardons un culte de piété. Sa lettre m'a bien scandalisé. Mais le temps se charge de faire voir, parmi toutes les idées, celles qui possèdent quelques vertus. Le problème pourra quelque jour se poser comme le voyait Mistral. Les Français, en Alsace-Lorraine, devaient rester inassimilables. Plus avant dans les zones rhénanes, où il va s'agir



Thann, maisons atteintes par le bombardement.



Massevaux.



Route de Belfort à Thann.

de développer notre influence, leur souci sera de s'assimiler tout ce qui s'en montrera digne.

Quand nous aurons libéré de la Prusse et de sa fureur militariste des populations qui se souviennent d'avoir été romanisées, toutes les affinités recommenceront de jouer. Honneur aux soldats de la France qui, rendant au monde la paix, se trouvent travailler, au prix de leur sang, pour le bonheur même des fils et petits-fils de leurs ennemis!

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



Guéwenheim.

EN ALSACE

Été de Guerre à Salonique

Nos pensées se tournent vers ce pays où nos soldats endurent avec vaillance la double épreuve de la guerre et du climat. Une chaleur torride rend particulièrement pénibles leurs travaux. Ils opposent à ces fatigues une imperturbable belle humeur. La ville de Salonique est gaie, non pas aussi gaie que certains journaux l'ont raconté. Ce n'est point une succursale de Deauville. On s'y repose, on s'y récrée, mais on y travaille. Mme Marcelle Tinayre a retracé sa véritable physionomie dans une alerte et charmante page :





LA VILLE

Le nouveau venu commence naturellement par aller rue Venizelos. Il trouve, chemin faisant, que la température n'encourage pas les gens à la promenade. Le thermomètre marque 40° à l'ombre. Une lumière crue, un soleil blanc, hostile, tombent sur la rade, couleur de plomb. La chaleur n'est pas légère comme dans notre Midi français. Humide et lourde, elle dissout les énergies et engourdit les pensées. Cependant des troupes défilent, casque en tête. Ce sont des Français que la volonté maintient alertes et qui se vengent du climat en le maudissant. Figures hâlées, fatiguées, vieillies par la dure existence militaire, attristées par l'exil et qui pourtant ne s'abandonnent pas et conservent le sourire. Ce sont des Anglais hauts et graves, faces enluminées sous le chapeau à larges ailes ; ce sont des Serbes minces, très grands, aux yeux nostalgiques, aux moustaches d'un blond décoloré. Et puis, des camions, des ambulances automobiles, des mulets, des charrettes, tout un matériel de guerre qui va sans cesse des quais grouillants aux camps de Sédès et de Zeïtenlick.



La rue Venizelos ressemble, en petit, à la Cannebière. Il y a des cafés, il y a des gens dans les cafés. D'abord, il y a les gens du pays, et vous savez que Salonique a cent cinquante mille habitants qui ne se battent pas et n'ont aucune raison de renoncer à leurs habitudes. Ils aiment boire frais, en plein air, le jour, dans la rue Venizelos, le soir, dans le jardin de la Tour Blanche. Il y a aussi des officiers et des soldats français, anglais, serbes, de moins en moins nombreux à mesure que les régiments montent vers le front, des permissionnaires qui vont au restaurant ou au cinéma, comme ils feraient à Paris où cela paraîtrait tout naturel.

1. La baignade. — 2. Le général en chef en sa villa. — 3. Déjeuner sur la terrasse.

LA VIE A SALONIQUE







La rue Venizelos.
Corvée d'eau par les troupes annamites.

Un a

LA VIE A







serbe.

La place du Marché.
Dans le Camp d'Aviation.

SALONIQUE

Le nouveau débarqué est un peu déçu. Il s'attendait à autre chose. Malgré les élégances levantines et le bariolage des races, il devine que le mouvement et le bruit ne sont pas la joie, que la vie extérieure, pauvre en beauté et d'ailleurs assez provinciale, cache une autre vie ardente et profonde, vie de travail intense, d'efforts silencieux, d'attente et d'espoir. Il admire aussi que, dans une ville qui n'est pas française, qui n'est pas en guerre, où campent des armées, la décence soit presque parfaite. Il ne voit pas ce qu'il a pu voir et déplorer quelquefois dans certaines villes de France, des soldats ivres ou débraillés et de choquantes exhibitions. Ici, des ordres sévères ont été donnés et respectés. Le vice existe sans doute, mais il se cache, et les femmes honnêtes et les jeunes filles de Salonique ne sont pas offensées par des promiscuités et des spectacles pénibles.

Les habitants du pays reconnaissent avec un peu d'étonnement cette bonne tenue de nos soldats. Ils rendent hommage à leur politesse, à leur complaisance, à leur bonté pour les enfants, à leur jovialité qui n'est jamais brutale. Ils estiment le caractère de nos officiers. L'occupation de Salonique a révélé la France aux populations mêlées, israélite, grecque, turque, qui parlent notre langue et commencent à comprendre notre esprit national et les vertus de notre race.

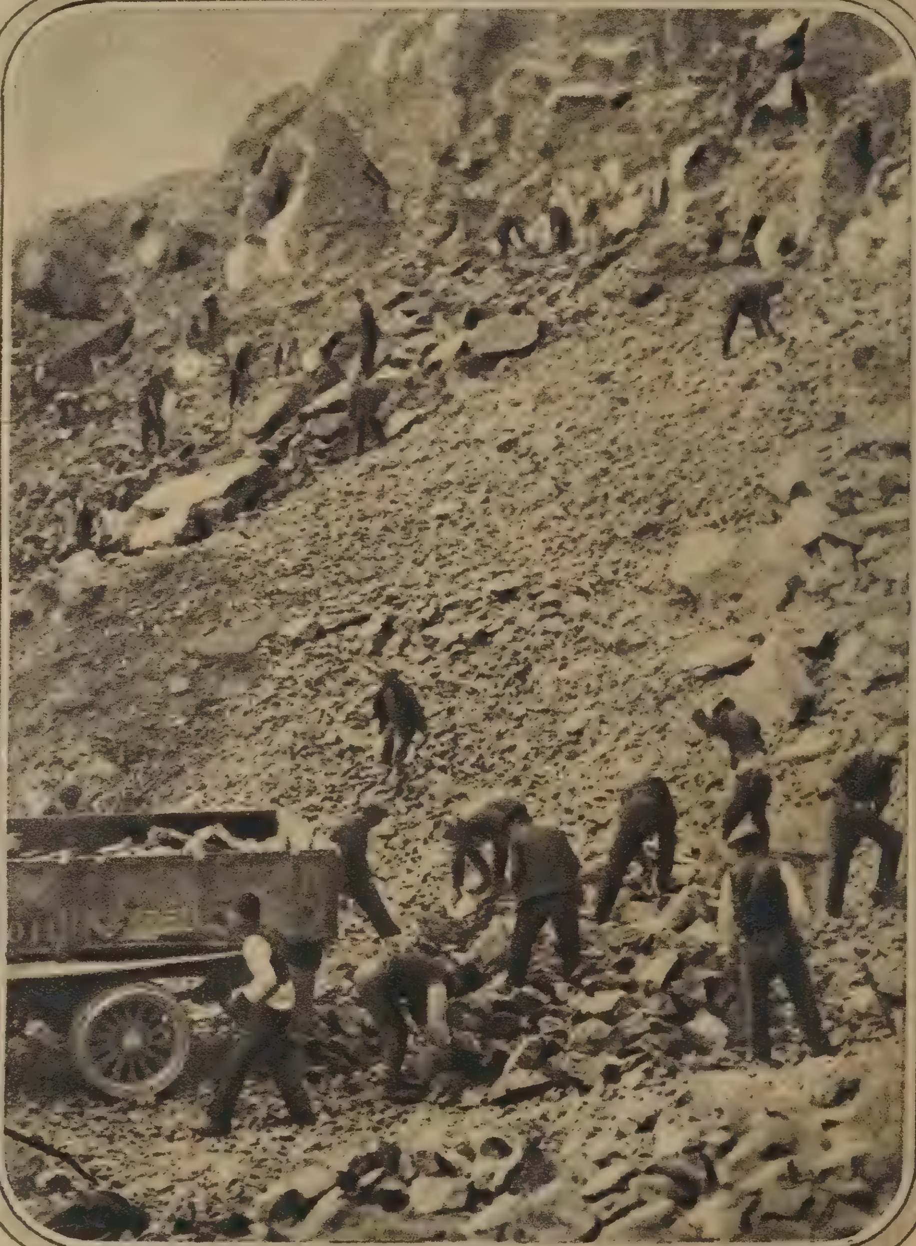
Mais toute l'armée d'Orient n'est pas à Salonique.

Dans les camps et les dépôts, sur le front du Vardar ou de Chalcidique, des milliers d'hommes attendent l'heure de l'action ou combattent déjà. Un très grand nombre d'entre eux ont fait la campagne des Dardanelles et la campagne de Serbie; ils savent ce que c'est que la guerre dans ces contrées d'Orient où le soleil, le marécage, les insectes, la solitude, la rareté des courriers, la mélancolie de l'exil sont autant d'ennemis qui s'ajoutent à l'ennemi. Ils savent que beaucoup de bons Français ne reverront plus la France et qu'il y a beaucoup de croix dans les cimetières improvisés. Ils savent que leurs officiers, souvent venus en volontaires, blessés une ou plusieurs fois, subissent et acceptent les mêmes épreuves, le même destin. Ils savent que, dans les bureaux, tel et tel, qu'un Parisien traiterait d'embusqué, est un demi-infirme, soucieux de belle tenue et de belle apparence, mais qui a laissé sa santé, sa force dans les tranchées où il ne retournera plus par force majeure, hélas! Ils savent cela, nos hommes de l'armée d'Orient, et s'ils n'avaient pas la certitude que l'immense majorité des chefs et des camarades fait bravement son devoir, ils n'auraient pas ce courage tranquille, cette stoïque résignation qui les rend admirables.

Aussi éprouvent-ils quelque amertume lorsqu'on leur fait entrevoir cette sotte « légende de Salonique » créée par des politiciens et des bavards, qui tend à rabaisser leurs chefs et eux-mêmes. Assimiler les officiers de l'armée d'Orient aux snobs de Trouville, même et surtout avec l'intention de leur être agréable, c'est se méprendre tout à fait sur les convenances particulières à notre temps, sur l'effet produit au dehors par l'aimable rosserie boulevardière. C'est fausser le sentiment du pays, contrister de braves gens qui font leur devoir, et réjouir nos ennemis.

MARCELLE TINAYRE.





1. Un aspect du camp serbe. — 2. Réfugiés serbes travaillant à la réfection des routes.

LA VIE A SALONIQUE



Pour compléter ce tableau, voici des notes que nous envoie un jeune officier, qui porte un nom aimé dans les lettres :

L'ARMÉE

Travaux de défense et de routes sont exécutés par nos troupes dans des conditions qui doivent leur mériter notre admiration. La température, même dans les régions montagneuses du front serbo-macédonien, atteint 40° à l'ombre et 60° au soleil et le malheur veut qu'il soit d'un usage ancien de planter les arbres le long des routes, non de pousser les routes le long des arbres. Il est des heures où tout travail serait mortel et où l'excessive chaleur condamne à une médiocre sieste cent fois interrompue par le bourdonnement des moustiques, porteurs de germes paludéens, ou les piqûres de l'insecte propagateur de la « mengue » spécialité fébrile de la Macédoine.

Par bonheur, les troupes soumises à ce régime s'y sont solidement aguerries et bien que des unités aient parfois perdu de maladies, en un mois plus qu'au feu dans le même laps de temps des régiments de France qui ne se trouvaient pas à Verdun, nos hommes acceptent de bon cœur un exil dont on ne saurait pourtant mesurer le pouvoir de démoralisation. Les camarades du front français reçoivent de quotidiennes nouvelles de leurs femmes et de leurs enfants. Beaucoup bénéficièrent déjà de leur troisième permission.

Ils sont nombreux à l'armée d'Orient les hommes qui rêvent encore de leur premier départ, et la longue lettre des femmes, les lignes tremblantes des enfants se font parfois bien longuement attendre.

Endurcies par un an de guerre dans les secteurs les plus mouvementés du front français ou par l'enfer des Dardanelles, nos troupes d'Orient sont prêtes à toutes les missions.

Relevées de la tranchée même pour payer les dettes de la France envers la Serbie vaincue, elles ont pris l'offensive vers Istip et vers Stroumitza. Lorsqu'elles en eurent reçu l'ordre, elles exécutèrent de Krivolak par Demir-Kapou et Gradec, jusqu'à Guevgueli et Doiran, la retraite à laquelle l'histoire rendra justice comme à une des plus belles pages de nos annales militaires.

G. G.



LES POÈTES DE LA GUERRE

Il y a quelques semaines, nous avons publié de très jolis vers que nous expédiait de Salonique M. Gaston-Ch. Richard, correspondant de guerre auprès des armées d'Orient. Cette lettre, spirituelle et tendre, adressée à sa jeune femme par un combattant, obtint un grand succès d'émotion. Aujourd'hui nous publions la réponse de la jeune femme à son mari. Elle ne sera pas moins goûtée ; elle éveillera la même sympathie dans le cœur de nos soldats :

UNE LETTRE DE FEMME

A toutes celles qui espèrent, en pensant à l'absent.

Mon amour.
Les petits sont couchés. Tout repose.
Dans ton vieux chine bleu, sur ta table, une rose
S'effeuille lentement et meurt. Ta lampe, en rond,
Met son reflet sur moi... Seule, courbant le front,
Ma natte sur l'épaule, ombre mince et fluette,
Dans la paix de la nuit recueillie et muette,
Je tâche à rassembler mes esprits.
C'est très dur.
Le doux passé, le présent affreux, le futur
Tournent autour de moi comme un vol d'hirondelles,
Et je suis là, tirant sur mes boucles rebelles,
Les cheveux dans les yeux et le cœur plein d'émoi...

Voici l'heure où je puis bavarder avec toi.
Dans la journée, ami, tout contre nous se ligue,
Les parents, les enfants... Et, le soir, la fatigue
Me jette vers mon lit, si lourde de sommeil
Que, le matin venu, quand sonne le réveil,
Je ne sais jamais plus, dans le temps et l'espace
Où je dois situer, moi ta Nini, ma place.

Tes petits ? Des tyrans ! mais, Dieu ! qu'ils sont mignons ;
Deux amours ? Deux démons ! gais ! vifs, parfois grognons...
Du haut de ses deux ans, Petit-Jean parle et juge
En maître souverain, et, parfois, il « abuge »,
Car ton fils parle ainsi, tel un simple Auvergnat.
Il dit « le chiel », « je chuis », fait un gougni-gougna
De noms, de mots... exquis, mais incompréhensible.
Jeannine, la princesse, est encor plus sensible
Qu'à ton départ, et pour un mot vif, pour un rien,
S'en va les yeux baissés — si tristes, pauvre chien !
Se cache dans un coin, sans dire une parole,
Et là, tout bas, se désespère et se désole.



1. Autos-canons à la frontière gréco-bulgare. — 2. Une mosquée près de la frontière. — 3. Des centaines de corbeaux s'abattent sur un champ où furent enterrés de nombreux Bulgares.

LA VIE A SALONIQUE

Elle a parfois des mots !... Hier, tout bas, très bas,
Elle m'a dit : « Maman..., il en meurt des papas ! »
(Tous les soldats sont des papas, pour ta Jeannine!)

Ah ! mon amour chéri, si tu voyais leur mine
Quand le facteur arrive, essoufflé, souriant !
« Madame, c'est un pli qu'arrive d'Orient ! »
Tout s'arrête, à l'instant. Gugu-Chat, qui ronronne,
S'interrompt... Et voici les enfants et la bonne,
Eux, leurs joujoux à terre, elle un torchon au poing.
Le lorgnon sur le nez, bon papa, dans un coin,
Cesse de marmonner la dernière nouvelle,
Maman, de son fauteuil, à voix faible, m'appelle.
« C'est du recommandé, madame, y faut signer ! »
Je griffonne mon nom à l'endroit désigné.
Je prends la chère lettre et je me sens très fière
D'avoir seule le droit de l'ouvrir la première...
Mon cœur, à grands coups sourds, bat en moi son [tic-tac ;
Tous m'écoutent... Je fais d'un seul coup d'ongle, clac !
Sauter le gros cachet de cire à ton empreinte ;
C'est le moment sacré, c'est la minute sainte ;
Et je lis...
Mon amour, tes lettres, c'est tout toi !
Je te revois, songeur et calme et sans effroi,
(O mon doux entêté, qui n'en fais qu'à ta tête !)
Mais le front haut et fier, dans l'immense tempête,
Quand j'ai tout lu, je mets ta lettre sur mon cœur
Et je trotte et je cours, d'un pas léger, vainqueur ;
Je la relis, souvent, cinq ou six fois dans l'heure,
Ou bien, le cœur trop lourd, je me sauve et je pleure,
Sur mon lit, les deux poings sur les yeux, étouffant
— Toute seule, m'ami ! — mon gros chagrin d'enfant ;
Puis je me ressaisis... Je renfonce mes larmes,
Je fredonne un refrain pour chasser mes alarmes
Et souris à tous... d'un sourire pâli...

Mais lorsqu'ils sont couchés, quand chacun, dans son [lit,
Oublie, en son sommeil, l'épreuve douloureuse,
Je viens à toi, moi, ta Nini, ton amoureuse ;
Je vais dans l'atelier, à doux pas de velours,
Je prends ton grand atlas — Fi, l'horreur ! qu'il est [lourd ! —
Du bout du doigt, parmi l'index alphabétique,
Je cherche tous ces noms en os, en itch, en ique,
Et les ayant trouvés, je les repère encor
Sur la carte !
Vois-tu ta Nini, mon trésor ?
Sous la lampe et pieds nus, à genoux sur sa chaise,
Perdue aux plis de sa douillette japonaise,
La loupe aux doigts, cherchant Negotin, Krivolack,
La Cerna, le Radjeck, Hamatovo, son lac,
Les Babounas, les Krouza-Balkans, le Rhodope ?
La folle du logis alors trotte et galope
Devant tous ces noms turcs, grecs et macédoniens.

Quand je les ai trouvés, quand — enfin ! — je les tiens
Et que de mon crayon j'ai marqué ton passage
Dans ces pays, j'évoque alors le paysage...
Je me dis : « Il est là, celui que nous aimons.
Ces zigzags hachurés de brun, ce sont les monts
Sur la splendeur desquels il s'éveille à l'aurore ;
Ce rond d'azur, c'est le grand lac au nom sonore
Dont il m'a dit un jour la sévère beauté ;
Ce simple trait, c'est le défilé redouté
Qu'il craignait tant de voir occuper par les Boches !
J'imagine tout ça, parmi mes boucles floches,
Et je rêve longtemps, le front dans mes deux mains...
Dieu ! quels soirs j'ai vécus ! quels sombres lendemains
(Mon miroir me montrait aussi jaune que l'ambre !)
En ces derniers jours noirs et sanglants de décembre !
Le Radjeck, la Cerna ! le froid ! la nuit ! l'hiver !
Te savoir là, toi, mon amour, dans cet enfer,
Si loin de nous, dans l'au delà des mers hostiles ;
J'aurais giflé de bien bon cœur les imbéciles
Qui disaient, en parlant du général Sarrail,
Qu'il conduit ses soldats comme on mène un bétail,
Alors que je sais bien ce qu'il est, par tes lettres.





1. Le théâtre en plein air. — 2. Au pied des vieux remparts... Des soldats anglais et français contemplent la baie de Salonique.

LA VIE A SALONIQUE

Je t'imagine encor, « bouffant des kilomètres,
La pipe au bec, la canne au poing, les yeux musant
Vers l'horizon doré de soleil, t'amusant
D'un reflet, d'un frisson sur l'eau, du beau vert tendre
Des buissons refleuris. »
Parfois, je crois t'entendre,
Ta voix résonne en moi, comme un gong d'argent pur.

..i là, sous mes regards, le portrait où, l'air dur,
Revolver au côté, casqué, botté, tout rude,
Saisi par ton ami Le Guer, dans l'attitude
Du vouloir qui s'impose et du commandement,
Tu « fais un foin du diable! »
O mon m'ami charmant
Juste en face — Et mes yeux, qui vont de l'un à l'autre,
Les comparent souvent. — Tu souris, bon apôtre,
Tu *me* souris de ton beau regard d'autrefois!
Et je ferme les yeux, heureuse, et je revois
Tous les mille bonheurs que nous avions ensemble
Aux jours bénis de nos amours...

Non! ma main tremble,
Mon pauvre cœur se serre et palpite, aux abois...
O beaux jours d'autrefois! O courses dans les bois!
O mes amours! ô mes bonheurs! ô mes beaux rêves!
Endormis sous le voile épais que tu soulèves,
Doux spectres embaumés dans l'ombre et les parfums.
Baisers évanouis, chansons, rires défunts,
Je les revois, je les revis..., leurs folles troupes
Sous mes yeux dissocient ou rassemblent leurs groupes,
Et c'est affreux! Et c'est déchirant! Et c'est bon!

Non, je ne pleure pas, mon amour chéri... Non...

Je demeure vaillante et patiente et sage,
Toute en noir, sans même une fleur à mon corsage,
Ton cher bracelet d'or à mon bras; le bijou
Que tu m'as envoyé de là-bas à mon cou,
Ton image en mes yeux. Je passe si farouche
Que l'on ne me dit rien... Et, piquant qui me touche
Ainsi qu'un hérisson, je vais, je cours, je fuis.
Et mes jours tous pareils et mes trop longues nuits,
C'est à toi, cher aimé, que mon cœur les consacre.

Lorsque tu reviendras de ce morne massacre,
Nous fuirons tous les deux, sans amis, sans témoins,
Car je te veux à moi pendant huit jours au moins,
A moi seule, m'ami : ta voix et ta pensée,
Ton rêve, tes regards... Et, pauvre âme blessée,
Toute peine fuira de mon cœur lourd, si lourd;
Je sentirai revivre en moi tous mes beaux jours,
Et comme la fée Ilse en sa grotte embaumée,
A ta voix grave et tendre, à ta voix bien-aimée,
Mon âme va renaître, ô mon cher magicien,
Aux doux mots murmurés selon le rite ancien,
Aux doux mots éternels, et si jeunes encore,
Aux doux mots que tu sais si bien...

Tiens! je t'adore!

Si le malheur voulait pourtant fatalement
Que tu tombes un jour sous le fer allemand,
Devant Dieu même qui m'entend, je te le jure,
Je ne ferai jamais à ton ombre l'injure
De lui donner un seul rival, un seul instant.
Je t'appartiens... Et pour l'éternité du temps,
Acceptant, cœur amer, les funèbres épreuves,
Je cloîtrerai ma chair aux voiles noirs des veuves.
Va, mon soldat! Va, mon amant! Va, mon héros!
Fais ton devoir! Punis et frappe les bourreaux.
Je te garde, de loin, du sanglant sacrifice,
Mais si le Seigneur veut que ton sort s'accomplisse,
Mon amour, sur ton nom adoré, vénéré,
Je te le jure encore ici, je fermerai
Le beau livre d'amour, de bonheur et de joie
Où tu m'appris à lire, où des signets de soie
Marquent les jours heureux de nos premiers baisers,
Tel le soir où j'ai lu dans tes yeux irisés
L'aveu du bel amour dont je me sens si fière,
Tel le jour d'août si chaud, si plein d'âcre poussière
Où j'ai senti mon sein palpiter, maternel,
Et tel le soir béni, — cependant si cruel, —
Où j'ai donné le jour à ta petite fille.

Ce reliquaire saint, dont l'or chatoie et brille,
Je le déposerai dans la sombre cella
Que deviendra mon cœur en deuil... Mais, par delà
La douleur et la mort, la nuit et la détresse,
Je resterai toujours ta femme et ta maîtresse,
Et sur mon pauvre amour et sur mon désespoir,
Mon voile flottera comme un grand drapeau noir...

Et, pourtant, je t'attends chaque jour, et je prie
Notre Seigneur Jésus et la Vierge Marie.
Le Divin Rédempteur, la Mère aux Sept-Douleurs
Sauront prendre en pitié mon angoisse et mes pleurs.
Oui, tu me reviendras... Dans mon instinct de femme
Je le sais. Je le sens!
Quand cette guerre infâme
Qui dévaste et torture un monde, avec fureur,
Ayant passé sur nous, dans l'angoisse et l'horreur,
Tu reviendras enfin dans ton foyer modeste,
Je t'ouvrirai les bras, grands, tout grands, d'un seul geste,
Et mettrai sur ton front, ô mon amant guerrier,
Le baiser de l'amour, dans l'ombre du laurier.

Mon amour, je te quitte ici... Ma lampe fume...
Le sommeil me terrasse, et, pour comble, ma plume
Va chercher de la bourbe au fond de l'encrier.
Je fais un petit rond dans l'angle du papier,
J'y pose un long baiser, très tendre, et je termine
En te disant : prends-le. Je t'adore!

Ta Nine.

Camp de Zeitenlick, juin-juillet 1916.

GASTON CH. RICHARD.

L'INSTITUTEUR

A M. Léon Peigne, directeur d'école à Auxerre.

Vous preniez dans vos mains toutes ces têtes blondes,
Et vous y répandiez des semences fécondes
De modeste science et d'austère devoir;
Dans la salle d'école, oh! qu'on aimait à voir
Ces visages d'enfants levés vers le bon maître!
Professeur, écoliers, parfois, par la fenêtre,
Contemplaient les moissons, les fleurs, les bois épais,
Et cette douce France où tout parlait de paix.
Vous, maître, vous disiez votre horreur de la guerre.
Comme il semble *jadis*, ce si proche *naguère!*
Tandis que votre voix célébrait la beauté
D'un avenir d'amour et de fraternité,
Des hordes de brigands violaient la Belgique.

Oh! qui donc oubliera la minute tragique!

Vous, alors, vous avez quitté vos écoliers,
Les tranquilles leçons, les travaux familiers,
Les murs où le savoir trouvait un humble temple.
Maintenant, vous donnez, fusil en main, l'exemple
Que cette même main traçait au tableau noir.
Dans l'effroyable lutte exaltant votre espoir
De la paix rayonnante, immense, universelle,
Que la Victoire en route apporte sur son aile,
Pensant à vos enfants aimés, à ces enfants
Pour qui resplendiront les soleils triomphants,
Vous bravez, au milieu de fatigues sans nombre,
La mort qui rit au jour ou qui guette dans l'ombre
Et vous dites, stoïque et saintement heureux :
« C'est une autre façon de travailler pour eux! »

MAURICE OLIVAINT.

AILES DANS LE SOIR

La plaine s'assombrit doucement, la colline
Au loin s'estompe en bleu sur le rouge du soir,
Et le moulin qui la surmonte dresse en noir
Sa tour pansue où croule une blanche farine.

... On sent monter l'odeur des fleurs qu'un souffle incline,
Le doute en nous se mêle et s'allège d'espoir...
Selon qu'on peut, de l'est ou de l'ouest, les voir,
Les quatre bras tendus que le moulin mouline

Jettent dans l'horizon comme un quadruple éclair
Blanc sur l'Orient noir, noir sur l'Occident clair,
Signe simultané de deuil et de victoire.

Puis l'orbe en flamme, avant de sombrer lentement,
Embrase tout le ciel, irradie un moment :
Et les ailes en croix tournent dans une gloire!

GASTON SORBETS.

LE CAFARD

Lettre à mon fils.

Pour défendre notre bannière,
Tu luttes, là-bas, quelque part,
Et tu m'écris, dans ta dernière,
Que tu fus en proie au « cafard ».

Ce qui cependant me rassure,
C'est que ce mal, hier inconnu,
Après quelque lente morsure,
S'en fut comme il était venu.

Je suis sûr que ce mal infâme,
C'est du côté boche qu'il prit,
Gaz lacrymogène de l'âme,
Gaz asphyxiant de l'esprit!

Il vient de l'Allemagne sombre,
Porté dans la nuit, par le vent,
Car il fut inventé dans l'ombre,
Mon fils, par quelque vieux savant.

Son origine se révèle :
Ce mal qui, lorsqu'il vous atteint,
Met du brouillard dans la cervelle,
Ne vient pas du pays latin!

Quand la lune, sur vous penchée,
Vous jette un regard caresseur,
Il pénètre dans la tranchée :
C'est le « cafard » envahisseur!

Si tu la vois, à droite, à gauche,
Se glisser aux plis du terrain,
Ecrase-la, la bête boche
Ayant, un jour, passé le Rhin!

Ce cafard qui vous mord, rapace,
Pourrait, ayant là-bas son nid,
Arborer, sur sa carapace,
Ces trois mots : *Made in Germany!*

Tout à notre horreur le désigne,
Cet insecte dont le chemin
Est de venir en droite ligne
De quelque Francfort-sur-le-Mein!

Tue-le, car il tuerait la France!
S'il revient, qu'il soit écarté
Avec des rayons d'espérance,
Avec des éclairs de gaîté!

Ce cafard-là, ça se dissipe
Avec la lettre que tu lis,
Et ça meurt d'une bonne pipe,
D'un bon mot et d'un bon colis!

Aux Allemands qu'on le renvoie,
Qu'il retourne aux pays d'ennui;
Il meurt aux lueurs de la joie
Et ne vit que dans de la nuit!

Ce cafard, bête coutumière
De la sinistre obscurité,
Ça meurt avec de la lumière,
Ça meurt avec de la clarté!

Tu l'as tué! Je te souhaite
De n'en plus avoir de pareil...
J'emprunte à Rostand sa brouette
Et vais t'envoyer du soleil!

XAVIER MAUNIER.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

DÉCLARATIONS DE GUERRE DE L'ITALIE A L'ALLEMAGNE ET DE LA ROUMANIE A L'AUTRICHE
LA BATAILLE DE SALONIQUE

Les événements se précipitent. L'Italie, comme on s'y attendait, déclare la guerre à l'Allemagne. On connaît ses raisons : les actes d'hostilité constants de cette dernière, la participation des soldats allemands aux opérations de l'Autriche dans le Trentin et sur l'Isonzo, toutes choses que notre victorieuse alliée ne pouvait tolérer plus longtemps, et dans la journée historique du 28 août elle a rompu une fiction qui avait assez duré.

D'autre part, la Grèce congédie ses chefs d'état-major qui avaient partie liée avec les Bulgares et se prêtaient à l'envahissement de la Macédoine. Enfin une dépêche de dernière heure nous annonce la rupture officielle de la Roumanie avec l'Autriche.

Aussi bien la guerre arrive, avec ce mois de septembre, à son grand tournant, décisif peut-être. Certes, la tâche est rude encore pour les Alliés, l'ennemi ne paraît pas au bout de ses gigantesques ressources. Mais, comme le ministre Lloyd George le montrait à quelque pessimiste de la Chambre des Communes ces jours derniers même : Quel changement déjà dans la situation, depuis plusieurs semaines! Hier c'était « le sort de Verdun qui tremblait dans la balance; c'était l'avance autrichienne dans les plaines italiennes »; c'était l'armée russe immobilisée, tandis que aujourd'hui Verdun semble hors de cause, la Bukovine est conquise, les armées autrichiennes sont amputées de six cent mille soldats. Ici, une pesée méthodique fait sauter morceau par morceau la cuirasse allemande. Partout les Alliés ont repris à l'adversaire l'initiative de la bataille. Il n'y a plus, suivant la doctrine de M. Aristide Briand, qu'une seule action sur un front unique de la mer du Nord à la Baltique et de Riga à l'Arménie et aux Balkans.

Car le grand champ de bataille s'est encore élargi. Comme l'occupation de Doiran et l'avance serbe sur la Moglenica le laissaient prévoir, comme aussi la nomination du général Cordonnier au commandement du contingent français en apportait l'indice, l'armée de Salonique est définitivement entrée en lice. Le 20 août, date historique, les forces alliées ont pris l'offensive sur tout le front balkanique. Celui-ci dépasse de beaucoup, comme on sait, les défenses mêmes du camp retranché de Salonique. Il s'étend un peu en deçà de la frontière grecque, de la région de Florina à celle de Sérès et au golfe d'Orfano, sur une ligne de 250 kilomètres au moins de développement, mais dont il faut déduire les hauts escarpements courant de Florina à Guevgueli, les impénétrables marécages de la Strouma inférieure, et les larges nappes des lacs d'Ostrovo, Doiran et Tahinos. L'extrémité gauche est tenue par les Serbes, et leur secteur s'étend jusqu'à ce même Guevgueli, où leur armée refaite, abondamment pourvue d'artillerie et comptant près de cent cinquante mille hommes, se soude à nos divisions. Celles-ci occupent jusqu'à la Strouma le centre que forme le front allié, en liaison elles-mêmes avec les forces britanniques campées de Sérès au golfe d'Orfano, où elles ont l'appui de la flotte combinée.



Les Germano-Bulgares redoutaient notre offensive lorsque l'heure sonne pour la Roumanie des grandes décisions, lorsque la Grèce elle-même va se prononcer entre la politique d'action et l'autre, et ils ont essayé de nous prévenir, de nous enlever, comme on l'a dit, le bénéfice moral d'une offensive, par une attaque aux deux ailes. A l'occupation de Doiran, qui est du 11 août, à l'avance serbe sur la Moglenica, à la nôtre, ils répliquaient le 18 par une double offensive, l'une à l'ouest dans la région de Florina et de Banica, où les Serbes n'avaient développé qu'un faible rideau de troupes, l'autre, à l'est, dans la région de Cavalla et de Demir-Hissar, où il leur était également facile de progresser, puisque la zone était entièrement libre, que les troupes grecques se repliaient à leur approche. On se souvient que dans cette dernière région, le gouvernement hellène avait pour ainsi dire livré le fort de Rupel, qui en est la clef. Les Bulgares se présentaient en force, d'ailleurs, et le bataillon français qui avait passé la Strouma dut se replier et regagner l'autre rive. De leur côté, les Serbes, qui avaient reculé de Florina sur Banica devaient, après avoir également contenu l'adversaire, ramener leur extrême gauche sur les positions principales, au sud du lac d'Ostrovo. La réplique à ces deux coups de sonde allait d'ailleurs être rapide. Dès le 20, en effet, le général Sarrail prenait directement l'offensive de la Moglenica à la Strouma, au pied du massif montagneux du Belès. Et une triple bataille s'engageait, bataille d'Ostrovo, bataille de Doiran, bataille de la Strouma. Pendant qu'à l'aile gauche les Serbes refoulaient en partie la double attaque bulgare sur Vodona et s'ouvraient sur le mont Kukuruz l'entrée de la vallée de la Cerna, pendant qu'à l'aile droite l'adversaire était arrêté, au centre, dans le secteur de Doiran, le général Cordonnier s'établissait sur les contreforts méridionaux des monts Belès, qui constituent l'un des plus solides points d'appui fortifiés des Bulgares et répondait à l'occupation de Demir-Hissar par celle de Poroj, de Palmis; succès qui, en s'accentuant, le mènerait dans la vallée de Stroumitza. La bataille à laquelle participent les contingents russes et une division italienne, sous les ordres du général Petiti, un héros du Trentin, se développe méthodiquement contre un ennemi qui est évidemment sur son terrain mais qui doit garder une partie de ses forces, estimées à vingt-deux divisions, à la frontière roumaine.

LES INQUIÉTUDES GRECQUES. — L'HEURE DE LA ROUMANIE. — SON ARMÉE

L'invasion de la Macédoine par les Bulgares ne pouvait pas ne pas consterner, inquiéter la Grèce. Elle ne répond, véritablement, en effet, à aucune conception stratégique sérieuse, hors celle d'une menace sur le flanc des Alliés, tandis que les visées politiques sont précises, et éclatent à tous les yeux.

Les Allemands ont beau assurer que les territoires occupés seront restitués, que les Bulgares n'entreront ni à Cavalla, ni à Serès, ni à Drama, leur parole et celle des Bulgares sont sujettes à caution.

En tout cas, le mobile d'intimidation est certain et ne vise pas seulement la Grèce, mais la Roumanie dont l'heure a sonné et dont on appréhende à Berlin et à Vienne l'intervention aux côtés des Alliés. Les empires du Centre l'objurguent, la menacent tour à tour; essaient d'intimider le gouvernement de Bucarest et l'opinion publique. Ils craignent que la Roumanie ne laisse passer une armée russe à travers la Dobrouja, et bien d'autres choses encore.

Et il semble bien, en effet, qu'elle soit elle-même à un tournant décisif de son existence. La victoire marche de nouveau avec les bataillons russes, la Bukovine, province roumaine, est entre leurs mains, et c'est le moment pour l'armée roumaine de cueillir à son tour le beau trophée de la Transylvanie. Les huit cent mille hommes qu'elle compte, la belle artillerie dont l'a dotée le général Illesco, seraient partout un facteur important.

THIEPVAL ET MAUREPAS

Mais la place va bientôt me manquer et ici Verdun vient d'être à l'honneur. L'empereur de Russie demande à la ville héroïque de mettre dans ses armes la croix de Saint-Georges et ses défenseurs répondent à cet hommage et à tant d'autres en gardant jalousement Fleury et Thiaumont. Sur la Somme, une nouvelle avance des armées britanniques dément les assurances du commandement allemand qui prétendait avoir enrayé leur offensive. Peut-être possède-t-il comme il l'affirmait « une batterie pour chaque cent mètres de feu ». En tout cas cette artillerie n'a pas empêché les troupes britanniques d'enlever, entre Thiepval et Guillemont, toutes les hauteurs qui dominaient entièrement leurs lignes et barraient en quelque sorte leur avance sur Bapaume.

De leur côté, nos soldats ont également progressé. D'un seul élan, ils ont achevé d'enlever à l'ennemi ce village de Maurepas qui était un de ses points d'appui sur la route d'Albert à Bapaume et dont la chute nous amène à moins de deux kilomètres de la grosse agglomération de Combles que nos alliés serrent de près eux-mêmes vers Ginchy.

LÉON PLÉE.

LE LIVRE DU JOUR

L'Impromptu du Paquetage

Cette comédie de Maurice Donnay, qui paraît en librairie chez l'éditeur Crès, est en quelque sorte devenue classique. Elle caractérise le besoin de dévouement, la générosité fraternelle de la Française de 1915; elle évoque, avec infiniment d'esprit et de grâce, la physionomie du Paris de la guerre. Nous détachons de l'ouvrage cette scène touchante, qui forme à elle seule une véritable pièce de théâtre :

LE MARIAGE DE Mlle TROTTRO

BERTHE TROTTRO, Mme DE BÉRANGES,
Mme JOURDAY, Mme DE LIFRAND,
puis M. POMPELLES.

BERTHE. — Bonjour, madame.

Mme DE BÉRANGES, *qui écrit.* — Bonjour, mademoiselle.

BERTHE. — Je désirerais parler à Mme la présidente, Mme la comtesse de Béranges.

Mme DE BÉRANGES. — C'est moi, mademoiselle...

BERTHE. — J'ai une amie qui travaille en bas, à votre ouvroir, Mme Chauvelin.

Mme DE BÉRANGES. — En effet, une très brave femme.

BERTHE. — Oui, elle m'a dit que vous étiez très bonne et elle m'a conseillé de venir vous trouver.

Mme DE BÉRANGES. — Elle a bien fait..., parlez, mademoiselle, je vous écoute.

BERTHE. — Voilà, madame, je suis couturière..., habituellement, je suis petite main dans les grandes maisons; mais, du moment, l'ouvrage est rare et pas régulier; dans la couture, on travaille huit jours par-ci, quinze jours par là; enfin on chôme les trois quarts du temps. Alors je viens vous demander, madame, si vous ne pourriez pas me donner de l'ouvrage, ou bien m'en procurer par des dames de vos amies.

Mme DE BÉRANGES. — C'est que je ne vois pas trop ce que je pourrais vous donner..., on ne pense guère à la toilette en ce temps-ci..., on use ses robes de l'année dernière, les deux ou trois robes qu'on a gardées du moins, parce qu'on a donné tout le reste.

BERTHE. — Oui, je sais bien..., c'est désolant: beaucoup de dames comme vous ne se commandent rien en cette saison...; rue de la Paix, rue Royale, on ne travaille que pour les étrangères, les Américaines, il faut bien que ces dames-là s'habillent, n'est-ce pas?

Mme DE BÉRANGES. — Evidemment, ce n'est pas parce que l'Europe est en guerre qu'il faut que l'Amérique reste en chemise. D'ailleurs, il n'y a pas que les Américaines qui commandent des robes. Je connais quelques Parisiennes qui vont chez leur couturier, pas dans les mêmes proportions qu'avant la guerre, pas avec la même furie, évidemment, mais enfin elles y vont.

BERTHE. — Heureusement, madame.

Mme DE BÉRANGES. — Tenez, j'ai une amie. Oh! elle a tenu pendant tout l'automne, pendant tout l'hiver. Pas une robe, pas un chapeau, pas une fantaisie. Elle a été admirable! mais quand le printemps est venu, elle n'y a plus tenu, elle n'en pouvait plus. Quand elle a vu les arbres reverdir dans les Champs-Elysées malgré la guerre, elle a voulu reverdir aussi; la nature elle-même lui donnait l'exemple. C'est les marronniers qui ont commencé.

BERTHE. — Votre amie a eu raison, madame, il nous en faudrait beaucoup comme elle.

Mme DE BÉRANGES. — Vous êtes orfèvre, mademoiselle.

BERTHE. — Mais non, madame, mais on parle toujours de la reprise des affaires, il faut que chacun y mette du sien, les modes sont une industrie de Paris, c'est un fait. Oui, je comprends que des dames comme vous n'aient pas le cœur ni la pensée à se faire faire des robes... pourtant, ce serait bien utile.

Mme DE BÉRANGES. — Je ne vous dis pas.

BERTHE. — Vous employez votre argent à faire l'aumône, la charité, c'est très bien; mais donner du travail, madame, faire travailler le monde, je vous assure, madame, c'est bien utile aussi, bien important. Enfin, puisque, ces dames vos amies ne se commandent rien, elles pourraient avoir des arrangements... des arrangements à faire à différentes choses... je peux leur faire aussi des blouses, des corsages, de la lingerie... au besoin, je ferais une robe, un costume... oui, je crois que je m'en tirerais.

Mme DE BÉRANGES. — C'est vous qui vous êtes fait ce petit costume?

BERTHE. — Oui, madame, c'est moi.

Mme DE BÉRANGES. — C'est gentil... en effet, vous devez être très adroite. Alors, on fait les jupes courtes?

BERTHE. — Oui, madame, et très larges... vous voyez.

Elle étale sa jupe en tournant.

Mme DE BÉRANGES. — C'est commode pour faire des fromages.

BERTHE. — Des fromages?

Mme DE BÉRANGES. — Oui, quand j'étais petite fille, on avait des robes courtes et larges... alors, on tournait très vite, très vite... le vent s'engouffrait sous la jupe et puis on se baissait : le vent captif gonflait l'étoffe comme un ballon : on appelait ça faire des fromages.

BERTHE. — Je ne savais pas.

Mme DE BÉRANGES. — Alors toutes les femmes, en ce moment, toutes les femmes élégantes chez les alliés et chez les neutres, à New-York, à Buenos-Ayres, à Petrograd, ont des jupes courtes?

BERTHE. — C'est probable, madame.

Mme DE BÉRANGES. — Et peut-être même à Berlin... qui sait? Seulement, je ne leur conseillerais pas cette mode-là aux dames de Berlin.

BERTHE. — Ah! dame, on voit les pieds.

Mme DE BÉRANGES. — Justement... Eh bien, donnez-moi votre nom et votre adresse, mademoiselle... je vais m'occuper de vous... je vais y penser... je parlerai de vous à des collègues de l'œuvre, à des amies... vous vous appelez?

BERTHE. — Berthe Trottro.

Mme DE BÉRANGES. — Trottro?

BERTHE, *épelant.* — T...r...o... deux t...r...o.

Mme DE BÉRANGES. — Et vous demeurez?

BERTHE. — 86, rue de Rome... dans le haut.

Mme DE BÉRANGES. — Vous vivez seule?

BERTHE. — Non, madame, j'habite avec ma mère.

Mme DE BÉRANGES. — Si je vois quelque chose pour vous, je vous écrirai.

BERTHE. — Merci, madame... au revoir, madame. *(Mme de Béranges s'est replongée dans sa correspondance... au bout de quelques secondes, elle lève la tête et aperçoit Berthe qui s'est arrêtée sur la porte, hésitante, pensive.)* Et puis, madame, je voulais aussi vous demander, j'abuse vraiment; mais vous êtes si aimable, si accueillante.

Mme DE BÉRANGES. — Voyons, qu'y a-t-il?

BERTHE. — Pourriez-vous vous occuper d'un soldat blessé? très blessé même, qui va sortir dans trois semaines de l'hôpital et qui aura besoin de vêtements?

Mme DE BÉRANGES. — Mais certainement, nous sommes là pour ça.

BERTHE. — Et puis, si on pouvait lui trouver un emploi; mais je crains bien que ce ne soit difficile.

Mme DE BÉRANGES. — Il a été très touché?

BERTHE. — Il a un œil perdu et la moitié de la mâchoire emportée.

Elle pleure.

Mme DE BÉRANGES. — C'est affreux!... c'est votre frère? *(Berthe fait signe que non.)* c'est... votre ami?

BERTHE. — Non, madame, c'est mon mari.

Mme DE BÉRANGES. — Vous êtes donc mariée?... vous m'avez dit que vous viviez seule, avec votre mère...

BERTHE. — Je ne suis pas mariée depuis longtemps...

Mme DE BÉRANGES. — Mais comment vous êtes-vous mariée?... Racontez-moi ça... asseyez-vous d'abord.

BERTHE. — Oh! madame, ce n'est pas la peine.

Mme DE BÉRANGES. — Mais si, mais si, asseyez-vous.

BERTHE, *qui s'est assise.* — Voilà, madame, nous étions fiancés, Charles et moi, quand la guerre a éclaté... Il était électricien; il gagnait bien sa vie... il a perdu son père quand il avait treize ans; sa mère s'est remariée tout de suite; il n'a plus voulu jamais la revoir, et il a vécu avec sa grand'mère qui l'a élevé, qu'il adorait et dont il était le soutien... et qui est morte à la fin de l'hiver dernier... d'une mauvaise grippe.

Mme DE BÉRANGES. — Voilà déjà bien du malheur.

BERTHE. — Et ce n'est pas fini. Enfin, on allait se marier, lorsque la guerre a éclaté... il est parti le second jour de la mobilisation, il est chasseur à pied. Dans les premiers mois, il m'écrivait très régulièrement, très tendrement aussi, et puis, je n'ai plus eu de nouvelles. Pensez si j'ai été inquiète... on le croyait mort, disparu, prisonnier. Impossible de savoir rien de précis... vous imaginez ce qu'a pu être ma vie.

Mme DE BÉRANGES. — Oui, je l'imagine, ma pauvre enfant.

BERTHE. — Enfin, il y a deux mois, j'ai reçu une lettre de l'ambulance... pas de lui, mais d'une infirmière qui me prévenait qu'il était là, bien abîmé, mais qu'il était vivant. Elle me demandait de venir la voir, elle, d'abord, chez elle. J'y suis allée et alors elle m'a raconté qu'il était arrivé, il y a trois mois, dans un état désespéré, mais qu'à force de soins on l'en avait tiré, seulement... si défiguré qu'il n'avait pas voulu me voir ni même m'écrire. Il aimait mieux que je le croie mort; il disait qu'il ne pouvait plus m'épouser, qu'il n'avait pas le droit de me demander ce sacrifice... c'est un garçon qui a des sentiments très délicats... on ne croirait même pas qu'un ouvrier...

Mme DE BÉRANGES. — Mais si... on le croit très bien.

BERTHE. — Alors, cette dame qui le soignait et qui s'était attachée à lui, cette dame lui a fait observer qu'un jour ou l'autre, forcément, j'apprendrais qu'il n'avait pas été tué, et qu'il valait mieux que je l'apprenne tout de suite. D'ailleurs, elle s'était chargée de me l'annoncer. Cette dame avait son idée, faut croire, puisqu'elle a ajouté : « Ça lui ferait un grand plaisir de vous revoir; mais il est bien entendu que vous n'êtes plus fiancés :

il vous rend votre parole. » J'ai éclaté en sanglots et j'ai crié : — « Je ne veux pas reprendre ma parole, non, non, je ne la reprends pas... je tiendrai mes engagements. » Enfin! ce que nous aurions toutes dit. Alors la dame m'a dit : « Vous êtes sincère en ce moment, mais réfléchissez, prenez le temps de votre réflexion. Chez certaines personnes comme vous, le premier mouvement est celui du cœur. »

Mme DE BÉRANGES. — Mais il faut laisser à la raison le temps de faire ses obejctions.

BERTHE. — Oui, c'est à peu près ce que cette dame a dit. Elle a ajouté : « Je ne lui dirai encore rien, je ne lui dirai même pas que je vous ai vue... et revenez dans huit jours, quand vous aurez réfléchi. »

Mme DE BÉRANGES. — Cette dame avait raison...

BERTHE. — Je suis donc rentrée chez moi avec ça! Justement, cette semaine-là, je ne travaillais pas... j'ai donc bien eu le temps de réfléchir et d'écouter les objections de la raison. Il faisait beau; très doux... il faisait même trop beau, trop doux... je me promenais dans Paris... dans les rues où je m'étais promenée avec lui... je revoyais tous les endroits où nous étions allés ensemble... et surtout un petit square où nous nous étions fiancés. Et je me disais : « Si je ne veux plus de lui, moi qui sais quel garçon il est, intelligent, tendre, travailleur et tout, quelle autre femme en voudra? » Et puis il avait déjà perdu sa grand'mère... il me perdrait aussi... il perdrait donc tout. Oh! je ne me fais pas meilleure que je ne suis... j'ai eu des hauts et des bas; mais quand je songeais à reprendre ma liberté, je me sentais aussitôt le cœur serré, si lourd... Un soir, vers cinq heures, au coin de la rue Royale et du faubourg Saint-Honoré, j'ai rencontré une demi-douzaine de blessés, sous la conduite d'une jeune fille; c'étaient des mutilés de la face; ils avaient la figure comme coupée, quadrillée par de minces bandes de toile. Oh! madame, cette vision! c'était comme des hommes étranges de pays lointains : c'est vrai, ils faisaient penser à ces Indiens qu'on représente avec des tatouages blancs sur la figure. Ce soir-là, j'avoue que j'ai faibli... c'était la veille du jour où je devais revoir cette dame... toute la nuit, je n'ai pas dormi; mais tout de même je me suis reprise, et le lendemain, chez la dame, j'étais là.

Mme DE BÉRANGES. — Ça ne m'étonne pas... vous me paraissez être de celles qui sont là, vous.

BERTHE. — J'ai dit à cette dame que j'avais réfléchi, que j'étais bien décidée, que je l'épouserais. Mais avant de le revoir, j'ai demandé qu'on me donne son portrait, tel qu'il était maintenant, pour que je m'habitue... parce qu'on est sûre de son cœur, n'est-ce pas? mais on n'est pas sûre de ses nerfs! On a donc fait son portrait, sans lui dire pourquoi, naturellement... je ne sais pas sous quel prétexte...

Mme DE BÉRANGES. — On a dû lui dire que c'était un document dont le chirurgien avait besoin.

BERTHE. — Probablement, et, pendant trois jours, j'ai regardé cette photographie... oui, je l'ai bien regardée... j'y ai ajouté par la pensée, la couleur et aussi d'autres choses que la photographie ne donne pas... de sorte que, le jour où je l'ai revu, lui, je n'ai pas eu de faiblesse... enfin, il n'a rien vu.

Mme DE BÉRANGES. — Et il était content.

BERTHE. — Oh! oui... tout de même il ne pouvait pas encore croire que je serais sa femme... après le renoncement, c'était maintenant trop d'espérance et de joie. Alors, ne voilà-t-il pas qu'il s'est mis à nous faire de la crainte, du doute! Ça lui a donné la fièvre. Alors, voyant ça, la dame et l'infirmière-major, à qui on avait tout raconté, et moi, nous avons tout arrangé, nous avons demandé les papiers... oh! ces dames et ces messieurs, le directeur, le chirurgien, tout le monde a été bien gentil... enfin! nous nous sommes mariés avant-hier à l'hôpital. Voilà.

Mme DE BÉRANGES, *qui s'est levée.* — Voulez-vous me faire l'honneur de me donner la main, madame?

BERTHE. — Oh! madame, vous vous moquez.

Mme DE BÉRANGES. — Je n'en ai pas envie... Et, maintenant, laissez-moi vous embrasser, mon enfant... vous savez, c'est très bien ce que vous avez fait là.

BERTHE. — Il y en a qui disent que c'est imprudent, que je m'en repentirai, que c'est fou.

Mme DE BÉRANGES. — En tout cas, c'est une folie qui n'est pas à la portée de tous les cœurs... venez me voir demain... vous m'avez tellement émue, tellement émue, que je suis bien capable de me commander une robe... mais pas aussi courte que la vôtre.

BERTHE. — Oh! moi, madame, c'est forcé... il faut bien qu'on voie ce que je sais faire... je suis une enseigne, un mannequin.

Mme DE BÉRANGES. — J'aime mieux enseigne... autrefois l'enseigne portait le drapeau.

Mme JOURDAY. — Moi aussi, je me ferai faire une robe.

Mme DE LIFRAND. — Moi aussi, mais assez courte... d'autant plus que madame vient de nous prouver que l'on peut être à la mode sans avoir une âme frivole.

Mme DE BÉRANGES. — Et puis, soyez tranquille. Après la guerre, nous nous occuperons de vous. Une petite bonne femme, intelligente comme vous l'êtes, il faut que vous soyez chez vous. Nous vous installerons et vous aurez beaucoup de clientes.

Mme JOURDAY. — Et beaucoup d'enfants.

M. POMPELLES. — Et quand on demandera à ces dames qui les habille, elles répondront : « C'est une toute petite couturière qui n'est pas très connue, mais qui travaille très bien. »

Mme DE BÉRANGES. — Vous viendrez nous voir avec votre mari, dès qu'il sortira de l'hôpital, ou, plutôt, attendez-moi, là, à côté... causez avec votre amie... nous remonterons chez moi ensemble.

M. POMPELLES. — Peut-il fumer, votre mari?

BERTHE. — Je crois qu'il peut fumer.

M. POMPELLES. — Voici du tabac pour lui... un briquet. Regardez bien comment ça fonctionne... et un couteau.

BERTHE. — Je vous remercie, mesdames, vous m'avez fait beaucoup de bien... vous m'avez toute réconfortée.

Mme DE BÉRANGES. — Mais c'est vous, madame, qui nous avez réconfortées. C'est vrai... c'est admirable ce qu'elle a fait, cette petite.

Mme JOURDAY. — C'est absolument l'histoire de Mlle de Champrozay. Son fiancé, le comte de Vernon, qui était lieutenant de dragons, a été blessé, est devenu aveugle... elle a voulu quand même l'épouser.

Mme DE BÉRANGES. — Oui, on a trouvé ça très beau, héroïque... d'ailleurs, noblesse oblige... une Champrozay ne pouvait pas agir autrement; mais vous voyez, une humble couturière, une petite Berthe Trottro fait le même geste et prouve le même cœur.

M. POMPELLES. — Pour nous consoler de tant d'horreur, ce qui fait la beauté de cette époque, c'est que l'honneur est partout.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XIV

LES EFFAREMENTS DE SYLVETTE

A travers la campagne silencieuse, déserte à perte de vue, sur la route blanche et nue, Sylvette et Manuel pédalent depuis des heures, le cœur étreint d'indicible tristesse.

La petite châtelaine est ranimée par l'apparition, au loin, du village de Malbois d'où montent quelques fumées, mais d'où ne sort, même confuse, nulle rumeur de vie.

Les deux bicyclistes vont atteindre la croisée des chemins. A ce moment, presque au ras du sol, quelque chose siffle. La bicyclette craque. Près de l'ornière, dans le sillon, un petit nuage de poussière s'élève et soudain le bruit s'amortit. Etonnée, n'avançant plus qu'avec peine, Sylvette met pied à terre, se baisse, constate que son pneu est crevé, et tordu l'un des rayons de la roue d'avant.

— Je ne puis m'expliquer ce qui vient d'arriver, dit-elle à Manuel. J'eus la sensation qu'on claquait un violent coup de fouet contre ma bicyclette. Peut-être est-ce une pierre vigoureusement lancée... Mais par qui? Tout est solitude autour de nous.

La remarque de Sylvette a fait tomber Manuel du septième ciel. Il n'a rien vu, rien entendu. La jeune fille a l'idée que ce peut être, tirée des lointains taillis de Malbois, quelque balle perdue.

— Balle de Français ou de Boche?

— Balle de braconnier, plutôt, — objecte le jardinier. — D'ailleurs, on verra bien... Il n'y a qu'à ramasser et examiner le projectile.

Le Breton cherche son lorgnon dans la poche de son gilet; il se l'ajuste lentement et avec soin devant les yeux; puis, très myope, à genoux dans l'ornière, il commence à promener son nez sur le sillon, mais loin de l'endroit où s'est élevé le petit nuage de poussière.

En dépit de l'émoi d'une telle alerte, Sylvette sourit, pressentant que, cherchée de cette façon, la balle ne se retrouvera jamais. Le vieil ange eût plus vite déniché une étoile dans le ciel qu'un vil plomb sur cette terre.

— Ne perdons pas de temps, Manuel. N'essayons pas d'éclaircir un incident qui, inexplicable aujourd'hui, demain s'expliquera de lui-même. Ma bicyclette est détraquée, non la vôtre, heureusement, car je suis arrivée, tandis que vous avez encore un assez long trajet. Voici la croisée des routes de Malbois et de Baucelles. Ces masses de verdure sombre sont le parc et ces pignons d'ardoise, qui pointent au-dessus des cimes, doivent être le château. Je suis sûre, à présent, de ne pas m'égarer. Ne m'accompagnez donc pas plus loin, mon ami. Prenez, sans plus tarder, le chemin de Baucelles.

Emu par l'incident en dépit de son calme et se rappelant les recommandations de Rupain, le Breton insiste pour conduire sa demoiselle jusqu'au village, d'autant que le coup de feu paraît venir de ce côté-là.

— Je serais bien en peine de dire d'où vient cette balle. Mais je ne cours aucun danger. Le pays est absolument tranquille.

Et, obsédée du souvenir de Claude, Sylvette ajoute :

— Songez que notre blessé peut avoir

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

besoin du prêtre d'une minute à l'autre. Le salut de cette âme vaillante doit primer toute autre inquiétude.

A pareille raison, Manuel n'hésite plus; il enfourche déjà sa bicyclette.

— Surtout ne vous exposez pas, Manuel. A la moindre apparence de danger, rebroussez chemin. Allons, bonne chance et merci de votre conduite, mon bon ange gardien !

Elle a souligné l'au revoir d'un sourire et d'un geste affectueux. Le vieux serviteur, sans se retourner, détale vers la forêt de Baucelles et Sylvette se dirige vers le château.

Sur la place du village, à quelques pas du portail monumental, elle s'arrête, cherche l'anneau caché dans son corsage et, l'écartant de ses médailles d'enfant, elle le retire de la chaînette d'or. Aussitôt elle éprouve un grand serrement de cœur :

« Je détache, murmure-t-elle mélancoliquement, je sépare, pour toujours, ce pauvre cher souvenir des autres précieux souvenirs de ma vie ! Ils faisaient si bon ménage ensemble, pressés contre ma poitrine ; ils me tenaient le cœur si chaud ! Maintenant que l'annelet manque à mes reliques, j'ai, au fond de l'âme, une impression de vide et de froid ! »

Contemplant avec attendrissement le bijou très ancien, Sylvette, ingénument, lui parle comme on parle à quelque ami :

« Tu es restée si longtemps contre mon cœur, petite bague, que tu as sans doute approfondi mon secret. N'en dis rien ! Ne trahis ni mes regrets, ni mon chagrin ! Ne trouble pas de défiance ou de jalousie les joies de celle qui sera plus heureuse que moi. Glissée à mon doigt par un geste de fièvre, dans une nuit de délire, tu n'as fait de moi que la promise d'une heure. L'aube du lendemain a dissipé le rêve si pur, l'illusion si douce ! Et, sourire aux lèvres, mais larmes plein l'âme, je dois aujourd'hui restituer le gage d'amour à celle qui, — si Dieu le permet, — vivra réellement, toute sa vie, le bonheur qui ne fut pour moi qu'un songe ! »

La jeune châtelaine n'ose plus, fût-ce un instant, glisser l'annelet d'or à son doigt.

« Il ne m'appartient plus, se dit-elle en délicat scrupule. Pour le rendre..., je ne dois pas le retirer de mon doigt. Savoir que, même inconsciemment, j'ai porté son anneau de fiançailles, cela ferait trop de peine à la fiancée de Claude ! »

Un poignant éveil de pitié lui rappelle la situation tragique :

« Non ! Ma plainte est injuste. Moi, la promise d'un soir, je suis plus heureuse que sa fiancée de toujours, car j'ai vu Claude vivant et joyeux, j'ai pu lui parler, l'écouter, tandis que cette malheureuse Marie va, comme moi la première fois, le retrouver blessé, sans voix, sans regard ; elle reviendra peut-être, non pour le sauver ainsi que je l'ai fait, mais pour le voir mourir ! »

Affolée à l'idée que, « même pour le voir mourir », Mlle de Malbois peut arriver trop tard, Sylvette pousse devant elle sa bicyclette détraquée, atteint la grille et sonne.

Dans le silence du village et du parc, le son de cloche fait tressaillir la jeune fille.

En attente, elle ne regarde ni le portail, ni les frondaisons débordant le mur et retombant jusqu'aux douves, Sylvette ne voit que l'objet qu'elle va perdre à jamais : la bague aux deux cœurs effacés, la petite lueur de soleil dans la paume neigeuse de sa main. Une pensée généreuse lui allège un peu le cœur et elle se répète :

« Celle qu'il aime le guérira..., celle qu'il aime le sauvera ! Je l'ai bien guéri, je l'ai bien sauvé, moi... qu'il n'aimait pas ! »

Ce souvenir du secret de la chambrette blanche, du pauvre secret éventé, percé à jour, dépouillé de son charme de mystère, met cependant une douceur dans cette angoisse de sacrifice :

« Puisque mon bleuet l'aime, cette Mlle de Malbois, je l'aimerai aussi..., je l'aimerai comme une sœur ! »

Et Sylvette, dans une peur enfantine de perdre la bague, la serre de tous ses doigts au creux de sa main.

Le silence se prolongeant, la petite d'Auberval éprouve une autre inquiétude :

« La demeure serait-elle abandonnée ? Les châtelains auraient-ils fui ?... Dans ce cas — mon Dieu ! — comment retrouver cette invisible fiancée ? »

Perdant patience, Sylvette va mettre une seconde fois la cloche en branle, quand, craintivement, le guichet s'entre-bâille dans le vantail de chêne. Rassurée en voyant une jolie cycliste alors qu'elle redoutait l'intrusion d'un escadron de uhlans, une jeune servante ouvre la porte.

Imaginant que Mlle de Malbois habite le château avec sa mère, Sylvette demande :

— Puis-je parler à Madame ou à Mademoiselle de Malbois ? Je viens de la part de M. Claude Davières. Je suis chargée d'une commission pour ces dames. C'est extrêmement pressé.

— Ces dames sont là. Entrez, mademoiselle.

Perspective reposante aux yeux, le parc s'offre en immense éclaircie de tapis vert qu'enserrent plus loin, au delà de l'étang, des profondeurs de bois. A droite, se dresse le château, masquant l'horizon de sa façade Louis XVI, de belle symétrie, de majestueuse ordonnance.

Sylvette est trop émue pour rien observer. Dans sa troublante et pénible démarche, elle est uniquement préoccupée de n'oublier aucun détail susceptible d'assurer le succès de sa mission. Songeant déjà au retour, elle fait remarquer à la jeune soubrette :

— Je viens d'avoir un accident de bicyclette. Savez-vous si je trouverai, ici ou dans le village, quelqu'un pour me réparer cela. Je compte repartir aussitôt que possible.

La soubrette a la mine embarrassée, le geste évasif :

— Je ne sais... Je ne vois personne..., presque tous nos villageois sont mobilisés.

Comme on atteint le perron, obligeante, elle ajoute :

— Laissez-moi votre bicyclette, mademoiselle, et je m'occuperai de cela pendant votre visite.

Sylvette pénètre dans un grand salon somptueux, où tables, fauteuils et chaises se groupent ici et là en coins d'intimité. Des boiseries dorées encadrent de vieilles verdures.

Restée seule, la petite d'Auberval va tout de suite vers un portrait de svelte jeune femme en fantasque costume de Diane, — une chasseresse de salon ou de bal travesti. Le visage délicieux, le buste ennuagé de mousseline, se détachent en pleine lumière sur un fond de parc estompé, poétisé de brumes bleues.

Devant cette figure adorable de la vraie fiancée, de la fiancée de toujours, la promisette d'un soir, assagie, résignée, plus modeste que de raison, ne ressent aucun sentiment de jalousie, ni même de dépit. Mais, avec un pâle sourire, elle soupire mélancoliquement :

« Mon bleuet a bon goût. Elle est aussi..., elle est plus jolie que moi ! Comment ne pas aimer cette exquise créature ? »

Bruit de porte. Sylvette voit paraître, non pas enveloppée de mousseline mais vêtue de drap sombre, la Diane du portrait, mais une Diane devenue Junon, jolie encore, certes, mais alourdie d'embonpoint, les traits légèrement empâtés et la taille épaisse. C'est ça... et ça n'est plus ça ! Ou la jeune femme a dix ans de plus que le portrait ou l'artiste a follement idéalisé son modèle.

La belle cousine, sans autre indulgence, eût admis d'emblée les deux raisons.

Quoique bienveillante, la cousinette, après son admiration de tout à l'heure, reste déconcertée. L'idée que Davières aimait une jeune fille plus jolie qu'elle attristait Sylvette; mais combien l'attriste davantage cette pensée que Claude veut consacrer sa vie à une femme plus âgée que lui !

Instantanées, ces réflexions bouleversent la marrainette à tel point qu'elle ne se rend plus exactement compte ni de ce qu'elle dit, ni de ce qu'on lui répond. Elle commence fiévreusement :

— Excusez-moi de vous déranger et de me présenter moi-même. Je suis Mlle d'Auberval. Votre prénom est bien Marie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Votre femme de chambre a dû vous le dire : je viens de la part de M. Claude Davières. Ceci, qu'il m'a momentanément confié, me donnera crédit près de vous et vous prouvera ma véracité. Reconnaissez-vous l'anneau ?

— Si je le reconnais ! s'écrie la jeune femme.

Elle saisit la bague et la contemple avec émotion tandis que Sylvette explique :

— Le soir du 8 septembre j'eus la chance de pouvoir offrir l'hospitalité, chez moi, au manoir d'Auberval, à M. Davières, assez gravement blessé. Il se rétablit vite et me semblait guéri. Les médecins, pourtant, jugèrent une nouvelle opération nécessaire, M. Davières s'y prêta bravement.

Remise de l'émotion causée par la vue de la bague, Marie de Malbois écoute plus tranquillement le résumé de l'aventure. Elle explique à son tour :

— Je savais cela. Claude me l'a écrit. Il m'a dit de quels soins dévoués vous l'avez entouré. Je vous en remercie !

Comment Sylvette, — quelle naïveté de sa part ! — n'a-t-elle pas pensé que les fiancés correspondaient ? Quoi de plus naturel ! Elle en est cependant de plus en plus déconcertée :

— M. Claude vous-a-t-il appris que l'opération avait lieu ce matin ?

— Oui, mais il la jugeait peu grave. Est-ce que ?...

Le visage, joli mais trop joufflu, trahit, cette fois, une grande inquiétude. La petite châtelaine rassure d'abord la jeune femme, puis tente de lui insinuer la vérité avec ménagement :

— Cela s'est assez bien passé..., mais ensuite, le blessé se trouva faible. On peut tout espérer d'un être si jeune, si sain, si vigoureux..., mais il a perdu pas mal de sang. L'effet du chloroforme dissipé, il vous a nommée souvent, très souvent... Il serait heureux de vous voir...

Sylvette hésite, sa voix s'altère. Elle doit faire effort pour achever sa phrase :

— ...Ai-je besoin de vous dire que votre

présence le réconforterait..., il vous aime tant !

— Pauvre Claude..., moi aussi je l'aime bien !

Ah ! que ce ton diffère du cri passionné qu'attend la petite châtelaine. Marie de Malbois soupire :

— Je n'ai pu aller le voir : je me suis trouvée moi-même assez souffrante. D'ailleurs Claude m'écrivait de ne pas me déranger : il se trouvait au manoir aussi bien que possible et ne manquait de rien. J'étais à peine rétablie que ma petite fille est tombée malade...

— Vous avez une petite fille ? interroge Sylvette, ébahie.

— Oui..., une gamine de huit ans. Claude ne vous a-t-il pas parlé d'elle ? Il aime aussi ma fillette..., il l'aime presque autant que sa maman !

— M. Davières est discret, — réplique la jeune fille avec un sourire nuancé de quelque amertume. Il m'a parlé peu de lui..., encore moins de vous...

Et Sylvette s'abîme en réflexion désolée : une veuve !

Pour un bleuet si peu fané, une veuve frisant la trentaine et flanquée d'une fillette de huit ans, quelle drôle de mariée ça fera ! Ces fiançailles-là contrastent de la façon la plus imprévue avec le beau roman d'amour que la marrainette souhaitait à son camarade de guerre ! Décidément la réalité ne ressemble pas plus au rêve que cette dame au portrait de la chasseresse.

— Claude n'aura pas voulu me tourmenter, — pense tout haut Marie de Malbois. — D'après ses lettres je croyais l'opération sans risques. Je devine, à travers vos réticences, que le pauvre garçon est en état plus grave que je ne le supposais. J'irais le voir si cela n'était que difficile, mais c'est presque impossible en ce moment. L'anniversaire de mon mari tombe demain. Ménage très uni, nous ne nous étions jamais quittés...

Sylvette perd contenance. L'éloge de l'époux défunt lui paraît déplacé sur les lèvres d'une veuve prête à se remarier.

— Cette cruelle séparation date de plusieurs années ? demande la jeune fille.

— Non..., six semaines seulement, depuis le début de la guerre.

La petite châtelaine sursaute, offusquée. Fiancée après six semaines de veuvage !

Avec la même inconscience cynique, Marie poursuit ses aveux :

— La mobilisation nous a séparés. Mon mari est à l'état-major...

Cette fois Sylvette demeure saisie de stupeur. Le mari est vivant ! La fiancée n'est pas veuve ! Serait-ce le divorce ? Ah ! le malheureux Claude ! Quelle aventure navrante ! La petite châtelaine en pleurerait de chagrin. Mais elle n'est pas au bout de ses effarements. La jeune femme déclare :

— Mon mari espère obtenir une permission de vingt-quatre heures. Ma fille et moi nous faisons une joie de lui souhaiter sa fête. Quel crève-cœur si, arrivant à l'improviste, M. de Malbois ne me trouvait pas ici ! Voilà pourquoi j'hésite à quitter ma maison..., même pour aller voir Claude. Le cher garçon comprendra...

Quelqu'un qui ne comprend plus, c'est Sylvette.

« Est-ce que je ne deviens pas folle ? » se demande-t-elle.

Il faut, en effet, qu'elle ait été profondément troublée par l'opération d'abord, puis par l'accomplissement d'une mission pénible, pour n'avoir pas démêlé, en une ou deux interrogations directes, ce burlesque imbroglio. Dans le quiproquo, elle n'ose risquer la question qui peut rendre la gaffe « irréparable ! ». En désarroi, au hasard, elle répète :

— Je vous affirme, madame, que votre visite ferait un bien infini à M. Davières. Le manoir n'est qu'à cinquante kilomètres..., c'est l'affaire de quelques heures...

— En auto..., mais mon auto, mes chevaux sont réquisitionnés...

— A bicyclette...

— Je ne sais pas monter à bicyclette.

Perplexe, Sylvette se rappelle son accident. Comment faire cinquante kilomètres à pied ? Comme tout se complique subitement !

Marie se lève :

— Je vais envoyer Mariette à la ferme. S'il reste cheval, âne ou mulet, n'importe quelle haridelle pouvant s'atteler à n'importe quel véhicule, je partirai...

— Oh ! oui, madame, essayez..., le tout est d'arriver... ; le retour sera facile : je vous ferai reconduire.

La jeune femme sort. Sylvette laisse tomber ses coudes sur ses genoux et, la tête entre ses mains, cherche à remettre un peu d'ordre dans ses pensées plutôt incohérentes. Elle n'en a pas le temps : Marie de Malbois rentre presque aussitôt.

— Ma femme de chambre va se mettre en quête. Elle est très débrouillarde et connaît tout le monde dans le pays. Nous aurons réponse dans une heure, peut-être avant. Vous devez être lasse, mademoiselle ? Puis-je vous offrir une tasse de thé, un doigt de porto ?...

— Merci, madame, rien.

Sylvette remarque que Marie n'a pas glissé l'anneau d'or à son doigt ; elle le tient encore entre le pouce et l'index. Voyant le regard de la petite châtelaine attaché à la bague, la jeune femme croit lire un reproche timide dans ces grands yeux si doux. Tout de suite, elle tend le bijou :

— Je vous rends l'anneau, dit-elle avec une expression de malice qui la rajeunit et la fait davantage ressembler au portrait. C'est la bague préférée de Claude. Il la portait même la nuit et ne l'eût retirée de son petit doigt pour rien au monde. Cependant il avouait qu'il l'enlèverait un jour..., un très beau jour..., afin de la glisser au doigt de la compagne de son choix !

— J'ai deviné que M. Davières destinait cette bague à sa fiancée... Et c'est pourquoi... c'est pourquoi... je vous l'apporte !

Cela dit d'une voix blanche, dans un souffle oppressé, Sylvette pâlit, puis se tait. Jamais aucune parole ne lui a tant coûté.

Devinant qu'une idée invraisemblable s'est insinuée lentement, puis romanesquement ancrée dans cette jolie tête folle, Mme de Malbois tend de nouveau la bague et répète dans son sourire qui devient très vite un éclat de rire :

— Cette bague de fiançailles... à moi ? Que voulez-vous que j'en fasse ?... Je suis la sœur de Claude !

Sa sœur ! De pâle, voici Sylvette rouge. Elle croit d'abord se trouver mal, puis fondre en sanglots. Finalement elle mêle son rire au rire de la jeune femme.

Sa sœur ! Ces deux mots, d'un seul coup, débrouillent l'embrouillamini. Fallait-il qu'elle fût sotte, fallait-il qu'elle eût la mémoire farcie des bavardages de Marthe, la cervelle affolée des silences de Claude, pour n'avoir pas, au cours du dialogue, deviné l'implicite et l'imminent aveu : « Je suis sa sœur ! » C'est tellement plausible, simple, naturel, évident ! Magiques, ces deux mots remettent si bien les choses en ordre ! Comme par enchantement, le cauchemar s'évanouit et la réalité, soudain transfigurée, se déguise en illusion et chipe au rêve ses ailes pour s'envoler au ciel rose et bleu de l'amour.

Sa sœur ! Sylvette, de la meilleure foi du mode, trouve à présent Mme de Malbois aussi jeune et jolie que son portrait. Si le peintre l'a flattée, c'est bien peu ! Et, puisque désormais cette affection-là ne comporte plus ni regrets, ni sacrifices, comme elle va s'en donner, la marrainette, d'aimer Marie en sœur, en vraie sœur !

Tandis que visions et réflexions passent et repassent en rapide et joyeuse farandole dans sa cervelle grisée, Sylvette, d'un geste d'irrépressible étourderie, s'empare enfin de la bague que la jeune femme lui présente et prestement la glisse, l'enfonce à son doigt, — avec quelle énergie !

Après quoi, confuse de son geste, elle rougit de nouveau, pâlit, croit se trouver mal, s'efforce de rire et soudain fond en sanglots.

— Veuillez m'excuser, madame ! — gémit la pauvrette en tamponnant de son mouchoir fin les larmes de ses grands yeux, pareils à deux myosotis perlés de gouttes de rosée. Plutôt calme et réservée de coutume, je ne sais ce qui vient de me prendre... Je ne me reconnais plus. Je n'ai plus été maîtresse de mes nerfs ! Il est vrai que, depuis plusieurs semaines, je me tracasse d'un tas de choses dont je n'avais jamais eu souci jusqu'à présent : cette angoisse de guerre, d'abord ; ensuite des déceptions et des chagrins avivés de taquineries et de sarcasmes ; puis cette course sous le coup de l'angoisse causée par l'opération ! Ajoutez à cela l'émotion de me trouver tout à coup devant la... la sœur de M. Claude..., et vous me pardonnerez, madame, oh ! oui, vous me pardonnerez de n'avoir su, à première visite, vous exprimer ma joie... que par des larmes !

Dans l'ingénuité même de ses aveux, Sylvette apparaît délicieusement touchante. Voilé de pleurs, son sourire achève de dire ce que ses lèvres n'osent pas murmurer. Mme de Malbois, qui, cependant, n'a pas pour la petite marraine les yeux de son jeune frère, est charmée et conquise. Elle comprend très bien ce qu'on lui explique si mal. Indulgente, elle a le tact de ne provoquer aucun surcroît de confidences. Bien mieux, elle devance les questions et donne d'elle-même les renseignements qu'on ne lui demande pas.

Le château a fait partie de la dot de Mme Davières, née Malbois. Le père de Claude s'était attaché à cette propriété et y avait élevé ses deux enfants. Marie Davières, en épousant un des cousins de sa mère, a, par ce mariage, recouvré le nom de Malbois. A la mort de ses parents, dans le partage, Claude a consenti à laisser le domaine à sa sœur. Les châtelains sont ainsi rentrés en possession de la terre dont ils portaient le nom.

Voulant à présent occuper la jeune fille d'autre chose, Marie lui propose de visiter la demeure et le parc.

De cette façon détournée mais adroite, c'est encore flatter la tendresse de Sylvette que lui montrer, dans cette chambre, le berceau de Claude ; dans la salle à manger, sa haute chaise d'enfant ; son pupitre, au studio, et ses livres préférés sur la table du hall. Ici et là, un peu partout, en photo, à l'huile, à l'aquarelle ou au pastel, nain ou géant, en robe ou en culotte, en uniforme de potache ou de soldat, de face, de trois quarts et de profil même perdu, Claude surgit, Claude encore, toujours Claude !

Et quelle douceur aussi, en longeant le

parterre, d'entendre conter : « C'était le jardin de Claude... Claude remplissait son arrosoir à ce bassin. Voici les dahlias que Claude préférait... Claude a planté ce rosier. »

L'enchantement dure jusqu'à ce que la soubrette apparaisse de l'autre côté de la pelouse.

— Voici Mariette, dit Mme de Malbois. Je vais aux nouvelles et vous rejoins. Suivez cette allée... Au fond, devant la statue de Minerve, j'ai donné à mon frère, sur le vieux banc de marbre, ses premières leçons de lecture.

Quel nouvel enchantement, sous cette voûte ombreuse, que refaire, pas à pas, la promenade d'enfance et de jeunesse, que revivre, rêve à rêve et souvenir à souvenir, la vie de celui qu'on aime ! Dans ce beau parc alangui de parfums mouillés de pleurs et du charme fané des roses de l'automne, quelle impression de repos et de recueillement..., après de si folles émotions !

« Dire, oh ! dire — s'effare encore naïvement Sylvette — que, à chaque heure qui passe, de pareils malentendus débutent en vaudevilles et se dénouent en tragédies ! »

Puis les effarements se dissipent dans des effusions de joie.

« Le cœur de mon filleul est libre... J'ai le droit de porter la bague ! La vraie promise, la promise d'hier, d'aujourd'hui et de toujours, c'est moi, c'est moi, c'est moi ! »

Seule sous la voûte ombreuse, en répétant ces mots, Sylvette porte la bague à ses lèvres et chacun de ses baisers la grise comme si, en lapées capiteuses, elle humait quelque mousse de champagne.

« Je suis pompette de bonheur ! constate-t-elle. »

Ainsi que, dans un songe d'apaisement et d'oubli, une blessure, reçue avant le sommeil, vous réveille d'un élancement de souffrance en plein cœur, le souvenir de l'opération fait brusquement frémir la petite marraine. Mme de Malbois, une dépêche à la main, s'avance dans l'allée. Sylvette attend, pétrifiée d'angoisse.

— Mariette a fait le tour de la ferme et du village. Impossible de fréter la moindre carriole.

Cette nouvelle terrifiant la jeune fille, Marie s'empresse d'ajouter :

— Heureusement vient de m'arriver, à l'instant, expédié du manoir après votre départ, ce télégramme tout à fait rassurant : « Opération parfaitement réussie..., malaise de chloroforme dissipé, mieux inespéré..., aucune complication. Presque pas de fièvre. Sur pied dans quelques jours. Lettre suit. Gros baisers. — CLAUDE. »

— Ah ! que le bon Dieu est bon ! s'exclame Sylvette.

Et maintenant que pleurer ne peut plus l'empêcher de lire la dépêche, la marrainette laisse couler ses larmes.

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées*... A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 25 août 1916.

Augmentation des Courtages à la Bourse de Paris

Comme nous l'avions fait prévoir il y a huit jours, c'est le 1er septembre que le nouveau tarif de courtages, publié ici même la semaine dernière, sera appliqué.

Toutefois, ainsi que nous le disions également, il ne sera appliqué immédiatement ni pour les opérations à terme ni pour les reports, dont le tarif actuellement en vigueur sera maintenu provisoirement, c'est-à-dire jusqu'au moment où le marché à terme, qui est limité encore à la liquidation des engagements anciens, ait repris sa liberté d'action. Il est à souhaiter que ce provisoire ne soit pas trop long et que le marché reprenne bientôt toute son ampleur.

L'augmentation des courtages n'aura pas seulement comme résultat d'assurer aux Agents de change une rémunération plus élevée et plus adéquate aux besoins de l'heure présente ; elle permettra d'accorder aux intermédiaires entre les Agents de change et la clientèle une remise apte à stimuler leur zèle.

L'intéressante corporation des remisiers s'était trouvée lésée par la réduction des courtages en 1908 et ses rangs s'étaient fortement éclaircis. Il est possible que nous voyions se reformer comme jadis cet organisme boursier, dont la presque-disparition n'avait pas été sans nuire dans une certaine mesure au nombre et au volume des transactions.

Dès lors, il n'y a pas loin à conclure, d'une façon apparemment paradoxale, que le relèvement des tarifs aboutira peut-être, grâce à la rentrée en scène des remisiers, à une plus grande activité du marché et, par suite, à la mise en circulation de capitaux plus abondants, dont la manne sera la bienvenue lorsqu'il faudra liquider la guerre.

La Bourse, en fait, ne s'est nullement émue du relèvement des courtages ; elle l'attendait et le fait acquis ne la trouble pas. Elle apprécie, avec une vive satisfaction, le développement des opérations sur les divers fronts et notamment les récents progrès des Russes au Caucase, l'arrivée de renforts russes et italiens à Salonique et les présages d'événements importants et gros de conséquences dans les Balkans. Consciente de la gravité de l'heure, elle manifeste par la fermeté de son allure, sa confiance en l'avenir.

Nos fonds nationaux consolident leur précédent niveau ; la **Rente Française 5 0/0** gagne même une fraction à 89 fr. 95.

La même fermeté se constate sur les fonds des pays alliés et sur les fonds de pays neutres.

L'Extérieure d'Espagne, de plus en plus rapatriée, est soutenue au pair.

Les **Fonds Brésiliens** demeurent bien disposés. On annonce de Rio de Janeiro que le cabinet brésilien vient de décider de proposer à la Chambre, à l'occasion de la troisième lecture du budget, des réductions nouvelles, se montant à 6,000 contos, dans les évaluations budgétaires ; avec les abaissements, déjà prévus par la Commission du budget de la Chambre, on arrive à un total de réductions de 12,000 contos. De nouvelles mesures seront encore prises, le gouvernement étant fermement décidé à ne pas éluder les obligations du « Funding », d'accord en cela avec la presse et tout le pays. A ce sujet, on signale que les juges de la Cour suprême ont offert au Gouvernement d'abandonner, comme les autres fonctionnaires, 15 0/0 de leurs émoluments pour faciliter au Trésor la reprise du service de la Dette extérieure.

Très bonne tendance du groupe bancaire : **Banque de France** de 5,300 fr. à 5,400 fr., **Banque de Paris** de 1,160 fr. à 1,195 francs, **Crédit Mobilier Français** de 364 50 à 366 fr.

Dans le compartiment des transports, les valeurs de navigation sont en hausse sur toute la ligne.

Le groupe des valeurs d'électricité demeure bien orienté.

Le compartiment métallurgique est le plus actif de la Cote et les plus-values s'y poursuivent régulièrement.

Les **Métaux** ont passé de 905 fr. à 965 fr., les **Forges et Aciéries de la Marine** de 2,210 francs à 2,500 fr., **Montbard-Aulnoye** de 380 fr. à 406 fr., **Schneider et Cie (Creusot)** de 2,160 fr. à 2,362 fr., les **Usines Bouhey** de 180 fr. à 200 fr.

Le groupe industriel russe a conservé son animation ; néanmoins les fortes plus-values successives ont fini par provoquer des réalisations de bénéfices et un certain tassement. On constate la même chose sur quelques valeurs françaises trop poussées, notamment dans le groupe des produits chimiques.

Par contre, le relèvement de prix du cuivre et la diminution des stocks visibles au 15 août ont amené des demandes sur les valeurs cuprifères, qui se présentent en sensible reprise : **Rio-Tinto** à 1,770 fr., **Boléo** à 850 fr., **Cape Copper** à 121 fr., **Caucase** à 400 fr.

Nos charbonnages sont très soutenus et les valeurs caoutchoutières terminent demandées.

Sucrerie Coloso

Ainsi que nous l'avons dit, la production de cette Sucrerie, pendant l'exercice qui a pris fin le 30 juin dernier, a atteint en chiffres ronds 95,000 sacs contre 63,000 l'année précédente, soit une augmentation de 50 0/0 environ.

Les renseignements que nous avons reçus confirment que cette augmentation, avec les cours élevés du sucre à New-York, va se traduire pour le Coloso par un exercice très favorable. On s'accorde à prévoir d'autre part que la hausse du sucre, en raison de la raréfaction de la production générale causée par la guerre, va se maintenir, sinon même s'accentuer.

L'action s'est inscrite à 103 francs. La recherche de ce titre est à la fois justifiée par la situation et l'avenir de l'industrie sucrière et par l'importance que la Société de Coloso a prise elle-même et dont témoignent les chiffres de production que nous venons de rappeler.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le, de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, repondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.

D'après une superstition romaine, chaque femme avait un cheveu consacré à la Reine des Enfers, et devait mourir à la chute de ce cheveu! Craignons que l'un des nôtres soit aussi sous l'influence de Proserpine, et

GARDONS NOTRE CHEVELURE

abondante et vivace avec le « Shampooing Selma », à base de quinine et de bois de Panama. Dissous dans un litre d'eau tiède, il fournit une eau lustrale, parfumée, tonique et vivifiante, d'une efficacité incomparable.

Contre 1 fr. 80, le Laboratoire « Selma », 49, avenue Victor-Hugo, à Paris, vous enverra 6 pochettes. Une pochette suffit pour un litre.

Saviez-vous aussi, chères amies, que

L'ÉPIDERME EN FLEUR DES ENFANTS

peut être utilement soigné par l'Eau de Rose de Syrie, spécialité de Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin. Je vous rappelle que les parfums de Bichara, où l'Orient se reflète, nous font voyager aux pays divins. Demandez-lui ses essences spéciales pour cigarettes: Nirvana, Sakountala, Nahila, Leila, Yavahna, Chypre de Limassol, Ambre égyptien, et sa dernière création: Cabiria, parfum subtil.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Fiancée soucieuse. — En faisant usage de la Pâte des Prélats, sans rivale pour blanchir et satiner l'épiderme, vons aurez bientôt les mains fines et aristocratiques que vous sonhaitez. Vous la trouverez à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre, ainsi que le Savon des Prélats.

Daisy. — 1° Si vous ne savez pas ce qu'il contient, vous devez l'ouvrir de suite. 2° La Brillantine Marcel.

Sara. — On pourrait publier votre demande dans « Entre Nous » à raison de 0 fr. 30 le mot, mais mettez votre adresse, car il nous est impossible d'accepter la combinaison que vous proposez pour la réponse.

Une abonnée, Saratoff. — Je vous ai répondu dans la « Boîte aux Lettres » du 4 juin en vous demandant des explications. 2° *La Dépêche Tunisienne, La Tunisie Française*, quotidiens tous les deux; *La Dépêche Marocaine* et *La Presse Marocaine*; *Le Progrès de Madagascar* et *La Tribune de Madagascar*. 3° Demandez ce produit, 7, rue Auber, à Paris.

Maine. — Vous obtiendrez un joli teint avec la crème non grasse qui ne ressort pas) de Mme Rambaud accompagnée de sa poudre de riz sans bismuth extra fine. Crème 2 fr. 50 et 4 francs. Poudre 3 et 5 francs. 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Côte d'azur. — Ces deux traitements sont bons. Quant à l'électrolyse, ce que vous dites n'est pas exact, mais le traitement est, en effet, très délicat et doit être fait par un opérateur habile. Voyez ma causerie du 23 juillet, et adressez-vous à ce docteur pour tous renseignements.

Fidèle lectrice lyonnaise. — 1° N'ayant jamais utilisé ces deux produits, je ne puis vous en garantir l'efficacité. 2° Non, il est beaucoup trop rugueux pour le visage, le cou et le menton.

Reconnaissante. — 1° Merci pour votre gentille lettre. 2° Il faut consulter vos aptitudes et vos goûts. Allez, de notre part, à l'Ecole Pratique, 45, rue de Rennes, et on vous indiquera si c'est la comptabilité ou la sténographie et l'anglais qui vous conviennent le mieux.

X. 13. — Ces travaux de luxe sont peu achetés en ce moment, et comme nombreuses sont les demandes de votre genre, les commandes sont plutôt données aux ouvrières de Paris.

France Victoire. — Mettez dessus des compresses ouatées.

Amédée Mathurin. — Mettez-les tremper dans une eau savonneuse tiède, frottez, rincez et laissez égoutter sans les tordre.

Mme B. M..., à Pau. — Une légère application de Poudre Capillus redonnera à vos cheveux gris leur teinte chatain, rapidement et sans inconvénient. Son prix est de 5 fr., franco 5 fr. 50, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Pour la 1re commande joindre un échantillon de vos cheveux.

Brune ennuyée. — C'est une mauvaise circulation du sang. Marchez le plus possible. Tous les matins, pendant 40 secondes, faites-vous des douches froides sur chaque pied suivies de frictions vives avec de la laine.

Suzanne F... — Apprenez la sténographie, la dactylographie et la comptabilité. Pour obtenir rapidement un résultat, adressez-vous à l'Ecole Pigier, 19, boul. Poissonnière, Paris.

Anne-Marie Moreau. — 1° Mettez quelques gouttes d'essence de violette sur des feuilles de buvard que vous intercalerez entre les feuilles du papier à lettre. 2° Ce sont deux endroits auxquels il est inutile de les détruire. 3° Faites de fréquents shampooings et usez d'une bonne lotion qui fortifie la chevelure et tonifie le cuir chevelu.

S. G. 39. — A l'Ecole Pigier, il existe des cours par correspondance qui préparent à ces écoles. Adressez-vous à elle de ma part.

Une Lionnaise. — 1° La formule me paraît bonne, en effet, mais je ne puis vous garantir qu'ils ne repousseront pas. 2° Si ce n'est vraiment qu'un duvet sur le visage, abstenez-vous de le détruire, cela vaudra mieux. 3° Oui, ce traitement est radical, mais il est très long et très coûteux, je ne vous le conseille donc pas.

FURETTE.

Pour les Prisonniers de Guerre

(Liste arrêtée le 12 août)

Mme Joai Ferrer, Buenos-Ayres, 25 fr. — M. Pierre Barraud, Cameyrac, 40 fr. — Mme Hyronimus, Saint-Pol-sur-Mer, 20 fr. — Mme Budikowsky, Pondichéry 7 fr. 50. — Mlle Ladarré, Philippeville, 10 fr. — Robert de la Guéronnière, Baclieu, 10 fr. — M. Mailly, 5 fr. — Mlle Deville, Passavaut, 7 fr. 50. — E. V. B. 50 fr. — Mme Fontaine, Doullens, 300 fr. — Anonyme, Périers-sur-Andelle, 20 fr. — Une Poitevine d'occasion 10 fr. — Mme Simonneau, Castiglione, 5 fr. — Mlle Conchez, Buenos-Ayres 25 fr. — Mme L. Artaud, Cognac, 5 fr. — Mme Dubosq 5 fr.

COLIS RÉGULIERS POUR LES PRISONNIERS

Mme Emilie Mettey, Willimantic, 28 fr. 55. — Mlle Masclet, Annam, 100 fr. — Mme Olivier, 30 fr. — Mme Laban, Basse-Terre 5 fr. — Mme Gallard, Philippeville, 60 fr. — Mme Lemarié, Eu, 20 fr. — Mlle W. R., Albany, 80 fr. — Mmes Baulat et Bourgaux 30 fr. — Henri Bonnes, Villecéque-des-Corbières 20 fr. — Mme Bristol, New-Haven 25 fr. — Mlle Eléanor Warren, 18 fr. — Mme Guichard, Saint-Annes 100 fr. — Mme Herrick, New-Jersey, 20 fr. — Mlle Cousinat, Bronxville, 38 fr. 60. — Mme J. Uatu Bucarest, 20 fr. — Mlle S. Le Clézio, Euréka Moka 350 fr.

(A suivre.)

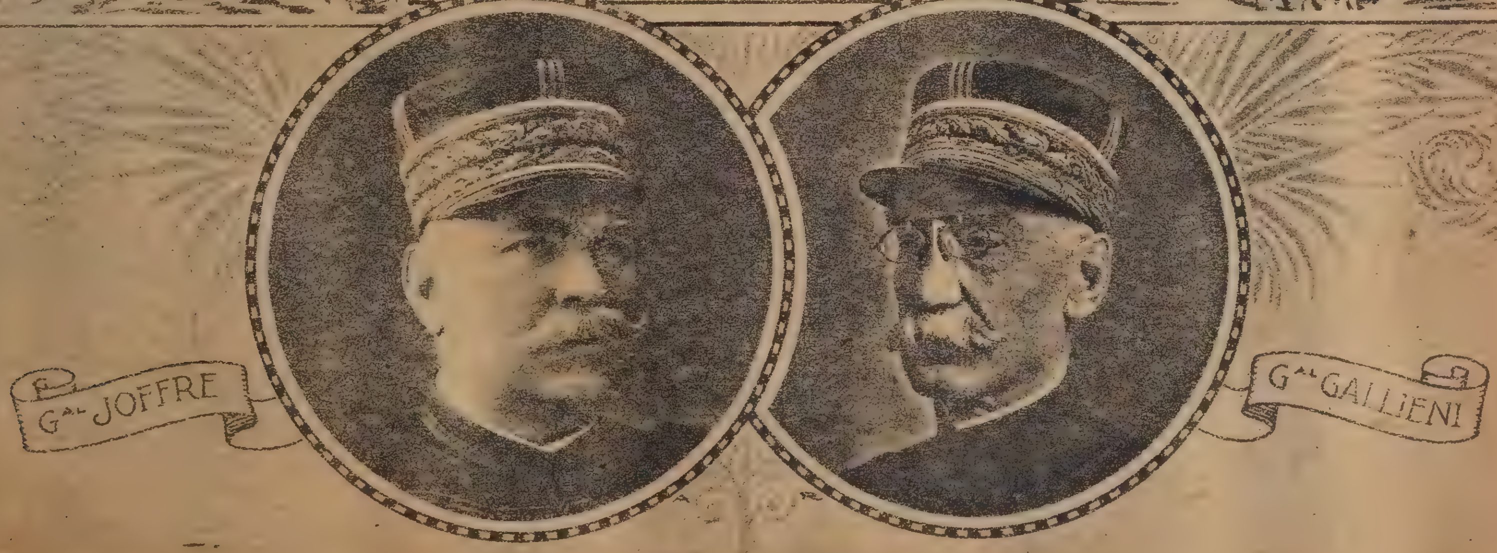
Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *Sans Nouvelles*, par Ch. Le Goffic et André Dumas

LES·ANNALES

LA MARNE
Septembre 1914



A LA GORGE !... Dessin de **Ch. LÉANDRE.**



10 Septembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES-PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1733. — 10 SEPTEMBRE 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr | 8 fr 50
UNION·POSTALE ...... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



INFANTERIE ROUMAINE DANS LES CARPATHES





1. Versant hongrois des Carpathes. Cascade provenant des cinq lacs. — 2. « Das Rothe Kloster » (le cloître rouge), sur le versant galicien des Carpathes.

LES CARPATHES

SOMMAIRE

TEXTE

Notes de la Semaine

Pieux Souvenirs

Le gigantesque incendie, bien loin de s'éteindre, se propage. Pour la trente-deuxième fois, la guerre vient d'être déclarée de pays à pays. Le monde n'est plus qu'un champ de bataille. Les défilés des Carpathes, poétiques montagnes pleines de lacs, de forêts et de légendes, retentissent du fracas des armes. Les Russes avancent par le nord, les Roumains par l'est, refoulant les troupes austro-hongroises vers les plaines galiciennes et les vallées de Transylvanie... Devant ce gaspillage de la vie humaine, nous éprouvons quelque pudeur à entretenir le public de nos deuils particuliers. La mort d'un homme — fût-ce d'un homme illustre — se confond parmi ces millions de morts. On ne se recueille qu'un instant au bord d'une tombe unique. On n'a pas le temps de réfléchir. On a à peine le temps de pleurer. Cependant, nous n'oublions pas. L'image de ceux qui nous furent chers s'offre à notre esprit et ce nous est une douceur mélancolique d'évoquer leur mémoire...

Je n'ai pu lire sans un serrement de cœur les pages où Myriam Harry raconte, avec émotion dans la *Revue de Paris*, l'agonie et la fin de Jules Lemaître... Quelle tristesse! Depuis quelques années, visiblement, la santé de notre ami déclinait. Nous n'eussions pas supposé que le dénouement, prévu hélas! fût si proche. Il souffrait d'un mal incurable, l'artério-sclérose. Des avertissements successifs l'obligèrent à se surveiller, à mener une existence végétative, à restreindre ses travaux. Il dut renoncer aux conférences, aux longs articles. Une invincible lassitude immobilisait sa main à demi paralysée. Il publia en 1913 un dernier volume de contes et composa une préface pour la *Petite Fille de Jérusalem*. Au printemps de 1914, survint la grande crise. S'éveillant un matin et jetant, comme d'habitude, un regard sur les journaux, il s'aperçut que les phrases imprimées lui étaient devenues inintelligibles. Il crut d'abord à un trouble optique. Mais, autour de lui, il distinguait nettement les formes et les couleurs. Seule la signification des caractères écrits lui échappait. Il avait été frappé de « cécité verbale ». Ses yeux ne pouvaient plus discerner le sens des mots. Vous représentez-vous cette horreur, cette épouvante! Le critique délicat, le bibliophile amoureux des livres, se trouvait ramené à la condition des tout petits enfants ou des illettrés. Et, — suprême torture, — il se rendait compte de son état. Myriam Harry le surprit désespéré, effaré, tenant à la main un de ces merveilleux volumes assemblés par lui et dont la collection formait son plus précieux trésor. Il murmurait : « Je ne sais plus lire! Je ne sais plus lire! » Dès lors, il éprouva le besoin de fuir les questions douloureuses, les curiosités banales et indiscrètes; il partit pour son village de Tavers, dans l'Orléanais... Il envoyait presque chaque jour à Myriam Harry, un court et tragique billet, tracé d'une main incertaine, dénué d'orthographe. Le savant normalien avait oublié l'étymologie et la grammaire!... Elle vint passer auprès de lui, quelques jours. Il l'attendait, recroquevillé au coin d'un feu de bois — en juillet — et très accablé, découragé, détaché de cette vieille maison familiale où, entouré des images de son père et de sa mère, il goûtait autrefois le charme de la solitude et du repos. Tout ce qu'il y avait aimé lui devenait sujet d'amertume : le beau jardin, dont il remontait péniblement les allées; le ruisseau du Ru, dont il redoutait l'humidité; les peupliers chantés jadis en des vers si tendres, et dont le frais chuchotement l'empêchait maintenant de dormir. « Je voudrais disparaître, disait-il, me chauffer au soleil, dans un pays inconnu. » Et comme sa visiteuse lui rappelait les liens étroits qui l'avaient toujours uni à ce coin de terre, il répétait d'une voix sourde : « Oui, mais en ce temps-là, je savais lire. » Ses larmes coulaient... Il pleurait sur lui-même, sur son infirmité, sur sa déchéance. Quelle misère!...

Pourtant, des idées et des sentiments survivaient à ce naufrage. Myriam Harry en eut la preuve quand, le dimanche 2 août, elle put quitter Paris, malgré les rigueurs de la consigne, et se rendre une dernière fois à Tavers. La rumeur avait instruit Jules Lemaître des événements.

« Il savait : des gars de chez lui étaient venus lui dire adieu; son propre médecin était parti. Malgré sa respiration brève, il nous interrogea avec avidité et consternation.

» — Cette guerre, qui l'a déclarée? Pourquoi? Vous êtes sûrs que ce n'est pas nous? On chantait la *Marseillaise?*... On promenait des drapeaux?... On criait : « Vive la France! »

» Puis s'effondrant sur un banc :

» — Ah! l'horrible chose! la chose atroce que la guerre! Je l'ai vue en 70! J'avais dix-sept ans; j'étais brancardier à Orléans. Je n'en ai jamais pu chasser les visions d'horreur! Et dire que je reverrai tout cela!

» Dans le courant de l'après-midi, il me dit :

» — Je ne peux pas rester ici. A Paris, peut-être pourrai-je me rendre utile à mon pays... Ah! serons-nous victorieux?

» Nous dînâmes sur la terrasse. La nuit était douce, les grillons chantaient dans les prés. Il se souleva dans son fauteuil, et, laissant retomber ses poings sur la table :

» — Ah! Guillaume! c'est lui qui a voulu cette guerre! le scélérat! l'assassin!

» Quand il fut couché, on dut lui mettre des ventouses. Il nous répéta notre promesse de le ramener à Paris le lendemain, et, dans un dernier effort, il dit encore :

» — Ah! si seulement je pouvais donner ma vie pour la France! Ce serait au moins une fin logique; car, au fond, je n'ai jamais aimé qu'elle! »

Est-il rien de plus émouvant que ce récit! Le pauvre homme qui frissonne dans son lit de douleur et ne sera bientôt que poussière, fut une âme, une conscience, un cerveau. Il adora sa patrie, il lui sacrifia les paisibles délices d'une existence de mandarin lettré qui pouvait se tenir à l'abri des orages, il répandit avec ferveur, ce qu'il croyait être la vérité. Et ce bon Français, spectateur passionné de la tragédie dont il ignorera le dénouement, s'endort, bercé par le chant des petits soldats qui défilent sur la route, se pressant vers la frontière.

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

XXXI

CHEMINOTS ET POSTIERS

3 septembre 1916.

Mon cher ami. Il faut dire de l'union ce que le poète a dit de la foi : elle n'est sincère qu'à la condition d'agir. Celle qui a fait de nous un seul bloc, dont quelques légères fissures n'entament pas la solidité, a démontré sa vertu d'action. Jamais une nation ne donna plus d'elle-même. Elle émerveille le monde. Mais ni le monde ni elle ne savent tout ce qu'elle a fait. Le soldat occupe dans l'admiration publique la part la plus grande. Elle lui est trop due pour que mon respect ému ne prolonge pas cet hommage unanime. Je désire seulement faire entendre que l'armée ne réussirait pas à accomplir sa tâche formidable si le pays n'en secondait pas, à toute heure, le développement par son énergie laborieuse et par ses œuvres de solidarité. L'Etat, qui a beaucoup fait, ne peut tout faire. Avant la guerre, soupçonneux et jaloux, il lui arrivait trop souvent de gêner, par des formalités inutiles ou par des vexations dérisoires, les initiatives qu'il aurait dû favoriser. Il semblait redouter comme une concurrence déloyale ou comme une audace pernicieuse tout effort auquel il était étranger. Quand la grande épreuve est survenue, et qu'il a fallu agir pour vivre, il aurait succombé si les individus et les associations, animés du seul désir de servir l'intérêt général, ne lui avaient offert et apporté leurs ressources, leurs organisations et toute la souplesse de moyens de propagande ou de préservation auxquels il ne pouvait lui-même avoir recours. Cette émulation bienfaisante s'est dépensée en efforts extraordinaires. Elle a réalisé des prodiges. A peine les connaissons-nous. Quand j'ai produit, en Italie et en Suisse, certains chiffres, j'ai provoqué une émotion dont la surprise s'est traduite par des applaudissements où l'auditoire mettait spontanément un hommage. En France, on n'en sait guère davantage.

On rend hommage au Secours National, où la fraternité des partis et des confessions religieuses, qu'aucun dissentiment n'a jamais troublée, s'emploie aux plus généreuses initiatives, mais sait-on qu'il n'a pas réuni moins de *vingt-cinq millions*, produits par des souscriptions, pour faire face à des exigences sans cesse croissantes? On reconnaît le dévouement, l'endurance, la bonté consolatrice des trois sociétés qui forment la Croix-Rouge Française, mais on n'en est pas moins surpris d'apprendre qu'il leur a fallu, depuis le début de la guerre, trouver environ *quatre-vingt-dix millions* pour aider l'Etat à recueillir, soigner et entretenir les blessés et les malades dont on saura quelque jour le chiffre émouvant.

Ces résultats, ainsi dénombrés, frappent l'opinion publique. Ils se révèlent à elle. Mais elle a trop de tact et une pénétration de jugement trop avisée pour ne tenir compte que de l'importance des millions recueillis. Elle fait dans les résultats la part des difficultés, et quand on loue devant elle la solidarité des cheminots, qui ont prélevé cinq millions sur leurs salaires, sou par sou et jour par jour, elle éclate en des applaudissements où son admiration et sa gratitude font du même coup explosion. Elle salue moins un chiffre, si glorieux soit-il, qu'un noble effort d'union dans une corporation dont les divisions avaient créé contre elle des préjugés dommageables à son bon renom.

C'est trop souvent notre tort, si voisin de l'injustice, de ne pas démêler le fond des choses et des hommes sous des agitations superficielles et éphémères. Nous cédons à l'instinct plus qu'à la raison. Nous condamnons ce qui nous contrarie sans toujours prendre la peine de réfléchir avant de juger. Surtout, nous procédons par généralisations hâtives et imprudentes. Nous faisons porter à une corporation tout entière le poids et la peine de quelques égarements individuels. Les cheminots ont souffert de cette erreur. Je les ai trop bien connus, pendant une gestion de près de quatre ans, pour l'avoir commise et vous ne m'en voudrez pas de rappeler, avec quelque fierté, que j'ai rendu hommage, au cours des discussions où leurs intérêts étaient en jeu, à la fois à leur héroïsme professionnel et à leur patriotisme. Je n'en suis que plus à mon aise pour regretter les divisions auxquelles ils s'étaient laissé entraîner en subordonnant leurs intérêts corporatifs à leur alliance avec des partis. Ce fut l'erreur commune à tout le prolétariat français, et qui faussa de si fâcheuse façon l'instrument syndical, de compromettre l'action corporative en la mettant au service de l'action politique. Savez-vous que pour constituer l'*Union nationale des Cheminots*, le 24 août 1914, il ne fallut pas réunir moins de quarante associations, amicales, professionnelles, mutualistes, coopératives, artistiques, musicales, socialistes, radicales, républicaines, catholiques, de tous les réseaux, de tous les objets, de toutes les opinions, de toutes les tendances? Il se rencontra heureusement dans la personne de M. Olivier, qui est universellement estimé, un homme de volonté et de ténacité pour grouper tous les efforts et leur imposer la discipline nécessaire. Ne croyez pas que la tâche fût facile! Les grandes compagnies de chemins de fer ne sont pas toujours portées à favoriser des mouvements dont les intentions généreuses ne leur dissimulent pas les conséquences professionnelles. Et, d'autre part, il ne suffit pas d'une volonté commune, si loyale soit-elle, pour réaliser et pour maintenir l'union entre des organismes qui ont leurs habitudes, leurs façons de délibérer et de travailler, leurs susceptibilités d'intérêt ou d'amour-propre.

Quarante associations, quarante règlements, quarante bureaux! Je suis émerveillé qu'on ait, si vite et si bien, réussi à faire l'accord entre eux, et ce n'est pas l'un des moindres miracles qu'ait produits l'Union sacrée. Un arbre se juge à ses fruits. Les cinq millions recueillis parmi les cheminots jugent leur *Union nationale*. Imaginez-vous de quels sacrifices, de quels dévouements, de quelle volonté continue cette somme est faite! Je n'en loue pas moins l'heureux et judicieux emploi. Si la souscription, née de la corporation, avait été exclusivement affectée aux besoins de la corporation, qui a largement payé son tribut à la guerre, et qui a ses veuves, ses orphelins, ses blessés et ses prisonniers, nul, à coup sûr, n'eût trouvé à y redire. Mais c'est précisément le trait et l'honneur de l'*Union nationale des Cheminots* d'avoir voulu étendre aux proportions et aux nécessités de la collectivité son œuvre professionnelle. Au premier mai 1916, sur quatre millions et demi de souscriptions, une somme de 722,074 francs 85 avait été affectée aux cheminots, tandis que 3,621,086 francs 82 avaient été versés dans le large courant de la solidarité nationale. Il faut que cela se dise et se sache. Je ne manque pas une occasion de le proclamer. Faites de même, mon cher ami, et qu'à leur tour vos amis le fassent. Nous avons contracté envers ces braves gens une dette qu'il ne faudra ni oublier ni renier. Plus Français que cheminots, ils ont plus donné à la France qu'à eux-mêmes. Au moment du dernier emprunt, leur appel disait : « Chacun, à cette heure, doit penser et ne penser qu'au salut commun. Qu'au cri unanime de : « Vive la France! » s'ajoute celui de : « Tout pour la France, pour le triomphe » de ses armes, pour la sauvegarde de » ses libertés! »

On peut parler ainsi quand on a donné le bon exemple. A côté des cheminots, les P. T. T., eux aussi, l'ont donné. Moins nombreux, ils n'ont pas, proportionnellement, fait un moindre effort. Au 30 juin 1916 ils avaient réuni 2,287,598 francs, dont l'emploi a été affecté ou au Secours National ou au soulagement des détresses professionnelles. C'est un beau résultat. Je ne ferai pas au personnel des P. T. T. l'injure d'en être surpris. Je l'ai eu sous mes ordres. Je sais ce qu'il vaut. Même aux heures difficiles où mon devoir me contraignait à sévir, je rendais justice à son dévouement. Je revois, à la tête de ses délégations, Raoul Montbrand, dont la physionomie ouverte, l'esprit distingué et clair, la froide résolution m'avaient frappé. Je lui offris une place dans mon cabinet, non pour l'annihiler, mais pour utiliser son expérience. Il refusa dignement. Quelques mois après, à la suite d'une grève tumultueuse, où il avait joué un rôle capital, je dus signer sa révocation : il m'en coûta, mais, en agissant autrement, j'aurais trahi ma fonction au profit de ma sympathie. Montbrand, parti volontairement pour le front, où il avait exigé une place de péril, y est mort en brave. Je salue avec respect sa mémoire. Il ne faudra pas trop maudire cette guerre si elle a dissipé les préventions et brisé les malentendus qui nous opposaient les uns aux autres. C'est, vous le savez, mon antienne favorite. Je ne m'en lasserai pas. Quand on a raison, il faut s'obstiner à avoir raison. J'ai mis sur mon drapeau une devise d'union que rien n'effacera.

LOUIS BARTHOU,

député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

La Tête Haute

Ma chère cousine,

Ne trouvez-vous pas qu'en ce moment, deux seules questions peuvent occuper profondément l'esprit des femmes : le soldat, c'est-à-dire la Patrie vivante; l'enfant... qui la continuera demain... Jamais peut-être on n'a senti aussi vivement qu'aujourd'hui l'importance de ces petits êtres qui ouvrent des yeux étonnés et ravis sur l'horreur du monde... Ils ne comprennent rien, les pauvres gosses, à la méchanceté des hommes, et leur appétit de vivre se traduit en petites joies constantes. Ils découvrent la nature entière : un brin d'hurbe, un rayon de soleil, le petit chat qui se sauve, l'oiseau qui s'envole, le chien qui aboie, voilà les grands drames qui excitent leur candide imagination... L'épopée qui se déroule, passe comme les nuages au-dessus de leur tête, ils y découvrent seulement matière à jeux nouveaux. Ils voient assez aisément la guerre à travers les soldats de plomb, les poupées infirmières, les fusils de bois et les tambours... Le sens de la proportion des événements et de la relativité des choses leur manque totalement. L'océan pour eux, est une grande cuvette, où les petits enfants clapotent pieds nus, et ils ouvrent leur tablier pour recevoir les étoiles qu'ils voient tomber du ciel. C'est ce qui les rend délicieux... Ils n'ont pas encore appris à connaître le monde ni à se connaître soi-même, ce sont des créatures d'instinct, dont la sensibilité s'émeut à tous les contacts. Ils aspirent l'univers de leurs petites bouches roses, ils prennent les empreintes de la vie où leurs menottes se posent et leur cœur tendre et impressionnable reçoit comme un beau fruit, les rayons et les ombres du soleil.

L'enfant est le miracle qui résume en son innocence toutes les forces ataviques de la race, toutes les hérédités du passé et aussi toutes les espérances de l'avenir. C'est pourquoi je le considère comme un petit être sacré qu'il faut toucher avec respect... J'entendais l'autre jour un homme éminent, dont j'admire l'activité, le sens créateur et l'art de manier les hommes, émettre cette pensée très belle (je garantis le sens plutôt que le texte exact...). Les hommes, disait-il, sont comme les chevaux, il faut leur tenir la tête haute pour empêcher qu'ils bronchent... Ce qui est vrai pour les hommes, l'est plus encore pour les enfants, et ces mots contiennent en germe, toute la moralité de l'Education... C'est aujourd'hui surtout, que la haute vérité peut trouver son application.

Or, voulez-vous me dire si un peu partout, et dans le peuple surtout, on s'occupe de l'âme de l'enfant...; les hommes sont aux frontières, les femmes pleurent et, comme disait Montaigne, elles se sentent une « merveilleuse lascheté vers la miséricorde et la mansuétude... », elles serrent maladivement l'enfant contre leur cœur, et lui passent toutes ses fantaisies... ; « Qu'il ait du bon temps songent-elles, puisque tant d'hommes souffrent pour eux. » D'autres n'ont point de larmes... pas assez même..., elles jouissent d'une liberté qui les enchante, touchent leur allocation, gagnent quelques sous à droite et à gauche, et ne connaissant plus la dépendance d'un homme quelquefois brutal ou despote, en profitent pour « se la couler douce ». Elles vont prendre du jus noirâtre chez une voisine et papotent, jabotent, potinent, et rendent la politesse du café chacune leur tour... Il faut bien rire un peu..., quelquefois même un amer-citron n'est pas dédaigné, quand c'est le copain du mari qui l'offre, on finit alors la soirée au cinéma ou ailleurs, et pendant ce temps, les enfants sont à l'abandon, ils n'ont la tête ni haute ni basse, mais livrée à l'aventure... Jour par jour, lentement, sûrement, leur petite âme absorbe des poisons, et se corrompt; ils sentent que la mère ne « s'en fait pas », et qu'elle livre avec la même légèreté indifférente des taloches ou des baisers; ils comprennent que le père n'est pas là et qu'on ne le regrette guère; ils vivent dans la rue, et reçoivent en même temps des bouffées d'héroïsme venues de là-bas et rapportées par ceux du front, et les effluves tristes que dégagent les désœuvrés de la grande guerre... Ils subissent des empreintes bonnes et mauvaises et ne les démêlent point bien entre elles; personne ne leur apprend à se connaître, la mère ne leur dit pas : « Tiens la tête haute mon petit, ton papa se bat, moi je travaille, comprends l'exemple que nous te donnons et fais ton devoir... » Sa mère ne lui dit rien et pour cause..., les paroles sont du vent quand elles ne s'appuient point sur l'exemple.

Et l'enfant, le pauvre gosse, la chère petite fleur des faubourgs, perd sa fraîcheur de sentiments... Il ouvre son imagination à des pensées laides, sa vue est impressionnée par des spectacles bas, il ne croit guère à la Bonté, au Travail, il penche sa petite tête chlorotique au ruisseau, et regarde avec admiration les vauriens qui parlent argot et tirent des carottes à leurs patrons, et fréquentent déjà le cabaret, et sont des hommes quoi...

Et si ces mères sont coupables..., bien plus coupables encore sont celles qui plus élevées dans l'échelle sociale, laissent ces produits merveilleux de France..., des enfants!... se gâter, s'anémier, et prendre quelque chose des deux tares qui corrompent notre beau pays : l'alcool, la tuberculose...

L'enfant, c'est le chef-d'œuvre du monde..., c'est un crime de ne pas l'aimer, de ne pas mettre en garde sa faiblesse contre les vices des villes. Il faut le prendre par la main et lui dire : « Viens avec moi, petit, regarde pousser les roses qui ont des épines, regarde travailler les abeilles qui donnent le miel, préserve tes petits pieds de la boue, et tiens toujours la tête haute. Tu as en toi, si pauvre que tu sois, quelque chose des forces de la nature; tu vois cet arbre, on l'arrose pour qu'il répande ses beaux ombrages; tu vois cette maison, il a fallu pour qu'elle présente sa façade fleurie que des hommes peinent à la construire; tu vois ce champ, il serait inculte et stérile si des mains courageuses ne lui faisaient rendre sa moisson; et toi, mon petit, toi la fleur miraculeuse, on te laisserait en friche, on ne cultiverait pas ton âme!... Viens avec moi, petit... Pense à ceux de là-bas qui se battent, apprends à être digne d'eux... Songe que tu as en France des amies innombrables, car toutes les femmes qui veulent ton bien, qui te veulent fort, brave, honnête unissent leurs efforts et nous vous adoptons vous qui êtes « leurs enfants », les enfants des héros!... Nous voulons aider vos mères trop faibles, ou trop ignorantes, ou trop misérables, à entourer votre jeunesse, à la garder des pièges, et nous leur enseignerons par la même occasion leurs devoirs envers vous qu'elles ne connaissent pas encore très bien. Nous avons contracté une dette sacrée envers vous, petits, qui êtes les enfants de la grande Guerre, il faut que vous teniez tous la tête haute, nous y tiendrons la main...

» Comment?...

» Je vous le dirai peu à peu...

» Aujourd'hui je vous embrasse avec un cœur qui se fond devant votre innocence, devant la puissance que vous représentez, devant votre jeunesse qui nous console et nous donne la mesure de notre mission... Vous êtes pour nous un océan de connaissances, d'espérances, de réflexions, de méditations et de pensées humaines, vous êtes le champ adorable que nous cultiverons tendrement, en pensant à Eux, les soldats de France!... en pensant à leur retour victorieux, en pensant que vous continuerez la grande œuvre qu'ils ont commencée avec leur sang, et que nous terminerons avec notre cœur.

» Et pour nos débuts, petits, nous allons vous envoyer à la campagne, près de cette nature qui vous ressemble, à l'air pur des bois et des champs..., vers la santé! car une bonne santé c'est le commencement d'une conscience saine... Et à votre retour, quand vous aurez repris des joues rebondies comme des pommes, nous parlerons de choses sérieuses vous concernant..., nous parlerons de vous, de votre avenir, chers enfants que j'adore et que je voudrais voir heureux... »

YVONNE SARCEY.

Pour assurer à un enfant pauvre de mobilisé, un séjour à la campagne, il en coûte :

pour trois jours : 4 francs.
pour quinze jours : 20 francs;
pour un mois : 40 francs;

L'œuvre des Colonies de vacances de Mme Franck-Puaux, dont le siège est 41, boulevard Raspail, Paris, se charge d'hospitaliser nos enfants...

On peut adresser les souscriptions soit à mon nom, 51, rue Saint-Georges, soit à Mme Franck-Puaux, 41, boulevard Raspail.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

L'hôpital a été particulièrement favorisé cette semaine. C'est le Comité des Dames françaises, de Montevideo, qui nous écrit par sa charmante secrétaire, Sophie de Daura : « C'est avec une profonde satisfaction que nous vous faisons remise de notre don, trop modeste malheureusement, mais par votre gra-

cieuse entremise, nous pensons soulager les malheureux, blessés au service de notre chère France. Nous en éprouverons une grande joie, en attendant celle, plus grande encore, de voir la victoire prochaine de notre glorieuse patrie. »

Cette somme modeste, dont semblent s'excuser ces admirables femmes, est simplement de 1,783 francs 50!... M. Isidore Bloch, de Buenos-Ayres, nous envoie également un chèque de 300 francs à répartir entre nos différentes œuvres. Enfin, un don qui nous a été bien sensible, est celui de Mlle Suzanne Devoyod, aujourd'hui Mme Bergeot, une amie charmante et dévouée des Annales, qui, profitant de sa saison à Vichy, a organisé, dans le salon de l'Hôtel Majestic, un petit concert avec quelques camarades, en l'honneur de nos chers blessés. Cette soirée improvisée m'a valu un beau chèque de 500 francs...

Toutes les semaines, évidemment, ne sont pas marquées si heureusement. Mais n'avons-nous pas raison de penser que nous pourrons tenir jusqu'au bout, dût la guerre durer longtemps encore, et jusqu'au bout améliorer notre hôpital, le rendre plus perfectionné, et faire en sorte que nos blessés aient le maximum de chances de guérir.

Les Envois au Front

En deux mots, disons qu'à la date du 18 août partait notre 32,883e envoi... et ajoutons que nos chers soldats sont insatiables... Comme ils ont raison, et quelle satisfaction de pouvoir leur faire un petit plaisir dans leur rude et héroïque existence. Voici donc quelques demandes encore confiées à nos cousines :

H. Malzac, chef de musique au 85e d'infanterie, m'écrit que pendant ces deux années, sa musique a été bien éprouvée, quantité de morceaux et d'instruments, ont été perdus et cependant la musique doit relever le moral des hommes, il demande : musique, ainsi que clarinettes, saxophone, alto, bugle et surtout une bonne grosse caisse et des cymbales.

Léon Griaux, sergent, 144e infanterie, 36e Cie, nous informe que le grand quartier général vient de donner l'ordre d'organiser des concours de grenadiers-bombardiers d'élite et mitrailleurs émérites, et notre sergent voudrait, pour encourager les efforts des soldats, quelques pipes, briquets ou autres objets pouvant servir de prix.

Georges Lepoint, B. 265 — 2/11, armée belge en campagne, a rêvé de posséder un accordéon pour égayer les séjours au cantonnement, entre deux périodes de tranchées.

Le *capitaine Pierre Bellanger, 7e escadron, 8e chasseurs d'Afrique, armée d'Orient*, demande pour ses hommes, caleçons, chemises, mouchoirs, papier à lettres, savons.

Les sacs à terre nous arrivent toujours en grande quantité.., Mais jamais il n'y en aura de trop. Ils servent non seulement à créer des tranchées rapides, derrière lesquelles s'abritent nos soldats, — 6 sacs sauvent la vie d'un homme, — mais encore à préserver les chefs-d'œuvre, les monuments historiques, les joyaux de nos villes bombardées : Reims, Arras, Nancy, etc.

C'est également par milliers que nous sont arrivés les coussins pour le transport de nos blessés. Nous les faisons porter fidèlement à Mlle Jeanne Déroulède, présidente de l'œuvre.

L'Adoption des Prisonniers

Cette semaine, grâce à la générosité de Mme Fontaine, nous avons envoyé aux trois camps de Minden, de Langensalze, Ohrdruf, six grandes caisses de lait, contenant chacune 48 boîtes, soit 288 boîtes de lait, et 96 boîtes de bœuf à la gelée. Nous avons également envoyé à Ratisbonne 40 kilos de pâtes (nouilles, vermicelle, etc.), grâce au don de Mme Bernard.

Il peut paraître peu poétique de parler d'abord victuailles, mais est-il chose meilleure et dépassant en intérêt toutes les littératures du monde que celle racontant simplement ceci : des êtres chers souffrent de la faim, et ils auront de quoi se nourrir... Le jour où nous aurons la certitude que tous nos prisonniers peuvent manger à leur faim, et le jour où nous aurions la joie de l'écrire, nous estimerions avoir signé un chef-d'œuvre... Hélas! combien de cruautés encore à endurer.

Un des internés de Suisse, nous demande avec une émotion singulière des marraines et encore des marraines, pour ceux de là-bas laissés en détresse. Il écrit :

« Personnellement, j'ai été fait prisonnier le 10 octobre 1914. J'étais sain et en bonne santé. Après vingt-deux mois de captivité et de famine, je ne suis plus qu'un squelette rongé par la tuberculose. C'est pour éviter que d'autres soient comme moi, victime du terrible mal occasionné par les baraques insalubres et des privations de toutes sortes, que je vous adresse cette requête. Je regrette de ne pouvoir personnellement faire autre chose que de vous les recommander. »

On comprend que le récit de pareilles désolations atteigne les cœurs sensibles à la pitié et inspire l'admirable effort qu'on apporte à les soulager. Une domestique, et pourquoi ne la nommerais-je pas, Mlle Jamet, nous fait part de son scrupule. Elle n'a pu dépenser que treize francs ce mois-ci et cela ne doit pas être suffisant :

« Etant domestique, mes gages diminués, et une santé laissant fort à désirer, toujours obligée de me soigner, sans cela j'aurais fait davantage, car je crois que ce garçon est digne d'intérêt. Vous pourrez en juger, madame, par les deux lettres que je vous envoie. On est heureux de songer que le peu de bien fait est un résultat. Tout ce que je pourrai faire, je le ferai jusqu'à la fin. »

Dans un autre ordre d'idées, comment n'être pas touchées du délicieux dévouement de Mme Emilie Mettez, une vraie bienfaitrice de l'œuvre, et qui ne sait qu'inventer pour intéresser ses amies américaines au sort de nos prisonniers... Mme Tiélot, une de ses amies, donne en sa maison de campagne une adorable fête champêtre, et voilà immédiatement Mme Mettez qui se met en devoir, devant un auditoire d'élite, de prononcer un petit speech. Cinq jolies Américaines vendent des gâteaux au profit de nos blessés, et 300 francs sont recueillis pour nos prisonniers...

Mais que cela leur soit une douceur. Tous ces bienfaits mettent dans le cœur de nos exilés des trésors de courage. Et j'en ai eu une preuve bien belle cette semaine. Nous avons reçu un journal : *Le Flambeau*, organe des prisonniers de guerre du camp de Landsberg. Ce pauvre journal de huit pages a pour rédacteur en chef J. Belot, et contient : des articles, des échos, le carnet d'un poilu, des informations d'ordre pratique, et même une critique théâtrale. Il contient aussi des tartarinades, de Barbarin de Tarascon, d'une poignante ironie, et des vers; une pièce se termine par ce vœu mélancolique :

« Ah! revivre bientôt les beaux jours de jadis. »

Mais l'article de tête, surtout, a fait battre notre cœur; il a pour titre « l'Adoption des prisonniers », et en termes d'une délicatesse exquise, rend hommage aux marraines des Annales :

« Ce qui, de prime abord, écrit J. Belot, ne semblait être qu'un geste affectueux à l'adresse des prisonniers, devint, par la suite, une institution superbe, solidement organisée, qui progressa avec une émulation constante, et qui eut une répercussion considérable dans le camp des pauvres exilés... »

Et l'article se termine par ces mots si tendres et qui récompensent en une fois toutes nos chères marraines : « O femmes, généreuses âmes, soyez bénies, votre cœur est un trésor inépuisable d'amour et de tendresse, et la petite croix rouge que vous arborez fièrement, sera désormais la vôtre. Gardez-nous cet emblème, nous vous le demanderons au retour, et nous l'enfermerons pieusement, comme une relique précieuse. Il symbolise tout votre être dans ces deux mots : Amour et charité... »

Marraines, marraines, pour lesquelles des prisonniers écrivent de si douces paroles, ne perdez pas courage, envoyez à vos filleuls la nourriture du corps, la nourriture de l'esprit.

Voici, en hâte, quelques demandes :

Guy Dupont, sous-officier bibliothécaire, « *Filial Ban* », *Hohenasperg (Wurtemberg)*, serait heureux de recevoir quelques livres.

M. *Marieu Martini, infirmier, 1re compagnie, Landshut (Bavière)*, demande instamment de vieux albums d'enfants, animaux ou scènes enfantines, pouvant être utilisés pour composition de frises ou décorations scolaires, des remerciements seront envoyés, croquis de scènes de captivité.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Et l'élan ne s'arrête pas. Nous avons déjà reçu pour les chers aveugles de M. Brieux 39,139 francs 55, chiffre d'autant plus magnifique qu'il comporte seulement la commande de 5,895 brosses!... Le zèle des donateurs est miraculeux: c'est un instituteur, M. Bauchet, qui va partout prêcher la bonne parole, et rapporte 76 francs. « Cette offrande, dit-il, représente le produit d'une quête que j'ai faite à domicile le 15 août, dans la commune de Bonnay. » Ce sont les élèves de l'institution de Mlle J. Thomas, à Paris, qui m'écrivent la plus jolie lettre du monde pour m'apprendre qu'elles se sont cotisées dans l'intention de demander un précieux souvenir de nos soldats blessés aux yeux, et qui envoient 21 francs pour le prix d'une brosse. « Oh! combien, écrit la plus âgée de ces élèves, combien nous est précieuse cette œuvre de soldats, ces chers soldats qui se sont mis au travail par un noble besoin de demeurer utiles à la patrie. »

Les blessés aux yeux trouvent vraiment chez nous de fervents amis.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

108e LISTE DE SOUSCRIPTION

4e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 20 au 27 août 1916)

M. Mansion, 20 fr. — Mlle Adélaïde Lion, 5 fr. — Mlle Téchoueyres, 5 fr. — M. Isidore Bloch, Buenos-Aires, 200 fr. — Comité des Dames Françaises, Montevideo, 1,783 fr. 50. — Mme Suzanne Devoyod-Bergeot, Vichy, 500 fr. — Anonyme, Oran, 5 fr. — M. Paul Pouvert, 174e d'infanterie, 2 fr. 50. — Mme François Simonnet, Martinique, 34 fr. — M. Georges Tricot, Tivoli, 10 fr. — M. Davanture, Saint-Didier-sur-Arroux, 2 fr. — Mlle Guyot, Bezons, 2 fr. — M. l'abbé Imbert, 50 fr. — Mme Genevoix, Pourville, 20 fr. — Sergent, 2e sénégalais, 10 fr.

Total général de cette 108e liste........ 2,649 fr.

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Dans la remarquable étude de notre collaborateur Roland de Marès, que nous avons publiée récemment sur le dernier livre de M. Pierre Loti, *La Hyène enragée*, s'est glissée une erreur, très grave au point de vue militaire. Notre collaborateur, faute de s'être renseigné, avait écrit, sans la moindre intention mauvaise du reste : « M. Pierre Loti a obtenu l'autorisation de se promener librement sur le front, en attendant de pouvoir être employé utilement. » Or, il n'est rien de plus inexact, nous nous empressons de le reconnaître. M. Pierre Loti est attaché à l'état-major de l'un de nos groupes d'armées; il va sur le front quand il y est envoyé *en service*, et non pour *s'y promener librement...*

Nous avons tenu à faire nous-mêmes cette rectification essentielle, car des lecteurs, et aussi des journalistes, avaient relevé la phrase, pour la commenter avec malveillance contre M. Pierre Loti.

Harpignies.

Il a fallu cette longue et inexorable guerre pour emporter le centenaire qu'allait être bientôt le grand paysagiste Harpignies; il a fallu une tourmente pour jeter bas l'homme qui se laissait volontiers comparer à ces chênes qu'il peignait de façon si robuste, et dans le bois desquels un maître sculpteur a pour toujours fait revivre ses traits si fortement caractérisés dans leur bonhomie.

Il était au moins aussi populaire que Corot. Et tout le monde connaissait sa face d'écarlate et de neige où s'épanouissait un sourire mi-rabelaisien, mi-anacréontique, tout le monde aimait ce vieillard qui abondait en saillies, était la joie des vernissages, qui avait, à quatre-vingt-dix ans, gardé toute la flamme toute l'illumination intérieure de la jeunesse, qui n'avait rien perdu de la joie de vivre, qui ne se lassait pas d'admirer la perpétuelle magie des ciels et la décoration éternellement changeante des forêts et des bois.

Cet amant de la nature peignait d'un pinceau un peu appuyé mais original ce mélange de force et de grâce qui donne au paysage français tant de charme. Qui n'a dans le souvenir *Le Saut de Loup*, *Le Torrent dans le Var*, *L'Ecole Buissonnière*, *Le Vieux Chêne*, *Les Prairies du Bourbonnais*, *Les Bords de l'Aumance*, *Les Bords de la Sèvre Nantaise*, *La Vue du Rhône*, un chef-d'œuvre qui lui valut la médaille d'honneur, une des rares accordées à un simple paysagiste, et sa très belle aquarelle du *Pont-Neuf*, car il aimait, comme on le rappelle, Paris jusque dans « ses verrues ».

Comme Corot, ce Bourguignon d'élection, car il était né à Valenciennes comme Watteau, s'était formé en Italie. C'est une vue de Capri qui le fit connaître, le fit entrer, tardivement d'ailleurs, dans la voie, sans épines pour lui, de la gloire. Et même s'était-il mesuré avec le peintre de nymphes, avait-il refait après lui l'admirable paysage de Rome et du Colisée, sans rester trop en arrière.

Chaque peintre a ses antiques, et ceux d'Harpignies étaient les vieux arbres centenaires des bords de la Loire et de la Nièvre. Il en avait d'autres auxquels il demandait un regain de jeunesse, auxquels il attribuait d'avoir pu survivre à Ziem, le peintre de la prestigieuse Venise, et sortir vainqueur d'un match passionné : Qui vivrait le dernier? Et c'était de leur part une perpétuelle interrogation : « Comment va Ziem? Comment se porte Harpignies? » Henri Harpignies fut l'outsider de ce tournoi. Et au fond il en eut peut-être de la peine, car ce grand artiste était également un grand cœur, un brave homme.

Mon courrier :

Peints par eux-mêmes

« En parcourant un volume sur les poètes humoristiques de l'Allemagne, voici la note curieuse que je relève : le Rêve de *Simplicissimus*, 1635, Grimmelshausen Simplicissimus.

» Afin de détourner un instant ses regards loin des déchirements de sa patrie, vers des horizons plus riants, Grimmelshausen se plaît à concevoir un plan utopique de grandeur et prospérité nationales : l'Allemagne deviendra une vaste confédération.

» Tous les princes d'Europe seront dépossédés et leurs Etats deviendront les fiefs de l'Allemagne.

» Un despote intelligent règnera sur le monde, bâtira dans sa capitale un temple magnifique et un musée universel, fondra en une seule toutes les communions et réalisera le mot de l'Ecriture : « Un seul pasteur, un seul troupeau ».

» Il tiendra d'une main le repos du monde et de l'autre la roue de la potence, instrument nécessaire pour la réalisation de ses nobles desseins. Le bourreau lui suffisant, il n'aura pas besoin de soldats et le monde goûtera les bienfaits d'une paix romaine.

» Il est vrai que *Simplicissimus* prête cette singulière prédiction, ce rêve à un pauvre diable qui a le cerveau fêlé!

» Voilà, ce me semble, de quoi philosopher sur la mentalité boche.

» Une abonnée de Savoie.

» B. GUÉTAND. »

Jeu Nouveau

« Tout comme Descartes et Pascal, je viens d'avoir ma petite séance d'extase. Je viens d'inventer quelque chose d'admirable, témoignant que j'ai de l'esprit de derrière les fagots, du fin et du râpé, comme dans chanson. Ma découverte est extrêmement pratique et française. Voilà. Il existe, vous devez le savoir bien que vous ne soyez qu'un homme de lettres, une nomenclature chimique. Les corps sont désignés par une lettre qu'on appelle symbole, s'il m'en souvient bien. Les réactions s'écrivent ainsi bien facilement, pourquoi ne pas créer une nomenclature littéraire? Prenons les différentes qualités et les différents défauts des écrivains et marquons-les d'une lettre.

» Voyons, essayez de comprendre :

Finesse = F. Imagination = I. Sensibilité = S. Prétention = P. Idéalisme = Id. Réalisme = R. Intelligence = In. Originalité = O Pessimisme = Pe. Optimisme = Op etc.

» Nous avons ainsi, en observant la loi sainte des proportions définies, les formules de nos génies :

Musset = $S^{12} F^{10} Pe^{4}$.
Vigny = $In^{8} Pe^{12} I^{4}$.
Chateaubriand = $P^{12} I^{8} S^{6} Pe^{10} Id^{4}$
Hugo = $O^{14} I^{14} P^{8} Op^{2}$.
A. France = $In^{9} F^{9} S^{10}$.
Bourget = $In^{10} I^{5} Op^{1}$.
Zola = $Pe^{10} I^{12} P^{5}$.

» Vous devez saisir les avantages de cette nouvelle méthode. Faguet, se servant d'un joli tour de Hugo, écrit que « le dieu du vaudeville, d'un peu de La Fontaine et d'un peu de Banville composa ce gamin charmant » — il s'agit de Ponchon — pauvre Faguet, si, mort plus tard, il avait connu ma méthode, il aurait écrit sûrement :

La Fontaine = $F^{12} S^{8} R^{4}$. Banville = $S^{10} Id^{10} O^{6}$
d'où Ponchon = $F^{12} S^{18} R^{4} O^{6}$.

» JEAN MOUSSARD. »

J'arrête ici les exemples. Libre à vous de les multiplier. C'est un passe-temps d'été, un exercice agréable et assurément inoffensif.

Devant les Juges

« Vos échos de guerre sont quelquefois émaillés de notes guerrières.

» Voulez-vous accueillir celle-ci?

» A l'une de mes dernières audiences, après un vif débat assorti de gros mots, sur les limites frontières de leurs terres, l'un des plaideurs dit à l'autre :

» — Veux-tu que nous cessions de batailler avec du papier timbré? Nous avons tous les deux cinquante ans, sommes célibataires et encore vigoureux : trêve de procès, et engageons-nous pour aider à mettre les Boches hors de chez nous!

» — Tope là, dit l'autre, et allons au recrutement.

» Ainsi finit le débat, et je m'empressai de rayer du rôle le procès engagé.

» UN VIEUX JUGE DE PAIX. »

Voilà d'excellentes idées à répandre et un bon exemple à suivre.

Le Swastik

« Je crois que c'est dans un numéro de votre estimable revue qu'il a été question du *swastik*, signe cabalistique le plus ancien du monde entier, qui porte chance.

» Les soldats anglais le dessinent sur leurs tentes. Ne pourriez-vous en donner un croquis simplifié dans le journal?

» Si ce signe a réellement le pouvoir indiqué, la bonne chance sera pour *Les Annales* et leurs abonnés, dont je suis l'un des vieux et bien dévoués.

» EM. BARRÈRE. »

Je ne me souviens pas avoir parlé du *swastik*. Cette chose et ce mot n'éveillent pas dans mon esprit, des idées précises.

LES BRUITS QUI COURENT

PROPHÉTIES. — *La Liberté* publie cette note amusante que nous reproduisons à titre de curiosité :

Une dame, qui dit posséder le don de prévoir l'avenir, mais qui n'en tire pas profit, nous écrit pour nous faire part de ses prédictions relatives à la guerre. Elle annonce que :

Le 21 septembre, les Anglais prendront Péronne;

Le 18 octobre, les Russes prendront Lemberg;

Le 30 décembre, les Russes entreront à Berlin;

Le 16 janvier 1917, la paix sera signée;

En octobre 1917, le kronprinz sera assassiné;

Le 24 novembre 1917, Guillaume II sera assassiné.

« Gardez cette lettre, nous dit notre correspondante et, après réalisation de mes prédictions, je me ferai connaître. »

Attendons le 21 septembre!

L'OEIL DU MAITRE. — C'était, nous apprend le *Cri de Paris*, sur les bords de l'Ourcq. Une

brigade tenait depuis quatre jours sous un feu épouvantable. Nos soldats n'ont pas seulement à souffrir de l'extrême précision de l'artillerie ennemie. Le ravitaillement devient impossible. Les hommes ont faim, ils ont soif, ils tombent de lassitude.

Le général a perdu tout espoir. Il regarde, ployé sur son cheval, sa pauvre brigade, quand arrive Gallieni, qui lui dit :

— Qu'attendez-vous là?

— Mon général, mes hommes n'ont ni bu ni mangé depuis trente-six heures, pas dormi depuis quatre jours, je ne peux plus rien en faire...

Gallieni regarde fixement son subordonné et dit de sa voix blanche :

— Faut-il que je vous aie entendu? Si je vous ai entendu, vous savez ce que cela représente pour vous?

Le général se remet d'aplomb en selle et répond :

— Vous ne m'avez pas entendu, mon général!

La brigade rassemblée repart. Elle est une de celles qui remportèrent la victoire.

❀

L'Orme de l'Alliance. — Un arbre de Paris, que le printemps parait de ses feuilles nouvelles au moment même du séjour de MM. Salandra et Sonnino, atteste l'ancienneté des sentiments fraternels qui unissent la France et l'Italie.

C'est, à la porte de Villiers, tout près de l'octroi, un grand orme qui fut planté là en 1861, lorsque le roi de Sardaigne Victor-Emmanuel, grand-père du souverain actuel notre allié, devint roi d'Italie.

Cet arbre, qui rappelle la proclamation de l'unité italienne, avait été rapporté de Lombardie, à l'état de bouture, par un combattant français de Solferino, rapatrié à la suite de graves blessures.

La bouture, mise en terre par ce soldat à la fin du mois de mars 1861, est devenue aujourd'hui un des plus beaux ormes de Paris.

❀

La « boche ». — Une jument prise aux Allemands est dévolue au bon territorial Porret, « tringlot » dans le militaire, domestique de ferme de son métier et, de tout temps, grand ami des chevaux.

Il considère longuement la bête, cherchant ce qu'il peut y avoir de teuton dans son aspect. Il ne découvre rien et un peu étonné, c'est sans conviction, voire avec un vague regret, car il l'a trouve belle, qu'il la baptise : la Boche.

Dès le lendemain, il converse avec elle, la reconnaît douce et se prend à l'aimer. Il cherche bientôt à la « disculper » :

— Après tout, si t'es boche, c'est pas de ta faute...

Elle lui apparaît comme une véritable victime du destin, tel un Polonais enrôlé de force par les Prussiens et qu'on vient de libérer.

Ce qui le chagrine, c'est que la jument semble avoir peur de lui. Dès qu'il approche, elle a un recul de la tête et un frisson de l'encolure qui fait vibrer la luisance de son poil. Méconnaîtrait-elle les bienveillants sentiments de l'excellent Porret?... Mais non, celui-ci la comprend et l'excuse : sans doute ses anciens maîtres l'ont-ils brutalisée... Et, lui tapotant les flancs, il ne se lasse pas de la rassurer, en camarade :

— Bouge donc pas... Maintenant que t' es avec nous, t' as plus besoin de t'en faire!...

SERGINES.

Les Livres

Au Front, par Maurice d'Hartoy. — *Retour d'Alsace*, par Jean Giraudoux. — *Feuilles de route d'un Mobilisé*, par Stéphane Lauzanne.

Dans une des dernières pages qu'il écrivit, précisément pour présenter au public un livre d'impressions de guerre, le marquis de Ségur, s'inquiétant, à juste titre, des vides profonds creusés par la mitraille dans les rangs des jeunes gens constituant l'élite et la réserve nationales, a fait observer qu'un des résultats les plus imprévus de la catastrophe aura été de susciter une pléiade d'écrivains et de penseurs qui, la veille, s'ignoraient eux-mêmes et que le drame immense a soudain révélés. « Dans le redoutable silence des nuits, des journées d'attente sur le front, ou dans la fiévreuse inaction des semaines d'hôpital, dit-il, des âmes ont médité, des esprits se sont éveillés, des yeux se sont ouverts. Et la phase la plus violente, la plus brutalement énergique de l'histoire de l'humanité aura donné l'essor au plus noble idéal. » Il y a là, en effet, une manifestation impressionnante pour tous ceux qui suivent de près le mouvement littéraire né de la guerre. De semaine en semaine, les livres écrits par des soldats sont plus nombreux et ils dominent complètement maintenant la littérature trop factice, parce que trop habile, qui menaçait de tout submerger au début de la campagne et qui a singulièrement contribué, il faut le reconnaître, à imposer aux foules une idée absolument fausse de la vie, de l'esprit et de l'âme des « poilus ». En réalité, on risquait de ravaler l'héroïsme à un geste de théâtre, et le prestige des mots, le charme du style ne parvenaient plus à faire illusion et à masquer la désespérante banalité.

Les écrivains du front ont heureusement rajeuni le genre et nous en avons signalé quelques-uns ici qui méritent de retenir la meilleure attention des lettrés. Pourtant, il ne faudrait pas en déduire que tous les livres écrits dans la cagna ou le gourbi ont la valeur d'un document sincère. Trop de braves gens s'imaginent que parce qu'ils furent des témoins plus ou moins attentifs du grand drame, leurs impressions et leurs commentaires prennent une importance considérable. La manie d'écrire sévit au front comme à l'arrière et ils sont légion ceux qui trop volontiers, hélas! se découvrent un talent de conteur ou de poète. Mais il se trouve dans la masse, des natures d'une sensibilité exquise, des esprits dont la guerre a prodigieusement développé les moyens et qui s'orientent naturellement vers l'effort littéraire auquel ils sont préparés par leur culture générale. Parmi ces éléments-là, qui constituent une véritable élite, des talents se sont révélés qui n'eussent peut-être pas mûri en d'autres temps, la vie les poussant vers d'autres activités.

C'est pour une telle œuvre que le marquis de Ségur a écrit la préface dont nous parlons plus haut. Ce livre, dû à la plume de M. Maurice d'Hartoy, s'intitule simplement : *Au Front*. Il nous offre les impressions et les souvenirs d'un officier blessé, impressions d'une délicatesse rare et souvenirs d'un charme pénétrant. Sous prétexte que d'autres ont dit comment vivent les combattants, l'auteur a cru devoir limiter sa tâche à « tenter de dire comment ils pensent ». En fait, avec leur pensée, c'est toute la vie des « poilus » qu'il précise pour nous, c'est toute la générosité de leur rêve et tout l'héroïsme de leur geste. Dès le premier chapitre, où il nous décrit une relève en première ligne, dans la nuit, l'atmosphère générale du livre est franchement fixée. Il y a là quelques pages sur l'angoisse qu'on éprouve dans l'ombre, devant la plaine mystérieuse s'étendant entre les deux lignes, qui sont d'un sentiment profondément humain. Ailleurs, M. Maurice d'Hartoy, développant la thèse de l'influence du milieu sur les intelligences et les caractères, explique comment le décor prestigieux du front — « tableaux pénétrants, eaux-fortes dont le fer et le feu sont les graveurs et les peintres, images tour à tour terrifiantes et splendides » — forme et nuance l'âme des soldats. Ni rituel mondain, ni conventions bourgeoises, mais « la libre poussée des idées droites et des sensations profondes. » C'est cela qui forme ces guerriers à la fois rudes et doux, ces héros attendris qui ont toutes les vaillances avec une simplicité d'attitude faite de la plus pure conscience du devoir. Et il faut qu'on nous explique ainsi leur âme pour que l'on puisse comprendre certains épisodes de la grande guerre, comme celui du « Gué-Barré », que M. d'Hartoy raconte avec un bel enthousiasme, et l'aventure prodigieuse de ce jeune sous-lieutenant envoyé en mission à un régiment en danger et qui, s'étant égaré dans les lignes ennemies, ramène tranquillement dix-sept prisonniers allemands auxquels, dans toute la folle audace de ses vingt ans, il a donné « l'ordre » de déposer les armes et de le suivre!...

M. Maurice d'Hartoy a d'incontestables moyens littéraires, mais il a mieux : une réelle intelligence du décor et des êtres qui s'y meuvent, un don d'observation assez pénétrant pour fixer d'un mot précis le sens intime du geste des hommes et de l'aspect des choses. Ce sont là des qualités essentielles chez un écrivain, que le travail soutenu développera aisément jusqu'à la pleine affirmation de la personnalité.

Un livre d'impressions qui n'est pas moins intéressant que celui de M. d'Hartoy, c'est le *Retour d'Alsace*, de M. Jean Giraudoux, qui tient le milieu entre la plaquette et le volume, une bonne centaine de pages à peine, mais qui est si complètement en dehors des choses lues depuis deux ans, si absolument à part, qu'il révèle un écrivain de race, ayant le sûr instinct du « métier ». Ce sont de simples notes d'un soldat qui fut de la première poussée en Alsace, en août 1914, et qui en revint sans avoir vu la vraie guerre. Bellemagny, Burnhaupt, Enschingen, Spechbach, Ammerzwiller, ce furent autant d'étapes pittoresques. Ni pages de bravoure, ni récits de bataille, mais des croquis établis en traits sobres. Un soldat regarde à gauche et à droite de la route ce qu'il peut voir de sa place dans le rang et il

commente ce qu'il voit avec une pointe d'humour d'une réelle saveur. On prend ainsi un intérêt extrême à regarder « vivre » ce régiment qui s'en va de village en village, de verger en verger, et qui s'en retourne un matin, en colonne serrée, vers la frontière, sans avoir combattu, meurtri dans l'âme de l'inutilité de son effort. Et pourtant, il connut à la fin une heure de joie et de gloire, malgré la retraite, quand il défila dans les rues de Thann, au milieu des acclamations enthousiastes de la population. Là, ces soldats de France ont senti battre le cœur de l'Alsace fidèle. M. Jean Giraudoux a rendu la scène avec de jolies nuances d'émotion, et ses impressions valent, en général, par une délicatesse de touche qui donne à l'ensemble de ce petit livre le caractère d'un tableautin charmant par la grâce sincère de ses détails.

Avec M. Stéphane Lauzanne, on rentre dans la catégorie des écrivains rompus au métier pour lesquels toute chose vue est un sujet d'article ou de chronique et qui dépensent un talent considérable à dégager de l'incident du jour, le grave enseignement que leur prête souvent leur propre pensée. Depuis les heures que vécut Paris, au début de septembre 1914, jusqu'aux jours tragiques des Côtes-de-Meuse, des Eparges, et de Verdun, M. Stéphane Lauzanne, évoque tout cela en un imposant ensemble dans ses *Feuilles de Route d'un Mobilisé*. Sa description du champ de bataille de l'Ourcq émeut jusqu'au frisson; sa méditation devant une butte de la région de la Meuse où tombèrent des milliers et des milliers d'hommes est d'une large envolée; ses annotations les plus variées sont justes de ton et de mesure. Ce livre est un de ceux qui, à distance, donneront le plus fidèlement l'impression de la guerre vécue au jour le jour, et s'il s'y trouve des pages destinées à vieillir et à se faner avec l'actualité qui les inspira, il en est d'autres qui subsisteront dans toute leur fraîcheur comme d'émouvants témoignages de l'esprit de sacrifice et d'humanité avec lequel nos soldats poursuivent cette guerre.

C'est par là que des livres comme celui de M. Stéphane Lauzanne sont précieux : ils nous défendront efficacement contre la légende de demain et c'est par eux que les hommes qui n'auront pas vécu le sombre drame comprendront vraiment pour quelle cause nous avons lutté et pour quel idéal nous avons souffert.

ROLAND DE MARÈS.

Notre prochain numéro sera, en grande partie, consacré et dédié à nos nouveaux alliés. Il contiendra des textes et des gravures qui apporteront à nos lecteurs tout ce qu'il est nécessaire de savoir en ce moment sur

LA ROUMANIE

Le Président de la Chambre, M. PAUL DESCHANEL, ardent apôtre de l'union latine, a bien voulu nous promettre pour ce numéro un article inédit.

Les Poètes de la Guerre

LA VICTOIRE

« Si je porte à mon dos ces deux ailes divines
Et si ce noir laurier ceint mon front éclatant,
Si cette palme luit à ma main qui la tend,
Si mon nom fait battre ces cœurs dans ces poitrines;

» Si mon vol triomphal devant qui tu t'inclines,
O Destin, est encor plus beau d'être inconstant,
C'est que je suis toujours le signe qu'on attend
Et que j'ai vu Valmy comme j'ai vu Bouvines;

» Car, mille fois, au cours du temps et de l'histoire
J'ai sauvé ta fortune et protégé ta gloire,
O France, et mille fois je t'ai baisée au front:

» Et c'est moi, hier encor, mère de la Patrie,
Qui refis, sur les bords de la Marne rougie,
De tes fils, ces vainqueurs qui, demain, revaincront! »

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

LA MARNE

Pharsale, Trasimène, Actium, Salamine,
Victoires aux poings d'or haussant des lauriers verts,
Rompez, naines! Voici le laurier qui domine:
La Marne, sur qui sont les yeux de l'univers.

Arrière, tout cela qu'ont célébré les Muses:
Les Marignans et les Fleurus et les Rocroys!
Qu'un pâtre obscur vous loue au son des cornemuses!
Mais, toi, fais retentir les luths aux mains des rois,

O Marne, ô formidable et minime rivière
Qui mènes l'Avenir par ton ruban d'argent!
La France, à ton miroir, se regarde, plus fière,
Et Paris baise, ému, ton eau sainte à Nogent.

La liberté du monde en tes urnes ruisselle.
Ton flot met dans la Seine un reflet somptueux,
Lutèce, grâce à toi, renflouant sa nacelle,
Retend sa voile ronde aux vents affectueux.

Paris, Mantes, Vernon, Elbeuf, Rouen, le Havre,
Penchez-vous sur vos quais en chantant: *Gloria!*
Entre deux eaux, vous y verrez comme un cadavre:
C'est le corps boursouflé de leur Germania.

Et, par delà les mers, Bretagnes, Amériques,
Avec vos caps rocheux sur la brume levés,
Cherchez, couvrez de fleurs, bercez de vents lyriques
Ces gouttes d'eau par qui les peuples sont sauvés,

Ces humbles gouttes d'eau de la Marne guerrière
Dont les nymphes ont bu du champagne en passant,
Et devant qui le ciel dressa cette barrière
Où la Bête a rompu ses crocs rouges de sang.

❀

O Victoire aux seins durs, allaiteuse d'empires,
Toi qui sais, d'un coup d'aile, emplir les coffres d'or,
Qui fais près des Richards éclore des Shakespeares,
Et suivre d'un Corneille un Cid Campéador;

Gueuse partie, un soir, avec ces gueux de Prusse,
Déesse encanaillée aux bras lourds du Germain,
Nous croyions t'entrevoir au fond d'un steppe russe:
Et la Marne, vers nous, te menait par la main!

Jeanne d'Arc te montrait, d'un geste péremptoire,
La route que son pied miraculeux foula.
O jours d'orgueil, chansons de fête! La Victoire!
Elle voulait de nous encore! Elle était là!

Nous la tenions sur nos poitrines, la laurée!
Et nos yeux clairs avaient des pleurs d'amants heureux.
L'âme de l'univers respira, libérée,
Les peuples, depuis lors, voient plus d'astres sur eux.

❀

O Marne: prés, vallons, vignes, saules, cultures!
C'est sur tes bords que bat le cœur du genre humain,
Et tu verras, un jour, les nations futures
Venir boire ton eau dans le creux de leur main.

De l'éternité luit dans ton flot transitoire;
De l'amour se propose en tes remous dorés.
Autant que sur le Tibre aux eaux lasses d'histoire,
On sent que, sur tes flots, les dieux se sont mirés!

Offre donc au soleil tes beaux cheveux humides!
Qu'on te chante au désert! qu'on te célèbre au mail!
Qu'à ton nom le Nil blanc courbe ses Pyramides,
Et le Gange sacré ses pagodes d'émail!

Qu'apprenant ta splendeur le Jourdain se tarisse,
Lui qui vit sur ses bords un Dieu se reposer...
C'est dans ton eau lustrale, ô Marne rédemptrice,
Que les nouveaux Sauveurs se feront baptiser.

JEAN RAMEAU.

QUATORZE JUILLET DE GUERRE

A Mlle Yvonne Ducos,
de la Comédie-Française.

Ce quatorze Juillet de l'an mil neuf cent seize
Fut splendide!... Jamais on n'avait mieux compris
La force et la grandeur de la race française,
Et jamais on n'avait chanté la *Marseillaise*
Avec autant de cœur que ce jour, à Paris.

C'est qu'avec nos soldats, braves parmi les braves,
On voyait, redressant le front, rythmant le pas,
Passer d'autres soldats aux beaux visages graves,
Anglais, Belges, Hindous, Américains et Slaves,
Portant des étendards qu'on ne connaissait pas.

Ces drapeaux anoblis par vingt siècles de gloire
Flamboyaient. Ils venaient, largement déployés,
Voiles qui se gonflaient au vent de la victoire,
Apporter à la France, émouvant offertoire,
Le salut fraternel des peuples alliés.

Et l'on pensait: Si pour cette alliance unique,
Quatre rois et le plus magnanime empereur
Sont venus librement, par un retour magique,
Unir leurs royautés à notre République,
C'est que nous sommes bien les soldats de l'honneur!

C'est que nous luttons bien pour une cause sainte,
Que nous sommes toujours les fidèles gardiens
Du Droit!... et l'on sentait s'évanouir la crainte...,
Et les mains se nouaient dans une longue étreinte...,
Et l'on criait plus fort: « Aux armes, citoyens! »...

❀

Certes, on les acclamait ces acteurs du grand drame,
Ces soldats alliés qui passaient, résolus,
Ayant au fond des yeux l'éblouissante flamme...,
Mais ceux qu'on acclamait du plus profond de l'âme,
C'étaient, n'en doutez pas, nos soldats, nos Poilus!

Quelle allure ils avaient dans leurs longues capotes
Déteintes par la pluie, où l'on voyait des trous,
Ces hommes dont la boue alourdissait les bottes!...
Comme leurs yeux brillaient, clairs, sous les bourguignottes!...
Ah comme ils étaient beaux les soldats de chez nous!

Des femmes en grand deuil, aux âmes pantelantes,
En les voyant passer oubliaient leurs douleurs,
Et se dressant soudain, pâles et chancelantes,
Tendant vers ces héros leurs pauvres mains tremblantes,
Leur jetaient des baisers et leur lançaient des fleurs.

Comme on les acclamait ces bâtisseurs de gloire
Qui, sur la Marne, avec un courage inouï,
Avaient su remporter cette immense victoire,
Ce soleil qui flamboie au ciel de notre histoire,
Et dont le monde entier est encore ébloui!...

Avec quelle émotion sainte, et quels yeux d'envie
On regardait ces croix, ces palmes, ces chevrons!...
Ah qu'on aurait voulu donner aussi sa vie!...
Et comme on l'entendait, la voix de la Patrie
Monter droit vers le ciel dans le chant des clairons!...

On était pris soudain de terreurs enfantines,
En pensant que tous ces fusils, brûlants encor,

Avaient tué !... que ces baïonnettes si fines
Avaient crevé des yeux et troué des poitrines...
Et l'on sentait passer le vent froid de la mort...

On se sentait le cœur serré par un malaise
En pensant que demain, stoïques, dédaigneux,
Ces hommes reviendraient dans l'horrible fournaise,
S'ensevelir vivants dans leurs tombeaux de glaise,
Attendant que la mort les referme sur eux...

Et pourtant, étonnés que tant on les admire,
Ils marchaient, alignés, dignes comme il convient,
Mais on voyait leurs yeux sous les casques, sourire,
Et leurs regards joyeux, confiants, semblaient dire :
« — N'ayez plus peur... vous voyez bien qu'on en re- [vient ! »
On pleurait..., on poussait de grands cris frénétiques...
Et l'on aurait voulu se mettre à deux genoux
Pour baiser longuement, ainsi que des reliques,
Les uniformes déchirés et les tuniques
De ces calmes héros qui passaient devant nous.

RENÉ BERTON.

POURQUOI ?

Je croise chaque jour tant de femmes en deuil
Et tant de glorieux mutilés dont j'épouse,
En mon cœur fraternel la souffrance et l'orgueil,
Que par instants, tout bas, France, je suis jalouse
De ne pouvoir comme eux te prouver mon amour.
Je ressens une honte intime à ne pas être
De ceux dont pour toi l'âme et la chair chaque jour
Saignent, ô mon pays ! Un regret me pénètre
De ne pouvoir à l'heure où tu cours un danger
Acheter ton salut par le don de ma vie,
Défendre notre sol et de mes mains venger
Nos héroïques morts que j'admire et j'envie !
Pourquoi, moi dont la race a tant souffert jadis
Des mêmes cruautés de l'adversaire infâme,
Pourquoi dois-je enfermer ma haine des maudits
Et mon viril courage au fond d'un cœur de femme ?

LYA BERGER.

L'OR EST UN SOLDAT

Il faut que, pièce à pièce apporté par la foule,
L'or qui repose, inerte, en un lâche sommeil,
Comme un fleuve fécond, comme un fleuve vermeil,
Vers la Banque de France incessamment s'écoule.

Car l'or est un soldat ! Comment donc se fait-il
Que, tandis qu'on se bat l'or si puissant s'embusque?
Et pourquoi le garder sans qu'on ne s'en offusque,
Etranger à la gloire, étranger au péril ?

Oui, l'on donna sa chair et l'âme de son âme
— Les frères, les époux, les fiancés, les fils —
Et l'on garde, escomptant je ne sais quels profits,
Cet or ensorceleur que le pays réclame.

Que l'or sorte ! Qu'il fuse en confort, en habits,
Qu'il se fonde en obus, en canons, qu'il ruisselle,
Qu'il aide à la victoire éblouissante, celle
Dont le sang, sur son aile, allume des rubis
Et sur quoi les jaunets mettront leur étincelle.

LOUIS CABANIS.

Pour finir, voici encore quelques noms de poètes auxquels nous devons, dans l'innombrable quantité d'envois quotidiens, les morceaux les mieux inspirés :

MM. et Mmes François Brun, sous-lieutenant E. Vinet, Lucien Baudry, Henri Tuffier, Yves Blanc, H. Just, G. Langrais, F. P..., Mauricette France, Georges André, Jean-Octave Girard, P. Barbellion, V. Lemoine, Un lecteur meldois, Charles-G. Ph..., Janssens, G. de Brisques, Léon M..., B. Séneri, Benjamin Lardy, H.-D. Caignard, L. Floquet, Jeanne Pappon, Rodel, Georges Sorel, Sylvain Carras, R.-S. Théry, Mariette Avenel, Zemud, Jean Debeauce, Camille Mielle, Marie-Louise Thomas, Jeanne Girard.

Le Passé, le Présent & l'Avenir de l'Hôtel Biron

Le fameux hôtel Biron ne disparaîtra point; il servira d'asile aux chefs-d'œuvre que la libéralité du grand sculpteur Auguste Rodin lègue à l'Etat. Mais le parc qui entoure ce nouveau musée sera transformé, banalisé, ouvert au public; sur les bancs semés en bordure des allées, les rentiers du quartier des Invalides viendront faire leur sieste quotidienne; les petites filles joueront à la corde sous les arbres; un vieux gardien, décoré de la médaille militaire, veillera à ce que le bon ordre n'y soit pas troublé; le jardin s'ornera — horreur ! — d'un chalet de nécessité et probablement d'un kiosque à musique. La démocratie égalitaire, jalouse d'assurer le bonheur de tous, disposera une fois de plus des biens qui appartenaient aux privilégiés de la naissance ou de la fortune. Ainsi se prolonge discrètement l'œuvre de la Révolution. D'ailleurs, ne soyons pas dupes d'un mirage. L'inégalité subsiste. La richesse ne fait que changer de mains. De somptueux hôtels s'édifient dans le voisinage des hôtels désaffectés. Les « fournisseurs aux armées », dont la race n'est pas éteinte, continuent d'exercer leur fructueuse industrie. C'est l'un d'eux qui bâtit le splendide palais sis au centre d'un vaste quadrilatère correspondant aux numéros 75 *bis*, 77 et 79 de la rue de Varenne, 33 du boulevard des Invalides, 76 de la rue de Babylone. Mais cette histoire, familière aux érudits, ignorée, je suppose, d'un grand nombre de lecteurs, mérite d'être contée.

En ce temps-là — vers 1730 — vivait à Paris un garçon perruquier, intelligent, ambitieux et bavard, — même avant Figaro, c'était le péché mignon des chevaliers de la savonnette... Donc Abraham Peyrenc, originaire de la Saintonge et subitement baptisé Parisien, parlait abondamment; il écoutait aussi; tout en accommodant au petit fer la perruque de quelques personnages considérables, il se renseignait sur les choses privées et publiques. Sa bonne étoile lui donna pour client un financier nommé Farjès. Ce Farjès, ancien soldat, élevé par faveur spéciale au rang de munitionnaire et vivandier, avait amassé cinq cent mille livres en nourrissant de viande médiocre les troupes de Villars aux Pays-Bas, en chaussant de mauvais cuir les régiments de Vendôme en Espagne. L'avocat Barbier affirme, dans son *Journal*, que Farjès, « outre son aptitude à gagner de l'argent, avait le secret de ne pas payer un seul de ses créanciers ». Séduit par le bagout et la mine friponne d'Abraham Peyrenc, il le prit chez lui comme intendant, puis comme secrétaire, puis comme homme de confiance; il l'initia aux mystères de la spéculation, le présenta à l'illustre John Law, seigneur de la rue Quincampoix et général en chef des agioteurs; finalement, il lui permit d'épouser sa fille, Marie-Anne-Josèphe Farjès, âgée de seize ans et fort sotte. Le subtil Peyrenc se mariait plutôt avec le père qu'avec la fille. Il brûlait de parvenir... *Quo non ascendam !*... Il rougissait de porter un nom plébéien. L'acquisition d'une terre en Brie lui permit de se faire appeler Peyrenc de Moras et, dès l'année suivante, M. de Moras, tout court. Il acheta une charge de conseiller au Parlement de Metz, et sa noblesse terrienne devint noblesse de robe... Que lui manquait-il ? Une résidence digne de sa vanité ? Farjès la lui procura.

« Je veux, dit ce parfait beau-père, que ma fille habite la plus belle maison de Paris... »

Aussitôt M. Gabriel, premier architecte du roi, fut mandé, chargé de dresser les plans de l'édifice et de dessiner les jardins, sans regarder, bien entendu, à la dépense.

L'ex-perruquier, installé en cet hôtel merveilleux, éblouit de son faste la ville et la cour. Il n'en jouit que peu d'années. Il mourut le 20 novembre 1732. Ces lignes du chansonnier Collé résument sa biographie et l'opinion qu'on avait de lui :

« Il est mort hier un de nos Crésus, M. de Moras, qui laisse huit à neuf cent mille livres de rente, des palais, des châteaux, de grandes terres, et tout cela acquis en très peu de temps. Il n'avait pas cinquante ans. »

Peyrenc de Moras cumulait les emplois; il était inspecteur de la Banque Royale, chef du Conseil de Son Altesse sérénissime Madame la Duchesse de Bourbon, douairière, qui le regretta modérément, estimant qu'elle payait très cher ses services. Il ne fut pas pleuré davantage par sa veuve. L'impertinente et bornée Mme de Moras, libérée du devoir conjugal, se jeta dans le désordre. Elle accueillait volontiers les gentilshommes besogneux, elle les obligeait de toutes les façons, leur assurait bon repas, bon gîte et le reste. Un certain comte de la Roche-Courbon lui coûta des sommes énormes, et, en guise de remerciement, il enleva la fille du logis, qu'il fut contraint de prendre pour femme, après un procès scandaleux. Les murs de l'hôtel virent à cette époque d'étranges aventures.

La deuxième propriétaire y ramena la tranquillité. Ce n'est pas que Louise-Bénédictine de Bourbon-Condé, duchesse du Maine, fût une personne bien raisonnable. Mais l'âge l'avait apaisée. La plus distinguée de ses dames de compagnie, Rose Delaunay, a tracé d'elle un portrait célèbre :

« Mme la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience : c'est un enfant de beaucoup d'esprit; elle en a les défauts et les agréments... Sa provision d'idées est faite... Tout examen est impossible à sa légèreté, et le doute est un état que ne peut sup-

porter sa faiblesse. Son catéchisme et la philosophie de Descartes sont deux systèmes qu'elle entend également bien... Elle croit en elle de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes... Elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des gens dont elle ne se soucie point ; effectivement, elle le prouve... Sa plaisanterie est noble, vive et légère... On n'a point de conversation avec elle. Elle ne se soucie pas d'être entendue; il lui suffit d'être écoutée... Elle a passé sa vie à rassembler des plaisirs et des amusements de tout genre ; elle n'épargne ni soin ni dépense pour rendre sa cour agréable et brillante... Elle a de la hauteur sans fierté, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété, une grande opinion d'elle-même sans mépris pour les autres, beaucoup de connaissances sans aucun savoir, et



L'hôtel Biron, vu du parc.



Auguste Rodin.

tous les empressements de l'amitié sans en avoir les sentiments. »

On ne s'amusait pas à Paris comme on s'était diverti à Sceaux. La duchesse vivait à demi cloîtrée dans son superbe hôtel. Elle avait peur de tout, et notamment de l'orage. Elle terrorisait ses amis et ses domestiques par de fréquentes attaques de nerfs. Elle les délivra le 23 janvier 1753, en expirant des « suites d'un rhume qu'elle ne put cracher ». Un acte de vente conclu le 7 mai fit passer le palais construit par Gabriel entre les mains du grand seigneur dont il ne devait plus cesser de porter le nom.

Louis-Antoine de Gontaut, duc de Biron, troisième fils de Charles-Armand de Gontaut, maréchal duc de Biron, et de Marie-Antoinette Bautru, pourvu lui-même des plus hautes charges, comblé d'honneurs, pair, maréchal de France, gouverneur du Languedoc, aimait la magnificence. Pendant trente-cinq ans, une suite ininterrompue de fêtes, de divertissements et de spectacles anima les appartements de l'hôtel Biron. Le 9 juin 1782, le grand-duc Paul de Russie et la grande-duchesse daignèrent y accepter une collation, au sortir des manœuvres du Champ de Mars. Le peuple, admis à pénétrer dans la cour, contemplait de loin ces augustes visiteurs. Huit

années plus tard, le maréchal s'éteignait, et avec lui la gloire de la princière demeure. L'hôtel échut au neveu du défunt, au dépensier, frivole, courageux et élégant M. de Lauzun qui comparut devant le tribunal révolutionnaire et périt sur l'échafaud... L'immeuble confisqué, loué à un tenancier de bal public, abrita les plaisirs des sans-culottes, des tricoteuses, des merveilleuses, jusqu'au jour où la vertueuse Sophie Barat en prit possession et y fonda, avec l'autorisation de Napoléon, contresignée par Louis XVIII, l'Institut du Sacré-Cœur...

De 1820 à 1906, tout le nobiliaire de France, le vrai et le faux, confia ses filles à ce couvent aristocratique, placé sous l'égide du faubourg Saint-Germain. Depuis que les religieuses en sont parties, nul ne s'est préoccupé d'entretenir la vieille maison... Elle fût restée close si Rodin n'y avait mis ses statues, et si Mme René Viviani n'avait eu la généreuse idée d'y établir des ateliers d'instruction professionnelle à l'usage des enfants... Le parc, privé de soins, offre l'aspect prodigieux d'une forêt vierge, épanouie au centre de la ville la plus policée de l'univers. Une large pelouse, où croît en liberté l'herbe folle, a nivelé les plates-bandes, effacé les vestiges du travail humain. A la place des parterres de roses, des allées à la française, des ronds-points proprement ratissés, déferle et ondoie un océan de verdure. La nature s'est emparée de ce coin de terre abandonné des hommes. Rien ne la gêne. Elle n'obéit qu'au soleil son maître. Bientôt elle sera, de nouveau, disciplinée, asservie. Il y a là un moment unique dont nous avons voulu fixer le souvenir. Et voilà pourquoi le photographe des *Annales* s'est hâté d'aller prendre l'image de ces lieux solitaires et charmants.

ADOLPHE BRISSON.



Fillettes au travail dans la chapelle.



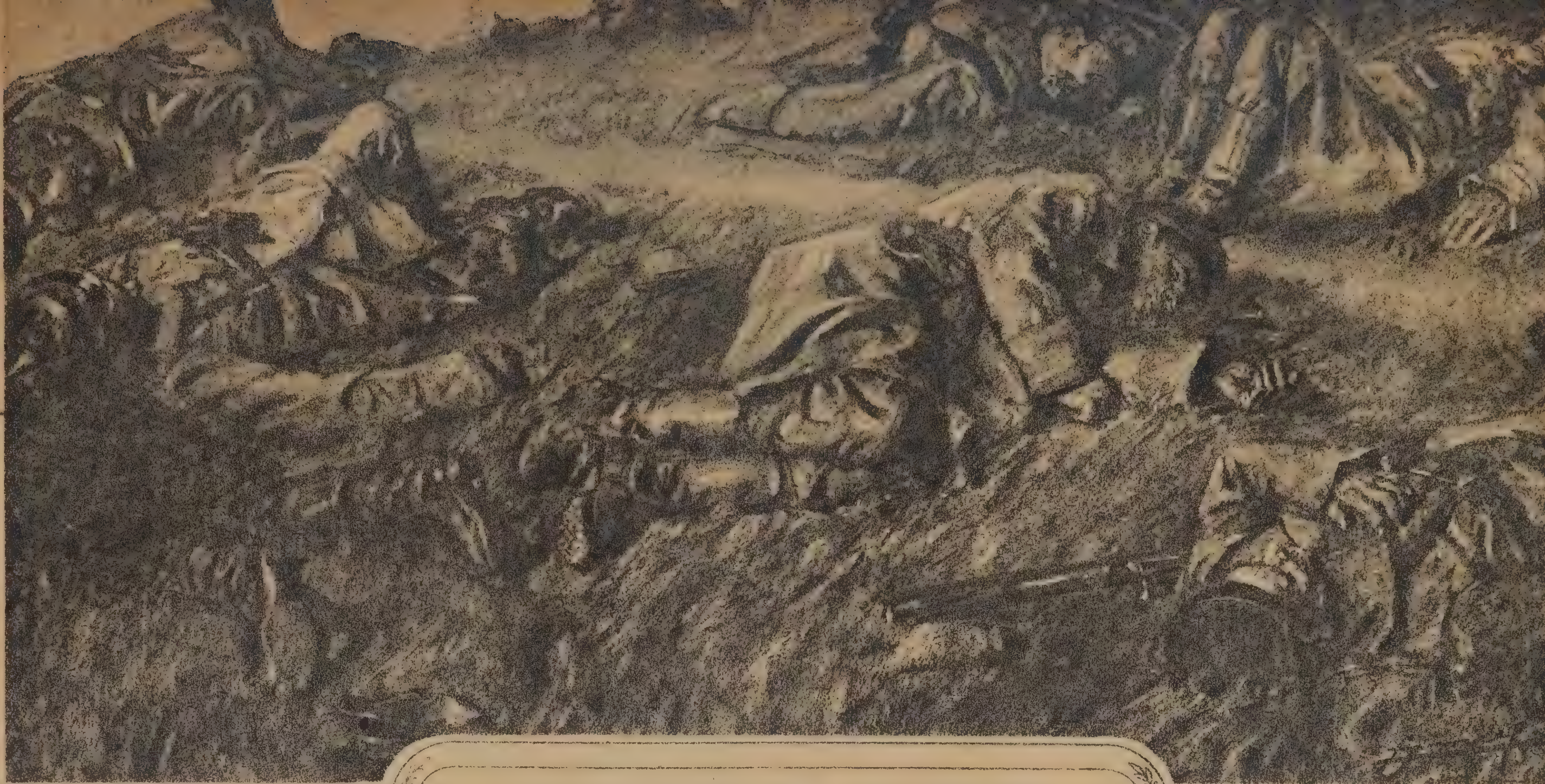
Le jardin (au fond, le dôme des Invalides).



L'HEURE RAFRAICHISSANTE

Scène photographiée à proximité du front.





LA BATAILLE DE LA MARNE

Aux premiers jours de l'exode, nous nous croyions abandonnés, quand éclata sur les murs l'affiche de Gallieni. Elle disait que la ville résisterait, serait défendue. Ah! ce texte solide et court. Je ne puis le relire sans revoir ce vaste Paris de septembre, quasi désert, muet, attentif, et qui ne fut jamais plus délicat, plus noble, plus aimé que dans ces heures de solitude et de péril. Comme il était exposé! Quelle proie il faisait, sous le chaud soleil de septembre! Son silence surtout était prodigieux! On allait indéfiniment, sans lassitude, avec l'amitié la plus vive, le long des avenues désertes. Les passants fraternisaient, échangeaient leurs raisons de confiance. Nous nous disions les uns aux autres : « L'espoir est bon si Maunoury peut tenir sur l'Ourcq ». Dans le brouillard des matinées d'automne, nous voyions les plaines de l'Oise, les ondulations le long de la Marne, le plateau de la Brie, la Marne, l'immense plaine de Champagne, les marécages, la Champagne pouilleuse, toujours la Marne, l'Ornain, la Meuse, Verdun et là-bas Nancy, les Vosges et toute cette immense ligne chargée de nos troupes.

Notre pensée [illegible] ne pouvait pas s'arrêter au [illegible] plus proche; elle courait le long de ces 200 kilomètres. Dans la nuit du 9 au [illegible] septembre le haut commandement allemand apprend que von Klück a subi un échec et qu'il se retire en toute hâte sur Soissons, et voilà tous leurs commandants d'armée déconcertés ne recevant du kaiser et de son adjoint, le général de Moltke, que des directions insuffisantes. Sur tous les points, ils voient leur poursuite [illegible] par les armées françaises, qui, toutes, ont repris l'offensive et se battent avec une ardeur surhumaine. Chaque armée gagne pas à pas, ouvre la route à sa voisine, est appuyée par elle aussitôt, prend de flanc l'adversaire qu'elle attaquait la veille de front.

La voilà l'union sacrée! D'un certain point de vue, ces dix [illegible] bataille font le pendant de la grande journée du 4 août parlementaire. [illegible] d'instinct manifesta la bonne volonté unanime des cœurs, celles-là [illegible] avec une parfaite unité toutes les vertus disciplinées de la France.

MAURICE BARRÈS [illegible]

Composition de LUCIEN JONAS

LES MASSACRES D'ARMÉNIE

I. — L'EXTERMINATION

Au mois d'avril 1909, sur un signal parti de Constantinople, les Turcs, jeunes ou vieux, la question est encore pendante, se livrèrent à un extraordinaire massacre d'Arméniens, dans ce qu'on appelle la petite Arménie, c'est-à-dire la Cilicie et particulièrement Adana et les environs.

On se demande pourquoi. Pour quelles raisons cette longue agonie ; par suite de quelles circonstances l'explosion subite de ce volcan et ces étonnants retards dans l'arrivée des ordres ? Est-ce beaucoup s'avancer que proposer au Père Delarue, qui s'occupe de cette histoire, cette hypothèse que déjà les Allemands étaient les inspirateurs de la politique turque et qu'ils avaient préparé l'anéantissement de la population arménienne de Cilicie, de façon à écarter de la ligne du chemin de fer de Bagdad des commerçants dont on eût pu redouter la concurrence.

Assurément, ceux qui furent chargés de l'exécution, surexcités par leur fanatisme et la haine des chrétiens, affolés par la pensée du pillage et l'espoir de payer leurs dettes en assommant leurs créanciers, n'avaient point été mis dans le secret, non plus peut-être que ceux dont les ordres avaient déchaîné le massacre ; mais ceci rentre tellement dans les procédés prussiens qu'on réalise fort bien les Allemands débarrassant des Arméniens la tête de ligne du chemin de fer dont ils attendaient l'accomplissement de leurs desseins sur l'Orient.

A peine la guerre avait-elle commencé, avant même que la Turquie se fût officiellement jointe aux empires du Centre, l'extermination des Arméniens était décidée et commencée. Elle fut poursuivie avec le plein assentiment des Allemands, sinon sur leur instigation, avec une méthode partout pareille. Partout, sous prétexte de les protéger, on invite les Arméniens à se réunir et à émigrer ; lorsque la lamentable caravane est arrivée, désarmée, à quelque site favorable, elle est entourée et massacrée avec tous les raffinements qu'une imagination orientale peut inventer. L'Allemagne n'aura pourtant pas raison des Arméniens dont une partie vivait en Russie, réconciliée après de fâcheux malentendus avec le gouvernement impérial. Beaucoup de ceux qui se trouvaient en Asie Mineure ou dans le nord de la Perse ont pu rejoindre les armées russes, se sont trouvés sauvés et reconnaissent à présent que le salut peut leur venir seulement de l'annexion au grand empire de tous les territoires désignés





1. Chef de révoltés arméniens près de la frontière persane. — 2. Avant la conquête russe : le consul américain passant dans une rue de Trébizonde précédé de son « kavas ».

en Turquie ou en Perse sous le nom d'Arménie.

Mais il est une petite nation, la plus ancienne et la plus noble qui soit sur terre, qui risque de périr plus complètement que l'arménienne et dont nul ne parle : la nation chaldéenne. Les Chaldéens ! Est-il vrai que ce soient là les suprêmes représentants du peuple qui emplit l'Asie de sa gloire et dont les connaissances scientifiques étaient déjà assez avancées deux mille deux cents ans avant Jésus-Christ pour que Callisthène, qui accompagna Alexandre dans son expédition, leur eût emprunté des observations astronomiques remontant à dix-neuf siècles ? Ce furent eux qui communiquèrent aux Grecs ce que ceux-là savaient de l'astronomie. Ce furent eux qui régnèrent à Babylone et leur empire fut plus puissant et plus vaste que tous nos empires. A présent, ils sont réunis dans le Kurdistan, Persans et Turcs, au nombre de 40,000. Courageux et bien armés, ils avaient su se faire respecter des Kurdes ; ils sont nettement francophiles. Les Lazaristes ont des établissements majeurs à Ourmiah et à Salamas.

L'avance d'un détachement russe dans la plaine de Tergavar, au mois de septembre 1914, fut suivie de la retraite sur Ourmiah, après une rencontre, le 1er octobre, avec les Turco-Kurdes. Ceux-ci profitèrent de leur avantage pour brûler les villages chrétiens dont les habitants se réfugièrent à Ourmiah dans les missions catholiques et protestantes. Les retardataires furent massacrés avec des raffinements inouïs ; un parti de Cosaques qui, malgré son infériorité, tint bon jusqu'à l'arrivée des renforts, sauva alors la ville (12 octobre).

A la fin de décembre, une importante armée turque se dirigea du côté de Kars pour s'emparer du chemin de fer d'Erivan et de Djoulfa et tourner le corps russe qui tenait Tauris, Khoï et Ourmiah. Les Russes durent se concentrer à Djoulfa et évacuer Ourmiah le 3 janvier. Par leur retraite, tous les villages des environs avaient été livrés aux Kurdes, qui dépouillaient, frappaient et tuaient ce qu'ils rencontraient. Les détails rapportés par M. Abel Zayia, missionnaire lazariste, Chaldéen d'origine, récemment arrivé en France, passent tout ce qu'on peut imaginer. A Goitapa, grand village chaldéen, les chrétiens se défendirent et combattirent les Kurdes ; un docteur américain, venu d'Ourmiah, parlementa avec les chefs et, moyennant que le village fût abandonné au pillage, emmena les six cents survivants à la mission américaine où ils restèrent cinq mois.

Les Kurdes entrèrent le 5 à Ourmiah et se jetèrent sur les quartiers chrétiens, qu'ils commencèrent à piller. Ils furent interrompus par deux officiers turcs qui en prirent et firent pendre une douzaine. Ceux-ci aimaient la France et les Français ; d'autres non : le 12 février, deux autres officiers se rendaient à la mission française où se trouvaient 3,000 réfugiés chrétiens serrés les uns contre les autres. Ils en prirent 151 qu'ils envoyèrent au consulat turc : 61 furent fusillés sur la montagne des Juifs dans la nuit du 23. L'exécution fut faite avec tant de hâte que plusieurs n'ayant été que blessés parvinrent à se délier et à rentrer dans les bâtiments de la mission.

Le même jour, massacre des hommes et enlèvement des jeunes filles dans les villages épargnés jusque-là ; massacre de soixante-dix jeunes Chaldéens amenés de Turquie chacun avec une charge de fil de cuivre pour le télégraphe ; massacre de sept cents Arméniens dans la plaine de Salamas ; partout on tue, on brûle, on viole.

A présent, le martyre sanglant du peuple chaldéen a pris fin par les victoires de nos alliés ; mais la misère est de plus en plus grande. De quarante mille, dix mille manquent ; ceux qui ont échappé aux Turcs sont réfugiés à Ourmiah et à Salamas. Les Russes leur donnent deux roubles (3 fr.) par mois. Les missionnaires ont dépensé tout





1. La ville de Baïbourt occupée par les Russes, le 16 juillet 1916. — 2. Arméniens des hauts plateaux.

LES MASSACRES D'ARMÉNIE

versants des Carpathes, des monts et des plaines de la Bukovine où Etienne le Grand repose depuis un siècle. En nous, en nos vertus, en notre vaillance, réside le moyen de restaurer la grande et libre Roumanie prospère et pacifique, conformément aux aspirations de notre race.

» Roumains, animés par le devoir sacré qui nous est imposé, résolus à affronter virilement tous les sacrifices inhérents à une guerre acharnée, marchons au combat avec l'élan puissant d'un peuple qui a une confiance inébranlable dans son destin. »

La France avait fait confiance à la Roumanie. Elle savait par son représentant, M. Lahovary, et par ses éloquents porte-paroles, Filipesco et Take Jonesco, sa pensée intime, et c'est avec une joie entière qu'elle l'a vue prendre définitivement parti, et comme l'a écrit le président Poincaré au roi Ferdinand, « marcher résolument dans la voie glorieuse où elle est assurée de trouver la réalisation de ses aspirations nationales ». Tous les Alliés d'ailleurs, rendent hommage à sa clairvoyance. Son intervention à leurs côtés et aux nôtres, est, en effet, comme disait jadis Bismarck, « un gage de victoire ».

La Roumanie est entrée dans la lice à l'heure où l'Italie mettait elle-même loyalement fin à une situation équivoque et qui pesait sur ses actes militaires. Elle semblait faire une guerre particulière. Mais sa déclaration de guerre à l'Allemagne, si motivée, l'unit indissolublement aux puissances de l'Entente, et la leur rend elle-même plus chère.

LA RÉPLIQUE DE L'ALLEMAGNE. — HINDENBURG GÉNÉRALISSIME

La décision roumaine a surpris l'Allemagne au lendemain des réjouissances qui avaient suivi chez elle le retour du fameux *Deutschland*, et autant la déclaration de guerre de l'Italie paraissait la laisser indifférente, autant celle de la Roumanie, dont elle n'envisageait que faiblement la possibilité, lui fut sensible. La nouvelle en tomba à Berlin comme un coup de foudre. Et avec une hâte qui n'est guère dans ses habitudes, alors qu'il ne répondait rien à l'Italie, le kaiser faisait donner immédiatement l'ordre à son ambassadeur, von den Bussche, de quitter Bucarest et de signifier l'état de guerre entre l'empire et la monarchie danubienne.

En même temps, et réplique plus directe, Guillaume II remerciait son chef d'état-major, von Falkenhayn, qui depuis son échec sous Verdun, qu'il prétendait enlever en quinze jours, et l'inutile offensive autrichienne dans le Trentin, depuis les victoires de Broussiloff, était virtuellement en disgrâce, et nommait à sa place, c'est-à-dire au commandement général des forces allemandes, le vieux maréchal Hindenburg. Le vainqueur de Tannenberg possède la faveur populaire, il est avec Mackensen, le seul homme dont la valeur militaire indiscutable puisse s'imposer dans les conseils militaires où le kronprinz et les archiducs dominent tour à tour. Il ne s'entendait pas avec Falkenhayn sur la direction des opérations et ses vues l'ont emporté, ses vues et celles du général Ludensdorf, qui le suit à l'état-major.

Le geste impérial souligne d'ailleurs l'importance du coup porté par la Roumanie aux empires du Centre, coup moral et politique, coup économique, puisqu'il leur ferme le plus riche marché de blé de l'Europe, coup militaire et décisif peut-être sur la durée de la guerre par l'apparition d'un adversaire puissant et dispos au point le plus sensible de l'échiquier oriental.

D'ordre, sans doute, la Turquie s'est elle-même alignée contre la Roumanie. Une déclaration de guerre du sultan a suivi celle du kaiser et on s'attendait à celle des Bulgares, dont les monitors auraient bombardé immédiatement Guirgevo.

RÉVOLUTION A SALONIQUE

Le geste roumain ne pouvait que causer en Grèce une impression énorme. Plus de cent mille patriotes hellènes, dans une grande assemblée renouvelée de celles de l'Agora, ont acclamé Venizelos et salué en lui la pensée nationale. Ils ont voté d'enthousiasme l'adresse où le clairvoyant Crétois suggérait au roi de rompre avec ses mauvais conseillers.

Mais le pitoyable Constantin s'est encore une fois laissé chambrer sous prétexte de maladie, d'une opération urgente. Il s'est refusé à connaître le vœu national. Et dans une population trahie, envahie comme la Macédoine par l'ennemi héréditaire, qui occupe Drama, menace Cavalla, le mutisme du roi a porté l'exaspération à son comble. Une révolution a éclaté à Salonique. Le peuple a fait appel à l'armée pour sauver le pays, et coopérer avec les Alliés. Les complices de l'Allemagne ont vainement essayé de combattre le mouvement. Bref, si le roi résiste, s'obstine dans sa fausse voie, tous les événements sont possibles. Et déjà une escadre anglo-française importante croisait devant le Pirée.

LE FRONT ROUMAIN. — PREMIERS AVANTAGES

L'importance militaire de l'intervention des Roumains découle autant de la force de leur armée, de ses neuf cent mille hommes et de ses quinze cents canons, que de la situation stratégique. Tandis, en effet, qu'une partie des forces roumaines marche de concert avec les Russes en Transylvanie, où la population ne peut que faciliter leur tâche, l'autre, appuyée aux forteresses du Danube, va aider l'armée russe à prendre à revers les forces turco-bulgares, à marcher sur Sofia et à coopérer avec l'armée de Salonique. Et, dès la



déclaration de guerre roumaine, les bataillons russes qui depuis quelques semaines déjà se massaient le long du Danube, en Bessarabie, vers Reni, ont franchi le fleuve sur des pontons établis de concert avec le génie roumain. La Dobroudja leur est ouverte. Certes, les routes n'y sont pas nombreuses, et le port de Constantza ne permet guère de gros débarquements. Toutefois, la volonté supplée à bien des choses, et une attaque par terre et par mer du port de Varna est dans les choses possibles et même probables, car Varna serait pour eux une base pareille à ce que fut pour nous Salonique.

L'entrée en ligne de la Roumanie augmente le front de guerre de l'Europe d'une façon considérable. Le grand fer à cheval que forme son territoire ne mesure pas moins, en effet, tant du côté hongrois que du côté bulgare, de Kimpolung à Orsova, et de Veddin à la mer Noire, de treize cents kilomètres, et cette ligne de bataille est l'une des plus étendues de toutes celles que le canon ensanglante depuis deux ans. Elle court à travers les Carpathes, les Alpes de Transylvanie puis sur le flanc bulgare, suit le large fossé du Danube et les marais de la Dobroudja. Les Hongrois paraissent compter beaucoup sur leurs défenses naturelles. « Un mur nous protège », disent-ils, et ils espèrent y retenir les Roumains aussi longtemps que les Italiens devant l'Alpe du Tyrol, devant le haut massif du Trentin. Toujours est-il que les Roumains ont tiré les premiers coups de fusil et, dans une attaque brusquée, débordé le territoire hongrois par les passes de Vulcan, de la Tour Rouge, de Torzburg, de Botza, de Bekas, etc., et enlevé les villes de Petroseny, Hermannstadt et Brasso.

Leur objectif paraissait être de gagner le plus rapidement la vallée et la rivière Maros où les Austro-Hongrois paraissent avoir le gros de leur défense. Ce ne serait pas là d'ailleurs, d'après les critiques militaires les plus autorisés, que viendrait la réplique d'Hindenburg, mais sur le Danube même, et en prévision, le général Illesco a-t-il déjà porté de grosses forces vers les Portes de Fer et Orsova, qui serait en son pouvoir.

LE FRONT DE SALONIQUE

Après avoir été longtemps silencieux, le front de Salonique devient l'un des plus importants, celui où se dérouleront peut-être des choses décisives. On sait qu'aux trois cent mille Bulgares Sarrail, à qui les événements commande une énergie toujours plus grande, oppose quatre cent mille hommes et ce chiffre seul inspire confiance.

L'intervention roumaine influence visiblement la manœuvre des Bulgares, qui n'avancent qu'autant que l'armée grecque leur cède le terrain. Ils se heurtent à Ostrovo à la ténacité serbe, à nos 75, et même parlait-on de leur recul, de l'évacuation de Sorovitch. Au centre, ils sont nettement refoulés.

L'ACTION SUR LA SOMME. — SON HEUREUX BILAN

Notre front reste d'ailleurs le principal. Le mauvais temps venait d'y ralentir les opérations sur la Somme, mais l'adversaire ne perdait rien pour attendre et l'armée franco-britannique allait ajouter, ajoutait déjà à l'admirable bilan de ces deux mois d'offensive. Du 1er juillet à septembre toute la défense allemande, entre l'Ancre et la route d'Amiens à Péronne, est tombée dans ses mains. Chaque semaine en ces deux mois héroïques est jalonnée par la prise de villages à jamais fameux, Assevillers, Estrées, Frise, Curlu, La Boisselle, Contalmaison, Pozières, Bazentin, Guillemont, Longueval, Hardecourt, Flaucourt, Belloy, Maurepas. Et avec Thiepval tombera la résistance allemande devant Bapaume. En montrant la carte les Allemands disent qu'ils n'ont perdu que deux centimètres de terrain, mais ces centimètres représentent pour nous trente kilomètres en longueur et huit en profondeur. Nos alliés et nous y avons capturé environ quarante mille prisonniers et une nombreuse artillerie. L'offensive sur la Somme a décongestionné Verdun, elle a permis l'avance de Broussiloff, et les semaines qui vont suivre ne seront pas moins fructueuses. Nos victoires s'y ajouteront à toutes celles du front unique.

LÉON PLÉE.

SANS NOUVELLES

Drame maritime en un acte en prose, représenté pour la première fois à la Comédie-Française le 24 mai 1916.

PERSONNAGES

Geneviève, 30 ans....	Mlle MADELEINE ROCH.
La baronne..........	Mmes SUZANNE DEVOYOD.
Une passagère........	ROUSSEL.
Duval	MM. DEHELLY.
Le commandant, 50 ans	HENRI MAYER.
Un marin............	FALCONNIER.
Le baron............	PAUL NUMA.
Charlier	GEORGES LE ROY.
Schaffner, 45 ans	DENIS D'INÈS.
Un passager	CHAIZE.
Un second	MARCEL DUFRESNE.
Passagers	ALCOVER et PIZANI.
Riquet, 6 ans	Le petit FLEURY.

Pendant les huit jours qui précédèrent la bataille de la Marne, les communications de la tour Eiffel furent interrompues.

(Historique.)

Salon donnant sur le pont supérieur d'un transatlantique, à l'heure du soleil couchant. Par les fenêtres, vue de plein ciel. Geneviève est assise au piano, près d'elle, son fils Henri assis sur le canapé, un atlas sur les genoux. Passage de temps à autre de matelots dans le fond. Bruit de navire en marche. Passagers en vêtements d'été, casquette. Geneviève est vêtue de blanc. La baronne, en scène, regarde les illustrés. Le baron et Duval jouent au jacquet. Charlier passant sur le pont, voit Geneviève au piano, s'arrête, s'accoude pour écouter à la fenêtre ouvrant sur le salon. D'autres personnages muets vont et viennent dans la suite de la scène. Cartes et graphiques accrochés aux murs. Atmosphère générale d'inquiétude.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVIÈVE, RIQUET, LE BARON, LA BARONNE, DUVAL, CHARLIER

GENEVIÈVE *fredonnant la romance de Chateaubriand pendant que les autres se tiennent silencieux :*

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur qu'ils étaient beaux, ces jours
De France!

LE BARON, *le cornet en l'air, au moment où il allait jeter les dés, achevant la strophe mezza voce :*

O mon pays sois mes amours
Toujours!

GENEVIÈVE, *se retournant sur le tabouret.* — Vous étiez là?

LA BARONNE, *au moment où un stewart entre, portant un plateau.* — L'heure du thé!... Nous parlions bas de peur de vous interrompre. Il est si triste, ce paquebot qui flotte dans le silence. L'orchestre du bord n'ose même plus jouer. Mais ce vieil air démodé, cette romance qui berça nos grands'mères, c'est un peu comme une voix de la France lointaine.

GENEVIÈVE, *pensive.* — Oui... On ne sait pas... Pourquoi m'est-elle revenue tout à coup, cette pauvre chanson?... Je m'étais assise au piano..., elle s'est posée toute seule au bout de mes doigts. *(Se levant et fermant lentement le piano.)* Pourtant, l'on n'a guère le cœur à la musique, en ce moment.

LA BARONNE *se levant pour servir le thé.* — Il faut bien occuper ses nerfs, chère madame.

DUVAL, *jetant les dés.* — Et l'on joue pour passer le temps, pour penser à autre chose... Six et trois... A vous à faire, baron...

LA BARONNE, *à Geneviève.* — Une tasse de thé?

Un silence en scène. Bruits de mer. Sifflets. Commandements par sonneries.

RIQUET, *sur le canapé.* — Dis, petite mère, où sommes-nous maintenant?

GENEVIÈVE, *posant sa tasse sur le piano et s'approchant du petit.* — Pas très loin de France, mon chéri. Nous avons quitté l'Amérique le 28 août. Demain, peut-être, à la nuit nous verrons les premiers feux de la côte, le phare de Cordouan, le bon veilleur qui fouille la mer, qui nous cherche, et tourne, tourne comme pour dire : « Venez vite, on vous attend... »

RIQUET, *se levant.* — Oh! maman, montre-moi sur la grande carte.

La mère et l'enfant s'arrêtent devant la carte collée au mur, pendant que Charlier entre en scène.

LE BARON, *jouant.* — Double cinq... Attention, monsieur Duval.

DUVAL, *l'esprit ailleurs, souriant à peine.* — Rien à faire avec vous, baron.

CHARLIER, *refusant le thé que lui offre la baronne.* — Merci, madame... *(Puis allumant un cigare et regardant Geneviève.)* Charmante femme, décidément, cette madame Schaffner, avec sa nonchalance jolie, sa langueur de mouvement, cette volonté quand même dans le regard et ses élans maternels vers son petit Riquet, comme si, dans sa tendresse, elle cherchait déjà un refuge...

LE BARON. — On dirait une âme en exil, contrainte, mais non résignée, qui se débat contre la vie...

DUVAL. — Vous croyez donc encore aux femmes incomprises, vous!

LE BARON. — Dame! avec un tel mari!

LA BARONNE. — Et puis, Schaffner, drôle de nom par le temps qui court... Quel métier fait-il, ce Schaffner-là?

CHARLIER, *entre deux bouffées.* — Professeur de biologie comparée.

LE BARON — Professeur!... Hum! *Professor!* Il ne lui manque que des lunettes.

DUVAL. — Non pas, Français, paraît-il..., au moins d'adoption... Il faisait un voyage d'études...

CHARLIER. — Pour son fameux traité : *L'Avenir des races humaines.*

LA BARONNE, *regardant Geneviève.* — Comment a-t-elle pu l'épouser?

LE BARON. — Mystère... Il n'y a qu'un mois encore, nous étions si légers, la guerre s'est chargée de nous ouvrir les yeux... *(Jouant.)* Encore double cinq.

DUVAL, *se levant.* — Fini!... Vous avez gagné... Moi, je vais aux nouvelles.

LA BARONNE. — Toutes les cinq minutes, alors?

CHARLIER. — Attendez... *(Au stewart qui reparaît.)* Stewart, aucun sans fil?... Rien de la tour Eiffel, ce soir?...

LE STEWART. — Non, monsieur. Pas que je sache.

Il prend le plateau et repart.

DUVAL. — Toujours la même réponse!

LE BARON, *nerveux.* — Ah! nous nous en souviendrons de cette traversée! Il ne marche donc plus leur appareil?... Démoli leur T. S. F., le seul lien qui nous rattachait encore à la vie, au cœur de la nation! Par lui, le bateau vibrait de mêmes émotions qui les agitent là-bas... et nous sommes ici, ne sachant rien, ne pouvant rien, réduits à tourner stupidement dans notre cage, quand d'autres luttent, agonisent, triomphent peut-être! Arriverons-nous à temps seulement?... Le retrouverai-je jamais, mon vieil escadron?

CHARLIER. — Le fait est que c'est trop bête! Notre voyage ressemble à tous les voyages. Nous marchons à la vitesse accoutumée. Les mêmes nuits lentes descendent sur la mer. Rien n'arrive ici du tumulte de là-bas. Et pourtant, autour de nous, je ne sais quelle atmosphère d'angoisse, une solitude lourde, une torpeur morne, où l'on finit par souhaiter quelque aventure tragique, quelque catastrophe glorieuse, la fin d'un *Vengeur* ou d'un *Titanic...*

RIQUET, *inquiet du silence de sa mère qui écoute, immobile.* — Qu'est-ce qu'il y a?... Tu ne dis rien, maman...

LA BARONNE, *se rapprochant de Geneviève et caressant Riquet.* — N'aie pas peur, petit..., tu es avec nous...

GENEVIÈVE. — Vous aimez les enfants, madame?

LA BARONNE. — C'est que j'ai un fils aussi, moi!... Oh!... Plus un petit Riquet... Un grand collégien, bientôt un soldat... Mais les enfants ont beau grandir, pour nous ce sont toujours des petits...

DUVAL, *près de la carte devant laquelle les trois hommes se sont groupés.* — Enfin, ils étaient là, il y a huit jours!... On a bougé depuis... Nous les recevions jusqu'alors, les sans fil de la tour Eiffel! Avant même de les avoir déchiffrés, on les reconnaissait à l'étincelle roulante et chantante de leurs ondes.

LA BARONNE, *s'approchant.* — Il y a donc deux espèces d'étincelles?

DUVAL, *se retournant vers la baronne.* — Parfaitement, baronne. La leur siffle comme une vipère. *(Reprenant son discours.)* La tour, en une roulade, remettait au point les grossiers bulletins de victoire que le bluff allemand jetait par le globe... Qu'est-ce qui a bien pu arriver pour qu'elle ait interrompu ses communications?

CHARLIER. — Mon Dieu! peut-être rien, après tout... Un simple accident... la foudre... un taube... Il ne faut pas voir les choses trop en noir. On a pu vouloir interrompre momentanément les communications pour ne pas renseigner l'ennemi... Rien n'est perdu...

GENEVIÈVE, *se mêlant à la conversation.* — Pourtant, hélas, notre recul n'était pas contestable. Nos communiqués eux-mêmes l'avouaient. L'ennemi avait pris Liége, Namur; le lendemain il était sur la Somme, puis à Guise, puis à Compiègne... Mais s'ensuivait-il que Charleroi eut été un désastre, comme l'agence Wolff le prétendait? « Non, disait la tour. Nous reculons, c'est vrai, mais nos armées sont intactes. La décision est encore à intervenir. » Une dernière dépêche annonçait que le gouvernement venait de quitter Paris. Puis, un silence, un trou noir, une nuit de huit jours. La tour Eiffel s'est tue. Les seules dépêches qui passent, ce sont les dépêches allemandes.

LE BARON. — Et l'appareil de notre bateau, de ce *Valmy*, ne vibre plus que de longues étincelles sifflantes.

DUVAL. — Pardon! A défaut de la tour, il y a la station américaine de Sayville, la station anglaise de Pouldhu... Comment ne parlent-elles pas, celles-là?

CHARLIER. — Vous m'en demandez trop... Voyez le commandant...

LE BARON. — Parbleu! le commandant sait... Il ne veut rien dire.

GENEVIÈVE. — Ce silence, c'est à désespérer!

RIQUET, *dans un désir de rassurer sa mère.* — Maman! quand je serai grand, je me ferai soldat.

GENEVIÈVE, *le câlinant.* — Oui..., oui... Plus tard, mon petit Riquet.

LE BARON, *les regardant.* — Bon petit Français... Ce n'est pas possible! Elle doit l'élever en cachette...

LA BARONNE, *à Geneviève.* — Madame, voulez-vous me le confier un moment?

GENEVIÈVE, *laissant aller Riquet qui sort avec la baronne.* — Ne le gâtez pas, au moins.

DUVAL, *pendant que la baronne sort à droite...* Chut!... voici le mari.

CHARLIER, *entraînant le baron.* — Une cigarette, baron?

LE BARON. — Merci...

SCÈNE II

GENEVIÈVE, SCHAFFNER *et* CHARLIER, LE BARON *à part, puis* RIQUET

SCHAFFNER, *avec un accent lourd et une prononciation qui déforme certaines consonnes, saluant à la ronde.* — Mesdames... Messieurs...

GENEVIÈVE, *allant à lui.* — Eh bien?

SCHAFFNER. — Eh bien, quoi?

GENEVIÈVE. — Tu ne sais rien?

SCHAFFNER, *d'un ton bonhomme.* — Rassure-toi... Tout va bien..., nous arriverons..., nous arriverons...

GENEVIÈVE, *nerveuse.* — Mais quand?... mais quand?

SCHAFFNER. — Comme tu t'énerves!... C'est vrai qu'il n'était guère prudent de voyager en ce moment-ci... J'ai tout fait pour t'en dissuader... Une surprise est toujours possible... On peut rencontrer une mine, un sous-marin...

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Tant mieux s'il arrivait quelque chose! Ça nous changerait au moins de ce calme déprimant.

SCHAFFNER. — Alors, je ne te comprends plus... De quoi voulais-tu me parler tout à l'heure?

GENEVIÈVE, *surprise de la question.* — De quoi je voulais te parler?

SCHAFFNER. — Oui... Enfin, que veux-tu que je t'apprenne?

GENEVIÈVE, *déconcertée.* — Mais...

SCHAFFNER, *lourdement ironique.* — La victoire des armées françaises peut-être?

GENEVIÈVE. — Non... Je t'en prie... Pas ce ton-là!

SCHAFFNER. — Un peu de bon sens, voyons. C'est la situation générale qui te préoccupe? Mais elle est tout à fait normale... Rappelle-toi les conclusions de mon traité... Tu les acceptais bien... Tu ne les discutais pas...

GENEVIÈVE. — Avant la guerre!

SCHAFFNER. — Après, c'est comme avant... Les faits sont les faits. La guerre n'y change rien... Tout ce qui arrive est une conséquence de la lutte des races supérieures contre les races moins aptes à s'organiser.

GENEVIÈVE, *hagarde, regardant autour d'elle.* — Tais-toi!... Tais-toi, malheureux!... Si l'on t'entendait?... Tu es Français, pourtant!

SCHAFFNER. — Français, Français, je le suis devenu... J'aime beaucoup la France, mais avant tout, je suis un savant... Encore une fois, j'avais prévu ce qui se passe, et je te disais, pour la paix de notre ménage : « Ma femme, restons en Amérique ».

GENEVIÈVE, *hachant ses phrases.* — Ah! non! Rester là-bas, moi, Française, quand la patrie elle-même nous crie : « Au secours! »... Moi!... Moi!... de l'angoisse, du danger, de l'enthousiasme communs, je n'aurais pas eu ma part!... Mais, ne pas revenir, c'était déserter!

SCHAFFNER. — Grande sentimentale, va!... Les femmes, toutes les mêmes!

GENEVIÈVE. — Là-bas, tu le sais bien, je ne vivais plus.

SCHAFFNER. — C'est bien pour ça que j'ai cédé, car pour le reste...

GENEVIÈVE. — Le reste?... Le reste, mais c'est tout ce qui compte pour nous, tout ce qui tient à notre chair, à notre cœur!

SCHAFFNER. — Voyons, raisonne...

GENEVIÈVE, *très nette.* — Je ne raisonne pas.

SCHAFFNER, *insistant.* — Enfin, rends-toi compte. Il y a des fatalités historiques.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas vrai!

SCHAFFNER. — Toute résistance est impossible à...

GENEVIÈVE. — Tu mens...

SCHAFFNER. — Mais, ma pauvre femme... A cette heure le point final au chapitre de la guerre est mis... D'un mot je te le démontrerai...

GENEVIÈVE, *voyant entrer Riquet.* — Silence!... Pas devant Riquet.

RIQUET, *coiffé d'un képi et tenant un fusil de bois à la main.* — Maman!... Regarde... le beau fusil qu'on m'a donné... j'en tuerai, moi aussi...

SCHAFFNER, *furieux, voulant arracher le fusil.* — Ah! non!... pas ça!

Le commandant paraît au fond, on l'entoure.

GENEVIÈVE, *se mettant devant l'enfant pour le protéger.* — Je te défends...

SCHAFFNER, *entraînant de force Geneviève vers la carte, tandis que la baronne, entrant, attire Riquet auprès d'elle.* — Ah! c'est trop fort!... Mais viens donc voir enfin... *(Pointant du doigt sur la carte.)* Là..., là... là... Et puis ici... Ça fait quatre jours qu'ils ont mis pour aller de Charleroi à Compiègne, quatre jours, tu entends!... Songe maintenant au chemin qu'ils ont pu faire dans les huit jours dont nous ne savons rien... Voilà beau temps que Paris est tombé!

LE COMMANDANT, *sur le seuil de la porte donnant sur le pont.* — Non, monsieur. Paris n'est pas tombé.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMMANDANT, LES AUTRES PERSONNAGES *rentrant en scène et accourant vers lui.* LES PASSAGERS

DUVAL. — Paris tient toujours!...

UN PASSAGER. — Enfin!...

CHARLIER. — Vous savez quelque chose?

LE COMMANDANT. — Je sais... Je sais ce que je viens de dire...

La nuit vient.

LE BARON. — La tour Eiffel ne parle toujours pas.

SCHAFFNER, *goguenard.* — La tour du Silence, alors?

LA BARONNE. — Mais vous avez d'autres dépêches?

LE COMMANDANT. — Non.

SCHAFFNER. — Permettez, commandant... Vous n'avez peut-être pas de dépêches françaises. Mais vous en avez d'ailleurs... Tout au moins de la station de Nauen, la plus puissante du monde... Affichez-les donc!

LE COMMANDANT. — Non, monsieur. Le *Valmy* porte le nom d'une victoire immortelle, il bat le pavillon tricolore, et son commandant ne connaît que les dépêches de son pays... Les mâts de ce bateau furent équarris dans les forêts du Morvan. Son bordage est doublé de chêne de Bretagne. Le fer de sa coque, l'acier de ses machines sortent des entrailles du sol lorrain... Ce parquet... *(Frappant le plancher du talon.)* c'est encore un morceau de chez nous... et tant que nous serons en terre de France, je n'afficherai que des dépêches françaises.

LES PASSAGERS. — Bravo, commandant!

SCHAFFNER, *conciliant.* — Bravo, parfaitement... Il reste quand même de toute évidence...

LE BARON, *agacé, à part.* — Si jamais je le tiens, ce cuistre-là!

LE COMMANDANT. — La seule chose qui me paraisse évidente, c'est que nous nous battons pour le droit.

SCHAFFNER, *avec une moue méprisante.* — Ah! si vous ne comptez que sur le droit!

LE COMMANDANT, *n'arrivant pas à cacher toute son angoisse intérieure.* — Sur nos armées aussi.

SCHAFFNER, *de plus en plus dédaigneux.* — Vos armées!... Vous n'avez la maîtrise que sur mer, et encore combien de temps vous la laisseront-ils?... Ils tiennent le sol avec leurs mortiers, l'air avec leurs dirigeables; ils tiendront bientôt l'Océan avec leurs sous-marins... *(Haussant les épaules.)* Vous n'avez pas de nouvelles, c'est que tout est fini!

LE COMMANDANT, *d'une voix très décidée, mettant la main sur l'épaule de Schaffner.* — Je vais vous faire une confidence, monsieur. Ce paquebot, dans deux jours, sera transformé en croiseur auxiliaire. Et quand même Paris serait pris, quand même la France aurait capitulé, je connais au moins un navire qui ne capitulerait pas.

LA BARONNE. — Que feriez-vous, commandant?

LE COMMANDANT. — C'est bien simple, madame. Je continuerais la guerre tout seul : je me ferais pirate... *(Un silence.)* Mesdames... *(Il salue.)* Messieurs...

Il va pour sortir à droite, préoccupé de l'angoisse générale. Fausse sortie. Il regarde du seuil de la porte. Cloche. Le second vient du fond, le commandant cause avec lui. Puis, un long silence.

GENEVIÈVE, *tordant ses mains.* — Ah! encore une nuit à passer sans nouvelles!

DUVAL. — Une nuit encore à rôder de long en large, au lieu de faire le coup de feu avec les autres.

CHARLIER. — On a beau être optimiste par principe... Tout de même, se sentir là vivant et ne pas savoir si la France vit toujours, si le cœur de Paris bat encore.

LE BARON. — Toujours cette impression d'un long glissement à l'abîme, d'un ensevelissement anticipé.

LA BARONNE. — Le cauchemar continue.

GENEVIÈVE. — Excusez mon insistance, commandant. Mais malgré tout, même à travers les fausses dépêches de là-bas, quelque lueur a pu filtrer... Parlez, je vous en supplie!

LE COMMANDANT, *après une sorte de lutte intérieure.* — Impossible!

GENEVIÈVE, *accablée.* — C'est donc si grave que ça?

Nouvel instant de silence. Emotion générale. Schaffner s'assied lourdement dans un fauteuil, s'abstrait de la conversation et parcourt un illustré.

LE COMMANDANT, *regardant Geneviève bien en face.* — Vous êtes croyante, madame?

GENEVIÈVE, *après une hésitation, se demandant la raison de cette question.* — Oui, commandant.

LE COMMANDANT. — Eh bien, c'est le moment... priez.

GENEVIÈVE. — Prier! Mais alors quelque espoir reste encore! Un miracle est possible!...

DUVAL, *à bout de nerfs.* — Nous n'arriverons donc jamais! On piétine sur place.

LE COMMANDANT, *très maître de lui-même.* — Patience, messieurs... C'est la grande vertu pour tous aujourd'hui.

Projecteurs.

LA BARONNE. — Qu'est-ce que c'est?

LE COMMANDANT. — Le projecteur.

Le commandant va au fond ou plutôt regarde la carte à gauche.

GENEVIÈVE, *dans le crépuscule qui se précise. Un silence d'abord.* — Oh! rester là, inerte, quand on donnerait joyeusement sa vie pour aider à la victoire, quand plus rien ne compte pourvu que la France soit sauvée!

Projecteurs plusieurs fois.

LA BARONNE. — Oh! dans l'Alsace, dans les Ardennes, dans les Flandres, toutes ces femmes blotties derrière leurs vitres, tandis que les routes tremblent d'un lourd piétinement.

LE BARON. — Oh! Paris, à cette heure, toutes lumières éteintes, qui halète dans le soir comme une bête traquée!

GENEVIÈVE. — Et toutes ces mères qui livrent aux canons barbares les fils de leurs entrailles!...

CHARLIER. — Heureusement, madame, que le vôtre est encore bien petit.

GENEVIÈVE. — Oui. Bien petit. Et Dieu sait qu'en le perdant, je perdrais tout. La nuit je me lève pour guetter son souffle. *(Projecteur fixe. S'avançant dans l'ombre, les bras tendus, comme pour offrir le don suprême.)* S'il le fallait pourtant, s'il était d'âge à combattre, comme toutes les mères françaises, je ferais l'offrande sacrée à la patrie.

LA BARONNE, *allant au canapé où Riquet est étendu.* — L'enfant s'est doucement endormi... L'arme au bras...

La nuit s'est faite. Clair de lune. Silence pendant lequel on entend les pulsations du navire. Les lampes électriques s'allument.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN MARIN

LE MARIN, *saluant.* — Commandant!

LE COMMANDANT. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE MARIN. — De la part de l'officier de quart... La vigie signale quelque chose à tribord...

LE COMMANDANT, *avec un geste donnant congé au marin.* — C'est bien... J'y vais...

LE MARIN. — Je vous demande pardon, commandant. Pressé, paraît-il.

LE COMMANDANT. — Ah!...

Il sort, suivi du marin.

SCHAFFNER, *inquiet, posant son journal.* — Qu'est-ce que ça peut bien être?

CHARLIER. — Un de nos torpilleurs, sans doute.

LA BARONNE. — Un chalutier qui nous apporte des nouvelles...

LE BARON, *regardant la mer.* — On ne voit rien...

Bruits de pas au fond, des matelots courent sur le pont.

DUVAL. — Si, quelque chose... Là..., dans le rayon du projecteur... Regardez...

CHARLIER. — Une épave.

SCHAFFNER. — Un bateau coulé.

LE BARON, *entendant du bruit vers le pont.* — Quel bruit sur le pont!... Il reste peut-être des naufragés là-bas, des vies humaines à sauver...

CHARLIER. — Tant mieux!... Nous aurons au moins servi à quelque chose...

DUVAL. — Mais non... Si c'était une épave le bateau pencherait... Le mât ne serait pas vertical.

LA BARONNE, *un peu inquiète.* — Alors?

LE BARON. — Oh! ça ne peut rien être de grave.

LA BARONNE. — On hisse un pavillon.

DUVAL, *qui tient une lorgnette.* — Une flamme de guerre!... Blanche et noire...

GENEVIÈVE, *demeurée sur le canapé, immobile près de son fils.* — Blanc et noir! Les couleurs ennemies!

SCHAFFNER. — Un sous-marin!

Il sort. Cris divers.

LES FEMMES. — Mon Dieu!... mon Dieu!... Ah! les bandits!

GENEVIÈVE. — Mon fils!

Les bruits de pas cessent.

SCÈNE V

LES MÊMES *moins* SCHAFFNER, UN MARIN *puis* UN SECOND, SCHAFFNER, LE COMMANDANT

UN MARIN, *accourant essoufflé.* — Une dépêche de la tour! Une dépêche de la tour!

LES PASSAGERS, *quittant les fenêtres.* — Ah! des nouvelles, enfin!

CHARLIER. — L'étincelle chantante de France! Cette fois on l'a donc entendue?

LE MARIN. — Oui.

Les répliques se succèdent, très rapides. Entrent les passagers qui vont se masser à droite.

LE BARON. — Que dit-elle? Qu'y a-t-il?

LE MARIN, *affichant la dépêche.* — Ce n'est que le début. On apportera la suite tout à l'heure.

Il reste un instant immobile.

LE BARON. — Qu'est-ce que vous attendez, affichez donc!

Le marin affiche et sort.

CHARLIER, *regardant la dépêche.* — Ils reculent!... Ils reculent!

LA BARONNE. — Lisez... lisez vite!

CHARLIER, *lisant.* — « Les troupes de la défense avancée de Paris ont pris hier contact avec les forces ennemies. La bataille est engagée sur tout le front... L'ennemi recule... tout dépend... dépend... »

GENEVIÈVE, *extasiée.* — Ah! on revit enfin! Tout n'était pas perdu.

LE BARON. — La suite!... La suite!...

Rumeurs sur le pont.

CHARLIER. — Il ne revient donc pas le porteur de dépêches?

DUVAL, *revenant en scène affolé.* — Ils lancent une torpille...

LE SECOND, *arrivant.* — Tout le monde sur le pont, vous trouverez des ceintures là-haut.

UN MARIN, *accourant.* — La suite du télégramme.

Ils redescendent.

LE SECOND. — Pas une minute à perdre, messieurs.

LE BARON. — Laissez donc lire, tonnerre de Brest!

Eclatement de la torpille.

UNE VOIX. — Les chaudières sautent!...

CHARLIER. — Çà nous est égal!

LE SECOND. — Mais le bateau coule...

LE BARON. — Je m'en f...

SCHAFFNER, *reparaissant, à Geneviève.* — Viens... viens vite...

GENEVIÈVE, *que son mari veut entraîner de force.* — Ne me touche pas... Ne me touche pas... Nous mourrons, mon fils et moi, sous le drapeau français.

LE BARON, *attrapant Schaffner à la gorge et le collant au mur.* — Ah! toi, je te tiens, bandit!

LES PASSAGERS. — La fin de la dépêche! la fin de la dépêche!

DUVAL. — Mais je n'y vois pas...

CHARLIER, *tirant de sa poche une lampe électrique.* — Tenez..., lisez...

DUVAL. — « Notre victoire s'affirme... Nos troupes poursuivent l'ennemi dans sa retraite. »

Grand branle-bas. Cris divers. Des marins démolissent la cloison.

DUVAL. — Ils tirent sur les canots!

UNE PASSAGÈRE. — Nous sommes perdus!

GENEVIÈVE. — Non, sauvés... C'est la victoire!

LE BARON, *hurlant à l'oreille de Schaffner, ahuri.* — C'est la victoire!

LE COMMANDANT *entrant, très calme et se découvrant.* — C'est la victoire! Nous pouvons mourir, puisque la France vit.

Cris.

GENEVIÈVE, *toute blanche dans l'obscurité, soulevée d'enthousiasme :*

Allons enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Cris aigus de femme au lointain.
L'orchestre éclate au dehors comme entraîné par la déclamation de Geneviève.

TOUS. — La Victoire! La Victoire!

Le rideau tombe lentement.

CHARLES LE GOFFIC
et ANDRÉ DUMAS.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XV

LE VIEIL ENFANT DE CHŒUR S'ENDORT

Le lendemain, Sylvette se trouve encore au château de Malbois.

Pendant le repas, aussi spontanément offert qu'accepté, le bruit s'est répandu que, égarés dans la retraite ou préparant un retour offensif, plusieurs détachements de uhlans ont fouillé le bois de Baucelles et menacent de couper la route d'Auberval.

— Pourvu que Manuel ait pu s'acquitter de sa mission sans mauvaise rencontre! s'écrie la jeune fille, effrayée.

L'exclamation provoque des questions. La marrainette raconte ce qui s'est passé avant et pendant le trajet à bicyclette, en compagnie du vieux Breton. Mme de Malbois affirme que le claquement de fouet sur la bicyclette ne peut être que le cinglement d'une balle tirée par quelque Boche terré dans la plaine ou caché dans la forêt. Elle ne veut pas entendre parler de laisser la jeune fille retourner seule au manoir.

— Je vous garde d'autorité, déclare-t-elle. Je me sens responsable de votre sécurité. Nous sommes à peu près de même taille : je vous prêterai tout ce dont vous aurez besoin. Si votre cousine ne vous envoie pas chercher dès que les détachements boches seront refoulés et les communications rétablies, le pis qui puisse vous arriver sera d'attendre l'arrivée de mon mari. Il viendra en auto. Nous vous reconduirons ensemble et j'aurai l'occasion d'embrasser mon grand mauvais sujet de frère!

Vu les circonstances, Sylvette ne peut rien faire de plus sage que suivre ce conseil. En outre elle espère, Baucelles étant proche de Malbois, être informée plus tôt du retour de Manuel.

« En admettant qu'il ait été retenu avec M. le curé par les mouvements de l'ennemi, imagine-t-elle, il aura peut-être idée, en regagnant le manoir, de pousser jusqu'ici. Si par chance ma bicyclette est réparée, je pourrai repartir avec lui. »

La dépêche de Davières a calmé l'inquiétude des deux femmes. Une lettre, — dont Marie résume l'essentiel, — achève de rassurer la marrainette car le géant a écrit de sa main!

Certes Sylvette souhaite revoir son filleul et dissiper le malentendu, mais elle sait que Marthe s'opposera à ses visites. Vivre près de Claude et n'avoir pas le droit de lui serrer la main, ne pouvoir s'informer de la santé du blessé sans provoquer rebuffades ou gouailleries, quelle contrainte! Marthe, ces semaines dernières, a rendu le séjour du manoir si pénible à la cousinette que, loin de souffrir d'être éloignée, Mlle d'Auberval en éprouve une sorte de soulagement : elle peut prononcer le nom de Claude librement et parler du jeune homme aussi souvent qu'il lui plaît. Or cela lui plaît tout le temps! Mme de Malbois répond le plus volontiers du monde aux questions... et dame! ça change la jeune fille! Sylvette se console de ne plus vivre le présent auprès de Davières parce que, auprès de la sœur, elle revit tout le passé de son Bleuet!

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

Trois jours, quatre jours s'écoulent. Les routes ne sont pas sûres. Aucune nouvelle de Marthe. Manuel ne reparaît pas. Ignorant que Davières est hors de danger, le vieux brave homme, allant au plus pressé, a dû, sans détour ni retard, ramener M. le curé au manoir d'une traite. Comment eût-il imaginé que Sylvette prolongerait son séjour à Malbois ?

A l'appui de cette conjecture le facteur affirme avoir, le lendemain de l'alerte, rencontré, à la croisée des routes, un curé avec un bicycliste, tous deux se dirigeant vers Auberval.

L'émotion causée par les randonnées des uhlans dans la forêt s'apaise. Loin de pousser sa pointe plus avant, l'ennemi se retire, recule au delà de Breil, c'est-à-dire à vingt-cinq kilomètres en arrière. Isolés, perdus, crevant de faim, les derniers cavaliers boches se rendent ; la route redevient entièrement libre.

Les journaux continuent d'exalter la victoire de la Marne. La France a repris souffle.

Chaque matin, Marie de Malbois reçoit une lettre de Claude. Il détaille les progrès de sa convalescence et exprime sa satisfaction de savoir sa jeune camarade dans la demeure familiale. Cela, puis l'ensoleillement inespéré du parc, la clémence d'un ciel à peine voilé de brume, laissent à Sylvette, en ce déclin attendri de l'automne, une impression de détente et de sécurité qu'elle n'a pas goûtée depuis la déclaration de guerre.

A mesure que les châtelaines se connaissent mieux, l'intimité se fait plus douce. Après les défiances, les subterfuges et les perfidies, parfois masqués de caresses, de cette belle cousine « dont le cœur n'est pas sûr », Mlle d'Auberval s'abandonne avec délices au charme d'une amitié discrète, sincère et bienveillante.

Rien qu'à la façon dont la jeune fille a remis la bague du filleul à son doigt, Marie a deviné que Sylvette aimait Claude. Mais lui, le grand filleul, aime-t-il sa petite marraine ? Ce doute désole Mme de Malbois, car elle souhaite passionnément marier Claude. Sylvette est la belle-sœurette rêvée. Hélas ! Davières, dans ses lettres, ne témoigne d'aucun sentiment plus tendre qu'une solide amitié à l'égard de sa jeune marraine. Même en l'expression de sa reconnaissance, il apporte une réserve sous laquelle Marie tremble de découvrir du dépit ou de la froideur. Craignant de compromettre son espoir par désir d'en hâter la réalisation, elle n'ose plus questionner ni Claude, ni Sylvette.

« S'ils s'aimaient, songe la jeune femme soucieuse, s'accommoderaient-ils si aisément de l'absence ? »

Le filleul, d'ailleurs, en sa dernière missive recommande instamment : « Garde Mlle d'Auberval près de toi aussi longtemps qu'il y aura danger pour le retour. Ne cherche pas, en vos causeries, à pénétrer les sentiments de ma jolie marraine. Cela la froisserait et me désobligerait. Mme Heltoux, dans un élan de confiance dont je lui sais gré, m'a révélé un secret qui, changeant subitement mes projets, m'empêcha de commettre les pires maladresses. Revenu à la santé, libre d'envisager l'avenir avant de retourner au front, je ne suis pas autrement pressé de revoir Mlle d'Auberval : sa présence, qui souvent ravive certains regrets, me ferait souffrir davantage ! »

Comment la pauvre Marie pourrait-elle résoudre l'énigme quand Sylvette, perdue dans les mensonges de Marthe, n'en a pas su démêler le fin mot ?

La venue de M. de Malbois, de jour en jour retardée, prime d'ailleurs tout autre souci dans l'esprit de la jeune femme. Pour ne pas aggraver la déception de sa nouvelle amie d'une impression de solitude, Sylvette prolonge encore son séjour. Elle y est encouragée par un mot sec de Marthe :

« Il m'est arrivé, d'un coup, tant de grands blessés que toute autre que moi y aurait perdu la tête. Reste à Malbois aussi longtemps que possible. Ici je ne saurais que faire de toi ! »

La petite d'Auberval froisse nerveusement la lettre :

« Cela gênerait donc Marthe que je revinsse chez moi ! »

Puis, philosophe, elle cherche à se consoler :

« Enfin, ça prouve qu'elle ne manque pas encore d'argent ! »

Aucune allusion à Claude et à sa sœur. La jeune veuve croit-elle encore ou feint-elle de croire que Marie est la fiancée de Davières ? Est-ce étourderie ou ruse ?

« Ma belle cousine ne le dira jamais », prévoit la jeune fille.

Et qu'importe, après tout ! L'âme ravivée d'illusions, bercée de rêves, Sylvette ne pense plus, avant de se rejeter bravement dans la tourmente, qu'à jouir des dernières heures de l'exquise accalmie...

— Mademoiselle, votre garde-chasse vient de s'amener à bicyclette. Il demande à vous parler le plus tôt possible.

C'est le matin. Mariette est entrée doucement dans la chambre dont persiennes et rideaux sont encore clos.

Sylvette a le sursaut de la dormeuse qu'on éveille en plein songe, — un songe d'au moins deux semaines !

— Rupain ! Ah ! mon Dieu !... Pourvu que rien de fâcheux ne soit arrivé là-bas ! Vite, mon peignoir, une mantille !

Et dix minutes après, dans la bibliothèque, la jeune châtelaine, pâle d'émotion, se trouve assise devant le garde, calme, maître de lui, et pourtant plus pâle qu'elle.

— Monsieur Claude ?

— Ah ! le gaillard ! Levé dès le sixième jour, il se cavale maintenant dans le parc comme un chevreuil.

Sylvette retrouve ses fraîches couleurs et demande d'une voix qui ne vibre plus d'aucune alarme :

— Et ma belle cousine ?

— Oh ! celle-là, toujours malade...

— Comment ?

— ... Je veux dire toujours piquée de sa danse de Saint-Guy. Il nous est venu des blessés... Ah ! sauf votre respect, mam'zelle, si vous aviez vu ce que Madame Jordonne, née Touche-à-tout, s'est remuée et nous a remués ! Le manoir est sens dessus dessous. Grabuge, cambriole, chambard et Waterloo ! On croirait que les Boches y ont passé ! Ah ! petite patronne, il est temps que vous regagniez le logis si vous voulez reconnaître encore votre vieux manoir. Depuis que vous n'êtes plus là, nous sommes des corps sans âme. En votre présence, Mme Marthe n'aurait quand même pas osé chahuter tout comme ça ! Aussi ce qu'elle était folichonne le jour de votre escampette !... Sa frousse, c'était que vous reveniez !

— Pourquoi ?

— Parce que, le jour même de votre départ, un ami lui annonçait la visite officielle du ministre...

— Une lettre bleue ?

— Oui, bleue.

— Marthe la lisait quand je suis entrée dans le bureau. La missive aussitôt disparut dans le tiroir. Ma cousine semblait contrariée ; je l'ai questionnée. Agacée et nerveuse, elle m'a répondu : « Tu ne comprendrais pas..., ça ne te concerne en rien ! »

— Elle en a de l'astuce ! Ça vous regardait si bien que le ministre manifestait le désir de vous voir ; il comptait vous remercier d'offrir ainsi aux soldats, sans compter, votre demeure, votre argent et le reste !

— Comment savez-vous ça ?

— J'aide mes filles, le soir, à servir le dîner. Mme Heltoux a lu à haute voix la lettre à ses amis. Elle avait ses raisons pour vous cacher la chose. Vous partie, elle n'a pas résisté à l'envie d'épater le personnel par ses belles relations et sa haute influence... Pensez si j'écoutais ! On devinait entre les lignes que, pour se donner de l'importance et enlever l'autorisation de fonder l'ambulance, votre cousine avait fait mille esbrouffes de votre manoir et de votre fortune. Elle s'est prise à son propre piège. Pensant que, mis en lumière, votre exemple pourrait stimuler d'autres générosités, le ministre a décidé de venir vous remercier officiellement et de vous honorer d'une distinction. Comprenez-vous maintenant pourquoi Mme Marthe vous a caché la lettre et pourquoi elle avait hâte de vous éloigner ? Elle préférait être seule à recevoir le ministre, seule à se faire remercier. Des malintentionnés attribuèrent votre absence à vos opinions réactionnaires. Dame Marthe se garda de rien démentir. Et c'est à elle qu'on a décoché la croix de guerre... Dites qu'elle n'a pas d'astuce !

— Si..., encore devine-t-on son jeu.

— Je ne suis pas si malin que de l'avoir deviné tout seul... M. Darcy, qui n'est pas rosse à moitié, m'a aidé.

— A présent qu'elle a sa décoration, en quoi cela gênera-t-il Mme Heltoux que je revienne chez moi ?

— Ça la gênera... pour une autre raison. Du ministre, elle a eu ce qu'elle voulait, mais du jeune géant...

— M. Davières ?

— Oui..., ça n'y est pas encore ! Notre veuve joyeuse n'a pas décroché le mariage... Votre retour dérangerait sûrement sa petite combine. Le filleul vous trouvait à son goût... et ça la dépitait parce que, justement, ce beau jeune homme lui plaît et lui paraît un mari très sortable. Non, non, mam'zelle ! je n'exagère pas. Tout le monde à l'ambulance a dégoté le béguin... et je vous prie de croire qu'on s'en paie de la rigolade.

Ces nouvelles troublent énormément la petite châtelaine. Elle sent que le garde dit vrai et elle se reproche son absence : trop rapides jours de rêve dans une longue tourmente !

— Je vais repartir, mon bon Rupain. Mais rassurez-moi sur un point qui me tracasse : les malades, au moins, ne manquent pas du nécessaire ?

— Non. Mais ce qu'ils ont eu, d'abord, — ai-je besoin de vous le dire, mam'zelle ? — c'est le superflu. Votre cousine les traitait à haute dose de champagne et de piano, de gramophone et de chocolat, sans compter le cinéma et les chansons sifflées de M. Darcy !

— Pauvres gens !

— Ça ne les aggravait pas ! Après ce qu'ils ont vu et entendu là-bas, rien ne les étonne plus. Pour remettre d'aplomb un Français, le premier soldat du monde, rien ne vaut des chansons, du rire et de l'amourette... Cependant le docteur a mis bon ordre à ça ! Et puis, — Dieu merci ! — il n'y a pas que votre cousine au manoir. Les trois petites

Croix-Rouges font merveille et, blague à part, le personnel, Darcy compris, est au-dessus de tout éloge. Ça pourrait aller mieux, mais ça va quand même. Vous aviez si bien réglé les services divers que, en dépit de Mme Marthe, ils ne se détraquent pas trop. Mais pour ça et le reste, petite patronne, il est urgent que vous reveniez!

— Le temps de préparer Mme de Malbois à mon départ et je file. Mais vous ne me dites rien de Manuel, mon vieil ange gardien?

Le visage de Rupain se décompose; ses joues deviennent blêmes sous son hâle :

— Je vous en parle en dernier parce que, quand il s'agit de lui, je ne peux plus rien dire après : les sanglots m'étranglent la voix!

— Vous me faites peur!... Que lui est-il arrivé? Je sais qu'il a pu, sans encombre, ramener le curé d'Auberval au manoir...

— Manuel n'a pas ramené le curé... Le curé est revenu avec un autre... Notre vieux brave enfant de Saint-Joseph n'a jamais reparu à Auberval.

— Mon Dieu!

— Les uhlans boches lui sont tombés dessus dans la forêt de Baucelles. Le pauvre Breton, marmottant ses prières, prenant son envolée vers le septième ciel, donnait son coup de pédale comme on donne un coup d'aile. Touché à l'épaule d'une balle, il s'abattit d'une masse sur la route, comme une vieille alouette qu'atteint le plomb dans son élan vers le soleil. Encore éberlué de son rêve d'un paradis foisonnant de colombes et d'agneaux blancs, Manuel se réveilla dans le taillis, ligoté par des diables qui menaçaient et rugissaient.

— Les Boches l'ont maltraité?

— Ils l'ont martyrisé. Je suis allé à Baucelles faire l'enquête moi-même et je tiens mes détails du cantonnier Bidois, happé, lui aussi, dans le bois. Par la suite Bidois put s'échapper. Il m'a conté des choses que je ne peux pas vous dire, mam'zelle, ça vous bouleverserait.

— Si, Rupain, dites-les. Comment la foi qui a donné à mon vieux compagnon le courage de tant souffrir, ne me donnerait-elle pas la force d'écouter le récit de ses tourments?

— A coups de botte dans les jambes, à coups de crosse sur la tête, ils ont poussé, traîné, jeté Manuel devant le feldwebel. Cette brute, qui parlait français, questionna le brave homme sur le mouvement de nos troupes, la direction des routes et les ressources des villages. Le Breton répondit... qu'il ne répondrait pas. C'est alors qu'ils ont commencé leur sabbat. Au signe du feldwebel, un uhlan saisit le bout de la corde qui, derrière le dos, nouait les poignets du pauvre vieux. S'arc-boutant du genou sur les reins de son prisonnier, le Boche resserra tellement le lien qu'il scia la peau, et le chanvre, imbibé de sang, devint rouge. Manuel gardait sa mine placide et douce. Aucun frémissement ne secouait sa chair douillette. Bidois, saisi de pitié, lui cria : « Ce qu'ils te demandent, probable qu'ils le savent déjà... Parle... Dis quelque chose, sans ça ils vont te faire trop de misères! » Et Manuel, ne perdant pas, même à ce moment-là, son goût d'emphase, riposta de sa petite voix de flûte claire : « Ils ne m'en feront pas plus que les païens aux martyrs, dans le cirque grouillant de bêtes fauves. Je saurai souffrir ce qu'ont souffert les chrétiens. Dans les mêmes tortures, avec la même foi, j'aurai le même courage! »

Saisi d'une férocité bestiale, riant stupidement, un second uhlan s'approche et, de la pointe de sa baïonnette, pique le cou, la nuque, le crâne et les oreilles de Manuel. Dans leur frénésie d'horreur, les bourreaux redoublent de violence, s'acharnent à provoquer le sursaut de révolte contre la douleur, le cri jailli de la bouche ouverte en trou noir d'épouvante. Ils n'ont pas cette joie atroce de voir le captif se tordre, ni de l'entendre hurler. Manuel veut mourir comme il a vécu, sans bruit, sans geste, en petit vieux tranquille, modeste et bien élevé. Ses lèvres closes ne remuent qu'au souffle d'une muette prière. Il ne se fait pas petit, il ne se tasse et ne se recroqueville pas pour esquiver les coups. Il se dresse plus grand, la poitrine soulevée, afin de s'offrir plus largement à la mort. Le corps lacéré, mutilé, déchiré, mais l'âme déjà libre, l'âme déjà envolée hors des atteintes humaines, l'humble vieux, son regard plein de clémence, planant au-dessus des regards de haine, voit Dieu dans toute la gloire sanglante de sa croix!

De cruauté lasse, un Boche lui décharge son fusil dans le dos. Le prisonnier tombe sur les genoux. Soit effort désespéré, soit que, vidés de tout le sang coulant par vingt blessures, ses bras aient pu glisser dans leurs liens relâchés, Manuel dégage ses mains, les étend devant lui. Le feldwebel et ses hommes reculent effarés, croyant qu'il va ramasser une arme tombée, une pierre, n'importe quoi pour se défendre ou se venger; mais le pauvre petit vieux ne vient de libérer ses doigts que pour les joindre encore dans une prière suprême... Il s'incline, se couche sur le côté, et, doucement, chastement, il expire comme s'endort un petit enfant très sage...

— J'ai recueilli son corps, ajoute le garde, tandis que de grosses larmes roulent sur ses joues basanées et se perdent dans sa moustache rude, touffue et roussie de tabac. — J'ai lavé son visage, ses mains, toutes ses blessures. Il m'a fallu, en attendant son transport en terre sainte, à l'ombre de notre église, l'ensevelir, en plein bois, dans un trou tapissé de mousse et de feuillage. De deux branches j'ai fait une croix et j'y ai attaché un bouquet de bruyère et d'œillets sauvages. Alors moi, le mécréant, je me suis mis à genoux devant la fosse et j'ai pleuré... Si chaque larme vaut un mot de prière, j'ai dit mon chapelet!...

Sylvette sanglote. Le garde, pleurant aussi, lève les poings et lance son cri de colère superbe :

— Vous ne me ferez jamais croire que les Boches sont des hommes! Ils ne respectent même pas ce que respectent les sauvages : l'enfance et la vieillesse. C'est pas de la race chrétienne, c'est même pas de la race humaine : ça ignore la pitié!

Puis, ressaisi d'attendrissement, le brave homme reprend :

— Depuis que mon copain n'est plus là, petite patronne, je ne suis plus que la moitié de moi-même. La vision de notre vieil ange livré à ces démons m'obsède comme un cauchemar et, parfois, m'inquiète comme un remords. Je sens tout ce qui me manque et tout ce qu'il a eu : la croyance! Je le blaguais, lui et sa bondieuserie. Mais quand même, voyez-vous, si, pour les braves gens, la religion n'est pas meilleure qu'autre chose dans la vie, c'est meilleur dans la mort! Je pourrai vivre aussi honnêtement que Manuel, mais jamais, non jamais, je ne pourrai mourir aussi magnifiquement! Je l'égalerai dans l'épreuve; il m'a dépassé de toute sa foi, dans le martyre!

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 1er septembre 1916.

La Bourse de Paris a accueilli avec une vive satisfaction l'annonce de l'entrée en lice de la Roumanie aux côtés de l'Entente; ses bonnes dispositions ne pouvaient que s'en trouver affermies.

Ses sentiments ne se sont pas, toutefois, traduits par des mouvements extraordinaires, et ce calme contraste singulièrement avec l'allure de panique des marchés de Berlin, de Francfort et de Vienne.

Comme l'on pouvait s'y attendre également, la liquidation mensuelle a été aussi facile que les précédentes, l'argent pratiquant les mêmes taux.

Un des phénomènes les plus intéressants de la semaine a été la hausse du rouble, qui somnolait naguère vers 1 fr. 80; il a atteint au plus haut 2 fr. 02 et oscille finalement de 1 fr. 95 à 2 francs. Cette hausse se rattache aux événements balkaniques qui entr'ouvrent de larges horizons aussi bien au point de vue économique qu'au point de vue militaire.

Nos fonds nationaux sont soutenus et la **Rente Française 5 0/0** gagne une nouvelle fraction à 90 francs. Les Chambres vont rentrer dans une dizaine de jours et s'occuper du projet de crédits dont M. Ribot va saisir, ces jours-ci, la Commission du budget. Puis viendra la question de l'Emprunt.

Celui que nos alliés britanniques viennent de réaliser aux Etats-Unis, par l'intermédiaire de la banque Morgan, a été enlevé en quarante-huit heures. Ce succès vient heureusement souligner la note officieuse rendant compte de la conférence de jeudi dernier, à Calais, et d'après laquelle « les deux Gouvernements (anglais et français) ont constaté leur parfait accord sur toutes les questions qui ont fait l'objet de la conférence, et notamment en ce qui concerne les moyens pour assurer les paiements à l'étranger et maintenir les changes ».

L'amélioration du change russe, dont nous avons parlé tout à l'heure, a naturellement donné une impulsion favorable aux **Fonds Russes** et aux **Valeurs industrielles russes**, dont l'avance a facilité la diminution des engagements, ainsi qu'il a été constaté à la liquidation d'hier.

Les **Fonds Roumains** sont en reprise et il est intéressant de relever que le nerf de la guerre ne manque pas à nos nouveaux alliés. Le stock d'or de la Banque Nationale, qui était à peine de 53 millions en 1900, atteint maintenant 500 millions. Les Allemands diront sans doute que cela n'a pas d'importance, car, au moment d'émettre leur cinquième emprunt de guerre, ils échafaudent de nouvelles combinaisons de papiers et un herr doktor quelconque vient d'émettre sur l'or une théorie de circonstance, qui relègue le vil métal au rang des vieilles lunes; leur idole est actuellement Hindenburg, l'homme aux clous d'or pourtant, idole que les événements se chargeront de déboulonner, nous l'espérons bien.

Nous avouons faire moins fi de l'or, dont les versements bénévoles quotidiens dans les Caisses de la **Banque de France** sont régulièrement d'un million. A ce sujet, il faut rendre un juste hommage à la propagande des Comités de l'or des Bons de la Défense nationale. L'action de notre grand établissement d'émission se tient ferme vers 5,400 fr.

Nos grands établissements de crédit sont très bien tenus : le **Crédit Mobilier Français** progresse de 366 fr. à 370 50, le **Crédit Lyonnais** de 1,300 fr. à 1,310 fr.

La **Banque de l'Algérie,** dont le dernier cours coté avait été de 2,851 fr. et que l'on offrait à 3,200 fr., s'est négociée, en vive avance, à 3,255 fr.

Bonne allure des banques russes : la **Banque Privée de Pétrograd** passe de 300 fr. à 355 fr.

Les valeurs de navigation sont recherchées et les valeurs d'électricité très soutenues.

Dans le compartiment métallurgique, nous enregistrons de nouvelles hausses : **Métaux** à 1,050 fr., **Creusot** à 2,400 fr., **Fives-Lille** à 750 fr., **Usines Boubey** à 220 fr., **Briansk** à 445 francs, **Huta-Bankowa** à 1,490 fr., **Hartmann** à 507 francs.

La **Sosnowice**, qui n'avait pas été cotée depuis novembre 1915, a fait sa réapparition au cours de 815 fr. et s'avance à 950 fr.

Les valeurs cuprifères demeurent soutenues. Les **Mines de Bor** (en Serbie) sont vigoureusement poussées de 840 fr. et 950 francs à 1,200 fr., grâce à la tournure des événements balkaniques.

Quelle part la Grèce va-t-elle y prendre ? En tout cas, nous constatons un relèvement général des **fonds et valeurs helléniques** ; le **5 0/0 1914** gagne un point à 87 fr., la **Banque d'Athènes** passe de 51 fr. à 60 fr. ; en hausse également l'**Hellénique d'Electricité** à 82 50, les **Vins et Spiritueux** à 178 fr., les **Raisins de Corinthe** à 308 fr.

Les valeurs sucrières, favorablement impressionnées par la belle tenue des cours du sucre, sont également bien orientées : **Raffineries Say** vers 520 fr., **Sucreries d'Egypte** vers 165 fr.

L'action **Celoso** reste recherchée aux environs de 100 francs. Comme nous l'avons dit la semaine dernière, l'exercice 1915-1916 de cette Société a donné de très favorables résultats, ainsi qu'on en pourra prochainement juger.

Sur l'ensemble du marché, la tendance reste ferme, sauf quelques réalisations de bénéfices sur les valeurs de guerre et qui sont bien naturelles après la vive hausse de ces temps derniers.

Les porteurs d'obligations de 500 fr. 4 0/0 de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** sont informés que le coupon n° 37, échéant le 1er septembre, est payable aux guichets du **Crédit Mobilier Français,** 30 et 32, rue Taitbout, à Paris, à raison de 10 francs brut, soit net : pour les titres nominatifs, 9 fr. 60 ; pour les titres au porteur, 8 fr. 95.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Obligations et aux Bons de la Défense nationale.

Le **Crédit Mobilier Français** se charge également d'effectuer, pour compte de la clientèle, les opérations de prêts de valeurs étrangères à l'Etat et les versements d'or à la **Banque de France.**

Service de **Coffres-Forts** perfectionné. Compartiments depuis 4 francs par mois.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Ce n'est pas parce que la science et la médecine nous offrent un remède à presque tous nos maux qu'il ne faut pas prendre des précautions pour les éviter ! Sachez, cousines, qu'il est beaucoup plus facile de prévenir le mal que de l'enrayer ! Et ce n'est pas trop de coquetterie que

DE PRÉSERVER VOTRE VISAGE

du rude contact de la bise, de l'action desséchante de l'air vif. Rappelez-vous que sous les douceurs lénifiantes de la Véritable Eau de Ninon, votre épiderme conservera sa finesse, sa pureté, sa transparence. Votre teint restera parfaitement blanc, et vous n'aurez pas à craindre ces taches de rousseur qui vous désolent. A la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, vous trouverez cette précieuse formule.

Et maintenant, à toutes celles de vous, amies, qui ont l'épiderme délicat,

JE NE SAURAIS TROP RECOMMANDER

l'emploi de la Crème Simon, mélangée par moitié avec de l'eau ayant bouilli. Les essais, très satisfaisants, qui ont été faits par plusieurs de mes fidèles lectrices sur la peau très fragile de leurs jeunes bébés, m'ont semblé devoir être propagés.

Je suis sûre qu'en poursuivant ces lignes, vous allez vous écrier, lectrices amies : « Encore une lotion ?... » Et pourquoi pas, dites-moi, si elle a sa raison d'être, si elle répond à un besoin ?

La découverte des microbes nous a montré que la plupart des maladies du cuir chevelu étaient dues à ces petits êtres invisibles et redoutables. Et c'est ici que

LA CAPILLARINE SELMA

intervient, elle a été créée pour les combattre. Son emploi régulier est indispensable à toute personne soucieuse de sa beauté et de sa santé, comme préventif et comme curatif de la chute des cheveux, des démangeaisons, des pellicules, etc. Son mode d'emploi, préconisé d'ailleurs par les médecins, est fort simple : il suffit de faire une friction chaque soir jusqu'à légère cuisson. La Capillarine Selma vaut 5 fr. le flacon, fco 5 fr. 85, au Laboratoire Selma, 49, av. Victor-Hugo, Paris.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Mary-Annie. — Employez la « Fleur de Pêche », poudre de riz aux essences exotiques, qui existe en six nuances. Elle est invisible, adhérente et très rafraîchissante. Cette spécialité de la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre, vaut 3 fr. 50, franco 4 francs.

Thérèse. — 7, rue Auber, à Paris.

A. A. P. 1911. — Je pense toujours à vous mais n'ai pas encore le renseignement. Donnez-moi une adresse où je puisse vous écrire car, pour votre cas, il est trop difficile de correspondre par la voie du journal.

A un héros. — Depuis la guerre, les dames trouvent très facilement à se placer dans le commerce. Je vous conseille donc de suivre les cours commerciaux de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Demandez, de ma part, à cette maison de vous envoyer sa brochure « Situations ».

Razes. — Il n'est pas possible de vous donner ce renseignement par correspondance. Consultez un médecin.

Œillet rouge. — Je ne partage pas votre manière de voir. Donnez-moi, si vous voulez, votre adresse, je vous répondrai directement.

Sara Zac. — 1° « Histoire des Religions. » Je ne me rappelle plus le nom de l'auteur, mais vous la trouverez dans toutes les librairies. 2° « Etude de la Nature », de Bernardin de Saint-Pierre.

3 X. 4. — Demandez à Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée d'Antin, ses Tubes d'Essence qui donnent aux cigarettes un doux parfum. C'est également à cette maison que vous trouverez le Mokoheul et le Cillana, pour la beauté des yeux.

C. Mary. — Ce travail est si délicat qu'il est impossible de le faire soi-même. Du reste, vous en touverez dans tous les grands magasins, à un très bas prix.

Lectrice fidèle. — 1° La Pâte Epilatoire Dusser, 10 fr. la boîte, 5 fr. la demie. 2° Oui, mais je puis vous indiquer un autre moyen, si vous préférez. 3° Non, rien à faire pour l'empêcher ; pas d'opération, non plus, dans ce cas. 4° Faites vos ablutions toujours à l'eau chaude, lotionnez-vous ensuite à l'Eau de Cologne.

Une blondinette. — Il n'y a pas grand'chose à faire. Essayez, si vous voulez, de vous lotionner avec une infusion froide de bleuet ou de cerfeuil.

B. Y... — Oui, mais à condition que vous puissiez payer d'avance l'éditeur.

Marin. — Il m'est impossible de répondre dans le journal dans un si bref délai. Je ne puis, en tout cas, vous faire d'autre réponse que celle du « Poilu, lecteur des *Annales* ».

L. E... — Voyez ma première réponse à « Fidèle Lectrice ». Demandez-la à la Parfumerie Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Sacrifiée n° 30. — Adressez-vous à l'Union des Femmes de France, 16, rue de Thann, qui vous donnera tous renseignements et vous indiquera la marche à suivre.

FURETTE.

NUMÉRO DÉDIÉ A NOS AMIS ROUMAINS

LES·ANNALES



LA REINE DE ROUMANIE ET LE PRINCE HÉRITIER
VÊTUS DU COSTUME NATIONAL

17 Septembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	12 fr	6 fr 50
UNION POSTALE	18 fr	9 fr 50

51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1734. — 17 SEPTEMBRE 1916

EDITION·DE·LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	16 fr	8 fr 50
UNION·POSTALE	22 fr	11 fr 50

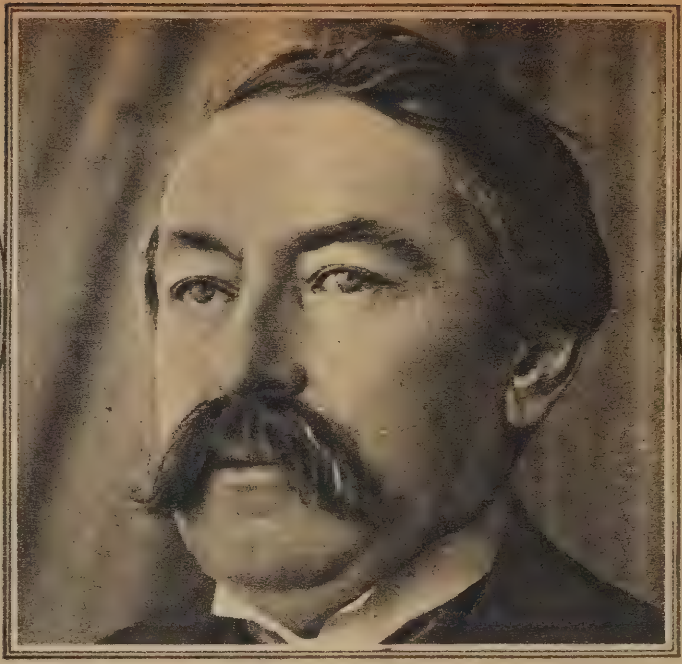
51 RUE SAINT·GEORGES · PARIS



LE ROI FERDINAND DE ROUMANIE



De Saint-Aulaire,
ministre de France à Bucarest.



ARISTIDE BRIAND,
président du Conseil, ministre des Affaires étrangères.



Blondel,
ancien ministre de France à Bucarest.



Mme Vaschide,
du service de la propagande.



Docteur Vaschide
(Sorbonne).



B. Delavrancea,
ancien ministre.



Philippe Berthelot,
directeur du Cabinet.
A. Bréal. R. Puaux.



Professeur Jorga,
Faculté de Bucarest.



V. Babesch,
Inst. Pasteur, Bucarest.



Mme Bar,
Dr ès lettres, Sorbonne.



P. Carp,
anc. min. de l'opposition.



C. Dissesco,
ancien ministre.



Take Jonesco,
ancien ministre.



N. Filipesco,
ancien ministre.



C. Mille,
directeur de l'« Adeverul ».



A. Marghiloman,
anc. min. de l'opposition.



A.-Em. Lahovary,
ministre de Roumanie à Paris.



JEAN BRATIANO,
président du Conseil du gouvernement roumain.



Général Iliesco,
chef de l'état-major de l'armée roumaine.

QUELQUES PERSONNAGES MÊLÉS AUX NÉGOCIATIONS QUI ONT ABOUTI A L'ALLIANCE

LA ROUMANIE ET LA FRANCE

Notes de la Semaine

Jugés par eux-mêmes

Il faut essayer de bien connaître ses ennemis. Je viens de lire avec profit l'ouvrage du prince de Bulow, la *Politique allemande*, élégamment traduit par M. Maurice Herbette, et dont une édition nouvelle vient de paraître. Ce livre, écrit peu de temps avant la guerre, contient des indications précieuses sur l'âme et le caractère allemands. Il reflète la physionomie intellectuelle et morale de son auteur, diplomate fin, souple, prudent, hypocrite. M. de Bulow, que l'abbé Wetterlé considère comme un homme remarquable et dangereux, n'est pas un reître cynique, à la façon de Bismarck ; il fait patte de velours ; il affecte la modération ; il proteste de la douceur d'âme de l'empereur, son maître, et feint de croire à nos intentions agressives. L'innocente Germanie ne cherche qu'a se développer pacifiquement. La France guette l'occasion de l'attaquer. « Le but suprême de l'ambition française, dit-il, sera, pendant longtemps encore, de créer des prétextes pour une explication orageuse avec l'empire, dans des conditions offrant de belles chances de succès. » Vous reconnaissez à ce trait la duplicité teutonne. Est-ce la France qui, depuis trente ans, a menacé par de perpétuelles alertes la paix européenne? Est-ce la France qui a organisé le guet-apens de Schnæbelé, provoqué l'explosion d'Agadir, multiplié les querelles, tiré à demi l'épée du fourreau, dans un essai d'intimidation, prononcé des paroles aigres et brutales, roulé des yeux de Croquemitaine? Le prince de Bulow ne manque pas de toupet. Il sait fort bien que la démocratie française ne souhaitait pas un conflit sanglant, et qu'il dépendait de l'Allemagne d'éviter cette aventure en réglant amiablement la question d'Alsace-Lorraine... Je ne dis pas la restitution, mais même la neutralisation de ces provinces eût assuré pour longtemps le repos du monde... L'orgueil pangermaniste ne l'a pas voulu ainsi, parce qu'il croyait avoir la certitude de vaincre sur les champs de bataille. Le mauvais coup se préparait sournoisement. Le germain rusé fourbissait ses armes et nous attribuait ses désirs de conquête afin de pouvoir crier très haut qu'il avait été contraint de se défendre... Toujours la même comédie, le même mensonge, le même *faux* initial. Notez que lorsque les Allemands se proclament pacifistes, d'une certaine façon ils sont sincères!. En effet, ils ne songent à se battre que parce qu'on a l'impertinence de leur résister. Mais, que l'on cède à leurs exigences, ils deviendront les plus débonnaires des hommes. Dans une étude qui fit grand bruit l'an dernier, le philosophe Émile Boutroux, profondément instruit des choses d'outre-Rhin, analysait cet état d'esprit particulier :

> L'Allemagne ne cherche pas la guerre ; elle s'efforce, au contraire, en inspirant la terreur, de la rendre impossible. Mais, si quelque nation profite, ou est susceptible de profiter de son amour de la paix pour faire valoir des droits qui la contrarient, elle se résigne à sévir. Elle est affligée de la violence qui lui est faite et des rigueurs dont il faudra user envers la coupable ; mais, soldat de Dieu, elle ne peut faillir à sa mission. Une nation qui se refuse à faire la volonté de l'Allemagne prouve, par là même, son infériorité « culturelle », et se rend coupable : elle doit être châtiée.

M. de Bulow se montre moins franc ; il biaise, il enveloppe de mille réticences ses aveux... Il pense que tôt ou tard le canon parlera. Cette éventualité ne l'inquiète point. Au fond il s'en réjouit comme d'une diversion efficace aux menées socialistes. Exalter le sentiment national lui paraît être le meilleur moyen de briser l'esprit révolutionnaire, de grouper les dissidents en un faisceau serré autour de la monarchie. Il ne doute pas (et l'expérience a prouvé qu'il voyait juste) que, au jour du combat, toutes les énergies allemandes, sans distinction de parti, ne s'unissent sous la bannière des Hohenzollern. Il compte que l'habitude de la discipline, vertu teutonne au suprême degré, opérera ce miracle. La page entière serait à citer.

« Pas un peuple n'a des capacités d'organisation pareilles aux nôtres, écrit-il ; aucun n'a une pareille disposition de la volonté pour la discipline ; aucun n'est prêt comme lui à se soumettre aux lois d'une discipline rigide. C'est à ce don que nous devons nos meilleurs succès, nos institutions publiques les plus utiles. Le bloc de la Prusse est une création de la discipline, comme notre armée et notre fonctionnarisme. Ce que d'autres sont parvenus à accomplir dans le feu de l'enthousiasme, nous l'avons souvent réalisé, grâce à une discipline rigoureuse. »

Les socialistes s'imposent d'ailleurs entre eux cette règle ; ils obéissent passivement aux ordres des chefs, leurs manifestations s'exécutent avec une précision militaire. Ils ont passé par la caserne, subi la morgue lointaine des officiers, la grossière arrogance des sous-offs. Ils ont courbé l'échine. Le pli est pris... Oui, mais disciplinés dans l'action et la victoire, le seront-ils dans l'épreuve et le revers? M. de Bulow rappelle que, en 1806, « les dignitaires de Berlin vinrent dévotieusement recevoir Napoléon vainqueur à la porte de Brandebourg. » Et il ajoute : « Le fonctionnaire prussien, le soldat prussien, le citoyen prussien, dont les idées sont enracinées dans les traditions prussiennes, ont besoin de la confiance en la force du gouvernement pour lui garder un dévouement absolu. » La *force*. Ce mot est le *leit-motiv* qui revient à chaque page du volume. L'ancien chancelier n'accorde, en somme, qu'une confiance modérée au loyalisme du peuple allemand. Le puissant Guillaume II, idole de ses sujets, pourrait bien être lapidé par eux le jour où il leur apportera la défaite... Le chauvinisme de M. de Bulow n'envisage pas un tel dénouement, mais sa perspicacité le laisse entrevoir. Espérons... Les événements se précipitent... L'heure approche...

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXII

LES FAUSSAIRES ALLEMANDS : D'EMS A NUREMBERG

13 septembre 1916.

Avez-vous remarqué, mon cher ami, comment l'anniversaire du Quatre Septembre, qui est pourtant un événement historique d'où la République est sortie, a passé presque inaperçu? Ce silence voulu est un excellent symptôme de l'union nationale. Les partis, au lieu de s'attarder dans l'inutilité dangereuse des polémiques rétrospectives, sont restés fidèles à la trêve de salut public qui doit tourner vers l'ennemi commun toutes les pensées et toutes les énergies. Je me garderai bien de manquer à la loi sacrée où la France puise sa force. Mais ce quarante-sixième anniversaire, en ramenant mon esprit vers la guerre de 1870, m'a suggéré un rapprochement. Je ne résiste pas au désir de vous en faire part. Peut-être y trouverez-vous quelque profit.

C'est un axiome traditionnel dans la politique prussienne qu'il faut plier le droit aux nécessités des faits. Von Bernhardi, fidèle aux doctrines de Frédéric II et de Frédéric-Guillaume IV, a écrit là-dessus quelques dogmes d'une audacieuse précision. Comme il voit dans la guerre un « instrument de progrès », un « facteur de civilisation » et, pour tout dire, une « puissance créatrice », il n'hésite pas à ajouter qu'on peut « la rechercher et la provoquer ». Il laisse à la diplomatie le soin, dont le pouvoir militaire se désintéresse, d'« arranger les questions épineuses où la morale semble menacée ». En 1870 et en 1914, la diplomatie prussienne s'est acquittée de sa tâche par le même procédé : elle a plus de suite que d'imagination. Il y a un faux à l'origine de l'une et de l'autre guerre, et M. de Bethmann-Hollweg, avec toute la distance qui sépare un disciple médiocre d'un aussi grand maître, n'a fait que renouveler et copier Bismarck.

Vous appartenez à des générations qui ignorent trop les événements où la France, en 1870, faillit sombrer. Elle fut victime de son imprudence, mais il faut surtout dire qu'elle tomba dans un guet-apens, préparé par un génie satanique. La candidature au trône d'Espagne du prince de Hohenzollern fut la cause de la guerre. Cette guerre, Bismarck et le parti militaire prussien la voulaient pour consommer l'œuvre de l'unité nationale, commencée à Sadowa. Il s'en fallut de peu que le prétexte ne leur échappât. Le roi de Prusse, en donnant son approbation entière et sans réserve au désistement du prince de Hohenzollern, avait accordé à la France une satisfaction qui paraissait écarter le péril. Notre ambassadeur à Berlin, M. Benedetti, avait exprimé sa gratitude pour une solution qu'il jugeait suffisante. Pourtant, sur l'ordre du gouvernement français, il sollicita du roi, en ce moment à Ems, une nouvelle audience afin de recueillir, sinon un engagement formel pour l'avenir, du moins la confirmation de la réponse antérieure. Le roi Guillaume jugea cette entrevue inutile et fit déclarer à M. Benedetti qu'il n'avait plus rien à lui communiquer. Ces faits furent relatés dans une dépêche, datée d'Ems, où leur succession, clairement établie, donnait à ce refus sa portée véritable. Il marquait simplement la fin de négociations où la France, qui avait obtenu une satisfaction réelle, et la Prusse, qui l'avait accordée, n'avaient, au jugement du roi, plus rien à se dire.

Quand Bismarck, Moltke et Roon, réunis à dîner dans la nuit du 14 juillet, connurent à Berlin cette dépêche, ils l'interprétèrent si bien comme un gage de paix qu'ils en furent atterrés. Tout leur plan avortait. Il y eut entre eux un long et tragique silence. Comment remettre sur le pied de guerre une affaire qui, selon l'expression de Bismarck, se perdait dans les sables? Le génie du futur chancelier s'y employa sans retard. Après avoir interrogé Moltke et Roon sur l'état de l'armée, déjà trop prête, hélas! il s'assit à part, prit un crayon et corrigea la dépêche, dont il ne subsista plus que deux paragraphes combinés de telle sorte que le roi de Prusse paraissait avoir voulu se dérober par un refus *insolent* à une demande *insolite* formulée par l'ambassadeur de France. Ainsi les deux pays, trompés par la perfidie calculée du même faux, se croiraient également humiliés, l'un par la demande, l'autre par le refus, et seraient poussés à la guerre! Roon et Moltke exultèrent. La fausse dépêche fut publiée, d'après les soins de Bismarck, dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* et communiquée aux Etats allemands du Sud. Elle produisit la surexcitation des esprits que Bismarck en avait attendue.

Des deux côtés de la frontière, le sentiment populaire s'enflamma. La guerre ne put être évitée. Ne croyez pas que Bismarck en ait jamais ressenti un regret et moins encore un remords. S'il disait parfois à son confident Moritz Busch qu'il avait l'âme triste et anxieuse, s'il ne pensait pas sans quelques appréhensions de conscience aux trois guerres qu'il avait déchaînées, je ne sache pas qu'il ait une seule fois été troublé par la falsification de la dépêche d'Ems. Au contraire, il en tirait vanité. Ses thuriféraires y trouvaient l'un de ses titres à la reconnaissance éternelle de son pays et le professeur Hans Delbruck s'est écrié : « Bénie soit la main qui a falsifié la dépêche d'Ems! » Ce cri traduit bien le sentiment national d'un pays qui mesure le droit à la force et pour lequel la fin justifie les moyens.

Moins habile et moins heureux que Bismarck, qui réussit à se faire déclarer la guerre par la France et à donner ainsi à notre pays trompé le rôle d'agresseur, dont sa situation en Europe souffrit si cruellement, M. de Bethmann-Hollweg a dû déclarer la guerre à la France. Sous quels prétextes? Il vous en souvient. La note remise le 3 août, à six heures trois quarts du soir, par M. de Schœn, qui présentait ses lettres de rappel, au ministre français des Affaires étrangères, alléguait que des aviateurs militaires français avaient « jeté des bombes sur le chemin de fer, près de Karlsruhe et Nuremberg ». C'était la seule affirmation précise que la note contînt. Elle en prenait prétexte pour conclure que, « en présence de ces agressions, l'Empire allemand se considérait en état de guerre avec la France, du fait de cette dernière puissance ». Dans la séance du 4 août, devant le Reichstag, le chancelier ne donnait pas une autre cause à la déclaration de guerre. Sur quoi donc reposait cette invention misérable? Elle avait pris son vol, le 2 août, dans l'officieuse *Correspondance bavaroise*, où l'on lisait que « des aviateurs avaient été vus sur la ligne Nuremberg-Kissingen et sur la ligne Nuremberg-Ansbach, qui jetaient des bombes sur la voie ». La *Gazette de Cologne*, jouant le rôle que la *Gazette de l'Allemagne du Nord* avait rempli en 1870, reprit et propagea cette information. Il n'en fallut pas davantage à M. de Bethmann-Hollweg pour la prendre à son compte et en faire, avec une audacieuse précipitation, un grief à la France. L'information d'un journal, puisée à quelle source et sous quelle inspiration? lui suffit pour y trouver le prétexte, absurde et mensonger, de la guerre que son souverain, dépourvu de tout scrupule, lui avait donné l'ordre de faire.

Mais la guerre n'est pas finie, et déjà la vérité, qui précède le châtiment, éclate! Et cette vérité vient d'Allemagne! On n'a pas assez pris garde à des révélations qui sont la condamnation flagrante du gouvernement allemand. Emportée dans le courant des événements, débordée par les faits et par les nouvelles, moins soucieuse de rectifier le passé que d'éclairer le présent et de préparer l'avenir, la presse n'a pas suffisamment insisté sur la déclaration du docteur Schwalbe qui, après s'être fait l'écho de la prétendue agression par avions sur Nuremberg, a ouvert une enquête dont les résultats ont démenti son allégation. Un singulier Allemand, ce docteur Schwalbe, et dont la guerre paraissait avoir détruit l'espèce, d'ailleurs rare, puisque, sachant la vérité, il la dit, même au préjudice du gouvernement de son pays! Cette *amica veritas* s'appuie sur un document officiel, qui la rend incontestable. Il émane de l'autorité municipale de Nuremberg : *Le commandant par intérim du IIIe corps d'armée bavarois, qui est ici, n'a nulle connaissance du fait que, avant ou après la déclaration de guerre, des bombes aient jamais été jetées par des aviateurs ennemis sur les lignes de Nuremberg-Kissingen ou Nuremberg-Ansbach. Toutes les affirmations et toutes les informations des journaux à ce sujet sont manifestement apparues comme fausses.* Alors, que deviennent les allégations de M. de Schœn? Que valent les déclarations de M. de Bethmann-Hollweg? L'ambassadeur et le chancelier sont saisis en flagrant délit de mensonge. La dépêche de Nuremberg est, comme la dépêche d'Ems, un faux criminel. Triste et misérable peuple! Il faisait horreur à Gœthe, qui ne pouvait vaincre les répugnances dont il souffrait. Faut-il s'étonner que le monde tout entier, soulevé de dégoût, finisse, lui, aussi, par le prendre en horreur?

LOUIS BARTHOU,
Ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Il était une fois...

Ma chère cousine,

Je ne sais si vous sentez comme moi la douceur triomphante des jours que nous traversons. Il semble que nous soyons les voyageurs harassés qui viennent de gravir une côte entre des précipices sans fond et sous des orages épouvantables. Les pieds se déchirent aux cailloux du chemin, et voilà que tout à coup, dans les ténèbres, une aurore se lève, le soleil luit, et des chants emplissent la montagne!... Les pèlerins montent toujours plus haut, ne sentant plus la fatigue. Ils viennent d'apercevoir le but... Au bout du dernier tournant, qui est là, se dresse la victoire, l'étape n'est plus longue, et de tous côtés des mains fraternelles se tendent...

« Nous sommes avec vous..., clament des voix glorieuses et tendres, nous sommes avec vous..., nous vous avons vus à l'œuvre, vos soldats sont des héros!... »

Et la sœur latine, la belle Roumanie, que nous avons toujours aimée, parce que nous avons cru en ses aèdes, la chaude Roumanie entre en lice... et, allègre, fraîche, elle s'élance avec ses troupes au cri de : « Vive la France! »

Et les pèlerins répondent : « Prenez nos cœurs, Amis, comme nous prenons les vôtres, ils sont faits pour se comprendre, la route maintenant nous sera plus légère. »

Et c'est peut-être ce qu'il y a de plus miraculeux en cette guerre, c'est qu'elle se déroule comme un beau conte de fées...

Il y avait une fois..., pense-t-on.

Oui, il y avait *une* fois..., de pareilles calamités n'arrivent point deux fois..., il y avait une fois un monstre vomi par la nature, qui ouvrait une grande gueule pleine de canons...

« Je cracherai du feu partout..., je dévorerai tout..., je démolirai tout..., » dit-il.

Et le monstre, plein d'orgueil, crachait, dévorait, démolissait comme il l'avait promis... Mais dans l'ombre une fée veillait, la fée des chevaliers.

« Crache, dévore, démolis, kaiser, murmurait-elle doucement, ta force est invincible, tu le crois, du moins, mais prends garde, tes vilenies feront des martyrs et pas un vaincu... Car, au travers de ta route, tu trouveras partout le Signe qui arrête les hommes de ton espèce, le signe lumineux, mystérieux et divin, que les poètes et les chevaliers seuls comprennent. Là où le Signe, comme une étoile dans la nuit, se lèvera, ta puissance subitement sera vaine... Crache, dévore, démolis, kaiser, la France, la fée des vieux chevaliers te guette. Et tu trembleras de peur un jour au bord des sources pures... »

Beau conte, qu'il serait facile de poursuivre en choisissant quelques traits charmants et épiques de cette guerre sainte... Le Barbare viole un pays neutre, la Belgique, il commet le sacrilège et le Signe apparaît...

C'est le roi-chevalier Albert et son geste immortel...

Le Barbare se rue vers Paris, cœur de la France, il crache, dévore, démolit...

Alors tous les morts se lèvent : les Bayard, les Jeanne d'Arc, les vainqueurs de Valmy; quelque chose de leur âme passe dans l'âme de nos soldats, le Signe irradie le ciel, et c'est la victoire de la Marne...

Puis en héros, nos Français soutiennent, de longs mois, presque seuls, avec une impétuosité inouïe, le choc de ces hordes effroyablement préparées aux massacres et à la terreur. Les Anglais ne sont pas suffisamment prêts, les Russes attendent leurs munitions...; le monstre savoure d'avance son triomphe... Mais, au pays du soleil chaud, lentement le Signe s'est levé... Un poète a parlé, d'Annunzio a prononcé les mots fatidiques et sacramentels, le peuple, ivre d'enthousiasme, a crié : « Vive la France! » le miracle était fait...

Cependant le kaiser crachait, dévorait, démolissait toujours...

« J'aurai Verdun! » dit-il...

Verdun? il songeait à commettre ce crime au pays de la bonne Lorraine!... Alors tous nos soldats, qui sont des poètes dès qu'il s'agit de la patrie, dirent :

« Tu auras notre sang, tu auras nos vies, mais tu n'auras pas Verdun... »

Et lentement, au-dessus du bois des groseilliers, là où Jeanne autrefois entendit ses voix, le Signe jeta une douceur d'étoile sur l'enfer de Verdun..., et le miracle encore une fois s'accomplit!

Le kaiser, quoiqu'il crachât, dévorât, démolît, n'eut pas Verdun...

Et tandis que le Signe opérait la magie de ses miracles, les Anglais devenus forts, les Russes armés jusqu'aux dents, vinrent en hâte rejoindre les nôtres à la dure montée... Et tous les pays neutres, touchés, répétaient avec admiration de tant d'héroïsme : « Verdun... Verdun... Verdun!... » Et on sentit quelque chose de leur amitié passer les mers et les monts et courir vers la France... Tous commençaient à aimer ce pays de poètes et de chevaliers, la France! qui savait entraîner derrière elle tous les amoureux de la justice... Elle a dans sa destinée le Signe..., chuchotait-on tout bas... Aux heures de péril, on l'aperçoit toujours.

Et tandis que le kaiser s'essouffle et ne sait plus où donner de la tête, chaque jour une joie nouvelle éclaire notre horizon... Ah! la griserie, l'enchantement de Paris, quand il apprit cette nouvelle : La Roumanie, pays des poètes et d'Hélène Vacaresco, patrie des chevaliers de l'Orient, les Janesco, Filipesco, Dissesco, Bratiano, venait d'entendre la grande voix de Briand, et nous tendait les bras.

Et depuis, malgré l'angoisse de l'heure, malgré l'étape formidable qui reste à franchir, malgré les combats qu'il faudra livrer encore, un vent d'allégresse a passé sur la France... Depuis le miracle de la Marne, les miracles ne cessent point, et c'est la volonté de nos héros qui les fait. Il semble qu'on respire le grand souffle du large et que des fleurs nous embaument, et ce sont justement les parfums de toutes les amitiés qui se groupent autour de nous... Il semble que les défenseurs de la patrie donnent l'assaut final dans une apothéose de gloire, entourés de tous les chevaliers du monde... Et l'on tremble d'émotion en pensant que tous les sacrifices consentis par nos enfants auront servi à une sublime cause, et que nos chers morts pourront dormir contents sous leur petite croix de bois... Car bientôt la France se réveillera dans une lumière de victoire et cette fois encore le Fée des vieux contes jettera dans l'espace le Signe miraculeux que nous espérons.

Il était une fois...

Oui, plus tard, nous raconterons cette épopée à nos petits-enfants avec des larmes d'orgueil... Et l'histoire finira ainsi...

Alors la victoire vint...

Puis ouvrant le livre d'un poète de la guerre, M. Maurice Barrès (1), lentement, nous lirons ceci, qui est la lettre d'un soldat mort pour la patrie :

« Je désire que mon deuil ne soit pas porté, car il ne faut pas qu'au jour de gloire le noir vienne ternir le soleil dont toutes les âmes françaises seront illuminées... »

Et tournant la page pieusement, nous lirons encore ceci, qui est le dernier vœu d'un soldat de France écrivant à sa mère : « Quand les troupes rentreront victorieuses par l'Arc de Triomphe, si je ne suis plus là, maman, mettez vos plus beaux vêtements et soyez-y... »

Et nos petits-enfants diront extasiés : « Encore... Raconte encore... »

Car depuis que le monde est monde, jamais il n'y eut d'histoire plus belle, plus miraculeuse que celle écrite aujourd'hui avec le sang de nos soldats...

YVONNE SARCEY.

P.-T. — (1) *Les Traits éternels de la France*, brochure qui vient de paraître en librairie chez Emile Paul et dont, je crois, on peut dire que c'est un petit chef-d'œuvre. C'est le discours prononcé à Londres par Maurice Barrès (Prix 1 fr. 25).

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Vous intéresse-t-il de savoir qu'en ce mois-ci, un des mois les plus chargés de notre hôpital, 873 grands pansements ont été faits dans nos deux salles d'opération... Nous avons en ce moment, nombre de cuisses fracturées à soigner et toutes les infirmières savent combien les pansements en sont difficiles. Mais quelle joie quand on suit les progrès heureux d'une guérison!...

Nous avons eu encore une semaine très favorisée ; outre le don charmant d'un ami anonyme (500 francs), nous avons eu la belle surprise d'un chèque lointain puisqu'il nous arrive de Nhatrang (Annam). Le résident de France, M. Maurice Boyer veut bien nous informer qu'une tombola ayant été organisée à Nhatrang, le 14 juillet, au profit des blessés soignés dans les hôpitaux de France, une part de son produit a été allouée à l'hôpital des Annales, à la demande de M. Thibeaudeau, délégué du résident de France à Phanrang, de M. Massoulard, ingénieur des travaux publics à Tourcham, de M. H. Marc, planteur à Traïca, de M. Maurice Boyer, notre résident à Nhatrang, celui-là même qui signe la lettre, de M. Jacques Blandin, adjoint au résident de France à Nhatrang, du docteur Cecconi, médecin de l'assistance à Nhatrang, de M. Salomez, missionnaire apostolique à Daï-Dien, de M. Daô-Phan-Fuân, gouverneur indigène de la province de Khanh-Hoâ, et M. Nguyên-vân-Di, maire du village de Phu-Hôi...

N'est-ce pas admirable que tant de cœurs battent au loin pour la chère patrie, qu'ils

partagent nos souffrances et veuillent les adoucir et qu'ils soient unanimes pour de tels élans de générosité... Nos soldats de la métropole sont fiers de leurs frères des colonies.

Les Envois au Front

Mme Henri Nicolle, Mme Francis Thomé et leurs amies toujours fidèles à leurs postes et qui assurent tranquillement, presque dans l'ombre, un si beau service, ont marqué cette semaine sur le grand livre (tome XI !) leur 33,446e envoi...; colis pour les soldats, sacs à terre, coussins, linges pour les hôpitaux, tout est empaqueté, cloué, ficelé, et quand c'est fini on recommence.

C'est certainement à l'Amérique que nous devons la possibilité de continuer toujours nos envois. L'American - Relief - Clearing - House dont l'organisation est vraiment merveilleuse nous transmet de la part d'abonnés des caisses et des caisses, dont beaucoup contiennent des paquets tout composés ce qui facilite singulièrement notre tâche. La French Relief Society de Providence accomplit également une tâche miraculeuse. Mlle Clezio, de l'Ile Maurice expédie des caisses entières de paquets pour les soldats du front qui se battent si bien. Mme Hamoir, à Paris, encore cette semaine, a donné 350 sacs.

Terminons comme c'est l'usage en transmettant encore quelques demandes :

Le *capitaine Durieux, 291e territorial, 1re compagnie de mitrailleuses*, nous fait savoir que ses poilus à peu près tous des régions envahies, ne reçoivent ni nouvelles, ni subsides. Très dignes d'intérêt et au front depuis un an, il les recommande aux marraines de bonnes volonté.

Guittard, aide-major, 100e d'infanterie, 1er bataillon, fait appel à la générosité des cousines des Annales pour les prier de lui envoyer pour distraire les soldats de son bataillon, livres, journaux illustrés, jeux peu encombrants, etc.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons eu le plaisir de recevoir de nombreux reçus de nos envois faits dans les différents camps. Toutes les caisses sont parvenues opportunément parmi les malades et les débilités, et c'est, en même temps qu'un précieux encouragement pour nous, la preuve que les envois sont vraiment remis. Les présidents des comités de secours de Cellelager, Magdeburg, Parchim, Dulmen, Sprottau, nous chargent de transmettre leurs sentiments reconnaissants aux généreux inconnus qui leur valent de si grands adoucissements à leur peine.

Le président du Comité de Sprottau nous envoie ce remerciement touchant :

« Nous avons l'honneur de vous accuser réception des dix caisses de lait que vous avez eu la bonté de nous adresser pour les nécessiteux de notre camp. Tout est arrivé en bon état. Cet envoi, tout à fait imprévu, est arrivé fort à propos pour adoucir les premiers mois de captivité à 152 nouveaux prisonniers français. Ils avaient été faits prisonniers pendant le courant du mois de juin dernier. Vous devez penser combien ces pauvres prisonniers ont été heureux de recevoir lait et biscuits à leur arrivée au camp d'internement.

Combien de prisonniers encore sont privés de marraines... N'y en a-t-il pas qui sentent un vide au cœur et le besoin d'adopter un de ces enfants malheureux, de les soutenir pendant ces quelques mois qui nous séparent encore de la victoire. C'est là une si belle action!

A la Brosse ! A la Brosse !...

Voici en deux mots nos comptes du mois. nous avions à la date du 31 juillet en caisse : 16,633 fr. 50.

Nous y retrouvons à la date du 31 août, 17,218 fr. 35.

C'est-à-dire un peu plus que nous y avions laissé. Et cependant nous avons eu des dépenses élevées : 2,141 francs 70, mais c'est le miracle charmant des cousines qu'elles emplissent, nouvelles Danaïdes, comme par enchantement, une caisse qui se vide toujours.

Nous avons payé les aveugles des ateliers de l'Hôtel-Dieu, Val-de-Grâce, Quinze-Vingts (1,600 fr.). Et de plus, M. Brieux, dans une pensée que l'on comprendra, a voulu que quelques femmes ou mères de ces « Blessés aux yeux », dans la misère, fussent secourues. C'est ainsi que nous envoyons des secours mensuels aux femmes dont le nom suit :

Mmes Bertain, Perrais, Porcheron; MM. Varsin, Droit, Barbe, Bideau, Marot, Cretin et Câques.

La Lettre d'un Aveugle

Et maintenant il m'est doux de publier cette lettre adressée « à M. Brieux, par un aveugle »... Elle marque combien des détresses de toute nature peuvent être consolées par le seul fait que des cœurs amis se penchent vers elles...; la maman qui me charge de transmettre cette lettre qui lui fut dictée par son fils, m'écrit :

« Si vous saviez comme il souffre et comme il est défiguré, lorsqu'une douleur trop grande l'envahit, il prend ma tête dans ses bras et il me dit : « Aime-moi, j'ai mal là », et il montre son cœur.

» Parfois, des larmes jaillissent de ses yeux morts, et cependant il est gai avec les autres. Il refuse d'épouser sa fiancée et ne veut pas qu'elle se sacrifie. Il reste des heures entières seul dans cet immense parc, la tête levée vers les cieux et il souffre tant de ne pouvoir se battre encore. »

Voici donc cette lettre, d'une émotion palpitante :

A Monsieur Brieux, père des aveugles,
Monsieur,

« Ma mère vient de lire à haute voix cet article, qui certes est d'un grand cœur, mais permettez-moi, monsieur, de vous crier ma souffrance. J'ai baissé la tête lorsque je vois (pardonnez cette expression, mes yeux sont morts) les chimères dont vous faites des réalités; je l'ai baissée pour que ma mère ne lise pas ma souffrance, j'ai senti passer un frisson sous mes paupières closes. Merci monsieur, merci, pour tout le bien que vous faites à ces frères qui comme moi ne verront jamais, ô jamais plus.

» Et que serait, s'il vous plaît ce sentiment dont vous parlez, cet idéal guide? L'amour! ô dérision! l'amour! et qui parle d'aimer? Qui pourrait même se défendre d'un mouvement de répulsion en voyant ces trous, ces chairs recousues, tuméfiées qui s'entr'ouvrent encore par endroits. Oh! par pitié, ne parlez pas d'amour devant ces paupières bouleversées qui laissent pénétrer cette impression de dégoût et de recul, qui devinent cette pitié que nous inspirons. On nous admire! O ironie des choses! Le mariage, monsieur, et que serait l'hymenée? Le mariage, c'est le fruit défendu, le désir honnête qui doit être étouffé dans un cœur loyal. Un noble cœur n'a pas le droit de demander à une jeune fille, presque à une enfant, le sacrifice d'une vie qui s'ouvre à elle jonchée de roses, de transformer ce ciel sans nuages en une coupe d'amertume qu'elle boira jusqu'à la lie. Ce n'est plus le mariage, c'est le sacrifice. Oh la guerre, monsieur, brise tant de cœurs! Elle arrache un père à ses enfants, un fils à sa mère, un époux à sa femme, mais elle déroule toute une chaîne de drames poignants. Elle creuse des plaies cachées qui vous dévorent comme un brasier. La blessure est fermée, mais elle subsiste toujours plus profonde et une parole, une pensée, l'écorchent. Voyez-vous, monsieur, il faudrait que la femme ne soit plus femme, que ce soit un ange de pitié, de charité. Vos entrailles de père tressaillent peut-être en songeant à ceux qui n'auront jamais ces caresses, ces baisers, qui n'auront jamais une main d'enfant pour se poser sur leur front. Vieillir seul, c'est la vie, seul, dans l'éternelle nuit ici-bas.

» Et cependant, monsieur, je ne suis pas un lâche. Je suis fort car Dieu est avec moi. Il est ma force, mon divin consolateur. Je chante, je ris souvent, c'est pour bercer ma mère et ma plaie saigne désespérément. Je suis content pour la France et pour moi, quel martyre! Oh! pardonnez, monsieur, cette plainte lamentable. Oh! je vous en supplie, publiez-la dans les Annales, c'est un crime d'endormir quand le réveil sera si cruel. Mes frères sauront que je les aime. Je n'ai pas tremblé sous la mitraille, je n'ai pas tremblé devant la mort, je n'ai pas tremblé, non je n'ai pas tremblé lorsqu'une balle déchirait mon visage, lorsqu'on m'arrachait les yeux et je tremble, et je tremble quand j'entends un petit enfant.

» Je vous embrasse parce que je souffre et que je vous aime.

» XAVIER DE WANDENEUF. »

Est-ce que la fiancée n'a pas raison de vouloir mettre une petite main fidèle dans ces deux pauvres mains angoissées?

Qu'en pensent les jeunes filles qui entendront ce cri pathétique d'un cœur bouleversé?

Les Toutous

Voici un long temps que nous n'avons parlé de ces bonnes bêtes. M. Lepel-Cointet nous fait savoir que la Société en compte aujourd'hui 1,347 au front... Voici le nom de celles parties dernièrement et qui sont nos filleuls-chiens puisqu'elles furent données par les cousines des Annales. Souhaitons-leur de faire fidèlement leur devoir et de nous rapporter quelque chose de la victoire. Et donnons-leur une pensée quelquefois, puisqu'elles sont au danger et à l'honneur.

Voici le nom de ces héros à quatre pattes :

Pyram (à M. Gobin); Turc et Bronchite, à M. Lefebvre), comme chiens de tranchées.

Cyrano et Wanda (à M. de Benazé), Pataud (à M. Roisin) Lionne (à M. Petit de Plas), Fox (à M. Chomel), Rip (à M. Grancher), Mica (à M. Bégouin).

Flora (à M. Broussey), Diane (à M. d'Après), Gyp, (à M. Paul Lefébure), Hargir (à M. Vernus), Turc (à M. Thibault).

Merci à tous ces maîtres qui ont fait le sacrifice à la Patrie de leurs bonnes et belles bêtes.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

109e LISTE DE SOUSCRIPTION

5e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 27 août au 3 septembre 1916)

Mme A. de Fario, Petropolis, 100 fr. — Anonyme, 20 francs. — Mlle Gimonet, New-York, 10 fr. — Une Tunisienne, 25 fr. — Maurice B., 500 fr. — M. Maurice Boyer, Nhatrang, 2,000 fr. — Cyprienne, Marseille, 10 fr. — Mme Gilbert, Numéapolis, 22 fr. 75. — Un tout petit Français, 5 fr. — M. Cantomy, Beaulieu, 3 francs 25. — Mlle Lestaevel, Die, 5 fr. — Cousine Marthe, République Argentine, 10 fr. — Caporal Briel, 137e d'infanterie, 5 fr. — Mme Gruget, Luisant, 5 francs. — M. P.-R. Dumains, Washington, 5 fr. — Bme L., 2 fr. — Mme Fuller, Leominster, 10 fr.

Total général de cette 109e liste........ **2,738 fr.**

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Jules Lemaître et Georg Brandès.

C'était ces jours-ci l'anniversaire de la mort de Jules Lemaître et cela nous rappelle un de ses meilleurs mots. Le critique danois Georg Brandès qui a manifesté au début de la guerre des sentiments assez maladroitement germanophiles, quoique possédant une renommée mondiale, n'est cependant pas très connu en France. Il le sait et il en garde une certaine rancœur.

Il y a de cela une quinzaine d'années, un banquet avait été offert à Paris en son honneur. Les organisateurs avaient cru bien faire en plaçant à côté du critique danois le grand critique français Jules Lemaître. C'était une idée assez malencontreuse, car l'Affaire sévissait alors et Lemaître qui s'était lancé en pleine mêlée politique ne pouvait manquer de montrer vis-à-vis de son voisin des sentiments aigres-doux. A peine les hors-d'œuvre attaqués, l'écrivain des « Contemporains » estima poli d'engager la conversation :

— Cette fête doit vous réjouir, car vous le constatez, vous êtes très connu en France.

— Oh! protesta Brandès, avec aigreur... Personne ne m'a lu et c'est à peine si le public parisien connaît mon nom.

— Pardonnez-moi, dit alors Lemaître, avec un sourire sardonique.

Et caressant sa barbiche de sa main, il ajouta :

« On vous connaît bien, seulement on vous appelle Marthe. »

(Pour ceux qui ne sauraient pas : Marthe Brandès est le nom d'une de nos plus célèbres comédiennes.)

Le poète Jean Rameau a perdu son fils, tombé sur le champ de bataille.

Le général Nivelle, vient de citer ce brave à l'ordre de l'armée :

« Labaïgt-Rameau Jean-Marcel, soldat au 218e régiment d'infanterie, détaché à la section des écoutes d'une armée.

» Soldat plein de courage et d'abnégation, s'est toujours acquitté du service délicat qui lui était confié avec le plus grand entrain et un mépris absolu du danger, s'exposant sans hésiter aux plus violents bombardements pour assurer la continuité des liaisons. A été mortellement blessé le 8 août 1916, dans l'accomplissement de sa mission. »

Puissent ces lignes glorieuses, consoler, dans son immense douleur, le poète, notre ami.

Le capitaine Fryatt, dont le meurtre infâme produit en Angleterre une émotion si profonde, était un ami de la France. Il se plaisait à passer quelques heures dans nos ports, et se trouvait bien, selon sa formule pleine d'humour, « de venir respirer l'air de la voisine ».

Les baigneurs qui fréquentent régulièrement la plage de Dieppe se souviennent-ils d'une petite scène remontant à un été de l'avant-guerre? Sur la place où se tient le marché, un marin anglais, d'aspect un peu lourd, mais énergique et loyal, considérait la statue de Duquesne. C'était le capitaine Fryatt. La contemplation du monument l'absorbait à tel point qu'il ne pensait plus au panier de crabes qu'il tenait à la main. (Le capitaine Fryatt faisait volontiers son marché lui-même.) Et les crabes, sournois, en profitaient pour se défiler à la douce. Que se passa-t-il alors? De petits baigneurs, qui accompagnaient au marché leurs jolies mamans, ramassèrent les crabes sans rien dire, les remirent dans le panier de même et se livrèrent à cet exercice avec une patience un peu craintive tout le temps que le capitaine Fryatt, sa pipe aux dents, resta à regarder la statue de Duquesne.

Ce tête-à-tête muet et visiblement amical du hardi marin français et du loup de mer anglais impressionnait nos petits Parisiens, qui semblaient se demander : « Qu'est-ce qu'ils se disent? »

Nous savons aujourd'hui quel devait être le dialogue entre « le brave Duquesne » et ce capitaine Fryatt qui fut assassiné par les Barbares.

Mon courrier :

Sonnets pastiches

Rendons à César... Le sonnet genre Coppée que nous avons publié dernièrement et attribué à Edouard Herriot, a pour auteur le spirituel poète Xavier Roux.

Mais on ne prête qu'aux riches... Herriot en a fait d'autres, ainsi qu'il appert de ce récit :

« En 1890 — vingt-trois ans, déjà! — dans le grand réfectoire du lycée Louis-le-Grand, deux « cagneux », c'est-à-dire, pour les profanes, deux aspirants à l'Ecole normale, montaient sur un petit tréteau élevé au fond de la salle. Au premier rang de l'auditoire, le terrible proviseur Gidel était assis, ayant à ses côtés ces professeurs incomparables : MM. Hatzfeld, Merlet, Chabrier et, je crois bien, M. Rabier, qui était alors directeur de l'enseignement secondaire. Les deux potaches se livraient à une joute poétique, l'un représentant un disciple de Coppée, l'autre figurant un adepte du symbolisme. En ce temps-là, on se battait ferme pour ou contre Stéphane Mallarmé. Les spectateurs complaisants firent à leurs camarades le chaleureux accueil que vous supposez et leur demandèrent la copie de leur dialogue.

» A quelques jours de là, des externes arrivèrent à la classe en brandissant un numéro du *XIXe Siècle*. Francisque Sarcey avait consacré sa chronique hebdomadaire à l'élucubration des deux jeunes lycéens! Notre oncle avait bien voulu la trouver « étourdissante de drôlerie ». Il compara le sonnet du disciple de Coppée à celui du *Petit Homard des Batignolles* et déclara « impayable » le sonnet du décadent :

Indemne du contact occulte du Destin,
Toujours clamant le los de l'Idée éternelle,
Je cueille l'alme fleur et me résorbe en elle
En les hâleurs du soir et la paix du matin.

Je m'essore à travers l'Inexploré lointain
Que transperce l'acier de ma dure prunelle,
Loin des hautises de la ténèbre charnelle,
Dans la lucidité de l'obscur incertain...

Plasticité féconde en frondaisons rêvées,
Radieuse mirance aux âmes éprouvées
Vibrant aux cuivres saints de tes chastes accords,

Que ne puis-je, égorgeant mon sens qui se rebelle,
Dans l'orbe illécébrant de ta clarté si belle,
M'évaporer en toi, décharné de mon corps!

» L'auteur de ce merveilleux sonnet est aujourd'hui professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, maire de cette ville et sénateur du Rhône. Quant à son collaborateur, je n'ose pas vous en parler. Il a trop mal tourné! Il est journaliste.

» Xavier Roux. »

LES BRUITS QUI COURENT

P. L. M. — Le train de Chambéry-Paris, dimanche soir, était surbondé de voyageurs. Depuis bien des dimanches, on n'avait vu sur la ligne une telle affluence. Seuls un général et l'un de nos confrères avaient eu la chance, au départ de Chambéry, de ne voir monter personne en leur compartiment de première. Mais à Aix-les-Bains tout changea. Le quai était envahi par de braves poilus, qui prétendaient bien ne pas rester là et qui commencèrent à s'installer dans toutes les classes disponibles.

Enfin, l'un d'eux, un sergent boute-en-train, se décide, ouvre la portière où s'était accoudé le général en civil, escalade le marchepied, entraîne les camarades.

— Eh, là! intervient un employé, vous êtes en première! Descendez!

— Jamais! répond le sergent. Nous sommes chez nous. Regardez plutôt ce qu'il y a d'écrit sur la dentelle.

Et, le doigt sur l'appui-tête, il montre les trois lettres : P. L. M.

— P. L. M.! ajoute-t-il triomphant : *Pour les militaires!*

Le général éclata de rire et, intervenant :

— Laissez-les, dit-il à l'employé, je suis heureux de les avoir là.

Aussitôt les poilus de faire fête à ce voyageur si gentil :

— T'es un bon vieux! T'es pas fier!

Le général riait, riait, puis, tourné vers notre confrère, prononça doucement :

— Vous allez jusqu'à Paris?

— Oui, mon général, répondit le reporter.

Les pauvres poilus ne sont pas revenus de leur ahurissement, au moins avant cent kilomètres.

Modes Parisiennes. — On sait qu'il existe aux environs de Péronne, de nombreuses fabriques de sucre. Généralement elles n'ont pas été abandonnées par leurs propriétaires dont les habitations très confortables et luxueuses ont pour hôtes, depuis fin août 1914, de nombreux officiers allemands.

Dans l'une de ces maisons sont installés un général en chef et son état-major, et les rapports avec le maître de céans avaient été jusqu'à présent assez corrects. Quand un beau matin, M. X... s'aperçut que toute son argenterie avait disparu!

Il s'en fut trouver le général, qui prit d'abord un air embarrassé, mais qui finit par lui dire :

— Si vous voulez m'être agréable personnellement, je vous ferai rendre votre argenterie. Voici : j'ai appris que vous aviez une fille très élégante qui s'habille à Paris, rue de la Paix. Or, ma femme et mes filles à moi, ont grande envie de toilettes parisiennes. Donnez-moi toute la garde-robe de Mme X... et je vous remettrai votre argenterie.

Ainsi fut fait. Les robes dataient de deux ans et Mme X... ne les regretta pas. Ce qu'elle regrette c'est de ne pas pouvoir contempler la générale boche et ses filles affublées en « Parisiennes ». *(Excelsior.)*

Ils sont trop verts. — Paris a toujours exercé une sorte de fascination sur les Prussiens. C'est peut-être pour cela qu'ils ont voulu le détruire.

Le prince Henri de Prusse, venu à Paris au dix-huitième siècle, disait en s'en allant :

— J'ai passé une partie de ma vie à dé-

sirer connaître Paris; je passerai le reste de ma vie à le regretter.

Le grand Frédéric n'est jamais venu à Paris, mais il a appris à en connaître la valeur par tous les Français qu'il invitait à sa table. Un jour, à souper, il demanda à ses convives ce qu'ils feraient s'ils étaient le roi de Prusse.

Le marquis d'Argens, consulté le dernier, répondit :

— Ma foi, Sire, si j'étais roi de Prusse, je me hâterais de vendre mon royaume pour aller en manger le revenu à Paris.

On ne dit pas ce qu'en pensa le grand Frédéric.

Quant à Guillaume II, on affirme qu'il est venu plusieurs fois incognito à Paris, avant la guerre. Il serait intéressant de savoir la vérité à ce sujet et le gouvernement pourrait, sans inconvénients, nous révéler aujourd'hui ce secret.

❀

La Bouffarde Exilée. — Les poilus amoureux de la bouffarde protestent.. On les punit, paraît-il, quand ils fument la pipe dans les rues de Paris.. On a grand tort. La pipe est encore dans nos mœurs. D'ailleurs, incommoderait-elle quelques femmes, quelques épilés de l'arrière, qu'il importerait peu. Les civils peuvent bien supporter cette petite fumée tabagique de la part des héros qui supportent avec un courage surhumain les gaz asphyxiants et lacrymogènes.

Naguère, la pipe était bannie de nos cafés à la mode des grands boulevards.

Jean Lecoq, dans le *Petit Journal*, raconte même à ce sujet, une anecdote dont Waldeck-Rousseau fut le héros, vers la fin de l'Empire :

« Waldeck aimait la pipe et souffrait de ne pouvoir la fumer dans les cafés du boulevard où il se rendait quelquefois. Un jour, avec quelques camarades du Quartier Latin, il se fit expulser du Café Riche où il avait fumé la pipe malgré la défense qui en était faite. Waldeck rédigea de suite sur l'incident une consultation juridique, fit faire un constat par un huissier et engagea même un procès. Qu'en advint-il?... Les annales judiciaires sont muettes sur ce litige singulier. Mais la pipe n'en demeura pas moins interdite pendant de longues années encore dans nos cafés à la mode.

❀

Les Progrès du Féminisme. — Le féminisme est dans une bonne passe. En Finlande, la nouvelle Diète compte vingt-quatre femmes parmi ses membres. Au Danemark, la loi constitutionnelle, récemment modifiée, accorde le droit de suffrage et l'éligibilité aux femmes, qui entreront en lice à la prochaine consultation électorale.

Une femme remplit depuis peu les fonctions de chef de cabinet d'un ministre anglais, et non des moindres; et un mouvement se produit à la Chambre des Communes en faveur du vote des femmes. Mrs Pankhurst va-t-elle triompher?

En France, la question ne se pose pas, pour le moment, sur le terrain politique. Mais le beau sexe envahit tout, jusqu'aux casernes. Et voici que dans les usines où elles travaillent aux munitions on les affuble d'un costume qu'on dénomme « combinaison », mais qui ressemble fort à une culotte. Est-ce un symbole? Est-ce un commencement?...

❀

L'Art et L'Argent. — Les anecdotes pleuvent sur le peintre Harpignies. En voici de charmantes :

Harpignies avait une façon toute personnelle de payer son terme. Les 15 janvier, 15 avril, 15 juillet et 15 octobre, le vieux peintre descendait de son atelier chez son concierge et sur la table de celui-ci posait une toile peinte par lui. Ce qui faisait quatre Harpignies par an, c'est-à-dire un loyer des plus élevés.

Autre trait : tous les mois, le marchand de tableaux de Harpignies lui versait une mensualité considérable qu'il lui apportait lui-même. Mais souvent l'artiste était mal disposé. Alors il refusait d'ouvrir :

« Glissez-moi ça sous la porte! » criait-il.

❀

Le Dieu des Grognards. — L'empereur, lisons-nous dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, racontant un jour à table l'une de ses affaires en Egypte, nommait, numéro par numéro, les huit ou dix demi-brigades qui en faisaient partie. Sur quoi, Mme Bertrand, femme du général, ne put s'empêcher de l'interrompre :

— Mais comment, après un temps si long, vous pouvez vous rappeler de tous ces numéros?

— Madame, répondit vivement Napoléon, c'est le souvenir d'un amant pour ses anciennes maîtresses.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LA PLUME D'AUTRUCHE

Afin d'honorer l'inventeur des plus grosses machines dont on se soit encore servi pour tuer les petits enfants, la ville de Leipzig vient d'ajouter à ses armes une plume d'autruche jaune qui figure dans le blason du comte Zeppelin.

Cette plume est, à n'en point douter, symbolique.

Et certes, il y a des analogies entre le plus grand des oiseaux et le plus volumineux des ballons; de même que l'autruche s'enfouit la tête dans le sable pour ne point voir les chasseurs, le zeppelin se cache dans les nuages pour se dérober à la vue des canonniers.

Mais, à ces quelques similitudes se borne le parallèle, qui ne se saurait poursuivre jusqu'au bout; car si l'autruche est redoutable quand elle se croit attaquée, le zeppelin est, lui, un monstre d'humeur toujours agressive et la rage de destruction est son état normal.

En somme, la comparaison n'est pas flatteuse pour l'autruche; elle est presque de nature à la discréditer dans le monde élégant, où ses plumes rehaussent de leur éclat toutes les grandes fêtes.

Au jour du règlement de comptes, la Société protectrice des Animaux ne pourrait-elle interdire aux Boches de faire de la faune un mauvais usage? Les tibias et les têtes de mort dont leurs hussards s'ornent le chef sont des attributs où se marque leur bon goût et nous leur laissons volontiers ces parures de sauvages.

Il y en a d'autres qui leur conviendraient également : la pince-monseigneur, la lanterne sourde ou le surin.

Mais de quel droit avilissent-ils les bêtes en les réquisitionnant en effigie pour leurs écussons et pour leurs drapeaux? C'est déjà trop d'avoir déshonoré l'aigle.

Que Leipzig rende donc à l'autruche sa plume, qui d'ailleurs, seule, au milieu de ses armes, est un symbole inintelligible; car on conçoit mal qu'elle lui suffise : une vraie cité boche n'exigerait-elle pas le plumage tout entier?

GABRIEL TIMMORY.

LA ROUMANIE

Le 9 janvier 1915, une grande manifestation franco-roumaine avait lieu à Paris. M. Paul Deschanel y prit la parole en ces termes :

« Dès le printemps de 1912, à la veille de la première guerre balkanique, les hommes d'état roumains, ceux qui étaient au pouvoir comme ceux qui étaient dans l'opposition, me tinrent, à Bucarest, le même langage : « Nous » sommes arrivés à une heure où la politique » roumaine ne peut pas ne pas évoluer : des » problèmes nouveaux se posent, et d'abord » celui des Roumains d'au delà des Carpathes... » Le temps fera son œuvre. » Depuis lors, les deux guerres balkaniques, la visite du tsar à Constantza, la guerre actuelle, ont précipité les choses, et de même qu'en 1912 la politique roumaine ne pouvait pas ne pas évoluer, aujourd'hui elle ne peut pas ne pas agir. Comme en 1877, des résolutions que la Roumanie va prendre dépend tout son avenir. Elle a donné trop de preuves de son sens politique si fin, si rapide et si sûr, son histoire est un trop éclatant mélange de vaillance et d'adresse, pour que ses résolutions puissent rester douteuses... »

Nous avons demandé à M. Paul Deschanel son opinion sur le grand événement qui vient de se produire. Voici la réponse éloquente et précise, qu'il a bien voulu nous adresser:

I. — LA NOUVELLE ALLIÉE

D'abord, laissez-moi vous féliciter de l'œuvre excellente que *Les Annales*, ont accomplie en Roumanie et des services qu'elles y ont rendus à la France.

La victoire de l'Allemagne eût été l'étranglement de la Roumanie. Déjà Bismarck, dans ses *Mémoires*, prévoyait l'annexion de la Roumanie et de la Serbie à l'Autriche, sous forme de *zollverein* ou autrement.

Qu'est-ce que les empires du Centre, victorieux, eussent pu offrir à la Roumanie ? — La Bessarabie (un million de Roumains) ; soit une guerre nouvelle, à brève échéance, avec la Russie.

Qu'est-ce que les Alliés pouvaient offrir à la Roumanie ? — La Transylvanie, berceau de la race, la Bukovine, le Banat (trois millions et demi de Roumains).

Il n'y avait pas à hésiter et, en effet, le gouvernement roumain n'hésita pas. Tout de suite après la bataille de la Marne, il conclut avec la Russie un accord aux termes duquel la Roumanie pourrait occuper, lorsqu'elle le jugerait convenable, les territoires austro-hongrois peuplés de Roumains. Les frontières de ces régions n'étaient pas déterminées. Cette faculté était accordée à la Roumanie en échange de sa neutralité ; mais personne n'imaginait que l'occupation de la Transylvanie pût avoir lieu sans effort militaire.

Lorsque l'Italie eut conclu son accord avec la Triple Entente, M. Bratiano fit remettre à M. Sazonow une note dans laquelle il demandait la Transylvanie, tout le Banat de Temesvar et la Bukovine jusqu'au Pruth.

La réponse russe n'admit pas d'abord ce point de vue ; mais le gouvernement roumain s'en tint à ses premières demandes. Après l'intervention de l'Italie,

accord fut enfin conclu avec les puissances de la Quadruple Entente en août 1915. Le gouvernement roumain restait libre de choisir l'heure de l'entrée en campagne.

Vous savez comment cette heure fut retardée par les erreurs de la diplomatie de la Triple Entente. Mais enfin les victoires russes, la prise de Gorizia, l'héroïque résistance de Verdun et la présence des Alliés à Salonique, en même temps que l'impossibilité d'ajourner plus longtemps l'action militaire, ont décidé la Roumanie à intervenir.

La France accueille avec enthousiasme sa nouvelle alliée, fille de sa politique. Elle acclame le noble souverain qui, lors de son avènement au trône, ouvrait les voies aux « destinées nationales »; la reine captivante et populaire; les éminents professeurs — véritables *intellectuels*, ceux-là! — qui, dès le mois de décembre 1914, adressaient à notre ministre, M. Camille Blondel (artisan, lui aussi, de cette grande œuvre et que la Roumanie n'oubliera pas), une courageuse protestation contre l'agression allemande; les grands apôtres de la politique nouvelle, les précurseurs, Take Jonesco, Jean Lahovary, Filipesco; l'homme d'Etat réaliste Jean Bratiano, qui, froidement, a attendu l'heure; cette admirable armée, toute rayonnante de la gloire de Plewna, et qui, encore une fois, va montrer ce qu'elle sait faire.

Roumains, Italiens, Français, le même sang coule dans nos veines. La longue alliance de la Roumanie avec l'Autriche n'avait été — M. Take Jonesco l'a expliqué — qu'une garantie contre l'Autriche même. Ce n'est pas seulement parce qu'elle avait pour souverain un Hohenzollern, que la Roumanie était liée aux Empires germaniques. Là non plus, elle n'avait pas le choix. Après Plewna, elle avait perdu la Bessarabie. Battue de tous côtés par le flot slave, elle était obligée de s'appuyer sur Vienne. La France, à cette époque, eut le tort de la trop négliger. En 1912, à Bucarest, je reçus d'aimables reproches : « Quoi! me dit-on, la Roumanie est unie à la France par le sang, par les origines, par la culture, notre jeunesse va demander à Paris ses inspirations premières, et il semble que la France ne nous connaisse pas, nous voyons très rarement des Français. »

Avouons-le, le reproche, alors, était mérité. Ce n'était pas une raison, parce que certains problèmes se dressaient encore entre la Roumanie et nos alliés, pour ne pas nous efforcer de resserrer les liens intellectuels et économiques et pour laisser à nos rivaux la place que, dans l'ordre industriel et commercial, nous aurions pu occuper au grand avantage des deux peuples.

Ce sont là des fautes où nous ne retomberons pas. Cette fois, le pacte est définitif. Il sera scellé dans le sang, par la victoire.

PAUL DESCHANEL,
de l'Académie française,
Président de la Chambre des Députés.

II. — NOTRE SŒUR

C'est en Roumanie même, où j'ai passé, parlé, interrogé, senti battre à l'unisson de mon cœur le cœur roumain, c'est en pleine communion de pensée avec la pensée roumaine, c'est donc bien sans aucun artifice littéraire, mais au contrôle raisonné de l'observation, que j'ai pris conscience de notre parenté. Je ne m'amuse pas à une image, j'énonce bel et bien un fait, quand j'appelle la Roumanie notre sœur.

Que ceux-là me donnent un démenti, qui ont été reçus à Bucarest par cette hospitalité si large et si fine, j'oserai même dire si caressante! Ne s'y sont-ils pas trouvés comme en famille?

A se promener le jour sur la chaussée Kisselef qui évoque notre avenue du Bois, la nuit dans la rue de la Victoire qui ressuscite notre Boulevard de jadis, ne s'imagine-t-on pas être chez nous, en plein Paris, et parmi des Parisiens?

Dans les restaurants, les boutiques, tout le monde parle français. Beaucoup de petites gens, même. La plupart, qui n'osent pas s'y risquer, du moins le comprennent. On n'est pas à l'étranger.

Quant aux auditoires qu'on a, dans des théâtres splendides, dans des salles comme le Pompilian ou l'Athenæum, contenant quatre mille personnes, peut-on en rêver de plus attentifs, de mieux avertis? Notre littérature leur est aussi connue que la leur. Aucun de nos génies qui ne leur soit cher. Nulle nuance de pensée ou de verbe ne leur échappe. On parle comme à des amis, et d'amis.

Et quand on s'en va, n'est-ce pas avec des amitiés nouvelles au cœur, en effet, et en regrettant de les quitter sitôt, et en espérant qu'on retournera les chercher là-bas, ou qu'elles viendront se renouer ici? N'est-ce pas, tout compte fait, je le répète, de la famille qu'on y a trouvée, et que l'on désire retrouver?

Aussi l'a-t-on retrouvée. Rappelez-vous la belle et réconfortante manifestation franco-roumaine que présida Paul Deschanel, dans ce banquet offert à une mission de Bucarest, et où furent prononcées de si graves paroles, où furent même pris, de si solennels engagements!

Voici ce que disait le docteur Jean Catacuzène, entre autres choses :

« Nous aimons la France d'un amour que les accidents de la politique ne sont jamais parvenus à atténuer, et qui crée pour nous, envers vous, une dette de reconnaissance éternelle. »

Et voici ce que disait le chef de la mission, M. Georges Diamandy, député, président de la Société des Gens de lettres roumaine :

« Ce n'est ici ni le moment ni le lieu de vous dire ce que fut et ce qu'est la politique étrangère de la Roumanie. Qu'il me suffise de vous rappeler que nous attendons l'heure présente depuis près de deux mille ans. Vous comprendrez alors quel est notre idéal national et aux dépens de qui il se réalisera. »

Et il disait encore, en certifiant qu'il exprimait l'opinion de tout son peuple :

« Nous ne voyons pas comment un peuple aujourd'hui pourrait rester indéfiniment neutre sans être exposé à déchoir. »

Mon cher Diamandy, je suis de ceux dont la foi en votre peuple, en notre sœur latine du Danube, est restée toujours inébranlable.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

III. — EN ROUMANIE pendant la Guerre 1914-1915

C'est en octobre 1914. On a traversé un temps d'angoisse, mais la victoire de la Marne est là, derrière nous, qui projette un reflet lumineux sur l'avenir. Dans la salle de l'Institut Pompilian un public nombreux, plein de fièvre, se presse. Tout le Bucarest de l'intelligence et de la grâce est là... M. Filipesco va parler de l'héroïsme français... L'heure convient à l'émotion qu'on lit dans les yeux, dans les gestes. Le noble patriote dont l'âme tout entière se livre aux souffles de l'idéal roumain, va dévoiler à sa patrie la vaillance du peuple qu'elle aime, de ces soldats de France dont le nom, déjà épique, contient à lui seul tant de grandeur et tant de beauté... L'orateur paraît... Il ne dit pas : *Transylvanie.* Il dit : *Alsace-Lorraine*... Il ne dit pas aux armées de son pays : « Levez-vous, marchez, soyez dignes des aïeux ». Il dit : « Ecoutez, voyez! les armées de la France se sont levées frémissantes... Aux yeux de l'univers émerveillé des miracles à chaque instant s'accomplissent... » Et par-dessus le sens clair et entraînant du discours insigne, court comme un orage ardent... Et les paroles ont des tiges cachées, et les veines s'allument... Et dans chaque cœur le murmure du sang s'accélère, et bondit, et répète : « Nous aussi, nous aussi, nous irons là où nous appellent les vieilles batailles. Nous aussi, comme ceux de la Marne, et de l'Aisne, et de l'Yser, nous franchirons les fleuves, nous serons des acharnés et des redoutables, nous aussi... » L'intervention roumaine est née de ces cris. Partout où il s'agissait de cette France qu'un brûlant destin nous incite à vouloir imiter, le sort de la Roumanie surgissait...

Et dans l'enceinte de cette salle de conférences, aussi bien que dans les réunions où par milliers les auditeurs accouraient, dans le feu du verbe qui frappait l'âme, le glaive se forgeait dont nous voyons aujourd'hui l'éclair illuminer les gorges des ombreuses Carpathes et se jouer dans le Danube avec le rayon des derniers soirs d'été...

Après Filipesco, ce fut Take Jonesco, magnifique, selon sa coutume, et Georges Laurent, et le colonel d'état-major Athanasiu, et Contantin Mille, et dans une soirée consacrée à la France, nos poètes les plus hauts; et, racontée par un musicien, M. Nona Ottesco, l'histoire de la *Marseillaise.*

Fondé à Bucarest dès 1911, devançant ainsi les autres réunions de propagande franco-roumaine qui, depuis, ont rendu à

cette cause tant et de si féconds services, le Cercle des *Annales*, installé à l'Institut Pompilian, sous notre présidence et celle de M. Blondel, ne se laissa arrêter ni par les rumeurs de guerre ni par les rigueurs de la neutralité pour mener à bonne fin l'œuvre que lui imposaient les événements... Il fit plus et mieux : il voyagea, portant jusques au cœur de nos provinces le verbe qui déjà liait les deux nations. Tour à tour Jassy, la ville nostalgique aux collines arrondies, la ville qui regarde de loin les cimes des Carpathes transylvaines, la claire cité d'Etienne le Grand et du poète Alessandri, Jassy fêta les *Annales*; leur président moldave, le Dr Bogdan, Mme Nelly Racovitza, leur présidente, animaient l'expansion de ces fêtes qui, gagnant Braïla, passèrent à Galatz... Braïla! Galatz!... C'est là qu'en ce moment affluent les bataillons russes en partance pour la Dobroudja. C'est là, qu'abandonnant sa seigneuriale demeure de Baleni, la prin- Léon Cantacuzène nous aida magistralement à organiser une véritable apothéose française que — présage émouvant — des officiers du général Aslan (celui-là même qui est en train de jeter ses soldats, ivres d'allégresse, dans les plaines, vers Temesvar) vinrent applaudir à outrance... Ce fut inimaginable d'enthousiasme et d'audace..., Oh! d'audace surtout... Nous raconterons longuement un jour de quelle élégante impertinence à l'égard des Allemands se para notre neutralité. Tandis que, de son côté, l'amitié franco-roumaine consacrait aux blessés français le produit d'une belle soirée, les *Annales* de Bucarest multipliaient les occasions de se prouver, de mener le plus de tapage possible, certaines de trouver partout de nombreux et profonds échos.

Secourables aux réfugiés serbes, aux Belges, à la Croix-Rouge anglaise, elles réunirent au théâtre Regina Maria une troupe d'élite où paraissaient les meilleurs acteurs de la société roumaine, et ce sera une des plus belles salles qu'on aura vues à Bucarest. Encore un coup! cette année même, en collaboration avec Mme Marie Filipesco (la femme de l'illustre homme d'Etat) et d'un comité où figurent le nom de la plupart de nos grandes dames, le Cercle des *Annales* ouvre une souscription dont l'annonce seule emplit de rage les germanophiles. Il s'agit d'offrir à la France un convoi d'ambulances automobiles. La souscription, étalée au grand jour des quotidiens, est rapidement couverte... Le bal des *Annales* restera parmi les souvenirs les plus éblouissants de l'hiver qui aura précédé la guerre... Et c'est en alliée que la Roumanie va sous peu remettre à la France le don qu'elle lui prépara aux jours tempétueux de la neutralité morte... Eh! bien, êtes-vous contentes des *Annales* de Bucarest, ô chères *Annales* de Paris?

Avons-nous su un peu vous bien représenter là-bas où maintenant tous les Roumains sont vos frères et toutes les Roumaines vos sœurs?

HÉLÈNE VACARESCO.

IV. — LE PASSÉ

Combien de Français savent ou se rappellent que rien n'égalait la popularité de la France à Bucarest dans les dernières années du second Empire? Combien se souviennent des pages enflammées de Michelet sur « la nation sacrifiée », sur le Danube, « ce vieux roi des fleuves de l'Europe, roi captif, roi barbare, aux tragiques aventures », où le grand visionnaire croyait entendre se répercuter dans une vaste plainte et comme dans un soupir, l'âpre douceur des chants du pasteur serbe, le rythme monotone du batelier, le refrain du Roumain et du raïa bulgare?

Lorsqu'en 1856 le plénipotentiaire français qui allait travailler à l'union des deux principautés de Moldavie et de Valachie arriva dans la future capitale du royaume de Charles de Hohenzollern, sa voiture circula dans de tels monceaux de fleurs que les chevaux en avaient jusqu'au poitrail.

Napoléon III — il faut lui rendre cette justice — ne cessa de faire des efforts pour la reconstitution de l'antique nationalité d'origine romaine, qui avait sombré dans les chocs violents des peuples constamment en guerre autour d'elle, mais qui avait su conserver, au milieu de ses ruines, ses traditions, sa langue et les caractères de sa race. Ce fut avec son concours alors tout-puissant que se forma, en 1859, sous le gouvernement du prince Couza, la principauté moldo-valaque qui devait passer en 1866 — Bismarck aidant — aux mains du neveu de Guillaume de Prusse, à l'heure où la Confédération germanique s'effondrait dans la déroute de Sadowa.

En toutes occasions, depuis la chute du second Empire, la France a persévéré dans cette politique qui n'a pas été pour elle sans mécomptes, mais qui est juste dans son principe, puisqu'elle repose sur le droit des nationalités.

C'est l'intervention de M. Waddington au Congrès de Berlin qui, en 1878, a valu à la Roumanie l'attribution de 2,000 kilomètres carrés de plus dans la Dobroudja. Tout récemment, pendant les guerres balkaniques, notre diplomatie s'est employée avec activité et succès en faveur des revendications roumaines. La paix de Bucarest, à la préparation de laquelle nous avons concouru de toute notre force, a été le couronnement d'une œuvre de plus de soixante ans de patience et de travail.

Ce n'est cependant pas dans notre sens que s'est exercé le pouvoir du roi Carol; à quoi bon se créer des illusions sur ce point? Il était trop allemand, trop dévoué à la dynastie des Hohenzollern pour qu'il en fût autrement. Il s'était rapproché de l'Autriche, sans tenir compte du fait qu'elle avait été la plus obstinée des puissances à lutter contre la création de son royaume. Avant tout, il tenait à ne pas rompre avec sa famille de Berlin.

Mais le fond de l'opinion roumaine était en désaccord à cet égard avec le souverain justement et unanimement respecté auquel le pays devait une prospérité et des progrès incontestables. La patrie des Cantacuzène, des Jonesco, des Lahovary, des Rosetti, des Bibesco, des Bratiano, demeurait fidèle aux aspirations conformes à ses intérêts les plus évidents, qui la mettent en antagonisme flagrant avec le gouvernement oppresseur de la Bukovine et de la Transylvanie. Elle entendait monter jusqu'à elle la plainte des trois millions de Roumains qui subissent la domination magyare et sont impatients de secouer le joug dont le poids leur est insupportable.

S. PICHON,
ancien ministre des Affaires étrangères.

V. — LA FAMILLE ROYALE

La Roumanie, pays latin, fille cadette de cette belle famille latine qui aujourd'hui combat pour le plus beau, pour le plus noble idéal qui soit au monde, a terminé ses préparatifs et à son tour appelle tous ses enfants sous les armes. Lisez n'importe quel livre d'histoire; vous verrez toujours ces mots: « Les Roumains, fiers de leur origine latine... » Pourquoi cette fierté? Parce que des historiens hongrois ont contesté cette origine latine, peut-être pour mieux excuser la domination magyare de ce pays roumain qu'est la Transylvanie. Un vaillant parmi les vaillants, un prince régnant appelé Michel le Brave, *Mihaï Bravul*, avait déjà essayé de réunir sous son sceptre tous les pays roumains — je dis *tous* — et périt assassiné, victime de la trahison magyare, le 18 août 1601. C'est au roi Ferdinand Ier qu'était réservée cette tâche magnifique: réaliser les aspirations nationales roumaines, libérer les Roumains du joug magyar et venger la mort de Michel le Brave. La proclamation qu'il vient de lancer à l'armée, au pays entier, dit entre autres: « Aujourd'hui nous devons achever l'œuvre de nos pères, et réaliser pour toujours ce que Michel le Brave ne put réaliser que pour un instant. »

Le roi est non seulement un militaire et un chef de valeur, mais un homme de haute instruction; il adore l'action, et je l'ai vu, lorsqu'il était prince héritier, jouant au tennis avec ardeur. Pendant les manœuvres, il partageait la vie de bivouac de ses officiers et parlait familièrement avec eux; c'est pourquoi il est populaire et très aimé. Quoique d'origine étrangère, il a su identifier son âme à l'âme roumaine et il saura mener son pays vers un avenir glorieux. Tout jeune, il a épousé Marie d'Edimbourg, princesse anglaise qui était presqu'une enfant, puisqu'elle n'avait que dix-sept ans lors de son mariage. Jeune, gracieuse, pleine de vie, elle n'a eu qu'à paraître pour être sympathique, elle n'a eu qu'à se faire connaître pour conquérir les cœurs. Sa bonté est connue, et tout dernièrement elle a parcouru le pays entier pour distribuer sur la cassette royale une somme énorme aux familles nécessiteuses. En arrivant en Roumanie, elle a su mettre de la vie et de la gaieté dans cette cour royale, si sévère, où le feu roi était presque un ascète et la reine, âgée déjà, tout occupée de littérature. La reine Marie, artiste dans l'âme, dessinant et peignant, a fait avec talent quelques romans. De l'un d'eux, *Ilderim*, le poète roumain Victor Eftimiou a tiré une pièce, et déjà, l'hiver dernier, pendant que le poète lisait la pièce, la reine avait réuni chez elle des dames de la haute société, et toutes tricotaient des gants de laine pour les soldats roumains « qui iraient à la guerre ».

La reine Marie, quoique l'une des plus jeunes reines d'Europe, a six enfants, tous beaux. Elle-même est si belle et si délicieusement jeune qu'on a peine à croire, en la voyant, que c'est la mère de ce jeune et vigou-

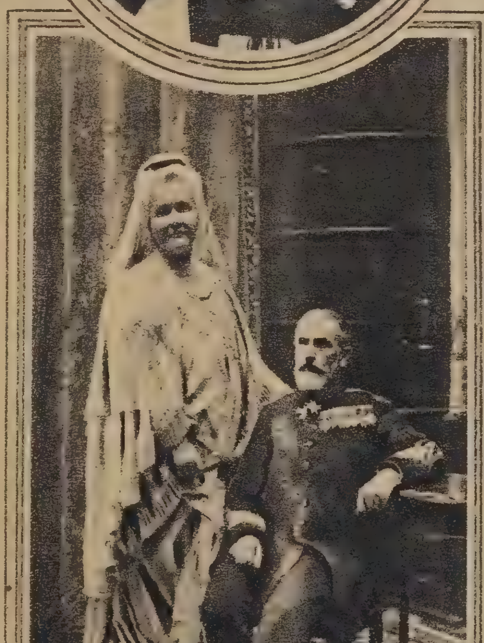
reux garçon qu'est le prince héritier Carol. Celui-ci parle le roumain comme un Roumain, et à l'âge de dix-huit ans il a suivi de son propre gré les cours d'histoire à l'Université de Bucarest, se mêlant sur les bancs universitaires aux étudiants roumains, ses camarades. Tout jeune capitaine, il se plaît à payer lui-même la solde de ses soldats. Le second enfant est la princesse Elisabeth, d'une beauté admirable et qui a été élevée très simplement. Elle dessine avec goût, chante avec émotion et s'est fait de nombreuses amies parmi les jeunes filles de son âge, de la bonne société roumaine. Vient ensuite la princesse Marioara, enfant adorable, le jeune prince Nicolas qui toujours veut faire preuve d'indépendance, le petit prince Mircea et le délicieux bébé qu'est la princesse Ileana.











Le jeune prince Nicolas se distingue par la vivacité de ses reparties. L'année dernière, furieux de la neutralité roumaine et insistant pour que la Roumanie entrât en guerre, il s'écria un jour avec véhémence : « C'est horrible, je suis donc le seul Roumain dans la maison... » et il ajouta un mot fort peu protocolaire. Là-dessus, le prince héritier le fit sortir de table, en lui disant :

— Tu es vraiment par trop bruyant.

A quoi le petit vivement riposta :

— Eh bien ! je suis comme Filipesco...

Ces enfants verront éclore une nouvelle, une grande Roumanie, un beau pays issu d'une noble guerre, le roi sachant « qu'il y a encore quelque chose de plus redoutable que la guerre, c'est la paix achetée par l'extinction de la vie et du droit » (Boutroux). Les Roumains, une fois de plus, se sont souvenus de Rome, l'aïeule guerrière qui vit dans leurs cœurs avec ses traditions militaires. Dans l'ancienne Dacie, Rome avait fondé une colonie latine et cette latinité fut un élément si puissant que l'orage des invasions barbares et la succession des siècles n'a même pas touché l'âme et la vigueur de ces descendants latins. Le soldat roumain donnera à son frère d'outre-monts le droit de dire comme lui : « Je suis Roumain » *(sunt Român)*, expression phonétique très rapprochée de celle qu'employait le légionnaire romain de jadis *(Romanus sum)*.

Je suis heureuse de penser que le soldat roumain sera aussi le « Poilu » comme son frère de France, puisque cette appellation est synonyme de la bravoure, du courage et que bientôt elle le sera de la gloire.

Je suis heureuse aussi de reproduire ici quelques lignes d'un soldat ami qui m'écrit du front, et qui se réjouit de penser que « lorsqu'enfin la paix — une paix glorieuse — aura rétabli le calme dans l'univers, elle aura aussi soudé par une étroite chaîne de sang versé en commun, l'affection de nos deux pays, qui déjà s'aimaient ».

Le roi Ferdinand, par son geste grandiose, a bien mérité de sa nouvelle patrie qui déjà le chérit et qui demain le bénira ; son nom demeurera grand, parmi les plus grands de nos aïeux immortels.

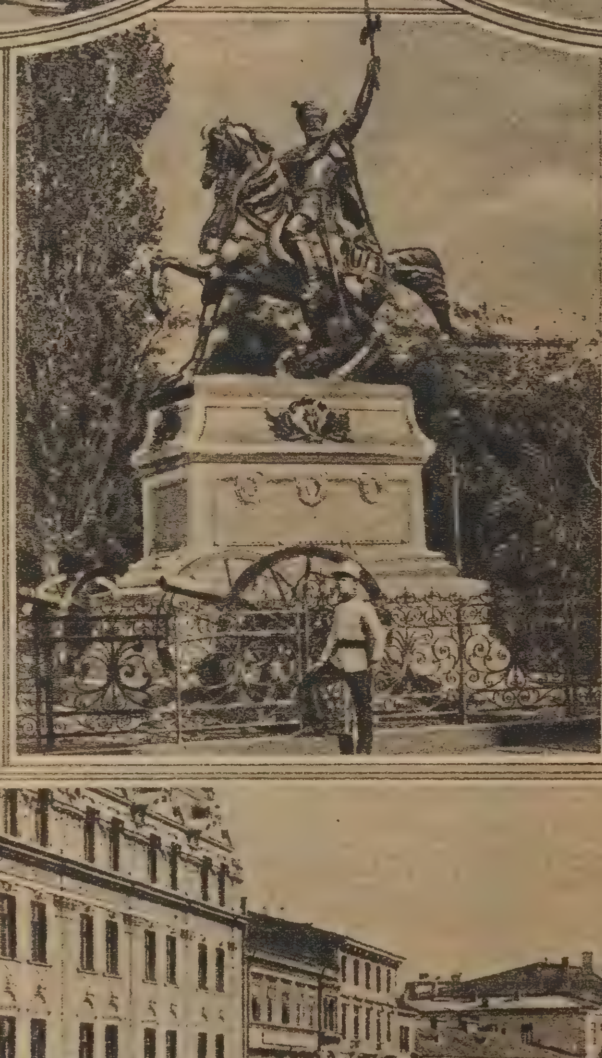
B. VASCHIDE.

1. Le castel Pelesh, résidence d'été de la famille royale, à Sinaïa. — 2. La reine Marie de Roumanie et son plus jeune enfant. — 3. Le prince héritier Carol.
4. La fille aînée, princesse Elisabeth. — 5. Les fondateurs de la dynastie.

LA ROUMANIE









A Bucarest : 1. Le Palais royal. — 2. Le ministère des Affaires étrangères. — 3. Statue de Michel le Brave. — 4. La place du Théâtre.

VI. — BUCAREST

(Souvenirs de Voyage : 1912)

Nous entrons dans la capitale de la Roumanie le 3 novembre, assez tard dans la soirée. A la gare j'ai une agréable surprise. Non seulement le Cercle des Annales de Bucarest, représenté par plusieurs de ses membres, et par sa jeune et gracieuse et active secrétaire, Mlle Rosalie Bernard, est venu me souhaiter la bienvenue, mais le ministre de l'Instruction publique, M. Constantin Dissesco, a envoyé avec une automobile son chef de cabinet, M. Emile Nicolaù, me recevoir à la descente du train, pour me demander d'être son hôte durant mon séjour à Bucarest. Devant une si charmante et brusque bonne grâce, j'hésite un instant. M. Nicolaù me dit de la part de M. Dissesco :

« M. le ministre a été l'élève de votre père à l'Ecole des sciences politiques à Paris. »

Ce trait me va droit au cœur et je n'hésite plus.

M. Dissesco m'en voudrait sans doute, si je disais ici ce que je pense de lui, les sentiments de gratitude que m'a inspirés tout ce qu'il a fait pour me rendre mon sejour dans l'admirable capitale de la Roumanie aussi agréable qu'intéressant. Je crois pouvoir dire que, pendant les huit jours que j'ai passés dans son hôtel, je m'y suis trouvé, par ses soins, plus chez moi que lui-même. Il m'avait installé dans son bureau et dans sa bibliothèque qui étaient devenus les miens. Sur les rayons de cette bibliothèque j'ai jeté un œil indiscret. Elle témoigne de la culture du propriétaire. « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es. » Il n'a peut-être pas paru un livre marquant en France depuis vingt ans, droit, économie politique, philosophie, histoire, littérature, qui n'ait été acheté par M. Dissesco et qui n'ait été lu, ou tout au moins feuilleté par lui. Il a une connaissance surprenante de la littérature française du dix-neuvième siecle et continue de s'y intéresser avec une jeunesse de pensée que je lui envie. Il professe une vraie passion pour Alfred de Musset. M. Dissesco me disait qu'il se réjouissait d'entendre la conférence que je devais donner sur « le Salon de l'Arsenal » où Musset avait tenu une si grande place.

— Du moins, parmi les projections qui suivront la conférence, vous trouverez des portraits de votre cher poète qui vous intéresseront.

— Celui de Gavarni? me dit M. Dissesco.

— Oui, et un autre de Deveria.

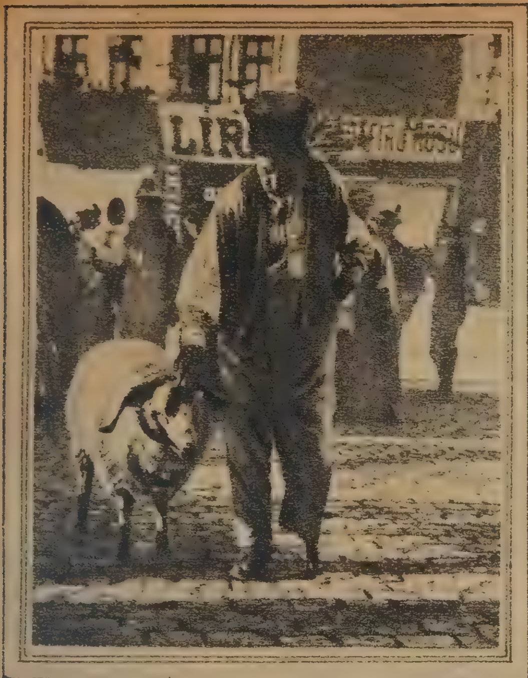
— Où Musset est représenté en seigneur du XVe siècle.

Je n'avais rien à lui apprendre.

Aussi bien, la culture française est en Roumanie réellement surprenante. A l'exception de la Belgique, naturellement, et du Canada français, je ne crois pas qu'il y ait un autre pays qui, à ce point de vue, puisse lui être comparé. (Après la Roumanie, je placerais en seconde ligne la Havane.)

Et il ne s'agit pas seulement de l'usage qu'on y fait de notre langue, mais de la connaissance de notre littérature et de notre histoire elle-même.

Un des premiers grands objets qui



m'avait frappé à mon arrivée en Roumanie, est un train militaire que nous croisâmes à Turn-Severin. Des soldats descendaient des wagons, d'autres faisaient monter des chevaux dans les parties du train qui leur étaient réservées. Je ne saurais bien exprimer l'impression de vie alerte, robuste, active, qui se dégagea aussitôt pour moi du spectacle que j'avais sous les yeux et qui se confirmerait par la suite. Rien de la raideur de parade, du mouvement mécanique rappelant obstinément le service commandé des Allemands ; et rien non plus de la nonchalance, du laisser-aller pittoresque et bon enfant de nos chers pioupious de France ; mais quelque chose de vivant et d'allant et de solide tout à la fois.

Au monastère de Cernicka, que je visitai en compagnie de M. Dissesco, on est poursuivi dans le recueillement d'une vie de cénobites, comme en un vivant écho, par un incessant appel à la guerre. Au milieu même du couvent se dresse, surmonté d'une aigle belliqueuse, un monument élevé à la mémoire d'un moine tombé en soldat. Et il n'est peut-être pas une de ces maisonnettes, fleuries de chrysanthèmes et d'icones d'argent, où ne se trouve un buste de Napoléon, l'image d'un soldat roumain ou russe, ou des gravures représentant des épisodes de la guerre contre les Turcs (1877) ; ou des campagnes devenues légendaires en Egypte ou en Russie par les troupes du grand empereur.

Cependant le fond de la nature du paysan roumain est indolent ; c'est un rêveur. Il aime conduire ses chariots et ses buffles sur les routes noires, en chantant les vieilles mélodies du pays. Il a la vie facile, grâce à la merveilleuse fertilité de ses terres, où le blé et le maïs poussent à hauteur d'épaule, sans qu'il soit nécessaire d'y amener des engrais. Je parcourais ces campagnes en novembre, à l'époque où le sol en a été retourné par la charrue : terres noires, qui offrent un coup d'œil singulier aux yeux d'un Occidental. Des puits à ras du sol, surmontés d'une manière de grand balancier que des cordes, attachées aux deux extrémités font mouvoir. A ces puits, les paysannes roumaines viennent puiser de l'eau : la scène incessamment renouvelée depuis la Bible chez tous les peuples agricoles, et qui restera toujours d'une délicieuse poésie.





Les paysannes roumaines ont généralement conservé leurs costumes nationaux : des foulards de couleur vive, d'un ton franc, gaiement noués autour de la tête ; des corsages blancs, couverts de broderies, surtout le long des manches, depuis l'épaule jusqu'au poignet, des jupes à plis droits nouées à la taille par une ceinture brodée, que ferment sur le devant des boucles en métal ou en argent ciselé. Elles sont presque toutes très belles, car dans le pays le type est resté pur. Les yeux sont noirs, d'une expression à la fois rieuse et profonde. Le nez est droit, moyen, mais à son extrémité très légèrement enflé, comme nous disons, en pomme de terre : ce qui, d'ailleurs, ici, est loin d'être déplaisant. C'est une des caractéristiques des Roumaines, et qui me les ferait, je crois, reconnaître parmi bien d'autres femmes. Tous les Roumains que j'ai vus étaient bruns. Ils ont généralement le front large et bas, les traits solidement dessinés ; ils sont bien tels que l'on se représente les anciens Romains, tels que nous les montrent les bustes de Rome et du Louvre, ou les bas-reliefs de la colonne Trajane. Mais on m'affirme à Bucarest que les *vrais* Roumains sont blonds. Je le veux bien, quoique tous ceux que j'ai vus, et ceux même qui me parlaient ainsi, fussent bruns ou noirs.

FUNCK-BRENTANO

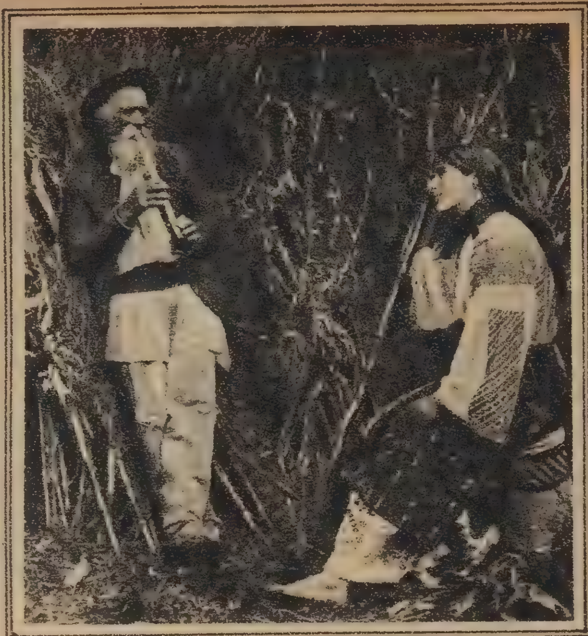






Petits métiers de la rue : **1. Un marchand de moutons. — 2. Les nettoyeurs de chaussures. — 3. Le petit marchand de poulets. — 4. Porteur d'eau turc. 5. Les blanchisseuses de maisons, armées de longues brosses, attendent les clients. — 6. Marchands de lait caillé et de fromages.**

LA ROUMANIE











L'aède rustique. — Les potiers.
Dans le village.

La peinture roumaine... Deux œuvres : *Le Repas des Moissonneurs*

LA ROUMANIE :











Stephan Popesco, et *Horde de Tziganes en marche,* par E.-G. Stoenesco.

Scène biblique. — Halte sur la route.
Les vendangeuses.

ŒURS ET PAYSAGES

VII. — LA FORCE ROUMAINE

La Roumanie a attendu ; mais en attendant, elle se préparait. Les puissances centrales n'ont pas ignoré ses efforts, dans ces dernières semaines, pour transporter du matériel de guerre sur les points stratégiques, pour organiser des ambulances, pour amasser des approvisionnements. Depuis quelque temps, les fonctionnaires russes et roumains des chemins de fer ne cessaient de collaborer. Des trains entiers de munitions arrivaient de France ou de Russie, d'Angleterre ou d'Amérique. Les nominations d'officiers, les promotions remplissaient les colonnes de journaux. Le général Iliesco inspectait le Quadrilatère. On vaccinait les troupes contre le typhus.

Le sort en est jeté. La Roumanie, elle aussi, marche au secours des frères martyrs. Comment se fera sa campagne ? Se bornera-t-elle, comme on le croit, à opérer contre la Transylvanie, tandis que les Russes pénétreraient en Dobroudja pour s'opposer à toute action de la Bulgarie ? Un avenir prochain le dira. L'idéal de la Roumanie est au nord. Pour l'atteindre, elle peut compter sur sa magnifique armée. En temps de paix, cette force est divisée en cinq corps ; elle se recrute, en vertu des lois de 1908 et de 1913, par voie de service personnel, obligatoire pour tous les Roumains entre vingt et un et quarante-six ans. Les jeunes gens de dix-neuf à vingt et un ans, soumis à un entraînement régulier, sont aussi à la disposition du ministre de la guerre. Les dispensés sont organisés, dès le temps de paix, pour être incorporés, au premier appel, dans les services auxiliaires. Chaque division comprend quatre régiments d'infanterie, un bataillon de chasseurs et une brigade d'artillerie. Profitant des expériences actuelles, la Roumanie s'est copieusement approvisionnée en obusiers de 105 et de 150. Si l'on sait que son effectif de paix est de 125.000 hommes (contre 75.000 en Bulgarie), on imagine ce que peut représenter son effectif de guerre. Ce sont des troupes nombreuses, jeunes, ardentes, enflammées du plus noble patriotisme qui vont se jeter sur les débris de l'armée austro-hongroise. Pour la double Monarchie, quel châtiment ! La bête est sur ses fins ; déjà l'hallali sonne. En même temps que nous recevions la nouvelle officielle, un radiotélégramme arrivait de Bucarest. Il disait : « Vive la France ! » Nous répondons de toutes nos forces, de toute notre âme, fiers des nouveaux efforts de la latinité : « Vive la Roumanie ! »

ÉDOUARD HERRIOT, maire de Lyon, sénateur du Rhône.







Le brigadier D... V..., jeune Roumain engagé dans l'armée française.



1. Le pont militaire de Corabia, sur le Danube. — 2. « Le soldat roumain », tableau de Grigoresco. — 3. Attelage de bœufs faisant partie du train des équipages de l'armée roumaine.

VIII. — LES RICHESSES; LE PÉTROLE

On connaissait l'existence du pétrole, en Roumanie, depuis longtemps déjà. En 1856, une raffinerie fut fondée à Ploiesti, et Bucarest, grand luxe pour l'époque, put être éclairée avec des lampes à pétrole.

Les gisements occupent une zone assez étroite, qui s'étend le long des Carpathes depuis le district de Suceava jusqu'en Olténie. Ils sont compris, en Moldavie, dans les terrains tertiaires les plus anciens et, en Valachie, dans les couches plus récentes, méotiques, pontiques et levantines. Leur profondeur varie de quelques mètres à 800 mètres.

Les plus curieux phénomènes s'y manifestent : parfois des feux sortent tout à coup des fentes des rochers, ce sont des gaz formés d'hydrocarbures qui s'allument quelques jours ou quelques semaines; ici des bouillonnements sont produits par des émanations sous les eaux ou dans des marécages; là on trouve des volcans de boue, sortes de cônes de 2 à 3 mètres de hauteur. L'exploitation, commencée en 1856, donnait au bout de dix ans d'assez beaux résultats; Marseille reçut alors près de 3 millions de kilogrammes de pétrole venant de Roumanie.

De Draganesi à Campina et à Bouchténar, c'est-à-dire sur une distance de 100 kilomètres, se trouve ce qu'on peut appeler la première ligne de pétrole; la seconde va de Moréni par Bacau à Zintéa; toutes deux sont parallèles aux Carpathes, s'étendant en Valachie de l'est à l'ouest, et du nord au sud en Moldavie.

Dans la Stéana Romana où nous entrons, on nous conduit d'abord vers deux fontaines qui sont en éruption. Je n'ai pas vu en Roumanie de ces monstrueuses fontaines jaillissantes, comme il y en a à Bakou, qui s'élèvent à 100 mètres et versent avec prodigalité la richesse pendant plusieurs mois; les sources de Campina sont intermittentes, elles jaillissent par éruptions successives, accompagnées, le plus souvent, de formidables éjections de sable qui s'amoncelle en talus épais et bourbeux. L'une d'elles, la plus forte, atteint 30 mètres.

Des baraquements en bois entourent les puits de pétrole et sont, comme à Bakou, semblables à de gigantesques pains de sucre de couleur noire. Les fontaines cessent trop souvent de jaillir : au lieu de livrer les richesses, elles les gardent au fond de la terre d'où il faut les extraire, à grand'peine quelquefois, si l'on en veut profiter.

Il y a trois systèmes adoptés pour puiser : le système canadien, l'hydraulique et la corde; mais si on emploie le plus souvent des sondes mécaniques, on voit encore des puits qui furent creusés à la main, à l'aide des instruments les plus simples. Le liquide est tiré au moyen d'un treuil et d'un sac en peau jusqu'à ce que la source semble tarie; on creuse alors plus loin jusqu'à ce qu'on trouve un gisement nouveau. Il va sans dire que des puits creusés à la main ne peuvent être jamais bien profonds; ils ne descendent que rarement au-dessous de 200 mètres. L'exploitation par le moyen des sondes est évidemment plus coûteuse, mais elle a l'avantage de pénétrer beaucoup plus loin.

En Roumanie, on sonde actuellement jusqu'à 200, 400 et même 600 mètres; en Galicie, on est descendu à des profondeurs bien plus grandes encore. La corde est préférée par les Américains; elle n'exige la présence que d'un maître sondeur et d'un ouvrier; dans le système canadien, il y a cinq hommes et sept dans le système hydraulique. Pour chaque sonde, il y a deux équipes, l'une de jour, l'autre de nuit. Les ouvriers reçoivent 3 francs et les maîtres sondeurs 10 francs. Il y a, parmi ces derniers, des hommes très habiles : ils devinent l'endroit où le gisement est caché, ils savent « flairer le pétrole », me dit M. Popescu, qui ajoute en riant: « et souvent les petits nez sont les meilleurs ».

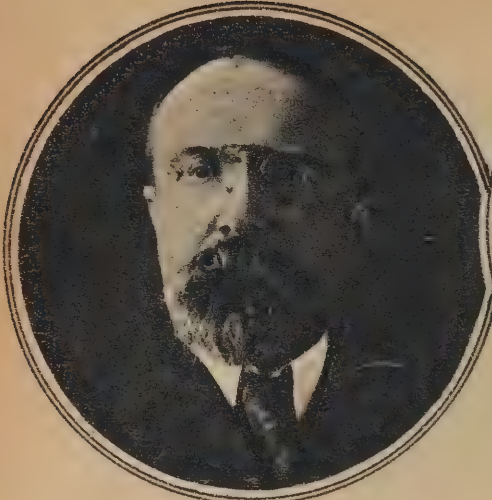
PAUL LABBÉ.







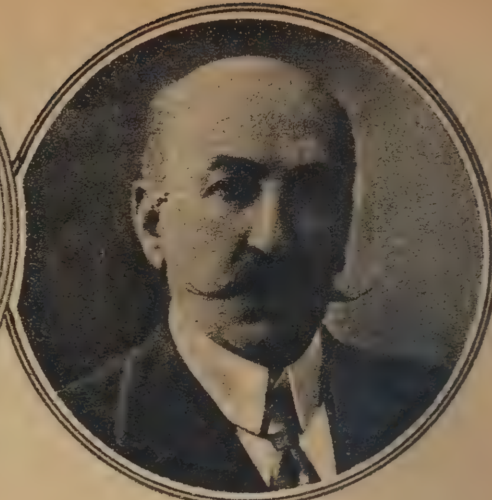
1. Le port de Baltchik sur la mer Noire. — 2. Paysans roumains de Transylvanie. — 3. Les sondes et puits de pétrole dans la région de Campina.



LOUIS BARTHOU,
ancien président du Conseil.



PAUL DESCHANEL,
président de la Chambre des Députés.



GEORGES LEYGUES,
président de la Commission des Affaires extérieures.

LA CROISADE EN FAVEUR DE L'UNION LATINE



Le tragédien de Max, roumain.

Nous assemblons ici, avec les portraits de quelques hommes d'Etat français, ardents apôtres de l'Union latine, ceux des littérateurs et des artistes qui reçurent, dans les Cercles des Annales de Roumanie, un accueil si cordial et si chaleureux. Le président du Cercle de Jassy, le Dr Georges Bogdan, a loué notre pays en des termes que nous sommes heureux et fiers de citer :

« France, ma sœur bien aimée, tu n'as eu et n'auras qu'un idéal : faire le bien pour tout et pour tous ; France, ma seconde patrie, tu n'as eu qu'une seule ambition : semer partout la civilisation. France, pays de lumière, tu n'as eu qu'un seul but : la liberté. »



HÉLÈNE VACARESCO,
présidente du Cercle de « Annales » de Bucarest.



Le virtuose G. Enesco, roumain.



Docteur Bogdan, président du Cercle des « Annales » de Jassy.



Rosalie Bernard, secrétaire du Cercle des « Annales » de Bucarest.



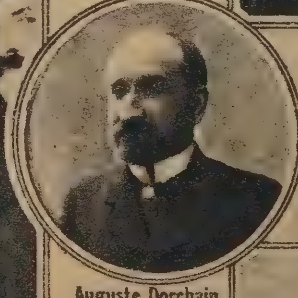
André Lichtenberger.



Henry Bordeaux.



Reynaldo Hahn.



Auguste Dorchain.



Funck-Brentano.



Réception de M. et Mme Jean Richepin à Bucarest.



Georges Lorand.

LES CONFÉRENCIERS DU CERCLE DES « ANNALES » DE BUCAREST

Les Français en Roumanie

De tout temps la Roumanie nous a témoigné des sentiments affectueux. Elle a accueilli avec un empressement chaleureux les conférenciers de l'Université des Annales, *Jean Richepin, Henry Bordeaux, André Lichtenberger, Reynaldo Hahn, Frantz Funck-Brentano, Auguste Dorchain, Georges Lorand, etc.; elle a également applaudi les orateurs que lui envoyait la* Revue Hebdomadaire, *entre autres MM. Lacour-Gayet et André Tardieu. Pendant la guerre, cette sympathie s'est encore manifestée de façon enthousiaste, en 1915, lors de la visite du général Pau. Notre brillant confrère Vasile Pop, rédacteur en chef des* Annales Roumaines, *publia, à cette occasion, un article prophétique et vibrant, que nous avons plaisir à citer :*

LE GÉNÉRAL PAU A BUCAREST

La réception et les manifestations chaleureuses que le peuple roumain a faites au général Pau, depuis son premier pas sur le sol de la Roumanie, jusqu'à son départ pour la Russie, ont dépassé tout ce que l'imagination la plus optimiste aurait pu prévoir.

Il n'y a eu qu'un élan, qu'un enthousiasme d'un bout à l'autre de notre territoire. Ce n'était plus une manifestation, c'était comme si un vent de folie admirative avait poussé toutes les classes de notre pays à porter leurs cœurs au-devant du général Pau. Une foule en délire était venue saluer le héros français, et montrer à cet envoyé de la civilisation l'amour ardent des Roumains pour la France.

Il faut avoir assisté à ces manifestations. Il faut avoir été porté, bousculé, écrasé, par cette foule délirante, pour comprendre et apprécier la grandeur et l'immensité de l'amour que le peuple roumain nourrit envers la France.

Peut-être que le général Pau, que nous avons vu pleurant, pendant que l'émotion l'étranglait, racontera l'amour du peuple roumain pour la France. Mais sûrement il n'aura vu qu'un pâle reflet de ce qui s'était préparé, de ce qui se passait, pendant et après son passage, car il n'est pas possible qu'un être humain pût supporter ce formidable fluide d'émotion que dégageait le peuple de la capitale à cette même heure, sans que ses nerfs s'en ressentissent.

Malgré toutes ses négligences envers nous, les Roumains aiment cette grande nation, et le jour où une alliance étroite, basée sur de solides liens, serait établie entre la France et la Roumanie, elle pourra compter sur nous. Nous avons été pendant l'adversité pour elle et contre l'Autriche (quoique nous ayons été jetés par nos politiciens dans un camp adverse).

Le passage chez nous du général Pau, a été comme une marche triomphale : il a pu se convaincre par lui-même des sentiments que les Roumains nourrissent envers la France.

Il n'y aurait qu'à cultiver ces sentiments, qu'à créer des organes qui puissent se mettre en rapport plus intime avec la grande majorité du peuple roumain, et créer, à côté de la confraternité d'âmes, une solide confraternité d'intérêts.

La France a bien placé des capitaux immenses dans des contrées sauvages pour les coloniser. Eh bien, chez nous, elle trouve le terrain tout préparé, moins les aléas des entreprises qui débutent dans des déserts. Nos lois et nos mœurs garantissent tout travail honnête.

Une alliance de la Roumanie avec la France sera une garantie en plus et une source de richesses pour la France; car il serait inexplicable que les Allemands trouvent et aient trouvé la possibilité de tirer de notre pays des centaines de millions, et que les Français ne puissent le faire. Surtout après l'agrandissement de notre royaume, les entreprises seront d'autant plus grandes, et les capitaux d'autant plus recherchés. En y mettant de la bonne volonté, la France se créerait en notre pays une sœur dévouée.

La Roumanie, agrandie, aura dans l'Autriche-Hongrie une ennemie éternelle : d'autant plus notre pays sera-t-il pour la France une alliée sûre.

Toutes les circonstances militent en faveur d'un rapprochement : les nécessités du moment et celles de l'avenir commandent impérieusement d'agir dans ce sens.

VASILE POP.

La Poésie

La Roumanie possède un grand nombre de poètes, groupés autour de l'illustre Hélène Vacaresco... Quelques-uns écrivent très purement en français : MM. Alexandre Mironesco, Ch.-Ad. Cantacuzène, Jules Brun, Léon Lahovary, Alex. de Linche, etc., et la gracieuse Rosalie Bernard, secrétaire de la rédaction des Annales roumaines. *Disposant de peu de place, nous ne pouvons les accueillir tous. Les morceaux qui suivent se recommandent par de hautes qualités de forme et de pensée :*

LES SOUVENANCES

Mes sœurs, souvenez-vous des aurores passées !
A nos chers disparus dédions nos pensées !

O mes sœurs, retournons aux lieux de nos amours.
Que de bonheurs perdus dans le linceul des jours !

Mes sœurs, souvenez-vous des anciens crépuscules
Où dans les prés fleuris tintaient les campanules !

Rappelez-vous le vent tourmentant les volets,
Le soir, l'automne et les colchiques violets !

Mes sœurs, souvenez-vous des lointaines années !
Que de lauriers coupés et que de fleurs fanées !

Qui nous ramènera, par un brûlant midi,
Aux lieux où nous avons vu le jour et grandi ?...

Mes sœurs, souvenez-vous des cueillettes de roses
Au jardin ! jours charmants ! claires apothéoses !

Rayons évanouis ! parfums évaporés !
Ah ! que de fenaisons, au loin, par les grands prés !

Mes sœurs, souvenez-vous des aubes virginales,
De nos courses, de nos extases matinales !

Rappelez-vous l'amour errant par les forêts,
Nos premières rougeurs et nos premiers secrets !

Mes sœurs, souvenez-vous des idylles fleuries !
Ah ! que de boutons d'or fauchés par les prairies,

De jardins qui, pour nous, ne se rouvriront plus,
De vœux inexaucés, de regrets superflus !

Mes sœurs, souvenez-vous de nos calmes veillées !
Dans l'ombre, que de marguerites effeuillées !

Ah ! que de souvenirs si cruels et si doux,
De logis clos et de tombes autour de nous !

❀

Nous étions jeunes, gais, insouciants, crédules.
O perfides matins ! ô traîtres crépuscules !

Notre frère est parti le premier, ô douleur !
Par un triste et beau soir de printemps, dans la fleur
De sa jeunesse, et notre père inconsolable
L'a suivi de très près dans le gouffre insondable

Où tout est nuit, mystère et ténèbres, horreur,
Où seule la Foi joue un rôle d'éclaireur !

Nous avons, ô douleur sans cesse ranimée !
Fermé les yeux à notre mère bien-aimée,

Par un mélancolique et magnifique soir
D'automne, où l'on mourait à tout, sauf à l'Espoir !

Laissons communier nos douleurs réunies !
Mes sœurs, souvenez-vous de ces trois agonies !

❀

Résignons-nous enfin, croyons, prions sans cesse,
Et tournons nos regards anxieux vers le ciel,
Et vivons sans maudire, aux heures de tristesse,
Le Temps inexorable et le Passé cruel !

Revoyons la maison paternelle en pensée,
Et groupons-nous encore autour de l'âtre clair !
Que notre âme plaintive et tendre soit bercée
Par la douce chanson d'un Passé triste et cher !

Espérons, ô mes sœurs, que la mort est un leurre,
Que vers Dieu tout-puissant l'âme monte à son heure,
Que les lauriers coupés refleurissent au ciel !

Vous avez, comme moi, quitté la terre sainte
Où reposent nos Morts tournés vers l'Orient...
Revenons-y parfois ! Exhalons une plainte
Dans la chapelle où brûle un cierge vacillant !

Mes sœurs, souvenez-vous des heures envolées,
Des jours évanouis et des bonheurs semés !
Méritons, en priant pour Eux, mes exilées,
La bénédiction de nos morts bien-aimés !

LÉON LAHOVARY.

VÆ VICTIS !

Dans un plateau de la balance
Le glaive roumain est jeté !
Demain, par la Mort aiguisé,
Il attestera la puissance
De son acier qui fut forgé
En de longs jours de patience...

La Roumanie est riche en grains ;
Pour vaincre, il faut qu'elle en exporte.
Frères qui combattez ! qu'importe
Que, pour atteindre à leurs destins,
Ils aient pris telle ou telle porte,
Si nos blés sont restés latins ?

Enfin, ont lui les jours en fêtes
Où les épis d'or de ces blés,
Par un signal, se sont mués
En des pointes de baïonnettes
Et leurs éclairs se sont mêlés
Aux tonnerres de vos tempêtes ;

Car il revient au fer tranchant
Des fils des cohortes romaines
D'abattre, aux ancestrales plaines,
L'une des têtes du serpent
Qui serre encor le monde aux chaînes
De son infâme embrassement !

ALEXANDRE DE LINCHE.

MA VIEILLE TABLE

Petite table en bois de rose,
Seulette dans le grand grenier
Et boitant depuis l'an dernier,
Je t'aime, table en bois de rose.

Tu me rappelles mon enfance,
Ce beau temps que j'ai tant aimé.
Bien des manches tu m'as râpées
Quand s'éclairait mon ignorance.

Sur toi souvent si je dormais,
Effet d'une horrible dictée,

Pesait ma tête ébouriffée, —
De douces choses je rêvais !

Petite table en bois de rose,
Depuis que des méchants t'ont prise,
Ma vie, hélas ! est aussi grise
Que ton grenier froid et morose.

Près d'une armoire grandiose
Tu te blottis avec prudence,
Chère table de mon enfance,
Petite table en bois de rose !

ROSALIE BERNARD.

Ces vers ont été écrits par M. Auguste Dorchain d'après un poème de M. Mircea Radulesco, publié par les Annales roumaines *et par l'*Actiunea, *et interprété à l'Athénée de Bucarest, par M. de Max :*

APPEL AUX ARMES

Des tombeaux des aïeux par l'oubli refermés
Entendez-vous la voix qui monte et qui vous crie :
« Les peuples sont debout; au nom de la Patrie,
Debout aussi, nos fils vaillants et bien-aimés ! »

— Oui, debout ! Voici l'heure aux minutes sublimes
Des nations luttant pour leur saint idéal ;
Et nous avons le nôtre où, par delà les cimes,
Là-bas, est le terroir sacré de l'Ardéal ;

Là-bas où dans l'orgueil de la terre et de l'homme,
Sève de la Dacie unie au sang latin,
Il naquit, et d'abord vit l'aigle altier de Rome
Regagner par nos cieux son nid du Palatin.

Oui, l'idéal est là, le nôtre ! C'est la pierre
De l'infrangible mur où, mille après mille ans,
Rome a vu se briser — de nous qu'elle était fière ! —
Les assauts de tous les Barbares insolents.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui ses regards sont sévères?
C'est qu'elle n'entend point encor, vers les hauteurs,
Sonner le pas hardi de nos légionnaires
Au rythme des clairons de nos buccinateurs ;

C'est qu'elle voit à leur comptoir, faisant leur compte,
— Quand le sol tremble au loin d'invisibles galops —
Ses fils... Sont-ils ses fils ?... Pour laver cette honte,
Vraiment tu n'aurais pas, Danube, assez de flots.

Quoi ! dans la paix béate escompter la victoire
Des autres !... Rafler l'or des cités et des champs !...
Reviens, Jésus, reviens, de ton temple de gloire
Chasser ces escompteurs, ces courtiers, ces marchands !

— Mais vous, vrais fils de Rome à la gloire sans terme,
Vous, dignes de sauver l'univers en péril,
Pourriez-vous hésiter quand il faut d'un pied ferme
Franchir le Rubicon ?... César hésita-t-il ?

C'est votre peuple et votre rêve qu'on égorge ;
Et quand l'hydre magyare étouffe de ses nœuds
Vos frères, vous ne prendriez pas, tel saint George,
Pour frapper comme lui, le glaive lumineux ?...

Qu'il vienne pour le geste attendu, qu'il se hâte,
Le guerrier des guerriers, le géant des géants !
Je veux qu'ayant gravi la plus haute Carpathe,
Il crie à ses soldats rassemblés et béants :

« Fils, voyez au lointain se dérouler ces plaines
Où les prés et les blés se mirent dans les eaux,
Où le vent, saturé de suaves haleines,
Soupire avec les bois, pleure avec les roseaux.

Fils, ce sont les labeurs et la chair des ancêtres
Qui font l'herbe si haute et les épis si forts ;
Et le vent qui gémit dans les joncs ou les hêtres,
C'est l'appel des martyrs et la plainte des morts.

Mais les vivants aussi nous appellent sans trêve :
Et d'abord ces soldats qui, le cœur plein de fiel,
Sous des drapeaux haïs doivent tirer le glaive
Contre les plis aimés d'un drapeau fraternel ;

Et les vieilles, brûlant aux icones des cierges ;
Et les vieux dont bientôt le tourment peut finir ;
Et, près des puits, au bord des fontaines, les vierges
Regardant, l'âme en fleur, si vous allez venir.

— Allez, mes fils ! Dans un seul cri, tirez l'épée !
Que son éclair déjà, de sa fauve splendeur,
Leur dise que leur foi n'est déjà plus trompée,
Et que voici la foudre et le libérateur !...

Et nous, si nous devons là-bas, parmi les herbes,
Tomber, pour nous du moins, — ce rêve encore est [beau, —
C'est dans un sol roumain qu'auront grandi, superbes,
Le laurier de la gloire et la croix du tombeau. »

AUGUSTE DORCHAIN.

Pour l'Union Latine et la Roumanie

La croisade poursuivie en faveur de l'Union latine et de l'alliance roumaine a inspiré les poètes. Voici les vers enflammés que Gabriele d'Annunzio dédia à la Victoire certaine et proche des soldats de la civilisation :

RÉSURRECTION

Nous sommes les nobles, nous sommes les élus; — et nous écraserons la horde hideuse. — Nous combattrons, la face à la lumière. — Nous sourirons quand il faudra mourir. — Car, pour les Latins, c'est l'heure sainte — de la moisson et du combat. O femmes, — prenez les faucilles et moissonnez! — Apprêtez le pain nouveau — à la faim nouvelle! Vos hommes — frapperont fort, serrés comme les épis, — dans la bataille, rang contre rang, — comme les blés drus sous le vent d'est. — O Victoire, moissonneuse farouche, — je sens sur mon front, dans l'attente, — la fraîcheur du matin. — Comme le prêtre de Mars aux enfants de Lanuve, — je dis : « Vous avez entendu ce qui plaît au dieu. — Hâtez votre heure, obéissez, partez. — Vous êtes la semence d'un nouveau monde. — Et les aurores les plus belles — ne sont pas encore nées. »

GABRIELE D'ANNUNZIO.

L'HEURE ITALIENNE & ROUMAINE

Le glas sonne. Plus rien ne sauvera ces êtres :
Le boulgre, ce Bulgare, et l'ogre, ce Hongrois,
Séculaires semeurs de carnage et d'effrois,
Tout le lot monstrueux des rois bourreaux et traîtres ;

Et le faux Lohengrin, de son aigle casqué ;
Et le Turc, dans le sang noyé jusqu'à la gorge.
— Contre tous la justice inéluctable forge
Le fer dont, à jamais, leur front sera marqué.

Celui qui faisait peur tremble sous la menace.
Deux gestes, en un jour, en ont flétri la face.
Croquemitaine est mort. Force, gloire, butin,

Tout croule, et sous l'étau qui serre sa morsure,
Ses yeux suivent, hagards, l'avance lente et sûre,
De l'heure sans pardon, au cadran du Destin.

27 août 1916.

GEORGES TROUILLOT.

POUR HÉLÈNE VACARESCO

Merci d'avoir chanté notre France adorée,
Muse roumaine au cœur et si doux et si fort,
Dont le verbe, éployant son magnifique essor,
Entraîna ton pays dans la lutte sacrée !

Comme par d'Annunzio, Rome entière enivrée,
La Roumanie aussi, vers la gloire et la mort,
Se lève et marche, et toi, dans un superbe effort
L'exalte aux accents fiers de ta voix inspirée,

C'est le destin : l'homme se bat, les muses chantent
Ecoutez leurs refrains, ô guerriers : qu'ils vous han[tent
C'est l'appel au combat, c'est l'appel à l'amour.

Vous aurez des baisers merveilleux au retour,
Et même vous, grands morts endormis sous la terre
Vous aurez les baisers infinis du mystère.

MARIE-ANNE COCHET.

PAGES OUBLIÉE[S]

Les Chants et Légende[s] du Cobzar [1]

Ces chants courent les campagnes; on se le[s] répète ; ils exaltent le courage, honorent le[s] défenseurs du sol national. D'où viennent ce[s] fiers récits ? Des générations lointaines qui le[s] ont transmis aux générations nouvelles. Tout l'âme d'une race s'exprime en eux. En voi[ci] quelques-uns, choisis parmi les plus émouvant[s] et les plus gracieux :

LA TENTE DU SOLDAT

Le soldat dormait sous sa tente, — Ave[c] un sourire le soldat dormait,

Et la lune entra dans sa tente et dit : — Je suis le regard de ta fiancée. — Et le sol[]dat répondit : J'ai mon épée.

Et le vent entra dans sa tente et dit — Je suis le soupir de ta mère. — Et l[e] soldat répondit : J'ai la bataille.

Et la nuit entra dans sa tente et dit — Je suis le voile de celle que tu aimes — Et le soldat dit : J'ai le drapeau.

Et la rivière coula près de sa tente et dit — Je suis l'eau bienfaisante. — Et le solda[t] dit : J'ai le sang.

Et le sommeil entra dans sa tente et dit — Je suis le cher sommeil des hommes — Et le soldat dit : J'ai la mort.

JE SUIS CONTENT

Le soldat a dit avant de mourir : — J[e] suis content; — Qu'on le dise à ma mèr[e] dans son village, — A ma fiancée, dan[s] sa chaumière, — Et qu'elles prient pour m[oi] en joignant leurs mains.

Et le soldat est mort, et sa fiancée et s[a] mère — Ont prié pour lui en joignant le[s] mains. — Et l'on a fait sa tombe sur l[e] champ de bataille, — Et la terre où on l'[a] couché était rouge de sang, — Et le sol[dat] disait en le voyant : Je suis content.

Et les fleurs ont poussé sur la tombe e[t] chaque fleur était contente d'y pousser, — Et quand le vent passait dans les arbres — Le soldat disait du fond de sa tombe : Es[t-] ce le bruit du drapeau? — Et le vent disait Non, mon brave, tu es mort dans la bataill[e] mais le drapeau est vainqueur, — Et te[s] camarades l'ont remporté tout joyeux. — E[t] le soldat disait du fond de sa tombe : — J[e] suis content.

Puis il entendait les pas des bergers et de[s] troupeaux. — Et le soldat demandait : Est-c[e] le bruit des combats? — Et tous disaient Non mon brave, tu es mort, les combats son[t] finis et ta patrie — Est heureuse d'être libre — Et le soldat disait du fond de sa tombe — Je suis content.

(1) Le Cobzar désigne en Roumanie le musicie[n] jouant de l'instrument traditionnel, la cobza.

Puis il entendait le rire des amoureux. — Et le soldat demandait : Est-ce la voix de ceux qui se souviennent de moi? — Et les amoureux répondaient : Non, mon brave, — Nous sommes ceux qui ne nous souvenons jamais des autres. — Mais le printemps est là, la terre rit, — Nous devons oublier les morts. — Et le soldat disait du fond de sa tombe : — Je suis content.

CHANSON DU PRINTEMPS

Deux oiseaux passent et l'un me demande : Pourquoi tu pleures? — Et l'autre te demande : Pourquoi tu chantes? — Et le ciel répond : C'est leur jeunesse. — Ne cueille point des fleurs sur les tombes, — Car les pauvres morts n'ont que cela, — Tandis que nous avons la jeunesse. — Ta main joue avec ton collier et toutes les branches ont des nids. — Ne trouble pas en riant le silence des tombes, — Car les morts n'ont que le silence. — Ta ceinture s'enroule six fois autour de ta taille et quand tu bois — La source te demande de boire encore. — Ne dis pas aux tombes que le printemps est doux, — Car les morts n'ont que l'oubli. — J'ai pris dans mon âme le regard de tes yeux — Et le bruit de ton fuseau emplit mon oreille. — J'aime ton seuil que je franchis — Et ton seuil sourit dans les fleurs. — Ne dis pas aux tombes que l'amour dure, — Car elles ne te croiront pas.

Enfin, — car il faut se restreindre, — un dernier poème, qui donnera une idée de la fine analyse des sentiments que contiennent ces chants populaires :

LA FEMME DÉLAISSÉE

Mets une fleur dans ta ceinture — Pour faire croire que tu es très joyeuse, — Et regarde le ciel puisque lui seul peut comprendre ta tristesse. — Et les oiseaux chanteront sans te faire sourire, — Car tu es celle qui as abandonné le sourire, — Et tu entends son pas qui va vers une autre. — Et tu l'entends résonner sur le seuil de l'autre — Et ton cœur d'épouse est plein de larmes, — Comme les bourgeons sont pleins de sève — Mais nulle fleur ne sortira de toi, — Car ton seuil est désert comme les environs des vieilles tombes. — Et ton cœur est comme un champ sans rosée, — Et la rosée de tes larmes est indifférente à l'époux. — Et le voile de l'épouse n'est plus doux à ses yeux. — Et ses yeux aiment le voile d'une autre et son sourire — Car tu es celle qui as abandonné le sourire, — Et tes enfants demandent : Mère, pourquoi ne souris-tu plus? — Et tu dis à tes enfants : Vous êtes ses enfants, et tu pleures. — Et tes pleurs assombrissent la maison, comme le brouillard — Assombrit les plaines. — Et l'époux fuit la maison assombrie — Et il dit à l'autre : Ma maison est sombre — Et quand tu vois l'autre, tu tressailles, comme si tu l'aimais, — Et tu n'oses la haïr, parce que vous avez le même amour. — Et tu hais son péché qui est ta douleur. — Et tu lui envies son péché, — Et tu lui envierais même la douleur de son péché — Car ta douleur innocente te pèse plus qu'un péché. — Et tu regrettes de n'être point maudite — Pour pouvoir dire : Je souffre à cause d'une malédiction. — Et tu n'aimes plus tes enfants, puisqu'ils sont ses enfants. — Et puisqu'ils sont ses enfants, tu les aimes davantage. — Et tu entends le bruit de ses pas qui vont vers une autre, — Et tu sais qu'il l'aide à tirer de l'eau du puits — Et qu'il aime le chemin où elle a marché — Et qu'il évite les chemins où tu marches, — Puisque le voile de l'épouse n'est plus doux à ses yeux.

Pour terminer, empruntons à l'œuvre d'Hélène Vacaresco, qui exprime toute la poésie de l'âme roumaine, cette légende et ces vers :

L'ASSASSIN

Celui qui touche au fuseau de la jeune fille — Aura le cœur léger — Comme la première feuille aux arbres qui verdissent. — Car le cœur de la jeune fille — Est léger — Lorsqu'elle voit reverdir la première feuille.

Il a marché si longtemps sur les chemins, — Que les chemins s'étonnent de voir — Qu'il n'est pas encore fatigué. — Il a marché si longtemps sous le soleil, — Que le soleil lui demande : « N'as-tu pas besoin — De te désaltérer? » — Et le puits lui dit : « N'as-tu pas encore soif? » — Et les sources lui disent : « Homme, ne boiras-tu pas? » — Il a passé tant de nuits sans dormir, — Que chaque nuit lui demande : « Ne pourrai-je t'endormir? »

Et il répond à tous : « Laissez-moi! » — — Et il les hait tous, parce qu'ils ont pitié de lui; — Et la pitié lui fait horreur, car il ferait — Horreur à la pitié, — Si elle savait, — Et il n'essuie pas la sueur de son front, — De peur que ce ne soit du sang.

Il ne boit pas l'eau de la source ni celle du puits, — Il ne veut pas rêver, de peur du sang, — Ni regarder ses mains, ni les passer sur son visage. — Ses mains ont peur de son visage, son visage — A peur de ses mains; — Il a peur de l'empreinte de ses pas — Et de la couleur de son ombre. — Et il demande à son ombre : « Pourquoi me suis-tu? » — Et il demande à son seuil : « Me reconnais-tu? » — Et son seuil lui paraît difficile à franchir, — Et sa maison a l'air de le haïr, — Et il hait sa maison.

Et il demande à tous : « L'as-tu connu? » — Et on lui répond : « De qui veux-tu parler? » — Et il est surpris de voir qu'on ne sait pas. — Et il a toujours devant les yeux, les yeux — De l'autre, — Et il lui dit : « Nous sommes toujours ensemble ». — Et il lui parle doucement, comme à un ami; — Et il le promène dans sa maison et dit : — « Entre dans ma maison »; — Et il lui montre son foyer et lui dit : « Couche-toi — Sur ma couche. » — Et il lui montre l'endroit où sera sa tombe, — Et il lui montre ses mains — Et il lui dit : — « Vois, elles sont rouges de ton sang. — » J'ai peur du sang. »

Celui qui touche au fuseau de la jeune fille — Aura le cœur léger — Comme la première feuille aux arbres qui verdissent. — Car le cœur de la jeune fille — Est léger — Lorsqu'elle voit reverdir la première feuille.

MON PAYS

Oui, j'ai su dès les jours de l'enfance vivace
La liberté naïve et la limpide audace.

Et, pressant l'avenir sur mon cœur indompté,
J'ai marché dans ma force et dans ma liberté.

J'ai balancé mon rêve ainsi qu'un feu de cierge
Dans la lumière en fleur où l'Orient émerge,

Et j'entendais, au bruit de mon vœu dévorant,
Ma race qui chantait en moi comme un torrent.

HÉLÈNE VACARESCO.

Il nous reste à remercier le personnel du service de la propagande (ministère des Affaires étrangères), M. Bréal, chef de ce service, MM. René Puaux, Perroy, Latzarus et la très distinguée Mme Vaschide, qui ont bien voulu, avec une extrême bonne grâce, collaborer à ce numéro, en nous procurant quelques documents essentiels.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

GRÈCE ET ROUMANIE
LES BULGARES DANS LA DOBROUDJA

Les événements prennent une tournure de plus en plus favorable aux Alliés, et cela sur le terrain diplomatique comme sur le champ de bataille.

L'entrée en action de la Roumanie a sur la Grèce une répercussion des plus nettes, des plus sensibles. Non seulement le mouvement de Salonique atteste l'entraînement du sentiment national, le mépris d'une politique passive et qui, sous couleur de neutralité, trahissait la cause grecque; non seulement la Macédoine est devenue un centre de résistance à l'invasion bulgare, un comité national y organise la lutte contre l'ennemi héréditaire et déjà le colonel Christodoulos a-t-il repris Cavalla, mais le roi Constantin paraît reconnaître la possibilité d'une intervention, mais aujourd'hui les puissances de l'Entente ont mis fin à la situation intolérable qui leur était faite depuis tant de mois, du fait de l'espionnage et de la corruption de l'ennemi.

A côté, en effet, des généraux germanophiles Dousmanis et Metaxas, les deux auteurs responsables de la reddition des forts de Rupel et de Cavalla, le baron de Schenk avait à sa solde toute une armée d'espions qui, jour par jour, mettaient le Tudesque et le Bulgare au courant des moindres mouvements de l'armée et de la flotte des Alliés. Dès qu'une troupe débarquait, elle était évaluée, suivie et son emplacement exactement signalé. Il fallait en finir au plus vite avec ce régime de duplicité, arracher notre corps expéditionnaire à une trahison chaque jour plus certaine. Aussi bien les puissances ont réclamé et obtenu le contrôle des postes, des télégraphes et de la radiotélégraphie grecs, l'expulsion de tous les agents ennemis, espions ou autres, et la punition des sujets hellènes impliqués dans les faits de corruption et d'espionnage. Le baron Schenk lui-même devra partir.

C'était un minimum et l'Entente a eu d'autant plus rapidement satisfaction qu'une flotte de trente vaisseaux de guerre, sous les ordres de l'amiral français Dartige du Fournet, appuyait ses exigences.

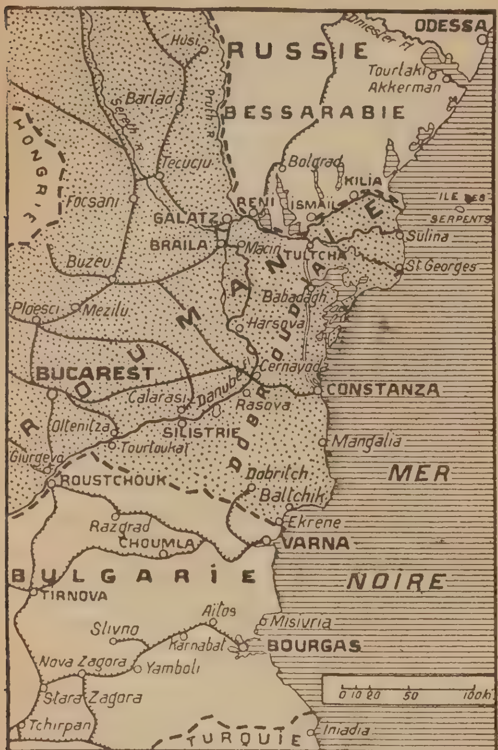
Quant au mouvement de Salonique qui dans le premier moment donnait tant à penser, il évolue heureusement. Ses chefs, le préfet Argyropoulos et le général Zymbrakakis, ont eu la sagesse de laisser à leur action une forme exclusivement nationale et interventionniste.

Malgré tout, la prudence est de mise. L'attitude des Hellènes dépendra, bien évidemment, de la tournure des événements sur le champ de bataille des Balkans. C'est le canon qui réglera leur diplomatie. Et on le sait si bien à Sofia que la Bulgarie, après avoir, d'ordre de Berlin, déclaré la guerre à la Roumanie, s'est empressée de devancer les Russes dans la Dobroudja et d'y chercher les succès faciles.

La réclame, le but d'intimidation sont visibles, et l'Entente ne saurait se hâter d'y parer.

C'est contre Dobritch, puis contre la tête de pont de Turtukaïa que les Bulgares ont porté leur attaque. Ils avaient réuni par là une quantité de grosse artillerie, d'autre part la rive roumaine en contre-bas de plus de cent mètres était difficile à défendre et la tête de pont fut enlevée. Mais elle ne donne pas le Danube, il faut franchir le fleuve, débou-

cher devant la forte position d'Oltenitza qui barre le passage, à cheval sur la route de Bucarest. Et d'ailleurs les Russes arrivent à la rescousse.



LA PRISE D'ORSOVA

En Hongrie, les progrès des armées roumaines sont sensibles et marqués sur toute la ligne qui va de la Bukovine, où elles opèrent en liaison avec les troupes russes, au Danube, de Kimpolung à Orsova. Bénéficiant de la surprise, elles cherchent à se saisir au plus vite, de la haute barrière des Sept-Châteaux, le Siebenbürgen des Allemands, qui couvre la plaine hongroise, et de gagner le grand couloir que forment les deux vallées jumelles de l'Alesta et du Maros, sur lequel elles viennent d'atteindre la ville d'Ol-Toplicza, nœud de routes important.

Mais leur grand succès est à l'aile gauche où elles ont emporté le Vieil Orsova, qui, situé au point de rencontre des trois frontières roumaine, serbe et hongroise, fournit un excellent pivot à leur marche débordante et met aux mains du général Iliesco, comme on le fait remarquer, le passage obligé des munitions allemandes vers les fronts turcs et bulgares.

LE RECUL AUTRICHIEN EN GALICJE

Les Roumains sont admirablement servis dans la tâche qu'ils se sont assignée par le regain d'activité des troupes russes entre la Zlota-Lipa et le Dniester, et faut-il ajouter par leurs succès, leurs grands succès. Car non seulement, en effet, nos alliés viennent, en deux coups de flanc presque simultanés dont l'un très sensible à l'est d'Halicz, le nœud de voies ferrées d'un si haut intérêt qui coupe la ligne de Stanislau à Lemberg, de refouler vers la grande place forte de la Galicie tout le centre du front commandé par l'archiduc Charles, mais, sur les Carpathes, dans la région de Zabie, ils ont également imposé aux Autrichiens un recul sensible. En quelques jours, les armées russes, tant sous Halicz, qu'ils doivent occuper à l'heure actuelle, que dans la direction de Vladimir-Volynski et de Gorodenka, ont fait aux Austro-Allemands, de vingt à trente mille prisonniers, et ce chiffre entraîne bien pour nos ennemis une perte au moins égale en tués et en blessés.

LA VICTOIRE DE LA SOMME ET DE LA MEUSE

Ici l'attente n'a pas été déçue. L'offensive franco-britannique, un moment arrêtée par le mauvais temps, a repris avec une énergie nouvelle et conduit les armées alliées aux plus brillants succès, à une réelle victoire.

Elles ont non seulement magnifiquement progressé de chaque côté de Péronne, au nord et au sud de la Somme, sur la longue chaîne de positions qui s'étend de Ginchy au delà de Chaulnes, mais grandement élargi leur base d'attaque.

Au nord, pendant que nos troupes, déjà maîtresses de Maurepas, enlevaient Le Forest et Cléry, puis le hameau d'Ommiécourt, blotti dans la petite boucle que forme la Somme entre elle et le canal, et pouvaient, des hauteurs conquises, voir le clocher de Mont-Saint-Quentin profiler sa flèche sur le ciel, les Anglais achevaient la conquête de Guillemont, capturaient le bois de Leuze, débordant ainsi par la gauche, et très étroitement, pendant que nous débordions sur l'autre flanc le gros bourg de Combles, le grand centre de résistance de l'ennemi sur la route de Bapaume.

Au sud nos soldats, étendant leur attaque de Biaches et de Barleux, désormais à couvert au nord contre les feux de l'artillerie allemande, jusqu'à Chilly, emportaient ce village, puis dépassaient Deniécourt et Vermandovillers, prenaient Soyécourt, l'un des points les plus sensibles du front ennemi devant Chaulnes. En avant de Belloy, d'où part le centre de notre attaque, jusqu'à Berny, ce n'était qu'une longue suite de fortes défenses venant s'appuyer à toute une série de boqueteaux, dont les troncs calcinés masquaient une puissante artillerie. Mais l'élan des nôtres fut plus fort, et à leurs premiers trophées des journées des 3, 4 et 5 septembre ils ajoutaient le 6 celui de la prise de Berny-en-Santerre lui-même.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour juger de l'importance des résultats acquis. Au nord, nous sommes à quelques pas seulement de la route de Péronne à Bapaume; nous la tenons sous nos feux. Au sud, nous atteignons Chaulnes, que nous maîtrisons virtuellement aussi. Mais ce qui caractérise surtout l'avance française de ce côté de la Somme, c'est l'ouverture à notre offensive du secteur de Roye, Roye la voisine de Lassigny et de Noyon.

L'avance des généraux Fayolle et Micheler se double d'un chiffre de prisonniers qui n'est pas de moins de 8,000, et de soixante canons, dont une trentaine lourds. Et si vraiment le haut commandement allemand traitait notre offensive sur la Somme de feu de paille, la prise de Soyécourt, de Chilly, de Berny, celle de Cléry, de Guillemont et du bois de Leuze, si voisin de Combles, peuvent lui donner à réfléchir. Et ce n'est pas sans raison que les critiques militaires allemands les plus autorisés conseillent un raccourcissement notable du front occidental. Le général Falkenhayn envisageait lui-même davantage, — il proposait une véritable reculade, et ce serait là d'ailleurs la raison de son renvoi. En tout cas, nos grands succès sur la Somme et celui non moins grand que les défenseurs de Verdun obtenaient à la même heure en enlevant au nord de la place, entre les deux bois du Chénois et de Vaux-Chapitre, sur quinze cents mètres, la première ligne ennemie, accompagnaient magnifiquement les journées anniversaires de la bataille de la Marne.

LÉON PLÉE.

Les Livres

La Guerre et les Poètes

Les poètes nous excuseront si nous av dû les négliger quelque peu. Certes, méritent la même sympathique attention les prosateurs, mais ces derniers, dans circonstances actuelles, ont sur eux l'ava tage de l'actualité. Quand il s'agit de lit rature de guerre, il faut se hâter de par du livre qui vient de paraître, qui e prunte aux événements un intérêt partic lier et qui, trop souvent, à courte distan donne l'impression d'une chose fanée. To ceux qui suivent de près le mouvem littéraire connaissent le sentiment mélan lique et décevant que l'on éprouve à feu leter le livre d'un moment et dont la p mière lecture, il y a six mois ou un an, av laissé un souvenir plein de charme. page tragique n'a plus sa puissance d'ém tion; celle où nous avions senti passer grand souffle d'enthousiasme ou de c lère nous paraît factice. Ce n'est pas l'œ vre qui a brusquement vieilli, mais no échappons déjà à l'influence directe événements qui créèrent l'atmosphère livre. Notre âme est impuissante à garc au souvenir toute la délicate fraîcheur la minute vécue. Le grand écueil est pour toute page s'inspirant essentielleme de l'heure qui sonne.

Les poètes ignorent cet écueil, leur œuv vivant surtout par le rythme et l'image, la beauté propre du vers. On ne leur mande ni la précision du document, ni la r nutie du détail constituant un argument p le développement d'une pensée politiq ou philosophique. Il est dans le caracté de leur génie d'éclairer le fond des chos en donnant au fait toute la simplicité symbole. Ce qu'on espère de leur insp ration, c'est l'expression durable du sen ment profond qui nous trouble ou no exalte devant des gestes où nous reconna sons d'instinct un peu de la misère ou de grandeur humaines. Il semble qu'une guer comme celle-ci, qui non seulement met a prises les premières d'entre les nations, m bouleverse le monde entier et constitue plus grande crise de civilisation que con l'histoire, doive offrir aux poètes le thè de chants merveilleux et faire vibrer l'â de toutes les lyres.

Nous avons déjà constaté à cette pla que la guerre n'a point révélé jusqu'ici Poète attendu, celui dont la voix domina toute les voix, traduira en chants imm tels notre douleur et notre espoir. M. P ché et M. Bataille nous ont donné des p mes admirables, d'un souffle puissant; d'a tres ont célébré en strophes ardentes la va lance de nos soldats et la beauté de l'eff commun à toutes les nations luttant pour droit et la liberté. Nos poètes, en génér ne sont pas inférieurs à eux-mêmes, m devant cette tempête et cet écrouleme ils demeurent tels qu'ils étaient au tem béni de la paix. On se résigne difficilem à la constatation qu'une si glorieuse épop ne trouve pas tout de suite son Homè mais il faut reconnaître que jamais da l'histoire un poète de génie n'a surgi d

ofondeurs mêmes d'un tragique boulever-ment.

Et pourtant, les jours que nous vivons t singulièrement développé ce qu'on nous ermettra de qualifier la « manie poétique » ez nombre de gens qui, en d'autres temps, eussent point songé à exprimer leurs senti-ents dans la forme rythmée. On s'imagine lontiers que seule la langue des dieux peut aduire dignement une noble émotion, et « fait des vers » sans réussir à atteindre ellement l'inspiration, ni même l'habileté tenant lieu parfois. La pénible recherche la rime brise tout véritable élan poé-que chez ceux qui forcent ainsi leur ta-nt, et leur meilleur effort sombre dans plus désespérante banalité. Les auteurs çus ne comprennent pas toujours qu'il a plus de responsabilité pour le critique encourager par faiblesse un rimeur édiocre qu'à ne pas rendre pleinement stice à un talent naissant. Aucune sévère itique n'a jamais empêché un poète vrai-ent doué de s'affirmer dans la plénitude ses moyens et de s'imposer à l'attention r la seule force de son talent, tandis que éloge de complaisance crée les plus dan-reuses illusions et risque de fausser toute e existence. Le silence peut être un te de charité.

D'ailleurs, les poètes vraiment doués ne anquent pas dans notre littérature de erre et il est certain que des talents inté-ssants se sont indiqués ou affirmés. Dans *France sauvée*, de M. Fernand Hauser, r exemple, il y a des strophes d'une belle nue, bien cadencées. M. Hauser a voulu, lon sa propre expression, établir « une rte de journal harmonieux de la guerre », il a été forcément amené à traiter les jets les plus divers, qui ne se prêtent s toujours au tempérament poétique de auteur. Il en résulte fréquemment une ute brusque de l'inspiration assez péni-e et que l'acquis du métier n'arrive pas dissimuler. Le même reproche peut être it à M. Charles de Guerville, dont les *lorieuses*, malgré une certaine naïveté de rme, ne sont pourtant pas sans mérite. on *Hymne à la France* a du souffle et son ème sur la bataille de la Marne a de envolée; malheureusement, l'expression est uvent trop facile et banale. *La Sente Ombre*, de Mme Emma Baugé, a de la âce et une réelle délicatesse de sentiment, rtout dans les poèmes descriptifs, où auteur, se dégageant de l'atmosphère spé-ale créée par les événements, se laisse ler franchement à sa nature d'une exquise nsibilité.

M. Georges Docquois, lui aussi, dans son *uillaume en vers et contre tous*, a voulu us offrir une sorte de journal poétique de guerre, mais il a su rester dans la note gère, railleuse ou attendrie, qui lui est fa-ilière. Ses petits poèmes, où il y a beau-up d'esprit et infiniment de métier, se sent facilement, avec leur caractère « d'é-os » joliment tournés, où le « mot » de-nt porter est toujours bien amené. Ce mot » est parfois féroce, comme dans *Corbeau de Potsdam*, car l'humour n'ex-ut pas la juste haine. M. Georges Doc-ois est de ceux qui tournent le mieux ce 'on appelait autrefois les « petits vers »; il excelle dans un genre qui, pour être condaire, n'en exige pas moins une rare souplesse d'expression et beaucoup de tact et de mesure dans la fantaisie.

Avec M. Miguel Zamacoïs, nous nous éle-vons à l'inspiration la plus large. Sous le titre : *L'Ineffaçable*, l'auteur des *Bouffons* a réuni une série de poèmes où la grande guerre est chantée sur un rythme émouvant. Le poète a soigneusement choisi au jour le jour le fait de nature à frapper vivement l'imagination et il le développe puissamment, comme dans *Le Traître aveugle*, *Le Chien* et *Le Blasphème*. Les pages héroïques, comme *La Bataille de la Marne* et *La Prise de Ramscapelle*, ont une allure impression-nante; la scène dramatique *Le Petit Gars*, est une des plus touchantes qui furent écrites à propos de la guerre, et le poème des *Fleurs de France* est d'une grâce char-mante :

> Voici les fleurs qui sont à nous !
> Nos champs sont leur grand éventaire...
> Il faut les cueillir à genoux :
> Ce sont les fleurs de notre terre !
>
> Marguerite, bleuet charmant,
> Ardent coquelicot garance,
> Serrés par un bout de ruban
> Tout le bouquet des « Fleurs de France » !

Tout cela est d'un vrai poète et même dans les poèmes où M. Miguel Zamacoïs a voulu s'en tenir étroitement aux circonstan-ces, l'inspiration demeure toujours d'une évi-dente noblesse. Par là, *L'Ineffaçable* oc-cupe une place à part parmi les volumes de vers consacrés jusqu'ici à la grande tragédie, et il atteste que l'action ardemment vécue émeut jusqu'à l'âme ceux qui ne se retrou-vent absolument eux-mêmes que dans le rêve et la méditation.

ROLAND DE MARÈS.

Le Carnet du Lecteur

D'Azur, d'Argent et de Pourpre,
par ANGÈLE MARAVEL-BERTHOIN.

Mme Angèle Maravel-Berthoin est une Algé-rienne au cœur ardemment français. Elle a, dans de précédents recueils, décrit les splen-deurs pittoresques et exprimé l'âme de sa petite patrie. Cette fois elle ajoute aux sujets qui lui sont familiers la pensée de la guerre. Ses vers harmonieux et chaleureux saluent le départ des magnifiques soldats que la terre africaine donne à la France. Voici de belles strophes, emprun-tées au volume, parmi beaucoup d'autres :

> O vous qui vous dressez sur l'azur du lointain,
> Vêtus de pourpre et d'or ainsi que des rois mages,
> Le front éblouissant sous le turban hautain,
> Et les bras étendus pour offrir vos hommages;
>
> O vous dont le salem demeure parfumé
> Par la myrrhe et l'encens mis au pied de la crèche,
> Rois guerriers de la Bible au faste renommé,
> Au cœur toujours flambant, à l'âme toujours fraîche,
>
> C'est une étoile encore, ô rois, que vous suivez
> En suivant notre France au chemin de la gloire;
> Les peuples pour vous faire honneur se sont levés
> Et mettent des lauriers à vos sceptres d'ivoire.
>
> Et vous marchez, les yeux fixés sur l'horizon
> Où l'astre en feu prolonge un sillon de lumière,
> Tandis que votre bouche égrène une oraison
> Pour cette étoile d'or qui reste la première.
>
> Quand vous tombez, voici qu'aux bornes des déserts
> Se lèvent plus nombreux de nouveaux frères d'armes,
> Et leur clameur de guerre éclate dans les airs
> Mêlée aux chants, aux cris, aux blasphèmes, aux larmes...

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XVI

SAPRÉ GUIDON !

Rabibocher la bicyclette de la petite pa-tronne fut pour le garde l'affaire d'une heure. Sylvette prit le temps de préparer Mme de Malbois à la séparation. Et, peu après le lunch, la jeune châtelaine et son fidèle ser-viteur reprennent la route du manoir.

Rupain ne pédale pas les yeux au ciel et l'esprit dans les nuages. De près ou de loin, son regard de vieux chasseur toujours à l'affût, aussi vite accommodé du plein soleil des routes que de l'ombre des sous-bois, scrute tournants et buissons, ornières et sillons.

Pendant le trajet, le silence et la solitude impressionnent Sylvette. Le cœur serré, elle évoque la figure blanche et la silhouette mince du vieil enfant de chœur, son corps amaigri de chasteté, allégé par les jeûnes, son allure absente et déjà détachée de la terre. Quel contraste avec ce gros Rupain, court, robuste et trapu, de vieillesse saine, ragaillardie de bonne soupe et de vin pur ! Il « bouffe ses kilomètres » d'un souffle égal et large, avec des jarrets d'acier, le nez tourné vers le sol en flair des moindres pistes.

Tous deux, quels compagnons de choix !

Rupain, d'infatigable activité, soucieux de son bien, de clair bon sens, d'expérience avisée et prudente, de rapide adaptation aux circonstances imprévues et d'attaque irrésis-tible en cas de danger. Manuel, idéaliste et généreux, contemplatif, imbu des souvenirs et des traditions de son pays, touchant d'ab-négation et prêt aux cruels sacrifices qu'exi-gera sa foi.

Et Sylvette songe : « De ces deux types différents et cependant si français, lequel, après la guerre dominera, s'imposera, devien-dra le vrai Français de demain ? »

L'exemple choisi fournit cette réponse : Manuel est mort, hélas ! et ne laisse aucune postérité. Rupain, encore si vivant, a décuplé sa vie de quatre filles au logis et de six fils au front ! » Et, triste, afin de se consoler en son perpétuel désir de concilier le pour et le contre, de lier l'avenir au passé, Sylvette conclut : « Mon brave Rupain sera peut-être oublié, quand le souvenir de mon pauvre Manuel, en exemple fécond, revivra dans toutes les âmes ! »

...A mesure qu'on approche d'Auberval, la campagne devient moins déserte. Des femmes et des enfants travaillent, espacés dans la plaine. La châtelaine en fait la remarque :

— Les Allemands sont tout près... Ces champs sont à portée de leur artillerie lourde et même légère... pourtant personne n'a peur !

— Pas de danger que ces bandits arrosent par ici : il y a trop de fabriques et d'usines allemandes dans le pays. Séquestres et confis-cations, rien n'ôte aux Boches l'espoir de venir bientôt reprendre par ruse, sinon de force, leur truc et leur trafic.

Puis, comme la route monte, le garde empoigne d'une main ferme le guidon de Sylvette ; il l'entraîne, l'emporte, l'enlève

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

jusqu'au faîte d'un élan vigoureux, sans même cesser de parler :

— Et pourquoi craindrions-nous, nous autres paysans, quand vous, petite patronne, fleur de serre élevée dans le coton, vous courez les grands chemins, sans souci des balles qui cinglent votre bicyclette. J'ai su cela à Malbois.

— Oh ! moi, j'avais de bonnes raisons... Je croyais M. Davières en danger ; je m'imaginais lui causer une immense joie en allant lui chercher sa fiancée !

— Sa fiancée à Malbois ? Oh ! pour une demoiselle aussi fine que vous, petite patronne, ça n'était pas malin !

— C'était naïf, c'était bête..., c'était fou ! Mais ce matin-là, Rupain, je n'étais pas dans mes jours de finesse. L'opération de mon pauvre grand blessé, sa faiblesse ensuite, enfin, ce qu'on me ressassait d'alarmant sans me permettre de le voir ou de lui parler, m'avaient complètement troublé le cœur et l'esprit. Sage et mesurée de coutume, je perdis, cette fois, sagesse et mesure. Je suis partie...

— Mieux eût valu rester.

Rupain lâche le guidon. La route, à présent, s'allonge droite et plate à travers le plateau. Bientôt surgissent les bois d'Auberval. Quelques kilomètres encore, et là-bas, au-dessus des frondaisons mouvantes, pointent les deux pignons et les combles élevés du manoir.

Plus perplexe, maintenant qu'on approche, le garde passe le doigt sur sa grosse moustache, se gratte le nez, puis l'oreille, avant de se décider à parler. L'embarras altère cette voix forte que n'essouffle aucune rude montée :

— Sans aller si loin, mam'zelle, vous auriez trouvé au manoir une fiancée pour votre filleul.

En l'absence de Sylvette, Davières a-t-il fait allusion au mystère de la chambrette blanche ? De son flair infaillible le vieux *pisteur* a-t-il éventé le secret ? La jeune fille n'ose interroger. Son silence accroît la gêne de Rupain. Il a conscience de n'avoir pas mis la petite patronne suffisamment au courant des intrigues de dame Marthe. De ses confidences, le plus lourd, le plus gros lui reste sur le cœur.

On aperçoit maintenant la grille du parc. Comment, sans trop alarmer la demoiselle, dire, en si peu de temps, ce qui lui reste à dire ? Quitte à se montrer maladroit, force lui est de brusquer l'explication.

— Ne devinez-vous pas de qui je veux parler ? Dois-je vous désigner plus clairement cette fiancée ?

A l'idée que le garde va prononcer son nom et l'accoler au nom de Claude, le cœur de la petite châtelaine se met à battre éperdument. Rose de confusion, elle supplie en protestation pudique :

— Oh ! non, ne me dites rien... C'est à M. Davières de me le dire.

Ne comprenant pas, Rupain s'obstine :

— Attendre que M. Davières vous en parle ?... Ça sera peut-être long ! Probable qu'il ne s'en vantera pas ! Mais moi, c'est mon devoir de parler, mon devoir de serviteur fidèle et aussi, permettez-moi de m'en targuer, mon devoir de très ancien ami de la famille. Il est probable, à cette heure, que la fiancée de votre filleul est votre belle cousine, Mme Heltoux ! — Eh ! bien..., qu'est-ce qu'il y a donc ?

Le garde n'a que le temps d'allonger le bras, d'empoigner et de fixer d'une main ferme le guidon de Sylvette : la roue de devant vient d'osciller fantastiquement.

— Eh ! ben, quoi ? glousse paternellement le brave homme. Ça ne serait pas à faire qu'une bicycliste comme vous ramasse une pelle pour un simple caillou. Faut avoir plus de résistance que ça ! Là, c'est passé, vous revoilà d'aplomb ! Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! j'y suis... Eh bien oui..., votre belle cousine et le géant en sont au flirt osé... Ça va ? Plus de tremblote dans le poignet ni de coton dans le jarret ? On ne perd pas sa pédale ? Bon..., alors je continue... Je dois vous dire que le filleul, dès qu'il s'est trouvé mieux, a réclamé votre visite. Mme Marthe a eu beau jeu de lui annoncer que vous étiez partie pour très longtemps..., sans lui dire le motif, bien entendu. Hum ! ce guidon..., il m'a tout l'air de faire encore des siennes ! Tenez bon, mam'zelle, tenez bon ! Notre jeune homme a été furieux, puis froissé..., jusqu'au moment où une lettre de sa sœur lui apprit que vous étiez à Malbois. Il a retrouvé sa belle humeur. Dès qu'il a pu se lever, appuyé à mon bras, il m'a demandé à monter dans le salon gris. Là, devant vos portraits de famille, il m'a fait raconter ce que je savais de chacun, depuis vos grands-parents jusqu'à votre cousine Luce et votre grand-oncle Hercule ! Ensuite il a désiré jeter un coup d'œil dans la chambrette blanche..., et dame ! je n'ai pas regretté de lui avoir permis cette indiscrétion, car jamais je n'aurais cru lui faire tant de plaisir ! Cela semblait lui rappeler quelque chose d'épatouflant ! Personne ne l'a vu et ne le reverra comme ça : il se tenait sur le seuil, le képi à la main..., tellement ému qu'il dut s'appuyer au chambranle. Il ne pouvait plus parler... Il ouvrait des yeux à faire entrer dedans toute votre chambre, y compris la chaise basse et le lit à rideaux de mousseline blanche. Quand M. Claude s'en fut bien rincé la prunelle, il ferma les paupières comme pour retrouver en lui-même quelque chose... ou quelqu'un qui manquait dans le décor..., à moins que ça ne fût aussi pour me cacher deux grosses larmes. En tout cas, ces larmes-là, je ne les ai pas vues couler, car vous le savez, mam'zelle, votre filleul n'est pas de ces flanchards qui pleurnichent dans la joie ou le malheur. Les pleurs on y coupe court..., ça reste au fond du cœur... et, quand ça sort, ça ne se voit pas : c'est mêlé et perdu dans le sang des blessures.

Sylvette tressaille, puis reprend de sa voix douce :

— Jusqu'à présent, Rupain, je ne vois en ceci rien de très alarmant !

— Il n'y aurait rien eu de grave, je vous en réponds, si le jeune géant ne s'était baladé qu'appuyé à mon bras. Malheureusement, votre cabinet vert, où la belle cousine s'est installée comme chez elle, est près du salon gris et de la chambrette blanche. La fine mouche a eu vent de notre visite prolongée au coin de famille. Elle y a coupé court en venant nous rejoindre. Inutile de vous dire que, devant votre filleul, elle avait le sourire, et non seulement le sourire de ses lèvres, mais le sourire de ses yeux de Chinoise, le sourire de ses narines, fossettes, joues et menton..., enfin, tous les sourires ! Aussi, les jours suivants, M. Claude n'a pas demandé à voir la chambrette blanche..., peut-être parce qu'il n'y a pas pensé, peut-être parce que ça l'ennuyait d'y entrer avec la veuve. Il ne manquait d'ailleurs pas d'autres pièces où se rencontrer... Ai-je besoin de vous dire que Mme Marthe n'entretenait le jeune homme ni de vous, ni de votre famille ?... Attention au guidon, mam'zelle. De l'œil, de la poigne... et ne lâchons pas la pédale : v'là un tournant dangereux !

— Que s'est-il encore passé les jours suivants ?

— Ni Mme Heltoux ni M. Claude ne sont venus me le dire... Mais je peux vous assurer que votre belle cousine, d'habitude si raide, se faisait souple et aguichante..., à croire qu'on nous l'avait troquée ! N'importe quel homme l'aurait trouvée jolie, mais moi, je ne peux pas... Je l'ai trop dans le nez pour qu'elle me donne dans l'œil !

— Mais lui..., mon filleul ?

— Ah ! dame, lui, votre filleul, il n'a pas le nez aussi large, mais il n'a pas non plus le flair aussi fin que moi. Par contre, il a les yeux et le cœur autrement jeunes. Aussi ces « magnes et ces giries », qui me tapaient sur les nerfs, paraissaient l'amuser. En faut pour tous les goûts !

— De quoi lui parlait Marthe ?

— Bien malin qui aurait pu l'entendre... Dès que je m'approchais, notre infirmière-major s'empressait de me donner des commissions à faire..., avec dispense de lui rapporter la réponse. L'autre jour, pour sa première promenade dans le parc, Mme Marthe a proposé au filleul d'aller voir, au bosquet de Flore, le miroir du petit Amour... Attention, mam'zelle ! V'là votre roue de devant qu'est reprise de tremblote ! Il vous jouera un tour, ce vilain guidon-là..., trop sensible ! Pas plus tard que ce soir, je me charge de le régler et de lui serrer la vis !

A son tour, Sylvette a ralenti. Elle demande dans une toux oppressée où sa voix argentine semble s'enrouer et grelotter :

— Y sont-ils allés, au miroir du petit Amour ?

— Non ! votre filleul a refusé. Il a choisi un autre endroit du parc. A l'heure dite, pensez si j'étais là pour lui prêter mon bras... Mais nous n'avions pas fait trois pas sur la pelouse que votre belle cousine nous rattrapait, m'écartait d'un coup de ses doigts secs sur l'épaule et glissait, à la place de mon bras, sous la vareuse bleue, à gauche, côté du cœur, son bras souple, mince et tortillard comme anguille ou couleuvre.

— Et lui, M. Davières ?

— Eh ! ben, lui, M. Davières, il n'est ni de marbre ni de bois, mam'zelle, et il a vingt-six ans, — vingt-six ans, songez donc ! Naturellement qu'il préfère s'appuyer sur l'aileron douillet et grassouillet d'une jeune et jolie femme que sur l'abatis osseux et musclé d'un vieux briscard comme moi... Et depuis que notre géant fait ses petites puis ses grandes promenades au bras de votre belle cousine, le flirt a dû se corser... Je vous le répète, mam'zelle, si j'ai votre veuve joyeuse dans le nez, c'est parce qu'elle donne dans l'œil de votre filleul... Espérons qu'elle ne lui a pas encore donné dans le cœur ! Mais pour ce qui est de l'astuce, c'est une femme qui a de l'astuce ! De son côté, le jeune homme a recouvré sa santé... et quelle santé ! Après tant de jours de jeûne, le gaillard doit se sentir une faim d'ogre, et, comme dit le proverbe : « les absents ont toujours tort, car qui va à la chasse perd sa place »... Encore ce sacré guidon qui gambille et chaloupe !... Décidément, mam'zelle, vous ferez mieux de mettre pied à terre... Le trajet vous a lassée. Il ne faut pas s'obstiner... Ça serait vraiment dommage, après ce beau record-là, de ramasser la bûche au poteau d'arrivée. Aussi bien nous voilà devant la grille. J'ai la clé. Nous pourrons regagner le manoir par le parc.

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 8 septembre 1916.

Le **prochain Emprunt Français** fait actuellement l'objet des conversations en Bourse, où l'on a la conviction que M. Ribot déposera son projet dès la rentrée du Parlement. Dans ces conditions, on prévoit que l'émission pourrait se faire vers les premiers jours d'octobre. Rien n'a percé jusqu'ici touchant les modalités de l'emprunt, lesquelles ne seront arrêtées officiellement qu'à la veille même de l'émission.

Il est vraisemblable que l'honorable Ministre des Finances se tiendra à la formule du 5 0/0, qui a été si bien accueillie par le public français l'an dernier.

Sans attendre l'émission, on peut s'y préparer par l'achat de Bons ou d'Obligations de la Défense nationale, et la souscription n'en sera que plus avantageuse comme le fait s'est produit lors de l'émission du précédent emprunt, ainsi que nous l'avons montré à maintes reprises.

Le plus petit capitaliste se fera un devoir d'apporter son obole à la souscription de cet emprunt qui sera sans doute le dernier avant la conclusion de la paix.

Cette paix aura été chèrement achetée. Mais, tout en tenant compte des impôts nécessaires, il ne faut pas oublier que ce sont les vaincus qui la paieront, au moins pour la majeure partie.

La note à payer sera élevée. On sait déjà, d'après le rapport de M. Raoul Péret, rapporteur général du budget, que nous aurons déjà dépensé, du 1er août 1914 au 30 septembre 1916, environ 53 milliards 473 millions, et que les crédits demandés pour le quatrième trimestre de cette année s'élèvent à 8 milliards 347 millions. C'est donc quelque 61 milliards que la France aura dépensés depuis le début des hostilités jusqu'au 31 décembre prochain.

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse d'emprunt ou d'impôts, chacun devra remplir son devoir patriotique.

La chose sera d'autant plus aisée que les disponibilités sont très abondantes, car, si la guerre a amené des désastres et détruit beaucoup de capitaux, les bénéfices réalisés grâce à la guerre sont considérables.

La **Bourse** a été beaucoup plus calme cette semaine. On a marqué un temps d'arrêt sur les valeurs industrielles russes et il s'est produit des offres sur les chemins espagnols, mais le fond du marché demeure excellent. Les réalisations que l'on constate s'effectuent d'ailleurs en vue de l'Emprunt national.

On peut ainsi observer que l'application du nouveau tarif de courtages, depuis huit jours, n'a pas eu de répercussion sensible sur l'allure générale du marché.

Aussi bien, à part la situation hellénique encore mal définie du moins pour le commun des mortels, la tournure générale des événements incite à l'optimisme.

La **Rente Française 5 0/0** est fermement tenue à 90 francs et le **3 0/0 Perpétuel** gagne un quart de point à 64 francs.

Les **Fonds Russes**, sans être très animés, sont bien orientés et n'ont pas eu les fluctuations des valeurs industrielles russes, d'abord parce qu'ils avaient été moins poussés et ensuite qu'ils sont moins sensibles aux variations du rouble, dont le cours moyen est de 1 fr. 93 1/2 contre 1 fr. 97 1/2 il y a huit jours.

Le groupe bancaire est calme mais ferme : le **Crédit Lyonnais** vers 1,300 fr., le **Crédit Mobilier Français** vers 370 fr.

Les banques algériennes sont bien disposées. Le **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** a repris de 450 fr. à 490 fr.; on s'attend à ce que le dividende soit relevé de 15 à 25 fr.

Le **Métropolitain** est en progrès de 460 fr. à 465 fr. sur l'escompte d'une prolongation de la durée de la concession. Le **Nord-Sud** passe de 115 fr. à 139 fr. sur les bons résultats donnés par le nouveau tronçon Place Joffrin-Porte de la Chapelle.

Le groupe des valeurs de navigation conserve une excellente tendance.

Dans le groupe des valeurs d'électricité, l'**Electricité de Paris** passe de 490 fr. à 502 francs, l'**Electricité de Limoges** de 120 fr. à 125 francs.

Dans le groupe métallurgique, les **Métaux** consolident leurs progrès vers 1,050 fr., le **Creusot** vers 2,400 fr., **Montbard-Aulnoye** vers 400 fr. **Fives-Lille** progresse à 801 fr., **Denain-Anzin** à 1,718 fr.

Nous faisions allusion tout à l'heure à des réalisations sur les valeurs industrielles russes ; c'est surtout le cas de celles traitées en coulisse ; celles qui se négocient au parquet sont résistantes.

Dans le groupe cuprifère assez calme, notons la reprise de l'action **Cuivre et Pyrites** de 218 fr. à 226 fr. Bien que l'assemblée vienne de décider de reporter à nouveau le solde disponible de l'exercice, l'avenir de cette affaire apparaît favorable grâce au développement de ses filiales, **San Platon, San Miguel, Pena Copper, Cape Copper, Montecatini.**

Les valeurs sucrières se consolident aux environs de leurs précédents cours, **Raffinerie Say** à 520 fr., **Sucreries d'Egypte** à 182 50, **Centrale « Coloso »** à 100 fr., cette dernière recherchée en raison des beaux résultats du dernier exercice et des perspectives qui s'ouvrent pour l'exercice en cours.

Le **Comité national de l'Or** et des Bons de la Défense nationale vient de faire afficher par toute la France un appel vibrant qui sera entendu de tout le monde.

Les Comités départementaux poursuivent illassablement leur active propagande.

L'escarcelle de la Banque de France reçoit régulièrement un apport quotidien d'un million de francs, ce qui prouve qu'il y a encore beaucoup d'or chez les particuliers.

Il importe à la bonne tenue du change, à la Défense nationale que chacun s'ingénie à seconder cette œuvre sacrée de la recherche de l'or et de son affectation pleine et entière aux besoins du pays.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Obligations et aux Bons de la Défense nationale.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

geant instantanément, sans irriter l'épiderme, toute transpiration excessive.

La Péduline est en vente aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo, à Paris, au prix de 1 fr. 80, franco, les six pochettes. Pour un bain de pieds, dont la durée doit être de dix minutes environ, faites dissoudre le contenu d'une pochette dans trois litres d'eau bien chaude, et remuez jusqu'à ce que la poudre soit entièrement dissoute.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Très confiante. — Le Duvet de Ninon est la seule poudre de riz employée jadis par Ninon de Lenclos. Cette poudre, invisible et très adhérente, communique à l'épiderme une blancheur diaphane. Elle existe en six nuances à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Fleur des ondes. — 1° Il est impossible de trouver cette adresse sur le Bottin. 2° Je vous cherche la correspondante que vous désirez.

Mademoiselle Lise. — Je comprends la terreur que vous causent les teintures pour cheveux, mais ces dangers n'existent plus si vous employez les teintures « Hennextré », à base de [illegible]nné, de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy. Je vous les gar[illegible]is inoffensives et donnant les meilleurs résultats dans tou[illegible] teintes, claires ou foncées On peut les appliquer soi-mê[illegible] facilement, après explications de vive voix ou par cor[illegible]ondance.

[illegible]ctrice des Annales, *Y. C...* — 1° Employez le Véritable Lai[illegible] Ninon. 2° Faites des massages avec de l'huile d'olive pur[illegible] ayant soin de frotter les rides en travers et non dan[illegible]ns de la longueur.

M[illegible] — Je vous conseille plutôt la sténographie et la dact[illegible]phie. Suivez les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard [illegible]onnière, et vous obtiendrez rapidement un bon résu[illegible] Apprenez aussi la comptabilité.

Fi[illegible]ctrice, A. B... — 1° Continuez à vous servir du produit [illegible] vous me parlez, qui est très bon. 2° Si vous avez la peau [illegible]e, à l'eau chaude, sinon eau froide l'été et eau tièd[illegible]r.

U[illegible]n. — Vous arrêterez la chute de vos cheveux et détr[illegible]os pellicules avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins [illegible]nt-Majella Le flacon vaut 6 francs, franco 6 fr. 85, con[illegible]andat adressé à l'administrateur E. Senet, 35, rue du [illegible] Septembre

M[illegible]e, 7. — 1° Ablutions à l'eau très chaude et au savon de [illegible]ma, puis frictions avec 100 grammes alcool à 60°, 50 [illegible]mes alcool de mélisse, 10 grammes de résorcine, 2 g[illegible]es de chloral. Vous pouvez aussi vous frictionner sin[illegible]nt à l'Eau de Cologne. 2° Faites des nattes très serrée[illegible]on, envoyez votre mandat en faisant votre comma[illegible]

[illegible]ss. — 1° Dans aucun cas spécial, mais elle a l'avanta[illegible]e pas abîmer la peau, à l'encontre de beaucoup d'a[illegible] 2° Faites de la gymnastique des bras. 3° Saupoudrez de [illegible]ais rien à faire pour empêcher cette couleur.

[illegible]... — Je vous conseille la Crème de Mme Rambaud, qui [illegible]ssort pas et conserve la peau souple et fraîche, avec sa [illegible]e de riz sans bismuth, extra-fine et adhérente. Crè[illegible]r. 50 et 4 fr. Poudre 3 et 5 fr. 8, r. St-Florentin, Paris.

D[illegible] — 1° Faites de la gymnastique des bras, mais le mo[illegible]dont vous me parlez fait également disparaître les sali[illegible] en développant la poitrine. 2° Ceci provient d'une ma[illegible]se circulation du sang ; il faut soigner l'état général et [illegible] de porter des vêtements trop serrés, surtout du cou. 3° P[illegible]ez des bains d'amidon et employez la Véritable Eau de [illegible]on et le Lait de Ninon. 4° Vous ne devez pas l'arrêter, sau[illegible]drez simplement de talc

M[illegible]ette — Ce sont les deux meilleures maisons que je puisse vous conseiller et qui vous les fourniront à meilleur compte.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Coupe, couture, corset, mode, broderie. *Patrons.* Ecole Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris.

Déjà capricieux, le temps nous fait penser au chaud vêtement qui couvre la robe légère. La Compagnie des Indes nous offre, dans ce but, deux tissus très chics : *Scottish Plaids* et *Scottish Tartans*, les premiers en beaux coloris vifs, les seconds en teintes foncées. C'est encore 7, rue des Filles-St-Thomas, à Paris, que nous aurons les beaux lainages nouveaux pour costumes tailleurs : *Dermine Pulkarn*, *Natté Tailor* ont un énorme cachet ; *Velours Givrine* est ravissant. (Echantillons franco.)

ENTRE NOUS

Toutes études secondaires, garçons et filles, oralement et par correspondance. Baccalauréats. Licences. Avantages notables. Cours préparatoires. 55, rue Cherche-Midi, Paris.

Education dans famille professeur, pour enfants distingués. S'adresser à M. et Mme L. Olivier, 28, rue Noilet, à Paris.

Institution premier ordre, jeunes filles. Nombre limité pensionnaires. Baccalauréats. Brevet. Anglais. Arts d'agrément. Villa Saint-Georges, 60, rue Borghèse, Neuilly-sur-Seine.

Pension famille recommandée ascenseur, bains. Quartier Luxembourg, 29, rue de Buci.

Les Carrières Commerciales

Beaucoup de femmes doivent envisager la nécessité de se créer une situation. Les emplois de comptable, sténo-dactylo, etc., vont leur offrir, dans le commerce et les administrations, des débouchés considérables en raison des vides causés par la guerre. Les Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis), sont les mieux organisés pour les préparations sur place ou par correspondance à occuper ces fonctions. Prix à forfait. Demander le programme M gratuit. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

POUR LES PERSONNES AGÉES

Une mauvaise vue, la faiblesse du dos, les douleurs et raideurs articulaires, les désordres urinaires sont les troubles les plus graves qui atteignent les personnes âgées.

La plupart du temps ces désordres sont dus à la faiblesse des reins.

Les reins *(vulg. rognons)* ont une lourde tâche à accomplir au cours d'une longue vie ; ils doivent filtrer le sang et préserver le corps de l'action irritante de l'acide urique. On prête, en général, peu d'attention à la faiblesse des reins, aussi n'est-il pas étonnant que ces organes se ralentissent.

Lorsque les reins sont devenus inactifs et faibles, tout bien-être disparaît. Le mal de dos est appelé à devenir un tourment constant : faiblesse le matin, douleur en se baissant ou en se relevant, insomnie, urines trop rares ou douloureuses à l'émission et lassitude constante.

Les douleurs rhumatismales, la raideur des articulations, les étourdissements et la faiblesse de la vue et de l'ouïe ont souvent pour cause un excès d'acide urique dans le sang. Il en est de même de la gravelle et de la pierre, des gonflements de l'hydropisie aux membres et aux extrémités, des palpitations de cœur.

La faiblesse ou une affection des reins sont la cause de ces symptômes. Les déchets uriques séjournent trop longtemps dans l'organisme et provoquent dans les différentes parties du corps les affections les plus variées. Les Pilules Foster pour les Reins suppriment l'inflammation des reins et de la vessie ; elles maintiennent les reins actifs et évitent le séjour prolongé des déchets liquides et de l'acide urique dans le corps. Beaucoup de cas dangereux de pierre, d'hydropisie, de rhumatisme, de lumbago et de faiblesse de l'appareil urinaire si pénible, ont été complètement guéris par les Pilules Foster, même chez des personnes âgées de 70 à 80 ans.

Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-Ternes.

SECRET DE BEAUTÉ

Comment paraître plus jolie tout en dépensant moins d'argent.

A ce moment où l'économie s'impose plus que jamais, nous accueillerons certainement avec le plus grand plaisir tout ce qui nous permettra de diminuer nos dépenses et nombreuses seront celles de nos lectrices qui voudront essayer la recette suivante permettant d'obtenir une excellente lotion pour le teint. Tous les bons pharmaciens se feront un plaisir de la préparer pour vous en mélangeant 60 grammes d'eau de rose, 60 grammes de fleurs d'ozoin et 3 gr. 1/2 de teinture de benjoin. Avant de l'employer secouez-la bien, puis appliquez-la avec une éponge, laissez sécher et passez un morceau d'étoffe douce sur le visage. Même si vous avez toujours employé des poudres, crèmes ou rouges d'un prix relativement élevé, vous serez très agréablement surprise de constater que cette lotion vous rend le teint beaucoup plus joli et donne à votre peau une fraîcheur et une douceur délicieuses. Vous économiserez en même temps, car elle prendra la place, dans votre toilette journalière, des meilleures crèmes, poudres ou rouges que vous puissiez obtenir, et le prix en est relativement très bon marché. Si vous préférez essayer cette préparation sans courir le moindre risque de perdre même un centime, demandez un flacon de Fleurs d'Ozoin Composée que de nombreux pharmaciens tiennent en magasin toute prête à être employée, car ils peuvent rembourser intégralement le prix de la Lotion à toute personne qui n'en serait pas absolument satisfaite après en avoir essayé un flacon.

LES ANNALES



DE LA MAIN QUI LUI RESTE.....
PAR LUCIEN JONAS

24 Septembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1735. — 24 SEPTEMBRE 1916

EDITION DE LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



HARPIGNIES, DOYEN DES PEINTRES FRANÇAIS, MORT A 98 ANS

PAR LUCIEN JONAS





DEUX ŒUVRES D'HARPIGNIES : LA MARE ; UN CENTENAIRE

Notes de la Semaine

Le Vieux Chêne

COMMENT laisser partir sans un mot d'adieu le doyen des peintres de France? Il était quasi centenaire. Et l'on ne conçoit point que la Mort n'ait pas attendu deux ans avant de le frapper. C'eût été de sa part plus élégant. Elle devait bien cela à ce lutteur qui avait su, si longtemps, déjouer ses pièges. A vrai dire, Harpignies ne se défendait pas contre elle ; il préférait l'ignorer. Il ne pensait pas que cette sève, qu'il sentait circuler en lui, pût un jour cesser de gonfler sa rude écorce. Il prenait peu de soin de sa santé. Il se riait de la médecine et ne comptait que sur la nature pour se maintenir en bon état. Quand je l'ai connu, il venait d'atteindre quatre-vingts ans. Je le vois encore dans son atelier de la rue Coëtlogon, la barbe et les cheveux de neige, mais drus et vivaces. Ce matin-là, il souffrait d'un petit rhume et s'occupait à le guérir en se versant quelques lampées d'une vieille fine champagne de derrière les fagots. Il tenait levé contre la fenêtre un verre où étincelait la précieuse liqueur. Il l'admirait, l'étudiait attentivement, comme il eût fait d'un beau coucher de soleil. C'était, en effet du soleil, et de l'or aussi et du diamant qui scintillaient en ce cristal. J'eus soudain la vision d'une de ces scènes familières auxquelles le pinceau des Flamands communique tant de grâce. J'avais devant moi un buveur de Van Ostade ou de Van Steen. Et le vieil artiste me conta ses débuts, ses premiers efforts, la naissance de sa vocation, les péripéties de sa carrière.

Le père d'Harpignies exercait à Valenciennes le métier de raffineur. Il aimait peu la peinture et ne la prenait pas au sérieux. Il essaya de détourner son fils de la mauvaise voie, il tenta de lui apprendre la chimie, la mécanique, des choses utiles. N'y ayant pas réussi, il l'envoya promener sans autre forme de procès. « Tire-toi d'affaire, petit. Je n'ai pas un centime à t'offrir ». L'adolescent, secrètement ravi d'être libre, boucla son sac, se coupa un bâton dans la forêt prochaine, et lesté de cinq ou six louis d'or que sa mère, plus compatissante, lui glissa en cachette, il s'engagea d'un pas résolu sur la route de Paris, sur la route de la gloire.

La gloire se fit attendre et la fortune aussi. Harpignies subit la gêne, les humiliations, les découragements des débuts laborieux. Il courut le cachet. Il donna des leçons à cent sous, à vingt sous, à dix sous dans les moments difficiles. De 1846 à 1866, il espéra vainement, au Salon, la médaille qui l'aurait mis hors concours, distingué du commun et rehaussé aux yeux de ses élèves mondains. Il n'osait plus y penser. Il se résignait à peindre pour lui-même, puisque les amateurs se détournaient de ses œuvres.

C'est à l'instant où il ne l'espérait plus que le succès arriva complet et définitif. Certain soir, il croise sur le boul' Mich un camarade qui lui glisse à l'oreille ces mots mystérieux : « Entre demain au Palais de l'Industrie. On y parlera de toi. »

Ce jour-là, les récompenses annuelles devaient être proclamées. Un membre du jury apercevant Harpignies, l'interpelle de loin. « Eh bien, tu l'as! — Quoi donc? — Ta médaille ». On s'embrasse. On est joyeux On s'attarde à bavarder. Le paysagiste, attendu pour dîner à Auteuil chez des amis, veut prendre un fiacre mais il tâte son gousset et n'y trouve qu'une pièce de deux francs, le reliquat de ses économies.

— « C'est absurde, de gaspiller mon saint-frusquin d'un seul coup. Faisons-le durer! »

Il court après l'omnibus ; il grimpe sur l'impériale. Il tire ses quarante sous, les glisse au conducteur, qui se met en devoir de lui rendre la monnaie. Il dévisage cet homme qui, visiblement, n'était pas riche et semblait maladif et soucieux.

— Je suis heureux aujourd'hui, songe-t-il. Ne soyons pas égoïste. Il faut payer la rançon de son bonheur.

Et s'adressant à l'humble employé qui lui tend une pile de décimes : « Gardez tout! » L'autre ne peut croire à tant de magnificence. Il réitère. Alors Harpignies, qui n'est point patient entre en fureur :

— « Nom de D..., je vous dis de tout garder! Comprenez-vous le français? »

Ainsi, il s'était privé de voiture pour ne pas dépenser sa pièce blanche. Et il l'abandonnait sans nécessité, par fantaisie, à des mains besogneuses. Ce gueux se payait le luxe d'agir en nabab...

L'historiette était délicieuse quand l'octogénaire la contait. Acteur consommé, comme la plupart des artistes de sa génération il y joignait l'accent, le geste ; il la mimait à ravir, il préparait le trait, il en aiguisait la pointe. Il excellait dans l'art de narrer l'anecdote. Une autre, non moins aimable, me revient à l'esprit. De même qu'il avait langui après sa médaille, de même lui fit-on désirer jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans le ruban rouge. Sans cesse le minisnistre lui promettait cette croix si vaillamment gagnée et toujours il l'oubliait. Une année pourtant, Harpignies avait reçu des assurances formelles. Il se rend à la distribution des récompenses. On lit le palmarès. Son nom ne sort pas. Il reçoit le choc en pleine poitrine. Il se raidit contre cette déception cruelle. Il rentre à l'atelier, ramasse son pliant, sa boîte à couleurs, court s'installer sur le Pont-Neuf, aux pieds de la statue d'Henri IV et se remet stoïquement au travail, estimant qu'il n'est pas de meilleur moyen de se consoler des injustices de ce monde... Passe le directeur des Beaux-Arts. Il reconnaît notre peintre, s'arrête, saisi d'étonnement, et le salue avec respect.

— M. Harpignies, vous êtes un homme. Vous nous donnez une admirable leçon d'énergie morale. Nous avons des torts envers vous. Nous saurons les réparer...

Désormais il obtint tout ce dont il avait été privé ; la réputation, les honneurs, l'argent. L'argent, on lui reprochait de l'aimer trop. S'il l'amassait, s'il achetait des valeurs et des immeubles, c'est que, dénué de besoins, il ne savait comment employer ses revenus. Il en distribuait une part, mais de discrète façon. Sa charité prenait des détours ingé-

nieux envers ses compagnons en détresse. Est-ce lui, est-ce Corot, qui recevant un pauvre diable de rapin, chargé de famille, prêt à succomber aux tourments, lui disait : « Tu as peut-être oublié que je t'ai promis une de mes toiles. La voici. Elle n'est pas mauvaise. Porte-la quand il te plaira chez mon marchand, mais promets-moi de n'en pas accepter moins de dix mille francs. Sois tranquille, il ne te marchandera pas, tout marchand qu'il est, si tu insistes. Surtout ne me remercie pas. Je suis désolé de t'avoir fait attendre si longtemps. » La bonté est chose divine, lorsqu'elle n'avilit pas l'être qu'elle oblige... Harpignies l'entendait ainsi, mais par coquetterie, ou fausse honte, il déguisait ses tendresses de cœur sous des airs bourrus. « L'essentiel est de ne pas se laisser fiche dedans et de soulager les vraies misères »... grondait-il. Au fond, il n'y regardait pas de si près.

J'éprouve quelque confusion à céder à la douceur de ces souvenirs. Ils ne sont pas aussi vains, même à cette heure, qu'on pourrait le supposer. Mon vénéré et illustre ami possédait les fortes qualités et les défauts de sa race : la vaillance, l'entêtement, la belle humeur et l'humeur taquine, l'amour passionné du sol, la vivacité impulsive, la colère. C'est avec ces défauts et ces qualités qu'on gagne la Marne, qu'on tient Verdun... Harpignies déplorait que son âge ne lui permît pas de voler au secours de la chère France du Nord... Cinquante ans plus tôt, quel poilu ç'aurait été!

LE BONHOMME CHRYSALE.

Nous avons le grand plaisir d'annoncer à nos lecteurs une collaboration nouvelle.

M. ÉTIENNE LAMY,

Secrétaire perpétuel de l'Académie française,

va exposer à nos lecteurs, dans une série de cinq articles, les idées qui se rapportent au grave problème dont se préoccupent en ce moment tous les bons Français :

La Dépopulation

Les Familles nombreuses

On sait le geste récent de M. Etienne Lamy le prix qu'il a fondé à l'Académie. Nul n'a plus d'autorité que lui pour examiner cette question délicate et complexe, signaler le mal et proposer les remèdes. Il a choisi pour tribune les Annales. *Nous l'en remercions. Nos lecteurs suivront avec un intérêt passionné cette campagne. Qu'ils ne craignent pas de soumettre leurs réflexions à l'éminent écrivain. Chacun doit travailler, dans la mesure de ses moyens et de ses forces au bien public.*

Le premier article de M. Etienne Lamy paraîtra le 8 octobre.

Nous publierons, dans le prochain numéro (1er octobre), le premier des articles promis à nos lecteurs et consacré à ce sujet :

LA CATHÉDRALE

PAR

M. l'Abbé SERTILLANGES

De nombreuses images reproduisant les plus beaux modèles de l'art architectural illustreront ces articles.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXIII

SUR LE FRONT ANGLAIS DE LA SOMME

12 septembre 1916.

Je viens de passer, mon cher ami, sur la partie du front de la Somme que tiennent nos alliés les Anglais, trois jours bien remplis. Ce voyage, aidé par une courtoisie attentive et prévenante, a dépassé mes espérances. Vous savez mon sentiment sur l'effort de nos amis. Je n'avais pas attendu d'en juger sur place la réalisation pour lui attribuer une importance capitale. L'Angleterre, pour aider à la victoire générale, a dû remporter sur elle-même une victoire difficile. L'institution du service militaire, universel et obligatoire, n'est rien de moins qu'une révolution, et la plus grande peut-être que ce pays de tradition, où tout se meut lentement, ait connue. Les révolutions ont pour but ordinaire la conquête d'une liberté ou d'un droit. Ce qui est nouveau, c'est d'enregistrer une transformation sociale qui impose à tout un peuple un commun devoir. Il a fallu à l'Angleterre pour s'y plier sans résistance la conscience du péril qu'elle courait. Devons-nous nous étonner que, protégée par sa ceinture maritime, élevée dans l'horreur de toute contrainte, fière de son splendide isolement, elle ait mis près de deux ans à comprendre la loi de son destin?

Rendons-lui cette justice que, l'ayant comprise, elle s'y est soumise avec un robuste entrain. Les enrôlements volontaires avaient devancé et préparé l'armée nouvelle. Tout l'empire britannique est en gestation dans une même foi. Les provinces de l'Amérique et de l'Océanie, de l'Asie et de l'Afrique rivalisent avec la métropole. En ce moment ces éléments agissent et ce n'est pas un spectacle banal que de les voir à l'œuvre. D'Amiens à Albert et d'Albert aux premières lignes, il y a une intensité de vie, un mouvement, une action continue dont j'ai reçu une forte impression, mais dont je sens mon impuissance à donner l'idée. Cavaliers, fantassins, artilleurs, camions automobiles, défilent dans des théories ininterrompues sur des routes de poussière ou de boue, avec un ordre que ne trouble aucune confusion et qu'aucune précipitation ne bouscule. C'est une force organisée, sûre d'elle-même, méthodique et confiante, qui va tranquillement vers son but. Il y a de tout en elle. Elle est faite à l'image d'un Empire qui excelle à concilier la loi de son unité avec le respect des droits, des traditions, des coutumes, des pays si étrangement variés qui le composent. L'armée anglaise est à la fois nationale et particulariste. Ses régiments ont tous un signe d'origine qui les distingue. Les soldats d'un même comté se rallient aux couleurs d'un même brassard. D'autres, pour se distinguer, n'ont qu'à conserver leur costume et le *kakiser*, s'il m'est permis d'oser un mot hardi mais expressif qu'un Anglais, audacieux dans les néologismes, a employé devant moi. Les Écossais en jupes courtes, les Australiens, les Canadiens, les Néo-Zélandais, les Sud-Africains, aux larges chapeaux mous que des rubans multicolores entourent, se fondent sans se confondre. Ils conservent toutes celles de leurs coutumes qui peuvent se plier aux lois de la guerre et aux nécessités d'une dure campagne. J'ai vu, dans les verdoyantes prairies de la Picardie, où les tentes blanches et jaunes ont poussé comme des champignons gigantesques, des Hindous magnifiques se livrer, avec une triomphante impudeur, aux joies réparatrices d'ablutions plus hygiéniques peut-être que rituelles. Tous ces régiments marchent au rythme d'un pas souple et cadencé où se devine l'usage des sports et de la culture physique. Les hommes sifflent du bout de leurs lèvres resserrées des chants nationaux ou des airs de guerre entre lesquels la *Marseillaise*, ailée et entraînante, a toutes les préférences.

Le sentiment national crée entre toutes les troupes une émulation active et féconde. Elles veulent le prix de la guerre comme des équipes disciplinées se disputent le prix d'une course. Il faut gagner. J'ai pour guide un jeune capitaine, tout frais et tout rose, dont les vingt-quatre ans accusent peu l'*officier de carrière* qu'il me dit être. Comme je vante, à l'occasion d'une action récente, l'élan des Écossais et que je leur décerne un certificat de bons soldats : « Les Anglais aussi », me dit-il. Il y a de la vivacité et de la fierté dans cette répartie. Je me garde d'y contredire. Tout ce que je vois dans ces plaines où il semble que des foires d'Orient ont brusquement surgi, sur ces routes où se déploie tant d'agitation ordonnée, dans ces tranchées proprement tenues, où les mitrailleuses abondent ; tout ce que je peux lire dans ces yeux clairs qui fixent sur les miens leur regard assuré ; tout ce que je devine sous ces faces rasées et saines, de volonté, de ténacité et de courage ; tout ce que je soupçonne par ces camions innombrables des difficultés des ravitaillements ; tout ce que j'entends, récits de batailles et exploits héroïques, tout me remplit d'admiration pour un effort que je qualifierais de colossal si les Allemands n'avaient pas fait de ce mot un emploi abusivement ridicule. L'âme britannique s'est repliée, ramassée et donnée tout entière.

Pourtant il manque quelque chose. Il serait vain de le taire puisque la faute en est aux temps écoulés et non aux temps où nous vivons. Une race qui compte des siècles ne se refait pas en deux ans. Ce qu'elle a réalisé tient du prodige. Elle n'est pas coupable de ce qui lui fait défaut. On peut en deux ans, au prix d'un travail gigantesque, mettre sur pied de guerre des millions d'hommes. On peut les envoyer à la bataille, où ils se battent comme des lions, intrépides, ardents, hardis à l'attaque, résistants à la défense. Mais ces *soldats* ne sont pas encore devenus des *guerriers*. C'est l'un d'eux qui m'a dit ce mot, un engagé volontaire, parti à l'âge de quarante-sept ans, d'une famille illustre, et qui n'avait jamais porté les armes. La guerre est une science qui a ses principes et un art qui a ses règles. Les Anglais n'ont pas encore acquis la doctrine et la méthode. Leurs officiers, dont le dévouement et l'esprit de sacrifice sont hors

de cause, se ressentent d'une improvisation trop rapide. Je ne dis pas cela pour rabaisser leur mérite. Ce qu'ils ont fait, et que j'ai vu, n'en a que plus de prix à mes yeux. A Fricourt, à Mametz, à Contalmaison, j'ai mesuré les effets de leur artillerie. Ce sont d'effroyables ravages. A Fricourt, il reste à peine le squelette d'un village dessiné par de rares murs troués et noircis. A Mametz, où les maisons étaient plus dispersées, il ne se dégage même plus une carcasse de l'ensemble des ruines éparpillées et amoncelées. A Contalmaison, où la garde prussienne donna, on me dit qu'il y avait un château. Je le cherche, ou plutôt j'en cherche la place. C'est là, cet entassement de pierres rompues, de briques brisées, de bois brûlés, de fers tordus ! Les Allemands en avaient fait un fortin puissamment organisé, entouré de tranchées, flanqué de mitrailleuses, avec des abris profonds de quinze à vingt mètres. Je descends dans la cave, où ils avaient installé un poste de secours et des chambres, le long de murs dont le *coffrage*, exécuté par des ouvriers de profession, a solidement résisté.

Il faut avoir visité ces défenses extraordinaires pour faire à l'attaque anglaise et à son succès le plein honneur qu'ils méritent. De même, il faut avoir vu des prisonniers boches pour savoir à quels hommes les Anglais ont eu affaire. Je ne me suis pas refusé ce spectacle. Vous ne serez pas surpris que je n'aie eu à surmonter aucun sentiment de pitié. Un Allemand, pour moi, n'est plus un homme, c'est un loup féroce, mis, s'il est prisonnier, dans l'impossibilité de nuire. D'ailleurs, bien nourris, à l'abri du péril et des coups, installés dans un pays sain, les prisonniers n'ont rien qui puisse apitoyer. J'en ai vu de jeunes, de malingres peu. Ils sont, dans l'ensemble, bien portants, bien bâtis, bien campés. Quand leurs sous-officiers les rassemblent au cri guttural d'*achtung*, ils reprennent leur raideur automatique. La discipline leur a fait une habitude de regarder en face. Ils fixent leurs yeux sur moi. Je les interroge. Ils ne s'avouent pas vaincus. Ils disent la force de l'Allemagne, capable de faire front à tous ses ennemis. Ce jeune étudiant de Spandau, aux yeux audacieux, qui ressemble à un apache débraillé, parle avec une ironie tranquille de l'intervention roumaine. Cet autre, plus âgé, au visage épais et aux lunettes d'or, affirme qu'à Berlin, où il était il y a dix-huit mois, on s'y attendait. Eux, ils ne se plaignent pas. De quoi se plaindraient-ils ? Ils ont la même nourriture que les soldats anglais. Quoi qu'ils veuillent en dire, on démêle à travers leurs contradictions que la tranchée allemande leur donnait moins, et je devine que la viande y était rare. Des soldats, tout de même. On comprend qu'aidés par la puissance de moyens matériels jusque-là inconnus, ils n'aient pas douté de la victoire. Mon voyage dans la Somme m'a convaincu, une fois de plus, qu'elle leur a définitivement échappé. Chez les Anglais et chez les Français, je me suis ravitaillé en confiance. Rien n'est salubre comme l'air du front.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Ce qu'ils en pensent

Ma chère cousine,

Je m'amuse souvent à feuilleter des journaux de tranchées que beaucoup de soldats me font l'amitié de m'envoyer, et qu'ils appellent leur canard... On vit ainsi un peu plus près d'eux, dans leur atmosphère vraie ; on pénètre davantage les secrets de leur mentalité et on s'aperçoit que ce qu'ils redoutent le plus au monde c'est la littérature qu'on fait sur le Poilu.

Ah ! qu'ils la détestent cette littérature avec ses mots sonores, ses phrases creuses, ses périodes bien filées et ses péroraisons redondantes. Et comme ils ont raison.

La vie que les soldats mènent est admirable, cela ne fait de doute pour personne, mais ils la vivent simplement, sans flafla, sans attitudes héroïques, leur courage est tranquille, ils savent qu'ils doivent tenir — ils tiennent... — Ils ont la philosophie sereine des gens qui, tout proches de la mort, goûtent d'autant plus vivement les quelques moments dont ils peuvent jouir entre deux assauts.

Ils sont gais comme ils sont braves, sans y prendre garde. Ils restent des hommes sous leur cuirasse de héros... et c'est ce qui gène les débordements poétiques des écrivains. Ils semblent oublier que les Poilus ont la faculté très humaine de souffrir... Quoi qu'ils en disent, nos Poilus connaissent la mélancolie des longs jours loin du foyer, et les tourments de l'absence, et les heures nostalgiques au fond de ces tranchées immuables où, pendant des semaines, il ne se passe rien... que la mort invisible qui rôde et guette partout. Et c'est peut-être leur volonté, de se vaincre soi-même qui est le plus bel effort de ces jeunes gens.

Je lisais ceci dans un très bel article de Jean des Vignes-Rouges, paru dans une de ces feuilles du front: « Les gens de l'arrière, même les plus avertis, sont plus ou moins suggestionnés, — j'allais dire intoxiqués, — par le type littéraire du poilu. »

Or, ce type littéraire, c'est le soldat d'un optimisme outrancier, gardant une bonne humeur éclatante du matin au soir, déployant un héroïsme grandiloquent à toute heure du jour, passionnément attaché à la boue de sa tranchée et cherchant avec délices les totos qui se promènent sur sa tête ou sur sa chemise.

Type singulièrement agaçant pour le soldat qui fait de la vraie guerre dans la dure réalité, qui reste des semaines dans une sape humide, guetté par les obus et les bombes à chaque sortie, qui dort à peine, mange mal, souvent froid ou trop chaud, et vit dans l'attente de la mine qui va le faire sauter.

Écoutez les paroles profondes de cet officier qui connaît bien le cœur de ses hommes et l'entend battre aux grands jours de combat comme dans les heures mornes qui n'ont point d'histoire :

« Il serait souhaitable que l'on se débarbouillât de ces clichés insupportables ; les combattants méritent mieux que la « littérature poilesque » pour chanter leurs exploits et faire connaître au public leurs mérites.

» Sans doute certains sont gais, mais qu'on montre donc cette gaieté comme le fruit merveilleux d'une volonté fièrement dressée contre le découragement et la tristesse ; sans doute, ils sont braves, mais qu'on n'oublie pas de faire voir que la minute la plus banale à la guerre est souvent chargée de dangers terribles et que la bravoure selon le mot célèbre : C'est de la peine vaincue.

» Tant qu'elle ne montrera pas cet aspect de l'âme du soldat : volonté toujours tendue, angoisse dominée, mélancolie transmuée en noblesse morale, la littérature créera des types artificiels sans aucune parenté avec la réalité. »

Jean des Vignes-Rouges l'affirme..., nos soldats, nos chers enfants connaissent quelquefois la peur, la tristesse, l'ennui, et éprouvant tous ces phénomènes humains, ils ont le mérite admirable de les dompter... Car au-dessus de la peur, au-dessus de la tristesse, au-dessus de l'ennui, ils placent le Devoir..., et leur héroïsme est justement dans ce combat intime dont ils sortent toujours victorieux et qui allume une flamme héroïque dans leur cœur.

Et rien ne les irrite plus sûrement que la caricature du soldat goguenard qui ne « s'en fait pas »..., ou l'aspect épique du matamore qui défonce les Boches..., ou encore du poilu, amateur de pinard et de perlot, qui « rigole de tout... ». Ils ont la volonté, quoiqu'il leur en coûte, de servir la France, les sacrifices ne comptent point dans leur pensée... Il faut, il faut..., voilà le sentiment dans lequel ils se battent, et comment ils soutiennent le poids de cette épreuve unique dans l'histoire.

Il faut... Alors qu'importent leur vague à l'âme et les émois de leur pauvre carcasse. Il faut... Ils iront jusqu'au bout pour la Patrie, mais assurément pas pour amuser le civil, qui aime s'attendrir au spectacle de l'héroïsme des Poilus mis en couplets, et reste confortablement assis dans un bon fauteuil de théâtre pendant qu'ils triment glorieusement mais âprement.

Notre officier termine son article par cette réflexion pleine de tact :

« Si les maîtres de la littérature veulent nous plaire, qu'ils nous représentent donc comme des hommes, de vrais hommes qui ont été aux prises avec une réalité terrible et dont la grandeur a été de trouver en eux une énergie capable d'affronter l'horreur des plus effroyables moyens de destruction que le génie humain ait déchaînés. »

Nous voilà prévenus.

Nos soldats ne veulent pas qu'on fasse d'eux des fantoches... Ils connaissent trop les efforts tragiques de la vie, et la facilité de la mort, pour s'émouvoir des variations brillantes qu'ils inspirent aux écrivains — aux gens de l'arrière, comme ils disent... — Ils demandent que les civils les aiment un peu, les plaignent quelquefois, pensent à eux toujours avec cette idée qu'ils ont de la patience et que c'est là leur meilleur génie. Ils sont les braves « ouvriers de guerre » avec ou sans croix, attendant l'occasion pro-

pice, l'heure décisive, accomplissant quelquefois, sans gloire apparente mais non toujours sans danger, un pénible et très haut devoir. Les soldats de France ont horreur des grands gestes, des grands mots, des grandes attitudes, ils se contentent d'être grands... Et c'est ce qui fait d'eux, dans une simplicité émouvante, des héros...

Je ne sais rien de tel, pour en être convaincu, que de lire les lettres naïves, rudes drues, qu'ils écrivent et qui sont d'une sensibilité merveilleuse... Ah ! comme on est loin de la littérature en savourant leurs pages pleines de fautes d'orthographe, et cependant saisissantes de vérité et de pittoresque. Et quelle leçon de style ils donnent, ces primitifs qui disent bonnement les choses comme ils les sentent, et, parce qu'ils sentent de grandes choses, trouvent des expressions d'une force étonnante...

J'ai lu de bien belles relations du drame immortel de Verdun, je ne crois pas avoir rencontré un récit qui m'ait émue plus profondément que celui-ci, émaillé de fautes presque comiques, mais au travers duquel passe ce souffle de vérité qu'aucun talent ne remplace !... On a la sensation de la vie, et le tableau prend un relief saisissant... On y trouve mêlé à je ne sais quelle bonhomie tranquille, un souci du détail, un mouvement endiablé, un tour héroïque, qui seraient l'art même, si ce pauvre soldat pouvait imaginer seulement de quoi il se compose...

« Je vous dirai ou nous sommes on et dans un bon secteur, on nous envoie des torpilles pour nous donner du travaille, mais cela n'est rien en comparaison de Verdun. Là, ça tombe jours et nuit, on n'avais pas d'Abri. Je vous dirai quand nous sommes monter pour arriver en première ligne, on n'avait de la boue et de L'eau jusqu'au genoux. Il a fallut traverser un violent feu de Barrage, une vrais pluie d'obus tombé sur nous pauvre Fantassin sans Abris !

» Pour empêcher les renforts d'arriver en première Ligne ils nous envoyèr des obus acclimogènes en masses. Ça fesai mal aux yeux, mais on partait quand même comme des gens perdues.

» Plus d'officiers, beaucoup de tués, ça ne faisait rien, on était comme des fous, on avançait toujours... Et puis des camarades tombait, on partait encore.

» Alors ce qui restèr encor vivant sur les champs de bataille, était heureux de sortir de leur trous, pour aller passé quelques jours de repos... »

Comment voulez-vous, cousine, que des hommes qui éprouvent ces sensations-là puissent goûter les floritures brillantes que la littérature brode sur un tel canevas. On peut les admirer et respecter la beauté de leur vie. Ils ont la simplicité rude des soldats antiques, et l'héroïsme naturel des gens que les obus « acclimogènes » font partir comme des fous... en avant !...

Soldats de Verdun, soldats de la Somme, soldats de France nous vous aimons sans littérature, et nous voudrions trouver dans notre cœur les mots tendres, les mots naturels, les mots humains qui vous diraient notre profonde gratitude.

Vous êtes les héros de la France, mais vous êtes nos enfants aussi, et ceci nous rapproche de vos peines plus encore que de vos gloires. Vous êtes à la rude besogne et de cela nous en sommes fiers, mais aux heures solitaires où vous sentez le poids admirable et lourd de votre devoir, c'est notre cœur qui est près de vous. J'en appelle à toutes les mamans de France... Et il n'y a pas de place pour la littérature dans ces cœurs-là.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — A la suite de mon dernier article, j'ai reçu pour les vacances des enfants de mobilisés à la campagne, œuvre de Mme Franck-Puaux, à la date du 14 septembre, 389 fr. 70. Nous publierons cette liste et celle qui suit dans notre prochain N°. En attendant, nos vifs remerciements aux donateurs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

La place nous a manqué la semaine dernière pour présenter, selon notre habitude, les comptes mensuels de notre hôpital.

N'entrons pas dans des détails qui par leur répétition pourraient paraître oiseux, et disons simplement qu'il nous restait :

Au 31 juillet, en caisse, 26,995 fr. 20
et que nous y retrouvons :
Au 31 août, 26,755 fr. 70.

N'allez pas croire un instant que les dépenses furent pour le mois d'août, de 239 fr. 50, ce serait trop invraisemblable! Mais par une balance providentielle, les dons couvrent presque toujours et parfois surpassent les dépenses... En sorte que nous avons le bonheur de garder un capital pas très important, mais immuable... Et nous repartons d'un cœur confiant pour notre vingt-cinquième mois d'hôpital avec notre modestie mais sûre avance de 26,755 fr. 70.

Parmi les dons charmants de l'hôpital, nous avons celui fait par Mlles Malandain-Barthès... Ces aimables femmes, très appréciées par la Société anglaise de Cambridge, donnent des leçons de littérature, qui ont beaucoup contribué à faire aimer nos poètes, nos auteurs et surtout notre pays, bien avant que l'Entente ne fût cimentée. Elles organisent depuis la guerre, chaque année, une fête au profit des blessés de l'hôpital des Annales. Elle fut donnée cette fois-ci dans les beaux jardins du Pr Clark dont la fille, Mme Webber est une grande amie de la France. Les programmes et les affiches furent dessinés par Mlle Joyer-Shillington-Scales; un discours d'une émotion et d'un sentiment admirables fut prononcé par M. Chouville, dont la chaude péroraison fut semée d'acclamations...

Cette heure d'entente cordiale pleine d'amitié, cimenta à sa manière, dans la jeunesse et les fleurs, l'alliance sacrée de nos deux pays, la France et l'Angleterre, elle fut douce à nos blessés qui disent avec bonheur leur gratitude à leurs amis d'Angleterre.

D'ailleurs, de tous côtés on travaille pour notre cher hôpital. Et combien d'aides délicates ignorées, et dont les bienfaits sont inappréciables. C'est ainsi qu'une femme charmante du monde, depuis le commencement de la guerre, s'est consacrée à nos blessés d'une manière bien originale... Elle combine, invente, exécute, des appareils d'une souplesse invraisemblable qui soutiennent et redressent, qui une main, qui un bras, qui une épaule... Cette femme qui a une sorte de génie pour ces spécialités, vient voir les blessés et si j'osais, je dirais vient « guetter » leur convalescence. Alors elle suit les progrès des ankyloses, des atrophies, demande une consultation sur le cas spécial au docteur Baudet, et, s'inspirant de ses conseils, crée le modèle... Ses matériaux sont simples... des peaux de gants, des baleines, des petites charnières, et elle confectionne, rumine, ajuste un petit chef-d'œuvre qu'elle offre au soldat... « C'est mon travail de guerre, et ma modeste collaboration », dit-elle. Collaboration précieuse, à laquelle il m'est doux ici de rendre hommage... Cette charmante amie recevrait avec plaisir peaux de gants, ou pour parler plus simplement, des vieux gants et des baleines souples. Elle tire parti de tout cela.

Les envoyer ici à son nom : Mme Abel.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons cette semaine appris avec peine l'état de privation dans lequel se trouvaient deux camps ignorés du public ou à peu près jusqu'à présent..., et que les perquisitions faites par la Fédération pour assurer le pain promis ont permis de découvrir... Ce sont, retenez bien les noms : le camp de Stralkowo abritant 1,031 nécessiteux, et le camp de Skalmierschutz (Posen), abritant 400 nécessiteux. Nous nous sommes hâtées d'envoyer au premier, dix grandes caisses de lait, au deuxième, quatre caisses, ce qui fait un total de 672 boîtes, envois qui sont doublement bénis par ces pauvres exilés si peu habitués à en recevoir. Nous signalons la détresse de ces deux camps aux âmes compatissantes.

Nous avons également envoyé 75 kilogs de pâtes au camp de Regensburg, où le Président du Comité de secours a pu faire installer des fourneaux pour les nécessiteux.

Grâce à l'admirable don de Mme Delcassé qui avait reçu de l'Ile Maurice 30 caisses bourrées de sucre, thé, confitures, chocolat et voulut bien charger notre œuvre de les répartir, nous avons pu envoyer des caisses aux camps suivants : Gottingen, Havelberg, Langensalz, Königsbruck, Dœberitz, Laubau, Dyrotz, Munsterlager, Gardelegen, Gustrow, Wittenberg, Magdeburg.

Nous sommes heureuses aussi de rassurer nos marraines à propos des envois de pain. La Fédération nationale d'assistance aux Prisonniers de guerre militaires et civils, nous fait savoir que le fonctionnement est normal et satisfaisant. Dans un long rapport que nous ne pouvons malheureusement reproduire ici, la Fédération nous conte les précautions prises pour que le pain arrive en bon état, et soit distribué intégralement; la force morale des familles est un des éléments de la résistance française — « les familles, écrit M. d'Anthouard, le président, se sont mises à l'unisson du courage et de l'abnégation dont témoignent leurs captifs, mais il faut que les œuvres les y aident, en apprenant aux nombreuses marraines que le système du ravitaillement du pain fut excellent, et qu'elles n'aient là-dessus aucune appréhension... »

C'est qu'ils sont l'objet d'un culte ces pauvres et chers prisonniers, en est-il une preuve plus touchante que cette lettre :

« Ma chère petite sœur Marthe-Alice, enlevée à notre affection après une terrible maladie, à son lit de mort, prononça les dernières

paroles que nous entendîmes pour me recommander de ne pas abandonner le filleul que vous lui aviez donné et qu'elle affectionnait particulièrement. Voulant obéir au vœu de ma petite sœur, et quoique mobilisé, j'ai pris la charge de ce prisonnier. Je lui écris les longues lettres qu'il aime et ma mère fait les paquets... »

Comment n'aimerions-nous pas des marraines qui accomplissent ce qu'elles considèrent comme une mission sacrée jusqu'au delà de la tombe?

Signalons la demande de l'adjudant Stéphane Jouy, camp de Laubau (Silésie), qui nous apprend que quelques centaines de prisonniers comptent les heures lourdes de captivité, et supplient qu'on leur envoie des lectures saines et fortifiantes pour le moral.

A la Brosse ! A la Brosse !...

M. Brieux a des raisons de se réjouir cette semaine... Il a reçu pour ses chers aveugles un don de 2,000 francs du Président de la République, provenant du produit d'une quête faite au Canada le 14 juillet, et présidée par Mme Senderson-Mongin. M. Raymond Poincaré, a détaché du gros chèque reçu, deux mille francs pour les petits ateliers d'aveugles de M. Brieux et cela nous est un grand honneur.

Notre œuvre a reçu encore un don du Brésil de 1,042 francs 85, don transmis par M. Rudolph Todd au nom du personnel du Western Telegraph. A ces chèques impressionnants et qui jettent une gloire sur nos chers « Blessés aux yeux », il faut ajouter d'autres envois d'une tendresse délicieuse.

Grâce à tous ces dons, nous pouvons envoyer des secours immédiats aux femmes, aux enfants de ces aveugles. Et c'est là un but que nous n'avions pas poursuivi d'abord, mais que la générosité perpétuelle de nos amis nous permet de réaliser avec bonheur.

Le total des sommes reçues jusqu'à ce jour est de 42,610 francs 20, pour une commande de 5,974 brosses.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL
110e LISTE DE SOUSCRIPTION

6e LISTE DE LA 3e ANNÉE
(Du 3 au 10 septembre 1916)

M. Legarçon, 2e régiment de spahis, 5 fr. — Mme Frache, Lalla-Marnia, 5 fr. — Mme Girard, Buenos-Ayres, 25 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Berthelot, Tannay, 5 fr. — Mlles Malandain et Ch. Barthès, « La Ruche », Cambridge, 452 fr. — Mme Macé, Angers, 10 fr. — Ratou, Bella, Simone, 4 fr. 20. — M. Boudarel, Pont-Salomon, 4 fr. 10. — M. Delaidde, 50 fr. — M. Maurin, aspirant, secteur 127, 25 fr. — Anonyme, 1 fr. — Mme Hot Vincent, 25 fr. — Une institutrice de l'Aveyron, 5 fr. — Une abonnée Algéroise, 3 fr. — Mlle Dufessey, Chassagne-Montrachet, 2 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Bobin, 3e d'artillerie, 2 fr. 50.

Total général de cette 110e liste....... **643 fr. 80**

(A suivre.)

Journal de l'Université des Annales

Le numéro 16-17, qui vient de paraître, contient les conférences suivantes :

Lord Byron, de M. Jean Richepin;

La France au Maroc : Un Coin de la Grande Guerre, de M. André Lichtenberger;

Des lectures de Pierre Loti, André Chevrillon, Mathilde Zeys, Roulleau-Dugage, Georges Claretie, Paul Ginisty, Magali-Boisnard, Raymond de Vogüé;

Des poèmes du général Lyautey, du capitaine Droin, de Lucie Delarue-Mardrus, J. Rouger, Salem el Koubi.

Le tout illustré de 80 gravures, photographies, etc.

Le tome 1er (1er semestre) de l'année 1916 vient de paraître; les nouveaux abonnés le recevront broché de suite et, au fur et à mesure de leur publication, ils recevront les 12 derniers numéros de l'année scolaire jusqu'en décembre 1916.

Abonnements à l'année scolaire (24 Nos), **10 francs.** Etranger, **15 francs.**

Échos de la Guerre

Je trouve, dans mon courrier, cet impressionnant croquis du champ de bataille :

« Diversité et imprévu.

» Le fracas épouvantable des éclatements d'obus et de torpilles aériennes, le bruit formidable d'un bombardement, le miaulement éperdu ou le sifflement brutal des balles succèdent au silence absolu; sur la ligne, pas un coup de fusil, pas un coup de canon.

» Le beau clair de lune et la splendide nuit étoilée, où l'on perçoit à peine quelque rare coup de feu et où il semble que tout dorme dans les tranchées, ont été précédés de la nuit profonde, sillonnée des éclairs brefs des coups de canon, de l'éclat subit et passager des fusées éclairantes, trouée, par intervalles, des pinceaux de lumière des projecteurs électriques.

» L'animation de l'attaque, où tout le monde est sur les dents, le boyau parcouru par les agents de liaison, le téléphone toujours occupé, la route encombrée de convois de munitions qui courent aux batteries, de voitures de blessés qui circulent à toute allure ou, au contraire : le boyau désert, le téléphone muet, l'agent de liaison endormi; sur la route, quelque rare cycliste; partout, le repos et la tranquillité.

» La tranchée, bouleversée par l'éclatement d'un gros obus, remplie de morts, de mourants, de plaintes et de cris, sanglante et sinistre, est celle qui, il y a un instant, propre et bien ordonnée, retentissait des rires et des joyeux propos de ses défenseurs en gaieté.

» La sensation de la mort inévitable, la peur de la blessure affreuse, mêlée au chagrin de la disparition de camarades de combat; l'anéantissement de tout l'être devant ces horribles hécatombes; ou, au contraire, la joie d'un succès de nos armes, le plaisir intense de revoir des amis qu'on croyait perdus, la satisfaction intime de vivre cette épopée où le mépris du danger est élevé à la hauteur d'une vertu; d'avoir cette vision réconfortante de notre belle jeunesse française qui lutte héroïquement et sait mourir en beauté pour la plus belle des causes.

» Docteur Bazin. »

Impossible de mieux résumer, en quelques lignes, les horreurs et les grandeurs de la guerre.

Le papier de bambou?

L'industrie du papier représente une consommation annuelle de 3 millions de tonnes de bois. Dans ce chiffre, les journaux entrent pour un million et demi; la librairie absorbe un demi-million; le reste est employé aux divers usages du commerce. Pour suffire à cette énorme consommation, on coupe annuellement 100 milliards de pieds de bois. Par contre, il en pousse à peine la moitié.

Il ne serait donc pas téméraire de prévoir, dans un avenir assez rapproché, la destruction complète des forêts.

Certains milieux industriels se préoccupent non sans raison de cette fâcheuse perspective. On étudie dès à présent les moyens de remplacer la pâte de bois. La pâte de bambou, par exemple, semble appelée à tenir pour une bonne part cet emploi.

En Asie — y compris les Indes et Ceylan — on trouverait des réserves inépuisables de fibre de bambou. A elle seule, la Birmanie possède environ 20 mille mètres carrés de jungle de bambou, dont le rendement annuel pourrait être de 20 millions de tonnes — soit environ 7 fois la production actuelle.

Et si cet expédient avait pour conséquence une baisse sensible du prix du papier, tout le monde s'en trouverait bien, les journaux et leurs lecteurs.

Voici le sonnet d'un combattant qui peut servir de commentaire au beau dessin de Jonas, gravé sur la couverture du présent numéro :

LE CLAIRON

Le combat est hideux... car ils ont l'avantage!...
Stoïques et sanglants tombent tous les Poilus!...
Mais là-haut, sur la crête et malgré les obus,
Le clairon frémissant, debout, sonne avec rage!...

Les Boches furieux devant tant de courage
Crachent, bavent la Mort de leurs canons goulus.
Où donc est le clairon? — Nous ne l'entendons plus!...
Son bras droit est tombé dans l'horrible carnage!...

L'héroïque manchot se penchant simplement,
Détache du métal la main toute sanglante,
Et de son autre main ressaisit l'instrument!...

Il sonne, sonne encor, la charge délirante,
Et quand il tombe enfin, le fier petit clairon,
C'est fini!... Les Français sont maîtres du vallon!

André Soriac
Poilu au 277e régiment d'infanterie, dans un ravin de Verdun.

Les vaillants soldats de l'armée belge ont, eux aussi, leurs journaux de front.

Un de nos lecteurs nous communique ainsi un exemplaire du *Claque à fond*, très spirituellement rédigé et très habilement illustré.

Le *Claque à fond*, qu'est-ce à dire?... Mon correspondant, M. Carlo Tibre, va vous l'expliquer :

« Le *Claque à fond* n'a pas que la signification française : « claquer à fond » comme un fouet. En argot militaire belge, un « claque à fond » est un soldat doué d'une robustesse d'appétit inimaginable, avec un bon moral inébranlable comme sous-entendu logique. »

Bonne chance donc au *Claque à fond!* Et compliments à ses malicieux rédacteurs qui sont, en même temps, de si braves soldats!...

L'Argus éditera bientôt un opuscule intitulé : « Nomenclature des journaux et revues de France ayant paru pendant la guerre 1914-15-16-17 ». Tous les confrères qui ont continué à paraître, s'ils désirent figurer dans cette « Nomenclature », avec leur adresse exacte, devront assurer régulièrement leur service, 37, rue Bergère, Paris, et bien indiquer le nom de leur Directeur.

LES BRUITS QUI COURENT

Von der Goltz et Gambetta. — En 1884, dit le *Mercure de France*, un officier français fut invité par von der Goltz à une manœuvre turque et, chemin faisant, lui parla de son ouvrage, *Gambetta et ses armées*. « Puis-je vous demander, Excellence, comment vous avez été amené à vous occuper de Gambetta? — Parfaitement, répondit von der Goltz, et je vais bien vous étonner; j'ai écrit ce livre sous l'impulsion du maréchal de Moltke. Notre vieux maréchal avait été

très frappé des résultats extraordinaires obtenus, dans la seconde partie de la guerre de 1870, par Gambetta. Or, tandis qu'en France un certain parti le déchirait et était arrivé à le rendre impopulaire, le maréchal de Moltke avait pour Gambetta une vive admiration. Voilà qui surprendrait beaucoup de vos compatriotes, n'est-ce pas? De Moltke admirateur de Gambetta! Rien de plus vrai cependant. Le maréchal, qui désirait montrer aux Allemands ce que l'on peut obtenir en faisant appel à la nation, dans un cas désespéré, me prescrivit d'étudier de près la question des armées organisées par Gambetta, de mettre en évidence les résultats obtenus, tout en signalant ce qu'avait eu de fâcheux son intervention stratégique. C'est ce que je fis. Mais je crus devoir modérer mes critiques sur ce dernier point, car enfin il est juste de ne pas oublier que Gambetta fut un stratège improvisé et l'on ne peut pas avoir pour lui les sévérités qu'on pourrait formuler contre un général. »

❀

Littérature patriotique et culinaire. — M. Maurice des Ombiaux, écrivain belge, est un fervent partisan des revendications territoriales de la Belgique, et, certes, ce n'est pas nous qui le désapprouverons. Il a écrit là-dessus tout un livre fort documenté. Mais M. Maurice des Ombiaux est également un gourmet que n'eut pas désavoué Brillat-Savarin, et naguère, dans la revue les *Marges*, où il était titulaire de la rubrique gastronomique, il écrivait une recette rimée des écrevisses à la liégeoise qui vaut d'être rappelée.

Elle se chante, cette rubrique, sur l'air de *Sambre-et-Meuse*. Excellent procédé de mnémotechnique. La voici :

Tous ces crustacés de la Gaule
Se cuisent dans un court-bouillon,
Demi-heure à la casserole,
Vin blanc, ail, thym, laurier, oignons.

Ne pas oublier les carottes,
Ni le poivre, qui est si bon,
Girofl', persil, le tout mijote...
Et puis on les sert en buisson.

Les écreviss' de Sambre-et-Meuse
Sont celles que vous préférez ;
Sont délicates et fameuses.
Condition : les bien préparer.

❀

Villages filleuls. — Cette idée, exposée chez nous par le Bonhomme Chrysale, est reprise par un de nos confrères du Midi, le *Petit Provençal*. Réalisable ou non, elle peut compter parmi les conceptions les plus jolies qu'ait inspirées l'esprit de solidarité au cours de cette guerre, et c'est à ce titre qu'elle mérite d'être retenue :

« On peut compter que neuf de nos départements ont eu à souffrir de l'invasion : pourquoi ne pas faire de chacun de ces départements le filleul de neuf départements non envahis qui s'en partageraient le territoire et se chargeraient de secourir les infortunes, d'assister les familles, de reconstruire les villages?

» Des comités départementaux auraient pour mission de procéder à cette répartition et de diriger le fonctionnement de cette grande œuvre d'assistance.

» De la sorte, tel village dévasté des Ardennes ou de Champagne deviendrait le « filleul » d'un groupe de sept ou huit villages du Var ayant chacun une population égale à celle du village-filleul : l'effort serait, on le voit, réduit à une proportion de 8 à 1, — je prends des chiffres approximatifs qui n'ont d'autre valeur que de permettre l'exposé de l'idée. Et voyez les admirables résultats de ce mode d'assistance qui ferait mieux se connaître des millions de Français : se connaissant mieux ils s'apprécieraient et s'aimeraient; des liens étroits se noueraient entre gens du Nord et de l'Est et gens de l'Ouest, du Centre et du Midi! »

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LE BESOIN DE MENTIR

A Berlin.
A la maison de santé du docteur Muhlhaus. Un bureau de l'administration. Richard Topf, qui vient d'être installé directeur adjoint, se débat au milieu des paperasses. On frappe.

TOPF. — *Entrez.*

LINDAU. — *Le docteur est-il là ?*

TOPF. — *Il vient précisément de sortir. Mais si je puis vous être utile...* (Se présentant.) *Richard Topf, le nouveau directeur adjoint.*

LINDAU. — *Enchanté.* (Se présentant également.) *Hans Lindau.*

TOPF. — *J'ai eu, en effet, le plaisir de relever ce nom dans la liste de nos pensionnaires. Vous n'êtes ici que de ce matin, n'est-ce pas ?*

LINDAU. — *Oui, monsieur.*

TOPF. — *Asseyez-vous donc... Qu'y a-t-il pour votre service ?*

LINDAU. — *Le docteur m'avait ordonné un bain d'air comprimé dans la cabine d'aluminium. Je viens de le prendre et je ne me sens pas très bien... Je crois même que je me suis enrhumé du cerveau.*

TOPF. — *Quel est, je vous prie, votre cas ?*

LINDAU. — *J'éprouve à la fois la fatigue et le besoin du mensonge. Curieux, n'est-il pas vrai ?*

TOPF. — *Certes. Où avez-vous attrapé ça ?*

LINDAU. — *A l'agence Wolff. J'y étais rédacteur, il y a encore quelques jours; vous savez sans doute quel genre de travail on y fait.*

TOPF. — *Oui.*

LINDAU. — *Au début, ça allait encore ; il n'y avait qu'à chauffer l'enthousiasme. Il suffisait de crier victoire, en réduisant les pertes et en multipliant les prisonniers. Mais, à la Marne, les difficultés commencèrent ; on dut expliquer la retraite stratégique. Un peu plus tard, il fallut déguiser nos échecs sur l'Aisne et sur l'Yser. Et depuis, malgré nos succès de l'an dernier contre les Russes et dans les Balkans, la somme de hâblerie à fournir devint redoutable. J'étais épuisé et je songeais à quitter le journalisme à la fin de la guerre pour un métier moins fatigant et plus lucratif. L'accueil fait à notre bulletin de triomphe sur la bataille navale du Jutland me rendit un peu de courage. Je ne tardai pas à déchanter de nouveau : ce que j'ai combiné de phrases astucieuses et de sous-entendus pleins d'espoirs pour entretenir l'enthousiasme lors de notre attaque contre Verdun passe l'imagination. L'offensive des alliés m'a achevé : je n'étais plus de force à mentir sur tous les fronts. J'ai démissionné et je me suis confié aux soins du docteur Muhlhaus.*

TOPF. — *Le repos ne vous donne pas de soulagement ?*

LINDAU. — *Non. Depuis que je ne souffre plus d'être obligé de fausser sans cesse la vérité, j'éprouve une irrésistible envie de ne pas la dire !*

TOPF. — *Grave !*

LINDAU. — *D'autant plus que j'ai des projets de mariage.*

TOPF. — *Je ne vois pas trop en quoi votre maladie leur fait tort : il n'y a guère d'union qui ne se fonde sur des mensonges.*

LINDAU. — *Jamais une famille ne sera la dupe que fut pour moi le public allemand... Je ne veux point d'une seconde déception en ce genre d'entreprises.*

TOPF. — *Ah ! vous avez déjà échoué une fois ?*

LINDAU. — *La colonelle von Schnick a essayé de me faire épouser Mlle Elfriede Spendling.*

TOPF, jetant les yeux sur le registre des pensionnaires. — *Ah ! oui, notre numéro cinq, celle qui hait les étrangers...*

LINDAU. — *Oui. C'est une personne dangereuse : elle a failli me tuer...*

TOPF. — *Je ne désespère point d'elle : il faudra savoir la prendre.*

LINDAU. — *J'aime mieux la laisser.*

TOPF, vivement. — *Vous avez raison... Et vous cherchez ailleurs ?*

LINDAU. — *J'ai trouvé. La fille d'un fort riche conseiller de commerce qui serait, je crois, disposé à me donner une situation chez lui. Mais vous comprenez qu'il m'est absolument nécessaire d'abord de rétablir ma santé.*

TOPF, dans une soudaine explosion de joie. — *Admirable ! sublime ! providentiel ! C'est notre vieux Dieu lui-même qui a concerté notre rencontre, mon cher ami !*

LINDAU, épanoui. — *Vous allez me guérir ?*

TOPF, catégorique. — *Non. Vous êtes incurable. Le mensonge vous a contaminé irrémédiablement : ni douches, ni air comprimé, ni électricité, ni aluminium, ni massages vibratoires ne vous en débarrasseront ! Voilà ce qu'il faut bien vous enfoncer dans la tête !*

LINDAU. — *Et c'est pourquoi vous poussez des cris d'allégresse ?*

TOPF. — *Sans doute : que vous importe de vivre avec votre mal, s'il fait votre fortune ?*

LINDAU, un peu vexé. — *Je ne vous ai pourtant pas dit que j'étais idiot !*

TOPF. — *Ne croyez pas que je me moque de vous et écoutez-moi : en entrant ici, pour des convenances personnelles, je ne peux plus m'occuper de diriger « Dolorès », que j'ai créée.*

LINDAU. — *Cette agence de naturalisations qui a tant de succès ?*

TOPF. — *Vous êtes renseigné ? Tant mieux. Supposez que je vous offre la place : au lieu de maquiller des nouvelles, vous maquillez des Allemands en neutres. Vous donnez ainsi donc satisfaction à votre besoin de mensonge, mais avec moins de peine et avec plus de profit. L'affaire vous convient-elle ?*

LINDAU. — *Certes.*

TOPF. — *Alors, je vous la cède au prix minimum : deux cent mille marks...*

LINDAU. — *Ici, je vous arrête : je n'ai pas le sou.*

TOPF. — *Et la dot de votre femme ?*

LINDAU. — *Vous êtes extraordinaire ! Je ne suis pas encore marié ! Or, si je ne déplais pas à ma future, qui apprécie, je crois, mon sens pratique, je n'ai point le consentement de M. Wolfenbuttel.*

TOPF. — *Comment, c'est Wolfenbuttel, le riche conseiller de commerce ?*

LINDAU. — *Oui. Vous le connaissez ?*

TOPF. — *C'est un camarade de gymnase : avec lui, il faut manœuvrer adroitement, il a tellement l'esprit de contradiction !*

LINDAU. — *Allez lui parler, vous.*

TOPF. — *Pour tout faire échouer, jamais ! Mais puisque la colonelle von Schnick s'intéresse à vous, si elle veut bien suivre mes conseils, le résultat est sûr.*

LINDAU. — *Alors, vite, vos indications...*

TOPF. — *Une minute. Je ne vous les donne que si vous la décidez, vous, à rompre avec le professeur Altfeld.*

LINDAU, surpris. — *Que vous importe ce mariage ?*

TOPF, en confidence. — *Mme Altfeld m'a promis une forte prime si j'empêchais son divorce !*

LINDAU. — *Alors, vous faites aussi les raccommodages ?*

TOPF, d'un air détaché. — *Je suis un fantaisiste.*

GABRIEL TIMMORY.

LE LIVRE DU JOUR

A L'ARRIÈRE

M. Frédéric Masson s'est dévoué depuis la guerre à la protection des femmes et des enfants... Il a créé, ou contribué à fonder quantité d'œuvres concourant au même but. Sa bonté chevaleresque s'intéresse particulièrement aux veuves que la cruauté du sort laisse sans ressources. « De terribles misères se préparent, a-t-il écrit, les misères honteuses, les misères en robe de soie, égales en détresse aux misères en habit noir. » Ces infortunées, qui passent brusquement de l'aisance, assurée par le travail du mari, à l'extrême pauvreté, M. Masson s'efforce de les secourir. Il réclame pour elles, du pain d'abord, et aussi les égards dus à des épreuves fièrement subies... Le volume qu'il publie, A l'Arrière, *groupe dans des pages émues et précises les renseignements qui peuvent leur être utiles. Nous en détachons ce chapitre cordial et charmant :*

RESPECT AUX VEUVES

Je l'avais cru — et je m'aperçois que je me suis trompé grossièrement.

J'avais cru qu'à ces jeunes femmes frappées en plein cœur, qui ont sacrifié à la Patrie leur bonheur et leur avenir, qui supportent sans se plaindre et le front haut le plus terrible des désastres, l'on tiendrait au moins compte de leur deuil, par des égards, du respect, un peu plus de politesse qu'il n'est à présent d'usage d'en témoigner aux femmes. Or voici ce que j'ai vu.

Dans le Nord-Sud, une jeune femme s'apprête à descendre à la station de Saint-Lazare ; elle est toute vêtue de noir, avec, à son chapeau, le bandeau blanc des veuves. Elle tient la main d'un petit garçon de trois ans, en deuil lui aussi. A l'allure, à la tenue, impossible de s'y méprendre, c'est la veuve d'un officier de carrière. Un peu avant la station, se lève au bout du wagon un garçon blond, haute taille, bien vêtu, des cheveux demi-longs, un air avantageux et fat, un chapeau de feutre à longs bords. Pourquoi n'est-il pas au front, celui-là? Qui sait? Il peint peut-être des paysages où passent des automobiles — à moins qu'il ne soit photographe-automobiliste : excellent métier.

Il pique droit sur la porte où se tenait la petite veuve avec son enfant, et, à la station, la jetant brusquement de côté, elle et son petit, il passe victorieusement. J'eus la sensation que c'était un Allemand resté chez nous, qui, en brutalisant une femme et un enfant français, complétait sa victoire sur l'homme qu'il avait tué. Pourtant il paraissait si à l'aise, si fort au courant des façons et des êtres, qu'il pouvait bien être né en France. Je retins l'injure qui me venait aux lèvres : à quoi bon? Il me sembla que j'avais été seul en ce wagon à sentir l'ignominie de cette injure, à m'émouvoir d'une grossièreté qui me paraissait voulue — et qui peut-être n'était que le fait d'une détestable éducation, d'une absence complète de patriotisme et d'une muflerie native. Pourtant !...

Seul, un petit blessé, dans un coin, avait vu le geste et, à la cantonade, il dit : « *Salaud !* » C'est tout ce que ça valait.

Tout de même, n'y aurait-il pas quelque chose à faire pour apprendre à tous, même aux Français, s'il s'en trouve qui y manquent, le respect dû aux veuves de la guerre. Elles habitent la plupart dans les faubourgs ou dans la banlieue, loin du centre en tout cas. Elles ont à solliciter, à demander des renseignements, à chercher du travail. Elles prennent le Métro ou le Nord-Sud, et loin qu'on s'écarte pour leur faire accueil et honneur, il semble que certains individus prennent plaisir à les bousculer, à passer devant elles, à leur barrer le chemin. Pourquoi? Parce qu'elles sont faibles, parce qu'elles sont jeunes, parce qu'elles sont gentilles — certaines même jolies, — parce qu'elles sont pauvres. Et il ne faut pas parler ici des propositions, plus odieuses que des injures ou des coups, par lesquelles elles se trouvent poursuivies.

Il me semble que tout homme de cœur, tout Français ayant conscience de son devoir devrait foncer sur les insulteurs ; il me semble qu'entre soldats devrait se former une ligue, où chacun s'engagerait sur l'honneur à ne point tolérer devant soi les façons d'un malotru ou d'un *naturalisé*, vis-à-vis des veuves de la guerre. Il me semble que ceux qui ont l'honneur de porter l'épée ont mission et charge de protéger les femmes — et ces femmes-ci en particulier. Ce sont là les mœurs qu'eussent pratiquées nos pères, ce sont celles qui faisaient l'orgueil de notre nation, qui assuraient par le monde sa réputation de galanterie et la revêtaient d'un extraordinaire prestige. Car ce n'était pas seulement dans les classes supérieures de la société, celles où avaient pu se perpétuer les traditions chevaleresques ; ce n'était pas seulement dans l'armée, où les mêmes causes avaient produit les mêmes effets et où l'attachement à la gloire des armes avait entraîné au respect et à la protection des faibles ; c'était dans la nation entière, où s'était répandue comme un dictame sacré cette sorte de religion des femmes et des enfants, qui avait été une des caractéristiques essentielles des grognards de la Grande-Armée. Ce n'est pas impunément qu'une nation passe sous les drapeaux, une nation entière. Ce n'est pas impunément qu'elle vit durant des mois et des mois dans une atmosphère de vertu civique et d'honneur militaire, qu'elle se repaît de gloire et qu'elle rêve d'immortalité. Lorsque nos soldats reviendront, ils apporteront de là-bas une mentalité nouvelle qu'ils imposeront bon gré mal gré, à ceux qui ont trouvé le moyen d'esquiver la tempête des obus et la grêle de balles.

Mais n'y a-t-il point à dire pour l'excuse de la génération précédente que les femmes n'ont pas été sans provoquer ce mouvement d'irrespect qui se produisit à leur égard. Cette sorte de féminisme que produisait la fâcheuse adaptation de doctrines étrangères, avait pour but l'égalisation de l'homme et de la femme pour les emplois et les salaires ; elle eut pour résultat l'établissement d'une concurrence entre l'une et l'autre pour la plupart des places. La femme se passant de l'homme, lui marquait trop souvent qu'elle le tenait pour un être grossier, bon tout au plus pour les gros ouvrages et les vilaines besognes. Elle sembla croire que les égards que l'homme lui témoigna la mettaient dans une sorte d'infériorité et elle les écarta parfois avec rudesse. D'ailleurs si, selon cette doctrine, les deux sexes devaient être nettement égaux en droits, qu'avait-on à faire d'égards qui marquent une protection et qui attestent une infériorité? Donc, égalité légale des sexes, égalité des droits, suppression des devoirs. De là, par une pente naturelle, le féminisme mène à l'abolition des devoirs familiaux, à la destruction de la famille, à la suppression du mariage. Il était, il est l'agent le plus actif de la dépopulation.

Or, pour tous les patriotes, cette guerre, avec les terribles pertes qu'elle occasionne, doit, pour que la France se relève, entraîner une renaissance de la famille la plus nombreuse. Et quel meilleur moyen de provoquer cette renaissance sinon de faire à la femme une position supérieure, non pas par des droits légaux dont elle n'a que faire et qui ne lui ont valu que d'avilir les salaires des hommes, mais par des conditions sociales où elle trouve des avantages de considération, d'honneur et de bien-être? Prenons garde d'abord à ces familles qui, privées de leurs chefs, n'en ont que plus de droits à être protégées. Donnons à ces veuves qu'entourent leurs petits enfants et qui ont tant de peine à les faire vivre, non seulement du respect, mais de la tendresse. Assurons-leur, contre la maladie, à elles et à leurs enfants, des soins et des remèdes. Prodiguons-leur les conseils de notre expérience d'hommes de loi et d'hommes d'affaires ; guidons-les dans leurs démarches ; faisons pour elles ce que nous voudrions qu'on fît pour nos mères, nos sœurs, nos filles. Dans la grande famille française, celles qui souffrent le plus ont droit à plus d'honneur. Les mères pourraient donc marcher au même rang que les veuves : mais celles-là représentent le passé ; elles ont eu leur part : celles-ci représentaient l'avenir, et le lis d'espoir qu'elles portaient s'est rompu dans leurs mains endeuillées. Quelle détresse dans ces pauvres âmes et quelle expression sur ces jeunes visages! Quand elles viennent nous voir, qu'elles s'inquiètent de notre *Mutuelle*, comme elles rêvent de se rattacher à quelque chose, de se réconforter par des soins donnés à des sœurs de misère, de communier avec elles et comme la douleur semblable autant que la semblable gloire rapproche, égalise, apparente les cœurs! La voilà l'Union Sacrée, celle qui ne réserve ni surprises ni désillusions, et qui, étant faite de pitié, de tendresse et de patriotisme, est assurément ce que l'on peut voir de plus pur et ce qu'on peut trouver de plus noble.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



AUTOUR DE LA GUERRE

MADAME DUMONDE

Vous entendez bien qui j'entends par madame Dumonde : elle est d'ailleurs nombreuse et diverse, et toujours charmante. C'est votre belle cousine Clotilde, présidente de cette œuvre des Désœuvrées dont le dossier en reconnaissance d'utilité publique est au Conseil d'État. C'est cette autre dame que vous connaissez bien, qui est renseignée à tort et à travers, et connaît trop d'hommes politiques. Parfois, tumultueusement patriote, c'est une cornélienne qui abat des noix. D'autres fois, son état d'âme peut présenter cette nuance indésirable qui est la nuance opti-pessimiste, c'est-à- dire un optimisme avec des restrictions, des réticences. Alors, elle vous dit des choses comme celles-ci : « Cela va trrrais bien, mais quel dommage que nous n'ayons pas, etc., etc. » Ou bien encore : « Il faut aller jusqu'au bout, et on ira ; mais quelles hécatombes ! » Et elle étale tous les maux de la guerre. Paroles inutiles. Hélas ! nous le savons bien que la moindre attaque ou contre-attaque coûte trop de vies humaines. Mais avons-nous voulu cette guerre épouvantable ? Pouvons-nous brusquement la terminer ? N'est-ce pas la civilisation, l'idéal et l'existence même de notre pays qui sont en jeu ?

Ou bien madame Dumonde songe à l'après-guerre et prévoit des impôts à payer. Vous connaissez la phrase :

« Certainement, nous serons victorieux, mais songez à tous ces milliards qu'il faudra amortir, rembourser. »

Évidemment, quand on remblaiera les tranchées, il y aura le quart d'heure de remblais, c'est inévitable. Mais soyons d'abord victorieux, le reste n'est rien et plaies d'argent ne sont point mortelles.

C'est certainement l'avis d'une jeune femme dont j'ai fait la connaissance l'autre jour, à l'exposition de la Cité reconstituée. Voici comment. J'avais visité quelques-unes de ces maisons bon marché et aussi la jolie maison de trente-cinq mille francs, vendue plus de trente-cinq fois, et qui est une merveille. Ce serait même à souhaiter d'avoir sa demeure brûlée pour bien vite élever à la place une aussi plaisante habitation. Et il y a encore des rendez-vous de chasse pour personnes éprouvées par la guerre et qui sont de véritables bijoux, et le dernier mot du confort moderne. Enfin j'étais venu m'asseoir dans une petite chambre d'une petite maison en bois créosoté, éclairée par une petite fenêtre et qui me rappela soudain un chalet-auberge dans les montagnes du Dauphiné, auprès de la cascade de l'Oursière. En fermant les yeux, je voyais d'un côté une grande pente couverte de noirs sapins, et de l'autre côté un précipice au fond duquel roulait et grondait un torrent. J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'une jeune femme et un sergent entrèrent dans la salle à côté. Le jeune homme avait la médaille militaire, la croix de guerre... et une jambe de bois. Ils s'informèrent du prix de la petite maison auprès de la demoiselle qui était là pour donner tous renseignements.

— C'est tout à fait ce qu'il nous faut, disait la jeune femme en battant des mains. Ici sera notre chambre, là ton cabinet, à côté la salle à manger.

Elle disposait des meubles par la pensée. Elle rêvait tout haut. Elle expliquait à la demoiselle : — Nous avons un terrain bien planté d'arbres fruitiers, au bord d'une jolie rivière. Nous installerons la maison à mi-côte ; nous aurons des poules, des lapins, un grand potager qui nous donnera des légumes.

— Ah ! Michel, nous serons très heureux là-dedans. Je sens que j'aimerai cette vie-là. A Paris, avec ce que nous avons, ce serait la misère. Et puis tu auras tes livres. On ne s'ennuie jamais avec des livres !

Elle aurait pu ajouter : et quand on s'aime. Elle regardait le sergent avec une expression de tendresse infinie. Puis ils partirent et, sur la porte, je l'entendis qui disait : « La Maison du berger. »

Ces simples mots murmurés par cette jeune femme élargissaient soudain le débat. Cette Cité reconstituée devenait aussitôt symbolique. N'était-ce pas déjà significatif qu'elle s'élevât en plein Paris, au vingtième siècle, dans ce paysage de pierre que forment, autour de la place de la Concorde, les beaux monuments ? Je remarquai alors que, parmi les visiteurs, quelques vieux couples, petits rentiers sans doute inquiets de l'avenir, mais surtout de jeunes couples regardaient les maisons de bois avec un intérêt sentimental. Et comme un gros homme disait : « Oui, mais ça doit flamber comme des allumettes », j'eus envie de lui citer ce passage du journal du capitaine Cornet, qui passa trois ans chez les Senoussistes, les Ouaddaïens et les Kirdis, et écrivait au 9 février 1907 :

« Un incendie a détruit les cuisines en paille des tirailleurs, peu s'en est fallu que le village tout entier ne flambât. Les pertes ne sont pas grosses. Dans quelques jours, tout sera reconstruit. Voilà bien l'avantage de ces villages de paille sur nos cités de bois et de pierre. »

En rentrant chez moi, j'ai pris dans la bibliothèque les poésies d'Alfred de Vigny, et j'ai relu *la Maison du Berger*. Le poète dit à Eva :

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché.

. . . .

Les poètes sont des prophètes. L'humanité, dans sa course et dans sa courbe, a sans doute dépassé « le point de science » au-dessus duquel elle ne saurait être heureuse. Ne faut-il pas qu'elle revienne à la nature, à la terre nourrice et éducatrice ? Peut-être, au lendemain de la grande guerre, dans la verdure, vont se cacher nombreuses les Maisons du berger.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

LES ANNIVERSAIRES

L'Air des Créneaux sur la Côte d'Amance

Une fois encore, sur les hauteurs du Grand-Couronné de Nancy, allons respirer ce que le poète mystique, l'Espagnol Saint Jean de la Croix, appelle d'un mot saisissant : « l'air des créneaux ».

Hier, depuis la colline de Mousson, nous avons vu les batailles sur la Moselle ; aujourd'hui, le mont d'Amance est le meilleur point d'où nous embrasserons toute la partie centrale des opérations qui sauvèrent Nancy.

Mousson, Amance, c'est le théâtre des luttes anciennes de l'Empire romain et des Barbares. Les légions y campèrent durant des siècles. Attila avec ses hordes s'installa sur Mousson. Ses lignes, de plus de quarante lieues, dit-on, étaient protégées par des murs de pierre sèche, tandis que les légions s'abritaient dans des fossés et derrière les terres qu'elles en retiraient. Attila, il y a dix-neuf siècles, fut déjà repoussé.

De Nancy, nous prenons la route de Château-Salins, la route qui mène au pays des étangs lorrains, au pays de Dieuze, de Fenestrange, de Morhange, qui fut toujours chargé d'une si prodigieuse tristesse et de sombres pressentiments, et tout de suite, dans la vaste plaine de cultures et de forêts, voici la longue côte où s'appuie le pauvre village d'Amance.

Quelle émotion de le revoir après sa tragédie ! Je n'ai ni la pratique militaire, ni la compétence stratégique ; mais j'ai mes souvenirs dans cet horizon, où j'ai été le député de ces villages, au long de la frontière, où je suis venu bien souvent chercher des vestiges archéologiques. Ces murs qui agonisent, cette terre trempée de sang, cette gloire à jamais fixée dans ce ciel me bouleversent. Je m'excuse d'exprimer ma piété en termes si hâtifs ; mais un ami à qui est donné de revoir, un des premiers, ces sites maintenant sacrés, se croit invité, se trouve entraîné à leur rendre immédiatement témoignage.

Nous franchissons « la porte en bas ». C'est manière de parler. Il n'y a plus de porte. Les murailles de la petite ville et son château, dont les tours dominaient la plaine, ont subi la loi de Richelieu. Mais les noms subsistent encore. En grimpant la rue abrupte de la petite ville toute bouleversée par le bombardement, je remarque sur une pauvre façade un seul écusson seigneurial, débris de l'ancienne splendeur, noblement atteint par une fraîche blessure. Cette cicatrice ainsi redoublée et revivifiée est superbe. Nous sortons par « la porte en haut ». Nous voici dans les cultures sur le plateau de la colline.

Avant la guerre, j'aurais cherché avec vous le lieu dit « la Vigne-des-Ducs », qui garde le souvenir des souverains de la Lorraine ; mais toutes ces curiosités archéologiques, fort gentilles avant-hier, semblent aujourd'hui un misérable bric-à-brac. Nous n'avons d'yeux que pour le prodigieux

labeur accompli en ce lieu par les boulets prussiens. Autour de moi, je ne vois pas un mètre carré de terrain qui soit privé des vastes cuvettes que l'on sait.

Mais, d'abord, levons les yeux. Regardons là-bas, vers Dieuze et Sarrebourg. Nos troupes y étant à la mi-août, ce n'est pas mon objet aujourd'hui de dire leurs succès, leurs revers. Il leur fallut se replier.

Le 20 août, à minuit, la 39e division, qu'on appelle la *division d'acier* et qui forme avec la *11e division de fer* le glorieux 20e corps de Lorraine, quittait la ligne de la Seille. L'histoire dira avec quel calme elle menait, sous un feu effroyable sa retraite. J'ai sous les yeux des notes où un habitant de Vic, témoin oculaire, déclare : « C'était admirable ! Les troupes marchaient comme à la manœuvre. »

Un trait m'a été rapporté, dont l'exactitude est certaine, et qui clôt dignement ces grandes journées tragiques des 19, 20 et 21 août. Le 21, à 11 heures du soir, le colonel du 160e, vieux brave cuirassé par trente années de campagnes, s'approche du général de brigade. Son régiment est arrêté pour une halte horaire, là, tout à côté, sur une route. Les deux chefs causent des dispositions à prendre. Puis le général dit :

— Nous allons repartir.

Le colonel secoue sa tête grise :

— Impossible... Ils dorment !

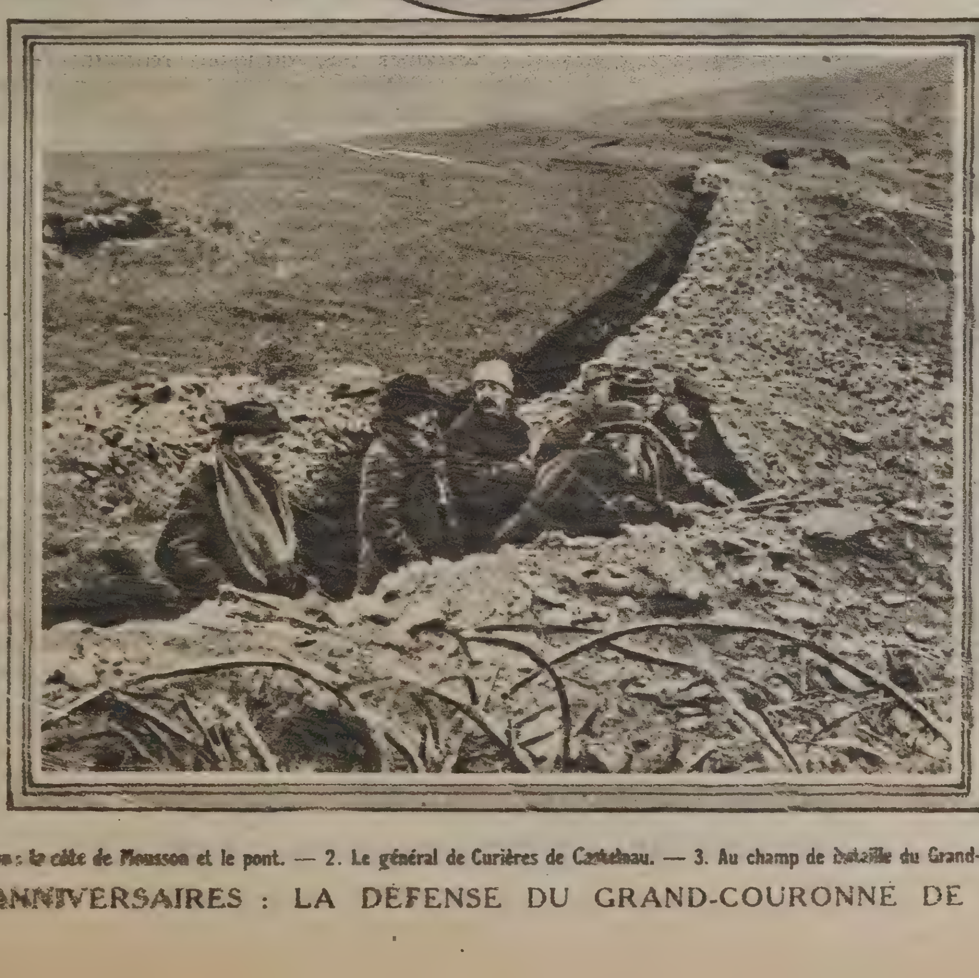
C'est vrai. Arrêtés pour quelques instants, ces braves qui n'ont pas cessé de se battre et de marcher toute la nuit du 19, toute la journée du 20, toute la nuit du 20 et toute la journée du 21, eux que l'ennemi n'a pu abattre, les voilà terrassés tous. Ils dorment d'un sommeil de héros, que rien ne peut interrompre. Tout un groupe attentif les regarde dormir : officiers, colonel, le général. Le général rassemble quelques gradés et, pieusement, pour que l'artillerie qui va passer n'écrase pas ces sublimes dormeurs, il les fait ranger le long des fossés de la route. Puis, sur un ordre, les canons et le reste de la colonne continuent leur chemin, défilant devant le 160e endormi comme pour lui rendre hommage.





Les Allemands, au milieu de leur succès, n'étaient guère moins exténués. Faut-il croire ce que m'ont dit des hommes de guerre, témoins de ces journées ? Du 20 août, à huit heures du soir, au matin du 21, Nancy était ouvert, à la merci des envahisseurs. Mais on gagne la victoire aussi pour se reposer. Les Allemands n'attaquèrent que le 23, leur attaque s'arrêtait le 24, sur de solides défenses organisées en avant de nos troupes. Le 25, tout Castelnau et tout Dubail, c'est-à-dire le Grand-Couronné et les Vosges, audacieusement reprenaient l'offensive.

C'est depuis Amance qu'on peut le mieux suivre, non les lignes, mais l'ondoiement de cette mêlée de trois semaines : ces bataillons qui remuent continuellement, les uns devant les autres, cette oscillation de la victoire qui dura plus de trois semaines, du 23 août au 12 septembre, nos hommes, sous la poussée d'un ennemi bien supérieur en nombre, se cramponnant aux bois, aux fermes, à l'angle d'un mur, à un buisson, aux ravalements de la route, à l'ornière d'un champ, attaquant et réattaquant, assurés qu'ils ne seraient vaincus que s'ils ne voulaient plus vaincre.



Le 26, nous nous jetons sur Champenoux et devons reculer. Le 27 et le 30, nous reprenons l'offensive, et le 1er septembre encore. A ce moment, l'ennemi arrive en force. La formidable action s'apprêtait. Dans la nuit du 4 au 5

1. Pont-à-Mousson : la côte de Mousson et le pont. — 2. Le général de Curières de Castelnau. — 3. Au champ de bataille du Grand-Couronné de Nancy.

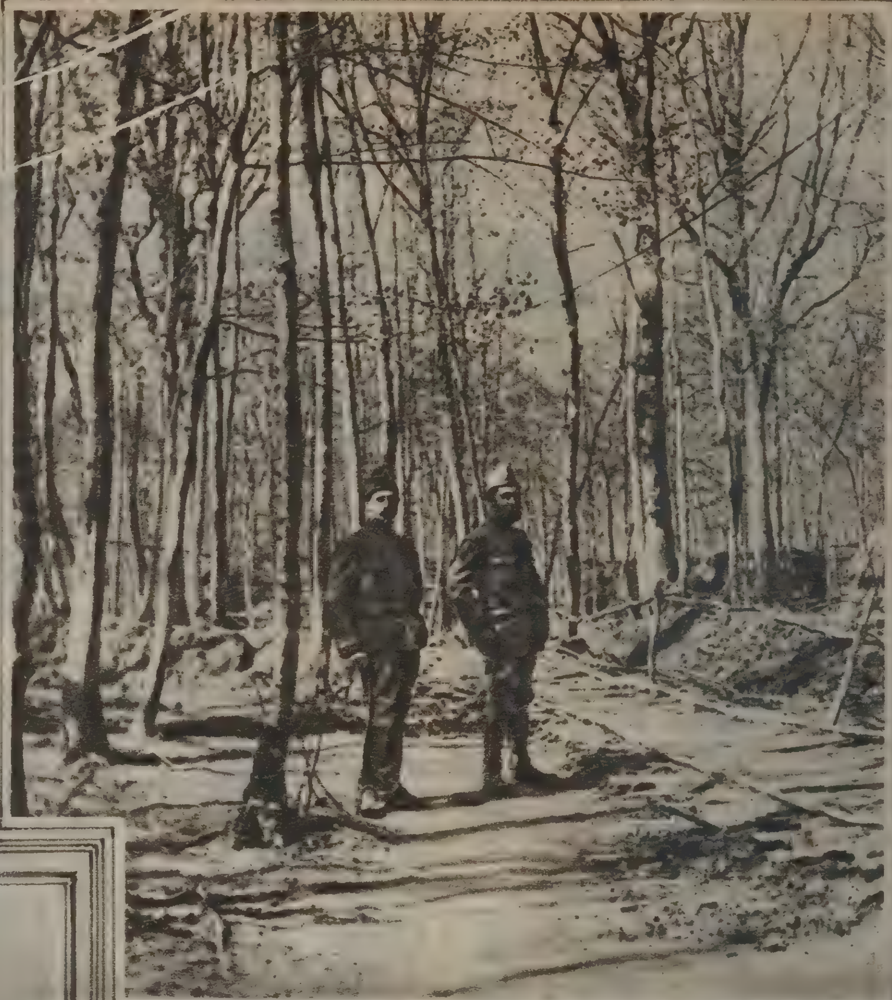
LES ANNIVERSAIRES : LA DÉFENSE DU GRAND-COURONNÉ DE NANCY

septembre, la grosse artillerie allemande, placée en dehors de notre atteinte, sur les bords de la Seille, agit avec une force et une prodigalité terrifiantes. Nos artilleurs ne pouvaient plus sortir de leurs abris. C'était une pluie de mort. Nos batteries durent se taire. Les 4, 5 et 6 septembre, les Allemands ont jeté, sur le plateau d'Amance, 20 à 30 mille obus. Le 6 au soir, ils marchèrent à l'assaut. Ils ne purent pas débusquer d'un bois, là, en bas, qu'une prairie sépare de la falaise.

Ailleurs, sur d'autres points nombreux dans la vaste plaine, nous avions des échecs. Castelnau ordonna de les réparer coûte que coûte, et de reprendre à tout prix, dans la journée du 7, des points dont l'abandon compromettait Nancy.

Un régiment de renfort, le 206e français, arriva, tandis que notre artillerie, pour lui préparer la tâche, battait la forêt de Champenoux...

Mais, nous-mêmes, lecteurs, puisqu'Amance est hors de danger, quittons son plateau ; allons nous promener dans la forêt de Champenoux. J'y ai achevé l'admirable après-midi que j'avais commencé sur le haut observatoire. J'y ai vu les retranchements où les Allemands défièrent, dans cette journée du 7, l'assaut de nos renforts. Notre mouvement de repli découvrait d'autres positions que nos troupes durent évacuer. « Reprenez la lutte. Accrochez-vous jusqu'à la mort, ordonnèrent les grands chefs. La victoire est à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre. »





Revivifiés par quelques renforts, ces débris héroïques se rejetèrent, officiers en tête, avec une violence désespérée, sur le village et la forêt de Champenoux. Tout le 8, on lutta. Nos hommes étaient épuisés, hagards, soutenus par leurs âmes. Ils n'avaient plus le temps de manger. Et quoi manger d'ailleurs ? Un officier a raconté à Emile Henriot que parfois, dans ces vastes espaces bouleversés par cet ouragan de trois semaines, on rencontrait des troupes qui marchaient au hasard devant elles, ne sachant où elles allaient et tournant le dos à la bataille. On les retournait, on les lançait contre l'ennemi, et elles allaient sans un mot, sans une plainte, avec une sorte d'ivresse furieuse. Que leur importait ! Ils n'espéraient plus survivre. Ils s'exposaient comme des immortels. Et pourtant, ce 8 encore, nos héros échouèrent.

La journée du 9 fut calme comme la mort. Les Allemands, eux aussi, soufflaient. Ils ne comprenaient pas le miracle, ils attendaient, conformément à toutes les probabilités, que les Français se retirassent. Sur les hauteurs d'Eply, Guillaume, sa lunette à la main, dans une attitude empruntée à Napoléon, observait. Nul ne l'y a vu, tout le monde l'y verra désormais. La légende ne doutera pas qu'à cette heure il ait cru à la reculade des Français, à sa cavalcade triomphale sur la place Stanislas et la place Carrière. Eh bien ! qu'il regarde mieux, qu'il essuie les verres

1. Forêt de Champenoux : chemin boisé reliant des abris. — 2. L'église d'Amance.

LA DÉFENSE DU GRAND-COURONNÉ DE NANCY

de sa lunette : il verra les Français, morts de fatigue, se creuser avec fièvre, en hâte, des retranchements sur les positions où ils ont été refoulés.

Les deux armées perdaient tout leur sang. Laquelle des deux tomberait la première ? Castelnau n'avait plus de réserve. Il dit :

« Je tiendrai encore deux jours. C'est deux jours de plus pour la France. »

On songe au vers qui suit le *Qu'il mourût !* de Corneille, et dont nos manuels de classe disaient, bien à tort, qu'il affaiblit la pensée, et qu'il est là pour la rime. Vous vous rappelez le texte sublime :

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?
> Qu'il mourût !
> Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
> Rome eût été du moins un peu plus tard sujette.

Castelnau, Foch, Balfourier et les autres, dont l'âme est accordée avec l'âme du vieux Corneille, voulurent que Nancy fût « le plus tard sujette ». Encore deux jours, dirent-ils.

Cette nuit-là du 9 au 10 septembre, vers les onze heures, au milieu d'un orage, mêlés au tonnerre, aux éclairs, à des torrents de pluie, les obus arrivent sur Nancy. Quoi ! l'ennemi venait de faire un tel pas? Les Nancéiens se crurent perdus. Ils étaient sauvés. L'armée allemande, déjà, avait commencé sa retraite.

Très nettement, des témoins militaires me l'ont dit : le capitaine qui reçut l'ordre de se porter en avant des lignes, aussi loin qu'il pourrait, à la faveur de la nuit, et qui réussit à pousser un gros canon jusqu'à Reméréville, exécuta sa consigne. Il envoya sur Nancy cinquante obus, puis revint immédiatement sur ses pas et sans s'arrêter se joignit à la retraite qui commençait.





Ainsi l'Allemagne, sachant qu'elle échouait, cherchait à détruire, à salir, exactement à souffleter la belle cité qui lui échappait. Il n'y a rien de plus naturel dans sa bassesse que ce désir repoussé se satisfaisant en injures.

Est-ce dans cette nuit que l'empereur allemand, avec son cortège de mariage et ses cuirassiers blancs tout souillés par l'orage, quitta les hauteurs d'Eply ? A cette heure, tous les grands combats de cette guerre, pour nous, sont encore des énigmes. Les systèmes ne sont pas encore constants, ni justifiés. Le certain est que l'ennemi, s'il remuait, s'il relâchait sa pression, pouvait encore envoyer de terribles coups de poing. Le 10, Toul ayant pu nous envoyer quelques renforts, nous essayons de nous donner de l'air ; nous attaquons, mais notre attaque, une fois encore, est rejetée. Nous la renouvelons. Le 11, nous parvenons au milieu de la forêt, vers la maison forestière de l'étang de Brin. Les forces qui nous étaient venues de Toul sont massacrées. Le 149e les remplace et derechef s'élance sur la Bête. A travers les taillis elle recule. Elle sort de la forêt, repasse la Seille et va s'installer à quelques cents mètres dans les lignes où je viens de la voir, la semaine dernière.

Nancy était délivré. On était au 12 septembre. Joffre sauvait Nancy et l'armée de Lorraine qui, par leur ténacité, lui avaient rendu possibles les longues opérations de la Marne.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



Notre assaut contre le bois de Champenoux. Nos réserves.

Nancy : 1. La cathédrale, vue de la place Stanislas. — 2. L'arc de triomphe, vu de la place Carrière. — 3. La défense du plateau d'Amance, d'après le croquis d'un combattant.

LA DÉFENSE DU GRAND-COURONNÉ DE NANCY



Composition de FRÉD. VOIGT.

DANS



OURNAISE

« ... Des soldats, au nombre d'environ vingt-cinq, installés dans un trou de grosse marmite, opposent la plus vive résistance à l'ennemi... Ils luttent longtemps. Leurs vivres et leurs munitions s'épuisent ; ils manquent d'eau. Mais ils sont résolus à vendre chèrement leur vie. L'un d'eux a l'idée de nouer une ceinture bleue, un linge blanc et un pan de chemise rouge de sang à la baïonnette d'un fusil que l'on dresse en le calant avec des sacs à terre. Ce drapeau improvisé est aperçu de nos troupes. Aussitôt les premiers retranchements boches sont bouleversés par l'action vigoureuse des 75, ce qui permet à nos héros de se replier vers leurs sauveurs. » (Lettre d'un Combattant.)





1. Un aspect du champ de bataille : la colline de Podgora. — 2. Gorizia italienne : l'église de Saint-Ignace sur la Piazza Grande.

LES CONQUÊTES ITALIENNES



Cliché de la Section photographique de l'armée.

L'ORIENT EN PICARDIE

Une maison de paysans transformée en café maure par les spahis.

LES POÈTES DE LA GUERRE

DOMPIERRE

Ces sonnets furent écrits à l'occasion d'un des plus brillants faits d'armes de nos troupes et devant les ruines même, qu'ils décrivent avec une gravité émue :

I. — LA PLAINE

Ici, la betterave à la feuille vernie
Mûrissait. On eût dit qu'un soleil bienfaisant
Abandonnait le soir, dès la tâche finie,
Un peu de son or pur aux mains du paysan.

Hier, pour délivrer cette terre bénie,
Nos soldats l'ont crevée avec l'obus pesant ;
Aussi regardez-la ! Ce n'est plus à présent
Qu'un désert chaotique où pleure l'Agonie.

Tout fut bouleversé, meurtri, mille volcans
S'allumèrent, un jour, aux souffles des deux camps ;
Mais les monstres éteints, il reste les cratères

Evoquant, dans ces champs de misère et de deuil,
Sous la poussière blanche aux aspects de linceul,
Vos désolations, paysages lunaires !





II. — LE VILLAGE

Village ! pour chasser à jamais les Germains
De ton nid dont ces gueux avaient fait leur repaire,
Il fallait te raser... Lors, de leurs propres mains,
Nos héros l'ont détruit. Pardonne-leur, Dompierre !

La tranchée allemande, ainsi qu'une vipère
Entourait tes maisons et souillait tes chemins ;
Il fallait te sauver... Leurs gestes inhumains
Ont reconquis le sol s'ils ont brisé la pierre.

Maintenant, tu n'es plus, déconcertant décor,
Que quelques pans de murs où l'on devine encor
Ce qui fut un foyer, ce qui fut une école ;

Mais sous le ciel du soir, dont le reflet doré
Posait sur ta ruine une sainte auréole,
J'ai surpris ton sourire, ô martyr libéré !

III. — LE CIMETIÈRE

N'était-ce pas assez de crimes, de douleurs ?
Non content de souiller la terre et le village,
Par un raffinement de monstre dans l'outrage,
Le barbare a brisé les caveaux et les fleurs !

Rien n'est plus du jardin douloureux, où les pleurs
Faisaient une rosée éternelle au feuillage,
En qui les paysans saluaient, au passage,
La retraite promise après les durs labeurs.

Pour mieux se protéger des obus et des bombes,
Le vandale a chassé nos chers morts de leurs tombes
Où gisait le cercueil s'est tapi l'Allemand !

Devant la fosse ouverte et les dalles éparses,
N'ont-ils pas redouté d'évoquer, ces comparses,
Le spectacle vengeur du dernier jugement ?

IV. — LE CALVAIRE

Le ciel était en feu. L'attaque faisait rage.
Inéluctablement, comme un lourd chapelet
Qu'entre ses doigts de flamme eût égrené l'orage,
Maison après maison, Dompierre s'écroulait.

Sous la trombe et rougi par l'infernal reflet,
Se dressait un calvaire au milieu du village ;
Au-dessus comme autour de lui, l'obus sifflait,
Sans oser profaner sa radieuse image :

La Victoire hésitait ; soudain, l'un de nos coups
Effleura de son vent l'Homme aux gestes si doux,
Et ses divines mains en furent secouées.

Et depuis ce jour-là, figé dans son appel,
Les regards suppliants et les mains déclouées,
Le Christ semble implorer son Père dans le ciel !



1. Le village et la plaine. — 2. Ce qui reste de l'église. Au premier plan les ruines du cimetière. — 3. Le crucifix, désormais fameux, de la sucrerie de Dompierre.

DOMPIERRE APRÈS LA BATAILLE

V. — L'ÉGLISE

Au-dessus du désastre sanglant de la brique
Un petit mont de pierre élève sa blancheur;
Et, gardien obstiné du hameau sans pécheur,
Semble continuer la tâche évangélique.

C'est toute la ruine adorable et tragique
D'une église de France! En vain, mon œil chercheur
Voudrait vous reconnaître : abside, voûte, chœur...
Vous êtes confondus dans la même relique.

Mais quel rayonnement! Mais quels subtils parfums
Montent des lis brisés de ces arceaux divins,
D'où l'âme de l'église, un soir, s'est exhalée!

Avec le sentiment de nous laisser encor,
En attendant le jour de gloire, le jour d'or,
Le plus pur souvenir : Sa robe immaculée!

VI. — LA SUCRERIE

Tel un steamer géant qu'une mer en furie
Aurait, sur une plage infernale, jeté,
Au milieu de la plaine en feu, la sucrerie
Élève son squelette encore ensanglanté.

Le soleil, insensible à l'humaine tuerie,
Baise l'horizon d'or et se couche en beauté;
Et son dernier rayon esquisse une féerie
Dans la forêt de fer du vaisseau dévasté.

Comme je regardais le spectacle à distance,
Le jeu de la lumière en l'armature immense
Me fit croire, un moment, que l'épave flottait,

Je m'aperçus bientôt de mon erreur extrême
Et demandai pardon au soleil qui nous aime,
Car dans ce doux mirage un Avenir chantait.

A. GYSIN.

FLEURS D'HÉROÏSME

IL A GRÊLÉ...

Avec son régiment — un régiment squelette
Qui laissa les deux tiers de ses hommes là-haut,
Vers Thiaumont, Fleury, Damloup, et qui halette
De fatigue et de soif sous un soleil trop chaud, —
Un petit Cévenol redescend vers l'arrière,
Crotté, poudreux, tordu comme un genêt brûlé,
Traînant le pied, tirant la langue, et jugulé
Par un mouchoir souillé de sang et de poussière,
— Car d'un éclat d'obus à la joue éraflé,
Il s'est pansé comme il faisait quand sa faucille,
Au pays, entamait son pouce ou sa cheville
Et qu'il fallait quand même aller couper son blé...

Enfin, c'est le repos, la détente, ô délice!
Le sac jeté, les pieds plongés dans le ruisseau,
Le doux bruit du lebel qui de l'épaule glisse,
L'allongement dans l'herbe, à l'ombre, au bord de [l'eau!
Et toute la stupeur que ces heures mortelles
Avaient accumulée au fond de leurs prunelles
S'en allant comme brume au lever du soleil;
Et la voix revenue, et le rire en bruit d'ailes,
Et l'espoir de dormir enfin d'un bon sommeil...
— Et les lettres! Accours, vaguemestre, et plus vite,
O boiteux messager qui devrais sur le dos
Et sous les pieds avoir les pennes des oiseaux!
Donne! — « C'est de maman! » ou : « C'est de ma [petite!
— De ma marraine! — De mes vieux! » Plus d'un, [hélas!
Tend vainement la main et s'afflige ou s'irrite,
Et se couche à l'écart, soudain beaucoup plus las...

Le petit Cévenol a sa lettre, et s'applique,
La face entre ses poings, les coudes aux genoux,
A deviner ce que lui mande de chez nous
Sa jeune sœur, restée autant que lui rustique,
Et cultivant là-haut sur nos monts graniteux
Avec leur mère veuve, ignorante et stoïque,
Un champ de seigle d'un rapport toujours douteux.
Il s'enfonce, il s'absorbe en ce lent déchiffrage
D'une écriture informe et d'un vague patois.
Et tout à coup on voit filtrer entre ses doigts...
Est-ce l'effort qu'il fait qui met son front en nage?
Pour lui, lire est plus dur que de fendre du bois;
Ou n'est-ce pas plutôt...? Oui, c'est bien une larme :
Ses poings s'écartent de son front, et dans ses yeux
— Ces yeux demeurés clairs et froids sous le vacarme
De cent canons et sous l'ouragan furieux
Qui fait bondir la terre et fait hurler les cieux —
Apparaît aux regards aigus d'un camarade
Tout ce qui peut tenir d'angoisse et de douleur
Dans l'iris de deux yeux qui changent de couleur...
— Alors l'autre, prenant à témoin l'escouade :
« Voilà le Cévenol qui pleure sa cagnade!...
N'es-tu donc pas heureux d'en ramener tes os
Et de leur accorder quelques jours de repos? »
Le montagnard se tait, serre dans sa poitrine
La lettre qu'avec peine il vient de déchiffrer,
Ecrase dans son œil les pleurs qu'on y devine,
Veut se dresser. — « Mais oui, nous t'avons vu pleurer,
Fait l'autre. Eh bien, après? dis ce qui te chagrine,
Sauvage? » — Il se rassied; et, brusquement, très [doux,
Les yeux au loin, perdus sur le coin des Cévennes,
Que sa mère et sa sœur trempent de sueurs vaines,
Il dit, dans un sanglot : « Il a grêlé chez nous! »

FRANÇOIS FABIÉ.

NUAGES

C'est, ce soir, la grande marée
Des nuages de l'horizon.
Sans fin, cette horde effarée
Passe par dessus la maison.

Pareil depuis l'âge de pierre,
Te voici donc, sauvage ciel!
Oublions l'artificiel
Qui travestit la terre entière.

Nuages, fantômes d'en haut,
O création fantastique
Où va votre vertige oblique,
Chimères du vent et de l'eau?

Sur la ville crépusculaire
Fuient vos tragiques remuements.
Les maisons sont noires, puis claires,
On voit bouger les monuments.

Une allusion désolée
Parle de deuil, de sang, de feu.
Vous ressemblez à la mêlée
Où le sort du monde est en jeu,

Nuages de guerre, nuages
Qui, déchaînés sur notre front,
Semblez suivre au galop les rages
De quelque invisible clairon.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

AUX HÉROS INCONNUS

(...mon rêve est de mourir face à l'ennemi, dans l'Alsace reprise, et cela pour ne pas voir l'après-guerre.)

LETTRE D'UN SOLDAT.

Vous avez dit : « Je sais pourquoi la mort est belle!... »
Vous avez dit : « Je sais, lorsque je vais vers elle,
Pourquoi, de ma fierté,
De ma jeunesse et de ma force la meilleure,
Seule, au gré de ses vœux, elle peut faire une heure
D'immortelle beauté!...

» Mystérieuse, sombre et maternelle amante,
Dans le frémissement sacré de la tourmente
J'obéis à ta voix...
Le front levé, je m'offre à ton baiser farouche,
Ce baiser d'un instant, ce baiser que ta bouche
Ne donne qu'une fois...

» J'accepte ton destin, librement, sans murmure,
Si je dois rencontrer sur ma tombe future
La victoire en chemin,
Ouvrant son aile d'or sous le grand ciel d'Alsace,
Et dormir sur le sol vers qui saigne ma race
Sans avoir vu demain...

» Un idéal n'est beau qu'un peu voilé de brume...
Demain, c'est le passé douteux qui se rallume,
Avec ses appétits,
Dont la vieille laideur à nouveau vous entraîne,
C'est la réalité qui resserre sa chaîne
Aux fers appesantis...

» Mais, dans le brusque élan d'une foi pure encore,
Alors qu'on n'a pas vu naître au fond de l'aurore
Le soir indifférent,
Le juger et mourir debout, face à son rêve,
C'est vouloir que pour soi jamais il ne s'achève,
Et cela seul est grand!... »

Vous qui parlez ainsi dans l'ombre, ô jeunes hommes
Vous qui n'avez cherché, quand la tempête a lui,
Qu'à rester la pensée et l'acte d'aujourd'hui
Sans borner votre ardeur aux efforts économes;

Vous dont nul ne saura les noms ni les tombeaux,
Vous qui mourez ce soir, beaux héros anonymes,
Vous qui mourrez demain, effrayants et sublimes,
Dans l'aube où, délivrés, claqueront nos drapeaux;

Quand renaîtra le cours de nos jours monotones,
De quel élan de foi, de quel hymne éperdu,
De quel prix paiera-t-on votre sang répandu,
Quels lauriers faudra-t-il tresser à vos couronnes?...

Une vaste rumeur emplit les cieux voilés...
C'est l'attaque... Le canon tonne... Voyez-les...
La tête un peu penchée,
Fièrement anxieux, ils attendent le mot
Qui, dans un même élan, va les faire bientôt
Jaillir de la tranchée...

Ils vont mourir... Partout, autour d'eux, c'est l'enfer...
Mais ils mourront heureux sous l'ouragan de fer
Qui rugit, siffle et tombe,
Tout enivrés d'espoirs qu'ils n'auront pas trahis,
Heureux, même s'ils n'ont reconquis au pays
Que le sol de leur tombe!...

Quand la guerre vaincue aura courbé le front
Devant les bataillons de ceux qui reviendront,
Nos morts, les morts sans nombre,
Tels que nous les verrons toujours, seront présents,
Et plus que les vainqueurs, la foule des vivants
Acclamera leur ombre...

Les autres vieilliront, comblés de vanités,
Mais, jeunes dieux, ces morts sur nos éternités
Ont dressé leur exemple,
Et les hommes, au cours des siècles à venir,
Entreront dans leur gloire et dans leur souvenir
Ainsi que dans un temple!...

LOUIS PAYEN.

Joignons aux noms des excellents poètes qu'on vient de lire ceux des auteurs qui nous ont adressé aussi d'excellentes pièces que le manque de place, seul, ne nous permet pas de publier :

MM. et Mmes Floch, Albert Lenoir, J. Polidor, Oscar Offrion, Louis Poterat, Estève Converchel, Denys Deltel, Arthur Poydenot, Etienne Montarras, Marius Augé, Charles Barbet, Albert Cazajus, Marguerite Garnier, Adrien Carlier, Berthin, Pierre Froville, André Fabre, Walhett, André Fraysse, Tommy, D. Galzin, G. Fontanès, Eugène Gaubert, André Richet, Roger Desvelles, Ch. Ayma, Edouard Rambourg, Maffre de Baugé, Jean Turin, Jehan de Chapteuil, Emile Bouquier, Léo Rivier, Gaston Icart, Yvonne Maleville, Arsène Guérin, Hubert-Fillay, Roze, Emile Rocherolles, E. P..., Jean Fangeat, A. Dubois, Victor Terré, Jeanne Clerc, Julien Dervé, Roger Maury, Un Capitaine de territoriale au Maroc, Djim, Henri Felgines, Edouard Valette.

Les Livres

L'Embusqué, par Paul Margueritte.

Les romans sont encore rares, du moins ceux qui présentent un réel intérêt littéraire et invitent à la méditation. Aucun genre n'a été plus complètement bouleversé par la guerre, et nul ne le regrettera, puisqu'il fut de ceux qui, avant la catastrophe, contribuèrent le plus à nous faire juger mal au dehors. L'odieuse légende de la décadence française, du fléchissement moral de la plus glorieuse des nations, ce sont quelques-uns de nos romanciers et conteurs, et encore certains de nos auteurs dramatiques, qui en sont responsables dans une large mesure. A décrire avec un art charmant ce qu'on appelle la vie parisienne, et qui, trop souvent, n'est que le reflet de ce que les éléments cosmopolites apportent de factice dans l'existence de Paris, on a donné une idée absolument fausse de la société française au début du vingtième siècle. Pour l'étranger imparfaitement imprégné de notre culture, n'ayant ni le sens des nuances si subtiles des mots de notre langue, ni la claire compréhension de notre mentalité, la France était Paris, et Paris lui-même n'était que ce milieu restreint et factice d'une intellectualité superficielle, d'une conscience douteuse, où le dévergondage était une élégance et la vertu parfois un ridicule. Un admirable peuple au travail, une bourgeoisie solidement ancrée à ses plus respectables traditions ; le plus prodigieux ensemble de savants et d'artistes qu'ait produit une civilisation à son plein épanouissement, tout cela s'effaçait devant le mensonge constamment répété de l'irrémédiable déchéance morale d'un pays où les hommes n'avaient plus le respect de la vertu, et dont toute une littérature attestait la frivolité. Qui oserait affirmer que cette littérature n'exerça pas la plus grave influence sur les événements, et qu'en présentant la société française comme une société de fin de race, elle ne décida pas les Germains à la tragique aventure dans le fol espoir d'une victoire facile?

Que tout cela fût du grossier mensonge littéraire, les événements ne l'ont que trop formellement démontré. Devant l'agression teutonne, cette vie factice du Paris de la haute noce, où se complaisaient tant d'hypocrites étrangers, s'est effacée comme par enchantement, et c'est la vraie France que les Barbares trouvèrent devant eux, la France qu'ils ignoraient, avec toute sa vaillance et tout son génie, celle qui, à travers de longs siècles d'histoire, a constamment réalisé le miracle de sa régénération par l'effet de ses propres vertus. Pour ce pays épris de liberté et de gloire, et qui sait depuis toujours qu'un peuple ne survit que lorsqu'il a le sens profond du sacrifice consenti en beauté, la guerre a déterminé splendidement le plein éveil des âmes.

On conçoit aisément que, dans ces conditions, les romanciers se trouvent surpris et déroutés. Ce qui faisait le fond de leurs études de mœurs n'existe plus ; le monde où ils choisissaient leurs héros et leurs héroïnes s'est brusquement transformé ; les êtres qui se mouvaient dans les décors à la mode apparaissent à tous maintenant comme des fantoches d'une criante irréalité. Faites la sûre expérience : relisez un roman de 1913 traitant d'un milieu qui vous est familier, et, à trois ans de distance, vous ne reconnaîtrez ni les personnages ni le milieu. La guerre a si profondément modifié notre mentalité, elle nous a si complètement révélés à nous-mêmes, que rien ne subsiste de notre façon d'être de jadis. Sans transition nous sommes entrés dans une vie nouvelle et nous nous sommes adaptés à elle avec une facilité remarquable, parce qu'elle répondait, en réalité, aux plus saines aspirations de notre cœur et de notre esprit.

Le seul roman possible à l'heure actuelle est celui qui note fidèlement les circonstances par lesquelles nous nous sentons devenus meilleurs, et comme purifiés. M. Paul Margueritte l'a parfaitement compris, et son dernier livre, *L'Embusqué*, est par là d'un intérêt empoignant. Il ne faudrait pas trop se fier au titre et supposer que l'auteur n'eût d'autre intention que de flétrir ceux qui se sont délibérément soustraits à leur devoir. Son œuvre a une portée plus large et plus haute. Elle marque franchement, en traits parfois violents, l'abîme qui existe entre la mentalité d'hier et celle d'aujourd'hui. Cette Parisienne dont il nous conte l'histoire, ce n'est pas seulement la femme, amèrement déçue par le mariage, qui se jette éperdument dans l'aventure, par besoin d'idéal et de tendresse, et qui, plus douloureusement meurtrie encore, revient au mari qu'elle reconnaît héroïque, tandis que l'élu de son cœur ne s'affirma que lâche et égoïste ; mais c'est l'être d'une sensibilité exquise, subissant jusqu'au fond de l'âme l'effet de la crise d'humanité que la guerre est pour chacun de nous.

M. Paul Margueritte oppose avec beaucoup d'art la vie d'aujourd'hui à celle d'hier ; il nous montre tous les personnages de son roman brusquement transfigurés par la grande épreuve. La guerre a fait tomber les masques, a étouffé les préjugés et les rancunes et dissipé les malentendus où s'obstinaient les uns et les autres par une sorte de faux orgueil. Devant le péril commun, on a retrouvé ce sens de la solidarité morale par lequel on se sait de la même race, de la même famille ; en bouleversant nos chères habitudes et en créant d'impérieuses nécessités, elle a favorisé l'affirmation puissante de chaque personnalité et de chaque énergie. C'est ainsi qu'elle a découvert et fortifié toutes les vertus qui étaient en nous, exaltant les consciences jusqu'au sentiment profond du devoir. Seuls les lâches et les indifférents n'ont pas subi l'effet bienfaisant de cette secousse morale et sont demeurés tels qu'ils étaient avant la catastrophe.

Les personnages de *L'Embusqué* sont fortement dessinés, et ils évoluent autour de l'héroïne du roman avec, dans l'attitude et le geste, une logique qui ne se dément à aucun moment. Ils sont vivants et sincères, depuis Pierre Forment, artiste s'emballant pour un caprice, mais nature loyale et brave, jusqu'à ce Maxime Archer, l' « embusqué » jouisseur sans scrupules. Avec Henriett Forment, ses sœurs et son frère, M. Pau Margueritte nous présente un curieux ta bleau de la famille bourgeoise de Paris, o le père domine dans la tradition des sévère principes de jadis, que les enfants accueillen d'un sourire, mais qui s'imposent tout natu rellement à eux à l'heure grave du devoi envers soi-même et envers les autres. Peut être l'auteur eût-il pu atténuer, sans nuir à l'intérêt de son récit, ce que certains épi sodes ont de choquant. Ainsi, on compren fort bien que Henriette Forment, usant l'égard de son mari des coupables liberté dont lui-même n'usa que trop envers elle a le sentiment profond de sa faute dès l'ins tant où elle voit Forment partir pour re joindre son régiment et où elle se ren compte de la noblesse de son attitude. E réalité, le premier rapprochement de ce cœurs meurtris est là, et l'impression es pénible quand on constate, ensuite, qu la jeune femme a une dernière défaillanc après cette heure d'émotion, alors que déj l'esprit nouveau l'enveloppe et la domine Le souvenir de cette faute suprême, alor qu'elle n'éprouve plus ni colère ni rancun contre le mari qui la fit souffrir et qu'ell admire, revient forcément à l'esprit du lec teur aux dernières scènes, quand Henriett de toute son âme cherche à reconquérir, e cette fois pour toute la vie, l'époux qu'ell retrouve blessé et qui fut un héros. Elle e apparaît plus coupable et moins digne d bonheur retrouvé.

Malgré certaines hardiesses qui n'ajouten rien au charme du récit, *L'Embusqué* n'e demeure pas moins un des meilleurs roman écrits depuis le début de la guerre. C'est l livre d'un écrivain qui a su observer atten tivement l'éveil des consciences et traduir de façon émouvante toutes les phases de l grande crise morale par laquelle, sous l'effe direct d'une catastrophe atteignant tout l monde civilisé, nous nous sommes retrou vés nous-mêmes. La tâche du romancie était délicate, sans doute, à l'heure angois sante que nous vivons, mais elle devait ten ter un esprit subtil comme celui de M. Pau Margueritte, qui apporte un talent d'une rar souplesse à la réaliser.

ROLAND DE MARES.

Le Carnet du Lecteur

Les Pays Balkaniques, par le général Nio

Le général Niox, directeur du Musée d l'Armée, gouverneur des Invalides, est, e même temps qu'un admirable guerrier, un s vant géographe, dont les œuvres sont devenu classiques dans les écoles militaires de Fran et de l'étranger. Ce petit volume, extrait de s grands ouvrages, apporte au lecteur, avec u extrême précision, tout ce qu'il est nécessai de connaître pour débrouiller l'écheveau com pliqué des affaires balkaniques... L'ethnograph et un résumé de l'histoire de la Transylvani de la Roumanie, de la Grèce, de la Serbie, la Bulgarie, du Monténégro, de la Turqui ainsi que la substance des derniers traités, so contenus dans ces pages.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

M. BRIAND EXPOSE LA SITUATION GÉNÉRALE

Comme la rentrée des Chambres en était l'occasion naturelle, comme il le jugeait bon à l'heure d'un nouvel effort financier, M. Briand a, dans un magistral et clairvoyant exposé, commenté la suite d'événements que couronne si heureusement l'entrée en scène de la Roumanie aux côtés des Alliés. Celle-ci fut, comme la déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne, beaucoup son œuvre, et il a dit quel supplément de force ces deux grands actes apportaient à la cause sacrée pour laquelle l'Europe combat, quelle affirmation d'unité dans l'action c'était aussi. Et après avoir montré que les empires germaniques étaient partout sur la défensive, qu'ils avaient perdu l'initiative des opérations militaires, que leur rêve oriental était d'ores et déjà traversé, après avoir rappelé à la Bulgarie le danger qu'il y a pour un pays de déserter ses amitiés traditionnelles, le président du Conseil a hautement déclaré que toutes les espérances étaient permises aux Alliés, que l'heure des réparations approchait avec celle de la victoire, mais qu'il ne fallait pas de faux optimisme et qu'on devait, au contraire, redoubler d'efforts et d'union. « L'union de toutes les forces vives du pays, s'est-il écrié, est la condition essentielle du succès, celle qui nous mènera au but : la paix par la victoire, une paix solide et durable, garantie contre tout retour de violence par des sanctions internationales appropriées. »

LA CRISE GRECQUE

Dans cet exposé qui fut pour lui un véritable succès, M. Aristide Briand a parlé de l'action des Alliés à Athènes en homme qui n'oublie pas le rôle traditionnel des puissances protectrices, et ne laissera pas le peuple hellène en proie aux convoitises ennemies.

« Nous avons été appelés à Salonique pour contribuer à la défense de la Serbie, alliée de la Grèce. Nous y poursuivrons jusqu'au bout l'œuvre pour laquelle il a été fait appel à notre concours. Nous ne saurions, dans ces conditions, laisser compromettre par les menées de nos ennemis ou de leurs complices le succès des opérations entreprises par les armées alliées. »

Il avait le droit de parler d'autant plus haut à ce sujet que l'opposition du roi et de ses déplorables conseillers aux vœux de la Grèce venait de créer là-bas un véritable gâchis. Les progermains ont répondu, en effet, à l'octroi du contrôle aux Alliés sur les postes et les télégraphes grecs et au renvoi du baron Schenk et de ses acolytes par un coup désespéré. Un groupe de ligueurs, envahissant les jardins de la légation de France, vint insulter le ministre lui-même. M. Zaïmis s'empressa d'apporter les excuses du Gouvernement. Mais l'incident lui montrait trop son impuissance à gouverner entre le parti de l'intervention et l'autre, celui de l'Allemagne, le parti qui lui livre Cavalla après le fort de Rupel; les événements lui semblaient dépasser sa tâche, et, bientôt après, il portait sa démission au souverain.

Ce dernier offrit sa succession à M. Dimitracopoulos, l'ancien collaborateur de Venizelos et l'un des promoteurs de la révolution de 1909, un des auteurs aussi de la constitution hellénique, mais après un examen de la situation, celui-ci s'est immédiatement récusé dans l'impuissance de former un cabinet lorsque le général Dousmanis et consorts gouvernent dans la coulisse. Il faut cependant que cette crise cesse au plus vite car l'anarchie est à son comble.

Et en effet, à sa faveur, les Bulgares ont, comme on l'a déjà vu, occupé Cavalla, et, surprise ou trahison, tous ses défenseurs, à l'exception de quinze cents volontaires, se sont laissé faire prisonniers. Bien plus tout le 4e corps, lâchement encerclé, aurait accepté sa reddition. L'ennemi prétendrait l'interner en Allemagne, et il y a là un jeu indigne qui ne peut durer.

L'HOMMAGE A VERDUN

Verdun continue d'être à l'honneur. C'est le président de la République qui a voulu lui-même remettre à la cité glorieuse les décorations que les chefs des Etats alliés ont demandé de mettre dans ses armes, à côté de la Légion d'honneur qu'il lui apportait lui-même, et son ardent patriotisme a marqué de paroles inoubliables cette cérémonie déjà inoubliable en elle-même. Après avoir rappelé que « les débris des rêves germaniques étaient venus s'effondrer » sous les murs de Verdun, contre le courage et la ténacité des soldats de Pétain et de Nivelle, le nouveau grand officier de la Légion d'honneur, il a montré que, par un juste retour des choses, Verdun, au lieu d'être le synonyme de la défaite de la France, était, au contraire, le symbole de tout ce qu'il y a de plus pur et de meilleur dans l'âme française, un synonyme synthétique de patriotisme, de bravoure et de générosité, et que son nom continuerait de retentir partout « comme une clameur de victoire et comme un cri de joie poussé par l'humanité délivrée ».

La veille, dans une visite à l'armée de Verdun, Lloyd George avait lui-même apporté à « la cité immortelle », à ses défenseurs, l'hommage admiratif de l'Angleterre. Rapprochant la bataille de la Marne de celle de la Meuse, il avait dit que si l'une était le résultat de l'audace du génie stratégique français, l'autre resterait comme le symbole d'une seconde vertu française : la ténacité.

LE FRONT D'ORIENT

Plus on va, plus l'importance du front balkanique apparaît aux yeux. Il est peut-être, comme on le fait remarquer, le nœud gordien de la guerre. La rupture des communications entre les empires du Centre et la Bulgarie amènerait rapidement l'éviction de celle-ci, et par suite celle de la Turquie. Après, l'affaire de l'Autriche serait vite réglée, et l'Allemagne se trouverait seule devant l'attaque générale des Alliés. Notre ennemie avait d'ailleurs pressenti le coup et à l'attaque roumaine en Transylvanie, à la prise d'Orsova, elle a immédiatement riposté par la contre-attaque bulgare en Dobroudja et l'enlèvement de Turtukaï, la tête de pont dont la perte a entraîné celle de Silistrie.

Silistrie, que les Roumains avaient évacuée, a beaucoup perdu de son importance d'autrefois. Ce fut devant elle, on s'en souvient, que se jouèrent de suprêmes parties. Sans remonter jusqu'en 1778 et 1828, on sait le grand rôle qu'elle joua au début de la guerre de Crimée.

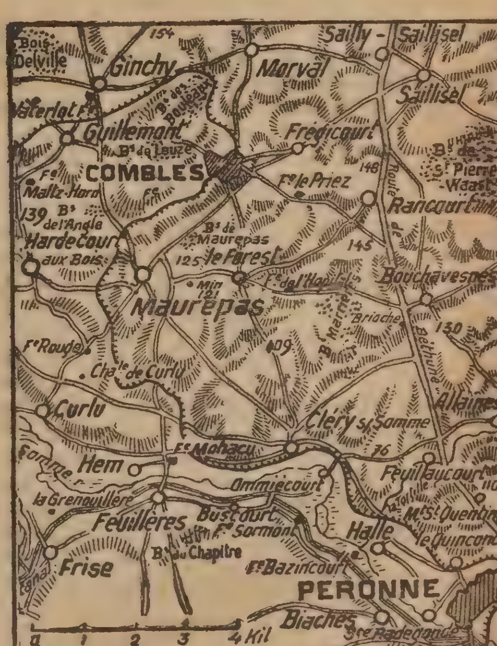
L'événement est regrettable tant au point de vue moral qu'au point de vue militaire; les événements d'octobre 1915 ont montré que le Danube n'est pas infranchissable, et rien ne dit que l'occupation de ces deux grandes têtes de pont n'a pas donné aux Bulgares la pensée d'une marche convergente sur Bucarest, qui n'est éloigné de Silistrie que de cent kilomètres et de Turtukaï de moins de soixante. Une offensive d'aussi longue haleine demanderait de gros effectifs et l'entreprise sur Turtukaï n'est sans doute que défensive, et ne cherche vraisemblablement qu'à empêcher les forces roumaines de se joindre à l'armée russe en marche à travers la Dobroudja. En tout cas, celle-ci a déjà esquissé une première riposte à la bataille de Bazardjik, où elle a repris Dobritch.

La Roumanie, la chère Roumanie, comme l'a dit M. Deschanel à la Chambre, ne participe pas seulement à la guerre, elle aide depuis longtemps à soulager les souffrances de nos soldats. C'est ainsi que la colonie roumaine de Paris et les dames roumaines du « Cercle des Annales », viennent d'offrir à nos blessés, vingt voitures automobiles d'ambulance, et cette remise a été l'occasion d'une cérémonie émouvante et de paroles émues de M. Lahovary, l'éminent et actif ministre de Roumanie en France.

La diversion ennemie sur le Danube impliquait de notre part une recrudescence d'offensive sur la Strouma et le Vardar, et Sarrail n'y a pas manqué. Les troupes alliées ont commencé sur ces deux fleuves des opérations d'ensemble. Tandis que les troupes britanniques traversaient l'ancien Strymon et enlevaient Nevoljen, une attaque conjuguée sur les deux rives du Vardar nous mettait en possession des défenses bulgares de Makuvo, dont le mamelon domine le fleuve, et de Majadag, village bâti au flanc du Guzetbalkan; et cette avance sur Guevgueli est significative. Enfin, nos divisions, en liaison avec l'armée serbe très active du mont Kovil aux rives septentrionales du lac d'Ostrovo, puisqu'elle faisait reculer l'ennemi de 15 kilomètres, progressent activement vers la plaine de Florina et de Monastir. Ces premiers mouvements ne permettent aucune hypothèse, mais une action à l'ouest ne semblait pas impossible.

L'AVANCE SUR PÉRONNE

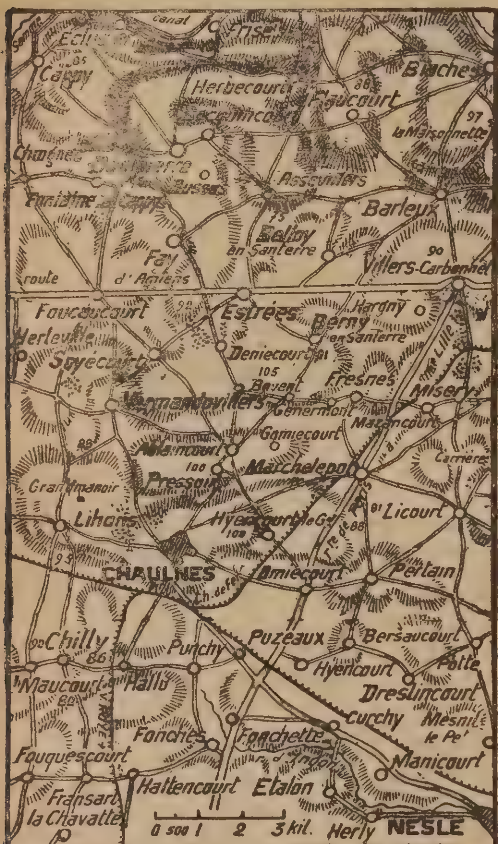
Tandis que la France célébrait pour la seconde fois le miracle de la Marne que les héros d'Esternay, de Barcy, d'Etrepilly, de Vareddes, de Montmirail, de Saint-Gond, de la Fère-Champenoise étaient de nouveau à l'honneur, que Maurice Barrès saluait avec son émotion coutumière, cet autre miracle que fut l'union du pays devant le danger, que le président du conseil municipal rap-



pelait l'immortelle manœuvre de Gallieni attaquant von Kluck en plein défaut de manœuvre, les soldats de 1916 cueillaient de nouveaux lauriers, remportaient sur la Somme

des succès qui modifient le caractère même de la bataille.

Comme, en effet, les troupes britanniques venaient d'enlever Ginchy et allaient y ajouter magnifique succès: Flers, Courcelette et Martinpuich, les nôtres s'emparaient de la totalité de la ligne allemande devant le Forest et Cléry et venaient occuper la route de Péronne à Bapaume. Le front ennemi s'appuyait devant Rancourt et Bouchavesnes sur tout un système défensif très fort, à cheval sur l'un des plateaux les plus élevés du pays, la cote



146. Mais la tranchée principale, dite des « Berlingots », dûment « pilonnée », fut enlevée en une demi-heure, et ce succès permit une attaque générale. Pendant que les éléments de gauche, couverts par cette cote 145 venaient en un bond de deux kilomètres, border entre Rancourt et Bouchavesnes la route de Bapaume à Péronne, et enlever Bouchavesnes, puis, de la ferme du bois Labbé, gagnaient la cote 130, les éléments de droite, marchant de Cléry et d'Omiécourt, atteignaient la longue colline qui de ses 76 mètres domine la vallée de la Tortille, le petit affluent courant parallèlement au canal du Nord, et qui constituait l'une des grandes avancées du Mont Saint-Quentin. Et ainsi, le grand rempart de Péronne se trouve menacé à la fois de face et de côté; de face par le mamelon 76, et à revers par le plateau de Bouchavesnes. Celui-ci long d'une trentaine de kilomètres, sur quelques centaines de mètres seulement en largeur, ne peut pas ne pas avoir des vues très étendues, puisqu'à son point le plus élevé, l'Epine de Malassise (cote 130), il portait autrefois un télégraphe aérien, et il sera sans doute un palier des prochaines batailles, le point d'appui qui nous conduira à Péronne.

Il n'est pas besoin de dire que les Allemands essaient de réagir et de nous arracher nos conquêtes, mais toutes leurs contre-offensives, si furieusement menées qu'elles soient, et quels qu'en soient les gros effectifs, échouent les unes après les autres.

LÉON PLÉE.

AUTOUR DES CHAMPS DE BATAILLE

L'OMELETTE

Notre collaborateur et ami, le lieutenant P..., dont le journal de guerre Face à l'ennemi *a si vivement touché nos lecteurs, nous envoie du front ce charmant récit :*

Le 28 août, dans l'après-midi, l'ordre suivant parvint à celles des unités de notre division qui se trouvaient en première ligne :

« L'Italie vient de déclarer la guerre à l'Allemagne et la Roumanie à l'Autriche. Ce soir à la nuit rassemblez vos hommes et faites-leur crier, trois fois à pleine gorge, afin que les Allemands n'en ignorent :

« Vive l'Italie! Vive la Roumanie! »

Avec quelle joie cette nouvelle fut accueillie, avec quel empressement fut exécuté cet ordre, je n'ai pas besoin de le dire. Les échos des collines répercutèrent au loin les acclamations, et les Boches, qui à ce moment-là justement, donnaient tous leurs efforts à un lancement soigné de torpilles et de bouteilles, s'interrompirent brusquement et demeurèrent silencieux le reste de la nuit : sans doute la nouvelle leur avait-elle coupé bras et jambes.

D'une même ferveur nous avions salué, en forêt d'Apremont, l'année dernière, la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche. D'immenses pancartes dressées au-dessus des parapets mirent les Boches au courant de leur infortune. Des petits drapeaux italiens, taillés dans des étoffes de couleur, agrémentèrent nos gabions. Et dans les abris des officiers, sautèrent les bouchons des bouteilles mousseuses.

Mais si l'allégresse fut générale, aucun cœur ne battit plus fort que le cœur de l'Alsacien W..., cuisinier de la popote des officiers de la ...e compagnie.

Il faut dire que W... était un convaincu, un apôtre pour qui tout acte revêtait une signification mystique. Il exerçait — qu'on me pardonne ce cliché qui est ici tout à fait de mise — ses fonctions de cuisinier comme un sacerdoce. Etant donné un fait d'une importance capitale, l'entrée en guerre de l'Italie, comment traduire cet événement d'une façon sensible dans la confection de son menu?

Il chercha, chercha et il dut trouver, car ses voisins remarquèrent la lumière intérieure qui s'échappait de son visage, tandis qu'il s'affairait autour de ses casseroles.

L'heure venue du dîner, il rassembla ses plats et se dirigea vers la cagna où dînaient ses officiers.

Il servit d'abord le potage :

— Exquis, ton potage ! approuva le capitaine. Mais W... eut un hochement de tête qui signifiait : « Vous n'avez rien vu : attendez un peu.... »

Après le potage vint une omelette. W... servit l'omelette et il regarda les officiers en pleins yeux, l'un après l'autre, et dans ce regard brillait une flamme d'orgueil!

— Tiens dit le capitaine, tu as donc déniché des fines herbes? Ça c'est chic!... (De fait, l'omelette s'ornait d'une belle couleur verte). Tu ne les a pas épargnées, mais tu as bien fait, il y a si longtemps que nous en avons perdu le goût...

W... secoua la tête.

— Non déclara-t-il, ça n'est pas des fines herbes!

Intrigués, les officiers commencèrent à manger Et tout aussitôt leurs bouches se déformèrent en une horrible grimace!

— Eh bien?... demanda W..., impatient d'éloges.

— Eh bien, eurent envie de s'écrier les officiers tous ensemble, tu as donc juré de nou[s] empoisonner ! Quelle infecte ratatouille nou[s] as-tu servie là ?

Mais W... semblait si radieux! des reproche[s] venant à la place des compliments attendus lu[i] eussent causé une telle douleur!

— Fameux! approuva lâchement le capitaine Et lâchement, en écho, les autres officiers :

— Oui, fameux!

— Comment as-tu confectionné un parei[l] chef-d'œuvre? demanda le capitaine, quand après d'héroïques efforts, il fut venu à bout d[e] sa part.

Alors les yeux illuminés, W... expliqua :

— Je voulais célébrer l'Italie. Et, comme le chêne est le symbole de la force, donc le sym[-]bole de la victoire, j'ai eu l'idée de vous faire un[e] omelette aux feuilles de chêne!

— Riche idée! dit le capitaine.

Et les autres officiers, lugubres

— Riche idée!

Il y eut un silence.

— Je comprends maintenant, se disait à par[t] soi chacun des convives, d'où venait cette atroc[e] saveur amère!

Et W... interprétant à sa façon ce silence :

Ils ne disent rien, pensait-il, c'est le recueil[-]lement.

Heureusement les autres plats calmèrent u[n] peu la révolte des estomacs.

Comme, le dîner achevé, W... se disposait à partir :

—Ecoute, lui dit le capitaine, j'ai peur de n[e] t'avoir pas exprimé suffisamment notre recon[-]naissance à tous : jamais, tu entends, jamai[s] nous n'oublierons ton omelette aux feuille[s] de chêne!

— Ça non jamais! affirmèrent énergiquemen[t] les autres officiers.

Et cette fois ils étaient sincères!

— Seulement, continua le capitaine, quan[d] la Roumanie entrera dans la lutte à son tou[r] eh bien, fais-nous donc des œufs sur le plat...

Lieutenant JACQUES P...



« DEBOUT, LES MORTS!... »

Rappelons que cette œuvre d'art est délivrée Gratuitement dans nos bureaux, *à tout abonn[é] sur la présentation de sa bande (envoi franc[o] contre 75 centimes);*

Moyennant 50 centimes, à tout acheteu[r] au numéro. (Pour réception à domicile, e[n] faire la demande en joignant la somme d[e] 1 fr. 25.)

Abonnements de Guerre pour les Soldat[s]

Rappelons les conditions auxquelles son[t] souscrits les **abonnements de guerre** :

Ces abonnements de trois mois, au prix r[é]duit de **2 francs 50**, sont exclusivemen[t] réservés aux *soldats résidant dans la zon[e] des armées...* A l'envoi du premier numér[o] de l'abonnement, nous nous faisons u[n] plaisir d'ajouter un paquet de numéros an[-]térieurs et bien choisis... Ces paquets, copieu[x] et variés, constituent les éléments d'une petit[e] bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XVII

LE CŒUR S'EST-IL ENVOLÉ?

Le garde ouvre la grille et, la petite patronne passée, il referme à clé, puis prend les devants, poussant les deux bicyclettes.

C'est un beau soir d'été de la Saint-Martin, argenté de clair de lune.

Rupain, œil et flair en éveil, évente, d'assez loin, à travers l'épaisseur des feuillages, deux silhouettes de promeneurs attardés.

Ce couple, cela peut être le filleul et Mme Heltoux.

Aussi, avant que Sylvette ait pu distinguer du blanc ou du bleu dans le vert, il propose :

— Sortons de l'allée, mam'zelle, et coupons au plus court, par le taillis. Ça nous évitera d'ennuyeuses rencontres...

Soit qu'il y ait plusieurs flirts en flânerie dans le parc, soit qu'avertis d'une approche, les premiers promeneurs se soient eux-mêmes enfoncés sous le bois, Sylvette et son vieux serviteur n'ont pas fait cent pas que se produit la fâcheuse rencontre. Dans une sente de traverse, ils aperçoivent, côte à côte, le géant et la belle cousine. Marthe a croisé ses longues mains fines sur la manche de Claude et elle pèse sur lui de ses deux bras « souples, minces et tortillards comme anguilles ou couleuvres ». Pour se faire plus grande, elle avance sur la pointe des pieds; liane et tige, elle s'accroche, se dresse vers lui pour scruter les yeux bleus cloutés d'or de ses regards gris, troublés de vert et de noir.

Sylvette s'arrête brusquement puis se rejette derrière le tronc d'un chêne. Elle s'y appuie de la tête et du buste, non pour se cacher, ni pour épier, ni même pour écouter, mais parce que, en son pauvre rêve d'amour qui tombe ailes cassées avant d'avoir pu reprendre vol, elle se sent défaillir. Pâle, son visage devient, dans l'ombre, une tache de neige.

Les soupçons de Rupain se trouvent brutalement confirmés par cette promenade sentimentale, à deux, sous le clair de lune, en plein mystère de parc. Il semble à la jeune fille que le doute lui perce et déchire le cœur comme une balle explosive ; il lui semble qu'on l'opère à son tour, que le bistouri farfouille, la torture... et que, pour la faire davantage souffrir, on a très méchamment oublié de l'endormir...

Bleue et blanche, les deux silhouettes passent, s'effacent. La marrainette ne veut ni voir, ni entendre. Indistinctes, les voix se perdent dans le bruissement des ramures et les pas s'amortissent dans les jonchées de feuilles mortes.

Sylvette se ressaisit, se frotte les yeux comme au sortir d'un cauchemar. Mais l'envoûtement persistant, elle se dirige d'une allure de somnambule vers le bosquet de Flore. Elle descend la pente gazonnée, s'arrête devant la margelle craquelée du bassin.

Une seconde, la petite châtelaine contemple l'eau verte où des blutes de lune, tamisées par les branches, se mêlent aux ébats des carpes diaphanes et jouent sur les écailles en furtives lueurs d'argent. Elle regarde la statue de marbre sur la rocaille fendillée, elle regarde le jeune dieu assailli et griffé par la ronce. Sylvette a l'impression que son cœur fut, comme ce bel enfant si pâle, pris au piège pendant le sommeil, entravé, ligoté par les torsions traîtresses de la vipère noire qui, l'ayant mordu, boit maintenant tout son sang. La pauvrette se penche sur l'eau, y mire son visage sans étonnement de n'être plus qu'une blancheur de fantôme, perdue sur les eaux mortes du miroir de l'amour...

Le miroir du petit Amour ! Jamais le sens de ces mots ne lui a paru d'ironie plus précieuse et plus dérisoire, aussi surannée et pourtant aussi vraie... Ah ! si cruellement vraie ! Oui, Sylvette n'est plus que cela : une pâleur de fantôme, flottant sur les eaux mortes du miroir de l'amour...

Un souffle passe et défeuille les charmilles. La marrainette y croit saisir, en écho faible et lointain, la voix de son filleul, cette voix de basse profonde, timbrée, chaude, pénétrante. Un refrain vient expirer doucement à son oreille : « *Vole, mon cœur, vole !* » Il a volé, volé à tous les vents, le cœur volage du bleuet, tandis que le cœur de Sylvette, pauvre oiselet aux ailes d'espoir brisées, va tomber dans l'eau morte, s'enfoncer, s'enlizer à jamais dans une vase d'oubli...

A voir la petite patronne s'incliner vers le bassin, Rupain, qui l'a suivie, frémit, imagine une seconde qu'elle va se laisser glisser dans l'onde. Non ! Mlle d'Auberval n'a fait que retirer vivement quelque chose de son doigt. Une lueur d'or jaillit dans l'argent fluide du clair de lune. Le garde devine que la petite châtelaine porte une bague à ses lèvres. Elle couvre l'anneau de fervents baisers où elle voudrait rappeler tous les espoirs enfuis de son âme. Puis elle lève la main et, sous les yeux de l'amour mortellement blessé, elle laisse tomber la bague, tiède de baisers, dans le froid des eaux mortes... L'or pâlit, pâlit, pâlit..., puis, s'enfonçant dans la vase, n'est plus qu'une petite lueur terne. Le bassin a frissonné ; il se déride et se rendort.

Silencieusement, Sylvette remonte le talus, reprend l'allée et débouche du massif sur la pelouse. Le vestibule franchi, elle monte rapidement, traverse le salon gris, pénètre dans la chambrette blanche et se jette sur son lit pour pleurer...

XVIII

EST-CE UN FLIRT ?

— Vous voici complètement guéri, — disait la belle cousine en sa promenade au clair de lune. — Maudol lui-même est épaté de votre mine. Vous quitterez l'ambulance dans trois ou quatre semaines...

— Avant.

— Non pas avant ! je puis vous le certifier, car... cela dépend beaucoup de moi. J'ai l'oreille de Maudol. En outre je suis très bien avec le gouverneur de Paris, avec les généraux, les sénateurs, les députés. Le ministre n'a rien à me refuser.

— Ah !

— Je vous obtiendrai une prolongation à l'ambulance suivie d'une bonne *convale*... Cela vous donnera le temps de mettre ordre à vos affaires d'argent... et de cœur...

— Merci. Gentil de votre part. Mais j'ai déjà fait le nécessaire et j'attends une réponse du ministère...

— Vous l'attendrez longtemps... si je ne m'en mêle pas ! Heureusement que je suis disposée à vous être utile...

— Et même agréable ?

— Même agréable, oui..., quoique nous ne nous soyons jamais clairement expliqués sur certaines questions d'avenir. Je vous l'avoue carrément : j'ai la vocation du mariage ; c'est du seul mariage que j'attends la réalisation des rêves de ma vie. Mon mari me rendra très facilement heureuse, et moi, je le rendrai heureux, heureux, heureux... Dites-moi que vous le croyez ?

— Sais pas. Vous avez été mariée, moi pas. Vous êtes mieux renseignée.

— On m'a fait épouser, à seize ans, un sexagénaire ! J'ignorais tout de l'existence. Aussi n'ai-je pas connu le bonheur. Enfant docile, âme chaste et charmante, j'ai fait l'impossible pour aimer mon mari... Jamais, au grand jamais, je n'ai pu...

— Pas bon procédé, ça !

— Au contraire, cher naïf ! Près de vous, avec vous qui n'êtes mon aîné que de deux ans — (toux sceptique du géant), — ça serait si différent !

— Peut-être pas.

— Mais si ! Et quelle double existence utile, intéressante et belle ! J'ai, pour mes romans, accumulé des notations psychologiques extrêmement curieuses ; trois scénarios de mes pièces sont de la plus haute portée morale. Appliquée pratiquement, ma conception de la vulgarisation des idées par le livre révolutionnerait l'art et rénoverait l'édition. Vous seriez naturellement initié et associé à ces projets.

— Merci.

Nuancé d'imperceptible ironie, ce merci. Marthe n'y prête ou n'y veut prêter aucune attention. Auprès de ce grand garçon qui lui plaît et dont la situation lui plaît encore plus, elle s'emballe, se grise une fois de plus de sa volubilité. Et quel contraste entre ces bafouilles vertigineuses et les répliques brèves, lentes et méfiantes du géant. La jolie veuve est trop enfiévrée pour se calmer à cette douche froide, administrée prudemment, goutte à goutte...

— A nous deux, nous ferions des choses épatantes !... Et pas seulement dans le domaine de l'art. Les questions sociales me passionnent. J'installerais de nouvelles ambulances ; j'ouvrirais des coopératives, des ouvroirs, des pouponnières. Si je vous disais toutes les œuvres que, à moi seule, j'ai déjà fondées !

— Combien en avez-vous lâchées ?

— Oh ! non, ne blaguez pas, vous me feriez une peine énorme ! Je ne sais rien de pire au monde que cet esprit critique qui brise l'enthousiasme, tue l'effort, fait avorter dans l'œuf les œuvres du génie !

— Du génie ? Rien que ça !

— Je ne pensais pas à moi.

— Ah ! bon. Tant mieux ! L'œuf du génie, à l'heure du déjeuner, ça ne doit pas faire une fameuse omelette !

— Ne parlez pas ainsi ! Je serais tentée de vous juger ordinaire, terre à terre, raplapla, pantouflard ! Cela m'afflige de vous entendre, exprimer en pareils termes des sentiments communs...

— Ah ! dame, ce n'est pas l'extra. Ce que j'ai d'extra je le garde pour mon pays..., il en a plus besoin que vous !

— Mais, mon pauvre ami, rien au monde ne peut aider plus et mieux à la résurrection de la France que la mise en lumière d'une production sublime.

— Un roman de vous ?

— Vous êtes fou ! Est-ce qu'il s'agit de moi dans tout ça.

— De qui alors ?

— Vous ne voulez pas comprendre..., vous ne m'écoutez pas.

— Je ne fais que ça depuis quinze jours ! Quant à comprendre, je comprends que je

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

n'ai pas recouvré la vie à l'ambulance pour, ruiné par des entreprises folles, m'en retourner crever à l'hôpital.

— Vous aimez mieux perdre votre vie que votre argent ?...

— La perte de ma vie, ça peut sauver de braves poilus...; la perte de mon argent, si je me laisse voler, ça ne profitera qu'à la canaille.

— Vous êtes bourgeois dans l'âme, bourgeois dans le sang.

— Je m'en vante. Y a pas de mal à ça.

— Dire pourtant que mes aspirations pourraient se réaliser... si vous vouliez!

— Evidemment.

— Et vous ne voulez pas ?

— C'est à voir. Je ne dis ni oui ni non..., y a du pour et du contre.

— Vous me répondez en Normand.

— C'est forcé : je suis de Caen.

— Nous pourrons discuter à vide jusqu'à demain.

— Ça n'est pas plus embêtant qu'autre chose.

— Mais je ne vois pas de raisons pour que ça finisse.

— Je ne vous en ai pas données pour que que ça commence.

— Dites-moi donc franchement que je ne vous plais pas, que vous ne pouvez pas m'aimer, que vous ne consentez pas à faire de moi votre femme.

— Quelle femme ?

— Comment quelle femme, malappris! Je vous l'ai dit : une âme comme la mienne ne peut goûter le bonheur que dans le mariage. J'ai l'horreur instinctive de ce qui n'est ni légal ni légitime. Pour qui me prenez-vous ?...

— D'abord, je ne vous prends pas...

Devant la fausse et tardive colère de la belle cousine, le géant est devenu farouche. Trébuchant, il ajoute :

— Vous seriez gentille, si ça ne vous gêne pas trop, de marcher à côté de moi au lieu de vous tenir comme si nous dansions le tango... Le tango, ça n'est plus de mode! J'ai peur, à chaque pas, de vous écraser les orteils... et comme, tout pantouflard que je suis, je ne porte pas de pantoufles mais de gros souliers de guerre, je vous ferais très mal..., d'autant que vous n'êtes pas habituée à vous donner des coups de pied!

En dépit de son aplomb, Marthe est décontenancée. Elle a l'impression de piaffer sur place après avoir couru de droite et de gauche dans un labyrinthe dont le géant ne veut pas lui indiquer l'issue.

Elle conçoit qu'elle n'a plus chance de s'en tirer que par une scène d'émotion.

Cela l'ennuie, car elle n'a les larmes ni faciles, ni séduisantes; l'attendrissement n'est pas dans ses cordes nerveuses et ne sied guère à son genre de beauté. Elle va s'y décider pourtant et reprendre, à peine esquissé dans le duo, le thème : *Ne blaguez pas, vous me faites une peine énorme!* Elle combine déjà son développement symphonique, avec un contre-point de sanglots plus ou moins pathéthiques...

Mais brusquement, en sanglier débuché du taillis, Rupain surgit dans la sente. Pressentant instantanément que sa scène d'émotion ratée peut s'aggraver d'une sortie encore plus piteuse, la belle cousine saisit aux cheveux l'occasion de s'en tirer sans autre dommage. Elle pousse un cri d'effroi et fuit sous la feuillée en bonds de biche effarée...

— Pardon de vous déranger, m'sieu Claude.

— Ça ne me dérange pas.

Le géant n'ajoute pas « au contraire », mais peut-être le pense-t-il.

Sylvette rentrée au manoir, Rupain, instinctivement, d'une traite, est revenu au taillis.

Son devoir, ce soir-là, ne lui paraît d'abord ni plus difficile, ni moins simple que les autres fois. Pour lui, vieux garde-chasse, agent assermenté chargé de surveiller le domaine et de conserver le gibier, il s'agit, ni plus ni moins, piste relevée et collets repérés, de surprendre le délinquant ou bien la délinquante en flagrant délit de braconnage. L'affaire est claire. Le domaine transformé en ambulance, les malades et les blessés sont le gibier à protéger. Y a-t-il braconnage *en temps défendu?* Tiens, parbleu! Temps de convalescence, quoi de plus défendu? *Avec des engins prohibés?* Comment contester que le flirt ne soit un engin prohibé? *Sans permis?* Qui l'aurait donné, le permis? Pas la petite patronne, bien sûr. *Et sur terre réservée?* Rien de plus réservé qu'un parc particulier doublé d'un jardin d'hôpital.

En dépit de cette ferme et fruste conception, Rupain, devant le géant, ne trouve plus la formule de son procès-verbal. Par quels moyens prouver l'identité de la délinquante? Quelle pièce à conviction saisir? Le garde n'a surpris que le gibier, un gibier bien vivant, dégagé de tout piège, sans le moindre fil à la patte et si heureux de jouir encore de sa pleine liberté qu'il va énergiquement refuser de témoigner contre la braconnière. S'avisant alors que ce cas, vraiment exceptionnel, exige plus de tact et de discernement que n'en comportent ses fonctions de garde-chasse, le brave homme éprouve quelque trouble. Ce trouble se dissipe très vite à constater que la fuite de la coupable, loin de compliquer les choses, les simplifie extraordinairement. Entre hommes, on va pouvoir s'expliquer franchement. Rupain n'écoute plus alors que l'inspiration de son cœur et cela le met d'emblée « à hauteur » de la situation.

— Pas moyen d'y aller par quatre chemins, M. Davières, quand on se rencontre en sentier si étroit. Aussi je vous annonce, tout droit, que votre marraine est de retour au manoir. Madame votre sœur, attendant son mari d'une heure à l'autre, n'a pu accompagner ma petite patronne.

— Je le savais. Mais je pensais que M[lle] d'Auberval, en quittant Malbois, au lieu de revenir ici, irait voir son fiancé. On m'a dit qu'il était au repos, à Breil. M[lle] Sylvette n'a-t-elle pu obtenir de le ramener en permission au manoir?

— Non, monsieur, mam'zelle Sylvette n'a pas obtenu cela ..., et pour cette bonne raison que mam'zelle Sylvette n'a pas de fiancé.

— Comment... Mais...

— Pas plus de fiancé à Breil que partout ailleurs, reprend le garde, dans un haussement d'épaules qui rejette les *comment* et les *mais* avec les autres mensonges bien loin dans le bois, du côté par où venait de s'enfuir la biche effarée. — Qui vous a conté ces bourdes et dans quel but? Vous le savez mieux que moi. Et, sachant pourquoi cette personne vous a parlé d'un fiancé, vous devinerez vite pourquoi, par double malice et joie de tout embrouiller, cette même personne a persuadé notre petite châtelaine que vous aviez une promise. Ni plus ni moins fine que vous, mam'zelle Sylvette l'a cru. Après votre installation dans la chambrette blanche, en votre nuit de délire, vous avez plusieurs fois prononcé le nom de Marie... Dans le sommeil du chloroforme, pendant votre opération, vous avez répété ce nom... Notre petite patronne, dupée par sa belle cousine, en a conclu que Marie était le nom de votre fiancée. Affolée de douleur à l'idée que vous pouviez mourir, notre demoiselle n'a songé qu'à vous donner une dernière joie : elle résolut d'amener à votre chevet celle que vous aimiez. La mission qu'elle s'imposait lui était cruelle, très cruelle, — vous me comprenez, Monsieur Claude, — et cependant votre marraine mignonne n'hésita pas.

— C'était extrêmement généreux de sa part...

— C'était mieux que ça, m'sieu Claude, c'était brave! Les Boches tenaient les bois, la route pouvait être coupée... Notre petite châtelaine reçut une balle dans la roue de sa bicyclette. Rien ne l'arrêta. J'appelle ça de l'héroïsme.

— C'est encore mieux, Rupain! — dit à son tour le jeune géant gagné à l'enthousiasme du vieux. — Ça serait de l'héroïsme de la part d'un homme. Accompli par une jeune fille, c'est... c'est... ça n'a plus de nom!

Puis, ressaisi de doute, Davières demanda :

— Mais comment M[me] Heltoux, même en admettant son ignorance du danger, a-t-elle laissé partir sa cousinette? Elle devait craindre, à Malbois, une explication dévoilant ses mensonges.

— Peut-être M[me] Marthe ne savait-elle pas que votre sœur avait prénom Marie et nom Malbois.

— Possible..., quoique mon portefeuille ait été congrûment fouillé, trifouillé, farfouillé.

— La cousine aura lu vos paperasses vite et mal... Elle est tellement brouillonne! Et puis, coûte que coûte, elle voulait éloigner votre marraine, sans doute afin de vous séparer l'un de l'autre, mais aussi pour empêcher notre petite patronne d'être présentée au ministre... La veuve a de l'astuce, allez! De cette façon, elle a décroché sa croix de guerre..., comme si cette croix-là ne ferait pas mieux sur votre vareuse que sur sa blouse!... Sur votre cœur, au moins, ça boucherait le trou d'une balle!

— Reparlez-moi de ma jolie marraine, Rupain. Elle aussi, pauvre petite, a eu l'âme blessée...

— A Malbois, elle s'était crue guérie. Songez donc! Découvrir que la prétendue fiancée était votre sœur..., quel coup de résurrection! Je ramenais notre demoiselle confiante, vibrante d'espoir... Par prudence, flairant les manigances de la cousine, je lui avais bien glissé quelques menus avertissements, mais la petite patronne n'en revenait guère moins gaie. Près de traverser la sente, — zut! patatras! La guigne! — voilà que nous tombons sur vous et la dame blanche! Balle en plein cœur! Votre marraine dut s'adosser à un arbre, immobile de douleur et si blanche que j'ai cru qu'elle allait mourir là, debout, trop fière pour rien dire, et ses beaux yeux fermés pour ne pas voir... Je parlais d'une balle en plein cœur. Ce fut pis et ce n'est pas une croix de guerre qui fermera cette plaie-là!

Claude garde un tel silence que Rupain entend battre son cœur.

Le vieux serviteur lui donne le temps de se remettre, puis continue :

— Brave comme un petit homme, votre marrainette a maîtrisé ses nerfs et ravalé ses larmes. D'un pas ferme elle a repris le

chemin du manoir..., seulement, comme nous passions devant le bosquet de Flore, elle est allée au bassin et elle a jeté quelque chose dans le miroir du petit Amour... Vous connaissez ?

— Oui, je connais... Et qu'est-ce que Mlle Sylvette a jeté dans le miroir du petit Amour ?

— J'ai vu briller de l'or dans l'argent du clair de lune... Ça ne devait être ni plus gros, ni plus lourd qu'une bague, car en tombant dans l'eau morte, ça a fait un glouglou très drôle... mais pas gai.

Nouveau silence où le cœur du jeune géant se remet à battre très fort. Rupain poursuit :

— Il se peut que je me sois trompé et que ce glouglou soit...

— Quoi ?

— Un sanglot.

Davières tressaille. Le vieux brave, domptant la rudesse de sa voix, l'assourdit, l'assouplit, la plie non sans peine, mais tout de même la plie au ton d'une prière :

— Je n'ai ni le droit ni le goût de me mêler de vos affaires, Monsieur Claude, mais vous m'avez témoigné tant de bienveillance que je prends la liberté d'ajouter quelques mots. Tous ici, dans ce domaine qui est son mignon royaume, nous aimons notre jeune demoiselle autant et plus qu'une douce et belle petite reine. Elle donne tant de joie qu'on tremble de lui faire du chagrin. Alors, Monsieur Claude, — vous que la petite reine a reçu dans son château comme un prince malade, blessé, demi-mort..., et tout de même charmant, — ne lui faites pas de mal... Elle vous a fait tant de bien !

Dans la nuit, le jeune homme devient très pâle.

— Pardonnez-moi ma franchise, — achève le garde. — Vous êtes soldat, je l'ai été : on doit se parler franchement. Et dame ! du fond de l'âme, tout droit, sans barguigner, je tiens de vous dégoiser ma pensée aussi vraie que je l'aurais dite à mes gars qui sont au front.

— Merci, Rupain.

Dans l'ombre, sans un mot de plus, de même élan, les deux hommes se rapprochent, se prennent et se serrent la main. Puis Davières, à pas précipités, se dirige vers le bosquet de Flore, tandis que, rentrant dans le taillis, le garde se demande dans un gloussement d'inquiétude :

— Qu'est-ce qu'il va faire par là, ce grand fou ?

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 15 septembre 1916.

L'Emprunt National

Le deuxième emprunt de guerre vient d'être voté avec unanimité et enthousiasme par la Chambre.

« Riches et pauvres comprendront quel est leur devoir et l'accompliront joyeusement. »

Paroles superbes de M. Ribot, ministre des Finances ! Tout le monde les entendra et, comme cette troupe héroïque que nous avons vue naguère, à l'exemple de son chef, foncer sur l'ennemi, avec fleurs aux boutonnières et flingots fleuris, les capitalistes rivaliseront d'entrain avec l'épargne pour assurer le brillant succès de l'emprunt qui nous procurera la paix par la victoire.

Capitalistes et épargnants ont déjà, lors du premier emprunt national, montré qu'ils savaient comprendre leurs obligations, et en même temps effectuer une excellente affaire, mais, après deux ans passés de guerre, il importe de faire un suprême effort au point de vue financier comme au point de vue militaire.

Nous sommes, en effet, arrivés à un moment décisif, après la déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne et l'entrée en lice de la Roumanie, après la coordination effective des efforts de tous les Alliés. Cette situation, M. Briand, président du Conseil, l'a vigoureusement tracée hier devant la Chambre ; il n'a pas caché que la lutte sera encore dure, mais il a marqué sa complète confiance dans l'union de toutes les forces vives du pays qui est la condition essentielle du succès.

Cette confiance le ministre des Finances l'a exprimée en termes non moins chaleureux, et le pays saura y répondre avec la même unanimité que la représentation nationale.

Voici le texte du projet de loi :

Article premier. — Le ministre des Finances est autorisé à aliéner en 1916, au mieux des intérêts du Trésor, des rentes 5 0/0 et à les inscrire au Grand Livre de la Dette publique.

Ces rentes jouissent des privilèges et immunités attachés aux rentes perpétuelles 5 0/0 émises en 1915.

Elles sont exemptes d'impôts.

A partir du 1er janvier 1931, elles pourront être remboursées en totalité ou par séries, conformément à l'article 2 de la loi du 2 juillet 1862.

Art. 2. — Le taux et la date ou période d'émission, les époques de versement, les époques de paiement des arrérages, et généralement toutes autres conditions de l'emprunt, seront fixés par décret.

Un état détaillé des dépenses d'émission sera publié au *Journal Officiel* le 31 décembre 1917 au plus tard. Ces dépenses seront prélevées sur le produit de l'impôt.

Art. 3. — Sont exempts du droit de timbre spécial des quittances établi par les articles 18 de la loi du 23 août 1871 et 28 de la loi du 15 juillet 1914, les quittances, reçus ou décharges de sommes ou de titres, exclusivement relatifs aux opérations d'émission de l'emprunt autorisé par la présente loi.

Comme l'a dit M. Ribot dans son exposé des motifs, le moment est venu de faire appel au pays par l'émission d'un deuxième emprunt de la Défense nationale en rentes 5 0/0.

Nous vous demandons l'autorisation de créer des rentes identiquement semblables à celles qui ont fait l'objet de la première émission en 1915 et que le public a accueillies avec faveur. Le prix d'émission a été de 87 25 pour les rentes immédiatement libérées, avec jouissance du 16 novembre 1915. Le cours de la Bourse s'est toujours maintenu au-dessus de ce prix d'émission. Il est actuellement de 90 fr. avec jouissance du 16 août dernier, en hausse, par conséquent, d'environ 3 points. Cela tient à ce que, dès le début, les rentes 5 0/0 ont été admirablement classées et que le lendemain de l'émission il s'est établi un courant de demandes venant de tous les points du territoire et de toutes les couches sociales. . . . . .

. . . .

Les bons et les obligations de la Défense nationale seront acceptés, en vertu même des lois qui en ont autorisé la création, pour la libération des souscriptions à l'emprunt.

Nous ne vous proposons pas d'admettre cette fois à la conversion en 5 0/0 les rentes 3 0/0 perpétuelles, dont le cours à la Bourse se maintient avec une solidité remarquable.

Pour répondre aux vœux exprimés et simplifier les opérations, il sera remis aux souscripteurs, en échange des versements en numéraire, en bons ou en obligations, des certificats provisoires au porteur munis de coupons. Les certificats provisoires seront ultérieurement échangés contre des titres définitifs.

Nos lecteurs trouveront, dans les documents que nous publions ci-dessus, les conditions générales de l'émission du nouvel emprunt. Les conditions détaillées de la souscription, date et taux d'émission ou autres modalités, seront peut-être fixées d'ici peu de jours. Aussi engageons-nous vivement nos lecteurs à se mettre immédiatement en mesure d'y prendre part.

La **Bourse de Paris** est toujours très ferme au fond ; il en est notamment ainsi pour nos Rentes nationales.

Les réalisations que l'on voit encore se faire dans quelques groupes, s'effectuent surtout en vue de la création de disponibilités pour l'emprunt national. C'est là un excellent indice de son succès.

Cette grande opération absorbe actuellement l'attention du marché financier ; on peut être certain qu'aussitôt après la souscription le marché reprendra une animation, dont les fonds d'Etats sont plus particulièrement appelés à bénéficier.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** pour le mois d'août 1916 se sont élevées à 82,830 fr. 85 contre 79,981 fr. 75 en août 1915.

Pour les huit premiers mois de cette année, le montant des recettes atteint 805,331 fr. 25 en augmentation de 105,330 fr. 40 sur la même période de 1915.

Le **Crédit Mobilier Français** se tient à la disposition des souscripteurs du deuxième **Emprunt National** pour recevoir leurs demandes, comme pour le précédent emprunt, et sera heureux de compter, comme alors, parmi sa clientèle, un grand nombre de souscripteurs, parce que, tout en accomplissant un devoir patriotique, ceux-ci feront de leurs disponibilités l'emploi le plus fructueux et le plus sûr.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le, de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, répondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.

Lorsque nous sommes, chères amies, affligées de ces petits points noirs ou tannes, qui apparaissent tout particulièrement sur le front, le nez ou le menton, et qui, il faut bien l'avouer, font notre désolation, il convient de les détruire par un traitement spécial.

Surtout ne vous avisez pas, je vous en prie, de vous en débarrasser par une pression des doigts,

LE REMÈDE SERAIT PIRE QUE LE MAL,

car il faut que ces points noirs disparaissent sans laisser aucune trace, et, l'Anti-Bolbos, seul, vous permettra d'atteindre ce résultat. Malgré son indéniable efficacité, il n'occasionne ni rougeur, ni irritation de l'épiderme.

Voilà, amies, le traitement que je vous recommande, mais j'allais oublier de vous dire que vous trouverez l'Anti-Bolbos à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

Pour assurer la blancheur de notre épiderme, il ne suffit pas toujours de le débarrasser de toutes impuretés, il faut encore blanchir notre teint, et c'est alors

QU'UNE BONNE CRÈME S'IMPOSE

telle la Crème Simon, connue depuis de longues années. A ce sujet, je vous rappelle, cousines, que c'est une erreur de croire qu'elle est un produit cher. Du reste, pour notre beauté, est-il un produit vraiment trop cher? Comparez, en effet, la contenance des flacons, la qualité du produit, la dose de glycérine et d'amidon qu'elle contient, la suavité du parfum naturel; tout ceci à l'encontre de beaucoup de crèmes similaires, et vous vous rendrez compte bien vite que c'est vraiment un produit hors ligne.

Des soins plus spéciaux encore sont parfois nécessaires, surtout dans cette saison, et c'est ainsi que pour se débarrasser

DES DUVETS DU VISAGE,

si disgracieux, je vous conseille d'écrire ou de consulter le docteur Galus, 3, rue Villebois-Mareuil. Par l'électricité, il détruit, sans cicatrices, les poils et duvets. Ce docteur traite également les rides et toutes cicatrices.

Encore une recommandation, et j'en aurai fini pour aujourd'hui avec les produits de beauté.

L'EAU DE ROSE DE SYRIE,

dont j'ai déjà parlé plusieurs fois ici, et qui est vraiment la santé des yeux et du teint, est une spécialité de Bichara, le distingué parfumeur syrien, du 10, Chaussée d'Antin. Et puisque je viens de parler des yeux, sachez que le Mokoheul et le Cillana sont également deux de ses créations, uniques pour la beauté des yeux.

En terminant, il me faut, chères amies, vous parler d'un ravissant bijou que j'ai découvert ces jours derniers, — toujours en furetant à votre intention. — C'est :

LE BRACELET D'IDENTITÉ,

en argent mat, avec gourmette, et formant médaillon secret. Il se fait pour nos soldats, gravé aux inscriptions exigées, avec, dans le médaillon, la photographie...... Pour dames, le médaillon est finement ciselé avec devise et, à l'intérieur, la photographie du cher « Poilu ».

Vous pourrez vous rendre compte que ce bijou, qui se fait également en or, est d'un goût exquis en l'allant voir chez le dépositaire : 7, rue du 29-Juillet, ou en demandant, de ma part, le catalogue.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Provinciale. — Pour allonger et épaissir vos cils et sourcils, employez la Sève Sourcilière, de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Vous donnerez ainsi à vos yeux une expression plus vive et plus accentuée. Son prix est de 5 fr., f° 5 fr. 50, à la Parfumerie Ninon, 31, r. du Quatre-Septembre.

Laure Aguillenty. — Le procédé est trop difficile pour que vous puissiez le réussir vous-même.

Un poète en herbe. — 1° 8, Villa Guibert, à Passy. 2° 20, rue Barbet-de-Jouy.

Echevelée. — Frictionnez-vous tous les soirs le cuir chevelu avec la Capillarine Selma; c'est une lotion employée avec succès dans beaucoup de services hospitaliers, contre la chute des cheveux, pellicules, maux de tête et démangeaisons. Oui, ce produit est français. Son prix est de 5 fr., franco 5 fr. 85, aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo.

M. C. B. — 1° Villa Arnaga, à Cambo. 2° ·o, rue Barbet-de-Jouy. 3° 49, rue Vineuse. 4° 7, rue Florence.

A. E. à C. C. — 1° Oui, ce produit est un des meilleurs. 2° Non, si vous avez la patience de suivre le traitement jusqu'au bout vous les détruirez définitivement. 3° Non, l'amidon n'a aucun inconvénient.

Liane. — Aucun médicament; qu'elle fasse beaucoup d'exercice, de marche surtout; manger peu de pain, pas de farineux et boire du thé chaud en mangeant.

Rubrique A. H. — Voyez ma réponse à « Echevelée ».

Ninette. — Suivez les cours commerciaux de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, et demandez-leur de vous envoyer leur brochure « Situations ». Je vous conseille très vivement, en effet, d'apprendre le commerce qui est un sérieux débouché, à l'heure actuelle, pour les dames.

Une coquette désolée. — 1° Oui, ce procédé est excellent. 2° Ce traitement est sérieux, on peut s'opérer soi-même avec l'appareil spécial. Demandez toutes explications au docteur, de ma part, voyez ma rubrique de ce jour.

Poilu mélancolique. — Je vous cherche cette marraine.

Dona Flor. — Vous êtes bien jeune; à votre place, je ne ferais rien du tout. Voyez ma réponse à « Une coquette désolée » et à « A. E. à C. C. ». Les deux traitements sont longs.

M. L. — Cette école est très bonne, écrivez directement pour avoir tous ces renseignements, et demandez qu'on vous envoie le programme.

FURETTE

DE-CI DE-LA

Coupe, couture, corset, mode, broderie. *Patrons.* Ecole Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris.

Je sais, mesdames, avec quelle impatience vous attendez l'apparition des hautes nouveautés d'hiver, aussi suis-je allée à la meilleure source pour vous renseigner exactement. Les tissus employés par la grande couture pour les ravissants costumes tailleur appelés à faire sensation sont les *Serges Esmée*, les *Côtelés Tétis*, la *Serge fine Zibeline*, la *Dermine Veloutée* et le *Velouté Nyssia*. Demandez échantillons à la Compagnie des Indes, 7, rue des Filles-St-Thomas (Place de la Bourse), Paris.

Les Carrières Commerciales

Les conséquences de la guerre moderne ont prouvé qu'il est nécessaire d'employer des femmes, notamment en ce qui concerne la comptabilité, la sténo-dactylo, etc. Elles doivent se préparer rapidement chez elles ou sur place à occuper ces fonctions qui offrent des débouchés considérables en raison du grand nombre d'emplois disponibles. Les Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis), envoient gratuitement sur demande le programme M de leurs cours. Prix à forfait. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

REMÈDE IDÉAL

Le 25 octobre 1909, Mme E. Dubuc, 89, rue de la Chaîne, à Darnétal, près Rouen, nous disait : « Je souffrais depuis très longtemps d'une constipation opiniâtre. J'avais bien souvent de forts maux de tête et aucun médicament ne m'avait réussi jusqu'à ce jour. Les Pilules Digestives Foster m'ont soulagée de suite, mes digestions sont, peu à peu, devenues bien meilleures et mon état général s'est amélioré rapidement. » *Le 15 mai 1913*, Mme Dubuc nous répète : « Après avoir suivi le traitement par les Pilules Digestives Foster, la constipation, les maux de tête et tous les malaises dont je souffrais ont disparu et ma guérison s'est maintenue depuis. »

Les Pilules Digestives Foster sont le remède idéal contre les troubles de l'estomac, du foie, des intestins, sommeil après les repas, migraines, mauvaises digestions, sang pauvre, manque d'appétit, bouffées de chaleur au visage, aigreurs et douleurs d'estomac, bile, teint jaune, oppression, suffocation, palpitations, frissons, nausées, constipation opiniâtre, renvois, gaz, glaires, langue chargée, hémorroïdes, étourdissements, mains et pieds froids, etc.

1 fr. 25 le flacon de 50 pilules, franco.

H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-Ternes.

ENTRE NOUS

Latin par correspondance et italien. Eca, Sain[t-] Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Hôtel du Nord, 44, rue de Bourgogne. Chamb[res] 3 francs par jour et 30 francs par mois. Repa[s] 2 fr. 50. Electricité. Chauffage central. Recom[-] mandé.

Toute maman peut enseigner solfège amusa[nt] piano, avec cahiers du Cours Sainte-Cécile. D[e-] mandez programmes, 3, rue Devès, à Neuilly-su[r-] Seine.

Pension famille recommandée, ascenseur, bain[s]. Quartier Luxembourg, 29, rue de Buci.

Education dans famille professeur, pour enfan[ts] distingués. S'adresser à M. et Mme L. Olivier, 28, r[ue] Nollet, à Paris.

Toutes études secondaires, garçons et fill[es] oralement et par correspondance. Baccalauréa[ts] Licences. Avantages notables. Cours prépar[a-] toires. 55, rue Cherche-Midi, Paris.

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris deman[de] collaborateurs en prose et vers. Notice 0 fr. 10.

Education en français et anglais pour jeun[es] filles. Baccalauréats. Brevet. Arts d'agrémen[t]. Pensionnaires. Villa Saint-Georges, 60, rue Bo[r-] ghèse, Neuilly-sur-Seine.

Chez dames anglaises diplômées, vie famille[,] leçons. Références. 8, avenue Vaucelles, Chato[u].

Dégeans, sergent, 161e d'infanterie, 6e comp[a-] gnie, secteur 32, désire échanger vues front cont[re] cartes vues départements.

On demande très bonne sténo-dactylograp[he] pouvant faire rédaction et secrétariat directi[on]. Langues étrangères. Usines Renault, à Billancou[rt].

COMMENT CORRIGER UN TEINT DÉFECTUEUX

Conseils d'un spécialiste

Les vilains teints blêmes ou terreux, l[es] boutons et les rides sont presque toujours dus [à] l'accumulation des squames (écailles minu[s-] cules) qui composent la peau extérieure ou ép[i-] derme. Normalement, cette peau extérieure e[st] formée d'une couche mince, transparente, q[ui] protège la délicatesse et l'éclat du derme sou[s-] jacent : les squames sont éliminées extérieur[e-] ment au fur et à mesure que la couche intérieu[re] est renouvelée, mais l'effet des intempéri[es,] le manque de soins ou l'emploi de lotio[ns] de toilette et de savons alcalins provoque[nt] l'amas et l'induration de ces squames, à p[eu] près comme cela se produit pour la plante d[es] pieds. Les savons et les crèmes ordinaires n'o[nt] que peu ou point d'effet sur cette couche [de] squames mortes, qui ne peuvent être élimin[ées] sans suites fâcheuses qu'au moyen d'un disso[l-] vant végétal, non caustique, connu des ch[i-] mistes sous le nom de cire aseptine. Si l'on app[li-] que chaque soir une bonne quantité de cette ci[re] comme on le fait d'un cold-cream ordinaire, [au] bout de quelques jours la couche entière [de] squames mortes aura été enlevée, donnant pla[ce] à ce teint doux et délicat de l'enfance. L'empl[oi] intermittent de la cire aseptine pure suffira mê[me] pour assurer la conservation d'un teint magn[i-] fique aux personnes d'un âge même avancé.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Visite au Mont Saint-Michel

Jusqu'au 31 octobre, toutes les gares des lignes [de] Normandie et de Bretagne du réseau de l'Etat, dé[li-] vreront pour le Mont Saint-Michel, des billets dire[cts] d'aller et retour à prix réduits des trois classe[s] valables de 3 à 8 jours, suivant la distance.

Les billets délivrés au départ de Paris, permettent [de] passer, au retour, par Granville; ils sont valables [...] jours et leurs prix sont fixés à :

47 fr. 70 en 1re classe; 35 fr. 75 en 2e clas[se] et 26 fr. 10 en 3e classe.

LES·ANNALES



LEUR IDOLE, d'après **FABER.**

1er Octobre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

SOURDS

Vous guérirez EN UN MOIS si vous suivez le nouveau traitement scientifique, approuvé par l'Académie de Médecine et appliqué à l'Institut du Dr ABER, 53, Rue La Fayette, Paris.

Résultats merveilleux là où tout a échoué.

Renseig.ts gratuits tous les jours, de 1 h. à 5 h. ou par lettre.

La Pommade Philocome Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber et, s' graisser, les fait repousser abondants et soyeux, après la 3e friction. *Dépôt toutes ph*cies. Fco poste, 2f50. — Les six pots, 13f20. Adr. comm. au Laborat.re GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura) ÉTRANGER : 3 fr. 10. — Les six pots, 16 fr. 50

MESDAMES ne soyez plus INQUIÈTES

pour vos ÉPOQUES car les ADRAGINES rétablissent rapidement les fonctions mensuelles. *Notice gratuite.* Laboratoire Pharmaceutique, 46, Rue Moscou, PARIS

Si vous voulez avoir le **Produit Pur,** *prenez*

l'Aspirine "Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS



Crème EPILATOIRE Rosée

— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS

Une seule application détruit en quelq. minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée. *Flacon : 5f50 (mandat ou timbres). Envoi discr.* G. POITEVIN, 2, Pl. du Thtre-Français, PARIS

VIN SAINT-RAPHAEL

VIN TONIQUE



VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.

EXIGER sur chaque bouteille :

1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;

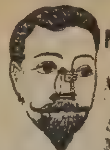
2° Le Médaillon de métal annonçant le "*Glétéus*" eau de mélisse et de menthe;

3° La Signature en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de 10 fr. *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme.)*

MAISON FONDÉE EN 1872



Mme DUCHATELLIER, seul inventeur des

APPAREILS

Modificateurs des formes du Nez
Brevetés s.g.d.g. France et Etranger
AMINCIT, REDRESSE et ABAISSE les NEZ de tous les modèles et pour tous les cas
Se méfier de la contrefaçon
Médaille de Bronze, Bruxelles 1910



SPÉCIALITÉ DU TRAITEMENT des **Rougeurs du Nez, Points noirs, Boutons. Crème de Beauté** donne jeunesse, fraîcheur du teint. **Poudre de riz** *"Sans Pareille"* veloute la peau. **Crème de massage** efface rides. **Soins du Visage, du Nez, des Yeux. Mentonnière** réduit le **double Menton. Crème Grecque** développe la poitrine, la rend ferme.

Seule Maison de Vente : 209, rue Saint-Honoré, Paris.

BIEN RÉDIGER

Envoi de 16 lec. c/re mand' 10 fr. Infaill. MASSON, adhl Ste Gens de Lettres, 42, r. Vital-Carles, Bordeaux

OBÉSITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

Fl. 6 fr. en France. — Etranger port en sus.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDÈS, Paris. — Bd St-Denis, 16.

POUDRE DE RIZ AMBRE ROYAL

La plus Parfaite des Poudres

VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

POITRINE Croissance, Beauté, Fermeté et Reconstitution par la préparation SVELTA, succès garanti, 3 fr. 50. Mme Poirson, 13, r. des Martyrs, Paris. (*Notice.*)

RÉGÉNÉRATEUR DE LA VIE DE L'ABBÉ SÉBIRE



GROSSIR DE 5 Kos PAR MOIS

MÉTHODE ET PREUVES GRATIS. *ÉCRIRE AUX* LABORATOIRES MARINS ENGHIEN-LES-BAINS (S&O)

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne Paris.

SITUATIONS D'AVENIR

Les Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes qui se destinent aux affaires : Commerce, Industrie, Banque, s'y feront rapidement de belles situations s'ils sont munis des connaissances pratiques indispensables : Langues, Sténo-Dactylographie, Droit, Commerce, Comptabilité, Publicité, etc. Ils les acquerront à bref délai et à peu de frais s'ils s'adressent à l'ÉCOLE PIGIER, la 1re École Pratique de Commerce fondée en France en 1850, Rue de Rivoli, 45 et 53 ; Boulevard Poissonnière, 19 ; Rue de Rennes, 147, Paris. Leçons le jour, le soir ou chez soi, (sans déplacement).

Envoi gratuit de la brochure " Situations ".

PAR CORRESPONDANCE : Préparation aux Brevets, aux Baccalauréats et aux CARRIÈRES ADMINISTRATIVES.

Fque de POSTICHES et Cheveux en Gros.

HERMOSA, *24, Boul. de Strasbourg, Paris.*
Exécute égal' commandes particul.res au prix de fabrique.
Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démêlures.

ANGLAIS. MÉTHODE Marc de Valette complète en 90 leçons. Progressive et sûre, très facile et parlante avec la vraie prononciation pour apprendre l'anglais tout seul. Envoi frco c/tre mandat 4f30 à M. de VALETTE, 6, r. Toullier, Paris.

MONTRES-BRACELETS pour Militaires



Acier-Nickel Mouvt Ancre : 10, 12, 24 fr.
Lumineuses Radium Ancre : 13, 15, 24, 27 .
Verres incassables : 21, 24, 30 fr.

Garantie 3 ans. — Envoyez mandat. — Catalogue gratuit sur demande.
RENÉ, 75, rue Caumartin, Paris.

HUILES VENTE DIRECTE PRIX RÉDUITS CAFÉS

DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE LOYALE

N'achetez rien sans demander Tarif à
Aristide BERTRAND, A. L., à SALON (B.-du-R.)

ROSELILY

du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

Fait Disparaître Les RIDES

avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. Phie DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

MAIGRIR 5 kilos par mois est un plaisir peu coûteux. — Franco 5.40.
Notice et Preuves Gratis. MÉTHODE GENEVOISE, 37, Rue FÉCAMP, Paris.

DEUIL AU SABLIER

English Spoken — *14, Rue Drouot* — Téléph. 231-A.

la Blédine JACQUEMAIRE

farine délicieuse
est
l'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

EN VENTE DANS
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.

DEMANDEZ UN ECHANTILLON GRATUIT aux
Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1736. — 1er OCTOBRE 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES · PARIS



LE BLEUET LAVE SON LINGE

Cliché de la Section photographique de l'armée.

Les Clous de Hindenburg

L'Allemagne nous accable des témoignages de sa kultur. Nous avons eu les savoureuses proclamations de Guillaume et ses dialogues avec le vieux Dieu. Et ces textes, à la lecture desquels toute l'Allemagne se pâme, nous rappelaient les stèles où sont décrites les campagnes d'un Sennacherib : « Je me suis approché d'Ekron ; j'ai égorgé mes ennemis ; j'ai pendu leurs cadavres à des potences ; j'ai livré les habitants au fer et au pillage; j'ai capturé les forteresses par la mine et par le bélier ; j'ai emmené en captivité les grands et les petits, les hommes et les femmes. » Ces rois sauvages dont les exploits sont figurés sur les parois de pierre des palais d'Assurbanipal ou sur les portes de bronze de Shalmanazer ; ces rois que l'on peut voir sur les stèles de galeries de Londres, coupant aux prisonniers les pieds et les mains, crevant les yeux aux blessés, — ces rois étaient, eux aussi, des superstitieux. Rien ne ressemble aux prières insolentes du kaiser comme les invocations de ces brutes féroces aux yeux peints, à la barbe tissée.

Mais il était réservé au pays de Kant et de Gœthe de nous donner, en pleine guerre, une preuve nouvelle de son originalité. Le 28 août 1915, devant le Reichstag, le premier clou a été solennellement posé dans le buste colossal de Hindenburg.

Ne croyez pas qu'il s'agisse là d'une invention. L'Allemand n'invente rien ; il copie ; il démarque. Je vois assez bien où il a pu prendre son idée. Souffrez qu'on vous en instruise !

A Tervueren, près de Bruxelles, dans cet admirable musée du Congo sur lequel ces Messieurs ont mis la main, se trouvent (ou se trouvaient) de remarquables collections ethnographiques. Avec l'esprit scientifique le plus sévère, nos amis Belges s'en servaient pour étudier les mœurs des noirs et, en particulier, leur fétichisme. Lorsqu'un indigène congolais s'est imposé à l'attention de ses congénères par un acte quelque peu surprenant, il devient fétiche, à l'égal de l'hippopotame ou du crocodile. A lui les beaux colliers, les rouleaux de cuivre, les parures voyantes. Veut-on obtenir de lui une faveur spéciale, alors on lui enfonce un clou, pour que la sensation, présumée désagréable, lui rappelle incessamment la demande. Que si le fétiche n'exauce pas la prière, on le battra, on l'immergera, on le jettera dans la brousse. A-t-il obéi, au contraire! Le noir, en manière de reconnaissance, doit lui cracher à la figure le meilleur jus d'une noix de kola. Ainsi le prescrivent les convenances.



La statue de Hindenburg, érigée à Berlin devant la colonne de la Victoire, en présence du gouvernement et d'une délégation du 147e régiment d'infanterie qui s'était distingué dans les batailles des lacs de Mazurie.

(Photographie prise le jour de l'inauguration, en 1915.)



De Berlin à Pétrograd :

HINDENBURG. — Pourquoi m'a-t-on mis la Victoire dans le dos ?

(Dessin d'ABEL FAIVRE.)

Le musée de Tervueren contient un grand nombre de ces idoles cloutées. Les sceptiques en trouveront des reproductions dans le deuxième fascicule des Annales que publiait à Bruxelles l'Etat du Congo. Il n'est pas nécessaire, au reste, que le fétiche soit un homme. Je me rappelle une amusante statuette en bois lourd qui représente un chien (ou le petit ami de saint Antoine) ; ses yeux sont faits d'éclats de miroir liés par de la résine ; dans sa gueule entr'ouverte s'enfonce un paquet de fibres ; le corps et le haut de la tête sont criblés de chevilles et de clous. Tel est l'aspect général du monument qu'un art délicat a consacré à la gloire du plus grand général de l'Allemagne contemporaine.

Que pensez-vous de cela, ô Kant, vous qui vous contentiez, selon votre immortelle formule, d'avoir la loi morale dans le cœur et, sur la tête, les beaux clous d'or des étoiles? Et vous, Heine, qui nous racontiez de façon si gracieuse l'histoire de ce roi nègre désireux d'être peint en blanc, que diriez-vous de vos compatriotes mettant tout l'orgueil à parler comme des chefs ninivites ou à se conduire comme des sauvages ? Voici que cet Hindenburg est transformé en féticheur national. Que demain, il cesse de plaire et de réussir, on immergera son buste dans la Sprée, cet égout, et on l'enverra lui-même dans la brousse. Il en connaît le chemin.

Un vœu, en terminant. Il est pour vous, souverains qui n'êtes que nos égaux, les pires de tous quand votre puissance ne vous sert qu'à prescrire les massacres ; faux savants, faux artistes à la poitrine constellée de ferraille et de crachats ; prêtres parjures, pasteurs hypocrites qui laissez parodier les clous sacrés dont le plus tendre ami des hommes eut les paumes transpercées. Nous souhaitons qu'un jour les peuples, devenus à la fois forts et sages, vous offrent en manière de reconnaissance la seule distinction qui vous convienne : le collier de l'Ordre du Chanvre et le seul honneur que chacun de vous mérite : un bon clou dans un bon mur.

ÉDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon,
sénateur du Rhône.

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

L'Idole

C'EST une figure bien caractéristique. C'est la parfaite image de la guerre, telle que la conçoivent les Prussiens.

Regardez sur la couverture de ce numéro la tête que le crayon du puissant caricaturiste Faber a dessinée. Comparez leur Hindenburg à notre Joffre. Joffre, en même temps que la volonté, respire la bonhomie. Il ressemble aux vieux soldats de Napoléon. Sa rudesse se tempère d'un sourire. Il est familier, bienveillant. Les troupiers, à qui plaît sa rondeur, l'appellent leur « père ». Tous les traits de Hindenburg sont à angle droit. Son crâne, recouvert de cheveux coupés en brosse, est carré. Sa mâchoire est carrée. Son nez est carré. Ses oreilles sont carrées. Ses joues sont carrées. Il a des façons carrées, un langage carré. Et il sacrifie carrément ses hommes.

Nous connaissons par les renseignements qu'a recueillis M. Paul-Louis Hervier la carrière de ce chef, suprême espoir de l'empire. Jusqu'au mois de septembre 1914, elle ne présente rien de remarquable. Hindenburg naquit en 1847. Fils d'officier, il fut destiné naturellement à porter l'uniforme. Il fit des études assez médiocres, ainsi qu'en témoigne ce certificat du directeur de l'école de Glogau : « Conduite bonne, sauf excès de bavardage. Progrès suffisants en notions religieuses, en latin, en géographie. Arithmétique au-dessous de tout. » Le lieutenant von Hindenburg se battit pour la première fois en 1866. A ce propos, il écrit : « J'ai hâte de sentir l'odeur de la poudre, car, pour un Hindenburg la guerre est la condition normale. » Pendant la campagne de 1870, il participa à quelques grandes batailles et reçut à Saint-Privat la croix de fer. Il avait cinquante-quatre ans quand il devint commandant de corps d'armée et cinquante-six ans (1911) quand il prit sa retraite. On l'appelait alors l'*homme des lacs*, parce qu'il s'était spécialisé dans la défense de la région de Mazurie. Mauvais courtisan, il avait eu l'imprudence, au cours des grandes manœuvres, de battre les troupes commandées par Guillaume II et de montrer une trop bruyante joie de ce succès. Manque de tact qui détermina, assure-t-on, le kaiser à se priver prématurément de ses services... Le général se retira à Hanovre ; il y vécut renfrogné, solitaire. Client assidu du café des Tilleuls, il s'absorbait dans d'interminables parties d'échecs et ne causait qu'avec ses chiens... Aujourd'hui le café des Tilleuls a changé d'enseigne. C'est le café Hindenburg.

Donc, les Russes ayant, au mois d'août 1914, envahi la Prusse orientale, Guillaume se souvint du vieux stratège disgracié, du défenseur des lacs de Mazurie. Il le manda d'urgence. Hindenburg en ressentit une vive joie qui éclate dans ces lignes :

« Soudain vint le télégramme m'annonçant que l'empereur me donnait un commandement. Je n'eus même pas le temps d'acheter des vêtements chauds et de remettre à neuf mes uniformes. Ce furent des spleeping-cars, des wagons de luxe ; je voyageai à la manière d'un prince. Tout s'accomplit le mieux du monde. »

De promptes et faciles victoires, dues à une écrasante supériorité de matériel, valurent à Hindenburg le titre de maréchal et l'admiration éperdue de la nation allemande. Il incarna aux yeux du peuple les vertus guerrières, c'est-à-dire la dureté, l'emploi des moyens barbares, l'inexorable férocité envers les vaincus. De cette cruauté les preuves abondent. En voici un exemple emprunté à la *Gazette de Francfort* du 8 octobre 1914. Contraints de quitter Insterburg, en Prusse orientale, les Russes ne purent pas emporter leurs approvisionnements ni les détruire. Voulant les rendre inutilisables, ils arrosèrent de pétrole d'énormes quantités de pain. Lorsqu'Hindenburg apprit la chose :

« Il ne faut pas discuter sur la question de goût. Les Russes aiment le pétrole. Ce pain servira exclusivement à nourrir leurs prisonniers. »

Hindenburg n'estime que le militaire ; il exècre le civil. Quiconque n'est pas botté et casqué lui semble appartenir aux bas-fonds de l'humanité... Certain jour, deux hauts fonctionnaires berlinois lui demandent audience. Il les emmène en auto sous le feu des lignes russes, il jouit de l'inquiétude mal dissimulée peinte en leurs regards, et feignant de ne pas comprendre cette muette supplication, il refuse de rebrousser chemin. Un peu plus tard, il apprend que ses visiteurs essaient de se faire décerner la croix de fer pour « belle conduite devant l'ennemi ». Il s'insurge : « Je n'accorde pas mon apostille. Je ne décore jamais ceux qui ont du courage malgré eux. » Et Hindenburg méprise les Autrichiens. Plusieurs de ses réparties sont restées fameuses. Comme un des généraux de François-Joseph l'abordait avec des génuflexions et des formules de politesse : « Maréchal, j'ai bien l'honneur... », le terrible maréchal l'interrompt brusquement : « Oui, vous avez l'honneur, et moi, j'ai la peine. Venez au fait. »

Ces historiettes, partout imprimées, l'ont rendu légendaire et populaire... Joignez, chez l'Allemand, le besoin fétichiste de se créer une sorte de divinité guerrière, l'équivalent de ce que fut Hercule pour les anciens Grecs ; le symbole de la force conquérante qu'aucun obstacle ne saurait briser. Une adulation poussée jusqu'à la folie courbe les fronts devant ce grand chef. Sa statue se hérisse de clous d'or, d'argent et de cuivre. Son effigie s'étale à la devanture des marchands, décore les objets les plus riches et les plus humbles. Il y a des bibles ornées du portrait du maréchal. Il y a des cigares Hindenburg, des assiettes Hindenburg, des cravates Hindenburg, des pianos Hindenburg. L'idole respire les vapeurs de cet encens. Une immense vanité gonfle son cœur... Quelle ivresse, mais aussi quelle responsabilité! Hindenburg est obligé de vaincre toujours, de justifier par de perpétuels succès le crédit illimité qu'une aveugle confiance lui accorde, sous peine de s'écrouler dans l'opprobre et dans la boue.

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXIV

APRÈS AVOIR LU LA BRUYÈRE

27 septembre 1916.

Vous souvient-il, mon cher ami, du jour où j'ai commencé à vous écrire? Je ne le croyais pas aussi lointain. Au milieu des événements que nous vivons, et dans la succession des nouvelles quotidiennes auxquelles il n'est plus une partie du monde qui reste étrangère, le temps passe vite. Voici huit mois déjà que je vous communique chaque semaine mes impressions et mes réflexions. Je me défends d'y ajouter des prévisions. Elles sont dangereuses et inutiles si elles sortent d'un optimisme général et raisonné pour prétendre à une précision trop rigoureuse.

Pourtant, je vous avais annoncé l'intervention de la Roumanie aux côtés des Alliés. L'événement a mis quelque temps à se produire, et ce retard m'a valu des railleries. Je les ai supportées avec la philosophie dont une expérience déjà longue m'a donné le bénéfice. Ce qui doit arriver arrive à l'heure dite. N'est-ce pas le Valentin de *Faust* qui met une assez bonne musique sur ce mauvais vers? Je n'avais pas dit l'heure, quoique j'eusse quelques raisons de la soupçonner. La diplomatie délibère et décide : les armées agissent et exécutent. Entre l'accord et l'action, il y a des mesures à prendre, des pièges à éviter, le choix du temps, des négociations complémentaires, des malentendus attardés, des difficultés imprévues. Quand on croit avoir tout réglé, il reste encore à régler quelque chose. Et l'on n'est pas seul, et l'on n'est pas deux! Il faut négocier à plusieurs.

Il devient banal de constater que l'Allemagne, parmi tant d'autres supériorités dont elle a su user, mais qui n'ont pas atteint leur but, avait celle de pouvoir commander en maîtresse aux chancelleries et aux états-majors. L'Autriche, la Turquie et la Bulgarie lui obéissent en vassales. Elle dispose de leurs ministres, de leurs ambassadeurs et de leurs généraux. M. de Bethmann-Hollweg inspire les uns et le maréchal, Hindenburg, sauveur suprême, dirige les autres. Cette unité est une force. Elle permet d'agir vite, de frapper les coups où il y a intérêt à les porter, d'avoir un plan d'ensemble et de déterminer avec précision les moyens d'action. Quand Démosthène opposait à l'inertie et aux indécisions des Grecs les intentions de Philippe, et qu'il leur faisait honte de leurs retards, je ne suis pas bien sûr qu'il n'y eût pas dans ses reproches une part d'injustice. Athènes n'était pas seule en cause; il fallait nouer des alliances, dissiper des préventions, vaincre des résistances, satisfaire des ambitions rivales, rassurer des craintes, calmer des susceptibilités, apaiser des jalousies, effacer dans le passé des souvenirs irritants, retenir dans le présent des impatiences imprudemment avides, fixer sur la base des droits réciproques les lois et les garanties de l'avenir. Philippe, lui, agissait seul et en maître. Ainsi Guillaume. Le secret des premiers succès qu'il a remportés n'est pas ailleurs. Je ne méconnais pas ce qu'il a dû à la formidable préparation matérielle de ses armées. Mais il a eu pendant près de deux ans le monopole des initiatives. Les Alliés subissaient la loi de ses mouvements. Que ces temps sont changés! Depuis trois mois, ce sont les armées du Centre qui se défendent. Tout ce qui arrive se retourne contre elles et elles n'ont pas à se louer de l'habileté des chancelleries dont elles reçoivent l'impulsion.

La diplomatie allemande n'en est plus à compter les échecs. A part la malheureuse Grèce, où la crainte et la corruption ont provoqué de criminelles défaillances, ses prévisions sont partout démenties par les événements. Quoi qu'elle dise pour pallier son erreur et en diminuer l'effet aux yeux du monde, elle espérait prolonger la neutralité roumaine et peut-être même, à défaut de mieux, la rendre définitive. Elle s'est aussi lourdement trompée que pour l'Italie. Ces deux pays latins se sont rangés du côté où leurs origines, leurs traditions, leur civilisation et l'instinct de leurs intérêts, qui s'accordent avec leurs sympathies, les poussaient. Maintenant le bloc est fait. Selon le mot de M. Paul Deschanel, qui a suivi tous ces événements avec une rare pénétration et qui en a parlé avec une haute indépendance, dix peuples sont debout pour la liberté! Aucun ne désertera la glorieuse bataille.

Mais, de grâce, mon cher ami, n'imitez pas, dans l'irréflexion de votre jeune impatience, ceux qui vont plus vite que les armées, auxquelles ils prétendent dicter leurs plans, cartes en mains, au galop de leur imagination, qu'aucune difficulté de terrain les arrête! La race des Basilide n'est pas éteinte.

Peut-être ne connaissez-vous pas Basilide? La Bruyère n'est pas de votre âge; il est encore trop profond pour vous. Il a pénétré si avant dans le cœur humain, dont il a fouillé tous les replis et percé tous les secrets, que l'expérience de la vie est nécessaire pour le comprendre et l'admirer pleinement. Ce n'est pas un auteur qui puisse jamais passer de mode. Tant qu'il y aura des hommes, ils se retrouveront en lui. Ses portraits ne flattent pas ses modèles. Tels il les voit, tels il les peint. C'est vraiment peint d'après nature. Chaque fois que je l'ouvre, — et je l'ouvre si souvent qu'autant vaudrait dire que je ne le ferme jamais, — j'y reconnais quelqu'un. Vous souriez? Je devine votre pensée, qui m'interroge. Eh bien! oui, je vous l'avoue dans la libre familiarité de ma correspondance avec vous, il m'arrive parfois de m'y trouver moi-même. Comment n'y serais-je pas? Nous y sommes tous! Votre sourire me poursuit. J'en devine l'intention malicieuse. Vous voulez savoir si cela me corrige? Pas autant qu'il le faudrait. Comme tout le monde, j'ai des défauts auxquels je tiens. Par exemple...

Mais nous voilà bien loin de Basilide! Je me quitte pour revenir à lui. Basilide mettait sur pied des armées de trois cent mille hommes, — chiffre monstrueux, fabuleux, invraisemblable pour son temps! — Il en disposait, il en réglait la composition, les bagages et les marches, il les conduisait à la bataille, il fixait la victoire, il préparait les arcs de triomphe et les pyramides, il faisait « déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle fût prête pour la cérémonie de la cathédrale! » Basilide allait vite en besogne, une besogne dont il n'assumait la charge et ne courait les risques que sur le papier! Il a laissé des successeurs. Je les tiens pour des bavards insupportables qui perdent tout bon sens à mesure qu'ils gagnent des batailles. Ils sont un danger public. Ils créent des illusions, ils vendent des chimères, ils font à l'optimisme raisonné un tort très dommageable. Comme ils ne tiennent pas compte des forces et des ressources de l'ennemi, ils annoncent à date fixe des événements que la résistance de l'ennemi dément. Ils font du mal à l'opinion et, loin de soutenir son courage, ils finiraient par la troubler si elle n'avait pas une robustesse de bon sens et de sang-froid dont ils sont incapables.

Entre eux et Démophile, elle ne fait pas de différence. Car nous avons aussi, comme au temps de La Bruyère, comme au temps de Théophraste, comme en tous les temps, nos Démophile, qui s'alarment et répandent l'alarme. Quand les affaires marchent sur le front occidental de telle sorte qu'il y aurait trop de paradoxe dans leur pessimisme, ils se rabattent sur l'Orient. Et l'Orient est loin, et l'Orient est grand! Ces jours derniers, Démophile avait de mauvaises nouvelles : bataille engagée, bataille perdue. Rien n'était vrai, heureusement! Démophile, « dont les nouvelles sont les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait feindre », ne s'arrêtera pas pour si peu. Son métier est de « crier à l'alarme. » Il crie ou, plutôt, par peur de la police, il insinue, il susurre, il murmure. Les occasions ne lui font pas défaut, puisqu'il crée à la fois les nouvelles et les occasions. Est-ce un malade? Parfois. Mais il lui arrive aussi de toucher le prix de son pessimisme et de passer à la caisse, à la caisse secrète, de tel ou tel pays neutre, qui s'alimente dans certains pays où l'argent de la corruption ne tarit pas!

Ne croyez donc, mon cher ami, ni à Basilide ni à Démophile. Ils ne débitent pas le même poison, mais, pour être différent, le venin est des deux côtés également dangereux. Ils dénaturent la vérité. Ils ne la suppriment pas. Elle est plus forte qu'eux. Il faut la regarder en face, avec les yeux tranquilles et clairs qu'elle aime. Elle est saine et réconfortante. Elle se suffit à elle-même et elle doit nous suffire. Je ne crois pas, si je l'interroge, qu'elle annonce la fin prochaine, garantie par Basilide, mais je suis plus sûr encore du démenti imperturbable qu'elle oppose aux prophéties assombries de Démophile. Entre Basilide et Démophile, elle est la vérité tout court. Elle dit l'espoir réfléchi, la confiance prudente et la victoire lente peut-être, mais certaine. C'est en elle, et en elle seule, qu'il faut mettre notre force. Elle n'est pas malaisée à découvrir. En lisant la presse allemande, on la devine. En réfléchissant aux résultats que nous avons obtenus depuis trois mois, on la trouve. La carte de la guerre, chère à M. de Bethmann-Hollweg, dessine déjà le plan et la route.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Des Mufles

Je goûtais l'autre jour la lecture d'un petit livre d'Emile Berr..., j'ai bien dit petit..., l'auteur avoue modestement qu'il a l'épaisseur d'un petit doigt, quinze centimètres de long et dix de large; il ajoute, pour le rendre plus engageant, qu'on peut le commencer impunément par la fin, ou le finir par le commencement et l'interrompre quand on veut, ce qui certainement est extrêmement commode par le temps qui court...

Il est dédié à « Une Dame qui voudrait penser à autre chose » — Ce n'est point la raison qui me l'a mis entre les mains, étant hélas ! comme beaucoup de dames qui ne pensent qu'à ça et ne veulent point penser à autre chose... Mais l'auteur est plein d'esprit, et ce qu'il appelle « un bavardage » est une suite d'observations dont il ne se rend pas bien compte, dit-il, si elles sont graves ou puériles, profondes ou niaises... et qui nous semblent, à nous, les plus plaisantes du monde... En effet, on trouve dans ce petit bouquin une grâce primesautière, un tour vif, un ton de bonne compagnie, qui le rendent infiniment agréable. L'auteur ne prétend point infliger de leçons à l'humanité et cependant, avec la plus aimable bonne humeur, il dénonce des travers, des manies, des égoïsmes, des nuances de caractère qui frappent par l'exactitude du détail et la vérité du trait... Mais ce La Rochefoucauld express et souriant n'oublie pas une minute qu'il écrit « pour une dame » — il se défend d'être philosophe et trouverait à s'excuser quand le hasard veut qu'il donne à réfléchir. Il note les ridicules de la vie et des gens, il en saisit la drôlerie avec une agilité d'escamoteur, et puis il vous laisse le soin d'en tirer les conclusions et même la morale... Il vous a conté sa petite histoire, si elle vous amuse, il est content.

Veut-il, par exemple, parler du muflisme?... « Je ne saurais définir clairement ce que nous appelons le muflisme, dit-il, mais, je vois bien ce que c'est qu'un mufle... » Et il énumère une suite de petites observations d'une gaieté irrésistible :

« Un mufle a souvent bon cœur, mais, » en voyage, il laisse ouverte, par la pluie » et le froid, la porte du compartiment d'où » il descend.

» Un mufle ne remet jamais en place l'ob- » jet qu'il a dérangé, et dont d'autres auront » à se servir après lui.

» Un mufle est capable d'amour. Mais il » se sert volontiers de la machine à écrire » pour donner un rendez-vous à la femme » qu'il aime.

» Un mufle, dans un lieu public, prend » volontiers la posture commode qui gêne » ses voisins.

» Un mufle a la notion du droit. Mais il » cherche tout de même à passer au ves- » tiaire avant son tour.

» Un mufle n'a pas nécessairement le mé- » pris des personnes qui l'entourent, mais » il n'est jamais arrêté dans son discours par » la crainte d'exprimer une opinion bles- » sante devant quelqu'un dont il ignore les » sentiments.

» Un mufle passe entre deux tables, au » restaurant, sans regarder si le pan de son » habit ne va pas balayer le verre ou le » pain de son voisin.

» Un mufle n'est pas un homme qui mé- » prise les femmes, mais s'il entre au théâtre » après le lever du rideau il ne lui paraît pas » choquant que plusieurs femmes se lèvent » pour le laisser passer.

» Un mufle a le souci de la propreté de » sa maison ; mais à l'hôtel il pose les pieds » sur un divan pour boutonner ses bottines » qu'il essuie avec un rideau. »

Etc., etc.

Evidemment il s'agit ici du mufle mondain, de celui que coudoie dans les thés et les salons la « Dame qui veut penser à autre chose », mais dans cette notation légère et sans prétention, comme le caractère se dessine!... Comme on le reconnaît au passage ce monsieur occupé de ses commodités, ne s'inquiétant jamais ni de l'embarras qu'il crée ni de la peine qu'il cause!...

Il vit..., vous le connaissez ce mufle-là, moi aussi, et soyez tranquille, il n'est pas parti pour la guerre. Il s'est bien gardé cette fois de passer au vestiaire avant son tour, ni même à son tour. Il a laissé les camarades prendre casque, bottes et fusil, et s'est creusé la cervelle pour trouver des prétextes à leur brûler la politesse... « Je ne suis pas une P. P. T... », s'écrie le mufle qui a de l'esprit a ses heures..., ce qui veut dire : « Je ne suis pas une poire pour la tranchée... »

Ce mufle a remué ciel et terre pour esquiver le service... Le front ne lui dit rien qui vaille... Depuis le commencement des hostilités, il a dérangé vingt hommes politiques, fait antichambre chez une demi-douzaine de directeurs de journaux et horripilé tout ce qu'il connaissait de chefs de bureau ou de chefs de cabinet pour obtenir de rester à l'arrière... La dépense d'imagination faite pour trouver des tenants, des aboutissants susceptibles de l'embusquer, est à peine croyable... Le mufle n'ayant jamais eu d'autre horizon que sa petite personne, juge que le moment est merveilleusement choisi pour la conserver... Rien ne lui coûte, ni bassesses, ni flatteries, ni mensonges, ni intrigues, c'est un mufle... En temps de paix, il ressemble au portrait qu'Emile Berr a tracé d'une plume légère ; en temps de guerre, il fait songer à l'exclamation douloureuse de Pascal... « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures... » Car le mufle reste mufle... et il paraît d'autant plus mufle qu'il n'existe en ce moment qu'à l'état de monstrueuse exception.

En effet, il est peu d'hommes qui traversent ces années d'épreuves sans être impressionnés de leur grandeur... Ils ont tous l'âme comme rehaussée d'un cran, et ayant subi la dignité et le mérite de la Patrie, ils ont voulu faire de leur mieux pour sa gloire... Pour un temps, ils ont laissé leurs querelles, leurs animosités, leurs ambitions, leurs tracasseries, ne connaissant plus qu'une chose à laquelle autrefois, aux jours heureux, ils n'avaient peut-être pas assez songé : l'honneur du pays... Les plus bornés, les moins généreux, comprirent que l'individu devait s'effacer aujourd'hui pour n'être plus que le Soldat de la Grande Armée, l'unité modeste d'une collectivité ardente et cependant le héros de cette guerre qui devait assurer la paix du monde...

Le mufle se moque éperdument de tout cela... Il compte sur les P. P. T. pour défendre, lui et son pays, lui d'abord, bien entendu... Et quand, par des miracles de combinaisons, il arrive enfin à quelque place de tout repos, lui permettant de se costumer sous l'habit militaire, il reste encore, et plus encore le mufle... Il n'a d'autre objet que lui ; il intrigue, se faufile et prend d'assaut la situation qui lui assure des avantages de toutes sortes en donnant le minimum de travail : — « Bah ! raisonne-t-il, quand je me tuerais à la peine, en quoi la France serait-elle plus avancée?... Profitons, jouissons, voyons d'où vient le vent, faisons nos petites affaires. Soutirons un galon ici, quémandons une croix de guerre là, soyons à l'affût de tous renseignements et sachons en tirer parti ; fabriquons-nous des relations, tirons-nous du guêpier où les P. P. T. laissent leur carcasse, et, ma foi, puisqu'il y a des gens qui font fortune pendant la guerre, débrouillons-nous de ce côté... » Et, sournoisement, le mufle se documente, il se fait adjuger des certificats, décerner des attestations, et pendant que les P. P. T. se battent comme des lions, s'épuisent de fatigue et répandent leur sang, le mufle combine une petite affaire..., une belle petite affaire... qui lui permet de fourrer dedans un quarteron de personnages et de réaliser de mignons bénéfices.

Le mufle en temps de guerre est un être haïssable. Son manque de conscience, agaçant d'ordinaire, devient un scandale public à l'heure même où chacun fait généreusement le sacrifice de sa vie au bien du pays. C'est un misérable sans-patrie qui garde son or, sa santé et son bien-être, comme des trésors d'autant plus appréciables qu'il a devant lui des spectacles de mort et de douleur... Ces bonnes P. P. T..., se font casser la figure, fort bien, mais lui se frotte les mains!... En fait de patriotisme il ne connaît que celui dont les journaux lui rebattent les oreilles. Le mufle ressemble assez à ce philosophe qui déclarait la religion bonne pour le peuple... Le devoir du soldat il l'estime bon pour le voisin... Lui, pas si bête, il... ne marche pas...

Le mufle de guerre me cause une répulsion dont je ne puis assez dire l'horreur... Je sais de pauvres diables qu'on a fusillés pour un instant d'aberration et qui le méritaient moins que le mufle sournois, rusé, plein de sang-froid, calculateur et lâche, qui met toutes les ressources de son intelligence à se dérober à un devoir sacré...

Et je crois que je ne suis pas la seule de mon avis... Si on chargeait toutes les mères en deuil, toutes les femmes dans la peine, de l'exécution de ces mufles-là, ils passeraient un fâcheux quart d'heure... et ce serait justice... En temps de guerre, les apaches deviennent quelquefois des héros, les fortes têtes font des soldats admirables, il n'y a que les mufles qui restent des mufles...

Et voilà que le petit livre d'Emile Berr, écrit « Pour une Dame qui voudrait penser à autre chose » (1), par une pente fatale me fait penser à Eux justement, à nos héros de Verdun et de la Somme, à ces enfants magnifiques qui font plus que leur devoir et rendent plus méprisable encore le mufle... Oh ! oui, l'odieux mufle, qui pose ses vilains pieds sur la France et les essuie avec les plis de notre drapeau.

A bas, les mufles d'avant guerre et d'après guerre ! A bas, à bas les mufles de guerre! Et vivent nos soldats !...

YVONNE SARCEY.

(1) C'est le titre du livre.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

La vie de l'hôpital est étrangement agitée en ce moment : arrivées de blessés la nuit, départs nombreux, on a juste le temps de s'attacher à ses grands enfants, et c'est le moment où nous devons les quitter pour reprendre bien vite de nouvelles recrues, qui ne nous laissent pas chômer un jour.

Une cérémonie touchante a eu lieu cette semaine, la remise de décorations à deux de nos grands blessés : Belot et Doussin, tous deux honorés de la médaille militaire et de la croix de guerre.

La mère de Doussin et sa petite sœur étaient présentes à la cérémonie — et le commandant Cazenave en profita pour prononcer un petit speech plein d'émotion sur les mères auxquelles on devait ces héros et qui, elles aussi, méritaient de la patrie... On but un verre de champagne à l'armée française, aux chefs de notre glorieuse armée, au Président de la République et à tous ceux qui, blessés et couchés dans leurs lits, avaient travaillé pour le pays en lui donnant quelque chose de leur vie.

L'hôpital encore cette semaine, a été très heureux. La Société Bourbonnaise de Crédit de la Réunion nous adresse un don magnifique — le troisième depuis le commencement de la guerre.

« C'est, nous écrit-on, sur la proposition de M. Desaifres, Président du Conseil d'administration, que la somme de deux mille francs a été votée à l'unanimité pour votre Hôpital, par les actionnaires présents à la dernière assemblée générale de notre Société. »

Le Président joint à ce don les mots les plus flatteurs pour notre hôpital et surtout pour les chers soldats qu'ils admirent et qu'ils aiment là-bas.

Ces encouragements nous sont bien doux, bien précieux aussi, car la vie d'un hôpital qui n'a que de grands blessés, devient très lourde, au point de vue de la dépense comme au point de vue de la fatigue.

Les Envois au Front

Le livre de Mmes Henri Nicolle et Francis Thomé marque aujourd'hui leur 33,917e envoi!!!

Ce que cela représente de joie!.. les bonnes petites lettres que nous lisons chaque semaine avec attendrissement peuvent seules le dire... « Depuis que je suis au front, c'est le premier paquet que je reçois, m'écrit le soldat Charles Lefaux, clairon au 31e d'infanterie, 2e compagnie, 1re batterie, secteur postal numéro 10... Comme je serais heureuse de confier ce beau clairon qui sonnera la victoire à une cousine. »

Un autre, Payen Magloire, écrit : « Votre paquet m'a surprit agréablement et m'a fait bien plaisires... » et dans un élan gentiment reconnaissant, il termine sa lettre en disant : « qui donc ne se battrez pas courageusement pour vous défendre et pour sa patrie, pour notre Patrie.. Vive la France ».

Si on savait..., — je ne me lasse pas de le répéter, — si on savait comme avec un paquet on peut jeter de soleil dans une vie souvent mélancolique, il n'y aurait personne qui voudrait se dérober au charmant devoir de semer un peu de bonheur là-bas au front. Nous avons toujours des adresses et nous ne prenons sur nos listes que les soldats *recommandés* par leurs chefs. C'est pourquoi certains marquent cette surprise des colis que nous leur adressons; leur cas nous fut signalé par un officier à leur insu.

Et d'ailleurs je vais en donner tout de suite une très sûre : M. le colonel Collon a, dans la brigade qu'il commande, des centaines de soldats ne recevant jamais ni paquets, ni argent, parce que trop pauvres, ou sans famille, ou des pays envahis... Mme Collon, 8, avenue Saint-Jean, à Niort (Deux-Sèvres), sera heureuse de donner les noms et adresses de ces filleuls encore sans marraines.

Elle m'apprend en outre que, dans la brigade que son mari a l'honneur de commander, on n'appelle pas le soldat un poilu... on dit un bonhomme...

Ne trouvez-vous pas le mot charmant et dépeignant bien nos braves guerriers. *Bons* pour la Patrie, mais terribles pour l'ennemi.

L'Adoption des Prisonniers

Grâce au don généreux fait par M. Saint et qui nous fut transmis par M. Jullemier, notre ministre de Buenos-Ayres, nous avons pu envoyer cette semaine, deux immenses caisses de conserves de bœuf au camp de Langensalze... M. Bernard Vigier, qui essaie d'organiser un comité de secours, nous apprend en effet que le détachement, trop éloigné du camp de concentration, est insuffisamment ravitaillé, et qu'il y a là d'infinies misères.

Nous envoyons également aux camps de Stralkowo et de Skalmierochutz, éloignés de tout centre distributeur, cinq grandes caisses de conserves de bœuf. Enfin, nous avons expédié au camp de Senne une grande caisse de lait concentré... Ce camp est dans une grande misère et le sergent Maurice Lecor, 27e d'infanterie territoriale, matricule 770, 2e compagnie, Senne II, implore couvertures, sacs de couchage, vêtements de laine, enfin un peu de chaleur pour ses camarades transis...

Nous avons un beau don de 1,000 fr. de Mme Verin d'Airsvelle qui, émue des appuis faits ici pour nos prisonniers, a groupé quelques amies autour d'elle dans le but d'aider nos pauvres soldats sans famille, sans marraines, les abandonnés en un mot... Voilà d'admirables secours, qui pénètrent notre cœur de gratitude. Jamais on ne dira assez le noble rôle de l'Amérique et de nos colonies pendant cette affreuse guerre. Nos exilés le savent bien. Ecoutez l'hommage d'un prisonnier :

Femme au cœur généreux! O toi qui sais de France
Sous le nom de marraine adresser au proscrit
Le mot de réconfort qui calme la souffrance
Et rehausse son cœur, ton filleul te bénit!

Je m'en voudrais, pour terminer, de ne pas signaler avec une gratitude particulière ce don que nous a transmis M. le commandant Cerf, produit d'une collecte parmi les bleuets de la classe 1917 — au 31e de ligne — Merci encore, merci toujours.

Les Vacances aux Champs de nos Enfants de Mobilisés

Les quelques lignes que j'ai écrites à propos du séjour à la campagne des enfants pauvres de mobilisés m'ont valu de délicieuses lettres et des dons nombreux. A la date du 16 septembre, j'ai pu envoyer à Mme Frank-Puaux, la présidente de l'œuvre, une somme de 451 francs 70, c'est-à-dire déjà plus de quatre cents jours à distribuer de bon air pur... et ce n'est pas fini... Il faudrait avoir un cœur de pierre pour n'être pas ému de ces témoignages exquis de fraternelle tendresse. C'est une fillette de 12 ans, Madeleine Jubert, qui me dit : « Ma bourse est bien légère, mais je vous envoie tout ce que j'ai, 4 francs, pour que mon petit protégé respire trois jours le bon air de la campagne. »

Une institutrice, Mme Grandjean, m'adresse une collecte faite entre ses élèves de l'école de filles de Cuxac — 40 francs — pour que deux enfants puissent passer chacun quinze jours à la campagne. Et cette entr'aide est infiniment touchante... Nous continuerons à transmettre tous les dons à Mme Franck-Puaux, 41, boulevard Raspail.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Une grande nouvelle : M. Brieux nous apprend qu'il vient de trouver pour ses brosses... un client sérieux, un client unique qui dorénavant lui achète toutes les brosses fabriquées dans les petits ateliers par ses chers aveugles... C'est l'Etat! A partir d'aujourd'hui, l'Etat prend toutes les brosses... Nous n'avons donc plus à nous occuper de l'écoulement de ces chefs-d'œuvre...

Rappelons donc que nous avons vendu (à la date du 16 septembre), 5,996 brosses..., autant dire six mille, qui ont rapporté l'admirable somme de 42,976 francs 85 (on se souvient que la brosse était tarifée 2 francs). Avec l'excédent des recettes, M. Brieux a constitué une caisse de secours qui fonctionne non seulement pour le bien de l'aveugle lui-même, mais pour celui de sa femme, de ses enfants souvent dans la détresse. Des allocations mensuelles sont attribuées aux familles méritantes des aveugles... Et dorénavant, c'est à secourir les familles, à aider les aveugles dans leur établissement, à acheter les matières premières dont ils ont besoin, que notre caisse servira uniquement. Nous n'avons plus à jeter le cri : A la Brosse... A la Brosse, qui a été entendu dans tous les pays, avec une si émouvante générosité... Nous serons uniquement occupés à tirer d'affaire les « Blessés aux yeux », leur facilitant leur travail, en assurant la paix de leur foyer.

J'ai reçu d'admirables lettres en réponse au cri pathétique de M. de Wandeneuf. J'en publierai quelques-unes la semaine prochaine, la place me manque aujourd'hui.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

111e LISTE DE SOUSCRIPTION

6e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 10 au 17 septembre 1916)

M. Beaufils, à Canisy, 3 fr. — Une Cayennaise abonnée aux *Annales*, 15 fr. — Petit Marcel, 107e d'artillerie lourde, 5 fr. — Fernande Michel, à Grillon (Vaucluse), 5 fr. — Mlle Maria Moulin, à Trouville, 10 fr. — René Lauriac, à Mostaganem, 20 fr. — André Amiel, 121e d'artillerie lourde, 2 fr. 50. — Henri Méguin, Marseille, 2 fr. 50. — Mme Labrosse, à Bourbon-l'Archambault, 16 fr. 50. — Mme Félix, 5 fr. — Mme Demoulin, Nogent-sur-Seine, 5 fr. — MM. les actionnaires de la Société bourbonnaise de Crédit, Saint-Denis (Réunion), 2,000 fr. — Mme Guidet, Tsarskoié-Sélo (Russie), 25 fr. — Mlle Louise Turc, Souma (Algérie), 2 fr. — Mme Guépet, 10 fr.

Total général de cette 111e liste....... 2.126 fr. 50

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Au moment de mettre sous presse nous recevons de Roumanie la dépêche suivante que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs :

Reviens de la belle Transylvanie. Action de nos troupes merveilleuse. Veux venir à Paris partager enthousiasme triomphe latinité.

DISSESCO.

M. Dissesco, ancien ministre de l'Instruction publique du gouvernement roumain, a contribué puissamment par ses actes et sa parole éloquente, au succès de la bonne cause. Nous fêterons à Paris, comme il le mérite, cet homme d'Etat, ce grand patriote, et le féliciterons du beau résultat de ses efforts.

La malveillance ne s'endort jamais, même et surtout en temps de guerre.

Depuis quelques mois, une pièce de vers était colportée sous le manteau. Ces vers expriment, à l'adresse de Guillaume II, une haine et un mépris violents. Ces sentiments, nous ne les blâmerons pas puisque nous les partageons. Seulement la forme en est grossière, affligée d'impropriétés fâcheuses. Or quelqu'un eut l'idée d'attribuer la paternité de ce morceau mal rimé à Jean Richepin... L'illustre poète, indifférent ou distrait, négligea ces rumeurs. Il en a entendu bien d'autres. Mais ayant appris qu'un imprimeur lyonnais se disposait à faire paraître les vers malencontreux et à les signer de son nom, il a dû rétablir la vérité. Voici la lettre qu'il a publiée dans *L'Intransigeant :*

« Je ne suis point l'auteur de *quatre strophes au kaiser*, que l'on fait circuler avec ma signature. A maintes reprises j'en ai informé déjà, par lettre, les personnes qui m'en ont envoyé des copies, manuscrites, tapées, voire imprimées, et me demandaient si ces vers étaient de moi. On m'apprend aujourd'hui que ces copies sont vendues un peu partout et jusque sur le front. Il y a là une sorte d'exploitation blessante contre laquelle je dois protester publiquement. Ce que je fais en vous priant de vouloir bien insérer ces quelques lignes.

» Merci, et très amicalement à vous,

» JEAN RICHEPIN,

» *de l'Académie française.* »

Désormais le canard a l'aile coupée. Il ne volera plus.

Notre éminent collaborateur, l'historien F. Franck-Brentano, avait eu la douleur de perdre au cours de la guerre, son fils cadet et son gendre, tous deux morts bravement à l'ennemi.

Un deuil immense s'ajoute à ces deuils. Le fils aîné de notre pauvre ami, aide-major au 152e d'infanterie, vient de périr, victime de son dévouement, ardent à accomplir son devoir. Blessé à deux reprises, cité deux fois à l'ordre du jour, et revenu sur le front, il a été tué le 6 septembre...

Nous ne pouvons que nous associer à la peine du père et de la mère si cruellement meurtris. Nous ne trouvons point de paroles pour les consoler.

Les mots du père Dumas.

L'Odéon vient d'opérer sa réouverture par une reprise très applaudie de *La Jeunesse des Mousquetaires.*

Dumas avait non seulement du génie, mais aussi beaucoup d'esprit.

Voici quelques traits célèbres qui lui ont été attribués :

Dumas assistait à une *première*, mélancolique et distrait.

— Vous vous ennuyez? lui demanda un ami.

— Non, fait Dumas; je ne m'ennuie pas, au contraire, mais je suis ailleurs... Voyez-vous, c'est plus fort que moi; je ne peux pas suivre une représentation jusqu'au bout. J'écoute avec beaucoup d'attention le premier acte... et puis, je refais la pièce à ma manière.

Un jeune homme avait la manie de tutoyer toutes les personnes à la seconde fois qu'il les voyait.

Rencontrant un jour Dumas, il lui prit la main en disant : « Bonjour, mon ami, comment te portes-tu?

— Très bien, mon ami, répond Dumas : comment te nommes-tu? »

Un jour, le concierge de Dumas sonne à sa porte, se fait introduire et lui dit :

« Monsieur Dumas, je viens vous demander dix francs qui manquent pour une couronne. On enterre un huissier dans la maison.

— Tenez, répond Dumas, voilà vingt francs, et enterrez-en deux! »

Selon Mme de Bassaville, Adolphe Dumas aurait dit devant Alexandre Dumas : « On dira plus tard que le dix-neuvième siècle eut ses deux Dumas, comme le dix-huitième siècle eut ses deux Corneille.

« Adieu Thomas! répondit Alexandre Dumas en lui tendant la main. »

Dumas disait un jour : « J'ai une cuisinière nommée Sophie, qui a réalisé ce miracle d'écrire son prénom sans employer une seule des lettres qui le composent.

« — Pas possible : s'écrient les auditeurs.

— Rien n'est plus vrai. Elle l'écrit : *Çaufy.* »

Le mot *Pope* est-il pris en mauvaise part?

Or, voici ce que l'aumônier du 4e régiment russe à l'étranger vient d'écrire à la *Dépêche de Brest*, au moment où les troupes du tsar fürent fêtées dans notre grand port breton :

« Le mot « pope », si souvent employé pour désigner les prêtres orthodoxes russes, est, certes, un mot très respectable par son origine et par son sens au pied de la lettre, mais depuis le moyen âge, il porte en soi, les éléments de l'injure et ne s'emploie, chez nous autres Russes, qu'en manière d'outrage. »

Donc, abstenez-vous d'appeler « popes », les prêtres de l'église russe.

Mais alors, comment faut-il dire?

Mon courrier.

« On a bien voulu tout dernièrement, dans un obligeant article des *Annales* sur la chère Roumanie, me ranger dans un groupement de poètes.

» Permettez-moi de rompre mon habituel silence, et, patriote roumain, de parler aussi en poète français.

» Dans l'Anthologie des poètes français de chez Delagrave, où quoique d'un talent, si l'on peut dire, un peu original, je figure, de même que dans les joliesses des Gourmont, des Vielé-Griffin, des Kahn, qui ont daigné prononcer mon nom, je n'ai jamais participé d'un et à aucun groupe : bien plus, dès 1898 (j'ai quarante-deux ans bien sonnés), Henry Bérenger, dans sa *France Intellectuelle*, me déclarait vivant « *loin de toute tentative cénaculaire* ».

» Tout ceci pour sacrer une fois de plus le prestige de cette unique langue française qui fut même à Frédéric II une occasion de ne point savoir l'allemand.

» Mais je ferme cette parenthèse fraternelle, et je reste, cher monsieur, votre obéissant serviteur.

» *Le Conseiller de Légation, officier de la Légion d'honneur,*

» CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. »

(Le signataire de cette lettre nous rappelle ce que nous savions : qu'il est un des poètes les plus purs, un des penseurs les plus remarquables et les plus estimés de son pays, un des écrivains étrangers qui manient en perfection la langue française.)

❀

« Un de vos lecteurs, dont vous reproduisez la lettre dans le n° des *Annales* du 10 septembre, vous demande des explications sur « le swastik, signe cabalistique le plus ancien du monde entier ».

» Je puis vous donner un dessin simplifié de ce signe que j'ai eu l'occasion de relever sur plusieurs monuments mégalithiques du Haut-Bourbonnais (Bois noirs et Monts de la Madeleine).

» Le signe présente plusieurs aspects, très voisins, suivant l'attribution du monument qui le porte.

» Le swastika gravé au fond des coupelles des pierres et bassins se présente sous forme d'un X, dont les branches se terminent par une rainure verticale. L'intersection des branches est entourée d'un petit cercle.

» Le swastika gravé sur les pierres levées, se rapproche plus de la croix que de l'X. L'extrémité des branches se coude à angle droit.

» En somme, on peut schématiser le swastik ou swastika, d'après le signe qu'on observe sur les monuments de pierre brute de nos régions, par le dessin que je reproduis ci-dessous :



» J'ignore si ce signe est un porte-bonheur. Je crois seulement qu'il est la marque du culte du feu et du culte de l'eau. (Les traits croisés et coudés symbolisent le jaillissement de l'étincelle; le cercle central symbolise la coupelle d'eau lustrale.)

» Je souhaite que ce signe préserve du feu de l'ennemi, les abris des poilus à l'entrée desquels il sera gravé comme il a préservé du feu du ciel, pendant des millénaires, les monuments frustes sur lesquels il fut gravé par nos plus lointains ancêtres.

» Veuillez accepter mes salutations sincères.

» PIERRE DU MONTONCEL.

» *19e régiment d'artillerie, 26e batterie (état-major), S. P. 49.* »

(Cette lettre est la première en date des nombreuses lettres qui nous ont été écrites sur ce sujet.)

On me demande où l'on peut se procurer la belle étude que Mgr Herscher a pieusement consacrée aux derniers jours de notre cher Emile Faguet.

Cette brochure a été publiée par les soins de l'éditeur Lecène, ami dévoué du défunt, et dont les magasins sont au numéro 29 de la rue Saint-Sulpice, à Paris.

LES BRUITS QUI COURENT

THÉOPHILE GAUTIER ET L'AÉROSTATION. — Baudelaire a décerné à Théophile Gautier le titre de parfait magicien ès lettres françaises. Mais soupçonna-t-il un Théophile Gautier aviateur?

Non, sans doute, et cela se conçoit aisément.

Pourtant, le grand Théo rêva fort d'aérostation, et un certain M. Pétin ayant imaginé, en 1850, un « vaisseau aérien » dont Alphonse Karr se moqua dans ses *Guêpes*, l'enthousiasme du poète se manifesta dans maints articles que publia la presse. La machine imaginée par M. Pétin se dénommait « locomotive aérostatique ». Elle se composait, nous apprend Théophile Gautier, de quatre ballons maintenus par une charpente légère, en fer ou en bois.

« L'air, écrivait le poète d'*Emaux et Camées*, est le milieu le plus commode pour se mouvoir. Là, le chemin est partout en hauteur, profondeur et largeur. Comme sur mer, l'on n'est pas obligé de rester à la surface, plongeant moitié dans un milieu, moitié dans un autre. Le chemin nous environne de toutes parts. On y errait, on n'y marchait pas. Avec le système de M. Pétin, nous croyons pouvoir prédire qu'on y marchera. »

On n'y marcha nullement, d'ailleurs. L'invention de M. Pétin demeura lettre morte, et la souscription ouverte pour l'exploiter n'eut aucun succès, en dépit de la tapageuse réclame financière que lui fit Théophile, piètre financier, comme chacun sait :

« Comment se fait-il, s'écriait le candide grand homme, lorsque tant d'argent est quotidiennement engouffré dans des entreprises ruineuses, que le Gouvernement ou un riche particulier, ou même le public, ne fasse pas les fonds nécessaires pour cette grande expérience, qui offre tous les gages de certitude et intéresse à un tel point le présent et l'avenir du monde? »

L'avenir du monde! Pauvre Théo!

❀

LA CARTE DE PAIN A TRAVERS LES AGES. — Les Boches n'ont rien inventé, pas même la « carte de pain »!

C'est, en effet, à Genève que ce système aurait pris naissance, vers la fin du dix-septième siècle, s'il vous plaît.

Le hasard d'une recherche dans les archives du Foreign Office, à Londres (*Switzerland*, misc. papers, numéro 9) : a fait découvrir une lettre sans signature, datée de Genève, le 10-20 novembre 1693 et adressée à un réfugié français, le S. de Jurieu.

Privée des blés d'Allemagne et de ceux du Piémont, dont l'armée de Catinat empêchait l'arrivage sur les bords du Léman, la seigneurie dut songer à rationner ses sujets.

« Ce qu'il y a de pis, écrit le correspondant anonyme, c'est qu'on craint que MM. de Genève ne soient pas en état de pouvoir continuer à faire vendre du pain, ne sachant où prendre des bledz. »

Et plus loin :

« Pour vous faire connoître, monsieur, l'extrémité où l'on est réduit icy, vous saurez que deux de messieurs du conseil des Deux-Cents vont tous les matins chey chaque boulanger pour voir pezer le pain et veiller à ce qu'on n'en donne qu'à ceux qui ont des billets d'un syndic préposé pour les expédier et faire observer qu'on n'en donne que demie-livre par chaque personne. »

On trouverait sans doute à cette époque et même auparavant, d'autres exemples d'institution de « cartes de pain ». Mais l'exemple de Genève suffit à démontrer que, dans la lutte contre la famine, comme dans toutes les autres branches de l'activité humaine, les Allemands n'ont pas été les premiers à apporter de la méthode et de la discipline.

❀

LES MOUSTACHES A LA GUILLAUME. — Depuis plusieurs années, M. Julio Camba envoie de Londres, de Paris, de Berlin, de Constantinople, de New-York, de Buenos-Ayres, des chroniques aux journaux espagnols. Ces chroniques, qui lui ont valu une grande et juste réputation d'humoriste, témoignent une fine observation et une rare habileté à montrer les ridicules des peuples, M. Julio Camba vient de recueillir ses articles sur l'Allemagne. Dans la traduction du premier de ses articles par les *Débats* nous relevons ce passage amusant :

« Ce qui est d'une grande décadence, c'est la mode des moustaches à la Kaiser. Et moi qui avais promis à mes amis de Paris un article sur ces moustaches! Presque tous les jeunes Allemands sont complètement rasés ou ne portent qu'un centimètre de moustache de chaque côté de la lèvre, par exaltation de l'américanisme. Les officiers ont imposé la vogue et les moustaches à la Kaiser sont restées pour le Kaiser et pour les agents de l'ordre public, qui en plus des moustaches portent un casque avec une pointe au bout. Il y a cependant quelques moustaches à la Kaiser dans l'élément civil, qui, je crois, n'est jamais ici tout à fait civil. Parfois, ces moustaches, unies aux cicatrices des visages allemands, produisent un effet très amusant. On voit un visage de profil avec une moustache à la Kaiser et, de la commissure des lèvres jusqu'à l'oreille, une cicatrice : on croit voir un comique avec une moustache postiche fixée par un élastique. »

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

NOUVEAUX MISSIONNAIRES

A Berlin.

Le parc de la maison de santé du docteur Muhlhaus. Pour s'intéresser aux travaux de son futur mari, le professeur Altfeld, la colonelle von Schnick, installée dans un fauteuil, se plonge dans l'étude d'un manuel élémentaire de chimie qu'elle essaie de comprendre. Arrive Hans Lindau.

LINDAU. — *Madame la colonelle, mes hommages...*

Mme VON SCHNICK. — *Je suis fort mécontente de vous, Lindau. Depuis que je suis dans cette maison, vous n'avez pas trouvé une minute pour venir me voir!*

LINDAU. — *J'ai été très occupé, madame la colonelle.*

Mme VON SCHNICK. — *En effet, le travail ne doit pas manquer chez Wolff.*

LINDAU. — *Je n'y suis plus.*

Mme VON SCHNICK. — *Vous avez donné votre démission, sans même attendre, comme vous le vouliez, la fin de la guerre? C'est une sottise.*

LINDAU. — *Je ne crois pas.*

Mme VON SCHNICK. — *Alors, Wolfenbuttel vous a offert une brillante situation?*

LINDAU. — *Je n'ai pas accepté.*

Mme VON SCHNICK, ébahie. — *Et pourquoi?*

LINDAU. — *J'ai mieux. Je dirige « Dolorès ».*

Mme VON SCHNICK. — *Qu'est-ce que cette femme-là?*

LINDAU. — *Une agence de naturalisations. Bonne affaire...*

Mme VON SCHNICK. — *Je n'en doute pas.*

LINDAU. — *Nous méditons de vastes projets.*

Mme VON SCHNICK. — *A propos, vous connaissez les miens?*

LINDAU. — *Le mariage Altfeld? Oui, madame la colonelle : agréez mes félicitations.*

Mme VON SCHNICK. — *Beau parti, n'est-ce pas?*

LINDAU. — *Extrêmement honorable. Je savais déjà que vous étiez une femme supérieure; mais je ne vous connaissais pas cet esprit de sacrifice.*

Mme VON SCHNICK. — *Que voulez-vous dire?*

LINDAU. — *Le professeur n'a certes pas conquis en Allemagne la situation qu'il mérite; je ne saurais donc trop admirer l'abnégation dont vous faites preuve en vous attachant à son sort.*

Mme VON SCHNICK. — *Mais où voyez-vous donc, Lindau, que je sois à plaindre? J'épouse un homme universellement célèbre, qui a rendu à son pays des services dont on ne lui a pas su assez gré : bien conseillé, il a encore un avenir.*

LINDAU. — *S'il m'est permis de donner mon humble opinion, j'estime qu'il a surtout un passé.*

Mme VON SCHNICK. — *On verra.*

LINDAU. — *Ah! comme je me repens amèrement, aujourd'hui, de ne pas vous avoir parlé plus tôt.*

Mme VON SCHNICK. — *De quoi?*

LINDAU. — *D'une carrière brillante que je pouvais vous ouvrir.*

Mme VON SCHNICK. — *Laquelle?*

LINDAU. — *Mon agence va être chargée de recruter les nouveaux missionnaires de l'influence allemande, qui vont être créés dès la signature de la paix, car, vous le savez, il va falloir remplacer l'ancien personnel des renseignements à l'étranger, dont les erreurs nous ont été funestes...*

Mme VON SCHNICK. — *Hélas!*

LINDAU. — *Nous choisissons donc des personnes habituées à tenir un rang dans la société; nous obtenons d'un pays neutre qu'il les adopte. Après quoi, le gouvernement les utilise. Je suis sûr que vous, madame la colonelle, dans l'emploi de comtesse hollandaise, vous eussiez pu mettre à profit toutes vos remarquables qualités et parvenir aux plus hautes destinées. Ce ne sont pas les combinaisons de la chimie qui doivent vous intéresser, mais celles de la politique.*

Mme VON SCHNICK. — *Oui, peut-être...*

LINDAU. — *Et si vous vous décidez quelque jour à remplacer ce pauvre colonel, il faut que de hauts personnages se disputent votre main, des ambassadeurs, des princes..., ou mieux encore...*

Mme VON SCHNICK, flattée, sur un ton de reproche. — *Lindau!*

LINDAU. — *Excusez ma franchise; je vous vois plutôt sur un trône que dans un laboratoire!*

Mme VON SCHNICK. — *Quel malheur que je me sois engagée avec ce maudit Altfeld!*

LINDAU. — *Il n'y a qu'une parole à reprendre : pas même un chiffon de papier.*

Mme VON SCHNICK. — *Moins que rien... Vous m'avez donné un bon conseil, Lindau : si jamais je puis vous être utile...*

LINDAU. — *Vous le pouvez, dès à présent...*

Mme VON SCHNICK. — *Comment cela?*

LINDAU. — *Si j'ai renoncé à entrer chez Wolfenbuttel, je n'ai pas renoncé à sa fille : pour beaucoup de raisons...*

Mme VON SCHNICK. — *Il suffit. Je parlerai à Wolfenbuttel. J'ai beaucoup d'empire sur lui.*

LINDAU. — *N'en croyez rien...*

Mme VON SCHNICK. — *Plaît-il?*

LINDAU. — *Wolfenbuttel, naguère docile, possède maintenant au plus haut degré l'esprit de contradiction.*

Mme VON SCHNICK. — *Eh bien, on manœuvrera en conséquence.*

LINDAU. — *Madame la colonelle, vous avez le génie de la diplomatie!*

GABRIEL TIMMORY.

Les Deux Ecoles

Il y a deux écoles, s'il s'agit de prévoir l'après-guerre et les changements que le cataclysme aura apportés dans nos mœurs, nos lois et nos idées. De quoi demain sera-t-il fait, après la victoire, c'est la grande préoccupation de ceux qui veulent échapper à l'heure présente, même si elle est avancée, même si elle est composée, comme ces jours-ci, de minutes émouvantes. Eh! bien, les uns prétendent que rien ne sera changé ; d'autres, au contraire, pensent que tout sera bouleversé de fond en comble. Si l'on parle du luxe, des modes, des gens affirment qu'il y aura un désir fou de jouir, de paraître, de s'attifer, de s'habiller et de se déshabiller. Une jeune femme me disait l'autre jour : « Ce sera une bombe incroyable! » Et comme je la poussais un peu, lui demandant : « Quoi? les mœurs du Directoire... des horreurs? », elle me répondit gentiment : « Des horreurs? oui et non. »

D'autres femmes, au contraire, prévoient une vie simple, sévère, envisagent même avec résignation la pauvreté. La vérité c'est qu'il y aura de la fête et de la bombe, mais aussi beaucoup de simplicité. Il y aura deux courants qui lutteront l'un contre l'autre, tandis qu'avant la guerre un seul courant large et rapide nous entraînait l'on sait où!

Si l'on parle du théâtre, tel directeur vous dira :

— Après la guerre, on aura un grand besoin de vivre et de s'amuser. Le public voudra des pièces légères, gaies, bouffonnes; des pièces qui commenceront tard, afin que les gens aient le temps de bien dîner, et qui finiront de bonne heure, afin qu'ils puissent joyeusement souper.

— Vous parlez apparemment des gens chics ?

— Mais il y aura toujours des gens chics, n'en doutez pas. En ce moment même, en pleine guerre, dans mon petit théâtre, je ne peux pas *les* avoir avant neuf heures. Tenez, hier soir, à dix heures moins un quart, on m'a téléphoné d'un restaurant pour me retenir une loge.

Ce directeur a raison : il y aura toujours des gens chics ; ils ne seront pas tous les mêmes qu'avant la guerre, parce qu'il y aura les nouveaux riches, et, par conséquent les nouveaux pauvres. Mais les nouveaux riches copieront à merveille les mœurs des anciens : ils arriveront en retard au théâtre, à quelque heure que l'on commence ; ils ne désireront pas réfléchir et l'ombre d'une idée les épouvantera. Ces nouveaux riches n'auront pas tous le goût des plaisirs délicats : il y en aura parmi eux qui se seront enrichis brusquement à vendre aux poilus le camembert et le pinard le double et même le triple de ce que ces marchandises leur auront coûté. Ne vous attendez pas que ces habiles commerçants deviennent du jour au lendemain des amateurs éclairés : leurs petits-fils, peut-être. La « médicisation », comme toute chose, demandera du temps.

Mais un autre directeur me dit :

— Je lève le rideau à sept heures et demie, tout le monde est là. Je leur donne cinq actes, un spectacle copieux, comme dans l'ancien temps ; ils sont enchantés. Ils aiment le classique, le romantique, le moderne, la tragédie, le drame, la comédie gaie, la comédie émouvante ; ils aiment tous les genres, sauf le genre ennuyeux ; ils aiment le théâtre. J'ai abaissé le prix de mes places, donc j'ai élevé le niveau du théâtre, car j'ai un public plus vibrant, plus compréhensif, plus connaisseur. N'y a-t-il pas là de bonnes indications pour le théâtre d'après guerre ?

Oui et non, comme disait la jeune femme aux horreurs. En ce qui concerne le théâtre, comme en bien d'autres choses, il y aura deux courants qui ne mêleront pas leurs eaux.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

LOYALISME

L'expérience de la guerre semble avoir apporté à notre pays un besoin d'ordre, de méthode, de stabilité. Je ne crois pas qu'à aucun moment on ait moins souhaité en France un changement quelconque dans le personnel politique. Un fait qu'en temps ordinaire on accepte avec une complète indifférence, la chute d'un ministère, par exemple, a pris soudain de l'importance devant l'opinion. C'est qu'il a pris aussi un autre sens et qu'il se relie à des préoccupations plus poignantes et plus hautes qu'à une époque normale.

Pour des raisons analogues, on eût été réfractaire à des modifications profondes dans le commandement. Nous retrouvons ainsi, à une heure de crise nationale, le goût de la permanence et de la continuité. C'est une réaction de l'esprit public contre le sautillement et l'incohérence du mouvement politique de ces dernières années.

Il s'est donc formé un loyalisme français auquel tous les partis et tous les individus ont souscrit, parce qu'ils y ont senti d'instinct la condition primordiale de la victoire. Un peuple ne saurait présenter de meilleurs signes de santé physique et morale. Il ne saurait mieux se démontrer à lui-même et témoigner devant le monde qu'il a la volonté ardente de durer.

Ce pacte de loyalisme, conclu sous la menace de l'ennemi, dans une question de vie ou de mort, se prolongera plus qu'on n'imagine. Il s'inscrira peu à peu dans les mœurs qu'il a imprégnées déjà de tolérance ; il mettra sa marque sur les rapports entre les citoyens des différentes classes ; il pénétrera de son heureuse influence toute la société nouvelle. Notre devoir est de le fortifier sans cesse, d'en préciser les termes, et de le faire respecter autour de nous.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

CONTES ET NOUVELLES

EUPHRASIE

La demeure du garde-chasse était située à la corne du bois, près de l'étang. A l'autre rive se trouvait la maisonnette de la vieille Euphrasie. Euphrasie était elle-même veuve de garde. Le châtelain lui laissait, outre le logis, la jouissance d'un arpent de terre arable, le droit de prendre du bois mort dans la forêt et de faire paître sa vache. De surcroît, il lui allouait quelques subsides et lui achetait des fraises, des framboises, des légumes. Elle avait un coffre solide, des yeux d'épervier, une ouïe de cerf, une âme candide qui ne percevait pas la vieillesse et ne songeait jamais à la mort. Quand elle menait sa vache par la clairière ou qu'elle se reposait au bord de l'étang, elle goûtait des joies aussi naïves que celles des jeunes chiens, avec cet avantage qu'elle connaissait ses joies...

Un matin de septembre 1914, elle prenait son café au lait, lorsqu'elle entendit le bruit d'une fusillade. Elle ne s'en étonna guère. Elle savait que les Allemands étaient dans le voisinage...

Une centaine d'hommes gris surgirent soudain près de la demeure du garde. Il venait de sortir. Il s'arrêta, incertain... Cinq ou six soldats se jetèrent sur lui, tandis qu'un long lieutenant s'avançait et commençait un interrogatoire. Ce fut bref et hideux. Le garde ne fut pas même fusillé : il fut massacré à coups de baïonnette.

Alors, la vieille Euphrasie, qui n'avait pas versé une larme depuis un quart de siècle, pleura et sanglota éperdument. Le monde devint épouvantable. Tout ce qu'elle avait aimé s'enveloppa d'une brume étrange et elle pensa qu'il lui serait impossible de vivre avec l'idée que ce lieutenant vivait sur la même terre qu'elle. Puis une immense colère entra dans son âme. Elle décrocha la carabine de son mari, qu'elle avait de tout temps soignée avec amour, prit la cartouchière et se sauva parmi les arbres aussi habilement que les bêtes des bois.

Elle contourna l'étang sans qu'aucun être l'eût aperçue, elle arriva dans un hallier. Là, elle rêva quelques minutes ; puis, elle fit un signe de croix et récita le *Confiteor*. Elle avait une foi simple comme son intelligence ; elle croyait que l'acte qu'elle méditait était méritoire et elle ne se souvenait pas d'avoir commis aucun péché mortel depuis sa dernière confession.

Puis, elle attendit.

L'officier était entré dans la maisonnette. On y avait trouvé des jambons, un petit tonneau de bière, du marc, du beurre, des œufs, du pain frais, des fruits et des confitures. Il décrocha quelques « souvenirs », se fit confectionner une omelette par le soldat cuisinier, but deux cruches de bière et beaucoup d'eau-de-vie, puis permit à ses hommes de faire ripaille. Cela dura près d'une heure. Des patrouilles parcouraient le bois ; plu-

sieurs fois, Euphrasie se crut découverte. A la fin, le lieutenant se décida à donner l'ordre du départ ; puis il apparut sur le perron.

Le marc avait coloré son visage. Il avait une espèce de rire où se mêlaient l'orgueil de la force et la volupté de la boustifaille. Euphrasie épaula vivement. Elle tirait aussi bien que Vironne, le braconnier, qui était la meilleure carabine de la forêt. On entendit une détonation sèche. Le lieutenant, atteint à la tête, tourna trois fois sur lui-même et s'abattit... Un grand cri s'éleva du rang des Boches. Euphrasie éprouva un soulagement immense. Le monde n'était plus aussi épouvantable. Et elle se dit :

— J'aurai le temps d'en descendre encore deux ou trois!

Mais une fusillade s'éleva. Les Allemands tiraient au hasard, sur les arbres. Les balles sifflaient parmi les feuilles... Dans ce tintamarre, Euphrasie visait à loisir. Coup sur coup, cinq hommes s'abattirent...

Alors, il se produisit un événement burlesque. Une cinquantaine de soldats avaient jeté leurs armes et criaient d'une voix croassante, tandis que les autres continuaient fièvreusement la fusillade :

— Kamerades! Kamerades!

Mais Euphrasie tirait encore... Deux nouveaux soldats s'abattirent. Et ce fut la panique. Les hommes gris filaient le long de l'étang, s'éparpillaient dans la saulaie, se glissaient entre les monticules...

Euphrasie demeura plus d'une heure tapie dans sa retraite. Elle était sûre qu'ils allaient revenir. A la fin, des pas se firent entendre, furtifs. Alors seulement, elle songea à se sauver. Mais ses yeux s'écarquillèrent. Là-bas, dans la futaie, elle venait d'apercevoir des taches rouges... Elle n'eut pas besoin d'y regarder à plusieurs reprises pour reconnaître des soldats français...

Elle sortit du hallier, où elle abandonna sa carabine au moment où une avant-garde débouchait auprès de l'étang :

— On s'est battu par ici! cria un joyeux petit sergent, à la vue des cadavres.

— Et même on a été vainqueur! Mince de trophées! exclama un caporal.

On ramassa quarante-sept fusils, vingt sacs et même des casques... Un capitaine interrogeait Euphrasie :

— Il y en avait plus de cent, m'sieu le capitaine! On a titré sur eux de la forêt... Alors, ils sont partis... par là... vers Sombièze...

— Et qui a tiré sur eux ?

Une immense timidité saisit Euphrasie. Et, comprenant que son exploit était *impossible*, elle bégaya, toute rouge :

— J'sais pas... Ça partait de la forêt... Je me suis cachée...

Le capitaine sourit indulgent :

— C'est tout naturel... Vous aviez la frousse.

— Dame! fit doucement Euphrasie... Mettez-vous à ma place!

J.-H. ROSNY Aîné,
de l'Académie Goncourt.

LA CATHÉDRALE

I. — L'AME DE LA CATHÉDRALE

Il y a *les* cathédrales, qui sont différenciées par leur degré ou leurs caractères de beauté, par leur état d'achèvement, par les thèmes décoratifs qu'elles exploitent, et il y a *la* cathédrale, comme il y a, outre les neuf symphonies, *la* symphonie beethovénienne.

Le mot cathédrale s'est un peu élargi au cours du temps. On le prend volontiers aujourd'hui pour désigner tous les grands monuments religieux du moyen âge. Mais originairement, ce mot a un sens précis. Cathédrale signifie église où la dignité épiscopale trouve son *siège (cathedra)*.

Littéralement, cette définition se réalisait jadis en ce que le siège de l'évêque était placé, dans l'église de son titre, au fond de l'abside, d'où le prélat pouvait voir de face le prêtre qui officiait à l'autel central. A cet effet, l'autel était une simple table, sans retable ni gradins, sans ornementation encombrante, disposition qui se maintint longtemps après que le trône se fût déplacé.

A Saint-Pierre de Rome, on pense conserver ainsi, au fond de l'abside, comme un témoin des rites universels, le siège épiscopal de saint Pierre, enfermé aujourd'hui dans une chaire de bronze. En esprit et selon la lettre, le monument à coupole géante, œuvre de Bramante et de Michel-Ange, est comme la cathédrale du monde chrétien.

Jusqu'au IVe siècle, l'église cathédrale, dans chaque diocèse, était la seule où pût se mener la vie religieuse complète. Là seulement étaient célébrés les mystères sacrés, là retentissait la parole. L'évêque, avec ses prêtres, était le seul officiant. Il n'y avait pas de curés. On venait de loin pour assister au saint sacrifice et au prône.

La cathédrale était ainsi le centre religieux de tout un pays, et cela suffisait pour qu'elle en fût aussi le lien social. La séparation des Eglises et de l'Etat était fort étrangère aux pensées antiques. Maison de Dieu, maison du peuple de Dieu, maison commune au temporel comme au spirituel : ces notions étaient toutes voisines.

La cathédrale était un lieu de réunion, un lieu de délibération, un palais pour les fêtes populaires, voire un théâtre pour les drames liturgiques, plus tard pour les *mystères*. Elle jouissait du droit d'asile, ce qui lui conférait un rôle juridique. Ses évêques étaient magistrats, arbitres et seigneurs temporels. Leur élection était une fête civile autant que religieuse. Solennellement, le nouvel élu faisait son entrée porté parfois sur les épaules de ses barons, et, à partir de ce jour, il siégeait dans la chaire de l'abside, dominant citoyens et fidèles, mître en tête, tenant la crosse et le sceptre, à la fois souverain et pasteur.

En Gaule particulièrement, puisque notre peuple a pu être appelé un « peuple d'évêques », la cathédrale, siège de l'évêque, a dû prendre un rôle aussi ample socialement que religieusement, rôle qui s'accrut avec l'établissement et avec l'affranchissement des communes, tellement que l'érection de vastes églises épiscopales ou l'agrandissement des anciennes, qui, jusque-là, le cédaient souvent aux églises abbatiales, devint l'objet d'un désir national irrésistible.

Ce fut une floraison merveilleuse. Sous l'empire de la foi et d'une activité sociale qui en demeurait imprégnée, de miraculeux édifices s'élevèrent : œuvre commune, œuvre véritablement populaire, non fruit d'initiatives princières ou cadeau de Mécènes.

La cathédrale du moyen âge est au cœur des contrées. Elle en réunit les lignes convergentes comme les autorités politiques réunissent les efforts sociaux, comme le divin réunit les aspects dispersés de la vie et comme le ciel offre un centre de perspective à nos destinées temporelles.

La cathédrale domine à plus forte raison la cité, d'où l'on monte, par de grandes marches, à son porche aux trois portes : trinité accueillante, où l'on accède en frôlant des saints.

La cathédrale est la protectrice, la conseillère, la rectrice. Elle est le phare, la défense et la voix d'appel. La conscience collective s'y rassure et s'y informe. Elle fournit la lumière utile et l'orientation ; elle y ajoute l'impulsion. Elle regarde de haut les chemins de la vie et y pousse les hommes. Elle donne le rythme des activités et le sens des souffrances ; elle mesure prudemment les craintes et les espoirs ; elle dose les âpretés et les douceurs ; elle couvre les demeures de sa haute protection, qui n'est pas hautaine.

Car, semblable à une mère que ses enfants entourent de tout près, les tout petits se blottissant dans ses jambes, la cathédrale accueille les maisons et ne tient pas aux distances respectueuses. Plutôt que l'admiration lointaine, elle désire la confiance.

Ne faut-il pas que l'ombre des tours visite les toits et n'en laisse aucun sans ce geste d'apaisante tendresse? Bénédiction subtile, cette ombre voyageuse poursuit l'homme ; elle va le chercher le matin ; le soir, elle l'accompagne. Dans sa tournée diurne et en attendant que pour la nuit elle rassemble au dedans ses mystères, elle en projette une part que ses formes organisent ; elle dit à la pensée quelque chose des grands secrets.

Aussi, conscience commune que la conscience de Dieu pénètre et actionne, la cathédrale peut-elle guider, après l'avoir groupée, l'assemblée des âmes. « De loin, avec ses transepts, ses flèches et ses tours, elle apparaît comme une puissante nef en partance pour un long voyage. Toute la cité peut s'embarquer sans crainte dans ses robustes flancs. » (1)

Comme elle accueille ses êtres avec leurs demeures, la cathédrale accueille les bruits par lesquels notre action se révèle. Bruit des pas, appels lointains ou causeries proches, grincement des portes ou cahots des chars, cris de nos animaux domestiques, cantilène des vendeurs le long des façades, bruits des métiers, ronflement des sirènes de bateaux et d'usines, tout s'engouffre

(1) Emile Malo, *L'Art religieux du XIIIe Siècle en France*, Conclusion.

dans le vaste silence liturgique, ou se mêle aux voix de l'office, ou s'en vient timidement loger, comme sous globe, sous les grandes ondes des cloches.

Ces dômes des nuées ne vont-ils pas reconstruire plus loin, pour un peuple plus grand, un sublime édifice, sonore? L'édifice spirituel s'élargit ainsi ; le temple accède à la nature, dont le dôme bleu est la voûte. On y habite en vaquant aux soins que Dieu admet. Dans l'heure du temps que sonne le bronze pieux vient s'insérer par lui l'heure immémoriale. Au loin, à tout cœur fidèle, la cathédrale donne l'avertissement et



AMIENS

l'appui intérieur, rappelle les hautes fins qu'on oublie, mesure les phases de l'action en les sanctifiant, verse, le soir, le mystique repos de l'*Angelus*, puis, l'humble faiblesse humaine satisfaite, le tintement matinal qui fait répondre au coq de la basse-cour le coq des nuages. La proportion de l'immense au tout petit se retrouve là, comme dans la prière.

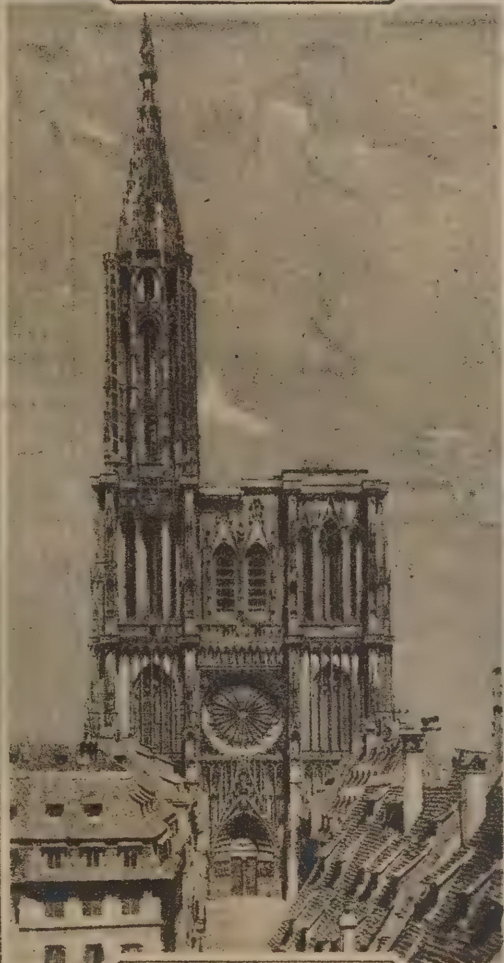
De contrée en contrée et de groupe religieux en groupe religieux se trouvent ainsi postées, jouant un rôle identique, celles que Rodin a appelées « les bornes kilométriques des routes romaines de la chrétienté, les stations romaines. » (1)

Mais à cette cathédrale, centre de la vie, qu'est-ce donc qui va donner la vie? Quel sera le principe générateur,

(1) Les Cathédrales françaises, p. 51.



REIMS



STRASBOURG

puis la source de vitalité de l'édifice cultuel catholique? Quelle est l'âme de ce beau corps?

On ne saurait s'y tromper, tout le dit et marque par là une essentielle différence entre la cathédrale et l'un quelconque des édifices religieux non chrétiens ou dissidents.

Le principe de vie de la cathédrale, c'est ce que nous appelons la *présence réelle*.

Voyez, la cathédrale entière est une croix creuse, dont le pied s'enfonce en pleine cité, dont les bras s'étendent et dont la tête est pleine du bruissement



LAON

des prières. Mais, sous le coup de lance vibrant que darde le soleil, à travers le vitrail sanglant, il y a un cœur qui palpite au carrefour des lignes architecturales, au carrefour des pensées inspiratrices des rites, inspiratrices de l'art, rituel aussi, qu'on voit ici partout dépensé.

Dès qu'on traverse le porche, où tant de présences vous avertissent : garde d'honneur au service d'un roi, où se rend-on? Vers quel trône mystérieux d'un monarque invisible? Et quand on revient, après le double écart des transepts, quand on insiste en suivant la giration des chapelles absidales, quand on remonte de la nuit des cryptes, quand on redescend du regard après avoir mesuré l'élancement des piliers et la hauteur des voûtes, quand on suit le doigt indicateur qui se tend du haut de la chaire, quand on se prosterne,

quand on évolue rituellement, quand on chante, quand on épèle tous les éléments de l'écriture liturgique et de l'écriture d'art, à quoi sans cesse fait-on retour, sinon au tabernacle et à son divin trésor, sinon à la réalité ineffable que tout le reste balbutie en tant que langage et sert en tant que réalité?

La présence réelle, c'est-à-dire Dieu avec nous, Dieu, non le « Dieu des philosophes et des savants » que répudiait Pascal, non le Dieu abstrait qui ne sert qu'à l'équation du monde, mais le Dieu incarné, Jésus-Christ, le Dieu mystérieusement demeuré après que son ascension l'eût ravi au monde : tel est le centre moral de la cathédrale chrétienne, comme c'est son centre architectonique, comme c'est son centre rituel et décoratif.

L'esprit qui la conçut en sa multiplicité une s'est d'abord posé là. Pour le compas du maître de l'œuvre, l'hostie a offert son point blanc. De ce foyer rayonnant s'irradie tout ce que le temple est, tout ce que le temple exprime, tout ce que le temple veut.

Nous n'en sommes plus, en effet, à cette boutade romantique, d'après laquelle les épisodes non religieux traités par les sculpteurs des cathédrales seraient la manifestation d'un laïcisme naissant, voire d'un anticléricalisme goguenard. Cette conception, condamnée par l'archéologie, ne l'est pas moins par la théologie médiévale. Il n'y a rien, pour celle-ci, qui ne contribue de près ou de loin à intégrer le plan religieux du monde, et qui ne puisse donc être invité à se ranger aux côtés du Christ, dans une exposition doctrinale de ce plan. Or, c'est cela et cela seulement que l'artiste des cathédrales était chargé de traduire ; c'est cela seulement qu'il disait, serré de près par des programmes qu'il n'élaborait point et qui ne laissaient que fort peu de marge à son arbitraire. Ses bouffonneries, quand il s'en permet, sont l'expression caricaturale dans la forme, grave au fond, d'une vérité que le théologien systématise et qu'un Maillard, tailleur de pierre, a reçu licence de formuler librement, non de trahir.



« Chiesa metropolitana », siège d'ivoire de Saint-Maximien, cathédrale de Ravenne (VIe siècle).

En musique, il en va de même. Les spécialistes le savent bien. Une rigide unité y relie les fantaisies et les subordonne. Le culte gouverne. Le culte, c'est-à-dire la prosternation de l'homme et son effort d'ascension mystique ; c'est-à-dire l'homme exprimé et rassemblé tout d'abord selon son tout, nature et société comprises, pour qu'il accède à Dieu par le Christ, et, en retour, Dieu recevant l'homme, Dieu s'inclinant vers l'homme également par le Christ, passage réel pour les échanges divins, chemin de chair que Dieu et l'homme traversent et qu'ils peuvent traverser parce qu'il leur est partiellement homogène, le Christ étant comme le point tangentiel ou le cercle humain et la droite infinie figure de la divinité se touchent, comme l'anneau intermédiaire qui amorce la chaîne des grâces. Le chant sacré uni aux paroles rituelles, ne faisant qu'un avec la mimique et la cho-



régraphie liturgique, se doublant d'instruments qui se subordonnent pour ne pas déplacer le centre du chant : c'est bien cela même, l'expression de Dieu en relation avec l'homme, s'unissant à l'homme et s'unissant l'homme, par le moyen du Christ pressenti ou possédé, proclamé ou sous-entendu, mais toujours actif.

Pour la pensée chrétienne, pour la pratique chrétienne, la même loi s'imposera. Le centre en sera la conception de l'Homme-Dieu résidant au milieu de nous, trônant en pleine création pour s'en constituer le prêtre, s'étendant entre la terre et le ciel pour les faire communiquer, servant de lien à toutes les faces de la vie, à toutes les phases de l'histoire pour les constituer en unité, résorbant la matière et rehaussant l'esprit pour que l'un et l'autre aboutissent là où tout va.



Le discours sur l'histoire universelle n'a pas attendu Bossuet, ni la gravitation universelle au sens moral Newton, ni l'intégrisme spirituel nos prétentions à la synthèse. Le moyen âge connut tout cela et le vécut ; le siècle de saint Louis, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, de Vincent de Beauvais, de saint Bonaventure et d'Alexandre de Halès, de Duns Scot, de Roger Bacon, de tant d'autres pionniers de la pensée, qui font de cette époque tant décriée par des ignorants un des âges d'or de l'histoire, ce siècle-là fut intégriste et imprégné de pensée universelle précisément parce que ce fut un siècle chrétien.

Nous saurons bien trouver dans la cathédrale les caractères qui démontrent ce fait.

La splendeur de nos monuments nationaux n'est que l'enveloppe des utilités et des grandeurs religieuses, la fleur de l'arbre. Aux racines, aux branches maîtresses, aux ramures, nous reconnaîtrons le colosse. Pour le début, c'était assez d'en juger la sève.

La sève de l'arbre médiéval, c'est la pensée de l'incarnation prolongée en eucharistie. Tout vient de là et s'explique par là.

Tout, nous ferons voir les ampleurs que renferme ce mot. Notre Rodin en a-t-il eu le sentiment, quand il a paru comparer le tout de la cathédrale avec le tout de la vie sans y trouver d'inégalité ni de coupure.

« La cathédrale, dit-il, est une agrafe qui réunit tout, c'est le nœud, le pacte de la civilisation. » (1)

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

(1) Les Cathédrales françaises, p. 149.



En haut : Tours. — *En bas :* Vézelay. — *Au centre :* Croquis à la plume de Victor Hugo.

« ... LA CATHÉDRALE EST AU CŒUR DES CONTRÉES, ELLE DOMINE LA CITÉ... »



Composition de LEVEN et LEMONIER.

LA



BACLE

Sous la poussée des Russes les armées austro-allemandes fuient en déroute.



GRECS

La Chine est un pays charmant, mais ce n'est rien auprès de la Grèce. Cette région, dont l'importance géographique semble, à première vue, médiocre, a en revanche une considérable importance historique. Elle passe, injustement d'ailleurs, pour avoir été le berceau de la civilisation : personne ne parle plus de l'Egypte ni de l'Inde. C'est ce qu'on appelle « le miracle grec », article de foi pour les penseurs les plus libres et les plus dénués de religion. La Grèce, par la disproportion de sa gloire et de sa superficie, dément les deux vers célèbres de Baudelaire :

Comme le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir, que le monde est petit !

La Grèce est au contraire toute petite à la clarté des lampes, et immense aux yeux du souvenir. Les voyageurs qui l'ont réellement visitée en ont rapporté une provision d'images pour tout le restant de leur vie ; et ceux qui voyagent dans un fauteuil croient y avoir été eux-mêmes, tant les récits des voyageurs véritables sont colorés.

Les écrivains qui se sont donné la peine de se déplacer et d'y aller voir sont légion. Nous ne saurions les citer tous. Nous n'en citerons que deux, sans prétendre qu'ils soient les plus illustres : les autres réclameraient.

Nous ne citerons que le vicomte de Chateaubriand et Edmond About. Nous les avons choisis entre mille, parce que leurs façons de voir sont aussi différentes que possible, et qu'en les corrigeant l'une par l'autre, on peut se faire une opinion.

Le style de M. de Chateaubriand est plus noble, mais les descriptions de M. Edmond About sont plus photographiques. *Le Roi des Montagnes* est un scénario de cinéma (déjà !) fort amusant et qui ne paraît point truqué. Ce n'est pas un roman à thèse, ni à idées ; cependant, les raisonneurs en pourraient tirer une conclusion selon nous téméraire et injurieuse : à savoir qu'il est deux sortes de Grecs, les anciens, les modernes, et que la simple chronologie a exercé une in-



1. Manifestation devant la Mairie. — 2. Troupes défilant devant le Roi.

A ATHÈNES



fluence désastreuse sur la psychologie de cette race. On parle souvent, dans les journaux, de la question grecque : il n'y a pas, il n'y a jamais eu de question grecque autre que celle-ci.

Naturellement, les Grecs sont les premiers à s'inscrire en faux contre une doctrine qui nie, tranchons le mot, leur légitimité. Ils assurent qu'ils sont précisément les mêmes que les anciens Grecs, sauf la date, et que ce n'est pas leur faute s'ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux.

Les *Philhéllènes*, c'est-à-dire les Grecs amateurs, qui ne le sont pas de naissance, mais d'affection, tiennent peut-être encore plus que les indigènes à la continuité de l'histoire grecque.

Ceux qui ne portent pas les Hellènes dans leur cœur (Dieu! pourquoi ?) répondent ce que disait à ses compatriotes je ne sais plus quel grand poète italien au début du dix-neuvième siècle :

« — Vous vous flattez d'être les fils des Romains, parce que vous habitez leur cimetière. »

L'Italie a eu depuis lors le *risorgimento* ; mais la Grèce n'a-t-elle pas eu la guerre de l'Indépendance ?

Sans compter plusieurs autres guerres, les unes heureuses, les autres moins, qui ont valu, tous comptes faits, au roi actuellement régnant le sobriquet de « victorieux ».

Les partisans de la continuité ne se bornent pas aux affirmations gratuites : ils essaient de prouver ce qu'ils avancent, ils allèguent des arguments. Le plus fort est sans doute la fixité du caractère grec. Elle échappe aux classiques superstitieux, qui veulent que tous les Grecs de l'antiquité aient été, physiquement, des modèles pour Phidias, et, moralement, des héros de la morale en action ; mais tous ceux qui sont entrés un peu plus avant dans l'intimité des anciens Grecs et ont, comme dit Saint-Simon, pénétré dans leur intrinsèque, savent bien que, ni physiquement, ni moralement, ils ne se conformaient à un canon si rigoureux.

Ils se trouvaient fort à leur aise dans la caverne de Platon, ils ne se souciaient nullement d'en sortir pour contempler le Bien en soi, le Beau en soi et autres idées, face à face. Ils estimaient la vertu comme l'on doit, mais ils pratiquaient plutôt l'art des compromis. Ils étaient fertiles en ruses et ne connaissaient même pas par ouï-dire le *fair play*, qui a été inventé beaucoup plus tard, en Angleterre ou en France. Ils étaient pleins de courage, mais d'un courage mesuré, la mesure étant leur loi en tout, et ils ne se battaient pas volontiers un contre deux.

On m'opposera l'exemple des Thermopyles ; et à ce propos, je lisais dans un article de Polybe (notre Polybe) que les Spartiates de Léonidas s'étaient dispensés de larmoyer en cette occurrence, au lieu que les soldats du fort Rupel avaient répandu d'abondantes larmes en quittant la place aux Bulgares.

Aucun texte ne nous permet en effet de supposer que les trois cents aient pleuré aux Thermopyles ; mais si nous remontons jusqu'aux temps proprement héroïques, nous voyons que les guerriers d'Homère n'étaient pas exempts de cette faiblesse : ils pleuraient aussi naïvement que les femmes, les enfants ou certains animaux, et ce n'est pas seulement pour la couleur que le père de toute poésie a dû comparer leurs yeux à ceux des génisses.

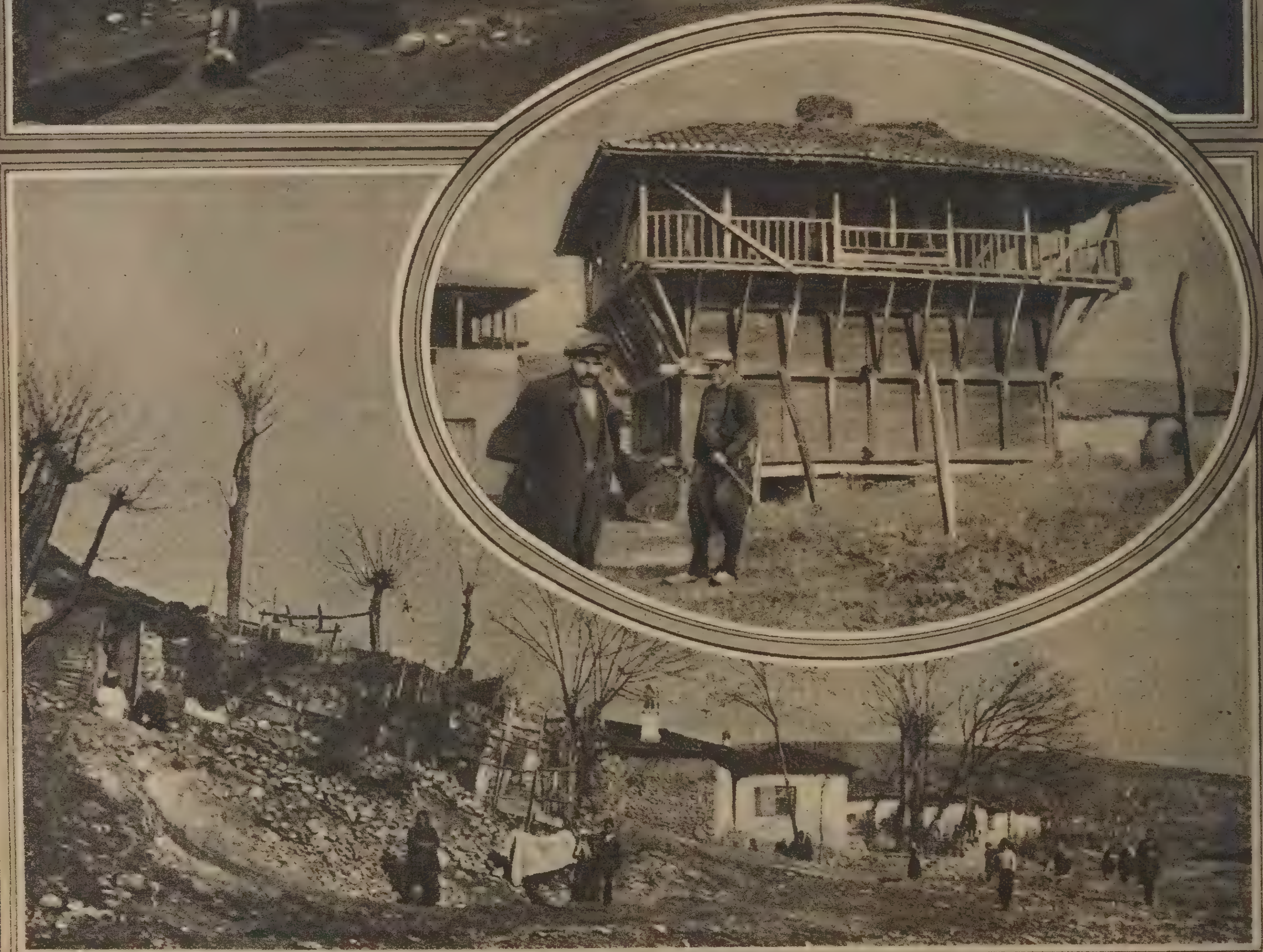
ABEL HERMANT.



Les mouvements populaires : Emblèmes religieux promenés à travers les rues.

A ATHÈNES





En haut : Une rue de Drama, une des villes de la Macédoine grecque occupées par les Bulgares. — *En bas :* Un village de la Dobroudja.
Au centre : Maison-citadelle dans la Dobroudja (les habitants se réfugient dans ces maisons lors des attaques des « comitadjis »).

SUR LES FRONTS D'ORIENT

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA PAIX PAR LA VICTOIRE

La paix a de nouveau occupé le tapis. Elle a trouvé à la Chambre des interprètes mieux intentionnés que clairvoyants, qui ont d'ailleurs permis au Président du Conseil d'en montrer l'impossibilité actuelle.

Et il l'a fait avec tant de raison, tant de flamme patriotique que l'assemblée a voté d'enthousiasme l'affichage de sa réponse aux appels à des négociations prématurées, ainsi qu'à de très injustes critiques sur la participation de nos Alliés à la guerre.

Comme un des représentants de la Drôme protestait contre « l'anéantissement des paysans de France » et essayant de les opposer aux ouvriers, qui disait-il, « sont retournés à l'usine », comme l'un des trois pèlerins de Kienthal, s'attaquait à sa politique même, l'accusait de prolonger la guerre, et disait qu'il vaudrait mieux négocier que de jeter l'or et le sang de la France dans le feu roulant des batailles, M. Briand a rappelé l'effort surhumain de l'Angleterre, s'imposant le service obligatoire et faisant surgir la formidable armée devant laquelle l'ennemi recule, celui de l'Italie, celui de la Russie qui est immense aussi et ne cesse pas un seul jour. Et après avoir montré que tout entre les Alliés et nous : effectifs, argent, moyens matériels, était mis en commun, il releva ce qu'il y avait de malsain à mesurer les sacrifices, à opposer les classes les unes aux autres, alors que toutes se donnent de plein cœur à la patrie.

« Le paysan, s'est écrié M. Briand, le paysan courbé sur le sillon a trop de bon sens pour reprocher aux ouvriers de préparer dans les usines les obus qui protègent ses fils. »

Quant aux appels à des négociations, le nouveau Gambetta les a flétris non sans colère. Il les a justement qualifiés d'outrage au pays, qui, pris à la gorge, défend depuis deux ans, contre un ennemi sans foi, l'humanité tout entière.

« Comment ose-t-on parler de paix, a-t-il véhémentement déclaré, lorsque dix de nos départements sont envahis, que d'effroyables excès sont commis contre leur populations, qu'on enlève les vieillards, les enfants et les femmes. Demander la paix, ce n'est pas connaître l'Allemagne. La paix aujourd'hui ne serait que la sienne, une paix de guerre. Ce seraient les générations de l'avenir constamment menacées. L'orgueil de l'Allemagne la pousserait à recommencer le mauvais coup qu'elle n'a pas réussi aujourd'hui.

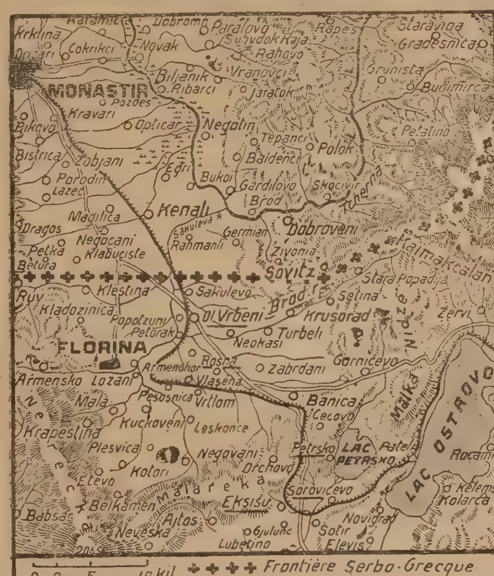
» Vous parlez de main-d'œuvre perdue! Pendant quarante-quatre ans, cet admirable pays a travaillé avec une plaie au flanc dans des conditions de faiblesse morale. Quand il aura saigné sous les coups, portant les siens pour de nobles idées, la couronne de prestige et de gloire qu'il portera sur son front après la paix rendra sa main-d'œuvre beaucoup plus efficace. Dans l'énergie morale du pays centuplée par la victoire pour la plus sacrée des causes, ne trouvez-vous pas de larges compensations ? Pour que la paix rayonne sur le monde, pour que les idées de liberté et de justice y prospèrent, souhaitez-la ardemment. Ne cherchez pas à lui laisser croire que la paix peut naître aujourd'hui. Cette paix serait humiliante et déshonorante. Il n'y a pas un Français qui la puisse désirer. »

Et dans une acclamation prolongée, la Chambre tout entière a montré que la France était de cœur et de pensée avec le chef du gouvernement.

LA VICTOIRE DE FLORINA. — VERS MONASTIR

La paix, ce n'est évidemment pas le moment d'y penser quand l'effort des Alliés commence à se faire sentir partout, aussi bien sur la Somme que sur le front d'Orient, dans les Balkans, où les Bulgares viennent de subir leur première grande défaite, où Florina est à nous en attendant Monastir, où les Serbes se rouvrent les portes de leur patrie, quand les armées de l'Entente portent à leur bilan de victoire du 1er juillet au 18 septembre 1,131 canons, 2,624 mitrailleuses et 490 mille 600 prisonniers.

C'est une belle manœuvre de l'aile gauche du général Sarrail, une action combinée des troupes serbes et des nôtres qui ont fait tomber Florina. Tandis, en effet, que les Bulgares de Radjodjeff se voyaient pressés de



front au nord et à l'ouest du lac d'Ostrovo par l'armée du prince Alexandre et étaient obligés de leur céder les crêtes du Kaïmakcalan et le passage de la rivière Brod, des contingents légers franco-russes venaient les déborder de flanc, et ils devaient abandonner Florina.

Ils y résistèrent d'ailleurs avec une obstination prouvant le haut prix qu'ils attachaient à la possession de cette ville, tant en raison de sa situation géographique qu'au point de vue moral et politique. Florina, qu'ils avaient mis sur un grand pied de défense aussitôt après leur prise de possession en août dernier, est, effectivement, la clé de Monastir, qui n'est qu'à vingt kilomètres de là, et dont elle ouvre la plaine.

Car c'est de ce côté que paraît s'orienter, que s'oriente visiblement l'offensive de Sarrail, « offensive indirecte, dit le colonel Feyler, qui recherche la Bulgarie à travers la Serbie, mais est de nature à seconder la marche en ligne droite par les vallées du Vardar et de la Strouma ».

LA VICTOIRE ROUMAINE EN DOBROUDJA

Et comme une victoire ne va jamais seule, en Dobroudja, la grande bataille commencée le 16 septembre s'est terminée le 20 au grand avantage des troupes roumaines.

Dans un télégramme à l'impératrice, Guillaume II, magnifiant les premiers succès de Mackensen, lui attribuait une victoire décisive, il y parlait « d'anéantissement de l'adversaire ». Il bluffait, la vérité était tout autre. Certes, les Roumains, après la surprise de Turtukaï, avaient dû évacuer Silistrie et se replier, reculer devant une offensive menée par de très gros effectifs, mais ils le firent sur leur ligne de Rachova-Tuzla, qui inscrite entre le Danube et la mer Noire, les assurait contre un mouvement débordant et sur laquelle ils pouvaient lutter d'autant mieux que le chemin de Bucarest à Constantza, qu'ils y défendaient, courant lui-même pendant une vingtaine de kilomètres derrière leur front, leur facilitait le ravitaillement et les déplacements de troupes.

La barrière, fortement organisée, était infranchissable, le patriotisme fit le reste, et les bataillons bulgaro-turcs et autres vinrent s'y briser, puis, attaqués à leur tour avec une vigueur remarquable durent, après quatre jours de lutte et des pertes importantes, se retirer vers le sud. C'est un véritable redressement, un redressement plein de promesses, une magnifique réponse aux mensonges allemands, une réponse d'autant plus belle que Mackensen a laissé sur le terrain un chiffre considérable de morts et que le butin du vainqueur est lui-même énorme. La victoire capitale, la voilà!

En Transylvanie, nos nouveaux et victorieux alliés auraient dû également céder à une grosse offensive austro-allemande et rétrograder vers Petrozeny, mais en revanche ils ont progressé du côté de Brasso et occupé la ville de Fogarassi, point stratégique et centre de population roumaine.

EN GRÈCE

Ces premiers succès ont une vive répercussion en Grèce et ne peuvent qu'activer le grand mouvement national de Salonique. Après la Macédoine, c'est l'Epire qui se soulève, qu'indigne la trahison du général Hadjopoulos, celui qui livra la garnison de Cavalla. Malheureusement le roi Constantin persévère dans sa fatale erreur. Son appel à un ancien collaborateur de Venizelos n'était qu'un paravent derrière lequel se constituait un ministère de jeunes hommes sans autorité, tout à la dévotion de la reine, et dont le premier geste, qui a été de demander à l'Allemagne la libération du 4e corps, envoyé à Gœrlitz, montre les illusions. Sa personnalité, comme celle de son chef, M. Calogeropoulos, importent peu d'ailleurs, et les Alliés semblaient, à l'heure où j'écris, les ignorer. L'essentiel pour nous est qu'il n'entrave pas les mesures acceptées par M. Zaïmis, c'est-à-dire leur contrôle des postes et des télégraphes grecs.

SUR LE CARSO

Sur leur front de l'Isonzo, les Italiens achèvent méthodiquement la conquête du Carso, la colossale forteresse qui couvre Trieste. Leur troisième armée en avait conquis toute la partie occidentale, traversé la longue dépression du Vallone qui le partage, et, sur l'autre partie de l'aride plateau, atteint Nad-Logen et les hauteurs d'Opachiasella. C'était une forteresse après une autre, et l'aile droite italienne n'en put dépasser les contreforts. Mais dès le 14 de ce mois, le général Cadorna reprenait l'attaque et portait ses troupes à San Grado di Merna et plus au sud contre les retranchements de Leguizza; et ni les intempéries, ni les obstacles, ni la résistance farouche des Autrichiens, n'ont arrêté les vaillantes légions et cette partie de la barrière ennemie est glorieusement tombée entre leurs mains.

Le généralissime entend mettre à profit les derniers beaux jours, il presse les opérations dans l'espérance de déborder avant les neiges le haut massif de San Gabriele.

SOMME ET ARGONNE

Si Combles et Péronne ne sont pas encore entre nos mains, il s'en faut de peu, car nos progrès et ceux de nos Alliés anglais dont la maîtrise, la méthode, le courage, l'entrain grandissent avec les obstacles, ont pris en ces derniers jours un caractère nettement décisif. Quoi qu'ils disent, les Allemands ne peuvent dissimuler la force du coup porté de l'Ancre à la Somme. La prise en une journée de Martinpuich, de Flers, de Courcelette et de son fameux quadrilatère, ce n'est pas seulement, en effet, toute la ligne ennemie jalonnée par ces localités qui est tombée, c'est encore la possibilité pour sir Douglas Haig de porter le centre de son armée sur Bapaume. De Flers à cette ville il n'y a pas plus de dix kilomètres, l'altitude du terrain à enlever est inférieure elle-même de plus de cinquante mètres à celle du terrain conquis et nos Alliés ne doutent pas de la victoire.

Et de fait, les combats des 15 et 16 septembre où les territoriaux du Northumberland et de Londres, les Ecossais, les Canadiens, les Néo-Zélandais et la garde enlevèrent toutes les hauteurs entre l'Ancre et Combles puis progressèrent à la fois vers Thiepval et Lesbœufs sont pleins de promesses.

L'avance de nos soldats n'est pas moins importante. Aux trophées britanniques, malheureusement gâtés par la mort du fils aîné de M. Asquith, ils ajoutent, en effet, ceux de Vermandovillers, de Berny-en-Santerre et de Deniécourt. Et un seul coup d'œil sur la carte en dit l'importance. Les deux villages de Vermandovillers et de Berny sont aux deux bouts d'un vaste plateau desservi par un de ces larges couloirs dont la bataille de Verdun a montré toute l'importance. C'est par là que communiquent les forces allemandes de Villers-Carbonel avec celles de la région de Roye et de Nesle, et leur occupation compromet tout le dispositif ennemi. On l'a bien vu, du reste, aux furieuses contre-attaques d'Hindenburg là et sur Bouchavesnes, le saillant qui déborde le mont Saint-Quentin, suprême défense de Péronne, qu'un pas de plus mettra dans nos mains. Pour ce gros effort, l'ennemi avait appelé un de ses corps d'armée de l'Aisne, le 18ᵉ, qui est venu presque tout entier s'effondrer sur nos lignes. Et même ses pertes dépassent-elles toute imagination. « Jamais, dit une correspondance militaire, l'état-major allemand n'avait montré une telle cruauté. Il lançait les bataillons l'un après l'autre dans la mêlée, sans compter. Trente mille hommes seraient tombés sous les coups des nôtres; et c'est un grand succès pour eux et pour notre offensive elle-même dans la Somme. »

Les Allemands, si l'on en croit le major Morath, auraient remanié leurs forces. Elles seraient réorganisées en trois grands groupes d'armées, le premier allant de la mer à la Somme, sous le commandement d'Albrecht de Wurtemberg, le second commandé par le prince héritier de Bavière et englobant tout le terrain de la bataille actuelle, puis, sous les ordres du kronprinz, celle de Verdun, qui se prolongerait le long des Vosges jusqu'à Belfort. Et peut-être l'héritier d'Allemagne voulait-il commémorer cet événement et les honneurs dont l'a de nouveau bombardé le kaiser, en reprenant ses attaques en Argonne? En tout cas, il n'a réussi qu'à faire massacrer quelques bataillons, et ce sont nos soldats, au contraire, qui ont de nouveau poussé une pointe victorieuse vers l'ouvrage de Thiaumont, qu'ils encerclent ou presque.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

LE JOUR DE GLOIRE

Patrie, au jour immense où tes clairons de cuivre
Feront bondir vers toi les vainqueurs éblouis,
Ah ! je veux être là, présente. Je veux vivre
Rien que pour voir tes yeux, Gloire de mon pays.

Je serai sur tes pas, confiante, assurée,
Le front marqué de deuil, mais le cœur plein de jour,
Attendant que tes mains, sur ta table sacrée,
Me donnent le pain rude et pur de ton amour.

Tu diras : « Venez, tous ceux qui m'avez servie
Par les armes, l'espoir, les patients efforts.
Voici ma gloire faite avec des chants de vie,
Ma gloire faite avec les poitrines des morts.

» Venez, les mutilés, les femmes douloureuses.
Venez, venez, les beaux, les sombres endormis,
Vous qui rêvez au fond des carrières ombreuses,
Venez, fils de la mort, ô mes plus chers amis !

» Si vous m'avez offert des pleurs, venez sans crainte.
Si vous m'avez offert du sang, pressez vos pas.
Mais que les cœurs sans croix, les âmes sans atteinte
S'éloignent du festin que bénissent mes bras.

» Mères, amantes, sœurs, baisez ma robe ardente
Et le drapeau noué sur mes robustes seins,
Et quand je lèverai ma coupe étincelante,
Levez vos glaives d'or, Héros élyséens !

» Tous mes libérateurs, venez que je vous touche,
Vous qui fûtes à moi par l'âme, par le corps,
Vous qui sûtes le prix de la force farouche,
Vous qui sûtes vous taire en regardant vos morts.

» Venez, petits enfants que j'ai laissés sans père,
Venez, vieillards perdus dans les pays lointains.
Tous ceux que mon honneur baigna de sa lumière,
Venez, venez, venez... »

Puis, tu me diras : « Viens ! »

Et je m'avancerai vers ta face chérie,
Je soutiendrai ton long, ton pénétrant regard,
Et, tombant dans tes bras, Patrie, ô ma Patrie,
Tout bas, je te dirai : « Je t'ai donné ma part !

» Si tu veux, taisons-nous l'une et l'autre, ô ma mère.
Mon sacrifice met les roses du tombeau
Sur ses yeux infinis, sur sa figure amère.
Laissons mon sacrifice à son deuil grave et beau.

» Garde tes hauts secrets. Je garde mon courage.
Je ne veux pas savoir pour quels nobles rachats
Il te fallut ce cœur, cette voix, ce visage
Et la douce jeunesse arrachée à ces bras.

» Quels pays sauvas-tu, quel honneur, quelle armée
Avec ce corps charmant que tu voulus encor ?
Quel triomphe acheta ma poitrine alarmée ?
Ah ! qu'avons-nous payé ? Qu'a-t-il payé ce mort ?

» Mais, non, ne me dis rien. Laisse ma rêverie.
Tu ne peux la grandir en louant mes sanglots,
En m'expliquant qu'un soir le sol de la Patrie
Eut besoin pour son blé du sang de ce héros.

» J'ai compris, par les jours d'angoisse et de ravages,
Que, dans les cris, le fer, le feu qu'on voit courir,
La Victoire s'est faite avec de grands veuvages
Et le rire sacré de ceux qui vont mourir.

» J'ai compris ton mystère en sentant ma souffrance.
J'ai compris la valeur du malheur accepté
Et celle de ma peine avec laquelle, ô France,
Je t'ai rendu, peut-être, un peu de liberté.

» J'ai compris qu'il fallait du martyre à ta gloire.
Le mien, je l'ai subi, je l'ai purifié.
Et ce fut ce cœur chaud, tout sanglant de victoire,
Et ce fut le silence et la sainte pitié...

» J'ai compris... Et, pourtant, ô divine Patrie,
Je ne veux pas savoir l'emploi de ma douleur.
Je l'eus ! Je l'aime, hélas ! puisque tu l'as fleurie.
Taisons-nous. Taisons-nous, le cœur contre le cœur.

» Je donne, en t'embrassant, une larme à mon rêve.
Mais, toi, rayonne, vis sur l'éternel rempart.
Mêle l'âme des morts au soleil qui se lève.
Je t'ai donné ma part. Je t'ai donné ma part ! »

HÉLÈNE PICARD.

D'un volume intitulé Le Laurier Sanglant, *nous détachons ce morceau où l'on retrouvera le talent littéraire et bien français, la sensibilité, la grâce et l'esprit du poète Jacques Normand :*

LA BELLE PIPE

Quand il arriva dans sa compagnie
Parmi les lignards rudes et bourrus,
Le jeune baron de Saint-Herminie
Fit, à parler franc, l'effet d'un intrus.

Soldat de la classe, — un gamin, en somme, —
Soigné, raffiné, la moustache en crocs,
D'accueil un peu froid, ce pur gentilhomme
Ne plut vraiment pas à ses camaros.

Mais ce qui surtout faisait prendre en grippe
L'élégant Robert, bon garçon pourtant,
C'était... Devinez... Oui, c'était sa pipe,
Sa superbe pipe au galbe épatant !

Le fourneau, de la plus suave écume,
Était incrusté d'un travail d'or fin;
L'élégant tuyau s'allongeait en plume...
C'était une pipe admirable, enfin !

Les pauvres poilus, qui peuvent tout juste
S'offrir la pipette à quarante sous,
En passant jetaient sur la pipe auguste,
Sur la noble pipe, un regard jaloux.

Sans méchanceté, mais non sans malice,
Dès que le prétexte en était offert,
Sur sa belle pipe, à l'instant propice,
Chacun plaisantait le jeune Robert :

—Elle va tomber !... Tiens-la bien !... Prends garde !
Ne la bourre pas si fort, sacrebleu !
Cette pipe-là, quand je la regarde,
Elle m'éblouit... et j'en deviens bleu !

— Moi, si j'possédais une pip' pareille,
Ben sûr que le roi n'serait pas mon cousin !
— Moi, j'y touch'rais point... Une tell' merveille
J'la pos'rais chez moi, sur un beau coussin !

Le petit baron, muet et timide,
Semblait négliger ces propos divers;
Mais, de temps en temps, un éclair humide
Rendait plus aigus ses jolis yeux verts.

Un jour, — on était dans une tranchée,
En Champagne, avec les Boches pas loin, —
Le jeune Robert, la tête penchée,
Après son repas, fumait dans un coin,

Quand son caporal, — une forte tête,
Un fieffé blagueur, s'adressant à lui :
« Eh ben, mon garçon... Faut voir qu'on s'apprête..
Paraît que ça va chauffer aujourd'hui !

As pas peur, surtout !... N'crains pas qu'on t'la casse
Ta superbe pipe... et ta gueule avec !... »
Robert regarda l'homme bien en face :
« Tu vas voir un peu ! » dit-il d'un ton sec.

Et rapidement, en sportsman agile,
Rompu dès l'enfance aux jeux imprudents,
Hors de la tranchée, en haut, sur l'argile,
Il grimpe... et s'assied sa bouffarde aux dents.

Sitôt qu'il paraît, une fusillade
Eclate, terrible, et le vise en plein,
Et tremblant pour lui chaque camarade
Crie : « Allons ! descends ! Ne fais pas l'malin !

— Descends donc, crédié ! — C'est bête ! stupide !
— T'es brave, on le sait... Tu le fais bien voir !...
— Descends, descends donc !... » Robert, intrépide,
Fume à petits coups ainsi qu'au fumoir.

Tout autour de lui les balles font rage...
Zing ! zing ! ! zing ! !! le sol en est labouré...
Robert reste là, dans un blanc nuage,
Qui sort de sa pipe au ventre doré.

« Descends donc, morveux !... » dit le capitaine
Accourant d'un bond, « je te flanque au bloc
» Si tu... » Mais Robert, la mine hautaine,
Fume, fume encor, ferme comme un roc.

La pipe finie, il jette la cendre,
Caresse du doigt l'objet précieux,
Se lève, et très calme, avant de descendre,
Esquisse un salut cérémonieux ;

Puis un pied de nez... (il faut bien qu'on rie !)
Puis, sans se hâter, le jeune héros
Respecté par les balles en furie
Saute, et le voilà près des camaros,

Près du caporal blagueur qui tout blême
D'une émotion qu'il réprime en vain,
Lui dit : « Mon fiston, t'es très chic tout d'même !
» Et j' te d'mand' pardon... Donne-moi la main ! »

Comme lui, donnons notre main, notre âme,
Et tout ce qu'elle a de noble et de doux
A ces fiers gamins que la France acclame
Et qui, sur le front, se battent pour nous !

Bourgeois, paysan, ouvrier, qu'importe !
Ce que fit hier le petit baron,
Chacun le ferait de la même sorte,
Chacun fumerait comme un vrai luron,

Fumerait au nez insolent des Boches,
Fumerait sans peur, sans lâches frissons ;
Fumerait gaîment, les mains dans ses poches...
Chers petits fumeurs, nous vous bénissons !

JACQUES NORMAND.

L'AUTRE BATAILLE

Au Docteur Baudet, chirurgien des Annales.

Deux ans !... Depuis deux ans vous combattez aussi.
C'est sous vos mains qu'on voit la lutte se poursuivre
De ce qui veut tuer contre ce qui veut vivre.
Et, soldat, votre front de bataille est ici.

Jusque sur le chevet, l'assaut mortel se livre.
Et vous, le jour, la nuit, front calme, vous voici
Le fer contre le fer, sans repos, sans merci,
Soutenant le combat qui guérit et délivre.

La gloire !... Qui voudrait en réserver le nom
Aux exploits seulement du glaive et du canon,
Et quand l'homme pour l'homme a des fureurs de fauve.

Quels faits plus glorieux pourraient être exaltés
Que rendre à son pays ses fils ressuscités,
Et contre ce qui tue, être celui qui sauve.

GEORGES TROUILLOT.

24 septembre 1916.

LES VENDANGES AMÈRES

Sur les coteaux de la Touraine,
Royal domaine ;
Ceux de Vouvray, ceux de Vernou,
Et ceux de Chanteloup,
On vendange ;
Mais ce n'est plus des ans passés le bel échange
De quolibets,
Car on ne voit que des bonnets,
Que des bonnets blancs dans la vigne
— La vigne verte et pourpre aux raisins violets, —
Car on ne voit que des bonnets,
Les hommes sont tous sur la ligne,
Ils y sont tous :
Les fils, les fiancés, les frères, les époux,
Ils y sont tous.

Cela n'empêche pas ce soir d'être merveille...
Dans la hotte et la seille,
Les raisins écrasés coulent comme du sang, —
Et les rouges clartés du soleil qui descend
Aux peupliers aigus accrochent leurs mouvances,
Comme un étendard à des lances.

Or, une vendangeuse a posé son panier
Au bord de la route ;
Ses deux bras sont tombés au long du tablier,
Le front penché, songeant à eux, à lui, sans doute...
Le sait-elle blessé, mort, ou bien prisonnier ?...

Or, une vendangeuse a posé son panier.

Car elle se rappelle !...
Ils sont un jour passés,
Les blessés,
A la petite gare enclose de verdure,
Les plus touchés gisant aux noires encoignures ;
Et d'autres sur les marchepieds
Avec leurs pansements souillés,
Leur barbe drue ; avec leur chemise défaite,
Et leur tunique sans boutons,
Si pauvres qu'ils n'ont plus avec eux leur musette,
Tous les blessés, dans les fourgons
Qui revenaient du front.

Et les gens sont venus leur porter leur hommage,
Comme les bergers et les mages
A la crèche où dormait un Dieu petit enfant.
Et les gens sont venus leur porter leurs présents.
Pour payer leur dette au courage.
Des œufs, des fruits et du laitage,
Et de l'eau fraîche à leur visage,
Et des fleurs simples des jardins,
Avec des serrements de mains ;
« D'où venez-vous ? Qu'avez-vous vu ? » —
Et le plus las, le plus fourbu,
Tout doucement, sans un orgueil ostentatoire,
De raconter ce qui demain sera l'histoire.

Mais leurs yeux..., mais leurs yeux...
Avez-vous vu ces yeux si creux
Dans leur visage maigre, aux ombres accusées...
Par les poussières et les poudres explosées !...
Ces yeux qui ne sont qu'un regard
Revenu de quel cauchemar ?
Avez-vous vu ces yeux qui hantent la mémoire ?
Ils sont las, comme ceux du Christ dans le prétoire ;
Comme ceux du ressuscité
De Béthanie ; ils ont conservé la clarté
Des au delà qu'ils ont franchi dans l'héroïsme,
Ces yeux de faim et de sommeil..., de paroxysme...,
Si largement ouverts, qu'ils ne distinguent plus,
Qu'ils ne comprennent plus les très petites choses
Dont nous sommes rongés, dont nous sommes perclus,
En nos existences moroses.
Ah ! ces yeux... Ah ! ces yeux...
Avez-vous vu ces yeux si creux ?...

Le front penché, songeant à eux, à lui, sans doute,
La vendangeuse est là, tout au bord de la route.

Alors, dans son panier qui déborde, je vis
Tomber, pressés ainsi que grains de chènevis,
Je vis tomber des pleurs sur les grappes juteuses,
Et les épaules courageuses
Se soulever, pourtant, avec de grands hoquets,
Lasses de patience et lasses de regrets...

Et clair dans la vallée où le grand fleuve traîne,
C'est l'angelus qui sonne à l'église prochaine.
Toutes alors de se signer...
Et de s'humilier...

« Allons donc, travaillons, c'est la loi de la terre.
C'est la douceur du solitaire,
C'est l'oubli de l'oubli..., c'est l'orgueil du foyer. »

Toutes alors de se signer
Et de s'humilier.

— Allons, la vendangeuse,
Taris ces pleurs tombant sur les grappes juteuses,
Afin qu'à son retour, le vainqueur sache voir
Que, dignes des soldats qui se battent pour elles,
Vaillantes et fidèles,
Les filles de Touraine ont fait tout leur devoir.

Comme un étendard a des lances,
Les clartés du soleil accrochent leurs mouvances
Aux peupliers...
Mais que sera ce vin de France ?...
Ce vin tendre et joyeux de Vouvray, de Vernou,
Celui de Chanteloup,
Dont la récolte a pu mélanger ces deux âmes :
La sève de la terre et les larmes des femmes.

J. D'ORLIAC.

LES LIVRES

L'Angleterre et la Guerre, par A. CHEVRILLON. — *L'Histoire de l'Entente cordiale*, par J.-L. de LANESSAN. — *La Barrière belge*, par P. NOTHOMB. — *L'Hellénisme.*

Les livres traitant de questions politiques et diplomatiques occupent une place considérable dans les publications du moment. Avant la guerre, ce genre d'ouvrages s'adressait à un public très restreint, suivant attentivement les développements de l'immense action internationale, si complexe et si diverse dans ses manifestations en apparence les plus simples. Les théories et les doctrines rebutaient la grande majorité des lecteurs se laissant aller volontiers à la vieille illusion que le sentiment domine la vie politique, comme elle domine la vie morale d'une nation. La guerre a changé tout cela. En présence de la brutale aggression allemande, les moins avertis ont compris qu'il y a dans cette catastrophe autre chose qu'une explosion de la haine traditionnelle des Germains pour le monde latin, que des conflits d'intérêts très anciens, que la diplomatie ne sut pas aplanir à l'origine, dans sa constante préoccupation de gagner du temps et d'éviter les crises, avaient déterminé un bouleversement profond de toute la société des Etats. L'enchaînement des faits qui constituent l'Histoire est d'une logique implacable ; toute énergie nationale qui s'affirme sur n'importe quel point de la terre réagit sur l'ensemble des relations entre les gouvernements et les nations. A une époque comme la nôtre, où les contacts sont constants dans tous les domaines, où les communications sont rapides, où tous les intérêts moraux, politiques, économiques et sociaux sont liés et enchevêtrés au point qu'aucun peuple, fût-il le plus riche et le plus puissant, ne saurait s'isoler, vivre et se développer par ses seuls moyens, l'initiation aux problèmes de la politique générale est une nécessité impérieuse pour les nations qui veulent donner des bases solides à leur existence indépendante et qui puisent la force d'être totalement elles-mêmes dans la conscience parfaite d'une opinion publique sincèrement formée.

Parmi toutes les questions extérieures, celle de l'amitié durable de la France et de l'Angleterre apparaît comme la plus impressionnante. Deux grandes nations qui vécurent durant des siècles en état de rivalité, mais qui, toutes deux sont animées du même amour de la liberté, se sont unies étroitement pour faire face au plus grand péril qui menaça jamais le monde civilisé. Cela marque réellement le début d'une ère nouvelle dans l'Histoire, et il n'y a point d'exagération à soutenir que toute l'Europe nouvelle s'édifiera sur ce fait. Pour que l'étroite collaboration franco-anglaise ait pu s'affirmer pratiquement sur le terrain militaire, diplomatique et économique, il a fallu une véritable révolution morale, un bouleversement total de l'esprit traditionnel anglais. Dans le très beau livre que M. André Chevrillon con-

consacre à l'*Angleterre et la guerre*, cette révolution est largement étudiée dans ses origines et ses effets. L'auteur y montre comment le peuple anglais, qui vécut si longtemps dans l'illusion de la sécurité, au point de repousser le principe du devoir militaire comme incompatible avec le tempérament national, en vint à s'adapter merveilleusement à tout ce qu'exigeaient des circonstances tragiques qu'il n'avait pas su prévoir. Il y eut là une sorte de miracle de conscience et de volonté devant la soudaine révélation des plus dures réalités. M. Chevrillon constate qu'une telle évolution peut se comparer à celle du Japon, et que c'est la même inéluctable loi qui l'imposa : la nécessité de s'accorder pour résister et continuer de vivre, aux changements du dehors.

Il n'est pas douteux que l'Allemagne redoute par-dessus tout dans sa défaite, qu'elle sait inévitable, de voir la France et la Grande-Bretagne désormais unies pour veiller au maintien de la paix du monde. Sa haine farouche de l'Angleterre vient de là, et par là encore s'expliquent les efforts qui furent tentés de différents côtés en faveur d'une impossible paix séparée. Cette idée procède de l'incompréhension allemande de l'évolution qui s'est produite de l'autre côté de la Manche et de la méconnaissance systématique du véritable état de l'opinion publique en France. L'Allemagne ne se résigne pas à admettre que les épreuves subies en commun ont donné au peuple anglais et au peuple français le sens profond de leur solidarité morale et politique. Dans son *Histoire de l'Entente cordiale*, M. J.-L. de Lanessan dit très justement qu'il n'existe pas au monde deux nations qui, par leur situation géographique, les conditions climatologiques, et le caractère des habitants, soient plus aptes que la France et l'Angleterre à vivre en bonne intelligence. En exposant comment la collaboration actuelle des deux pays dans tous les domaines n'est que l'aboutissement logique de l'Entente cordiale, M. de Lanessan fait ressortir avec raison que les Anglais et les Français se complètent, comme la France et l'Angleterre s'harmonisent, autant en raison de leurs différences qu'en vertu de leurs ressemblances. Il est certain, en effet, que toujours dans l'histoire de l'Europe, les conflits entre la France et l'Angleterre ont produit de graves troubles généraux, tandis que leur coopération a constamment favorisé le progrès politique.

En réalité, on peut dire que le développement de la puissance allemande a été singulièrement favorisé par la rivalité qui subsista si longtemps entre la France et l'Angleterre, et nous payons cruellement les erreurs commises par la diplomatie sous l'empire de ces défiances. C'est parce que l'Angleterre se défiait de la France en 1815, en 1830 et en 1839, par exemple, que la Belgique fut dotée par les puissances d'un statut international qui pesa durement sur toute son existence indépendante et qui ne lui permit pas de se défendre victorieusement contre l'agression teutonne. Par crainte de voir ce pays devenir une marche française, on l'a constamment amputé, réduit, privé des frontières naturelles qui lui eussent permis de résister à l'envahisseur. Dans *La Barrière belge*, M. Pierre Nothomb retrace l'histoire de ces mutilations successives. Deux siècles durant, la Prusse fut hantée par l'idée de détruire les limites naturelles de l'est belge, car déjà elle songeait à s'ouvrir la voie par laquelle elle pourrait atteindre facilement la France. L'Angleterre favorisa de même les emprises hollandaises sur la Belgique : les bouches de l'Escaut, le Limbourg oriental et le Grand Duché de Luxembourg furent détachés l'un après l'autre de la terre belge. Il apparaît clairement aujourd'hui qu'en appuyant jadis cette politique d'effritement de la Belgique, en laissant ce petit pays découvert sur toutes ses frontières et ne disposant même pas librement pour Anvers, son réduit national, de sa grande voie d'accès à la mer, on a tout simplement travaillé pour le roi de Prusse. Le livre de M. Nothomb, qui se contente d'exposer les faits sous la forme d'un essai d'histoire territoriale et diplomatique, fait comprendre qu'une Belgique forte, capable de se défendre, est une condition essentielle de l'équilibre occidental, la plus sûre barrière que l'on puisse élever contre l'éternel esprit de conquête des Germains, sans que cela implique pour le pays, à la fois wallon et flamand l'annexion d'éléments étrangers sur sur lesquels l'esprit national demeurerait sans emprise profonde.

Erreurs, mécomptes et déceptions, c'est en somme le bilan de toute l'action diplomatique au dix-neuvième siècle. On s'en rend compte surtout quand on feuillette les livres très nombreux qui traitent de la crise grecque et nous montrent comment la politique de sentiment aboutit à une lamentable faillite dans l'Orient européen. La place nous fait défaut pour en parler en détail, mais on lira utilement dans cet ordre d'idées, le *Déclin de l'Hellénisme* de MM. L. P. Alaux et René Puaux, et *Ainsi parla Venizelos*, de M. Léon Maccas. On y verra que nous avons trop vécu sur l'illusion d'une miraculeuse résurrection de la grande Grèce, et comment, en moins de deux ans, un peuple ayant un passé lourd de gloire à défendre, a pu passer des sommets aux abîmes.

Mais, encore une fois, quelle est la part de responsabilité de l'Europe dans la fin lamentable de l'hellénisme? Bien des fautes eussent été évitées, sans doute, si l'opinion européenne avait manifesté un intérêt plus soutenu pour les grands problèmes internationaux, si ceux qui font l'opinion s'étaient davantage appliqués à l'étude de la vie des autres peuples dans ses rapports avec notre propre vie. En cela encore la guerre comporte un grave enseignement, et il semble que l'influence des écrivains politiques doive être plus générale et plus profonde demain qu'elle ne l'était hier pour la saine éducation des foules.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

La Paix chez les Bêtes

L'auteur de La Vagabonde *a l'amour des bêtes. Elle les chérit et, ce qui est plus rare, elle les comprend. Tous les amis de l'espèce canine — et Dieu sait s'ils sont nombreux ! — liront avec joie cette fine et cordiale page extraite de son dernier volume :*

MA CHIENNE BULL

En quoi est-elle? en bronze, en vieux bois de Chine, noir, dur et huilé? Ou en grès flammé, sombre, cuit très longtemps? Dans la pleine lumière, on distingue sur ses flancs des « bringes » allongées, un peu rousses, comme des léchures de feu...

Elle est chaude quand on la touche, et plus dure qu'un meuble. Ses cuisses courtes sont toutes cordées de muscles, ni plus ni moins qu'à un lutteur japonais.

Pour la figure, chacun en prend ce qu'il veut, et libre à vous d'y retrouver, comme moi, la gueule en tirelire d'un crapaud, un front bossu de dauphin au-dessus de deux trous d'évent pour chasser l'eau, — et ces yeux de cochon, futés, bridés, et ce sourire d'enfant nègre! Deux grandes oreilles de chauve-souris coiffent le monstre, aptes à s'ouvrir, se fermer, se plier en coquilles, s'orienter en avant, en arrière...

C'est Poucette qu'on la nomme, parce qu'elle est très petite. « Petite, mais costaude » : elle porte avec orgueil la même devise que Bubu de Montparnasse.

Quand elle marche, elle a l'air de nager, tant elle meut délicatement ses courts et légers petits pieds d'éléphant. Mais quand elle nage, elle a l'air de se noyer, verticale et les pattes battant l'eau comme des palettes de moulin, avalant la vague par le nez, par la gueule, par les yeux et les oreilles. Chaque fois, on se demande : « En réchappera-t-elle? » et son bain volontaire ressemble à un suicide.

Goinfre, elle attrape au vol tout ce qui tombe. Elle avale — plouc! — les gros morceaux, mais mâche longuement les petits, et boit cinquante fois le jour, en pensant à autre chose ; elle boit par désœuvrement, pour tuer le temps et l'ennui, comme un terrassier se soûle quand il n'a pas d'ouvrage.

L'oisiveté la ronge. Car elle se refuse à dormir pendant que nous veillons. Si je lis, si j'écris, si je flâne au soleil à demi assoupie, Poucette s'astreint à imiter mon silence, mon immobilité. Mais je sens, j'entends tous ses muscles trembler d'impatience et elle ne ferme les yeux que pour cacher le feu guetteur de son regard. Je ne me tiens pas de lui crier, agacée :

— Dors! ou prends un livre! ou brode au point de croix!

Mais rien ne l'intéresse — que moi. Elle me regarde vivre, elle m'écoute penser, elle me juge, — elle me gêne.

Il lui arrive de jouer avec un chien, de l'affoler par une rapidité, une brutalité qui lui assurent presque toujours la victoire, mais c'est pour revenir vers moi et me dire :

— Hein? tu as vu comme je l'ai arrangé, ce.... chien!

Elle chasse le moineau, le canard sauvage, le crabe, le lapin et la courtilière — mais c'est pour parader devant moi, trempée d'eau, engluée de vase, et se pavaner orgueilleusement un crabe tourteau pendu à sa lèvre, sans crier, avec le sourire!

Que craint-elle? Ni moi, ni vous, ni le feu du ciel, ni la cravache, ni le fouet. Elle est toute orgueil, bravoure aveugle, jalousie, amour caché

Elle m'interroge avidement, quand je rentre :

— D'où te vient cette odeur que je ne connais pas? Tu es seule, bien seule? Tu ne ramènes pas une bête nouvelle, qui s'installera dans notre maison? Avec toi, sait-on jamais?... Surtout tu ne rapportes pas un chien, un petit chien caché dans ton manchon, dans ce paquet, dans ce sac? un petit chien qui vivrait sur tes genoux et que tu embrasserais? Gare! regarde mes dents!...

Je marmotte tout bas les mots de « crampon » et de « sale caractère ». Et puis je hausse les épaules et je caresse la dure tête ronde, toute chaude, qui se glisse sous ma main, et je la plains, et je la console. Je la console de m'aimer, et d'avoir, en m'aimant, perdu le repos...

COLETTE.

La Couronne Héroïque

Sans répéter, ce qui les exaspère, que nos soldats vivent dans la joie, on peut dire que le fond de belle humeur qui est en eux, les aide à supporter les misères d'une si longue campagne. Les sonnets du poète Jacques Chanu expriment avec beaucoup de grâce cette philosophie souriante;

I. — LES CUISINIERS

Ils vont par deux, portant sur leur robuste épaule
Le lourd bâton auquel une marmite pend ;
Ils vont par deux, sur l'horizon se découpant,
Sans hâte, avec des airs nobles de premier rôle.

Le vent de quelque obus parfois les carambole.
Ils s'effondrent. On croit qu'ils sont archi-morts... Pan!
Les revoici debout, défiant l'hyperbole!
Nul dégât, sauf la soupe un brin qui se répand.

Ils ont la barbe en friche, et cette mise inculte
Des gens à qui suffit l'orgueil d'un haut destin.
Car, par delà le corps, l'âme goûte au festin

Qu'ils apprêtent parmi la guerre et son tumulte...
Ils vont, avec des airs graves d'hommes d'Etat,
Dispensateurs puissants du jus et du rata!

II. — LES OUTILS

Pioche, notre payse, et toi, pelle, ma mie,
Comme ils vous méprisaient, les gars présomptueux,
Pour aller vers la ville et ses bonheurs douteux,
Aux temps lointains d'avant la ruée ennemie!

Mais quand l'heure viendra de la grande accalmie,
Retrouvant le terroir, ils vous comprendront mieux,
Vous, leurs soutiens de guerre, outils prestigieux,
Dont s'enorgueillira leur âme raffermie.

Le fusil a la flamme, et le glaive l'éclat.
Pour vous une douceur dès l'abord se mêla
A votre jeune gloire au champ d'honneur conquise.

Car, au déclin du jour qui chantait le repos,
Après l'effort ardent vous creusiez des tombeaux,
Pelle, ma mie, et toi, pioche, notre payse!

JACQUES CHANU.

SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

XIX

AU GÉANT DE BERCER LA PETITE CHATELAINE

Une fois dans sa chambre, sans même refermer la porte, Sylvette se jette sur sa couchette. Là, visage enfoui dans ses bras repliés, elle pleure son amitié trahie, sa tendresse perdue...

Elle pleure, pleure, pleure...

Dans cette détresse, ce lui est malgré tout une douceur de pleurer chez elle, sous le regard des siens, dans cette blancheur de mousseline parfumée, et d'étouffer ses sanglots dans la tiédeur d'un oreiller, confident de ses rêves.

Une fierté la redresse. Elle se lève et allume sa petite lampe d'argent. Mais le cœur lui fait trop mal. Elle se recouche.

La jeune fille évoque la nuit tragique, puis le soir au bosquet de Flore. Et voici que, dans sa mémoire, le chapelet des souvenirs se dénoue, se désenfile. Chaque grain s'échappe, roule, fuit, et, surprise, effarée, ne sachant auquel aller, la pensée de Sylvette court, saisit celui-ci, le relâche pour rattraper celui-là. C'est, dans sa pauvre cervelle fatiguée, une course folle, une poursuite décevante, avec tours, détours et retours de réminiscences éperdues. Ah! le supplice du collier qui s'égrène et dont, à peine glissées le long du ruban où la volonté cherche à les retenir, les perles, — souvenances fugitives, — glissent et s'éparpillent! Combien dure-t-il ce supplice? Sylvette ne le sait plus. Elle n'attend soulagement que d'une somnolente torpeur...

Un bruit de porte poussée et refermée... Des pas dans le salon gris... Un craquement de plancher au seuil de la chambre...

Sylvette décroise les bras où elle cache ses joues brûlées de larmes, elle se soulève et regarde.

C'est lui! Claude Davières, le Claude des jours d'angoisse : couvert de boue, képi aplati, vareuse déchirée, visage pâle et balafré d'éraflures. Sylvette croit rêver. Elle en oublie du coup la mauvaise rencontre, les silhouettes blanche et bleue trop rapprochées sous le clair de lune. Apeurée, la jeune châtelaine s'est brusquement redressée :

— Mon Dieu, qu'y a-t-il? Claude, êtes-vous blessé?

— Rien de grave..., je suis couvert de boue..., j'ai le nez égratigné..., n'y faites pas attention! L'éclopée, marrainette, c'est vous. A mon tour de vous soigner : je viens panser la blessure de votre cœur. Allons, ne vous agitez pas, reposez sagement. Je prends faction à votre chevet pour endormir votre peine et vous chanter des choses consolantes et douces.

Le géant s'est assis sur la petite chaise basse et ses premières paroles, pour être consolantes, ne sont pas des plus douces :

— Du cran, ma jeune camarade! Il ne faut pas s'en faire. On l'aura ce bonheur, malgré les ruses et les malices de la dame blanche.

Ces ruses et ces malices, Davières, à sa façon de grand enfant gâté, les déjoue vaille que vaille par un aveu dont la franchise est l'unique excuse :

— Comprenez que, vous partie, je n'avais plus personne à qui faire causette. Le contralto, fille de concierge, est une cabotine dont les prétentions m'horripilent. L'Espagnole est flapie; les Amériques sont moches. Pas mèche d'apprivoiser les petites Croix-rouges. Reconnaissez que je n'avais pas le choix : votre cousine restait pour tout potage et papotage. Elle m'aguicha..., je ripostai... Etait-ce flirter? Crois pas. Si vous aviez entendu ce que je disais, vous n'auriez pas versé tant de larmes... Cependant j'ai eu tort puisque vous pleurez.

Il ajoute d'autres choses ni pires ni meilleures. Sylvette écoute, paupières mi-closes, peu à peu pénétrée, en sa détresse d'âme, de paix délicieuse et de bien-être infini. Ce n'est pourtant pas une voix argentine, une voix de clochette bénie, mais une voix de basse profonde, la voix de bronze qui, en bourdon, tinte pour écarter la grêle des doutes puérils et dissiper l'orage des querelles d'amour. Chaque mot de Claude ravive la confiance de la jeune fille, et, fibre à fibre, lui fait vibrer le cœur. La voici retombée dans une somnolence heureuse, la voici bercée de souvenirs et de rêves. Comme jadis son blessé, elle murmure de temps autre :

— Parlez..., parlez encore..., cela me fait tant de bien!

Et clémente, en geste de pardon, la jeune châtelaine abandonne sa menotte fiévreuse à la main large et fraîche qui cherche ses doigts, les saisit, ne les lâche plus.

Ah! ce bras musclé, nerveux, quelle bonne perche de salut pour se raccrocher à la vie! Cramponnée à cette poigne-là, de quel naufrage Sylvette ne se tirerait-elle pas?

Soudain, le long d'un de ses doigts captifs, la jeune fille a la sensation d'un petit froid de douceur exquise. Le géant lui glisse une bague à l'annulaire. Quelle bague? Sylvette croit deviner, mais n'ose constater de peur de s'être trompée... Elle regarde cependant. Une lueur de soleil brille sur sa peau de neige. Et ce rayon d'or ranime son être, se faufile à travers ses médailles et ses croix, lui entre dans le cœur, le lui remplit de lumière. Elle ne peut retenir un cri de joie : c'est le vieil anneau ciselé de deux trèfles ou de deux cœurs unis, c'est l'anneau de fiançailles!

Et Davières raconte :

— Je suis allé au bosquet de Flore. Sortant de ma poche ma lanterne électrique, barbottant en canard dans le bassin, au grand effroi des carpes, j'ai cherché la bague dans l'eau morte et l'ai retrouvée sur la vase où elle s'enlizait... Par même occasion, non sans me déchirer le visage et les mains, j'ai arraché la ronce qui ligotait l'enfant si pâle, j'ai tué la vipère noire qui buvait le sang de son cœur... Libéré de toute entrave, ressuscité, le petit Dieu s'est réveillé!

Et Sylvette s'exclame :

— Le sommeil du petit Amour ne fut jamais le sommeil de la mort; depuis votre venue, il n'a même pas dormi, Claude, il faisait semblant.

— Si, — s'obstine Davières, — l'amour n'était peut-être pas mort, Sylvette, mais pour avoir dormi, il a dormi... Il a dormi tout le temps que vous n'avez pas porté ma bague à votre doigt.

— Mais je n'ai jamais cessé de porter votre bague, Claude. Je ne l'ai retirée de ma main... que pour la mettre sur mon cœur!

L'aveu désarme Claude et rend la petite châtelaine rose, rose, rose. Heureusement que l'abat-jour de marceline inonde de la même rougeur Sylvette, Claude et toutes les blancheurs de la chambrette blanche!

— N'ôtez plus cet anneau, Sylvette, re-

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

commande ardemment le jeune homme. A notre première rencontre, dans ma nuit d'angoisse, je ne vous l'ai donné ni dans une phrase de délire, ni dans un geste de fièvre. J'avais pleines conscience et volonté, dans la vie aussi bien que près de la mort, de vous choisir pour fiancée. Après l'inquiétude de la retraite, après tant d'heures de souffrance et de misère, vous ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais, ce que fut pour moi, moribond désespéré luttant contre les épouvantes de la bataille et les cauchemars de la nuit, l'apparition de votre pur et délicieux visage, penché parmi ces nuages de mousseline. Je me suis, ce soir-là, donné à vous de tout ce qui me restait de vie. Je vous demandais seulement de m'aider à mourir et vous m'avez rendu à l'existence! Votre voix m'a rappelé de loin, de si loin! Comment oublier *le Rossignol, le Romarin, le Fil de la Vierge* et *les Trois belles Princesses!* C'est votre refrain charmant, c'est « *Vole mon cœur, vole!* » qui m'a sauvé! Puisque vous souffrez, Sylvette, à mon tour de chanter afin de guérir votre mal. Pour mieux achever la chanson, j'y ajoute ce couplet : « Tu n'as que trop volé, » mon pauvre cœur, pose-toi..., fais ton nid, » replie tes ailes et goûte le bonheur! »

Comme par enchantement, la fièvre de la jeune châtelaine s'apaise. Est-il possible que, si vite, tant de joie chasse tant de chagrin et que, cruellement blessée, une âme soit sitôt guérie et consolée!

Les yeux dans les yeux de Claude, cœur à cœur, la bague enchantée au doigt, Sylvette croit vivre un drame qui se termine en songe. Les fiançailles que la guerre leur fit ne sont-elles pas cela, en somme : deux actes de tragique réalité avec un *trois* qui se dénoue en conte de fées?

XX

UN DE PLUS DANS LE COIN DE FAMILLE

Le mariage eut lieu, voici une semaine, dans la chapelle du château de Malbois. Claude et Sylvette sont revenus vivre au manoir ces premiers jours d'amour qui seront peut-être les derniers. Davières, en effet, a obtenu de retourner au front.

Et déjà c'est la veille du départ.

Porte ouverte sur la chambrette blanche, les jeunes époux sont dans le salon gris, assis de chaque côté du feu, près de la table où Sylvette a posé sa broderie. Ses doigts distraits embrouillaient roses et myosotis, aussi a-t-elle rejeté ses ciseaux et ses aiguillées de soie dans la boîte à ouvrage de la cousine Luce.

Incliné vers les bûches qui flambent, Claude, inconsciemment, retrouve le geste du grand-oncle Hercule et, jouant du soufflet, il allume des apothéoses dans les palais de braises amoncelées.

En ce silence pensif qui leur est doux, tous deux savourent la fuyante félicité d'être encore l'un près de l'autre dans le coin de famille.

— La noce s'est très bien passée, — rappelle Claude. — Votre cousine elle-même paraissait enchantée.

— Surtout d'être du cortège au bras de M. de Malbois.

— Est-il indiscret de vous demander, date du mariage fixée, quelle sorte de compliment elle vous a décoché?

— « Des idiots se figurent que j'éprouve du dépit de ton mariage, — m'a-t-elle dit. — Ils ne m'ont pas *regardée!* Or je veux, ce jour-là, que tout le monde me regarde, ne fût-ce que pour couper court aux racontars. Aussi j'entends être ton témoin. »

— Et quand vous lui avez annoncé qu'elle serait votre témoin avec Rupain?

— Elle eut une grimace offusquée : — « Avec ton garde-chasse? Es-tu folle? » Je lui expliquai que nous désirions témoigner ainsi notre gratitude à cet excellent serviteur. Marthe s'insurgea : — « Je ne puis, dans cette comédie nuptiale, jouer le même rôle qu'un domestique, ce serait ridicule et déplacé. »

— Vous avez objecté, j'imagine, que rien ne pouvait être plus conforme aux principes égalitaires et démocratiques qu'elle affiche?

— Marthe m'a rétorqué l'argument par cette phrase typique : « Avec des principes, on fait sa situation, on ne fait pas sa vie! »

— Forte de ce refus, vous avez pris le bon vieux docteur d'Auberval comme second témoin.

— Oui, puisque Manuel n'était plus là! Marthe ne m'en garda, d'ailleurs, nulle rancune. A Malbois, au lunch qui suivit la messe de mariage, elle me déclara avec désinvolture : « Maudol a besoin de moi pour diriger son ambulance de Paris. Je quitte ton *patelin* avec Darcy, la comtesse, mon contralto, le boiteux et les Américaines. Je te laisse les petites Croix-rouges, — des bécasses! Maintenant que le service est organisé et que je t'ai mise au courant, tu pourras t'en tirer. J'ai eu ma croix de guerre ici, il me faut ma Légion d'honneur à Paris. Je pars heureuse d'avoir pu assurer ton bonheur! »

— Cette conclusion vous étonna?

— Pas trop. Avec l'aplomb et l'inconséquence que nous lui connaissons, Marthe ajouta : « A première rencontre, Claude a risqué de se faire massacrer par les uhlans afin de me sauver la vie. Si je l'avais encouragé, il eût gâché son existence en folies pour moi. Aussi ai-je coupé court à sa passion. Je n'ai flirté avec lui que pour le préparer et l'amener au mariage. Sans moi, il n'aurait jamais pensé à t'épouser. En te donnant à lui, je m'acquitte au centuple de ma dette envers toi! »

— C'est comme ça qu'on écrit la vie! La belle cousine, qui règle ses comptes de façon désinvolte, eût mieux fait d'alléguer : « J'ai mis Davières dans le lit n° 13 : ça m'a fiché la guigne! »

— Finalement, elle m'a enlacée de caresses et couverte de baisers.

— En arriviste experte, cette femme, « qui a de l'astuce », comme dit Rupain, a jugé plus pratique de ne pas rompre avec nous. Dieu merci! vous voici redevenue la maîtresse au manoir...

Coups discrets à la porte. C'est Rupain. Le garde vient prendre congé du « jeune patron ». Il descend de la mansarde de Manuel, tenant à brassée les anges bossus, les saints manchots, les apôtres pieds bots, les bienheureux louches, bancals, borgnes, rachitiques, culs-de-jatte et autres estropiats de l'étrange paradis que s'était créé le Breton.

— Ça me servira à décorer la petite chapelle qu'en souvenir de Manuel vous faites bâtir au cimetière, mam'zelle..., je veux dire madame! Là dedans, au milieu de ses Jésus, de ses Marie, de ses Saint-Esprit, de ses cœurs et de ses croix, notre pauvre vieil enfant de Saint-Joseph pourra, du fond de sa tombe, rêver encore, à l'ombre de l'église, de ses processions et de ses pardons de Bretagne...

Bonsoirs et souhaits échangés en vigoureuses poignées de main, Rupain se retire. Claude et Sylvette se retrouvent seuls pour quelques heures encore. A l'aube, ce sera le départ... Tous deux y pensent, mais celle qui ne part pas s'en attriste davantage.

Davières glisse son bras sous la taille de la petite châtelaine; il l'entraîne vers la chambrette blanche.

Près de sa jeune femme, le géant n'est plus farouche, ni sceptique, ni même gouailleur. Peu à peu, en exquise intimité, il est devenu le filleul tendre que souhaite sa marrainette, le grand bleuet de ses songes bleus. Le soldat n'en garde pas moins la vision nette des pires réalités et ce bon sens pratique qui préserve des utopies. Mais, dans ses caresses mêmes, l'époux sait respecter, au fond de l'âme de sa femme, un idéal retrempé, fortifié, purifié par la foi.

Sans atténuer les risques du lendemain, sans leurrer sa compagne d'illusions ou d'espoirs impossibles, Claude, de sa voix mâle, parle de l'épreuve suprême franchement et courageusement :

— Le sacrifice s'impose à nous, ma Sylvette chérie, sous sa forme la plus rude, mais la plus héroïque : une séparation en plein bonheur! Nos mains vont se disjoindre, nos pensées restent liées. Je voudrais qu'il n'y eût pas de larmes dans nos adieux, car je désire m'en aller crânement, à la Française : fleur à la boutonnière, sourire aux lèvres, joie au cœur. Nous nous sommes aimés en des heures courtes, mais de délices infinies... Il s'agit maintenant, pour payer ce bonheur, de me battre et peut-être de mourir. Notre passé mutuel demeure inoubliable, notre présent est sublime... et notre avenir, Sylvette, je vous l'ai confié dans mes baisers! Je n'ai pas le droit de me plaindre... Vous ne devez pas pleurer...

— Je ne pleurerai pas, Claude. Votre tendresse, en effet, m'a donné, dans cette vie, toutes les joies de la terre. Mais si je pouvais espérer qu'un jour vous partagerez ma foi, ma tendresse vous donnerait toutes les joies du ciel. Ce jour-là, moi non plus, je ne craindrai la mort ni pour vous, ni pour moi, puisque mourir ne nous séparerait dans cette vie que pour nous réunir pendant l'éternité. Promettez-moi d'y penser?

— J'y penserai, Sylvette. Comment, lorsque la nuit étend ses ténèbres sur l'horreur du champ de massacre, ne pas lever son regard vers les clartés du ciel, les seules lumières que le souffle de l'épouvante humaine n'éteint pas?

De son regard passionné, Sylvette dissipe, dans le regard de Claude, cette vision de guerre.

— A votre tour, demande Davières, promettez-moi, entre vos prières et vos soins aux blessés, de fredonner parfois, en souvenir de moi, la vieille chanson que j'aime tant dans votre voix jeune.

— *Vole mon cœur, vole?*

— Oui.

— Je la chanterai, Claude; même lèvres et paupières closes, je la chanterai en moi-même, sans cesse, jour et nuit.

— Merci, mon oiseau bleu. Je suis alors certain que votre âme, ouvrant ses ailes, s'envolera vers moi partout où je serai et viendra me parler d'amour et de bonheur. Maintenant, endormons-nous, bercés du même rêve. A demain l'adieu.

— L'au revoir, Claude.

— Non, l'*adieu*, reprend Davières, souriant mais de voix ferme. Nous nous dirons *adieu*, parce que c'est à la fois plus prudent et plus brave. Si votre chère Providence consent, après de si grands bonheurs, à nous garder encore une petite chance, cet *adieu*-là n'empêchera pas l'au revoir.

FIN CHARLES FOLEY.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 22 septembre 1916.

ÉMISSION du 2e Emprunt de Guerre

Date et Modalités de la Souscription

Le Meilleur des Placements

Nous avions bien raison de dire, la semaine dernière, que les conditions de la souscription de l'**Emprunt National** seraient connues sous peu de jours.

En effet, après le vote d'affichage du discours de M. Ribot au Sénat, la loi autorisant cet emprunt a paru, le 16 septembre, au *Journal Officiel*, lequel publiait le lendemain les trois décrets et l'arrêté ministériel, qui en fixent les modalités.

La souscription sera ouverte le 5 octobre et close le 29 octobre au plus tard, la date de clôture restant à fixer par décret.

Le type de l'Emprunt est un 5 0/0 Perpétuel, jouissance du 16 août 1916, inconvertible avant le 1er janvier 1931.

C'est, en somme, une deuxième série de l'Emprunt national, émis l'an dernier à la fin de novembre et qui a reçu le meilleur accueil du public et en Bourse, où il s'inscrit à 90 francs.

Le prix d'émission est fixé à 88 fr. 75, ce qui fait ressortir un taux de placement de 5 fr 65 0/0 environ, taux qui se trouve effectivement dépassé, si l'on tient compte que les arrérages sont payés en quatre fois : les 16 novembre, 16 février, 16 mai et 16 août de chaque année

D'ailleurs, pour éviter un dérangement aux souscripteurs, le coupon du 16 novembre prochain sera payé dès le jour de la souscription, dont le montant se trouvera ainsi réduit à **87 fr. 50** pour les personnes qui libéreront de suite leur souscription.

Pour les souscriptions échelonnées, la jouissance est du 16 novembre 1916 et voici les quatre termes de versement :

1er terme : en souscrivant..........	15 fr.
2e terme : le 16 décembre 1916.....	23 75
3e terme : le 16 février 1917........	25 »
4e terme : le 16 avril 1917..........	25 »
Total du prix d'émission...	88 75

On peut donc souscrire en numéraire selon les deux modes que nous venons d'indiquer. Mais dans le premier cas, c'est-à-dire dans celui de la libération complète dès le début, le taux réel de la souscription est diminué de 1 fr. 25, somme égale au montant du coupon de novembre, payé d'avance.

D'autre part, les **porteurs de Bons de la Défense nationale** (souscrits avant le 1er octobre 1916) d'**Obligations de la Défense nationale** ou de **Titres de rente 3 1/2 0/0** libérés avant le 1er janvier 1915 pourront souscrire avec leurs titres, qui seront repris avec valeur du 29 octobre 1916. Les souscriptions faites uniquement en titres doivent être libérées immédiatement mais bénéficieront du **prix net d'émission de 87 fr. 50 par 5 fr. de rente.**

Comme nous l'avons dit, les titres de rente 3 0/0 ne sont pas acceptés, cette fois, en paiement.

De quelque manière qu'on la considère, **l'opération est des plus avantageuses** pour toutes les catégories de souscripteurs.

Elle obtiendra au moins le même succès que sa devancière ; en dehors des raisons patriotiques sur lesquelles il serait superflu de revenir aujourd'hui et de sa parfaite sécurité qui n'a pas non plus besoin d'être démontrée, elle procurera aux souscripteurs, qui se libéreront de suite, un revenu d'environ **5 70 0/0**, taux de placement exceptionnel pour un fonds d'Etat de pareil ordre.

Enfin, on peut envisager la **plus-value en capital**. Déjà, pour la première série de 5 0/0 émise l'an dernier, la plus-value acquise avait atteint 2 fr. 75 0/0, et il est facile de comprendre que la hausse ne se fût pas arrêtée là si l'approche de l'Emprunt actuel (de type identique au précédent) n'avait forcément ralenti les achats qui se portaient sur celui-ci. Or, si une telle hausse a été obtenue dans ces conditions et en pleine guerre, quelle plus-value ne peut-on envisager pour la période qui suivra la victoire ? Il n'y a, pour en juger, qu'à se reporter aux emprunts 5 0/0 émis en 1871 et 1872 aux taux respectifs de **82 fr. 50** et de **84 fr. 50**, qui atteignaient deux ans plus tard le cours de **100 fr.** et s'élevaient jusqu'à celui de **121 francs** en 1881 ; ils furent ensuite convertis.

On voit ainsi quelle perspective de hausse on peut envisager pour le nouveau 5 0/0, qui ne peut être remboursé ni converti avant janvier 1931.

On peut souscrire, dès maintenant, **sans frais ni commission**, au **CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS**, 30 et 32, rue Taitbout, à Paris.

Lors de la précédente émission, le **Crédit Mobilier Français** a eu la satisfaction de réunir parmi ses clients habituels et parmi les lecteurs des **Annales** beaucoup de souscripteurs. Il espère que ce nombre sera, cette fois, encore plus grand, parce que, à l'heure actuelle, l'emprunt apparaît comme le **meilleur des placements** et, ne l'oublions pas, parce que le moment est venu d'être effectivement plus patriote que jamais.

Concluons donc, en reprenant le mot de M. Ribot : **« Riches et pauvres comprendront quel est leur devoir et l'accompliront joyeusement ».**

L'émission des Obligations de la Défense Nationale sera suspendue à partir du 1er octobre.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le, de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, répondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile ; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.

Il n'est question, depuis quelques semaines, que du nouvel Emprunt national, placement immédiat et avantageux.

Je ne saurais trop insister, chères amies, pour que vous y souscriviez, car vous avez bien compris, depuis longtemps déjà, n'est-ce pas, que c'est faire preuve de patriotisme. Plus nos troupes seront puissamment armées, plus nous apporterons de perfectionnements à notre matériel de guerre, plus vite s'achèvera l'œuvre de droit et de justice, et plus aussi nous ménagerons nos réserves humaines.

Je vais vous parler maintenant d'un autre placement qui est également

UN PLACEMENT DE MÈRE DE FAMILLE...

Si l'achat de valeurs produisant un honnête intérêt, tout en offrant des garanties de sécurité irrécusables, constitue ce qu'on appelle couramment : un placement de mère de famille, dites-moi si, le fait d'acquérir pour un prix modique, (3 fr. 50 la boîte dans toutes les pharmacies), un médicament capable de garantir la santé de nos enfants et la nôtre, d'interdire à notre foyer l'accès de toutes les maladies provenant d'un affaiblissement du sang, telles que : l'anémie, la chlorose, les maux d'estomac, l'épuisement nerveux, les rhumatismes, etc., ne s'appelle pas à bon droit aussi : un placement de mère de famille.

Alors sachez, cousines, que vous réaliserez ce placement exceptionnel, qui donne comme dividende : la santé, en souscrivant pour quelques boîtes de Pilules Pink. Une boîte de Pilules Pink, est une bonne action.

Je vous ai parlé, l'autre semaine, d'un bain de pieds contre les brûlures, ampoules, durillons. Aujourd'hui, je vais vous indiquer

UN REMÈDE CONTRE LES CORS

qui sera certainement aussi bien accueilli par vous, car est-il rien de plus gênant et de plus douloureux qu'un cor ?

Couper un cor est une opération délicate et dangereuse, si elle est pratiquée par des personnes inexpérimentées ou avec un outil plus ou moins propre. D'autre part, les pédicures, bien souvent, ne vous enlèvent que le cor dur, ne vous soulageant ainsi que pour quelques jours. Que faut-il faire alors, me direz-vous, pour détruire les racines ? Employer l'Emplâtre « Selma » *à la feuille de lierre*, qui vous en débarrassera au bout de la troisième application.

Essayez-le — et je suis convaincue que vous n'en voudrez jamais d'autre — en demandant au Laboratoire des Produits « Selma », 49, avenue Victor-Hugo, l'envoi, contre 1 fr., d'une pochette de l'Emplâtre « Selma » à la feuille de lierre.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Abonnée 3203. — Je vous conseille d'employer le Véritable Lait de Ninon, produit spécial pour blanchir la peau et lui donner un éclat de jeunesse. Il existe en trois teintes, blanc, rosé, rachel à la Parfumerie Ninon, 31, r. du Quatre-Septembre.

Carlo. — Oui, mais cela dépend beaucoup aussi de votre âge.

Emile C... — Ça ne me paraît pas être des points noirs, mais provenir plutôt du sang ; voyez un médecin ou un spécialiste de maladies de peau.

Paulette 22? — La Pâte Epilatoire Dusser.

Grandclément. — L'emploi de sténo-dactylo vous conviendrait très bien. A l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, vous l'apprendrez très rapidement. Je vous recommande aussi les cours de comptabilité de cette école.

An Eager. — Cela dépend de la nature des boutons ; voyez un médecin.

Silencieuse. — 1° Tous ces renseignements vous seront donnés au lycée, ou adressez-vous, si vous préférez, de ma part,

à l'Ecole Pigier. 2° Institutrice libre ou, comme vous dites, la sténo-dactylo et la comptabilité. Voyez ma réponse à Grandclément. 3° Adressez cette demande à la caserne de la Nouvelle-France, où il vous sera répondu, s'il y a lieu.

Ras-aliard. — Pour parfumer votre tabac délicieusement, demandez à Bichara, 10, Chaussée-d'Antin, ses Essences d'Orient spéciales pour cigarettes. Je vous recommande sa dernière création ; « Cabiria », parfum subtil.

Etudiant. — A la librairie Bougaut, 48, rue des Ecoles, à Paris.

P. P. M. A. — Continuez vos lavages de tête tous les quinze jours, avec le shampooing « Selma ». A base de quinine et de bois de Panama, il vous fortifiera les cheveux et vous débarrassera de cette séborrhée grasse. Frictionnez-vous ensuite tous les soirs avec la Capillarine « Selma ». Voyez, du reste, ma réponse de la semaine dernière à « Echevelée ». Ces deux produits sont en vente au Laboratoire Selma, 49, avenue Victor-Hugo. Le shampooing se vend par six pochettes, au prix de 1 fr. 80 (une pochette suffit pour un litre).

Vive la France! — Oui, il était assez renommé pour son époque.

Vovove. — L'Elixir, la Poudre ou la Pâte dentifrice des Bénédictins du Mont-Majella sont également bons. Employez la Poudre si vous la préférez, elle nettoie très bien les dents sans danger pour l'émail. Son prix est de 1 fr. 75, f°° 2 fr. 25, chez l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Voulant plaire. — Il vous faut d'abord faire disparaître vos taches de rousseur avec la Véritable Eau de Ninon ou l'Eau de Brise Exotique. Usez ensuite du Véritable Lait de Ninon. Non, je me mets gracieusement à la disposition de mes lectrices.

C. J..., lectrice assidue. — Prenez conscience de vous-même et ne fuyez pas, au contraire, ce qui vous intimide le plus. Puis l'âge y est sans doute pour beaucoup. Ne craignez pas, en tout cas, d'être ridicule, cela vaut mieux que l'excès contraire.

Reine. — Pour les soins du visage, je ne connais rien de mieux que le Lait de Fraîcheur de Mme Rambaud, vous éviterez le teint jaune, les rougeurs et les rides. Prix 3 fr., f°° 3 fr. 50, 8, r. St-Florentin, Paris. Demandez le catalogue des autres produits.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Art Professionnel Féminin. Mesdames, profitez de votre solitude *pour apprendre*, par Correspondance, la coupe, la couture, le corset, la mode, la broderie et les fleurs.

Demandez à Mme Piquot, Directrice de l'Ecole française de l'Art professionnel féminin, 59, rue de Rivoli, Paris; professeur aux Ecoles professionnelles de la Ville de Paris, sa notice gratis.

Les commissionnaires américains ont passé, emportant les modes de Paris à l'étranger. Les tissus qui ont remporté tous les succès sortent de la célèbre Compagnie des Indes; vous pouvez aller les voir, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, à Paris. Pour manteaux très chic, c'est le chaud et confortable *Teddy Bear*; pour de ravissants costumes tailleur, c'est *Granaline Peigné Nitzgal; Velours Vigogne uni Sakoul; Natté Taylor* et *Mélangé Noroutchine*. (Echant.)

ENTRE NOUS

Pension famille recommandée. ascenseur, bains. Quartier Luxembourg, 29, rue de Buci.

Toutes études secondaires, garçons et filles, oralement et par correspondance. Baccalauréats. Licences. Avantages notables. Cours préparatoires. 55, rue Cherche-Midi, Paris.

On demande acheter. pour ambulances, partitions opéra, opéra-comique complètes, occasion, piano et chant. Faire offre : Pevenage, à Gravelines (Nord).

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

Les Carrières Commerciales

Le Commerce et l'Industrie manquent totalement de jeunes débutants susceptibles de devenir un jour, par la pratique et l'expérience, de très bons employés de bureau pourvus d'une situation intéressante. Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants doivent envisager, à la fin de leurs études scolaires, la possibilité de leur voir un jour occuper ces emplois. Les Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (section des Dames, 23, boulevard Saint-Denis), ont créé un apprentissage professionnel pouvant être suivi chez soi ou sur place et mettant les jeunes gens des deux sexes en mesure de débuter avantageusement. Prix à forfait. Demander le programme M gratuit. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

LE FOIE MALADE

Coliques hépatiques

Les impuretés du sang non éliminées par les reins peuvent causer au foie des troubles aussi graves.

Le 15 décembre 1909, Mme V. Schweitzer, 3, rue des Granges, à Besançon, nous disait : « Depuis de nombreuses années, j'étais torturée par des douleurs qui me prenaient dans les reins et les côtés et remontaient vers l'épaule où je ressentais de très vives piqûres, comme si l'on m'avait enfoncé des épingles. Au moment des crises, j'avais des vomissements, des crampes dans les jambes, des fourmillements dans les doigts, un malaise général. Après les crises, au bout de



vingt-quatre ou quarante-huit heures, mon teint devenait jaune et j'étais d'une faiblesse extrême; j'avais aussi les articulations très sensibles et souvent très douloureuses. Un traitement par les Pilules Foster pour les Reins m'a rendu la santé. Dès les premières doses, je me sentais mieux, et, en continuant leur emploi, les douleurs dans les reins et les articulations, surtout les crises de coliques hépatiques, ont complètement disparu. Après trois semaines de traitement, les forces m'étaient revenues. »

Le 22 mai 1913, Mme Schweitzer nous confirmait sa guérison. « Je suis toujours très bien depuis que j'ai pris des Pilules Foster. Elles m'ont débarrassée de mes douleurs de reins et guérie de mes coliques hépatiques. Je travaille sans aucune gêne maintenant. »

La colique hépatique n'est pas toujours précédée de douleurs vagues dans le côté droit, nausées, vomissements. Elle éclate souvent brusquement, par une douleur atroce au niveau du foie, remontant vers la poitrine et l'épaule. La souffrance est tellement forte que le moindre attouchement l'exaspère. Le malade est dans un état d'agitation extrême. En général, vingt-quatre heures après le début de la crise, apparaît le teint jaune. Tous ceux qui souffrent ou qui ont souffert de coliques hépatiques ou néphrétiques et qui sont soucieux de se guérir ou de prévenir le retour du mal doivent faire une cure avec les Pilules Foster.

Pilules Foster (3 fr. 50 la boîte) chez tous les pharmaciens, ou franco : H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris (Ternes).

LE SECRET D'UN JOLI TEINT EST RÉVÉLÉ par un Reporter

Tout dernièrement, alors que j'interviewais une célèbre spécialiste de beauté parisienne qui venait de se retirer des affaires après avoir réalisé une grande fortune à embellir des teints abîmés, je lui demandai de me révéler la formule de sa préparation secrète, afin que je puisse la publier au profit de mes lectrices. Elle me répondit qu'en vérité elle n'avait jamais usé d'aucune préparation secrète pour le teint. « Une vilaine peau, dit la célèbre spécialiste, est, dans la plupart des cas, une peau qui s'est trouvée emprisonnée et recouverte par une accumulation anormale des écailles minuscules composant l'épiderme. Ce sont ces écailles mortes et inutiles qui sont le siège des lignes, des rides et autres défauts constituant une vilaine peau et qui dissimulent ainsi complètement le derme ou peau véritable et, par là même, le teint réel. Mon succès est dû à la découverte que j'ai faite, à savoir qu'un simple dissolvant végétal ou cire, appelé cire aseptine, enlevait petit à petit cette couche durcie de peau morte et donnait au teint le velouté tendre et délicat de la jeunesse. Toute dame peut obtenir un résultat semblable. Procurez-vous simplement chez votre pharmacien un peu de cire aseptine — la qualité connue sous le nom de cire aseptine pure est préférable — et faites-en une bonne application le soir ; le matin, nettoyez-vous bien le visage avec de l'eau chaude et un linge doux ; vous remarquerez alors combien votre peau sera devenue plus claire et plus douce. Répétez la même opération trois ou quatre soirs de suite et la transformation sera complète. » Je conseille à toutes les dames qui ont une peau vilaine et ridée de se procurer de la cire aseptine pure dès maintenant et d'en faire l'essai. D'après ma propre expérience, je suis certaine que vous serez enchantées des résultats que vous obtiendrez. — H. M.

Nouvelle force pour les Faibles
Sang nouveau pour les Anémiques
Nouveaux nerfs pour les "Nerveux"
Nouvelle vigueur pour les Abattus

Vous ne pouvez pas continuer à souffrir de faiblesse, anémie, nerfs, indigestion, ou d'abattement, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue quand on souffre pareillement. Vous n'êtes pas seulement privés d'amusement, mais vous êtes aussi empêchés de remplir vos devoirs journaliers. Vous n'avez pas besoin de continuer à souffrir, car "Wincarnis" vous donnera la santé dont vous avez besoin.

"Wincarnis" possède un quadruple pouvoir, c'est un tonique, un fortifiant, un créateur de sang et une nourriture des nerfs. Donc il crée une nouvelle force, un nouveau sang, une nouvelle vigueur nerveuse et une nouvelle vitalité. C'est pourquoi plus de 10.000 docteurs recommandent le "Wincarnis".

"Wincarnis" est une véritable nécessité pour tous ceux qui sont faibles, anémiques, nerveux, abattus, — pour les invalides essayant de regagner une nouvelle force après une affaiblissante maladie, pour tous les martyrs de la digestion — et pour tous ceux qui sont déprimés et moroses, "Wincarnis" offre un prompt soulagement, car le profit commence avec le premier verre pris. Vous pouvez sentir le bien qu'il vous fait, — vous pouvez sentir le nouveau sang si riche couler dans vos veines, vous pouvez le sentir portant une nouvelle vie dans tout votre organisme.

Tous les pharmaciens vendent le "Wincarnis".
Voulez-vous essayer juste une bouteille?





Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *La Parfaite Secrétaire*, par Georges-G. Toudouze

LES·ANNALES



ON RENTRE, par A. RAPENO.

8 Octobre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes



Lycéen, par Mme Boyer-Breton.

ON RENTRE

Tu vas rentrer au lycée, mon petit ami : tu es l'avenir.

Ton grand frère se bat : il est le présent. Ton père est, comme moi, trop vieux pour le service : nous sommes le passé. Nous avions ton âge, lui et moi, quand la guerre de 70 lança les Allemands sur la France, en sorte que, durant notre courte vie, nous aurons, lui et moi, assisté sans bouger à deux invasions. Deux fois nous aurons vu le même envahisseur, et c'était encore celui de Bouvines, et c'était encore celui qui dévasta les Gaules : il est chronique, il revient périodiquement, il revient chaque fois qu'il se juge en état de force suffisante pour nous écraser et prendre notre place ; les noms qu'il s'est donnés, Germain, Allemand, sont comme des devises qui affirment sa menace contre les voisins et sa volonté de les réduire. Regarde aux étymologies, mon enfant, et tu constateras que ce peuple-là est le seul qui ait osé, à deux époques très distantes, se désigner lui-même par deux noms qui signifient presque identiquement : « Je suis le guerrier fort, prenez garde à moi ! »

Les spécimens de cette forfanterie comminatoire ne manquent pas chez les peuplades sauvages. Mais qu'un peuple tout entier, un peuple immense, se targue systématiquement et avec récidive d'être le belliqueux par excellence, tu n'en trouveras pas un autre exemple dans l'histoire. Ils sont les professionnels de l'agression, et ils s'en vantent. Ils ne prennent pas le monde en traîtres, ils l'avertissent au contraire, et voilà plus de deux mille ans que les noms choisis par eux sonnent sur l'Occident comme une menace perpétuelle. Leur kaiser d'aujourd'hui ne faisait que traduire l'antique devise en formule moderne, lorsqu'il parlait de « tenir sa poudre sèche » ; et cet impérial cabotin était d'une parfaite logique lorsqu'il se travestissait dix fois par jour en soldat d'une arme ou d'une autre. « Herr-men ! Alle-man ! » Ses déguisements avaient la valeur d'un symbole ; le Frégoli couronné mettait en scène l'esprit de sa race.

Cette comédie de bravache nous semblait surannée, désuète, d'un autre âge, ridicule et ne menant à rien. Nous pensions que les progrès de la science, chimie et mécanique, rendaient la guerre désormais intenable, par l'excès même de son horreur. L'idée seule qu'un colosse en armes pût, de nos jours, écraser la petite Belgique, raser les villes d'art, brûler les bibliothèques, violer les femmes, fusiller les vieillards et les marmots, nous serait apparue comme un non-sens, inadmissible, et nous n'aurions fait à aucun peuple, à aucun empereur, l'injure de présupposer de tels forfaits, encore moins de les appréhender.

Et les voilà pourtant réalisés ! C'est la grande faillite du rêve humanitaire. Car notre temps, — et l'avenir le dira, mon enfant, — notre temps aura eu à la fois ce grand honneur d'être l'époque où le sens moral des nations s'éleva le plus haut, et cette honte aussi de voir se perpétuer des crimes qui dépassent en horreur tout ce que les siècles ont connu. Nous aurons vu l'excès de l'injustice, puisque les trois grandes victimes sont précisément de petites victimes, les faibles, ceux que leur faiblesse rendait sacrés, la Belgique, la Serbie, la Pologne...

Plains-nous, mon gars, nous sommes bien malheureux ; mais ne nous imite pas ! N'espère pas trop et méfie-toi toujours. On dit vulgairement que, pour se marier, il faut être deux. Pour instaurer la paix sur terre, il faut être tous. L'Europe a son microbe de guerre, Herr-men, Alle-man. Le mal est inguérissable. Ton grand frère a sauvé la France. Veille à la garder mieux que moi, toi qui vivras demain.

EDMOND HARAUCOURT.



Le premier problème, par Geoffroy.

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

Acquittements

Il faut lire *la Gazette des Tribunaux*. Ne supposez pas que la cour d'assises chôme. Elle n'est pas moins active pendant la guerre que pendant la paix. Elle a à juger les mêmes catégories de criminels, et elle continue de rendre des arrêts qui nous déconcertent. Quelques-uns, parmi les plus récents, font scandale. Ils témoignent d'une indulgence, ou plutôt d'une faiblesse, dont la conscience publique reste oppressée. Des murmures les ont accueillis. Et ces murmures indignés franchissent les limites du prétoire.

Premier cas. — Une madame Auber, femme d'un chauffeur de la Cie du Nord, était mécontente de la conduite de son mari :

« Il me trompait avec une voisine, a-t-elle expliqué aux jurés. Un ami m'a révélé sa trahison... J'ai perdu la tête... Je souffrais, pendant ce temps, il jouait de la mandoline dans la boutique. J'ai voulu le marquer, afin qu'il devienne un objet d'horreur et soit à moi tout entier. »

Elle perdait la tête, mais cela ne l'a pas empêchée de préparer minutieusement l'assassinat, d'acheter une grosse provision de vitriol, (elle en demandait un litre au marchand, qui ne consentit à lui en vendre que 350 grammes). Un litre pour défigurer le malheureux, alors que quelques gouttes eussent suffi ! Revenue au logis, elle ne jeta pas le contenu du bol au visage de sa victime. On eût pu excuser ce mouvement de colère. Non, elle attendit que l'homme fût couché, plongé dans le sommeil, livré à sa discrétion. Et, froidement, lâchement, elle accomplit l'acte barbare. Ce qui se passa, le docteur Socquet, médecin légiste, le décrit. Rien de plus tragique que cette scène consignée sur les feuillets impassibles d'un procès-verbal. La femme s'approcha et, dans la bouche entr'ouverte du dormeur, elle eut le hideux sang-froid de verser le liquide corrosif.

« Sur toute la face, (constate le docteur), sur le cou, sur la nuque et dans la région supérieure des épaules existent des brûlures au deuxième et au troisième degré. Les cornées des deux yeux sont atteintes. La muqueuse des lèvres et des gencives, la glotte, l'épiglotte, le pharynx, le larynx et jusqu'aux cordes vocales, sont le siège de brûlures étendues, avec exfoliation de la muqueuse et boursouflure et œdème de la glotte... »

Le blessé ne fut délivré de son supplice qu'au bout de vingt-deux heures d'une atroce agonie. La meurtrière ne mourut point d'épouvante et de remords devant le mal qu'elle avait fait. Elle peut aujourd'hui s'en glorifier, se proclamer innocente, traiter de calomniateur quiconque lui reprocherait son crime.

Le jury l'a acquittée.

Deuxième cas. — Mlle Brusailles, âgée de vingt et un ans, majeure et responsable, exerçant le métier de cuisinière chez d'honorables bourgeois, devient mère. Ennuyée des responsabilités et des charges que lui inflige ce fâcheux événement, fermement résolue de s'en affranchir, elle saisit le bébé, le plonge la tête en bas dans un seau d'eau fraîche ; elle l'y maintient d'une main solide, jusqu'à ce que le petit corps convulsé se raidisse en un spasme suprême et ne fasse plus un mouvement. La voilà tranquille, enfin... Elle est délivrée. Qu'une telle abomination ait eu lieu, on n'ose l'imaginer, on croit être le jouet d'un cauchemar. A en lire les détails, il semble, dit Henri Lavedan, que l'on assiste à la souriante exécution d'une *recette culinaire*.

« Vous prenez votre enfant, vous le mettez tremper dans un baquet, vous le laissez ainsi « refroidir » cinq bonnes minutes, puis vous le retirez, vous l'égouttez, etc... »

Quand la demoiselle Brusailles fut en présence des juges, bien loin d'avouer sa faute et de manifester un repentir qui l'eût allégée, elle mentit bassement, essaya de soutenir que le nourrisson était mort lorsqu'elle le soumit à la torture du bain forcé. Ce système de défense, stupide d'ailleurs, se heurta à l'examen des experts. Ceux-ci constatèrent que la mort du nouveau-né avait pour cause « l'asphyxie par submersion... » Donc, l'accusée, convaincue d'infanticide, devait attendre avec un frisson le châtiment de son ignominie. Vaine frayeur. Elle est sortie de l'audience blanche comme neige.

Le jury l'a acquittée.

Tandis que nos soldats défendent, pied à pied, au prix de quels sacrifices, la terre de France, tandis que la jeunesse l'arrose du plus pur de son sang, douze citoyens que leurs infirmités ou leur maturité éloignent des champs de bataille, déclarent avec sérénité : 1° qu'il est permis à une femme jalouse de torturer et de tuer le mari dont elle pense avoir à se plaindre ; 2° qu'il est permis à une mère soucieuse de s'épargner des complications, d'anéantir le fruit de ses entrailles. Ils considèrent que ces honnêtes personnes sont intéressantes, que leur présence d'esprit, leur impassible férocité, la maîtrise et la méthode déployées dans l'accomplissement de leur sinistre besogne, méritent des égards et presque un encouragement. Ils considèrent que des millions d'existences ayant été fauchées par les armes, aucune importance ne s'attache désormais à la conservation de la vie humaine. Je n'exagère point. Tout ceci est implicitement contenu dans ces verdicts paradoxaux. Il me semble que, à la place de MM. les jurés, je ne serais pas fier, et pas très fier non plus d'avoir présenté comme avocat la défense des deux monstres enjuponnés.

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXV
COMMENT NOS INSTITUTEURS SE BATTENT

3 octobre 1916.

Mon cher ami. Les nouvelles que vous me donnez de la santé de votre père complètent heureusement celles que lui-même m'a écrites avec une habileté de main gauche dont je suis émerveillé. Il m'a dit sa joie de vous avoir revu dans un fort bon état de santé physique et morale. Votre impatience de devancer l'appel de votre classe, dont votre mère s'inquiète sans la blâmer, répond à ses sentiments. Il vous reste à peine un mois à attendre!

C'est une bonne fortune pour vous que la blessure de votre père, puisqu'elle vous permet de recueillir les leçons de son expérience, si glorieusement poursuivie. Vous m'avez amusé en me racontant son aventure avec ce paysan tenace qui voulait, à tout prix, et surtout à des prix modérés de guerre! obtenir de lui la rédaction d'un acte. Entre l'art de tuer et celui de *tabellioner* il y a quelques différences. Quand la paix viendra, il faudra quelque temps à votre père pour redevenir le parfait notaire dont la correction et la rédaction avaient dépassé les limites de son étude. Ce sera pour tous une heure critique de transition. Certains esprits chagrins redoutent déjà ceux qu'ils appellent les héros fainéants. Je n'ai pas cette crainte. Nos héros sauront, après un repos mérité et nécessaire, se remettre à l'œuvre pour collaborer au relèvement de la France, qu'ils auront sauvée.

Il y a d'ailleurs dans la profession un attrait d'habitude auquel on ne résiste pas. Quand le pli est pris, il est difficile de s'en défaire, surtout si la profession et la vie se confondent. On m'a raconté que les instituteurs ont l'obsession de leur classe. Les exemples sont nombreux de ceux qui ont profité d'un congé pour remonter en chaire. J'imagine tout ce que l'exemple a dû ajouter de force à leurs leçons. Nos instituteurs se sont bien battus. Savez-vous le nom du premier soldat français tombé sous les balles allemandes? Il s'appelait Jules-André Peugeot, et il était instituteur. Si connue que soit cette histoire, elle ne l'est pas assez à mon gré, et je ne manque pas une occasion d'y revenir. L'esprit de parti, prompt à s'emparer de cas individuels ou de manifestations exceptionnelles, avait englobé tout le corps enseignant dans une sorte d'accusation collective. Il semblait, à l'entendre, que la négation de la patrie fît le fond de l'enseignement public. Cette calomnie s'était frayé un joli, ou plutôt un vilain chemin. Grossie, enflée, exploitée, elle avait fini par jeter un doute sur le patriotisme des instituteurs de France. Il fallait les défendre! C'est pour eux une douloureuse, mais une noble revanche que la première victime de la guerre ait appartenu à l'enseignement primaire.

Peugeot était âgé de vingt et un ans. Sa mère était institutrice. Il avait la vocation. Son dossier, qui ne renfermait qu'un rapport, rendait hommage à son zèle. Au moment de la mobilisation, Peugeot était caporal au 44e régiment d'infanterie. Le 2 août 1914, il organisait un petit poste à Joncherey, près de Delle, lorsque des cavaliers allemands furent signalés. On était à douze kilomètres de la frontière. La guerre n'était pas encore déclarée. C'est l'un des nombreux incidents qui démontrent, il faut le dire en passant, la préméditation et l'agression allemandes. Peugeot s'avança vers les cavaliers et fit à l'officier qui les commandait, le lieutenant Mayer, les sommations réglementaires. Pour toute réponse, la brute galonnée tira trois coups de revolver sur le courageux défenseur du sol national et du droit. Mortellement atteint, Peugeot eut, avant de tomber, l'énergie d'épauler son fusil et d'abattre son agresseur. Puis il fit quelques pas et s'affaissa sans un cri. C'est une brève et tragique histoire. Les obsèques de Peugeot eurent lieu, le jour même de la déclaration de guerre, au milieu d'une affluence énorme, que secouait une émotion profonde. Cette glorieuse victime aura son monument national. Dans la souscription ouverte, j'ai relevé des noms qui appartiennent à tous les partis et à toutes les confessions religieuses.

Cette réconciliation sur le nom d'un instituteur laïque, mort en défendant la France, a toute la valeur d'un symbole. Je comprends que le corps des instituteurs en soit fier, mais j'ajoute qu'il en est digne. Il m'est interdit de vous donner le nombre des membres de l'enseignement à tous les degrés qui sont tombés ou qui ont été blessés en service de guerre. Je m'incline, quoique j'avoue ne pas en comprendre la raison décisive, devant la règle, dont la censure assure rigoureusement l'exécution, qui ne permet ni de publier la liste complète de nos pertes ni de faire dans cet ensemble des classifications professionnelles. La liste des instituteurs est significative et émouvante. Quand elle sera connue, puisque aussi bien il faudra quelque jour qu'elle le soit, elle constituera la plus noble réponse à des détracteurs dont beaucoup déjà se sont honorés en reconnaissant et en réparant leur erreur. Du moins puis-je dire qu'il y a trois mois l'enseignement public avait recueilli environ trois mille citations diverses à l'ordre du jour, 170 croix de la Légion d'honneur et 180 médailles militaires.

Les membres de l'enseignement primaire ont leur large part dans ce glorieux tableau d'honneur. Officiers et sous-officiers, ils paient vaillamment d'exemple. Leur instruction et leur préparation les destinaient aux grades. Ils les remplissent avec un zèle et un dévouement, une initiative et un courage, dont leurs chefs ont plusieurs fois devant moi porté témoignage. J'en sais qui sont commandants. Au sortir d'un ouragan d'acier, après une terrible bataille, l'un d'eux, dont la femme est institutrice, écrivait : « Mon bataillon a été admirable, non pas grâce à mon action, car j'en ai pris le commandement au début du combat, mon supérieur ayant été blessé en arrivant, mais grâce à mon prédécesseur, le commandant M..., qui a donné à ses hommes un tel sentiment du devoir, que pas un n'a abandonné son poste, que nous n'avons eu ni un déserteur, ni un disparu, ni seulement un prisonnier... Je viens d'être cité une nouvelle fois à l'armée, fait chevalier de la Légion d'honneur et nommé commandant. Si je rentre dans l'enseignement après la guerre, comme je l'espère, je serai cette fois qualifié pour faire des leçons sur la Patrie, et je ne serai sans doute plus appelé dangereux antipatriote et anarchiste du congrès de Chambéry. Mes collègues instituteurs sont généralement gradés et bien gradés si j'en juge par ce que j'entends dire par mes supérieurs et par ce que je vois ; on trouve des instituteurs officiers, souvent commandants de compagnie, et une énorme proportion de sous-officiers, dont plus de la moitié ont la croix de guerre... »

Que pourrais-je ajouter à cette lettre, écrite pour l'intimité, et dont un Suisse, qui aime la France, m'a donné communication? Elle dit tout, avec une sobriété exempte de fausse littérature, le passé, le présent, l'avenir. L'évocation du congrès de Chambéry n'est pas pour me déplaire. Le silence ne supprime pas les faits, et ceux que l'on amnistie n'en comportent pas moins une leçon. Je doute, commandant, que vous fussiez à Chambéry. Je suis sûr, quoique seule votre lettre vous ait fait connaître à moi, que vous n'approuvâtes pas, si vous y fûtes, les conclusions de ce congrès malencontreux et tapageur. L'erreur qui l'inspira appartient au passé. Elle procédait d'un humanitarisme sentimental et d'un internationalisme crédule dont l'agression allemande a rudement secoué les illusions. Quelques-uns des congressistes, revenus de leur rêve, ont pris le fusil et sont tombés face à l'ennemi. Je salue leur mémoire. Cette mort a tout réparé et tout effacé.

Entre les instituteurs de France et la France, il n'y aura plus de malentendu. Ceux qui se battent pour la Patrie pourront donner, avec une force accrue, des leçons sur la Patrie. L'un d'eux, blessé, a dit un mot profond : « Une béquille ne va pas mal à un maître d'école. » Qu'elles soient portées par un instituteur ou par un prêtre, par un bourgeois ou par un paysan, par un employé ou par un ouvrier, par le général Maleterre ou par un inconnu, les béquilles gagnées sur le champ de bataille — je dis *gagnées* à dessein — n'iront mal à personne. Elles seront un symbole, un exemple et un rapprochement. Blessés ou non, les instituteurs reviendront du front avec des yeux nouveaux. Ils auront, comme tous les Français, pris le goût de la tolérance et savouré les joies de la fraternité. Ceux qui les ont méconnus leur rendront justice. Ils seront, eux aussi, plus attentivement justes envers des hommes ou des partis qu'ils étaient portés à considérer comme des adversaires. La guerre est la grande école. On y apprend beaucoup et on n'y oublie pas moins. Il faudrait plaindre ceux qui n'auraient rien appris ni rien oublié.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Dîners d'Hôpital

Ma chère cousine,

J'ai appris bien des choses pendant ces deux années, et je ne suis évidemment pas la seule à laquelle la guerre ait donné ses leçons.

La guerre fut une rude école pour les hommes, elle leur enseigna à coups de canon comment on fait les héros ; plus douce pour les femmes, elle leur dévoila d'abord que l'action est supérieure aux larmes, et puis aussi que la vie simple a des douceurs que l'on ne soupçonnait pas. Jamais nous autres, les infirmières de l'hôpital 123, ne pourrons oublier les gentils dîners qui nous réunissaient le soir dans une affreuse pièce, baptisée pour la circonstance « Salle de garde »... Malcommode, étalant dans un coin un fourneau à gaz qui jadis reçut d'autres destinations, offrant un courant d'air perpétuel, elle présentait un couvert inénarrable : trois assiettes ébréchées mises les unes sur les autres devant chaque convive, un verre de marchand de vin d'aspect robuste, des couverts en étain merveilleusement cabossés, des couteaux, dont le manche demandait grâce, et, en guise d'ornements, courant comme des fleurs sur la table, le bocal à cornichons, le pot à moutarde, l'huile et le vinaigre, des assiettes chargées de pain ou couronnées de beurre, un régiment de bouteilles d'Evian-Hôpital, c'est-à-dire d'eau stérilisée... et du *pinard*.

Les premiers temps nous criâmes au scandale. Quel service !... soupirions-nous, et puis nous comprîmes... Ce n'est pas dans une salle de garde que l'on peut fignoler un couvert, surtout quand la vaisselle vole en éclats, à tout instant dans les escaliers, et qu'une fille de service unique est occupée à faire la navette entre une cuisine lointaine et une salle à manger trop étroite... Et puis, au bout de quelque temps, la force de l'habitude nous attacha à cette pièce biscornue, nous lui trouvâmes même de l'agrément... On était bien là, le soir après une journée de fatigue, assis enfin, à causer entre soi des grands événements du jour... Les cornettes blanches, les tabliers clairs, donnaient une note gaie qui poétisaient la table, on se demandait avec civilité des nouvelles de son blessé... « Comment va votre cuisse ? »... — « Et vous, chère amie, votre pied a-t-il toujours du pus bleu?... » On se racontait les grandes et les petites tragédies de la salle d'opération, et pas plus qu'on ne s'offusquait du laisser-aller de la table, pas plus on ne s'offensait des mots crus, des détails réalistes donnés à propos d'une plaie.

Un jour, un ami de vieille date, un conférencier, se glissa dans la bergerie... « Ce serait gentil de m'asseoir là à cette table et de partager votre dîner d'hôpital. » Il dégusta le menu des blessés... et s'en amusa... « Je reviendrai dit-il, et la prochaine fois, mesdames les Infirmières, je vous apporte des choux à la crème... » Il n'y manqua point, il revint, ses choux à la crème nous arrachèrent des cris de plaisir et sa présence nous enchanta... D'autres amis, aussi familièrement, goûtèrent nos ragoûts. Nous acquîmes des spécialités. Il y eut le jour du cassoulet, de la choucroute, du rissoto, et tout le cérémonial consistait, à l'arrivée d'un hôte, en ce cri : un couvert! Vite une dame blanche se levait, ajoutait la pile fatidique des trois assiettes, le verre incassable... et nous eûmes la preuve charmante que l'on goûte un bonheur d'autant plus grand à se réunir qu'il est simple. La table ne fut pas plus élégante et les trois plats des soldats suffirent à retenir dans cette pauvre salle à manger les amis qui venaient s'informer de l'hôpital et nous donner à l'improviste la douceur de leur intimité... On se mettait à table quand le service le permettait, jamais avant huit heures, souvent après, et c'était l'instant exquis de délassement, de causerie à bâtons rompus.

— Vous êtes gais, cela me plonge dans la stupéfaction, remarquait un auteur que nous adorons et qui s'attendait à nous trouver accablées sous le poids du jour et de la tristesse de nos occupations...

—Mais lui disions-nous,sans la gaieté nous ne pourrions continuer un métier qui depuis plus de deux ans nous mêle continuellement à la souffrance, c'est le rire qui nous sauve, et qui soutient nos blessés. Ils sentent autour d'eux la vie, des visages confiants et un air de sérénité. Ils sentent que c'est près d'eux que nous puisons notre joie, ils en reçoivent le rayonnement et en retour ils nous la donnent. Ils nous guérissent de toutes les mauvaises neurasthénies, de tous les cafards attrapés dans les angoisses qui nous chavirent le cœur.

Quelquefois, à l'instant même où l'on apportait le plat sur la table, le veilleur, tout essoufflé, venait annoncer : Des blessés !... Voilà des blessés !... Alors chacun posait sa serviette et l'on s'en allait au-devant des voitures... Les hôtes, quand il s'en trouvait, très hommes du monde, offraient leurs services, et c'est ainsi que l'on put voir un jour le maire et sénateur de Lyon attelé à un brancard et montant dignement son blessé..., et, spectacle plus extraordinaire et presque unique, on vit le pauvre garçon tout maculé de bandages sanglants, rire d'une boutade imprévue lancée par l'illustre convive..., tandis que notre éminent ami, le docteur Baudet faisait un premier pansement sommaire.

— C'est la gaieté qui sauve notre pays n'est-ce pas mon garçon, dit-il en penchant affectueusement son visage vers le blessé...

Que d'amis chers passèrent par cette petite salle à manger, que de tendres souvenirs se dressent dans mon esprit dès que j'évoque sa silhouette grise. C'est aux repas qu'on lisait les lettres des absents..., frères, maris..., fils...; il était rare que l'une de nous ne restât pas dans l'inquiétude de quelque soldat..., alors les autres dames blanches rivalisaient de bonne humeur pour soutenir le moral commun... Allons!... vous! disait-on... Vous, notre courage vivant!... On se reprenait à faire bonne contenance pour les autres..., pour l'exemple... Et, le lendemain, les autres vous rendaient la pareille...

Ah! que l'on causa chaudement dans cet abandon délicieux, que l'on se sentit près les uns des autres, quelles réunions inoubliables nous eûmes autour de cette vilaine table... Je vois encore l'enthousiaste réception que nous fîmes, à Hélène Vacaresco, quand, un jour de cassoulet, elle nous apprit, que la Roumanie entrerait en lice officiellement le lendemain... Il faut faire quelque chose d'extraordinaire, déclarèrent ces dames... Une omelette au rhum!...

On s'en fut à la cuisine rapidement..., et, au dessert, la fille de service apporta une gigantesque chose jaune...

— Flambons! flambons en l'honneur de la Roumanie! s'écria le chœur...

Et tandis que grisés de plaisir l'on débitait mille folies en buvant à la santé d'Hélène, certain lieutenant de la territoriale, pénétré de l'importance de ses fonctions, arrosait consciencieusement l'omelette en flammes. Tout d'un coup — ô prodige — le bout de la cuiller se mit à fondre... L'argenterie de l'hôpital n'avait pas résisté à notre feu de joie !

Je me souviens encore d'un jour où Brieux nous conta une visite à ses aveugles, avec une telle émotion communicative que nous fondîmes en larmes... Tout d'un coup, on lève le nez, on aperçoit des petits mouchoirs blancs, fébriles, s'agitant autour des yeux, et voilà tout le monde parti de rire... Et combien de bonnes heures nous passâmes là, pensant tout haut, le cœur tout plein de nos enfants..., ceux de là-bas qui combattent au front..., les autres couchés en des lits blancs au-dessus de nos têtes qui nous rappelaient constamment la bonne souffrance... Et c'est peut-être parce que toutes les conférences de ces deux dernières années furent discutées autour de ces assiettes ébréchées, dans cette atmosphère de tendresse qu'elles trouvèrent un tel écho dans l'âme des jeunes filles... Les conférenciers comprenaient les paroles qui peuvent toucher les femmes et ce qu'elles ont besoin d'entendre pour soutenir le choc de douleurs inoubliables et de triomphes si doux...

Cette année encore, dans la méchante salle grise, nous cherchâmes ensemble de beaux sujets... Ce qu'il faut maintenant c'est préparer demain, répétait souvent un de nos plus chers et éminents conférenciers..., il faut que la grande leçon de la guerre ait servi, il faut que la Française, respectée du monde entier, connaisse bien son devoir et qu'elle veuille ardemment la grandeur de son pays, son rayonnement au dehors et en dedans — la femme doit cesser d'être le charmant objet de luxe, tel que les étrangers se la figurent et se montrer ardente à la défense du foyer, à la prospérité de la France... C'est l'honorer que lui faire connaître certaines grandes questions économiques d'où dépend la Renaissance française. La France belle de tout son passé, avec des poussées de sève nouvelle, voilà ce qu'il faut représenter aux jeunes filles, qui demain seront appelées à être des mères, et qui

tiennent entre leurs petites mains une part de nos destinées... Il faut leur faire une intelligence ouverte aux choses neuves et cependant ferventes de nos gloires passées, éprises de nos traditions historiques, amoureuses de nos chefs-d'œuvre littéraires, mais surtout il faut leur apprendre à réfléchir sainement, à « Penser !... » Savoir penser justement sur toutes choses, à propos d'une page de Racine, d'une morale du bon La Fontaine, d'une misère vue de près, d'un jeu d'enfant... Savoir lire la Vie avec la même volupté que l'on goûte à la lecture d'un chef-d'œuvre, s'émouvoir au contact de la Vie..., voilà le vrai enseignement...

Et c'est ainsi que doucement le programme s'ébaucha... Quand vous le connaîtrez, peut-être le jugerez-vous avec d'autres yeux que les nôtres, mais nous toutes qui l'avons animé de nos réflexions, de nos disputes, du meilleur de nos passions, nous l'aimons pour toutes les joies qu'il nous a données déjà, pour toutes celles qu'il nous promet encore...

Ah les chers jeudis où les coudes sur la table, après le rissoto traditionnel, notre cher et grand Jean Richepin nous commentait les fables de La Fontaine qui serviront cette année de thème à ses conférences... C'est toute l'humanité qui est là, disait-il, le bonhomme nous a montré :

Des trompeurs, des scélérats ;
Des tyrans et des ingrats ;
Force sots, force flatteurs.

Des gens de cour, courbés devant le roi Soleil, c'est la peinture la plus admirable que l'on ait faite des caractères d'un siècle. « J'appellerai volontiers ma série, la société de Louis XIV, vue à travers les fables de La Fontaine. » En y réfléchissant, ce n'est pas possible... C'est la morale de toute l'humanité qui est enfermée dans ces chefs-d'œuvre, c'est la Comédie éternelle !... Et pour nous en persuader, à nous qui l'écoutions bouche bée, il nous lisait quelques-unes de ces fameuses fables que tout le monde sait par cœur et — ne connaît pas.

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.

commençait-il, et tout de suite un flot d'idées, de rapprochements, jaillissaient de son cerveau, de son cœur, et la fable de *L'Alouette et ses Petits*, prenait une grandeur épique, en même temps qu'elle gardait toute sa grâce délicate...

Puis, tournant les pages au hasard, il reprenait :

— Ecoutez ceci maintenant :

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins...

Et c'était pour lui l'occasion de parler de la terre, de la bonne terre qu'il aime tant...

Quelles délices ce fut pour notre salle grise, comme elle nous parut lumineuse ces soirs-là, éclairée du sourire gamin et tendre de Mme Richepin.

Qui n'a pas entendu notre illustre ami, dans le Loup et le Chien, s'écrier :

— Attaché ! dit le loup,
Vous ne courez donc pas où vous voulez ?
— Pas toujours, mais qu'importe.

ne se doute point des accents magnifiques que l'on peut donner à la liberté...

Vraiment, il faut m'arrêter..., je n'en finirais point si je racontais toutes nos claires visions de salle de garde.... Jamais nous ne pourrons perdre la mémoire de ces instants incomparables qui furent comme des oasis dans une vie de fièvre... La guerre nous aura appris la simplicité, et peut-être aussi le prix divin de l'amitié.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

(ANNÉE 1917)

L'Université annonce cette année : quatre séries de conférences.

Série du lundi : ***Nos autres Frances. — Les Colonies éblouissantes.***

Série du mercredi : ***Les Fables de La Fontaine et la Comédie humaine.***

Série du vendredi : ***La Renaissance Française.***

Série du samedi : ***A l'ombre des Clochers. — Cloches de Victoire...***

Voici le programme de la série du mercredi (14 conférences) sur

LES FABLES DE LA FONTAINE
par JEAN RICHEPIN

I. Son pays, sa vie, ses ressources. — II. L'Art du Fablier. — III. La Comédie humaine : Les Grands. — IV. La Comédie humaine : La Bourgeoisie. — V. La Comédie humaine : Les Petites Gens. — VI. Ses paysages et ses bêtes. — VII. Sa Langue. — VIII. Son métier poétique. — IX. Sa Morale. — X. Sa place parmi les Génies.

XI., XII., XIII., XIV. Quatre galas de fables. Les plus célèbres et les plus belles fables du Bonhomme commentées à tous les points de vue, et mises en scène au moyen de la diction.

La série est de 14 conférences (l'abonnement aux 14 séances est de 35 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Semaine calme, nous avons évacué dans le Midi un grand nombre de blessés pour obéir aux prescriptions du Service de Santé qui entend que Paris reçoive les grands blessés de la Somme, les hospitalise un temps et les renvoie achever leur guérison dans un centre de chirurgie plus favorisé au point de vue de l'air. Ce sont là des mesures excellentes et qui donnent une activité très intéressante aux hôpitaux... Les entrées et les sorties sont infiniment plus nombreuses. On n'a pas le temps de chômer.

Il me faut citer parmi les dons infiniment touchants qui nous sont parvenus, un deuxième envoi du commandant Cerf, au nom des bleuets qu'il est chargé d'instruire. La collecte faite parmi ces jeunes recrues au cours d'une matinée donnée par eux à Saint-Cyr-les-Colons en notre faveur, a produit la somme de 152 francs 60. Voici le mandat qui accompagne le don et en double le prix : « Les bleuets du 31e, classe 1917, à leurs anciens, blessés au cours des combats livrés à la horde allemande. »

Les Envois au Front

Si, comme les officiers l'assurent, 6 sacs sauvent la vie d'un homme, que d'hommes ont pu échapper à la mort grâce à notre famille des Annales. Rien qu'en cette semaine, M. Moret de Lyon nous a envoyé mille sacs, Mme Hamoir nous en a fait parvenir 1,400 et les envois par cinq, six sacs, sont infinis... additionnés, ils forment un total ahurissant... Je crois bien que sacs et coussins fabriqués par nos cousines ont pu alimenter toute une zone d'armée. Merci à tous... Mlle Mirman, à Nancy, le commandant Aubertin en reçoivent d'admirables cargaisons. Voici une nouvelle adresse pour celles qui préfèrent adresser directement leurs trésors :

Sous-lieutenant M. Dufour, 124e d'infanterie, 3e compagnie de mitrailleuses, secteur 38.

Le cahier de Mmes Henri Nicolle et Francis Thomé marque cette semaine son 34,192e envoi à nos soldats du front. C'est beaucoup et c'est encore trop peu, car l'hiver vient, les combats sont magnifiques dans la Somme, à Verdun et un peu partout, mais si nos enfants se couvrent de gloire, ici et là, ils souffrent aussi plus qu'on ne pense et il est douloureux de penser qu'au retour d'une de ces expéditions qui nous mènent à la victoire, de nombreux soldats des pays envahis, semblent abandonnés de la terre et des cieux.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons envoyé cette semaine en hâte 70 paquets de secours à des prisonniers qui implorent des marraines. Nous avions déjà pris sur eux tous nos renseignements, nous savons qu'ils sont vraiment dans un dénuement affreux et recommandés par les présidents de leur Comité de secours respectif. Mais comme dès qu'une marraine témoigne l'ombre d'une velléité d'adoption, nous lui mettons vite vite un filleul entre les bras. Il nous reste toujours une longue liste de prisonniers mais plus de marraines... J'espère que ces chers exilés n'attendront plus longtemps et que des marraines surgiront et nous permettront d'assurer définitivement le sort de ces 70 enfants.

Et je vais encore demander davantage. M. A. Parent, président du Comité de secours du camp d'Havelberg (Brandebourg), m'écrit pour me signaler la détresse dans laquelle se trouvent 200 femmes polonaises et de nombreux petits enfants... Ce serait un joli acte de charité au seuil de l'hiver, d'envoyer pour ces pauvres créatures, toutes intéressantes mais dont quelques-unes appartiennent à de hautes familles, des vêtements, des lainages, du lait concentré, quelques douceurs.

Il nous est doux du moins de constater combien nos prisonniers sont l'objet de soins en Suisse. Ils s'organisent pour l'hiver. Ce dont ils souffrent le plus c'est le manque de travail, des écoles se fondent un peu de tous les côtés, des ateliers de jouets. Un *Cercle des Alliés* vient d'être inauguré par deux Américaines à Meeringen (Suisse). Ces deux femmes, d'une bonté proverbiale, ont loué un chalet suisse très confortable, où nos soldats trouvent un abri chaud, une salle de billard, une salle de musique, une bibliothèque ont été aménagées. Des livres seraient les bienvenus, et d'ailleurs de tous les côtés, on demande de la lecture, des jeux.

M. le chef de secteur, Hôtel Beau-Séjour,

Ringgenberg (Suisse), en réclame pour ses internés.

Le lieutenant Savy, 27e d'infanterie, Les Diablerets (canton de Vaud, Suisse), voudrait créer une équipe sportive. Tous les accessoires de tir, escrime, boxe, football réunis, seraient les bienvenus.

Le soldat Astier, 3e zouaves, kommando Selgetsweiler, numéro 6,639, 13e groupe, Heuberg bei Konstanz (Baden), borne ses désirs à un ballon de football rugby, qui permettra à une trentaine de prisonniers de prendre un exercice salutaire.

Je m'en voudrais pour finir de ne pas témoigner notre profonde gratitude à M. Hayot de la Martinique, qui étend ses bienfaits non seulement sur notre hôpital, mais encore sur nos chers prisonniers. L'Amérique, avec une fidélité charmante, soutient à distance de nombreux filleuls, et, ce qui est infiniment délicat, entretient avec eux une correspondance touchante. Les recettes de la semaine en faveur de nos prisonniers, soit en dons, soit en envois, pour des colis réguliers, montent à 1,362 fr. 45. Que de charmantes générosités!

A la Brosse! A la Brosse!...

Belle semaine pour eux, puisque les dons se montent à 1,629 francs 75, ce qui porte le total des sommes reçues à 44,676 fr. 60. Et nous trouvons parmi ces généreux amis des « soldats blessés aux yeux », une dactylographe aux postes et télégraphes de Saïgon, Mme Leblanc, qui a eu l'idée émouvante d'une quête parmi ses amis, dont le total s'est élevé à 300 francs, et le don de Mme Ferrière, directrice du *Courrier Saïgonnais*, n'est pas moins amical et délicat. En vérité, la cruelle infirmité de ces soldats condamnés à ne plus voir que les lumières des cœurs, est de celles qui touchent le plus justement la sensibilité des femmes. M. Garnier nous écrit qu'un groupe de fillettes de Saint-Julien-en-Genevois vient de donner une matinée en l'honneur de nos aveugles qui a produit la somme de 150 francs.

Enfin, Mme Cazier, m'a envoyé 500 francs pour l'établissement de l'un de ces aveugles, futur fournisseur de brosses.

Les Vacances aux Champs de nos Enfants de Mobilisés

Nous avons pu transmettre cette semaine à Mme Franck-Puaux 182 francs, ce qui, avec le don déjà expédié samedi dernier, fait un total de 633 francs 70, et toujours de délicieuses lettres d'enfants accompagnent ces envois.

Je rappelle que les dons peuvent être transmis aussi à Mme Franck-Puaux, 41, boulevard Raspail, 3 jours de campagne, 4 francs; 15 jours, 20 francs; un mois, 40 francs.

Mme Franck-Puaux nous signale que de son côté elle a reçu cette semaine 286 francs.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

112e LISTE DE SOUSCRIPTION

8e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 17 au 23 septembre 1916)

M. Hubert Laissac, 121e territorial, 5 fr. — Anonyme Fort-de-France, 10 fr. — Mme J. Tarbouriech, Sérignan (Hérault), 2 fr. — Cousine Marguerite, à Rouen, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Marion, Moscou, 6 fr. — M. Cordier, à Sèvres, 5 fr. — Commandant Cerf, Saint-Cyr-les-Colons, 152 fr. 60. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — M. Cuers de Cogolin, Yokohama, 100 fr. — Mme Sokolowska, Alger, 8 fr. — M. Jacques Wahbé, Zifta (Egypte), 6 fr. 50. — Mme Israël, 100 fr. — M. Huguet, 100 fr. — M. Simond, Neuchâtel, 20 fr. — Mme Syrot, Thiais, 5 fr.

Total général de cette 112e liste .... 560 fr. 10

(A suivre.)

POUR LA RACE

I

LA LOI DE NATURE

L'existence de chaque homme est brève. Avec quelque soin qu'il la ménage, il ne saurait la prolonger beaucoup : un siècle — une seconde dans la durée des âges — suffit à faire un vieillard très ancien et qui touche à son terme. Mais, à ce passager qui traverse la vie appartient le privilège de la transmettre, et, de génération en génération, les êtres éphémères, forment les minuscules anneaux d'une chaîne sans fin.

J'ai connu un raisonneur très expert en histoire, et qui amassait les faits comme de bons matériaux pour construire des systèmes. Lui, dans le destin des individus et des sociétés, constatait la loi d'une même évolution, plus longue seulement pour celles-ci. « La vigueur créatrice, disait-il, n'est pas de toutes les saisons dans l'année, et de toutes les années dans la vie. La sève du printemps nourrit l'abondance de l'été, s'attarde dans les derniers fruits de l'automne et meurt en hiver. De même la puissance d'engendrer, refusée à l'enfance, marque l'épanouissement de la jeunesse, se prolonge amoindrie dans l'âge mûr, s'éteint dans la vieillesse. Et les peuples ressemblent à l'homme : eux aussi dans l'âge ingrat, où ils se développent à peine, attendent le commencement de leur puberté, s'accroissent alors par une multiplication qui se sait l'avenir mesuré, et cessent de se reproduire quand approche la mort. Partout dans la nature les mêmes saisons : le printemps qui prépare, l'été qui recueille, l'automne où tout décline, et l'hiver où tout finit. Il y a même moins de caprice dans le cours des destinées collectives que dans le cours des destinées individuelles : tandis que la durée de chaque être varie d'un instant à un siècle, l'existence des états se mesure par une étendue constante et identique. » Il évaluait cette étendue à douze siècles. Il trouvait cet exact nombre dans le passé des nations disparues. Et, prenant avec sa table à calcul mesure à l'avenir, il réglait volontiers aux civilisations contemporaines le compte des siècles, ans et jours qu'elles avaient encore à parcourir.

Ces chiffres rigides n'étaient que les boules à jongler d'un ingénieux sophiste. La comparaison entre l'existence des individus et celle des sociétés révèle, au lieu d'une analogie, une différence fondamentale. Ce qui est le plus visible en l'homme est une inaptitude à durer, et, dans les sociétés, une aptitude à ne pas finir. Toutes, par les guerres, les massacres, les famines, les pestes, les convulsions du globe, sont victimes de fléaux mortels pour l'homme et auxquels elles survivent, décimées, mais épargnées, car ces forces irrésistibles, implacables, aveugles sont mystérieusement conduites et retenues. Nul fléau n'est assez universel pour coucher dans une seule tombe toute une race, et c'est la race qui ensevelit dans sa fécondité réparatrice les épreuves de chaque génération. Le temps, de ces forces la plus impitoyable à l'homme, n'est pas si dur aux sociétés..., il prolonge la durée de certaines sans les amoindrir, et les fait anciennes sans les rendre vieilles.

Beaucoup, il est vrai, de celles qui furent ont cessé d'être, et aux plus célèbres de ces disparues, la Grèce et Rome, n'est resté, après sept siècles pour l'une et douze siècles pour l'autre, que la gloire d'un sépulcre superbe et vide. Mais leur mort illustre cette vérité que la durée de l'existence pour les races comme pour les individus est inégale. Et que la durée la plus longue ne les conduise pas toutes aux portes de la mort n'est pas moins évident : car plusieurs de celles qui furent contemporaines de la Grèce et de Rome, la Chine et l'Inde existent toujours et ne semblent pas près de disparaître. Si dans l'Egypte, leur aînée, quelque chose a été détruit, ce sont les dynasties souveraines : le peuple est demeuré le même, reconnaissable encore à la ressemblance que gardent de lui les granits des obélisques. Ce peuple, pour se faire place, avait refoulé une race dont l'existence et la courte stature sont apparentes sur les mêmes granits, et ces Pygmées montrent immortellement vivante à nos yeux vivants la famille des plus anciens hommes qu'aient connu les âges les plus lointains de nos souvenirs (1). Par contre, les races primitives de la terre américaine sont mortes ou mourantes. Veut-on comparer des peuples plus proches et dont la destinée entière tient dans notre regard? Deux ont apparu à peu près en même temps, inséparables comme des ennemis toujours aux prises, la Pologne et la Turquie. La supériorité militaire comme la victoire politique sont demeurées au Turc. En lui cependant s'épuise la force de durer, et de moins en moins il occupe la place où survit sa domination. La Pologne vaincue, prise, dépecée, continue depuis plus d'un siècle le miracle de ne pas mourir : contre son assassinat, son sang intarissable se renouvelle, et le nombre sans cesse croissant des victimes qui demandent justice prépare le jour de la réparation.

Or, cette durée si différente des peuples n'a ni caprice ni fatalité, ni mystère, et porte avec elle le même enseignement.

C'est par la famille que la société commence. La multiplication de l'espèce est alors le premier instinct de chacun et de tous. L'individu, s'il restait isolé, succomberait sous les forces hostiles des êtres et des choses. Devenant chef de famille, il multiplie ses chances de vaincre la nature par le travail, les autres hommes par le courage. A cette double discipline, les tribus, les cités et les états, accroissements successifs de la famille, apprennent par surcroît la plus sociale des vertus, la générosité, c'est-à-dire l'intelligence, l'énergie et l'attrait de servir, comme le protecteur commun des intérêts individuels, l'intérêt général, même quand le salut général exige le sacrifice des avantages particuliers. Aux débuts de cette vie collective, chacun a trop cons-

(1) Les lecteurs qu'intéresserait cette longévité plusieurs fois millénaire consulteront Stanley et ses traversées de l'Afrique ; Quatrefages, *L'Introduction à l'Etude des Races humaines*, 1887 ; Mgr Le Roy, *Les Pygmées*, 1905, et *La Religion des Primitifs*, 1909.

cience de sa propre faiblesse pour ne pas conclure à la nécessité d'un protecteur surhumain : adorer est l'instinct naturel de l'homme. La profondeur sublime de la contradiction qui se concilie en unité et qui amène l'homme par l'amour de soi au sacrifice de soi, paraît l'œuvre et la marque de cette sagesse divine, la première et la plus intangible des lois. Mais à mesure que l'homme s'assure une vie plus sûre et plus douce, il en fait plus honneur à sa propre sagesse, l'édifice social, à proportion qu'il l'élève davantage, lui cache plus de ciel, et il cesse d'adorer Dieu pour s'adorer lui-même.

Ce changement change tout. L'homme reconnaît-il une puissance surhumaine, le devoir est le commandement d'une souveraineté impartiale entre ses créatures, soucieuse d'employer leur faiblesse à une œuvre durable, leurs minuscules indisciplines sont nivelées, écrasées sous cette grandeur, elle les empêche de se surfaire et les rassemble autour de ce qui seul les grandit elles-mêmes : la solidarité de leur destinée commune. Au contraire, l'homme devient-il sceptique à une Providence divine, il n'a plus pour se conduire que sa propre raison, et cette raison n'est pas, quoi qu'il dise, générale, stable, pure, la même pour tous, elle est particulière, personnelle, divisée, la lumière du moi, et cette flamme vacillante, fumeuse, courte, rend à chacun distinctes les choses non selon leur importance, mais selon qu'elles le touchent de près. Alors, la loi de sa vie, au lieu d'être supérieure à ses volontés et de les élever vers elle, s'abaisse vers ces apparences proches, se soumet à elles, diverse, mobile, et constante seulement en ses tentations de préférer l'avantage de l'individu à l'avantage universel.

Plus s'accomplit cette métamorphose, plus la solidarité sociale dégénère en égoïsme antisocial. Or, partout où il se fait place, il tend à l'occuper toute : car il substitue au culte du devoir, qui oblige les hommes à vivre les uns pour les autres, le culte du plaisir qui permet à chacun de vivre pour soi seul. Dès que le plaisir de sa vie devient pour l'homme l'essentiel de la vie, la grande affaire devient la conquête de la richesse, car avec elle s'achète presque tout ce qui sollicite les désirs. Mais la richesse est la grande créatrice d'inégalité, de séparation et d'envie, et les vainqueurs pas plus que les vaincus ne sont heureux, car toutes les avidités sont insatiables, au lieu de se satisfaire, s'excitent par la possession, et se dépravent par l'abus.

Et les sociétés qui changent ainsi ne se gâtent pas seules. A mesure qu'elles apprennent mieux à « faire leur vie », cette vie se suffit moins à elle-même, et elles regardent davantage par delà leurs frontières. Par delà, elles voient d'autres peuples privés de richesses qu'elles produisent en surabondance et féconds de biens qu'elles ne possèdent pas. Accroître leurs ressources en se créant des clientèles, recueillir ce dont elles se sentaient privées, compléter leur puissance, les attire au dehors. Ce mouvement est conforme à la nature des choses. Par lui les avantages de chaque pays profitent à tous et la concurrence pousse le travail à sa perfection. Mais tout dans ces rapprochements n'est pas salutaire. Les races les plus prêtes à les opérer sont les plus impatientes d'accroître leurs ressources et elles sont avides de multiplier leur richesse, à proportion qu'elles éprouvent l'efficacité de la richesse à augmenter les jouissances. C'est dire que les agents les plus actifs des relations entre les divers peuples, sont de ces peuples les plus cultivés, les plus raffinés, les plus aptes et les plus habiles à jouir. Or, entre eux, le troc des marchandises ne va pas sans l'échange des idées, et sans le contact des mœurs. Sans doute ces mœurs, où elles se sont conservées plus saines, ne céderont pas fatalement aux influences plus délétères. Mais rien n'est contagieux comme le mal. Quand il se mêle aux sociétés simples comme la révélation d'un bonheur ignoré, il est autrement persuasif que ne saurait être pour les sociétés voluptueuses une innocence dont le charme est épuisé pour elles. Donc, il n'y a pas de vraisemblance que les sociétés fidèles à leur pureté originelle y ramènent les sociétés amollies et licencieuses, et il y a presque certitude que les scepticismes, les voluptés, les corruptions des sociétés perverties gâteront par endosmose les sociétés assez intactes pour ne pas tirer d'elles-mêmes ce mauvais savoir. C'est lui qui devient le principal des échanges. Les richesses se déplacent, les doctrines se démodent, les vices restent. Pour être attiré par les profits, il faut être homme d'affaires ; pour être attentit aux doctrines, il faut être homme de pensée ; pour être sensible aux dépravations, il suffit d'être homme. Voilà pourquoi les races ont tendance à perdre, à mesure qu'elles se pénètrent davantage, leur nature originelle, et à se faire un fonds commun de dépravations empruntées partout.

Or, partout où cette contagion se répand, elle se révèle à un indice infaillible. Les sociétés amoureuses de jouissances cessent d'avoir une hygiène et, d'excès en excès, préparent, soit par l'épuisement où les voluptés réduisent le corps, soit par la dépravation d'âme qui se dérobe au trouble apporté par les enfants aux commodités des unions stériles, la dégénérescence et la mort des races.

Et, par contre, les races toujours constantes en leur fécondité sont celles qui, à la faveur des circonstances ou de leur volonté, ont soustrait leurs croyances, leurs respects et leurs habitudes aux influences délétères du dehors et gardé intacte leur vigueur morale.

C'est cette vérité qui apparaît dans le sort de toutes races. La Grèce et Rome finirent quand elles ne voulurent plus survivre, quand ceux qui pouvaient être pères eurent peur de l'enfant, quand la famille fut vaincue par le célibat. Que des célibataires si étrangers à la continence n'aient pas, au moins par leurs unions hors mariage, ralenti la dépopulation, suffit à révéler l'infâme secret des vices contre nature. Cette corruption gagna plus vite la Grèce, parce que la Grèce maritime et marchande avait la vocation vagabonde, ses incessantes escales sur les côtes d'Orient la rapprochaient du commerce et des luxures sémitiques. Elle-même s'offrait comme une rade ouverte aux pénétrations étrangères : à décomposer et à tarir la race, sept siècles suffirent. Il en fallut douze à la stérilité pour venir à bout de Rome, parce que Rome, plus distante des sources impures, les avait, comme en aval, recueillies de la Grèce ; parce que si le mot le plus honorable de la langue grecque était « citoyen », le mot le plus honorable de la langue romaine avait longtemps été « chef de famille » ; parce qu'un peuple de laboureurs est garanti des déformations foraines, et enraciné dans sa propre nature par un amour jaloux de son sol, et qu'un peuple de trafiquants et de matelots, se fait sur la surface cosmopolite des mers, une âme errante, comme la mer elle-même attire, reçoit et mêle dans sa promiscuité et stérilise d'un sel commun les eaux des divers pays. Si l'Inde et la Chine, renouvellent toujours égale depuis tant de siècles leur population, c'est que leur génie d'immobilité a su défendre contre tout ébranlement les fondations primitives de leur ordre social : un labeur qui soutient sans l'enrichir, la vie quotidienne des multitudes et ne leur laisse de temps ni pour l'oisiveté, ni pour la mollesse, une défiance inhospitalière qui écarte l'étranger, des lois religieuses qui changent en souillure tout contact avec lui, des étendues immenses qui lassent ses moyens de pénétration et de propagande, une rareté de communications où étouffe le goût des nouveautés ont sauvegardé les traditions ancestrales, le respect de la famille et la fécondité des foyers. Les mêmes vertus se sont transmises plus intactes encore dans la plus antique des familles vivantes, chez ces Pygmées dont l'unique vocation est la fuite sans fin devant les autres hommes : et si les aînés de tant de races célèbres et ignorées par eux résistent mieux à toutes les causes d'anéantissement conjurées contre une peuplade toujours errante dans la nature toujours hostile, c'est qu'ils n'ont appris de personne à amoindrir leur fécondité originelle, à oublier leur civilisation rudimentaire mais saine. Au contraire, les races primitives de l'Amérique assistent à leur fin parce qu'elles n'ont pu rester assez sauvages et vagabondes ; la civilisation les a atteintes et encerclées, elles n'en ont reçu que les vices et elles en meurent. Croître et multiplier, dépasse désormais la force du Turc affaibli par toutes les paresses et par tous les épuisements dont le moindre est la polygamie. Croître et multiplier est le salut de la Pologne : elle doit demeurer un embarras trop vaste et renaissant pour que l'on ait chance de l'anéantir. Prussiens, Autrichiens et Russes malgré eux, ses fils repoussent par la spontanéité de leur invincible rancune, toutes les influences étrangères où s'effacerait leur tradition sacrée, et l'intelligence la plus efficace de la famille et de ses devoirs leur est conservée par leur foi au catholicisme, seule unité où ils retrouvent une indivisible patrie.

Puisque le temps traite les races d'une ma-

nière si inégale, fortifie les unes et détruit les autres, le déclin de leur vigueur n'est pas une fatalité de leur sort. Les causes de leur déchéance apparaissent dans leur histoire. Ce n'est pas leur âge qui fait leur sénilité, ce sont leurs vices. Elles durent tant qu'elles méritent de durer. La dépopulation les amoindrit dans la mesure où elles le veulent. Elles disparaissent quand, par un mauvais usage de leur libre arbitre, elles empoisonnent, dessèchent ou détournent la source créatrice, don intarissable de la nature. Les peuples ne meurent pas, ils se tuent.

ÉTIENNE LAMY,
de l'Académie française.

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Mariage dans le monde des lettres.

M. le capitaine Droin vient d'épouser Mme Elena Beer.

Le capitaine Droin, officier de la Légion d'honneur, ancien aide de camp du général Lyautey, grièvement blessé pendant la campagne, est un poète de grand talent, qui a donné aux *Annales* et leur donnera encore de beaux vers. Son recueil, *Du Sang sur la Mosquée*, avait obtenu un vif succès. Il a récemment écrit une pièce qui sera représentée à la Comédie-Française.

Mme Elena Beer est l'auteur de remarquables ouvrages d'histoire littéraire et de critique, publiés sous le pseudonyme de Jean Dornis, et qui lui valurent la croix de la Légion d'honneur. Elle connaît profondément la littérature de l'Italie, son pays d'origine, et a donné dernièrement à *La Revue des Deux Mondes* une éloquente étude sur Gabriele d'Annunzio. Elle a fait paraître également chez nous des pages que nos lecteurs n'ont pas oubliées.

Les témoins étaient : pour la mariée, son frère, le lieutenant Fabio Goldschmidt et le commandant Marcel Prévost, de l'Académie française; pour le marié, la duchesse de Rohan, douairière et le général Pellé.

La question des rois.

La guerre européenne dresse les uns contre les autres, un grand nombre de souverains, tous proches parents... Un article du *Journal de Genève* éclaire, à l'aide de détails précis, cette situation compliquée.

Le roi Ferdinand de Roumanie est un Hohenzollern comme l'empereur d'Allemagne. Le roi appartient à la branche catholique qui se considère comme l'aînée et il continue à porter seul, avec les autres membres de sa branche, le titre de prince de Hohenzollern. Son père était ce prince Léopold dont Bismarck avait rêvé de faire un roi d'Espagne en 1870 et que les Cortès avaient même accepté comme tel. C'est au sujet de cette candidature qu'éclata la guerre entre la France et l'Allemagne en 1870.

Si le roi de Roumanie se trouve dans le camp opposé à celui de sa famille allemande, la reine de Roumanie milite avec ses plus proches parents. Elle appartient à la branche anglaise de la maison de Saxe-Cobourg. Son père était fils de la reine Victoria d'Angleterre. Elle est donc la nièce du roi Edouard VII et la cousine germaine du roi Georges V. Mais Edouard VII avait une sœur aînée, la princesse Victoire, qui épousa Frédéric, prince royal de Prusse, et devint impératrice d'Allemagne. La reine de Roumanie est donc cousine germaine de l'empereur Guillaume II. C'est pour la même raison que le roi d'Angleterre est cousin germain de l'empereur d'Allemagne.

La famille de Saxe-Cobourg est à cette heure la plus divisée. Ses princes se battent dans tous les camps. Il y a d'abord le duc régnant de Saxe-Cobourg. Ce souverain, qui se trouve être également le petit-fils de la reine Victoria d'Angleterre et par conséquent le cousin germain du roi George V, est général d'infanterie prussien.

Le roi des Belges, cousin éloigné du précédent, est lui aussi de la famille des Saxe-Cobourg comme le roi d'Angleterre. Sa mère, la comtesse de Flandre, était une Hohenzollern.

A la même famille de Saxe-Cobourg et à la même branche appartient le prince Ferdinand, roi des Bulgares. La mère de ce prince était la princesse Clémentine d'Orléans, fille de Louis-Philippe, roi des Français. Ferdinand Ier est donc cousin du duc d'Orléans et descendant direct de Louis XIII et de Henri IV.

L'empereur de Russie a, lui aussi, de nombreuses parentés allemandes. Il ne descend des Romanof, de même que l'empereur d'Autriche ne descend des Habsbourg, que par les femmes. Le tsar a pour ancêtre direct un duc de Holstein-Gottorp. Sa mère était une princesse de Danemark de la maison de Sleswig-Holstein. Il a épousé une grande-duchesse de Hesse, sœur du duc régnant de Hesse. L'impératrice de Russie a ses parents les plus proches dans l'armée allemande.

La famille royale d'Italie compte également des parentés très rapprochées sous tous les drapeaux. La grand'mère du roi Victor-Emmanuel III était une archiduchesse d'Autriche. Sa mère, la reine Marguerite, est fille d'une princesse de Saxe. Le duc Thomas de Gênes, régent du royaume en l'absence du roi, son neveu, qui est au front, est frère de la reine Marguerite et donc fils d'une princesse de Saxe; il a épousé la princesse Isabelle de Bavière, qui compte dans l'armée allemande un frère, des neveux, des cousins.

La famille de Grèce est partagée par les influences les plus diverses. Le roi Constantin appartient à la maison de Slesvig-Holstein qui règne sur le Danemark. Il a épousé une sœur de Guillaume II, mais il est fils d'une grande-duchesse de Russie, la reine Olga, fille du grand-duc Constantin. Le prince Georges, frère du roi, est marié à une princesse Bonaparte.

Mais la situation la plus critique et la plus douloureuse est celle de la reine des Belges, qui appartient à la branche ducale de la maison de Bavière et qui compte une série de très proches parents dans l'armée de l'envahisseur.

On pourrait multiplier ces exemples. Ceux que nous venons d'énumérer montrent combien l'on a tort d'attacher aux parentés royales une part importante dans la politique internationale. L'intérêt de l'Etat finit toujours par l'emporter sur les sentiments intimes et sur les préférences familiales du monarque. Dans les pays les plus conservateurs, une loi commune s'impose au souverain, c'est la volonté de la nation ou tout au moins des organes qui la représentent et la dirigent. Les peuples ne sont pas faits pour les rois mais, suivant la maxime ancienne, les rois sont faits pour les peuples. C'est une raison de plus d'apprendre au peuple à savoir bien nettement ce qu'il veut et où il va.

LES BRUITS QUI COURENT

Portraits de grands hommes. — C'est un fait particulier que les portraits authentiques des grands hommes, à une certaine période de l'histoire, sont introuvables. Shakespeare, le Dante, Cervantès, tant d'autres encore, nous demeurent inconnus par leurs traits, bien qu'on en ait fait divers portraits, pour la plupart posthumes, et sans qu'on puisse dire quel est le vrai.

Il y a de Shakespeare un buste à Stratford, un autre au Garrick-Club et une gravure de Droeshout. Aucun de ces portraits ne ressemble à l'autre.

On représente le Dante sans barbe; or, on sait que sur son passage, après la publication de la *Divine Comédie*, les enfants dans la rue se le montraient du doigt, en disant :

— Regarde comme il a une grande barbe noire. C'est l'homme qui a été en enfer!

Quant à Cervantès, nous ignorons s'il existe de lui un portrait auquel on puisse se fier.

❀

Les Projets d'Emond Rostand. — Ils nous sont dévoilés par M. Guillot de Saix, dans la *Rampe*.

Avant la guerre, le poète devait faire représenter *La Maison des Amants*, *La Dernière Nuit de Don Juan* et une pièce en un acte, *La Belle au Bois s'éveillant*.

Par une sorte de prescience, l'auteur avait fait de son héroïne le symbole de la France, et celle-ci voyait dans son rêve, s'évoquer devant elle les guerriers du passé. Un prince charmant l'éveillait comme dans le vieux conte de Perrault, mais ce prince charmant c'était le présent armé, héroïque et souriant...

L'illustre écrivain jugeant que la réalité avait dépassé sa vision et trouvant son poème trop tiède, l'a gardé en ce portefeuille où dort encore *L'Ordre du Jour*, un grand poème composé pour le gala sensationnel de la Comédie-Française.

On espère qu'à la rentrée, cette représentation extraordinaire aura lieu et que l'auteur voudra bien interpréter lui-même son œuvre avec cette admirable diction qu'on lui connaît.

On assure que M. Edmond Rostand vient de terminer une œuvre moderne sur les héros de la grande guerre.

En attendant impatiemment la joie d'applaudir ces nouveautés, nous relirons, nous reverrons les œuvres que nous connaissons et que nous admirons, car nous aimons Edmond Rostand et nous devons l'aimer, parce qu'en son œuvre bien française (rappelez-vous certains passages prophétiques de *Chantecler*), dans son œuvre éclatante, plastique, savoureuse, sonore et parfumée, chante toute l'âme de la France.

❀

Celui qui a vu Napoléon. — Dans le village de Karpiloska, près de Kovel, en Russie occupée, on signale l'existence d'un vieillard de cent treize ans qui se souvient d'aovir vu Napoléon Ier pendant la campagne de Russie. En 1812, il avait neuf ans. Ses impressions sont restées, paraît-il, des plus vives. Il porte une grande barbe blanche et des bottes en cuir de chèvre. Les soldats aiment causer avec lui et lui faire conter ses souvenirs.

Un officier allemand lui ayant demandé :

— Et Guillaume II, notre grand empereur, le rival de Napoléon Ier, est-ce que cela vous ferait plaisir de le voir?

Mais le vieillard secoua la tête et ne répondit rien.

On conçoit qu'à quelqu'un qui a contemplé le vainqueur d'Austerlitz la vue du vaincu de la Marne soit assez indifférente.

SERGINES.

LES LIVRES

Au Pays des Maîtres-Chanteurs,
par MARC HENRY.

La grande erreur de l'Europe fut de n'avoir pas su voir les Allemands tels qu'ils sont. Tous nous avons vécu, malgré la cruelle expérience faite en 1870, sur les illusions créées par cette littérature d'un romantisme facile qui faussa, en ce qui concerne la mentalité germanique, les esprits les plus probes et les plus avertis. Malgré les enseignements de tout un siècle d'histoire, nous n'avions pas compris comment la prépondérance prussienne avait totalement transformé le peuple de philosophes et de poètes qu'exalta Mme de Staël, et l'avait repoussé vers cette mentalité de reîtres de jadis, qui longtemps constitua le fond de l'esprit allemand. On se laissa prendre aux apparences de son génie scientifique ; on fut ébloui par l'audace de son industrie ; on crut aveuglément à sa puissance d'organisation. Avec notre manie de dénigrer notre propre effort, nous nous plaisions à opposer systématiquement, dans tous les domaines, l'action allemande à la nôtre, sans même retenir ce qu'il y avait en elle de factice et d'emprunté. On avait fait ainsi de l'Allemand une sorte de « surhomme » on l'avait sottement encouragé dans sa prétention à diriger le monde et à imprégner toute notre civilisation de sa « kultur ». Sous le masque dont on l'avait ainsi doté, on ne reconnaissait plus la laideur première et éternelle de son âme.

Tous nous fûmes dupes. On ne voulut pas entendre les avertissements de ceux qui avaient observé les Germains chez eux et qui avaient reconnu la vieille barbarie teutonne sous le vernis de la « kultur ». Maintenant que les dernières illusions se sont évanouies, les témoignages abondent, les révélations se produisent avec une âpre précision, et l'on demeure stupéfait devant la colossale imposture de tout un peuple, de toute une race. Le livre que vient de publier M. Marc Henry, sous le titre : *Au Pays des Maîtres-Chanteurs*, constitue dans cet ordre d'idées un document précieux. M. Marc Henry a résidé pendant vingt ans en Allemagne, surtout à Munich ; il a pénétré dans l'intimité allemande ; il a travaillé avec les Germains ; il a vécu de leur vie, s'adaptant dans la mesure du possible à leur milieu ; il a vu leur âme, toute leur âme nue. De là un livre de fine observation, sans parti pris de dénigrement, avec une pointe d'humour qui donne à certaines pages un réel attrait. L'auteur se garde bien de toute savante dissertation sur la formation intellectuelle, politique et sociale de l'Allemagne moderne, mais il nous montre les hommes dressés par la « kultur »; il nous trace de larges tableaux de milieux constitués par une civilisation absolument factice, d'un peuple dont la brusque et prodigieuse élévation dépassa la faculté d'assimilation et d'adaptation et qui garde, par là, dans ses attitudes les plus sévères et les plus nobles, quelque chose de lourd et de médiocre forçant le sourire.

Aristocrates, bourgeois, artistes et artisans, c'est le même instinct que l'on retrouve chez tous, le même manque de goût et de tact ; le même effacement de l'individu devant la force organisée. « En Allemagne, dit M. Marc Henry, les masques ont parfois plus de franchise que les hommes », et il le prouve par de nombreux exemples. La seule chose qui fasse agir ce troupeau, ce sont les perspectives de profits. Il est totalement étranger aux grands principes d'idéologie humaine. Même le socialisme révolutionnaire, par lequel les théoriciens allemands ont voulu imposer leurs formules au monde entier, n'a pas de prise profonde sur l'esprit populaire. La puissance socialiste n'est faite, de l'autre côté du Rhin, que de la docilité de masses ouvrières maintenues dans de vastes organisations où elles n'aspirent à aucun idéal, où aucun sentiment de dignité humaine ne les exalte et ne les fait vibrer. C'est ce qui faisait dire à un leader « sozialdemokrate », constatant avec tristesse la veulerie de « ce bétail pour élections », que « leurs petits-enfants seront des hommes... peut-être ». Et c'est ce qui explique évidemment l'extrême complaisance avec laquelle cette même « sozialdemokratie », s'est asservie au gouvernement impérial et au militarisme prussien.

Le livre de M. Marc Henry comporte des anecdotes savoureuses, des scènes vues, des pages vécues du plus poignant effet. L'auteur a connu surtout les milieux artistiques et littéraires de Munich et de Berlin, qui sont les plus extraordinaires foires aux vanités que l'on puisse imaginer. Les réputations ne se font en Allemagne qu'à coups de grossière réclame, par un « battage éhonté ». « Faire sensation », c'est le grand, l'unique moyen de parvenir dans ce pays où tout se vend et tout s'achète. Le type du genre est ce romancier populaire qui avait fait peindre en lettres géantes sur deux ou trois pignons de maisons à Munich : « Les nouvelles de Roda-Roda sont les meilleures! » Les plus illustres s'abaissent à la réclame de grand style, sans laquelle ils ne « porteraient » pas sur un public dont la culture est factice, dont l'éducation artistique et littéraire est faussée par un modernisme systématiquement outrancier.

Les chapitres que M. Marc Henry consacre aux femmes allemandes sont extrêmement curieux. Là encore nous sommes loin de la Gretchen sentimentale des anciennes romances. L'Allemande croit que tout s'apprend et tout s'acquiert, même la compréhension du beau, et l'absence de tradition la pousse à toutes les extravagances. Elle va à tous les snobismes parce qu'elle est incapable de trouver en elle-même des bases solides à son éducation générale. Elle manque de goût, d'élégance, de mesure et de sens critique. Les intellectuelles glissent rapidement à l'amoralité. M. Marc Henry trace quelques portraits de femmes de lettres allemandes que l'on sent prises sur le vif, comme celui de cette poétesse qui avait l'étrange manie d'évoquer l'image de la mort et de la décomposition dans ses chants d'amour et qu'on amena à s'exhiber sur une scène de Berlin, vêtue d'un fourreau de soie noire, tenant un lis blanc dans la main, et clamant devant un public en délire ses vers macabres. Celles qui n'ont pas de prétentions intellectuelles, dont l'idéal est d'être des *echten deutsche Hausfrauen*, de vraies ménagères allemandes, sont mortes à leur sexe dès les premières années du mariage. Elles deviennent des sortes de monstres domestiques, uniquement occupés aux soins du ménage. Elles règnent en maîtresses incontestées et autoritaires sur le foyer, qu'elles rendent insupportable à l'époux, obligé de se réfugier à la brasserie. M. Marc Henry a connu à Nuremberg un brave homme qui, toutes les nuits, en quittant la brasserie, s'en allait admirer six naïades de bronze dont le groupe ornait une place publique. « Qu'elles sont belles! murmurait-il, je viens les regarder tous les soirs avant de rentrer. » Puis il ajoutait en soupirant : « Adieu, je dois aller retrouver ma *vieille*. »

Certes, il faut se garder de généraliser et ne point conclure que toutes les intellectuelles allemandes sont des hystériques, que toutes les bourgeoises allemandes sont des *Hausfrauen* acariâtres et laides, mais ce sont là des types qui caractérisent une société et créent son atmosphère morale. *Au Pays des Maîtres-Chanteurs* a le mérite certain de nous montrer un peuple en dehors de l'attitude qu'il s'est savamment composée dans l'espoir de s'imposer au monde entier ; il nous fait surprendre la nation « élue » dans tout l'abandon de son intimité, où ses instincts s'affirment librement, où s'étalent franchement ses vices. Et quand on constate alors que la puissance de rayonnement de la « vertueuse » Allemagne est faite de tant de bassesse et de laideur, de tant de médiocrité et de calcul, on peut admirer, certes, comment tout cela fut mis en valeur pour créer la grande illusion du *Deutschland über alles* et de la mission civilisatrice du « peuple élu », mais on ne saurait plus craindre une réelle et durable emprise allemande sur notre civilisation. Les nations qui marquent profondément de leur empreinte les grandes époques sont d'une autre trempe morale ; elles se sont formées par un ensemble de traditions où chaque génération, tout le long des siècles, a mis le meilleur de son âme. Dans son orgueil de parvenue et d'enrichie, l'Allemagne a ignoré comment se constituent les véritables élites. C'est sa grande faiblesse, et c'est par là qu'elle périt.

M. Marc Henry a fait œuvre utile, et sous une forme agréable, avec un joli souci de la tenue littéraire, sans la moindre prétention à discuter des questions politiques ou philosophiques infiniment complexes, son livre est d'un excellent enseignement. Il lui a suffi de nous montrer les Allemands tels qu'ils sont, tels qu'il les a vus pendant vingt années, pour justifier la parole de Nietzsche : « La culture allemande a dupé les Européens. »

ROLAND DE MARÈS.

SUR L'EAU

* * *



Le « front » de la terre ne doit pas être le seul à retenir notre attention palpitante. Il y en a un autre, auquel on ne pense pas assez, le « front » de l'eau, mobile, errant, qui se trace et s'efface à toute heure, et se déroule sur l'immense étendue des plaines liquides.

Elastique, espacé, invisible parfois, ce front existe, aussi réellement que celui des abris et des tranchées qui oppose à l'ennemi de la terre le rempart nouveau de ses creux et de ses caves. On a beau ne pas pouvoir la traiter comme un champ, ni la dompter avec la main, la mer est pourtant un sol, qui se laboure et se remue aussi, quoique de façon différente, où le soc des vaisseaux s'enfonce pareil à l'étrave de la charrue, pour ouvrir des sillons qui demeurent, même en ayant à l'instant même l'air de se refermer... Un inextricable réseau de voies et de passages, de couloirs et de défilés se ramifie également à la surface et au sein des flots. C'est là, dans ce gigantesque et inapparent dédale dont ils ont le fil, que se retrouvent avec aisance et sûreté ceux qui ont la garde du terrain mouvant de l'onde : le matelot et son officier.

Essayons un instant d'imaginer la vie de ces hommes, discrets et lointains, sur lesquels plane ici le même grand silence qui là-bas les enveloppe



et dont presque tout nous échappe. L'idée que nous nous en faisons est souvent incomplète ou fausse. Nous ne les connaissons qu'à terre, où, si cordiale que reste leur figure, ils cessent cependant de battre tout le plein de leur mérite. Le soldat rapporte sur ses souliers et à sa capote la poussière et la boue qui viennent du boyau, mais rien ne subsiste, au col bleu et à la vareuse du marin en congé, des affronts de son élément. Lui et son chef, à les rencontrer dans nos rues, si nets et si soignés, nous avons de la peine à nous les figurer, tels qu'ils sont à leur ordinaire, quand l'écume les fouette et que le vent les fripe. Sans manquer d'estimer leur rude existence, on se laisse trop facilement aller à la croire moins exposée que celle de leurs frères « du plancher des vaches ». Nul n'ignore, bien entendu, que les dangers sont pour eux très grands et continuels, mais

1. « Fusilier marin », tableau de P. Jobert. — 2. L'am[illegible]l Lacaze, ministre de la marine, félicite le capitaine de vaisseau commandant le détachement de fusiliers marins.

LA VIE EN MER



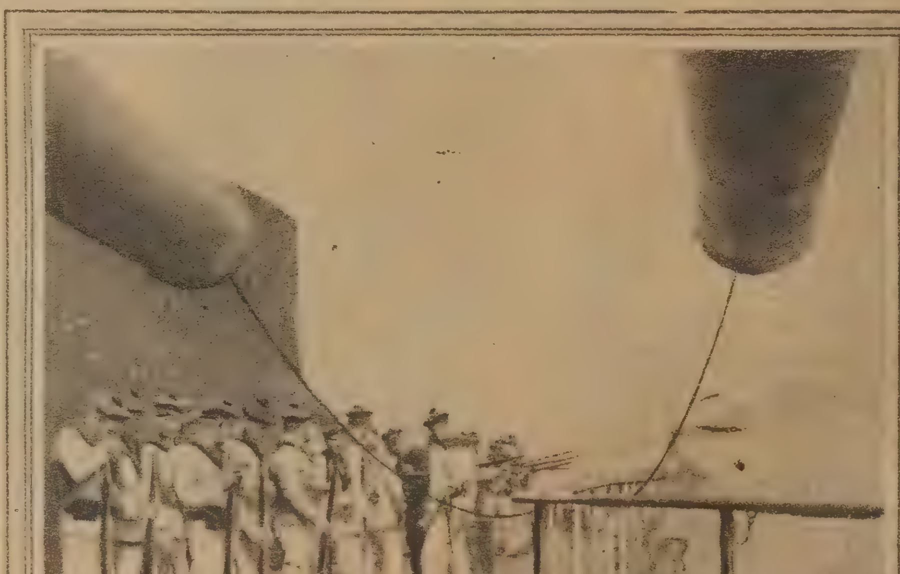


la rareté de la bataille et de son branle-bas semble leur créer des loisirs pendant lesquels, malgré tout, la vie, se dit-on, doit avoir un certain charme et de spéciales douceurs. Les trois quarts de ce temps si terriblement rempli et secoué ailleurs, sur une terre à chaque seconde ébranlée qui ne peut plus porter le nom de « terme », ils le passent, les marins, sauf de courtes exceptions, dans le calme et la solitude, préservés du fracas affreux dont les échos ne parviennent même pas jusqu'à leurs oreilles. Ils sillonnent en tous sens les mers, ils voient des cieux et des côtes qui changent... Leur corps et leur âme bougent. Tandis que le poilu de l'herbe brûlée est retenu, cloué sur le sol en cendres, lui, l'homme au cou nu, sans sac et aux mains libres, glisse et bondit en ordre, au seul bruit du sifflet, sur l'échine des vagues. En somme, il n'a qu'à surveiller.

Mon Dieu oui, tout bonnement.

Mais, cette surveillance... quel est celui qui peut, s'il ne l'a pratiquée, en fournir une image exacte, en peindre l'ensemble et le détail, les multiples angoisses, la magnifique et atroce beauté ?

Même au front, le soldat terrien ne perd pas tout contact avec les lignes d'arrière et le reste du monde. Fréquemment il a les lettres, les envois, les paquets, des visites ; on vient de Paris lui donner de la musique et de la comédie ; et même quand cela ne l'amuse pas, il en tire du moins une diversion favorable. Il a l'accalmie de la relève et le bon sommeil du cantonnement. Enfin la pensée des « six jours » à tirer de loin en loin au pays, près de la femme et des enfants, lui est permise et l'aide à patienter. Rien de tout cela n'est pour le marin. Pas de distribution de lettres quotidienne. Les journaux sont inconnus, ou rares, et parviennent tardivement. Il ne reçoit personne. On ne lui apporte pas de cadeaux. Sa relève est pour ainsi dire nulle ; il est condamné à se mouvoir sur un espace si petit qu'il reste toujours au même endroit quand il bouge. Il ne peut que changer de position sans changer de place. Et il sait qu'il n'y



1. En sentinelle à la porte du commandant. — 2. Bouée d'amarrage d'un cuirassé. — 3. Exercices à bord.

LA VIE EN MER



qu'endure l'officier lorsque, noyé par l'encre et la poix des ténèbres, ou bien berné par les agaçants et diaboliques rayons de la lune, ou bien tordu par la spirale des vents, ou bien percé par les flèches de la pluie, il s'évertue à mettre tout son âpre désir, toute sa sainte et fanatique ardeur *dans ses yeux* pour voir, voir, voir quand même, et deviner sans voir, acquérir la notion psychique, et miraculeuse, découvrir le périscope en dehors même de la vue et des impuissantes prunelles, rien que par l'élan, la volonté, l'appel des forces suprêmes qui, dans les moments décisifs, portent l'homme à son sommet de valeur et d'élévation.



a pas moyen de venir en France, pour six jours, de l'Adriatique ou de la mer Ionienne.

Toutes ces privations, bien pénibles pourtant, ne sont pas le plus dur de la vie du marin. Ce qui en fait l'intolérable souffrance qu'il est arrivé à supporter, c'est la tension régulière, perpétuelle en face d'un danger, perpétuel aussi, invisible, impalpable, dont rien ne décèle la présence et qui n'est jamais plus proche, plus menaçant, qu'à la minute où il semble éloigné, disparu. Même par un beau temps, la tempête de pensées qui se déroule chaque jour et chaque nuit sous le crâne d'un officier de quart est, dans son genre, presque aussi douloureuse que l'orage de détonations au milieu desquelles le guerrier de Verdun doit conserver la maîtrise de ses nerfs et de son cerveau M. René Milan, dans un beau livre plein de frissons : *Les Vagabonds de la gloire;* M. Vedel, au cours des pages d'une poignante simplicité qu'il a données à l'*Illustration*, nous font comprendre et ressentir toutes les épreuves du corps, de l'esprit et d'au delà, le supplice intense et choisi



Pensons davantage aux « surveillants » des sous-marins, des torpilleurs, des cuirassés, à tous ces bons travailleurs de la mer, dont les yeux, jamais las, sont usés par la vigilance.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

1. Un peu de sport. — 2. Le lavage du pont. — 3. Distribution du courrier au large. Les embarcations du cuirassé vont demander les sacs au paquebot-poste.

LA VIE EN MER



Ce célèbre tableau de GREUZE, connu sous le titre Le Gâteau des Rois, *appartient au Musée de Montpellier.*

L'HEURE



FAMILLE

« C'est par la famille que la Société commence ». — ETIENNE LAMY.

Autour de Salonique

Nous recevons de notre armée d'Orient des documents et des textes que nous plaçons sous vos yeux. Voici d'abord une lettre de M. Vassal, écrivain militaire distingué, dont le récent volume Dardanelles, Serbie, Salonique, *édité chez Plon, obtient un succès justifié. Elle décrit d'une façon vivante et pittoresque l'arrivée à Salonique des troupes italiennes :*



On cause : L'evzone devise avec le Poilu.

LES ITALIENS

Par un clair soleil, les soldats italiens viennent de défiler à Salonique. Je suis arrivé un peu en retard. Je n'ai pas pu jouir du coup d'œil général du balcon fameux du cercle. Comme un simple pékin, j'ai dû me contenter de regarder du trottoir. D'abord, l'escorte des dragons du commandant en chef. C'est court mais imposant. Cela évoque les beaux cavaliers descendant les Champs-Elysées pour Edouard VII ou Ferdinand de Bulgarie. Des clairons et des musiciens de France, bien plantés, bien casqués. Alors, l'infanterie italienne, par colonnes de compagnie, tenant l'immense voie, en bon ordre, l'air martial et digne. Ils ont, pour la plupart, notre bourguignotte. Le costume ample, très simple, est de couleur vert olive. Les hommes portent le fusil à la main. Les officiers n'ont pas d'arme, mais une cravache à la main. Il y a de la race et des airs aristocratiques chez beaucoup d'officiers. Les officiers italiens sont jeunes et bien entraînés. Les soldats respirent un air de santé et de force indéniables. Ils ressemblent aux nôtres. On se serait attendu à les trouver moins grands que nos poilus. Je pense, au contraire, que leur moyenne est supérieure. C'est du beau matériel humain. Cela résistera sans doute parfaitement.

Tout est bien réglé. La note générale est sobre. On ne voit de couleur que le long du col, à peine un petit galon rouge de chaque côté, pour servir de cadre à l'étoile d'argent de l'infanterie. Les vivats et les applaudissements accompagnent les colonnes qui se suivent, impassibles. L'avenue est presque trop étroite pour les longues files de soldats. Cependant, il n'y a pas de flottement. Cela se maintient correct et droit.

Dans les rangs des Italiens, voici le drapeau du régiment. Un soldat le porte, la hampe sur l'épaule. Les fières couleurs ont perdu, au soleil des batailles, leur éclat. La soie est déchirée. L'un surtout est une loque. Tous les chapeaux des hommes saluent, les femmes envoient leurs baisers. C'est un moment d'intense émotion.

Dans l'assistance très nombreuse, je n'aperçois pas le moindre officier grec. Il y en a certainement, du moins en civil... Quelles peuvent être leurs réflexions?...

Les Italiens serrent les rangs au pas gymnastique. Il y a de l'élan. Ce sont des troupes pleines d'avenir qui ont déjà vu le feu et qui laisseront certainement des traces en Orient.

JOSEPH VASSAL

LES RUSSES

Une seconde lettre de M. Gignoux nous fait assister à l'arrivée des troupes russes et contient un joli tableau de la ville où se mêlent tous les uniformes, où se coudoient toutes les races.

Quel cadre mieux que Salonique aurait ennobli pareil événement? Quand le premier transport eut passé les filets protecteurs des torpilles, Salonique tendait jusqu'aux murailles crénelées une draperie multicolore où tout se mêle et se confond, façades de maisons violettes, bleues ou roses, piquées de minarets, grands lis blancs émergeant des plates-bandes polychromes, cyprès de noir bleuté, sillons étroits et tortueux des rues qui escaladent la vieille ville, avec leur ruisseau qui retient, entre les pavés, un long reflet du ciel et les vols sifflants des corneilles, insaisissables flèches d'ombre en un azur absolu.

Du transport embrumé de vapeur, empanaché d'une fumée







L'arrivée des Italiens à Salonique.

LES ALLIÉS EN MACÉDOINE





qui retombe et se traîne sur le golfe égéen, un chaland s'est détaché.

De loin il n'est encore qu'une mouvante bande verte, mouchetée par l'éclair des baïonnettes. Des feux, les cuivres, sans doute, d'une musique, scintillent sur le pont supérieur. Un cercle s'élargit autour d'une forme dressée que tous les regards contemplent et qui doit être un drapeau.

Au rythme lent de son hélice, le chaland s'est approché des quais et, soudain, un hymne grave éclate sur le pont du radeau, si bas au ras de la mer bleue, hymne religieux à l'égal de la prière, noble comme un sacrifice, héroïque comme la plus belle légende. Une houle argentée de baïonnettes déferle sur le pont. Le drapeau s'est haussé et la sainte Face, couronnée d'épines, semble bénir les troupes russes de ses grands yeux désespérés par les horreurs de la guerre, prometteurs des éternelles récompenses à ceux qui tombèrent dans les combats.

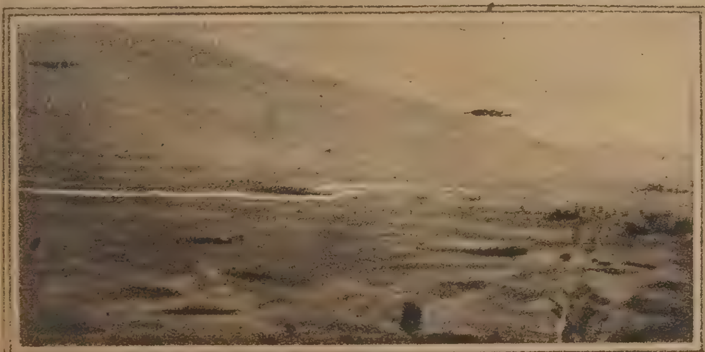
Et soudain voici que riposte une ode alerte, entraînante et guerrière. La Marseillaise de la la Révolution répond à l'hymne



des tsars. Les drapeaux abaissés se saluent et les harmonies mêlées des deux hymnes nationaux, celui de la République la plus libérale à celui du plus vénérable empire, symbolisent la fusion des deux dogmes, en apparence opposés, pour l'œuvre de la libération des peuples. Un roulement de tambour s'est prolongé sur le quai. Les clairons sonnent. Des commandements se répercutent. Des sabres et des épées décrivent dans l'air ardent de larges orbes lumineuses et les troupes russes, solides, alertes, sous des uniformes ennoblis par les stigmates de la campagne, défilent sur le front de leurs alliés.

Une foule énorme débouche de la rue Venizelos où de larges hôtels et de somptueux magasins déshonorent Salonique-la-Turque de notes fâcheusement germaniques. Une acclamation éclate, s'enfle et se propage ; clameurs de toutes langues, ovations en anglais, en serbe, en français aussi, que parlent tous les israélites saloniciens. Des vivats s'entre-croisent, se ponctuent de bouquets lancés, dont les fleurs auréolent un instant, de leurs courbes aériennes le flot vert de la colonne russe.

GONZAGUE GIGNOUX.





1. Les Russes au camp. — 2. Distribution par les Français aux troupes russes. — 3. Défilé de troupes russes rue Egnatia, à Salonique, dessin du capitaine André Spitz.
4. Vallée de la Buskova et la chaîne des Bales, à droite, la trouée de Rupel. — 5. Le paisible travail des populations turques sous l'occupation française.

LES ALLIÉS EN MACÉDOINE



Le roi Pierre Ier.



Le poète Daniel Milossavlyevitch lisant ses vers.



Le prince régent Alexandre.

Un Nouveau Poète Serbe de la Guerre

Sous la domination des Turcs, pendant près de quatre siècles, les Serbes n'ont jamais désespéré des destinées de leur patrie. Leur espoir d'indépendance s'est alimenté dans une longue suite de chants héroïques, où revit toute l'histoire légendaire de la Serbie.

Ces récits militaires, qui s'élèvent parfois à la ferveur des hymnes et des odes épiques, sont tous des cris passionnés vers le ciel libre. C'est là que s'est exalté l'idéalisme guerrier de la nation serbe ; c'est là qu'il faut voir sa vraie tradition et son plus précieux patrimoine moral.

Appris dès le berceau, toujours redits dans les veillées et récités sur les tombes comme des serments, ces chants héroïques sont anonymes. Très longtemps, ils n'ont été confiés qu'à la mémoire des hommes, mais un linguiste, Vouk Karadjitch, à qui la Serbie doit son écriture phonétique, en a recueilli et publié les paroles et le chant.

Ils disent les misères de l'oppression étrangère, affirment une foi invincible dans l'affranchissement, célèbrent les prouesses des Roland et des Bayard serbes, tels que Marco Crayievitch et Miloch Obilitch. Plusieurs de ces poèmes approchent de la sereine simplicité homérique ; d'autres se rattachent à l'inspiration de nos chansons de geste du cycle carlovingien.

Leur cadence est grave et lente, avec plus de passion que de violence, plus de mélancolie que d'éclat. Parfois ils sont émouvants comme un sanglot étouffé. Sur un ton mineur, la mélopée se déroule : elle s'afflige, évoque, supplie, adjure et rêve. Ces récits nationaux sont peut-être maintenant le meilleur viatique de l'armée serbe. Exilés de leur patrie, les soldats s'y abreuvent comme à des sources magiques d'exaltation. Au son de la rauque tamboura ou de l'archaïque guzla, ils les redisent ou les écoutent, avec une ferveur inépuisable, pendant les marches, avant les combats, comme dans les plus humbles travaux des camps, et le soir, au bivouac. Ils les ont dits le jour du 14 juillet, que par fraternité d'armes, ils ont fêté avec nous.



Vers Monastir.

Mais voici que parmi ces simples récitants, un poète vient d'apparaître. Son nom est Daniel Milossavlyevitch. C'est un laboureur du pays de Semendria. Depuis quatre années il se bat et ne sait plus ce que sont devenus ses cinq enfants. Dans l'armée en déroute, il conduisait des attelages de mulets. On l'a maintenant élevé à l'emploi de téléphoniste.

C'est à Corfou que, naguère, il commença à faire entendre sa voix prophétique, et déjà tout un recueil de chants témoigne de son inspiration.

Ses strophes, en vers réguliers de dix pieds, aux rimes accouplées, suivent les règles anciennes. Rythmes, répétitions, apostrophes sont conformes aux mo-

dèles qu'il a connus, mais son originalité est dans la variété de ses poèmes et dans les évocations du passé appropriées aux luttes actuelles. Déjà il donne à la grande Guerre le caractère épique des vieux chants.

On devine avec quel visage attentif et quels yeux ardents ses compagnons l'écoutent. Il leur dit l'invasion de la Serbie, les hauts faits du siège de Verdun, la majesté des offices sur les autels improvisés, et il conte aussi des anecdotes, des traits d'héroïsme d'humbles combattants.

Voici la traduction d'un de ses derniers écrits. Certes, on a trahi le rythme de la pièce originale, mais il reste la naïveté ardente du poète. C'est un cri d'appel à la patrie perdue : les soldats se dressent par-dessus les monts pour apercevoir la terre natale, pour mesurer cette étendue sacrée qu'ils vont reconquérir. Et c'est enfin l'évocation, en forme de litanie héroïque, des grands ancêtres qui, au seuil des villages à délivrer, attendent et appellent, avec des gestes tutélaires, les régiments en marche, prêts désormais à frapper comme des justiciers sur les traîtres bulgares.

CH.-O. GALTIER.

LE POÈME DE MONASTIR

(récemment composé par Daniel Milossavlyevitch)

Dieu cher et unique! — L'an mil neuf cent seize — Le roi Pierre étant venu à Salonique — D'émotion regarda vers Monastir. — Du héros le cœur se mit à battre! — Il prit sa jumelle, — de neuf crans l'a tournée — et vers Monastir l'a braquée. — La plaine et les montagnes s'approchent :

Il voit des tentes blanches — et une armée de soldats près de Monastir. — Quelle est cette armée, — Qu'il ne peut reconnaître? — Car vieux s'est fait le roi — et ses yeux ont perdu de leur clarté.

Il appelle son fils Alexandre : — « Mon fils, cher Alexandre, — Si tu veux écouter ton père, — prends la jumelle, — vers Monastir braque-la. — L'ayant tournée de neuf crans, — Mets au point la campagne sous Monastir, — et aussi la plaine et les montagnes. — Quelles sont ces tentes blanches — et reconnais quelle est cette armée? »

Le prince Alexandre a écouté son père, — a pris la jumelle — et de neuf crans l'ayant tournée — a mis au point les montagnes et la plaine, — les tentes blanches.

Ainsi parla le jeune Alexandre :

« O mon père, roi de Serbie, — l'armée que tu vois sur les montagnes — Sur les montagnes et dans la plaine, — C'est l'armée des noirs Bulgares. — Ceux que tu vois sous les tentes — Sont les chefs allemands qui commandent. »

Quand le roi entendit cela, — des larmes coulèrent sur son visage blanc, — et il parla à son fils de la sorte :

« Mon fils, cher Alexandre, — Si tu veux écouter ton père, — tu dois partir pour les pays, — pour les pays et pour les villes, — voir les empereurs et les rois — leur dire qu'on ne peut détruire la Serbie, — la Serbie et notre Choumadie, — Qu'on peut sauver notre peuple — des Allemands et des noirs Bulgares. »

Quand le jeune Alexandre entendit cela, — les larmes coulèrent sur son visage de héros et il baisa la main blanche de son père. — Il partit pour l'île de Corfou, — Ordonna que l'armée fût prête à s'embarquer — Il partit — Que gaie soit sa mère! — Il partit pour la ville forte de Paris. — Les alliés l'ont bien accueilli : — Sur ses pas les soldats ont clamé :

« Que Dieu fasse vivre la Grande Serbie — et sa puissante armée — qui depuis quatre années est en guerre!

Les Alliés ont fidèlement juré — Que la Serbie sera plus grande, mes frères, — Qu'elle sera appelée la Grande Serbie — et qu'elle deviendra un empire. — Alors, le jeune Alexandre — revint dans l'île de Corfou, — passa en revue son armée — qui s'embarqua pour Salonique.

Mes frères et mes camarades! — Quand s'embarquèrent mes frères, — chacun se mit à sa place — et trois fois fit le signe de croix, — se recommandant à saint Georges, — à saint Georges et à saint Nicolas. —

Mes frères et mes camarades! — Vers Salonique place forte nous allons, — Là nous attend le duc de Doïtchine! — Vers la place forte de Prilep nous allons, — Là nous attend Crayievitch Marco! — Vers Scutari sur Boyam nous allons, — Là nous attend le roi Voukachine! — Vers le fort de Prizrend nous allons, — Là nous attend l'empereur Stépan le Fort! — Vers Novi-Bazar nous allons, — Là nous attend Rella de Bazar! — Vers Belgrade Stoïni nous allons, — Là nous attendent les deux Yactchitch, — Yactchitch Mittar avec Yactchitch Stepen! — Vers la ville forte de Semendria nous allons, — Là nous attend Diuro de Semendria, — Avec son fils aveugle Grgour! — Vers Sofia ville forte nous allons, — Là nous attend le roi Miloutine!

Il appelle le roi de Serbie — et sa forte armée — pour qu'ils reprennent le pays aux Allemands, — Aux Allemands et aux noirs Bulgares!

DANIEL MILOSSAVLYEVITCH.

VEILLÉE D'ARMES

Des rives du Vardar, via Salonique.

On a pris les avant-postes ; je suis de garde...
Sur le front, tout est calme et désert, je regarde
La corvée à l'arrière, où gisent les blessés,
Les mourants... et les morts par fosses entassés ;
Les lueurs des falots, trouant la nuit qui tombe,
Semblent des feux follets dansant sur une tombe...
Mes hommes, près de moi, sommeillent sur leurs sacs,
Et la fatigue donne aux feux de nos bivouacs,
Pour tous ces corps rompus, comme une douceur d'âtre...
Plus bas, le régiment campe en amphithéâtre
Aux flancs d'un val fleuri que l'humaine fureur
Ensanglante aujourd'hui d'une macabre horreur.
L'oreille au moindre bruit, l'œil à ce qui se passe,
Je songe que là-haut se croisent dans l'espace,
Transmis par je ne sais quels fluides secrets,
Les appréhensions, les espoirs, les regrets,
Les affreuses douleurs, les crédules attentes
Des parents et de ceux qui dorment sous ces tentes.
Parfois un moribond fait un suprême effort ;
Il redevient enfant aux affres de la mort,
Tend les bras, se lamente..., et quelque pauvre mère
En proie aux cauchemars d'une douleur amère,
A là-bas, tout là-bas, la rouge vision
Du gars couché sanglant dans le creux d'un sillon

. . . .

J'entends monter du camp une rumeur de rêve,
A laquelle répond la plainte rauque et brève
D'un moribond qui râle ou l'appel d'un blessé
Perdu dans l'ombre et qu'on n'a pas encor pansé...

. . . .

Vous qui dormez, puisez dans le repos, mes braves,
Un surcroît de vigueur, car les instants sont graves ;
La Patrie a besoin que vos bras soient très forts,
Vos cœurs prêts à fournir les décisifs efforts...
Tout cela, vous l'avez rêvé, pensé peut-être,
Quand du mal du pays frissonnait tout votre être ;
Mais, dès que le canon tonnera, résolus,
Le pied ferme et l'œil clair, nous ne songerons plus,
Méprisant les dangers et bravant la souffrance,
Qu'à l'honneur du drapeau, qu'à ta grandeur, ô France!

A. BALLIN.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

JOURNÉES GLORIEUSES

L'héroïsme de Verdun continue de nous donner sur la Somme des revanches qui laissent tout espérer. La victoire y est maintenant journalière. Chaque jour ou presque, les Tommies et nos admirables soldats font reculer l'ennemi, lui reprennent non plus des mètres de terrain, mais des kilomètres; lui arrachent des villages et des villes. Aujourd'hui, c'est Combles dont il avait fait une véritable forteresse, c'est Thiepval, un autre de ses grands boulevards sur la Somme, qui tombent; demain, ce seront Péronne et Bapaume, l'autre réduit, que l'on compare justement à une « grande plaque tournante », où toutes ses communications viennent rayonner.

Chez lui, ce n'est pas encore la débâcle, malgré la dépression violente qu'accusent ses prisonniers, mais c'est sûrement la reculade, puisque, depuis le 1er juillet, il a dû nous céder près de quatre cents kilomètres carrés de notre chère terre française. Ses plus furieux assauts de réaction restent, comme à Bouchavesnes, complètement impuissants. Si énergique qu'il se montre encore, il trouve devant lui une énergie plus grande, une constance, un esprit de sacrifice que rien ne lasse. Il se heurte enfin à des moyens bien évidemment supérieurs.

Quand, il y a sept mois, le kronprinz attaqua Verdun, les nôtres plièrent sous une accumulation d'artillerie jusqu'alors inconnue, mais aujourd'hui, c'est à son tour de céder sous une machinerie qui dépasse la sienne. Il a la guerre qu'il a voulue, la guerre où il se targuait d'être le plus fort. Comme le dit un des hommes qui ont le plus fait ici pour activer la défense du pays, « le temps n'est plus où nous n'avions que nos légers 75 en face des innombrables canons de tous les calibres et de toute portée, accumulés contre nous, où nos hommes tombaient comme des épis fauchés par le tir rasant des mitrailleuses ». Maintenant, nos canons luttent avec les siens. C'est à son tour, comme les nôtres à Charleroi, sur l'Yser et la Meuse, à supporter les ouragans de mitraille.

Et nos nouvelles méthodes sont tellement irrésistibles que les Allemands sont obligés de les avouer. Tout en discutant notre double victoire de la Somme, tout en maquillant les faits, le général Ludendorf et le kronprinz de Bavière reconnaissent dans leur bulletin du 26 septembre, avoir reculé : « Nos troupes, ajoutent-ils, résistent à la mise en œuvre du matériel gigantesque préparé pendant de nombreux mois par l'industrie de guerre du *monde entier*. »

Le monde entier, c'est beaucoup dire. Mais sous ce bluff, sous cette excuse, à l'usage des neutres et de l'Allemagne elle-même, il y a l'aveu de notre supériorité.

LES DEUX CHANCELIERS

Cette resplendissante victoire de Combles et de Thiepval, succédant à l'entrée en scène de la Roumanie et à sa revanche dans la Dobroudja, ne servaient pas précisément le chancelier d'Allemagne dans la nouvelle et peut-être décisive bataille qu'il vient d'engager à l'ouverture du Reichstag, et son discours, sur lequel il faudra revenir à loisir, son exposé des événements n'en ont été que plus agressifs, plus mensongers, plus perfides. Il y a déversé l'injure sur les Alliés,

sur l'Angleterre bien naturellement, sur l'Italie qu'il essaie de brouiller avec la Grèce au sujet de leurs intérêts balkaniques, et à laquelle il a cyniquement déclaré que les soldats allemands combattaient sur son front bien avant sa déclaration de guerre, et sur la Roumanie enfin, dont il a traité le gouvernement de Judas.

M. de Bethmann-Hollweg ne pouvait pas ne pas revenir sur la question de la paix, paix impossible, comme on sait, ne pas réitérer des invites auxquelles Lloyd George avait répondu d'avance quand, il disait le matin même « que la Grande-Bretagne était préparée à combattre jusqu'à ce que le despotisme prussien soit brisé sans espoir de retour ».

LA GRANDE CRISE GRECQUE

La Grèce est en pleine révolution. La majeure partie du pays se dresse aujourd'hui contre tous les mauvais bergers qui la conduisaient à sa perte, de toute la hauteur de son patriotisme offensé par la honteuse reddition de Rupel et de Cavalla, par la capitulation aux Bulgares de tout un corps d'armée, et son internement en Allemagne. Après la Macédoine, après l'Epire, après Mytilène, c'est la Crète tout entière qui se soulève et devient le foyer même du mouvement national.

Quittant Athènes à l'insu de ses adversaires politiques et des séides allemands pour qui tous les moyens sont bons, M. Venizelos a gagné la Canée, où il s'est empressé de constituer un gouvernement de Défense nationale où figurent les personnalités considérables qui l'ont suivi dans son exode, l'amiralissime Coundouriotis et les généraux Danglis et Moschopoulos. Avant de s'embarquer, il avait déclaré qu'il partait « comme un soldat, qui après avoir cherché à convaincre tous ses compatriotes, ne prend pas les armes contre eux, mais contre leur ennemi », ses premières paroles à la Canée ont été, en effet, pour appeler le peuple grec aux armes.

Il y dit que la coupe d'avilissement et d'humiliation est presque pleine, que la couronne a cherché à entrer en contact avec les ennemis héréditaires de la Grèce et que sa politique se traduit aujourd'hui par l'invasion bulgare :

« Nos ennemis séculaires, s'écrie-t-il, occupent nos territoires.

» L'armée grecque, victorieuse en 1912 et 1913, abandonne sans combat les régions conquises trois ans auparavant.

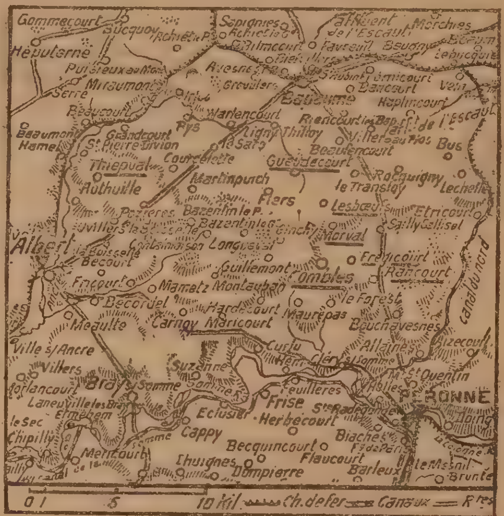
» Rupel, Cavalla sont occupés. Les populations grecques fuient devant l'envahisseur.

» Le drapeau grec est remplacé par celui du roi de Bulgarie et l'armée grecque reçoit l'ordre d'assister en témoin passif à ce crucifiement de la nation. »

Les volontaires affluent par milliers à Salonique et en Crète; le cuirassé *Hydra* et plusieurs unités de la flotte se joignent aux navires de l'Entente. Un grand mouvement patriotique entraîne la Grèce, et l'on ne voit pas que le souverain puisse y résister. Et cela d'autant plus que dans une note en route, les puissances protectrices lui rappellent qu'elles ont garanti au pays un régime de souveraineté nationale auquel le roi ne saurait toucher.

COMBLES ET THIEPVAL

La prise de Combles et de Thiepval dans la journée du 26 septembre constitue pour les Alliés une réelle victoire. Les Allemands en avaient fait le principal boulevard, en effet, de leur résistance au nord de la Somme et ils espéraient bien y retenir longtemps nos soldats, malgré leur encerclement progressif. Bien que l'armée anglaise fût venue enserrer Thiepval par Ovillers, Pozières, Courcelette, qu'elle en occupait toutes les hauteurs dominantes, bien que le gros bourg de Combles fût lui-même encerclé par les Tommies établis à Longueval, à Guillemont, à Ginchy, et par nos propres troupes, maîtresses elles-mêmes de Hardecourt, de Maurepas, du Forest et de la ferme le Priez, emportée en même temps que Bouchavesnes, les Allemands continuaient d'en proclamer la puissance. Combles et Thiepval sont l'un comme l'autre au milieu d'un certain cirque de collines sur les pentes desquelles Ruprecht de Bavière escomptait une longue résistance, car c'étaient de formidables champs de tir, où toute attaque tombait sous le feu des canons et des mitrailleuses. Toutefois il s'abusait. Dans la journée du 25, tous ces nids à mitrailleuses étaient enlevés. Tandis que les troupes britanniques enlevaient sans avoir besoin de leurs fameux Tanks et de cette à jamais



fameuse *Crème-de-Menthe*, qui fit merveille contre les défenses de Courcelette, le village de Lesbœufs, important croisement de chemins sur les pentes de la cote 154, puis Morval, qui domine Combles, les nôtres emportaient Rancourt, l'un des points les plus élevés de la région, et le hameau de Frégicourt, très important lui-même par sa situation sur le chemin de Saillisel à Combles. De Frégicourt à Thiepval il n'y a que deux kilomètres, et les Anglais et les Français ne s'y donnèrent pas seulement la main, ils achevèrent l'encerclement de Combles, qui ne communiquant plus avec l'arrière allemand que par un étroit vallon tout entier désormais sous le feu de ces deux villages, devait forcément tomber. Et, en effet, dans la journée du 26, les troupes alliées attaquèrent directement la ville un peu de tous côtés, et l'emportaient après y avoir fait leur jonction.

Quand, en 1914, von Kluck s'empara de Combles, le kaiser, instruit de son importance, fit frapper une médaille commémorative, et c'est assez dire le rôle capital qu'il jouait dans la défense allemande. Thiepval ne lui cédait en rien. Et, comme un trophée ne va jamais seul, dans cette même glorieuse journée du 26 septembre, les Anglais, après une marche rapide de Flers sur Gueudecourt, l'enlevaient de haute lutte.

Ce qui donne à la prise de Combles et de Thiepval une importance exceptionnelle, ce qui en fait une victoire presque décisive, c'est qu'elle ouvre la route de Bapaume.

LÉON PLÉE.

La Parfaite Secrétaire

Cette charmante comédie, représentée avec succès, a été interprétée par les élèves de l'auteur, un des plus brillants professeurs du Conservatoire.

JULIETTE DE CHEVERIL .... 20 ans.
JEANNINE DE CHEVERIL, sa cousine 18 ans.
RAYMOND BARROIS, lieutenant, ... 27 ans.
FIRMIN, domestique .... 55 ans.

La scène est à Paris; un salon; à gauche un secrétaire-bureau; au fond une table avec le téléphone et des revues : des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE *lisant,* JEANNINE *écrivant.*

Il y d'abord un silence.

JULIETTE, *sursautant.* — Oh! c'est trop fort tout de même!... Mais ils sont donc plus bêtes que nature, les Boches!... Comment voilà un de leurs journaux... *(Epelant avec difficulté.)* le... le... *Munchener Allgemeine Rundschau...*, en voilà un nom à coucher à la porte! Il ne pourrait donc pas s'appeler tout bonnement: *Le Journal* ou *Le Matin*, comme tout le monde!... Non, ce serait trop simple pour eux... Donc, voilà le... Machin-Chose qui annonce gravement en « Dernière Heure » à ses lecteurs : « De notre correspondant particulier : les Parisiens sont actuellement en train de manger leurs derniers rats domestiques »... D'abord, « rats domestiques » est un chef-d'œuvre, une trouvaille. — Rats domestiques! — Et leurs lecteurs croient ça! Après tout, c'est peut-être plus facile à avaler que le pain double K!... N'est-ce pas Jeannine?

JEANNINE, *continuant d'écrire.* — Mmmmm!

Un nouveau silence.

JULIETTE, *un geste joyeux.* — Ah! Ah!! les Russes! Ils vont bien maintenant... ça, c'est excellent : violentes offensives avec coups de main heureux dans la région de Dvinsk, sur le village d'Epoukn et dans le secteur de la rivière Pickstein... A nos souhaits! Tout ça c'est des éternuements à répétition!... seulement si tu veux mon avis, eh bien! moi, ça ne m'étonne pas... Oh! mais là pas du tout... Je l'avais bien dit que le jour où les Russes se décideraient à repartir... *(Geste de la main.)*... Tu te souviens, n'est-ce pas, Jeannine?

JEANNINE, *écrivant toujours.* — Mmmmmm!

Un nouveau silence.

JULIETTE, *avec énergie.* — Ah! non, ils se moquent de nous, les couturiers!... Me mettre ça sur la tête ou sur le dos, jamais!... Cet affreux bibi en manière de bonnet de bain râpé!... Ces rideaux de salle à manger découpés en corsage..., ces godets fabriqués en hélice épileptique, c'est de la folie furieuse... Vraiment si je m'affublais de ces oripeaux-là, je ressemblerais à ces pauvres petits singes que l'on asseyait autrefois... avant la guerre... sur les orgues de barbarie, n'est-ce pas, Jeannine?

JEANNINE, *écrivant.* — Mmmmm!

JULIETTE *jette son journal, colère comique.* — Non? mais dis donc, toi? est-ce que tu vas continuer longtemps à me répondre sur ce ton-là? En voilà une conversation par exemple! C'est gai les tête-à-tête avec toi, mademoiselle ma cousine! A tout ce que je te lis, à tout ce que je dis, mmm! mmm! et encore mmm!... Est-ce que ce sont des façons, cela?

JEANNINE, *relevant la tête.* — Mais, ma petite Juliette, tu vois bien que j'écris!

JULIETTE, *l'imitant.* — Mais, ma petite Jeannine, tu entends bien que je te parle!

JEANNINE. — Aussi je te réponds.

JULIETTE, *même jeu.* — Tu appelles cela répondre? Eh bien, tu n'es pas difficile! Moi j'appelle cela : grogner...!

JEANNINE, *gaiement.* — Elle grognait, mais elle écrivait toujours!

JULIETTE. — C'est ça : rapetasse donc les mots historiques à ton usage maintenant!

JEANNINE. — Dame, en ce moment-ci, par ces temps de vie chère, il faut faire des économies!

JULIETTE. — Oh! tu n'en es pas là, ma petite..., tu n'as pas besoin de crier à ton tour : des canons! des munitions! Je te connais accapareuse! Tu as encore des réserves d'esprit, et du meilleur...

JEANNINE. — Ça se peut, mais je les garde pour ma correspondance.

JULIETTE. — Merci pour ceux à qui tu ne fais que parler! Ce traitement de faveur leur fait envier ceux à qui tu écris! Dis donc, est-ce que je ne pourrais pas être de ceux-là? J'aimerais mieux ça...

JEANNINE. — Non, ma chère, tu n'y as aucun droit : tu sais bien que je n'écris qu'aux soldats...

JULIETTE. — C'est vrai! mille excuses! J'oubliais tes poilus innombrables : Jeannine de Chèveril ou le sous-secrétariat d'Etat aux filleuls!...

JEANNINE. — Tu exagères... comme toujours. Ils ne sont pas innombrables, puisqu'ils ne sont que quatre...

JULIETTE. — Que quatre! C'est un regret : avis aux amateurs!

JEANNINE. — Taquine, va!

JULIETTE. — Mais non, grande bête, je ne te taquine pas... Je t'admire au contraire, je t'admire passionnément, comme je t'aime, tu le sais bien..., seulement, dis-donc, c'est aux quatre que tu as écris en ce moment? aux quatre à la fois?

JEANNINE, *montrant ses papiers.* — Mais oui, aux quatre à la fois!...

JULIETTE. — Alors, fais attention, ne te trompe pas d'enveloppe..., cela pourrait peut-être avoir des résultats étranges.

JEANNINE. — Sois sans inquiétude... Il n'y a pas de danger et pour cause..., d'abord je fais très attention, même pendant que tu me parles...

JULIETTE. — Ce qui prouve que tu m'écoutes avec passion..., merci!

JEANNINE. — Il n'y a pas de quoi... Et puis en réalité c'est très simple... Tiens, regarde comme je m'arrange : impossible de faire la moindre erreur. Mon premier, c'est le marchand de peaux de lapin qui est actuellement dans les Vosges : je lui écris toujours sur du papier bleu... Mon second, le marin qui circule quelque part dans l'archipel, a le papier vert... Mon troisième, le vigneron de Bourgogne...

JULIETTE, *riant aux éclats.* — Ah! Ah! Ah! Cette Jeannine, elle est impayable! Mais, malheureuse, tu ne t'aperçois pas que c'est une charade la collection de tes filleuls..., une magnifique charade : mon premier est ceci... mon second est cela...

JEANNINE, *mécontente.* — Oh! Juliette! Les pauvres gens, ne te moques pas, je t'assure, ce n'est pas bien!

JULIETTE, *continuant.* — Si! si! une charade!

JEANNINE. — Voyons, Juliette!

JULIETTE. — Une charade, je te dis... Mais je n'ai pas besoin de connaître le troisième, ni le quatrième pour la deviner..., car ton tout *(Ménageant son effet.)*... C'est une bonne et vaillante petite créature qui se donne un mal affreux et qui se fait des tourments extrêmes pour des gens qu'elle n'a jamais vus et qu'elle réconforte moralement et matériellement avec un dévouement de toutes les minutes...

JEANNINE. — Juliette!

JULIETTE. — Et ce tout s'appelle : Jeannine!... M'sieurs et dames, voilà la charade et sa solution... dix centimes, deux sous!

JEANNINE. — Tu exagères, je te l'ai déjà dit!

JULIETTE. — Moi, exagérer? En moins alors, ça je te l'accorde... Oses donc me démentir, petite masque! qui est-ce qui se rougit les yeux à écrire des vingt pages serrées, en tout petit texte, remplies des choses les plus touchantes? Jeannine! Qui est-ce qui fabrique, compose, ficelle, expédie des paquets énormes bourrés de chaussettes, de tricots, de chandails, de sabots, de chaussons, de vareuses caoutchoutées, de gants de laine, de passe-montagnes? Encore Jeannine!

JEANNINE. — Il faut bien qu'ils s'habillent, mes filleuls!

JULIETTE. — Qui est-ce qui combine des ballots de conserves, de haricots, de chocolat, des tonneaux de macaroni, de confitures, de gâteaux secs, des montagnes de fruits, de jambons, de volaille? Encore Jeannine!

JEANNINE. — Il faut bien qu'ils mangent!

JULIETTE. — Qui est-ce qui collectionne les paquets de savon et les journaux, les pipes et les réchauds à alcool? Toujours Jeannine! Qui est-ce qui fait le trust de l'alcool solidifié et des ceintures de flanelle? Qui est-ce qui se ruine en poudre à punaises?

JEANNINE, *indignée.* — Ah! tu ne voudrais pourtant pas qu'ils se grattent!

JULIETTE. — D'accord! mais qui est-ce qui s'affole en épluchant mot à mot les communiqués et même les fausses nouvelles?... Avant-hier, explosion d'une mine vers Somme-Py : Ah! mon Dieu, mon troisième, le vigneron, qui est par là!... Il y a deux jours, bombardement dans les Vosges... Seigneur! mon marchand de peaux de lapin ne doit pas être loin de là... Hier soir on signale des sous-marins dans l'archipel : pourvu que mon petit marin ne les rencontre pas!... Ce matin, grave alerte : violent nettoyage de boyaux en Woëvre : mais c'est mon quatrième qui... à propos, qu'est-ce qu'il fait donc dans le civil, ton quatrième... moi, je t'avoue que je m'y perds...

JEANNINE. — Mais si, tu sais bien, c'est Blancpain, le jeune ramoneur.

JULIETTE. — Ah! oui, c'est vrai, le quatrième, c'est le ramoneur... Tiens, mais au fait, il est à son affaire : un nettoyage de boyaux, il doit conduire cela avec un style!...

JEANNINE. — Ecoute, Juliette, ne te moques pas, tu me fais beaucoup de peine.

JULIETTE, *l'embrassant fougueusement.* — Mais c'est idiot, ma pauvre fille..., je plaisante..., je ris..., tu sais bien qu'avec moi cela ne tire pas à conséquence...

JEANNINE. — Oui, je sais bien..., mais enfin je préfère.

JULIETTE. — Entendu : je ne dirai plus rien. Seulement, tu ne m'empêcheras pas de t'admirer, d'autant plus que moi..., tu sais...

JEANNINE, *souriant.* — Oui, je sais.

JULIETTE. — Que veux-tu, moi je ne pourrais pas... d'abord je m'embrouillerais. Et puis, je n'aurais pas la patience... Ce n'est pas de l'indifférence, ni de la dureté de cœur non plus..., c'est de l'énervement... D'ailleurs la preuve en est : mon filleul!

JEANNINE, *soulignant.* — Ton unique filleul!

JULIETTE. — Oui, je sais bien, unique.

JEANNINE, *railleuse.* — Unique..., et c'est moi qui lui écris.

JULIETTE, *avec une gêne.* — Ah bien! n'est-ce pas, toi, tu as le pli... tu as le mouvement..., au fond, c'est un entraînement... quand il y en a pour quatre...

JEANNINE, *moqueuse.* — Il y en a pour cinq.

JULIETTE. — C'est drôle, mais c'est méchant, aussi je n'osais pas terminer ma phrase.

JEANNINE. — N'aie pas de remords : je l'ai terminée pour toi.

JULIETTE. — Dame, écoute, n'est-ce pas? C'est si commode : le même nom de famille, la même initiale de prénom : J. de Chèveril... Juliette, Jeannine..., inutile de préciser... l'illusion est là puisqu'il ne se doute de rien.

JEANNINE. — Pauvre garçon!

JULIETTE. — Oh! il n'est pas bien à plaindre; le résultat final est le même pour lui. Il a ses lettres et ses paquets; que lui faut-il de plus?... Il a même tout cela beaucoup mieux fait et beaucoup plus régulièrement envoyé que par moi...

JEANNINE. — Ça c'est vrai!

JULIETTE. — Mais aussi quelle idée, l'oncle de Larsay — me connaissant comme il me connaît! — car il me connaît pourtant bien, il sait ce que je vaux!

JEANNINE. — Pas de tête et bon cœur!

JULIETTE. — Parfaitement!... Quelle idée a-t-il donc eue l'oncle de Larsay, de venir me confier un filleul!

JEANNINE. — Il est évident que pour une idée, elle est peu brillante... Mais après tout, c'est peut-être justement parce qu'il te connaît que cette idée lui est venue.

JULIETTE. — Oui, c'est cela... il aura voulu me corriger... Seulement, moi, je ne lui demandais rien, n'est-ce pas? Il aurait si bien pu s'adresser à toi?

JEANNINE. — Il sait que j'en ai déjà quatre, moi!

JULIETTE. — Oui, alors il a hésité à augmenter l'effectif de ton détachement, et c'est à moi qu'il a offert la mission de confiance! Si encore il m'avait donné des détails, des renseignements, des précisions... Mais non, rien du tout..., pas la plus petite indication... Il m'écrit tout simplement sur un bout de papier : « Ma chère Juliette, j'ai dans mon régiment un brave garçon qui ne possède aucune famille et qui m'intéresse infiniment. Comme je vois qu'il aurait volontiers le cafard, je compte sur toi pour lui remonter le moral. Il s'appelle Raymond Barrois, et je le fais ton filleul. Ecris-lui à mon état-major... »

JEANNINE, *prenant une lettre.* — Tout à fait exact... M. Raymond Barrois, à l'état-major du colonel de Larsay, 643e régiment d'infanterie de ligne, secteur postal 144.

JULIETTE. — Et c'est tout... Raymond Barrois... En voilà un renseignement! Qui est-ce? D'où sort-il? Que fait-il? Bernique! Mon colonel, vous n'avez oublié que ces menus détails-là... Il va avoir le cafard, voilà tout ce que je sais... Pour le reste, c'est l'homme masqué... Alors, comment voulez-vous qu'il m'intéresse, cet inconnu?

JEANNINE. — Mais je ne connais pas davantage les miens!

JULIETTE. — Oui, mais toi, ce n'est pas moi.

JEANNINE. — Ah!... ça...

JULIETTE. — Toi, tu as des montagnes de qualités que je n'ai pas, des trésors d'indulgence, de patience, de réflexion... Toi, tu es parfaite!

JEANNINE. — Merci!

JULIETTE. — Je ne dis pas cela pour te flatter, c'est la triste vérité..., triste pour moi, parce que je suis plutôt le contraire : ça aussi, c'est la vérité!

JEANNINE. — Pour la troisième fois, tu exagères!

JULIETTE. — Pas du tout! Toi, tu arrives à correspondre d'une manière délicieuse avec des gens dont tu ne sais absolument rien.

JEANNINE. — Mais si, ils se racontent dans leurs lettres, mes filleuls... et très bien, je t'assure.

JULIETTE. — Possible..., je l'admets..., seulement tu ne sais pas s'ils sont gras ou maigres, longs ou petits, bruns ou blonds, à moins qu'ils ne soient roux... Moi, que veux-tu, c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'intéresser à un monsieur dont je ne me représente pas le physique, l'attitude, le son de la voix... Ce Barrois! mon oncle ne se donne même pas la peine de nous dire ce qu'il fait dans son régiment... Alors, lui écrire..., comme cela, de but en blanc, ah! non!

JEANNINE. — Oui, tu aimes mieux que ce soit moi.

JULIETTE. — Naturellement. Tu t'en tires d'ailleurs à merveille.

JEANNINE — Raymond Barrois ou le filleul par procuration... Signe particulier : est, dans la gamme des filleuls, le titulaire du papier mauve. — A l'heure actuelle, a dû recevoir huit lettres et quatre paquets...

JULIETTE. — Et huit lettres charmantes, d'ailleurs.

JEANNINE — Dame, en ton nom, il faut bien que je me distingue et que je lui donne une bonne opinion de toi.

JULIETTE. — Je te remercie... Evidemment cela vaut mieux..., seulement cela me fait enrager, car enfin après tout, ce Raymond Barrois, à qui l'oncle de Larsay porte un « intérêt infini », c'est peut-être tout bonnement son ordonnance.

JEANNINE. — Juliette, tu extravagues... Il n'a répondu que des cartes, ce garçon, mais elles n'étaient pas mal tournées du tout.

JULIETTE. — Oh! tu sais, il y a des ordonnances qui écrivent très bien... et puis, des cartes, ce n'est pas sorcier à composer : « Ma chère marraine, je suis infiniment touché de votre bonne lettre qui m'a fait bien plaisir... », ce n'est jamais que du style de compliments de jour de l'an à un sou les six formules, au choix.

JEANNINE. — Ce pauvre diable! Tu manques vraiment de charité, ma chère... Tu comprends, il doit être encore bien plus embarrassé que toi : Ecrire à la nièce de son colonel, c'est presque un service commandé!

JULIETTE. — Oui, je vois l'oncle d'ici et je l'entends : « Barrois, mon petit, tu as le cafard. Il te faut une marraine... Ce sera ma nièce de Chèveril... C'est compris, mon garçon? Oui? Alors, demi-tour et f...iche moi la paix! » L'autre a dû faire son demi-tour par principe sans oser rien répondre... Seulement l'oncle a oublié que moi d'abord je ne suis pas soldat sous ses ordres et ensuite que dans Chèveril, il y a « chèvre », autrement dit fantaisie, boutade, esprit de contradiction... Et voilà pourquoi, mon colonel, votre nièce est muette... sur le chapitre correspondance avec le poilu neurasthénique, bien entendu. *(Sonnerie du téléphone.)* Allons, bon, qu'est-ce qu'il y a?

JEANNINE *allant à l'appareil.* — Allo? Allo? Oui... Qui est à l'appareil? Ah! bien. Comment ça va?... Merci, pas mal, et vous?... Juliette? Si, si, elle est là, je lui passe l'appareil. *(A Juliette.)* Tiens, c'est Odette Bartel qui te demande.

JULIETTE, *prenant l'appareil.* — Bonjour, ma chérie... Oui, oui..., très bien... C'est vrai, il y a un siècle et demi qu'on ne s'est pas vu..., trois jours pleins?... Tout de suite? Non, je n'ai rien d'urgent à faire et je ne demande pas mieux... Ah! Jeannine, ça, c'est autre chose. *(A Jeannine.)* Dis donc, Odette demande si nous voulons venir la retrouver à l'Ouvroir des Tricoteuses mondaines, moi, j'accepte, naturellement. Et toi?

JEANNINE. — Moi? Oh! ma petite, je suis à peine à la moitié de mon courrier. Je tiens à ce qu'il parte ce soir... Alors, tu comprends, j'aime mieux te laisser aller seule..., tu m'excuseras.

JULIETTE. — Oui, c'est bien ce que je pensais. *(A l'appareil.)* Ne comptez pas sur Jeannine, elle a le courrier de ses poilus, mais moi je pars tout de suite : attendez-moi! *(A Jeannine.)* Eh bien! alors, je m'en vais et je t'abandonne lâchement.

JEANNINE. — J'ai là de quoi ne pas m'ennuyer.

JULIETTE. — Je m'en doute... Dis-donc, n'oublie pas le mien : ce pauvre Barrois!

JEANNINE. — Pas de danger : c'est justement à lui que j'en suis.

JULIETTE. — Alors, je me dépêche..., je veux être rentrée à temps pour lire ma lettre, avant que tu ne l'expédies. A tout à l'heure, chérie! *(Elle sort en appelant.)* Justine! vite, ma jaquette, mon chapeau!

SCÈNE II

JEANNINE, *seule.*

JEANNINE. — Décidément, elle est un peu folle... Mais heureusement le fond vaut mieux que l'extérieur... Allons, moi, au travail... Bon, mon écervelée m'a tout brouillé là-dessus : où est passé le papier mauve réservé au filleul Raymond Barrois? Ah! le voilà! *(Elle s'installe et commence à écrire.)* « Mon cher filleul »... Au fait, elle a raison cette écervelée, ce n'est pas très commode, en commençant tout au moins, d'écrire à un soldat dont on ne sait absolument rien... Car c'est vrai, Juliette a raison : dans ses cartes, il ne parle pas de lui du tout... Et pourtant moi, dans mes lettres, j'avais mis tout ce que je supposais capable d'éveiller sa confiance, je l'interrogeais sans avoir l'air de rien... Enfin!... « Mon cher filleul, c'est avec des sentiments bien..., bien sincères que je pense à vous..., et je vous ferai un reproche..., un reproche : celui de ne m'avoir encore rien dit de vous... Une marraine, c'est plus qu'une amie dévouée..., c'est une confidente..., une confidente à qui il faut dire très sincèrement ce qu'on pense, ce qu'on désire, ce qu'on espère, ce qui peut vous manquer. » Si après cela il ne comprend pas, c'est qu'il n'est réellement pas intelligent... Il est vrai que si c'est un ordonnance il est peut-être gêné, ce garçon... Allons je vais l'encourager plus nettement. « Vous comprenez bien tout ce que mon rôle auprès de vous a de... » a de quoi? ce n'est pas commode à dire. *(Elle rêve un moment puis se décide.)* « Auprès de vous a de réconfortant... Il faut que votre cœur soit... *(On frappe.)* Entrez!

SCÈNE III

JEANNINE, FIRMIN

FIRMIN. — Mademoiselle...

JEANNINE. — Qu'y a-t-il, Firmin?

FIRMIN. — Mademoiselle, c'est quelqu'un qui...

JEANNINE. — Oh! mon bon Firmin, Juliette n'est pas là..., moi je consigne ma porte... vous savez, quand j'écris à mes soldats...

FIRMIN. — C'est que, justement, mademoiselle, ce quelqu'un est un soldat.

JEANNINE, *sursautant joyeusement.* — Un soldat, un de mes soldats, peut-être?

FIRMIN. — Je ne le lui ai pas demandé, mademoiselle... Mais en voyant un soldat, j'ai pensé que cela ne pouvait être que pour mademoiselle. Alors je suis venu prévenir mademoiselle.

JEANNINE. — Mais vous auriez dû le faire entrer ici, tout de suite, directement.

FIRMIN. — Ah! non, mademoiselle!

JEANNINE. — Comment ah! non! et pourquoi cela?

FIRMIN. — Parce que si c'était un effet de la bonté de mademoiselle, j'aimerais mieux que mademoiselle vienne le voir là où je l'ai mis..., à la cuisine!

JEANNINE. — A la cuisine!

FIRMIN. — Evidemment, mademoiselle!

JEANNINE. — Mais pourquoi cela? Qu'est-ce qui vous a pris, Firmin?

FIRMIN, *digne.* — Il a les pieds sales, mademoiselle!

JEANNINE, *sans comprendre.* — Eh bien! qu'est-ce que cela fait? Ils sont tous comme cela.

FIRMIN. — Oui, mais moi j'ai des tapis.

JEANNINE, *comprenant.* — Ah! ce n'est que cela? Eh bien! vous les brosserez vos tapis, mon bon Firmin, et tout sera dit! *(Il veut parler, elle le pousse.)* Allez, vite me le chercher!

FIRMIN, *à part.* — Après tout, tant pis pour lui! j'en serai quitte pour les lui faire brosser mes moquettes à ce poilu.

Il sort.

SCÈNE IV

JEANNINE *seule; puis* FIRMIN *et* RAYMOND

JEANNINE. — Oh! ce Firmin, quel formaliste!... Mais lequel est-ce que cela peut être? Aucun ne m'avait annoncé de permission... Baste! tous sont les bienvenus.

FIRMIN, *annonçant.* — Le filleul de mademoiselle!

Raymond entre; il est nu-tête, son Képi à la main enveloppé dans un grand manteau de cavalerie râpé et sale qui le cache du cou aux genoux, aux pieds des godillots boueux que Firmin regarde avec effroi et dégoût.

RAYMOND. — Mademoiselle...

JEANNINE, *accueillante.* — Entrez, entrez, mon cher filleul!

FIRMIN, *qui s'efface lui glisse à mi-voix.* — Toi, tout à l'heure tu me feras le plaisir de venir me prendre un balai pour nettoyer par terre, derrière toi.

RAYMOND, *même jeu.* — Entendu, mon vieux! Tu peux compter sur moi...

FIRMIN. — Il me tutoie!... et je suis sûr qu'il a des poux!

Firmin, haut-le-corps, sort.

SCÈNE V

JEANNINE, RAYMOND

RAYMOND, *gêné.* — Mademoiselle de Chèveril?

JEANNINE. — Elle-même.

RAYMOND, *même jeu.* — Mademoiselle, permettez-moi de vous dire...

JEANNINE, *gaie.* — Ah! non, entre nous, pas de ces cérémonies-là... Je suis votre marraine..., appelez-moi marraine... et même ma chère marraine, puisque moi je vous appelle mon cher filleul.

RAYMOND, *même jeu.* — C'est que je ne...

JEANNINE, *voulant le mettre à l'aise.* — D'abord, sachez que vous êtes ici chez vous, entendez-vous bien? entièrement chez vous... Donnez-moi ce képi, posez là votre musette, débouclez cet énorme manteau et puis causons, faisons connaissance...

RAYMOND, *laissant prendre son képi et ten-*

tant de se débarrasser de sa musette. — Je ne peux vous dire...

JEANNINE, *lui coupant la parole.* — Et d'abord lequel êtes-vous?

RAYMOND *s'arrêtant, surpris.* — Comment, lequel?

JEANNINE. — Eh bien! oui, lequel? *(Voyant qu'il ne comprend pas.)* Lequel de mes filleuls?

RAYMOND, *décontenancé.* — Nous sommes donc plusieurs?

JEANNINE, *avec un peu d'orgueil.* — Bien entendu : vous êtes quatre!

RAYMOND, *désabusé.* — Ah!... Moi je croyais que j'étais tout seul:

JEANNINE, *riant.* — Non! voyez-vous le vilain égoïste..., en voilà une idée! Qu'est-ce qui avait pu vous faire croire cela?

RAYMOND, *toujours debout.* — Eh bien! je ne sais pas, moi... il me semblait...

JEANNINE. — Il vous semblait mal. *(Sans voir son ennui.)* Seulement, attendez, ne me dites rien..., je veux deviner moi-même lequel vous êtes... comme ça, au jugé... Ah! vous savez, je suis très physionomiste, et puis, il y a des lettres..., cela dit beaucoup de choses, les lettres.

RAYMOND, *avec un sous-entendu.* — Oui, cela dit beaucoup de choses, vous avez raison.

JEANNINE. — D'abord vous n'êtes pas mon petit marin : ça je suis tranquille, à cause de l'uniforme.

RAYMOND, *amusé.* — Oh! vous savez, l'uniforme, cela ne prouve rien... Le propre des uniformes chez nous en ce moment-ci...

JEANNINE. — C'est de ne pas être uniformes du tout... Oui, je sais... même les marins ont des capotes de fantassin! Mais enfin, vous n'êtes pas le marin, j'en suis sûre.

RAYMOND, *qui prend son parti.* — Non, je ne suis pas le marin.

JEANNINE. — Vous ne devez pas être non plus mon marchand de peaux de lapin.

RAYMOND, *sursautant.* — Non..., je peux vous dire tout de suite que non...

JEANNINE. — N'insistez pas, je m'en doute... Restent donc le vigneron et le ramoneur.

RAYMOND, *amusé.* — Entre les deux vous hésitez? Je ne vous représente évidemment pas très bien le type cherché de l'un ni de l'autre.

JEANNINE, *qui l'a mieux examiné.* — Non..., pas du tout... Et pourtant vous êtes, vous venez de me le dire, un de mes filleuls?... Vous en êtes bien sûr?

RAYMOND. — J'ai vos lettres!

En parlant, il déboutonne son manteau pour chercher les lettres; sous le manteau, tenue de sous-lieutenant. Légion d'honneur. Croix de guerre.

JEANNINE, *dans un cri.* — Ah! mais non, par exemple! Aucun de mes quatre n'a ça... Vous n'êtes pas un des miens!

RAYMOND. — Mais je vous assure que si... J'ai là toutes vos lettres! Je suis bel et bien votre filleul, le filleul de Mlle de Chèveril, Raymond Barrois!

JEANNINE. — Vous êtes Raymond Barrois? Vous!

RAYMOND. — Moi! Parfaitement!

JEANNINE. — Ah! Ah! Ah! vous! c'est vous! Ah! Ah! Ah!... Alors, c'est vous l'ordonnance?

RAYMOND, *ahuri.* — L'ordonnance?

JEANNINE. — Oui, vous ne pouvez pas comprendre... Vous comprendrez après, plus tard... Il y a erreur... Vous n'êtes pas mon filleul, mais vous êtes de la famille tout de même... Vous êtes le cousin de mes filleuls.

RAYMOND. — Le cousin de vos filleuls?

JEANNINE. — Mais oui, puisque vous êtes le filleul de ma cousine!

RAYMOND. — Ecoutez, mademoiselle, je vous assure : je n'y suis pas du tout!

JEANNINE. — Je m'en doute bien que vous n'y êtes pas! ça serait ahurissant si vous y étiez... Je vais vous expliquer, c'est très simple... Mais d'abord, en attendant votre véritable marraine, — oui, elle est sortie, — mais ça ne fait rien, je vous le répète : défaites-vous, asseyez-vous et écoutez-moi...

RAYMOND, *s'installant machinalement.* — Je vous écoute...

JEANNINE, *assise.* — Oui? Eh bien! voilà, c'est très simple : nous sommes deux cousines, toutes les deux nièces de notre oncle, le colonel de Larsay, toutes les deux de Chèveril... Il y a moi, je me présente : *(Plongeon du buste.)* Jeannine...

RAYMOND. — Mais j'ai raison, c'est bien vous : mes lettres sont signées J. de Chèveril.

JEANNINE. — Naturellement, puisque ma cousine, votre marraine, s'appelle Juliette.

RAYMOND. — Ah! oui!

JEANNINE. — Quand le colonel, votre colonel a écrit pour dire qu'il vous portait « infiniment d'intérêt »... ne rougissez pas..., ce sont ses propres termes.

RAYMOND, *ému.* — Je l'en ai déjà remercié : ce sont ceux de ma citation..., de la troisième du moins...

JEANNINE. — Vous avez eu trois citations?

RAYMOND, *dans un geste vers sa poitrine.* — Dame oui... mais vous savez, je n'ai rien fait de plus que les autres...

JEANNINE. — Oh! çà!

RAYMOND. — Mais non, puisqu'on était tous ensemble..., ma section tout entière à plat ventre dans un entonnoir de marmite, sous un tir de barrage.

JEANNINE, *émue.* — Ce doivent être des secondes affreuses..., heureusement qu'on n'a pas le temps de réfléchir.

RAYMOND, *riant.* — Ça dépend... Cette fois-là ça a duré soixante-douze heures... Alors vous comprenez...

JEANNINE. — Mais c'est admirable!

RAYMOND. — C'est long surtout au point de vue du café, et puis il n'est pas prudent de fumer : on se ferait repérer.

JEANNINE. — Alors, je comprends qu'avec un pareil sang-froid notre oncle vous aime. *(Éclatant de rire.)* Et nous qui vous avions pris pour son ordonnance!

RAYMOND, *souriant.* — Je ne le quitte guère plus que l'ordonnance : je suis le porte-drapeau.

JEANNINE. — Ce n'est plus une gaffe... C'est une panoplie complète... Mais aussi, c'est de la faute de notre oncle... Quand il a écrit à Juliette « je te confie un des miens », il ne lui a donné aucune explication.

RAYMOND. — Vous savez, il est assez occupé, le colonel... Les Boches, la paperasserie... c'est un peu absorbant.

JEANNINE. — Je m'en doute.

RAYMOND. — Mais, ce manque d'explications n'a pas empêché Mlle Juliette de m'écrire des lettres qui m'ont fait un bien infini, elles sont délicieuses.

JEANNINE, *s'oubliant.* — Vous êtes vraiment bien indulgent.

RAYMOND, *sursautant.* — Pardon!

JEANNINE, *même jeu.* — Oui..., enfin, elles ne sont pas mal..., mais de là... à...

RAYMOND. — Eh bien, vous êtes sévère, mademoiselle Jeannine..., mais vous les avez donc lues?

JEANNINE, *se reprenant.* — Oui, c'est-à-dire non... Juliette m'en a lu des passages... Vous avez raison... vous savez, quand on écrit avec son cœur...

RAYMOND. — A en juger par ces précieuses petites lettres, il doit être exquis le cœur de Mlle Juliette.

JEANNINE, *qui est très troublée.* — Exquis tout à fait. *(Brusquement.)* Mais, je suis là à bavarder, c'est stupide; j'oublie que je dois la prévenir. *(Avec effort.)* Elle va être si heureuse! *(Prenant le téléphone.)* Vous permettez?

RAYMOND. — Mais comment donc!

JEANNINE, *au téléphone.* — Allo! allo!... *(Elle sonne.)* Voyons, mademoiselle, répondez donc, allo, allô! Ah! que c'est agaçant!

RAYMOND. — Je vois que ça marche toujours mal, cet outil-là.

JEANNINE. — C'est atroce, comme d'habitude... Allô! Ah! enfin! Opéra 44-53, 53!... 5 et 3! Oui... Allo allo! *(A Raymond.)* cela va aller tout seul..., elle est à une réunion de charité..., je la fais demander... Allô! Opéra 44-53? L'Ouvroir des Tricoteuses mondaines? Oui? Bon... Veuillez prévenir Mlle de Chèveril qu'on la demande à l'appareil... Bon... j'attends...

RAYMOND. — Est-ce que mademoiselle votre cousine vous ressemble?

JEANNINE, *étourdiment.* — Oh! pas du tout..., l'exact opposé :

RAYMOND, *à mi-voix.* — C'est dommage!

JEANNINE, *sans entendre, l'oreille au récepteur.* — Très mondaine..., moi pas... Extrêmement élégante... moi, quand j'ai le temps..., quand ça se trouve... D'ailleurs, elle a deux ans et demi de plus que moi... Vis-à-vis de moi, c'est une femme, et vous savez, une jolie femme... Elle vous séduira tout de suite.

RAYMOND. — Ah! vous croyez?

JEANNINE. — Eh bien, vous seriez difficile, par exemple... Allô, allô... c'est toi, Juliette?... Oui, c'est moi... Reviens vite..., le plus vite que tu pourras... Il y a une surprise, une grande surprise... Ton filleul! Ah! ah! ah!.., non, non, non! je ne dirai rien. Tu jugeras par toi-même... Mon opinion! ah mais non, par exemple..., d'abord, moi je n'ai pas le droit d'avoir d'opinion... ce n'est pas un des miens... Reviens..., tu le verras bien.

Elle raccroche.

RAYMOND. — Alors, parce que je ne suis pas « un des vôtres », je ne vous intéresse pas?

JEANNINE. — Je n'ai pas dit ça du tout... Mais je ne veux pas influencer Juliette... Et puis, je désire qu'elle ait cette même surprise que j'ai eue...

RAYMOND. — Ah! oui, l'ordonnance...

JEANNINE. — Bien entendu, l'ordonnance... c'est si drôle...

RAYMOND. — Oui, sauf que l'ordonnance du colonel, ce brave et dévoué Bernard, possède une famille complète, au lieu que moi... je suis tout seul au monde..., c'est même pour cela que j'ai intéressé le colonel, qui est la bonté même.

JEANNINE. — Chut! pas de cafard ici! Défendu! D'ailleurs, Juliette va se charger de lui faire un sort à votre cafard... En attendant, moi je vais être en retard : il ne faut tout de même pas que je sacrifie mes filleuls à celui de ma cousine... Vous permettez que je termine ma correspondance? J'étais en train de leur écrire...

RAYMOND. — Je serais désolé d'être pour vous cause de la moindre gêne, de la plus petite erreur...

JEANNINE, *à sa table.* — Oh! une erreur? impossible. J'ai un système infaillible. *(Elle travaille.)* Chacun de mes quatre a l'exclusif emploi d'une couleur spéciale : mon marin papier vert, mon marchand de peaux de lapin papier bleu. *(Elle va pour fermer une*

lettre.) Ah! tenez, donnez-moi un renseignement pendant que vous êtes là. Je ne peux pas arriver à me loger dans la tête l'orthographe du mot Hartsmannwillerkopf, aidez-moi donc, vous devez savoir cela, vous?

RAYMOND. — Mais avec plaisir *(Il s'approche.)* Je dicte : H, a, r, t, s...

JEANNINE, *appliquée, écrit* — H, a, r, t, s...

RAYMOND, *même jeu.* — M, a, n, encore n.

JEANNINE, *même jeu.* — M, a, n, n...

RAYMOND, *qui regarde.* — W, i... *(Avec une émotion soudaine.)* Mademoiselle..., mademoiselle Jeannine...

JEANNINE. — Eh bien! qu'y a-t-il?

RAYMOND, *vive émotion.* — C'est de vous cette lettre-là?

JEANNINE. — Bien entendu. C'est de moi.

RAYMOND. — C'est là votre écriture ordinaire?

JEANNINE. — Naturellement, je n'ai qu'une écriture. *(Sursaut, petit cri.)* Oh!

RAYMOND, *brandissant ses propres lettres.* — Mais c'est la même écriture que les miennes, que les lettres que j'ai reçues, ces lettres exquises qui m'ont fait tant de bien...

JEANNINE, *gênée.* — Oui..., c'est que je vais vous dire..., vous expliquer... Ma cousine..., oui, c'est cela... Juliette s'était un peu coupé le doigt; oh! rien de grave; alors je lui ai servi de secrétaire, vous comprenez?

RAYMOND, *apercevant la lettre commencée sur papier mauve.* — Ah! celle-ci! Moi aussi, sans doute, j'ai une couleur distincte pour éviter les erreurs?

JEANNINE. — Oui, le mauve..., c'est le même système.

RAYMOND, *saisissant la lettre.* — Alors celle-ci est pour moi... elle est à peine commencée... Notre cousine n'est pas là..., c'était vous! vous seule qui m'écriviez. Mademoiselle Jeannine, vous ne savez pas bien dire le contraire de la vérité... Et puis d'abord, je suis sûr que vous m'avez conté une histoire : cette soi-disant Juliette, elle n'existe pas!

JEANNINE. — Puisque je viens de lui téléphoner devant vous!

RAYMOND. — En voilà une preuve! on raconte ce qu'on veut, au téléphone!

JEANNINE. — Mais elle va venir, vous allez la voir...

RAYMOND. — Même si je la voyais, qu'est-ce que cela prouverait?

JEANNINE. — Eh bien, qu'elle existe!

RAYMOND. — Qu'est-ce que cela fait, si les lettres sont de vous?

JEANNINE. — J'ai écrit sous sa dictée!

RAYMOND. — Vieux moyen de comédie, usé jusqu'à la corde! Les lettres sont de vous, de vous seule! je le vois, je le sais, je le sens!... Je ne connais pas de Juliette! Je ne veux pas la connaître... C'est Jeannine!

JEANNINE. — Mais, je vous assure!

RAYMOND. — Jeannine, ce joli nom, ce nom de grâce, de fraîcheur, de lumière, ce nom clair et vif qui sonne à la française, ce nom de douceur qui glisse aux lèvres comme une caresse, ce nom qui est le vôtre, c'est celui de mes lettres... Je ne connais que celui-là et je n'en veux pas d'autre.

JEANNINE. — Enfin, écoutez-moi.

RAYMOND. — Non, c'est inutile, je ne veux pas vous entendre... Ne résistez pas! n'essayez pas de me tromper encore, de me faire croire je ne sais quelle histoire de fantaisie... Parce que moi, je veux vous dire que vous m'avez sauvé, que ce sont vos lettres qui m'ont tiré de l'abîme où j'allais me laisser rouler... Parce que moi je vous reconnais telle que je vous voyais dans mon rêve... Jeannine! Jeannine! ma marraine Jeannine! Vous ne pouvez pas savoir tout le bien que vous m'avez fait... Vous ne pouvez pas savoir le culte que je vous ai voué... Cette bonté qui, de si loin, venait à moi, ce cœur charitable qui, si tendrement, se penchait vers mon cœur douloureux, cette âme de douceur qui, si pitoyablement, pansait les blessures de mon âme, c'étaient la bonté, le cœur, l'âme que vos yeux laissent transparaître... Je ne vous répondais pas parce que je n'osais pas vous répondre... J'avais trop de choses à vous dire et les mots ne venaient pas... Des cartes brèves et froides, voilà tout ce que je savais vous écrire. Mais j'agissais, votre oncle pourra vous le dire... vous me donniez le courage, l'élan, l'audace. Le désir passionné de vaincre, et si j'ai fait quelque chose, sachez-le bien, c'est à vous, à vous seule que je le dois!

JEANNINE. — Vous me bouleversez!

RAYMOND. — Oui, là-bas, dans nos tranchées, durant les heures mornes, les heures noires de l'attente, dans l'eau glacée, sous la neige, tandis que passaient les nappes de mitraille et les ruisseaux de balles, c'étaient vos lettres, vos chères lettres tant de fois lues et relues, qui me tenaient chaud au cœur, enfermées là dans ma poitrine, et qui exaltaient mon enthousiasme malgré tout et au-dessus de tout!

JEANNINE. — Mon ami!

RAYMOND. — Et aussi, quand sonnait enfin la minute de l'action quand l'ordre était donné de se lever, de bondir pour arracher à l'ennemi un nouveau morceau de la terre française, c'était vous, toujours vous, qui étiez là, en moi, c'était vous qui me criiez : En avant! Et à deux mains, je prenais le drapeau, je le dressais bien haut pour la montrer à tous, cette image vivante de la Patrie en danger : alors la soie frissonnante, toute déchiquetée par les balles, flottait au-dessus de ma tête, me caresssait le visage... et dans cette caresse, c'était votre âme que je sentais passer, votre âme héroïque et passionnée, votre âme ardente qui ne me quittait pas. Et c'était votre voix de petite Française qui me lançait l'ordre impérieux de la France elle-même : « Jette-les dehors! ». Je partais, nous partions tous, ivres d'espoir, nous passions par-dessus réseaux et tranchées, criant, chantant, et je sentais que désormais nous étions irrésistibles, invincibles... grâce à vous, marraine Jeannine.

JEANNINE. — Raymond!

Leurs mains s'étreignent, ils restent une seconde immobiles; puis lui se penche, baise lentement les deux mains abandonnées. Sans bruit, Juliette est entrée depuis un moment et les regarde.

SCÈNE VI

JEANNINE, RAYMOND, JULIETTE

JULIETTE. — Hem!

JEANNINE. — Ah!... Juliette!

RAYMOND, *gêné.* — Mademoiselle!

JULIETTE, *gaie.* — J'arrive trop tôt ou trop tard?

JEANNINE, *balbutiante.* — Mais non, tu arrives très bien.

JULIETTE, *gaie.* — Je ne m'en serais jamais doutée par exemple...

JEANNINE, *même jeu.* — Mais si, très bien... parce que comme cela, je peux te présenter le protégé de l'oncle de Larsay, M. le lieutenant Raymond Barrois..., ton filleul...

JULIETTE, *même jeu.* — A vous voir ensemble j'aurais plutôt cru que c'était l'un des tiens.

RAYMOND, *balbutiant.* — Ah! bien, n'est-ce pas, mademoiselle Jeannine me racontait, m'expliquait que... elle avait été votre secrétaire..., alors...

JULIETTE, *moqueuse.* — Alors, vous lui donniez sa petite gratification?

RAYMOND, *gêné.* — Enfin..., c'est-à-dire...

JULIETTE. — Mais non, ne vous défendez donc pas, monsieur mon filleul... Je n'ai que ce que je mérite... et d'ailleurs j'en suis ravie, car cela m'évite le très pénible aveu que j'aurais eu l'humiliation de vous faire... Dame oui... il m'eût fallu vous dire que je ne suis qu'une marraine déserteuse... Et vous ne vous êtes pas trompé, votre vraie marraine, la voilà... Il n'y a que celle-là qui compte. L'autre c'était une erreur de correspondance...

JEANNINE. — Alors, tu ne m'en veux pas de... d'avoir...

JULIETTE, *affectueuse.* — Grosse bête! Tu as eu toute la peine : n'est-il pas bien juste que tu aies tout... l'honneur! *(A Raymond.)* Et quand je pense qu'en vous confiant, en croyant vous confier à mes soins! mon pauvre oncle avait peut-être eu l'idée qu'il préparait...

RAYMOND, *avec élan.* — Un mariage?

JULIETTE. — C'est vous qui l'avez dit!

RAYMOND, *ardent.* — Mais, mon colonel ne saurait avoir tort, et je suis tout prêt à lui obéir si ma marraine... en titre veut bien m'autoriser à solliciter la main de sa secrétaire?

JULIETTE. — Ma remplaçante jusqu'au bout!

JEANNINE. — Mais, Juliette!

JULIETTE. — Tu refuses? Tant pis, j'accepte pour toi!... Ordre du colonel!

JEANNINE. — Mais et mes filleuls, mes quatre filleuls?

JULIETTE. — Sois sans inquiétude : je les adopte!

RAYMOND, *moqueur.* — Ah! les pauvres gens!

JULIETTE, *gaie.* — Merci!... Je l'ai mérité... Mais vous oubliez que je garde ma secrétaire : je la garde..., sans cela ils se croiraient déshérités... Comme cela ils ne s'apercevront de rien... Et vous deux... *(Elle joint leurs mains.)*

RAYMOND. — Alors, c'est oui, Jeannine?

JEANNINE. — C'est oui, Raymond.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FIRMIN.

JULIETTE. — Qu'est-ce qu'il y a, Firmin?

FIRMIN, *un balai à la main.* — Rien, mademoiselle. J'apporte le balai...

JULIETTE. — Le balai?

FIRMIN. — Oui, oui, ne vous inquiétez pas; c'est convenu avec le poilu; il va balayer les saletés de ses pieds sur mon tapis.

JULIETTE. — Vous retardez, Firmin..., votre poilu aux pieds sales, c'est le fiancé de Mlle Jeannine...

FIRMIN. — Ah! ça!... c'est... Eh bien, et mon tapis, alors?

RAYMOND. — Soyez sans crainte, Firmin, mon ordonnance vous fera cela... Je suis comme Mlle Juliette, moi, j'ai un secrétaire pour les gros ouvrages!

JULIETTE. — Plaignez-vous donc, filleul ingrat!

RAYMOND. — Me plaindre, moi? Jamais! Où je pensais trouver une marraine, je trouve bien mieux *(Il prend Jeannine par la taille et tend la main à Juliette.)*, une fiancée et une cousine : cela me fera maintenant deux raisons au lieu d'une pour apporter ici le plus beau des cadeaux, celui que toutes les vaillantes petites Françaises...

JULIETTE, *interrompant.* — Comme Jeannine, auront travaillé à forger avec vous : la Victoire!

GEORGES-G. TOUDOUZE.

Revue Financière

. B. — *Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au*

CREDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
JREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 29 septembre 1916.

L'Emprunt National 5 0/0 1916

'est l'unique pensée de tous !
'est la bonne affaire du moment !

Le succès de cet Emprunt est assuré.

Chaque civil voudra dire : « J'y ai parti-pé », avec une satisfaction analogue à celle ı poilu, qui dira : « J'étais à Verdun ; j'étais ır la Somme ».

Chacun doit collaborer à la Victoire !

Le **CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS,** comme ı novembre 1915, a pris des dispositions éciales pour faciliter à ses Clients et aux bonnés des *Annales* leur participation à ette grande opération, **sans frais ni com-ission.**

Ouverte **du 5 octobre au 29 octobre,** au us tard, la souscription au deuxième em-unt de guerre de la France constitue le eilleur des placements, le plus sûr, le plus rantageux et le plus susceptible de plus-lue en capital.

Le **prix d'émission** est fixé à **88 75** pour les ouscriptions par versements échelonnés. e **taux du placement** ressort ainsi à 5 65 o/o viron.

Les **versements échelonnés** s'effectueront, omme suit, pour 5 francs de rente :

1° en souscrivant...........	Fr.	15 »
2° du 16 au 31 décembre 1916...		23 75
3° du 16 au 28 février 1917....		25 »
4° du 16 au 30 avril 1917......		25 »
Total..................	Fr.	88 75

ur 5 francs de rente.

La libération intégrale des titres, lors de la uscription, comporte **un avantage.** Dans ce s, en effet, le prix d'émission réel revient à **fr. 50,** jouissance du 16 novembre pro-ain, le coupon échéant à cette date étant médiatement payé, par déduction, aux sous-pteurs.

Le même prix réel d'émission de 87 50 sera servé aux **porteurs de Bons de la Défense tionale** (souscrits avant le 1er octobre 1916), x **porteurs d'Obligations de la Défense na-nale** et aux porteurs de **Titres de Rente** 1 2 o/o (libérés avant le 31 janvier 1915 ou ant été admis au bénéfice de l'article 12 de la loi du 31 mars 1915.

Seules, ces **trois catégories de titres** sont ues comme espèces à la souscription et rises avec valeur du 29 octobre.

Rappelons que la **Rente 3 1/2 o/o** est rise à concurrence de 91 fr. 70 par 3 fr. 50 rente et que les **Obligations de la Défense nationale** sont reprises pour leur prix d'émission, plus 0 fr. 48 de prime de remboursement déjà acquise sous déduction des intérêts payés d'avance, soit net 95 fr. 50 pour un capital nominal de 100 francs.

Pour les souscripteurs en **Espèces,** en **Bons,** en **Obligations de la Défense nationale,** en **Rente 3 1/2 o/o,** le taux de placement ressort aux environs de **5 70 o/o.**

Il importe de remarquer que les titres de **l'Emprunt National 5 o/o 1916** seront entièrement assimilés aux titres de la **Rente Française 5 o/o 1915** et jouissent des privilèges et immunités attachés aux titres du premier emprunt de guerre.

Les arrérages sont payables trimestriellement les 16 février, 16 mai, 16 août et 16 novembre de chaque année.

Les nouvelles rentes sont également **exemptes de tous impôts** et elles ne sont, de même, **remboursables qu'à partir du 1er janvier 1931.**

Cette assimilation des rentes nouvelles et des rentes émises en 1915 et qui ont atteint en Bourse le cours de 90 francs, implique en elle-même **une plus-value en capital,** plus-value virtuellement acquise par l'emprunt nouveau qui est la suite de l'emprunt de 1915, qui ne formera qu'un avec lui après le détachement du coupon du 16 novembre, qui constituera avec lui une large base de marché, qui formant ainsi bloc avec lui montera vers le pair et sans doute au-dessus du pair, d'après les précédents que nous rappelions il y a huit jours.

Ainsi donc, **pendant plus de quatorze ans,** le souscripteur actuel s'assure un revenu net **d'au moins 5 65 o/o** et après cette période écoulée, contre son versement de **87 fr. 50** ou de **88 fr. 75,** il recevra, si l'Etat juge à propos de rembourser, **100 francs.** En attendant, il pourra bénéficier des **plus hauts prix** qui pourront être réalisés en Bourse, et ce sera très vraisemblablement dès la conclusion de la paix.

Au gré des souscripteurs, les titres de Rente 5 o/o sont au porteur, nominatifs ou mixtes.

CHEMINS DE FER DE PORTO-RICO

Les coupons à échéance du 1er octobre sont payables, à partir de ladite date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français,** à raison de, net :

Obligations 3 o/o 1re hypothèque.	7 fr. 50
— 5 o/o 2e —	11 fr. 30
— 4 o/o........	10 fr. »
Obligations 3e hypothèque (revenu variable), coupon n° 6......	3 fr. »
Actions, coupon n° 11......	2 fr. 90

Le **Crédit Mobilier Français** *répond par lettre à toutes les demandes de* **RENSEIGNEMENTS FINANCIERS.** *(Avoir soin de donner son adresse lisiblement.)*

Un Bureau de renseignements, où sont réunis tous les documents relatifs aux principales affaires, est à la disposition des Clients du **Crédit Mobilier Français** *qui viennent s'informer directement à ses guichets.*

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nous voici en automne ; et plus que jamais il nous faut craindre le vent pour la pureté de notre épiderme. Il va donc falloir redoubler de soins avant de s'exposer au grand air, et avant de sortir vous aurez soin, chères amies, de vous couvrir le visage d'un nuage de poudre de riz, car

LA POUDRE DE RIZ

en même temps qu'elle satisfait à un légitime désir de coquetterie, constitue un excellent moyen de préservation, mais à la condition qu'elle soit de première qualité. Méfiez-vous en effet de celles qui abîment la peau, et adoptez le Duvet de Ninon, délicieuse poudre invisible, très adhérente qui donne une blancheur diaphane. En faisant votre commande à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, indiquez votre nuance préférée, car elle existe en 6 couleurs.

Mais pour compléter les effets heureux d'une bonne poudre de riz,

L'USAGE D'UNE CRÈME S'IMPOSE

N'oubliez pas que pour qu'une crème soit réellement bonne, elle doit être à base de glycérine. C'est le cas de la Crème Simon, et c'est pourquoi je vous la recommande spécialement, car en vieillissant elle n'a pas l'inconvénient de se dessécher dans les pots.

Sachez enfin que,

UNE FRAICHEUR DÉLICIEUSE

est communiquée à l'épiderme par l'Eau de Rose de Syrie de Bichara, parfumeur syrien. Cette eau est également souveraine pour les yeux las. Ce sont aussi les Essences de Bichara, 10, Chaussée-d'Antin, qui embaument les cigarettes de Monsieur.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Mlle M. C..., à Bourges. — Faites un usage régulier de l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella c'est un véritable fortifiant du système capillaire ; il arrête la chute des cheveux. Son prix est de 6 fr., fco 6 fr. 85, chez l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Désolée. — Oui, pour les duvets de la lèvre, mais pour les autres c'est bien inutile.

Blad-el-Ma. — 1° Faites des massages avec de l'huile d'olive pure, en frottant les rides dans le sens de la hauteur. 2° Je ne connais pas les effets du produit dont vous me parlez. 3° La Crème Simon. 4° Pas grand'chose à faire, lotionnez-les avec de l'Eau de rose.

Eprouvée. — La Péduline « Selma », pour l'hygiène des pieds et, lorsqu'elle est employée régulièrement, assure aux pieds une souplesse et une aisance incomparables. Elle soulage instantanément, sans irriter l'épiderme, toute transpiration excessive, empêche les brûlures, ampoules et durillons. Demandez au Laboratoire des Produits « Selma », 49, avenue Victor-Hugo, de vous adresser, contre 1 fr. 80, six pochettes de « Péduline ». Une pochette suffit pour un bain de pieds, dont la durée doit être de 10 minutes.

Ninette. — Employez en toute confiance les teintures Hennextré de H. Chabrier

Fleur mignonne des champs. — 1° Faites vos ablutions à l'eau tiède, mettez ensuite un peu de crème et de la poudre de riz. 2° Je ne suis pas très partisan de ce genre d'instruments et préférerais m'en abstenir.

Brunette. — J'en connais plusieurs, mais aucune de vraiment convenable que je puisse vous recommander.

Flavie. — Je préférerais vous voir apprendre le commerce, qui offre à l'heure actuelle de grands débouchés aux dames. Suivez donc les cours commerciaux de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, et demandez, de ma part, qu'on vous envoie la brochure « Situations ».

J. Maurylac. — Prenez gros comme une noix de la composition suivante et frottez la partie que vous voulez faire maigrir : 15 gr. de savon amiral râpé, 3 gr. extrait de fucus vesiculosus, 140 gr. alcool à 95 degrés, 2 gr. de teinture de benjoin, 5 gr. d'iodure de potassium et 3 gr. d'extrait de violette.

Zazette. — 1° Suivez un régime d'engraissement. 2° Passez dessus tous les matins une éponge mouillée froide, puis faites un léger massage circulaire avec du talc. 3° Portez un soutien-gorge. 4° Faites de l'exercice des bras.

J. B..., mère inquiète. — Il n'y en a pas dans cet arrondissement. Ecole Ménagère, 110, avenue d'Orléans ; Ecole Emile-Dubois, 8, rue Emile-Dubois. Cette dernière vous conviendrait mieux.

Manon. — Non, ce produit est très bon. Son prix est de 5 fr., 5 fr. 50 franco.

Amie d'automne. — 1° Voyez ma réponse à « J. Maurylac ». 2° Oui, en toute confiance la Sève Sourcilière.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Coupe, couture, corset, mode, broderie. *Patrons.* Ecole Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris. *Cours par correspondance, à l'école et à domicile.*

Conseils d'Hygiène

Adresse à conserver. — Le Docteur Galus, 8, r. Villebois-Mareuil, Paris, affirme que l'*électricité seule* détruit les poils *sans cicatrice.* Traite difformités, rides, cicatrices. *Consulter ou écrire.*

Les Carrières Commerciales

En ces jours d'héroïsme, que chacun songe à l'avenir! Nous ne saurions assez recommander aux personnes qui doivent envisager la nécessité de se créer une situation et aux parents soucieux de l'avenir de leurs enfants, de profiter du moment pour prendre une décision. Les emplois de Comptable, Sténo-Dactylo, etc., dans le commerce et les administrations, offrent des débouchés considérables et sont accessibles à toute personne (homme ou dame) même ne possédant qu'une petite instruction.

Une préparation rapide, qu'on peut subir à tout âge, chez soi ou sur place, est donnée à peu de frais et avec facilités de paiement, par les Établissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis). Prix à forfait. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

SENSATION DOULOUREUSE DANS LE DOS AU-RÉVEIL

Une douleur sourde ou lancinante dans le bas du dos peut se faire sentir chez les personnes mêmes les plus robustes, hommes ou femmes. Si les reins *(vulg. rognons)* ne peuvent plus accomplir leur tâche, en ne filtrant plus l'acide urique, il s'ensuit des crises douloureuses de névralgies, rhumatisme, sciatique, gravelle, des maux de tête, troubles continuels, tels que : étourdissements, nervosité, palpitations, urines rares douloureuses ou trop fréquentes.

Ne négligez pas les reins faibles. Vous courrez le danger de voir votre mal devenir peu à peu hydropisie, mal de Bright, diabète. Dès les premiers symptômes, tels que mal de dos ou désordres urinaires, prenez des Pilules Foster pour les Reins.

Les effets bienfaisants des Pilules Foster pour les Reins se font souvent sentir à la première ou deuxième boite, l'émission des urines devient plus facile et se fait sans douleur ; les amas d'eau de l'hydropisie, les dépôts d'acide urique des rhumatisants sont éliminés. Dans d'autres cas, le mal peut être plus difficile à soigner, parce qu'il a été plus longtemps négligé. Cependant, les Pilules Foster ont été employées avec succès dans des cas avancés d'hydropisie, de pierre, de lumbago, de rhumatisme, d'inflammation des reins et de la vessie. Les Pilules Foster sont faciles et agréables à prendre et sont absolument garanties ne contenir aucune substance dangereuse.

Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-Ternes.

ENTRE NOUS

Toutes études secondaires, garçons et filles, oralement et par correspondance. Baccalauréats. Licences. Avantages notables. Cours préparatoires. 55, rue Cherche-Midi, Paris.

Angleterre. Home des institutrices. Conversation. Leçons. Renseignements. Miss Curtiss, 7, Courtland Road, Paignton-s/-Mer, Devon, (Angleterre).

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris, demande collaborateurs en prose et vers. Notice o fr. 10.

Pension famille recommandée. ascenseur, bains. Quartier Luxembourg. 29, rue de Buci.

Hôtel du Nord, 44, rue de Bourgogne. Chambre 3 francs par jour et 30 francs par mois. Repas, 2 fr. 50. Electricité. Chauffage central. Recommandé.

Latin par correspondance et italien. Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

« Antiquités ». — Collectionneurs. On vendrait pièce monnaie or Dioclétien. Borrély, Saint-Paul-sur-Ubaye (Basses-Alpes).

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

Française, brevet supérieur, désire aller dans famille, Angleterre, au pair. G. Rattez, Merville (Nord).

LES·ANNALES



LA LEÇON DE STRATÉGIE
par A.-P. COURSELLET-DUMONT

15 Octobre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1738. — 15 OCTOBRE 1916

EDITION DE LUXE — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr | 8 fr 50
UNION POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



Tableau du peintre allemand Ad. Menzel.

LES FORGES D'ESSEN

Peints par eux-mêmes.

PAGES OUBLIÉES

A propos du « Journal » des frères Goncourt

Une question délicate vient de se poser. Edmond de Goncourt, ayant fait paraître neuf volumes de son fameux Journal, décida que certains fragments, retranchés de l'ouvrage par scrupules de politesse et de convenance, ne seraient livrés au public que vingt ans après sa mort. Les vingt ans sont écoulés. Et l'éditeur hésite à exécuter les volontés du défunt. Il croit que l'heure n'est pas opportune. Il craint aussi que ces pages très vives, très libres, n'éveillent des susceptibilités, les personnes qu'elles visent existant encore. Bref, la publication en est ajournée...

Rappelons que le Journal, rédigé en commun par les deux frères, fut continué par le survivant. Quelle a été, dans l'œuvre de ces écrivains, la part de chacun? Ils gardaient jalousement le secret de leur collaboration ; et quand ils étaient amenés à parler d'eux-mêmes (ils s'accordaient parfois ce plaisir), ils insistaient plus volontiers sur leurs identités que sur leurs divergences de caractère. Ils se flattaient d'être doués des mêmes aptitudes et de se ressembler étroitement. Lisez Charles Demailly, qui n'est qu'une confession déguisée, vous y trouverez de curieuses indications : d'abord, l'aveu de cette nervosité qui leur permettait de recevoir avec une intensité maladive l'empreinte du monde extérieur et de la fixer, toute chaude, sur le papier : « Un regard, un son » de voix, un geste leur parlaient. Il suffisait » d'une manie, d'une forme, de la couleur d'une » tenture, de l'étoffe d'un meuble pour les » toucher agréablement ou désagréablement, et » leur imprimer la même secousse. » Plus tard, dans la préface du Journal, ils parlent de cette similitude : « Ce journal est la confession de deux » vies inséparées dans le plaisir, le labeur, la » peine ; de deux pensées jumelles de deux esprits, » recevant du contact des hommes et des choses, » des impressions si semblables, si identiques, si » homogènes, que cette confession peut être » considérée comme l'expansion d'un seul moi. » Revenant sur ce problème, qui décidément leur tient au cœur, ils racontent que, travaillant côte à côte, selon leur méthode, et écrivant séparément le même chapitre, il leur arrivait de trouver, à la même minute, les mêmes idées et presque les mêmes mots pour exprimer ces idées...



Edmond de Goncourt.

Pourtant ils se ressemblaient assez peu. Jules offrait un mélange de gaieté primesautière, d'esprit, de logique et d'ironie. Edmond était mélancolique et méditatif. Chez Jules, les facultés d'invention s'épanouissaient brillamment. Edmond excellait à observer, à crayonner des annotations précises, à s'imprégner des réalités vivantes. Ces qualités, étroitement unies, imprègnent les premiers volumes du Journal, qui contiennent des merveilles d'analyse psychologique et de descriptions. Empruntons-leur quelques traits pour rafraîchir la mémoire du lecteur.

A. B.

LES PROPOS DE SAINTE-BEUVE

La petite touche, c'est le charme et le défaut de la conversation de Sainte-Beuve. Point de hautes idées, point de grandes expressions, point de ces images qui détachent en bloc une figure. Cela est aiguisé, menu, pointu, c'est une pluie de petites phrases qui peignent à la longue, par la superposition et l'amoncellement. Une conversation ingénieuse, spirituelle, mais mince ; une conversation où il y a de la grâce, de l'épigramme, du gentil ronron, de la griffe et de la patte de velours, conversation qui n'est pas, au fond, la conversation d'un mâle supérieur.



Portrait de Jules de Goncourt, par Edmond de Goncourt (1857).

Quand j'entends Sainte-Beuve avec ses petites phrases, toucher à un mort, il me semble voir des fourmis envahir un cadavre. Il vous nettoie une gloire en dix minutes et laisse du monsieur illustre un squelette bien net.

« — C'était avant tout un ange, il a toujours été un ange, Vigny ! on n'a jamais vu un beefsteak chez lui. Quand on le quittait à sept heures pour aller dîner, il vous disait : Comment ! vous vous en allez déjà ! Il ne comprenait rien à la réalité ; elle n'existait pas pour lui. Il avait des mots superbes. Sortant de prononcer son discours à l'Académie, un de ses amis lui dit que son discours était un peu long : Mais je ne suis pas fatigué, s'écrie de Vigny. »

Ce soir, Sainte-Beuve donne à dîner à la princesse Mathilde. La petite cuisinière Marie nous fait entrer dans la salle à manger, où se dresse comme le dîner monté d'un curé recevant son évêque, et de là dans un salon du rez-de-chaussée tout blanc, tout doré avec son meuble jonquille battant neuf, qui semble le meuble fourni à une cocotte par un tapissier.

Au bout de la table, Sainte-Beuve a l'air du maître d'hôtel d'une cérémonie funèbre, de son repas de mort. Je le trouve cassé, vieux, rabâchant, ayant pour se plaindre du mal qu'il a à vivre cette mimique sénile, ces fermements d'yeux, ces gestes de componction triste et ces paroles qui se plaignent avec des mots vides !

Chacun se bat les flancs; on essaie d'égayer le champagne ; mais le rire est froid et se glace. La princesse devient sérieuse et paraît souffrante. Dans le salon, Sainte-Beuve, tâchant de sourire, assis au bout du canapé jonquille, arc-bouté de ses deux poings sur la soie, se laisse aller à conter les tristesses de sa jeunesse, de sa vie sans chaleur avec les gens du *Globe*, Cousin, Vitet; gens qui ne lui donnaient que leur esprit leur amabilité, rien de plus.

Et la fatalité de cette conversation, ce qui planait dans cet intérieur, la fin prochaine de l'hôte qui nous recevait, avaient jeté tous les dîneurs dans une triste songerie.

J. et E. DE GONCOURT.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Au Bas de Laine

La France te fait appel une fois de plus, ô bas de laine! Elle est bien sûre de ta réponse... Ce n'est pas que tu sois très expansif. Tu es discret, silencieux ; tu te caches au fond des antiques armoires, sous des piles de linge qui fleurent la bergamote ou la pomme mûre ; tu te caches aussi dans les greniers, dans les caves, dans les trous de la toiture et du plancher. De temps à autre une main furtive t'arrache à ta retraite, te gonfle de quelques jaunets, de quelques billets de banque. Aussitôt tu te rendors. Tu reçois toujours, tu donnes peu ; tu donnes le moins possible. Mais il y a des jours où tu donnes sans compter. Lorsque le pays a besoin de toi, et qu'il te demande de l'aider, tu oublies ta méfiance, tu deviens généreux ; au besoin tu serais prodigue ; tes mailles se desserrent d'elles-mêmes. Tu dis à la Patrie : « Prends ce qu'il te faut. »

Donc, hier, tu t'es éveillé de ton long somme. Le vieux t'a pris par un bout, il t'a vidé sur la table ; la vieille, assise en face de lui, ayant chaussé ses bésicles et s'étant armée d'une plume et d'une feuille de papier, ils ont fait l'inventaire de tes richesses. Ils t'ont trouvé plus riche qu'ils ne le pensaient. Les louis, les écus, empilés depuis des années, finissent par former une fortune. Lors du dernier emprunt, tu n'étais sorti qu'à demi de ta cachette... La guerre t'avait mis de mauvaise humeur. Tu n'en voyais pas la fin. Tu redoutais l'avenir, tu te sentais inquiet ; le sentiment de prévoyance qui a, chez toi, la force d'un instinct, t'empêchait de te démunir complètement. Tu avais peur de manquer. Des calculs, que tu n'osais t'avouer, car tu en aurais eu honte, t'encourageaient à l'avarice. Et si les choses tournaient mal? Et si nous étions vaincus? Et si la rente tombait à néant? Tu préférais ne pas te séparer des bons écus sonnants et trébuchants, suprême ressource contre la famine... Tu n'as pas fait alors tout ce que tu aurais dû.

Te voilà revenu, Dieu merci, à de meilleures dispositions. D'abord, l'héroïsme des poilus, les souffrances qu'ils endurent, leur admirable esprit de solidarité, de désintéressement, d'immolation, t'ont touché ; tu as compris qu'il n'y a rien de plus laid que l'égoïsme, et rien aussi de plus maladroit, de plus imprudent, de plus funeste ; tu as compris que le seul moyen d'éviter les catastrophes, c'est d'être victorieux, et que la victoire a besoin de ton secours. Toi aussi, ô bas de laine, tu es un soldat! Déjà, du temps de Beaumarchais on comprenait l'importance de ton rôle. Lorsque Figaro se charge d'enlever Rosine, il demande des subsides au comte Almaviva, il lui crie : « De l'or, morbleu, de l'or! C'est le nerf de la guerre. » Sans or, Figaro n'achèterait pas Basile, n'administrerait pas un narcotique à Léveillé, un sternutatoire à La Jeunesse, ne se procurerait pas la chaise de poste indispensable à l'enlèvement. Si cette frêle entreprise ne peut se passer d'or, combien en exigera la lutte monstrueuse qui bouleverse présentement l'univers! Les trois premiers mois de la bataille de Verdun nous ont coûté en ravitaillements, en munitions, six milliards de francs ; chaque jour cent cinquante millions se volatilisent dans les vapeurs brûlantes de nos usines, s'éparpillent sur les routes poudreuses et boueuses de la frontière. Bas de laine, bas de laine, subviens à ces besoins, répare ces pertes, verse-nous ton inépuisable trésor! Ainsi, tu accompliras le plus sacré des devoirs.

Et tu en seras récompensé. Plus tu te dégarniras, plus tu te sentiras la conscience légère ; ce qui est déjà une grande satisfaction. Et puis, tu ne te videras que pour mieux te remplir. L'Etat te propose une bonne affaire ; en échange de ton métal, il te délivre un papier excellent ; il t'assure un plantureux revenu et un capital qui ne manquera pas de s'accroître, quand la paix, la paix durable, la paix véritable, la paix que nous voulons et que nous sommes en train de gagner, nous dédommagera de nos sacrifices... Il t'offre un placement de « père de famille ». Ne le repousse point. Montre-t'en avide. Apporte à la nation toutes tes ressources. En travaillant pour elle, c'est pour toi que tu travailles. Ton intérêt et ta vertu sont d'accord.

Te figures-tu la France au lendemain du succès?... Elle sera, hélas! meurtrie, épuisée, attristée par d'irréparables deuils, mais aussi qu'elle sera forte, impatiente de panser ses plaies, d'affirmer au grand soleil sa résurrection!... Quel champ immense s'ouvrira à son activité triomphante : l'industrie, le commerce, l'expansion coloniale!... Bas de laine, mon ami, j'espère que tu te pénétreras de ces méthodes nouvelles. Je prise tes qualités : aie soin de ne pas les perdre. Mais j'aperçois tes défauts : tâche de t'en corriger. Sois un peu moins circonspect. Aie quelquefois de l'audace. Aie surtout de l'imagination. Sois poète, ô bas de laine, c'est-à-dire accessible aux grands desseins, aux plans de conquêtes pacifiques, qui concilient le profit et l'idéal... Poursuis le progrès social, l'amélioration de la condition humaine, encourage, subventionne les nobles initiatives, aime le bien public ; ne va pas chercher à l'étranger ce que ton propre sol et le génie de ta race peuvent te fournir. Crois éperdument en ce génie. Demeure nationaliste au sens élevé du terme. Mais cependant, ne vis pas en reclus. Sache ce qui s'accomplit dans le monde, noue avec tes voisins des relations fructueuses, ne te laisse pas devancer ni supplanter... Petit bas de laine, sois actif, intelligent, sois moderne. Et impose en tous lieux, par ta puissance, la grâce et l'effort français.

LE BONHOMME CHRYSALE.



Le second article de M. ETIENNE LAMY, de l'Académie française **POUR LA RACE** paraîtra dans le prochain numéro.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la publication d'une œuvre importante, écrite tout exprès pour eux :

Le Sang Rédempteur

PAR

L'Abbé WETTERLÉ

Dans ce long récit, nous pourrions presque dire dans ce roman, nourri d'impressions recueillies sur place et de détails véridiques, notre illustre collaborateur trace un tableau de l'Alsace à la veille de la guerre. Il y était. Et rien ne sera plus émouvant que cette déposition d'un témoin.

Il est très intéressant de connaître avec certitude l'état d'esprit actuel de l'Allemagne, l'aspect du pays, les conditions d'existence qui lui sont imposées par les nécessités de la guerre. Nous allons pouvoir, sur tous ces points, éclairer le public.

Un journaliste de nation neutre, M. E. **DAVID**, vient d'achever un voyage accidenté au delà du Rhin. Il a traversé MUNICH, NUREMBERG, BERLIN, HAMBOURG, COLOGNE, HEIDELBERG, et rapporte de son séjour en terre allemande un nombre considérable de documents, des photographies, des cartes postales, des croquis d'après nature. Nous placerons le tout, texte et images, sous les yeux du lecteur, qui pourra ainsi se rendre compte *de visu*, en quelque sorte, de ce qui se passe

Chez l'Ennemi

Nous donnerons dans un très prochain numéro une pièce en un acte :

Le Passe-Montagne

PAR

MARCEL GIRETTE

qui vient d'être représentée et applaudie à la Comédie-Française.

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXVI

LA MARSEILLAISE DE LA PAIX

10 octobre 1916.

Mon cher ami. Je n'ai pas à portée de la main, comme vous paraissez le croire, un panier où l'on puise des renseignements comme, dans d'autres, des provisions. Même quand il s'agit de Lamartine, ma pieuse admiration ne prétend pas tout connaître. Bien au contraire, je suis émerveillé de ce que la récente édition des *Méditations*, mise au jour par M. Gustave Lanson, m'a appris. Cette publication, où rien n'est laissé dans l'ombre, mais dont l'érudition n'est jamais pesante, fait honneur au goût français. Elle ne ressemble en aucune façon aux masses encombrantes et lourdes sous lesquelles la science allemande accable, sous prétexte de les éclairer et de les commenter, les chefs-d'œuvre du génie allemand. La finesse la plus délicate s'y allie à la pénétration la plus profonde. Tout y est mesuré, approprié, nécessaire. L'appareil critique, quoiqu'il dise tout, n'écrase jamais ces fleurs du génie naissant. Il grandit Lamartine sans l'obscurcir et sans l'alourdir. J'admire comment M. Lanson a pu, au milieu des horreurs d'une guerre qui a brisé sa vie, mener à bonne fin cette œuvre capitale. N'est-ce pas une façon de rendre hommage aux disparus, et la plus digne peut-être de leur mort glorieuse, que de poursuivre sa tâche et d'aller, de quelque manière qu'il se présente, jusqu'au bout de son devoir?...

J'imagine pourtant que M. Lanson aurait éprouvé plus de peine à le remplir s'il avait dû commenter dans les *Recueillements Poétiques* la sublime et douloureuse *Marseillaise de la Paix*. Vous voulez en savoir l'origine. Vous n'avez donc pas lu le feuilleton que mon ami Adolphe Brisson, un guide dont il n'est pas besoin que je loue ici la sûreté de goût et l'érudition exacte, a consacré à cette question dans le *Temps* du 15 février 1915? Je vous envoie cet article précis et nourri qui me laisse peu à vous apprendre. Pourtant, j'y peux joindre un document inédit.

La *Marseillaise de la Paix* parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1841. Ses strophes, magnifiques et puissantes, qui se déroulent comme les flots rythmés et alternés d'une mer majestueuse, n'étaient pas l'expression d'une idée nouvelle. Depuis la *Politique Rationnelle*, publiée en 1831 et qui, politiquement, le renferme déjà presque tout entier, Lamartine avait inscrit la paix, qu'il célébrait en prose et en vers, dans son programme social. Lisez dans les *Recueillements Poétiques*, parus en 1839, le toast admirable porté, le 25 septembre 1838, dans un banquet national des Gallois et des Bretons. Le poète ne se contentait pas d'y célébrer la communauté de race des deux provinces celtiques. Il poussait un « cri fraternel », dont l'écho joyeux, qu'il comparait à un tonnerre de paix, dépassait les deux rives. Il prophétisait des jours nouveaux dont l'aube naissante éclairait déjà tout le genre humain. Les murs des nations s'écrouleraient en poussières, et sur les ruines de Babel Lamartine élevait le temple de l'humanité.

Deux ans plus tard, il eut avec son père mourant une émouvante entrevue. Agé de quatre-vingt-huit ans, le vieillard, pour la dernière fois, interrogea son fils : « Quelle sera votre politique? » Le fils répondit : « Je suis pour la paix. » Cette réponse empruntait aux circonstances de la scène la force sacrée d'un serment. Le père en souligna la gravité. La question d'Egypte, en mettant la France aux prises avec l'Europe, fut pour Lamartine l'occasion d'éprouver sa doctrine. Il résista, pour lui rester fidèle, aux excitations de l'opinion publique et aux entraînements de Thiers dont l'ambition ne se satisfaisait pas en préparant l'histoire de Napoléon, qu'il rêvait, tout simplement, d'imiter! Ce fut entre la Prusse, l'ennemie héréditaire, et la France, lasse d'une paix humiliée, que les difficultés s'exaspérèrent, en 1840, jusqu'à prendre le caractère d'un conflit menaçant. Des deux côtés du Rhin, dont les traités de 1815 avaient mutilé la frontière au détriment des conquêtes de la Révolution et de l'Empire, une agitation violente s'empara des esprits. Un petit clerc de Cologne, mauvais poète à l'ordinaire, mais exalté par cette atmosphère de guerre, Nicolas Becker, écrivit, entre deux chopes, un *Rhin Allemand*, agressif, turbulent et entraînant, qui eut une célébrité prodigieuse. Il le dédia, en août 1840, à Lamartine, qui le connut seulement en mai 1841. La provocation de Becker lui mit, d'inspiration, la plume à la main. La réplique à peine achevée, il en demanda la publication à Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, dans une lettre du 23 mai 1841. C'est mon document inédit. Le voici :

« Mon cher Buloz. Pouvez-vous m'envoyer un billet de mille francs dans une lettre à la réception de celle-ci? Je vous enverrai par le courrier suivant une des moins mauvaises poésies que j'aie, je crois, jamais écrites. C'est un morceau de 140 à 150 vers, intitulé la *Marseillaise de la Paix*, en réponse à l'auteur de la Marseillaise allemande : *Non, ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand*

» Si vous ne me répondez pas affirmativement tout de suite, je l'enverrai à un autre recueil ou aux journaux. Mais j'ai un ami qui a bien besoin de secours que ma misérable situation de fortune ne me permet pas de lui donner, à moins qu'on ne me donne à moi-même le prix de l'autel, le salaire du poète. Adieu et compliments. »

Buloz, tout en se défendant de n'être qu'un petit *reviewer* traité comme un riche banquier, envoya, par retour du courrier, à son « cher grand poète » les mille francs demandés. Une rature dans la lettre de Lamartine, dont un ami obligeant m'a donné le précieux autographe, n'a pas suffi à faire disparaître le chiffre de cinq cents francs, auquel le poète avait d'abord limité son ambition. Que les prix sont changés ! Buloz, vraiment, ne payait pas trop cher un tel chef-d'œuvre. En le relisant vingt-six

ans plus tard, Lamartine avouait, sans se faire prier! qu'il lui donnait une satisfaction d'artiste plus grande qu'aucune autre de ses poésies politiques.

Et, de fait, jamais hymne à la Paix ne déroula dans des vers plus larges, plus libres, plus spacieux, de plus somptueuses images. On peut leur appliquer ce que Lamartine dit, dans une strophe qui soulève aujourd'hui nos âmes et révolte nos consciences, des « nobles fils de la grave Allemagne ».

Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine.

Émile Faguet, avant la guerre! se refusait à citer cette strophe magnifique et pénible. A plus forte raison, je craindrais, en la recopiant en pleine bataille, de commettre un sacrilège. Pauvre grand Lamartine, victime crédule d'un généreux idéal dont l'ambition croissante de la Prusse lui révéla, peu d'années avant sa mort, la dangereuse illusion! Il me souvient de vous avoir fait connaître cette noble expiation et ces échos fulgurants d'un génie prophétique effrayé par l'avenir.

L'opinion, de son temps, prit parti contre lui, qu'elle déclara un rêveur, tandis qu'elle fit fête aux vers alertes, provocants, insolents, d'Alfred de Musset, promu pour quelques jours, contre la loi naturelle de son génie, poète national! L'aigle bafoué n'oublia pas la blessure que la gaminerie du rossignol plus heureux avait faite à son amour-propre. Il rappela cette aventure dans les articles qu'il consacra, en 1867, au poète des *Nuits*, dont il proclama d'ailleurs, mais tardivement, l'originalité et le génie! Son récit contient une erreur étrange. S'il fallait en croire Lamartine, il écrivit la *Marseillaise de la Paix*, parce que les « strophes de Musset lui parurent au-dessous de la dignité comme du génie de la France ». Rien n'est moins exact. Les dates sont connues. Elles donnent tort aux souvenirs de Lamartine, — comme aussi le vivant récit de Mme Emile de Girardin à laquelle nous devons de savoir que Musset composa, chez elle, en un quart d'heure! les six strophes du *Rhin Allemand*, précisément pour répondre à la *Marseillaise de la Paix*, que d'ailleurs il admirait. Poétiquement, la réplique ne vaut pas, il s'en faut, le poème. Mais son allure s'accorde mieux avec les mouvements de nos cœurs. Buloz écrivait à Lamartine : « Moi, au fond, mérite poétique à part, je ne suis ni pour la *Marseillaise de la guerre* ni pour la *Marseillaise de la paix*. » En 1841, cette absence d'opinion pouvait être une opinion. En 1916, elle serait un blasphème. La *Marseillaise*, celle qui n'a pas d'épithète, voilà l'exacte mesure de nos devoirs et de nos espoirs.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

Nos Autres Frances

Ma chère cousine,

Ne trouvez-vous pas étrange cette conception que nous avions de notre pays..., et que nous avons peut-être encore..., qui consiste à croire que la France c'est Paris, avec beaucoup de comparses autour... Les habitants des préfectures, sous-préfectures, bourgs et villages n'avaient qu'une idée, quitter le patelin pour s'engouffrer à Paris, dans ce paradis monstrueux et charmant. Il semblait que toute la vie du monde y fût absorbée et servît à alimenter quelque phare gigantesque dont les éblouissantes lueurs se projetaient à l'infini, laissant hors de ses rayons, l'obscurité plus profonde.

J'ai vécu de longues années avec cette idée saugrenue, que Paris centre unique des intelligences, des initiatives, devait marquer une supériorité sur le reste du pays... Or, justement, c'est au cœur de nos belles provinces que les traditions se gardent, c'est là que les femmes prennent le temps de lire, de penser quelquefois ; c'est là que le goût de la famille est resté intact.

La guerre est venue!... et elle a prouvé la force de nos villes, de nos campagnes, c'est toute la France qui s'est battue et non pas seulement Paris — et ceci doit déjà donner une juste proportion des choses.

C'est le grand tort des Parisiens de vivre dans une sorte de béatitude agressive qui les fait jouir avec délices de leur grand' ville, en même temps qu'ils ferment les yeux à tout autre horizon. Ils croient de bonne foi que l'air n'est respirable que là, dans la grande fournaise, et l'on entendait couramment dire:

« Ah ! pauvre petite, comment, elle quitte Paris... Elle se marie en province... », exactement comme s'il s'agissait de quelque lieu sauvage où l'existence fût intolérable.

Or si Paris, dans son orgueil, feint d'ignorer les forces émouvantes qui viennent de province chaque jour lui apporter leur tribut de gloire, et dont d'ailleurs il tire sa meilleure puissance... que faudrait-il dire quand il s'agit de nos autres Frances, de ces filles de la métropole, de nos belles Colonies qui de par delà la mer lui envoient le meilleur de leur génie?...

Ces Frances-là, c'est bien simple, on ne les connaît pas du tout, on se bouche les yeux pour être plus sûr de ne jamais les regarder. Pour beaucoup de bourgeois, les colonies sont des pays terriblement lointains, pleins de noirs qui dansent la bamboula et de forêts très mal habitées. Ils savent l'existence de la mouche tsé-tsé, connaissent par leurs noms tous les serpents venimeux ; mais parlez-leur de l'enchantement de ces pays, des richesses insoupçonnées qu'ils contiennent, de l'essor prodigieux qu'on pourrait leur donner, ils vous regardent avec des yeux ironiques...

— C'est bien loin tout ça, disent-ils, on est si bien à Paris...

Et si un colonial prétend prendre femme à Paris, ce sont des protestations et récriminations sans fin...

— Comment! s'expatrier!...

Comme si la Patrie n'était pas là justement...

— Vivre dans ces pays sauvages!...

Comme si la femme n'apportait point dans les plis de sa robe les meilleurs éléments de civilisation... Et la famille de la jeune fille soulève des objections, et les amis poussent des haro... Et si le mariage se conclut tout de même, car l'amour fait de ces miracles, on crie à l'enlèvement et on plaint la victime...

Or, on a vu nos colonies pendant la guerre, leur rôle fut magnifique..., toutes sentirent la douleur de la métropole..., et les fils voulurent se battre pour elle... Certains récits de départs de volontaires feraient pleurer des pierres. Ils quittaient l'île chantant *La Marseillaise* dans une sorte d'exaltation éperdue, et les femmes, tendant leurs beaux bras ambrés vers le bateau, disaient, avec des larmes dans les yeux : « Vive la France! Vive la France! »

Ah! comme ils se battirent nos coloniaux! Tous, tous!... nos Marocains, nos noirs, nos Arabes, nos Malgaches, nos Indiens..., ils furent terribles et sublimes.

Et pendant ce temps les femmes des autres Frances tricotaient, les femmes s'ingéniaient pour nos soldats, pour nos hôpitaux... Elles souffraient de nos peines et leur ardeur à les soulager se trouvait doublée des difficultés de l'éloignement... Là-bas, à l'ombre des bananiers, des palmiers et des cocotiers, des visages tendres se penchaient sur l'ouvrage...C'est pour la France!...

Si nous, ingrats, oubliions quelquefois nos autres Frances, elles, nuit et jour pensaient à la grande France, et jamais je ne dirai assez la révélation éblouissante que j'ai eue de ces amitiés-là... Oh! qu'elles furent douces et consolantes à nos cœurs blessés, et qu'ils devaient être beaux ces pays que les femmes décrivaient avec une si touchante simplicité.

Je garderai toujours dans un coin de ma mémoire les preuves charmantes de tendresse que les colonies, les petites, les grandes, nous témoignèrent en ces années inoubliables.

Et je pensai faire aimer nos autres Frances comme elles nous aiment, les révéler aux femmes de la métropole, comme ce serait joli... Je m'en ouvris à quelques hommes éminents, particulièrement compétents en la question, et j'eus le bonheur que cette idée les enchantât.

M. Chailley, une lumière et un apôtre, m'y encouragea de toutes ses forces, il m'aida dans l'organisation de ces conférences et me promit la première sous ce titre suggestif et si vrai : Les Colonies Éblouissantes.

M. Henry Béranger, le sénateur de la Guadeloupe, me parla de son Ile d'Emeraude, en poète et en homme d'Etat ; A. Lichtenberger me conta avec fièvre la fameuse foire de Fez qu'il prépare avec le général Lyautey ; Brieux m'expliqua le rôle intéressant que les femmes devraient jouer aux colonies ; Pierre Mille me fit un tableau de ses noirs d'une vivacité, d'un pittoresque étourdissants

Je passai des heures ravissantes à les écouter, à m'instruire moi-même, à entre-

voir quelque chose de ces paradis lointains dont on n'a plus le droit de rien ignorer, ni le cœur, ni la tête, ni les innombrables beautés. J'écrivis — un peu timidement — à M. Sarraut, l'ancien et tout jeune ministre de l'Instruction publique qui fut aussi gouverneur de l'Indo-Chine, n'osant trop espérer son éminent concours. Je me désolais déjà de ne pas recevoir de réponse, mais le jeune ministre, qui a toutes les activités, même celles de l'héroïsme, était au front, et voici l'admirable lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire :

17 septembre 1916.

Chère madame et amie,

Votre lettre a fait un long trajet avant de me rejoindre sur les routes du pays meusien que mon régiment parcourt en ce moment. Nous sortons, meurtris mais heureux, de l'enfer de Verdun, où notre division a reconquis, il y a quelques jours, 1,500 mètres de tranchées sur le Boche. Et nous allons maintenant occuper un nouveau secteur où la vie sera, je pense, plus aisée à nos braves soldats que dans le terrible coin où ils ont héroïquement souffert, pendant trois semaines, tout ce qu'il est humainement possible de subir. Mais j'ai hâte d'en venir à votre lettre et de vous dire avec quel plaisir je l'ai lue. Je trouverai difficilement les moyens d'exprimer ce plaisir dans ce qui peut me rester de facultés d'élocution et de réflexion après un mois d'abrutissement, d'insomnie, de marmitages et de commotions de toute nature. Ne faites donc point attention à la forme et à l'ordonnance de mes pensées, retenez seulement que j'éprouve une joie sans mélange à vous voir entreprendre une œuvre pour laquelle je prêche depuis trois ans, et surtout depuis quelques mois, dans le plus aride désert.

Il y a quelques semaines encore, de passage à Paris, j'entretenais Georges Leygues, président de la commission des Affaires extérieures, d'un dessein qui vient tout à fait au-devant de notre initiative. Je lui disais, ou à peu près :

« Il n'est rien de plus formidablement absurde que notre indifférence *nationale* à l'égard de notre empire colonial, « de la plus grande France », des Frances d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie. Nous avons dépensé des trésors de vies humaines, d'héroïsme et d'argent pour conquérir un domaine qui est le *plus merveilleux* qui soit. C'est la convoitise de ce domaine qui est à l'origine de l'agression allemande. — Et voilà qu'une fois le domaine acquis, nous nous désintéressons de sa mise en valeur et des ressources prodigieuses qu'il offre à l'activité nationale, au commerce, à l'industrie, au rayonnement mondial de la France. Il surabonde de matières premières, de denrées de toutes sortes, qui sont le pain nourricier de notre puissance économique. Et au lieu d'aller chercher ces denrées là où elles sont, *chez nous*, nous allons les acquérir à l'étranger! Nous sommes aussi stupides qu'un propriétaire qui, ayant à côté de sa villa un magnifique potager, irait acheter des légumes au marché. Nous voyons déjà se poser devant nous les grands problèmes de *l'après-guerre*, et au premier plan, le problème économique et financier. Si nous continuons à aller chercher chez les autres les denrées de notre commerce et de notre industrie, nous allons nous condamner à écraser nos finances sous un change défavorable, puisque nous serons sans cesse acheteurs. Pourquoi ne pas puiser à pleines mains dans notre propre grenier, *qui regorge* de toutes les denrées ? Richesses minières, richesses forestières, richesses agricoles, richesses en bétail, on trouve tout à foison dans nos colonies. Mais cela, *la Nation ne le sait pas* : le commerce l'ignore, l'industrie le soupçonne à peine : la France ne connaît pas ses colonies : elle ne tourne son regard vers elles que lorsqu'on y claironne telle expédition militaire, ou que tel incident diplomatique y a surgi. Puis, l'oubli se fait et l'indifférence s'empare à nouveau des esprits. Il faut *nationaliser* l'idée coloniale, l'œuvre coloniale, l'effort colonial de la France. Et nous devrions tout de suite nous atteler, pendant que la guerre dure, à l'établissement de *l'inventaire général de nos richesses économiques coloniales*, afin de proposer sous une forme concrète, précise, tangible, à nos commerçants et à nos industriels les ressources de ce grenier d'abondance qu'ils ignorent et où ils pourront puiser intarissablement. »

L'idée avait séduit Leygues et il m'avait demandé d'en entretenir la commission des Affaires extérieures. Je suis parti pour Verdun sur ces entrefaites, me proposant, si j'en revenais, d'enfourcher mon dada. Et vous voyez à quel point je suis d'accord avec vous, combien je suis heureux de vous voir dévouer la grande autorité des conférences des *Annales* à un tel dessein, et de quel cœur je suis prêt à vous aider dans la mesure où je le pourrai.

Je parlerai avec joie de l'Indo-Chine et du Tonkin, où et quand il vous plaira. Il n'est pas de pays plus merveilleux et plus riche, et où l'action féconde du génie français, de *notre* civilisation, se situe dans un décor plus prestigieux, dans une ambiance plus favorable. On ne sait *rien* en France de tout cela : je me souviens qu'en juin 1914, à mon retour d'Indo-Chine, je suis aller faire une conférence à Lyon devant le public d'affaires de cette grande métropole industrielle : Dieu sait si les Lyonnais sont informés de tout, et s'ils connaissent l'Indo-Chine où ils ont été les premiers à fonder des établissements. Et cependant, ils étaient stupéfaits des « révélations » que leur apportait ma conférence.

Mais voici de bien longs propos pour vous vous dire le simple *oui* que vous avez bien voulu me demander. Oui, avec grand plaisir, je parlerai où et quand vous voudrez. Nous conviendrons ensemble de la date, j'espère pouvoir aller un de ces jours prochains en permission à Paris et vous me direz aussi plus exactement vos projets, dont la réalisation et le *succès* seront infiniment profitables à l'intérêt français.

ALBERT SARRAUT,
sous-lieutenant au 367e régiment d'infanterie.

Je pense que cette lettre exprime avec une clarté ardente et admirable cette sorte d'amour qui doit nous unir aux autres Frances..., et je ne veux rien y ajouter qui en effacerait la portée... La guerre nous aura appris à connaître mieux nos forces, à aimer au-dessus de Paris..., la France..., et plus que la France..., toutes les Frances, ces colonies éblouissantes, dont Chailley parle si bien... Nous devons, avec gratitude, nous tourner vers elles, qui furent si tendres dans la peine, maintenant que nous sommes au seuil de la joie. Elles auront travaillé pour la Patrie : travaillons pour elles ; et que toutes nos Françaises de France sachent qu'elles ont là-bas, au delà des mers, des secondes patries qui attendent quelque chose de leur intelligence et de leur cœur.

YVONNE SARCEY.

P. S. — Nous donnerons le programme complet de cette série dans notre prochain numéro.

Les Conférences de l'Université des Annales

(ANNÉE 1917)

De tous côtés on nous écrit pour nous demander quand commenceront nos conférences, à quelle heure, etc., etc. Elles auront lieu à 2 heures 1/4 :

La série du lundi commence le 27 novembre et se termine le 26 mars :

Nos autres Frances. — Les Colonies éblouissantes.

La série du mercredi, commence le 29 novembre et se termine le 28 mars :

Les Fables de La Fontaine et la Comédie humaine.

La série du vendredi, commence le 1er décembre et se termine le 30 mars :

La Renaissance Française.

La série du samedi, commence le 2 décembre et se termine le 31 mars.

A l'ombre des Clochers. — Cloches de Victoire...

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

C'est aujourd'hui le jour de nos comptes de fin de mois... comptes heureux, puisqu'au 31 août, nous avions en caisse 26,755 fr. 70, et qu'au 30 septembre, nous y retrouvons 26,257 fr. 30, c'est-à-dire presque la même somme... les dépenses n'ont dépassé que de quelques centaines de francs les recettes qui ont été en ce mois de 7,564 fr. 05...

Chaque mois passé nous rapproche de l'issue finale, et chaque mois nous apporte un soulagement inexprimable, puisque malgré des dépenses que la vie chère rend plus importantes, et des difficultés matérielles de toutes sortes, nous trouvons notre petite avance intacte... Nous avons donné tant de fois le détail de nos divers chapitres de dépenses que nous trouvons fastidieux d'y revenir. Hélas! nous constatons que la nourriture, le charbon, les frais de chirurgie et pansements sont légèrement en hausse, tandis que les autres chapitres restent immuables.

Ce que nous pouvons constater à l'état immuable aussi, c'est la bonté de nos cousines. Il est admirable de penser que Mme Rutlidge de Rio, en est à son 9e envoi... Chaque mois, elle quête avec son amie Mme Rogers et trouve le moyen de réunir une somme qui dépasse mille francs. Cette fois-ci, la quête fut de 1,199 francs avec la charge de garder 900 francs pour notre hôpital et de donner le reste à une ambulance de province qu'elle nous désigne. Quelle bonté dans ce geste persévérant...

Nous avons reçu également de la Société de Bienfaisance de Iquique, la somme de 200 fr. 45. Cette société a pour but de contribuer dans la mesure du possible aux œuvres de soulagement à nos glorieux soldats. Ses dons ne se comptent plus et nous sommes charmées qu'elle ait bien voulu penser à l'hôpital des Annales qui compte de si chauds amis au delà les mers. Ils viennent au secours non seulement des blessés que nous avons la joie de soigner, mais de nos soldats du front, car l'hôpital on le sait, a pris à sa charge ces envois de paquets qui font tant d'heureux.

Les Envois au Front

Le grand livre de Mmes Henri Nicolle et Francis Thomé, marque son 34,471e envoi. Et ces dons nous valent de délicieuses lettres qui consoleraient de toute peine, si on pouvait sentir de la peine dès l'instant qu'on s'occupe de soldats.

« Je ne saurais comment vous exprimer ma reconnaissance, ma main a davantage l'habitude du fusil que de la plume », écrit l'un d'eux, et ce bon petit soldat termine sa lettre en disant : « Je penserai à vous au front et s'il faut que je meure, ma dernière pensée sera pour maman et vous. »

Quelle précieuse, quelle émouvante collection d'autographes ils nous donnent ces soldats de la grande France!

Un mitrailleur abandonné, des pays envahis, met la main à la plume, à seule fin de me dire : « Je vous envoie cette petite lettre qui, j'espère, vous feras très plaisir pour vous remerciez infiniment. » Il ajoute naïvement : « Je n'aurai que vous comme connaissance, mademoiselle Yvonne, j'espère bien que vous me récrirez. »

Hélas! je n'ai pas assez de temps pour être « la connaissance » fidèle de tous ces braves garçons, mais quel bonheur ce serait pour moi de les remettre entre les mains de marraines. Je demande instamment des marraines, encore des marraines, toujours des marraines, qui veut adopter mon mitrailleur? J'envoie son adresse par retour du courrier.

Le *Capitaine commandant le détachement des récupérés du 110e d'infanterie, caserne Chansey, à Bergerac*, nous dit que la plupart de ses braves ont leur famille en pays envahis, et pour distraire ces déshérités, il organise une salle de récréation, malheureusement leurs ressources sont modestes, et ils seraient heureux qu'on leur envoie tapis, jeux et livres.

L'Adoption des Prisonniers

Belle semaine aussi. Avec une régularité admirable, les Américaines s'occupent de leurs prisonniers, leur écrivent et nous chargent de leurs commissions, en nous envoyant des dons en argent pour les exécuter.

Le total des sommes reçues par nous pour ces colis réguliers est cette semaine de 772 francs 40, et à titre de dons simples pour les employer à notre volonté, de 420 francs. Ces dernières générosités nous permettent des envois collectifs qui sont accueillis avec transport, ainsi qu'en témoignent de nombreux accusés de réception.

Le sergent Louis Baschet, président du comité de Regensburg, envoie ses remerciements pour notre expédition de pâtes alimentaires.

De Cottbus, on nous prie de transmettre des sentiments de vive reconnaissance au comité de l'île Maurice, qui avait envoyé du sucre par notre intermédiaire.

De Lichtenhorst, le président, l'adjudant Gailly, remercie pour deux caisses de vivres, et implore à nouveau des réconfortants : ils sont dénués de tout!

A Langensalz, M. Daivière, nous apprend que les deux caisses de conserves de bœuf ont été distribuées aux malades.

Enfin, nous recevons du lieutenant Goujon, à Interlaken, un remerciement sincère pour le succès qu'a obtenu son appel dans les *Annales*. Les livres sont lus avec bonheur par nos prisonniers malades en Suisse. Nous rappelons à ce sujet que les colis envoyés à nos prisonniers en Suisse jouissent de la franchise de port, mais ne doivent pas excéder cinq kilos.

L'adjudant Richaud, l'ancien président du comité de secours de Schneidemuhl, maintenant à la tête de celui d'Altdamm bei Stettin, qui doit tant à la générosité de nos marraines, fait un nouvel appel à leur bonté. Il y a à Altdamm deux cents nécessiteux qui, jusqu'à ce jour, ne furent secourus qu'une semaine sur six! (Les envois de pâtes, légumes secs, sucre, lait, thé, cigarettes, etc., et les livres, car il faut soigner le moral de nos exilés, seront accueillis avec une joie reconnaissante.)

Pour contribuer au soulagement de ces malheureux, nous envoyons, grâce au don des bleuets du 31e d'infanterie, trois grandes caisses de lait concentré (chaque caisse étant de 48 boîtes), et une caisse de conserves de bœuf.

Une amie de notre œuvre, qui veut rester anonyme, nous a permis, grâce à sa générosité, d'envoyer des médicaments de première nécessité à l'hôpital de Crossen-sur-Oder (Prusse orientale). Nous la remercions encore.

Disons avec fierté que l'œuvre compte aujourd'hui 7,350 marraines.

A la Brosse! A la Brosse!...

Faisons aussi nos comptes de fin de mois, et réjouissons-nous très fort. Jamais le bilan n'a été aussi brillant : Nous avions en caisse au 31 août, 17,218 francs 35, nous y trouvons au 30 septembre, 21,434 francs 30. Les dons tout à fait exceptionnels ont atteint le chiffre admirable de 5,764 francs 55.

Les dépenses sont occasionnées par les secours et pensions. M. Brieux connaît maintenant tous les soldats aveugles de cette guerre. Il tient un véritable ministère, s'inquiétant, enquêtant, prenant tous renseignements, et connaissant les besoins des femmes, des enfants de ces malheureux. Il donne tantôt un secours temporaire, tantôt sous forme de pensions, tantôt sous forme de livrets de caisse d'épargne. Les secours distribués ce mois-ci ont été de 1,548 francs 60.

On s'est étonné que je ne sois pas revenue sur certaine lettre d'aveugle qui m'a valu tant de belles réponses. C'est que pendant que je publiais la lettre de M. de Wandeneuf, qui m'avait si fort émue, M. Brieux enquêtait, et constatait que cet aveugle n'était signalé ni au service de santé ni sur ses fiches et que par conséquent il n'existait pas... Ayant fort peu de goût pour les mystifications, surtout quand il s'agit de nos aveugles, je n'ai pas voulu la continuer... Et je le regrette à cause des admirables réponses, sincères celles-là, qui me sont parvenues!...

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

113e LISTE DE SOUSCRIPTION

9e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 23 au 30 septembre 1916)

Mmes Marie et J. Couchez, 100 fr. — Mlle Madeleine Saumade, 10 fr. — Mme Liautey-Nadiot, 5 fr. — M. Ch. Dupuy, 0 fr. 50. — Marcel Meunier, secteur 115, 2 fr. 50. — Mme Luisa del Campo de Servoni, 18 francs. — M. Torild Arnoldson, 15 fr. 55. — Mme Bouget Rosier, Orléans, 8 fr. — Mme J. Adrien, Versailles, 8 fr. — Mme Emilienne Lecoq, Amérique, 10 fr. — Société française de Bienfaisance, à Iquique, 200 francs 45. — M. Jules Main, Loiret, 5 fr. — Mlle Micheline Bousquet, Marne, 5 fr. — Mme Guy, Constantine, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle A. Brun, Saint-Hilaire-du-Rosier, 1 fr. 50. — Mme Emile Fabre, Cantal, 1 fr. — Mlle L.-Y. Sadge, Winchester, 6 fr. 25. — Noël Belleau, Québec, 20 fr. — Mme J. Gros, Calédonie, 8 fr. — Miss J.-L. Chamberlin, Iowa, 50 fr. — Jean Lau, 7 fr. 05. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio-de-Janeiro, 900 fr. (Nous publierons dans un prochain numéro la liste des donateurs.)

Total général de cette 113e liste ...... 1,391 fr. 80

(A suivre.)

Échos de la Guerre

ESSEN

C'est le plus bel exploit de nos aviateurs. Poussant jusqu'à huit cents kilomètres leur vol audacieux, ils sont allés jeter des bombes sur la monstrueuse usine. Nous reproduisons un célèbre tableau d'Adolf Menzel qui représente l'intérieur de cet enfer... Les établissements de Krupp n'avaient pas alors l'importance qu'ils devaient acquérir et qui depuis la guerre a décuplé. M. Victor Tissot, dans son volume, *L'Allemagne Casquée*, en donne la description et en rappelle l'origine :

« Le père Krupp n'avait qu'un ou deux ouvriers et il allait vendre lui-même aux environs d'Essen les divers objets qu'il fabriquait. L'usine actuelle occupe un emplacement de 500 hectares!

» Lorsqu'on commença la fabrication des canons d'acier, en 1850, Essen n'avait que 4,000 habitants, il en a 300,000 aujourd'hui.

» Quand le petit-fils du vieux Krupp mourut on transporta son corps « au berceau de la famille ». Guillaume II vint s'agenouiller devant le cercueil et il pleura, puis il suivit à pied le cercueil jusqu'au cimetière. La statue de Krupp, tenant son gibus à la main, fut inaugurée à Kiel en 1906; l'empereur baisa la main de Mme Krupp devant tout le monde; ce geste fut blâmé par la vieille noblesse prussienne, Mme Krupp n'étant pas une « dame de qualité ». C'est un officier, un ami personnel du kaiser, M. Bohlen, qui épousa Mlle Krupp et devint par son mariage directeur des usines.

» Le dernier rapport de la Société Krupp-Bohlen fait ressortir que le développement de l'exploitation, depuis quelques années, a été extraordinairement important, grâce aux préparatifs allemands pour la guerre actuelle. En 1914-15 les usines Krupp ont réalisé un bénéfice de 128,263,161 marks contre 65,226,122 marks en 1913-14. Le bénéfice brut total fut de 61,903,170 marks pour 1912-13 et de 50,268,881 marks pour 1911-12. Les immeubles dépassent dans le bilan la somme de 236 millions de francs. La Société Krupp-Bohlen possède aujourd'hui 206 kilomètres de voies ferrées et 120 kilomètres de rails à voie étroite. »

Voilà une magnifique cible pour les « oiseaux venus de France ».

Des lecteurs nous expriment le désir de soumettre à M. Etienne Lamy, les réflexions qui leur sont suggérées par ses articles sur les graves questions qu'il examine avec tant d'autorité : la *repopulation* et les *familles nombreuses*.

Notre éminent collaborateur accueillera avec un vif intérêt tous les renseignements, tous les documents qui lui seront communiqués par ceux et celles qui le lisent. On peut lui écrire aux *Annales*. Les lettres lui parviendront.

Les classes du Conservatoire se sont rouvertes. A cette occasion, l'éminent professeur M. Jules Truffier a adressé aux élèves, des paroles belles et touchantes. Il les a mis en garde contre les tentations du gain facile, qu'ils ne sauraient obtenir sans manquer à des engagements formellement contractés. En effet, le *cinéma* sollicite ces jeunes talents, et les détourne des études nécessaires. M. Truffier les exhorte à demeurer fidèles au devoir.

Il est fâcheux, leur a-t-il dit, que de simples apprentis comédiens, «ayant sollicité leur admission au Conservatoire», puissent, dès l'entrée, manquer à leur engagement, en invoquant le sophisme courant.

Résumons-nous : tout contrat implique des devoirs et des avantages; résolvez-vous à remplir les premiers devoirs de votre engagement avec notre Ecole, en profitant de ses bénéfices. Attachez-vous, dès à présent, à faire honneur à votre signature, matériellement et moralement. N'acceptez de faire dans la vie que ce que vous avez l'intention de réaliser avec toutes vos forces.

Or, «qui donne au Cinéma se dérobe à son Art!»

Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme...

C'est Molière qui parle ainsi.

Choisissez avant de vous engager!

Soyez enthousiastes, inspirés, voire «divins», si vous pouvez; mais restez imperturbablement esclaves de votre parole; vous manifesterez ainsi moins de désordre et plus de génie.

Vous êtes volontiers très sévères pour les autres, soyez-le seulement un peu pour vous-mêmes; tout le monde y gagnera.

Le bon maître a rappelé les noms des chers enfants glorieusement tombés sur les champs de bataille, des Reynal, des Garrigues, des Sarcey; il a donné un souvenir à la pauvre Yvonne Lifraud et il a conclu :

Si l'on vous affirme que, avec le progrès, il faut vivre une «vie nouvelle», n'en croyez rien, et soyez assurés que, dans le domaine moral, l'homme ne fait pas de nouvelles expériences.

Souhaitons que ces excellents conseils soient suivis.

Encore un deuil qui frappe le monde des lettres.

Le fils de Ch. Fuster, Henri Fuster, est mort vaillamment après avoir mérité une citation glorieuse.

LES BRUITS QUI COURENT

LE RINCE-BOUCHE DE L'AMIRAL. — Une ravissante histoire nous est contée dans *L'Œuvre* par Gustave Téry.

Elle met en scène un admirable marin, le quartier-maître qui pêcha dans la Méditerranée le premier sous-marin boche. En récompense de sa prouesse, le quartier-maître reçut un galon d'or et une invitation à déjeuner chez l'amiral.

Notre marin était un homme, il l'avait prouvé, mais ce n'était pas un homme du monde. Au déjeuner, on servit une langouste, et, après la langouste, suivant l'usage, les valets apportèrent des rince-bouche. Notre héros ne s'était encore jamais rincé la bouche avec ça. Il considéra curieusement le bol d'eau tiède, hésita une seconde, — un héros ne peut hésiter qu'une seconde, — puis, bravement, il « but l'obstacle », je veux dire qu'il avala le contenu de la tasse. Autour de la table, émaillée de belles madames et d'officiers très supérieurs, il y eut quelques sourires, voire de petits rires étouffés.

Vite étouffés! Car d'un coup d'œil l'amiral avait remis ses invités à leur place. Elevant son rince-bouche, il s'écria le plus sérieusement et le plus noblement du monde :

« Mesdames et messieurs, à la santé de la France! »

Sur quoi il lampa d'un trait sa tasse d'eau chaude.

Il fallut bien que tous les autres fissent de même. Imitant le joli geste, tous vidèrent leur bol à la santé de la patrie et du héros, héroïquement...

Est-ce assez élégant, est-ce assez français, cette historiette!

RUMEURS ACADÉMIQUES. — Nous les empruntons au *Cri de Paris* et nous en laissons la responsabilité à notre excellent confrère.

« L'Académie est bien embarrassée. La mort a fait parmi les immortels de cruels ravages. Les survivants voudraient procéder à des élections pour combler les vides et ils ne savent comment s'y prendre.

» Il semblerait naturel que les quatre derniers élus prissent part au vote, mais ils n'ont pas encore été reçus officiellement. Or, M. Bergson ne veut parler de son prédécesseur, Emile Ollivier, qu'après la guerre, et on comprend cette pudeur.

» On a donc imaginé une solution qui semble réunir beaucoup de suffrages. Les quatre nouveaux élus, MM. Bergson, Capus, de la Gorce et le général Lyautey prononceraient leurs discours ultérieurement et ils seraient autorisés, dès maintenant, à siéger et à participer aux votes.

» Mais, pour que cette mesure soit adoptée, il faut un décret du président de la République, contresigné par le ministre de l'Instruction publique.

» MM. Poincaré et Painlevé étant tous deux membres de l'Institut se rendront volontiers aux désirs de leurs confrères.

» Aussitôt après, l'Académie nommerait le successeur de Jules Claretie et celui d'Henry Roujon. Peut-être aussi remplacerait-elle, dans un bref délai, Jules Lemaître et Albert de Mun.

» Dès aujourd'hui, des candidatures nombreuses sont annoncées.

» MM. Paul Adam, Henry Bordeaux, Abel Hermant, Camille Le Senne, Louis Bertrand se disputeront le fauteuil de Claretie; MM. Louis Barthou et André Maurel, celui de Roujon. MM. André Beaunier et René Boylesve essaieront d'arracher à M. G. de Porto-Riche l'héritage de Jules Lemaître. M. Adolphe Brisson désire prononcer l'éloge de Faguet et M. Haraucourt celui de Francis Charmes.

» Et puis il y aura certainement un diplomate, un évêque, un bâtonnier et un général. »

DES CONFÉRENCES AU FRONT. — Tous ceux qui ont vécu à la caserne il y a dix ou douze ans se rappellent de quelle vogue y jouissait l'art de parler en public. La conférence avec ou sans projections était la grande préoccupation de tous les commandants de compagnie. Chaque samedi, le réfectoire était transformé en université populaire. Ce n'était pas un moment désagréable à passer en comparaison des marches d'épreuve.

Il faut croire que le système avait du bon puisqu'il tend à reparaître de nos jours, non seulement dans les dépôts, mais au front. Au front, parfaitement, et presque dans les tranchées.

C'est, d'ailleurs, sur les encouragements de M. le Président de la République que nos vaillants officiers se livrent, entre deux assauts, à leurs exploits oratoires.

Au cours d'une récente visite dans un secteur vosgien, M. Poincaré, avisant un troupier à l'air placide, lui demanda d'un ton paternel :

— Dis-moi, mon brave, sais-tu qui a déchaîné cette affreuse guerre sur l'Europe?

Le troupier devint tout rouge, écarquilla les yeux et ne dit mot.

— Allons, répondez! fit le colonel du régiment très agacé.

Les lèvres du troupier s'entr'ouvrirent en tremblant :

— Je ne sais pas, balbutia-t-il.

— Ah! tu ne sais pas? s'étonna indulgemment le Président de la République. Me diras-tu, au moins, pourquoi tu te bats?

— Non, je ne sais pas, répondit le soldat en veine d'aveux.

C'est à la suite de cet incident, qu'il faut attribuer sans doute à l'émotion bien naturelle d'un humble paysan mis soudain en présence du premier magistrat de la République, que ce dernier engagea le généralissime à remettre la conférence en honneur. Le généralissime n'y a pas manqué.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

RUPTURE

A Berlin.
Le laboratoire installé pour le professeur Altfeld, le célèbre chimiste, dans la maison de santé du docteur Muhlhaus. Entre Mme von Schnick.

ALTFELD, l'apercevant. — *Ma chère fiancée, je vous baise la main.*

Mme VON SCHNICK. — *Mon cher professeur, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer. Je suis obligée de vous rendre votre parole.*

ALTFELD, ahuri. — *Que voulez-vous que j'en fasse?*

Mme VON SCHNICK. — *Le meilleur usage possible.*

ALTFELD. — *Ainsi, notre projet de mariage?*

Mme VON SCHNICK. — *Il faut l'abandonner.*

ALTFELD. — *C'est inouï. Pour quelle raison?*

Mme VON SCHNICK. — *L'Allemagne a besoin de moi.*

ALTFELD. — *Mais moi aussi, j'ai besoin de vous.*

Mme VON SCHNICK, sentencieuse. — *L'intérêt d'un seul homme ne saurait mettre en balance les ordres de l'Empire.*

ALTFELD. — *Et que vous commande-t-il l'Empire?*

Mme VON SCHNICK. — *De permuter dans l'aristocratie étrangère.*

ALTFELD, soudain. — *Si je permutais également?*

Mme VON SCHNICK, péremptoire. — *Impossible.*

ALTFELD. — *Alors, vous quittez Berlin?*

Mme VON SCHNICK. — *C'est fort probable!*

ALTFELD. — *Dans quel but?*

Mme VON SCHNICK. — *Ma mission est tellement secrète que je l'ignore moi-même : je ne puis donc la révéler.*

ALTFELD, vexé. — *Merci de cette marque de confiance... Je n'aurais jamais cru que je comptais si peu pour vous!*

Mme VON SCHNICK, sans conviction. — *Je vous assure que je suis très peinée, très affligée...*

ALTFELD. — *Oui, en somme, vous me lâchez avec le plus vif plaisir.*

Mme VON SCHNICK. — *Je ne l'ai pas dit.*

ALTFELD. — *Mais vous me le donnez à entendre.* (Rageur.) *Comédie!*

Mme VON SCHNICK. — *Plaît-il?*

ALTFELD, se montant peu à peu. — *Et le grade de maréchal, et la particule que vous avez promis de m'obtenir?*

Mme VON SCHNICK, pincée. — *Je crains de ne*

pas avoir le temps de m'occuper de ces détails avant de prendre mon train.

ALTFELD. — *Ces détails? Ma carrière! Ma gloire! Quand je pense que vous aviez juré de consacrer votre intelligence et votre activité à organiser, ainsi que vous disiez, le culte de mon génie! Vous me traitez vraiment avec une étrange désinvolture! On ne dépose pas le docteur Altfeld comme un paquet de linge crasseux, madame! Votre conduite est indigne!*

Mme VON SCHNICK. — *Et la vôtre, monsieur le professeur, est inexplicable! C'est l'épithète la moins sévère dont je puisse la qualifier!*

ALTFELD. — *Est-ce moi qui ai mis en œuvre tous les moyens de séduction pour vous enjôler?*

Mme VON SCHNICK. — *Non, je l'avoue: car je ne pense pas que vous ayez d'illusion sur le pouvoir de vos charmes!*

ALTFELD. — *N'essayez pas de tourner en dérision un savant illustre qui vous avait fait l'honneur de vous accorder sa main!*

Mme VON SCHNICK, hautaine. — *Ah ça, vous perdez la tête? Qui êtes-vous donc pour me parler sur ce ton? Il faut que l'orgueil vous ait enlevé la notion exacte de votre valeur! Vous vous exagérez votre importance!*

ALTFELD, suffoqué. — *Moi?*

Mme VON SCHNICK. — *Sans doute... Vous êtes ridicule avec vos perpétuelles allusions à votre gloire et à votre génie!*

ALTFELD, suffoqué. — *Vous dites?*

Mme VON SCHNICK. — *Que vous puissiez fournir à nos industriels des formules de contrefaçons, quand ils en auront besoin, c'est possible! Vous avez été d'ailleurs amplement payé de vos travaux. Ils vous ont ouvert les portes de l'Académie. Restez-y. Mais que vous preniez rang dans la noblesse, halte-là!* (Sentencieuse.) *Les privilèges de la naissance, professeur Altfeld, ne s'acquièrent qu'en venant au monde!*

ALTFELD. — *Ce n'est pas ce que vous prétendiez!*

Mme VON SCHNICK. — *Je flattais votre manie, par bonté! Mais vous me forcez à vous rappeler aujourd'hui à la modestie! Quoi! Parce que vous avez su confectionner des drogues plus ou moins explosives et fabriquer des équivalents de produits alimentaires, d'ailleurs détestables, vous vous croyez un homme d'Etat et un homme du monde! Monsieur aspire aux plus hautes dignités! Monsieur veut parader, à cheval, chamarré d'or à côté de l'empereur! Monsieur veut être maréchal ou grand chancelier, les deux à la fois, peut-être!* (Riant.) *Maréchal! Grand chancelier! Chef de cuisine, oui... et encore!*

ALTFELD. — *Madame! Si au lieu de vous adresser au paisible chimiste que je suis, vous teniez un pareil langage à mon collègue Krachenbaum qui enseigne la grammaire comparée à Leipzig et qui excelle à invectiver ses contradicteurs dans les discussions scientifiques, il vous décocherait sans doute quelques heureuses injures, dont plusieurs en grec: mais je n'ai point à ma disposition un vocabulaire aussi barbelé et tout ce que je trouve à vous dire, en termes galants, avec le respect que je vous dois, c'est que vous n'êtes qu'une pécore!*

Mme VON SCHNICK. — *Brisons là, monsieur. Je n'ai que ce que je mérite.* (Sentencieuse.) *Une femme de qualité ne doit jamais se commettre avec de petites gens. Je me retire donc pour ne point me livrer à quelque excès de langage. A vos fourneaux, mon bonhomme. A vos casseroles! Chauffez, taillez! Triturez, pilez! Mélangez! Malaxez! Faites tout ce que vous voudrez! Ce n'est point moi qui irai jamais fourrer le nez dans votre vaisselle... Je vous laisse... Bonsoir... apothicaire!*

ALTFELD, suffoqué. — *Ach!*

GABRIEL TIMMORY.

A quoi pensent les « Bonhommes »

Un jeune soldat en permission, de passage à Paris, est venu me voir. Réformé avant la guerre, il a réussi, à force de volonté, à force d'intrigue, à se faire reconnaître bon pour le service, et quel service! Il a donc quitté bravement un foyer, des tendresses, une situation, la douceur de vivre. Depuis deux ans, aux tranchées, sous les rafales de fer, de feu, de gaz empoisonnés, chaque jour n'est plus rien que la messe de sa vie dangereuse.

Je l'écoutais me raconter cette vie: il était admirable. Il apportait avec lui cet air du front qui s'exhalait de chacune de ses paroles et cent autres choses vues, entendues et vécues et, comme je lui demandais si, là-bas, il était toujours d'aussi belle humeur, il me répondit:

— Non, forcément; ce n'est pas possible. Il y a les jours de pluie, les jours où une lettre attendue n'arrive pas, etc., les mauvais jours de mélancolie, pour ne pas dire de « cafard ». Mais ce qui me travaille, et je connais quelques camarades qui sont comme moi, ce qui me travaille, ce n'est pas la crainte d'y rester. Oh! non; je me suis fait une raison et je suis prêt à tout. J'ai fait le sacrifice de ma vie.— Ah! comme il disait cela simplement! — Non, ce qui me travaille, ce n'est pas les hasards de la guerre, mais les hasards de l'après-guerre. Quand le cataclysme est survenu, je m'efforçais laborieusement, et un peu à tâtons, de construire ma destinée. Alors, je me demande avec inquiétude ce qu'il adviendra de moi à la paix.

— Vous serez, lui dis-je, un héros; vous serez un soldat de la Grande Guerre. La bienvenue vous sourira dans tous les yeux.

— Oui, mais une pareille convulsion aura bouleversé toutes les couches de la société. L'échelle des valeurs s'en trouvera sans doute modifiée, mais dans quel sens? Des hommes auront disparu. D'autres auront changé de place. Des hommes nouveaux auront apparu. Les relations qu'on s'était créées avant la guerre seront ou rompues, ou relâchées, ou transformées. Comment reprendre la culture du petit jardin si patiemment entreprise pendant les jeunes années? Sera-ce même possible?

— Et pourquoi donc ne le serait-ce plus?

— Parce que les mauvaises herbes auront tout envahi. Et ces mauvaises herbes que je crains dans l'avenir beaucoup plus, je vous jure, que les torpilles et les lance-flammes dans le présent, ce sont les camarades protégés par la faiblesse de leur constitution... ou autrement.

— Je vous entends: vous craignez que cette faiblesse de constitution soit devenue tout à coup une grande force pour le *struggle for life*.

— Justement. Certains ont pu s'insinuer, s'installer dans toutes les places devenues vacantes par les départs pour le front. Ils ne les rendront pas volontiers. Tenez, pas plus tard qu'hier, je suis allé chez mon ancien patron. Entre nous, j'étais content de raconter aux anciens la vie nouvelle et guerrière que je mène et qui n'est plus celle d'un bureaucrate. J'étais fier de montrer ma croix de guerre, de raconter comment je l'avais gagnée. J'étais fier; je l'avoue.

— Il n'y a pas de honte à cela.

— N'est-ce pas? Mais ce qui m'a gâté mon plaisir, c'est de voir, négligemment allongé à ma place, un jeune homme, un peu pâle il est vrai, qui se faisait les ongles en m'écoutant avec un sourire sceptique et des yeux lointains. On nous a présentés l'un à l'autre et, au récit d'un marmitage épouvantable, il m'a demandé ingénument si ça faisait vraiment autant de bruit qu'on le prétendait. Je dois reconnaître que je n'ai rien trouvé à répondre. Je suis reparti tout mélancolique, avec un frisson craintif que que je n'avais pas connu sous la mitraille, et convaincu que toute lutte serait impossible pour le déloger de là. Car il y aura lutte. Aux tranchées, on disait: « Pourvu qu'ils tiennent, à l'arrière! » Eh bien, nous craignons que certains occupants des lignes d'arrière n'y tiennent après la paix avec une trop farouche énergie. Nous y pensons beaucoup, nous autres « bonhommes », dans nos moments de loisir et, selon leurs caractères, les uns s'indignent, les autres se désolent.

— Il y a des choses, répondis-je, que l'éloignement grossit. Vous vous exagérez ce danger-là. Non, cela ne serait pas possible qu'on vît un héros de la Grande Guerre réduit à la gêne pour avoir fait son devoir, tout son devoir, tandis que les malins se verraient pourvus et bien à l'abri du besoin.

— Voyons, ce serait un trop criant *sic vos non vobis*!

— Certes, il faut que tout le monde vive, mais la noble et glorieuse France ne serait plus la France noble et glorieuse si elle laissait ainsi brimer ses sauveurs. Ce sera pour tout bon Français un devoir d'honneur que de restituer, après la guerre, les emplois à ceux qui les auront quittés pour courir au secours de la patrie. Il n'en restera que trop pour les autres, hélas!

— Beaucoup ne les rendront pas de bon cœur, dit le jeune homme, et c'est ce qui nous inquiète. Nous ne chasserons pas facilement les valétudinaires solidement organisés sur les positions conquises.

— Vous avez délogé d'autres positions autrement défendues, d'autres gaillards autrement armés.

— Oh! pour cela, il y aura des contre-attaques parmi les jeunes gens que je connais.

— A ce propos, je dînais l'autre jour dans une maison où j'ai fait la connaissance d'un tout jeune homme encore, habillé à miracle dans un uniforme sans tache, mais dont il avait pris la précaution de ternir les boutons, à cause que, tout de même, l'ennemi est encore à Noyon, comme dit l'autre, un uniforme d'un bleu entre « de Prusse » et « horizon », qui s'harmonisait à ravir avec les bonnes joues roses de son porteur. Pendant qu'il critiquait les opérations en cours, un vieil homme devina sans doute ma pensée, me disant à l'oreille: « Il va tous les jours à la salle d'armes — il a le temps — et au tir au pistolet! »

— Que ferons-nous contre ces escrimeurs et ces tireurs?

— Vous aurez le choix des armes puisque vous serez les offensés et vous choisirez la baïonnette ou la grenade... Mais, encore un coup, tous ceux qui sont bien résolus à travailler peuvent se rassurer. Dites-vous bien que ce ne sont pas les emplois qui manqueront. Non seulement, hélas! il y en aura de vacants, mais il s'en créera de nouveaux et, dans la poussée de prospère activité qui suivra forcément la victoire, le pays aura besoin de toutes ses intelligences et de toutes ses énergies. Il y aura du travail pour tous. Mais les premières places et les meilleures doivent être pour les « bonhommes ».

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.



LE LIVRE DU JOUR

La Barbarie Méthodique

M. Gabriel Hanotaux poursuit la publication de sa grande Histoire de la Guerre. *Les deux premiers volumes renferment l'exposé des faits diplomatiques qui précédèrent les hostilités. Les troisième et quatrième volumes (en cours) sont consacrés au récit de la* Bataille des Frontières *(Charleroi) jusqu'à la retraite de la Marne. Une documentation sévèrement contrôlée, des renseignements puisés aux sources les plus sûres, de minutieuses enquêtes éclairent et précisent ces événements qui n'ont laissé dans notre mémoire que des images confuses. Dans une des dernières livraisons, l'historien trace le tragique tableau des crimes commis par l'envahisseur, qui se montrait d'autant plus féroce qu'il se croyait victorieux et assuré de l'impunité. Empruntons une page à cet implacable réquisitoire :*

On a pu chicaner le détail : l'ensemble subsiste. Un horizon de flammes, une mare de sang, une catastrophe barbare, une régression impie, c'est ce qui restera, pour l'avenir, de ces journées affreuses où tant de maux particuliers accumulèrent leur indéniable et innombrable souffrance. Devant les neutres et devant la postérité, ce stigmate a été imprimé au front de l'Allemagne pour toujours.

Relevons quelques faits et quelques témoignages parmi ceux qui ont été recueillis.

Voici une lettre du soldat allemand Wenger, appartenant à un des régiments d'infanterie de la garde bavaroise (1re brigade du Ier corps bavarois, brigade qui occupait alors Badonviller), à son amie, Grete Mayer: « Vous aurez ainsi un beau souvenir d'un guerrier allemand qui, depuis le commencement, a pris part à tout, et qui a tué tant de Français à coups de fusil et à coups de baïonnette et qui a tué aussi tant de femmes à coups de baïonnette. Chère Grete Mayer, en cinq minutes, j'ai transpercé avec ma baïonnette, sept femmes et quatre jeunes filles au combat de Batowille (Badonviller). » Cet abominable coquin se vante, probablement pour plaire à la chère Grete Mayer!

A Blamont, trois personnes furent fusillées sans aucun motif, dont une jeune fille et un vieillard de quatre-vingt-six ans, M. Barthélémy, ancien maire de Blamont.

Quand nos troupes sont entrées dans la commune, elles ont trouvé, sur les murs, des affiches annonçant que, le lendemain matin, le maire et les notables du pays seraient fusillés. Notre arrivée rapide et le désordre de la retraite allemande leur ont sauvé la vie.

M. Mirman, qui visita les cantons de Badonviller, Cirey et Blamont aussitôt après les événements, rapporte qu'à Nonhigny, quarante-cinq maisons furent brûlées sur soixante, et quatre hommes fusillés. Barbas et Remoncourt furent mis à sac, Vaucourt eut trente maisons brûlées.

Un autre soldat allemand écrit : « La première ville rencontrée après la frontière a été détruite. C'est un spectacle à la fois triste et agréable »... « Tous les Français « civils » sont fusillés s'ils ont seulement la mine suspecte ou malveillante. On fusille tout : les hommes et même les jeunes garçons non encore adultes. » Une autre note : « J'ai vu passer trois convois de paysans français prisonniers : tous seront fusillés. » Autre lettre : « Nous avons fusillé les habitants de quatorze à soixante ans ; on en a abattu trente pièces (30 Stucke). »

Citons, maintenant, le carnet de route du soldat Schenfele Carl, du 3e régiment bavarois d'infanterie de landwehr, relatant en quelles circonstances le village de Saint-Maurice (Meurthe-et-Moselle) fut brûlé avec ses habitants :

Dans la nuit du 18 au 19 août, le village de Saint-Maurice, en punition de ce qu'ils avaient tiré sur les troupes allemandes (2 régiments, le 12e landwehr et le 17e), le village fut encerclé, les homme à un mètre les uns des autres, de sorte que personne ne pouvait sortir. Puis les uhlans mirent le feu, maison par maison. Ni homme, ni femme, ni enfant, ne pouvaient sortir ; on se contenta d'emmener la plus grande partie du bétail, parce qu'on pouvait en tirer parti. Qui se risquait à sortir était abattu à coups de fusil. Tout ce qui se trouvait d'habitants dans ce village fut brûlé avec lui.

La quantité, le caractère et l'authenticité des faits ne peuvent laisser aucun doute sur la méthode, le parti pris et les intentions sans excuses : Violation de la frontière française avant la déclaration de guerre; assassinats de prisonniers et de blessés ; pillages, incendies, viols, meurtres, attentats contre les hôpitaux et les ambulances ; emploi de projectiles interdits ; emploi de liquides enflammés et de gaz asphyxiants ; bombardement de villes non défendues, destruction d'édifices consacrés au culte, aux arts, aux sciences et à la bienfaisance ; usage de procédés déloyaux ; actes de cruauté commis à l'égard des populations civiles, — telles sont les têtes de chapitre de ce triste martyrologe.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.



La Mecque et Médine

Ce qui se passe dans ces deux villes, généralement closes aux profanes, et dont nous avons pu nous procurer des photographies, créera une active influence sur l'issue de la guerre en Orient. Alors qu'à Médine et à La Mecque, les arrière-petits-cousins des chérifs sont encore les descendants directs du Prophète, la dynastie de Stamboul, dynastie de parvenus, est sans parenté, sans alliance avec la famille sacrée. Aucun des ces califes d'aventure n'a fait le pèlerinage à la Pierre-Noire, qui est un des buts de la vie des Croyants. Seul, « Guilloum, le sultan Bourous », (le sultan des Prussiens) revendiquait le titre de Hadji, sous prétexte de sa tournée arabique derrière Cook pacha.

Depuis longtemps, la révolte qui éclata en juin dernier se préparait. Les émirs de la Mecque n'avaient reconnu le gouvernement ottoman qu'afin de consolider l'Islam. Ils refusent de rester plus longtemps pliés sous le joug d'une Turquie vendue à l'étranger et gouvernée par des hommes qu'ils considèrent comme des hérétiques. A mesure que la mainmise allemande sur Constantinople devenait plus lourde, celui que les Arabes appellent le fils de Mahomet, le grand chérif de la Mecque, fort au courant de la politique mondiale, redoutait davantage les visées allemandes qu'il percevait sous les assurances hypocrites de Hadji ben Guilloum. La guerre sainte que l'empereur allemand dicta au cheihk-ul-islam de Constantinople est en train de se livrer non pas contre nous, mais contre les Turcs inféodés à l'Allemagne.

Le mouvement d'indépendance arabe qui a pris naissance à La Mecque, quoiqu'il soit encore localisé, constitue un événement considérable. Le succès qui consolide cette initiative d'un peuple opprimé enlèvera au sultan de Constantinople le prestige qu'il devait à l'étendue de sa domination sur le centre même de la religion qui sert de base à son pouvoir. L'empire ottoman battu en Arménie, demain coupé de l'Europe, s'écroule au sud.

Les lieux saints de l'Islam reconquièrent leur indépendance, et l'émir Hussein, grand chérif de La Mecque, vient d'échanger avec le président de la République des télégrammes qui équivalent à la reconnaissance de cette nouvelle puissance musulmane, amie de la France. L'émir Hussein remercie le chef du gouvernement de l'envoi de la mission civile et militaire, composée de musulmans, qui est allée le saluer et lui porter l'expression des sympathies et de la reconnaissance que la France éprouve pour le monde musulman. De toutes nos possessions d'Afrique, de Syrie, des musulmans sont venus combattre et mourir aux côtés de nos soldats. Des milliers de disciples de Mahomet ont renforcé les corps des armées britannique et russe. Ils peuvent aujourd'hui librement se rendre à la Mecque, délivrée du joug jeune-turc. La France est heureuse de leur témoigner ses sentiments en les aidant à faire ce voyage et en saluant dans l'émir Hussein le chef civil et religieux qui aura rétabli, au cœur de l'Arabie, un foyer d'indépendance arabe, « que ne troubleront aucune immixtion étrangère ni aucune influence extérieure ».

La tournure prise par la guerre sainte, proclamée par le sultan asservi à Guillaume II, n'est pas une des moindres désillusions qui frappent en ce moment et Constantinople et Berlin.

GEORGES DERVILLE.



Une rue de la Mecque.



Une rue de Médine.

L'ORIENT ET LA GUERRE



Les ruines de Carency, photographiées après le combat.

LES ANNIVERSAIRES

CARENCY

Carency! C'est là que les Allemands ont trouvé leur obstacle et leur limite. Vous connaissez l'histoire. C'était en octobre 1914. Maîtres du bassin houiller, ils voulaient s'établir sur les collines d'Artois. Ils venaient de saisir de haute lutte Notre-Dame-de-Lorette, Souchez, Ablain-Saint-Nazaire. Dans la nuit du 5 au 6 octobre, ils prirent d'assaut Carency. Du moins ils le prirent aux trois quarts. Sa dernière maison, dont je regarde les décombres, la brasserie de Carency leur échappa toujours.

Neuf mois durant, ce village de rien du tout est demeuré mi-français, mi-bavarois. On s'y fusillait, sans pouvoir avancer d'un côté ni de l'autre. Est-ce ici ou bien à Neuville-Saint-Vaast que se place l'histoire de la vache internationale? Cette vache habitait au village, où les Boches la trayaient; elle pâturait dans des prairies où les nôtres profitaient de son lait. Des correspondances homériques s'échangeaient entre les deux camps, attachées à la queue de la bête. Un obus en fit, un beau jour, la fin.

Quelle forteresse colossale, durant ces neuf mois, les Allemands organisèrent sur les hauteurs et les alentours de Notre-Dame-de-Lorette, sur ces positions extrêmes qui séparent l'Artois et les Flandres, les familles françaises en deuil ne le savent que trop. Ils étaient là dedans, insensibles à la mitraille, attendant l'heure de notre assaut pour *ressurgir* à la lumière. Quels obus à grande capacité d'explosifs ne faudrait-il pas pour fouiller de tels réduits et y anéantir la Bête! Cependant, nous avons percé ce front intangible allemand, et tout au moins nous l'avons déplacé.



La gare de Carency.

Je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées à causer avec les soldats, paysans ou parigots, dans les friches bouleversées qui furent les jardins ou les vergers de Carency. Quelle beauté morale chez ces hommes, quelle abnégation toute simple, quelle parfaite bonté, et quelle ignorance émouvante de leur propre grandeur! J'admire nos officiers, à qui le général allemand commandant «la division de fer et de sang» (celle qu'on jette dans la mêlée pour répondre à nos plus ardentes offensives) a rendu cet hommage de dire: « Les officiers français courent en avant de leur hommes, et cette bravoure excessive les a rendus presque populaires parmi les soldats allemands. »

Mais je médite et je comprends de tout mon cœur ce que nos chefs, précisément, disent tous de leurs soldats, de l'homme des tranchées:

— C'est à se mettre à genoux devant lui.

A chaque fois qu'on les rencontre, ces paysans déguisés en soldats, qui songent aux gens et aux choses de chez eux plus qu'à manger tout crus le cœur et le foie des Boches, qui tiennent sans une plainte et qui disent paisiblement «qu'on les aura», n'éprouvez-vous pas une sorte de révélation religieuse? Comme ils se dévouent pour une cause qui dépasse chacun de nous! Ils iront jusqu'au bout, tant qu'il faudra.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française



SCÈNES DE GUERRE : L'ARRIVÉE DES JOURNAUX AU FRONT

Cliché de la Section photographique de l'armée.



Composition de LEVEN et LEMONIER.

ON VIDE LE B



DE LAINE

Pour l'Emprunt national.



L'ARMÉE EN ACTION : LE GUÉ

Réserves d'artillerie passant une rivière et se dirigeant sur le front.





La pampre guerrière, le fil de fer barbelé.

L'ARMÉE EN ACTION

Les Poètes de la Guerre

AUX POMMES

Belles pommes d'octobre aux branches des pommiers
Qui tomberez dans les paniers,

Brillant enfantement des automnes profondes
Quand les feuilles deviennent blondes,

Vous avez souvenir d'avoir été des fleurs,
O mes pommes, de trois couleurs,

Comme je me souviens, malgré l'expérience,
De ma fraîche et naïve enfance.

Au bout de tant de jours, au bout de tant de nuits,
Voici que vous êtes des fruits.

Oh ! parmi vos pommiers épais comme des tentes,
Combien vous êtes importantes !

Mères du cidre neuf et du calvados vieux,
Boisson de ma race aux yeux bleus,

Votre suc précieux est en vous qui se cache
Comme le lait gonfle la vache.

Pommes qui fermentez dans l'âme de nos gens
Fermés, moqueurs, intelligents,

Pommes de cette année, à quand l'ivresse claire
De nos gas partis pour la guerre,

De nos gas... ou du moins de ceux qui reviendront
S'asseoir autour du tonneau rond ?

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

FEUILLES D'AUTOMNE

A Edmond Haraucourt.

Volez au gré du vent, pauvres feuilles d'automne,
Allez faire litière aux sentiers attristés,
Vous ressemblez à tout ce que le temps nous donne,
Vous naissez pour mourir, c'est votre tour, partez.
Tombez en murmurant à la branche légère
Que les plus doux liens ne durent pas toujours ;
J'écoute vos adieux à l'arbre, votre père ;
Comme vous s'effeuillent nos jours.

Comme vous l'heure passe et tombe de la vie,
Après les gais printemps viennent les froids hivers,
L'aube aux rayons dorés du couchant est suivie,
L'homme naît, vit et meurt comme les rameaux verts.
L'arbre et le cœur humain sont faits de même sorte,



« Octobre », tableau de Ed. Toudouze.

Ils comptent au printemps sur de longs avenirs,
Dans les vallons glacés le vent d'hiver emporte
Feuilles mortes et souvenirs.

Souvenir ! Espérance ! est-ce double chimère ?
Vaut-il mieux ici-bas partir ou s'arrêter ?
L'arbre, comme la feuille, est parfois éphémère ;
La vie est-elle un bien qu'il faille convoiter ?
Oh ! dites-moi quel charme a votre destinée,
Pauvres feuilles, faut-il en face du trépas,
Sourire ou s'effrayer ? vivre toute une année
C'est assez vivre, n'est-ce pas ?

Tes plus beaux fruits, ô Mort, sont verts quand tu les cueilles,
Et quel que soit ton jour, je me résignerai ;
Mais si je vis assez pour voir tomber les feuilles,
Dans les froids jours d'hiver, au bois je reviendrai.
— Ainsi que sous la cendre où sont des étincelles,
Poète, le rêveur fouille de temps en temps,
Je remuerai le tas de feuilles, cherchant celles
Qui nous écoutaient à vingt ans.

PAUL HAREL.



« Sous les Pommiers », dessin de J.-F. Millet.

TAÏAUT !

Ils voudraient bien chasser, nos chers quinquagénaires ;
Ils voudraient, faisant coup double sur les perdreaux,
Viriliser un peu leurs gestes débonnaires,
Perdre de l'embonpoint acquis dans les bureaux,
Bref, faire à leur façon figure de héros.

Hé quoi ! deux ans déjà sans la joie et la fièvre
De l'ouverture et tous les rêves alléchants
Qui précédaient jadis cette ruée aux champs ;
Sans les abois des chiens, les cris navrants du lièvre,
Et les retours fourbus dans les soleils couchants !

Qu'on rouvre donc la chasse enfin, pour que l'arrière
Montre qu'il tient, fusil au poing, sans peur des coups;
Que les Tartarins sont une tribu guerrière
Capable d'opposer une ferme barrière
A l'assaut des lapins qui menacent nos choux !...

❀

Or, tandis que nos cynégètes,
Abrités par l'état civil,
Rêvent du bonheur sans péril
D'assassiner de pauvres bêtes ;

Tandis qu'ils évoquent encor,
Montrant combien leur âme est pure,
L'intérêt de l'agriculture
Et la détresse du Trésor

Sur tous les fronts nos soldats traquent
L'horrible sanglier germain,
Rêvant qu'ils l'abattront demain
Car il bave et ses côtes craquent.

Empoisonnés, brûlés, broyés
Mais stoïques, ils vont quand même,
Sentant bien que l'heure suprême
Où, tous ses crimes expiés,

S'écroulera la Bête immonde
Approche au cadran du Destin,
Et que ce petit mot : Enfin !
Va tout à coup emplir le monde,
Qui de justice a soif et faim...

❀

Donc, bourgeois inquiets et vigoureux encore
Qui vous consumez en songeant
Que les lapins en paix « font leur cour à l'aurore, »
Et que le fisc perd de l'argent ;
Que votre arme se rouille et que votre chien bâille,
Et que vous vous ankylosez,
Et que la chasse enfin est une autre bataille,
Debout ! partez, nouveaux croisés,
Courez vous joindre à ceux (mais vite, l'heure passe !)
Qui font, depuis deux ans, là-haut,
La seule méritoire et glorieuse chasse ;
Battez-vous en criant : « Taïaut ! »

FRANÇOIS FABIÉ.

AU SERGENT PAUL VALENTIN

Un peu de sang d'Alsace en ses veines coulait.
Citoyen suisse, il vint combattre dans nos lignes.
Les jours, les nuits, sous la mitraille et le boulet,
Sa place fut au rang des forts et des plus dignes.

Et, pendant ces deux ans, à peine il en parlait.
On ne savait de lui que souffrances bénignes.
Citations, et croix de guerre, il ne voulait
Qu'au retour seulement en montrer les insignes.

Un Français meurt. Plus bas saluons l'étranger
Debout au premier choc, à l'appel du danger,
Alors que nul devoir sacré ne l'y convie.

Il voulut nous donner « son aide » à cet instant.
Il nous disait cela, simplement, en partant.
Et l'aide qu'il offrait ainsi, c'était sa vie.

Septembre 1916.

GEORGES TROUILLOT.

LE BAS DE LAINE

Je te salue, ô bas de laine,
Tirelire que nos aïeux,
Actifs et parcimonieux,
Faisaient de jour en jour plus pleine,

Coffre sans luxe et sans décor
Où, par peur de temps moins prospères,
Les braves gens qu'étaient nos pères
Aimaient serrer leurs pièces d'or ;

Ainsi que de rares médailles
Dans l'écrin, les bons vieux louis
Semblaient à leurs yeux réjouis
Rayonner à travers tes mailles.

Après un premier, un second,
Puis dix, vingt, cent ! Le temps qui monte
Et qu'avec quelque orgueil on compte,
Sans, d'ailleurs, être un Harpagon !

On pense aux jours de la vieillesse,
Que la gêne peut attrister ;
Pour l'enfant qu'il faudra doter,
On fait son magot pièce à pièce ;

On craint la mauvaise saison,
Le froid, le chaud, le vent, l'averse,
Le pré brûlé, le blé qui verse,
L'orage avant la fauchaison ;

Le malheur qui rôde dans l'ombre,
L'huissier grossoyant un exploit,
Le feu qui dévore le toit,
La tempête où la barque sombre !

On thésaurise prudemment,
Voulant se trouver par avance
Gardé de toute malechance
Et prêt à tout événement !

... Mais soudain la guerre s'allume,
Que l'être maudit déchaîna !
La bataille fait rage. On a
D'autres soucis que de coutume,

Les jeunes sont partis au feu,
Quittant grands-parents et marmaille,
Et, sous l'incessante mitraille,
Luttant avec l'aide de Dieu.

De jour, de nuit, le canon tonne
Et les obus sifflent dans l'air.
Et voilà le troisième hiver
Qui succède au troisième automne.

Combien qui déjà ne sont plus !
Combien de blessés qui reviennent !
N'empêche ! Ils ont du cœur, ils tiennent,
Ils tiennent bon, nos chers poilus.

Ils écrivent pour notre histoire
Les plus belles pages. Ils ont,
Les yeux fixés sur l'horizon,
La vision de la victoire.

Et s'il faut y laisser sa peau,
Le sort leur est digne d'envie :
Heureux qui peut donner sa vie
Pour la patrie et le drapeau !

— Les vieux ?... Ils ont aussi leur tâche.
Les vieux demeurés au logis :
Pour que, sur les fronts élargis,
Le canon gronde sans relâche,

Pour que nos hommes aient, là-bas,
Cet armement dont l'excès même,
Résolvant l'angoissant problème,
Décide du sort des combats,

Pour leur envoyer poudre et balles,
Par quantités croissant toujours,
Canons légers et canons lourds,
Obus éclatant en rafales,

Grenades qu'on jette à la main
Dans les rangs boches qu'on enfonce,
Fils barbelés dont l'âpre ronce
Barre à l'assaillant le chemin,

Revolvers, fusils, sabres, lances,
— Pour préparer en même temps
Des armes pour les combattants,
Pour les blessés, des ambulances,

Il faut de l'or et beaucoup d'or,
Tout cet or dont la France est riche,
Toute cette fortune en friche
Qui, dans les bas de laine, dort !

... Qui dormait ! Car chacun, avide
De faire sa part du devoir,
En hâte apporte son avoir
Et le bas de laine se vide !

Et tous souscrivent à l'emprunt
Qui change l'aspect de la guerre ;
Eux étaient dix contre un naguère,
C'est nous qui serons cinq contre un !

Fusils, canons, grenades, bombes,
Nous en aurons vingt fois plus qu'eux,
Et c'est ce déluge de feux
Qui mettra fin aux hécatombes !

Oui, va ! ta part est large encor,
A toi qui, sans lésinerie,
As sur l'autel de la patrie,
Bas de laine, versé ton or.

Tu rends la victoire certaine
Et, coopérant au succès,
Tu fais œuvre de bon Français !
Je te salue, ô bas de laine !

PAUL FERRIER.

LE SORTILÈGE

Vous croyez que je dors et vous ne bougez pas.
Un vague enchantement assoupit ma torture :
L'angélus joyeux sonne au lieu du sombre glas,
Et des baumes légers coulent de sa voix pure.

Vous avez entr'ouvert la fenêtre. Je sens
Qu'un peu de soleil pâle autour de moi rayonne :
Dans l'air, tous les parfums des vergers sont présents.
Vous voulez que mon mal soit bercé par l'automne.

Quelle molle accalmie et quel tiède repos !
Ah ! comment retenir ces caresses si frêles,
Cette heure dont le vol effleure mes yeux clos,
Et rafraîchit ma vie a d'invisibles ailes.

Comment la retenir ? Ne le pourrez-vous pas ?
J'entends dans le jardin tomber une par une,
Comme à regret, parmi le gazon jaune et ras,
Les feuilles, or terne, que la brise importune.

Vous restez immobile et croyez que je dors ?
Vous avez peur qu'une ombre, un rayon, votre haleine,
Un geste de vos doigts, un souffle du dehors,
N'interrompe le charme où tant de langueur traîne.

Tout l'hôpital n'est plus que silence, qu'oubli,
Et les cris ont cessé dans la chambre voisine :
A peine vous osez vous pencher vers mon lit,
Mais je sens que votre âme auprès de moi s'incline.

Rassurez-vous ! Soyez sans crainte ! Je suis bien.
Aucun sommeil n'aurait la douceur de ma veille :
Je suis comme enivré d'un philtre aérien,
Un chant demi-voilé défaille à mon oreille.

Quelle chaste clarté décore votre front !
Quelle grâce est aux plis de vos voiles de neige !
Je dors. Ne bougez pas ! Le bonheur est si prompt...
Laissez régner sur moi le divin sortilège.

ALFRED DROIN.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE DISCOURS DU CHANCELIER MENACE ET CHANTAGE

De tous les outrages à la vérité, commis par les chanceliers d'Allemagne depuis Bismarck, il n'en est pas de plus manifeste, de plus odieux que le discours de Bethmann-Hollweg au Reichstag. Et cependant, l'homme de la dépêche d'Ems prenait avec elle, plus que des libertés. Comme le dit un neutre, le ministre « frappe en plein visage jusqu'à l'évidence même ». On dirait d'une gageure. L'homme à tout faire de Guillaume II donne toutes les nations en guerre avec l'Allemagne : la Russie, l'Italie, la Serbie, la Roumanie, et la France comme de simples stipendiés de l'Angleterre, comme ses « corvéables ». La pacifique Allemagne ne pensait qu'à se développer pacifiquement — on connaît l'antienne — mais la méchante Angleterre la jalousait et c'est elle qui ameuta l'Europe, qui exploita les désirs de revanche de la France « la politique de conquête de la Russie », etc., pour satisfaire ses désirs d'encerclement, de suprématie mondiale et de boycottage. Et, dans un véritable accès de fureur auquel l'assemblée fit un abominable écho, après avoir déclaré que l'Angleterre ne réclamait rien moins que la destruction de l'Allemagne, sa ruine économique, et la ruine aussi de sa défense militaire, le chancelier s'est écrié :

« Pour atteindre ce but, l'Angleterre combat avec un total de forces sans exemple dans son histoire et avec des moyens qui constituent une série de violations du droit des gens. C'est pourquoi l'Angleterre est, parmi tous nos ennemis, le plus égoïste, le plus acharné et le plus opiniâtre. Un homme d'Etat allemand qui craindrait d'employer contre cet ennemi n'importe quel moyen de combat propre à abaisser réellement la durée de la guerre, un tel homme devrait être pendu. »

Le chancelier ne veut pas être pendu, et il n'y a pas au monde de potence assez haute et de corde assez abjecte pour le pendre. Il voulait surtout désarmer ses adversaires : les nationaux-libéraux, la droite et une partie du centre catholique dont il ne partage pas toutes les idées en matière de guerre sans merci, et qui cherchent à le jeter bas. Cet air de bravoure fut d'ailleurs le seul du chancelier. Il a bien assuré l'Allemagne que sa force militaire restait intacte à l'est comme à l'ouest, mais le terrain était trop difficile pour s'y aventurer trop longuement. Aussi bien le ton du chancelier a changé depuis l'année dernière. Plus rien de la « carte militaire » et des « buts de guerre ». L'Allemagne n'attaque plus, elle se défend, elle n'a plus qu'une espérance : « c'est de tenir ».

M. de Bethmann-Hollweg a fini de pleurer sur tout le sang versé, et son hypocrisie de ce côté n'est dépassée que par celle du kronprinz, qui dans une interview, osait, presque à la même heure, dire qu'il préférait les arts de la paix à la guerre, que « la raison avait quitté la terre ».

« Comment, s'est-il écrié, M. Briand pense-t-il atteindre à l'idéal élevé qu'il professe en une guerre d'extermination dans laquelle la dernière jeunesse française se meurt sur les champs de bataille de Verdun et de la Somme. »

Mais ces larmes ne font illusion à personne. L'Allemagne ne pleure, ne gémit, ne parle de revenir à la piraterie, que, parce qu'elle se sait vaincue, parce qu'elle voudrait tout à la fois attendrir et émouvoir les Américains et le président, pour les amener à une intervention d'ailleurs inacceptable.

LE MINISTÈRE GREC. — LA VICTOIRE DE FLORINA. VERS MONASTIR

Le gouvernement suspect et sans autorité du reste que le roi Constantin de Grèce avait fait succéder au ministère Zaïmis est rentré dans le néant. Il a donné comme prétexte à son départ, à sa fuite, l'impossibilité d'entrer en contact avec les représentants de l'Entente et ceux-ci, en effet, le tenaient à distance, se refusaient même à toute communication avec lui. Et les puissances protectrices ne pouvaient tenir d'autre conduite avec un cabinet combattant ouvertement le grand mouvement national qui emporte la Grèce, qui englobe déjà une partie du pays, la Macédoine, l'Epire, la Crète, et presque toutes les grandes îles de la mer Egée et de la mer Ionienne, et dressant contre lui, les fameuses ligues de réservistes. L'un de ses membres provoquait partout des manifestations antivenizelistes et permettait, comme à Patras, de véritables désordres. Il n'avait pendant les dix-sept jours qu'il a duré, fait que mesurer son impuissance et l'impossibilité pour le souverain de gouverner contre le pays, de ne pas suivre le mouvement patriotique qui aujourd'hui entraîne toute l'Hellade.

Il a pu constater qu'aucun ministère n'était viable à Athènes qu'autant qu'il aura l'assentiment des Alliés, qu'il leur fera, comme le dit l'*Ethnos*, les déclarations nettes et franches qui seules peuvent ramener la nation dans le chemin de l'union nationale. Le nom de M. Dimitracopoulos a été prononcé pour recueillir la succession Calogeropoulos. C'est lui que déjà le roi avait appelé au lendemain de la démission de M. Zaïmis. Les raisons données par le cabinet démissionnaire ne sont pas d'ailleurs les seules de sa retraite anticipée, il y a aussi l'occupation d'une partie de la haute Epire par les troupes italiennes qui ont occupé Santi di Quaranta, et surtout par-dessus tout, les victoires des Alliés en Macédoine. Car la lutte engagée dans la direction de Monastir s'est développée d'une façon vraiment magnifique. Malgré leur furieuse résistance, les Bulgares ont dû, en effet, céder à la vaillance de l'armée serbe, à son héroïsme, à sa soif de revanche, le haut massif du Kaïmakcalan dont l'importance est considérable puisqu'il est à peu près la clé de Monastir, et reculer en désordre dans la vallée de la Cerna sans pouvoir s'accrocher aux contre-pentes de la montagne.

Tant que leur droite pouvait s'appuyer à la montagne et couvrir leur centre, ils étaient maîtres de la situation, mais la perte du Kaïmakcalan a ruiné tout leur dispositif. La débâcle de l'aile droite a entraîné celle du centre, qui a dû rétrograder précipitamment et abandonner la plaine de Florina.

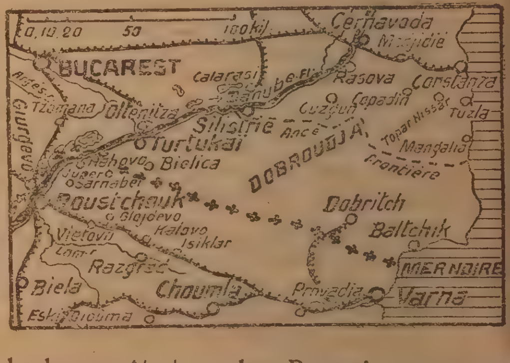
Tandis, en effet, que les Serbes passaient le Brod sur les talons ennemis et venaient occuper Sovie, le centre franco-russe suivait le mouvement, gagnait Urbeni et Potorak sur le chemin de fer de Monastir. Bref, à la date du 5 octobre, les troupes françaises, serbes et russes venaient de rejeter les Bulgares dans la boucle de la Cerna, dont elle opéraient le passage à Dabroveni; et leurs têtes de colonne occupaient une ligne jalonnée de l'est à l'ouest par Petalino, Kenali et Buf. Les Serbes n'étaient qu'à quinze kilomètres de Monastir, et le prince Alexandre pouvait, en un communiqué enthousiaste, s'écrier : « L'ennemi fuit en panique. La Serbie libérée mesure maintenant trois cents kilomètres carrés et cinquante kilomètres de frontière. »

Monastir est au fond d'un défilé que les Allemands, à moins de grosse faute militaire, ont dû organiser fortement et son occupation demandera de gros efforts.

A l'autre extrémité du front, les Bulgares plient également devant la poussée anglaise entre Rupel et Serès. Ils ont subi à Lenikeui une défaite sanglante.

L'OFFENSIVE ROUMAINE

En prenant si vaillamment, si opportunément part à la guerre universelle, la Roumanie se doutait bien que la formidable rancune des empires du Centre les entraînerait contre elle à quelque opération de large envergure, qu'ils essaieraient de lui infliger, comme disaient leurs reptiles, le « sort de la Serbie et de la Belgique ». Et ces jours derniers, en effet, on a vu se dessiner un grand plan militaire, dont l'attaque de Mackensen en Dobroudja n'était qu'une partie et que compléterait en Transylvanie une offensive de grand style. Pendant que Mackensen se serait saisi du chemin de fer de Bucarest à Constantza, Fal-



kenhayn eût tenu les Roumains par une puissante attaque frontale tandis que sa cavalerie, forçant les passes de la Tour Rouge leur eût coupé la retraite.

Et les premiers coups de l'ancien commandant en chef des armées allemandes furent d'abord heureux. Alors qu'il parvenait à fixer le gros des troupes roumaines, des masses de cavalerie, marchant rapidement par les vallées de Ganszorn et de Sibiu, surprenait les éléments chargés de la défense des passes en question. Mais la manœuvre n'avait pas échappé à nos Alliés qui réagirent vigoureusement, victorieusement même, et, en fin de compte, c'est Falkenhayn qui aujourd'hui se trouvait en mauvaise posture et qui sur le plateau de Fogaras venait de se faire enlever un millier de prisonniers.

Et non seulement les Roumains ont paré à ce que les bulletins allemands, toujours portés à l'exagération, taxaient de défaite capitale, mais ils aidaient à l'échec de Mackensen en Dobroudja, par une brillante manœuvre au sud du Danube. Rompant aux théories d'après lesquelles le grand fleuve serait infranchissable, leurs troupes sont allées le traverser à Rahova, entre Turtukaï et Roustchouk, et en force. Faut-il rappeler d'ailleurs que déjà en 1913, au cours de leur intervention contre la Bulgarie, leurs pontonniers construisirent simultanément sur le Danube deux ponts de bateaux dont l'un à Corabia, cependant long d'un kilomètre, permit le passage du plus lourd matériel.

En fait, la diversion a facilité l'offensive roumaine contre le front défensif de Mackensen au sud de Constantza. Nos alliés ont em-

porté d'assaut ses positions d'Ansavea, lui ont fait mille prisonniers et pris des canons.

Ce premier mois de lutte apparaît, en somme, des plus encourageants pour la Roumanie. Un tiers de la Transylvanie conquis, Mackensen rejeté en territoire bulgare, Szereda, San-Gyorgyo, Brasso, Fogaras, Orsova récupérés, tel en est, en effet, le glorieux bilan.

LA BATAILLE DE PICARDIE

Voilà trois mois que les troupes franco-anglaises combattent sans relâche sur la Somme, et le généralissime avait à cœur de faire connaître les résultats de leur vaillance et de leur persévérance.

« Celles-ci, a-t-il dit dans un ordre du jour daté de la prise de Combles, ont porté à l'ennemi des coups dont il a peine à se relever. Verdun dégagé, vingt villages reconquis, plus de 35,000 prisonniers, 150 canons pris, les lignes successives ennemies enfoncées sur dix kilomètres de profondeur, tels sont les résultats déjà obtenus. »

Puis le général Joffre ajoute :

« En continuant la lutte avec une même volonté tenace, en redoublant d'ardeur, en union avec nos valeureux alliés, les vaillantes armées de la Somme s'assureront une part glorieuse dans la victoire décisive. »

Et les Tommies et nos troupes continuent, en effet. Pour leur part, les premiers, après un léger arrêt de quelques jours, nécessité par l'organisation et la consolidation des positions enlevées la semaine dernière, c'est-à-dire Combles et Thiepval, ont encore progressé sur la route de Bapaume en enlevant d'assaut le village d'Eaucourt-l'Abbaye et en s'installant au flanc même de la butte de Warlencourt, sorte de dernière barrière qui leur cache encore les déclivités vers Bapaume. Et ainsi de l'Ancre à la Somme enserrent-ils encore davantage et comme entre les deux branches d'une tenaille dont Thiepval serait le pivot, toute la vallée avec ses gros villages et la route de Bapaume. Et avec leurs nombreux effectifs, leur artillerie, leurs « tanks » désormais fameux, qui, comme *Crème-de-Menthe*, fauchent tout sur leur passage, tout leur est permis.

Quand les trois villages de Beaulencourt, du Transloy et de Sailly-Saillisel seront au pouvoir des Anglais, quand nos troupes, maîtresses elles-mêmes de Morval, auront achevé la conquête du bois de Saint-Pierre-Vaast, un des points les plus importants de la défense allemande, une sorte de réserve générale, où l'ennemi, à chaque veille d'attaque, prenait les hommes et les munitions, la troisième ligne de Ruprecht de Bavière sera tombée, Bapaume comme Péronne le seront virtuellement aussi. Et même tenons-nous déjà sous nos feux toutes les routes de communication des Allemands.

Les éloges du général Joffre allaient, pour une grande part, aux deux régiments, vaillants entre tous, le 73e et le 110e, dont les bataillons d'élite figuraient à la revue de l'inoubliable dernier 14 juillet, qui ont, en effet, emporté Combles.

Ce sont les mêmes soldats que fleurirent les Parisiennes, les mêmes baïonnettes qui brillèrent sur les boulevards, qui ont emporté la puissante position allemande, qui ont « nettoyé » sa forteresse souterraine, ces nids à mitrailleuses.

L'hommage s'adressait également à cet intrépide ...e qui enleva Bouchavesnes, clairons en avant et drapeau déployé, sans souci de ses pertes.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

La Tranchée rouge, par JEAN RENAUD. — *Journal de campagne d'un Officier de ligne*, par le capitaine RIMBAULT. — *En liaison avec les Anglais*, par PHILIPPE MILLET. — *Trois mois de campagne en Galicie*, par O.-C. TASLAUANU.

La période des vacances, pendant laquelle la production littéraire s'est quelque peu ralentie, touche à sa fin, et les livres nouveaux, par dizaines et dizaines, s'accumulent sur la table de travail. Ce sont les « livres du front » qui dominent toujours. Dans les premières semaines de l'été, leur nombre s'était quelque peu réduit, et il semblait que les poètes et les romanciers, qui humblement se sont effacés devant les conteurs et les chroniqueurs de la guerre, cherchaient à se ressaisir et tentaient de prendre leur revanche. Il faut croire que le public n'éprouve encore aucune lassitude de la littérature de guerre proprement dite et que toute son attention continue à se porter sur la vie que mènent nos soldats. Les impressions des combattants ; les heures vécues au plus fort de la mêlée ; les choses vues sur ce front qui serpente maintenant d'un bout à l'autre de l'Europe et où se jouent les destinées du monde, c'est tout cela qui demeure émouvant et troublant, parce que tout cela constitue pour chacun de nous, du plus humble au plus puissant, le grand souci de notre pensée et l'angoisse profonde de notre âme. Deux années de campagne, des milliers de récits, des pages enthousiastes ou navrantes, toute la misère et toute la gloire, n'ont pas émoussé notre sensibilité : nous vibrons comme au premier jour devant le spectacle sublime d'une génération entière faisant le sacrifice d'elle-même à un haut idéal.

Et pourtant, les « livres du front » sont très différents de ce qu'ils étaient il y a six mois ou un an. Les récits qu'on nous donne maintenant ont changé de ton et d'allure. Ils ont moins de convenu, moins de littérature, mais on y trouve plus de réflexion et de fine observation. Ceux qui vivent réellement la guerre ne se laissent plus prendre à l'ivresse des mots. Leur âme s'est faite grave et sereine ; ils savent comment on lutte, comment on meurt, et ce qu'ils veulent nous faire comprendre, c'est que le sentiment du devoir à accomplir est d'une infinie noblesse dans sa simplicité. Déjà le livre de M. Maurice d'Hartoy, dont nous avons parlé il y a quelques semaines, nous avait laissé cette impression. Nous la retrouvons avec la même fraîcheur dans *La Tranchée Rouge* de M. Jean Renaud, qui est peut-être le livre du front le plus remarquable publié jusqu'ici après le *Sous Verdun* de M. Maurice Genevoix.

La « Tranchée rouge », c'est toute la guerre vécue par un soldat et vue par un écrivain ayant le sens précis de la valeur morale du geste des hommes. Cette tranchée « s'écrase sur le sol avec la visière rabattue de son toit percé de meurtrières : elle est nette comme une lame, sans ornements ; elle est faite pour *se battre* ; on n'y parle pas à haute voix, et la tranquillité qui y règne saisit et émeut. » M. Jean Renaud a le don de la description par annotations brèves, où les mots les plus simples font image et précisent fortement la pensée. Dans le chapitre qu'il consacre à la « mer de boue », qui s'étend en avant et en arrière de la tranchée, il y a des pages tout à fait remarquables sur la fin lamentable des chevaux. Il nous montre les chevaux luttant désespérément et tirant à plein collier, comme s'ils avaient hâte de fuir la boue collant à leurs paturons alourdis, puis se mettant à trembler, les yeux agrandis par l'épouvante, et s'abattant d'un coup, comme des masses.

Le morceau a vraiment de la grandeur, et il en est d'autres dans ce livre, comme le village fantôme, le combat de nuit, et la route tragique, qui sont d'une belle venue littéraire.

Le *Journal de campagne d'un officier de ligne*, que publie le capitaine Rimbault, n'a pas le souffle des récits de M. Renaud, mais conçu dans un genre très différent, il ne manque ni d'intérêt ni de qualités littéraires. Ce sont des notes jetées sur des feuilles de route, au hasard de l'heure et de l'événement, et pourtant ces notes présentent une réelle unité de ton et de sentiment ; il s'en dégage une impression d'ensemble parfaitement harmonieuse. Le capitaine Rimbault nous fait ainsi le récit de la première marche en avant en Lorraine, au début d'août 1914, de la brusque et décevante retraite devant l'offensive allemande, puis du terrement dans les tranchées des Hauts-de-Meuse et de la forêt d'Apremont. Des coins de paysages tracés avec grâce ; des types finement dessinés, des tableaux de batailles largement indiqués en traits sobres, donnent à ce « journal » un puissant attrait. Le capitaine Rimbault sait reconnaître la valeur de l'ennemi. Il constate que le soldat allemand fait la guerre avec beaucoup de méthode, un sens pratique très développé et un souci du détail poussé jusqu'à la minutie. Il donne des précisions sur la façon allemande de préparer l'attaque : en première ligne, un groupe d'hommes jeunes, préalablement enivrés et qui sont destinés à être massacrés ; ensuite, derrière ce rideau de « chair à canon », les troupes d'assaut, parfaitement saines et décidées. Seulement, dans le courage et la vaillance des nôtres, il y a plus d'initiative, plus de personnalité, comme le prouve ce fait rapporté par le capitaine Rimbault. Les Allemands pour la fête du kaiser, avaient planté un énorme drapeau impérial sur un arbre au village d'Apremont. Un « poilu » s'en fut tranquillement le chercher, la nuit. Il partit les poches remplies de pétards et de cordons détonants, traversa les lignes ennemies, entoura l'arbre de ses pétards et alluma ses cordons. Une formidable explosion se produisit : l'arbre sautait, et l'homme arracha le drapeau impérial qu'il rapporta dans sa tranchée. Cela, c'est de la vaillance française.

Des souvenirs de campagne fort intéressants, ce sont ceux que le capitaine Philippe Millet a réunis dans un volume intitulé : *En liaison avec les Anglais*. M. Philippe Millet, qui a combattu à Charleroi, a été longtemps attaché à l'armée anglaise comme officier de

liaison, et il a pu observer de près ces « Tommies », si différents de nos « poilus » et qui, en quelques mois, se sont si admirablement adaptés aux conditions de la guerre moderne. En une série de chapitres qui ont l'allure vive et facile de chroniques joliment tournées, il nous présente quelques-uns des types les plus caractéristiques de l'armée britannique, et il est très vrai que ces figures, bien placées dans leur cadre familier, font comprendre mieux qu'une analyse abstraite ce qui distingue les deux armées combattant côte à côte dans la Somme, en Artois et en Flandre. Il y a chez le soldat anglais à la fois du vieil enfant et du héros. Rien ne l'étonne ; il « encaisse » en souriant et il est d'une résistance surprenante. Quand un bataillon est mis au repos pour une demi-heure, une partie de football s'organise immédiatement. M. Philippe Millet, par de simples oppositions de types et quelques récits savoureux, nous fait saisir toutes les nuances de la mentalité générale des deux nations alliées qui se complètent si remarquablement pour l'accomplissement de leur grande tâche commune. Parmi les meilleures pages de son livre, celles où l'écrivain s'affirme avec ses plus sûres qualités, il faut compter les pittoresques croquis des villages et des gens immédiatement en arrière des lignes anglaises. Il y a là des tableautins d'un sentiment exquis et d'un charme profond qui feront comprendre à distance avec quel admirable sens des nécessités les populations de la zone des armées ont su organiser leur existence.

Quand on lit les récits du front, on se demande parfois comment les choses se passent chez l'ennemi, de l'autre côté de la tranchée. Ce n'est que lorsqu'on connaîtra la vie des soldats allemands comme nous connaissons celle des nôtres qu'on pourra se faire une idée exacte de cette guerre, de tout ce qu'elle comporte de misère et de grandeur. Tout élément précis de comparaison nous fait défaut jusqu'ici. Un Roumain de Transylvanie, qui a servi comme officier dans l'armée austro-hongroise, M. Octavian C. Taslauanu, nous apporte pourtant un premier témoignage, valant d'être retenu, dans un volume intitulé : *Trois mois de campagne en Galicie*. Il donne de curieux détails sur la manière de combattre des Russes et il nous fait de l'armée austro-hongroise un tableau saisissant.

Sans doute, on le sent ennemi, dès les premiers jours, de la cause qu'il est obligé de servir, mais son témoignage n'en apparaît pas moins d'une grande sincérité et s'appuie sur des faits qui semblent résulter d'une documentation sérieuse. En réalité, ce qui manque le plus de l'autre côté de la tranchée, c'est la foi dans la cause qu'on y défend. Or, il n'est pas de courage, de discipline ou de valeur personnelle qui puisse suppléer au sentiment que donne la conscience de lutter pour un idéal de justice et de vérité. C'est cette foi profonde dans la noblesse de leur effort qui baigne de généreuse clarté l'âme des soldats des nations alliées, car c'est elle seulement qui crée la volonté de vaincre.

ROLAND DE MARÈS.

CONTES ET NOUVELLES

UN CONFLIT

Comme le dit lui-même le colonel Poltu, « sa mission est pénible parce qu'elle est sévère ». C'est toujours par ces paroles que commence l'interrogatoire qu'il fait subir à ces dames, et il est très content d'avoir imaginé ce début, ce qui prouve qu'il est un brave homme en même temps qu'un brave militaire.

Un des devoirs en effet qui incombent au colonel Poltu est de convoquer dans le bureau qu'il occupe à la gare les personnes du sexe féminin qui débarquent à B...-sur-C... par le chemin de fer. Du fait même qu'elles ont pu parvenir jusque-là, leur présence doit déjà être considérée comme insolite. B...-sur-C... se trouve dans la zone des armées, et même presque en première ligne. En face de l'ennemi, l'expérience acquise au cours de cette guerre a démontré que dans l'immense majorité des cas, lorsque de faibles femmes s'aventurent aussi loin, ce n'est pas pour voir quelque chose, mais quelqu'un : c'est un fils, c'est un mari, ce peut être aussi un ami qui leur est cher. Il est cruel de leur refuser cette satisfaction ; pourtant cela demeure nécessaire. Considérez que par la porte où l'on laisserait se glisser ces affections, pourrait s'introduire l'espionnage. Considérez aussi qu'il convient de ne point amollir le cœur de nos guerriers, et que par surcroît la présence de femmes sur un point du territoire qui sert d'appui immédiat à nos actions militaires peut devenir pour le commandement une cause d'inopportunes préoccupations. Enfin, on a décidé, une fois pour toutes, que ce n'était pas leur place : il est donc inutile de discuter ; si la question vous intéresse encore, nous en recauserons après la victoire.

Le colonel Poltu est de mœurs irréprochables ; il est marié, père de famille. Son devoir ne lui en paraît que plus désagréable, bien qu'il le remplisse avec rigueur. Il sent mieux que personne qu'il a pour conséquence assez fréquente d'inévitables injustices auxquelles tout son discernement, toute sa subtilité ne sauraient obvier. Car les dames qui ne peuvent invoquer pour leur déplacement un motif légitime, une affection reconnue et consacrée par le Code civil se gardent bien d'avouer le but de leur voyage. Elles débarquent généralement pourvues d'immenses cartons ou bien de ces petites malles noires et plates, bordées de cuivre, qu'emploient dans leurs tournées les voyageurs de commerce :

« Mon colonel, affirment-elles avec un front d'airain, je viens à B...-sur-C... pour placer de la dentelle, des chapeaux, des nouveautés. Pouvez-vous me défendre d'exercer mon industrie? Et en ce moment où la vie est si dure! Je fais vivre toute ma famille. »

Elles ont réponse à tout, elles vous nommeront sans hésiter toutes les couturières, toutes les modistes, tous les magasins de la ville ; avant de partir, elles n'ont eu qu'à consulter le Bottin. Au contraire, les mères et les épouses ont la pernicieuse conviction de leur innocence et de leurs droits ; elles disent tout de suite :

« Pourquoi je suis ici, mon colonel? Mais c'est pour voir mon fils, c'est pour voir mon mari. »

Et le pauvre colonel est obligé de prendre sa grosse voix pour répliquer :

« Madame, vous ne sortirez pas de la gare. Vous allez attendre dans ce petit local, là, tout à côté. Vous y serez très bien. Il y a un excellent train à 17 heures 40 pour retourner à Paris. »

Il ne devrait jamais se laisser attendrir, jamais! C'est l'ordre, et il en connaît l'importance. Mais quoi! je vous dis que c'est un brave homme et qu'il a un cœur, comme vous et moi... L'autre jour, le train arrive ; il y a des voyageuses, bien entendu, et toutes ces dames attendent en frémissant le moment où elles vont défiler, chacune à leur tour, devant le terrible colonel.

La première porte sur une toilette à mille raies, déjà printanière, un visage encore jeune et délicieusement chiffonné, comme un bouquet de fleurs fraîches s'enlève sur un joli vase au col mince.

« — Mon colonel, dit-elle, je viens voir mon mari...

— Ce n'est pas possible, fait le colonel. Mille regrets, mais ce n'est pas possible. Ma mission est pénible, mais rigoureuse... Il y a un excellent train à 17 heures 40... Vous attendrez là, dans ce petit local... »

Mais je crois que je me répète. Ce n'est pas ma faute, c'est comme lui. La dame proteste, elle insiste, elle a d'excellentes raisons à faire valoir.

« Mais mon mari n'est pas venu à B...-sur-C... exprès pour moi, mon colonel. Il est colonel comme vous ; il est à B...-sur-C... pour quelques heures, je l'ai appris par une lettre. Il ne manque pas à son service, à son devoir. Vous n'êtes donc pas marié, mon colonel? Vous ne savez donc pas ce que c'est?... »

Elle pleure, elle pleure à chaudes larmes. Et par-dessus le marché, elle ne s'en ira pas ; elle restera là, sur cette chaise, indéfiniment. Mais elle pleure ; surtout elle dit des choses incroyablement touchantes. Le colonel se laisse attendrir. Il se le reproche ; cependant, il se laisse attendrir.

« Eh bien, partez, dit-il. Mais le train est à 17 heures 40. A 17 heures 40, vous entendez. Si l'on vous retrouve demain matin dans la ville!... »

Il ne dit pas ce qui doit arriver, mais il est évident que ce sera épouvantable. La dame ne se le fait pas dire deux fois ; elle s'échappe. « A une autre », dit le colonel à son planton, d'une voix triste. Il est poursuivi d'un âpre remords. Comme il a déjà été signalé, si c'est un brave homme, c'est aussi un bon militaire, et il a manqué à la consigne.

... L'autre, que le planton vient d'introduire, est parvenue à la maturité. Mais elle est digne, elle est fière d'elle-même, de vingt ans d'affection fidèle et réciproque, de ses enfants, de toute sa vie enfin, de toutes les choses qui furent dans sa vie. Et le colonel pense à sa colonelle.

— « ... Mon colonel, dit-elle, je viens voir mon mari.

— Ce n'est pas possible, répond le colonel, ce n'est pas possible! Ma mission est pénible, mais rigoureuse. Il y a un excellent train à 17 heures 40.

— Mais mon mari n'est pas venu à B...-sur-C... exprès pour me voir, dit la voyageuse. Il est colonel comme vous, il est ici pour quelques heures seulement, je l'ai appris par une lettre. Il ne manque ni à son service ni à son devoir... »

Encore! Ça recommence? « Quel colonel? » demande le colonel étonné.

Et la dame nomme le même!

— Ah! c'est trop fort! crie le colonel Poltu, désarçonné. Qu'est-ce que c'est que cette histoire. Est-ce qu'on se fiche de moi? Planton, allez me chercher l'autre, allez me chercher la première, celle qui vient de sortir; elle ne doit pas être loin. Nous allons bien voir.

Le planton revient avec la première dame.

— Comment vous appelez-vous? dit le colonel.

Il est devenu tout à fait méchant.

— La colonelle X..., affirme la première dame avec intrépidité.

— Pardon, madame, fait la seconde dame avec indignation: la colonelle X..., c'est moi!

On n'a pas vu une situation si difficile depuis la retraite sur la Marne. Et c'est par conséquent le moment de l'offensive pour le commandement.

— Vous avez des papiers? interroge le colonel.

— J'ai des lettres à mon nom, déclare la première dame.

— J'ai des lettres à mon nom, et les voici, dit la seconde.

Le colonel a très chaud. Son offensive a raté. Il a l'impression détestable d'avoir fait une gaffe, et même une série de gaffes. S'il avait renvoyé la première impétrante à Paris, ainsi que l'y obligeait la consigne, tout cela ne serait pas arrivé. Il aurait pu laisser passer la seconde ou la renvoyer comme l'autre, et dans les deux cas il n'y avait aucun mal; mais maintenant? Ah! il allait être content, le colonel X..., un frère d'armes! Mais aussi une pareille astuce, une vie en partie double, avec deux femmes à qui ce collègue permettait de porter son nom et auxquelles — en vérité une pareille imprudence était inconcevable! — il avait donné rendez-vous le même jour, et au même endroit!

Durant qu'il réfléchit, les deux dames échangent des conversations sur lesquelles il est préférable de ne pas insister, et le colonel Poltu a envie de s'arracher les cheveux.

« C'est la seconde qui doit être la vraie, pensa-t-il; et l'autre, mon Dieu, l'autre... »

Il faut reconnaître que cette manière de voir avait pour elle toutes les probabilités, bien que l'autre fût charmante et parût du meilleur monde.

« ... Donc, continue le colonel en lui-même, c'est cette autre qu'il faut confesser. »

— Mon enfant, lui dit-il, ayant fait sortir la seconde colonelle, vous n'êtes pas la femme du colonel. Vous-ne-l'êtes-pas!... Et vous ferez bien de m'avouer la vérité. Il vaut mieux passer pour ce que vous êtes — une amie, j'imagine, une charmante amie de celui que vous venez voir — que pour... il faut bien que je lâche le mot: une espionne!

La dame recommença de fondre en larmes.

— Mais je ne suis pas une espionne, gémit-elle, et pas davantage l'amie du colonel X... Je suis une honnête femme, monsieur! Je suis Mme C..., femme du chauffeur du colonel X... Et j'ai su par mon mari qu'il conduirait aujourd'hui le colonel X... à B...-sur-C...; j'ai arrangé tout ça avec lui. La femme d'un chauffeur, est-ce que vous m'auriez laissée passer? Tandis que celle du colonel... Est-ce que je pouvais deviner qu'il arrangerait la même chose avec sa femme, le colonel X...? Je n'ai pas de chance; nous n'avons pas de chance, voilà tout...

Le colonel médita :

— Je vous ai permis de passer, et je n'en avais pas le droit, mais une parole est une parole. Et d'autre part, vous n'êtes pas la vraie colonelle X... Il faut donc que je laisse maintenant passer l'autre... Filez toutes les deux, filez vite! Mais ne le dites à personne. Je mérite le conseil de guerre!

Elles obéirent à la première partie de la recommandation, mais pas à la seconde: et voilà comment je sais l'histoire...

PIERRE MILLE.

POUR LA PROPAGANDE

La Grande Guerre à la lumière de la Bible

Voici un petit livre qu'il faut lire et faire lire. Nous le devons à la vigilance de Mgr Herscher, archevêque de Laodicée. Se trouvant en Suisse, ce prélat vit à la devanture d'un libraire de Bâle un opuscule allemand dont le titre piqua sa curiosité. L'auteur, un certain Karl Dunkmann, essayait de démontrer aux écoliers et aux jeunes filles, auxquels il s'adressait spécialement, que les Germains n'agissaient en cette guerre qu'avec l'approbation de Dieu; il s'efforçait de placer leurs crimes sous l'autorité des livres saints, et d'établir une étroite assimilation entre le peuple allemand et le peuple d'Israël. Mgr Herscher, révolté de ces hypocrisies et de ces sophismes, remet les choses au point. Nous détachons de son volume (1) quelques pages vigoureuses, où éclate l'indignation de son âme de patriote et de chrétien:

Qu'entre tous les peuples, Dieu ait choisi le peuple allemand pour recueillir l'héritage d'Israël et en faire son nouveau « peuple élu », cela ne fait pas l'ombre d'un doute dans l'esprit du subtil commentateur.

L'auteur reconnaît que le monde entier protesta contre l'entrée des Allemands en Belgique, au mépris de tout droit divin et humain, et regarda les envahisseurs comme des Huns et des barbares. Mais cela ne le trouble nullement. Avons-nous vraiment commis un péché si grave, se demande-t-il? Avons-nous agi « contre le droit » en entraînant dans la guerre un peuple neutre? Et il essaie de justifier la conduite du peuple allemand par l'exemple d'Israël devant le refus des Amorrhéens de le laisser passer sur leurs terres.

Chose extraordinaire, explique-t-il, l'Ancien Testament est nettement pour nous touchant notre invasion de la Belgique. Bien mieux : il devient notre défenseur. Et, en effet, dans le Ve livre de Moïse, chapitre 2, à partir du verset 26, l'on raconte une histoire qui ressemble, trait pour trait, à notre aventure en Belgique. On peut lire le même récit dans le IVe livre de Moïse, chapitre 21. Le voici :

« Israël, dans sa marche vers la Terre Sainte, se trouve devant un territoire neutre, le territoire des Amorrhéens, Israël envoya des ambassadeurs à Sehon, roi des Amorrhéens, pour lui dire : « Nous » vous supplions de nous permettre de passer par » votre pays; nous ne nous détournerons ni dans » les champs, ni dans vos vignes; nous ne boi- » rons point de l'eau de vos puits; mais nous » marcherons par la voie publique, jusqu'à ce que » nous soyons passés hors de vos terres. Vendez- » nous tout ce qui nous sera nécessaire pour man- » ger; donnez-nous aussi de l'eau pour de l'ar- » gent, afin que nous puissions boire : et permet- » tez-nous seulement de passer par votre pays. » Mais Sehon, roi des Amorrhéens, ne voulut point nous accorder le passage, parce que le Tout-Puissant lui avait obscurci l'esprit, endurci le cœur, afin qu'il fût livré entre vos mains comme vous voyez maintenant qu'il l'a été. »

L'on en vint donc au conflit, et les Amorrhéens furent battus. Israël s'empara des villes, l'une après l'autre et devint légitime possesseur du pays. Voilà comment l'Ancien Testament jugea la neutralité et sa valeur.

M. Dunkmann commet là une impardonnable erreur. S'il voulait être véridique, il se garderait de faire le silence sur la conduite toute différente d'Israël en face des Edomites et des Moabites (Nombres, XX, 14-22). Car le peuple de Dieu demanda aussi le passage libre sur leurs terres pour entrer en Palestine. Mais, sur leur refus, il n'insista pas et fit un long détour pour gagner la Terre Promise.

Si sa conduite fut différente envers les Amorrhéens, c'est qu'ils faisaient partie de ces tribus chananéennes dont Dieu avait décidé le châtiment à cause des abominations dont elles se rendaient coupables, et qui les faisaient descendre au dernier degré de la dégradation. Israël avait été chargé de l'exécution des ordres divins.

M. Dunkmann regarde-t-il le kaiser comme un autre Moïse? Où sont les miracles qui autoriseraient sa mission? Jusqu'ici le monde entier n'a vu que des prodiges de mensonge et de cruauté qui jugent l'œuvre et l'ouvrier! Tel n'est évidemment point l'avis de M. Dunkmann qui s'écrie, non sans fierté :

Dans cette guerre, l'Ancien Testament est notre allié fidèle. M'est avis qu'avec un pareil allié nous avons lieu d'être contents, alors même que le monde entier nous accuse avec une indignation qui n'a d'égale que son hypocrisie. Prétendra-t-on que ce qui était juste pour les Juifs ne l'est point pour les Allemands? Dira-t-on que les Juifs, qui étaient le peuple choisi, se croyaient tout permis? Mais c'est précisément parce qu'ils étaient le peuple choisi, qu'ils étaient doublement tenus de garder les préceptes de Dieu, et si quelque peuple païen avait agi de la sorte, nous nous garderions bien de l'imiter. Mais ce que le peuple d'Israël a cru pouvoir faire, ni l'indignation des neutres, ni l'hypocrisie de nos ennemis ne nous empêcheront, nous Allemands, de le faire à notre tour! Aussi, à cet égard, avons-nous la conscience fort tranquille, et éprouvons-nous une grande joie à penser que dans cette grande guerre nous avons l'alliance de la Bible.

M. Dunkmann oublie que, depuis l'époque où florissait Israël, il y a eu progrès dans les lois morales qui régissent les rapports entre les peuples. Autre chose était le droit international avant le Christianisme et le droit international depuis la Révélation chrétienne, qui a adouci les mœurs et mis plus de justice dans les rapports internationaux.

La guerre elle-même est régie par des lois morales qu'une nation civilisée doit respecter sous peine d'être mise au ban des nations.

Monseigneur HERSCHER.

(1) Chez Lethielleux, 1 fr. 25.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 6 octobre 1916.

L'Emprunt National

La souscription à l'Emprunt National 5 o/o (deuxième Emprunt de guerre), vient à peine de s'ouvrir et déjà l'on peut se rendre compte, par l'extraordinaire volume de capitaux qu'il met en mouvement, du succès qui lui est assuré et dont, d'avance, nous ne doutions du reste pas un instant.

Il y avait pour cela des raisons décisives.

Depuis la réalisation de l'Emprunt précédent, onze mois se sont écoulés. Dans ce laps de temps, la masse des capitaux disponibles s'est facilement reconstituée : l'État n'empruntait pas pour thésauriser. Ce que lui a donné le premier emprunt, il l'a donc dépensé, et, pour la plus grande partie, dépensé dans le pays même, grâce à l'activité industrielle que les besoins de la Défense nationale ont développée dans les proportions que l'on sait. Quant aux sommes employées à l'étranger, elles ont trouvé une compensation dans les intérêts que ce même étranger paie à notre épargne : il n'y a qu'à compter les milliards (une quinzaine) employés en Bons et Obligations de la Défense nationale, emplois pour la plupart d'un caractère temporaire, pour juger combien la situation financière du pays est, malgré la guerre, demeurée solide, on peut dire brillante.

Ainsi, le pays peut très largement souscrire ; et, le pouvant, il le doit. Ce premier point n'a pas besoin de longue démonstration. Souscrire, c'est apporter son aide à la victoire, c'est contribuer à abréger la guerre et ses souffrances. Pour tous, des plus gros capitalistes jusqu'aux plus humbles, la souscription est donc un devoir étroit : c'est, comme on l'a dit fort justement, de la mobilisation des capitaux qu'il s'agit. Pour cette mobilisation-là comme pour l'autre, il n'y aura pas de déserteurs.

Mais combien est agréable l'accomplissement d'un devoir qui non seulement n'impose aucun sacrifice, mais tout au contraire comporte d'aussi indiscutables avantages !

Employer son argent à près de 5 3/4 o/o en rentes françaises, en rentes expressément exemptes de tout impôt, c'est déjà faire un placement à des conditions inespérées ; la plus-value que l'on peut, que l'on doit obtenir sur le capital est peut-être plus séduisante encore.

Nous avons vu le précédent 5 o/o, d'un type absolument identique à celui-ci avec lequel il ne fera bientôt plus qu'un, atteindre rapidement le cours de 90 fr en pleine guerre ; et pourquoi s'est-il arrêté à ce cours ? Parce que l'on attendait l'emprunt n° 2, qui allait forcément être émis, comme toujours, à un prix inférieur au cours de la Bourse.

D'après cela, on peut se faire une idée de la plus-value à attendre. L'emprunt 5 o/o émis en 1871 à la suite d'une guerre étrangère désastreuse doublée d'une guerre civile, avait atteint en deux ans le pair, gagnant une quinzaine de points. Après la victoire, — cette victoire que nous voyons s'approcher, que nous touchons presque du doigt — quelles espérances plus hautes, encore ne nous sont-elles point permises !

Souscrivez donc tous !
Souscrivez par devoir !
Souscrivez par intérêt !

On sait que la souscription devra être close le 29 courant au plus tard. Mais elle pourra l'être avant cette date, dès que le gouvernement jugera suffisante à ses besoins la somme qui lui aura été apportée ; vu l'affluence des souscriptions, qui déjà s'affirme, les capitalistes feront donc sagement de ne pas attendre au dernier moment pour transmettre leurs demandes.

Nous rappelons que les souscriptions peuvent être faites :

1° En libérant le titre dès la souscription. Le prix à payer est alors de Fr. **87 50 net par 5 francs de rente ;**

2° Par versements échelonnés. Le prix est alors de Fr. **88 75**, *payable comme suit :*

1° en souscrivant	Fr.	15 »
2° du 16 au 31 décembre 1916		23 75
3° du 16 au 28 février 1917		25 »
4° du 16 au 30 avril 1917		25 »
Total	Fr.	88 75

pour 5 francs de rente.

Les Bons et les Obligations de la Défense nationale et les Rentes françaises 3 1/2 o/o libérées avant le 31 janvier 1915 sont pris, dans les conditions précédemment exposées, en paiement des souscriptions libérées immédiatement.

Le CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS reçoit sans frais les souscriptions à l'Emprunt national.

Il est à la disposition des intéressés pour leur fournir tous renseignements qu'ils pourraient désirer et leur faciliter toutes opérations se rattachant à leurs souscriptions.

On annonce que la **Sucrerie Centrale Coloso** a reçu d'un groupe américain des propositions tendant à l'achat de ses propriétés.

Les actionnaires vont être réunis en assemblée générale extraordinaire aux fins de délibérer sur ces propositions. Il sera de l'intérêt de tous les actionnaires de prendre part à cette assemblée sur laquelle nous aurons prochainement à revenir.

Le Conseil d'administration du **Rio-Tinto** vient de fixer à 40 sh. brut l'acompte sur le dividende de l'exercice en cours. L'acompte déclaré à la même date de l'année dernière n'avait été que de 20 sh.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Un philosophe a dit qu'un homme qui raisonne bien est un homme qui raisonne comme nous. Or, il n'est pas douteux, chères amies, que nous ne soyons entièrement du même avis sur les trois points que voici :

1° La santé est le plus précieux de tous les biens ;

2° Une bonne santé tient principalement à la pureté et à la richesse du sang, ainsi qu'au bon état du système nerveux ;

3° La pureté et la richesse du sang ont besoin d'être régulièrement entretenues et le système nerveux doit périodiquement être remis en état.

Il est également un autre point sur lequel nous sommes certainement d'accord, c'est qu'il est à la portée de tout le monde, dès les premiers troubles qui révèlent une altération du sang ou un affaiblissement du système nerveux — lassitude, maux d'estomac, maux de tête, insomnies, étourdissements, etc. — de faire une cure de Pilules Pink pour les dissiper et écarter les maladies qui ne demandent qu'à se déclarer. Ceux qui font usage des Pilules Pink sont surpris de se rétablir aussi rapidement et aussi complètement, après avoir très souvent essayé en vain quantité de remèdes. Cela tient à ce que les Pilules Pink sont, par excellence, le reconstituant du sang et le tonique des nerfs. Leur efficacité est certaine contre l'anémie, la chlorose, les maux d'estomac, la neurasthénie, les maladies des nerfs, la faiblesse générale. Elles sont, en outre, un stimulant particulièrement actif de l'appétit.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris. La boîte vaut 3 fr. 50 et les six boîtes 17 fr. 50, franco.

Avec la rentrée, il y a peut-être lieu, chères amies, de renouveler vos toilettes.



Pourquoi ne broderiez-vous pas l'un de ces charmants modèles de blouses que publie *La Jolie Broderie Française*, 83, rue de la Santé, Paris, dans son numéro du 15 octobre (0 fr. 30).

L'une est brodée, l'autre soutachée.

L'abonnement (5 fr. par an ; étranger 6 fr. 50) donne droit à un joli Ouvrage-Prime et à de nombreux suppléments.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Ninette. — Je vous conseille plutôt l'Eau de Brise Exotique, qui fera disparaître rapidement ces rides et boutons. Elle blanchit l'épiderme et lui enlève toute sécheresse. Vous la trouverez à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Une lectrice assidue. — Ce que vous avez essayé ne pouvait que les provoquer. Tous les soirs, au coucher, lavez-vous à l'eau chaude et au savon de Marseille en pâte. Le lendemain, faites de larges ablutions d'eau chaude avec 15 gouttes de grésyl pur.

Miss-thé-rieuse du maquis. — Mlles Béziers, Mme Priva, Mme Testu ; ces trois pensionnats ont une très bonne renommée.

Une touriste. — Le plus pratique des coricides est l'Emplâtre Selma, à la feuille de lierre. Il fera disparaître vos cors et durillons à la troisième application, sans aucune souffrance. Vous le trouverez partout au prix de 1 fr. la pochette.

Algérienne exilée. — 1° Lever les bras, les mains tendues vers le plafond, ouvrir et fermer les mains très rapidement pendant cinq à dix minutes ; répéter cet exercice cinq ou six fois par jour, blanchit les mains, les réchauffe et les préserve des engelures. 2° Lavez-vous toujours à l'eau tiède, ne sortez jamais sans gants, ne vous chauffez jamais les mains au feu. 3° Faire tous les matins, pendant quarante secondes, une douche froide sur chaque pied, suivie d'une friction vive avec de la laine. 4° Prenez du renard.

Une fidèle. — Je vous cherche le filleul que vous désirez, mais jusqu'à présent, je n'en ai point qui soit instituteur.

Normalienne. — Pourquoi n'apprenez-vous pas la sténodactylographie ? En suivant de bons cours, vous obtiendrez très vite un résultat. Adressez-vous, de ma part, à l'École Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

Sous-lieutenant Trouyet. — Je puis vous chercher une marraine, mais pas insérer votre annonce dans ma rubrique.

Quita 124. — C'est parfait, envoyez-moi votre adresse que je puisse la communiquer à ce filleul.

Poilu mélancolique. — Envoyez-moi votre adresse ; je vous ai trouvé une marraine.

S. V. E. B. 16. — Acétone, alcool à 90°, 100 gr. de chaque ; huile de cade 5 gr. ; soufre précipité 10 gr. ; acide pyrogallique 2 gr. ; acide chrysophalique 0 gr. 20 ; bi-chlorure d'hydrargyre 0 gr. 20.

Lectrice bordelaise. — La Poudre Capillus redonne aux cheveux blancs leur nuance primitive, sans les mouiller. Elle existe en toutes nuances. Joignez à votre première commande une mèche de vos cheveux et adressez un mandat de 3 fr. 50 à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Piété. — Aux magasins du Louvre, à Paris.

Louise. — Vous obtiendrez un teint uni et velouté avec la crème invisible et la poudre de riz sans bismuth extra-fine et adhérente de Mme Rambaud, 8, rue St-Florentin, Paris. Crème à fr. 50 et 4 fr. Poudre 3 et 5 fr.

Une abonnée de Paris, 19 ans. — 1° Supprimez toute cause de congestion de la tête, telle que mauvaises circulation et digestion, constipation. 2° Etendez, chaque soir en vous couchant, une légère couche de pommade, composée de : 2 gr. de précipité blanc, 4 gr. d'acide borique et 60 gr. de vaseline.

Aimant Jean. — 1° La Pâte Dentifrice des Bénédictins du Mont-Majella. 2° Le costume national qui diffère pour chaque pays ; les couleurs vives : rouge et vert.

Un fumeur. — Les Tubes d'Essences de Bichara donnent aux cigarettes un doux parfum et en accroissent le charme. Demandez-les à Bichara, parfumeur syrien, 10, Chaussée-d'Antin.

Une lectrice. — Une correspondance assez suivie pour entretenir un bon moral ; des vêtements chauds pour l'hiver, des provisions, un peu d'argent : quant au nombre de paquets, cela dépend de vos moyens : un par semaine si vous pouvez, ou un ou deux par mois.

Une Lausannoise. — 1° La teinture de benjoin, l'eau de rose, la crème de lait d'amande les font disparaître à l'usage. Essayez la lotion suivante : 4 gr. de borate de soude, 40 gr. d'eau de rose, 40 gr. de fleur d'oranger. 2° Mettez dessus un peu de crème et de poudre.

Anne B... — Pour avoir un joli teint mat, lavez-vous le visage à l'eau tiède et appliquez un peu de crème anglaise Cream Barkett. Le pot 3 fr. 75. Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

FURETTE

DE-CI DE-LA

Coupe, couture, corset, mode, broderie. *Patrons.* École Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris. *Cours par correspondance, à l'école et à domicile.*

Ne serait-ce qu'en curieuses, mesdames, allez voir les hautes nouveautés de la célèbre Compagnie des Indes, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, Paris, où demandez-lui ses belles séries d'échantillons de *Velours Amfortas* pour confortables manteaux fantaisie ; de ravissants *Velours Kundry* pour toilettes riches et habillées aux nuances les plus fines ; de *Drap Cachemire* de qualité exceptionnelle et de toute beauté. Son *Gros Tricot Villstha* fait des costumes tailleur d'un énorme cachet et sa *Serge Tailleur Trystem.*

Les Carrières Commerciales

La France commerciale va subir d'innombrables vides qu'auront à combler des jeunes, des femmes et des hommes jusqu'ici éloignés des affaires : il faut les préparer. Beaucoup, qui habitent la province, ont l'étoffe d'excellents Comptables, Sténo-Dactylos, etc... Pourvus d'une instruction primaire mais suffisante, leur sérieux et leur aptitude au travail les feraient rechercher des Chefs de Maison et ils arriveraient rapidement à des situations enviables. Mais ils ne peuvent se déplacer pour s'instruire : c'est alors qu'intervient si heureusement l'enseignement par correspondance dont il nous a été donné d'apprécier les excellents résultats. C'est l'apprentissage chez soi, rapide, sans frais ni déplacement, même à temps perdu. Nous ne saurions assez le recommander.

Demander le programme gratuit M aux Etablissements Jamet-Buffereau, initiateurs de ces méthodes, à Paris, 96, rue de Rivoli (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis). Prix à forfait. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

UN REMÈDE POPULAIRE

Le 6 novembre 1911, Mme A. Perrier, 12, rue des Moines, à Joigny, nous disait : « Depuis de longs mois, je souffrais de l'estomac et n'avais plus d'appétit. Dès que j'avais mangé, j'avais des aigreurs, des crampes d'estomac, des maux de tête, des étourdissements et je ne dormais pas Au matin, je me sentais très faible et mes forces diminuaient de jour en jour. Je ne puis que me féliciter d'avoir employé les Pilules Digestives Foster, car mon état de santé s'est amélioré rapidement et en très peu de temps j'ai obtenu la guérison de tous les troubles digestifs. »

Le 11 janvier 1913, Mme Perrier ajoute : « Depuis que j'ai pris des Pilules Digestives Foster, je ne souffre plus de mauvaises digestions, aussi je suis heureuse de recommander ce bon remède comme il le mérite. »

Les Pilules Digestives Foster sont le remède idéal contre les troubles de l'estomac, du foie, des intestins, sommeil après les repas, migraines, mauvaises digestions, sang pauvre, manque d'appétit, bouffées de chaleur à la face, aigreurs et douleurs d'estomac, bile, teint jaune, oppression, suffocation, palpitations, frissons, nausées, constipation opiniâtre, renvois, gaz, glaires, langue chargée, hémorroïdes, étourdissements, mains et pieds froids, etc.

1 fr. 25 le flacon de 50 pilules, franco.

H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-Ternes.

LES·ANNALES





LES RIVAUX

M. et Mme Wilson — M. et Mme Hughes

(L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS)

22 Octobre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN — 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES-PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1739. — 22 OCTOBRE 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN — 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



M. et Mme Hughes aiment beaucoup les enfants. Au cours de leur tournée électorale dans l'Ouest, ils visitent le village indien de l'exposition de Diego et prennent sur leurs genoux des petits Peaux-Rouges.

LA LUTTE PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS



Hughes à la tribune.

La Fureur Électorale
AUX ÉTATS-UNIS

Nos mœurs électorales sont fort paisibles auprès des mœurs électorales des États-Unis. L'insulte, la calomnie s'y déchaînent par la parole, la plume et l'image. M. Paul Bourget dans son célèbre ouvrage Outre-Mer, *a tracé de ces violences un tableau qui demeure exact.*

... De la fantaisie amusée et facile vous tombez dans la basse et brutale polémique, — une polémique sans esprit et qui ne recule pas devant l'allusion personnelle, la plus grossièrement insultante. Il me semble que l'un et l'autre phénomène est logique et qu'il s'accorde bien à ce qui s'observe partout chez l'Américain. Dans le train ordinaire de l'existence, il est bon enfant, aimable, ouvert, facile. Aussitôt en affaires, vous le trouvez aussi âpre et aussi énergique dans la défense de ses intérêts et la conquête des vôtres que vous le trouviez commode et généreux. Tout à l'heure il s'amusait. Maintenant il se bat. Or, la politique est de toutes les affaires une des plus importantes dans ce pays où chaque triomphe d'un parti met à sa disposition toutes les places et tous les services publics. C'est une affaire qui intéresse, non pas un petit nombre d'ambitieux, mais une quantité énorme d'individus enrôlés sous la bannière républicaine ou démocratique. Il faut satisfaire leurs antipathies, provoquer leur enthousiasme, servir leurs passions. Dur métier par tout pays de suffrage universel, que celui de parler par l'image aux masses populaires. Elles voient gros, et elles sont naturellement de goût ignoble et violent. Les caricatures enluminées, qui s'étalent aux premières pages des journaux illustrés, satisfont ce goût. Comme me disait l'éditeur du journal de Chicago, c'est toujours le *fight*, la passe de boxe qu'ils aiment. Le coup de poing est donné ici sous forme d'outrage colorié, mais un outrage si exagéré d'ordinaire, si visiblement inique et partial qu'il en devient inoffensif. Voulant par exemple flétrir un parfait gentleman, coupable d'avoir été nommé à une haute place par M. Cleveland, le caricaturiste représente cet homme distingué sous des traits grossièrement défigurés, et [illegible] au-dessous des potasses [illegible]

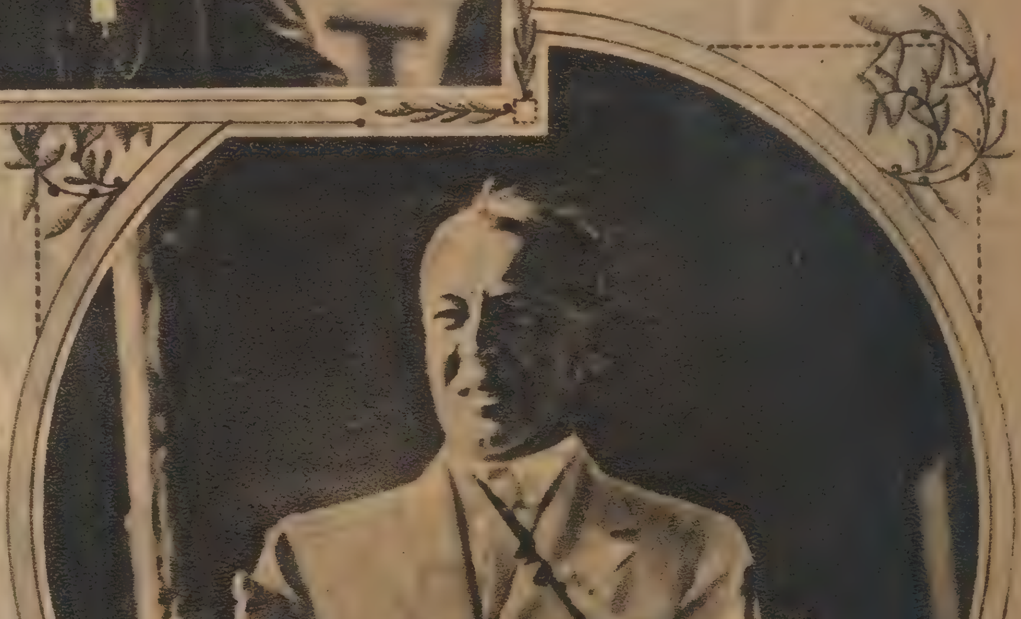
Cleveland's grotesque nominee for.

... De pareilles façons de combattre un adversaire peuvent réussir auprès des bas électeurs. Elles excluent l'esprit, en vertu du mot célèbre de Talleyrand :

Tout ce qui est exagéré est insignifiant.

C'est pour cela que les Américains ont réussi la caricature de mœurs qu'ils ont faite légère et sans dessous, et que, sauf exception, leur caricature politique est si médiocre. Peut-être ce résultat inattendu et son motif valaient-ils la peine d'être notés.

PAUL BOURGET.



SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Candidats

Quand j'esquissais ici-même, il y a quelques semaines, le portrait du président Wilson, je ne me doutais guère que j'aurais à présenter à nos lecteurs son rival, un rival peut-être heureux. Ce sont les caprices du suffrage populaire. M. Wilson va mourir, dit-on. Vive Charles-Evans Hughes !

Sur la mort hypothétique de M. Wilson, les Alliés ne verseront pas de pleurs hypocrites. Ils attendaient beaucoup de lui. Ils ont été plus cruellement déçus qu'ils ne croyaient l'être. Ils ne se faisaient pas d'illusions excessives. Si mal qu'ils connussent le caractère de l'homme d'Etat qui gouverne encore l'Amérique, ils le savaient vacillant, circonspect, un peu trop accessible aux considérations personnelles. S'il succombe, — ce qui n'est pas certain — ces défauts auront, je suppose, contribué à sa chute. Quand on ménage tout le monde, on finit par avoir tout le monde contre soi. Il y a des heures graves où il faut se résoudre à prendre parti ; le président de demain se montrera-t-il plus ferme que n'aura été le président d'hier ? Oui, si l'on s'en rapporte à ses declarations, à son programme, à ses discours officiels, à ses propos familiers. « Lorsqu'un jour mon autopsie sera faite, a dit M. Ch.-E. Hughes, j'espère que le chirurgien trouvera dans mon corps autre chose que de la poudre à sécher l'écriture et des notes de jurisprudence. » Langage excellent, protestations significatives. Par ces paroles, M. Hughes assurait, sans doute, que sous son masque impassible de magistrat se dissimulait une âme passionnée, un cœur chaud, et que, juge impartial, habitué à considérer le pour et le contre, il avait néanmoins sur les êtres et les choses une opinion arrêtée... Parfait !... Mais il y a loin de l'attitude du candidat aux errements de l'élu. Le roi de France ne paie pas toujours les dettes du duc d'Orléans.

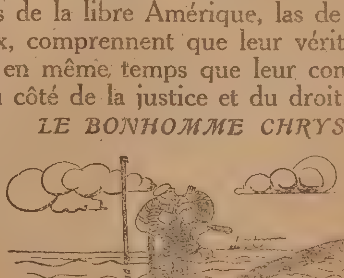
Deux mots de biographie... M. Ch.-E. Hughes est (comme l'indique son nom, d'origine *Welsh*) un anglo-saxon-américain. Son père, David-Charles Hughes, était un modeste pasteur baptiste du village de Glen-Falls (New-York), où le nouveau candidat à la présidence naquit en 1862. Sa mère, née Mary O. Connelly, fille de médecin et remarquablement douée pour les sciences mathématiques, possédait une culture étendue. David avait lui-même professé avant d'entrer dans l'église. Ils voulurent faire un savant de leur fils ; ils le dotèrent de connaissances vastes et solides, lui apprirent la théologie, les humanités, les langues étrangères, lui inspirèrent le goût du travail méthodique et soutenu. Charles-Evans les paya de cette sollicitude par de brillants succès scolaires ; les sachant pécuniairement gênés, il réussit à gagner l'argent nécessaire à l'achèvement de ses études de droit ; la nuit, il préparait ses examens ; le jour, il donnait des leçons de grec aux élèves de la Delaware-Academy. Il obtint de la Colombia Law School un grand prix qui lui valut une situation aux appointements annuels de cinq cents dollars. Ainsi fut récompensé l'écolier laborieux...

C'était à peu près l'indépendance, ce n'était pas la fortune. Celle-ci lui arriva sous la forme d'une gracieuse jeune fille, miss Annette Carter, qui s'éprit de l'avocat studieux, pauvre et fier. Elle appréciait d'autant plus son mérite qu'elle avait reçu au Willesly College une instruction supérieure. Ils s'unirent. Et dès lors, Charles-Evans Hughes, délivré de tout souci matériel, mais inaccessible à la paresse, marcha d'un pas rapide vers le succès, vers la gloire. En 1891, il est nommé professeur de législation à la Cornwall-University, puis appelé comme conseil auprès de la Stevens Gas Commission. Son intervention a pour résultat un abaissement de prix du gaz. Cette victoire et quelques autres semblables lui concilient la sympathie de ses concitoyens et l'amènent à briguer leurs suffrages. Ils l'élisent, en 1907, gouverneur de l'État de New-York, le réélisent en 1909. Taft, craignant que ce concurrent dangereux ne lui dispute le pouvoir, le nomme en 1912 juge à la Cour suprême. C'est en vain. Charles-Evans Hughes a mis le doigt dans l'engrenage de la politique. Il ne pourra plus, il ne voudra plus s'en dégager. Il sait que de hautes destinées l'attendent...

Il est un type achevé de l'homme sérieux, de l' « intellectuel ». Sa gravité lui a attiré le surnom de *iceberg* ; mais elle se tempère d'un sourire. Il a beaucoup lu, beaucoup voyagé ; il a escaladé les sommets des Alpes, il a habité Paris. Il aime notre théâtre et nos livres. Il raffole de Dumas et de Balzac. Il conte l'anecdote avec agrément. Et il se porte à merveille ; il jouit au physique et au moral d'un admirable équilibre... Ses opinions ? On le dit républicain, hostile aux privilèges de la féodalité financière, ennemi des trusts... Ses dispositions envers les belligérants (car c'est cela qui nous préoccupe) ? On ne les pénétrera à fond que plus tard. Jusqu'au jour du scrutin, elles s'envelopperont d'une obscurité prudente. Un candidat est un candidat, quelle que soit sa sincérité, il flaire le vent, il use de précautions, il tâche de se concilier les voix indécises. Or, les Boches pullulent sur le sol américain...

Néanmoins leur crédit s'use. Leurs manœuvres sont percées à jour ; elles ont exaspéré l'opinion et soulevé contre eux d'ardentes colères. Intrigues sournoises, attentats violents, grèves organisées, sabotage des usines, campagnes de presse, tout est bon aux agents avoués ou secrets de l'Allemagne. ils en ont trop fait. La coupe de l'indignation publique déborde. Que M. Wilson triomphe, ou que ce soit M. Hughes, des mesures énergiques s'imposeront. Les citoyens de la libre Amérique, las de ce joug odieux, comprennent que leur véritable intérêt, en même temps que leur conscience, est du côté de la justice et du droit.

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXVII

EN SOUVENIR DU CAPITAINE DON ANNIBAL DE CHINCHILLA

17 octobre 1916.

Mon cher ami. Je ne vous engage pas à lire *Gil Blas*. Ce chef-d'œuvre dépasse votre âge. Il faut avoir déjà beaucoup vécu pour comprendre à quel point, dans cette succession de tableaux variés, animés et amèrement amusants, l'observation serre la vie de près et la rend présente. J'ajoute que l'audace réaliste de certaines scènes, quoique tant de romans l'aient depuis singulièrement dépassée, ne permet d'en conseiller la lecture ni aux jeunes filles ni aux jeunes gens. C'est dommage pour tout le reste. Peut-être y a-t-il quelque choix d'extraits. Je le tiendrais pour mal fait si la scène où sont racontées les aventures du capitaine don Annibal de Chinchilla n'y avait pas trouvé sa place, même au prix de quelques coupures.

Ce vieux capitaine était un glorieux mutilé. Il avait laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie et une jambe dans les Pays-Bas. Agé de soixante ans et riche seulement de cent ducats de rente, il perdait son temps et ses placets à solliciter de la Cour de Madrid une pension, qu'il croyait n'avoir que trop méritée. Ni les secrétaires du ministre, ni le ministre, ni le roi ne consentaient à l'entendre ou à le satisfaire. L'un des secrétaires lui tint même ce langage : « Seigneur gentilhomme, ne vantez pas tant votre zèle et votre fidélité ; vous n'avez fait que votre devoir en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paie assez et doit suffire, principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grâce à la bonté du roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'Etat... »

Nous sommes loin de ce temps! Le capitaine don Annibal de Chinchilla n'aurait pas besoin aujourd'hui de se morfondre, un placet à la main, à la porte du ministère de la Guerre pour se faire allouer, par grâce ou par intrigue, la pension alimentaire de ses vieux jours. Sans doute *Gil Blas* se passe en Espagne, mais sous le costume espagnol les mœurs sont bien françaises et Le Sage ne les a transportées dans un pays d'emprunt que pour avoir l'entière liberté de les peindre. Je n'en conclus pas pourtant que, sous l'ancien régime, les soldats qui avaient perdu un membre au service de leur pays fussent condamnés à la misère. Il y avait les Invalides, dont le Rica des *Lettres Persanes* disait qu'il aurait autant aimé avoir fait cet établissement, s'il avait été prince, que d'avoir gagné trois batailles. Mais il s'en faut que tous les estropiés fussent hospitalisés aux Invalides ou même qu'ils fussent assurés de toucher une pension de retraite. L'arbitraire et l'intrigue ne perdaient pas leurs droits là même où le droit seul aurait dû régner et compter.

Nos mutilés ne courent pas de tels risques. L'hommage qu'on rend à leur gloire n'est pas la seule monnaie dont on paie leurs bonnes actions. Ils ont sur l'Etat une créance. Le ministre de la Guerre, quand il transmet leurs dossiers au ministre des Finances, n'apostille pas une grâce : Il régularise, dans des formes administratives nécessaires, quoique parfois un peu lentes, un droit inaliénable auquel personne ne peut porter atteinte. Parfois les intéressés eux-mêmes s'y trompent. Ils hésitent à reprendre leur métier ancien ou à en apprendre un nouveau par crainte de perdre leur pension ou d'en voir diminuer le montant. Rien n'est plus vain qu'une telle appréhension, grosse de dangereuses conséquences. Elle est nuisible aux mutilés, qu'une précaution malencontreuse risque de priver d'un utile supplément de ressources, et elle est dommageable à l'intérêt social qui exige, dans cette terrible guerre d'usure et d'épuisement, un redoublement d'activité. Les erreurs ne sont pas comme les clous, et il n'est pas vrai de dire que plus on tape dessus, plus on les enfonce. Ici l'erreur a pris naissance dans une sorte d'instinct méfiant dont l'influence s'est propagée de bouche en oreille comme une mystérieuse confidence. Je dois à M. Justin Godart cette justice qu'il a tout fait et tout dit pour détruire la légende dont trop de mutilés s'affolent encore. Je l'ai entendu, il y a quatre mois, protester devant eux avec une précision et une énergie décisives. Ecoutez-le : « C'est la blessure et ses conséquences qui fixent la pension, et non la situation sociale du blessé. Pour une blessure identique, la même pension est due au riche et au pauvre. Et le pauvre peut devenir riche par son travail ou par un héritage, l'Etat continuera à lui payer sa pension parce qu'elle est la dette sacrée, intangible, le prix du sang et de la souffrance. »

C'est dans un bel immeuble de l'avenue des Champs-Elysées, gracieusement mis par la Société Française des Secours aux Blessés, à la disposition de la *Fédération nationale d'Assistance des Mutilés* que le sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé tenait ce clair langage. Parmi les conséquences de la guerre, l'une des plus frappantes et des plus heureuses est dans cette adaptation aux services d'assistance militaire d'hôtels de luxe dont les lambris, les boiseries et les dorures avaient connu ou attendaient une affectation singulièrement différente. J'ai rencontré des esprits chagrins qui s'alarmaient de cette transformation et de l'invasion par les béquilles d'un quartier aristocratique. Je suis aux antipodes de cette opinion. Au milieu du spectacle admirable d'union et de dévouement que donnent toutes les classes de la société française, il y a encore malheureusement des gens qui oublient que nous sommes en guerre. Bénis soient les béquilles, les pilons, les appareils, les bandeaux et les bandages qui, dans la rue même, leur mettent sous les yeux la tragique réalité. Tant pis pour le luxe qui s'offusque de la misère et tant pis pour les santés florissantes qui, rien qu'à deviner sous les pansements d'horribles blessures, redoutent de tomber en défaillance. Ignorent-ils donc, ces délicats de l'arrière, que l'argent donné ou souscrit n'acquitte pas toute leur dette sociale et ne remplit pas tout leur devoir de solidarité? La fraternité n'est qu'un vain mot si elle n'est pas activement compatissante. Ces mutilés sont nos frères. Ils se sont battus pour sauver nos demeures. J'aime qu'ils y préparent, dans des salons habitués à d'autres spectacles, la rééducation professionnelle qui accroîtra par la dignité du travail la sécurité de leur existence, rendue par les camps aux ateliers, aux établis, aux usines, aux bureaux et même aux champs.

N'en concluez pas pourtant que je sois animé d'un brusque accès de démagogie et que je ne conçoive cette rééducation que dans le luxe doré des hôtels aristocratiques! Ce serait une généreuse sottise dont ce qui me reste de bon sens suffit à me préserver. *La Fédération nationale d'Assistance aux Mutilés* n'est pas installée partout comme aux Champs-Elysées. Elle n'en fait pas moins partout une bonne et utile besogne. Depuis que le talent de Maurice Barrès, qui a trouvé dans son cœur ses plus généreuses inspirations, s'est mis en campagne, elle a recueilli deux millions. Je crois bien que c'est le chiffre le plus élevé qu'une souscription privée ait atteint depuis la guerre. A première impression, c'est beaucoup. A l'usage, l'insuffisance s'accuse. Le Comité de Paris, avant d'avoir installé les ateliers des Champs-Elysées, où l'on enseigne les professions de bourrelier, de cordonnier, de comptable et de dessinateur industriel, avait ses ateliers du quai de la Rapée et des Epinettes qui sont en pleine action. Nous avons aussi nos écoles d'agriculture. Et je ne dis pas tout, ne voulant pas que cette lettre prenne les caractère d'un prospectus. Je m'en tiens à quelques chiffres. Au 15 septembre dernier, le service de prothèse avait distribué 1,973 appareils et 618 chaussures orthopédiques. Le Comité de Paris avait placé 2,578 mutilés. Il avait assuré la rééducation complète de 408 amputés.

Ces résultats n'ont-ils pas leur éloquence? Je les transcris ici dans l'intention d'y mettre un hommage, mais s'ils ressemblent à une réclame, je ne songe pas à m'en défendre. Il n'est pas interdit au bien qui veut faire plus de bien d'appeler l'attention sur lui. Si la *Fédération nationale d'Assistance aux Mutilés* avait existé à Madrid, Le Sage n'aurait pas écrit le chapitre XII du livre septième de *Gil Blas*. Au lieu de subir l'indigne comédie à laquelle le condamna le laquais du premier secrétaire du premier ministre, le capitaine don Annibal seigneur de Chinchilla, aurait frappé simplement à sa porte. Il y aurait été reçu avec tous les honneurs dus à son glorieux état.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

UNE VISITE aux Internés Suisses

Je suis heureuse d'offrir aujourd'hui la place dont je dispose à ma fille, Mme Pierre Ginisty, qui est allée en Suisse faire une visite à ses chers prisonniers, et a écrit ce récit que toutes nos marraines, j'en suis sûre, liront avec plaisir.

Y. S.

Genève, septembre 1916.

Je viens de pénétrer dans quelques-unes de ces colonies sanitaires, égrenées au flanc des montagnes de la bonne et hospitalière Suisse, pour nos prisonniers blessés et malades, et je demeure tout émerveillée des guérisons obtenues au sein de cette terre heureuse.

Finis la prison fétide d'Allemagne, les campements de crève-la-faim, les repas aux glands brûlés ; finie la soumission au raide « feldwebel ».

Maintenant, c'est le paradis ! Les pauvres fauves en cage, d'hier, sont redevenus des hommes goûtant l'odeur saine des champs, la vue des arbres, la féerie des cimes neigeuses et la tendresse d'un foyer.

Leysin, abrite une légion de soldats. Ils étaient, en février, autant de chats maigres, osseux qui débarquaient du train. Je les regarde aujourd'hui avec émotion. Venant de faire la sieste obligatoire, ils sortent des chalets, leurs souliers ferrés sonnant sur la route, le rire aux lèvres. Leurs groupes font, sur les talus, de belles taches mouvantes dans la lumière. Ils s'en vont où bon leur semble dans la zone permise, et l'air, qui est ici d'une pureté rare, entre dans leurs poumons déchirés, poursuivant son œuvre bienfaisante

Il semble que la nature ait prêté à leurs physionomies un peu de sa sérénité. Ils ont du bleu dans leur regard...

Ils revivent enfin!... enfin !...

Je pénètre dans le hall d'un des nombreux hôtels de l'endroit, le «Chamossaire», qui possède le plus gros effectif de pensionnaires. Deux larges baies, ouvrant sur le midi, l'inondent de soleil. Des civils passent, gais comme des merles, grillant une cigarette ; quelques-uns, dans un coin, reçoivent des visites chèrement espérées. Dans une immobilité de fakirs, deux ou trois gars sont assis, le regard perdu dans l'horizon des montagnes muettes.

Je les interroge. Ils se disent heureux, apaisés, l'épreuve leur a donné comme un cœur neuf pour jouir de tout ce qui les entoure.

Dix-huit mois de captivité pour la plupart!... Autrement dit, six cents jours d'angoisse et de misère, de pensées tendues vers la France où les camarades moissonnent de la gloire, six cents jours de cohabitation insalubre, d'humiliation quotidienne..., de faim, de faim chronique!

Chacun, selon son tempérament, évoque le passé. Ceux-ci haussent les épaules, ceux-là restent pensifs, des territoriaux, pères de famille, gardent à l'expression un pli d'amertume : de haine, point.

L'officier qui m'accompagne me désigne un jeune contremaître électricien, à qui trois mois de représailles ont coûté une laryngite tuberculeuse. Il est grand, la face est pâle, il s'exprime finement.

Les commencements étaient durs dans le camp, il fallait arracher les sapins des forêts pour dresser soi-même un abri..., pas le moindre paquet venant corser le menu, — maigre fumet des immondes marmites... La nuit, couché sur une dégoûtante paillasse, le cœur crevait de chagrin ; on se sentait halluciné... Non ! on ne vivrait pas là, ce n'était pas possible!... Puis, chaque jour, on s'appliquait à moins sentir sa misère, de peur d'en pleurer on aimait en rire.

Le « débrouille-toi » règne en maître dans les camps, et le Français a ce génie particulier. Il accomplit des miracles, dans une fièvre créatrice qui n'appartient qu'à lui seul : les boîtes de « Lu-lu » deviennent des réchauds perfectionnés ; des couverts sont taillés dans la ferblanterie des conserves, les lambeaux de planches ramassées aux corvées, ingénieusement rabotées, se transforment en escabeaux, tables et chaises, les murs s'égayent de gravures, et une fleur parade sous le cher portrait de la maman ou de la fiancée dans un vase improvisé.

Je les écoute. Plusieurs camarades se sont attachés au groupe : d'abord un sergent d'une maigreur ardente ; puis, un éclopé, gouailleur, un luron de Paris, sautant sur une jambe ; entre eux, ils sont intarissables, et devant cette gaieté bon enfant j'ai l'impression de collégiens se livrant à des farces.

— Tu te souviens à Z..., l'appel du soir ! l'alignement du troupeau sur deux rangs dans la cour par la pluie battante! *Ein, zwei, drei... nein es ist falsch !... Ein, zwei, drei...,* ces pauv' Souabes jamais ils ne sont arrivés à un compte juste! Et ce qu'ils sacraient!... C'est qu'on était dix-neuf mille!

— Et à la distribution de la soupe ; chacun servait la même formule sur un ton d'exquise politesse : « Donne-m'en mon vieux de ton rata... On t'aura... on t'aura! » Et l'autre benêt répondait toujours :

— *Ya, ya, yawohl !*

Cet entrain, que rien, mais rien ne peut abattre, ahurit le « Boche », il croit que tous ces « Franzos » ont le diable au corps, et les regarde plutôt qu'il ne les « garde ».

— Et ce temps de représailles, c'était dur? demandai-je à l'un de de ces blessés.

— Je cultivais la terre douze heures par jour, me répond un de nos filleuls que je savais retrouver à Leysin, si je n'avais pas eu mes colis, vos colis..., il n'aurait pas fallu grand temps pour que l'on me descendît sous terre et qu'on m'y plantât une croix sur la poitrine. J'abandonnais à la sentinelle du détachement mon bol de nourriture, une sorte de soupe infecte dont lui et sa nombreuse famille venaient matin et soir se régaler. Il faut croire qu'on leur serre aussi la ceinture à ces malheureux !

Et à travers ces récits divers, m'apparaît assez clairement la silhouette de l'Allemand, du petit bourgeois de classe moyenne, lourdaud, aspirant secrètement à la paix, mais craignant comme le feu les coups de botte de son officier.

Et mon filleul achève son histoire en ces termes : « Voyez-vous, si c'était à recommencer, nous n'hésiterions pas : tous une balle dans la tête plutôt que de subir l'enfer de leur prison... ».

A Montreux, trois officiers des régions envahies m'ont révélé avec une émotion extraordinaire l'horreur qu'ils garderont du dernier et lugubre chant de leur odyssée.

A dix, ils étaient qualifiés pour l'échange. Ils arrivent à Constance devant la dernière commission que préside en haut lieu un « cheffhartz », tous dix dans l'angoisse de cette dernière attente. Un coup d'œil à l'emporte-pièce du major suffit ; sans explication, il lance un ordre. Tous ont compris, ils défaillent : c'est le demi-tour! Ils retournent dans la geôle allemande. Et le cas n'est pas rare.

Aussi, comment traduire leur saisissement de bonheur quand à la frontière franchie, — enfin! — le train, lent, se déroule, pris d'assaut aux cris de « Vive la France! » par une foule en délire qui lance fleurs, paniers, cocardes, boîtes à cigares, au hasard sur le train..., par les portières!...

Ah! là, on pleure à chaudes larmes. Peut-être pleure-t-on toutes les larmes intérieures si longtemps contenues. C'est une émotion sacrée, pure, inoubliable.

De tous les témoignages que j'ai recueillis ici, dans un décor inoubliable, j'emporte l' « assurance formelle », que sans le ravitaillement de la France, nos Prisonniers ne seraient plus vivants!...

Et cette pyramide de colis qu'élèvent à leurs fils toutes les mères, toutes les femmes, toutes les marraines jette dans la stupeur, paraît-il, le peuple teuton. La fortune qu'elle représente est colossale.

En Suisse allemande — je ne parle pas de l'autre Suisse dont le rôle est admirable, — en Suisse allemande j'ai vu des dévouements féminins qui m'ont été jusqu'au cœur. Notamment à Hilterfingen, ce nid d'aigles accroché au flanc de la montagne de l'Oberland. Il y a là une aïeule de soixante-seize ans menue, vive comme une bergeronnette, et dont la vie se répand en charité. « Protéger, soigner les Français, c'est la dernière tâche que Dieu m'a donnée, me dit-elle, et je le bénis. »

Vient-il un voyageur? parle-t-il allemand? la voici sur la défensive. Paraît-il suspect? Dans le doute, elle n'en veut point : elle n'a pas de place. Le fanion que le vent balance sur son toit de chaume est celui d'une neutralité de justice.

Elle n'est point riche, mais soixante prisonniers vivent de sa peine ; la nuit, elle bâcle les paquets, le jour, elle s'inquiète de ceux que la mélancolie poursuit. Sa fille adoptive, humble demoiselle, dévorée de dévouement, veillera le fricot, pendant qu'à l'ambassade, elle remuera ciel et terre pour celui-ci, le pauvre petit amputé de dix-huit ans, pour celui-là, le sergent aux tympans crevés qui n'a pas vu sa fiancée!

Son influence morale, je m'en suis rendu compte, est d'une grande portée. L'œuvre de cette Suissesse est celle d'une belle Française!

Nos prisonniers sont maintenant les enfants dorlotés de ces généreuses prisons à ciel ouvert. Ne les plaignons plus. Matériellement, rien ne leur manque; quelques lectures peut-être. Quand les forces reviendront, il faudra combattre le désœuvrement des longues heures indolentes et vaines, l' « ennui » qui les guette. Un office du Travail vient dans ce but de prendre corps. De petites industries naissent déjà, grâce à de nobles initiatives comme celle du lieutenant Vouaux, dont l'atelier produit de jolis jouets. Les hautes autorités des deux pays amis prendront, — je l'imagine, — les mesures nécessaires à l'exportation de ces travaux bénis!

Ainsi, la santé morale viendra couronner leur rétablissement physique, et, quand sonnera le retour dans les foyers, le long cortège de nos convalescents chantera à la Suisse accueillante et bonne un retentissant « Hosanna! » et aussi un « Au revoir! » plein de gratitude et d'émotion.

ANNE-MARIE GINISTY.

A mes Amis des Colonies

(Pneumatique)

Mes chers Cousins de tous pays,

Je vais aujourd'hui, en grand'hâte, vous demander votre collaboration... Elle me sera précieuse et vous allez comprendre tout de suite comment... Je veux, au moyen de conférences extrêmement documentées, précises et brillantes, tâcher de faire aimer plus intimement ces colonies que vous habitez, dont vous connaissez les secrets, et l'âme, et le paysage. Je rêve un jour d'aller vous y voir, d'emmener avec moi de la jeunesse, des amis, et de pouvoir dire : « Regardez..., nous avions-vous trompés »... Est-ce beau?... Est-ce prospère?... Nos Autres Frances valaient-elles pas un coin de notre tendresse?

Ces Conférences, naturellement, seront publiées dans *Le Journal de l'Université* et abondamment illustrées, car pour rendre l'évocation plus saisissante, il faut parler aux yeux en même temps qu'à l'imagination. Et c'est là où je demande à mes amis d'intervenir... Je souhaiterais que chacun d'eux m'écrivît quelque chose de son pays...

Aux femmes, je demande des recettes, indigènes : plats caractéristiques, menus. Les fêtes et réjouissances, les rites particuliers, les solennités de fiançailles, de mariage, les coutumes exotiques, les usages mondains, l'éducation des enfants, etc., etc.

Aux hommes, je demande des détails techniques, des idées sur l'exploration de nos richesses, des détails sur les débouchés qu'offrent nos colonies, des notes sur le rendement de nos forêts, de nos comptoirs et aussi, surtout, nos moyens d'action pour éviter l'infiltration boche.

Je publierai les plus intéressantes de ces lettres à la suite des conférences et ainsi nos coloniaux contribueront à une œuvre d'entente, de combat pacifique et d'union utile..., les femmes des colonies diront aux femmes de chez nous : « Voyez notre vie, vous n'en soupçonnez pas l'intérêt ». Les hommes apprendront à d'autres hommes les ressources admirables de contrées, d'îles, dont beaucoup sont des paradis inconnus, paradis laissés en friche et vers lesquels notre effort doit se diriger...

Je reviendrai sur la question, mais j'ai voulu, en hâte, vous jeter ce billet-pneumatique, dès maintenant, pour que les réponses aient le temps de m'arriver.

La première conférence a pour sujet l'Indo-Chine et c'est M. Albert Sarraut qui nous fait l'honneur de la traiter — ceci suffit à en dire tout l'intérêt — et c'est sur ce pays que je sollicite les premières réponses ; bien entendu, outre les récits que je serai heureuse de publier, cartes postales, affiches, caricatures seront les bienvenues — et je serai particulièrement reconnaissante que l'on m'envoyât des chants indigènes, de la musique populaire, des poésies, des légendes du pays.

Si mes amis des colonies m'aident dans ma tâche, comme je n'en doute pas, nous pourrons donner des documents vécus du plus vif intérêt... Et il serait bien étonnant que nos Autres Frances ne fussent pas ensuite plus près du cœur de la grande France.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

(ANNÉE 1917)

NOS AUTRES FRANCES

Nous préparons pour ces conférences qui diront la vie économique du pays, ses richesses, ses coutumes, etc., etc., des auditions, des projections de cinéma, rapides et vivantes. Nous croyons fermement que ces conférences rempliront le but que nous nous proposons : Faire aimer nos colonies.

SÉRIE DU LUNDI

NOS AUTRES FRANCES

27 nov. France d'Asie : Les Merveilles de l'Indo-Chine. — Albert Sarraut, *ancien gouverneur de l'Indo-Chine.*

4 déc. Les Colonies Éblouissantes. — Joseph Chailley

11 déc. La Belle Algérie. — C. Jonnart, *ancien gouverneur de l'Algérie.*

18 déc. Musique d'Orient. — Lucie Delarue-Mardrus

15 janv. Au Maroc : La Foire de Fez. — André Lichtenberger

22 janv. La Tunisie des Poètes et des Soldats. — Myriam Harry

29 janv. Françaises d'ici et Françaises de là-bas. — E. Brieux, *de l'Académie française.*

5 fév. Notre Orient vu par les Peintres. — Georges Cain

12 fév. Les Iles au temps des voiliers et des cases de bambou. — Frantz Funck-Brentano

19 fév. L'Ile d'Emeraude : La Guadeloupe. — Henry Bérenger, *Sénateur de la Guadeloupe*

26 fév. Sa Sœur Jumelle : la Martinique. — Henry Lémery, *Député de la Martinique.*

5 mars Chez les Noirs : Soudan, Sénégal. — Pierre Mille

12 mars Promenade à travers notre Congo.

19 mars Nos Ennemis aux colonies : la mouche tsé-tsé, les fièvres. — Dr Raoul Baudet

26 mars Chez les Malgaches : Madagascar et ses Iles. — Marius Leblond

Ces conférences seront suivies d'un quart d'heure de cinéma et accompagnées de nombreuses auditions (musique, chants, poésies).

Les 15 conférences, 40 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'histoire de notre hôpital est courte cette semaine. Nous avons évacué en province un certain nombre de blessés, il nous en est venu d'autres des batailles de la Somme. Et tous nos enfants vont aussi bien que leurs graves blessures le permettent.

Parmi les dons reçus cette semaine, dons qui nous remplissent le cœur de gratitude, il en est un qui nous a particulièrement touchées. C'est celui d'un jeune capitaine de l'aviation, un héros qui mène son escadrille à travers les plus invraisemblables périls et remporte des succès éclatants dont jamais il ne permet qu'on parle. Il honore notre hôpital d'une tendre amitié, et chaque fois qu'entre deux vols ou deux missions il vient dire un petit bonjour à nos soldats, c'est une fête.

« J'aurais voulu, écrit-il, vous annoncer le jour même mon heureux combat du 21 septembre, mais les vols, les missions à donner, les questions de personnel et de matériel, les liaisons surtout, très difficiles dans un pays de boyaux, de tranchées et de trous d'obus, ne me laissent pas une minute de tranquillité. J'ai été si content de l'heureuse issue de ma bataille là-haut que je vous demande d'employer les cent francs ci-joints à faire partager

ma joie quelques instants à vos chers blessés des Annales. Je suis allé à Combles hier; on ne voit que cadavres et prisonniers boches; il n'y a pas de spectacle plus agréable en ce moment. Les prisonniers font presque pitié. L'abbé Wetterlé a bien raison lorsqu'il dit que l'Allemagne est toute en façade. Je crois que la façade est en train de s'écrouler sur la route de Bapaume. De ce côté, le moral est parfait. C'est mon ancien bataillon de chasseurs qui hier s'est lancé au-devant de l'attaque boche à la baïonnette, a tué ou fait prisonniers les assaillants, puis s'est précipité dans la tranchée ennemie, où à coups de grenade il a tué tous les occupants. »

Les Envois au Front

Nos envois au front ont été considérables cette semaine, grâce aux caisses magnifiques envoyées par Mlle S. Le Clézio, de l'île Maurice, caisses bondées de paquets tout faits pour les soldats du front, l'adresse seule est à ajouter... Le travail ainsi simplifié nous paraît délicieux.. Ce n'est pas Mlle Le Clézio certes, qui mériterait le reproche que m'a fait un soldat cette semaine : « Votre colis, écrit-il, est venu en bon ordre, rien n'a été déchiré, maintenant je crois que vous avez oublier de mettre un peut de tabac, mais ces rien, ces pour vous dire que les poilus aime bien à fumè une pipe... » Mlle Le Clézio, elle, le sait et n'oublie rien.

Voilà le froid qui vient. Et les nuits sont terribles pour les soldats qui couchent dans les tranchées; il leur faut des chaussettes, des bons chandails, des cache-nez; que toutes les amies des soldats reprennent leur tricot, et songent aux soldats du front... Ils sont dans la boue jusqu'aux genoux dans la Somme, et il gèle déjà aux environs de Verdun.

Nous avons encore envoyé cette semaine, grâce à nos cousines, une quantité de coussins pour les wagons de blessés, et des centaines de sacs à terre pour abriter les hommes. Six sacs sauvent la vie d'un homme, ne l'oublions pas.

Et maintenant transmettons cette demande particulièrement intéressante :

Le *sous-lieutenant chef de la 4e section du 7e régiment d'infanterie, 11e compagnie*, nous signale la détresse de braves Français d'Haïti, très courageux et pleins de zèle. Ces soldats seraient bien heureux de recevoir des vêtements chauds, tels que tricots, flanelles, chaussettes et gants.

A la Brosse! A la Brosse!...

Nous avons reçu cette semaine des dons charmants, qui permettent à M. Brieux de puiser en toute confiance de nombreux secours pour ses chers aveugles... Le total des dons de cette semaine fut de 278 francs.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

114e LISTE DE SOUSCRIPTION

10e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 30 septembre au 7 octobre 1916)

Lieutenant Darriens, 40 fr. — Mme Smith, 1 fr. — Miss Bessie Fish, Glasgow, 15 fr. — Mlle Marcelle Rouge, Mérens, 5 fr. — Mlle Renée Lerebours, Port-au-Prince, 20 fr. — M. Kors, 5 fr. — M. Rœckel, 100 francs. — M. J.-A. Baillargeon et Co, 500 francs. — Mme Hevry, Etaples, 20 fr. — M. Boothby, 144 francs 05. — Une Française, 5 fr. — Isabelle Gunther, Memphis, 21 fr. 50. — M. Ernest Guilhaut, Fléac-sur-Charente, 47 fr. 50. — M. Georges Trouillot, 27 fr. — Némo, Philippeville, 5 fr.— Mme Rampon, 2 fr. 50. — M. Mansion, 20 fr. — Mme Hélène Martins, 2 fr. — M. Paul Deschanel, 250 fr. — D. L., Gap, 10fr. — Docteur Mons, Colbert, 10 fr.

Total général de cette 114e liste ...... **1,250 fr. 55**

(A suivre.)

POUR LA RACE

II

LES AVERTISSEMENTS

La France est-elle une de ces races en qui est déjà mort le goût de survivre et qui préparent avec tranquillité leur suicide?

Pour qui, homme ou peuple, veut connaître à l'avance sa mauvaise ou sa bonne fortune, le plus sûr est de la lire dans les yeux de ses ennemis. Eux possèdent la plus aiguë des attentions, celle de la jalousie, et la joie qu'ils ont à prévoir l'affaiblissement d'un rival transparaît à travers leurs soins de la dissimuler. L'Allemagne nous a rendu ce service. Les incommensurables dédains qui, entre ses deux agressions de 1870 et de 1914, donnèrent le ton à ses rapports pacifiques avec nous, nous humiliaient sans nous instruire: un jour, elle a changé sa manière jusqu'à nous instruire sans nous humilier. En 1886, parut à Genève, sous le titre *Au Pays de la Revanche*, un livre où l'on mesurait l'écart sans cesse élargi, entre nos espoirs de renaissance et le déclin incurable de notre force. « Envolés au pays des chimères, ces beaux rêves d'une marche sur Berlin, de notre écrasement. Qui en parle ou y pense sans rire doucement? Quel chemin ont parcouru les deux nations depuis quinze ans, et dans quel sens différent!... La France a lâché pied sur toute la ligne ; tout craque en elle, tout s'affaisse, et maintenant nous pouvons en parler sans crainte et sans colère, mais avec cette pitié respectueuse qu'on doit à une nation qui décline... Elle n'a plus le courage de pousser la charrue, de trafiquer au loin, de faire des enfants... L'huile commence à manquer dans la lampe de la France... Le moment approche où les cinq fils pauvres de la famille allemande viendront facilement à bout du fils unique de la famille française » (1). A l'appui de ses affirmations, l'auteur amassait les preuves ; il prenait toutes les mesures de tous nos amoindrissements avec une exactitude attentive et cruelle, d'autant plus décisive qu'il n'affaiblissait pas la force des faits par la violence des mots, et nous épargnait l'outrage, sauf l'outrage de sa commisération. Parce qu'il n'était pas injurieux, beaucoup se persuadèrent qu'il n'était pas Allemand, et parce qu'il montrait parfois de la finesse dans l'ironie, qu'il était Français: un Français masqué pour dire plus librement à la France des vérités dures et utiles. Le docteur Rommel était un authentique penseur d'outre-Rhin. En deçà et au delà, son ouvrage eut un retentissement considérable et une influence inégale. Il plut où il ajoutait un air d'impartialité aux mépris haineux contre nous ; nous, sous prétexte que nous n'avions pas demandé la consultation, nous ne crûmes pas le docteur, nous ne nous laissâmes pas, malgré le conseil du proverbe antique, enseigner par l'ennemi.

L'ennemi n'était pas seul de son sentiment. Il fallait que dans notre état, quelque chose apparût de nouveau et de menaçant pour que l'opinion universelle du dehors traitât la France en grande malade. S'il y a deux sociétés que leur place sur le globe, le mouvement d'un négoce infatigable et une curiosité permanente préparent à la justesse dans l'esprit de comparaison, c'est l'Angleterre et l'Amérique. Lorsqu'en 1890, sir Charles Dilke publia sa vaste enquête, son voyage intellectuel autour du monde (2), il adressait ses premiers mots à la France pour restreindre notre espoir à « une petite place dans la politique du siècle prochain, car l'avenir s'y jouerait entre la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et les Russes », et il terminait en annonçant que « la France, auprès des Anglais, des Américains et des Russes de l'avenir, aurait la taille des pygmées ». Dans la plus répandue des langues, nous aurions vainement cherché une de ces invectives consolatrices où un peuple savoure le dépit de ses adversaires. Personne ne nous appelait plus, comme au dix-septième siècle, « l'insolente nation », mais tout le monde : « la nation qui meurt ». Aux Etats-Unis, c'est le chef de l'Etat, le président Roosevelt, qui n'hésitait pas à rejeter sur nous la faute de cette mort ; son mot « Cette noble nation se suicide », était contre nous le verdict de la démocratie que nous disons la plus parente de la nôtre. Humiliation plus grande : des peuples tenus naguère pour barbares, et redevables à nous de leur civilisation commençante, cessaient de nous craindre en commençant à nous juger. Au Japon, la presse du pays le rassurait en ces termes contre les ambitions de la France : « On peut lui envier son raffinement, ses beaux-arts et sa richesse, mais son énergie vitale est épuisée. Sa population diminue de jour en jour, et il n'est pas déraisonnable de croire qu'elle disparaîtra du nombre des nations vers la fin de ce siècle. » (3)

Ces voix ne parvenaient pas jusqu'à nous, étouffées par notre habitude et notre besoin de compter sur l'admiration inépuisable du monde. Nous avions pris le plus sûr moyen de n'être pas troublés dans cette confiance, nous apprenions si peu les langues étrangères !

Du moins, parlions-nous la nôtre, et cela eût dû suffire pour nous apprendre notre péril. Car des Français aussi, et surtout des Français ont poussé le cri d'alarme. Il suffisait qu'ils aimassent leur pays avec clairvoyance pour l'aimer avec force. Quelle que fût pour eux la préférée des grandeurs unies dans la grandeur française, toutes apparaissaient compromises par la même cause : l'amoindrissement de la population. Parmi les plus prompts à s'émouvoir et les plus dignes de persuader furent ces Français d'Alsace qui pâtissaient pour nos fautes anciennes et redoutaient d'être, par une faute nouvelle et suprême, frustrés à jamais du retour à la mère patrie. Un des députés protestataires au Reichstag, Charles Grads, disait : « Le mal dont souffre la France, c'est le ralentissement de son peuple, par rapport au progrès des nations voisines. Pour regagner le temps perdu dans le concours des nations, la France a besoin, sous peine

(1) Dr Rommel. *Au Pays de la Revanche*, Genève 1886, p. 2, 5, 259.

(2) Charles Dilke. *Problems of greater Britain*, Londres 1890, 1er vol., introd. p. 2 et vol. 2, Conclusion p. 582.

(3) *Le Tayo*. Octobre 1904.

de déchoir davantage, d'augmenter sa population, de se donner plus de citoyens, de multiplier le nombre de ses enfants pour l'aimer et pour la défendre. » (4). Chacun de nos débats sur notre état militaire mettait en contraste l'accroissement de l'armée allemande, la stagnation de la nôtre, la plénitude débordante des contingents germaniques par l'afflux naturel de la population et les artifices de l'efficacité provisoire qui nous permettaient de maintenir des effectifs égaux avec des contingents moindres de moitié.

Or ceux à qui la peur de la guerre aurait dû inspirer une émulation de fécondité avec la race adverse, s'épargnaient une réforme de mœurs en cessant de croire à la guerre. Pas plus que les vieux instruments de torture judiciaire, cette violence ne servirait plus à établir le droit entre les hommes, et les iniquités, presque toutes nées d'elle, se répareraient désormais sans elle, par la paix.

Mais les puissances de la paix comme celles de la guerre se sentaient atteintes par la dépopulation. Paysans, ouvriers, colons, tous ceux qui se plaignent, — et qui ne se plaint pas? — répétaient dans leurs lamentations sans fin, un vieux mot de France, que « la pire misère est misère d'hommes ». Cette misère qui, par son étendue et sa constance prenait le caractère d'un fléau, mettait en demeure ceux qui doivent garder saine la race.

Il n'y eut certes pas à reprocher aux médecins leurs complaisances pour des vices qui stérilisent les unions françaises ; c'est leur opinion commune que formulait l'un d'eux, l'attentif observateur des dégénérescences sociales, le docteur Jacques Bertillon. « Comment empêcher la France de disparaître? Comment maintenir sur terre la race française? Très peu le savent! Presqu'aucun n'y pense! Les Français voient leur pays se suicider sans rien essayer pour l'empêcher. La mort de la France qui sera un des faits marquants des dix-neuvième et vingtième siècles étonne les étrangers et nous laisse indifférents ». (5).

Pour accomplir cette cure, il y avait moins encore à guérir dans les corps que dans les esprits. Les conseillers les plus en crédit auprès du bon sens et les plus versés dans l'étude des intérêts privés et publics n'ont pas failli à montrer que chacun de ces intérêts était blessé à mort par l'appauvrissement de la population. Leurs témoignages forment une vaste bibliothèque. On trouvera leur synthèse dans le livre composé par un maître de l'économie politique; et M. Paul Leroy-Beaulieu y résume ainsi sa pensée : « C'est la stérilité systématique et voulue, qui apparaît comme le fléau destructeur des sociétés contemporaines : en trois ou quatre générations ce chancre, si l'on ne parvient pas à l'extirper par des mesures énergiques et méthodiques, va détruire complètement la population française et dénationaliser la France. » (6). Une « question de vie ou de mort » comme il la définit ne pouvait laisser neutres ceux qui ont charge d'instruire la France. Maîtres de toute origine et de tout degré, élevèrent la voix. Discours, brochures, traités, soutinrent partout une incessante propagande, renouvelèrent un solennel avertissement, et en tête de cette croisade, l'Université de France avait l'un des siens, celui qui, il y a vingt ans, laissa échapper le cri de la colère la plus patriotiquement passionnée : « Quand tout le monde croît autour d'elle, la France peut-elle rester stationnaire? Ne risque-t-elle pas de voir diminuer son importance et même de disparaître tout à fait? Décadence ou démembrement ne sont-ils point les deux alternatives qui s'offrent à elle? Ou plutôt, n'est-elle pas vouée par la natalité à l'une et l'autre, à la décadence d'abord, au démembrement ensuite?... » (7). Nous sommes en décadence, voilà le grand mot lâché. Dès 1868, Prévost-Paradol écrivait : « Oui, si dure que cette vérité puisse paraître à notre orgueil, c'est notre existence nationale qui est en jeu, et nous ne pouvons plus nous flatter d'échapper à une décadence irrémédiable autant que rapide, si nous ne prenons pas le parti de nous réformer nous-mêmes, et de montrer au monde une France nouvelle. »

Les appels à la raison portent en eux une cause permanente de défaite. Ils s'adressent à l'impartialité dans le moins partial des êtres ; ils l'incitent à mettre la sagesse au-dessus de la passion, à user de sa liberté contre sa préférence, c'est-à-dire de se résoudre contre lui-même. S'il est maître de son devoir, il y a trop de chances pour qu'il appelle devoir son plaisir. Là apparaît la profonde convenance d'une loi qui ne dépende pas de lui, mais dont il dépende, et qui l'oblige à accomplir même ce qui lui déplaît : cette contrainte du devoir est imposée par les croyances religieuses. Les représentants de ces croyances avaient à soutenir que la stérilité de la race suivait logiquement la diminution de la foi. Ils ont montré comme le remède au mal le retour à la foi, conservatrice non seulement de l'espérance dans chaque homme, mais de la vie dans les peuples. De la chaire de Notre-Dame à celles des temples et à la prédication des écrits (8), s'est répandu le zèle de cet apostolat.

Ces conquêtes de la morale, si elles sont les plus sûres, sont les plus lentes. Dans les cas d'urgence, il convient que les lois aident à la réforme des mœurs. Les conseillers naturels de ces mesures qui prêtent main-forte à l'ordre dans les sociétés affaiblies sont les juristes. Ils n'ont cessé d'offrir leur aide, et elle ne différait guère, qu'ils fussent libéraux, socialistes ou catholiques. Nommons seulement les plus dissemblables de ceux qui collaborèrent dans le même zèle : le professeur à la Faculté de droit de Paris, M. Gide, si impatient que la France « cessât de fondre comme un morceau de sucre », et le professeur de droit à l'Institut catholique, M. Paul Bureau, qui, non content de répandre ses idées, tentait de grouper les adhésions et les dévouements dans la ligue si bien nommée : *Pour la vie.* Faut-il appeler jurisconsultes les membres du Sénat et de la Chambre qui déposèrent à la poste restante de l'initiative parlementaire leurs projets en faveur de la famille? La famille elle-même parut commencer un geste de défense lorsque, formée par l'initiative d'un capitaine Maire, une ligue de pères réclama contre l'oubli où leur service national était tenu par la politique. Leurs manifestations portèrent le débat hors des académies, des bibliothèques, des chaires, des greffes, jusque sur la place publique.

Il y fut porté plus longtemps par les écrivains qui sont les introducteurs ordinaires des idées auprès de Sa Souveraineté l'ignorance populaire. Ils désignent à l'attention générale ce qui les occupe, et, des écrivains, les plus puissants sont les romanciers, car c'est dans leurs fictions que le gros des lecteurs cherche la vérité. La crise était assez grave pour émouvoir ces créateurs d'émotions. Entre tant d'autres, ces noms et ces œuvres : Zola dans *Fécondité*, René Bazin dans la *Terre qui meurt*, Paul Margueritte, dans ses appels à « des Lois de Fer », et Henry Bordeaux dans *la Peur de Vivre*, avaient dit « la grande pitié de la race française. »

Il est une dernière puissance, la plus universelle dans un pays où l'Etat prétend tout régir, et par cela même la plus optimiste, car, devenu providence, il ne saurait critiquer rien sans se critiquer lui-même. C'est le gouvernement. Or lui-même, cet optimisme se déclarait vaincu par l'évidence. Le gouvernement a fini par le même cri d'angoisse et d'alarme que les économistes, les statisticiens, les marchands, les philosophes, les rabbins, les pasteurs et les prêtres ne cessaient de clamer. Et s'il ne découvrait, comme « chance suprême » que le remède éventé d'une grande commission, elle n'a pas été tout à fait stérile, puisqu'il a fait devant elle l'aveu « du péril pressant, de l'état de choses mortel pour la France, » (9) et qu'à l'authenticité de notre détresse rien ne manquait désormais, même le grand sceau de l'Etat.

Donc, sur une question capitale, dans le pays le plus divisé de doctrines, si désuni que presque personne n'y atteint à l'autorité, que les Français les plus notoires y sont surtout les chefs de discordes, les hommes en désaccord sur tout le reste étaient d'accord. Et leurs dissidences constantes donnaient ici une force plus grande à leur unanimité.

Pourtant ce témoignage qui se levait de de toutes parts s'est heurté à une obstination plus forte encore. Il n'a pas plus agi sur elle que le clapotis du flot, au pied d'une forteresse, en en battant les murs ne les pénètre. La conscience de la France était ce bloc de pierre dure inébranlable, sourde. Elle était résolue à ne pas entendre ce qui l'accusait, à ne pas réfléchir à ce qu'elle ne pouvait pas absoudre et qu'elle ne voulait pas réformer. Et cela dura jusqu'à la guerre.

ÉTIENNE LAMY,
de l'Académie française.

(A suivre.)

(4) Ch. Grads. *Le Peuple allemand, ses forces et ses ressources*, 1888.

(5) Dr Jacques Bertillon. *La Dépopulation de la France*, Alcan 1911. Introd. p. 1.

(6) Paul Leroy-Beaulieu. *La Question de la Population*, in-12 de 512 p. Alcan 1913, p. 493.

(7) Georges Rossignol. *Un pays de Célibataires et de Fils uniques*, in-12 de 327 p. Delagrave 1896, p. 15 et 16.

(8) F.-A. Vuillermet. *Le Suicide d'une Race*, in-12 de 440 p. Lethielleux 1911. Abbé Camille Ract. *Natalité*, préface de Georges Fonsegrive, in-8 de 412 p. Poussielgue 1901.

(9) Paroles de M. le ministre Klotz, à la première séance de la Commission interparlementaire. Novembre 1912.

L'Esprit nouveau et la Paix

Dans les ébauches, d'ailleurs bien arbitraires et bien superficielles, commencées çà et là, des conditions de la paix future, on tient compte surtout des considérations ethniques et des questions d'intérêt, mais pas assez, peut-être, des éléments moraux. Les mœurs ont été, en effet, plus profondément influencées qu'on n'imagine par la façon sauvage dont l'Allemagne a conduit la guerre, et le mouvement qui se dessine en Angleterre pour le châtiment des assassins de Fryatt en est déjà une forte et claire indication. Les enlèvements de Roubaix et de Lille, les supplices infligés à des prisonniers italiens et russes, les invasions de la Belgique et de la Serbie et leurs horreurs inoubliables, auront aussi de lointaines conséquences, une fois la paix conclue, sur les relations entre les peuples alliés et le peuple allemand ; car l'esprit a été comme effaré par la réapparition soudaine d'une barbarie qu'on croyait à jamais éliminée dans l'histoire. Cette tragique surprise marquera une des grandes dates morales de notre temps : elle aura détruit un instant l'illusion du progrès.

Avant de longues années, il sera donc impossible de pardonner à l'Allemagne cette déception inouïe. Jusqu'à ce que cette nation ait durement expié, tout ce qui émanera d'elle sera taré et suspect. On se rappellera qu'au cours de la guerre de 1914, elle n'aura pas eu un seul geste chevaleresque, une seule pensée humaine, un de ces mots de pitié qui ennoblissent les plus atroces batailles et qui font honte à la haine.

L'aversion spéciale que nous inspirent nos ennemis, outre les sentiments exceptionnels déchaînés par la guerre, se retrouvera nécessairement dans les conditions de la paix. Voilà ce que ne comprennent pas les socialistes, si ignorants de la nature de l'homme, si abusés par l'aspect extérieur des sociétés. Quand ils prétendent fonder sur leurs utopies une paix durable, ils négligent les mœurs, les éternelles exigences du cœur humain, tout l'ensemble de notre sensibilité ; ils ne savent pas pénétrer dans les âmes ; ils ne voient, dominés par des formules abstraites, que des organisations et des cadres. Tout ce que l'Allemagne a souillé et meurtri, tout ce qu'elle a abîmé de civilisation et qu'il faudra rétablir ou venger, ils le négligent délibérément. Ils nous feraient ainsi, si on les laissait jouer un rôle prépondérant aux discussions de la paix, non une paix fière et solide, mais une paix incertaine et mouvante, sans racines nationales, une sorte d'abri hasardeux où nous vivrions d'une vie précaire, en réfugiés plutôt qu'en vainqueurs.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



LES LIVRES

Les Poètes et la Guerre

Il semble bien que, peu à peu, nos poètes trouvent le ton convenant aux chants glorifiant le geste de nos héros. A lire les derniers livres de vers publiés, on a l'impression que, dans l'ensemble, il y a plus de sincérité dans l'inspiration, plus de touchante simplicité dans la forme, plus de réelle poésie, enfin, que dans les œuvres qui, aux premiers mois de la guerre, prétendaient traduire en langage poétique tout ce qui émeut si profondément nos âmes. Nous avons constaté ici, qu'à quelques très hautes exceptions près, la poésie de guerre était généralement médiocre. Cela n'est plus exact pour les œuvres récentes. Si l'on trouve encore parmi elles des pages que leurs auteurs auraient mieux fait de sacrifier, il en est d'autres qui constituent des manifestations intéressantes et quelques-unes qui valent la plus sérieuse attention. La guerre ne nous a pas encore donné le grand poète dont le chant de douleur, d'espoir et de gloire triomphera dans les siècles par le prestige de son éternelle beauté, mais la poésie qu'on nous offre maintenant est déjà imprégnée du sentiment profond de l'épopée vécue. On se dégage du lyrisme facile des premiers jours, des images toutes faites et des clichés d'une désespérante banalité par lesquels on prétendait traduire les plus nobles élans que connut le cœur humain. Trop de gens, en vérité, ont eu l'illusion que seule la phrase laborieusement rythmée était capable d'exprimer ce qu'ils éprouvaient ou croyaient éprouver devant le spectacle grandiose de cette guerre. Ils se sont bientôt trouvés à bout de souffle et d'inspiration. Il ne faut point le regretter, puisque leur silence permet maintenant de mieux entendre la voix des poètes vraiment doués dont les accents savent nous toucher.

Un poète roumain de langue française, M. Léon Lahovary, dans la préface d'un volume de vers intitulé *La Jonchée*, se rend parfaitement compte de cette vérité, que nous avons exposée ici dans un précédent article, que le recul du temps est nécessaire pour que les événements favorisent réellement l'inspiration poétique. « Il faut, dit-il très justement, que les idées générales se dégagent ; il faut que, peu à peu, la légende commence. » Et il fait observer que ce ne sont pas les années immédiatement consécutives à la Révolution et à l'épopée impériale qui virent fleurir une esthétique et des doctrines littéraires nouvelles. Nul ne pourrait dire dès maintenant ce que sera, ce que doit être la littérature de demain, mais il n'en est pas moins certain que la guerre, du fait même du bouleversement de toute notre vie morale et intellectuelle qu'elle aura déterminé, nous donnera une littérature nouvelle et un art nouveau. Les œuvres actuelles, appartenant par la force des choses à une période de transition, ne peuvent que marquer l'acheminement vers les formules littéraires que créera, dans un temps donné, l'esprit rajeuni dont la lutte soutenue contre la barbarie allemande nous aura dotés.

Les poésies de M. Léon Lahovary, qui constituent un vibrant hommage à la France, ont de l'élan et du souffle. Ce sont les pièces de caractère sentimental où la nature du poète s'affirme le mieux, où son inspiration est la plus fraîche. Les tableautins de Paris, le Paris de la guerre, qu'il nous présente, sont tout à fait jolis de sentiment et d'expression.

Les poèmes de guerre que M. Jacques Normand a réunis sous le titre : *Le Laurier sanglant* sont d'un ton différent. M. Jacques Normand a le talent de mettre en valeur les choses les plus simples, le fait de la vie de chaque jour, le geste de l'homme qui passe. Il a le vers facile, la rime souvent riche et le rythme naturel. Cela donne à son art un caractère d'intimité qui n'est point sans charme quand l'auteur sait éviter la banalité dans la pensée et l'expression. Pour composer le *Laurier sanglant*, M. Normand a eu une idée touchante : il a fait précéder les poèmes que lui inspira la guerre actuelle de ceux qu'il écrivit il y a quarante-cinq ans, sous l'impression directe de l'autre guerre, celle de 1870, quand il servait la France en combattant. De là un contraste fort curieux, non seulement parce qu'il permet de se rendre compte de l'évolution d'un esprit à près d'un demi-siècle de distance, mais encore parce qu'il nous fait saisir clairement toute la différence qu'il y a, pour ceux qui vécurent les deux campagnes, entre la vision de la lutte de 1870 et celle qui se développe à nos yeux. L'esprit est autre, et le cœur aussi. Déjà, il y a quarante-cinq ans, M. Jacques Normand, dans les strophes qu'il adressait en adieu à son fusil, regrettait la beauté des « vieilles guerres », où on luttait « cœur contre cœur, bras contre bras » ; mais 1870, c'était encore « la bravoure qui bouge », l'ardente ivresse du soldat allant de l'avant, comparée à l'attente actuelle pendant des jours, des semaines, des mois, dans la boue des tranchées. Et pourtant, quel héroïsme admirable que celui des soldats qui savent attendre froidement la mort à leur poste de combat! M. Jacques Normand ne l'ignore point, et il chante en strophes attendries ceux qui livrent bataille

> Dans les saignantes entrailles
> De notre vieux sol sacré.

Toute la série des sonnets de la guerre, brèves annotations de choses vues, impressions d'un moment, est bien venue. Cette poésie sans prétention à l'envolée lyrique, sans recherche dans la phrase et sans laborieuse subtilité, n'est jamais maladroite ou vulgaire. Comme chez Coppée, qu'elle rappelle par instant, elle demeure sincère jusque dans le détail banal. Là est l'essentiel dans ce genre secondaire, car c'est par là qu'on reconnaît comment l'acquis du métier assouplit un talent.

On trouve peut-être moins de métier dans le volume de vers que publie Mme Angèle Maraval-Berthoin, *D'Azur, d'Argent et de Pourpre* mais on ne saurait lui contester certaines qualités d'inspiration et d'émotion. Tels poèmes, comme « Sous les tertres roux », les « Flandres » et, surtout,

« Les Jardiniers des Anges » ont de la grâce et de la tendresse. Les strophes sont bien cadencées et si le mot, parfois, manque de justesse et de personnalité, il ne fausse jamais l'effet à produire et ne trouble point la noblesse d'allure de la pièce. C'est là une qualité assez rare, qui dénote un don poétique très sûr.

Une vraie nature de poète s'affirme dans les *Mausolées* de M. Jean Balde, un livre que l'auteur dédie « à de chères mémoires », à des héros tombés au champ d'honneur. Il faut louer M. Jean Balde d'avoir su garder, de la première à la dernière page de son œuvre, une parfaite unité de ton, d'allure et de sentiment ; il faut le louer surtout de l'exquise simplicité avec laquelle il pleure ses chers disparus. La vraie douleur est simple et discrète ; elle ignore l'emphase, elle dédaigne l'éloquence. La vision du poète est claire, nette ; l'image s'évoque en traits sobres, la pensée se précise avec une grande délicatesse :

... Tu vois son cœur profond de jeune fille
Dans lequel ton image a son plus pur tombeau.
O silence du soir qui s'incline sur l'eau,
Route d'argent du fleuve au bas du cimetière !
Lorsque la nuit d'été verse sa cendre claire,
Elle demeure assise et le front dans sa main,
Forme grave baignant de pleurs un seuil divin.
Sans plainte, elle répand devant Dieu ses offrandes
Pour que toi seul, du fond de l'éther pur, entendes,
Mélancolique ami sur qui veille sa foi,
Le chant triste et secret qu'elle élève vers toi.

M. Jean Balde a le sens profond du rythme Son vers est largement balancé ; sa phrase a une harmonie propre qui crée remarquablement l'atmosphère du poème ; il développe l'idée avec un sûr instinct de la mesure et des proportions. Mais ce qui fait le charme de son livre, — charme de recueillement et d'intimité, — c'est la constante noblesse de sa pensée et de sa vision :

O jeunes morts d'hier, que vous êtes vivants !
Vous écartez de nous les soucis dissolvants.
Il n'est plus pour notre âme un soir de solitude.
Vous peuplez toute nuit. Vous êtes le prélude
Qui faites pressentir ce qui sera plus tard,
Cet infini lointain que cherche le regard.

Et ceci encore, qui est d'une tristesse poignante :

Tu portes dans tes yeux ta jeunesse immolée,
Sous ton deuil, un fardeau lourd de tout l'avenir,
O veuve de vingt ans, mince et pâle exilée
D'un royaume fermé que nul ne peut rouvrir.
. . . .
Depuis quel jour, quel soir, en ces froides ténèbres
Rôdes-tu suppliante aux portes du passé ?

A n'en pas douter, tout cela est d'un vrai poète, d'un cœur se livrant tout entier de son plus bel élan. Les *Mausolées* comptent certainement parmi les plus beaux volumes de vers consacrés aux heures de guerre. A lire ce livre avec toute l'attention qu'il mérite, on reconnaît vraiment que l'ivresse de l'action héroïque n'a point tari toute source de poésie, comme on le prétend parfois, et que nous pouvons avoir confiance dans ceux qui fixeront l'inspiration et la forme de notre littérature de demain.

ROLAND DE MARÈS.

LA Bataille Présidentielle EN AMÉRIQUE

I. — QU'EST-CE QUE LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS ?

Dans quelques jours, les Etats-Unis auront un président nouveau. Comment la démocratie américaine comprend-elle l'exercice de cette haute magistrature ? Nos lecteurs le sauront en lisant ces pages de M. Jules Roche, ancien ministre et savant législateur.

Le 4 juillet 1776, — il y aura demain cent-trente-six ans, — les représentants des treize colonies de l'Amérique du Nord, réunis en congrès à Philadelphie, votaient à l'unanimité la fameuse *Déclaration d'indépendance* qui aboutit le 17 septembre 1787, *à la Constitution des Etats-Unis*, entrée en vigueur, après ratification populaire, le 4 mars 1789.

Pourquoi les constituants de 1787 voulurent-ils attribuer la *réalité du pouvoir exécutif* au chef de l'Etat ?

Pourquoi voulurent-ils qu'il fût *élu par le Peuple ?*

Quels ont été, en fait, les *résultats* de ce système ?

Telles sont les seules questions à considérer si l'on veut apprécier rationnellement la valeur de l'organisation américaine.

Le plus rapide examen suffit pour répondre.

Les membres du Congrès, réunis à Philadelphie, le 25 mai 1787, — dans le bâtiment en briques rouges devenu si célèbre sous le nom de « Independance Hall » et pieusement conservé comme le berceau d'un des plus grands peuples du monde, — étaient pénétrés de deux principes supérieurs : les droits nécessaires des citoyens d'un peuple libre, la sécurité de l'existence nationale.

C'était là, d'ailleurs, l'essence même de la *Déclaration* du 4 juillet 1776 :

« Nous considérons, disait-elle, comme des vérités évidentes par elles-mêmes, que le Créateur a doté les hommes de certains droits inaliénables, parmi lesquels sont la vie, la liberté ; que les gouvernements humains ont été institués pour *garantir ces droits* ; que si un gouvernement méconnaît cette fin, le peuple peut légitimement le modifier ou le supprimer, et instituer un gouvernement nouveau qu'il fera reposer sur ces principes et auquel il donnera l'organisation *la plus propre à lui procurer sa sécurité* et son bonheur. »

Indépendamment de cette doctrine, sur laquelle ils étaient tous d'accord, les constituants de Philadelphie avaient, pour les éclairer, les plus éclatantes leçons de l'expérience qu'ils poursuivaient depuis treize ans.

Complètement séparés de l'Angleterre dès le 5 septembre 1774, ayant entrepris de se gouverner eux-mêmes, parmi les difficultés les plus redoutables, à l'aide des méthodes les plus diverses, les Américains, enfin vainqueurs, définitivement affranchis et maîtres de leur sort, avaient appris à leurs dépens, — après avoir subi les épreuves de l'*absolutisme royal*, — combien sont encore plus à craindre les excès de l'*absolutisme plural*.

Ils avaient *senti* que l'eau bouillante brûle ; qu'il n'est point de *liberté* ni de *sécurité* sans *ordre* ; que le gouvernement des assemblées détruit fatalement l'ordre pour engendrer l'anarchie ; que, pour conjurer l'anarchie et assurer l'ordre, ils étaient *forcés* par la nature des choses d'établir un pouvoir central assez fort pour remplir son rôle, et que l'unique moyen de réaliser ce thème était de *nommer un président*, — pas un Directoire, pas un Triumvirat, un président, — un seul et un *vrai*.

A lui seul le *pouvoir exécutif*, décrit par la Constitution, dans son étendue nécessaire, pas au delà, pas en deçà, — et avec sa responsabilité, également déterminée constitutionnellement.

Telle était la solution nécessaire qui se présentait à leurs yeux.

C'est là ce qui fut fait.

Mais *comment* nommer ce président ?

Les constituants n'eurent pas beaucoup d'incertitude !

Le président *nommé par les Chambres ?...*

Il serait leur créature, leur esclave. Il ne serait qu'une ombre de président.

Il se sentirait lui-même sans force, sans racine, inférieur aux maîtres qui l'auraient choisi pour leur obéir, tout en l'appelant par dérision le « Chef de l'Etat ! »

Le président, en vertu d'une invincible loi psychologique, doit, pour accomplir sa fonction, comprendre qu'il le *peut* et sentir en lui-même l'étendue de sa responsabilité envers la nation tout entière.

Un tel état d'esprit et de conscience n'est possible que par un seul procédé :

Il faut que le *mandataire* reçoive ses pouvoirs du *mandant* envers qui il est responsable.

Le mandant, le souverain, c'est la *nation* : les Chambres ne sont que ses *déléguées*, pour *légiférer*, et non pour *gouverner*, non plus que pour *juger* !

Ainsi encore fut-il fait.

L'article II de la Constitution de 1787 confia au peuple le choix du président par l'élection au second degré.

Quels ont été les *résultats ?*

On connaît le prodigieux développement des Etats-Unis ; leur constitution, sauf quelques amendements de détail, confirmant les principes, est en 1912 la même qu'en 1787.

La France a usé plus de *dix* constitutions depuis 1789 ; elle n'en a plus aucune aujourd'hui (celle de 1875 n'étant qu'un simple code de procédure, générateur d'anarchie et de despotisme).

L'Europe a vu tous les peuples — sauf l'Angleterre — changer prodigieusement dans leurs organismes, dans leurs constitutions.

Les constituants américains de 1787 auraient pu dire de leur œuvre comme Horace de ses *Odes* : « Nous avons élevé un monument plus durable que le bronze. »

Elle est restée intacte.

Toutes les sociétés, tous les régimes ont leurs tares humaines, — et il faut accepter la démocratie telle qu'elle est, ne peut point ne pas être.

C'est que la liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,

disait Auguste Barbier dans ses *Iambes*.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le regrette,

quand la démocratie est instaurée, nul ne peut la supprimer. Forcé de subir ses défauts, le peuple qui s'y est voué, plus ou moins consciemment, doit au moins et peut tirer profit des qualités et des forces qu'elle possède.

Prise en détail, morcelée, pulvérisée, la démocratie n'a plus que les vices des individus qui la composent, sans conserver aucune de leurs qualités, ses mandataires deviennent pires qu'elle!

Prise en masse, elle tressaille : son âme profonde s'éveille. Les lâchetés, les égoïsmes de la bête individuelle s'atténuent. Elle sent confusément, mais vivement sa grandeur, les gloires de son passé national ; elle se dresse dans sa taille et dans sa puissance formidables, et celui à qui elle se confie se trouve par là même pénétré, quel qu'il soit, de vertus nouvelles irrésistibles, le préservant du mal, le contraignant au bien, autant que l'homme peut éviter celui-là et accomplir celui-ci.

Tel est le spectacle que nous offre l'histoire des présidents aux Etats-Unis.

JULES ROCHE,
député, ancien ministre.



M. et Mme Hughes chez les mineurs.

LA LUTTE PRÉSIDENTIELLE



II. — LES COULISSES

On vous a donné plus haut des indications générales sur la fonction présidentielle en Amérique et des renseignements particuliers sur le vainqueur présumé du tournoi M. Ch. Evans Hughes. Il nous reste à commenter les photographies que vous avez sous les yeux et à décrire brièvement les dessous et les à côté de la bataille gigantesque, qui se livre tous les quatre ans dans la grande république. Nous allons prendre pour guide un de nos confrères, M. de Tesson, auquel échut l'heureuse fortune d'y assister.

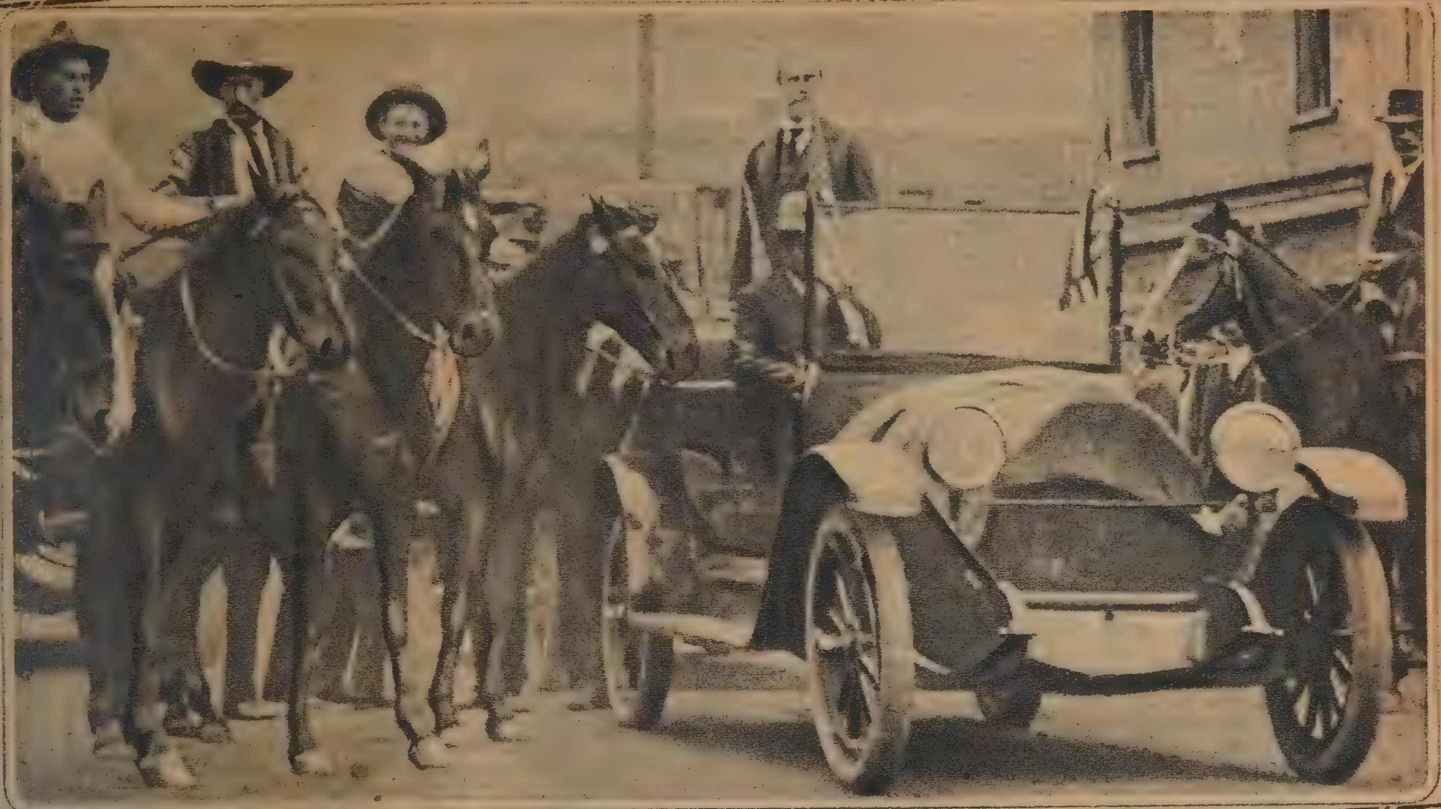
L'armée mobilisée en vue des élections est immense. Elle se divise en autant de camps ennemis qu'il existe de candidats. Chacun de ceux-ci rédige un discours-programme, reproduit à foison dans les prospectus, les brochures, les journaux. Toute une équipe de « littérateurs », dûment appointés s'emploie à cette propagande. Les leaders se multiplient devant le public. Ils font jusqu'à dix ou douze allocutions par soirée. Les quartiers qu'ils visiteront et les halls où ils parleront [illegible] connus d'avance. Des voitures-réclame parcourent les rues durant le jour pour annoncer la réunion. Le soir, le comité local reçoit l'orateur à grand fracas. Partout des fanfares et des instruments à distribuer le bruit. Des nuées de gamins et de citoyens enrégimentés paradent sur les avenues, allument des feux de bengale et viennent enfin manifester devant la salle où doit se tenir le meeting. Chaque parti a son cri de guerre et de ralliement. A peine le candidat arrive-t-il, entouré de son état-major, que le chef des bandes donne le signal et que, pendant dix minutes, c'est le chahut le plus formidable qui se puisse imaginer. Vociférations, sirènes, sifflets, tout marche à la fois. Non sans peine, le vacarme cesse. L'orateur se lève et prononce invariablement l'éloge de ses compatriotes et de New-York « *the greatest city in the world* ». Pas un contradicteur n'oserait évidemment soutenir que New-York n'est pas la première ville du monde. Sur ce, nouveaux trépignements d'enthousiasme, hourras, acclamations délirantes. Porté par la foule, le candidat regagne son automobile, qui l'emmène à fond de train se montrer dans un autre quartier. L'essentiel, en effet, est qu'il se montre.



Des meetings moins importants ont lieu au coin des rues. Deux ou trois orateurs arrivent dans des voitures qu'éclairent

1. À leur passage à Reno (Nevada), M. et Mme Hughes reçoivent l'hommage d'un banquet rustique. Ils contemplent la viande des quinze bœufs, des douze veaux, des seize agneaux immolés pour ce repas monstre. — 2. Le président et Mme Wilson assistent à une fête populaire (Washington).

LA LUTTE PRÉSIDENTIELLE



quinquets, lanternes et flambeaux. Ils commencent à causer familièrement avec les badauds, dont le cercle s'élargit.

Ils développent les lieux communs de leur politique, répondent aux plaisanteries des titis — car il y en a là-bas et de fort spirituels.

Ces réunions en plein air prennent parfois des proportions formidables quand elles ont lieu sur une place publique fréquentée. Dix, quinze, vingt mille personnes s'assemblent autour du kiosque de fortune d'où sont lancés de vigoureux appels. Un ingénieux système de propagande électorale consiste encore dans l'emploi des projections cinématographiques. Dans les principaux squares apparaissent sur des toiles lumineuses les articles essentiels de la profession de foi du candidat. Puis, aussitôt, jaillit son portrait. Ovations des amis et véhémentes protestations des adversaires. Le rival est ensuite présenté dans des attitudes grotesques, et ces caricatures, accompagnées de réflexions pittoresques, excitent des transports d'hilarité. Pendant des heures, la foule stationne devant elles et s'en délecte. Pendant plusieurs semaines les candidats, souvent accompagnés de leurs femmes, voyagent, traversent toutes les contrées, tous les milieux, frayent avec les cowboys, avec les mineurs, flattent la vanité des derniers représentants des Peaux-Rouges.



De la galerie de leur wagon, transformée en tribune, ils haranguent le peuple, absorbent un nombre incalculable de cocktails, prennent place à des milliers de banquets.

Et il leur en coûte beaucoup d'argent.

La *Farnightly Review* évalue à cent cinquante millions de francs les frais généraux de la campagne. Cette somme ne semblera pas exagérée si l'on songe qu'elle se répartit entre plus de 100,000 speakers dont la plupart touchent jusqu'à 125 dollars par semaine. Joignez la fabrication et la distribution des opuscules, des insignes, des drapeaux, des emblèmes..... et des sifflets à roulettes !...

Le plus curieux de l'affaire, c'est que les deux partis, employant des moyens identiques qui se neutralisent, dépensent en pure perte de véritables fortunes. Mais l'or dépensé n'est pas perdu. Ça fait marcher le commerce !...

B...

1. M. Hughes parmi les Cowboys dans les rues de Miles City (Montana). — 2. En conférence avec l'ancien président Taft.

LA LUTTE PRÉSIDENTIELLE







1. Le candidat Hughes parle au peuple, du haut de la tribune improvisée dans son train spécial (Dickinson). — 2. Manifestation organisée à Chicago

LA LUTTE PRÉSIDEN





LE AUX ÉTATS-UNIS

par les partisans du président Wilson. — 3 et 4. LES AUDITOIRES. C'est devant des foules immenses que les candidats développent leurs programmes.



1. L'Empereur ; 2. général Kouropatkine ; 3. général Broussilof ; 4 général Kiembosky ; 5. général Ivanof ; 6. amiral Roussine ; 7. général Chouvaef
8. grand-duc Serge Michaïlovitch ; 9. général Alexeief ; 10. général Evert ; 11. général Poustovoïtenko ; 12. général Korietzinski ; 13 général Sivers

Au quartier général de l'empereur Nicolas II. Un grand conseil du haut commandement russe.



Le général Sakarof (assis) suivant les phases d'une bataille, à l'aide d'un téléphone de campagne.

LES GRANDS CHEFS DE L'ARMÉE RUSSE





1. Le roi Constantin et la reine Sophie quittent le palais royal. — 2. Le sauveur de la Grèce, M. Venizelos, dans son cabinet.

LES AFFAIRES DE GRÈCE





Thiaumont et Fleury

On se bat toujours ferme sur la Meuse, autour de Thiaumont et de Fleury, et voici à ce sujet quelques détails que nous extrayons de la lettre d'un combattant :

« Depuis que mon régiment défend Verdun, jamais il n'avait tant donné et donné avec plus d'ardeur que pour l'ouvrage de Thiaumont. Et en effet, cet ouvrage et le village de Fleury sont les dernières barrières devant Souville, et si les Allemands ont pu nous les enlever, ils ne les ont pas gardés bien longtemps.

» L'ouvrage de Thiaumont, qui s'élevait, car il n'en reste rien, au sud de la ferme de Thiaumont, à environ six cents mètres au nord-ouest de la route qui rejoint le fort de Douaumont à Fleury, n'existait pas avant la guerre. Ce fut une construction de fortune qui vint, au moment des premières tentatives du kronprinz sous Verdun, en 1914, renforcer la ceinture de défense de la ville. Cependant, avec sa grande coupole bétonnée où deux compagnies tenaient sans trop de peine, il n'était pas une redoute qu'on pût enlever à la hussarde. Et les Allemands le virent bien quand ils passèrent du bombardement à l'assaut, quand, après treize jours d'un véritable ouragan de mitraille, où le moins qui tombait était du 210, où leurs obus lourds nous ensevelissaient à demi sous les débris du fort, ils passèrent à l'attaque. Ce fut une ruée formidable, et, nous l'avons su après, dans laquelle ils n'engagèrent pas moins de neuf divisions. Leurs colonnes entre la cote 321 et la cote 320 se succédaient sans interruption ; les unes silencieuses, les autres hurlant comme des loups furieux. Les tirs de barrage empêchaient tout secours. Bref, l'ouvrage fut atteint, puis débordé, et finalement abandonné, abandonné avec rage. Le village de Fleury succomba lui-même en partie. Mais nous devions prendre bientôt notre revanche. Nos compagnies étaient, en effet, restées accrochées aux contrepentes de la position, et le 29 juin, après une préparation d'artillerie dont les Boches doivent se souvenir, elles nettoyaient Fleury et reprenaient l'ouvrage lui-même, leurs fanions flottaient de nouveau sur leurs débris..

» Un Combattant. »

Les combats de Fleury et Thiaumont.

L'ARMÉE EN ACTION

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA GRÈCE ET L'ENTENTE

L'intrigue grecque a pris fin. D'un geste énergique les Alliés ont rompu le jeu du roi Constantin et de ses conseillers funestes qui, dans l'espérance d'une victoire allemande dans les Balkans nouaient autour d'eux toute une machination suspecte : concentration de troupes à Larissa, sur la route d'Athènes à Salonique, renforcement des batteries des îles de Lypso et de Salamine, promotions dans l'armée et la marine d'officiers opposés au mouvement national, encouragements aux ligues de réservistes. L'homme lui-même, auquel le souverain venait de confier le pouvoir, apparaissait comme un simple comparse. C'est son ancien professeur d'histoire, archéologue et byzantinologue passionné, « privat docent », des grandes universités allemandes, Spiridon Lambros.

Aussi bien, dès l'apparition de cet illustre inconnu au gouvernement athénien, l'amiral Dartige du Fournet s'empressait-il de le rappeler à l'observation des accords des 20 juin et 3 septembre, et de réclamer l'exécution dans les vingt-quatre heures des mesures jugées indispensables aux puissances protectrices pour la sécurité de leurs forces en Macédoine, c'est-à-dire l'internement et le désarmement de la flotte grecque, le désarmement de certaines batteries de la côte, la surveillance du Pirée, le contrôle des chemins de fer, etc. Ces demandes, qu'il appuyait d'un gros débarquement de marins français, furent acceptées avant l'heure. Et le débarquement des équipages, le désarmement des gros navires commença aussitôt. Le *Lemnos*, le *Kilkis*, l'*Averoff*, mirent à terre leurs munitions et les culasses de leurs canons, les autres unités furent avisées de se rendre en rade de Keratsini. Il n'est tel, comme on le voit, que de parler ferme et d'agir.

Ces événements ne peuvent qu'accentuer le grand mouvement national dont Venizelos a pris patriotiquement la tête, et auquel il rallie une à une les populations grecques à la grande cause ; partout il appelle le pays aux armes contre les Bulgares et le traître Ferdinand de Cobourg, il montre partout l'infamie des conseillers de la Couronne :

« Le dilemme suivant se pose, a-t-il dit à Mytilène, ou bien supporter les lourds sacrifices que l'heure exige pour créer une grande Grèce qui réponde aux aspirations nationales, ou bien se résigner à la voir réduite à ses anciennes frontières, abaissée, méprisée, accablée sous le fardeau de l'infamie.

» Quel Grec, portant un cœur libre, pourrait refuser son appui quand le succès de la lutte sacrée en dépend?

» Peuple, on t'appelle au combat! Côte à côte avec les Serbes, tes alliés, ou avec les grandes puissances, tes protectrices, tu chasseras l'ennemi héréditaire de ton sol, et tu étendras les frontières de ton pays jusqu'aux limites où tes grands aïeux rêvèrent de les porter. »

Et à Salonique, où il a été reçu triomphalement, où il a pris officiellement les rênes du mouvement, il ne s'est pas montré moins énergique. Il s'apprêtait à décider la mobilisation du peuple macédonien. Le grand Crétois esquissait ce geste pour sauver la Grèce.

REPRISE DE LA PIRATERIE

L'Allemagne revient à son abominable guerre sous-marine. De nouveaux torpillages viennent défier le droit des gens et l'humanité! Ce retour de l'ennemi à des pratiques auxquelles les Etats-Unis se flattaient de l'avoir fait renoncer était prévu depuis la rentrée du Reichstag et le discours où le chancelier déclarait que tout ministre qui ne ferait pas à l'Angleterre une guerre sans merci méritait d'être pendu. Hors le parti socialiste, toute l'Allemagne, d'ailleurs, réclamait la reprise de la piraterie. Le « Gott strafe England » était partout à l'ordre du jour. Dans son programme, le « Comité pour l'écrasement de l'Angleterre », fondé à Munich, traitait notre noble alliée de « fauve contre lequel il ne saurait être question d'humanité » ; des journalistes allaient jusqu'à regretter qu'on ne puisse l'étouffer sous une nappe de feu. Il n'est pas jusqu'à la prudente *Gazette de l'Allemagne du Nord* qui ne la comparât à un vampire, à un Shylock qui se nourrit de chair humaine. Au Reichstag, les partis penchaient tous plus ou moins pour ces thèses exaspérées, et le Bethmann-Hollweg a jugé utile de céder à l'orage. S'il n'a pas incendié la Grande-Bretagne, il a donné toute licence aux pirates de von Cappelle. En quelques heures, une douzaine de bateaux furent torpillés ou coulés à coups de canon; et cela dans les eaux territoriales américaines, là, c'est-à-dire, où la surveillance de la flotte anglaise s'était relâchée depuis les observations de Washington touchant son service de patrouillage.

Dès la nouvelle, l'amirauté mit une escadrille de torpilleurs à la mer. Mais les Etats-Unis ne peuvent se borner à des mesures de sauvetage. Ils ont trop énergiquement pris position dans la question pour permettre aux Allemands de revenir non seulement à des procédés de guerre qu'ils avaient amené l'Allemagne à suspendre, mais que celle-ci reprend sous leurs yeux mêmes.

La polémique de la Wilhelmstrasse et de Maison Blanche à ce sujet est trop récente pour être oubliée. Faut-il rappeler les menaces de rupture du président Wilson, si le gouvernement impérial ne renonçait pas à ses méthodes de guerre contre les navires transportant des passagers et des marchandises, ainsi que la réponse tardive de l'Allemagne, les promesses conditionnelles de l'Allemagne, puis l'avertissement final de Maison-Blanche qu'aucune existence américaine ne pouvait être à la merci des procédés de guerre d'un belligérant, quel qu'il fût.

Les Allemands prétendent qu'ils se tiennent dans les règles fixées par le président Wilson; le comte Bernstorff a assuré que les sous-marins conformeront leur conduite à celle que le droit international impose aux croiseurs. Et l'on voit le jeu du chancelier qui entend satisfaire tout à la fois l'opinion allemande et le Reichstag, où il est sur la sellette et les Etats-Unis, mais cette tartuferie aura une fin. Les Américains ne sauraient permettre la présence des sous-marins allemands au large de Nantucket.

LA BATAILLE D'HALICZ

En dépit de ce que prétend le chancelier sur la solidité du front allemand, il est du moins trois points sur lesquels, ainsi que le fait remarquer le colonel Feyler, il est nettement ébranlé. C'est sur la Somme, en Arménie et dans le secteur russe, où, de recul en recul, du Sereth à la Strypa, de la Strypa au Koropiec, et du Koropiec à la Zlota-Lipa, il fléchit aussi sur le Bug et la Naraüsvka, le long de laquelle la bataille fait rage et atteint même un degré de violence égale à l'offensive générale du dernier été. Sur les deux cents kilomètres qui s'étendent entre Vladimir-Volinski et Halicz, le général Broussiloff ne laisse à l'adversaire aucun répit. Il l'attaque partout à la fois, lui interdisant ainsi tout jeu de navette. Et chacune de ses attaques est marquée d'un pas en avant. Chaque jour nos alliés accentuent le débordement d'Halicz, et l'on sait que la chute de cette position sera pour l'adversaire un coup des plus sensibles, car elle sert de pivot de manœuvre à leurs armées autour de Lemberg.

LE FRONT ROUMAIN

Par contre, sur leur front de Transylvanie, les vaillantes troupes roumaines éprouvent de véritables mécomptes. Alors que tout y annonçait leur prochain redressement, comme en Dobroudja, la perte de Nagi-Szeben, *alias* Hermannstadt, et la pression toujours plus grande de Falkenhayn à la disposition de qui Hindenburg a mis des



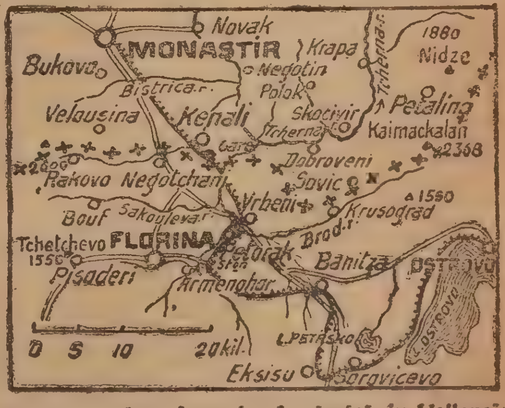
forces considérables, les ont contraintes à un recul stratégique. Elles ont dû rétrograder jusqu'au revers septentrional des passages des Carpathes, qu'elles ont solidement fortifiés, et dont le principal, celui de Tornos fait, à travers l'épais massif boisé de Prédéal, communiquer la vallée de l'Oltu avec celle de la Rabova, un des affluents du Danube. Les autres sont ceux de Torburg, où passe la route de Brasso à Campolung, le Bodza, le Taltrang, le Paraz-Kavas. Sur ces positions, nos nouveaux alliés peuvent attendre le choc ennemi avec d'autant plus de confiance qu'ils y sont assurés de leur ravitaillement et de leurs communications, et que le terrain lui-même leur permet des positions de retrait successives.

En Dobroudja, nos alliés trouvent d'ailleurs la compensation à leur recul. Unis aux Russes, ils font nettement reculer l'aile droite ennemie.

LA VICTOIRE ITALIENNE DU VIPACCO

Si l'Autriche se croyait tranquille sur le front italien et libre de tourner le meilleur de ses forces contre l'armée roumaine, elle se méprenait fort. Les Italiens ont, en effet, repris l'offensive sur l'Isonzo, ou le Vipacco, plutôt ; et, comme entrée de jeu, ils ont enlevé les derniers obstacles du Carso, la barrière que sa constitution géologique rendait presque infranchissable, le plateau de dur calcaire où tout retardait la marche italienne : le manque d'eau, la boue gluante quand il pleut, et le sol lui-même où la pioche ne peut mordre et qu'il faut attaquer à la dynamite.

On se souvient qu'après la chute de Gorizia nos alliés, sans s'arrêter à cette grande victoire,



poussèrent jusqu'au rebord oriental du Vallonei, la grande coupure qui traverse le Carso, puis le dépassèrent et s'établirent à Rubbio, à San Martino, au mont Cosich et à Oppochiasella. C'était là un grand succès qu'achevèrent les gains

remportés dans les journées des 9, 10 et 11 octobre. Après une préparation d'artillerie formidable et qui allait détruire un à un les retranchements de l'ennemi et les cavernes, cependant profondes, où il se terrait, les « grigio verde », ont enlevé Villa-Nova et la cote 208, avance pleine de promesses et d'autant plus importante qu'elle se double d'un butin énorme et de plus de cinq mille prisonniers. Le général Cadorna maintient partout les Autrichiens en haleine. En même temps qu'il les accule aux défenses de Montefalcone, il les pousse sur le front du Trentin au Pasubio, le mont qui domine la route de Vicence à Rovereto et dans les Alpes Juliennes, où il leur fait également de nombreux prisonniers. Sur le front restreint du Carso, nos alliés n'ont pas fait moins de trente mille prisonniers.

LA PRISE DE SARS. — LE BILAN DE LA BATAILLE DE LA SOMME

Avant d'aborder le récit toujours trop succinct des derniers combats livrés sur la Somme, combats victorieux comme toujours, je m'en voudrais de ne pas donner le bilan de la bataille elle-même, tel que le Premier anglais le présentait ces jours derniers à la Chambre des Communes. Une avance de douze kilomètres en profondeur, la capture de plus de soixante mille prisonniers, de trois cents canons et d'un millier de mitrailleuses, tel est le trophée général de ces trois mois de bataille. Et c'est avec raison que M. Asquith a pu conclure qu'après cela, il n'y avait plus place à l'action hésitante, qu'on ne pouvait permettre que cette guerre se termine par un compromis qu'il a énergiquement qualifié de honteux, et qui serait en effet dangereux

Les attaques franco-britanniques n'avaient eu cette dernière semaine que des objectifs strictement limités et qui ont été victorieusement atteints. Nos alliés anglais ont enlevé le village de Sars, qui n'est qu'à six kilomètres de Bapaume, et l'ensemble des tranchées dont il était le pivot. C'est un gros obstacle de moins, le dernier devant la fameuse butte de Warlencourt, que les Allemands ont creusée comme une taupinière, parait-il, et qui n'a d'ailleurs de butte que le nom, car il s'agit d'un plateau très allongé et, en partie inférieure, de niveau avec différentes collines qui dominent Bapaume. Cette forteresse en arrière de laquelle l'Ancre prend naissance est flanquée de quatre villages : Warlencourt, La Barque, Ligny et Tilloy, où l'ennemi a puissamment organisé ses réserves en même temps que sa ligne de retrait, et le morceau sera dur à enlever, même pour la véritable machine à broyer qu'est l'artillerie britannique.

De leur côté, et pendant que sir Douglas Haig élargissait également ses positions au nord de Courcelette, nos troupes allaient s'établir à douze cents mètres du village au nord de Morval sur les pentes ouest de la croupe qui flanque Sailly-Saillissel et entre Chaulnes et Berny-en-Santerre, enlevaient avec une rapidité surprenante une partie du saillant que formaient les organisations allemandes autour d'Ablaincourt, occupant ainsi très nettement la ligne ennemie dans ce secteur, redressait aussi notre front qui n'est plus interrompu que par les deux positions de Chaulnes et de Barleux.

Sur le front de Salonique, l'armée alliée poursuit méthodiquement son avance. Pendant qu'au delà de la Strouma les troupes anglaises obligeaient les Bulgares à se replier sur les pentes de la Sarlya Planina, et approchaient de Sérès, dans le secteur de Monastir les Serbes passaient la Cerna avec l'intention sans doute de dépasser Monastir par le massif qui s'élève à la boucle de la rivière, et à l'aile gauche, les contingents franco-russes atteignaient eux-mêmes Kisovo, des hauteurs duquel ils avaient des vues sur Monastir.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

DE L'OR!

Rouergat ami, nous nous connaissons ;
Je dis tes vertus, tu lis mes chansons;
Nous aimons tous deux d'un même amour tendre
Le sol de mes bois et de tes moissons :
Cette fois encor ton cœur va m'entendre...

Prairial s'en va ; voici Fructidor ;
Et, malgré la Guerre au fond du décor,
Le sang et les morts qui jonchent la plaine,
Le soleil prodigue à tes blés son or :
Donne-nous celui de ton bas de laine!

— Mais je l'ai donné, l'an passé! — Pas tout ;
Tu n'as pas vidé le bas jusqu'au bout,
Ni bien ratelé le fond de l'armoire ;
Jette, beau joueur, ton dernier atout :
L'or comme le sang mène à la Victoire.

Donne!... Il faut payer les achats sans fin
De canons, d'obus, de café, de vin,
Des bœufs pour nourrir tes fils aux tranchées ;
Donne tes louis ! Ton or serait vain
Si d'autres battaient tes gerbes fauchées...

Bourgeois, commerçant, retraité, terrien,
Et toi qui prétends ne posséder rien
Qu'un pain dans la huche, un tison dans l'âtre,
Cherche en ta paillasse, et cherches-y bien,
Cherche, Buscaillou. Cherche, Jean le Pâtre !

Cherchez, cherchez tous..., et vous trouverez!
Et chaque louis que vous troquerez
Contre un beau papier signé de la France,
Mettra dans vos champs mille épis dorés :
Ce n'es pas un don, c'est une assurance.

La sueur de tous, le sang et la chair
De beaucoup, la foi dure comme fer,
Les louis prêtés n'en sont que les primes :
Apportez votre or, et qu'il sonne clair
Et pèse plus lourd que l'or de mes rimes.

FRANÇOIS FABIÉ.

CHEMINS DE FER

De fer, vraiment, chemins plus que jamais de fer!..

Jadis, quand nous partions dans quelque matin clair
Vers l'inconnu tentant où le désir s'égare,
Lorsque le train tendu jaillissait de la gare
Pour fuir vers l'horizon qui toujours reculait,
Quand, semblable à la main qui rejette un volet
Sur le mur ébloui de voir l'aurore naître
Et laisse tout l'espace entrer par la fenêtre,
Le grand convoi de fer, écartant les brouillards,
Ouvrait de plus en plus le ciel à nos regards,
Quand il fonçait le long des plaines et des plages,
Quand, hâtif, sans daigner s'arrêter aux villages,
Il entrait en sifflant dans le cœur des cités,
Alors, joyeux, fiévreux de sa fièvre, excités
Par ce grand tintement d'aciers et de vitrages,
Dont la rude splendeur dépasse les orages,
Nous regardions ces trains qui servaient nos désirs
Comme de grands coursiers dressés pour nos plaisirs...

Cependant en des soirs d'automne, à telles heures
Où nous savions qu'en retournant dans leurs demeures
Ceux-là que nous aimions ne nous trouveraient plus,
Nous avions bien senti nos cœurs irrésolus
Trembler devant la nuit où, froide, stricte et nue,
Plongeait la double ligne à la courbe inconnue...
Ah ! déjà, dès avant ces effroyables jours,
Que de cœurs défaillants qui criaient au secours
Sans qu'on les entendît dans le rugueux tapage
Que faisait en fuyant le fougueux équipage,
Que de mères en pleurs au bord des quais déserts,
Que de noms adorés emportés dans les airs
Avec cette vapeur que le vent développe !...
Déjà, mon Dieu, d'un bout à l'autre de l'Europe,
Que de regrets traînés le long de ces talus,
Que de mains s'agitant pour les derniers saluts,
Que de lèvres cherchant vainement des caresses,
Sur ces lignes de fer déjà que de détresses !...

Mais maintenant, hélas! depuis l'heure où soudain
Tendus sinistrement au signal du destin,
Ces réseaux ont été parmi ces jours terribles
Les nerfs infiniment et tendrement sensibles
Par lesquels le pays se contractait devant
L'ennemi qui fonçait sur notre front mouvant ;
Maintenant que, chargés d'une charge sublime,
Ces convois ont jeté par-devant le grand crime
Les plus nobles des fils du plus noble pays;
Maintenant qu'à la voix des grands chefs obéis,
Ces convois ont traîné des hommes et des hommes
Si purs et si nombreux qu'il n'y a point de sommes
Pour payer le transport de ces voyageurs-là ;
Maintenant que la France en fièvre déroula
Tout le long de ces longs chemins une épopée
Telle que n'en avait souhaité nulle épée ;
Maintenant que l'atroce effort d'être vainqueurs
A su faire d'airain les plus sensibles cœurs ;
Maintenant que, passant l'horreur des pires drames,
Ces trains ont emporté dans leurs sinistres rames
Des pères, des époux, des fiancés, des fils,
Ces chemins sont de fer plus encor que jadis !...

Ah ! quand la guerre un jour lâchera son étreinte,
Quand, tombant peu à peu, les haines et la crainte
Laisseront sous les cieux chanter encor l'amour,
Malgré leur grand désir de rire encore au jour
Et de partir enfin, oublieux des colères,
Dans des trains qu'on aura repeints de couleurs claires,
Ceux qui vivront encore oseront-ils les voir
Sans songer à ces trains tout haletants d'espoir
Qui couraient en chantant dans les plaines de France
Au-devant du péril, du feu, de la souffrance,
De la mort dans ces jours glorieux où l'été
Accrochait aux fusils des éclats de clarté ?
Pourront-ils les revoir sans songer à ces femmes
Dont ces convois de gloire ont emporté les âmes,
Aux enfants sur le quai des gares, dont la main,
Agitant le bonnet au pompon de carmin,
Ne savait pas encor qu'elle était orpheline ?...
A l'heure où le soleil sur les terres s'incline,
Pourront-ils, en glissant dans le wagon ouaté
Où le tiède couchant sème des roses-thé,
Pourront-ils oublier, les heureux de ce monde
Que vous aurez sauvés par votre mort féconde,
O soldats, ces longs trains de fièvre et de sueurs,
Où des lampes jetaient de lugubres lueurs
Sur le sang qui suintait, noir, hors des linges pâles,
Ces horribles wagons qui traînaient tant de râles
Qu'on ne savait plus bien, frissonnant de les voir,
Si c'était pour cela qu'ils étaient peints en noir ?...
Laisseront-ils encore une âme indifférente
Avec leurs chiffres : *Chevaux : huit; hommes : [quarante,*
Ces wagons qui partaient au milieu des vivats
Et qu'on vit revenir déjà sombres et las
Avec leurs poids affreux de chairs sanguinolentes?
Y aura-t-il encore des âmes assez lentes
Pour ne pas vous revoir dans l'éclair d'un clin d'œil,
Trains noirs marqués de la Croix-Rouge, trains en [deuil
Autour desquels, voulant arriver les premières,
Pieuses, s'empressaient de blanches infirmières ?
Non, non, je ne veux pas le croire, mes amis,
Non, non, mon Dieu, cela ne sera pas permis
Que nos fils, oubliant vos terribles voyages,
Suivent comme autrefois les faciles sillages
De ces réseaux de fer sacrés par vos douleurs !...
Et moi, qui vous aimais toujours, ensorceleurs,
O grands trains emportant le désir sans défense,
Moi pour qui vous avez été depuis l'enfance
Les merveilleux jouets du songe en mouvement,
Moi qui rêvant du monde imprécis et charmant
Ai toujours entendu, plus nerveux qu'une femme,
Vos longs coups de sifflet éclater dans mon âme

Ainsi que des appels qu'on ne peut comprimer,
Maintenant, sans pouvoir cesser de vous aimer,
Vous, les magiciens par qui le monde change,
Quelque chose d'amer se mêle à ma louange...
Maintenant je vous aime ainsi qu'un bois mouillé
Par l'averse où tout chante encor mal essuyé,
Je vous aime d'un sombre amour, ô rudes voies
Sur qui tant de malheurs ont suivi tant de joies,
Je vous aime pour tous ces récits douloureux
Que vos longs rails pourraient se raconter entre eux,
Pour ce sang et ces pleurs qui vous donnent, austères,
L'air de faire partie encor plus de la terre,
Pour tout ce que sur vous, par vous on a souffert,
Chemins de gloire et de douleur, — chemins de fer...

EMILE RIPERT.

Sur ce même sujet (les Chemins de fer), M. André Pfleger nous a adressé une pièce intitulée La Garde-Barrière, *et qui contient de beaux vers.*

LE LOUP GOURMAND

Un loup féroce avait des appétits
Qu'il ne pouvait satisfaire en son antre;
Ses louveteaux, quoique petits,
Avaient aussi la boulimie au ventre...
De ce loup, la lignée est encline aux larcins,
Il résolut de vivre aux dépens des voisins.
Au pays belge il va, par la nuit noire,
Et voit, à l'aube, un mouton, qui, joyeux,
Broutait et gambadait, la quiétude aux yeux;
Il bondit!... D'un coup de mâchoire
A l'innocent il arrache un gigot.
Il passe en France et voit un coq superbe
Claironnant au soleil et, d'un dolent ergot,
Pour ses poules fouillant la basse-cour et l'herbe,
Ne pensant qu'à bien vivre, à ses amours
Qui dureront toujours
Sur sa terre vouée à la joie éternelle.
Le loup s'écrie : « O le beau petit coq!
» Sans armes pour lutter, il est à moi! Hoch! Hoch! »
Et, d'un coup de sa dent cruelle,
A Chantecler il coupe une aile.
Puis il se dit : « Une aile..., un gigot de mouton...,
» C'est peu, mes louveteaux ont l'estomac glouton
» Et trouveraient très mince l'ordinaire...
» Dans la froide saison
» Un peu de venaison
» Ferait bien leur affaire. »
On va dans l'Est et voit un petit ourson roux
Qui dodelinait de la tête,
Assis, se léchant les genoux,
L'air bon enfant, paisible, honnête.
Le loup, d'un coup de patte, étourdit le pauvret
Et lui tranche un bifteck énorme!
« Il me faudrait
» Maintenant du poisson..., du poisson d'Angleterre...
» Mais il faut ouvrir l'œil..., agir avec mystère....:
» Ce n'est plus la chasse sur terre! »
Il glisse sous le flot
Et ramène un turbot.
« Ah! ça va bien! — fait-il — poisson..., gigot..., volaille.
» Et filet d'ours..., voilà de quoi faire ripaille...
» Et chaque jour, aux mêmes prix,
» Chez tous ces pauvres ahuris
» J'irai garnir mon sac de belle boustifaille. »
Pas plus tard que le lendemain
Le loup se remet en campagne,
Aiguisant ses crocs en chemin.
Il arrive aux terroirs de chasse..., mais, soudain,
Une inquiétude le gagne.
« Ah ça!... que s'est-il donc passé?
» Le bon vieux Dieu des loups qui me protège
» M'aurait-il délaissé?
» Les voilà qui se sont armés!... Mais c'est un piège! »
C'est qu'il voit le mouton bêlant, l'air courroucé;
Le coq français, doté d'une aile
Toute nouvelle,
Les ergots cuirassés, le feu dans la prunelle,
Et poussant des cocoricos
Que, dans le monde entier, transportent les échos!...
Et l'ourson est un ours pour de bon..., formidable!
Le loup, pris d'un frisson,
Se sauve en gémissant : « Il faudra, pour ma table,
» Se contenter, aujourd'hui, de poisson. »
Vers l'Angleterre il file à perdre haleine
En sacrant des *Donner wetter*,
Et va chercher son turbot dans la mer...
Surprise!.... le turbot est devenu baleine!
Et bientôt le voilà traqué,
Attaqué, harcelé, bloqué
Par baleine, mouton, ours, coq et quelques autres
Dont il avait aussi ravi les biens
Par les mêmes moyens.
Il implore, piteux, geignant des patenôtres :
« Kamerad! Kamerad! » — « Ta grâce..., y penses-tu?
(Lui dit, railleur, le coq pattu)
» Pris-tu donc en pitié mes poussins et mes poules
» Et les petits de mes amis?
» Reste dans le pétrin où tes crimes t'ont mis!
» Patauge dans le bourbier où tu roules!
» Tu voulais nous hacher menu, mon vieux pandour!
» Tu vas l'être à ton tour,
» Et les tiens, tout aussi féroces que leur père.
» Et l'on morcellera votre infâme repaire
» Pour qu'il n'y reste plus un troupeau si nombreux
» De bandits ténébreux!...
» Donc, pas de grâce!
» Vos os maudits seront dispersés dans l'espace...
» Les corbeaux se régaleront...,
» Les braves gens respireront. »

MORALITÉ

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Oui, La Fontaine, c'est souvent la vérité.
Mais nos braves soldats vont prouver, tout à l'heure,
Que c'est pour un temps limité,
Et que le Droit n'est pas encor décapité!

OCTAVE PRADELS.

PRIÈRE DES ENFANTS DE FRANCE

Nos frères morts pour la Patrie
Ont jeté leur âme en mourant
Vers la maison où pleure et prie
Notre mère qui nous l'apprend.
Quand sonne l'heure des étoiles,
L'âme, invisible sous ses voiles,
Doucement baise notre front
Et murmure un mot d'espérance.

Veillez sur nous, soldats de France,
Nos faibles bras vous vengeront!

Pères présents mais sans visage,
Faites-nous un cœur calme et fier,
Car nous devrons, après l'orage,
Labourer des plaines de fer;
Heurter, du soc, des tombes closes,
Semer des blés et non des roses
Sur des tertres au sol fécond...
Les plaines veulent leur semence!

Faites-nous forts, soldats de France,
Et vos vieux champs reverdiront.

Si les fils issus des barbares
Voient à vos fils des cœurs d'airain,
Ils craindront que leur flot s'égare
S'il dépasse celui du Rhin.
Songeant aux futures batailles,
Frappez-nous comme des médailles,
En bon métal, non en vil plomb.
Nous combattrons sans défaillance!

Faites-nous rudes pour la France
Et les hordes reculeront!

Mais vous dites avec nos mères :
Fils des morts, ressemblez aux morts!
Soyez braves mais sans colères,
Car les doux savent être forts.
Tels furent ceux de votre race!
Enfants que votre mère embrasse,
Ne bondissez que sous l'affront
Pour la paix et la délivrance!

Priez pour nous, ô saints de France!
Et vos fils vous ressembleront.

ISABELLE SANDY.

MAISON LORRAINE

Les pays trop lointains me semblent des maîtresses
D'un jour.
Comme j'aime une femme, et préfère aux ivresses
L'amour,

J'aime le doux pays de France, et mon village
A moi,
Qui me connaît, qui me console et qui partage
Ma foi.

Comme l'oiseau retourne au nid héréditaire,
J'irai
A chaque été nouveau revoir ce coin de terre
Sacré,

L'église, dont la cloche a sonné des baptêmes,
Des glas,
Qui, lorsque nous passons, résonnent en nous-mêmes
Tout bas;

Puis le logis, où ne m'attendent que des choses:
La cour
Aux vieux pavés, avec des hortensias roses
Autour;

Le perron, où j'ai vu des yeux chers me sourire,
Le lieu
Où l'on se joint, où l'on se quitte, où l'on doit dire
Adieu.

Dans le jardin désert, au fond, sur le banc sombre
Je vois
Des formes, et j'entends se rapprocher dans l'ombre,
Des voix.

C'est tout le cher passé qui vibre à ma venue,
L'accueil
De la vieille maison que j'ai souvent connue
En deuil,

Mais qui se ressouvient des heureuses années
Aussi,
Et me fait dire au Dieu qui me les a données:
« Merci! »

PAUL LEHUGEUR.

(Ces vers délicats sont extraits d'un recueil intitulé: A vos Postes.)

Que de poètes patriotes ne pourrions-nous citer encore!... Faute de mieux, relevons, dans les derniers envois, les noms des mieux inspirés et des plus méritants :

MM. et Mmes Louis Champagne, Jean Destrées, Abel Marlette, Camille Lami, J. Cayroches-Plagues, Léone Sydo, Jean Petitdunois, Louis Collange, A. P., Yanko, Emile Mathy, Suzanne Meusy, Pierre Félix, Eglin, E. Montarras, A. Ladieu, Max Bohr, Joseph Fages, A. Pujo, Raoul de Nitreaborr, Anna Lauthe-Arcis, Roger Maury, Jean Deloulme, Henri Verdier, Marie-Louise Deshoulières, A. Karquel, Pierre de Loor, Ismaïl-Pierre Crayssac, Henri Janvert, A. Faucon, E. Cossé, François Bousgarbiès, Hermane Léocardy, Lucie, l'abbé Henri Montet, O. Maunoni, Jean de Pommereau, Maurice Maningue, Jehan Lapart, Pierre-P.-J. Richard, Louise Lafay, E. Renault, Jean Contal, Madeleine V..., P. Jobit, Thomas Ristori, Corhula, Henri Chagnoux, Oscar Offrion, sergent Mordacq, Jacques Giorgi, Paul Nerpy, E.-J. M..., Raymond Bustault, Jehan Ypsilon, Pierre Ganachaud, Fernand Galli, Hortense Popp, L.-V. Nicolais, Henri Corbel, Pierre-Louis Lasserre, H. M..., Jane Crayssac, Gaston Genin, Raymoncelly,

Échos de la Guerre

Le *Times* nous apporte quelques précisions sur les extraordinaires autos blindés, les mystérieux « Tanks » qui sur le front anglais ont encore une fois bien travaillé.

« Deux jours avant que l'on se servît des « Tanks », j'eus la possibilité d'en voir quelques-uns. C'est aussi incroyable que la plus fantastique imagination de Jules Verne.

» Une petite cavité, dans la plaine, était remplie de ces monstres pareils à des vaches dans une prairie, énormes masses sans forme ne ressemblant à rien de ce qu'on a coutume de voir sur terre, vaguant de-ci de-là comme ces animaux antédiluviens dont la nature a perdu les formes...

» Peints de la couleur des reptiles venimeux, ce qui les rend invisibles, ils donnaient une extraordinaire impression de créatures vivantes — êtres hybrides entre Behemoth et la Chimère ou tels autres animaux fabuleux qu'il vous plaira d'imaginer.

» J'eus la permission de regarder en détail les parties vitales de ces bêtes monstrueuses et je les vis manœuvrer, grotesques inexprimablement. Devant chaque nouvelle bouffonnerie qu'elles accomplissaient, devant chaque nouvelle capacité dont elles faisaient preuve, l'on ne pouvait faire autre chose que rire.

» On peut difficilement imaginer l'effet terrifiant que ces mastodontes produisent sur les Allemands, quand après un horrible bombardement, à travers la fumée et la poussière des obus qui éclataient, ils apparurent en grondant. Les Allemands n'avaient évidemment aucune idée de ce que ça pouvait être. Ils déchargèrent leurs fusils dessus; les formes monstrueuses avancèrent toujours. Ils tournèrent leurs canons contre elles, mais les boulets — ainsi que le racontent les prisonniers — faisaient seulement jaillir des étincelles des flancs des monstres.

» En beaucoup d'endroits, l'ennemi se rendit, à la seule vue du Léviathan, avant même qu'arrivât notre infanterie. Dans les bois, les « tanks » se frayèrent une route à travers les broussailles, brisèrent les barricades et franchirent tous les obstacles, dédaigneux des canons.

» En résumé, ceci a été seulement un essai — un brillant essai. En une heure, ils rendirent plus de services, tuèrent plus d'ennemis et produisirent sur l'adversaire une influence plus démoralisante que ne le firent jamais les zeppelins. Quoique des prisonniers allemands aient déclaré que ce n'était pas « une guerre civilisée », nous avons conscience de n'être nullement en désaccord avec les règles de la guerre. »

Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de M. Maurice Bernard, député du Doubs.

Juriste consommé, orateur élégant et discret, esprit extrêmement distingué et judicieux, M. Maurice Bernard occupait à la Chambre une situation importante et était appelé, de l'aveu de tous, au plus brillant avenir. Mais ardent patriote, sportsman passionné, il n'avait pas jugé suffisant pour son activité le rôle parlementaire qu'il jouait, d'ailleurs, avec la plus parfaite distinction.

Enthousiaste de l'aviation, il avait commencé ses études à l'aérodrome de Buc, puis à Pau, où il vient de succomber au cours d'un vol d'essai.

M. Maurice Bernard avait trente-neuf ans. Il était né le 5 mai 1877, à Baume-les-Dames. Il représentait, depuis les élections générales de 1914, la première circonscription de Besançon, où il avait été élu en remplacement de M. Charles Beauquier.

La mort de M. Maurice Bernard porte à quarante le nombre des députés décédés depuis la guerre, et à neuf celui des députés morts du fait même de la guerre. Les huit autres, qui ont été tués à l'ennemi, sont : MM. Pierre Goujon, Chevillon, Chaigne, Proust, Nortier, André Thome, le colonel Driant et le duc de Rohan.

Rappelons d'autre part qu'un sénateur, le regretté docteur Em. Reymond, qui était un aviateur renommé, a été tué au front, en service commandé.

Il vient de se fonder, 12, rue du Croissant (écrire à M. Divoire), une Association Corporative des Ecrivains Français, dont le but, uniquement pratique, est la diffusion des œuvres littéraires d'écrivains nouveaux.

L'association publiera des catalogues d'ouvrages recommandés; ces catalogues seront envoyés aux amateurs de livres connus des membres de la Société.

Mon courrier.

La Fanfare dans les ruines

D'un combattant de Verdun, ce joli tableau de guerre.

« ...Voici que les hasards de l'étape nous amènent en une petite ville lorraine qui peut-être fut gaie et jolie certainement. La guerre en a fait un amas de décombres désolés. Jadis une très belle église la dominait. Il n'en demeure aujourd'hui que le squelette, mais cela encore est extrêmement captivant : association inattendue — qui pourrait être choquante et qui n'est que piquante — de quinzième siècle, de Renaissance et de dix septième : basilique d'ailleurs bien plutôt qu'église de campagne et dont on aimerait connaître l'histoire.

» Parmi ces ruines lamentables, quelques habitants sont restés. Ils vivent là, volets clos, tristes, portant dans le regard, sur le visage, sur les épaules, la désespérance, témoins encore terrifiés des horreurs de l'invasion, gardiens obstinés de leur rêve évanoui. La grande pitié de la petite ville lorraine s'accordait à la mélancolie de nos cœurs.

» Mais que s'est-il subitement passé? Y a-t-il eu chez mes camarades, le sentiment confus et fraternel de courages à relever? Y a-t-il eu le besoin d'affirmer *quand même* la foi dans la vengeance et dans la victoire? Et de la part de ces pierres calcinées, est-il venu un subtil appel à nos âmes? De la part de toutes ces choses mortes, un cri vers la résurrection? De la part de la belle basilique, — sereine toujours en dépit de ses blessures, — une promesse de bonheur retrouvé, de paix reconquise, de justice enfin triomphante? Quoiqu'il en soit, tout à coup, sans commandement aucun, ces hommes qui ont quitté la fournaise il y a moins de quinze jours et qui savent qu'ils y retournent, ces hommes qui, tout à l'heure, n'échangeaient que des propos désenchantés, improvisent une fanfare et les voilà qui, au moment du couvre-feu, jettent aux quatre coins de la nécropole les notes claires, joyeuses et fières. Tout d'abord on est stupéfait, puis on comprend. On comprend que cela n'est pas déplacé, que cela est bien. On s'organise en gai cortège derrière la musique; on défile par les rues. Et l'un après l'autre les volets s'entr'ouvrent, des figures étonnées, mais apaisées, se montrent aux fenêtres. Il semble que le mauvais sort soit désormais conjuré. Et qui donc en effet, pourrait douter du lendemain en voyant ainsi passer les soldats de Verdun sonnant le réveil des ruines?

» L. G. »

LES BRUITS QUI COURENT

Le Mot d'Ordre. — Le général Nivelle, nouvellement promu grand officier de la Légion d'honneur, n'a que 57 ans et paraît beaucoup plus jeune encore. Un visage fin, mais où le regard qui brille et commande, met de l'énergie; une petite moustache à peine grisonnante.

Il commande donc le troisième corps d'armée, actuellement, ayant remplacé le général Pétain, lorsque celui-ci fut nommé au commandement du groupe des armées du centre.

— Général, j'ai dit au début de la bataille : « Ils ne passeront pas. » C'est le mot d'ordre que je vous transmets.

— Entendu, général. Ils ne passeront pas.

C'est en ces termes simples et magnifiques qu'il y a quelques semaines et même quelques mois, s'effectua, devant Verdun, le changement de chefs.

❀

Poète et Paysan. — On annonce la mort, à Forcalquier, du poète paysan Bienvenu Buès.

Bienvenu Buès, que tout le monde connaissait sous le nom de : *lou Venu*, était une physionomie fort curieuse du monde félibréen. C'est un simple agriculteur; mais, doué d'une nature poétique, très épris de littérature provençale, il composait, tout en louchetant la terre, des vers d'un tour simple et gracieux, d'une inspiration naïve, toujours pleins d'à-propos.

Il était de tous les banquets et sa bonne grâce sans affectation, son esprit primesautier, son vrai talent de poète lui avaient attiré de nombreuses sympathies dans le monde forcalquiérois. Il faisait les délices du cercle républicain où il était traité en enfant gâté.

La mort de son fils tué à l'ennemi a abrégé les derniers jours de sa laborieuse existence.

Il était âgé de 76 ans.

Buès jouissait d'une réputation analogue à celle du bon Charloun, le chansonnier provençal, connu à Saint-Rémy, en Aveyron et ailleurs.

❀

Poète et Député. — José Echegaray, le grand poète dramatique espagnol, qui vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était comme Lamartine : il aimait l'oranger. Il avait toujours dans ses poches de petites oranges vertes, dont le parfum âpre et suave se mêlait à celui de son tabac.

Il y a quelques années, José, de passage en France, visitait l'orangerie du palais de Compiègne et admirait les oranges séculaires qu'y introduisit Napoléon Ier, lorsqu'il avisa l'une de ces petites oranges vertes dont il avait fait ses bibelots favoris. Il eut envie de l'emporter en souvenir de la France. Mais la présence d'un jardinier rendait tout larcin impossible.

— Mon ami, dit José Echegaray, essayant de payer d'audace, le règlement qui défend de cueillir ces oranges n'est pas pour moi, je suis poète!

— Et puis après? grogna le jardinier méprisant.

— Après? Je suis député, murmura Echegaray, un peu déconcerté.

Changement à vue. Le jardinier s'excusa, donna l'orange; et José Echegaray, député!.. aux Cortès, put, en souriant, raconter dans son pays que si le peuple, en France, apprécie peu les poètes, il fait grand cas des élus de la nation.

❦

MONTEZ! JE LE VEUX. — Ils étaient là, sous la pluie qui tombait, trois poilus, hirsutes, trempés, boueux, magnifiquement sales, qui regardaient l'autobus avec l'envie évidente d'y monter, mais qui, visiblement, hésitaient, car ils se rendaient bien compte que leur contact pouvait être dommageable.

Sur la plateforme de la voiture, des messieurs, très élégants, les considéraient, avec une inquiétude qu'ils ne cherchaient même pas à dissimuler. Et les braves soldats se consultaient des yeux, découragés...

Le conducteur, qui allait donner le signal du départ, les interpella : « Eh bien?... On y va?... » Leur perplexité s'accrut... « Heu!... » fit l'un. « Mon Dieu!... » grommela l'autre, très indécis.

En ce moment, la glace d'une luxueuse automobile, qui venait de s'arrêter, s'abaissa, et une exquise tête de jeune femme s'encadra dans la portière.

« Où allez-vous, messieurs les poilus! » demanda une voix harmonieuse.

Pendant quelques secondes, « MM. les Poilus » demeurèrent bouche bée. On aurait dit qu'ils se croyaient les jouets d'un beau rêve. Cette dame, si jolie dans sa voiture somptueuse, devait leur donner l'impression d'une fée dans son carrosse, d'une de ces bonnes fées, dont la bienfaisante baguette magique émerveille l'enfance.

Très amusée de les voir ébaubis, la dame répéta sa question. Alors, les soldats se récrièrent. Ils étaient trop mouillés. Ils ne pouvaient accepter. Ils saliraient tout...

« Montez! Je le veux! » commanda la jeune femme, en s'efforçant de prendre un air sévère.

Du moment qu'ils recevaient un ordre, il fallait bien obéir, n'est-ce pas?... Avec des précautions infinies pour ne pas frôler la robe de « leur fée », ils prirent place — se faisant tout petits... Et quand ils furent assis confortablement, ils eurent un sourire d'ironie, pour les messieurs trop bien mis, qui avaient redouté leur compagnie, et qui, les pauvres gens, n'avaient pas une quarante-chevaux à leur disposition.

❦

NOSTALGIE. — Une belle histoire, non de prisonniers, mais d'internés français en Suisse, nous est contée par *Excelsior*.

Ils sont quelques centaines dans la charmante vallée des Diablerets, qui n'est pas très éloignée du lac de Genève. Ils sont choyés par la population et doucement disciplinés par l'administration suisse qui, de temps à autre, leur accorde individuellement une demi-journée de congé.

Un interné, un peu plus favorisé que ses camarades, bénéficia une fois d'une journée complète.

A son retour, le lendemain, il est copieusement interrogé par ses compagnons :

— Où as-tu été? Qu'as-tu fait?

— Eh bien, je suis allé à Lausanne, je suis descendu sur les bords du lac...

— Sur les bords du lac, l'interrompt-on... Alors, de l'autre côté, *tu as vu la France?*

Cette phrase, dans la bouche d'un exilé de la guerre, n'est-elle pas profondément émouvante?

SERGINES.

CONTES ET NOUVELLES

Hans-Émile-Adolphe

—Hans, mon pauvre Hans, tu étais décidément plus heureux quand tu t'appelais Emile!

Hans Wippermann, soldat au 5e poméranien, venait de se faire à lui-même cette réflexion. Il eut été fort embarrassé de l'adresser à d'autres, se trouvant tout seul sur une grande route tout encombrée des débris qu'y avait laissés la retraite de son corps d'armée après la bataille de l'Ourcq. Hans, aux premiers jours de septembre, s'était cru, comme tous ses camarades, absolument certain d'entrer dans Paris : mais il avait encore une raison de plus qu'eux tous de s'en réjouir. Cinq ans il avait servi, en qualité de garçon de café, à Robinson, près de Sceaux, et au *Vrai Robinson*, là-même où l'on voit l'enseigne d'un si beau Crusoé, son perroquet sur l'épaule, pendue à l'un des vieux châtaigniers qui bordent le chemin. Rappelé dès le premier jour de « l'état de menace de guerre » et parti comme réserviste avec le 5e poméranien, ayant, comme toute l'Allemagne, escompté une campagne rapide et glorieuse, il se faisait une joie toute particulière et bien vive d'arriver un beau matin chez le patron du *Vrai Robinson* avec son casque à pointe, ses belles bottes, tout son fourniment en cuir fauve, — mais en maître, cette fois, en maître qui inspirerait une terreur respectueuse. Qu'est-ce qu'il allait prendre, le singe! et qu'est-ce que lui, Hans, allait prendre au compte du singe. « Emile! » allait crier le propriétaire du *Vrai Robinson*, stupéfait.

« Non, pas Emile, Hans Wippermann, soldat au 5e poméranien. Et prenez une attitude respectueuse, mon bonhomme! »

Le patron prendrait une attitude respectueuse, et le servirait, le servirait à l'œil, la serviette au bras. Hans avait déjà fait son menu...

Mais voilà qu'au lieu de tomber en tournoyant sur Versailles et Robinson, on avait commencé de reculer! Hans connaissait trop bien les environs de Paris pour ne pas s'en être rendu compte avant le *feldwebel*, peut-être avant l'oberleutnant lui-même. Evidemment, il y avait eu quelque part « un pépin », comme il se le disait familièrement dans son for intérieur, en homme qui n'ignorait aucune des nuances les plus subtiles de l'argot en usage sur les bords de la Seine. Et, comme il était éreinté, que sa compagnie crevait de faim, que les chefs, à mesure que la situation devenait plus pénible, se montraient plus insolemment durs, Hans avait profité de sa connaissance approfondie du français pour accomplir sa petite retraite à lui tout seul. Elle était ainsi plus sûre, sinon plus confortable. Hans avait l'estomac vide, car ses compatriotes avaient dévoré sur leur passage, à l'aller et au retour, tout ce qui se pouvait dévorer. Voilà pourquoi, philosophiquement, il commençait à juger qu'il eût mieux fait de continuer à s'appeler Emile, même en payant le prix, même en se laissant interner dans un camp de concentration.

« Qu'est-ce que ça peut bien me f... d'être Boche ou Français, songeait-il : en premier lieu, je suis garçon de café. C'est pas Guillaume qui me fera des rentes. »

❦

Mais comme, pour l'instant, l'essentiel était de manger, ainsi que de se débotter, de reposer ses membres las et de dormir, il quitta ses méditations d'ordre général pour décider qu'il allait prendre un chemin de traverse. Hors de l'itinéraire des armées bousculées, il devait trouver plus aisément ce qu'il cherchait.

Son espoir se réalisa : ce fut bientôt à ses yeux une aimable villa, à quinze cents mètres d'un gros village, bien assise sur un coteau boisé, au-dessus d'une rivière paisible qui bordait le jardin, un grand jardin anglais, harmonieux et solitaire, presque un parc. Et elle était abandonnée ; pour comble de chance, elle était abandonnée! C'était comme dans les contes de fées. La porte de la grille s'ouvrit au loquet ; au rez-de-chaussée, une fenêtre bâillait... Hans l'enjamba et se trouva dans une salle de billard. Les deux billes blanches et la rouge se trouvaient encore sur le tapis, les queues dormaient au râtelier ; la maison n'avait pas même été pillée. De plus en plus, c'était comme dans les contes de fées. A l'office, Hans constata l'existence d'une miche de pain entamée, un peu dure, et des boîtes de conserves ; dans la cave, d'une provision de bouteilles respectables et d'un gros tas de pommes de terre. Son premier soin fut de faire lui-même sa petite cuisine, modestement et comme un sage.

Quand il eut, ainsi que les héros d'Homère, calmé la faim et la soif, Hans explora les aîtres. Il n'eut pas de peine à distinguer la chambre du maître de la maison : c'était à n'en pas douter la plus belle, au premier étage, avec un cabinet de toilette. En soupirant d'aise, Hans retira ses bottes. Et puis son dolman, et puis sa culotte : enfin il fut bientôt nu comme un petit saint Jean. Ceci lui inspira l'idée de prendre un bain ; il prit donc un bain : l'appareil de chauffe était en excellent état, de quoi il se félicita.

Au moment de se coucher, il lui fallut choisir entre une chemise de nuit et un pyjama de soie : les tiroirs de cette grande commode, entre les deux fenêtres, étaient pleins de richesses vestimentaires. Il choisit le pyjama, comme plus riche et plus avantageux, et dormit dans une paix profonde.

Hans fut réveillé le lendemain par le chant des oiseaux. Le paysage était doux et poétique, mais surtout, et c'est ce qui lui fir le plus de plaisir, silencieux. Hans reprit un bain, — on n'en saurait trop prendre, — passa sa chemise de grosse toile et son caleçon ; mais, au moment de mettre ses bottes, soupira : qu'elles étaient dures, qu'elles étaient crevassées, qu'elles étaient sales ! Combien ces pantoufles, là, sous le lit, étaient plus souples et hospitalières! Il enfila les pantoufles...

Le reste vint tout seul : vingt minutes après, Hans avait revêtu l'une des chemises du maître de la maison, des chaussettes de soie, un pantalon qui gardait un pli distingué, un gilet d'été, d'une fantaisie charmante, et un veston d'appartement en molleton gros bleu. Il en tira même un porte-

cigares, encore à moitié garni de havanes, et deux ou trois lettres, à l'adresse de M. Adolphe Lepic.

— Le nom du proprio! se dit Hans. Et y a pas à dire, c'était un chic proprio!

Ces lettres lui créaient un commencement d'état civil. Sa résolution fut vite prise : remplir une valise d'effets brillants et avantageux, aller au village, louer une carriole, en se donnant pour un malheureux émigré des départements envahis, et filer sur Paris, où il espérait bien se débrouiller. Mais d'abord, il résolut de déjeuner solidement ; il n'était pas pressé, et la maison était bonne.

Ce retard fut la cause d'une péripétie qui lui parut funeste : tout un peloton de chasseurs à pied, sans faire de bruit, venait d'arriver devant la grille, la franchissait, puis prenait des dispositions militaires pour le cas d'une surprise, de coups de feu tirés des fenêtres : Hans Wippermann était pris! Il était pris comme dans une souricière! Son premier mouvement fut un désespoir mêlé de dégoût : il s'était senti si près du salut! Mais un ressaut de sa volonté l'éleva bientôt à la hauteur des circonstances. Il ouvrit lui-même la porte de la maison, il se précipita jusqu'à la grille :

— Vive la France! Vive la France!

Ses bras levés au ciel, sa mine ravie disaient sa sincérité. Le lieutenant qui commandait le peloton n'eut pas un soupçon :

— Vous êtes le propriétaire?

— Oui, mon lieutenant : M. Adolphe Lepic. Le propriétaire : M. Adolphe Lepic! Vive la France! Vive la France!

— Vous avez dû en voir de dures? fit le lieutenant.

— Non, mon lieutenant, je n'ai pas vu un Prussien, mais mes domestiques sont partis, ils ont eu peur, ils m'ont laissé seul... Qu'importe! vous voilà : Vive la France! Toute la maison est à vous... Voulez-vous prendre un bain?

— Monsieur, fit le lieutenant tout ému, permettez-moi de vous le dire : c'est la première fois, depuis que ma compagnie a repris la marche en avant, que je reçois un si généreux accueil! Oh!... j'ai vu de bons Français : mais vous êtes le meilleur!

— Que voulez-vous, répondit Hans, sincèrement, c'est que j'ai vécu en Allemagne. Je les connais les Allemands : tous des salauds! Les officiers surtout. Ah! mon lieutenant, ces officiers!

Ils s'embrassèrent.

PIERRE MILLE.

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bᵈ Haussmann), Paris (9ᵉ)

Vendredi, 13 octobre 1916.

L'Emprunt National 5 0/0

L'empressement des souscripteurs au deuxième emprunt de la Défense nationale se manifeste de tous côtés, à Paris comme en province, et permet d'entrevoir un succès considérable de cette importante opération, qui affirmera le crédit de la France et hâtera la victoire et le retour de la paix.

Un revenu de 5 70 0/0, exempt d'impôt, assuré jusqu'au 1er janvier 1931, assuré, on peut le dire également, d'être accru par la plus-value en capital des titres en Bourse, constitue, ainsi que nous l'avons dit, **le meilleur des placements** en ce moment pour tout le monde.

Et pour ceux qui hésitent encore, qui attendent les valeurs nouvelles de l'après-guerre, quelle meilleure **monnaie d'échange** trouveront-ils, sinon cette Rente elle-même qui aura, alors, acquis une plus grande valeur? Et notons bien que, **en souscrivant, on n'immobilise pas son capital.**

Rappelons rapidement les conditions de la souscription :

Libération immédiate. — Le net à verser est de 87 fr. 50 par 5 francs de rente.

La libération à la souscription peut être effectuée :

En numéraire (billets, or, argent),
En Bons de la Défense nationale,
En Obligations de la Défense nationale.
En Rente 3 1/2 0/0 libérée avant le 31 janvier 1915.

Libération échelonnée. — On doit verser 88 fr. 75 en quatre termes : 15 fr. en souscrivant, — 23 fr. 75 du 16 au 31 décembre 1916, — 25 fr. du 16 au 28 février 1917, — 25 fr. du 16 au 30 avril 1917.

Des certificats provisoires, munis de coupons trimestriels et qui seront échangés ultérieurement contre des titres définitifs, sont remis immédiatement aux souscripteurs.

La **Banque de France** admettra cette rente en garantie d'escompte et d'avances.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit les souscriptions sans frais.

Autour de l'Emprunt

Le succès de l'Emprunt s'avère de maintes manières.

Seize millions d'or sont sortis, cette semaine, de leurs cachettes, alléchés par les avantages de la souscription nationale.

C'est là un indice très favorable.

En Bourse

En Bourse, on parle surtout de l'Emprunt. Le marché demeure sous l'influence des opérations préparatoires à l'Emprunt national ; les ventes d'arbitrage en vue de se procurer des disponibilités sont un indice des plus sérieux du succès de la souscription du deuxième Emprunt de guerre.

Si l'on considère la masse de capitaux mis en mouvement sous diverses formes pour coopérer à cette grande opération de crédit, on ne peut que s'émerveiller en constatant l'équilibre des cours en Bourse.

Les ventes ne trouvent pas toujours des contre-parties adéquates ; à toutes les offres ne correspondent pas exactement les demandes. Le contraire toucherait au surnaturel. Mais, malgré l'excès des offres, on ne relève nulle part de dépréciations excessives.

Celles qui ont pu se produire, dès les premiers jours de la souscription, sur les grandes valeurs de placement, titres de chemins de fer, obligations de la Ville de Paris et du Crédit Foncier, commencent même à trouver leur correctif.

Cette rectification de cotation prouve la confiance générale et le sang-froid de la Bourse ; elle démontre aussi l'abondance des capitaux ambiants, et cette pléthore de disponibilités constitue un puissant ressort de notre marché financier.

La **Rente Française 5 0/0** (premier Emprunt national identique à celui en cours d'émission) est soutenue à 90 fr.

Les Fonds d'Etats, les Banques restent calmes mais fermes.

Les valeurs de guerre, les valeurs industrielles russes, les valeurs cuprifères conservent d'ailleurs une activité relative.

Canal de Suez

Les recettes de la première décade d'octobre 1916 présentent une augmentation de 180,000 francs sur celles de la décade correspondante de 1915.

Cette amélioration des recettes provient, sans doute, de la mise en vigueur des nouveaux droits de transit, augmentés de 50 centimes par tonne depuis le 5 courant.

La Compagnie, d'ailleurs, ne s'en tiendra pas là ; elle vient, en effet, d'annoncer une nouvelle augmentation, à partir du 1er janvier 1917, de ses droits de transit qui seront portés de 7 fr. 25 à 7 fr. 75 par tonne pour les navires chargés, et de 4 fr. 75 à 5 fr. 25 pour les navires sur lest.

Sucrerie Centrale « Colsso »

L'assemblée extraordinaire convoquée pour le 18 courant ne pourra se tenir faute d'un nombre suffisant d'actions déposées. Elle va être convoquée à nouveau, pour une date que nous ferons connaître. Tous les actionnaires, quel que soit le nombre de leurs titres, ont intérêt à en effectuer le dépôt pour que l'assemblée puisse avoir lieu cette fois sans plus de retard.

Les conditions avantageuses, offertes par les acheteurs, permettront de rembourser les actions quelque peu au-dessus du pair et, par conséquent, de faire une répartition aux parts.

Les titres peuvent être déposés au siège de la Société ou au **Crédit Mobilier Français.**

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges,** pour le mois de septembre dernier, ont atteint 101,269 fr. 50 contre 97,779 fr. 45.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

NUMÉRO DÉDIÉ A NOS FRÈRES ANGLAIS

LES ANNALES



TROIS AMIS, par JONAS

29 Octobre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1740. — 29 OCTOBRE 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS



RUDYARD KIPLING

PAGES OUBLIÉES

La France en Guerre

Le grand écrivain Rudyard Kipling, le poète national de l'Angleterre, est venu à plusieurs reprises rejoindre ses compatriotes sur le front français. Au cours d'un de ces voyages, il eut l'occasion d'assister à une revue passée par lord Kitchener et le général Joffre. Voici la magnifique description qu'il en a donnée :

LA REVUE

Vers le même temps, lord Kitchener et le général Joffre passèrent en revue un corps d'armée français.

Nous le découvrîmes tout d'un coup, dans une vaste dépression de terrain, sous des nuages gris ; ce fut comme la brusque apparition d'une grande eau. Cela s'étendait en nappes humaines, rompues çà et là de taches plus sombres, comme des lits de roseaux : chevaux, canons, fourgons.

On eût dit que Cadmus avait semé les dents du dragon, non pas en rangs réguliers, mais à toute volée, et puis, qu'horrifié à la vue de ce qui surgissait, il avait vidé d'un seul coup tout son sac et s'était enfui. Mais les hommes que j'avais devant moi n'étaient pas des guerriers neufs. Les fastes de leurs seules batailles rangées eussent rassasié un Napoléon. Pour leurs régiments, l'impossible n'était plus que la routine de tous les jours ; en douze mois, il n'y avait guère eu de semaine où ils eussent perdu le contact direct avec la mort. Nous passâmes devant leurs lignes, les regardant dans les yeux, ces hommes aux baïonnettes et fusils fatigués, aux épaules et aux sacs si mutuellement adaptés par l'usage que celles-là sans ceux-ci eussent paru presque étranges. On voyait les éclaboussures de la boue sur les canons, sur les roues réparées des affûts, sur les caissons dont la manœuvre est si facile. Et l'on sentait la force et la puissance de cette masse humaine, comme l'effluve de chaleur qui sort d'un mur où le soleil s'est longtemps réverbéré. Quand les automobiles des deux chefs arrivèrent, il n'y eut ni clameur de commandements ni galopades. Les nappes d'hommes se rassemblèrent en bataillons rectilignes ; les batteries firent un petit mouvement pour s'aligner, un escadron recula ou appuya l'éperon. Mais tout fut aussi rapide et facile que lorsqu'un bon tireur lève et vise au signal donné. Quelques paysannes vinrent regarder les généraux descendre. Les avions qui filaient bas comme des hirondelles le long du front (quel spectacle ils devaient avoir de là-haut!) se suspendirent comme des faucons.

Alors commença la revue ; nous vîmes les deux silhouettes, la grande et la petite, diminuer l'une à côté de l'autre, au long de la route blanche. Et puis, devant des rangs de cavaliers, les deux chefs remontèrent dans leurs voitures et s'éloignèrent parallèlement à l'horizon, vers une autre levée de la plaine gris verdâtre.

. . . .

« L'armée va passer où vous êtes. Montez un peu de côté », dit quelqu'un.



Un soldat africander et son fidèle compagnon d'armes, en route vers la Somme.

Nous venions de nous détacher de cette immobile légion quand elle s'ébranla, précédée par des rangs de cuivres dont la musique sonnait comme la pulsation même de la France.

Les deux généraux avec leurs états-majors et le ministre français de la guerre étaient à pied, près d'un lopin de luzerne très verte : un groupe d'environ vingt personnes. Les autos faisaient de petites taches grises sur l'horizon gris. Il n'y avait que cela dans toute cette vaste plaine ; cela est l'armée : pas un bruit que les bourdonnements changeants des aéroplanes et la rumeur lourde — sentie plutôt que perçue — de l'innombrable piétinement sur la terre molle. Ils arrivaient derrière une levée de terrain dont la ligne bornante se hérissait d'abord comme d'une imperceptible fourrure, puis d'une herbe : les pointes des baïonnettes tout de suite longues, et par-dessous, toute la merveilleuse infanterie. La rapidité, l'élan, la poussée de ce large flot bleu semblaient d'un raz de marée dans un bras de mer. Tant de vitesse, avec tant de masse, une telle masse si docile à une seule main, cela faisait peur. Cependant la musique, sur une hauteur lointaine, leur disait et leur répétait (comme s'ils ne le savaient pas!) la passion et la gaieté et le haut courage de leur propre race. Elle le chantait dans la langue qu'eux seuls peuvent tout à fait comprendre.

La rumeur, derrière le repli de terrain, se fit plus profonde. « Ah! nos canons! » dit un officier d'artillerie, et il sourit d'un air bienveillant, en regardant les extrêmes vagues bleues qui approchaient déjà de l'horizon.

Ils arrivaient par rangs de douze : cent cinquante canons libres de prendre l'air ensemble, derrière leurs attelages. Où seraient-ils la semaine suivante — isolés, ou bien par groupes de deux et de trois ; — dans quelles montagnes, quels marais, quels bois, quelles ruines d'habitations humaines?

Les grosses pièces les suivaient, avec leurs très longs nez et cet air musard qui caractérise l'espèce. L'artilleur, à mon côté, se taisait : son arme n'avait pas besoin d'être louée ; mais quand un des gros canons, en passant sur un endroit boueux, sortit un instant de l'alignement, je vis ses sourcils se contracter. L'artillerie passa avec la même vitesse et le même silence inhumains que les troupes de ligne, et les clairons éclatants de la cavalerie fermèrent le défilé.

Cette cavalerie ressemble à la nôtre par la belle tenue de ses chevaux, et les hommes parlent avec le même optimisme du jour où ils franchiront la ligne des fils barbelés et se dédommageront enfin de leur attente. Cependant on les emploie à des « services divers », et leur esprit est celui de cet enragé dragon anglais qui refusa net d'ôter ses éperons dans la tranchée. S'il lui fallait mourir comme un pauvre bougre de fantassin, ce n'est pas dans une tenue de fantassin qu'il entendait aller à sa tombe.

Le commandant du corps d'armée vint au salut. Les autos partirent, emmenant les généraux et le ministre de la guerre ; l'armée disparut derrière les crêtes au nord ; les paysannes se penchèrent de nouveau sur la glèbe, et une brume mouillée étendit ses voiles sur la grande plaine ; mais on sentait frémir en soi toute l'électricité qui venait de passer par là. On avait senti la solidarité de la civilisation ; quand, un jour, les nations civilisées sauront ce qu'elles ignorent aujourd'hui, elles s'étonneront peut-être et riront ensemble de leur vieil aveuglement.

RUDYARD KIPLING.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

« Pourvu que les Civils tiennent »

Je viens de parcourir quelques villes du Midi de la France, et je voudrais résumer les impressions recueillies au cours de ce rapide voyage. Elles sont plutôt réconfortantes. Vous vous rappelez l'immortelle légende de Forain : « Pourvu que le civil tienne ! » Le civil tient très bien, à ce qu'il m'a semblé, et ne paraît nullement disposé à lâcher prise. Partout j'ai observé un grouillement de vie extraordinaire. Sur le pavé de Marseille, les peuples les plus divers se coudoient... Grecs et Levantins, Anglais et Russes, Algériens, Annamites, Serbes, Espagnols, les blancs, les noirs, les jaunes, Sem, Cham et Japhet, pullulent. Les cafés regorgent. Les tramways charrient des grappes humaines suspendues à leurs flancs. La bouillabaisse fume dans les restaurants du port. Les écaillères ne suffisent pas à ouvrir les coquillages que réclame l'appétit impatient des milliers de promeneurs indolents ou affairés. Aux conciliabules échangés devant les apéritifs, à l'expression animée des visages, à l'encombrement des rues, (chaque intersection de la Canebière mériterait d'être appelé, comme l'angle du Faubourg-Montmartre à Paris, « carrefour des écrasés »), à ces signes révélateurs d'une activité intense, on devine que des combinaisons s'échafaudent, que des marchés se concluent, que l'or afflue dans les caisses du commerce et de l'industrie. Toulon jouit également d'une remarquable prospérité, entretenue par le passage des troupes, le va-et-vient des navires, le développement des usines. Les bourgeoises toulonnaises se plaignent de ce que leurs servantes les quittent pour travailler aux ateliers de la pyrotechnie où un salaire quotidien de six francs leur est offert... Les paysannes qui exposent le matin, sous les platanes des allées La Fayette d'odorantes pyramides de fruits, des monceaux de légumes aux tons de pourpre, d'émeraude ou d'améthyste et des jonchées de fleurs fraîchement cueillies, trouvent d'innombrables acheteurs auxquels elles imposent sans difficultés les prix de guerre... Toulon et Marseille sont de très grandes villes. Il ne m'a pas paru que les habitants des petites localités fussent beaucoup plus malheureux. J'ai visité Cassis, Bandol, La Ciotat, Les Lecques, Sanary, ces jolies cités paresseuses que berce le flot bleu de la Méditerranée et que dore le soleil. Leur population a doublé, par suite du séjour des blessés convalescents qui achèvent de se guérir en ces paradis avant de remonter au nord, — vers l'enfer... Fructueux accroissement dont les marchands, — les cafetiers surtout et les débitants de tabac, — ne gémissent point.

Les grasses plaines de l'Hérault et du Gard souffrent de la pénurie de la main-d'œuvre. Il est incontestable aujourd'hui que l'agriculture manque de bras. Les femmes se multiplient et se substituent aux hommes absents. Quelle que soit leur vaillance, elles ne suffisent pas à la tâche et sollicitent, — en le payant fort cher, — le secours des Espagnols... Tout augmente : les frais généraux, les frais de culture, les médicaments. La vigne, personne capricieuse et délicate, a besoin d'être soignée. Des fléaux la menacent : l'oïdium, le mildew, des insectes voraces, des cryptogames perfides. Elle se fait vieille ; les plants américains, âgés de trente ans, commencent à défaillir et ne sauraient se passer d'une aide énergique contre les assauts de l'ennemi. Or, les plus nécessaires de ces adjuvants — le sulfate de cuivre et le soufre — ont subi une hausse de prix formidable. Oui, mais comme d'autre part le vin a triplé ou quadruplé de valeur, — l'hectolitre qui s'achetait quinze francs jadis n'est pas cédé à moins de cinquante, — la balance, tous comptes faits est avantageuse et ces contrées s'enrichissent.

C'est ce que m'expliquait le directeur d'un très important journal de Montpellier, auprès duquel j'étais venu me documenter et que j'accablais d'interrogations.

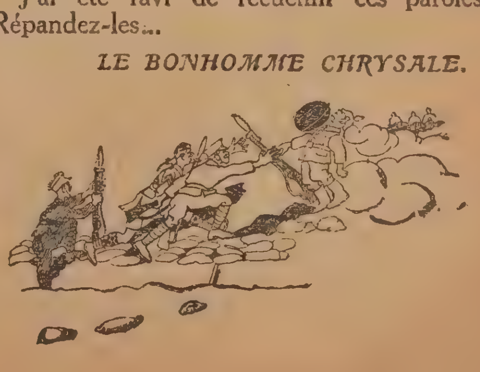
« Que pensent vos vignerons, vos paysans, vos citadins ? Sont-ils à bout de patience ? S'ils avaient à choisir entre une paix immédiate mais médiocre ou la victoire complète, obtenue par la prolongation d'un dur effort, à quoi se résoudraient-ils de préférence ? »

Cet excellent confrère n'eut pas une seconde d'hésitation. Voici sa réponse, très franche, très nette :

« Ils aiment mieux attendre, n'en doutez pas. Leur esprit s'est accoutumé aux lenteurs inévitables. La Patrie leur a demandé le plus pur de leur sang. Ils endurent avec résignation ces sacrifices. Ils ne voudraient pas les avoir faits en vain. Peut-être la misère ébranlerait-elle leur résistance ? L'égoïsme humain ne perd pas ses droits, hélas ! Mais leur existence matérielle est largement assurée. La plupart des poilus, quand ils reviennent du front, les affermissent dans ces sentiments et leur démontrent la nécessité d'aller jusqu'au bout. Pour un flanchard, accessible aux tentations mauvaises, nous avons vingt *jusqu'au-boutistes* résolus. J'ajoute qu'on les soigne, ces bons poilus, qu'on s'occupe d'eux. Toutes les épouses, Dieu merci, ne sont pas oublieuses ni infidèles. Je connais des paysannes qui, pieusement, le dimanche, confectionnent le paquet destiné à l'absent. Elles lui envoient des vêtements, des provisions de bouche, le plus beau poulet de la basse-cour, la plus fine bouteille du cellier. La moitié de leur gain y passe. Rassurez-vous donc. Le peuple du Midi est aussi ferme dans ses espérances et dans ses desseins que le pays du Nord. Il a tenu, il tient, il tiendra... »

J'ai été ravi de recueillir ces paroles. Répandez-les...

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXVIII
AVANT-PROPOS D'APRÈS-GUERRE

24 octobre 1916.

Je sens de plus en plus, mon cher ami, combien il est difficile d'être impartial, mais ces sortes de difficultés, dont le goût de la vérité loyalement servie apporte avec lui le lot inévitable, excitent mon zèle plus qu'elles ne lassent ma patience ou ne découragent ma volonté. C'est une force, la plus grande, la plus sûre, et à tout prendre, la plus habile, que d'aller droit son chemin, sans souci des criailleries et des critiques, avec le ferme dessein de dire ce que l'on croit devoir dire et de faire ce que l'on croit devoir faire. L'erreur qui a la bonne foi pour excuse n'est jamais une diminution.

J'aime précisément en vous la spontanéité dans la franchise et la sincérité dans les impressions qui sont le fond de votre caractère. Votre père trouve que vous manquez de nuances et de souplesse. Je ne dis pas qu'il ait tort, mais il ne tient pas assez compte de votre âge. Quand on a dix-sept ans et que l'on va jusqu'au bout de sa pensée, on paraît aisément trop entier et presque agressif alors qu'on est simplement et même ingénument sincère. La vie ne tardera pas à mettre les choses au point. L'heure approche où vous vous heurterez à elle puisque, si vos démarches aboutissent, vous aurez dans quelques semaines l'honneur de porter l'uniforme. Ne doutez pas que ce ne soit une rude école. Au contact des hommes, ce qu'il y a de trop absolu dans votre juvénile intransigeance s'atténuera et s'adoucira. Mais il vous faudra rester vous-même. L'œuvre immense dont les générations nouvelles auront la lourde tâche ne pourra s'accomplir que dans le commun souci de rechercher courageusement la vérité et dans la volonté d'en accepter résolument tous les devoirs. Les partis eux-mêmes seront débordés et dépassés par la grandeur et la complexité des problèmes que l'intérêt général imposera aux intelligences et aux cœurs. Certes, il faudra, avant de se mettre d'accord, raisonner et débattre, mais je voudrais que l'on n'oubliât jamais plus, entre Français, ce que l'on doit à la France et ce que l'on se doit les uns aux autres.

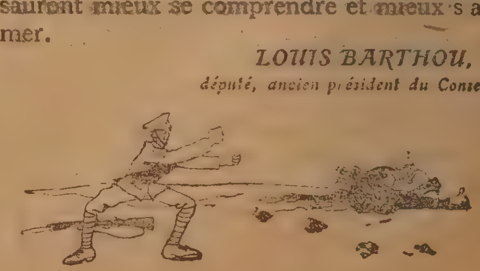
C'est pour l'avoir dit que je me suis attiré des critiques, et non pas d'un seul côté! Adrien Hébrard, un homme d'esprit, qui gaspillait ses richesses, reprochait un jour à un de ses amis sa « dégoûtante impartialité ». La boutade est plus profonde qu'il ne paraît. Oui, mon cher ami, il est difficile d'être impartial et, sans aller jusqu'à dire que l'on dégoûte tout le monde, on peut trouver que l'on ne satisfait pleinement personne. Est-il vrai, ou non, que tous les Français se battent bien? Il reste encore à l'arrière ou dans quelques zones peu périlleuses du front des embusqués qui tiennent trop à leur peau, et qu'il faut vouer au mépris public. Mais à l'avant, face à l'ennemi, tous les Français font leur devoir. Pourquoi ne pas leur rendre à tous le même hommage? Je l'ai fait ici et ailleurs, et rien, je vous l'avoue, ne m'a paru plus simple. Il s'en faut pourtant que j'aie rallié tous les suffrages. Quand j'ai loué le courage de l'abbé Touan, même encadré d'un pasteur et d'un rabbin, Bouvie, mon vieil ami Bouvie, ne m'a pas épargné son ironie méprisante. Il m'a boudé longtemps et il a fallu ma lettre sur les instituteurs pour le faire sortir de sa silencieuse retraite. Tandis qu'il me remerciait, d'autres me blâmaient, qui sans doute m'avaient approuvé alors que j'encourais son blâme. Il y a une compensation dans ces contradictions et même, un encouragement à continuer. Je continuerai.

L'union dans la guerre doit préparer l'union dans la paix, sans laquelle la guerre elle-même n'aurait été qu'un effroyable massacre, dévastateur et stérile. Je n'ai pas l'illusion de croire à des lendemains purement idylliques et je ne vous ai jamais dissimulé mes appréhensions. Mais je reste foncièrement optimiste. Que faudra-t-il pour éviter des luttes fratricides? De la bonne foi et de la bonne volonté réciproques. Il suffit d'en prendre dès maintenant l'habitude. Nous, ceux de l'arrière, qui avons l'humiliation de ne pas courir de périls, sachons du moins ne pas contrarier par des propos inutiles, par des exclusions injustes, par des généralisations systématiques, l'exemple admirable qui nous vient du front. Là-bas, confondus, amis et frères, ils sont la barrière vivante de la France, qui, seule, compte pour eux. Ne divisons pas ce qu'ils unissent. J'ai vu, près de Soyécourt, aux toutes premières lignes, un aumônier couvert d'une boue glorieuse, fraterniser avec des hommes qui, certes, ne partageaient pas tous sa croyance. Ailleurs, j'ai serré la main d'un instituteur, un brave sergent, dont les paysans qui l'entouraient admiraient la belle vaillance. Et je sais des compagnies nombreuses où des instituteurs et des prêtres, entre lesquels toutes les préventions sont tombées, vivent dans l'amitié la plus confiante. Je ne peux pas croire, je ne veux pas croire, que, la guerre finie, il ne restera rien de cette fraternité. Ce serait, alors, à désespérer de la France. Les Français qui se sont battus ensemble contre les Boches ne se donneront pas le démenti de se battre les uns contre les autres. Ils ne souffriront pas d'être la proie des politiciens qui les guettent. S'ils ont des comptes à demander, ils les demanderont eux-mêmes et peut-être en sauront-ils exiger de ceux qui s'apprêtent, dans l'ombre, à les exciter et à les exploiter. Ils reviendront avec des yeux nouveaux : je l'ai déjà dit, et je songe moins que jamais à m'en dédire.

La guerre a rapproché des opinions qui se combattaient, mais aussi des cœurs qui s'ignoraient. L'esprit de liberté et de tolérance aura beaucoup gagné dans cette épreuve ; la fraternité et le sentiment de l'égalité n'y gagnent pas moins. Combien de barrières se sont abaissées que trop de malentendus risquaient de transformer en barricades! Les paysans, ces héroïques paysans de France, dont on ne pourra jamais trop exalter l'abnégation sublime, qui a sauvé la terre natale, se sont rencontrés dans les hôpitaux avec des infirmières de l'aristocratie et de la bourgeoisie qui ont sondé leurs blessures, pansé leurs plaies, consolé leurs souffrances, guéri leurs maux, penchées sur leurs corps meurtris et compatissantes à leurs âmes effarées et dolentes. Ceux qui disent qu'il n'en restera rien commettent un sacrilège. J'aurais voulu vous conduire, si les circonstances avaient permis votre voyage à Paris, dans l'hôpital où votre père avait sa chambre d'officier, jusqu'aux salles des simples soldats. Auriez-vous deviné sous l'uniformité des coiffes blanches la situation extérieure des infirmières auxquelles je vous aurais présenté? Leur distinction ne vous aurait pas moins frappé que leur dévouement, mais peut-être la simplicité avec laquelle elles s'acquittent de leur tâche, souvent répugnante et pénible, vous eût-elle dissimulé leur rang social. Elles savent accorder la gaieté avec la discipline et elles professent qu'un peu de coquetterie ne messied pas aux guérisons et ne compromet pas les convalescences. Si elles ont le tact de s'interdire tout prosélytisme religieux, elles ne se refusent pas le droit, dont elles savent fixer et respecter les limites, d'exercer sur leurs blessés une heureuse influence morale. Confidentes de leurs chagrins, de leurs déceptions et de leurs espérances, elles sont les infirmières des âmes frustes où sommeille une sorte de délicatesse native qui ne demande pour germer que la rosée bienfaisante de quelques bons conseils, inspirés par une sollicitude désintéressée, prévenante et attentive. J'en sais une dont la guerre a brisé la vie et à laquelle cette même guerre donne, comme à des milliers d'autres, hélas! par le bien qu'elle lui offre l'occasion de faire, une nouvelle raison de vivre. Son uniforme blanc recouvre des vêtements de deuil. La tendresse de son cœur maternel, qui saigne d'une inguérissable blessure, se répand sur les enfants blessés qui sont confiés à ses soins. Elle les aime, elle se fait aimer d'eux, et comme ils la paient de ses peines! Ils n'ont souvent ni grammaire ni orthographe, mais leur cœur a des trouvailles exquises, comme celle-ci, par exemple, d'un jeune paysan dont elle a dégrossi les sentiments en même temps qu'elle pansait ses blessures : « Vous êtes autant pour moi que maman. Je pense bien que vous avez quelque droit sur moi. Je vous dirai que je n'aime pas plus maman que vous. Ainsi, vous voyez : j'aime bien maman, et bien vous : c'est la même chose. »

Non, mon ami, cela ne peut pas être perdu. La guerre nous aura fait une France nouvelle où les Français, pour la mieux servir, sauront mieux se comprendre et mieux s'aimer.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

Durer !...

Ma chère cousine,

Et les territoriaux partent au front..., et les réservistes de la territoriale astiquent leurs fusils, et tous les hommes valides embrassent femme et enfants, et s'en vont là-bas où l'on se bat... Et c'est très beau... Très beau..., un peu mélancolique aussi... Cela nous vieillit, notre cœur se fait plein de rides. On se souvient de cette mobilisation ardente, voilà plus de deux ans déjà, où toute la jeunesse de France, d'un seul élan, partit vers la gloire... On la vit à l'œuvre, impétueuse, imprudente et magnifique. On fut exalté avec elle, on crut au grand rêve de la victoire, tout de suite, demain..., et puis, la sagesse peu à peu pénétra dans les têtes, et par un miracle émouvant, à mesure que l'on comprit l'étendue infinie du Devoir, le courage grandit... L'épreuve, on le croyait du moins, devait être courte, on usait sa flamme, il fallait maintenant ménager sa folie, aller lentement, sûrement, presque mathématiquement. On apprenait à « durer ». « Durer », mot profond qui contient toute la philosophie humaine...

Les jeunes ne mirent plus si vite leurs gants blancs, ils sentirent que l'héroïsme doit, lui aussi, garder sa raison, et ils ménagèrent leur vie dans le détail pour la donner plus utilement à l'heure fatidique... Chacun s'appliqua à durer... et ce fut après l'explosion du début, une forme de patriotisme profondément belle... On vit tomber des jeunes gens pleins de foi, des champs entiers furent semés de pauvres tombes, mais la mort, en jetant sur la France ses voiles de deuil, ennoblit encore le courage des vivants et lui rendit plus chère une victoire qui vengerait ses martyrs... Et deux ans passèrent..., et deux ans firent de ces combattants de vingt ans des hommes mûris, tenaces, ayant connu que la patience est une haute vertu... Ils vécurent au seuil de la mort, dangereusement, dans la peine, dans la fatigue, et ne s'en émurent point, ils voulaient vaincre et il ne leur en coûtait pas de durer... Ils attrapèrent deci, delà, une balafre, une plaie, des fièvres, et on les voyait repartir un peu pâlis, des sillons de vieillesse autour de leur jeune visage, et le cœur plus ferme, plus haut que jamais...

A l'effervescence des premiers jours succédait cette période de sang-froid, de calme réfléchi, de force consciente qui est l'honneur de cette guerre... On constata ses fautes, non pour y trouver une cause de faiblesse ou de mésentente, mais pour regarder plus loin dans l'avenir. On comprit le néant des paroles, la beauté des actes et la puissance souveraine de l'organisation, et l'on vit l'effort héroïque de Verdun, la poussée sublime de la Somme..., et, d'un pas tenace, prudent, on s'achemina vers le But...

Deux ans sont passés déjà..., mais les tranchées de la Somme, pour avoir été arrachées aux Boches, n'en sont pas moins boueuses et glacées, au contraire! et maintenant, à côté des jeunes soldats de la classe 1916, on aperçoit, dans ces couloirs marécageux, des hommes sérieux, des pères de famille qui ont quitté le foyer, leur travail pour prêter main-forte au pays... Quelques-uns grisonnent déjà; ils ont laissé leurs affaires, des charges nombreuses, et, cependant, ils sont contents de faire le coup de feu... Le Devoir est là, et, sans sourciller, ils en acceptent la noble charge... Ils ne peuvent éprouver l'emballement chevaleresque des jeunes garçons qui, dans le sacrifice consenti à la Patrie, comptent leur vie pour rien. Les « vieux » offrent avec leur sang ce qu'ils ont de meilleur : des vies d'enfants et le poids de toutes les responsabilités abandonnées derrière eux. Les pères de famille qui sont là, fumant leur pipe, aux écoutes sous la pluie, le dos couvert de sacs rigolant d'eau, songent à leur maison. Ils se demandent : « Comment va-t-elle sans le chef ? » Ils calculent les désastres causés par l'absence, eux sur qui reposent la sécurité matérielle du ménage et la marche des affaires et, gravement, ils concluent :

« Qu'importe, faisons d'abord tout notre devoir, on verra ensuite... Faisons-le, pour que nos enfants ne souffrent jamais cela, pour que cette guerre soit la dernière... et pour que la France triomphante connaisse une ère de gloire et de paix! »

Ils sont stoïques, nos vieux troupiers, avec une flamme de haine dans le cœur pour les malandrins qui troublent l'ordre du monde, et ils doivent inspirer un respect quasi-sacré, car pour eux le sacrifice est vraiment immense... On a plaisanté bien souvent les G. V. C. et les R. A. T. Les voilà maintenant au front, et ils font du travail dont personne n'a plus le droit de sourire. Quand un de ces combattants d'aujourd'hui arrive à l'hôpital, cheveux grisonnants, le cœur sensible encore à l'enthousiasme, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de fierté et de gratitude envers ceux-là qui défendent si simplement la Patrie.

L'effort de tous est splendide... et il durera autant qu'il le faudra... C'est un effort qui, à travers des écueils inouïs, monte vers la lumière... Nos petits soldats et leurs grands aînés marchent le même rêve au cœur, et, sans se lasser, bribe par bribe, jour par jour, heure par heure, arrachent la victoire aux ennemis écrivant tranquillement dans l'histoire des peuples une page immortelle...

Et c'est parce que jeunes et vieux accomplissent la grande mission de la France avec un désintéressement impressionnant, que nous autres, gens de l'arrière, qui les voyons à l'ouvrage, devons constamment penser à eux... Ils ont besoin de sentir la même fermeté d'âme chez nous pour durer, la même abnégation pour vaincre, le même amour pour le bien commun... Car maintenant il n'y a plus de cas particulier, il y a la grande cause du pays qu'ils défendent là-bas, et qu'ils veulent que nous défendions ici...

Nous n'admettrions pas, nous, femmes, qu'un soldat faillît à son devoir, mais eux n'admettent pas davantage que nous manquions au nôtre... Ils attendent de notre tendresse des miracles, ils espèrent de notre volonté une action jamais découragée et les territoriaux qui aujourd'hui prennent part aux grands combats, et qui luttent pour nos clochers le fusil en main, ont droit à ce que leur confiance ne soit pas déçue...

Nos soldats sont heureux dit-on... Evidemment ils sentent trop leur utilité pour n'être pas contents du rôle admirable qu'ils jouent... Mais ils souffrent..., matériellement, physiquement, et si leur bonheur les élève assez haut pour ne pas sentir l'enfer dans lequel ils l'achètent, il ne va tout de même point sans mélancolie...

C'est aux femmes à le leur rendre plus doux...

Travaillons à garder leur foyer, travaillons à protéger leurs enfants, travaillons à soutenir leur courage là-bas au front, travaillons comme des soldats, pour eux..., chassons les embusqués des deux sexes, embellissons cette troisième période d'épreuves de nos sollicitudes, de nos tendresses. Et qu'il ne reste pas une femme en ce pays qui ne puisse dire :

Et moi aussi j'ai fait mon temps de soldat...

Vive la France !

Durons stoïquement le sourire sur les lèvres. Durons cette année qui verra sans doute la victoire. Durons... et travaillons... Travaillons surtout...

Agir et durer, voilà les deux grands secrets de la victoire.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

(ANNÉE 1917)

Nous avons dit la semaine dernière, les grandes lignes de nos conférences 1916-1917 :

Les Fables de La Fontaine

Quinze conférences, par JEAN RICHEPIN

ou, pour parler plus exactement: dix conférences sur le bon La Fontaine, la société du XVIIe siècle vue à travers ses fables, la grande Comédie humaine... Et cinq galas de fables, qui seront consacrés à l'art de dire ces fables. Ce seront des leçons inoubliables données par un poète amoureux du génie de La Fontaine, et un diseur incomparable, j'ai nommé notre illustre conférencier Jean Richepin.

Nos autres Frances

Les Colonies éblouissantes

Quinze conférences faites par les hommes éminents que nous avons nommés la semaine dernière.

C'est à cette série que nous avons invité nos amis des colonies à collaborer. Nous voulons en effet publier dans le Journal de

l'Université des Annales, à la suite des conférences, sous ce titre :

Les Confidences de nos Amis des Colonies, les récits qu'ils nous enverront.

La Renaissance Française

Quinze conférences, dont nous donnerons le beau programme la prochaine fois. Enfin la série éclatante dont on verra ici le détail.

A L'OMBRE DES CLOCHERS

2 déc. Le Bourdon de Notre-Dame.

9 déc. A l'ombre du clocher de Milly : Lamartine intime.
Louis Barthou, *ancien Président du Conseil.*

19 déc. Les Carillons de mon pays.
Emile Verhaeren.

23 déc. La Voix des Fontaines de Lourdes.
Francis Jammes.

20 janv. L'Année de la Victoire.
André Tardieu.

27 janv. Autour de la Cathédrale de Strasbourg.
Abbé Wetterlé.

3 fév. Sonneries et Marches de Victoire.
Général Malleterre.

10 fév. Autour des vieux Clochers de France : La Famille.
Etienne Lamy, *de l'Académie française.*

17 fév. L'Esprit Français.
Maurice Donnay, *de l'Académie française.*

24 fév. Les Cloches du Palais.
Henri-Robert, *bâtonnier de l'Ordre des Avocats.*

3 mars Poèmes de joie : Les Voix de la Vie.
Jules Truffier.

10 mars Souvenirs d'autrefois.
Georges Courteline.

17 mars Mes Souvenirs (2e série).
Georges Courteline.

24 mars Mousquetaires d'Hier et d'Aujourd'hui.
Adolphe Brisson.

31 mars Une heure de Poésie.
Edmond Rostand, *de l'Académie française.*

Un abonnement donnant droit à un fauteuil pour entendre la série des 15 conférences : 40 francs.

Ces conférences seront accompagnées d'auditions annoncées au fur et à mesure des besoins, auditions pour lesquelles nos chers et illustres amis, les artistes tant de fois applaudis du Français, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, ont promis leur précieux concours.

Le Journal de l'Université des Annales, comme toujours, publiera le texte de toutes les conférences faites aux *Annales*, ainsi que les auditions qui les accompagnent. Le prix de l'abonnement au journal (24 Nos par an) est de 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Notre hôpital a été l'occasion, au Chili, d'une fête dont nous sommes bien fières. Les femmes de la Croix-Rouge, sous la présidence de Mme Gaston Laurent, donnèrent, avec le triple concours des colonies française, anglaise et italienne, et des amis de la France, c'est-à-dire d'une foule de Chiliens, un concert dont *Patrie*, le grand journal de la colonie française au Chili, donne un compte-rendu émouvant : « Le Gran Concierto Pro Cruz Rosa de los Aliados, obtint un succès qui dépassa toutes les espérances », puisque, après avoir remis une part aux colonies anglaise et italienne, il est resté pour notre hôpital 2,795 fr. 40. Il fallut, paraît-il, refuser l'entrée à un nombre considérable d'auditeurs, et certains fanatiques restèrent debout. Jamais Traiguen n'avait vu pareil enthousiasme. M. Peppino Alleco avait brossé des décors très beaux, représentant les ruines de Louvain et un panorama de Rome. La fanfare « Miraflores » fit merveille dans ses accompagnements de « La Marseillaise », chantée par Mlle Jeanne Marty, et écoutée dans un « délire sacré ». « Le public, dit le journal, condensait son admiration vers la France, berceau de l'héroïsme et de l'abnégation; les hymnes nationaux alliés furent chantés avec une chaleur communicative. » Et puis, il y eut le grand tableau vivant : FRANCE, en trois parties, l'Argonne, l'Alsace-Lorraine, et l'Immortalité... Et puis, le « Rule Britannia », chanté par les Anglais, et représentant l'Angleterre et ses colonies. Il y eut aussi un ballet japonais, et un beau « Discurso de apertura por el Senor Docteur Eyde », en faveur des Croix-Rouges, et la fête se termina par une comédie, *El Retiro*, qui, enlevée de verve, fit rire aux larmes la jolie et élégante et chaleureuse assemblée.

Nous remercions tendrement Mme Laurent, présidente et la secrétaire de l'œuvre, Mlle Jeanne Marty, de leur dévouement admirable à la cause française, et nous n'oublions pas dans nos souvenirs de gratitude Mme Olga Béguin, qui travailla avec le même entrain pour nos chers blessés l'an dernier.

Nous avons encore à remercier vivement les agents français et brésiliens de la Compagnie française du port de Rio Grande do Sul. Ils souscrivent chaque mois à des œuvres françaises de guerre et de secours. Et ils ont décidé, dans un geste charmant, d'affecter leur souscription du mois d'août à l'hôpital des Annales. Nous avons de ce chef 335 fr. 20. Au seuil de l'hiver, il nous est bien doux de penser que la générosité de nos amis nous met constamment à l'abri des inquiétudes. Que deviendrions-nous, dans notre troisième année de guerre, si nous n'avions pour soutenir nos œuvres et notre courage, toutes ces preuves d'une amitié qui ne se dément jamais!

Les Envois au Front

C'est encore grâce aux dons gros et petits qui nous arrivent de toutes parts que nous avons pu constater cette semaine notre 34,978e envoi. Ces paquets sont plus nécessaires que jamais; le froid revient, et les hommes faisant des assauts sont souvent en terrain découvert, à peu près sans abri, gagnant de nouvelles tranchées complètement démolies, et qui sont des cloaques de boue. Il faut à ces hommes des lainages chauds, de bonnes chaussettes de rechange, et aussi quelques gâteries, tabac, savon... Qu'on imagine l'admirable travail fait par ces soldats, dont beaucoup sont des pays envahis, privés de toute amitié.

Merci donc à toutes celles qui nous permettent d'adoucir un peu le sort de ces vaillants défenseurs de la patrie... Et nous demandons toujours des marraines. Transmettons encore ces demandes :

Miss Lily Butler vient de fonder un club pour quatre-vingts tommies bien isolés sur la terre étrangère; elle demande gravures, jeux, coussins, musique, en un mot tout ce qui peut rappeler le home à ces soldats anglais.

Les envois seront reçus avec reconnaissance à l'adresse suivante :

Miss Lily Butler, 22, boulevard des Capucines, Paris.

M. G. Drevet, ambulance 3-44, remplissant à l'ambulance les fonctions d'aumônier, serait bien reconnaissant aux cousines qui voudraient envoyer à son ambulance-hôpital des flanelles, tricots, jerseys, chandails; ces articles manquent absolument et les pauvres blessés sont évacués insuffisamment vêtus.

Le *docteur Vidal, médecin-chef, ambulance de M'coun (Maroc)*, demande aux généreuses cousines des Annales, des lectures pour ses blessés et malades.

Les envois devront être faits à l'infirmerie-ambulance de M'coun (Maroc, par Oran).

L'Adoption des Prisonniers

Le Comité de bienfaisance de l'île Maurice vient à nouveau de nous faire un envoi très important et d'une valeur inestimable. Qu'il nous suffise de dire, pour en juger, que sur les 52 caisses reçues, 31 contenaient du sucre!

10 caisses sont destinées aux envois sur le front. Les autres seront partagées entre nos blessés de France et ceux des lazarets. Ces derniers connaîtront au moins la douceur de boire une tisane sucrée. Combien de pensées reconnaissantes voleront vers l'île Maurice, vers cette amie fidèle, si attentive à leurs souffrances!

Nous envoyons à ces collaborateurs généreux l'expression de notre plus vive gratitude.

D'ailleurs, on aura l'impression du charmant patriotisme qui anime les cœurs des Mauriciennes en lisant cette délicieuse lettre d'enfant :

« Je suis une petite Mauricienne, mais Française avec mon cœur et mon sang. J'ai voulu, moi aussi, travailler à amasser une petite somme que je vous envoie pour un héros pauvre de Verdun. Vous la lui remettrez, je vous prie, madame, en lui disant que je l'embrasse et que c'est le résultat de mon petit travail à moi. Comme Jeanne d'Arc, je pleure sur ma patrie et sur mes chers soldats français qui sont si malheureux.

» J'espère pouvoir vous envoyer bientôt une autre petite somme, toujours gagnée par moi. Je prie de tout mon cœur pour que Dieu sauve la France.

» Je vous salue, madame, et je vous remercie...

» Excusez-moi, si je vous donne cette commission, mais je ne connais personne là-bas.

» Une petite Française qui adore la France.

» MARY LE JUGE DE SEGRAIS. »

Nous transmettons cette lettre et son offrande à un héros de Verdun. Il remerciera lui-même la petite marraine lointaine.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Belle semaine. La caisse de secours s'est emplie de 825 francs de dons; parmi ceux-là il en est un de 500 francs bien touchant :

« J'ai lu, écrit M. Artige, les larmes aux yeux, dans le « Journal de l'Université des Annales », la conférence de M. Brieux sur nos soldats aveugles, et aussi ses belles lettres parues dans les Annales, dans lesquelles il donne des conseils pour arriver à leur rendre la vie agréable. Mes sentiments étant ceux de M. Brieux, je le prie d'accepter pour ses blessés aux yeux, 500 francs... »

Le Cercle de Phu-Lang-Thuong et Mme Pérelle, d'Hanoï, ont joint à leur belle offrande des lettres non moins encourageantes. Merci à tous.

Les Enfants de nos Soldats à l'air pur

Nous avons encore reçu cette semaine pour nos enfants, 130 francs, transmis immédiatement à Mme Franck-Puaux.. Beaucoup de nos cousines, trompées par le titre « Les Colonies de Vacances », s'imaginent que l'œuvre ne fonctionne qu'au temps où les écoles sont fermées, c'est-à-dire pendant les vacances, mais c'est maintenant qu'elle agit le plus utilement. Elle envoie à la campagne les anémiés, les convalescents, les enfants trop faibles pour suivre l'école et elle accomplit une double mission, guérir ceux-ci, préserver ceux-là. Les dons peuvent être adressés indifféremment à Mme Franck-Puaux, 41, boulevard Raspail, ou à moi.

Cours pratiques

On nous demande de tous côtés si les Cours pratiques de l'Université des Annales reprendront cette année. Il nous est impossible de leur donner l'hospitalité, la salle étant prise par l'hôpital, mais, Mme Auguez, l'admirable professeur de chant, a déjà repris ses élèves des Annales dans un cours fait chez elle.

Mme Long, le professeur de piano du Conservatoire, a aussi réuni chez elle nos élèves. M. Brémont, professeur de diction, de même. Mme Bayle, professeur de modes et frivolités également, ainsi que Mlle Henriette Régnier, professeur de danses.

Pour tous renseignements, s'adresser aux Annales.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

115e LISTE DE SOUSCRIPTION

11e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 7 au 14 octobre 1916)

Mme Raoul Gunsbourg, 100 fr. — Ch. B., 5 fr. — M. R. Poux, Alexandrie, 4 fr. — Anonyme à Oran 10 fr. — Une jeune éprouvée, 50 fr. — M. Ryn, 100 fr. — Anonyme, 1 fr. 30. — M. Juin, 2 fr. 50. — Comité de l'Alliance française du Chili, 2,795 fr. 40. — Personnel de la Compagnie française du port de Rio-Grande do Sul, 335 fr. 20. — Mme Malaval, Rio-Grande, 150 fr. — M. Merle, Le Moule, 5 fr. 25. — M. J. Ferrer, Rio-de-Janeiro, 25 fr. — M. Buette, 2 fr. — Mme Teurterie, le Havre, 5 fr. — M. Francoulidis, Batoum, 5 fr. — Mme Mettey, Buffalo, 34 fr. — Anonyme à Montbron, 6 fr. — Mme Chauvin, Durban, 7 fr. 60. — Mme Mazet, Saumur, 6 fr. — Mme Mazet, Saumur, 6 fr. — Mme Mettey, Buffalo, 6 fr. — Mme Frontin-Hess, Rio-de-Janeiro, 100 fr. — Mlle G. Barbotin, Hanoï, 10 fr. — Mme Lecoupé, 50 fr. — Mme David, 100 fr. — M. Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Lieutenant-colonel Jacobi, 80 fr. — Mme Raynal, Opoul, 10 fr. — M. Dutasta, Bordeaux, 10 fr. — M. Bonelcy, Montpellier, 10 fr.

Total général de cette 115e liste ...... 4,051 fr. 25

(à suivre.)

Qu'est-ce que des Représailles?

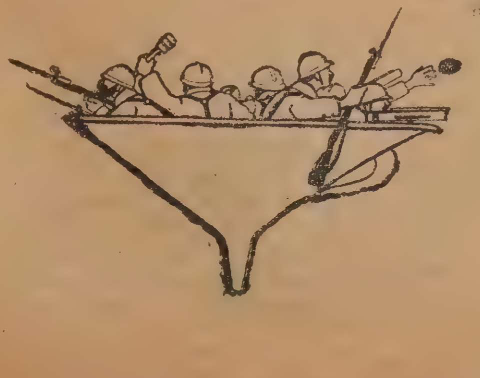
Plus la guerre se développe, plus la victoire apparaît comme intimement liée à la force morale, à l'ordre politique, à la vigueur et à la netteté de l'esprit. Il faut voir l'ennemi tel qu'il est, tel qu'il se définit lui-même par ses actes, et non pas interposer entre lui et nous, surtout à son avantage, la vieille illusion humanitaire et romantique. Si l'on doute encore que l'Allemagne puisse être traitée autrement que par la violence, la terreur et les représailles, les martyrs du Nord ne sont plus alors qu'un épisode banal, un fait de guerre pareil à tant d'autres, un simple excès des autorités allemandes! Et prenons-en notre parti, avec un léger serrement de cœur!

Mais je ne pense pas que la nation française qui a subi, à Lille et à Roubaix, une humiliation sans exemple dans son histoire, qui a vu traîner en esclavage vingt-cinq mille de ses enfants, se résigne docilement à cet outrage. S'il n'était pas vengé un jour, la tache sur l'honneur resterait ineffaçable.

Est-ce à dire qu'en entrant en Allemagne, nous devrions égorger les enfants et les vieillards, enlever les filles du bord du Rhin et en faire nos servantes? Quelle absurdité! Quand la société moderne punit un coupable, elle ne rend pas œil pour œil et dent pour dent, « brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure », comme dit la loi mosaïque. Mais elle sait être sans pitié et châtier cruellement. Tel doit être notre état d'esprit vis-à-vis de l'Allemagne vaincue.

La façon impitoyable de conduire la guerre contre elle, les conditions de paix qu'on lui accordera, notre attitude à son égard après la paix devront être inspirées par l'esprit de vengeance, porter l'empreinte profonde des souvenirs. Le raid de Karlsruhe, voilà un type de vengeance et de vraies représailles! Plus tard, ce sera l'entretien de la haine parmi la jeune génération, les noms des bourreaux voués à la honte, la poursuite de leur châtiment, une éducation française où l'Allemagne sera montrée dans son abjection. Car, en nous plaçant même au point de vue humain, s'il y a une chance de faire rentrer le peuple allemand dans l'ordre civilisé, cette chance est là. Elle n'est pas dans des ménagements dont nous serions les victimes consentantes, ni dans une sensibilité que guettera l'adversaire pour nous sauter de nouveau à la gorge.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



LES LIVRES

Entre Saint Denis et Saint Georges, par FORD MADOX HUEFFER. — *Pendant la Grande Guerre*, par GABRIEL HANOTAUX. — *Les Commentaires de Polybe*, par JOSEPH REINACH.

Les livres d'idées, qui traitent des principes et des doctrines se trouvant à la base de la grande évolution morale, politique et économique, constituent un des éléments les plus intéressants de notre littérature de guerre. Sans doute, ils ne s'adressent qu'à une élite assez restreinte, préparée de longue date à l'examen consciencieux des plus graves problèmes, mais il n'est pas contestable que ce public spécial s'est singulièrement élargi sous l'effet direct des circonstances, et que l'attention se porte de plus en plus sur des questions qui se heurtaient jadis à la regrettable indifférence même de milieux d'une culture générale certaine. On a maintenant le sentiment très net que la catastrophe qui a surpris l'Europe doit inévitablement déterminer un bouleversement profond de toute notre organisation. Il ne s'agit pas seulement de remanier l'ancienne carte et de tracer de nouvelles frontières ; il faudra résoudre des problèmes d'une infinie complexité, où l'intérêt national et l'intérêt international se trouvent étroitement mêlés ; il importera de tenir compte dans tous les domaines de la situation de fait créée par une crise qui atteint toutes les forces de notre société. Ce serait une lourde erreur d'admettre que, le canon s'étant tu, tout rentrera normalement dans l'ordre d'avant le 1er août 1914. On ne revient jamais au passé, car toute guerre comporte un enseignement qu'on ne saurait méconnaître sans compromettre l'avenir. L'ère nouvelle sera ce que nous voulons qu'elle soit, ce que la fera notre effort vers le mieux et notre saine conception des nécessités brusquement surgies des circonstances.

Rien ne nous préparera mieux à notre tâche de demain que l'étude attentive de la situation qui a poussé le monde civilisé à la crise d'humanité où il se débat actuellement et des conditions dans lesquelles les nations luttant pour le droit et la liberté font face au péril créé par la barbarie germanique. D'où sommes-nous venus? Où voulons-nous aller? Quelles furent les fautes et les erreurs d'hier et quelles doivent être les garanties de demain? Ce sont des choses que nous avons le devoir de connaître et de pénétrer si nous voulons prendre conscience de notre rôle dans la société internationale en formation.

Un écrivain qui s'est livré sincèrement à cette étude, c'est M. Ford Madox Hueffer, dans un livre intitulé : *Entre Saint Denis et Saint Georges* où il trace la large esquisse de trois civilisations. M. Ford Madox Hueffer, fils de l'ancien critique musical du *Times* et petit-fils du peintre Ford Madox Brown, fut admirablement préparé par l'atmosphère esthétique et intellectuelle dans laquelle il vécut à apprécier les civilisations

française, anglaise et allemande, à en goûter le charme, à en distinguer les faiblesses. Il résida longtemps en France et en Allemagne, et la manière dont il fixe les éléments des trois cultures, témoigne d'un remarquable don d'observation et d'analyse. Malgré le ton de polémique qui domine dans certaines parties de son livre, on a l'impression d'un esprit calme et réfléchi, allant froidement au fond des choses, dégageant des apparences et des préjugés ce qu'il croit être la pure vérité. Tout le chapitre consacré au militarisme comparé est précieux à ce point de vue, et l'auteur établit fort clairement la solidarité morale anglo-française en présence du geste teuton.

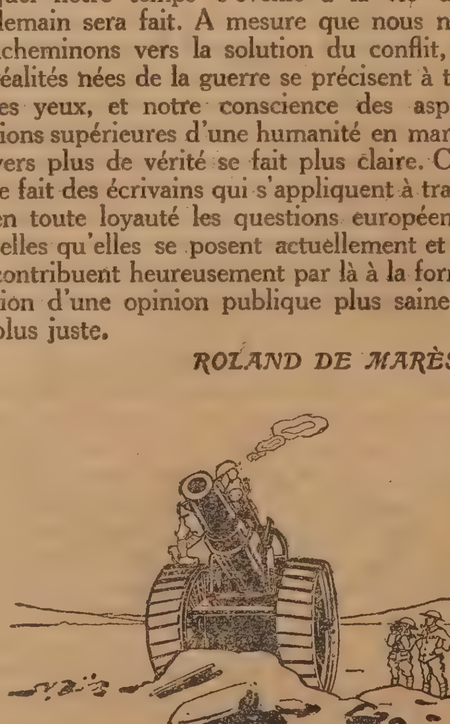
Dans un autre ordre d'idées, plus précis par les données politiques et les tendances immédiates, il faut lire le livre de M. Gabriel Hanotaux, *Pendant la Grande Guerre*, qui porte sur la période s'étendant du mois d'août au mois de décembre 1914. Ce sont des études détachées, mais qui forment un ensemble parfait par le ton et l'inspiration. L'auteur déclare n'avoir eu d'autres préoccupation que d'apporter un témoignage sur l'état de l'opinion en France en des temps qui, après avoir assisté aux alternatives les plus pathétiques, ont vu le plus splendide relèvement. En réalité, M. Hanotaux, auquel on doit tant de remarquables études diplomatiques, surtout sur les questions balkaniques, fixe avec netteté les origines de la guerre, définit la situation des neutres, décrit la vie intérieure de la France pendant les les jours d'épreuve et de gloire. La forme de l'article de journal ou de revue et l'annotation brève ne l'empêchent point de donner à l'argument toute sa valeur et de traduire parfois en pages émouvantes les angoisses des premiers jours de la lutte. C'est vraiment le drame repris heure par heure, instant par instant, avec tout ce que nous avons mis du meilleur de nous-mêmes dans la minute intensément vécue. S'il faut admettre avec M. Hanotaux que c'est là un simple témoignage sur l'état de l'opinion en France, on reconnaîtra qu'il est précieux pour ceux qui, plus tard, voudront établir réellement l'histoire de notre temps et qui constateront que devant la menace du dehors le peuple de France n'eut pas une défaillance, pas un regret du sacrifice consenti.

C'est un témoignage analogue que M. Joseph Reinach apporte dans la préface de la sixième série des *Commentaires de Polybe*. « Il apparaîtra un jour, dit-il, que l'une de nos grandes forces aura été de vivre dans une atmosphère de vérité. » Et il ajoute : « Il n'y aura pas au monde de nation plus puissante pour son bonheur et pour le bien de l'humanité que la France éternelle, si elle se cristallise dans la France d'aujourd'hui. » C'est là une pensée absolument juste. La grande vaillance de ce pays fut de n'avoir nulle peur de la vérité, d'oser envisager résolument la situation qui lui était faite, de n'avoir jamais douté de son effort, de sa volonté de vivre et de vaincre. Certes, ceux qui assument la responsabilité du pouvoir et ceux qui ont mission de conduire nos armées furent constamment soutenus par le sentiment du devoir, mais c'est l'âme du peuple qui a permis d'accomplir des choses si grandes qu'on a pu les qualifier parfois de miraculeuses.

Les Commentaires de Polybe le font comprendre clairement. L'œuvre de M. Joseph Reinach est très en dehors de tout ce qui fut entrepris comme littérature de guerre. Commenter le fait du jour ; exposer l'événement en lui donnant sa réelle valeur ; l'étudier dans ses origines et ses développements ; en dégager sainement l'enseignement, ce n'est point une tâche aisée à soutenir pendant plus de deux années. Elle exige de fortes qualités de travail ; des moyens d'information personnelle très sûrs, et une réelle puissance de déduction. Cela est vrai surtout quand il s'agit d'événements diplomatiques et militaires dont le caractère et la portée ne s'accusent pas immédiatement dans les faits et dont les conséquences n'apparaissent clairemant qu'à longue distance. C'est pourquoi l'article écrit au jour le jour pour le journal supporte rarement l'épreuve du livre. La valeur des *Commentaires de Polybe* réside précisément dans l'unité de vues bien soutenue et dans l'enchaînement logique des arguments présentés. A six mois de distance, ils gardent toute leur valeur documentaire.

Dans cette sixième série, qui va de janvier à avril 1916, M. Joseph Reinach traite surtout des questions qui se trouvèrent posées du fait de l'offensive allemande contre Verdun, mais il aborde en même temps de multiples problèmes politiques et diplomatiques, et il termine par une large étude sur l'Alsace-Lorraine devant l'histoire. Ce sont là des livres qu'il faut lire, non point tant pour l'agrément littéraire qu'on en peut attendre, mais afin de s'imprégner de l'esprit de ces pages qui est l'esprit même avec lequel notre temps s'éveille à la vie dont demain sera fait. A mesure que nous nous acheminons vers la solution du conflit, les réalités nées de la guerre se précisent à tous les yeux, et notre conscience des aspirations supérieures d'une humanité en marche vers plus de vérité se fait plus claire. C'est le fait des écrivains qui s'appliquent à traiter en toute loyauté les questions européennes telles qu'elles se posent actuellement et qui contribuent heureusement par là à la formation d'une opinion publique plus saine et plus juste.

ROLAND DE MARÈS.



L'Effort Anglais

Les pages qu'on va lire rendent hommage à l'énergie superbe et persévérante de nos Alliés, et leur apportent la gratitude des cœurs français.

I. — L'ACTION BRITANNIQUE

Nous constatons avec plaisir qu'un mouvement de plus en plus précis se dessine pour accentuer le rapprochement, qui doit être durable, de la Grande-Bretagne et de la France. Les caractères des deux peuples demeurent si différents que, malgré l'heureux effet des victoires obtenues en commun, l'association étroite que nous souhaitons manquerait de solidité si elle n'était consolidée chaque jour et entretenue par l'effort de ceux qui savent. Il court des légendes en Grande-Bretagne sur les Français comme sur les Anglais en France. Le devoir de tous les patriotes, ici et là, est de dissiper ces erreurs, afin que l'élite, une fois convaincue, agisse autour d'elle, sur le sentiment populaire. L'intervention de l'Empire britannique dans la guerre a déterminé des faits dont la grandeur étonnera l'histoire ; on ne saurait trop les étudier ; et nous pensons être agréables aux esprits que la guerre a rendus avides de connaissances (ils sont nombreux!) en leur fournissant quelques moyens d'apprécier à sa valeur l'effort qui va permettre à nos pays unis, en plein accord avec leurs Alliés, d'imposer à l'Europe entière les disciplines, un instant compromises, du droit et de la liberté.

La Grande-Bretagne, elle-même, a voulu nous fournir des matériaux pour cette étude. Méconnue parfois dans sa loyale volonté d'action, aux prises avec certaines difficultés intérieures comme il advient aux peuples libres, accusée peut-être par des impatients, elle a, tout en poursuivant avec sérénité sa tâche, expliqué avec la plus grande clarté ce qu'elle avait fait, ce qu'elle faisait, ce qu'elle voulait faire. Ce besoin de rendre compte est un des caractères les plus honorables de l'Anglais. Au lendemain même de la déclaration de la guerre, en août 1914, le gouvernement britannique déposait sur le bureau des deux Chambres du Parlement et répandait à travers le monde cette « correspondance relative à la crise européenne » (Londres, Harrison and sons), qui contient toutes les preuves essentielles du crime de Guillaume II. Plus tard, l'histoire ne se lassera pas de citer cette lettre, prodigieusement émouvante, adressée le 8 août 1914, par sir E. Goschen à sir Edward Grey. Quel document et comme les neutres germanophiles ou nos zimmerwaldiens feraient bien de la relire! Ici, avec M. de Jagow, la brutalité sèche, orgueilleuse, cynique ; avec le chancelier, une agitation bavarde, un mélange inouï de bassesse et de provocation ; avec M. Zimmermann, — car les trois personnages figurent dans ce drame rapide, — une dissimulation plus prudente ; et, d'autre part, avec sir E. Goschen, une fermeté froide et constamment polie, l'appel inutilement répété au sentiment de

l'honneur toute l'impassibilité anglaise, malgré qu'au moment où il discute, les pierres tombent dans le salon de l'ambassade, malgré qu'au dehors les hurlements féroces se fassent entendre. Vraiment, je ne connais guère un document plus émouvant que cette lettre du 8 août ; toutes les raisons de l'intervention anglaise sont là, sobrement mais nettement définies. Tout ce qui s'est passé depuis n'est que le développement logique des résolutions énoncées en ce tragique entretien.

Cependant, pour tenir sa parole, la Grande-Bretagne devait accomplir sur elle-même un travail formidable. Aux instants où l'on risquait de mal juger son redoutable labeur, elle a lancé, pour s'expliquer, selon sa méthode, certaines petites brochures que les curieux, plus tard, rechercheront passionnément. Je crois rendre service en les signalant, parce qu'il est encore possible de se les procurer, en les demandant aux autorités britanniques. Ce sont : *Le Caractère anglais*, (Londres, Darling and son) ; — Davies, *Les Finances de la Grande-Bretagne* (même éditeur) ; — Archibald Hurd, *La Puissance navale, ce qui serait arrivé si la flotte anglaise était restée inactive*, (Thomas Nelson, Londres et Paris) ; — Headlam, *Le Réveil de l'Angleterre*, (Londres, Truscot and son) ; — *Le bon Chemin et le mauvais*, (Londres, Darling and son). Petits écrits savoureux, composés sans apparat, mais avec une sincérité émouvante et tout pleins de formules saisissantes. L'Anglais déteste avec raison la fanfaronnade ; même en guerre, il hait la cruauté ; il aime jouer un jeu correct, *fair play*. Mais que ces réserves ne vous fassent pas illusion sur la vigueur de ses résolutions ! J'emprunte à l'une de ces petites brochures la définition que voici : « Il a fallu une guerre mondiale pour nous faire comprendre qu'il est des moments dans l'histoire de tout pays où l'existence même de la nation dépend des efforts de tous ses enfants, où les querelles de politique intérieure doivent être oubliées et où les *droits* auxquels, en temps de paix, on nous enseigne à donner tant d'importance, ne sont rien en comparaison des *devoirs* qui ne peuvent être négligés qu'au risque de perdre jusqu'à l'occasion d'exercer ces *droits*. » Voilà bien l'idéalisme anglais, à la fois pratique et très élevé, dépourvu de mysticisme et de métaphysique, enraciné dans la notion de l'honneur qui, pour un gentleman, fait partie du confortable moral ; l'Anglais n'est froid qu'en apparence ; beaucoup de défauts qu'on lui a reprochés proviennent, si on le connaît bien, de sa pudeur émotive, d'une ingénuité méconnue, d'une certaine lenteur à se déterminer. Publique ou privée, quand la conscience anglaise a parlé, elle est impitoyable et minutieuse ; messieurs les Boches auront à s'en apercevoir. C'est, au reste, ce que nous ont expliqué, à leur tour, M. Henry Wickham Steed, en sa brochure sur *L'Effort anglais* (Paris, Colin), et M. Alexander Gray en deux ouvrages que vous me permettrez de signaler comme deux chefs-d'œuvre : *La Peau de l'Ours* (London, Darling and son) ; *La Nouvelle Bétique* (London, Truscott and son). Lisez ces livres : ils sont, à la fois, vigoureux et charmants.

Comme on peut le penser, cette propagande britannique, fort bien faite, fort méthodique, (et, pour le dire en passant, meilleure que la nôtre), a provoqué des répliques allemandes. Nous avons pu nous procurer quelques-uns de ces pamphlets où s'exhale contre nos amis et alliés, la fureur germanique. L'un d'eux, qui a pour titre *La mer libre*, est l'œuvre de G.-V. Schulze-Gaevernitz, député au Reichstag ; il a paru, en même temps, à Stuttgart et à Berlin, en 1915. Cette brochure, écrite par un homme instruit, informé de l'histoire et de la politique, rend assez volontiers justice au caractère anglais, aux œuvres anglaises dans le passé. Mais elle se fonde sur quelques sophismes que l'on dirait ridicules s'ils n'étaient, par-dessus tout, odieux. L'auteur s'efforce de démontrer que la Grande-Bretagne a cédé à l'impérialisme en liant son sort à celui de la Russie, tandis que *«l'esprit démocratique*, au sens le plus noble du mot, s'est révélé dans l'unanimité avec laquelle la nation allemande a accepté la lutte pour l'existence qui lui était imposée » (vous reconnaissez la formule du kaiser). Cette puissance de mentir déconcerte vraiment, malgré toutes les expériences que l'on a pu en faire. Ne parlons pas de la neutralité de la Belgique, dit Schulze-Gaevernitz ; la Belgique n'était plus neutre depuis longtemps. Si l'Allemagne est heureuse de lutter contre l'Angleterre, « c'est qu'elle combat pour la liberté des mers, par conséquent pour l'humanité, *voire même pour la France!* » Le parallèle entre l'Allemagne et l'Angleterre se termine par toute une série de divagations ; citons-en au moins un exemple : « L'Anglais, au faîte de son développement, réalise, par le pouvoir de l'individu, l'asservissement despotique du monde au culte d'un Dieu étranger au monde ; au faîte de son développement, l'Allemand réalise une configuration attrayante du monde, grâce à la communauté organisée en vue du développement historique de la grandeur éternelle. » Et voilà ! Ce galimatias prétentieux ne nous apporte-t-il pas la meilleure preuve des services que peut rendre à la civilisation, pour la préserver de ces folies verbales, si promptes à se traduire en actes de démence, l'union de la logique anglaise et de la clarté de notre pays ?

D'autres écrivains ont fait mieux. Houston Stewart Chamberlain, dont on connaît l'influence sur le parti allemand de la cour, a osé, trahissant une fois de plus sa nation, publier en des revues germaniques de répugnants articles contre ses compatriotes. Ici, l'injure domine. Ce fils d'un amiral anglais, qui fut collégien à Versailles, ne sait que baver, souiller, haïr ; impossible de rencontrer face de traître plus hideuse. Jamais l'empereur d'Allemagne n'a trouvé serviteur plus docile, plus affolé du désir de plaire, malgré ses prétentions au titre de juge impartial et de spectateur désintéressé. La thèse de Chamberlain, dans son volume *A propos de la Guerre*, publié à Stuttgart, en 1915, c'est que la Grande-Bretagne est seule, avec ses alliées, responsable du conflit. Ici encore, il faut verser au débat un texte exact, pour montrer contre quelles impudences l'Angleterre doit, ainsi que nous, se débattre. « Voici, écrit Houston Stewart Chamberlain, mon témoignage : dans les quarante-trois dernières années, il n'y a eu dans toute l'Allemagne, pas un seul homme (on m'entend bien, pas un seul) qui ait voulu la guerre... En Angleterre, au contraire, lors de mes dernières visites, en 1907 et en 1908, j'ai pu constater que *tout le monde* était animé, à un degré effrayant, d'une haine aveugle contre l'Allemagne, et qu'on attendait avec impatience la guerre qui devait l'écraser. L'absence de toute malveillance pour les autres nations est une particularité remarquable des Allemands et des Allemands seuls. » Ainsi parle un publiciste qui a acquis en Allemagne une autorité, peu enviable certes, mais indiscutée.

Ces documents, dont l'authenticité ne saurait être contestée, démontrent assez à quel point il est nécessaire que des Français prennent devant l'opinion des peuples la défense de la nation qui, pour la protection de l'honneur et du droit, a lié son sort au nôtre. M. Jules Destrée, membre de la Chambre des représentants de Belgique, rendait récemment à *l'Effort britannique* un magnifique hommage en un livre copieux et serré ; il démontre comment l'Angleterre, voulant la paix, s'est trouvée entraînée dans la guerre. Comme nous le croyons nous-même de toute notre conscience, comme doit le croire tout Français réfléchi, Destrée affirme que, la Grande-Bretagne a choisi une politique favorable en définitive à ses intérêts vitaux, elle s'y est déterminée tout d'abord par sentiment de l'honneur. De son côté, sir Thomas Barclay, qui fit tant, jadis, pour provoquer l'*Entente cordiale*, expose en une courte, mais forte brochure les raisons qui doivent transformer notre fraternité de guerre en une alliance de paix. Enfin, M. Maurice Barrès a décrit, en quelques pages de haut style, sa visite à l'armée britannique.

Il fallait plus encore. Je salue comme une œuvre qui était nécessaire, le beau livre sévère et profond que M. André Chevrillon vient d'écrire sur *L'Angleterre et la Guerre*. Cette fois, avec les développements que ne permettaient pas les plus brillants essais, c'est bien le témoignage que la France devait à sa loyale et puissante alliée. Tous ceux qui veulent, comme nous, s'armer pour soutenir la cause de l'alliance franco-anglaise trouveront là les documents dont leur propagande aurait besoin. Non, la Grande-Bretagne ne ment pas, lorsqu'elle déclare qu'elle est entrée dans la guerre pour obéir, tout d'abord, au sentiment de l'honneur. Toute la volonté allemande a tendu vers l'acte de 1914 ; la puissance organique de la Grande-Bretagne se dirigeait vers d'autres fins, moins cohérentes peut-être, moins actives aussi, mais dérivant, toutes, de son goût essentiel pour les formes pacifiques de la vie. Lorsque l'Allemagne marcha sur la

Belgique et sur la France, c'est un sentiment d'honneur, de loyauté, qui provoqua, en quelques jours, la transformation de la conscience britannique Sir Edward Grey n'a tout d'abord obéi qu'aux sommations de la fidélité à la parole donnée. « C'est justement la conscience anglaise qui jette l'Angleterre, ignorante encore de la haine et de la convoitise qui la guettent, à la lutte que son seul tort est de n'avoir jamais préparée ; c'est elle qui, parlant à des millions de jeunes hommes, va susciter une armée volontaire et de l'ordre continental, rassembler le pays dans une volonté toujours accrue de résistance et de victoire, improviser l'impossible et, réparant de plus en plus vite les fautes accumulées du passé, décupler pour les Alliés la valeur de l'appoint anglais. Et c'est ainsi cette conscience qui va sauver l'Angleterre. » En toute sincérité, nous pensons que l'histoire, lorsqu'elle pourra prononcer, ratifiera ce jugement.

Oui, c'est ici le devoir qui a présidé et guidé l'intérêt. Aussi bien, dans notre pays personne, je le crois, n'en doute. Mais, envahis, accablés du poids le plus lourd de la coalition, atteints par des pertes quotidiennes, nous avons pu nous étonner parfois que le concours, une fois décidé, ait été si long à prendre la forme que souhaitait notre impatience. Notre peuple, à qui l'on a si mal enseigné l'histoire et la géographie, a même pu, dans la souffrance, s'irriter à certaines minutes. Il importe qu'il ne reste rien de ce sentiment, s'il a existé. Pour le consbattre, ah! que ne traduit-on en français le livre si poignant du capitaine Hamilton : *The first seven divisions.* On y verrait avec quel héroïsme, l'armée régulière britannique s'est sacrifiée à Mons! Ce serait, vu de l'extérieur, par ses côtés les plus émouvants, le phénomène que M. André Chevrillon nous décrit au point de vue interne. L'Angleterre de la veille se précipitait vers la mort pour que se préparât l'Angleterre nouvelle qui allait surgir de la guerre elle-même, du fait de l'émotion sans cesse accrue, à mesure que le devoir surgissait plus pressant. Quel plus beau drame! Voici un peuple, qui, pour des raisons tirées des principes mêmes de son organisation et de sa concience, n'a voulu d'autre armée que celle de ses volontaires. Par définition, l'Anglais gouverne lui-même sa personne et sa vie; l'Etat en cette nation, voit son rôle limité ; l'antithèse avec l'Allemagne est aussi vigoureuse que possible. « Nulle tutelle d'Etat, nulle surveillance occulte ou publique de fonctionnaires, délégués du pouvoir central et représentants de sa politique. Rien d'analogue à nos préfets..... L'homme ne dépend que de soi ; seule sa volonté décide sa conduite. » C'est la formule de Milton : l'indomptable volonté de ne pas céder : *the unconquerable will not to yield.* Un Anglais peut, à son gré, se donner ou se refuser à son pays. Comme le fait justement remarquer M. Chevrillon, l'idée d'obligation se traduit en anglais par le mot *compulsion*, contrainte. Le service obligatoire, le *compulsory service*, est une servitude que l'Etat ne peut, par aucun moyen opposer.

Pour comprendre l'étendue du sacrifice que s'est imposé la Grande-Bretagne, il faut tout d'abord s'être profondément pénétré de ces principes, avoir compris qu'ils ont été renforcés par toute l'action de l'histoire, de la morale, de la politique, de la religion ; qu'ils dominent le conscient et l'inconscient ; qu'en y renonçant, la Grande-Bretagne a consenti une véritable révolution ; et que cette révolution a été progressive, suivant la loi qui s'applique à tous les actes de cet admirable pays, si sincèrement civilisé. Au reste, les sacrifices individuels ont préparé et rendu possible le sacrifice de l'Etat qui n'a guère été, en définitive, qu'une consécration. Le mot de *duty*, partout répété, a d'abord agi sur chacun, fortement, simplement, en dehors de tout lyrisme inutile. L'action salutaire s'est propagée d'homme à homme, par les intermédiaires les plus variés, avec des procédés qui peuvent faire sourire mais dont la simplicité même est admirable. « Trois millions de jeunes hommes anglais, *un à un*, sont venus signer la solennelle formule, parce qu'en laissant leur *volonté libre*, on avait fait appel à leur *conscience* ».

Voilà ce que l'Allemagne, de toute évidence, ne comprendra jamais. Pour nous, Français, « un tel geste d'un peuple est sans exemple, et, quand on l'aperçoit dans sa réalité, quand on le *réalise*, comme disent les Anglais, il apparaît sublime ». Pour le matériel, mêmes procédés, mêmes démarches que pour le recrutement. La méthode anglaise, pour qui la guerre n'est qu'une crise passagère et qui s'est formée dans la paix, pour la paix, nous offre, avec les mêmes périls, les mêmes beautés. La Grande-Bretagne a dû, comme la France, s'organiser ; mais, pour arriver au but, elle avait à parcourir beaucoup plus de chemin que la France. La France, au moins, avait ses cadres, ses services, des organes qu'il suffisait de compléter ou de perfectionner. Le *War Office* n'avait jamais fonctionné que pour munir, au plus, 250,000 hommes. L'édifice était à créer jusqu'en sa fondation. On le créa cependant ; ici, on se heurtait aux libertés ouvrières, aux difficultés industrielles, aux nécessités scientifiques. Comme l'a montré M. Chevrillon, le sentiment du devoir peut, en une heure de crise, improviser une discipline entre les hommes. Mais les choses sont moins dociles ; elles n'ont point d'âme ; il faut les grouper de force, les ordonner, les contraindre ; la mécanique allemande, ici, triomphait. Et, cependant, les récentes victoires sur la Somme, démontrent de l'aveu même des Allemands que la Grande-Bretagne, d'abord si dépourvue, chargée de toutes les glorieuses servitudes de la liberté, obligée de convaincre avant d'agir, aux prises avec des oppositions redoutables, placée entre ses principes anciens et ses nouvelles obligations, a su constituer des moyens égaux, supérieurs même à ceux de sa plus redoutable ennemie. Il y avait contradiction entre le fait et le principe ; elle a été assez forte pour obéir au fait ; elle sera, plus tard, assez vigoureuse pour restaurer le principe, soyons-en sûrs. Saluons-les, de tout notre cœur, ces héroïques soldats de la Somme qui, sans laisser derrière eux un seul traînard, riant, chantant ou les dents serrées par la froide énergie, criblés d'obus, masqués de terre et de fumée ont marché, dans la plus effroyable des fournaises vers les points qui leur étaient assignés. Les mitrailleuses allemandes tiraient sur les blessés jetés à terre ; à Mametz, à Contalmaison, à la Boisselle, chaque maison était une redoute; le moindre taillis était un enfer ; il fallait avancer parmi les ronces ; l'ennemi semblait collé au sol. L'individualisme anglais a retrouvé là ses vertus ; dans la nouvelle et grande armée, chaque soldat a agi de toute sa force, de toute sa raison, de toute sa colère logique. La route était longue..... Mais la progression est impitoyable. Les spécialistes cruels de la guerre devront reculer, pas à pas, devant cet organisme improvisé ; l'esprit de liberté a déjà vaincu l'esprit de servitude.

Qu'adviendra-t-il pour la Grande-Bretagne elle-même de cette crise formidable? Quelles conséquences en déduira-t-elle ? Quelles transformations en résulteront ? Il serait inutile et prématuré d'en discuter. Notre conclusion, c'est qu'au moins la guerre a fait découvrir entre la France et la Grande-Bretagne, avec d'inévitables différences de caractère, une communauté de tendances qui doit créer l'alliance de la paix après la fraternité de la guerre. Sans regarder trop loin, nous avons le plus grand intérêt à ce que la Grande-Bretagne et la France, solidement unies avec leurs alliés pour la conclusion du traité, concertent ensemble les mesures de précaution, de défense, de surveillance économiques qui s'imposeront encore au lendemain de la guerre. Et pour que cette étroite entente soit possible, il faut que les élites étudient et fassent connaître les raisons de cette solidarité. Nous n'avons voulu que les y aider.

ÉDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon, sénateur du Rhône.

II. — LE « CHANT DE LA HAINE »

Ce qu'a fait l'Angleterre est considérable et — nous n'avons pas de peine à le reconnaître — décisif. Nous adhérons tous, en France, aux paroles fières et modestes prononcées par M. Balfour et nous répétons avec lui les litanies de la puissance anglaise sur les eaux :

« Notre grande flotte est la base sur laquelle tout repose ; sans elle, nous n'aurions pu chasser le commerce ennemi des mers ni resserrer sa position économique jusqu'à l'étranglement.

» Quoique silencieuse, elle n'en joue pas moins, pour les Alliés et le monde entier, le rôle le plus important du drame qui se déroule actuellement pour le maintien des libertés du monde... » Etc., etc.

C'est la vérité même. Allons plus loin et disons, parce que c'est encore la vérité, que c'est la mer qui vaincra. Les armées de terre n'abattront l'ennemi que parce que la maîtrise de la mer l'aura épuisé. L'Angleterre, donc, s'en serait tenue à cet effort, qu'elle aurait eu sa large part dans la victoire commune ; seulement cette victoire eût été plus tardive, plus longtemps douteuse et plus chèrement payée : cette victoire n'eût



pas obtenu peut-être sur l'ennemi l'avantage définitif qui seul peut assurer véritablement la paix.

Tout cela, l'Allemagne le sait. Elle le savait même avant de commencer la guerre. Voilà quinze ans qu'elle construisait silencieusement la flotte destinée à conquérir sur l'Angleterre la maîtrise des eaux ; voilà quinze ans que l'empereur Guillaume répétait son imprudente devise : « Notre avenir est sur les eaux » ; voilà quinze ans que l'on maniait contre l'Angleterre, alternativement le chantage et la séduction pour l'amener à composition et la détacher du corps des peuples avertis et clairvoyants.

On n'y parvint pas ; d'où, contre l'Angleterre spécialement, la haine la plus atroce, la plus enragée, la plus scandaleuse qu'un peuple ait jamais affichée contre un autre peuple ; d'où cette campagne des zeppelins et des sous-marins dirigée de longue main



contre la richesse et la sécurité britanniques ; d'où cette entreprise de propagande sur la prétendue « liberté des mers » destinée à tromper et à ameuter les neutres ; d'où cette marche sur Anvers et sur Calais qui devint à un moment le principal objectif de la guerre ; d'où enfin, cette menace tendue de loin, comme un coup de poing au visage, contre l'Egypte, contre l'Inde.

C'est la rage, la phobie, la haine, en un mot : celle qui exerce non seulement contre la nation, mais contre les particuliers, celle qui a fait subir aux soldats et aux officiers anglais prisonniers les plus abominables traitements, celle qui a éclaté enfin dans ces paroles odieuses sur la « misérable petite armée » et dans ce « Chant de la Haine », expression véritable de toute la guerre pour tous les Allemands. Jusque dans les siècles, un Anglais sera pour l'Allemagne l'être détesté, l'ennemi héréditaire ; et nous

1. M. Lloyd George cause avec quelques Tommies à proximité de la ligne de feu. — 2. Tommy rapporte des souvenirs d'un village conquis

L'ARMÉE ANGLAISE

savons depuis cent ans, ce que cela veut dire, nous Français!

Le gouvernement anglais sait, d'ailleurs, aussi, à quoi s'en tenir ; il sait que la défaite serait l'anéantissement de l'Empire anglais, des libertés anglaises ; il sait que c'est une lutte à mort et que, pour en finir avec un tel adversaire, il faut non le vaincre à demi, mais l'abattre.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française



III. — SOUVENIRS D'UNE VISITE AUX CANADIENS

Sous un bois, quelque part dans les Flandres, j'ai vu les huttes des Canadiens, faites d'arbres sciés en longueur et toutes pareilles à celles qu'ils construisent pour la chasse ou pour l'habitation, là-bas, dans la prairie, au nord des Grands Lacs. C'est le grand village des Natchez que René a vu sur la rive du Meschacebé : « ... les guerriers jouaient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpent ; d'autres avaient de vives contentions aux jeux des pailles et des osselets ; un plus grand nombre exécutait la danse de la guerre ou celle du buffle, tandis que des musiciens frappaient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiraient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous. »

Les couleurs de cette page ont vieilli, la mode a changé, mais on trouve dans l'armée canadienne une survivance des vieux romans de la prairie. On m'a montré, sous l'uniforme kaki, des trappeurs qui emploient contre l'ours allemand les mille bons tours de leur métier. Ils chassent le Boche avec l'astuce des anciens chasseurs de chevelures ou du moins des chasseurs de fourrures, adoucie par l'humanité anglaise. « Nos Canadiens, me dit un officier du camp, ont pris immédiatement sur l'ennemi un ascendant moral et matériel sans conteste, au point de vue des patrouilles. » Et il multiplie les détails probants.

Tandis qu'on suit au sillage les Allemands qui rampent dans les champs de blé, les Canadiens savent s'y glisser sans que bouge un seul épi. Ils restent des heures entières à l'affût, couchés sur le dos et regardant derrière eux à l'aide d'un petit miroir. Quand le Boche, rassuré par ce long silence du champ immobile, se hasarde, il est pris, étranglé ou ficelé en deux secondes. Un jour, après une série de ces affûts heureux, les « trappeurs » firent parvenir à la tranchée allemande ce simple billet : « Inutile de renvoyer une autre patrouille ; ce sont les Canadiens que vous avez en face de vous. »

Au moment de ma visite, le camp déplorait la mort d'un Peau-Rouge. Je me suis associé bien sincèrement à ces regrets. C'était un engagé volontaire et l'authentique représentant de la race célébrée par Chateaubriand, Fenimore Cooper et Gustave Aymard. Un Algonquin? Un Iroquois? Peut-être un Natchez. Avait-il un visage féroce adorné de rouge et de noir, les oreilles étirées par de grands anneaux pendants, une aigrette de cheveux au sommet du crâne et sur tout le corps de larges tatouages farouches? Il était vêtu de kaki, mais il avait hérité l'âme du vieux peuple agonisant



1. Régiment d'Écossais, coiffés du nouveau casque, rejoignant les tranchées. — 2. Le service des femmes dans l'armée britannique. Chauffeuses d'autos-ambulances attendant leur tour de départ.

L'ARMÉE ANGLAISE



des prairies. L'ardeur de son courage s'alliait à un calme sans exemple sous la mitraille.

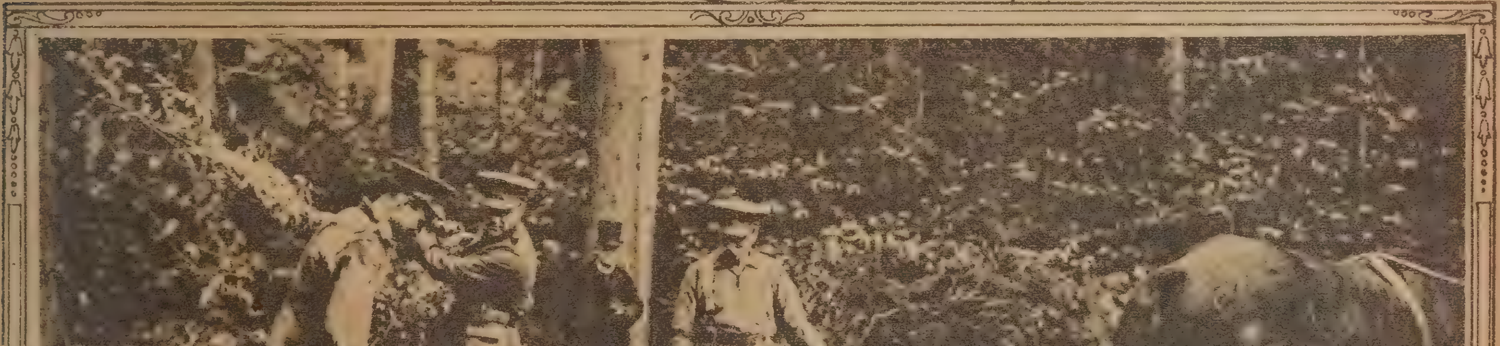
« Ah! me dirent ses camarades, si vous l'aviez vu quand il s'en allait au combat d'un pas cadencé, de ce pas fléchi sur les articulations qui semble l'allure d'un homme au trot! »

Il multipliait les actes de la bravoure la plus surprenante, car il voulait faire admirer sa race. Ses chefs le proposaient pour la Victoria Cross quand il tomba au champ d'honneur. Une nouvelle fois le dernier des Mohicans venait de mourir.

J'entends bien que parmi ces volontaires il y a beaucoup de Canadiens récents, nés en Angleterre ou fils d'émigrants. Tous ne sont pas des fils de trappeurs ou de Peaux-Rouges, c'est entendu, mais autour de ces types accusés se groupent leurs variétés, leurs nuances et leurs mélanges. Sans qu'ils soient, tous, des Coureurs de bois, c'est un fait qu'ils manquent de la discipline froide, méthodique de l'Anglais, et qu'en revanche ils sont plus que lui délurés, entreprenants, ingénieux dans l'attaque. Et puis, à les observer, combien apparaissent de vieux traits tenaces!

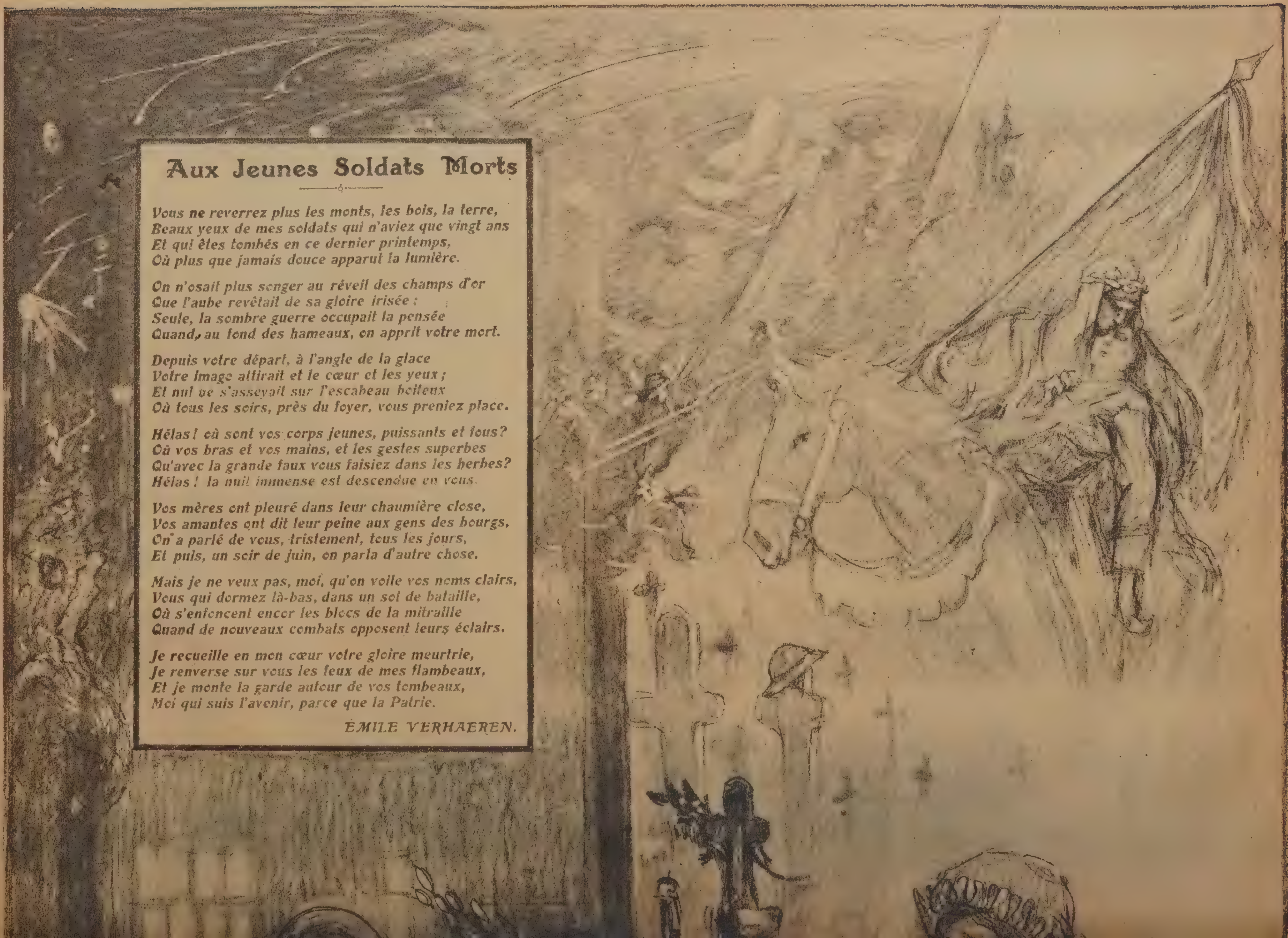
J'examinais dans un vaste dépôt en plein air leurs voitures d'équipages militaires, toutes marquées de la feuille d'érable, quand mon regard tomba sur une petite tente dressée, dont la toile était toute





1. Les Canadiens et leurs chevaux arrivent à Salisbury. — 2. Les Canadiens utilisent leurs talents de forestiers pour la construction des travaux de défense en première ligne.

L'ARMÉE CANADIENNE



Aux Jeunes Soldats Morts

Vous ne reverrez plus les monts, les bois, la terre,
Beaux yeux de mes soldats qui n'aviez que vingt ans
Et qui êtes tombés en ce dernier printemps,
Où plus que jamais douce apparut la lumière.

On n'osait plus songer au réveil des champs d'or
Que l'aube revêtait de sa gloire irisée :
Seule, la sombre guerre occupait la pensée
Quand, au fond des hameaux, on apprit votre mort.

Depuis votre départ, à l'angle de la glace
Votre image attirait et le cœur et les yeux ;
Et nul ne s'asseyait sur l'escabeau boiteux
Où tous les soirs, près du foyer, vous preniez place.

Hélas! où sont vos corps jeunes, puissants et fous?
Où vos bras et vos mains, et les gestes superbes
Qu'avec la grande faux vous faisiez dans les herbes?
Hélas! la nuit immense est descendue en vous.

Vos mères ont pleuré dans leur chaumière close,
Vos amantes ont dit leur peine aux gens des bourgs,
On a parlé de vous, tristement, tous les jours,
Et puis, un soir de juin, on parla d'autre chose.

Mais je ne veux pas, moi, qu'on voile vos noms clairs,
Vous qui dormez là-bas, dans un sol de bataille,
Où s'enfoncent encor les blocs de la mitraille
Quand de nouveaux combats opposent leurs éclairs.

Je recueille en mon cœur votre gloire meurtrie,
Je renverse sur vous les feux de mes flambeaux,
Et je monte la garde autour de vos tombeaux,
Moi qui suis l'avenir, parce que la Patrie.

ÉMILE VERHAEREN.



Composition de F. ALLARD-L'OLIVIER.

LA TOUSSAINT

barbouillée de hachures bizarres peintes en vert.

— Qu'est cela? dis-je.

— Une tente d'officier canadien.

— Mais ces signes verdâtres?

— Oh! rien. On a camouflé la toile pour que, vue de haut, elle se confonde avec les prés et les bois.

— Pardon! n'avez-vous pas un Canadien avec qui je puisse causer?

Je venais de reconnaître au milieu d'hiéroglyphes variés une tête de chat, dont j'ignore le sens, la main noire, popularisée chez nous par les romans de Stevenson et, ce qui m'intéressait le plus, le signe de Svastika, symbole au nom indien, symbole de bon augure bien connu des archéologues.

Chacun a ses manies. Ces deux branches coudées qui se croisent, ce talisman qui nous vient du fond des âges enchante mon esprit et j'avais jadis voulu que *Svastika* fût le titre et la pensée centrale de la *Colline inspirée*.

Un jeune soldat du pays de Québec que l'on venait d'appeler, me dit en excellent français, avec l'accent normand, que c'était un dessin qu'on mettait pour s'assurer la chance.

C'est la première fois que ce vieux talisman, qui nous est venu du plus lointain des âges et que les menuisiers de Lorraine, il y a une centaine d'années, mettaient encore par tradition au front de leurs armoires, a été senti, pensé devant moi comme un signe vivant.

J'ai continué ma conversation avec mon Canadien.

— Dites-moi, comment l'idée vous est-elle venue de venir faire ici le coup de fusil contre les Boches?

— Eh! me dit-il, il fallait bien venir en aide aux Français et aux Anglais.

Cela était dit d'un ton solide et franc, par un homme qui connaît sa force et qui a pesé sa résolution. L'Angleterre nous amène là de bien beaux soldats.

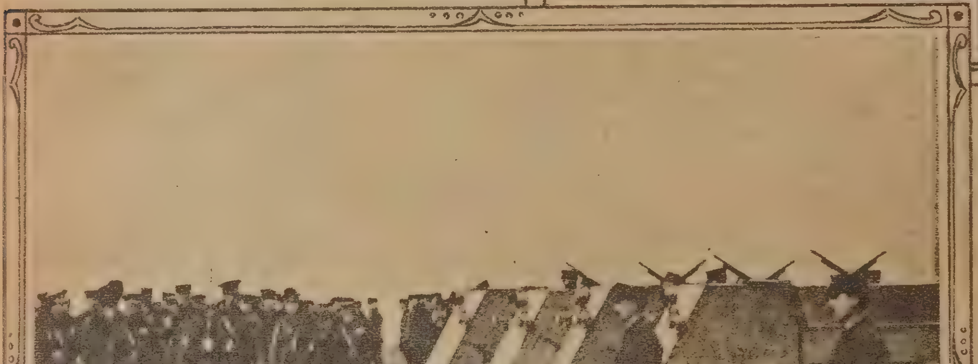
Mais je donnerais d'eux une idée imparfaite si, après avoir noté qu'ils ont recueilli le vieux génie individualiste de la Prairie, je ne célébrais leur solidité et cette cohésion dont ils donnèrent la preuve la plus glorieuse à Steenstraete, le soir du 22 avril.

C'est ce soir-là (au début de la seconde bataille d'Ypres), que les Allemands employèrent pour la première fois les gaz asphyxiants. La fumée et les vapeurs cachaient tout, des centaines d'hommes étaient dans le coma ou à l'agonie, de telle sorte qu'en l'espace d'une heure toute la position que nous occupions se trouva conquise par la mort.

Ils furent admirables, ces Canadiens. Découverts du côté français, dangereusement exposés à la plus lourde attaque de côté, ils tinrent bon. Cette ténacité et leur offensive immédiate ont évité un désastre.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.





1. Le palais du Parlement canadien (Ottawa) détruit par un incendie. — 2. Le roi d'Angleterre passe en revue ses contingents canadiens.

L'ARMÉE CANADIENNE





LE VOYAGE du Sultan du Maroc à Fez

On nous écrit de Rabat ;

Le sultan Moulaï-Youssef, empereur du Maroc, par la grâce d'Allah et la volonté du gouvernement de la République française, a voulu revoir cette année sa bonne ville de Fez qu'il n'avait pas vue depuis son avènement au trône en septembre 1912.



Un sultan du Maroc qui est « commandeur des croyants », comme le sultan de Constantinople, et en plus « chérif », c'est-à-dire descendant du Prophète, par conséquent seul calife légitime, et le chef de l'Islam ne se déplace pas comme un simple particulier, ni même comme un roi ou comme un empereur des temps modernes. L'annonce de son voyage est d'abord communiquée aux fidèles sujets de son empire. A cette nouvelle, les grands caïds, les caïds, qui rappellent de loin nos grands feudataires de la couronne de l'époque du moyen âge, se mettent en campagne comme s'ils devaient assister à une expédition. Ils appellent autour d'eux leurs guerriers. Les hommes valides de la plaine et de la montagne quittent leurs travaux, prennent leurs armes, montent à cheval et vont se ranger sous leurs bannières. C'est ainsi que, de tous les coins de l'horizon, sont arrivés à Rabat des milliers de cavaliers qui, en signe de respect, d'obéissance et de soumission, vont faire escorte à l'élu de Mahomet jusqu'au terme de son voyage. Ils ont planté leurs tentes autour du palais du sultan. Car, c'est dans un cortège imposant et solennel, au bruit du canon, du piaffement des chevaux, des acclamations de la foule, au son des musiques, des flûtes et des tambourins, drapeaux au vent, entouré de ses vizirs, de ses esclaves, de sa garde noire, que le descendant du Prophète fera à cheval, au pas, parasol vert au-dessus de la tête, son entrée solennelle dans la ville sainte de Fez. Il y présidera la grande fête musulmane qui se célèbre soixante jours après le Rhamadan, la fête de l'Aït-Seghir ; puis, assistera à l'ouverture de la foire que le général Lyautey, résident général de France au Maroc, a organisée pour le 15 octobre.

C'est vraiment un coup de baguette magique qui a tiré le sultan Moulaï-Youssef de son obscurité. C'est un conte, un conte des « Mille et Une Nuits », que l'histoire véridique de sa fortune et de sa grandeur. On ne voit cela que dans les pays de l'Islam.

Sous le règne de son frère Abd-el-Aziz, il vivait ignoré au fond du palais du sultan à Fez. Il se promenait dans un jardin planté de citronniers et d'orangers, arrosé par des eaux murmurantes qui tombaient en cascades dans des bassins de marbre et dans des vasques de gypse, mais c'était une prison d'où il ne pouvait sortir. Les bruits du dehors ne parvenaient pas jusqu'à lui ; il ignorait même jusqu'aux intrigues intérieures du palais qui sont cependant toujours très nombreuses. Il fut bien surpris le jour où son frère le sultan lui dit : « La révolte est dans le pays, la poudre a parlé, les tribus en armes s'avancent contre ma capitale, mon frère Hafid est à leur tête, fuyons, allons-nous-en. » Moulaï-Youssef suivit Abd-el-Aziz. On lui donna le commandement d'une harka avec laquelle il marcha contre les grands caïds du sud, partisans de Moulaï-Hafid. Une bataille se livra aux environs de Marrakech, où sombra la fortune d'Abd-el-Aziz, car il fut vaincu. Moulaï-Youssef, blessé d'une balle à la



1. Entrée du sultan au Dar-el-Magzen. — 2. Le sultan escorté de sa garde noire. 3. Le sultan Moulaï-Youssef. — 4. Visite du général Lyautey au palais du sultan.



cuisse, abandonna le champ de bataille en même temps que ses partisans qui se dispersèrent. Fugitif, errant, il arriva à grand'peine à Casablanca, fort inquiet sur son avenir et sur sa vie. Il n'avait pas d'argent, il ne savait où se réfugier. C'est alors qu'il rencontra un Français qui le recueillit dans sa maison, le soigna et lui prêta quelques douros. Le Français lui conseilla même de demander asile au nouveau sultan, Moulaï-Hafid, reconnu calife par les tribus. Des négociations eurent lieu. Moulaï-Hafid consentit à recevoir son frère. Moulaï-Youssef reprit alors en tremblant et sans être trop rassuré le chemin de Fez ; il retrouva le même palais, c'est-à-dire la même prison ; il revit les mêmes jardins, les mêmes jets d'eau, mais il ne sut jamais encore ce qui se passait au dehors.

Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles Moulaï-Youssef s'instruisit dans les préceptes du Coran ; on lui permettait d'aller de temps en temps à la mosquée de Moulaï-Idriss, une des plus célèbres de l'Islam, mais il était contraint de rentrer dans sa prison après la prière. Il avait l'amour familial très prononcé, un culte pour sa mère qu'il a conservé dans sa prospérité.

Or un jour, du fond de son palais, il entendit le bruit du canon, le tumulte de la bataille qui se livrait dans les rues de Fez. Son frère Moulaï-Hafid avait cessé de plaire. Ses exactions avaient irrité son peuple soulevé contre lui ; sa politique perfide avait attiré contre lui les armes françaises : il fut contraint de fuir. Le peuple demandait un autre sultan plus juste et plus honnête. La France le lui donna et lui offrit Moulaï-Youssef, ce prince de la famille royale que ses aventures, sa piété, son isolement avaient rendu cher à tout le monde.

Moulaï-Youssef fut donc proclamé sultan du Maroc. Il eut, à son tour, des palais, des ministres, des flatteurs, des



courtisans et des esclaves. Depuis cette époque, le Maroc, sous l'égide de la France, a commencé une ère de prospérité jusqu'alors inconnue. Il y a bien encore dans les montagnes du Rif, du moyen et du grand Atlas, des tribus indomptées que l'or, les intrigues de l'Allemagne lancent contre nous, mais leurs efforts se brisent devant l'héroïsme de nos soldats et l'habileté du général Lyautey.

Moulaï-Youssef reste fidèle à la France ; il n'entrave en rien nos projets ; il s'en remet aux soins du général Lyautey pour réduire les tribus turbulentes, apaiser les séditions et préparer l'avenir et la richesse de son pays. Il est intelligent, non pas parce que ses courtisans le lui disent et que ses historiographes le lui prouvent, mais parce qu'il l'est véritablement. Avec lui, la France n'a pas à s'inquiéter. Mais il est sultan, « commandeur des croyants » et « grand chérif ». Il tient à ses prérogatives ; il veut être traité en roi. C'est pour cela qu'il a manifesté l'intention de faire revivre les traditions anciennes, en ce qui concerne le cérémonial qui présidait autrefois aux déplacements des califes, descendants du Prophète.

Depuis plus d'un mois, pour attirer la bénédiction d'Allah sur son voyage, le sultan Moulaï-Youssef a visité toutes les mosquées de Rabat dans un cortège imposant.

La veille du départ du sultan pour Fez, le 13 septembre, le palais offrait une animation extraordinaire, car le général Lyautey, résident de France au Maroc, allait venir, à neuf heures du matin, présenter ses souhaits à Sa Majesté chérifienne. Dans les jardins de l'Aguedal, — on appelle ainsi les dépendances de la demeure impériale, — les cavaliers, venus pour cette occasion du désert, de la plaine ou de la montagne, sortaient de leurs tentes pour monter à cheval et se ranger en ligne sur le chemin que devait parcourir le résident. Les chevaux des grands chefs arabes possédaient un harna-





1. Le « Chellah », tombeaux des sultans, à Rabat. — 2. Cavaliers suivant le cortège du résident général. — 3. Les tentes des tribus. 4. Dans l'Aguedal, un coin du campement.

chement d'une richesse inouïe ; les mors et les étriers étaient d'argent, les selles étaient recouvertes d'une housse en soie verte ou violette émaillée de paillettes d'or. Les cavaliers portaient qui des lances ornées de rubans verts, qui des fusils, depuis le fusil à piston jusqu'au Gras, Remington ou Lebel ; des bannières multicolores s'agitaient au souffle du vent. Dans la cour d'honneur du palais, la garde noire en kaki était rangée en bataille, l'étendard vert du Prophète surmonté du croissant flottait. Les musiciens de Sa Majesté, habillés en vert, en rouge, en violet ou en blanc, les pieds nus, se préparaient à jouer la *Marseillaise*.

Le général Lyautey, en tenue de campagne et à cheval, pénétra dans la cour intérieure précédé d'une escorte de spahis armés de lances, suivi de son état-major, auquel s'étaient joints les hauts fonctionnaires du protectorat et les consuls étrangers. Les clairons sonnaient « aux champs », et la musique jouait la « Marseillaise ».

Le sultan du Maroc possède un maître de cérémonies grave et digne, personnage très important de la cour, qui porte au côté un sabre à fourreau en bois et à poignée argentée et qui tient dans la main droite un long bâton en bois blanc. Précédant le résident général, et d'un pas majestueux, le maître des cérémonies nous conduisit à la salle du Trône en nous faisant passer par un escalier étroit où, sur chaque marche, se tenaient immobiles les esclaves du palais, semblables à des statues. La salle du Trône est vaste, soutenue par des colonnes blanches ; du plafond tombent des lampadaires; des tapis épais couvrent le parquet. Au fond de la salle, debout et derrière Sa Majesté, assise sur un vaste fauteuil de style Louis XIV, se tiennent le grand vizir et les vizirs ; ils ont laissé leurs babouches à la porte, car aucun musulman n'a le droit de se présenter chaussé devant le « commandeur des croyants ». Le cérémonial de la cour exige même pour les Européens trois courbettes réglementaires ; la première, à douze pas avant d'arriver jusqu'au trône, la seconde, à six pas, la troisième, à trois pas. Quand on se retire, on en fait autant, en évitant de tourner le dos à Sa Majesté impériale. Nous nous conformons au protocole. Personne n'a le droit encore d'adresser directement la parole au sultan, pas même le résident général.

Indépendamment de sa garde noire et des nombreux cavaliers des tribus, le sultan emmène avec lui toute sa maison, y compris le harem impérial. Cent cinquante femmes ont déjà précédé Sa Majesté à Fez, soixante autres l'accompagnent directement. Les femmes, montées sur des mules richement caparaçonnées, le visage voilé, sous la conduite et la surveillance de grands eunuques noirs, ne le quitteront pas au cours de son voyage. A chaque étape, le sultan retrouvera sa cour, ses esclaves et son harem, logés sous des tentes magnifiquement dressées, car c'est par étapes de vingt kilomètres par jour que le sultan gagne Fez, qui est à deux cents kilomètres de Rabat. Le « commandeur des croyants » monte un cheval blanc, un esclave tient au-dessus de sa tête le grand parasol vert, un second agite un grand linge blanc pour chasser les mouches ; derrière le sultan, les ministres de la couronne suivent au pas de leurs mules, puis, dans une colonne interminable, la foule des fanatiques à pied ou montés sur des bourricots.

Ce spectacle ne manque pas d'originalité et même de grandeur. Mais il faut à ce bizarre cortège le cadre qui lui convient le mieux, c'est-à-dire le ciel bleu du Maroc, le soleil éclatant, les plaines infinies.

P. C.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE ROI CONSTANTIN CONTRE LES ALLIÉS

Le roi Constantin de Grèce a définitivement jeté le masque, publiquement pris parti contre les Alliés. Passant en revue les équipages désarmés par l'amiral Dartige du Fournet, il a ajouté à cette manifestation déjà hostile un langage dont la violence égale la maladresse, et qui pourrait être qualifié de provocateur s'il était entre le souverain et la force que représentent l'Angleterre, la Russie, la France et l'Italie une provocation possible.

Le prince qui abandonna aux Bulgares, c'est-à-dire à l'ennemi juré de l'hellénisme, les forts de Rupel et de Cavalla, qui leur livra Florina et tout un matériel de guerre considérable, qui laissa un de ses corps d'armée mettre bas les armes à la moindre injonction, qui l'a sans honte vu partir pour la Silésie pour y recevoir une hospitalité justement dédaigneuse, ose protester contre les mesures de simple précaution prises par les Alliés.

« En ces jours où, n'a-t-il pas craint de dire, nos lèvres sont abreuvées de poison, où notre âme saigne à tout moment de nouvelles blessures, mon gouvernement s'est trouvé contraint de vous ordonner de quitter les navires à bord desquels vous avez apporté la liberté de nos pères esclaves. »

Et après un pressant appel à ses fidèles, il a souhaité de voir venir le moment où les équipages débarqués regagneraient leurs navires et y apporteraient avec leurs saintes « icones » les espoirs du cœur grec.

Et cette manifestation, plus hostile que toutes les précédentes, fut naturellement suivie dans Athènes, des pires désordres. La soldatesque hellène y joua du sabre contre les protestataires et les vénizelistes, insulta même nos officiers.

« Il n'y avait, d'ailleurs, pas autre chose à attendre d'un souverain qui, dit M. Venizelos, — et il est bien payé pour le connaître, — a sous les dehors les plus francs, les plus débonnaires, les sentiments d'un autocrate ; il ne conçoit et ne cherche à appliquer que le pouvoir personnel, et qui attendait de la victoire allemande le pouvoir absolu. »

Et si encore Constantin ne faisait que tenir un langage hostile, mais ses conseillers et lui-même font mieux. A deux reprises, en effet, les Alliés, bien inspirés vraiment d'exiger le contrôle des chemins de fer, ont dû arrêter l'envoi d'un fort matériel d'artillerie et d'un train entier de munitions pour Larissa. Après cela, il n'y avait plus aucun doute sur les mauvaises intentions de la couronne, et les Alliés agissant en conséquence, la mettent dans l'impossibilité de les réaliser.

Au contrôle du Pirée et des chemins de fer, à l'internement de la flotte grecque, l'amiral Dartige du Fournet a ajouté d'autres mesures, telles que la prise en main de la police de la capitale et le débarquement de plusieurs centaines de marins.

L'attitude du roi Constantin est jugée partout comme elle le mérite. C'était dimanche dernier le cinquante-quatrième anniversaire de la déposition du roi Othon, et l'histoire a de singuliers recommencements! Aussi bien la présence du prince Georges de Grèce à Londres, où le Foreign Office le met au courant de toutes les vues des Alliés est assez significative.

Le souverain parlait ces jours derniers de quitter Athènes, et ses ministres ne l'en ont que difficilement empêché. M. Venizelos ne croit plus à la possibilité d'un accord, mais de la concorde même, et c'est un véritable gouvernement d'action qui, sous sa forte et patriotique impulsion, va présider au salut de la Grèce.

Le premier acte du ministère où M. Politis dirige les affaires étrangères allait être de convoquer la Chambre élue en 1915, car l'autre... et, en attendant, il appelle à lui tous les vrais patriotes, il presse la réunion d'une armée qui, selon les propres expressions de Venizelos, « libérera le territoire grec du Bulgare, et qui, en aidant les Serbes à reconquérir leur patrie, réhabilitera l'honneur national lui-même. » Cette armée compterait déjà une cinquantaine de mille hommes, et ce serait un bel atout dans le jeu des Alliés.

L'EFFORT ROUMAIN

Pendant que Constantin comprend si mal son devoir, le roi de Roumanie élève son âme à la hauteur de la lutte que nos vaillants frères latins soutiennent non plus maintenant pour la conquête de la Transylvanie, mais pour la défense même du sol national. A l'exemple de l'empereur Nicolas II, qui vint se mettre à la tête des armées russes lorsque ses aigles reculaient du Bug sur le Niémen, que la Courlande après la Pologne était envahie, que l'Allemand atteignait la Bérézina, le courageux souverain a voulu, lui aussi, prendre le chemin du champ de bataille, être comme le roi des Belges, comme Victor-Emmanuel, le premier de ses soldats. Il savait que le jour où la Roumanie se rangerait du côté de l'Entente, l'ennemi ferait tous les sacrifices pour l'effacer de la carte de l'Europe, et il a accepté le grand duel d'une âme ferme, avec la confiance que donne une grande cause et le sentiment du devoir, « car, dit-il, la Roumanie n'a pas été conduite par une pure politique de convenance. Sa détermination d'entrer dans cette guerre n'est pas le résultat d'une politique cyniquement matérielle, ni d'une trahison à l'égard des puissances centrales. Sa détermination est basée sur les principes les plus hauts de la nationalité et de l'idéal national ».



Il pense que « la vraie forteresse des Carpathes, le boulevard qui s'opposera à l'invasion de l'ennemi, c'est la bravoure roumaine, c'est la fermeté d'âme roumaine, et ce sont ces vertus qui, depuis des siècles, surent sauvegarder notre nationalité, qui, aujourd'hui encore, constituent le gage le plus certain de notre victoire. C'est par elles que, jusqu'ici, nous avons su assurer notre indépendance nationale ; c'est par elles que nous libérerons les frères qui nous attendent de l'autre côté de la montagne ».

Et ce langage, ce qu'il déclare de l'impossibilité pour la Roumanie d'une paix sans victoire,

montre avec quelle énergie, quelle abnégation il soutient la lutte.

Lutte épique, en vérité, et rendue singulièrement pénible par la configuration géographique du terrain, et surtout la pénurie des voies de communication.

La Roumanie ne possède, en effet, à proximité du front transylvain aucune voie ferrée permettant à ses troupes de se porter rapidement sur l'un ou l'autre des passages menacés par l'ennemi. Toutes, hormis le chemin de fer de Bucarest à Czernowitz, sont parallèles au Danube comme à la frontière, et encore celui-ci est-il éloigné de cette dernière d'au moins cent kilomètres. Et c'est pour cela qu'aussitôt la déclaration de guerre à l'Autriche, l'état-major roumain s'efforça de maîtriser le grand chemin de ronde bordant le plateau transylvain et la voie circulaire qui y court et qui permet aujourd'hui à Falkenhayn de diriger au point choisi telle masse de manœuvre qui lui plait.

C'est à elle, en effet, qu'on vient de voir l'ancien major général des armées allemandes porter des coups aussi rudes que rapides sur la passe de Torzburg (la Tour Rouge), la maîtriser, puis menacer celle de Prédéal avec Bucarest comme objectif, puis les cols d'Octuz et de Gyimes, puis enfin, dessiner au sud de Dornawka, dans la vallée de la Bistriza, au revers septentrional des monts Kelemen et à la soudure même des forces roumano-russes, une offensive de grand style. N'est-ce là qu'une diversion pour dépister l'adversaire, ou Falkenhayn veut-il profiter du manque de communications des Roumains et de leurs alliés pour leur disputer la route de Jassy et de Bacau. Ces attaques, au point de liaison de deux armées, sont dans les principes militaires et dans les habitudes allemandes.

En tout cas, nos nouveaux alliés résistent avec vaillance à la poussée austro-bulgare. Et même paraissent-ils l'avoir enrayée dans la vallée de l'Uzul et du Buzeu. Et leur défense va s'intensifier encore avec l'arrivée à Bucarest et le concours du général Berthelot, l'ancien major général du général Joffre, le chef expérimenté sur qui reposa tout le grand rétablissement stratégique de la glorieuse bataille de la Marne, et qui vient seconder les généraux Iliesco et Basile Zottou dans leur lourde tâche.

Pourquoi faut-il qu'en ces heures où notre sœur latine a besoin de toutes ses énergies, la mort soit allée prendre l'un des grands champions de ses revendications nationales, le grand, l'ardent patriote Filipesco. Il ne cessait, depuis le début du formidable duel européen, de demander à son pays d'y concourir aux côtés des Alliés, et il méritait d'en voir l'issue glorieuse. Sa mort met la Roumanie en deuil, et ce deuil, la France le partage, car elle n'avait pas là-bas de meilleur ami.

D'importants renforts marchent de Russie sur le front des Carpathes. Et du Stokhod à Halicz, malgré la boue, le général Broussiloff active lui-même la bataille pour soulager d'autant l'allié roumain. Par là, c'est toujours à droite et à gauche de la voie ferrée reliant Lemberg à Wladimir-Wolynski, au sud de Brzezany et sur la Naïarowska, que l'action atteint son plus grand degré d'intensité, et les furieuses contre-attaques ennemies, la pluie qui transforme le terrain en bourbier n'empêchent pas l'avance journalière de nos alliés.

LE CHANCELIER. — LES ÉTATS-UNIS ET LA PIRATERIE. — LE GESTE NORVÉGIEN.

En Allemagne, la campagne contre le chancelier prend chaque jour un caractère plus ardent. Les pangermanistes et autres en veulent à Bethmann-Hollweg de refuser toute liberté aux sous-marins, et ils l'attaquent un peu partout, au Parlement et dans la presse.

A la Chambre prussienne, le fougueux comte Reventlow l'a presque sommé de démissionner ou de reprendre la guerre sous-marine « à outrance ». Enfin, un journal n'a pas craint d'écrire ces mots significatifs : « Nous ne savons pas pourquoi le chancelier doit conserver l'auréole d'un grand homme d'Etat, ni par quel mérite il s'est élevé au rang de personnage sacré. »

Fort de l'appui impérial, le chancelier tient tête à l'orage, mais ses adversaires persistent.

Quant à la piraterie elle-même, il semble que le *tolle* américain l'ait encore une fois suspendue, suspendue aussitôt que reprise. Toutefois, la politique américaine parait, de ce côté, encore assez mal fixée.

Après avoir protesté contre les patrouillages anglais dans les eaux territoriales américaines, Washington ne le fait qu'à demi contre les raids de l'*U-53* et autres pirates.

Que ne pense-t-on à Maison-Blanche comme à Christiania, où le gouvernement a très loyalement, très énergiquement interdit aux sous-marins l'accès du littoral. On entend d'ici, d'ailleurs, les hourras berlinois. Certaines feuilles voudraient la guerre *hic et nunc*.

LA PRISE DE SAILLY-SAILLISEL

Dans la Somme, de très heureuses attaques partielles conduisent à de nouvelles opérations d'ensemble.

Au nord du fleuve, nos troupes se sont emparées du gros village de Sailly-Saillisel dont la position sur la route de Péronne à Bapaume à une altitude notable et donnant de larges vues vers le nord, offrait un caractère nettement stratégique, et que les Allemands avaient fortement organisé ainsi que le château, la vieille église et le petit bois du Tripot qui le flanquent à l'est. Placé à l'articulation du front anglais et du nôtre, il fallait le maîtriser avant toute manœuvre sur Bapaume comme sur Péronne, et les deux journées du 16 au 18 octobre y ont suffi. Maîtres du parc et du château, après une lutte acharnée, puis du carrefour central, nos soldats enlevèrent progressivement tout le village de Sailly-Saillisel. C'est là un gros échec pour les Allemands, dont la situation, au bois de Saint-Pierre-Waast devient fort précaire, (si précaire qu'ils en ont déjà retiré leur grosse artillerie), et qui, du même coup, perdent l'appui de gauche du Transloy, qui mène lui-même à Bapaume et que les Anglais débordent déjà du côté de Gueudecourt.

Au sud de la Somme, un hardi coup de main nous a mis en possession de tout le front entre Biaches et la Maisonnette ; et ce gain, qui s'ajoute à celui déjà ancien de la colline 97 et de son château, non seulement nous donne la domination de la Somme devant Péronne et le faubourg de Sainte-Radegonde, mais nous facilite l'attaque de Barleux que nous maîtrisons déjà au sud comme Chaulnes d'ailleurs, par l'occupation également brillante des bois qui l'entourent, ainsi que de Bovent, de Genermont, d'Ablaincourt et Pressoire.

Les Anglais ont également progressé dans la direction de Warlencourt et de la fameuse butte qui leur masque Bapaume, et après laquelle ils ne trouveront plus devant eux que le village de Thilloy.

En résumé, pendant que nous débordons Chaulnes, et que nous dominons Péronne, dont seule la Somme nous épare, nos alliés sont parvenus à sectionner l'ensemble des organisations allemandes devant Bapaume. Si au nord ils sont encore devant la première ligne, ils la coupent du moins à Thiepval, ils dépassent la deuxième et ont franchi la troisième, obligeant Ruprecht à la reporter très en arrière et sans succès d'ailleurs.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Nicolas Filipesco est mort. C'est un deuil immense pour la Roumanie, c'est un grand deuil pour la France.

Nul ne fut plus énergique et persévérant dans ses revendications nationales. Nul ne trouva des paroles plus éloquentes, quand il fallut les soutenir contre d'irréductibles adversaires.

L'intervention de la Roumanie est, en partie, l'œuvre de cet homme convaincu et courageux. Il part avant d'avoir assisté au triomphe de la cause qu'il avait si noblement défendue.

Il emporte notre impérissable souvenir et notre profonde gratitude.

Rudyard Kipling et le kaiser.

Nous donnons plus haut le portrait de Rudyard Kipling, dont le nom se lie si étroitement à la vie morale du soldat anglais. Ce numéro étant en partie consacré à l'armée britannique, il était tout naturel que le grand poète y figurât.

A ce propos, rappelons un incident qui fit grand bruit avant la guerre et qui emprunte aux circonstances actuelles une piquante signification.

Rudyard Kipling avait publié en janvier 1903, dans le *Times*, un poème où les Allemands étaient pris à partie en termes extrêmement vifs. Il protestait contre l'alliance éventuelle de l'Angleterre et de l'Allemagne, rapprochées à l'occasion de l'affaire du Vénézuela. La pièce se terminait par ces vers :

« Nos morts dont ils se sont moqués sont à peine refroidis, — nos blessures sont saignantes encore — et vous nous dites que notre force est vendue — pour les aider à se faire payer une dette.

» Parmi tous les pavillons de tous les peuples — qui se servent des mers — il n'y avait donc aucune autre flotte à trouver — que maintenant vous serriez la main de ceux-ci?

» De toutes les mauvaises heures qu'on puisse choisir — pour se faire une destinée mauvaise, — quel égarement déployez-vous soudain — pour choisir la pire de toutes?

» Dire que nous étions à l'aube de la paix! — et maintenant de nos mers étroites voilà que nous avons à franchir la moitié du monde — avec notre marine trahie pour nous lier à nouveau — avec le Goth et le Hun éhonté. » (1)

Ces lignes soulevèrent d'ardentes colères en Germanie. M. Ernst von Wildenbruch, ami du kaiser, s'empressa de répondre sur le même ton et tonna contre son confrère britannique une excommunication majeure :

« Celui-là, un poète! s'écrie-t-il indigné; appelez comme vous voudrez celui qui court les voies publiques, l'injure et l'invective à la bouche, mais ne le nommez point poète!...

» Vous qui n'êtes point rempli d'une colère sacrée mais du venin de la haine, vous osez nous traiter de Huns!

» Ouvrez les grands livres de l'histoire, et vos paroles vous brûleront l'âme comme une

(1) Voici le texte de cette dernière strophe qui déchaîna la tempête :

In sight of peace — from the Narrow Seas
O'er half the world to run —
With a cheated crew, to league anew
With the Goth and the shameless Hun!

malédiction... N'avez-vous jamais vu la nymphe de la forêt germaine? N'avez-vous jamais entendu la musique de l'Allemagne, les chants de Gœthe et de Schiller, l'harmonie éclatante de la poésie allemande?

» Allez! nous vous retranchons pour toujours de la terre de Shakespeare. Quelque jour, quand l'Allemagne et l'Angleterre reconnaîtront, ce qu'elles ont trop tardé à faire, la communauté de leurs âmes, tous seront les bienvenus, sauf un, dont le nom ne résonnera jamais en Allemagne. »

Le plus amusant, c'est que Guillaume II a toujours eu du goût pour la littérature de Kipling. Il le félicita publiquement d'avoir obtenu le prix Nobel. Lorsque l'auteur du *Livre de la Jungle* tomba malade aux Etats-Unis, l'empereur envoya de Berlin à la femme de celui qu'il appelait alors un illustre poète, un télégramme tellement élogieux, tellement ému, et qui exaltait à un tel point l'âme anglaise, que l'on fut un peu jaloux en Allemagne et qu'on osa le dire tout haut.

Ses sentiments ont probablement changé. On ne peut en dire autant de Kipling qui n'a pas varié, on vient de le voir, dans son opinion perspicace et prophétique sur la Germanie.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

Chaque jour, les communiqués citent des noms de villages, hier inconnus, et subitement devenus célèbres. Le savant, Henri de Varigny, dont il est superflu de faire l'éloge, donnera désormais à nos lecteurs, dans de substantielles et courtes notices, l'étymologie de ces noms et leur apprendra l'origine de ces localités illustrées par les péripéties de la guerre.

Ces détails seront constamment accueillis avec intérêt. La France n'est-elle pas, selon le mot de Sarcey, « un peuple de grammairiens »?

COMBLES. — *Nom se rattachant évidemment à un nom commun répandu en France, en Suisse, et en Angleterre même. En bas latin il a existé* comba, *au sens de petite vallée, creux, lieu entouré de collines.* Comba *est devenu* combe *en roman et en français.* Comba *a dû avoir un diminutif* Combùla, *dont l'ù bref est vite tombé, d'où* Combla *(l's final n'est pas étymologique). On a pour cette localité* Combla (1106), Cumble *et* Combles (1177). Comba *a eu d'autres diminutifs,* Combella, Combetta, *Combele a été un nom commun (Godefroy) et on a les noms de lieu Commelle, Commette.* Comba *explique les noms de lieu Combes, Commes, Coms, Combe, etc. En Angleterre on a eu* cwsm *(pron. cwoum) au même sens que* combe *et* comba *(*cumb *en vieil anglais), et ce terme contribue à former nombre de noms de lieu dans l'Hereford, le Somerset, le Devon et le Dorset (voir Bannister :* Place-names of Heredforshire). Comba *est un mot d'origine celtique. Combles signifie donc : petit creux, vallon.*

BOUCHAVESNES. — *Nom composé de deux éléments, dont l'un, figurant dans Bellavesnes, Longavesnes, Hautavenne, Hautevenne, Avesnes, semble venir d'un mot* avisna *en latin. Au douzième siècle, on a les formes Buisceauvesnes, Buschavesnes, Buszavenes, Bussavennes. Mais* avisna *ne figure dans aucun dictionnaire latin. Pour le maître en matière de toponomastique, Longnon,* avisna *devait être le nom d'une catégorie ou d'une mesure de terre, nom qui a entièrement disparu. La transformation de l'i en e est normale. Quel pouvait être l'autre élément? On est tenté d'invoquer le latin* buxus, *au sens de buis (qui en vient) qui, par lui-même et ses dérivés, explique tant de noms de lieu. L'adjectif* buxeus, *qu'on traduirait par « buiseux », riche en buis, ferait l'affaire. Il a existé : près d'Angoulême, il y a eu la* Buxea Sylva. *En picard, le c doux et l's deviennent volontiers ch, et à Béthune on dit* bucher *pour* buis *(Corblet :* Gloss. du patois picard).

SAILLY-SAILLISEL. — *Saillisel est une dépendance de Sailly, un petit Sailly ; Saillisel est un diminutif de Sailly : c'était* Sallicellus *en latin. Et Sailly? Evidemment ce nom de lieu dérive du gentilien latin Sallius. Le nom de personne (sous-entendu* cors, fundus, *au sens de domaine) a-t-il été employé tel quel pour désigner la propriété? ou bien a-t-on eu* Salliacum, *formé de* sallius *suivi du suffixe gaulois* acos, *latinisé* acus, acum, *signifiant propriété de..., et* Salliacum *s'est-il, très régulièrement, et comme quantité de noms similaires réduit à Sailly* (acus, iacus *devenant* y)*? Il est difficile de se prononcer. Car si l'on a* Salliacus en 1255, *on a* Salli *en* 1108. *Donc Sallius tout court est plus probable que* Salliacum. *En tout cas, le thème primitif est le gentilien* Sallius.

Mme *Camille de Sainte-Croix*, la veuve de l'écrivain regretté, reprendra le 17 octobre ses cours de sculpture et de dessin pour jeunes filles, d'après modèle vivant féminin, dans son atelier, 17, rue du Dragon (mardi, jeudi, samedi).

Le Maître Steinlen fera le deuxième et le quatrième samedi matin son cours de croquis et ses corrections de quinzaine. Le premier et troisième samedi matin, causerie sur l'Histoire de l'Art, par *M. A. Dervaux*, architecte du gouvernement.

LES BRUITS QUI COURENT

L'HUMOUR DU PRÉSIDENT WILSON. — Il y a chez le président Wilson, comme chez tout bon Anglo-Saxon, un fond d'humour des plus curieux. En voici un trait récent emprunté au chroniqueur de *Paris-Midi* et qui s'ajoute à ceux que nous avons cités dans le dernier numéro :

Le président s'était rendu à Atlantic-City pour s'y reposer quelques jours de ses fatigues électorales. Le lendemain même de son arrivée, la municipalité venait le prier d'assister à un bal de bienfaisance.

Wilson se fit d'abord tirer l'oreille mais finit par céder.

— Soit, dit-il, mais à condition qu'on ne me demandera de prononcer aucun discours.

La promesse lui en fut faite.

Lui-même tint la sienne et se rendit à l'heure convenue dans la salle où le concert avait lieu. Elle était bondée d'auditeurs qui saluèrent le président d'acclamations chaleureuses. Un fauteuil des plus confortables l'attendait. Il s'y enfouit de telle manière que de la salle personne ne pouvait l'apercevoir. Ce fut une déception. Résignés à ne pas l'entendre, les habitants d'Atlantic-City avaient espéré au moins le contempler à leur aise.

Les organisateurs vinrent lui exprimer le souhait général :

— Monsieur le président, serait-ce abuser de votre obligeance que de vous prier de vous lever, une petite minute seulement?

Wilson, qui était dans de bonnes dispositions, se dressa aussitôt et tourna vers l'auditoire le sourire de ses dents magnifiques. Un tonnerre d'applaudissements éclata auquel il répondit par des saluts de la main. Et quand le bruit se fut apaisé, ô bonheur, il parla... Il dit :

— Mesdames et messieurs, tandis que vous admirez mon élégante silhouette, je vais vous réciter un petit poème de ma façon.

Un silence religieux tomba.

Et la voix du président Wilson s'éleva de nouveau :

Pour ce qui est de la beauté, je ne vaux pas [grand'chose,
J'en connais plusieurs qui sont plus beaux que [moi.
Je suis pourtant persuadé que je ne suis pas laid,
Attendu que de ma face je ne vois que mon nez,
Pour vous qui êtes obligés de voir aussi le reste,
Je vous plains d'avoir reçu cette destinée en [partage.

Un éclat de rire formidable fit trembler le plafond.

Nous trouverions peut-être cela très drôle, si c'était en vers français.

LES MARRONNIERS DE LLOYD GEORGE. — On se rappelle la récente visite du ministre anglais Lloyd George à la cité meurtrie de Verdun. Comme son hôte se baissait à tous moments et ramassait à terre des marrons tombés des arbres, le général demanda à M. Lloyd George :

— Que ramassez-vous là, Excellence? Ces marrons ne sont pas comestibles.

— Je les emporte, répondit le grand ministre prenant un air grave, pour les semer dans la terre anglaise. Je veux avoir, moi aussi, dans ma propriété, une avenue de Verdun. Et dans les siècles à venir ces marronniers refleuriront sans cesse comme le souvenir de vos victoires.

LA RIVIÈRE D'HÉGÉSIPPE. — C'est chose faite — du moins votée!

Malgré la protestation du département de Seine-et-Marne, la Voulzie va servir à approvisionner Paris d'eau pure. Accordons un souvenir à Hégésippe Moreau, qui chanta la Voulzie, et nous la fit aimer :

La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non,
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine,
Un géant altéré la boirait d'une haleine!

Hélas! le mélancolique poète avait-il entrevu le destin qui attendait la Voulzie? Paris va la happer! « Le géant altéré » a surgi qui va la boire d'une haleine!

UN CAPORAL DE DOUZE ANS! — Vous verrez qu'on finira par les prendre au berceau...

C'est dans l'armée italienne que se bat le jeune Matteo, caporal âgé de douze ans.

Matteo a déjà à son actif quatorze mois de campagne; il a suivi son père à la guerre et l'a vu tomber près de lui. De ce moment il n'a plus eu d'autre pensée que de le venger. Embusqué dans les anfractuosités d'un rocher où des chèvres même n'auraient pu parvenir, il réussit à tuer un capitaine autrichien. Il fut blessé deux fois à la tête. Promu caporal, ce garçonnet donne à tous l'exemple de la discipline et du courage dans le régiment des alpins où il a été versé. Matteo y est non seulement admiré et choyé, mais encore... obéi!

L'ESPRIT ITALIEN. — François-Joseph, bien « aboché », interroge le baron Burian.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il me reste de Gorizia, ma chère cité des roses?

Et Burian de répondre en fronçant les sourcils :

— Les épines, Majesté.

SERGINES.

LES POÈTES DE LA GUERRE

Pour la Toussaint

LES MORTS

Un tertre... Un képi rouge aux bras d'une croix noire,
Et, là, s'immobilise un geste de victoire.

Un tertre... Un arbre mort hâtivement planté,
Et, là, se perpétue un cri de liberté.

Un tertre... Sur la stèle informe, le mot : France !
Et, là, se purifie un soupir de souffrance.

Un tertre... Un nom tracé d'un incertain contour,
Et, là, s'approfondit un silence d'amour.

Un tertre... Un lierre épars, le tronçon d'une épée,
Et, là, s'immortalise une heure d'épopée.

Un tertre à l'infini des champs et des coteaux...
Ah ! comme il est nombreux le sommeil des héros !

❀

O soldats, vous dormez dans vos saintes blessures,
Couchés sur votre rêve et près de vos drapeaux,
Tandis qu'en souriant, la Patrie aux mains pures,
Dans vos noirs souterrains, promène ses rameaux.

Je n'imagine pas que vous puissiez, jeunesse,
Mourir dans vos tombeaux une seconde fois,
Que vous deviez subir la larve qui, sans cesse,
Désagrège les yeux et décharne les doigts.

C'est assez, à vos flancs, à vos têtes sacrées,
Ces coups que vous porta le combat furieux ;
Restez dans la splendeur de vos tempes serrées
Dans le bandeau de gloire attaché par les dieux.

Je vous veux endormis ainsi que vous tombâtes.
Ah ! que la mort distraite, oublieuse de noms,
Dans vos lits que nos cœurs entourent d'aromates,
N'ose pas déflorer l'ouvrage des canons !

Non, Mort, ne touche pas à ces restes superbes.
Ces mutilés sont grands dans leur profond sommeil.
Laisse-moi croire un peu qu'ils songent sous les herbes
Avec les mêmes yeux qui buvaient le soleil.

Que leurs membres rompus, leurs douloureuses poses
Soient respectés par toi, spectre des noirs pays.
Que leurs blessures soient des roses et des roses...
Laisse en paix les soldats, les beaux ensevelis !

Songe à cette splendeur souterraine et si grande,
A ce peuple endormi dans sa force et sa foi,
A ce monde d'amour, de calme et de légende
Où les héros couchés ne parlent plus de toi !

Que les mères, les sœurs, les pères, les épouses
Puissent voir, sans trembler, leur héros étendu
Sous la verte épaisseur des champs et des pelouses...
Laisse-leur croire un peu qu'il leur sera rendu !

O Mort, je te défends de toucher à ces restes.
Ecoute-moi. Mon cri est suprême et fervent :
Dans l'immobilité funèbre de leurs gestes,
Je crois que de tels morts gardent leur cœur vivant !

Laisse-les... Doucement, leurs pieds meurtris s'éten-
Des ombres de pitié s'agenouillent près d'eux. [dent.
Laisse-les. Laisse-les. Ils t'entendent ! m'entendent !
Je crois que de tels morts ouvrent, parfois, les yeux.

Laisse-les. Ils sont beaux. Laisse-les. Ils sont graves.
Ils ont l'orgueil divin de leur chair en lambeaux.
Ah ! ne dépouille pas la poitrine des braves.
Je crois que de tels morts s'échappent des tombeaux...

Eh ! quoi, tu toucherais ce dolman en guenille,
A cette lèvre où l'âme arrête son essor,
A ce pâle héros que quelque jeune fille
Evoque, en ce moment, dans sa gloire de mort ?

Eh ! quoi, tu toucherais, avec ta main flétrie,
Cette jeunesse autour de laquelle, en chantant,
Erre, sous les lauriers, l'âme de la Patrie
Comme l'abeille claire autour du marbre blanc ?

Tu toucherais aux fronts qui gardent la lumière
Du sacrifice auguste et radieux ?... Eh ! quoi,
Tu toucherais, profanatrice, au cimetière
Où la gloire a posé son pied d'or avant toi ?

Va-t-en... Laisse ces morts intacts dans leur misère.
J'aime ce sein ouvert par le fer et le feu,
J'aime ce geste doux, ce geste de prière
Du soldat qui mourut en présence de Dieu.

Va-t-en. j'aime ce poing contracté pour la lutte
Et — regarde ! — ce rire insolent, éperdu.
J'aime, sur tous ces traits, l'éclat de la minute
Où le pays saignait sur le sol défendu.

Va-t-en. Va-t-en. J'adore, en ces hommes paisibles,
L'ardeur libératrice et la sainte fureur,
Et ces sursauts qu'on sait avoir été terribles,
Car l'héroïsme, hélas ! ressemble à la douleur.

Je sais, en repoussant ta main avilissante,
Que ces morts, tout à coup, te crieront : « Halte-là !
Tes œuvres ne sont pas éternels, ô Passante !
Ne touche pas à nous qui le sommes déjà ! »

Laisse-les. Qui te dit, lorsque la nuit est pure,
Qu'ils ne frémissent pas ensemble et que, soudain,
Ils ne soulèvent pas leur sanglante figure,
Et ne se saluent pas en se pressant la main ?

Qui te dit, qui te dit, qu'au profond de la terre,
Ils ne se lèvent pas sur leurs pieds déchirés,
L'un cherchant son ami, l'autre cherchant son frère,
Et ne frissonnent pas d'embrassements sacrés ?

Ecoute : Ils y vivaient sous ces obscures couches,
— Prisonniers de leur rêve, ils narguaient le trépas. —
Ils y vivaient joyeux, invincibles, farouches...
Ah ! dans ce même sol, les morts n'y meurent pas !

Qui te dit qu'enivrés, ces compagnons de gloire,
Entre eux, ne parlent pas des grands victorieux,
Comme ils faisaient, vivants, quand on les voyait boire
Le vin de leur pays sur le seuil des aïeux ?

Sait-on, quand ils ont dit leur courage et leur haine,
Illuminé d'espoir leurs antres ténébreux,
Sait-on, en évoquant leur destinée humaine,
Si ces morts de vingt ans ne pleurent pas sur eux ?

Mais non ! Je veux les voir indomptables encore,
Recueillant les échos du combat des vivants,
Je veux les voir tournés du côté de l'aurore
D'où viendra la Victoire aux bras des quatre vents !

Je veux m'imaginer qu'ils regardent leurs frères,
Les soldats bienheureux qui sont dans le soleil,
Qu'ils écoutent les chants de leurs légions claires,
Et leur ascension vers l'horizon vermeil...

Et je veux même faire un rêve bien plus ample :
Je veux m'imaginer que les vivants, les morts
Ne sont jamais disjoints, qu'ils combattent ensemble,
Que les uns sont les purs et les autres les forts.

Ceux-là sautent les monts et, ceux-ci, les abîmes.
Ceux-ci ont le cœur fier et, les autres, fervent.
Je crois que les soldats qui vivent sont sublimes,
Mais que ce sont les morts qui leur crient : « En avant ! »

HÉLÈNE PICARD.

L'ANGÉLUS DES MORTS

Un ancien conseiller municipal de Paris a proposé d'instituer une sonnerie analogue à l'angélus pour commémorer l'héroïsme de nos soldats morts pour la Patrie. — LES JOURNAUX.

Entendez la cloche qui prie
Pour nos fils morts sous les drapeaux,
Et courbe un instant la Patrie
Frémissante sur leurs tombeaux.

Tous les clochers du territoire
Sonneront au même moment
Cet angélus de la victoire
Dans les cœurs, comme un ralliement.

Sur la colline et par la plaine,
Inclinant ensemble le front,
Dans la douleur et dans la haine,
Tous les Français communieront.

Et, chaque jour, la plainte sûre
Qui rappelle de beaux trépas
Rouvrira la même blessure,
Pour qu'elle ne se ferme pas.

PAUL MANIVET.

LES VOILES NOIRS

Perdus dans le remous des foules anonymes
Ils s'en vont lentement, les voiles douloureux,
Cachant dans le secret de leurs plis ténébreux
Un malheur identique issu des mêmes crimes.

Calmes et résignés contre l'injuste sort
Qui fait s'entr'égorger empires et royaumes
Ils glissent dans le soir, silencieux fantômes,
Comme la vision sinistre de la Mort.

Voiles de grande dame ou voiles de pauvresse
Tombant, rigidement, sur des traits amaigris,
Ils cachent à nos yeux, ces lugubres habits,
Le même effarement et la même détresse.

Ce sont les mêmes yeux, rouges des mêmes pleurs,
Les mêmes cœurs meurtris par la même blessure :
O mères sans enfants, comme la route est dure
Que vous devez gravir, Dames des Sept-Douleurs !

Et vous, les voiles blancs des jeunes épousées,
A qui l'amour semblait faire un si doux accueil
Vous êtes devenus les longs voiles de deuil
Où s'éplorent tout bas vos chimères brisées !

Et voici s'avancer les amantes, les sœurs,
Les orphelines au front pâle, toutes celles
Qui portaient, hier encor, des robes de dentelles
Et des rubans légers aux riantes couleurs...

O femme de tout rang, jeune ou vieille, ô Française
Le pays n'oubliera jamais ce qu'il te doit,
Car tous, en te voyant, nous pleurons avec toi
Ceux qui se sont brûlés dans la grande fournaise.

Et, s'estompant au loin dans la brume des soirs,
Tragiques visions à mes yeux apparues,
Les voiles du malheur passent au long des rues
Ainsi qu'un vol muet de grands papillons noirs...

ÉDOUARD RÉVÉRAND.

LES DISPARUS

Ils sont partis comme tous les autres, vaillants.
Ils sont partis disant : « Je t'écrirai souvent ».
Depuis, stoïquement, dans leur peine cruelle,
Elles ont attendu, fiévreuses, des nouvelles.

Ils sont partis. Un jour on n'a plus rien su d'eux !
Et les mois s'écoulaient martelant, douloureux,
Le cœur agonisant, déchiqueté des femmes,
De l'espoir éteignant la vacillante flamme.

Le gouffre d'inconnu béant s'est entr'ouvert,
Comme il en fut jadis de ces « péris en mer » ;
Ceux qu'entraîna la vague attirante et lointaine,
Les marins en allés à l'histoire incertaine.

Quelle atroce torture en les soirs coutumiers !
Ils ne sont ni blessés, ni dans les prisonniers.
Tués ? pourtant leurs noms sur les listes funèbres
Ne percent même pas l'épaisseur des ténèbres.

Mais s'ils n'existaient plus, ils auraient une tombe
Où l'on pourrait pleurer sur le héros qui tombe.
Et nul ne sait hélas ! où gît ce corps,
Ni sur quel sol de son dernier sommeil il dort.

La terre qui reprend la dépouille charnelle
Ne pouvait pas garder cette splendeur en elle !
Et complétant le merveilleux de tels destins,
Rien ne doit rappeler qu'ils furent des humains !

Sur eux ne pèse point le poids des lourdes pierres
Ils sont dans le printemps, ils sont dans la lumière.
Ils ont comme un reflet de la divinité,
Puisqu'en ce monde, d'eux, rien n'aura subsisté !

Rien de ce qui fut bref, matériel, éphémère,
Rien qu'une grande gloire... et puis un grand mystère
Ils se sont envolés dans un sublime essor :
Ce sont des disparus, ce ne sont pas des morts !

MAGDELEINE GASTON-CHARLES.

CONTES ET NOUVELLES

Trois Révérences

... C'était John Bradford qui parlait : un des plus vieux « correspondants spéciaux » de la presse anglaise. Il a « fait » la guerre des Achantis, à une époque dont les jeunes générations ont presque perdu le souvenir ; il a partagé la vie des forçats sibériens, il y a vingt ans, pour rendre compte de leur misère au *Daily Telegraph* ; il se trouvait à Rome au moment de l'assassinat du dernier roi d'Italie : depuis près d'un demi-siècle il n'est pas un grand spectacle, en Europe, auquel cette vieille gloire du journalisme anglo-saxon n'ait assisté, gardant toujours le même souci d'être impartial, impersonnel, et de comprendre. Il disait ce jour-là en fumant sa vieille pipe en racine de bruyère :

« Oui, n'est-ce pas, vous, les neutres, et vous autres, tous les étrangers, même les Anglais qui m'écoutez, la grandeur, l'énergie, la noblesse de l'effort de la France vous ont surpris? Vous n'y comptiez pas : des artistes et des danseurs, voilà quel était le jugement des plus sympathiques ; la grande prostituée de Babylone, voilà celui des autres. Et vous-mêmes, vous, Français de Paris, vous ne protestiez guère. Il n'y avait que moi, peut-être, dans mon pays, et peut-être ailleurs, qui ne pensais pas ainsi, ou plutôt *qui ne pensais plus ainsi*. Car d'abord j'avais cru comme tout le monde... Mais ma conversion date de loin.

» Elle remonte au temps où le président Krüger finit par voir son pays défait, après une lutte qui fut bien longue, et, je le reconnais avec plaisir, héroïque. Je dis avec plaisir parce que rien ne flatte plus le sens sportif d'un Anglais, vous le savez, que de rendre hommage à ses adversaires. Krüger avait joué le jeu. Il l'avait joué supérieurement, il avait fallu, pour réduire sa poignée de Boers, que l'Angleterre, la vieille et grande Angleterre, assemblât tout ce qu'elle croyait avoir de forces à ce moment — depuis, nous avons reconnu que nous pouvions faire plus, bien plus encore — et dépensât près de dix milliards. Mais enfin il était battu, il venait d'être forcé d'abandonner l'Afrique, et traversant la France, après son premier et unique voyage sur les flots, il s'apprêtait à gagner la terre de Hollande, voulant du moins mourir parmi des hommes qui parlaient son langage.

» Je n'avais pas d'affection pour lui : c'était un ennemi, et c'est un devoir de ne pas gaspiller son affection pour des ennemis, mais je ne nourrissais non plus nulle haine à son égard : comme je vous l'ai dit, j'estimais qu'il avait joué le jeu, rudement, bravement, et enfin qu'il était vaincu. C'est à vous, Français, que j'en voulais. Les acclamations qui l'avaient salué à Marseille, les acclamations de cent mille hommes en délire, et comme furieux, m'avaient importuné. En quoi cette affaire vous regardait-elle? Il s'agissait de notre empire dans l'Afrique du Sud. Il s'agissait d'un homme et d'un pays que votre ennemi, l'empereur d'Allemagne, avait encouragés. Pourquoi vous mêliez-vous de nos conflits coloniaux, et que vous était ce paysan courageux, obstiné, mais qui n'avait rien de commun avec votre race, votre civilisation, les intérêts de votre civilisation? L'enthousiasme de votre accueil me paraissait à la fois inutile, excessif et blessant.

» ... C'était un vieil homme, au mufle de lion taillé à coups de serpe dans un bloc de bois rouge. Un vieil homme aux paupières rongées, aux yeux malades, que la cécité menaçait. Pour lui épargner les fatigues d'un voyage direct de Marseille à Paris on avait décidé que le train spécial qui le conduisait s'arrêterait à Dijon, où il passerait la nuit dans un hôtel séculaire, mais remis depuis peu au goût du jour ; et je l'accompagnai. C'était mon devoir de journaliste de l'accompagner, un devoir que j'accomplissais avec répugnance, je l'avoue : tout salut qu'on lui adressait me paraissait un blâme envers ma patrie ; la tâche était pénible. Et à Dijon, en effet, les manifestations tumultueuses recommencèrent. De la gare à l'hôtel ce fut une foule rugissante qui se pressait, qui hurlait, qui se précipitait pour toucher les vêtements du « héros », le héros placide, lourd, gigantesque, qui courbait ses épaules énormes, et d'ailleurs ne semblait même pas avoir un regard pour ce peuple en folie d'adoration... A cet instant, je ne veux pas vous le cacher, et même, pour que vous conceviez ce qui va suivre, il est nécessaire que je ne vous le cache pas, ce peuple, je le détestais! Tout ce qu'on avait dit et écrit de cruel, de sanglant, d'odieux, de diffamatoire contre lui me revenait à la mémoire, et je savourais ces calomnies. Je les considérais comme justes, fondées, vengeresses : une tourbe, qui n'était bonne qu'à crier, un ramassis d'ignorants aliénés, qui faisaient un accueil idolâtre à ce protestant têtu, n'ayant jamais lu que sa bible, à laquelle eux ne croyaient pas! Non, non, ils n'auraient plus jamais un ami en Europe, et ils ne méritaient pas d'en avoir. Il fallait les laisser à leur alcoolisme, à leur dégénérescence, à l'égoïsme mortel de leurs calculs malthusiens. Ils pouvaient crier. Un jour il n'y aurait plus de France, et ce serait bien fait!

» Je pénétrai derrière Krüger dans le hall de l'hôtel. Je suppose qu'il y avait là le maire, le préfet, qui firent des phrases. Je haussais les épaules, impatienté... Et tout à coup il se fit un grand silence, un silence qui palpitait de frémissements. Nous étions une centaine, peut-être, dans cette pièce, et tout le monde eut l'impression qu'il se passait quelque chose de grand. Ce n'était rien, pourtant, ou du moins si peu de chose : la vieille aïeule du propriétaire de l'hôtel, celle qui, jadis, avait gouverné la vieille auberge, — quand elle n'était qu'une vieille et célèbre auberge de la vieille France, — s'avançait à tout petits pas, en robe noire, son voile de veuve sur ses cheveux blancs... Elle tenait son trousseau de clefs à la main, pour bien montrer qu'elle était la maîtresse, qu'elle était toujours la maîtresse! Et s'inclinant, par trois fois elle fit les trois révérences devant le bon vaincu, le lion au mufle dur et obtus : les révérences qu'elle avait faites, jadis, à Napoléon III et à Louis-Philippe, les révérences qui venaient du fond de la campagne, de la noblesse de la campagne française!

» Alors, ce que n'avaient pu accomplir les transports de ces centaines de mille hommes, le geste simple et sublime de cette aïeule le réalisa : Krüger essuya une larme. C'était ainsi que l'eût accueillie la fermière d'une des grandes fermes du *veldt*, reine dans sa maison, et sur sa terre! Ainsi, mais moins bien. Elle n'aurait pas eu cette noblesse, elle n'aurait pas eu cette simplicité. Dans ces trois inclinations profondes et nobles, toute la noblesse des traditions d'une race antique et toujours solide venait d'éclater... Krüger pleurait, le terrible et noueux Krüger. Mais moi, je pleurais comme lui. Je songeais : « Ce peuple existe toujours! Ce peuple est indestructible. Ce n'est qu'en apparence qu'il a changé, puisque ses femmes sont les mêmes : car ce sont les femmes qui font les races. »

» C'est à partir de cet instant que j'ai répété sans cesse à ceux qui doutaient : « Vous verrez, vous verrez! Il n'y a pas de peuple qui ait moins changé que le peuple de France. C'est quarante millions d'aristocrates. Il étonnera encore le monde. »

PIERRE MILLE.



Abonnements de Guerre pour les Soldats.

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre** :

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées*... A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 20 octobre 1916

UN DERNIER APPEL

La clôture de l'Emprunt
Le Succès en marche

Les Annales parviennent, d'ordinaire, à leurs lecteurs et abonnés avant le quantième porté sur la couverture ; nous en profitons pour adresser aux fervents du crédit de la France *un dernier appel* avant la clôture de l'**Emprunt national.**

Un des plus vibrants appels aux souscripteurs, dans sa simplicité et sa concision, a été *l'ordre du jour du général Joffre aux armées* Il s'adresse aux poilus et en même temps à leurs parents. Comme il le dit fort bien : « *C'est un devoir facile à remplir, car il consiste à faire un placement avantageux. Au prix de 87 fr. 50, ce placement représente un revenu de 5 70 o/o, exceptionnel pour de la rente française* »

De tous côtés, les appels se sont multipliés, par la voix de la chaire sacrée et de celle de l'enseignement, par l'affiche, par l'image, par la presse entière.

Des milliers d'intermédiaires : caisses publiques, établissements de crédit, banquiers, percepteurs, postes, etc., se sont mis à la disposition du public pour lui faciliter l'opération.

Le public a répondu avec empressement. Souscrivez donc, s'il est encore temps pour vous de souscrire. Le **Crédit Mobilier Français** adresse aux capitalistes un dernier appel et rappelle qu'il reçoit, sans frais, leurs souscriptions.

S'il est encore trop tôt, en raison même du nombre des intermédiaires, d'indiquer un chiffre approximatif du nombre et du montant des souscriptions, nous pouvons, d'après nos données particulières et celles qui nous parviennent de toutes parts, dire que *l'Emprunt s'annonce comme un gros succès.*

Parmi les nombreux indices du succès de l'Emprunt de la Défense Nationale en est-il un plus démonstratif que cette nouvelle somme de près de **30 millions d'or** rentrée, la semaine dernière, dans les caisses de la *Banque de France ?* Ce chiffre n'est pas tant significatif par son montant propre que par le changement qu'il indique dans une vieille routine, secouée enfin par le patriotisme et l'intérêt bien entendus.

Il n'est bruit en Bourse que de la souscription à l'Emprunt de guerre et les renseignements qu'on y reçoit de Paris et de la Province s'accordent à confirmer une brillante réussite.

La tenue même de la Bourse est, à cet égard, un indice très favorable.

Les offres de titres qui continuent à se présenter dans tous les groupes de valeurs signifient bien que l'on cherche à vendre pour acheter la valeur favorite, la valeur exceptionnelle, la nouvelle rente française 5 o/o, qui coûte actuellement 87 fr. 50 et qui vaudra bientôt en Bourse sensiblement davantage.

La première **Rente Française 5 o/o** cote 90 francs en Bourse, où elle va détacher, à la Toussaint, son coupon trimestriel de 1 fr. 25 du 16 novembre.

La nouvelle rente 5 o/o et la rente 5 o/o émise il y a un an seront dès lors (en ce qui concerne les titres entièrement libérés) complètement assimilées. Le détachement du coupon devrait ramener normalement la Rente 5 o/o à 88 fr. 75, ce qui représente déjà une marge intéressante avec le prix d'émission de la rente nouvelle libérée.

De toutes manières, on peut s'attendre sur l'ensemble de ces deux rentes, bientôt fondues et formant bloc, à un marché large et animé. Et nous répéterons que, avec la victoire en marche, on doit s'attendre à une plus-value progressive et que la précipitation éventuelle des événements peut d'ailleurs hâter.

On aura ainsi en mains un excellent titre que les rentiers devront conserver jalousement mais dont les porteurs pourront « **se faire de l'argent** » quand ils le voudront, au gré de leurs besoins. Et c'est ici encore une cause accessoire du succès de l'Emprunt.

Au demeurant, l'ensemble du marché présente une tenue satisfaisante qui permet d'escompter un renouveau d'activité après la clôture de l'Emprunt.

L'assemblée extraordinaire de la **Sucrerie Centrale « Coloso »** n'a pu, ainsi que nous l'avions fait prévoir, avoir lieu le 18 octobre, par suite de l'insuffisance du nombre de titres déposés.

Une nouvelle convocation est faite pour le 24 novembre.

Il est de l'intérêt de tous les actionnaires, *quel que soit le nombre de leurs titres*, de déposer leurs actions en vue de la tenue de cette assemblée, en raison de l'importance des résolutions à prendre.

Ajoutons qu'un *jeton de cinquante centimes par action* présente ou représentée sera alloué, si l'assemblée peut être valablement tenue.

Les actions peuvent être déposées au siège de la Société ou au **Crédit Mobilier Français.**

Le **Crédit Mobilier Français** *répond par lettre à toutes les demandes de* **RENSEIGNEMENTS FINANCIERS.** *(Avoir soin de donner son adresse lisiblement.)*

Un Bureau de renseignements, où sont réunis tous les documents relatifs aux principales affaires, est à la disposition des Clients du **Crédit Mobilier Français** *qui viennent s'informer directement à ses guichets.*

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, ré[pétons-le], de notre grande famille des Annale[s] pour donner à chacun tous les renseignement[s] utiles et, par la voie du journal ou directe[ment], répondre à tous et à toutes, trop heureu[ses] si nous pouvons ainsi leur rendre un servic[e] ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce qu[e] l'industrie et le commerce créent d'intéressan[t] d'artistique et d'utile ; chemin faisant, nou[s] voulons nous renseigner, Furette et moi, su[r] un peu toutes choses, pour ne conseiller et n[e] recommander que ce qui nous semble en tou[t] point recommandable.

Il arrive souvent que mes aimables lectric[es] veulent bien me consulter sur le choix de leu[rs] lectures, comme aussi sur le choix des livr[es] à envoyer aux soldats.

Je vais donc vous indiquer

UN NOUVEAU ROMAN,

« L'Héroïque Sacrifice », édité par Plon-Nourr[it]. L'auteur, Louis Arraou, déjà bien connu com[me] peintre, vient de se révéler romancier. Peut-[on] trouver paysage plus coloré, plus chatoyant q[ue] celui des descriptions que l'on admire dans [ce] roman ! L'auteur a mis toutes les couleurs de [sa] palette dans ces paysages de Marseille, de C[] de la Méditerranée et de Constantinople, et l'é[mo]tion intense s'ajoute à l'enchantement, qu[and] l'héroïne, jolie poitrinaire, fait, sur l'autel [de] la Patrie, le sacrifice de son jeune amour.

FURETTE

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *Le Passe-Montagne*, par Marcel Girette

LES ANNALES



LA MARTYRE

Pour l'anniversaire de l'assassinat de Miss Cavell

(TABLEAU DU PEINTRE ITALIEN CORBELLA)

5 Novembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN-AN 6MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1741. — 5 NOVEMBRE 1916

EDITION·DE·LUXE UN-AN-6MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS





SOPHIE CROIZETTE (1874).   Mme SIMONE (1916).

INTERPRÈTES DU « SPHINX », L'ŒUVRE D'OCTAVE FEUILLET, REPRISE A LA PORTE-SAINT-MARTIN

La Réouverture des Théâtres

La vie théâtrale, d'abord totalement interrompue par la guerre, puis languissante, puis intermittente, tend à reprendre un cours régulier. Durant le second semestre de 1914, en 1915 et au début de 1916, il n'y eut point de pièces nouvelles, ou il y en eut fort peu et de peu d'importance, sauf le drame tiré de la *Colette Baudoche* de Maurice Barrès. Les grands auteurs se recueillaient, par pudeur et peut-être aussi par prudence, ou par embarras, ne sachant pas très bien quelle formule proposer au public. On assure cependant que M. Henry Bataille va sortir de son sommeil et donner à la Porte-Saint-Martin un ouvrage en plusieurs actes. Comme inédit, nous n'eûmes que des œuvres de circonstance, petites comédies ou petits drames, dont les titres sont familiers à nos lecteurs, car elles ont presque toutes paru ici même, ou dans le *Journal de l'Université*. Il nous suffira de rappeler : les noms des auteurs : Maurice Donnay, J. Richepin, P. Wolff, G. Trouillot, René Fauchois, etc... Nos abonnés paraissent être très friands de littérature dramatique et nous sommes trop heureux de les satisfaire...

Donc, les scènes parisiennes se sont surtout alimentées avec des reprises. Et il y en eut de très intéressantes. La Comédie-Française subsiste honorablement, grâce aux incomparables richesses de son double répertoire classique et moderne, que la vigilance de l'administrateur général, M. Emile Fabre, et l'érudite sollicitude de Jules Truffier, directeur des études, entourent de soins pieux. Elle offre les œuvres les plus populaires de Corneille, de Racine, de Molière, de Marivaux, de Beaumarchais à un public toujours fidèle et qui ne se lasse pas de les applaudir. Musset jouit d'une faveur croissante. *Il ne faut jurer de rien, On ne badine pas avec l'amour, les Caprices de Marianne, le Caprice* figurent assez souvent sur l'affiche. Augier avec *le Gendre de M. Poirier*, et *l'Aventurière* ; Dumas fils avec *l'Ami des Femmes* et *le Demi-Monde* ; Sardou avec *Patrie* ; Erckmann-Chatrian avec *l'Ami Fritz* ; Labiche avec le *Voyage de M. Perrichon*; Jules Sandeau avec *Mademoiselle de la Seiglière* ; Pailleron avec *le Monde où l'on s'ennuie* ; George Sand avec *le Marquis de Villemer*, y tiennent aussi leur place. A ces pièces s'ajoutent les pièces contemporaines que le succès a consacrées : *le Flibustier*, de Jean Richepin ; *le Marquis de Priola* et *le Duel*, d'Henri Lavedan ; *Blanchette*, de Brieux ; *les Affaires sont les Affaires*, d'Octave Mirbeau ; *le Père Lebonnard*, de Jean Aicard ; *l'Enigme*, de Paul Hervieu, et *la Course du Flambeau*, ce beau drame dont la Maison de Molière prend désormais possession... La troupe de notre premier théâtre a été fort éprouvée. Ses jeunes acteurs sont mobilisés, quelques-uns trouvèrent sur les champs de bataille une fin glorieuse. Nous ne reverrons plus Reynal ni plusieurs de ses camarades, lauréats du Conservatoire, qui donnaient tant d'espérances. Les anciens ont dû se multiplier, suffire à tous les besoins. MM. de Féraudy et Georges Berr occupent le premier rang, par l'âge, le talent et les services rendus. M. Raphaël Duflos mérite une mention particulière ; il tient tout ensemble les emplois que tenaient autrefois Worms, Delaunay et Le Bargy ; il incarne des personnages difficiles et complexes, il compose avec maîtrise le rôle puissant de Priola ; il a de l'esprit dans Olivier de Jalin et dans Ryons, de la distinction et de la verve dans le duc d'Aleria. M. Leroy acquiert également de l'autorité et consevre une ardeur passionnée, une flamme juvénile que son interprétation de Perdican a mises en valeur.



Julia Bartet,
doyenne de la Comédie-Française.
(Phot. Chéri-Rousseau.)



M. Raphaël Duflos,
de la Comédie-Française.
(Phot. Du Guy.)



Madeleine Lély, nouvelle interprète
de la « Dame aux Camélias ».
(Phot. H Manuel.)

L'illustre doyenne, Mme Bartet, Mmes Pierson, Marie Leconte, Sorel, Piérat, se partagent les grands rôles de comédie. Mmes Segond-Weber, Madeleine Roch, Delvair, Silvain, les grands rôles de tragédie. Silvain, Paul Mounet, de Max, Albert Lambert, Leitner et Fenoux sont des tragédiens robustes et, s'il est nécessaire, des comédiens... Enfin, à la suite de ces aînés, se pressent les cadets et les cadettes : Siblot, Bernard, Denis d'Inès (si remarquable dans les rôles à manteaux) ; Mlles Valpreux, Bovy, Maille, Dussane, Jane Even, Huguette Duflos et Mlle Nizan, unique interprète des ingénues, depuis qu'a disparu la pauvre Yvonne Lifraud, cette fleur prématurément fauchée...

Sous l'impulsion d'un directeur ingénieux, l'Odéon parait avoir fixé la fortune si longtemps rebelle. Le choix, l'abondance, la variété des spectacles attirent la foule dans cette salle considérée jadis comme inaccessible, à cause de son fabuleux éloignement. Mais aujourd'hui, par suite de la pénurie des moyens de transport, toutes les salles sont lointaines. M. Paul Gavault ne cherche point (c'est en cela qu'il se montre avisé) l'ouvrage qui pourrait lui procurer une série de représentations fructueuses. Il renouvelle incessamment ses programmes. Tous les genres y figurent : le drame de cape et d'épée, le vaudeville, aussi bien que la haute comédie de mœurs et de caractère. Dans la même quinzaine, il a représenté *la Jeunesse du Mousquetaire*, de Dumas père, *Crime et Châtiment*, de Hugues Le Roux et Paul Ginisty, *Monsieur le Directeur*, d'Alexandre Bisson, *l'Arlésienne*, de Daudet. Cet éclectisme imprime au vieil Odéon une allure pittoresque et vivante. Il y en a, comme dit l'autre, pour tous les goûts.

M. Henri Hertz a eu l'idée singulière, inattendue, de remonter *le Sphinx*. Cette pièce assez médiocre d'Octave Feuillet avait dû son succès en 1874 à la beauté, au talent original et fougueux de Sophie Croizette. L'illustre actrice avait une façon réaliste de mourir en scène qui provoqua l'étonnement un peu scandalisé, et excita l'engouement de Paris. Aujourd'hui, Mme Simone joue plus sobrement, meurt plus simplement ; elle n'est pas moins pathétique... Encore une reprise intéressante : Dans *la Dame aux Camélias*, Mlle Madeleine Lély aborde le rôle qu'ont illustré Sarah Bernhardt et Eleonora Duse. Sa sincérité, sa tendresse, la vérité simple de son jeu nous ont émus.

Ainsi, successivement, tous les théâtres rouvrent leurs portes ; quelques-uns ne les avaient pas fermées. Le cinéma triomphe au Vaudeville avec des films qui tranchent sur la banalité et la vulgarité de ces sortes d'ouvrages. Le Palais-Royal, fidèle à ses traditions, représente des pièces gaies ; le Gymnase, capricieux, passe de la prestidigitation à l'opérette ; M. Gémier joue une comédie anti-boche très plaisante, *Un Ami d'Amérique*, de deux auteurs belges pleins d'esprit. L'insoucieux et charmant Sacha Guitry règne aux Bouffes... Beaucoup de ces spectacles sont frivoles ; leur légèreté, peu compatible avec la tristesse des temps où nous vivons, n'a qu'une excuse : elle sert au délassement de nos chers soldats permissionnaires, qui, s'étant battus héroïquement, ont bien le droit de se détendre les nerfs et de rire...

ADOLPHE BRISSON.

Notes de la Semaine

Tous nos Devoirs

Les hommes considérables, que l'Espagne intellectuelle vient de nous envoyer, ont reçu de Paris l'accueil qui était dû à leur mérite et à leur roi. Les mères françaises vouent à Alphonse XIII une reconnaissance infinie. Ce sentiment s'étend à ceux qui, officiellement ou officieusement, se présentent en son nom. Les écrivains, les peintres, les sculpteurs, les professeurs arrivés chez nous, sous le haut patronage et en compagnie du duc d'Albe, auront rapporté, j'espère, une heureuse impression de ce voyage. Ils savent maintenant que la France n'est ni découragée, ni divisée, ni épuisée par la plus terrible et la plus longue des guerres. Ils pourront réfuter les calomnies de la presse allemande à notre endroit ; ils pourront aussi certifier que nous nous jugeons avec clairvoyance, que nous n'hésitons pas à convenir de nos fautes, et que nous sommes fermement résolus à les réparer. Le discours prononcé dans la séance plénière de l'Institut par M. Paul Deschanel leur offrait, en même temps qu'un chef-d'œuvre de beau langage, un modèle de confession loyale et fière. L'orateur a résumé nettement, chaleureusement, tout ce qu'il était nécessaire de dire à ses compatriotes et de faire entendre à l'étranger. Il a énuméré nos « devoirs ». Souvent, on use de ce grand mot, dont la signification, pour la plupart des gens qui l'emploient, demeure un peu vague. M. Deschanel en a précisé le sens.

Quels sont les devoirs que l'heure actuelle, si grave et si tragique, nous impose? C'est d'abord de *rester unis*. L'épreuve subie il y a deux ans, la brutalité de l'attaque, l'imminence du danger, l'instinct de conservation, l'explosion des énergies ataviques brusquement surexcitées, l'amour filial envers la mère patrie ont opéré un miracle que Paul Deschanel définit en des termes saisissants. Il excelle à trouver de ces images qui gravent d'une façon durable sa pensée dans l'esprit des auditeurs : « Les Français, a-t-il dit, suivaient des chemins différents. Ils se sont rejoints au sommet, ayant même dévouement, même idéal. » Il insiste — et comme il a raison! — sur cette étroite fusion des volontés et des cœurs. Si elle subsiste, ce sera un incomparable bienfait que la guerre nous aura légué en compensation de ses misères et de ses horreurs. Dès à présent, l'éloquent homme d'Etat souhaiterait que certaines locutions fussent bannies du vocabulaire courant, car elles n'expriment pas ce qu'elles semblent exprimer. Le mot de « tolérance » est de ceux-là. Bien loin de marquer l'apaisement, il respire la bataille et laisse supposer que la haine couve sous l'accord momentané : « Eh quoi! avons-nous donc à nous tolérer, à nous souffrir les uns les autres! Avons-nous donc à souffrir les uns des autres! Non, ce n'est pas tolérance qu'il faut dire, c'est respect. » Le sapplaudissements qui accueillirent ces conseils intelligents et généreux permettent d'espérer qu'ils seront retenus et suivis... Le public auquel ils s'adressaient, l'auditoire habituel des solennités académiques se recrute parmi les classes sociales cultivées, nourries de souvenirs, attachées aux traditions plutôt qu'ouvertes aux innovations... Que cette élite, en majorité conservatrice, ait approuvé de telles paroles, qu'elle recherche ce qui rapproche et qu'elle se détourne de ce qui divise, qu'elle adhère sans restriction au programme d'union sacrée : de cela, il y a lieu de se réjouir. Et c'est un signe des temps.

Le second de nos devoirs consiste à mieux connaître l'ennemi, afin de le frapper sûrement, à l'endroit sensible. L'énormité des niaiseries que les journaux imprimèrent jadis et publient encore sur l'Allemagne confond l'imagination. Pendant quarante ans nous fûmes aveugles et sourds. Les avertissements ne manquaient pas ; ils venaient des philosophes, des savants, des littérateurs, des industriels, des financiers d'outre-Rhin qui, bien loin de cacher leur jeu, l'étalaient orgueilleusement, avec une insolente ostentation. Treitschke enseignait le mépris des traités, conclus lorsqu'ils servent les intérêts, violés dès qu'ils gênent la puissance du peuple-roi. Clausewitz, Bernhardi apprenaient aux soldats que la guerre la plus féroce est la plus humaine, parce qu'elle est la plus courte (théorie que les faits ne justifient pas, hélas! puisque cette guerre atroce menace de s'éterniser, et que des fleuves de larmes et de sang n'ont pas étanché la soif du Moloch de Teutonie). Quelques mois avant l'ultimatum autrichien, Théodore Schiemann écrivait : « Pour obliger la France à prendre les armes, il suffit de lâcher l'Autriche sur la Serbie... » Ces grondements, précurseurs de l'orage, ne troublaient point notre quiétude. Nous voulions les ignorer. Nous rêvions. La Chimère du pacifisme tuait en nous l'observation des réalités. A l'improviste, un matin, le fracas du tonnerre nous éveilla.

La France victorieuse se rendormira-t-elle? Retombera-t-elle dans l'erreur dont elle a failli périr ? Cessera-t-elle de se calomnier, de se déchirer, de s'affaiblir, d'admirer béatement tout ce qui n'est pas elle, de méconnaître son génie propre, et de subir, ayant brisé l'invasion guerrière, l'autre conquête, l'envahissement du Boche avide, tenace et sournois? L'ardent Paul Deschanel nous a mis en garde contre ce danger, l'*oubli*, né de nos qualités et de nos défauts les plus séduisants, d'un excès de sociabilité, d'imprudence chevaleresque, d'insouciance, d'ironie. Ce fut sa péroraison : « Chaque année, s'écria-t-il, l'Allemagne célèbre la fête de Sedan. Je demande que la France célèbre la journée du 4 août 1914, les rencontres immortelles de la Marne et de Verdun. L'oubli serait une trahison! Mais non, la France n'oubliera plus ; elle ne peut plus oublier. A l'appel héroïque, ses morts se sont levés, ils sont debout, ils la regardent. » Ce regard des morts ne nous fait pas peur. C'est lui qui nous réconforte et nous exhorte à remplir tous nos devoirs.

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XXXIX

LA FEMME FRANÇAISE

1er novembre 1916.

Rassurez-vous, mon cher ami : je ne songe en aucune façon à vous reprocher votre émotion, qui prouve la sensibilité de votre cœur, mais n'avais-je pas raison de vous mettre en garde contre les duretés avec lesquelles la vie, vue et vécue de plus près, va vous mettre aux prises? Votre expérience commence. Elle fera de vous un homme, dont vous aurez les devoirs et les responsabilités avant même que l'âge légal vous en ait conféré les droits. La guerre développe partout une maturité d'esprit, précoce chez les uns, plus attentive chez les autres, nécessaire chez tous. Ne faut-il pas qu'au milieu des ruines et des deuils qu'elle sème, elle ait ses côtés bienfaisants et, même avant la victoire, son aspect réparateur?

La scène dont vous avez été le témoin attristé, dans le bureau de recrutement où vous appelaient les dernières formalités de votre engagement, n'est hélas! ni isolée ni exceptionnelle. Depuis le début de la mobilisation, elle s'est, sur tout le territoire, répétée des milliers de fois. Combien d'exploitations n'ont-elles pas souffert de la pénurie des bras, appelés à une autre besogne, malgré les mesures administratives, souvent mieux intentionnées qu'elles ne sont efficaces, et malgré le dévouement des voisins empressés à combler les vides et à suppléer aux départs! Je ne trahis pas les confidences de l'excellent M. Méline, qui avait, pendant la paix, préconisé avec une rare clairvoyance le retour à la terre, si je rappelle les appréhensions dont il me faisait récemment l'aveu. Le cas du jeune Crampilh se renouvelle chaque jour. Vous avez admiré l'énergie avec laquelle il avait assumé, depuis la mort de son père, tombé au champ d'honneur, la direction d'une propriété rurale qui ne comporte pas moins de soixante hectares et que les soins d'un grand élevage rendent plus difficile. J'espère pourtant qu'il s'est alarmé à tort. Sa mère et ses sœurs l'avaient aidé d'une telle façon qu'elles pourront se tirer d'affaire. Elles sont d'un pays où l'on ne boude pas à l'ouvrage. Je n'en veux pas désigner autrement la région puisqu'il me suffit de savoir qu'elles sont Françaises.

Partout, en France, la femme des champs, qui n'est en rien inférieure aux femmes des villes, occupées à d'autres soins, a révélé des qualités et rendu des services qui lui doivent notre admiration et notre gratitude. Les hommes partis, elle a pris leur place. Aidées des enfants et des vieillards, nos paysannes vieilles ou jeunes se sont multipliées avec une résolution et un courage dont, d'un bout à l'autre du pays, j'ai été, à plusieurs reprises, le témoin attendri. Elles connaissent la douleur, qui n'a pas épargné leurs vies et leurs cœurs, mais elles ignorent la fatigue et elles se refusent au désespoir. Elles savent ce qu'elles doivent à la terre, à laquelle elles se doivent. Elles font vivre la terre, qui les fait vivre et qui ne rapporte que dans la mesure où on lui donne. Elles ont l'initiative, la ténacité et l'endurance. L'exemple est contagieux. Je sais des citadines, propriétaires aux champs, ou même seulement voisines de villégiature, qui se sont, à leurs côtés et au milieu d'elles, mises résolument à la tâche. L'une d'elles, coquettement occupée à la récolte avec des amies de Paris que son entrain avait gagnées, disait spirituellement : « C'est nous qui sont les paysannes. » Elle se faisait un grand honneur.

N'est pas paysanne qui veut. La paysanne de France s'est inscrite au tableau de gloire de la guerre. Elle est une force nationale, à laquelle l'étranger rend hommage. Avez-vous lu *La France en guerre* de Rudyard Kipling? C'est un petit livre, gros d'émotion et d'impressions, que je voudrais entre toutes les mains. Les visions rapides, les notes précises, les descriptions pittoresques s'y succèdent avec une intensité qui sait rester gracieuse. C'est, tout simplement, de la vie française, vue par un observateur de génie, pour lequel elle est une révélation. La femme y trouve sa place. De page en page elle apparaît, active, laborieuse, débrouillarde, économe, robuste, spirituelle, et, à ses heures, héroïque. Rudyard Kipling chante ses louanges. Il dit sa « bonté, sa foi, son courage splendide ». Il dit aussi ce qu'elle aura gagné à se montrer telle, si peu semblable à la réputation de frivolité et de légèreté qu'on lui avait faite. « Quand vous aurez regardé attentivement les visages féminins, vous serez porté à penser que les femmes auront le droit de parler à l'heure du règlement final. Elles l'ont gagné mille fois. » Ce qu'un Anglais, impartial et désintéressé, a écrit de la femme française, tous les Français le pensent. Les épouses, les mères, les filles et les sœurs auront, de toute façon, le droit de dire leur mot sur les conditions de la paix et sur les lendemains de la guerre. Elles sont les créancières de la nation, qu'elles ont servie et sauvée à leur manière. Elles n'accepteront pas que ces services, loyalement rendus, et leurs sacrifices, stoïquement soufferts, soient inutiles et stériles.

Je sais la paix qu'elles veulent, la seule où leurs cœurs meurtris et leurs raisons clairvoyantes puissent trouver l'apaisement réparateur. En escomptant leur lassitude et en excitant, par de sourdes manœuvres, une défaillance qui entrait dans ses calculs, l'Allemand, de psychologie massive et courte, s'est trompé une fois de plus. Nous avions des femmes pacifistes. Faut-il s'en étonner? La paix s'accorde avec le tempérament féminin et avec les revendications féministes. Nos femmes pacifistes, tout comme nos socialistes, attendaient contre la guerre une révolte allemande à laquelle elles auraient associé leur résistance. Madame Maria Vérone en a fait l'aveu. Tout au contraire, les femmes allemandes, solidaires des socialistes allemands, ont pris parti pour leur gouvernement de proie et pour la guerre offensive. Alors, les femmes françaises ont dit aux hommes : « Allez vous battre! » Ce n'est pas sans fierté que Madame Maria Vérone a rappelé ce cri libérateur et vengeur. Il fait honneur au patriotisme de la femme française.

Elle a fait plus. Dans les usines, dans les ateliers, dans les banques, dans les administrations publiques, dans les bureaux, la femme a remplacé les hommes absents. C'est une transformation sociale. Des yeux étrangers, qui savent voir, ne s'y sont pas trompés. M. W. M. Hughes, le premier ministre d'Australie, frappé du spectacle qui s'offrait à lui, en avait souligné la nouveauté et exalté la grandeur. Aux soldats français, dont l'héroïsme l'émerveillait, il associait les femmes françaises, devant lesquelles son hommage s'inclinait. De même un éminent publiciste espagnol, Armando Palacio Valdès, dans l'*Imparcial* de Madrid : « S'étant convaincues que leur patrie avait injustement été attaquée, les Françaises développèrent les dons merveilleux de leur nature. »

J'aime à citer ces témoignages qui viennent du dehors, et dont l'impartialité accroît l'autorité. Mais combien de faits ne pourrais-je pas rapporter dont j'ai été le témoin! En y pensant, un souvenir me domine et m'obsède. C'était à Compiègne, dans les premiers mois de la guerre. Je visitais un vaste refuge où des femmes, des vieillards, des enfants, pauvres et tristes exilés des pays envahis, avaient été recueillis. Monde confus et grouillant. Au milieu de cette agitation une jeune fille, presque une enfant, âgée de quatorze ans, circulait, se démenait, ordonnait. D'où venait-elle? Elle était arrivée avec eux. Tout le monde lui obéissait. Il faut dire qu'elle avait l'œil, la main et la tête à tout. D'un mot, ce qu'elle avait, c'était l'autorité, une autorité qui s'imposait, sans qu'elle cherchât à l'imposer, aux femmes plus âgées, mères ou jeunes filles, qui l'entouraient. Cette image vécue m'apparaît comme le symbole de la femme française au cours de la guerre. Elle a acquis l'autorité. Mineure, elle s'est, sous le coup du destin, relevée majeure. En remplaçant l'homme, elle s'est moralement faite son égale. D'aucuns, pensaient, avant, qu'elle ne lui était pas inférieure! Il y a une révolution dans cette révélation. Les mœurs changeront, en s'améliorant. La femme qui travaille fera tort, un tort heureux pour la moralité française ! à la femme qui s'amuse et même, simplement, à la femme qui ne fait rien. La guerre a ouvert, ici comme ailleurs, de larges horizons, sous lesquels des questions anciennes prennent un aspect imprévu. On ne pourra pas les éluder ou les ajourner. Je ne suis pas, au sens trop absolu que ce mot a pris, un féministe, qui veut, pour la femme, la plénitude des droits politiques. Mais je suis d'autant moins fermé à certaines revendications que deux ans écoulés viennent d'en justifier la légitimité après en avoir créé l'expérience. La femme n'est pas seulement créancière de notre admiration. Elle est créancière de notre justice qui lui conférera des droits nouveaux. Elle les a bien mérités.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Une Fée Carabosse

Ma chère cousine,

Je suis hors de moi...

Oui, je suis positivement hors de moi, et il faut que je vous conte la chose.

Et d'abord, nous sommes en 1916, vous le savez..., vous savez aussi que nous vivons la plus horrible tragédie qui ait jamais été jouée sur la machine ronde..., des hommes ont versé leur sang, des femmes ont répandu leurs larmes, on a peiné, trimé, accompli des travaux d'hercule..., et, malgré tout ça, il existe encore aujourd'hui des gens à l'esprit étroit, qui ont traversé ces 814 jours épiques sans y rien comprendre... des bourgeois qui marchent comme des aveugles dans la vie, sans être éblouis des beaux horizons qui s'ouvrent devant eux... des infirmes qui ne distinguent pas midi de minuit, ni l'été de l'hiver et qui, dans leurs ténèbres, confondent la vertu avec des principes qui n'ont aucun commerce avec elle.

Vous savez, cousine, que la France a besoin d'enfants... Vous le savez, n'est-ce pas ? On le dit assez haut pour que toutes les jeunes femmes l'entendent... La Patrie demande des enfants, l'Amour demande des enfants, les Champs demandent des enfants ; tous les échos répètent : « Des enfants ! des enfants !... » Des poètes ont écrit là-dessus des sonnets et des ballades et même des odes enflammées, des écrivains célèbres ont chanté la résurrection de la Famille — la grande et belle famille nombreuse de jadis. — Et des jeunes femmes ont compris leur doux rôle maternel, et des personnes d'âge mûr ont connu le remords...

Eh ! bien, l'on verra comment une dame sotte, égoïste, pimbèche, en pleine épopée de l'an 1916, comprit ses devoirs.

Cette dame possède une fille. Ce n'est point pour cette raison que je lui veux du mal, au contraire... ; mais à cette angélique enfant la mère donna un professeur, une jeune fille, d'une culture rare, d'une éducation parfaite, que l'on se mit à adorer... On l'adora trois années de suite... Et puis il advint que la chère institutrice, prônée aux nues, s'éprit d'un héros ayant gagné sur le champ de bataille la médaille militaire, la Légion d'honneur, et une blessure si grave qu'elle le fit réformer. On n'était riche ni l'un ni l'autre, mais on s'aimait : le fiancé trouva un petit emploi, la fiancée savait pouvoir compter sur deux ou trois élèves fidèles. On se maria. Ce fut une cérémonie touchante, comme une journée de soleil dans une saison de larmes... ; le jeune ménage prit un bout de logement au haut de Montmartre, et on passa la lune de miel à taper des planches, à clouer des gravures, à ripoliner des vieilleries, à fignoler, quoi !... on bâtissait le nid... Pour arriver à joindre les deux bouts, c'étaient des prodiges d'économie, mais, en comptant bien, on accomplissait ce tour de force... La jeune femme était Parisienne, elle imprima à son perchoir cet air élégant qu'elle avait elle-même sur sa personne, et son intérieur était le miracle perpétuel de Dieu, où de rien on fait quelque chose...

Un jour, elle annonça à ses amies la grande nouvelle..., elle attendait un bébé..., le bébé follement désiré..., c'était vraiment le bonheur... Douée d'une excellente santé, et d'un courage encore supérieur à sa santé, elle continua sa vie de travail comme si de rien n'était.

Nous nous inquiétions cependant de ses occupations multiples : femme de ménage le matin, professeur aux heures de liberté et infirmière bénévole, entre temps... Elle nous rassurait dans un sourire qui laissait voir ses belles dents blanches : « Mes leçons me reposent..., disait-elle, et puis ce n'est pas le moment de les abandonner, il faut travailler pour le petit... »

Elle était l'image de la maternité confiante et caressait mille projets pour l'avenir... Elle nourrirait le cher petit, et pendant qu'elle irait donner ses leçons, la jeune sœur garderait le trésor... ; elle faisait ses comptes et les refaisait sans cesse... C'était dur, mais on y arriverait. Et puis, ajoutait-elle : « Dieu bénit les nombreuses familles, il me tombera sûrement du ciel de nouvelles élèves le jour que je m'y attendrai le moins... » Quant à celles qu'elle gardait depuis des années, elle n'en parlait point sans attendrissement, son cœur s'y était attaché...

« J'ai une chance extraordinaire, remarquait souvent cette optimiste à tous crins, mes élèves ont toutes la gentillesse de m'aimer, et moi je les adore... »

Et de son pas élastique et souple, la taille à peine élargie, elle s'en allait chez ses disciples, du rêve plein les yeux, du ciel dans l'âme...

« Mademoiselle — on l'appelait encore mademoiselle par vieille habitude et aussi parce que, dans certaines maisons bourgeoises, toutes les institutrices, mariées ou non, sont et restent Mademoiselle... C'est un titre qu'elles ne peuvent dépasser — Mademoiselle, j'aurai quelque chose à vous dire, après la leçon voulez-vous passer dans ma chambre ? » Ainsi s'exprima la dame sotte, égoïste, pimbèche, mère d'une fillette de treize ans.

La Mademoiselle, à mille lieues de soupçonner la vérité, entra souriante chez Madame Mère, et voici ce qu'elle entendit :

« — Mademoiselle, pardon, Madame, je suis extrêmement peinée de ce que je me vois obligée de vous dire..., personne n'apprécie plus que moi les excellentes leçons que vous donnez à Juliette..., mais vous comprendrez sans peine..., il n'est pas convenable dans votre situation... Oh ! je sais, cela ne se voit pas encore..., mais bientôt cela se verra, alors..., ma fille est jeune..., la pudeur de cette petite ne doit pas être troublée par la vue de certains spectacles, — si naturels qu'ils soient..., — enfin, vous êtes trop intelligente pour ne pas deviner le sentiment auquel j'obéis, et certainement vous l'approuvez...

— Comment, Madame, reprit la jeune mariée tout interloquée, vous trouvez inconvenant que j'attende un bébé..., mais vous-même m'avez souhaité ce bonheur le jour de mon mariage.

— C'est vrai, reprit la fée Carabosse, et je vous renouvelle mes vœux de bonheur, pour vous et l'enfant, d'un cœur bien sincère. Mais ma décision est irrévocable. Je ne veux pas que ma fille puisse me poser certaines questions auxquelles il ne me plaît pas de répondre... J'estime que l'innocence d'une fillette de cet âge doit être respectée...

— Mais je vous assure madame, reprit le professeur, que mon élève sait parfaitement sa chronologie d'histoire, et qu'elle y a connu quelquefois que les fils étaient nés de leur mère.

— C'est possible, mais c'est de l'histoire, vous, c'est du réalisme... »

La dame s'en fut à son armoire, paya les honoraires du professeur, y ajouta un petit « présent » pour l'enfant à venir, et assurée qu'elle avait fait tout son devoir congédia la future maman...

Et voilà !... mon histoire est finie ; elle est simple, n'est-ce pas ? La pauvre jeune femme en descendant l'escalier ne put retenir ses larmes, larmes de colère, de honte aussi, car il lui semblait qu'on venait de « manquer » à sa dignité maternelle...

Alors à quoi servait cette belle explosion de lyrisme pour encenser la Famille, si une mère s'arrogeait le droit, au nom de la pudeur, d'en offenser une autre moins riche qu'elle, si elle se permettait au nom de la morale de lui retirer son gagne-pain...

« Croissez et multipliez », ordonne l'Evangile. « Des enfants, des enfants ! », demande la Patrie...

Oui, des enfants, répondent les parvenues, mais pas de femmes enceintes !...

Et vous croyez qu'il n'y a pas de quoi être hors de soi !

Quand donc en aura-t-on fini de ces simagrées..., quand donc laissera-t-on de côté toutes ces fausses pruderies et ces niaiseries, quand donc dira-t-on très simplement à une fillette :

« Oui, cette jeune femme attend un bébé », et, si l'enfant interroge, répondre encore plus simplement : « Tu es encore trop petite pour qu'on t'explique ; comprends seulement que rien n'est plus beau que la naissance d'un enfant..., c'est le chef-d'œuvre de la nature..., c'est la grande récompense des êtres qui s'aiment, et Dieu bénit les petits enfants qui viennent au monde. »

Pourquoi... Pourquoi, je vous le demande, attacher une honte à l'action la plus généreuse, la plus sublime qui soit au monde... Créer de la vie !... Pourquoi ne pas honorer la mère dans le moment sacré où elle porte le cher enfantelet en son sein, pourquoi ces mystères, ces chuchotements qui laissent à penser des choses extraordinaires aux innocents, alors que la vérité est si belle ?...

La jeune fille épouse l'homme qu'elle aime, et de leur amour naît un petit être qui sera le soleil de la maison... Voilà la vérité, voilà le sens de la vie..., et quel

esprit mal bâti faut-il avoir pour trouver une inconvenance là-dedans.

Pourquoi, en 1916, voit-on cette chose insensée : une matrone, au nom de la pudeur, congédier une institutrice qui se permet de créer un foyer... et de vouloir être mère?...

C'est fou!

O poètes, qui écrivez des sonnets et des ballades et même des odes enflammées.

O écrivains illustres, qui vantez les joies de la famille...

O vous tous qui demandez à la France des enfants..., des enfants..., encore des enfants..., qu'est-ce que vous dites de ma fée Carabosse?...

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

(ANNÉE 1917)

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui la 4e série des Conférences données aux *Annales* la saison prochaine. Nous avons déjà donné le détail de ces admirables séries :

1° Les Fables de La Fontaine

Quinze conférences, par JEAN RICHEPIN

2° Nos autres Frances

Les Colonies éblouissantes

Quinze conférences, par les grands orateurs que nous avons déjà nommés.

3° A l'Ombre des Clochers

Quinze conférences, par les maîtres de la pensée contemporaine (programme donné la semaine dernière).

4° La Renaissance Française

Cette série nous tient particulièrement à cœur, car elle prépare l'après-guerre... C'est maintenant, en effet, qu'il faut envisager les grands problèmes sociaux qui se poseront après la victoire, et maintenant que les femmes, si elles s'en donnent la peine, peuvent étudier ces questions passionnantes où l'avenir du pays est engagé... Après la victoire par les armes, il manquera encore la grande victoire intérieure. Il faudra, nous aussi, savoir prévoir, nous organiser, et vouloir la grandeur de la France. C'est aux femmes à continuer l'admirable propagande qu'elles ont faite pendant la guerre et qui a mis la France à sa vraie place aux yeux des étrangers. C'est à elles de la faire respecter, aimer, et pour cela il faut qu'elles connaissent ces questions sociales, où il y a des vérités à apporter, des misères à soulager.

Notre série *La Renaissance Française* étudiera tous les chapitres de ce grand livre de la vie..., une vie pleine d'activité, d'ordre moral, d'intelligence économique et de bonté..., qui fera la France plus belle. Ces questions palpitantes ne pouvaient être mieux traitées que par M. Herriot, maire et sénateur de Lyon, conférencier admirable qui parle de ce qu'il sait si bien avec la lucidité d'un homme d'action et la générosité d'un poète... On sait que M. Herriot s'intéresse également aux jeux de la jeunesse, le stade qu'il a fait construire à Lyon en est une preuve éclatante..., à la protection de l'enfance..., au rôle de la femme dont la bonté pense-t-il peut accomplir des miracles..., à toutes les questions d'enseignement et à la grande expansion française qu'il voudrait souveraine et propre à supplanter l'odieuse propagande allemande... Cette même série se terminera par six galas qui auront pour but de montrer la force de nos amitiés conquises pendant la guerre et les horizons splendides qui s'ouvrent devant nous après la victoire.

Voici cette série du vendredi, 2 h, 1/2 :

La Renaissance Française

Conférences d'ÉDOUARD HERRIOT

1er déc. Après les grandes crises, les grandes Renaissances.

8 déc. La Renaissance physique. L'Education de l'Enfant, les jeux et les sports.

15 déc. La Lutte contre les grands Fléaux. Comment vaincre l'alcoolisme? Le rôle des femmes.

22 déc. La Lutte contre les grands Fléaux. Comment lutter contre la tuberculose. Les habitations, la ville et les champs.

19 janv. La Renaissance des Institutions. Administrer pour la Nation et non contre la Nation.

26 janv. La Renaissance industrielle. La France aux Français. Les métiers, notre force d'expansion.

2 fév. La Renaissance des villes. La cité moderne : de l'air, de la lumière, des jardins.

9 fév. La Renaissance intellectuelle. Pas d'encyclopédie ; de la vie, de l'action.

16 fév. Les Lettres et les Arts après la guerre.

Viendront ensuite :

23 fév. Amitiés américaines. Etats-Unis et Canada. Gabriel Hanotaux, *de l'Académie française.*

2 mars Amitiés latines. Louis Barthou, *ancien Président du Conseil.*

9 mars Amitiés anglaises. Maurice Barrès, *de l'Académie française.*

16 mars Nos Amis. Les Latins d'Amérique. Paul Doumer.

23 mars Amitiés roumaines. Hélène Vacaresco.

30 mars Amitiés russes. Edouard Herriot.

Le nombre des auditeurs à ces conférences sera forcément un peu restreint puisque notre salle de fortune, installée dans le hall, depuis l'hôpital, c'est-à-dire depuis le commencement de la guerre (1), ne contient qu'un auditoire moindre. Mais le *Journal de l'Université des Annales*, répandu dans les cinq parties du monde, se chargera de propager la bonne parole en publiant toutes ces remarquables conférences, en les illustrant de la façon la plus expressive, en y joignant de belles lectures, des poèmes, de la musique, enfin toutes choses animant le sujet et le faisant entrer non seulement dans la pensée du lecteur, mais encore dans son cœur.

L'abonnement au *Journal de l'Université des Annales* est de 10 francs par an.

(1) On peut retenir ses places dès maintenant. L'abonnement donnant droit à une série de 15 conférences, fauteuil numéroté, est de 40 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous en dirons en deux mots les nouvelles : tout va bien à l'hôpital, nous jouissons même d'une petite accalmie en ce moment, en ce sens que les plus grands de nos blessés ne nous donnent plus d'inquiétudes graves. Nous devons une reconnaissance particulière à M. Bruneau, qui nous a fait don d'un trésor inestimable : de l'eau oxygénée. Grâces lui soient rendues.

Les Envois au Front

Ce service, si soigneusement dirigé par Mmes Nicolle et F. Thomé, a eu le bonheur de faire son 35,176e envoi. Nous ne saurions trop engager nos cousines, même celles qui ne veulent pas adopter complètement un filleul, à nous demander des adresses de ces braves poilus... Ne fût-ce qu'un paquet ou deux de temps à autre, on ne peut s'imaginer le bien moral que ces attentions font à nos soldats.

Voici une preuve de plus du bonheur que l'on peut si aisément donner :

« Samedi, en arrivant au cantonnement, je fus étonné de m'entendre interpeller par le facteur : « Wancket, un paquet pour vous... » Je crus que c'était une farce que les camarades me faisaient. Mais non, c'était bel et bien un paquet, un vrai paquet pour moi. Vous décrire ma joie m'est impossible, elle n'eut d'égale que ma surprise. Je me creuse la tête pour savoir à quel heureux hasard je dois le bonheur d'être connu de vous.

» Si vous saviez, madame, les souvenirs que vous nous rappelez, à nous soldats, séparés depuis plus de deux ans des nôtres et de nos chères familles..., vous êtes ces jours-là notre maman, notre femme, notre sœur, notre amie très chère..., la famille, quoi! Merci, madame. — Un poilu qui pensera souvent à vous. »

Un autre écrit avec une délicatesse charmante :

« Je remercie en vous les Femmes de France, les vraies, celles qui acceptent énergiquement les sacrifices énormes que leurs maris, leurs fils, leurs frères ou leurs fiancés consentent de toute leur âme pour la cause commune, celles qui seront le plus sincèrement heureuses de nous revoir après le devoir entièrement accompli, après la victoire que nous sommes en train d'arracher et qui marche déjà bien, je vous assure. »

Pour recevoir des lettres aussi touchantes, que ne ferait-on!... Toutes les femmes de France, les vraies, comme dit le chef de poste Gilbert Béranger, toutes devraient, chaque semaine, recevoir une lettre du front pleine de cette confiance reconnaissante.

L'Adoption des Prisonniers

Nous constatons une fidélité charmante chez toutes nos cousines d'Amérique... Elles reçoivent maintenant très régulièrement les nouvelles directes de leurs filleuls et leurs remerciements enthousiastes, et sont assurées de faire des heureux parmi les prisonniers. Aussi nous envoient-elles avec joie leurs provisions d'argent, afin que les « envois de paquets » ne subissent aucune interruption. De ce chef nous avons reçu cette semaine en dépôt 2,054 fr. 75, et à titre de dons, pour être répartis à notre convenance, 492 fr.

L'adjudant Offray, du camp de Dœberitz, nous écrit la joie que les prisonniers ont éprouvée en recevant nos trois caisses de sucre, — trésors inconnus en Allemagne. — Il nous dit aussi que les 130 marraines que nous lui avons trouvées en Hollande accomplissent leur devoir avec une tendresse toute maternelle.

Nous ne pouvons mieux dire notre gratitude à toutes ces amies des prisonnières qu'en transcrivant ici l'envoi d'une ballade délicieuse de M. Fernand Lalande, un prisonnier, dédiée aux dames de France du temps présent, les marraines des Annales :

> Princesses, de tout cœur merci
> Si le clair soleil d'espérance
> Emerge des cœurs, — c'est aussi
> Grâce à vous, cousines de France !

Une Idée pour les Prisonniers russes

On nous fait part d'une idée qui semble excellente et procurerait quelque plaisir à nos amis les prisonniers russes :

Le thé, qu'ils affectionnent tant, ayant servi à une infusion, peut être séché et servir une deuxième fois. Les quantités de thé qu'on pourra recueillir de cette façon seront, nous en sommes certaines, reçues avec reconnaissance par : Le docteur Kreissler, président de la Section russe du Comité de secours de Gardelegen, in Altmark; et par M. l'aumônier Matief Berejnof, Comité de secours de Heuberg bei Kaiserringen (Bade).

Les Enfants de nos Soldats à l'air pur

Nous avons encore reçu cette semaine 277 francs pour eux, ce qui nous donne un total de 1,196 fr. 70 transmis à Mme Franck-Puaux. Ces dons permettent à de pauvres enfants anémiés de retrouver un peu de santé. C'est une charmante action et bien des fillettes s'en rendent compte... Ecoutez cette gentille Anne-Marie Tarâte, une petite Française de dix ans que la guerre a bien éprouvée, et qui m'écrit sur un pauvre papier de deuil :

« J'ai vu dans un numéro des Annales que reçoit maman, que je pouvais procurer trois jours de bonheur à la campagne à un petit enfant pauvre dont le papa est mobilisé. Vite, mes deux frères et moi avons pris dans notre tirelire quatre francs que je vous envoie. »

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

116e LISTE DE SOUSCRIPTION

12e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 14 au 21 octobre 1916)

M. Ali Donnemain, Lon-La, 10 fr. — Mme Mazet, Saumur, 10 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — Etat-major de l'équipage du *Radioléine*, Marseille, 83 fr. — M. Paret, Port-au-Prince, 8 fr. — Deux abonnés de Camarsac, 20 fr. — Mlle Alberti, Saratoff, 30 fr. — Mlle Réseguier, Bourret, 2 fr. — Mlle Matthey, La Brévine, 10 fr. — M. Gillet, Ben-Ahmed, 4 fr. 50. — M. Cussan, 4 fr. 75. — M. Guilbert, Rouen, 10 fr. — Mme Bailly, 10 fr. — Miss Cailey, Toronto, 40 fr. — Mlle Jarret, Montréal, 10 fr. — Mlle Richard, Berck-sur-Mer, 20 fr. — M. Hartog, Pointe-à-Pitre, 25 fr. — Mme Chateau, Beaune, 30 fr. — M. Baschet, 332 fr. 75. — Mlle Barrault, Tournus, 5 fr. — M. François Lotry, armée belge, 5 fr.

Total général de cette 116e liste .... 680 fr. »

(A suivre.)

POUR LA RACE

III. — LES FAITS

La guerre a été la secousse formidable qui a réveillé dans notre peuple l'instinct de conservation.

Dès les premiers jours de la lutte, le recul de nos armes devant les multitudes ennemies et l'abandon de notre sol, Flandre, Artois, Picardie, Champagne, Lorraine, aux envahisseurs ; depuis plus de deux ans, le pillage continu de la richesse amassée là par le labeur national, et l'écrasement des populations sous le talon allemand ; la lenteur, douloureuse à chaque heure, de notre revanche encore inachevée, l'angoisse du vide que l'œuvre nécessaire de notre défense ne cesse d'élargir dans notre race appauvrie, le doute que la victoire même nous laisse assez de sang pour survivre : tout, surprise, atrocité, prolongement de l'épreuve, a contraint la France à comprendre quelle est la fonction, le bienfait, la vertu du nombre dans la destinée des races.

De là un changement extraordinaire et logique. La même nation qui, dans le long sommeil de sa sécurité, n'avait pas voulu être réveillée par peur d'avoir peur, est rendue par le désordre des mêlées sans merci à l'intelligence claire et calme d'un ordre permanent. En vain, pendant plus de temps qu'il ne lui en aurait fallu pour multiplier ses familles, elle avait répondu à quiconque l'interrogeait sur leur amoindrissement, comme ces magistrats ennemis des curieux : « La question ne sera pas posée. » La question a été posée par l'arbitre auquel n'imposent pas silence les juges humains, et qui brise au choc des événements les volontés des hommes. Les voix des meilleurs tombaient, dispersées et comme ensevelies dans l'indifférence universelle ; maintenant, elles s'appellent, se répondent, se groupent, se confondent en cette solidarité qui naît des catastrophes communes. Et, s'il fallait d'un mot définir la principale différence entre alors et aujourd'hui, on pourrait dire que les efforts en faveur de la race étaient alors isolés, et qu'ils sont aujourd'hui généraux.

Des collectivités, la plus puissante et la plus inerte, l'Etat s'est découvert une dette précise envers les plus méconnus de ses créanciers. Il a, par les secours répartis à la population, commencé l'œuvre de justice en proportionnant ses subsides au nombre d'enfants à nourrir. Il a, en rendant à leurs foyers les soldats pères de six enfants, renvoyé à leur service public ceux qui sauvegardent la race. Ces improvisations de guerre précèdent des mesures durables qu'il annonce comme prochaines, il voit dans la restauration de la famille française la tâche essentielle de la future paix.

A cette voix qui engage la nation, les voix interprètes des volontés locales font écho. Conseils généraux et municipalités attestent par leurs délibérations que, sur toute l'étendue de la France, la stérilité des foyers est devenue l'inquiétude publique. De même, chacun des préjudices permanents que cette stérilité cause à notre agriculture, à notre commerce, à nos colonies, à notre richesse, à notre prestige n'est plus signalé par des vigies solitaires, exploratrices de l'étendue endormie, et impuissantes à rendre visible ce péril de ténèbres. Les ténèbres, maintenant, reculent devant les plus éclatantes clartés. C'est l'Institut de France qui tire la leçon de la guerre et contre l'insuffisance de la natalité accumule le retentissement d'enquêtes multiples, et la leçon de débats approfondis, et le remède des réformes affirmées comme impérieuses et urgentes. (1) C'est l'Académie de médecine qui a pris pour sujet de ses études l'alcoolisme, empoisonneur public de la santé nationale et tient à donner une consultation solennelle sur la plus redoutable épidémie de la France. (2) Ce sont, dans les départements, les Chambres de commerce et les sociétés de lettres et de sciences, où se groupe l'élite modeste et admirable de notre France provinciale, qui ont soulevé partout, près de tous, la question capitale pour tous : grâce à elles, la variété des formules et des arguments a multiplié les aspects et les persuasions d'une vérité qui, pour être efficace, doit conquérir chacun. (3)

Et la multitude nationale, maîtresse obscure et toute puissante de l'avenir, ne songe plus à chercher contre ces mises en demeure un refuge dans l'inattention. Au changement espéré d'elle, elle-même collabore par l'intérêt intense, universel, qu'elle apporte à instruire ce procès contre elle-même. Ceux qui lui parlent de ce qu'elle ne voulait pas entendre obéissent maintenant à son anxiété. La presse, qui trouve son art et son succès à discerner et à satisfaire l'opinion, n'a jamais consacré tant de place et d'égards à la famille ; les écrivains illustres, à qui on pardonnait de s'en occuper à cause de leur talent, réussissent désormais par surcroît à cause du sujet, et leurs imitateurs n'ont plus besoin d'avoir leur talent pour attirer la foule. Elle intervient elle-même, comme les chœurs du peuple qui, aux moments décisifs de la tragédie antique, se mêle au jeu des acteurs, elle opine par des lettres très nombreuses aux directeurs de journaux, aux signataires d'articles, aux nouvellistes en projets ; elle engage des entretiens où chimères, vérités, erreurs, étroitesses d'esprit, craintes de la misère, cris d'égoïsme, intelligence du salut commun, générosité, grandeur d'âme parlent tour à tour leur langage et témoignent du travail commencé dans la conscience française.

Les *Annales* se devaient d'entrer dans cette conversation. M. Adolphe Brisson m'a invité à faire campagne ici « pour la défense de la plus juste des causes et pour le plus grand bien du pays ». J'aurais cru faillir à un devoir si je n'avais pas accepté. Les *Annales* sont une force d'opinion, leur public aime la vérité et la France, et la tâche

(1) Académie des Sciences morales et politiques, enquêtes de M. Charles Benoist dans les diverses régions de la France, étude de M. C. Colson, sur « Les tâches de demain », et vœux discutés et adoptés dans les séances des 30 janvier, 6, 13, 27 février, 20, 27 mars et 10 avril 1915.

(2) Bulletin de l'Académie de Médecine. Séances des 23 février, 2, 23 et 30 mars, 6 avril, 29 juin et 13 juillet 1915.

(3) Entr'autres : Société d'économie politique et d'économie sociale de Lyon, 1914. — Nancy, Chambre de Commerce, Imprimerie Nancéenne, 1915 — Bourg. Le département de l'Ain et la lutte antialcoolique, dépopulation, Imprimerie du Courrier de l'Ain, 1916. — Vienne, Chambre de Commerce, 1914.

est belle de servir devant lui la France par la vérité. Restaurer la famille est sauver la France. La démonstration doit faire l'évidence dans tout esprit de bonne foi. Le seul risque serait d'obscurcir sous l'accumulation des petits détails une certitude qui resplendit de grandes raisons. Dégager celles-ci de ceux-là, ne rien omettre de nécessaire, choisir sans surcharges de science, sans indigestions de chiffres, les arguments, les faits et les nombres qui répondent à tout, voilà l'œuvre opportune. Il suffira, pour l'accomplir, de puiser, sans l'épuiser, le meilleur dans les travaux qui s'accumulent.

Grâce à eux, je voudrais exposer clairement le mal, ses causes et ses remèdes.

La rigueur dans les statistiques est un scrupule tout moderne. Sur la population de la vieille France et l'accroissement de la race on conjecture plus qu'on ne sait. Néanmoins l'issue toujours victorieuse de sa lutte contre ses envahisseurs, le perpétuel agrandissement de son territoire, cette continuité de force défensive et conquérante qui fut comme la respiration régulière de notre vie, et par surcroît les surprises des héroïques élans qui tant de fois jetèrent hors de la terre natale la force française, pour créer dans le monde entier des états avec le surplus de notre race, sont d'un peuple assez fécond pour entretenir cette prodigalité d'énergie et rester toujours maître chez lui et souvent chez les autres. Les autres eux-mêmes connaissaient notre taille, qui appelaient la France d'alors « la grande nation », et cette grandeur est attestée par les chiffres dont, au dix-septième siècle, on commence à faire état.

A ce moment le monde n'a qu'une région maîtresse, l'Europe. Dans l'Europe la Russie n'a pas encore accès de rang et ne semble que la plus occidentale des tribus asiatiques. La Prusse naît et compte 2 millions d'habitants, l'Angleterre 8, l'Autriche 12, la Confédération germanique 19, la France en a 20. De cette masse qui atteint à peine 60 millions, la France forme presque la moitié.

En 1789, elle est toujours la première, et avec ses 26 millions de sujets l'emporte encore sur les 5 millions de la Prusse, les 12 de l'Angleterre, les 18 de l'Autriche. Mais la Confédération germanique nous égale presque, et, avec 25, la Russie compte désormais en Europe et nous y serre de près. De cette masse qui dépasse 110 millions, nous ne sommes plus que le quart.

La Révolution et l'Empire portent à l'apogée notre renom militaire et notre empire territorial. Néanmoins notre victoire de vingt-trois années sur la politique et sur les armes de l'Europe nous laisse des frontières plus étroites que celles de l'ancien gouvernement. En 1815, notre population compte 30 millions, mais la Prusse est près d'atteindre 10, l'Angleterre 19, l'Autriche 30, la Confédération germanique 30, la Russie, 45; de ces 165 millions la France ne forme plus que le cinquième. Contre ce cinquième les quatre autres se coalisent et finissent par avoir raison de nous.

Dans la suite du dix-neuvième siècle, joints à l'Angleterre contre la Russie, à l'Italie contre l'Autriche, nous comptons encore des succès : mais nous ne suffisons plus seuls à les imposer, et il y a dans notre bonheur moins d'hégémonie naturelle et plus d'efforts. En 1870, pour la première fois depuis nos origines, une seule nation suffit à nous vaincre. Surprise d'autant plus humiliante que notre adversaire et nous étions égaux par le nombre. L'Allemagne avait atteint comme nous 36 millions d'habitants. Elle l'avait emporté par l'organisation de ses forces, et il nous suffisait de mieux préparer les nôtres pour ne pas perdre les chances d'une revanche. Mais notre défaite militaire ne nous laissait plus le droit d'être vaincus en fécondité par l'Allemagne.

Au contraire, c'est de ce moment que se précipita la chute. La perte de l'Alsace et de la Lorraine nous enlevait 3 millions et demi de Français acquis par l'Allemagne : ce fut le début et la moindre partie de ses gains et de nos pertes. Quarante-quatre ans après la guerre, à la veille de la guerre nouvelle, les deux nations, égales en 1870, ont, la France 39 millions et l'Allemagne 65 millions d'habitants. L'une a gagné 3, l'autre 25 millions de nationaux. La France n'a même pas conquis par ses naissances ce que lui a enlevé la capture de ses deux provinces, l'Allemagne a par ses naissances gagné six Alsace-Lorraine. En quarante-quatre ans l'Allemagne a ajouté à sa race plus du tiers, la France pas un dixième.

Pour tenir les yeux fermés à la leçon d'un tel contraste, seconder de notre inertie l'effort du peuple le plus redoutable à notre avenir, lui céder, vider la place, avions-nous cette excuse que l'Allemagne est un peuple unique en privilège de croissance et qu'il n'y a point de faute à ne pas égaler la taille d'un géant? Non. L'augmentation de la race germanique n'a pas les caractères d'une fécondité exceptionnelle, mais d'un développement normal. L'Allemagne s'est accrue dans les mêmes proportions que les autres races, et notre infécondité nous a amoindris non par rapport à un seul peuple mais par rapport à tous.

Tous, tandis que nous ne croissions pas d'un dixième, tous grandissaient de un quart à un tiers. La Russie d'Europe s'élevait à 152 millions d'habitants, l'Autriche à 52, l'Angleterre à 45, l'Italie à 35. Dans cette Europe qui a dépassé de beaucoup 400 millions d'habitants, la France ne compte plus pour un dixième. Et hors d'Europe la même sève nourrit les sociétés vigoureuses dont les premières, les Etats-Unis et le Japon, atteignent 95 et 60 millions. La France, il y a moins d'un siècle et demi, dépassait tous ces peuples dont plusieurs ne comptaient même pas devant elle. Tour à tour elle s'est laissée dépasser par tous. On ne contestait pas qu'elle fut la première, on discute aujourd'hui si elle marche sixième ou septième, et quelque rang qu'on lui concède, elle n'a plus chance de le conserver.

La force ascensionnelle d'une race est l'excédent des naissances sur les décès. Cet excédent annuel a atteint pour la Russie 2 millions, pour l'Allemagne 1 million, pour l'Autriche 600,000, pour l'Italie 500,000 pour l'Angleterre 400,000 ; il s'accroît régulièrement. Pour la France, l'excédent « qui était de près de 200,000 sous la Restauration, de plus de 100,000 encore pendant les dix années en 1876, s'est abaissé à 38,000 en moyenne pour les vingt années suivantes, 1886 à 1905, puis à 26,000 de 1906 à 1913. » (1) C'est assez, c'est trop pour montrer combien vite s'augmente l'écart entre nous et les peuples déjà si forts et qui s'accroissent vingt fois, cinquante fois, cent fois plus vite que nous. Non seulement chaque jour la distance grandit entre eux et nous, elle diminue entre nous et les petits peuples. Car, sans parler des Bulgares, des Roumains prolifiques à l'égal des Russes, l'Espagne, moitié moins peuplée que nous avec ses 20 millions d'habitants, les accroît chaque année de 170,000, six fois plus que nous, les Pays-Bas avec moins de 7 millions, la Belgique avec moins de 8, gagnent chaque année de 80,000 à 100,000, cinq fois plus que nous qui sommes cinq fois plus grands. Il n'y a plus à rire de l'invraisemblance qu'ils nous rejoignent jamais : on peut prévoir dans quel délai, si eux et nous gardons notre allure, et il y a chance que le terme soit abrégé parce que la nôtre ressemble à un reste de fécondité comme ces mouvements qui, prolongés seulement par la vitesse acquise, se ralentissent de plus en plus et finissent par s'arrêter.

Il n'est pas nécessaire de grandir pour vivre diront quelques-uns : une France de 39 millions d'hommes leur suffit. Voici pour ces impassibles une dernière vérité et la plus triste. Non seulement la France a fini de grandir, elle a commencé de diminuer, elle oscille. Depuis vingt-cinq ans, les années où les naissances l'emportent sur les morts et celles où les décès l'emportent sur les naissances s'équilibrent. Quatorze gardaient un excédent, dans les autres le déficit se marque et s'aggrave. A la veille de la guerre, dans le premier semestre de 1914, les décès ont dépassé de 30,000 les naissances. Nous ne sommes donc pas au terme. Si de nouvelles mœurs n'arrêtent pas ce déclin, « d'une génération à l'autre, la population française perdra un quart de son effectif, et en un siècle plus de la moitié. Donc, à cette allure décroissante, la France du vingt et unième siècle ne comptera plus 39 millions qui est le chiffre de sa population actuelle, mais seulement 19,800,000, mettons 20 millions ». Tel est l'avenir prévu par un des Français qui ont le plus de clairvoyance dans la pensée et de mesure dans les jugements (2). On peut mesurer tous les déclins contenus dans cette décadence, toutes les humiliations d'une fortune pour qui a connu les plus hautes, toutes les conséquences d'une stérilité qui nous met hors du droit commun parmi les vivants, et nous prépare la grande solitude de la mort.

ÉTIENNE LAMY,
de l'Académie française.

(A suivre.)

(1) *La tâche de demain*, C. Colson, de l'Institut, conseiller d'Etat. Paris, Renouard, 1915, p. 2.

(2) Rapport de M. Aug. Isaac à la Société d'Economie politique et d'Economie sociale de Lyon.

Les Livres

Silhouettes allemandes, par Paul-Louis Hervier. — *Huit mois avec les « Boches »*, par Paul Torn. — *Avec les armées de Cadorna*, par Robert Vaucher. — *Chez les Anglais*, par Henry-D. Davray.

La guerre a remis en faveur un genre quelque peu délaissé en ces dernières années : celui du portrait littéraire, de la silhouette finement tracée et qui, malgré la légèreté des traits, rend bien l'impression d'ensemble se dégageant d'une figure. Tant d'hommes ont brusquement surgi au premier plan de l'actualité ; tant de personnalités se sont affirmées avec une si rare énergie au cours des événements qui bouleversent la vieille Europe que le simple portrait, tenant le milieu entre la biographie trop sèche et l'étude trop fouillée, a un charme réel pour le lecteur ne s'appliquant pas spécialement à débrouiller les questions politiques. Des hommes dont on connaissait les noms parce qu'ils furent souvent prononcés au cours de débats parlementaires sensationnels, dont on soupçonnait vaguement l'œuvre parce qu'ils s'affirmèrent essentiellement représentatifs de tendances générales bien définies, se sont tout à coup imposés à la constante attention des foules. On sait que la grande tragédie que nous vivons est faite de leur pensée et de leur effort ; dans le secret des chancelleries et les conseils des gouvernements, ce sont eux qui inspirent l'action des peuples formidablement dressés les uns contre les autres. Ils sont un peu les maîtres de nos destinées, puisque c'est de leur génie qu'on attend la victoire et que leur erreur peut nous jeter à la défaite. Ces hommes ne valent pas seulement par l'influence directe qu'ils exercent sur leur époque ; ils ont une valeur propre qui frappe vivement l'imagination populaire et qui constitue, par là, un facteur important dans la résistance morale des nations subissant la dure épreuve de la guerre. Le portrait habilement fixé, tel que la littérature de guerre l'a remis en faveur, où l'anecdote, mieux que toute savante dissertation, révèle un caractère, contribue ainsi à développer le sens précis de l'histoire et à créer l'atmosphère sincère des événements.

Un écrivain qui s'est spécialisé dans ce genre, M. Paul-Louis Hervier, publie un volume de *Silhouettes allemandes* fort bien venues. Il nous présente successivement M. de Bethmann-Hollweg, le prince de Bülow, le comte Zeppelin, Hindenburg, Mackensen et Falkenhayn, l'amiral von Tirpitz, d'autres encore. Peut-être pourrait-on reprocher à M. Paul-Louis Hervier de recueillir trop facilement l'anecdote connue, le mot tout fait, qui souvent est un mot de légende, mais ses portraits sont bien établis, sa documentation est précise, sans recherche du détail qui alourdit. Quand on lit ce livre et qu'on songe que ce sont là les grands coupables de la guerre, les hommes dont Guillaume II s'est servi pour déchaîner la plus effroyable catastrophe que connut le monde civilisé, on éprouve quelque surprise. En somme, il n'y a pas dans cette galerie de « grand allemand », tel qu'on l'entendait en parlant de Bismarck et de de Moltke. Si le prince de Bülow a du savoir-faire et de l'intuition, M. de Bethmann-Hollweg, lui, n'a jamais été qu'un bon fonctionnaire, appliqué et docile. Falkenhayn n'est parvenu au faîte que par la faveur impériale ; Hindenburg et Mackensen apparaissent en meilleure posture, mais on aurait quelque peine à reconnaître à l'un et à l'autre une réelle puissance de conception. Le seul qui eut vraiment une idée personnelle, et qui s'acharna avec une rare opiniâtreté à en poursuivre l'application, c'est l'amiral von Tirpitz. Encore son idée est-elle la plus cruelle, la plus barbare qui hanta jamais le cerveau d'un homme de notre temps — une vraie idée allemande. Mais si l'homme de génie manque de l'autre côté du Rhin, comment s'expliquer cette puissance dans l'action que nous ne pourrions méconnaître sans ravaler la valeur de notre propre effort? Cette puissance réside tout entière dans l'organisation des moyens de guerre que l'Allemagne a mis un demi-siècle à disposer minutieusement pour la suprême réalisation de ses ambitions et de ses convoitises. A l'heure choisie par elle pour la meilleure utilisation de sa longue et patiente préparation, elle n'a pas trouvé le le réalisateur lui assurant la victoire, la politique de génie capable de forcer le destin. L'Allemagne échoue faute d'un homme — celui qui surgit parfois des profondeurs de la foule et qu'aucune organisation méthodique, aucune « kultur » ne réussira jamais à créer ou à former, parce que sa force est dans l'élan de l'âme.

Les récits de guerre se suivent et se ressemblent un peu, sinon par l'expression, du moins par le décor et les figures qui s'y meuvent. C'est que la lutte est la même partout et que, depuis vingt-sept mois, on nous en a décrit tous les aspects. M. Paul Torn apporte pourtant une note nouvelle dans son volume *Huit mois avec les « Boches » dans le Luxembourg belge*. Le cas de l'auteur est assez curieux : surpris par l'invasion allemande alors qu'il faisait une excursion en automobile dans la province du Luxembourg, au début du mois d'août 1914, il fut réquisitionné avec sa voiture pour conduire des officiers prussiens à travers cette région et l'Est français. On voit tout de suite à quels développemments cette étrange aventure donne lieu et l'intérêt que présentent ces pages vécues. M. Paul Torn a les qualités essentielles du narrateur : il raconte simplement, avec une grande variété de ton, sachant mettre en valeur la note pittoresque et dramatiser une situation. Son livre donne une idée saisissante de ce qu'est réellement la vie à l'arrière du front allemand.

Dans un genre très différent, mais non moins intéressant par la nouveauté des aperçus, il faut lire *Avec les armées de Cadorna*, de M. Robert Vaucher. C'est le premier ouvrage d'ensemble sur la guerre telle qu'elle se développe sur le front italien, cette « guerre des cimes et des glaciers », qui ne ressemble en rien, ni par la tactique ni par les moyens, à celle qui se poursuit sur le front occidental. On s'étonne parfois de la lenteur de l'action italienne, de la préparation laborieuse qu'exigent des opérations de détail dont nous ne distinguons pas l'importance immédiate. C'est que les conditions dans lesquelles se déploie l'effort italien sont des plus exceptionnelles et exigent de la part des soldats de Cadorna une endurance vraiment rare. Le livre de M. Robert Vaucher a la valeur d'un témoignage précis. Dans sa forme d'un reportage intelligemment compris, il offre un intérêt documentaire incontestable. Les chapitres où l'auteur traite de l'offensive autrichienne du Trentin et de la contre-offensive italienne font clairement comprendre des épisodes qui furent très discutés par les spécialistes et qui, lorsqu'on examine les faits en eux-mêmes, sont tout à l'honneur de nos alliés.

On peut se demander si nous rendons toujours pleinement justice à nous-mêmes et à ceux qui combattent avec nous pour la cause du droit. Quand on songe qu'il a fallu en quelque sorte improviser tous les moyens de faire face à la formidable organisation allemande et qu'en deux années notre supériorité s'est tellement affirmée, on ne peut qu'admirer l'énergie des efforts accomplis. C'est surtout chez nos amis anglais que cette improvisation tient du prodige. Le beau livre de M. André Chevrillon nous a initiés à cette profonde évolution d'un peuple que son esprit traditionnel détournait de l'effort militaire et qui s'est merveilleusement adapté à toutes les nécessités de la guerre moderne. Un des écrivains connaissant le mieux la vie anglaise, M. Henry-D. Davray publie sous le titre : *Chez les Anglais pendant la Grande Guerre* un livre d'impressions qui, sans traiter les questions avec l'ampleur de vues que sut leur donner M. Chevrillon, nous fait comprendre ce qu'il y a de noble et de généreux dans la volonté opiniâtrement soutenue du peuple anglais d'assurer le triomphe de la liberté dans le monde. Pour faire la guerre comme ils la font, les Anglais ont dû se créer une mentalité nouvelle. Leur plus belle victoire est celle qu'ils ont remportée sur eux-mêmes. M. Henry-D. Davray nous montre comment l'esprit nouveau imprègne aujourd'hui toute la race, du plus puissant au plus humble ; comment l'Anglais demeuré dans le Royaume-Uni et bien que n'éprouvant pas les effets directs de la guerre, est animé de la même ardente volonté de vaincre que les « Tommies » combattant dans les plaines de France et de Flandre.

C'est cela qui est beau et qui est grand ; c'est par là qu'on a le sentiment profond que cette guerre, au-dessus de toutes les misères et de tous les deuils, a donné aux nations luttant pour leur existence indépendante une plus haute conscience de la dignité humaine. Pour des générations sans nombre, des peuples entiers se sont purifiés en quelque sorte par le sacrifice librement consenti.

ROLAND DE MARÈS.

Les Poètes de la Guerre

Je reçois de notre éminent collaborateur François Fabié cette lettre émouvante et cordiale que je m'empresse de communiquer à ses lecteurs :

Les Troènes, 16 octobre.

Mon cher ami,

« Le jour où vous m'avez fait l'agréable surprise de venir me serrer la main dans mon exil ensoleillé de Provence, je rentrais d'un mélancolique pèlerinage à travers mon Ségala du Rouergue, si frais encore, quoique déjà légèrement touché par l'automne. Et je vous ai dit combien j'avais été frappé de l'endurance de nos rustiques après deux ans de guerre, d'une guerre atroce qui a si largement fauché leurs enfants. Oui, ils *tiennent*, sans enthousiasme, certes, mais avec la ferme résolution de sauver la terre qui sera celle de leurs petits-fils... Et quelle sollicitude pour ceux des leurs qui sont au front, ou blessés ou prisonniers! Les plus pauvres se saignent, vident leurs maisons pour leur expédier victuailles et argent.

» Quant à leurs morts, ils les pleurent, mais virilement, brièvement, en gens pressés de retourner à la moisson, au labour, aux semailles. Les messes mortuaires se disent à pointe d'aube, et l'église, même en semaine, est toujours remplie : on attellera la faucheuse une heure plus tard, et la batteuse attendra son équipe un peu plus longtemps ; on n'en aura que plus de cœur à la besogne, une fois le devoir sacré rempli...

» Et, là-dessus, vous m'avez dit : « Pourquoi » ne donneriez-vous pas aux *Annales* une nouvelle série de poèmes plus particulièrement » consacrés aux rustiques pendant la guerre? » Déjà, je le reconnais, vous leur avez fait une » large place dans vos *Fleurs d'héroïsme* ; mais » ne méritent-ils pas davantage? »

» Je ne demande pas mieux, mon cher ami, et vous prêchez, non pas un converti, mais quelqu'un qui n'eut jamais besoin de se convertir à l'amour de la terre et des terriens, puisque, dès 1889, en publiant *La Bonne Terre*, j'en terminais la pièce-prologue par ces vers :

« ...Tu nous sauveras des abîmes où tombe
» Tout peuple qui t'oublie ou rit de tes leçons ;
» Car tu ne voudras pas n'être plus qu'une tombe,
» O mère des soldats et mère des moissons ! »

» Va donc pour une série de poèmes que vous donnerez sous cette rubrique :

« LES PAYSANS ET LA GUERRE »

» A vous, cher ami, bien affectueusement,

» François Fabié. »

Comment ne pas approuver un tel projet? Il est digne de Fabié; il lui ressemble ; il est, comme lui, tendre et généreux. Et si sincère! Quand il me l'exposait, l'autre jour, sous les arbres de son petit jardin, je le sentais profondément ému. Son émotion était communicative, car elle s'exprimait en notes simples et graves. Nul n'aura mieux connu les paysans que ce poète, — leur frère. Nul ne les aura peints plus vrais et plus grands. Nul ne saura avec une plus mâle éloquence exalter le sacrifice des humbles héros par qui la France est sauvée. Ces beaux vers seront bienfaisants. Jaillis de son cœur, ils pénétreront les nôtres.

A. B.

LES PAYSANS ET LA GUERRE

LA CUILLER D'ÉTAIN

C'était chez un de ces artisans de village
Qui n'excellent en rien mais sont aptes à tout,
Savent rapetasser les chaussures hors d'âge,
Limer et raboter, réparer l'outillage,
La pendule, — et vous faire un bon cercueil au bout.
Celui-ci plante, greffe et taille en mon absence
Ma treille, mes poiriers et ma haie. — Au mois d'août
Je lui serre la main avec reconnaissance,
Et bavarde avec lui longuement et de tout.

Entre une paysanne âgée et mal vêtue,
De celles dont le front, la tempe et le regard
Portent écrit l'effort, la vaillance têtue,
L'espérance trompée et jamais abattue,
Le calvaire, suivi du Paradis — plus tard...

Elle tend, d'une main déformée et tremblante,
Un petit seau de tôle, et dit d'une voix lente,
En hésitant parfois : « C'est pour mes deux garçons,
» Prisonniers depuis bientôt deux ans en Bavière...
» Mon jambon est fini, finis mes saucissons...
» Le pain qu'on leur envoie est dur comme la pierre;
» Pauvres petits !... — J'ai là ce que mes groseilliers
» Par la grêle battus, par les moineaux pillés,
» M'ont pu donner de confiture...
» Leur arrivera-t-elle en pays si lointain? »
— « Oui, moyennant une soudure,
» La mère ; avez-vous de l'étain ? »
— « Voici... » La pauvre femme a tiré de la poche
De son tablier retroussé
Un pauvre objet terni, rayé, ployé, faussé,
Tout dentelé de mainte encoche,
Et qui de mère en fille a bien des fois passé...
— « La dernière cuiller de mon humble héritage,
» Dit-elle... On y tenait jadis, chez l'indigent,
» Comme le riche tient à ses cuillers d'argent...
» Elle servit à mes garçons dans leur jeune âge;
» — Car l'étain à leurs dents de lait
» Est plus doux que le fer... Il est aussi moins laid. —
» Qu'elle leur serve encor!... »
Elle partit, très fière,
En retenant les pleurs qui gonflaient sa paupière
Et tremblaient un peu dans sa voix
A l'évocation des bonheurs d'autrefois...
Elle avait tout donné, la terrienne héroïque :
Ses fils d'abord, son lard, son jambon et son pain,
Les groseilles de son jardin,
Et le dernier débris, la dernière relique
De son humble trésor de vaisselle d'étain.

En faites-vous autant, mondaines et bourgeoises?
Monnayez-vous vos bracelets et vos colliers,
Et vos petits cailloux, — perles, saphirs, turquoises,
Rubis moins beaux que les fruits de ses groseilliers
Et que l'étain tordu de ses pauvres cuillers?

FRANÇOIS FABIÉ.

DIFFÉRENCE

Le soldat dit, chez eux : « Monsieur le capitaine ».
Chez nous : « Mon capitaine », et par là, ne peut-on
Déjà sentir, avec une clarté certaine,
L'abîme qui sépare un Français d'un Teuton?

Dans nos rangs nul ne sait parler d'un autre ton.
Et c'est par un lien fraternel qu'on s'enchaîne.
De la morgue ennemie on a pareille haine.
On sait quelle devise est à notre fronton :

Fraternité !... Là-bas, c'est une autre culture.
Passé le Rhin, croit-on que d'égale nature
Soient le sang de soldat et le sang d'officier ?

Sous le sac, c'est, chez eux, la livrée et ses charmes;
Dans la bouche du chef, l'ordre dur et grossier.
Là-bas, maître et valet; en France, frères d'armes.

GEORGES TROUILLOT.

L'INCONNUE

I

Il a vingt ans. C'est un héros, mais il s'ennuie,
Et sous sa croix de guerre il a du vide au cœur...
L'Yser, Verdun, la Somme, en leur sanglante horreur,
Il a tout vu... Ce soir, du ciel couleur de suie,

Sur les charniers humains, lourde, tombe la pluie...
Il a pris un journal. Distraitement moqueur,
Il lit. Des souvenirs en lui chantent en chœur...
Les rêves ont des pleurs que jamais on n'essuie...

« ... On offre une marraine à ceux qui n'en ont pas...
» Amusettes d'enfant ou vulgaires appâts
Vers l'aventure, ou bien sincérités d'une âme ?...

Il s'arrête de lire un moment, puis sourit;
Et tandis qu'il évoque un visage de femme,
Et qu'au loin le canon se réveille, il écrit...

II

Me connaître ?... A quoi bon savoir si je suis belle
Ou laide ?... Croyez-moi, croyez qu'il serait mal
De descendre tous deux vers un geste banal...
L'aventure est plus haute... Imaginez-moi telle

Qu'il vous plaira... Robe de laine ou de dentelle,
Brune ou blonde... Rêvez... Le portrait m'est égal,
Si ma pensée en vous brille comme un fanal,
Et si vous en sentez la chaleur immortelle...

Tout mon être est un cri vers vous tous: Haut les [cœurs!
Et pour qu'en vous ce cri de nos saintes fureurs
Résonne éperdument jusqu'à la délivrance,

Je voudrais désormais, dans l'irréalité
D'une mystérieuse et lointaine beauté,
N'être pour vous qu'un peu de l'âme de la France!...

III

On s'est battu toute la nuit... Ce fut grisant
Et terrible... L'assaut... Les défenses atteintes...
Il se souvient... L'élan... Les sanglantes étreintes...
Et brusquement le choc... Un éclat de fusant...

On a pris la tranchée ennemie. A présent,
Au-dessus des canons dont les gueules éteintes
Fument toujours, au loin, parmi de sourdes plaintes,
L'espace immobilise un silence écrasant.

Il sait qu'il va mourir... et ses yeux ont des larmes
Au bord des cils..., la vie..., espoirs détruits et charmes
Brisés... Mais dans les plis de l'aube aux trois cou- [leurs,

Une forme de femme, il la voit, flotte encore...
Et, pâle, extasié, tourné vers cette aurore,
Il meurt en murmurant : « Oui... plus haut... Haut [les cœurs !... »

LOUIS PAYEN.

AUX FEMMES DE FRANCE

I. — L'HÉROÏQUE DOULEUR

Femme, que la douleur ne t'accable jamais
Comme un pesant fardeau des épaules trop frêles,
La mort, sur ton amant, peut refermer ses ailes;
Il est vêtu de gloire et d'immortelle paix.

Tu l'avais vu pareil au blé dans la prairie.
Et pareil au sachet qui parfume le corps.
Heureux l'encens qui brûle, heureux les soldats morts,
Heureux le pur froment qui nourrit la Patrie.

Ne gémis pas. Sois forte, et ne te plains qu'à Dieu.
Bien qu'elle soit mortelle et qu'elle te consume,
Au-dessus de ton front, femme, sans amertume,
Elève ta douleur comme un vase de feu.

II. — LA MORT DES JEUNES DIEUX

Gardez pieusement leur mémoire fleurie
Et, vestales de gloire, au marbre des tombeaux
Tressez du laurier vert les flexibles rameaux :
Les dieux, les jeunes dieux sont morts pour la Patrie.

Ils ont offert pour nous la beauté de leurs corps,
La flamme de leurs yeux vers le sol s'est tournée,
Et nous ne verrons plus le printemps de l'année...
Vierges de mon pays, les jeunes dieux sont morts.

Vous les aviez connus; votre douleur éclate :
Ils sont amants pour vous avant d'être des dieux,
Et, tout humainement, vous laissez de vos yeux
Les larmes d'or mouiller leur linceul écarlate.

Sous-lieutenant ANDRÉ LAMANDÉ.

LA RUE A PARIS

FEMME DU PEUPLE

Il faut vivre!... Et dure est la lutte.
Aussi, sans perdre une minute,
La travailleuse s'exécute,
A la Butte.
Ne craignant ni peine, ni froid,
La femme du peuple au cœur droit
Gagne son pain, car il sont trois
Sous le toit...

Et jusqu'à la Butte, elle monte,
Rouge d'effort, et non de honte...
Pour elle, seul son foyer compte.
Elle dompte
Sa coquetterie ou ses goûts,
Et le soir, à ses trois « bijoux »
Elle apporte flan ou joujoux
De deux sous.

Trois « Poulbot » au visage rose
Qui ne connaissent pas la « pose »,
Mais ne vivent point que de prose;
Et pour cause...
Trois « poilus » qui ne s'en font pas
Quand ils s'amusent aux soldats,
Et qui mangent à leur repas
Comme « p'pà ».

Jamais elle ne désespère.
Elle écrit au front « — Petit père
De toi, si vaillant à la guerre,
Je suis fière !...
Les marmots vont bien..., comme moi,
Et t'embrassent avec moi...
En la victoire, grâce à toi,
Avons foi !... »

Alors, pour nourrir la marmaille
L'épouse du héros travaille
Et livre, au besoin qui chamaille,
La bataille.
Fi, du chapeau!... Foin du satin!...
Au « carreau » qui vend le fretin
Elle va, riant au destin
Le matin.





« Bats-toi, mon homme!... S'ils t'accrochent,
Ne reste pas les mains aux poches!...
Des bandits brise les caboches...
Mort aux Boches!
Ah ! cogne !... Ça leur apprendra
Que les Français sont un peu là;
Que notre Droit les matera...
Qu'on vaincra !... »

Fleurs et bananes elle achète,
Puis trotte, poussant sa « poussette »
En chantant d'une voix discrète :
« — Violette !... »
« A ma banane !... » (Ah ! quel caquet...)
« A mon mimosa si coquet !... »
« Bonheur à qui veut attaquer
» Mon bouquet !... »

« Va !... Notre amour tuera la brute !...
Mais, dès que finira la lutte
Reviens sans perdre une minute
A la Butte ! »

MAURICE DUFRESNE.

Au pied de la Butte. — La rue des Martyrs à dix heures du matin.

LE GOUT BOCHE

Le dernier crime que les Allemands avaient encore à commettre, vont-ils le perpétrer? La victorieuse offensive des Alliés leur en laissera-t-elle le temps? Ce serait blasphémer que de répondre par l'affirmative!

Ces Huns du vingtième siècle n'ont rien trouvé de mieux que de constituer une commission d'*arkitekts* qui, sous la présidence d'un officier prussien, le colonel von Hemmich, s'est chargée de reconstruire sur des plans *nouveaux* les belles cités flamandes ou wallonnes détruites par leur hordes incendiaires.

Louvain, Dinant, Malines, ce suprême affront vous sera épargné de voir vos lamentables et glorieuses ruines remplacées par les mastoques





élucubrations de l'art boche! Qu'elles continuent plutôt, éplorées, pantelantes, à crier vengeance au ciel et aux hommes, jusqu'à ce que sonne au cadran du Destin, l'heure des revanches décisives!

On l'a dit, mais on ne le répétera jamais assez : l'ardente convulsion d'août 1914, qui nous rendit la conscience de nos destinées, qui nous remit en contact avec notre propre génie, eut pour résultat, parmi tant d'autres, de nous arracher à l'emprise de l'art allemand.

Non contents de nous imposer leur camelote industrielle après avoir ruiné ou accaparé nos usines, ils s'étaient mis en tête de nous imposer leurs goûts. Nos plus belles avenues étaient déshonorées par leurs palaces. Plusieurs de nos théâtres s'étaient spécialisés dans la production des pièces allemandes. Rares étaient ceux de nos journaux illustrés qui, à la veille même de l'agression teutonne, ne reproduisaient pas chaque semaine des photographies montrant le kaiser et sa famille sous un jour flatteur.

Au cinéma, le programme comportait presque toujours une bande qui nous déroulait les derniers faits et gestes de ce même personnage, soit qu'il eût inauguré une caserne, soit qu'il eût honoré de son sourire trompeur une fête champêtre. La mode elle-même, cet empire de la Parisienne, ce domaine dont l'accès paraissait interdit aux entreprises allemandes, subissait désormais l'influence d'outre-Rhin. Le plus luxueux de nos journaux de modes parisiens appartenait au *Lokal Anzeiger*, le quotidien berlinois le plus ardemment francophobe!

Mais la triomphale invasion de la kultur ne rencontrait pas que des complicités ou que des complaisances. Parfois, un strident coup de clairon bien français lui criait : halte-là! Et c'est une de ces protestations éloquentes que nous tenons à rappeler ici.

Quelques mois avant de déchaîner sur l'Europe la plus sanglante guerre de l'Histoire, l'Allemagne, ivre d'orgueil, célébrait bruyamment le centenaire de la bataille de Leipzig en inaugurant un monument dont la silhouette brutale et primitive était une démonstration de cette vérité que *faire grand* n'est pas toujours *faire beau*.

Et l'*Illustration*, qui ne pouvait passer sous silence les fêtes de Leipzig, eut cette idée géniale et vengeresse de reproduire en page pleine la colossale production de l'art allemand en lui donnant pour vis-à-vis sur la page opposée l'Arc de Triomphe de la Place de l'Etoile. Et la comparaison s'imposa, nette, tranchante, entre ces deux manifestations du génie français et du génie teuton, inspirées l'une et l'autre par un même désir de glorification nationale : d'un côté, la majesté édifiée sur des lignes harmonieuses ; de l'autre, la vanité juchée sur un piédestal aux proportions démesurées.

Maintenant la guerre a éclairci et assaini notre vision, et le bon sens, une des qualités de notre race, nous amène à constater que goût allemand et mauvais goût sont presque toujours synonymes.

Jetez un coup d'œil sur les photographies



Fig. 1. Borne kilométrique humoristique. — Fig. 2. Le carrosse grand style. — Fig. 3. Le palais-musée, genre nouveau.



qui accompagnent cette rapide étude, et qu'un de nos collaborateurs avait rapportées d'Allemagne quelques semaines avant la guerre. Elles mettent éloquemment en relief ce mauvais goût qui compta jadis parmi nous de zélés partisans.

Voici une borne kilométrique, chef-d'œuvre que la presse allemande porta aux nues (fig. 1). Elle fut le point de départ d'une véritable épidémie. Nombre de villes, persuadées qu'une innovation aussi cocasse attirerait dans leur région des flots ininterrompus de touristes ou de curieux, arrachèrent leurs bornes de pierre pour leur substituer ces grotesques images.

Un carrosse aussi argenté, des laquais aussi chamarrés, que ceux que nous présente une autre photographie (fig. 2), auraient un gros succès de fou rire sur le mail de la plus vétuste de nos villes de province. Mais ce cortège de mardi-gras traverse la petite ville allemande en provoquant les coups de chapeau admiratifs des passants.

Que penserez-vous de ce musée des Beaux-Arts d'une des plus fameuses capitales allemandes, qui produisit jadis de véritables artistes, à l'époque où la mégalomanie n'avait pas encore perverti le génie de la race (fig. 3)? Quelle cacophonie de styles! Louis XIV, Ramsès, Nabuchodonosor, Montézuma, Périclès, toutes les époques se heurtent et s'apostrophent dans cette informe bâtisse! Admirez plus particulièrement les deux cheminées d'usine au sommet desquelles galopent des chars romains!

Reportez votre admiration sur cette fontaine allégorique qui orne un parc public : des lionnes rampant autour d'une déesse sommairement habillée d'un plat à barbe et d'une paire de bas (fig. 4). Cette étonnante composition œuvre d'un sculpteur bavarois, séduisit à ce point les jurés d'un des derniers Salons de Berlin qu'ils lui décernèrent la plus haute récompense!

Réservons, si la provision n'en est pas épuisée, nos suprêmes témoignages d'admiration à cette autre allégorie : *le Repos du Laboureur* (fig. 5).

Des centaines de peintres et de sculpteurs de toutes races ont été séduits par ce sujet, qui a enrichi l'art moderne de nombreux chefs-d'œuvre. Admettrez-vous dans leurs rangs cette élucubration digne d'un Salon des Humoristes, qui figure à la place d'honneur dans le jardin public d'une ville prussienne?

Ce rustre aux jambes ballantes, qui savoure la longue pipe nationale, est-ce du réalisme? est-ce de la caricature? ou, plus simplement, est-ce de l'art à la boche? Adopté comme enseigne par un marchand de pipes, il nous amuserait peut-être, admis aux honneurs d'une place publique, il nous apparaît kolossalement ridicule et grotesque.

Si les Allemands ont réellement doté la malheureuse Belgique de pareilles manifestations d'art teutonique, les démolisseurs et les fondeurs ne manqueront pas de besogne après leur départ!

V. FORBIN.



Fig. 4. La fontaine allégorique (spécimen de l'art bavarois). — Fig. 5. La gracieuse image du laboureur au repos.



GOTT



Composition de LUCIEN JONAS.

T UNS

Le plus petit Ennemi DE L'ALLEMAGNE

C'est la République de Saint-Marin, petit peuple de 10,000 habitants, perché sur la cime du mont Titan, un des géants des Apennins. Elle possède une forteresse, quelques canons, une armée lilliputienne. Comme l'Italie, sa grande sœur, elle a déclaré la guerre aux Centraux. Nos images se rappportent à cette journée historique. Nous y joignons des notes rapportées d'un voyage en ce pays pittoresque et charmant.

On a à peine fait quelques pas au milieu d'un dédale de petites rues où l'on garde difficilement son équilibre qu'on se souvient que l'hospitalité fut, de tout temps, une des vertus de la république, et par là, n'y a-t-il pas qu'à sourire de l'exiguïté de ce minuscule Etat souverain? Sur une vieille maison, voici qu'on lit une inscription, rappelant que les San-Marinais, non sans crânerie, refusèrent de livrer aux Autrichiens Garibaldi, réfugié chez eux.

Garibaldi est demeuré populaire à Saint-Marin. Sur une place, qui a bien cinq mètres de largeur, il a son buste. Au musée, il y a, précieusement conservé sous une vitrine, son couvert de campagne. Onofri, qui fut le grand homme de la république en lui rendant son indépendance un moment menacée, au siècle dernier; Napoléon Ier, qui respecta l'autonomie de Saint-Marin et lui proposa même un agrandissement de territoire, noblement refusé *(In piccolezza libertà!)* et Garibaldi, qui donna à Saint-Marin l'occasion d'attester ses droits souverains, sont les trois noms qui, là-bas, se retrouvent constamment. Le mélange est, philosophiquement, piquant.

Saint-Marin s'est remise à neuf, il y a quelque vingt ans, mais la ville ne peut, heureusement pour le touriste curieux du pittoresque, modifier sa disposition générale, et cela faute de place. Aussi, malgré tout, l'impression archaïque subsiste. Je dois dire, d'ailleurs, qu'il reste nombre d'édifices contemporains de l'âge héroïque de la république. C'est un extraordinaire fouillis de maisons perchées les unes sur les autres, qui se tiennent sans que, d'abord, on sache bien comment. La ville peut se comparer à un vénérable immeuble à quatre étages. Au rez-de-chaussée, c'est la porte Saint-François, avec la vieille église des Franciscains. Au premier étage, c'est la place du Marché. Au deuxième, c'est le Pianello, la place du Gouvernement, où se trouve le palais du Conseil; au troisième, c'est, avec les ruines de l'ancienne église, la place de la Cathédrale; au dernier, enfin, c'est la forteresse, où l'on n'accède que par un vrai sentier de chèvres, mais, de là, quel spectacle!

Les Apennins, à perte de vue, apparaissent avec le relief des cartes géographiques, avec ces tons jaunes qui les rendent d'un aspect tout particulier. L'impression de libre espace est prodigieuse, inoubliable.

PAUL GINISTY.





1. La cloche de Saint-Marin, que l'on sonne quand la petite république entre en guerre. — 2. Le drapeau de la République (photographie prise le jour où elle déclara la guerre à l'Autriche).

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN





1. La prière sur le champ de bataille. 2. Au cours d'un raid, les cosaques traversent une rivière à gué, dans la région de Kovel.

SUR LE FRONT RUSSE

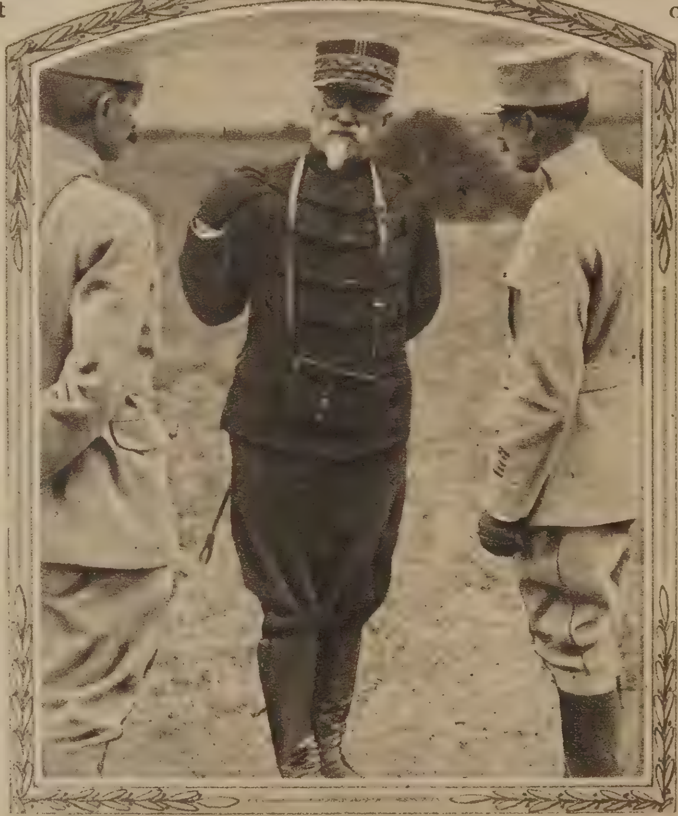


Les divisions de fer et d'acier

Il est un corps dans l'armée française qu'entourent la gratitude et le respect, un corps d'élite dont tous les hommes, officiers et soldats, portent les aiguillettes aux couleurs de la croix de guerre, verte et rouge, et des blessures et, dans le cœur, des deuils innombrables. C'est le 20e corps, formé de Lorrains qui transmettent, quand ils meurent, à ceux qui les remplacent, l'âme héroïque de la frontière. De tous temps, les Parisiens furent nombreux au 20e corps, et maintenant, quand il revient sanglant et décimé de la bataille, toutes les provinces de France sont appelées à l'honneur de remplir ses vides ; mais où qu'il fasse ses recrues, son esprit, c'est toujours l'esprit des Marches de Lorraine qui repose dans ses formations et qu'il épanouit au combat.

Je ne vous dirai pas son histoire : vous sauriez tous la raconter. Le 20e corps a sauvé Nancy, durant la bataille de la Marne, quasi percé en Artois et derechef, sur la terre lorraine, sauvé la France à Verdun.

Le 24 février dernier, la bataille depuis trois jours était engagée sous Verdun ; le ...e corps achevait de se faire hacher, disputant bois par bois et motte de terre par motte de terre le terrain à l'ennemi. Douaumont venait d'être occupé. C'est alors qu'on signala en vue les premiers camions amenant une division du 20e corps. Elle débarqua le 25 à Verdun.



... Très fatiguées par le transport rapide, littéralement glacées de froid, ces troupes semblaient, au dire des rapports, presque incapables de marcher au feu incontinent. Elles le firent pourtant. Dès le 26, elles entraient en ligne, puis immédiatement attaquaient à l'ouest du fort de Douaumont et dans le village. Leur audace stupéfia l'ennemi ; elles brisèrent cet océan qui jusque-là semblait emporter, morceau par morceau, nos barrières. L'arrivée du 20e corps marque le point d'arrêt, rétablit la bataille, présage la victoire.

Mais pour nous montrer ce que vaut le 20e corps, la force, l'énergie, la gloire qu'il projette autour de lui, et comment son esprit modèle les âmes, je possède un texte, le récit violent que me fit un jeune soldat :

« C'était en Artois, m'a-t-il dit, au printemps de 1915. Mon régiment arrivait d'un secteur

1. Le salut au drapeau. Défilé des troupes descendues de Verdun. — 2. Un des chefs les plus populaires du 20e corps : le général Balfourier.

L'HÉROÏQUE VINGTIÈME CORPS

tranquille de l'Aisne, où nous avions fait peu de pertes. La veille, nous venions encore de recevoir un renfort de la classe 15. On nous avait tout habillés de neuf. Nos uniformes d'azur n'avaient pas eu le temps d'être ternis par la boue, la poussière et la pluie ; nous débordions d'enthousiasme ; nos colonnes, aux cadres complets, avec un officier ou aspirant à la tête de chaque section, allongeaient fièrement leurs trois mille deux cents hommes sur la route. On nous avait dit que nous nous dirigions vers un coin sacré, où tous les yeux étaient tournés. La trouée tant rêvée avait été, quelques heures, virtuellement faite, grâce à l'héroïsme inouï des divisions « de fer » et « d'airain ». Nous allions relever ces troupes, et, en montant aux tranchées par le plus beau crépuscule, nous nous demandions avec un peu d'inquiétude si nous serions à la hauteur de pareils héroïsmes, car une telle succession est lourde.

» Et soudain, voilà que sur la route, dans le soleil couchant qui dorait toutes choses, un fort groupe nous apparut. Des soldats venaient lentement, sans hâte, sans bruit. Et quand ils furent près de nous, nous comptâmes 250 hommes et devant eux un capitaine qui commandait le régiment : le ...e régiment d'infanterie... Des hommes en haillons, portant encore de vieux uniformes bleu foncé, tout déchirés et salis de boue et de sang ; des fusils rouillés et encrassés ; des souliers sans nom ; des képis rouges, mal recouverts de lambeaux de manchons bleus ; et au milieu de tout cela, des figures superbes, sales, hirsutes, aux pauvres traits tirés et durcis, avec des yeux dont le regard entrait en nous jusqu'à l'âme, car il reflétait tous les spectacles sublimes recueillis depuis quinze jours. Ces regards de fièvre et de victoire, quel rayonnement! Ils passaient près de nous, ces hommes, en nous regardant avec curiosité, étonnés de notre luxe et de notre nombre, et tout en défilant, ils nous disaient seulement :

» — Ne vous en faites pas. Bon courage, on les a eus!

» Tous répétaient « On les a eus! » Des voix jeunes, des voix de Parisiens, des voix à l'accent plus rude, des voix de l'Est, et cette voix enfin qui, avec un accent d'Alsace nous jeta du dernier rang : « Les Bauches, on les a eus! » Ils n'avaient retenu que cela de toutes leurs souffrances. Leur capitaine les regardait silencieusement avec une prodigieuse expression d'amour.

» Et pendant que nous montions, tout remués, pr3ndre leur place, ils disparurent, de leur pas lassé et triomphal... J'ai compris ce jour-là ce que c'était que la beauté de la gloire. »

Que ce dernier mot d'un enfant est grandiose! Ainsi s'allument à l'héroïsme les cœurs bien nés. Ainsi l'esprit de la frontière inséré dans les origines du 20e corps et perpétué par lui court à travers les âmes qu'il embrase.

Gloire aux soldats exemplaires qu'a formés la terre lorraine! Avec leurs camarades de toutes les provinces, demain, ils rapporteront dans Metz la civilisation de nos pères.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

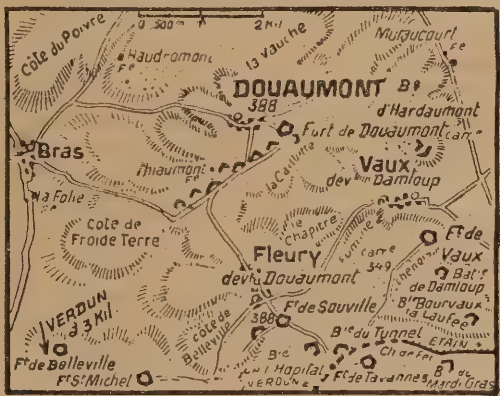
LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA VICTOIRE DE VERDUN

Les soldats de Verdun se surpassent, prennent une revanche magnifique de tant de journées lourdes à leur courage, et dans une offensive sublime doublent, s'il se peut, leur renom et leur gloire. Pendant que le pays, dont la reconnaissance ne sera jamais assez grande, donnait son or, son épargne pour l'emprunt libérateur, ces braves entre les braves, ces vaillants ont, dans un coup subit et terrible, dans un élan admirable, percé sur plus de sept kilomètres le front allemand ; ils ont, en une matinée de ce pâle automne, en moins de quatre heures, repris l'ensemble du terrain si péniblement gagné par le kronprinz en huit mois. D'une seule haleine, si l'on peut dire, ils ont rendu à la France Thiaumont et Douaumont, fort et villages, et ces bois à jamais célèbres du Fumin, de la Caillette, du Chapitre, du Chenois, de la Laufée, la batterie de Damloup, et venus battre les abords mêmes du fort de Vaux.

On sait ce que tout cela avait coûté aux Allemands de sang et de peine. Combien de leurs plus



fameuses divisions y trouvèrent leur tombeau? C'est par milliers d'hommes qu'ils avaient acheté chaque mètre, chaque pouce de terrain.

Eux seuls savent de quelle hécatombe formidable ils payèrent le fort de Douaumont, Thiaumont et le moindre bouquet de bois, la moindre crête. Huit jours auparavant, le kaiser passant en revue la division brandebourgeoise, en face de la jaune colline où s'élève Douaumont, disait que, « depuis sa dernière visite, plus d'un qui l'avait regardé dans les yeux reposait dans la terre humide, faisait maintenant partie de la grande armée des morts. Mais, — ajoutait-il, déclarait-il superbement, — ils ne seront pas tombés en vain. » Guillaume II se trompait. Nos soldats allaient lui donner un démenti cruel. Comme le dit le général Nivelle, ils ont, en « quatre heures, enlevé à leur puissant ennemi le terrain hérissé d'obstacles et de forteresses qu'il avait mis huit mois à nous arracher par lambeaux, au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considérables »

Le sang des quatre cent mille Prussiens, Poméraniens ou autres barbares tombés de Douaumont à Fleury a inutilement coulé : leur œuvre est détruite.

C'est le 25 février que, après une progression rapide de cinq jours, sous la protection d'une artillerie formidable, les Allemands emportèrent le fort de Douaumont, que leurs fameux soldats des Marches de Brandebourg l'enlevèrent par surprise, et l'on sait avec quel héroïsme nos coloniaux les en chassèrent, puis comment il fut définitivement repris, après une attaque à revers de l'ennemi par le bois de la Caillette.

Quant à la longue bataille qui suivit pour la possession du fort de Vaux et de l'ouvrage de Thiaumont, ses moindres détails sont encore présents à la pensée. La grande attaque où l'ouvrage de Thiaumont succomba, celle qui vit tomber Fleury, tout cela est d'hier. L'ouvrage de Thiaumont fut pris et repris plusieurs fois. Reconquis par nous le 30 juin, l'ennemi ne parvint à le reprendre le 3 juillet, qu'après six attaques furieuses. Délogé le 4 août, il n'en était resté le maître que quatre jours après. La batterie de Damloup et le village de Fleury n'avaient pas été l'objet d'une contestation moins mouvementée.

La victoire française annule tout cela. L'armée allemande se trouve brusquement ramenée, non seulement aux positions d'où son offensive était partie, mais, comme les critiques militaires le font remarquer, d'où il lui est difficile, sinon impossible de la reprendre. On voit, d'ailleurs, ce qu'il lui en coûterait, puisqu'au centre, c'est-à-dire de Fleury a Douaumont, le terrain reconquis atteint trois kilomètres.

Et l'Allemagne n'y perd pas qu'un gain tactique important, elle voit tomber définitivement l'espérance qu'elle pouvait conserver de fixer la défense française. Malgré la bataille de la Somme et la fiévreuse dépense d'hommes qu'elle est pour eux, nos ennemis avaient pu profiter de la tranquillité du front de Meuse pour former de trente-cinq à trente-six divisions nouvelles, en prélevant un régiment par division sur l'ensemble des corps d'armée qui tiennent le front occidental, et les jeter sur celui d'Orient, en Galicie, en Volhynie, puis en Transylvanie et dans la Dobroudja, où leur appoint, leur supériorité en artillerie, ont permis à Mackensen et à Falkenhayn des succès qu'il faut espérer sans lendemain. Aujourd'hui, un semblable virement de forces n'est plus possible.

Enfin, au point de vue moral, quel coup de boutoir! Quelle riposte à tout ce que prétendait la presse allemande militaire et l'état-major impérial lui-même. La veille encore, ils affirmaient que Verdun constituait le grand saillant de la France contre l'Allemagne, et que l'objectif du kronprinz, après avoir neutralisé cette « poterne », était de l'abattre. Nos poilus doivent bien rire!

Ce fut sous les yeux mêmes du généralissime que, dans cette journée à jamais fameuse du 24 octobre, la deuxième armée a, suivant l'expression même du communiqué, « crevé le front allemand », que les généraux Nivelle et Mangin l'ont victorieusement lancée à l'assaut des défenses des Hauts-de-Meuse.

Malgré une préparation d'artillerie violente, ils escomptaient les effets de la surprise, et l'irruption de quatre divisions françaises, les divisions Lardemelle, Passaga, Guyot des Salins et Mangin, hors des tranchées, dans la brume, a été, en effet, pour les Allemands, une vilaine surprise, une surprise dont ils auraient d'ailleurs tort de se plaindre, car elle était l'application des principes de leur grand théoricien Clausewitz, qui, dans son livre *La Guerre*, fixe à l'offensive deux conditions essentielles : la vitesse et la surprise. Ce sont là, dit le conseiller des Alliés en 1815, « les deux puissantes ailes de l'aigle qui fond sur sa proie ». Et nos généraux l'ont suivi à la lettre. Vitesse, surprise, ampleur de l'attaque, ils avaient tout combiné et si bien ; une telle émulation régnait parmi les troupes, zouaves, marsouins, coloniaux, etc., que, quelques heures après, tout leur objectif était atteint. Notre front d'attaque, qui suivait approximativement la route de Bras à Fleury, englobait ce village, puis allait à un demi-kilomètre au nord de la Chapelle-Sainte-Fine mordre la partie sud des bois du Fumin, du Chapitre, du Chenois et de la Laufée, était quatre heures après dans sa partie centrale, à trois kilomètres de là. Nos admirables troupes étaient maîtresses des carrières d'Haudremont, de l'ouvrage et de la ferme de Thiaumont, des pentes du ravin de la Dame, de celui de la Couleuvre, du bois Mauve ; elles avaient emporté Douaumont et le village, et, par le ravin de la Fausse, gagné

la lisière de l'étang de Vaux. Outre Douaumont, repris par surprise, et par suite du recul allemand au bois de la Caillette, elles faisaient cinq mille prisonniers, dont cent cinquante officiers, indice certain du désarroi, si ce n'est de débandade. Dans le ravin de la Mort, l'ennemi avait massé des pièces d'artillerie de tous calibres qui toutes ont été capturées. C'est le bataillon Nicolaï du régiment colonial à qui revient la gloire d'avoir repris Douaumont, Douaumont défendu à outrance, mais que d'autres ont été à la gloire! les Savoyards du 30e régiment d'infanterie, qui enlevèrent au pas de charge la batterie de Damloup, le 11e régiment, qui prit les carrières d'Haudremont, les soldats de la division Passaga, etc. Enfin, nos pertes ne dépassèrent même pas le chiffre des prisonniers valides.

La surprise passée, les Allemands ont essayé de réagir aux deux ailes : à gauche, aux carrières d'Haudremont, à droite, contre la batterie de Damloup, puis sur le front Haudremont-Douaumont ; mais leurs attaques ont échoué et n'ont pas arrêté notre avance dans la direction du fort de Vaux, dont on sait la situation avancée à la corne du plateau qui domine la Woëvre.

Le mur allemand est bien tombé !

LA CHUTE DE CONSTANTZA

Dans l'impossibilité de masquer leur défaite et l'importance de la chute de Douaumont, que dans l'ivresse du triomphe, Guillaume II saluait comme « la pierre angulaire de la défense de Verdun, du principal ennemi », les Allemands magnifient leurs succès dans la Dobroudja où, en effet, la situation des Roumains était, à l'heure où j'écris, plutôt douteuse, où ils venaient de perdre Tuzla-Ismaïl, Constantza et, chose plus grave, Cernavoda, le plus grand passage du Danube.

Le coup est sensible pour nos vaillants alliés,



qui subissent la peine d'avoir négligé la logique stratégique, et qui apprennent durement la guerre. Tandis, en effet, qu'ils pénétraient en Transylvanie, Mackensen enlevait Turtukaï, Silistrie, marchait sur Rasova, et ce n'était pas là, comme on le crut tout d'abord à Bucarest, une simple action défensive, mais bien, au contraire, une opération de grande envergure le début visant à la fois Constantza et le chemin de fer qui, de Constantza, après avoir enjambé le Danube, bifurque d'une part sur Bucarest et de l'autre vers la Moldavie. Obligé tout d'abord de reculer, puis de stopper à la hauteur de Rasova, il reprenait dernièrement l'offensive avec des forces, une artillerie supérieures, et l'on vient d'en voir la suite.

Le premier objectif du stratège allemand, qui était de couper Bucarest avec la mer, est atteint ; et c'est une chance pour nos alliés d'avoir pu détruire ou rendre inutilisables pour longtemps le port de Cernando ainsi que les viaducs qui le prolongent au-dessus des marécages. On ne sait comment les Roumains ont rompu le combat. Mais si leur aile droite a pu s'écouler par le pont de Cernavoda, l'aile gauche vaincue la première n'avait de direction de repli que la Dobroudja septentrionale. Il est vrai que le pays est marécageux, facile à défendre, et qu'elle aura, sans doute, le temps de gagner la région meilleure qui s'étend entre Hirsova et Tulcea, et, soit de franchir le Danube sur un pont de bateaux, soit de garder ses communications. Mackensen se montrait d'ailleurs pressant. Et en effet, il ne peut lui-même tenter le passage du Danube, si tant est qu'il en ait le projet, avant d'avoir une décision de ce côté.

Sur le front transylvain, le plan allemand cherche à isoler la Roumanie en allant couper à l'est le chemin de fer de Czernowitz à Bucarest ; mais cette avance ne faisait guère de progrès.

Un rétablissement était plus que possible.

LE MEURTRE DU COMTE STURGKH

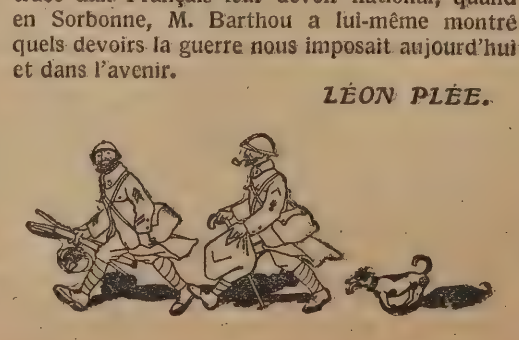
Un des auteurs responsables de la guerre actuelle, le comte Sturgkh, tombait ces jours-ci sous les coups d'une jeune socialiste Fritz Adler, et rien ne montre mieux l'état d'anarchie où se trouve l'Autriche depuis qu'elle a déchaîné la guerre et s'est faite la complice aveugle de l'Allemagne. Le président du Conseil autrichien avait, en prenant la succession du baron Gautsch, continué sa politique de conciliation entre les nationalistes. Mais les événements l'avaient transformé, en avaient fait l'adversaire du parti tchèque dont il appréhendait les cris de révolte. Depuis le début du conflit, il n'avait pas réuni le Reichsrat. Il était devenu l'homme de la répression autrichienne. Les mobiles immédiats de l'attentat sont mal connus et peuvent avoir été déterminés chez Adler par la répression sanglante d'une grève à Styreg. Toujours est-il que le 2 octobre, celui-ci abattait le ministre d'un coup de revolver comme il déjeunait à l'hôtel Maïssel-Schach. On dit que le meurtrier est un fou. On verra cela aux débats.

Le successeur du comte Sturgkh n'est pas, comme on le croyait, le prince de Hohenlohe, mais le baron Kœrber, dont la presse berlinoise fait trop l'éloge pour qu'il ne soit pas l'homme-lige de l'Allemagne.

LES DISCOURS DE LORD GREY
ET DE M. DESCHANEL
LA MISSION ESPAGNOLE

On a dit du ministre assassiné que sa fin tragique était le grand événement de sa carrière, et c'est trop s'attarder à son sujet lorsque sir Edward Grey a de nouveau cloué l'Allemagne au pilori, montré qu'elle avait bien cherché la guerre, qu'elle en avait même tracé l'horaire, et déclaré que les Alliés, assurés maintenant de ses desseins, ne mettraient bas les armes que lorsque la suprématie du droit serait assurée en Europe ; quand une mission présidée par le prince d'Albe apporte à la France l'hommage espagnol et que devant elle M. Deschanel a, dans un admirable langage, tracé aux Français leur devoir national, quand en Sorbonne, M. Barthou a lui-même montré quels devoirs la guerre nous imposait aujourd'hui et dans l'avenir.

LÉON PLÉE.



Échos de la Guerre

Les chiens parisiens ne savent peut-être pas que nous sommes en guerre, mais ils n'en sont pas beaucoup plus heureux pour cela...

D'abord, le maître est absent, *on* ne le voit que de très loin en très loin, quelques jours, et à peine s'est-*on* habitué au costume bizarre qu'il imagine de revêtir maintenant, que le maître est déjà reparti.

Et puis, il y a encore cette chose horrible que, depuis quelques semaines, il leur faut subir : la muselière.

Pauvre toutou, petit ou grand, jeune ou vieux, ni son exiguïté, ni sa grâce, ni sa gentillesse, ni sa douceur, ne peuvent le dispenser de cette terrible épreuve dont il ne sait pas la sage raison; et toutes les joies de la promenade en sont, pour lui, gâtées. Interdits, les abois étourdissants qui dilatent les poumons et expriment tous les sentiments; interdit, l'os rencontré au coin d'une rue tranquille, et les bonnes lapées d'eau sale croupissant au creux d'un pavé!...

Les chiens de Paris, aujourd'hui, nous font pitié. Ils souffrent tous de la contrainte qui leur est imposée, mais selon leur humeur, cette contrainte revêt des formes diverses. L'un, tout petit et arrogant, habitué aux hommages, fait contre fortune bon cœur, et relevant bien haut son museau enveloppé dans un réseau de cuir précieux, il semble dire :

« Ce machin-là? Je m'en moque comme d'une guigne. Même, cela me fait plaisir de l'avoir, je me trouve joli comme cela. »

Un autre, bon gros toutou aux yeux fidèles, lève sur le passant des regards d'angoisse et de supplication :

« Toi que j'aime, délivre-moi; tu es un maître, tu peux tout, ta puissance est sans bornes, ne me laisse pas souffrir. Si tu le veux, je serai libre d'aboyer, de ronger cet os, de lécher ta main... Non? Tu ne veux pas?... »

Son regard étonné nous accompagne, et nous poursuit comme un remords. Pour nous en délivrer, nous voudrions rencontrer encore le roquet insolent qui nous faisait rire tout à l'heure.

Plus loin, c'est un affreux carlin, mélange de toutes les races. Au-dessus de la courroie qui enserre ses babines, son humble regard semble nous demander pardon de la faute qu'il ignore et dont il subit sans révolte le châtiment; tandis que dans la rue voisine, ce beau chien-loup n'accepte rien, et veut se délivrer. Par des secousses répétées de la tête, et par des coups de patte sur le museau, il espère se débarrasser de la chose importune qui l'indigne, et le gêne d'autant plus, qu'au seuil d'une boucherie, tout près de lui, il voit un os qui n'a encore jamais été rongé.

Et quand nous rentrons chez nous, le chien du fruitier voisin, — qui, en des jours plus heureux, n'avait pas même l'air de nous connaître, — vient en frétillant vers nous, se frôle à nos jambes, tend sa tête emprisonnée pour mendier une caresse, comme s'il éprouvait le besoin de nouvelles amitiés, de nouvelles relations, d'une protection quelconque dont il espère la délivrance, puisque son maître, son dieu, le petit fruitier bancal, non seulement reste sourd à ses plaintes, mais encore a le triste courage d'attacher lui-même, de ses chères mains, l'affreuse muselière qui rend si malheureux.

C'est ainsi que, — homme ou chien, — il nous faut, hélas! souffrir pour des fautes que d'autres ont commises...

Mon courrier.

« Je voudrais croire à l'authenticité « de la ravissante histoire » le Rince-bouche de l'amiral, rapportée dans vos échos du 15 octobre, et pourtant...

» Il me souvient avoir trouvé, il y a bien une dizaine d'années, dans une biographie de l'amiral Courbet, un trait absolument semblable, quant au fond. Le grand marin, au cours d'une de ses expéditions, avait prié à sa table un vaillant missionnaire, qui depuis plus de vingt ans « travaillait » sur la côte dans l'intérêt des âmes et du nom français. C'était une manière de fête de famille. L'ecclésiastique retrouvait dans l'atmosphère qui l'entourait le contact depuis si longtemps perdu avec la mère patrie, cependant que les officiers de l'état-major, instruits de ses mérites, l'entouraient des plus délicates attentions. Le repas achevé, on passe les rince-bouche; c'est alors que le digne prêtre, ignorant les usages d'un monde qui lui était en quelque sorte devenu étranger, crut que le moment des toasts était arrivé. Il éleva le bol garni d'eau tiède aromatisée de citron et, portant la santé de l'amiral, en absorba le contenu. Il y eut un instant de gêne et quelques jeunes officiers ne purent se défendre de sourire, mais l'amiral eut à leur adresse un regard sévère, puis très simplement, élevant à son tour le rince-bouche, « A la France! » dit-il, et il but d'un seul trait...

» J'avais lu cette anecdote et depuis, elle fut à deux reprises différentes rappelée devant moi; je la crois donc suffisamment connue. Le geste de Courbet ne fut-il pas admirable et profondément touchant, et ne vous semble-t-il pas qu'en l'espèce la bonne foi de M. Gustave Téry ait été surprise par l'adaptation facile et peu scrupuleuse, pour les besoins de l'actualité, d'une anecdote bien ancienne déjà.

» Lieutenant ROUSSEL. »

Gestionnaire, ambulance 2-97.

« Souvenez-vous. »

C'est le conseil que donnait naguère M. le président de la République aux Français enclins à oublier le mal qu'on leur a fait. Oui, il faudra se souvenir de cette horrible guerre et de la manière tragique avec laquelle les Boches prétendent imposer leur *kultur*.

Mais ce ne sera pas assez! Il faudra encore ne pas oublier la guerre commerciale qu'ils nous firent pendant quarante-cinq ans et comment ils s'insinuèrent dans notre vie nationale pour y conquérir les marchés et y prendre les places qui étaient destinées à des Français.

Un livre vient de paraître, intéressant comme un roman — hélas! vécu — où sont dénoncés leurs procédés et leurs méthodes. Il est dû à la plume avertie de M. Edgard Troismaux qui apprit à connaître les hommes dans une longue fréquentation des prétoires.

Sous le titre *Séquestres et Séquestrés*, il nous conte des aventures invraisemblables et vraies, par exemple la main-mise allemande sur les mines de Diélette, et l'installation aux environs de Cherbourg de plates-formes bétonnées, où des batteries eussent admirablement protégé un débarquement ennemi.

L'Hôtel Astoria, le champagne Mumm, les parfums d'Orsay, tout cela, ô Français généreux et confiants, étaient entre les mains de nos ennemis.

Ce livre est l'histoire de la conquête de la France par les commis-voyageurs boches, conquête qui fut facile, plus facile que celle que se promettaient leurs soldats...

Le restaurateur-poète Michel Pons nous fait observer que parmi les littérateurs roumains écrivant purement la langue française, nous avons omis de citer notre regretté confrère Jean de Mitty.

Voilà l'oubli réparé.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

LE SARS. — *Aucune difficulté. Sars, sard, sart étaient des noms communs indiquant une terre stérile, un champ inculte, un bois ravagé et brûlé, après coupe, pour défrichement. Le sens de terre déboisée et brûlée, en voie de défrichement, est répandu dans les Ardennes en particulier, et les noms sars, sard, sart, sont fréquents comme noms de lieu, dans le nord de la France en particulier.*

RANCOURT. — *Aucune difficulté. Les formes Raencort et Roocort de 1214 indiquent un thème primitivement trisyllabique devenu disyllabique par chute d'une consonne. Presque tous les noms en court, nombreux dans la Somme, ont pour élément initial un nom de personne (propriétaire, fondateur, seigneur). Dans le cas présent, le nom de personne doit être Rado, au génitif Radonis, forme familière, hypocoristique, latinisée du nom de personne francique Radulfus (nom d'un frère de saint Ouen). On a dû avoir Radoncourt, d'où Rancourt. Le second élément est le cohors, cors, cortis au génitif latin, au sens de domaine. Le sens est donc : domaine de Rado.*

FREGICOURT. — *Encore un cors (domaine), qui devient cort, court en roman ; celui de Fridigisellus (nom francique, devenu Frégil, Frigil, en français). On a Frigilcurt en 1044, Fregilcor en 1108. La localité a pour origine sans doute un domaine fondé par ou appartenant à un Fri, ou Fredegisell, en tout cas baptisé d'après celui-ci. Ce nom propre francique serait formé des éléments fried, paix, et gesell, compagnon, et signifierait compagnon, ami de la paix.*

HENRY DE VARIGNY.

LES BRUITS QUI COURENT

LE MOT « CHIC » EST-IL BOCHE? — Un érudit a découvert que le mot « chic » est un vocable boche « que nos soldats ont rapporté après la guerre de Trente Ans ».

« Chic », en allemand, s'écrit « schick », et a le même sens que celui que nous lui donnons.

Exemple :

Schiller, dans sa Trilogie de *Wallenstein*, met le discours suivant dans la bouche d'un « wachtmeister », qui répond à deux cavaliers se vantant de leurs exploits : « Faut-il parler de ces choses? Ce n'est pas la vie de fête qui fait le soldat. Il lui faut du temps pour acquérir son esprit et son « schick ».

En tout cas, nos soldats ont mis le temps, eux aussi, pour rapporter le mot « chic » de la guerre de Trente Ans. Car c'est seulement à la fin du second Empire qu'il est parvenu en France.

Il n'est d'ailleurs pas question de le proscrire à cause de son origine possible. Il est trop bien naturalisé; peut-être pas très distingué, mais si commode...

❀

EN SOUVENIR DE NELSON. — Nous avons, d'après le *Cri de Paris*, indiqué l'origine de la cravate noire que portent les marins britanniques et qui rappellerait le deuil de Nelson.

Il est, affirme encore notre confrère, un autre insigne particulier que mettent, sur leur tenue, les officiers de marine en souvenir du célèbre amiral.

Les grades se distinguent dans la marine royale britannique par des galons. Mais les officiers ont le galon supérieur sur le milieu de la manche, et il a la forme d'un petit anneau qu'on appelle en anglais *curle*.

Voici l'histoire de ce *curle* :

Dans sa tentative malheureuse contre l'île de Ténériffe, en juillet 1797, le contre-amiral Nelson eut un bras emporté par un boulet espagnol.

A la suite de cette blessure et jusqu'à sa mort, Nelson fixa sa manche vide à l'un des boutons du devant de l'habit, au moyen d'un bout de galon cousu en forme de boucle et placé à 10 ou 20 centimètres du bas de la manche.

Plus tard, quand Nelson eut été enseveli dans son triomphe de Trafalgar, tous ses camarades portèrent en mémoire de l'illustre amiral une boucle de galon cousue à plat sur la manche.

❀

LA POULE AUX ŒUFS D'OR. — Une femme assez bien mise voulait, l'autre jour, passer la frontière française pour aller en Italie. Elle portait au bras un simple panier.

— Qu'y a-t-il là-dedans? demanda le douanier français.

— Oh! rien que mes provisions de bouche pour le voyage.

Le panier ouvert montra, en effet, du raisin, des œufs et un délicieux poulet rôti.

— Voilà un bien beau poulet cuit à la broche! Permettez-moi d'y mettre la broche une autre fois.

Et le douanier méfiant, saisissant le poulet, en fit sortir, d'un coup de sonde, deux mille francs en or.

— Exportation interdite, madame.

L'or fut confisqué, moyennant reçu; mais le reçu n'est pas flatteur pour la voyageuse.

❀

TOUT LE MONDE A L'USINE. — Un haut fonctionnaire anglais, qui visitait dernièrement une usine de munitions assez éloignée de Londres fut frappé de la beauté d'un certain nombre de jeunes filles employées à la fabrication des obus.

— *By jove*, dit-il au directeur, vous n'avez là que de jolies filles. Vous les choisissez donc?

— Mon Dieu non, répondit son interlocuteur, seulement ce sont là les figurantes d'une revue jouée récemment dans notre ville par une troupe en tournée. Comme la recette avait été fort maigre sur tout le parcours, ces pauvres filles entendant parler des salaires élevés que nous donnions à nos ouvrières, abandonnèrent toutes ensemble leur impresario et me prièrent de les engager ici. J'avais justement besoin d'ouvrières, pouvais-je refuser? Je suis d'ailleurs enchanté de leur travail...

❀

LES EXPRESSIONS A LA MODE. — « Camoufler » est maintenant synonyme de faire disparaître. Ne soyez donc pas étonné quand vous entendrez cette phrase : « Quel est encore l'animal qui m'a « camouflé » mon paquet de tabac? » Il ne sera nullement question d'un paquet de tabac bariolé par une section de camouflage.

L'on ne plaque plus un raseur, on le « dépose » ou on le « laisse » tomber », et quand on raconte une histoire intéressante, l'on n'épate plus quelqu'un, mais on « l'asphyxie ».

(Extrait de *L'Echo des Marmites*.)

SERGINES.

Le Passe-Montagne

Comédie en un acte, représentée le 16 septembre 1916 à la Comédie-Française.

MARGUERITE, 20 ans ..... Mmes HUGUETTE DUFLOS
MARIA, femme de chambre LHERBAY
OCTAVE, 23 ans .... M. PAUL NUMA

Un beau salon. Une jeune fille élégante entre en coup de vent. Tout en parlant, elle se débarrasse, dans les mains de sa femme de chambre, de son chapeau et de son manteau; puis elle prend une écharpe traînant sur un bras de fauteuil et l'enroule à sa taille.

MARGUERITE. — Maria, de tout l'ouvroir, c'est moi qui tricote le plus vite. En quatre heures, j'ai abattu ma paire de chaussettes.

MARIA, *riant.* — On peut dire que, pour les soldats, mademoiselle... ne se connaît plus!

MARGUERITE. — Dites donc, Maria, sans eux... Où serions-nous?

MARIA. — Eh bien, il y en a un qui demande mademoiselle!... Et un gentil!... Je l'ai mis dans la salle à manger.

MARGUERITE. — Qui me demande, moi? Je n'en connais pas... Au fait, c'est de l'hôpital! Un blessé de maman! Faites entrer bien vite!... Ouf! Je suis éreintée.

Elle s'affale sur un canapé.

MARIA, *ouvrant la porte de la salle à manger.* — Entrez, militaire!

MARGUERITE, *aimable, sans se lever.* — Entrez, mon ami! Vous avez peut-être soif?... Un verre de bordeaux, Maria!

OCTAVE, *saluant en homme du monde et souriant.* — Veuillez m'excuser, mademoiselle; je ne prends jamais rien entre mes repas.

MARIA, *à part.* — La gaffe!

Elle sort en riant.

MARGUERITE, *se levant.* — Oh! Pardon, monsieur!... Prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir. Vous êtes blessé?

Tous deux s'asseoient.

OCTAVE. — Je l'ai été. Presque rien. C'est fini.

MARGUERITE. — Dans la salle de maman?

OCTAVE. — Non, mademoiselle. Je n'ai pas l'honneur de connaître madame votre mère. Je sors de l'hôpital Buffon.

MARGUERITE. — Ah?... Maman, c'est à Majestic. Ce n'est donc pas de sa part?...

OCTAVE. — Mon Dieu..., c'est de la mienne. Je prends dans deux heures le train de Compiègne, je serai demain sur le front...

MARGUERITE. — Sur le front!... *(Elle s'avance et lui tend la main.)* Je souhaite ardemment, monsieur, qu'il ne vous arrive aucun mal.

OCTAVE. — Je suis profondément touché de votre souhait, mademoiselle; mais comme il n'est pas du tout sûr qu'il se réalise, j'ai tenu à ne pas partir sans vous avoir vue.

MARGUERITE. — ...Voulez-vous me rappeler votre nom, monsieur? C'est peut-être le costume, je ne vous reconnais pas bien.

OCTAVE. — Comment me reconnaîtriez-vous, mademoiselle? Vous ne m'avez jamais vu.

MARGUERITE, *souriante.* — C'est donc vous, monsieur, qui me connaissiez?

OCTAVE. — Non, mademoiselle. Pas du tout!...

MARGUERITE, *éclatant de rire.* — Mais, alors?

OCTAVE. — La raison de ma visite? C'est que, depuis six semaines, je n'ai guère cessé de penser à vous.

MARGUERITE, *riant encore, mais avec une nuance de raideur.* — En ce moment, monsieur, on passe tout aux soldats!... N'en abusez pas.

OCTAVE. — Mademoiselle, il y a six semaines, au moment de nous emmener aux tranchées, le capitaine a fait aux hommes une distribution de lainages. *(Il tire de sa poche un objet de laine.)* Voici mon lot, à moi. Ça ne vous dit rien?

Il s'approche d'elle.

MARGUERITE, *stupéfaite.* — ...L'élastique pointillé!... Les deux tons de brun!... C'est mon passe-montagne! Le seul que j'aie fait!... *(Très agitée.)* Mais, monsieur, comment avez-vous pu savoir qu'il venait de moi?

OCTAVE. — La lettre, mademoiselle!... Oubliez-vous la lettre que vous aviez enfermée dans le passe-montagne?

MARGUERITE. — C'est parce que je ne l'oublie pas que vous me voyez un peu émue!

OCTAVE, *souriant.* — Plus qu'un peu!

MARGUERITE. — Car, enfin, cette lettre...

OCTAVE. — Qui ne m'a plus quitté!

MARGUERITE. — Jamais, vous m'entendez, jamais je ne l'aurais écrite si j'avais soupçonné que je dusse connaître un jour celui qui l'aurait reçue!

OCTAVE, *souriant.* — Je l'ai reçue et me voilà!

MARGUERITE. — Mais, monsieur, cette lettre n'était pas signée de mon nom!

OCTAVE. — Elle était signée « Marguerite ».

MARGUERITE. — Eh bien, il y a dix mille Marguerite. Pourquoi moi?

OCTAVE. — Deux indices m'ont suffi : sur votre papier à lettres, un petit trèfle à quatre feuilles; et, dans l'enveloppe ouverte, sous la partie gommée dont vous n'avez pas utilisé la gomme, en toutes petites lettres blanches, formant relief, le nom et l'adresse du papetier. Vous remarquiez avec raison qu'en ce moment, on passe tout aux soldats. J'ai dit au papetier que je souhaitais remercier d'un charmant cadeau la personne inconnue qui lui achetait du papier à lettres orné d'un trèfle à quatre feuilles. Il a ri, cherché dans un registre et fini par dire : « Voyez donc au 19, dans ma rue. Ce doit être Mlle Burnand. » J'ai demandé à votre domestique « Mlle Marguerite Burnand! » Je tremblais que ce ne fût pas ça. Je ne puis vous dire, mademoiselle, à quel point, en vous voyant, je suis ravi que... ce soit ça!

MARGUERITE. — Vous avez cette lettre sur vous?

OCTAVE, *malicieusement.* — Non, mademoiselle. Pour la première fois, depuis six semaines, je m'en suis séparé; je l'ai confiée à mon paquet, lequel m'attend à la consigne de la gare du Nord. J'ai prévu que vous me poseriez cette question, que j'aurais à vous exhiber cette lettre, que, peut-être, vous voudriez me la reprendre. Et je n'ai pas eu le courage de m'exposer à ce danger-là.

MARGUERITE. — Mais, monsieur, qu'en voulez-vous faire?

OCTAVE. — La relire indéfiniment, et puis... *(Se frappant le côté gauche.)* l'avoir là! Si, par hasard, une balle me frappait au cœur, c'est que, d'abord, elle aurait troué votre lettre.

MARGUERITE, *elle a un léger sanglot, puis se moquant d'elle-même.* — Monsieur, cette guerre m'a fait une sensibilité maladive. Pour un rien, je pleure! Enfin, que désirez-vous?

OCTAVE. — Vous prouver que je sais votre lettre par cœur... en vous la récitant!

MARGUERITE. — Non! non! C'est impossible! Maman n'est pas là.

OCTAVE. — Je m'incline. Pourtant..., une simple question, mademoiselle. Est-ce que madame votre mère était là quand vous avez écrit?

MARGUERITE. — Non, monsieur!... Et j'en suis punie.

OCTAVE. — Mais, mademoiselle, vous n'avez pas le droit de renier le bien que vo[us] avez fait!

MARGUERITE. — Le bien?... Vous êtes sûr?

OCTAVE. — C'est parce que je me suis gr[isé] de cette lettre que, le soir même, au f[eu] j'ai senti mon courage décuplé!

MARGUERITE. — Tant mieux! Je m'en v[ou]drai moins. Vous faites bien de me dire [...] Mais j'ai eu tort tout de même.

OCTAVE. — Non, vous n'avez pas eu t[ort] de m'écrire : « Cher petit soldat inconnu.

MARGUERITE. — « Inconnu », monsieur! Vo[us] voyez bien! Sans ça, je n'aurais pas écrit!

OCTAVE, *reprenant.* — « Cher petit sol[dat] inconnu, c'est à toi seul que je pense en [te] vaillant pour toi. »

MARGUERITE. — Vous comprenez, monsie[ur] que ce tutoiement s'explique par mon ex[al]tation de patriote.

OCTAVE. — Je comprends si bien votre ex[al]tation, mademoiselle, que je la partage [...] que, si j'avais pu vous répondre, je vous a[u]rais, moi aussi, tutoyée.

MARGUERITE, *effarouchée.* — Monsieur!...

OCTAVE. — « Chère jeune fille inconnu[e] si délicieusement française, au cœur pur [...] hardi, laisse-moi t'adorer entre toutes [les] jeunes filles! »

MARGUERITE. — Mais c'est fou, monsie[ur] ce que vous dites!

OCTAVE. — Un peu fou, oui. Comme vo[tre] chère lettre!

MARGUERITE. — Que je vous supplie d'arr[ê]ter là.

OCTAVE. — Non, non. C'est là surtout q[ue] j'ai hâte d'arriver. « J'ai vingt ans, je su[is] belle... »

MARGUERITE. — Monsieur, je m'excuse hu[m]blement d'avoir osé dire cela de moi.

OCTAVE. — Moi, mademoiselle, je m'excu[se] humblement d'avoir douté que ce fût vra[i].

MARGUERITE. — Combien vous avez eu ra[i]son!

OCTAVE. — Je ne réponds pas! Donc, j'[ai] douté, mais pas tout de suite! Il m'était [...] doux de vous croire sur parole, que je vo[us] ai crue d'abord et longtemps. C'est to[ut] à l'heure, en montant l'escalier, que la pe[ur] m'a pris d'une mystification! Songez don[c] si au lieu de vous, j'avais trouvé quelq[ue] horrible grosse dame!

MARGUERITE, *éclatant de rire.* — Ah! ah! a[h!] ah!...

OCTAVE. — Riez, chère enfant, riez!... Ma[is] non, ne riez plus pour entendre la fin « J'ai vingt ans, je suis belle, je n'ai enco[re] aimé personne... » *(Avec gravité.)* : C'est vra[i] cela?

MARGUERITE, *avec gravité.* — C'est vra[i] je vous le jure.

OCTAVE, *même ton.* — Quel bonheur!... « ... n'ai encore aimé personne et, ce soir, [il] me semble que j'ai des baisers plein [le] cœur. » *(Marguerite se cache le visage da[ns] ses mains.)* « Cher petit soldat inconnu, [je] te les envoie. Puissent-ils te porter bonheu[r] « MARGUERITE. » *(Un silence.)* Mademoise[lle] Marguerite, ces baisers-là, vous devinez [...] j'en ai rêvé!

MARGUERITE. — Monsieur, je vous en prie! J'ai été une jeune fille imprudente. Mais... je suis une jeune fille, et...

OCTAVE, *s'inclinant.* — Et vous avez to[ut] mon respect. Donc je pars. Mais, avant... ce passe-montagne...

MARGUERITE. — Eh bien?

OCTAVE. — Que je n'ai jamais mis.

MARGUERITE. — Pourquoi, jamais?

OCTAVE. — Parce que j'ai été blessé to[ut] de suite.

MARGUERITE. — Vous ne m'avez pas d[it] quelle blessure?

OCTAVE. — La main criblée de menus éclats.

MARGUERITE. — Montrez, voulez-vous?

OCTAVE. — C'est bien laid!

Il tend la main... Elle regarde, émue.

MARGUERITE. — Monsieur, rien n'est plus beau!.. Donc, ce passe-montagne?

OCTAVE. — Avant que je l'emporte... bénissez-le!

MARGUERITE. — Que voulez-vous dire?

OCTAVE. — Je veux dire: mettez-le.

MARGUERITE. — Que je mette, moi, votre passe-montagne?

OCTAVE. — Oui, pour que je l'aie, ce soir, demain, tout imprégné de vous! Pour qu'en fermant les yeux, je puisse croire encore à votre douce présence!

MARGUERITE. — Monsieur, je n'ose pas!...

OCTAVE. — Mademoiselle Marguerite, je puis être tué demain.

MARGUERITE. — Taisez-vous!...

OCTAVE. — Alors, ne me refusez pas.

MARGUERITE. — Mais, monsieur, la saison s'avance, et vous ne le mettrez plus.

OCTAVE. — Je me moque bien de la saison! Au cœur, on n'a jamais trop chaud.

MARGUERITE. — Monsieur, dites-moi votre nom.

OCTAVE, *souriant.* — Octave Leudet, avocat, fils et petit-fils d'avocats.

MARGUERITE, *également souriante.* — Monsieur Octave Leudet, voulez-vous m'aider à coiffer ce passe-montagne?

OCTAVE, *dans un cri de joie.* — Ah!... *(Il l'aide avec délicatesse.)*... Je ne trouve pas de mots!... Cela vaut mieux, d'ailleurs. Je ne réponds plus de ce que je dirais!

MARGUERITE. — De quoi ai-je l'air, monsieur Octave?

OCTAVE. — Vous étiez belle et vous voilà « gentil! »

MARGUERITE. — Un petit garçon?

OCTAVE. — Un jeune chevalier qui n'a pas son armure complète.

MARGUERITE. — Mais il faudra, pour l'ôter, que je m'ébouriffe!...

OCTAVE. — Je l'espère bien, Mademoiselle Marguerite.

MARGUERITE, *regardant son bracelet-montre.* —... Six heures: l'heure de maman!

OCTAVE. — Vous avez peur de votre mère?

MARGUERITE. — Ah! Dieu non! Chère maman! Je lui dirai tout. Et je suis sûre qu'après m'avoir grondée ferme, elle sera, demain, la moins sévère des confidentes. Mais je ne veux pas être grondée ce soir. Reprenez vite votre casque! *(Il l'aide encore.)* Et cachez-le dans votre poche!

OCTAVE. — Dans ma poche de soldat? Quand il vous a touchée, vous!...

Il baise dévotement le passe-montagne en la regardant.

MARGUERITE. — Donnez!... que je vous l'enveloppe!

Elle tire son écharpe et roule dedans le passe-montagne.

OCTAVE. — Votre écharpe!... *(Il la baise aussi.)* Elle non plus!

MARGUERITE, *riant.* — Homme exigeant, passez-moi ce journal. *(Elle roule le paquet dans le journal et le lui glisse dans la poche.)* Voilà!... *(Un silence.)* Vous ne dites rien?

OCTAVE. — Je vous regarde.

MARGUERITE. — Parlez..., si vous ne voulez pas que je pleure.

OCTAVE. — Si je parle..., vous devinez ce que je vais dire.

MARGUERITE. — Ah! Tant pis! Dites-le.

OCTAVE. — Je vous aime!... *(Elle pleure doucement.)* Et vous?

MARGUERITE. — Moi?... C'est si vite... que j'ai honte... Je crois... oui.

OCTAVE. — Me permettez-vous de ne plus dire « mademoiselle »?

MARGUERITE. — Dites comme vous voudrez.

OCTAVE. — Marguerite!...

Il s'avance comme malgré lui. Marguerite fait de même. Soudain, il se jette sur la main de la jeune fille; il y appuie un long baiser. Puis, s'écartant avec lenteur sans quitter cette main, il a, vers Marguerite, un regard d'imploration muette. Marguerite, bouleversée, hésite d'abord; puis, se décidant, d'une voix entrecoupée.

MARGUERITE. — Embrassez-moi! *(Il l'embrasse longuement sur le front.)* Maintenant, partez!

OCTAVE, *s'arrachant.* — Si je ne dois plus vous revoir, adieu!

MARGUERITE. — Non! je ne veux pas! Au revoir, Octave! Au revoir!

OCTAVE. — En tout cas, si c'est adieu, je vous jure qu'avant, ils me le paieront!

Il sort à grands pas. Elle éclate en sanglots.

MARCEL GIRETTE.

LE LIVRE DU JOUR

Au Champ d'honneur

Nous recevons les bonnes feuilles de ce livre déchirant. M. Hugues Le Roux y raconte la mort de son fils, tombé devant l'ennemi. Le jeune héros avait voulu servir comme sous-lieutenant dans le 20e corps, à la frontière. Il resta seul, huit heures, l'épine dorsale coupée, dans la tranchée. On le transporta à l'hôpital de Toul où il expira après vingt jours d'agonie. Il s'était fiancé quelques jours avant la guerre. Celle qu'il devait épouser vint le voir. M. Hugues Le Roux raconte, avec une poignante émotion, cette visite.

FIANÇAILLES BRISÉES

I

Un soldat me tire par la manche. Il me tend un télégramme qu'une erreur de transmission a retenu vingt-quatre heures dans le bureau du contrôle.

C'est une dépêche d'Hélène.

Elle dit:

« J'arrive demain matin, avec ma mère. »

Je savais que cette jeune fille vaillante viendrait dire adieu à son fiancé. A la gare on a vu passer cinq ou six personnes qui venaient de Paris. On n'a pas remarqué la jeune fille. Que sont devenues ces deux pauvres femmes entre nos barrages de sentinelles? Je suis si occupé d'elles, mon Robert, que j'ai à peine le temps de songer à toi, à l'émotion que tu vas éprouver quand il te sera donné de la revoir.

Au bas du raccourci de piétons qui monte à pic vers la grille de l'hôpital, j'aperçois Hélène et sa mère.

Elles redescendent vers la ville, lentement, à deux pas l'une de l'autre, sans se parler. Chacune d'elles est isolée dans son chagrin différent.

Est-ce qu'on ne les aurait pas reçues?

Elles l'ont vu, et de cette vue la fiancée de mon fils demeure foudroyée. Son esprit est resté sur le calvaire qu'elle vient de gravir; mon tendre remerciement s'adresse à une âme absente.

— Ma vraie fille! Je vous chérirai toujours pour cette joie dernière que vous lui avez apportée.

Elle ne m'écoute pas.

Les yeux mornes, les bras tombés, elle murmure:

— Ce n'est plus lui.... Ce n'est plus lui!

Hélas, ma chère fille, qu'espériez-vous trouver au faîte de cette côte? Vous voliez vers un rêve blessé. Vous avez vu un homme agonisant.

II

Hélène pleure.

Dans la chambre sombre où nous sommes abrités, elle et moi, en tête à tête, tandis que sa mère fait aménager leur modeste gîte, elle pleure sur tout ce bonheur qui aurait pu être, sur la souffrance infinie qu'elle a vue, sur sa propre vie dont le cristal est fêlé.

— Comme notre Robert a dû être heureux de vous voir?

— Si! Si! Autant qu'il le pouvait. Mais déjà il est trop loin de moi pour que je puisse l'atteindre. Nous nous voyons: nous ne nous saisissons plus.

Je serre les mains de la jeune fille entre les miennes. Ceci est la bague de promesse que mon enfant lui a mise au doigt. Elle est formée d'un des brillants que sa mère portait aux oreilles, au temps de sa jeunesse. Il a fait monter cette goutte de lumière avec des rubis autour.

Hélène devine mes pensées, l'angoisse crispe ses beaux sourcils. Elle gémit:

— Devinez ce qu'il m'a dit, ce dernier soir d'août, avant de me quitter: « Si c'est la volonté de Dieu que je ne vous revienne pas, mon désir d'amour est qu'après moi, un honnête homme protège votre vie comme j'aurais voulu l'abriter. Mais il regarderait cette bague avec tristesse. Alors vous l'ôterez de votre doigt. Et si jamais vous avez une fille, vous la lui donnerez, le jour de ses fiançailles, en souvenir de notre espoir. »

Elle tord ses mains, elle dit:

— Tout à l'heure il la regardait, il la regardait, notre bague... Ah! pourquoi a-t-il dit ce qu'il a dit au moment de la séparation!

J'écoute et il me semble que je revois ma maison auprès de la forêt, notre table des fiançailles, leurs jeunes amis autour. Il y a trois mois, pas davantage. Je regardais alors par la fenêtre dans mon jardin. Je contemplais le marronnier au pied duquel, il y a dix ans, j'ai vu le cercueil de mon premier fils. Et je pensais:

— Bientôt, dans cette place d'ombre, nous abriterons un berceau. Une jeune mère se penchera vers une tendre faiblesse. La chaîne de vie sera renouée.

III

Robert et Hélène passent la journée en tête à tête.

Elle me remplace dans le service de l'eau, de la glace et du lait.

Pendant ce temps la mère d'Hélène et moi nous suivons dans le jardin le buis des plates-bandes. Nous faisons gémir sous nos pieds le gravier de l'allée qui passe sous la fenêtre de notre blessé.

Elle le sent, cette mère: pour aimer sa fille, moi qui vais survivre, je ne serai pas plus égoïste que mon enfant qui meurt. Nous parlons d'Hélène comme si c'était mon fils à moi qui était venu du dehors, comme si elle était notre fille à tous les deux. Ce mélancolique accompagnement convient au duo d'amour que les âmes de ces deux enfants chantent, l'une en face de l'autre, derrière cette fenêtre close, derrière le sourire qu'une résolution héroïque impose à leurs deux détresses.

Car, je l'ai compris à travers le récit d'Hélène; devant sa fiancée mon cher fils veut conserver cette maîtrise d'âme dont il s'est fait une règle vis-à-vis de moi.

Sait-il qu'elle sait la vérité autant que lui-même? Il refuse de s'éclairer là-dessus. Entre eux, jusqu'à la dernière minute, il ne sera question que de la certitude du revoir.

Le regard qu'il m'a jeté lorsque, suivi de la mère d'Hélène, je suis entré dans sa cellule, m'a

révélé sa volonté. Et nous obéissons, tous les trois, sans nous être concertés, comme ces soldats qui se sont jetés à son secours lorsqu'il est tombé sur la crête, et auxquels il a ordonné :

— Maintenant, retournez sur la ligne de feu!

IV

La salle commune qui précède ce petit couloir où Robert a sa cellule est pleine d'isolés. Aussi bien nous apporte-t-on ici ceux qui n'ont pas la force d'aller plus loin, ceux que l'on ne veut pas voir mourir au milieu de leurs camarades blessés sur une banquette de wagon. Si près de la ligne de feu, ces désespérés ne reçoivent pas de visites. Il faut qu'ils se contentent des lettres que l'on écrit sous leur dictée, des réponses qu'on leur lit, tant qu'ils peuvent entendre.

J'ai si grande pitié de leur solitude que j'ai prié Hélène de ne pas traverser la salle où ils gisent. Pour aller retrouver Robert, nous contournons la haute bâtisse, nous rasons les murs, à l'abri des regards, comme si nous glissions vers un rendez-vous interdit.

Or, voici que ces pauvres gens ont appris que le lieutenant, leur camarade, reçoit ces jours-ci une visite chère. Ils me font savoir par le Grand Louis qu'ils souhaitent voir la jeune fille traverser leur salle. Ils ont dit :

— Ça nous fait plaisir qu'un de nous ait un bonheur.

De quel soc, mon Dieu, vous servez-vous pour retourner ainsi le cœur de l'homme, enterrer l'égoïsme qui desséchait la surface du monde, et ramener à votre lumière le grain de la bonté fraternelle?

Je le sens d'ailleurs, avec une émotion qui me bouleverse l'âme : celle que ces abandonnés veulent voir passer au pied de leurs lits, n'est ni une mère, ni une épouse. Elle est la fiancée qui n'aura pas de noces, le rêve qui restera un rêve, le symbole de ce qui aurait pu être, le pur amour où chacun de ces mourants mire, un instant, le souvenir de son cœur.

V

C'est ce soir qu'Hélène lui dit adieu.

Tous les deux, jusqu'à cette dernière épreuve, ils ont soutenu, l'un en face de l'autre, leur effort de générosité. Il n'a pas été question de la séparation définitive. Mon enfant, si brave, l'avait bien choisie. Comment ne pas regretter le petit-fils qui me serait venu d'eux?

Nous parlons du retour. Le retour à Paris...

— Dès que je serai transportable, Hélène m'a promis qu'elle m'enverra une automobile. On me conduira directement à l'hôpital de Neuilly. C'est là que nous nous retrouverons.

Il y a de l'extase dans les yeux de mon fils bien-aimé, quand il prononce ces mots :

« Nous nous retrouverons. »

A ce moment-là, il aura bu à ces fontaines que déjà il entend sourdre. Il y aura laissé, avec sa soif, le souvenir de la souffrance.

Elle viendra à lui, plus diaphane que son voile de mariée. Elle aura dans les mains le bouquet qui ne se fane plus. Et ils seront pour toujours ensemble, dans la Lumière.

HUGUES LE ROUX.



Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 27 octobre 1916.

La **Souscription à l'EMPRUNT NATIONAL** sera close au moment où paraîtront ces lignes.

La Nation française a su se montrer à la hauteur de l'effort que l'on attendait d'elle.

S'il est prématuré, à l'heure où nous écrivons, de hasarder des chiffres sur le nombre des souscripteurs ou sur le montant des capitaux versés, on peut néanmoins, grâce à de certaines précisions et, notamment, d'après le communiqué de la Banque de France, affirmer en toute sécurité :

C'est un gros, un très gros succès!

Et ce succès de la **Rente Française 5 0/0** s'accentuera encore, après la clôture de l'Emprunt, par la progression des cours en Bourse, où les retardataires pourront encore l'acquérir.

Aux souscripteurs nous donnerons ce conseil :

Conservez ce titre incomparable!

GOUVERNEMENT BRÉSILIEN FÉDÉRAL

OBLIGATIONS 5 0/0

DE LA

Compagnie du Chemin de fer de Goyaz

Décret nº 12,183 du 30 août 1916 publié au « DIARIO OFFICIAL » DES

ÉTATS-UNIS DU BRÉSIL

CLAUSE 9 : « Le Gouvernement assume la responsabilité de la dette hypothécaire de la Compagnie, d'une valeur nominale de 25,000,000 de francs, constituée par 50,000 obligations avec intérêts à 5 0/0 et contractée par la dite Compagnie, pour la construction du tronçon de 250 kilomètres, construit sous le régime de la garantie d'intérêts, établi par les contrats autorisés par décrets nos 5,319 du 18 octobre 1904, et 6,438 du 27 mars 1907 ».

Il suit de la clause ci-dessus que les porteurs des obligations de la *Compagnie du Chemin de fer de Goyaz* se trouv[ent] désormais avoir en mains un titre d'[É]... du Gouvernement Fédéral des Éta[ts-]Unis du Brésil.

Crédit Mobilier Français

Les actionnaires du **Crédit Mobilier Fran[çais]** seront prochainement convoqués en Ass[em]blée Générale annuelle.

Nous publierons l'avis de convocation a[us]sitôt que la date de l'Assemblée sera défi[ni]tivement arrêtée.

En attendant, nous sommes en mesure [de] faire connaître aux actionnaires que le Con[seil] d'administration a fixé à 3 0/0, soit 15 fr. [par] action, uniquement prélevés sur les bénéfi[ces] de l'exercice, le montant du dividende [qui] sera proposé à l'assemblée.

Sucrerie Centrale « Coloso »

L'assemblée générale **ordinaire** de c[ette] Société est convoquée pour le 24 novem[bre] 1916, à 15 heures, 19, rue Blanche, à Pa[ris] à l'effet de recevoir les comptes de l'exerc[ice] 1915-1916. Pour faire partie de cette asse[m]blée, il faut être propriétaire de 25 acti[ons] au moins.

L'assemblée ordinaire sera suivie de l'[as]semblée **générale extraordinaire** dont n[ous] avons précédemment parlé et qui, n'ayant [pas] atteint le quorum légal sur première con[vo]cation, est convoquée à nouveau pour [le] même jour, 24 novembre, à 15 heures 1/2.

A cette réunion, tous les actionnai[res] *quel que soit le nombre de leurs titres,* [ont] droit de prendre part, et ils ont le plus gr[and] intérêt à le faire. L'objet de l'assemblée [est] en effet, comme nous l'avons dit, de d[éli]bérer sur une proposition d'achat de l'a[ctif] social, qui se présente dans des conditi[ons] fort avantageuses.

Il importe donc de ne pas laisser échap[per] l'occasion, et, pour cela, de faire en so[rte] que le nombre de titres nécessaire à la ten[ue] de l'assemblée soit atteint sans nouv[eau] retard.

Un jeton de présence de 0 50 par action [dé]posée et représentée sera attribué si l'assemb[lée] peut se tenir.

Les dépôts devront être effectués trois jo[urs] au moins à l'avance, au Siège social, [au] **Crédit Mobilier Français.**

Le souci de beaucoup de personnes est d'[as]surer, contre le vol ou l'incendie, la garde [de] leurs titres et objets de valeur.

Les **Coffres-Forts** du **Crédit Mobilier Françai[s]** avec leur service perfectionné, *réponden[t à] cette légitime préoccupation dans les meille[ures] conditions de sécurité et de discrétion.*

Compartiments depuis **4** francs par mo[is], **20** francs pour six mois et **35** francs par [an].

Imprimerie des Annales, 51, rue Saint-Georges, Pa[ris]

Le Gérant : VINSON.

LES ANNALES



L'HEURE DU COURRIER

12 Novembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie. 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES ANNALES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1742. — 12 NOVEMBRE 1916

EDITION DE LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION POSTALE 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



LE GÉNÉRAL MARCHAND

GRIÈVEMENT BLESSÉ SUR LE CHAMP DE BATAILLE ET PHOTOGRAPHIÉ PENDANT SA CONVALESCENCE (1916)

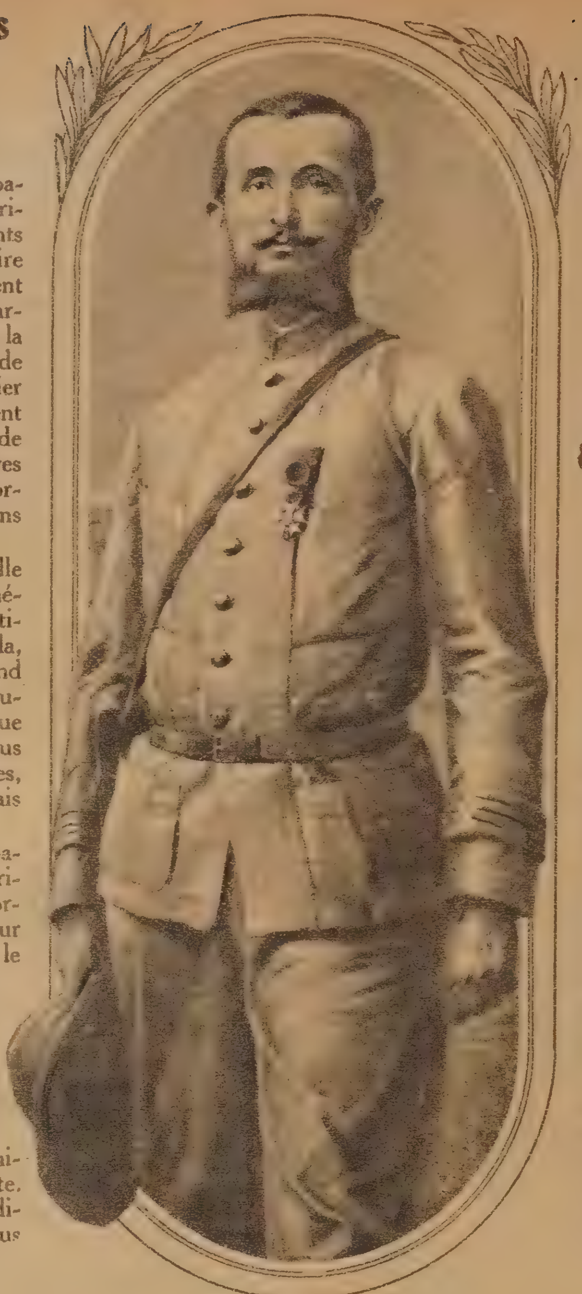
Les Trois Mousquetaires de Fachoda

MARCHAND — BARATIER — MANGIN

Ils se couvrent de gloire, les trois compagnons qui, voilà bientôt vingt ans, entreprirent, jeunes alors, mais non pas plus ardents qu'ils ne le sont aujourd'hui, d'élargir l'empire colonial de la France. Tous trois à présent portent la couronne de chêne. Le général Marchand, chargeant avec une folle témérité à la tête de ses troupes, vient d'être pour la seconde fois, blessé grièvement. Le général Baratier exerce un haut commandement où s'affirment la résolution de son caractère et la netteté de son esprit. Le général Mangin dirige les braves qui reprenaient hier Douaumont dans un formidable élan, et ajoutaient de nouveaux rayons au magnifique soleil de Verdun.

Le récit de ces faits prodigieux éveille d'intéressants souvenirs au fond de ma mémoire. J'ai connu d'une façon très particulière les trois mousquetaitres de Fachoda, j'ai passé de longues heures avec Marchand et Baratier dans la petite maison qu'ils occupaient, vers 1899, à proximité de l'avenue Malakoff. Ils vivaient fraternellement, sous le même toit, confondant leurs espérances, comme ils avaient mêlé leurs travaux. Mais l'histoire est jolie et mérite d'être contée.

Donc, le commandant Marchand et Baratier, arrivés à Paris après leur odyssée africaine, y cherchaient un logis modeste, proportionné aux assez maigres ressources de leur budget d'officiers de fortune. Marchand le découvrit au bout de cette rue d'aspect provincial qui devait, plus tard, porter son nom : une villa bourgeoise, entourée d'un jardinet. Il instruit de ses intentions le propriétaire. Celui-ci ne saurait se résoudre à recevoir de l'argent de ce soldat qu'il admire. Il le prie d'accepter le don de l'immeuble. Stupeur de Marchand devant une offre qui humilie sa fierté et sa dignité. Mais on insiste. « Mon commandant je n'ai pas d'héritier direct ; vous ne lésez personne. Laissez-moi vous témoigner ma sympathie, vous marquer la gratitude que vous doivent les Français. » L'officier était trop désintéressé, trop scrupuleux pour ne pas persister dans son refus. Il acquitta donc les termes de son loyer, comme un vulgaire mortel. Si je rapporte cette anecdote, c'est qu'elle atteste le degré de popularité dont jouissait Marchand. Un charme singulier émanait de lui...



LE COMMANDANT MARCHAND
au retour de son expédition africaine (1900).



BARATIER (même époque)



MANGIN (même époque).

Considérez ses yeux (les yeux ne vieillissent pas) sur l'image ancienne et l'image récente que nous publions. Ils ne sont pas inquiets ou fuyants ; ils ne sont pas violents, ni durs, ni cruels, mais tout ensemble énergiques et doux ; la volonté qui s'y affirme est tempérée par le rêve ; il y flotte quelque chose d'un peu vague et lointain. La prunelle noire, largement dilatée, fixe un objet invisible, situé dans l'espace, par delà l'humanité. Les apôtres devaient avoir de ces regards quand ils marchaient au supplice. Et sans doute aussi, lorsque Marchand dirigeait ses compagnons à travers la brousse, après qu'il avait veillé aux mille détails de l'expédition, donné des ordres, exploré l'horizon, prévenu ou surmonté les obstacles, il s'absorbait dans un songe mystérieux. Ce qu'il entrevoyait, très loin, là-bas, au terme de la route, c'était l'œuvre réalisée ; la terre promise, le drapeau de France flottant au-dessus du Nil. Quel enivrement, quand il aperçut les rives du fleuve ! et quelle immense tâche pour y atteindre ! Que d'angoisses, d'incertitudes, d'espoirs toujours détruits et sans cesse renaissants ! La gravité de Marchand venait de ces longues heures de méditation ; il n'était pas mélancolique, mais recueilli ; la majesté rayonnait de son front vaste et largement modelé. Il portait haut la tête comme les visionnaires et les prophètes... Cette majesté lui est naturelle, ainsi qu'aux Arabes du désert. Il y joint des vertus civilisées : une mâle bonté et le souci de la vie humaine.

Que de fois il m'a conté les péripéties de sa campagne !

« Pour nous juger équitablement, me disait-il, oubliez votre condition de citadin. Lorsque nous quittons l'Europe pour explorer un coin de l'Afrique, nous nous plaçons dans l'état d'âme des misssionnaires qui vont catéchiser les barbares. Selon toute apparence, la mort nous attend, soit que nous tombions les armes à la main, soit que, minés par la fièvre, nous périssions sous les assauts d'un climat meurtrier. Dès que cette idée est acceptée, elle ne nous trouble plus. Nous allons de l'avant avec entrain. Et au fond de nos cœurs brille une petite étoile qui ne s'éteint jamais. Aux moments les plus critiques, elle apparaît, nous montre la route. Chaque étape franchie ranime sa lueur vacillante. Au milieu des tempêtes elle nous conduit au port. »

Il fallut que la « petite étoile » eût une furieuse envie de briller ! Souvent la mission fut sur le point d'être anéantie. Elle ne réussit que grâce au perpétuel miracle d'un effort prodigieux.

Ces héros ont changé de but mais non d'idéal. Qu'ils travaillent à conquérir de nouveaux territoires à la Patrie ou qu'ils défendent son sol, c'est toujours à sa grandeur qu'ils se dévouent. La « petite étoile » qui les guide ne cesse d'étinceler. Elle ne s'éteindra qu'avec leur vie...

ADOLPHE BRISSON.

Notes de la Semaine

L'Occultisme

Papus vient de disparaître. Connaissiez-vous Papus? Il s'appelait, de son nom véritable, le Docteur Encausse ; il avait pris du service dès le début des hostilités, quoique son âge le dispensât de toute obligation militaire. Un mal contracté au chevet des contagieux a brusquement terminé ses jours et l'a mis au rang des bons Français tombés, en faisant leur devoir, face à l'ennemi. Ainsi sa mort, simple et brave, aura racheté ce que sa vie eut de bizarre et d'aventureux.

Ce fut une figure très singulière... Doué d'une vive intelligence, nourri de fortes études, ce médecin voulut être un mage. Il menait de front les sciences positives et les sciences occultes. Il avait tout lu, il s'était tout assimilé : les travaux des Hébreux, des Egyptiens, des Grecs, des astrologues du moyen âge, des magnétiseurs de la fin du dix-huitième siècle, des hypnotiseurs de la troisième république. Il recommençait Cagliostro. Il entretenait des relations secrètes avec les médiums de l'univers. De ses observations il formait de gros volumes que dévoraient les initiés. Sa conversation était plus agréable, moins pédante que ses livres ; elle explorait le monde du merveilleux ; elle abondait en saillies plaisantes et en aperçus profonds. Une de ses théories favorites consistait à soutenir que les affaires humaines, dans le domaine politique et matériel, sont dirigées par une formidable coalition d'intérêts, par une sorte de franc-maçonnerie cosmopolite dont il se flattait de suivre les agissements et de pénétrer les desseins. Cette hypothèse n'avait rien en soi de déraisonnable. Papus, que sa lucidité n'enrichissait pas d'ailleurs, affirmait qu'aucun événement capital ne s'accomplissait sans qu'il en fût informé préalablement par des émissaires dont la surveillance s'exerçait sur divers points du globe terrestre, en Amérique, en Asie, en Afrique et jusque au fin fond de la Chine. Il était donc en mesure de prophétiser. Et il ne s'en privait pas. Il partageait ce privilège avec les trente ou quarante mille voyants et voyantes qui exercent en France leur petite industrie. Mais cette prétention s'alliait chez Papus à une érudition remarquable, à une abondante documentation, à une connaissance exacte des lois problématiques de l'occultisme. Il affirmait que certains êtres possèdent la faculté d'apercevoir à l'avance sous forme d'images, qu'il appelait *clichés astraux*, les choses de l'avenir ; il assurait que ces prodiges, aussi vieux que l'humanité, avaient toujours étonné et séduit les hommes et que, mêlés à une foule de charlatans, des devins vrais et sincères s'étaient succédé d'âge en âge, depuis le thébain Tirésias jusqu'au fameux Philippe, le prophète lyonnais qu'un Empereur fit venir, il n'y a pas bien longtemps, pour lui demander son horoscope.

Peut-être sourirez-vous, en lisant ces lignes, ou en éprouverez-vous quelque agacement. Je sais que beaucoup d'esprits répugnent à admettre la réalité des phénomènes dont Papus et ses émules se préoccupaient. Mais il en est d'autres, et des plus sérieux, qui y ajoutent foi ou du moins qui ne les rejettent pas de parti pris et ne dédaignent pas de les examiner avec sympathie..... Comment ne pas se sentir un peu troublé devant les affirmations d'un Charcot, d'un William Crookes, d'un Flammarion, d'un Lluis et aujourd'hui encore d'un Charles Richet? Ceux-ci, ce sont des savants. Quant aux littérateurs, aux poètes, aux artistes, que passionnèrent les recherches de cet ordre, je renonce à citer leurs noms. La liste en serait trop copieuse... Les romantiques, contemporains et disciples d'Allan Kardec, s'adonnaient ardemment aux expériences spirites. Théophile Gautier Gérard de Nerval, Eugène Delacroix, Dumas père, George Sand, Balzac, Vigny, Paul Féval et, plus tard, Sully-Prudhomme tendaient une oreille avide aux révélations de l'Au delà. Victor Hugo recevait à Jersey, par l'intermédiaire des tables tournantes, la communication d'un certain nombre de poèmes qui n'ont pas encore été livrés au public... Sardou enfin se vantait d'avoir servi d'instrument ou de jouet à des forces inconnues. Bien souvent il me fit ses confidences.

En ce temps-là il était étudiant et composait des tragédies qu'il destinait au second Théâtre-Français ; il habitait, au quartier latin, une mansarde humble et nue. Un lit, un bureau, deux chaises et une épinette en formaient l'ameublement. Ce piano était cher à Sardou, car il provenait d'une sœur qu'il avait perdue ; pourtant il le traitait sans égards ; il en avait fait sa bibliothèque et son vestiaire. Des habits, des brochures, des paquets de journaux y sommeillaient ; et jamais aucune main n'en faisait vibrer les cordes rouillées. Un soir, l'écrivain s'appliquait paisiblement à châtier le vice et à récompenser la vertu, au dénouement d'un mélodrame, lorsqu'il entendit des sons grêles et plaintifs. Il leva les yeux. Personne n'était dans la chambre. Et, cependant, le piano résonnait comme si des doigts l'eussent frôlé. Il considéra attentivement le clavier resté ouvert, et il constata que les touches s'abaissaient en cadence. Il s'en approcha. La mince couche de poussière qui les recouvrait n'avait été altérée par aucun contact. L'air s'acheva — un vieil air d'Haydn ou de Rameau — et l'instrument redevint muet. Victorien Sardou se pinça jusqu'au sang pour s'assurer qu'il n'était pas victime d'une hallucination. Puis il se coucha, se perdant en conjectures au sujet de ce miracle. Sa nuit fut très agitée. Dès l'aube, il courait chez un de ses amis particulièrement versé dans les pratiques de l'occultisme.

— Parbleu, lui déclara celui-ci, vous êtes médium et vous ne soupçonnez pas votre pouvoir. Vous êtes un médium qui s'ignore. Il y a nombre d'individus dans votre cas.

A partir de ce moment, Sardou, dûment averti, exécuta comme en se jouant quelques-uns des actes, par lesquels le légendaire Hume, à la même époque, frappait de stupeur la cour des Tuileries. Il fit mouvoir des guéridons, il réalisa des apports, il évoqua des

fantômes ; il dessina, avec une rapidité et une netteté inconcevables, la façade ornementée de la féerique « Maison de Mozart ». En lui, peu à peu, cette étrange faculté s'affaiblit, puis cessa d'être. Il perdit son fluide et redevint pareil au commun des hommes.

De tout ceci que conclure? Je ne conclus pas ; je laisse ce soin aux docteurs en théologie et aux philosophes plus compétents que moi. Je compatis à l'inquiétude des âmes qui, n'ayant pas les certitudes de la grâce, aspirent tout de même à prolonger dans une vie meilleure la vie terrestre. Et je demeure pensif au seuil du mystère.

LE BONHOMME CHRYSALE.

La Nouvelle Estampe d'Art
offerte aux abonnés et aux lecteurs des ANNALES

Pour la troisième fois depuis le début de la guerre — cela devient une tradition — nous éditons une estampe, exclusivement réservée à nos abonnés et à nos lecteurs. Nous leur offrons ces étrennes patriotiques.

Inutile de rappeler la vive sympathie qui accueillit la *Martyre de Reims*, de LOUIS DAUPHIN en 1914, *Debout les Morts*, de LUCIEN JONAS en 1915. Ces belles images sont conservées comme de pieux souvenirs par tous ceux qui les possèdent.

C'est encore à

LUCIEN JONAS

que nous avons demandé l'estampe de cette année. Nul n'aura su, mieux que lui, exprimer l'héroïsme, l'horreur, la grandeur, et les aspects touchants de la guerre. Ce grand peintre est un poète. Ce qu'il voit, ce qu'il sent, il sait le rendre avec une force et un charme singuliers. Il émeut profondément... Mais nous n'avons pas à louer un talent devenu si populaire, surtout dans un journal, auquel l'artiste collabore assidûment et dont tous les lecteurs sont ses admirateurs et ses amis.

Sa nouvelle œuvre emprunte aux circonstances actuelles un intétêt poignant Elle est intitulée :

LA DÉLIVRANCE

Elle symbolise l'anxiété et la joie des habitants de nos villes du Nord, opprimées par l'ennemi, lorsqu'ils entendent le grondement du canon libérateur, du canon français...

Cette émouvante composition se présente sous la forme d'une estampe de luxe, gravée en taille-douce, réenmargée sur papier de support et prête à être encadrée, elle mesure, marges comprises, 60 sur 73 centimètres.

Elle sera, comme les précédentes : 1°, Délivrée gratuitement dans nos bureaux, 51, rue Saint-Georges, aux personnes qui s'abonneront ou se réabonneront.

2° Expédiée franco à domicile aux **abonnés** nouveaux ou anciens qui joindront au montant de l'abonnement la bande d'adresse et la somme de 75 centimes pour l'emballage et le port.

3° Délivrée dans nos bureaux aux **acheteurs au numéro**, contre 50 centimes, ou expédiée franco à domicile contre 1 fr. 25.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XL
CONSEILS A UN JEUNE ENGAGÉ VOLONTAIRE

7 novembre 1916.

L'heure que vous attendiez avec tant de frémissante impatience a enfin sonné, mon cher ami, et je m'en réjouis avec vous. Votre engagement est signé. L'irrévocable est accompli. Déjà, en effet, vous ne vous appartenez plus. Quelles que soient les vicissitudes de votre vie, elle vous offrira peu d'occasions d'accomplir un acte plus considérable. Vous n'êtes pas encore un soldat, puisque vous n'entrerez à la caserne que dans quelques jours, mais vous n'êtes plus libre de ne pas l'être. Il vous a fallu, pour franchir ce pas redoutable, le consentement, légal pour l'un, moral pour l'autre, de vos parents. J'ai été le confident de leurs angoisses. Loin de diminuer leur adhésion, elles lui donnent son vrai caractère, sa dignité et sa force. On ne se résout pas sans appréhension à une détermination de cette gravité. Certes, j'admire la mère spartiate qui s'intéressait moins au sort de ses cinq enfants, tombés dans la lutte, qu'à l'issue même de la bataille. Mais il ne me déplaît pas qu'il y ait de l'humanité dans l'héroïsme. Le vieil Horace, qui sait à la fois être Romain et père, me touche davantage dans sa rudesse, que je sens apitoyée, et je comprends mieux la leçon de son sacrifice.

Aussi ne saurais-je vous taire les confidences que votre père et que votre mère m'ont faites. Ils ne vous ont pas découragé, mais votre initiative les troublait. C'est votre père qui, le premier, en a pris son parti. Habitué aux dures conditions de cette guerre, il en craignait pour vous les fatigues plus encore que les dangers. Seriez-vous en état de les supporter? Dès qu'il a su à quoi s'en tenir, il a accepté résolument le devoir dont il vous avait donné l'exemple. J'ai même senti, au ton de l'une de ses lettres, qu'il aurait souffert moralement si vous n'aviez pas manifesté l'intention de vous mettre le plus tôt possible au service du pays. Il se serait demandé avec inquiétude quel profit vous aviez retiré de ses conversations, de ses leçons et de ses conseils. Votre décision l'a rassuré et ému, mais ce n'est pas seulement de joie qu'il a pleuré! Je ne sais pas si votre mère a réussi à vous cacher ses pleurs, du moins n'avez-vous pas ignoré ses hésitations et les troubles cruels de sa conscience angoissée. C'est le sacrifice volontairement recherché qui fait surtout le prix du devoir. Quand on est appelé à son tour, avec sa classe, par l'effet d'une obligation collective, on accepte une loi dont ce n'est pas diminuer la noblesse que d'en constater l'inéluctable contrainte. Il y a évidemment un plus grand mérite à devancer l'appel qu'à l'attendre et à s'offrir au devoir qu'à le subir. Mais vous êtes si jeune, et la tendresse de votre mère a mis en vous de tels espoirs! Les campagnes de votre père, dont elle a su les difficultés périlleuses, et sa blessure, qu'un rien aurait faite si grave, étaient, il faut en convenir, de nature à l'alarmer. Il lui a donc fallu plus de temps pour se résigner à votre résolution. Aujourd'hui elle en a, elle aussi, pris son parti. Elle vous a donné à la France. Vous comprendrez plus tard ce que vaut un tel geste. Tout entier à l'allégresse de votre engagement, impatient d'endosser l'uniforme, heureux de passer du lycée à l'action et d'entrer dans la carrière où tant de vos aînés ne sont déjà plus, hélas! vous ne pouvez pas savoir! Il y a de l'égoïsme, qui est d'ailleurs un noble égoïsme, dans votre dévouement. En vous cédant, avant l'heure, à la Patrie, qui ne vous réclamait pas encore, vos parents ont donné plus que vous. Quoique cette vérité ait l'allure d'un paradoxe, je suis sûr que des milliers de cœurs meurtris la comprendront et lui feront un douloureux écho.

Je ne veux pas vous attrister, mon cher ami, par des pensées trop graves. Pourtant, votre joie me ferait peur si elle ne s'accompagnait pas des réflexions sérieuses que votre situation comporte. Je ne vous ai pas traité comme un enfant, ni même comme un jeune homme, depuis les neuf mois bien remplis que notre correspondance dure. C'est presque en homme que je vous ai parlé. D'aucuns s'en sont étonnés. Ce sont eux qui m'étonnent. Même sans vous connaître, ils auraient pu, rien qu'à regarder autour d'eux, découvrir les transformations que la guerre a faites. Qui n'a-t-elle pas changé? On ne peut pas vivre deux ans durant dans une aussi tragique atmosphère sans en subir les effets. Elle vous a prématurément mûri. Je m'en réjouis en pensant aux surprises que la caserne vous réserve. Tout n'y est pas ordre, concorde et gaieté.

La vie militaire débute plutôt par ses servitudes que par sa grandeur. Subissez ces servitudes avec dignité et sang-froid. Vous n'échapperez ni à de certaines promiscuités, qui vous répugneront, ni à de certaines grossièretés, dont votre goût souffrira. Mais vous pourrez, si vous savez vous y prendre, en diminuer l'occurrence et en tempérer l'ennui. Evitez pour cela de vous mettre en colère et d'exciter par votre irritation les mauvaises intentions, les mauvaises plaisanteries ou les mauvais procédés. Soyez bon garçon. Cela ne veut pas dire qu'il faille tout supporter. Il y a, ici comme en tout, le ton et la manière. Pour mettre les gens à leur place et pour tenir la sienne, la règle de conduite n'est pas absolue. Cela dépend d'eux. Avec les uns la bonne humeur réussit, avec d'autres la fermeté. Il suffit parfois d'un mot bien placé, et il y a tant de mots, et tant de nuances, et tant d'intonations! pour détendre une situation, pour éloigner une compagnie ou pour achever un rapprochement. Ne vous tenez pas à l'écart, mais ne vous livrez pas trop vite. Entre le dédain et la familiarité, il y a une camaraderie cordiale et prudente qui permet de voir, d'observer, d'attendre et de choisir. Inflexible sur la probité et sur tout ce qui touche à l'honneur, ne demandez pas, tout en vous protégeant vous-même aux mœurs de la caserne de ressembler à

un cloître. Soyez indulgent aux libres propos, qui ne dénotent pas toujours des natures vicieuses, et ne confondez pas les mauvaises éducations et les mauvais cœurs. Une éducation raffinée peut couvrir un cœur déloyal ou pervers, de même qu'un cœur excellent, droit et honnête, peut se découvrir sous les plaisanteries épicées d'un gavroche parisien ou sous les épais jurons d'un paysan mal dégrossi. Ne jugez donc jamais vos camarades sur la mine, sur l'habit, sur le langage et sur la condition.

Ne méprisez personne qui ne soit vraiment méprisable. La guerre nivelle et rapproche. Elle crée à tous les soldats, au point de départ, une situation semblable. Ils entrent dans les mêmes rangs avec les mêmes devoirs, mais aussi avec les mêmes droits et les mêmes espérances. La loi est égale pour tous. Pourtant il faut s'entendre. L'égalité que la guerre développe ne prend pas toute sa signification morale et sociale si l'on n'y voit que la rigueur d'une discipline commune sous les couleurs d'un même uniforme. Cette égalité extérieure et en quelque sorte mécanique n'est pas celle qui me touche ni celle qui peut vous séduire. Elle est nécessaire, mais, poussée à l'excès, elle deviendrait vite une des pires formes de cette basse démagogie que j'abhorre partout. Nulle part la carrière n'est plus ouverte que dans l'armée. Sans répéter que chaque conscrit emporte avec lui son bâton de maréchal dans sa musette, il n'en est aucun qui ne puisse se montrer, se pousser, conquérir des grades, obtenir des distinctions, en un mot se faire la place que ses services méritent. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas des injustices. Comment ne s'en rencontrerait-il pas dans une aussi formidable organisation où la fixité de la même règle se plie aux interprétations, aux fantaisies, et parfois aux défaillances individuelles? L'essentiel est qu'elles ne procèdent pas d'une exclusion systématiquement voulue et d'un plan concerté. Au gros, et à tout prendre, chacun court sa chance. L'heure est venue de la vôtre.

Au milieu des adieux, des visites, des conversations, des préparatifs dont votre incorporation va être l'occasion, ne perdez pas de vue la gravité de l'acte que vous allez accomplir. Vous êtes un *engagé*. Vous vous êtes donné, vous ne pouvez pas vous reprendre. Votre honneur est de vous être donné à la France. C'est elle désormais qui a droit et barre sur vous, et qui commande. La discipline, dont je ne veux pas vous dissimuler les exigences pénibles, qu'il vous faudra subir sans les discuter, vous paraîtra moins lourde si à travers vos chefs vous voyez la France, à laquelle vous avez juré de vouer toute votre intelligence et tout votre cœur. Aux heures de doute, elle vous rassurera. Aux heures de défaillance, elle vous raffermira. Aux heures de péril, elle vous encouragera. Vive la France! Ce noble cri rallie tous les Français, qu'il élève au-dessus des partis et d'eux-mêmes, dans la fraternité, librement consentie, des mêmes espérances et des mêmes devoirs.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Aux Amis des Aveugles de M. Brieux

Vous souvenez-vous des vers si tendres de Sully Prudhomme:

> Allez rien n'est meilleur à l'âme
> Que de faire une âme moins triste...

Ce fut votre devise... Vous avez jeté dans le royaume des ténèbres, chez nos soldats aveugles, des clartés qui leur ont fait oublier leur misère..., vos yeux ouverts ont regardé avec émotion leurs pauvres yeux morts, et vous leur avez prêté la lumière de votre cœur...

Vous ne les avez pas plaints, ces héros blessés au champ d'honneur. M. Brieux, leur père à tous, le défend!... Mais vous les avez aimés et vous avez compris que la vie pouvait être belle encore pour eux en leur donnant la possibilité de gagner le pain quotidien.

Ecoutant la parole de leur apôtre, vous avez aidé au bonheur de ses chers amis, les aveugles de la guerre! Vous avez acquitté quelque chose de la dette sacrée que la Patrie a contractée envers eux..., vous leur avez d'abord acheté les ingénus chefs-d'œuvre sortis de leurs mains, — les brosses de héros, — et vous leur avez appris ainsi à connaître la dignité du travail... Et puis, estimant que ce n'était pas assez, avec une générosité délicate et spontanée, vous y avez joint des dons qu'on ne songeait point à demander, laissant à M. Brieux le soin d'en disposer au mieux des intérêts de ses enfants.

Ah! quelle douceur, ce fut pour lui de sentir là, sous sa main, une Caisse de Secours toujours pleine malgré qu'il y puisât sans cesse, et de pouvoir au fur et à mesure des besoins: établir avec son matériel de travail cet aveugle-ci, payer ce loyer-là, prendre à sa charge les enfants de tel blessé ou marier tel autre... Et cependant, ceci fait, de trouver la cassette miraculeuse toujours remplie et semblant dire:

« Va, ne t'inquiète pas, crée du bonheur..., fais des âmes moins tristes, répands ta lumière sur ceux qui ont désespéré et qu'ils puissent, en devinant ton souffle, dire comme l'aveugle de Maeterlinck...:

« J'entends des ailes autour de moi! ».

Que de jolies actions furent ainsi discrètement faites..., que de belles lettres furent écrites..., qu'il y eut de joies répandues grâce à la bonne cassette... Sourires au milieu des pleurs, fleurs au champ des martyrs!

Je voudrais, pensa un jour M. Brieux, je voudrais créer un lien entre tous ces enfants, qu'ils puissent se connaître, qu'ils sachent ce que, de tous côtés, on fait pour eux; je voudrais qu'ils fussent informés des métiers auxquels ils sont aptes, et que les aînés qui déjà y réussissent le leur fassent savoir, je voudrais...

Ah! qu'il voulait de belles et bonnes choses cet apôtre de la lumière, comme il sentait cette force qui est au cœur des hommes et qui les pousse à chercher le bonheur même à tâtons, même à travers les nuits profondes!... Comme il serrait fort les mains qui se tendaient vers lui et comme il répondait vite à ces désespérés: « Venez, je vais vous apprendre un grand secret. Nous n'avons qu'un ennemi au monde: l'ennui... L'ennui est la nuit intérieure, la seule, la vraie nuit!... Je vais, moi, vous apprendre le travail — le travail qui chasse l'ennui et la nuit — et vous serez moins aveugle que beaucoup de voyants... »

Et parce qu'il pensait constamment à créer ce monde lumineux où des aveugles, malgré leurs paupières fermées, sentiraient les frémissements de la vie, un jour il dit:

« Si nous fondions un journal pour les blessés aux yeux — un journal sans prétention, qui serait *leur* journal — où chaque mois ils connaîtraient les nouvelles qui les touchent, le nom de leurs camarades et aussi le nom des amis qui les protègent. »

Et avec cette précision qui étonne toujours chez un homme obsédé d'un grand rêve, il fixa les limites de la petite Revue...

Elle serait imprimée simplement puisqu'aussi bien les aveugles seraient obligés de s'en faire donner lecture. Le directeur de chaque école de rééducation raconterait en notes brèves l'histoire du mois. Les écoles de province enverraient aussi leurs nouvelles, les soldats seraient tenus au courant non seulement de ce que M. Brieux fait pour eux avec notre Caisse de Secours, mais de ce que les autres œuvres réalisent pour leur bien... Ils apprendraient ainsi les œuvres qui veulent les aider. Et ils sauraient aussi les petites nouvelles qui peuvent toucher leur cœur...: ceux qui rentrent au pays, ceux qui se marient, ceux qui ont des enfants, ceux qui exercent des métiers nouveaux... Et, chose importante, le journal ouvrirait ses colonnes aux soldats aveugles qui ont des choses à dire, et ces collaborateurs-là — *les seuls* — seraient payés, et leurs confidences ne pourraient manquer d'encourager les nouveaux..., les pauvres ignorants qui croient encore que le bonheur est défendu aux aveugles!

La *vie heureuse est possible*, affirme M. Brieux, et les lettres de soldats le prouveront mieux que tous les discours du monde... Justement, le *Journal des Blessés aux yeux* — vous avais-je dit que c'est le titre choisi par M. Brieux? — le journal publie dans son 1er N°, un article infiniment curieux d'un soldat aveugle inventeur d'une machine à écrire composée spécialement pour les frères qui ne voient pas. C'est là une première victoire sur les ténèbres et d'autres conquêtes plus belles encore viendront...

Et puis, surtout le Journal, — et vous me permettrez bien de dire que c'est là sa haute signification et sa portée morale, — ce journal publiera dans chaque numéro un article de M. Brieux.

Il y parlera en toute simplicité à ses aveugles de ce qui les intéresse..., ce seront des conseils, des causeries à bâtons rompus, des encouragements, des jalons jetés pour l'avenir.

« Je fais appel à tous pour m'aider à la

» rédaction de ce journal », écrit-il, et il ajoute plus loin :

« Nous devons tous chercher l'améliora-
» tion de nos écoles, de nos œuvres... et
» de notre journal...

» Ce n'est pas tout.

» Il faut penser aux nouveaux blessés, il
» faut penser à ceux qui sont encore dé-
» couragés, désespérés même... Si je leur
» dis, ce qui est vrai, que même avec un
» bandeau sur les yeux, on peut être culti-
» vateur, ouvrier brossier, cordonnier, van-
» nier, ajusteur mécanicien, façonneur
» en verrerie, il me faudra bien du
» temps pour me faire croire, et bien des
» efforts : j'en sais quelque chose... Mais
» si on leur lit dans ce journal la lettre
» d'un blessé comme eux, qui donnera son
» nom, son adresse, le numéro de son an-
» cien régiment, qui affirmera qu'il peut
» travailler, qu'il travaille et qu'il gagne
» ainsi quelque argent et qu'il est heureux ;
» et qu'on peut tout de même être heureux
» malgré ces blessures, — alors, les nouveaux,
» les désespérés arriveront à le croire très
» vite ; la période si douloureuse du pas-
» sage de la vie d'autrefois à celle de de-
» main, sera beaucoup moins longue, elle
» sera même souvent à peu près supprimée.
» On s'écrira, on demandera des renseigne-
» ments complémentaires, des précisions, et
» il en résultera, je crois, beaucoup de bien.

» En somme je supplie ceux qui sont
» adaptés de tendre la main à ceux qui ne
» le sont pas ; à ceux qui souffrent moins
» de soulager ceux qui souffrent encore
» beaucoup... »

Voilà qui explique avec une clarté et une tendresse lumineuses le but de ce journal... Comment s'y abonnera-t-on ? me demanderez-vous !...

On ne s'y abonnera pas, par la raison excellente que le journal ne sera pas en vente, qu'on ne pourra l'acheter ni pour or, ni pour argent. Il n'est pas fait pour les curieux, il n'est pas dans le commerce.

Il sera envoyé gracieusement à tous les soldats aveugles, tous, tous.

Mais comme M. Brieux a le sentiment de la justice, et comme il sait parfaitement qu'il crée ce journal grâce à tous les amis qui aiment ici ses aveugles, nous avons relevé le nom d'un grand nombre de fidèles qui ont souscrit : A la Brosse, à la Brosse !... — et nous nous faisons un devoir bien doux de leur envoyer en hommage de gratitude, cette petite revue où ils trouveront la preuve éloquente du bien que, grâce à eux, M. Brieux a pu faire, où ils connaîtront celui qui reste à accomplir et qu'il accomplira, où ils pénétreront ce mystère émouvant et innombrable... la Vie des aveugles !...

« On ferme les yeux pour mieux voir en soi-même... », a dit M. Brieux.

Fermons nos yeux quelquefois pour vivre plus près de ces héros, admirons la lutte lente et triomphante de ces adaptés qui comme l'aveugle de Maeterlinck pourront s'écrier :

« Je crois qu'il y a des étoiles ce soir au ciel... je les entends. . »

Aimons les aveugles de M. Brieux.... pardon : les Blessés aux yeux !... Ils travaillent déjà comme des voyants, ils auront bientôt tous un foyer à eux, une femme, des enfants... et de tendres amis, que je remercie aujourd'hui, et qui jamais ne les abandonneront.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Toutes les personnes qui ont envoyé ou enverront pour les Aveugles de M. Brieux un don dépassant 20 francs, recevront à titre gracieux le service du *Journal des Blessés aux Yeux*. Directeur M. Brieux, 1er N° le 15 novembre.

Les Conférences de l'Université des Annales

(ANNÉE 1917)

Nous avons, on le sait, donné tous nos soins au programme des conférences qui se dérouleront à partir du 27 novembre jusqu'à la fin de la saison prochaine. Ce programme, comme toujours, dédié aux jeunes filles, s'adresse néanmoins au public cultivé qui se préoccupe de l'après-guerre et aux mères de famille qui cherchent à donner une direction intelligente à leurs filles. Ces conférences, que nous devons aux maîtres de la Pensée moderne, belles à entendre seront encore meilleures à relire.... car elles contiennent l'essence même du génie français adapté à la jeunesse.

M. Albert Sarraut me faisait l'honneur de me dire l'autre jour : « Je pourrais sans aucune préparation prononcer dix conférences sur ma chère Indo-Chine, car je la connais bien et il y a tant de choses à dire sur elle ! Et cependant je pense beaucoup à celle que je ferai à vos universitaires, je la travaille, je la filtre... Je veux leur donner une suite d'impressions pittoresques et vivantes, qui leur laissent une vision sincère du pays. Je leur parlerai de la poésie de nos forêts, de la splendeur de nos villes, de l'éblouissante féerie des vieux temples d'Angkor et des rapides du Laos — mais aussi de la vie économique du pays, — de l'action des femmes qui peut être très importante là-bas... Voyez-vous, ajoutait-il, il y aurait un grand intérêt à fondre l'élément indigène avec l'élément européen. On vit trop en défiance les uns des autres aux colonies... »

Mais je ne m'arrêterais plus, si je répétais tous les propos si intéressants, si nouveaux que M. Sarraut a bien voulu tenir devant moi. Après l'avoir entendu, on a envie d'aller planter sa tente à Saïgon ou au bord de ces forêts qui ont des silences si émouvants...

J'aime mieux publier ici tout simplement le programme de la première semaine des conférences :

Lundi, 27 novembre, 2 h. 1/4. — Les colonies éblouissantes : France d'Asie. Les Merveilles de l'Indo-Chine,
par ALBERT SARRAUT (1),
ancien gouverneur de l'Indo Chine.

Mercredi, 29 novembre, 2 h. 1/2. — La Fontaine. Son pays, sa vie, ses sources. Audition de fables,
par JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Vendredi, 2 décembre, 2 h. 1/4. — La Renaissance française. Où l'on verra qu'après les grandes crises viennent les grandes Renaissances,
par EDOUARD HERRIOT
maire et sénateur de Lyon.

Samedi, 3 décembre, 2 h. 1/4. — A l'ombre des Clochers. Le Bourdon de Notre-Dame,
par FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

Ces admirables conférences seront publiées dans le N° 1 du Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire), qui paraîtra le 1er janvier.

L'abonnement est de 10 francs par an.

(1) Au moment où nous mettons ces lignes sous presse, nous apprenons avec bonheur la nomination de M. Sarraut au gouvernement de l'Indo-Chine. Nous félicitons le beau pays d'avoir un tel chef et nous remercions l'éminent gouverneur de vouloir bien nous promettre, malgré des travaux innombrables, une conférence qui sera son au revoir à la France et peut-être aussi un programme dicté aux femmes de la Métropole.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital a eu une petite fête charmante cette semaine, fête tout intime, puisque seuls les blessés et les infirmières y assistaient. Mais Mme Guernieri qui, depuis le début de l'hôpital, offre deux séances cinématographiques par semaine à ses chers soldats, avait voulu qu'on leur donnât la Revue qui obtient un si vif succès aux Nouveautés... Les artistes, qui animent de leurs chants les scènes cinématographiques passées sur l'écran, prêtèrent leur concours avec une bonne grâce parfaite, et c'est ainsi que M. Letombe fut un orchestre à lui tout seul ; le compère M. Manoël, et la commère, Mlle Montigny, ravirent leur auditoire. Ce fut une séance pleine de joie.

L'hôpital a eu le bonheur de recevoir cette semaine des dons qui feront merveille au seuil d'une année où la vie chère crée des problèmes inquiétants. D'abord un beau billet bleu envoyé par les résidents de Tchang-Sin-Tien-Pékin et que nous fait parvenir M. Jaumain.

Un de nos chers abonnés, M. N. Menasche, ayant fait à Bombay une petite collecte en l'honneur de l'hôpital, a recueilli la somme de 180 fr. 65.

Une de nos fidèles, Mme de Sa Brunet, nous envoie son troisième versement. Nous n'avons pas de meilleure propagandiste à la cause française. Mme de Sa Brunet, avec un cœur et une intelligence remarquables, s'est attachée à faire aimer la France, la Française surtout, et à combattre par tous les moyens possibles l'horrible et persistante influence allemande... C'est un nom que nous devons prononcer avec respect et tendresse.

Et que dire du dévouement magnifique de Mmes Léonie Rutlidge et Rogers, qui depuis des mois, avec une ténacité incroyable, quêtent pour nos soldats, et chaque mois recueillent une somme importante.

Nous envoyons à ces deux amies de la France et à ceux que leur affectueuse croisade nous amène, de vifs remerciements... Leurs noms sont inscrits dans nos cœurs.

La fidélité de Mlle Le Clézio, de l'île Maurice, est également touchante. Que de chers amis nous avons!... Et je ne voudrais pas terminer cette nomenclature sans dire mon émotion devant le deuxième envoi d'un aviateur célèbre..., notre cher capitaine... Il veut que nos blessés fêtent chaque avion boche descendu par lui... L'hôpital est souvent en fête! Merci à ce roi des airs, si bon, si brave, auquel nous pensons avec une émotion doublement reconnaissante!

Les Envois au Front

Nous faisons diligence..., et envoyons au front tout ce que nous pouvons : lainages, linge, tabac, douceurs, lectures. Au seuil de l'hiver, une vague de tristesse et de froid passe sur les soldats; il faut secouer cela, et leur montrer que plus que jamais nous pensons à eux. Nous avons fait partir cette semaine notre 35,412e envoi... Mais si l'on savait toutes les demandes laissées encore sans réponse!... Que l'on juge, par cette lettre que je communique, du plaisir que peut faire un simple envoi. Il s'agissait de lecture. C'est un soldat, Fernand Cassagne, qui de sa cagna me l'écrit :

« Faut-il vous dire la joie de nos poilus (de 41, 42 et 43 ans), et la mienne, à la réception de votre colis contenant des lectures? Non, n'est-ce pas, car vous vous en doutez bien...

» Eh bien, chère cousine Yvonne (pardon de cette familiarité), croyez-le, notre plaisir a été plus grand que vous ne le supposez. Les indifférents, les oublieux, sont plus nombreux que vous ne le pensez. Beaucoup de Français (trop, hélas!) oublient, inconsciemment, je veux le croire, que nous luttons depuis longtemps, que nous allons, nous, les pauvres vieux (les jeunes aussi, naturellement), passer un troisième hiver! Et c'est mal! très mal!!

» Nous plaignons-nous de nos misères morales et physiques? Non. C'est le devoir, et nous le savons.

» Mais alors, pourquoi sembler nous marchander un souvenir, une marque d'amitié?... »

J'allais oublier de dire que nos envois ont pu être si nombreux au front cette semaine, grâce à l'admirable don de Mme Lion qui, d'Australie, nous a envoyé 50 paquets tout prêts pour les soldats, et de Mme Douteau, de Pittsburg, qui nous adresse 21 paquets garnis sur lesquels il ne manque plus que l'adresse à mettre.

Mme Hamoir, comme toujours, nous comble : cette semaine, elle a envoyé 400 sacs.

L'Adoption des Prisonniers

Une de nos marraines, Mme Vial, nous envoie cette lettre infiniment touchante d'un filleul rapatrié dernièrement en Suisse. Nous la publions avec joie car elle montrera l'infinie détresse qui rendit nos prisonniers si malheureux dans un temps où les secours étaient insuffisamment organisés, où les marraines n'avaient pas compris la nécessité absolue de leur tendre intervention. Puisse cette lettre stimuler leur ardeur.

Il raconte son odyssée affreuse de camp en camp. A Cassel, où le typhus faisait cent victimes par jour, à Guströw, où l'on mourait littéralement de faim.

« Combien ai-je vu de misères dans ce camp! Là c'étaient des Russes accroupis dans des poubelles, à la recherche de quelques rares parcelles de nourriture, ramassant ce qui était susceptible de tomber sur le sol, et le mangeant avec la terre; d'autres cherchaient dans les bacs se trouvant sous les pompes, les maigres produits des lavures de vaisselle.

» Qu'est-ce qui nous attendait à Göttingen! Une nourriture un peu plus abondante, il est vrai, mais les rares pommes de terre qu'on trouvait dans leur mixture étaient mal lavées et ne commencèrent à être épluchées qu'en septembre. La plupart d'entre nous n'avaient pas un centime, ne recevaient pas un colis. Cet état de choses dura encore trois mois. Le problème se posait : manger cette nourriture rendue encore plus infecte par l'addition de morue ou de harengs saurs broyés, ou mourir. J'ai vécu toutes ces choses de longs mois. Mais celui qui n'est pas passé par là ne peut se faire une idée exacte. Combien de nos camarades l'auront payé de leur vie? Aujourd'hui en Suisse, parmi le bien-être, au milieu de populations sympathiques qui parlent notre langue, il semble qu'on a rêvé. Les souffrances passées sont à moitié oubliées; nous avons recouvré notre dignité d'homme.

» Une évolution s'est produite; des comités, des sociétés de secours se sont formés. Les marraines de guerre, auxquelles nous devons tant, ont encore fait plus : elles ont su comprendre qu'au milieu de tant de choses déprimantes il ne fallait pas seulement apporter effets et aliments aux prisonniers. Certes les vivres ont conservé la vie à certains, à tous une santé relative, mais des consolations qui ont empêché l'homme d'avoir le « cafard », de s'abrutir au milieu de sa douleur. Nous en avons malheureusement quelques-uns de ceux-là, dont la bouche semble fermée au sourire et qui n'articulent pas quatre mots dans une journée. Actuellement, les Français en Allemagne, dans les camps non dits de « représailles », reçoivent tous quelques soulagements. Ceux qui restent le plus à plaindre, ce sont ceux de nos compatriotes qui travaillent dans les mines ou sont en représailles sur le front russe. Ils sont, m'a-t-on dit, une trentaine de mille, en butte à tous les maux et souffrent toutes les misères. Ne devraient-ils pas attirer l'attention publique?

» Votre filleul tout reconnaissant,

» PEYRETOUT JOSEPH. »

Nous donnerons la semaine prochaine la nomenclature des nombreux envois faits par nous aux divers camps... C'est la grande saison des envois, la nouvelle année approche, que nos marraines ne l'oublient pas.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

117e LISTE DE SOUSCRIPTION

13e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 21 au 28 octobre 1916)

Anonyme billet numéro 215, 10 fr. — F. R., 5 fr. — Mlle Genevoix, Somarey, 3 fr. — Anonyme, à Philippeville, 10 fr. — Anonyme, à Bordeaux, 10 fr. — M. Monasche, Bombay, 180 fr. 65. — Mme de Sa Brunet, Pernambuco, 629 fr. — Anonyme, La Paz, 18 fr. — Mme Lagneau, Rio Salado, 50 fr. — Capitaine Rœckel, 100 fr. — Mlle Le Clézio, Moka, 100 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Mme Régis-Delbeuf, 10 fr. — Sœur et marraine, 5 fr. — Mlle Dureau de Vaulcomte, Port-Réunion, 25 fr. — M. André Tempez, 2 fr. 50. — Mme Grandjean, Challans, 7 fr. 25. — M. Terrien, Ottawa, 15 fr. — Mlle Benazet, aux Varennes, 10 fr. — M. Reymond, 5 fr. — Mlle Roy, Garches, 20 fr. — Mme Guinault, Essonnes, 2 fr. — Souscription faite et transmise par Mmes Rutlidge et Rogers, à Rio-de-Janeiro, 1,214 fr. 30.

Total général de cette 117e liste...... 2,451 fr. 70

(A suivre.)

LES LIVRES

A la Gloire de l'Alsace, par Mgr HERSCHER. — *Morhange et les Marsouins en Lorraine*, par R. CHRISTIAN-FROGÉ. — *La Belgique sous le Joug*, par FRANÇOIS OLYFE. — *Les Romans.*

Les livres qui nous parlent de l'Alsace-Lorraine ont le don de nous toucher tout particulièrement. Il y a en eux quelque chose qui, en dehors de toute littérature, nous trouble doucement, fait vibrer toute l'intimité de notre être. L'Alsace-Lorraine sous le joug, c'est le grand crime par lequel, il y a quarante-cinq années, la mentalité allemande s'est révélée dans toute la violence de ses instincts et de ses appétits ; c'est l'insulte permanente, près d'un demi-siècle durant, au droit et à la liberté des peuples, seules bases possibles d'une société civilisée, consciente de la dignité humaine. Les provinces arrachées à la France en 1871, maintenues sous une étroite domination, piétinées, humiliées, et victorieuses pourtant dans leur résistance morale à l'odieuse politique de germanisation à outrance, c'est là un vivant symbole qui, bien au delà des frontières françaises, émeut tous les peuples ayant l'orgueil de leur existence indépendante. L'homme libre a le clair sentiment de ce qui est plus haut que la vie et plus fort que la mort, de ce qui, dans l'âme d'une nation, ne peut s'éteindre.

Toute cette admirable force morale, qui dresse l'Alsace-Lorraine si grande devant l'Histoire, qui fait que le germanisme n'eut aucune prise réelle sur les générations nouvelles et que les enfants des vaincus de jadis demeurent inébranlablement fidèles à la patrie dont leurs pères furent arrachés, on la comprend pleinement en lisant le beau volume de Mgr Herscher : *A la Gloire de l'Alsace*. C'est un livre de pitié et de piété, de douceur et de fierté. Ecrit avec simplicité, la phrase sobre et harmonieuse mettant en valeur des idées larges et nettes, il laisse une impression de gravité sereine. L'âme alsacienne est faite ainsi de pondération, d'énergie réfléchie et de loyauté. L'archevêque de Laodicée ne s'oublie pas en de longues dissertations ; il nous présente quelques figures d'Alsace dans leur cadre familier ; il nous offre en exemple quelques gestes de nos frères de là-bas : figures d'ancêtres et gestes de héros, auxquels on reconnaît toute la race qui ne ment pas. C'est le cœur et l'esprit d'un peuple n'ayant rien oublié qui sont ici et qui s'imposent à nous avec une puissance nous touchant jusqu'aux larmes. Il y a l'histoire de cette Alsacienne, fille d'un ancien cuirassier français dormant son dernier sommeil dans le cimetière tout proche, qui, tout à coup, voit des soldats de France pénétrer dans le village. Elle se précipite vers le cimetière, s'agenouille sur la tombe du père et crie :

« Papa! Papa! Les Français sont ici! Ils sont ici! Dors en paix maintenant, tu dors dans la terre de France! »

Ce sont des cris qu'on n'invente pas, qui

jaillissent du plus profond de l'être, sous la force de l'émotion. Tel est encore ce geste du vieux Nâatsi, qui avait fait la campagne de 1870 et eut une fin sublime. Les obus tombaient avec un fracas terrible et, à chaque éclatement, le vieillard s'exclamait : « La France! Salut ! » Soudain, un obus français atteint la mairie. Nâatsi se dresse, les bras raidis, et s'écrie : « Présent! » puis tombe, le cœur frappé d'un éclat. Il y a l'histoire du garde-champêtre Schæfflé, qui ne retrouva vraiment le sentiment de l'autorité que lorsqu'il fut coiffé d'un képi français ; il y a des pages émouvantes sur des épisodes de guerre. Tout cela est bien, en effet, « à la gloire de l'Alsace », et si certaines parties de ce livre développent des idées et des thèses pouvant donner lieu à des controverses, les plus nobles sentiments et la plus pure inspiration patriotique y dominent de la première à la dernière page.

Les récits des témoins constituent certainement la partie la plus intéressante de notre littérature de guerre, parce qu'aucun charme de la phrase, aucune habileté de composition ne peuvent remplacer l'impression de la chose vue, de l'heure vécue. Quand le témoin consciencieux, sachant observer attentivement et interpréter avec intelligence, est doué, de plus, des qualités essentielles de l'écrivain, son œuvre a des chances sérieuses de survivre à l'actualité qui la fit naître. Le livre que vient de publier M. R. Christian-Frogé : *Morhange et les Marsouins en Lorraine*, semble bien réunir ces conditions. Peu de récits de guerre ont cette allure héroïque, ce ton d'enthousiasme largement soutenu, cette franchise dans le commentaire bref et précis. L'auteur retrace l'histoire des combats livrés par son régiment, le 43e colonial, dans les premiers mois de la campagne, mais cette histoire est racontée par notations brèves, tout le drame se révélant brusquement dans un coin de paysage, dans un épisode tragique M. R. Christian-Frogé sait commenter un fait d'une phrase ; d'un mot, il dégage l'enseignement que comporte le geste des hommes, d'une note émue il crée l'atmosphère de la scène. C'est par là que son livre apparaît d'une vie intense, et il trouve des formules impressionnantes — « Les Méconnus sont les plus Grands! » — il esquisse en dix lignes des tableaux délicieux, comme ce retour du combat d'un petit groupe de hussards bleus, chantant dans le crépuscule, des casques de uhlans et des sabres allemands pendant à leurs selles. Par ailleurs, de saisissants tableaux de bataille sont largement enlevés, comme la lutte en avant de Nancy, à Vitrimont, dans la forêt tragique, en Artois. Ces visions sont profondément senties, rendues jusque dans les nuances les plus fines, traduites avec un vrai sens de la grandeur.

Un témoignage d'un autre genre, mais non moins douloureux, est celui que nous apporte M. François Olyff dans son volume *La Belgique sous le Joug*. L'auteur, journaliste liégeois, s'est fixé après l'invasion à Maestricht, poste d'observation excellent, et il a pu y recueillir de première source des données sûres en ce qui concerne les abominables forfaits commis par les Allemands dans le royaume du roi Albert. Se rendant compte, après coup, que le monde civilisé ne leur pardonnerait jamais la barbarie des troupes impériales, l'incendie de Louvain, les massacres de Dinant, tant et tant de crimes auxquels il n'y eut ni raisons ni excuses, les Germains ont essayé d'abord d'en rejeter la responsabilité sur les Belges, puis, malgré toutes les preuves accumulées, ils les ont niés en bloc. Le livre de M. François Olyff fixe nettement les causes et les effets. Il fait la lumière sur des événements locaux que l'enquête officielle du gouvernement belge n'a pu connaître ; il établit l'histoire des petites villes, des villages, des hameaux dont l'invasion bouleversa la paisible existence, et ces récits sont poignants dans leur forme documentaire. Jamais on ne connaîtra tout le martyre enduré par les Belges ; jamais on ne saura ce que fut tout le calvaire de ce peuple. A plus de deux années de distance, le crime allemand subsiste ici dans toute son horreur, dans toute sa lâcheté, et l'on souffre comme au premier jour de la blessure reçue et de l'injure subie.

Le nombre toujours croissant de livres se rapportant directement à la guerre ou à des questions de pressante actualité, m'a fait négliger quelque peu, ces temps derniers, les œuvres de nos romanciers. Je leur consacrerai une prochaine chronique, mais je veux signaler tout de suite à nos lecteurs *Le Miracle du Feu*, de M. Marcel Berger, qui est davantage peut-être un livre de guerre qu'un roman, *La Réfugiée*, de M. Pierre Goudon, qui a de jolies notes d'imagination et de sentiment, *Comme une Terre sans Eau*, de M. Jacques des Gachons, où l'on retrouve les solides qualités littéraires et morales de l'auteur du *Chemin de Sable*. M. Charles-Henry Hirsch, qui a su changer son genre avec une rare souplesse de talent, nous donne le roman d'un réformé, *Chacun son Devoir*, où il démontre que la guerre a déterminé chez les plus frustes et les plus humbles un émouvant éveil de conscience. Son héros, le réformé qui n'a pu servir la patrie par l'effort de son bras, comprend que le sacrifice s'impose, à lui également, dans la grande épreuve, que ceux qui demeurent ont, eux aussi, leur dette morale, dont loyalement ils doivent s'acquitter, quoi qu'il puisse en coûter à leur orgueil ou à leur tendresse. Devant la grandeur de la tragédie vécue, toute noblesse d'âme, désormais, est dans l'esprit de dévouement et de sacrifice. C'est là un des plus hauts enseignements de cette guerre, et il ne fait aucun doute que notre littérature de demain en sera profondément imprégnée. Ce n'est pas seulement pour l'heure présente que le ton du roman a changé. Il cherche à s'adapter tout naturellement à l'ère nouvelle qui s'annonce. A une époque comme celle-ci, où les livres trouvent des milliers et des milliers de lecteurs, le roman exerce une influence morale et sociale de plus en plus certaine. Ceux qui les écrivent ne doivent jamais l'oublier.

ROLAND DE MARÈS.

MALINS ET MALINGRES

Nous parlions ici, il y a quelques jours (1) des inquiétudes qu'apportent les perspectives de l'après-guerre à quelques-uns de nos magnifiques « bonhommes » des tranchées. Cet article nous a valu un courrier important, tout plein de suggestions excellentes ou de réconfortantes assurances.

Certaines de ces lettres nous ont paru assez significatives pour que nous ne balancions pas à revenir sur ce sujet intéressant. Examinons-les ; elles en valent la peine.

Voici, tout d'abord, un poilu de quarante-six ans, volontaire au front, ce qui suffirait à nous avertir qu'il est homme d'énergie et de résolution, si le ton de sa lettre n'en témoignait pas dès les premiers mots :

« ... Votre poilu, me dit-il, m'a l'air bien malade. Sans blague, vous croyez que nous rentrerons comme des moutons pour trouver notre travail pris? Ça n'a rien à faire, et les petits jeunes hommes plus ou moins pâles nous céderont la place. Votre poilu est jeune, je le vois. Dites-lui que je suis au même point que lui et que j'ai la certitude d'en sortir. Et voilà! il suffira de vouloir, et il y en aura qui voudront. »

Bravo! Notre correspondant est un peu là ; on reconnaît le sang français à cette riposte vive, et ce ton décidé nous paraît bien fait pour impressionner les rares employeurs qui seraient capables, après la victoire, de ne pas se soucier autant qu'il convient des soldats de la Grande Guerre. Bien que les proverbes soient la sagesse des nations : « Qui va à la chasse perd sa place », cela n'a rien à faire, comme dit notre homme, quand il s'agit de la chasse aux Boches!

D'autres, pour aller moins fort, n'en disent pas moins d'excellentes choses. Un R. A. T., père de deux enfants, a dû abandonner une belle situation commerciale qu'il n'espère point retrouver. Il a perdu, comme tout le monde, sur son portefeuille et largement entamé son avoir pour nourrir les siens. « Grave problème que celui de l'après-guerre, et qui tourmente presque tous les soldats aux heures de réflexion. Si je reviens, aurai-je même courage, après la guerre, pour refaire ma situation et retrouverai-je l'argent perdu? Non, les jeunes auront devant eux les années, mais nous autres, le temps nous presse trop. Aussi est-il bon qu'on trace, pour certains individus égoïstes, leur devoir dans l'avenir. Je ne vais pas jusqu'à demander leur place, mais, du moins, qu'ils ne se moquent pas de ceux qui font leur devoir. Il semble pour certains qu'il n'y a que les imbéciles qui puissent être mobilisés. »

Le cas des *vieux* est en effet particulièrement préoccupant, et il mériterait d'être examiné avec un grand désir d'y porter remède. Quant aux tristes moqueries de quelques malins, si elles sont négligeables en elles-mêmes, il serait bon que tous ceux qui les surprennent se fissent un devoir de les réprimer vertement. Ainsi fit dernière-

(1) Voir le numéro du 15 octobre 1916.

ment, au risque de perdre sa place, une jeune femme préposée au vestiaire dans un restaurant chic. Sans écouter, elle entendait la conversation de deux clients, et comme l'un d'eux, homme jeune encore, disait : « Ce pauvre Untel, il est là-bas... il n'a donc pas de relations?... moi, j'y ai coupé!», elle comprit de quoi il retournait et ne put s'empêcher d'observer : « Heureusement qu'il y a des imbéciles qui se font tuer pour vous défendre! » C'était envoyé.

Une mère nous soumet le cas de son fils, médecin civil, qui, parti pour le front comme aide-major, a déjà mérité trois citations à l'ordre du jour. En partant, il avait installé un remplaçant, un neutre étranger non encore pourvu de tous ses diplômes du doctorat. « La durée des hostilités ayant permis à cet aubain de passer ses derniers examens, il profite, nous écrit la mère inquiète, des relations trouvées dans la clientèle que mon fils lui a confiée pour s'établir dans une localité voisine et conserver ainsi dans l'avenir la plus grande partie des malades. Lorsqu'un médecin est obligé de prendre provisoirement un remplaçant, celui-ci s'engage à ne pas s'établir dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres... » N'y aurait-il pas lieu, dans ce cas, et dans d'autres cas semblables, de faire appliquer la coutume confraternelle comme une loi?

Et n'est-ce pas avec un véritable émoi qu'on apprendra l'histoire de cet employé à certaine préfecture? Il a fait Charleroi et la retraite. Il s'épuise ; on le réforme n° 2 pour une mauvaise bronchite. Cette maladie n'est point considérée comme une blessure de guerre. Il rentre sans pension dans la vie civile où on le prend trop souvent pour un malin et un embusqué. Il demande sa réintégration à la préfecture. Visite du médecin-chef : il est ajourné tout d'abord. Il peut mourir de faim.

Enfin, il est réintégré. Or, tandis qu'il se battait, qu'il souffrait la faim, la soif, la fatigue, ses camarades jeunes, mais inaptes avançaient régulièrement. Lui, pour son avancement, on ne lui tient nul compte de ses services militaires. Quelle injustice! Quelle cause de tristesse pour ce bon serviteur de la patrie! Il assure que pareil fait ne pourrait se produire dans les administrations de l'Etat, grâce à l'article 5 de la loi du 7 août 1913. Les préfectures, toutes les administrations publiques et privées ne se doivent-elles pas d'appliquer un tel article 5 ?

Quelques personnes nous ont gentiment reproché d'avoir voulu rassurer les braves remplacés qui s'inquiètent. Nous persistons à croire qu'on prendra des mesures pour leur assurer la poursuite équitable de leur carrière. Il le faut ; ce serait inadmissible autrement.

D'ailleurs, nous pouvons certifier que des patrons, à notre connaissance, sont résolus, tout au contraire, à favoriser largement les soldats rentrés dans leurs foyers. Il faut citer tout entière cette lettre du président de la Chambre syndicale d'une grande industrie parisienne : « Je souhaite de tout cœur que votre article soit lu par beaucoup de chefs de maisons de commerce et d'industrie, car chacun d'eux sera heureux de vous dire comme moi que nos braves employés retrouveront à leur retour la place qu'ils auront quittée pour aller défendre le pays. J'ajouterai que chacun d'eux touchera le jour de sa rentrée un mois de ses appointements égaux à ceux qu'il gagnait lors de son départ, afin qu'il ne recommence pas la vie avec des dettes.

» Voilà, quant à moi, comment je comprends mon devoir envers ceux à qui nous devons tout. Je souhaite aussi que vous receviez beaucoup de lettres comme celle-ci, afin que vous puissiez rassurer tous les « bonhommes » qui nous sont chers... »

Cet exemple est excellent et louable. J'espère qu'il encouragera nos braves au front. Ils peuvent d'ailleurs s'apercevoir, lors de leurs permissions, que déjà beaucoup de mutilés et de réformés ont trouvé ou retrouvé des places qui leur permettent de gagner dignement leur vie.

Il faut nous arrêter sur cette note cordiale. Ne cessons pas de le répéter, parce que c'est vrai : la France, qui s'est réveillée si grande et si belle, n'abandonnera pas tant de nobles vertus au lendemain de la guerre. Elle ne sera pas ingrate, et non seulement à ses grands hommes, mais à tous les hommes qui l'auront défendue, à tous ses « bonhommes », elle sera la patrie reconnaissante

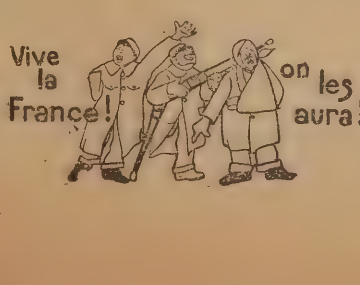
MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

LE PROLÉTARIAT APRÈS LA GUERRE

Le bénéfice de la victoire ne sera perdu en France pour personne, pas plus pour les prolétaires que pour les bourgeois, si les uns et les autres savent profiter des rudes leçons de la guerre. Notre pays est en train d'instituer la plus féconde des expériences ; il n'y a qu'à en observer le développement d'un esprit loyal et sincère. Ce qui est acquis déjà, c'est que le phénomène social que l'on a appelé « la lutte de classes » a été jusqu'ici mal étudié et mal défini ; et qu'en somme la lutte entre les classes n'a pas l'intensité et le caractère absolu que lui prêtent ses théoriciens, puisqu'une nation menacée par l'ennemi y renonce immédiatement pour se défendre. Elle est donc plutôt une concurrence naturelle qu'une lutte.

Or, une concurrence est susceptible d'arrangements amiables et de concessions réciproques, dont les termes peuvent être discutés de bonne foi. Il ne s'agit que de n'en pas laisser l'initiative à des politiciens superficiels et cherchant leur subsistance dans l'anarchie

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.



LA CATHÉDRALE

II. — LES CARACTÈRES D'ART DE LA CATHÉDRALE

Lorsque Rodin nous dit que « la cathédrale est une agrafe qui réunit tout », il l'entend premièrement de notre *tout* humain, de ce qu'il met comme nous tous dans ce mot : la civilisation. Mais il l'entend aussi du grand TOUT, qui enveloppe Dieu et fait de lui le premier objet de la pensée consciente, donc le premier objet de l'art.

C'est pour cela que Rodin se compromet jusqu'à dire : « Quand la religion se perd, l'art se perd aussi. » Avis aux amateurs de progrès « laïque ».

Cela d'ailleurs se conçoit, puisque, la religion perdue, c'est-à-dire Dieu écarté, l'art ne trouve plus comme objet et comme inspirateur, au lieu de l'infini vrai, que l'inquiétant infini tronqué de la nature selon la « science » et l'anarchique infini humain. L'ordonnance d'art, dans la cathédrale, va confirmer pour nous cette pensée.

L'ordonnance de la cathédrale reproduit celle de l'âme mystique telle que l'entend l'ouvrière en « châteaux de l'âme » : l'Eglise. L'art est ici serviteur de l'idée. Or, l'idée étant liturgique et théologique, ainsi qu'on l'a vu, l'art doit répondre aux visées de la foi, de l'espérance et de l'amour, aux étendues où elles fréquentent et aux sublimités de leurs objets.

A quoi s'appliquent la foi, *argument de l'invisible*, l'espérance, confiance du cœur, et la charité, lien sublime entre Dieu et ses créatures? — A tout, puisque tout vient à Dieu, s'interprète selon Dieu et sert à Dieu de moyen pour réaliser ses fins paternelles. Un universalisme absolu sera donc la loi de l'art chrétien, tel que la cathédrale l'intègre.

Tout l'homme, toute la nature, toute la vie, toute l'histoire, tout l'être immatériel dans la mesure où la foi le décrit, où l'esprit le soupçonne ; l'univers et ses forces qui travaillent en secret ; la société et ses groupes étagés, son ordre ; l'être réel et aussi l'être possible, grâce à la faculté de rêve divin que l'homme hérite du Créateur quand il invente des chimères sublimes : tel sera le thème et comme l'évangile d'art que le monument sacré proclamera.

La cathédrale représente une force orientée en tous sens, une force envahissante, mais envahissante à la façon de l'idée, qui n'absorbe pas, qui n'encombre pas, qui ne brutalise ni ne se substitue, qui fait vivre. Tous les règnes y trouvent place, toutes les conditions humaines s'y coudoient, tous les métiers y collaborent, tous les temps y impriment leur trace, toutes les situations d'âme y ont leur expression, toute la gamme des valeurs morales y étage ses cas, tout le cycle de l'existence individuelle ou collective, humaine ou mondiale, la destinée en son tour complet : tout est compris dans cette synthèse.

Le naturalisme éblouissant que dans sa structure et ses ornements chante la cathé-

drale est aux yeux de tous la marque de ce sens universel.

Il est bien vrai que certains archéologues sourient, quand on voit dans la nef gothique la forêt, dans la chapelle romane la grotte, dans le pilier le fût, dans les nervures les branches, dans le clocher le mât, dans le contrefort la roche, etc. Ils prétendent ramener tout à des nécessités de construction, comme si la construction exigeante, remise aux mains toutes-puissantes de l'art, ne redevenait pas servante!

Le génie humain aussi est exigeant ; la liberté est souveraine : cependant Dieu les emploie, et il se dit lui-même dans ce que nous disons ou réalisons. Ainsi, la construction et ses lois, ainsi le vouloir pratique imposé au *maître de l'œuvre* sont pliés, grâce à ses secrets, dans le sens de l'expression, ici nettement naturaliste.

Du reste, que, en son tréfonds, l'esthétique des cathédrales obéisse à des suggestions larges comme l'Etre, c'est de quoi témoigne son effort décoratif, cette fois sans dispute possible.

La cathédrale cherche à épeler, en même temps que l'Evangile de Jésus, tout l'évangile du monde.

Elle aussi envoyé divin, la nature parlera, dans le temple, comme Jésus parle en chaire quand on nous lit un texte sacré. La liturgie des choses, vivantes ou mortes, se déroulera. Les plantes, les bêtes, toutes ces belles créatures qui surprennent et enchantent une curiosité jeune, viendront en témoignage pour exprimer que Dieu est avec nous tout entier, y compris les prolongements du monde, et que, en remontant à partir de ces prolongements, c'est à Dieu dans le sanctuaire et, plus haut, dans sa demeure propre, qu'il nous faut remonter.

La cathédrale a adopté l'arbre et le rocher, la forêt et la plaine, le verger et l'espalier, la fleur rare et le légume. Quand elle choisit, elle donne la préférence à ce qui est humble, ainsi que Dieu, son Dieu prend pour marque de son passage en ce monde que *l'Evangile est annoncé aux petits*. Condescendance, du reste, habile autant que sincère, car elle procure l'extase des grands êtres autant et plus que la confiance du petit peuple enfant.

La vigne des coteaux de Reims est fière de se consacrer aux rinceaux et aux chapiteaux de la basilique royale. Les humbles plantes ménagères, le persil, le cresson, le chou, l'artichaut, le pissenlit et, par ailleurs, le luxe du pauvre : le liseron, la mauve, l'églantier, et aussi les feuillages familiers de la forêt : feuille d'érable, touffe de chêne, éventail du marronnier, et le sévère chardon, et le rigide houx, tout ce qu'on rencontre ou foule, tout est admis, tout vient dans la maison divine comme chez soi, parce que, aussi bien, tout est chez soi dans l'unité universelle que le Christ fonde.

La rosace, soleil de crépuscule, jette sur tout son mystère ; l'air palpite ; les tons se croisent comme des pensées et des sentiments obscurs, et la gargouille, le gnome, le grotesque accroupi, avec sa tête écrasée sans dommage par le surplomb de pinacle ou de croisée enfoncent l'esprit dans le mystère plus grand de la nature créatrice, dont l'homme essaie d'interpréter les pouvoirs.

Ayant fini d'imiter, ne faut-il pas que l'art chrétien imagine, pour que, dans la nuit du rêve, il prosterne, devant Dieu, même ce qui n'est pas, façon de lui consacrer les sources de l'être avec leurs manifestations multiformes.

Outre l'*objet*, dont l'ampleur s'élargit ainsi, le *mode* admis par le décor et par la construction gothiques présente un caractère naturaliste et universaliste évident. Le rêve fondé sur la plus rigoureuse positivité ; l'élancement à partir des bases ; la grâce sortant de la force et la liberté de la loi ; le grand sérieux de l'essentiel s'épanouissant progressivement en sourire : n'est-ce point la marque de la nature? Le gothique en est fait ; le roman lui en donnait sobrement l'exemple.

Par la souplesse des lignes jamais anguleuses, jamais visiblement géométriques, bien que, selon Platon, la nature, et par suite l'art, « géométrise toujours » ; par le subtil emploi de la lumière et de l'ombre, des demi-teintes en sous-bois et des accrochements de lumière comme dans les verdures ; par l'arrachement hardi de toutes les fleurs pour les planter, éclatantes et spirituelles, dans le soleil des vitraux, mêlées aux auréoles des saints ; par le sentiment du vent qui retrousse les feuillages vers le ciel, et aussi de l'atmosphère calme évoquée par les évidements étonnants de cette architecture ; par le voisinage du fruste et du raffiné, du trait rude et de la *doucine* caressée des moulures et des vivantes formes ; par l'art exquis de rejoindre la douceur à partir de l'énergie, au moyen des biais que le ciseau gothique utilise partout ; par maint autre secret dévoilé à qui contemple, à qui réfléchit, cet art miraculeux conduit l'esprit au permanent miracle de Dieu dans sa création, figurant et annonçant le miracle surnaturel que déclare l'Eglise.

Cela est catholique souverainement, si catholique signifie universel en extension, en visées, en vertu interne.

La cathédrale voit large à partir de l'UN ; l'essentiel est sa règle, et, partant de l'essentiel, elle déploie sa richesse qui est celle de l'Etre entier ; elle ouvre et fait épanouir toutes ses graines ; elle lance ses gerbes dans tous les sens ; elle fait comme Dieu, qui déroule dans toute la création son unique thème : le Verbe, Sagesse qui « se joue » dans ses ouvrages, Taine eût dit : Axiome éternel.

Que ces artistes avaient d'horizon! Mais non pas plus que l'Eglise ; car c'est à elle qu'est dû leur regard et c'est à elle, l'Eglise, que tout, en art, comme en technique de vie, a été proposé, parce que, à son Maître, *tout a été remis*, Sauveur universel et de toutes choses, le prêtre.

Ce dernier mot fait prévoir comme inévitable — si toutefois le monument veut ici encore calquer la doctrine — le second caractère d'art que j'ai voulu noter et souligner légèrement : le lyrisme.

Observons que ce caractère second est le complément naturel du premier, auquel il donne seulement une dimension nouvelle. Le génie naturaliste et universaliste est ampleur ; le lyrisme est élancement, fusée des lignes constructives, essor décoratif dont le *flamboyant* sera l'abus, sans laisser de conserver une foncière sagesse.

Car le gothique est sage et s'oppose au mépris des règles ainsi que l'Eglise à l'hérésie. Le gothique est une mathématique musicale, une métaphysique poète, une ferveur qui se contient et s'endigue. Discipline est son nom. Il s'en fait gloire, comme l'arc, libre et joyeux, entre les colonnes, comme le pur arc-en-ciel dans la nuée. Ainsi l'Eglise oppose sa discipline, son ordre sacré à notre incohérence terrienne et substitue sa richesse une à tout notre néant compliqué.

Mais sa logique patiente et calculatrice n'empêche pas l'art des cathédrales de rechercher le prodige, elle l'y invite au contraire. *Tout en nombre, poids et mesure*, c'est le moyen d'aller loin et de s'élancer haut. L'idéalisme positif est plus sûr de ses routes montantes, et pour des envolées sentimentales, rien ne vaut la franchise d'un départ certain.

L'art roman était déjà bien riche, en fait de lyrisme fort et de sublimité dans la norme ; il paraissait toutefois se presser plus volontiers autour de son Dieu que s'enfuir éperdument, à partir de la *présence réelle*, vers les au-delà espérés. Le gothique, lui, est chevalier d'aventure, autant qu'ami du grand recueillement exigé par l'ardeur mystique. Il nous poursuit par sa beauté au delà de nos sens et nous entraîne à concevoir l'incommensurable où l'esprit se noie.

Henri Martin eut raison de définir le gothique « la forme la plus solennelle qu'ait revêtue la pensée religieuse depuis l'origine des cultes ». C'est bien cela. Le lyrisme adorateur atteint ici son extrême grandeur ; la prière fuse, figée en pierre, burinée sur le sol et sur l'horizon, enfoncée au cœur du globe, enfoncée dans le ciel, fixée là-haut avec la pointe des clochers, afin que là-haut soit la demeure de notre esprit et que le ciel physique nous apprenne à fréquenter l'autre.

Ayant un corps, il faut bien que notre adoration en ait un ; mais comme l'adoration est excessive, comme elle éclate ou bien se concentre en brûlante et muette passion, le lyrisme, qui ne consiste qu'en ces deux choses, devra animer le corps de pierre, élancer sa lourdeur, amollir sa dureté, réchauffer sa froideur, découper comme des langues de flamme dans sa masse cyclopéenne, ainsi que le feu, sur la montagne, pousse droit ou incurve en rapides crochets ses ardentes gerbes.

Amiens, Beauvais, Chartres, Le Mans, Rouen, Paris, Reims... strophes sublimes d'un poème humano-divin! art d'expansion et d'allégresse! élan, aspiration, espérance de voir Dieu de plus près! refus, pourtant, de quitter l'homme, de se quitter soi-même, de quitter la nature, humble sœur, de perdre le contact du réel, non plus que l'arbre en

raciné ne quitte le sol pour balancer au vent son feuillage.

La cathédrale, c'est l'éternel dans le temporel, l'invisible dans l'éclatant, le mystique dans l'historique et le spirituel dans le charnel. Chair et os de la terre, vous formez l'Eve nouvelle sortie du globe comme d'un flanc ouvert, émanation de l'homme encore lié à son tertre d'Eden, à sa glaise féconde. En elle, en toi, Vierge cathédrale, le Dieu incarné fera sa demeure. Ainsi, en permanence, il sera *parmi nous*, lié, lui aussi, à la chair du monde.

Je ne puis marquer avec autant de force que je voudrais ce qui m'apparaît comme capital, dans l'esthétique de la cathédrale. Je l'éprouve sans pouvoir l'exprimer, cette alliance qui n'en est pas une, qui est pleine unité, entre la certitude géométrique et la discipline d'un côté, de l'autre la sublime fantaisie du rêve saint.

La géométrie est au goût, dans le gothique, ce que la théologie dogmatique est à la mysticité, que précisément nos auteurs définissent comme un *goût (gustus)*, disons une intuition, au lieu du raisonnement discursif, du concept. Dans les deux cas, surtout s'ils n'en font qu'un, la pure et unique Vérité éternelle peut s'atteindre. On la sent, on la juge, docteur, poète, architecte associé à l'imagier, au modeleur de profils, au rêveur de formes ; on l'exprime de façons diverses, qui ne la divisent pas.

C'est l'équilibre catholique, que je perçois, dans cet effort de recherche infinie et cette positivité jamais capricieuse. J'y vois aussi le péché, puisque c'est lui, peut-être, cet inachevé de la plupart de nos monuments, arrêt de courage, retombée de la générosité pourtant si vivante, faiblesse qui respire la grandeur, comme les ruines.

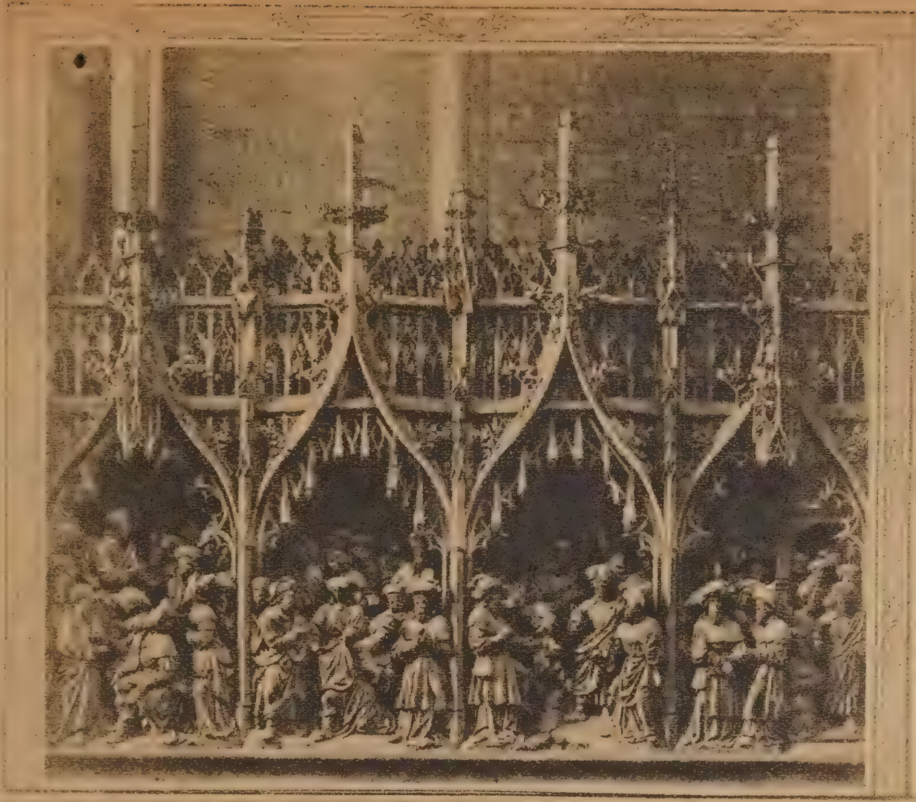
Misère de l'homme dans la cathédrale !... Mais misère associée à Dieu ; misère relevée par la rédemption, et qui n'en finit point de chuter, comme son Christ, sur l'âpre montée que la mort guette, mais qui attend la résurrection.

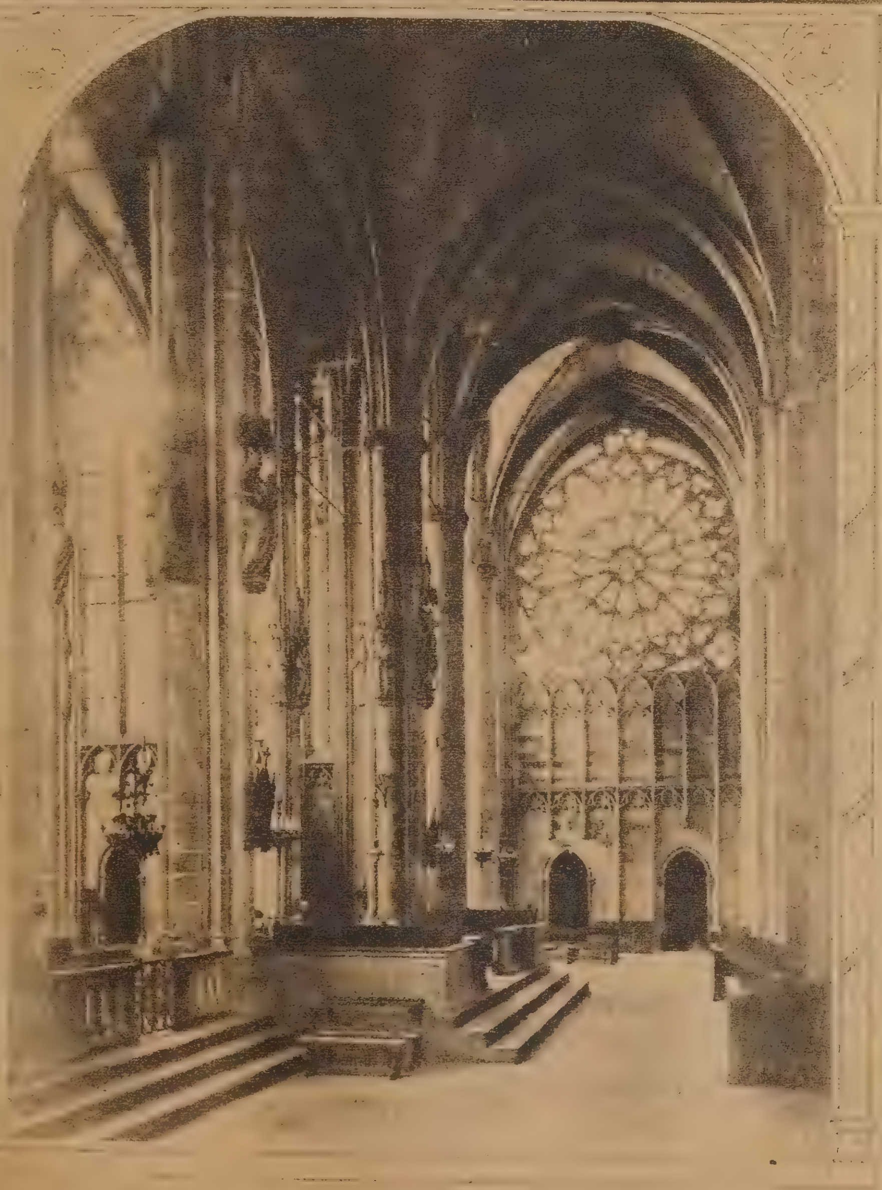
Proportion, ordre, juste mesure de tout, sentiment de la matière, passion du réel, universalité en largeur terrienne et, pour finir, idéalisme inspiré par l'amour : c'est le catholicisme ; c'est « la marque du véritable anneau », l'*anneau du Pêcheur*.

La croix en est le symbole : croix qui se dresse, croix qui s'étend, croix qui s'enracine, croix qui reçoit le Dieu humain et qui l'éternise, croix qui un jour se vide pour faire place au sépulcre neuf, puis à la nuée claire, puis à la droite du Père où l'on demeure éternellement.

« La vie, a écrit Albert le Grand, n'est que l'ombre projetée par la croix ; hors de cette ombre, il n'y a que mort ». Saint Bernard avait déjà parlé de cette « ombre de la vie » qu'il opposait à l'« ombre de la mort » du psalmiste. La cathédrale, croix habitée, tient dans son ombre et en soi toute la vie ; elle porte l'Auteur de la vie : rien d'étonnant à ce que l'intégrité de ses caractères d'art soit parfaite.

Dire que chez nous — en France, patrie des cathédrales ! — on a pendant longtemps méprisé la splendeur gothique ! On l'appela *barbare* ! L'universalité,





En haut : « La vie de Saint-Jacques », bas-reliefs de la cathédrale d'Amiens. — *En bas :* Transept de l'église Saint-Nazaire, à Carcassonne.

LA CATHÉDRALE

l'ordre, l'amour du grand, la logique dans l'idéalité, qualités premièrement françaises, on ne sut pas les reconnaître là! Nos politiques avaient de ces qualités laissé choir telles ou telles; mais ne sait-on pas que jamais chez nos hommes d'action ou d'art, le temps n'a rien prescrit? Si donc, catholique essentiellement et français historiquement, le gothique fut méconnu, serait-ce fatigue d'avoir porté trop longtemps, France, le titre dont l'alliance indiquée était le commentaire : *Fille aînée de l'Eglise?*

En fait, la décadence du goût en matière d'esthétique religieuse date de l'envahissement hérétique, de la fausse renaissance sans mysticité et, plus tard, du scientisme pédant qui avait perdu le sens du mystère.

La cathédrale, expression du catholicisme, écarte par là toute hérésie et par-dessus tout le paganisme areligieux, hérésie totale. Qu'on ne s'étonne pas de voir la cathédrale méconnue, quand le siècle égaré méconnaît l'Eglise. De celle-ci également on a dit : Elle est barbare. On en a fait une « ennemie de la lumière ». Pourtant la lumière de l'Eglise éclatait, et quoique mêlée de péché, quoique inachevée, elle aussi, selon qu'elle est humaine, elle se montrait divine autant que cette beauté. Mais nos yeux étaient fermés, et, ce qui est le pire, se croyaient clairvoyants. Alors, pleines d'évidence, la beauté et la vérité n'étaient plus que nuit : mais cette nuit était la nôtre.

« Ah! Renan, — s'écrie celui que j'aime à citer, Rodin, tant il a fait pour la gloire de nos cathédrales — Renan, vous êtes parti de Bretagne pour aller vous prosterner devant le Parthénon! Le sculpteur élevé par les Grecs vient du Parthénon et va à Chartres, adorer la cathédrale. » (1) — « Nous avons perdu à la fois le sens de notre race et de notre religion » insiste-t-il. « On n'est pas incrédule, on n'est qu'infidèle ». — « La foi a civilisé les barbares que nous étions; en la repoussant nous sommes redevenus barbares. » (2) J'eusse hésité, quant à moi, à parler ainsi; mais je cueille avec plaisir ma pensée sous une plume géniale.

La beauté est une vertu des choses; elle se réalise quand tout obéit à la ligne génératrice, à l'esprit dominant, au thème. Or, quel est le thème humain, auquel se puisse raccorder authentiquement, pour une vie parfaite, la beauté recherchée ici ou là, dans le détail des œuvres? — Il n'y en a qu'un : le Christ. Ce que dit le Christ, ce que montre sa vie avant sa doctrine, ce que son Père proclame par cette divine et humaine manifestation, c'est la pensée génératrice de l'humain et par suite de l'art, c'est son thème.

Cela étant, et sans vouloir déprécier en rien les richesses païennes, antiques ou actuelles — si l'on me poussait je les dirais chrétiennes par anticipation, par délégation — on a le droit d'affirmer que l'intégration de la beauté humaine ne va pas sans sa divinisation par le Christ, sans son incorporation à l'Eglise, sous l'unité de la foi, de l'espérance surhumaine et de l'amour.

Pour cette raison, on ne comprend totalement la cathédrale qu'en accédant, pour la partager, à sa vie intérieure; on ne peut l'aimer sans se convertir. Cette cloche d'appel qui retentit là-haut, c'est le cœur qui doit l'entendre; ce signal que nous fait la tour, bras levé loin sur l'horizon, il y faut venir en pèlerin, non en touriste ou en archéologue.

Le détail avec le détail, par une juste ordonnance; l'art avec l'art, par une étroite collaboration des spécialités; l'homme avec l'homme, par la tradition religieuse et l'union fraternelle dont le Christ a formé la chaîne; les siècles avec les siècles, par la continuité dans la diversité de créations nouvelles; l'homme avec la nature et le tout avec Dieu : c'est la loi du beau.

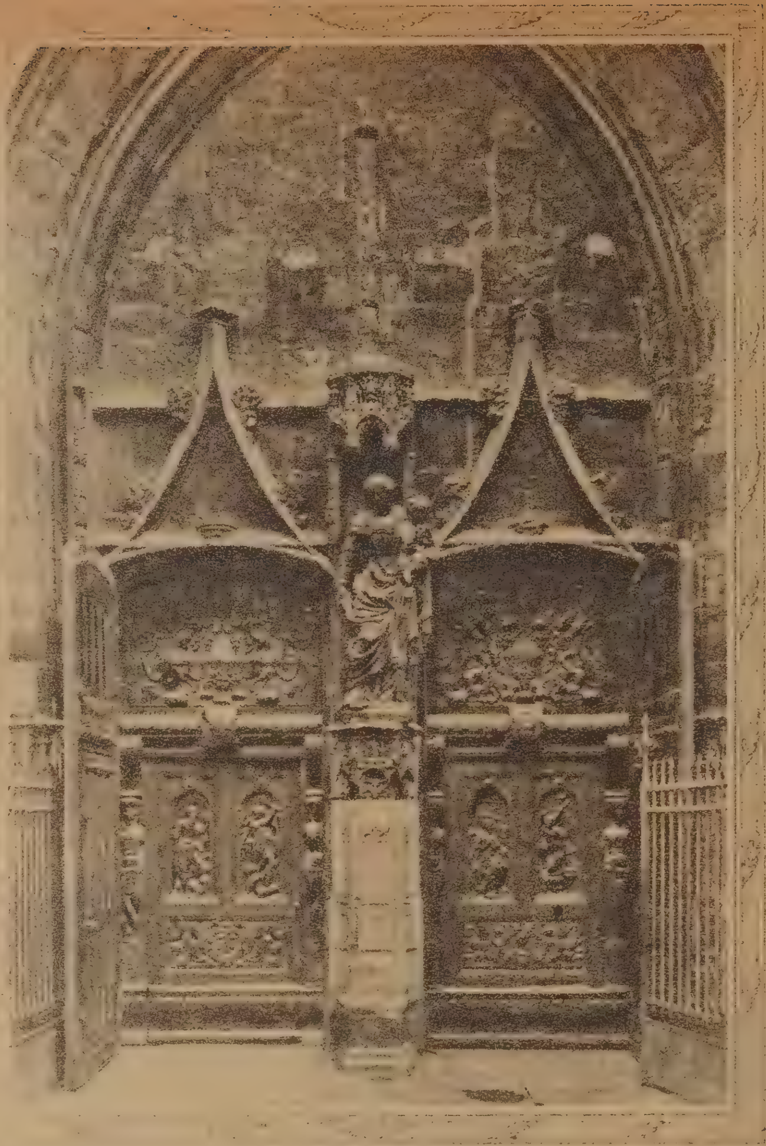
Qui donc cherche un nouveau grand art? En voici le secret. Venez, âmes désorientées, talents rebutés, arts dispersés, cœurs découragés, génies en quête d'un niveau de rêve avec un point de départ ferme où vous appuyer. Voici la maîtresse d'art, parce que c'est la maîtresse de vie : l'Eglise.

L'esprit « moderne » doit céder à l'Esprit éternel, Renan au Christ, l'émiettement à l'ordre. La cathédrale est là qui proclame le vrai. Elle peut vous y porter, si vous vivez en elle son acte de vie. Elle est prête à repartir, la nef dont Emile Mâle vantait le port superbe et les flancs robustes.

Et quelle joie, de constater que le patriotisme et la foi sont ici d'accord, que le voyage est tout un, et que sur l'océan de l'art, la cathédrale gothique est une nef française!

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

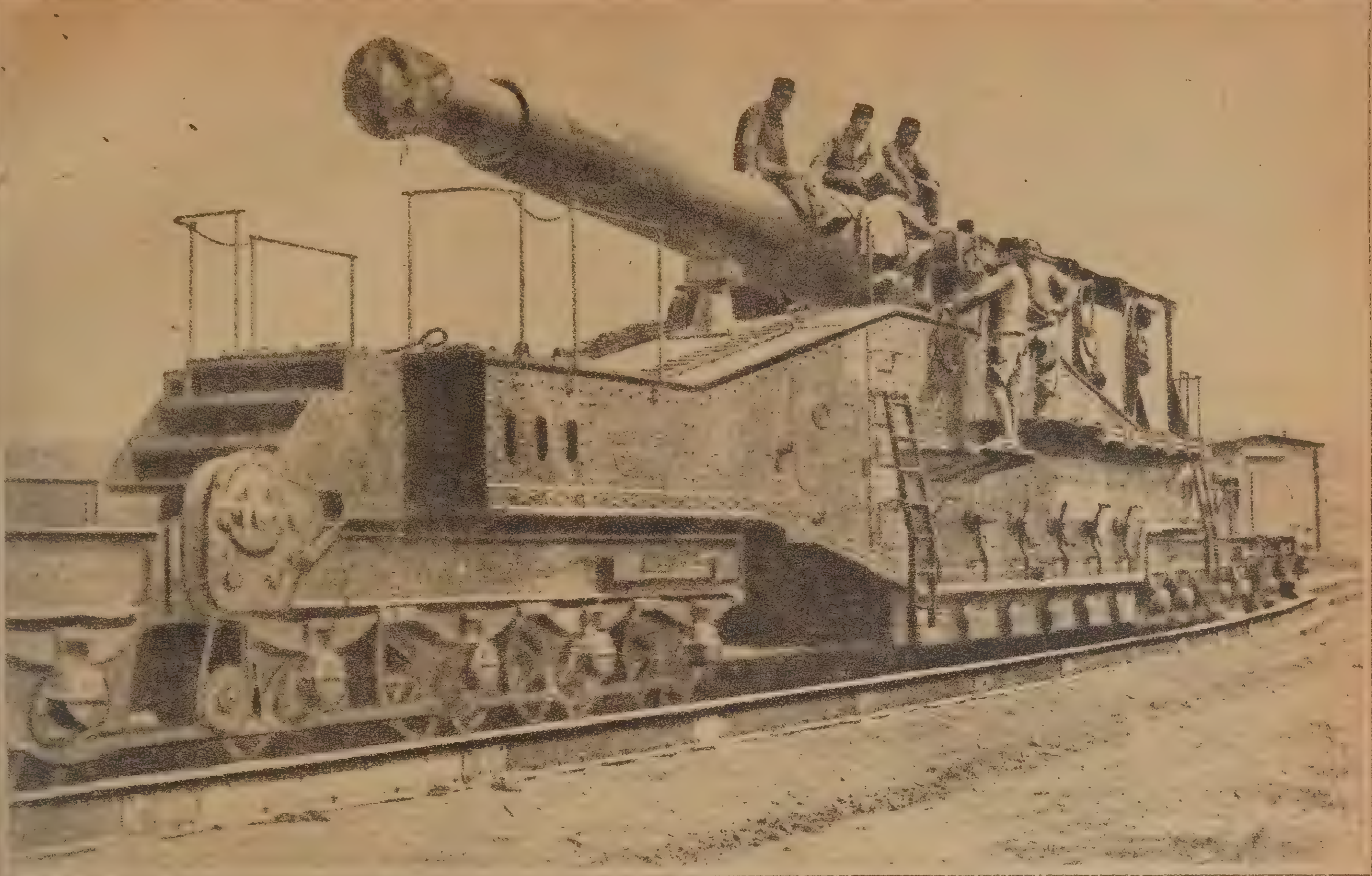
(1) Rodin. *Les Cathédrales de France*, p. 34.
(2) Rodin. *Les Cathédrales de France*, p. 139.





1. Porte de l'église Saint-Pierre, d'Avignon. — 2. Chimère (Notre-Dame de Paris).

LA CATHÉDRALE.





1. Un « 320 » sur rails, dans la Somme. — 2. Les cloches et ce qui reste de l'église de Maurepas.

LA CAUSE ET L'EFFET : LES RAVAGES PRODUITS PAR L'ARTILLERIE LOURDE



Composition de PAUL THIRIAT.

« CRÈME DE MENTHE »



PAND LA TERREUR

Ceci n'est pas l'image précise, impossible à publier, du formidable engin de destruction que l'humour des Anglais baptise « Crème de Menthe ». C'en est la vision effrayante que les yeux de l'artiste a saisie, que son pinceau a fixée... Elle donne au lecteur l'idée schématique, mais exacte, d'un des aspects les plus fantastiques de la guerre moderne.





1. Volontaires venizélistes en route vers le front bulgare. — 2. Un officier français, un Italien et un Serbe causent des opérations. Un officier grec reste à l'écart.

EN MACÉDOINE



1. Les plaines de la Dobroudja. — 2. Paysans de Transylvanie allant à la messe. — 3. Le marché à Brasso (Transylvanie).

LA GUERRE EN ROUMANIE



LA PLUS RÉCENTE PHOTOGRAPHIE DE VERDUN

Vue prise du clocher de la chapelle du collège.

Les Evénements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ALLEMAGNE ET LA NORVÈGE

L'Allemagne cherche à la Norvège une querelle cynique, la plus cynique peut-être qu'on ait vue depuis la violation de la Belgique. Les prétextes ne manquent jamais à nos exécrables ennemis, et celui qu'ils invoquent a trait à la guerre sous-marine.

La Suède ayant, il y a quatre mois, interdit aux sous-marins de guerre étrangers de pénétrer dans ses eaux territoriales, à peine d'être attaqués, la Norvège l'a imitée, elle a prononcé le 13 octobre une même interdiction.

Mais l'Allemagne, qui n'avait eu que des applaudissements pour la Suède, qui l'avait donnée comme un modèle de neutralité parce que les sous-marins ayant intérêt à opérer sur le littoral suédois sont ceux des Alliés, montre, dès la décision norvégienne, une attitude plus qu'hostile, parce que c'est elle cette fois qui est en cause, que ce sont les fjords norvégiens qui échapperaient à ses pirates. Et l'on sait que, dans leurs croisières, Guillaume II et Henri de Prusse ont pu les étudier à loisir.

La Norvège avait d'autant plus le droit d'agir comme elle l'a fait que, depuis de longs mois déjà, sa flotte de commerce était malmenée sans aucune retenue par les sous-marins allemands, et que, sur les quarante bâtiments neutres que l'amirauté se vante d'avoir détruit en septembre, vingt au moins battaient pavillon norvégien. C'est assez dire qu'après le décret royal les Boches se crurent tout permis. Des polémiques, des injures, ils passèrent tout de suite aux provocations. Sans plus, tous les navires norvégiens à portée furent « arraisonnés » et torpillés, avec ou sans avertissement.

La Wilhelmstrasse reproche au cabinet de Christiania de faire le jeu de l'Entente. Mais ce n'est là qu'un prétexte. Sa querelle, tout allemande, n'est qu'un odieux chantage pour s'installer sur la côte norvégienne et y établir une base puissante, d'où les pirates de von Cappelle iraient entraver les communications permanentes que la création d'un chemin de fer à large voie vient d'établir entre les Alliés et la Russie. Jusque-là, celle-ci ne communiquait avec l'Entente et le monde que par la longue voie sibérienne et la route maritime de l'océan Glacial et l'océan Atlantique. Mais la voie ferrée courant vers les eaux libres de la rive mourmane est à peu près terminée, et la liaison est maintenant permanente entre les Alliés, et c'est elle que l'Allemagne vise sous le paravent de sa querelle à la Norvège.

LA PRÉSIDENCE AMÉRICAINE

Les derniers jours de la grande bataille électorale américaine ne pouvaient pas ne pas prendre un caractère formidable, épique, à la mesure même de la grande république.

Le président Wilson et son compétiteur, le juge Hughes, dont on disait l'autre jour le cœur chaud, l'âme passionnée, l'ambition d'être un chef d'Etat inaccessible à toute influence étrangère, un magistrat bien américain en un mot, y ont battu tous les records imaginables. Dans l'Illinois, le premier a eu le poignet foulé par des mains trop énergiques, et le second venait, à l'heure où j'écris, de prononcer son cinq centième discours et dans ses multiples randonnées à travers l'Union, de parcourir quarante mille kilomètres, quelque chose comme le tour de la terre. Quant à Théodore Roosevelt, il se dépensait comme s'il était le propre adversaire du président sortant, et non un simple champion. Il n'eût pas été plus cinglant s'il se fût agi de sa propre victoire. Le souvenir du *Lusitania*, toujours en exécration là-bas, lui a été l'occasion de déclarations ultra-vibrantes. On sait que, cette fois, plus de six cent mille femmes prenaient part au vote en Californie, dans l'Illinois aussi ; et à Chicago, dans un meeting de plusieurs milliers de votantes, il a affirmé que, loin d'être « trop fier pour combattre », il eût, au contraire donné la dernière goutte de son sang si, alors qu'il était président, il avait eu une affaire comme le torpillage allemand.

C'est la division seule des républicains qui, en 1912, amena l'élection de Woodrow Wilson. Le parti de ce dernier, c'est-à-dire le parti démocrate, était en effet battu, puisqu'il n'avait pas obtenu la majorité absolue, que les voix recueillies par son candidat (6,293,019), se trouvaient de 1 million 300,000 inférieures à celles accordées à Théodore Roosevelt et au président Taft.

Dans les dernières heures, le président Wilson avait très habilement augmenté ses chances, en faisant donner aux ouvriers une sorte de journée de huit heures. Il était le candidat de la paix quand même : « Citoyens américains, disaient ses affiches, soutenez le président Wilson qui, avec honneur, nous a préservés de la guerre. » — *American citizens stay by Wilson who, with honour kept us out of the war.*

Les Allemands lui avaient d'ailleurs joué le mauvais tour de couler sans avertissement le *Marina*, un gros navire qui avait à bord quelques Américains, comme il quittait Newport-News, et la situation n'avait pas été aisée pour lui.

AVANCE ITALIENNE SUR LE CARSO

Les Italiens ont encore progressé, et superbement sur le Carso, malgré les obstacles vraiment énormes du terrain et les difficultés pour leur artillerie d'en nettoyer les repaires, les « Dolines », véritables cavernes de roc dur, où s'abritent les mitrailleurs autrichiens. On sait que depuis le milieu d'août nos alliés avaient franchi le large ravin qui traverse le célèbre plateau et occupé sur sa rive orientale le Nad-Logen et les villages d'Oppachiasella et de Nova-Vas.

L'avance était déjà importante, et celle du 1er novembre ne l'est pas moins. En un bond magnifique, en une sorte de coup droit, l'habile et tenace général Cadorna a porté ses troupes du Nad-Logen sur le Velki-Hirbach, et plus loin encore sur des hauteurs qui dominent, ou à peu près, tout le champ de bataille. Au sud de ce même Velki, les « grigio verde » ont emporté le village de Locvizza, le mont Pecinka et étendu leur attaque jusqu'à Castognievizza. A sa gauche, l'armée italienne a également progressé sur les pentes du San Marco, l'une des collines sur lesquelles les Autrichiens se sont retirés après la chute de Gorizia.

Enfin, pour ajouter à la nouvelle victoire des Italiens, l'ennemi a laissé entre leurs mains plus de quatre mille prisonniers.

L'ATTAQUE SUR LA VALACHIE

Le stoïcisme, la résolution, la vaillance de nos chers alliés roumains grandissent avec leurs revers, avec les difficultés chaque jour plus ardues de leur tâche, et c'est avec une admiration sans mélange qu'on les voit apprendre la guerre et se mesurer contre les deux grands hommes de guerre de l'Allemagne, Mackensen et Falkenhayn, les arrêter, leur disputer leurs Thermopyles, essayer de les fixer, en attendant l'hiver qui leur permettrait de se renforcer en grosse artillerie et de reprendre au printemps une lutte moins disproportionnée. Car, si leur armée est numériquement supérieure à ses adversaires, elle leur est inférieure en artillerie. C'est faute de gros canons qu'elle a dû reculer devant le ramassis de Hongrois, de Turcs, de Bulgares qu'encadrent les Allemands, qu'elle a dû céder le chemin de fer de Constantza à Cernavoda, abandonner la Transylvanie à moitié conquise et, après tant de légitimes espérances, avoir à défendre ses frontières nationales et la route même de Bucarest. Aussi bien la grande menace pour elle vient, en effet, de Falkenhayn. L'ampleur même des moyens mis à sa disposition en est la preuve. Si le nombre de ses troupes est disproportionné à sa ligne d'attaque, laquelle ne mesure pas moins de 350 kilomètres, il y supplée par le nombre et le calibre de ses canons. C'est à grâce eux qu'il a pu progresser à travers les longs couloirs de Torzburg, de Prédéal et du Vulcan. Il est vrai qu'il avait su dissimuler sa manœuvre et, sous le couvert d'attaques secondaires, porter son principal effort contre la voie ferrée qui traverse le col de Thomos, Prédéal, Sinaïa et toute la région pétrolifère dont les Allemands ont la hantise. Falkenhayn trouva également dans la voie de rocade qui mène de Hongrie en Roumanie un très gros avantage, mais de l'autre côté de l'Alpe transylvaine, cet avantage cesse, et ce sont les Roumains qui profitent de leur grande ligne Brasso-Bucarest et des voies desservant Campolung, Petrovitza, Ilanica, etc. Aussi bien leur résistance est superbe. D'autre part, l'armée de Moldavie paraît avoir arrêté les tentatives ennemies pour couper la Roumanie des armées russes. En Dobroudja, la lutte de nos amis n'est pas moins belle, et l'arrivée du général Sakharow, le vainqueur de Brody, est bien faite pour leur donner un nouveau courage.

REPRISE DU FORT DE VAUX

Quoi qu'ils fassent, les Allemands ne parviennent pas à réagir et à nous enlever nos gains sur la Meuse et la Somme.

C'est en vain qu'à Verdun ils ont, à l'ouest du village de Douaumont, lancé une attaque de grand style. Hindenburg n'a fait que mériter davantage l'épithète de « boucher » qu'un poète hongrois lui décernait la veille encore. Son chef d'état-major attribue notre victoire du 24 octobre au brouillard et à la supériorité numérique de nos troupes, en quoi il altère la vérité, puisque les trois divisions françaises, (non quatre comme on l'avait cru tout d'abord), qui menèrent l'attaque sous les ordres du général Mangin eurent en face d'elles des troupes appartenant à sept divisions, des bataillons de dix-neuf régiments.

Les Allemands prétendent aussi que nos soldats ne s'emparèrent du fort de Douaumont que parce qu'un incendie le rendait intenable, et l'on se demande alors comment nos soldats ont pu le prendre. Ils parlent de recul systématique malgré le chiffre de leurs morts et celui de leurs prisonniers valides, qui est de 6,000, dont 140 officiers ; malgré leurs pertes en canons : 51 de tranchée, 15 dont 5 de gros calibre ; leurs pertes aussi en mitrailleuses, en fusils, en obus, en grenades, en postes de télégraphie sans fil, nos ennemis ne peuvent l'avouer, mais ils furent démoralisés par une attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas et à notre feu d'artillerie. Dans un pli saisi sur un pigeon voyageur, un lieutenant déclare que ses troupes sont soumises à un tel bombardement « qu'elles ne sont plus en état de combattre », Dans un autre document, un colonel bavarois s'afflige de l'état de nervosité extrême des troupes en ligne ou, pour user de sa propre expression, « de leur terreur », de leur empressement à réclamer des tirs de barrage, à faire pour rien une dépense inusitée de grenades.

Il n'est guère que sur la Somme, entre Biaches et La Maisonnette, où l'ennemi ait réoccupé un peu de terrain, mais il en a, dans le même temps, perdu bien davantage devant Lesbœufs et Sailly-Saillisel, où une de ses contre-attaques lui a coûté en plus quelques milliers d'hommes et six cents prisonniers nouveaux.

Un nouveau fait d'armes consacre d'ailleurs notre victoire sur la Meuse et la complète, l'achève. Ecrasé sous nos feux qui se faisaient de plus en plus violents, l'ennemi a dû, en effet, dans la journée désormais historique, elle aussi, du 2 no-

vembre, abandonner le fort de Vaux, dans lequel nos troupes sont immédiatement entrées sans coup férir dans le courant de la nuit. Car les Allemands n'ont pas même attendu l'attaque de notre infanterie, dont la pression se faisait elle-même de plus en plus étroite. Aussi bien, depuis la reprise du fort de Douaumont, leur position était intenable, leurs défenses étaient absolument dominées par les nôtres, et leur reddition devenait chaque jour plus certaine, le jour était proche où ils devaient battre la « chamade ». Il y a cinq mois qu'ils nous avaient enlevé l'ouvrage, on sait après quelle héroïque défense de notre part, et ils avaient trop triomphé pour que nous ne le fassions pas à notre tour.

LÉON PLÉE.

« Crème de Menthe » répand la terreur

La puissance combative des « cuirassés de terre de S. M. »

Un correspondant particulier du Times *auprès du grand quartier général britannique, donne à son journal les détails qui suivent et qui serviront de commentaire au dessin de M. L. Thiriat, paru dans le présent numéro :*

« Quoique peu de pluie soit tombée aujourd'hui, le sol après les déluges précédents, rend toute attaque impossible. Nous nous sommes bornés à consolider nos positions, résultat des gains d'hier.

» Les Allemands ont maintenant eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec la puissance de combat de nos *tanks*. Ces effroyables machines ont la forme de tortues allongées. Elles sont peintes de la couleur des lézards et des serpents. C'est peut-être aussi cette coloration qui donne l'idée d'une énorme tortue. Les *tanks* sont cuirassés, mais je ne veux point parler de l'épaisseur de leur cuirasse, quoique les Allemands la connaissent bien. Leur armement est varié, mais il consiste surtout en mitrailleuses qui, il est à peine besoin de le dire, peuvent tirer dans toutes les directions. Chaque engin porte son commandant et l'équipage composé de mécaniciens et de canonniers.

» Officiellement cette nouvelle machine s'appelle « cuirassé de terre de Sa Majesté », mais chacune porte un nom particulier : Delphine, Daphné, Cordon Rouge ou Crème de Menthe — aussi fièrement que n'importe quel navire sur mer. Le nom générique le plus répandu est celui de « Tanks », mais les soldats l'appellent aussi par d'autres noms : « Rhino, Willie, Crocodile, Colibri » et certains l'appellent même « Husch, husch ! »

Les Allemands, comme je l'ai déjà dit, ont eu plusieurs belles occasions de faire connaissance avec « l'animal ». Plus d'un est resté estropié entre les lignes, et l'ennemi en rampant pouvait s'approcher et l'examiner, quoiqu'il fut toujours exposé à être tué ou bombardé pendant cette opération. Aucun « Tank » cependant n'est tombé aux mains de l'ennemi.

» Plusieurs milliers de soldats allemands ont vu ces « choses » arriver dans la bataille, et ce dut être une terrifiante vision que cet engin monstrueux dans la grise lumière de l'aube, crachant le fer et la mort.

» Bientôt, sans doute, on popularisera l'image de ces « tanks ». On les reproduira en cartes postales, et les enfants auront des jouets qui les rappelleront. Mais pour le moment ils sont encore à demi mystérieux. »

Les Poètes de la Guerre

SOIRS D'AUTOMNE

Les feuilles tombent peu à peu,
Les feuilles sont déjà par terre,
En grand silence, en grand mystère,
Les feuilles tombent peu à peu.

Les pommes tombent sur les feuilles
Et brillent comme des joyaux.
Par les crépuscules royaux,
Les pommes tombent sur les feuilles

Jaune, rose, couleur de feu,
Chaque arbre fait de la lumière.
L'esprit de l'automne est un dieu
Jaune, rose, couleur de feu,

— Mais moi je dis tout bas: « la guerre... »

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

LA PLUS BELLE RÉCOMPENSE

A la mémoire du sous-lieutenant Gabriel Guinet, mort au champ d'honneur.

Il ne faut pas pleurer, madame... Votre fils
Ne vous aura donné qu'un bonheur éphémère...
Mais les jeunes héros qui firent ce qu'il fit
Souffrent de voir pleurer leur mère!

Il offrit au pays la fleur de ses vingt ans
Et disparut à l'âge où l'on commence à vivre,
Mais il retrouvera, quelque part, son printemps!
Il est inscrit sur le grand livre...

D'autres, lorsque la paix règnera sur le monde
Jouiront de son effort. Ceux-là récolteront
Dans nos champs reconquis, l'immense moisson blonde
Due aux martyrs de notre front...

Mais le meilleur froment sera pour les apôtres,
Issu du grand sillon qu'ils avaient préparé
Et c'est pour eux surtout qu'ils auront labouré
Croyant labourer pour les autres...

Lui, connait maintenant *la belle récompense*.
Il sait qu'on ne doit pas gémir, mais admirer
Et que les malheureux ne sont pas ceux qu'on pense!...
Madame, il ne faut pas pleurer !...

ANDRÉ MOUËZY-ÉON.

20 octobre 1916.

LA MAISON

A Raymond Nédey, jeune soldat brancardier, tué, devant Verdun, le 27 février 1916.

J'évoque la maison paisible où votre enfance
S'écoula, calme et pure, en ce pays comtois,
O jeune homme, ô héros tombé pour la défense
De la France, des champs, des foyers et des toits!

Car l'orphelin vous doit le chaume qui l'abrite
Et le vieillard le feu qui réchauffe ses mains,
Jeune homme dont la vie, hélas! fut vite écrite,
O vous qu'hier je voyais parmi d'autres gamins!

Car chaque homme qui meurt en combattant échange
Ses jours, dont Dieu savait l'inestimable prix,
Contre un lambeau du sol où sa chair se mélange
Aux os de ses aïeux — et que nul n'aura pris!

Lorsqu'il tombe, il permet à la Victoire ailée
D'aller d'un grand essor, au-devant des drapeaux;
Sa chute donne plus d'ardeur à la mêlée :
On le venge tandis qu'il prend quelque repos.

Et toi, qui défendis l'église, la chaumière,
Le berceau de l'enfant et l'âtre de l'aïeul,
— Riens sacrés dont est faite une patrie entière! —
O jeune homme, tu dors à jamais, sans linceul.

Et c'est pourquoi je veux, d'une âme fraternelle,
Evoquer à tes yeux fixés sur l'au delà
La paisible maison que hante l'hirondelle
Où ta silencieuse enfance s'écoula.

Voici l'escalier large et haut; voici les pièces
Vastes, claires; voici... Quels sont ces cris, ces bruits?
Silence, écoute un peu : ce sont tes jeunes nièces
Qui cherchent à piller les lourds paniers de fruits.

Déjà, combien de fois, une fraise à la bouche,
Quelqu'une, l'air rêveur, s'interrompit soudain
Pour murmurer ton nom, jeune homme dont la couche
Est si loin des fraisiers rampants de ton jardin.

Mais comme elle était trop petite pour comprendre
L'héroïsme, la mort, la gloire, le péril,
— Ces grands mots que tu sus, soldat, si bien [entendre! —
Devant l'étonnement du regard puéril,

On ne faisait qu'un geste, un seul, toujours le même,
Qui dit la peine humaine et l'espoir éternel,
Qui, cherchant le chemin pris par ceux que l'on aime,
Montre d'abord le sol, puis désigne le ciel...

Voici le marronnier de la cour et la table
Qu'on installe dessous par les grandes chaleurs,
Quand l'azur lumineux que rien ne trouble accable
Les travailleurs des champs — qui pour vous ont des [pleurs

Voici le banc du seuil, et voici la chapelle
D'où s'envole le triple et fidèle angelus,
C'est votre âme à présent que la cloche rappelle,
Puisque le fin clocher vos yeux ne le voient plus.

Et puis voici des fleurs, aux noms doux et rustiques
Que vous plantiez naguère et soigniez avec soin;
Vers vous ne viennent pas leurs haleines mystiques :
Votre tombe est trop loin... Votre tombe est trop loin...

Mais, chaque jour, vos sœurs, qui versent tant de [larmes.
Fleurissent tendrement, soldat, votre portrait;
Là-bas où vous dormez, dans le fracas des armes,
Nulle corolle, hélas! ne vient, même en secret.

Votre père tout blanc dont la tête se penche,
Ne dit rien, orgueilleux, songeur et douloureux;
Les grands arbres debout, sur qui vient l'avalanche,
Ont cet air sombre et fier quand tout tombe autour [d'eux.

Chacun se dit le lieu, le jour, l'instant, la date,
Où la mort vint vous prendre, ô jeune homme aux [yeux doux.
Sur le terrain trempé de pourpre et d'écarlate
Comme chacun voudrait prier à deux genoux!

Vous lisiez une lettre après avoir, sans trêve,
Relevé sous le feu des mourants, des blessés...
Peut-être évoquiez-vous votre maison..., doux rêve...
Un obus! Vous voici bras et jambe brisés!

Puis une plaie au ventre, une plaie à la tempe!
Et quatre heures ainsi vous avez survécu, [trempe
Sans plainte, en vrai héros.., Ah! le sol que l'on
D'un tel sang ne peut pas être un sol de vaincu!

Vous disiez, pantelant : « Soignez d'abord les autres! »
Et : « Je meurs pour la France! » Et ces mots, dé- [fenseur,
Vous recommandiez bien qu'on les rapporte aux vôtres!
Dans ces mortels moments, vous aviez la douceur,

La douceur du regard et la douceur de l'âme,
— Don discret de tous ceux qui doivent mourir [tôt! —
Pourtant, devant Verdun, que tant de gloire enflamme,
Petit mort, petit mort, que votre exemple est haut!...

Autrefois, n'est-ce pas, comme il faisait bon vivre?
On avait des plaisirs paisibles, studieux;
Vous veniez, souriant, m'emprunter quelque livre,
Et vous lisiez avec du rêve plein les yeux.

Mais ces yeux se sont clos, cette bouche s'est close
Qui jamais n'eut un mot amer, triste ou méchant;
Et vous étiez si bon que c'est une autre cause
Pour que nos souvenirs s'en aillent s'épanchant.

Et que, pour mieux vous plaire aux beaux lieux où [vous êtes
Et d'où vous dominez notre pauvre horizon,
On cherche, tête blonde avec de brunes têtes,
Votre enfance passée en la vieille maison.

GABRIEL VOLLAND.

COMME IL EST JAUNE!...

On dit que le kaiser a le teint fort bilieux depuis quelques jours
LES JOURNAUX.

1914

Dix-neuf cent quatorze, deux Août
Et l'Imperator d'Allemagne
— Dents longues, bras court et l'œil fou —
Tout à coup se met en campagne.
Moustache raide, bien en chair
Et nous la faisant à la pose.
Ah! qu'il est joli, le kaiser!...
Comme il est rose!

1915

Et, depuis lors, sur ce tombeau
Qu'est l'Europe où tant de sang coule,
Il va, planant comme un corbeau
Que l'odeur du cadavre soûle.
C'est le grand faiseur de désert;
Autour de lui plus rien ne bouge.
Ah! qu'il est sanglant le kaiser!...
Comme il est rouge!

1916

Mais voici que, de tous côtés,
Se dressent des héros sans nombre,
Vengeurs des jeunes libertés
Que ce monstre égorgea dans l'ombre
Ils viennent par les monts, la mer,
Délivrer l'Europe qui râle;
Ah! qu'il est tremblant, le kaiser!...
Comme il est pâle!

1917

Il tremble, il chancelle et, demain,
Il faudra qu'il recule et tombe,
Car la Justice est en chemin
Qui s'en vient lui creuser sa tombe.
Deutschland! C'en est fait de l'*Über Alles* du Volga jusqu'au Rhône,
Car c'en est fait de ton kaiser:
Comme il est jaune!

THÉODORE BOTREL.

Ces vers touchants furent écrits par un jeune officier, quelques jours avant de participer à l'assaut où il devait trouver une fin glorieuse.

LES CROIX QUI PARLENT...

Je m'incline, pieux, sur vos socles de pierre,
Qu'entourent les sapins au seuil de nos villages;
O Croix! du temps jadis! O Croix! de tous les âges,
Que recouvrent la mousse ou les tresses de lierre;

O Croix! qui étendez de longs bras vermoulus,
Semblant vouloir étreindre, en un geste clément,
Nos cœurs que les malheurs ont meurtris si souvent
Et qui ont fait de nous les sublimes poilus;

O misérables Croix! çà et là dispersées,
Gardant, timidement, tous les champs de bataille,
S'inclinant sur le sol, qu'a fauché la mitraille,
Et jonché en tous points de tombes délaissées,

Croix françaises, ô vous! jalonnant dans l'espace
Les chemins de l'honneur, les routes de la gloire
Que l'on voit serpenter vers la grande Victoire,
Vers le repaire, aussi de l'ennemi rapace;

Croix boches, mais quand même, à nos yeux respecta- [bles,
Qui rappelez l'horreur et la sauvagerie
La lâcheté, le viol, l'odieuse barbarie,
Les crimes effrayants, le meurtre épouvantable;

Et vous, ô croix d'église! au miracle devant
D'être toujours debout sur les ruines fumantes,
Qui, toujours, consolez l'humanité souffrante,
Et rendez plus poignant un spectacle émouvant;

Croix de bois et de pierre, ou de fer quelquefois,
Qui parlez à nos cœurs lorsqu'ils sont défaillants,
Qui indiquez la route à nos pas chancelants.
Qui dites: « Va encore... » et redonnez la foi...

O éternelles Croix! qui pendant cette guerre,
Nous rappelez sans cesse au plus noble devoir,
Qui parlez le matin et murmurez le soir,
Je me prosterne, ô Croix! sur vos socles de pierre...

ANDRÉ RISACHER.

« LES TRICOLORES »

Sous ce titre suggestif, notre excellent confrère Camille Le Senne publie un nouveau recueil de poèmes de guerre, tour à tour lyriques ou satiriques, d'une inspiration généreuse et d'une alerte facture. Nous en détachons cet impressionnant récit:

OISEAUX MORTS

Au fortin militaire installé sur la grève
Anglaise, les chefs sont inquiets. La relève
Des aéros en chasse au-dessus du détroit
N'est pas complète encor. Ceux qui manquent sont trois
Avions sur les douze nefs de l'escadrille.
Le jour d'automne, bas, s'épaissit, et l'aiguille
Dit cinq heures.

Berger du fugitif essaim,
Au fond de l'horizon le guetteur cherche en vain.
Strié de gris, le brouillard blanc ondule à peine.
Rien n'apparaît; mais, tout à coup, sur les antennes
Du T. S. F., passe un léger frémissement:
De l'aviso lointain c'est l'avertissement.

« Trois avions montés, disparus sur la côte
Près de Zeebrughe, en mer, pendant la marée haute. »
Les soldats sont tapis, oisifs, au pied du fort.
Un officier descend et dit: « Mauvais rapport:
Trois avions perdus!... En tenue de parade
Vingt hommes pour le grand salut aux camarades. »
Personne ne répond; mais au bord du chemin
Vingt hommes sont bientôt groupés, le *riffle* en main.

On part silencieux. Auprès de la jetée
L'estacade s'étend, des courants abritée.
Les hommes restent là, muets, face au levant
Couleur de cendre où s'estompe le flot mouvant.
« Fixe... en joue! » et déjà sur la mer sépulcrale
Vingt éclairs confondus jaillissent en rafale,
De légères fumées enroulent leurs frissons;
L'officier dit: « C'est bien, et maintenant, garçons,
For England! For England! »

Là-bas, vers le flot glauque,
Le cri part de vingt poitrines et les voix rauques
Se mouillent d'un accent de poignante douleur.
Mais le chef, ralliant ses hommes:

« Haut les cœurs!
On saura les venger. »

C'est l'oraison dernière!
Les crosses des fusils résonnent sur la pierre,
Et l'écho traîne au loin leur martial accord
Sur la tombe liquide où sont les oiseaux morts.

CAMILLE LE SENNE.



Échos de la Guerre

Ajoutons une page aux souvenirs publiés plus haut sur les trois « Mousquetaires de Fachoda ». Nous l'empruntons à l'admirable ouvrage du colonel Baratier, intitulé *Au Congo*.

Dans la préface de ce livre, le vaillant officier parle de Marchand, son ami et son chef. Il raconte comment ils se rencontrèrent, comment ils en arrivèrent à s'aimer d'une affection fraternelle.

« C'était à Grand-Bassam, sur la plage déserte, en face de la barre qui, à grands coups, ébranlait le sol. Tu arrivais du Soudan; à travers les forêts, à marches forcées, tu étais revenu pour demander à la France de secourir ceux que menaçait Samory, et à qui elle avait promis protection. Tu avais dans le regard cet éclair de l'implacable volonté, de l'indomptable énergie; tes yeux fixés sur l'océan, avaient en même temps cette clarté qui sort du cerveau des songeurs, des chercheurs d'horizon, de tous ceux qui appellent les vastes rêves. Ce jour-là, si l'amitié possède un fluide, son courant s'établit immédiatement entre nous. Je le sentis, et bientôt j'allais en avoir la confirmation.

» J'étais en mission auprès de ces populations du Baoulé pour lesquelles tu étais un dieu: « le dieu Paquébô! » ainsi qu'elles t'appelaient. Elles étaient sur le point de se soulever, elles y étaient même décidées; elles l'étaient aussi probablement à me tuer car j'étais seul... et soudain, leur chef, sans que j'aie prononcé ton nom, parce que j'avais accompli une de ces marches rapides qui te caractérisaient, et surtout, je crois, parce que là-bas, sur la place de Grand-Bassam, tu avais mis dans mes yeux un peu du magnétisme des tiens, le chef s'inclina devant moi et prononça: Tu es le petit frère de Paquébô.

» J'étais sacré pour lui. Ce fut le premier baptême de notre fraternité.

» Te souviens-tu du jour où, quatre ans plus tard, cette fraternité reçut sa dernière consécration?

» Nous étions au Caire, dans le bureau de l'agence diplomatique; nous venions de lire une dépêche devant laquelle nous restions muets. C'était l'ordre de reculer. Notre cœur se brisait. A quoi bon nous communiquer nos pensées? Nous les connaissions! Depuis si longtemps nous marchions l'un près de l'autre, vers le même but! Pourtant, à ce moment, la douleur nous rapprocha sans doute plus étroitement encore; à un mot que je prononçai, tu me regardas et tu me demandas: « Pourquoi nous dire vous? » Jusqu'ici nous ne nous étions pas tutoyés; nous n'y avions jamais songé.

» A la Côte d'Ivoire, et pendant la mission, nous avions été si étroitement unis que ce tutoiement n'eût pas renforcé notre affection? Mais sous l'étreinte de la douleur, nous n'étions plus seulement deux frères d'armes ayant affronté les mêmes dangers, ayant vécu les mêmes rêves, les mêmes espoirs, nous étions deux frères souffrant ensemble. »

N'est-ce pas émouvant? Baratier (aujourd'hui général) possède un merveilleux talent d'écrivain. Mais ici, on ne songe plus à l'art du conteur. C'est sa main qui tient la plume, c'est son cœur qui parle.

Au cours de la séance annuelle des cinq Académies, M. Homolle, délégué de l'Acadé-

mie des Beaux-Arts, lut un très beau rapport sur *la Sculpture et la Guerre*.

Il commençait ainsi :

« Je regardais, l'autre jour, le *Gloria Victis!* de Mercié et j'admirais comme le jeune maître de 1874, tout chaud encore de la guerre, meurtri des blessures de la patrie et frémissant des révoltes de sa fierté, avait fait passer dans le bronze notre vaillance, nos douleurs, notre irréductible vouloir. L'œuvre alors souleva une émotion dont nul de nous n'a perdu le souvenir; après quarante années, elle nous trouble et nous exalte encore, comme en sa nouveauté, tant elle semble être le symbole de la France elle-même, vaincue mais indomptée, confiante toujours et malgré tout dans la puissance de son génie, l'efficacité de sa vertu et les réparations de la justice. Il est bien de chez nous, par le type autant que par le cœur, le simple et bel adolescent qu'un coup presque mortel a frappé en pleine tête; dans son regard voilé, sous sa paupière qui tombe, flotte à peine un reste de vie; mais l'horreur du combat n'a point altéré son visage, la douleur ne l'a pas convulsé, il est calme et comme éclairé par les certitudes de la revanche. Son bras défaillant ne tient plus qu'un tronçon de sabre — celui de Reichshoffen ou d'Illy, — brisé, mais couvert du sang ennemi et toujours pointé en avant, tandis que la main gauche, levée dans un geste de protestation, prend le ciel à témoin de l'iniquité de la défaite et de son serment de vengeance. »

Antonin Mercié devait créer une œuvre qui complétât celle d'il y a quarante ans. L'auteur de *Gloria Victis!* achève *Gloria Victoribus!...* Ce groupe, d'inspiration magnifique, et qui exaltera nos enthousiasmes, nos sacrifices et nos triomphes, il le dédie à ses fidèles amis, les abonnés des *Annales*, il le leur destine, comme il fit jadis pour eux sa sublime *Jeanne d'Arc...*

Nous en reparlerons bientôt. Mais dès aujourd'hui nous tenions à nous associer au superbe éloge que l'illustre statuaire avait reçu de ses confrères de l'Institut de France.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

WARLENCOURT. — *En 1066, c'est Walenscurt, Guasloncourt en 1106 ; après quoi le W remplace le G et reste maître. L'r est d'introduction récente : il n'est pas étymologique. M. Ricouart n'hésite pas à voir là le thème « cour, domaine de Guaslon », de Ganelon, un homonyme du traître des épopées carolingiennes. En tout cas, il s'agit d'un nom propre francique. Au reste, ce Guaslon a peut-être été un fort honnête homme. Ne condamnons pas les gens sur le nom.*

EAUCOURT. — *Rien à faire avec l'eau. On a Adulficurt en 830, Hardulficurt en 855. Mais les scribes ont évidemment cru au thème eau, car ils écrivent Eeaucourt en 1210 et Aquacuria (traduction avec confusion entre court et cour, cors, et curia) en 1301. Il s'agit ici encore d'un nom francique, probablement Adulfus (d'où Adolphe en français). Par chute de la dentale intervocale, on a dû avoir Aoucourt, Aucourt. Adolphe est une forme savante : la forme populaire était Aoul, dont l'l a dû s'effacer vite. Aucourt a dû passer à Eaucourt, par contagion avec eau, mot usuel. Cela s'est fait dès 1210. Sens : domaine d'Adolphe, ou du porteur d'un nom voisin.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.



Les nouvelles machines anglaises, du genre de « Crème-de-Menthe », produisent sur les Boches l'effet de la bête de l'Apocalypse...



L'HUMORISTE

— Avez-vous des réserves importantes de charbon?...
— Hélas! non... Il vous en faudrait beaucoup?...
— Comme ci, comme ça..., c'est pour m'asphyxier...

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT.

Le cours de piano de M. Philipp.

Nous sommes heureux d'annoncer que le cours de piano de M. Philipp a repris, salle Erard, 13, rue du Mail, le lundi de 1 heure et demie à 6 heures. Nous avons dit ici l'admirable audition donnée par ses élèves amateurs, qui jouent comme des professionnels et forment, sous la direction d'un des maîtres de la musique contemporaine, une sorte de conservatoire, non pas mondain, mais infiniment sérieux, où l'on songe à l'art, et où l'on travaille pour lui.

Après une très brillante audition, la direction de l'Opéra-Comique vient d'engager pour après la guerre, une cantatrice de grand talent, Mlle Germaine Delamare, élève de Mme B. de Lafory, de l'Opéra.

« A bord de l'hôpital flottant... »

Qui donc niait que la guerre eût une influence sur la littérature? Déjà des œuvres ont paru qui resteront comme des témoignages précieux sur le grand cataclysme que l'Allemagne a déchaîné.

M. Pierre La Mazière commence dans la *Revue de Paris* la publication de son journal de guerre, sous le titre : *A bord de l'Hôpital flottant*. Toute l'horreur et toute la terrible beauté de la guerre y passent en des visions exactes et évocatrices : l'odeur des plaies, l'épouvante des visages, le dévouement des médecins et des infirmières: tout cela est admirablement décrit. Mais ce réalisme est tempéré par une tendresse infinie pour les souffrances de nos soldats.

Découpons cet émouvant tableau de l'enterrement d'un Sénégalais qui répondait au frais vocable de « Printemps » :

« Printemps est mort quelques minutes avant le jour. Son pauvre corps mutilé a été placé sur un brancard, recouvert d'un drap blanc... A la suite des deux porteurs, je m'engageai sur le pont. La pluie y ruisselait. Un vent terrible le balayait. Les deux infirmiers, le brancard, le mort étaient secoués, bousculés, boxés par la tempête; les tabliers blancs des premiers et le drap de l'autre voltigeaient, claquaient sous le souffle cruel... »

Le soir, le temps s'étant remis au beau, on immergea le corps de bronze du guerrier :

« Il faisait une nuit admirable et l'eau qui courait, rapide, charriait les paillettes d'argent qu'y laissait tomber la lune. De temps en temps, le canon tonnait... Penchées sur le bastingage, dans l'attitude de la prière et de la méditation, une dizaine d'infirmières. Ces femmes en blanc, dont beaucoup pleuraient, accoudées le front dans les mains, sous la lumière violente, au-dessus de cette mer au courant rapide, étaient infiniment émouvantes. »

Pauvre Sénégalais, dont l'« être dispersé roule dans la mer orientale! » Du moins son héroïsme ne fut pas inutile! Et les pleurs des « femmes en blanc » montre assez que la France reconnaissante ne fait pas de différence entre ses enfants...

LES BRUITS QUI COURENT

LA MOUSTACHE GUERRIÈRE. — A propos de la récente décision autorisant les soldats à se faire raser complètement si bon leur semble, sait-on que le port de la moustache et de la barbiche dans l'armée a été soumis à de nombreux règlements?

Le premier date de 1792; il *accorde* aux grenadiers l'autorisation de porter la moustache, à l'exclusion de tout autre corps de troupe. Quelques années plus tard, cette autorisation est accordée aussi aux hussards. Enfin le règlement de l'an XII l'étend à toute la cavalerie, *les dragons exceptés*. Ce qui fait que les romanciers qui parlent d'un dragon de la République frisant sa moustache commettent une grave erreur.

Une circulaire du 21 juin 1822 prescrit la moustache aux carabiniers, grenadiers et voltigeurs. Les autres corps d'infanterie ne peuvent la porter. En 1832, elle devient, au contraire, obligatoire dans toute l'armée. Mais alors se produit un conflit. Si tout le monde a la moustache dans l'infanterie, la barbiche ou impériale est réservée aux compagnies d'élite, grenadiers et voltigeurs. Le centre n'y a pas droit. Or, les officiers des compagnies du centre réclament, prétendant que la prohibition ne concerne que les soldats... Seuls les chefs de corps autorisent ou défendent à leur gré.

La suppression des compagnies d'élite après 1870 a donné à tous l'impériale. Le général Boulanger a même autorisé la barbe entière... Le règlement actuel laisse encore plus de liberté.

NOUVELLES DE D'ANNUNZIO. — Le grand poète est rentré dans l'action : déjà il a pris part à plusieurs bombardements des lignes autrichiennes et les lettres à ses amis de Paris montrent qu'il se porte à merveille.

A vrai dire, il a encore un œil en assez

mauvais état. Mais il écrit que le second voit assez clair pour lui permettre de faire du bon travail, c'est-à-dire de rendre aux ennemis qui bombardent Venise, la monnaie — la forte monnaie de leurs mauvaises pièces.

M. Gabriele d'Annunzio viendra-t-il en France? Il en était question. On voudrait pouvoir l'entendre, en effet, parler de la vaillante armée italienne dont l'héroïsme se dépense sur les cimes, dans des conditions qu'on n'a pas suffisamment soulignées.

Mais d'Annunzio est soldat et il se doit tout entier à son devoir de soldat. C'est pour cela qu'il n'est pas allé à Rome inaugurer l'exposition garibaldienne. Les mêmes raisons priveront les Parisiens, — au moins pendant quelque temps encore — du privilège d'entendre et d'acclamer d'Annunzio.

❀

Une visite. — Dernièrement M. Paul Bourget recevait ces mots sur une carte : « Permettez-moi de venir vous exprimer ma reconnaissance. Vous m'avez si bien endormi! »

M. Paul Bourget fronça le sourcil. Ceux qui ne comprennent point nos écrits déclarent volontiers qu'ils s'endorment à nous lire. L'illustre romancier avait-il affaire à un lecteur impertinent? Il consentit néanmoins à recevoir son correspondant mystérieux.

L'auteur du *Disciple* vit entrer un petit jeune homme timide, qui n'avait plus qu'un bras.

— Monsieur, lui demanda-t-il brusquement, vous n'aimez donc point la psychologie?

Mais déjà le nouvel arrivant balbutiait avec effusion :

— Vous m'avez si bien endormi! Ne vous rappelez-vous pas que vous m'avez donné le chloroforme, en septembre 1914, à l'hôpital de Clermont-Ferrand où vous portiez la blouse d'infirmier? J'ai voulu venir vous remercier à l'anniversaire de la Marne!

Paul Bourget tendit la main au visiteur; et, bien qu'il sourie rarement, cette fois-là Paul Bourget a souri.

❀

Les Femmes-Soldats. — C'est en Russie que le féminisme militaire a atteint à ce jour son plus grand développement. Il y a dans l'armée du tsar 400 femmes-soldats. 400! C'est un chiffre. La plupart combattent à côté de leur mari, et personne ne songe à voir là une dérogation aux lois naturelles ou sociales.

La plus célèbre de ces « soldates » porte le joli nom de Kokoussera. Elle s'engagea en août 1914 dans le même régiment de cosaques que son époux. Aujourd'hui, Kokoussera est colonelle — parfaitement! — colonelle du 6e régiment des cosaques de l'Oural. Blessée deux fois en Prusse orientale, elle porte fièrement sur la poitrine la croix de Saint-Georges.

Il y a aussi Alexandra Efimovna, qui est officier des cosaques du Don, et se distingua dans les combats livrés autour de Kiev. Faite prisonnière par les Allemands, elle s'évada après avoir tué la sentinelle. Plus récemment, elle ramena dix-huit uhlans qu'elle avait forcés à se rendre et qui se trouvèrent être porteurs de documents de la plus haute importance.

Et si les aventures de Kokoussera et d'Alexandra Efimovna vous paraissent peu croyables, vous n'avez, lecteur sceptique, qu'à y aller voir.

SERGINES.

CONTES ET NOUVELLES

LE COMMANDANT

Le petit jour pointait, un de ces jours gris et ternes qui semblent presque le prolongement de la nuit. Gelées et grises, les collines bornant l'horizon, surgissaient de l'ombre.

Au centre de la vallée, la rivière coulait tumultueuse, débordait, et formait entre ses boucles de minuscules lacs d'acier. Le paysage était large et calme, fait pour la vie simple, les pensées sereines, mais de longues travées sinueuses creusées dans le sol, des éboulements de pierres livides, quelques tronçons d'arbres brisés, à demi arrachés, marquaient en cet endroit la fureur destructive des temps.

Soudain, un roulement terrible ébranla l'atmosphère : l'artillerie boche recommençait à donner, car les Boches étaient là, terrés dans leurs trous.

Les obus, les marmites, les shrapnels, les balles, traçant dans le ciel de sombres trajectoires, sifflent, éclatent, pleuvent en cette solitude...

Dans la tranchée, debout, les hommes immobiles, le cœur battant, les armes prêtes, attendent le commandement. Ce sont des fantassins aguerris déjà. La bourguignotte sur la tête, la jugulaire sous le menton, droits et farouches dans leurs capotes d'un bleu tendre, ils sont prêts à bondir.

Devant une meurtrière, à l'aide d'une lorgnette, le commandant scrute l'espace. C'est un officier entre deux âges, la tournure juvénile, le corps souple, les tempes presque blanches. Il mâchonne une cigarette. Cela répond chez lui à une émotion très vive. S'arrachant à sa contemplation, il remet sa lorgnette dans l'étui, puis, de ses prunelles claires, fixe ses hommes, des jeunes, presque des petits.

Il va falloir faire le geste qui les jettera hors de leur abri. Combien échapperont au massacre?

Une larme perle au bout des cils du commandant. Furtivement, il l'essuie et gagne le boyau de la tranchée d'où, guidé par lui, le régiment va sortir.

— Eh bien, c'est aujourd'hui que vous la décrochez, cette rosette, mon commandant. Cré dié! vous ne l'aurez pas volée, dit d'une bonne voix un peu grasse le jeune lieutenant Desbois.

La rosette, sa secrète ambition, le commandant la souhaitait ardemment. Depuis des mois il était proposé. Malgré des preuves innombrables de vaillance, des grands services rendus, il attendait encore.

Desbois continuait :

— Elle vient mon commandant, nous la sentons venir.

— Merci Desbois, fit le commandant, puis il tendit la main à l'officier. Celui-ci la prit vivement, la serra avec un tremblement léger.

— Oh! oh! Desbois, reprit le commandant dégageant sa main, vous êtes un peu nerveux!

Puis il ajouta plus bas :

— Soyez maître de vous pour l'être des autres.

C'était un homme fruste, ce Desbois. De taille moyenne, un peu trapue, la face ronde et rougeaude éclairée par deux petits yeux légèrement bridés, il faisait songer à une lune qu'éclaire le soleil couchant. Il était sorti du rang. On l'aimait bien dans sa compagnie.

Brave simplement, jusqu'alors discipliné et solide au poste, il avait fait ses premières armes au début de cette effroyable tuerie. Ses chefs directs étaient tombés. Par étapes successives, à mesure que se produisaient les vides, il avait monté en grade.

Pourtant rien dans son atavisme ne préparait Desbois aux luttes épiques de ces temps gigantesques. Fils de petites gens dont la vie tout entière s'était écoulée derrière le comptoir d'une boutique, dans une calme rue de province, il tenait, avant d'être appelé, un modeste commerce de nouveautés en une petite ville du centre.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville s'ouvrait son magasin, au plafond bas, qui les jours de marché, s'emplissait de bruit et de mouvement, car toutes les commères des environs s'y donnaient rendez-vous.

Desbois aunait son calicot, et commentait les nouvelles du cru. Il s'informait de l'un, avait un mot plaisant pour l'autre, lâchait une gaudriole qu'accueillaient de gros rires...

Malgré cela il semblait s'être haussé naturellement aux exigences héroïques de sa situation nouvelle.

— Excusez-moi, mon commandant, répliqua-t-il, je pensais à ma femme, à mon tout petit... mais c'est fini, oh! c'est fini. Je ne pense plus qu'à la France!

— A la bonne heure, je retrouve mon Desbois!

Et le commandant murmura, désignant la plaine au-dessus de lui :

— Si je n'en reviens pas, je veux, du moins, léguer aux miens un beau souvenir, un souvenir qui console.

— Avec la rosette, insinua Desbois.

— Avec la rosette, pourquoi pas?

Mais déjà le commandant lançait :

— Mes amis, à notre devoir!

Puis, tout de suite, il suffoqua. Au loin, s'avançait dans la plaine une muraille mouvante, semblant formée par d'énormes flocons d'ouate saumâtre, une sorte de nuage rasant le sol qui semait l'asphyxie et la mort!

En hâte les hommes déployaient les masques de toile, les appliquaient à leurs visages, les nouant sur la nuque de leurs doigts fiévreux.

Le commandant les avait imités. Il cria :

— Hardi les bleus, la baïonnette en avant!

Puis, il s'élança hors de son abri. Desbois sauta derrière lui.

Alors tous les hommes, pareils avec leurs longues capotes et leurs masques en forme de cagoules, à des pénitents bleus, surgirent de terre. Les Boches s'avançaient en masse serrée derrière les vapeurs meurtrières qui leur servaient de rempart, et grâce auxquelles déjà ils avaient passé la rivière. Les nôtres se ruèrent au-devant d'eux.

Le vacarme redoublait, les explosions se succédaient, les balles cinglaient comme des gouttes de pluie d'orage. Les coups secs du 75 répondaient au grondement prolongé des lourdes pièces allemandes, tandis que les mitrailleuses, avec leur mouvement de balancier, semblaient battre une inexorable et tragique mesure.

Les cadavres jonchaient la plaine. On n'entendait point la plainte des blessés. Du ciel, que survolaient des avions ennemis, les bombes tombaient enflammées. La terre trembla.

Combien de temps dura cette épouvante? Les quelques hommes valides allaient assourdis, aveuglés, ivres de bruit et de haine. Mais les Boches ayant, à l'aide d'une mine, fait sauter une tranchée, se précipitèrent pour en occuper l'entonnoir. Ce fut le corps à corps sinistre, l'égorgement mutuel.

Superbe dans la mêlée, le commandant accomplissait des prodiges. On le voyait partout à la fois, encourageant ses hommes. Desbois, lui, frappait à droite, frappait à gauche, titubant, n'y voyant plus. Tout à coup, il sentit ses forces décroître, son énergie morale faiblissait. Quelque chose d'obscur, d'inconscient, en une surprise, agissait en lui, sans que sa volonté y fût pour rien. Son sang, le sang des bourgeois placides, qui durant des siècles, s'étaient contentés d'humbles et tranquilles besognes, était

à bout d'effort. Ne se rendant plus compte de ses actes, il recula, il recula, entraînant à sa suite les quelques unités de sa compagnie encore debout.

Un nouveau nuage rasait le sol. Les nôtres durent céder. L'ennemi s'installa près de la rivière tumultueuse, aux lacs d'acier.

Le lendemain, à quelques mètres plus bas, tant bien que mal, le régiment se reconstitua. Mais parmi ces hommes qui sortaient indemnes de l'effroyable lutte, la consternation régnait. Le général commandant le corps d'armée venait de donner l'ordre de se saisir de Desbois et de le fusiller.

Le général était venu en personne et se tenait à quelques pas. Il ressemblait à un grand diable, noir comme l'enfer, et sec comme une trique, ce colonial dont la glorieuse carrière s'était faite toute sur la terre chaude d'Afrique. Très pitoyable à l'ordinaire, il se montrait implacable devant certaines faiblesses et il ne fallait point songer à le fléchir.

Mal remis d'une grave et récente blessure, il appuyait sur une canne son long corps maigre, lorsque le commandant, mâchonnant son éternelle cigarette, parut dans son uniforme déchiré, encore souillé de sang et de boue.

Lorsqu'il fut tout près du chef, le commandant jeta sa cigarette et dit, d'une voix un peu voilée :

— Mon général, vous avez été mal renseigné.

— Vous dites, commandant?

— Je dis : vous avez été mal renseigné, mon général, Desbois est un brave, incapable de fuir devant l'ennemi. C'est moi, son commandant, qui lui ai donné l'ordre de se replier.

Les prunelles sombres du général luisaient dans son visage de bronze. D'un regard aigu, un regard fouilleur d'âme, il scruta les yeux limpides de son subordonné, et, le ton froid, laissa tomber :

— Je ne vous crois pas, commandant.

Le commandant, très ferme, prononça :

— Cela est pourtant ainsi, mon général.

Puis, d'un geste large, empreint de respect, il souleva son képi, et ayant incliné la tête, il s'en alla.

Un instant, le général le regarda s'éloigner. Il hésitait ; enfin, ayant appelé un officier d'ordonnance :

— Qu'on remette le lieutenant Desbois en liberté. commanda-t-il, très rude.

Déjà, dans la nouvelle tranchée, Desbois, instruit par ses hommes, se précipitait sur le commandant, saisissant entre ses doigts lourds la main nerveuse de l'officier qu'il couvrait de baisers et de larmes, répétant à travers ses sanglots :

— Vous avez menti, mon commandant, vous avez menti, vous, pour me sauver moi, le lâche...

Le commandant étreint par l'émotion, l'interrompit :

— C'est bien, Desbois, c'est bien, mais ne recommence plus, ah! diable, ne recommence plus.

Mais Desbois s'était redressé, et désignant la croix de la Légion d'honneur qui pendait sur la poitrine du commandant :

— La rosette ?

— Ah! la rosette, soupira le commandant, et le verbe claironnant :

— Eh bien quoi? Elle est fichue. Est-ce trop payer la vie d'un homme ?

. . . .

Trois jours plus tard, dans un poste d'écoute, la tête du commandant était emportée par un obus.

Le général, les yeux en pleurs, déposa sur son cercueil la croix d'officier de la Légion d'honneur, qu'il avait bien gagnée.

JEAN DE FERRIÈRES.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 3 novembre 1916.

Les Résultats de l'Emprunt démontrent, une fois de plus, par le nombre et l'importance des souscriptions, la confiance du pays et sa volonté de n'épargner aucun effort pour la défense nationale.

Ce nombre, cette importance des souscriptions, le monde des affaires les pressent considérables ; mais pour avoir le chiffre exact, il faut évidemment attendre l'achèvement complet du travail de centralisation des souscriptions reçues dans les départements.

Et puis, n'oublions pas que les souscriptions de l'étranger formeront un appoint très appréciable que personne ne peut chiffrer à l'heure actuelle.

D'ailleurs, l'honorable Ministre des Finances s'est réservé de faire connaître au Parlement le chiffre exact de la souscription. Aussi nous censurons-nous volontiers nous-mêmes, laissant à M. Ribot le soin de proclamer **la victoire de l'Emprunt.**

L'œuvre de la Banque de France a été, de nouveau, mise en vedette par les opérations de l'Emprunt.

Au cours des vingt-cinq jours de l'émission elle a recueilli **151 millions d'or** soit directement, soit avec le concours des Etablissements de Crédit, des Banques, des Postes et des Trésoreries. Ce n'est là, on le conçoit, qu'une minime fraction des souscriptions reçues, mais c'est relativement aux besoins de notre change sur l'étranger une somme très importante.

Sous toutes ses formes, le rôle de la **Banque des Banques,** comme disait Léon Say, a été considérable et éminemment bienfaisant. C'est le meilleur argument en faveur du **renouvellement du privilège de la Banque de France** pour lequel, ainsi que nous l'avons déjà noté, se sont manifestées les adhésions les plus nombreuses et les plus autorisées.

La clôture de la souscription nationale va rendre au marché financier son allure normale. S'il faut se féliciter que toutes les forces financières du pays se soient tendues vers ce but unique : l'Emprunt, qu'elles s'y soient portées avec entrain et en toute liberté, il n'en est pas moins résulté une déviation du courant des capitaux, qui normalement vont aux affaires en général et à la Bourse en particulier.

Pour ce qui est de la Bourse, on lui a même demandé beaucoup et elle a beaucoup donné. Nous avons fait remarquer avec quelle fermeté elle a su supporter les nombreux arbitrages qui s'y effectuaient en faveur de l'Emprunt.

Le poids des ventes était néanmoins fort lourd. Maintenant le mouvement de réalisations a cessé et le marché de Paris a repris, avec sa fermeté, toute sa souplesse.

Les grandes valeurs métallurgiques et de guerre ne sont plus les seules à accaparer la faveur du public, qui se reporte sur les grandes valeurs de placement et notamment sur maintes obligations dont l'écart des cours avec le prix de remboursement présente un vif intérêt.

Le joyau de la Bourse reste et restera encore longtemps la **Rente Française 5 0/0**, avec son marché bientôt encore élargi, les nouveaux titres de rentes entièrement libérés se trouvant, après le détachement en Bourse du coupon de novembre, complètement assimilés aux anciens émis l'année dernière.

C'est le meilleur des placements de père de famille. Souscripteurs, conservez vos titres! Retardataires, achetez en Bourse de la *Rente Française 5 0/0.*

L'assemblée générale annuelle du **Crédit Mobilier Français** ne tardera pas à être convoquée. Comme nous l'avons dit, le Conseil proposera de répartir, sur les bénéfices de l'exercice 1915-1916, un dividende de 3 0/0, soit 15 francs par action.

Nous rappelons que la **Sucrerie « Coloso »** convoque, pour le 24 novembre, ses actionnaires en assemblée générale ordinaire et en assemblée générale extraordinaire, — celle-ci à l'effet de délibérer sur une proposition d'achat de l'actif social dans des conditions très avantageuses, — et qu'un jeton de présence de 0 fr. 50 par action présente ou représentée sera alloué si l'assemblée extraordinaire peut être valablement tenue.

Les dépôts de titres (quel qu'en soit le nombre) peuvent être effectués jusqu'au 21 novembre inclus, soit au siège social, soit au **Crédit Mobilier Français.**

Le coupon semestriel des obligations 3 0/0 de la **Compagnie d'Electricité de Limoges,** échéant le 15 novembre prochain, sera payé, à partir de cette date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français,** à raison de 7 fr. 50 sous déduction des impôts.

Le remboursement des 71 obligations sorties au tirage du mois d'octobre aura lieu à la même date, aux mêmes guichets, à 500 fr., sous déduction de l'impôt.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAUD

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *Les Disputes de la Saint-Jean*, par Georges Berr et Jules Truffier

LES·ANNALES



LA VIVANDIÈRE

L'UNIQUE CANTINIÈRE DU FRONT : Mme RICAUX, DE COMPIÈGNE

19 Novembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr · 6 fr 50
UNION POSTALE 18 fr · 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

N° 1743. — 19 NOVEMBRE 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr · 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr · 11 fr 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



LES IMAGIERS DE LA GUERRE
L. Huygens

FUSÉES LUMINEUSES ALLEMANDES OBSERVÉES DEVANT DIXMUDE

velours, se redresse et crie à l'ancien occupant :

« C'est à vous d'en sortir... »

Infortunés Polonais, méfiez-vous du Prussien, de sa feinte douceur et de ses pièges.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Un accident qui pouvait avoir les plus graves conséquences a entravé la fabrication de notre numéro du 5 novembre. L'encre à base de benzine et très inflammable, utilisée pour l'impression des images en héliogravure, prit feu... Ce commencement d'incendie fut rapidement éteint, mais plusieurs organes essentiels de la machine très compliquée et très délicate avaient été détruits. Il fallut les refaire. On travailla jour et nuit. Toutefois il s'en suivit un arrêt de 48 heures. D'où le fâcheux retard, dont nous nous sommes déjà excusés auprès de nos abonnés et de nos lecteurs... Leur fidèle sympathie voudra bien ne pas nous en garder rigueur et compatir aux embarras de toutes sortes qu'inflige l'état de guerre à la confection d'un journal à grand tirage.

A nos Lecteurs

M. Louis Barthou a conduit ce « jeune Français », à qui il a écrit tant de lettres éloquentes, judicieuses et cordiales jusqu'au seuil de la caserne où le futur combattant va faire ses classes. Dans notre dernier numéro, il a pris congé de lui, mais il ne le perd pas de vue ; souvent il trouvera l'occasion de correspondre avec le « jeune Français » devenu « jeune soldat ». En attendant, notre éminent ami continuera de nous donner de belles pages sur les sujets que lui suggèreront les événements. Il demeure le collaborateur assidu de la Revue. Les liens qui l'attachent aux lecteurs des *Annales* sont trop étroits et lui sont trop chers pour qu'il consente à les rompre. Son prochain article paraîtra dans le numéro du 26 novembre, — dans huit jours. — *A. B.*

Le prochain roman des *Annales*.

C'est le 10 décembre prochain que commencera la publication de cette œuvre importante, déjà annoncée et écrite tout exprès pour nos lecteurs :

Le Sang Rédempteur

PAR

L'Abbé WETTERLÉ

Dans ce long récit, qui est un véritable roman, nourri d'impressions recueillies sur place et de détails véridiques, notre illustre collaborateur trace un tableau de l'Alsace à la veille de la guerre. Il y était. Et rien ne sera plus émouvant que cette déposition d'un témoin.

Dans le même numéro du 10 décembre, nous donnerons le premier chapitre d'un voyage entrepris

Chez l'Ennemi

Il est très intéressant de connaître avec certitude l'état d'esprit actuel de l'Allemagne, l'aspect du pays, les conditions d'existence qui lui sont imposées par les nécessités de la guerre. Nous allons pouvoir, sur tous ces points, éclairer le public.

Un journaliste de nation neutre, M. **E. DAVID**, vient d'achever un voyage accidenté au delà du Rhin. Il a traversé MUNICH, NUREMBERG, BERLIN, HAMBOURG, COLOGNE, HEIDELBERG, et rapporte de son séjour en terre allemande un nombre considérable de documents, des photographies, des cartes postales, des croquis d'après nature. Nous placerons le tout, texte et images, sous les yeux du lecteur.

La Délivrance

PAR

LUCIEN JONAS

(Nouvelle estampe d'art offerte aux abonnés et aux lecteurs des Annales*)*

Cette nouvelle œuvre si émouvante de Lucien Jonas est actuellement en cours de tirage et paraîtra le 1er décembre. Elle se présente sous la forme d'une estampe de luxe, gravée en taille-douce, teinte sépia, réenmargée sur papier de support, prête à être encadrée. Elle mesure, marges comprises 60 sur 73 cent.

Elle sera, comme les précédentes :

1°, Délivrée gratuitement dans nos bureaux, 51, rue Saint-Georges, aux personnes qui s'abonneront ou se réabonneront.

2° Expédiée franco à domicile aux **abonnés** nouveaux ou anciens qui joindront au montant de l'abonnement la bande d'adresse et la somme de 75 centimes pour l'emballage et le port.

3° Délivrée dans nos bureaux aux **acheteurs au numéro**, contre 50 centimes, ou expédiée franco à domicile contre 1 fr. 25.

(Désirant répandre le plus possible la belle œuvre symbolique de Jonas, nous n'exigerons des lecteurs au numéro qui se présenteront chez nous que la production du plus récent exemplaire paru, et des lecteurs qui nous écriront que l'envoi d'un fragment détaché d'une des pages d'annonces.)

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Voici l'hiver... Si nous en croyons les confidences que le courrier nous apporte, les soldats du front, temporairement mis au repos entre deux combats, sont plus que jamais avides de lectures récréatives et réconfortantes... Il faut croire que notre Revue leur procure cette diversion souhaitée, puisque 15,000 d'entre eux s'y sont abonnés ou directement ou par une gracieuse attention des bonnes marraines...

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université.*

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 2 fr. 50. Joindre le montant et indiquer avec précision le n° du secteur postal.

Les Lettres de la Cousine

Pour cinq sous

Je voudrais que l'on m'expliquât une chose..., une chose qui me paraît une monstruosité et dont la raison m'échappe... La raison secrète existe apparemment, sans quoi ce serait à désespérer du sens commun ; mais je ne la saisis pas, et je voudrais que quelqu'un me la donnât...

Pourquoi les hommes qui sont au front touchent-ils cinq sous par jour pour avoir l'honneur de se faire tuer..., alors que les soldats réquisitionnés dans les usines, touchent quinze francs par jour et plus, pour une peine infiniment moindre et la sécurité de leurs jours ?

Pourquoi ?...

Oui, pourquoi ? Je me le demande... et je vous le demande... Il doit manquer dans mon cerveau la case où l'on trouve ce genre de solution.

Raisonnons un peu..., bonnement, doucement, à la façon des simples, ou si vous voulez à la manière des braves gens qui ne cherchent point midi à quatorze heures et appellent un chat, un chat, et Rolet un fripon.

Donc, le soldat part aux tranchées — c'est bien, il ne fait que son devoir... Il a vingt ans, il sert sa patrie, il a le sort le plus beau...

...Il a le sort le plus beau..., c'est entendu..., mais il a froid dans le cloaque des lignes défoncées, il y souffre mille maux physiques... Il connaît la fatigue poussée jusqu'au supplice, et la douleur lancinante et lourde de deux yeux harassés qui luttent quand même contre l'écrasante torpeur qui les paralyse... Il endure la faim les jours où le ravitaillement ne se fait pas, et la soif plus terrible encore... Il pose de pauvres pieds boueux sur un sol plus frémissant qu'un volcan, et entre le crapouillotage, les pétards, les torpilles, les grenades, les gaz asphyxiants, les bombes, les tortues, les jets de flamme, les queues de rat, les valises..., sa jeune tête bourdonne.

Il a vingt ans, la Patrie est en danger, il ne fait que son devoir... et son sort est le plus beau..., cela ne fait de doute pour personne... Et cependant le cœur des mères crève quelquefois dans le silence de la nuit en pensant aux peines du cher petit... Il joue son bout de rôle dans la sublime tragédie ; il doit le jouer : la question ne se pose pas... Il le jouera dignement, noblement, jusqu'à la mort... Les mères le savent et le matin elles essuient leurs yeux et sourient de leur mieux...

Mais ce n'est évidemment pas pour cinq sous par jour que des hommes dans la force passionnée de la jeunesse jouent ces figurations-là.

Un sentiment les anime, un souffle ardent les soulève : C'est pour la France !

Donc, le soldat part aux tranchées. Il a vingt ans, souvent même il a quarante ans et davantage encore..., le vieux poilu ne fait encore que son devoir... Il sert sa Patrie... Il a le sort le plus beau.

Il a le sort le plus beau..., c'est entendu...

Mais cet homme aux cheveux grisonnants laisse son foyer, ses enfants, son cœur, son métier, ses affaires, pour jouer à son tour un minuscule rôle dans la formidable épopée!... Il s'y montre admirable de volonté, de sérénité réfléchie, fier d'être l'ouvrier d'une grande œuvre... Mais en montant la garde au créneau, seul devant le chaos de fils de fer barbelés et les débris innommables qui sentent la destruction et la mort, il pense à ce qu'il a laissé...

Devant lui, les corbeaux croassent, la pluie tombe implacable, délayant la boue glaciale... Il regarde à travers la mince fente, entre deux sacs de terre, et ne découvre que désolation..., plus un arbre, des fumées noires, grises, jaunes, lançant en l'air des projectiles de toutes sortes : pierres, poutres, sacs, gabions, vêtements et peut-être, qui sait, des débris humains!

Ah ! que cela est triste..., et, gravement, il rumine : « C'est le devoir ! ma femme, sûrement, fait le sien aussi, sans cela ce ne serait pas juste. » Et il songe : « Plus tard, nous aurons bien gagné notre bonheur, si...!! » Et, dans ce si mélancolique, il repasse le nom de tous les camarades qui gisent là et dorment du sommeil éternel...

C'est pour la France qu'il se tient ferme et brave au créneau... C'est pour la France, oui..., mais sûrement pas pour les cinq sous qui lui sont octroyés.

Et pendant qu'il touche son salaire de soldat héroïque, salaire émouvant et auquel on ne peut songer sans que des larmes de gratitude montent aux yeux..., des soldats, — pas des civils, — de vrais soldats qui pourraient être au front et qui doivent le sacrifice de leur vie au pays comme les autres, des poilus, quoi!... sortent des régiments pour entrer dans les usines...

Jusque-là tout est bien... Il faut des soldats dans les usines, beaucoup de soldats, des spécialistes surtout, et pas des embusqués qui gâchent l'ouvrage; il faut qu'on fabrique des canons, des munitions en masse, chaque engin meurtrier nous rapproche un peu de la victoire!... Et puisque celui des deux camps qui exterminera le plus de victimes sortira vainqueur du combat, exterminons du Boche!... Exterminons vite, fort, pour épargner les nôtres..., sortons toutes les machines à hécatombes, fabriquons tout l'attirail de feu, et que l'orchestre infernal n'arrête pas une seconde sa musique de mort! Il faut venir à bout d'eux, il nous faut mériter la Paix glorieuse et immortelle.

Les soldats qui contribuent à nous fournir ces éléments de succès accomplissent tout leur devoir, eux aussi ; ils travaillent pour la Patrie, ils empêchent leurs frères d'être massacrés : c'est très bien.

Mais alors, — et c'est là où je prends ma tête obtuse entre mes deux mains, — pourquoi ces soldats-là gagnent-ils ce qu'ils veulent? Pourquoi jouissent-ils de toute leur indépendance? Pourquoi peuvent-ils en faire à leur tête... et au besoin rouspéter?...

Sont-ce des soldats, oui ou non?...

Si ce sont des soldats, ils sont réquisitionnés pour fabriquer des munitions, exactement comme nos poilus le sont pour monter à l'assaut... Ceux-ci font leur devoir à l'usine, les autres en champ découvert...

Donc les uns et les autres doivent être soumis au même régime et punis ou récompensés de la même façon. Ce sont les camarades de la Grande Armée, les artisans de la Défense Nationale, les frères de la Cause Sacrée..! La justice voudrait qu'ils subissent le sort commun, c'est-à-dire :

Les cinq sous par jour ;

L'allocation aux femmes et aux enfants ;

Une indemnité de nourriture et couchage si on ne veut pas les caserner.

Or, pour qu'une chose si simple ne soit pas réalisée, il y faut des raisons que je ne comprends pas et que le public ne saisit sans doute pas davantage.

Alors pour Dieu! qu'on nous les explique! Car il y a une sorte d'exaspération dans l'air à constater une injustice qui saute aux yeux..., à penser qu'au seuil de leur troisième hiver, des malheureux vont barbotter encore dans la fange des tranchées et risquer leur vie sous un feu d'enfer, le tout pour cinq sous par jour, tandis que les soldats-ouvriers — les parvenus de l'armée — gagnent leur vie, ont leurs aises et offrent des colliers de simili à leur bonne amie.

Mais..., objectera-t-on, ils touchent les salaires que mérite leur travail en temps ordinaire!...

Fort bien.. mais nous ne sommes pas en temps ordinaire, *nous sommes en guerre*, et il ne peut y avoir deux lois pour des soldats.

En revanche, comme il serait odieux que leur travail vînt enrichir un simple particulier qui ne réalise déjà que trop de bénéfices, — il tombe sous le sens que les patrons devraient payer aux ouvriers — civils ou militaires — le tarif maximum.

Les soldats enrôlés dans les usines ne toucheraient que la part des camarades du front, soit : cinq sous par jour,..

Et la différence pourrait former une sorte d'immense Caisse de Secours ou de Réserve — administrée par le parti ouvrier, — et à laquelle participeraient après la guerre, au même titre, ceux d'ici et ceux de là-bas..., les soldats des tranchées et les soldats des usines... Tous les héros à cinq sous qui nous auront donné, chacun à leur manière, la victoire..., les uns au front en tenant tête à l'ennemi, les autres dans les usines en forgeant des armes irrésistibles!...

Entre nous, j'aimerais aussi voir alimenter cette caisse-là par les gros messieurs qui sont en train d'amasser des fortunes folles, mais ceci nous mènerait trop loin aujourd'hui... J'ai voulu simplement demander ceci :

Pourquoi tous les soldats de notre glorieuse, de notre chère Armée Française, ne sont-ils pas traités en frères?.. Pourquoi ne restent-ils pas héros à la même enseigne?... Et surtout pourquoi ceux du front sont-ils traités en parias?...

Ça, je le jure, je ne comprends pas... Et le mystère m'irrite. Vous pas?...

YVONNE SARCEY

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Cette semaine est celle où nous réglons nos comptes de fin de mois, et comme toujours nous voulons ouvrir au grand jour nos livres. Il est juste que nos charmants et dévoués amis qui l'alimentent sans cesse de leur générosité, sachent ce qui se passe dans une maison qui, si tendrement, leur appartient. S'ils voyaient les livres tenus avec tant de méthode et d'ordre par Mme Guernieri, ils seraient émerveillés... Elle aligne des colonnes chargées... et quoique la vie chère la désespère, elle garde un sourire triomphant. Nous avions en caisse le 30 septembre, 26,257 fr. 30. Nous y retrouvons à la date du 31 octobre 28,480 fr. 75.

C'est que les recettes ont été particulièrement belles, et quoique les dépenses aient atteint 8,314 fr. 95, les recettes se trouvent en excédent...

Cela est bien heureux, car les mois d'hiver promettent d'être durs — le charbon, la nourriture sont hors de prix, et les pansements et fournitures pour la salle de chirurgie ont haussé dans des proportions inquiétantes. Rien que de ce chef nous trouvons ce mois-ci une dépense de 963 fr. 40!...

Mais ne nous plaignons pas, puisque la bonté de nos cousines est de celles qui ne se lassent pas, et que notre troisième année d'hôpital se poursuit dans un même sentiment de confiance.

Les Envois au Front

Nous avons déjà dit maintes fois que c'est l'hôpital qui prenait à sa charge les dépenses occasionnées par nos envois au front.

Mmes Henri Nicolle et Francis Thomé ont inscrit sur leurs livres leur 35,525e envoi... Ce n'est pas au moment de Noël et du jour de l'An qu'il convient d'oublier nos chers combattants. Je supplie toutes les amies qui ne voudraient être marraines qu'aux jours de fête, de me demander des adresses. Cela serait si affectueux que tous ces garçons abandonnés qui me sont recommandés par leurs supérieurs, reçoivent au moins en ces jours bénis une petite lettre maternelle, un paquet, une gâterie... Il ne faut pas qu'à Noël il y ait de tristesse aux tranchées.

Le *sous-lieutenant Weltjens, Edmond, au 4-III du B. 142, armée belge en campagne*, sollicite de la générosité des « Cousines des Annales » l'aide nécessaire pour la création d'une école à sa compagnie : 1° pour soldats illettrés; 2° pour soldats flamands désirant apprendre le français.

Quelques livres classiques, des cahiers, des carnets seront les bienvenus. Les élèves sont au nombre de 87.

L'Adoption des Prisonniers

Je ne doute pas que nos généreuses cousines, qui nous chargent du soin de venir en aide à nos prisonniers, ne soient heureuses d'apprendre que cette semaine nous avons envoyé près de 6,000 francs de provisions dans les divers camps ou pour parler plus exactement, 5,796 francs. Nous profitons de cette saison qui touche les fêtes pour multiplier nos envois. La disette règne aux camps des prisonniers, — de plus en

plus, — et nos caisses de conserves, de lait, de pâtes, de chocolat, rendront bien des Noëls moins moroses.

Veut-on quelques précisions?

Au président de Stralkova, nous avons envoyé 37 kilos de pâtes et 30 boîtes de confiture, 100 kilos de chocolat, 144 boîtes de bœuf.

Des dons analogues ont été envoyés aux camps de Halbe, Havelberg, Zarpen, Regensburg, Lichtenhorst, au lazaret de Haasselt... Au camp de Langensalzer, nous avons envoyé, outre nos caisses de provisions collectives, 45 colis individuels de 5 francs pour 45 prisonniers encore dépourvus de marraines, et que nous voudrions bien confier à des mamans compatissantes.

Au camp de Parchim, section russe, au camp de Skalmierschutz section serbe, mêmes envois de lait, chocolat et conserves. Aux camps de Königsbruck, pour les Russes, de Laubau et de Chemnitz, nous avons envoyé 900 kilos de pain. (On sait que l'envoi du pain est permis pour les Russes, et les malheureux meurent de faim); et 200 kilos de conserves.

Au camp de Lansdorf, pour quinze Français isolés, un envoi de 48 boîtes de bœuf, 50 kilos de chocolat et une caisse de lard. On nous a signalé ces Français comme infiniment intéressants.

Enfin, nous avons envoyé à 120 nécessiteux particulièrement recommandés par les présidents de comités, des paquets d'attente, et les gardons comme filleuls provisoires, — c'est-à-dire que nous leur enverrons deux

---

11e Année scolaire — Année 1917

Le Programme de l'Université des Annales

Voici le tableau général des admirables conférences qui seront données cette année aux *Annales* par les maîtres de la pensée contemporaine. Cet enseignement dédié à la jeunesse, dédié aussi à tous ceux qui s'intéressent à nos Lettres françaises et aux grandes questions sociales aura une répercussion d'autant plus vive que toutes les conférences seront publiées dans *Le Journal de l'Université des Annales*, journal répandu dans le monde entier. La modicité de son prix rend l'abonnement abordable à toutes les bourses. Les grandes et belles leçons entendues à Paris seront donc lues dans les plus lointains pays et rempliront leur mission vulgarisatrice en portant au dehors la bonne parole et le rayonnement français.

	Nos Autres Frances Les Colonies Eblouissantes Lundi 2 h. 1/2		Les Fables de La Fontaine L'Art de dire les Fables Mercredi 2 h. 1/2		La Renaissance Française et nos Amitiés au Dehors Vendredi 2 h. 1/2		A l'Ombre des Clochers Cloches de Victoire Samedi 2 h. 1/2
27 Nov.	*Les Colonies Éblouissantes* Joseph CHAILLEY	29 Nov.	*Son Pays, sa Vie, ses Sources* Jean RICHEPIN	1er Déc.	*Après les Grandes Crises les Grandes Renaissances* Edouard HERRIOT	2 Déc.	*Le Bourdon de Notre-Dame* Frédéric MASSON
4 Déc.	*France d'Asie. Les Merveilles de l'Indo-Chine* Albert SARRAUT	6 Déc.	*L'Art du Fablier* Jean RICHEPIN	8 Déc.	*La Renaissance Physique : Jeux et Sports* Edouard HERRIOT	9 Déc.	*A l'Ombre du Clocher de Milly : Lamartine intime* Louis BARTHOU
11 Déc.	*La Belle Algérie* C. JONNART	13 Déc.	*La Comédie Humaine : Les Grands* Jean RICHEPIN	15 Déc.	*La Lutte contre les Grands Fléaux : L'Alcoolisme* Edouard HERRIOT	16 Déc.	*Les Carillons de mon Pays* Emile VERHAEREN
18 Déc.	*Musique d'Orient* Lucie DELARUE-MARDRUS	20 Déc.	*La Comédie Humaine : La Bourgeoisie* Jean RICHEPIN	22 Déc.	*La Lutte contre les Grands Fléaux : La Tuberculose* Edouard HERRIOT	23 Déc.	*La Voix des Fontaines de Lourdes* Francis JAMMES
15 Janv.	*Au Maroc. La Foire de Fez* André LICHTENBERGER	17 Janv.	*La Comédie Humaine : Les Petites Gens* Jean RICHEPIN	19 Janv.	*La Renaissance des Institutions* Edouard HERRIOT	20 Janv.	*L'Année de la Victoire* André TARDIEU
22 Janv.	*La Tunisie des Poètes et des Soldats* Myriam HARRY	24 Janv.	*Ses Paysages et ses Bêtes* Jean RICHEPIN	26 Janv.	*La Renaissance Industrielle* Edouard HERRIOT	27 Janv.	*Autour de la Cathédrale de Strasbourg* Abbé WETTERLÉ
29 Janv.	*Françaises d'ici et Françaises de là-bas* BRIEUX	31 Janv.	*Sa Langue* Jean RICHEPIN	2 Fév.	*La Renaissance des Villes* Edouard HERRIOT	3 Fév.	*Sonneries et Marches de Victoire* Général MALLETERRE
5 Fév.	*Notre Orient vu par les Peintres* Georges CAIN	7 Fév.	*Son Métier Poétique* Jean RICHEPIN	9 Fév.	*La Renaissance Intellectuelle* Edouard HERRIOT	10 Fév.	*Autour des Vieux Clochers de France : La Famille* Etienne LAMY
12 Fév.	*Les Iles au temps des Voiliers et des Cases de Bambou* Frantz FUNCK-BRENTANO	14 Fév.	*Sa Morale* Jean RICHEPIN	16 Fév.	*Les Lettres et les Arts* Edouard HERRIOT	17 Fév.	*L'Esprit Français* Maurice DONNAY
19 Fév.	*L'Ile d'Emeraude : La Guadeloupe* Henry BÉRENGER	21 Fév.	*Sa Place parmi les Génies* Jean RICHEPIN	23 Fév.	*Amitiés Américaines : Etats-Unis, Canada* Gabriel HANOTAUX	24 Fév.	*Les Cloches du Palais* Me HENRI-ROBERT
26 Fév.	*Sa Sœur Jumelle : La Martinique* Henry LÉMERY	28 Fév.	*1er Gala de Fables* Jean RICHEPIN	2 Mars	*Amitiés Latines* Louis BARTHOU	3 Mars	*Poèmes de Joie : Les Voix de la Vie* Jules TRUFFIER
5 Mars	*Chez les Noirs : Soudan, Sénégal* Pierre MILLE	7 Mars	*2e Gala de Fables* Jean RICHEPIN	9 Mars	*Amitiés Anglaises* Maurice BARRÈS	10 Mars	*Souvenirs d'Autrefois* COURTELINE
12 Mars	*Promenade à travers le Congo* Etienne GROSCLAUDE	14 Mars	*3e Gala de Fables* Jean RICHEPIN	16 Mars	*Amitiés Américaines : Argentine, Brésil* Paul DOUMER	17 Mars	*Souvenirs d'Autrefois (2e Série)* COURTELINE
19 Mars	*Nos Ennemis aux Colonies : La Mouche Tsé-Tsé, les Fièvres* Dr Raoul BAUDET	21 Mars	*4e Gala de Fables* Jean RICHEPIN	23 Mars	*Amitiés Roumaines : Nos Paysans* Hélène VACARESCO	24 Mars	*Mousquetaires d'Hier et Mousquetaires d'Aujourd'hui* Adolphe BRISSON
26 Mars	*Chez les Malgaches* Marius LEBLOND	28 Mars	*5e Gala de Fables* Jean RICHEPIN	30 Mars	*Amitiés Russes* Edouard HERRIOT	31 Mars	*Une Heure de Poésie* Edmond ROSTAND

Chaque série de 15 conférences : **40** francs.

L'Abonnement au Journal de l'Université des Annales, 24 Nos : **10** fr. par an.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat, 51, rue Saint-Georges, Paris.

paquets par mois jusqu'au mois de janvier avec l'espoir qu'ils trouveront de vraies marraines pouvant s'occuper moralement et matériellement d'eux.

Ces détails paraissent peut-être oiseux à qui n'a point son cœur avec les prisonniers; mais si nous avions la place de copier ici des lettres de présidents de camp, on trouverait de suite de l'éloquence à nos pauvres énumérations, et peut-être même un peu d'émotion.

Il nous reste, à la date du 30 octobre, 18,448 fr. 95 en caisse, sur lesquels nous aurons à prendre ces envois.

Nous comptons à ce jour 7,413 marraines qui s'occupent entièrement de leurs filleuls prisonniers... Ajoutons que ces filleuls sont devenus des neveux, des cousins germains, cela est plus amical.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Le premier numéro du *Journal des blessés aux yeux* a paru, et je laisse à penser la joie de tous ces soldats écoutant la lecture d'un journal où il n'est question que d'eux, de leur avenir, des améliorations possibles pour leur bien-être, etc... Je ne m'étends pas davantage sur cette petite revue, puisque aussi bien elle sera lue par tous les amis qui se sont montrés envers eux si généreux.

Et prosaïquement nous présentons nos comptes du mois, — magnifiques ce mois-ci; — qu'on en juge...

Nous avions en caisse au 30 septembre 21,434 fr. 40.

Nous y retrouvons au 31 octobre 23,366 francs 40. Et cependant les dépenses ont été de 3,252 fr. 75.

Mais c'est là le miracle charmant, les recettes excèdent les dépenses, et nous avons eu ce mois des libéralités qui se montent à 5,184 fr. 75.

Dans les dépenses, nous voyons figurer 780 francs de secours sous forme d'aides mensuelles, 140 francs de livrets de caisse d'épargne — des appointements de professeurs — (deux professeurs en cordonnerie), une somme de 1,501 fr. 50 à l'Ecole de Chartres, et 85 fr. 80 d'outillage, etc., etc.

Les aveugles de M. Brieux sont aimés de nos cousines, et nous en sommes bien heureux. Mme Janeseo a bien voulu remettre au nom de S. Exc. M. Constantinesco, ministre des Domaines de Roumanie et président de la Famille des Combattants, une somme de 1,500 francs pour ses chers aveugles.

J'ajoute en P.-S. une bonne action à faire... Le soldat aveugle dont j'ai parlé la semaine dernière, inventeur d'une machine à écrire pour aveugles, et qui a le génie de la machinerie, serait heureux de réparer les vieilles machines à écrire qu'on voudrait bien lui confier. Il a besoin de gagner sa vie.

Ecrire Antony Léger, 5, rue Barbette, Paris.

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

118e LISTE DE SOUSCRIPTION

14e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 28 octobre au 4 novembre 1916)

M. Bonneau, 100 fr. — Mme Jammet, Montfort, 2 fr. 50 centimes. — Anonyme, 5 fr. — Mme Cass-Robine, 10 fr. — Mlle Alfassa, 20 fr. — Dr Fleury, Chaillé, 20 francs. — M. Lefebvre, Camino, 10 francs. — M Lamarche, Bourges, 10 francs 25. — Frarot, 0 fr. 50. — Anonyme à Paksé, 30 fr. — M. Lévy, Madrid, 20 fr. — Mme Trottier, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Cousine Marguerite, à Rouen, 10 fr. — Un vieux petit fonctionnaire, à Toulouse, 25 francs. — Mlle Gimonet, New-York, 5 fr. — Mme Mathieu, Saint-Saturnin, 10 francs.

Total général de cette 118e liste.......... 293 fr. 25

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Un monument élevé à Miss Cavell.

C'est à Gabriel Pech, l'excellent statuaire, le portraitiste du colonel Teyssier, de Désiré Nisard, de Maurice et d'Eugénie de Guérin, l'auteur du « Perrault », le Perrault des *Contes de Fées*, que revient l'honneur de sculpter le monument à la mémoire de Miss Edith Cavell, si heureusement projeté par *Le Matin* et offert à la Ville de Paris.

Son projet, choisi entre quatorze, par un jury d'élite, puisque composé de Bartholomé, de Coutan, de Marqueste, de Denys Puech, de Raoul Verlet et de Bonnat, est suprêmement humain et pathétique. Alors que la plupart des concurrents cherchèrent surtout le côté décoratif et architectural, ou lui donnèrent une trop grande place, Gabriel Pech n'a pensé qu'à l'héroïne, qu'à la martyre. Et elle est là couchée sur l'aire étroite de la geôle allemande, la tempe trouée, petite chose morte dont le souvenir dominera l'histoire et sera l'éternel opprobre de l'Allemagne. L'artiste n'a voulu ni soldats ni armes braquées. Seul un casque roulé à terre signe le forfait. Au-dessus de la victime, une gloire s'ébauche, jette des fleurs. Et c'est tout, et ce tout est dans sa simplicité vraiment beau et poignant.

En modeste, Gabriel Pech doutait de son succès, et sa joie, en l'apprenant, fut mêlée de surprise.

« J'y avais mis toute mon âme », disait-il en montrant sa maquette et c'est son âme aussi qui triomphe

Le mérite de son œuvre n'empêche pas d'ailleurs celui des projets dus au ciseau de Paul Gasq, d'André Vermare, d'Ernest Dubois, tous maîtres dont il n'est pas besoin de dire le talent, et il ne faut pas que leurs œuvres disparaissent. Lyon, Rouen, Bordeaux, et tant de grandes villes s'honoreraient en ayant elles aussi leur monument de Miss Edith Cavell.

Mme Julia Bartet, doyenne de la Comédie Française, a noblement célébré notre vieux « Conservatoire », dont on dit tant de mal et d'où sont sorties tant de gloires artistiques. Le public nombreux réuni, le jour des Morts, rue de Madrid, pour saluer le souvenir des jeunes héros morts pour la patrie, a particulièrement souligné de ses applaudissements ce passage du poème de notre ami Jules Truffier :

— Tels, dans cette Maison tutélaire où les Maîtres
Vous enseignaient l'amour du sol et des ancêtres,
Elèves studieux, vos fronts, lourds de pensers,
Se sont magiquement, au Grand Jour, redressés!
Doux rêveurs, que charmait la Muse familière,
Vous vous êtes levés, tout d'un coup, l'âme fière,
Pour défendre le Droit des peuples, l'Equité;
Certains que le Progrès, durement acheté,
Nous rendrait ce passé présent à nos mémoires,
Où l'on « organisa » soudain tant de victoires;
Et ne pouvant douter que nous saurions encor
Retourner contre lui les foudres du dieu Thor;
Car toujours, et malgré tous les fléaux, subsiste
Avec l'Art, avec Vous, le « Devoir de l'Artiste »!

Le « Devoir de l'Artiste » est d'être le flambeau
Et de se dresser même aux portes du tombeau,
Pour, d'un coup de lumière, en disperser les [ombres!
La Muse aux ailes d'or, la Mort aux ailes sombres
S'affrontent devant Lui sur le funèbre seuil;
Mais la Mort peut frapper ce front voilé de deuil,
La Muse emportera l'âme aux cieux sur son aile,
Et le héros vaincra... la Muse est immortelle!

. . . .

Sait-on que, au moment où sévissait l'antimilitarisme, Truffier avait ajouté une strophe à *La Marseillaise*, lorsqu'il la faisait dire par ses élèves? Voici cette strophe, à titre de curiosité :

O Peuple épris de la Chimère!
Enfant rêveur et tourmenté!
Ne laisse pas faiblir ta Mère
Fût-ce au nom de l'Humanité.
Que ton appel d'amour sublime
Ne semble pas un cri de peur...
Sois fort pour être magnanime;
Le DROIT D'AIMER reste au vainqueur!

L'appel n'a pas été un cri de peur; sublime, il a été entendu de tous les fils de France.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

ABLAINCOURT. — *La forme la plus ancienne paraît être* Habelenicurt 1044, *(bulle de Grégoire VI). Puis Habelini se simplifie en Ablain, Ablein, ce qui est régulier. On est tenté d'invoquer un nom de personne francique, Abbo, diminutif déjà, qui aurait reçu une terminaison diminutive* lenus, *correspondant au* leir *germanique. Abbo est donné par Longnon comme forme hypocoristique, familière pour Albo, remplaçant divers noms comme Albericus, Alboinus, etc.* (Polypt, Saint-Germain-des-Prés). *Le thème étymologique* Abboleni cohors, *domaine d'Abboleni du « petit Abbo », serait toutefois plus certain si on avait* Habolenicurt. *Mais si le thème n'est pas Abbo, c'est un nom propre voisin, comme* Abbé, *qui est possible. Il y a des noms similaires. Il y a Ablainzevelle, en Pas-de-Calais. D'où vient ce nom? La terminaison est évidente ; sevelle est la romanisation de* sylvulam, *petite forêt, petit bois. Mais Ablain? On a en* 1142 Albani sylvulam *: Et, dès lors, Aubainsevelle* (1212) *est très régulier, comme dérivé d'*Albani Sylvulam, *petite forêt d'Albanus, ou de l'Aubain. Ablainzevelle aurait alors une toute autre origine qu'Ablaincourt. Pourtant Longnon a invoqué dans ce cas Abbolenus. Reste Ablain-Saint-Nazaire. On a, comme formes anciennes,* Ableng (1065), *Ablen, Ablang. Ici, il faut supposer un thème étymologique comme Ablinghem, Ablenghem : le* ham *ou* hem *d'Abelin, Habelin (demeure, enclos, village d'Abelin). En somme, il y a un même nom de personne francique à la base d'Ablaincourt et d'Ablain-Saint-Nazaire ; dans le cas d'Ablainzevelle, le nom est peut-être autre, du latin Albanus. Mais on ne voit pas pourquoi. Aubainsevelle, qui est très régulier, s'est perverti à une époque rapprochée, au quinzième siècle. Sans doute parce que le* au *étant devenu* am *(dès* 1246) *on a simplifié* ambl, *un peu encombrant, en* abl. *En tout cas, pour Ablaincourt, le thème est « domaine d'Abbolein ou Abbelein ».*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

Mon courrier.

Les zeppelins en 1812.

De M. Serge Bernstamm :

« Mon cher Sergines. Le 7 mai dernier, je vous écrivais que le comte Zeppelin, — dont les premiers travaux remontent à 1892, — n'avait absolument rien inventé; que les Russes, en 1812, construisirent des aérostats en tout point semblables à ceux du trop illustre commodore de la flotte aérienne boche, et je reproduisais le passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* (1849-50), offrant ce curieux renseignement : « Dans son roman historique *Guerre et Paix* (1864-1869), Tols-

toï nous confirme ainsi les dires de Chateaubriand :

« ...Ce jour-là, Pierre, pour se distraire, alla au village Vorontzovo pour voir un grand ballon construit par Leppich pour la perte de l'ennemi, et un ballon d'expérience qui devait être lancé le lendemain. Ce ballon n'était pas encore prêt, mais Pierre apprit qu'il se construisait selon le désir de l'empereur. Le comte Rostopchine avait reçu d'Alexandre, à ce sujet, la lettre suivante : « Aussitôt que » Leppich sera prêt, comptez-lui un équipage, » pour ses nacelles, d'hommes sûrs et intel- » ligents, et dépêchez un courrier au géné- » ral Koutouzow pour l'en prévenir. Je l'ai » instruit de la chose. Recommandez, je vous » prie, à Leppich d'être bien attentif sur l'en- » droit où il descendra la première fois, pour » ne pas se tromper et ne pas tomber dans » les mains de l'ennemi. Il est indispensable » qu'il combine ses mouvements avec le gé- » néral en chef. »

» L'expérience ne réussit pas.

» SERGE BERNSTAMM. »

Toujours des deuils dans le monde des lettres.

Le fils du romancier Paul d'Ivoi est tombé héroïquement le jour anniversaire de la mort de son père. Sa mémoire a été honorée d'une glorieuse citation.

Nos lecteurs n'ont pas oublié, sans doute, les lettres que nous avons publiées récemment et qui leur apportaient un vivant tableau de la campagne de Salonique.

L'auteur de ces articles, le lieutenant Gonzague Gignoux, a succombé, frappé d'une balle en plein cœur, devant la ville de Florina. Sa veuve désespérée nous fait part de cette affreuse nouvelle, qu'elle vient de recevoir.

Encore une étoile qui s'éteint...

LES BRUITS QUI COURENT

UNE VILLE RETROUVÉE. — On annonce de Troyes qu'un propriétaire de Villadin, près de Nogent, en labourant son champ, sentit le terrain s'affaisser sous le poids de la charrue. Une excavation d'environ deux mètres de profondeur mit à jour huit galeries parfaitement conservées. Il s'agirait de la ville de Verrois, détruite par Attila. Beaucoup de vieux paysans se souviennent d'avoir entendu raconter par leurs aïeux que les alliés, en 1814, lors de l'invasion de la France, avaient réclamé la ville de Verrois, mais aucune satisfaction ne put leur être donnée, la ville étant disparue. En 1848, le préfet de l'Aube ordonna des recherches pour découvrir la ville, sans aucun résultat. Aujourd'hui, un simple laboureur a découvert ce que les archéologues de 1848 n'ont pas trouvé.

LA PEINTURE DES CHAPEAUX. — Voici s'ouvrir pour les peintres une carrière nouvelle, et c'est... la peinture sur chapeaux!

Cette mode, que nos élégantes adoptent résolument, commença timidement; les rubans s'ornèrent d'abord d'un oiseau, d'un petit chien à la gouache; aujourd'hui une plus large surface du ruban est couverte par de plus importants sujets. Nous avons, notamment, remarqué au Bois : un combat d'avions, un cuistot devant ses marmites, un embarquement pour Cythère, un rappel de la *Femme au perroquet*, de Courbet, une ronde de sabotières hollandaises, un Triomphe de l'Amour!



RÉFLEXION DES MOUTONS

— Hélas!... le gril était insuffisant! Voilà qu'on nous envoie sur le dos des Poilus passer l'hiver aux tranchées!



— Donnez-moi quelque chose..., vous me rendrez service.

— Voilà un franc... Si vous pouvez me rendre 19 sous, vous me rendrez service aussi!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Plusieurs de nos humoristes ont orné les chapeaux de leurs compagnes de « frises portatives » dans leur manière traditionnelle. Si la mode se généralise, on entendra demain des propos de ce ton :

— Ma chérie, si vous saviez l'amour de canotier que m'a peint Willette!

— Et moi, ma chère, si vous voyez celui que m'achève Manfredini!

On ne laisse plus flotter les rubans; on les peint.

LES LIVRES ET LA GUERRE. — L'Institut des libraires de Londres dresse le catalogue des ouvrages publiés sur la guerre ou à son occasion, tant à l'étranger qu'en Angleterre. Ce catalogue en est à son quatrième volume et contient déjà le chiffre coquet de deux mille livres et brochures.

Dans cette liste, les questions politiques et religieuses occupent la plus grande place avec 500 volumes. Viennent ensuite la poésie avec 330 et le roman avec 260. La campagne de Gallipoli a donné naissance à 230 ouvrages. Les récits personnels sont, avec la longueur de la guerre, en progression constante.

L'Allemagne est le sujet sur lequel on a le plus écrit dans les différents pays d'Europe. En Angleterre seule, 140 livres ont été publiés sur elle.

Et ce n'est qu'un commencement! La matière est si ample et d'un intérêt si capital que, pendant des années et des années, elle sera exploitée à outrance. C'est un Pactole pour les libraires.

SERGINES.

LES LIVRES

L'Hérédo, par LÉON DAUDET.

Par son ampleur, son caractère particulièrement tragique et sa puissance de bouleversement de toute la conscience humaine, telle qu'elle s'était formée en de longs siècles de civilisation, la guerre a déterminé dans la société moderne une angoissante crise d'âme. Le brusque écroulement de la vie internationale ; la ruine de notre meilleur espoir et de nos plus généreuses illusions ; cette faillite, enfin, des formules les plus ingénieuses par lesquelles des générations entières d'intellectuels traduisaient les aspirations générales des temps nouveaux, ramènent l'attention sur toutes les graves questions qui se trouvent à la base même de l'évolution morale. On en vient tout naturellement à examiner sous un aspect différent les grands principes qui commandent l'action des hommes ; on reprend les théories, on démonte les doctrines ; on cherche d'autres certitudes. La recherche de la vérité est la noble tâche que les générations, depuis des milliers d'années, transmettent les unes et aux autres, et toute la beauté humaine est dans cet effort inlassablement soutenu vers plus de conscience et plus de clarté. Les dures épreuves régénèrent la pensée, comme elles retrempent les énergies. Il est donc tout naturel que la bataille des idées s'élargisse et se fasse plus âpre en conclusion d'une vaste catastrophe politique. Il est dans la logique des choses que toutes les audaces tendent vers des horizons nouveaux.

A ce point de vue, l'*Hérédo*, que vient de publier M. Léon Daudet, peut être considéré comme un véritable livre de combat. Cela ne saurait surprendre, au surplus, de la part d'un écrivain au tempérament essentiellement combatif, dont on peut ne pas partager les idées ni même approuver les tendances, mais auquel il faut reconnaître en tout état de cause une réelle habileté et une rare ténacité dans la défense de ses thèses. M. Léon Daudet est avant tout un polémiste et il demeure polémiste jusque dans le développement littéraire d'une page d'impression ou de sentiment. Cela donne à toute son œuvre une intense allure de vie, de mouvement, mais lui enlève peut-être cette sérénité qui constitue une force réelle de persuasion quand il s'agit de faire la lumière par le seul contraste des idées.

M. Léon Daudet définit lui-même L'*Hérédo*, un « essai sur le drame intérieur », et c'est bien du drame intérieur, de la lutte, chez chaque homme, entre l'hérédité et la personnalité qu'il s'agit, du combat entre le *moi* et le *soi*. L'auteur expose que le *moi* est l'ensemble physique et moral de l'individu comprenant tous les apports héréditaires ; le *soi* est l'essence de la personnalité dégagée de ces apports héréditaires et constituant un être original. Dans le *moi* somnole la continuité de la famille ; tandis que le *soi* est le véritable protagoniste de l'être humain, — force créatrice de l'individu. Bien loin de mener à l'anarchie, le *soi* est cons-

tructeur, agglomérateur, la société étant une mise en commun des *soi* divers ; tandis que les *moi*, solitaires hantés par leurs ancêtres, sont le plus souvent des révoltés.

« La préoccupation exclusive du *moi* exalte nos défauts et diminue nos qualités. L'usage et le perfectionnement du *soi* nous confèrent la maîtrise de la vie et le détachement raisonnable de nous-mêmes. » Montaigne, avec sa philosophie du pour et du contre, Renan, qui « fut un tréteau pour la parade du *moi* », sont présentés comme des cas typiques du *moi* prenant le pas sur le *soi*, dominant celui-ci et l'étouffant ; Pascal, au contraire. est le « roi du *soi* », *Hamlet*, enfin, c'est la tragédie du *moi* à la recherche du *soi*, un être tourmenté par ses ascendants intérieurs et dont la raison finit pas sombrer. Hamlet est le type de l'hérédo, et M. Daudet tient que cette histoire est une autobiographie douloureuse. Il émet d'ailleurs l'opinion que Shakespeare était arrivé, de son côté, à des conclusions analogues aux siennes et qu'il les a symbolisées dans les deux versions successives de son chef-d'œuvre.

Voilà le principe, et l'on voit dans la suite les développements que peut lui donner M Léon Daudet, étant donnée l'orientation générale de son esprit. Il réagit vivement contre le matérialisme scientifique, selon lequel la pensée est une sécrétion du cerveau, et tient pour démontré qu'il n'y a pas de localisations cérébrales, contrairement à ce que professaient Broca et Charcot. Il affirme que la Révolution française doit être considérée psychologiquement comme « une vaste insurrection d'hérédos ». D'ailleurs l'hérédo de premier plan, c'est Jean-Jacques Rousseau, « père du romantisme, de l'individualisme lyriquement conçu, en tant qu'apologiste du *moi* contre le *soi*, de la sensibilité contre l'intelligence, du désarroi héréditaire contre l'équilibre »... L'auteur symbolise, en somme, le protagoniste du *soi* dans le héros, l'homme du risque noble, chez qui l'impulsion créatrice et l'équilibre raisonné ont toute leur vigueur, et il cite les exemples de Jeanne d'Arc, Gœthe, Louis Pasteur, Frédéric Mistral...

Ayant étudié toutes les phases du drame intérieur, depuis le combat des hérédismes jusqu'à la formation du langage au sein de la personnalité, M. Léon Daudet en arrive à une longue série de conclusions qui fixent sa thèse et peuvent se résumer ainsi dans leurs grandes lignes : le *moi* est transmissible de génération en génération ; le *soi* est intransmissible d'un individu à un autre et il typifie l'individu ; le *moi* est déterminé, le *soi* est infiniment libre ; le drame intérieur est constitué par les débats des hérédismes du *moi* et du *soi* ; il n'est pas vrai que l'organisme dispose de l'esprit, car l'esprit domine l'organisme et peut, à l'occasion, le transformer ; l'hérédité, à condition d'être triée et gouvernée par le *soi*, peut-être un outil de perfectionnement ; l'hérédo est celui en qui le *moi* est victorieux du *soi*, mais aucun hérédo ne doit désespérer de guérir, s'il commence par se reconnaître pour ce qu'il est; le *soi*, organisateur et créateur, tend à l'universalité, et le héros est celui qui veut la victoire du *soi* sur le *moi*, victoire aboutissant à la clarté intérieure, à l'élimination de l'automatisme et de l'inconscient ; l'autorité morale, enfin, est fonction du *soi*. En réalité, sous une forme neuve, c'est la théorie de la responsabilité l'emportant, par effet logique de la volonté individuelle, sur les forces héréditairement constituées en nous.

Malgré le caractère spécial des problèmes moraux et scientifiques qui y sont abordés, l'*Hérédo* est de lecture assez facile, grâce à la forme littéraire dans laquelle le livre est présenté. Les pages où l'auteur étudie des cas particuliers offrent le plus réel intérêt, même quand on n'est nullement disposé à admettre l'ensemble de sa thèse. Tels sont les chapitres où il traite de Shakespeare, de Beethoven, de Gœthe, de Balzac, de Michelet, de nombre d'autres dont la pensée éclaira de grandes époques et qui subirent l'épreuve cruelle du drame intérieur. C'est l'écrivain qui s'affirme ici dans la plénitude de ses moyens et, par là même, ce sont ces parties du livre qui portent le mieux sur l'esprit du lecteur.

M. Léon Daudet lui-même considère qu'on n'en est qu'au début d'une étude nouvelle de la personnalité humaine, fondée à la fois sur la méditation, la critique et l'expérience, mais il estime que les données assemblées en son livre peuvent constituer le point de départ de recherches à la fois théoriques et pratiques dans le domaine psychomoral. Cela dépend de la valeur purement scientifique des principes admis par l'auteur comme des vérités acquises et que les savants ne manqueront pas de contrôler, mais l'impression se dégage, à la lecture attentive, d'une œuvre écrite dans un grand élan de sincérité. Seulement, a vouloir réagir violemment contre le matérialisme et le déterminisme, M. Léon Daudet en arrive inévitablement à dresser artificiellement un système contre un autre, à opposer irréductiblement des principes qui peuvent ne pas s'exclure dans la réalité. N'est-il point remarquable que le matérialisme et l'idéalisme, puisque c'est toujours à eux qu'il faut ramener toutes les conceptions et toutes les spéculations philosophiques, alternent par larges périodes à peu près régulières dans la longue et parfois douloureuse histoire de l'évolution de la pensée humaine à la recherche de la vérité? Peut-être la sagesse est-elle faite du rythme de ce balancement.

ROLAND DE MARÈS.

POUR LA RACE

IV. — LES CAUSES DE DÉPOPULATION

Un amoindrissement si continu, si extrême, si progressif de la race française élève contre tous et contre chacun la plus humiliante, la plus scandaleuse, la plus mortelle des accusations : tous et chacun deviennent, par le plus secret de leurs actes, les ennemis de la chose publique, et le salut commun exige une de ces enquêtes de vindicte universelle que Rome appelait les « procès de majesté ».

Les faits mettent hors de doute une dégénérescence de la vigueur physique ou de la santé morale.

Si nous avions le choix de nos misères, mieux vaudrait pour nous qu'en nous le corps surtout fût atteint, car la médecine progresse plus à guérir les infirmités de la chair que la philosophie celles de l'âme.

La pire invalidité des corps est cette anémie générale qui use en eux toutes les vigueurs à la fois, et s'achève en inaptitude à vivre. Ces sociétés atteintes de consomption n'ont plus que la force de mourir; telles, dans les îles océaniennes, les races primitives, trop faibles pour s'initier aux empoisonnements de la civilisation, et près de disparaître.

La France est-elle de ces condamnées? Une société est comme un réservoir qui se remplit par les naissances et qui se vide par les décès. La race la plus vivante est celle où les hommes naissent les plus nombreux et vivent le plus d'années. La plus mourante est celle où les naissances rares commencent des vies brèves. Elle a, quand elle fléchit, deux moyens de relèvement : rendre les naissances plus abondantes, ou les décès plus rares. Il ne faut désespérer d'elle que s'il faut désespérer de l'un et de l'autre remèdes.

C'est du second que se sont occupés surtout nos médecins quand, les premiers avec les moralistes, ils s'inquiétèrent de notre état. Donner la vie n'était pas en leur pouvoir, la prolonger était le but même de leurs travaux. Ils portèrent donc là leur effort, afin que, du moins, la France ne gaspillât point le trésor amoindri de sa fécondité.

Le moment de la moindre résistance aux prises de la mort est le début de la vie, comme s'il fallait s'habituer à elle et que le plus difficile fût de la commencer. D'autres que le nouveau-né lui doivent apprendre cette science nouvelle. Il s'y instruit par les soins qu'on lui donne, et ils lui sont d'autant plus nécessaires, que son corps a moins de vigueur native. La moindre aide suffit aux rejetons des fortes races pour prendre racine dans l'existence ; malgré les secours les plus attentifs, les avortons des races épuisées disparaissent. C'est, chez tous les peuples, parmi les enfants de un jour à une année que se multiplient les décès. La proportion seule varie selon les peuples, et fournit une mesure des ressources défensives qu'offre chez les uns et chez les autres la vigueur congénitale.

Dans la vieille France, l'énergie vitale des nourrissons suppléait aux insuffisances de l'hygiène. La mortalité ne sévissait que sur

les abandonnés, mais le christianisme ordonnait que nul ne fût tout à fait abandonné sur la terre. Des institutions charitables recueillaient ces orphelins, elles en sauvaient le plus grand nombre. En 1690, parmi les enfants de l'hôpital général que Louis XIV avait établi à Paris, les décès atteignent 48,83 p. 100 (1). Mais, quand la Révolution, par haine religieuse, détruisit les œuvres chrétiennes, le véritable abandon commença pour ces enfants. Aussi, lorsqu'enfin se rouvre à Paris l'hospice des Enfants-Trouvés, sur 100 enfants, 92 meurent (2) ; et ce petit cri d'enfants perdus fut étouffé par les cris des hommes, aux prises dans les luttes civiles et étrangères. Elles avaient fait les cœurs moins sensibles aux intérêts sociaux, des lois hostiles à toute association paralysaient la bienfaisance des meilleurs. Il a fallu près d'un siècle pour qu'on recommençât à s'inquiéter efficacement de la perte causée au genre humain par cette destruction des tout-petits. Ce furent les médecins qui, par leur obstination, vainquirent peu à peu l'indifférence des gouvernements. Aujourd'hui, chaque peuple devenant exemple à l'autre, la vie du premier âge est mieux protégée. Leur perte est encore, en moyenne, dans le monde, de 175 pour 1000 (3), presque un cinquième de ces remplaçants qui viennent renouveler l'espèce humaine en bas âge. Si l'on dégage de cette moyenne le chiffre qui appartient à chaque peuple, on trouve : Russie, 272 ; Autriche-Hongrie, 200 ; Allemagne, 178 ; Italie, 156 ; France, 143 ; Angleterre, 121 ; Suède, 77 ; Norvège, 67 (4). Les nouveau-nés meurent donc moins en Norvège, en Suède et en Angleterre qu'en France, mais moins en France qu'en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Russie. Si enfin on cherche quelle est en France, d'une année à l'autre, la proportion des décès, on constate qu'elle va diminuant (5). C'est assez pour établir que, dans cette première lutte entre les forces léthifères et notre force vitale, la France n'est inférieure ni à son passé ni à l'ensemble des autres races.

Même résultat si l'on compare le nombre total des décès annuels en France, soit avec le nombre de ce qu'ils y furent, soit avec ce qu'ils sont dans les pays civilisés. La proportion du tribut que chaque année la mort lève sur chaque peuple varie de 15 à 30 par 1000 êtres vivants. Chez nous, depuis le commencement du siècle, elle n'a pris plus de 20 que deux fois, elle se contente en moyenne de 19 à 17, et il y a chance que la mortalité par un nouveau recul se fixe « à 16 pour 1000 ». (6). Donc, la France ne fait ni exception ni tache parmi les autres, et notre sang n'est pas atteint de cette anémie générale qui est pour une race le commencement de la fin.

(1) Dr Porak. Rapport annuel de la Commission d'Hygiène de l'Enfance, 1904, p. 35.
(2) Dr Porak. Rapport annuel de la Commission d'Hygiène de l'Enfance, 1904, p. 40.
(3) Dr Lowenthal, membre de la Commission extraparlementaire de la Dépopulation, *La Revue*; 1er novembre 1912.
(4) *Province médicale*, 9 novembre 1912.
(5) M. Mirman, directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques, dans son rapport de 1912, se montre plus favorable encore que la *Province médicale* et donne les chiffres de ces décès en France : en 1906, 135; en 1907, 118; en 1908, 116; en 1909, 105; en 1910; 100.
(6) Paul Leroy-Beaulieu. *La question de la population*, p. 202.

Offrons-nous davantage une proie à telle ou telle des morbidités particulières qui attaquent telle ou telle forteresse du corps et par la chute d'un ouvrage essentiel emportent la place? La nomenclature des maladies qui donnent par des attaques locales l'assaut à l'existence a été dressée. Elle est longue, et tant de menaces capitales, s'il fallait les prendre à la lettre, ajouteraient à nos dangers celui de mourir de peur. Les médecins ont accusé la variole et le typhus de nous prendre chaque année plus de 30,000 existences. Ils ont dénoncé le tabac comme un poison qui, dans les manufactures où on le fabrique, expose les ouvrières à l'infécondité et aux avortements, paralyse chez les fumeurs les facultés du corps et de l'esprit, et conclu que « dans beaucoup de familles l'usage immodéré du tabac est la véritable cause du petit nombre d'enfants. » (7), et nous n'aurions le choix que de fumer moins ou de vivre moins. D'autres docteurs, plus cruels encore, ont découvert que la plus redoutable maladie est de se nourrir trop bien. Plus on mange, affirment-ils, moins on engendre. L'excès d'aliments produit l'arthritisme, l'arthritisme par l'héritage devient l'infécondité (8).

A ces prévisions alarmantes il faut prêter attention sans perdre le sang-froid. C'est le zèle des découvertes qui invente pour nous les raisons d'inquiétudes. Or, quand les périls dénoncés par lui sont certains, il continue sa tâche en leur trouvant des remèdes. C'est ainsi que variole et typhoïde ont été vaincues par la méthode microbienne et pour devenir indemne d'elles il suffit de vaccins. Ce ne sont donc pas elles qui viendront à bout d'une nation. D'autres périls nous sont donnés pour certains, qui sont encore des hypothèses. Des théories scientifiques se répandent avec la promptitude impérieuse et parfois avec la légèreté des modes ; mais leur succès attire sur elles l'examen, et les recherches sont contrôlées à leur tour. Les amis du tabac ont des amis pour répondre : « Cette faible natalité ne tient nullement à une aptitude générique attribuable à l'abus du tabac, car les Allemands du Nord, quoique usant et abusant du tabac autant que les Français, ont une natalité et un accroissement de population beaucoup plus considérable. » (9) Ce n'est pas même assez dire, car si les Français fument trop, ils fument beaucoup moins que les Allemands, les Scandinaves, les Suisses et les Espagnols ; et, cela établi, par quel mystère capricieux de nocivité le stupéfiant ferait-il plus inféconds ceux qui s'empoisonnent moins? De même pour l'excès de nourriture. Qui dit excès, dit rupture de l'équilibre entre l'exercice de nos organes et leurs fonctions, et c'est l'équilibre qui est la santé. Au risque de chicaner certains sur le plus grand de leurs plaisirs, je ne conteste pas que la plupart des gens ne mangent trop. Mais l'équilibre est peu exposé à rupture d'un seul côté. Excès pour excès, le plus contraire à la génération est-il d'outrer la gourmandise ou la diète, de s'appauvrir le sang à force de sobriété dans le régime, ou d'alimenter au superflu les forces qu'on veut transmettre? Si la mère a besoin de repas substantiels pour nourrir son enfant, les époux n'ont-ils pas besoin de se bien nourrir pour le créer? Et vaut-il mieux qu'ils préparent son anémie par leur maigreur, ou qu'ils travaillent à l'engraisser d'avance par la surabondance de leur chair florissante? Les systèmes sont encore aux prises. Tant que des évidences incontestables n'auront pas changé ces controverses en doctrine, la France n'a point à s'endeuiller de maux que la Faculté n'est pas unanime à reconnaître. Les désaccords des médecins sont des délais de grâce pour les patients à opérer.

Par contre, il est trois infections que la science est unanime à déclarer empoisonneuses de la race : les maladies vénériennes, l'alcoolisme et la phtisie. Pénétrons dans ces tristesses.

ÉTIENNE LAMY,
de l'Académie française.

(A suivre.)

(7) Voir C. Ract, *Natalité*, p. 77, deuxième édition : « Les six départements où l'on fume le plus sont tous au nombre des décadents; ceux où l'on fume le moins se maintiennent à un rang honorable dans la natalité. Le département de la Lozère, qui ne consomme annuellement que 313 grammes de tabac par habitant donne une moyenne de 98 familles ayant sept enfants et plus, alors que le département de Vaucluse, où l'on fume 1,712 grammes de la feuille chère à Jean Nicot, n'en peut fournir à proportion égale que 32. »
(8) Dr Maurel, *Commission de la Dépopulation*, 2 juillet 1902. M. Maurel précise ainsi sa doctrine : « Il n'est pas suffisant d'incriminer la pléthore et de dire avec Delaunay : si le paysan devenu propriétaire a moins d'enfants, c'est qu'il mange de la viande presque tous les jours, mais il n'y a pas de famille dont la fécondité puisse résister à cinq années de suralimentation. La natailté décroit au fur et à mesure que la suralimentation augmente; et elle diminue partout où l'on constate la suralimentation. » Et à l'appui, cette expérience personnelle : « Sur cent ménages pour lesquels je trouvais l'hérédo-arthritisme, soit des deux côtés, soit d'un seul, j'en ai trouvé 52 inféconds; 16 n'ayant que des filles et 4 ayant des enfants mal formés, soit une proportion de 72 pour cent de faible constitution. » Id. Dépopulation, p. 64.
(9) G. Lagneau, *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 2 octobre 1890, p. [illegible]

L'Union autour des Chefs

La France entière, aujourd'hui, se réunit de cœur autour de ses chefs militaires. Leur heure a sonné. La critique qui essayait de les mordre s'y est cassé les dents. On sait bien que dans cette aventure prodigieuse, aux innombrables aspects, ils n'ont pu ni tout prévoir ni tout préparer. Ce sont des hommes et par conséquent imparfaits et faillibles. Mais qu'est-ce qu'on trouve, comme imprévoyance, dans le passé de ceux qui leur reprochent quelques erreurs!

On entend bien murmurer hargneusement, en certains coins : « Un excès d'enthousiasme pour des généraux peut emporter un jour la République. » Le pays ne s'émeut pas de cette crainte. Il sait que la République n'a rien à redouter que des partisans maladroits ou fanatiques qui, depuis tant d'années, s'appliquent à la dessécher et à l'amoindrir. Des malheureux ont peur pour elle de la gloire militaire! Or, c'est précisément cette gloire qui manquait jusqu'ici à la troisième République. Elle comptait de beaux faits d'armes, de brillantes expéditions; elle n'avait pas encore la force morale, la puissance d'attraction et les grandes lueurs qu'apportent seules les guerres victorieuses.

Ces chefs dont vous vous méfiez parfois? Quand vous supposez qu'ils compromettent la République, ils vont, au contraire, par leur glorieux ensemble, la compléter.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.





1. Paysans polonais travaillant aux tranchées sous la surveillance de l'autorité militaire allemande. — 2. Le prince Léopold de Bavière, candidat des Allemands au trône de Pologne; le prince est accompagné de son chef d'état-major (photographie prise au grand quartier général).

EN POLOGNE



FRATERNITÉ D'ARMES : LES RUSSES EN FRANCE

Cliché de la Section photographique de l'armée.



Le roi Haakon VII



Une des rues principales de Christiania (au fond : le palais royal).



La reine Maud.

LA NORVÈGE

Ce pays, après tant d'autres, vient de souffrir de l'odieuse brutalité allemande. On ne saurait oublier les liens de sympathie qui l'ont depuis si longtemps uni à la France. Voici des pages, des photographies et des tableaux qui évoquent d'une façon vivante et pittoresque sa physionomie. Quelques années avant la guerre, M. René Bazin eut l'occasion de la parcourir. Les impressions rapportées de cette croisière empruntent aux événements actuels un intérêt tout particulier :

I. SUR LA COTE ET DANS LES FJORDS

10 juillet au soir. — Après quarante-deux heures de navigation, voici les côtes de Norvège. A l'endroit où nous commençons de les suivre, elles ressemblent tout à fait à certaines côtes de la Bretagne : des falaises peu élevées, arrondies, lavées par l'eau du ciel et l'eau de la mer, et où s'enfonce en tournant, çà et là, une crique étroite, bien défendue contre le vent et luisante comme une lame de faux. Je me rappelle en les voyant, des navigations sur des bateaux chalutiers, au large de Ploumanach. Mais le deuxième plan n'est pas le même. Des sommets dentelés, qui ne semblent pas très hauts, qui sont très doux dans le soir clair, barrent la vue au delà des longs plateaux rocheux. Tout semble désert. Soudainement, dans un angle rentrant de la côte et sur une bande de terre très basse une ville apparaît. Maisons de bois peintes en rouge sang, en jaune, en vert pâle, en bleu, fenêtres rapprochées, maigre encadrement de bouleaux et de sapins : ma comparaison s'évanouit, nous sommes loin de la France.

Le soleil aussi n'est plus français : il paresse ; il a l'air de descendre en biais vers la mer, et quand il se décide à se coucher derrière une île en forme de cabochon, je ne reconnais plus sa manière. Il disparaît : l'île devient pareille à un gros pied de cactus épineux et, au sommet, une fleur éclate, une seule, d'un rose vif, qui dure une minute, et se fane.

11 juillet. — Le relief des terres, autour



Un fjord norvégien.



Fin de jour en hiver, tableau de Fritz Thaulow

de nous, a bien grandi. Nous naviguons maintenant dans un chenal tournant, qui se resserre ou qui s'ouvre; qui fait l'écluse ou qui fait le lac, entre des îles rocheuses, hautes de deux ou trois cents mètres, peut-être plus, stériles, désertes, mais vêtues de lumière et de brume, ce qui est un beau vêtement. Partout la roche a été limée et rayée par les glaces. Il n'y a plus de terre sur les sommets, et les quelques brins de mousse qui poussent dans les fentes ne modifient pas le ton général. Toute la végétation est descendue dans un cirque étroit entre deux promontoires, sur un talus d'éboulis au ras de l'eau. C'est une simple coulée d'herbe, mais d'un vert qu'on ne voit point ailleurs, d'un vert ardent, éclatant, limpide comme celui du spectre solaire, et qui seul affirme la vie, au pied des monts dentelés où tout le reste est gris, gris bleu, gris mauve, gris rose. Aile de mouette est ici une couleur répandue ; ventre de mouette aussi, car les sommets ont encore des bancs de neige.

Du côté de la grande terre, ils forment presque toujours trois ou quatre plans, et beaucoup plus quand la trouée d'un fjord coupe en deux les barrières. La mer est très bleue. L'enchantement de l'été vient jusqu'au nord. De très loin en très loin, on découvre un groupe de maisons et des poteaux télégraphiques au bord de l'eau. De quoi vivent les habitants? « Presque entièrement de la pêche, dit Nordenskjold,

et un peu du produit de l[…] sons un de leurs canots, trè[…] allongée, les hommes nous sa[…] pour eux, et leur vitesse s'a[…] bientôt plus, eux, leur voil[…] lage, qu'un détail sans vie[…] dessinée dans la couleur […] Je suis sûr que Whistler a[…] mauve et vert. »

12 *juillet*. — Je passe des[…] ou derrière mon hublot, qu[…] a presque plus de nuit. Hie[…] heures vingt, dans une mer […] fraîche, comme s'il avait é[…] pour la battre le lendemain[…] matin, il était déjà levé, et […] joie pour les yeux, cette N[…] retrouvons le vert dans le f[…] sapins et des bouleaux mêl[…] celui des prés qui font pa[…]

Le fjord est large ; il s'é[…] un lac italien, dont il a […] contour. Une pointe nous […] blons, et nous sommes da[…] de quai avec des maisons […] en pente douce, de très v[…] l'ancienne capitale de la N[…] encore quitté la ville du c[…] le grand palais en bois pe[…] décrit ; mais il est allé fai[…] port voisin, et les passager[…] royal ont aperçu seulement[…]



Musée du Luxembourg […]

LES PAYSAG[…]

...are. » Quand nous croi... l'avant et d'une courbe ...de la main. Ils ont le vent ...t à la nôtre, ils ne sont ...ée, leur bateau, leur sil... ...ns relief, qu'une forme ...se d'un écran qui pâlit. ...lit : « Harmonie en gris,

...es délicieuses sur le pont ...n cadre à paysages. Il n'y ...e soleil s'est couché à dix ...alme et couleur de paille ...toute la moisson du blé. ...deux heures cinquante du ...ent n'était plus là. Quelle ... d'été! Voici que nous ... Trondhjem, le vert des ...boisent toutes les pentes, ... bois d'amples clairières. ...ncore; il devient comme ...llesse de nuances et de ... Trondhjem, nous la dou... ...port. Une grande ligne ...s, des rues qui montent ...ollines en éventail : c'est ... Le roi Haakon n'a pas ...ement ; il habite encore ...e tous les journaux ont ... excursion dans un petit ... ont fait le tour du parc ...t prince Olaf, qui jouait,



Environs de Christiania, tableau de Fritz Thaulow



...*orvège*, tableau d'Edelfelt.

comme un de nos enfants, avec un fusil à bouchon.

Je laisse plusieurs de nos compagnons de route dans les magasins de « souvenirs de Trondhjem », et avec un ami, je monte à travers la ville, par les rues très propres, très larges — à cause du feu — vers un clocher que j'ai aperçu d'en bas sur la colline. Le clocher était modeste, j'ai pensé que c'était celui d'une église catholique, et qu'avec un peu de chance je trouverais le curé chez lui, et qu'avec beaucoup de chance j'arriverais à me faire comprendre et à causer avec lui. Nous allons jusqu'à l'endroit où une rivière, pleine de bois flottants, sépare la ville d'avec la banlieue. Là, dans un joli site, sur la berge, est bâtie l'église de Saint-Olaf. Un jardin divisé en planches régulières, et loué évidemment à un maraîcher-fleuriste, enveloppe l'édifice et la petite cure en bois. Je sonne, et, ne sachant pas un mot de norvégien, je demande en français :

« Monsieur le curé de Trondhjem! »

La servante, blonde et mûre, répond, sans accent :

— Il va revenir.

— Vous savez le français?

— Je suis Française d'Alsace.

— Et M. le curé parle-t-il français, lui aussi?

— Il est mon frère. Ah! qu'il va être content de vous voir!

...NORVÉGIENS

— En effet, et tous ceux qui passent ne viennent pas! dit une forte voix, derrière nous.

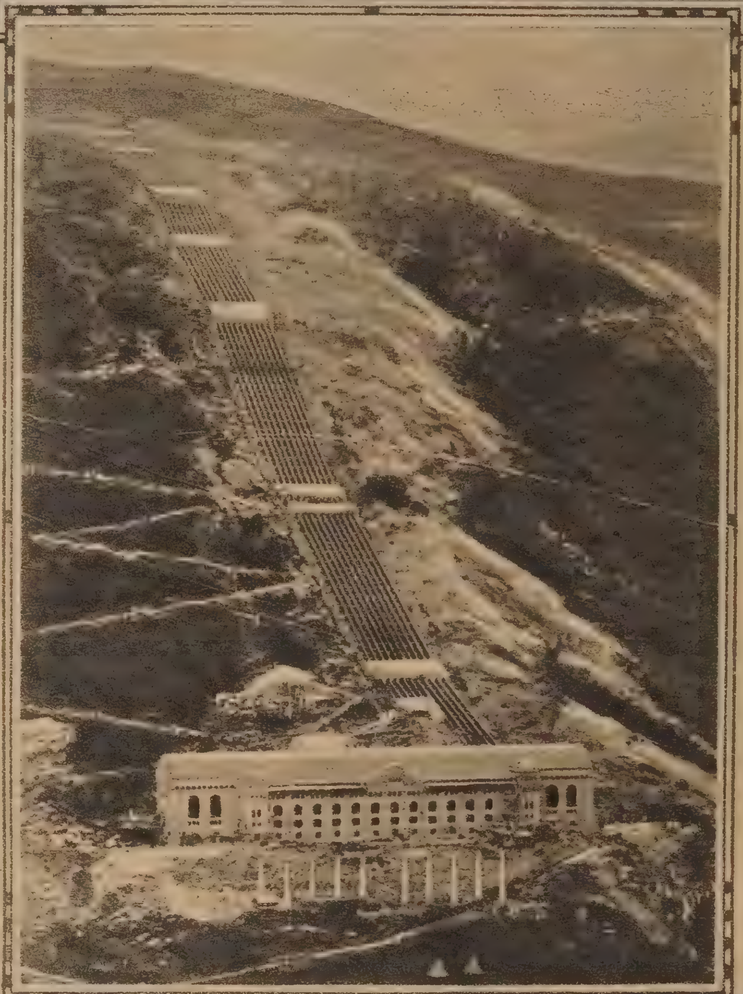
C'est l'abbé Riesterer, un solide Alsacien d'une cinquantaine d'années, sourcils en broussaille, yeux de forestier, barbe de Père Eternel, redingote de clergyman. Il nous fait entrer, mon ami et moi, dans sa bibliothèque, attenante au salon. Nous parlons de l'Alsace, des catholiques de Trondhjem, un peu de la France. Il m'apprend qu'il est le seul prêtre de nationalité française, parmi les vingt missionnaires disséminés en Norvège, qu'il réside dans le pays depuis vingt-six ans, et qu'il rencontre beaucoup de justice et de bienveillance chez les hauts fonctionnaires de l'Etat. Il dessert deux églises, cette petite église de Saint-Olaf, près de laquelle nous sommes, et une autre, vaste et plus ancienne, qui s'élève à droite du port.

Pendant qu'il parle avec mon ami ou avec moi, je remarque un numéro de la *Croix* jeté sur le bureau, quelques photographies de bons visages des environs d'Altkirch, et un vrai luxe de fleurs et de plantes, ou du moins assez de fleurs pour témoigner qu'on aime leur compagnie, leur regard familier et la joie qui en vient.

C'est d'ailleurs un goût répandu. J'ai vu, à Trondhjem un marché aux fleurs où l'on vendait des lilas, nouveauté de la saison ; j'ai vu un homme vénérable arroser avec méthode une pivoine en bouton, plante peut-être unique ; j'ai parcouru le cimetière, qui enveloppe la cathédrale, et où chaque tombe est fleurie de bouquets de pélargoniums. Ce cimetière, vallonné, dessiné en jardin anglais, paraît être plus et mieux qu'un lieu de passage pour se rendre au temple. Auprès d'une multitude de croix, de colonnes, de pierres tombales, il y a un petit banc où peuvent s'asseoir deux personnes de la famille. On m'a assuré qu'ils n'étaient pas toujours déserts, et que, pendant la nuit de Noël, ils n'ont pas une place vide.

RENÉ BAZIN,
de l'Académie française.







1. Donningen-Christiania. — 2. La plus grande station hydro-électrique du monde (Société des nitrates de Télémarken). — 3. Lofoten.

LA NORVÈGE

II. LA FEMME NORVÉGIENNE

Je me souviens que, dans une conférence que je donnais à Christiania au mois de septembre 1893, je dis à mon auditoire féminin :

Vous vous obstinez à juger de la vertu des femmes françaises sur les dénonciations de la chronique des tribunaux, sur les plaisanteries du vaudeville, sur les analyses du roman psychologique. Eh bien, apprenez qu'on vous paie en France de la même monnaie. Mes compatriotes sont convaincus que vous êtes toutes taillées sur le patron des héroïnes d'Ibsen. Je suis venu chez vous pour faire la connaissance d'Hedda Gabler.

On ne se fâcha pas ; on éclata de rire. L'idée que les Français se formaient d'une société où de telles femmes eussent été, non point des exceptions, mais « des chefs de file », parut à ces Norvégiennes merveilleusement comique.

« J'étais pour le moins aussi jolie que ma fille, dit une mère de famille dans l'ancien répertoire scandinave, cependant personne ne s'est jamais mis à genoux devant moi. C'était un autre temps ; l'effronterie n'était pas aussi commune qu'à présent. Savez-vous comment on faisait alors sa cour à une

demoiselle? On allait d'abord trouver sa mère ; on lui donnait à entendre que l'on avait, en tout bien tout honneur, des vues sur sa fille ; et, lorsqu'elle les approuvait, on parlait à la jeune personne. Celle-ci se trouvait presque mal, pleurait, sanglotait, disait qu'elle ne voulait pas se marier et tenait mille discours de ce genre. Cela durait jusqu'au moment où elle était conduite à l'autel. Les demoiselles ne causaient point tête à tête avec les jeunes gens, et s'il y en avait d'assez téméraires pour s'agenouiller devant elles, on les traitait de manière à ne leur faire jamais oublier une telle inconvenance. Mais aujourd'hui (1)! »



Aujourd'hui, les jeunes filles ont toute liberté de fréquenter les jeunes gens comme elles l'entendent ; elles ont pu les juger au travail et dans les jeux ; elles s'occupent elles-mêmes de choisir un mari qui leur plaise.

« Mon père, dit Brigitte, l'héroïne de l'*Enthousiasme*, m'a conseillé de causer un peu avec M. Hjalmar. Il dit que c'est un jeune homme de beaucoup de sens. Je voudrais bien ne pas affliger mon père, mais mon devoir est de lui préférer la patrie. *Les affections du sang au dernier degré.*»

C'est ainsi que tout le monde en use. Dans l'ordinaire, les parents ne donnent point de dot, et ils sont tout à fait désarmés pour la résistance. Mme A. H..., que j'ai rencontrée au milieu de son voyage de noces, m'a conté :

« Comme j'étais très gaie, mon père disait toujours : « Toi, je » te marierai à un » pasteur du Te- » lemarken. » Un jour, en rentrant du théâtre, je lui ai déclaré : « Papa, » je suis fiancée. » — Avec qui ? » J'ai dit le nom. Alors, mon père s'est écrié : « Le » jeune homme » est fort bien, et » c'est tant mieux, » car, aujour- » d'hui, les pères ne sont plus » rien. »

J'ai demandé à de nombreuses femmes scandinaves de me donner leur sentiment sur les avantages de cette liberté et sur les inconvénients du système français. Nous sommes sévèrement traités par toutes mes correspondantes.

Des Norvégiens m'ont dit :

« Maintenant que la femme est devenue notre égale, et qu'elle exerce beaucoup de professions masculines, il arrive souvent qu'un homme et une femme se présentent en concurrence pour obtenir une place.

Sur le seuil de la porte, la femme dit :

— Laissez-moi passer la première.

— Parce que?

— Je suis une femme.

— Je croyais qu'il n'y avait plus ni hommes ni femmes?

— C'est-à-dire que vous oubliez la galanterie!

— Pardon! Si la femme exige l'égalité, plus la galanterie, elle rétablit à son profit le privilège dont l'homme s'est dépouillé. Nous ne pouvons plus être galants sans devenir dupes. Donc je profite de la supériorité de ma force, je joue des coudes, je passe devant vous.

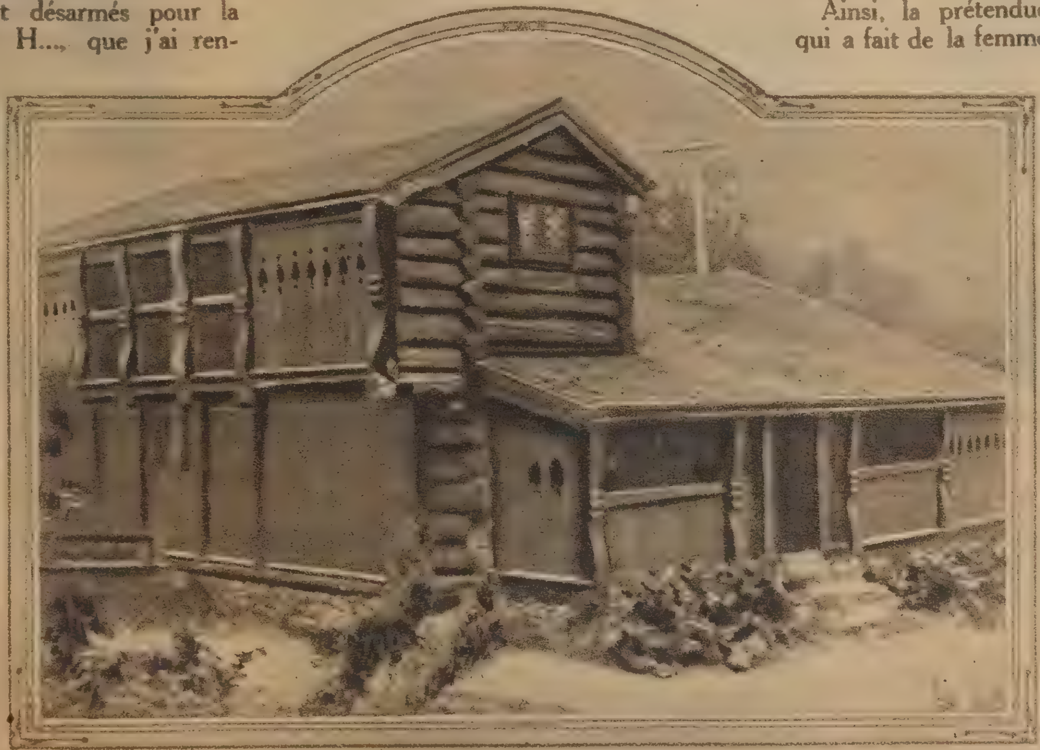
Ainsi, la prétendue révolution morale qui a fait de la femme l'égale de l'homme aboutit à des conflits de *struggle*, où la plus faible a nécessairement le dessous.

K. H..., qui aime son pays avec clairvoyance, a reconnu devant moi ce vice du système, et il a conclu mélancoliquement :

« Chez nous, la femme a la loi pour elle ; chez vous, elle a les mœurs. »

HUGUES LE ROUX.

(1) Lindegren, l'*Amant aveugle*, acte II, scène 2.



1. L'architecture norvégienne : Vieille église, à Lillecharmen. — 2. Type de vieille habitation entièrement construite en bois.

LA NORVÈGE

AUTOUR de Shakespeare et de Cervantès

Des représentations s'organisent par les soins de M. Gémier, en l'honneur de Shakespeare. La visite récente de la mission espagnole a été une nouvelle occasion de fêter Cervantès... Nous reproduisons les paroles prononcées à la Comédie Française, par l'éminent philosophe Emile Boutroux, au sujet de ces grands hommes. On n'a rien dit de plus pénétrant, de plus juste et de plus fort sur l'auteur d'Hamlet et l'auteur de Don Quichotte. Ce même jour, le Théâtre-Français offrait au public une farce de Cervantès, Les Disputes de la Saint-Jean, ingénieusement adaptée par Jules Truffier et Georges Berr. Nous publions également ce petit ouvrage :



M. Emile Boutroux, de l'Académie française.

Mesdames, Messieurs,

Je causais littérature, il y a quelques années, avec un de ces représentants de la culture, qui n'ont, estiment-ils, qu'à ouvrir la bouche, pour que l'univers s'incline en déclarant : *Magister dixit*. Il me disait : « C'est pour nous un sujet d'étonnement, et un intéressant problème, de remarquer à quel point les Français sont incapables de comprendre Shakespeare, tandis que chez nous Shakespeare est mieux compris que dans son pays d'origine. Que dis-je? C'est chez nous seuls qu'il est et peut être



M. Jules Truffier.



Mlle Berthe Bovy (le Gracioso)



M. Georges Berr.

compris », car Shakespeare est allemand, foncièrement allemand.

La réponse qu'il convient de faire à cette condamnation sans appel de notre intelligence française m'est suggérée par le lieu même où je parle. C'est le Génie de cette maison, c'est Molière, qui a dit : « Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles. » Les Français ont pratiqué la devise de Molière. Shakespeare, d'abord, les a surpris ; et sincèrement, ils ont dit leur surprise. Mais après des tâtonnements, un jour est venu où, à la lecture de Shakespeare, ils se sont sentis pris par les entrailles ; et, à partir de ce moment, ils sont entrés de plus en plus dans l'intimité du poète. Aujourd'hui ils le chérissent ; et rien n'est plus solide que cette affection, car elle ne repose pas sur les formules d'un système métaphysique ou sur des prétentions annexionnistes, mais elle est entièrement libre et spontanée.

Est-il besoin d'y insister dans cette enceinte, où Hamlet a vécu d'une vie si intense, et sondé la destinée d'une voix si harmonieuse et si émouvante? Tout à l'heure vous allez entendre parler Shakespeare lui-même. Je sais d'avance que vous n'avez nul besoin d'être avertis pour vibrer à l'unisson.

Souffrez qu'entre autres témoignages du culte que les Français rendent à Shakespeare je rappelle ici les belles représentations shakespeariennes que donna, au théâtre Fémina, en 1909-1910, le très regretté Camille de Sainte-Croix.

Il en est ainsi : les Français attendent, pour exprimer leur admiration, qu'ils l'éprouvent. Ce trait, j'imagine, n'est pas pour déplaire à nos amis anglais. Eux aussi, attendent, pour manifester des sentiments, que leur cœur ait parlé. Mais quand une fois ils sont émus, avec quelle chaleur ils le témoignent! Rappelez-vous, par exemple, les parlementaires anglais, venant déposer une couronne au pied de la statue de Jeanne d'Arc Jeanne la Pucelle! nulle part elle n'est plus honorée qu'en pays britannique. Je me rappelle avec une profonde émotion un toast que nous fit le colonel écossais Sir Alexander Mac Hardy, à Nancy, au retour d'un pèlerinage à Domremy, en juillet 1914, quelques jours avant la guerre. « Jeanne d'Arc, nous dit-il, est la plus grande figure de l'histoire, parce qu'elle personnifie, au plus haut degré, les deux choses qui, entre toutes, sont les plus nobles et, en définitive, les plus puissantes : la foi et le sacrifice. »

Amis, les uns et les autres, de la loyauté, de la générosité, de tout ce qui grandit et ennoblit l'homme, Français et Anglais sont faits pour se comprendre.

C'est donc avec confiance qu'au nom du comité franco-britannique, que j'ai l'honneur de représenter ici, je viens rendre un respectueux hommage à la mémoire du grand Anglais Cet hommage viendra attester, une fois de plus, que la présente alliance franco-britannique n'est pas seulement une coopération opportune des armes, mais une union intime, profonde et durable, des esprits et des cœurs.

Nous saluons dans Shakespeare l'homme en qui la nation britannique reconnaît le plus parfait symbole de son génie. Nous-mêmes démêlons sans peine, dans son œuvre, plusieurs faits qui la montrent foncièrement nationale.

Cette œuvre n'apparaît, dans aucune de ses parties, comme construite d'après un plan préconçu : elle est, à la manière anglaise, essentiellement spontanée ; c'est une production de la nature, c'est un chef-d'œuvre de la nature : *growth not manufacture.*

Ce chef-d'œuvre présente, d'ailleurs, des caractères qui, eux-mêmes, distinguent l'esprit britannique. C'est, d'une part, un puissant idéalisme, une création comme infinie d'idées, de sentiments, de formes, d'images, de mots, qui nous transportent dans un monde en quelque sorte imaginaire. C'est, d'autre part, un sens extraordinaire du réel, du concret, de l'individuel, de la vie. Or, le miracle shakespearien, c'est la fusion parfaite de ces deux éléments. Une union indissoluble de réalisme et d'idéalisme : voilà ce que nous offre Shakespeare. Ce trait, lui encore, est bien anglais ; car, si l'on a raison de signaler le caractère essentiellement pratique de l'esprit anglais, rien ne serait plus faux que de nier ce qui s'y mêle tout naturellement, de générosité, d'enthousiasme, de dévouement aux causes idéales.

Nous nous associons de tout cœur au culte que la nation britannique rend à son sublime poète. Nous savons ce que la littérature est pour une nation. Une nation, c'est un groupe d'hommes qui ont une même patrie. Or, une patrie est un être vivant, qui possède un corps et une âme. Le corps, c'est le sol, qui engendre et nourrit les individus. L'âme, c'est la littérature, trésor des sentiments, des idées, des souvenirs et des rêves des générations successives. C'est dans notre littérature que réside notre moi national. C'est en communiant dans la pensée de nos grands hommes, conservée par les livres, que nous demeurons nous-mêmes. Ils le savent bien, ces émules raffinés des Huns, qui, pour détruire la nationalité des peuples, incendient leurs bibliothèques et ruinent leurs monuments, symboles de leurs idées et de leurs traditions.

Et il convient excellemment que nous célébrions ce rôle grandiose de la littérature dans cette maison de Molière, gardienne de nos plus chères traditions de goût, de finesse, de clarté, de naturel, de simplicité et d'élégance, l'une des gloires les plus pures et les plus solides de notre pays, l'une des plus authentiques expressions de l'esprit français, aux yeux de l'univers civilisé.

Shakespeare est la personnification de l'Angleterre. Mais, comme tout ce qui est vraiment grand, en même temps qu'il tient étroitement à son pays, il le déborde, et il intéresse l'humanité tout entière. Cette loi est générale. Elle s'applique, par exemple, excellemment, à un autre grand génie qui, officiellement, est mort le même jour que Shakespeare, et que nous aimons à fêter en même temps que lui : Michel Cervantès.

Considérez ce merveilleux poème qui a nom *Don Quichotte.* Il débute par une satire toute relative à un pays et à un temps particuliers. Mais, peu à peu, il s'élargit, il s'approfondit, il devient un drame universellement humain, dont, sous les noms de Don Quichotte et de Sancho Pança, l'âme et le corps sont les personnages. Et nous voyons chacun d'eux se former, s'élever et se grandir en pénétrant la nature de l'autre, en s'unissant affectueusement à l'autre ; en sorte que, bientôt, l'idéalisme, la générosité, la chevalerie n'apparaissent plus comme une ridicule utopie, mais comme la forme excellente de la vie humaine, pourvu que l'idéal ne méprise pas le réel, mais s'y marie harmonieusement.

Dans l'admiration de ce chef-d'œuvre, à la fois national et humain, nous nous associons à nos voisins et amis d'outre-Pyrénées ; et nous adressons l'hommage de notre sympathie, ainsi que nos vœux de prospérité, à la noble nation qui conserve pieusement ses grandes traditions d'honneur et de générosité.

Que l'œuvre de Shakespeare soit, de même, largement humaine, c'est ce qu'atteste suffisamment la popularité dont elle jouit dans le monde entier. Peut-être n'est-il pas un poète qui soit lu et goûté plus universellement.

Si l'on étudiait, en ce sens, le génie de Shakespeare, on remarquerait, tout d'abord, à travers la fantaisie inouïe de son imagination, un amour intense et un sens merveilleux de la vérité. Quand il fait parler Jules César, il n'a nul souci d'érudition, et pourtant le langage qu'il lui prête donne de lui, estiment les critiques, la représentation la plus fidèle qui existe. Dans un sonnet charmant, Shakespeare compare la beauté et la vérité. « Combien, dit-il, la beauté n'est-elle pas plus belle, quand elle est pénétrée de vérité ! La rose nous charme, mais que n'ajoute pas à sa beauté le doux parfum qu'elle recèle ! »

Un autre caractère essentiellement humain de l'œuvre de Shakespeare, c'est la sympathie. Shakespeare n'est pas un esprit critique qui regarde les choses d'un œil détaché, et les juge avec supériorité : il se donne tout entier à son sujet. Voilà pourquoi, en dehors de la création de ses pièces, il n'a pas d'histoire, il existe à peine. Quand il écrit *Hamlet*, il est, lui-même, Hamlet ; il voit le spectre, il lui parle. Ce n'est pas ici un auteur, se plaçant en face de son œuvre, et la travaillant du dehors : c'est un personnage à qui un homme confère la vie en le vivant lui-même.

Enfin, qu'est-ce que le théâtre de Shakespeare, sinon, comme celui des grands tragiques grecs, le drame universel de la destinée humaine, le conflit de l'homme, de ses aspirations, de son besoin d'amour, de justice, de bonté, de bonheur, avec les fatalités naturelles ou sociales, avec les forces aveugles ou mauvaises qui l'enveloppent et qui l'assaillent? Perdu dans cet océan tumultueux, l'homme, tel que le voit Shakespeare, ne s'abandonne pas, mais relève la tête, et, quand même, affirme la souveraineté de l'idéal.

De cette signification suprême du théâtre shakespearien, je donnerai deux exemples :

Est-il permis à un homme, se demande le poète, de prétendre, en ce monde, représenter la justice divine et brandir le glaive de Dieu? Il répond :

He who sword of Heaven will bear
Should be as holy as severe.

« Qui prétend tenir en main l'épée du ciel, devrait être aussi saint qu'il se montre dur. »

Et voici, pour terminer, la devise que le poète a, en quelque sorte, léguée à ses compatriotes :

This England never did, nor never shall,
Lie at the proud foot of a conqueror.

« Ce que jamais l'Angleterre ne fit, ce qu'elle ne fera jamais, c'est de tomber aux pieds d'un insolent vainqueur. »

Nobles maximes, non moins comprises au pays de Corneille qu'au pays de Shakespeare, et où résident, non seulement une vérité immortelle, mais un principe de foi et d'énergie qui chez les cœurs droits et généreux, suscitent une vaillance invincible.

Célébrer Shakespeare, célébrer Cervantès, ce n'est pas, vous le voyez, se livrer à une vaine manifestation de dilettante ; c'est proclamer la souveraineté de la justice, de l'honneur et de la liberté ; c'est crier : Vivent les nations qui, non seulement parlent et écrivent, mais combattent, souffrent et saignent pour la cause sacrée de l'humanité !

EMILE BOUTROUX,
de l'Académie française,
président du Comité franco-britannique.

Les Disputes de la Saint-Jean

D'APRÈS CERVANTÈS

Farce en un acte, de MM. G. BERR et J. TRUFFIER

Représentée à la Comédie Française en 1916

Voici un spécimen reconstitué de ces scènes populaires de la vie espagnole, qui firent fureur aux temps littéraires de l'Espagne, au seizième siècle.

La lutte que le romancier et l'auteur dramatique ont, de tout temps, soutenue l'un contre l'autre est éternelle.

C'est entre 1598 et 1603, lorsque Cervantès achevait la première partie de son *Don Quichotte* et que Lope de Vega rentrait dans la lice, que s'engagea l'âpre polémique entre les deux surprenants génies. Dans les arguments de l'un et de l'autre sur la façon de comprendre la « formule » théâtrale, on trouve toutes les raisons fournies dans les discussions de notre temps sur le même sujet... Rien de nouveau sous le soleil des frises!

Il y avait, entre ces deux hommes d'un génie si différent, une antinomie naturelle plus sérieuse qu'une rivalité d'esprit : Lope épris des libertés de l'imagination et préconisant un art théâtral amuseur ; Cervantès proclamant l'art d'une élite et les règles du « beau » ; l'un riche, bien portant, applaudi ; l'autre, infirme, pauvre, contesté.

Lope, répondant aux critiques de Cervantès, disait :

« ... La tâche de législateur est facile ; quand on n'a rien mis au théâtre, on connaît bien les théories. Moi, je compose, et toujours contre les règles de l'art... Quand j'écris une pièce, j'enferme toutes les règles sous de triples verrous, et j'écris selon l'art inventé par les favoris de la foule... », etc.

C'est le thème cher à Molière et repris par Regnard et maints autres à l'adresse de leurs détracteurs...

« Il faut plaire! C'est le public qui paye les soties... », et Lope concluait ainsi : « Assurément, ce n'est pas là de l'art pur, mais ce qui plaît en ce monde est précisément ce qui va contre la loi ; et parce qu'elles ont péché contre l'art, on a vu réussir les quatre cent quatre-vingt-trois pièces écrites par moi, barbare !

» *Cuatro cientas y ochenta y tres comedias !* »

De fait, Cervantès n'avait aucun succès au théâtre, et, comme il arrive toujours, Cervantès n'aimait que cet art déconcertant.

Numancia, qui valut à son auteur le surnom d'Eschyle castillan, est à peu près impossible à réaliser au théâtre et réserverait de cruelles déceptions au metteur en scène. C'est une épopée livresque à goûter sous la lampe et non à la rampe. Les *Comedias famosas* sembleraient d'une charmante incohérence au public d'aujourd'hui. C'est pourquoi nous avons essayé d'extérioriser dans

un joyeux « raccourci », l'un de ces malicieux et rapides *entremeses*, qui valurent quelquefois à Cervantès l'approbation d'un public qui se montrait plutôt réfractaire aux essais dramatiques de l'immortel et sublime auteur du non moins immortel *Ingénieux Don Quichotte de la Manche*.

JULES TRUFFIER.

PERSONNAGES

Le juge Zapata, mari de Bélica	LÉON BERNARD
Le procureur Torribio	DENIS D'INÈS
Le greffier Lazarille	LAFON
Un portefaix ivrogne, mari d'Arlaxa.	RAVET
Guzman, mari d'Antonia (35 ans de plus qu'elle, maigre comme un squelette, sourd)	BARRAL
Gilberto, mari de Margarita, jeune, joli	RENÉ ROCHER
Le Gracioso, acteur du prologue	BERTHE BOVY
Un huissier, muet	HIÉRONIMUS
Bélica, femme du juge Zapata	MARIE LECONTE
Antonia, femme de Guzman, jeune, jolie	Y. LIFRAUD
Margarita, femme de Gilberto, riche, mûre	J. EVEN

(Entre le Gracioso. Il salue.)

LE GRACIOSO

Ya corren el telon... Senores y senoras... Le Gracioso se présente au nom de l'auteur qui, pour une fois, s'est résolu d'abandonner toute modestie :

Pensant que durait encore le temps où l'on chantait ses louanges, le père de l'ingénieux Don Quichotte de la Manche se prit, sur le tard, à désirer que parussent au jour ses comédies et intermèdes, mais il ne trouva pas de directeurs qui voulussent les jouer. Il s'en fut alors chez un libraire qui ne voulut point les éditer, prétendant qu'on lui avait assuré que l'on pouvait attendre beaucoup des romans du senor Michel Cervantès Saavedra, mais de ses comédies, non!

Repoussé par les directeurs et les libraires, il trouve aujourd'hui l'occasion de faire représenter un petit « entremes », *intermède* devant des personnes qui le jugeront avec indulgence, parce qu'elles ne sont sans doute ni directeurs, ni libraires.

Ecoutez attentivement. La scène se passe à Alicante, port de mer, vins renommés. Il ne s'agit pas ici d'une longue et ténébreuse comédie où l'on voit une dame qui accouche dans la première journée et dont le fils porte une barbe dès la seconde, puis massacre son père, sa sœur et d'autres proches parents, à la fin de la troisième. Non. Notre *intermède* s'est affranchi de ces impertinences et de beaucoup de même farine ; il est plein d'art, de délicatesse, d'esprit... enfin de toutes sortes de bonnes choses.

Le sujet porte sur les *Disputes de la Saint-Jean* et sur ce vieil adage espagnol qui dit que : « lorsqu'on se dispute au jour de la Saint-Jean, c'est de la paix pour un an ». La canicule est la saison de la colère ; ce temps passé, on est calme ; les disputes de la Saint-Jean, c'est de la paix pour un an! — Gens mariés, que vos disputes ressemblent toujours à celles que vous allez entendre, disputez-vous au jour de la Saint-Jean... Quand les cloches sonnent, de la Saint-Jean, c'est du bonheur pour un an!

Avant de me retirer, je vous répéterai que la pièce est charmante, et, si ce n'est pas votre avis, c'est du moins celui de l'auteur, qui chérira votre jugement, à condition que vous pensiez comme lui. Je vous salue respectueusement. *(En s'en allant :)*

Pero escuchemos que ya empieza el entremes. (Aux musiciens) Musica!

(Il prépare la scène, il frappe trois coups ; il sort, et l'on commence.)

Une place dans le port d'Alicante. Un tribunal au milieu. A droite, un cabaret : à gauche, la maison du portefaix.

SCÈNE I

Soleil levant. Entre en titubant le portefaix.

LE PORTEFAIX *chante* :

Le rêve n'est pas vain
Que l'on fait dans le vin :

Je suis le portefaix le plus gai de la terre!
Je ne porte aucun faix... Je suis célibataire!...
(Il va droit au tribunal.)

(Parlé.) Ah! voilà le tribunal des divorces... Je me rappelle que c'est aujourd'hui qu'on juge les divorces... Bonjour, senor juge... Tiens! Il n'est pas là! *(Il monte au tribunal.)* Il ne peut pas être là, puisque c'est moi qui suis le juge!... *(Au public.)* Bonjour, senores y senoras... Vous vous plaignez de vos femmes et de vos maris?... C'est bien fait! cela vous apprendra à être mariés!... Et je vais vous dire quelque chose... Les portefaix, c'est vous!... Vous êtes tristes, moi je suis gai... Vous ne parlez pas, moi, je parle... *(Il chante.)*

Je suis le portefaix le plus gai de la terre...

SCÈNE II

LE PORTEFAIX *assis à la place du juge*, LE GREFFIER

LE GREFFIER, *au portefaix*. — Qu'est-ce que vous faites-là?... C'est la place du juge.

LE PORTEFAIX, *gai*. — Je prononce des divorces...

LE GREFFIER. — Contre qui?

LE PORTEFAIX, *joyeusement, montrant le public*. — Contre ces messieurs et dames...

LE GREFFIER, *lugubre*. — Vous êtes bien gai!

LE PORTEFAIX. — Vous êtes bien triste!

LE GREFFIER. — Cela vient de ce que je suis amoureux.

LE PORTEFAIX. — De qui?

LE GREFFIER. — De la femme du juge!

LE PORTEFAIX. — Vous n'êtes pas discret.

LE GREFFIER, *le repoussant*. — Vous sentez le mauvais muscat... pouah!

LE PORTEFAIX. — Si vous voulez me donner de quoi acheter du bon, je sentirai le bon.

LE GREFFIER. — Sac à vin! Commence par quitter cette place, le soleil est à présent levé... va cuver ailleurs ta boisson. Les audiences vont commencer.

LE PORTEFAIX. — Oui, cuver mon vin... Une heure de sommeil, il n'y paraîtra plus. *(Il rentre chez lui en marmottant.)* Au revoir, senores y senoras. Les portefaix, c'est vous! Je suis célibataire!... *(Il rentre dans sa maison.)*

LE GREFFIER *seul, préparant le tribunal. Il soupire*. — Il est vraiment malheureux que l'amour se vienne loger dans un gros corps si peu propre à le recevoir, et, conséquemment, à l'inspirer.

SCÈNE III

LE PROCUREUR, LE GREFFIER

LE PROCUREUR, *triste*. — Bonjour, senor greffier.

LE GREFFIER. — Bonjour, senor procureur.

LE PROCUREUR. — Tout est-il prêt?

LE GREFFIER. — Tout est prêt.

SCÈNE IV

LES MEMES, LE JUGE, *suivi d'un huissier muet qui fait bruire une claquette.*

LE JUGE, *radieux et véloce*. — Où sont les plaignants? Faisons vite. Je suis aussi gai, ce matin, que ce beau soleil de la Saint-Jean. Tous deux, nous nous sommes levés radieux dans un ciel sans nuages. Et je vais juger des divorces! Il y a donc des demandes de divorce? Bonjour, greffier! Il y a donc des gens qui ne s'entendent pas? Bonjour, procureur. L'audience est ouverte. Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

LE GREFFIER. — D'abord, une réclamation.

LE JUGE. — Voyons vite.

LE GREFFIER, *cursif*. — L'alcade mayor de Villajoyosa certifie que Diégo, destructeur de bêtes puantes, y demeurant, a tué une louve près du bois, avant-hier, dont il a rencontré les pattes... Or, cette louve est un loup, de l'avis du régidor à qui l'on a coupé les deux oreilles...

LE JUGE. — Passez!... passons!... Pas de plaignants? j'en étais sûr. La moitié d'Alicante embrasse l'autre moitié! c'est la concorde universelle. Je suis heureux! Que viens-je faire ici? Des querelles? des procès? des divorces? Pas de querelles! pas de procès! pas de divorces! Pourquoi le pouvoir royal a-t-il remis entre mes mains cette charge inutile : celle de réconcilier les époux qui s'entendent tous comme tourterelles au nid? Au revoir, procureur. L'audience est levée... Au revoir, greffier. *(Il s'en va, suivi de l'huissier.)*

LE GREFFIER, *le rattrapant*. — Senor juge!... Pas si vite!...

LE PROCUREUR. — Voilà un couple de plaignants qui vient de ce côté.

LE JUGE *revient en maugréant*. — Que se avisto ramas algo come ço?

SCÈNE V

LES MEMES, ANTONIA, GUZMAN

ANTONIA. — Senor juge, divorce! divorce! encore divorce! et mille fois divorce!...

LE JUGE. — Divorce, divorce? d'avec qui? et pourquoi, senora?

ANTONIA. — D'avec qui? d'avec ce vieux, qui est ici présent. Pourquoi? parce qu'il a trente-cinq ans de plus que moi.

LE JUGE. — Il les avait quand vous l'avez épousé.

ANTONIA. — Il me surpassait en richesses, mais mes qualités primaient les siennes. Mes parents m'ont forcée de m'unir à lui, mais je ne puis plus longtemps accepter la contrainte de soigner ses infirmités qui sont sans nombre.

LE JUGE, *à Guzman*. — Et dites-moi, caballero, quelles sont ces infirmités?

GUZMAN *d'un air béat, au juge*. — Ma femme m'a traîné ici, je ne sais pourquoi. Je suis enchanté de voir que vous vous portez bien tous les trois. Les cucurbitacées seront belles cette année.

LE PROCUREUR, *interrogatif*. — Les cucur... *(Protestation des trois juges.)*

ANTONIA. — Une de ses infirmités, vous le voyez, senor, c'est qu'il est sourd comme une coloquinte. Or, mes parents ne m'ont pas élevée pour être garde-malade. J'ai tout de même apporté une bonne dot à ce squelette... oui, un squelette!... Quand il essaie de m'embrasser, je nage entre deux os *(Rires.)* — *(Pleurant de rage.)* Démariez-moi, senor juge, si vous ne voulez pas que je me pende.

LE JUGE. — Ne pleurez pas, senora. Je suis juge, donc je ferai justice!

ANTONIA. — Dans les royaumes et dans les républiques bien ordonnés, on devrait limiter le temps des mariages et, de trois en trois ans, les casser ou les confirmer de nouveau comme les clauses d'un bail.

LE JUGE, *au procureur*. — Si je comprends bien, il y a incompatibilité entre l'hiver du mari et le printemps de la femme.

LE PROCUREUR, *approuvant dans un demi-sommeil*. — Le printemps, l'été, l'automne et... l'hiver!

LE GREFFIER. — Il est vrai qu'un vieux proverbe espagnol dit « qu'il faut unir l'ânesse à l'ânon... »

LE JUGE. — Taisez-vous, greffier, vous dites une ânerie *(Rires.)* — *(A Guzman.)* Et vous consentez au divorce?

ANTONIA. — Parlez à trois, si vous voulez qu'il vous entende.

LE JUGE ET SES ASSESSEURS *criant.* — Et vous consentez?...

(Jeu de scène ; les juges se lèvent.)

TOUS. — Et vous consentez au divorce?...

GUZMAN *béat.* — Si l'on veut... J'y consens... *(Ils vont se rasseoir.)* Elle n'est jamais contente, elle est trop jeune ; et puis, nous ne nous entendons pas.

LE JUGE. — Vous, surtout!...

SCÈNE VI

LES MEMES, MARGARITA, GILBERTO

GILBERTO. — Divorce! divorce! Encore divorce! Mille fois divorce!

LE JUGE. — D'avec qui? Et pourquoi?

GILBERTO, *désignant Margarita.* — D'avec cette respectable dame que mes parents m'ont infligée parce qu'elle a dans son coffre de Tolède plus de cinquante mille ducats. Cela n'est pas moral, et madame, qui est une femme loyale, en convient elle-même. Je souhaite donc une femme qui ait un peu moins d'années sur la tête, même si elle a un peu moins d'or dans son coffre de Tolède.

MARGARITA. — Mon jeune mari m'afflige, mais il parle judicieusement.

LE JUGE, *après un temps.* — Tout cela peut s'arranger!

MARGARITA. — Et comment?

LE JUGE. — Votre avis, madame, est qu'un époux plus rassis vous conviendrait mieux? Il est vrai qu'un autre proverbe espagnol dit que c'est une grâce spéciale du ciel lorsqu'il donne une bonne femme à un bon homme...

(Le procureur répète.)

LE JUGE. — Et un bon homme à une bonne femme...

(Le procureur répète.)

LE JUGE. — Que pensez-vous du seigneur Guzman?

MARGARITA *décontenancée.* — Ah! senor juge! Il est bien rassis... Je ne saurais lui parler de passion.

LE JUGE. — Parlez-lui de ce qu'il vous plaira, il est sourd. *(On rit.)*

ANTONIA. — Pour moi, senor juge, je devine le troc, et je l'accepte!

GILBERTO. — Moi aussi, et de grand cœur!

MARGARITA. — Et moi aussi, d'un cœur plus contrit...

LE PROCUREUR, *à Guzman.* — Et vous? acceptez-vous?

GUZMAN. — Je vous remercie, je ne suis pas fatigué.

LE GREFFIER. — Il croit qu'on lui demande de s'asseoir.

MARGARITA. — Allons, senor Guzman, résignons-nous pour l'amour de la raison et par compassion pour ces deux jeunes gens.

GUZMAN. — Qu'est-ce que vous désirez, madame?

MARGARITA. — Vous le saurez toujours assez tôt.

LE JUGE, *solennel.* — Ordonné. Qu'adjugée sera la jeune au jeune et la blet... la viei... la moins jeune au vieux.

GILBERTO, *à Antonia.* — Je perds cinquante mille ducats, mais je gagne davantage.

ANTONIA *l'embrassant, et entraînant Gilberto.* — Ah! le bon juge, le bon juge!

(Guzman suit Antonia.)

MARGARITA *criant à Guzman, en l'arrêtant.* — Vous êtes mon mari!

GUZMAN. — Ne criez pas si fort.

(Ils sortent.) — (Entre le juge.)

LE JUGE. — Messieurs, le soleil levé commence sa triomphale promenade orbiculaire... Il est tout à fait levé et l'audience aussi. J'enfourche ma mule, et je vais pêcher sur les bords du Segura. *(Cris dans la coulisse.) — (Il s'en va lorsqu'arrivent différents couples.)*

LE PROCUREUR, *rattrapant le juge.* — Non! l'audience est reprise!

LE JUGE *revient en maugréant.* — Similia similibus curantur!

(L'huissier muet enlève les sièges des plaideurs.)

SCÈNE VII

LES MEMES, BÉLICA

BÉLICA, *de la coulisse furieuse.* — Zapata! Zapata! *(Elle entre comme une trombe.)*

LE JUGE, *médusé.* — Ma femme!

BÉLICA. — Tu te mêles de juger!... Sais-tu bien ce que tu as fait, juge de malheur!... linotte! buse!... Il fourre son nez dans les affaires des autres et ne discerne rien de ce qui se passe chez lui!

LE JUGE. — Bélica, ma douce Bélica, qu'est-ce que j'ai fait?

BÉLICA.— Ce que tu as fait? *(A la foule.)* Ce qu'il a fait? *(Au juge.)* Tu as laissé ouverte la porte de la hutte du cochon... Le cochon s'est enfui, il a mangé tous les muscats de la vigne du corrégidor : notre valet Pancracio a couru après le cochon et, naturellement, il a écrasé toutes les salades... Le chien a couru après Pancracio et l'a mordu au mollet ; j'ai couru après le chien mais j'ai marché sur la queue du chat qui s'est sauvé et j'ai renversé la marmite dont l'eau bouillante est tombée sur les pieds de notre vieille Dolorès, qui a couru chez le vétérinaire, lequel lui a mis deux emplâtres, qui font que, depuis, elle va beaucoup plus mal. Elle demande réparation, ainsi que le vétérinaire qui a fourni les emplâtres, que Pancracio mordu, que le corrégidor lésé... et je ne parle ni du chien, ni du chat, ni du cochon qui ne te réclament rien parce qu'ils sont privés de la parole.

LE JUGE. — Tu n'en es pas privée, toi! M'oser venir interrompre en pleine audience... et pour de semblables futilités!... Le chat! le chien! le corrégidor! le cochon! que m'importe! Vous êtes une pécore, une...

LE PROCUREUR *l'interrompant.* — Il faut peut-être entre concitoyens des deux sexes, non qui s'aiment, mais qui se sont épousés, une domination de soi-même à toute épreuve!...

LE JUGE. — Eh! Je parlais pour vous, monsieur, et non pour moi... Je veux me mettre en colère tout mon soûl...

LE PROCUREUR *à Bélica.*— Le fait est, madame, que je retrouve dans cette irruption déplacée la preuve de votre caractère insupportable.

BÉLICA. — N'envenimez pas la discussion, car je dirais des choses...

LE JUGE. — Quelles choses?

BÉLICA. — Rien. Ne parlons que de vos torts.

LE JUGE. — Je n'accepte pas que mon procureur vous parle avec cette familiarité.

LE GREFFIER, *passionnément onctueux* — Moi non plus. Votre caractère, dame Bélica, n'est point insupportable et vous êtes la femme la plus belle que je connaisse... la plus accomplie, la plus...

LE JUGE. — Quoi?

LE GREFFIER. — La plus désirable.

BÉLICA *avec élan comique, au greffier.* — Lazarille!!

LE JUGE. — Mais je n'accepte pas non plus que mon greffier parle de ma femme avec cette chaleur!

TOUS. — Hé là! Hé là!

(Tumulte général, tous parlent à la fois.)

LE JUGE, *exaspéré.* — Divorce! Divorce! Mille fois divorce! *(Cris et tapage.)*

(Musique. La scène s'éclaire tout à coup d'une lumière rose. Cloches de la Saint-Jean. Un recueillement général succède aux cris.)

TOUS, *avec tendresse.*— Les cloches de la Saint-Jean!

LE JUGE *dans le recueillement de tous, avec inspiration, très lyrique, tel feu saint Paul:* Exsurge, gloria mea! psalterium et cithara!... Exsurge.

BÉLICA *avec un lyrisme comique.* —Soleil de la Saint-Jean, darde tes rayons sur tous les galants en général et sur ce portefaix en particulier!...

(Chaque époux est tombé dans les bras de son épouse).

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PORTEFAIX

(La porte du cabaret s'ouvre et le portefaix en sort en chantant à tue-tête.)

LE PORTEFAIX *à la foule devenue tout amour, et voyant tout le monde s'embrasser.* — Qu'est-ce que c'est que cette cérémonie?

LE PROCUREUR. — C'est le jour de la Saint-Jean.

LE GREFFIER. — Les époux qui se sont disputés se réconcilient, et les voilà qui signent la paix pour un an!

LE PORTEFAIX. — Mais pourquoi, aujourd'hui, s'embrasse-t-on comme cela?

LE JUGE. — Ma douce Bélica, va chanter pourquoi. *(A Bélica).* Chante, chante, mon tendre rossignol la légende de la Saint-Jean.

LE PROCUREUR. — Ma mésange!

LE GREFFIER. — Mon oiseau des îles!

BÉLICA *chante :*

PREMIER COUPLET

Gai, dodelinant de la tête,
Dans la forêt tout en fête
Ambulait Jean le prophète,
Les fleurs croissaient sous ses pas,
La nuit descendit sur la terre
Et le chemin solitaire
Qui ramène au monastère,
Jean ne le retrouva pas.
Lors, il fit une courte prière :
Et, tout à coup, il vit, plein d'émoi,
Fumer le toit d'une chaumière :
« Je me suis perdu, ouvrez-moi! »
Fut bien reçu, conduit près de l'âtre
Par deux époux vraiment singuliers ;
Tout en se battant comme plâtre,
Ils demeuraient hospitaliers.

DEUXIÈME COUPLET

Il leur dit, de sa voix qui tremble :
« Amis, quand on vit ensemble,
On devrait être, il me semble,
L'un pour l'autre doux et bons ;
Partager tendrement la table,
Car vos mets sont délectables ;
Ne point être charitables
Que pour les vieux vagabonds.
J'ai bonne face et bonne panse,
Et vous m'avez si bien hébergé,
Que je vous donne en récompense
Un an de bonheur partagé. »
Puis saint Jean quitta la table et l'âtre ;
Et, stupéfaits, les nouveaux élus
Ne se battirent comme plâtre
Qu'après douze mois révolus!

TROISIÈME COUPLET

Depuis, querelle d'hyménée,
Le jour de la Saint-Jean née,
C'est du bonheur pour l'année.
Nous connaissons, bonnes gens,
L'aventure surnaturelle,
Nous nous reposons sur elle,
Et n'exhalons nos querelles
Que le jour de la Saint-Jean!

(Danse générale. — Rideau.)

GEORGES BERR
et JULES TRUFFIER.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE COUP DE LA POLOGNE

Il y avait longtemps que l'Allemagne et sa vassale autrichienne méditaient l'odieux coup de l'autonomie de la Pologne, de la prétendue libération du peuple polonais.

Le crime si détestable, si hypocrite fût-il, était depuis un an résolu par Guillaume II comme par François-Joseph, mais les deux empereurs ne s'entendaient pas sur son exécution, la comédie était prête, ils différaient sur le scénario, sur la désignation surtout du prince à qui serait attribuée la couronne éphémère, à qui il serait donné de coiffer, de déshonorer s'il se peut, la couronne du glorieux Sobieski.

L'un mettait en avant ou un prince prussien ou le prince Léopold de Bavière, le frère du roi actuel, l'autre l'archiduc Charles-Etienne. Cependant le temps pressait, les Impériaux, dont le seul mobile est d'obliger les infortunés Polonais à les servir, à combler les vides toujours plus grands de leurs armées, ont fini par trouver un accommodement temporaire : sans résoudre la question princière, les deux complices annoncent aux infortunées populations de la Pologne russe qu'elles seront réunies en un état autonome, et jouiront d'une monarchie constitutionnelle. Le duché de Posen et la Galicie restent en dehors du nouvel Etat. Cette question-là aussi est réservée, et pour cause. Par contre le côté militaire est fort clair, et les empires centraux y laissent éclater leur dessein. Après avoir dit, en effet, que les célèbres exploits des soldats polonais revivront dans l'armée du nouveau royaume, le kaiser et François-Joseph ajoutent que « l'organisation, l'instruction et la direction de cette armée seront réglées par eux d'un commun accord. » On sait ce que cela veut dire. Et ainsi, sous le couvert de fallacieuses promesses, sous le paravent d'une fausse autonomie, puisque le démembrement de la Pologne subsiste, puisque les descendants de Frédéric II et de Marie-Thérèse gardent, comme on le dit, leurs prises, la Pologne aura l'horrible chargé de fournir à l'envahisseur des soldats, une armée dont il disposera à son gré, avec lesquels il comblera le vide toujours plus grand de ses propres troupes.

Jamais l'Allemagne et l'Autriche ne poussèrent plus loin le cynisme et l'hypocrisie, n'abusèrent de leur éphémère victoire pour violer le droit des gens. Et l'Allemagne a si bien le sentiment de son infamie, que son gouvernement a reculé devant des explications publiques.

Il paraît impossible d'ailleurs que les Polonais se laissent prendre à un piège aussi odieux et donnent leur sang, les trois ou quatre cent mille soldats qu'on attend d'eux, en échange de la menteuse liberté qui leur est promise.

Il est vrai qu'ils vont y être contraints. C'est le reître Beseler qui préside, en effet, à l'autonomie polonaise, qui gouverne à Varsovie en attendant un régent définitif ou un roi, et cet émule de Bissing, dont on connaît le peu de scrupules proclame-t-il déjà « que l'armée polonaise importe avant tout. »

LA PRÉSIDENCE AMÉRICAINE

De toutes les grandes batailles électorales américaines, jamais aucune n'atteignit le déchaînement, l'incertitude de celle du 7 novembre 1916. Jamais la lutte pour la présidence ne fut plus âpre, plus disputée, plus indécise. Il faut remonter jusqu'à l'élection du président Cleveland et à celle de 1876, pour trouver une pareille incertitude. Jamais dans les quarante-huit Etats de l'Union, les électeurs ne s'étaient présentés si ardents et surtout si nombreux, car aux treize millions qu'ils étaient en 1904, s'ajoutaient cette fois, plus de quatre millions de suffragettes, et l'on juge de l'effervescence de ce scrutin monstre dans un pays où les mœurs électorales ont un caractère si original, si différent des nôtres, où les manifestations atteignent au paroxysme, où la débauche des affiches dépasse toute imagination. Des maisons de seize étages se couvraient de haut en bas de placards géants où l'on voyait le juge Hughes détruire l'œuvre démocratique du président Wilson, ou bien une femme en deuil accuser le président sortant, de n'avoir pas osé venger les morts, la pitoyable théorie des victimes du *Lusitania*.

Car l'élection se faisait beaucoup sur la question étrangère. Théodore Roosevelt dont on connaît les sentiments au sujet du crime allemand, appuyait le juge Hughes de toute son indignation et de sa véhémente éloquence. Il avait prononcé contre Woodrow Wilson de véritables réquisitoires. Il l'avait accusé d'avoir manqué à tous ses devoirs, d'avoir, avec une « habileté sinistre, masqué la vérité au peuple américain, de lui avoir sciemment bandé les yeux de façon à lui dissimuler où étaient l'honneur et le courage. » « Il se fait, disait-il, un mérite d'avoir conservé la neutralité, alors que dans le cas de la Belgique, la neutralité eût dégoûté Ponce Pilate. » « Si nous le réélisions ajoutait-il, il serait notifié au monde que nos traditions de courage sont obscurcies et que nous ne sommes plus qu'une nation sordide, prête à accepter toutes les insultes, à accepter l'assassinat de ses femmes, de ses enfants pourvu qu'elle gagne des dollars. » Et ce langage montre bien le diapason de la lutte du 7 novembre, d'une lutte qui allait donner lieu à un véritable coup de théâtre.

Le nombre des électeurs présidentiels est de 531, soit une majorité de 266, et le soir du 7 novembre les républicains se couchèrent avec la certitude que leur candidat, le juge Hughes, avait la majorité. Ils télégraphiaient *urbi et orbi* qu'il passait à trois cents voix de majorité, et celui-ci déclarait qu'il ne comptait pas sur un pareil résultat. A Oyster Bay, Roosevelt ajoutait que c'était là la vengeance de l'honneur national, et même répondait à certaines interrogations qu'il n'avait pas à donner au vainqueur des conseils sur la politique à suivre.

Les démocrates eux-mêmes, croyaient à leur défaite. Seul, le secrétaire du président Wilson, M. Tumulty la niait, et, en effet, le lendemain en apprenant que le parti républicain avait bâti son succès sur de faux calculs, que certains centres avaient fait bloc autour du président sortant, que si M. Hughes avait la majorité dans les Etats de New-York, de Pensylvanie et de New-Jersey, les centres du Missouri à Washington étaient pour Woodrow Wilson, qu'il avait pour lui toute la force élective de l'Ouest. Et d'heure en heure la majorité du candidat démocrate augmentait, les voix des deux concurrents s'égalisaient.

Puis M. Wilson prenait l'avance il l'emportait dans le New-Hampshire, ce qui lui donnait 260 voix. Enfin ce chiffre s'élevait bientôt à 272 contre 259 à M. Hugues, et bien qu'il restât des votes douteux ils ne pouvaient changer l'élection, et dans la nuit du 9 novembre, le secrétaire de la présidence télégraphiait à M. Wilson qu'il était élu à une majorité absolue de six voix.

LA BATAILLE DU CARSO — LE REDRESSEMENT ROUMAIN

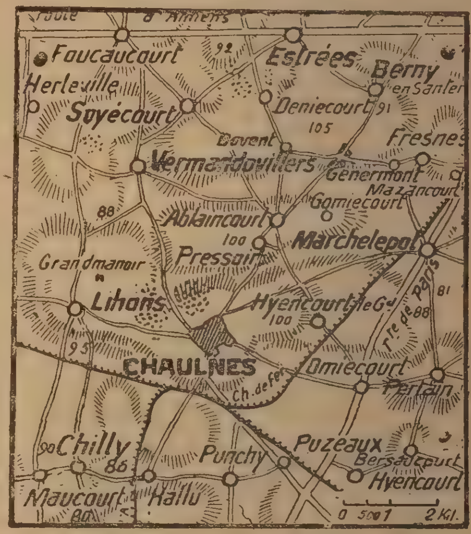
L'armée italienne poursuit victorieusement sa grande bataille du Carso. D'un nouveau bond sur le revers septentrional du plateau, là où il domine la vallée du Vippacco, elle aborde la troisième ligne autrichienne à cheval sur la route d'Oppachasiella à Trieste et dont le mont Faiti forme bastion, et son avance vers Castagnevizza, ses huit mille prisonniers disent assez son succès.

En Roumanie la situation de nos cousins latins paraissait s'améliorer, surtout en Dobroudja où l'entrée en scène du général Sakharof portait ses fruits, où d'importants renforts ont permis aux Roumains de refouler les avant-postes ennemis au long du Danube, puis d'attaquer l'aile gauche de Mackensen qu'ils ont rejetée en désordre jusqu'aux abords de Cernavoda, après lui avoir enlevé Hirsova.

Sur l'autre front, Falkenhayn orientait décidément son attaque par la vallée de l'Oltu et la route de Tibesti.

VERDUN — LA BATAILLE DE SAILLISEL — ABLAINCOURT

Nos ennemis ne veulent convenir ni de leur défaite devant Verdun, ni de son importance. Ils prétendent que les forts de Douaumont et de Vaux n'avaient d'importance qu'autant qu'ils se trouvaient entre nos mains dans toute leur puissance défensive, mais que depuis leur presque destruction, ils ne possédaient plus pour l'assaillant qu'une valeur très limitée du moment qu'il interrompait son attaque contre Verdun, bien mieux qu'ils constituaient d'excellentes cibles pour notre artillerie. On ne saurait bluffer davantage. Certes, les



Allemands ont abandonné le fort de Vaux, mais ce fut parce que notre artillerie lourde le leur rendait intenable et qu'ils ne se souciaient pas de grossir leurs pertes en hommes et en matériel.

Toujours est-il qu'après l'évacuation du fort de Vaux, ils n'avaient aucune possibilité de se maintenir dans le village de Vaux lui-même, et nos troupes ont profité de leur désarroi pour le leur reprendre ainsi que celui de Damloup. Et ainsi les généraux Nivelle et Mangin, ont-ils achevé l'opération si brillamment commencée le 24 octobre. Le front défensif de Verdun est reconstitué dans son intégrité. Nos soldats ont rouvert sur l'Allemagne la « poterne » que le kaiser et le kronprinz prétendaient avoir fermée sur nous.

Sur la Somme, nos troupes ont fortement progressé au nord du bois de Saint-Pierre Vaast, vers la croupe qui s'élève entre la corne de ce bois et le village de Saillisel, et dont la possession leur est vivement disputée par l'ennemi. On sait, en effet, quelle est l'importance des observatoires dans cette guerre d'artillerie. Son occupation permettrait à nos canons lourds, dit un critique militaire averti, de régler leur tir de manière constante contre les diverses organisations ennemies en avant du mont Saint Quentin et contre cette position elle-même. Dans le secteur de Chaulnes nos régiments ont conquis de haute lutte le réduit d'Ablaincourt devant lequel ils étaient arrêtés depuis la prise, en octobre, des deux redoutes qui couvraient ce village : la ferme du Bovent et le hameau de Génermont. Renouvelant la surprise du 24 octobre, ils attaquèrent l'ennemi en pleine quiétude, tant la pluie et le vent faisaient rage, et lui enlevèrent avec Ablaincourt le hameau de Pressoir qui lui servait de bastion. C'est un beau fait d'armes, l'accentuation sérieuse du mouvement débordant sur Chaulnes.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

NOVEMBRE 1916

Encor novembre et ses tempêtes,
Son ciel de neige et ses brouillards,
Ses arbres voilés dont les faîtes
Semblent de tremblants corbillards;

Et les glas dolents de ses cloches
Clamant : « Souvenez-vous des Morts! »
Et tombant comme des reproches,
Quelquefois comme des remords,

— Car parmi nous plus d'un oublie
Trop vite les chers disparus;
La Guerre qui les multiplie,
Les mêle en un troupeau confus

Qui passe innombrable, anonyme,
Ainsi qu'aux champs cimmériens
Les ombres qu'Ulysse ranime
Afin d'interroger les siens...

Ah! si, comme aux temps homériques,
— Non près de la fosse au sang noir,
Mais à nos seuils, — nos morts épiques
A notre appel venaient, ce soir,

Et que reprenant forme humaine
En des mots compris des humains,
Ils nous disent ce qui ramène
Leur ombre errante en nos chemins,

Qu'apprendrions-nous des Achille
Et des Ajax dont parmi nous
La Mort par centaines de mille
Depuis deux ans rompt les genoux?

Seraient-ils, comme ceux d'Homère,
Navrés d'avoir perdu le jour
Et d'habiter la rive amère
Du fleuve passé sans retour;

D'errer oisifs sous des cieux sombres;
Êtres sans force et sans couleur,
De ne commander qu'à des ombres
Ignorantes de leur valeur?...

Et les mères, qui n'ont pu vivre
Orphelines de leurs enfants,
Et qu'une par une délivre
La Mort, parfois douce aux vivants,

Que diraient-elles?... — J'imagine
Que le bel Achille chrétien,
Loin d'exhaler l'humeur chagrine
Du vieux fantôme élyséen,

Répondrait fièrement : « Qu'importe
» Que le Destin m'ait terrassé,
» Puisque ma Patrie est plus forte
» De mon sang pour elle versé;

» Que mon exemple entraîne, enflamme
» Mes frères encore au danger,
» Et que mon âme double l'âme
» De ceux qui veulent me venger;

» Puisque l'heure de la Justice,
» Dont il ne faut jamais douter,
» C'est la vertu du sacrifice
» Qui seule pourra la hâter?... »

Et l'ombre des mères, atteintes
Par le coup qui tua leurs fils,
Nous redirait-elle les plaintes
De l'Antikléia de jadis.

Non, sans doute. Elles diraient, fières
De la cause de leur trépas :
« Gardez vos pleurs et vos prières
» Pour ceux qui ne sont pas soldats.

» Nous avons retrouvé les nôtres
Glorieusement morts au feu;
Mères de martyrs et d'apôtres,
Nous vivons avec eux, en Dieu! »

FRANÇOIS FABIÉ.

NORVÈGE

Norvège fabuleuse un peu, d'être lointaine,
Belle même à celui qui ne te connaît pas,
Mais qui, levant ses yeux et son âme incertaine,
Te devine à demi dans les brouillards, là-bas:

Norvège blanche au loin, Norvège blanche et verte,
Terre âpre de granit qu'une mer âpre mord,
Et qui, de prés, de bois et de neiges couverte,
Dresses ton front glacé vers les confins du Nord;

Pays des longs hivers traînants et monotones
Et des brusques étés qui brûlent les gazons,
Où, loin des printemps doux et des lentes automnes,
L'homme sent mieux la force étrange des saisons;

Pays des hauts sapins dans la brume profonde,
Qui, devenus les mâts ailés des grands vaisseaux
Et voguant à travers toutes les mers du monde,
Semblent une forêt errante sur les eaux;

Pays des bouleaux gris, pays des maisons rouges
Où près des champs en fleurs le névé glauque luit,
Pays halluciné qui trembles et qui bouges
Parfois sous les soleils vacillants de minuit;

Pays des eaux d'argent et des cascades bleues
Qui descendent de monts en monts par bonds légers
Et s'étalent soudain calmes, pendant des lieues,
En vastes lacs aux plis des vallons étagés;

Pays où le vent tord comme des spectres vagues
Sur la falaise à pic les grêles arbrisseaux,
Pays des lourds glaciers qui trempent dans les vagues
Sans même avoir le temps de se fondre en ruisseaux;

Pays des fiords surtout, des longs fiords que traverse
Un oblique rayon irisé par moment,
Et dont chacun s'enfonce, ainsi qu'un fleuve inverse,
Entre les trois couloirs des monts, profondément;

Pays des fiords à l'eau laiteuse et léthargique
Où claire, toute en bois vernis, une cité,
Ainsi qu'un beau jouet d'enfant — parfois tragique, —
Rêve dans la tristesse et la félicité;

— Norvège à la farouche et tendre poésie,
Norvège des Eddas, Norvège des Sagas,
Qui jadis, à des vents d'épique fantaisie,
Sur le vaisseau de la légende naviguas;

Pays de Brand, pays de Solness, pays d'Ase
Et de cette excessive et sincère Nora,
Qu'Ibsen, plein à la fois de colère et d'extase,
Blanc héros de l'esprit, à jamais illustra;

Pays du vieux Bjornson aux tristesses hautaines,
Et dont les vierges ont tous tes fiords en leurs yeux,
Pays du frais Thaulow qui fait dans nos fontaines
Nostalgiquement luire un reflet de tes cieux;

Pays de Grieg, nerveux et doux, dont la musique
Berce, en son soleil pâle où frémit le sapin,
Un peu de la langueur orageuse et physique
Qui flotte dans les nuits plus chaudes de Chopin;

— Nous t'aimions autrefois déjà, chaste Norvège,
Quand, dépliant la carte en nos doigts enfantins,
Ton beau nom virginal qui sent l'air et la neige
Nous faisait entrevoir tes hauts glaciers lointains;

Et maintenant, nous t'aimons mieux de te connaître
Sinon des yeux, du moins en pensée, à travers
Ton génie inquiet et dru comme le hêtre,
Tes hommes aussi droits que tes grands sapins verts.

Nous aimons ton bon peuple à l'âme chimérique,
Triste et pur, toujours plein d'un songe doux-amer,
Et toujours prêt à découvrir une Amérique
Parmi les infinis du rêve ou de la mer;

Ton peuple de marins, vagabond et tranquille,
Ton peuple où les marchands sont tous des matelots
Qui prennent pour aller se voir, de ville en ville,
Loin des chemins terriens, les froids sentiers des flots;

Ton peuple aux cheveux blonds, aux robustes épaules,
Rude mais franc, mélancolique mais heureux,
Qui cingle parmi les banquises jusqu'aux pôles
Pour contenter son beau désir aventureux!

Nous aimons ta pensée âpre, ardente, hardie,
Bien que toujours brumeuse et comme blanche un peu,
Pareille au fiord glacé qu'empourpre l'incendie,
Pareille à de la neige où brûlerait du feu,

Norvège! et nous t'aimons encor plus quand tu souffres,
Et quand soudain un peu de toi s'anéantit
En un malheur brusque et profond comme tes gouffres,
Maëlstrom de désastre où ton cœur s'engloutit!

Et nous venons à toi, tendrement, les mains pleines
De fleurs tristes cachant sous leur gerbe un peu d'or,
De vœux aussi, d'amour et de pitiés humaines
Qui pour te consoler seront meilleurs encor;

Car la France toujours aura des mains amies,
Riches à la misère, apaisantes au deuil,
Pour bercer doucement les douleurs endormies,
Et faire aux nations l'universel accueil;

Car son cœur fraternel, plein de pardons augustes,
Son grand cœur pacifique, et qui veut rester clos
Aux injustes courroux et même aux haines justes,
N'entend parmi les bruits humains que les sanglots;

Car son rêve indulgent et radieux, Norvège,
Son rêve qui dans l'ombre éparse monte et luit,
— De même que souvent sur tes sommets de neige
Un étrange matin scintille dans la nuit, —

Son rêve de lumière et de paix idéale,
Loin du réel, où sonne un tumulte de fer,
Brille, parmi la nuit obscure et glaciale,
Sur le monde où le mal règne encor dans l'hiver,

Comme une immense et douce aurore boréale!

FERNAND GREGH.

LES REVENANTS

Poème dit par Roger Gaillard, de la Comédie Française

Qui donc a dit qu'ils étaient morts, que sous la terre
Où l'on mêle au hasard tous les corps abattus
Ils n'étaient plus qu'un peu de cendre et de poussière
Sans souvenir? Qui donc a dit qu'ils se sont tus?
Qui donc a vu tous ces géants des épopées
S'éteindre avant la nuit comme de noirs flambeaux,
Et se briser au vent plus tôt que leurs épées?
Qui donc a cru qu'on peut dormir dans les tombeaux?...
Quoi? Jusqu'au dernier râle enflant leurs gorges nues
Ils se sont accrochés à leur vigne, à leur champ,
Et de tant de sang rouge exhalé vers les nues
Rien ne serait resté dans le soleil couchant.
Ils n'ont pu se dissoudre au travers de l'espace.
Non. Dans la plaine où leurs cercueils sont enfouis
Malgré le sol qui les retient et les embrasse,
Ils demeurent toujours les soldats du pays.
Quand le canon, forçant sa voix toujours accrue,
Retourne le sillon qu'ils ont fait en dormant,
Quand les champs, comme sous une énorme charrue,
Eclatent sous l'obus et s'ouvrent en fumant,
Quand tout est déchiré par la mitraille obscure,
Quand la patrie est un grand cri vers la clarté,
Tous, arrachés soudain du fond des sépultures,
Les morts, les morts aussi reviennent pour lutter.
Rejetés tout à coup de leur tombe entr'ouverte,
Ils reprennent leur tâche et pour mieux l'achever.
On les avait couchés dans la campagne verte,
Mais la voix du canon les fait se relever.
Etreignant de leurs doigts un glaive imaginaire,
Un fusil triomphant dans leur songe emporté,

Du geste éternisé de leur heure dernière
Ils menacent encor ceux qui les ont tués.
On voulait leur voler jusqu'à ce dernier arbre
Qui projette son ombre au-dessus de leurs croix,
Mais leurs fronts renaissants ont soulevé leur marbre:
Ils viennent le défendre une seconde fois.
Il faut les écraser sous une autre tempête,
Les spectres des héros plus nombreux et plus forts,
Il faut qu'un autre coup vienne courber leur tête,
Après tous les vivants il faut vaincre les morts.
Sublimes revenants drapés dans leur bannière,
Portant encor le mal qui les a fait souffrir,
Ils attendent qu'un trait les rejette à leur terre
Et qu'un second trépas les fasse mieux mourir.
Se dressant au milieu de tout ce qui succombe
Ils semblent tout bénir d'un bras toujours vainqueur
Et montrent au barbare acharné sur leur tombe
Ces gouttes de soleil qui sortent de leur cœur.
Ils sont debout dans le matin qui les enflamme,
Car, tels de nouveaux Christs, retrouvés dans ces [corps,
Notre patrie a tant saigné toute son âme
Qu'elle a fait en mourant ressusciter ses morts.

ANDRÉ LEGRAND.

RUINES

Les murs assassinés par le feu des Vandales
Et dont les pans noircis, — inoubliable effroi, —
Disent le long martyre, hélas! les nobles Halles,
Les jacquemarts, les tours, les clochers, les beffrois,

Ainsi que la splendeur des hautes cathédrales,
— Monuments de la foi des peuples et des rois, —
Tout, malgré les serments, les traités et les lois,
Tout a croulé sous les fureurs impériales.

Gardez-vous de toucher à ces reliques saintes!
Laissez-les vers le ciel faire monter leur plainte,
Où retentit l'écho des funèbres tocsins!

Ne relevez jamais ces illustres masures!
Qu'elles vivent avec toutes leurs meurtrissures,
Gage éternel de haine envers les assassins!

FRÉDÉRIC RAISIN.

Nous continuons à recevoir d'innombrables envois de nos vaillants poètes de guerre. Nous avons particulièrement remarqué, parmi les plus récents, ceux de:

MM. et Mmes Gabrielle Verdan, Marius Denis, A. Dambreville, P. Varvenne, L. Saud'hou, Rodolyphe Alice Lagoutte, Robert Nessi, Jane Bridon, Suzanne Werthy, Gustave Laussel, Suzanne Naret, Maurice Guérard, Fernand Galli, Georges Draueb, André Baudon, G. Mulot, E. Bœldieu Pauchet, Théo Richevel, Paul-Ernest Doll, Laurentin Forgues, Henry Casse, Théophile Berthoumier, Pierre Félix, Louis Fayolle, Jacques Mos, M. Taconnet, A. J..., André Baudon, Marie-Thérèse Delagroix, G. Cornille, Georges-Olivier Lauchard, Collangs, Joseph Edouard, S. Dumas, L. Mercier, Maurice Duval, Gaston Portevin, Jean Gachet, Louis Barail, J.-M. Champalbert, Marius Schemeil, Roger Feydieu, C. Charles Delabre, A. A., Rosa Maillot, Ernest Coulaud, Roger Desvelles, Georges, Louis Chartois, Raoul de Bordeneuve, René Baudat, V. Deléris, Raymond Bloch, Marcel Mottié, G. Poisson, Louis Noël, Louis Juffé, Maurice Douvrain, Calixte Lefebvre, Un sapeur anonyme, Lefillâtre, L. Stallé, J. Albarède, Yvonne Renault-Magny, Léopold Cyr, Jean Vincent, Jean Barnéoud, Chevalier Chrysanthème, Charles Grandel, J. Aubrespy, L. K., René Ormaéchéa, A. Poullair, Marcelle J., Une Bretonne, Marie Bordet, André Bidet, Lull, Aimé Jourlin, Gaston Icart, Marguerite Nivet, M. J., Suzanne Meusy, J. Dovy, Hermann Durodié, J. Pelorson, Georges Bénay, Georges-Olivier Lauchard, Capitaine Voisin, J. Cayroche-Plagues, André de Fayol, Emile Reynier, G. B., L. Danven,

Revue Financière

Vendredi, 10 novembre 1916.

Magnifiques Résultats de l'Emprunt

Onze milliards 360 millions souscrits

Neuf milliards en Numéraire et en Bons
160 millions d'or
Trois millions de souscripteurs

C'est par les plus vifs applaudissements que la Chambre a accueilli, hier, la déclaration de M. Ribot, ministre des Finances, sur les résultats — encore incomplets — de la Souscription Nationale au deuxième Emprunt de guerre.

Ce brillant succès aura un profond retentissement dans toute la France et même au delà de ses frontières.

Le chiffre de **11 milliards 360 millions** dépasse largement les prévisions du ministre des Finances lui-même.

Il est fort intéressant de noter que *les souscriptions libérées sont en immense majorité* et que les souscriptions échelonnées atteignent à peine 5 0/0 du total.

5 milliards 500 millions de numéraire versés représentent **54 1/2 0/0** de l'emprunt actuel; pour l'emprunt précédent, la proportion de numéraire était de 47 0/0.

Il faut y ajouter **3 milliards et demi de Bons** qui entrent pour **35 0/0** dans le total et représentent bien, eux aussi, *de l'argent frais*, puisqu'ils étaient remboursables à court terme.

950 millions, soit 9 1/2 0/0, sont représentés par des Obligations de la Défense nationale et enfin une soulte modeste de 7 millions par la conversion du 3 1/2 0/0.

Il est très remarquable que, après le premier emprunt, la nouvelle souscription ait pu faire sortir des tiroirs l'apport très apprécié de **160 millions d'or** et qui porte à 1,898 millions les versements d'or faits à la Banque de France depuis le début de la guerre.

Trois millions de souscripteurs ont participé à l'Emprunt. C'est l'*armée de l'épargne* que M. Ribot saluait l'année dernière et qui est venue, aussi forte, aussi compacte, aussi puissante que celle de 1915, donner à l'emprunt son véritable caractère d'**Emprunt National**.

En somme, l'Emprunt de 1916 a apporté plus de ressources disponibles que celui de l'année dernière, malgré une infâme campagne que M. Ribot a justement stigmatisée.

Ces résultats ont déjà permis de rembourser 2 milliards à la **Banque de France**.

Comme on s'y attendait, M. Ribot a rendu un juste hommage à notre grand Institut d'émission pour l'activité dont il a fait preuve au cours de la souscription et qui lui a permis de recueillir plus de trois milliards.

M. Ribot n'a oublié, du reste, aucun des intermédiaires qui se sont voués, de toutes parts, au succès de l'Emprunt.

« Nous n'avons pas même, a-t-il dit, insisté près des Banques pour qu'elles nous apportassent leurs souscriptions. Elles ont rivalisé de zèle et je les en remercie; elles ont recueilli des souscriptions importantes... mais rien n'a été pris sur leurs dépôts. » Quel contraste avec ce qui s'est passé de l'autre côté de la frontière!

Emprunt libre, simple, clair, net comme il convient à l'esprit de notre race, tel a été l'Emprunt français, dont la belle réussite a si bien correspondu au magnifique effort financier consenti par toute la nation.

Le monde des affaires, la France entière, d'ailleurs, se joindront à l'hommage mérité que la Chambre a rendu à l'éminent ministre des Finances, dont l'œuvre et l'action personnelles ont si puissamment contribué à *cette nouvelle victoire financière.*

M. Ribot a déposé hier sur le bureau de la Chambre le projet de loi relatif aux **crédits provisoires pour le premier trimestre de 1917.** Les trois douzièmes s'élèvent à *huit milliards et demi.*

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

L'Assemblée générale annuelle du **CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS** est convoquée pour le **jeudi 30 novembre**, à trois heures de relevée, 19, rue Blanche, à Paris, à l'effet de recevoir les comptes de l'exercice 1915-1916 et de fixer le dividende.

Ainsi que nous l'avons annoncé, le dividende proposé est de 15 francs par action.

Nous engageons beaucoup les Actionnaires à déposer leurs titres en vue de cette réunion.

Pour faire partie de l'Assemblée, il faut être propriétaire d'au moins quatre actions, qui devront être déposées soit au **Crédit Mobilier**, 30 et 32, rue Taitbout, soit dans tous Etablissements de crédit ou chez tous Agents de change, Banquiers ou Notaires. Ces actions, ou les récépissés de dépôt, devront être parvenues au siège social trois jours au moins avant la réunion.

Les assemblées générales ordinaire et extraordinaire de la **Sucrerie Coloso** doivent se réunir le 24 novembre courant. Le dividende proposé à l'assemblée ordinaire sera de 6 fr. par action.

Rappelons que le dépôt des titres doit être effectué trois jours au moins à l'avance, au Siège social ou au **Crédit Mobilier Français**, et qu'*un jeton de présence de cinquante centimes* par action déposée et représentée sera attribué si l'assemblée extraordinaire peut se tenir. Nous insistons beaucoup auprès des actionnaires pour qu'ils ne manquent pas de participer à cette réunion, afin que le quorum légal soit atteint.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

LES·ANNALES



DÉPUTÉE...

MISS JEANNETTE RANKIN, LA PREMIÈRE FEMME ÉLUE AU PARLEMENT PAR UNE PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

26 Novembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES ANNALES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES
REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

N° 1744. — 26 NOVEMBRE 1916

EDITION DE LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION POSTALE 22 fr. | 11 fr. 50
51 RUE SAINT GEORGES PARIS



UN ÉPISODE DE L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

EN PRÉSENCE DE LA FOULE DE SES PARTISANS, LE PRÉSIDENT WILSON REÇOIT LA NOTIFICATION DU CHOIX QU'ON A FAIT DE LUI COMME CANDIDAT DU PARTI DÉMOCRATE

L'Art Dramatique et la Guerre

A propos de « L'Amazone » de M. Henry Bataille

C'est une question qui se pose depuis le début de la guerre et plus nettement encore à mesure que la guerre se prolonge. En effet, on remarquait, ici même, il y a quelques jours, que la vie théâtrale tend à reprendre un cours presque régulier. Devons-nous louer ou blâmer cette résurrection? Je ne suis pas de ceux qui s'en réjouissent outre mesure. Mais il faut bien constater ce qui existe et s'incliner devant l'évidence des faits. La foule (formée pour une part de soldats permissionnaires) emplit les salles de spectacle. Ce qu'elle y écoute? D'anciennes pièces consacrées par le succès... Quelques nouveaux ouvrages, propres à échauffer l'enthousiasme du spectateur par l'exaltation de l'héroïsme, amplifications de la *Marseillaise* ou du *Chant du Départ*, dialogues finement attendris à la Lavedan ou à la Donnay... Mais la vraie pièce sur la guerre, celle qui va au fond des choses, observe, analyse, scrute les âmes, sonde les cœurs, examine et résout des problèmes délicats: cette pièce-là est-il opportun de l'écrire, est-il convenable de l'offrir au public?... Qu'un auteur la compose, c'est un droit que nul ne saurait lui contester. S'il l'extrait de son tiroir et la produit sur les planches, alors le passant, vous, moi, n'importe qui peut élever la voix, dire ce qu'il pense. La discussion est ouverte.

M. Henry Bataille ne la fuit pas, il l'appelle, il l'engage. Le matin de la répétition générale de *L'Amazone*, il s'est franchement expliqué. Prévoyant les objections que susciterait sa tentative, il s'attache à les réfuter, il leur oppose des arguments qu'il croit justes, il plaide sa cause:

Notre domaine à nous, auteurs, c'est la conscience humaine. Ce domaine, la guerre vient de lui donner subitement des proportions si gigantesques et d'en bouleverser avec une telle ampleur les faces, les plans, les aspects que, devant une pareille évolution, le poète épris de réalité commettrait quelque lâcheté à ne point s'emparer de sa plume.

Donc, le dramaturge Henry-Bataille revendique le droit d'exercer sa profession et de poursuivre, sur un terrain brûlant, les études de psychologie qui lui ont valu sa renommée. Il vient de passer de la théorie à l'exécution. Voyons dans quelle mesure il a réussi.

L'histoire qu'il retrace se déroule en un milieu provincial et bourgeois. La famille Bellanger a recueilli une jeune parente, Ginette, chassée par l'invasion d'une ville du Nord. Les catastrophes infligées à la fugitive — son père et sa mère massacrés, son frère disparu — n'ont point abattu, ont exalté l'enthousiasme et la foi, dont cette âme ardente est dévorée. Ginette, infirmière modèle, se dévoue, se multiplie, soutient le courage des blessés, leur apporte le réconfort de sa belle humeur, leur communique sa confiance. Mais elle se montre agressive envers les hommes qui, assez vigoureux pour combattre, se sont soustraits au péril. Même si l'âge les dispense de tout service actif elle les traite d' « embusqués ». Son cousin Pierre Bellanger est d'autant plus sensible au mépris de Ginette, qu'elle lui inspire un sentiment tendre et profond. Amoureux de l' « Amazone », il veut conquérir son estime. Il quitte le bureau militaire où ses quarante-huit ans l'avaient relégué: il sollicite l'autorisation de reprendre son uniforme de sous-lieutenant et de faire campagne. Il résiste aux prières de sa femme Cécile, de sa fille Hélène; il obéit aux suggestions de l'impérieuse Ginette. Il s'engage. Il part... Et il succombe, frappé d'une balle, face à l'ennemi.



Réjane, par Albert Besnard.



Phot. Henri Manuel.

André Antoine.

C'est au second acte que Cécile Bellanger apprend l'affreuse nouvelle. Elle la reçoit de la bouche d'un délégué de la Croix-Rouge, qui lui remet en même temps les objets recueillis sur le cadavre de son mari. Elle ouvre le portefeuille du défunt; elle y retrouve ses lettres, elle y découvre aussi les lettres de Ginette et quelques feuillets où l'officier agonisant a déposé ses pensées suprêmes. Or, cet adieu s'adresse non pas à l'épouse légitime, mais à l'autre, à l'amante idéale et pure qui alluma en lui la flamme de l'héroïsme et le désir de l'immolation. Cécile, abreuvée d'amertume, déçue et jalouse, folle de douleur, chasse l'intruse. Ces scènes, longuement développées, sont cruelles, pénibles. La foule n'a point protesté contre elles... Je crois néanmoins qu'un grand nombre de spectateurs en ont été secrètement offensés. Il y a comme un manque de respect dans l'étalage de ces déchirements, de ces angoisses qui devraient ne pas être jetés en pâture aux curiosités indifférentes ou banales, mais rester ensevelis dans l'intimité des pudeurs familiales. Ce spectacle est sacrilège. Il éveille un malaise, que j'ai, pour ma part, vivement ressenti.

Et cette gêne persiste au troisième acte, situé après la guerre. La réconciliation de Ginette et de Cécile, précédée d'un orageux débat entre les deux femmes, l'engagement que prend l'Amazone de se consacrer désormais au culte des morts, ce dénouement arbitraire et ce lyrisme tendu sont en dehors de la vie... Le talent original de M. Henry Bataille, sa sensibilité inquiète, son éloquence, sa séduction n'ont pu nous émouvoir autant qu'il l'eût souhaité. S'il n'a obtenu qu'une demi-victoire, la faute en est, non pas à son art ni à sa sincérité, mais aux difficultés d'une tâche ingrate, et d'un projet actuellement irréalisable. Il n'a aucun reproche à faire à ses interprètes. Mme Simone ne possède pas les dons naturels qu'eût exigés l'incarnation de Ginette; elle n'est pas jeune fille, il n'y a pas de mystère dans sa voix précise, dans ses yeux clairs. Mais que d'intelligence et que de feu! M. Antoine joue avec sobriété le rôle complexe de Pierre Bellanger. Quant à Mme Réjane, j'essaierais vainement de la louer. Aucun mot ne traduirait ce qu'elle a su nous donner. Ce n'est pas la Réjane d'autrefois, la fine comédienne dont le pinceau de Besnard, dans un tableau merveilleux, a fixé l'image, c'est la Réjane accablée, torturée par le destin, c'est toute la misère, toute la souffrance humaines.

JEAN THOUVENIN.

Notes de la Semaine

Levée en Masse

Qu'y a-t-il au fond de cette mesure adoptée par l'Allemagne et annoncée avec un si grand fracas? L'aveu d'une sérieuse détresse, assurément. Nos ennemis voient grossir l'effort des Alliés, leur artillerie s'accroître, leur résolution de vaincre demeurer inébranlable. Ils se savent menacés d'un assaut de plus en plus vigoureux et prennent leurs dispositions en conséquence. Peut-être aussi, espèrent-ils nous inquiéter, nous intimider, nous amener à accepter ce qu'ils appellent une paix honorable, c'est-à-dire une paix, pour eux chargée d'honneur et pour l'adversaire désastreuse. Ils font volontiers les croquemitaines et toujours introduisent dans leurs actes et dans leurs discours une part de bluff. Néanmoins la nouvelle semble authentique. La Germanie mobilise ses derniers bataillons, elle enrégimente non seulement les hommes valides jusqu'à l'âge de soixante ans, mais les enfants et les femmes. Ses écoles vont fermer; les écoliers iront aux usines ou cultiveront la terre. La mère et l'épouse quitteront leurs foyers, fabriqueront des obus, exerceront les professions masculines. Leurs mioches? L'Etat, je suppose, s'en arrangera et ne les laissera qu'à demi mourir de faim. L'Etat, maître puissant, maître unique, mènera à la baguette ce peuple d'esclaves. Il exigera de lui une activité perpétuelle et le nourrira chichement. Le programme de l'alimentation publique a été dressé et déjà il s'exécute. De vastes cuisines municipales distribueront à chacun des provisions de bouche proportionnées à ses besoins ou plutôt à son travail. Les ouvriers, les intellectuels courbés tout le jour sur une tâche ardue, jouiront d'un régime privilégié, riche en viande, en graisse, en stimulants. Les citoyens et les citoyennes moins robustes, moins utiles, seront plus faiblement sustentés. On n'ira pas jusqu'à tuer les infirmes, les vieillards, mais on leur offrira le brouet spartiate, un brouet clair dénué de vertus nutritives. Ce sera le triomphe de l'organisation, le règne de l'autorité sans grâce, de la main de fer sans gant de velours...

Une telle énergie chez ceux qui commandent, une telle docilité chez ceux qui obéissent, méritent l'admiration. En somme, les Allemands vivent aujourd'hui les heures que nous vécûmes en 1792. Ils nous imitent. En quelque domaine que ce soit, les Français sont des précurseurs. Je relisais hier le discours fameux que Barère jeta au peuple du haut de la tribune de la Convention.

« Ainsi donc s'écriait-il, tous les Français, tous les sexes, tous les âges sont appelés par la Patrie à défendre la liberté. Toutes les facultés physiques ou morales, tous les moyens politiques ou industriels lui sont acquis; tous les métaux, tous les éléments sont ses tributaires. Que chacun occupe son poste dans le mouvement national et militaire qui se prépare. Les jeunes gens combattront; les hommes mariés forgeront les armes, transporteront les bagages et l'artillerie, prépareront les subsistances; les femmes travailleront aux habits des soldats, feront des tentes et porteront leurs soins hospitaliers dans les asiles des blessés; les enfants mettront le vieux linge en charpie, et les vieillards, reprenant la mission qu'ils avaient chez les anciens, se feront porter sur les places publiques : ils enflammeront le courage des jeunes guerriers. Les maisons nationales seront converties en casernes, les places publiques en ateliers; le sol des caves servira à préparer le salpêtre; tous les chevaux de selle seront requis pour la cavalerie, tous les chevaux de voiture pour l'artillerie; les fusils de chasse, de luxe, les armes blanches et les piques suffiront pour le service de l'intérieur. La République n'est qu'une grande ville assiégée, il faut que la France ne soit plus qu'un vaste camp. »

Danton, étreint de la même angoisse, prononçait les mêmes mots. Il y ajoutait son cri surhumain : « Pour vaincre, messieurs, il nous faut de l'audace. Encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée. » Elle le fut, en effet. On ne s'adresse jamais en vain, dans les moments difficiles, à sa raison et à son cœur. Mais il faut savoir lui parler. Les Français sont prêts à tous les sacrifices, capables de toutes les abnégations. Ils prétendent ne pas être des machines. C'est en cela qu'ils se distinguent des Allemands. Ils se plieront volontiers à la plus étroite discipline; ils ne souffrent pas qu'elle leur soit brutalement imposée. Le caporalisme, sous sa forme grossière, leur est odieux. Ils veulent saisir le sens des ordres donnés et mériter davantage, en y acquiesçant de bonne grâce. Leur soumission n'exclut pas le libre examen. Leur dignité exige des égards et leur sensibilité des ménagements. Bref, ce ne sont pas des ilotes ou des brutes.

Supposez que demain (et l'hypothèse est des plus plausibles), le chef de notre Gouvernement réédite l'appel tragique de Barère et de Danton; qu'il resserre le faisceau des forces vives du pays, qu'il constitue une immense armée, où civils et soldats concourront fraternellement, avec un désintéressement égal, aux tâches communes. Sa voix sera écoutée; pour grouper les dévouements et stimuler les enthousiasmes il n'aura pas besoin de recourir aux moyens coercitifs... Chacun, j'en suis sûr, servira la cause sainte, non seulement avec ardeur, mais avec passion, avec fièvre. Et chacun s'ingéniera à la bien servir; chacun voudra surpasser les camarades, se signaler par quelque action extraordinaire; chacun mettra son point d'honneur à faire un peu plus qu'il ne doit. C'est à qui se multipliera, se montrera inventif. L'émulation agira à l'arrière comme au feu; elle créera des miracles. L'individualisme, notre défaut national, devient une qualité incomparable, lorsqu'il consent à se limiter, s'astreint à la règle nécessaire, et se subordonne à un plan bien établi.

L'unité de conception et de direction centralisée entre les mains du kaiser, prolonge la résistance de son peuple. C'est

là une excellente méthode dont nous aurions tort de ne point nous inspirer. Mais il est indispensable, dans l'application, de tenir compte de la divergence des caractères, des traditions et des mœurs. Toute race a ses coutumes qui ne se laissent pas mépriser impunément.

A ce propos, une charmante histoire m'est contée. Les dames de Londres apportent un louable empressement à s'occuper des œuvres de guerre. Les plus fortunées sont les plus laborieuses. Elles se rendent dès le matin à l'atelier, à l'usine, à l'hôpital. Elles déjeunent dans d'humbles restaurants à côté des ouvrières. Si l'une d'elles boudait à l'ouvrage et cédait aux douceurs du *farniente*, cette paresseuse serait montrée du doigt et publiquement flétrie. Elles mourraient plutôt que de se déshonorer. Elles accomplissent ponctuellement, allégrement leurs devoirs de patriotes; mais rentrées *at home*, après les huit heures réglementaires de travail manuel, elles échangent leurs robes simples contre des robes parées, dînent ensemble, font de la musique, quelquefois vont au théâtre, dépensent beaucoup d'argent — ce qui profite au commerce — bref, elles redeviennent « femmes du monde ».

Ce trait m'a paru typique. Nous nous accommoderons de toutes les lois, nous subirons toutes les servitudes, mais si vous désirez que ces mesures de rigueur portent leurs fruits, ne nous les infligez pas ainsi que des pensums, à la prussienne; arrangez-vous pour que nous ayons l'air de les souhaiter. Obtenez-les de notre enthousiasme plutôt que de notre résignation... « Il y a la manière... »

LE BONHOMME CHRYSALE.



M. Georges Courteline, l'auteur populaire dont la verve et l'ironie ont créé tant de chefs-d'œuvre, est venu l'autre jour nous apporter un manuscrit et nous a dit :

« Voulez-vous de cela pour les *Annales?* »

Sur le manuscrit, nous lisions ces mots :

LA PHILOSOPHIE DE COURTELINE

Nous tournâmes les pages. C'étaient des pensées fines, narquoises ou profondes, des remarques inspirées par l'observation quotidienne de la vie, des anecdotes significatives des traits piquants et ingénieux... Courteline n'a pas seulement de l'esprit, il a du bon sens Il appartient à la lignée de Molière.

Vous supposez bien que son aimable proposition ne fut point déclinée. Nous assurâmes le célèbre écrivain de la gratitude de nos lecteurs, qui le remercieront eux-mêmes et de la bonne façon, en s'imprégnant de la sagesse de cette ***Philosophie de Courteline,*** dont la publication commencera dans un prochain numéro.

A. B.

Le Suffrage des Morts

Lettre ouverte à Maurice Barrès

Mon cher ami,

A l'occasion de cette idée du suffrage des morts, qui vous tient particulièrement à cœur, et dont je ne suis pas surpris que l'inspiration généreuse ait séduit votre talent, vous m'avez mis courtoisement en cause. Je réponds à votre appel. Il m'en coûte d'autant plus de ne pas me ranger à votre avis que j'apprécie davantage la noblesse et la clairvoyance des sentiments dont il est l'expression. Seulement, je ne crois pas à la possibilité de lui donner une réalisation pratique, et même j'en redoute certains dangers. Ne vous hâtez pas d'en conclure que je vous prends pour un rêveur. Si j'admire la splendeur de votre imagination, des expériences, poursuivies en commun depuis tantôt deux ans, m'ont prouvé que vous savez à l'occasion, et quand une idée vous tient, être un homme d'action. Ce sera votre honneur d'avoir, le premier, plaidé devant l'opinion publique, qui vous a magnifiquement entendu, la cause nationale des mutilés. De l'idée vous avez passé à l'œuvre, une œuvre variée, active, féconde, qui a donné à tant d'autres, plus empressées à la copier qu'à lui rendre justice, l'exemple, le mouvement et le ton. Je vous ai suivi dans cette belle entreprise et j'ai fait de mon mieux pour vous y aider. Cette fois, comment vous aiderais-je puisque, si mon cœur est avec vous, ma raison n'a pu se laisser convaincre?

Il y a dans le culte des morts une pensée sociale à laquelle j'adhère. Elle n'est pas née d'aujourd'hui. Aucune n'est plus ancienne. Auguste Comte en a fait la base d'une partie de sa philosophie, mais les anciens en avaient fait une religion. Je suis sûr que vous admirez profondément *la Cité Antique*, où Fustel de Coulanges a prodigué, à la française, avec une claire méthode et une grâce élégante, les richesses d'une érudition qui n'a rien à envier à la science allemande. Y a-t-il longtemps que vous avez ouvert ce beau livre? Je l'ai, pour ma part, relu récemment. Il n'est pas interdit et je crois même qu'il est salutaire de s'arracher, de temps en temps, en se plongeant dans le passé, à l'horrible obsession de la guerre dévastatrice. On y réussit mal, d'ailleurs. La pensée dont on veut secouer l'angoisse flotte entre les pages comme un cauchemar, et souvent ces pages elles-mêmes, puisqu'hélas! tout recommence et que la mort gouverne le monde, en imposent le retour. Donc, en relisant *la Cité Antique,* je suis tombé sur ce passage que Fustel de Coulanges a emprunté à Pausanias : « Les Mégariens demandaient un jour à l'oracle de Delphes comment leur ville serait heureuse; le dieu répondit qu'elle le serait, s'ils avaient soin de délibérer toujours avec le plus grand nombre ; ils comprirent que par ces mots le dieu désignait les morts, qui sont en effet plus nombreux que les vivants : en conséquence, ils construisirent leur salle de conseil à l'endroit même où était la sépulture de leurs héros. » Toute la doctrine d'Auguste Comte sur la prédominance des morts, dont l'action et l'influence continuent à s'exercer sur les vivants, se trouve résumée, et presque avec les mêmes termes, dans ce curieux passage d'un auteur ancien.

Est-ce un argument que cette citation vous donne? Oui et non. Si vous aviez simplement voulu dire que la pensée de nos morts, des héros tombés pour la Patrie, doit dominer nos délibérations, inspirer nos actes, régler notre conduite, la coutume des Mégariens, qui d'ailleurs existait aussi à Tarente, viendrait, comme un beau précédent, à l'appui de votre opinion. Même, en auriez-vous besoin? Si j'en crois ce que je lis et ce que j'entends, l'unanimité est faite sur le devoir qui s'impose à la France de prolonger et de pratiquer, pour rester la France, la leçon des morts. Ce sont eux qui, ayant fait la victoire, en commanderont l'heure et les conditions. Il y a un an, Anatole France, au moment des jours anniversaires qui ramènent la piété vers les tombes, écrivait une page magnifique, d'une haute et émouvante inspiration patriotique, sous ce titre déjà suggestif : *Ce que disent nos Morts.* Cette année, à la même époque traditionnelle, la comtesse de Noailles a laissé jaillir de son cœur, pour faire entendre *La Voix des Morts*, une effusion lyrique d'une rare beauté, dont l'accent aura fait couler bien des larmes. Personne ne veut que ces morts glorieuses, et si nombreuses hélas! soient stériles. Il faut que la victoire, digne d'elles, récompense et consacre leur sacrifice. Mais il faut aussi, pour que la victoire porte tous ses fruits, que l'union continue et dure. A ceux qui voudraient rouvrir les luttes fratricides et replonger la France épuisée dans les dissensions irritantes et débilitantes des temps, si anciens déjà! qui précédèrent la guerre, nous opposerons la « Voix des Morts », nous rappellerons Ce qu'ils disent, nous imposerons même ce qu'ils exigent. Je suis de ceux, y a-t-il fierté ou courage à le dire? qui, sûrs de leur devoir, n'en déserteront pas le chemin.

Vous voulez plus, mon cher Barrès. Pour sauver la pensée de ceux qui sauvèrent la France, vous avez l'intention, généreuse, mais, je le crois, illusoire, d'attribuer en leur nom un droit de vote supplémentaire ou nouveau à tels membres de leur famille qui leur survivent. Lesquels? Tant qu'une proposition de loi n'aura pas fixé les modalités d'application de votre idée, il serait prématuré de les soumettre à une discussion. Je crains fort que les jurisconsultes dont vous avez sollicité le secours n'aient quelque peine à rédiger votre texte. Je m'en tiens donc à deux situations générales, sans m'attarder à des détails que cette rédaction difficile pourra modifier, celle de la femme, épouse ou mère, qui votera pour le mari ou le fils qu'elle a perdu, et celle du père qui recevra, du fait de son fils tombé à l'ennemi, un droit de vote supplémentaire.

Les femmes d'abord. C'est une grave initiative que vous allez prendre. En avez-vous mesuré toutes les conséquences? Dans une réunion de *La Mutuelle des Veuves de la Guerre*, vous avez prononcé une de ces

petites allocutions, nourries de pensée et pleines d'émotion contenue, dans lesquelles vous excellez. Vous avez rendu hommage au courage, à l'endurance, à la clairvoyance de la femme française. Elle est une force dont vous reconnaissez que vous n'avez pas toujours accepté ou examiné les revendications. La guerre vous a révélé, sous un aspect imprévu, le problème du féminisme, et cette claire conscience des nécessités nouvelles vous a inspiré une heureuse formule. « Au jour de la paix, il y aura beaucoup à faire pour les femmes : nous devrons leur donner dans le droit la place qu'elles ont prise dans le devoir. » Vraiment, on ne saurait mieux dire.

Mais irez-vous jusqu'à leur accorder le droit de suffrage politique? Pas à toutes, du moins pour commencer, n'est-ce pas? Vous vous en tenez à celles auxquelles la guerre a enlevé un mari ou un fils. Mais si elles n'en sont pas dignes, si leur vie dément *leur mort*, dont elles n'ont pas compris ou suivi la leçon, et si vous conférez un privilège à celle que l'opinion publique, témoin trop averti de ses actes et de son inconduite, trouve la moins capable de le justifier? Je dis : un privilège, car tout est là, et cela répond à votre objection des hommes qui boivent et auxquels leur vice n'enlève pas le droit de voter. Je crains que l'électorat féminin, ainsi attribué au hasard et par exception, sans conditions et sans garanties, ne compromette à la fois votre pensée généreuse et la cause féminine dont votre esprit de justice vous a imposé les légitimes revendications.

Quant au vote supplémentaire que vous voulez attribuer au père dont le fils est mort pour la Patrie, j'en refuse le bénéfice, entre autres raisons, pour une que je considère comme décisive. Le père et le fils peuvent n'avoir pas eu la même opinion ou la même croyance. Comment votera le père? S'il partage ses deux voix, il condamne cette union au nom de laquelle et pour laquelle vous lui avez attribué un droit exceptionnel. S'il vote deux fois dans son sens personnel, il trahit la cause de son fils. S'il émet ses deux votes dans le sens de son fils, il se trahit lui-même. Voilà, Barrès, l'objection fondamentale à laquelle votre proposition se heurte. Vous n'en avez rien dit : pourtant elle domine tout. Honorons nos morts, servons-les, écoutons-les, mais prenons garde, si nous les mêlons trop directement à nos luttes, d'irriter celles-ci au lieu de les apaiser et, loin de les éclairer, de les obscurcir et de les alourdir.

LOUIS BARTHOU,
Ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

Tenue de rigueur

Ma chère cousine,

Le débat fut vif... Arborerait-on, pour inaugurer les soirées de l'Opéra, la toilette de gala, diadème dans les cheveux, perles au cou, épaules nues, ou la robe froufroutante appelée par les couturiers « Petits Dîners », ou bien encore entrerait-on au temple auguste de la musique sans plus de façon, avec le simple tailleur à jupe courte et jaquette ample !... Après avoir pris l'avis du tiers et du quart, les dames s'en rapportèrent, comme de coutume, à leur instinct, et ce fut — paraît-il — sous le plafond de Baudry, un bariolage étrange de mousseline vaporeuse et serge ascétique, de satin souple et laine bourrue, les robes de bal faisant paraître plus pauvres les tailleurs qui eux-mêmes semblaient un blâme jeté au luxe... Belles dames et trottins se dévisagèrent avec un mépris considérable et on tomba d'accord pour flétrir au nom de l'esthétique cet assemblage péchant à toutes les lois de l'harmonie.

Très sagement, le ministre prit un arrêt de rigueur. Et comme la mesure était moyenne et recommandait ou plutôt commandait la toilette de ville, « le clan tailleur » et le « clan décolleté » se rebiffèrent également, quoi qu'en sens contraire... Le « clan décolleté » surtout.

Comment, disaient ces dames, le commerce prendrait-il son essor si quelques Parisiennes ne gardaient point la tradition de l'élégance, et le génie de la création, célèbres chez nous? Comment les étrangers trouveraient-ils du plaisir à venir dans ce Paris de beauté, si l'on s'appliquait à rendre son aspect morose ? Comment les couturiers pourraient-ils entretenir des nuées d'ouvrières, de premières et d'essayeuses, si les clients ne faisaient point les commandes qu'il faut pour alimenter de travail tout ce monde si artiste, si intéressant, des midinettes ? Comment nos amis Américains viendraient-ils acheter nos modèles, s'ils n'en pouvaient juger le goût et la grâce dans des milieux de fête ?

Mais le décret inflexible, disait : une tenue simple est de rigueur... Et je crois qu'il disait fort bien.

La toilette, depuis que le monde est monde, exprime aux yeux, l'état intime de joie ou de peine, dans lequel on se trouve en revêtant ce vêtement-ci plutôt que celui-là.

Les paysans, d'instinct, endossent leurs beaux habits aux fêtes carillonnées, leurs femmes, de même, se parent de leurs plus riches atours pour les cérémonies du village, et les enfants s'y montrent frisonnés, bichonnés, enrubannés à souhait. Rien n'est plus touchant, dans son expression naïve que l'air de bonheur répandu dans la campagne, un dimanche de fête, par tous ces costumes qu'on sent précieux et qui sont portés avec orgueil et gardés avec respect.

L'habit de fête est un symbole, mais, comme vous le pensez, les paysans aimeraient mieux se couper la main plutôt que de s'attifer ainsi aux jours de peine ou de travail ; c'est qu'ils ont du bon sens, cette qualité éminemment française, une raison robuste qui sait mettre toutes choses en place, les fêtes en leur saison et point quand le feu est à la cheminée.

Dans tous les milieux, il en devrait être de même. Le tact d'une femme, à mon avis, c'est justement d'adapter constamment sa toilette aux circonstances qu'elle traverse, et qu'on ne la voie point commettre ces fautes de bienséance qui sont les petits crimes du cœur.

Seriez-vous pas choquée qu'à un enterrement surgit une robe éclatante propre à attirer les regards et à les détourner de l'objet pieux qui doit retenir les assistants ?...

Trouveriez-vous convenable d'arriver chez une amie dans le chagrin, sous une tenue excentrique et avec des panaches sur la tête ?

Oseriez-vous étaler une robe de luxe dans un intérieur pauvre ?

La toilette c'est l'image muette des sentiments et des choses qu'on n'exprime pas, c'est pourquoi on reconnaît le caractère des femmes à ce je ne sais quoi de délicat et de sensible qu'elles mettent dans l'art de s'habiller... C'est le goût..., dit-on, oui, mais c'est mieux encore, c'est une sorte de sens mystérieux de l'heure, où la pudeur, la crainte de blesser son prochain, la bonté, l'esprit et l'à propos se mêlent si intimement qu'on en retrouve quelque chose dans le choix qu'il inspire. Un instinct avertit les femmes douées de ce sixième sens qu'on appelle le tact, d'être simples constamment, parce que la simplicité est la source de toute beauté, et cependant, dès qu'il le faut, elles savent honorer la fête qui trouve dans leur âme un écho de joie, et, à titre d'hommage, elles se font très belles.

Or, la grande toilette décolletée, en ce moment, à l'Opéra ou ailleurs, est une chose infiniment choquante, presque un scandale... Elle semble dire :

« Vous voyez, moi, je suis contente... j'ai de l'argent, mon auto, des perles ! point de soucis et je prends mon plaisir où je le trouve... La guerre !... Ah oui ! je sais... la guerre, au front..., moi je suis à Paris, alors qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse... »

C'est comme un sacrilège qui se commettrait aux lumières factices de la rampe, alors que les héros combattent pour la France aux feux mortels des tranchées. Car les absents..., c'est le simple devoir de tous ceux de l'arrière..., les absents, surtout quand il s'agit de nos poilus immortels et glorieux, doivent rester présents à notre mémoire, toujours et partout.

Chaque Française, en pensée, peut les imaginer tels qu'ils sont dans la Somme ou à Verdun..., des fantômes de boue ! des chevaliers sublimes de la mort, et aussi des martyrs illuminés de foi... Et, tandis qu'ils endurent leur grande misère dans un enfer sans nom, il est odieux que des

femmes se pavanent en tenue de réjouissance et étalent sous l'éclat des lumières l'insolence de leur quiétude... Elles estiment sans doute que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, puisqu'elles ne craignent ni pour leur personne, ni pour leur fortune et qu'elles se livrent au plaisir sans mélange de s'exhiber dans une apothéose de frivolités Mais tant que les soldats souffriront, il y a quelque chose qui souffre aussi dans le cœur maternel de la femme — de la vraie femme — et c'est insulter à la peine secrète qui la tient, que d'autres affichent cette indifférence triomphante pour Eux, pour tout ce qui se passe là-bas...

C'est là-bas que nos enfants se battent, c'est là-bas, dans la désolation et le tonnerre des canons qu'ils soutiennent l'honneur du pays, c'est là-bas qu'ils meurent pour sa gloire, et ce sont choses dont on peut se souvenir à Paris... Les dames décolletées de l'autre jour semblaient l'avoir oublié... M. Dalimier a bien fait de le leur rappeler.

L'étalage d'un luxe criard est un manque de convenance en temps de guerre et un crime contre les éprouvés qui ont le cœur saignant... Qu'on songe aux foyers détruits, aux ruines accumulées, aux détresses morales, aux deuils innombrables que la France soutient si dignement !... Qu'on songe aux inquiétudes des mères qui se rongent sans nouvelles et viennent quelquefois au théâtre pour conduire un permissionnaire, pour distraire une fille prise de mélancolie devant ces hécatombes!... Qu'on songe à la somme de douleurs qui est sur la terre, et tout de suite on comprendra l'édit ministériel...

Les toilettes de fête doivent être réservées aux jours de Victoire... Et de même que les paysans mettent leurs beaux habits à la Saint-Jean d'été ou au Noël carillonné, les femmes revêtiront des toilettes de gala quand toutes les cloches de France auront sonné la Délivrance...

Alors il n'y aura pas de femmes assez parées, pas assez de symboles de joie, pas assez de fleurs, pas assez d'épaules nues pour honorer la Patrie triomphante et nos chers soldats qui auront si bien travaillé pour elle... Je sais certaine fête qui sera donnée à Strasbourg..., après la victoire... Ah! ce jour-là, avec quelle ivresse, avec quelle émotion tremblante on mettra son habit de fête.

Jusque-là, vraiment, une toilette discrète s'impose... Et les couturiers qui ont de l'imagination, et les femmes qui ont du goût et de la sensibilité peuvent composer des chefs-d'œuvre dans cette note-là...

Et croyez-moi, l'Amérique achètera parfaitement le modèle créé à l'image de la Française d'aujourd'hui, et qui portera au delà de l'Atlantique quelque chose de son âme !... point l'âme frivole des jours heureux, l'âme douloureuse, émouvante et charmante de la femme qui souffre, qui lutte... et qui luttera jusqu'au bout.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Dans mon dernier article, j'ai cité des vers de Verlaine que j'ai attribués à Sully Prudhomme. Tout le monde aura reconnu l'auteur de *La Chanson douce* et c'est par scrupule que je fais la rectification.

Les Conférences de l'Université des Annales

L'Université ouvre ses portes cette semaine. Voici le beau programme annoncé (les conférences sont marquées pour 2 h. 1/4 et commencent à 2 h. 1/2 très exactement):

Lundi, 27 novembre. — Les colonies éblouissantes, par JOSEPH CHAILLEY.

Mercredi, 29 novembre. — Séance La Fontaine. Son pays, sa vie, ses sources. Audition de fables, par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 1er décembre. — La Renaissance française. Où l'on verra qu'après les grandes crises viennent les grandes Renaissances, par EDOUARD HERRIOT, *maire de Lyon et sénateur du Rhône.*

Samedi, 2 décembre. — A l'ombre des Clochers. Le Bourdon de Notre-Dame, par FRÉDÉRIC MASSON, *de l'Académie française.*

Ces admirables conférences seront publiées dans le Nº 1 du Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire), qui paraîtra le 1er janvier.

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire nº 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Et d'abord nos blessés vont bien... et la sympathie qu'ils inspirent est touchante. Nous avions eu dernièrement l'honneur de la visite de M. Mac Dougall Hawkes, un Américain, collectionneur célèbre de notre art du dix-huitième siècle, grand amoureux des lettres françaises, président de l'Institut français aux Etats-Unis, et qui s'est intéressé de suite aux chers blessés soignés dans la salle où tant de belles conférences l'avaient charmé avant la guerre... A peine de retour en Amérique, il nous envoya 500 fr. pour offrir aux héros soignés dans les lits blancs une gâterie quelconque; ce geste charmant ne nous étonne pas de M. Hawkes, qui est un ami sincère et profond de la France, et le plus spirituel des Parisiens.

L'aimable et remarquable vice-présidente du Cercle des Annales d'Edimbourg, Mme B. Girardin, nous envoie le produit d'une collecte faite pour l'hôpital des Annales à une matinée musicale consacrée à la musique française. Saint-Saëns, Georges Hue, Xavier Leroux, Gounod, furent acclamés, et nous nous réjouissons doublement, puisqu'un écho de cette belle séance est revenu à nos soldats.

M. de la Marlière, qui ne cesse point un jour sa belle campagne pour la France, a fait une souscription parmi les alliés portugais, anglais, français, pour notre hôpital, et quelques soldats dont il nous donne les noms — il reste, ses libéralités faites, 550 francs pour l'hôpital. Et, ce souvenir de Mozambique, transmis par l'ami fidèle des mauvais jours, nous touche vivement.

Les agents français et brésiliens de Rio-Grande ont décidé de redonner encore à l'hôpital le montant de la souscription qu'ils font chaque mois à une œuvre française, et nous leur en sommes reconnaissants du fond du cœur... Comment n'être pas ému de ces témoignages d'amitié, que trois années de guerre n'ont fait qu'accroître et qui nous permettent non seulement de soigner les blessés de notre hôpital, mais d'envoyer au front des paquets à l'infini.

Les Envois au Front

Notre grand livre marque son 35,715e envoi! Cela est bien, mais cela n'est pas assez!... Il reste encore tant d'orphelins au front..., j'entends la prière de tant de soldats des pays envahis, de tant de pauvres garçons qui ne connaissent pas la douceur d'une marraine! Nous allons heureusement pouvoir doubler encore nos envois. Un ouvroir, comptant plus de vingt ouvrières de bonne volonté, s'offre à coudre, tailler, tricoter, confectionner tout ce que nous voudrons, à condition que les matériaux lui soient fournis... Nous avons déjà envoyé laine à tricoter et pièces de toile, les matériaux divers seront donc les bienvenus.

L'Adoption des Prisonniers

Je ne puis me tenir du plaisir de transcrire ici, aux tendres collaboratrices de notre œuvre, quelques passages des lettres reçues cette semaine et qui s'adressent à toutes.

Le président du camp de *Skalmierschutz*, l'adjudant *Budaguet*, écrit, dans une lettre datée du 19 octobre :

« Nous avons l'honneur de vous accuser réception de deux grandes caisses de bœuf qui nous sont parvenues le 11 octobre. Au nom de tous nos camarades, nous vous remercions de vos générosités, d'autant que c'est le *premier envoi* de ce genre qui nous a été fait. Nos camarades nécessiteux ont pu se rendre compte que quoique éloignés, ils ne sont pas oubliés. »

Quelle parole de récompense pour toutes les amies dont les dons nous permettent ces généreux envois!

M. *Jacques Richet*, par une lettre du 16 octobre, transmet au nom du *docteur Kreissler*, président du comité de secours de la Croix-Rouge russe de *Gardelegen*, les plus chauds remerciements des soldats russes : « Depuis votre appel jusqu'à ce jour, écrit-il, le comité russe a reçu des abonnés des Annales, 2,343 colis! (deux mille trois cent quarante-trois! »

Tout commentaire, devant ce magnifique effort, serait superflu!

Et le président, *Ferdinand Dreyfus*, ajoute sa voix au chœur des remerciements, en faisant part de toute la gratitude qui est due aux généreuses « Marraines des Annales » pour l'intérêt et les soulagements qu'elles apportent sans relâche au camp d'*Alten-Grabow*.

Pour les Bibliothèques

A nos cousines, à nos cousins aussi, à eux surtout, nous voulons rappeler, à l'approche des longues heures d'hiver, la joie immense qu'ils occasionneraient aux prisonniers et aux internés, en se dépossédant de leurs vieux livres, livres même abîmés, livres classiques, livres d'études, revues, romans (des relieurs les retapent au camp), etc... Ce seraient au surplus de bien jolis cadeaux de Noël.

Voici quelques adresses de solliciteurs :

M. *Paulin Verdillon*, 10e compagnie, 3e bataillon, barack 37, *Pucheim* (Bavière), réclame livres de philosophie spécialement.

M. *Léon Faillon*, président de l'Amicale universitaire de *Friedrichsfeld* (Rheinland), numéro 1,004, barack 3 A. réclame œuvres scientifiques entre autres, pour plus de cent cinquante professeurs et instituteurs belges, anglais et russes.

Le *capitaine médecin Schiess*, commandant de place à *Spiez* (Suisse), pour la bibliothèque des internés.

M. *Ernest Leduch*, 2e compagnie, numéro 3,189, Lager 11, *Havelberg*, lectures de toutes sortes.

M. *Jean Doumouly*, barack 2, numéro 3,193, *Gross-Poritsch, bei Zittiu*, voudrait enrichir bibliothèque naissante.

Enfin, M. *l'abbé Auguste Gavelle*, Grand Hôtel Aubépine, à Ballaigues, par Vallorbe (Suisse).

Nous serions bien ingrats de ne pas remercier nos généreux amis, dont les dons se sont élevés cette semaine à 1,178 fr. 80, ce qui va nous permettre de nouveaux envois; dans cette somme est comprise un don de 755 fr. 55, qui nous vient par le canal du ministère des Affaires étrangères. C'est le produit d'une souscription faite par les Français de Yokohama et destinée à nos prisonniers. Nous remercions ces amis lointains et si proches d'un cœur bien ému.

Nous avons reçu pour continuation de colis réguliers envoyés au compte de nos amis d'Amérique, et de l'étranger, 1,194 francs 05.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Parmi les dons qui nous sont parvenus, il en est un original et touchant... La directrice de l'Ecole supérieure de Vertus, dans la Marne, écrit à M. Brieux :

« Mes élèves ont souscrit à l'Emprunt national. Je leur avais lu votre si émouvante conférence de l'Université des Annales. Elles me chargent de vous adresser le titre de rente (5 fr. de rente), valeur 100 fr., pour vos chers soldats aveugles... »

Voilà un titre de rente qui sera un charmant cadeau de noce pour un aveugle... Le total des recettes encaissées jusqu'à ce jour s'élève à 52,112 fr. 70.

Merci à toutes les amies innombrables du *Journal des Blessés aux yeux*, la place me manque pour en parler comme il faut aujourd'hui.

A l'Hôtel Biron

C'est une fête intime et charmante qui réunissait dans de nouveaux locaux aménagés à cet effet, les amis de l'œuvre fondée par Mme René Viviani. Ecole de Préapprentissage dont j'ai déjà dit tout le bien qu'il fallait penser...

L'installation est claire, ensoleillée, un beau jardin l'entoure... Les ateliers de menuiserie, serrurerie, regorgent de petits garçons d'une douzaine d'années, heureux d'apprendre un métier, et les ateliers de fillettes sont charmants à contempler, on y voit des petites têtes bouclées se pencher sur l'ouvrage : linges à broder, coiffes à laitonner, robes à assembler... Ce sont des arpètes studieuses qui ne font point les courses dangereuses de la rue, mais apprennent à fond, dans un milieu sain, le métier de modiste ou de couturière.

M. Aristide Briand, S. A. S. le prince de Monaco, honoraient cette inauguration de leur présence. Ils regardèrent avec infiniment d'intérêt ces ateliers riants, emplis d'une jeunesse ardente, ces jardins se prêtant aussi à l'enseignement, puisque des professeurs viennent y donner des leçons de jardinage, y apprendre la culture de la fleur, et les soins du potager. Un préapprenti un peu tremblant vint prononcer un gentil discours à S. A. S. le prince de Monaco, qui embrassa l'enfant. Un autre récita un compliment à M. le président du Conseil. Il y répondit avec une bonhomie et une éloquence délicieuses; il dit la beauté de l'œuvre, sa portée morale, il félicita Mme René Viviani de l'avoir entreprise, et dit combien il serait souhaitable que cet exemple fût suivi dans toute la France; et se penchant affectueusement sur l'enfant..., le bon ouvrier de l'avenir..., il lui dit que c'était servir encore sa patrie que de vouloir prendre sa part de l'effort national en collaborant à la grandeur de notre industrie.

Le siège de l'œuvre est 72, rue de Babylone.

Pour les Serbes

Mme Edouard, au nom du Comité de patronage des jeunes filles serbes, remercie vivement les aimables lectrices des Annales, qui ont jadis répondu à son appel, et le recommande encore à leur bienveillante générosité. Lainages, chaussures et vêtements chauds, dont le besoin se fait sentir à l'approche de l'hiver, seront les bienvenus.

Tous les envois peuvent être adressés à Mme Edouard, docteur, Châtillon-sur-Chalaronne (Ain), et seront accueillis avec reconnaissance.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

119e LISTE DE SOUSCRIPTION

15e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 4 au 11 novembre 1916)

Mme Durand, Bagnolet, 3 fr. — M. Mansion, 20 fr. — M. Brun, Haïphong, 4 fr. 50. — Mme Gros, Genève, 12 fr. — M. Charlot, Gendrey, 10 fr. — M. Pasquet, Moissac, 1 fr. — M. Coldefy, Vitry-Port, 1 fr. — Cercle des Annales d'Edimbourg, 106 fr. 25. — M. Sieberli, 5 fr. — Cours français de Buenos Aires, 10 fr. — Mme Daruty, de Grandpré, 16 francs 30. — M. Philippon, Bunch-Sask, 2 fr. — M. E. J..., 1 fr. 25. — M. Yzard, Coursan, 5 fr. — Mlle Douquet, Hanoï, 5 fr. — Mlle Barbotin, Hanoï, 10 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — M. Mitchell, 2 fr. 50. — Agents de la Compagnie Française du port de Rio Grande do Sul 833 fr. 90. — Anonyme, Thuy-Hoa, 6 fr. — M. Mac Dougall Hawkes, 500 fr. — Souscription faite par les Alliés, Portugais, Anglais, Français habitant Macequoce, 550 fr. — Mlle Delaruelle, Lisbonne, 13 fr. — Mme Girard, Buenos Aires, 25 fr. — Mlle Fournier, Washington, 10 fr. 30. — Anonyme, 10 fr. 40. — M. Rozier, Betz, 3 fr. 25.

M. de la Marlière, 250 francs à distribuer au front.

Total général de cette 119e liste...... 1.676 fr. 65

(A suivre.)

Les Enfants de nos Soldats à l'air pur

Nous avons reçu pour eux 8) fr. (dons Robine, Martin-Marice, Bo[illegible]rcola), transmis immédiatement à Mme Franck-[illegible]

Échos de la Guerre

DÉPUTÉE...

La première députée des Etats-Unis....Nous donnons son portrait sur la couverture. Elle se nomme Jeannette Rankin. C'est une fort belle personne, au port majestueux et aux yeux pleins de malice. Elle va représenter au Parlement l'Etat de Montana, situé à la frontière du Canada, et peuplé de 245,000 habitants. Son programme contient, avec quelques revendications politiques, tous les désiderata du féminisme, le contrôle public sur le travail des femmes et des enfants, la prohibition de l'alcool, etc... La nouvelle élue est bachelière, nourrie de fortes études générales et spécialisée dans les questions économiques. Elle a acquis, par son dévouement, une grande popularité auprès des mineurs de sa province — mines d'or et d'argent — au milieu desquels elle passe sa vie. Elle a toujours professé que la femme doit se suffire à elle-même et, prêchant d'exemple, au vu et au su de tous, elle ne dédaigne ni de tirer l'aiguille pour la confection de ses robes, ni même de se mêler des choses de la cuisine. C'est un cordon bleu...

Le Danemark accorde aux femmes le droit de vote. Une femme exerce auprès de Lloyd George les fonctions de chef de cabinet. Signe des temps.

L'Académie française est, une fois de plus, en deuil par la mort d'un de ses plus illustres membres, le marquis de Vogüé, qui faisait également partie d'une autre des cinq compagnies de l'Institut : l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le marquis de Vogüé avait consacré sa jeunesse à l'étude des antiquités hébraïques, et entrepris, à vingt-deux ans, un voyage fructueux en Syrie et en Palestine.

Les travaux qu'il en rapporta lui ouvrirent les portes de l'Institut. Il dut à son livre sur les *Evénements de Syrie* de 1860, la notoriété et la renommée de compétence qui le désignaient en 1871 pour occuper le poste d'ambassadeur de France à Constantinople.

Resté archéologue dans ses fonctions nouvelles, il se livra en Turquie à des recherches qui lui permirent de faire revivre les controverses célèbres auxquelles a donné lieu la Vénus de Milo, en affirmant qu'au moment de la découverte de la statue ses bras étaient déjà cassés.

Transféré à Vienne en 1875, il donna sa démission après la chute du gouvernement du Seize-Mai.

Dans la vie privée, il a mis la dernière main à de nombreux ouvrages. Il faut citer les *Mémoires* du maréchal de Villars qu'il a publiés pour la Société de l'Histoire de France, ses *Mélanges d'archéologie orientale*, son recueil d'inscriptions sémitiques, etc.

Président de la Société des Agriculteurs de France, passionnément dévoué à l'œuvre de la Croix-Rouge, il rendit les plus éminents services dans tous les postes qu'il occupa et se fit toujours remarquer par l'indépendance de ses idées, par une admirable fidélité à ses principes et par la plus parfaite courtoisie de ses manières.

Notre collaboratrice, M.-A. Cochet, nous écrit de Genève :

« Dans la grande salle du Victoria-Hall, Edouard Herriot parlait. Tout ce que, non

pas seulement Genève, mais la Suisse qui pense, compte d'hommes éminents, était représenté, et l'attention de cette assemblée se faisait un peu anxieuse, la question traitée étant de celles qui appellent les énergiques décisions et les actes immédiats.

» Il s'agissait de la navigabilité du Rhône, de Lyon à Genève, œuvre de considérable importance économique pour les deux pays, et à laquelle aspirent illassablement depuis de longues années, en France, M. Herriot et ses amis, en Suisse, M. l'ingénieur Autran et tous ceux acquis à ses vues, en particulier M. Paul Balmer, organisateur de cette conférence, et dont tous les Français doivent retenir le nom, comme celui d'une des plus grandes intelligences de ce pays, intelligence qui soutient la cause française, non par francophilie aveugle, mais avec la conviction sincère que la liberté suisse est liée au triomphe de la liberté de la France.

» Résumer la conférence de M. Herriot est impossible. De cette aride question, il fit une chose vivante et passionnée, évoquant le vieux Rhône des époques glaciaires, l'imaginant dans l'avenir voie de navigation internationale, et, entre ces deux visions prestigieuses, ayant, pour le présent, où : *la poitrine du soldat français est assez forte pour supporter tout le poids du péril écrasant qui pèse sur le monde*, des accents qui soulevèrent l'enthousiasme ardent de tout le monde.

» En plus de l'ovation faite aux deux pays, un grand résultat fut obtenu par cette parole inspirée, résultat dont il faut vivre ici pour comprendre l'importance : Les délégués alémaniques de Zurich ont demandé à M. Herriot de venir dans leur ville redire ces mêmes choses, décidés qu'ils sont à joindre leur volonté à celle de leurs frères de Genève. »

Un dernier hommage aux morts, donné aujourd'hui par une gravure des *Annales* :

LA TOUSSAINT

Hommage à M. F. Allard-l'Olivier.

Autour de son portrait orné d'un buis bénit,
Deux pauvres vieux sont là que le chagrin oppresse.
Pour eux, depuis sa mort, le bonheur est fini,
Et ce jour vient encore aviver leur tristesse.

C'est qu'il était leur joie et toute leur tendresse,
Ce grand fils disparu de ce ménage uni,
Ils ne reverront plus, dans la douceur du nid,
Celui qui sur leurs fronts déposait sa caresse !

Mais quelle est cette voix qui leur parle tout bas,
Disant : — Cessez d'avoir jamais l'âme meurtrie ;
Car pouvais-je rêver un plus noble trépas

Que de verser mon sang pour sauver la Patrie ?
Et les vieux semblaient voir en leur songe apaisé,
La Gloire qui donnait à leur fils son baiser !

EMILE PONCHELEZ.

De Genève également on nous informe que le numéro des *Annales* portant la date du 5 novembre n'a pu être mis en vente, l'autorité en ayant interdit la circulation. Quelle est la cause de cette mesure ? On ne nous l'a pas révélée... Serait-ce l'image symbolique de l'assassinat de miss Cavell, gravée sur la couverture, qui nous a valu une telle rigueur ?... La police helvétique conteste-t-elle que miss Cavell ait été assassinée ? Estime-t-elle que toute vérité n'est pas bonne à dire ?

Nous nous inclinons. Mais il nous sera permis, sans doute, de poser une question « à qui de droit ». Les feuilles satiriques allemandes publient chaque semaine des caricatures agressives, et généralement grossières, dirigées contre les chefs d'Etat de l'Entente, contre le tsar, le roi d'Angleterre, le roi de Roumanie, le président Poincaré... La censure suisse prohibe-t-elle ces images ou les laisse-t-elle circuler ? Se montre-t-elle aussi pointilleuse envers les journaux boches qu'envers les journaux français ?

Nous serions curieux de le savoir.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

THIAUMONT. — *En* 1100, *c'est* Thoaldimons, *l'étymologie est évidente. Il y a eu des noms de personne, en francique, comme* Theodoaldus *et bien d'autres que cite Longnon (Polyp. Saint-Germain des Prés) en observant que ces noms en* theod *donnent en langue d'oil des noms en tié, ti ;* Theodebaldus *devenant Thiébaut et Thibaut ;* Theodericus, *Thierry, etc. On peut pour Thiaumont, choisir entre Theodoaldus, Teodaldus, etc., mais* Thealdimons *en* 1100 *indique plutôt un nom en oald qu'en ald, bien que les noms en ald soient souvent des réductions de noms en o ald. En tout cas Thiaumont signifie butte, tertre, colline de X, pourvu d'un nom francique.*

SAINT-PIERRE-VAAST. — *Vaast est un nom de saint, en latin* Vedastus. *Ce saint vivait au huitième siècle dans le Limousin.* Vedastus *a donné en roman trois formes très similaires : Waast, Vaast, et Vast. En Picardie, cela se prononce Vâ, on ne fait pas sonner les consonnes finales. Vaast, et Vast sont des noms de familles assez répandus dans la Somme.*

HÉBUTERNE. — *Sans les formes anciennes, on serait assez en peine. Mais celles-ci sont décisives. On a, dans le cartulaire de Saint-Vaast,* Herbot cisternam *en* 765, *et* Herborcisternam *en* 870. *Trois siècles après,* Herbusterna *représente un acheminement rapide vers la forme actuelle qui, avec un s en plus, existe dès* 1283 *en Hébusterne. L'étymologie est très apparente. Nous avons là comme second élément* cisterna, *citerne, réservoir ; comme premier, un nom propre, assez probablement saxon, car le Pas-de-Calais a eu des établissements saxons, quelque chose comme* Herbodo, Hellebodo. *Dans l'Afrique du nord, quantité de lieux tirent leur nom d'un puits, d'une source, d'un ruisseau : ici, il s'agit d'une localité dont l'élément primitif a été un réservoir pour l'accumulation de l'eau de pluie, probablement en vue de l'arrosage des cultures environnantes, appartenant à un certain Herbod ou Hellebod, et créé par lui.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

Mon courrier.

« Lecteur des Annales depuis trente ans, je me permets d'appeler votre attention sur l'interprétation donnée par l'un de vos collaborateurs au mot « apothicaire » (numéro du 15 octobre 1916, p. 401, première colonne).

» Votre collaborateur ignore peut-être qu'il existe une rivalité latente entre les chimistes et les pharmaciens : le chimiste veut tenter de créer à son usage une caste professionnelle d'un degré plus élevé. A l'envers, par exemple, du pharmacien-chimiste que fut le pharmacien de seconde classe, le professeur de pharmacie ne veut aujourd'hui ne s'appeler que chimiste ; je passe la série des nuances qui s'étalent entre les combinaisons simples des deux mots « pharmacien » et « chimiste ». Quoi qu'il en soit, la chimie naquit de la pharmacie, et si celle-là va se différenciant au gré de son développement, l'une et l'autre n'en restent pas moins deux choses respectables.

» Votre collaborateur, sans doute, ne s'est pas souvenu qu'apothicaire et pharmacien c'est tout un dans notre lignée professionnelle, et que si le mot de pharmacien prévalut en France sur celui d'apothicaire, ce fut à la suite d'un changement lent, s'étageant de la fin du dix-septième à la fin du dix-huitième siècle. En Allemagne, le mot « apotheker » continue à désigner celui qu'en France nous nommons un pharmacien. En Angleterre, c'est le mot « chemist ».

» Enfin, votre collaborateur a certainement oublié que l'apothicaire, en France, fut en général un homme honorable et considéré, dont le fils parfois, et le petit-fils, plus souvent, s'allièrent à des familles nobles locales ; d'aucuns parmi ces petits-fils parvinrent même au premier degré de la noblesse, et beaucoup firent souche de familles bourgeoises prospères.

» Ceci n'empêche pas que les apothicaires eurent leurs ridicules. Molière a consacré ces ridicules, il a même consacré des ridicules chez d'autres que les apothicaires.

» Ceci n'empêche pas que parmi les apothicaires, il y eut de tristes personnages ; je ne sache pas cependant qu'une statistique ait établi qu'il y en eut plus que dans toute autre profession.

» Mais ce que nous, pharmaciens, ne pouvons admettre, c'est que le mot « apothicaire » sans épithète puisse être décoché sous forme d'insulte, de suprême insulte, à l'adresse d'un chimiste, moins encore d'un chimiste allemand.

» A. BAUDOT. »

(La vivacité de cette riposte démontre que les apothicaires ne sont pas moins susceptibles que les poètes... *Genus irritabile*... Mais que notre correspondant se rassure... Jamais nous n'eûmes le dessein de discréditer son honorable corporation.)

LES BRUITS QUI COURENT

L'INCONSCIENT. — Très spirituel ce petit dialogue rimé par Miguel Zamacoïs « à la façon de M. de Molière » et paru dans le *Figaro* :

L'INCONSCIENT

Bonjour... Je viens, monsieur, de débarquer en [France...
Que fit-on par ici, pendant ma longue absence ?
Je ne sais rien de rien, venez à mon secours :
Au front et à l'arrière, est-ce qu'on tient toujours ?
Pas trop de mécontents ? Pas de protestataires ?
Comment vont les civils ? Comment, les militaires ?

L'INFORMÉ

Pour le soldat, le temps de l'épreuve est rouvert,
C'est la boue et le froid !... Les horreurs de l'hiver !

L'INCONSCIENT

Et le civil ?

L'INFORMÉ

On croit qu'il aura du chauffage,
Mais dame ! il lui faudra débourser davantage.

L'INCONSCIENT

Le pauvre homme !

L'INFORMÉ

Au soldat des marchands criminels
Font payer à prix d'or les produits essentiels ;
Rien ne le peut garder de la fureur du lucre !

L'INCONSCIENT

Et le civil ?

L'INFORMÉ

Il doit consommer moins de sucre :
Deux pauvres morceaux dans son café quotidien,
Et puis pas de « canard », désormais, à son chien.

L'INCONSCIENT

Le pauvre homme !

L'INFORMÉ

La nuit, au poste d'avant-garde,

Sur la ligne de feu que l'ennemi bombarde,
Le soldat, refrénant son besoin de sommeil,
Attend, l'oreille au guet, le lever du soleil...

L'INCONSCIENT

Et le civil?

L'INFORMÉ

N'ayant que des clartés bleuâtres,
Il doit aller parfois à pied jusqu'aux théâtres,
Et, faute de trouver en sortant une auto,
Se fait presser un peu dans un coin de métro...

L'INCONSCIENT

Le pauvre homme!

L'INFORMÉ

Acceptant sa rude destinée,
Le soldat se prépare à la troisième année,
Et montre autant d'ardeur, d'héroïsme et de cran!

L'INCONSCIENT

Et le civil?

L'INFORMÉ

Il va payer au restaurant
Dix pour cent sur le prix des notes supérieures
A cent sous, et cesser ses achats à six heures...

L'INCONSCIENT

Le pauvre homme!

❀

ROBE SIMPLE. — Autre variation sur le même thème, celle-ci empruntée à *L'Œuvre* :

MONSIEUR, *qui lit son journal*. — Moi, je trouve ça très bien!

MADAME. — Quoi donc?

MONSIEUR. — La circulaire de Dalimier, l'interdiction de s'exhiber dans les théâtres en habit ou en peau...

MADAME, *prenant le journal et le parcourant*. — Bravo! Je voulais justement me commander une robe habillée; j'hésitais, voilà la solution!

MONSIEUR. — Il y a trop de mufles qui manquent de goût et de tact! Tu as vu, l'autre soir, au Français, cette dame décolletée jusqu'au ventre!

MADAME. — Pour ce qu'elle avait à montrer!

MONSIEUR. — Nous sommes en guerre, il y a des gens qui l'oublient! Ce rappel à la décence et à la correction remet les choses au point. On pourra aller à l'Opéra sans être éclaboussé par des parvenus pour qui rien n'est trop cher. J'ai horreur des nouveaux riches, moi!

MADAME. — Peut-être parce que nous sommes restés des anciens pauvres!

MONSIEUR, *pathétique*. — Comment! on verrait des gens étaler des fourrures, exhiber des perles toutes neuves, tandis que d'autres sont obligés de réduire le sucre de leur café!

MADAME. — Mais des femmes comme celles-là, si elles n'avaient pas des toilettes de cent louis, qui donc ferait attention à elles? La simplicité, va, c'est encore ce qu'il y a de plus difficile à porter.

(Elle se lève et s'apprête à sortir.)

MONSIEUR. — Où vas-tu?

MADAME. — Chez mon couturier.

MONSIEUR. — Pourquoi faire?

MADAME. — Pour me commander une robe, naturellement.

MONSIEUR. — Mais, tout à l'heure, tu avais renoncé...

MADAME. — J'ai renoncé à me commander une robe habillée, mais je ne veux pourtant pas aller au théâtre toute nue!

MONSIEUR. — Tu as des tas de robes de ville!

MADAME. — Mais elles ne sont pas assez simples, mon chéri! Je n'ai pas envie de me faire remarquer.

SERGINES.

QUE FERA LA FRANCE

pour honorer ses Fils morts en combattant?

Partout, sur toutes les classes sociales, sur tous les rangs de la nation, la mort a prélevé sa dîme aveugle et cruelle ; partout elle a frappé brutalement et sournoisement, partout elle a étendu son implacable domination.

De toutes les misères de la guerre, celle-là est la plus émouvante et la plus tragique, le sacrifice des vies les plus jeunes, les plus précieuses, les plus fécondes, les plus utiles, les plus vivantes, et ce sacrifice de tant de beaux espoirs et de tant de nobles réalités, la France l'a accepté et accompli avec une générosité admirable et une héroïque résignation. C'est qu'elle a conscience de la grandeur de son deuil maternel, et que si elle en ressent toute la souffrance, elle en comprend aussi la terrible et poignante nécessité. Cette offrande douloureuse du plus pur de son sang, c'est à elle-même qu'elle la fait, à son passé et à son avenir. Avec une sorte d'égoïsme sublime, elle la consacre à ses destinées, et c'est ce sentiment hautain et profond qui la soutient et la réconforte, c'est ce sentiment qui l'exalte et où elle puise la stoïque et farouche attitude qui l'agenouille sans la courber au tombeau de ses enfants.

Ce don de tant d'existences à son salut et à ses destins n'est-il pas la preuve la plus magnifique de ce que représente pour l'âme française l'intégrité de la Patrie?

A ces héros, qui, du plus humble au plus privilégié, du plus obscur au plus illustre, auront été la sauvegarde de sa durée historique et nationale, la France devra je ne sais quel grandiose et perpétuel hommage. Il ne suffira pas, en effet, que leur souvenir survive dans la pensée de ceux qui les auront aimés et connus. Certes, chacun de ces disparus glorieux appartient tout d'abord au groupe familial ou social dont il relevait, mais ils forment aussi, à eux tous, une sorte de communauté sublime sur laquelle la France elle-même doit exercer, si l'on peut dire, un droit de revendication sacrée. Honorons nos morts selon nos cœurs, mais confions leur mémoire à la sollicitude de la Patrie.

Parmi les problèmes de l'après-guerre dont la solution préoccupe les esprits, celui-là se pose, le plus pathétique, le plus douloureux. Que fera la France pour honorer ses fils tombés à l'ennemi? Comment reconnaîtra-t-elle la beauté, l'utilité, la sublimité de leur sacrifice? Comment paiera-t-elle sa dette de reconnaissance, d'admiration et de piété?

Un des nombreux journaux du front a posé la question à ses lecteurs. Une enquête a été ouverte dont les réponses expriment toutes le même souci. En la feuilletant, j'y retrouve celle que j'écrivais à la vaillante petite feuille. Je proposais que fût instituée — en dehors de tous autres honneurs ou cérémonial par le bronze ou le marbre, par le monument ou la parole — que fût instituée, dis-je, une sorte de fête nationale des morts de la grande guerre, fête silencieuse et grave, fête funèbre et taciturne, sans marques extérieures, sans démonstrations, mais dont le jour fixé serait tout entier consacré au souvenir de ceux qui ont donné leur vie pour la France.

Et ce jour des morts, ce « jour des morts pour la Patrie », je voudrais qu'il fût choisi, non d'automne ou d'hiver, mais de printemps ; je voudrais qu'il fût un de ces jours où la lumière est transparente et où le ciel est rajeuni en sa pureté nouvelle, un de ces jours où l'avenir prend le visage de l'espérance, car c'est une éternelle leçon d'espoir et d'immortelle vitalité qu'ils ont donnée, ces morts héroïques de la grande guerre, dont le sang n'a pas seulement arrosé le glorieux laurier qui ceint leur front, mais fertilisé le sol de la Patrie pour de futures moissons de justice et de beauté.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

La Question de Date

La vaine discussion des « buts de guerre » a complètement cessé, tant en Angleterre et en France qu'en Allemagne même. C'est que, dans l'ampleur et la confusion des événements, elle n'a plus de sens et ne mène à aucune conclusion précise. Il est évident, désormais, que la guerre ne s'arrêtera point par des volontés particulières, par la décision d'un gouvernement, par une intervention quelconque, mais seulement quand elle aura accompli une œuvre dont les dimensions totales nous échappent, quoique nous en apercevions déjà certains contours. Hier, les exigences de sa vie nationale y entraînaient la Roumanie ; demain, la guerre européenne, par simple action de présence, provoquera peut-être en Grèce des secousses encore inconnues.

Tout le monde se livre aujourd'hui à ce genre de réflexions. Voilà pourquoi les controverses sur la durée de la guerre et sur les conditions de la paix deviennent oiseuses. Elles ne servent qu'à amollir les âmes, qu'à faire hésiter l'esprit. Ce que l'on admet aussi unanimement, c'est qu'un problème de cette complexité ne comporte pas de solution équivoque. Trop d'intérêts maintenant et trop de passions sont aux prises pour que des arrangements moyens puissent les satisfaire, comme il arrive dans le jeu normal de l'existence, et nous sommes, sans doute, dans la plus grande exception de l'histoire.

Nous ne commencerons donc à voir clair dans ce chaos que lorsqu'un des deux groupes d'adversaires sera entièrement à la merci de l'autre. Alors, les intentions profondes de la guerre de 1914 apparaîtront d'une façon éclatante, et les conditions de la paix en sortiront naturellement.

Des signes si lumineux annoncent la victoire aux Alliés qu'il n'y a plus, de notre part, forfanterie et imprudence à l'escompter. Mais vouloir en fixer à l'heure actuelle les circonstances et la date, ce serait troubler notre effort, lui ôter de sa puissance et de sa liberté.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

PAGES OUBLIÉES

La Foire de Fez

Cette inauguration qui a eu lieu avec éclat, et dont les photographies reproduites d'autre part vous apportent la vision pittoresque, restera comme un grand événement dans l'évolution progressive du Maroc et comme une date essentielle dans la glorieuse histoire de l'administration du général Lyautey... Notre correspondant vous décrit plus loin la ville de Fez modernisée, transformée. Nous placerons en regard la description merveilleuse que fit Pierre Loti de cette cité millénaire, alors qu'elle ne s'ouvrait pas encore aux étrangers :

UNE AMBASSADE CHEZ LE SULTAN

La place semble vide, malgré les milliers d'hommes qui y sont rangés, sur les quatre faces, au pied des vieux murs. Ce sont les mêmes personnages toujours, et les mêmes couleurs : d'un côté, une multitude blanche, en burnous et en capuchons ; de l'autre, une multitude rouge, les troupes du sultan, ayant avec elles leurs musiciens en longues robes orangées, vertes, violettes, capucine ou jaune d'or. La partie centrale de l'immense cour dans laquelle nous nous avançons reste complètement déserte. Et toute cette foule semble lilliputienne, à si grande distance, tassée au pied de ces écrasantes murailles crénelées.

Par un de ces bastions d'angle, ce lieu communique avec les enceintes du palais. Ce bastion, moins dégradé que les autres, recrépi de chaux blanche, a deux délicieuses grandes portes ogivales entourées d'arabesques bleues et roses ; et c'est par un de ces arceaux que le souverain va paraître.

Un mouvement se fait dans les troupes : soldats rouges et musiciens multicolores viennent, sur deux rangs, former une large avenue, depuis le centre de la cour où l'on nous a placés, jusqu'à ce bastion là-bas, par où le sultan doit venir, et nous regardons tous la porte entourée d'arabesques, attendant l'apparition très sainte.

Les murailles, les tours, sont hérissées partout de leurs créneaux pointus, qui font en l'air comme des rangées de peignes aux dents méchantes ; elles paraissent gigantesques, nous enfermant de tous côtés comme dans une citadelle aux dimensions excessives, fantastiques ; le temps leur a donné une couleur gris doré très extraordinaire ; elles sont lézardées, déchiquetées, branlantes ; elles produisent sur l'esprit l'impression d'une antiquité tout à fait perdue dans la nuit. Deux ou trois cigognes, perchées entre des créneaux sur des pointes, regardent en bas cette foule ; et une mule, grimpée je ne sais comment sur une des tours, avec sa selle à fauteuil en drap rouge, regarde aussi.

Par cette porte, entourée d'arabesques bleues et roses, sur laquelle notre attention est de plus en plus concentrée, arrivent maintenant une cinquantaine de petits nègres esclaves, en robe rouge avec surplis de mousseline, comme des enfants de chœur. Ils marchent lourdement, tassés en troupeau de moutons.

Puis six magnifiques chevaux blancs, tout sellés et harnachés de soie, que l'on tient en main et qui se cabrent.

Puis un carrosse doré, d'un style Louis XV — imprévu dans cette mise en scène, et mièvre, et ridicule au milieu de toute cette rudesse grandiose — (d'ailleurs l'unique voiture existant à Fez, offerte au sultan par la reine Victoria).

Encore quelques minutes d'attente et de silence. Et, tout à coup, un frémissement de religieuse crainte parcourt la haie des soldats. La musique, avec ses grands cuivres et ses tambourins, entonne quelque chose d'assourdissant et de lugubre. Les cinquante petits esclaves noirs se mettent à courir, à courir, pris d'un affolement subit, se déploient en éventail comme un vol d'oiseaux, comme une grappe d'abeilles qui essaiment.

Et là-bas, dans la pénombre de l'ogive que nous regardons toujours, sur un cheval blanc superbe que tiennent quatre esclaves, se dessine une haute momie blanche à figure brune, toute voilée de mousseline ; on porte au-dessus de sa tête un parasol rouge de forme antique, comme devait être celui de la reine de Saba, et deux géants nègres, l'un en robe rose, l'autre en robe bleue, agitent des chasse-mouches au tour de son visage.

Et tandis que l'étrange cavalier s'avance vers nous, presque informe, mais imposant quand même, sous l'amas de ses voiles neigeux, la musique, comme exaspérée, gémit de plus en plus fort, sur des notes plus stridentes, entonne un hymne religieux lent et désolé, qu'accompagnent à contre-temps d'effroyables coups de tambour. Le cheval de la momie gambade avec rage, maintenu à grand'peine par les esclaves noirs. Et nos nerfs reçoivent je ne sais quelle impression angoissante de cette musique si lugubre et si inconnue.

Enfin voici, arrêté là tout près de nous, ce dernier fils authentique de Mahomet, bâtardé de sang nubien. Son costume, en mousseline de laine fine comme un nuage, est d'une blancheur immaculée. Son cheval aussi est tout blanc ; ses grands étriers sont d'or ; sa selle et son harnais de soie sont d'un vert d'eau très pâle, brodés légèrement de plus pâle or vert. Les esclaves qui tiennent le cheval, celui qui porte le grand parasol rouge, et les deux — le rose et le bleu — qui agitent des serviettes blanches pour chasser autour du souverain des mouches imaginaires, sont des nègres herculéens qui sourient farouchement ; déjà vieux tous, leurs barbes grises ou blanches tranchant sur le noir de leurs joues. Et ce cérémonial d'un autre âge s'harmonise avec cette musique gémissante, cadre on ne peut mieux avec ces immenses murailles d'alentour, qui dressent dans l'air leurs créneaux délabrés...

Cet homme, qu'on a amené devant nous dans un tel apparat, est le dernier représentant fidèle d'une religion, d'une civilisation en train de mourir. Il est la personnification même du vieil Islam ; — car on sait que les musulmans purs considèrent le sultan de Stamboul comme un usurpateur presque sacrilège et tournent leurs yeux et leurs prières vers le Moghreb, où réside pour eux le vrai successeur du Prophète.

A quoi bon une ambassade à un tel souverain, qui reste, comme son peuple, immobilisé dans les vieux rêves humains presque disparus de la terre?

Nous sommes absolument incapables de nous entendre; la distance entre nous est à peu près celle qui nous séparerait d'un calife de Cordoue ou de Bagdad ressuscité après mille ans de sommeil. Qu'est-ce que nous lui voulons, et pourquoi l'avons-nous fait sortir de son impénétrable palais?...

Sa figure brune, parcheminée, qu'encadrent les mousselines blanches, a des traits réguliers et nobles ; des yeux morts, dont on voit paraître le blanc, en dessus de la prunelle à demi cachée par la paupière ; son expression est une mélancolie excessive, une suprême lassitude, un suprême ennui. Il a l'air doux, et il l'est réellement au dire de ceux qui l'approchent. (Au dire des gens de Fez, il l'est même trop : il ne fait pas assez voler de têtes pour la sainte cause de l'Islam.) Mais c'est sans doute une douceur relative, comme on l'entendait chez nous au moyen âge, une douceur qui ne se sensibilise pas outre mesure devant du sang répandu, quand cela est nécessaire, ni devant une rangée de têtes humaines accrochées en guirlande au-dessus des belles ogives, à l'entrée d'un palais. Certes, il n'est pas cruel ; avec ce regard doucement triste, il ne peut pas l'être ; comme son pouvoir divin lui en donne le droit, il châtie quelquefois durement, mais on dit qu'il aime encore mieux faire grâce. Il est prêtre et guerrier ; et il est l'un et l'autre à l'excès ; pénétré de sa mission céleste autant qu'un prophète, chaste au milieu de son sérail, fidèle aux plus pénibles observations religieuses et très fanatique par hérédité, il cherche à copier Mahomet le plus possible ; on lit d'ailleurs tout cela dans ses yeux, sur son beau visage, et dans son attitude majestueusement droite. Il est quelqu'un que nous ne pouvons plus, à notre époque, ni comprendre, ni juger ; mais il est assurément quelqu'un de grand, qui impose...

Et là, devant nous, gens d'un autre monde, rapprochés de lui pour quelques minutes, il a je ne sais quoi d'étonné et de presque timide qui donne à sa personne un charme singulier, tout à fait inattendu.

Le ministre présente au sultan, dans un sac de velours brodé d'or, ses lettres de créance, que prend en main l'un des chasseurs de mouches. Puis s'échangent les brefs discours d'usage: celui du ministre d'abord ; ensuite la réponse du sultan, affirmant son amitié pour la France, d'une voix basse, fatiguée, condescendante, très distinguée.

Puis nos présentations individuelles, nos saluts, auxquels le souverain répond par un signe de tête courtois — et c'est fini : le chef des croyants s'est assez montré pour des Nazaréens que nous sommes. Les esclaves noirs font tourner bride au beau cheval harnaché de soie ; la momie chérifienne nous apparaît vue de dos, semblable à un grand fantôme, dans de vaporeux linceuls. La musique, qui s'était apaisée en sourdine pendant les discours, reprend un crescendo funèbre ; un autre orchestre, de musettes et de tambourins, glapit en même temps sur des notes plus stridentes encore ; le canon commence à tonner tout près de nous, affolant les chevaux ; celui du sultan se cabre et rue, essayant de secouer sa momie neigeuse, qui reste impassible ; — tous les autres, les six belles bêtes blanches qu'on tenait en main, s'échappent en bonds furieux ; celui du carrosse doré se mate tout debout sur ses pieds de derrière ; les cinquante enfants noirs reprennent leur course échevelée absolument folle (ce qui est une chose d'étiquette chaque fois que le maître est en marche).

Et pendant le crescendo exaspéré de ces musiques, tandis que le canon continue son grand fracas sourd, — le cortège du calife s'éloigne de nous rapidement, comme une apparition qui serait chassée par un excès de mouvement et de bruit ; il s'engouffre là-bas, dans l'ombre de l'ogive bordée d'arabesques bleues et roses. — Nous apercevons une dernière ruade du beau cheval essayant toujours de secouer son impassible cavalier blanc ; puis tout disparaît, y compris le parasol rouge et les cinquante enfants de chœur qui se sont jetés sous cette porte comme un flot. — Une averse commence à tomber et nous courons à présent sur les hautes herbes mouillées, à la recherche de nos chevaux, au milieu de la débandade subite des soldats nègres habillés de rouge, de toute la pitoyable armée de singes. Un désarroi et un vacarme étranges succèdent au recueillement de tout à l'heure dans le gigantesque carré des murailles et des tours en ruines...

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

Le Sultan du Maroc dans sa ville

A Fez. — La Fête de l'Aïd-el-Kébir. — La Vie dans l'ancienne capitale du Maroc.

Le sultan Moulaï-Youssef, parti de Rabat à petites journées, escorté de plus de 4,000 cavaliers venus des tribus les plus lointaines de son empire, a fait son entrée solennelle dans sa bonne ville de Fez, sur son cheval blanc, avec son parasol vert, suivi des vizirs, de toute sa cour et des fanatiques de l'Islam. Les habitants lui ont fait une réception enthousiaste. Toute la population de la ville et des environs s'est portée au-devant de lui pour le saluer d'acclamations ; les places publiques ont retenti du bruit des tambourins et des cymbales, des sons grêles des guitares, des voix aigres et glapissantes des musettes arabes ; sur la terrasse de toutes les maisons, les femmes musulmanes voilées ont lancé leurs « youyous » d'allégresse. L'ancienne capitale du maghzen est dans la joie, le sultan est dans ses murs.

Il est de coutume, dans les pays de l'Islam, de célébrer, soixante-dix jours après le Ramadan, la fête du mouton, appelée par les indigènes l' « Aïd-el-Kébir », qui consiste à offrir au Seigneur le sang de trois victimes comme cela se pratiquait aux temps bibliques. Cette fête a revêtu cette année à Fez un caractère de grandeur et de solennité, car Moulaï-Youssef, descendant du Prophète et son successeur sur la terre, en a été le grand prêtre et le sacrificateur.





Les lecteurs des *Annales* nous excuseront de leur faire oublier pendant quelques instants le canon de la Somme pour les transporter sous le ciel du Maroc. Si les pères de famille et nos enfants se battent ici aussi, sur le front berbère, dans les montagnes du Rif, du Moyen et du Haut Atlas, il y a cependant, sur cette terre africaine, des jours où l'on se croirait en pleine paix. Malgré tout, les tribus de la plaine, de Taza à l'Atlantique, n'ont jamais joui de plus de sécurité ; elles peuvent, sans crainte d'être pillées et rançonnées, se livrer à la culture de leurs terres, dormir paisiblement sous leurs tentes, prier Allah pour leur souverain qui, sous l'égide de la France, a fait cesser les luttes intestines et sanglantes qui bouleversaient ce pays. Notre jeune protectorat se lance même, avec l'appui de nos baïonnettes, dans une voie féconde et pleine d'espérance.



Le 8 octobre, c'était donc grande fête à Fez. Il faut remonter à l'époque glorieuse et lointaine des grands empereurs du Maroc, pour retrouver une affluence aussi considérable venue de tous les coins de l'empire pour rendre hommage et jurer fidélité au descendant du Prophète, le sultan Moulaï-Youssef.

La société musulmane du Maroc est ce qu'était la société française du moyen âge au onzième siècle ; elle a sa grandeur, sa beauté farouche, sa mâle fierté. A voir ces grands caïds du Sud, toujours graves et silencieux qui, d'un geste, peuvent appeler aux armes plus de cinquante mille guerriers, qui vivent indépendants dans leurs repaires de la montagne, souvent plus riches et plus puissants que le monarque lui-même, venir s'incliner devant cette force morale que possède Moulaï-Youssef, comme descendant du Prophète, on est étonné et surpris à la fois. Dans ces pays, la vie demeure la même aujourd'hui qu'il y a mille ans, elle est enveloppée du grand voile de l'Islam.

La ville de Fez est dans un trou, dominée de toutes parts, sauf au sud, par d'assez hautes collines. L'une d'elles, celle de l'ouest, est couronnée de quelques oliviers d'où la vue s'étend sur la ville sainte, les mosquées, les jardins, les cimetières qui l'entourent et aussi sur une immense plaine bornée à l'horizon lointain par les hautes montagnes du Moyen Atlas. Là, à l'ombre des oliviers, le berger arabe tire de sa flûte des airs pastoraux pour ses chèvres rassemblées autour de lui. Le cadre est beau, saisissant ; il n'a pas l'allure triomphante des paysages de l'Extrême-Orient, où des grands arbres étendent leurs puissantes ramures. Ici, c'est le bled infini qui se déroule, le vide immense d'une tristesse inconcevable, mais en

1. Le Sultan du Maroc dans sa ville de Fez (photographie instantanée communiquée par Jean Ajalbert). — 2. Les goûts européens du Sultan. La salle de billard du palais. — 3. Vue générale de Fez.

AU MAROC



revanche, quelle nuage de lumière ! Tout se baigne dans l'or du soleil resplendissant. La pente de cette colline sur laquelle je me trouve est couverte de milliers de cavaliers arabes tout de blanc habillés, aux longs vêtements de laine flottants, tourbillonnant dans un nuage de poussière. Il y a les cavaliers des puissantes tribus Glaoua, M'Touga, Goundafa, presque tous venus des hautes montagnes du Grand Atlas, près des confins du Sahara : ceux du Chaouïa et du Haouz, des environs de Marrakech, reconnaissables à leurs chéchias rouges à bout pointu ; les Cherarda, qui mettent leur orgueil à la richesse de leurs selles ; les cavaliers du Maroc oriental, de Bou-Denib, d'Aïn-Chaïr, de Gourama, figures énergiques, visages bronzés, hauts de taille, qui ne tombent jamais de cheval.

Mais le canon tonne, les cavaliers des tribus se redressent sur leurs selles et, de la porte de la ville, sort le cortège impérial au bruit des tambourins, des cymbales, des cuivres, au milieu d'une forêt d'oriflammes de diverses couleurs que le vent agite dans la lumière du plus éblouissant soleil. Et, soudain, de la plaine une noire poussière monte vers le ciel et l'obscurcit. Dans ce nuage, les chevaux bondissent en hennissant, les burnous flottent, les drapeaux volent, les fusils tournoient dans l'air, « la poudre parle ». C'est une gigantesque et diabolique « fantasia » qui, partie de loin, dans une course échevelée, va mourir aux pieds du « Commandeur des croyants ». Puis, le nuage se dissipe, et l'ardent soleil continue à verser ses flots de lumière.

Voici le sultan, vêtu d'une robe d'une blancheur éclatante, sur un cheval gris pommelé. Il s'avance au pas, précédé par les serviteurs du palais agitant de grandes serviettes blanches pour chasser les mouches du front impérial. Dix chevaux, aux housses d'or et de soie, tenus en main par des palefreniers noirs, marchent quelques pas en avant. A côté du sultan, un cavalier porte le grand parasol vert à boule d'or ; puis, derrière, les vizirs, les grands de la couronne montés sur des mules richement caparaçonnées. Et ce cortège s'avance entre deux haies de soldats habillés de rouge, de cavaliers bleus, de cavaliers blancs portant des oriflammes, agitant des drapeaux. C'est un spectacle des « Mille et une Nuits ».

L' « Empereur des Croyants », qui va, aujourd'hui, faire l'office d'iman de sa religion, descend de cheval auprès d'un marabout vénéré. Il récite sa prière, à laquelle répondent les assistants, puis il s'assied par terre pour écouter un long discours de circonstance de son ministre de la justice.

Le sacrifice commence. Les trois victimes choisies pour être offertes en holocauste au Seigneur sont là, les pattes liées, tenues par les cornes par les bergers de la montagne voisine. Ce sont trois moutons, trois blancs moutons, les plus gras du troupeau. On les amène devant le sultan qui tient un couteau dans sa main. Le sultan, au milieu d'un grand silence, frappe les victimes au cou, et on entend les bêlements de douleur. Pour que le sacrifice soit tout à fait agréable au Seigneur, il importe que le coup ne donne pas immédiatement la mort ; la victime doit râler longuement en répandant peu à peu son sang sur la terre. Les trois moutons, blessés à mort, sont, sur-le-champ, chargés sur un mulet qui, au triple galop, gagne la demeure impériale. Les victimes ne doivent expirer qu'au seuil du palais ; elles sont ensuite mangées.



Le sacrifice terminé, le sultan remonte sur sa monture et nous assistons au serment de fidélité que lui font les tribus. A tour de rôle, les chefs arabes, à cheval, suivis de leurs guerriers, à cheval aussi, s'avancent vers le « Commandeur des Croyants », et s'arrêtent à vingt mètres de lui. Un héraut d'armes prononce à haute voix leurs noms, leurs titres et leurs qualités, puis tous les guerriers élèvent leurs armes, s'inclinent par trois fois sur leur selle et, le bout du fusil touchant presque la terre, s'écrient : « Que Dieu soit béni dans la vie de notre sultan ». Un second héraut, au nom du souverain, prononce ces paroles : « Nous recevons vos hommages, que Moulaï-Idriss (un grand saint de l'Islam) vous protège ».

La fête du mouton est terminée. Le sultan passe une dernière fois devant les tribus rangées en ligne, puis regagne lentement son palais de Fez, au milieu des acclamations de la foule.

P. C.



1. Le général Lyautey inaugure la foire de Fez. — 2. Une porte de la ville (vue intérieure). — 3. Le général Lyautey s'intéresse aux industries indigènes (transformation de la fibre de palmier en crin végétal).

AU MAROC

LA POLOGNE

* * *

Tous les yeux se tournent vers ce malheureux pays, auquel nous unissent les liens d'une amitié ancienne et fidèle... L'aventure où l'astuce allemande le précipite aujourd'hui, évoque le souvenir de la crise qui, à la fin du dix-huitième siècle, aboutit à son démembrement et à son partage. Dans les pages qu'on va lire, M. Frédéric Masson expose les causes profondes et déduit les conséquences de cet événement, un des plus tragiques de l'histoire :

Les Malheurs de la Pologne Démembrement et partage

Il n'y avait, dans l'ancienne Pologne, aucune éducation militaire collective. Chaque enfant noble était élevé à faire des exercices analogues; mais, durant la paix, on n'assemblait jamais la noblesse pour manœuvrer. S'il y avait guerre, le chef de détachement de hussards, désigné à l'avance, qui avait reçu, avec l'autorisation de la diète ou du Sénat, les lettres royales de convocation et le bâton de commandement, se mettait en route. Il visitait à vingt lieues à la ronde ses parents et ses amis et leur montrait la lettre royale et son bâton ; deux semaines après, une vingtaine ou une trentaine de *compagnons* étaient au rendez-vous, chacun avec deux ou quatre écuyers, un valet menant ses chevaux de rechange, deux valets menant un fourgon à quatre chevaux pour les munitions et ses vivres. — Et c'était là la mobilisation.

Venait qui voulait : jamais l'individualisme ne fut, sous prétexte de liberté, poussé si loin qu'en Pologne, et cet individualisme coûta à la Pologne son indépendance. Dans ce pays, ouvert de tous côtés à l'invasion de quatre voisins, dont la puissance s'accroissait chaque jour, il n'y avait ni gouvernement ni armée; mais ce qu'on apercevait du gouvernement satisfaisait — ce qui est bien quelque chose — les philosophes contemporains : « Tel est dans sa première simplicité, disait Rulhière, le plus ancien gouvernement républicain qui soit aujourd'hui sur terre. » L'on peut ajouter le plus parfait, car il était le plus voisin de l'anarchie. Quant aux formes de l'organisation militaire, où tout citoyen —





1. La célèbre image miraculeuse de la Vierge noire de Czenstochowa, vénérée des Polonais. A l'approche des Allemands, un prêtre enleva le tableau et l'expédia à New-York. — 2. Le roi de Bavière à Varsovie

EN POLOGNE



Tableau de JEAN STYKA.

LA POLOGNE HÉROÏQUE :



AR LE FER ET PAR LE FEU

En 1362, devant Kowno en feu, Witold prince de Lithuanie, jure de tirer vengeance de l'ogre germanique, l'ennemi héréditaire de la Pologne. Il devait tenir son serment un demi-siècle plus tard, en battant, à la tête de tous les Slaves, les Allemands à Grünwald (1410).

noble, bien entendu — était soldat, elles eussent été les plus proches de celles qu'on pratique à présent, pourvu que l'on substituât la contrainte au bon plaisir. Mais comme on s'en fût gardé, cette garde nationale héroïque n'avait que bien peu de portée militaire. Il y avait, à la vérité, au début du dix-huitième siècle, un semblant d'armée permanente qui eût pu atteindre 24,000 hommes, mais qui tomba de 8 à 10,000 ; sur quoi une cavalerie formant l'armée royale polonaise, où tous les cavaliers polonais à peu près étaient officiers à brevet et en touchaient la solde. Quatre régiments étaient composés uniquement d'officiers. On achetait les grades et les régiments aux grands généraux : Vincent Potocki paya un régiment 30,000 ducats ; mais il s'y retrouvait. Outre sa solde personnelle, le colonel touchait une partie de celle de ses hommes et de plus il passait d'emblée lieutenant général à 36,000 florins de solde. L'infanterie était composée de recrues allemandes, rebut de toutes les armées entre Rhin et Oder : encore était-elle commandée par des officiers polonais qui touchaient [illegible] ide et paraissaient le moins possible à cheval. [illegible] de l'artillerie, dont un Sapieha âgé de quinze ans, fut grand maître, comptait cent hommes, avec un matériel qui remontait aux Suédois. Un grand maître s'était chauffé avec les affûts. Cela simplifia l'armement.

La proie était belle ; elle était sans défense ; elle fit plus : elle se livra. Avec le règne des Saxons, Auguste II, qui avait succédé à Jean Sobieski et Auguste III, avait commencé une décadence qui, durant ce siècle (1696-1764), s'accéléra constamment. Depuis le début du [illegible] le, l'idée de partager cette immense [illegible] dans l'air ; elle avait été agitée tantôt [illegible] la Russie et la Prusse, tantôt entre la [illegible] che et la Prusse ; tantôt entre [illegible] la Prusse ; tantôt entre la Russie, la [illegible] Prusse ; tantôt entre la Russie et la [illegible] entre la Saxe et la Prusse : toujours la Prusse ! En 1518, en 1667, en 1700, en 1711, en 1713, en 1732, la Prusse, dont les souverains n'étaient à l'origine que les vassaux de la Pologne, avait tenté ses voisins, amorçant le démembrement et préparant les portions. Toutefois, les mécontentements de ceux qu'on n'appelait point à la curée ou dont on réduisait trop la part, retardèrent l'échéance. Elle se présenta à la mort d'Auguste III où se réalisa un dessein qu'avait formé de longue date la plus puissante voisine de la République et auquel — du côté où on l'attendrait le moins — une aventure d'amour donne un air de roman.





Les volontaires polonais dans l'armée française. Mort du porte-étendard Szuyski.

Au temps où elle était la femme du grand-duc héritier, ce ridicule Pierre de Holstein, qui passait des journées à jouer à la poupée dans le lit conjugal, Catherine d'Anhalt-Zerbst avait connu par Lew Alexandrovicz Narischkine, alors gentilhomme de la chambre, un Polonais de grande maison, Stanislas-Auguste Poniatowski. Ce jeune homme beau, intelligent et ambitieux, qui venait de faire son voyage d'Europe, se trouvait à Pétersbourg en complet accord avec l'ambassadeur d'Angleterre, le chevalier Williams, qui avait déterminé le roi son maître à pensionner largement la grande-duchesse. Williams ne manqua point de se prêter à l'intrigue, s'il n'en souffla point le plan à Narischkine, peut-être même à Poniatowski. Mais celui-ci ne tarda point à devenir amoureux pour son compte : et il s'en souvenait encore quand, bien des jours après, il écrivait ses *Mémoires*, — ces *Mémoires* dont le savant éditeur, M. Serge Goriainow, directeur des Archives impériales, m'envoyait un exemplaire au mois de juillet de 1914, — juste à la veille de la guerre.

Poniatowski fait ainsi le portrait de la grande-duchesse Catherine :

« Elle avait vingt-cinq ans; elle ne faisait que relever de ses premières couches ; elle était à ce moment de beauté qui en est ordinairement le comble pour toute femme à qui il est accordé d'en avoir. Avec des cheveux noirs, elle avait une blancheur éblouissante, les couleurs les plus vives, de grands yeux bleus à fleur de tête très parlants, des cils noirs et très longs, le nez aigu, les mains et les bras parfaits, une taille svelte plutôt grande que petite, la démarche extrêmement leste et cependant de la plus grande noblesse, le son de voix agréable et le rire aussi gai que l'humeur qui la faisait passer avec une facilité égale des jeux les plus folâtres, les plus enfantins, à une table de chiffre dont le travail physique ne l'épouvantait pas plus que le texte, telle importante ou périlleuse qu'en fût la matière. La gêne où elle a vécu depuis son mariage, la privation de toute compagnie analogue à son esprit l'avaient portée à la lecture ; elle savait beaucoup. Caressante, sachant saisir l'endroit faible de chacun, elle se frayait dès lors, par l'amour du public, le chemin de ce trône qu'elle a depuis rempli avec tant de gloire.

» Telle fut la maîtresse qui devint l'arbitre de ma destinée ; mon existence entière lui fut dévouée, beaucoup plus sincèrement que ne le disent d'ordinaire tous ceux qui se trouvent en pareil cas. »



Peut-on induire que, chez Stanislas-Auguste, l'amour prime l'ambition? Cela serait beaucoup

En haut : VARSOVIE. Le château royal. *En bas :* CRACOVIE. La place du Marché et l'hôtel de ville.

EN POLOGNE



Catherine II de Russie, par Rokotov.

dire : il aime, cela n'est point douteux, mais de quelle sorte d'amour, et comme il s'y mêle de questions diverses! Après un assez long séjour à Pétersbourg, où il entre de plus en plus en liaison avec l'agent de l'Angleterre, il fait un voyage en Pologne, où il est élu nonce à Dunabourg ; il revient presque aussitôt à Pétersbourg, en qualité de ministre de l'électeur de Saxe, et c'est le temps où sa faveur est déclarée, agréée même à la fin par le grand-duc époux de Catherine. Ce n'est pas sans qu'à des moments il ait des risques à courir, mais il est adroit, il est brave, il est amoureux, et celle qu'il aime touche à la couronne impériale.

Assurément, mais lorsqu'elle eut ceint cette couronne, par la plus extraordinaire des révolutions, lorsqu'elle écrivit à Stanislas : « J'envoie incessamment le comte Kayserling, ambassadeur en Pologne, pour vous faire roi après le décès de celui-ci », Stanislas parut n'avoir qu'un objet et qu'un but, revoir celle qu'il aimait ; elle l'écartait à présent, elle était passée à d'autres amours et, si elle conservait pour celui qui, après Schouwaloff, avait le premier touché son cœur, une sorte de souvenir attendri, si elle était disposée à lui rendre service, elle n'allait point jusqu'à se nuire à elle-même et se prendre dans des liens qui l'eussent pu gêner. Elle voulait bien lui donner un trône, mais elle lui refusait sa personne. Elle écartait par d'ingénieux prétextes toutes les demandes que lui adressait Poniatowski pour la rejoindre ; et lui, suppliant, — et semblait-il vraiment amoureux, — écrivait par deux fois au moins : « Ne me faites pas roi, mais rappelez-moi auprès de vous. »

Il y avait l'amour qu'il éprouvait, lui, sans doute ; mais on peut se demander si le but qu'il poursuivait était seulement de réveiller, chez elle, l'ancien amour et de remplacer Orloff, ou s'il ne se leurrait pas d'obtenir, après la couronne de Pologne, la main de Catherine, et de s'asseoir à la moitié de son trône. Ces rêves d'ambition, c'est à peine si l'on en surprend quelque trace : en attendant qu'il les réalisât, il se contentait d'intriguer en Pologne et d'y rendre, par son opposition, tout gouvernement impossible. A ne prendre que ce qu'il raconte lui-même de ses formes d'opposition, on demeure confondu qu'un pays ait pu vivre sans lois, sans justice, sans armée, sans administration, sans finances, dans une anarchie toujours croissante, au milieu d'une guerre civile qui mettait constamment aux prises les grands seigneurs de Lithuanie et de Pologne ; leurs rivalités faisaient le ton de toutes les questions et, de ce que les Branicki et les Radziwill voulaient ce que ne voulaient pas les Czartoryski résultaient toutes sortes de mouvements où périssaient même les bonnes intentions des uns et des autres. Aux querelles des hommes, dont on eût encore pu avoir raison, les femmes se mêlaient avec cette activité et cette puissance que justifient leur charme, leur beauté et leur esprit de société : ainsi approchait le moment où, s'étant mis d'accord pour partager entre eux cette proie magnifique, les souverains voisins n'auraient qu'à maintenir cette anarchie pour écarter toute résistance, et ce fut ainsi qu'entre Catherine et Frédéric II, la question polonaise se trouva réglée par un traité signé à Pétersbourg le 11 avril 1764 qui, comportant uniquement en apparence une alliance défensive, leur livrait en fait la Pologne et la Suède par la garantie qu'ils assuraient aux constitutions de ces deux Etats et à l'anarchie obligatoire. Il leur ouvrait les moyens d'intervenir à tout moment, sous prétexte de protéger les dissidents de Pologne ou de sauvegarder la Constitution, il réglait l'élection du roi et désignait Poniatowski, lequel, il faut l'espérer, ignorait le détail des tractations auxquelles il allait devoir son trône.

Les candidats ne manquaient point. C'étaient les princes Charles et Xavier de Saxe, l'hetman Branicki, Charles Radziwill, et Stanislas-Auguste Poniatowski. Lorsque, après les élections dans les diétines où dans un quart à peine les Czartoryski, oncles de Stanislas-Auguste et chefs de son parti, avaient pu faire passer leurs candidats, la diète de convocation s'ouvrit à Varsovie, les nonces trouvèrent des milliers de Russes établis dans le faubourg de Cracovie et les Czartoryski occupant militairement les édifices de la capitale. Ils résolurent de ne point paraître à l'assemblée et de quitter la ville. Le maréchal de la diète précédente, chargé de droit d'ouvrir celle-ci, protesta : on faillit le tuer, mais, légalement, il avait rompu la diète. Les Czartoryski n'en tinrent aucun compte. Etablis en maîtres par ce coup de force, ils essayèrent sous les baïonnettes russes de se parer d'une façon de légalité et ils se présentèrent pour les *pacta conventa* comme les réformateurs de la Constitution et les garants de l'indépendance nationale. Les Russes et les Prussiens veillaient ; ils ne laissèrent point toucher au *liberum veto*, cette clef de voûte de l'anarchie.

A la diète d'élection réunie le 24 août, —



Stanislas II, dernier roi de Pologne, par Angelica Kauffmann. *Galerie des Offices.*

après que les Branicki, les Radziwill et tous ceux qui étaient du parti patriote avaient dû quitter le royaume, — 2,000 électeurs à peine, domestiques ou clients des Czartoryski, réunis dans une salle en planches, au lieu d'être assemblés 200,000 à cheval dans la plaine de Wola, nommèrent roi Stanislas-Auguste.

Ce pupille de Mme Geoffrin eût été près d'être un habile homme ; il n'eût point eu de mauvaises intentions ; il eût montré de l'éloquence, une remarquable connaissance de la politique que tout eût été vicié par son origine. Un souverain, quel qu'il soit, qui doit sa couronne à l'étranger, est traître à sa nation. Un homme, quelle que soit sa fonction, qui, sans mission expresse et sans commission spéciale, négocie avec l'étranger, qui traite avec l'étranger, qui vend à l'étranger l'influence dont il dispose, cet homme-là, où qu'il se cache, il faudra bien qu'on le livre à la juste vengeance du peuple, et nul châtiment n'est égal à son crime.

Le châtiment, pour Stanislas-Auguste, pire que toutes les peines, si comme on peut le croire, à des moments il avait des velléités de patriotisme, ce fut l'impuissance où il se trouva d'appliquer les réformes qui seules eussent pu sauver l'indépendance. Quelque combinaison qu'il tentât pour l'abolition du *liberum veto*, il trouva en face de lui les représentants des puissances garantes qui, manœuvrant avec une habileté consommée, fomentaient les partis, excitaient les orages, provoquaient les divisions, subventionnaient les confédérations : le ministre de Russie, Repnine, était le maître de Varsovie ; il convoquait la diète et la faisait voter à coups de grenadiers. On enlevait quiconque prenait un air d'opposition. Contre la tyrannie russe, les Polonais se soulevèrent selon les formes légales d'une confédération. Ce fut la Confédération de Bar. Elle groupa tous les patriotes, mais le roi n'y accéda pas, et elle fut anéantie par les Russes, lesquels n'hésitèrent point à se faire des alliés des paysans révoltés. Les opérations des Russes les amenèrent à une incursion sur le territoire turc. Ils prirent Balta d'assaut, massacrèrent la population musulmane. La Turquie déclara la guerre à Catherine II. Cette guerre



Le partage de la Pologne.
Image allégorique de Moreau (dix-huitième siècle).



Dîner donné à Varsovie en l'honneur du roi de Bavière, par le gouverneur von Beseler et le consul général von Bruck.

LA POLOGNE MALHEUREUSE

eût pu donner un peu de répit à la Pologne si la lutte n'avait continué entre l'armée royale et les bandes de la Confédération. Toutefois, ce ne fut pas le roi qui en eut raison, ce furent les Russes. Il y eut des alternatives, car le fastueux courage des hussards battait encore sous l'habit des confédérés ; quelques-uns, se glissant dans Varsovie, enlevèrent le roi, puis, dans un accès de sensibilité, le relâchèrent ; il y eut des épisodes de roman et des actes d'une héroïque folie. Sans intervenir officiellement, ce qui eût amené une guerre générale que l'état de ses finances et de son armée ne lui permettait point d'entreprendre, la France avait envoyé aux confédérés de l'argent et des officiers : ceux-ci se montrèrent égaux en audace et en aventures aux plus audacieux et aux plus aventureux, mais que pouvaient-ils contre trois armées : prussienne, russe, même autrichienne?

Après cinq années de lutte, de 1768 à 1772, les confédérés succombèrent et le démembrement commença. Dès le 5 août 1772, les trois puissances avaient signé une convention qu'elles négociaient depuis deux ans et où les marchandages avaient été également ignobles de la part de l'Autriche, cyniques de la part de la Prusse, brutaux de la part de la Russie.

Six, sept, huit, douze traités successifs consacrèrent le démembrement qui avait été consenti par le roi et par une diète nommée sous les baïonnettes étrangères...

... C'était la fin : la fin, si l'on regarde à la carte d'Europe où le nom de la Pologne a disparu, où ses provinces ne sont plus que des lambeaux de Prusse, de Russie et d'Autriche ; la fin, si l'on regarde à ce roi déshonoré, qui, dans un palais russe, se fait entretenir à 200,000 ducats par an, qui assiste aux fêtes de la cour impériale, et se fait rappeler à l'ordre, parce qu'il s'assied ; la fin, si l'on regarde aux grands seigneurs empressés autour de Catherine et de Paul Ier, d'Alexandre et d'Elisabeth pour obtenir la restitution de leurs domaines ; la fin, si l'on regarde aux cours de Vienne et de Berlin où, dans leurs costumes de guerre devenus des vêtements de parade, les magnats se disputent les regards des électeurs de Brandebourg et des archiducs d'Autriche ; le commencement, si l'on regarde à l'indomptable patriotisme dont, exilés et proscrits, émigrés et errants, les Polonais ont su entretenir le feu sacré en quelque pays du monde que l'oppression les ait chassés.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

M. Gabriel Hanotaux conserve, parmi ses souvenirs d'homme d'Etat et de diplomate, un témoignage de la bonne volonté du tsar Nicolas, vis-à-vis de la Pologne. Voici cette impartiale déclaration :

LA POLOGNE ET LE TSAR

Je vois encore le vieil Henri Martin recevant, quelques jours avant la déclaration de la guerre de 1870, la dernière délégation polonaise venant implorer le secours de la France. Quand la France fut abattue, c'en fut fait de la Pologne : *Finis Poloniæ*! Mais j'entends aussi ceux du lendemain, les historiens au regard profond, comme mon ami Albert Sorel, disant avec entêtement : « Tout cela finira pas la résurrection de la Pologne ».

Mais où, par qui, comment? Un homme y pensait en Europe, et c'était précisément le tsar Nicolas ; je puis le dire, maintenant. Quand il vint à Paris, en 1896, jeune encore, récemment monté sur le trône, accablé et comme effaré des lourds devoirs qui pesaient, dès lors, sur ses frêles épaules, il daigna se confier à celui qui signe cet article ; il eut avec lui un long entretien où il lui ouvrit son cœur.

Dans cet entretien mémorable, dont je notai tous les détails, il aborda, de lui-même, le sujet douloureux et me dit :

« Je sais quels sont mes devoirs envers nos frères slaves de Pologne ».

Pendant dix-huit ans, je me suis tu ; je puis parler aujourd'hui. Depuis lors, j'ai suivi les sages et lentes manifestations de la volonté impériale. A diverses reprises, des mesures d'adoucissement, trop souvent contrariées par l'administration et par certains partis de la Cour qui ne savaient pas, eux, prouvaient que le maître n'avait pas oublié. Quant le tsar Nicolas prit l'initiative de la réunion de la Conférence de La Haye, je compris qu'il cherchait, si possible, le moyen de réaliser par la paix ce qu'il n'eût pas voulu payer de la rançon d'une grande guerre et, plus récemment, quand, se mettant en travers de la volonté du Conseil de l'Empire, il promulguait *proprio motu*, par un ukase sans réplique, que la Majesté Impériale *voulait* que la Pologne conservât l'usage officiel de sa langue et le recours direct à l'autorité suprême, je sentis bien que l'heure des réalisations grandes allait sonner.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

PAGES OUBLIÉES

Henri Sienkiewicz

Le célèbre écrivain polonais Henri Sienkiewicz vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans, dans la petite ville suisse où il s'était retiré au début des hostilités et où il s'était consacré à des œuvres de bienfaisance en faveur de ses malheureux compatriotes.

Né à Wola-Orkzepka, gouvernement de Radom, en 1846, il avait fait de brillantes études complétées par de longs voyages, surtout en Amérique. Il avait débuté dans les lettres par des articles de critique. Puis il publiait des romans où s'affirmait son talent de conteur réaliste. Parmi ses œuvres les plus remarquables, il convient de citer : Le Déluge, Par le Fer et par le Feu, Messire Wolodzerski *et* Quo Vadis *dont le succès fut immense dans le monde entier.*

Détachons de son œuvre cette fraîche et poétique légende qui n'est pas dans sa manière habituelle, mais qui témoigne de la souplesse et de la grâce de son talent :

SOIS BÉNIE !

(Légende Hindoue)

Une fois, par une claire nuit de lune, le sage et grand Krischna tomba dans une profonde méditation et dit :

— J'avais pensé que l'homme est le plus beau des êtres créés sur la terre, mais je me suis trompé. Voici une fleur de lotus balancée par le souffle de la nuit ; n'est-elle pas plus belle que toutes les créatures qui existent ? Ses pétales viennent de s'ouvrir à la lumière argentée de la lune et je ne puis en détacher mes yeux....

Un moment après, il pensa :

— Pourquoi ne pourrais-je pas moi, un dieu, évoquer par la force de ma volonté un être qui soit parmi les hommes ce qu'est le lotus parmi les fleurs?... Qu'il en soit ainsi pour la plus grande joie de tout l'univers! Lotus, prends la la forme d'une vierge et apparais devant moi !

L'onde frissonna légèrement, et soudain le prodige s'accomplit.

Le lotus avait pris la forme humaine et se tenait debout devant Krischna.

Le dieu lui-même en fut émerveillé.

— Tu étais la fleur du lac, dit-il, sois dès à présent la fleur de ma pensée, parle !

La jeune fille se prit à murmurer aussi doucement que murmurent les pétales blancs du lotus, baisés par la brise d'été :

— Seigneur, tu as fait de moi un être vivant ; où m'ordonnes-tu de vivre, désormais ?

Krischna leva vers les étoiles ses yeux de sage, réfléchit un moment et demanda :

— Veux-tu vivre sur les sommets des montagnes ?

— Il y a de la neige là-haut, Seigneur, il y fait froid ; j'ai peur.

— Eh! bien, je t'élèverai un palais de cristal au fond de la mer.

— Dans les profondeurs des eaux il passe des serpents et des monstres ; j'ai peur, Seigneur!

— Veux-tu les steppes sans fin?

— Oh! Seigneur, les orages et les ouragans ravagent les steppes comme des troupeaux sauvages!

— Que faire de toi, fleur personnifiée?... Ah! dans les cavernes d'Ellora vivent de saints ermites... Veux-tu vivre loin du monde, dans une grotte?...

— Il y fait sombre, Seigneur, j'ai peur!

Krischna s'assit sur une pierre et appuya sa tête sur sa main.

Cependant l'aube commençait à illuminer le ciel à l'Orient, à dorer les eaux du lac, les palmiers et les bambous. En même temps résonnèrent les cordes tendues sur une conque nacrée accompagnées d'un chant humain.

Krischna s'éveilla de sa méditation et dit :

— Voilà le poète Valmiki qui salue le lever du soleil.

A cet instant s'écarta le rideau de fleurs pourpres qui s'épanouissait sur les lianes et le poète Valmiki parut sur les bords du lac.

A la vue du lotus changé en femme, il cessa de jouer. La coquille chatoyante glissa doucement de sa main jusqu'à terre, ses bras tombèrent le long de ses hanches et il resta muet, comme si Krischna l'avait changé en arbre.

Le dieu se réjouit de ce ravissement provoqué par son œuvre et dit :

— Réveille-toi, Valmiki, et parle!

Et Valmiki parla :

— ... Je l'aime!

La face de Krischna rayonna subitement :

— Fille adorable, j'ai trouvé un dieu digne de toi : séjourne dans le cœur du poète.

Sereine, telle une journée d'été, calme comme l'onde du Gange, la jeune fille montait vers le temple qui lui était assigné, mais quand elle y eut jeté un regard scrutateur, soudain elle pâlit et la peur l'enveloppa comme le froid souffle de l'hiver.

Krischna surpris demanda :

— Fleur personnifiée, as-tu peur aussi du cœur du poète?

— Seigneur, répondit la jeune fille, où me forces-tu d'habiter ? Voilà que j'aperçois dans ce seul cœur à la fois et les sommets neigeux des montagnes, et les profondeurs des eaux remplies d'étranges créatures, et le steppe avec ses tempêtes et ses ouragans, et les sombres cavernes d'Ellora.... j'ai peur, ô Seigneur!

Mais le sage et bon Krischna répliqua :

— Rassure-toi, fleur en personne. S'il y a des sommets glacés dans le cœur de Valmiki, à son souffle tiède le printemps les fera fondre ! S'il y a des abîmes d'une mer, sois la perle de ces profondeurs ! S'il y a l'immensité du steppe, sèmes-y des fleurs de bonheur ! S'il y a des cavernes d'Ellora, sois le rayon de soleil dans leurs ténèbres !

Valmiki, qui avait retrouvé la parole, ajouta :

— Et sois bénie !

HENRI SIENKIEWICZ.

(Traduit du polonais par V. A. C. de Zabiello).

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES MENSONGES DU CHANCELIER — LA LEVÉE EN MASSE ALLEMANDE LES BELGES EN ESCLAVAGE

Plus la guerre se prolonge, plus l'Allemagne éprouve le besoin de rejeter loin d'elle la responsabilité du conflit, plus Guillaume II sent peser sur elle et sur lui-même la vindicte universelle, plus il demande à son chancelier de protester, de nier l'évidence même. Et ce besoin nous apporte de nouveaux, d'impudents mensonges. Alors que la Russie ne mobilisa qu'autant que le kaiser eut décrété la « menace de guerre », le chancelier prétend que ce fut elle, au contraire, qui prit les devants, dans la nuit du 30 au 31 juillet 1914, et que si, la veille, le *Lokal Anzeiger* répandit le bruit de la mobilisation allemande, le gouvernement impérial fit aussitôt démentir la nouvelle à l'ambassade de Russie à Berlin. Mais on sait bien qu'un journal berlinois n'aurait jamais osé publier pareille chose s'il n'y avait été autorisé.

C'est avec une même impudence que le chancelier voudrait faire partager à l'Angleterre la responsabilité dont il charge la Russie. A l'en croire, ce ne serait pas la violation de la Belgique qui l'aurait fait se ranger aux côtés de la France et de la Russie, mais le désir de favoriser nos desseins de revanche et l'esprit de conquête de nos alliés. Le mensonge est flagrant, mais il y a mieux: « L'Allemagne, dit le chancelier, est prête, en tout temps, à se joindre à une ligue des peuples et même à se placer à la tête d'une telle ligue, pour punir ceux qui prétendent troubler la paix. »

L'Allemagne gardienne de la paix du monde, ce serait plaisant si ce n'était odieux.

« Guerre de défense », a conclu le chancelier, et l'affirmation vise encore moins les neutres que le peuple allemand lui-même, qu'il faut galvaniser, entraîner à un nouvel et formidable effort, à une sorte de levée en masse de la population civile, à sa mobilisation pour les besoins de la guerre. La loi que le gouvernement demande au Reichstag n'établit rien moins, en effet, que le principe du travail obligatoire au service de l'Etat. Elle lui permettrait non seulement, comme le dit le même *Lokal Anzeiger*, d'envoyer sur le front de combat tous les hommes « en âge militaire » et de les remplacer à l'arrière par des impropres au service, mais d'amener toute une catégorie d'inaptes dans les usines de guerre. La presse d'empire déclare qu'il y va du salut de la patrie, qu'il faut compenser la supériorité du matériel ennemi et, qu'en conséquence, tous ceux qui ne peuvent porter ni le sac ni le fusil doivent néanmoins faire du service. On en appellerait même au patriotisme des femmes, qui seraient invitées à participer à la fabrication des munitions.

Cette institution d'un office de guerre suit de près, comme on le voit, la proclamation de l'autonomie de la Pologne et le recrutement d'une armée polonaise, la réquisition aussi de la main-d'œuvre belge. A bout d'ouvriers, l'Allemagne étend, en effet, à l'infortunée Belgique l'odieux système de déportation et de travail *forcé* inauguré à Lille, à Roubaix, à Tourcoing. Sur l'ordre de Bissing, des milliers de malheureux sont brutalement arrachés à leur foyer et conduits en Allemagne, forcés d'y travailler aux usines de guerre ; et, quand ils résistent, comme ils l'ont fait à Bruxelles, à Liége, à Anvers, ils sont impitoyablement massacrés. L'exécrable Bissing essaie de faire le silence sur ces tueries et le crime lui-même dont il se rend coupable. Il invoque des raisons dérisoires. Ce serait pour les arracher au chômage, à l'oisiveté, que nos malheureux amis seraient réduits en esclavage, et, bien naturellement, la responsabilité de ce chômage remonterait à l'Angleterre, « qui empêche l'importation des matières premières en Belgique ». Mais la noble voix du cardinal Mercier et les protestations du gouvernement belge sont plus fortes que sa haine. Et le monde est saisi de forfaits qui, disent les ministres du vaillant roi Albert, « font litière des lois d'humanité aussi bien que des règles conventionnelles de la guerre ».

Les Etats-Unis protestent également contre cette « traite des Belges », mais, comme toujours, leur note est toute de réticence, ils ne protestent qu'en tant que chargés des intérêts de la Belgique, d'un peuple dont ils se sont constitués les gardiens.

LA RUSSIE, L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE

Comme on s'y attendait, le gouvernement russe fait déclarer que l'acte des empires du Centre à l'égard de la Pologne est pour lui *nul et non avenu*, et que la décision du tsar, au début de la guerre, de créer une Pologne englobant tous les territoires polonais et réglant librement sa vie intellectuelle et économique sur les bases d'une large autonomie demeure entière. A la Douma, le président a ajouté que la Russie repousse avec indignation et plus que jamais toute pensée de paix séparée.

Est-il besoin d'ajouter que les Alliés s'associent intimement aux protestations et aux promesses russes. A l'issue de leur dernière conférence au quai d'Orsay, MM. Asquith et Briand ont adressé à M. Sturmer un long télégramme où ils se félicitent de voir la Russie déjouer les machinations de nos ennemis et mettre en pleine lumière le caractère illusoire de leurs promesses. « Nous nous réjouissons sincèrement, y disent-ils, des généreuses initiatives prises par le gouvernement de Sa Majesté l'empereur de Russie en faveur d'un peuple auquel nous attachent d'antiques sympathies, et dont l'union restaurée constituera un élément primordial du futur équilibre européen. Nous sommes heureux de nous solidariser entièrement avec les vues dont le gouvernement impérial entend assurer la réalisation, au bénéfice du noble peuple polonais. »

LA VICTOIRE ANGLAISE DE L'ANCRE

La levée en masse allemande — il n'en faudrait pas exagérer la portée — souligne l'importance de nos récentes victoires et celle même remportée dans les journées des 13 et 14 octobre par les troupes britanniques sur les deux rives de l'Ancre. Dans une offensive vraiment foudroyante, les Tommies ont réduit au nord et au sud de la rivière ce saillant de Beaucourt, dont les croupes affrontaient le large terrain conquis par elles en octobre dernier, où elles avaient, entre Thiepval et Courcelette, maîtrisé les puissantes redoutes de Stuff et de Schwaben, ainsi que le village de Sars. Leur front, au 12 novembre, passait devant Saint-Pierre-Divion, traversait l'Ancre à Hamel, puis remontait d'Auchonvilliers et la cote 143 vers Hébuterne, en formant une sorte d'angle droit. Les positions qu'elles avaient devant elles étaient très fortes. Entre Saint-Pierre-Divion et Beaumont, il n'y avait pas moins de cinq tranchées successives, couvertes par de multiples réseaux de fil de fer. Beaumont et Beaucourt-sur-Ancre, tapis à contre-pente de mamelons élevés, étaient fortement aménagés et constituaient de véritables redoutes où l'ennemi se jugeait inexpugnable et avait des garnisons importantes. Mais l'artillerie lourde anglaise devait avoir raison de ces organismes, si puissants fussent-ils, et une attaque par surprise, l'élan et la ténacité de nos alliés, leur courage firent le reste. Profitant du brouillard, les Tommies, malgré la boue et la tangue qui leur montaient parfois jusqu'au ventre, traversent les marécages derrière lesquels l'ennemi se croyait à l'abri. Les cinq lignes de tranchées, contre lesquelles un tank, cousin germain de « Crème de Menthe », *Devil's Delight*, fait merveille, sont enlevées, Saint-Pierre-Divion est pris, et cette grosse brèche dans le dispositif allemand décide de la bataille. L'ennemi surpris se défend mal. Une heure après, Beaumont-Hamel succombe et, cependant, ce réduit était plus redoutable encore que celui de Thiepval. Des caves immenses, dont chacune pouvait contenir une compagnie, et reliées par des conduits souterrains en complétaient la défense. Puis ce fut le tour du ravin commandant le passage de la rivière et transformé en un véritable arsenal ; celui enfin de Beaucourt lui-même où, comme à Beaumont, nos alliés faisaient une véritable cueillette de prisonniers. Il y en a six mille au tableau, et parmi eux des Silésiens, des Poméraniens, c'est-à-dire des hommes d'élite.

D'un simple regard sur la carte, on saisit toute l'importance de la victoire anglaise. Non seulement la profondeur du terrain gagné par les troupes du général Haig atteint près de trois kilomètres sur six, mais l'adversaire se trouve rejeté sur la ligne Serre-Grancourt, si ce n'est sur celle de Puisieux-Pys-Miraumont, les grandes avancées, avec Warlencourt, de Bapaume. Et même comporte-t-elle pour les Allemands une telle menace, en cas d'avance de nos troupes au delà de Saillisel que, dès le lendemain de l'offensive anglaise, ils ont déclanché de Lesbœufs à Bouchavesnes, au nord de la Somme, et plus particulièrement contre nos positions de Saint-Pierre-Vaast, puis au sud du fleuve contre Ablaincourt et Pressoir, notre récente conquête, une contre-attaque de grand style, accompagnée vers Chaulnes de tout le détestable attirail des liquides enflammés et des engins lacrymogènes. A la faveur d'un bombardement furieux, ils rentrèrent dans Pressoir, et il a fallu se battre avec acharnement pour les chasser du village. A Saint-Pierre-Vaast, la lutte fut également furieuse, et l'ennemi ne put progresser passagèrement qu'au prix de pertes énormes, comme à Pressoir, où il aurait engagé l'effectif de trois divisions.

LES BATAILLES D'ORIENT — LA VICTOIRE DE MONASTIR

En Orient, l'aile gauche de l'armée alliée transforme ses succès devant Monastir en une véritable victoire. Elle est aux portes de la ville que bat son artillerie lourde, après une bataille décisive qui a fait brusquement tomber les lignes de Kenali, c'est-à-dire le centre germano-bulgare. Développant, en effet, leur belle manœuvre de droite par le Kaïmaktchalan et la boucle de la Cerna, les Serbes ont passé la rivière, enlevé le village de Chengel, à plus de cinq kilomètres de là, pendant que nos propres troupes, marchant de Velyselo sur Tepabci, venaient se ranger à leur hauteur, et formaient avec eux dans la boucle de la Cerna un grand front d'attaque qui bientôt poussait en avant et emportait les lignes de Kenali, que les Allemands fortifiaient depuis dix mois, et arrivaient jusqu'à cinq kilomètres de Monastir. Ses avant-postes étaient, en effet, le 16 novembre, non loin de Jaratok. Bref, Monastir se trouvait abordée à la fois par le nord et par l'est, et la retraite de l'ennemi sur Prilep semblait bien compromise.

Sur les fronts roumains, la bataille paraît s'égaliser. Si, en effet, Falkenhayn, en possession de renforts importants, renouvelle dans les vallées de l'Oltu, de Campolung et de Prahova sa menace des voies ferrées de Pitesci et de Ploesci, et fait bombarder par ses avions Sinaïa et la résidence royale, en Dobroudja Mackensen a dû reculer de quarante kilomètres, et il ne paraît pas pouvoir passer le Danube, bien que le pont de Cernavoda n'ait pas été détruit.

Les Russes sont en face, devant Cernavoda, et empêchent le général allemand de déboucher.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

L'Allemagne au-dessus de tout, par A. CHUQUET. — *Le professeur Kurt-Oscar Muller*, par l'abbé WETTERLÉ. — *Journal d'une Famille française pendant la Guerre*, par M. D'ARGUIBERT. — *Un roman civil en 1914*, par LUCIE DELARUE-MARDRUS.

Les Allemands se plaignent amèrement de l'hostilité du monde civilisé à leur égard. Bien avant la guerre déjà, ils protestaient contre le sentiment de défiance qu'ils éveillaient chez toutes les nations, et affirmaient qu'ils étaient victimes d'inconcevables rancunes, de haines profondes que rien ne justifiait. Leur thèse était que la grandeur de l'empire allemand, son étonnante prospérité, sa prodigieuse puissance militaire aveuglaient de jalousie et de colère les races non germaniques. Ils ne comprenaient pas qu'on ne s'inclinât pas devant leur prétendue supériorité intellectuelle. Avec leurs cerveaux façonnés par la « kultur », leurs âmes asservies aux plus violents instincts, la petitesse de leur nature et la médiocrité morale de leurs aspirations, ils s'imaginaient constituer vraiment le « peuple élu ». Dans la folie de leur orgueil, ils se vantaient de ne point se soucier du respect et de l'affection des autres peuples, pourvu que ceux-ci eussent la crainte de leur force. Au siècle dernier déjà, un homme d'Etat allemand constatait mélancoliquement : « Hélas! nous ne savons pas nous faire aimer! » Or, la certitude de la faillite de la « kultur » est là, car une civilisation qui n'exerce pas d'attirance sur les esprits et les cœurs, qui ne s'impose pas par sa propre puissance de rayonnement, est factice et stérile. Elle n'ajoute rien au grand effort de l'humanité, ardemment soutenu à travers les siècles, vers plus de lumière, plus de justice et plus de bonté.

La mentalité allemande, telle qu'elle s'est formée depuis un demi-siècle, et telle qu'elle s'affirme pleinement aujourd'hui dans la plus terrible des guerres, on en saisit tout le caractère dans le livre de M. Arthur Chuquet, *l'Allemagne au-dessus de tout*. En des études précises, avec toute la conscience de l'historien ayant la claire intelligence des documents et sachant dégager la signification profonde du geste des hommes, M. Arthur Chuquet nous montre ce qu'il y a au fond de l'âme allemande. C'est dans ses chants qu'un peuple se livre tout entier : or, le *Deutschland über alles* est un chant banal, la *Wacht am Rhein* est un poème « flasque » et « plat » ; le *Hassgesang gegen England*, (le chant de haine contre l'Angleterre), est odieux. On a dit que les Allemands eux-mêmes renient maintenant ce poème de Lissauer. C'est possible, mais il n'en reste pas moins que l'Allemagne entière l'a chanté avec enthousiasme l'année dernière, parce que ce cri de rage de Lissauer traduisait à ce moment le sentiment intime de tous les Germains. Dans les pages où M. Chuquet analyse les formules des interprètes les plus qualifiés de la pensée allemande, c'est le même orgueil médiocre, la même insolente vanité qu'on retrouve.

C'est que le fond de la race est là. Un homme qui connaît admirablement les Teutons, qui les a observés dans tous les domaines, qui a vécu au milieu d'eux et lutté contre eux, l'abbé Wetterlé, en témoigne hautement. L'abbé Wetterlé n'est pas seulement un des représentants les plus autorisés de l'Alsace irréductiblement fidèle à la patrie française, un de ceux dont la parole ardente a soutenu efficacement la foi dans l'inéluctable réparation du droit violé en 1870-71 ; il est, de plus, un écrivain fécond, au talent souple, à la phrase imagée et harmonieuse. Son *Professeur Kurt-Oscar Muller*, qui vient de paraître avec une préface de M. Paul Deschanel, est un livre de fine observation et de jolie ironie. En 1912-1913, alors qu'un Alsacien-Lorrain ne pouvait exprimer franchement sa pensée dans les provinces annexées, il avait imaginé d'adresser au *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine* des lettres émanant prétendument d'un professeur thuringien se cachant sous le pseudonyme « Kurt-Oscar Muller ». Il put, sous cette forme fantaisiste, dire aux Allemands quelques vérités qu'il n'eût pas été bon de leur dire crûment. Il y a là une réelle subtilité d'analyse et une rare connaissance du caractère allemand. « L'Allemagne, dit le supposé professeur thuringien, n'est devenue ce qu'elle est que par la hiérarchisation rigide de ses classes sociales. Nous vivons du respect que nous avons les uns pour les autres. On nous respecte si peu à l'étranger que, si nous renoncions à nous accabler réciproquement de titres sonores et pompeux, nous en viendrions à ne plus avoir conscience de ce que nous valons. » Et ceci, qui fait comprendre comment tant de paisibles bourgeois et de graves docteurs ont pu se transformer du jour au lendemain en guerriers implacablement barbares : « Je suis pacifiste par nature, mais dès que je revêts un uniforme d'officier de réserve, mes pensées marchent au pas de parade. » Toute la docilité germanique aux pires suggestions s'explique par là. En réalité, l'Allemand n'ignore pas qu'il fait figure de parvenu dans l'Europe moderne : « N'oubliez donc jamais que nous ne sommes un grand peuple que depuis un demi-siècle. Ceux d'entre les nôtres dont le passé fut plus glorieux et plus cossu que celui des autres Allemands ont des manières plus avisées. L'habitant des provinces rhénanes, par exemple, a presque l'allure d'un Français. »

Mais encore était-ce là l'Allemand d'avant la guerre. L'abbé Wetterlé a donné une suite logique aux lettres de son « professeur Kurt-Oscar Muller » ; il lui a rédigé un carnet de guerre tout plein de notations savoureuses ; il l'a placé dans le milieu berlinois, où il voit évoluer ceux qui se considèrent comme les artisans de la « plus grande Allemagne », et où il se rend compte, peu à peu, que la « kultur » a tout faussé dans la nature allemande, — jusqu'à l'élémentaire sens moral qui fait distinguer le bien du mal.

Quel abîme entre cette mentalité et celle du peuple de France qui, même au plus fort de la tourmente, dans la fièvre des combats et l'angoisse des deuils, demeure infiniment délicate et profondément humaine. Un livre récent constitue à cet égard, un document précieux : le *Journal d'une Famille française pendant la guerre*, par Maïten d'Arguibert. Ce sont des pages écrites par une jeune fille qui traduit simplement, sans souci de l'effet à produire, les idées et les sentiments dont la vie est faite à l'arrière, pendant que des millions d'hommes combattent au front pour le droit et la liberté. Prenant comme thèmes les grands événements de la guerre, l'auteur les développe en y adaptant en quelque sorte toute l'existence intime de ceux qui sont restés au foyer, dont la pensée ne se détourne pas un instant du grand drame, qui y rapportent tous leurs gestes. Quand on voudra se rendre compte, plus tard, comment la famille française a subi la dure épreuve, on pourra en toute confiance consulter ce livre, où la plus claire conscience du devoir envers les autres et envers soi-même et le plus noble esprit de charité ne se démentent jamais. Des chapitres comme ceux consacrés à « l'Ennui » sont d'une belle vigueur morale, d'autres, comme les « débuts dans la vie » et les « Premières larmes » sont d'une sentimentalité exquise, parce que juste et grave.

Et qu'on ne s'imagine point que cette description fidèle de la vie d'une famille provinciale pendant la guerre est un cas à part, une manifestation isolée dans l'existence d'ensemble de la nation. Il est absolument certain que la grande crise a permis à l'âme française de se retrouver tout entière, que dans tous les milieux, le même « miracle » d'une régénérescence spontanée s'atteste splendidement. On le constate encore par le dernier livre de Mme Lucie Delarue-Mardrus, *Un Roman civil en* 1914, où l'on voit les hommes et les femmes transfigurés par la guerre, la grande épreuve mettant de nobles clartés dans tous les yeux, chassant d'un souffle puissant tout ce que notre abandon dans l'existence que nous menions avait mis en nous de convenu et de factice. Ce drame intime qui se joue autour du docteur Malavent, avec le sublime sacrifice sentimental du père aveugle, c'est du roman, sans doute, mais tous les personnages de ce roman vivent intensément ; ils sont profondément vrais, semblables aux hommes et aux femmes dont, chaque jour, nous observons l'allure autour de nous.

C'est qu'en réalité il n'y a pas eu de « miracle ». Il a suffi de l'immense tragédie pour nous faire nous retrouver totalement nous-mêmes et pour rendre leur pleine vigueur aux vertus profondes de la race — celles qui ont réalisé plus de mille années de glorieuse histoire et qui font que la France ne peut mourir.

ROLAND DE MARÈS.



Les Poètes de la Guerre

BERCEUSE

« Voici de nouveaux lieux d'ivresse et de ravage
Où l'on se bat plus fort, et mieux, et davantage.

Voici de plus beaux cris, un plus vaste combat,
La gloire ayant les yeux de ta mère, soldat !

Voici les morts gardant la guerre dans les moelles.
Voici les grands canons braqués sur les étoiles.

Tout le pays frémit de force, de courroux,
Les lauriers ploient au vent... Ah.! soldat, levez-vous!

Vous aimiez la nuit tiède, attentive et sauvage.
Voici les noirs veilleurs qui rampent dans l'herbage.

Vous étiez plus soldat qu'aucun autre et voici
Que les temps sont venus de l'être sans merci.

La liberté, déjà, souffle dans les vieux chênes,
Et les Héros, demain, délieront les fontaines.

Les soldats sont plus fous, mais c'est pour vaincre [mieux.
Voici que les drapeaux leur claquent sur les yeux.

Vous aimiez, à la fois, et le risque et le rêve.
Voici, des mains des morts, la lune qui se lève...

Quoi ! Guerrier, les fusils oublieraient votre bras,
Et le Rhin aux yeux verts ne vous connaîtrait pas!

Terrible, levez-vous dans votre haute taille,
Tous les yeux voudront voir la dernière bataille.

Il manque un moissonneur... Allez, soldat, encor,
Comme un champ de blé mûr, faucher l'horizon d'or.

Arbres humains, voici les plus belles bourrasques,
Et, ce soir, le soleil s'est couché sur les casques.

Ah ! debout à côté de ceux qui sont debout
Et qui crient et qui crient : « Jusqu'à Dieu ! Jusqu'au [bout !... »

Levez-vous... Vous verrez, dans un nuage, un songe,
Un seuil que la douceur d'une femme prolonge.

Vous verrez la maison blanche qui vous attend
Et la fidélité du soir et de l'étang.

Vous verrez, dans l'enclos, une rose fleurie,
Et vous respirerez longtemps votre Patrie...

Voici des yeux fermés, des pleurs sur un bras nu,
Et celle qui vous dit : « Te voilà revenu! »

Ah ! levez-vous bien vite au milieu de la guerre,
Et, là-bas, vous verrez une robe légère...

Debout! Debout ! Parmi les médailles d'honneur,
Voici celle qui veut peser sur votre cœur.

Levez-vous, beau Guerrier... Oh! levez-vous sur l'heure
Pour la balle qui siffle et la femme qui pleure.

Ah ! levez-vous, Soldat ! Homme! Levez-vous donc
Pour la gloire, le sang, l'amour et le canon.

Levez-vous ! »

Mais pourquoi, sur ton sommeil, poursuivre
La berceuse qui chante ou si haut ou si bas
Suivant l'éclair du glaive ou l'odeur des lilas ?

Pourquoi, soldat, pourquoi cette voix qui s'enivre
Quand la Victoire même avec son cri de cuivre
Et ses mille soleils ne t'éveillera pas!

HÉLÈNE PICARD

AUTOMNE ROUGE

Et c'est encore l'automne en robe mortuaire...
Avec ton cœur d'enfant, ton cœur fragile et nu,
O frêle été d'espoir, qu'es-tu donc devenu ?...
Déjà la mort t'emporte aux plis de son suaire...

Les nuages sont lourds et les matins glacés ;
A l'horizon le ciel a des lueurs le bouge,
Tout s'attriste et frissonne, et les feuilles sont rouges,
Plus rouges, semble-t-il, qu'aux automnes passés...

Geste d'une douleur qui ne peut plus se taire...
L'espace désolé n'est qu'un vaste tombeau
Où l'arbre du chemin, la vigne du coteau
Boivent le sang des morts endormis sous la terre;

Car la terre à présent n'a plus ni soif ni faim,
Et tout le sang des morts se mêle au suc des plantes
Pour que l'herbe, la fleur et la feuille sanglantes
Aux regards des vivants disent le crime humain.

Vents de l'hiver, ô vents de rage et d'épouvante,
A votre tour, demain, vous viendrez en passant
Dénuder les rameaux de ces gouttes de sang
Que vous disperserez au fond de la tourmente,

Et les grands arbres noirs courbés sous votre effort,
Devant le ciel livide aux pourpres violettes,
Ne seront dans le soir que de mornes squelettes
Sur le champ de désastre où triomphe la Mort!...

LOUIS PAYEN.

LETTRE DE FILS

Du fort de Vaux.

Rassure-toi, petite mère,
Jamais, depuis deux ans de guerre,
Je ne m'étais si bien porté,
Neige d'hiver, chaleurs d'été,
Souffle brûlant, ou froide bise,
Sur ton enfant n'ont point de prise.
Rien de tel pour tremper les corps
Que de coucher la nuit dehors;
Rien de tel pour tremper les âmes
Que le feu, le fer et les flammes:
Rien de tel pour braver la mort
Que d'avoir la foi pour ressort
Et de croire, maman chérie,
Que si je meurs pour la Patrie
Dieu nous réunira tous deux
Dans son paradis glorieux.
Mais si terrible soit la guerre,
Ne crois pas que je désespère
De revenir un jour, vainqueur,
Et de t'étreindre sur mon cœur,
J'ai foi dans la Très Sainte Vierge,
A qui tu peux brûler un cierge,
Car c'est miracle assurément
Après un tel bombardement
De n'avoir pas une blessure
Et ça chauffait, je te le jure!
Je pense à toi sous les obus,
Adossé contre le talus,
Les pieds dans l'eau de la tranchée,
De morts et de blessés jonchée,
Et j'invoque tout bas ton nom
Pendant que gronde le canon,
Parfois, je lis ta chère lettre
Lorsque je n'ai rien à me mettre
Sous la dent. Bah! c'est le métier
Et Joffre est un piètre hôtelier,
Mais quand on souffre pour la France,
C'est vraiment la bonne souffrance,
Chacun de nous, simple soldat
Ou général, sait qu'il se bat
Pour le salut de ce qu'il aime;
Ici, c'est la lutte suprême
D'où dépend le sort du pays
Et nous n'avons que deux partis:
Mourir vainqueurs, vivre en esclaves;
Mon choix est fait: La mort des braves!
Un contre trois, nous nous battons
Contre six cent mille Teutons.
Ah! quel enfer cette bataille!
Sous un déluge de mitraille,
Etouffant comme des damnés
Parmi les gaz empoisonnés,
Dans la nuit où l'on n'y voit goutte,
Il faut tenir, coûte que coûte.
Pétain l'a dit et nous tiendrons
Et les Boches, nous les aurons!
Certes, la tâche sera rude,
Mais nous avons la certitude
Que leur tombeau sera Verdun.
Et bien que nous soyions à jeun
Nous sommes tous ivres de gloire,
Vive le vin de la Victoire!
Je clos ma lettre et te redis
Toute ma tendresse de fils
Et je mets au bout de ma plume
Plus de baisers que de coutume.
Un dernier mot, chère maman:
Je t'adore! ton petit Jean.

Général BRUNEAU.

LE GLACIER DU RHONE

Il est des visions où la raison s'abîme...
Aux temps premiers, le Rhône, en cascade roulait
La vague éblouissante, en grondant, dévalait,
Jetant au gouffre noir tous les rayons des cimes.

Or, du sein du chaos merveilleux et sublime,
Où la puissante horreur violentait la beauté
Un invisible geste a, pour l'éternité,
Pétrifié l'élan du torrent vers l'abîme.

Suspendu désormais, immobile et glacé,
Il n'est plus qu'un squelette où la clarté n'apporte
Qu'un reflet de splendeur aussitôt effacé...

Mon âme, ma pauvre âme, es-tu pas de la sorte,
Parce qu'un souffle froid sur ton rêve a passé,
Rigide et sans lumière ainsi que cette eau morte ?

❀

Si le soleil, pourtant, doublant son incendie,
Caressait jusqu'au cœur l'immense fleuve mort
Et le baisait obstinément, longtemps, si fort,
Qu'il en pénétrerait la froideur infinie ?

Comment imaginer l'incroyable magie,
Dont le val et les monts resplendiraient alors,
Et le bondissement, fou sous des éclairs d'or,
Du Rhône délivré renaissant à la vie!

Ainsi qu'une princesse étrange au bois dormant,
L'eau, s'éveillant enfin aux joyeux mouvements,
D'avoir été glacée en jaillirait plus belle...

Mon âme, il était un merveilleux amour,
Plus doux éperdument que la mort n'est cruelle,
Oh! dis-moi, saurais-tu sourire encore au jour?

MARIE-ANNE COCHET.

LE REFUGE

Aimer est la vertu suprême de la France...

Loin des champs de bataille et du sol envahi,
La France ouvre ses bras à ces errants sans âme;
Pour se les partager chaque ville en réclame;
Dans tous les cœurs français, l'amour s'épanouit;
Se renier dans le malheur serait infâme...

Dans la cité paisible, ils sont les bienvenus
Ces exilés. On leur refait une existence;
On les aide; on les plaint : on leur rend l'espérance
Et ces frères lointains, hier encore inconnus,
Trouvent, pour les aimer, les familles de France...

Tout leur être se tend vers le pays natal.
C'est en vain qu'en l'oubli leur cœur se réfugie;
Sans cesse il est rongé par l'âpre nostalgie...
Oh!... cette obsession du foyer ancestral
Que le Prussien dévaste et souille dans l'orgie...

Mais leur robuste foi sourit à l'avenir.
Des jours viendront, prochains, des jours de délivrance

Sous leur toit retrouvé, dans la paix, l'abondance,
Les exilés d'hier garderont sans faillir,
Le très cher souvenir des familles de France...

ÉDOUARD FORCADE.

LE THÉATRE AUX ARMÉES

Pour Edmond Rostand.

Quand on sort de Corneille ou bien d'Edmond Rostand,
On vibre de bravoure et d'extase lyrique.
Le Cid et Cyrano! Chefs-d'œuvre de métrique;
Héroïsme versé par un verbe éclatant.

Aujourd'hui, c'est la voix du canon qu'on entend.
Un beau vers ne vaut pas un obus qu'on fabrique;
Une tirade, fleur vaine de rhétorique,
Est fade, auprès d'un râle affreux de combattant.

O Nature! Le Drame au loin jette son masque,
Roxane est infirmière et Christian porte un casque.
Le sang coule. Les cris sont vrais. Plus rien ne ment.

Le théâtre n'est plus sur le bord de la Seine.
Et, devant les héros tombés réellement,
On a pitié de ceux qui meurent sur la scène.

PAUL MANIVET.

DEVOIR VIRIL!

A celui qui trouve que c'est bien long!

Ne sais-tu pas qu'il faut, même tombé, tenir?...
Raidis-toi, fier lutteur, et mesure l'arène!
La volonté de vaincre est seule souveraine:
L'affront à ton passé dicte ton avenir.

Il est vain de songer au lâche souvenir
Du nid chaud où la paix endormeuse était reine...
Vaincre est ton but fatal et ta loi suzeraine,
L'unique feu sacré qui doit te soutenir.

Prends ton corps, ton esprit; prends ton cœur et ton [âme;
Fais-en un faisceau fier et de toute ta flamme
Avec ton dévouement viril fonce tout droit!

Car tu vas au combat sous le drapeau de France
Assurer l'immortelle et juste délivrance
Qui soumettra la Force à l'empire du Droit!

WILLIAM GAS.

Pour finir, encore une liste de noms, choisis parmi ceux des meilleurs poètes patriotes qui nous ont honorés récemment de leurs envois:

MM. et Mmes Bonnerre, A. C., R. Limousine, Suzanne de Moulisey, Jean Vacheron, Roger Desvelles, René G., André Guillon, A.-L., Marguerite Dufaur-Laborie, Un vieux fusil, L. Milin, Clément de la Housse, F. G., Albert Isay, Un lecteur des *Annales*, Marie Fleury, Germain Fabre, Marc Graf, Suzanne Meusy, Amaury-d'Houdan, H. P., André Oswald, L. Godet, Chamin-Josarles, Niyr Chimm, G. Blomme, Léon Berthon, Fernand Copin, Pierre Chaffauge, Oifiion, E. Arnaud, Michel-Ange Jabouley, J.-B. Saladin, Marius Chauvet, Pierre de Xocourt, Serge de Villiers de l'Isle-Adam, C. Niel, Camille Planche, Perlette, Marcel Tonnoir, Georges Wolf, Jean Muller, Pierre Charpentier, Hermann Boué, Emile Miquel, Emile Mallet, C. Garnier, Arthur de Burtigny, J. Rabel, Aug. Laurent, Alice Lagoutte, A. Pasquet, Louis Bonnafous, Marthe Guénot, Jean Roger, Andréa Angelo, A. Jaulin, V. Capeille, Cellebruz, J.-B. Vouté, Julien Dervé, Martial Bataille, Emile G., Fernand Benda, Un petit brigadier, L. Guillaud, Marcel B., Louis-Ernest, Josette Gautherie, Engelo Lysis, Jean Aroix, Maly de Montferrier, C. B., J. Savigny, Joseph Capéran, Pr. Hersent, Gabriel André.

CONTES ET NOUVELLES

MÉZERGUIGNE

Dès le petit jour, une femme s'arrêta devant la caserne et posa sur le pavé son lourd attirail, une banne pleine de caouâ et son corbillon rempli de petits pains d'un sou encore chauds.

Elle avait été cantinière pendant vingt-cinq ans. Mais, après Magenta, elle était revenue en France avec la tristesse de n'avoir pu accrocher la médaille militaire sur son caraco. Depuis, elle vendait du café sur les esplanades, et les soldats l'appelaient Mézerguigne, parce qu'elle avait servi au 2e zouaves, à Oran.

C'était une grande vieille Bretonne aux petits yeux clairs, à la peau noire et au nez long et pointu: « J'suis du pays de Manigousse, disait-elle en riant, ous qu'on cuit les gauffes su la cendre ». Avec sa retraite et ce que lui donnait son métier, elle élevait un neveu et un frère. L'enfant était à la Flèche, le vieillard était à l'hospice.

Elle vivait donc tout juste. Ses repas, au bord des chemins, se composaient d'une soupe de graisse aux choux, parfois d'un croissant trempé dans du lait ribot, où d'un peu de cressonnette, le plus souvent de morue. Entre deux étapes, quand elle avait le temps, elle se régalait d'une joue de cochon cuite au four et d'un verre de vin: « A votre santé! » et elle laissait une goutte dans le fond, comme un soldat, et la faisait couler par dessus l'épaule.

La vieille suivait le régiment aux manœuvres, et elle avait voulu être là pour le réveil. Sur les grilles de la caserne, son cœur de cantinière battait.

Quatre heures.

Une petite ombre se planta au milieu de la cour. C'était le clairon. Il sonna.

Presque aussitôt des crosses retentirent et les compagnies dégringolèrent dans le quartier.

— Rassemblement par escouades!

Elles ondulèrent. Les regards glissaient du côté des guides. Un grand sergent maigre, qui bâillait, souffla une petite buée. Une tête s'effaça, puis d'autres. Coup de langue du clairon.

— Caporaux, l'appel!

D'escouade en escouade, les noms voltigèrent par-dessus les sacs.

— Plus vite! ronchonnait tout bas Mézerguigne, allons, les caporaux, vous voyez bien que le lieutenant attend.

Un second appel recommençait:

— 1re Escouade, manquants?

— Personne.

— 2e Escouade?

— Personne.

Ainsi jusqu'à la gauche. Enfin le colonel arriva au trot, les yeux soufflés, la peau blême, avec du chocolat dans la moustache.

— Hron... vrrgr... crrr...

Il passa devant le régiment, regarda les boutons comme s'il les comptait, tira des cols, flanqua des pichenettes sur des nez.

— Rien, n'est-ce pas? dit-il aux deux commandants.

— Rien.

Alors, arrl'flanc droit! Tic! un tourné, tac! un doublé. Le cheval du colonel lança un pet. Les officiers sortirent leurs sabres. Marche! Deux mille pieds s'enlevèrent, et la porte s'ouvrit devant les tambours, ébahie, sur un ciel lilas.

— Ous qu'elle est? demanda un réserviste.

Les escouades se haussèrent:

— Derrière le major, là-bas.

Au bout d'une minute, le régiment tout entier savait que Mézerguigne suivait la colonne.

— Bon Dieu! elle a tout de même du courage, la vieille!

— Manœuvrer à son âge!

Le régiment marchait depuis une heure. Soudain:

— Halte!

Un choc de talons et on forma les faisceaux.

— Rompez vos rangs!

D'un bond, les soldats entourèrent la vieille, trois cents bidons se tendirent:

— A moi, Mézerguigne! A moi! Bien servi!

Entourée de pantalons rouges, elle plongeait ses bras maigres dans la bonbonne et remontait ses longues mains ruisselantes d'eau rousse, avec les bidons chargés:

— A vous, caporal. A qui, maintenant? Personne n'en veut? Matricule 2,027; à qui le 2,027? La caisse! Et le 2,312? Pas tous à la fois, bibis, je n'entends plus rien. Attrape ce croissant! Et vous autres, qu'est-ce que vous demandez? Un picotin! Voilà, servi!

Chacun buvait sur un pied. Un caporal aux yeux de fille, le verre en l'air, jurait dans le désordre en regardant s'éparpiller goutte à goutte ses deux sous d'eau-de-vie. Autre coup de sifflet, tout le régiment aux faisceaux.

Alors, la vieille rangea son attirail, sa bonbonne et son grand panier aux petits pains, et s'assit dans l'herbe. C'était sa pause, le temps de laisser défiler. Un vieux capitaine, en passant, lui serra la main, et quelques jeunes sous-lieutenants, ceux qui rêvent de l'Algérie, la saluèrent, un doigt au front, avec un sourire.

Hardie vieille! Toute la division, pendant un un mois, l'aperçut, couraillant les plaines, ouvrant les buissons, chevauchant les côtes, alerte sous sa bonbonne comme un chaudronnier ambulant, sans feu ni lieu que les tisons des bivouacs et le foin tiède des écuries. Partout, quand il s'arrêtait, le régiment voyait bientôt apparaître sa vieille figure de zingare, en buis noirci, et sa banne, et son corbillon de pains d'un sou et ses verres de schnick. Puis elle repartait à grands pas, de bonne humeur et le mot leste, à l'affût des plus courts circuits. Elle avait toujours l'air d'être en fuite, sans asile, de vagabonder autour des montagnes et de toupiller sans but dans les hameaux. Cependant, si on avait soif, elle était là, souriante, la bonbonne ouverte, avec ses petites tasses tirées d'avance. On l'admirait.

Dans la campagne de Bar-sur-Aube, un jour, pendant une halte, quelques officiers entourèrent le colonel. Un petit lieutenant blond montrait aux autres un journal; chacun lisait, et tous regardaient la vieille...

— Dites donc, grognait Mézerguigne en versant aux soldats ses tasses de café, qu'est-ce qu'ils m'veulent donc vos lieutenants? Ils m'boulottent des yeux. A qui le petit pain? Tendez vos bidons, mes poulets; pur moke aujourd'hui, un velours! Vaut mieux boire ça que du bordeaux de goujon!

Un sergent lui parla tout bas:

— Mézerguigne, un secret. Si vous ne me trahissez pas, je vais vous dire l'endroit où nous allons bivouaquer ce soir.

— Convenu.

— Eh bien! c'est là-haut, sur cette colline, là où vous voyez trois arbres, avec un moulin. Vous avez le temps d'y être avant un quart d'heure et d'y préparer notre café.

— Bien, mon ange. Le temps de boucler mon fourbi, j'y cours.

Et elle partit lestement.

Elle montait comme une dératée, sa banne sur le dos, appuyée sur son grand bâton qui avait l'air d'un fusil. Des escouades se retournèrent.

— Tiens, dit un homme, v'là Mézerguigne qui se trotte, c'est que nous allons membrer. Qu'est-ce que je disais! On sonne le rassemblement!

A l'appel du clairon, le régiment se reforma.

D'un commun accord, tous les officiers étaient en gants de parade.

— Charmante pensée, dit le petit lieutenant blond en tournant la tête, le colonel vient de faire déployer le drapeau.

En échelles de bataillons, les troupes partirent. Là-haut, une ombre solitaire attendait, si lointaine, qu'on eût dit dans le ciel un petit point noir. C'était la vieille qui regardait venir le régiment.

Alors, tandis qu'il marchait, qu'il montait, qu'il escaladait, courut la nouvelle merveilleuse. Cette récompense que la vieille marchande de café attendait depuis douze ans, cette croix tant méritée, elle l'avait enfin. Mézerguigne entrait dans la gloire. Par décret de l'avant-veille, l'ex-cantinière aux zouaves était décorée de la médaille militaire. Et le régiment avait des ailes :

— Point de direction : Mézerguigné!

Les godillots brûlaient le terrain. On se montrait la vieille qui grandissait de plus en plus, on riait, on l'appelait déjà. Penser que là-haut, assise toute seule sous les trois arbres, elle ne savait rien de la nouvelle et qu'on montait pour la lui apprendre, cette idée enfiévrait les hommes. Une voix débrida la meute des tapins :

— La charge! cria le colonel.

Sur le plateau, une silhouette venait de se dresser. Vers Mézerguigne debout dans sa longue mante brune, deux mille fusils se levèrent comme des mains amicales, et la charge éclata, non pas la charge aux tambours, mais la charge clamée par toutes les poitrines ensemble, une chanson terrible et joyeuse, que scandait le crépitement des caisses :

Il y a la goutte à boire là-haut,
Il y a la goutte à boire !

Inquiétée par ces clameurs, Mézerguigne reculait déjà, lorsque, tout à coup, à vingt mètres d'elle, le drapeau apparut comme un papillon poussé par des fourmis rouges innombrables. En moins d'une minute, et avant que le colonel eût pu faire sonner le rassemblement, elle fut enveloppée, saisie, entraînée dans une énorme tempête d'acclamations :

— Mézerguigne, vous êtes décorée!
— La médaille militaire!
— De ce matin!
— C'est dans les journaux, Mézerguigne!
— Oh! mes enfants! Oh! mes enfants! sanglotait la vieille dans la bousculade.

Le colonel arriva. Les hommes s'écartèrent. On fit le cercle.

— Ma bonne, dit-il en prenant sa main, j'ai beaucoup regretté de ne pouvoir vous décerner cette récompense devant le régiment assemblé, mais j'ai voulu que vos enfants vous apportent eux-mêmes l'heureuse nouvelle. Acceptez ce cadeau, c'est moi qui l'offre, mais c'est le régiment qui vient de vous l'apporter au pas de charge.

Et il épingla sa médaille sur le vieux caraco usé de Mézerguigne.

Mézerguigne! Mézerguigne! Ah! en ce moment, de la voir si humble, toute barbouillée de larmes, personne n'eût songé à la belle coureuse antique, la fendeuse de vent qu'Hippomène suivait jadis en lui lançant des oranges, et cependant, mes amis, elle venait d'en faire, des lieues, avec sa bonbonne! elle avait couvert tant de pays, en un mois, qu'Atalante n'eût été que de la chicorée auprès d'elle. Mais les cœurs courageux sont des cœurs modestes. Tremblante sur ses vieilles jambes de fer, elle essuyait ses yeux dans un pan de son tablier, sans oser comprendre, la pauvre femme, pourquoi tout un régiment venait de gravir une montagne, colonel en tête, avec le drapeau et les officiers en gants blancs, pour lui apporter « militairement » sa médaille.

GEORGES D'ESPARBÈS.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 17 novembre 1916.

APRÈS L'EMPRUNT

Après l'Emprunt, dont nous avons noté la magnifique réussite, l'effort des capitalistes doit continuer à se mettre au degré de l'effort militaire, si brillamment développé sur les divers fronts. L'outrance des procédés auxquels l'adversaire a recours doit nous inciter à pousser à fond nos moyens de le réduire à merci. Et pour cela c'est le nerf de la guerre qu'il ne faut cesser d'envisager.

Les **Bons de la Défense nationale**, dont le Gouvernement vient de reprendre l'émission, fournissent aux capitalistes une occasion avantageuse de collaborer utilement à l'obtention de la victoire finale et, en même temps, de ne pas laisser leurs capitaux improductifs

Rappelons que l'intérêt de **4 0/0** pour les Bons à trois mois et de **5 0/0** pour les Bons à six mois ou pour ceux à un an est payé d'avance, ce qui augmente le rendement.

Ce placement convient aux capitalistes qui ont des sommes disponibles durant un court espace de temps, variant de trois mois à un an, et qui sont assurés de les retrouver intactes, tout en ayant bénéficié eux-mêmes préalablement d'un intérêt élevé.

Par les **prêts de titres neutres à l'Etat** on peut, d'autre part, collaborer au maintien du change et du crédit de la France.

On bénéficie de cette sorte, comme nous l'avons expliqué à maintes reprises, d'une *bonification de 25 0/0 du revenu.*

Le **CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS** *est à la disposition de sa clientèle pour lui faciliter l'exécution de ces opérations :* souscription aux Bons de la Défense nationale et Prêts de titres à l'Etat.

Au lendemain de l'Emprunt, la **Bourse** reprend peu à peu son assiette normale.

La **Rente Française 5 0/0,** dont le marché vient d'être considérablement élargi à la suite de la souscription du deuxième Emprunt de guerre, constitue un placement de tout premier ordre avec un revenu fort élevé, qui attire des demandes. La hausse de 87 65 à 87 75, dont la Rente 5 0/0 a bénéficié, n'est qu'un acheminement vers des cours sensiblement plus élevés qui demeurent fonction du temps et des événements.

Les autres fonds d'Etats, en dehors de l'Extérieure d'Espagne favorisée par la tension du change espagnol, ne présentent pas, en général, beaucoup d'activité.

Toutefois on note un regain d'animation et une reprise des cours sur les **Fonds Argentins,** heureusement influencés par le dépôt d'un projet de loi modifiant le régime monétaire en cours et rétablissant la circulation monétaire métallurgique.

Le groupe bancaire demeure bien tenu.

La crise des transports, à laquelle la haute direction de M. Claveille va remédier, les réclamations de la main-d'œuvre en raison de la cherté de la vie, question étudiée dans le mieux des intérêts de tous par les pouvoirs publics à tous les degrés, se sont fait sentir jusqu'ici sur les valeurs de transports terrestres et sur les valeurs d'éclairage et notamment les valeurs gazières.

En dehors de ces groupes, la fermeté est très grande et l'on note une plus ou moins importante envolée de cours sur les valeurs de navigation, de mines, de métallurgie, de produits chimiques, ces dernières spécialement, dont nous avons noté depuis longtemps la progression continue.

A ce propos, nous signalerons la formation de la **Compagnie Nationale de Matières Colorantes et de Produits Chimiques**, au capital de 40 millions, dont les actions viennent d'être émises au pair de 500 francs.

Le *Crédit Mobilier Français* a adressé cette semaine, à ses clients une notice détaillée sur cette importante affaire, pour les mettre à même de souscrire.

Cette entreprise de grande envergure reçoit du « Syndicat National des Matières Colorantes » une organisation toute faite, la disposition des usines établies depuis le début des hostilités pour le Service des Poudres et Explosifs. Elle a, d'autre part, l'appui de toute la haute finance, et ajoutons qu'une entente d'ordre commercial est intervenue avec une Société anglaise, constituée avec l'aide du Gouvernement britannique et que l'on envisage la création d'une « Société Inter Alliés des Matières Colorantes ».

La souscription, ouverte le 21 courant sera close le même jour. Les souscripteurs seront directement informés du résultat de leurs demandes.

Le *Crédit Mobilier Français* vient de recevoir son câblogramme mensuel de la **Chambre des Mines du Transvaal.** Le rendement total du mois d'octobre 1916 s'est élevé à 792,339 onces d'or fin, d'une valeur de £ 3,365,642, contre 771,567 onces en septembre.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges,** pour le mois d'octobre de cette année, s'élèvent à 123,900 fr. 35, contre 112,243 fr. 10 en 1915.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Rappelons que l'assemblée générale annuelle du **CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS** est convoquée pour le 30 novembre, à quinze heures, 19, rue Blanche, à Paris, et que le dividende proposé pour l'exercice 1915-1915 est de 15 francs par action.

Les assemblées générales ordinaire et extraordinaire de la **Sucrerie « Coloso »** auront sans doute eu lieu au moment où paraîtra cette Revue.

Nous en rendrons compte dans le prochain numéro, si le *quorum* a permis de les tenir.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris

Le Gérant : VINSONAU[illegible]

LES·ANNALES



LE « COQ HARDI » DE VERDUN

RETROUVÉ DANS LES DÉCOMBRES ET EXPOSÉ AU PETIT-PALAIS

3 Décembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS

Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. 6 fr 50
UNION POSTALE 18 fr 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

N° 1745. — 3 DECEMBRE 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 16 fr 8 fr 50
UNION POSTALE 22 fr 11 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS



L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH

La Fête des Souverains DE BELGIQUE

[illegible]

POUR LE ROI ALBERT

[illegible] honneur d'approcher [illegible] vibrant ou en [illegible]. [illegible] timidité déli[illegible] moins comme un père aime ses enfants [illegible] comme un fils [illegible]. [illegible] tout ce cher royaume, son orgueil et sa joie, sa [illegible] de bonheur, [illegible] de confiance [illegible] plus [illegible] villes [illegible] si belles [illegible] heureuses de vivre et [illegible] joyaux de la couronne de la [illegible] familiale droite [illegible] de l'activité locale et [illegible] cordiale et toujours sou[illegible] du bon accueil sans [illegible] des mains tou[illegible] ouverts, toutes [illegible] ont péri [illegible] les plus [illegible] ont dis[illegible] attachés à [illegible] humbles foyers, [illegible] de l'Europe ; des mil[illegible] ont été massacrés, et presque tout ce qui survit est voué à la misère [illegible] dans la grande âme de son roi. [illegible] leur souverain. Il a fait [illegible] place, [illegible] toutes leurs douleurs agrandies.

MAURICE MAETERLINCK.



[illegible]

POUR LA REINE ÉLISABETH

Dans les temps sans trouble et [illegible],
Elle était la petite Reine
Des malades, des malheureux
Penchée, aux chevets [illegible],
Chaque jour [illegible] peine.

En la saison de paix [illegible],
On voyait la petite Reine

Prêter aux aveugles ses yeux,
Son bras, sa bourse aux pauvres vieux,
L'oreille à toute plainte humaine.

Nulle prière n'était vaine
Auprès de la petite Reine.
Étant petite, on entend mieux
Les cris de la terre, qu'aux cieux
Une Providence lointaine !

Ainsi le doux nom de « marraine »
Couronna la petite Reine,
Des ans avant les jours affreux
Où tant de « filleuls » miséreux
[illegible]

Mais, depuis qu'elle est riveraine
De l'Yser, la petite Reine
A ses chers « filleuls » plus nombreux
Chez les soldats, [illegible]
Que sa propre vaillance entraîne.

Sans pâlir, la petite Reine
Dans la tranchée où se promène
La Mort, avec ses cris hideux,
Circule, nicode, au milieu d'eux,
Rayon d'amour en leur géhenne.

[illegible] les braves, de peur soudaine,
Pour [illegible] petite Reine,
Tremblent au vol [illegible]
Des proj[illegible]
Frôlant l'exquise porcelaine.

Mais aussitôt les rassérène
Un rire de petite Reine...
« Les [illegible]...
[illegible]
[illegible]

[illegible]

GÉRARD D'HERRY.



[illegible]

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Enigme Impériale

On dit d'une figure qu'elle est « shakespearienne » lorsqu'elle a évolué parmi des événements extraordinaires, subi et causé des catastrophes. Nulle n'aura mieux justifié cette épithète que celle du souverain disparu. Soixante-huit ans de règne, des calamités publiques, des tragédies de palais et pour finir la plus atroce, la plus sanglante et la plus longue des guerres. Voilà le *curriculum vitæ* de François-Joseph. Il nous fait horreur aujourd'hui, car nous lui attribuons une énorme part de responsabilité dans les maux qui nous accablent... Mais hier nous ne le haïssions pas. Ses malheurs privés éveillaient nos sympathies ; sa longévité exceptionnelle lui prêtait une sorte de grandeur. Il apparaissait comme un chêne antique, debout au sein de la forêt dévastée. Ce que cet homme a vu, connu, senti, de l'enfance à la vieillesse, confond l'imagination.

Encore adolescent, il monte sur le trône, à la faveur d'une révolution et grâce à la diplomatie de sa mère, la princesse Sophie, ambitieuse pour le seul fils qu'elle aimât... Aussitôt il engage la lutte contre les ennemis du dedans et du dehors. La Russie lui prête un efficace appui qu'il accepte avec reconnaissance et ne tardera pas à oublier... Rébellion vaincue, batailles gagnées ou perdues, selon l'occurrence, mais auxquelles le monarque participe brillamment. « Il semblait, écrit le maréchal Radetzki, jouer avec la mort. » Il est brave ; il n'est pas doux ; il ne ressemble pas au portrait que tracent de lui des biographes complaisants. Il pleure quelquefois sur les petites choses, il a des minutes de bonté. Le fond de son caractère c'est l'égoïsme et l'orgueil. Interrogez la photographie que nous publions ; observez la forte construction de ce visage et surtout l'expression des yeux (les yeux ne vieillissent point) ; sous les paupières plissées luit un regard énergique, autoritaire, rusé, défiant, un regard de fauve. François-Joseph, pénétré de sa toute-puissance, élu de Dieu, n'admet pas qu'une volonté s'oppose à sa volonté. Ses désirs subits, violents, prétendent être obéis. L'histoire de son mariage est une preuve de cette humeur impatiente et impérieuse. Ce roman, qui devait si mal finir, débuta comme la plus fraîche des idylles. Ceci se passait en 1854. Le nouvel empereur, fiancé à la fille aînée du duc Maximilien de Bavière, fut convié à venir la rejoindre chez ses parents, à Posenbaden. Un jour, qu'il se promenait sous les magnifiques tilleuls du parc, il vit passer une toute jeune fille qui courait, suivie de deux lévriers blancs... Il l'arrêta, la questionna ; elle lui apprit en rougissant qu'elle se nommait Elisabeth, qu'elle était la fille cadette du duc, et avait ordre de ne se point montrer dans le monde jusqu'à ce que ses sœurs fussent pourvues. François-Joseph reçut le coup de foudre. La beauté de l'enfant, ses yeux bleus pleins de songes, son pur et noble profil qu'enveloppait une admirable chevelure brune, sa voix mélodieuse, la gentillesse émue et un peu moqueuse des mots qu'elle prononçait, le touchèrent à tel point, que, instantanément, il résolut d'épouser la cadette au lieu de l'aînée, sans que sa délicatesse s'inquiétât de la mortification qu'il infligeait à cette dernière. Caprice de souverain pour qui il n'est point d'obstacles. La princesse délaissée pensa mourir de fureur et de honte. La princesse élue accepta cette union illustre sans trop savoir si elle cédait aux impulsions de la vanité ou de l'amour. Son illusion fut brève. La passion impériale s'éteignit aussi vite qu'elle s'était allumée. Elisabeth ne se résigna pas à l'abandon. Elle se détourna de l'époux volage, renonça aux prérogatives de son rang, s'ensevelit dans la solitude avec ses déceptions et ses souvenirs. Elle erra de pays en pays, quittant l'Achilleïon de Corfou pour les rives du Léman.

Dès lors, les deuils se multiplient autour de François-Joseph. Son cousin par alliance, Louis II de Bavière, se noie — accident ou suicide, on ne le sut jamais — dans le lac du château de Berg. La fille unique de l'archiduc Albert est brûlée vive. Le fils de l'archiduc Joseph meurt à la chasse d'un coup de fusil. L'archiduc Maximilien tombe sous les balles mexicaines à Queretaro... Le 29 janvier 1889, le prince héritier du trône, périt en cette nuit tragique de de Meyerling dont le mystère n'a pas encore été éclairci. Le 10 septembre 1898, le couteau d'un anarchiste anéantit les rêves de la mélancolique Elisabeth...

Et François-Joseph endure ces épreuves personnelles comme il a supporté les revers de Magenta, de Solferino, de Sadowa, sans que sa prodigieuse vitalité en soit altérée. Il continue de remplir ponctuellement ses devoirs officiels, observateur rigoureux de l'étiquette, laborieux, exact, imperturbable et galant. Il se lève à quatre heures du matin, cultive les sports. Ardent écuyer, chasseur infatigable, il doit à cet entraînement, à cette hygiène, son indestructible solidité... Les années passent... Il dure...

Quel psychologue pourrait lire dans l'âme et le cœur des rois? S'ouvrent-ils entièrement aux sentiments du commun des hommes? S'ils partagent leurs faiblesses, ont-ils du moins de plus hautes vertus? Sont-ils accessibles au regret, au remords? Se jugent-ils? Se représentent-ils avec angoisse, avec effroi, les conséquences des actes que l'appétit de gloire ou l'intérêt dynastique leur a suggérés? Un François-Joseph, un Guillaume II dorment-ils d'un sommeil paisible au bord des flots de sang, qu'un seul geste de leur main à fait répandre? N'y a-t-il rien qui s'émeuve au fond de la conscience de ces tigres couronnés? Le cri de leurs victimes monte-t-il jusqu'à eux?

Eternel problème offert à la curiosité des philosophes et aux méditations de Shakespeare...

LE BONHOMME CHRYSALE.



A nos Lecteurs

Nous commencerons dans les prochains Nos la publication des œuvres suivantes, déjà annoncées à nos lecteurs :

Chez l'Ennemi

RÉCIT D'UN VOYAGE EN ALLEMAGNE (1916)

illustré de photographies et de croquis rapportés de Munich, Dresde, Nuremberg, Berlin, Hambourg, Cologne, Francfort, Heidelberg, Stuttgart.

Le Sang Rédempteur

ROMAN ALSACIEN (1914)

par l'Abbé WETTERLÉ

Ma Philosophie

PAR

GEORGES COURTELINE

Vitrail

PIÈCE EN UN ACTE

de M. René FAUCHOIS

Représentée à la Comédie Française.
Encadrements et dessins de M. Jérémitch.

La Délivrance

PAR

LUCIEN JONAS

(Nouvelle estampe d'art offerte aux abonnés et aux lecteurs des Annales)

La nouvelle œuvre de Lucien Jonas vient de paraître. Elle se présente sous la forme d'une estampe de luxe, gravée en taille-douce, teinte sépia, réenmargée sur papier de support, prête à être encadrée. Elle mesure, marges comprises 60 sur 73 cent.

Elle sera, comme les précédentes :

1°, Délivrée gratuitement dans nos bureaux, 51, rue Saint-Georges, aux personnes qui s'abonneront ou se réabonneront.

2° Expédiée franco à domicile aux **abonnés** nouveaux ou anciens qui joindront au montant de l'abonnement la bande d'adresse et la somme de 75 centimes pour l'emballage et le port.

3° Délivrée dans nos bureaux aux **acheteurs au numéro,** contre 50 centimes, ou expédiée franco à domicile contre 1 fr. 25.

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université.*

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 2 fr. 50. Joindre le montant et indiquer avec précision le n° du secteur postal.

Les Lettres de la Cousine

Economie et Économie

Ma chère cousine,

Je vais peut-être vous paraître subversive si, en ces temps d'Economie nationale, d'Economie officielle, d'Economie obligatoire presque — je vous dis qu'il y a économie et économie — et que toutes les économies ne sont pas bonnes... Entendons-nous... Il y a la noble, la grande, la belle Economie, où l'on se prive *soi-même* pour rendre un peu de bonheur au pays, pour donner du bien-être à ceux qui souffrent, pour envoyer un paquet là-bas aux chers soldats, pour laisser ses enfants moins malheureux qu'on ne l'a été soi-même, pour contribuer à soulager l'humanité douloureuse, pour donner quelque chose de son cœur à la misère qui monte, pour protéger les déshérités, — cette Economie-là est sainte, — il faut l'admirer avec respect et elle est au cœur de la France.

Jamais on ne glorifiera avec assez de ferveur les innombrables femmes qui depuis deux ans se privent de leur petite part de joie pour augmenter celle des plus pauvres: les institutrices des écoles, les dames des postes et télégraphes, les petites employées, les ouvrières même qui bûchent du matin au soir et gagnent peu, tout ce monde admirable *qui travaille* a trouvé des ressources, encore qu'il n'en eût pas pour venir en aide à plus malheureux que soi, pour pratiquer non pas la charité, il ne connaît pas ce mot-là et le trouve vilain, mais l'amour, ou si vous voulez la solidarité... Je serais curieuse que l'on fît la statistique de leurs dons proportionnés à leur misérable état de fortune, on demeurerait stupéfait. Ah ! qu'elles ont économisé, ces bonnes et saines créatures, qu'elles ont été ladres pour elles-mêmes, qu'elles se sont démunies de tout, pour donner, donner encore... Vous verrez qu'elles trouveront moyen, les jours sans viande, d'aller porter une côtelette à la femme malade qui meurt de privations entre des enfants trop nombreux et un mari parti au front.

Mais il y a l'autre économie!... L'économie qui consiste à priver *les autres* pour s'assurer à soi-même une heureuse quiétude. Celle-là, c'est l'économie de certains parvenus, de certains riches, — pas tous, heureusement, — et je frémis toujours quand on leur tend une perche obligeante qui leur donne un prétexte à la pratiquer avec plus de cynisme... Ils vont, avec le nouveau système national, économiser férocement, implacablement..., ce sera effrayant... Ils économiseront sur tout, ou plutôt sur tous : sur leur propriétaire, — vous ne voudriez pas qu'ils payassent leur loyer ! — sur les professeurs qu'ils renvoient, ou dont ils reconnaissent les services à un prix offensant, sur la nourriture des domestiques qui ne mangeaient déjà pas à leur faim, sur les rares « protégés » tenus d'écrire leur gratitude à « ma chère Bienfaitrice », malgré que les bienfaits se trouvent justement réduits des trois quarts, enfin sur tout ce qui impose une privation aux autres et ne les gêne point personnellement...

Cette économie-là est haïssable... Elle ne profite ni au bien public, ni aux détresses particulières, ni même au commerce... La Dame économe, l'est furieusement... Elle entasse dans une chambre dont elle seule a la clef, des provisions de siège... et regarde avec satisfaction ses armoires de sucre, ses armoires de pâtes, ses armoires de farineux, ses caves débordantes de charbon. Mais, n'ayez crainte, elle mesure chaque lentille avec parcimonie à ses gens et ne donnerait pas un morceau de coke à la pauvre fille qui gèle en cousant de ses doigts engourdis ; en revanche, sa chambre pétille d'un bon feu, elle a sur sa table une lampe confortable, et gronde d'une voix pointue quand elle aperçoit une lumière à la lingerie...

De même qu'elle entasse des denrées de toutes sortes, elle cache dans un coffret l'or qu'elle n'a pas porté à la Banque, et la fin de la guerre la trouvera riche de toutes les économies qu'elle aura faites dans un temps où tant de gens souffrent et se ruinent, riche de toutes les richesses acquises par des placements avantageux ou des achats faits au rabais ; ses économies n'auront pas jeté une lumière heureuse, pas donné un rayon de soleil, pas apporté une consolation, pas guéri une âme blessée et la Dame aura le toupet de déclarer, sans rire :

« — Moi, voyez-vous, je suis patriote... quand la France souffre, je me résigne à toutes les économies... »

Ce qui dans son langage veut dire : « Je me résigne, d'un cœur léger, à rendre tout mon entourage malheureux ; j'entends exploiter à mon profit, la situation faite par la guerre ; je veux, le jour de la Victoire, trouver ma fortune au moins triplée... »

Et comme la dame ne déteste point un brin de morale, elle dira, constatant la pauvreté relative de la femme généreuse, qui aurait cru se déshonorer en gardant son surplus...

« Que voulez-vous, chère amie, vous n'avez pas été économe. Quand on a de la raison, de la prévoyance et du patriotisme comme moi, on ménage ses besoins !... »

Et l'autre pourrait répondre : « On ménage les besoins du prochain et on se réveille la fortune entre les bras... »

C'est pourquoi j'ai très peur, en temps de guerre de ce mot Economie, il est le prétexte aux égoïstes à thésauriser, il donne des apparences de vertu à ce qui n'est que pingrerie, il sert à masquer toutes les lâchetés contre l'amour qu'on doit au prochain, il encourage certains bourgeois avares à glisser au fond des tiroirs ce qui, dans ces temps de calamité publique, appartient au Bien public. Vous entendez, ma cousine, *au Bien public,* c'est-à-dire à la France tout entière.

Certes, il faut économiser, mais pour donner, non pour profiter... C'est pourquoi je ne crains pas de répéter il y a économie et économie...

Voulez-vous un exemple... Je connais une amie — grande dame par le sentiment, fort riche d'ailleurs, et d'une clairvoyance

qui fait toujours mon admiration. Elle ne cherche son opinion ni dans les journaux, ni dans le monde, ni dans les livres comme on est accoutumé de le faire, mais dans son cœur. Depuis le commencement de la guerre, encore que sa fortune fût parfaitement à l'abri, elle a restreint sa maison..., cependant les domestiques qu'elle a gardés sont heureux..., elle a adopté des toilettes extrêmement simples de ligne et de couleur, mais elle s'est bien gardée de négliger sa couturière qui a besoin de vivre, non plus que ses fournisseurs habituels qui ne sauraient se passer de sa clientèle... Seulement, au lieu de commander les pièces délicates qui composaient sa table toujours ouverte, elle achète des tombereaux de farine, de sucre, d'aliments, elle accapare la marchandise..., oui elle l'accapare 24 heures pour le moins! le temps de la convertir en paquets pour ses filleuls... Parfois elle se réveille avec une humeur de dilettante et s'offre une heure de musique, justement le jour où cette jeune artiste a vu sa dernière élève se mettre en grève, elle commande la toilette de deuil d'une petite veuve, elle paie les notes en retard d'un ménage aux abois, elle soutient ce poète qui traverse une passe difficile, elle prend à sa charge l'éducation de ces enfants qu'on allait retirer du lycée, tout cela discrètement, avec une délicatesse adorable... D'instinct elle va aux misères cachées, elle soutient cent œuvres et prétend garder l'anonymat, jamais vous ne verrez son nom sur aucune feuille de souscription, et cependant on sait toujours la trouver en tête de toutes les bonnes actions. Elle est l'amie des heures difficiles. « Ne me remerciez pas dit-elle..., c'est sur mes petites économies!... » Et ajoute-t-elle en souriant : « Il faut bien, quand le temps n'est plus de dépenser pour soi, dépenser un peu pour les autres... »

Soyez sûre qu'en ce moment elle se montre rapace pour toutes les économies qui regardent la Défense du Pays, mais croyez aussi qu'en quelque placard se trouvent prudemment réservées des provisions pour « ses amies » les petites âmes deshéritées blotties contre son grand cœur... Quand ses filleuls arrivent du front, elle les reçoit, les héberge, les mène au théâtre, leur bourre la musette de cigarettes, de chocolat, et, s'ils ont femme et enfants, elle les envoie au pays avec des cadeaux pour toute la maison.

« C'est sur mes économies! » répète-t-elle tout bas, comme si elle avait un mystère à vous confier.

Ces Economies-là aussi sont saintes, elles sont dignes de notre grande guerre... Les autres... Ah! laissez-moi hausser les épaules — ou plutôt permettez-moi de crier au blasphème...

Economisons... oui... mais pour les autres... Rendons heureux d'un bonheur, hélas! relatif, le plus de pauvres êtres possible. Faisons gagner honnêtement leur vie à tous ceux qui peuvent vivre de nous, pour peu que nous y apportions effort... N'immobilisons pas le commerce. Des milliers d'ouvriers et d'ouvrières attendent de notre bonne volonté à tous, de notre courage, leur gagne-pain quotidien... Laissons à Paris sa jolie physionomie, tendre et vivante, et aux villes leur bonne humeur confiante. Gardons ce cher, ce beau sourire qui est la force de la France. Tous, pauvres ou riches, économisons... mais pour ceux du front..., pour ceux qui souffrent..., pour ceux qui travaillent...

YVONNE SARCEY.

J'ai reçu un nombre si incroyable, si effarant de lettres à propos des *Cinq Sous*, que je n'ai pu encore mettre à jour ce courrier formidable et de proportion inattendue. Ce que je peux dire, c'est que parmi ces innombrables et admirables lettres de protestation, il s'en trouve quelques-unes émanant d'ouvriers, qui sont aussi très belles. Je reviendrai sur la question.

Les Conférences de l'Université des Annales

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'Université n'est pas encore ouverte et fait sa dernière toilette et tous ses préparatifs d'inauguration, mais à l'heure où le public lira ces mots quatre conférences seront déjà prononcées — celle de M. Joseph Chailley, que M. le ministre des Colonies a bien voulu honorer de sa présence, voulant ainsi marquer tout l'intérêt qu'il prend à cette série qui tend à faire connaître et aimer nos colonies,.. Celle de M. Jean Richepin, l'ami illustre de cette Université à laquelle il professe depuis onze ans avec un éclat incomparable, et qui donnait la 1re de ses quinze conférences sur La Fontaine... Celle de M. Edouard Herriot, qui inaugurait ses belles Leçons sur la Renaissance française... Celle de M. Frédéric Masson, qui ouvrait l'émouvante série « A l'Ombre des Clochers », en parlant du Bourdon de Notre-Dame.

Nous rendrons compte la semaine prochaine de toutes ces remarquables conférences. Rappelons que c'est celles-là qu'on trouvera dans le

N° 1 du Journal de l'Université 1917

que les abonnés recevront le 1er janvier. C'est donc notre numéro d'Etrennes.

**PROGRAMME
DE LA 2e SEMAINE DE CONFÉRENCES**

Lundi, 4 décembre. — France d'Asie. Les Merveilles de l'Indo-Chine,
par ALBERT SARRAUT.

Mercredi, 6 décembre. — L'Art de La Fontaine,
par JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Vendredi, 8 décembre. — La Renaissance physique : Jeux et Sports,
par EDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon et sénateur du Rhône.

Samedi, 9 décembre. — A l'ombre du Clocher de Milly : Lamartine intime,
par LOUIS BARTHOU,
ancien Président du Conseil.

Toutes ces admirables conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Son histoire peut se résumer en trois mots, tout va bien. La période agitée est passée, et nous avons même quelques lits vides... Nos grands blessés ont pris un plaisir extrême à une audition des chansons nouvelles de Fursy, dédiées à ses chers poilus... Ils ont eu aussi la bonne fortune d'entendre Mme Guernieri, dont la voix chaude est un ravissement, et leur grande amie Mme Molé-Truffier, qui leur a fait goûter les joies de la musique classique.

Nous avons encore reçu de l'Union Jeanne d'Arc, de Montevideo, qui a fait des miracles pendant la guerre, et a soutenu de nombreuses œuvres françaises, un don de 550 francs, qui nous a mis une grande gratitude au cœur. La présidente, Mme veuve Henri Cohen; la trésorière, la comtesse de Malherbe, nous écrit une lettre pleine de tendresse pour nos soldats de France, qui nous a bien émus...

Qu'il est consolant aux heures où les plus braves ressentent un bout de spleen, de penser que tant d'amis lointains dressent autour de nous une chaîne d'amitié qui nous fait plus forts, plus confiants!... La durée perd de sa cruauté quand on est sûr de la victoire finale, et qu'on sait trouver jusqu'au bout des amis.

Les Envois au Front

Il faut en faire plus que jamais, c'est la saison. Un soldat du secteur 80, en nous remerciant du dernier don reçu, nous écrit :

« Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'il y a d'eau et de boue, c'est indescriptible... Par curiosité, je désirerais que vous nous voyiez tous, nous ressemblons plutôt à des sauvages qu'à des hommes, tellement nous sommes sales, de la terre depuis les pieds jusqu'à la tête. Bref, puisque ces efforts, souffrances et misères endurées sont le gage du succès final, nous acceptons tout cela avec courage et résignation. »

Hésitera-t-on après cela à envoyer des lainages, du tabac, des jeux même à des hommes qui vivent leur tranquille héroïsme, sans rien demander et ont besoin d'un peu d'affection autour d'eux pour oublier ce froid et cette mer de boue.

Un autre, naïvement, me confie ceci : « Ma chère dame, voici la mauvaise saison arrivée, encore un ennemi de plus à combattre. » Et il ajoute philosophiquement : « Enfin, il faut espérer que nous aurons raison de tous avec la patience. »

Nos poilus n'en sont pas à un ennemi près. Mais vraiment, celui-là, c'est à nous, femmes, qu'il appartient de le vaincre. Pour notre compte, nous avons fait partir des *Annales* notre 36,071e envoi, grâce aux dons multiples en nature qui nous arrivent, ainsi qu'en témoigne le livre de Mme Henri Nicolle; parmi ces dons, ceux de Mme Hamoir sont magnifiques... Mais pour le total des combattants sur le front, songe-t-on combien cela est peu encore?

Vraiment, c'est la saison de chasser l'ennemi dont parle le poilu, surtout aux approches des fêtes.

Nous avons de bonnes nouvelles à donner de M. Villetard de Laguérie qui en nous remerciant encore une fois des innombrables sacs reçus au 4e régiment de marche des tirailleurs indigènes par le canal des Cousines des Annales, nous fait savoir qu'il est guéri de ses blessures... Des sacs, encore des sacs, il n'y aura jamais trop de sacs... Six sacs sauvent la vie d'un homme!

Transmettons en hâte cette demande :

M. *Gustave Bordier, maréchal des logis, section sanitaire 90, 20e escadron du train des équipages, armée d'Orient*, serait reconnaissant aux cousines qui voudraient bien faire parvenir quelques douceurs à ses hommes, soit conserves, tabac, cigares, etc.

L'Adoption des Prisonniers

Un de nos enfants rapatriés est venu nous voir.

Je m'en voudrais de taire une visite qui nous a ravies cette semaine. Une de nos marraines, fidèle à son poste depuis le début, a tenu à accompagner son filleul rapatrié dernièrement d'Allemagne, et qui était désireux d'exprimer à l'Œuvre sa reconnaissance.

M. Aimé Provins nous revient de Grafenwöhr en bon état, vivace et fort. Grâce à qui?... A cette chère marraine, qui ne croyait pas, en se vouant à son sort, accomplir une tâche aussi précieuse. La charmante marraine jetait sur cet enfant d'adoption un regard d'orgueil, il lui remplaçait un peu son fils tombé au champ d'honneur dès le début de la guerre!... Quel encouragement on peut tirer de pareilles visites et quels résultats magnifiques! Combien nous souhaiterions qu'ils fussent tous entourés de la sorte. Sans les paquets, — les prisonniers rapatriés n'ont qu'une voix sur ce chapitre, — tous mourraient de faim! D'ailleurs le soldat Aimé Provins nous a dit les choses les plus intéressantes sur la vie des camps, et notamment sur le caractère français et son rebondissement perpétuel, et son moral qui se maintient au milieu des pires vexations et taquineries, et finit par en imposer au Boche le plus tortionnaire.

Du Thé pour les Russes

Nous avons donné une idée pour recueillir le thé ayant déjà servi une fois qui, séché, fait de l'excellent thé, bu avec délices par les prisonniers. Voici ce que nous écrit une abonnée, Mlle Larriaut :

« Après avoir lu votre conseil, j'ai demandé à une maison de Bordeaux, pâtisserie et thé, si on voudrait bien me mettre de côté après usage, le thé débité. Très aimablement, la maison s'offrit à me le faire sécher, et je n'ai qu'à le chercher une fois par semaine. »

Voilà un bel exemple à suivre. N'oublions pas que les fêtes approchent, composons des paquets de vivres à nos chers exilés. Quelques marraines embarrassées quant à la composition des colis : règlements internationaux, autorisations et interdictions, n'ont qu'à s'adresser à notre Œuvre. Une réponse immédiate sera donnée contenant les indications pratiques (joindre timbre pour la réponse).

Un soldat prisonnier, mobilisé actuellement dans un détachement de travailleurs, rompt la monotonie de sa vie douloureuse en composant des vers très beaux à la mémoire de Driant; la place me manque, hélas! pour les donner ici... Mais je voudrais bien trouver une bonne marraine à ce poète.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Le *Journal des Blessés aux yeux*, comme tout journal à ses débuts, a éprouvé les heures inévitables de retard; elles ont paru très longues à son éminent directeur, M. Brieux, ainsi qu'aux aveugles. Mais à l'heure où j'écris ces lignes, nos « Amis » doivent l'avoir reçu et avoir trouvé, en le lisant, la récompense de leur charmante générosité..., générosité qui ne fait que s'accroître, puisque cette semaine nous comptons des dons qui s'élèvent à 1,579 fr. 70. Ce sont de nouveaux bienfaiteurs pour les aveugles, et par conséquent de nouveaux lecteurs au journal.

Parmi ces dons charmants, il faut compter celui des élèves de l'Ecole communale de Bayonne. Leur maîtresse, Mme Maiseau, écrit : « La souscription de mes petits élèves à l'Emprunt national a donné un reliquat de 22 francs. Je m'empresse de l'envoyer à M. Brieux pour ses chers aveugles... » Nous remercions ces chers petits avec émotion.

Un autre don touchant est celui d'un père de combattant, qui, pour honorer la mémoire du sergent Gaston Hard, son fils, mortellement blessé au champ d'honneur, et qui fut l'objet d'une citation à l'ordre de la division, nous envoie un don pour les aveugles.

Les Vacances aux Champs de nos Enfants de Mobilisés

Nous continuons à recevoir des dons, immédiatement transmis à Mme Franck-Puaux, présidente des Colonies de vacances, dons qui permettent à ces enfants de retrouver un peu de santé à l'air pur, car à cette époque-ci de l'année ce sont les anémiés qui peinent, ceux que leur santé prive de l'école, et qui aggravent leur cas en restant dans des logis insalubres.

Cette petite Anne-Marie Tarâte m'écrit sur un grand papier de deuil et ajoute cette phrase qui serre le cœur chez une enfant :

« Permettez à une petite Française de dix ans que la guerre a bien éprouvée aussi de vous embrasser très fort. »

Les dons peuvent être adressés indifféremment à Mme Franck-Puaux, 41, boulevard Raspail, ou à moi.

Un renseignement pour les filles de soldats

Mlle Odette Fagel, du Conservatoire de Paris, 11, rue Caulaincourt, Paris, la fille du regretté statuaire Léon Fagel, vient d'organiser des cours gratuits de piano, chant, solfège. Ces cours peuvent rendre beaucoup de de services, car nombre d'enfants, depuis la guerre, n'ont pu continuer leurs études musicales, et beaucoup aussi ont été empêchés de commencer la musique.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

120e LISTE DE SOUSCRIPTION

16e LISTE DE LA 3e ANNEE

(Du 11 au 18 novembre 1916)

Mlle Boulogne, Montfort-l'Amaury, 40 fr. — M. Mitault, Muret, 4 fr. — M. René Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Une abonnée, 2 fr. — Mme Ethel Damon, Honolulu Hawau, 30 fr. 90. — Mlle Mathey, Brévine, 5 fr. — Mme Malaval, Rio Grande, 50 fr. — Mlle Emilie Mettey, Buffalo, 25 fr. — Mme Seigneurie, 10 fr. — J'espère et je crois, 3 fr. — M. Letellier, Saint-Michel-en-Grèves, 5 fr. — M. Langlois, Montigny, 20 fr. — M. Edmond Barbe, Cherbourg, 40 fr. — Un capitaine de la Cie Worms, 20 fr. — Mlle Gazambre, Choisy-le-Roi, 5 fr. — Union Jeanne-d'Arc, Montevideo, 550 fr. — Mme Marie, 20 fr. — M. Paul Bera, Buenos Aires, 12 fr. — Mme Froidefon, Salon, 50 fr. — Mme Mazet, Saumur, 10 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr.

Total général de cette 120e liste.......... 941 fr. 90

(A suivre.)

Échos de la Guerre

AUTOUR DU TRONE D'AUTRICHE-HONGRIE

(Souvenirs et anecdotes)

La famille innombrable de François-Joseph.

Nos lecteurs seront heureux peut-être de posséder quelques renseignements précis sur la généalogie, la parenté et la descendance très compliquée de François-Joseph. Cette question n'est pas indifférente, puisqu'elle se lie étroitement aux événements actuels.

La famille impériale est la plus nombreuse des maisons souveraines d'Europe, et ce n'est pas un mince embarras pour l'empereur, car tous les archiducs ne sont pas riches, quelques-uns n'ayant que leur solde d'officier.

On sait que la maison de Lorraine a été substituée à la maison de Habsbourg par le mariage de Marie-Thérèse, reine de Hongrie et archiduchesse d'Autriche, avec le duc François de Lorraine, devenu grand-duc de Toscane, et plus tard empereur d'Allemagne. Marie-Thérèse a eu seize enfants, parmi lesquels : Joseph II, mort sans enfants en 1790; Léopold II, qui est la tige des principales branches; la reine Marie-Antoinette, la reine des Deux-Siciles, un évêque de Munster, électeur de Cologne, et l'archiduc Ferdinand, qui, en épousant la dernière héritière de la maison d'Este, est devenu duc de Modène et a laissé une postérité éteinte aujourd'hui, sauf en la personne d'une princesse de Bavière.

Cinq branches principales subsistent : la maison impériale directe, issue de François II, le père de l'impératrice Marie-Louise; la branche de Toscane, qui se distingue par le prénom de Salvator; la branche de l'archiduc Charles, l'adversaire de Napoléon Ier, à laquelle appartenait l'archiduc Albert, le vainqueur de Custozza, et à laquelle appartient la reine douairière d'Espagne, Marie-Christine; la branche de l'archiduc Joseph, à laquelle appartenait la reine des Belges, femme de Léopold II, et à laquelle appartient Mme la duchesse d'Orléans; et enfin la branche de l'archiduc Régnier, à laquelle appartenait la femme de Victor-Emmanuel II, grand'mère de l'actuel roi d'Italie.

Ces quatre dernières branches sont issues de Léopold II.

On voit par là combien il serait difficile d'entrer dans le détail de chacune de ces branches. Bornons-nous à parler de la branche aînée, dans laquelle, par une singulière et douloureuse fatalité, le fils ne succède plus au père.

François II a eu pour fils et successeur Ferdinand Ier, qui a dû abdiquer en 1848, et a eu pour successeur son neveu, l'empereur actuel, fils de l'archiduc François et de la princesse Sophie de Bavière. Une fille de François II a épousé le prince de Salerne, des Bourbons de Naples, dont la fille a été la duchesse d'Aumale.

L'empereur François-Joseph a eu un seul fils, l'archiduc Rodolphe, mort en 1889; l'archiduchesse Gisèle, mariée au prince Léopold de Bavière, et l'archiduchesse Marie-Valérie, mariée à l'archiduc François-Salvator, de la branche de Toscane.

L'archiduc Rodolphe n'a laissé qu'une fille de son mariage avec la princesse Stéphanie, de Belgique : l'archiduchesse Elisabeth, qui a épousé en 1902 le prince Othon de Windischgraetz, d'une des premières maisons

d'Autriche. L'archiduchesse Gisèle et l'archiduchesse Marie-Valérie ont de nombreux enfants.

L'empereur François-Joseph a eu trois frères, morts tous les trois : l'archiduc Ferdinand, devenu empereur du Mexique sous le nom de Maximilien Ier, mort sans enfants et dont la veuve vit toujours en Belgique; l'archiduc Charles-Louis, mort en 1896, et l'archiduc Louis-Victor, mort récemment sans postérité.

L'archiduc Charles-Louis a eu de la princesse Annonciade, des Bourbons de Naples, l'archiduc François-Ferdinand, qui s'il avait vécu, eût été appelé à succéder à l'empereur, et l'archiduc Othon, mort en 1906, dont le fils aîné, l'archiduc Charles-François-Joseph, âgé aujourd'hui de trente ans, monte sur le trône impérial.

La maison de Lorraine-Habsbourg se compose actuellement d'une soixantaine d'archiducs et d'archiduchesses, et seule la branche de l'archiduc Joseph jouit d'une belle fortune. Tous les membres de la maison impériale ont droit au vivre et au couvert à la Hofburg, et au service des voitures impériales, quand ils sont à Vienne. Ailleurs, les plus pauvres reçoivent une pension de l'empereur.

Napoléon III à Vienne.

Rappelons d'autre part la visite faite par l'empereur et l'impératrice des Français à l'empereur et à l'impératrice d'Autriche. Ils allèrent leur porter leurs condoléances, à l'occasion de la mort tragique de Maximilien.

François-Joseph avait, pour recevoir ses hôtes, revêtu l'uniforme de feld-maréchal, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, et l'impératrice Elisabeth portait une toilette de gala, tout étincelante de diamants. Napoléon III parut à la portière de son wagon en redingote noire, le chapeau entouré de crêpe et un brassard de deuil au bras. Quant à l'impératrice Eugénie, elle était entièrement vêtue de noir. Les souverains avaient adopté ce costume sombre par égard pour le deuil de la cour d'Autriche, sans savoir ou sans faire attention que ce deuil avait été suspendu en raison de l'anniversaire de naissance de l'empereur François-Joseph.

Celui-ci fut, paraît-il, contrarié autant que froissé du contraste et son peuple, que hantaient les souvenirs de 1859, encore plus. L'accueil en devint glacial et le général de Hohenlohe qui, sous couleur de prendre les eaux de Reichenball, n'avait pas manqué d'aller assister en curieux à la fête, nous dit que la population était à ce point malintentionnée que les chasseurs de la ville refusèrent de faire la haie entre la gare et le château. Il nous dit encore que Napoléon III commit l'incorrection de recevoir en secret et d'entretenir longuement les chefs de l'opposition parlementaire autrichienne, ce dont François-Joseph se montra particulièrement mécontent. Le fait est-il exact? Je ne saurais le dire. Mais il étonne de la part d'un souverain aussi protocolaire que l'empereur des Français, et peut-être faut-il croire qu'Hohenlohe s'en est fait l'écho sans le vérifier.

Ce qui est malheureusement indéniable, c'est que cette entrevue manquée n'aboutit à aucun résultat.

François-Joseph à Paris.

C'est le 23 octobre 1867 que l'empereur d'Autriche vint rendre visite à Napoléon III. C'était, à cette époque, un homme svelte, grand, élancé sous sa tunique blanche. Il avait la figure douce, presque mélancolique, encadrée d'énormes favoris blonds et de fortes moustaches, les cheveux soigneusement séparés par une raie et ramenés vers les tempes.

Napoléon III l'embrassa cordialement et les deux souverains prirent place dans leur voiture. Le coup d'œil était superbe quand le cortège prit par le boulevard Sébastopol, achevé depuis peu et où la foule attendait le rapide défilé. Le temps était très doux; le soleil faisait étinceler les cuirasses des cent-gardes; les tambours battaient aux champs; la troupe était échelonnée au bord des trottoirs; on voyait briller sabres, casques, épaulettes et broderies. Le cortège gagna les boulevards et déboucha sur la place de la Concorde, où les grandes eaux des fontaines, dans l'or du soleil, poudroyaient en lumière de gloire et d'apothéose. Napoléon III souriait en saluant la foule. On sentait qu'il était heureux de présenter son auguste visiteur à la ville de Paris. L'impératrice d'Autriche n'avait pu venir. Son état ne lui permettait pas le voyage.

— Sire, dit François-Joseph, ému par les acclamations, votre peuple ne se contente pas d'être le plus brave. Il est encore le plus courtois.

— Sire, reprit l'empereur, il se connaît en hommes.

François-Joseph, descendu à l'Elysée, devait dîner à Saint-Cloud avec Napoléon III. Le soir, malgré sa fatigue, il voulut assister, en costume de ville, à la représentation du *Corsaire*, et on lui fit une ovation à l'Opéra.

Les jours suivants, des fêtes furent données en son honneur : dîners à Saint-Cloud, à l'Hôtel de Ville, à l'ambassade d'Autriche, à l'Elysée; chasses à Saint-Germain, à Compiègne; visite aux Halles centrales, aux égouts de Paris, etc.

Le vendredi eut lieu la grande revue, où l'on remarqua l'enthousiasme que mit l'impératrice Eugénie à applaudir les manœuvres des troupes.

— Sire, vous avez la première armée du monde! dit François-Joseph, qui, après la charge finale, alla baiser respectueusement la main de l'impératrice.

Alors, l'Autriche et la France croyaient s'adorer. L'amitié est moins durable entre les peuples qu'entre les individus.

Le voyage de noces d'Elisabeth.

La mort de François-Joseph remet en lumière la figure de l'impératrice Elisabeth... Chrysale vous dit plus haut l'histoire romanesque de ses fiançailles.

La cérémonie de la bénédiction nuptiale avait été fixée au 24 avril 1854. Aussi le 20, sous l'égide paternelle et maternelle, et avec une suite nombreuse, la princesse Elisabeth quittait-elle Munich, gagnant le Danube afin d'arriver par voie d'eau à Vienne. Ce voyage fut un enchantement. On se serait cru revenu aux jours de légende alors que Kriemhilt s'en allait avec mille guerriers et cent vierges « vêtues ainsi que cela leur seyait au pays des Hünnen, auprès du roi Etzel. »

A chaque pas les villages enthousiasmés arrêtaient le bateau pour le couvrir de fleurs et ce fut ainsi en un véritable nid enguirlandé de roses que l'épousée descendit le beau fleuve bleu de Linz à Vienne.

L'entrée dans la métropole fut plus féerique encore, et il nous semble vivre un de ces contes fantastiques où des génies promènent leurs filleuls à travers d'invraisemblables enchantements. Quand on vous parle des tonnelles de roses et de camélias dont se matelassaient les rues, au passage du carrosse attelé de huit chevaux blancs, des innombrables jeunes filles faisant pleuvoir de dix pas en dix pas, sur leur reine, une ondée parfumée de mille fleurs, à ce pont Elisabeth, disparaissant sous une forêt de *seize mille arbres fleuris*, orangers, camélias ou rosiers sortis des serres du duc de Lichtenstein!...

Puis les années passèrent; les déceptions vinrent, et les catastrophes, et les deuils.

Le roman d'Elisabeth, son roman de bonheur n'eut qu'une page.

Un mot d'assassin.

Lorsqu'il eut poignardé l'impératrice Elisabeth, Luccheni, paraît-il, essaya d'expliquer son crime :

— J'ai voulu, dit-il, frapper un des heureux de ce monde.

Heureuse, cette épouse, cette mère, qui errait à travers le monde pour échapper aux tragiques visions qui hantaient son cerveau! Heureux, François-Joseph!

Et voilà que me reviennent en mémoire quelques lignes admirables de Bossuet par lesquelles je veux terminer cet article :

« Considérez, chrétiens, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. »

Georges Trouillot vient de mourir... Il avait été ministre; il était sénateur. Pour nos lecteurs, il n'était que poète. A peu près retiré de la politique active, il consacrait exclusivement aux lettres le temps qu'il pouvait distraire de son labeur législatif. Il les aimait d'une passion fervente et ingénue. La guerre lui a inspiré de beaux vers, dont la plupart parurent ici même. On y retrouvait sa chaleur d'âme, sa bonté, son patriotisme ardent, son goût très pur. Il haïssait les négligences de forme, les irrégularités, les obscurités. Il voulait que la rime fût riche, et le sens clair. Il s'inspirait des vieilles règles classiques et parnassiennes. Le succès du charmant petit acte, *Gavroche et Flambeau*, si joliment interprété par Mlle Moreno et M. Daragon, avait été sa dernière joie.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

PRESSOIR. — *Pourquoi ajouter un e et écrire Pressoire, comme le font souvent les journaux? il n'y a aucune raison... que l'ignorance. Pressoir va avec toute une série de noms de lieu identiques, Pressoir, et le Pressoir. Dès* 1128, *date de la plus ancienne forme donnée par Garnier, dans son* Dict. top. de la Somme *(publié dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie), et qu'il a prise aux cartulaires de Noyon et de Lihons, on a Pressoir ou, en latin,* Pressorium. *Il s'agit ici d'une localité devant son nom à ce que le noyau primitif, l'élément principal de celle-ci, a été un pressoir, un pressoir à cidre, le plus probablement (pourtant la culture de la vigne a existé dans la région et plus au nord encore). En* 1414, *le nom est même Le Pressoir, ce qui confirme l'étymologie invoquée, et on retrouve ce nom dans l'Aisne à trois exemplaires. Il est tout aussi na-*

turel qu'un pressoir soit l'origine d'un nom de lieu qu'un moulin ou un pont.

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

LES BRUITS QUI COURENT

« VIVE LA POLOGNE, MONSIEUR! » — La question polonaise, qui fournit actuellement de la copie à toute la presse de l'ancien et du nouveau monde, remet d'actualité le mot de Floquet, mais c'est à Guillaume II qu'il convient de l'adresser, aujourd'hui.

D'ailleurs, ce mot est-il bien de Floquet? N'est-il pas plutôt de Gambetta? En tout cas, rappelons les faits, tels qu'ils sont fixés pour la postérité :

C'était en 1867, lors de la venue dans la capitale de la France de tous les souverains de l'Europe. L'empereur de Russie, Alexandre II, était allé visiter le palais de Justice, la Sainte-Chapelle, lorsque, à la sortie, il fut interpellé par un jeune avocat qui, levant son chapeau, s'écria : « Vive la Pologne, monsieur! »

Du jour au lendemain, le jeune robin, qui était Floquet, devint célèbre.

Or, on lit cette note dans un vieux numéro des *Annales* de 1887 :

« Floquet eut le tort de laisser dire.

» Certes, il a poussé beaucoup trop loin l'indifférence, ou peut-être la fierté dédaigneuse; il put s'en convaincre en une occasion que je ne saurais passer sous silence, car elle complète et confirme mon récit.

» Il s'agissait d'appeler Me Floquet à une haute situation. Gambetta donnait son opinion en présence de son ami Floquet. S'adressant directement à lui, il lui dit :

» — Tu sais combien je suis désireux de te voir arriver aux affaires. Mais il y a ton malheureux cri de : « Vive la Pologne! »

» — C'est trop fort! s'écria Floquet; mais c'est toi qui as crié : « Vive la Pologne, monsieur! »

» — C'est possible! c'est possible! Mais tu ne détruiras pas la légende.

» Gambetta avait raison : les légendes ont la vie dure. »

Qu'il fût de l'un ou de l'autre, le mot avait de l'allure. Reprenons-le tous en chœur : « Vive la Pologne, messieurs de Hohenzollern et de Habsbourg! »

SUR LE PONT DES ARTS. — Qui donc a prétendu que la guerre détournait un peu l'attention des nombreuses vacances académiques?

Hier, l'aveugle du pont des Arts, de parisienne mémoire, tendait la main à son habitude. Un monsieur très bien passa, lui donna deux sous, puis s'enquit avec une curiosité bienveillante qui sentait son homme de lettres d'une lieue :

— A quoi pensez-vous bien, mon ami, toute la journée?

Et voici la réponse textuelle de l'aveugle du pont des Arts :

— Ah! monsieur, je pense qu'il n'est pas juste que je sois ainsi debout sur mes pieds, alors que dans la maison en face il y a au moins une demi-douzaine de fauteuils qui personne n'occupe!

La « maison en face », c'était l'Institut!

— Evidemment! approuva faiblement le monsieur très bien, qui est candidat académique.

Il murmura en s'en allant : « Encore un compétiteur de plus! » Et c'est lui-même qui, non sans mélancolie, nous a confié cette nouvelle candidature.

SERGINES.

LES LIVRES

Les Derniers Jours du fort de Vaux, par le capitaine HENRY BORDEAUX. — *Les Crimes de l'Angleterre,* par G.-K. CHESTERTON.

Le grand drame n'est pas encore totalement joué que déjà l'on écrit l'histoire de cette guerre. Non point l'histoire conçue en un vaste tableau d'ensemble, où les causes, les développements et les effets de la crise sont fixés avec certitude pour les siècles à venir, et qui seule fera toute la lumière sur la catastrophe où des millions d'hommes auront disparu, mais celle de certains épisodes qui demeurent comme les manifestations les plus caractéristiques de l'héroïsme de nos soldats et marquent vraiment les grandes étapes du douloureux acheminement vers la victoire. Le recul du temps est nécessaire pour établir l'enchaînement logique des événements que nous vivons, mais il est bien certain que, dès à présent, il convient de faire le récit exact, appuyé sur une documentation sûre de tels faits qui frappent tout particulièrement l'imagination populaire, et dont la légende ne tardera pas à s'emparer. Or, dans cette guerre, la réalité a été souvent plus belle que la légende, et il importe que ce soit elle qui survive dans l'esprit des foules, afin que les générations s'imprègnent sincèrement de l'admirable enseignement qui se dégage du geste des héros.

Aussi, faut-il se féliciter que des écrivains à la phrase enthousiaste, ayant la saine compréhension des hommes et des choses, s'appliquent à écrire l'histoire vraie — qui constitue la plus belle histoire du monde — de tels combats héroïquement soutenus pendant des jours et des semaines, de telles scènes de l'immense tragédie. M. Charles Le Goffic l'a fait magnifiquement dans son *Dixmude*, pour le rôle joué par les fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h, aux côtés des vaillants soldats du roi Albert, dans la première phase de la bataille de l'Yser; M. H. Bordeaux vient de le faire avec une rare conscience et une réelle intelligence du document pour les défenseurs du fort de Vaux. Son livre, *Les Derniers Jours du Fort de Vaux*, porte tout entier sur la lutte soutenue là-bas du 9 mars au 7 juin 1916, et il est émouvant comme un drame dont on vit les angoissantes péripéties. Dans l'ensemble de la défense de Verdun, qui est la plus noble page jamais écrite avec le sang d'un peuple de héros, la défense du fort de Vaux fut une chose unique et sublime. Nos soldats sont partout égaux à eux-mêmes. Tels ils furent à la Marne, à l'Yser, en Champagne et à Verdun, tels on les retrouve dans la Somme, mais les défenseurs du fort de Vaux se dressent devant l'Histoire comme des figures de la légende antique. Dans l'enfer de la bataille, sous le bombardement écrasant le fort, malgré la torture constante de la soif, ils ont tenu, sachant, aux derniers jours, qu'ils n'avaient plus de secours à attendre, plus de salut à espérer. Ils avaient compris, ceux-là, le mot du poète : « C'est bien plus beau quand c'est inutile! », qui résume tout l'idéalisme de la race, toute l'ivresse de mourir en beauté. Le livre du capitaine Henry Bordeaux, sobre et précis, dégage bien la valeur morale de cette lutte suprême; il nous montre les soldats comme transfigurés par le sacrifice librement consenti ; il éclaire cette mâle figure du commandant Raynal, auquel le kronprinz lui-même dut rendre hommage. La lutte à l'intérieur de l'ouvrage, les appels de la petite garnison s'espaçant de plus en plus, la lente agonie du fort, avec ses spasmes et ses râles, tout cela est profondément émouvant. L'artifice littéraire est inutile ici : toute l'éloquence est dans les faits.

De tels livres exaltent justement l'âme d'un peuple, et c'est par eux que se perpétuent, bien plus sûrement que par le poème, les aspirations profondes d'une race éprise de clarté et de beauté, qui ne se reconnaît jamais mieux elle-même que dans le geste héroïque et l'effort généreux.

C'est encore en quelque sorte de l'histoire que l'on retrouve dans le très curieux livre de G.-K. Chesterton : *Les Crimes de l'Angleterre*, dont M. Charles Grolleau nous donne une traduction excellente. Dans une introduction écrite pour cet ouvrage, M. Charles Saroléa explique que G.-K. Chesterton est le penseur catholique le plus pénétrant de la génération actuelle en Angleterre, unissant le courage agressif d'un croisé à la douceur d'un quaker. Son livre est amer, en effet, insistant impitoyablement sur les griefs que l'on peut faire valoir contre l'ancienne politique de la Grande-Bretagne appuyant la Prusse et s'affirmant hostile à la France. G.-K. Chesterton a de l'humour, de la verve, un sens très précis des réalités qui commandent l'évolution des peuples. Il connaît l'art de développer le thème le plus grave sur un ton d'exubérante fantaisie, et ses démonstrations sont émaillées d'observations d'une rare finesse, concentrées en des phrases brèves et qui portent comme des coups de cravache. S'adressant aux Allemands, il leur dit : « Ne vous vantez pas perpétuellement d'être cultivés en vous servant d'un langage qui prouve que vous ne l'êtes pas. »

Dans *L'Enigme de Waterloo*, G.-K. Chesterton soutient la thèse fort curieuse, et vraie en somme, que l'Angleterre a fait Napoléon, parce que docile à l'influence allemande, qui poursuivait la destruction de la réformation d'un peuple. Elle obligea en quelque sorte la Révolution française à s'en remettre pour sa défense au soldat de génie qu'était Napoléon. « Ceux, constate-t-il, qui ont essayé de détruire la République furent ceux qui créèrent l'Empire. » C'est pourquoi Charles Fox blâma Pitt d'avoir réalisé l'alliance antifrançaise et préparé lui-même la voie à la création d'une France militaire. Mais la Prusse, dans tout cela, fut « l'esprit qui nie ». La Prusse combattait la liberté dans Napoléon ; elle combattait pour la tyrannie. Elle prétendait restaurer les Bourbons, et essaya de les voler tout en les restaurant. Il y a là des pages tout à fait curieuses sur le sens profond de la Révolution française dont, selon Chesterton, le premier

grand fait d'armes et le dernier furent tous deux, en principe, des symboles : elle commença par le siège d'une prison vieille et presque vide, la Bastille, et elle prit fin quand Wellington et Blücher se rencontrèrent en 1815, alors que Napoléon était déjà tombé en réalité. « Nos classes moyennes, dit l'écrivain anglais, ont bien fait d'orner leurs salons de l'image de la rencontre de Wellington et de Blücher. Elles auraient pu clouer en pendant celle de Pilate et d'Hérode se serrant la main. » Le mot est d'une ironie cinglante.

Dans d'autres études, *Hamlet et les Danois*, le *Minuit de l'Europe*, le *Mauvais Cheval*, G.-K. Chesterton fait une critique acerbe des idées générales qui se trouvaient à la base de la politique anglaise au cours du dix-neuvième siècle, mais au delà de l'action anglaise proprement dite, ses coups portent toujours contre la Prusse, « aussi matérialiste que la fange », la Prusse qui ne voulait pas diriger les Allemands, mais les conquérir. L'auteur reproche avec amertume à l'Angleterre de n'être point intervenue en faveur du Danemark, lors de la guerre des duchés, et d'avoir laissé écraser la France en 1870 : « La France tomba, dit-il, et ce qui tomba avec elle fut la liberté, et ce furent des tyrans et l'ancienne terreur qui régnèrent à sa place. Le couronnement du premier kaiser moderne dans le palais même des anciens rois de France fut une allégorie, une allégorie dans le genre de celles qui étaient peintes sur les murs de Versailles. Car c'était à la fois l'élévation du vieux diadème despotique et sa descente sur le front bas d'un barbare. » Il y a deux explications à ce que G.-K. Chesterton appelle les « crimes de l'Angleterre » : d'abord l'insularité, ensuite le « splendide isolement », qui devint en fait un « compagnonnage de sommeil plutôt ignominieux avec la Prusse ».

Un écrivain anglais peut se permettre cette sévérité à l'égard de son pays quand il juge les erreurs et les fautes commises, mais dans le chapitre consacré au réveil de l'Angleterre, G.-K. Chesterton rend un magnifique hommage à l'effort actuel de la Grande-Bretagne, et il constate que l'Angleterre fut sauvée « par une chose oubliée... l'Anglais », car on vit des hommes simples avec des motifs simples, dont le principal fut la haine de l'injustice, sortir de leurs boutiques, de leurs champs et de leurs faubourgs, et demander des armes d'hommes.

Rien n'est comparable, en effet, à la grandeur de l'effort anglais, déterminé par la plus soudaine et la plus profonde révolution morale qu'un peuple ait connue depuis plus d'un siècle. Il semble que l'âme anglaise ait été tout à coup baignée de clarté, que la vérité se soit totalement révélée à elle à l'heure même du péril. Le contraste entre l'Angleterre d'hier et d'aujourd'hui est vraiment impressionnant, et c'est pourquoi des livres comme celui de G.-K. Chesterton, malgré l'âpreté de son ton et l'amertume de certaines de ses pages, constituent des documents précieux au point de vue de l'évolution morale de notre époque.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

TÊTES DE BOCHES

M. l'abbé Wetterlé publie deux volumes : Le Professeur Kurt Oscar Muller, *paru ici-même et que M. Paul Deschanel, dans une chaleureuse préface, juge en ces termes : « Ces lettres sont de petits chefs-d'œuvre d'adresse, de malice et d'esprit ». Le second ouvrage a pour titre* Têtes de Boches. *La verve satirique de l'éminent écrivain s'y exerce avec une entière liberté. Nous en détachons ces pages :*

LE MICHEL ALLEMAND

Elle est très amusante et très instructive la caricature du Hollandais Louis Raemaekers. Les Allemands ont depuis longtemps symbolisé leur peuple sous la figure d'un paysan bonasse, dont la tête est coiffée d'un paisible bonnet de coton, et dont les traits inintelligents reflètent constamment la surprise. Cette « autocritique », pèche bien par un bout. Michel est, de fait, dépourvu de tout esprit, mais sa prétendue bonasserie recouvre un fond de brutalité que les derniers événements ont fait remonter à gros bouillons à la surface de son âme barbare.

Toujours est-il que, malgré toute la férocité dont il a fait preuve, Michel est resté bête comme devant. Raemaekers nous le représente donc, dans son costume traditionnel, en train de contempler un titre du troisième emprunt de guerre. Et voici la légende qui accompagne le dessin :

« Pour le premier emprunt, j'ai donné cent marks, et l'on m'a donné un reçu ; pour le second, j'ai rendu le reçu, et on m'a donné un deuxième reçu ; pour le troisième emprunt, j'ai rendu le deuxième reçu, et on m'a donné un troisième reçu. Maintenant, est-ce moi qui ai trois cents marks, ou est-ce l'Etat qui a trois cents marks? Ou n'aurions-nous plus rien, ni l'un ni l'autre? »

C'est bien cela. L'Allemagne a couvert ses emprunts, mais l'opération a été purement fictive. Lors du premier appel au crédit public, une partie des souscripteurs ont effectué des versements en métal ou en billets de banque. Cependant, déjà en ce temps-là, les caisses d'épargne et les autres établissements similaires se bornèrent à remettre au fisc, en garantie de l'emprunt, les créances dont ils disposaient : il y avait donc, pour une forte somme, double emploi. Pour les emprunts ultérieurs, les caisses publiques ont, en plus des nouveaux abandons de créances hypothécaires par les établissements de crédit, accepté les titres des deux premiers emprunts et les rentes sur l'Etat. Les mêmes figurants défilaient dans la comédie dont M. Hellferich est l'ingénieux, mais peu scrupuleux régisseur.

Comment l'argent, déjà emprunté une première fois, peut-il, en reparaissant sous une deuxième et une troisième forme, remplir les vides du Trésor?

Le Michel de Raemaekers a raison de se poser l'angoissante question. Il a, par trois fois déjà, remis les mêmes cent marks à l'Etat. Celui-ci est-il, pour cela, plus riche? Non! Le même billet allant et revenant dix fois de main en main, n'en vaudra pas un pfennig de plus. L'opération qui consiste à se le repasser indéfiniment n'augmente le capital, ni de celui qui le donne, ni de celui qui le reçoit.

Jusqu'à l'heure présente, le peuple allemand est, dans son ensemble, trop naïf pour le comprendre. Les hautes compétences financières de l'empire lui répétant sur tous les tons qu'à échanger un chiffon de papier contre un autre de même valeur, il augmente, dans des proportions énormes le crédit de l'Etat, Michel, qui demande simplement à ne pas décaisser ses dernières économies, se prête à ces opérations faciles. Il ne se doute pas que la faillite le guette. Les trois cents marks que l'Etat est censé avoir empochés se réduisent de fait au tiers de cette somme, puisqu'il s'est, en dernière analyse, avancé par deux fois, à nouveau et à lui-même, l'argent qu'il avait d'abord reçu.

Le Michel allemand ne voit pas encore clair dans ce truquage. On lui dit que les emprunts ont été brillamment couverts et il est tout disposé à le croire et à s'en enorgueillir. Sa candeur dépasse vraiment les limites permises.

Le pauvre diable ne saisira la beauté de la combinaison Hellferich que le jour où il faudra procéder à la liquidation finale. En attendant, l'empereur envoie des félicitations chaleureuses à son secrétaire d'Etat aux finances, et Michel plastronne.

Dans six mois, il pourra plastronner encore une fois. On lui demandera, en effet, d'échanger de nouveau les titres du troisième emprunt contre ceux du quatrième. L'opération réussira brillamment, comme les précédentes. Comment dit donc la chanson? « Si cette histoire vous... amuse, nous allons la, la, la recommencer! »

Abbé WETTERLÉ.

Les Marchands de Frivolité

L'Allemagne est au-dessus de tout ; mais c'est un principe général, qui, dans l'application, souffre certains tempéraments. Par exemple, elle ne fait nulle difficulté de reconnaître que nous lui sommes supérieurs dans le commerce de la frivolité. Est-ce une raison pour qu'elle renonce à nous faire concurrence? Non point, et si la concurrence est déloyale, il y a double plaisir, outre le profit.

Nos ennemis ont plus d'un tour, nous devons à cet égard leur rendre justice. Ce n'est pas une raison non plus pour que nous renoncions à les déjouer, et nous ne sommes pas sots. Eventons leurs mèches : la plus visible est celle-ci.

Les couturiers de France ont perdu pour un assez long temps, mettons pour un lustre à dater de la paix, la clientèle des dames berlinoises. La contrefaçon même de nos modes devra être, là-bas, fort discrète. Tout ce qui sentirait le chic parisien sera proscrit, et celles qui s'aviseraient d'être « piquantes » (comme elles disent) seraient regardées de travers.

Elles se feront donc chausser, coiffer, fagoter par l'industrie locale. Le patriotisme les y oblige, et cette réforme de la toilette ne sera plus, comme présentement, grammaticale et orthographique. Elles ne se contenteront pas de mettre un K, deux *t* à leur corset, et Dieu sait ce qu'elles y mettront.

Mais la couture allemande ne contrefait pas à Berlin seulement, où le champ est étroit et pauvre. Elle opère avec plus d'ampleur de l'autre côté de l'eau, en Amérique ; c'est là qu'il y a intérêt à rafler la clientèle de nos couturiers. Il ne faut point dégoûter les Américaines de la mode française, puisqu'on la copie, mais des maisons françaises, et leur persuader qu'on travaille mieux, dans

le même genre, en Amérique — chez les Allemands.

A cet effet, deux fois par an, un peu avant la saison d'hiver, un peu avant la saison d'été, les couturiers germano-américains se déplacent. Ils viennent explorer la place Vendôme et la rue de la Paix, d'où ils rapportent deux ou trois modèles. Ils les font tirer à un nombre considérable d'exemplaires, les exhibent de tous les côtés, les vulgarisent, les démonétisent ; et quand les dames de là-bas passent l'eau un peu plus tard (car elles se déplacent aussi volontiers), et qu'elles visitent de même la rue de la Paix et la place Vendôme, elles n'y retrouvent que ces modèles qui à New-York ou à Chicago traînent déjà partout. Elles n'en peuvent croire leurs yeux. La nouveauté de l'ancien monde est la vieillerie du nouveau monde! Il n'en faut pas davantage pour faire courir le bruit de notre décadence. La supercherie est élémentaire ; mais, comme dit l'autre, le tout était d'y penser.

Les maîtres de la grande couture française, — ce n'est pas moi qui les nomme ainsi, c'est eux-mêmes — les maîtres de la grande couture française ne sont pas moins malins que leurs concurrents germains d'Amérique. Ils guettaient une occasion de mettre fin à ce jeu, qui leur nuit sans les amuser. La guerre leur en a fourni une excellente. Ils ont fait l'union sacrée, ce qui doit être plus difficile encore dans la couture que dans la politique ; ils se sont donné le mot, et le premier acheteur de modèles qu'ils ont reconnu à son accent, mi-allemand, mi-américain, c'est-à-dire qui parlait à la fois de la gorge et du nez, ils l'ont proprement mis à la porte. Les vendeuses ont serré leurs merveilles dans les armoires, et les mannequins ont patriotiquement refusé d'exécuter devant lui cette espèce de danse du ventre qui permet aux connaisseurs d'apprécier toutes les grâces d'une robe ou d'un manteau.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, nous voulons donner en passant un avis utile à nos marchands de frivolité, qui ne sont pas seulement ces messieurs de la grande couture.

Leur rivaux d'outre-Rhin ou d'outre-mer ont un procédé de concurrence beaucoup plus perfide et plus effectif que la simple contrefaçon, c'est la suggestion. J'entends qu'ils nous suggèrent leur goût, quand ils désespèrent de s'approprier le nôtre. Cette manœuvre de corruption n'a pas été pratiquée jusqu'ici dans la couture, mais elle l'a été terriblement dans le mobilier. Le snobisme nous avait fermé les yeux : il a fallu, pour nous les rouvrir, dix ans et la guerre.

Je connais des personnes honorables, qui ont cru aimer le style bavarois de fabrication française, et que leur erreur couvre aujourd'hui de confusion ; elles ne savent comment se débarrasser d'objets qu'elles tremblent qui ne les compromettent ; elles en ont déserté leur domicile! Elles pensent avoir commis un véritable crime contre la patrie : en quoi elles n'ont peut-être pas si grand tort.

ABEL HERMANT.

Les Coiffes de la Guerre

Plus souvent que d'habitude, on voit, depuis la guerre, circuler dans Paris des femmes en coiffe provinciale et vêtues du costume particulier de leur région.

Bourgogne, Vendée, Loiret, Bretagne... Landes, Lorraine, Alsace, Anjou... nous sont ainsi représentés, seuls ou par petits groupes, en de brèves apparitions qui frappent davantage. Au delà du charme et du pittoresque, elles nous font gagner tout droit les étendues de la pensée et, franchissant vite nos yeux, elles trouvent du premier coup le sentier de notre cœur. Nous ne pouvons nous retenir de les observer, attachés à leurs pas. Les unes après les autres, nous les reconnaissons, avec l'impression soudaine de les apprendre, comme si c'était seulement d'aujourd'hui que leur sol natal, en les envoyant, nous les révélait.

Sans savoir toujours d'où elles viennent et quoiqu'ignorant leur origine, on distingue cependant tout de suite celles de la terre, et celles de la mer ; celles de la côte, et du coteau ; de la grève, et de la prairie ; du sable, du roc, et des sillons. Les deux hâles, celui du soleil et celui des embruns, ont chacun leur nuance et leur propre sévérité. Elles ne sont pas en grand costume de fête et de pardon, de mariage et d'anniversaire.

Elles sont en noir.

Les lourdes jupes plissées en cloche, les lainages puissants, les bas épais, les robustes futaines, les tabliers, les fichus, les velours, tout cela est noir — ou, du moins de couleur sombre, excluant la joie. Il n'y a de blanc que la guimpe... et la coiffe. A la main de ces femmes, la bague de guerre double l'anneau des fiançailles ou l'anneau de veuve et souvent, au même doigt, l'argent du vieux cœur breton se frotte et se soude au nickel qui vient de l'obus pour qu'ils composent à eux deux une seule « alliance ». Tantôt, sans se laisser distraire par rien, ces femmes se hâtent, comme si à travers les rues de la ville elles allaient à un but déterminé.

Qui sont-elles? Que font-elles ici?

Ce sont les autres « permissionnaires », les rustiques visiteuses, de six jours ou de six semaines, mères, épouses, fiancées, filles ou sœurs de soldats qu'un passage rapide, un congé, la maladie, une circonstance quelconque amène et retient dans la capitale. Elles viennent voir un blessé, un convalescent ou un moribond.

Le fantassin du lit 36 ne va pas. Il baisse. Trois fois on a cru le sauver. Maintenant on désespère. « D'où est-il ? demande un soir le docteur. Normandie, Gascogne, Charente... Peu importe. » On le lui dit. — A-t-il sa mère? — Oui, répond l'infirmière qui le soigne. — Eh bien, qu'on la prévienne, elle a juste le temps. »

On la prévient donc... Elle arrive, seule ou accompagnée d'une parente, d'une voisine. Elle arrive, éperdue et morne, inerte de stupeur, hébétée de chagrin. Elle aperçoit le lit :

« Hé là! mon Dieu! c'est-y toi? »

Pas d'éclats, de transports. Une dignité souveraine. Elle pose sur son ventre maternel, en les croisant comme à la messe, ses mains de labeur, déformées par le devoir, et assise ou debout, elle regarde obstinément ce bel homme de six pieds, « son petit », abattu et délirant de fièvre. Elle ne pleure pas. Tout au plus peut-on voir s'échapper une larme lente et qui reste en chemin sur la joue de pain bis. Par moments elle s'approche, se penche tout près, à l'oreille :

« Et comment tu vas, mon pau fi? »

L'œil éteint se ranime, la bouche s'entr'ouvre :

« Tout en paix, ma mé, tout en paix. »

Le « fi » retombe au silence, épuisé. Et les heures passent, les images, les obscures et douces réminiscences, dans les deux cerveaux à la fois, sous les deux fronts, celui de la mère, ombragé de l'étamine ou du lin, et celui de l'enfant qu'emboitait hier le dur casque couleur de pluie.

Mais dans la seconde où le malade a relevé la paupière, il a eu le temps d'apercevoir et de retrouver *la coiffe* qui lui a ramené tout le pays, il en a senti le souffle et la caresse, il en a respiré l'odeur de pomme ou de colza. Car elle apporte tout à ceux qu'elle visite, l'air, le parfum, le ciel, la brise de là-bas, et le clocher dont elle est l'hirondelle.

Enfin, s'il doit s'en aller, la coiffe donne au moins au mourant l'illusion de revenir ; elle lui fait ainsi du départ un retour.

Toutes les coiffes, même pareilles, ne sont cependant pas agitées par un égal souci.

Il y en a qui sont revenues pour un mariage, pour une prise d'armes, pour des intérêts menacés, pour un disparu, pour un réchappé, pour avoir des nouvelles d'un marin « qu'on dit péri sur le *Léon* », pour un amputé qui ne courra plus, pour un manchot qui n'embrasse à présent que d'un bras... Si différentes, si variées qu'elles soient jusqu'à l'étrange, d'aspect, de forme et de contour, elles représentent par leur diversité même, toute la France, la France paysanne, maritime, provinciale, unie, mobilisée dans le courage et l'invincible espoir. Et les femmes qui les portent, les aïeules, les mères, les fiancées, les filles, les épouses, les veuves, semblent toutes, jeunes ou vieilles, faire partie d'un même ordre religieux, d'une immense communauté.

Champenoises, Boulonnaises, Normandes, Tourangelles, Savoyardes, Bigoudènes, du Nord ou du Midi, de la plaine ou de la montagne, ce sont bien en effet *des Sœurs*, les bonnes Sœurs de la Patrie, les femmes de la terre et des flots, de la barque et de la charrue, les femmes de la tendresse infinie, des premiers et derniers chevets, des éternels berceaux, des éternels tombeaux, les « saintes femmes », qui traversent Paris, en coiffe de guerre.

Pour envoyer une carte postale à ceux qui n'ont pas pu les suivre, elles ont une noble façon de tendre la main vers la boîte aux lettres comme si elles prenaient de l'eau bénite. Et devant la statue de Jeanne d'Arc, elles font, avec un pur sourire, le signe de la croix.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.







1. Batterie bulgare anéantie par nos obus de 155. — 2. Monastir à vol d'oiseau (vue prise à bord d'un avion français).

LES VICTOIRES FRANCO-SERBES

Les Œuvres d'Art mutilées

(Exposition du Petit-Palais)

Faire pour les attentats contre le patrimoine [illegible] ce que fit la Commission d'enquête pour les attentats contre les personnes ; [illegible] la barbarie allemande ; présenter, dans sa tragique éloquence, le témoignage *direct* du vandalisme de l'ennemi — ce fut l'idée qui me hanta. Il fallait que ce vandalisme fût traduit devant le tribunal de l'opinion mondiale, et que, dans son siège indiqué — Paris — on vît autrement que par des photographies, les [illegible] des nobles choses de France blessées, évoquant les décors de désolation d'où elles provenaient.

[illegible] de cette idée, cependant, présentait [illegible] difficultés. Mais le but à atteindre [illegible] qu'on se dévouât entièrement à [illegible] œuvre. Je devais, tout d'abord, soumettre [illegible] projet au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, M. Dalimier, qui l'approuva et me donna [illegible] encouragement à la tâche rêvée.

— Seulement, me dit-il, je n'ai pas de crédits. [illegible] ne peux vous promettre que mon appui.

C'était beaucoup. Sans cette bienveillante approbation de M. Dalimier, qui s'intéressait à cette future exposition, encore dans les limbes, au point de désigner déjà certains objets, appartenant à l'État, qui y figureraient, eussé-je été en mesure de rien tenter?

A côté de cet appui moral, il importait d'en trouver un autre. Je le rencontrai auprès de M. Charles Humbert, directeur du *Journal*. Il saisit immédiatement la portée de l'idée. Je crois bien que notre conversation ne dura pas [illegible] minutes. En me témoignant une confiance [illegible] de le remercier aujourd'hui, il [illegible]

— [illegible] l'avant, nous sommes avec vous.

[illegible] cette exposition? Par l'intervention de M. Charles Humbert, la Ville de Paris [illegible] le cadre du Petit-Palais. La Ville de Paris fit mieux. Elle voulut [illegible] charger elle-même de l'organisation de l'Exposition, de la disposition des objets qui seraient recueillis.

Il était indispensable encore d'obtenir l'agrément du Grand Quartier Général, car, sans les autorisations qu'il donna, tout fût resté à l'état d'intentions. Ces autorisations, il les accorda libéralement, en invitant les états-majors des armées à me faciliter la mission dont j'étais chargé. Ainsi, peu à peu, tout s'était aplani. Je n'avais plus qu'à partir pour le front et pour les régions voisines du front, et, dans des investigations, entreprises au moins avec ardeur, à chercher tout ce qui présenterait le caractère émouvant de la dévastation dont, pour une grande leçon, je souhaitais pouvoir donner l'impression.



Statues décapitées provenant de la chapelle du château de Tilloloy (Somme). Les têtes retrouvées dans les décombres sont placées devant les statues.

De gauche à droite : Ponthus de Belleforière, François de Soyécourt et Andras de Soyécourt (seizième siècle).



Statue de St Tarcisius, par A. Falguière (chapelle du château de Gerbéviller).



Trésor de la Cathédrale de Nancy : L'Evangéliaire, le calice, la patène, un feuillet du diptyque et le peigne liturgique de Saint-Gauzelin ([illegible]zième siècle) ; Croix en œuvre émaillée (treizième siècle).
A gauche : Croix d'autel (treizième siècle) de l'église de Soully (Meuse).

De Thann à l'extrémité de nos lignes du Nord, quels spectacles d'horreur j'ai eus sous les yeux ! Avec quelle colère dans la tristesse, avec quelle exaspération de haine contre l'ennemi, je contemplais ces ravages, villes presque entièrement détruites par de furieux bombardements, villages anéantis, monuments illustres en ruines, humbles églises dont il n'y avait plus que des décombres ! Mais quelle beauté aussi dans la résolution des troupes que je coudoyais et dans la stoïque résignation des derniers habitants de ces cités ou de ces bourgs, encore sous le feu ! Rapporter un peu de cette âme de nos pays martyrisés me parut un acte de piété à accomplir. Je m'attachai à découvrir souvent sous des amas de gravats, tout ce qui pouvait être particulièrement significatif. Quelles fouilles furent jamais d'un intérêt plus poignant ! Grâce au concours de l'armée, qui fournissait des équipes de travailleurs — et ils ont bien droit à des remerciements, ces soldats obscurs, qui comprenaient instinctivement le prix de leur effort pour le salut de nobles et belles choses — je pouvais envoyer à Paris les objets que le conservateur du Petit-Palais, M. Henry Lapauze et son collaborateur dévoué, M. Fauchier-Magnan ont présentés avec tant de goût et dans un sentiment si respectueux de ces trésors d'art, dont si peu, hélas, sont demeurés intacts.

L'Exposition suit, en quelque sorte, un ordre



[illegible]

[illegible] Elle part de Dunkerque — des débris des [illegible] de l'église Saint-Éloi — pour aboutir à l'Aisne. [illegible] Verdun, dont la pièce la plus importante est la reconstitution du [illegible] de la cathédrale avec ses précieuses boiseries du dix-huitième siècle, [illegible]

Il me faudrait presque un volume pour faire l'histoire de ces recherches, [illegible] à ces travaux. Quelle joie quand nous pouvons retirer une œuvre d'art qui n'avait [illegible] il se trouvent des fragments, [illegible]

[illegible] de la pauvre ville [illegible] où se trouvait le musée, de [illegible]





Deux aquarelles de [illegible]







…T MUTILÉES



Il n'y a plus rien des villages qui existaient — rien. ~~Nous avions franchi, un officier~~ d'état-major et moi, un terrain bouleversé, des tranchées éboulées, nous avions contourné d'énormes trous creusés par les obus, que la pluie avait transformés en mares, et, couverts de boue, nous étions arrivés jusqu'à une hauteur, où la terre avait été littéralement retournée par les projectiles. L'officier regarda [illegible].

— Nous devons être, dit-il, à Hardecourt-les-Bois.

Quel indice, en effet, aurait permis de reconnaître qu'il avait eu là un village naguère prospère? Tout ce que nous parvenions à trouver, c'était le battant de la cloche de l'église.

Et Soissons, dont la cathédrale, moins illustre que celle de Reims, mais si riche d'histoire, a encore plus souffert! La voûte en est crevée, des piliers se sont effondrés, le clocher, plusieurs fois atteint par les obus, vacille sur le corps de l'édifice. Devant la façade, ce sont des tas de nobles pierres projetées sur le sol! La gargouille qu'on a placée, à l'Exposition, en face des statues décapitées de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, semble, de sa bouche largement ouverte, pousser un cri d'horreur, et son grotesque s'est mué en tragique.

Les Allemands n'ont pas qu'incendié et bombardé : ils ont pillé. Je voulais donner un témoignage irrécusable de leurs cambriolages. Voici une plaque de secrétaire forcé qui provient du château d'Esternay, appartenant au marquis de La Roche-Lambert. Là, ce fut une orgie de vandalisme, car, après les vols, et pour le seul plaisir de la destruction, les meubles précieux furent jetés dans les douves.

Le cambriolage! Le ciboire de l'église de la malheureuse ville de Gerbéviller l'atteste expressivement. Les soldats du général Claus — un nom qu'il faut retenir, pour le flétrir — après avoir mis le feu aux maisons et fusillé quarante habitants, dont une jeune fille et un enfant de quatorze ans, pensèrent trouver dans le tabernacle de l'église des pièces précieuses d'orfèvrerie. N'ayant pu en arracher la porte, ils la firent tomber en tirant à bout portant dix-sept coups de fusil. Le ciboire fut emporté, puis, on ne sait pour quelles raisons, abandonné et retrouvé plus tard... Ah! Gerbéviller! ses rues incendiées, le château de Lambertye dont il ne reste plus que les murs noircis, et la chapelle du château, où le Saint-Jean-Baptiste, de Paul Dubois, patiné par le feu, semble une statue de Pompéi!

Un autre crime allemand s'évoque, à l'Exposition du Petit-Palais, par les objets, dont on peut à peine distinguer la forme, contenus dans une vitrine. Ces objets, c'est tout ce qui subsiste du Manoir des Fontaines, à Baron, dans l'Oise, où le compositeur Albéric Magnard, défendant son beau-fils, déjà lié à un arbre du parc, fut assassiné. La maison fut brûlée. Mme Albéric Magnard a formé le dessein de laisser les ruines telles qu'elles sont, comme un perpétuel acte d'accusation. Une des preuves les plus expressives de la fureur de destruction de l'ennemi, pendant l'invasion, c'est ce vestige de l'église de Huiron, dans la Marne, ce saint carbonisé, qui n'est reconnaissable qu'à un fragment de la tête. Il fait face, au Petit-Palais, à ce grand christ de Revigny, dont il ne reste qu'un bras et que les pieds, sur le bois rongé par les flammes.

Mais où la destruction n'est-elle pas, dans les régions souillées par l'ennemi, dans celles où nous le chassons peu à peu, dans celles où il doit renoncer à toute avance! La cloche de Carency que j'ai rapportée, une cloche de 1749





qui eut pour parrain et marraine les Montmorency, et dont les bords inférieurs sont comme dentelés, rappelle les combats de mai 1915, l'opiniâtre effort de nos soldats, qui, avec une merveilleuse dépense d'héroïsme, mirent quatre jours à prendre Carency et ses fameux « ouvrages blancs »... Hélas, le vaste champ, planté de croix de bois, qui s'étend devant la petite station de Villers-aux-Bois, dit le prix de ce succès!

On a exposé tout ce qui pouvait être présenté du portail de la cathédrale de Reims, à jamais mutilé, et ce qui a été sauvé de Verdun, où le sous-préfet, le vaillant M. Jean Grillon, me reçut, en septembre, dans les ruines de sa sous-préfecture, une ancienne abbaye du dix-huitième siècle, pendant une journée qui pouvait passer pour tranquille : deux cents obus seulement avaient été lancés sur la ville. M. Grillon avait vu bien autre chose! A Pont-à-Mousson, le juge de paix, M. Bernardin, me conduisait à travers les décombres des vieilles maisons si curieuses, qui faisaient l'orgueil de la pauvre ville suppliciée. D'autres de mes guides, qu'ils fussent civils ou militaires, montraient de la colère, de la révolte, de la tristesse, de la pitié devant ces outrages faits au sol français. Lui, qui, n'ayant plus de prétoire, libre de partir, donne à son attitude courageuse la couleur d'une curiosité devant le laire rester jusqu'à la fin des épreuves de la cité mosellane, c'était avec une étrange aigreur, une sorte d'ironie, sous laquelle il voulait dissimuler son émotion de bon Français et de fervent des choses d'art, qu'il me montrait ces anciens logis, respectés par les siècles et détruits en un instant par les bombes.

— Dites-moi, je vous prie, s'écriait-il, ces gens là, (nous traversions alors le pont, d'où on a l'amertume d'apercevoir, à très peu de distance, le village de Nauroy, encore occupé), peuvent-ils aller plus loin dans l'ignominie? Cette démolition imbécile d'un joyau d'architecture, est-ce que ça peut se pardonner?

Bien d'autres crimes ne pourront se pardonner. Que cette exposition, où la beauté du génie de la France apparaît meurtrie, aide à rendre l'oubli impossible!

PAUL GINISTY.

1. Buste de Napoléon, du musée d'Arras. 2. Tête de la Vierge d'Albert, fragment de la statue de Delaplanche (intérieur de la basilique). 3. Gargouilles de la cathédrale de Soissons.

LES ŒUVRES D'ART MUTILÉES

A ces pages, dans lesquelles M. Paul Ginisty, inspecteur général des monuments historiques, vient de raconter avec émotion à nos lecteurs, l'histoire des reliques recueillies par ses soins, joignons un beau témoignage de Maurice Barrès : Le souvenir du pèlerinage qu'il accomplit en 1914, au lendemain des combats où périt Gerbéviller :

LA LEÇON DES RUINES

C'est une petite ville agréable; dans les années heureuses, j'y allais souvent me promener avec mes amis. Je leur faisais voir les vieilles fresques pleines d'esprit de la chapelle romane, la Vierge en terre cuite, du seizième siècle, et puis le château avec son parc ravissant. Il n'y a plus de fresques, il n'y a plus de Vierge, il n'y a plus de château, il n'y a plus de Gerbéviller. Il y a eu les Bavarois.

Un témoin m'écrit du milieu des ruines : « Ruines effroyables et ruines voulues, me dit-il, car l'incendie allumé volontairement a détruit ce que le canon n'avait pas abattu. De cette petite ville riante, heureuse, accueillante au milieu de ses vergers et de ses jardins fleuris, il ne reste que des pans de murs noircis et déchiquetés par les obus, des décombres sans nom, au-dessus desquels l'église, crevée, éventrée par les projectiles, élève, non plus sa croix, mais une sorte de croissant sinistre, formé par les débris de son clocher.

« Quelques rares maisons sont encore debout avec leurs contrevents arrachés, leurs vitres brisées, leurs façades criblées. A l'intérieur, le pillage des Huns a tout dévasté : meubles éventrés, linge, vêtements, bibelots, souvenirs, sont épars sur le sol et piétinés au milieu des bouteilles vides et des ordures, tandis que la pluie coule lamentablement à travers les toits effondrés.

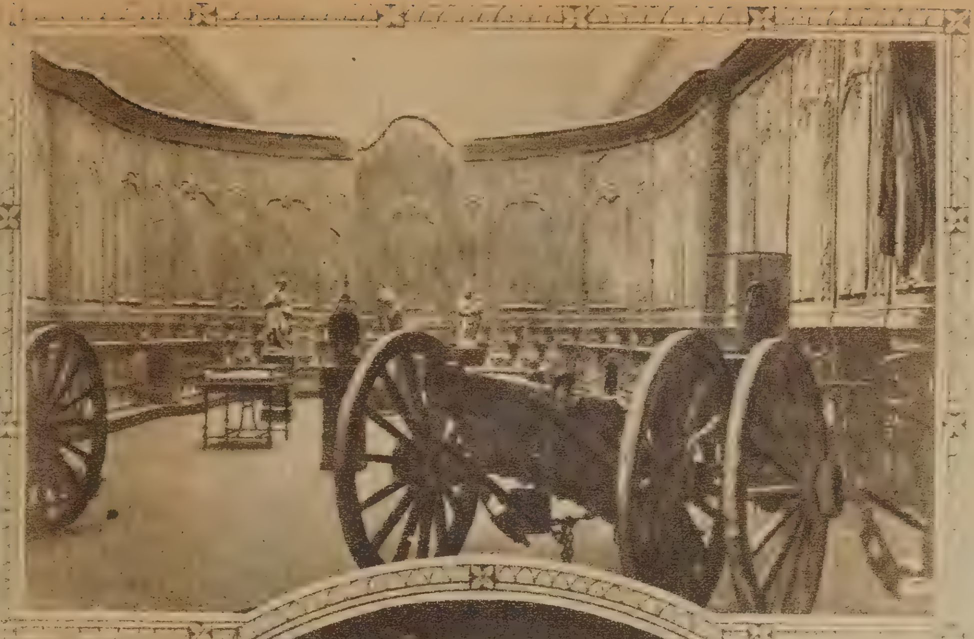
Qui niera que de tels pèlerinages fournissent un grand secours pour nous aider à concevoir la vérité sur les rapports éternels de notre nation et de la race d'outre-Rhin et sur notre mission nationale? C'est en contemplant ces ruines qu'on est sûr de la moralité supérieure française. On comprend la tâche de notre nation. Elle cherche à répandre la vie ; elle n'aspire qu'à être généreuse et féconde. Une telle vue, une telle expérience obligent de croire et d'agir, sont très bonnes pour dégager, élever, ébranler l'âme, et pour mettre en mouvement des forces qui sommeillent dans le cœur de tout Français. En effet, il ne suffit pas de savoir les qualités de la France, il faut encore éprouver l'exaltation, recevoir le choc qui donne le goût d'agir pour la patrie. Ce sont là de ces moments heureux où l'esprit saisit une plus large vérité et perd sa tendance stérile à douter.

Un [illegible] de Gerbéviller a compris avec une singulière force la valeur exaltante et pédagogique des ruines de sa petite ville, car il m'écrit : « Nous devrions rebâtir Gerbéviller plus loin et laisser telle qu'elle est notre ancienne cité. Sous ses éboulis gisent notre bonheur et notre tranquillité perdus. Il ne faut pas qu'on oublie comment la vertueuse Allemagne a pratiqué la guerre en 1914. Dans sa désolation, l'ancien Gerbéviller formerait une sorte de musée de la barbarie, un pilori pour l'Allemagne. On y mènerait en pèlerinage les écoles de France pour apprendre à nos enfants ce qu'il en coûte de n'être pas assez forts, de ne pouvoir pas fermer les accès de la patrie aux Barbares.

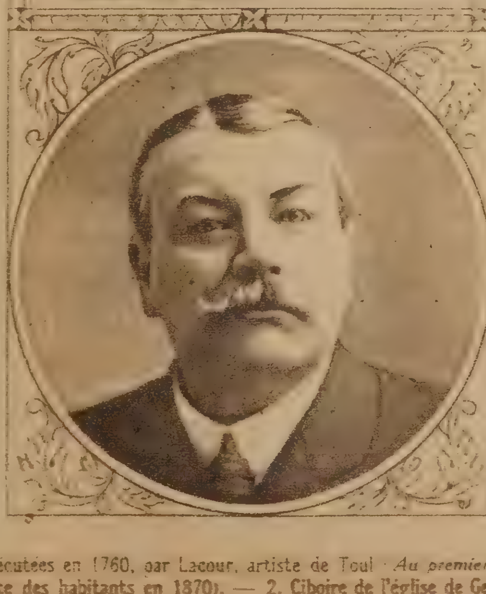
La leçon n'est pas que pour les enfants. Nous avons tous besoin de savoir que les civilisations supérieures sont en butte à la haine et à l'envie des peuplades attardées. On ne possède que ce que l'on peut défendre. Si tu tiens une bourse dans ta poche, tiens un gourdin dans ta main. Si tu construis une cathédrale précieuse et fragile, élève des forteresses tout autour, arme-les, occupe-les. Si tu reçois à travers les siècles des leçons, profites-en, ô peuple trop magnanime!

On peut bien imprimer sur le papier des mots qui disent qu'on invitera les Allemands à entrer dans l'amitié de la France, mais on défie qui que ce soit de persuader ces injurieuses billevisées à ceux d'entre nous à qui l'Allemagne a cherché à briser les os. Soyons tous solidaires de Badonviller, de Gerbéviller, de Nomény, du Nord de la Lorraine, de la Champagne. Nous ne convierons pas l'assassin à s'asseoir aux places laissées vides à la table des familles assassinées. Mais nous mettrons politiquement et militairement les diverses nations allemandes à jamais hors d'état de nuire. Nous les obligerons à rebâtir confortablement nos maisons détruites et à dresser de somptueux tombeaux à nos morts. Après quoi, si elles veulent profiter de notre supériorité intellectuelle et morale, et se mettre à notre enseignement, nous les autoriserons, certes, à profiter de notre vieille culture qui déjà permit à Gœthe de se développer magnifiquement. Nous relèverons leur vie grossière par l'influence de notre [illegible] spirituelle. Les jeunes Allemands les [illegible]tingués des diverses villes libres et des Etats allemands, s'ils se montrent désireux et capables de profiter dans la société de nos fils, pourront être admis, comme jadis, à suivre dans Strasbourg les cours de nos maîtres français et à policer leurs mœurs. Mais ne devançons pas les événements. Il faut d'abord que la race allemande passe par la période d'expiation, qui, elle-même, ne commencera sérieusement qu'après que les lignes de l'Aisne et puis de la Meuse auront cédé.

MAURICE BARRÈS.

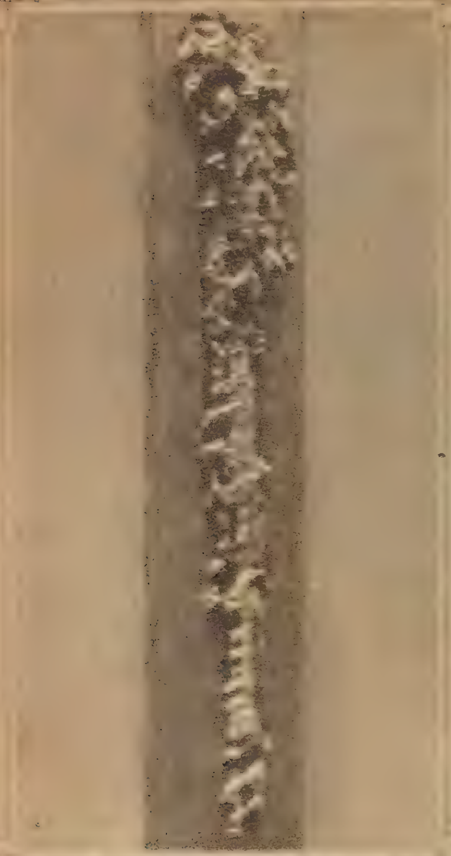






1. Boiseries du chœur de la cathédrale de Verdun, exécutées en 1760, par Lacour, artiste de Toul (*Au premier plan* : Canons offerts par la France à Verdun en 1873, en souvenir de la belle conduite des habitants en 1870). — 2. Ciboire de l'église de Gerbéviller. — 3. M. Paul Ginisty.

LES ŒUVRES D'ART MUTILÉES







[illegible]

Les Poètes de la Guerre

LE SOURIRE DE REIMS

[illegible]

I. — AVANT LE BOMBARDEMENT

[illegible]

*

II. — APRÈS LE BOMBARDEMENT

[illegible]

[illegible]



« Le Sourire » [illegible]



« Le Sourire » après le bombardement.

LES PAYSANS ET LA GUERRE

A UN VIEUX PAYSAN

Écoute, Paysan ! Tu m'es fus toujours cher ;
Je n'ai guère chanté que toi, tes champs, tes bêtes,
Les saisons jalonnant tes labeurs de leurs fêtes,
Et le clocher sur qui se lève ton œil clair.

Un jour même, j'ai pris, moi chétif, ta défense
Contre un lourd romancier sans âme et sans essor ;
Et mes vers, décochés comme un caillou qu'on lance,
Ne l'ont pas renversé, mais on les lit encor...

Nous n'avons pas été toujours d'accord, sans doute,
Avec toi, mon ami ; j'ai dû forcer la voix
Pour te crier — en vain : « Ne détruis pas tes bois...
» Ne laisse pas tes fils loucher vers la grand'route

» Où passe sur son char brillant un faux progrès
» Qui peut les entraîner vers les villes lointaines ;
» Il faut à tes enfants l'air qu'il faut à tes chênes,
» Et la sueur de leurs bras nus sur tes guérets... »

Je te criais encor : « Défends ta terre
» Que menacent de plus en plus deux grands dangers :
» La loi spoliatrice œuvre de faux bergers,
» Et l'avide Teuton qui prépare la guerre !... »

La Guerre ! Elle est venue, atroce et sans quartier
A l'heure où tous nos sots la disaient abrogée ;
Et, brutale au début, par degrés enragée,
Elle dure, s'étend, gagne le monde entier.

Dès le premier appel du tambour et des cloches,
Dételant la charrue ou déposant la faux,
Ils ont bondi, tes fils, des mas et des hameaux,
Croyant la France prête et les victoires proches.

Hélas ! poitrine nue au-devant des canons
Ils se sont vainement rués, fous et superbes :
Ils ont été fauchés comme ils fauchaient les herbes,
Héros obscurs, martyrs dont nul ne sait les noms...

D'autres sont accourus, car la France est prodigue,
Qui sont tombés aussi, — ceux-là, du moins, vain-
[queurs, —
Sur la Marne, ayant fait de leurs fronts, de leurs
[cœurs,
De leurs bras enlacés une suprême digue.

D'autres enfin terrés sur l'Aisne et sur l'Yser,
— Tandis qu'on leur fondait des canons et des
[bombes, —
Dans la glaise ou le roc creusaient des catacombes
Où venaient trébucher les hordes du kaiser.

Enveloppés du sol sacré qui les protège,
Comme les grains de blé qu'ils jetaient aux sillons,
Gelés, brûlés, transis, pris dans les tourbillons
De gaz empoisonnés, de flammes ou de neige,

Ils ont tenu... La Mort éclaircissait leurs rangs,
Et beaucoup plus encor les usines de guerre ;
La Russie était lente, et lente l'Angleterre ;
Ils ont tenu toujours nos petits paysans.

Et quand ils ont enfin surgi de leurs tranchées
Et de leurs trous d'obus, l'autre jour, et d'un bond
Ont conquis Saillisel et repris Douaumont,
Enjambant pour courir de sanglantes jonchées,

Ils ont montré qu'ils sont ce qu'ils étaient hier,
Ce qu'ils furent toujours le long de notre histoire,
Ce qu'ils seront demain pour forcer la Victoire,
Et pour que ton vieux cœur sous ta blouse soit fier

Paysan ! car c'est toi le héros authentique,
Robuste et patient, prolifique et têtu,
De la lutte farouche où vaincra la vertu
Du sol sacré qu'on garde ou que l'on revendique ;

Toi qui par tes aînés fais le rouge labour
Du front, et par tes vieux, par ta femme et tes filles
Et tes petits derniers, frais sortis des coquilles,
L'autre labour, celui du pain de chaque jour ;

Toi qui soutiens, nourris, triomphes sans fanfare,
Souffres silencieux quand survient un revers,
Ne désespères pas, aux jours les plus amers,
— Prodigue de sueurs et de larmes avare ;

Vrai sage fait au cours varié des saisons,
Et fait au pas des bœufs qui lentement se hâtent,
Songeant sur ton sillon à ceux-là qui se battent,
Croyant à leur victoire ainsi qu'à tes moissons.

Aussi, lorsque luira la Paix tant désirée,
— Non quelque louche paix sans vaincus ni vain-
[queurs,
Qui n'aurait pour ciment que ruine et rancœurs, —
Mais la Paix triomphante, imposée, — implorée,

Redresse, Paysan, ton grand corps aux abois ;
Et, montrant cette terre, un moment menacée,
Par tes fils défendue et tes morts engraissée,
Et par toi sous l'obus encore ensemencée,
Dis à tes petits-fils : « Elle est à vous trois fois ! »

FRANÇOIS FABIÉ.

LA FÊTE DU ROI

A Sa Majesté Albert Ier, dont la fête vient d'être « sonnée » à coups de bombes par les Boches.

Afin que rien ne manque à votre fête, Sire,
Aux vivats de l'armée, aux frissons des drapeaux
S'ajouta cette nuit, durant votre repos,
L'attentat du Germain rêvant de vous occire.

Mais le Dieu juste et bon qui veut notre Victoire
Déjoua les projets du Moloch d'outre-Rhin :
Il étendit sa main sur le doux souverain
Et la salve de mort devint salve de gloire !

Un jour — quand nous aurons délivré le royaume
Où la botte tudesque a piétiné le Droit —
Vous ayant devant nous, à notre tête, ô Roi !
Nous irons nous aussi « sonner » la Saint-Guillaume ;

Non pas la nuit, car, nous n'assassinons personne,
Mais en plein jour, mêlant nos fanfares, nos cris,
Nos fusils, nos canons, nos étendards meurtris
Et notre *Marseillaise* à votre *Brabançonne* !

THÉODORE BOTREL.

Front belge, 15 novembre 1916.

LEURS MAINS

Mains nobles, mains franches, mains sœurs,
Mains fortes malgré leurs minceurs,
Mains aux doux gestes caresseurs ;

Mains du saint devoir coutumières,
Mains d'où jaillissent des lumières,
O petites mains d'infirmières !

Mains qui volent autour des lits,
D'un vol léger de bengalis.
Et ramènent aux fronts pâlis

Un peu de sang et d'espérance,
Mains de foi, mains de délivrance,
Courtisanes de la souffrance :

Mains ignorantes du danger,
Mains vaillantes à protéger,
Mains qui ne peuvent déroger ;

Mains dont l'effleurement apaise,
Mains à qui nul fardeau ne pèse,
Mains divines que Jésus baise !

Heureux le poète attendu
Qui trouvera la forme du
Chant de Gloire qui vous est dû.

Mains du saint devoir coutumières,
Mains d'où jaillissent des lumières,
O petites mains d'infirmières !

LUCIEN CRESSONNOIS.

EN MARCHE VERS MONASTIR

La colonne engourdie encore de sommeil,
S'est mise en marche avant le lever du soleil.
Le chemin est montant ; il s'attarde et serpente
Au flanc d'une colline ; en gravissant la pente,
Chacun trime en silence et souffle sac au dos.
Il semble que la nuit fait plus lourds les fardeaux ;
Le soldat, quand il voit où la route le mène,
Ayant les yeux distraits, songe moins à sa peine.
Mais enfin l'on débouche au sommet du coteau,
Pendant la halte, auprès d'un bois, sur le plateau
L'horizon s'éclaircit aux lueurs de l'aurore ;
La troupe, à l'orient qui l'empourpre et la dore,
Donne un salut joyeux et c'est avec entrain
Qu'on reprend la marche aux sons d'un gai refrain.
On traverse le bois, dont l'épaisse ramure
Couvre les régiments d'un dôme de verdure ;
Puis c'est, en descendant sur le versant pierreux,
La vigne aux fruits vermeils qui tord ses bras noueux,
Le bleu panorama de la plaine embrumée,
Un village coiffé de rubans de fumée,
Des aboiements de chiens, que le bruit des fourgons,
Les pas des fantassins, les chevaux des dragons
Ont mis en défiance, et des têtes rieuses
D'enfants émerveillés, des femmes curieuses ;
Les hommes — des vieillards — sont graves, renfer-
En voyant défiler ces jeunes gens armés [més
Et les grand'mères ont des mines inquiètes...
Le site est pittoresque et les maisons proprettes :
Qu'il ferait bon ici vivre à l'air pur le jour,
Et ramenant, le soir, les grands bœufs de labour,
Se reposer auprès d'une famille aimée !...
La brise est douce et tiède et comme parfumée
De champêtres odeurs, des aromes légers
Qu'au passage elle prend aux arbres des vergers,
Au foin coupé qu'on fane, à la moisson en gerbes,
A la grasse prairie aux succulentes herbes...
Le soleil radieux répand la belle humeur ;
La cigarette brille aux lèvres du fumeur ;
Les bons mots, les lazzi volent de bouche en bouche
Et les pioupious de France aiment cette escarmouche,
Cet assaut de gaîté qui détend les esprits
Jusqu'à ragaillardir les timides conscrits ;
Et n'est-ce pas charmant, ces belles promenades
A l'air frais du matin entre bons camarades ?...
Mais un coup de canon lointain a résonné...
Est-ce une fausse alerte ?... On est presque étonné...
On avait oublié que l'on était en guerre...
Dans ce cadre de paix on n'y songeait plus guère.
Une patriotique émotion étreint
Les rangs silencieux..., mais le bruit s'est éteint...
Non !... des coups rapprochés, prélude de la danse !...
En avant !... Haut les cœurs !... Et pressons la ca-
[dence !...

. . . .

Marche, petit poilu, grand champion du Droit !
Sens-tu les yeux du monde entier fixés sur toi ?
Tu sers la même cause en Serbie, en Alsace...
Qu'importe, camarade, où le combat se passe !
Il suffit, n'est-ce pas ? qu'on t'appelle au secours
Des faibles opprimés... Marche au canon, va, cours
Avec ta crânerie et ton humour qui raille !
Il sied que ton bagout crache aussi sa mitraille !
Va ! tel un coq qui lance un fier cocorico,
Chante *La Marseillaise* en montant à l'assaut !...
Puis après la victoire et pour ta récompense,
La plus aimable — et la plus belle aussi, je pense —
Quand tu défileras, de beaux yeux souriront
Et des mains se tendront vers toi, qui t'offriront
Une rose cueillie aux jardins de Belgrade :
Quant aux lauriers, chacun en prendra pour son grade !

A. BALLIN.

Les Événements

TROP DE TOUT

Au Peuple Français

Qu'importe ce que l'on peut nous demander encore, ce qu'elle exige de nous devant sa nouvelle exigence, cette guerre dont nous *tenons le coup* le plus dur, et avec une foi toujours grandissante en la victoire finale.

Ce que l'on nous demande, c'est un redoublement de patience et d'effort, c'est de penser, de vouloir et d'agir comme si cette guerre n'était point bientôt à son terme, c'est-à-dire, en somme, de penser, de vouloir et d'agir comme nous aurions dû le faire avant de la commencer.

Ce que l'on nous demande, enfin, c'est de renoncer à nos vieilles habitudes, si chères, mais si dispendieuses, d'insouciance et de perpétuelle improvisation.

Préparons au delà des prévisions les plus lointaines. Préparons tout. Préparons trop.

Oui, le vrai, le seul mot d'ordre à nous donner aujourd'hui, c'est celui-là. Sans doute il est contraire à tous les arguments que semble nous dicter notre raison, et même à toutes les réalités en quoi semblent près de fleurir les rêves de notre cœur. Mais, tant pis! C'est à ce mot d'ordre, à celui-là uniquement, qu'il faut nous rallier et obéir.

Sachons y forcer, y plier, coûte que coûte, notre tempérament, notre caractère, même notre espérance. Tout ce qui nous a manqué, ayons-le à l'excès. Où plutôt, assurons-nous dans ce ferme propos : qu'il ne peut pas, là-dessus, y avoir d'excès. Telle est la consigne de la nouvelle exigence, que nous devons nous imposer avec allégresse.

La sagesse classique nous disait, dans l'adage grec : « *Mêden agan* ». Elle nous répétait, dans l'adage latin : « *Ne quid nimis* ». Elle nous rebattait les oreilles, dans l'adage français de son fameux : « *Rien de trop* ». Abolissons le souvenir de tout cela, que nous remplacerons par l'adage de demain : « *Trop de tout!* »

Oui, si absurde que cela nous semble, quelque répugnance qu'y apporte notre légèreté confiante, quand même on nous prouverait par $a+b$ que tant de précautions sont vaines, prenons toutes ces précautions, prenons-en plus qu'il est nécessaire, prenons-en trop! Ayons trop d'or, trop de vivres, trop de vêtements, trop d'abris, trop d'armes, trop d'hommes, trop de munitions, trop de wagons, trop d'ambulances, *trop de tout*.

Et puisque nous ne pouvons rien faire qu'en souriant, sourions du moins en faisant ainsi plus que tout, en ayant *trop de tout*, sourions à l'idée de pouvoir terminer cette guerre en disant, le pied sur notre ennemi abattu :

— Nous avons de quoi faire la guerre encore pendant dix ans, s'il le fallait ; c'est ce qui nous permet de proclamer qu'elle est close, définitivement close, à jamais close.

Ainsi, et non autrement, s'accomplira la prophétie de Michelet, annonçant qu'au vingtième siècle la France *déclarerait la paix au monde*.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'EMPEREUR CHARLES Ier

La mort se sera montrée pour l'empereur François-Joseph la plus mauvaise des justicières. Elle devait laisser vivre le vieillard qui partage avec Guillaume II le crime de cette horrible guerre. Il ne fallait pas l'arracher à son châtiment, à ses responsabilités. Si inconscient qu'il fût devenu, il savait bien quelles seraient les épouvantables conséquences de son ultimatum à la Serbie, de son intransigeance quand la malheureuse nation plia devant lui. Mais la mort ne l'a pas voulu, et même fut-elle douce pour lui. Alors que tant de soldats, tant de jeunes et belles existences trouvent une fin souvent horrible sur le plus sanglant, le plus affreux des champs de bataille que le monde ait encore vus, il s'est éteint paisiblement, dans la quiétude du palais de Schœnbrunn, des suites d'une courte maladie, d'un refroidissement contracté dans une dernière promenade avec le roi de Bavière. Jamais, en tout cas, succession ne fut plus tragique, plus difficile, et qui va peser d'un poids bien lourd, lourd à les briser, aux épaules de celui qui la reçoit. L'archiduc Charles-François-Joseph, à qui échoit le sceptre impérial, la couronne de Hongrie et de multiples souverainetés, n'était, en effet, lorsque l'attentat de Serajevo en fit un héritier de l'Empire, qu'un personnage très effacé, un petit officier de cavalerie, que rien ne préparait à sa tâche, et ce n'est pas en ces deux années de guerre qu'il avait pu s'y préparer. Aussi bien n'était-il sorti de l'ombre que pour y rentrer. Ce fut seulement lorsque la santé de François-Joseph, frappé par les revers de ses armes, commença à péricliter, qu'il fut appelé au commandement d'une des armées qui combattent dans le Trentin, puis fait chef d'un des groupes d'armées du front autrichien sur le champ de bataille oriental, colonel général, grand amiral. Enfin, l'avant-veille de sa mort, son oncle l'appelait à la co-régence, l'associait à l'empire.

Né le 17 août 1887, il n'a donc pas encore trente ans, et avec lui, détail que d'aucuns ne trouveront pas secondaire, c'est une branche nouvelle de la dynastie autrichienne qui monte sur le trône, celle d'Este. Son père, l'archiduc Othon, frère de François-Joseph, était une sorte de demi-fou qui remplit Vienne des plus éclatants scandales, mourut la face rongée par un « lupus », et il est à souhaiter pour l'Autriche qu'il ne tienne pas de lui. De son mariage en 1911 avec la princesse Zita de Bourbon-Parme, il a deux enfants, un fils et une fille. Cette princesse, dont les vingt-six ans s'accompagnent d'un charme réel, est une arrière-petite-fille de Charles X, mais on sait par l'expérience de Ferdinand de Bulgarie, combien il faut peu compter sur les liens du sang. Un de ses frères, le prince Elie est *persona grata* à Berlin ; il est vrai que deux autres servent dans l'armée belge, s'y distinguent et ont reçu la croix de guerre des mains mêmes du président Poincaré.

Dans son passage aux armées, le nouvel empereur d'Autriche-Hongrie se montra plutôt malheureux, et lors de l'échec autrichien dans le Trentin, ce fut pour sauvegarder un peu de son prestige militaire qu'on l'appela sur le front russe et le mit sous la coupe d'Hindenburg. Quant à l'homme, quant à ce que sera le souverain, quant à ce que sera Charles Ier, l'avenir seul peut répondre. Avec son peu d'autorité, son manque absolu d'expérience, sera-t-il, comme on le croit généralement, un jouet dans les mains de Guillaume II, et dans celles du sinistre trio qui dirige la politique de la monarchie dualiste, le trio Tisza, Kœrber et Burian, ou essaiera-t-il de réagir, d'arracher son empire à la tutelle allemande? Les événements seuls peuvent répondre. C'est le secret de l'avenir. Jamais l'avenir de l'Autriche ne fut plus sombre, jamais le grand empire disparate ne fut plus menacé de dislocation ; son existence elle-même est en cause, et il faudrait au jeune archiduc qui monte sur le trône de Marie-Thérèse de telles qualités d'énergie, que tous les doutes sont permis.

Sa proclamation, volontairement incolore, n'annonce rien de bien libéral, n'encourage aucune espérance chez les nationalités opprimées. Elle ne se relève qu'à propos de la guerre, quand, après avoir déclaré qu'il poursuivrait et compléterait la tâche de son oncle, et dit qu'il montait sur le trône à une époque troublée, il ajoute : « Notre but n'est pas encore évanoui. Je sais que je suis parfaitement d'accord avec mon peuple dans la détermination inflexible de poursuivre la lutte jusqu'à une paix assurant l'existence et le développement de la monarchie. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour écarter le plus tôt possible les sacrifices et les horreurs de cette guerre et rétablir la paix aussitôt que l'honneur de nos armes, la sécurité de mes pays et celle de mes alliés et l'attitude de nos ennemis le permettront. »

A l'instant où j'écris, Vienne était tout à la dernière parade de la Hofburg, à des funérailles auxquelles le kaiser assiste et qu'il marquera sans doute de quelque démonstration théâtrale.

POLOGNE ET LITHUANIE — LA PROTESTATION DES ALLIÉS

Après la Pologne, la Lithuanie. L'Allemagne se propose, en effet, de réunir les quatre gouvernements de Kovno, Vilna, Grodno et Suvalki, et de constituer avec eux un nouvel État, de restaurer le royaume de Lithuanie, en imitation de celui de Jagellon, au moyen âge. Nos ennemis s'y poseraient en libérateurs, ils découvriraient aux populations lettonnes des griefs, des revendications. Bref, la comédie ouverte à Varsovie se continuerait dans ces provinces. On devine leur but. C'est par là encore des soldats qu'ils cherchent. Aussi bien la Russie a demandé à la Suisse de protester en son nom contre ces violations du droit des gens. De leur côté, MM. Asquith et Briand ont fait suivre leur télégramme à M. Sturmer d'une protestation en règle, où les Alliés rappellent qu'une occupation militaire ne saurait impliquer un transfert de souveraineté ni comporter un droit quelconque de disposer de ce territoire au profit de qui que ce soit. En conséquence, ils déclarent que la proclamation de l'autonomie de la Pologne est absolument nulle, que la prétention d'organiser, d'instruire, de diriger une armée polonaise viole tout engagement, toute justice ; et ils se réservent de mettre obstacle à ces nouvelles violations du droit et de la morale par tous les moyens en leur pouvoir.

LA CHUTE DE MONASTIR
LES AMBASSADEURS ENNEMIS CHASSÉS D'ATHÈNES

La Serbie prend une première revanche de son long calvaire. Elle renaît après son long sommeil d'un an. Elle a une capitale avec un embryon de province. Les Alliés et ses propres troupes lui ont rendu la métropole de l'ancienne Macédoine, cette ville de Monastir qui avait été la cause déterminante de la trahison des Bulgares, et qu'ils considéraient comme le gain le plus important de la guerre. Nos ennemis en avaient formidablement défendu les abords. Une première ligne que le génie allemand organisait à loisir depuis dix mois la couvrait à la hauteur de Kenali, puis une seconde. Mais une très habile manœuvre allait faire tomber ce double barrage et la ville avec lui. Tandis, en effet, que les troupes franco-russes, maîtresses de Florina, dessinaient une large offensive frontale, les Serbes, maîtres eux-mêmes du Kaïmaktchalan, gagnaient Chengel à travers la boucle de la Cerna, et la réunion sur ce point d'une contre-attaque faisait tomber la ligne de Kenali. Puis ce fut le tour de la seconde ligne, après la prise de la cote 1212. Les Serbes menaçaient d'y couper la route de Prilep, et le général Below prit le parti de la retraite. Et tandis que les dernières patrouilles bulgares quittaient Monastir

au matin du 19 novembre, les avant-gardes françaises y pénétraient. Et l'on devine quel accueil elles ont pu y recevoir de la population trop heureuse d'échapper à l'arbitraire des Allemands et des Bulgares, à leurs violences. La prise de Monastir est vivement ressentie à Sofia et en Allemagne, où les critiques militaires s'efforcent de faire croire à un simple succès moral. Il reste évidemment beaucoup à faire.

Les Bulgares défendent avec acharnement la route de Prilep sur une ligne qui va de Torpotchani à l'un des sommets du Visoko, mais les Alliés ont une nouvelle base d'opération qui va beaucoup les servir. L'échec germano-bulgare n'est pas moins ressenti à Athènes, où la visite du général Roques vient d'être suivie, en effet, de l'expulsion des ambassadeurs ennemis : le comte de Mirbach, le docteur Szilas, M. Passarof et Kemaly-bey. Après toutes les preuves de leur espionnage, après le torpillage de l'*Angheliki*, qui était beaucoup leur œuvre, cette mesure était inévitable, et pour les alliés de toute nécessité. Ni le roi Constantin ni ses ministres ne pouvaient s'y opposer.

CRAIOVA

La chute de Monastir, si glorieuse pour nos armes, pour le général Sarrail qui voulait occuper la ville avant l'hiver et qui tient magnifiquement parole, si encourageante pour les Serbes, a mal-



heureusement son ombre. La lutte a pris, en effet, en Roumanie, un tour assez critique. Malgré tout leur courage, toute leur habileté manœuvrière, nos Alliés n'ont pu contenir la puissante offensive allemande qui descendait par la vallée du Jiul vers le Danube. Tandis que la gauche de Falkenhayn faisait pivot à la frontière moldave, une aile marchante écrasait toutes les défenses de la passe du Vulcan et descendait rapidement la vallée du Jiul. Après avoir, le 16 novembre, enlevé Turgu-Jiu et coupé le 19 la voie ferrée d'Orsova à Craïova, elle arrivait le 21 aux portes de la capitale de la petite Valachie et prenait possession de la ville. Située sur la rive droite du Jiul et constituant le nœud de voies ferrées rayonnant d'une part vers le Danube et Orsova, et d'autre vers Bucarest par Slatina et Pitesci, le point offre une importance stratégique réelle. Mais la rapidité même de la retraite de l'armée roumaine, menacée de se trouver prise dans l'espèce de poche que la petite Valachie forme entre le Danube et les Carpathes, donne l'espoir qu'elle a pu devancer l'adversaire sur des positions où la défense lui sera plus facile, où elle le prolongera en attendant que l'armée russe de Moldavie puisse donner son plein effort, et défonce le pivot ennemi, comme elle l'avait déjà fait en Bukovine.

LÉON PLÉE.

Le Maître et l'Élève

(Nouvelle traduite de l'anglais)

Toute une littérature est née de la guerre chez nos amis les Anglais. Un de leurs meilleurs romanciers, M. Warren Bell, a publié cette dramatique nouvelle dont M. Louis Labat nous apporte une élégante traduction. Nous l'offrons aux lecteurs curieux de se tenir au courant du mouvement littéraire à l'étranger. On remarquera la courtoisie chevaleresque de ce récit, qui tire de sa modération même une plus tragique signification.

A. B.

I

Philip Bailey fit une dernière correction à la dernière page de son livre; puis il se leva. L'œuvre monumentale était enfin achevée, qui représentait pour lui trois ans d'un labeur sans trêve. Et, de contentement, il poussa un grand soupir.

Professeur dans un collège d'Angleterre, il avait déjà laissé loin les jours de la jeunesse, quand un petit héritage lui permit de satisfaire son plus cher désir, qui était d'écrire une *Histoire de la Civilisation*. Pour échapper à la vaine agitation qui avait jusque-là contrarié son entreprise, il voulut partir, oublier les journaux, les lettres, les amis trop bruyants, ne plus exister que pour son œuvre. Il chercha et découvrit en France le refuge qu'il rêvait : un petit château sur les confins de la Belgique. Il acheta pour un morceau de pain la vieille bâtisse délabrée, et il s'y ensevelit avec ses livres, ses plumes, son encre et du papier. Confiné dans sa besogne, il dépassait rarement les limites de son domaine, situé au cœur de la campagne, à trois kilomètres du premier village.

Le pavillon de garde, près de la grille, était occupé par une vieille femme à qui Bailey, n'ayant jamais bien saisi son nom de famille, ne connaissait pas d'autre appellation que Marthe, et le petit-fils de cette femme, Pierre, un gamin de seize ans. A eux deux, la vieille et l'enfant assuraient son service.

Esprit éveillé, caractère aventureux, Pierre avait depuis longtemps classé Bailey comme un inoffensif maniaque. Que pouvait être, sinon timbré, un vieux monsieur riche habitant seul une grande maison, et si occupé d'écrire qu'il en négligeait le boire et le manger? Pierre, au demeurant, ne songeait pas à se plaindre d'avoir un inoffensif maniaque pour maître, car il était d'humeur libre, et battait les buissons, dénichait les oiseaux, cueillait les fruits du jardin sans que personne y mît ordre. Ainsi, Philip Bailey, la vieille Marthe et Pierre faisaient un trio heureux.

Mais Philip avait enfin achevé son livre. Et il voulait, maintenant, aller jusqu'au village commander une voiture qui le portât le lendemain à la gare. Il prit son chapeau, sa canne, et sortit dans le grand soleil d'août, marchant à son loisir, en homme soulagé de sa tâche.

La route qu'il avait à suivre, dans la campagne déserte, jusqu'au village de Saint-Joseph, lui était familière. Il en connaissait, autant dire, chaque mètre. Elle traversait, dans sa plus grande partie, des champs de blé, et il s'étonna qu'on n'eût pas commencé encore la moisson. Il s'attendait à voir au travail les moissonneuses mécaniques et, derrière elles, le cortège des femmes nouant les gerbes. Mais il n'apercevait pas une âme en attaquant la hauteur en pente douce au revers de laquelle, dans la vallée, se blottissait le village qui pourvoyait à ses modestes besoins. La pente descendue, il se trouva dans l'enclos de la petite auberge dont il se proposait de retenir pour le lendemain la voiture. Il continuait de ne voir personne. Il alla heurter à la porte de la cuisine, et, ne recevant pas de réponse, entra. La cuisine était vide. Il passa dans l'auberge même; elle était vide aussi.

— Sans doute ils sont partis pour quelque fête, pensa le savant.

Et, par une fenêtre de forme ancienne, il jeta un regard dans la rue. A ce moment arrivait une carriole misérable, que traînait un maigre poney, et sur laquelle s'empilaient des meubles et des hardes. Le conducteur fouaillait sa monture. Voyant le visage à la fenêtre, il s'arrêta et se mit à gesticuler avec son fouet. Bailey sortit.

— Qu'est-ce qu'il y a? Où sont les gens? demanda-t-il.

Le paysan écarquilla les prunelles.

— C'est-y que vous êtes en humeur de rire, à cette heure, ou que vous perdez la boule?

Bailey fit un geste qui écartait cette double hypothèse.

— Je vous demande où sont les gens?

— Dépêchez-vous! glapit la voix d'une femme qui, tout d'un coup, surgit d'entre un amas d'objets de literies. Vite! ou nous serons embrochés et rôtis comme des poulets!

— Silence, femme! cria le maître de la carriole. Il y a là quelqu'un qui demande ce qui se passe. Un touriste anglais, probable. Ils sont tous fous.

— J'habite le château près d'ici, fit Bailey avec dignité. Je suis venu au village louer une voiture, et je trouve la place vide.

— C'est comme je pensais, dit le paysan, rassemblant ses guides: vous êtes, sauf excuse, l'Anglais loufoque dont on jase dans le pays, et qui vit tout seul au château. Alors, vous ne savez pas que nous avons la guerre?

— La guerre?

— Oui, la guerre. Même que c'est ça qui fait fuir le monde. Car nos troupes reculent, serrées par les Boches. Ils arrivent sur les hauteurs, là-bas. Rien ne peut les arrêter. Ils sont des millions. Partout ils brûlent et massacrent. Tâchez de vous garer d'eux.

La bête, cinglée, détala. L'homme se retourna, pour indiquer une fois encore, du fouet, la direction des collines. Le bruit des roues décrut à distance. Et Philip Bailey demeura seul dans la petite rue de Saint-Joseph.

II

Donc, c'était la guerre. Le pays était en guerre avec les Allemands, — les « Boches ». Et lui, lui, il venait de passer des semaines dans l'étude, rivé à son travail par une sorte de charme, tellement qu'il n'avait ni ouvert un journal, ni causé avec un être vivant!

Il se rappelait, maintenant. La dernière fois que, cédant à un accès de paresse, il avait jeté sa plume pour aller faire un tour, bavarder avec la vieille Marthe, causer avec le premier paysan rencontré, lire les journaux, un nuage assombrissait l'est de l'Europe. L'Autriche menaçait la Serbie. On parlait d'une intervention russe. On laissait entendre que l'Allemagne ferait cause commune avec son alliée, et la France avec la sienne. Cependant les cabinets des grandes puissances s'occupaient d'aplanir l'affaire. Souvent déjà, des nuages ainsi apparus s'étaient vite dissipés.

Il avait remarqué dans l'auberge un bout de journal, un chiffon, mais qui le renseignerait plus ou moins. Il retourna le pren-

dre. Bien que datant d'une semaine, le journal en disait assez.

Et Bailey, avec des yeux d'épouvante, dévora les fiévreuses lignes. Jamais si méchant papier n'avait offert à son lecteur tant d'imprévu. L'Europe était en feu. Contre l'Allemagne et l'Autriche marchaient, côte à côte, la France, la Russie et l'Angleterre... Oui, l'Angleterre! Le savant se frotta les yeux. Donc, c'était fait! Elle était venue, la guerre longtemps prédite! L'entrée en ligne de la France et de la Russie n'en constituait, il le savait, qu'un épisode. Aux yeux du monde, c'était entre l'Allemagne et l'Angleterre que se livrait le combat.

Bientôt, il en eut appris suffisamment pour qu'un regard jeté dans la solitude morne de la rue lui montrât le danger de sa situation. Le village, comme une basse-cour effarouchée, avait fui tout entier devant les Huns. Et lui, Philip Bailey, mortel ennemi de ces féroces dévastateurs, il s'attardait là!

Il n'avait pas un instant à perdre. La voie du salut était évidemment celle que suivait tout à l'heure la carriole. Mais, pour lui, une chose avait plus d'importance que le salut : son manuscrit. Il devait donc s'en retourner en arrière, prendre la direction d'où la carriole était venue, puis obliquer vers la droite, — du côté même de la menace, puisque le fouet avait désigné ce côté-là. Saisir la chance aux cheveux, se rappeler le prix des minutes, déguerpir avec les autres, non, il ne le pouvait pas. Il devait s'en retourner en arrière. Encore une nuit, et peut-être on découvrirait son château, on le livrerait aux flammes. Il avait son manuscrit à sauver. L'œuvre chère qui lui avait demandé trois ans de sa vie l'appelait au secours; ses risques, à lui, ne comptaient pas.

Fourrant le journal dans sa poche, il s'élança, d'une enjambée, hors de l'auberge, franchit la cour et l'enclos, regrimpa vivement la côte. Au sommet, il s'arrêta pour regarder dans la direction marquée par le fouet, à droite. L'or des champs qu'il devait traverser baignait dans une paix profonde. Nul être vivant n'animait le paysage. Après tout, un château perdu comme le sien pouvait échapper à l'attention des envahisseurs. Et, tout bas, il en fit à Dieu la prière. Mais ce qu'il avait lu des exploits allemands ne lui permettait pas de s'arrêter longtemps à cet espoir. Pourquoi les bonnes gens de Saint-Joseph auraient-elles fui, si la réputation de l'armée approchante ne leur avait donné les ailes de la terreur?

Il allait par les blés, hors de lui, les tempes moites, le cœur battant. Il n'était ni jeune ni robuste; mais il allait se hâtant, par les blés, pour sauver le livre qui lui tenait lieu de femme, d'enfant, de fortune, de tout au monde!

Enfin, il passa le pont rustique jeté sur le ruisseau qui, de ce côté-là, bordait son petit domaine. Il entra dans le verger, où Pierre savait se glisser sans crainte d'obstacle ni de réprimande. Entre les arbres noueux, il s'en fut droit vers l'entrée pratiquée dans le mur du jardin, ouvrit et referma la grille, et, remontant l'allée en désordre, courut à son cabinet de travail. Tout, dans la maison, était calme, ainsi que chaque jour durant les trois années qui venaient de s'écouler. Oh! comme tout était calme! Ne s'affolait-il pas sans besoin, en somme? N'y avait-il pas bien des chances pour que les envahisseurs ne remarquassent pas ce château enfoui sous les arbres? Et, s'ils venaient, un vieux savant comme lui était de bien petit gibier pour leurs grands sabres! Mais il se rappela ce que disait des Barbares le bout de journal graisseux recueilli dans l'auberge: comment ils avaient arrêté le maire d'un village et, malgré ses cheveux blancs, l'avaient fusillé avec son petit-fils. Pourquoi? Parce qu'on avait découvert chez eux, au grenier, un vieux fusil de chasse. D'autres histoires pareilles lui déconseillaient d'attendre au passage une armée qui semblait massacrer sans merci.

Le seul parti raisonnable, c'était de mettre dans un sac le manuscrit, d'y joindre quelques objets indispensables, et de fuir. Mais, d'abord, il préviendrait du danger la vieille Marthe et le petit garçon : tous les deux, sans doute, connaissaient dans les environs quelque bonne cachette.

Il les préviendrait sur-le-champ. L'idée de son livre lui avait occupé l'esprit au point de lui faire presque oublier ces fidèles créatures.

Il se dirigea vers l'entrée principale de la maison, ouvrit la porte. Et, alors, il s'arrêta, médusé.

Dans la grande allée carrossable, qui depuis longtemps ne faisait plus que survivre à ses jours d'élégance, un détachement de cavalerie s'avançait, un tout petit détachement, douze ou seize hommes, portant le casque et la lance.

S'il avait cédé à son premier mouvement, le savant eût refermé la porte, enlevé d'un tour de main son manuscrit, gagné, avant qu'on les envahît, le jardin et le verger. La grille du jardin s'ouvrant de l'extérieur, il faudrait la forcer. Dehors, les blés étaient hauts, les taillis offraient un couvert propice... toujours en supposant qu'on prît la peine de le suivre. Mais il ne bougea pas. Au bout du compte, il était Anglais. Et il était chez lui. Deux bonnes raisons de ne pas bouger.

En face de la maison, les cavaliers s'arrêtèrent. L'officier qui les commandait salua.

— Nous nous proposons de vous demander, monsieur, l'hospitalité pour la nuit, dit-il en français, avec un accent qui marquait très fort sa nationalité, mais n'était pas précisément celui de la prière.

— Mon château est à votre disposition, herr lieutenant, répondit Bailey en allemand.

L'officier parut interloqué. D'abord, cela le surprenait qu'on lui répondît si promptement et si couramment dans sa propre langue. Puis, la voix du châtelain avait un son étrangement familier à son oreille.

— Vous n'êtes pas Français, monsieur?

— Je suis Anglais, herr lieutenant.

Les uhlans se regardèrent. Un *English!* Et l'un d'eux cracha. Ils méprisaient le Belge, comme de trop petite espèce. Ils se sentaient prêts à aimer le Français quand ils l'auraient écrasé. Mais ils craignaient et détestaient l'Anglais par-dessus tous les autres.

Le lieutenant imposa silence à ses hommes, d'un signe. Et considérant de près la face du savant, intelligente et maigre :

— Vous êtes, je crois, fit-il en anglais, Mr. Philip Bailey, jadis — et peut-être encore — professeur au collège de Radford?

— En effet.

— Apparemment, vous ne vous souvenez plus de moi?

Philip Bailey fit un retour mental vers ses années de Radford. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'un élève allemand eût passé dans ses mains, entre les murs gris de cette maison où des enfants de tous les pays, et jusqu'à des Chinois, venaient s'instruire.

Le lieutenant se laissa couler de la selle.

— Je conviens que les circonstances de notre séparation devaient se graver dans la mémoire de l'élève mieux que dans celle du maître.

Il entra dans le vestibule, ses éperons tintant, son sabre battant sur les dalles. Et il continua :

— Se peut-il, néanmoins, que vous ne vous rappeliez pas Schnadhorst, dont la carrière d'élève eut une fin si brusque, bien que de tous les jeunes gens qui suivaient votre cours il fût celui qui donnait le plus de promesses?

Il se retourna, dévisageant son ancien professeur.

— Vaguement, peut-être..., fit Bailey d'une voix imprécise.

— Tout à l'heure, je vous remémorerai cela dans le détail. Pour l'instant, je vous demande de me conduire, avec toute la célérité possible, à votre salle de bain. Car voilà une semaine que je n'ai retiré mes vêtements. Et nous sommes en août!

Il rit, en posant sa forte main gantée sur le bras de son ancien maître. Et tous les deux montèrent l'escalier.

— Il est naturel que vous ayez oublié, monsieur. Et non moins naturel que, moi, je me souvienne. Car je fus chassé de Radford.

III

Baigné, frais, dans le sous-vêtement emprunté à Philip Bailey, — que cet emprunt forcé avait assez amusé par un mélange d'insolence et de courtoisie, — le herr lieutenant se mit enfin à table. Le repas était frugal et tel que pouvait le lui offrir un lieu où régnaient des habitudes spartiates. Le soldat, évidemment, attendait mieux du château. Toutefois, Bailey avait quelques bouteilles d'un très bon vin, qu'il plaça devant son hôte.

— Je crains, monsieur Bailey, qu'on ne soit pas mieux nourri chez vous qu'on ne l'était à Radford, murmura le jeune homme, en piquant du couteau et de la fourchette dans une maigre volaille. Mes hommes grognent de la misère de votre office.

— J'en suis fâché, dit Bailey. Je n'attendais pas cette... invasion.

Schnadhorst remplit son verre.

— Vous deviez, pourtant, suggéra-t-il, prévoir la possibilité d'une visite?

— Pas du tout. Je ne soupçonnais pas, jusqu'à cette après-midi que le pays fût en guerre.

L'officier le regarda bouche bée.

— Ah çà! vous ne lisez donc pas les journaux? Vous ne communiquez pas avec l'extérieur?

— J'avais mon travail... une œuvre absorbante... à laquelle je me consacrais depuis mon départ de Radford.

— Il y a de cela?...

— Trois ans.

— Ce qui veut dire que votre départ a suivi le mien à trois ans d'intervalle. Car voilà six ans que j'ai quitté le collège.

L'officier fronça le visage, but, et, recouvrant sa sérénité:

— Allons, votre vin n'est pas si mauvais. Prenez un verre et faites-moi raison. Trêve un instant aux vieilles querelles!

Philip Bailey remplit le verre de son hôte, et lui-même, s'étant versé à boire, il but. Il commençait de se rappeler Schnadhorst, un garçon intelligent, persévérant, un de ces élèves que les maîtres poussent volontiers, mais sûr de lui jusqu'à l'arrogance, et peu sympathique à ses camarades. Il reconstruisait,

etit à petit, non sans peine car depuis des nnées il n'avait plus de pensées que pour on livre, une histoire d'escapade nocturne la suite de laquelle Schnadhorst avait dû artir.

— Eh bien, monsieur, je n'étais pas coupable! s'écria l'Allemand, comme s'il eût deviné ce qui traversait l'esprit de Bailey. On avait vu s'enfuir un élève et constaté, en même temps, que je manquais dans ma chambre; mais on n'avait pas pris garde que l'autre manquait dans la sienne. Le fait est que je me trouvais dans la salle de bain, d'où il s'était laissé glisser dehors par la fenêtre, et où je le remontai, d'ailleurs, quand je compris à ses signes qu'il ne voulait pas pousser plus loin l'aventure. Cela fit du gâchis. On m'accusa d'avoir tenté une fugue. Et, sur votre rapport, on m'expulsa.

— Je me rappelle, à présent. Ainsi, voilà comment s'étaient passées les choses? Mais pourquoi n'avoir pas protesté de votre innocence? Je ne sache pas que vous vous soyez défendu.

Le lieutenant eut un geste vague, et se remettant à son dîner :

— Je devais quelque chose à mon camarade. Il m'avait sauvé un jour que je me noyais. En poussant l'enquête, on eût découvert qu'il était, lui aussi, absent de sa chambre. Il avait déjà eu des ennuis. De moi dépendait sa dernière chance. L'expulsion, pour lui, c'était la vie dans un bureau, la fin des espoirs universitaires. Alors, je partis.

— Mais comment vous laissa-t-il partir?

— Je lui fis violence. J'avais pour moi (tonnerre! quelle vieille poule coriace!) l'autorité du caractère. Je lui affirmai que j'étais sorti de ma chambre dans la même intention que lui, que notre cas était donc le même, qu'un simple hasard avait fait qu'il descendît le premier. Et je partis.

Songeur, Philip Bailey arpentait la salle. Quelle étrange chose que de connaître ainsi la vraie version de cette histoire! Il avait regretté ce Schnadhorst, qui donnait tant d'espérances.

Le lieutenant leva de nouveau son verre.

— Ne vous faites pas de bile! Je noie dans ce verre mes vieux griefs contre vous.

Bailey, s'arrêtant, le regarda.

— Vous estimez donc, lieutenant Schnadhorst, que vous avez des griefs contre moi? Pourtant, aujourd'hui que vous êtes un homme, vous admettrez, j'espère, que je n'ai fait vis-à-vis de vous que mon devoir?

De l'assiette où il était plongé, le visage du lieutenant émergea tout rouge.

— Peuh! une frasque de gamin! dit-il avec véhémence. Quelle faute avais-je commise jusque-là? N'étais-je pas plein de cœur au travail, quand les autres imbéciles ne cherchaient qu'à ne rien faire? Briser un avenir pour une semblable peccadille!

Il y avait une certaine expression de malveillance sur sa figure énergique.

— Ainsi, la mesure qui vous frappait vous fut pénible?

— Pénible! C'était le rêve de ma vie qu'elle mettait en pièces! Je voulais poursuivre mes études, aller à Oxford. Et l'on me renvoyait en Allemagne comme un colis laissé pour compte! Mon père en eut une grande colère. Mais il se consola vite de l'échec de mes ambitions en satisfaisant la sienne, qui était que je fusse soldat. Je suis soldat. Je pensais faire mon chemin dans les lettres, et voici que je traverse le vôtre avec un sabre au côté!

— La carrière des armes offre de belles perspectives.

L'Allemand se dressa, ses yeux étincelèrent.

— Les plus belles, aujourd'hui qu'enfin nous nous lançons. J'ai pu, quelque temps, soupirer après mes livres; à présent, je suis soldat de cœur et d'âme. Nous avons devant nous le monde, monsieur Bailey, et c'est une joie que la conquête. Radford, je vous le jure, va de nouveau entendre parler de moi.

Il marcha, la mine haute, sur son chétif interlocuteur. Puis, dans un cliquetis de fer, il revint à sa place; et souriant cette fois :

— Puis-je vous demander un cigare? dit-il. Ensuite, vous me feriez plaisir si vous me parliez un peu de ce grand travail qui vous a tant absorbé. Peut-être m'accorderez-vous la faveur d'y jeter un coup d'œil?

Les cigares apportés avec le manuscrit, l'officier en prit un, l'alluma et, bien enfoncé dans une grande bergère, commença de tourner les feuillets.

L'arrière-maison retentit, à ce moment, de gros rires. Il bondit en jurant vers la porte.

— *Ruhig, ihr schweine?* hurla-t-il. Entendez-vous, tas de porcs? Silence!

Et il regagna son siège.

— Je vais aller voir s'ils ont tout ce qu'ils désirent, dit Philip Bailey.

L'officier grommela, tira deux ou trois furieuses bouffées de son cigare et s'installa pour lire.

Tranquille, avec ses cheveux gris et ses humbles épaules, Bailey enfila le long couloir menant au quartier des domestiques. Les uhlans se prélassaient dans la cuisine, leurs armes empilées dans un coin, leurs casques juchés sur le dressoir, leurs tuniques défaites. La vieille Marthe, assistée du plus jeune, faisait circuler de l'un à l'autre les tranches de lard frit et le café. Ils dévoraient. Le maréchal des logis, servi le premier après son officier, et déjà satisfait, fumait un tabac qui exhalait une odeur âcre.

— Ah! monsieur! s'écria la vieille femme quand elle aperçut Bailey, que voulez-vous que soient des morceaux comme ça pour d'aussi grandes bouches? J'ai fait de mon mieux. Et j'ai envoyé Pierre chercher des fruits.

— Je vais voir où il en est, dit Bailey, se frayant un chemin vers le jardin à travers les rangées de grosses bottes.

— Tâchez de ne pas vous égarer trop loin, bougonna le sous-officier.

Bailey comprit. L'armée allemande s'avançait en pays hostile; elle avait détaché devant elle ces quelques hommes pour éclairer sa marche; à tout moment, ils pouvaient sauter sur leurs armes, et combattre ou fuir. Si retiré que fût le château, un signal, un coup de feu pouvait dénoncer leur présence à quelque parti d'Anglais ou de Belges.

Après la cuisine et cette mangeaille guerrière, toute bruyante de plaisanteries et de jurons, le jardin était un havre de paix. L'armée suivrait de près ses éclaireurs. Elle pillerait, brûlerait, tuerait. Bailey ne pouvait espérer que sa bonne fortune lui fît toujours rencontrer un officier qui fût de ses anciens élèves. Le mieux qu'il eût à faire, une fois ces soldats partis, c'était de prendre son manuscrit et d'aller, aussitôt que possible, se mettre en lieu sûr.

Mais, pour l'instant, il avait à compléter la maigre chère de sa maison par des fruits que son verger lui fournissait en abondance. Pierre avait sa façon à lui de pénétrer dans le jardin. Bailey ouvrit la grille, et, tout en marchant, il cherchait des yeux, entre les formes bien connues des arbres, la petite silhouette de l'enfant. Mais il ne l'aperçut pas et continua de marcher et de chercher, pris d'une angoisse. Si l'enfant, terrifié par le farouche aspect des uhlans, avait pris la fuite, cela pouvait avoir des conséquences graves. Les soldats soupçonneraient une trahison. Des ennuis ne manqueraient pas de s'ensuivre.

Il explora dans tous les sens le verger sans découvrir aucune trace de Pierre. Il fit un détour, passa dans le petit parc qui bordait son château. Toujours cherchant, il traversait le parc et se dirigeait vers le pavillon de garde, quand l'éclair d'un casque l'avertit qu'il y avait des sentinelles à la grille. Pierre n'était donc pas là. Il revint sur ses pas jusqu'à la maison, dont il fit le tour, et rentra dans la cuisine, où il trouva tous les hommes endormis.

— Impossible de découvrir le petit, chuchota-t-il à la vieille Marthe.

— Ah! fit-elle, se tordant les mains, quelle colère ils vont avoir à leur réveil! Ils ont demandé des fruits.

— Donnez-moi un panier, que j'aille en cueillir moi-même.

— Oui, oui, tâchons qu'ils restent calmes.

Il prit des mains tremblantes de la pauvre femme un grand panier et s'en retourna au verger. Singulier hasard qu'après avoir été le maître, et le maître sévère, du jeune homme qu'il avait laissé là-bas, il s'en fût humblement cueillir des fruits pour les durs soldats que commandait ce jeune homme! C'était la guerre. Que servait, aujourd'hui, à Bailey, d'être un savant? La force devenait le droit. Et tout son savoir ne protégeait pas un pouce de sa personne.

Il rapporta le panier plein à la cuisine, où la vieille Marthe l'accueillit d'un signe de tête approbateur.

— Le gamin! Je lui promets une de ces corrections..., marmonna-t-elle. Quand je pense que vous, son maître...

Mais, du geste, il lui ferma la bouche; puis il regagna la salle à manger.

— Très beau! lui cria le soldat dès son entrée. Vous m'avez presque fait oublier mon cigare. Vous plairiez à mon empereur. Il n'y a de paix que par la guerre. L'une prélude nécessairement à l'autre. « Toute avance de la civilisation, écrivez-vous, est précédée d'un mouvement qui semble, à première vue, rétrograde. César fut un bienfaiteur pour le Breton primitif, et Guillaume de Normandie pour le Saxon sauvage. Le petit-fils du Zoulou vaincu prendra sur vous sa revanche dans les écoles. La destruction de l'Armada eut pour conséquences la paix et Shakespeare; et les sanglantes énergies qu'exaspéra Waterloo s'employèrent ensuite à bâtir des églises. » Vérité profonde, monsieur l'érudit. Vous avez la formule nerveuse et vive de Macaulay; vous ne la diluez pas comme Birrell. Cependant, il manque quelque chose à votre livre. Il vous reste à dire que les malsaines bicoques brûlées par nous en Belgique vont faire place à des habitations salubres, et que Louvain, s'il a perdu sa bibliothèque, a trouvé l'occasion de se donner un nouveau système d'égouts!

Bailey avait rougi de plaisir devant l'enthousiasme sincère de son ancien élève; mais avant qu'il pût proférer un mot de remerciement ou de commentaire, son attention fut détournée par un grand bruit qui venait du parc.

Il regarda au dehors et vit Pierre qui, de toute la vitesse de ses petites jambes, traversait la pelouse, ayant à ses trousses

[illegible]lus belle Collection [de] Soldats à Découper

[P]RO PATRIA SUPPORT BREVETÉ S. G. D. G.



MÉDAILLE D'OR - Concours Lépine 1916

NI ASSEMBLAGE NI COLLAGE — SIMPLEMENT UN DÉCOUPAGE UN PLIAGE

24 PLANCHES PARUES - LA PLANCHE 0 fr. 45

Pour Fillettes

SUPERBES - PLANCHES - DE POUPÉES A DÉCOUPER ET HABILLER *(Collection à suivre)*

Les petites sœurs jumelles **POUPETTE & POUPÉA** MODÈLES DÉPOSÉS

3 et 4 POUPETTE & POUPÉA "CHEZ nos ALLIÉS"

LA PLANCHE 0 fr. 65 — *En Vente : Mags Nouveautés Bazars, Galeries, Papeteries* — H. Bouquet, Edit., Paris



Un Jeu passionnant **QUATRARMES**

plus amusant que les Dames plus simple que les Echecs

En vente partout : Magasins Nouveautés, Galeries, Bazars. - H. Bouquet, édit., Paris

POILS ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser c[ontre] 15 c. ACHILLE, chimiste, 75, r. Montmartre, Paris

CYCLISTES Demandez le Catalogue **1916** envoyé franco par « Automotion, 29, r. Saulnier, Paris

VIN SAINT-RAPHAEL

VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :

1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;

2° Le Médaillon de métal annonçant le *« Cléfeu »* eau de mélisse et de menthe;

3° La Signature *St-Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de **10 fr. Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme.)**

MAISON FONDÉE EN 1872

SOURDS

Vous guérirez EN UN MOIS si vous suivez le nouveau traitement scientifique, approuvé par l'Académie de Médecine et appliqué à l'Institut du Dr ABER, 53, Rue La Fayette, Paris.

Résultats merveilleux là où tout a échoué.

Renseigts gratuits tous les jours, de 1 h. à 5 h. ou par lettre

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris

HUILES VENTE DIRECTE PRIX REDUITS CAFÉS

DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE LOYALE

N'achetez rien sans demander Tarif à

Aristide BERTRAND, A. L., à SALON (B.-du-R.)

ROSELILY

du Docteur CHALK

Poudre de Riz LIQUIDE

Fait Disparaître Les **RIDES**

avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.

Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. *Phie DETCHEPARE, à Biarritz.*

L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.

VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.



Crème EPILATOIRE Rosée

— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK

SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS

Une seule application détruit en quelq. minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.

Flacon 5.50 mandat ou timbres. Franchise. G. POITEVIN, 2, Pl. du Th[éâtre]-Français, Paris

OBÉSITÉ LIN-TARIN

CONSTIPATION

POITRINE Croissance, Beauté, Fermeté et Reconstitution par la préparation SVELTA, succès garanti, 3 fr. 50, Mme Poirson, 13, r. des Martyrs, Paris. (Notice.)

Maux de Tête, Névralgies Grippe, Influenza

Aspirine "USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS ..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Situations

pour DAMES et JEUNES FILLES



sont offertes par les Ministères, les Chemins de fer, les Banques, etc., comme sténo-dactylo[graphe], [secré]taire, caissière ou aide-comptable.

L'ÉCOLE PIGIER prépare à toutes ces situations le jour, le soir ou chez soi par correspondance (sans dérangement). Programme et renseignements gratuits, *45 et 53, rue de Rivoli, — 19, Boulevard Poissonnière. — 147, rue de Rennes, Paris.*

RHUME de CERVEAU RHINO-GOMENOL

Dans toutes les bonnes pharmacies, 2 fr. 25. et 17, rue Ambroise Thomas, Paris, contre 2 fr. 50

VIEILLIR, *c'est Blanchir.*

Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez La PETROLÉINE du Dr Jammes, *qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple, soyeuse, brillante et sans pellicules.*

PRIX : 3 fr. 60, dans les pharmacies.

POUDRE DE RIZ AMBRE ROYAL

La plus Fortune des Poudres

VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

Fque de POSTICHES et Cheveux en Gros. HERMOSA, *24, Boul. de Strasbourg, Paris.* Exécute égalt commandes particulres au prix de fabrique. Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec demêlures.

la Blédine JACQUEMAIRE

farine délicieuse est *L'ALIMENT FRANÇAIS* des Enfants des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

EN VENTE DANS Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries

DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

VRAI CADEAU



NECESSAIRE GILLETTE
Prix depuis 25 francs.

Le Rasoir de Sûreté GILLETTE est le seul cadeau attendu par celui qui n'en a pas éprouvé encore les bienfaits. La possession du GILLETTE décuple le bien-être et évite à tous les ennuis causés par les soins de la barbe.

GRAND CHOIX DE MODÈLES

En vente partout. — PRIX depuis 25 francs complet avec 12 lames, en écrin.

Catalogue illustré franco sur demande mentionnant le nom de ce journal.

Gillette RASOIR de SÛRETÉ — NI REPASSAGE, NI AFFILAGE.

RASOIR GILLETTE, 17bis, rue La Boëtie, PARIS et à Londres, Boston, Montréal, etc.

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. | 9 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1746. — 10 DÉCEMBRE 1916

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. [illegible]
UNION POSTALE [illegible]
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS



GEORGES COURTELINE



L'ouvroir des veuves. Un coin de l'atelier.



L'exposition des objets fabriqués à l'ouvroir.

Les Veuves Travaillent !...

De chaleureuses sympathies s'empressent autour des veuves de la guerre. M. Frédéric Masson s'est occupé d'elles avec une paternelle et tendre sollicitude. Ce qu'il a fait, M. Villey, de l'Institut, le rappelait dernièrement en lui décernant, au nom de l'Académie des Sciences morales, le prix Corbay, pour l'Assistance mutuelle des Veuves.

Peut-on imaginer, disait-il, une œuvre plus utile que celle-là, dans son ingénieuse complexité? Et peut-on trouver, parmi les victimes de l'horrible guerre, une catégorie plus digne de compassion que celle des veuves de la guerre, que M. Maurice Donnay, dans son allocution à la première assemblée générale de la Société, dépeignait si bien en ces termes :

Ces femmes en deuil, avec le voile de crêpe noir à liséré blanc, jusqu'alors je les avais vues disséminées : mais, dans cette salle longue et étroite, je les voyais rassemblées, sous leur voile sombre, qui rend les visages plus pâles, plus douloureux, et c'était comme une confrérie pathétique ; les Sœurs du Sacrifice et de la Résignation ».

C'est à ces « sœurs douloureuses » que M. Frédéric Masson a voulu procurer, par la Mutualité, « un instrument de liberté, de dignité et d'indépendance ».

Au cours de la deuxième assemblée générale, le 12 novembre 1916, M. Frédéric Masson a résumé en termes émouvants et cordiaux les résultats obtenus par l'Œuvre. Voici un fragment de son rapport :

Ce que recherchent le plus ardemment nos veuves, ce sont des places qui leur permettent d'ajouter un salaire à leur allocation ou pension. Seulement elles se heurtent à une grosse difficulté. La plupart des places qui nous sont offertes comporteraient l'internat, et nos veuves prétendent, à cause de leurs enfants, rentrer chez elles, au moins pour dîner, beaucoup souhaiteraient pour déjeuner. Dans ces conditions, nous n'avons guère trouvé d'emplois stables et permanents au delà de la guerre. Nous avons obtenu qu'on admît un nombre assez important de nos protégées au Ministère des Finances, à la Caisse des Dépôts et Consignations, à la Banque de France, au Ministère de la Guerre, à l'Assistance publique, dans certains grands établissements financiers, mais ce sont des emplois temporaires, payés à la journée de 4 à 6 francs — encore de ces derniers, combien ?

Nous n'avons pu fournir les veuves qu'on nous demandait de tous côtés pour des emplois sédentaires ne comportant pas la présence des enfants.

Pourtant, de ce côté comme d'autres, il y a à faire : faute que les employeurs connaissent l'existence et les aptitudes des employables, la conjonction ne se fait pas. Nous avons donc décidé l'ouverture d'un registre d'offres et de demandes où nous prions nos sociétaires d'inscrire leurs références, leurs aptitudes et leurs desiderata. Par une circulaire ou par une note aux journaux, nous nous efforcerons d'obtenir des commerçants, des industriels, des financiers, de tous ceux qui ont besoin de main-d'œuvre ou de collaboration féminines, qu'ils nous adressent leurs demandes. Nous connaissons des veuves qui ont des aptitudes commerciales et qui, avant leur mariage, étaient employées soit dans leur famille, soit au dehors ; il s'agit de leur rouvrir une carrière et de les aider à gagner leur vie et la vie de leurs enfants. Des gérances pour succursales à Paris ou en province seraient singulièrement désirées : bijouterie, horlogerie, chaussures, modes, pâtisserie, etc.

Nous vous avions parlé l'an dernier de l'Ouvroir des veuves dont les débuts avaient été remarquables. Dans cette création si originale et dont tout le succès lui est dû, la comtesse de Ribes a déployé des qualités qu'elle ne me permettra pas de louer et des vertus auxquelles elle ne peut m'empêcher de rendre hommage. Cinquante veuves environ travaillent pour son ouvroir auquel elle a trouvé des ressources inespérées, en même temps qu'elle lui ouvrait dans les pays neutres des débouchés inattendus. »

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



« Le Défilé », tableau de Sinibaldi.

L'Ouvroir auquel fait allusion M. Frédéric Masson rend de très grands services, par l'aide qu'il procure et par l'exemple qu'il donne. La fondatrice, Mme de Ribes, s'occupe spécialement des veuves d'officier qui, désireuses de ne pas se séparer de leurs enfants, cherchent des travaux à exécuter chez elles. Ce sont de délicats ouvrages, qui témoignent d'un goût fin et exigent beaucoup d'adresse et d'application. Objets ciselés et peints, abat-jour, vases, coffrets, buvards, reliures, maroquineries, coussins, broderies... L'Amérique, la Hollande, recherchent ces jolis bibelots. Le produit de la vente rémunère assez largement les travailleuses. L'exposition actuellement ouverte, 15, rue de la Ville-l'Evêque, mérite d'être vue. Elle est, d'ailleurs, permanente. Et quel que soit le moment, les visiteurs et les acheteurs y seront accueillis avec reconnaissance.

Notes de la Semaine

La Philosophie de Courteline

Georges Courteline va offrir aux lecteurs des *Annales* quelques-unes des réflexions que lui a suggérées, avant et pendant la guerre, le spectacle de la vie. Ils ne s'en plaindront pas, je suppose. Nul n'est plus populaire, plus sympathique que l'auteur des *Fantaisies de Jean de la Butte*. N'attribuez pas, de grâce, à ce mot de « sympathie » le sens banal qu'y attache l'indifférence ou la complaisance. La sympathie universelle dont jouit Courteline comporte d'abord une part de gratitude (on lui doit tant d'heures joyeuses!) ; puis une part d'estime (on le sait très simple, très bon, dénué de vanité) ; enfin et surtout, une grande admiration, que le public est d'autant plus heureux de lui témoigner, que son talent n'a reçu aucune consécration officielle et qu'il s'est imposé par sa valeur propre. Les événements tragiques auxquels nous sommes mêlés profitent à la renommée de Courteline, car ils attestent sa clairvoyance. Ce vigoureux satiriste ne pose point au prophète ; il n'a pas annoncé qu'à une certaine date l'Europe serait en feu. Mais il a signalé — avec quelle verve et quelle fureur! — les maux, les tares, les abus, les mauvaises habitudes qui pèsent si lourdement sur nous aujourd'hui. Certes, ce serait calomnier les fonctionnaires, que d'affirmer qu'ils sont tous faits à l'image de « Monsieur Badin ». Il en existe d'intelligents, d'actifs, de zélés. Néanmoins, il suffit d'un millier de Badins, répartis dans les bureaux, pour en vicier l'atmosphère. Ce personnage généralisé symbolise la routine, l'entêtement, le formalisme étroit, la force d'inertie, l'obstacle ouvertement ou sournoisement dressé contre l'esprit d'initiative. C'est Monsieur Badin qui embouteille nos ports, retarde l'expédition de nos charbons et de nos papiers, paralyse l'industrie, compromet la défense nationale en substituant aux solutions directes et promptes, les lenteurs d'une vaine et fastidieuse paperasserie. Qui nous délivrera de Monsieur Badin?

Il n'est pas beaucoup de vilenies, de sottises que l'écrivain n'ait signalées, que sa belle humeur n'ait fustigées et livrées aux risées de la foule. Il use, à jet continu, de l'ironie, arme plus meurtrière que l'invective, arme qui fait des blessures inguérissables, car elle y répand le poison du ridicule. J'écoutais hier à l'Odéon le *Client Sérieux*. Ce chef-d'œuvre figurera un jour au répertoire classique de la Comédie Française et s'y fixera à côté du *Mariage Forcé* et des *Précieuses*. Il offre un modèle achevé de la « manière » de Courteline. Vous vous en rappelez, je suppose, le sujet, C'est l'anecdote de l'avocat qui, nommé subitement procureur, requiert contre celui-là même qu'il vient de défendre. Les deux discours qu'il prononce, au-dessus de la tête du « client » stupéfait, sont des merveilles de drôlerie. En ce tableau se ramassent tous les traits que l'on peut relever contre la justice boiteuse des hommes : l'indifférence du juge pressé de prendre le train, détaché des intérêts qui se débattent devant lui, insoucieux de la vérité ; le scepticisme du rhéteur qui soutient indifféremment l'une ou l'autre cause et s'amuse de sa propre virtuosité ; l'incertitude des jugements humains ; le groupement arbitraire des circonstances d'où sort à l'aventure, l'acquittement du coupable ou la condamnation de l'innocent... Sur ces scènes largement, grassement peintes, planent la silhouette de Bridoye et l'ombre de Rabelais... Courteline appartient à la lignée des grands Gaulois.

Et voilà pourquoi il comprend si bien le peuple de chez nous. Il a pressenti le poilu, le soldat-paysan un peu naïf, un peu gourde, et cependant courageux, stoïque, merveilleux d'endurance, résigné, prêt, sans une plainte, à affronter la mort. Les La Guillaumette, les La Biscotte du temps de paix, ce sont les silencieux et modestes héros de la tranchée.

Dans l'œuvre de Courteline, il y a encore la Brige, figure significative chargée de plaider la cause de la logique, du sens commun, et de dénoncer avec véhémence les chinoiseries administratives, les lacunes du code, les iniquités qui s'abritent derrière la stricte application des lois. La Brige est l'irréconciliable ennemi de Monsieur Badin. Hélas! Monsieur Badin reste invincible...

Le comique de Courteline ne s'arrête pas à la surface des choses, il les pénètre et, c'est ce qui lui communique un accent âpre et profond. Il met en lumière l'illusion ou la duplicité de la plupart des individus qui ne consentent pas à se montrer tels que la nature les a faits. Le comique courtelinesque jaillit de ce contraste, entre ce que les hommes sont réellement et ce qu'ils veulent paraître. Les ruses, les mensonges, les petites comédies du contentement de soi et de l'égoïsme : c'est la source éternelle où Courteline, après Molière, a puisé.

Pourtant, ne croyez pas que cette inexorable lucidité ait tari en notre auteur la générosité et l'enthousiasme ; son amertume déguise mais n'étouffe pas une sensibilité ardente, prompte à s'émouvoir et perpétuellement insurgée... L'irrévérence de Courteline s'attaque aux vices, aux travers, aux erreurs ; jamais elle ne verse dans le cynisme ; elle ne se réjouit pas méchamment des fautes et des tares qu'elle dénonce ; elle n'est pas comme celle d'un La Rochefoucauld méprisante et sèche ; elle demeure, au fond, pitoyable, indulgente. Elle ne nie pas de parti pris la beauté morale. Quand celle-ci se révèle à des signes certains, le bon Courteline s'attendrit.

Ah! si vous l'aviez vu l'autre matin, assis au réfectoire de l'hôpital, parmi nos chères infirmières, et écoutant, les larmes aux yeux, d'admirables histoires rapportées du front, des mots ingénument sublimes recueillis de la bouche des soldats. A ce moment, je vous assure qu'il ne haïssait plus l'humanité! Il sentait les vieux instincts optimistes de la race gonfler son cœur. Il est de ceux qui affectent de n'être dupes de rien, ni de personne, et qui se jettent à l'eau pour sauver un chien, et qui pleurent — braves gens! — en regardant passer le drapeau...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Une Lettre

Ma chère cousine,

Je ne compte plus les admirables lettres de soldats que j'ai le bonheur de lire, et, je puis l'avouer, c'est en elles que je puise le meilleur de mon courage : les unes m'arrivent directement du front..., quelquefois par une pensée touchante, une relique s'y glisse, pauvre objet cueilli dans la tranchée boche ; quelquefois aussi, elle me sont envoyées par les mamans en deuil ou par les veuves inconsolables... Vous l'auriez aimé si vous l'aviez connu, disent-elles, et elles me parlent de *lui* avec une fierté déchirante... Lui ! c'est un brave garçon, un vrai Français qui a fait son devoir... tout simplement..., il est mort simplement aussi, il appartenait à la légion des héros dont on sait à peine les noms et qui font modestement la grande besogne de France...

Ce sont les vrais enfants de la Patrie, ceux que nous devons adorer tout bas, parce qu'ils sont la barrière vivante contre laquelle butte l'ennemi, parce qu'ils portent en eux l'idéal du pays, parce qu'ils consolent de toute la laideur qui est sur le monde et dont le spectacle ferait horreur si on ne reposait ses yeux sur ces images pures...

Je voudrais que l'on pensât toujours à ces fils glorieux et que dans le souvenir qu'ils laissent, dans la gratitude qu'ils nous inspirent, nous trouvions de nouveaux éléments d'énergie... Car, lorsque nous voyons des enfants donner leur vie avec une abnégation qui nous confond d'admiration, avons-nous le droit, je vous le demande, nous, de rester inactifs ? pouvons-nous vivre dans l'égoïsme et nous dire sans remords : Ils sont à l'ouvrage et nous au repos... Non, c'est l'heure solennelle où la conscience se réveille et montre sa force. Chaque soir, en se couchant, on devrait s'interroger et dire : Qu'ai-je fait aujourd'hui pour mon pays, qu'ai-je fait pour Eux ?... Et malheur à soi, si dans une épreuve aussi tragique, un seul être a pu rester indifférent... Si petit qu'il soit, chacun a un devoir impérieux à remplir envers la patrie blessée ; celui qui prétend s'y soustraire ou l'escamoter, ne mérite plus le nom de Français... ou de Française.

Il n'est pas de poste humble qui ne soit digne d'être occupé, pas d'occupation qui ne vaille qu'on y prête son cœur, il faut que toutes les mains poussent le grand char douloureux et cahoté qui roule les destinées de la France et qu'au jour de la victoire, en regardant pieusement les victimes tombées tout le long du calvaire, on puisse dire : J'ai rempli de mon mieux ma petite tâche, j'ai balayé les cailloux de leur route, j'ai arraché les ronces du chemin sanglant, j'ai essuyé le front des soldats, j'ai lavé leurs pieds meurtris, j'ai pansé leurs blessures, je les ai aimés avec une piété infinie... Autant qu'il était dans mon faible pouvoir de le faire, j'ai adouci la mortelle montée...

Oui, il faut cela, et que toutes les bonnes volontés soient debout..., il faut que le flot des tendresses humaines coule à flots rapides pour emporter dans un torrent clair tous les bourbiers de haine. Ah ! le cruel temps où nous vivons et qu'il serait triste, si, pour remonter le moral, il n'y avait ces exemples sublimes du sacrifice dont je vais aujourd'hui vous donner une preuve.

Lisez cette lettre religieusement, mot à mot, comme un hymne de foi, lisez-là lentement, entre les lignes, et songez qu'elle n'est pas écrite par un écrivain, mais qu'une âme l'a dictée. On y trouve une gaucherie émouvante, aussi bien dans le tour que dans l'expression ; c'est le chef-d'œuvre d'un enfant qui laisse échapper les plus beaux sentiments humains avec les mots venus naturellement du fond de son cœur, sans recherche, et en laissant couler de belles larmes d'homme... Et des milliers de mères ont reçu des milliers de pages aussi poignantes, qui resteront les monuments impérissables de la guerre !... Et c'est pour ces enfants-là qui sont morts pour nous que nous devons tenir, c'est en mémoire de leur martyre que nous devons unir nos forces, bander notre volonté, oublier nos querelles, et jeter sur l'océan d'horreurs qui nous submerge les rayons et les flammes de notre amour... Du fond des glorieuses tombes, des voix nous murmurent notre devoir... Aimons notre patrie plus que nous-mêmes, aimons-la au-dessus des méchancetés humaines, au-dessus des rancunes, au-dessus des fautes commises, au-dessus des partis ; aimons-la comme ces enfants l'ont aimée, jusqu'au dernier souffle.

Voici cette lettre :

« Chère petite maman,

» Je suis parti en bon petit Français » m'acquitter d'une dette sacrée et remplir » jusqu'au bout, avec calme, ce devoir pour » lequel tombent depuis de longs mois les » meilleurs fils de notre belle patrie.

» Il faut libérer notre sol, il faut effacer » à jamais de notre glorieuse histoire une » souillure, il faut garder française la terre » de nos morts, il faut préparer à une » France nouvelle une ère de paix, il faut » libérer à jamais les foyers de chez nous de » la crainte d'une guerre et il faut *empêcher* » qu'un semblable cataclysme vienne encore » dans quelques années déchirer des mil» lions de cœurs et faire revivre ces heures » affreuses... C'est dans ce but, petite mère, » que j'ai voulu être officier français et c'est » pour cet idéal que j'ai fait le sacrifice de » mes vingt ans.

» Puisque tu lis cette lettre, c'est que je » suis tombé en brave... et vers ma chère » maman, vers la tombe de mon papa mes » dernières pensées se sont envolées.

» Pauvre mère, ton cœur déjà torturé re» çoit un nouveau coup, mais je te sais » vaillante et forte ; tu sauras trouver l'éner» gie nécessaire pour surmonter les terribles » épreuves dans la pensée que, plus heu» reuse malgré tout que beaucoup de mères » françaises, il te reste un fils à élever qui » te donnera la satisfaction que tu dois » attendre de lui.

» Et toi, mon cher Emile,

» Je te recommande maman, tu seras son » soutien ; c'est pour toi aussi que j'accepte » le sacrifice, afin que ta vie à toi soit heu» reuse et tranquille, afin que tu aies le » bonheur, qui ne m'est pas réservé, de fonder » un foyer... Tu profiteras de tous les ins» tants de ton existence en persévérant » dans le droit chemin et en cherchant à » travers toutes les épreuves ta satisfaction » dans le bien.

» Tu te souviendras de ton aîné..., du » petit officier de zouaves qui ne revien» dra plus, et tu associeras ma mémoire » à celle de notre cher père — je re» vivrai ainsi en toi tant que durera cet » hommage.

» Chère maman, Emile,

» Je ne vous demande pas de ne pas me » pleurer, je vous interdirais la seule conso» lation qui vous reste, mais sachez conser» ver de la modération dans votre peine ; » notre deuil récent et terrible nous a » montré à tous le peu de prix qu'il con» vient d'attacher à la vie et il n'est pas » sans noblesse de dévouer la sienne à un » Idéal.

» Adieu donc,

» Bonnes et affectueuses caresses de votre » fils et frère qui vous a toujours aimés du » plus profond de son être, plus que lui» même et que tout.

» FERNAND FROIDEFON,

» aspirant au 2e zouaves ».

Le cœur crève de peine en lisant de pareils testaments. On pense à la douleur des mères qui perdent de tels fils, on joint les mains instinctivement dans un geste de piété pour remercier ces fils magnifiques de leur héroïsme.

« *Il faut garder française la terre de nos morts* », écrit cet enfant de vingt ans... « C'est pour toi que j'accepte le sacrifice, afin que plus tard ta vie soit heureuse », ajoute-t-il... Ah ! beau soldat de France, quel vœu tu nous laisses, quel enseignement tu nous donnes.

Oui, nous garderons française la terre de nos morts ! Nous devons rester dignes de ceux-ci, les pauvres enfants, qui ont versé si noblement leur sang pour la France.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Voici maintenant le texte de la citation dont cet admirable soldat a été l'objet :

« Le général Degoutte, commandant de la Division du Maroc, cite à l'ordre de la Division, le militaire dont le nom suit :

» Froidefon Fernand, sous-lieutenant, officier très brave, s'est élancé à la tête de sa compagnie à l'assaut d'une tranchée fortement défendue. A fait preuve dans cette circonstance d'un profond mépris du danger. Est tombé frappé mortellement au moment d'atteindre le but... »

Les Conférences de l'Université des Annales

Les Colonies Eblouissantes, par M. Joseph Chailley

La première conférence de M. Joseph Chailley sur les Colonies obtint un vif succès. Il jeta un coup d'œil d'ensemble sur nos colonies, et fit un tableau saisissant de la bonne administration coloniale. S'arrêtant en Tunisie, il décrivit paysages et gens avec une couleur et une connaissance de l'âme coloniale faites pour charmer le public. Voici, par exemple, un portrait que nous sommes heureux de détacher de cette admirable leçon :

« Paul Bourde, qui savait tant de choses, qui avait fait du théâtre, de l'histoire, de la philosophie, se trouva, un jour, en Tunisie, à la tête du service de l'agriculture. Une curiosité intelligente l'amena à étudier le passé du pays. Il se fit, par un savant musulman, traduire les chroniques arabes, le récit notamment de leurs itinéraires et de leur établissement. Entre mille faits curieux, il nota ce détail : les envahisseurs s'avancèrent à l'ombre des forêts. Circonstance bien singulière, surtout dans des régions nues comme la main, où les Arabes précisément n'ont pas laissé un arbre debout. Il demanda aux bureaux militaires de dresser, à l'aide des récits des historiens, la carte des pays que l'invasion dut traverser; puis, monté sur un mulet paisible, en philosophe, et documents en mains, il fit leur route en sens inverse. Dans la partie nord et, plus bas, dans la région qui avoisine Sousse, un des grands ports de la Régence, il remarqua çà et là des sortes de piliers de pierre, intacts ou brisés, debout ou couchés; et, poursuivant à travers la vaste plaine qui, le long de la mer, s'étend de Sousse à Sfax, les rencontra plus nombreux encore. Le service des antiquités, consulté sur l'origine et la signification de ces piliers, répondit que ce durent être des stèles érigées par les Romains en l'honneur des dieux.

» Paul Bourde réfléchit, à voir ces centaines d'autels, que les dieux avaient été vraiment bien fort honorés en ces pays et chercha une explication plus vraisemblable. Il fit, de place en place, opérer des fouilles, au pied et autour de ces prétendues stèles, découvrit fréquemment des pièces d'airain encore encastrées dans la pierre, rapprocha les fragments épars, redressa les piliers, dégagea le sol et put s'assurer que c'étaient là les montants de petits moulins que des raisonnements, solidement étayés, le convainquirent d'avoir été des moulins à huile : le fruit qui leur fournissait l'huile était l'olive; et la forêt à l'ombre de laquelle l'armée arabe avait cheminé, était une forêt d'oliviers.

» De ce moment, le directeur de l'Agriculture, renseigné par l'archéologue, résolut de tirer parti de cette découverte. Ce désert qui s'étendait sur des centaines de kilomètres carrés, avait jadis porté des forêts d'oliviers; il en porterait encore. A cette entreprise il fallait intéresser non pas les Arabes, qui n'ont ni le goût des arbres ni un sou en poche pour en planter, mais des Européens, qu'on attirerait par le bon marché de ces terres désertiques et par la perspective, dix ans plus tard, de récoltes régulières et profitables. C'est ce qui fut fait. Des Européens ont, en effet, apporté leurs capitaux, et les habitants de Sfax leur ont, par un contrat appelé *Mrarça,* fourni l'habileté de leur main-d'œuvre et de leur expérience. Et aujourd'hui, de Sousse à Sfax et plus bas que Sfax, et de la mer jusqu'à cinquante kilomètres dans l'intérieur, s'étend, sur des centaines de mille hectares, une vaste et superbe forêt d'oliviers... »

Mais il faudrait tout citer de cette conférence. Il sera plus simple de la lire tout à loisir dans le Journal de l'Université.

A l'heure où nous envoyons ces quelques lignes, M. Jean Richepin, devant une salle bondée, se fait acclamer dans une admirable leçon d'ouverture sur La Fontaine.

Nous reviendrons à loisir sur cette série qui promet des enchantements, et qui se déroule en quinze leçons.

PIERRE S.

PROGRAMME DE LA 3e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 11 décembre. — La Belle Algérie, par C. JONNART, *ancien gouverneur de l'Algérie.*

Sous la présidence de M. Etienne, ancien ministre de la Guerre, député d'Oran.

Mercredi, 13 décembre. — La Comédie Humaine : Les Grands dans les Fables de La Fontaine, par JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Vendredi, 15 décembre. — La Lutte contre les Grands Fléaux : L'Alcoolisme, par EDOUARD HERRIOT, *maire de Lyon et sénateur du Rhône.*

Samedi, 16 décembre. — Carillons de Flandre, dernière conférence d'EMILE VERHAEREN, lue par Adolphe Brisson.

Audition de poèmes par Mlle Colonna Romano.

Toutes ces admirables conférences seront publiées dans le Journal de l'Université (année 1917, 11e année scolaire).

L'abonnement est de 10 francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire nº 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous passerons brièvement sur l'hôpital puisqu'aussi bien tout y est calme. Les blessés reçus cette semaine ne nous donnent aucune inquiétude; ils avaient déjà été opérés au front...

Notre hôpital, comme toujours, a été favorisé de dons qui nous touchent chaque jour un peu plus, car la vie d'un hôpital devient un problème au prix des choses actuelles. Mais toujours quand l'inquiétude commence à poindre surgit un don providentiel. Cette semaine la Providence se montra sous les traits de M. Albert Foucque, administrateur de la Banque de la Réunion. « Sur ma proposition, écrit-il, en ma qualité de Président de la Société Agricole et Industrielle de la Convenance, les actionnaires ont voté sur l'exercice en cours le prélèvement d'une somme de cinq cents francs destinée à être versée au profit des blessés recueillis et soignés dans votre hôpital. C'est la contribution de quelques créoles de la Réunion à votre œuvre de charité pour nos soldats... »

Nous remercions nos amis créoles dont nous entendrons bientôt parler par M. Grosclaude dans la belle série des conférences sur les Colonies.

Les Envois au Front

Nous avons fait aujourd'hui notre 36,227e envoi, grâce aux dons multiples qui arrivent de tous côtés. Me serait-il permis de dire qu'un peu de tabac, quelques savons, des petites serviettes de toilette, sont choses qui leur paraissent infiniment agréables à joindre à nos lainages. L'un d'eux, charmé par un paquet auquel nous avions mêlé de nombreuses lectures, me raconte, pour me marquer sa joie, un peu de sa vie :

« Je ne puis, madame, que vous adresser en mon nom personnel et au nom de tous les camarades de l'équipe téléphonique, tous mes meilleurs remerciements... Je me permettrai, madame, de vous narrer un peu la vie des téléphonistes qui pourraient passer pour des embusqués aux yeux des personnes qui ne connaissent pas ce que c'est que ce métier-là, rempli en temps de paix par nos demoiselles du téléphone.

» Actuellement j'occupe un central divisionnaire qui, quoique n'étant pas sous l'effet des marmites aujourd'hui, peut l'être demain, car le Boche est rusé dans l'art de la guerre. Et là, devant trente directions, le travail ne manque pas, en y ajoutant la responsabilité de l'homme qui est de service et en plus les tourmentes de neige qui cassent les lignes. » Cette lettre est signée Belly.

Ce sont tous ces braves gens dont on soutient l'effort par un peu d'affection, qui font les défenseurs admirables de la patrie. Comment n'essaierait-on point de leur adoucir leur temps d'épreuves. Aussi vais-je demander à mes cousines de m'aider à installer une ambulance du front... Mais je laisse la parole à l'intéressé :

« Je voudrais faire connaître à vos lecteurs une petite œuvre de guerre bien utile, qui fait ses débuts dans les bois des Vosges, entre le col de la Schlucht et celui du Bonhomme. Il y a là quelques centaines de braves gens auxquels on pense peu, des territoriaux, la plupart assez âgés, qui abattent les sapins, les taillent et qui travaillent ferme sous les pluies persistantes de ce rude climat. Quand ils sont malades, ce qui arrive fréquemment, ou qu'un accident se produit, on les couche sur de la paille dans une grange ouverte à tous les vents, quand il n'y pleut pas comme dehors. Il faudrait une dizaine de lits, ou à défaut des sacs de couchage, comme ceux que fournit l'armée, des couvertures, traversins, et une vingtaine de paires de draps. Notre grange des Vosges serait transformée en Eden, et nos chers poilus gris seraient heureux. »

Les dons seraient reçus à la grange ambulance du Dr Huot, médecin-major, 62e territorial, 3e bataillon, Corcieux (Vosges). Voilà un joli Noël à donner à ces pères de famille.

L'Adoption des Prisonniers

Beaucoup de bonnes volontés sont venues à nous cette semaine; de nouvelles marraines nous ont aidés à tirer de la misère les pauvres prisonniers nécessiteux, qui implorent une protection.

Les Présidents des Comités de Secours, eux aussi, interviennent sans cesse pour doter de marraines quelques-uns de leurs camarades qui sont en train de mourir lentement d'excès de privations dans leurs camps.

A soixante-treize captifs déshérités, nous avons expédié cette semaine à chacun un colis d'attente, auquel secrètement nous avons

joint nos souhaits de Noël, car il est interdit d'évoquer cette fête dans les lettres et paquets, et nous avons l'espoir de leur trouver bientôt une marraine adoptive?...

Que nos collaboratrices éventuelles sachent bien que l'union de tous les petits efforts peuvent apporter, en s'additionnant, une part importante de réconfort dans les prisons si rudes de l'Allemagne. Par exemple, les personnes pouvant disposer de cinq francs par mois auront droit au titre de « Cousine du Prisonnier ». Mais quatre grouperont leurs efforts sur une seule et même tête, et n'auront pas à craindre d'être délaissées de leur protégé, puisque l'envoi des accusés de réception est illimité. (Nous leur fixerons la date d'envoi mensuel afin que les colis soient judicieusement répartis.)

N.-B. — Les marraines embarrassées quant à la composition des colis, règlements internationaux, autorisations et interdictions, n'ont qu'à s'adresser à notre Œuvre; une réponse leur sera retournée immédiatement, contenant les indications pratiques. (Joindre le timbre-réponse.)

Pour les Aveugles de M. Brieux

Belle semaine pour eux, à marquer d'un caillou blanc. Nous avons reçu pour leur caisse de secours 3,157 francs, et de ce chef nous avons 24 nouveaux lecteurs de plus pour le *Journal des Blessés aux yeux*, lecteurs magnifiques, puisque certains, comme M. Crepet, envoyèrent 1,000 francs; d'autres, comme Mmes Blavet et Carié, donnèrent 500 francs; C. J. et Cie, de Rouen, 250 fr., et cette manne heureuse se convertit en bonheur pour nos soldats aveugles. Parmi les dons charmants, nous avons reçu 25 francs de l'Ecole publique de filles de Pornic « pour lire le *Journal des Blessés aux yeux*, disent-elles, et aimer mieux encore les éprouvés de la guerre ». Leur institutrice, Mlle Largeris, associe ses élèves à toutes les œuvres de guerre, et le bien qui aura été fait dans cette école est stupéfiant.

Le président du Cercle de Phu-Lang-Thiong nous a envoyé, au nom des membres, un souvenir qui nous a bien touchés; enfin les souscripteurs de « Glanes de Sang », un livre de poésie dû à la plume émouvante de René Delaporte, nous ont envoyé 50 francs.

Je le répète, les Aveugles de M. Brieux, dans leur malheur, sont des soldats heureux, on les aime.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

121e LISTE DE SOUSCRIPTION

17e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 18 au 25 novembre 1916)

Anonyme, à Oran, 10 fr. — M. Pierre Rottembourg, 20 fr. — Anonyme de Douzy, 3 fr. — Mme Rebelle, Thouh-Hoa, 10 fr. — Mme Bernadon, Béziers, 5 francs. — Mme Lorans, Kien-an-Tonkin, 8 fr. — M. Montepagano, Mansoura, 16 fr. — Mlle Bouilly, Le Caire, 20 fr. — Mme Coutart, 50 fr. — M. Ancelle, 10 fr. — Mme Labrosse, Bourbon-l'Archambault, 10 francs. — Une fidèle lectrice, 10 fr. — M. Albert Foucque, Société agricole et industrielle, à Saint-Denis (Réunion), 500 fr. — Mme Pelletier, 10 fr. — Mlle Sennac, Guéret, 10 fr. — M. Bastier, 10 fr. — Mme Guérin, 200 fr. — Anonyme à Saint-Denis, (Réunion), 82 fr. — Mme Deubel, Tours, 4 fr. — Mme Baudon, Narbonne, 20 fr. — Mme Dossin, Woonsocket, 25 fr. — M. Brasme, Fleury, 8 fr. — M. Marcel Héliodore, 2 fr. 50. — Mme Dubosq, 10 fr. — Mlle Schlumberger, Angoulême, 3 fr. 70. — Les souscripteurs « Les Glanes de Sang », 50 fr. — Mme Carié, 500 fr. — Mlle Dreyfus, Minneapolis, 10 fr. — Mme Gaudin, Mougon, 2 fr. 50. — M. François, Morteau, 20 fr. — Major E. C., 85 fr. 70. — M. Danlos, 15 fr. — Mlle Alfassa, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Dennery, aux Cayes, 20 fr.

Total général de cette 121e liste...... **1,785 fr. 40**

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Quelques jeunes filles, à l'occasion de Sainte-Catherine, viennent d'envoyer aux soldats de la tranchée, des jeux de cartes accompagnés de ces vers :

> Pour fêter Sainte Catherine,
> Sans vous nous serons, chers guerriers;
> Pas de danse, alors, de berline :
> Ces messieurs sont dans leurs terriers!
>
> Que faites-vous, là-bas, sous terre?
> On ne peut pas toujours rêver...
> Nous voudrions bien vous distraire.
> Le moyen! Il faut le trouver...
>
> On nous dit que des jeux de cartes
> Feraient à tous un vrai plaisir.
> Bon! les voici! vite, qu'ils partent.
> Heureuses de vous les offrir.
>
> Afin de chasser de vos gîtes
> L'Ennui, ce mortel « ennemi »,
> Vous ferez force réussites
> Sur le tiers, le quart, le demi...
>
> Au lieu de danser la berline
> Avec une amie, une sœur,
> Vous ferez sauter dame Argine,
> Dame Pallas, dame de cœur...
>
> Mais... gardez-vous dans la « Bataille »,
> En luttant comme des héros,
> De recevoir balle ou mitraille
> Et de rester... sur le « carreau »!

YVONNE JABIN-DUDOGNON.

On n'est pas plus aimable, en vérité. S'il ne dépend que de vos filleuls, mesdemoiselles, vous ne coifferez pas Sainte Catherine!

Mon courrier.

« Je lis dans les « Annales » du 5 novembre, sous ce titre : « Le mot « Chic » est-il Boche? » l'exemple tendant à prouver cette possible origine.

» Or, dans un numéro de la *Revue du Berry*, du mois d'août 1914, au cours d'un article de M. Edmond Planchut, intitulé : « Vers Nohant », je trouve le passage suivant :

« Il y a environ quarante ans, le château » du Maguet (près Mers, Indre), attira sur » lui l'attention de ses paisibles voisins. Son » propriétaire d'alors, le comte de Chabril» lan, ayant pris pour femme une étoile » des bals populaires de Paris, Céleste Mo» gador, y vint avec son épouse goûter » les douceurs de la lune de miel. On assure » que la comtesse y eut la nostalgie des » quadrilles qu'elle dansait à la Grande Chau» mière, ayant pour vis-à-vis une grande » célébrité de son temps, le grand Chicard.

» Bravo Chicard! Chic! Chic! lui criait » Céleste Mogador après un épatant cava» lier seul. Le mot « chic » est resté, et » dans toutes les langues d'Europe, ce néolo» gisme est d'un usage fréquent. Quel est » celui de nos académiciens qui peut se van» ter d'en avoir un pareil à son actif?

» Il revient de droit à la comtesse de » Chabrillan. Celle-ci fut la véritable mar» raine de ce mot si usité! »

» JEANNE PERTHUIS. »

Voici un touchant adieu adressé au bon poète Georges Trouillot par la poétesse Lucie Delarue-Mardrus. L'amitié qui les unissait s'exprime délicatement dans ces vers. Et ils rendent un juste hommage à l'ardent patriotisme de l'écrivain regretté.

> L'incomparable ami que j'aimais, il n'est plus.
> Etendu sur son lit, il dort. Il a ce calme
> Qui, parmi des douceurs de couronne et de palme,
> Donne parfois aux morts des visages d'élus.
>
> Il dort. Et j'ai senti monter le froid du pôle
> En me penchant sur lui couché dans l'oreiller,
> Et je l'ai secoué doucement par l'épaule,
> Car je songeais tout bas : « Il faut vous réveiller!
>
> » N'êtes-vous pas la vie et le mouvement même?
> Tous les vôtres sont là, vos amis sont venus.
> Venez! Voici mes doigts qui touchent vos doigts nus,
> Venez! Ouvrez les yeux! Il fait bon! On vous aime! »
>
> Vous ne répondiez pas à mes tristes sanglots,
> Serrant, dans vos deux mains de mort, ces violettes,
> Vous étiez là, gardant, sur vos lèvres muettes,
> Le secret éternel que savaient vos yeux clos.
>
> Je regardais de près votre si chère tête.
> Quel poème couvait sous votre front glacé?
> Ame pure, si pure, étant cette âme honnête,
> Vous partez, nous laissant tout ce charmant passé.
>
> Vous n'avez pas senti la suprême ténèbre.
> Vous mourez sans savoir que vous fermez les yeux,
> Et blanc, familial est votre lit funèbre,
> Ainsi que dans vos vers, si graves et pieux.
>
> Vous mourez! Et la fin de notre grande guerre,
> Vous ne la saurez pas! Vous ne la saurez pas!
> Mais vous nous aurez dit jusqu'au bout : « Nos soldats
> Reviendront glorieux, bientôt, dans la lumière! »
>
> Vous mourez! Orphelins laissés à l'abandon,
> Voici derrière vous la foule amère, lasse
> De celles et de ceux qui reçurent le don
> D'une forte amitié que plus rien ne remplace.
>
> Vous mourez! Vous mourez!... Moi, j'ai pressé si fort,
> Dans une filiale et douloureuse étreinte,
> Ma bouche de vivant sur votre front de mort,
> Que j'en garde à jamais la glaciale empreinte.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

Combien sont-ils, hélas! qui ne connaîtront pas dans cette vie terrestre la fin de la guerre! Les Lemaître, les Faguet, les de Mun et tant d'autres. Si vive que soit notre joie au jour de la paix victorieuse, elle n'effacera jamais tous ces deuils...

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

MARTINPUICH. — *Les formes anciennes données par M. de Loisne dans le dictionnaire topographique du Pas-de-Calais, nous renseignent contradictoirement. Quelle est la bonne? Est-ce* Martinput (1202)? *En ce cas, le thème peut être* Martini puteus, *le puits de Martin. Est-ce* Martinpuic (1244)? *En ce cas, on pourrait songer à autre chose et invoquer* podium, *au sens de tertre, élévation.* Podium *a pris plusieurs formes en roman :* puy *(Puy-de-Dôme, le Puy),* puits, *par homophonie avec* puits *de* puteus, poux *en Poitou et Bresse,* puech *et* puch *en Languedoc,* pech, pé, pey, pic *et même* pied *(par homophonie encore). Les noms de lieu venant de* podium *ont dû facilement prendre la forme* puits, *car* puits *était et est resté mot très usuel, beaucoup plus que les dérivés de* podium. *C'est ainsi qu'en Pas-de-Calais,* Le Puich-Bérault *(1479) est devenu* Le Puits-Bérault. *Mais il faut observer qu'en picard on dit* puche *pour* puits *(Corblet, Glossaire du Patois picard). Et la situation géographique ferait croire plutôt à* puits *qu'à* puy : *Martinpuich est plutôt dans un fond. Donc* Martini puteus *est plus probable que* Martini podium: *c'est* puits Martin, *de préférence à* tertre Martin. *En tout cas, c'est l'un ou l'autre.*

GRANDCOURT. — *L'hypothèse « grand domaine » ,grandis cors, n'a rien d'invraisemblable ; c'est celle que les formes anciennes font adopter. On observera toutefois que Grand-Selve (Somme) semble venir de* Gerlandi silva, *forêt, bois de Gerland. Les thèmes les plus faciles et qui semblent les plus évidents ne sont pas toujours les thèmes exacts. Pourtant, pour Grandcourt, aucune forme ancienne ne permet d'invoquer autre chose que « grand domaine ».*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

A l'occasion des belles pages consacrées par M. Maurice Barrès à la gloire du 20e corps et imprimées dans notre numéro du 20 novembre, quelques lecteurs nous font observer que ce corps d'élite n'a pas encore été autorisé à porter la fourragère. Cet honneur lui est bien dû, et nous aimons à croire que le ministre de la Guerre ne le lui fera pas attendre longtemps.

Dans une pensée touchante de sympathie envers nos blessés, un « Chapitre » de la Société britannique « The Daughters of the Empire », celui de Calgary (Far-West canadien), vient de faire parvenir plusieurs caisses de pansements à l'ambulance de Drancy. Dans une lettre annonçant ce généreux envoi, la « Dame régente du Chapitre », Mrs. Macnaghten écrit :

« Depuis le début de la guerre, nous avons confectionné force pansements à l'intention de la Croix-Rouge canadienne; aujourd'hui, nous avons le plaisir de faire quelque chose pour les Français, *who have been so brave and so splendid.* »

LES BRUITS QUI COURENT

POUR UN BILLET BLEU. — La veille de la prise du fort de Vaux, le capitaine B..., de la division marocaine, dit à ses hommes :

« Il me faut avant une heure un Boche vivant! Cinquante francs pour celui qui me l'amènera! »

Le sort désigna Saïd ben Samlah, un noir superbe.

— En rampant, a raconté le brave tirailleur au correspondant du *Gaulois*, j'atteins un petit bois dévasté par nos obus, à l'extrémité duquel j'aperçois, près d'un tronc de sapin, la sentinelle demandée... J'arrive à ses pieds. D'un geste brusque, je lui arrache son fusil des mains. Le Boche tombe par terre, terrorisé. « Pas un mot! » lui dis-je à voix basse, et je lui fais signe de me suivre. Il a marché docilement devant moi jusqu'à notre tranchée. Je l'ai conduit au capitaine, qui m'a donné le billet promis, et voilà!

Ce disant, ben Samlah ouvre un portefeuille. Il montre un beau billet de cinquante francs et, enveloppée dans le billet, une croix de guerre.

❀

LES MOTS DES TRANCHÉES. — C'est « marrant ».

Il est donc entendu que « Tête de Boche », « Boche », vient du nom du grand chef germain *Teutobochus*, (vaincu par Marius. Voir Florus, chapitre III.).

Mais les bourreurs de crâne pâlissent devant l'énigme des origines de : *c'est marrant* et *se marrer*.

Voici de l'aide :

C'est marrant. — Vraisemblablement, ce mot nous est venu des gens de mer, et de *amarrer, attacher.*

Au lieu d'employer les expressions vulgaires : « se tenir le ventre de rire », « se serrer les côtes de rire », la profession a dit : *s'amarrer* les côtes (de rire) puis, par abréviation et déformations argotiques, *se marrer*, d'où *marrant*, c'est-à-dire *attachant*, amusant, et dans le sens de drôle, mais avec une nuance d'ironie amère, comme dans l'expression : « c'est gai! »

Cela expliquerait un peu que l'expression : *j'en ai marre*, signifiât facilement le contraire (c'est-à-dire s'ennuyer, exactement : en avoir assez), c'est-à-dire « en avoir assez de l'amarre », de la chose amarrante, attachante, ironiquement.

S. G. D. G.

P.-S. — *Se barrer*, (se sauver) vient de l'impératif arabe : *barra* (exactement déguerpis).

G. D. G.

❀

LE CHIEN DE NIVELLE. — Le général Nivelle était alors un tout jeune sous-lieutenant, en garnison dans une toute petite ville du Midi. Il possédait un admirable chien, un pointer de race très pure et de famille parfaitement noble. Le sous-lieutenant Nivelle tenait infiniment à son chien...

Or, un jour, nous raconte le *Figaro*, le chien se perdit.

Désespéré, le jeune officier se rendit au journal de l'endroit, délicieuse mais invraisemblable petite feuille de chou, qui inséra immédiatement l'annonce ordinaire, *suivie de la promesse d'une récompense extraordinaire de 200 francs.*

Le lendemain, le sous-lieutenant, qui avait bien mal dormi cette nuit-là, se présente aux bureaux du journal. Il est reçu par un mélancolique garçon de bureau.

— Le directeur?
— Sorti, monsieur.
— Le rédacteur en chef?
— Sorti.
— Un rédacteur?...
— Sortis, monsieur, tous sortis...
— Mais que diable, s'étonne le lieutenant Nivelle, devenu curieux, où sont-ils donc tous allés?

— Tiens, parbleu, explique le garçon, où j'aurais bien voulu aller aussi... à la recherche du chien...

Telle est la petite histoire que, depuis quelques jours, se passent joyeusement les héros de Verdun.

❀

LE RECORD DE LA LONGUEUR. — Le record du mot est tenu par le mot allemand suivant :

> *Kriegsschiffswerfstszimmermannsgehuelfenverbandszentralinvalidenunterstützungskassenverwaltungssecretarialskanzeleidienergehalstzulagenverbesserungsantragsbesprechung.*

Ce qui signifie :

« Discussion de proposition d'augmentation de supplément d'appointement au garçon de bureau du secrétariat de l'administration de la caisse centrale de secours des invalides des ouvriers charpentiers des chantiers de la marine de guerre. »

Comptez les lettres du mot et vous en trouverez... 162. Ajoutons qu'en caractères gothiques il en a seulement 158.

SERGINES.

LES LIVRES

ÉMILE VERHAEREN et son dernier livre

Emile Verhaeren est mort, broyé sous les roues d'un train, en gare de Rouen... Le noble poète disparaît ainsi tragiquement, en pleine mêlée, et la Belgique perd en lui un de ses fils les plus grands, dont la gloire faisait son juste orgueil.

C'est que Verhaeren n'était pas seulement le chantre de *Toute la Flandre*. Il incarnait, mieux que tout autre, l'époque héroïque de la renaissance des lettres françaises dans les provinces belges, où, avec Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Rodenbach et Georges Eeckhoudt, sans oublier Albert Giraud et Ivan Gilkin, il détermina le premier mouvement de la « Jeune Belgique », qui ne tarda pas à s'épanouir en une magnifique floraison quand l'œuvre de Maurice Maeterlinck s'imposa à l'attention des lettrés du monde entier. Né en 1855 à Saint-Amand, un village de la province d'Anvers, Emile Verhaeren, après de solides études de droit, se voua tout entier à la littérature. De 1883, date à laquelle il publia son premier livre de vers, jusqu'au jour de sa mort, il demeura le poète passionnément épris de son art, l'esprit d'avant-garde, curieux de toutes les forces, de toutes les audaces. Son influence fut profonde et durable sur deux générations d'écrivains, et l'ensemble de son effort s'atteste comme l'expression la plus haute et la plus saine du génie et de l'âme d'une race. *Les Forces tumultueuses, Les Campagnes hallucinées, Les Villes tentaculaires, La multiple Splendeur, Les Blés mouvants*, et *Le Cloître* et *Philippe II* encore, qu'il donna au théâtre, sont des pages souveraines d'un poète d'une puissance rare. Au-dessus des querelles d'école à école, usant du vers libre, — lui qui avait la maîtrise parfaite du vers régulier, — parce qu'il croyait trouver un instrument plus souple, son œuvre entière demeure comme une des plus sincères de notre époque.

Et Emile Verhaeren fut vraiment l'homme de cette œuvre : une nature d'apôtre, une âme de bonté et de clarté. Il avait l'orgueil de son pays et de sa race, et le martyre de la Belgique lui fut une constante torture du cœur. Ami personnel du roi Albert et de la reine Elisabeth, il avait puissamment contribué au développement du courant général en faveur des lettres et des arts chez une nation dont la mentalité était en pleine évolution. Depuis deux ans, il s'était fait le bon pèlerin du Droit, allant de ville en ville, clamant la honte de la barbarie allemande et la gloire d'une Belgique vaincue, mais non soumise. Quelques jours avant sa mort, il avait réuni sous le titre : *Les Ailes rouges de la Guerre*, les poèmes, — ses derniers poèmes, hélas! — que lui inspira la tragique crise d'humanité que nous vivons. « En souvenir de la Patrie », m'écrivait-il en m'envoyant son livre, — et c'est toute la Patrie, en effet, qui s'évoque dans ces pages.

A l'heure même où il expirait, j'écrivais pour les lecteurs des *Annales* un article consacré à cette œuvre des derniers soirs. Cet article, le voici tel quel, car je n'ai rien à y ajouter, rien à en retrancher : de Verhaeren mort, on ne peut dire que ce qu'on pensait de Verhaeren vivant. Il est de ceux dont la place, depuis longtemps, était nettement marquée dans l'histoire de notre littérature et, au surplus, les poèmes des *Ailes rouges de la Guerre* résument le poète tout entier.

❧❧❧

Peu à peu, dans l'atmosphère tragique qui nous enveloppe et nous imprègne, la voix des poètes s'élève, s'enfle et domine en chants harmonieux. Si la guerre, dans tout le déchaînement de la barbarie par laquelle les Germains ont voulu la caractériser en ce vingtième siècle, fut lente à les inspirer, c'est que l'effort poétique de ces trente dernières années a essentiellement porté sur le charme d'aimer et la douceur de vivre. A de très rares et très nobles exceptions près, le vers héroïque était en quelque sorte abandonné. Une réadaptation morale de l'esprit poétique à des circonstances faites pour exalter l'âme généreuse a été indispensable dans une certaine mesure ; les poètes ont dû retrouver dans toute sa force le sens de l'épopée. Pour cela, il a fallu que le caractère général de cette guerre se dégageât clairement des événements et que tous les gestes prissent la valeur symbolique par laquelle ils survivront dans la mémoire des hommes.

En lisant le beau livre d'Emile Verhaeren, *Les Ailes rouges de la Guerre*, on a bien l'impression de la pleine affirmation d'une inspiration très pure et généreuse. E. Verhaeren occupe une place absolument à part dans la poésie contemporaine. Il ne procède vraiment que de lui-même et son vers est toujours personnel par le rythme et l'image. Il a cette rare puissance d'évocation qui est caractéristique de la nature flamande et qui constitue la meilleure part du génie des peintres qui ont fait la gloire de la race. Ce prodige de la couleur, avec ses effets de lumière et d'ombre, le poète l'obtient par le prestige des mots. Nul comme lui, ne sait trouver et placer le mot faisant image ; nul ne sait mieux créer l'atmosphère d'une scène ou d'un chant par le martèlement de la phrase. Cela n'a rien d'un procédé ou d'un artifice littéraire, et pourtant cela caractérise toute une manière. Une strophe de Verhaeren se reconnaît entre mille, et l'on ne saurait s'y tromper, fût-elle précédée et suivie des meilleures strophes de ceux qui le plus intelligemment s'inspirent de son art.

C'est que l'auteur des *Villes Tentaculaires* est le poète se livrant tout entier dans la sincérité et la simplicité de son âme. Il n'y a chez lui, ni attitude savamment composée, ni recherche de l'effet à produire. C'est l'homme qui crie sa douleur, sa joie, sa passion ou sa haine, et qui, fidèlement, traduit sa claire vision des choses. Ceux qui ne sont pas absolument familiarisés avec l'œuvre de Verhaeren en éprouvent souvent quelque gêne. Cette cadence brisée, ces rythmes saccadés comme des halètements, ces mots tout en violence les troublent et les déconcertent. On a l'angoisse de toute cette âpreté, de cette rudesse dans la manière de fixer l'idée et d'exprimer le sentiment, mais on est pris peu à peu par la force de cette expression et l'intime beauté de cette vision. Cet art qui dédaigne de plaire s'impose à vous par sa grandeur propre et on en subit lentement le charme profond.

Dans *Les Ailes rouges de la Guerre*, Emile Verhaeren s'affirme magnifiquement. C'est tout son cœur qu'il jette à la foule ; c'est toute son âme qu'il livre douloureusement. Ah! celui-ci a « senti » la guerre ; il l'a comprise ; il l'a maudite dans sa honte et aimée dans sa gloire! Il a vu la guerre que soutiennent les humbles, ceux qui lui sacrifient tout sans rien attendre d'elle que la bonne joie du devoir accompli ; il a compris l'effort de toute une humanité qui ne veut point mourir sous le poing des Barbares ; il a frémi d'orgueil devant l'élan héroïque de toute une jeunesse faisant face au destin. Le soldat dans la tranchée et l'ouvrier à l'usine, le poète sait qu'une même ardeur les anime ; il sait quelle beauté demeure à jamais ensevelie dans les ruines accumulées par les obus allemands. Le poème consacré à la cathédrale de Reims est à ce point de vue d'une inspiration émouvante :

O merveille tuée ! O beauté prise au piège !
O murs de la croyance atrocement fendus !
Ainsi qu'un rampement de rapides couleuvres,
Le feu mordait la chair divine des chefs-d'œuvre :
On entendait souffrir de beaux gestes tendus
— Depuis quel temps — vers la pitié et la justice.

Il arrive que de jeunes poètes, dont le talent n'est pas encore assoupli, s'imaginent que la réalité de chaque jour n'est point digne de leur inspiration. Qu'ils lisent les poèmes que les usines de guerre inspirent à Emile Verhaeren, et ils reconnaîtront que la poésie est partout, en tout, et qu'il appartient au génie de la découvrir.

Oh ! le geste des mains et des doigts ramassés
Autour du tournoiement de l'acier et du cuivre,
Et les cris des métaux, que leur souffrance enivre
Et qui chantent à se sentir martyrisés

Et s'accordent déjà avec la chanson rouge
Et les cris des soldats qui se ruent pour mourir
Et pour donner leur sang joyeux à l'avenir,
Quand passe la victoire et que le destin bouge.

Le chantre de *Toute la Flandre* se devait à lui-même de glorifier la vieille terre flamande ravagée par la guerre. Il nous montre les plaines jadis si fertiles bouleversées par la mitraille, les villages en ruines, Ypres, « la ville égale de Bruges et de Gand », Ypres qui « soutint sièges sans fin et révoltes sans nombre », réduite en poussière. L'exode d'un peuple ; la détresse immense des cités et des bourgs, tout cela passe devant nos yeux comme des images tragiques dont la vision demeure même quand la page est tournée. Le talent de Verhaeren se prête remarquablement à ces évocations en traits simples et justes, et rien n'est saisissant comme le contraste entre le passé et le présent constamment précisé en ces strophes d'une belle envolée lyrique. De même les pièces où le poète clame sa colère et sa haine pour l'Allemagne sont d'une admirable vigueur, et il n'en est peut-être pas de plus belle dans ce volume que cette « Prière » qu'on peut opposer comme expression parfaite de notre mentalité aux barbares invocations teutonnes au « vieux Dieu » allemand.

Seigneur! qu'ils étaient beaux les champs dans le
Quand le soir grandissait l'attitude superbe [soleil,
D'un travailleur dressant une à une les gerbes
Avec leur ombre longue au ras du sol vermeil.
. . . .
Seigneur! qu'ils étaient beaux, les clos et les chaumières
Et les jardins fleuris de maison à maison,
Et les arbres marchant en rang vers l'horizon
En s'enfonçant au loin dans l'or de sa lumière.
. . . .
Seigneur! si tout l'espace est en proie à l'effroi,
Pourquoi les angelus y sonnent-ils encore,
Pourquoi les muezzins, au soir et à l'aurore,
Pour monter vers ta gloire, allongent-ils leurs voix ?
. . . .
Ne bénis plus, Seigneur, le vol de leurs drapeaux,
Ni leurs aigles, ni le croissant de leur épée,
Mais simplement, reviens t'asseoir sous la cépée,
Parmi les humbles gens, sous ton humble manteau

Y a-t-il une expression poétique plus grave et plus sereine? Ces vers ne traduisent-ils pas avec un charme pénétrant tout ce qui nous trouble en présence de la catastrophe où se débat le monde, et cette prière n'est-elle pas du plus pur, du plus noble sentiment religieux ? Ainsi Emile Verhaeren se laisse aller parfois à la douceur et à la mélancolie, mais il se souvient aussitôt que le devoir est dans la lutte, dans la protestation contre le droit méconnu, dans l'hommage durable pour les siècles aux héros morts pour la patrie :

Je recueille en mon cœur votre gloire meurtrie,
Je renverse sur vous les feux de mes flambeaux,
Et je monte la garde autour de vos tombeaux,
Moi qui suis l'avenir, parce que la Patrie.

Le lecteur excusera ces citations nombreuses, mais j'ai essayé par elles de lui donner une idée relativement exacte des nuances infiniment variées de l'inspiration d'Emile Verhaeren. A vouloir analyser de tels poèmes, on risque d'en ternir l'éclat et d'en trahir la force. On ne devrait les entendre que dits par une voix assouplie à toute leur harmonie, et si même toutes les pages de ce livre ne sont pas d'égale valeur, il n'en est pas une qui ne soit d'un poète ému et émouvant, sentant jusqu'au frisson la terrible beauté de cette guerre et dont l'âme vibre magnifiquement au spectacle des hommes sachant mourir pour une grande idée.

ROLAND DE MARÈS.

POUR LA RACE

Au cours de ces études dont le retentissement est si profond et qui éclairent de lueurs si vives le plus grave de nos maux, M. Etienne Lamy se trouvait amené, par la nécessité de tout dire, à aborder une question d'ordre délicat. Ce devoir, il s'en acquitte aujourd'hui avec sa netteté et sa fermeté coutumières. Que la pudeur des mères de famille ne s'offusque pas du sujet de cet article. Il y a des plaies qu'il faut marquer au fer rouge. S'inspirant de l'exemple des maîtres de la chaire, notre éminent collaborateur n'a pas craint, comme il l'explique lui-même, de désigner, en usant de mots précis, les vices et les erreurs dont il veut nous guérir. Nous le félicitons et nos lecteurs le remercieront de ce courage. Sa haute autorité morale et l'énergie de ses conclusions exemptent de tout péril — mieux que cela — rendent bienfaisant ce tableau d'un des aspects de la corruption contemporaine.

A. B.

V. — CAUSES DE DÉPOPULATION: L'IMMORALITÉ

Cet article ne s'adresse pas à tous les lecteurs.

Il ne s'occupe de la corruption que pour la combattre : mais, pour la combattre, il l'expose. A ceux qui déjà la connaissent, au moins par ouï-dire, il la montre dangereuse. Mais si, pour la plupart des hommes, la plus sûre défense contre le mal est de le voir tout entier, la vie a des aubes pures, où la vertu est gardée par l'ignorance. C'est cette pudeur innocente que je ne voudrais pas troubler, et c'est pourquoi j'avertis ceux qui dans les familles ont charge de veiller sur elle.

L'attrait que la nature attache, pour la perpétuité de l'espèce, à l'acte générateur est la tentation des voluptueux. S'ils n'y savent pas résister, non seulement par leurs vagabondages hors des liens légitimes, ils sortent de la morale, mais ils exposent gravement leur santé.

Les maladies, si bien nommées honteuses par la conscience populaire, sont un châtiment où il y a une justice et une ironie terribles. Ceux qui ont voulu jouir au lieu de créer, sont, quelquefois pour un temps, quelquefois pour toujours, déchus de leur fonction sociale et, par la privation de descendance, ou, par la misère d'une progéniture malsaine, étiolée, rachitique, atteints dans leur paternité. Ce n'est pas ici la place d'établir en détail des vérités répugnantes; et la parole d'un maître suffit à inspirer le dégoût et l'effroi de cette infection. « On en meurt plus qu'on ne le croit, et surtout qu'on ne le dit. On en meurt par le cerveau souvent, — mais on en peut mourir aussi par la moelle, par les reins, par le foie, par les poumons, par le cœur, par les artères. Il n'est pas un de nos organes, pas un coin, pas un recoin de notre corps où on ne l'ait vue pénétrer. Elle est quadruplement nocive et pernicieuse, à savoir : 1° par les dommages *individuels* qu'elle cause au malade ; 2° par ces dommages *collectifs* dont elle frappe la famille ; 3° par ses conséquences *héréditaires* se traduisant, pour ne parler que de l'une d'elles, par une effroyable mortalité infantile ; 4° enfin, par la dégénérescence, l'abâtardissement dont elle menace *l'espèce*. — Elle est, je ne crains pas de répéter le mot, un *fléau pour l'humanité* (1) ».

S'agit-il d'apprécier le dommage que ce fléau apporte partout où il sévit? La condamnation ne saurait être trop sévère contre la malfaisance atroce de quiconque, pour une bestialité d'un instant, non seulement s'inocule un poison, mais devient contagieux pour les personnes les plus sacrées de sa famille même, et bourreau pour toute la descendance née de lui. S'agit-il de juger les mesures de défense opposées à ce péril par la société? Elle ne mérite pas une condamnation moindre. Tout est réglé comme si les appétits de la chair étaient incoercibles. La débauche des hommes trouve ses aises les plus grossières, mais les plus commodes, dans la prostitution des femmes. L'Etat, au lieu de poursuivre les prostituées, les tolère, les recense, les investit d'un office public, les emploie comme des préposées à l'hygiène dans un service d'égouts. Il leur délivre la carte qui change leur vice en profession et en monopole. Il exerce sur ces femmes une surveillance médicale pour suspendre au besoin leur métier et soumettre à une cure les malades. Moyennant quoi il estime avoir rendu un double service, et épargné à la jeunesse masculine deux dangers : les sacrifices de la continence et les risques de la luxure.

Or, l'un de ces services vaut l'autre. Que l'homme, dès sa puberté, ait droit au plaisir sexuel par droit de nature, ait besoin de lui pour sa santé, et soit exposé à dépérir s'il ne satisfait pas cette autre faim, est un préjugé très répandu, mais démenti par ceux qui ont autorité. L'opinion de ceux-ci forme une doctrine formelle, et qui se répète dans toutes les langues : « Il est une idée singulièrement fausse et qu'il importe de combattre, parce qu'elle assiège non seulement l'esprit des enfants, mais encore celui des pères, qu'elle semble autoriser à prendre leur parti de l'inconduite de leurs fils : c'est l'idée des dangers imaginaires d'une continence absolue (2) ». « Les maux de l'incontinence sont connus, incontestés ; ceux que provoquerait la continence sont supposés, imaginaires. Ce qui le prouve, c'est que de nombreux ouvrages savants et volumineux ont été consacrés à exposer les premiers et que les autres attendent encore leur historien (3) ». « Ceux qui soutiennent que, dans le cas où le mariage est rendu impossible pour des causes diverses, il est indispensable, pour des raisons psychologiques, de le remplacer par d'autres unions, ceux-là ne font reposer leur opinion sur aucun argument sérieux (4) ». « Je n'ai jamais vu une seule maladie produite uniquement par la chasteté (5) ». « Avant le mariage, la continence absolue des jeunes gens peut et doit être observée (6). » « La chasteté ne nuit pas plus au corps qu'à l'âme (7) » Et comme si les affirmations individuelles ne suffisaient pas à établir une certitude contraire aux idées reçues, des corps savants ont fait entendre leur voix collective. A une recrudescence de ces préjugés dangereux la Faculté de médecine de Christiania répond : « L'assertion proférée récemment par plusieurs personnes et reproduite dans des journaux et dans des assemblées publiques, qu'une vie de pureté et de moralité serait préjudiciable à la santé, ne repose, suivant nos expériences constatées, *à l'unanimité*, sur aucun fondement. Nous n'avons jamais eu connaissance d'un préjudice quelconque résultant d'une vie absolument pure et morale. » Veut-on un témoignage qu'on peut appeler le verdict de la science universelle? Un congrès international de médecins formulait en 1902 cette doctrine, à l'unanimité de plus de trois cents votants : « Il faut surtout inculquer à la jeunesse masculine que non seulement la chasteté et la continence ne sont pas nuisibles, mais encore que ces vertus sont des plus recommandables au point de vue purement médical et hygiénique. » (8) Cette profession de foi, formulée par les praticiens et les professeurs les plus éminents des principaux pays, porte, pour la France, les signatures des docteurs Gailleton, Alverne, Auffret, Chauvel, Landouzy, Barthélemy, Burlureaux, Frank, Hallopeau, Jullien et Thibierge.

Si la métamorphose de la prostitution en un service public se justifie si mal par la nécessité de laisser leur cours de nature aux ardeurs de notre jeunesse mâle, la vigilance de ce service ne garantit pas davantage contre les conséquences de ces ardeurs les clients des prostituées. La visite régulière de ces femmes par des médecins s'accomplit une fois par semaine, et c'est tous les jours, et plusieurs fois par jour, qu'elles exercent leur métier. Celle que l'examen vient de reconnaître saine recevra peut-être aussitôt d'un passant le mal qu'elle transmettra aux autres, elle sera libre d'y travailler six jours, avant de se reposer le septième dans l'hôpital où elle sera remise en état de reprendre la même besogne. Et s'il y a trop de chances pour qu'un seul contact avec une de ces femmes suffise à contaminer un homme, il n'y a aucune chance pour que leurs visiteurs accoutumés échappent à la contagion (9).

La méthode adoptée est donc deux fois condamnable. Elle contient une complicité morale envers des appétits qu'on suppose invincibles pour ne pas les combattre, elle offre une quiétude mensongère à ceux qu'elle leurre d'un plaisir sans danger. Elle déprave, car la fausse sécurité qu'elle promet aux débauchés les enhardit, et fortifie en eux

(1) Le Professeur Fournier, de l'Académie de médecine; *Pour nos Fils*. Tancrède, éditeur.

(2) Docteur Périer.

(3) Docteur Surbled, *Célibat et Mariage*, ch. VII. Retaux, 1892.

(4) Sir Lionel Beal, médecin et professeur au Collège royal de Londres, *Our Morality and the moral question*. Churchill, 1878, p. 47.

(5) Professeur Mantigazza, *La Physiologie de l'Amour*.

(6) Docteur Acton. *On the reproductive organs*. London.

(7) Docteur Sir James Paget. *Hygiène et Morale*, par le Dr Good, p. 42.

(8) Conférence internationale de prophylaxie sanitaire et morale, dans son deuxième congrès général, tenu à Bruxelles, du 1er au 6 septembre 1902.

(9) Toute fille, après deux ou trois ans d'exercice de la prostitution, est pour ainsi dire fatalement entachée. *Pour nos Fils* (p. 43).

Sur cent de ces femmes (les prostituées clandestines) arrêtées pour délit de prostitution, on trouve environ un tiers de malades... Id. (p. 42).

les exigences d'habitudes qui ne se contentent pas des satisfactions préparées par elle. C'est par leur promiscuité de corps et d'âme avec les femmes galantes qu'ils s'aguerrissent à s'attaquer aux autres. L'homme, gâté par les premières, devient le corrupteur des secondes, et des unes aux autres circule la contagion. Le service des mœurs poursuit celles qui, échappant au contrôle médical, sont les plus dangereuses et les enrôle bon gré mal gré. Mais, plus il augmente le monde de la prostitution surveillée, plus il excite les instincts qui poussent ses clients à étendre hors d'elle leurs plaisirs. Et, comme le débauché est plus actif à recruter ses nouvelles victimes que la police à les immatriculer, le résultat dernier est l'accroissement continu des maladies par l'accroissement continu des prostituées publiques et clandestines. Avant la guerre, elles étaient en France plus de 500,000 : aucun métier ne faisait vivre plus de femmes. Or, de ces femmes, un tiers au moins sont des semeuses de corruption dans le sang français.

Ces conséquences, funestes dès l'origine, deviennent de plus en plus redoutables. C'est beaucoup à nos soldats qu'une sollicitude si mal inspirée songeait quand elle ouvrit ces cabarets d'amour, où tout venant trouverait une ivresse vile et à vil prix. L'armée d'alors n'était, dans la nation, qu'un groupe de deux ou trois cent mille jeunes hommes, longtemps soustraits, pour le service public, à la vie ordinaire, à la famille, au mariage. On doutait que leur célibat involontaire se consolât dans la chasteté, Et si certains devenaient victimes de l'amour au rabais, leur malheur particulier ne s'élevait pas à un malheur social, parce qu'ils étaient peu nombreux et que beaucoup demeuraient vieux garçons.

Or aujourd'hui, l'armée n'est plus la profession de quelques-uns, mais l'école de tous. Et c'est la nation entière qui s'instruit par tout ce qu'elle apprend au service. Le caractère de régularité que donne à la prostitution la tolérance de l'Etat, la propagande que les familiers de la débauche font auprès des conscrits, la fausse honte que ceux-ci ressentent de leur inexpérience, poussent les « bleus » à l'initiation d'où ni l'âme ni le corps ne reviennent intacts. Les périodes d'exercices qui rappellent les réservistes et les territoriaux à la vie militaire, ramènent aux mêmes tentations les hommes mûrs eux-mêmes et rajeunissent en eux toute la vie du soldat, la meilleure et la pire. Ainsi chaque Français, tant qu'il est capable de porter les armes, est livré, par chaque appel de Mars aux racolages de Vénus. Les gars venus sains de nos provinces capitulent trop devant ces appels, rapportent dans toute la France, éducateurs à leur tour, le besoin et l'art de déniaiser les filles, et propagent les mauvaises mœurs et leurs suites. Les pères eux-mêmes, pris aux mêmes pièges que les fils, oublient parfois la dignité de leur vie familiale et contractent les maladies dont ils souillent leurs foyers. Ce n'est pas pour cela que la patrie demande aux épouses fidèles leurs maris, aux bonnes mères leurs enfants. Elles consentent que le sang le plus précieux à leur tendresse soit répandu, mais non gâté.

La plus grande coupable est la société, quand, gardienne des mœurs elle se fait pourvoyeuse d'un vice, quand, protectrice de la vie, elle propage une contagion. C'est elle qui se fait tentatrice par l'embauchage des femmes vénales, elle qui empoisonne le sang de la race par les maladies implacables, elle qui abaisse la nature humaine par le droit reconnu à l'immoralité. L'Etat n'a pas pour mission de faciliter ce qui est mauvais. Longtemps il y eut, sous la tutelle de l'Etat, d'autres maisons publiques, celles du jeu. Le même sophisme soutenait celles-ci : le jeu était impossible à détruire, on le rendrait moins malsain en le surveillant. On reconnut un jour que le permettre était le légitimer sans le restreindre : les maisons de jeu furent fermées. Quelle logique d'avoir fermé celles qui menacent la bourse des particuliers, et d'avoir maintenu celles qui attaquent la vie de la race!

Il est temps que la police emploie son énergie non à poursuivre les filles insoumises pour accroître de leurs effectifs l'armée de la prostitution protégée, mais qu'à l'une et l'autre prostitution justice soit faite par une égale intolérance. Il y a des règles qui défendent la santé humaine contre la liberté des établissements dangereux et insalubres, et il y a une administration pour livrer la santé humaine au plus insalubre et au plus dangereux des métiers. Fût-elle saine de corps, celle qui propose ce corps vénal au premier venu commet par l'offre seule un attentat à la morale. Tout racolage est de plus une attaque à l'hygiène, puisque la malheureuse, devenue l'égout collecteur des lubricités masculines, devient la principale propagatrice de leurs poisons. La fille insoumise doit être punie parce qu'elle les répand sous la forme la plus virulente, et la fille soumise ne doit plus être tolérée parce que sa soumission ne préserve efficacement ni elle ni ses clients.

Quand la prostitution cessera d'être un métier pour devenir un délit, les femmes que le vice ne nourrira plus dans l'oisiveté seront pour la plupart contraintes de chercher l'existence dans un métier honorable. La noblesse qu'il y a dans le travail régénérera par la meilleure rédemption leur âme. Subsistât-il dans les bas-fonds de leur nature une nostalgie de l'ancien avilissement, elles seront retenues par la peur de l'amende, de la prison et de la honte. Quand la tentation cessera de se frôler aux hommes, délivrés des excitants qu'ils prenaient pour l'appel de la nature, ils s'étonneront de n'avoir pas davantage à lui résister pour la rendre continente, et, si elle commande, seront conduits par elle au mariage qu'ils contracteront jeunes et sains.

Pour nettoyer une demeure, le bon moyen n'est pas de choisir entre les ordures, et de balayer les unes en ménageant les autres. Cet assainissement devrait faire l'objet d'un concert entre les divers peuples : car le mal ne respecte pas les frontières, et il aggrave ses affreuses atteintes en accumulant dans une purulence internationale les malignités spéciales à sa propagation dans chaque race.

Mais s'il faut hâter cette délivrance commune par un combat commun, et si la France doit prendre sa part de responsabilité dans ce mal universel, il n'est pas vrai que cette part soit la principale. Ce fléau porte chez certains peuples le nom de « mal français ». Ce serait une grande honte pour nous si l'injure était méritée; c'est une grande hypocrisie aux peuples plus atteints que nous d'avoir fait l'ombre sur leur misère par l'éclat projeté tout entier sur la nôtre. Ne cédons pas à la représaille de réfuter une calomnie par des chiffres authentiques et de dire publiquement à plusieurs grands peuples qui nous poussent à la première place : « Après vous, messieurs. » N'humilions pas ceux dont l'alliance est utile à la victoire commune. Contentons nous de répondre : Si à Paris ce mal frappe treize à seize hommes sur cent (10), cette proportion effrayante est loin d'être telle dans nos provinces ; tandis que l'Asie, l'Afrique et l'Europe contiennent des races célèbres par une contamination autrement répandue, par une infection assez universelle pour être vraiment nationale.

Enfin et surtout constatons que les plus contaminées de ces races comptent parmi les plus prolifiques.

Donc, les faits concluent que si ce mal a la plus funeste influence sur la vigueur de la race, s'il accroît toutes les difficultés de vivre dans la descendance des avariés, il n'est par pour ceux-ci une cause de stérilité immédiate. Craindre pour les générations futures son empoisonnement perpétué, est avoir raison dès maintenant ; mettre cet empoisonnement parmi les causes principales de la dépopulation serait prévoir plus que constater. Et si le mal vénérien n'arrête pas les naissances dans les races, là où il est le plus endémique, on ne saurait l'accuser de la dépopulation actuelle en France, où il est moins répandu.

ÉTIENNE LAMY,
de l'Académie française.

(A suivre.)

(10) Le Professeur Fournier. — *Pour nos Fils*, p. 16.



Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50,** sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Quand le Roi de Bulgarie prétendait aimer la France

L'impresario J.-J. Schurmann, à qui nous devons de si curieuses pages documentaires, appréciées de nos lecteurs, nous communique ce pittoresque souvenir sur l'un de nos ennemis les plus notoires. Son récit met en relief le caractère cynique et impérieux du futur tsar des Bulgares.

A. B.

LA LOGE DE FERDINAND

Un matin, Francisque Sarcey m'invite à déjeuner et me demande de donner avec Eléonora Duse une représentation consacrée spécialement aux artistes et leur permettant d'admirer la plus grande comédienne actuelle sans qu'ils aient besoin de s'imposer un lourd sacrifice d'argent.

J'en parle à mon étoile, qui est transportée de joie à l'idée de pouvoir paraître devant ses pairs.

Je vais trouver Constant Coquelin qui tient le sceptre directorial du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Il m'accorde le théâtre pour cette matinée spéciale, à condition que nous payions les frais, qu'il fixe définitivement à une somme globale de 1,400 francs.

J'accepte, et je décide que, pour couvrir les frais, on mettra en vente deux loges de cinq cents francs et vingt fauteuils au prix de cent francs.

Je lance les invitations. Chaque théâtre de Paris me donne une liste des artistes qui désirent assister à la représentation. Pour éviter des réclamations ou froissements d'amour-propre, je remets le nombre des places désirées aux directeurs, pour qu'ils fassent eux-mêmes la distribution. J'agis de même pour les artistes des grands cafés-concerts, pour les artistes sans engagement et pour ceux de province.

On envoie des places pour les membres de l'Académie française, de l'Institut, les élèves du Conservatoire et de l'Ecole des beaux-arts. Les poètes, auteurs dramatiques, romanciers, les chroniqueurs, peintres et sculpteurs reçoivent tous des billets gratuits.

Après un travail acharné de quarante-huit heures, la salle est faite.

Les places mises en vente ont été enlevées d'assaut, ce qui permit de verser à l'Association des artistes dramatiques, pour leur caisse sociale, plusieurs billets de cent francs formant le reliquat de la recette après paiement des frais de salle, pauvres, auteurs et personnel de contrôle. La veille du grand jour, je reçois chez moi, boulevard Haussmann, la visite d'un monsieur qui s'annonce comme le maréchal de la cour de S. A. R. le prince de Bulgarie.



Souvenir de Bagatelle (Bois de Boulogne) : M. Bellan, président du Conseil municipal, offre une rose au roi Ferdinand et lui demande d'en faire hommage à la reine.



Le couple royal



A Longchamp.

Je le reçois de suite.

« Voici, monsieur, le but de ma visite. Vous donnez demain, en matinée, une représentation extraordinaire de Mme Eléonora Duse, offerte aux artistes et pour laquelle on a mis en vente quelques billets pour subvenir aux frais indispensables. Je me suis rendu au bureau de location, il ne reste plus rien.

— Je le sais.

— Je viens donc vous trouver pour vous demander de mettre une loge à la disposition de Son Altesse royale.

— Je suis désolé, mais je n'en ai pas.

— Vous avez pourtant toute votre salle à votre disposition.

— C'est une erreur. Je n'ai rien réservé pour moi ni pour mes amis. Nous jouons pour les artistes, c'est à eux seuls qu'appartient la salle. Toutes places sans exception sont distribuées. Voici la liste des titulaires, avec la désignation des places qu'ils occupent.

— Ce n'est pas eux qui me les céderont.

— J'en doute. Il y va de l'honneur professionnel.

— Alors?

— Alors, il n'y a rien à faire. Je suis désolé de ne pas pouvoir contenter Son Altesse royale.

— Oh! non, monsieur, ne dites pas cela.



[illegible] historique. — Avant la deuxième guerre balkanique, en décembre 1912, sur les ruines de la forteresse de [illegible] pour l'attribuer à la Grèce, le tsar des Bulgares contemple la plaine et l'admirable panorama de la mer Égée.

[illegible] un moyen pour nous satis- [illegible] je vous en prie, cherchez-le.»

[illegible]

[illegible] il y aura peut-être un moyen [illegible]

[illegible] de savoir le nom des [illegible] les loges mises en [illegible] peut-être moyen de s'entendre [illegible]

— Je vous en prie, faites-le d'urgence. [illegible] de vous dire que le prince ne regar- [illegible] pas au prix.

[illegible] Une loge [illegible] par la princesse de Wagram. [illegible] d'essayer de la lui racheter. [illegible] grand marchand [illegible] Je me rends chez lui et de- [illegible] à céder sa loge au [illegible]ce.

— Non, monsieur, je suis assez riche [illegible] pas avoir besoin de réaliser un [illegible]nce. La loge vaut pour moi le prix [illegible] le peut valoir pour un autre. Je l'ai, [illegible] garde.

— Je le regrette. Je ferai part au prince [illegible] l'inutilité de ma démarche.

— Quel prince?

— S. A. R. le prince de Bulgarie.

— [illegible] agit du prince régnant Fer- [illegible]and?

— [illegible]rfaitement.

— [illegible]lors, il y a moyen de s'entendre. [illegible] demande pas mieux.

[illegible] donnera deux mille francs [illegible]

— C'est cher, mais je crois que Son Altesse royale ne se refusera pas à vous solder le prix demandé ; je suis prêt même à vous payer de suite.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore?

— J'ai toujours désiré être décoré. Voilà une occasion unique pour satisfaire mon rêve. Je demande la rosette d'officier de la croix bulgare.

— Vous devez comprendre que je n'ai nul pouvoir de vous l'accorder.

— En effet. Vous n'avez qu'à faire connaître au prince mon desideratum impératif. Je n'en démordrai pas. C'est à prendre ou à laisser.»

Assez perplexe, je quitte mon fourreur à l'ambition féroce. Le maréchal attend chez moi pour avoir la réponse. Je lui raconte mot à mot mon entretien avec le possesseur de la loge.

« Mon pouvoir ne s'étend pas jusque-là. Je vais soumettre ces conditions absurdes à Son Altesse qui est seule juge de la suite à y donner. Je vous répondrai dans une demi-heure, le temps d'aller jusqu'à l'hôtel et de revenir.»

En moins d'une demi-heure, il me revient [illegible]

« La princesse tient absolument à avoir la joie d'assister au spectacle. Le prince ne veut ni ne peut la priver de ce plaisir. Coûte que coûte, il faut la loge. On accepte. Voici [illegible] désir sera satisfait.»

Je suis bouleversé à l'idée que l'on décore un négociant pour le simple fait de céder à quatre fois le prix coûtant une loge de théâtre ; mais on ne me demande plus mon avis, et je n'ai qu'à m'incliner et transmettre la réponse.

« Non, je ne marche pas, me dit le fourreur.

— Comment?

— Je n'ai que faire de promesses. Qui me garantit qu'on les exécutera ensuite? Je ne vous remettrai la loge que contre deux mille francs et le brevet en règle.

— Mais on ne peut pas décorer quelqu'un sans qu'il y ait des formalités à remplir.

— Cela m'est égal, donnant donnant. Pas de brevet, pas de loge!»

Il n'y a rien à faire, je m'en retourne bredouille et déclare à l'envoyé du souverain que je ne peux pas aboutir.

L'aide de camp sort tout décontenancé et ne revient plus. Je me réjouis sincèrement de ce que le fourreur ne gagnera pas les quinze cents francs offerts et surtout que la boutonnière de son veston restera vierge de la rosette annoncée.

Vain espoir...

S. A. R. la princesse de Bulgarie assista au spectacle dans la loge qui fut l'objet de ce marchandage extraordinaire.

[illegible]

TOTO

[illegible]

Au bord du trottoir, un homme en colère s'agitait entre deux béquilles ; il avait une jambe coupée, la chéchia sur le crâne, la croix de guerre sur la poitrine, et il criait, en maintenant son équilibre d'une seule main, pendant que l'autre gesticulait avec indignation.

Auprès de lui, un chien à longs poils jaunes, trempé comme au sortir du bain, secouait, d'un mouvement frénétique, la boule de son torse et s'auréolait de gouttelettes. A quatre pas, un grand garçon se tenait immobile, un seau au bout du bras et la mine penaude entre une cuve pleine d'eau et un tas de mortier.

— T'as pas honte ? criait le mutilé. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce chien-là ? Espèce de propre à rien ! Petite saleté ! Cresson de feuillée ! Qu'est-ce que tu fiches ici, embusqué, à te conduire comme un Boche ?



[illegible] Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Il m'arrive que cette petite vermine venait tout juste d'emplir son seau quand mon chien a passé, tranquille comme Baptiste ; alors pour faire le malin, il lui flanque une pochetée d'eau à travers le [illegible]

— [illegible] savais pas [illegible] était avec vous ! [illegible] le garçon.

— Alors, parce que tu crois que personne le défendra, tu cognes dessus ? Eh bien, quoi ! c'est des manières de Boche de prendre comme ça les gens en traître...

Ayant prononcé son verdict, il reprit aplomb sur ses béquilles, tourna le dos, et s'en alla, escorté du chien et de moi ; chemin faisant, il m'expliquait :

— Cette bête-là, voyez-vous, on ne sait pas [illegible] des choses [illegible] moi-même, je saurais pas dire. Il s'appelle Toto. Pas vrai, Toto ? Oui, mon petit [illegible], t'es mon Toto. Pour



Deux types de chiens, exceptionnellement vigoureux et dressés à [illegible]

LE FRÈRE DU SOLDAT



LE SA



Composition de LEVEN et LEMONIER.

VETEUR







moi, voyez-vous, c'est pis qu'un frère ; sans lui, je serais pas ici à vous parler, bien sûr, j'y serais pas. Tel que vous le voyez, il a fait toute la campagne, et à l'œil, encore, sans toucher son prêt : pour le plaisir d'être avec moi. Au jour de la mobilisation, j'avais rejoint mon dépôt, comme de juste ; je laissais ma femme avec le gosse et notre chien. En repassant pour aller au front, voila qu'on s'arrête à l'embranchement pour vingt-quatre heures. Un petit bleu, et ma femme s'amène ; naturellement, elle apporte le môme et Toto. Ah! c'te fête! Y en avait que pour lui. Il voulait rien laisser au gosse. Ensuite, ils s'en vont tous les trois. Nous autres, rassemblement, et le poireau devant la gare, les trains qui partent chacun son tour. Notre tour arrive, je monte en wagon, et qu'est-ce que je revois sur le quai? mon Toto qui flairait des bottes et qui se faufilait en me cherchant. Je l'appelle, il grimpe d'un bond.

« Je te lâche plus », qu'il me dit. Et nous voilà partis pour la guerre! C'était le chien de la section. Il en a vu, vous pouvez me croire. Douze mois de tranchée en première ligne, ça compte dans la vie d'un chien. D'un homme aussi. On a beau être zouave : quand on barbote là-dedans depuis douze mois, à recevoir l'averse et les marmites, et puis encore des

1. Le chien de guerre défile avec ses compagnons d'armes dans les rues de Londres. — 2. Tué à l'ennemi, le chien favori du régiment a été empaillé. On lui présente son successeur. — 3. La petite mascotte.

LE FRÈRE DU SOLDAT







[illegible] Il [illegible] l'avenir [illegible] pense plus à grand'chose : on n'a plus des [illegible] dans la tête. Un cheval, un chien, un [illegible], chacun en [illegible] pour son [illegible]. Il faut pas [illegible]. Le [illegible] comprend [illegible] d'[illegible]. Les [illegible] de [illegible] devine [illegible]. Une [illegible], elles [illegible] que je [illegible] [illegible] que ça [illegible] [illegible]. Toto [illegible] [illegible] savait [illegible]. [illegible] sait [illegible] plus aboyer, pour ne pas nous repérer. Alors, il n'aboie plus,

mais il grogne : « Attention ! ça va chauffer. » Il a, comme qui dirait, un poste d'écoute dans le ventre. Une fois qu'il a averti, il sait qu'il n'a plus rien à faire : sa consigne est levée ; alors, il vient se terrer, tout contre moi ; pas derrière, bien sûr, il voudrait pas ; à côté, pour avoir sa part.

» Un jour, ça bardait si fort que la tranchée n'était plus tenable. Ordre d'évacuer : on se tire par les boyaux. Mais tout d'un coup, je [illegible] plus de chien. Je l'appelle, je regarde. Pas de Toto. — Bon, je me dis, pauvre Toto, il a eu son compte, [illegible]. La section avait [illegible] éprouvée. [illegible] au cantonnement, on [illegible] de repos. Mais va te faire [illegible], une [illegible] attaque se déclanchait sur un autre point. [illegible]

[illegible] de l'enfant. Comme par hasard, il y avait là une bande d'[illegible] : on nous fourre dedans, et [illegible] ! On fait peut-être douze kilomètres, [illegible], je sais pas, j'ai jamais su. On nous débarque dans un [illegible] où les Boches voulaient prendre pied. [illegible] ! Ça va ! Mais [illegible], au sortir du [illegible] ! Les mitrailleuses fauchaient [illegible]. On les aura tout de même ! On les a eus. Mais c'est là que je suis tombé : une balle dans la [illegible] et une à travers la poitrine.

» Je ne l'ai vu que plus tard, quand je me suis réveillé. Il avait [illegible]





[illegible] 2. Chien de berger allemand, [illegible] au 2[illegible] [illegible] des [illegible] [illegible] 3. [illegible] 4. Le [illegible] [illegible] et des [illegible] et la [illegible].

LE FRÈRE DU SOLDAT

j'avais mal, j'avais froid. J'ai senti que je m'en allais pour de bon. J'ai dit adieu à tout. J'étais mort, autant dire.

Mais, au petit matin, voilà-t-il pas que je ressuscite! On me farfouillait dans le creux de la main, et je sentais quelque chose de chaud contre moi. Je risque un œil, et qu'est-ce que je vois, au lieu du Père éternel? Mon Toto. Parfaitement, ce Toto-là! Ça vous la coupe? Il avait changé de pays, bouffé les kilomètres, sans carte d'état-major, tous les kilomètres, et trouvé le patelin, et moi dans le tas!







Comment? On se le demande. Y a de quoi en faire des ronds de casquette... Moi, je vous dis ça : les bêtes, ça a des moyens que nous n'avons pas... Dès qu'il a vu que je bougeais, il s'est traîné sur le ventre, il me léchait le tournant de l'oreille, en me regardant l'œil, comme pour dire : « Je vais arranger ça, t'en fais pas!...

D'une tranchée à l'autre, on se tirait des coups de fusil, par-dessus nous. Il bronchait pas. Mais, un coup, voilà qu'il se trotte. Vous croyez peut-être qu'il me plaquait? Il s'en allait dans la tranchée avertir les copains. Il leur a expliqué que j'étais là. Un truc à lui, et bien simple. Il arrivait : « Bonjour la compagnie! » Et, dare, dare, il se carapatait, à fond de train, pour revenir à moi. Au bout d'une heure, il rappliquait encore. Il a recommencé son manège jusqu'à ce qu'on ait compris. Les Boches lui tiraient dessus : ça ne le gênait pas. J'en menais pas large, je pipais pas. Ça a duré deux jours et deux nuits. Pas moyen de venir me chercher. Enfin, la troisième nuit, deux brancardiers ont risqué le paquet : Toto les a conduits et ils m'ont traîné.

On m'a fichu la Croix de guerre. Avouez qu'il aurait droit au moins à la moitié? Aussi, des fois, je la lui mets à son collier, quand nous sommes seuls, pour ne pas vexer le monde. Mais ça remue et ça l'em... Il n'est pas fier. Pas vrai, Toto?

EDMOND HARAUCOURT.

1. En sentinelle dans la tranchée (armée belge). — 2. L'ambulancier. — 3. Le fracas du canon ne l'effraie point.

LE FRÈRE DU SOLDAT

Les Poètes de la Guerre

LE CHIEN

— « Mon maître n'était pas avare, quoique riche.
Depuis qu'à ses amis le sort m'avait adjoint
Le bonheur parfumait la paille de ma niche,
Car ma pâtée était épaisse et cuite à point.

Quand le beau temps mêlait l'or du soleil aux herbes
J'accompagnais parfois dans les champs les brebis,
Et les petits bergers couchés le long des gerbes
Pour me récompenser me jetaient du pain bis.

Les enfants de mon maître avaient du savoir-vivre.
Ils me tissaient les poils, sans les tirer trop fort.
On jouait; ils mettaient sur mon dos un gros livre
Je leur léchais les mains et je faisais le mort.

L'hiver près d'un grand feu, mes longues rêveries
Evoquaient les hasards de mes chasses d'antan;
Les yeux clos je flairais d'immenses sucreries,
Et j'aboyais en songe à des passants : « Va-t-en ! »

Les Prussiens sont venus pour me faire descendre
Du rêve où je comblais mes moindres appétits.
La ferme où je vivais n'est plus qu'un peu de cendre.
Ils ont tué mon maître et chassé ses petits.

Ils m'ont pris avec eux et je suis de leur suite
Avec d'autres chiens roux qui sont de leur pays.
Nous n'avons que des coups depuis qu'ils sont en fuite,
Loin des champs et des bourgs qu'ils avaient envahis.

J'ai faim! Sombre maigreur de mes flancs, tu me navres!
Autour de leurs repas, je rôde sans succès.
Les autres chiens sont gras, ils mangent des cadavres;
Mais moi, je ne peux pas; je suis un chien français...

RENÉ FAUCHOIS.

LES MENDIANTS

Encore un mendiant qui m'appelle ce soir!
Après quels longs parcours frappe-t-il à mes portes
Pour nourrir d'un sanglot sa faim de désespoir
Et m'arracher des doigts de pauvres lettres mortes?

« Mon enfant, mon soldat, mon alpin aux yeux bleus
» Qui leva son béret pour saluer la Guerre,
» Mon fils est mort... Et je me sens si vieux, si vieux
» De n'avoir plus ce fils qui n'avait plus sa mère!

» Vous m'êtes étrangère, et pourtant ma douleur
» Qui mendie un soupir, une larme, un peu d'âme,
» Heurte chez vous avec son bâton voyageur
» Il faut ouvrir à ceux qui sont pauvres, madame!

» Votre nom, je l'ai su mystérieusement.
» Mon fils avait de vous quelques lettres émues.
» Quand il fut mort, on les trouva dans son dolman.
» Il faut ouvrir, madame, aux peines inconnues...

» De mon fils, il me reste un portrait grave et doux,
» Sa croix qui me regarde avec ses deux étoiles.
» Il me reste de lui quatre lettres de vous.
» Madame, il faut ouvrir aux navires sans voiles!

» Le vent, sur votre seuil, fait courir mon chagrin,
» Et le nom de mon fils comme une feuille morte.
» Et l'on frappe chez vous avec un poing d'airain :
» A la Guerre, madame, ouvrez donc votre porte!

» De mon fils, il me reste un récit de combat,
» Un béret et l'odeur des forêts alsaciennes...
» Ouvrez aux cheveux blancs d'un père de soldat!
» J'ai vos lettres, madame...
Ah! donnez-moi les siennes!

» Il me le faut encor par ses ardents discours,
» Par ses cris de Français, par sa mâle écriture.
» Il me le faut encore et rempli des amours
» Pour lesquels il mourut sur son béret de bure.

» Par vos lettres, je sais quels étaient ses renoms.
» Les siennes, qu'il traçait dans la pluie et la boue,
» Me feront voir les pleurs qui glissaient sur sa joue,
» Entendre son cœur battre au milieu des canons.

» Encore un peu de lui! Puis-je dormir tranquille
» Tant que je n'aurai pas trouvé sous les sapins
» Son rire, son espoir et son chant juvénile,
» Et son cœur qui roulait dans les cailloux alpins?

» Suis-je quitte envers lui, sa vaillante mémoire,
» Tant que je n'aurai pas, chênes qu'il a serrés,
» Une feuille de vous, une branche de gloire?
« Madame, il faut ouvrir aux mendiants sacrés.

» Je le cherche au soleil, dans l'ombre, sur les routes.
» Je cherche ce soldat autour de son drapeau.
» Et que ne puis-je avoir la pluie aux larges gouttes
» Et l'aurore et le vent qui baignent son tombeau!

» Je vais dans tous les lieux qu'a traversés sa vie.
» — Si vous saviez combien les pères sont jaloux! —
» J'attends sur votre seuil et, plein de sombre envie,
» Je ne m'en irai pas, madame : il est chez vous.

» Et je frappe plus fort et jusqu'à vos fenêtres.
» Ouvrez à mon angoisse, à mes pleurs, à ma foi.
» Et j'exige, à présent, et j'exige ces lettres.
» Elles sont de mon fils... De lui... Rendez-les-moi! »

Ah! mendiants épars sur les routes du monde,
Combien êtes-vous donc qui demandez sans fin
— Là-bas, ici, partout! — soit une mèche blonde,
Soit l'image d'un tertre ou le nom d'un chemin!

O Guerre, que de morts! Que d'écrits, de reliques!
Que d'échanges profonds! Que de cris éperdus!
L'un réclame l'accent de trois mots héroïques,
Et l'autre, l'infini d'un cœur qui ne bat plus.

C'est, lumineusement, un anneau qui voyage,
Et c'est un peu de boue espérée... — O fierté! —
On supplie. On implore. On sollicite un gage
D'une mort dans le jour ou dans l'obscurité.

Tout est beau, tout est noble aux souvenirs avides.
Ah! Guerre, autour de toi, quel appel sans pareil!
L'un, du front qu'il aimait, veut posséder les rides,
L'autre, des yeux chéris, veut avoir le sommeil.

Que de prière à tout! Que de portes frappées!
« Avez-vous une rose? » « Avez-vous un adieu? »
On se partage, ici, des éclairs des épées.
Ici, le chant d'un prêtre et le pardon de Dieu.

On demande, on demande, on demande, on demande...
La Guerre fait toujours les pauvres plus nombreux.
L'un emplit sa besace avec une légende,
L'autre, sa gourde avec un rayon glorieux.

Aumône d'un mourant à ses compagnons d'armes.
Charité d'une mère aux mères de douleurs.
Offrande de beauté payée avec des larmes.
Rêve allant mendier un sourire à des fleurs!

Chef de qui l'on attend une épitaphe austère.
Père qui va cherchant les lettres de son fils.
Amante à qui l'on donne un morceau de la terre
Où celui qu'elle aimait dort entre deux fusils...

On demande une balle, un haillon, une épine,
Ce qui fut teint au jet d'un héroïque sang,
La moiteur d'une main, le pouls d'une poitrine,
La présence de Dieu dans un regard absent.

On demande partout! Dans la paix, dans lutte.
Les braves ne sont pas les moins grands mendiants.
Ces fils d'éternité ont soif de la minute
Encore suspendue aux lèvres d'un printemps.

« Encor des souvenirs, disent-ils, des mains blanches,
» Des sources de fraîcheur, des chemins de lilas,
» Une robe, un baiser s'évadant sous des branches...
» Encore ce serment : « Je ne l'oublierai pas!... »

Mendicité farouche et si vaste et si tendre!
Les soldats qui sont morts de leurs cris triomphants,
A leur dixième année on va même les prendre :
On veut les voir petits, on veut les voir enfants.

On va les mendier jusque dans leur collège,
Même aux bras maternels qui les ont tant chéris.
Ces soldats qui saignaient dans la boue et la neige,
On veut les voir jouant dans des jardins fleuris.

On veut les voir grandir et mettre dans leurs sommes
Leur neuve ambition, leurs travaux, leurs efforts,
Et ce frémissement sacré qui fait les hommes,
Puis, qui fait les héros et, puis, qui fait les morts...

On demande les traits de leur face chérie
Avant le pur rachat, avant l'ultime jour,
On veut les voir marcher, déjà, vers la Patrie
Quand ils rêvaient encor à leur premier amour...

On demande... On demande... Ah! voix désespérées,
Voix, innombrables voix, voix au suprême vœu,
Vous qui dites : « Ouvrez! » aux portes éclairées
Par la tendresse humaine ou la pitié de Dieu!

On demande au seuil triste, à la voûte céleste,
Au grand champ de bataille... Hélas! il appartient
A ceux que tout a fui de croire à ce qui reste,
A ceux qui donnent tout de recueillir un rien.

On demande... Et voici qu'avec cette misère,
Cette ardeur, ce transport, ce tremblement des voix,
S'élève, dominant tous les bruits de la guerre,
Le murmure des morts dans le calme des bois...

Ils demandent aussi, les mendiants de gloire...
Ils parlent au canon, au clairon, au tambour.
Un indicible appel sort de leur tombe noire...

Les morts que nous pleurons demandent la victoire.

Puis, doux, graves, pressants, ces pauvres qu'il faut croire
Nous demandent, tout bas, la prière et l'amour

HÉLÈNE PICARD.

L'EXILÉ

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!
LAMENNAIS.

Jamais le jour pour lui ne se lève en aurore.
Le chant du bois sacré s'est fait silencieux;
Au calice des fleurs le parfum s'évapore;
L'étoile de Vénus s'estompe dans les cieux.

La parole n'est plus qu'un son vide et sonore,
Ainsi qu'une maison sans paupière et sans yeux;
Il poursuit son chemin d'Errant mystérieux
Comme un halluciné qui croit rêver encore.

Pauvre Exilé d'un jour, sans asile et sans toit,
Feuille emportée au vent, regarde autour de toi,
Ta marche n'est qu'un point dans l'Univers immense.

Ce que des yeux mortels prennent pour un flambeau
N'est rien qu'un feu follet qui luit sur un tombeau.
Eteins-le, si tu veux que la clarté commence.

OCTAVE HOUDAILLE.

Adressons encore aux poètes dont les noms suivent, nos compliments pour leurs derniers envois, et nos excuses de ne pouvoir, malgré leurs mérites, leur offrir l'hospitalité :

MM. et Mmes Albert Noblet, Cazajus, Max-Lange, Marius, J. Melot, Lahuzut, Georges Paradis, P. d'Aspremont, Noël Mary Serve, Maurice Vidil, Bastide de l'Oulieu, Anatole Mouterde, Cellebrus, A. Rigaud, G. Litalien, André Delage, Dessenaud, E. Perrot, V. Revel, Jeanne Genay, J. Bretagne, Armand Gorbet, Maurice Maningue, George Lebel, Cy. Pellecuez, L.-L. Jady, Henri Sequé, A. Chansroux, Madeleine-Jenny Cadelys, E. Dessiaux, Pierre-Louis Lasserre, Borias, E.-H. Maron, Lucien Gellis, Jean Barilli, André Guillon, Eugène Bonnet, Léo-Fernand Richard, Paul Manivet, Ch. Jousse, Fernand Barthélemy, Yvonne Renault-Magny, G.-B., Aimé Jourlin, Adrien Dupin, Et. Excoffier, Léo Borliachon, Georges Béney, Robert Furet, Marcel Lurac.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

FUNÉRAILLES ET COURONNEMENT

S'il est pour l'empereur François-Joseph un dernier sommeil, il le dort, depuis le 30 novembre, à Vienne, dans la crypte de la chapelle des Capucins, la grande sépulture de la Maison d'Autriche. Il repose, s'il y a un repos pour lui, aux côtés de Marie-Thérèse et de l'archiduc Rodolphe, la victime du drame de Meyerling, aux côtés aussi du petit roi de Rome, dont ce doit être la suprême disgrâce. Ses funérailles se sont ressenties du triste état des finances autrichiennes et de la guerre elle-même. La pompe en fut médiocre. Elles manquèrent du cérémonial de la somptuosité d'antan. Où étaient les deux cents carrosses de gala et les seize étalons noirs des obsèques de François II, les cent généraux, la garde hongroise, la garde autrichienne, les compagnons d'armes, l'armée elle-même voulus par la grande impératrice à son propre enterrement? Armée, généraux, compagnons d'armes, tout cela est tombé à la guerre, la guerre insatiable, comme le chancelier allemand l'appelle... sur le Carso, en Galicie. Et Guillaume II lui-même n'était pas là. Alors qu'il devait primitivement assister aux funérailles impériales au milieu de la foule des princes allemands, il n'a fait que toucher barre à Vienne, soit que son état de santé ne lui permît pas de suivre le cercueil de son « brillant second », soit qu'il craignît un attentat, et c'est le kronprinz qui le suppléa.

Peut-être se réserve-t-il pour le couronnement de Charles Ier comme roi de Hongrie, cérémonie qui presse d'ailleurs, puisque, d'après la coutume hongroise, le nouveau souverain ne peut signer et promulguer de lois qu'autant qu'il a reçu la couronne. Si l'on en croit les journaux viennois, on rétablirait à cette occasion l'ancien usage d'après lequel le roi devait, avant d'entrer à Budapest, gravir à cheval un tertre fait de la terre de toutes les provinces du royaume de Hongrie, et pointer son épée vers les quatre points cardinaux, symbolisant ainsi le serment qu'il fait de défendre le pays contre tout ennemi. Mais, là encore, que d'impossibilités!

LA LEVÉE EN MASSE EN ALLEMAGNE

Le gouvernement allemand en hâte l'accomplissement. Pour la faire accepter du Reichstag, le chancelier aura multiplié les exposés, les discours ; et l'un d'eux est à retenir, à donner en méditation à tous ceux, trop nombreux ici, qui ne comprennent pas encore la guerre, car il y souligne la prépondérance, toujours plus grande dans la lutte de la fabrication des canons et des munitions ; la leçon de la Somme n'est pas perdue pour lui :

« Nos ennemis, y disait-il, ne veulent pas encore entendre parler de paix ; ils nous sont de beaucoup supérieurs en nombre ; le monde presque entier leur fournit du matériel de guerre. Ce que cela signifie, nous l'avons vu dans les combats de la Somme ; l'industrie et l'organisation deviennent chaque jour plus décisives pour l'issue du conflit. Chaque main qui travaille à la fabrication des munitions remplace un homme et protège une jeune vie dans les tranchées ; chaque main qui reste inactive aide l'ennemi ; c'est là l'avertissement qu'on nous donne par chaque bulletin de l'armée et qui doit pénétrer les cœurs et les consciences. »

Et il ajoutait : « Nos motifs n'ont pas été trouvés autour d'une table à tapis vert ; ils viennent du front et sont nés au bruit du canon. »

MODIFICATIONS POLITIQUES

Le gigantesque effort de la Russie dans une guerre qu'elle veut, comme nous, mener jusqu'au bout, — elle fait une levée nouvelle de 1,200,000 hommes, — ne va pas sans difficultés, sans modifications dans son gouvernement et son armée. C'est ainsi que la présidence du conseil des ministres change de mains, passe de celles de M. Boris Sturmer dans celles du sénateur Trépoff. Depuis la retraite de M. Sazonoff, M. Sturmer cumulait la présidence du Conseil et la direction des Affaires étrangères. La tâche était lourde, le fut-elle trop ? Toujours est-il qu'il s'est trouvé à la Douma devant des critiques très vives, non seulement de l'opposition, mais de grands chefs militaires eux-mêmes, du général Chouvaïef et de l'amiral Grigorovitch, qui lui reprochèrent de n'avoir pas su prendre toutes les mesures nécessaires à la bonne conduite de la guerre, surtout dans les services alimentaires de l'armée. Il y eut à ce sujet, dans la grande assemblée, une séance très vive. Et le ministre, dont la collaboration avec l'Entente était d'ailleurs très étroite, qui avait, à diverses reprises, affirmé l'inébranlable résolution de la Russie de poursuivre la lutte jusqu'à son accomplissement, cédait bientôt après la place. Son successeur, Alexandre-Fedorovitch Trépoff, a donné sa mesure comme ministre des voies et communications. Il a déployé à ce poste, depuis deux ans, autant d'activité que d'énergie, et l'on attend beaucoup de lui.

Du côté militaire, il n'y a pas, à proprement parler, de changement ; mais des raisons de santé obligent le général Alexeieff, celui-là même qui arrêta l'offensive allemande et prépara celle de Broussiloff, à prendre un repos prolongé. Et l'illustre Gourko le remplace au poste de généralissime ; il prend l'intérim, comme l'année dernière Kouropatkine, lorsque le général Rousski dut momentanément abandonner le commandement des forces russes devant Riga.

En Angleterre, les zeppelins ont fait une nouvelle et malencontreuse apparition, (la quarante et unième), puisque deux de ces monstres de l'air ont été incendiés.

L'amiral Jellicoe remplace l'amiral Jackson dans les fonctions de premier lord de l'Amirauté, et sir David Beatty, le vainqueur du Dogger-Bank et du Jutland, prend le commandement de la flotte elle-même. Chez l'ennemi, d'ailleurs, les changements ne sont pas moindres qu'en Russie. On a pu voir, en effet, que M. Zimmermann succède au trop célèbre von Jagow, dont la santé — et l'on sait ce que cela veut dire — était devenue précaire, aussitôt après l'entrée en guerre de la Roumanie. Le nouveau directeur de l'Office des Affaires étrangères représenterait là-bas l'idée modérée : il chercherait un compromis avec la Norvège.

L'ULTIMATUM DES ALLIÉS A LA GRÈCE

Les Alliés ont mis la Grèce en demeure de leur livrer un matériel de guerre équivalent à celui qu'elle a cédé aux Bulgares avec les forts de Rupel et de Cavalla, et que ceux-ci s'empressèrent d'employer contre l'armée d'Orient. Il est prouvé, en effet, que les canons grecs tirèrent contre les nôtres, que leurs obus fauchèrent dans nos rangs. Aussi, l'amiral Dartige du Fournet exigeait-il la remise de 300 canons et mitrailleuses et de 50,000 fusils. Comme le dit *le Temps*, « l'artillerie et les fusils exigés ne seront pas seulement une compensation, mais une garantie contre quelque coup de folie de certains éléments de l'armée royale qu'on excite systématiquement contre les Alliés. Il serait impossible au gouvernement d'Athènes de mettre en ligne une division contre les puissances protectrices. L'état-major hellène essayait en vain de nous subtiliser l'artillerie promise.

LA BATAILLE POUR BUCAREST

Le tsar viendrait d'appeler le grand-duc Nicolas au commandement des forces alliées sur le front roumain, et ce serait assez dire la marche critique des événements de ce côté. Falkenhayn et le maréchal Mackensen ont fait, en effet, dans la grande plaine valaque une jonction aussi rapide qu'inattendue.

Bucarest était doublement menacé, telle était, en gros, ce jeudi 30 novembre où j'écris, la situation militaire.

Il y a une certaine analogie entre la situation militaire de la Roumanie et celle de la France après les batailles de Charleroi et de Guise. Ses armées ont été, comme les nôtres, contraintes à un grand recul stratégique après la perte à Turgu-Jiu, le 14 novembre, d'une grande bataille et, profitant immédiatement de sa victoire, Falkenhayn, qui d'abord piquait vers le sud, a fait face à l'est, en direction de Bucarest, sur la ligne de l'Oltu. Puis, comme il débouchait de Craïova vers Slatina, le maréchal Mackensen passait lui-même le Danube à la hauteur de Zimnica et de Turnu-Magurele, en face de Sistovo, — là où les Russes franchirent le fleuve en 1877, et de Nikopoli, où les Roumains le passèrent eux-mêmes en 1913 quand ils marchèrent sur Sofia, — et il venait s'aligner à droite du front allemand-bulgare. Zimnica et Turnu-Magurele sont les deux têtes de lignes d'une voie ferrée conduisant à Pitesci et d'une grande route que Mackensen a immédiatement empruntée pour gagner Alexandria et faire sa jonction avec Falkenhayn.

Et, bien naturellement, cette jonction, l'arrivée de nouveaux bataillons sur le Vede, ont obligé les Roumains combattant à l'est de l'Oltu à se replier et à abandonner leur nouvelle ligne du Topolog et, depuis, la situation n'a fait que se gâter pour eux, et chaque jour elle devient pire. La manœuvre allemande n'a pas été pour les critiques militaires tout à fait une surprise. Le maréchal Mackensen ne pouvait avoir été détaché en Bulgarie pour une opération secondaire, et son arrêt dans la Dobroudja, devant Cernavoda, n'était qu'une feinte. Le stratège allemand attendait que la marche de Falkenhayn, un moment arrêtée, eût donné son plein. Puis, quand il vit son aile marchante à hauteur de Craïova, il passa le Danube là où les Roumains ne l'attendaient pas, et il envoyait occuper Alexandria, puis Giurgiu, sur le flanc gauche même de nos valeureux alliés, en menace même de Bucarest. La capitale roumaine se trouvait donc attaquée à la fois par le sud et à l'ouest, puis au nord-ouest, où l'aile gauche ennemie emportait déjà à cette même heure où j'écris la ville de Pitesci où la voie ferrée pique directement sur elle. Campolung était également pris. Et pour ajouter à la situation, nos alliés ne disposaient, de Rossi et d'Alexandria et du Téorman, d'aucun obstacle où concentrer leur résistance. C'était devant l'ennemi la plaine, la belle plaine valaque avec quelques rivières qui ne représentent, comme l'Argesu coulant à quelques kilomètres seulement de Bucarest, que de simples fossés.

Quant à cette ville, elle n'a pour défense qu'une ceinture de dix-huit grands forts reliés par des ouvrages intermédiaires et une voie ferrée circulaire, et qui, bâtis en plaine, n'ont, comme le font remarquer les militaires, aucun commandement. Construits par le général de Brialmont, ils n'ont pas de valeur supérieure à ceux de Liége et d'Anvers. Cette ligne fortifiée court sur environ quatre-vingts kilomètres à trois lieues de la ville. Et maintenant, qu'allait faire Mackensen? On ne pensait pas qu'il renouvelât l'erreur de von Kluck sous Paris. Son tempérament le portait plutôt à une attaque brusquée. Il dispose, en effet, sur le Danube de nombreuses troupes et d'une grande quantité d'artillerie lourde. On se demandait aussi avec anxiété ce qu'allaient pouvoir faire les Roumains, et surtout dans quelle mesure l'armée russe allait pouvoir les aider.

Les Russes contre-attaquent en grandes forces et avec succès dans les Carpathes, mais pourront-ils sauver la Roumanie de l'invasion que nos ennemis veulent complète?

LÉON PLÉE.

MA PHILOSOPHIE

DE LA VÉRITÉ ET DE LA DIFFICULTÉ QU'IL Y A A LA FAIRE SORTIR DE SON PUITS

Si le propre de la raison est de se méfier d'elle-même, combien est persuasive l'éloquence des déments à prêcher qu'ils sont la sagesse, et qu'il est malaisé de démontrer leur erreur!

Il n'est tel axiome, même inepte, qui ne trouve son admirateur. En revanche, il n'est telle vérité dont le moraliste qui l'émet ne suspecte l'exactitude, de l'instant où il l'a émise.

La vie donne rarement ce qu'on attendait d'elle.

La raison se prononce dans un sens, l'événement solutionne dans l'autre, et l'homme continue gravement à tirer des conclusions et à émettre des pronostics.

La Vérité historique est faite d'une accumulation de légendes que les pères repassent aux fils comme des souvenirs de famille et qui, à son insu, lentement, sont devenues son armature.

La Vérité philosophique, variable, d'ailleurs, avec les milieux et les civilisations, est une convention comme une autre.

Sortie des commandements de Dieu : « Tu ne tueras pas ; tu ne prendras pas le bien du prochain ; tu ne feras pas de faux témoignages », *la Vérité est si relative, si exposée à se modifier au contact de l'individu, que des axiomes philosophiques peuvent parfaitement être contradictoires sans que chacun d'eux cesse, pour cela, d'être probant.*

En fait, les moralistes se placent devant la vie comme des peintres devant un motif ; d'où, du motif et de la vie, des études qui n'ont aucun rapport entre elles, et qui, prises isolément, sont cependant d'une ressemblance à crier.

Il est indispensable, dans toute discussion, de se placer au point de vue où se place l'adversaire ; il faut le battre avec ses propres armes, sur son propre terrain, chez lui!

Ainsi seulement (et encore!...) on approchera (et pas beaucoup!...) de ce qu'on est convenu d'appeler un petit rien du tout de tantinet de vague commencement de vérité.

Je ne crois vraiment pas qu'il existe une vérité philosophique à laquelle on ne puisse victorieusement répondre, avec Montaigne : « Que sais-je? » ; avec Rabelais : « Peut-être » ; avec le docteur Marphurius : « C'est incertain. Il se peut faire. Il n'y a pas impossibilité ».

OU DES VÉRITÉS QUI, SANS DOUTE, NE SONT GUÈRE QUE DES PARADOXES, ALTERNENT AVEC DES PARADOXES QUI SONT PEUT-ÊTRE DES VÉRITÉS

Sganarelle et La Palisse sont peut-être de tous les hommes (moi compris) les seuls qui ne me paraissent pas ridicules.

Les cœurs bien nés dont parle le poète ressentent cruellement une mesure vexatoire, pour l'injustice qu'elle porte en soi et qui meurtrit, choque, brise en eux des tas de petites choses fragiles.

Les âmes vulgaires en prennent volontiers leur parti, mais à la condition qu'elle soit générale et que tout le monde en pâtisse.

L'idée que le feu a pris partout leur est une consolation de ce que l'incendie est chez eux.

Je ne sais pas de spectacle plus sain, d'un comique plus réconfortant, que celui d'un monsieur recevant de main de maître une beigne qu'il avait cherchée.

L'homme est un être délicieux ; c'est le roi des animaux. On le dit bouché et féroce, c'est de l'exagération. Il ne montre de férocité qu'aux gens hors d'état de se défendre, et il n'est point de question si obscure qu'elle lui demeure impénétrable : la simple menace d'un coup de pied au derrière ou d'un coup de poing en pleine figure, et il comprend à l'instant même.

Il est certain que, quoiqu'on fasse, on est toujours le fantoche de quelqu'un. C'est un malheur dont on ne meurt pas. Il faut s'en consoler, en rire, songer que la vie est un prétexte à nous blaguer les uns les autres, et penser du prochain et de sa malignité :

« Il ne se moquera jamais de moi autant que je me ficherai de lui. »

La tendance qu'éprouve l'homme à trouver spirituel un propos bêtement insultant, dès l'instant où il met en cause une personne de connaissance, n'est pas un des moindres indices de son excellent naturel.

L'avantage qu'il y a à être dans le vrai, c'est que toujours, forcément, on finit par avoir raison. En théorie, du moins.

Quelqu'un (Gambetta, je crois) a dit : « La Justice immanente », et vraisemblablement, elle l'est. Par malheur, boiteuse, elle se traîne, et la vie marche plus vite qu'elle. Toujours le crime serait puni et la vertu récompensée — aux plus compliqués des drames le plus simple des dénouements! — si à chaque instant la Mort n'intervenait, mettant les adversaires d'accord et classant le dossier de l'affaire.

C'est dommage.

La fierté, qui est le propre de l'homme à l'égal du rire, si ce n'est plus, a ses petites exigences ; d'autant plus impérieuses qu'elles sont moins justifiées.

Qu'est l'orgueil d'un Leverrier voyant apparaître au jour dit et à la place désignée, en l'immensité des espaces, l'astre annoncé depuis vingt ans, comparé à la gloire d'une brute qui a trouvé plus bête qu'elle?

Il y a des gens chez lesquels la simple certitude de les pouvoir satisfaire fait naître des besoins spontanés.

S'il fallait tolérer aux autres tout ce qu'on se permet à soi-même, la vie ne serait plus tenable.

(A suivre.) GEORGES COURTELINE.

Le Maître et l'Élève

(Nouvelle traduite de l'anglais)

— SUITE ET FIN (1) —

IV

La vieille Marthe se jeta aux genoux de l'officier :

— Grâce, monsieur le commandant! Une espièglerie... L'enfant ne voulait que s'amuser... Il est si jeune!

— Les enfants, répondit Schnadhorst, froidement, doivent apprendre qu'on ne s'amuse pas ainsi en temps de guerre. Vous qui le lui avez permis, vous êtes coupable.

Il fit un geste vers Bailey.

— J'ai entendu les accusés. Qu'avez-vous à dire pour leur défense?

La vieille et le petit tournèrent des yeux suppliants vers leur maître. Seul, il les séparait de la mort, qui les attendait dans les derniers rayons du crépuscule.

— Est-ce un crime, lieutenant, d'arborer le drapeau national à un arbre? Est-ce un jeu qu'un enfant de cet âge doive s'interdire? Quel mal fait-il? Et, dans tous les cas, quelle faute a commise cette femme?

— Elle l'a envoyé dehors sous prétexte de cueillir des fruits, gronda le maréchal des logis; en réalité, lieutenant, c'était pour mettre le drapeau à l'arbre et attirer l'attention des Français qui passeraient.

— Maréchal des logis, appelez-moi l'homme qui a fait l'arrestation.

— Müller! tonitrua le maréchal des logis.

L'homme entra, salua.

— Racontez ce qu'a fait le gamin... Vite!

— Herr lieutenant, dit l'homme, indiquant du doigt un point dans le parc, j'ai aperçu un drapeau, là-bas, à la cime d'un arbre. Puis, auprès de l'arbre, j'ai aperçu l'enfant. Il se sauva, mais je le rattrapai. C'est tout.

— Je vois, dit Schnadhorst, regardant à travers le parc.

— Il voulait descendre le drapeau, monsieur le commandant! s'écria la vieille Marthe. Je lui avais dit : « Quand tu iras chercher du fruit, tu descendras ton drapeau, ou nous aurons des histoires. »

Mais l'enfant pleurait, et Bailey connut que la vieille Marthe mentait pour le défendre. Il en eut froid au cœur.

— Rien de plus simple : ces gens nous trahissaient pendant que nous étions les hôtes de leur maître. Restons-en là!

Et Schnadhorst, ayant fait un signe au maréchal des logis, retourna s'asseoir.

Les deux pauvres êtres, luttant pour échapper à la rude poigne du sous-officier et de l'homme, se cramponnaient, avec d'horribles cris, l'un à l'autre. Marthe se sentait fautive : ce n'était pas le brave gosse qui pouvait mesurer les conséquences de son acte quand, tout pénétré du désir de servir son pays, il dressait son petit drapeau dans le ciel. Et maintenant, il se débattait, dans des frissons et des sanglots, car il entendait le bruit métallique des carabines. Mourir où il avait tant joué!

S'arrachant à son gardien, Pierre saisit Bailey par les genoux, il le conjura de plaider encore. Le sous-officier emmena la vieille Marthe gémissante. L'homme appesantit de nouveau sa main sur l'enfant.

— Encore une minute, le temps de vous dire un mot, lieutenant! implora Bailey.

— Une minute, soit! répliqua Schnadhorst, mais rien qu'une. Emmenez l'enfant... et attendez mes ordres, Müller!

(1) Voir *Les Annales* du 3 décembre 1916.

L'homme enleva de terre, comme un bébé, le petit Pierre, et sortit, le tenant dans ses bras. Le maître et l'élève se retrouvèrent tête à tête.

— Eh bien! monsieur?

— Lieutenant, n'aurez-vous pas pitié?

— Je suis en guerre avec vous, monsieur, et avec ces gens-là. Faire des signaux à l'ennemi, c'est un acte de trahison pour lequel je ne connais qu'un châtiment.

— Mais il s'agit d'un enfant. Vous n'êtes pas en guerre avec les enfants, peut-être? Et quant à cette femme, elle n'a là dedans aucune responsabilité, je le jure!

Le lieutenant se tourna vers Bailey. Son visage avait une expression singulière.

— J'étais un enfant, moi aussi, à Radford, lors de mon escapade. Quelle pitié avez-vous eue pour moi? Aucune. Vous m'avez frappé dans mon ambition.

Il montra le manuscrit.

— Faire une œuvre, une œuvre comme celle-là, je ne rêvais pas de plus grand bonheur au monde. Et, pour une gaminerie, vous m'avez chassé! Bonne leçon. D'ailleurs, vous remarquerez que votre conduite m'a été profitable. Mais, en me chassant, vous m'accordiez le délai d'une nuit: je vous accorde le même.

Il marcha vers la porte, jeta un ordre bref au maréchal des logis et, s'en retournant:

— Je leur ai donné jusqu'à l'aube, dit-il. Je crois que cela vaut mieux. Des coups de feu pourraient nous coûter une nuit de repos.

Cependant, Bailey venait de se résoudre à un parti désespéré. Quelque chose de nouveau s'était glissé dans ses veines. Lui qui avait toujours vécu dans les livres, et que sa science laissait impuissant, inutile, devant ces soldats gonflés de leur victoire, il se rappelait soudain qu'il était Anglais. Il subissait la magie de ce vocable.

— Ecoutez-moi, lieutenant, dit-il, et les mots lui déchiraient la gorge: la vieille femme est innocente; quant à l'enfant, s'il est coupable, c'est pour avoir agi sur mes instructions.

Schnadhorst partit de rire.

— Mauvaise plaisanterie, monsieur Bailey! Et qui n'a pas même le mérite de l'originalité. Mais le geste fait honneur à votre courage. J'entends que vous vous offrez à la place de l'enfant?

Bailey n'eut pas la force de répondre. Son silence parlait pour lui.

— Je vous en prie, monsieur, pas de donquichottisme!

Et vivement, le lieutenant continua:

— C'est ma faute. J'ai eu tort de vous raconter mon affaire. Jamais on ne devrait avouer ce genre de sacrifice. Dites ce que vous voudrez: je relâcherai la vieille femme, je ne peux aller plus loin. La guerre est la guerre.

Mais Bailey avait l'esprit hanté par deux yeux d'enfant, hagards dans une face livide.

— La guerre n'est pas l'assassinat.

— Des insultes? grogna l'officier. Rappelez-vous qu'il ne tient qu'à moi de vous envoyer rejoindre les autres. Ce n'est pas cela qui gênerait mon maréchal des logis.

— Je m'en doute, fit Bailey avec amertume. Et je lui montrerais, comme à toute votre bande de lâches, qu'un Anglais n'a pas peur.

— Allons donc! Vous tremblez!

— Parce que j'ai mis dans mon livre tout ce que j'avais en moi d'énergie virile. Je n'ai pas, comme vous, l'habitude de sentir le fil de l'acier ni d'entendre siffler les balles. Je vous déclare pourtant que, de faire fusiller ce petit, c'est un assassinat imbécile. Radford a eu raison de se débarrasser de vous, lieutenant Schnadhorst, si vous permettez un pareil crime.

— Assez! trancha l'Allemand, d'une voix sourde. Je veux vous faire l'honneur de vous prendre au mot. Je veux mettre à l'épreuve le code du courage selon Radford. Vous dites que vous vous offrez pour l'enfant?

— Je le dis.

Un rictus découvrit les fortes dents blanches de l'officier.

— Oh! le ton est crâne! Mais, à l'aube, il fait bien froid; permettez-nous de voir comment, dans le gris du matin, vous affronterez les carabines.

Alors, appelant:

— Holà, quelqu'un!

Un homme accourut à grand fracas de la cuisine.

— Monsieur se retire dans sa chambre, dit le lieutenant.

Puis, à Bailey:

— Au fait, quelle chambre?

— Mon cabinet de travail.

— Soit! Monsieur rentre dans son cabinet de travail. Il n'en sortirait qu'au péril de sa vie.

— Bien, herr lieutenant.

— Où sont les autres?

— Bouclés dans la cave.

— Vous les relâcherez à l'aube.

Et comme le soldat ouvrait de grands yeux, le lieutenant poursuivit, montrant Bailey:

— Mon hôte se déclare seul coupable dans l'affaire du drapeau. C'est donc à lui d'en subir les conséquences. Vous placerez un homme dehors, sous la fenêtre du cabinet de travail, et vous fermerez la porte à clé.

— Bien, herr lieutenant.

— Et maintenant, monsieur Bailey...

Schnadhorst rectifia la position, s'inclina.

—... Je me fais un devoir de vous souhaiter une bonne nuit.

V

Il y avait plusieurs heures que, dans son vieux fauteuil de cuir, Philip Bailey demeurait immobile, n'arrivant pas à concevoir, tant les événements avaient marché vite, qu'il fût un condamné à mort.

La mort! Il n'y avait guère pensé jusque-là. Une minute d'agonie, et de ce monde si clair, si fertile en sujets d'intérêt, il passerait dans un au delà dont la préoccupation l'avait peu distrait de ses études.

Il s'était offert en sacrifice pour l'enfant, à l'idée d'un petit cadavre troué par les balles et dont la jeune figure regarderait le ciel avec des prunelles vitreuses. Il n'était pas un héros; mais il avait senti que toujours, s'il laissait s'accomplir le meurtre, il serait obsédé par cette blême petite figure rigide. Car il avait la certitude que Schnadhorst ne pardonnerait pas. Il se le rappelait comme dur de cœur. Puis, l'étrange rencontre du maître et de l'élève avait, chez ce dernier, ravivé dans toute son amertume le souvenir de ce qu'il considérait comme une cruelle injustice. Son expulsion de Radford, la ruine de ses premières espérances, c'étaient des choses qu'on lui paierait avec du sang. Enfin, l'on était en guerre, et, sans aucun doute, ce drapeau sur un arbre avait pu mettre en danger la vie du lieutenant et de ses soldats.

Ainsi, Bailey était resté immobile pendant des heures, et dans son cerveau les idées se pourchassaient les unes les autres. La nuit s'avançait.

Il n'arrivait pas à rassembler ses esprits. Bien qu'il s'abstînt généralement d'alcool, il avait des liqueurs dans une armoire. Se forçant d'agir, il se leva, alla jusqu'à l'armoire et en tira un petit verre qu'il remplit. Puis, avec des doigts qui tremblaient, il prit la plume. Il avait quelque argent à léguer, quelques instructions à donner concernant ses travaux, une ou deux lettres à écrire. La chaleur de l'alcool le remonta. Une fois en train, il n'eut qu'à se laisser porter par ses habitudes littéraires. Chaque phrase renouvelait son agonie. Cependant, il alla tant bien que mal jusqu'au bout de sa tâche. Il écrivit à son meilleur ami, principal d'un collège d'Oxford, et lui raconta sa fin, mais sans parler de son sacrifice. Il écrivit à sa sœur préférée: elle avait une fille de douze ans dont il était le parrain, et c'est d'une main mal assurée qu'il traça le nom de sa filleule. Ensuite, il rédigea ses dernières volontés.

Pour finir, il s'occupa de ses papiers. Il en avait un fouillis sur sa table. Négligent par nature, il les avait jetés en paquets dans ses malles à son départ d'Angleterre, et déballés tels quels dans son cabinet, bourrant ses tiroirs, encombrant ses meubles. C'était, en apparence, un fait bizarre, qu'il eût ainsi emporté dans son exil des fiches d'examen de Radford, des lettres intéressant le collège, et jusqu'à des factures. Mais bien des années avant de résigner ses fonctions dans l'enseignement, pensant à sa grande *Histoire de la Civilisation*, il prenait, pour noter ses idées, la première feuille volante qui lui tombait sous la main; de sorte que lettres, fiches d'examen et factures, il avait gardé tout ce qui devait un jour lui rendre ses notes.

Vérifiant à peine le contenu de ses tiroirs, il les vidait dans la grille du foyer, l'un après l'autre. Par instants, il s'arrêtait à quelque signature, et il avait un serrement de cœur à reconnaître une écriture familière, une adresse amie. Mais il poursuivait avec courage; et factures, lettres, fiches d'examen allaient s'engouffrer dans la vieille grille dix-huitième siècle.

Une impression de froid le saisit. Sa lampe pâlissait. Des raies de lumière grise s'insinuaient aux lames des persiennes. L'aube commençait de poindre.

Il devait se hâter. Il n'avait plus à vider qu'un tiroir, plein, comme les autres, de matériaux pour son *Histoire*. Machinalement, il donnait un regard à chaque papier avant de l'envoyer rejoindre le tas dans la grille.

Soudain, il s'arrêta. Là, devant lui, éclatait le nom même qui dominait ses pensées: *Schnadhorst*. Et cela..., oui, vraiment... cela concernait l'exploit fatal de son élève.

Il lut:

Radford College.

CABINET DU DIRECTEUR

« Mon cher Bailey,

» J'ai examiné d'aussi près que possible le cas du jeune Schnadhorst, en tenant compte du rapport très favorable que vous m'avez fourni sur son caractère et les raisons qui justifieraient à son égard un acte spécial de clémence. Tout bien considéré, je regrette de ne pouvoir entrer dans vos vues. Il y a deux ans, un de nos élèves trouva la mort dans une aventure pareille. Schnadhorst ne l'ignorait pas. Il savait, comme tout le monde ici, la punition à laquelle il s'exposait par son escapade. Je me vois tenu de lui appliquer strictement la règle. Je viens de l'écrire à son père, qui, j'en suis sûr, comprendra.

» Sincèrement vôtre.

» JOHN-BRUCE MENZIES. »

Philip Bailey pouvait entendre les coups tumultueux de son cœur. Il avait complètement oublié cette lettre. Il ne soupçonnait

pas, la minute d'avant, qu'il eût jamais défendu Schnadhorst. Une note presque indéchiffrable, une idée de chapitre jetée au dos du papier lui notifiant la disgrâce de son élève, faisait, aujourd'hui, qu'il avait entre les mains la preuve de son intervention en faveur de l'homme qui le condamnait à mort.

La poignée de la porte remua, la clé tourna dans la serrure. Bailey se dressa tout d'une pièce. On venait pour lui.

La porte s'ouvrit, et Schnadhorst fut en deux pas dans la chambre. C'est ainsi que d'un air fanfaron, la bouche retroussée par un impertinent sourire, il était entré, naguère, dans le cabinet de Bailey à Radford. Sa vigoureuse jeunesse toisait de haut le vieux savant.

— Eh bien, monsieur Bailey, avez-vous changé d'avis?

Bailey humecta ses lèvres sèches.

— Non, dit-il, d'une voix qui lui parut, à lui-même, très lointaine. Mais... voulez-vous prendre la peine de lire ceci?

Il présentait la lettre de son ancien directeur

L'officier la lut, la relut. Puis :

— Vous aviez plaidé pour moi?

— Il semble que... j'eusse fait le possible pour obtenir votre grâce.

— En effet.

Schnadhorst ne détachait plus ses yeux de la lettre.

— Vous aviez plaidé pour moi... Et depuis des années, je nourrissais contre vous une implacable haine!

Alors, tendant la main:

— Pardonnez-moi, fit-il.

Bailey avança la main à son tour. Il était, jusque dans le tréfonds, secoué du plus fol espoir. Tout changeait avec ces quelques lignes.

— Et, poursuivit Schnadhorst, croyez à mon regret de ne pouvoir commuer votre sentence. J'ai, là-bas, un tas de brutes qui s'en iraient clabauder partout...

Il se retourna, s'éloigna. Bailey, comme s'il avait reçu un coup, s'était effondré sur son siège. Ainsi, en fin de compte...

Schnadhorst fit une brusque volte-face.

— Bien entendu, rien ne vous empêche, pendant que vos gardiens déjeunent, de mettre à profit leur absence.

— Pourquoi me torturer? demanda Bailey d'une voix rauque.

— Je vous donne simplement là, monsieur, répondit Schnadhorst, une indication amicale. S'il advient qu'en vous y conformant vous receviez un coup de feu...

Il haussa ses larges épaules.

— Eh bien, ce sera la fortune de la guerre!

Et se dirigeant vers la porte :

— J'entends mes hommes qui bougent. Il ne faut pas qu'on sache que je vous ai vu.

Il sortit, le sourire aux lèvres, et referma la porte après lui.

Dix minutes plus tard, Bailey s'élançait dans un champ de blé, au flanc de la côte. La côte gravie, il s'arrêta et se retourna. Puis il passa dans un autre champ et, de nouveau, regarda en arrière. Pressant encore le pas, il s'engagea dans un troisième. Enfin, presque à bout de souffle, il se glissa le long d'une haie, entra dans un bois, et, quand il eut trouvé la clairière la plus profonde, il se laissa tomber sur la mousse.

La lumière était haute, et il vivait.

R. S WARREN BELL.

(Traduit de l'anglais par LOUIS LABAT.)

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9e)

Vendredi, 1er décembre 1916.

La liquidation boursière de fin novembre n'a rien offert de saillant; le taux des reports a été le même que précédemment, soit de 4 o/o environ au Parquet et de 5 3/4 o/o en Coulisse. Les anciennes positions à terme deviennent de plus en plus réduites.

Le **marché** présente toujours les mêmes caractéristiques.

Comme nous le constations pour les précédentes semaines, il s'est encore produit des réalisations de bénéfices dans les groupes de valeurs que les dernières hausses avaient favorisés.

Il est à noter, néanmoins, que les valeurs cuprifères, en général, n'ont rien perdu de leur gain récent et que certaines l'ont même accentué. Ce groupe est galvanisé par la continuation de la hausse du cuivre à £ 150.

Signalons encore la fermeté de nos fonds nationaux ; la *Rente Française 5 o/o* libérée a progressé de 87 80 à 87 90. C'est toujours le meilleur placement à long terme à recommander aux capitalistes.

Nous avons déjà signalé que le Gouvernement a repris l'émission des **Bons de la Défense nationale.**

Ces Bons sont tout indiqués pour les placements à court terme : trois mois, six mois ou un an. L'intérêt de 4 o/o pour les Bons à trois mois et de 5 o/o pour les Bons à six mois ou pour ceux à un an est payable d'avance.

On souscrit sans frais aux guichets du **Crédit Mobilier Français.**

Comme nous l'avons dit la semaine dernière, les actionnaires de la **Sucrerie Centrale « Coloso » de Porto-Rico,** réunis en assemblée générale ordinaire le 24 novembre, ont approuvé les comptes de l'exercice 1915-1916 et voté un dividende de 6 francs.

Ce dividende est payable actuellement à raison de 5 fr. 76 net par action nominative et de 5 fr. 50 net par action au porteur, contre remise du coupon nº 6, aux Caisses du **Crédit Mobilier Français.**

C'est à une très forte majorité que l'assemblée extraordinaire, qui a suivi la précédente réunion, a approuvé la cession de l'actif social à M. F. Bianchi, de Mayaguez, Porto-Rico.

Le prix de la vente est de 1,400,000 dollars, dont la moitié est payable comptant et l'autre moitié en trois versements annuels (lesquels d'ailleurs pourront être anticipés). Jusqu'à parfait paiement, la Société conservera sur les biens vendus un privilège de premier rang.

Par son vote, l'assemblée générale a confirmé l'opinion du Conseil d'administration que l'opération était avantageuse et opportune.

Sa réalisation doit permettre, outre l'extinction de tout le passif, de rembourser intégralement au pair les 40,000 actions composant le capital social et de répartir, en outre, un *bonus* à chaque action, ce qui entraînera statutairement une répartition à chacune des 5,500 parts de fondateurs.

Ce *bonus* constituera une prime qu'il est impossible de chiffrer exactement pour l'instant ; les éléments de la liquidation, notamment en ce qui concerne la partie de l'actif non comprise dans la vente et restant à réaliser, peuvent présenter certaines variations et demeurent, en général, soumis aux fluctuations du change américain.

L'opération, de toutes manières, se chiffrera d'une façon avantageuse pour les porteurs de titres de la Société.

L'offre d'achat a été déterminée par les hauts cours du sucre sans doute, mais aussi par l'abondance des capitaux disponibles aux Etats-Unis, et ce sont là des causes exceptionnelles dont il était sage de ne pas laisser échapper l'occasion.

Il faut bien se rendre compte que jamais une offre semblable ne fût survenue lors d'une dépression de l'industrie sucrière, et l'on sait à quels motifs d'ordres divers, climatériques, économiques ou politiques, elle doit de passer par des périodes plus ou moins espacées de prospérité ou de marasme.

Actuellement, la hausse du sucre, comme celle de presque toutes les denrées alimentaires, tient aux événements qui bouleversent l'Europe, c'est-à-dire à une cause dont bien téméraire serait celui qui oserait en fixer la durée, à une cause, en tout cas, temporaire. Ce qui est certain c'est que les fluctuations de l'industrie sucrière rendent très irrégulière la rémunération des capitaux investis dans ce genre d'exploitations.

En réalisant son titre à un prix qui eût paru inespéré il y a peu de temps encore, l'actionnaire de la Sucrerie Coloso trouvera maintes occasions d'employer son capital utilement et d'une façon que les circonstances rendent très rémunératrice, considération qui a certes bien son importance.

L'assemblée générale annuelle du **Crédit Mobilier Français,** ainsi que nous l'avions fait prévoir, n'a pu avoir lieu le 30 novembre par suite de l'insuffisance du nombre d'actions déposées ; elle se tiendra, le 14 décembre, sur seconde convocation.

Nous engageons les Actionnaires à déposer leurs titres en vue de cette réunion. Rappelons que, pour faire partie de l'Assemblée, il faut être propriétaire d'au moins quatre actions, qui devront être déposées soit au **Crédit Mobilier,** 30 et 32, rue Taitbout, soit dans tous Etablissements de Crédit ou chez tous Agents de change, Banquiers ou Notaires. Ces actions, ou les récépissés de dépôt, devront être parvenues au siège social trois jours au moins avant la réunion.

Le coupon des obligations 4 o/o de l'**American Railroad Company of Porto-Rico,** échéant le 1er décembre 1916, est payable, sous déduction des impôts, soit à raison de 9 francs **net,** aux guichets du **Crédit Mobilier Français.**

Le remboursement (au pair, moins l'impôt) des 141 obligations sorties au tirage du 21 novembre dernier s'effectue également, à partir d'aujourd'hui, aux mêmes guichets.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Nos amis et alliés, les Anglais, qui se couvrent de gloire dans la Somme, ont droit aussi à notre admiration pour la victoire industrielle qu'ils remportent actuellement...

En effet, malgré la conscription qui fait combattre plusieurs centaines de coupeurs anglais, John Shannon and Sons Ltd ont pu préparer leur collection d'hiver, et — ce qui est plus appréciable encore — ils ont décidé de maintenir, pour cette saison au moins, leurs anciens prix.

Leurs costumes tailleur sur mesure, doublés de soie, en tissus de première qualité, sont vendus 75 francs (douane, port, assurance, etc., 7 fr. 50).

Les cousines de province, seront heureuses de savoir que la coupe est garantie, même pour les ordres pris par correspondance. Quant à celles de Paris, elles peuvent visiter et essayer à la succursale de Paris, 71, rue de Provence (1er étage). Demandez toutes les planches de mode et échantillons A. S.

Je vous rappelle qu'il est, en ce moment,

UN CADEAU APPRÉCIÉ

par les « permissionnaires » : les Tubes d'Essences spéciales pour cigarettes. La fumée qui se dégage des cigarettes ainsi parfumées embaume et assainit les appartements. Bichara, parfumeur syrien, à qui nous les devons, a créé également toute une série de parfums d'Orient, subtils et persistants. Vous les trouverez 10, Chaussée d'Antin, à Paris.

QU'EST-CE DONC QUE L'ÉLECTROLYSE ?

Un moyen rapide et efficace de se débarrasser pour toujours des poils et duvets importuns. On peut l'appliquer soi-même sans danger, grâce à un petit appareil-bijou sur lequel Mme de Saint-Bonant, 159, Bd Montparnasse, Paris, veut bien donner des renseignements gratuits et détaillés.

Nombreuses sont celles qui m'ont demandé le mode d'emploi de

L'EMPLATRE SELMA A LA FEUILLE DE LIERRE

Enlevez la tarlatane, découpez un morceau d'emplâtre de la grandeur du cor, durillon ou œil-de-perdrix, appliquez-le sur la partie à détruire. Au bout de deux jours, enlevez l'emplâtre et grattez le cor avec l'ongle. Si la tarlatane se détache difficilement de l'emplâtre, mouillez-la un peu à l'eau froide. Je rappelle que le prix de la pochette de l'Emplâtre Selma est de 1 fr., au Laboratoire Selma, 49, avenue Victor-Hugo.

FURETTE.

L'avenir de la jeunesse des deux sexes, et même des personnes d'âge mûr sans situation, s'offre brillant dans le commerce qui, après la guerre, va prendre un essor considérable ! Mais il faut laisser de côté les emplois sédentaires, déjà encombrés par les veuves de guerre, leurs filles et les invalides. Sachez donc que le futur chef de maison ou le collaborateur s'assureront une situation lucrative, une vie active et indépendante en apprenant à traiter, à négocier les affaires avec succès. Je vous conseille de demander la brochure gratuite sur ce sujet à l'Ecole Technique Supérieure de Représentation, 57, rue Turbigo, à Paris, fondée dès avant la guerre par des industriels.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Josepha. — La Sève Sourcilière. de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, fait pousser, allonger et épaissir cils et sourcils. Elle vous donnera le résultat que vous désirez. Défiez-vous des nombreuses contrefaçons.

[illegible]agonne. — Ce produit ne convient pas à votre cas. Faites des badigeonnages avec : 30 gr. de moelle de bœuf et 1 gr. de Baume du Pérou.

Une petite Parisienne exilée. — Rien à faire. Tous les traitements préconisés vous feraient plus de mal que de bien.

L. T. C. A. — 1° Celle de Mme Rambaud. 2° L'Extrait Capillaire. 3° Votre intention est bien gentille, mais très difficile à mettre à exécution en ce moment. Adressez-vous si vous voulez à la « Commerciale-Publicité », rue d'Amsterdam.

R. A. S. — 1° La Véritable Eau de Ninon. 2° Contre les points noirs, toilette à l'eau très chaude et au savon de Panama, et frictions avec : 100 gr. d'alcool à 60°, 50 gr. d'alcool de mélisse, 10 gr. de résorcine et 2 gr. de chloral. 3° La Poudre « Nildé » à la violette.

N° 266. — 1° Le savon de Marseille en savonnette ou le savon à la glycérine. 2° Librairie Flammarion, mais elle est très peu employée, je lui préfère la Prévost-Delaunay.

Rieuse. — Usez des Dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella ; l'Elixir, tout en blanchissant les dents, purifie l'haleine et la bouche en leur communiquant une agréable fraîcheur. Son prix est de 3 fr. le flacon, franco contre mandat de 3 fr. 50 adressé à l'administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Poilus du secteur postal 00. — 1° Oui, en prenant des bains de pieds quotidiens à l'eau tiède. 2° Le Podogiénol du pharmacien Gorisse, 107, faubourg du Temple.

Jenny O'Connill. — La Pommade Rosa, chaque fois que vous sortez est la seule qui puisse vous faire du bien.

Abonnée de 18 ans. — Ne croyez pas que l'étude de la sténo-dactylographie demande longtemps. En suivant les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, vous serez bientôt en mesure de vous placer.

Incomprise. — Adressez-vous, de ma part, à Fayard, éditeur, 18, r. du St-Gothard, qui vous donnera tous ces renseignements.

Mondaine. — Les points noirs, le nez brillant sont inconnus de celle qui emploie la Crème Dalyb n° 3. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service U, 20, rue Godot-de-Mauroy.

Blondinette. — Adressez-vous à H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, qui vous donnera tous renseignements utiles.

27 ans. — Faites des massages à l'huile d'olive en ayant soin de frotter les rides en travers et non dans le sens de la hauteur.

25 ans bientôt. — 1° Suivez un régime d'engraissement. 2° Passez dessus, tous les matins, une éponge mouillée à l'eau froide et faites des massages circulaires avec du talc. 3° Faites de la gymnastique des bras.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Coupe, couture corset, mode, broderie. *Patrons* Ecole Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris. *Cours par correspondance, à l'école et à domicile.*

Conseils d'Hygiène

Chronique Dentaire. — Il n'est plus toujours facile de faire soigner ses dents et nombreux sont nos lecteurs qui, en attendant les secours du praticien, voudraient connaître le moyen de guérir eux-mêmes les maux de dents, les névralgies, les abcès, les inflammations des gencives ainsi que la méthode à suivre pour avoir une dentition saine et blanche, nettoyer son dentier, le faire adhérer au palais, etc., etc. Ces renseignements, ainsi qu'une foule de conseils pratiques sont indiqués d'une façon claire et simple dans une intéressante brochure qui est envoyée *gratuitement* à tout lecteur qui en fait la demande à M. l'abbé Arnol, à Chalon-sur-Saône.

Il se confirme que les expériences faites avec le Gastropeptyl ont donné de merveilleux résultats. La découverte de ce produit a fait grand bruit dans le monde médical. Le Gastropeptyl, affirme le rapporteur, guérit les maladies de la digestion, tant gastriques qu'intestinales, dyspepsies aussi bien qu'entérites. Les médecins, après un sérieux contrôle, se déclarent convaincus. C'est un triomphe pour la thérapeutique française, que je signale le premier dans la presse. Le Docteur, 71, rue Saint-Jacques, Paris, vous donnera tous renseignements sur le Gastropeptyl et vous enverra une boîte contre remboursement de 4 fr. 85, car on n'en trouve pas encore dans les Pharmacies.

Un bon conseil. — Le Docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, Paris, affirme que *l'électricité seule* détruit les poils *sans cicatrice*. Traite difformités, rides, cicatrices. *Consulter ou écrire.*

Les Carrières Commerciales

Le Commerce et l'Industrie manquent totalement de jeunes débutants susceptibles de devenir un jour, par la pratique et l'expérience, de très bons employés de bureau pourvus d'une situation intéressante. Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants doivent envisager, à la fin de leurs études scolaires, la possibilité de leur voir un jour occuper ces emplois. Les Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis), ont créé un apprentissage professionnel pouvant être suivi chez soi ou sur place et mettant les jeunes gens des deux sexes en mesure de débuter avantageusement. Prix à forfait. Demander le programme M gratuit. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

ENTRE NOUS

Anglais, directeur société anglaise, désire correspondre sérieusement avec personne instruite, musicienne, de famille bien placée. Benaroy, 5, rue de Provence.

Bien rédiger. Envoi de 16 leçons contre mandat 10 francs. Infaillible, rapide. Masson, adhérent Société Gens Lettres, 42, rue Vital-Carles, Bordeaux.

Pension famille recommandée, ascenseur, bains. Quartier Luxembourg, 29, rue de Buci.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

Pour avoir professeurs et institutrices anglaises recommandés, s'adresser 50, avenue d'Iéna.

LIBRAIRIE

Carnet de Route d'un Artilleur, Virton-la-Marne, par le Lieutenant R. DEVILLE, avec une préface de Pierre MILLE, Paris 1916, Librairie CHAPELOT, 1 vol. petit in-8° avec une carte. Prix : 2 fr.

Le livre du lieutenant Deville *est un carnet de route*, on pourrait dire un carnet de croquis, mais croquis émouvants, parmi lesquels combien d'excellents dessins. Ces pages, vivement écrites, ne visent qu'à la vérité. Mais, par une sensibilité de bon aloi, et sans emphase, il impose un intérêt soutenu.

Par une alerte préface, M. Pierre Mille, avec la clairvoyance et la finesse qu'on lui connaît, présente au public ce livre et, avec un accent un peu ému, ce jeune officier qu'il a connu tout enfant.

Maison Attinger, 30, boulevard Saint-Michel, à Paris. Cette librairie publie actuellement : *D'Athènes à Constantinople*, le dernier ouvrage de M. IBANEZ DE IBERO, voyageur illassable, qui a traversé la Grèce, la Bulgarie et la Turquie. Cet ouvrage abonde de documents, de portraits et d'aventures du plus grand intérêt pour toutes les personnes désirant connaître les dessous de la politique balkanique.

A la même librairie *Noëlle Roger* publie ses *Carnets d'une Infirmière*, en une édition à 3 fr. 50. Cette œuvre, pleine de sensibilité et de charme, a obtenu un succès considérable. A.S.

LES·ANNALES



CHEZ L'ENNEMI

LA FAMINE EN ALLEMAGNE

VOIR CI-CONTRE LE PREMIER CHAPITRE DE CE RECIT DE VOYAGE, ILLUSTRÉ DE DOCUMENTS AUTHENTIQUES ET INÉDITS

17 Décembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.

NOËL-ÉTRENNES

BÉCASSINE PENDANT la GUERRE

Le plus joli, le plus amusant des albums illustrés, Luxueusement imprimé en cinq couleurs sur papier surglacé. Très jolie reliure.

PRIX FRANCO : CINQ FRANCS



Précédemment paru :

L'ENFANCE DE BECASSINE

qui raconte les premières années de l'héroïne.

Prix franco relié .... 5 francs.

Franco contre mandat-poste, HENRI GAUTIER, éditeur, 55, Quai des Grands-Augustins, Paris.

ROSELILY

du Docteur CHALK

Poudre de Riz LIQUIDE

ABSORBE LES **TACHES DE ROUSSEUR**

avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.

Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. Phie DETCHEPARE, à Biarritz. L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.

VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

VIN SAINT-RAPHAEL

VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANEMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :

1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;

2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Clétéa"* eau de mélisse et de menthe;

3° La Signature *St Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de 10 fr. *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme.)*

MAISON FONDÉE EN 1872

GUÉRISON RAPIDE et SANS OPÉRATION des

MALADIES DES FEMMES

Tumeurs, Cancer du sein ou du ventre, Fibromes, Pertes, Métrites, Maladies intimes, Suites de couches, Varices, Troubles de la circulation, Ménopause, Retour d'âge.

INSTITUT DU DOCTEUR ABER, 53, Rue Lafayette, Paris, fondé en 1883 et jouissant des plus hautes références.

Consultations tous les jours de 1 à 5 h. et par lettre. Brochure gratuite.

OFFREZ en CADEAU aux SOLDATS le

" BIDON CHAUFFANT RUBA "

Chauffe partout même dans la poche sans danger de feu. Indispensable l'hiver à tous soldats. Envoi franco contre mandat de **9 fr. 75** adressé à E. PETITPIERRE, Grande-Rue, à Pontarlier (Doubs).

Fque de POSTICHES et Cheveux en Gros.

HERMOSA, *24, Boul. de Strasbourg, Paris.*

Exécute égalt commandes particulres au prix de fabrique. Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démêlures.

MORUBILINE

Quintessence et concentration d'HUILE de FOIE de MORUE

Donne aux Tousseurs, Bronchitiques, Tuberculeux, Anémiés, etc.

SANTÉ, FORCE et ENERGIE pour l'hiver

Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion

Demi Flacon 3 francs, Flacon 5 fr. franco poste. Notice Gratis.

PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, Rue Joubert, Paris.

POITRINE Croissance, Beauté, Fermeté et Reconstitution par la préparation SVELTA, succès garanti, 3 fr. 50. Mme Poirson, 13, r. des Martyrs, Paris. (Notice.)

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine

"USINES du RHÔNE"

Le Tube de 20 comprimés........ 1 fr. 50
Le Cachet de 50 centigrammes : 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Situations

pour DAMES et JEUNES FILLES



sont offertes par les Ministères, les Chemins de fer, les Banques, etc., comme sténo-dactylo, secrétaire, caissière et aide-comptable.

L'ÉCOLE PIGIER

prépare à toutes ces situations le jour, le soir ou chez soi, par correspondance (sans déplacement). Programme et renseignements gratuits, *45 et 53, rue de Rivoli, — 19, Boulevard Poissonnière, — 147, rue de Rennes, Paris.*

OBÉSITÉ

LIN-TARIN

CONSTIPATION



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS le prix-courant gratis des ***Timbres-poste de Guerre*** à *Théodore CHAMPION 13, rue Drouot, Paris*

---

la Blédine

JACQUEMAIRE

farine délicieuse est

L'ALIMENT FRANÇAIS

des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

EN VENTE DANS Pharmacies, Herboristeries, bonnes Épiceries

DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

NOUS RECOMMANDONS TOUT PARTICULIÈREMENT

LA MACHINE A ÉCRIRE PLIANTE

Poids : 2 kilogr. 600 — **CORONA** — Volume : 11 × 23 × 29 c/m extérieur)



A MESSIEURS LES OFFICIERS BLESSÉS

ne pouvant se servir momentanément que d'un seul bras

Bâti aluminium — Mécanisme acier — Clavier Universel — 84 Caractères — Chariot à Billes — Écriture visible — Guide papier — Interlignage réglable, etc., etc. (Tous les avantages des grandes machines.)

VENTE AU COMPTANT ET PAR MENSUALITES. — Notice A franco sur demande.

Centralisation des Grandes Marques de Machines à écrire : 94, rue Lafayette, Paris (Xe)

ÉTRENNES pour les Petites Filles

Abonnez-les à

LA SEMAINE DE SUZETTE



qui publie chaque semaine un numéro illustré en couleurs, contenant de charmants romans enfantins, des saynètes, monologues, travaux amusants, les modes de la poupée avec patrons, etc...

ABONNEMENT D'UN AN à partir du premier Janvier — France, Algérie, Belgique.... 6 francs. Étranger et Colonies....... 8 francs.

Complétez le Cadeau *en y ajoutant :*

BLEUETTE jolie poupée Jumeau qui sert de modèle pour les patrons que publie le journal.

Prix franco en France : 4f75

et quelques Articles *du Ravissant*

TROUSSEAU DE BLEUETTE

exposé dans nos bureaux et dont nous envoyons le **Catalogue de luxe**, illustré en couleurs, contre un timbre de **10** centimes.

Pour toutes commandes, écrire et envoyer mandat-poste à M. H. GAUTIER, Directeur de la SEMAINE DE SUZETTE, 55, Quai des Grands-Augustins, PARIS.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN·6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1747. — 17 DECEMBRE 1916

EDITION·DE·LUXE UN·AN·6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



ÉMILE VERHAEREN

Phot. Henri Manuel

PHOTOGRAPHIÉ A L'« UNIVERSITÉ DES ANNALES », LORS DE SA DERNIÈRE CONFÉRENCE

PAGES OUBLIÉES

Une heure de chirurgie chez le Dr Doyen

Avec le Dr Doyen, disparaît une des figures les plus singulières de ce temps, un des hommes qui furent le plus admirés et le plus haïs... Son talent n'était point contesté, mais une sorte de ligue de mauvaise humeur s'était formée contre sa réputation. Nous retrouvons un article paru jadis dans la Revue Illustrée *et qui reflète et essaie d'élucider ce cas psychologique assez curieux :*

Jetez le nom du Dr Doyen dans une assemblée de savants, ou même dans un salon, et vous verrez éclater ce double sentiment. S'il se trouve là un médecin, il poussera des clameurs; l'ironie et la colère se peindront sur son visage: vous entendrez sortir de sa bouche des jugements passionnés, et peut-être même des invectives.

— Farceur... bluffeur... dentiste... Mangin... vendeur de crayons!

Il conclura, en affectant un violent mépris :

— Doyen?... Ce n'est pas un chirurgien, c'est un marchand de vin de Champagne!

Pressez-le, cependant. Demandez-lui ce qu'il pense du talent de ce praticien si décrié, et de sa capacité professionnelle. Et, s'il est sincère, il laissera tomber ces mots, comme à regret :

— Évidemment, il sait son métier. Il est très habile. Il a fait des tours de force!

Mais, pour ne pas vous laisser sur l'impression de ces louanges, il ajoutera bien vite :

— Quel charlatan!...

J'eus envie de le connaître. J'allai, un vendredi matin, frapper à sa porte. Après m'avoir montré son installation fastueuse, il me conta l'histoire de sa vocation scientifique.

Dès l'âge le plus tendre, il aima la chirurgie. Son père était médecin à Reims et lui servit de premier maître. Ils fréquentaient tous deux dans la salle d'opérations de l'Hôtel-Dieu. C'était un lieu d'horreur et qui jusqu'en 1880 était affecté à des usages multiples. Le « barbier » et la « barbière » en étaient les hôtes les plus assidus. Le matin, les employés apportaient le café au lait des externes. Ceux-ci arrachaient les dents et pansaient les ulcères. Chapeaux et vestons se trouvaient accumulés dans un placard obscur, où se réfugiaient à l'arrivée des élèves, une demi-douzaine de chats favoris de la « barbière ». Cette femme préparait les cataplasmes et donnait des lavements : le « barbier », qui remplissait auprès des hommes les mêmes fonctions, était, en outre, chargé de la salle des morts. Il aidait aux autopsies, recousait, ensevelissait les cadavres. Dans ses loisirs il préparait les compresses, les bandes de toile, les fils cirés que l'on employait aux ligatures d'artères. Se présentait-il une opération, on mandait le barbier, le plus souvent occupé à la préparation des enterrements. Et ce dernier, aidé de sa compagne, enlevait tasses et croûtes de pain, disposait le lit de douleur, puis passait au chirurgien, sans même s'être purifié les mains, ces fameux fils cirés. La salle d'opérations n'était ainsi que l'antichambre de la salle des morts. Et l'on s'y répétait de curieuses anecdotes qui avaient trait pour la plupart au célèbre chirurgien Maisonneuve.

Ce Maisonneuve possédait des talents rares et qu'il utilisait de son mieux d'après l'ancienne méthode. M. Doyen le père, qui l'avait connu, évoquait son regard brillant, sa main prompte, son énergie presque sauvage lorsqu'il pressait l'écrou de son serre-nœud. A mesure que les plaintes du malade, dont les chairs se rompaient lentement, devenaient plus aiguës, Maisonneuve se montrait presque cruel, redoublait d'audace et enjoignait d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : « Donnez-lui une compresse, qu'il la morde! » puis, se retournant vers le patient qui hurlait : « Vous, tâchez de penser à autre chose! »

De tels spectacles, de tels récits émurent l'imagination de notre jeune étudiant. Ayant achevé ses études comme interne, dans le service de Championnière, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, fut initié aux pratiques de Lister, suivit les cours de Farabeuf et acquit la conviction que le premier mérite d'un bon opérateur était la rapidité. Son père ne se lassait pas d'insister sur ce point essentiel.

— Apprends, disait-il, à opérer sans aide; dispose tes instruments à ta portée, prends-les toi-même et sache faire seul jusqu'aux ligatures. Le vrai chirurgien doit arriver à ne jamais dépendre de ceux qui l'entourent et à toujours travailler *cito, tuto et jucunde*.

Et ce sont les principes dont il ne cesse de s'inspirer.



Une opération à l'institut Doyen (au premier plan, à gauche : le docteur).

Il m'a volontiers permis de le voir à l'œuvre. Justement il avait, ce matin-là, quelques ventres à ouvrir. Je ne vous dirai pas comment il s'en est tiré, n'ayant aucune compétence en la matière. Mais je fus émerveillé de son aisance, de son enjouement et de sa dextérité. Les scalpels, les ciseaux s'enfonçaient allègrement dans les chairs. Le sang ruisselait. Et je n'apercevais plus, hypnotisé, que deux mains rouges qui palpaient, tailliaient, arrachaient, recousaient de tristes lambeaux humains.

Auprès de moi un petit bonhomme pas plus haut que ça se repaissait de ces choses.

— Que fais-tu là, dis-je, mon enfant?

Il me répondit avec fierté :

— Je regarde travailler papa. C'est très amusant!

Dans la famille Doyen, ils ne sont pas en retard!

A un certain moment, le célèbre praticien s'arrêta, interrogea la pendule :

— Notre opération est achevée. Elle a exigé trente minutes. C'est la même qui dure une heure dans les hôpitaux.

Il me sembla que cette observation manquait de modestie. Mais elle était faite d'un ton si parfaitement naturel!...

Et m'avant ramené dans son cabinet, M. Doyen, encore tout animé par l'exercice qu'il venait de prendre, m'a parlé avec beaucoup de liberté et de franchise.

— Oui, m'a-t-il dit, j'insiste dans mes articles, dans mes livres, sur les conditions où doit s'exercer notre art. La plus essentielle est la célérité. Il m'arrive de déplorer et quelquefois de railler la lenteur de certains de mes confrères, et d'opposer ma méthode aux leurs. C'est pour répandre cette méthode et la donner en exemple que j'appelle à mon aide les photographes... On peut appliquer à la chirurgie le proverbe anglais : *time is money*, le temps pour l'opéré, c'est la vie...

Il hausse les épaules et son visage exprime le plus profond dédain.

— Considérez, je vous prie, l'hypocrisie et la mauvaise foi de mes adversaires. Ils admettent qu'on prenne des notes sur leurs cours et qu'on les sténographie. Or, qu'est-ce que le cinématographe, sinon une forme nouvelle de sténographie, la sténographie pour les yeux? Soyons de notre siècle, morbleu, soyons modernes!

M. le Dr Doyen est un savant très moderne.

ADOLPHE BRISSON.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Impunité Royale

« Comment ! ce monsieur n'est pas encore bouclé! » Ces mots familiers résument l'étonnement, l'impatience et le vœu de tous les Français... Ils ne comprennent pas que le plus sournois de nos ennemis puisse continuer envers nous ses perfides manœuvres et jouir d'une entière impunité. Jusqu'à présent il s'était contenté de mentir et de trahir. Maintenant il passe de la ruse à l'action directe. Ses mitrailleuses prennent pour cibles nos matelots... Et qu'une telle agression n'ait pas attiré sur lui d'immédiates représailles, c'est ce qui nous irrite et nous confond. A l'heure où j'écris ces lignes, rien n'a été fait. Peut-être, à l'heure où elles paraîtront, les mesures attendues auront-elles été prises... Il ne s'agit plus simplement d'affamer une petite nation, en organisant autour d'elle un étroit blocus. Le sang appelle le sang. L'inspirateur de ces violences doit subir un châtiment personnel... Le bon sens, la logique, la justice, la prudence l'exigent ainsi... Morte la bête, mort le venin. Il faut frapper le reptile à la tête pour le rendre inoffensif.

Ce peuple n'a aucune raison de nous détester. Nous lui avons été secourables ; hier, nous l'aimions ; nous supposions naïvement qu'il nous aimait ; quelques-uns de ceux qui habitent ce pays n'ont pas répudié ces sentiments (1). Il ne nous est devenu hostile que parce que son chef l'oblige à se montrer ingrat et qu'il obéit docilement à son chef... Inutile d'indiquer la conclusion. Elle s'impose...

Relisez *La Grèce Contemporaine* d'Edmond About. Cet ouvrage fameux, vieux d'un demi-siècle, et qui causa quelque scandale lors de sa naissance, contient des pages prophétiques. Le génie satirique de l'auteur met en relief des traits de mœurs demeurés invariables. Il trace un tableau fidèle, ô combien ! — nous nous en apercevons aujourd'hui à nos dépens — du gouvernement hellénique, de ses traditions, de ses méthodes. Jamais peinture ne fut plus pénétrante, plus ironique et plus vive. Elle montre les ministres (Venizelos alors n'existait point) courbés sous la férule royale :

« Chacun d'eux, en arrivant au pouvoir, prend soin de s'entourer de ses créatures. Il le fait par prudence et par devoir : par prudence, pour n'être pas trahi par ses subalternes ; par devoir, pour récompenser le dévouement de ceux qui l'ont servi. Un ministre qui ne ferait pas place nette dans son département et qui ne remplacerait pas tous les hommes capables par des hommes dévoués, passerait pour un sot et un ingrat. Il perdrait l'amitié de ses clients et serait la risée de ses ennemis. Il suit de là que tout le personnel de l'administration se renouvelle à chaque nouveau ministère ; qu'il ne se forme jamais d'employés capables dans les bureaux ; que les employés de tout rang, n'ayant aucun avenir assuré, font main basse sur tout ce qui se trouve à leur portée ; que l'Etat n'a point de vieux serviteurs, et qu'il n'existe dans le royaume qu'un seul fonctionnaire civil qui ait pu acquérir des droits à la retraite. La conséquence plus éloignée, mais non moins nécessaire d'un pareil ordre de choses, c'est que le roi ne trouve jamais aucune résistance ni dans ses ministres, ni dans les autres fonctionnaires. Tous se sentent ou coupables, ou du moins incapables ; ils savent que leur fortune tient à un fil, et que, lors même qu'ils auraient plus de talent que d'honnêteté, la mauvaise humeur du roi ou la mauvaise digestion de la reine pourrait les précipiter : l'expérience leur a appris que la seule vertu prisée à la cour était l'obéissance ; ils obéissent. »

Les choses n'ont pas changé. Le souverain commande ; les commis (ce sont les ministres) exécutent ; la foule marche... Le tour — le mauvais tour — est joué. Il suffirait qu'un général ou qu'un amiral, accompagné d'une vigoureuse escorte, reconduisît l'auguste couple au Pirée et le priât galamment (car nous sommes galants) de monter à bord du plus confortable de nos dreadnoughts. L'ordre aussitôt régnerait. Il y a quelques mois, l'opération se fût accomplie en douceur. Elle reste possible, Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Je sais les objections, celles qu'on avoue, celles qu'on préfère ne pas dire... De grands périls menaceraient les Anglais, les Français, les Italiens et les Russes disséminés dans un pays en état d'insurrection. Mieux vaut apaiser la populace, ne pas surexciter sa fureur. Voilà le prétexte qui depuis tant de mois sert d'excuse officielle à notre faiblesse. Mais nul n'en est dupe... Chacun comprend que le meilleur moyen d'éteindre l'incendie serait d'écarter les mains criminelles qui l'alimentent... La vérité, que les chancelleries n'essaient même plus d'étouffer, vous l'avez depuis longtemps pressentie...

Attendons avec confiance l'arrêt dont l'unanime et ferme accord de l'Entente saura frapper Constantin.

LE BONHOMME CHRYSALE.



(1) Signalons le scrupule de M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris et qui, à la suite des événements que l'on sait, a cru devoir résigner ses fonctions.

A nos Lecteurs

acheteurs au Numéro

Il y a un an, nous avons expliqué ici même pour quelles raisons nous étions contraints de modifier le tarif de l'abonnement aux *Annales*, de l'élever de 10 à 12 francs. Nos abonnés se sont rendus compte de l'impérieuse nécessité qui justifiait cette mesure. Avec une unanimité et un élan dont nous avons été profondément touchés, ils ont subi ce léger accroissement de prix. Pas un n'a manqué à l'appel. Bien mieux, ils se sont ingéniés à nous procurer de nouveaux souscripteurs, tenant à nous prouver d'une façon efficace leur sympathie.

Nous nous adressons aujourd'hui aux lecteurs, acheteurs de la revue. Nous leur demandons de s'imposer à leur tour un petit sacrifice et de consentir à payer le numéro des *Annales* 30 centimes au lieu de 25...

Bien loin de s'aplanir, les difficultés parmi lesquelles se débat la presse, et particulièrement la presse illustrée, s'aggravent. Nous souffrons du renchérissement de toutes choses. Une majoration de 100 à 150 0/0 pèse sur les papiers, les encres, les métaux, les matières premières, la main-d'œuvre. Pour ne citer qu'un exemple, le papier de mille exemplaires des *Annales*, qui coûterait en temps normal 40 francs, en coûte 90 aujourd'hui. Et le reste à l'avenant...

Nous n'endurons pas seuls ces inévitables conséquences de la guerre. En Angleterre, en Italie, les magazines ont dû, depuis plusieurs mois, majorer leurs prix de vente dans la mesure où leurs charges s'accroissaient. Nul n'y a fait d'objection. N'est-il pas logique que les journaux soient atteints par la loi générale qui frappe les objets de consommation?... Comme la nourriture matérielle, la nourriture intellectuelle se trouve grevée d'impôts.

Quelques journaux illustrés ont conjuré les effets de cette crise en diminuant le contenu de leurs fascicules, en les réduisant à 16 et même à 12 pages. C'est un exemple que nous ne voulons pas imiter. Nous désirons passionnément poursuivre l'œuvre entreprise avec le concours affectueux de nos lecteurs et de nos abonnés que nous considérons comme de véritables collaborateurs. Il nous faut de la place, beaucoup de place. Il faut que la revue, dans l'avenir encore plus que dans le présent, soit le reflet de la vie supérieure, l'organe des aspirations françaises, qu'elle serve de toutes ses forces la cause de la grandeur nationale.

Elle n'y manquera pas.

Nous sommes sûrs que chaque lecteur sera heureux, par un effort personnel, de s'associer à cette tâche, en augmentant un peu nos ressources.

Depuis deux ans, ceux qui lisent *Les Annales* et ceux qui y écrivent pensent, souffrent, espèrent ensemble. Jamais le lien qui les unit n'a été rompu. Il doit devenir plus étroit, plus intime encore, au seuil de cette troisième année de guerre et rapprocher dans un même élan de courage et de foi les membres de notre grande famille.

Le numéro de la semaine prochaine (24 décembre), accompagné d'un hors texte en couleurs de Lucien Jonas, et les suivants, seront mis en vente au prix de 30 centimes.

LA DIRECTION.

Nous offrirons à nos lecteurs, en 1917, des œuvres inédites d'un haut intérêt. Nous publions aujourd'hui le premier chapitre de la relation de ce

Voyage Chez l'Ennemi

accompli par un personnage de nationalité neutre dont le nom ne peut être révélé. Ce voyage apportera, grâce aux documents authentiques dont il sera illustré, de véritables révélations sur l'état intérieur de l'Allemagne.

Nous commencerons, dans le prochain numéro

Le Sang Rédempteur

roman composé pour *Les Annales*

par **l'Abbé WETTERLÉ**

émouvante peinture de la vie alsacienne au début de la guerre, évoquée par le plus éloquent et le plus sensible des témoins.

Nous donnerons encore au cours de l'année, en dehors des articles inspirés par l'actualité à nos collaborateurs habituels :

Douze pièces de théâtre choisies parmi celles qui auront été représentées avec le plus de succès : fin décembre, *Vitrail*, de René Fauchois ; fin janvier, *la Dernière Classe*, de Robert Chauvelot, (d'après la nouvelle d'Alphonse Daudet), etc.

Douze romans, nouvelles et dialogues, de Henri Lavedan, Paul Margueritte, Abel Hermant, Edmond Haraucourt, G. d'Esparbès, Pierre Mille, etc.

Douze morceaux de musique des grands compositeurs *français* (Saint-Saëns, Gabriel Pierné, Xavier Leroux, Reynaldo Hahn, etc.)

Les Grands Problèmes de Demain, examen par MM. Etienne Lamy, Louis Barthou, Edouard Herriot, etc., des questions liées à la Renaissance de la Patrie.

La Vie des Cathédrales, suite des belles études du Père Sertillanges.

Une série de récits de voyages: *En Pays Ennemis* et *En Pays Alliés*, illustrés de photographies et de documents recueillis sur place.

La Philosophie de Courteline (suite et fin). Cette série sera suivie d'autres séries demandées par nous à d'importantes personnalités françaises et étrangères dont nous ferons bientôt connaître les noms...

Et nous ferons renaître la rubrique des **Pages Oubliées,** si goûtée de nos lecteurs.

Ceci n'est qu'un aperçu de nos projets. Nous en avons d'autres que nous ferons connaître, dès que les circonstances le permettront. Toute amélioration dans la situation économique aura une heureuse répercussion sur la Revue qui s'attachera, de plus en plus, à devenir le journal de la famille française...

Les Lettres de la Cousine

La Vérité

Ma chère cousine,

Je ne sais point si vous êtes de mon avis, mais je ne trouve rien de plus désobligeant, de plus offensant même, que cette façon de masquer toujours aux Français quelque chose de la vérité, sous prétexte de ménager leur sensibilité. Plus je vais, plus je m'aperçois que la vérité, la vérité toute simple, est la grande puissance conductrice de ce monde. Dire la vérité..., trouver assez de force en soi pour l'entendre et en faire son profit..., être assez sûr de son courage pour la regarder en face, quelle qu'elle soit, et l'imposer à l'occasion. Dire : Voilà la vérité, je sais maintenant où est mon devoir, et y aller tout droit... L'aimer si fort qu'on ne craigne aucune de ses conséquences, et vivre en cet état de confiance réciproque où chacun sait pouvoir compter sur la sincérité de l'autre !

Je ne connais rien de plus agaçant que les accommodements perpétuels qu'on fait de la vérité en toutes circonstances depuis la guerre. On ouate des mots, on parle en termes sibyllins, on chuchote des devinettes, on use de réticences ; on glisse une demi-vérité entre des papillotes frisées, et vite on la rattrape, on l'enjolive, on la contrefait. En un mot, on vous traite en enfants.

Et pourquoi, mon Dieu ?

Les Français ont cependant prouvé la qualité de leur courage et montré qu'ils étaient aptes à surmonter les pires épreuves... Alors que signifie cela ?... Pourquoi farder les événements, pourquoi en user de telle sorte qu'on prenne des succès pour des défaites et les défaites pour des succès. Pourquoi tantôt ces silences mystérieux, tantôt ces discours filandreux, emmêlés comme des écheveaux, au lieu de s'adresser au clair bon sens de la nation ?

Pourquoi ne pas dire : Aujourd'hui nous sommes contents, quand justement il y a lieu d'être contents, — et pourquoi ne pas dire avec la même sincérité : Aujourd'hui nous faisons appel à votre énergie, car il est vrai que nous en ayons besoin...

Pourquoi toujours ébranler les nerfs plutôt que de toucher directement le cœur du pays ?

C'est irritant.

Vous avez bien connu de ces parents faibles — et nous avons tous été plus ou moins de ces parents-là — qui se mettent deux à adorer une seule idole et, parce qu'ils l'aiment avec excès, lui faussent tout jugement. Ils passent leur temps en cachotteries, en petits complots, en complaisances humiliantes pour la dignité familiale... Sous le prétexte de ne pas peiner l'enfant, on ne lui dit rien qui puisse le contrarier ; on file par des escaliers dérobés afin qu'il ignore une sortie qui pourrait l'affliger, on prend mille et une circonlocutions pour excuser les dé-

isions les plus nécessaires... Et le beau ésultat de cette éducation est que l'enfant ient toujours en réserve des ruisseaux de armes qui s'échappent en flots pressés au noindre propos..., car en créant autour de enfant cette ambiance factice de petits nensonges et de petits drames, on a poussé a sensibilité au paroxysme, on a détraqué a santé morale..., on lui a enlevé ce resect de la vérité qui fait plus tard la force t la dignité de l'homme... Alors qu'on btient à peu près tout ce qu'on veut de etits êtres dressés à la confiance, on se rouve débordé par les bonshommes dont n n'a su régler ni les nerfs, ni le cœur, et ui ignorent le miracle de ces deux puisances jumelles : la raison et la volonté.

Or, j'ai tout à fait la sensation que deuis un long temps on nous traite, nous ublic, comme si nous étions de ces enants... On nous cuisine les nouvelles au ucre, on nous donne tout juste ce que des stomacs malades peuvent digérer; quand n juge nos nerfs trop délicats, on nous net au régime du blanc..., on nous raconte des histoires pour nous endormir et l'autres pour nous faire tenir sages ; c'est exaspérant à la fin... La vérité..., voilà ce qu'il faut à un pays comme le nôtre... La vérité, toute simple, toute nue!... Chacun haussera son cœur d'un cran quand l le faudra..., chacun est prêt à tout entendre..., chacun est décidé à aller jusqu'au bout de son devoir et jusqu'aux limites du sacrifice. Mais, pour l'amour de Dieu, qu'on nous dise les événements tels qu'ils sont..., qu'on en finisse avec ces puérilités qui ne sont pas dignes de notre race..., qu'on sache clairement où tourner son effort... Ah ! qu'il y en a de bonnes volontés qui attendent une direction, et qui espèrent avec ferveur se rendre utiles !... Combien de femmes aimeraient servir à leur façon, si elles connaissaient les moyens d'arriver au but pratique !... Mais elles ne savent où s'adresser, et puis on leur dit: Tout va bien !... Alors elles sont ballottées entre la crainte de marquer un zèle intempestif et l'inquiétude de ne pas faire tout leur devoir...

Or, ce n'est pas vrai, tout ne va pas bien, tout ira bien, ce qui n'est pas la même chose... Et on a tellement le sentiment que nous avons en notre pays ce qu'il faut pour que tout aille bien, qu'on enrage de ne pas entendre certaines paroles fortes..., qu'on voudrait crier : Nous sommes là, nous pouvons travailler..., aider..., qu'attendez-vous pour essayer nos forces? Parlez..., mais parlez donc!... pas en comité secret, où vous dites trop de paroles inutiles ; parlez pour nous qui palpitons, pleines d'ardeur, pleines d'amour pour notre pays..., parlez pour nous qui voulons la victoire et savons qu'il faudra l'acheter cher, parlez pour toutes celles qui sont décidées à l'enlever coûte que coûte..., c'est-à-dire parlez à la France entière!...

Mais ne nous traitez pas en malades, ça non... Nous sommes bien portantes, saines d'esprit et de cœur..., et qu'on nous apprenne un jour que la Patrie est en danger, cela n'est point pour nous faire peur... La Patrie en a bien vu d'autres : elle a vu la Marne..., elle a vu Verdun, elle verra encore de grandes choses ; qu'importent les broussailles en travers du chemin? Seulement nous ne voulons plus qu'on nous berce de mots..., nous voulons la vérité...

« Savoir et Vouloir », expliquait Ed. Herriot l'autre jour, c'est la grande règle qui dirige l'action ! et la formule me semble lumineuse... Savoir d'abord, mesurer l'étendue du mal sans faiblesse, regarder le danger bien en face, et Vouloir ensuite..., vouloir fortement, invinciblement, vouloir avec toutes les énergies profondes du cœur..., vouloir jusqu'à la mort..., vouloir enfin ! Et nous *voulons vaincre...*

Voyons, cousines, si l'on vous disait: Nous sommes à un moment critique du Drame, la Patrie est en danger, les Allemands se ramassent en boule pour se ruer sur nous dès qu'ils se sentiront prêts... Ils commettent cette ignominie de rétablir l'esclavage..., l'esclavage que la France chrétienne avait aboli !... Pour arriver plus vite à leurs fins, ils font souffrir dans des supplices inimaginables les ouvriers belges, qui ont jeté aux ouvriers français un sublime appel, un magnifique cri de confiance ; ils enrôlent chez eux, par ordre, toute la chair humaine, ils agissent en tyrans odieux ; ils font reculer la civilisation jusqu'aux temps les plus reculés de la barbarie ; — si l'on vous disait cela, sentiriez-vous l'ombre de la peur vous effleurer ? — votre cœur s'abaisserait-il à la moindre lâcheté?...

Eh ! non..., vous répondriez simplement: Pourquoi ne nous a-t-on pas dit la vérité plus tôt ? Ne sommes-nous pas là ?... Que vous faut-il ?... Notre temps, le voici ; notre peine ? la voilà. En quoi pouvons-nous vous aider ?... Parlez..., car ce n'est pas un ordre brutal qui peut nous mobiliser, nous ! mais nous sommes toutes debout au premier appel fait à notre cœur ; dès que nous connaissons le péril on nous trouve... On verra ce qu'on verra..., par amour nous ferons ce que les Allemands tentent par haine... ; pour sauver la Patrie nous donnerons l'effort suprême. Tous, toutes, est-ce vrai?... nous ne laisserons pas nos beaux héros à cinq sous supporter le choc de ces canons maudits, sans avoir travaillé dans l'ombre pour eux, nous ne laisserons pas commettre les attentats monstrueux faits à la liberté au fond des forges diaboliques et dans des antres à supplice sans voler à leur secours — sans travailler de toutes nos forces !

Nous savons la vérité maintenant, et nous voulons vaincre !

Savoir et vouloir !... n'est-ce pas que toutes les femmes qui ont un cœur français, un cœur qui bat de tendresse et jamais de crainte, n'est-ce pas que sur un signe nous nous lèverons volontairement au service de la Patrie?... n'est-ce pas que nous sommes prêtes à n'importe quelle besogne : bureau, garderie d'enfants, usine..., à n'importe quel travail utile à notre cher pays ! N'est-ce pas que je dis la vérité!... Répondez-moi là-dessus.

YVONNE SARCEY.

Les Conférences de l'Université des Annales

La Fontaine, par M. Jean Richepin

J'ai dit en mots rapides le succès remporté par M. Jean Richepin dans sa première leçon sur La Fontaine... Il est infiniment intéressant pour notre histoire littéraire qu'un poète de l'envergure de Richepin consacre une série d'études sur l'art d'un des esprits les plus originaux du XVIIe siècle, et de tous les siècles. L'éminent conférencier, par un procédé cher à Taine, s'appliqua en cette première leçon à situer son personnage... Il le montra dans un de ces paysages doux de l'Ile-de-France, qui influent si profondément sur les âmes sensibles et les portent aux choses de la nature; il traça son portrait en larges traits et en petits détails; distrait délicieusement, arrivant en retard à souper parce que, disait-il, ayant rencontré une fourmilière, il avait suivi l'enterrement d'une fourmi; négligé de toilette, fin d'esprit, pratiquant l'amitié comme personne, amoureux de justice, détestant la vie de cour, et y marquant une humeur bourrue qui détonnait singulièrement dans ce milieu de politesses. Son don d'observation, sa tendresse pour les bêtes, ses infinies songeries l'empêchaient de jamais s'ennuyer avec lui-même; assez volage de cœur, ou plutôt distrait de cœur, son duel avec le gentilhomme avec lequel il pensait que l'honneur commandait qu'il tirât l'épée, fut d'une drôlerie pleine d'ingénuité et de bonhomie... Mais il faudrait tout conter de cette admirable causerie, où il semblait que l'on pénétrât dans l'intimité d'un génie vraiment français en compagnie d'un poète habile à marquer l'expression vraie.

La Renaissance Française, par M. Ed. Herriot

Le vendredi on quitta le domaine charmant de l'imagination pour entrer dans le domaine de l'action... Ce n'est pas ici que j'apprendrai quel homme plein de volonté est le maire et sénateur de Lyon. Il applique dans sa bonne ville, avec un bonheur rare, toutes les idées fortes qui jaillissent de son cerveau, et peut-être aussi de son cœur... Herriot est un lutteur, et qu'il me permette de le dire ici, il est aussi un brave homme. On le voit animé d'un désir ardent du bien public, et comme c'est un créateur, et qu'il a le sens de la réalisation, dès qu'il a une idée, il la mène tambour battant jusqu'au bout; sa parole a toute l'autorité d'un homme qui a pris pour devise *Agir*, et sous-entend hardiment : « Ce que je vous dis je le fais! »

Il faut lire et relire ces conférences d'Herriot, qui sont des leçons de choses, des leçons vivantes et passionnées, débarrassées de toute redondance, et allant droit au fait et jusqu'au cœur de la nation.

« Pour que notre patrie, dit-il, sorte victorieuse de l'horrible crise qui l'étreint, pour qu'elle garde et développe sa place dans le monde nouveau qui va s'ouvrir, il nous faut organiser notre pays, non pas à l'allemande certes, mais à la française, en laissant une part à la liberté, au sentiment, aux élans du cœur et de l'esprit. L'ordre est une vertu latine au moins autant qu'une qualité germanique. Colbert et Napoléon en ont donné des exemples assez éclatants. C'est l'ordre français qu'il faut utiliser; c'est lui, proclame Herriot en appuyant sur cette phrase, c'est lui que nous rechercherons au cours

de nos prochaines conférences. Pour cette recherche j'ose vous demander la collaboration de votre attention patiente. Le travail auquel je vous convie est austère, mais en des temps pareils, la légèreté d'esprit serait une insulte à la Patrie. C'est parce que je crois de toute mon âme à la France immortelle que je veux avec vous lui dédier cet effort de pensée avec la volonté bien arrêtée non de flatter mais de servir. »

PIERRE S.

Toutes ces conférences sont publiées dans le *Journal de l'Université des Annales*. Se hâter de s'abonner pour recevoir sans retard le premier numéro de l'an 1917. (10 francs par an.)

PROGRAMME DE LA 4e SEMAINE DE CONFÉRENCES

Lundi, 18 décembre. — Musique d'Orient,
par LUCIE DELARUE-MARDRUS.
Avec l'éminent concours de Mme Felia Litvinne et de Mlle Madeleine Roch.

Mercredi, 20 décembre. — Quelques chefs-d'œuvre de La Fontaine,
par JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Vendredi, 22 décembre. — La Lutte contre les Grands Fléaux : La Tuberculose,
par EDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon et sénateur du Rhône.

Samedi, 23 décembre. — La Voix des Fontaines de Lourdes,
par FRANCIS JAMMES.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nous parlerons très brièvement de l'hôpital aujourd'hui, et remettrons nos comptes du mois à la semaine prochaine pour ne pas encombrer en une seule fois toutes nos colonnes de chiffres.

Nous serions bien ingrats si nous ne remercions pas la Suisse de la vente qu'elle a faite d'un beau poème de M. Robert Mandrin, soldat suisse, poème qui, récité un peu partout, a produit le bénéfice net de 452 francs 40, destiné à notre hôpital. Cette poésie, d'un beau souffle, s'appelle *A nos Hôtes*, et se termine ainsi :

Aux armes, citoyens, le vieux monde chancelle !
A tes frères, soldat, chacun de nous pensait,
Car en ces sombres jours d'alarme universelle
Un cœur de Suisse bat comme un cœur de Français.

Voilà une marque de sympathie de plus donnée par la Suisse à notre pays, et nous ne les comptons plus.

Les Envois au Front

Mmes Nicolle et Francis Thomé ont bouclé leur 36,478e envoi !... Chiffre imposant, certes !... Mais Noël approche..., la nouvelle année vient... Nous regardons tristement la longue liste des pauvres soldats des pays envahis qui n'ont plus de famille, encore pas de marraine, et qui rêveront douloureusement à la famille en ce jour de fête... Oh ! que ce jour-là au moins il n'y ait pas d'abandonnés au front..., qu'on nous demande une adresse, qu'on sème un peu de bonheur, que les paquets gros ou petits partent, que chaque soldat ait sa lettre, son cadeau de tabac à défaut de mieux, quelque chose enfin qui lui dise qu'on l'aime, qu'on pense à lui..., et qu'on garde tous les vœux de son cœur pour le soldat de France. Hâtons-nous, dépêchons-nous, pour éviter l'encombrement des derniers jours.

Transmettons en hâte cette demande :

Le *Lieutenant commandant la 121e batterie de 58, du 53e d'artillerie*, nous apprend que depuis le début de l'offensive de juillet, sa batterie a constamment été sur la brèche, et il serait heureux pour entretenir la bonne gaieté parmi ses hommes qu'on dote sa fanfare de deux instruments qui manquent : « un piston » et un « alto ».

L'Adoption des Prisonniers

M. Sauveur, professeur au Harvard University de Cambridge, a eu l'affectueuse bonté de faire publier dans les journaux de Boston et de New-York un petit article relatant le fonctionnement de notre œuvre et faisant un appel fervent pour les prisonniers français internés en Allemagne.

Appel fructueux, puisque nous avons eu cette semaine la joie de confier à quatorze nouvelles marraines américaines des prisonniers nécessiteux à bout d'épuisement et de mélancolie.

L'Amérique ne cesse d'ailleurs de nous témoigner la fidélité de sa pensée compatissante, et c'est par « paquets » que partent au delà des mers les accusés de réception des colis qui ont apporté à nos prisonniers la nourriture bénie et la pensée affectueuse d'une marraine.

Ce sont quelques grands et lointains amis comme Mme Grandmasson, Mme Ruérat, Mlle Lair, M. Sauveur, qui, dépensant sans compter leur activité, à Buenos Aires, Rio, New-York, savent faire entendre leur voix et rallier à la cause des infortunés exilés des femmes dévouées et charmantes.

Par curiosité, nous donnons le texte de l'appel fait dans les journaux américains et qui a touché tant de cœurs.

« De tous ceux qui souffrent, aucun n'est plus digne de pitié que ceux qui sont tombés entre les mains allemandes. La condition des prisonniers est dépeinte par des témoins qui les ont vus dans une détresse extrême. Les privations, mauvais traitements, petites cruautés qui leur sont journellement infligés, et les rendent infortunés, arrachent la pitié et l'indignation des cœurs les plus durs. Nous voulons espérer que beaucoup de personnes de ce pays seront heureuses de les aider à rendre plus supportable leur pénible situation, quand elles connaîtront le moyen de leur prêter assistance.

» Le but de cette lettre est d'appeler l'attention sur une organisation française qui offre l'occasion admirable de rendre service à cette humanité souffrante. Elle est connue sous le nom de « L'Adoption du Prisonnier de Guerre français » et est sous la présidence de Mme Adolphe Brisson (Yvonne Sarcey). »

» Le Quartier général est 51, rue Saint-Georges. Moyennant une subvention mensuelle de 3 dollars 50, un prisonnier français reçoit trois colis de nourriture judicieusement choisie, grâce à laquelle il peut au moins se soutenir, et sans laquelle il devient une proie facile aux misères nombreuses qui le menacent. Ces hommes sont choisis parmi les milliers de prisonniers qui n'ont aucune relation en France capable de faire le nécessaire pour cette œuvre de charité. Chaque prisonnier, au reçu du colis, envoie une carte au Quartier général pour accuser réception. Celui-ci la transmet au bienfaiteur.

» Je serais heureux d'envoyer des circulaires explicatives et de donner toutes autres informations à ceux qui s'intéresseraient à cet appel.

» A. SAUVEUR,
» *Professeur de Harvard.* »

Nous voilà bien fiers d'avoir notre grand Quartier général... et que l'Amérique y vienne en foule.

Sait-on que ce mois-ci notre compte de marraines se présente ainsi :

AU COMPTE DES MARRAINES

Nous avons en caisse au compte des marraines au 1er octobre fr. 6,408 60
Nous avons reçu en ce mois fr. 5,355 65

Soit un total de fr. 10,764 25

Selon leurs ordres précis, nous avons envoyé pour 3,608 fr. 50 de paquets, vivres, conserves, chocolat, etc; il reste donc en provision à ce compte spécial 8,155 fr. 75.

Pour nos envois particuliers il nous restait en caisse :

Au chapitre des dons une somme de fr. 18,449 05
Nous avons reçu en ce mois fr. 3,674 30

Soit un total de fr. 22,123 35

Nous avons fait tout le mois, en prévision de Noël et des fêtes, de nombreux envois collectifs de caisses de vivres adressés aux Présidents des Camps de Prisonniers et de paquets individuels aux pauvres prisonniers encore dénués de marraines (pour un total de 4,866 fr. 20).

Nous avons eu comme frais timbres, correspondances, personnel, 445 fr. 90. Il reste donc en caisse au chapitre Dons, une somme de 16,811 fr. 45.

Si l'on ajoute à cela que 7,500 marraines ayant des filleuls attitrés continuent d'envoyer leurs colis de renfort et leurs lettres de tendresse, on peut songer à la somme de joie donnée par l'Adoption des Prisonniers à tous nos chers exilés.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Les aveugles de M. Brieux ont reçu ce mois-ci la jolie somme de 7,173 fr. 70... Manne imprévue et délicieuse qui augmente notre fonds de réserve, puisque malgré les 1,581 fr. 65 distribués ce mois-ci en secours, pensions et prêts divers à ces chers blessés aveugles, il reste en caisse au 1er décembre 28,958 fr. 45. Voilà une caisse heureuse et qui ne connaît point les tourments de l'inquiétude. Nous ne dirons jamais assez notre gratitude à tous ces amis des aveugles qui facilitent si bien notre tâche et permettent à M. Brieux de répandre un peu de bonheur sur ses chers aveugles.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL
122e LISTE DE SOUSCRIPTION

18e LISTE DE LA 3e ANNÉE
(Du 25 novembre au 2 décembre 1916)

M. Bunnel, 27 fr. 50. — Mme Dujardin, 5 fr. — M. Coldefy, 1 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mlle Decize, Dijon, 5 fr. — L. L. L., 2 fr. — Mme Maison, 10 fr. — Mlle Antelme, Curepipe, 35 fr. 40. M. Marq, 1 fr. 50. — Mme Vernier, Nantes, 5 fr. — Mme Duchesne, 100 fr. — Mlle Peyronnet, 3 fr. 25. — Mme Joos Andreoni, Philadelphie, 12 fr. 50. — Mme Despons, Bats, 5 fr. — Mme Carvallo, Valparaiso, 20 fr. — Mme Macle, Nice, 5 fr. — Mme Malcros, 3 fr. — M. Bourguignon, 4 fr. 25. — M. Clusler, Blida, 7 fr. — Mme Rubry, La Farlède, 6 fr. — M. Seyens, 8 fr. — Mme Cachin, Le Perreux, 20 fr. — M. Mansion, 20 fr. — Anonyme, Blida, 10 fr. — Anonyme, 2 fr. 50. — Mme Giraud, Cannes, 14 fr. 25. — M. Aumont, Bois-le-Roi, 3 fr. 25. — Mme Lerebours, Port-au-Prince, 20 fr. — M. Pauly, Marseille, 15 fr. — Mlle Barbotin, Hanoï, 10 fr. — Mme Teill, Loudun, 25 fr. — M. Lomba, 50 fr. — Mme Mettey, Buffalo, 25 fr.

Total général de cette 122e liste........ 501 fr. 40

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Depuis la terrible guerre qui ravage l'Europe entière, les armées de Guillaume, ses généraux en tête, ont si outrageusement surpassé toutes les calamités, cortège ordinaire de la guerre, que tous les peuples qui en ont victimes se préoccupent actuellement du châtiment qui, après la défaite des Allemands, ennemis perpétuels du genre humain, pourra être infligé à Guillaume et à ses misérables valets.

Or, s'il n'est rien de nouveau sous le ciel, comme aussi les atrocités allemandes n'ont rien de nouveau, l'histoire nous fournit l'exemple du châtiment qui fut infligé à un précurseur du kaiser actuel. Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'*Histoire de France* d'Henri Martin, relatif à la Gaule romaine.

« Les bandes alémaniques coururent d'un bout à l'autre de la Gaule. C'est à cette invasion que M. Amédée Thierry rattache avec vraisemblance, les traditions relatives à un chef appelé Khrok, qui laissa d'effroyables souvenirs dans l'imagination populaire.

» Khrok promena le fer et la flamme depuis les Vosges jusqu'aux Cévennes et jusqu'au Rhône, incendiant les villes et les maisons de campagne, massacrant les habitants, ruinant les monuments. Il enleva d'assaut la cité des Lingons (Langres); et fit abattre la tête à l'évêque Désiderius qui le suppliait d'épargner ses concitoyens. Il ne traita pas mieux l'évêque de Gabales (de Gévaudan), Privatus, qui fut assommé à coups de bâton, pour avoir refusé de sacrifier aux démons, dit Grégoire de Tours.

» ... Les dieux du polythéisme n'étaient pas plus respectés par les barbares que le dieu des chrétiens, et Khrok, étant entré à Augustonemetum (Clermont-Ferrand), brûla, ruina et renversa un temple que les Gaulois appelaient Vasso. (Suit la description du temple).

» Khrok fut enfin battu et pris auprès d'Arles par les Romains. Un chroniqueur prétend qu'on le promena, enchaîné comme une bête féroce, par toutes les villes qui avaient été en proie à ses fureurs; il expia dans de longs et cruels supplices dont il avait accablé la Gaule. »

Et maintenant, concluez!

Une « Normalienne » nous communique les *Commandements du parfait poilu :*

A tous tes chefs obéiras
Sans discuter aucunement.

Tes ennemis épargneras
Le moins possible assurément.

D'humanité te targueras
Envers les blessés seulement.

A Rosalie entretiendras
Le culte d'un fidèle amant.

« Pinard » et « gnolle » ne boiras
Que prudemment, modérément.

Ledit « cafard » tu combattras
Pour ton repos, incessamment.

La bonne humeur entretiendras
Chez tes voisins pareillement.

A ta marraine répondras
Avec beaucoup d'empressement.

Dans tes foyers ne reviendras
Que victorieux des Allemands.

La France tu repeupleras
De rejetons te ressemblant.

Et du parfait Poilu voilà
Dix principaux commandements.

Voilà d'excellents conseils. Nous espérons qu'ils seront écoutés et suivis.

Les éditions G. Crès et Cie ont fondé à Zurich, 5, Rämistrasse, une librairie française à laquelle est joint un important rayon de livres anglais. Nous recommandons vivement à nos amis de la Suisse alémanique cette initiative. Elle constitue la meilleure des propagandes.

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

BOVENT. — *On a* Biauvent (1214), Bauvent (1230). *Ce serait un « beau vent », au sens de localité éventée :* bellis ventus *en latin du temps.* Bellis *devient beau, c'est certain. Le nom est bizarre ; mais il n'a rien d'impossible. De nos jours, on baptise des villas éventées Heurtebise, Moult air ; on a dû faire de même autrefois.* Bo *pour* Bau *ou* Biau, *date du seizième siècle. Ce nom est seul de son espèce : il n'y a pas d'autre Bovent en France. C'est regrettable, car pour une autre localité de ce nom, on aurait pu avoir des formes plus anciennes et probantes. En réalité, l'étymologie* bellis ventus *est très douteuse. Il doit s'agir de tout autre chose, (par exemple, un nom en ham), mais en l'absence de formes antérieures, il est difficile de préciser.*

MORVAL. — *Pour* val, *cela va tout seul. Mais,* mor? *Comme le dit M. Ricouart,* mor *représente parfois le* murus *latin :* Morchain, muro cinctus, *lieu ceint d'un mur, fortifié ; ailleurs, il peut représenter* mor, moer, *marais, en diverses langues germaniques ; ailleurs enfin, il représente un nom de personne, et ce doit être ici le cas. « Val de X... » est un nom de lieu fréquent. Quel serait le nom de personne? On a en Somme Morcourt, qui en 946 est* Meruflicurt, *peut-être plutôt* Merulfficurt, *c'est-à-dire court, domaine de Merulfus. Mais ailleurs, on a Morcourt (Oise),* Mohericurz *en 1030 ; et Morcourt (Aisne), est* Maurincurtis *en 1145. Il faut donc choisir entre différents noms franciques voisins, Merulfus, et Moherus, et les noms latins Maurinus, et peut-être Mauronțius. Les formes anciennes* Moironval (1267), Mouronval (1323), Moronval (1328), *(la disyllabie date du seizième),* Morval *en* 1571, *indiquent à coup sûr un nom propre, et peut-être Mauronțius est-il celui qui convient. Morval signifie donc « vallon de Mauronțius » ou du porteur d'un nom francique ou latin analogue.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

Mon courrier :

« Dans les langues les plus anciennes, les mots qui servent à désigner les peuples étrangers se tirent de deux sources : ou de verbes qui signifient bégayer, balbutier, ou de mots qui signifient muet. Le peuple est toujours porté à ne voir qu'un jargon inarticulé dans les langues qu'il ne comprend pas : de même, pour l'homme primitif, le signe caractéristique de l'étranger était de parler une langue inintelligible et qui ressemblait à un bégagayement informe. Tel est le sens qui s'attache au radical *varvara* (sanscrit) βάρβαρος radical formé par onomatopée, et, probablement identique à *balbus.* Telle est plus certainement encore la signification du mot sanscrit *mletchha* (indistincte loquens), par lequel les anciens Hindous désignaient les peuples qui ne parlaient pas le sanscrit : or ce mot paraît identique au mot *Walh, Welsch,* dont les Germains, depuis une époque reculée, se servent pour désigner les peuples étrangers, en particulier les Celtes et les Romains; le mot *Deutsch* signifiant : celui qui parle clairement, par opposition au *Welsch,* qui parle confusément.

» Renan. « De l'origine du langage, ch. VIII. »

(Communiqué par Mlle Aldhuy, institutrice.)

A propos du mot « chic ».

« J'ai lu dans le numéro 1741 des *Annales,* dans un de vos échos, que l'origine du mot « chic » était, d'après un érudit, allemande.

» Ce n'est pas mon avis, et j'ai maintes fois lu et entendu citer son origine, que je vais tâcher de vous rapporter fidèlement.

» Le peintre Carle Vernet avait un élève nommé Chic, sur lequel il fondait de grandes espérances et auquel il était très lié. Malheureusement ce dernier mourut jeune, et le maître ayant gardé son empreinte, en corrigeant, après sa mort, les ébauches de ses nouveaux et autres élèves, ne pouvait s'empêcher de murmurer en les voyant : « Ce n'est pas Chic! »

» MARC LE HERSEY. »

Sous ce titre, *La Colonelle von Schnick et ses amis,* notre distingué collaborateur Gabriel Timmory a réuni, en les complétant de chapitres inédits, les dialogues humoristiques qui ont obtenu dans *Les Annales* un si retentissant succès.

Ce volume va paraître prochainement chez l'éditeur Flammarion, avec une couverture illustrée du maître Ch. Léandre et une préface d'Adolphe Brisson.

LES BRUITS QUI COURENT

LES MOTS DE GUERRE. — D'où vient le mot *As* qui désigne familièrement les aviateurs? Sur cette origine, tout le monde est d'accord sans s'en douter. Comme le noble jeu de l'oie, l'expression est renouvelée des Grecs ou du moins du grec *eis,* un seul, que le dialecte dorique écrivait *ais* et le tarentin *as.*

La carte marquée d'un seul point fut donc appelée l'as, tout comme le côté des dés qui n'en comportait également qu'un seul.

Dans la plupart des jeux, l'as étant la carte maîtresse, le mot, en matière sportive d'abord, en matière d'aviation militaire ensuite, fut appliqué aux sujets supérieurs, aux plus robustes, aux plus forts et aux plus habiles.

Et maintenant, pour l'amour du grec, souffrez que je vous salue.

DONNERWETTERLE. — Notre illustre collaborateur l'abbé Wetterlé ne craint pas d'intituler un de ses derniers ouvrages, *Têtes de Boches.* Ce langage procède plutôt de Louis Veuillot que du Père Gratry et de l'abbé Bautain. Dans le *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine,* M. l'abbé Wetterlé s'était déjà montré ardent polémiste. Dans la Krutenau, le faubourg de Colmar, les gavroches poussent volontiers en patois le cri « Donnerwetter », traduction du « Tonnerre » des gamins de Paris. Les cuistres allemands trouvèrent spirituel, pour railler les allures batailleuses du directeur du *Nouvelliste,* de forger le mot « Donnerwetterlé ».

Les mots chers à la petite presse abondent dans le volume de M. l'abbé Wetterlé.

« J'te crois », « je me gondole », « ils nous prennent pour des poires », voilà ce qu'on y lit avec le refrain faubourien :

> Si cette histoire vous amuse
> Nous allons la, la, la recommencer.

Les statues de femme à poitrine opulente représentant à Munich la Germania et la Bavaria, M. l'abbé Wetterlé les appelle des mammifères.

C'est le sixième volume que M. Wetterlé publie depuis deux ans. La fécondité égale chez lui la combativité. Et il travaille en ce moment même pour nos lecteurs.

❀

La plante sanguinaire. — On ne la fume pas à Montmartre cette plante redoutable que les Mexicains appellent la plante diabolique, et cependant elle serait plus de saison que l'opium, la cocaïne et autres stupéfiants. Sa propriété consiste, en effet, à réveiller au cœur de l'homme les instincts sanguinaires endormis par des siècles de civilisation. Elle centuple la force et le courage; elle rend infatigable et invincible.

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

L'ingénieur Enrico Cepeda, ex-gouverneur du district fédéral de Mexico, ayant fumé la « marihuana » au cours d'une orgie demeurée fameuse, se présenta au petit jour à la direction des prisons de Behelem, ordonna qu'on lui livrât le général Fernandez, le fit fusiller séance tenante et brûler en sa présence. Puis il mélangea un peu de ses cendres à du vin qu'il avala, et il n'en fut nullement incommodé. Car la « marihuana » aguerrit aussitôt l'estomac.

Selon le docteur Diaz de Léon, il n'est pas rare, chez les fumeurs de « marihuana », de tuer sans le moindre motif les personnes qu'ils rencontrent, fussent-elles de leur famille.

Mais la « marihuana » a ses défenseurs. D'autres savants affirment qu'elle ne fait qu'élever à leur plus haute puissance les aspirations nobles de l'homme. Un fumeur de « marihuana » croit communément être milliardaire, pape ou empereur. Simple délire des grandeurs, parfaitement inoffensif.

Quoi qu'il en soit, les soldats mexicains ont coutume, avant la bataille, de fumer quelques pipes de «marihuana». Leur sentiment belliqueux s'en trouve, paraît-il, affermi.

Misère humaine : dire qu'il suffirait peut-être d'une pipe de « marihuana » fumée par Alexandre Blanc, Raffin-Dugens ou Brizon, pour transformer le plus brûlant des Kienthaliens en un hervéiste rugissant!

❀

Mufle et Boche. — Vous doutiez-vous que le mot « mufle » était d'origine hollandaise et qu'il voulait dire « Allemand ».

L'intéressante étymologie est donnée par un correspondant de l'*Observer*, de Londres. Un des surnoms appliqués aux Allemands en Hollande est en effet le mot « mof ». Le correspondant fait l'historique du mot « mof » qui s'écrit aussi « muf » et qui, dès le seizième siècle, était adapté au soldat allemand. Le mot a passé dans notre argot sans distinction de nationalité dans son application et s'est écrit « mufle », puis « muffle » et s'écrit maintenant « mufle ».

En Hollande, qui dit « mufle » dit « Boche ». La synonymie existait, d'ailleurs, dans notre pensée.

Voilà une étymologie qui ne sera contestée par personne, si ce n'est peut-être par les Allemands.

SERGINES.

L'ACADÉMIE ET LES ÉLECTIONS

Certains hommes d'Etat, généralement chimériques, avaient imaginé, au siècle dernier, des constitutions qui eussent eu pour objet la grandeur de leur nation. Comme la forme monarchique paraissait abolie et qu'ils prétendaient ne point renoncer à cette accession des capacités qui était la prérogative même du souverain, dans les Etats où l'on se préoccuperait moins de la satisfaction d'un parti que de la gloire et du bien-être de l'universalité, ils avaient mis aux mains de la Haute Assemblée destinée à jouer un rôle d'équilibre un droit de cooptation qui lui eût permis — s'il avait été exercé — de recruter pour s'en parer et pour faire profiter le pays, les hommes qui, dans toutes les branches de l'activité humaine, auraient acquis un nom glorieux par leurs travaux et par leurs découvertes.

Il paraît que, dans un corps politique, ce recrutement par cooptation, fût-ce d'un quart ou d'un huitième de l'effectif délibérant, constituait une hérésie et il convint de rendre aux petites mares la direction unique, et l'autorité absolue : ce qu'on fit.

Il est pourtant un corps qui, en France, s'est constamment depuis un siècle, recruté par cooptation et qui, depuis l'ordonnance de 1816, a exercé sans faillir sa haute fonction. Il est resté intact quant à ses lois auxquelles nul gouvernement n'a touché.

On ne lui a, durant ce siècle, imposé aucun de ses choix : il ne l'eût point souffert. Sans doute a-t-il pu se tromper, prendre pour l'or pur le similor et s'attacher à des renommées éphémères dont il serait impossible de retrouver à présent le sillage effacé ; cela arrive : il est des succès inexpliqués qu'il faut d'autant plus vite récompenser qu'ils n'ont pas de lendemain. Sans doute a-t-il, par quelque parti pris d'opposition, accueilli des orateurs politiques auxquels on attribuait d'autant plus de talent qu'ils avaient moins de caractère ; mais ne faut-il pas tenir compte de ces emballements subits des assemblées par quoi le plus médiocre avocat de chef-lieu d'arrondissement, s'il est redondant et méridional, passe grand homme et dispose des portefeuilles? En thèse générale, les noms choisis furent la plupart de ceux que le public a au moins entendu prononcer et, sur le nombre, on pourrait presque assurer qu'un homme ayant reçu une éducation libérale un peu complète, dirait quelque chose sur vingt-cinq pour cent d'entre eux. C'est une bonne moyenne, — comparée à une assemblée politique excellente. Qu'un homme s'avise de dire un mot, un simple mot, du quart des ministres, pairs, sénateurs, députés, représentants, etc., etc., qui ont siégé de 1816 à 1916, cet homme-là, exceptionnel et anormal, méritera les honneurs du Parlement — ou les solitudes de Ville-Evrard.

Si l'Académie française eut cet avantage, ce fut assurément qu'elle est la moins nombreuse des assemblées délibérantes ; que ses membres inamovibles ont un exercice relativement long ; que, bien qu'obscurs sou[vent], ils sont tout le moins rangés à Par[is] parmi des gens d'une certaine notoriété, enfin, qu'à force de les chercher, pour c[e] petit jeu qui, depuis bien des âges, consist[e] à nommer les quarante académiciens, o[n] s'est infirmé de la plupart d'entre eux[,] même les attaques sur leur nullité, le[ur] sottise, la masse de leurs livres n'est pa[s] pour leur nuire — l'injustice des grossière[s] injures étant plus faite pour attirer la sym[-]pathie à l'insulté qu'à l'insulteur. Il en es[t] donc résulté une atmosphère de sympathie[;] l'offensive contre le front académique [a] presque cessé ; restent les individus, les[-]quels bénéficient assurément des sottise[s] qu'on dit d'eux.

Les pertes que l'Académie a subies de[-]puis trois ans ont réduit le nombre de se[s] membres. Trois décès par an, environ. M[.] Camille Doucet, qui fut un statisticie[n] consommé, comptait, sur deux trois quart[s] de moyenne.

Il n'y a donc dans ces vacances rien d'anor[-]mal, et lorsqu'on s'imagine que, pour [y] pourvoir, l'Académie sera embarrassée, c'es[t] bien de la bonté qu'on a pour elle. S'il lu[i] avait convenu de remplir ces vides à me[-]sure qu'ils se produisaient, elle n'aurait e[u] qu'à faire passer les urnes, car les candidat[s] se présentaient à elle en rangs serrés. Mai[s] il a pu lui sembler que, dans un temps o[ù] elle fut appelée par les circonstances même[s] à prendre souvent la parole au nom de l[a] littérature française, que ce fût pour ré[-]pondre aux Allemands ou aux neutres ; e[n] un temps où elle s'est associée par sa parol[e] et par ses actes à chacune des manifesta[-]tions de résistance désespérée et de victo[-]rieux espoirs, il lui appartient de témoigne[r] par ses choix de sa confiance dans le pays[,] de son culte pour sa gloire, de sa convic[-]tion que l'avenir égalera au moins le passé[;] le passé glorieux, il faut qu'elle le présent[e] au pays dans un raccourci en élisant le[s] hommes les plus notoires qu'il ait produit[s] dans toutes les branches de l'intellectua[-]lité, ceux qui furent par l'esprit, durant l[a] plus redoutable des crises qu'un peuple ai[t] traversées, les porteurs des flambeaux sacrés[.]

L'Académie ne serait point embarrassé[e] pour dresser dès aujourd'hui une liste d[e] noms dont la notoriété est éminente et qu[i] ont, durant cette guerre, ajouté un lustr[e] nouveau à l'honneur de leurs travaux an[-]ciens. Il paraît bien que ceci doive tout d[e] même entrer en ligne de compte, car quel[-]que chose importe davantage que d'écrir[e] en français, c'est de penser en Français.

Mais il ne faut point qu'elle se hâte. Ell[e] ne saurait se contenter de la monnaie trom[-]peuse que l'on accepte parfois à un chang[e] un peu élevé, faute de concurrence ; il fau[t] des pièces d'or, sonnantes et trébuchantes[,] auxquelles on puisse assurer cours duran[t] au moins une cinquantaine d'années, ce qu[i] est, à tout prendre, ce qu'on appelle géné[-]ralement l'immortalité — et qui sait si l'o[n] n'y trouvera point la médaille d'or pur [à] l'avers de laquelle sera gravé un profil mili[-]taire et, au revers, la Victoire!

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française

La Philosophie de Courteline

OU DES VÉRITÉS QUI, SANS DOUTE, NE SONT GUÈRE QUE DES PARADOXES, ALTERNENT AVEC DES PARADOXES QUI SONT PEUT-ÊTRE DES VÉRITÉS

Les hommes ne sont pas très rares qui aiment à faire payer les services qu'on leur rend.

Des gens trouvent que rien ne va, accusent le progrès d'être la cause de tout et disent du Présent qu'il ne vaut pas le Passé. Ils n'en savent rien, moi non plus ; mais le mécontentement humain ayant été de tous les temps, on en peut conclure que le Passé, au temps où il était le Présent, a tenu un langage identique.

D'ailleurs, s'il eût été l'âge d'or, l'Humanité, probablement, se serait donné moins de mal en vue d'un avenir meilleur.

L'idée que la Guerre pourrait être éternelle et durer autant que l'espèce, me paraît aussi bête que la Guerre elle-même.

La Guerre aura une fin comme aura une fin tout ce qui est en contradiction avec le vœu de la nature, à laquelle on prête gratuitement les plus ridicules intentions.

Une sottise, passée vérité à l'ancienneté, affirme : « Tant qu'il y aura des hommes, ils chercheront à s'entr'égorger, une loi commune et monstrueuse voulant que les gros dévorent les petits. »

D'abord, on ne voit pas que les petits chiens soient dévorés par les gros, lesquels, de leur côté, étrangleraient moins de chats si l'homme prenait moins d'amusement à leur en donner le conseil.

Quant à l'homme, s'il a, comme cela est vrai, une certaine tendance à détruire, il en a une plus grande encore à se conserver, et tout démontre que le goût de la vie l'emporte sur celui du meurtre, de beaucoup.

Bismarck, un jour qu'il avait bu, a prononcé un mot que la Prusse a recueilli, qu'elle a pris au sérieux et dont elle périra :

« La Force, a-t-il dit, prime le Droit. »

C'est là une vérité d'une heure, une vérité momentanée, et toute vérité qui n'est pas éternelle n'est pas une vérité du tout.

La Force prime si peu le droit qu'en aucun cas elle ne l'engendre, et que le Droit, lui, au contraire, finit toujours par engendrer la Force, qui en devient le mur de soutènement.

Si l'agresseur eût vu le triomphe de l'abominable attentat, c'eût été tellement la fin de tout, la banqueroute du pauvre petit patrimoine d'idées saines, d'espoir en Dieu, de confiance dans le Droit et dans la Vérité, qui nous aide à faire bon marché des malpropretés de la vie, que je n'ai pas plus tremblé, — je je le confesse ici, à mon honneur ou à ma confusion, — pour ma chère Patrie que pour ma chère Justice.

La vie n'a pas la mort pour but, comme la guerre voudrait le faire croire.

Elle l'a pour point d'arrivée, ce qui n'est pas la même chose ; et il est hors de discussion qu'elle s'est appliquée de tous temps à retarder de tout son effort le fâcheux moment de l'échéance.

Il faudrait être bien aveugle ou bien décidé à ne pas voir, pour nier que l'état de civilisation, par conséquent l'état de paix, envahit l'état de sauvagerie, par conséquent l'état de guerre, avec le lent empiétement d'une tache d'huile sur du papier.

L'abominable guerre qui, durant tant de mois, jeta les hommes au creux des tombes comme la superstition païenne jetait les enfants par milliers aux brasiers enfermés dans les flancs de Moloch, celle qui noya de pleurs les yeux de tant de mamans, de pauvres veuves, de jeunes sœurs, sera-t-elle, du moins, la dernière qui aura épouvanté le monde ?

Je le souhaite, je l'espère, et je le crois.

Dans tous les cas, ceux qui y ont assisté auront bien fait de la regarder de près, n'étant pas, j'ose le leur prédire, à la veille d'en voir une autre.

Les réactions sont toujours en raison des événements qui les produisent. Un événement belliqueux de l'importance, de la lenteur, de la cruauté de celui auquel le monde civilisé aura jeté en pâture le meilleur de son sang et les plus amères de ses larmes, aboutira donc, fatalement, à des années de paix bienfaisante que suivront d'autres années de paix, et des années de paix encore!... Et pendant que les années passent les idées marchent, les grandes, les justes idées! Un jour, sans que l'on sache exactement comment s'est accompli le miracle, une génération est là, faite de lumière, regardant le passé en silence, avec des yeux qui ne comprennent pas.

La douceur de l'homme pour la bête est la première manifestation de sa supériorité sur elle.

L'argent est une espèce d'imbécile qui s'en croit, pénétré, sans qu'on sache pourquoi, du sentiment de sa supériorité sur le labeur qu'il rémunère et traite volontiers en maraud. De là anomalie fréquente : l'humilité chez celui qui travaille, l'impertinence protectrice ou hautaine chez celui qui regarde faire.

Et, du haut de son indifférence, l'Opinion Publique au balcon estime que tout va très bien.

Et, en effet, tout va très bien.

Et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Et puis voilà.

Et puis, à la fin de tout ça, il y a des figures cassées.

On peut dire que sur plus d'un point la question sociale se résume à une question de bonne volonté.

(A suivre.) GEORGES COURTELINE.

Chez l'Ennemi

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits

DE RORSCHACH A LINDAU SUR LE LAC DE CONSTANCE — MON PASSEPORT PREMIERS PAS EN ALLEMAGNE — LES ZEPPELINS DE FRIEDRISCHAFEN

Du *Saint-Gothard*, à bord duquel je m'étais embarqué à Rorschach, je m'aperçus que les rives de la Suisse (ma patrie) s'estompaient peu à peu dans le lointain ; je ressentis alors, je l'avoue, pour la première fois depuis mon départ, une légère émotion..., car déjà la côte allemande apparaissait de plus en plus nettement avec sa ceinture de villages égrénés dans les arbres et les prés, et bien que je n'eusse encore aperçu aucun casque à pointe et que le drapeau de la Croix blanche flottât toujours à la proue, nous avions en fait franchi la frontière ; j'étais en Allemagne! Sans doute, j'appartenais, à une nation qui entretient les meilleurs rapports avec tous les belligérants et dont le gouvernement peut même être considéré à juste titre comme le plus germanophile de l'Europe! Sans doute, j'avais en poche mon passeport en règle, authentique, signé et parafé par un consul allemand qui y avait appliqué la formule sacramentelle : *Gut für Reise nach Deutschland* (Bon pour un voyage en Allemagne) ; et, qui plus est, j'avais la conscience tranquille! Il n'empêche. Le mépris de la légalité, qui depuis le début de la guerre a caractérisé les actes des gens parmi lesquels j'allais me trouver dans quelques minutes, me causait une appréhension excusable aussi bien que compréhensible. N'allait-on pas considérer mes pièces de légitimation comme de vulgaires « chiffons de papier »? Mon portefeuille n'allait-il pas subir le sort des caisses d'épargne belges? Leur peur des espions, leur soupçonneuse « Kultur » inquiète et agressive, leur hostilité méchante contre tout étranger, s'augmentant encore de tout leur orgueil blessé par deux ans d'une guerre sans issue et de toute la rancœur de leurs estomacs jamais satisfaits, n'allaient-elles pas se traduire tout à l'heure sur ma personne par quelque acte brutal?

Pour chasser ces mauvais pressentiments, je me mêle aux autres voyageurs évités jusque-là et bientôt un spectacle absorbe tout entier mon attention. Car un mot vole de bouche en bouche: Friedrichshafen! Sur le pont, tous les passagers tournés vers le même point de l'horizon se figent peu à peu dans la même pose d'admiration... Là-bas en effet, au bord du lac que le couchant fleurit de teintes nacrées, comme le repaire géant de quelque mastodonte, l'immense hangar des zeppelins découpe nettement sa silhouette brutale. Le nez camus du monstre, jaune et luisant, pointe à l'orifice. Cette nuit sans doute, lesté de bombes, l'aéronef quittera-t-il son antre! Et demain peut-être, lirons-nous que vingt femmes et autant de bébés ont été assassinés, là-bas, à Belfort ou Nancy! Je songe cependant que demain aussi, peut-être, quelque Guynemer, d'une étincelle légère de fusée, aura sur les plaines de France réduit en quelques tas de cendres et débris de ferraille ce chef-d'œuvre colossal de mécanique orgueilleuse que semble, depuis deux ans, guider dans l'espace un esprit de folie et de destruction. Cependant, les gens qui m'entourent semblent être agités de tout autres sentiments : admiration, enthousiasme, respect et autres émanations de leur « culture » se lisent sur leurs faces ; j'aperçois même, aux côtés de sa mère, un jeune garçon qui, sur l'ordre de celle-ci, lentement s'est découvert. Il salue le zeppelin comme on salue un emblème religieux, un drapeau et ce geste d'adolescent adressé à l'instru-

ment de mort et de carnage, ce culte naïf de la force brutale et méchante est tristement éloquent. Ah! on ne perd pas son temps en Allemagne pour former de nouvelles générations de disciples de la culture!

L'INTERROGATOIRE

Sur le quai de Lindau, les uniformes gris verts bleus, fourmillent et dès l'abordage à quai, les soldats sont là, faisant la haie, vous surveillant, épiant vos gestes, vous donnant sèchement l'ordre d'entrer dans une petite baraque, qui de loin, déjà, fleure la geôle. Je suis machinalement mes compagnons de voyage — troupeau humble et moutonnier — et tout se passe si rapidement que je me trouve, je ne sais comment, devant un scribe en uniforme, un feldwebel quelconque, malingre et souffreteux, dont le « front » n'a pas voulu. De suite et sans mot dire, il s'empare de mon passeport, le soupèse, le flaire, le scrute, puis en commente, en interprète le texte tout comme un savant teuton en lunettes devant un document douteux. Malheur aux virgules mal placées, aux fautes d'orthographe, aux signatures illisibles : mon Rhadamante bougonne, gronde, et la minute, croyez-moi, n'a rien de rassurant. Le « signalement du porteur » est ensuite comparé sur notre propre personne par des coups d'œil tors de vieil inquisiteur. Puis, l'interrogatoire commence, serré, sévère, précis, comme en une audience criminelle :

« Qui êtes-vous? Où êtes-vous né? Quel âge avez-vous?... »

Un peu plus, il vous demanderait, devant Dieu et devant les hommes, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité...

« Avez-vous des parents en France? Avez-vous des ancêtres français ? Avez-vous habité la France ? Etes-vous allé en France depuis le début de la guerre ? En Italie ? D'où venez-vous? Pourquoi allez-vous en Allemagne? Combien de temps comptez-vous y rester? A Berlin! Qui connaissez-vous à Berlin ? Depuis quand cette personne habite-t-elle Berlin? Qu'y fait-elle? Avez-vous des lettres sur vous? Portez-vous de l'or?... »

A tout cela, je réponds sur un ton que je m'efforce de rendre aussi froid, aussi détaché que possible. Ai-je réussi, je ne sais! Cependant, un signe de mon juge fait approcher un soldat. Des ordres, cette fois-ci, se succèdent : «Ouvrez votre valise! Dépliez vos chemises! Donnez-moi cette boîte!... » J'obéis machinalement, tandis que le sbire scrute les semelles de mes souliers et retourne mes faux cols; tout est palpé, repalpé avec un soin tatillon de policier en mal d'arrestation. Certes je dois leur paraître un être bien dangereux pour me manifester une pareille défiance et j'attends déjà le moment de disparaître dans la petite logette attenante, (l'*Extracabine*), pour leur prouver que mon épiderme n'a pas été utilisé comme moyen de correspondance ou que je ne cèle pas au creux de mes aisselles ou dans le fond de mes chausses le petit tract antimilitariste à la Liebknecht qu'impriment, à Zurich ou à Berne, leurs nombreux déserteurs. ...Mais non, Michel est satisfait! Ne lui ai-je pas dit d'ailleurs qu'une mienne cousine a convolé jadis en justes noces avec un officier prussien?... *Offizier!* Du coup, cette parenté, combien vague et lointaine pourtant, m'a rendu tabou, et tandis qu'il essaie encore bénévolement de provoquer des appréciations sur la guerre, il applique sur mon passeport le visa désiré.

FIGURES VUES DANS LE TRAIN

Dans le train qui s'ébranle, les voyageurs sont rares ; plusieurs coupés demeurent vides. Dans le mien cependant, près de la fenêtre, se trouve un personnage qui ne se distingue en rien de tous ses frères de Souabe : c'est un de ces Allemands du Sud, à barbe blonde, à figure poupine, tels que les a croqués si finement le crayon de Hansi ; une chaîne en or cascade sur son ventre rebondi et le chaton de sa bague est aux couleurs nationales. Renversé sur sa banquette, les poches bourrées de journaux, il a un tel air d'importance qu'il paraît à lui seul remplir tout le wagon. Cependant, à mon entrée, il m'a fait une petite révérence et, de suite, je sens avec ses yeux qui ne me quittent plus que sa politesse obséquieuse marche à ses fins, qu'il veut m'adresser la parole, savoir qui je suis et qu'il ne sera pas satisfait avant de m'avoir dit, comme tout Allemand qui se respecte, son nom, sa qualité ; il attend l'instant propice, il tousse, il s'incline, il commence :

— *Was meinen sie, mein Herr, vom Krieg ?*

Ce que je pense de la guerre? De la guerre en elle-même, entend-il sans doute, avec ce singulier penchant teuton de mêler l'abstraction métaphysique la plus nébuleuse dans les questions les plus simples! Mon Dieu, comme tous ceux qui ne considèrent pas comme un signe de courage de s'enivrer de l'odeur du sang, je pense que la guerre est impie et atroce ; je ne pense pas, comme Treitschke, qu'elle soit indispensable au développement de l'humanité ; je ne pense pas, comme Moltke, qu'elle soit sainte ou d'institution divine, ni, comme Bernhardi, qu'elle soit le facteur le plus important dans le progrès de la culture et de la puissance ; je pense surtout que ceux qui l'ont déchaînée en 1914 ont commis contre l'humanité le plus effroyable des crimes et j'ai la conviction inébranlable que c'est l'Allemagne, son gouvernement d'abord, son empereur et son peuple ensuite, qui en sont responsables... Ma réponse, cependant, ne pouvait être, vous le pensez bien, l'expression de ma pensée. Je commence donc par lui débiter sur la dureté des temps une phrase banale que je n'ai pas d'ailleurs le loisir de terminer, car, à peine ai-je prononcé quelques mots, que déjà mon accent peu catholique m'a trahi : Un étranger! un neutre! bien mieux, un Welsche ! Quelle aubaine pour un vrai patriote allemand! Quel beau champ de propagande! Quelle belle victoire à remporter pour la sainte cause! Et le voilà lancé, partant de suite en guerre à coups d'arguments durs et pesants comme des coups de crosses :

« C'est l'Angleterre qui a déchaîné la guerre! C'est elle qui, traîtreusement, a ourdi un complot contre eux, complot qu'ils ont déjoué à temps en pénétrant les premiers en Belgique... D'ailleurs, qu'a-t-on trouvé dans les archives de Bruxelles? » ... Et, petit à petit, gagné par sa propre éloquence, il s'échauffe. Il prononce des phrases comme celle-ci : « Le mensonge est l'arme empoisonnée dont se servent nos ennemis », et, dans son plaidoyer *pro domo*, revient à intervalles réguliers l'expression sacramentelle de tout bon Teuton : le *Siegeskampf unserer Helden*, le combat victorieux de nos héros! Il tente maintenant de disculper les atteintes portées au droit international par les armées impériales ; il se porte garant des intentions pacifiques d'avant-guerre de l'empereur ; proclame ensuite bien haut la suprématie du génie teuton et, pour finir, se gargarise longuement avec les noms des victoires allemandes, des chefs allemands, des vertus allemandes...

UN TYPE DE PANGERMANISTE

Je l'écoute attentivement. J'ai certainement là devant moi un cas fort intéressant de cette vésanie qui frappe l'Allemagne depuis 1914, et qu'on pourrait appeler la névrose teutonne. Sûrement ce bonhomme a lu Treitschke, Bernhardi, Tannenberg et Naumann, ajoutant ainsi, d'un seul coup, quatre bibles à celle de Luther. Sûrement, il connaît et chante la collection complète des hymnes guerriers des Deymel, Lissauer, Vierordt et Hauptmann, tous ces *Hasgesang* (chants de haine) distillés jadis, au début de la guerre, en des heures de transes furieuses!... Si vous lui rendez visite, il vous jouera au piano l'*Entrée d'Hindenburg à Londres*, marche triomphale (1), et, d'un coup de pouce, il fera clamer au phonographe un tonitruant *Deutschland über alles*. En marge de ses lettres de commerce, il a fait imprimer le *Gott strafe England* (Dieu punisse l'Angleterre) ; il emploiera même cette expression comme formule de politesse à laquelle la personne interpellée devra répondre, sous peine de passer pour suspecte : *Er soll es thun* (Il le fera!). Si vous lui parlez de l'Italie, il vous répondra également, en y ajoutant le qualificatif consacré : *Gott strafe das treulose Italien* (Dieu punisse la perfide Italie!) Son porte-cigares, j'en suis certain, renferme non des londrès... horreur! mais des «Hindenburg» à bagues multicolores! Son mouchoir de poche doit porter en impression la carte de l'Argonne et des lacs mazuriques. Dans les confiseries, il n'achètera que les bombes de 420... en carton doré, portant en exergue : Lüttich, Longwy, Maubeuge, et farcies de crottes en chocolat en forme d'obus ou de balles de shrapnels qu'il croquera comme si c'était du Suchard, en disant : *Lonchwy! Maubeuche! Ach wie gut!* (Ah! que c'est bon!) Il n'autorisera chez lui pour... usage spécial que le *Deutsches Abort Papier* (papier... hygiénique pour cabinets), petit recueil où sur chaque feuille on peut lire... à son aise, les *Lügen Nachrichten unserer Feinde* (les nouvelles mensongères de nos ennemis!). Il participera en tous lieux, en tout temps, avec un zèle digne d'une cause aussi sacrée, à la *Fremdeworterjagd*, à la chasse des mots étrangers ; il utilisera chez lui la *Fremdeworterstrafkasse*, c'est-à-dire la tirelire de punition pour les mots étrangers, utilisée pour récolter les amendes frappant ceux qui commettent le sacrilège de dire, en pleine guerre, merci au lieu de *Danke*, five o'clock au lieu de *fünf Uhr*, téléphone au lieu de *Fernsprecher*, coiffeur au lieu de... *Friseur!* Il dira *unser Hindenburg* (notre Hindenburg), comme il dit *unser Gott* (notre Dieu), et fera tout exprès le voyage à Berlin pour planter le clou symbolique dans le ventre de bois du vieux maréchal. Si l'on discute manœuvre de guerre, il parlera du « petit recul stratégique de la Marne » et de la « grande victoire de Verdun » ; si le *Deutschland* traverse l'Atlantique, il pavoisera ; si le *Bremen* ne le traverse pas, il pavoisera encore et, si l'*U-42* est coulé, il pavoisera tout de même; et si vous le questionnez sur les ennemis de l'empire, il vous dira que les Anglais sont des voyous, les Français des dégénérés, les Russes des brutes et les Italiens des traîtres. Mais si vous poursuivez vos questions, vous apprendrez aussi qu'il n'est jamais sorti de son pays, sachant indubitablement qu'au delà du Rhin et de la Vistule, il ne trouverait que lâcheté et corruption! Avez-vous, en face de ce personnage, le malheur d'être neutre et qu'il l'apprenne, vite il vous accapare, vous prend par le bout de votre habit, vous pousse dans l'angle d'une chambre et ne vous lâche pas avant que vous ayez admis ou feint d'admettre l'innocence de l'Allemagne! Et n'essayez pas de discuter : vos arguments porteraient comme l'épée d'un duelliste ayant comme adversaire un fluide invisible, et frappant dans le vide!

Tel est le vrai patriote teuton, l'apôtre de la culture..., à vrai dire, et je parle ici en connaissance de cause, l'être dont cette guerre a le plus troublé l'équilibre mental!

Mon vis-à-vis en était un exemple frappant et j'entrevoyais déjà jusqu'à Munich un supplice que Dante, s'il l'eût connu, eût placé dans quelque cercle de son Enfer! Mercure, dieu des

(1) Cette marche existe réellement en Allemagne.





voyages, dut cependant jeter sur moi un regard favorable car, à Kempten, la barbe blonde et le ventre rebondi, la bague aux couleurs nationales, renouvelèrent la même obséquieuse révérence qu'au début, descendirent de wagon et disparurent derrière l'angle de la gare, majestueusement, solennellement, comme si, en venant de convaincre un neutre, ils avaient sauvé la patrie!



VERS MUNICH — L'ARRIVÉE — ASPECT DE LA VILLE ACCUEIL MAUSSADE

Il fait nuit noire maintenant. Nous roulons à toute vitesse vers la capitale de la Bavière, à travers un pays endormi, et si ce n'était une affiche placardée dans le coupé mettant en garde le public contre les espions, je ne pourrais me douter que je suis dans un pays en état de guerre. Dans l'angle du wagon, je sommeille maintenant, bercé par le rythme lourd du train. Une seule fois, je sursaute brusquement : nous croisons comme l'éclair un autre convoi, et j'emporte avec moi dans la nuit la brusque vision de soldats entassés, dormant au hasard, les membres disloqués, au milieu d'armes, de casques et de sacs...



Munich!... Comment vais-je trouver Munich? Comment la guerre a-t-elle transformé la physionomie de cette ville que j'ai connue jadis amène et plaisante avec ses brasseries toujours pleines d'un peuple insouciant et gai, accueillant l'étranger au fumet de ses choucroutes grasses et de ses saucisses rebondies, entassées en plats pantagruéliques ; commerçante aussi, exploitant l'art lui-même comme un fonds de mercerie et débitant Wagner en tranches épaisses et indigestes, comme un vulgaire boudin, aux mélomanes chevelus des deux mondes! De quel sceau Mars a-t-il donc entaché cette ville de beuveries et de ripailles, qui se figure aussi — ô candeur! — d'être l'Athènes de l'Isar? Telle est la première question que je me pose le lendemain à mon réveil dans la petite chambre de *Roter Hahn*, où je suis descendu. La veille au soir, à mon arrivée, je n'ai pu qu'entrevoir une gare presque déserte et des rues solitaires. La curiosité me chasse donc de mon lit et, sitôt habillé, je descends à la salle à manger. Ma carte de pain, numérotée et datée, se trouve déjà à côté de ma tasse, et tandis que je bois une mauvaise décoction de café, je remarque déjà dans l'attitude du garçon qui me sert une mauvaise grâce évidente. Il a lu, je suppose, mon nom à désinence latine inscrit la veille sur le registre ; il connaît ma qualité d'étranger, aussi ne manque-t-il pas une occasion de me manifester sa xénophobie. Il m'a placé dans l'angle le plus sombre de la salle, me fait attendre, répond à mes questions d'une façon laconique, bourrue, presque hargneuse... Sans doute, ces gens-là ont-ils enfin réalisé qu'ils sont unanimement détestés et, flairant l'hostile dans l'étranger, l'ennemi dans le neutre, réservent-ils pour d'autres temps leur plate complaisance, leur obséquieuse servilité de valet telle que nous la connaissions jadis.

LA VIE MUNICHOISE PENDANT LA GUERRE

Rien ne semble indiquer, au premier abord, que l'activité de la ville ait beaucoup diminué depuis le début de la guerre. La journée est radieuse, d'ailleurs, et dans les ruelles des vieux quartiers, dont les fenêtres s'ornent à l'allemande de géraniums et de fuchsias, jetant leurs taches claires sur la blancheur des façades, Munichois et Munichoises s'empressent à leurs affaires. Çà et là, des soldats en permission, isolés ou par bandes, déambulent en une démarche

Sur le lac de Constance. — 1. Le départ : Rorschach. — 2. L'arrivée : Lindau. — 3. Zeppelin au-dessus du lac. — 4. Le voyageur arrive à Munich. Sortie de la gare.

CHEZ L'ENNEMI

lente, oublieux de cette raideur d'allure que la caserne leur inculquait jadis... La guerre en aurait-elle donc fait des soldats comme les autres? Le bras en écharpe, des blessés promènent leurs bonnes amies et, chez ces couples, la sentimentalité pleine d'épanchements, la langueur amoureuse, comme avivées par la grande catastrophe, s'étalent plus lourdement que jamais!

Voitures et autos roulent ; la foule encombre les trottoirs, et ce n'est pas sans surprendre à première vue celui qui connaît toutes les difficultés économiques dans lesquelles se débat l'Allemagne! Mais, bientôt, mille détails indiquent que cette vie n'est que factice, que cette prospérité n'est qu'apparente. Voici déjà quelques boutiques fermées! En voici d'autres avec un étalage de famine : quelques maigres fromages... tandis qu'un écriteau, vieux de quelques mois déjà, porte cette inscription : *Butter nicht angelangt!* Le beurre n'arrive plus à Munich ! Sans doute reste-t-il là-bas sur l'Alpe ou dans la Forêt-Noire, gardé jalousement par les pâtres qui le barattent en cachette et le fondent pour leur provision d'hiver! Tout l'été déjà, ce fut entre la campagne et la ville, entre citadins et campagnards, une lutte sourde, tournant à l'aigre ; car le paysan allemand, plus que tout autre, a l'esprit de clocher et, plus que tout autre encore, il a le sentiment du ventre! Jadis, saucisses en chapelets, jambons en enfilade ornaient sa grande cheminée ; le fromage et les fruits s'entassaient dans sa cave, et sa vie s'agrémentait de cette satisfaction, énorme pour lui, de pouvoir calmer à volonté cette abondance d'appétit qui est le propre de sa race.



LA FAMINE

Et maintenant, après deux ans de guerre, après les réquisitions et les ventes forcées, devant le spectre sinistre au ventre creux, aux ongles crochus, aux dents longues, la faim, qui étreint aujourd'hui l'Allemagne à la gorge et la terrassera demain peut-être, après un orage de grêle ou quelque averse trop lourde, Gottfried de la plaine et des montagnes verrouille sa cave et ses greniers! Bien plus, il s'arme contre les citadins ; le village tout entier prend parti contre la ville; il organise lui-même sa police des vivres, sa douane, édicte pour ses propres denrées une interdiction de sortie *(Ausfuhrverbot)* digne d'un régime de forteresse assiégée. Et le dimanche soir, lorsque la foule des citadins, après le tour obligé en campagne, se presse aux petites gares du pays, à chaque station, le *Schutzmann*, l'homme qui protège, le garde champêtre est là pour empêcher la fuite vers la ville des précieuses victuailles ; et, secondé du regard par les paysans accourus, il fouille les sacs, palpe les panses, en demandant aigrement à ces messieurs de la ville : *Führensie keinerlei Waren mit ?* (N'emportez-vous rien avec vous?). Et c'est pourquoi « le beurre n'est pas arrivé »! C'est pourquoi, pendant leur *Kaffeeklatsch* (papotages de café), madame la conseillère secrète, madame la notairesse, madame la procureuse et madame la juge bâillent devant leurs pâtisseries lourdes et indigestes! C'est pourquoi, mettant en branle son esprit d'invention pour découvrir — *mirabile dictu* — *la beurrée sans beurre*, un maître queux teuton propose la recette suivante : Etendre sur son pain « une couche de fromage blanc additionné de sel, de cumin, avec un soupçon de poivre, le tout mélangé de radis et de raifort râpés »... et, mieux encore, c'est pourquoi, camouflant la denrée, une industrie nouvelle vient de lancer dans le commerce d'outre-Rhin le « succédané du beurre » *(Butterersatzmittel)*, qui n'est plus qu'une décoction de craie, de suif de veau, de fromage et de farine de maïs. Quel triomphe pour la chimie allemande!



Si le beurre n'est pas arrivé, le jambon, lui, est entièrement vendu *(Schinkenausverkauft!)*, m'apprend l'écriteau d'un charcutier. Voici, d'ailleurs, rendant plus palpable encore la crise alimentaire, toute une théorie de vieillards et de femmes attendant sans murmure et sans révolte, devant un dépôt officiel, la distribution des pommes de terre. Car, comme jadis en Europe dans les grandes disettes, ce précieux tubercule joue actuellement dans l'alimentation allemande le rôle prépondérant. Tout à côté, un autre rassemblement encore : d'humbles ménagères, avec une armée de bambins suspendus à leurs jupes, viennent acheter le pain noir, à la pâte molle, gluante et fade... Arrêté à quelques pas, je les vois qui soupèsent leurs miches rectangulaires, discutent avec le marchand, remettent à leur tour le coupon sans lequel le pain de chaque jour leur est refusé... Tableau saisissant, qui fait comprendre, mieux que toute rhétorique, la menace effroyable que sera « demain » pour l'empire des Hohenzollern.

Munich. — 1. La foule attend la distribution des pommes de terre. — 2. Mariensaüle.

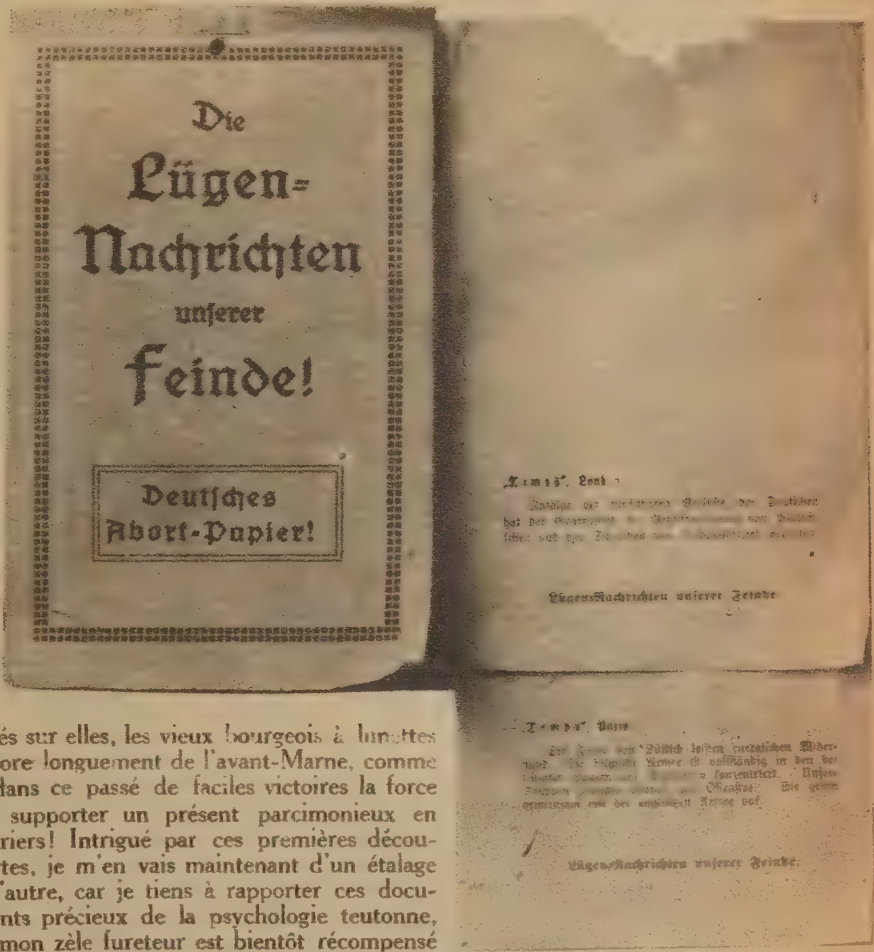
CHEZ L'ENNEMI

UNE VISITE AUX LIBRAIRES
CARTES POSTALES

Aux devantures de la plupart des magasins s'étalent les portraits des généraux, des cartes de la guerre et mille autres objets flattant les instincts guerriers et surexcitant l'esprit chauvin de la population. Car l'industrie allemande s'est pour ainsi dire repliée sur elle-même ; l'arrêt complet de toute exportation du « Made in Germany », des machines, des produits chimiques, pharmaceutiques, des fioles, des poudres, des jouets, de la camelote, des articles exotiques et autres, a jeté dans le commerce interne une foule d'objets nouveaux que la guerre a trouvés utiles, pratiques ou nécessaires : des bouteilles thermiques, gants, imperméables, pharmacies de poche et tout un bric-à-brac de lunettes, réchauds, lampes électriques, filtres, etc. Parfois même, sur les objets les plus humbles, la guerre a mis son empreinte et, souvent, l'article est déformé pour lui donner un caractère militaire : calendriers, boîtes, biscuits, bonbons, broches, boutons, se sont ainsi mués en croix de fer. Aux vitrines, les cartes postales racontent les hauts faits des Teutons et ce sont presque toujours les mêmes types, les mêmes gestes figés, comme dans les vieilles images de Nuremberg : tout là-bas, les soldats français, anglais ou russes, s'engouffrent derrière les haies et les maisons avec, au premier plan, la charge furieuse, étourdissante, irrésistible, invincible des casques à pointe. Et l'on lit sous ces chefs-d'œuvre de mauvais goût et de trivialité : Bataille d'Ypres! Combat près de Soissons! Prise de Varsovie! D'autres datent encore du début de la guerre, alors qu'on déployait dans tout l'empire une activité fébrile à influencer l'opinion allemande et à capter celle des neutres. Ce sont alors des séries entières de *Combats devant Paris*, — Paris qu'ils n'ont jamais vu, — *Défaite complète de l'armée anglaise*, — l'armée anglaise qui vient, sur la Somme, d'asséner à leurs troupes un coup de massue dont elles restent encore tout étourdies! Composées par milliers en août 1914, à l'heure où la ruée de von Kluck s'annonçait encore victorieuse, alors qu'aucun des soixante-quinze millions d'Allemands ne doutait de la réussite du « coup », ces élucubrations sont restées depuis lors aux vitrines : aucun marchand n'a eu la pudeur ou le courage de les enlever et, penchés sur elles, les vieux bourgeois à lunettes se grisent encore longuement de l'avant-Marne, comme pour puiser dans ce passé de faciles victoires la force de supporter un présent parcimonieux en lauriers! Intrigué par ces premières découvertes, je m'en vais maintenant d'un étalage à l'autre, car je tiens à rapporter ces documents précieux de la psychologie teutonne, et mon zèle fureteur est bientôt récompensé au delà de toute attente car, sous une porte cochère, dans un fouillis d'images de guerre que vend une pauvresse, je déniche... ô stupeur!... je vous le donne en mille : un *Strassen Kampf in Verdun*, un « combat dans les rues de Verdun! » Verdun, qu'ils n'ont jamais pris! Verdun qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, alors qu'accrochés à Douaumont, ils se penchaient sur lui, la rage au cœur, le sentant invincible ! Verdun qu'ils ne prendront jamais!

(A suivre.) ?

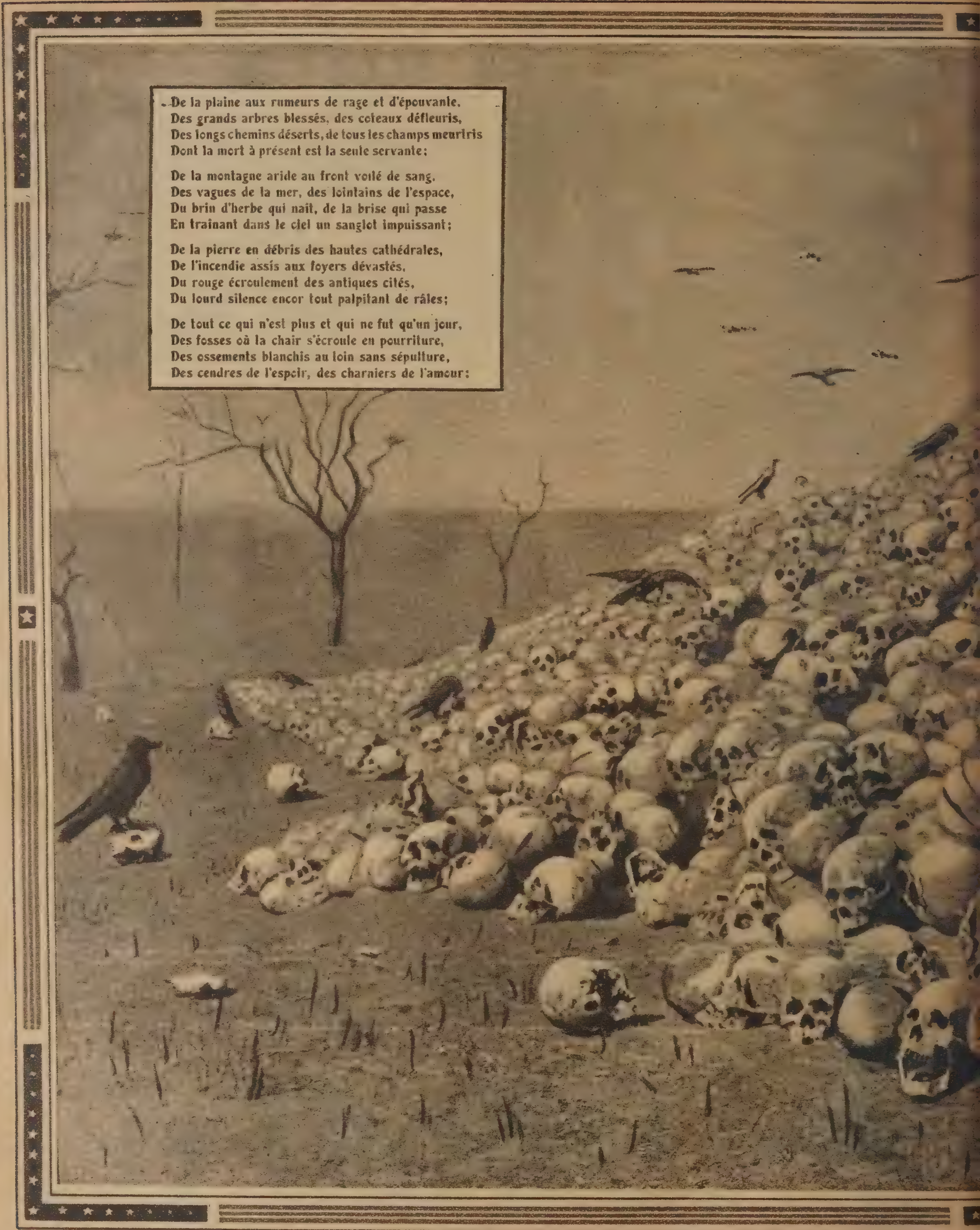






1. L'imposture boche. Carte postale achetée à Munich, *décrivant* la prise de Verdun et la bataille livrée par les Allemands dans les rues de la ville (gravée en octobre ou novembre 1914). — 2. L'élégance boche. Carnet de papier pour water-closet : Chaque feuillet reproduit un fragment d'article emprunté aux journaux de l'Entente : Le « Times », de Londres et le « Temps » de Paris, ont l'honneur de figurer sur les deux feuilles photographiées ci-dessus...
3. Le monument de Richard Wagner honoré à Munich.

CHEZ L'ENNEMI



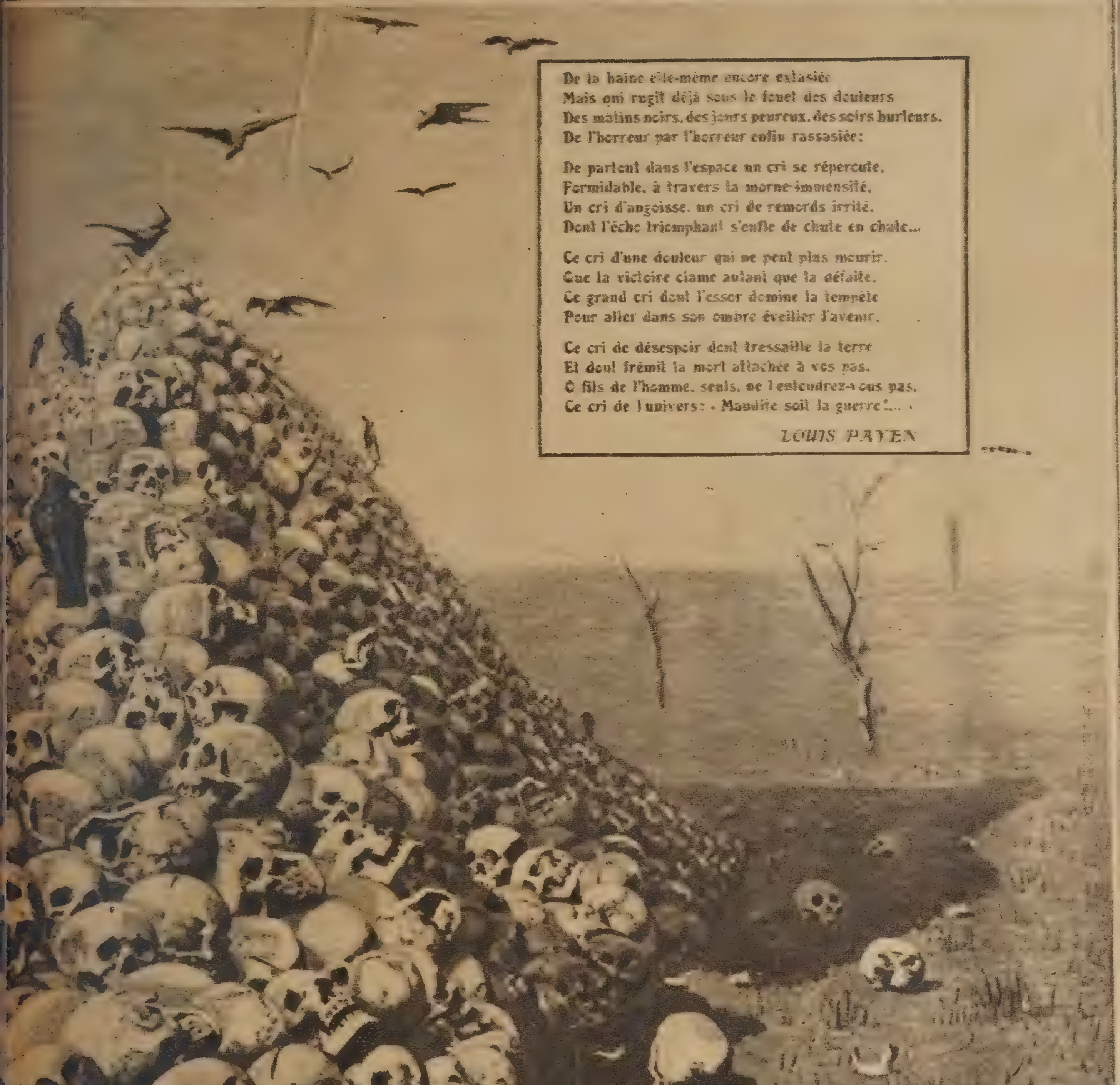
De la plaine aux rumeurs de rage et d'épouvante,
Des grands arbres blessés, des coteaux défleuris,
Des longs chemins déserts, de tous les champs meurtris
Dont la mort à présent est la seule servante;

De la montagne aride au front voilé de sang,
Des vagues de la mer, des lointains de l'espace,
Du brin d'herbe qui naît, de la brise qui passe
En traînant dans le ciel un sanglot impuissant;

De la pierre en débris des hautes cathédrales,
De l'incendie assis aux foyers dévastés,
Du rouge écroulement des antiques cités,
Du lourd silence encor tout palpitant de râles;

De tout ce qui n'est plus et qui ne fut qu'un jour,
Des fosses où la chair s'écroule en pourriture,
Des ossements blanchis au loin sans sépulture,
Des cendres de l'espoir, des charniers de l'amour;

UN CHEF-D'ŒUVRE DU PEINTRE RUSSE VER



De la haine elle-même encore extasiée
Mais qui rugit déjà sous le fouet des douleurs
Des matins noirs, des jours peureux, des soirs hurleurs,
De l'horreur par l'horreur enfin rassasiée:

De partout dans l'espace un cri se répercute,
Formidable, à travers la morne immensité,
Un cri d'angoisse, un cri de remords irrité,
Dont l'écho triomphant s'enfle de chute en chute...

Ce cri d'une douleur qui ne peut plus mourir,
Que la victoire clame autant que la défaite,
Ce grand cri dont l'essor domine la tempête
Pour aller dans son ombre éveiller l'avenir,

Ce cri de désespoir dont tressaille la terre
Et dont frémit la mort attachée à vos pas,
O fils de l'homme, seuls, ne l'entendrez-vous pas,
Ce cri de l'univers: « Maudite soit la guerre!... »

LOUIS PAYEN

TCHAGUINE : APOTHÉOSE DE LA GUERRE

Les Rastaquouères

A l'heure où la bataille fait rage, il n'est pas facile de penser à autre chose et de n'en point parler ; il ne nous est permis que d'attendre, en silence, et défendu de nous croiser cependant les bras.

Chacun a sa besogne : les plus humbles, les plus privées, les plus civiles ont rapport à l'ensemble de la guerre et ne doivent pas être discontinuées. L'anxiété n'est pas une excuse. A quel titre les gens de l'arrière chômeraient-ils les batailles de ceux du front?

Nous autres, qui n'avons même pas l'honneur de garder les voies, nous sommes de garde — ailleurs. Nous avons notre consigne. Nous sommes dans un petit poste d'écoute, hélas! trop abrité. Ce n'est pas le son du canon qui peut nous empêcher de prêter l'oreille, et il faut « rendre compte », aussi bien aujourd'hui qu'hier — et que demain — de tout ce que nous entendons.

Ce que j'ai à dire ne semble pas, à première vue, avoir de relation très intime avec les événements : il est peut-être plus à propos qu'on ne croirait.

On nous a recommandé de nous méfier et de nous taire, nous avons obéi à cette prescription avec une exemplaire docilité. Nous ne nous méfions pas beaucoup : nous nous taisons, c'est l'essentiel, et nous demeurons d'accord, sans fausse modestie, que Paris fait l'admiration du monde, non seulement par sa tenue et par sa constance, mais encore par sa discrétion.

Nous nous taisons, *nous*. Mais *nous* ne sommes pas tout Paris. D'autres gens que *nous* ne se méfient pas, et parlent. Ils parlent trop. Nous savons bien que ce qu'ils disent n'a aucune importance. Raison de plus pour les inviter à se taire aussi. Ils n'ont pas le ton de notre conversation. Cela est naturel, puisqu'ils ne sont pas *nous*. Cela n'en est pas moins intolérable ; outre que cela est inconvenant.



Ces gens, qui sont-ils? Allemands? Vous ne voudriez pas! Vous savez bien qu'il n'y a plus ici d'Allemands, et pour qu'il y en ait moins encore, on en coffre tous les jours un ou deux. Etrangers? Sans doute. Mais il me répugne de donner à cette épithète un sens péjoratif : nous avons, parmi les étrangers, trop d'amis ; nous sommes dans les meilleurs termes avec tout ce qui est étranger sans être barbare. Surveillons donc notre langage et gardons de froisser ceux qui nous marquent de la sympathie. — Mais je n'aperçois pas l'intérêt que nous aurions à ménager les *rastaquouères*.

Ce mot étonnera : il est presque tombé en désuétude. Je le regrette. Non que j'aie une tendresse particulière pour l'argot ; mais « rastaquouère » dit bien ce qu'il veut dire. On le définirait malaisément : il est impossible de se tromper à sa musique. La science des hommes, de même que toutes les sciences, n'est souvent qu'une langue bien faite. Il ne faut pas renoncer légèrement à un mot qui vaut une formule. « Rastaquouère » était d'usage courant vers les années quatre-vingt.



Nous disions aussi, avec une familiarité inquiétante, « Rasta ».

J'aime mieux *rastaquouère* ou *rasta* que *métèque*, plus récemment adopté par la mode. *Métèque* a un parfum de pédanterie. Il est classique. Il est historique. Il précise davantage : il précise trop. Le métèque est un étranger domicilié, qui jouit des droits civils, sans jouir des droits politiques. Tous les métèques ne sont pas rastaquouères, et les rastaquouères ne sont pas rigoureusement une espèce du genre métèque. Il arrive que le rasta débarque à la gare Saint-Lazare avec la smala de la *Vie Parisienne* sans dessein de faire établissement chez nous, et rien que pour s'en fourrer jusque-là. Quand il s'en est fourré jusque-là et qu'il n'a plus « de l'or plein ses poches », il s'en retourne. Bon voyage!

Plus ordinairement, le rastaquouère prend goût à ce côté-ci de l'eau, et il ne traverse plus. Mais, s'il préfère Paris, il ne s'y fixe point : cet oiseau de paradis est un oiseau passager. Il a trente-six domiciles, ce qui équivaut à n'en avoir pas un. Il est de la côte d'Emeraude et de la Côte d'Azur autant que de l'avenue du Bois. Il n'est d'aucun pays, il est *du monde* : c'est apparemment cela que signifie « cosmopolite ».



Parfois, enfin, le rastaquouère est officiel. Il doit alors appartenir à une nationalité certaine, puisqu'il la représente. Il la représente çà et là. Il tâte et compare, et il choisit d'avance, au cours de sa carrière, ses retraites. Il se fait de belles relations, contracte même des alliances, un peu partout, et il finit par ne plus savoir où il est né. Nous non plus. Il ne sait pas davantage où il mourra.

En quelque endroit que cet accident le surprenne, sa veuve est fort embarrassée. Elle recourt à un secrétaire polyglotte pour avertir le cousin d'Engadine, l'oncle des Andes et les neveux de Berlin. Après quoi elle se console, et décide qu'elle gardera l'hôtel de Paris, la villa de Cannes et le pied-à-terre de Biarritz.

Cette pauvre dame — je ne songe à aucune personne déterminée, je me livre à ma fantaisie — cette pauvre dame nous aime. Elle a autant de raisons de nous aimer qu'elle a de résidences chez nous, et elle en a trois fois plus que presque tous les Français. Elle nous aime passionnément ; à telles enseignes qu'elle ne dit jamais que « notre chère France », quand nous autres disons la France, tout court.

Mais elle n'aime pas la guerre. Ce n'est pas par humanité : c'est à cause de sa famille diffuse qui l'oblige de partager son cœur. C'est aussi qu'elle tient à ses habitudes. A quoi bon Paris, Biarritz ou Cannes, si elle ne peut plus recevoir? Et puis, elle a peur. Dès que l'on a respiré, elle a entr'ouvert ses salons.

Elle donne de petits dîners, des thés. Elle reçoit à merveille. Elle se multiplie. Elle fait des frais, mais ne sait qu'une façon d'en faire : c'est d'accabler ses hôtes de compliments de condoléance. Ils ne sont pas tous d'humeur à s'en accommoder. Un d'eux a menacé la dame de la signaler à la police. Il serait bien empêché, puisqu'elle n'existe pas individuellement : elle se nomme « légion ».

ABEL HERMANT.

(Croquis de RAPENO.)





1. La reine assistée des princesses Marie et Elisabeth, passe tous ses instants au chevet des blessés. Notre photographie la représente, causant avec l'un d'eux.
2. Le roi Ferdinand et le prince-héritier au quartier général de l'armée roumaine.

LA GUERRE EN ROUMANIE



Composition de NIC. JÉRÉMITCH.

LA LÉGENDE ROUMAINE DE MANOL
ET DE SA JEUNE ÉPOUSE MURÉE VIVE

« Manol, ô maître Manol, le mur se resserre et brise mon corps. »

Souvenirs de Roumanie

M. Soulange-Bodin, dont le nom est si connu et si estimé dans les milieux diplomatiques nous communique ces notes qui empruntent aux circonstances actuelles un intérêt tout particulier. Ce sont les souvenirs d'un voyage entrepris il y a quelques années à Bucarest et sur le versant des Carpathes, notamment à Curtea, où les souverains de Roumanie ont placé le lieu de leur sépulture :

CURTEA DE ARGESH

Curtea (Cour), vit sa principale église surgir de terre au début du seizième siècle.

C'est à un prince de la maison de Basarab, qu'est due l'érection de cette basilique, à Néagoe ; c'est là un fait indiscutable, mais la légende se combine avec la réalité pour ce qui concerne l'artiste, dont le nom est inséparable de celui de Curtea, je veux parler de l'architecte Manol. Originaire de Grèce, il se fit tout d'abord connaître en Espagne, où on lui attribue la chapelle des carmélites de Séville. A la suite d'un drame d'amour, Manol se rendit à Constantinople, non sans s'arrêter à Naples, en Sicile, au Caire, et ce fut des bords du Bosphore qu'il fut appelé à Curtea. Ses débuts n'y furent pas heureux : les murs qu'il faisait édifier le jour s'effondraient la nuit. Mais Manol eut un songe : Il apprit que tout irait bien s'il emmurait, dès le lendemain matin, la première femme qu'il rencontrerait. Et ce rêve, n'était-il pas dans l'ordre des choses? Dans tout l'Orient, en effet, régnait une croyance superstitieuse, d'après laquelle un édifice en construction ne peut bénéficier d'une base solide que moyennant le sacrifice d'une vie humaine. Et voilà pourquoi, à Babylone, on trouve souvent des squelettes humains encastrés dans la maçonnerie et qu'en Palestine, au cours de fouilles relativement récentes, des enfants ont été découverts dans de grands pots de terre en forme de sacs. Ailleurs, au lieu de cadavres, on se heurte à des godets de lampe, symboles de la lumière, de la vie. Pour ce qui fut de Manol, quand il passa du rêve à la réalité, ce fut sa propre femme, la douce Ama, qui devint sa victime.

Alecsandri, le poète roumain, que son pays nous fit, il y a quelque vingt ans, l'honneur de nous envoyer comme représentant, aborda la légende de Manol : il l'a fait avec trop de talent pour que nous n'essayions pas, malgré le tort que toute traduction inflige à l'original, d'en donner une idée.

HISTOIRE DE MANOL ET DE SA JEUNE FEMME MURÉE VIVE

I

Le long de l'Argesh, sur un beau rivage, passait Negru-Voda avec ses compagnons, neuf maîtres maçons, et Manol, dixième, à tous supérieur. Voici qu'en chemin, ils firent rencontre d'un jeune berger, jouant de la flûte, jouant de la doïna et, l'apercevant, le prince dit :

« Gentil bergeret, joueur de doïna, tu as remonté le cours de l'Argesh avec tes moutons, tu as descendu le cours de l'Argesh avec ton troupeau : n'aurais-tu pas vu, par où tu passes, un mur délaissé et non achevé dans le vert fouillis des noisettes?

— Oui, prince, j'ai vu par où j'ai passé, un mur délaissé et non achevé ; à sa vue, mes chiens se sont élancés en hurlant à mort, comme en un désert. »

Le prince, à ces mots, devient tout joyeux et repart soudain, allant droit au mur avec les maçons, les neuf maîtres maçons et Manol, le dixième, à tous supérieur.

« Voici le vieux mur, ici je choisis un emplacement pour un monastère. Or, vous, mes maçons, mes maîtres maçons, jour et nuit, en hâte, mettez-vous à l'œuvre, afin de bâtir ici un beau monastère sans pareil au monde. Vous aurez richesses et rang de boyard, sinon, par Dieu, je vous fais murer tout vivants dans les fondements. »

II

Les maçons, en hâte, tendent leurs ficelles, prennent leurs mesures, creusent le sol. Bientôt, ils bâtissent, bâtissent un mur, mais tout le travail du jour dans la nuit s'écroule, le deuxième jour de même, le troisième de même, le quatrième de même. Leurs efforts sont vains, car tout le travail du jour dans la nuit s'écroule. Le prince étonné leur fait des reproches, puis, dans sa colère, de nouveau menace de les murer tous dans les fondations. Les pauvres maçons se remettent à l'œuvre et travaillent en tremblant tout le long d'un grand jour d'été. Voilà que Manol quitte ses outils, se couche, s'endort et fait un rêve étrange, puis, soudain, se lève et dit ces paroles : « Vous, mes compagnons, les neuf maîtres maçons, savez-vous quel rêve j'ai fait? Une voix du ciel m'a dit que tous nos travaux iront s'écroulant jusqu'à ce qu'ensemble nous jurions ici de murer dans le mur la première femme, épouse ou sœur qui apparaîtra demain à l'aurore, apportant du vin pour l'un d'entre nous. Si donc vous voulez achever de bâtir ce saint monastère, monument de gloire, jurons tous ensemble de garder le secret, jurons d'immoler, de murer la première femme, épouse ou sœur, qui apparaîtra demain à l'aurore. » Tous jurèrent.

III

Voilà qu'à l'aurore, Manol s'éveille et, en s'éveillant, grimpe aussitôt sur la haie, puis monte sur l'échafaud et regarde au loin les champs et la route, mais qu'aperçoit-il? C'est sa jeune épouse, la Flora des champs qui s'approche et lui apporte des mets et du vin. Manol la voit, sa vue se trouble, et, saisi d'effroi, il tombe à genoux, joint les mains et dit : « O Seigneur, mon Dieu, répands sur la terre une pluie écumante, qui trace les ruisseaux, creuse les torrents, que les eaux se gonflent pour inonder la plaine et forcent ma femme à rebrousser chemin. »

Dieu le prend en pitié, et sa prière déchaîne un grand vent du ciel sur la terre ; le vent souffle, siffle, tord les platanes, dépouille les sapins, renverse les montagnes, mais il ne peut arrêter l'épouse qui, toujours avance, fait de longs circuits, mais toujours approche, approche, malheureuse, du terme fatal.

IV

Pourtant les maçons, les neuf maîtres maçons éprouvent à sa vue un frisson de joie, tandis que Manol, la douleur dans l'âme, la prend dans ses bras, grimpe sur le mur, l'y dépose, hélas! et lui parle ainsi : « Reste, fère amie, reste ainsi sans crainte, car nous voulons rire, pour rire, te murer. » — La femme le croit, rit de bon cœur, tandis que Manol, fidèle à son rêve, soupire et commence à bâtir le mur. La muraille monte, monte et couvre l'épouse jusqu'à la cheville, jusqu'au genou, mais elle, la pauvrette, a cessé de rire ; saisie d'effroi, elle se lamente ainsi : « Manol, maître Manol, assez de ce jeu, car il est fatal. Manol, ô maître Manol, le mur se resserre et brise mon corps. » Manol se tait et bâtit toujours. Le mur monte encore et couvre les chevilles de l'épouse, puis ses genoux, puis son sein, mais elle, ô douleur, pleure amèrement et se plaint toujours... « Manol, ô maître Manol, assez de ce jeu, car je vais être mère. Le mur se resserre et tue mon enfant, mon sein souffre et pleure des larmes de lait. »

Mais Manol se tait et bâtit toujours : le mur monte encore et couvre l'épouse jusqu'à ses hanches, jusqu'à son sein, jusqu'à ses yeux, jusqu'à sa tête, si bien qu'aux regards elle disparaît et qu'à peine encore on entend sa voix gémir dans le mur : « Manol.... Manol... le mur se resserre, la vie s'éteint... »

Le long de l'Argesh, sur le beau rivage, Negru-Voda vient faire ses prières au saint monastère, monument de gloire sans pareil au monde ; le grand prince arrive et parle ainsi : « Vous, les architectes, les maîtres maçons, déclarez ici, la main sur le cœur, si votre science peut me construire un autre monument, monument de gloire plus grand, plus beau!... »

Les maîtres maçons, les architectes, perchés sur le toit, se sentent à ces mots tout joyeux et fiers ; ils répondent : « Il n'existe pas sur terre pareils à nous dix, les dix maîtres maçons. Sachez qu'à nous dix, nous pouvons bâtir un autre monastère plus grand, plus beau. » Le prince, à ces mots, devient tout pensif, puis avec un méchant sourire, soudain, il ordonne qu'on brûle les échelles et l'échafaudage et qu'on abandonne, là-haut, sur le toit, les pauvres maçons, afin qu'ils expirent. Mais eux, à l'instant, sans perdre la tête, tiennent conseil et se construisent des ailes volantes, avec des planchettes, puis les étendent et volent dans l'air. Mais, hélas! ils tombent, et après leur chute se changent en pierres.

Or, maître Manol, juste au moment où il prend son élan, voici qu'il entend sortir des murailles une voix chérie, faible et étouffée, qui pleure et gémit et se plaint ainsi :

« Manol, Manol, ô maître Manol, le mur froid m'oppresse et mon corps se brise et mon sein s'épuise et ma vie s'éteint. »

A ces mots touchants, Manol pâlit, son esprit se trouble, ses regards se voilent, il voit tout tourner, ciel, terre, nuages... Et, du haut du toit, il tombe soudain, la place où il tombe se creuse en fontaine d'eau claire, amère et salée, eau mêlée de larmes, de larmes amères...

(Traduit du roumain du poète Alecsandri.)

Tandis que la triste histoire de la lamentable épouse de Manol a fait, il y a quelque vingt ans, le sujet d'un drame en allemand, dû à la plume de Carmen Sylva, cette légende a pris place dans la littérature, non seulement de la Roumanie, dont plusieurs poètes l'ont choisie pour thème, mais également de la Serbie, de la Grèce, de la Bulgarie ou de la Hongrie. Tantôt il s'agit d'un château, tantôt d'un pont, tantôt d'une forteresse.

Le sortilège devait-il opérer pour l'éternité? La question ne se pose pas pour l'œuvre de Manol, dont il ne reste plus pierre sur pierre. Et cependant, sur l'emplacement de la basilique primitive, c'est-à-dire sur un des rares points du territoire roumain où jamais l'étranger n'ait pris pied, le premier souverain de Roumanie (1) a tenu, par une initiative qui fut celle d'un homme de goût comme d'un politique, à édifier un monument ayant toutes chances, non seulement de défier, grâce à sa solidité l'injure des ans, mais aussi de séduire l'imagination, tant par l'élégance de ses formes, que par la richesse des matériaux employés et par les souvenirs qu'il évoquerait. Aussi bien, la conception des plans, comme leur exécution, furent-elles confiées à notre distingué compatriote, M. Lecomte du Nouy, qui, transposant dans l'échelle des temps, un heureux ensemble des conditions de forme, de couleur, d'harmonie, a réalisé, selon toutes probabilités, le rêve du voïvode d'il y a quatre cents ans.

Au pied des Carpathes, au milieu d'une

(1) Le roi Carol Ier et sa femme, morts tous deux depuis le début de la guerre, sont enterrés à Curtea.

prairie qui s'étend sur la rive gauche de l'Argesh, apparaît la superbe église de Curtea, comme révélée par la magie d'un conte fantastique, ornée de sveltes colonnes, cerclée de blanches corniches de marbre, scintillante comme un joyau ; et à l'intérieur, c'est une profusion éblouissante de marbres de toutes couleurs, qui surprend quelque peu les rétines d'Occident, mais dont l'ordonnance fait de ce monument l'un des plus remarquables de l'Orient chrétien.

Longtemps la Transylvanie, ce pays ouvert à toutes les idées ou nouvelles ou généreuses, où l'on porta intérêt à la propagande luthérienne, où Louis XIV trouva des alliés, Voltaire et Rousseau des admirateurs, fut le conservatoire de la langue roumaine : tandis qu'à Bucarest fleurissaient des écoles grecques, que l'influence russe prédominait en Valachie, les Roumains transylvains eurent conscience que le dépôt de la langue nationale était entre leurs mains : ils s'entourèrent d'une vénération profonde et, phénomène surprenant, ni les Magyars n'en prirent ombrage, ni les Roumains ne se servirent de la langue comme d'une arme contre leurs dominateurs. Il fallut, pour que cette situation fût abolie, l'héroïque hallucination du paysan Hora, qui prétendit, follement, faire l'unité roumaine, prit le titre d'empereur de Dacie, remporta tout d'abord d'éclatants succès en Transylvanie, puis, battu par les Impériaux, paya de sa vie sa patriotique initiative.

Et lorsque plus tard, un groupe d'étudiants roumains voulut travailler à la propagation, ou plutôt à la consolidation de la grande idée, que disaient-ils?

Ils parlaient comme l'ancien député Djuvara, qui s'exprime ainsi (2) : « L'origine de la nation roumaine de notre temps est dans les Carpathes et la terre de Transylvanie, la mère des Roumains. Non seulement la Transylvanie est le berceau de notre nationalité, mais elle est le point de départ de notre régénération : c'est là que s'est formée la conscience nationale, c'est de là qu'est partie la renaissance de la langue et de la littérature des Roumains. Renoncer à voir des frères dans les Roumains de la monarchie austro-hongroise, serait manquer au plus humain des devoirs. »

Ce sont bien là les pensées qui fermentaient certainement dans le cerveau des pèlerins de Curtea de Argesh, quand, au retour de l'inoubliable excursion, tandis que le soleil disparaissait graduellement au delà des Alpes de Transylvanie, ils cédaient un moment à la fatigue d'un long jour d'été ; et qui nous dit que les paroles mêmes de M. Djuvara, ils ne se les répétaient pas, lorsqu'à la gare de Bucarest ils prenaient congé les uns des autres ; les uns, ceux qui restaient dans la patrie libre et forte, les autres, ceux qui reprenaient le chemin de l'exil, la route poudreuse d'où leur œil ne cesserait pas d'être tendu vers l'est, vers les cols lointains d'où déboucheront un jour les cohortes libératrices...

A. SOULANGE-BODIN.

(2) *Hongrois et Roumains*, Paris 1895.



LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE MINISTÈRE ANGLAIS
LES BUTS DE GUERRE DE LA RUSSIE

La levée en masse de l'Allemagne, les mesures sans précédent qui vont donner à son armée une force nouvelle, ne pouvaient pas ne pas surexciter chez les Alliés les énergies, y provoquer des crises salutaires.

En Russie, le ministre Sturmer, accusé d'inertie, a dû céder le pouvoir à un homme de décision plus ferme, plus soutenue, et dont les premières paroles valent des actes. Au retour immédiat du quartier général, c'est-à-dire en communauté complète de pensée avec le tsar et les chefs militaires, Trépoff a signifié aux empires du Centre — et jamais depuis le commencement de la guerre la tribune de la Douma ne retentit d'accents plus fiers — que la Russie ne déposera pas les armes avant qu'elle ait obtenu la victoire, et que les efforts ne lui coûteraient pas.

« Que l'univers entier, s'est-il écrié en un mouvement d'éloquence vraiment pathétique, entende une fois de plus que, quelles que soient les difficultés, quels que soient les échecs temporaires de la Russie, la grande Russie et ses vaillants alliés mobiliseront leur dernier soldat et sacrifieront tout leur patrimoine d'Etat, mais la guerre sera menée jusqu'à la fin, *jusqu'à une fin décisive, jusqu'à ce que le joug et la violence allemands soient brisés pour toujours.* »

Et, comme s'il ne croyait pas avoir suffisamment répondu aux louches intrigues de l'Allemagne, à ses offres de paix séparée, il a insisté sur l'impossibilité d'une paix avec elle et, rejetant toute fiction diplomatique, il proclame les buts de guerre de la Russie, « car elle doit savoir, a-t-il dit, pourquoi elle verse son sang. » Et l'un de ces buts, son plus grand après la reconstitution de la Pologne, une reconstitution non pas menteuse, comme celle dont se targue l'Allemagne, c'est la libre communication du grand empire avec la Méditerranée, la disposition des détroits, la possession de Constantinople. Il a déclaré que, dès l'année 1915, les puissances alliées lui avaient concédé cette possession.

Mais la crise la plus caractéristique, et dont l'unique tort aura été de surgir par le travers des graves événements d'Athènes et de Roumanie, est celle que l'énergique Lloyd George a délibérément provoquée au sein du gouvernement britannique. Pour rompre aux atermoiements, à l'indécision du comité de guerre formé pour activer le travail des ministres, il demanda que le chiffre de ses membres soit réduit de onze à trois ou quatre, plutôt trois. Dans son impatience patriotique, le successeur de lord Kitchener estime, en effet, qu'une assemblée de onze membres ne saurait, comme on l'a dit, répondre avec la vitesse nécessaire aux décisions d'Hindenburg, à preuve la déplorable défaite roumaine, faute de gros canons. Malheureusement, le vénérable M. Asquith tient à la tradition. La création d'un triumvirat, composé de Lloyd George, Bonar Law et sir Edward Carson ne lui plaisait pas autrement, non qu'il eût quelque hostilité contre ces deux derniers personnages, hommes d'action s'il en fut, et le premier est son ami personnel, mais il ne croyait pas pouvoir accepter d'être en dehors de ce nouvel organisme, de n'en pas avoir au moins la présidence honoraire. Et, malgré son désir de ne pas ajouter à la crise, il a refusé. Aussitôt, Lloyd George démissionna et, comme de juste, M. Asquith prit le parti de se retirer lui-même avec tout le cabinet, en laissant au roi et au Parlement le soin de trancher le différend.

Aussi bien, le conflit avait amené la désagrégation complète du ministère. Une véritable reconstruction s'imposait. Et, comme la tradition constitutionnelle le veut, comme il est d'usage lorsqu'un des deux partis gouvernementaux se retire, — c'était en l'espèce le parti libéral, — le souverain fit immédiatement appeler le leader du parti unioniste, le même M. Bonar Law que le ministre de la guerre demandait lui-même comme l'un de ses deux collaborateurs au comité de guerre. Mais celui-ci s'est récusé pour toutes sortes de raisons, la raison patriotique surtout. Il n'y a, en Angleterre, qu'un homme à l'heure actuelle pouvant porter le poids de la guerre, l'activer, arracher définitivement la victoire à l'ennemi, cet homme, c'est Lloyd George. Et c'est lui aussi qu'il a désigné au roi, et que le roi lui-même a chargé de constituer le nouveau cabinet.

Ici l'opinion publique exige elle-même plus d'unité et d'énergie dans la conduite de la guerre. Les dix journées de débats secrets sur la direction générale des opérations, la coopération des alliés, etc., et une grande discussion publique, se sont, en effet, terminées par un ordre du jour qui, tout en exprimant au cabinet Briand une confiance bien méritée, tout en lui donnant une nouvelle force, lui demande de poursuivre la guerre avec une « énergie redoublée », enfin, qui implique la réorganisation du commandement et la *conduite générale de la guerre sous une direction restreinte.*

LE GUET-APENS ATHÉNIEN — LE BLOCUS GREC

Le guet-apens dont le roi Constantin et son gouvernement se sont rendus coupables dans la journée du 1er décembre est l'un des plus odieux qu'ait enregistrés l'histoire. Si juste défiance qu'inspirât leur jeu, on ne pouvait croire qu'ils en viendraient à une pareille traîtrise, qu'ils aboliraient jusqu'au souvenir de Navarin. Ministres et souverain disent avoir été surpris par les événements, mais tout les dément. Et quand l'exégète Lambros opposait aux demandes de l'Entente la possibilité de troubles sanglants, il se trahissait. Ces troubles, c'est lui qui les organisait en les laissant organiser à Décélie par la clique gounariste et le parti allemand. Et le piège où tombèrent nos marins avait été savamment ourdi. On laissa passer le millier de marins qu'à la nouvelle de troubles possibles les escadres alliées avaient dépêchés dans Athènes. Mais les nôtres s'installaient à peine au Zappeion, et l'amiral Dartige du Fournet qui avait voulu les accompagner causait encore avec plusieurs de ses officiers sur le perron du bâtiment principal, qu'ils étaient attaqués par des milliers de réservistes et que, de la petite colline du Stade, à moins de cinq cents mètres de là, on tirait sur eux à obus. Et il fallut pour les dégager, pour les arracher à une mort certaine, car plusieurs étaient déjà tombés, répondre du tac au tac et envoyer sur le palais royal quelques projectiles bien dirigés. L'avertissement suffit. Mais pendant que les détachements alliés regagnaient le Pirée, Athènes devenait un véritable camp. Les ligues de réservistes affluaient d'heure en heure. Et, ce qui montre bien la complicité, l'entière responsabilité du roi Constantin, les généraux Metaxas et Dousmanis étaient appelés à l'état-major, et la mairie d'Athènes elle-même était donnée à un certain Merkouris, personnage que l'on dit relever de la police correctionnelle et, en tout cas, expert en l'art de fomenter des émeutes. Sous son exécrable impulsion, Athènes offrit bientôt, en effet, le spectacle de la pire anarchie. De tous côtés, ce n'étaient que vénizélistes pourchassés, pillés, fusillés.

Ce grand acte de traîtrise veut un châtiment. La couronne hellène est responsable du sang versé. On dit que le roi mobilise tranquillement. Mais nous avons en main le pouvoir de le réduire et avec lui toute la Grèce hostile. Le blocus qu'ont aussitôt notifié les Alliés y suffira.

Cette première riposte a de nombreux préc-

dents. Le blocus est l'arme classique des puissances contre la Grèce. Sans remonter trop loin dans le passé, faut-il rappeler celui de 1850, à propos de l'affaire Pacifico, celui de 1886, qui l'obligea à démobiliser, comme elle voulait attaquer la Turquie, celui de la Crète.

LA PERTE DE BUCAREST

Les espérances que l'on pouvait garder encore aux premières heures de ce mois d'un redressement de l'armée roumaine en avant de Bucarest, d'un redressement sur la ligne de l'Argesh, analogue à celui de nos soldats sur la Marne en septembre 1914, se sont rapidement, trop rapidement évanouies. Les troupes russo-roumaines avaient pu, en effet, dans la journée du 1er décembre, reprendre aux Allemands montant vers Bucarest par le Danube, (ceux du général Korch), les deux villages de Gostinari, sur l'Argesh, et de Comana, sur le Niaslow, c'est-à-dire le seul terrain où les marais permettent le passage. Bien mieux, deux jours après, nos alliés, développant leur succès, avaient pu rejeter tout ou partie de la droite de Mackensen à près de vingt kilomètres en arrière de Daïtza à Draganesci, et c'était là un très beau résultat. Cette manœuvre latérale tendait à séparer l'armée du Danube de celle de Falkenhayn, et tous les espoirs semblaient permis. Malheureusement les Roumains, faute de moyens ou de décision, ne purent l'achever en temps voulu, c'est-à-dire avant l'arrivée des troupes ennemies descendant par l'Argesh supérieur. Dans la journée du 4, Mackensen rétablissait le combat compromis par les Turcs à Comana. Ses réserves refoulaient nos alliés sur l'Argesh, puis au delà, à Graditchea. Et, comme un malheur ne va jamais seul, nos alliés ne pouvaient, à l'ouest ainsi qu'au nord, soutenir davantage la pression des groupements ennemis qui, sous les ordres des généraux Schmidt de Knusseldorf, von Delmensingen et von Morgen, venaient s'aligner à gauche de l'armée du Danube. En même temps, en effet, que les uns passaient l'Argesh supérieur, les autres descendaient par Titu sur la Dambovitsa et par Campolung et Targovitsa, sur la Prahova. Ploesci, le grand nœud de voies ferrées, semblait à merci. Ce n'était pas l'encerclement, mais sa menace, un resserrement impossible à forcer ; et, dès ce moment, le sort de Bucarest fut visiblement réglé. Il fallait, ou défendre la capitale et risquer un Sedan, ou l'abandonner, afin de pouvoir continuer plus loin la lutte. Aussi bien, le problème était résolu, puisque les Roumains avaient en partie retiré des ouvrages de la place le matériel de guerre, matériel considérable, puisque, je le rappelle, la ligne de défense se composait de dix-huit grands forts ainsi que d'un même nombre d'ouvrages secondaires.

Bucarest était, en un mot, ville ouverte, et les Roumains ne l'avaient sans doute pas défendue pour ne pas donner aux Allemands l'exécrable prétexte de la traiter comme Belgrade. L'événement, qu'il n'est pas besoin d'exagérer, était prévu depuis la bataille de l'Argesh. C'est avec lui l'effondrement d'un trop beau rêve ; et la pensée de la charmante capitale entre les mains des nouveaux barbares étreint tous les cœurs français. Le coup est rude pour la Roumanie, comme pour l'Entente d'ailleurs, qui voit l'ennemi maître du riche grenier roumain, d'un vaste réservoir pétrolifère. Cependant, tout espoir n'est pas perdu. L'armée roumaine paraît intacte ; et, si elle échappe à l'ardente poursuite allemande, elle peut, malgré la prise de Ploesci et de Sinaïa, aller au-devant de la grande armée russe et y continuer la lutte sur le Buzeu ou le Sereth.

Sur la Meuse, les Allemands ont attaqué sans succès la fameuse cote 304. Sur la Somme, l'accalmie était complète, et le major Moraht concluait à une victoire défensive des Allemands. On verra bien !

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

PAGES OUBLIÉES

Notre collaborateur Roland de Marès a rendu pieusement hommage dans le dernier numéro à Emile Verhaeren. Pour achever d'honorer la mémoire du grand écrivain, dont nous publions plus haut le portrait, nous reproduisons deux de ses plus beaux poèmes. L'un d'eux emprunte aux circonstances tragiques de sa mort une poignante signification :

LES TRAINS

Sur un chemin compact, de pierraille et de cendre,
A travers bois, taillis, fleuves, moissons et prés,
Sous les pâles matins ou les couchants pourprés,
Les trains quotidiens font le tour de la Flandre.

Ils vont, fumée au vent, sur leurs deux rails déserts,
Et chaque gare au loin leur semble être un refuge;
Ils ont visité Lierre, Anvers, Termonde et Bruges,
Les fleurs de la Campine et les flots de la mer.

Jadis, on les voyait rouler presque avec crainte:
Les bœufs fuyaient là-bas ; les pigeons familiers
Désertaient les recoins de leurs blancs colombiers ;
La mort semblait peser où pesait leur empreinte.

Mais aujourd'hui leur va-et-vient, au long des champs,
Fait à peine trembler le seuil d'une demeure,
Et leur passage annonce aux travailleurs quelle heure
Le jour qui marche et fuit jette au soir approchant.

Les rails d'acier luisant sont encadrés de haies;
Les chiens et les troupeaux ne le redoutent plus;
Et dans les fentes d'or des plus mornes talus
Se pavoisent des fleurs et se bombent des baies.

Marbres, grès et granits; fontes, fers et charbons;
Tous les trésors secrets que les terres lointaines
Cachent aux flancs obscurs des monts, sous les fontaines,
Apparaissent en Flandre, au dos des lourds wagons.

Et le probe soleil de la Lys familière
Regarde étrangement s'entasser, comme un dol,
Cette moisson mûrie aux entrailles d'un sol
Où jamais ses rayons n'ont glissé leur lumière.

Les gens la voient passer aux limites des bourgs,
Sans trop lever leurs yeux de la glèbe féconde;
Mais quelques-uns, les plus jeunes, rêvent du monde
Où les rails infinis dessinent leurs contours.

LE VIEUX BANC

Voici le banc de bois, près des roses trémières,
Où le soleil, par les après-midi légers,
Est bon à boire et à manger
Comme du pain et du vin de lumière.

Il est luisant et vieux; il semble las;
Il domine la route et les plaines, là-bas,
Où respirent dans l'or les blés hauts et fragiles.
La Lys, avec ses joncs que foule un vent agile,
Avec ses bateliers et ses chalands,
S'en va, mirant au loin les hameaux blancs.

La faux des moissonneurs brille dans la campagne;
Un bruit de moulin d'eau sourdement accompagne
Des pas que l'on entend sonner sur un chemin;
Oh ! le vieux banc, près des roses et des ormins,
En a-t-il écouté de lentes causeries,
Quand se parlaient, entre eux, le soir, les vieux fermiers !

Ils se disaient les nids qu'abritaient leurs pommiers,
Le foin mouillé qui s'échauffait dans les prairies,
Et la taupe que trois taupiers n'ont pu saisir,
Si folle était sa route avec tous ses méandres.
Ils discutaient quel grain il leur fallait choisir
Pour qu'un seigle meilleur ornât le sol de Flandre ;
A quel quartier de lune, il importait semer
Ou bien greffer la plante ou bien planter le chêne;
Ils augureraient, souvent, de la saison prochaine
Et du temps du mois d'août d'après les jours de mai.

Ainsi devisaient-ils près des roses trémières,
A sourde voix et s'appuyant sur le banc vieux,
Tandis que lentement les obliques lumières
Allongeaient vers la nuit leur ombre au-devant d'eux.

ÉMILE VERHAEREN.

LES PAYSANS ET LA GUERRE

LE BON JUS

Rustique, goguenard, un peu facétieux
Mais bon et de cœur chaud, sans avoir froid aux yeux,
Très débrouillard et fort aimé des camarades,
Jeannot, par un matin de septembre joyeux,
Portait allègrement le « jus » vers les « cagnades ».
Il allait à travers ravins, trous et sillons,
Trouvant trop ennuyeux les boyaux et trop longs.
Un seau dans chaque main en parfait équilibre,
Ses deux poings occupés lui laissant l'esprit libre,
Il sifflotait un air dans son enfance appris,
Quand il était berger par les genêts fleuris...
Se jugeant en retard, il marchait vite, vite,
Quand un miaulement annonçant la « marmite »,
Arrête le flûteur : il se couche, en sacrant;
Et la marmite éclate à deux pas, le couvrant
De ferraille et de terre... Enfin il se relève,
Se frotte les yeux comme après un mauvais rêve,
Et les reins : pas de casse ! Et les seaux sont debout,
Bien remplis; on boira le bon jus malgré tout...

Il arrive; et les quarts se remplissent et fument.
Mais, soudain, un de ceux qui les premiers les hument
De s'écrier, crachant parmi d'affreux jurons,
Un liquide terreux mêlé de graviers ronds:
« Qu'est-ce que ce brigand a mis dans sa purée
» Aujourd'hui ?... Regardez ! » Tous regardent, surpris
Et c'est un prompt concert d'injures et de cris...
Mais Jeannot: « Ma purée? Un obus l'a sucrée,
» Voilà tout... Et c'est là beaucoup de bruit pour rien...
» Qu'est-ce qu'un peu de terre au gésier d'un terrien ?
» Ne savez-vous donc pas qu'étant boue et poussière
» Avant de devenir poussière au cimetière,
» Chacun de nous doit en avaler pour sa part
» Un setier (1), — notre poids à peu près ?... Votre quart
» Vous sera sûrement compté comme une avance... »
On rit, et l'on désarme. Et Jeannot, sans retard,
De pousser, de presser, d'achever sa défense
En s'écriant : « Et c'est de la terre de France ! »

FRANÇOIS FABIÉ.

LE CORBEAU

Au milieu de mes champs d'automne, le corbeau,
Seul point noir d'une rousse et paisible étendue,
Le corbeau, d'un bec dur et d'une griffe ardue,
Cherche dans les sillons l'invisible lambeau.
Au milieu de mes champs d'automne, le corbeau,
Infime bête en vie au centre du silence,
Vole un instant, se pose, et de nouveau s'élance,
Et son cri fait soudain de la plaine un tombeau.

— D'où viens-tu ? De quels champs atroces de bataille,
Pour croire que des morts dorment dans mes sillons ?
D'où viens-tu ?... Voliez-vous au loin par millions,
Cherchant la chair tuée où porter votre entaille ?
D'où viens-tu ?... Nos labours, ici, sont innocents.
Ils n'ont rien enterré jamais que de la graine.
Il n'y a rien ici pour ton dur bec de haine,
Pour tes griffes d'horreur, rouges de tous les sangs.
D'où viens-tu ?... Si le vol de tes ailes perdues
T'a jeté seul, du fond des plaines de la mort,
Vers ce soir où, sans bruit, dorment mes étendues,
Retourne où l'on se bat, corbeau ! L'Est et le Nord
Regorgent de chair fraîche encore, et tout ouverte.
Retourne où les sanglants cadavres ont vingt ans.
Ici, la plaine est fauve et la forêt est verte.
Rien ne se joint de rouge à la couleur du temps,

(1) Dicton paysan.

Sinon l'aurore et le couchant, et, sur la haie,
La feuille déjà mûre ou la première baie.
Retourne où l'on se bat ! Je ne veux plus te voir,
Car il va se lever des bataillons fantômes
Appelés par ton cri sinistre, au creux du soir.
Corbeau, corbeau, j'ai peur, la face dans mes paumes.
D'où viens-tu, d'où viens-tu, triste et vivant point noir?

— Je suis, dit-il, l'oiseau de toutes les batailles.
Certes, la préhistoire a détesté ma voix !
Mon bec fouilla toujours les humaines entrailles.
Et tout ce que j'ai vu déjà, je le revois.
Affamé de la chair des hommes, j'ai pu vivre.
Assoiffé de leur sang, je n'ai cessé d'être ivre.
Comme vous prévoyez le pain de chaque jour,
Ma race croassante a prévu vos cadavres.
N'avez-vous pas, pourtant, la musique, l'amour,
La science, la poésie, oui, tous ces havres ?
N'êtes-vous pas ceux-là qui veillez sur la tour?
Or, moi corbeau, je dis : « Salut à votre tête!
Salut, musique, amour, poésie, art, progrès.
Mais vous vous lèverez au milieu de la fête
Pour aller dire à ceux d'à côté : « Je vous hais! »
Vous faut-il donc la mort pourprée et l'incendie,
Toute la monstrueuse, absurde tragédie
Qui refait de l'histoire et nourrit les corbeaux ? »
Ecoute-moi, poète... Ils sont jeunes et beaux.
Ils s'entre-tuent avec des faces inspirées,
Et leurs troupes sans geste et d'avance enterrées
Ne peuvent rien souffrir de debout sous le ciel.
Ecoute-moi, poète, ô toi qui fais ton miel
Parmi toutes les fleurs de la vie où tu passes :
Ils sont là tous, les bruns, les blonds, toutes les races,
Et chaque race a dit, les mains jointes : « Mon Dieu! »
Et c'est cela qui meurt par le fer et le feu!
Science, pensée, art, musique, poésie...
La jeunesse au hasard tombe, et nous rassasie.
Et, quand nos becs gourmands vont fouillant jusqu'au [cœur,
Nous dévorons peut-être un génie en sa fleur.
Titubant et gorgé de sang noir et de peste,
Si je viens, moi, corbeau, tourmenter ces labours,
C'est pour me reposer de tant de repas lourds.
Que doux sont tes grands champs d'automne où la paix [reste!
Mais je vais retourner où l'on se bat. J'ai faim!
Dis-moi donc ta pensée, afin que je la dise
Aux mourants dont j'attends patiemment la fin.
Si, dans quelque parler que son âme agonise,
L'un d'eux était ton frère en ferveur, en beauté,
Que lui transmettre, au bord de son éternité,
De la part du penseur, de la part du poète ?
De quel mot bienheureux vas-tu bénir sa tête
Afin que, loin de tous, ce guerrier meure en paix?

— Corbeau, sinistre oiseau qui dans la mort te vautres,
Porte mon cœur à cet élu, s'il est des nôtres.
Si c'est un ennemi, dis-lui que je le hais.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

En leur exprimant nos excuses de ne pouvoir leur offrir l'hospitalité, félicitons encore de leurs excellents envois les poètes patriotes dont voici les noms :

Lieutenant René Baulard et Marc Levatois, A. Chenu et G. Staron, Avril et Sujol, Guy d'Abzac, Pascal Delga, F. Cousin et Carmy, Louis-Amédée Crispy et Louis-R. Bousquet, Jean de Fortis, Eugène et Léo Duran, Henri Charnay et Emile Nogret, Paul André, Paul Chagnoux et Jules Carpentier, Pierre Chaffange, F. Lions, Joseph Bonnefoy, Emile Toscano, Jean Grand et Pierre Decouz, Joseph Maggini et R. Rageor,, Francisque Jacquet, Maurice Luchaire et Antoine Pourcher, De Romanans, Léon Ravon, Aristide Dewez, Sergent X., Géo Amiel, Daniel Bourgue, Marcel Heurtebise, E. Haverland, Marie-Mad. Strong, A. Mauroy, Jehan de Trept et L. Driwskoff, J. Joard et L. Castillon, Alfred Pierson, Jean-Jam, Louis Marmier, G. Lehodey, Mme Alexandre Dulong, Alphonse Bourgoin, Caporal Henry Séqué, Auguste Paviot, Léo de Nelli, Paul Pourot et Maurice Gaillard, P. Mourot, Paul Chavand, H. Tirlyre,

LES LIVRES

Bourru, soldat du Vauquois, par JEAN DES VIGNES ROUGES. — *Le Chass'Bi*, par ANDRÉ SALMON. — *Ma Campagne*, par le capitaine HASSLER. — *Le Capitaine Dupont*, par LÉON FRAPIÉ.

Une fois de plus, il me faut accorder un tour de faveur aux récits de guerre. Les poètes et les romanciers m'excuseront certainement, car c'est sur ce qu'on appelle la « littérature du front » que l'attention demeure fixée. Ceux qui nous décrivent la vie de nos soldats et nous disent leurs joies et leurs peines, leur souffrance et leur héroïsme, n'ont pas le temps d'attendre. Ils sont essentiellement les conteurs de l'heure qui passe — ce qui ne signifie point que toutes les œuvres de ce genre « passeront » avec les tragiques circonstances qui les firent naître. Il en est qui, dès à présent, ont leur place marquée dans l'histoire de notre littérature ; il en est d'autres que l'on feuillettera avec plaisir quand, plus tard, à distance, on voudra s'imprégner l'âme de l'atmosphère morale de la grande guerre. Au surplus, c'est toujours avec le même cœur que nous considérons la vie de nos « poilus ». Après vingt-huit mois de campagne, leurs gestes ont pour nous la même symbolique beauté qu'au premier jour, et leurs paroles la même saveur.

Et pourtant nos « poilus » ne sont plus ce qu'ils étaient, ou, plutôt, la littérature de guerre qui les met en scène n'est plus la même que celle qui, dans les premiers mois, créa tant de types délicieux et légendaires. Il faut bien le reconnaître, l'imagination des poètes et des conteurs l'emporta, au début, sur l'observation attentive et consciencieuse. On nous a attendri sur des figures de soldats que personne ne rencontra dans les tranchées et il a fallu les témoignages répétés des acteurs du grand drame pour nous convaincre de la nécessité de faire la part du réel et du convenu dans toute cette prose souvent hâtivement bâclée. Maintenant, nul ne saurait plus s'y tromper, et dès les premières lignes, on se rend compte du degré de sincérité d'un livre conçu, pensé et écrit sur le front.

En voici un pour lequel le doute n'est pas possible : *Bourru, soldat du Vauquois*, par Jean des Vignes Rouges. Ce Bourru n'est pas un soldat choisi entre des millions de « poilus » dont l'auteur s'attache à nous conter les faits et gestes, c'est *le* soldat, un type qui les résume tous, avec leurs qualités et leurs défauts, leurs beaux élans et leurs petites défaillances. Bourru qui est monté à l'assaut du Vauquois, c'est le bon « poilu » que tous nous avons rencontré : beau gars de trente ans, figure honnête, un peu maigre, capote délavée par les pluies d'avril, déteinte par le soleil de juillet, ornée de boue... Bourru ne fait pas parade d'héroïsme ; sa force est dans la volonté générale. « Y va en rester, c'est sûr. C'est'y moi ; c'est'y un autre? Tant pis ; je ferai pour le mieux. Du moment que les Boches sont là-haut, faut les déloger, c'est sûr. » Quand Bourru monte à l'assaut, il ne trouve pas de grandes phrases impressionnantes ; il n'a pas d'émotions. « Les mots restent secs dans sa cervelle, comme des termes de géométrie » ; seulement, il y va de toute son âme — et tâche d'en revenir. Bourru, c'est le « poilu » vrai, profondément humain. Il y a dans le livre de Jean des Vignes Rouges un chapitre admirable : c'est celui où Bourru, seul dans la nuit, devant l'ennemi qu'il ne voit pas mais qu'il devine, connaît tout à coup l'affreuse peur qui le saisit. Et malgré cette peur, couché à plat ventre, il creuse péniblement la terre, commence le trou qui, demain, sera une nouvelle tranchée.

Jean des Vignes Rouges — une trouvaille, ce pseudonyme — raconte simplement, sans jamais exagérer par souci littéraire, l'intérêt d'un détail ou d'un épisode. Il a le dédain de la scène à faire, du mot à placer, de l'effet à produire. Il décrit à larges traits la vie du soldat, du soldat qui ne se doute pas qu'il est un héros et qui, lisant dans un journal le récit de la bataille qu'il a gagnée, s'écrie : « Mais alors, c'est pour de vrai, on a fait des choses épatantes! » *Bourru, soldat du Vauquois* résume toute l'existence de nos « poilus » et, ce qui est mieux encore, il fixe avec une rare délicatesse leur âme simple et sublime.

Le soldat calme, dédaigneux du panache, mais accomplissant héroïquement son devoir, parce que c'est le devoir, c'est encore celui-là que nous présente M. André Salmon dans son *Chass'Bi*, où il a réuni les notes de campagne qu'il a prises en Artois et en Argonne. « J'ai vu des hommes souffrir, dit M. Salmon, fumer des pipes à s'en tourner le cœur, manger une quantité surprenante de camemberts et mettre le « pinard » au-dessus de tout ; des hommes qui lisaient les journaux pathétiques de l'arrière en haussant les épaules, et qui tout de même, faisaient de grandes choses. » Et l'auteur ajoute : « Ils se fichaient un peu du sublime! » Ceci n'est pas certain — et ce qui le prouve, c'est que les « poilus » de M. Salmon éprouvent parfois devant la grandeur du sacrifice à consentir, le frisson par lequel s'atteste le sens du sublime. On trouve dans ces notes de campagne, des silhouettes impressionnantes, indiquées en traits sobres, des croquis pittoresques, de petits drames d'une émotion intense et tout cela donne à ce livre un cachet d'originalité qui n'est pas sans charme, encore que l'auteur, dans sa constante préoccupation de faire « nature » et d'écarter tout ornement littéraire, force parfois la note familière du style et la brusquerie de la phrase.

Dans un tout autre genre, on lira avec intérêt *Ma Campagne au jour le jour* du capitaine Hassler. M. Maurice Barrès a écrit pour ce livre une préface où l'auteur est admirablement présenté par ses seuls titres de guerre. Depuis le 4 août 1914 jusqu'en 1916, le capitaine Hassler s'est battu en Belgique, sur l'Ourcq, dans la Somme, en Champagne, dans l'Aisne et encore dans la Somme. Six fois blessé par des éclats d'obus des balles et à la baïonnette, cité plusieurs fois à l'ordre du régiment et de la division et deux fois à l'ordre de l'armée, il apparaît vraiment comme un soldat se battant pour l'amour de la guerre — espèce devenue assez rare. Son livre est bien un carnet d'officier où sont soigneusement notés toutes les étapes,

tous les incidents de la route. Peu de descriptions, pas de pittoresque, à peine quelques impressions sobrement traduites, mais des faits présentés sous l'aspect précis de leur valeur morale propre, des raccourcis saisissants, des notations touchantes dans leur naïveté, des observations pleines de bon sens. On devine le soldat aux principes inflexibles, à la claire conscience du devoir, l'officier ayant la plus haute et la plus saine conception de ses responsabilités.

Cet officier-là se rencontre partout dans les rangs de nos armées, et M. Léon Frapié en a tracé un portrait remarquable dans *Le Capitaine Dupont*. L'auteur de *La Maternelle* a réuni en volume cinq séries de nouvelles se rapportant à la guerre. Ce n'est pas un « livre du front », et la littérature proprement dite reprend ici ses droits, mais M. Léon Frapié nous présente des personnages sincères, que les écrivains des tranchées ne renieraient certainement pas et qui donnent à ses récits sinon le caractère, du moins l'atmosphère de la chose vue et vécue. On connaît le genre de l'écrivain et sa louable préoccupation de mettre en valeur ce qui élève en dignité les faibles et les humbles. Son capitaine Dupont est un « gentilhomme » dans le sens réel du mot, une figure de franchise et de fierté. Il y a en lui une force d'âme dont le rayonnement s'impose aux plus frustes. Dans tout ce livre, d'ailleurs, où surgissent des êtres appartenant aux milieux les plus divers, c'est cette note qui domine, une note vraie, car la grandeur est partout où est la bonté et les cœurs simples ont l'instinct de toute la noblesse puisqu'ils ont l'orgueil de tous les sacrifices.

Il est désirable que nos écrivains le disent et le répètent, car cette guerre, avec ses deuils et ses tragiques splendeurs a singulièrement rapproché les âmes par l'éveil des plus sûres vertus. Il n'est pas possible qu'après avoir tant souffert, l'humanité ne s'affirme pas meilleure, par le seul effet de la réaction durable contre tout ce qu'avait mis en nous de factice et de cruel, ce qu'on appelait la « joie de vivre ». Notre grand effort devra tendre à ce que nous restions les hommes que nous sommes redevenus, purifiés par la bonne épreuve de la douleur.

ROLAND DE MARÈS.



CONTES ET NOUVELLES

Corbett et Fitzsimmons

Le 17 mars 1897, la petite ville de Carson-City, capitale du Nevada, Etats-Unis, put s'enorgueillir d'une surpopulation extraordinaire. On y était accouru de tous les coins de l'Union, et des Anglais avaient traversé l'Atlantique ainsi que toute l'Amérique du Nord pour assister à la rencontre qui devait avoir lieu ce jour-là entre deux grands boxeurs, Jim Corbett et Bob Fitzsimmons. Le principal attrait de ce combat consistait en ce que Fitzsimmons, combattant de poids moyen, se mesurait « pour le titre » avec le champion du monde des poids lourds, fait rare dans les annales du *noble art*.

Les deux adversaires étaient donc assez différents. Corbett, champion invaincu depuis 1892, tout auréolé de victoires, mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et pesait plus de quatre-vingts kilos et demi. Fitzsimmons, qui n'était grand que d'un mètre quatre-vingts, n'était lourd que de soixante-neuf kilos. Onze kilos et demi de moins que son compétiteur : gros désavantage dans une lutte où le poids a l'importance qu'on sait. Mais, terrible batailleur, Fitzsimmons avait couché à ses pieds tous les boxeurs de sa catégorie qui s'étaient mesurés à lui et il n'y trouvait plus d'adversaires.

Comme il arrive le plus souvent, des interviews prises par des journalistes experts, des racontars perfidement entretenus avaient créé une violente animosité entre les deux hommes et la rencontre promettait d'être animée.

A l'heure fixée, les combattants et leurs seconds se présentèrent dans le ring, au milieu d'une foule immense. Les paris allaient leur train et Corbett était le favori. Chacun acclama son champion ; ce fut, pendant deux minutes, un beau tapage auquel succéda le plus profond silence. L'impression se montrait généralement favorable à l'imposant champion des poids lourds tant il paraissait puissant, sûr de lui, tant ses mouvements étaient souples et aisés. Auprès de lui, bien que solidement musclé, assez mince pour sa taille, Fitzsimmons paraissait grêle presque.

L'arbitre ordonna aux seconds de quitter la lice et commanda : *Time !* Alors commença l'un des combats les plus fameux dans l'histoire de la boxe, seulement coupé, toutes les trois minutes, par un son de gong annonçant un repos d'une minute. Et ce furent des coups croisés, rapides comme la pensée, et des crochets subtils, et des directs « impressionnants », et des uppercuts opportuns, bref, une lutte magnifique. L'escrime de Corbett était savante entre toutes, mais celle de Fitzsimmons y savait répondre.

Tout d'abord, pendant les premières reprises, le champion des poids lourds prit le meilleur. Ses coups semblaient plus efficaces que ceux de Fitzsimmons, dont les attaques furieuses ne parvenaient guère à ébranler son pesant adversaire.

Et puis un moment vint où la chance flotta, parut hésiter et puis changea de camp. Infatigable, Fitzsimmons ne laissait point de repos à Corbett. Tout en ménageant savamment ses propres forces, il épuisait peu à peu celles de l'autre par des petits coups portés de loin et incessants. Ces « jabs » sont assez peu dangereux mais, constamment répétés, ils ne laissent pas d'énerver à la longue le combattant qu'ils harcèlent.

Une immense émotion secoua l'assistance quand, poursuivi et bousculé dans les cordes par l'obstiné Fitzsimmons, Corbett, harassé, chancela et parut un homme qui a pris trop de grogs. Ses mouvements se faisaient plus lents ; il *bloquait* mal, n'esquivait plus, ripostait mollement, lui, l'escrimeur impeccable. Et, dans un corps à corps, on put voir que les deux hommes se parlaient.

Ce qu'ils disaient, en cette circonstance suprême, on l'a su depuis. C'était Fitzsimmons qui avait engagé la brève et cruelle conversation. Il n'avait point oublié les dédains ni les brocards dont l'avait publiquement bafoué son rival, lors des jours de polémique qui avaient précédé le combat. Dans une bousculade, Corbett, essoufflé, pliant, entendit une voix haletante, mordante, impitoyable qui lui disait à l'oreille :

— Eh! bien, je vous tiens, maintenant ; je vais vous aplatir!

Et le champion du monde répondit faiblement :

— Je le sais!

Peu d'instants après, Jim Corbett s'écroulait sous l'irrésistible *shift punch*, un coup au creux de l'estomac, qui était le coup preféré de Bob Fitzsimmons, que celui-ci cherchait à placer depuis le commencement et que celui-là avait évité plus de quarante fois au cours des quatorze reprises pendant lesquelles avait duré la rencontre. L'homme qui a reçu ce coup « voit le feu d'artifice », des sons énormes de cloches imaginaires emplissent ses oreilles : on dit alors qu'il « part pour le pays des rêves ».

Le maigre poids moyen avait triomphé du colossal poids lourd. Le courage, l'audace et la ténacité avaient eu raison de la force.

En lisant ce récit, ne vous semble-t-il pas suivre le développement de la guerre unique, de la grande guerre, qui apparaît soudain comme le match de l'Alliance contre l'Entente?

Observons, toutefois, que le vaincu de Carson-City était un combattant loyal et droit ; on l'appelait volontiers « le gentleman-boxeur » et il était si joliment élégant que les Yankees l'avaient surnommé Pompadour-Jim. Il ne viendra à personne l'idée de surnommer le kaiser Pompadour-Michel. Ceci dit, tout de même, l'Allemagne est le champion des poids lourds, précédé de sa réputation colossale.

Mais l'Entente, tenace et adaptée, c'est Fitzsimmons, si rude jouteur, en dépit de ses apparences moins avantageuses. Les reprises se sont succédé. On a d'abord vu l'Entente en difficulté, mais tenant le coup avec entêtement, « encaissant » de pied ferme et ripostant à toute occasion, dès qu'un jour s'ouvrait dans la garde de l'ennemi. Le châtiment, ou, comme disent les dilettantes du noble art, la « punition » approche. Sans doute le terrible match n'est pas fini. Il y aura encore des surprises et des sursauts.

Mais le moment est déjà venu que l'Allemagne, poursuivie et bousculée dans les cordes, paraît *groggy*. Le moment viendra sûrement que l'Alliance entendra la voix haletante, mordante, impitoyable de l'Entente lui dire :

— Eh! bien, je vous tiens, maintenant ; je vais vous aplatir!

Entendez la voix de son Bethmann-Hollweg et de son déplorable kronprinz ; écoutez les aveux de ses prisonniers ; lisez entre les lignes de ses journaux ; lisez simplement les lignes qui s'échangent entre ses civils et ses soldats.

Oui, sans doute il n'est pas fini, le match terrible. Mais le moment de placer le *shift punch* viendra sûrement. Alors, des deux côtés, on entendra les cloches ; mais, chez nous, ce seront les cloches du Nord qui sonneront, libres, dans l'air victorieux et léger.

Le militarisme allemand partira pour le pays des rêves et nous ferons en sorte qu'il n'en revienne jamais.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bᵈ Haussmann), Paris (9ᵉ)

Vendredi, 8 décembre 1916.

La **Rente Française 5 0/0** a fait, cette semaine, un nouveau pas en avant à 88 francs pour les titres libérés et à 88 85 pour les titres non libérés et sur lesquels un versement de 23 fr. 75 doit être effectué du 16 au 31 décembre.

Cette fermeté de la Rente française est très remarquable dans les circonstances actuelles qui créent plutôt en Bourse une tendance imprécise, dont sont toutefois indemnes les valeurs cuprifères vigoureusement soutenues par la hausse continue du cuivre à £ 153.

Il faut reconnaître que la **Bourse** a reçu avec un parfait sang-froid la nouvelle de l'évacuation de Bucarest par les Roumains, fait qui était d'ailleurs escompté depuis plusieurs jours, ainsi que des événements d'Athènes.

D'une façon plus générale, le marché a reçu un réconfort des énergiques déclarations de M. Trépof, le nouveau chef du cabinet russe, de la formation du nouveau ministère de guerre anglais avec, à sa tête, M. Lloyd George, qui est bien l'homme de la situation, et des nouvelles mesures envisagées chez nous pour la direction de la guerre, parce que l'ensemble des efforts concomitants et concordants des Alliés donne une réplique vigoureuse à la monstrueuse levée en masse des Allemands.

Dès lors le marché ne se contente pas de prendre patience : il a confiance.

Cette confiance, à laquelle tous les Français doivent se rallier, doit s'affirmer par l'apport de l'or, par le prêt des titres de pays neutres à l'Etat, par la souscription aux **Bons de la Défense nationale.**

Pour la réalisation de ces opérations, le **Crédit Mobilier Français** rappelle à ses clients et aux lecteurs de cette Revue qu'il est à leur entière disposition, sans prélever ni frais ni commission.

Pour déférer au désir du Gouvernement, de nouvelles modifications ont été apportées aux statuts de la **Compagnie Nationale de Matières Colorantes et de Produits Chimiques.**

C'est ainsi qu'à l'article 12 le délai de 60 jours accordé au Conseil pour faire racheter les actions par une personne de son choix, au cas de proposition de transfert refusée par lui, a été réduit à 30 jours.

D'autre part, le prix de rachat qui, aux termes de la rédaction primitive, devait être arrêté chaque année par l'assemblée générale, sera fixé au prix moyen des quinze dernières Bourses qui auront suivi l'opération.

En raison de ces modifications, les établissements de crédit et les banques qui ont procédé à l'émission ont reporté au 16 décembre la clôture de la souscription.

La répartition aura lieu du 23 au 28 décembre.

Le Conseil d'administration de la **Compagnie du Canal de Suez** vient de fixer ainsi qu'il suit le montant des coupons à l'échéance du 1ᵉʳ janvier 1917 :

	Brut	Net
Actions de capital.. Fr.	50 »	44 054
Actions de jouissance..	37 50	32 731
Parts de fondateur.....	21 126	18 724

Les chiffres bruts du coupon de janvier 1916 étaient de 60 francs pour l'action de capital, 47 fr. 50 pour l'action de jouissance et 26 fr. 76 pour les parts de fondateur.

La diminution des recettes, en 1916, dépasse actuellement 11 millions ; on sait qu'un relèvement des droits de transit, de 50 centimes par tonne, a été mis en vigueur au commencement d'octobre et qu'une augmentation de même importance sera appliquée dès le 1ᵉʳ janvier 1917.

Le trafic du **Canal de Panama**, pour l'année close le 30 juin 1916, a été interrompu de mi-septembre 1915 à mi-avril 1916 pour tous les bâtiments de quelque importance, de sorte que le canal n'a fonctionné normalement que cinq mois sur douze.

Les opérations des deux derniers exercices se résument de la façon suivante, d'après le *Canal Record* :

	1914-15	1915-16
Nombre de vapeurs.	1.668	787
Tonnes de marchandises	4.969.792	3.140.046
Droits de transit. $	4.313.385	2.399.830

Tandis que les recettes de l'exercice 1914-1915 avaient dépassé les dépenses de $ 276,656, les dépenses de l'exercice 1915-1916 se sont élevées à $ 6,999,750 ; le déficit, attribué à la fermeture du canal pendant plusieurs mois, se chiffre par $ 4,599,949.

L'assemblée générale des actionnaires du **Crédit Mobilier Français**, convoquée pour le 14 décembre, aura eu lieu au moment où paraîtra cette Revue.

Nous en rendrons compte dans le prochain numéro.

Rappelons que le dividende proposé est de 15 francs par action.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant. VINSONNAU.

En Cheminant

Ce Numéro contient une estampe hors texte en couleurs *La Bonne Marraine*, par Lucien Jonas

LES ANNALES

NOËL 1916



LE SANG RÉDEMPTEUR, roman alsacien de l'**ABBÉ WETTERLÉ** commence dans ce numéro

24 Décembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS — Un an / 6 mois
FRANCE & COLONIES 12 fr. / 6 fr. 50
UNION POSTALE 18 fr. / 9 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

N° 1748. — 24 DECEMBRE 1916

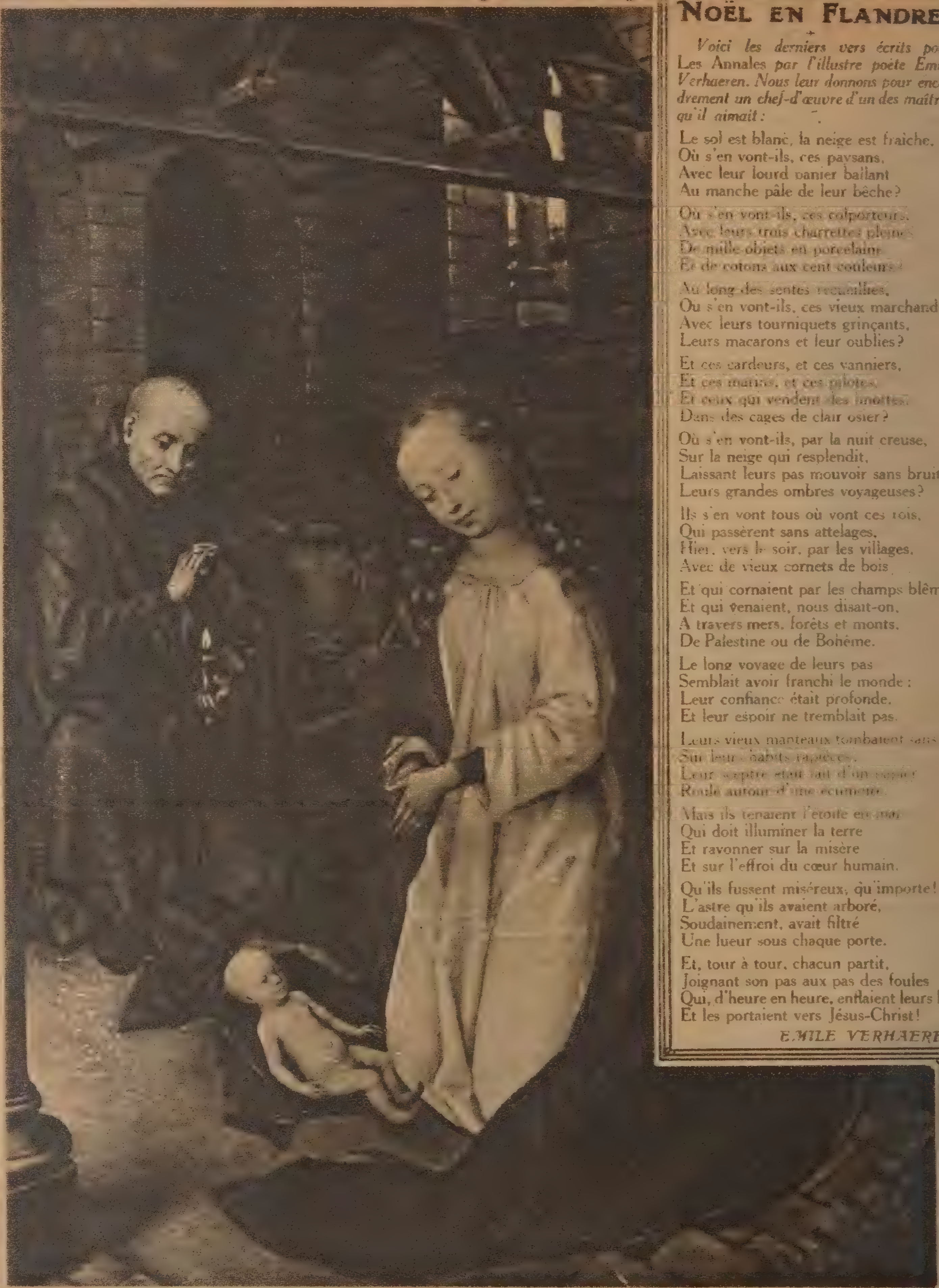
EDITION DE LUXE — Un an / 6 mois
FRANCE & COLONIES : 16 fr. / 8 fr. 50
UNION POSTALE 22 fr. / 11 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS



Phot. Henri Manuel

L'ABBÉ WETTERLÉ

CORRIGEANT LES ÉPREUVES DE NOTRE NOUVEAU ROMAN : « LE SANG RÉDEMPTEUR »



NOËL EN FLANDRE

Voici les derniers vers écrits pour Les Annales par l'illustre poète Emile Verhaeren. Nous leur donnons pour encadrement un chef-d'œuvre d'un des maîtres qu'il aimait :

Le sol est blanc, la neige est fraiche.
Où s'en vont-ils, ces paysans,
Avec leur lourd panier bâilant
Au manche pâle de leur bêche?

Où s'en vont-ils, ces colporteurs,
Avec leurs trois charrettes pleines
De mille objets en porcelaine
Et de cotons aux cent couleurs?

Au long des sentes recueillies,
Où s'en vont-ils, ces vieux marchands,
Avec leurs tourniquets grinçants,
Leurs macarons et leur oublies?

Et ces cardeurs, et ces vanniers,
Et ces marins, et ces pilotes,
Et ceux qui vendent des linottes
Dans des cages de clair osier?

Où s'en vont-ils, par la nuit creuse,
Sur la neige qui resplendit,
Laissant leurs pas mouvoir sans bruit,
Leurs grandes ombres voyageuses?

Ils s'en vont tous où vont ces rois,
Qui passèrent sans attelages,
Hier, vers le soir, par les villages,
Avec de vieux cornets de bois

Et qui cornaient par les champs blêmes
Et qui venaient, nous disait-on,
A travers mers, forêts et monts,
De Palestine ou de Bohême.

Le long voyage de leurs pas
Semblait avoir franchi le monde :
Leur confiance était profonde,
Et leur espoir ne tremblait pas.

Leurs vieux manteaux tombaient sans gloire
Sur leurs habits rapiécés,
Leur sceptre était fait d'un papier
Roulé autour d'une écumoire.

Mais ils tenaient l'étoile en main
Qui doit illuminer la terre
Et rayonner sur la misère
Et sur l'effroi du cœur humain.

Qu'ils fussent miséreux, qu'importe!
L'astre qu'ils avaient arboré,
Soudainement, avait filtré
Une lueur sous chaque porte.

Et, tour à tour, chacun partit,
Joignant son pas aux pas des foules
Qui, d'heure en heure, enflaient leurs houles
Et les portaient vers Jésus-Christ!

EMILE VERHAEREN.

Nativité, par Hans Memling

Notes de la Semaine

L'Optimisme de l'Abbé Wetterlé

Quand je me sens moralement las, un peu déprimé, (il y a des jours où cela m'arrive, comme à tout le monde), je prends le chemin du quai de Passy, et vais sonner à la porte de l'abbé Wetterlé. Le remède est infaillible. Après une demi-heure de conversation, le *cafard* qui me tourmentait fuit en déroute ; je retrouve l'équilibre, la confiance, l'énergie, la certitude. Je me suis retrempé aux sources vives. La fermeté d'âme de l'abbé, sa vivacité d'esprit, sa vaillance, sa patience versent en moi leur vin généreux. Je sors de cette visite réconforté, et non point par des phrases creuses et de vaines déclamations. L'abbé sait les choses dont il parle ; il en parle avec une extrême précision. Nul ne connaît mieux la situation véritable de l'ennemi, la sourde inquiétude qui se dissimule sous l'insolent orgueil des Germains. Il découvre ces faiblesses à mille indices que notre inexpérience n'avait pas remarqués ; il démasque les manœuvres propres à troubler l'opinion, discerne les mots d'ordre auxquels obéit la presse domestiquée d'outre-Rhin... Bref, rien ne lui éc[h]appe. Il voit clair...

Cette force combative s'enveloppe d'une inaltérable bonne humeur. C'est là, peut-être, l'aspect le plus original de la physionomie de M. Wetterlé, le trait saillant de son caractère. Il a subi bien des épreuves et des déceptions. Il les énumère sans amertume. Ecoutez-le raconter comment sa première vocation fut contrariée. C'est charmant.

Il voulait être marin. Elève du collège libre de Colmar, puis de la Chapelle-sous-Rougemont, il se préparait, en 1874, aux examens de l'Ecole navale ; le jury lui restitua ses papiers qui, légalement, ne faisaient pas de lui un Français. En 1875, les règlements, modifiés, eussent permis de l'admettre ; mais une année s'était écoulée, il avait dépassé la limite d'âge. Ainsi, le jeune Wetterlé ne put servir par les armes sa véritable patrie... Un peu plus tard, ayant résolu d'entrer dans l'Eglise, il achevait ses études chez les Dominicains de Saint-Maximin, en Provence. Cette congrégation, visée par les décrets d'expulsion, dut chercher un asile à Salamanque. Une sorte de fatalité persécutait le néophyte, l'exilait du pays qu'il aimait de toute la tendresse de son cœur. Il revint en Alsace, auprès de sa mère, à Colmar, où il fut ordonné prêtre. Je vous épargne le détail d'une biographie qui vous a été maintes fois retracée. L'abbé se vouait à sa double mission apostolique et patriotique ; il y déployait une dévorante activité; il disait la messe le matin, et s'installait le soir dans la salle de rédaction du *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, pour y improviser son article quotidien... Il conservait sous la soutane l'allure et le tempérament du soldat qu'il avait rêvé d'être au début de sa vie. Seul, l'habit différait : l'âme était la même. Il opposait aux taquineries, aux vexations, aux calomnies, aux injures, cet entrain, cette gaieté belliqueuse, ce bel optimisme qui rendent son commerce si réconfortant.

La fameuse affaire Gneisse fut pour les Alsaciens-Lorrains une source de joie. Ce professeur Gneisse, hargneux et pédant, persécuteur du souvenir gallophile, ridiculisé par la prose de l'abbé et le crayon de Hansi, traîna les deux collaborateurs devant des juges résolus à les frapper. Procès épique, bataille acharnée, terrain semé de pièges. Gneisse fit demander aux prévenus, par le président, s'ils avaient des *sentiments français*. La réponse de Wetterlé, à cette question perfide rappelle la fine ambiguïté de certaines répliques de Jeanne d'Arc :

« Je considère comme une offense que vous doutiez de mes sentiments nationaux.»

L'abbé était décidément trop spirituel. On l'envoya méditer sur la paille humide... J'ai entre les mains les notes prises au cours de ces soixante jours de captivité. Elles sont ravissantes de bonhomie. Le prisonnier n'est nullement affecté de sa mésaventure ; il s'en accommode gaillardement ; il y goûte même quelque douceur. Dans l'isolement de sa cellule, il travaille en paix. Parfois des amis, des parents obtiennent la faveur de l'entrevoir. Ils l'abordent d'un air contrit et lui prodiguent d'attristantes consolations.

« Avec les meilleures intentions du monde, ils tenaient à ce que je me sentisse malheureux, et, sans le vouloir, ils s'appliquaient à me décourager... J'étais obligé de vigoureusement me secouer après leur départ, pour retrouver *la joyeuse égalité d'humeur et la tendance à découvrir en toute chose le côté plaisant qui, heureusement, me sont coutumières.* »

Cette égalité d'humeur du philosophe, jointe à cette verdeur batailleuse du polémiste, ont suivi partout M. Wetterlé ; au Reichstag, où ses interruptions et ses saillies soulevaient des tempêtes de rire et de fureur, dans les tournées de conférences où — nouveau Pierre l'Hermite — il prêche la croisade anti-boche, proclame la nécessité de vaincre et annonce la victoire...

Par quel miracle notre abbé peut-il suffire à un si rude labeur? Depuis bientôt deux ans, il court de ville en ville : semeur d'espoir, professeur de volonté. Il ignore le repos. Quand il a cessé de discourir, il écrit. Le roman que vous allez lire a été composé parmi le tumulte des voyages hâtifs, sur des coins de table, dans le buffet d'une gare, dans une chambre d'hôtel. Avant de s'endormir, le voyageur y ajoutait quelques pages. Et ce travail lui était tout ensemble délicieux et cruel ; il lui permettait de revivre en pensée sur la terre natale, mais il évoquait des minutes [t]ragiques. *Le Sang Rédempteur*, c'est le récit d'un de ces drames qui déchirèrent [l]es familles alsaciennes au début de la guerre. M. Wetterlé se trouvait sur place, guetté, traqué comme un malfaiteur. Ce qu'il a vu et ressenti il va vous l'exposer loyalement, virilement, selon sa coutume. Cependant, représentez-vous l'émotion dont il a le cœur serré, et admirez son courage... Il a laissé là-bas, à Colmar, sous la griffe prussienne, des êtres chers...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Lettre du P'tit Quinquin au Petit Noël

Mon cher petit Noël,

En recevant ma lettre, tu vas te dire : « Qui donc qu'c'est qui m'écrit? » et tu seras bien surpris, quand tu liras l'adresse, de voir que c'est moi. Oui, on est à Paris maintenant, on a bien été forcé de partir de chez nous, rapport à ces sales têtes de cochons de Boches. Papa se doutait pas de ça, quand il s'est en allé à son régiment, en nous laissant la maison à garder. Il aurait jamais cru que nous verrions les Boches avant lui. Ben, personne pensait qu'ils s'amèneraient par la Belgique. Un jour qu'avec les autres gosses on allait en bande chercher du lait, parce qu'il fallait faire deux kilomètres pour en avoir, voilà que, sur la route, on rencontre des Boches. Nous, on se range pour les laisser passer ; alors, eux, ils nous font prisonniers. Les autres gosses se mettent à braire, mais moi j'avais pas peur. C'était des hussards de la mort. En nous emmenant, ils nous demandaient : « Où sont les soldats français? » — « A la guerre!... » qu'on leur répondait. Total, ils nous ont gardés trois nuits avec eux et un chef a fini par nous renvoyer.



Maman a été bien contente de me revoir, et, du coup, elle a voulu faire comme les autres qui s'en allaient. Si bien qu'un soir, on a suivi les charrettes avec les bagages et les grands-pères dessus. Quel déménagement! Et qu'est-ce qu'on s'est mis dans les jambes! On marchait, on marchait, et on dépassait ceux qui pouvaient plus avancer. Ceux qu'avaient des automobiles allaient encore plus vite. Fallait bien, on disait que les Pruscos cavalaient après nous. Enfin, dans une gare, on a pu se tasser dans un train, le dernier avant qu'on fasse sauter les aiguilles...



Ne crois pas, mon cher petit Noël, que c'est pour te demander quelque chose que je te raconte tout ça, mais bien parce que je pense que tu as dû être étonné, l'année dernière, de ne pas trouver mes souliers dans notre cheminée. Ici, nous en avons une belle en marbre blanc. Nous sommes chez la dame d'un journaliste qui nous prête une chambre avec un grand lit et sa cuisine pour faire le manger. Elle m'a fait aussi donner un capuchon et une paire de galoches par la mairie, parce qu'avec *sa location* de réfugiée, maman peut tout juste y arriver.



Tu vois comme elle est gentille, cette bonne dame, aussi le matin, quand je pars à l'école, je marche tout doucement pour ne pas la réveiller trop tôt. Pour la peine, des fois, elle m'emmène au cinéma. J'aime bien ça : on voit les exploits de nos poilus, les marmites qui tombent et la fumée après l'explosion; il y a aussi des prisonniers boches et les soldats dans leurs tranchées. L'autre soir, j'ai bien cru reconnaître papa ; mais lui, il ne m'a pas vu, il n'a pas regardé de mon côté. Maman vient avec nous, pas toujours, parce que ça lui fatigue les yeux pour sa dentelle, et tous les trois, nous rentrons à notre cinquième étage, dans les rues toutes noires, en faisant bien attention à ne pas nous cogner dans les boîtes à ordures. Parce que, tu sais, mon cher petit Noël, on allume plus les becs de gaz qu'un petit peu, à cause des zeppelins.

J'avais attrapé un bon rhume. Je toussais, on craignait une bronchite, et je suis resté peut-être quinze jours sans descendre chercher les commissions. Pour aider maman, j'y essuyais sa vaisselle, et puis, assis à côté d'elle, je la regardais faire sa dentelle. J'aime bien voir ses doigts qui vont vite et les petits fuseaux de bois qui font tic... tic... tic... sur son coussin en toile cirée. Il faut te dire que, dans la journée, la dame travaille dans un bureau, à l'Hôtel de Ville, pour l'Emprunt de la Victoire. Ça la change, qu'elle dit. Avant la guerre elle s'occupait seulement de son intérieur, et encore elle avait une bonne. Alors, pendant qu'elle n'est pas là, en cachette, maman lui fait un beau petit col et des manchettes pour lui donner au Jour de l'An. Faut bien la remercier comme on peut de tout ça qu'elle fait pour nous. Et puis, elle s'accorde bien avec maman. Faut les entendre causer de la guerre toutes les deux. Maman parle de papa et elle de son mari, qui s'est engagé volontaire, le premier jour, malgré qu'il avait jamais été soldat. Il est passé caporal... Avant il était toujours patraque, il suivait son régime, fallait pas qu'il prenne froid rapport à son point dans le dos... un tas de grimaces!... Il a passé l'hiver dans les tranchées et il s'est jamais si bien porté. Alors, maman lui dit comment que papa a empêché son capitaine d'être tué tout à fait par les Boches, comment qu'il a reçu sa croix sur le champ de bataille. Et sur mon tablier noir je regarde la mienne qu'on nous donne à l'école, et je me dis que c'est l'autre que j'aurais si j'avais seulement dix ans de plus. Parce que je suis pas froussard. Quand on joue à la guerre, c'est toujours moi le général Joffre et, dans notre camp, on remporte toujours la victoire. Si tu les voyais, les autres, se cavaler, et encore, c'est pour de rire, c'est pas des vrais Boches.



Comme tu vois, mon cher petit Noël, malgré que je regrette notre maison et qu'on ne sache pas bien quand nous pourrons y retourner, si elle est pas démolie, je me plais assez à Paris. Jeudi, on a été voir les jouets dans les magasins, pas pour en acheter, bien sûr, mais c'est déjà bien assez de regarder l'exposition. Et puis j'ai rapporté les catalogues et je marque dessus ceux que je me paierais si j'avais assez de sous. C'est-y là que tu les achètes, toi, ceux que tu nous donnes? J'en ai vu des beaux!... des poupées pour les filles, des qui ferment les yeux et des qui parlent, des grandes et des toutes mignonnes, des panoplies pour les garçons, des cuirasses, des sabres, des fusils...



Moi, mon cher petit Noël, si tu veux m'apporter quelque chose, c'est ça que je voudrais bien, un fusil, mais un vrai, un qui tue les Boches.

Merci d'avance, mon cher petit Noël, je t'embrasse bien fort de tout mon cœur, et au revoir, à l'année prochaine.

Ton grand ami : P'TIT QUINQUIN,
122, rue Girardon, à Montmartre.

P.-S. — Je ne sais pas si tu vas donner des jouets aux petits Boches, mais, sans te commander, je sais bien ce que je ferais à ta place.

Enfin, en m'apportant le fusil, apporte-moi aussi un petit frère, pour, quand je serai parti à la guerre, empêcher maman de s'ennuyer.

Texte et dessins de ***POULBOT.***

Les Poètes de la Guerre

A L'HIVER

Hé quoi! C'est toi déjà? Tu reviens, tout l'annonce:
Les vents glacés qui sont ton haleine et ta voix,
L'arbre qui se dépouille et le ciel qui se fronce,
Là-bas, à la cime des bois.

Tu reviens, sombre Hiver; et Dieu sait quel cortège
De splendeurs et de maux tu traînes sur tes pas;
Que de noirs ouragans sous ton manteau de neige,
Que de douleurs pour nos soldats!

Pour la troisième fois depuis l'atroce guerre,
Tu vas les assiéger encor dans leurs abris,
Faire l'air plus humide et plus froide la terre
Sous leurs membres endoloris.

Pour la troisième fois tu vas rougir ta boue
D'un jeune sang en qui bouillonnait l'avenir,
Et tu vas encadrer le drame qui se joue,
L'aggraver — sans le voir finir!

Torturer ceux du front comme ceux de l'arrière:
Tendre le cœur des fils vers la mère à genoux;
Ceux des épouses vers l'inhumaine barrière
Qui les sépare des époux;

Dire aux unes: « Là-haut, quand, une heure, s'apaise
» L'ouragan journalier fait de flamme et de fer,
» Les pâles survivants, les pieds pris dans la glaise,
» Reçoivent les coups de l'Hiver. »

Dire aux autres: « Là-bas, en attendant votre heure,
» — Car infailliblement la mort vous cueillera, —
» Vos femmes et vos vieux ont froid dans leur demeure,
» Et c'est l'Hiver qui les tuera! »

Et penser qu'autrefois, égoïstes poètes,
Les pieds sur les chenets et l'estomac joyeux,
Nous te célébrions, sombre Hiver, pour les fêtes
Que tu prodiguais à nos yeux!

Ah! pour tant de couplets laudatifs, vrais blasphèmes,
Pardonnez-moi, soldats; pardonnez, orphelins,
Veuves, mères sans pain, vieillards cassés et blêmes,
Courbés sur vos foyers éteints!...

Et toi, roi magnifique et courtisé naguère,
Dont j'aperçois déjà les fourriers dans le ciel,
Hiver, n'imite pas le kaiser de la guerre;
Plus beau, sois aussi moins cruel!

Moins cruel aux sillons, moins cruel aux tranchées
Où sont blottis, hélas! nos espoirs de demain:
— Pour chaque soldat mort que de gerbes fauchées! —
Sois clément, Hiver, sois humain!

FRANÇOIS FABIÉ.

DERNIERS SOIRS DE L'ANNÉE

Autour de ma maison en plein champ isolée,
L'hiver gémit, sous la nuit froide et désolée.
Il se fait tard. Dans les sentiers voisins, j'entends
De graves paysans passer, groupes chantants,
Qui, fidèles au cher et vénérable usage,
Vont pour fêter Noël, voir « la Crèche » au village...
Mon serviteur les a rejoints... Mon chien le suit...
Je reste seul dans ma maison... Il est minuit.

« La nuit n'éteint donc pas ta foi dans la lumière?
Comme un enfant noué dans sa candeur première
Tu crois donc à l'amour?
Cesse de te fier aux promesses du songe:
Le long tunnel qui sous les siècles noirs s'allonge
Ne conduit pas au jour.

» Dis-toi bien que la lutte est la loi de mystère;
Sottise, crime, orgueil, n'ont jamais su se taire
Que sous un conquérant;
Interroge à loisir les cycles de l'histoire:
C'est toujours un héros debout dans la victoire
Qui fait un peuple grand!

» La pitié qui s'émeut quand l'action commence,
N'est qu'un trouble craintif de faiblesse en démence
Devant les fiers périls;
La pitié d'un héros le perd en pleine lutte!
La folle pitié livre à l'éternelle brute
Les bons cœurs puérils!

» Le progrès n'est qu'un jeu de phares électriques;
Et l'Asie ou l'Europe et les deux Amériques
Ont un même soleil;
Aux mêmes maux sans fin la vie est condamnée,
Et le cycle de l'an qui succède à l'année
Revient, toujours pareil.

» L'homme ne change pas de cœur, ni de figure:
Les bandits, embusqués dans la ruelle obscure,
Chargent les revolvers;
On égorge un enfant..., on étrangle une femme...,
Et le mal à jamais tient, dans sa griffe, — l'âme
De ce triste univers! »

Oui... je sais bien: l'amour et la pitié, chimères!
Tous les enfants seront hommes, toutes les mères
Sont femmes de douleur...
Et pourtant j'en appelle à tes saintes paroles,
O Jésus éternel, Dieu souffrant qui consoles
Avec tes maux — les leurs!

Et je reste ébloui, même en pleine nuit noire,
Devant ce Dieu que vont chantant, sans trop y croire,
Ces bergers que j'entends...
Une promesse vient, dont j'ignore le terme;
Un idéal, semé par un Dieu, flotte en germe
Dans l'espace et le temps!

La nuit lente s'achève et ma lampe vacille.
Devant la cheminée où l'olivier pétille,
J'ai, courbé sur ma table, écrit ces pauvres vers...
Et dans le bois voisin, sous mes pins toujours verts,
Dans les sentiers pierreux, j'entends le pas sonore
Des paysans chanteurs que surprendra l'aurore.
Ils ont revu l'étable où, depuis deux mille ans
L'enfant-Dieu tend vers eux ses petits bras tremblants,
Ils ont fait ce chemin « parce que c'est la fête »;
Mais dans leur cœur obscur une clarté s'est faite,
Une faible lueur qui, nébuleuse encor,
Contient, comme le gland le chêne — un astre d'or...
C'est l'étoile, la belle étoile, l'Espérance...
Ils chantent des Noëls de Provence et de France;
Avec eux et mes gens, mon chien est de retour...
Vieux Noëls chants sacrés de mystère et d'amour!

JEAN AICARD,
de l'Académie française.

LE NOËL SUPRÊME

A Mademoiselle Emma Audéond.

Noël! Unissez-vous, tous les cœurs de la France!
De la frontière en sang
Jusqu'au plus lointain des villages Francs,
Et chantez ce Noël de gloire et de souffrance!

Pour la troisième fois, comme une nuit immense,
L'hiver lugubre et lent,
Traînant la neige au manteau blanc,
Couvre d'ombre votre vaillance.

Soldats qui mourez,
Femmes qui pleurez,
Ne soyez qu'un seul cœur, ne soyez qu'un seul être,

Pour qu'en votre douleur
Le Christ vienne renaître,
Et vous fasse vainqueurs!

Car il renaît, le Christ, en votre long calvaire,
Soldats,
En vos trépas,
Et dans votre agonie et dans votre misère!

Chantez Noël, chantez! revivez ce mystère!
Afin que de l'horreur sanglante des combats,
Au lieu d'un glas,
Un cri d'espoir s'envole et console la terre...

Morts et vivants: chantez! Noël! Le Christ est né!
Et puis, laissez venir le printemps obstiné
Qui pose sa splendeur sur la plus triste année

Et laissez, vers la paix, marcher la destinée...
Alors vous chanterez d'un seul cœur exalté:
Alleluia, Christ est ressuscité!

Noël 1916. *MARIE-ANNE COCHET.*

Les Lettres de la Cousine

A un Soldat

Pour Noël.

O soldat, toi que je ne connais pas mais que je sais aux tranchées, toi qui souffles à cette heure sur tes pauvres doigts engourdis par le froid, et qui regardes mélancoliquement passer les derniers jours d'une année rude, laisse-moi venir près de toi un instant, et te dire doucement: Noël! soldat de France!... Beau Noël!...

Oui, je sais..., tu rêvais d'une autre fête..., tu pensais cette année entendre les cloches de ton village sonner joyeusement dans la nuit divine, tu comptais emmener ta payse serrée contre ton cœur à la messe chantante de minuit; tu lui lui avais écrit voilà un an: Ah! quel Noël, l'an prochain, après la victoire... Et te voilà loin de tout ce qui était ton espérance!... Enveloppé dans ta vieille capote qui fut bleue et dont on ne sait plus la couleur, tu rêves tristement, un vague regret flotte dans le fond de ton âme...; devant toi l'horizon est morne, on dirait une mer de boue, et tes pauvres pieds plongent dans la fange. Je le sens bien, va..., moi qui ne te connais pas mais qui t'aimes, je le sens bien que tu as froid..., ton pauvre corps grelotte et ton cœur est transi... C'est pourquoi doucement je viens te dire: Soldat, cher soldat de France, c'est Noël... Beau Noël!

Tu n'entends pas le carillon qui t'est cher, c'est vrai, mais toutes les cloches de France sonnent en ton honneur... Tu te trouves laid et crotté, tu regardes avec épouvante, dans ta petite glace à un sou, ton nez bleui et le givre qui blanchit ta moustache, mais tous les yeux sont tournés vers toi et ta splendeur les éblouit.

Tu es seul, bien seul, dans la foule des camarades..., car aux jours de fête, l'étreinte du compagnon ne remplace pas la caresse d'une main de femme... Tu voudrais sentir sur ta joue tannée par la bise, le baiser profond de ta maman pour laquelle tu ne seras jamais qu'un tout petit et cher garçon, et les lèvres fraîches de ta payse... Tu as la nostalgie d'un logis chaud, où l'on chanterait joyeusement Noël, Noël... Tu te sens éperdument seul... Et pourtant soldat, cher soldat de France..., écoute les cœurs battre pour toi... Il n'est pas une maison de nos pays où l'on ne prononce ton nom avec ferveur... Il n'est pas un petit enfant qui, joignant ses menottes, ne dise: Bonjour bon Dieu, bonjour soldat, je vous aime!... Il n'est pas une créature sous la voûte du ciel, qui à cette heure ne songe à toi soldat de la Patrie!... Tu es présent par la pensée aux plus humbles fêtes qui se donnent pour les petits, car avant de préparer les souliers qui attendent béants au fond de la cheminée, avant de garnir de papillotes et de noix d'or la branche de sapin, on s'est empressé autour de toi...

— Ah! soldat, sens-tu avec quel amour on a composé pour te les envoyer des chefs-d'œuvre? Sens-tu les vœux qui sont partis à ton intention, parfumés de solide saucisson à l'ail,

de tabac fin et même de chocolat odorant la vanille ?... As-tu deviné toute la tendresse, tout le respect, qui se cachaient dans les mailles de tes bonnes chaussettes de laine tricotées sous la lampe par des mains blanches ?... Oui, tout le respect, car tu es le Soldat de France, le Poilu, l'enfant de la grande Guerre, le Héros!... Tu es venu, toi aussi, pour sauver le monde, et tu ne crains pas de souffrir pour accomplir ta sainte mission... C'est avec respect qu'on te salue, c'est avec admiration qu'on t'aime... soldat de France, Noël!... Beau Noël!...

Tu montes ton glorieux calvaire sans te plaindre, et cependant quelquefois tu t'arrêtes, un peu las... C'est que tu n'es qu'un homme, pauvre soldat... Aux heures de détente tu reconnais ta misère; aux jours de fête tu as le mal du pays..., tu cherches derrière les nuages un rayon de soleil, et dans la nuit l'étoile du berger..., et tandis que tes pieds se recroquevillent de froid, tu penses aux belles veillées devant l'âtre, au lit moelleux où tu t'enfonçais sous l'édredon, au rire franc de ta payse... Tu t'arrêtes un peu las, mais jamais découragé car — tout le monde le sait — tu feras jusqu'au bout la grande besogne de France... C'est pourquoi les cloches des villages, les bourdons des cathédrales, les carillons de tous les pays en cette nuit miraculeuse sonnent pour toi qui es l'âme de la Patrie!

Ta tâche est douloureuse et magnifique, soldat, mais un jour viendra, qui n'est pas loin, où tu seras récompensé de ta peine...

Les peuples émerveillés diront : c'est un héros de la grande Guerre qui passe, et tu sentiras un grand souffle d'enthousiasme soulever ton pays...; les femmes te jetteront des fleurs, les enfants t'enverront des baisers et les étrangers envieront le soldat immortel de 1916... Et toi, regardant ta bonne terre, tu diras avec émotion : Elle est à moi, je ne leur ai pas permis de la prendre... Et traversant des cités prospères tu pourras t'écrier: J'ai mis un peu de mon cœur, un peu de mon sang et tout mon courage ici pour que ces morceaux radieux de ma patrie restent les grandes villes de France. Et ce jour-là tu seras fier, tu comprendras la grandeur de ta destinée, et comme la mère oublie ses douleurs au premier regard de l'enfant qui vient de naître, tu oublieras les jours mauvais, et ta bonne souffrance.

Ah! cher soldat, en ce soir de Noël où nous causons doucement comme de vieux amis, laisse-moi te répéter Noël.. Beau Noël... Moi aussi je suis un peu triste... Je te le confie tout bas : les temps sont durs, la guerre est longue... Mais je sais que la victoire est proche..., les Boches la redoutent, la preuve est qu'ils offrent la paix..., comme si un soldat de France pouvait accepter l'aumône d'une paix qu'on lui propose et non pas celle qu'il choisit... à son heure, quand l'ouvrage est fait, bien fait..., glorieusement fait!

Allons! courage, soldat, tu n'as plus qu'une étape à franchir..., courage, c'est après les derniers grondements de la tempête que l'arc-en-ciel perce les nuages et répand ses couleurs d'espérance et de joie... Continue d'étonner le monde, et nous tâcherons à l'arrière d'être dignes de toi... Nous travaillerons nous aussi... Nous avons des chefs, nous avons votre exemple..., nous avons la foi...

Ah! soldat de France! Noël. Beau Noël... Et si tu n'as pas de lettre de ton pays, si ta maman, ta sœur, ou ta payse n'ont pu t'écrire, reçois ce mot où je mets quelque chose de leur tendresse... Et permets, au nom de toutes les femmes qui t'admirent, que je dépose doucement, sur ton visage durci par le vent, un baiser de gratitude et d'amour.

Noël, soldat... Beau Noël.

YVONNE SARCEY.

Je tiens à la disposition de toutes les abonnées, qui voudraient envoyer un paquet au front, des adresses de soldats.

Les Conférences de l'Université des Annales

Le Bourdon de Notre-Dame,
par M. Frédéric Masson

L'église, c'est le cœur du village ou de la cité, nous dit M. Frédéric Masson, c'est la maison sacrée que hantèrent les ancêtres, où passent leurs ombres, au milieu des habituelles prières.

C'est dans ce sentiment de piété que M. Frédéric Masson entra dans Notre-Dame, et qu'il évoqua le souvenir du lourd bourdon qui carillonna tous les grands événements de la Patrie. Il fit une magnifique leçon d'histoire à travers les siècles, et l'on entendit sonner l'airain de « Jacqueline » aux fêtes, aux baptêmes, aux couronnements, à toutes les cérémonies imposantes qui se passèrent sous ces voûtes sacrées. C'est ici pour la nation entière un objet continuel de pèlerinage. C'est ici et aux Invalides, ajoute l'éminent conférencier, qu'il faut mener les enfants pour leur apprendre l'histoire, toute l'histoire de leur pays, pour leur en dire les vicissitudes et les triomphes, les gloires et les défaites, pour leur en montrer les institutions, pour leur enseigner les grandes phases de la vie nationale.

On écouta cette leçon dans une émotion qui ne fit que s'accroître lorsque M. Frédéric Masson termina par la vision frémissante des troupes rentrant victorieuses, appelées par « Jacqueline », le bourdon de Notre-Dame.

Les Merveilles de l'Indo-Chine,
par M. Albert Sarraut.

M. Albert Sarraut a bien voulu, avant de partir pour l'Indo-Chine, confier ses pensées au public de l'Université des Annales. Il évoqua les splendeurs de l'art asiatique, les épopées de la conquête, mais surtout les merveilles réalisées déjà par notre civilisation. En écoutant M. Albert Sarraut, on souhaitait de partir là-bas avec lui, explorer ces terres, ces forêts pleines de richesses, dont la plupart sont à l'état inculte... car il y a tout dans cette France d'Asie. M. Albert Sarraut a cité des chiffres saisissants, indiquant l'exportation actuelle de la soie, du café, du coton, du charbon, des bois précieux, et l'exportation possible, quand on aura installé des usines, mis en valeur des trésors à peu près en friche, quand on aura organisé l'industrie :

« Il y a en Indo-Chine quelque chose d'infiniment précieux, a déclaré M. Sarraut, c'est la population indigène, laborieuse en général, qui fournit une main-d'œuvre adroite, intelligente, maniable, apte à comprendre et à utiliser les outillages modernes, et qui a envoyé dans la métropole, au cours de la présente guerre, des ouvriers par dizaines de mille. »

PIERRE S.

Le peu de place dont nous disposons en ce numéro nous oblige à remettre à la prochaine fois le compte rendu des conférences de Jean Richepin, Edouard Herriot, Louis Barthou, C. Jonnart, qui ont eu un succès retentissant.

Toutes ces conférences sont publiées dans le *Journal de l'Université des Annales*. Se hâter de s'y abonner pour recevoir sans retard le premier numéro de l'année qui sera reçu le 1er janvier 1917, numéro d'étrennes. (10 francs par an.)

L'Université des Annales ferme ses portes du 24 décembre 1916 au 14 janvier 1917, pour les vacances de Noël et du Jour de l'An. Les conférences reprendront le 15 janvier.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Parlons peu de l'hôpital puisque tout y va avec calme. Mme Raymond Poincaré, qui se prodigue toujours avec une charmante bonté au chevet de nos malades, est venue jeudi dernier leur apporter avec le réconfort de sa parole amicale, des gâteries sans nom, de vêtements, de cigarettes, etc. Les soldats lui firent fête, car elle est très populaire parmi eux. On aime sa bienveillance, son sourire plein de bonne grâce et sa simplicité qui les met tout de suite à l'aise.

Les Envois au Front

Il nous arrive toujours des dons innombrables pour composer nos paquets du front; parmi ceux-là un nous fut particulièrement sensible, celui-ci : « Les vêtements que je vous envoie, écrit Mme Laffont, sont les chères reliques de mon fils tombé au champ d'honneur, ceux qu'il portait à l'heure où subitement, le 6 mars, au bois des Corbeaux, il reçut sa blessure mortelle. Je les ai gardés précieusement jusqu'à ce jour; aujourd'hui, je me décide à m'en séparer et à les donner comme un porte-bonheur. »

Nous avons reçu ces reliques avec une piété émue et nous remercions la noble maman qui pleure son fils.

Nous avons pu adresser au front notre 36,591e envoi... On nous réclame toujours des lectures et encore des lectures. Il paraît que rien ne combat le cafard comme l'envoi de quelques bons romans, ou quelque bonne revue agréable à lire.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons, cette semaine encore, un admirable mouvement, dont notre œuvre est très heureuse... Nous avons reçu à titre de dons 600 fr. 25... Et pour l'envoi de colis réguliers, c'est-à-dire pour la cotisation des marraines américaines qui nous pren-

nent comme truchement, 1,383 fr. 15. Cette ardeur, qui va croissant, nous comble de joie.

Nous parlerons la prochaine fois du don de Mme d'Ainville et de nos envois faits à l'occasion de Noël.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Ah! qu'ils sont contents d'avoir leur journal; la joie de ces pauvres soldats dont les yeux sont dans une nuit éternelle, et auxquels cette revue apporte la vie, la lumière, la joie ingénue qu'ils ont éprouvée est touchante. L'un d'eux raconte : «C'est ma femme qui me l'a lu», et, tout de suite, ce père de cinq enfants épanche ses confidences, c'est son remerciement. Il était coiffeur de son métier. «J'ai fait une natte, l'on m'avait donné de superbes cheveux blonds en débrouillure; j'ai démêlé, nettoyé, lavé, fait et monté une natte absolument seul; elle fait une longueur de 75 centimètres et pèse 70 grammes, et a une valeur commerciale de 30 francs.»

Naturellement, il demande à son grand ami M. Brieux sa recommandation auprès d'un coiffeur qui lui donnerait de l'ouvrage régulier... Et voilà notre éminent académicien qui va se trouver avec des tresses blondes et brunes sur les bras, à vendre.

Nous reparlerons de ce bon journal que M. Brieux déclare mal fait dans son deuxième article. Il ajoute que c'est parce qu'il n'a pas remercié autant qu'ils le méritaient les amis qui ici l'ont tant aidé.

Je ne voudrais pas terminer ce petit compte rendu sans parler de la charmante lettre de Mme Florence Montague Yates qui, en nous envoyant 128 francs, nous dit que c'est le produit d'une conférence faite au Club des Dames de Mille Valley, et qu'elle est heureuse d'en offrir le montant aux aveugles de M. Brieux.

Les recettes de la semaine ont été de 575 fr. 75, nous donnant 15 lecteurs nouveaux, puisque tout souscripteur au-dessus de 20 francs reçoit en guise de remerciements le *Journal des Blessés aux yeux.*

Y. S.

TROISIÈME ANNÉE D'HOPITAL

123e LISTE DE SOUSCRIPTION

19e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 2 au 9 décembre 1916)

Mlle Roy, Garches, 10 fr. — M. Canfellauve, Trémolat, 10 fr. — M. Rosiès, Bordeaux, 10 fr. — Mlle Couturier, Chasse, 5 fr. — Mme Moulton, 200 francs. — M. Lafon, Tours, 100 fr. — Mme Paris, 5 fr. — Anonyme, 1 fr. 30. — Mme Lamothe, Beaumont-Monteux, 5 fr. — M. Pangon, Lyon, 10 francs. — Mme Girard, Buenos Aires, 25 fr. — M. Noël, Damas et Bettegney, 5 fr. — M. Kittel, la Brarderie, 12 fr. — Mme Gontier, 5 fr. — M. Desormières, Boulogne-sur-Seine, 5 fr. — E. V. B., 50 fr. — Mme Robin, 10 fr. — Anonyme à Nancy, 50 fr. — Mme Quéric, Limeil, 20 fr. — M. Baille, Tunis, 5 fr. — Mlle Etchebarne, Tardets-Sorholus, 5 fr. — Mlle Massieu, Fort-de-France, 5 fr. — M. Bord, Vauvert, 5 fr. — M. Deveze, 10 fr. — Cousine Marguerite, à Rouen, 10 fr. — Mme Lebrun, La Haye-du-Puits, 100 fr. — G. Z., 5 fr. — Mme Goux, Tassin, 5 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mme Lemoine, Haïti, 13 fr. — Mme Sardin, Le Perreux, 10 fr. — Mme Tronche, Miliana, 50 fr. — M. Bogros, Pont-du-Château, 10 fr. — Mme Harouel, Bacouel, 10 fr. — Mlle Alix Antelme, 80 fr. 20. — M. Biswang, Bordeaux, 50 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Montaigu-Rousseau, Véron, 5 fr. — Mme Gravier Chambly, 15 fr. — Mlle Marion, Moscou, 24 fr. — Mme Gray, Colombes 15 fr. — Mme Bertrand, Sens, 1 fr. 50. — Mme Gras, Moulins, 3 fr. — Anonyme, 2 fr. 50. — Mme Fornerot, Montbard, 6 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Sampré, Conakry, 10 fr. — Mme Monchoux, Romilly-sur-Seine, 10 fr. — G. J. M., 50 fr. — Mme Frédéric Mistral, Maillane, 20 fr. — Mme Pallat, Bordeaux, 3 fr. — Une institutrice de l'Aveyron, 7 fr. — M. Latappy, Beauvais-sur-Matha, 10 fr. — M. Pascal, Marseille, 10 fr. — Miss R. Jones, Surrey, 7 fr.

Total général de cette 123e liste ..... 1,139 fr. 50

(A suivre.)

C'est pour eux que je le fais

Voici ce qui m'a été conté par un chef.

Comme on demandait, une nuit, un volontaire pour une mission très périlleuse, plusieurs s'offrirent aussitôt. Mais un de ces braves y mit tant d'énergique insistance qu'il l'emporta. Un camarade qu'il évinçait lui dit, non sans humeur :« Ça n'est pas bien. Tu n'as pas le droit. — Pas le droit? — Tu es veuf... tu as des enfants! »

Alors, l'autre, grandi, brusque et magnifique : « C'est pour eux que je le fais! »

Et, bondissant, il disparut dans les ténèbres.

Cette phrase, depuis, ne cesse, avec un son de bronze et d'or, de tinter à mes oreilles. Elle propage dans l'atmosphère du sentiment des vibrations infinies. Ayant la hardiesse et le jet de la fusée éclairante qui monte haut pour mieux éclore et qui ne dresse une aussi fière tige qu'afin d'en détacher une plus belle fleur, elle illumine d'un coup ce paysage grandiose et mystérieux qu'est l'âme du soldat.

Eux. Ce mot dit et explique tout.

Il signifie les enfants, ce qu'il y a de plus cher, de plus rare, de plus fragile, de plus pur, de plus innocent. Il résume la nécessité des sacrifices absolus, des irrévocables adieux.

Les enfants sont l'image parlante et idéale de la patrie. Travailler et souffrir pour eux comprend tous les devoirs. Il n'est pas besoin de nommer les autres buts pour les atteindre rien qu'en poursuivant celui de sauvegarder les enfants. *C'est pour eux que je le fais* est la réponse universelle et lapidaire après quoi l'on n'a plus rien à dire.

Or, cette phrase, qui a la stricte netteté d'une consigne, est si pleine de sens qu'il nous est indiqué, la reprenant à notre usage, de nous en servir à l'arrière. Ainsi qu'une fidèle empreinte, elle s'applique exactement aux reliefs et aux creux de nos pensées, au contour de nos travaux et de nos obligations. Chacun de nous peut l'employer comme une clef magique, un passe-partout allant aux plus difficiles serrures.

Quand l'espérance se fatigue et que le devoir terre à terre et sans éclat nous pèse ; en face du labeur ingrat, de l'effort trop court et du temps trop long, sachons évoquer aussitôt et aligner devant nous les soldats exemplaires. Nous verrons à l'instant briller sur le mur de la chambre et sur la page abandonnée au milieu de la table la devise qui ranime : *C'est pour eux que je le fais.*

Si nous sommes tentés de céder aux souffles dissolvants, de tomber dans les pièges de la méfiance et de la désunion, nous nous ressaisirons, nous irons rechercher les mains, molles ou menaçantes, qui se dérobaient à notre étreinte et nous penserons, en nous rapprochant quand même du frère égaré : *C'est pour eux que je le fais*, pour les soldats qui combattent, serrés, sans distinction de partis, n'ayant plus par-dessus leurs vieilles idées d'un jour qu'une croyance éternelle.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

La Philosophie de Courteline

Où l'auteur parle littérature pour faire croire aux personnes qui n'y connaissent rien, qu'il y connait, lui, quelque chose.

Le fait du véritable artiste n'est pas de se complaire en ce qu'il fit, mais de le comparer tristement à ce qu'il avait voulu faire.

Sa mission ne consiste pas à descendre au niveau de la foule, mais à l'attirer, elle, au sien.

Il n'est pas de genres inférieurs ; il n'est que des productions ratées, et le bouffon qui divertit prime le tragique qui n'émeut pas. Exiger simplement et strictement des choses les qualités qu'elles ont la prétention d'avoir : tout le sens critique tient là dedans.

Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet.

Les mots me font l'effet d'un pensionnat de petits garçons que la phrase mène en promenade. Il y en a des bruns, il y en a des blonds, comme il y a des brunes et des blondes dans les Cloches de Corneville, et je les regarde défiler, songeant : « En voilà un qui est gentil ; il a l'air malin comme un singe » ou « Ce que celui-là est vilain! Est-il assez laid, ce gaillard-là!... »

C'est que les mots ont une vie à eux, une petite vie qui leur est propre, qu'ils ont puisée, où? on ne sait pas!... dans les lointains des balbutiements et des siècles!

Je sais, et vous aussi, une vieille chanson d'où sont absents le sujet, le complément et le verbe, et qui n'en est pas moins charmante, pleine d'évocation et de rêve :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme.

Ici, les mots parlent, sont poètes. Mettez-en d'autres à la place de ceux-ci, par exemple :

Gien, Gannat, Montdidier,
Privas, Guéret, Pithiviers,
Roanne.

et cela ne veut plus rien dire ; c'est devenu idiot.

Voilà longtemps qu'il est question de mettre un impôt sur les pianos. On devrait bien en mettre un, par la même occasion, sur les albums d'autographes.

Au théâtre, il est des effets qui sont comiques a priori, *sans motif, sans qu'on puisse démêler, même vaguement, le parce que d'un phénomène inexplicable et établi.*

Il semble que la mort, qui n'a rien de bien gai, devrait faire exception à cette règle générale? Pas du tout! Supposez Néron empoisonnant Britannicus avec des champignons ou

avec des moules, et le public se tordra de rire en dépit des pleurs de Junie.

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

En science, d'une force connue, vous pouvez tirer hardiment toutes les conséquences logiques : il est fatal que l'événement vous donne raison tôt ou tard, et ainsi, pareil à Jules Verne qui n'a jamais fait autre chose, vous passerez prophète à bon compte.

C'est l'orgueil des pauvres conteurs, qui ont assumé la rude tâche d'égayer leurs contemporains, de pouvoir évoquer, en les revendiquant, les plus grands de ceux auxquels nous devons d'écrire une langue incomparable. Oui, se dire, en songeant aux Trouvailles de Gallus, *au quatrième acte de* Ruy Blas, *à tant de pages délicieuses des* Misérables *et de* Notre-Dame de Paris : « *Hugo fut quelquefois des nôtres* », *ce n'est pas là un mince honneur. Il nous indemnise, et au delà, de l'entêtement de certaines personnes graves à ne pas nous prendre au sérieux ; de la condescendance polie, un peu narquoise, dont honorent souvent nos efforts les gens accoutumés à ne voir dans la vie que des mots et que des apparences, et qui, grossièrement trompés au sens du mot « amuseur », ne voient pas de quelles tristesses sont faits certains éclats de rire.*

Le tort des humoristes du second Empire a été de croire, de l'humour, qu'il se suffit à lui-même ; de l'homme d'esprit, qu'il n'a que faire d'être, — ce qu'il doit être avant tout, précisément — un homme de lettres. Pas plus l'humour ne se suffit à lui-même que ne se suffisent à eux-mêmes la prose du faiseur de mélos ou le lyrisme des librettistes d'opéras.

Au fond, avec nos airs de nous ficher de tout, nous faisons un métier très dur, car il n'en est pas qui exige un plus jaloux, un plus constant souci de la dignité des Lettres. Cette belle fille, la Gaieté, a des exigences de grande dame qu'on ne sert pas avec des pattes sales et qui s'accommode assez mal d'être logée dans un intérieur mal tenu.

La vérité, c'est que, malade de la phobie du Solécisme, en proie à l'incessante terreur de voir s'écrouler brusquement dans la fâcheuse incorrection, dans l'infamie du lieu commun ou de la plaisanterie toute faite, la petite phrase équilibrée sur le fil de la corde raide, justement pénétré de l'importance d'une mission qui consiste à promener par les trottoirs des rues des masques et non des chienlits, l'infortuné humoriste connaît des heures douloureuses... Aux vertus qu'on exige de lui, trouvez-moi beaucoup de gens graves qui seraient capables d'écrire Poil de Carotte *ou* Un Mari pacifique !

Contenter à la fois les simples et les difficiles, mériter le rire ingénu des bonnes d'enfants et des soldats, — et l'applaudissement de l'élite pour des raisons autres et meilleures... — tel est l'X à dégager.

Je le livre aux méditations des mortels aimés des dieux, qui prennent la sage précaution de réfléchir avant de parler.

(A suivre.) GEORGES COURTELINE.

LE SANG RÉDEMPTEUR

I

Blottie entre les premiers contreforts des Vosges, au pied du vieux château de Barberousse, la petite ville de Kaysersberg semblait comme endormie par cette lourde journée du 31 juillet 1914. Des montagnes, couvertes de vignes roussies et couronnées de sombres sapins, que le soleil inondait de ses rayons brûlants, déferlaient sur les toits de l'antique cité des vagues de chaleur accablante.

Fenêtres et portes étaient closes. Quelques rares passants se glissaient silencieusement et d'un pas lourd le long des façades de la grand'rue du côté de l'ombre protectrice.

Dans une des vieilles demeures de la ville, la famille Spiesser venait de terminer son repas de midi. Le père, un vieux combattant de 1870, qui portait à sa boutonnière un large ruban vert et noir, n'avait pas prononcé une parole pendant tout le dîner. C'est à voix basse que la mère, celle que tous les amis de la maison appelaient « la bonne Cath » (Catherine) avait échangé quelques menus propos avec ses deux fils, Jean et Maurice, le premier, un solide gars de vingt-cinq ans, grand, large d'épaules, les muscles saillants, le teint coloré, le second, venu sur le tard, un bambin mince, fluet, de quinze ans, dont les yeux bleus étaient constamment comme perdus en un rêve lointain.

C'est que les nouvelles étaient mauvaises. Depuis plusieurs jours les journaux parlaient de la guerre désormais inévitable. De Colmar, on signalait des concentrations de troupes, des arrivages incessants de canons et de munitions, des convocations de réservistes. Et chacun pensait aux terribles problèmes de conscience que le conflit allait poser dans cette humble famille de vignerons, comme d'ailleurs dans celles de tous leurs voisins.

Cette guerre, on l'avait sans doute attendue et presque espérée. Ne devait-elle pas mettre fin à l'interminable martyre des annexés? Maintenant que, tout à coup, le fantôme sanglant se dressait devant les yeux agrandis par l'épouvante, le drame poignant qu'elle allait paovoquer se déroulait à l'avance avec toutes ses tragiques péripéties devant l'imagination de ses acteurs du lendemain.

Chez les Spiesser la guerre allait provoquer d'épouvantables déchirements. Louis, le fils aîné, (il avait, en 1914, vingt-huit ans), s'était expatrié en 1902, après avoir pris son certificat d'émigration, pour se préparer à son examen d'admission à Saint-Cyr. Sorti avec un bon numéro de l'Ecole militaire, il avait été affecté à un bataillon de chasseurs alpins et il venait d'obtenir son deuxième galon. Depuis plus de dix ans il n'avait pu obtenir aucun permis de séjour en Alsace. Ses parents et ses frères se rendaient deux fois par an à Belfort pour passer quelques heures avec lui, et, de ces entrevues, ils revenaient régulièrement plus confiants dans l'avenir, mais aussi plus accablés par le présent.

Quand Jean avait voulu suivre l'exemple de son aîné, sa mère s'y était opposée.

« Nous vieillissons, ton père et moi, lui avait-elle dit avec des sanglots dans la voix. Si vous partez tous, aucun de nos enfants ne sera là pour nous fermer les yeux. Les Allemands, tu le sais, sont cruels, et, même aux heures les plus douloureuses, ils refusent à nos émigrants le sauf-conduit qui leur est nécessaire pour passer la frontière. Et puis, depuis des siècles, nos ancêtres habitent cette maison et cultivent nos vignes. La terre nous appartient, mais il est tout aussi vrai de dire que nous appartenons à la terre. »

Et le père avait ajouté :

« Chaque jeune Alsacien qui s'en va fait place à un Allemand. Si l'émigration continue, qui donc maintiendra le culte de nos traditions, de nos mœurs, de notre langue? Nous sommes déjà submergés par les Allemands. Sur une population globale de 1 million 800,000 âmes, il y a 400,000 étrangers. La France, quand elle reviendra reprendre sa place à notre foyer, n'y retrouvera que des intrus, si nous ne savons pas accepter les pires tortures morales pour résister à la poussée germanique. Pour elle, autant que pour nous, je te demande de rester en Alsace, à ton poste de combat. Je comprends toute l'étendue du sacrifice que tu consentiras. Il faudra que tu portes l'uniforme du vainqueur. Mais après avoir subi cette humiliation, tu pourras lutter dans les rangs de l'opposition nationale et rendre ainsi des services plus signalés à notre vraie, à notre seule Patrie, à celle qui ne nous a pas plus oubliés, que nous n'avons renoncé nous-mêmes à lui appartenir d'esprit et de cœur. »

Et Jean s'était laissé convaincre. Pendant son année de volontariat, qu'il avait passée à Munich, il n'était pas revenu une seule fois à Kaysersberg pour ne pas imposer à son père la vue de l'uniforme détesté. Puis, il avait continué ses études à l'université de Strasbourg et, après avoir passé ses examens et fait ses stages réglementaires, il venait de conquérir de haute lutte le grade d'assesseur. Simple coquetterie d'ailleurs, car il entendait bien ne pas entrer dans l'administration, mais continuer la tradition familiale en secondant le vieux Spiesser dans l'exploitation de son commerce de vins.

Maurice était encore trop jeune, pour que se posât le problème de son avenir. De caractère très doux, très affectueux, il ne connaissait de la vie que les gâteries des siens.

Or, dans cette famille si unie, mais que les événements avaient déjà bouleversée, la crise tant redoutée allait faire surgir les pl s effroyables complications. La guerre, mais c'était Louis et Jean combattant dans deux armées ennemies! C'était peut-être la mort





Composition de LUCIEN JONAS

« ... J'ai mon fils soldat comme toi. »

LA BONNE MARRAINE

glorieuse de l'aîné ; mais c'était peut-être aussi l'ignominieuse disparition du deuxième sous les drapeaux allemands!

Voilà pourquoi tous se taisaient. La même pensée angoissante pesait sur l'esprit de tous les membres de la famille, mais aucun ne la traduisait en paroles, de crainte d'augmenter les angoisses des autres.

On venait de quitter la table lorsqu'un vigoureux coup de sonnette se fit entendre. Quelques instants plus tard, la vieille Sophie, une de ces domestiques fidèles, qui, dans les familles d'Alsace, passent leur vie tout entière au service du même ménage et finissent par faire partie de la famille, annonça Franz Sigwald, un fils de fonctionnaire immigré, camarade d'étude de Jean. Celui-ci passa dans la pièce voisine pour recevoir le jeune Allemand. En l'apercevant, il eut un mouvement de recul. Franz portait l'uniforme d'officier de réserve. La conversation s'engagea immédiatement.

FRANZ. — Eh bien! tu connais la grande nouvelle? L'état de guerre a été proclamé tout à l'heure. Je reviens de l'Hôtel de Ville, le maire a reçu la pièce officielle et la fera placarder à cinq heures.

JEAN. — Tu me permettras de ne pas m'en réjouir et d'espérer qu'au dernier moment le chancelier de l'Empire reculera devant la lourde responsabilité d'un conflit qui occasionnerait tant de deuils et de ruines.

FRANZ. — Les voilà bien les Alsaciens-Lorrains, inconstants et capricieux. Cette guerre, que tu sembles redouter maintenant, tu l'espérais hier. Quand tes amis du cercle des étudiants et toi, vous alliez, en monôme, déposer une couronne au pied de la statue de Kléber, à Strasbourg, vous protestiez contre l'annexion de votre province à la grande Allemagne. Or, voilà que l'aurore de la délivrance point à l'horizon, et vous tremblez, comme des fillettes, parce que cette aurore est couleur de sang.

JEAN. — Tais-toi! la guerre nous ne l'avons jamais voulue. Quand l'empire a imposé une nationalité nouvelle à nos pères, ceux-ci ont protesté contre la violence qui leur était faite ; mais ils aimaient trop la France pour souhaiter qu'elle les délivrât au prix de nouveaux sacrifices. Ils affirmèrent les droits imprescriptibles des peuples « qu'on ne saurait vendre comme un vil bétail », ainsi que le disaient leurs représentants à l'assemblée de Bordeaux ; mais ils n'allaient pas jusqu'à souhaiter que l'Europe revît les hécatombes de l'année terrible, pour mettre un terme à leur asservissement. Quant au reste, tu le sais, les Alsaciens ont de tout temps passé pour des soldats sans peur et sans reproche.

FRANZ.— On le verra dans quelques jours, quand ils se battront contre la France dans les rangs de l'armée impériale.

JEAN. — Pourquoi me cherches-tu querelle à une heure si épouvantablement tragique? Devant toi je ne ferai aucun mystère de mes sentiments intimes. Tu les connais d'ailleurs trop bien, pour que, même si je le voulais, il me fût possible de rien en dissimuler devant toi. Oui, pour nous autres indigènes, le problème le plus douloureux va se poser. Nous sommes les fils de ceux qui se sont battus contre vos pères, il y a quarante-quatre ans, et nous avons été élevés dans le respect et l'amour de la France, nous comptons tous des parents et des amis dans l'armée de la République. Mon frère est officier là-bas. Aie pitié de moi! Plains-moi! Mais, je t'en supplie, n'augmente pas encore mes angoisses par tes lourdes plaisanteries.

FRANZ. — Je ne plaisante pas. L'empereur nous appelle, toi et moi, pour défendre la grande Allemagne. J'ai le droit et le devoir de te rappeler que tu as prêté serment au drapeau.

JEAN. — Pouvais-je ne pas le faire?

FRANZ. — Veux-tu dire par là, qu'ayant juré fidélité à contre-cœur, tu ne te crois pas obligé à tenir la parole donnée?

JEAN. — Je constate simplement qu'il est cruel d'obliger les fils des vaincus de 1871 à servir dans l'armée des vainqueurs.

FRANZ. — Des phrases que tout cela! Vous êtes Allemands, de gré ou de force, peu importe! Vous devez agir en Allemands. En temps de paix, on pouvait vous passer votre opposition nationale, comme un caprice à un enfant gâté. Aujourd'hui que la patrie est en danger, trêve à toutes ces gamineries. On vous tient à l'œil. Nous avons des ordres formels. A la moindre résistance, le peloton d'exécution. Quand nous aurons fait quelques exemples, les Alsaciens se battront comme les Bavarois et les Saxons.

JEAN. — Toujours la même méthode : menaces et violences! Si depuis près d'un demi-siècle vous n'êtes pas arrivés à faire la conquête morale des provinces annexées, c'est parce que vous ne connaissez que la force brutale.

FRANZ. — La conquête matérielle nous suffisait. A propos, as-tu reçu ton ordre de mobilisation? Tu es, si je ne me trompe, attaché, comme sergent, à la même compagnie de chasseurs à pied que moi. Tu serviras donc sous mes ordres. Comme tu dois regretter, à cette heure, de t'être constamment refusé à passer ton examen d'officier de réserve!

JEAN. — Je ne regrette rien. Obligé de faire mon service militaire, je me suis soumis à cette dure nécessité. En sollicitant l'épaulette, j'aurais fait preuve d'un zèle patriotique qui était au moins superflu.

FRANZ. — Et poutant, combien de jeunes Alsaciens ont agi différemment.

JEAN. — Oui, mais bon nombre de ceux-là voulaient envahir les administrations, qui étaient, dans leur propre pays, les fiefs des immigrés. Or, ils savaient que, sans le brevet d'officier, ils n'y parviendraient jamais. Ils étaient nationalistes à leur manière.

FRANZ. — Nationalisme! ne prononce plus ce mot devant moi! Depuis que l'état de guerre est proclamé, il est devenu synonyme de haute trahison, et un juriste, comme toi, doit savoir que maintenant la haute trahison, c'est le conseil de guerre. Et puis, ignores-tu qu'il y a des Alsaciens qui sont officiers de profession dans l'armée allemande?

JEAN. — Non! je ne l'ignore pas. Nous les connaissons tous par leurs noms. Il y en eut exactement 13 depuis quarante-quatre ans, tandis qu'on compte, à l'heure actuelle, 1,200 officiers alsaciens-lorrains, dont 160 officiers généraux dans l'armée française.

FRANZ. — Je te passerai encore cette provocation ; mais prends garde. Je ne suis plus le camarade d'autrefois. Je suis maintenant officier de réserve, auquel tu dois obéir. Et pour commencer cesse de me tutoyer.

JEAN. — A vos ordres, monsieur le lieutenant!

FRANZ. — Fort bien. Je savais que tu finirais par entendre raison. Où donc est Odile? J'ai à lui parler.

JEAN. — J'ignore où se trouve ma cousine, monsieur le lieutenant. Dès que je la verrai, je lui ferai part de votre désir de lui parler.

Franz Sigwald, portant d'un geste dédaigneux l'index à sa casquette plate, sortit en faisant claquer la porte. Jean s'effondra sur un fauteuil et, pendant quelques instants, la tête entre les deux mains, il sanglota lamentablement, puis il se mit à bégayer à mi-voix :

« L'épreuve est trop dure. Elle dépasse en horreur tout ce que je redoutais. Me battre sous les ordres de cette brute! Je ne le pourrai jamais! Plutôt mourir tout de suite. Si j'essayais de passer la frontière! Est-ce encore possible? Après tout, s'ils m'arrêtent, ils me fusilleront. Autant cette mort-là qu'une autre. Je préfère tomber sous des balles allemandes, que risquer d'être tué par un obus français, sous la livrée du roi de Prusse. Oui! mais qu'adviendra-t-il de mes parents si je déserte? Les Allemands ne se vengeront-ils pas lâchement sur eux. Et Odile! pauvre chère petite cousinette, je l'abandonnerais à toutes les fureurs de Sigwald, qui veut l'épouser. Or, elle n'a que moi pour la défendre!... »

La porte s'était légèrement ouverte pendant le monologue de Jean, qui n'avait rien vu. Une petite main s'abattit sur son épaule. Jean releva la tête. Odile était là, muette statue de la douleur.

Odile Kircher était une de ces solides campagnardes d'Alsace, dont les traits calmes et fortement colorés révélaient, au premier regard, la santé physique et morale. Son père, grand propriétaire de vignes, était un de ces rares Alsaciens qui, par intérêt, s'étaient résignés à subir, sans récriminations, la domination allemande. Il recevait le kreisdirektor à sa table, présidait la société des vétérans, assistait régulièrement au « dîner de l'Empereur », le 27 janvier. Sa femme et sa fille en marquaient leur dépit et souvent des scènes orageuses troublaient le ménage.

Kircher s'obstinait néanmoins dans son rôle de conciliateur. A l'en croire, la France avait oublié l'Alsace, les intérêts économiques des annexés exigeaient l'acceptation définitive du fait accompli. Pourquoi dès lors bouder? Pourquoi se cantonner dans une opposition stérile? Ce n'était pas avec une politique sentimentale qu'on devait faire des affaires et rétablir la richesse du pays et de ses habitants. Sans doute, lui aussi, aimait la France ; mais jamais il ne consentirait à épuiser toute ses énergies dans des regrets qui l'empêcheraient d'agir. Odile, qui, d'instinct, se révoltait contre cette abdication, avait encore été préservée de toute défaillance par son affection pour Jean. Depuis plusieurs années elle s'était, en toute simplicité, mais avec cette décision, qui est une des caractéristiques du tempérament alsacien, fiancée à son cousin. Son père avait soulevé mille objections contre cette union projetée. Les Spiesser n'étaient-ils pas tenus en suspicion par les autorités allemandes à cause de leur nationalisme courageusement affiché ? Et puis, Franz Sigwald n'avait-il pas, par ses assiduités, marqué son intention de demander la main d'Odile, dès qu'il aurait obtenu un poste important dans l'administration civile du pays?

Franz n'était, il est vrai, que le fils d'un petit fonctionnaire allemand, méprisé pour sa cupidité et haï à cause de son attitude hautaine vis-à-vis de la population indigène. Mais le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui. Dans quelques années il serait kreisdirektor (sous-préfet). Quelle gloire en rejaillirait sur sa famille!

— Quelle honte! répondait invariablement Odile aux instances de son père. Et elle ajoutait :

— Me vois-tu m'asseyant au foyer de ce grand dadais, hargneux et brutal, dont la figure vulgaire est encore couturée d'ignobles balafres, et obligée de dire « papa » au vieux Sigwald, cet ancien famélique qui, arrivé chez nous avec une chemise de rechange, acceptait, bien mieux, mendiait, avec des gestes impérieux, les pourboires en argent et en nature de ses administrés! Me vois-tu encore mise au ban par mes anciennes amies, obligée de fréquenter ces femmes de fonctionnaires allemands, dont tous les Alsaciens se font des gorges chaudes, tant elles sont prétentieuses dans leurs manières de parvenues et grotesques dans leur accoutrement. Et qu'entendrais-je dans cette étrange société? L'apologie constante de la plus grande Allemagne, le dénigrement systématique de tout ce que j'aime, de la France aimée, de ses valeureux soldats, de ses brillants littérateurs, de ses mœurs si douces, de son art si lumineux. Mais, je mourrais de colère en pareille société.

Kircher ne désarmait pas. Tous les jours la discussion reprenait âpre, violente entre le père, qui voulait s'assurer le bénéfice de puissantes protections, et la fille, qui défendait son honneur d'Alsacienne. Jean connaissait la vaillance de sa cousine, et il ne l'en aimait que davantage.

Voilà pourquoi, à l'heure où le problème de sa destinée se posait d'une façon si tragique devant lui, la présence d'Odile lui fut un si puissant réconfort. Entre les deux jeunes gens l'entretien s'engagea immédiatement.

ODILE. — J'ai tout entendu. Reprends courage. Sois fort, sinon pour toi, du moins pour les autres. N'aggrave pas les humiliations de ton père, et les angoisses de ma pauvre tante Cath. Tu sais combien je t'aime. Confie-toi à celle qui t'a promis d'être ta fidèle compagne et qui a droit à porter sa part de tes soucis. Mais que les autres ignorent ton martyre.

JEAN. — Oui, mais que faire? Je ne sais plus où se trouve la voie droite. Me battre contre la France? Non, jamais je ne le pourrai. Alors quoi? Essayer de fuir avant que n'arrive la feuille de mobilisation? Prendre l'uniforme avec l'intention de déserter? D'un côté comme de l'autre, c'est la mort sans utilité, sans profit pour personne. Ah! que Louis est heureux! Lui du moins se sacrifiera pour un idéal et, s'il tombe, il aura conscience que son sang n'aura pas coulé en vain. Pour nous tout est ténèbres. Quel que soit le chemin où nous nous aventurons, le déshonneur est au bout. Ah! maudit soit le jour où j'ai consenti à rester au pays, alors que de l'autre côté de la frontière, j'aurais trouvé une vie sans trouble, un avenir sans grave souci.

ODILE. — Ne regrette rien, mon ami. Tu montais la garde autour du trésor moral de la France. Aujourd'hui tu paies doublement la rançon de notre vraie Patrie. Toutes tes récriminations sont inutiles. Ne t'attarde pas à de vains regrets. Envisage plutôt, avec assurance, les devoirs de l'heure présente.

JEAN. — Quels sont-ils?

ODILE. — Accepte l'inévitable, ou fais semblant de l'accepter.

JEAN. — Et si je meurs sous l'uniforme prussien, je serai l'objet du mépris de tous ceux que j'aime!

ODILE. — Je ne te mépriserai jamais ; car je sais qu'aucune goutte de sang français ne tachera tes mains.

JEAN. — Oh non!

ODILE. — Cette assurance me suffit.

JEAN. — Oui, mais qui donc, en dehors de toi, le saura?

ODILE. — Tes parents, Louis, Maurice, tous ceux qui ont pleine confiance en ta loyauté de Français. Si l'horrible malheur arrive, nous ne permettrons pas qu'on touche à ta mémoire.

JEAN. — Ma mort n'en aura pas moins été inutile.

ODILE. — Non, puisque toute la responsabilité en retombera sur ceux qui ont poussé la barbarie jusqu'à forcer les enfants de la France à prendre les armes contre elle. Et puis...

JEAN. — Pourquoi n'achèves-tu pas ta pensée?

ODILE, *comme en un rêve*. — L'Allemand a la délation dans les moelles. Il est l'espion-né. De l'autre côté des Vosges, il a ses émissaires, qui le renseignent sur tous les mouvements de l'armée française. Pourquoi la France ne pourrait-elle pas compter sur la complicité de nos Alsaciens incorporés dans les bataillons allemands pour déjouer, elle aussi, les manœuvres de l'ennemi? J'ai longuement réfléchi, mon Jean, depuis que les bruits de guerre circulent. A l'Allemagne, qui nous a tyrannisés sans pitié, nous ne devons rien. La France a droit à toute notre reconnaissance, à tout notre amour. A l'heure où elle est en danger de mort, nous ne pouvons pas lui refuser notre concours sous n'importe quelle forme. On t'empêche de la servir, les armes à la main. Qui sait si tu ne seras pas à même de lui rendre d'autres services plus signalés. Résigne-toi, en apparence, à ton malheureux sort. Ecoute, regarde, observe. L'occasion se trouvera peut-être d'utiliser pour nos amis les renseignements précieux que tu auras recueillis.

JEAN. — Oh! Odile! nos maîtres sont si forts, si disciplinés, si soupçonneux aussi!

ODILE. — Ils sont encore plus stupides. Aie confiance! J'ai le pressentiment que notre bonheur ne fera pas naufrage dans la tempête qui se prépare.

A ce moment Maurice entra en trombe dans la chambre. Le petit avait l'air soucieux.

MAURICE. — On vient de proclamer l'état de guerre. Qu'est-ce que cela peut bien signifier?

JEAN. — Cela veut dire que toutes les réunions sont interdites, que les journaux sont censurés, que les autorités civiles sont partout placées sous le contrôle militaire, que les conseils de guerre remplacent les tribunaux civils, que le personnel des chemins de fer, des postes et des télégraphes est militarisé, que dorénavant nous sommes gouvernés par les généraux et que va régner la pire des dictatures sur ce pays qui a connu des régimes déjà si durs.

MAURICE. — On raconte encore qu'à Colmar, des soldats, baïonnette au canon, ont arrêté une vingtaine de citoyens paisibles, les ont traînés en prison et que des perquisitions ont eu lieu dans les rédactions des journaux nationalistes.

JEAN. — Cela devait arriver. Nous connaissions depuis plusieurs années l'existence des listes noires, des listes de suspects, dont, à la première alerte, les autorités militaires devaient se servir pour s'assurer des otages.

ODILE. — Les chefs du parti nationaliste ont dû être les premières victimes de ce nouvel attentat contre le droit des gens?

MAURICE. — Non! ils avaient presque tous passé la frontière.

JEAN. — Dieu soit loué! Pourquoi n'en ai-je pas fait autant?

MAURICE. — Frère, j'ai dans l'idée que Dieu nous réserve une autre mission.

JEAN. — Toi aussi?

MAURICE. — Oui. La délivrance approche. Il faudra du sang, beaucoup de sang pour l'assurer. Si le mien est nécessaire, je l'offre de tout cœur pour l'œuvre de rédemption. Pourquoi j'aime la France? je l'ignore. Mais c'est un culte que j'ai pour elle. Les Allemands sont si méchants, si laids! Les Français sont si bons, si gais, si avenants. Leur pays me semble un paradis, leur drapeau, une splendeur. Quand j'allais à Belfort pour embrasser Louis, je respirais, à pleins poumons, l'air qui était plus vif, plus léger. Quand ensuite je rentrais en Alsace, j'avais l'impression en revoyant le premier casque à pointe qu'une chappe de plomb s'abattait sur mes épaules et que ma poitrine était prise dans un étau. Ah! que l'Alsace sera belle quand le drapeau tricolore flottera de nouveau sur nos clochers!

ODILE. — Quel enthousiasme! Bravo, mon petit. Mais que voulais-tu dire tout à l'heure en parlant de ta mission?



Un coin de Colmar (les bords de la Lauch).

moi, mon pauvre Jean. Tu es la chair de ma chair, et j'ai apporté, tu le sais, tant de soin à modeler ton âme à la française. Je voudrais pouvoir donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour t'épargner la plus abominable des épreuves. Et pourtant j'ai la certitude que ton patriotisme saura t'inspirer des gestes utiles, même sous la livrée de nos maîtres détestés.

JEAN. — Les Français comprendront-ils notre sacrifice?

SPIESSER. — Ils ne comprendront peut-être pas tous aujourd'hui. Nous le leur ferons comprendre demain, après la victoire. Et puis, mon enfant, fais obscurément ton devoir, sans te soucier de la récompense. Depuis quarante-quatre ans, les hommes de ma génération font le leur. Ont-ils toujours trouvé chez leurs anciens compatriotes les encouragements qu'ils croyaient être en droit d'attendre? Le témoignage de leur conscience leur suffisait. Suis leur exemple. On te confondra peut-être avec nos oppresseurs. On te traitera — suprême injure — de Prussien! N'oublie cependant jamais que tu es Français de cœur, et que tu dois le rester d'action, même sous l'uniforme de l'ennemi de la France. Plus tard, quand l'heure des justes réparations aura enfin sonné, la France te rendra justice à toi comme à tes nombreux compagnons d'infortune. Et maintenant, allez aux nouvelles, mes enfants. Avant de prendre des résolutions fermes et définitives, il faut que nous disposions de tous les éléments d'information.



La petite ville de Kaysersberg.
A gauche, le donjon et le vieux château de Barberousse.

MAURICE. — On se battra ici, n'est-ce pas? Or, je connais tous les sentiers de la montagne. Mais chut! il ne faut pas que mère m'entende, car sans cela elle m'enfermerait à triple tour dans ma chambre pendant la bataille.

JEAN *(à Odile)*. — Il a la même idée que toi, le moucheron. Viens, Maurice, que je t'embrasse. Sous tes apparences chétives, tu es bien de la bonne race des défenseurs du Rhin français.

SPIESSER. — *(L'ancien combattant de 1870 qui venait de pénétrer dans la pièce, s'était arrêté sur le pas de la porte et avait contemplé un instant ses enfants étroitement embrassés.)* Bravo! mes fils, ma nièce! Je suis fier de vous entendre parler en ces termes émus de Celle que nous n'avons jamais oubliée et que nous sommes toujours prêts à défendre. L'heure est grave. Nous allons connaître les pires tortures; mais c'est le moment de reprendre notre vieux mot d'ordre: « Qui vive? France! »

JEAN. — En portant l'uniforme allemand!

SPIESSER. — Nul n'en souffre plus que

(À suivre.)

Abbé WETTERLÉ.





Ces photographies permettent d'apprécier l'importance des travaux qui s'imposent aux armées alliées pour la préparation de l'offensive. Entre deux combats, les troupes comblent les ravins, construisent ou consolident les routes destinées au transport de la grosse artillerie. *Clichés Meys.*

L'ARMÉE DE SALONIQUE



1. Manifestation populaire en faveur de Lloyd George. — 2. M. Lloyd George. — 3. M. Bonar Law.

LES CHEFS DU NOUVEAU GOUVERNEMENT ANGLAIS





Clichés de la Section photographique de l'armée.

LE DÉPART ET L'ARRIVÉE DES PERMISSIONNAIRES

CHEZ L'ENNEMI

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite)

A MUNICH. — CHEZ LE LIBRAIRE. — PAMPHLETS ET LIVRES DE CUISINE. — CONSEILS POUR VIVRE SANS MANGER.



Si la guerre a vidé les magasins d'alimentation de Munich, elle a par contre rempli ses librairies d'un nombre incroyable de livres nouveaux, car l'Allemand, qui en temps ordinaire est un liseur acharné, l'est devenu davantage encore depuis 1914, comme s'il cherchait dans tout ce fatras de brochures, de pamphlets, de libelles et de feuilles volantes qui s'étalent partout, l'excuse des crimes et des violations de tous genres que le gouvernement impérial n'a cessé de commettre. Celui-ci, d'ailleurs, a su avec art utiliser cette passion à ses fins, et de même qu'il a mobilisé la chimie et l'agriculture, il a mobilisé la librairie! Il a donné l'ordre à tous les écrivassiers de l'empire de justifier la guerre, de convaincre le peuple allemand de son bon droit, de lui inspirer la haine et le mépris de l'adversaire. Aussi cette matière est-elle développée en un nombre de tracts inimaginables. C'est d'abord le *Deutsches schwarz Buch* (Livre noir allemand), l'œuvre de chevet de tous les Herr Docktor et Frau Commercienrat de l'empire et qui contient l'énumération de toutes les atrocités commises par les Belges : n'ont-ils pas crevé les yeux aux blessés allemands? — par les Russes : n'ont-ils pas cloué sur les tables les mains des petites filles de Silésie? — par les Anglais, par les Français même, qui auraient employé des balles dum-dum contre les innocents soldats de Guillaume! Voici des lots entiers de brochures aux titres flamboyants : *Wir müssen siegen* : Nous devons vaincre! *Wir werden siegen* : Nous vaincrons! Au rayon des livres, les « Chevauchées en pays ennemi », les « Trois mois sur le front Est », des Hoecker, Fendrich, Ganghofer et surtout les œuvres des germanophiles étrangers, des Sven Hedin et autres, s'étalent par centaines. Il faut y ajouter la masse considérable des pé-



riodiques, tels que les *Deutsche Reden in schwerer Zeit*, sorte de sermons *ad usum populi* auxquels collaborent tous les intellectuels teutons [illegible] les [illegible] *Blätter*, des feuilles [illegible] aux ambitions [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] De[illegible] [illegible] Benie soit la main de celui qui [illegible] la dépêche d'Ems. Et d'autres brochures encore, celles où la propagande se fait insidieuse et tenace parce que destinée aux neutres : « L'Allemagne devant le monde », « La Neutralité belge », « Le Traité secret anglo-belge », élucubrations publiées dans toutes les langues et s'en allant par ballots entiers inonder à vil prix l'Helvétie, la Hollande et la Scandinavie. Les libraires n'ont eu garde, d'ailleurs, d'oublier à leurs étalages les manifestations les plus typiques de la frénésie allemande : les œuvres de Clausewitz, de Treitschke avec leur immoralité cynique révoltant toute conscience ; celles de Lamprecht avec leur foi absurde dans la suprématie absolue de la race germanique ; celle de Woltmann [illegible] à prouver que tous les Italiens, tous les Français doués de génie appartiennent à [illegible] race, que Vinci s'appelait [illegible] [illegible], Bonnrodt et que [illegible] [illegible] Teuton ; celles de Bernhardi, [illegible] la camarilla de Postdam [illegible] à cette heure, comme s'il [illegible] [illegible] à la catastrophe [illegible] son apologie de la [illegible] en était, au [illegible] [illegible], à sa sixième édition... Les œuvres récemment parues [illegible] devaient cependant [illegible] *[illegible]lose Küche* (La Cuisine sans viande), *Ein Kochbuch für die Kriegszeit* (Un livre de cuisine pour le temps de guerre), dont les vingt-deux mille exemplaires vendus en [illegible] semaines traduisent [illegible] les préoccupations de table des Bavarois. Les titres d'autres livres marquent mieux encore le trouble que cause à leur sensualité [illegible] la crise alimentaire : [illegible] sans une [illegible] *Im Schlaraffenland* (Au pays de Cocagne), [illegible] Pousse probablement par la loi des contrastes, et pour échapper à cette obsession des soucis matériels que tout Allemand éprouve aux heures trop longues des journées sans viande, l'auteur a dû, sans doute, y développer, à grand renfort

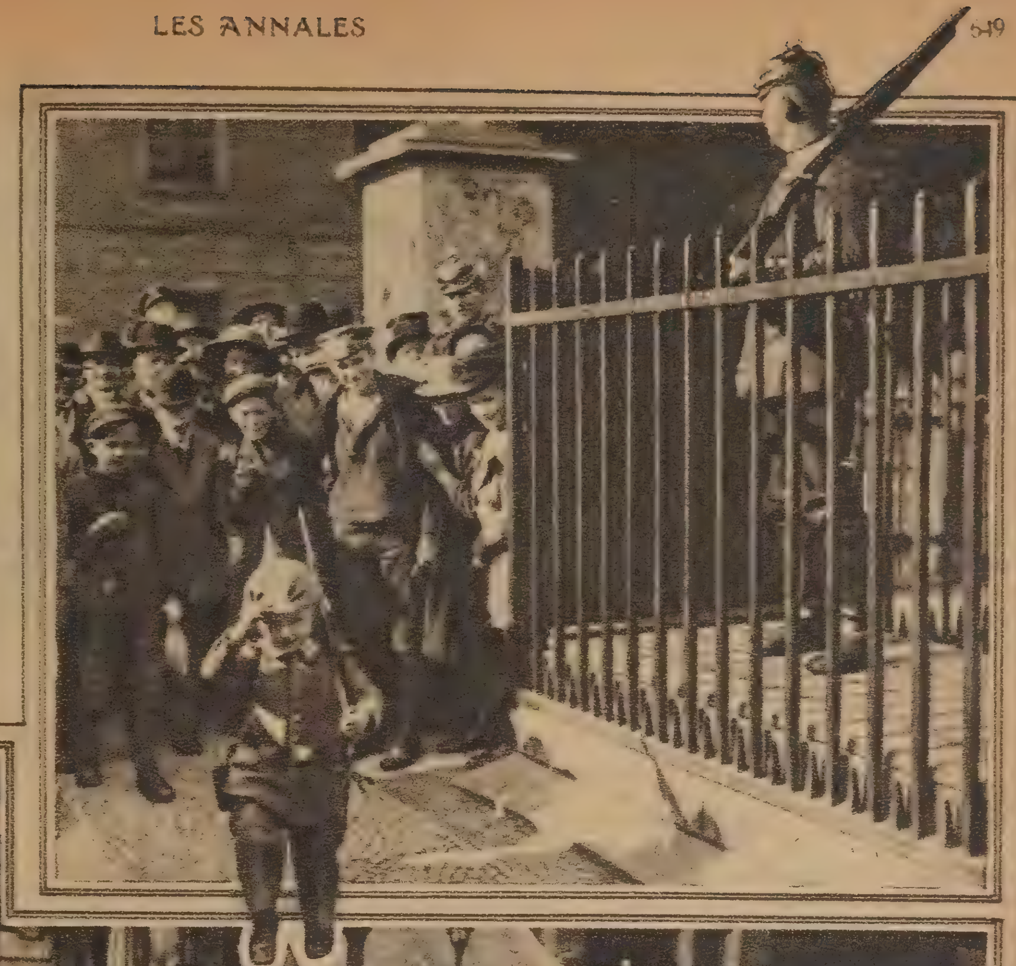
(1) Voir les numéros [illegible]



1. Une copie de l'attique : les Propylées de Munich. — 2. Faux drapeau français exhibé par les Allemands (particulièrement l'inscription placée au centre a été truquée). 3. Exécution d'hymnes patriotiques par les enfants des écoles.

de... souvenirs, toutes les douceurs d'une vie concrète et sensible ! Voici le titre d'un autre : *Die Welt ohne Hunger* (Le monde sans faim); c'est l'histoire d'un chimiste qui, par un composé nouveau, veut délivrer le monde de la faim... Et l'on me dit que c'est le gros succès du jour !

Les librairies offrent également en abondance l'imagerie de guerre, les dessins satiriques spécialement, tout ce que les officines du *Simplicissimus*, *Ulk* et autres *Blaetter* ont distillé de fiel et de venin sur les alliés. Le président Poincaré ou *der arme Teufel* (le pauvre diable), le tsar ou *der fuseldufiende Moskoviter* (le Moscovite puant l'eau-de-vie), le roi des Belges ou *der Stellenlose* (le roi sans place), sans oublier les autres monarques alliés, y sont copieusement bafoués et injuriés. En outre, les caricaturistes ont trouvé un thème aux variations sans fin dans la « terreur » des Anglais lors des attaques de zeppelins. La *Zeppelinitis*, tel est le titre, d'après ces charges à la boche, de cette nouvelle maladie anglo-saxonne qui exige des cols spéciaux, échancrés par derrière, pour permettre aux dandys de Londres de renverser plus facilement la tête pour une meilleure observation ! Une de ces images très répandues représente lord Nelson, descendant, effaré, à l'approche des aéronefs, de sa colonne de Trafalgar-Square..., composition, comme tant d'autres, du début de la guerre, alors que le « coup » de Londres semblait aussi certain que le « coup » de Paris, mais que le présent rend grotesque, car si là-haut, sur son socle, Nelson a jamais manifesté dans son armature d'airain, ce n'est certainement, devant les gigantesques torches des zeppelins embrasés sillonnant l'espace, que pour éclater du rire le plus énorme qui ait jamais animé la face d'un Anglais !





LES ENFANTS JOUENT AUX SOLDATS.

MUNICH GUERRIÈRE. — DANS LA RUE. — VIEUX TROPHÉES NAPOLÉONIENS. — LES ENFANTS JOUENT AU SOLDAT. — L'ÉCOLE DE LA HAINE...

Toutes ces fadaises m'écœurent... J'étouffe dans ces petites ruelles allemandes avec leurs bâtisses lourdes et froides, leurs tourelles massives. Les pignons escarpés des façades ont l'air de resserrer sur moi leur étreinte et la voûte de la *Karlstor* semble vouloir m'écraser au passage ! Tout me paraît avoir une physionomie renfrognée et méchante ! Et pourtant j'aimais jadis m'égarer dans ce vieux Munich aux allures médiévales dont l'aspect évoquait en moi les petites cours lettrées de l'Allemagne d'autrefois, de la vieille Allemagne, celle du myosotis et du *Vergiss mein nicht*, celle de Goethe et de Schiller. Je sens maintenant que l'affection de jadis s'en est allée, car malgré ce décor immuable, je sais que l'espoir n'est plus le même, qu'une autre civilisation s'est superposée à l'ancienne et que ce peuple dont autrefois on se plaisait à vanter dans mon pays les vertus de probité, de sagesse, d'honnêteté, n'est plus guidé que par un idéal pratique d'ambition et d'orgueil. Mais que faire ! Où donc aller ? Comment passer ma première journée en Allemagne ? Irai-je voir l'Allée de la Gloire *(Ruhmesallee)*, cette longue colonnade grecque

élevée aux environs de la ville et renfermant les dieux et demi-dieux de l'Olympe germanique, c'est-à-dire la collection complète de tous les grands guerriers Teutons depuis la nuit des temps ? ou les Propylées de la Briennerstrasse, ce plagiat de l'antique qui n'inspirera jamais à aucun Renan, de « Prière sur l'Acropole ? » Ou visiter les salles de la Koenigsbau avec ses statues *aus der Papier maché von Nürnberg* (comme disent les guides), ses seigneurs en plâtre doré et ses tribunes géométriques? la *Frauenkirche* et ses coupoles byzantines, le *Rathaus* et ses façades badigeonnées et peintes à fresques, tous ces pastiches disparates, portiques grecs, basiliques romaines, bâtisses florentines, qui font de Munich comme une ville de moulages de l'architecture? Mais non! Une autre idée me poursuit... Demandons à quelque passant s'il n'y a pas à Munich des trophées de guerre! Il me plairait de caresser aujourd'hui, en pleine terre allemande, la volée grise d'un de ces « 75 » qu'un sort contraire a fait captifs et que le gouvernement impérial expose dans les capitales des divers Etats, pour réchauffer l'enthousiasme décroissant des bourgeois.

— *Wo gibt es franzosische Kanonen?* Où y a-t-il des canons français ? Cette question que je pose timidement à un agent de police figé comme un pieu à l'angle d'une rue, paraît d'abord l'étonner profondément.

Ne comprend-il pas?... Il hésite, il toussote! mon accent m'a-t-il trahi? ou bien les trophées itinérants seraient-ils en quelque autre cité? Mais non, le représentant de l'autorité s'est enfin ressaisi ; de son bras droit, levé comme une barre, il m'indique la direction, la rue à prendre... et j'ai bientôt le mot de l'énigme, car un instant après devant quelque musée-caserne et parmi des plates-bandes ratissées à la prussienne, devant moi s'étalent en rangées rectilignes les gueules béantes de lourds mortiers de bronze ! J'en reste tout interloqué! D'autant plus que ce sont bien d'anciennes pièces françaises ; l'*ultima ratio* des canons de jadis est frappée sur le métal et, intrigué maintenant, je lis, gravé sur la volée : « Le Vengeur 1813 », « L'Hirondelle 1815 ». Est-ce donc là tous les « 75 » de Munich ? Les Bavarois ont-ils donc recours au passé pour étaler leur gloire et mieux tromper ainsi l'insécurité actuelle ? Ou bien a-t-on sorti ces vieilles défroques des guerres napoléoniennes pour mieux satisfaire l'appétit du militaire de la foule? Voici, d'ailleurs, toute une nuée de bambins qui, armés de sabres et de fusils de bois jouent à la guerre, autour des affûts et des roues ; quelques-uns même ont enfourché les pièces comme des chevaux de bataille et des commandements de caserne, durs et tranchants déjà, malgré le timbre enfantin, se croisent de tous côtés : *Ein, zwei... drei! Kopf hoch!* (Levez la tête), *Vorwaerts* (En avant!) Un pion à lunettes est là qui les surveille, souriant de leurs gestes à angles droits de pantins mécaniques, heureux de les voir si dignes des aînés... Et ce sont là les nouvelles générations de l'Allemagne! Enfants encore, ils sont sacrés soldats. A peine sortis des langes, on coiffe ces bambins du casque symbolique, on les revêt des attributs guerriers ; savent-ils marcher, que déjà ils claquent des talons et sitôt à l'école, rassemblés en chœur sous la direction rigide de l'*Herr Lehrer*, ils entonnent les chants de haine !





Et tandis que rêveur je regarde les ébats guerriers de ces jeunes Teutons, un colporteur, mutilé de la guerre, vient m'offrir, sans que je puisse l'esquiver, des cartes illustrées ; il est insinuant, tenace et au nom de la « Croix-Rouge » se croit permis de m'imposer sa collection de « prisonniers russes », de « bataille d'Ypres » ou de « prise de Belgrade » ; à peine en ai-je choisi une, qu'il m'en a déjà glissé six autres dans la main ! Je suis récompensé d'ailleurs car, nouvelle preuve de cet esprit faussé et vain, je trouve dans mon lot l'image d'un étendard tricolore, falsifié, truqué à la boche, portant comme preuve indiscutable du « made in Germany » le numéro du régiment (306ᵉ) inscrit en cercle fantaisiste, et non pas en tracé horizontal, comme sur tous les drapeaux de France. Et cependant, le titre d'un livre : *L'Esprit du Mensonge pendant la Guerre*, (de Bernard Duhr), m'avait également frappé tout à l'heure, à la devanture d'un libraire. Sans doute, l'auteur y traitait avec abondance des mensonges français, des mensonges anglais, des mensonges russes... Les mensonges allemands, eux, n'ont pas encore trouvé leur historiographe ; ils le méritent cependant, et la tâche serait aisée et simple, car ce n'est pas la matière qui manque.

(A suivre.) ?



1. Un orateur prêche le « Gott strafe England » (Dieu punisse l'Angleterre). 2. Munich : Karlstor, une des deux portes qui subsistent de l'ancienne ville.
3. Dans nombre de petites villes on ne rencontre plus que des femmes trop vieilles pour travailler aux munitions ou des enfants.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA MANŒUVRE ALLEMANDE

L'Allemagne profite de sa victoire d'un instant, [en] Roumanie, pour offrir la paix. Dans une note [q]ui est un monument de duplicité, d'arrogance, [e]t que son chancelier a chargé les nations neutres [d]e remettre aux Alliés, elle feint de leur tendre [l]a main, elle fait la généreuse, propose d'arrêter [l]a lutte qu'elle a si odieusement provoquée. « Cette [c]atastrophe, dit-elle hypocritement, menace d'en[s]evelir le progrès moral et matériel dont l'Europe [s']enorgueillissait à l'aube du vingtième siècle. » [E]lle renouvelle son exécrable mensonge sur les [re]sponsabilités du conflit. Malgré les déportations [e]n masse, les massacres, les destructions systé[m]atiques, notre implacable ennemie ose dire, [q]u'elle et ses alliés, ne se sont « jamais départis [d]u respect des droits des autres nations », qu'ils [n]e cherchent ni à écraser, ni à anéantir leurs [a]dversaires ». Il n'est pas un mot qui ne soit, [c]omme on le voit, ou un mensonge, ou une in[s]ulte.

La paix qu'ils offrent, c'est à la pointe du sabre. [A]près avoir assuré que les propositions qu'on [a]pporterait « seraient de nature à assurer une [p]aix durable » — le vague de ces paroles est lui-[m]ême une perfidie — la note ajoute, en effet : [«] Si, malgré cette offre de paix et de conciliation, [l]a lutte devait continuer, les quatre puissances [a]lliées sont déterminées à la conduire jusqu'à [u]ne fin victorieuse, en déclinant solennellement [t]outes responsabilités devant l'humanité et l'his[t]oire. »

La manœuvre est aussi évidente que perfide, [s]urtout au lendemain des jours où le gouverne[m]ent anglais s'est reconstitué et mis avec Lloyd [G]eorge au diapason de la guerre, que le ministère [B]riand a fait de même, et enfin, que la Russie [a] proclamé sa résolution de combattre jusqu'à [l]a victoire finale. Elle vise à la fois l'intérieur et [l]'extérieur. Elle tend à relever le moral du peuple [a]llemand, à lui rendre plus légers les sacrifices [e]t les privations qu'entraîneront un nouvel hiver [d]e guerre et la mobilisation de la population ci[v]ile. Elle lui souffle des haines nouvelles. A l'ex[t]érieur, elle essaie à la fois de se concilier les [n]eutres et de diviser les Alliés, de soulever, dans [l]es parlements, des discussions dont elle espère [l]a discorde.

Le stratagème ne trompera personne. Il ne [d]étournera aucun des Alliés de leur but. Et tous [o]nt aussitôt poussé un même et premier cri de [r]efus. « Il y a là, s'est écrié M. Aristide Briand, une tentative d'empoisonnement moral du pays. »

« Quand un peuple s'arme jusqu'aux dents, quand il mobilise toute la population civile, au risque de ruiner son commerce, de désorganiser ses foyers, dans le moment où ses fourneaux rougissent à blanc, pour augmenter ses fabrications de guerre, où il lève, au mépris du droit des gens, la population des pays envahis et l'oblige à travailler pour lui, à ce moment-là, si je ne criais à mon pays : « Attention, prenons garde ! », je serais bien coupable. »

Et, après avoir répondu aux accusations allemandes, à ces dénégations, par cette superbe apostrophe : « Non, c'est vous qui fûtes les agresseurs, et quoi que vous disiez, les faits sont là, qui vous le prouvent. Et le sang est sur vos têtes, il n'est pas sur les nôtres », le ministre a ajouté au milieu d'une tempête d'applaudissements : « J'ai le droit de dénoncer cette manœuvre, ce piège grossier. Nous voulons, dit-on, donner à nos peuples tous les moyens de prospérer qu'ils peuvent désirer et aux autres, les ennemis, ce qu'on offre comme une aumône, c'est de bien vouloir consentir à ne pas les anéantir. Après la Marne, après Verdun, à la France glorieuse, à la France debout, c'est cela qu'on offre ! »

Et toute paix, à l'heure actuelle, serait, en effet, injurieuse non seulement, mais déplorable, car elle ne pourrait que consacrer l'injure faite par l'Allemagne au droit et à l'humanité. Traiter avec elle, ce serait, pour les Alliés et pour nous, une défaite morale accablante. Il n'y a qu'un cri à ce sujet partout, et la réponse des Alliés, leur refus, ne sont pas douteux. Rien ne dit, d'ailleurs, que les neutres et le pape, auquel Berlin fait un appel direct, acceptent le rôle de médiateurs.

LA VICTOIRE DE VERDUN

Aux propositions de paix allemandes, nos admirables soldats ont donné la meilleure réponse qu'on eût pu souhaiter. Ils ont remporté, au nord de Verdun, une véritable victoire qui agrandit glorieusement celle par laquelle ils avaient déjà reconquis, il y a quelques semaines, Douaumont et Vaux. Le bilan de cette nouvelle et énergique offensive se chiffre par une avance de trois kilomètres de profondeur, sur un front de dix kilomètres. Vacherauville, Louvemont, Les Chambrettes. Hardaumont, Bezonvaux et la côte du Poivre sont en notre pouvoir. Plus de 7,500 prisonniers, dont 200 officiers, de nombreux canons et un important matériel ont été capturés. Et, grâce aux heureuses précautions prises par le commandement, nos pertes sont légères. C'est une cuisante défaite pour le kronprinz et un brillant succès pour nos chefs, les généraux Nivelle, dt Maud'huy, etc.

L'ennemi venait de multiplier les coups de sonde un peu partout. A l'attaque de la cote 304 sur la Meuse, ont succédé deux tentatives très sérieuses, la seconde surtout, contre la Ville-au-Bois, le village qui s'élève à quelques kilomètres seulement de Berry-au-Bac, sur la route de Reims à Cambrai, et au sud de l'Avre, dans le secteur compris entre Roye et Lassigny.

LE CABINET LLOYD GEORGE

Lloyd George était bien l'homme d'Etat vers lequel l'Angleterre se tournerait à cette heure décisive. Tout le portait au pouvoir : sa popularité, son énergie, sa puissance de travail et le courage vraiment formidable qu'il lui a fallu pour heurter ses amitiés et refaire la machine gouvernementale dont il avait mesuré l'impuissance. Le système Asquith n'était pas adapté aux nécessités de la lutte actuelle, aux résolutions nettes et rapides qu'elle demande, et il l'a brisé. Sans ambition personnelle, le « petit Gallois », comme on l'appelle là-bas, se fût volontiers effacé devant M. Bonar Law ou un autre, et ce désintéressement même l'a servi, puisque ce fut le chancelier de l'Echiquier qui le désigna lui-même au choix de George V.

Lloyd George a groupé autour de lui des hommes déjà rompus aux affaires, comme M. Balfour, et des personnalités toutes nouvelles, comme lord Rhondda, Robert Stanley et Henderson. Le conseil de guerre est bien naturellement constitué selon ses vues ; et, si lord Derby et sir Edward Carson n'y figurent pas, afin que rien ne puisse les distraire de la direction, l'un de la guerre, l'autre de la marine, il en a la présidence, il en partage les travaux avec lord Milne, Bonar Law, lord Curzon et Henderson, le chef des travaillistes.

LE NOUVEAU MINISTÈRE BRIAND
SON PROGRAMME

Tandis que le cabinet anglais se reconstituait sur des bases toutes nouvelles, le cabinet Briand rompait lui-même avec les mœurs gouvernementales, se « resserrait », appelait à lui des hommes reconnus pour leur compétence. Aux côtés de M. Ribot, l'heureux négociateur des emprunts de victoire, de M. René Viviani, qui tient dans ses mains les portefeuilles de la Justice, de l'Instruction publique et du Travail, M. Briand appelait à la Guerre le général Lyautey, qui n'est pas seulement l'une des figures les plus sympathiques de l'armée française, mais un organisateur des plus habiles. Son œuvre militaire et administrative au Maroc est tout simplement admirable. Nul doute qu'avec lui, notre organisme militaire ne reçoive l'impulsion décisive dont elle a besoin. Le ravitaillement est lui-même confié à un homme dont le labeur persévérant, l'esprit de méthode et la science économique ont permis à la ville de Lyon de traverser ses deux années de guerre sans aucune gêne. Pour remédier à la cherté de la vie, M. Herriot, on l'a déjà nommé, se propose de totaliser la production du pays, et de la répartir entre la nation et l'armée qui, seule jusque-là, avait le droit de réquisition, et exagérait peut-être ses besoins. « Ce sera, dit-il, un ordonnancement général des vivres. » Tout le monde, enfin, applaudit à la nomination du général Nivelle au commandement des armées du Nord et du Nord-Est, car on sait ce qu'il y peut déployer de talents et d'énergie. Il est hors de doute aussi, qu'avec le général Gouraud, le Maroc ne soit en bonnes mains.

Le nouveau cabinet s'est présenté devant les Chambres avec un programme d'action. M. Briand s'est défendu de souffler au pays, comme on l'en accusait, un fâcheux optimisme. Il a rappelé que, malgré la supériorité de l'ennemi en hommes et en matériel, l'armée française ne lui avait pas seulement tenu tête, mais que la lutte sous Verdun, après huit mois, n'était pas une victoire allemande, mais une victoire française. Le comité de guerre, dont le général Joffre, commandant en chef des armées françaises, sera le conseil technique, siégera en permanence. A l'arrière, le cabinet organisera le service civil, mais les mesures qu'il prendra le seront « à la française ».

L'ULTIMATUM A LA GRÈCE

Le roi Constantin et son gouvernement se trompaient fort, s'ils pensaient réparer le crime odieux dont ils se sont rendus coupables envers nos marins, par de simples excuses. Ce n'était là, de leur part, qu'un stratagème pour gagner du temps, en attendant la mobilisation complète de l'armée de Thessalie et sa concentration à Larissa, sur la ligne de communications de l'aile du général Sarrail qui combat devant Monastir. Au guet-apens d'Athènes, il fallait un châtiment ; cette concentration, plus qu'hostile, il fallait l'arrêter. Et les Alliés, dans la journée du 14 décembre, les ont mis en demeure, puisqu'ils n'ont ni l'un ni l'autre l'autorité suffisante sur l'armée grecque, d'avoir à déplacer, dans les vingt-quatre heures, les forces en question, d'arrêter tout mouvement de troupes, et les avertissaient, en outre, que le blocus des côtes grecques serait maintenu, tant que le cabinet grec n'aurait pas accordé réparation pour les attaques faites par les troupes grecques contre les nôtres, et jusqu'à ce que les garanties suffisantes pour l'avenir ne seraient pas données. Aux dernières nouvelles, le bruit court que la Grèce aurait cédé aux Alliés sur tous les points.

LE FRONT D'ORIENT

Les Allemands n'ont pas pu mettre à exécution leur projet avéré de mettre Bucarest à feu et à sang, mais ils ne désespèrent pas de couper la retraite à l'armée roumaine, dont la situation est, en effet, plutôt périlleuse. Dans son mouvement de retraite vers la Dobroudja, à travers une plaine sans routes, cette armée s'appuie à droite sur la ligne Ploesci-Buzeu. Et, avec son activité habituelle, Mackensen s'efforçait de lui enlever Buzeu, le nœud de chemin de fer permettant de la tourner, de lui fermer la route.

Une grande bataille se livrait devant cette ville qui, malheureusement, succombait, obligeant l'aile gauche de nos alliés à abandonner définitivement la ligne de la Jalomitza.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

Agir, par EDOUARD HERRIOT.

Les livres d'idées, ceux qui traitent des graves questions morales de l'heure présente et des problèmes angoissants que la guerre pose brusquement pour chacun de nous, ont un attrait tout particulier et doivent justement retenir notre meilleure attention. On a le sentiment très net qu'un monde s'est écroulé, qu'une ère nouvelle s'ouvre pour l'humanité. Après la catastrophe où des millions d'êtres disparaissent, bien des choses qui faisaient le charme de notre vie d'hier ne renaîtront pas. On se trompe lourdement si l'on s'imagine qu'il suffira de remettre l'épée au fourreau et d'arrêter les hostilités pour que tout rentre dans l'ordre qui fut bouleversé au début d'août 1914. L'épreuve a changé notre âme, mais elle a aussi modifié totalement les conditions de notre existence. En deux années, elle a accompli une révolution morale, économique et sociale plus profonde que celle qui aurait pu être déterminée par la plus ferme action politique soutenue pendant tout un siècle. Nos aspirations, nos idées, nos besoins seront différents de ce qu'ils étaient avant la guerre ; notre conscience est autre déjà, elle aussi, parce que nous avons entrevu des vérités et des réalités que nous ne soupçonnions pas. Quelle sera la vie de demain? Comment, dans l'Europe nouvelle, où des races et des nations demeureront irréductiblement dressées les unes contre les autres, maintiendrons-nous notre place, notre force et notre influence? Où sont les voies qui doivent mener aux horizons nouveaux?

Quand on y songe, l'espoir d'une prodigieuse renaissance l'emporte, malgré tous les deuils éprouvés et toutes les misères subies, sur le regret d'un passé dont la douceur était faite de toute l'intimité de notre cœur. Mais l'espoir le plus clair est vain, si nous ne sommes pas animés de l'ardente volonté de le réaliser par notre meilleur effort. M. Edouard Herriot, sénateur du Rhône, vient de publier, sous le titre *Agir*, un livre qui trace avec franchise le devoir s'imposant à nous, livre dont chaque page mérite d'être méditée. A cette heure, il n'est point de plus beau titre que celui-ci, pour une œuvre s'adressant à un grand peuple luttant pour son existence indépendante ; il n'est point d'œuvre, non plus, qui réponde mieux aux impérieuses nécessités morales du moment.

Pour donner des bases solides à notre existence de demain, il importe avant tout de se rendre exactement compte de la portée générale de la crise que nous traversons, de ne point se tromper sur le caractère même de la guerre qui nous fut imposée. Sans doute, l'Allemagne impériale a déchaîné le conflit auquel elle s'était longuement préparée, dans l'espoir de s'enrichir immensément par de brutales conquêtes ; mais il y a autre chose : c'est une lutte à mort entre deux mentalités, entre deux civilisations, et il s'agit de savoir, en réalité, si l'esprit latin, fait de clarté et de générosité, va s'effacer et disparaître devant le germanisme triomphant. Il y a dans le livre de M. Edouard Herriot un chapitre, consacré à l'organisation allemande et à la direction française, qui fixe nettement les données du plus grave problème politique qui ait été posé devant l'Europe depuis près de deux mille ans : le principe de contrainte l'emportera-t-il sur l'esprit de liberté ; l'organisation à l'allemande aura-t-elle raison du plein épanouissement des énergies individuelles par lesquelles se caractérise notre civilisation? Le véritable enjeu de la formidable lutte où des millions de vies précieuses sont sacrifiées est là.

Tout le mal vient de l'orgueil allemand et de la conception la plus fausse qu'ont les Germains du rôle de l'Etat. Comme le constate M. Herriot, l'organisation allemande consiste dans le fait de tirer de tout individu son maximum de rendement dans le sens le plus favorable à la société, Etat subordonnant à ses besoins toutes les facultés individuelles. On s'imagine, de l'autre côté du Rhin, que cela constitue un grand progrès, et le professeur Ostwald n'a pas craint de proclamer : « Les autres peuples vivent encore sous le régime de l'individualisme, alors que nous sommes sous le régime de l'organisation. » Ainsi l'Allemand, se croyant le type du *homo sapiens*, prétend « organiser » l'Europe par l'asservissement de toutes les autres races. M. Herriot cite cette parole caractéristique d'Alfred Kerr, directeur de *Pan*, à un journaliste français : « On veut en finir avec votre individualisme, par la supériorité de notre machinerie. Votre amour de la justice idéale, votre générosité instinctive, nous apparaissent comme un signe de faiblesse ; on veut vous en châtier. La France ne peut rien contre l'inévitable qui la condamne à se laisser dominer par une race plus jeune et mieux organisée. » C'est toute la pensée allemande, telle qu'elle s'affirme dans cette guerre.

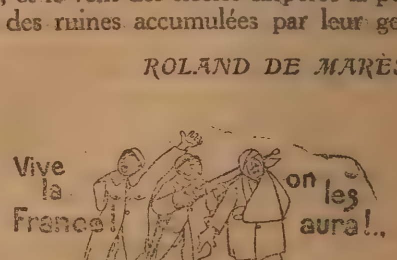
A cette « organisation allemande », M. Herriot oppose fièrement la « direction française ». Il rappelle que la France eut, elle aussi, ses organisateurs, dont Colbert fut le plus remarquable, mais que, chaque fois qu'une individualité puissante s'est élevée, par un effort tout personnel, à la conception d'un ordre économique ou politique, elle s'est heurtée à tout ce qu'il y a d'individualisme dans la race. Quand la France a voulu « organiser » l'Europe, elle l'a fait par le moyen d'une véritable direction morale ; elle a organisé au nom de principes moraux ; elle a agi sur les institutions et les mœurs par la persuasion de l'esprit. Avec l'organisation allemande, la lacune morale est évidente.

Il s'agit donc bien de vaincre ou de mourir ; et, dans la première partie de son livre, où il affirme hautement la nécessité d'agir, M. Herriot développe, avec une éloquence subtile, les idées qu'il soutint déjà devant le public de « l'Université des Annales », et qui s'imposent à tout esprit sincère quand on veut ardemment la victoire de notre civilisation. La constance dans l'effort et la restauration de la volonté sont évidemment les conditions premières de l'action efficace. Encore faut-il qu'elles tendent à des buts bien définis. Tout ne sera pas dit quand la victoire des armes aura été acquise : l'action devra se prolonger alors dans tous les domaines de la vie nationale. Au point de vue économique, par exemple, ruiner l'industrie allemande serait une solution négative : ce qui est essentiel, c'est le développement des ressources de l'industrie française. « Notre programme d'action nationale se fonde sur la culture de la volonté. » Voilà une formule admirable, bien faite pour éveiller la pleine conscience d'une nation qui ne veut point périr, et qui trouve dans les vertus de sa race les moyens certains d'élargir le rayonnement que son génie a épandu sur le monde pendant des siècles de glorieuse histoire. Ce qu'il faut, pour cela, selon M. Herriot, c'est « une politique d'ordre dans la grandeur ».

Le défaut des livres établis avec des morceaux d'éloquence ou des articles de revues et de journaux est généralement dans le manque d'unité qui pousse le lecteur d'une idée à une autre, sans ménager les transitions nécessaires pour que l'esprit demeure fermement guidé vers un but précis. C'est un reproche que l'on ne fera certainement pas à l'œuvre de M. Herriot qui, bien que composée de pages détachées, est d'une parfaite harmonie d'inspiration. Certes, ces pages sont écrites au jour le jour, dans l'ordre des soucis du moment, mais la même pensée d'action, la même volonté de réalisation les animent toutes. Que l'auteur préconise la politique de mouvement ; qu'il nous parle de l'école nationale pour les soldats mutilés, du travail des femmes, de la transformation des méthodes commerciales, de la nécessité de lutter contre la chimie allemande, de vivifier notre enseignement, ou qu'il traite des questions de politique extérieure, c'est toujours l'élan vers le même idéal que l'on distingue : la création d'une organisation ayant le respect des vérités de l'ordre matériel, mais aussi des vérités de l'ordre moral, sur lesquelles s'est établie la civilisation qui porte l'empreinte profonde du génie latin.

De telles idées sont les plus saines, les plus fécondes pour l'avenir, que l'on puisse semer à l'heure que nous vivons. Elles ne procèdent pas seulement du loyal souci des réalités, elles s'inspirent surtout d'un large idéal d'humanité et de liberté, sans lequel tout effort vers le mieux demeure vain. Les peuples qui s'affirment vraiment grands dans l'Histoire sont ceux qui ajoutent quelque chose, un élan ou une clarté, au sentiment de la dignité humaine. Les autres, malgré toute leur puissance de domination, ne constituent jamais que des nations de proie, et le vent des siècles disperse la poussière des ruines accumulées par leur geste.

ROLAND DE MARÈS.



Échos de la Guerre

QUELQUES SOUVENIRS SUR Ed. HERRIOT

La Défense Nationale vient de s'enrichir de deux volontés, de deux caractères, de deux talents : le général Lyautey, Edouard Herriot. Nous parlerons longuement du premier dans un prochain numéro. Occupons-nous aujourd'hui du second.

Je crois inutile de présenter Edouard Herriot aux lecteurs de ce journal, dont il fut et redeviendra, quand il aura retrouvé quelque loisir, le collaborateur assidu... Il s'est présenté lui-même dans ces articles alertes et vigoureux où il se met tout entier. Le plus récent qu'il nous ait donné exaltait magnifiquement notre alliée l'Angleterre (1). Sa parole n'est pas moins goûtée par les auditeurs de l'*Université des Annales* qui se pressaient vendredi dernier encore pour recevoir son enseignement. Les idées, les méthodes d'Edouard Herriot, celles qu'il va essayer de réaliser et d'appliquer comme ministre, M. Roland de Marès vous les expose plus haut. L'homme d'Etat n'est pas de mon domaine. Je voudrais vous dire un mot de l'homme intime...

Ce dernier exerce une grande séduction. D'abord il a reçu la forte culture normalienne, qu'il n'a cessé d'élargir par de nombreux voyages et par des travaux personnels. Il sait à peu près tout ce qu'on peut savoir et dans tous les ordres de connaissances, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre pratique. Nous exposerons prochainement les initiatives que lui doit la cité lyonnaise, dont elle a obtenu de si heureux résultats et dont elle lui témoigne tant de gratitude. Herriot est populaire. Quand il circule en auto, allant des bureaux de l'Hôtel de Ville aux chantiers de l'hôpital ou du Stade, les petites gens le saluent au passage de mots affectueux et familiers.

— Eh bien, monsieur le maire, il fait frisquet, ce matin.

— Bonjour, mes enfants, bonjour!

Très simple et très affable, il traite en camarades ceux qu'il associe à ses diverses et lourdes besognes; il obtient d'eux par la cordialité et la bonhomie un dévouement qui se refuserait à l'autorité hautaine. Mais il exige le maximum de l'effort possible. D'ailleurs, il prêche d'exemple. Comment a-t-il pu résister à l'énormité de son labeur? Jusqu'à la semaine passée, il se partageait entre Paris et Lyon, couchant en chemin de fer, infatigable. C'étaient les heures où il se recueillait. Il notait sur un petit calepin des réflexions, des pensées qui renfermaient, sous une forme lapidaire, le fruit de son expérience et de sa sagesse. Il y en a de bien profondes et de bien piquantes qu'Herriot livre volontiers à ses amis au moment du café. S'il note les choses intéressantes qui, durant ses fonctions ministérielles, défileront devant lui, toutes les pages du petit carnet seront bientôt pleines.

Mais aura-t-il le temps d'écrire?

PAGES OUBLIÉES

Dans le volume publié à l'occasion du centenaire de l'Ecole Normale et rédigé par d'anciens élèves de l'école nous trouvons quelques jolies pages d'Edouard Herriot. Amusante coïncidence : le futur ministre du ravitaillement y décrit le réfectoire de la rue d'Ulm, le domaine du fonctionnaire désigné sous le nom de Pot *et chargé, dit-il, « de faire vivre ou, plus exactement d'empêcher de mourir les élèves des trois années » :*

UNE ÉMEUTE A L'ÉCOLE NORMALE

Le réfectoire est, par définition, l'endroit où naissent les émeutes, où se fomentent les séditions. On s'y réunit, après s'être dispersés pour les cours et conférences. Le soir surtout, les discussions s'y animent. Le grammairien y devient spirituel; l'historien léger; le littéraire s'instruit dans la conversation du philosophe. A certains jours, on donne un souvenir aux vieilles traditions...

Le plus souvent, c'est sur le pauvre pot que l'on s'escrime; c'est à sa vaisselle que l'on s'en prend des torts qu'on veut bien lui donner.

Ce soir-là — un vendredi naturellement — l'élément maigre du dîner était représenté par des œufs servis dans un plat de cuivre : sur chaque table, une vingtaine d'œufs multicolores, présentant toutes les dégradations du jaune, du jaune de Naples au jaune de chrome. Qui donc s'écria tout à coup que les œufs n'étaient pas frais?... Sans doute, ils ne l'étaient ni plus ni moins qu'à l'ordinaire; mais il n'en fallait pas davantage. Les conversations cessèrent et le chahut commença. Le caïman consulté opina que les œufs incriminés étaient des œufs de *canard*, sans doute. Il eut un succès auquel sa modestie ne le préparait guère. Donc, la vaisselle valsa sur la mosaïque, avec quel bruit, grand Dieu! et après le dîner, qu'on abrégea, les plats, les beaux plats de cuivre, tout pleins encore des œufs qu'on y avait laissés, allèrent orner les marbres du vestibule. Rangés à l'entour des plats, les séditieux réclamaient à grands cris du pain, menaçant de marcher sur Versailles.

Versailles, dans ce cas, c'étaient les appartements officiels où se donnait ce soir-là quelque grand dîner, je pense. La circonstance était grave. On rapporte que le caïman de service s'en alla dire au surveillant général : « Ce n'est pas une émeute, Monsieur, c'est une révolution. »

Les mutins étaient entrés dans le grand parloir qui donne sur la rue. Leurs cris avaient troublé l'âme débonnaire des sergents de ville et fait sortir de son cadre l'ombre de Mme de Sévigné, endormie dans ses papillotes. Le caïman les fit partir. Il les bloqua dans la cour intérieure; mais comme [illegible] semblait s'y organiser, qu'un orchestre s'y était constitué, que les cris de : « A mort le pot! La tête du pot! » devenaient plus menaçants, et que l'on parlait déjà de tirer-z-à la courte paille pour savoir qui serait mangé, du directeur, du pot ou des caïmans, le caïman tacticien refoula l'émeute dans les couloirs. Il esquissa un de ces mouvements tournants que Napoléon n'a pas inventés et accula l'ennemi dans le petit couloir qui donne sur la dépense. Quelle idée! La dépense n'était protégée que par une porte vulgaire; deux ou trois coups d'épaule et l'émeute se rua dans la salle où dormaient les richesses du pot. On eut vite fait d'en [illegible]resser l'inventaire : café, biscuits, confitures, tout fut sorti des armoires, même la limaille de fer pour gratter les parquets. Par exemple, on ne put jamais trouver les vingt bouteilles de vin blanc prévu pour la confection des sauces. — Lorsqu'il fallut partir, les poches pleines, les insurgés sautèrent par une fenêtre dans la cour extérieure, tandis que dans le couloir, le caïman tacticien réfléchissait, un plan de l'Ecole à la main. Le lendemain, un certain nombre d'entre nous apprirent qu'ils n'étaient pas « des jeunes gens distingués ». Je ne peux pas savoir ce qu'il y avait là d'injuste et de mérité; mais je sais bien que pendant des semaines, nous mangeâmes dans nos turnes d'une délicieuse confiture de fraises et si, quelque jour, je meurs du diabète, je prie « qu'on n'accuse personne de ma mort ».

ÉDOUARD HERRIOT.

(1) Voir le numéro du 29 octobre 1916.

Un nouveau deuil cruel frappe *Les Annales*.

Antonin Mercié est mort!

Retracerai-je la carrière de l'illustre statuaire? (1).

Aucune vie d'artiste n'aura été plus noble et plus pure, plus intimement liée à l'histoire, mêlée à l'âme de la Patrie.

La *Gloria Victis* contribua, après 1870, à cicatriser nos blessures. L'admirable *Jeanne d'Arc en prière* fortifia, entretint il y a dix ans nos espérances.

Or Mercié n'est mort qu'après avoir mis la dernière main à un groupe qui, dans sa pensée, était la contre-partie de la *Gloria Victis*. Son dernier effort aura tendu à achever cette nouvelle œuvre qui exalte la France de 1916, rempart de l'Humanité et de la Justice.

L'œuvre que vient de terminer Antonin Mercié est un chef-d'œuvre.

Je vous ai dit comment il en avait conçu l'idée. Ses confrères de l'Institut, ses élèves, ses amis, tous, ne cessaient de lui dire, depuis le début de la guerre :

— Mercié, donnez-nous un pendant à votre *Gloria Victis!*

Longtemps il médita. Puis un projet sortit de ses mains. Deux figures idéalement expressives, symbolisant, l'une, la Gloire, l'autre le Combat. Cette composition émut tous ceux qui furent admis à la contempler. Le maître l'ayant montrée au directeur des *Annales* :

— C'est pour vos lecteurs que j'ai fait ma *Jeanne d'Arc*, c'est pour eux que j'ai fait ma nouvelle œuvre. Il faut la leur offrir de ma part. Dites leur bien que j'y ai mis mon cœur, mon amour pour le pays, mon espoir, mon rêve.

Cher grand Mercié!

Son désir sera pieusement accompli. Bientôt nous placerons sous vos yeux l'image de cette œuvre qui vous est destinée, en attendant que les circonstances nous permettent d'en exécuter, selon la volonté de l'artiste, une reproduction digne de lui.

(1) Antonin Mercié, né à Toulouse le 29 octobre 1845, avait été élève de Jouffroy et de Falguière. Grand Prix de Rome de sculpture en 1868. Médaille de première classe au Salon de 1872. La même année, il recevait la Légion d'honneur pour ses deux statues de *David* et de *Dalila*. Médaillé d'honneur en 1874 pour son *Gloria Victis*, et de nouveau en 1878, à l'Exposition universelle, Grand prix de l'Exposition de 1889, Antonin Mercié avait été nommé membre de l'Institut en 1891; il était professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Président de la Société des Artistes français et grand officier de la Légion d'honneur.

Œuvres principales. En sculpture : *David, Gloria Victis, Quand Même, Mireille, Jeanne d'Arc, Le Départ du Village, La Danse Villageoise;* Tombeaux de *Michelet, Thiers, Beaudry, Louis-Philippe, Henri d'Orléans;* Monuments de *Meissonier, Gounod, Courbet, Faidherbe, Musset, Coquelin.* En peinture : *Vénus au Bain, Le Sommeil, Le Repos de Diane;* Portraits divers.

SERGINES.

Académie Française

Séance Publique Annuelle

Cette séance était particulièrement solennelle, puisqu'on y honorait la vertu et qu'on y couronnait le talent des écrivains tombés sur le champ de bataille. MM. Ernest Lavisse, directeur et Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie, se sont acquittés avec émotion de leurs tâches respectives. Voici les plus beaux passages des rapports qu'ils ont lus devant un auditoire vibrant et recueilli :

RAPPORT SUR LES PRIX DE VERTU

MESSIEURS,

Dans les récits de guerre que nos soldats écrivent, ils s'étonnent d'entendre, parmi le fracas des batailles, les oiseaux chanter, de voir l'herbe s'incliner au souffle du vent, et la nature garder ses beautés et ses grâces dans l'horreur des actions humaines. De même ont continué de fleurir, en notre pays tourmenté, glorieux de sanglantes gloires, les vertus exquises, que chaque année nous saluons de nos hommages. Des femmes — presque toutes pauvres — institutrices d'école publique ou d'école privée, ouvrières, domestiques font des miracles de piété filiale, de dévouement et de charité.

Ces braves gens font le bien, sans effort, naturellement, comme ils respirent. Tout leur est simple, parce qu'ils ont des cœurs simples. On les devine tranquilles et satisfaits. Bienheureux, en effet, les simples de cœur, car le bonheur sur terre leur appartient!

Notre palmarès nommera les trente-sept lauréats de nos prix individuels de vertu. Ma tâche est longue; je dois me hâter vers les œuvres nombreuses et considérables que l'Académie a récompensées, et m'efforcer de vous faire connaître au moins les principaux caractères de chacune d'elles.

L'orateur énumère ces œuvres et les loue en termes chaleureux. Ce sont :

« Le Comité international de la Croix rouge, Agence des prisonniers de guerre », siège à Genève, présidé par un homme de bien, ami de la France, M. Ador, dont nous avons souvent parlé; les ambulances fondées par deux Américains, M. et Mme Tuck; le « Comité d'assistance aux dépôts d'éclopés », présidé par Mme Jules Ferry; le « Comité de Secours aux Soldats éclopés et malades », présidé par M. Frédéric Masson; le « Patronage national des Blessés », (Mme Pierre Curie); la « Fédération nationale des Mutilés » (créée sur l'appel de M. Maurice Barrès); les « Amis des Aveugles », (M. R. Vallery-Radot); les Œuvres rémoises, (« Petites Sœurs des Pauvres », « Maison de l'Enfant-Jésus », « Dispensaire de la rue Saint-Thierry »); le « Cercle national du Soldat », (lié au souvenir de notre regretté collaborateur, le capitaine Thorel); les « Parrains de Reuilly », (œuvre fraternelle et charmante décrite ici même et dont M. Lavisse dit grand bien); la « Ligue fraternelle des Enfants de France », (inaugurée par Mme Lucie Félix-Faure), dirigée par la Sœur Champetier de Ribes); la « Fédération des Cantines maternelles »; la « Société dauphinoise pour le Sauvetage de l'Enfance », (M. Boccacio); l'« Union des Familles »; la « Providence Sainte-Marie » (Sœur Angélique Tanguy)...

Ce que signifient ces belles œuvres, quels bienfaits elles répandent, quelles leçons il convient d'en tirer, le directeur de l'Académie française l'indique dans la seconde partie de son rapport.

L'AVENIR DE LA FRANCE

Voyez-vous, Messieurs, nos œuvres ont découvert qu'il y a en France plusieurs Frances, qui ne se connaissent pas et qui ne s'aiment pas, parce qu'elles s'ignorent. Elles travaillent à les faire se connaître les unes les autres, afin de leur apprendre à s'aimer. Il faut admirer le mode de relation qu'elles ont établi entre elles et ceux à qui elles prêtent assistance. Ce n'est pas une relation de protecteur à protégé, encore moins de supérieur à inférieur. Pour faire bien comprendre ce qu'elle est, je voudrais pouvoir citer quelques lettres échangées entre ces diverses sociétés et nos soldats, car toutes entretiennent cette correspondance ; l'intimité ne cesse pas au sortir du patronage ou de « l'union » ; elle est pour toute la vie. Les lettres qui partent de Paris semblent de frères aînés à cadets ; l'exhortation morale y est toute simple et comme incidente ; l'affection y déborde. Les lettres de soldats, qui émeuvent souvent à faire pleurer, sont très simples toujours et familières. Ils ne se confondent pas en remerciements et protestations de reconnaissance. Ils évoquent les souvenirs charmants des jours où, dans la chère maison, ils se sentirent aimés. On dirait qu'ils sentent que leurs aînés, contents d'avoir fait le don d'eux-mêmes, leur sont obligés de l'avoir accepté. Entre les uns et les autres, la fraternité crée l'égalité.

Jugez maintenant si j'ai eu raison de dire que les œuvres connaissent tous les termes du problème de l'avenir. Reste que leur esprit devienne l'esprit national, et leur volonté, la volonté de notre peuple. Il faudra bien que des mœurs meilleures aient raison de notre individualisme outré, un mal dont on peut très bien mourir ; mais en France, on ne verra jamais l'Etat absorber toutes les forces, prescrire tous les devoirs, enrôler et enrégimenter les âmes. L'âme française n'est pas faite pour porter un numéro matricule.

CROYONS EN NOUS — CE QU'IL FAUT FAIRE UN PROGRAMME D'ACTION

Mettons tout notre espoir dans les vertus que cette âme a révélées au monde qui les admire. Ayons confiance en nous. Croyons en nous fermement et travaillons, prenons de la peine ; en France, c'est le fonds qui manque le moins.

Dans l'obscurité de l'avenir, projetons cette lumière, la connaissance de nos devoirs très clairs : reprendre notre travail aux champs et à l'usine ; mettre en pleine valeur notre sol, dont nous n'avons pas découvert encore toutes les naturelles richesses, par négligence, et aussi parce que nous ne sommes pas, comme d'autres, goulûment avides de « gagner » ; devenir, dans notre économie nationale, des réalistes réalisants ; combattre les ennemis intérieurs, plus redoutables que ceux du dehors, le vice et l'ignorance, combattre l'égoïsme — car une addition d'égoïsmes ne donne pas au total une nation, et un trop grand nombre de Français ne sont occupés que de leurs personnes, de leurs convenances, des aises de leur étroite famille, volontairement restreinte, au détriment de la patrie ; — enseigner la France à tous les Français, sans orgueil, sans injustice envers aucun peuple, mais avec la pleine conscience de notre dignité, expliquer à tous nos enfants ce qu'est la France, ses vertus, ses défauts, sa part dans la commune œuvre humaine ; les pénétrer de son idéal, — car faire connaître la France à tant de Français qui l'ignorent et ne sont Français que de nom, c'est encore une façon d'accroître la natalité française ; — mettre dans les lois et dans les mœurs toujours plus de justice sociale, afin que la vie devenant vivable par tous les Français, ils aient les mêmes raisons d'aimer la patrie ; mettre dans les lois et les mœurs, afin que les sentiments et les passions aient au moins la satisfaction de s'exprimer et de plaider leur cause, la pleine liberté politique, philosophique et religieuse ; travailler, travailler de l'esprit et du cœur, dans nos universités, nos collèges et nos écoles, dans nos ateliers d'artistes, pour perpétuer et aviver le génie de la France, inventeur d'idées fécondes dans la science et la politique et créateur de formes nobles et simples ; enfin, après la victoire, travailler à préparer pour ce grand blessé, qu'on appelle le genre humain, la convalescence, la guérison et le repos dans la paix par le droit.

Devoirs clairs, ai-je dit, difficiles certainement, mais impérieux. Si nous les comprenons, si nous y obéissons, nous relèverons nos ruines, nous affermirons la France dans sa dignité de perpétuelle devancière et bienfaitrice et nous acquitterons notre dette à l'égard de ceux vers qui, avant de nous séparer, je vous prie que nous élevions notre pensée, pieusement, les soldats qui, au péril de la mer, au péril de l'air, dans la boue sanglante, bravent des dangers inouïs, souffrent d'inimaginables souffrances, et combattent et meurent afin que vive la France.

ERNEST LAVISSE.

RAPPORT SUR LES PRIX LITTÉRAIRES

Messieurs, pour la troisième fois depuis la guerre, l'Académie française réserve ses récompenses aux écrivains qui ont répandu leur sang ou l'ont offert en soldats, à ceux que la mort a choisis, et à ceux dont ce n'est pas la faute si la mort n'a pas voulu d'eux.

L'Académie, par ces choix, ne déroge pas à ses règles traditionnelles, mais les confirme.

On connaît sa doctrine sur la hiérarchie entre les œuvres de l'esprit. L'intelligence est créatrice de beauté. La beauté de l'intelligence pare tous les objets qu'elle caresse de sa lumière. Là serait le tout de l'art, si l'art était le but de la vie. Mais, de la vie, le charme est l'accessoire, et l'essentiel est le devoir. Les œuvres de l'esprit ont donc des rangs divers, selon qu'elles préparent à la société des attraits ou des forces. Les plus éminentes sont les plus pleines de cette beauté qu'il y a à rendre le monde meilleur. Les plus complètes sont celles où apparaît plus que l'écrivain, l'homme, où il offre mieux que des préceptes, un modèle, où il a écrit un témoignage avec mieux que de l'encre, la France de la pensée et la France du courage, où il a donné plus que son talent, sa vie.

M. Lamy explique que dans les anciennes armées — les armées de métier — chacun se consacrait exclusivement au devoir militaire. Un officier eût cru déchoir en cultivant publiquement les arts et les lettres, de même qu'un civil se fût couvert de quelque ridicule en s'occupant des choses de la guerre. Aujourd'hui, ces mœurs ont changé.

Entre la France de la pensée et la France du courage, la solidarité que nous honorons ne nous semble pas une rencontre accidentelle et fugitive comme l'état extraordinaire où nous sommes, elle nous apparaît comme un signe des temps nouveaux, comme l'achèvement logique et durable de l'évolution qui a transformé la guerre.

Depuis qu'est appelée à la défense de la nation la nation entière, la vision, jusque-là lointaine et vague, de l'armée, s'impose, précise et proche, aux Français les plus encerclés dans les besognes pacifiques. Aux officiers de carrière, le passage continu de la population civile sous les drapeaux a apporté le pressentiment de l'aide offerte à la guerre même par les énergies nées de la paix : ils ne se défient plus de s'intéresser aux lettres, aux arts, à la politique de leur pays, ils ont cessé de croire qu'il faille l'ignorer pour le défendre, ils veulent le connaître mieux, pour l'aimer davantage.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie énumère les lauréats très nombreux, leur accordant des louanges précises et nuancées. Il rend hommage à la mémoire et aux œuvres de :

MM. de Grandmaison, Serret, Malleray, Grasset,

Hennequin, Ballagny, Capperon, Chareton, de Bonnerive, de Renty, Marabail, Balledan, Cornet, Régnier, Mongenot, Dufestre, Loy, Baudry, Larrouy, Hilper, Albert Acremant, Pierre Quentin-Bauchart, Raymond Aynard, Sonolet, G. Forestier, Henri Auffray, Joran, Paul Boyenval, Philippe Reynier, Gautherot, Auguste Cochin, Joachim Merlant, Marcel Godet, Charles Flachaire, André Ruplinger, Maurice Masson, Amédée Guiard, Georges Lamarque, Henri Massis, Lelièvre, Poulpiquet, Rivet, Rousselot, André Fernet, Adrien Bertrand, Joseph Hudault, G. Leroux, André Girodie, Jean de Foville, de Tressan, de Marliave, Maurice Chalbou, Joseph de Bonne, Jean de Nettencourt, Lucien Guennequiez, Boulenger, Dunoyau, Lapaire, Albert Thierry, Léo Larguier, Gabriel Imbert, Puech, La Bonnardière, Raymond Genty, Pierre Lestringuez, Pierre Corrard, Armand Praviel, Emile Clermont, Marcel Blanchard, Louis Menagé, Henri Babut, Paul Truffeau, Paul Mirabail, Psichari, Jean Variot, Antoine Rédier, Hennebois, Hubert de Larmandie, Gabriel Alphand, Louis Bonneau, Blois, Driant, Charles Hennebois, Bayet, Gustave Genevois, Charles de Fontenay.

La péroraison émue de ce beau discours a vivement touché l'auditoire.

Plus on admire ce dont ils furent capables, plus on mesure le vide qu'ils laissent ; mieux ils nous servirent, plus nous manquent ceux qui étaient la meilleure part de notre vie. Et combien manquent-ils à ceux dont ils étaient toute la vie et qui respiraient de plus près le parfum de ces âmes! Epouses devenues des veuves, mères restées mères seulement par la douleur, que votre cortège est long et que vos larmes sont lourdes! Vous êtes les plus immolées, plus immolées que les morts : car ils ont accompli d'un coup leur sacrifice, et vous continuez le vôtre. Pour vous, il n'y a de refuge que très haut, dans l'union de votre épreuve et de la leur, dans votre espoir de participer, comme eux, à ces mystérieux et sublimes marchés qui achètent par la ruine des félicités particulières le bonheur public, dans votre foi de voir les générosités sublimes s'achever en récompense.

Pour la France, elle manquerait de justice et de respect envers ses morts, si elle permettait à sa douleur d'amoindrir sa fierté et sa reconnaissance. Quoiqu'elle ait perdu, elle a gagné davantage. Oui, cette jeunesse est tombée si nombreuse, qu'une génération est mutilée : mais que, dans une génération, les héros soient une multitude, atteste la splendeur de la race. Oui, un peuple d'orphelins a perdu ses guides incomparables, mais qui ont donné la plus efficace des leçons, l'exemple. Oui, des années qui eussent été pleines de moissons ont été fauchées avant le temps, mais les vies ne se mesurent pas à leur longueur, et elles ne sont irréparablement courtes que si elles sont vides.

L'adieu le plus triste qui ait été donné à la jeunesse est écrit sur la tour romaine qui domine Antibes. Une inscription y est encastrée en l'honneur d'un jeune homme, et de sa précoce fin. C'était un mime qui avait attiré au théâtre la foule, et la foule lui gardait ce souvenir : « *Saltavit et placuit*, il dansa et il plut ». Aveu d'une double misère : celle d'une existence si vaine, et celle d'une société réduite à égarer sa reconnaissance sur les amuseurs de son ennui. Autre est l'adieu de la France à la jeunesse de France. Il ne s'adresse pas à un seul, mais à un peuple d'absents, il ne les remercie pas d'avoir distrait sa décadence, mais d'avoir accru son honneur. Et, la pierre manquât-elle où graver tant de noms, un souvenir plus impérissable et vivant sera, de génération en génération, gardé par la gratitude universelle à ceux qui sont morts pour que la patrie ne mourût pas.

ÉTIENNE LAMY.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 15 décembre 1916.

Fertile en événements, la semaine écoulée a été plutôt insignifiante au point de vue boursier, surtout au regard du volume des transactions. Car ce calme n'exclut pas la fermeté de l'ensemble.

C'est avec un parfait sang-froid, presque avec dédain, que la Bourse a accueilli les vagues suggestions de paix des empires centraux; elle les a considérées comme inexistantes et ne leur a pas fait l'honneur de les discuter.

D'ailleurs, pour juger la chose avec impartialité, il suffit de parcourir la presse étrangère neutre; des Etats-Unis et de l'Espagne, on nous dit : « C'est un piège grossier ; c'est de l'effarement ; ce sera peut-être du chantage. » La paix que veulent les Alliés, c'est la leur et non la paix boche.

Mais avec combien d'intérêt le marché a suivi les négociations qui viennent d'aboutir à la formation du nouveau ministère français et à la réorganisation de toutes nos forces pour faire pièce, avec nos alliés, à l'ennemi commun! Le marché prend patience, il a confiance, et cette confiance se traduit, tout d'abord, par une nouvelle avance de la **Rente Française 5 o/o** de 88 fr. à 88 fr. 10.

Pour nos placements temporaires pensons aux **Bons de la Défense nationale**.

On souscrit sans frais au **Crédit Mobilier Français.**

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

L'assemblée générale annuelle des actionnaires du **Crédit Mobilier Français** s'est tenue le 14 décembre, sous la présidence de M. de Lapisse, président du Conseil d'administration, et a approuvé à l'unanimité les diverses résolutions présentées.

Les comptes de l'exercice 1915-1916, qui ont été soumis à cette réunion, font ressortir une augmentation sensible du mouvement des affaires sociales.

Le bénéfice net s'est élevé à 2,666,504 34, en augmentation de 658,172 fr. 05 sur celui du précédent exercice; adjonction faite du report antérieur, le solde disponible se chiffre par 3,673,369 23 et a reçu l'affectation suivante :

Réserve légale	183,668 45
Dividende de 15 fr. par action	2,400,000 »
Report à nouveau	1,089,700 78

Le dividende de 15 francs est payable à partir du 16 décembre sous déduction de 0 fr. 60 pour les actions nominatives et de 4 fr. 55 pour les actions au porteur, ces derniers titres ayant à supporter, outre la taxe sur le revenu, le droit de transmission afférent aux précédents exercices et restant à récupérer. Le montant net est par suite de 14 fr. 40 par action nominative, 10 fr. 45 par action au porteur (coupon n° 18).

Les résultats obtenus pendant une année de guerre seront certainement jugés satisfaisants; s'il n'y a pas eu, durant cet exercice, d'affaires nouvelles, le Crédit Mobilier Français a prêté son plus entier concours aux seules grandes opérations pour lesquelles il a été fait appel aux capitaux par voie de souscription publique, savoir nos Emprunts nationaux et les émissions des Bons de la Ville de Paris.

Entre temps le Crédit Mobilier a fait intéresser très largement sa clientèle aux Bons de la Défense nationale et y a pris lui-même une importante participation, puisque ces Bons figurent au bilan pour 37,795,000 francs.

A défaut d'affaires nouvelles, le Crédit Mobilier a poursuivi activement le règlement de plusieurs de celles où il avait des engagements et dont nous avons précédemment parlé.

Nous rappellerons d'abord le règlement de ses droits sur la *Compagnie Générale Transatlantique*, qui va faire rentrer dans les caisses du Crédit Mobilier en plusieurs versements, comme nous l'avons indiqué, une somme fort importante.

Bien que terminée seulement depuis la clôture de l'exercice, la liquidation des intérêts du Crédit Mobilier dans l'affaire de la *Sucrerie « Coloso »* avait été préparée dès le printemps dernier. A la suite du vote de l'assemblée générale du 24 novembre, dont nous avons rendu compte récemment, l'opération est entrée dans la voie de la réalisation et va se conclure pour le Crédit Mobilier, comme pour tous les porteurs de titres de la Sucrerie « Coloso », dans des conditions très favorables.

Le règlement d'autres opérations est également en bonne voie.

Tout en constatant la reprise des échanges et la prospérité de certaines industries, par suite de l'élévation considérable du prix de toutes choses, on ne peut dire que les affaires aient retrouvé un courant régulier. Mais il est évident qu'après la guerre il y aura, en France, dans toutes les branches du travail une intensité très grande. Les Banques verront de nombreuses affaires s'offrir à elles, — des affaires nationales surtout, — et elles pourront tirer aisément parti de leurs ressources et de leur situation pour jouer un rôle profitable aux intérêts généraux du pays comme à ceux de leurs actionnaires.

A cet égard, le Crédit Mobilier Français est bien placé. Ses disponibilités se sont encore accrues, puisque les espèces en caisse et dans les Banques sont passées de 38 millions 849,123 fr. 53 à 49,211,965 fr. 78, soit une augmentation de 10,362,842 fr. 25 d'un exercice à l'autre. D'ailleurs, le règlement des diverses affaires, dont nous parlions tout à l'heure, va accroître encore le montant des disponibilités sociales et par conséquent de ses moyens d'action.

Le compte rendu complet de l'Assemblée générale sera adressé à toute personne qui en fera la demande.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** au mois de novembre 1916 se sont élevées à 129,387 fr. 90 contre 120,028 fr. 25 en 1915.

Pour les onze premiers mois, le total est de 1,151,600 fr. 70 cette année, contre 1 million 32,259 05 pour la même période de 1915.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Vous me dites, Cousine Marthe, qu'il ne vous est pas possible de venir actuellement à Paris, et vous me demandez de vous éclairer sur ce chapitre des « bonbons à offrir », que j'ai effleuré la semaine dernière ?...

J'AURAIS FORT A FAIRE

de décrire tous les jolis bibelots réunis par le célèbre chocolatier Pihan pour contenir ses délicieux bonbons, mais je puis vous dire que tout est aussi charmant que savoureux. Je cite donc au hasard : les boîtes style 1830, très réussies; d'autres, ornées d'une gaie peinture: d'autres, en bois rares, rehaussées d'une marqueterie de couleur, en cuir ouvragé, etc.; puis des sacs ravissants en soie perlée ou soutachée, qui finiront leur carrière en abritant, au théâtre, l'éventail et la lorgnette de Madame; et enfin, dans la note simple, mais très artistique, les sacs « Danseuse », illustrés par Maurice Leloir, Scott, A. Laurens et Poulbot.

Et puisqu'il est universellement connu, hélas! que la gourmandise et la coquetterie sont des défauts bien féminins, je ne crains pas d'aborder ce dernier sujet, et je rappelle qu'il est facile aujourd'hui de donner à ses cheveux

UNE NUANCE PLUS SEYANTE

que celle dont la nature nous a quelquefois dotée. Nombreuses sont les Cousines qui se plaignent d'avoir un visage durci par des cheveux trop noirs... Vous savez toutes, cependant, que les préparations « Hennextré », de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, à base essentiellement végétale, font obtenir toutes les nuances, du blond le plus cuivré au noir de jais.

On se plaît toujours à recommander les choses que l'on sait parfaites, c'est pourquoi je suis heureuse de vous dire que vous serez enchantées de ces teintures.

PARFAITS SONT AUSSI

le Mokoheul et le Cillana, deux produits du parfumeur syrien, Bichara, 10, Chaussée-d'Antin, incomparables pour la beauté des yeux, l'expression, la flamme du regard. Faut-il rappeler que les Tubes d'Essences pour cigarettes sont également une des créations de Bichara.

C'est maintenant par

UN CONSEIL D'HYGIÈNE

que je vais terminer, en vous rappelant que la « Péduline Selma », bain de pieds aromatique, est unique pour l'hygiène des pieds. La Péduline, régulièrement employée, une fois par semaine environ, donne aux pieds une souplesse et une aisance incomparables, guérit et empêche ampoules et durillons. Les six pochettes (1 fr. 80 franco), aux Laboratoires Selma, 49, avenue Victor-Hugo, à Paris.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Abonnée ensoleillée. — Rien à faire, elles reblanchiront d'elles-mêmes.

Marie-Madeleine. — Des applications quotidiennes de Pâte des Prélats donneront à vos mains cette blancheur et cette douceur que vous désirez. Cette pâte entretient merveilleusement la pureté du tissu dermal. Demandez-la à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

Une Parisienne. — 1° Lotionnez-vous avec de l'huile d'olive avant de vous coucher. Egalement, chaque fois que vous voudrez vous laver les mains, passez-les à l'huile avant de vous les savonner. 2° Oui, votre grand'mère peut suivre ce même traitement. 3° L'eau oxygénée ne fera que les décolorer sans les détruire, prenez plutôt une pâte épilatoire. 4° Faites des applications, matin et soir, avec du jus de citron mélangé à un peu d'eau de rose. 5° Rien à faire, c'est le froid. 6° La poudre de riz Nildé.

Serbie. — Adressez-vous au consulat, 10, rue Auber, à Paris, qui vous donnera tous renseignements utiles.

Savoir. — Toute femme doit connaître la Crème de beauté Dalyb. Trois qualités : le n° 1 convient à tous les épidermes; le n° 2, aux peaux sèches; le n° 3, aux peaux grasses. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service U, 20, rue Godot-de-Mauroy, Paris.

Chardon lorrain. — 1° Entendez-vous avec un imprimeur de musique qui vous conseillera utilement. 2° Faites des massages à l'huile d'olive en frottant les rides en travers. 3° Adressez-vous, de ma part, à Chabrier, 48, passage Jouffroy.

Lectrice Parisienne. — 1° Voyez ma deuxième réponse à « Chardon lorrain ». 2° Je ne suis pas partisan de ce produit. 3° Il est bon, mais les effets n'en sont pas durables.

Au Printemps. — Vous n'avez à craindre ni migraine, ni refroidissement, puisque la Poudre Capillus recolore à sec et rend aux cheveux leur nuance primitive. Envoyez une mèche de vos cheveux à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. La boîte de Poudre Capillus vaut 5 fr. 50 fco.

Jeannine. — Pour caractère triste : « La Discorde », d'Abel Hermant; « La Flamme », de Paul Margueritte; « Le Meilleur Ami », de René Boylesve. Pour l'autre : « L'Arriviste amoureux », de Ch. Foley; « L'Age du Mufle », de Gyp; « Sous-Offs », de Lucien Descaves.

Travailleuse. — Pour apprendre la sténo-dactylo adressez-vous à une école sérieuse, comme l'Ecole Pigier, 19, bd Poissonnière, qui se charge également du placement de ses élèves. Vous pourrez y prendre aussi des leçons de comptabilité.

Toujours l'espoir au cœur. — 1° Voyez ma réponse à « Chardon lorrain ». 2° Oui, c'est exact mais à la longue elle dessèche la peau. 3° Lavez-vous à l'eau tiède et au savon de Panama, et usez de l'Anti-Bolbos.

Rose-Blanche. — 1° Il m'est impossible de répondre dans un délai aussi court. 2° Faites des frictions matin et soir avec : 10 gr. d'alun, 200 gr. d'alcoolat de lavande, 500 gr. d'alcoolat de verveine, 300 gr. d'eau de Cologne et 40 gr. de glycérine. 3° Mélangez à l'eau de vos ablutions de l'eau de Cologne pour resserrer les pores.

L. T. C. A. — Prenez la Crème Dalyb; voyez du reste ma réponse à « Savoir ».

Confiante en Furette 25. — Ni l'une ni l'autre, demandez plutôt à Chabrier, 48, passage Jouffroy, son Philopile.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Conseils d'Hygiène

Tous les médecins vous diront que l'électrolyse seule détruit pour toujours les poils et duvets importuns. Les lectrices de province seront heureuses de savoir qu'elles peuvent appliquer elles-mêmes ce procédé à l'aide d'un petit appareil simple et sans danger, dont elles se serviront dix minutes de temps en temps. Mme de Saint-Gonant, 159, boulevard Montparnasse, Paris, veut bien donner, par lettre, des détails gratuits à ce sujet.

Pour tous renseignements et conseils au sujet du Gastropeptyl, le spécifique des maladies digestives (dyspepsies, entérites, etc.), je prie mes lecteurs de s'adresser au Docteur, 71, rue Saint-Jacques, Paris, qui les leur donnera gratis et enverra, contre remboursement de 4 fr. 85, une boîte, les pharmaciens n'en ayant pas encore.

Les Carrières Commerciales

La France commerciale va subir d'innombrables vides qu'auront à combler des jeunes, des femmes et des hommes jusqu'ici éloignés des affaires : il faut les préparer. Beaucoup, qui habitent la province, ont l'étoffe d'excellents Comptables, Sténo-Dactylos, etc... Pourvus d'une instruction primaire mais suffisante, leur sérieux et leur aptitude au travail les feraient rechercher des Chefs de Maison et ils arriveraient rapidement à des situations enviables. Mais ils ne peuvent se déplacer pour s'instruire : c'est alors qu'intervient si heureusement l'enseignement par correspondance, dont il nous a été donné d'apprécier les excellents résultats. C'est l'apprentissage chez soi, rapide, sans frais ni déplacement, même à temps perdu. Nous ne saurions assez le recommander.

Demander le programme gratuit M aux Etablissements Jamet-Buffereau, initiateurs de ces méthodes, à Paris, 96, rue de Rivoli (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis). Prix à forfait. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

ENTRE NOUS

Capitaine Baptiste 2 M. B. 131, Armée belge en campagne, achèterait chien policier, deux mois, race pure, sexe masculin.

Aviateur belge, A. Raymond, 4e escadrille B. 179, Armée belge en campagne, cherche personne qui voudrait lui confier chien comme compagnon pour durée guerre.

Latin (inédit). Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Bien rédiger. Envoi de 16 leçons contre mandat 10 francs. Infaillible, rapide. Masson, adhérent Société Gens Lettres, 42, rue Vital-Carles, Bordeaux.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

LES · ANNALES



AU GUI L'AN NEUF !

31 Décembre 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX et Cie. 11, Boulevard des Italiens. PARIS

Le N° 30 Centimes

UNE DEMI-DOUZAINE DE PETITES CONSTATATIONS

Presque toujours, ceux que nous appelons improprement « mal élevés » sont les êtres qui ont reçu au contraire une éducation plus que suffisante, mais qui y sont restés foncièrement réfractaires. Dieu merci, on trouve, comme compensation, des braves gens si « bien élevés » parmi ceux qui n'ont pas été élevés du tout !

Dans le peuple, et surtout dans celui des campagnes et des bords de la mer, la vraie goujaterie n'existe pour ainsi dire pas ; tout au plus commence-t-elle chez les ouvriers des villes. Non, c'est chez les gens dits « du monde » qu'il faut la chercher ; oh ! là, quand par hasard on la rencontre, elle est complète. Et ce sont les fils d'enrichis qui en détiennent le record.

Le cochon n'est devenu sale que par suite de ses fréquentations avec l'homme. A l'état sauvage, c'est un animal très propre.



Souvenir de la maison d'Hendaye.

Dans le cadre, à gauche, Pierre Loti et son fils.



Les gens très laids, comment ne pas sympathiser avec eux, s'ils le savent, s'ils en souffrent, et s'ils s'efforcent d'être le moins possible désagréables à voir. Mais il est des laideurs satisfaites, étalées, agressives, qui sont plus exécrables que des vices.

On rencontre souvent des têtes humaines marquées au sceau d'une si incurable bestialité, que l'on n'arrive pas à admettre la présence là dedans d'une âme tant soit peu capable de revivre après la mort terrestre. Non cela s'en ira pourrir dans quelque cimetière, sans plus.

En revanche, au fond des yeux de certains animaux supérieurs, chiens, chats ou singes, on voit passer parfois, aux heures d'agonie ou seulement d'angoisse, d'inoubliables expressions de tendresse, de prière, et comme d'anxieuses interrogations sur la vie et sur la mort. Alors il semble révoltant et inadmissible que toute cette flamme intérieure soit condamnée à s'éteindre pour jamais dans la poussière.

Pour ne pas faire de la peine aux humbles, pour ne pas blesser les petits, il y a un certain tact qui vient du cœur et que les êtres les moins cultivés possèdent souvent par nature, mais que, par contre, l'éducation ne saurait donner, même aux gens les plus affinés du monde.

PIERRE LOTI, *de l'Académie française.*

PAGE INÉDITE OFFERTE PAR PIERRE LOTI A SES LECTEURS DES ANNALES

SOMMAIRE

TEXTE

Notes de la Semaine

Examen de Conscience

A LA fin de l'année, — à la fin de cette année surtout — chacun éprouve le besoin de faire un retour sur soi-même, de revivre par la pensée les heures vécues, d'examiner avec sang-froid le présent, d'interroger l'avenir. Essayons d'analyser l'état d'âme d'hier et d'aujourd'hui de la majorité des Français.

Où en sommes-nous? Que ressentons-nous?

Nous avons les défauts de nos qualités, les qualités de nos défauts. Nos qualités sont l'entrain, le courage, l'enthousiasme, la générosité chevaleresque, un don d'improvisation qui s'ingénie à surmonter le péril, à renverser les obstacles, à ramener la fortune alors qu'elle paraît se détourner de nous. Nos défauts sont l'imprévoyance, la légèreté, le manque de méthode et d'équilibre, une certaine humeur brouillonne, une extraordinaire mobilité d'impression.

> Les hommes, la plupart, sont étrangement faits,
> Dans la juste nature on ne les voit jamais...

Comme l'Orgon de Molière, nous allons volontiers aux extrêmes, nous passons sans transition de la crédulité au scepticisme, de la confiance à l'inquiétude. Alternativement une vague d'optimisme nous soulève, un vent de pessimisme nous abat. Nous montons très haut, puis nous descendons au fond de l'abîme, puis nous rebondissons, pour retomber et nous redresser encore. Nous nous engouons des gens et subitement nous ne pouvons plus les souffrir. Du sommet du Capitole nous les poussons vers la Roche Tarpéienne, quand souvent ils ne méritent,

> Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Rappelez-vous... Il y a trois mois la nouvelle de l'intervention roumaine éclate. Joie universelle. Délire. On s'embrasse. On ne doute plus du triomphe, on croit ce triomphe, non seulement infaillible, mais immédiat. Celui qui l'a préparé — le chef du gouvernement — reçoit l'hommage unanime de la foule. Elle l'adule, proclame et acclame son génie... Elle voit la Serbie reconquise, la route de Constantinople barrée aux armées impériales, la capitale de l'Autriche prise d'assaut, le roi Constantin confondu et fugitif ; elle voit la guerre achevée par de retentissantes et promptes victoires.

Quelques semaines s'écoulent. Les choses ne tournent pas aussi bien que nous l'avions souhaité ; elles vont même assez mal. Falkenhayn et Mackensen opèrent leur jonction, chassent devant eux les Roumains insuffisamment soutenus ; ils s'emparent de Bucarest, font main basse sur les blés et les pétroles. Notre bon ami le roi de Grèce, jetant le masque, se montre haineux, hostile, perfide, et dirige contre nous le feu de ses mitrailleuses. Tant de déceptions succédant à tant d'espoirs, nous consternent.

D'autres surprises, moins graves, mais cruelles à notre égoïsme, achèvent de nous troubler. C'est l'obligation brusquement imposée de fermer les magasins à six heures ; c'est la pénurie de charbon, le rationnement du gaz et de l'électricité, la réduction des spectacles ; c'est la tristesse de Paris enseveli dans les ténèbres. Joignez à ces petits malheurs vingt sujets d'agacement ; l'humiliation que nous cause la scandaleuse impunité accordée à Constantin ; le mystère qui plane sur les séances secrètes de la Chambre et du Sénat, d'où sortent des rumeurs confuses et contradictoires ; le désarroi d'une crise ministérielle inopinément ouverte. Sous l'influence de ces événements, l'opinion publique s'émeut, s'irrite, cesse d'envisager avec calme la situation ; elle en dramatise l'importance. Pendant une dizaine de jours elle fléchit. Atteinte de funèbres pressentiments, elle ne discerne à l'horizon que des points noirs. Avouons-le. Au cours de cette abominable semaine, le cafard, l'odieux cafard habitait en nos cœurs et nous tentions vainement de réagir contre sa morsure. Pourtant nous nous disions : « Patience, nous avons déjà subi de ces dépressions momentanées ; l'orage passera, le ciel va s'éclaircir. »

En effet, un beau matin, nous apprenons que le cabinet remanié s'est adjoint deux capacités, deux énergies : Lyautey et Herriot ; le journal nous annonce que l'irrésistible élan des troupes de Verdun, vient d'arracher à l'ennemi le fruit d'une année d'efforts ; que Lloyd George, vibrant interprète de la volonté anglaise, s'est fièrement posé en champion de l'humanité et de la justice ; que toutes les nations alliées, étroitement groupées autour du Royaume-Uni, se sont déclarées une fois de plus résolues et solidaires.

Il n'en faut pas davantage. Nous respirons. Le poids de nos tourments s'est allégé. La vague de pessimisme qui nous avait submergés s'éloigne. Le soleil émerge des nuages et nous réchauffe... Pourquoi ce revirement? Il ne résulte d'aucun succès décisif. Il n'a pour cause que des espérances. Il s'est produit néanmoins et il nous est bienfaisant... O merveilleuse sensibilité de l'âme française!

Irons-nous jusqu'au bout de nos conjectures? Le mot lancé à travers le monde par l'astucieuse Allemagne, ce mot qu'elle a osé prononcer afin de se donner une apparence de modération et de rejeter sur ses adversaires la responsabilité des combats futurs, ce mot de *paix*, piège grossier tendu à notre lassitude, à nos défaillances présumées, ce mot circule ; il impressionne les regards, laisse une trace visible. On sait très bien, on est d'accord pour déclarer qu'on ne la conclura pas, cette paix fallacieuse. Mais on en parle, on en remue l'idée. Il semble que le seul fait d'en évoquer l'image, la rende moins lointaine, moins chimérique. Illusion peut-être. Illusion dangereuse si l'on s'y abandonne complaisamment. Illusion agréable, vision que l'on chasse difficilement de son esprit, après qu'elle s'y est incrustée...

Conservons-la. Acceptons l'augure d'une paix prochaine, à condition que ce soit la *nôtre* et non pas la *leur*. Préparons-nous à l'assaut suprême, avec la foi profonde d'y réussir. Voilà le véritable optimisme...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Ce que nous Publierons EN 1917

Nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs un collaborateur nouveau :

M. GEORGES CAIN

qui, deux fois par mois, leur apportera, sous une forme vive et pittoresque, la physionomie de la vie parisienne. *M. GEORGES CAIN*, conservateur du musée Carnavalet, est un des maîtres de la chronique. Il n'ignore rien (ses beaux livres en font foi) du vieux Paris. Il connaît aussi bien le Paris moderne. Il est le témoin attentif, curieux de ce qui s'y passe, notamment dans les milieux des arts et des lettres. Il nous donnera ses observations et ses souvenirs, illustrés le plus souvent de dessins et d'images documentaires, sous ce titre :

PARIS VIVANT

(24 CHRONIQUES DE GEORGES CAIN)

Notre éminent collaborateur, *M. LOUIS BARTHOU*, ancien président du Conseil, reprend une collaboration régulière de quinzaine. Son prochain article paraîtra le 14 janvier.

M. PIERRE FRONDAIE vient d'écrire une pièce nouvelle, d'après **Le Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut**, l'un des chefs-d'œuvre d'*ANATOLE FRANCE*, le plus tendre et le plus familial de ses romans. Ces quatre actes, représentés avec grand succès la semaine dernière au Théâtre-Antoine, paraîtront prochainement dans *Les Annales*.

Les Annales publieront :

Dans le prochain numéro : le premier des 12 morceaux de musique promis pour 1917 : **L'Anneau du Soldat**, mélodie de *C. CHAMINADE*.

Dans le numéro du 27 janvier : la première des 12 pièces de théâtre annoncées pour 1917 : **La Dernière Classe**, un acte, extrait par *R. CHAUVELOT*, du conte d'*ALPHONSE DAUDET*, et actuellement joué à l'Odéon.

Dans les autres numéros de janvier et numéros ultérieurs :

La suite des études de *M. A.-D. SERTILLANGES*, sur la **Vie des Cathédrales ;**

La suite du **Voyage chez l'Ennemi**, illustré de photographies et de documents originaux ;

La suite du roman de l'*Abbé WETTERLÉ*, le **Sang Rédempteur ;**

auquel succèderont :

Les Kriekenrinckx d'Anvers, roman, par *GABRIEL TIMMORY*.

Les « Croix-Rouge » de Labastide, roman par *Claire GÉNIAUX*.

Lettres d'amour sous le feu, roman par *JOHN MERTON* (traduit de l'anglais).

Des romans, des nouvelles, des dialogues de *Maurice DONNAY, Henri LAVEDAN, Jean CARRÈRE, Charles FOLEY, Abel HERMANT, Pierre MILLE, Ev. LE MAIRE, etc...*

Des souvenirs illustrés sur **l'Égypte et la Syrie**, par *Mme DELARUE-MARDRUS, etc...*

Rappelons aux lecteurs que le N° des Annales est mis désormais en vente au prix de 30 centimes.

Les Lettres de la Cousine

Faisons notre Besogne

(Le 3e jour de la séance secrète du nouveau ministère, décembre 1916, 3e année de guerre.)

Ma chère cousine,

Bonne année !

Et vous comprenez la tendresse avec laquelle, cette année, je prononce ces mots renfermant le grand vœu qui est au cœur de tous les Français..., car en souhaitant votre bonheur, je suis bien sûre de penser tout bas à notre cher pays, vous ne pourriez séparer les deux causes, ni être heureuse dans le temps où vous le verriez souffrir encore... Et c'est parce que je sais vos sentiments que je répète avec une ardeur exceptionnelle : Bonne année!

1917 verra de grandes choses ! Il n'est pas besoin d'être prophète pous oser l'annoncer... Il verra, si Dieu le veut, la Victoire et des journées de triomphe et de consolations immortelles. Mais il verra aussi la grande lutte finale, l'effort suprême, la dernière ruée, à laquelle nos héros s'apprêtent... Et c'est pourquoi je vous répète gravement : Bonne Année ! puisque c'est de vous, c'est de moi, c'est de toutes nos pauvres forces jetées comme des grains de sable dans la balance que nos soldats tiendront leur courage...

S'ils regardent ce qui se passe aux Chambres, ils sentiront leur misère. On y voit le spectacle affligeant d'êtres inutiles et bavards volant un temps précieux aux hommes chargés d'assurer la sécurité du pays... Laissez-nous faire notre besogne! s'écriait dernièrement Lloyd George, emporté par la plus noble des colères ; il répondit cela aux gens qui le harcelaient de questions inopportunes dans le moment même où il avait de hautes décisions à prendre et le sort du pays entre ses mains... Il avait raison... Parler n'est pas agir, et la Patrie attend...

Faisons tous notre besogne !... Voilà le vœu national de l'an 1917, le vœu qu'il faut imprimer au fond de notre pensée, dans notre cerveau, sur tous les murs, à tous les foyers... Faisons notre besogne! la nôtre, celle pour laquelle nous sommes qualifiés, celle qui est de notre compétence. Attachons-nous passionnément à mener à bien la petite tâche qui est notre lot, respectons celle du voisin, laissons-le travailler dans la quiétude et rappelons-nous cette vérité qu'il n'y a pas de petit effort... Ce sont les gouttes d'eau qui alimentent les grandes marées, et les grains de sable qui élèvent les hautes dunes ; ce sont les âmes pieuses qui édifient les sublimes cathédrales, ce sont les casseurs de pierre qui fabriquent les routes solides ; tout est effort dans le monde, et pourvu qu'on donne généreusement le sien, qu'importe la besogne !... Si humble qu'elle soit elle est bonne, et toutes deviennent égales dans leur effet, du moment qu'un beau souffle les anime, du moment qu'un idéal les embellit.

Ce qui est hideux, c'est que des passions égoïstes, c'est que des ambitions personnelles puissent éclater dans un moment où l'individu n'est plus rien..., rien qu'un serviteur fidèle, et s'il le faut un martyr modeste de la France.

J'enrage quand je vois au pouvoir, à la Chambre ou ailleurs, des forces vives contre lesquelles des Français s'acharnent avec l'espoir de les annihiler; des hommes d'action agrippés par cent mains crochues avec l'unique pensée de ce : « Ote-toi de là que je m'y mette » qui est une honte nationale ; j'enrage et je voudrais qu'on secouât par la peau toute cette meute d'aboyeurs et de loups-cerviers et qu'on hurlât une bonne fois plus fort qu'eux :

« — Assez !... vous entendez..., assez !... Vous êtes des démolisseurs, nous avons à construire... Faisons notre besogne, la Patrie attend. »

Ah! quel soulagement ce serait d'entendre ces paroles-là, pour tous ceux qui aiment passionnément notre belle, notre grande, notre chère Patrie !... Oui, quel soulagement !... Il y a des jours où la colère vous monte si fort à la gorge qu'on a envie de prendre toutes les femmes qu'on connaît par la main, et d'aller, en leur compagnie, crier aussi un peu sous le nez de ces agités :

« Nos fils sont là-bas dans la boue..., le savez-vous ?... Nos maris malgré leurs cheveux grisonnants ajustent les canons..., le savez-vous?... le temps presse..., vous en doutez-vous?... Il n'y a pas une minute à perdre, chaque heure mal employée se chiffre par des milliers de morts au front, par des défaillances dans les usines, par des arrêts dans la vie publique, par le gâchis partout... Non, mais le savez-vous tout ça?... Alors qu'est-ce qui vous prend d'empêcher les gens de travailler, qu'est-ce que nous font vos petites histoires personnelles, qu'est-ce que vous avez à ergoter sur ci et ça, qu'est-ce qui vous permet d'assassiner le monde de vos basses rancunes, de vos jalousies et de vos discours oiseux?... A la besogne, tout le monde à la besogne!... Mais pas à une besogne qui pousse les combinaisons particulières et consolide l'état de certaines affaires ; à la besogne du pays..., à la grande besogne de France..., à la sublime besogne qui rendra notre Patrie plus glorieusement, plus complètement victorieuse... »

Les Français, à l'heure qu'il est, ne devraient avoir qu'une même âme, qu'une volonté identique, qu'un but..., un seul..., le bien du pays... Il n'y a plus d'orgueil, plus de préséance, plus de préjugés, plus de castes, plus d'opinions qui comptent..., il y a la religion de la Patrie... Toutes nos petites ambitions personnelles doivent s'arrêter au seuil de ce temple-là, on les retrouvera après la victoire, ce sera bien assez tôt...

Aussi, je vous le dis du plus profond de mon cœur, ma cousine... Bonne année ! et je vous demande de répéter autour de vous mon vœu :

A la besogne!...

Et ne croyez pas qu'il s'agisse d'accomplir les sept travaux d'Hercule, cela est beaucoup plus simple qu'on ne le croit de

faire son devoir... Si chacun, *sans* exception, posément, sans essayer de se tenir sur des sommets trop hauts où l'on finit toujours par attraper le vertige et perdre pied, si chacun se consacrait à une action très simple, très désintéressée surtout, qui fût un hommage rendu aux soldats et une aide à leur famille, si chacun s'imposait une tâche modeste mais *persévérante*, il se produirait des miracles...

Les femmes, quand elles sont occupées par un travail régulier, opiniâtre et consenti dans la joie, ont toujours du bon sens..., seules les désœuvrées déraisonnent : elles font du chauvinisme en paroles comme certains parlementaires font du patriotisme en chambre, elles jugent acrimonieusement les choses sans prendre part à aucune action, elles découragent tout effort en le critiquant d'avance..., ce sont les mauvais génies de la guerre... Si vous rencontrez une de ces personnes qui vous assomme de propos stériles, et vous fait perdre du temps en leçons de stratégie ou de patriotisme, dont vous n'avez que faire, dites-lui :

« A la besogne ! plus de discours, des actes..., plus de fanfaronnades mais le secours de votre travail aux choses de la patrie... Promenez une douzaine de petites orphelines des pays envahis, dorlotez un bébé rescapé dans vos bras maternels, ourlez des couches, lavez les biberons des abandonnés qui sont aux crèches tandis que les mères travaillent aux usines, soignez les malades à domicile, tricotez des chaussettes, faites n'importe quoi... vous entendez, n'importe quoi... pourvu que ce quoi... soit utile aux femmes, aux enfants de ceux qui se battent pour nous... C'est de ces gestes tendres, c'est de cette pensée tendue vers eux qu'ils tiendront leur courage...

Allons vite à la Besogne!... A la Besogne!...

C'est mon vœu, et vous verrez qu'il nous conduira à la victoire et plus tôt que vous en croyez...

Bonne année! *YVONNE SARCEY.*

Les Conférences de l'Université des Annales

La Fontaine, l'Art du Fablier, **par M. Jean Richepin**

M. Jean Richepin poursuit la belle série de ses leçons sur La Fontaine, qui ont un succès étourdissant. Il raconta dans sa deuxième conférence la vie du Bonhomme chez sa grande amie, indulgente et bonne, Mme de la Sablière, sa muse et sa protectrice; il nous présenta ses amis, entre autres Mme de Sévigné, qui disait de ses fables qu'elles étaient divines. La Fontaine s'ennuyait beaucoup dans le monde, et rarement avec lui-même, c'est pourquoi il aimait la solitude, ou la compagnie de quelques amis sincères. Jean Richepin nous conduisit encore à l'Académie entendre prononcer le fameux discours qui souleva des tempêtes, en un mot il nous découvrit un La Fontaine intime et délicieux, qui fait admirablement comprendre la moralité des fables et la psychologie des personnages... Dans une boutade qui mit en joie la salle, M. Richepin affirma qu'il faudrait pour le moins dix conférences pour analyser comme elle le mérite une fable et philosopher sur les personnages et leurs sentiments... Il s'amusa à détailler ainsi certains petits chefs-d'œuvre : *L'alouette et ses petits, Le chêne et le roseau, Les animaux malades de la peste...*

Ce fut un enchantement. L'éminent poète disait deux ou trois vers, puis s'arrêtait, en expliquait le sens profond, et la facture toujours si souple, et l'ironie, et le symbole... Il semblait qu'on entendît pour la première fois ces fables... Ces conférences si originales et savoureuses se poursuivront toute la saison. Jamais La Fontaine, sur lequel on a tant parlé, n'a trouvé un commentateur plus compréhensif, plus éloquent, ni un interprète plus délicat.

La Renaissance Physique, **par M. Edouard Herriot**

M. Herriot, devenu ministre, se voit obligé d'abandonner le cours très intéressant qu'il avait promis sur la Renaissance française. Du moins a-t-il fait avec une maîtrise incomparable ses deux premières conférences, tout un programme — celui-là même qu'il essaye de réaliser — et qui donne les grandes lignes de notre force nationale, de nos devoirs et de notre rôle vis-à-vis des pays qui sont nos alliés et nos amis. C'est le professeur Courmont, le célèbre hygiéniste, qui a remplacé M. Herriot dans les conférences suivantes sur la lutte contre les grands fléaux qui rongent la France : l'Alcoolisme et la Tuberculose. Nous reviendrons sur ces leçons qui ont une portée sociale considérable, et dont il est nécessaire que chaque famille prenne connaissance.

Nous n'aurons pas vaincu nos ennemis, affirme le professeur Courmont, si nous n'avons à l'intérieur obtenu la victoire sur l'alcool, l'affreux poison qui tue chaque année des armées, et qui est frère de la tuberculose.

Nous parlerons la semaine prochaine de la très belle conférence de M. Louis Barthou sur les souvenirs de Lamartine à Milly, et de celle de M. Jonnart sur l'Algérie, qui a ouvert des horizons magnifiques à un public averti cependant, et tout émerveillé d'apprendre tant de choses qu'il ne savait pas.

PIERRE S.

Toutes ces conférences seront publiées in-extenso, illustrées de nombreuses gravures, dans

Le Journal de l'Université des Annales
(Année 1917)

dont le 1er numéro paraîtra le 1er janvier, avec le sommaire suivant :

Les Colonies éblouissantes,
conférence de M. JOSEPH CHAILLEY.

La Fontaine : Sa vie,
conférence de M. JEAN RICHEPIN,
de l'Académie Française.

Après les grandes crises, les grandes renaissances ; organisons-nous !
conférence de M. EDOUARD HERRIOT.

Le Bourdon de Notre-Dame,
conférence de M. FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie Française.

50 illustrations : portraits, photos d'actualités, reproduction de vieilles estampes.

Abonnements : l'année scolaire (24 Nos paraissant le 1er et le 15 de chaque mois) France et Colonies, 10 francs; Etranger, 15 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital finit très heureusement son année et dans un calme relatif; les arrivées de grands blessés sont plus rares en ce moment, comme d'ailleurs chaque année à cette époque... Car, hélas, c'est le troisième jour de l'An que nous voyons..., et quand on y pense, c'est merveille de constater que nous sommes aidés avec un dévouement qui jamais ne se dément.

Encore cette semaine, l'hôpital a reçu de tous les coins du monde des souvenirs qui sont des encouragements précieux. Une amie de Montréal nous écrit : « Permettez-moi de vous offrir la modeste somme de 500 francs, qui est une partie du bénéfice d'une fête organisée par Mme Geoffrey Portéons et moi au profit des glorieux blessés de France. Depuis la guerre, les Annales respirent tant d'énergie, de patriotisme, elles nous montrent avec tant de sincérité l'âme admirable de vos soldats que nous sentons s'affirmer en nous cette foi que nous avons toujours eue en la grandeur morale de votre nation. Quoique l'offrande soit petite, nous espérons qu'elle apportera un peu de soulagement à quelques-uns de vos héros. »

La lettre est signée Eugénie Desbaillets, elle est de celles qui honorent grandement notre cher pays; c'est pourquoi nous sommes heureux de remercier non seulement ces deux charmantes femmes, mais toute la colonie du Canada dont le cœur bat si près du nôtre, et toutes les Américaines qui gardent leurs vœux pour la France. Et je ne me lasserai pas de dire que rien n'est plus admirable que l'effort continu de Mmes Léonie Rutlidge et Rogers, qui chaque mois, avec un entêtement plein de tendresse, montent des étages, frappent à des portes, déploient de la persuasion et de l'éloquence, et reviennent avec un total magnifique destiné à nos chers blessés.

Nous remercions tous ces amis de tous pays qui nous permettent d'entretenir non seulement notre hôpital, mais l'œuvre de nos envois au front.

Nos Envois au Front

Leur générosité nous permet le don de colis incessants; notre 36,743e envoi est parti!... Et nous avons eu la joie cette semaine de recevoir des demandes en quantité de filleuls. « Marraines d'occasion », disaient les lettres, puisqu'elles n'étaient pas sûres de continuer leurs prodigalités, mais marraines délicieuses, puisqu'elles se chargeaient d'envoyer un paquet de Noël et un paquet de jour de l'An.

Il nous est doux de penser que ces gestes de bonté auront adouci les jours où il faut sentir de la tendresse autour de soi.

Vivent nos chers poilus! vivent les héros de la guerre! On ne fera jamais trop pour eux.

Transmettons en hâte quelques demandes :

Mlle *Valentine Buès, vice-présidente de l'hôpital auxiliaire 49, rue du Jallet, à Sisteron,* nous écrit que dans l'hôpital, 35 malades venant d'Orient, sont dans un état lamentable. La fièvre les mine, et les affai-

blissant les rend frileux. La mauvaise saison est là aussi, ils grelottent, et tout manque pour les couvrir. Des flanelles, tricots, caleçons chauds seraient les bienvenus.

Le *sous-lieutenant Serge Paulimier, section de repérage N° 5*, serait vivement reconnaissant aux cousines qui voudraient bien lui envoyer des lainages pour ses braves poilus.

L'*abbé Maurice Heide, aumônier, navire-hôpital* André Lebon, *à Toulon*, nous dit que chaque mois ils font le rapatriement des blessés et malades de l'armée d'Orient. Ces braves ont soif de lecture.

L'Adoption des Prisonniers

Vous ai-je dit que mes deux chères vice-présidentes, Mme Pierre Ginisty et Mlle Suzanne Delcassé, et la secrétaire générale de l'œuvre, Mlle Marguerite Warrain, ont eu la pensée charmante d'organiser un arbre de Noël au camp de Rastatt.

Le Président de Rastatt leur avait confié son désir d'improviser pour les camarades l'arbre traditionnel, et elles mirent tout leur cœur dans cette touchante initiative. A cette occasion, une des grandes amies de l'œuvre fit don de 31 kilos de figues, 22 kilos de pain d'épice, cent boîtes-miniatures de berlingots, plusieurs gros sacs de papillotes en chocolat et de bonbons assortis, et nous avons joint les « Babioles » classiques qui s'accrochent aux branches de sapin : bougies de toutes les dimensions, lampions, canifs, pipes, crayons, boules d'argent, etc. Les hommes, à certaines époques familiales, retrouvent une émotion de tout petit enfant!

Quarante-deux marraines de Noël ont d'autre part manifesté leurs vœux sous forme de dons généreux.

Des colis monstres sont partis vers des prisonniers, voués à la solitude, quelques chandails, paires de galoches (cadeaux utiles!), des livres, des souvenirs enfin, faits pour leur rappeler qu'ils ont une famille, et que leur bonheur nous est cher.

Toujours pour Noël nous avons envoyé à Guströw, un camp particulièrement démuni de vêtements, et où la nécessité s'en faisait cruellement sentir, 40 chandails de laine à 9 fr.; 100 paires de sabots à 6 francs 20; 100 paires de chaussons à 1 franc 90, soit un total de 1,200 francs.

Nos marraines, de leur côté, font merveille. N'oublions pas qu'elles sont 8,000 et ce qu'elles se donnent est incroyable, les pauvres comme les riches. Une institutrice du petit village d'Amancey m'écrit : « J'habite un village de 125 habitants, éloigné de toute communication, où il n'y a pas le moindre magasin; il faut donc aller acheter les provisions loin, puis porter les paquets une fois faits. Mais mon filleul est content. Il me dit que les envois de vivres sont suffisants et qu'il me préviendra quand il aura besoin de linge et de vêtements. »

Admirables efforts, soyez bénis! Vous aurez enrayé le flot montant des tristesses et de la douleur!

Nous pensons à l'époque des étrennes, pouvoir, sans trop d'indiscrétion, ajouter quelques adresses de prisonniers désireux de recevoir des livres :

Marius Baffert, interné français à Aszod comté de Pest (Hongrie).

Joseph Huet, compagnie numéro 5, groupe numéro 75, gefenlager *Cassel* (Hessen-Nassau).

Eloi Aguettaz, 3e compagnie, matricule 17,955, détachement numéro 1,029, *Meschède* (Westphalie).

Ajoutons que les dons continuent leur action bienfaisante, puisqu'en cette seule semaine, pour les prisonniers, nous avons reçu 1,353 fr. 10. L'Union nationale française nous a envoyé 367 fr. 50. Mme Ruérat, de Providence, une fidèle, un don de 809 fr. la chère et dévouée Mme Lebeuf, de Barcelone, nous a adressé 100 fr., et M. Moret, un bienfaiteur qui constamment pense à nous, a donné encore 200 fr. C'est un résultat émouvant, et Dieu fasse que toutes ces belles actions, si tendrement poursuivies, attirent du bonheur en 1917 à celles qui cherchent à en répandre!

Pour les Aveugles de M. Brieux

La place me manque pour parler comme je le voudrais des aveugles de M. Brieux. Il est vrai que maintenant ils ont leur journal, le cher journal qu'ils se font lire avec tant de bonheur, et qui relie entre eux tous ces frères de misère, tous ces blessés aux yeux...

Ils arrivent à se créer un monde lumineux dans le royaume des ténèbres, grâce aux bontés qui les entourent, grâce à la sollicitude de leur admirable ami, M. Brieux, grâce aux générosités toujours grandissantes qui leur facilitent les débuts difficiles de leur nouvelle vie... Cette semaine encore, nous avons reçu pour eux la somme de 3,145 fr. Les bienfaiteurs trouveront leur nom dans *Le Journal des Blessés aux yeux*, puisque le service de ce journal, qui n'est point dans le commerce, est offert à tous les amis qui généreusement viennent en aide à nos soldats aveugles.

Les Toutous

Nous sommes chargés par M. Lepel-Cointet, président de l'Œuvre, de dire que nombre des toutous envoyés au front par nos cousines des Annales, se sont couverts de gloire; ils envoient à leurs maîtres le salut des tranchées et leur souhaitent la bonne Année.

Y. S.

TROISIEME ANNEE D'HOPITAL

124e LISTE DE SOUSCRIPTION

20e LISTE DE LA 3e ANNÉE

(Du 9 au 16 décembre 1916)

Cyprienne, Marseille, 10 fr. — Mme Le Bel, Le Vésinet, 25 fr. — Deux abonnés de Camarsac, 20 fr. — M. Tisserand, Epinal, 5 fr. — Anonyme, Bordeaux, 10 fr. — M. Dorange, Villers-sur-Mer, 10 fr. — M. Chevalier, Moutiers, 5 fr. — L. à S., 2 fr. — Anonyme à Besançon, 50 fr. — Mlle Escalada, Buenos Aires, 5 fr. — Anonyme à Paris, 500 fr. — Un blessé de Vauquois, 5 fr. — Mme Guinard, Tréguier, 5 fr. — Mme Guévellon, Tréglamus, 3 fr. 25. — Mme Hennuy, La Ferté-sous-Jouarre, 5 fr. — M. Becquart, Buenos Aires, 82 fr. — Une Provinoise patriote, 3 fr. — Mme Zeller Lyon, 20 fr. — M. René Lauriac, Mostaganem, 70 francs. — Mme L.-D. Deffis, 200 fr. — Mme Hormung, 50 fr. — Mme Desbaillets, Montréal, 505 fr. 75. — Anonyme, 20 fr. — Mlle Roque, Trémolat, 2 fr. — Mlle Passerard, La Roche, 8 fr. — Mme Bédu, Paris, 7 fr. — Mme Sar, Montpellier, 10 fr. — Pierre V., Arles, 5 fr. — Mme Kate Jannin, 25 fr. — M. Moulin, Valmont, 5 fr. — Une amie des Annales, 5 fr. — M. Théaux, Avranches, 25 fr. — Mme Lamary, Pomarez, 5 fr. — Mlle Schwartz, Mauriac, 3 fr. — Petite Bobette, 5 fr. — En souvenir de mon fils aîné mitrailleur au 1er zouaves, 10 fr. — Une abonnée des Annales, 100 francs. — Une vieille Bourguignonne, 5 fr. — Mlle Alfassa, 20 fr. — Mlle Guidet, Tsarskoé-Selo, 13 fr. — M. Truffier, 100 fr. — Mlle Noverraz, 2 fr. — M. Chazal, Agen, 2 fr. — M. Dumur, Bordeaux, 9 fr. 25. — Mme Marcou, Tunis, 10 fr. — M. Voisin, Le Theil, 5 fr. — M. Fedry, Enghien, 5 fr. — M. Menasche, Bombay, 120 fr. — M. Bourgogne, Varennes-le-Grand, 5 fr. — Mme Mornet, Niort, 34 fr. — Mme Rialland, Alger, 5 fr. — Mlle Mazet, Saumur, 10 fr. — Mme de Frontin-Hess, Rio de Janeiro, 100 fr. — Souscription faite et transmise par Mmes Rogers et Rutlidge, à Rio de Janeiro, 1,250 fr.

Total général de cette 123e liste ..... 3,521 fr. 25

(A suivre.)

Souvenirs Coloniaux

Le général Lyautey s'est toujours préoccupé de définir le rôle de l'officier, tant au point de vue social et moral, qu'au point de vue militaire. L'armée coloniale, notamment, a été l'objet de son souci. Il l'a défendue contre ceux qui lui reprochaient de n'être pas une véritable armée... Dans les pages qu'on va lire, il s'élève contre cet éternel grief de la démilitarisation et cite, à l'appui de sa thèse, des faits émouvants.

Jamais on ne nous fera admettre qu'un mode d'emploi qui met en œuvre quotidiennement, à toute heure, toutes les facultés viriles, initiative, responsabilité, jugement, lutte contre les hommes et les éléments, démilitarise... Il « décaporalise » peut-être, ce qui n'est pas la même chose.

Je me rappelle, à mon arrivée au Tonkin, tout proche encore de la douce vie de la métropole, encore accoutumé au confortable superflu qui devient un nécessaire, quelle impression me fit, à ma première tournée avec le colonel Gallieni sur la frontière de Chine, la rude vie des jeunes officiers chefs de poste. J'en revois un, à peine sorti de Saint-Cyr, habitué en France à une existence aisée et distinguée, élégant et charmant, qui, pour recevoir le colonel au poste perdu où il vivait seul Français avec ses trente tirailleurs, avait mis sa plus belle tenue, correct, ganté, comme pour le bal, et tandis que, évoquant avec lui le souvenir de ses camarades de la cavalerie, où il eût pu entrer, et des brillantes garnisons suburbaines, je ne pouvais m'empêcher de remarquer et sa vie sévère loin des choses familières et aimées, et sa belle humeur :

— Mais, fit-il vivement, je ne m'ennuie pas un instant : avec le soin de mes hommes, la reconstitution de ces rizières à peine reprises à la piraterie, mes briqueteries, mes constructions, mon marché, mes règlements de comptes avec le poste chinois d'en face, la topographie de la région, mes journées sont trop courtes!

Un an après, presque jour pour jour, sur la haute rivière Claire, dans les grands combats livrés par le colonel Vallière et si heureusement terminés par la destruction de la grande piraterie chinoise, il tombait, frappé en plein cœur, debout, derrière sa ligne de tirailleurs déployés, en commandant le dernier feu de salve de la journée, après avoir combattu tout le jour. S'était-il démilitarisé, celui-là?

Il n'était pas mort pour rien. Et c'est la grandeur de la guerre coloniale ainsi comprise, c'est qu'elle seule fait de la vie.

Et si des humbles je passe à ceux qui sont déjà, tout vivants, entrés dans la légende, était-il démilitarisé par trois années de brousse, le jeune chef qui, de l'Oubanghi au haut Nil, obtenait de ses officiers, de sa troupe, les prodiges d'énergie presque surhumaine que chacun sait?

J'ai vu, vivant de leur vie, des chefs coloniaux pétrir de leurs mains créatrices des terres en friche pour en faire des rizières, des vallées endormies pour en faire des artères de vie, donner le coup de baguette qui met en œuvre un coin du vaste champ offert à l'activité de l'homme. Quelle plus

noble tâche pour l'homme d'action. Celui qui a trempé ses lèvres à cette coupe en garde à jamais le goût! Quel plus noble emploi pour la force armée, avec celui de défendre le sol natal, que de préparer, d'assurer et de développer de telles conquêtes!

Croit-on qu'il faille nulle part une plus grande dépense d'énergie, d'endurance, d'autorité, qu'il n'en faut à l'officier chargé de la construction d'une route en pays sauvage? Il passe des mois, des années parfois, dans des abris improvisés, miné par la fièvre, compagne inséparable de tels travaux, allant d'un chantier à l'autre, n'obtenant qu'à force d'énergie, d'exemple, de volonté imposée, le rendement maximum de son personnel. Croit-on qu'il ne faille pas plus d'autorité, de sang-froid, de jugement, de fermeté d'âme, pour maintenir dans la soumission, sans tirer un coup de fusil, une population hostile et frémissante, que pour la réduire à coups de canon une fois soulevée?

Qu'on me permette d'évoquer à ce sujet le souvenir d'un commandant d'infanterie de marine. Chargé de soumettre une région sakalave insurgée, il s'était fait une loi absolue d'épargner, de pacifier, de ramener cette population. Je le revois, abordant un village hostile, et, malgré les coups de fusil de l'ennemi, déployant toute son autorité à empêcher qu'un seul coup ne partît de nos rangs, et y réussissant, ce qui, avec des tirailleurs sénégalais, n'était pas facile. Je le revois, lui et ses officiers, en avant, à petite portée de la lisière des jardins, la poitrine aux balles, et, avec ses émissaires et ses interprètes, multipliant les appels et les encouragements. Et, comme cet officier était aussi un très bon et très habile militaire, et qu'il avait pris d'heureuses dispositions, menaçant les communications, rendant difficile l'évacuation des troupeaux, il réussit, après des heures de la plus périlleuse palabre, à obtenir qu'un Sakalave se décidât à sortir des abris et à entrer en pourparlers. Et ce fut la joie aux yeux que, le soir venu, il me présenta le village réoccupé, en fête, les habitants fraternisant avec notre bivouac, à l'abri du drapeau tricolore, emblème de paix.

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que de tels actes puissent être qualifiés *actions d'éclat* dans l'armée coloniale de demain.

Ouvrons la porte aux espoirs réconfortants en constatant, sur tous les champs du monde, la valeur persistante, sinon croissante du Français *individu*. Quels que soient les obstacles apportés à chaque pas à son développement et à son initiative, il est toujours là. Chez tous, colons, administrateurs, soldats, missionnaires, c'est la même endurance, le même ressort, le même rebondissement sous la mauvaise fortune, la même belle humeur. Ah! la belle pâte d'hommes!

A l'un des derniers repas officiels que nous fîmes à Madagascar, un consul étranger, notre voisin, nous demanda de qui était le charmant dessin qui illustrait notre « menu ».

« — C'est l'œuvre d'un sous-officier.

— Ils font donc tout, vos sous-officiers! Je les ai vus contremaîtres, instituteurs, agronomes, guerriers, ils sont donc bons à tout! »

Oui, ils sont bons à tout et tous les autres aussi, soldats, colons, qui portent par le monde les inépuisables ressources de notre race. Attachés à l'œuvre locale, dégagés des mauvais bruits de la métropole, exaltés par le résultat immédiat de l'action directe, par la responsabilité du commandement, ils sont tous des hommes de devoir actif et précis. Et, s'il n'y avait pas tant de raisons d'un autre ordre, c'en serait déjà une pour donner sa foi à l'œuvre coloniale, cette incomparable pépinière d'énergies et de volontés qui ne peuvent pas être un capital perdu.

Général LYAUTEY,
de l'Académie Française, ministre de la Guerre.

PAGES OUBLIÉES

Nous retrouvons le texte d'une allocution prononcée par Lyautey à l'occasion d'une distribution de prix au lycée d'Oran. Nous en détachons ce passage, où se trouve exprimée, en termes charmants, une idée qui lui est chère.

LE LIVRE ET L'ÉPÉE

Je me souviens que, dans ma jeunesse, à un dîner où se trouvait un de mes camarades, très brillant officier, d'une valeur professionnelle indiscutée, également très cultivé, la conversation vint sur les choses littéraires, où beaucoup de convives étaient des maîtres. Mon camarade y tint la partie d'une façon qui charma les convives, parmi lesquels se trouvait un vieux général, dont j'ai conservé le plus respectueux et affectueux souvenir. Mais, en sortant, il me dit :

« Il a été bien intéressant, notre camarade ; quel dommage, de penser qu'un officier d'autant de valeur ait consacré à des choses étrangères un temps qu'il eût mieux fait de donner à l'étude de son métier! »

Mon vieux général se trompait. En faisant de la littérature et de la philosophie, mon camarade n'avait pas perdu son temps. Pour avoir pris une large vue des choses humaines, il n'en était que meilleur officier, plus apte à commander des hommes et à apporter dans l'appréciation de leur service et de leurs actes, la haute et tolérante compréhension qui fait seule le chef.

Il fut un temps, bien rapproché de nous encore, où semblaient inconciliables la notion de l'homme d'action et celle de l'homme de pensée ; le premier apparaissant *à priori* au second comme un soudard imbécile, le second au premier comme un intellectuel rachitique. C'était, du reste, une notion récente ; les périodes les plus glorieuses de l'humanité, la civilisation hellénique, la renaissance italienne l'auraient reniée.

Je revois, dans un musée de Florence, un petit tableau du peintre Brongino ; c'est un jeune seigneur, beau comme un antique ; d'une main, il s'appuie sur son épée, de l'autre, il tient un livre ouvert. Je l'ai bien souvent salué, c'est l'homme complet. Ce qu'il symbolise, c'est l'alliance sublime de l'action et de la pensée. Cette alliance, je l'ai retrouvée à Olympie, où, au pied du temple de Jupiter, maître de la pensée, se dressait le Palestre, sanctuaire de la beauté et de la force physique. De l'un, on allait à l'autre.

Général LYAUTEY.

LES LIVRES

Le Feu, par HENRI BARBUSSE. — *L'Appel du Sol*, par ADRIEN BERTRAND.

L'attribution du prix Goncourt vient de mettre en pleine lumière deux œuvres qui comptent incontestablement parmi les plus belles et les plus fortes de toute notre littérature de guerre : M. Henri Barbusse s'est vu octroyer le prix de 1914 pour son roman *Le Feu* ; M. Adrien Bertrand a obtenu le prix de 1916 pour son livre l'*Appel du Sol*. Si l'on peut regretter que trois ou quatre autres livres n'aient point reçu une consécration équivalente, alors qu'ils n'apparaissent pas inférieurs aux deux romans couronnés par l'Académie de Goncourt, il n'est pas douteux pourtant que le double choix fait sera unanimement approuvé dans les milieux littéraires. L'une et l'autre de ces œuvres, si différentes par la conception, les développements, les tendances et le style, sont profondément sincères, jaillies du plein cœur ; l'une et l'autre tracent de la guerre et des hommes qui la font un tableau qu'on sent fidèle jusque dans les moindres détails ; l'une et l'autre, enfin, donnent une impression de vie intense, âprement ou passionnément vécue.

Le Feu de M. Henri Barbusse n'est pas, à proprement parler, un roman. L'auteur lui-même le qualifie « journal d'une escouade », et c'est bien cela, en effet. M. Barbusse n'a pas voulu nous donner une idée d'ensemble de la guerre ; il ne s'est point mis en peine de nous décrire savamment la bataille moderne, d'en préciser la valeur morale, d'en souligner la portée générale. Il a pris les hommes d'une escouade et il les a suivis, observés, notant leurs gestes, rapportant leurs paroles. Ce sont toujours Tirette, Volpatte, Tulacque, Poitron, Marthereau, Cadilhac, Tirloir et quelques autres qui évoluent sous nos yeux, qui discutent et agissent. Ce sont des poilus rudes, des natures frustes, des êtres simples faisant la guerre parce qu'on doit la faire, n'ayant pas la moindre curiosité des idées, dédaigneux du panache et de l'héroïsme tout en attitudes. Ils vivent l'existence des tranchées comme, jadis, ils vivaient leur dure existence de paysans ou d'ouvriers. Ils ne comprennent pas grand'chose à la catastrophe où ils sont entraînés et la guerre, pour eux, c'est leur effort de chaque jour, de chaque heure, la tâche étroite de leur petit groupe, si mince et si obscure dans l'immense ensemble du front. « Au commencement, dit Tirette, je pensais à un tas de choses, j'réfléchissais, j'calculais ; maint'nant, j'pense plus. » Ils en sont tous là, non pas qu'ils soient indifférents ou résignés, mais si totalement adaptés à la vie qui leur est faite qu'ils l'acceptent sans un instant de révolte. Ils accomplissent les actes les plus extraordinaires sans en éprouver de l'orgueil, ni même de la joie ; ils savent consentir les sacrifices les plus douloureux avec une simplicité touchante. Ils sont capables de bonté sublime, comme ce poilu, très amoureux de sa femme, qui ne parvint à la rejoindre que le dernier soir de son temps de permis-

sion et qui, pour donner un abri à des camarades, consentit à passer la nuit debout dans la chambre encombrée de monde, renonçant à une joie longtemps rêvée ; ils sont capables de cruauté, comme ces gars, jeunes et solides, raillant implacablement jusqu'à l'injure et l'insulte les « pépères » de la territoriale se traînant aux plus pénibles travaux. Ils ont tous une philosophie simpliste, faite de naïveté et d'amertume : « Ah, oui! il faut bien qu'y en ait qui fassent fortune. Tout le monde ne peut pas se faire tuer! » Ils ont la haine instinctive de l'embusqué et le mépris de l'arrière. La permission, c'est « le voyage chez les gens heureux. » Avec cela, ils ne se sentent pas malheureux. « On n'a pas froid, puisqu'il fait beau depuis ce matin. On n'est pas malheureux, puisqu'on a une chambre où boulotter. On a eu des misères, mais on est bien maintenant. » Le bien-être — si relatif! — de la minute présente, compense et efface toutes les misères endurées. Et ils ont des joies énormes, bruyantes, quand, la relève faite et de retour des tranchées de première ligne, ils se félicitent d'en être revenus, cette fois encore.

M. Henri Barbusse a systématiquement sacrifié tout procédé littéraire, tout souci d'élégance dans la phrase et toute recherche de l'effet à produire. Ses héros parlent leur dur langage, avec des mots grossiers, des images vulgaires. Il a expliqué lui-même pourquoi : « Je mettrai les gros mots à leur place, parce que c'est la vérité. » Un livre de vérité, c'est bien cela, en effet, et si, aux premiers chapitres, on éprouve quelque gêne et quelque lassitude à suivre l'auteur, on ne tarde pas à être pris par la force de cette manière de mettre à nu des âmes et d'éclairer tous les replis du cœur. Il faut lire des pages comme celles où un poilu raconte qu'il s'est rendu à Lens, déguisé en soldat allemand, poussé par le désir fou de revoir sa femme, qu'il vit par la fenêtre de sa maison, assise à la table de famille, entre deux sous-officiers allemands et souriant à leurs propos. Il n'est point de drame intime plus poignant, et il y a un art admirable dans la simplicité de ce récit.

Le livre de M. Henri Barbusse restera comme un des documents littéraires les plus précieux de la grande guerre et il est bon qu'un écrivain de grand talent ait ainsi fixé pour la postérité des types de soldats comme il y en a des centaines de mille dans nos armées, car il est juste que l'on sache par quelles humbles mains tant de gloire fut réalisée.

C'est pour les mêmes raisons, bien qu'établi avec des éléments très différents et des types d'une culture supérieure, que l'*Appel du Sol* de M. Adrien Bertrand est, lui aussi, une œuvre de vérité. Comme M. Barbusse tue le poilu, selon la légende boulevardière, M. Bertrand supprime l'officier épris d'assez vaine et médiocre gloriole. Comme M. Barbusse observe la vie des hommes d'une escouade, M. Bertrand nous décrit consciencieusement l'existence en campagne des officiers d'un bataillon de chasseurs alpins. Seulement, à l'encontre de l'auteur du *Feu*, le constant souci littéraire se révèle dans chacune de ses pages et il se plaît à tracer de larges tableaux de la guerre, à établir avec une ferveur d'artiste le prodigieux décor où se déroule la mêlée. Quand, au début de son livre, il nous montre les chasseurs alpins recevant le baptême du feu, couchés dans la plaine, la face collée au sol, il crée tout de suite l'atmosphère de son œuvre entière. Un tableau de la retraite — la retraite lamentable, tragique, avec ses soldats débraillés, ses blessés, ses chariots, ses paysans fuyant l'ennemi — est d'une grandeur impressionnante ; la défense d'un village par une poignée d'hommes, bien résolus à mourir là plutôt que de céder un pouce de terrain, est émouvante, et il n'est peut-être pas dans notre littérature de guerre, de page plus noble que celle où M. Bertrand décrit l'assaut dans un fol élan contre un ennemi solidement retranché, la course éperdue vers la mort et la victoire.

Mais ce ne sont pas là les éléments essentiels de ce livre dont tout l'intérêt réside dans une étrange opposition de caractères et d'esprits qui, par les arguments les plus divers, arrivent à la même claire conscience du devoir. Des hommes sortis des milieux les plus disparates, imprégnés des idées les plus nettement dressées les unes contre les autres, s'affirment à l'heure décisive par les mêmes gestes, la même volonté de combattre et de vaincre, parce que quelque chose de plus profond que les idées et de plus fort que la passion, les pousse au même sacrifice d'eux-mêmes. C'est cela l'appel du sol, la voix de la patrie. Et qu'on ne s'imagine pas que M. Adrien Bertrand s'applique laborieusement à rajeunir de vieilles conceptions sentimentales, en les adaptant plus ou moins heureusement aux conditions si spéciales de la lutte actuelle. Ses héros sont des personnalités fortes, raisonnant chacun de leurs gestes, ayant appris à voir la guerre telle qu'elle est, ne se payant pas de mots sonores et ayant la franchise de leurs faiblesses devant la mort qui passe. « La plus grande noblesse humaine, dit l'un d'eux, et la plus haute vertu, n'est pas de mourir pour une idée, de mourir pour sa patrie : c'est d'accepter tranquillement la mort, sans savoir. Et c'est la vraie façon de mourir pour son pays. » Et ceci, qui explique toute l'admirable résistance de nos soldats dans cette guerre d'usure : « L'enthousiasme s'en va. L'abnégation demeure. Il ne s'agira pas d'être crâne un jour, en courant à l'assaut. Il s'agira d'obéir, d'attendre, d'oser, d'entreprendre, de persévérer. » Nous voilà loin de l'élan du soldat tel qu'on le rêve à l'arrière et de l'héroïsme théâtral qui ravit les foules. Au fond, l'héroïsme est une chose complexe : « Il faut se donner l'attitude de l'héroïsme : c'est le geste qui nous aide à réaliser le sentiment dont il est le signe. » C'est vrai, car l'homme qui a peur, par la seule force de l'attitude prise, s'élève jusqu'à la vaillance, et la grandeur morale de la guerre consiste précisément à nous faire vivre avec l'idée de la mort.

L'*Appel du Sol* est une œuvre d'une portée considérable : elle indique combien profonde est l'évolution morale et sentimentale de ceux qui ont ardemment vécu la guerre ; elle nous fait percevoir ce qui, hier encore, échappait à notre entendement et ce qui maintenant s'impose en pleine clarté. Qu'on relise les premiers livres du front, écrits il y a deux ans à peine, et que l'on compare les hommes qu'on y présente et les idées qui y dominent aux héros et aux principes qu'on rencontre dans *Le Feu* et l'*Appel du Sol*. Il y a entre eux toute une époque et tout un monde, et, à réfléchir à ce contraste, on comprend que seule la bonne épreuve de la souffrance nous donne le sens de ce qu'il y a de vrai et de grand dans la sagesse humaine.

ROLAND DE MARÈS.

LE LIVRE DU JOUR

LE FEU

Nous détachons cette page du beau livre d'Henri Barbusse, analysé plus haut :

CIVILS SUR LE FRONT

Cependant, il se produit un brouhaha sur notre droite, et subitement, on voit déboucher un groupe mouvant et sonore où des formes sombres se mêlent à des formes coloriées.

— Qu'est-c' que c'est qu'ça?

Biquet s'est aventuré pour reconnaître ; il revient, et nous désignant du pouce, par-dessus son épaule, la masse bariolée :

— Eh! les poteaux, v'nez mirer ça. Des gens.

— Des gens?

— Oui, des messieurs, quoi. Des civelots avec des officiers d'état-major.

— Des civils! Pourvu qu'ils tiennent!

C'est la phrase sacramentelle. Elle fait rire, malgré qu'on l'ait entendue cent fois, et qu'à tort ou à raison, le soldat en dénature le sens originel et la considère comme une atteinte ironique à sa vie de privations et de dangers.

Deux personnages s'avancent ; deux personnages à pardessus et à cannes ; un autre habillé en chasseur, orné d'un chapeau pelucheux et d'une jumelle.

Des tuniques bleu tendre sur lesquelles reluisent des cuirs fauves ou noirs vernis, suivent et pilotent les civils.

De son bras où étincelle un brassard en soie bordé d'or et brodé de foudres d'or, un capitaine désigne la banquette de tir, devant un vieux créneau, et engage les visiteurs à y monter pour se rendre compte. Le monsieur en complet de voyage y grimpe en s'aidant de son parapluie.

Barque dit :

— T'as visé le chef de gare endimanché qui indique un compartiment de 1re classe, gare du Nord, à un riche chasseur, le jour de l'ouverture : « Montez, monsieur le propriétaire ». Tu sais, quand les types de la haute sont tout battants neuf d'équipements, de cuirs et de quincaillerie, et font leurs mariolles avec leur attirail de tueurs de petites bêtes!

Trois ou quatre poilus qui étaient déséquipés, ont disparu sous terre. Les autres ne bougent pas, paralysés, et même les pipes s'éteignent, et on n'entend que le brouhaha des propos qu'échangent les officiers et leurs invités.

— C'est les touristes des tranchées, dit à mi-voix Barque.

Puis, plus haut : « Par ici, mesdames et messieurs! » qu'on leur dit.

— Débloque! lui souffle Farfadet, craignant qu'avec « sa grande gueule » Barque attire l'attention des puissants personnages.

Du groupe, des têtes se tournent de notre côté. Un monsieur se détache vers nous, en

chapeau mou et en cravate flottante. Il a une barbiche blanche et semble un artiste. Un autre le suit, en pardessus noir, celui-là, avec un melon noir, une barbe noire, une cravate blanche et un lorgnon.

— Ah! ah! fait le premier monsieur, voilà des poilus... Ce sont de vrais poilus, en effet.

Il s'approche de notre groupe, un peu timidement, comme au Jardin d'Acclimatation, et tend la main à celui qui est le plus près de lui, non sans gaucherie, comme on présente un bout de pain à l'éléphant.

— Hé, hé, ils boivent le café, fait-il remarquer.

— On dit « le jus », rectifie l'homme-pie.

— C'est bon, mes amis?

Le soldat, intimidé lui aussi par cette rencontre étrange et exotique, grogne, rit et rougit, et le monsieur dit : « Hé, hé! »

Puis il fait un petit signe de la tête, et s'éloigne à reculons.

— C'est très bien, c'est très bien, mes amis. Vous êtes des braves!

Le groupe, fait des teintes neutres des draps civils semées de teintes militaires vives, — comme des géraniums et des hortensias parmi le sol sombre d'un parterre — oscille, puis passe et s'éloigne par le côté opposé à celui d'où il est venu. On a entendu un officier dire : « Nous avons encore beaucoup à voir, messieurs les journalistes. »

Quand le brillant ensemble s'est effacé, nous nous regardons. Ceux qui s'étaient éclipsés dans les trous s'exhument, du haut, graduellement. Les hommes se ressaisissent et haussent les épaules.

— C'est des journalistes, dit Tirette.

— Des journalistes?

— Ben oui, les sidis qui pondent les journaux. T'as pas l'air de saisir, s'pèce d'chinoique : les journaux, i' faut bien des gars pour les écrire.

— Alors, c'est eux qui nous bourrent le crâne? fait Marthereau.

Barque prend une voix de fausset et récite en faisant semblant de tenir un papier devant son nez :

— « Le kronprinz est fou, après avoir été tué au commencement de la campagne, et, en attendant, il a toutes les maladies qu'on veut. Guillaume va mourir ce soir et remourir demain. Les Allemands n'ont plus de munitions, becquètent du bois ; ils ne peuvent plus tenir, d'après les calculs les plus autorisés, que jusqu'à la fin de la semaine. On les aura quand on voudra, l'arme à la bretelle. Si on attend queq' jours encore, c'est que nous n'avons pas envie d'quitter l'existence des tranchées ; on y est si bien, avec l'eau, le gaz, les douches à tous les étages. Le seul inconvénient, c'est qu'il y fait un peu trop chaud l'hiver... Quant aux Autrichiens, y a longtemps, qu'euss i's n'tiennent plus : i' font semblant... » V'là quinze mois que c'est comme ça et que le directeur dit à ses scribes : « Eh! les poteaux, j'tez-en un coup, tâchez moyen de m'décrotter ça en cinq sec et de l'délayer sur la longueur de ces quatre sacrées feuilles blanches qu'on a à salir. »

— Eh oui! dit Fouillade.

— Ben quoi, caporal, tu rigoles, c'est pas vrai, c'qu'on dit?

— Y a un peu de vrai, mais vous abîmez, les petits gars, et vous seriez bien les premiers à en faire une tirelire s'il fallait que vous vous passiez de journaux... Oui, quand passe le marchand de journaux, pourquoi que vous êtes tous à crier : « Moi! moi! »

— Et pis, qu'est-ce que ça peut bien te faire tout ça! s'écrie le père Blaire. T'es là à en faire une tinette sur les journaux, mais fais donc comme moi : y pense pas!

HENRI BARBUSSE.

Échos de la Guerre

Etrennes à nos abonnés et à nos lecteurs.

Ils ont trouvé en hors-texte, dans notre dernier numéro (numéro de Noël), une charmante estampe en couleurs de Lucien Jonas, *La Bonne Marraine.*

Nous sommes heureux de leur offrir, à l'occasion du jour de l'An, une seconde estampe de Lucien Jonas, composée pour faire pendant à *La Bonne Marraine.* Elle est intitulée : *Ils ont l'âge des miens.* Le sujet en est délicat et charmant.

Ce nouveau hors-texte s'ajoutera au numéro du 7 janvier 1917.

Puisque j'ai l'occasion de dire un mot à nos abonnés, et de leur adresser nos vœux, j'y joins une nouvelle qui certainement les réjouira.

Bien souvent ils se sont plaints des retards apportés à la distribution de la revue. Par suite d'une entente avec le ministère des Postes, nous avons l'assurance que le numéro leur arrivera désormais le vendredi, le samedi ou le dimanche matin...

Mon courrier.

Voici de curieux détails, dus à un de nos abonnés, M. Pagès, sur le fameux Noël d'Adam, *Minuit, Chrétiens,* qui continue d'être pieusement chanté le 25 décembre dans la plupart des églises :

« Si la renommée de ce Noël a illustré le compositeur de musique Adam, elle a laissé longtemps dans l'ombre l'auteur des paroles : Placide Cappeau, si bien que la famille du premier percevant seule les droits d'auteur de cette œuvre, s'est vu intenter un procès en 1913 en cour du Havre, par les héritiers du parolier réclamant le juste partage qui leur a été, je crois, accordé.

» Placide Cappeau était un négociant en vins de Roquemaure (Gard). Il n'a taquiné les Muses que sur le tard, alors qu'il était retiré des affaires, et n'est resté qu'un poète-amateur en dépit des deux poèmes, — assez plats d'ailleurs, — *Le Château de Roquemaure* et la traduction du *Siège de Caderousse,* qu'il a publiés en 1876.

» *Minuit, Chrétiens,* a donc été son chef-d'œuvre comme celui d'Adam.

» Il fut chanté pour la première fois à Roquemaure par Mme Adam, en visite avec son mari dans ce chef-lieu de canton.

» Cappeau donne lui-même les indications suivantes, sur sa collaboration avec le musicien dans la note 4, chapitre X de son livre, *Le Château de Roquemaure,* où il fait chanter le Noël en question par son héroïne. Je lui passe la plume :

« Nous donnons ici les paroles telles qu'el» les furent improvisées pour un service à » rendre, sur la demande de M. le curé de » Roquemaure. Adam, obligé d'improviser » aussi la musique, nous fit réduire les pa» roles à ce qui a été publié, trouvant trois » strophes suffisantes et n'ayant pas le temps » de changer le rythme de la quatrième. Mais » dans le chant ainsi écourté, la composition » littéraire est évidemment défectueuse tant » par la suppression de la troisième strophe, » indispensable au sens du reste que par la » mutilation de la quatrième, qui ne répond » plus à la largeur de la première inspira» tion. Nous n'acceptons comme auteur que » la version publiée ici.

» Adam, qui appelait ce Noël *La Mar*» *seillaise religieuse,* nous a souvent ex» primé le désir de compléter, tôt ou tard, » sa belle mélodie sur les premières paroles. » La mort l'ayant empêché de réaliser ce » projet, nous engageons les musiciens qui se » sentiraient de force à lutter avec lui à le » réaliser eux-mêmes.

» Nous avons cru devoir modifier aussi, » ce qui nous avait échappé au premier mo» ment, sur le péché originel auquel nous » ne croyons pas, etc. »

» Il est piquant de remarquer que ces paroles que dénie le poète, ont justement prévalu et que nul n'a complété l'œuvre musicale, malgré son désir.

» Y avons-nous perdu ou gagné?

» M. PAGES. »

Reproduisons, à titre documentaire, la troisième strophe supprimée, que le lecteur, s'il la trouve à son goût, pourra rétablir :

De l'opulence il dédaigne les charmes;
Toute hauteur s'abaisse devant lui!
De l'infortune il vient sécher les larmes
Et du plus humble il veut être l'appui!
Pauvres souffrants, près de lui dans l'étable,
Voyez les rois et le simple pasteur :
Comme eux l'Agneau vous convie à sa table;
Consolez-vous aux pieds du Rédempteur!

LE SENS DU NOM DES LIEUX DE COMBAT

LOUVEMONT. — *En* 1041 *c'est* Lupinus mons; *en* 1047 Lupemons : *formes qui ne cadrent pas, car la première est masculine, la seconde féminine. La première appellerait l'étymologie : mont aux loups, riche en loups, ou encore mont de Lupinus (nom propre romain) ; la seconde, l'étymologie mont de la Louve* (lupa, lupæ *au génitif*). *La forme féminine a prévalu bien que la masculine ait fait une belle résistance. En somme, ou bien il y a du loup dans l'affaire, ou bien un personnage du nom de Loup ou Louve.*

(A suivre.) HENRY DE VARIGNY.

Correspondance anglo-française.

L'utilité de la connaissance des langues étrangères, en particulier des langues parlées par nos amis et alliés, est maintenant reconnue. Un des moyens auxquels, depuis plusieurs années déjà, on a eu recours avec succès, dans quelques-uns de nos établissements scolaires, pour rendre leur étude plus attrayante, en dehors du travail régulier de la classe, consiste à organiser l'échange de lettres entre élèves de pays différents.

C'est ainsi que, depuis assez longtemps, les jeunes filles du grand collège *Pate's Grammar School for Girls,* de la jolie ville universitaire de Cheltenham, entretiennent avec empressement une correspondance suivie avec les jeunes filles des *Cours secondaires* de Fontainebleau. Inutile de dire que la guerre n'a fait que resserrer ces liens de cordiale entente.

L'organisation est simple : le professeur français mettant à profit les bons rapports qu'il a lui-même conservés à l'étranger, envoie, par exemple, à son collègue du collège anglais de X une liste d'élèves désireux d'entrer en relations épistolaires avec leurs jeunes camarades d'Angleterre. Il mentionne en même temps l'âge et, autant que possible, les goûts de chaque intéressé, soit pour les beaux-arts, ou la littérature, ou les sciences, ou les sports, etc. Le professeur anglais n'a plus qu'à apparier les correspondants, dont la tâche est facile et d'autant plus agréable qu'elle est toute facultative.

Il ne s'agit plus là d'une longue et pénible composition en langue étrangère,

mais d'une lettre familière dont, par exemple, une moitié est écrite en anglais et l'autre en français. L'élève français, en répondant de la même façon, signale à son correspondant les fautes qu'il a commises. Enfin tous deux se donnent une excellente leçon dans la partie écrite dans leur langue maternelle.

N'est-il pas à souhaiter que ce système de relations épistolaires se développe entre nos élèves des deux sexes et les jeunes gens et jeunes filles d'Angleterre, d'Italie et de Russie? Si nous voulons combattre avec succès l'envahissement de la *Kultur* des races barbares et la tyrannie des peuples de proie, notre premier devoir n'est-il pas de travailler de toutes nos forces à l'expansion de notre influence civilisatrice et de celle de nos amis et alliés?

Aujourd'hui, nous connaissons assez nos ennemis; il est temps, au lieu de méconnaître nos amis, de les connaître mieux. Puisse donc l'organisation de la correspondance anglo-française contribuer pour sa modeste part à consolider, comme dit excellemment M. Herriot, « l'association étroite que nous souhaitons entre les deux pays »!

Nos lecteurs peuvent écrire à l'adresse suivante : Miss Miles, Head Mistress of Pate's Grammar School for Girls, Cheltenham (England).

Avec Frédéric Febvre disparaît un des plus célèbres acteurs de ce temps. Il eut de grands succès à la Comédie Française. Il incarnait en perfection les « hommes du monde ». Il avait la tenue, la correction, un art de suprême aisance qui, dans le répertoire de Dumas fils notamment, lui valut les faveurs du public. Il avait aussi l'art de costumer avec goût ses personnages. Ce fut un Saltabadil et un don Salluste merveilleux. Quand il prit sa retraite, encore plein de verdeur, il s'improvisa chroniqueur et journaliste. Ayant été honoré de la sympathie de la plupart des rois de l'Europe, entre autres du prince de Galles, futur Edouard VII, il avait beaucoup de choses à raconter. Et il troussait fort bien l'anecdote, d'une plume spirituelle et facile. Le petit récit que nous reproduisons ci-après donne une idée charmante de sa manière :

PAGES OUBLIÉES

UN VIEUX CAMARADE

Comme je rentrais, mon domestique me remit une carte, en ajoutant :

— Ce monsieur est au salon.

Le vélin, d'aspect correct, portait ces mots :

DEFRÉVAL

Premiers rôles en tous genres. — Drame et Comédie.
Officier d'Académie.

Après un échange de saluts, je jetai un rapide coup d'œil sur mon visiteur.

C'était un homme de haute taille, paraissant avoir dépassé la quarantaine. Le visage, soigneusement rasé, était encadré de longs cheveux grisonnants, le regard abrité par de lourdes paupières rougies. Quant à l'ensemble de son ajustement, il éveillait le souvenir hilarant de ce personnage de la comédie de *Chonchette*, que créa, d'inoubliable mémoire, M. Max Dearly.

— En quoi puis-je vous être agréable, monsieur? lui demandai-je.

— Je vois, cher maître, fit Defréval, que vous ne me remettez pas. Permettez-moi donc de venir en aide à votre mémoire : nous avons joué ensemble à Reims, et *même* à Tours, le *Roman d'un jeune homme pauvre*. Je faisais le vieux corsaire... et vous m'avez même forcé de reparaître avec vous au rappel du quatre? Plus tard, au Havre, c'était dans *Mademoiselle de Belle-Isle!*... Vous souvenez-vous?

— Parfaitement... et vous désirez sans doute une lettre de recommandation pour un directeur de Paris?

— Non, cher maître, mais une ligne pour le directeur des pompes funèbres... Je renonce au théâtre, qui, lui-même, sans verser de larmes, renoncera à moi... J'ai, dans la carrière théâtrale, épuisé le calice jusqu'à la lie... Commissaire ordonnateur des pompes funèbres, n'est pas évidemment une situation d'une folle gaieté, mais que devenir? Comédien sans mémoire... souffleur impossible, étant dur d'oreille... que faire?... Il faut bien vivre. Je me suis déjà présenté à l'administration ; on m'a trouvé un *bon physique*... Le costume, bien qu'un peu sévère, m'ira parfaitement. J'ai de la tenue, et saurai articuler avec une onction discrète : « Messieurs les membres de la famille, quand il vous plaira?... » Et puis, ordonnateur, ça me changera, moi qui ai toujours obéi. En somme, c'est une situation très acceptable, et même décorative. Je suis las d'essuyer des faillites. Dans mon nouvel état, *la clientèle* ne pouvant se dérober, pas de saison d'été... de *morte-saison*, sans jeu de mots. Je ne crèverai donc plus de faim. Enfin, faut-il vous en faire l'aveu, cher maître? Ce qui, en outre de toutes ces raisons, me tente, c'est que c'est, je crois, le seul personnage qu'il ne m'a pas été donné encore d'interpréter au théâtre.

Grâce à de puissants intermédiaires, Defréval fut enfin admis dans le poste qu'il ambitionnait. Je le rencontrais parfois, lorsque la mort avait fait quelque nouvelle victime dans le monde des lettres et des arts.

Avec un sourire discret, il me comblait des prévenances que lui permettait son funèbre ministère.

Superbe sous son long manteau, la jambe encore belle, le menton plus soigneusement rasé que jamais, d'une voix sombre et légèrement grasseyante, il débitait avec la plus parfaite correction les phrases de son macabre répertoire :

— J'annonce le départ pour l'église! etc., etc.

Malheureusement, Defréval n'avait pas renoncé complètement à sa pieuse dévotion à la Muse verte, si bien qu'il avait été remercié à la suite d'un incident qui n'avait pas été sans causer quelque scandale.

Au moment où la famille d'un noble et riche défunt, réunie au salon, attendait le départ pour la cérémonie religieuse, à la stupéfaction générale des assistants, titubant légèrement, la parole embarrassée, Defréval avait paru sur le seuil, et, d'une voix éraillée, avait lancé un fâcheux :

— En scène pour le dénouement!

Admis, à la suite de sa sortie de l'administration des pompes funèbres, dans une maison de retraite, je reçus, quelques mois après un faire-part m'annonçant le décès de M. le marquis de Bétognac, dit Defréval, ex-artiste dramatique, ex-employé de l'administration des pompes funèbres.

FRÉDÉRIC FEBVRE.

LES BRUITS QUI COURENT

LYAUTEY ET CLEMENCEAU. — En 1908, Lyautey fut chargé de prendre en main les affaires du Maroc. Emmanuel Arène, toujours bien informé, publie à ce sujet dans le *Petit Marseillais* une chronique intéressante à relire. Elle montre quelle estime professaient pour le général les membres du gouvernement et particulièrement M. Clemenceau. Les propos rapportés par le chroniqueur avaient dû se tenir au cours d'un déjeuner chez M. Thomson :

« Il était entendu que, durant le déjeuner, on ne parlerait pas du Maroc. Et c'était bien le moins qu'on pût faire vis-à-vis d'un homme qui venait d'en entretenir, matin et soir, les membres du gouvernement et qui devait leur en reparler encore le lendemain matin. Mais tout en laissant de côté le problème marocain, comme il se pose à l'heure actuelle, il était bien difficile de ne pas questionner le général Lyautey sur un pays qu'il connaît si bien et de ne pas l'amener, par le cours de la conversation, à dire un mot de cette récente campagne des Beni Snassen qu'il a menée de façon si merveilleuse. Il faut voir avec quelle simplicité en parle le général; on dirait qu'il vous fait le récit d'une petite promenade de santé, d'une de ces marches militaires que l'on fait faire aux hommes pour leur dégourdir les jambes.

» Mais là où il s'anime, par exemple, c'est dès qu'il s'agit de rendre hommage à ses soldats et de réclamer pour eux les récompenses qu'ils ont méritées.

» — Vous comprenez, conclut-il avec une conviction plaisante, que si je ne rapportais pas la croix pour de tels braves, on se demanderait, là-bas, ce que je suis venu faire à Paris!...

» Inutile de dire que toutes ces satisfactions qu'il réclame pour les autres et jamais pour lui-même, seront accordées au vaillant général. J'en avais pour preuve le vif intérêt avec lequel M. Clemenceau l'écoutait, et qui témoigne de l'impression excellente que le général Lyautey a produite sur le président du conseil durant les conférences de ces jours-ci. Ce qui prouve une fois de plus que, dans la vie, il n'est rien de tel que de bien se connaître.

» M. Clemenceau, à qui de telles qualités de décision et de vigueur sont faites pour plaire, fait grand fond sur l'action que pourra exercer là-bas le général Lyautey. Il a dit de lui, avec une visible sympathie :

« Ce n'est pas seulement un soldat, c'est un chef! »

» EMMANUEL ARENE. »

L'ACTIVITÉ DU GENERAL LYAUTEY. — Ajoutons quelques anecdotes à ce qui vous est dit plus haut sur le nouveau ministre de la Guerre.

Celle-ci montre sa remarquable activité, son sentiment du devoir :
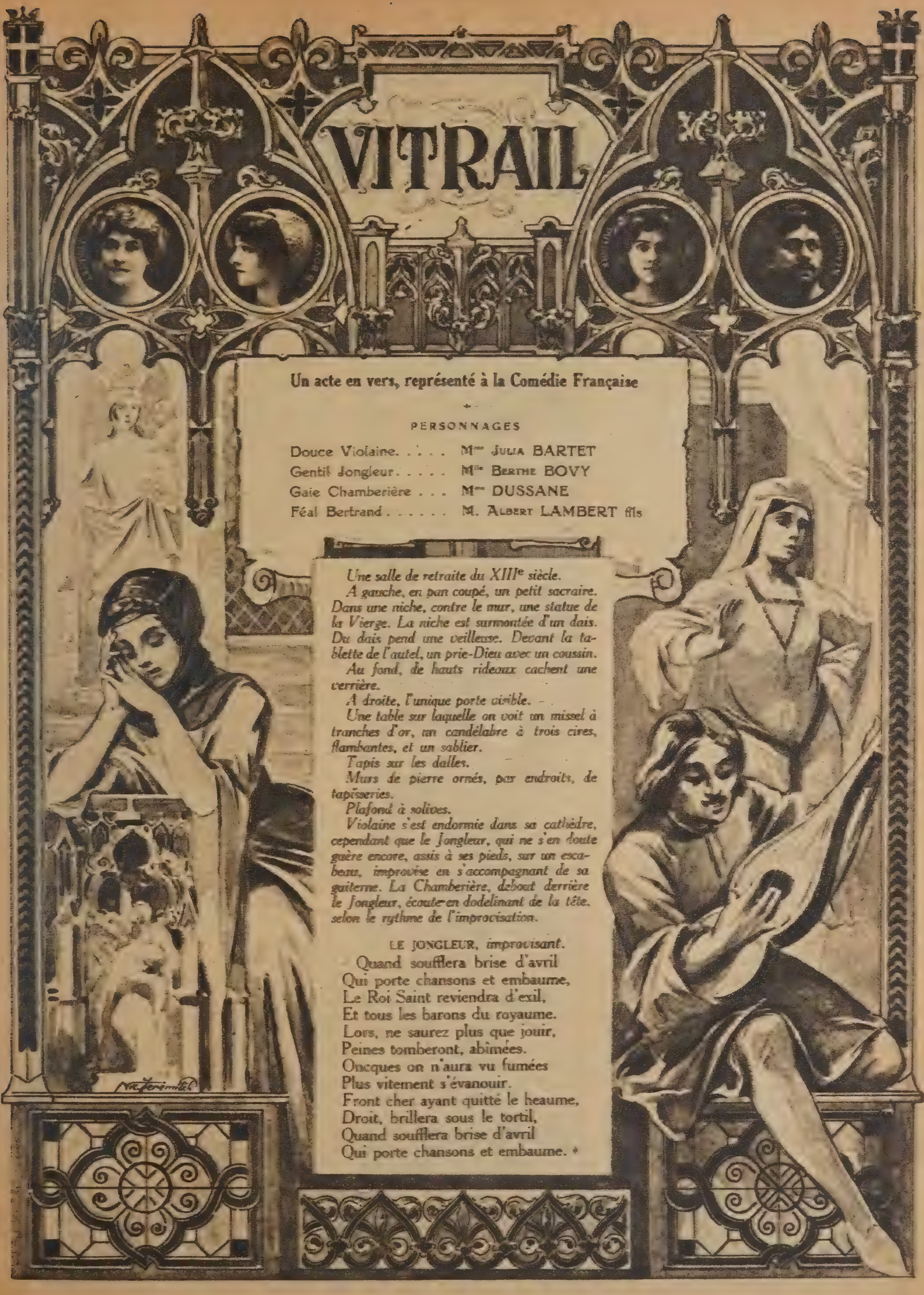
...Après ses années de Tonkin, sous les ordres de Gallieni, Lyautey rentre en France, fatigué, en congé régulier. Sur le bateau, on ne le voit pas. Il en a assez. Il se repose. Quelle joie de rentrer en France! A l'escale de Colombo, une dépêche officielle attend Lyautey. Le gouvernement a besoin de lui à Madagascar.

Que faire?

Or, il y a, à Aden, six jours plus loin, un carrefour de routes maritimes : un bateau français pour Madagascar, venant de France, croisera le nôtre, qui y rentre. Voilà l'occasion : à condition de sacrifier le retour et le repos, jugé nécessaire, on peut sauter d'un bord à l'autre. Lyautey sautera demain. Il fait ses malles et grimpe sur le pont, allègre, fringant, heureux. Il n'est plus fatigué, puisqu'on a besoin de lui.

SERGINES.

Nous donnerons dans le prochain numéro la suite de la Philosophie de Courteline.



VITRAIL

Un acte en vers, représenté à la Comédie Française

PERSONNAGES

Douce Violaine. . . . . Mme JULIA BARTET
Gentil Jongleur. . . . . Mlle BERTHE BOVY
Gaie Chamberière . . . Mme DUSSANE
Féal Bertrand . . . . . . M. ALBERT LAMBERT fils

Une salle de retraite du XIIIe siècle.

A gauche, en pan coupé, un petit sacraire. Dans une niche, contre le mur, une statue de la Vierge. La niche est surmontée d'un dais. Du dais pend une veilleuse. Devant la tablette de l'autel, un prie-Dieu avec un coussin.

Au fond, de hauts rideaux cachent une verrière.

A droite, l'unique porte visible.

Une table sur laquelle on voit un missel à tranches d'or, un candélabre à trois cires, flambantes, et un sablier.

Tapis sur les dalles.

Murs de pierre ornés, par endroits, de tapisseries.

Plafond à solives.

Violaine s'est endormie dans sa cathèdre, cependant que le Jongleur, qui ne s'en doute guère encore, assis à ses pieds, sur un escabeau, improvise en s'accompagnant de sa guiterne. La Chamberière, debout derrière le Jongleur, écoute en dodelinant de la tête, selon le rythme de l'improvisation.

LE JONGLEUR, *improvisant.*

Quand soufflera brise d'avril
Qui porte chansons et embaume,
Le Roi Saint reviendra d'exil,
Et tous les barons du royaume.
Lors, ne saurez plus que jouir,
Peines tomberont, abîmées.
Oncques on n'aura vu fumées
Plus vitement s'évanouir.
Front cher ayant quitté le heaume,
Droit, brillera sous le tortil,
Quand soufflera brise d'avril
Qui porte chansons et embaume.

LA CHAMBERIÈRE

Elle dort !

LE JONGLEUR

Elle dort vraiment?

LA CHAMBERIÈRE

Elle dort tout doucettement!

LE JONGLEUR

Pourtant, je chantais désir tendre !

LA CHAMBERIÈRE

Sommeil l'empêcha de t'entendre !

LE JONGLEUR

Point n'est l'heure de sommeiller,
Ni mon lai vulgaire oreiller
Pour dessus s'endormir sans honte,
Avant fin finale du conte !
Si ma guiterne entre mes doigts
Emoustillai comme je dois
Et de gentil chant fis l'offrande
Tel dormir m'est offense grande !

LA CHAMBERIÈRE

Retiens ton courroux dedans toi,
Et regarde-la !... Sur ma foi,
Connais-tu plus dolente image
Que celle dont te fait l'hommage
Sommeil innocent qui la prit
Lui ravissant vue et esprit!

LE JONGLEUR

Certez, bien de mélancolie
Revêt sa figure jolie !

LA CHAMBERIÈRE

Elle ne sait plus jour ni nuit,
Sans mesure du temps qui fuit,
Depuis qu'avec ses hommes d'armes,
Sans écouter plaintes ni larmes,
Son époux quitta femme et biens
Pour marcher sus à tous païens!

LE JONGLEUR

La miséricorde divine
Le ramène de Palestine!

LA CHAMBERIÈRE

Ici, la lumière du jour
Ne rentrera qu'à son retour!

LE JONGLEUR

Un vœu sans doute?

LA CHAMBERIÈRE

Un vœu sévère
Qu'elle ne fit à la légère
Mais par devant Christ et les saints!

LE JONGLEUR

La pauvre dame !

LA CHAMBERIÈRE

Tu la plains?...



LE JONGLEUR

Et je l'admire, en sa constance!
Car c'est bien dure pénitence
Que ne plus voir ce que voyons
Emmi les célestes rayons!

LA CHAMBERIÈRE

Là-dedans toujours enfermée,
Du soleil désaccoutumée,
Rideaux tirés jusques au soir,
Ne saluant le ciel que noir.
Et ne respirant brise neuve
Pour soutenir sa longue épreuve
Que lorsque aux toits vont voletant
Chauve-souris et chat-huant,
— Et ce sans quitter cette chambre.
Las! plus en avril qu'en décembre!
A la seule clarté que font
Ces flambeaux dessous le plafond
Dame Violaine attend l'heure
Où rentrera dans sa demeure
Le féal Bertrand qui pour Dieu
Est allé combattre au Saint Lieu!

LE JONGLEUR

Qu'elle a dans ses atours de grâce!
Comme par devers une châsse
De tout mon cœur, en bon chrétien,
Je m'incline et me signe bien!

LA CHAMBERIÈRE

A qui ces sourires étranges
Si son rêve n'était plein d'anges?

LE JONGLEUR

Retirons-nous sans faire bruit!

LA CHAMBERIÈRE

Voyez-la dans l'ombre : elle luit!

(Ils sortent. La Chamberière a emporté le candélabre. La veilleuse du sacraire jette une faible lueur. Mais une clarté étrange entoure Violaine qui s'éveille lentement.)

VIOLAINE

Ah ! je rêvais de joie ancienne!
Douce musique est magicienne
Et m'entraîna par prompt sommeil
Dans jardin suave et vermeil!...
Gai jongleur, gente chamberière
En disparition plénière,
Avecques mains portant flambeaux,
Ont laissé vides escabeaux!...
Mais seulette, point ne maugrée,
Car mieux solitude m'agrée
Que compagnie et fol babil
Tant que m'est amour en exil!...
Pourquoi n'êtes-vous que mensonge,
Plaisir qui me vintes en songe?
Messire Bertrand revenu

De baisers couvrait mon bras nu,
Et par la porte grande ouverte
Entrait l'odeur de l'herbe verte.
Plus ne pensions au Sarrasin !
Les nonnes du moutier voisin
Unissaient leurs voix argentines,
Et campanes sonnaient matines!
Lors, nous allions par bois et prés,
A travers gazons diaprés,
Et respirions fleurs merveilleuses ;
Et tant chantaient sources joyeuses,
Et tant roucoulaient blancs ramiers,
Et tant embaumaient blancs pommiers
Et tant mon âme était contente
De voir après si longue attente
Nature fêtant mon bonheur,
Et tant battait, battait mon cœur
Que m'appuyais au bras que j'aime,
Craignant défaillance suprême !...
Encore en tremblent mes genoux !...
Bertrand, ma vie, où êtes-vous?
Pensez-vous à moi qui vous pense?
De vous prenez-vous bien défense
Contre méchant qui vous veut mal?
Traversez-vous montagne ou val,
Sables brûlants ou neige froide?
A l'assaut de muraille roide
Adonc, peut-être, vous criez
Commandements moult meurtriers?
Si vous advient quelque blessure,
La sentirai, j'en suis bien sûre!
Car tous maux qu'endurez au loin
De les souffrir ai le besoin!...
Je sais quand danger vous menace,
Je sais quand froidure vous glace
Et quand soleil arde trop fort !...
Morte serais si étiez mort!...
Ai beau craindre, bien plus espère!
Et, quand reviendrez de la guerre
Pour qu'ayez vif contentement
Et mâle orgueil ensemblement,
Me tiens parée et toujours prête
Dedans mes vêtements de fête...
Pourtant, Messire de mon cœur,
Ne tardez point trop, doux vainqueur
Dont veux honorer la victoire,
Car plus tardez plus avez gloire,
Mais moi, pas plus n'ai de beauté!
Suis au printemps, viendra l'été,
Puis l'automne, puis... O mon maître,
N'attendez point pour reparaître
Que soit devenu mon front blanc,
Mes yeux brumeux, mon pas tremblant...
La rose du rosier fidèle
Quand l'automne a passé sur elle
S'effeuille et son parfum vivant
Meurt sous les morsures du vent...



Si vous voulez cueillir la rose,
N'attendez pas l'hiver morose!
Revenez vite, vous attends,
Viendra l'été, suis au printemps...

(Brusquement, hors de la muraille, quelqu'un surgit. C'est Bertrand, le visage et tout le corps cachés derrière un manteau noir.)

Ciel! d'où sort cette forme sombre
Qui tout à coup paraît dans l'ombre?
Est-ce un fantôme que je vois?
Triste mort, fais ouïr ta voix
Ou, par méchanceté profonde,
Croirai que tu viens en ce monde
Effrayer mon cœur innocent!...
Seigneur Jésus, Dieu tout-puissant,
Vous aussi Madame la Vierge
A qui chaque jour j'offre un cierge,
Empêchez Satan, si c'est lui,
De me faire peine et ennui!...

BERTRAND

Violaine!

VIOLAINE

Ai-je entendu?

BERTRAND

Certe!

VIOLAINE

Là, pourtant, nulle porte ouverte...

BERTRAND

Su de moi seul, passage obscur
En secret s'ouvre dans le mur!...

VIOLAINE

Bertrand!

BERTRAND

Ta voix faiblit...

VIOLAINE

Me semble
Que je vais mourir tant je tremble!

BERTRAND

As-tu gardé fidèlement
Mon souvenir et ton serment?

VIOLAINE

J'ai vécu dans la nuit sans cesse,
Mêlant l'espoir et la tristesse,
En attendant que bon retour
Refasse lumière et amour!
Mais si, moi, suis toute surprise
Et si bonheur soudain me brise,
Vous qui de loin veniez vers moi,
Vous préparant à mon émoi,
Que faites-vous, ombre farouche,
Si près et si loin de ma bouche,
Immobile comme un rocher?



BERTRAND

Veux savoir avant d'approcher
Si jamais pour un autre Sire,
— Oh! je vous enjoins de le dire! —
Malgré très vivace vertu,
Jamais votre cœur a battu ?...

VIOLAINE

Mon cœur n'est plus mien, il est vôtre;
Jamais n'a battu pour un autre!
Et dans ma vigile sans fin,
Priant, chantant, tissant le lin,
N'ai jamais cessé dans mon âme
D'être, fièrement, votre dame!...

BERTRAND

Me plaisez quand parlez ainsi
Et vous en dis tendre merci!...

VIOLAINE

Pour mettre le comble à ma joie,
Messire, il faut que je vous voie!
Tirez les hauts rideaux qui font
Un crépuscule si profond
Dans la chambre où votre venue
M'a tant soudainement émue!...

BERTRAND

Attendez !... Cette obscurité,
Violaine, m'est charité!...

VIOLAINE

Votre parole est triste et lente...

BERTRAND

Suis plein de fatigue brûlante...

VIOLAINE

Saurai l'apaiser dans mes bras...

BERTRAND

Violaine, n'approchez pas...

VIOLAINE

Me comblez d'affreuse épouvante!

BERTRAND

Peut-être votre amour se vante
Et n'est-il point si fort qu'il croit!

VIOLAINE

Même sous l'affront reste droit!

BERTRAND

Peut-être il se trompe lui-même!

VIOLAINE

Faut-il mon sang pour preuve extrême?
Prenez-le, Messire, s'il faut,
Mais cessez de m'insulter haut!
Tirez les lourds rideaux, vous dis-je!
Fleur pure est fière sur sa tige
Et qui la regarde ressent
Que tout en elle est innocent!
Voyez enfin hors de cette ombre
Mon visage où des jours sans nombre
N'ont fait jusqu'à votre retour
Qu'inscrire pour vous plus d'amour!...

BERTRAND

Las ! Connais la vérité nue
Qui tant endeuille ma venue :
Ne suis à moi-même pareil,
Et crains me montrer au soleil!...
Ai tant souffert qu'au jour, peut-être,
Tu ne sauras me reconnaître!

VIOLAINE

Bertrand, je t'aimerai bien plus,
Si tu reviens las et perclus!
Pourvu que tes beaux yeux j'adore,
Vivre me sera doux encore!...

BERTRAND

Las ! Sous la lance du Païen,
Ai perdu, sans y pouvoir rien,
Un de mes yeux sous la muraille
D'Antioche, où livrais bataille!...
Le fer brutal n'ai pu parer...
N'ai plus qu'un œil pour t'admirer!...

VIOLAINE

T'aime encore plus pour ta bravoure!...
Pourvu que ton amour m'entoure,
Rirai de bonheur quand prendras
Mon corps qui t'aime dans tes bras!...

BERTRAND

Las ! Au cours d'un terrible siège
Mon bras droit, saisi comme au piège,
Ai dû le couper pour passer...
N'ai plus qu'un bras pour t'embrasser!

VIOLAINE

Preux de la douce et noble France,
T'aime encor plus pour ta souffrance!
Moi, dans mes bras, je te prendrai,
Et de tes baisers je vivrai!...

BERTRAND

Las ! Ayant ouï messe et vêpres,
J'ai soigné lépreux de leurs lèpres,
Un soir, aux côtés de mon Roi
Qui d'eux ne montrait nul effroi!

Depuis, la honte me ravage...,
Une plaie affreuse au visage
Me défigure horriblement!
Par les trous de mon vêtement,
De tout mon pauvre corps malade
Une odeur funèbre s'évade!
De ma bouche coule du sang...
Et tu mourrais en m'embrassant!

VIOLAINE

T'aime encor plus pour ton martyre!
Vers toi, tout ton malheur m'attire :
Plus que lui mon amour est grand...
Mourrai de ton baiser, Bertrand!
Le tombeau sera notre couche,
Je t'aime... donne-moi ta bouche!

BERTRAND

Quoi ! n'as ni crainte ni dégoût!

VIOLAINE

Ai soif de t'aimer plus que tout!

BERTRAND

Ah ! je veux voir sur ton visage
Ton âme si forte et si sage!
Dans un instant, quand mon baiser
Viendra sur ton front se poser,
Tu ferais grimace vilaine
Si tu me voyais, Violaine!
Ferme les yeux que ton regard,
Tout à coup devenu hagard,
N'inflige pas à ma misère
Nouvelle torture !... En prière,
Violaine, ferme les yeux!

(Il tire, d'un seul bras, les rideaux qui voilaient la verrière. Le soleil entre, éblouissant.)

Entre ici, toi, jour radieux,
Et bénis toutes choses pures
Qui veillaient, chastes et obscures!

VIOLAINE

Bertrand, je veux te voir aussi!

BERTRAND

Non! Pas encor! Non! Pas ici!...

VIOLAINE

Tourne-toi, je t'aime et n'ai crainte!

BERTRAND

O cher amour ! O chère sainte!

VIOLAINE

Tourne-toi!

BERTRAND

D'horreur tu mourras!...

VIOLAINE

Je veux te voir!

BERTRAND

Viens dans mes bras!

(Il se retourne vers elle, en laissant glisser son manteau, les deux bras tendus, les deux yeux rayonnants, sain de corps, et tout frémissant de bonheur et d'amour.)

VIOLAINE

Oh ! vous mentiez!...

BERTRAND

J'ai vu votre âme
Et combien êtes noble femme!

VIOLAINE

Me vouliez éprouver?

BERTRAND

Eh! oui!
D'amour m'avez tout ébloui!

VIOLAINE

Bertrand!

BERTRAND, *la serrant dans ses bras.*

Violaine!

VIOLAINE

Sans doute
Même dénué m'aviez toute,
Mais préfère ne soit mon preux
Borgne, ni manchot, ni lépreux!

BERTRAND

Grâce à mon hardi stratagème
Sais comment femme de France aime

VIOLAINE

Femme de France sait aimer!...

BERTRAND

Veux jusqu'à mort le proclamer!...

Rideau.

RENÉ FAUCHOIS.

(Illustrations de NIC JEREMITCH.)







Deux Drames Historiques

Les théâtres de Paris donnent quelquefois des spectacles patriotiques et réconfortants que nous avons le devoir de signaler aux lecteurs... Le *Rivoli*, de M. René Fauchois, appartient à cette catégorie. La pièce, représentée en 1911 à l'Odéon, vient d'être reprise avec succès chez Sarah Bernhardt. Elle met en scène le général Bonaparte et Joséphine : elle évoque le souvenir de la campagne d'Italie, nous transporte dans une atmosphère d'héroïsme et de passion, nous montre le héros épris d'une femme charmante et coquette, torturé par la jalousie et consolé par la gloire.

La Guerre et l'Amour, le drame du lieutenant Jacques Richepin, joué à la Renaissance, fait passer sous nos yeux à peu près les mêmes images, se déroule à la même époque, entre les mêmes décors. En voici le sujet, brièvement résumé. La citoyenne Jacqueline Darbois est une des reines du Directoire. Insouciante et gaie, gaspilleuse et avide de plaisir, elle a reçu cinquante mille livres du comte de Radelsberg, un espion viennois, dont elle repousse toutefois les galants hommages, car elle a donné son cœur à Robert Lardy, un jeune officier de l'armée de Bonaparte. Lorsqu'elle apprend que Robert va rejoindre en Piémont son régiment, elle ne peut se décider à le laisser partir seul. Elle le suit. Elle rôde autour du bivouac. Ils soupent ensemble à l'insu ou parfois avec la complicité des chefs. Mon Dieu, que les camps étaient mal gardés en ce temps-là!... Aujourd'hui, la discipline est plus rigoureuse... Bonaparte surgit, furieux et terrible. Il interroge l'intruse, que les rapports de police lui ont signalée comme suspecte ; il ne consent à lui faire grâce que si elle se rend auprès du comte de Radelsberg, devenu gouverneur de Milan, et reprend possession de certains papiers précieux volés à Paris. Elle s'acquitte supérieurement de cette mission dangereuse. Elle endort la défiance de l'Autrichien toujours amoureux, elle rapporte les documents secrets au général, qui la récompense de son dévouement en l'unissant à celui qu'elle aime. Sur ce scénario, M. Jacques Richepin a greffé de jolis et d'émouvants épisodes, brodé de brillants couplets. Son vers harmonieux, facile, sonore, exprime des sentiments qui sont allés au cœur de la foule. Elle a chaleureusement applaudi l'écrivain et sa véhémente interprète Mme Cora Laparcerie.

Nous reproduisons le texte d'une des scènes qui ont produit le plus d'effet, la scène du Ier acte où Jacqueline signifie à Robert son intention de ne pas le quitter.



Bonaparte à Rivoli, par Philippoteaux (Musée de Versailles).



Mme Cora Laparcerie.

« LA GUERRE ET L'AMOUR »

ROBERT

Toi, me suivre !

JACQUELINE

Oui, puisqu'ici, sans toi, je ne pourrais pas vivre.
Tu m'as appris ton bel idéal, à ton tour
Laisse-toi conquérir au mien, moi c'est l'amour.

ROBERT

Jacqueline..

JACQUELINE

La guerre et l'amour, il me semble,
Robert, peuvent fort bien se marier ensemble.



M. Jacques Richepin. *Phot. Félix.*

ROBERT

Mais tu n'y songes pas... C'est fou, toi, vivre au camp.

JACQUELINE

Aux avant-postes, non, mais en arrière, quand
Tu partiras te battre, ô Robert, sois tranquille.
Je serai brave, pas de larmes inutiles...
Non, je rirai, dussé-je avoir le cœur brisé.
Je t'accompagnerai de loin par mes baisers...

ROBERT

Mais non...

JACQUELINE

Quand les canons qui font un bruit de foudre
S'apaiseront, que tu reviendras noir de poudre,
Mort de fatigue, mais, bien sûr, victorieux,
Moi, tendrement, je laverai tes pauvres yeux
Et je t'embrasserai sur ta figure noire.

ROBERT

Paris te manquerait bientôt, tu peux me croire...

JACQUELINE

Tu peux rire, je partirai, ça m'est égal.
Si l'on te rapportait un jour ayant du mal.
Moi, près de toi, je te sauverais, j'en suis sûre.
J'aurais tout mon amour pour guérir ta blessure.

ROBERT

Mais...

JACQUELINE

Oh ! je ne suis pas égoïste, tu sais.
S'il faut, je peux soigner aussi d'autres blessés
Et je ne serai pas, du reste, la première.
Quelle femme n'est pas d'avance une infirmière ?
Ah ! je te sens faiblir, ne me résiste plus.
Je sens ton cœur moins fort, Robert, moins résolu...

ROBERT

Te voir ainsi souffrir pour moi, vivre à la dure...

JACQUELINE

Qu'importe... Ah ! ce sera la plus belle aventure !
Combien de jeunes cœurs ont dû la souhaiter !
Faire la guerre ayant l'amour à ses côtés,
Sentir, dans le combat où le devoir t'appelle,
Ma tendresse sur toi planer ainsi qu'une aile,
Et bénir, à l'instant qu'il t'arrache au péril,
Mon amour, protecteur efficace et subtil !
Oui, la guerre, c'est vrai, te donnera la gloire.
Mais songe, Robert, songe au jour de la victoire,
Lorsque vous aurez pris des canons, des drapeaux,
Et que tous vos soldats, agitant leurs chapeaux,
Chantant la ***Marseillaise*** et criant à tue-tête,
Auront à leurs fusils des fleurs pour baïonnettes,
Songe que, ce jour-là, je serai près de toi,
Que c'est moi qui crierai le plus fort, que c'est moi
Qui serrant sur mon cœur mon soldat héroïque,
Lui verrai décerner des couronnes civiques,
Tandis qu'avec mes bras doucement repliés,
Je mettrai sur son front de plus tendres lauriers...
Ah ! ce beau rêve, dis qu'il peut ne pas te plaire...
Comme l'Amour va bien quand même avec la guerre !

JACQUES RICHEPIN.

CHEZ L'ENNEMI (1)

Récit d'un Voyage en Allemagne (1916) illustré de documents inédits (suite)

LA SOLITUDE DES BRASSERIES.
OÙ SONT LES BUVEURS ?
FUREURS D'UN BOURGEOIS AFFAMÉ.



La nuit est tombée sur Munich! Une nuit de guerre, où les globes électriques flamboyants, l'éclairage multiple des réverbères et les larges baies illuminées des brasseries ne suffisent pas à réchauffer l'aspect morne des rues. Je vais au hasard, perdu, dépaysé, ne retrouvant plus, malgré cette débauche de lumière, la cité d'autrefois, gaie et bonne enfant, où la joie de vivre s'étalait lourde et bruyante, avec les besoins matériels contentés et les ventres satisfaits. Cependant, comme jadis, les *Hof, Kochel, Thomasbrau*, trouent la nuit de leurs invites lumineuses. Entrons dans la fameuse brasserie royale fondée il y a trois siècles par un électeur de Bavière, et où, pendant trois siècles, des milliers d'Allemands ont passé leur existence à s'ingurgiter de la bière autour des boiseries enguirlandées de feuillage et de fresques bachiques. C'est là, qu'avant la guerre, les paysans obtus, tels que les ont croqués les crayons du *Simplicissimus*, les étudiants aux faces balafrées, se rencontraient avec les bourgeois empâtés et les officiers à la démarche raide : tout ce monde bâfreur, avale-royaume, glouton, dévorant à toute heure du jour et de la nuit, à grand bruit de mâchoires, des amoncellements de saucisses et de choucroutes... Ce soir, le temple de Gambrinus est presque déserté de ses fidèles. La grande salle est à moitié vide et le silence tombe pesant sur les lourdes tables vides ; ce n'est plus, comme jadis, le bourdonnement continu des conversations ou le choc bruyant des cruches sur le chêne, les appels de table à table, le cliquetis des assiettes, les rires des sommelières qu'on lutine. Où sont donc les fumeurs de pipes en porcelaine armoriée? Les silènes barbus s'interpellant, la chope haute, avec des *Prosit* et des *Geseindheit* mouillés et attendris? Où donc ces étudiants coiffés de leurs casquettes plates, avalant en chœur d'un seul trait, leurs chopes pleines au « Bibite ex » de leurs chefs de table, quittes après, — comme les Romains — à s'enfiler le doigt dans le gosier pour dissiper plus vite les malaises de l'ivresse naissante et pouvoir recommencer?... L'armée, sans doute, en a pris sa bonne part, et d'ailleurs pour ceux dont le front n'a pas voulu, cent ordonnances royales sont venues, pour la première fois depuis trois siècles, mettre un frein aux beuveries et ripailles d'avant-guerre. Car l'orge sert à l'alimentation du pays, la choucroute et les saucisses à celle de l'armée ; la bière elle-même est réquisitionnée pour la troupe, et maintenant, ce n'est plus que le soir, depuis quatre heures, qu'à Munich, la boisson nationale, celle qui coulait jadis à travers leurs gosiers en un fleuve intarissable, est parcimonieusement mesurée aux aux « Philister » (1) assoiffés, rendus fiévreux par l'attente des victoires.

Je suis seul à ma table où la Kellnerin vient de poser devant moi le pot de grès contenant le précieux liquide et, nouveau témoignage qu'il n'est rien à cette heure en Allemagne, que Mars n'entache de son sceau, je remarque que mon récipient n'a plus son couvercle d'étain. Un coup d'œil sur la table de mes voisins me fait constater partout le même détail : sans doute, par suite de la pénurie des métaux ont-ils été réquisitionnés comme les chaudrons, les casseroles et les poignées en cuivre des portes! Deux buveurs viennent maintenant s'asseoir près de moi. *Erlauben sie!*... Vous permettez. *Bitte!*... Je vous en prie. Et, comme si je n'étais pas là, ils continuent leur conversation. Hors de l'âge mobilisable, modestement vêtus, ils doivent, d'après les apparences, appartenir au petit commerce. Sans le vouloir, j'entends leurs épanchements. L'un discourt d'abondance sur le thème des vivres, qui, selon lui, ne font pas défaut! Les paysans n'ont-ils pas leurs greniers archipleins ? Ce qui manque, c'est l'organisation (encore!) dans la production,



(1) Voir *Les Annales* depuis le 17 décembre 1916.

(1) Surnom dérisoire donné aux « bourgeois » par les étudiants.

1. A Nuremberg : la vieille ville, le Burg. — 2. La collecte du cuivre et des métaux utiles à la guerre continue dans les écoles allemandes.



la répartition et la vente des denrées. D'ailleurs, poursuit-il, cette socialisation économique de l'Allemagne avec le système des cartes, telle que l'ont comprise les dirigeants, au lieu d'aider les pauvres, ne fait que favoriser certaines classes de producteurs. Elle a simplement rempli quelques bourses et spécialement celle des propriétaires fonciers, des junkers de Prusse et de Silésie. Son point de vue, à lui, serait que von Batocki devrait diriger la production de tout l'empire de telle sorte, que chaque exploitation, chaque ferme ne produise que ce qui lui serait prescrit. Actuellement, chaque paysan, chaque fermier, chaque propriétaire, au lieu de penser à l'intérêt commun, ne songe qu'au gain ; chacun ne veut cultiver que les produits qui lui rapportent le plus et non pas ceux qui seraient le plus nécessaires à tout le monde. Ces producteurs s'enrichissent ainsi de la misère générale. En outre, ils ont l'art de tourner toutes les ordonnances administratives. Ainsi, lorsque les autorités ont fixé rigoureusement le prix de toutes les denrées, qu'ont-ils fait? Mécontents de voir tarir la source de leurs profits, la plupart ont refusé d'apporter leurs produits sur les marchés, de telle sorte que par la loi inévitable de l'offre et la demande, leur abstention a eu pour résultat une hausse extravagante des prix. Il y aurait selon lui, un remède, c'est que le dictateur des vivres fixât l'espèce et la quantité de produits que chaque paysan devrait cultiver et les réquisitionnât dès qu'ils seraient à point!

— Jusque-là, affirme-t-il, le geste véhément, à quoi donc nous servent ces cartes innombrables que les autorités nous distribuent comme des bons pour toucher tant de farine, de pain, viande, sucre, beurre, lait, riz, légumes, carottes, œufs, pétrole, alcool, puisque la grande majorité d'entre nous ne peut rien acheter à cause des prix surélevés, et que d'ailleurs ces denrées ne parviennent même pas sur le marché! Il arrose sa péroraison d'une large rasade tandis qu'à son tour, son compagnon soulage sa bile en accusant les *Saupreussen*, les *Sauberliner*, (ces cochons de Prussiens et de Berlinois) d'être la cause de tout le mal! « N'est-ce pas dégoûtant — et ce disant, il frappe du poing sur la table — que nous Bavarois qui avons le plus de bétail de tout l'empire, ne puissions toucher entièrement les 90 grammes de graisse par semaine que nous promet notre carte et qu'on nous supprime en fait le beurre, alors que les habitants de Berlin en touchent chaque jour!... » Tous deux cependant sont d'accord sur un point, cette crise est également la faute de M. Lebureau! *Herr Bureaucratius*! Ah! Ah! Ils communient maintenant dans la haine des ronds-de-cuir, des gros bonnets « de ces gens sans mesure » (*diese Maslosen*) qui croient que crier au peuple chaque dimanche: Gott strafe England! Gott strafe England! peut remplir la panse et calmer la faim! Ah! Ah! un peu plus, le 10 juin au soir, sur la Marienplatz, alors que les femmes avaient attendu en vain tout l'après-midi pour la distribution des vivres! Parfaitement, *eine kleine Ré-*



1. Les jeunes Boches s'amusent. Un zeppelin, orné de l'inscription « Gott strafe England », et décoré de la croix de fer, plane au-dessus d'un village en miniature.
2. Contestations autour d'une tarte de pommes de terre.

CHEZ L'ENNEMI

volution! Une petite révolution : *Eine ernste Lehre!* Une leçon sérieuse pour les dirigeants...

Et tandis que continue leur dialogue attristé, la boutade de quelque gourmand bel esprit me revient à la mémoire : « L'estomac est le siège de la destinée! » Quel sens tragique prennent tout à coup ces quelques mots en présence de ces petits bourgeois allemands passant leur soirée à épiloguer d'une voix blanche sur la famine et la disette! Ces gens sont-ils donc tout en ventre! Et de même que les fakirs hindous contemplaient jadis leur nombril comme le centre du monde, l'estomac, serait-il devenu pour les Teutons le centre de l'univers! Mais j'y songe! Avant la guerre déjà, ils souffraient de ces préoccupations de table; ils mangeaient beaucoup, ils mangeaient trop; ils trouvaient toujours qu'ils n'avaient pas assez. Ils avaient cette maladie que le vulgaire appelle « avoir les yeux plus grands que le ventre »; les saucisses n'étaient jamais assez dodues, ni les choucroutes assez grasses, ni le pain assez abondant; car leur sang lourd demandait pain, viande, alcool avec une exigence que les Latins, vite satisfaits de riz, de sucre et de tabac, ne pouvaient comprendre. Pour eux, le bonheur futur de l'humanité ne se concevait que dans une kermesse flamande dégorgeant de lard, de choucroute et de bière.

Et maintenant!

Alle Schuld ræcht sich auf Erden! Toute faute a sa revanche ici-bas, disait déjà Gœthe! Et rentrant à l'hôtel par les rues désertes, je pensais que l'Allemagne, malgré ses victoires, puise à cette heure déjà, dans cette guerre, la plus importante, la plus sensible leçon qui pouvait lui être infligée.

DE MUNICH A NUREMBERG. — LA VILLE FÉODALE ET LA VILLE INDUSTRIELLE. — JOUETS DE GUERRE. — LA HAINE DE L'ANGLETERRE COUVE DANS LE CŒUR DES ENFANTS.

Ingolstadt!... Le train longe l'immense place d'armes, où quelques sections de Bavarois font l'exercice; quelques groupes lancent des grenades, d'autres font le maniement d'armes ou l'escrime à la baïonnette : ce sont les dernières forces de l'Allemagne, celles, rares encore, qui n'ont pas encore payé leur tribut à la guerre, les enfants de dix-sept ans et quelques classes du landsturm non exercé *(Unausgebildeter Landsturm)*, c'est-à-dire ceux que des tares trop manifestes avaient fait réformer jusqu'ici. Le long de la voie s'étalent, comme en une exposition de guerre, des redoutes, tranchées, fortins, blockhaus, parapets construits pour l'instruction des recrues, avec un luxe inouï de détails. Sans doute, dans toutes les places d'armes de l'empire, a-t-on élevé, à cette heure, l'art éminemment allemand de « se terrer », à la hauteur d'une science!

Nuremberg!... La gare déborde de voyageurs, civils et soldats, qui se ruent à l'assaut du train que je quitte. Le temps de déposer mes bagages à l'hôtel, et je sors. Avec ses rues tortueuses, ses vieilles maisons grisâtres aux toits aigus de tuiles rouges et ses fontaines sculptées, la cité des Maîtres Chanteurs est bien le type idéal de la vieille ville allemande. Pendant la guerre elle offre surtout, avec ses tours, ses remparts, ses bastions percés d'œils-de-bœuf et ceints de mâchicoulis, le spectacle d'un curieux anachronisme militaire, qui suggère à chaque pas les rapprochements les plus imprévus. Devant moi, dans les clartés du couchant, le kremlin nurembergeois, le Burg, étale sur son rocher rougeâtre son ossature étrange, flanquée de tours, où tous les styles se mélangent en bizarres cacophonies; et ces pierres parlent des violences, des rapines d'autrefois, car les lucarnes trouant les murs cendreux des donjons, menacent ainsi que des meurtrières, et les portes étroites et basses s'entre-bâillent au pied des tours comme des coupe-gorge. Tout y reflète l'âme tourmentée de reîtres de jadis, de la race de proie qui n'a cessé, au cours de l'histoire, de fouler au pied les lois humaines et divines, et dont cette sombre demeure fut le berceau : les Hohenzollern.

Comme à Munich, l'animation règne dans la ville et les rues ne sont point mortes ni vides, comme on pourrait s'y attendre. Pourtant, dès le premier contact, l'on sent que cette vie est factice, que cette circulation ne correspond pas à un travail déterminé, à une activité commerciale ordonnée; elle a quelque chose d'anormal, de fébrile, comme si l'Allemagne, ayant fermé boutique, avait déversé dans la rue un flot de désœuvrés inquiets du lendemain. Il faut savoir, d'ailleurs, à quel degré était parvenue son intensité commerciale et industrielle avant la guerre, pour se rendre compte de tout ce que signifient pour l'empire, le bureau fermé, l'usine close, alors que les crayons, comme chez Faber, les pendules, les thermomètres, les lampes électriques et les mille autres objets du « made in Germany », le commerce interne en étant déjà sursaturé, s'entassent invendus et invendables dans les hangars. Aussi, les poupées teutonnes, invariablement roses et joufflues, avec leurs yeux de poisson frit et leurs cheveux en filasse, les pantins mécaniques en fer-blanc, les ours et éléphants en peluche, les soldats de plomb, les arches de Noé et les bergeries hideusement coloriées emplissent-ils les vitrines..., prêts pour l'emballage, le lendemain de la paix, alors, qu'instantanément, le troupeau errant des commis-voyageurs boches reprendra son « bedi gommerce », et s'en ira déverser à nouveau au loin sa pacotille balourde, sans forme et sans grâce, laide de toute la laideur teutonne.

Notons cependant que la pénurie de métal dont souffre l'empire a fait disparaître de toutes les devantures les jouets compliqués à cylindres ou pistons, machines, chemins de fer et autres; car il n'est rien que les offices de Berlin n'aient fait rafler dans ce domaine. Un beau matin, l'an passé, les écoliers s'en allèrent dans chaque ville récolter chez les particuliers les bibelots de bronze, les garnitures des meubles, les lustres des lampes! « Chacun, répétaient-ils, doit remplir ce devoir patriotique!... » Et telle ménagère remettait ses casseroles, et telle autre les serrures ou les portes de fourneaux; le tout, amoncelé sur des wagons et dirigé sur Essen pour la fabrication des fusées et des ceintures d'obus. Reconnaissons que l'Allemagne n'a reculé devant aucun sacrifice pour réunir les métaux nécessaires aux besoins de son armée. Combien n'admirerions-nous pas ses efforts, s'ils n'étaient viciés par le but qu'elle poursuit, par les procédés barbares qu'elle emploie!

Poussée cependant par la nécessité, l'industrie nurembergeoise des jouets s'est renouvelée en exploitant avec art l'instinct guerrier des gosses. Pour quelques pfennigs, les sous-marins en fonte et les zeppelins en baudruche sont à disposition de la marmaille et, curieux témoignage de la haine qu'éprouvent les Allemands envers leurs ennemis d'outre-Manche, tous portent, presque invariablement, l'éternelle redite : *Gott strafe England* ce « Dieu punisse l'Angleterre », que je vais finir par croire gravé dans leurs cœurs et dans leurs cervelles. Je vous ai déjà dit qu'on l'employait comme formule de politesse; je l'ai vu également en vignettes pour collectionneurs, en devise pour caramels, en timbres spéciaux; je le trouve maintenant sur les jouets. Peut-on imaginer plus ridicule obsession!

?

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'OFFRE ALLEMANDE ET LA RÉPONSE DE L'ENTENTE

La manœuvre allemande échoue dans le mépris général. Aucun des peuples alliés, aucun de leurs gouvernements n'en sont dupes. Tous repoussent la suggestion ennemie comme un piège aussi grossier que perfide, comme une tentative pour les diviser. L'acte de prétendue chevalerie n'est pour eux qu'un acte de fourberie. Bien plus, dans de nouvelles déclarations au Sénat, à l'orée d'un grand débat secret sur la conduite de la guerre, M. Briand la donne avec raison comme un défi, comme un véritable acte de guerre et que l'Allemagne n'eût pas risqué si elle avait, comme elle le prétend, la certitude de la victoire.

« C'est un piège et une manœuvre. L'Allemagne traverse des heures difficiles; des fléchissements ont lieu dans son opinion; elle se dresse devant le monde et dit : « Cette guerre, ce n'est pas moi qui l'ai voulue! Je la subis. » A cette affirmation, la réponse est trop facile à faire. Il n'est plus à démontrer que, jusqu'à la dernière minute, les pays alliés se sont efforcés de maintenir la paix. Mais, la guerre étant décidée par les puissances centrales, elles s'y sont jetées, poussées par la certitude de vaincre. Le chancelier a même osé dire qu'on pouvait négliger les chiffons de papier. De telles paroles ne pourront disparaître. C'est l'Allemagne qui portera la responsabilité de la guerre. Quand elle vient dire : « Nous sommes victorieux et nous proposons la paix », elle ne dit pas la vérité; d'abord, elle n'est pas victorieuse et ne sent pas la victoire; sinon, elle l'imposerait au monde. Ce cri de paix est un cri de faiblesse et aussi un acte de ruse.

» On y cherche vainement quelque chose de précis. Dans les conditions où cette proposition est faite, c'est encore un acte de guerre. »

En Russie, M. Pokrowski, le nouveau ministre des Affaires étrangères, et, en Italie, M. Sonnino, qui a trop pratiqué les hommes d'Etat germaniques pour n'en pas connaître toute la duplicité, ont un même geste de défiance et de refus : « Nous sommes tous également pénétrés de la nécessité vitale de mener la guerre jusqu'à la fin victorieuse; nous ne nous laisserons arrêter dans cette voie par aucun subterfuge », a dit le premier. « Il n'y a aucune raison de croire, déclare en substance le second, qu'on se trouve devant une proposition sérieuse. »

Quant au chef énergique que s'est donné l'Angleterre, son refus, aussi net que possible, ne pouvait pas ne pas se traduire en formules lapidaires. Quel que soit son désir d'écourter la guerre, Lloyd George estime que ce serait une ruineuse lâcheté d'abandonner la lutte avant que l'Entente ait réalisé les objectifs qui la font combattre. Or, l'ennemi est muet à ce sujet, et entrer en négociations avec lui sans connaître ses propositions équivaudrait pour lui à se mettre la tête dans un nœud coulant. Il n'y a d'offre acceptable qu'autant qu'elle garantira les peuples contre la répétition de l'agression allemande, et qu'il y aura à sa base restitution et réparation. « Il faut que la restitution soit complète, que la réparation soit entière, que les garanties soient effectives. » Et rien n'indique chez le chancelier, l'acceptation d'un pareil règlement.

Et le successeur de M. Asquith conclut que les Alliés doivent continuer la guerre jusqu'à ce que la caste militaire allemande ait été mise dans l'impossibilité de troubler l'Europe. « Sans cela, il n'y aurait, dit-il, qu'une paix sans honneur, sans durée, qu'une paix bâclée. »

LA NOTE DES ÉTATS-UNIS

C'est à la France que les Alliés ont confié la mission de répondre à l'Allemagne, de repousser

ses offres, de mettre en garde les neutres contre des suggestions qui ne tendent rien moins qu'à l'établissement de la fameuse Mittel-Europa, qui serait son triomphe. Mais, comme la note concertée était encore sur la table ministérielle, un véritable coup de théâtre s'est produit. Le président Wilson, après avoir laissé purement et simplement transmettre l'offre germanique, est brusquement entré dans le débat. Il demande aux puissances belligérantes une déclaration publique de leurs vues respectives quant aux conditions auxquelles la guerre pourrait être terminée, et aux arrangements assez satisfaisants pour constituer des garanties contre le retour ou le déchaînement d'un conflit similaire dans l'avenir. M. Wilson se déclare indifférent quant aux moyens pourvu qu'ils aboutissent. Il se trompe d'ailleurs gravement quand il déclare que les vues de guerre des belligérants sont identiques, que tous désirent rendre les droits et privilèges des peuples faibles aussi assurés contre les agressions et dénis de justice. Il oublie les attentats de l'Allemagne contre la Belgique, et de l'Autriche contre les Serbes, ainsi que toutes les iniquités commises sur terre et sur mer par nos ennemis. Woodrow Wilson préconise la formation d'une ligue des nations pour assurer la paix et la justice dans le monde. Il déclare qu'il faut, au préalable, que la guerre prenne fin, qu'elle devient intolérable pour les neutres ; que son objet n'a jamais été énoncé : « Le monde, s'écrie-t-il, en est réduit à des conjectures. Il peut se faire que les conditions des belligérants ne soient pas inconciliables. » Il n'offre ni la paix ni sa médiation. Il propose seulement des sondages. L'intention est excellente, mais on voit tout le parti qu'en peut tirer l'ennemi. Nous voulons la paix, mais à notre heure, et autant que la liberté et le droit pourront être rétablis en Europe.

LES PROMESSES GRECQUES

La Grèce a cédé à l'ultimatum des Alliés. Les promesses ne lui coûtent jamais. Il paraîtrait même que les troupes grecques, si perfidement concentrées en Thessalie sur le flanc gauche de l'armée du général Sarrail, sont progressivement ramenées dans le Péloponèse, et que les escadres de l'Entente ont le contrôle de l'opération. Une juste méfiance ne s'en impose pas moins. Car M. Lambros joue l'ironie, il essaie, par de fallacieuses avances, de nous faire relâcher le blocus des côtes grecques. « La meilleure garantie, dit-il mielleusement, serait dans le rétablissement des bonnes relations. » Le bon billet ! Ce mauvais berger ne doute pas de notre candeur. Mais l'amiral Gauchet, qui remplace à la tête des escadres Dartige du Fournet, a l'ordre d'être inflexible et de resserrer le blocus jusqu'à satisfaction complète.

LA RETRAITE ROUMAINE ET LES PROJETS D'HINDENBURG

Les communiqués russes et une interview de M. Bratiano s'accordent à montrer l'armée roumaine à l'abri sur la ligne du Sereth, et en passe de se reconstituer, de se refaire après sa longue et dure retraite. Les troupes du tsar qui l'ont recueillie formeraient barrage devant les forces allemandes montant de Buzeu et en marche sur Rimnik et Braïla, les deux grandes routes suivies par les Turcs et les Russes dans leurs grandes luttes d'autrefois.

L'armée roumaine a succombé au manque de réserves ; sa retraite, après trois mois de lutte sans répit, fut épuisante ; et, avec la rapidité des troupes bulgaro-allemandes et leur supériorité en grosse artillerie, il lui était impossible de tenir dans la plaine valaque dépourvue de toute défense, et sa seule ligne de retraite était le bas Sereth et le grand bras que forme le Danube de Galatz à Tulcea. Son recul a forcément entraîné la retraite de l'armée de la Dobroudja. Et même, y a-t-il lieu de croire que Sakharof ne défendra pas autrement cette région et passera, s'il ne l'a déjà fait, soit en Moldavie, où il renforcerait le front du Sereth, soit en Bessarabie. Car une partie de l'offensive allemande semble se porter vers cette province : les critiques militaires envisagent même l'hypothèse d'une offensive d'Hindenburg contre la Russie. Et, en effet, « l'homme des Lacs » pourrait bien avoir la pensée de profiter de son raccourcissement de front en Roumanie pour revenir au projet d'attaque des provinces méridionales russes esquissé en août 1915, et préconisé par Bernhardi. Au lieu de foncer sur elles et Odessa par le nord-est, Hindenburg attaquerait par le sud-ouest. L'opération n'est d'ailleurs pas sans risques. Si le Sereth est un médiocre obstacle, si le Sereth lui-même n'offre qu'une sûreté relative et déjà une armée, l'armée Arz le menace-t-il par Focsani, le Dniester serait difficile à franchir.

LA VICTOIRE DE VERDUN

Les Alliés ont salué la nouvelle victoire de Verdun avec enthousiasme, et comme la meilleure réponse à la manœuvre allemande. Ainsi que le général Mangin l'a dit à ses soldats au lendemain de leurs succès, la France, en effet, a répondu aux hypocrites ouvertures de l'ennemi par la gueule de leurs canons et la pointe de leurs baïonnettes. Nos poilus ont été les « bons ambassadeurs de la République ».

Cette victoire ne complète pas seulement celle du 24 octobre, puisqu'elle nous reporte aux lignes qu'occupait l'armée de la Meuse avant la grande offensive du 21 février, elle a laissé entre nos mains près de douze mille prisonniers et un matériel qui se chiffre par cent vingt canons de tout calibre, quarante-quatre « minnenwerfer » et cent dix mitrailleuses. Et cette cueillette est d'autant plus magnifique, d'autant plus caractéristique, que les soldats de Nivelle l'ont faite sur un front de dix kilomètres seulement et que le nombre des officiers qui se sont rendus atteint près de trois cents, proportion qui n'avait jamais été atteinte, et qui témoigne en tout cas d'une grande démoralisation.

L'attaque, dont le front s'étendait de la côte du Poivre à Hardaumont, avait été minutieusement préparée par le général Nivelle dans ses plus petits détails, et fut menée avec une impétuosité, un entrain prouvant une fois de plus la supériorité de nos soldats et la maîtrise de nos chefs. De la Meuse à Bezonvaux, l'ordre de bataille allemand comportait cinq divisions, et le terrain lui-même était formidablement organisé, surtout à la côte du Poivre, où la défense comptait, outre la triple, quadruple barrière habituelle de fils barbelés, des galeries bétonnées, des réduits, des abris, des places d'armes qui faisaient de la position une véritable forteresse. Et tout cela cependant tomba en quelques heures, bien que nos troupes fussent inférieures d'une division, tant l'attaque fut habilement, rapidement conduite, tant l'artillerie ouvrit le chemin, tant elle allongea pratiquement son tir.

Aussi bien, le soir de la bataille, Nivelle pouvait-il proclamer la supériorité morale et matérielle de la deuxième armée sur l'ennemi, affirmer sa certitude dans la victoire définitive. « L'expérience est concluante, disait-il, la victoire certaine. L'Allemagne l'apprendra à ses dépens. » Pourquoi faut-il que ce triomphe nous coûte ce glorieux pilote Robert de Beauchamp, qui bombarda Essen et Munich? Attaqué par deux aviatiks, comme il survolait les lignes allemande, il fut, au début de ce duel inégal blessé grièvement, et n'eut que la force de ramener son appareil sur nos lignes ; il vint s'écraser sur le fort même de Douaumont : mort superbe pour un soldat ; mort, en tout cas, que la France n'oubliera pas, et qu'elle marque au Livre d'or, au livre émouvant de ses héros.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

POÈMES EN PROSE

AU GUI L'AN NEUF !...

Autrefois, quand la civilisation latine n'avait pas touché la vieille Gaule, nos ancêtres pratiquaient une religion idéaliste entre toutes, et dont le principal dogme, me semble-t-il, était l'immortalité de l'âme. Ils faisaient mieux que de mépriser la mort : ils la niaient. Leur existence se prolongeait directement dans la vie future, comme un chemin se prolonge dans le brouillard, sans s'interrompre, à peine voilé. On empruntait des sommes « à payer dans l'autre monde » ; on y donnait des rendez-vous. Mourir, c'était partir pour un voyage très long après une brève étape.

L'idée de l'immortalité se mêlait à tous les actes familiers, à tous les sentiments ; elle animait les arts rudimentaires et la poésie mélancolique. Elle avait pour symboles des pierres grises dressées sous le ciel brumeux ; et aussi les oiseaux de l'aube, le coq qui annonce le soleil et l'alouette qui monte dans la lumière.

Mais le symbole, entre tous le plus sacré, c'était le gui de chêne.

La dernière nuit de l'année, les prêtres blancs s'en allaient dans la forêt infinie, la forêt peuplée de sangliers et d'aurochs, qui couvrait de ses noires frondaisons les trois quarts de la Gaule sauvage. Un de ces prêtres gravissait les branches hautes d'un chêne et, avec une faucille d'or, il coupait le gui de l'arbre, le gui dont les racines ne touchent pas à la terre et qui verdit lorsque meurent tous les végétaux.

Ainsi, selon le rite primitif, je veux, ô jeune année, couper pour ton front le gui des forêts gauloises, symbole de l'espérance immortelle.

Plus tard, viendront les lauriers! Le gui, maintenant, nous plaît mieux, car il ne faut pas chanter victoire avant la vraie victoire, et nous n'avons encore que l'espérance du triomphe, dont nous ferons une réalité.

Année nouvelle, nous t'offrons, dès tes premiers jours, les adolescents aux yeux clairs, aux joues lisses, dont tu feras les soldats de la délivrance.

Nous t'offrons l'héroïsme de nos combattants, la vaillance lointaine de nos marins, le labeur de nos ouvriers, le stoïcisme des pères blanchis dans le deuil, la douleur silencieuse des mères meurtries, des veuves et des amantes. Nous t'offrons le courage de tous les hommes et la patience de toutes les femmes.

De tout cela, fais fleurir la verte espérance, comme le gui sur le bois obscur et nu, et jette, du côté de l'Est, ce cri joyeux qui salue l'aurore

Au gui l'an neuf !

MARCELLE TINAYRE.

VOICI DU GUI, VOICI DU HOUX...

Au seuil d'une année éblouie
Où les cœurs ne font qu'un souhait:
Vaincre ! j'ai, d'une main amie,
Cueilli pour vous ce frais bouquet

Qu'il soit présage de victoire
A l'heure où palpite, anxieux,
Le feuillet vierge où notre Histoire
Gravera des noms glorieux.

Du gui, du houx... En dehors même
De ce qu'ils ont symbolisé,
Il est peut-être un autre emblème
Dans leurs grains frais concrétisé :

Lorsque invoquant leur bonne étoile
Nos soldats, d'un cœur qui consent,

Scrutent l'impénétrable voile
Du Destin, ce sphinx angoissant,

Le voile sybillin se dore,
Car en ses plis mystérieux
Il porte la plus grande aurore
Qu'on ait vue embraser les cieux;

De cette aube révélatrice
Le pays salue à genoux
La promesse libératrice :
Voici du gui, voici du houx.

Mil neuf cent dix-sept, dans sa toile,
Prendra l'ennemi gémissant :
Du Barbare au bras menaçant
Que l'Entente va terrassant,
Le gui, c'est la moelle,
Le houx, c'est le sang.

JUANA-RICHARD LESCLIDE.

LES PAYSANS ET LA GUERRE

A LA CHARRUE

Il revient, grand blessé, des bagnes allemands.
Amputé du bras droit et de la jambe gauche,
Il retourne à sa terre ; et les premiers moments
Sont terribles... Un bras! est-ce avec ça qu'on fauche,
Et qu'on moissonne, et qu'on laboure? Il faut deux [mains
A la charrue, et deux à la faux, à la pioche...
Il faut deux jambes par nos agrestes chemins,
Et deux pieds sûrs parmi les ajoncs et la roche...
— On lui dit : « Patiente ! On te fabriquera
» Bras et jambe d'acier, solides et flexibles,
» Qui te rendront encor bien des métiers possibles...
» — Mais mon métier de laboureur, qui le fera ? »

Il revêt son sarrau dont il coupe une manche,
Passe un vieux pantalon, de glaise maculé,
Où sonne un lourd pilon pas même articulé,
Et s'en va vers le champ qu'il quittait, un dimanche
Voilà deux ans, sans avoir pu couper son blé...
Tant bien que mal il a, d'un seul bras, attelé
Ses bœufs à la charrue. Il les presse, il les pousse.
« Hâ! Rouge! Hâ, Fauvet! » Le soc dans l'herbe [rousse
Glisse, rayant le sol mais n'y pénétrant pas.
Le pauvre mutilé, de son unique bras,
Dont il sent que la force ancienne est décrue,
Soulève un peu les bras de fer de la charrue,
Qui pique alors du nez et, butant contre un roc,
S'arrête. L'attelage a frémi sous le choc,
S'est en vain arc-bouté dans un effort suprême,
A beuglé de douleur... L'homme clame de même :
« Maudit! je suis maudit!... Je ne peux plus rien, rien!
» Dieu n'existe donc pas? » — Il tend le poing, blas- [phème :
» Ah! que ne suis-je mort dans le bagne prussien,
» Ou le soir du combat dans un trou, comme un chien! »

Il se laisse tomber sur la glèbe rebelle,
Et pleure... Mais sa femme accourt qui l'interpelle,
Le gronde un peu : comment! un vieux soldat pleurer!
Si quelqu'un le voyait!... — « Je vais t'aider, dit-elle :
« Nous serons deux dorénavant à labourer,
» Car l'an passé j'ai fait un peu d'apprentissage...
» Prends l'un des mancherons et moi l'autre... A l'ou- [vrage!... »

Honteux, il se relève, excite encor ses bœufs;
Bien remise d'aplomb par la pesée à deux,
La charrue, à plein soc, fend et retourne à l'aise
La ronce et le chiendent, les schistes et la glaise,
Et l'espoir refleurit au cœur du mutilé.

Et voilà qu'à son tour, un gros garçon, râblé,
Frais et joufflu — leur fils, quatre ou cinq ans à peine —
Pieds nus, mollets au vent, accourt tout hors d'haleine,
Voulant être aussi, lui, de ceux qui font du blé.
Il s'agrippe des doigts aux jupes de sa mère
Et parallèlement trotte dans le sillon ;
Très crâne, il parle aux bœufs... Il voudrait que son [père
N'ayant qu'un bras, lui confiât son aiguillon.
Le laboureur sourit et lui passe la gaule
— Sans dard au bout — que le marmot à son épaule
Appuie en ébauchant le beau geste ancestral.
Et sur ce coin d'ajoncs qu'un soleil automnal
De son regard oblique enveloppe et caresse,
En ce héros meurtri que le devoir redresse,
Et qui marche appuyé — non sans honte — aujour- [d'hui
Sur ceux dont il était hier encor l'appui;
En cette paysanne avant l'heure épuisée
Par la tâche écrasante à son sexe imposée;
En ce marmot heureux, pauvre oiselet humain,
Qui chante, ignorant tout, de tout l'âme amusée,
Souffre, lutte et sourit la France de demain.

FRANÇOIS FABIÉ.

LES PLAINTES DU PIANO

ACTUALITÉ POIGNANTE

« Nous vivons une époque atroce!
Penser qu'un député féroce,
Qui ne rêve que plaie et bosse,
Veut imposer le piano!...
Il n'a donc pas eu de famille,
De mère, d'épouse, de fille?...
Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do!

» Sans le piano, plus de danse,
Plus de chant!... C'est la décadence!...
Sommes-nous donc la providence
Du seul manoir riche et doré?
Nous sommes aussi l'apanage
Du grenier, de l'humble ménage;
Nous fleurissons leur hivernage,
Ré, mi, fa, sol, la, si, do, ré!

» Voit-on la loge du concierge,
Vers qui chaque voisin converge,
Sans la *Prière d'une vierge*
Qu'exhalent les doigts de Mimi?...
Et les *Cloches du monastère*,
Et le *Rêve du solitaire*
Rentrer dans l'ombre et le mystère?...
Mi, fa, sol, la, si, do, ré, mi!

» A la maison le papa reste
Pour écouter Jeanne ou Modeste
Exécuter d'une main preste
Des airs de Ganne ou de Métra;
Et la taverne l'indiffère,
L'absinthe n'est plus son affaire,
C'est le piano qu'il préfère...
Fa, sol, la, si, do, ré, mi, fa!

» Par nous, surgissent des fleurettes
Par nous, de chastes amourettes
S'ébauchent, timides, discrètes,
Sur un accord en si bémol...
A *quatre mains*, les cœurs se touchent
Les premiers aveux escarmouchent
Et bientôt les parents s'abouchent...
Sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol!

» Que de pauvrettes délaissées,
Sous les espoirs déçus, tassées,
De leur sort injuste, lassées,
Notre doux clavier consola!...
Nous ravivons la pâle flamme,
Elles confient leur état d'âme
A nos touches d'hippopotame...
La, si, do, ré, mi, fa, sol, la!

» Aux noirs soucis nous faisons trêve,
L'heure de l'attente est plus brève,
D'une valse éclot un doux rêve
Et renaît l'idéal transi...
Nous endormons par un arpège,
Ou quelque étude de solfège,
Les vieux que l'insomnie assiège...
Si, do, ré, mi, fa, sol, la, si!

» Plutôt que d'obliger peut-être
Des innocents à disparaître,
Députés, vous devriez mettre
A la tribune, un piano...
Comme il rythmerait vos exordes
Et ferait jaillir de ses cordes
L'appel aux durables concordes!...
Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do!!

OCTAVE PRADELS.

LE SANG RÉDEMPTEUR (1)

II

Resté seul, le vieux Spiesser s'effondra sur une chaise et réfléchit longuement. Ses traits s'étaient brusquement détendus et des larmes silencieuses creusaient maintenant davantage les rides de sa figure ravagée. Cath entra. Elle aussi avait les yeux rougis.

CATH. — Alors, quoi? c'est vrai. La guerre est imminente?

SPIESSER. — Je crois bien qu'on ne pourra plus l'éviter.

CATH. — Mais Louis... Jean?...

SPIESSER. — Tout à l'heure, j'ai essayé de réconforter notre pauvre Jean, qui se désespère ; mais tout mon courage m'abandonne maintenant à la pensée que...

CATH. — Nous avons eu tort de ne pas permettre au pauvre enfant de rejoindre son frère. L'amour des mères est parfois plus égoïste que clairvoyant.

SPIESSER. — Non! il fallait qu'il restât au pays. La guerre de revanche, nous l'avons longtemps attendue. Puis, il nous a semblé que, de l'autre côté des Vosges, on y renonçait. Vingt, trente, quarante années de vaine attente, c'était long, interminable, décourageant. Nous gardions l'espoir quand même. Encore était-il nécessaire de ne pas déserter notre poste d'honneur. La patrie nous avait confié la garde de ses traditions. Il fallait qu'après nous, les vieux, d'autres, plus jeunes, plus combatifs, fussent à même de recueillir le précieux dépôt. L'Alsace, abandonnée aux Allemands par ses fils, n'aurait plus été une terre française.

CATH. — C'est vrai ; mais quel ne sera pas demain la détresse des mères alsaciennes-lorraines! Ah! que j'envie les femmes françaises. Quand l'ordre de mobilisation touchera leurs fils, elles éprouveront, elles aussi, les plus cruelles angoisses, mais, du moins, elles auront la fierté de collaborer à la défense de la Patrie et, si le sang de leurs enfants coule glorieusement sur les champs de bataille, elles sauront que, sur les tombes, prématurément ouvertes, le pays déposera les palmes de son immortelle gratitude. Pour nous autres, rien de semblable. Ce sera la douleur sans consolation, la honte dans le désespoir.

SPIESSER — Tu oublies Louis.

CATH. — Je pense à Jean. Ah! qui pourra jamais comprendre l'effroyable supplice d'une femme dont les enfants vont se trouver en face l'un de l'autre, les armes à la main?

SPIESSER. — Et qui comprendra l'humiliation d'un vieux soldat français, à la pensée que son fils combattra sous les drapeaux de l'ennemi? Mais chassons ces préoccupations. Les Alsaciens ne se laissent jamais abattre par l'épreuve. Au lieu de nous lamenter, voyons comment nous pourrons, malgré tout, nous rendre utiles à notre Patrie. Le sang qui va couler à flots sera le prix de notre affranchissement. Sachons être dignes des sacrifices que les nôtres vont consentir pour nous délivrer.

(1) Voir *Les Annales* du 24 décembre 1916.

SOPHIE, *entr'ouvrant la porte.* — Monsieur le curé demande à parler à madame.

Depuis dix ans, l'abbé Bocher, un prêtre dans la force de l'âge, grand, élancé, de manières distinguées, d'une dignité de vie parfaite, administrait la paroisse de Kaysersberg. Il avait fait ses études au collège de Lachapelle-sous-Rougemont. On connaissait sa fidélité au culte du souvenir, dont il ne faisait d'ailleurs mystère ni devant ses ouailles, ni devant les fonctionnaires immigrés. Souvent, il venait passer une heure ou deux chez les Spiesser, qui étaient les confidents de ses patriotiques espérances. Ce jour-là, il était soucieux, et, dès ses premières paroles, Cath comprit qu'il partageait toutes ses angoisses.

L'ABBÉ BOCHER. — A la première nouvelle de la proclamation de l'état de guerre, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous apporter mes consolations. Ne me dites rien de vos soucis. J'en connais la cause, comme j'en comprends l'étendue. Mes pauvres amis, il sera dit que l'Alsace videra jusqu'à la lie le calice de la souffrance ; mais, j'en ai la conviction, elle saura se montrer assez forte pour ne pas fléchir sous le poids de la dernière épreuve, de l'épreuve libératrice.

SPIESSER. — Si encore nous étions certains de la victoire!

L'ABBÉ BOCHER. — En doutez-vous?

CATH. — Les Allemands sont si forts et les Français ont été si insouciants du danger!

L'ABBÉ BOCHER. — Ce sera l'honneur de la France d'avoir si peu voulu cette guerre, qu'elle avait négligé de s'y préparer suffisamment.

SPIESSER. — Peut-être, mais il y a des négligences qui peuvent être mortelles.

L'ABBÉ BOCHER. — Il y a des responsabilités qui sont plus lourdes à porter que les pires déconvenues. D'ailleurs, je n'y crois pas au triomphe de l'Allemagne. La France, à toutes les heures de son histoire, a eu de merveilleux sursauts d'énergie.

CATH. — Elle est si divisée!

L'ABBÉ BOCHER. — L'était-elle moins à l'époque où Jeanne d'Arc entendit ses voix? Ne sortait-elle pas de la crise intérieure la plus effroyable, quand Bonaparte rappela la victoire sous ses étendards? Tenez, mes amis, je vais vous dire toute ma pensée. Il faut que l'Allemagne soit battue, et voici pourquoi. Dieu peut se montrer patient, vis-à-vis des individus, car il a toute l'éternité pour punir ceux qui repoussent les appels répétés de sa miséricorde. Les peuples, eux, qui n'ont pas, comme tels, de survie, doivent être châtiés dans le temps, quand ils violent toutes les règles de la justice.

CATH. — Mais, monsieur le curé, la France ne s'est-elle pas éloignée de Dieu?

L'ABBÉ BOCHER. — Elle a commis le péché de Madeleine. Belle, riche, insouciante, amie des plaisirs, elle a peut-être quitté par légèreté, plus que par malice, la voie droite de la foi et de la vertu ; mais jamais elle n'a poussé l'orgueil jusqu'à se diviniser. L'Allemagne, au contraire, a commis le péché des anges déchus. Comme Lucifer, elle s'est crue, elle s'est proclamée l'égale de Dieu. Elle s'écroulera comme lui. Rappelez-vous la parabole du pharisien et du publicain. L'Allemand d'aujourd'hui, c'est l'égoïste féroce, qui pousse le culte du « moi », jusqu'au mépris de tout le reste de l'humanité, le dément qui croit avoir escaladé le ciel et qui exige les agenouillements des races inférieures. Il faut que cet orgueil insensé soit châtié.

SPIESSER. — Il faut aussi que les tortures des victimes de l'Allemagne, des Polonais, des Danois, des Alsaciens-Lorrains soient vengées.

L'ABBÉ BOCHER. — Jean est-il résigné à son malheureux sort?

CATH. — Le désespoir du pauvre enfant fait peine à voir.

L'ABBÉ BOCHER. — Je m'en doutais. Dites-lui de passer au presbytère. Le problème de conscience qui se pose devant lui est angoissant entre tous. Peut-être pourrai-je lui donner quelques conseils qui lui permettront d'en trouver la solution.



— A la France, j'offre mes fils...

CATH. — Lui conseillerez-vous de déserter?

L'ABBÉ BOCHER. — N'insistez pas pour le savoir, ma bonne Cath. Entre hommes, nous jugerons avec plus de calme une situation qu'on ne saurait s'imaginer plus terrible. Quant au reste, vous connaissez ma vieille amitié pour votre fils et vous pouvez être assurée qu'en ces cruelles circonstances elle ne fera que grandir.

MAURICE, *entrant précipitamment.* — Jean vient de recevoir son ordre de mobilisation. Le gendarme lui a déclaré de vive voix qu'il avait à rejoindre ce soir même son bataillon à Colmar.

L'ABBÉ BOCHER. — Où est ton frère?

MAURICE. — Il est rentré précipitamment pour préparer sa valise. Vous le trouverez dans sa chambre.

L'ABBÉ BOCHER. — J'y cours.

MAURICE. — Oh! père, si tu savais ce que je les hais, les Allemands! et comme je voudrais être en âge de porter les armes pour pouvoir en abattre quelques-uns.

CATH. — Tais-toi, petit. Toi seul, tu nous restes. Ah! maudite soit la guerre.

SPIESSER. — Oui, maudite soit à jamais celle qui nous a arrachés à notre Patrie. Bénie soit, par contre, celle qui nous rendra pour toujours à la France. Et quand bien même cette guerre devrait apporter le deuil dans cette maison, je la bénirai encore. A la France, j'offre mes fils, celui qui, s'il tombe, aura l'honneur de l'avoir défendue, et même... l'autre!

III

Trois jours s'étaient passés, jours d'énervante attente, jours de lourde et déprimante anxiété. Les journaux de l'opposition avaient été supprimés. Quant aux feuilles gouvernementales, elles ne donnaient plus que des nouvelles alarmantes. La terreur régnait en Alsace. Les arrestations arbitraires se multipliaient. Le vieux Spiesser ne sortait plus de sa maison. Il savait que partout les espions étaient à l'œuvre, surveillant les conversations dans la rue et dans les auberges, prêts à dénoncer ceux qui, par une parole imprudente, un geste maladroit, trahiraient leurs sentiments intimes. Seuls Maurice et Sophie allaient aux informations.

Les Spiesser eurent cependant une consolation en ces heures douloureuses. Le facteur leur apporta un matin une lettre portant le timbre de Mulhouse, et que la censure postale, dont le fonctionnement était encore imparfait, avait laissée passer.

En voici la teneur :

« Mes chers parents. Par l'intermédiaire d'un de nos agents qui gagne l'Alsace par la Suisse, je vous envoie ces quelques lignes hâtives. Elles vous apporteront, j'en ai l'assurance, quelque réconfort dans les poignantes angoisses que je devine être les vôtres à cette heure. La France, consciente de son bon droit, accepte le fait accompli sans forfanterie, mais aussi sans faiblesse. Tous mes camarades sont pleins de confiance. On attend d'une minute à l'autre l'ordre de mobilisation générale. L'attitude de la population est parfaite. Toutes les mesures sont prises par les autorités militaires. Oh! papa, je saurai me souvenir des exemples que tu m'as donnés. Pendant quarante-quatre ans, tu as porté le deuil de la défaite. C'est la victoire que nous préparons. Avec nos compatriotes, tu as monté la garde autour du trésor de la foi française. L'heure de la relève approche. Quoi qu'il arrive, ne doute pas du succès final. Et toi, mère, ne pleures pas sur le sort de Jean. Je connais les sentiments de mon frère, et je sais que, comme moi, il saura faire son devoir partout et sous n'importe quel uniforme. Je vous embrasse. — Louis. »

C'est avec un véritable soulagement que les Spiesser enregistrèrent les assurances de leur fils aîné. Les Allemands répandaient en effet les bruits les plus fantastiques. A les en croire, depuis que la guerre devenait menaçante, la population parisienne se livrait à des manifestations révolutionnaires, le gouvernement, très inquiet, massait des troupes dans le voisinage de la capitale, au

lieu de les envoyer à la frontière ; à la Chambre, le bruit avait couru que les arsenaux étaient vides ; plusieurs régiments s'étaient insurgés ; M. Poincaré ne sortait plus de l'Elysée, où la foule hostile le bloquait.

Kircher vint sur ces entrefaites rendre visite à son beau-frère. Il était très déprimé. Dès ses premières paroles, Spiesser comprit que le père d'Odile voulait, à la veille des grands événements qui se préparaient, s'assurer contre toute surprise.

KIRCHER. — Qu'allons-nous devenir? C'est dans notre pays qu'on va se battre. Or, le manque de sincérité de notre attitude politique nous créera les pires embarras. Les Allemands nous considèrent comme des ennemis. Les Français ne peuvent pas avoir confiance en une population qui semblait s'être résignée à la servitude. Quoi qu'il arrive, nous serons les victimes de cette guerre.

SPIESSER. — Il me semble, mon cher beau-frère, que, jusqu'ici, vous teniez un tout autre langage. Que de fois, quand vous cherchiez à me gagner à vos idées d'abdication, ne m'avez-vous pas dit : « Si la guerre éclate, nous serons toujours du côté du vainqueur, que ce soit l'Allemand, auquel nous aurons donné des gages de notre résignation, ou le Français, qui nous considère encore comme ses compatriotes. »

KIRCHER. — Je ne le nie pas. A cette époque, je supposais, qu'après avoir épuisé toutes les ressources d'une opposition stérile, vous vous accommoderiez, comme je l'ai fait moi-même, d'un voisinage qui ne m'était nullement agréable et sympathique, mais que des circonstances indépendantes de ma volonté m'avaient imposé.

SPIESSER. — Je n'ai jamais eu aucun goût pour ces calculs et, vous me permettrez de le constater, l'écrasante majorité de nos compatriotes n'en avait pas davantage.

KIRCHER. — Qui sait pourtant si ce n'était point la meilleure tactique?

SPIESSER. — Quand il s'agit des intérêts les plus sacrés d'un peuple, les voies tortueuses de la diplomatie sont toujours mauvaises : il n'y a que la voie droite du devoir, du droit, de la justice.

KIRCHER. — Quelle était la meilleure manière de servir la France, la protestation qui empêchait la plaie ouverte à son flanc de se cicatriser, ou la résignation, qui eût pour toujours écarté le danger d'une guerre?...

SPIESSER. — Et qui eût, du même coup, garanti à l'Allemagne la possession du bien mal acquis.

KIRCHER. — Ce n'était pas à nous, qui étions la rançon de la défaite, mais à la France, vaincue et désireuse de réparer son honneur, de faire valoir ses droits.

SPIESSER. — Et précisément parce que, contre toute justice, nous payons le prix de la défaite, nous avions le devoir d'élever notre voix contre l'atteinte portée à notre liberté.

KIRCHER. — J'aimais la France autant que vous, Spiesser, mais je l'aimais à ma manière.

SPIESSER. — En vous épuisant en courbettes devant le kreisdirektor et en voulant donner votre fille à un Allemand. Mais, trêve de récriminations. Le passé n'existe plus. Devant le danger commun, tous les Alsaciens, même ceux qui ont eu des défaillances momentanées, doivent faire bloc. Comme père, j'ai le devoir de penser à l'avenir de Jean. Vous savez qu'il aime Odile. Vous opposerez-vous encore au mariage de nos enfants si...

KIRCHER. — Si la France est victorieuse, non!

SPIESSER. — Vous ne m'avez pas laissé achever ma pensée... si... le pauvre enfant n'est pas fauché par une balle française?

KIRCHER. — Par une balle française, le fils du protestataire que vous avez toujours été?

SPIESSER. — Oh! ne plaisantez pas, Kircher. Je vous pardonne toutes vos faiblesses; mais, à cette heure grave entre toutes, redevenez le bon patriote que vous étiez autrefois.

KIRCHER. — Ai-je jamais cessé de l'être? Je ne croyais plus à la possibilité d'une guerre. Alors quoi? nous devions rester Allemands demain et toujours, et dès lors, il était bon de ne pas provoquer nos maîtres. Voilà tout le secret de ce que vous appeliez, je le sais, ma trahison. Ce que je croyais impossible se produit brusquement. Je ne sais plus que penser, que faire.

SPIESSER. — Revenez-nous?

KIRCHER. — Et si vos espoirs, si *nos* espoirs sont déçus? qu'adviendra-t-il? Les Allemands, débarrassés de la menace française, se montreront plus durs que jamais. Ils démembreront nos provinces pour les rattacher aux Etats allemands voisins, ils déporteront une partie notable de notre population, ils coloniseront l'Alsace-Lorraine comme ils ont colonisé la Pologne prussienne. Vous savez que ces menaces reviennent sans cesse dans les feuilles pangermanistes.

SPIESSER. — Qu'importe? si nous avons conscience d'avoir fait notre devoir jusqu'au bout. Vous parliez tout à l'heure de la Pologne. Depuis un siècle et demi les Polonais revendiquent leur indépendance. Qui sait si demain ils ne retrouveront pas leur ancienne patrie. Les Tchèques n'ont jamais courbé leurs têtes sous le joug autrichien. Ne verront-ils pas bientôt, eux aussi, poindre l'aurore de leur délivrance? Un peuple ne cesse d'exister que le jour où il accepte la servitude. Pour celui qui résiste, l'heure de la revanche finit toujours par sonner.

KIRCHER. — Encore faut-il que les oppresseurs ne soient pas les plus forts.

SPIESSER. — Non, mon cher, il suffit que le droit et la justice s'affirment. Ils finissent toujours par avoir raison de ceux qui n'ont pour armes que leur domination brutale, que la supériorité de la force aveugle et de la discipline rigide.

KIRCHER. — Si les Français triomphent, m'accablerez-vous?

SPIESSER. — Dieu m'en garde! Vous avez été faible, mon pauvre Kircher, mais je ne doute pas que, comme la plupart de ceux qui vous ressemblent, vous vous réjouirez de la victoire

KIRCHER. — Ne parlez pas si fort. Il y a tant de délateurs qui nous épient.

Quand Kircher fut sorti, son beau-frère haussa les épaules. Ah! combien il avait souffert, dans sa droiture d'honnête homme, de rencontrer parfois sur sa route de ces personnages pusillanimes qui, derrière les portes closes, affirmaient, avec toutes les marques de la sincérité, leur attachement indéfectible à la France, mais qu'un intérêt mal compris poussait à étaler, en public, leur loyalisme de commande vis-à-vis de l'Allemagne. En Alsace-Lorraine, on avait trouvé un mot sanglant pour qualifier l'attitude collective des renégats apparents : « régime des notables ». Ils étaient quelque douzaine de pantins désarticulés, dont le ministère strasbourgeois tirait les ficelles, politiciens sans talent qui échangeaient leurs votes contre de menues faveurs, industriels qui pensaient, grâce à l'appui gouvernemental, élargir leurs chiffres d'affaires, notaires campagnards, qui aspiraient à obtenir une étude importante dans une grande ville, gros paysans qui rêvaient d'assister aux soirées officielles et de fleurir leur boutonnière de décorations facilement gagnées.

A part quelques traîtres, que les Allemands avaient largement payés en honneurs et en riches prébendes, tous ces personnages falots avaient conscience de leur ignominie. Devant leurs amis indigènes, ils avouaient leur sympathie tenace pour la France ; mais ils étaient trop lâches pour y conformer leurs actes. Quand ils prenaient contact avec leurs électeurs, ils retrouvaient encore, par nécessité, les accents d'autrefois ; mais, à peine munis de leur mandat, ils retombaient dans leur politique de défaillances. On en venait à les plaindre, tant ils s'excusaient d'être les victimes de circonstances indépendantes de leur volonté.

Au cours des dernières années, plusieurs d'entre eux s'étaient d'ailleurs ressaisis. Au parlement de Strasbourg, où le régime dictatorial avait d'abord complètement jugulé l'opposition, la voix de quelques députés indépendants avait ranimé les anciennes résistances. A l'appel des « jeunes », les notables étaient redevenus protestataires. Même Gunzert, ce vieux rallié de la première heure, avait, après l'inauguration du monument de Wissembourg, où ses voisins le virent pleurer, quand la Concordia joua la *Marseillaise*, ne faisait plus mystère de ses sympathies françaises.

(A suivre.) Abbé WETTERLÉ.

Dessin de Paul Thiriat.



Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (8e Haussmann), Paris (9e).

Vendredi, 22 décembre 1916.

La **Rente Française 5 0/0** a passé de 88 10 à 88 20. Voilà le baromètre de la Bourse : calme et fermeté

Un moment, la brillante victoire remportée devant Douaumont a paru vouloir ranimer le marché, lequel apprécie, d'autre part, les mesures prises en Grèce par les Alliés et leurs réponses énergiques aux propositions de paix allemande mais reste indifférent à la remise de la Note Américaine aux Belligérants.

Nous sommes à cette époque, que l'on dénommait jadis fort improprement *trêve des confiseurs*, ce qui signifiait tout simplement que la Bourse cédait le pas aux industries alimentaires de luxe, industries qui se trouvent maintenant fortement menacées. En tout cas, l'approche de la fin de l'année est toujours une cause de calme en Bourse et les jours fériés de Noël et du Jour de l'An vont nous priver de deux séances boursières.

Un compartiment de la Cote, celui des valeurs cuprifères, qui avait conservé jusqu'ici toute son activité, l'a momentanément ralentie, à la suite des mesures prises par le gouvernement britannique pour contrôler les opérations du marché du cuivre. Du coup, le prix du métal est revenu de £ 152 à £ 143 au comptant et de £ 145 à £ 137 à terme.

Il y a lieu d'observer que la hausse des valeurs cuprifères n'avait suivi que de très loin celle du métal ; il s'ensuit que le recul des valeurs a été très modéré.

A propos des **crédits provisoires** pour le premier trimestre de 1917, dont le montant atteint 8 milliards 2/3, la discussion sur les moyens d'y faire face a pris une ampleur extraordinaire ; il y avait quatre-vingt-cinq amendements aux propositions relatives aux impôts nouveaux.

L'article 5 du projet de loi établit la nouvelle échelle de l'impôt sur le revenu, en partant d'une nouvelle base d'exemption de 3,000 fr.

Voici d'ailleurs le texte qui a été adopté :

L'impôt est calculé en comptant pour un dixième la fraction du revenu imposable comprise entre 3,000 et 8,000 francs, pour deux dixièmes la fraction comprise entre 8,000 et 12,000 francs, pour trois dixièmes, la fraction comprise entre 12,000 et 16,000 francs, pour quatre dixièmes la fraction comprise entre 16,000 et 20,000 francs, pour cinq dixièmes la fraction comprise entre 20,000 et 40.000 francs, pour six dixièmes la fraction comprise entre 40,000 et 60,000 francs, pour sept dixièmes la fraction comprise entre 60,000 et 80,000 francs, pour huit dixièmes la fraction comprise entre 80,000 et 100,000 francs, pour neuf dixièmes la fraction comprise entre 100,000 et 150,000 francs, pour l'intégralité le surplus du revenu et en appliquant au chiffre ainsi obtenu le taux de 10 0/0.

Sur l'impôt ainsi calculé, chaque contribuable a droit à une réduction de 5 0/0, pour une personne à sa charge, de 10 0 0 pour deux personnes, de 20 0/0 pour trois personnes et ainsi de suite, chaque personne au delà de la troisième donnant droit à une nouvelle réduction de 10 0/0, sans que la réduction puisse être, au total, supérieure à la moitié de l'impôt.

Le Sénat apportera peut-être quelques modifications à ce texte, mais il faut bien compter que ces modifications seront légères.

Il faut, tout le monde le comprendra, de l'argent, beaucoup d'argent et le projet de loi contient d'autres dispositions augmentant des taxes anciennes et en créant de nouvelles.

L'article 10 élève de 4 0/0 à 5 0/0 la taxe sur le revenu des titres, de 8 0/0 à 10 0/0 l'impôt sur les lots, de 5 0/0 à 6 0/0 la taxe sur le revenu des valeurs mobilières étrangères qui ne sont pas soumises au régime de l'abonnement, ainsi que celle des titres des gouvernements étrangers.

L'article 11 du projet, voté par la Chambre, établit une taxe de 5 0/0 sur les tantièmes des administrateurs de Sociétés étrangères domiciliés en France, analogue à celle perçue sur ceux des administrateurs de Sociétés françaises.

La Chambre a également voté un amendement de M. Long portant de 50 à 60 0/0 le taux de l'impôt sur les bénéfices de guerre pour la fraction imposable supérieure à 500,000 francs.

Enfin, la Chambre a voté le doublement des taxes actuelles sur les redevances de mines, les chevaux et voitures, les cercles, les gardes-chasses, les billards. Elle a également décidé de soumettre à un droit proportionnel de 0 fr. 50 par 100 francs les mutations de navires et bateaux de mer ou de rivière de plus de 100 tonneaux.

Si les pianos et les chiens trouvent grâce momentanément, il n'en est pas de même pour les spectacles, les denrées coloniales, les spécialités pharmaceutiques, les sucres, les tabacs et les transmissions postales.

A l'heure grave où la France et ses alliés accumulent leurs efforts pour aboutir à la victoire, il n'est personne qui n'accepte de bon cœur ces charges nouvelles, sans cesser de souscrire aux Bons de la Défense nationale.

La souscription aux 60,000 actions de la **Compagnie Nationale de Matières Colorantes et de Produits Chimiques** donne lieu à la répartition suivante :

1 à 5 actions,		attribué.
6 à 7 —	6 actions	attribuées.
8 à 9 —	7 —	—
10 à 20 —	8 —	—

Au-dessus, il est attribué 40 0/0, toute fraction donnant droit à une action.

Le coupon semestriel à l'échéance du 1er janvier 1917 des **Emprunts Boliviens 5 0/0 1910 et 1913** est payable aux guichets du **Crédit Mobilier Français** à raison de 12 fr. 60 net.

Le remboursement des titres de ces emprunts sortis au tirage du 29 novembre aura lieu à partir du 1er janvier à raison de 504 fr. net.

Le coupon semestriel des obligations 5 0/0 de la **Sucrerie Centrale « Coloso »**, échéant le 1er janvier 1917, sera mis en paiement à partir de cette date aux guichets du **Crédit Mobilier Français** à raison de 12 fr. net par obligation nominative, 11 fr. 30 par obligation au porteur.

Les obligations sorties au tirage du 15 décembre seront remboursées, à partir de la même date, sous déduction de l'impôt.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU

saison, lors d'une fatigue persistante, une cure de Pilules Pink qui régénérera votre sang et tonifiera vos nerfs. Rappelez-vous que les Pilules Pink sont le grand remède contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, les maux d'estomac. Elles ont le pouvoir de donner au visage et au regard la fraîcheur et l'éclat qui constituent le plus grand charme de la femme.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris; la boite, 3 fr. 50; les six boîtes, 17 fr. 50 franco.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Eglantine. — Rigoureusement pure, la Fleur de Pêche, création de la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre, est la poudre de riz idéale. Elle veloute le teint et colore délicieusement le visage. Son prix est de 3f 50, fco 4f.

Lectrice assidue des Annales. — 1° L'Agence du Bon Marché, 13, rue de Sèvres. 2° Institut Polyglotte de France, 219, rue Lafayette. 3° Mme Mariette, 23, rue de Miromesnil.

Egyptienne. — Voyez ma rubrique du 10, et adressez-vous de ma part, à Mme de Saint-Gonant.

Pour un combattant. — Un envoi de Chocolat Pihan lui causera un réel plaisir. Les bonbons sont exquis, et les objets qui les contiennent sont charmants. Faites, au plus tôt une visite chez Pihan, 4, faubourg Saint-Honoré.

Louise. — Je comprends votre ennui, mais quelques massages à la crème anglaise Cream Barkett effaceront rapidement vos rides et redonneront à votre teint la fraîcheur et le charme de la jeunesse. 3 fr. 75. Phcies, parfries et grds magas.

M. A. D. — Faites des ablutions à l'eau chaude et au savon de Panama, et lotionnez-vous avec de l'Eau de Cologne.

Jean-Françoise. — A la Librairie Flammarion, avenue de l'Opéra, vous trouverez ces deux volumes au prix de 3 fr. 50 et 3 francs.

Robert en Franche-Comté. — C'est en effet un canard, ils seront remboursés au prix de 100 fr.

Lectrice de vingt ans. — Etant données vos aptitudes, je vous conseille plutôt le commerce, qui offre actuellement de grands débouchés aux dames. Demandez à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, sa brochure « Situations », qui vous sera très utile.

Zani. — Vous trouverez des annonces de ce genre dans « L'Agriculture Nouvelle ».

Peu de chose. — L'eau pure provoque souvent des rougeurs. Additionnée de Poudre Hygiénique Dalyb, elle devient une eau de toilette idéale. Indispensable pour la toilette intime. Notice gratis donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service U. 20, rue Godot-de-Mauroy.

P. 74. 12. — 1° Le Philopile de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy. 2° L'Anti-Bolbos.

Une femme pratique. — Vous avez tort de vouloir faire ce travail vous-même, car vous risquez de l'abîmer. Après l'avoir nettoyé, essayez de recolorer avec les poudres « Hennextré » Chabrier.

Lia. — Je vous recommande la crème de Mme Rambaud parce qu'elle ne ressort pas et rend la peau souple et fraîche; avec sa poudre de riz sans bismuth, vous aurez un teint idéal. Crème 2 fr. 50 et 4 fr., Poudre 3 et 5 fr., 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Marguerite S. — 1° Oui, la gymnastique des bras, en même temps qu'elle développe la poitrine, fait disparaître les salières. 2° Non, rien que la suralimentatson.

FURETTE

Conseils d'Hygiène

Ne jamais s'épiler. Détruire simplement les poils importuns par l'électrolyse. Toute femme élégante a un tout petit appareil électrique dans un coin de son cabinet de toilette. Méthode radicale, sérieuse, facile, sans danger. Ecrire, pour renseignements gratuits à Mme de Saint-Gonant, 159, boulevard Montparnasse, Paris.

Les Carrières Commerciales

Beaucoup de femmes doivent envisager la nécessité de se créer une situation. Les emplois de comptable, sténo-dactylo, etc., vont leur offrir, dans le commerce et les administrations, des débouchés considérables en raison des vides causés par la guerre. Les Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris (section des Dames, 13, boulevard Saint-Denis), sont les mieux organisés pour les préparations sur place ou par correspondance à occuper ces fonctions. Prix à forfait. Demander le programme M gratuit. Placement par la Société des Anciens Elèves. Succursales : Nancy, Bordeaux, Marseille.

ENTRE NOUS

Latin (inédit). Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Bien rédiger. Envoi de 16 leçons contre mandat 10 francs. Infaillible, rapide. Masson, adhérent Société Gens Lettres, 42, rue Vital-Carles, Bordeaux.

Paris-Revue, 14, rue Meslay, publie, rétribue contes, nouvelles, poésies. Envoyer manuscrits. Edite romans, poèmes, impressions de guerre.

Hôtel du Nord, 44, rue de Bourgogne, Paris. Chambres depuis 3 francs. Repas, 2 fr. 50. Electricité. Chauffage. Recommandé.

La Tribune, 115, rue de Rome, Paris. demande collaborateurs en prose et vers. Notice 0 fr. 10.

DE-CI DE-LA

Coupe, couture corset, mode, broderie. *Patrons* Ecole Piquot, 59, rue de Rivoli, Paris. *Cours par correspondance, à l'école et à domicile.*

VOUS GUÉRIREZ VOS MAUX D'ESTOMAC
OU VOTRE ARGENT
VOUS SERA REMBOURSÉ.

Une garantie remarquable.

D'après l'assurance de nombreuses autorités, plus de 90 0/0 des maux d'estomac sont directement ou indirectement causés par l'acidité ou par la fermentation des aliments. Cette assurance se trouve confirmée par le soulagement immédiat qu'obtiennent ceux qui souffrent de maladies de ce genre en prenant une demi-cuillerée à café de « Magnésie Bismurée » dans un verre d'eau après chaque repas. Beaucoup de dyspeptiques, cependant, avaient essayé de tant de remèdes très préconisés sans obtenir de résultats, qu'ils avaient commencé à croire qu'aucun remède ne pourrait les soulager. Ils ont été agréablement surpris d'apprendre que chaque flacon de « Magnésie Bismurée » est accompagné d'une garantie absolue que le prix d'achat sera remboursé si satisfaction complète n'est pas obtenue, preuve certaine que la « Magnésie Bismurée » (marque déposée) est le remède le plus efficace contre la dyspepsie, l'indigestion, l'acidité, la dilatation et tous les maux d'estomac en général.

VARICES
PHLÉBITE

Les ***VARICES*** sont constituées par une dilatation des ***Veines.*** Elles sont situées spécialement dans les membres inférieurs et occasionnent de la ***pesanteur*** dans les jambes, des ***fourmillements,*** des ***crampes*** et des ***douleurs*** plus ou moins violentes.

Leur rupture engendre les ***Ulcères variqueux,*** difficilement guérissables.

On trouve également des varices à la face, dans la gorge et sur la langue ; mal placées, elles constituent les ***Hémorroïdes.***

Quand les veines sont enflammées, elles produisent la ***Phlébite,*** dont le principal danger est l'***embolie*** presque toujours mortelle.

Il est pourtant bien facile de prévenir ou de guérir radicalement ces infirmités, en faisant usage du délicieux

ELIXIR de
VIRGINIE NYRDAHL

qui se vend dans toutes les pharmacies.

Pour recevoir gratuitement un intéressant traité de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon d'**Elixir de Virginie Nyrdahl** qui vous permettra d'apprécier le goût délicieux du produit, découper ce bon N° **5** et l'adresser à :

PRODUITS NYRDAHL, 20, Rue de La Rochefoucauld, Paris



OU IL EST DIT QUE LA CIRE REND AU TEINT SA BEAUTÉ ORIGINELLE

On a pu lire de temps à autre des notes dans les journaux relatant les effets remarquables obtenus par l'usage régulier de la cire aseptine au lieu de crèmes absorbées par les pores. Une enquête démontre que la cire aseptine pure, qui peut être obtenue chez tous les bons pharmaciens, doit sa grande popularité au fait qu'elle a la propriété de détacher et de dissoudre les tissus morts qui cachent ou étouffent le véritable épiderme qui est au-dessous. Les rides, les lignes accusées, les teints épais et blafards, ainsi que presque tous les défauts du visage sont dûs à l'accumulation de ce tissu mort, qui ne peut être enlevé qu'en frottant avec le bout des doigts chaque soir un dissolvant approprié, tel que la cire aseptine, laquelle rajeunit fréquemment de 10 à 15 ans en une semaine. Les dames qui suivent ce simple traitement à la cire sont invariablement étonnées du résultat.

ESCARMOUCHES, par HENRIOT



La peinture reprend.
— Mais oui, mais oui..., j'ai déjà à faire onze portraits de « nouveaux riches ».

— Rappelez-vous, madame, qu'il n'y a rien d'impossible en France...
— Va donc chercher du sucre chez ton épicier !

Repos en seconde ligne, dans le Soissonnais.
Embarrassé dans le choix d'une « carrière ».

— Qu'est-ce qu'il voudrait manger, votre filleul africain ?... un plat de son pays ?
— Madame..., je crois qu'il est anthropophage !

Les victimes de l'acide urique





Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-Sclérose
Aigreurs

Recommandé par le Professeur LANCEREAUX
Ancien Président de l'Académie de Médecine dans son TRAITÉ de la GOUTTE

L'OPINION MÉDICALE

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine. il agit en outre préventivement sur sa formation s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

Dr P. SUARD,
Ancien Professeur agrégé aux Écoles de Médecine Navale, ancien médecin des hôpitaux.

« *J'ai fait faire des analyses comparatives, avant le traitement et après, par un pharmacien de mon hôpital, et j'ai pu constater les bons effets de l'Urodonal.* »

Dr JOORY,
Médecin-Chef de l'hôpital militaire de Sfax.

L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table, sa cure d'Urodonal qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques. Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut sans tarder recourir à l'Urodonal.

Empoisonné par l'Acide urique, tenaillé par la souffrance, il ne peut être sauvé que par l'

URODONAL

car l'URODONAL dissout l'ACIDE URIQUE

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon [illegible] Étranger, 7 et 36 fr. Envoi sur le front.

Globéol

Le plus puissant reconstituant



— Ne cherche plus!... on trouve : force, santé, jeunesse, avec le GLOBÉOL.

Anémie
Surmenage
Convalescence

Le GLOBÉOL forme à lui seul tout un traitement très complet de l'anémie. Il [illegible] rapidement des forces, abrège la convalescence, laisse un sentiment de bien-être de vigueur et de santé. Spécifique de l'épuisement nerveux, le Globéol régénère et nourrit les nerfs, reconstitue la substance grise du cerveau, rend l'esprit lucide, intensifie la puissance de travail intellectuel et élève le potentiel nerveux.

Il augmente la force de vivre.

L'OPINION MÉDICALE :

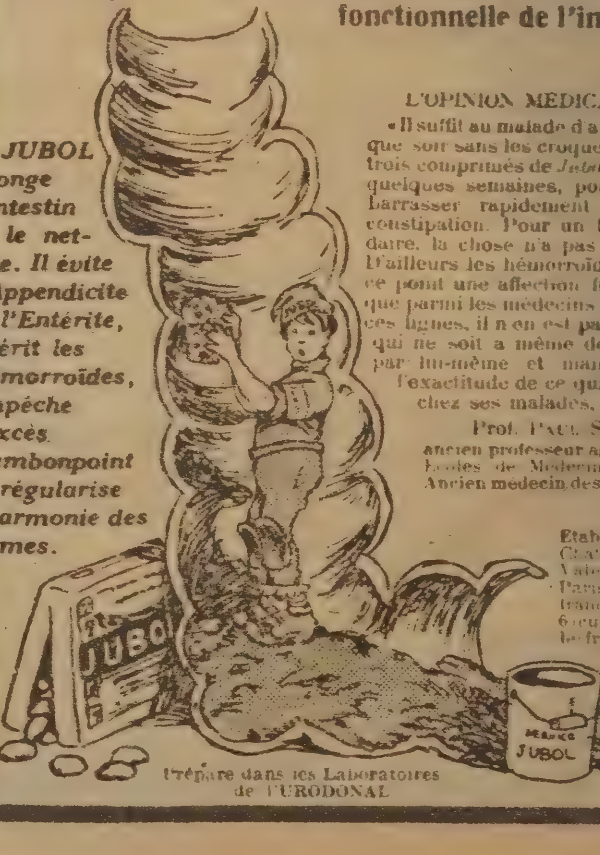
« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner, en une foule de cas, les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

Dr Hector GRASSET
Licencié ès sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 6 fr. 50; les quatre flacons (cure intégrale) franco, 24 francs

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.



Le JUBOL éponge l'intestin et le nettoie. Il évite l'Appendicite et l'Entérite, guérit les Hémorroïdes, empêche l'excès d'embonpoint et régularise l'harmonie des formes.

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer de un à trois comprimés de *Jubol* pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof. PAUL SUARD,
ancien professeur agrégé aux Écoles de Médecine navale.
Ancien médecin des hôpitaux.

Établissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte, franco : [illegible]. Les 6 (cure intégrale) franco 27 fr.

Préparé dans les Laboratoires de l'URODONAL